



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





















**NOUVELLE**  
**BIOGRAPHIE GÉNÉRALE**

**DEPUIS**  
**LES TEMPS LES PLUS REÇULÉS**  
**JUSQU'À NOS JOURS.**

---

**TOME DIX-SEPTIÈME.**

---

**Facsch. — Floris.**





# **NOUVELLE BIOGRAPHIE GÉNÉRALE**

**DEPUIS**

**LES TEMPS LES PLUS REÇULÉS  
JUSQU'À NOS JOURS,**

**AVEC LES RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES  
ET L'INDICATION DES SOURCES À CONSULTER ;**

**PUBLIÉE PAR**

**MM. FIRMIN DIDOT FRÈRES,**

**SOUS LA DIRECTION**

**DE M. LE D<sup>r</sup> HOEFER.**

—

**Tome Dix-Septième.**



**PARIS,**

**FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET C<sup>ie</sup>, ÉDITEURS,**

**IMPRIMEURS-LIBRAIRES DE L'INSTITUT DE FRANCE,**

**RUE JACOB, 56.**

—  
**M DCCC LVIII.**

**Les éditeurs se réservent le droit de traduction et de reproduction à l'étranger.**

T  
+3  
N93  
1.17-18

# NOUVELLE BIOGRAPHIE GÉNÉRALE

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS REÇULÉS JUSQU'A NOS JOURS.

## F

**FAESCH ou FESCH (Remi)**, jurisconsulte et antiquaire suisse, né à Bâle, en 1595, mort le 1<sup>er</sup> mars 1667. Il étudia le droit à Genève, Lyon, Bourges et Marbourg, et visita la France, l'Allemagne et l'Italie. Il montra un goût prononcé pour la numismatique et les antiquités. Sa collection et sa bibliothèque, léguées par un fidéicommissaire à l'Académie de Bâle, et connues sous la dénomination de cabinet Faesch, excitent encore aujourd'hui la curiosité des voyageurs.

Hoffmann, *Lex. univ.* — Freher, *Theat. erudit.*

**FAESCH (Sébastien)**, antiquaire suisse, né à Bâle, le 8 juillet 1647, mort le 27 mai 1712. Il étudia la jurisprudence à Bâle et à Grenoble, visita ensuite d'autres parties de la France, l'Angleterre et la Hollande. En 1678, il se rendit à Vienne et en Italie, pour s'y livrer à des recherches numismatiques. A Padoue il fut reçu membre de l'Académie des *Ricovrati*. A Milan, il seconda le comte Mediobarbus dans la publication des *Numismata Imperatorum Romanorum*. En 1695, il fut chargé de professer les Institutes.

En 1695 le Code. En 1706 il laissa l'enseignement pour l'emploi, plus lucratif, de greffier de la cour. On a de lui : *Dissertatio de Insignibus antiquae Jure*; Bâle, 1672, in-4°; — *De Nummo Pylæmenis Evergetæ*; Bâle, 1680, in-4°, et dans le *Thesaur. Antiq. Græc. de Grævis*, IX.

Leibniz, *Doctr. Numorum*. — Ersch et Gruber, *Allg. Enc.*

**FAESCH (Boniface)**, jurisconsulte suisse, né à Bâle, le 25 août 1651, mort le 23 décembre 1713. Il étudia et prit ses grades dans sa ville natale. Il voyagea ensuite pour compléter ses connaissances, devint professeur de rhétorique en 1646, de morale en 1689, d'Institutes en 1692 et de Code en 1706. En 1709 il fut nommé syndic. Il laissa des *Dissertations* sur la jurisprudence.

Alm. Novic.

**FAESCH (Jean-Louis)**, jurisconsulte et peintre suisse, né à Bâle, mort à Paris, en 1778. Après avoir étudié la jurisprudence, il peignit le portrait, et fit des caricatures qui eurent du succès. Ses productions étaient également recherchées en France et en Angleterre, où il avait représenté l'acteur Garrick dans un grand nombre de rôles.

Nagler, *Neues Allg. Künstl.-Lexic.*

**FAESCH (Jean-Rodolphe)**, ingénieur allemand d'origine suisse, mort à Dresde, en 1742. Il fut officier supérieur au corps des ingénieurs et architecte au régiment des cadets de Dresde. On a de lui : *Vorschlag wie ein Fürst seine Kinder in allen zur Mathematik gehærigen Wissenschaften kann unterrichten lassen* (Plan d'après lequel un prince pourrait faire instruire ses enfants dans toutes les branches des sciences mathématiques); Dresde, 1713, in-4°; — *Von den Mitteln die Flüsse schiffbar zu machen* (Des Moyens de rendre les fleuves navigables); Dresde, 1728, in-8°; — *Kriegs-ingénieur - Artillerie-und See-Lexicon* (Dictionnaire de l'Ingénieur de la guerre, de l'artillerie et de la marine); Dresde, 1735, in-8°; — *Anfangsgründe der Fortification* (Principes élémentaires de Fortification); ibid., sans date, in-fol.; — *Architectura civilis*; sans date, in-fol.

Adelung, *Suppl. à Jöcher, Allgem. Gelehrten-Lexikon.*

**FAESCH (Georges-Rodolphe)**, fils de Jean Rodolphe, ingénieur allemand, né en 1710, mort le 1<sup>er</sup> mai 1787. Il fut un des ingénieurs de la Saxe, et dirigea les fortifications de Dresde. On a de lui : une traduction allemande de l'*Art de la Guerre* par Puysegur; Leipzig, 1753, in-4°; — une traduction française des *Instructions militaires du roi de Prusse pour ses généraux*; 1761, in-4°; — *Règles et Principes de l'Art de la Guerre*, traduit aussi en allemand; Leipzig, 1771, 4 vol. in-8°; — *Histoire de la Guerre de*

la succession d'Autriche de 1740 à 1748; Dresde, 1787, in-8° (en allemand).

Jöcher, *Allg. Gel.-Lexik.*

**FAESI** (*Jean-Jacques*), astronome suisse, natif de Zurich, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. Outre les *Almanachs* de Zurich, on a de lui : *Deliciae Astronomiae*, 1697; — *Planetoglobium*; 1713, in-4°.

*Catalogue de la Bibl. imp.*

**FAGAN** (*Christophe-Barthélemy*), auteur dramatique français, né à Paris, en 1702, mort en cette ville, le 28 avril 1755. Fils d'un employé au grand bureau des consignations, il obtint une place près de son père, ce qui lui permit de se livrer à ses goûts pour la littérature et le plaisir; malheureusement le plaisir l'emporta toujours sur le travail, et l'empêcha d'obtenir tout le succès dû à son talent. Fagan a donné au Théâtre-Français : *Le Rendez-vous*, comédie en un acte, en vers, un de ses meilleurs ouvrages, resté longtemps à la scène; 1733; — *La Pupille*, comédie en un acte, en prose; 1734; — *L'Amitié rivale*, comédie en cinq actes, en vers; 1736; — *Le Marié sans le savoir*, comédie en un acte, en prose; 1740; — *Joconde*, comédie en un acte, en prose; 1741; — *L'Heureux Retour*, comédie en un acte, en vers libres, en société avec Panard; 1744; — *L'Étourderie*, comédie en un acte, en prose; 1761; — *Les Originaux*, comédie en un acte, en prose; 1763: cette dernière pièce obtint un grand succès; elle a été remise au théâtre en 1802 par Dugazon, qui y ajouta trois scènes nouvelles. Il a aussi fait jouer au Théâtre-Italien plusieurs pièces assez applaudies : *La Jalousie imprévue*; 1740; — *L'Isle des Talents*; 1743; — *La Fermière*, etc. Enfin il a donné au Théâtre de la Foire sept opéras comiques faits en collaboration avec Panard : *Le Sylphe supposé*; *Le Temple du Sommeil*; *Momus à Paris*, etc. Deux autres de ses pièces, composées en société avec Favart, ont été imprimées dans le *Théâtre* de ce dernier, et *Isabelle grosse par vertu*, parade d'une folie charmante, jouée au Théâtre de la Foire, a été imprimée dans le *Théâtre des Boulevards* de Corbie; 1756. Ses *Œuvres* ont été publiées par Pesselier; Paris, 1780, 4 vol. in-12. H. MALOT.

Pesselier, *Éloge historique de Fagan*. — La Harpe, *Cours de littérature*. — Quérard, *La France littéraire*.

**PAGE** (LA). Voy. LAFAGE.

**PAGE** (*Durand*), un des prophètes des Cévennes, né à Aubais (Languedoc), en 1681, et mort probablement en Angleterre, vers le milieu du dix-huitième siècle. Les sentiments religieux, surexcités par la persécution, avaient poussé à l'illuminisme un grand nombre de protestants. L'enthousiasme a sa contagion. Page, homme sans instruction et fortement attaché à son culte, se laissa gagner par la maladie régnante. Après avoir été témoin, à trois reprises différentes, de scènes d'inspiration, il finit aussi par prophétiser. On a de lui dans le *Théâtre sacré des Cévennes* : *Les Prophètes protestants*; Londres,

1707, in-12, réimprimé sous un nouveau titre à Paris, 1847, in-8°; il y raconte la manière dont il fut conduit peu à peu à l'inspiration. Après la défaite à peu près complète des camisards, en 1705, il fit sa soumission, et fut conduit jusqu'aux frontières de Genève. Il se rendit de là en Hollande, et vers l'automne de 1706 il arriva à Londres, avec Élie Marion et Jean Cavalier. On avait entendu dire en Angleterre des choses si surprenantes de ce qui venait de se passer dans les Cévennes, que la curiosité publique fut vivement excitée par la présence de ces trois camisards : on accourut de tous côtés pour les voir et les entendre. Le célèbre mathématicien Nicolas Fatio, Jean Daudé, et Charles Portales se firent, pour ainsi dire, leurs patrons, et recueillirent avec soin leurs discours. On ne tarda pas à se diviser sur le compte de ces prophètes. Quelques personnes, mais en petit nombre, crurent qu'il y avait quelque chose de surnaturel dans leurs extases; d'autres suspendirent leur jugement jusqu'à plus ample information; d'autres, enfin, les regardèrent comme des fourbes, ayant l'intention d'armer les puissances étrangères pour la défense des protestants français. Par ordre de l'évêque de Londres, le consistoire de l'Église française de la Savoie instruisit cette affaire. Sa décision fut peu favorable aux inspirés. Un grand nombre d'écrits parurent aussitôt, les uns pour, les autres contre les prophètes des Cévennes, mais tous également empreints de passion. Ce n'est que de nos jours que des médecins philosophes ont porté un jugement sain, et dégagé de tout préjugé, sur ce singulier phénomène, qui s'est reproduit si souvent dans l'histoire de l'Église, au sein des sectes exaltées par les persécutions. On prétend que Page finit par se calmer et par revenir à des sentiments plus raisonnables.

Michel NICOLAS.

*Théâtre sacré des Cévennes*. — Court, *Histoire des Camisards*, t. I, p. 132, et t. III, p. 186, 222-227.

**FAGEL**, nom d'une famille d'hommes d'État hollandais, dont les principaux membres sont les suivants :

**FAGEL** (*Gaspard*), né à Harlem, en 1629, mort le 15 décembre 1688. Jeune encore, en 1663 il fut nommé *pensionnaire* dans sa ville natale. Ayant su mériter ensuite la confiance des frères de Witt, il fut nommé greffier des états généraux en 1670. Le 20 août 1672, le jour même du meurtre de ses protecteurs, Fagel succéda à l'un d'eux, Jean, dans les fonctions de grand-pensionnaire. Il fut récompensé ainsi du dévouement qu'il montra pour la cause du prince d'Orange, dévouement qui parait avoir été le fruit de la conviction et que rien ne put altérer désormais. Fagel se montra zélé partisan des entreprises de ce prince contre la France. A l'intérieur, il s'attacha de même au système orangiste. C'est ainsi qu'il contribua à faire proposer au prince d'Orange la souveraineté du duché de Gueldres, par les états de

ce pays, proposition que le prince refusa en acceptant seulement le titre de stathouder de la province (1675). Enfin, ce fut lui qui porta la ville de Harlem à proposer pour la première fois, le 23 janvier 1674, l'hérédité du stathoudat. Il combattit vivement le traité de Nimègue; et à cette occasion il se prononça avec énergie contre le premier ambassadeur, Beverningh. Mais le pays lui-même était pour la paix; et Fagel dut se contenter de lutter par toutes les voies contre les atteintes portées par Louis XIV à la liberté européenne. A l'ambassadeur français d'Avaux, qui lui offrait, dit-on, deux millions, pour l'attirer à la cause du roi, Fagel répondit que sa patrie était assez riche pour récompenser dignement ses services. Il déploya la même énergique opposition lors de la proposition faite par la France d'une trêve de vingt années avec l'Espagne et l'empereur d'Allemagne : « Sans doute, la république est en danger, dit-il, mais le danger ne fut pas moindre un siècle plus tôt, lorsque, après la perte de Harlem, un miracle seul put sauver Alkmar et Leyde. Le diou d'Alers est encore là, et mieux vaut chevaucher de Bruxelles et d'Anvers que de Bréda et de Dor-drecht à la rencontre des Français, mieux, enfin, vaut mourir que de tomber aux mains de l'insurmontable Louvois ou de quelques laquais français chargés de la levée des contributions. En combattant pour la patrie, nos ancêtres se sont couverts d'une immortelle gloire; à nous de marcher sur leurs traces. » Cependant la trêve fut conclue le 29 juin 1684. Fagel eut une grande part à la prise de possession du trône d'Angleterre par le prince d'Orange; il en prépara les voies en représentant le gendre de Jacques II comme le défenseur du protestantisme; mais la mort l'empêcha de voir s'opérer cette révolution. Sans avoir l'énergie des de Witt, Fagel comprit parfaitement la situation de son pays, qu'il sut diriger dans le sens des alliances qui lui convenaient.

*Amst. et Græber, Allg. Enc. — Van Hasselt, Unie. — Macaulay, Hist. of Engl.*

**FAGEL**, François-Nicolas), général hollandais, neveu de Gaspard, mourut en 1718. Il entra dans l'armée en 1672, et devint général d'infanterie au service des états généraux et feld-marchal-Breitaub au service de l'Empire. Il se signala à la bataille de Fleurus en 1690, commanda lors de la célèbre défense de Mons en 1691, et fit preuve de grands talents militaires au siège de Namur, à la prise de Bonn, puis dans le Portugal en 1703, en Flandre en 1711 et 1712, ainsi qu'aux batailles de Ramillies et de Malplaquet.

*Enc. des G. du N. — Courte-Les.*

**FAGEL** (Henri), né à La Haye, en 1708, mort en 1790. En 1746, il devint greffier des états généraux, et contribua en cette qualité à l'élévation de Guillaume V au stathoudérat, en 1747. Il ne prit pas une moindre part aux événements qui signalèrent le règne de ce prince, et

fit tous ses efforts pour empêcher l'expulsion de la maison d'Orange. On lui attribue une traduction des *Lettres de lady W. Montagu*, publiée en société avec deux Français; Rotterdam, 1764.

*Biogr. étr. — Courte-Les.*

**FAGEL** (Henri, baron), petit-fils du précédent, natif de La Haye, mort dans la même ville, le 24 mars 1834. Il devint secrétaire d'État après son père. Au mois de novembre 1793, il fut envoyé à la cour de Copenhague pour engager le Danemark à entrer dans la coalition contre la France. Au mois de juillet 1794, le baron de Fagel se rendit au quartier général du prince de Cobourg pour signer le traité d'alliance des états généraux avec les rois de Prusse et d'Angleterre. Après la conquête de la Hollande par les Français, il s'exila avec les princes de la maison d'Orange. Il rentra avec eux dans sa patrie en 1813, et signa le manifeste par lequel le prince d'Orange invitait les Hollandais à secouer le joug de la France. En 1814, il alla à Londres en qualité de ministre plénipotentiaire, et y conclut un traité d'alliance entre les Pays-Bas et la Grande-Bretagne. Rappelé en 1824, il fut nommé ministre secrétaire d'État.

*Biogr. étr. — Courte-Les. — Enc. des G. du N.*

**FAGEL** (Robert, baron de), frère du précédent, diplomate et général néerlandais, né en 1772. Entré de bonne heure au service, il se distingua dans les campagnes de 1793 et de 1794 contre la France. Il s'exila lors de la chute de la maison d'Orange et de la conquête de la Hollande, et ne revint dans sa patrie qu'en 1813. Accrédité à Paris depuis 1814 par le roi Guillaume I<sup>er</sup>, il resta dans cette ville jusqu'au mois de janvier 1854, époque à laquelle il prit sa retraite.

*Biogr. étr. — Conversations-Lexikon. — Leuss. Ann. Hist. univ.*

**FAGET DE BAUME** (Jacques-Jean, baron), magistrat et historien français, né à Orthez (Béarn), le 30 octobre 1755, mort le 30 décembre 1817. Envoyé fort jeune au collège de Juilly, il acheva rapidement ses études, et fut dès l'âge de dix-neuf ans appelé à remplir les fonctions d'avocat général au parlement de Pau. Il se tint à l'écart pendant la révolution et les premières années de l'empire. En 1809 il obtint, sur la recommandation de Daru, son beau-frère, la place de rapporteur du conseil du contentieux de la maison de Napoléon. Il fut élu en 1810 membre du corps législatif, et nommé en 1811 président de chambre à la cour impériale de Paris. Maintenu sous la Restauration dans cette haute position judiciaire, il fut envoyé à la chambre des députés par les électeurs des Basses-Pyrénées, et siégea parmi les membres les plus modérés du côté droit. On a de lui : *Histoire du Canal du Languedoc*; Paris, 1805, in-8°; — *Essai historique sur le Béarn*, Paris, 1818, in-8°; — divers morceaux de littérature, insérés sans nom d'auteur dans *Le Spectateur du Nord*.



Son fils, *Henri*, né en 1802, est conseiller à la cour impériale de Paris.

Rabbe, Boisj., etc., *Blog. univ. et port. des Contemp.*

**FAGGIUOLA** (*Uguccione DELLA*), prince italien, né à Maia-Trebara, dans la seconde moitié du treizième siècle, mort à Vérone, en 1319. Il se signala dans le parti gibelin au commencement du quatorzième siècle. Uni aux Tarlati d'Arezzo, il fit la guerre aux Florentins, qu'il battit à plusieurs reprises. Il mit ensuite au service de Pise sa petite armée d'aventuriers, et il devint bientôt seigneur de cette ville. Son premier soin fut d'enlever Lucques au parti guelfe. Il se servit dans ce but de certaines familles lucquoises dévouées au parti gibelin; ces familles excitèrent une émeute, et, à la faveur du tumulte, elles ouvrirent à Faggiuola une des portes de Lucques. Celui-ci pénétra dans la ville, que ses soldats mirent au pillage. Le trésor de l'église de Rome, qu'on avait depuis peu transporté à Lucques pour le mettre à l'abri de l'empereur Henri VII, tomba entre les mains du vainqueur. Ces richesses le rendirent très-puissant, dans un temps où l'on pouvait avoir pour de l'argent autant de soldats que l'on voulait. Les Florentins, voyant que Faggiuola avait joint la seigneurie de Lucques à celle de Pise, qu'il avait conquis toutes les forteresses des guelfes dans la vallée inférieure de l'Arno et dans la Valdinievole, implorèrent le secours du roi Robert d'Anjou, qui leur envoya son frère Pietro, duc de Gravina. Faggiuola assiégeait Montecatini dans la Valdinievole. Pietro marcha contre lui avec des forces supérieures. Faggiuola, se voyant coupé du seul passage par lequel il pût recevoir des vivres, leva le siège, et se retira. Les ennemis essayèrent de lui barrer le chemin; mais ils furent enfoncés par les cavaliers allemands. Le duc Pietro périt dans la bataille, livrée le 29 août 1315. Montecatini se rendit aussitôt après. La fortune de Faggiuola ne tarda pas à changer. Son fils Neri, qui gouvernait la seigneurie de Lucques, fit arrêter, pour cause de brigandage et d'actes sanguinaires, Castruccio, jeune homme de la famille des Interminali, tandis que lui-même faisait trancher la tête à Banduccio Buonconte, citoyen important de Pise, et à son fils, comme coupables de correspondance avec Robert. Ces deux actes d'autorité excitèrent à Lucques et à Pise un soulèvement, auquel Faggiuola et son fils ne crurent pas pouvoir résister. Ils quittèrent leurs seigneuries, et se rendirent auprès de Candella Scala, seigneur de Vérone. En 1317, Faggiuola essaya de rentrer dans Pise, avec le secours de della Scala. Cette tentative échoua complètement; et deux ans après Faggiuola mourut, d'une maladie contractée au siège de Padoue, où il avait accompagné le seigneur de Vérone.

Villani, *Istorie Fiorentine*, c. 50. — *Memorie et documenti per serv. all' istor. del princ. di Lucca*, vol. 1, p. 213. — Capriolo, *Ritratti di cento Capitani illustri*, p. 17. — Leo et Botta, *Histoire de l'Italie* (traduite par M. Dochez), t. II, p. 63-71.

**FAGGOT** (*Jacques*), célèbre ingénieur et économiste suédois, né dans l'Upland, le 23 mars 1699, mort en 1778. Après avoir étudié dans sa ville natale, il entra à vingt-deux ans au collège des mines. Dès cette époque il fit des cours de physique expérimentale; en même temps il fut chargé par le bureau des arpenteurs de professer la géométrie. En 1726 il obtint dans la même administration un emploi d'ingénieur, qu'il dut abandonner pour se consacrer à l'exploitation des mines d'alun situées aux environs de Calmar et dans l'île d'Aaland. A son retour il fut nommé inspecteur du bureau des arpenteurs. Les indications qu'il donna ensuite pour la réforme du système des poids et mesures lui firent confier la surveillance de cette branche de l'économie publique. Sur la proposition de Faggot, le bureau des arpenteurs obtint, en 1734, le privilège de la levée des cartes de la Suède. Les résultats de ses opérations furent la suppression légale des communes et un système d'agriculture plus intelligent : on ne confia plus à de simples mercenaires le soin de cultiver le sol. Il publia même sur ce sujet un important ouvrage. Après la guerre de Finlande (1741), Faggot, consulté sur le mode d'administration de cette province, indiqua, d'après la connaissance qu'il avait du cadastre, d'utiles mesures. En 1747, il succéda à Nordenkreutz dans la direction du collège des arpenteurs. Il indiqua les moyens d'améliorer la fabrication du salpêtre, proposa un nouvel établissement de greniers publics, enfin fit introduire d'utiles modifications dans la régie des domaines de la couronne. Secrétaire de l'Académie des Sciences depuis plusieurs années, il enrichit de plusieurs mémoires le recueil de cette compagnie, qui fit frapper une médaille en l'honneur de Faggot. Son éloge funèbre, écrit en suédois par Nicander, a été publié à Stockholm, en 1779. On a de Faggot : *Von den Hindernissen und der Aufhelfung der Landwirthschaft* (Des Obstacles qui entravent l'économie rurale et des moyens d'y remédier).

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allg. Gel.-Lexik.* — Hirsching, *Hist. literar. Handb.*

**FAGIUOLI** (*Jean-Baptiste*), poète italien, né à Florence, le 24 juin 1660, mort le 12 juillet 1742. Il se rendit célèbre par ses poésies burlesques, et fut l'un des fondateurs de l'académie des *Apatistes*. Après avoir longtemps voyagé et éprouvé toutes les vicissitudes de la fortune, il revint mourir dans sa patrie. On a de lui : *Rime piacevoli*; Florence, 1729, 2 vol. in-8°; — un recueil de *Comédies*; Florence, 1734-1736, 7 vol. in-12; — des *Ouvrages en prose*; Florence, 1737, in-12.

Giulianelli, *Orazione funebre di J.-B. Fagiuoli*; Florence, 1762.

**FAGIUS** (*Paul BUCHHEIM*, plus connu sous le nom latin DE), savant hébraïsant, né à Verne, en 1504, mort à Cambridge, le 13 novembre 1549. Il eut pour premier maître :

père, qui tenait une école dans le lieu de sa naissance. Envoyé en 1515 à Heidelberg, où il fit ses humanités, il alla en 1522 étudier la théologie à Strasbourg; il se livra surtout à l'étude de l'hébreu, qu'il apprit de Wolfgang Capiton. La pauvreté l'obligea, en 1527, d'accepter la place de maître d'école à Isny, petite ville de la Souabe. Il occupa cet emploi pendant dix ans, consacrant tout le temps que lui laissait l'accomplissement de ses devoirs à des travaux de théologie et de philologie hébraïque. En 1537 il changea ces modestes fonctions pour celles de ministre dans la même localité. Cette amélioration dans sa position lui permit de se procurer quelques livres et de joindre à l'étude de l'hébreu celle du chaldéen. Cependant il avait le projet de chercher un poste plus avantageux, quand un riche marchand d'Isny, Pierre Buffler, lui offrit de faire les fonds pour l'établissement d'une imprimerie, à condition qu'il se chargerait lui-même de la diriger. Fagius accepta, fit venir d'Italie Elias Levita, et avec son aide publia de bonnes éditions de divers ouvrages en langue hébraïque. Ces publications lui firent en Allemagne la réputation d'un orientaliste distingué, et presque au même moment le landgrave de Hesse lui proposa une chaire de théologie à l'université de Marbourg, la ville de Strasbourg celle d'hébreu, laissée vacante par la mort de Capiton, et la ville de Constance une place de pasteur, en remplacement de l'éloquent prédicateur Jean Zwick. Fagius consentit à desservir pendant deux ans l'église de Constance, et en 1541 il alla occuper la chaire d'hébreu de Strasbourg. Deux ans après, l'électeur palatin, Frédéric II, le chargea de la réorganisation de l'université de Heidelberg; Fagius retourna ensuite à Strasbourg, où il continua de professer jusqu'à la publication de l'intérim. Ayant refusé de l'accepter, il fut déposé ainsi que Bucer. Ils partirent tous les deux en Angleterre, au mois d'avril 1549. Thomas Cranmer les fit nommer l'un et l'autre professeurs à Cambridge; mais à peine étaient-ils rendus à leur poste, que Fagius fut emporté, à l'âge de quarante-cinq ans, par une fièvre violente. Quelques-uns de ses amis soupçonnèrent qu'il avait été empoisonné. Sa dépouille mortelle, déposée dans l'église Saint-Michel, en fut tirée, sept ans après, sous le règne de Marie, pour être brûlée publiquement, en même temps que le corps de Bucer, qui était mort en 1551. Elisabeth fit recueillir en 1560 les cendres de ces deux savants protestants et réhabiliter leur mémoire.

On a de Fagius : *Lexicon Chaldaicum, auctore Elija Levita, quod nullum hactenus quoquam absolutius editum est, cum præfatione triplici, una hebraica ipsius auctoris et P. Fagii latine reddita, reliquis duabus latinis ab eodem præfixis*; Isny, 1541, in-fol.; — *Liber Thesbitis a doctissimo hebræo Elija Levita germano grammaticè elaboratus*, per P. Fagium latinitate donatus; Isny, 1541, in-4°; 2° édit., Bâle, 1557, in-4°; — *Commentarius hebraicus R. David Kimchi in X primos psalmos Davidicos, cum versione latina*; Isny, 1541, in-fol.; — *Sententiæ vere elegantes, præ miræque veterum sapientum Hebræorum, in latinum versæ scholiisque illustratæ*; Isny, 1541, in-4°; — *Exegesis sive expositio dictionum hebraicarum litteralis et simplex in IV cap. Geneseos*; Isny, 1542, in-4°; réimp. dans les *Critici sacri*; — *Sententiæ morales ordine alphabetico Ben Syrach, cum succincto commentariolo, hebraice et latine*; Isny, 1542, in-4°; — *Tobias hebraico ut is adhuc hodie apud Judæos invenitur, omnia ex hebræo in latinum translata*; Isny, 1542, in-4°; — *Liber Fidei seu Veritatis, in latinum translatus*; Isny, 1542, in-4°: la même année, Fagius avait publié le texte hébreu de cet ouvrage; — *Translationum præcipuarum Veteris Testamenti inter se variantium Collatio*; Isny, 1543, in-4°, réimp. dans les *Critici sacri*; — *Compendiaria Isagoge in Lingua Hebræa*; Constance, 1543, in-4°; — *Prima IV Capita Geneseos hebraica cum versione germanica, hebraicis tamen characteribus exarata, una cum succinctis scholiis et ratione legendi hebræo-germanico*; Constance, 1543, in-4°; 2° édit., Strasbourg, 1546; — *Paraphrasis Onkelî chaldaica in sacra Biblia, ex chaldæo in latinum fidelissime versa: additis in singula fere capita succinctis annotationibus*; Strasbourg, 1546, in-fol. Les annotations ont été reproduites dans les *Critici sacri*. — M. Weiss, dans la *Biographie universelle*, lui attribue par erreur une *Metaphrasis et enarratio in Epistolam sancti Pauli ad Romanos*: cet ouvrage est de Martin Bucer. ; Michel NICOLAS.

MM. Haag, *La France protest.* — Boissard, *Bibliot. Virorum illustr.* — Schellhorn, *Amanitates*, t. XIII. — *De Vita, Obitu, Combustione et Restitutione Mart. Bucerî et Pauli Fagii*; Strasbourg, 1562, in-8°.

FAGIUS. Voyez FAU (Jean-Nicolas).

FAGNAN (Marie-Antoinette dame) romancière française, née à Paris, et morte dans la même ville, vers 1770. Les détails biographiques manquent sur cette dame, qui cependant obtint une certaine célébrité littéraire. On connaît d'elle : *Minet bleu et Louvette*; ce conte a été imprimé d'abord dans le *Mercure de France*, réimprimé depuis dans la *Bibliothèque des Fées et des Génies*, dans *Le Cabinet des Fées*, tome XXXV, et dans les *Contes merveilleux*; 1814, 4 vol. in-12. L'auteur y prouve qu'il ne peut exister de véritable laideur chez les femmes qui ont de l'âme, du sentiment et une véritable tendresse. Quelques critiques malins ont prétendu que M<sup>me</sup> Fagnan avait gagné sa propre cause dès son premier ouvrage; — *Kanor*, conte traduit du sauvage; Amsterdam (Paris), 1750, in-12: la scène de ce conte se passe sur le bord du fleuve des Amazones. Le but de l'auteur est de prouver

que le véritable amour peut faire des prodiges : des détails ingénieux et une critique plaisante des usages français de l'époque rendent agréable la lecture de cet opuscule ; — *Le Miroir des Princesses orientales* ; Paris, 1755, in-12 : c'est un miroir qui révèle tout ce qui se passe dans les âmes. L'idée n'est pas nouvelle : elle se trouve dans les *Mille et une Nuits* de Galland ; Lessage de Pitténée en avait fait le sujet d'un opéra-comique ; — *Le Miroir magique*, représenté en 1734. Barbier et plusieurs autres bibliographes attribuent encore à M<sup>me</sup> Fagnan une plaisanterie de mauvais goût, intitulée : *Histoire et Aventures de mylord Pet*, par M<sup>me</sup> F<sup>me</sup> ; La Haye (Paris), 1755, in-12. L'épître dédicatoire est signée Jean Fesse. Erach, refusant de croire que cette œuvre fût l'ouvrage d'une dame, l'a mise sur le compte du chevalier Duclos.

A. JADIN.

Erach, *La France littéraire*. — Barbier, *Dict. des Anonymes*. — Chaudon et Delandine, *Dict. hist.*

**FAGNANI** (Jean-Marc), poète italien, né à Milan, en 1524, mort en 1609. Il obtint dans sa patrie des magistratures éminentes, et cultiva avec succès la poésie latine. Le seul de ses ouvrages qui ait été publié est intitulé : *De Bello Ariano Libri VI* ; Milan, 1604, in-4°. Argelati cite encore de lui : *Versus de natali suo* ; — *Carmina ad Franciscum Civellium*, parmi les *Epigrammata de Civelli*.

Argelati, *Biblioth. Mediolanensis*, t. I, p. 388. — Tiraboschi, *Storia della Letterat. Ital.*, t. VIII, p. 468.

**FAGNANI** (Raphael), archéologue italien, né à Milan, vers le milieu du seizième siècle, mort le 22 septembre 1623. Tout en exerçant la profession de juriconsulte, il s'occupa particulièrement des antiquités de Milan. On a de lui : *Nobiles Familie Mediolanenses*, t. VIII ; resté en manuscrit dans la bibliothèque des avocats de Milan ; — des poésies latines dans les *Poesie latine ed italiane di diversi, per la partenza di Zaccaria Sagredo, podestà di Verona* ; Vérone, 1618, in-4°.

Argelati, *Biblioth. Mediolanensis*, t. I, p. 388. — Tiraboschi, *Storia della Letterat. Ital.*, t. VIII, 341.

**FAGNANI** (Prosper), canoniste italien, né en 1598, mort en 1678. Considéré comme le premier juriconsulte de son temps en tout ce qui touchait le droit ecclésiastique, Fagnani fut pendant quinze ans secrétaire de la Sacrée Congrégation. Il perdit la vue à quarante-quatre ans, et n'en poursuivit pas moins ses importants travaux sur la jurisprudence canonique. On a de lui un *Commentaire sur les Décrétales* ; Rome, 1661, 3 vol. in-fol. Cet ouvrage, entrepris par l'ordre du pape Alexandre VII, témoigne d'un grand savoir. L'index est un chef-d'œuvre d'autant plus extraordinaire qu'il a été dressé par un aveugle. La meilleure édition du *Commentaire* est celle de Venise 1697, qui contient en entier le texte des *Décrétales*.

Tiraboschi, *Storia della Letterat. Ital.*, t. VIII, 341. — Moréri, *Grand Dict. Hist.*

**FAGNANI** ou **FAGNANO** (Le comte Jules-

Charles), marquis de Toschi, mathématicien italien, né à Sinigaglia, le 6 décembre 1682, mort le 26 septembre 1766. Il montra une aptitude précoce pour les lettres et les sciences, et dès l'âge de seize ans il était membre de l'Académie des Arcades. Divers mémoires publiés dans des journaux italiens et dans les *Actes* de Leipzig le placèrent bientôt au premier rang des mathématiciens de son pays. Il recueillit ces mémoires sous le titre de *Prodromi matematici* ; Pesaro, 1760, 2 vol. in-4°. On trouve dans le premier volume une *Théorie générale des proportions géométriques* que Montucla trouve « un peu volumineuse ». Le second contient un *Traité des diverses Propriétés des Triangles rectilignes*, « qui en contient en effet, dit Montucla, un grand nombre de curieuses et de remarquables ». Parmi les autres pièces de ce second volume, on en distingue plusieurs relatives aux propriétés et à quelques usages de la courbe appelée *lemniscate*. Aussi l'auteur en a-t-il fait graver la figure dans le frontispice de son livre. Le comte Fagnani laissa un fils, Jean-François de Toschi e Fagnano, archidiacre de Sinigaglia et habile géomètre. On a de Jean-François divers mémoires intéressants de géométrie et d'analyse mathématique, dans les *Actes Acad.* de Leipzig (1774, 75, 76).

Montucla, *Histoire des Mathématiques*, t. III, p. 388. — Tiraboschi, *Storia della Letterat. Ital.*, t. I<sup>re</sup>, p. 108.

**FAGNIER**. Voyez **FARIER**.

**FAGON** (Gui-Crescent), médecin et botaniste français, né à Paris, le 11 mai 1638, mort en 1718. Il était fils d'un commissaire des guerres, qui fut tué en 1640, au siège de Barcelone. Son oncle, Gui de La Brosse, était intendant du Jardin du Roi. Il fut de bonne heure destiné à la médecine, prit le bonnet de docteur en 1664, et soutint à cette occasion une thèse sur la circulation du sang : action hardie alors, que les vieux docteurs ne pardonnèrent au jeune étudiant qu'en faveur de l'esprit avec lequel il avait défendu ce prétendu paradoxe, aujourd'hui reconnu comme une vérité. Vallot, premier médecin du roi, avait entrepris de repeupler le Jardin royal, le livre commun de tous les botanistes ; Fagon lui offrit ses soins. Il parcourut les Alpes, les Pyrénées, l'Auvergne, la Provence, le Langue doc, et en revint avec une riche moisson de plantes. Son zèle fut récompensé par les places de professeur de botanique et de chimie au Jardin du Roi. Sa réputation le fit choisir, en 1680, pour premier médecin de la dauphine (Marie-Christine de Bavière). Quelques mois après, il le fut de la reine (Marie-Thérèse d'Autriche), et après la mort de cette princesse, le roi le chargea du soin de la santé des enfants de France. Enfin, Louis XIV le nomma, en 1693, son premier médecin, poste éminent, où Fagon ne se fit pas moins remarquer par son désintéressement que par son habileté. « Quoique parvenu à la première dignité de sa profession, Fagon, dit Fontenelle, ne se relâcha

nullement du travail qui l'y avait élevé. Il voulait la mériter encore de plus en plus après l'avoir obtenue. Les fêtes, les spectacles, les divertissements de la cour, quoique souvent dignes de curiosité, ne lui causaient aucune distraction. Tout le temps où son devoir ne l'attachait pas auprès de la personne du roi, il l'employait ou à voir des malades, ou à répondre à des consultations, ou à étudier. Tous les malades de Versailles lui passaient par les mains, et sa maison ressemblait à ces temples de l'antiquité où étaient en dépôt les ordonnances et les recettes qui convenaient aux maux différents. Il est vrai que les suffrages des courtisans en faveur de ceux qui sont en place sont assez équivoques, qu'on croyait faire sa cour de s'adresser au premier médecin, qu'on s'en faisait même une espèce de loi; mais, heureusement pour les courtisans, ce premier médecin était aussi grand médecin. » Devenu, en 1698, surintendant du Jardin royal, Fagon donna à Louis XIV l'idée d'envoyer Tournefort dans le Levant pour enrichir ce jardin de nouvelles plantes. Il devint l'année suivante membre de l'Académie des Sciences. Sa santé avait toujours été très-faible; elle ne se soutenait que par un régime presque superstitieux, et « il pouvait, dit Fontenelle, donner pour preuve de son habileté, qu'il vivait ». Mais l'art céda enfin, et il mourut âgé de près de quatre-vingts ans. Il laissa deux fils : l'aîné, Antoine, évêque de Lombes, puis de Vannes, mourut le 16 février 1742; et le second, Louis, conseiller d'État ordinaire au conseil royal, intendant des finances, mourut à Paris, le 3 mai 1744, sans avoir été marié. Outre un profond savoir dans sa profession, Fagon avait une erudition très-variée. Il eut part à la rédaction du Catalogue du Jardin royal, publié en 1663, sous le titre d'*Hortus regius*. Il orna ce recueil d'un petit poème latin, intitulé : *Carmen gratulatorium illustrissimo Horti Regii restauratori D. D. Antonio Vallot, archiatrorum principi*. On a encore de lui : *Les Qualités du Quinquina*; Paris, 1703, in-12; — plusieurs *Observations* publiées dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, une entre autres *Sur le blé cornu en ergot et sur l'espèce de chanvre qu'il procure à ceux qui en mangent la farine*.

Fontenelle, *Eloges des Académiciens*, t. II. — Éloy, *Dict. hist. de la Médecine*. — Saint-Simon, *Mémoires*.

\* **FAGUNDES** (Le P. *Estevam*), théologien portugais, né à Viana, dans la deuxième moitié du seizième siècle, mort le 31 janvier 1645. Il entra à dix-sept ans chez les Jésuites, qui l'envoyèrent professer la théologie à Braga, puis à Portogale. C'était une des lumières de son ordre; il a donné : *Quæstiones de christianis officiis et casibus conscientiarum*, etc.; Lyon, 1626, in-fol.: livre prohibé par l'inquisition; — *Informatio pro opinione esus ovorum et lacticiniorum tempore Quadragesimæ*; 1630, in-fol.,

imp. à Salamanque, au collège de la Compagnie. Ce livre a paru de nouveau sous ce titre : *Apologeticus tractatus ad quæstionem de lacticiniorum ovorumque esu tempore quadragesimali*; Lyon, 1631, in-8°. F. DENIS.

Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana*.

\* **FAHLCRANTZ** (*Charles-Jean*), peintre paysagiste suédois, né le 29 novembre 1774. Il se forma dans son art à l'aide de ses seuls efforts : il s'appliqua surtout à l'étude de la nature, qui depuis l'inspira toujours. Il ne connut guère que les paysages septentrionaux, et ne visita point l'Italie. Renommé comme peintre dès le commencement du siècle, il fut nommé professeur en 1815. Ses tableaux les plus remarquables sont en la possession du roi de Suède; il peignit aussi des *Vues du Nord* pour le roi de Danemark Frédéric VI. Quelques-unes de ses productions, tirées du *Frithiofssage* de Tegner, ont été lithographiées par Ancharsward.

*Conversat.-Lex.* — Nagler, *Neues Allg. Künstl.-Lexic.* — Ehrenstroem, *Notice sur la Littérature et les Beaux-Arts en Suède*; 1836.

\* **FAHLCRANTZ** (*Christian-Eric*), frère du précédent, poète et théologien suédois, né à Upsal, en 1790. Nommé professeur à Upsal en 1829, il devint ensuite évêque de Westeras. On a de lui : *Noach's Ark* (L'Arche de Noé); 1825-1826; — *Ansgarius*, poème épique; Upsal, 1846; — *Evangelische Alliancen* (Alliances évangéliques); Upsal, 1847. Fahlcrantz publie depuis 1839, avec Knös et Almquist, *Die ecclesiastik Tidskrift* (Le Journal ecclésiastique).

*Conversations-Lexikon*.

**FAHLENIUS** (*Eric*), théologien suédois, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. De 1701 à 1708, il professa le grec et les langues orientales à Pernau. Ses ouvrages sont : *Disputationes duo priora : capita ex comment. R. Isaac Abarbanelis in prophetam Jonam, in linguam latinam translata*; 1696; — *Oratio introductoria de triplici Judæorum libros sacros commentandi ratione eorumdemque scriptorum usu et utilitate in scholis christianorum*; 1701; — *Disputatio de promulgatione Decalogi*; 1706.

Gadebusch, *Liefl. Bibl.*

**FAHRENHEIT** (*Gabriel-Daniel*), physicien allemand, né à Dantzic, en 1690, mort en 1740. Destiné au commerce par ses parents, il préféra à cette carrière les spéculations scientifiques. Il construisit des instruments, et visita ensuite la France et l'Angleterre pour compléter ses connaissances. Établi plus tard en Hollande, il y vécut dans la société des hommes les plus distingués. Après avoir adopté l'alcool comme liquide thermométrique, il eut l'idée, vers 1720, de choisir le mercure comme moyen de mesurer la chaleur. « Ce métal, dit M. Figuier, réunit en effet toutes les conditions désirables : il n'entre en ébullition qu'à une température très-élevée, et peut servir, par conséquent, à mesurer la cha-



leur dans des termes fort étendus : il ne se congèle qu'à une température qui ne se réalise jamais dans nos régions ; enfin, et c'est là le point capital pour son application comme agent thermométrique, il se dilate uniformément, c'est-à-dire que son augmentation de volume est exactement proportionnelle, au moins dans une échelle très-étendue, à la quantité de calorique qu'il reçoit. » Fahrenheit prit l'ébullition de l'eau pour point fixe supérieur, et pour l'inférieur il adopta le degré de froid éprouvé à Dantzic en 1709, et qu'il reproduisit au moyen d'un mélange de neige et de sel ammoniac. L'intervalle qui séparait ces deux points fut divisé en 212 parties égales, de telle sorte que le point de la congélation de l'eau correspondait à 32 degrés, celui de la température du corps humain à 96 degrés, et celui de l'ébullition de l'eau à 212 degrés. Le thermomètre de Fahrenheit n'est plus aujourd'hui en usage qu'en Angleterre ; en France on adopta celui de Réaumur, construit vers 1730, et dont les deux points fixes sont le terme de la glace fondante et celui de l'ébullition de l'eau, avec un intervalle de 80 parties égales. Le thermomètre de Réaumur a fait depuis lors place au thermomètre centigrade. « En multipliant, les degrés du thermomètre de Réaumur par  $\frac{9}{5}$ , on les transforme en degrés centigrades ; et réciproquement, en multipliant les degrés centigrades par  $\frac{5}{9}$ , on les transforme en degrés de Réaumur. Pour convertir en degrés centigrades une température exprimée en degrés de Fahrenheit, il suffit d'en retrancher 32 et de multiplier le reste par  $\frac{5}{9}$ . » Fahrenheit construisit aussi un aéromètre, pris ensuite pour modèle par Tralles, Nicholson et Charles. Dans ses dernières années, il inventa une machine à dessécher les contrées inondées et pour laquelle il se fit accorder un privilège ; il légua à son ami S'Gravesande le soin de perfectionner cette machine. Le légataire y introduisit des changements qui la rendirent impraticable, et l'invention de Fahrenheit tomba dans l'oubli. On trouve dans les *Philosophical Transactions* (1724, t. XXXIII) cinq mémoires scientifiques de Fahrenheit ayant pour titres : *Experimenta circa gradum caloris liquorum nonnullorum ebullientium instituta* ; — *Experimenta et Observationes de congelatione aquæ in vacuo factæ* ; — *Materiarum quarundam gravitates specificæ, diversis temporibus ad varios scopos exploratæ* ; — *Aerometri novi Descriptio et usus* ; — *Barometri novi Descriptio*. V. R.

Eruch et Gruber, *Allgem. Encyclop. — Convers.-Lexik.* — Figulier, *Expos. et Hist. des principales Découvertes scientifiques modernes*, p. 112 — F. Hoefler, *Dict. de Physique et de Chimie*, p. 421-422.

\* FAIDER (Charles), jurisconsulte belge, né vers 1805. Il étudia le droit, fut reçu avocat à Bruxelles, et plus tard nommé avocat général. En novembre 1852, le roi Léopold lui confia le ministère de la justice. M. Faider avait déjà mérité, par ses écrits, d'être reçu au nombre des mem-

bres correspondants de l'Académie royale des Sciences, Lettres et Beaux-Arts de Belgique. On a de lui : *Coup d'œil historique sur les institutions provinciales et communales en Belgique, suivi de quelques mots sur les principes d'organisation* ; Bruxelles, 1834, in-8° ; — *Études sur les constitutions nationales (Pays-Bas autrichiens et pays de Liège)* ; Bruxelles, 1842, in-8° ; — *Esquisse du développement social de la Belgique* (dans le *Trésor national*, livraison de septembre 1842) ; — *État de l'instruction primaire en Belgique, de 1830 à 1840* ; Bruxelles, 1842, in-8° ; — *Remarques sur Hembyse*, histoire gantoise à la fin du seizième siècle (dans la *Revue belge*, tome III, 2<sup>e</sup> livraison) ; — *De la Nationalité littéraire en Belgique et du nouveau drame de M. Prosper Noyer* (ibid., 5<sup>e</sup> livraison) ; — *Paroles d'un Voyant* ; Bruxelles, 1834, in-18 ; œuvre de jeunesse, inspirée par les *Paroles d'un Croyant* de l'abbé de Lamennais ; — *De la Personnification civile des Associations religieuses en Belgique* ; Bruxelles, 1846, in-8° ; — *Jurisprudence scandée* ; Bruxelles, 1847, in-8° (extrait de la *Belgique judiciaire*, année 1847, n° 52) ; — *De la Désuétude des Lois* ; Bruxelles, 1848 (extrait du *Moniteur belge*) ; — *Particularités sur les anciennes fondations de bourses de l'université de Louvain* ; in-8° (extrait du tome XV des *Bulletins de l'Académie royale de Belgique*, et reproduit dans l'*Annuaire de l'Université catholique de Louvain*, année 1849) ; — *Étude sur l'Application des lois Inconstitutionnelles* ; in-8° (extrait du tome XVII des *Bulletins de l'Académie royale*). M. Faider, dans cet ouvrage, se range à l'avis de ceux qui pensent que les tribunaux doivent appliquer la loi, sans en examiner préalablement la constitutionnalité. Cet ouvrage a été réfuté par M. Eugène Verhaegen, sous ce titre : *Lettre à M. Ch. Faider, avocat général à la cour d'appel de Bruxelles, sur son examen de la brochure intitulée : Des Lois inconstitutionnelles* ; Bruxelles, 1850, in-8° ; — Des articles bibliographiques, dans la *Belgique judiciaire* ; — des rapports étendus et raisonnés, dans les *Bulletins de la Commission centrale de Statistique*, etc.

*Moniteur belge*, n° 289, 17 octobre 1832. — *Bulletin du Bibliophile belge*, t. VII. — *Biographie générale des Belges*. — *Dict. des Hommes de Lettres de la Belgique*.

FAIDIT (Gaucelm), célèbre troubadour, né à Uzerche, mort vers 1220. Il était fils d'un bourgeois de cette ville, et eut une jeunesse des plus orageuses. S'étant ruiné au jeu de dés, il se fit histrion et jongleur, et se maria à une fille de mauvaises mœurs, nommée Guillelma Monja. Ils parcoururent ensemble le monde en chanteurs ambulants (*e cantava piegz dome del mon*). La réputation de Faidit se fit longtemps attendre, et il parut s'en consoler avec Guillelma, en vidant des brocs de vin et en faisant bonne chère,

car donna un embonpoint de Silène, et souvent dans le besoin. Le marquis de rat vint à leur secours en des jours de ; il les mit en avoir, et leur fit présents et d'armes (*mes lo en aver et en rau-m armes*). Lorsque Faidit eut acquis le troubadour, il fut recherché par le fils ri II, Richard Cœur de Lion, comte de qui devait monter sur le trône de l'An-et venir mourir dans la patrie de Faidit, Chalus, non loin du castel d'Hélias autre troubadour limousin. Il existe sur de Richard des vers de Faidit, et ce sont beaux de sa muse : « La mort, s'écric-

é au monde tout l'honneur, toutes , tous les biens, en frappant Richard. ne peut garantir d'elle, devrait-on tant de mourir? » Les autres poésies de valent en partie sur l'amour, et les auplaissent à parler de celles qu'il adressa de Ventadour. Faidit l'aima passionné-ble le souffrit, à raison du mal qu'elle ait, et leur amour dura sept ans (*et en ret lur amor be sept ans*). C'était du côté e de Ventadour un amour vaniteux et , qui porte la femme à sourire au poète être chantée et appelée la plus belle entre s belles. Faidit voulait d'autres faveurs, avant les obtenir, il fut jusqu'à implorer

Il compare Marie de Ventadour à la ta-qui fait mourir en riant, et lui souhaite at dont les infidélités le vengent. « Il l'ai-jours, ajoute-t-il, quoiqu'il sache bien t la une folie. » Marie, fatiguée de ses ob-et voulant conserver son poète, sans se portant à ses desirs, alla consulter la oie Aubière de Malemont, qui prit sur elle

l'affaire. Celle-ci écrivit à Faidit ut à aimer mieux un petit oiseau sur le n'une grue volant dans le ciel ». Faidit touru lui demander l'explication de cette

eut la réponse suivante : « Marie r, et je suis le petit oiseau que vous ar le poing : je vous veux pour amant, es ferai don de moi et de mon amour. » ces mots fut transporté de joie, et d'oublier Marie de Ventadour ; mais il ne s a se convaincre que les paroles d'Au-Malemont n'étaient point sincères. « Ce vous ai promis, lui dit-elle, ce n'est pas i aimer d'amour ; mais j'ai voulu vous de la prison où vous étiez. » Faidit

implora grâce, il lui fallut chercher d'au-surs. Il ne fut pas plus heureux auprès mlesse d'Aubusson, qui donna rendez-on amant, Hugues Brun, dans la maison

lit, pendant que ce dernier était ius Guilhelma qui les reçut. Faidit,

r, apprit cet outrage, et s'en vengea n satirique, où il dit qu'il « con-qui ne logea jamais l'honneur ». Il fit part de ces vers à Marie

de Ventadour, dans l'espoir de rentrer dans ses bonnes grâces, mais elle ne voulut plus le revoir. Faidit partit alors pour la croisade : c'était Marie de Ventadour qui l'avait engagé à se faire croisé, pour être plus digne d'elle. Les adieux du poète ressemblent à ceux de Marie Stuart quit-tant la France : « Adieu, s'écric-t-il, gentil Li-mousin ; je quitte votre doux pays, pays si agréable, des seigneurs et des voisins, des dames d'un mérite distingué, fleurs de courtoisie ; aussi je languis, je gémis, je soupire nuit et jour. » De retour de la croisade, Faidit fut reçu par le marquis de Montferrat, puis par messire d'Agoult, seigneur de Sault et provençal. Ce qui sur-prendra, après ses mésaventures en amour, c'est qu'il aima encore une noble châtelaine, Jordana de Brun, et il eut pour rival Alphonse II, comte de Provence. La jalousie le jeta dans le plus profond désespoir. Il crut que Jordana payait le comte de retour ; mais détrompé, il im-plora sa grâce, et dit à Jordana qu'il lui serait aussi fidèle que le lion de Gouffier de Lastours. Faidit a laissé un grand nombre de chansons et plusieurs autres pièces de vers. Nous citerons *Le Triomphe de l'Amour*, que Pétrarque a imité ; — *L'Hé-résie des Prêtres*, espèce de comédie, dans la-quelle il favorise les sentiments des Vaudois et des Albigeois. Il en composa d'autres, qu'il vendit, dit-on, jusqu'à 3,000 livres. Martial AUDOIN.

Nadaud, mss., t. IV, p. 193-196. — J. de Nostre-Dame, *Hist. poét. prov.*, ch. 14. — La Croix du Maine, *Bibl. franç.*, p. 11. — Du Verdier de Vauprivas, *Bibl. franç.*, t. I, p. 13, 14. — *Bib. imp.*, Mss. 7223. — Valissette, *Hist. du Lan-gue-doc*, t. II, p. 318. — *Hist. litt. de la Fr.*, t. XVII. — *Hist. littéraire des Troubadours*, t. I, p. 384. — *Dict. des Mœurs des Français*, poésic. — Marchangy, *Gaule poétique*. — Pétrarque, *Poème du Triomphe de l'A-mour*, chant 4.

FAIEL. Voyez FAYEL.

FAIGUET DE VILLENEUVE (Joachim), et non *Faignet*, économiste français, né à Mon-contour (Bretagne), le 16 octobre 1703, mort en 1780. Il fut d'abord maître de pension à Paris, puis trésorier au bureau des finances de Châlons-sur-Marne. On a de lui : dans l'*Encyclopédie mé-thodique*, les articles *Citation*, *Dimanche*, *Épargne*, *Études* ; l'*Économie politique contenant des moyens pour enrichir et pour perfectionner l'espèce humaine* ; Paris, 1763, in-12. L'auteur y propose d'établir en France une régie ou compagnie perpétuelle, destinée à recevoir les économies des artisans, des domestiques, etc. ; cette idée, on le voit, a été réalisée de nos jours par la création des caisses d'épargne. Fai-guet donna à plusieurs exemplaires de son ou-vrage le titre de *L'Ami des Pauvres, ou l'éco-nome politique* ; 1766, in-12. Il y joignit un *Mémoire sur la diminution des fêtes*, im-primé avec des signes ou caractères nouveaux, qui le rendent fort difficile à lire. Il y essayait de rapprocher l'orthographe de la prononciation ; — *Mémoire sur la conduite des finances et sur d'autres objets intéressants* ; Amsterdam, 1720 (1770), in-12. On y trouve les *Moyens de*

*subsistance pour nos troupes, à la décharge du roi et de l'État*, imprimés séparément en 1769; — *Légitimité de l'usure légale, où l'on prouve son utilité*, etc.; Amsterdam, 1770, in-12. L'auteur y discute les passages de l'Ancien et du Nouveau Testament sur l'usure ou prêt à intérêt; et il démontre clairement que les casuistes sont en contradiction avec eux-mêmes. A la fin de son livre, on lit les deux vers suivants :

A cinquante-cinq ans, avocat de l'usure,  
J'instruisais la Sorbonne et la magistrature;

— *L'Utile emploi des Religieux et des Communautés, ou mémoire politique à l'avantage des habitants de la campagne*; Amsterdam, 1770, in-12. Faiguet se fit encore connaître par différents morceaux de prose et de vers, insérés dans le *Mercur* et dans d'autres journaux. Il inventa, pour le service des armées, une sorte de fours mobiles et portatifs, dont les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, année 1761, font une mention honorable. Il est aussi le premier qui ait fabriqué en France un pain composé de trois parties égales de froment, de seigle et de pommes de terre.

P. LEVOT.

Barbier, *Examen critique et Complément des Dictionnaires historiques*.

\* **FA-HIAN** ou **CHI-FÀ-HIAN**, célèbre voyageur chinois, vivait au quatrième siècle de J.-C. Il se livra dès sa jeunesse à l'étude des idées religieuses que les disciples de Bouddha avaient nouvellement introduites en Chine. Instruit par un des plus zélés missionnaires venus de l'Hindoustan, Kieou-Ma-Lo-Chi, il voulut l'imiter et contribuer à répandre dans le monde les principes samanéens. Accompagné de quelques religieux, il partit vers 400 de Tchhang'An, et parcourut successivement les royaumes de Khian-Kouei, de Néou-Than, de Chen-Chen, de Ou-I, de Kiè-Tchha, de Tho-Ly, d'Ou-Tchang, de Su-Ho-To, et plus de vingt-cinq autres qu'il serait trop long d'énumérer; il traversa des déserts, tels que le Cha-Ho (*Fleuve de Sable*), large de 150 lieues, passa le Gange, ainsi que beaucoup d'autres fleuves, gravit les plus hautes montagnes, escalada les rochers, rampa sur le bord d'immenses précipices, affronta les tempêtes dans les mers de Ceylan, et revint sain et sauf à Tchhang'An, près de quinze années après son départ, ayant fait plus de trois mille lieues européennes. Il s'occupa aussitôt de la rédaction des notes qu'il avait prises durant sa route, et les publia, vers 419, sous le titre de *Foe-Koue-Ki*, avec la collaboration d'un certain Pa-Lo-Thsan. Ce livre a eu en Chine un grand nombre d'éditions; on le considère comme un des plus importants pour l'étude de la géographie et de l'histoire. M. Rémusat, qui en a fait le sujet d'une étude spéciale et très-conscientieuse, dit du *Foe-Koue-Ki* qu'il est écrit dans un style très-simple et sans difficultés. Il ajoute qu'il contient des renseignements que l'on chercherait vainement dans les écrits des Occidentaux et peut-être dans ceux des Indiens eux-

mêmes. « Sa relation est donc aussi précieuse pour la géographie comparée que pour l'histoire des régions orientales. » L'édition de M. Abel Rémusat est ainsi intitulée : *Foe-Koue-Ki, ou relation des royaumes bouddhiques, voy. dans la Tartarie, dans l'Afghanistan, dans l'Inde, à la fin du quatrième siècle*, Chi-Fa-Hian; Paris, imprimerie royale, 1812, in-4°. Il est accompagné d'un commentaire très-précieux, et d'autant plus précieux que tous les monuments décrits par Faiguet ont disparu depuis des siècles et qu'un grand nombre des lieux qu'il indique ont changé de nom. M. Charton a donné, en 1854, une nouvelle édition du *Foe-Koue-Ki* dans son *Histoire des Voyages* (1<sup>er</sup> vol., p. 356). Louis LACOUR.

*Documents inédits.*

**FAIL** (Noël du). Voy. DUFAIL.

**FAILLE** (De La). Voyez LA FAILLE.

**FAIN** (Agathon-Jean-François, baron), historien français, né le 11 janvier 1778, à Paris, mort dans la même ville, le 16 septembre 1837. Entré comme surnuméraire, dès l'âge de seize ans, au comité militaire de la Convention nationale, il fut admis dans les bureaux du Directoire après le 13 vendémiaire an IV par Barras et Létourneur (de la Manche), et de Lagarde, alors secrétaire général, en fit le chef de son bureau particulier. Devenu bientôt après chef de division, Fain se trouva chargé de la direction de tous les travaux du secrétariat général. Sous le consulat, il passa à la secrétairerie d'État. Il eut d'abord la division des archives, et bientôt il obtint la confiance de Maret, depuis duc de Bassano. En 1806, c'est-à-dire à vingt-huit ans, il entra avec le titre de secrétaire-archiviste au cabinet particulier de l'empereur. Depuis lors il suivit Napoléon dans toutes ses campagnes et dans ses différents voyages. Ce prince le créa baron de l'empire en 1809, et deux ans après maître des requêtes. Au commencement de 1813, après la campagne de Russie, le baron Fain fut nommé secrétaire du cabinet. Il ne quitta plus l'empereur jusqu'à l'abdication de Fontainebleau. Le soir même du 20 mars 1815, il fut réinstallé dans ses fonctions aux Tuileries avec le titre de premier secrétaire du cabinet de l'empereur, qu'il accompagna à Waterloo. Le baron Fain, qui le 6 juillet avait été porté, après la seconde abdication de Napoléon, aux fonctions d'adjoint au ministre secrétaire d'État près le gouvernement provisoire, se retira dès le 8 du même mois, jour où les Bourbons rentraient à Paris. Il employa les loisirs de cette retraite de quinze années à rédiger ses souvenirs sur l'empereur, et il a inscrit avec honneur son nom parmi les annalistes du règne de Napoléon 1<sup>er</sup>. Rappelé aux Tuileries, dès le mois d'août 1830, par le roi des Français, avec le titre de premier secrétaire du cabinet, il fut également rétabli l'année suivante, dans la dignité de commandeur de la Légion d'Honneur, qui lui avait été con-

815. Lorsqu'à deux reprises les transferts du ministère appelèrent M. de Montmorin au département de l'intérieur, le roi remit à son baron Fain l'administration de sa

Lors des élections de 1834, il fut élu député par l'arrondissement de (Laurie), lieu de sa retraite pendant son exil. Aucune circonstance particulière n'attira l'attention publique durant la législature qu'il fit partie. Il fut aussi membre du Sénat. On a du baron Fain : *Manuscrit de l'histoire de l'Europe avec la République et le tableau des derniers événements du régime conventionnel, pour servir de cabinet de cette époque*; Paris, 1795; — *Manuscrit de mil huit cent contenant le précis des événements de l'année pour servir à l'histoire de*; Paris, 1827, 2 vol. in-8°; — *Manuscrit de mil huit cent treize, contenant des événements de cette année, pour l'histoire de l'empereur Napoléon*; Paris, 1827, 2 vol. in-8°; — *Manuscrit de mil huit cent quatorze, contenant l'histoire des premiers mois du règne de Napoléon*; Paris, 1827, 2 vol. in-8°. Les trois derniers de ces ouvrages sont des livres les plus exacts et les plus intéressants qui aient été écrits sur les événements de l'empire. Le *Mémorial de l'empire* les apprécie en ces termes : « Il est digne d'exposer avec plus d'intérêt et de vérité cette peinture d'événements importants et néanmoins aussi peu connus, surtout l'immortelle et courte campagne de 1814. C'est un épisode de véritables héros. M. le baron Fain nous a enrichis d'un tableau de juste orgueil national; la reconnaissance des citoyens lui est assurée. » (CHAMROBERT, *Encycl. des G. du M.*)

ELT. Voyez FAIPOULT.

MCIII (Daniel). Voy. FEATLY. FAIRFAX (Edouard), célèbre poète anglais. On ne connaît pas la date de sa naissance; il mourut en 1633. Il était fils de Thomas Fairfax de Gillingham, contrairement aux habitudes guerrières de sa famille, il vécut retiré à Newhall, uniquement occupé de ses travaux littéraires et de l'éducation de ses enfants et de ses neveux, parmi lesquels se trouvait le célèbre lord Fairfax. Quant à ses opinions politiques, il dit lui-même dans ses écrits qu'il ne fut jamais papiste superstitieux ni un fanatique. Edouard Fairfax est surtout connu pour son ode de la *Jerusalem délivrée* du 1600, dédiée à la reine Élisabeth, remarquable par la fidélité et l'harmonie de son versification. On a préféré longtemps la traduction de l'ode, quoique inférieure en mérite. Les récentes témoignent de la justice de l'œuvre de Fairfax le public anglais. On a de Fairfax : *Prince Noir* et des *Épigrammes*.

*Biogr. Brit. — Preface to Fairfax's Tasso*, édit. de 1749. — Cooper, *Muses Library*.

FAIRFAX (Thomas), général et homme politique anglais, né à Otley, en 1611, mort le 12 février 1671. Il étudia quelque temps au collège Saint-Jean de Cambridge; mais, entraîné par son goût pour la carrière militaire, il alla servir en Hollande, sous les ordres de lord Vere. Revenu en Angleterre, il épousa la fille de ce général, dont il embrassa les doctrines presbytériennes. Lorsque le roi et le parlement en vinrent à une guerre ouverte, Fairfax prit parti pour cette assemblée. Il fut d'abord battu en plusieurs rencontres par les royalistes, notamment à Adderton-Moor, en 1643. Plus tard, il répara ses échecs par d'importantes victoires, celle, par exemple, de Marston-Moor. Il succéda, après cette affaire, au comte d'Essex dans le commandement de l'armée. Après la victoire de Naseby, à laquelle il contribua puissamment par sa valeur, il s'avança vers l'ouest, et continua de combattre pour la cause qu'il avait embrassée. Il réduisit Colchester en 1648, et fit passer par les armes Lisle et Lucas, qui avaient défendu la place au nom du roi. La conduite de Fairfax parut se modifier lorsque Charles fut tombé au pouvoir des parlementaires; il eût voulu empêcher le parti victorieux de pousser les choses à l'extrême. Malheureusement la force de son caractère n'était pas à la hauteur de ses intentions. Il se borna à quelques démonstrations respectueuses envers l'infortuné monarque. Dominé par Cromwell, il se laissait entraîner, et devenait sans le vouloir l'instrument de projets dont il n'avait pu sonder la profondeur. C'est ainsi qu'il marcha contre les derniers débris du parti royaliste et les anéantit à Colchester (1648). De retour à Londres, il établit son quartier-général à Whitehall. Il espérait sans doute en imposer au parlement et à la cité; mais ses bonnes intentions furent paralysées. Cromwell et les révolutionnaires arrivèrent à leur but, et Charles I<sup>er</sup> fut mis en jugement. Fairfax ne voulut point assister à cet acte; et lorsqu'à l'appel des membres du parlement on prononça son nom, lady Fairfax, placée dans une des tribunes de la salle où se tenait l'assemblée, s'écria : « Il est trop honnête homme pour se trouver ici. » Fairfax fit d'inutiles tentatives pour empêcher l'exécution du roi : la sentence fut exécutée. Néanmoins, aussi ambitieux que faible, il accepta le commandement des troupes en Angleterre et en Irlande. Il battit complètement les niveleurs à Burford, et apaisa les troubles du Hampshire. En 1650, les Écossais s'étant déclarés pour Charles II, Fairfax refusa de marcher contre eux; Cromwell s'empressa de le remplacer. Débarassé d'emplois qui lui pesaient, Fairfax se retira dans sa terre de Nunappleton, dans l'Yorkshire. Là, revenu de toutes les erreurs où l'avait jeté un caractère impétueux, irréfléchi, il se livra aux douceurs d'une vie paisible, partageant ses loisirs entre l'étude et la culture de ses terres,



et faisant des vœux pour le rétablissement de la famille des Stuarts, bien décidé cette fois à les aider de tout son pouvoir pour remonter sur le trône d'Angleterre. Au premier signal que donna Monk (voy. ce nom), et qui fit naître l'espoir d'une restauration, il sortit de sa retraite (3 déc. 1659), suivi d'un corps d'habitants de sa province et de 1,200 Irlandais, qu'il avait enlevés aux drapeaux du général Lambert. Monk étant entré en Angleterre, Fairfax s'empara d'York. Devenu membre du parlement réparateur et chargé d'aller à La Haye prier Charles II de venir reprendre la couronne, Fairfax sut faire agréer à ce prince son repentir. Après la restauration, il alla dans sa retraite reprendre ses paisibles occupations. Il mourut des suites d'anciennes blessures.

Sa fille, *Marie FAIRFAX*, épousa le duc de Buckingham.

Fairfax contribua à la publication de la *Polyglotte*. Il est compté au nombre des poètes et des orateurs de l'époque où il a vécu. On trouve dans les catalogues anglais la liste de ses ouvrages, la plupart peu importants. Ses *Mémoires* ont été publiés en 1699, in-8°. [DE LATENA, dans l'*Enc. des G. du M.*, avec add.]

Hume, *Hist. of Engl.* — Lingard, *Hist. of Engl.* — Guizot, *Hist. de la Rev. d'Angl.* — Villemain, *Hist. de Cromwell*.

**FAISTENBERGER** ou **FEISTENBERGER** (*Antoine*), peintre allemand, né à Inspruck, en 1678, mort à Vienne, en 1721. Il apprit le paysage chez Bontisch, et perfectionna son style à l'école de Gaspard Poussin à Rome. Les paysages de Faistenberger sont encadrés dans des ornements d'architecture romaine; les figures y sont peintes par Jean Graf et Alexandre Bredael. Les tableaux de Faistenberger ont du coloris et une grande vigueur d'expression.

Nagler, *Neues Allg. Künstl.-Lexik.* — Ersch et Gruber, *Allg.-Enc.*

**FAITHORN** ou **FAYTHORNE** (*William*), peintre et graveur anglais, né à Londres, en 1616, mort dans la même ville, en 1691. Il était élève de Peake. Ce peintre ayant pris les armes pour soutenir Charles I<sup>er</sup>, Faithorn suivit son maître, et tomba entre les mains des puritains à l'affaire de Basinghouse. Amené à Londres, il y fut enfermé dans la prison de l'Aldersgate. Pour se distraire des ennuis de la captivité, il se mit à graver, et exécuta le portrait de *Villiers, duc de Buckingham*. Ses amis obtinrent sa mise en liberté; mais, ayant refusé de prêter serment à Olivier Cromwell, il reçut l'ordre de quitter l'Angleterre. Il se retira en France, où il étudia sous Philippe de Champaigne; il se lia aussi avec le célèbre Nanteuil, qui lui donna d'excellents conseils, et lui fit prendre une manière plus large. De retour dans sa patrie, vers 1650, Faithorn ouvrit à Londres un commerce d'estampes; il gravait pour les libraires, et exerçait son talent pour la peinture en miniature. « Ses portraits, dit Gori Gandellini, sont d'une exécution admirable, d'un style libre, délicat et d'une couleur

vigoureuse. Ses tableaux d'histoire bons, et laissent à désirer dans la correction du dessin. » Faithorn signait ordinairement ses estampes de son nom et quelquefois F.F. Ses principales gravures sont les portraits de *William Paston*, regardé comme son premier ouvrage; — *Lady Paston*, d'après Van der Meer; — *Marguerite Smith*, femme de sir E. Herbert; — *Montagu, comte de Lincolnton*; — *William Saunderson*; — *Charles II*, roi d'Angleterre; — *Sir Thomas Fairfax*; — *John Milton*; — *John Hacket*; — *Armand, duc de Richelieu*: ces quatre derniers motifs sont très-rares; — Une *Sainte Famille*, d'après Vouët; — *La Sainte Vierge caressant l'Enfant Jésus*, d'après La Hire; — le portrait d'un *homme tenant un globe du monde*, d'après Phaulstrey; — *Le Christ mort*, d'après Van der Meer; — *La Sainte Cène*, etc. Il a publié un traité sur le dessin, la gravure au burin et au poinçon, 1662.

Strutt, *Biographical Dictionary of Engravers*; 1786, 2 vol. — Basan, *Dictionnaire des Graveurs*. — G. Gori Gandellini, *Notizie degli Intagliatori*.

**FAITHORN** (*William*), dit *le jeune*, peintre et dessinateur anglais, fils du précédent, né à Londres, en 1656, et mort en 1686. Élève de son père, mais renonça à graver pour prendre la *manière noire*. Il travailla avec succès des portraits et quelques autres sujets. Mais sa dissipation et sa paresse le conduisirent à la misère et bientôt à la mort. Ses principales productions sont les portraits de *Thomas Flantmann* (premier ouvrage de Faithorn); — *Marie Stuart, princesse d'Orange*, par Johann Hanneman, faussement attribuée par Faithorn père; — *Sir William Read*, oculiste; — *Frédéric, duc de Schomberg*; — *Richard Haddock*, d'après Clostermann; — *Anne, reine d'Angleterre*; — *John Morr*, évêque d'Ély; — *Lady Catherine Hyde*, etc.

Giov. Gori Gandellini, *Notizie degli Intagliatori*.

**FAKHR-ED-DIN** (*le Faux*), historien arabe, vivait en 701 de l'hégire (1302 de J.-C.). La dénomination de cet écrivain était jusque ici inconnue, car son titre honorifique et son nom manquent dans le manuscrit, et son nom est illisible. Mais M. Reinaud a découvert dans un manuscrit de la bibliothèque de Saint-Pétersbourg : *Schérif Safi ed-Din-Mohammed ben-Thébatheba*, surnommé *Ibn-al-Thébatheba*, qui joua un certain rôle dans les affaires d'Égypte et de Syrie. Il comptait parmi ses ancêtres *Ibn-al-Thébatheba*, qui joua un certain rôle dans les affaires d'Égypte et de Syrie. On a de lui : *Al-Fakhri fi'l-Adab al-Islamiyyet* (Le Fakhri, ou de la conduite des rois, et histoire des dynasties musulmanes). Cet ouvrage a reçu le titre de *Fakhri*, parce qu'il était dédié à *Al-Melik Moatzem Fakhr al-Melet-we-ed-din-Isa-Ibrahim*, prince de Moussoul. La première partie est un traité de politique, la seconde une histoire du khalifat depuis Abou-Bekr jusqu'à la

[656-1258]. C'est une des his-  
toriques qui nous soient restées  
elle est écrite d'un style simple,  
d'anecdotes intéressantes sur  
personnages, et se distin-  
guant par l'impartialité et de saine cri-  
tique. On connaît qu'un seul exemplaire,  
bibliothèque impériale, n° 895 de  
manuscrits arabes. Le texte et la traduction de  
fragments ont été publiés; savoir: les  
le Haroun-ar-Raschid, et de Mostasim  
les droits des souverains sur leurs suc-  
cesseurs, par Silvestre de Sacy, dans le t. I<sup>er</sup> de la  
*Bibliothèque Arabe*; — la translation de  
des Ommiades en celles des  
Abbasides, par Am. Jourdain, dans le t. V des  
*Ben des Orient* (Mines de l'Orient);  
816, in-fol.; — *L'Histoire des quatre  
Califes*, par M. Freytag, à la suite  
*Fabulæ*, etc.: Bonn., 1823, in-8°,  
*ses Fragmenta Arabica*; Saint-  
Petersbourg, 1828, in-8°; — *Les Califats d'A-*  
*bbasides*, de Motasim, de Watsic, de  
Mansour et de Montasir, par M. Cherbonneau,  
*Journal Asiatique* de Paris, an. 1846,  
1847, t. I. E. BEAUVOIS.

— Sacy, *Chrest. Ar.*, t. I. — Cherbonneau,  
*Journal Asiat.*, 1846, t. I, p. 296. — *Omdet al-*  
*Arab*, n° 634, f° 108 de l'ancien fonds. —  
communiqués par M. Reinaud.

**ABU-RAZI.** L'imam Abou-ab-  
bas ben-Omar-ben-al-Huséin-  
ben-Taïb, al-Beeri, al-Thabarestani,  
Ibn-al-Khatib (le Fils du Prédica-  
teur Fakhr-ed-din-ar-Razi, célèbre docteur  
de la secte de Schaféi, né à Réi (ville  
du Djémi), en 543 ou 545 de l'hégire (1149  
de J.-C.), mort à Hérat, le 1<sup>er</sup> schewal  
1210). C'est auprès de son père qu'il  
apprit les premiers éléments des sciences: après  
celui-ci, il se rendit à Merw pour y  
étudier sous le maître Kemal-ed-Din-Al-Simnani.  
Après la mort de son père, il se plaça sous  
le maître Madsj-ed-Din-Al-Djili, qu'il suivit.  
Lorsqu'il eut terminé ses études, il  
se rendit au Khwarezm, puis dans le Mawar-  
annahr. Les doctrines d'Ibn-Keram, qui profes-  
saient le morphisme, avaient trouvé un grand  
nombre de sectateurs dans ces contrées. Fakr-ed-  
din se mit à les combattre, et ne le fit pas  
sans succès. Les chefs de cette hérésie, irrités  
du nombre de leurs adhérents,  
se réunirent contre Fakhr-ed-Din. Malgré  
cela, celui-ci fut forcé de sortir du  
Khwarezm, et se réfugia dans sa patrie. Il ne  
put y rester longtemps, et se rendit à Ghaz-  
ni, sous le sultan Madsj-ed-Din-ben-Sam, sultan  
des Gaurides. Ce prince le combla  
de richesses. Peu de temps après,  
il se rendit dans le Khwarezm, et  
fut nommé par le sultan Mohammed Khothb-ed-Din-  
à la tête d'une armée pour lui un collège à  
Ghazni, et le resta de lui pour le reste

de ses jours. Les sciences les plus diverses, la  
philosophie, la théologie, la jurisprudence, les  
mathématiques, la médecine, l'astrologie, l'al-  
chimie, l'histoire, les traditions, la théologie,  
la philologie furent l'objet des études de Fakhr-  
ed-Din; il a laissé des écrits sur toutes ces ma-  
tières, et même quelques pièces de poésie. Il  
s'exprimait avec éloquence en arabe et en per-  
san; quelquefois il était tellement ému de com-  
punction, qu'il pleurait lui-même à ses discours.  
Il est, avec Al-Gazali, l'un des premiers qui aient  
introduit la logique dans les discussions théolo-  
giques; aussi quelques zélés musulmans l'ont-ils  
traité de novateur, d'impie, de rationaliste, de  
corrupteur de la morale et de la religion. Mais,  
malgré ces reproches, il n'a pas laissé de con-  
server une belle réputation; ses ouvrages se sont  
répandus dans toutes les contrées soumises à  
l'islamisme, sont devenus classiques, et ont fait  
oublier les autres écrits relatifs aux mêmes su-  
jets. Parmi les ouvrages de Fakhr-ed-Din on re-  
marque: *Khamsin fi ossoul-ed-Din* (Les Cin-  
quante Questions sur les Principes de la Religion);  
— *Arbaïn* (Quarante Questions), sur la métaphy-  
sique. On trouve la liste de ses autres écrits dans  
Hadji-Khalifa, dans Ibn-Khallikhan, dans Khon-  
demir, et dans un passage du *Tarikh-al-Hokama*  
(Histoire des Philosophes), publié par Casiri.

E. BEAUVOIS.

Ibn-al-Atsir, *Kamil al-Tewarikh*. — Abou'l-Faradj,  
*Hist. Dynast.*, trad. par Pococke, p. 298, 317. — Ibn-  
Khallikan, *Biogr. Diction.*, trad. par M. Mac-Guckin  
de Slane, t. II, p. 652. — Abou'l-Féda, *Ann. Moslem.*, trad.  
par Reiske t. IV, p. 175, 239. — Khondemir, *Hubil, as-*  
*siyer*. — Léon l'Africain, *Vie des Médéc. et des Philos.*,  
dans le t. XIII, p. 289 de la *Biblioth. Græca* de J. Alb.  
Fabricius. — Hadji-Khalifa, *Lexic. bibliog. et encyclop.*,  
trad. et publ. par Flügel, t. II, n° 3132, et passim. —  
Casiri, *Bibl. Arab. Hispana*, t. I, p. 181, 198-466, 518.

\* **FAKHR-ED-DIN BINAKITI** (Abou-Sou-  
leyman Daoud ben-abou'l-Fadhl ben-Moham-  
med, plus connu sous le titre honorifique de),  
historien persan, né à Binakit ou Finakit (ville du  
Mawar-an-Nahr), mort en 730 de l'hégire (1329  
de J.-C.). Il remplissait la charge de poète lau-  
réat à la cour de Ghazan-Khan. On a de lui:  
quelques pièces de vers; — *Rawdhet ouli'l-*  
*albab fi towarikh al-akabir w'al-ansab* (Le  
Jardin des Savants relativement à l'histoire des  
grands hommes et des généalogies), ou plus briè-  
vement *Tarikh-i-Binakiti* (Chronique du Bi-  
nakiti). Elle a été achevée en 717 (1317) et  
dédiée au sultan Abou-Saïd. C'est un abrégé du  
*Djami-at-Tewarikh* de Raschid-ed-Din. On n'y  
trouve aucun fait nouveau; aussi cette histoire  
a-t-elle beaucoup perdu de sa valeur depuis la  
récente découverte de l'ouvrage original. Il y est  
traité des prophètes jusqu'à Abraham, des rois  
de Perse, des khalifes jusqu'à la mort de Mos-  
tasem-Billah, des Juifs, des Francs, du chris-  
tianisme, de l'Inde, de la Chine et des Mogols.  
Le VIII<sup>e</sup> chapitre de cette chronique a été tra-  
duit en latin et publié par Andre Müller, sous  
le titre erroné de: *Abdallæ Beidhavæi Historia*

*Sinensis* (Histoire chinoise), Berlin, 1877, in-4°; et réimprimée par son fils, avec des additions, Pékin, 1889, in-4°. Il en existe une traduction anglaise par Weston; 1820. F. BEAUVON.

Doulatshah, *Tedzhir* de Schah, liv. IV — Hadji-Khalifa, *Lettre Bibliogr.*, éd. Fluzel, t. III, n° 688. — J. de Hammer, *Coch. der schönen Bedachtende Persiens*, p. 140. — Art. dans les *Asiatischer Jahrbücher*, an. 1820. — *Bullet. de la Soc. Geogr. de Paris*, an. 1820, p. 31 — M. Et. Quatremère, *Hist. des Mongols de Rachid-ed-Din*, t. I, préf., p. 66, etc. — H. Elliot, *Bibliogr. Index to the Historians of Muhammedan India*, t. I, p. 70. — W. H. Morley, *A descr. Catal. of the Histor. man. in the Arabic and Persian lang. pres. in the libr. of the R. Asiatic Soc. of Gr.-Britain and Ireland*; Lond., 1884, in-8°.

**FAKHR-ED-DIN** (1), **FARRANDIN** et quelquefois **FACARDIN**, grand-émir des Druses, né en 1584, décapité le 13 avril 1635. Il était de la famille de Maan Monogly, et fut élevé par un chrétien maronite, qui l'initia aux sciences et aux arts. Son père ayant été empoisonné en 1586, sa mère, Setnecap, prit la régence, et gouverna avec tant d'intelligence, que sous sa direction le fils reconquit les provinces que le père avait perdues et fut même proclamé grand-émir par les chefs des Druses. Il profita des guerres que soutint successivement le sultan Achmet 1<sup>er</sup> contre ses pachas d'Asie révoltés, contre la Hongrie et la Perse, pour obtenir des concessions importantes du monarque ottoman. En 1608, Fakhr-ed-Din s'allia avec Ferdinand, grand-duc de Florence, qui lui fournit une flotte. Il attaqua alors la Perse, et s'empara de Séida, de Balbek et des pays de Lihanon. Le sultan Achmet, inquiet d'un tel voisin, lui donna ordre de discontinuer ses conquêtes, et l'invita à venir à Constantinople pour déterminer les frontières de leurs États réciproques. L'émir y consentit; mais il se rendit d'abord à Florence, où Cosme II de Médicis, qui venait de succéder à son père, le reçut en ami. Sur les conseils intéressés de son allié, Fakhr-ed-Din fit détruire et combler les ports florissants de Saint-Jean-d'Acre, de Tyr, de Séida et de Beyrouth. Le sultan, irrité, envahit les États de Fakhr-ed-Din; mais Setnecap repoussa les Turcs, et obtint une suspension d'armes que le retour de son fils changea en paix. Plus tard Fakhr-ed-Din, confiant dans les promesses du pape, du roi d'Espagne et du grand-duc de Toscane, recommença la guerre; il prit Antioche, souleva les montagnards des monts Sajon, et s'engagea dans une guerre injuste et désastreuse contre les Arabes. Setnecap mourut sur ces entrefaites, et avec elle la bonne fortune de son fils s'évanouit. Abandonné par les princes chrétiens, attaqué par les pachas de Damas et de Jérusalem, battu par les Arabes et trahi par ses principaux chefs, Fakhr-ed-Din fut envoyé à Constantinople, où le sultan Amurath IV le reçut avec quelque considération et lui aurait peut-être rendu la liberté si les Druses, conduits par les petits-fils de l'émir, n'eussent recommencé les hostilités. Amurath crut alors

être bon politique en faisant d'ed-Din et tous les membres de sa famille entre ses mains.

Chetoui et Delandine. *Dictionnaire Hist.*

\* **FAL** est **RAWI**, persan, vi. ne gre (1640 de J.-C.). Il était ami ou allié. *Djowahir al-a* (P) biographies de et femmes p. en turc ou en san. Cet ouv. Mohammed a. han. souvenant du. *Tahfet al-Hum* (r) p. 'Ami, unv dédié à Habib-A. lique de ghazals (oues) hrom: vains.

A. Sprenger. *A Catal. of the arab. mss. in the library of the king of Oudh*; — Oudh, 1864, in-8°, t. I, p. 2.

\* **PAJARDO** (Alonso Guajardo), p. moraliste espagnol du seizième siècle, né à doue. Il écrivit une série de 250 contraintes, sont parfois des dictons mais le plus souvent des *Proverbios morales en romances* (1: né à Cordoue, 1588, in-8°, et ils furent à Paris, 1614, in-12, avec une comédie *sofia moral*, composée par Hurtado de (voy. ce nom). César Oudin a placé 50 de *Proverbios* à la suite de quelques édit *Refrautes castellanos*, et notamment de 1604 et de 1659.

G. Duplessis, *Bibliographie paronymique*, p.

**PAJARDO** (Diego). Voyez **SAVEDRA**.

\* **FALAIKE** (M<sup>me</sup> Caroline-Philiberte), JACQUEMAIN, femme de lettres franç. leuoureux, le 4 mars 1792, morte à Bourm janvier 1852. Elle a publié plusieurs ouv. ducation : *Leçons d'une mère à sa fille* religion. Ce livre a eu une seconde éd. le titre de *Leçons d'une mère à ses en*, Paris, 1837, 2 vol. in-8°; — *Hommage sainte couronne*; Bourges, 1840, in-18; — *Ille, ou le triomphe du christianisme les Francs*; Lille, 1848, in-12; — *So et Courage, ou la pieuse Madeleine*, 1850, in-8°; — *Confidences d'une jeune* Paris, 1851, 3 vol. in-8°. — M<sup>me</sup> publié dans divers recueils des pièces fort gracieuses, a laissé en manuscrit plusieurs pièces de théâtre, dont quelques vers; 2° un poème sur les guerres de intitulé *La Plancée du Bocage*; 3° de sainte Jeanne de Valois.

*Documents inédits*. — Girardet, *Notice*, dans *Provins de 1872*.

**FALBAIRE DE Q** 3RT. Voyez **FENO**

**FALCAN**. Voyez **RA**.

**FALCAND** (Hugues), lian. rigne normande, vivait vers le milieu du douzième siècle. Sa vie est tout à fait connue. Muratori le croit Sicilien; M. au contraire, pense qu'il fut élevé seulement

(1) Mot qui signifie dans l'Orient *Géner* de la *Religion*.

(1) *Andréella*, c'est-à-dire en quatre vers.

plus à la Norman-  
 qu'il ait passé plusieurs  
 pays. Suivant les auteurs  
 les dates. le véritable  
 it Fulca ou Fou-  
 Français  
 s, avait suivi  
 he, oncle,  
 du roi Guillaume II, archevê-  
 et archi-chancelier du royaume  
*littéraire de France*, qui  
 à l'appui deux passages  
 lesquels semblent établir  
 qu'il écrivit son *His-*  
*de la Sicile*. Deux autres passages  
 recueil prouvent que l'abbé de  
 avant écrit sur les malheurs de la  
 l'autre, l'auteur, quel qu'il soit, de  
 se dit *alumnus Siciliæ*; ce  
 qu'il était né dans cette île,  
 qu'il y avait été élevé, ce qui ren-  
 l'identité établie par l'*Art de*  
*les dates* entre Falcand et Foucault.  
 re trancher la question, contentons-  
 que *Falcandus* pour *Fulcaudus* est  
 le copiste très-facile à concevoir; que,  
 Carusius. le manuscrit conservé à Ca-  
 lotèque de Saint-Nicolas de  
 e nom de l'auteur, et que  
 bibliothèque impériale n° 6262,  
 écrit *Hugo Falcandus*, sur l'au-  
 as, faites toutes d'après celle de  
 de V.

and ou Foucault roule en-  
 les troubles de la Sicile sous le  
 me I<sup>er</sup> et de Guillaume II; il se  
 la suite et à la mort de ce dernier prince,  
 On a donné quelquefois à Falcand le titre  
 sicilien, et Gibbon a fait de lui un  
 « Son récit, dit-il, est rapide et  
 hardi et élégant; ses observations  
 portées. On voit qu'il connaissait bien  
 et qu'il pensait lui-même comme  
 L'histoire de Falcand ne contient  
 et un récit intéressant des révolutions  
 elle offre aussi des détails très-cu-  
 industrie manufacturière et agricole  
 la ville de Palerme, alors partagée  
 rs, renfermait un grand nombre  
 rs d'étoffes en laine et en soie,  
 or et de pierreries. Les Palermitains  
 rs m-ures laines de France, où l'art  
 es éto- était alors moins avancé.  
 aux qui croissaient ou qu'on  
 irons de Palerme, Falcand  
 liques ou carroubes, et surtout la  
 nom, dit-il, qui lui vient de la  
 que qu'elle renferme. Une légère  
 la saveur du miel; mais  
 assez longtemps, il prend  
 alité du sucre.  
 de Sicile de Falcand est intitulée

*De Tyrannide Siculorum*; elle fut publiée pour  
 la première fois par Gervais de Tournay, sur un  
 manuscrit de Matthieu de Longue-Joue, Paris,  
 1550, in-4°; elle a été réimprimée dans le *Re-*  
*cueil des Historiens de Sicile*, Francfort, 1579;  
 dans la *Bibliothèque de Sicile* de Carusius en  
 1723, et enfin en 1735, dans les *Scriptores Re-*  
*rum Italicarum*, t. VII. D'après l'*Histoire lit-*  
*téraire de France*, « toutes ces éditions ne sont  
 que des répétitions de la première, à quelques  
 légères corrections près, qui ne sont fondées sur  
 l'autorité d'aucun manuscrit. »

Fabricius, *Bibliotheca Latina mediæ et infimæ ætatis*.  
 — Vossius, *De Historicis Latinis*. — Mongitore, *Biblio-*  
*theca Sicula*, append., t. II, p. 51. — *Art de vérifier les*  
*dates*, t. III, p. 813. — Brequigni, *Dissertation sur*  
*Étienne du Perche*, dans les *Mémoires de l'Acad. des*  
*Inscriptions*, t. XII, p. 622. — *Histoire littéraire de*  
*France*, t. XV, p. 274.

\* FALCE (Antonio LA), peintre de l'école  
 napolitaine, né à Messine, vers 1640, mort en  
 1712. Élève d'Agostino Scilla, il peignit avec  
 succès l'ornement à la détrempe et à l'huile :  
 Ayant voulu, dans un âge déjà assez avancé,  
 essayer de la fresque, il ne réussit pas égale-  
 ment, et, suivant l'expression de Lanzi, il n'y  
 parut qu'un peintre de taverne. E. B—N.

Lanzi, *Storia della Pittura*. — Niccoli, *Dizionario*.

\* FALCETTI (Giovanni-Battista), architecte  
 bolognais, mort en 1629. En 1620 il travailla à  
 Bologne, au palais Bentivoglio; mais on ignore  
 quelles parties de ce bel édifice doivent lui être  
 attribuées. Il décora dans la même ville une des  
 chapelles de San-Martino-Maggiore. En 1627,  
 il donna des dessins pour la façade et deux cha-  
 pelles de la cathédrale de Carpi; mais il n'est pas  
 bien certain que le portail en bossage qui fut  
 construit quelques années après sa mort soit  
 celui qu'il avait projeté. E. B—N.

Campani, *Gli Artisti Italiani e stranieri negli Stati*  
*Estensi*. — Malvasia, *Pittura, Scultura e Architettura di*  
*Bologna*. — M. A. Gualandi, *Tre Giorni in Bologna*.

\* FALCIATORE (Filippo), peintre de l'école  
 napolitaine, vivait en 1740. On a de lui de char-  
 mants tableaux avec des figures de petite pro-  
 portion représentant des scènes de brigands,  
 des batailles, des incendies, etc.

Winckelmann, *Neues Mahlerlexikon*.

\* FALCIDIVS (P...), jurisconsulte romain,  
 vivait vers l'an 40 avant J.-C. Il ne doit pas  
 être confondu avec un C. Falcidius contempo-  
 rain de Cicéron et mentionné par cet orateur  
 dans son discours *Pro lege Manilia*. P. Falci-  
 dius, dont il est question ici, donna son nom à  
 la loi *Falcidia*, qui assurait à l'héritier inscrit le  
 quart des biens du testateur. La loi *Falcidia*, in-  
 corporée aux *Institutes* de Justinien, fut remise  
 en vigueur à dater du sixième siècle. V. R.

Dion Cassius, XLVIII. — *Inst. de Justinien*, passim. —  
 Cicéron, *Pro lege Manli*.

\* FALCIERI (Biagio), peintre de l'école vé-  
 nitienne, né à San-Ambrogio (Véronais), en  
 1628, mort en 1703. Il fut élève à Vérone de  
 Giacomo Locatelli, et à Venise du cav. Liberì. Il

imita ce dernier dans ces teintes grasses et chaudes qui sont le plus grand charme de ses ouvrages. Plein de feu, d'imagination, de fécondité, Falcieri avait une grande habileté de main, et ses nombreux travaux lui procurèrent une brillante fortune. C'est à Vérone que se trouvent la plupart de ses ouvrages; le plus remarquable est un grand tableau placé au-dessus de la porte de la sacristie dans l'église de Sainte-Anastasie; il représente le *Concile de Trente*, et dans sa partie supérieure *saint Thomas terrassant les hérétiques*; cette œuvre brille surtout par la richesse de la composition et la variété des expressions. Citons encore dans la même ville les peintures de l'orgue de la cathédrale et celles qui entourent un ancien crucifix vénéré à Saint-Luc. Au nombre des travaux les plus importants de Falcieri figure la galerie qu'il peignit dans le château de La Mirandole pour le duc Alexandre II.

E. B.—N.

Pozzo, *Vite de' Pittori Veronesi*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Campori, *Gli Artisti negli Stati Estensi*. — Bencassutti, *Guida di Verona*.

\* **FALCK** (*Antoine-Reinhard*, baron), homme d'État hollandais, né à Utrecht, en 1777, mort le 16 mars 1843. Après avoir suivi les cours de l'athénée d'Amsterdam où professait Wyttenbach il compléta ses études dans les universités d'Allemagne, pour se préparer à la carrière diplomatique. Peu de temps après son retour à Amsterdam, il fut nommé secrétaire de l'ambassade hollandaise en Espagne. Lorsqu'il revint dans sa patrie, elle était sur le point de devenir un royaume, destiné à servir de dotation à un frère de Napoléon. Falck fut du petit nombre des hommes publics qui ne voulurent pas servir directement le souverain imposé à leur patrie. Il se tint à l'écart, et ne voulut accepter que la place, très-lucrative il est vrai, de secrétaire général de l'administration des affaires de l'Inde, affaires qui alors se réduisaient à peu de chose; Falck eut ainsi du loisir pour se livrer à la littérature, qu'il aimait. Nommé membre de la troisième classe de l'Institut royal de Hollande, classe qui répondait à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres en France, il y lut un mémoire traitant de l'influence de la civilisation hollandaise sur les peuples du nord de l'Europe, particulièrement sur les Danois. Ce travail, plein de remarques intéressantes, fait partie du tome I<sup>er</sup> des *Mémoires de la troisième classe de l'Institut de Hollande*; Amst., 1817. Lors de la retraite des troupes françaises, en 1813, Falck provoqua une révolution dans la Hollande, et favorisa l'entrée des alliés, dans l'espoir de parvenir au rétablissement d'un gouvernement indépendant. Aussi fut-il nommé secrétaire du gouvernement provisoire; puis l'année suivante, lors de l'organisation du royaume des Pays-Bas, il fut appelé au poste important de secrétaire d'État, et eut beaucoup de part à l'établissement des nouvelles institutions de sa patrie. Ce fut lui qui rétablit, en 1816, l'Acadé-

mie de Bruxelles et lui donna des statuts. Il fut élu membre de cette Académie deux ans après. Dans la même année 1818, le roi des Pays-Bas, qui lui accordait une confiance illimitée, le chargea à la fois des ministères de l'instruction publique, de l'industrie nationale et des colonies. Le baron Falck encouragea et améliora beaucoup l'instruction primaire, et les universités ne se ressentirent pas moins de sa direction éclairée. Le rapport qui fut distribué en 1827 aux états généraux sur la situation des écoles du royaume fit voir tout ce que le ministre avait fait pendant ses fonctions et tout ce qu'il avait reçu de lui sa première pulsion. Mais l'embarras du gouvernement croissait. Les Belges exprimaient avec eux les qu'ils avaient contre le système du ministère auquel le baron Falck appartenait. Ce n'était pas lui-même entièrement d'accord. Maanen, ministre de la justice.

partie par sa véhémence le que cherchait à faire dans la haute raillé en dedans et en dehors, le ministre enfin dissous, et Falck se retira avec ses collègues, de Nagell et le baron Gonbau. Ce n'était pas le champ libre à Van Maanen. Cette retraite fut vivement blâmée par le parti danois; mais sans doute les ministres qui donnaient leur démission avaient jugé impossible de la maintenir avec dignité. En 1840 Falck se retira pour remplir les fonctions d'ambassadeur à Bruxelles, qu'il garda jusqu'à [DEPPING, dans l'*Enc. des G. du M.*]

Quetelet. *Hommage à la mémoire de l'ambassadeur A. R. F.*; Bruxelles, 1845. — *Convers.-Lexikon*.

**FALCKEMBERG**. Voyez JEAN de FALCKENBERG.

**FALCKENBOURG** (*Gérard*), en latin *Falcoburgius*, philologue belge, né à Nimègue, vers 1535, mort en 1578. Il voyagea en France, et suivit les cours de Cujas à Bourges. Il était attaché au comte Hermann de Nieuwenair. Un jour que, pris de vin, il se rendait à Steinfurt, il tomba de cheval, et se tua. On a de lui : *Notae in Nonni Panopolitani Dionysiaca*; Anvers (Plantin), 1560, in-4°; Francfort, 1606, in-8°; — des vers grecs que Janus Doussa inséra dans son *Schediasma in Tibullum*; — des *Notes sur Catulle* et des *Observations sur le Promptorium Juris* d'Harmonopule, restées en manuscrit dans la Bibliothèque de Leyde.

Foppens, *Bibliotheca Belgica*.

**FALCKENSTEIN** (*Jean Henri de*), historien allemand, né le 6 octobre 1682, le 3 janvier 1760. Préparé aux études par des précepteurs particuliers, il vint à l'université de Halle, où il fut en 1715 prorecteur de l'académie d'Erlangen, et y fit des cours de géologie et d'art héraldique. En 1718 se convertit du protestantisme au catholicisme et obtint aussitôt de l'évêque d'Eichs-



ographe. En 1730, après douze  
 ne succédant, et par suite d'intrigues de  
 nstein abandonna Eischstædt, gou-  
 un nouvel évêque, et vint s'établir  
 où il devint conseiller du mar-  
 ches-Caume-Frédéric de Branden-  
 tout en vaquant à ses fonc-  
 se occupait avec ardeur aux recherches

De 1735 à 1740 il rassembla à Er-  
 maniaux de son Histoire de Thuringe.  
 ières années furent troublées par des  
 les dues en partie à son changement de  
 : Ses ouvrages sont : *Antiquitates*  
*enses* ; Francfort et Leipzig, 1733 ; —  
*topographica Norimbergenses* ;  
 fol. ; — *Antiquitates Sudgavienses* :  
 in 1733 et formant le prodrome de  
 : publié en 1763 ; — *Analecta Thu-*  
*rdgariensia* ; Schwabach, 1734-1743,  
 1 ; une quatrième partie est intitulée :  
*atum Nordgaviensium Codex diplo-*  
*Neustadt*, 1738, in-fol. ; — *Thuringi-*  
*onica* ; Erfurt, 1737-1739 ; — *Civitatis*  
*is Historia critica et diplomatica* ;  
 1739-1740 ; Schwabach, édition de Mau-  
 1, in-4° ; — *Cronicon Suabacense* ;  
 10, in-4° ; — *Tugend und Ehrenspie-*  
*Thuringischen Princessin und fraen-*  
*Königin, der heil. Radegundis* (Le  
 le l'onneur et vertu de sainte Rade-  
 se de Thuringe et reine de Franco-  
 urbourg, 1740, in-4° ; — *Wahre und*  
*haltende Beschreibung der heuti-*  
*es weltberühmten reichsfreien Stadt*  
 rg Description véridique et détaillée de  
 bre et renommée de Nuremberg) ; Er-  
 1, in-4° ; — *Antiquitates et Memora-*  
*archia Brandenburgica* ; 1751, 1752 ;  
*andige Geschichte des grossen Her-*  
*und ehemaligen Koenigreichs*  
 Histoire complète du Grand-Duché,  
 uyaune, de Bavière) ; Munich, 1763.

. *Lex vom Jahre 1750-1800. — Verstor-*  
*usteller* — Adlung, Suppl. à Jöcher, *Allg.*  
 & — Harsching, *Hist. liter. Handb.*

Benoff), grammairien et historien  
 à Naples, vivait dans la première par-  
 tie du siècle. Très-versé dans la philo-  
 sophie, il possédait de plus le latin, le  
 grec et l'hébreu. Il enseigna avec succès cette  
 langue à Naples. On a de lui : *De Origine He-*  
*braica, Græcarum Latinarumque Litte-*  
*ratum de quæ numeris omnibus libellus* ;  
 1510, in-4° ; — *De Syllabarum poetica-*  
*mentum notanda* ; Naples, 1529, in-4° ;  
 ; Naples, 1535, in-4° ; — *La Dichia-*  
*zione molti luoghi dubbiosi d'Ariosto e*  
*del Petrarca* ; *escusatione fatta*  
*ante* ; in-4° ; — *La Descrittione*  
*schia di Napoli e del suo dis-*  
 1539, 1568, 1580, 1589, in-8°.

geographie et historique

BIBL. MOCH. GÉNÉR. — T. XVII.

fut traduite en latin par Sigebert Havercamp, d'a-  
 près la sixième édition italienne, Naples, 1679,  
 in-4°, et insérée dans le *Thesaurus Antiquita-*  
*tum Italiae* de Burmann, t. IX.

Toppi, *Bibliotheca Napolitana*. — Fabricius, *Biblio-*  
*theca Latina mediæ et infimæ ætatis*. — Tiraboschi,  
*Storia della Letteratura Italiana*, t. VII, part. II,  
 p. 416; VII, p. 111, 401.

FALCO ou FALCON (Aymar), théologien  
 français, né dans la seconde moitié du seizième  
 siècle, mort en 1544. Issu d'une famille illustre  
 du Dauphiné, il fut d'abord curé du bourg ou  
 petite ville de Saint-Antoine (Isère), puis il obtint  
 la grande commanderie de Bar-le-Duc. Il était  
 chanoine régulier de Saint-Antoine. Le chapitre  
 général de son ordre le députa à Rome, auprès du  
 pape Clément VII. A son retour, il fut choisi pour  
 gouverner l'ordre sous le titre de vicaire géné-  
 ral. On a de lui : *Antoniana Historiæ Com-*  
*pendium* ; Lyon, 1532. C'est une histoire de  
 l'ordre de Saint-Antoine ; — *De tuta Fidelium*  
*Navigatione inter varias peregrinorum dog-*  
*matum, nec non claudicantium opinionum*  
*fluctuationes, Dialogi decem* ; Lyon, 1536 ; —  
*De Exhilaratione Animi, quem metus mor-*  
*tis angit et excruciat* ; Vienne, 1541, in-8° ; —  
*De compendiosa Ratione qua quis ditari pos-*  
*sit ; et de Fœdere cum Turco non ineundo* ;  
 sans indication de date.

Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

FALCO. Voy. CONCHILLOS.

\* FALCON (Q. Sosius), homme d'État romain,  
 vivait dans la seconde moitié du deuxième siè-  
 cle de l'ère chrétienne. Né d'une famille illustre,  
 possédant une grande fortune, et consul en 193,  
 il était un de ceux que Commode avait résolu  
 de faire mettre à mort la nuit même où il fut  
 assassiné. Les prétoriens, dégoûtés des réformes  
 de Pertinax, proposèrent le trône à Falcon, et  
 le proclamèrent empereur. Ce mouvement  
 échoua, et les chefs furent mis à mort. Falcon,  
 dont la complicité dans le mouvement était bien  
 loin d'être prouvée, obtint sa grâce, et se retira  
 dans ses domaines, où il mourut, de sa mort na-  
 turelle.

Dion Cassius, LXXII, 22 ; LXXIII, 8. — Capitolin, *Per-*  
*tinax*, 8.

\* FALCON ou FAUCON, moine de Tournus,  
 vivait vers la fin du onzième siècle. Certains  
 écrivains ont prétendu qu'il appartenait à la  
 maison de Mercœur et était neveu de saint  
 Odon de Cluny. L'abbé de Tournus Pierre I<sup>er</sup>,  
 voulant voir mettre en ordre différents monu-  
 ments historiques qui se conservaient dans son  
 monastère, s'adressa au moine Falcon, que re-  
 commandait son érudition. Falcon, après quel-  
 ques difficultés, accepta le travail, et composa  
 la Chronique de Tournus. Cet ouvrage, assez  
 curieux, peut se diviser en quatre parties, bien  
 distinctes : 1° les actes de saint Valérien, l'apô-  
 tre du pays, martyrisé en 179, et dont le corps  
 repose à Tournus ; 2° l'origine légendaire du mo-  
 nastère de Luçon, érigé depuis l'évêché ;

3° l'histoire de la translation du corps de saint Philibert en différents endroits, en dernier lieu à Tournus, avec l'histoire des abbés de la communauté errante qui accompagnait pendant ce temps les saintes reliques, sujet déjà traité avec détails au neuvième siècle par l'abbé Ermentaire; et 4° l'histoire des abbés de Tournus de 875 à 1087, époque où s'arrête la chronique. Falcon écrivait mieux que beaucoup de chroniqueurs du moyen âge. Un autre moine de Tournus, Garnier, qui vivait au douzième siècle, et qui a développé la partie du livre relative à saint Valérien, a sauvé le nom de Falcon de l'oubli, en expliquant l'initiale F, sous laquelle il écrivit, et nous apprend que l'initiale P désigne l'abbé Pierre I, auquel fut dédiée la Chronique de Tournus. Mabillon fait assez de cas de Falcon, et le P. Chifflet s'en est beaucoup servi dans son *Histoire de Tournus*, in-4°, publiée à Dijon, en 1664. L'abbé Juenin y a corrigé quelques erreurs dans son *Histoire de l'Abbaye de Saint-Philibert et de la ville de Tournus*. Ern. BRÉHAUT.

Mabillon, *Acta Sanctorum Ordinis S. Benedicti*. — *Gallia christiana nova*. — Jacques Lelong, *Bibliothèque historique de France*. — Moréri, *Dict. hist.* — L'abbé Papillon, *Bibl. des Auteurs de Bourgogne*. — *Hist. de la Littérature française*, par des Bénédictins de Saint-Maur.

**FALCONBRIDGE (Alexander)**, voyageur anglais, mort à Sierra-Leone, en 1792. Il fit plusieurs voyages en Afrique, le plus souvent en qualité de chirurgien, à bord des bâtiments négriers. Il publia le résultat de ses observations, sous ce titre (en anglais) *Précis de la Traite des Nègres sur la côte d'Afrique*; 1789, in-8°. L'auteur y raconte d'affreux épisodes, et plaide vivement la cause de l'humanité, prise même au point de vue de l'intérêt des traitants.

Catalogue de la Bibl. imp.

**FALCONBRIDGE (Anna-Maria)**, femme du précédent, vivait encore en 1795. Elle suivit son mari dans quelques voyages, dont elle donna la relation sous ce titre (en anglais) : *Deux Voyages à Sierra-Leone, dans les années 1791, 1792 et 1793, dans une suite de lettres*; Londres, 1793, in-8, 1794 et 1795, in-12. Cet ouvrage, écrit avec conscience, offre des détails remplis d'intérêt sur les mœurs des habitants de la côte ouest de l'Afrique. A. DE L.

Chaudon et Delandine, *Dict. hist.*

**FALCONCINI (Benedetto)**, biographe italien, né en 1657, à Volterra, mort à Arezzo, le 6 mars 1724. Après avoir fait ses premières études dans sa patrie, il alla étudier la théologie, la philosophie et la jurisprudence à Pise, où il obtint, jeune encore, la chaire de droit canon. En 1704 il fut nommé évêque d'Arezzo. Il jouissait d'un grand crédit à la cour de Rome et à celle de Côme III, grand-duc de Toscane. On a de lui : *La Vita del nobil uomo et buon servo di Dio Raffaello Maffey, detto il Volterano*; Rome, 1722, in-4°.

Chaudon et Delandine, *Dict. universel. hist. et crit.*

**FALCONE (Benedetto di)**, historien italien,

né à Bénévent, vivait dans le douzième siècle. Quoique juif d'origine, il devint notaire du palais apostolique, et secrétaire du pape Innocent II. Il écrivit une histoire ou chronique des principaux événements arrivés particulièrement à Bénévent de 1102 à 1140. D'après Le Mire, la narration de Falcone est si vive, que le lecteur croit assister aux événements racontés. La latinité de ce chroniqueur est d'ailleurs barbare, même pour le temps. L'ouvrage de Falcone fut publié pour la première fois avec trois autres chroniqueurs par Ant. Caraccioli, sous le titre de *Antiqui chronologi quatuor*; Naples, 1626, in-4°; il a été réimprimé dans l'*Historia Principum Longobardorum*, de Camille Peregrin, Naples, 1643, in-4°; dans la *Bibliotheca historica Siciliae*, de Carusius, Palerme, 1720, in-fol., t. I; dans les *Rerum Italicarum Scriptores* de Muratori, t. II et V, et dans le *Thesaurus Antiquitatum Italiae* de Burmann, t. IX.

Le Mire, *Bibliotheca ecclesiastica*, t. I, p. 261. — Fabricius, *Bibl. Lat. med. et inf. aet.*

**FALCONE (Aniello)**, peintre italien, né à Naples, en 1600, mort en France, en 1665. Il se distingua surtout comme peintre de batailles. Lanzi vante la correction de son dessin, la vigueur de son coloris, la vivacité, la variété et le naturel de ses figures. Falcone eut de nombreux élèves, parmi lesquels on remarque Salvatore Rosa, qui le surpassa en l'imitant. Il prit avec toute son école une part active à l'insurrection de Mas Aniello, et lorsque les Espagnols eurent repris le dessus, il se réfugia en France, où il composa un grand nombre d'ouvrages.

Lanzi, *Storia della Pittura*, t. II, 315.

\* **FALCONE (Andrea)**, sculpteur napolitain, vivait à la fin du dix-septième et au commencement du dix-huitième siècle. Élève de Cosimo Fanzaga, il ne brilla guère plus que son maître par la pureté de son goût, et ne contribua pas peu à propager à Naples le style dégénéré de l'école du Bernin. Ses ouvrages ne se recommandent guère que par une grande habileté d'exécution.

E. B—N.

Ciognara, *Storia della Scultura*. — Ticozzi, *Dictionary*.

\* **FALCONE (Joseph)**, annaliste et prédicateur italien, né à Plaisance (Italie), mort en 1597, après avoir exercé plusieurs dignités dans l'ordre des Carmes, auquel il appartenait. On cite de lui : *Chronicon Ordinis Carmelitici*; Plaisance, 1593, in-4°; — *Sermones quadragesimales*; Venise, 1594.

N. M—Y.

Possio, *Apparatus sacer*. — Labbe, *Bibliotheca bibliothecarum*. — Antonin, *Bibliotheca Hisp. nova*.

**FALCONER (William)**, poète anglais, né vers 1730, naufragé en décembre 1769. Fils d'un pauvre barbier d'Édimbourg, il reçut d'abord l'éducation que comportait la modeste position de son père. Il avait cependant quelques notions de littérature, lorsque, jeune encore, il prit du service à bord d'un vaisseau marchand. Plus tard il entra chez le poète Campbell,

ns naturelles et prit la peine  
Falconer répondit à l'attente de  
En 1751, il composa un poème sur  
Frédéric, prince de Galles. Devenu  
à bord d'un bâtiment frété pour  
du Levant, il fut témoin d'un  
qui lui inspira un de ses plus beaux  
: *Shipwreck*. Il écrivit aussi de  
parmi lesquelles le chant popu-  
rude *Boreas*. Le duc d'York, de-  
protecteur par suite de la dédicace du  
l, que lui avait adressée le poète, lui  
né le conseil d'entrer dans la marine  
Falconer s'embarqua à bord du *Royal-*  
qualité de midshipman. Après avoir  
un poème de circonstance, sous le  
on the Duke of York's departure  
land as rear-admiral, il fut nommé  
des vivres (*purser*) de la frégate  
1763; et en 1769 il remplit les mêmes  
sur la frégate *Aurora*, en partance  
e. Ce bâtiment, qui devait transporter  
plusieurs inspecteurs de la Comp-  
nie d'Angleterre le 30 septembre 1769,  
au Cap au mois de décembre de la  
e. Depuis on n'en entendit plus parler.  
se qu'il périt dans le canal de Mozam-  
me poète descriptif, Falconer mérite  
gué : son chef-d'œuvre, *The Ship-*  
ruit d'une manière pittoresque et  
a grandes scènes de l'Océan. On lui  
voir abusé des termes techniques,  
être souvent inintelligible pour ceux  
trangers à la marine. Les autres poésies  
er n'ont guère survécu aux circon-  
les avaient inspirées. On a en outre  
*Universal Marine Dictionary*, publié  
rage ou se trouvent d'utiles docu-  
V. R.

L. Megr. Dict. — Clarke, en tête de son  
Shipwreck.

FALCONER (William), médecin et littéra-  
né à Chester, en 1741, mort en  
la médecine à Édimbourg, et s'é-  
à Bath. Il s'appliqua à la litté-  
pu'à la médecine. Ses ouvrages sont :  
de *Nephritide vera*; Édimbourg,  
*An Essay on the Bath Waters*,  
arts, with a prefatory introduction  
hdu of mineral waters; Londres,  
ervations on Dr Cudogan's Dis-  
the gout and all chronic disea-  
1771; — *Observations and Ex-*  
the Poison of copper; Londres,  
an Essay on the Waters commonly  
at Bath; Londres, 1776; — *Ex-*  
and Observations; Londres, 1777;  
ms on some articles of diet  
usually recommended to vale-  
Londres, 1778; — *Remarks on*  
climate, situation, nature  
on, nature of food, and

way of life; On the disposition and temper,  
manner, and behaviour, intellects laws and  
customs, forms of government and reli-  
gions of mankind; Londres, 1781; — *Account*  
*on the epidemic catarrhal Fever commonly*  
*colled the Influenza, as it appeared at*  
*Bath in 1782*; — *Dobson on fixed air; with*  
*an appendix on the use of the solution of*  
*fixed alkaline salts in the stone and gravel*;  
Londres, 1785; — *A Dissertation upon the*  
*influence of passions upon the disorders of*  
*body*; Londres, 1788; — *An Essay on the*  
*Preservation of the Health of persons em-*  
*ployed in agriculture, and on the cure of*  
*diseases incident to that way of life*; Londres,  
1789; — *A practical Dissertation on the me-*  
*dical Effects of the Bath Waters*; Londres,  
1790; — *Miscellaneous Tracts and collections*  
*relating to natural history, selected from*  
*the principal writers of antiquity on that*  
*subject*; Londres, 1795, in-4°; — *An Account*  
*of the use, application and success of the*  
*Bath Waters in rheumatic cases*; Bath, 1796;  
— *Observations respecting the Pulse*; Lon-  
dres, 1796; — *An Essay on the Plague, etc.*;  
Bath, 1801; — *An Account of the epidemical*  
*catarrhal Fever in the winter and spring of*  
*1802*; Bath, 1803; — *A Dissertation on Is-*  
*chias, etc.*; Londres, 1805.

Ersch et Gruber, *Allg. Enc.*

\* FALCONET, troubadour provençal, vivait  
au commencement du treizième siècle; on man-  
que de détails sur sa vie, mais il reste de lui  
deux pièces de vers, dont l'une offre une  
forme singulière : c'est une satire contre divers  
seigneurs de l'époque. Falconet suppose qu'ils  
servent d'enjeu à une partie qu'il engage avec  
un autre troubadour, nommé Fabre ou Faure;  
il les pèse et donne à chacun une valeur; ce qui  
amène des railleries mordantes. G. B.

Millot, *Hist. des Troubadours*, III, 399. — Pichon, *Hist.*  
*de Provence*, II, 411. — Raynouard, *Choix de Poésies*,  
V, 147. — *Hist. litt. de la France*, t. XVII, p. 338.

FALCONET (Ambroise), jurisconsulte fran-  
çais, mort en avril 1817. Avocat au parlement  
de Paris en 1790, il donna ses conseils à Beau-  
marchais, dans l'affaire Lablache, et concourut,  
dit-on, à la rédaction des mémoires publiés à  
cette occasion. Il plaida avec succès plusieurs  
autres causes importantes. On a de lui : *Le*  
*Début, ou premières aventures du chevalier*  
*de...*; Londres et Paris, 1770, in-12. On trouve  
quelques exemplaires de cet ouvrage sous le  
titre de *Mémoires du chevalier de Saint-*  
*Vincent*; Londres et Paris, 1770; — *Essai sur*  
*le Barreau grec, romain et français*; Paris,  
1773, in-8°; — une édition des *Œuvres choisies*  
*de Lemaître*; 1806, in-4°; — *Le Barreau*  
*français moderne*; 1806-1807, 2 vol. in-4°;  
— *Lettre à S. M. Louis XVIII sur la vente*  
*des biens nationaux*; 1814, in-8°.

Quérard, *La France littéraire*.

FALCONET (André), médecin français, né



à Roanne, le 12 novembre 1612, mort en 1691. Après avoir fait ses études chez les jésuites de Roanne, il se rendit à Montpellier, où il se fit recevoir docteur en 1634 ; il s'établit à Lyon en 1636, et ne se fit agréger qu'en 1641 au collège des médecins de cette ville. La même année il alla prendre à Valence le grade de docteur en droit. En 1663 il fut appelé à Turin pour donner ses soins à Christine de France, fille d'Henri IV, et cette princesse lui donna le titre de son premier médecin. Falconet profita de son séjour à Turin pour inspirer au duc Charles-Emmanuel II l'idée de faire réparer les bains de la ville d'Aix en Savoie, abandonnés depuis longtemps et presque ruinés. Il était en correspondance avec Charles Spon et Guy Patin. On a de lui : *Moyens préservatifs et méthode assurée pour la parfaite guérison du scorbut* ; Lyon, 1642, in-8° ; *ibid.*, 1684, in-8°.

Éloy, *Dictionnaire historique de la Médecine*.

**FALCONET (Noël)**, médecin français, fils d'André, né à Lyon, le 16 novembre 1644, mort à Paris, le 14 mai 1734. Il fit ses études à Paris en 1658, sous la direction de Guy Patin. Il alla les achever à Montpellier, où il fut reçu docteur en 1663. Il revint ensuite à Lyon, et se fit agréger au collège des médecins en 1666. Ayant obtenu en 1678, par le crédit du comte d'Armagnac, la place de médecin des écuries du roi, et ensuite celle de médecin consultant du roi, il s'établit à Paris, et y resta jusqu'à la fin de sa vie. On a de lui : *La Méthode de M. de Lucques sur la maladie de madame Dugué, femme de l'intendant de Lyon, réfutée* ; Lyon, 1675, in-4° ; — *Système des Fièvres et des crises, selon la doctrine d'Hippocrate ; des fébrifuges, des vapeurs, de la petite vérole, de l'éducation des enfants, de l'abus de la bouillie* ; Paris, 1723, in-8°.

Éloy, *Dictionnaire historique de la Médecine*.

**FALCONET (Camille)**, médecin et littérateur français, fils de Noël Falconet, né à Lyon, le 1<sup>er</sup> mars 1671, mort à Paris, le 8 février 1762. Il étudia la médecine à Montpellier, où il eut pour professeur Chirac et pour condisciple Chicoyneau, avec lesquels il se lia d'une étroite amitié. Il alla prendre le grade de docteur à Avignon, et s'établit à Lyon. En 1707 il vint à Paris, où il obtint d'abord la survivance de la place de médecin des écuries du roi, et plus tard les titres de médecin de la famille de Bouillon et de médecin de la chancellerie, et enfin celui de médecin consultant du roi. Il fut reçu en 1709 à la Faculté de Médecine de Paris. Sept ans après, il fut élu à l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres. Il avait formé une riche collection de livres, augmentée par le legs que lui fit M<sup>lle</sup> de Bouillon de la bibliothèque qu'elle tenait du duc son père. En 1742, il disposa en faveur de la Bibliothèque du Roi de ceux de ses livres, au nombre de onze mille environ, que cette bibliothèque ne possédait pas, en s'en réservant seulement l'usage pendant sa vie.

Falconet mourut âgé de quatre-vingt-onze ans. Parmi ses ouvrages nous citerons : *Dissertation historique et critique sur ce que les anciens ont cru de l'aimant* (dans les *Mémoires de l'Acad. des Insc.*, tom. IV) ; — *Dissertation sur les Assassins* (*ibid.*, tom. VII) ; — *Dissertation sur les principes de l'étymologie par rapport à la langue française* (*ibid.*, tom. XX) ; — *Dissertation sur Jacques de Dondis* (*ibid.*, *ibid.*) ; — *Observations sur nos premiers traducteurs français, avec un Essai de bibliothèque française* (*Histoire de l'Acad.*, tom. VII). Il a retouché l'*Éloge de la Folie*, traduit du latin d'Érasme par P. Gueudeville ; Paris, 1757, in-12. On lui attribue l'édition des *Amours pastorales de Daphnis et Chloé*, traduction d'Amiot, Paris, 1731, in-12° ; et (avec Lancelot) l'édition du *Cymbalum Mundi* de Bonaventure Desperriers, Amsterdam, 1732, in-12. Falconet avait légué à Lacurne de Sainte-Palaye, son ami, cinquante mille cartes sur lesquelles il avait consigné le résultat de ses lectures et de ses réflexions. Rigolley de Juvigny a fait usage d'un certain nombre de ces cartes pour l'édition qu'il a donnée en 1772 des *Bibliothèques françaises* de La Croix du Maine et de Du Verdier. On a publié le *Catalogue de la bibliothèque de feu M. Falconet* ; Paris, 1763, 2 vol. in-8°. Les livres donnés à la Bibliothèque du Roi sont compris dans ce catalogue, et placés entre crochets.

E. REGNARD.

C. Lebeau, *Éloge historique de Falconet* ; Paris, 1766, in-4°. — *Avertissement*, en tête du *Catalogue de la bibl. de feu M. Falconet*. — Quérard, *La France litt.*

**FALCONET (Étienne-Maurice)**, sculpteur français, né à Paris, en 1716, mort en 1791. Sa famille était peu aisée, et plus d'une fois son maître, Lemoine, ne l'aida pas moins de sa bourse que de ses conseils. Tout en se livrant à son art avec ardeur, Falconet trouva le temps d'étudier le grec et le latin et d'acquérir une instruction dont, malheureusement pour lui, il n'a pas toujours fait le meilleur emploi. Doué d'un esprit remuant, inquiet, porté à la contradiction et au paradoxe, il écrivit une foule de brochures, de mémoires, de libelles, d'articles de journaux, attestant tous une immense estime de lui-même et presque toujours une égale disposition à dénigrer les autres. L'antiquité même ne fut pas à l'abri de ses attaques. Il préférait hautement le Puget aux plus habiles artistes de la Grèce et de Rome, « qui, disait-il, n'ont jamais rendu comme le sculpteur marseillais le sentiment des plis de la peau, la mollesse des chairs et la fluidité du sang ». Selon lui, les anciens n'ont jamais su faire un cheval ; les chevaux de Venise, ceux de Marc-Aurèle et des Balbas seraient au nombre des plus pitoyables productions de l'art. Le Marc-Aurèle surtout, dont il n'avait vu que le plâtre placé dans la grande cour de Fontainebleau, tandis qu'il ne connaissait les chevaux de Venise et d'Hercula

as, le Marc-Aurèle, dis-je, fut  
 ses incessantes diatribes. Fal-  
 plus indulgent, mais cette fois  
 son, pour le cheval de Constantin  
 par le val l'appelle  
 ses et ei roduc-  
 voir se re.

ou avec un sensible caractère  
 prendre de conseils que de  
 ses ouvrages sont-ils em-  
 qui trop souvent dé-  
 ; s'il avait eu autant de  
 que d'imagination et de  
 occuperait un poste plus élevé parmi  
 modernes.

up de ses ouvrages, placés dans des  
 nt été détruits à la révolution; tel fut  
 me grande *Assomption*, placée à Saint-  
 Paris et que surmontait une gloire cé-  
 ée par un transparent. Ces étranges  
 , excellentes pour des décorations de  
 de fêtes publiques, étaient devenues  
 mode au dix-huitième siècle, et déjà  
 siècle précédent le Bernin en avait  
 avant-goût à Rome dans la chaire de  
 re et dans la chapelle Sainte-Thérèse  
 de la Victoire. Falconet n'avait pas  
 rentième année quand une statue de  
*Crofone*, qu'il ne craignit pas d'entre-  
 près le Puget, lui ouvrit les portes de  
 e royale des Beaux-Arts. Un *Pygmalion*  
*Baigneuse*, qu'il offrit ensuite au  
 rent accueillis avec une égale faveur;  
 it pas de même d'un *Amour me-*  
 ui fut vivement critiqué: toutefois ses  
 de sculpture et ses nombreux écrits  
 peut-être pas sauvé de l'oubli le nom  
 et, s'il n'eût eu le bonheur de se voir  
 une de ces entreprises gigantesques  
 it dans l'histoire de l'art, ne fût-ce  
 ur importance matérielle.

Catherine II appela Falconet à Saint-  
 rg, et le chargea d'une statue équestre  
 de de Pierre le Grand, destinée à sur-  
 a immense bloc de granit du poids de  
 as de kilogrammes, qu'un habile ingé-  
 arvenu à extraire du fond d'un ma-  
 ner sur des boulets, d'une distance  
 mètres. jusque sur la place de l'église  
 Il faut reconnaître que dans cette en-  
 conet fit preuve d'un véritable talent  
 re énergie. Abandonné par les fon-  
 ouragés ou gagnés par ses ennemis, au  
 le moule était à moitié rempli, il ne  
 pas du succès, et parvint à vaincre  
 les grandes difficultés de la fusion en  
 plir le moule quand la moitié  
 déjà refroidie. La statue de  
 z 3<sup>m</sup>,66 de hauteur et le cheval  
 e pèse 18,000 kil. L'ar-  
 un cheval fougueux qui  
 et la roche escarpée; calme

sur son cheval frémissant, il jette un regard  
 sur sa ville, qui s'élève florissante du sein des  
 marais, et paraît étendre sur elle sa main pro-  
 tectrice. Cette pose est extrêmement hardie et  
 serait impossible à tenir si la queue du cheval,  
 posant sur le roc, ne servait de contre-poids, ar-  
 tifice ingénieux qui a été imité par Bosio dans  
 la statue de Louis XIV à Paris. On prétend que  
 lorsque Falconet eut arrêté son projet, il le sou-  
 mit à l'impératrice, en lui exposant la difficulté  
 qu'il y aurait à représenter un homme et un  
 cheval dans une position si hardie sans avoir  
 un modèle sous les yeux, et qu'alors le général  
 Melissino, très-habile écuyer, offrit de monter  
 chaque jour devant lui un cheval dressé à cet effet  
 et de le faire cabrer sur le bord d'une plate-forme  
 présentant la forme du roc. Cette expérience  
 eut un plein succès, et le cheval de Pierre le  
 Grand se cabre réellement avec beaucoup de  
 vérité. La figure du czar est moins parfaite; les  
 draperies sont d'une ampleur excessive et traîne-  
 raient à terre si le cavalier pouvait descendre de  
 sa monture. On dit que la tête, qui est d'une  
 grande ressemblance, avait été modelée par un  
 autre artiste français, M<sup>lle</sup> Collot, qui avait saisi  
 parfaitement le caractère du modèle. Malgré  
 son mérite incontestable, ce groupe fut en butte  
 à de nombreuses critiques, qu'avait peut-être pro-  
 voquées l'amour-propre démesuré de son auteur.  
 Desservi par un personnage puissant, dont il  
 s'était attiré l'inimitié, Falconet ne fut pas digne-  
 ment récompensé, et en 1778 il quitta la Russie,  
 et revint en France. Il se préparait à aller visiter  
 l'Italie quand, au commencement de mars 1783,  
 il fut frappé de paralysie; il conserva intactes  
 ses facultés intellectuelles; mais il ne fit plus que  
 languir jusqu'à sa mort, qui arriva en 1791.

Falconet était studieux, et il fit preuve d'une  
 parfaite connaissance des classiques en publiant  
 les trois livres de Pline sur les arts, accompagnés  
 de nombreuses illustrations et de commentaires  
 intéressants. Dans ses nombreux opuscules, qui  
 ne forment pas moins de 6 vol. in-8°, il attaque  
 vigoureusement et de front les préjugés les mieux  
 établis, et en cela il fit preuve de courage; mais  
 il attaqua avec le même fiel Winckelmann, Hu-  
 bert, Mengs et les autres artistes ou écrivains  
 sur les arts. En un mot, dans ses écrits il blâme  
 tout le monde, et ne loue que lui seul. « Peut-  
 être, dit Cicognara, n'eut-il d'autre tort que ce-  
 lui de dire tout haut et avec franchise ce que  
 tant d'autres se contentent de penser tout bas  
 d'eux-mêmes. »

E. BRETON.

Cicognara, *Storia della Scultura*. — Ticozzi, *Dizio-  
 nario*. — Orlandi, *Abbecedario*. — *Magasin pittores-  
 que*, t. I, 1833.

\* **FALCONETTO** (*Giovanni-Antonio*), peintre  
 de l'école vénitienne, né à Vérone, à la fin du  
 quinzième siècle. Il était, ainsi que son frère Gio-  
 vanni-Maria, issu d'une famille de peintres. Son  
 père, Jacopo, artiste très-médiocre, était fils d'un  
 autre Giovanni-Antonio, qui n'était pas sans ta-

lent, mais qui avait été complètement éclipsé par son frère, l'un des grands peintres véronais, Stefano da Verona, plus connu sous le nom de Stefano da Zevio (voy. cenom). G.-A. Falconetto reçut sans doute de son père les premières notions de son art ; mais on pense que, ainsi que son frère, il étudia sous le Melozzo ; il devint habile peintre de fruits et d'animaux, et a laissé un assez grand nombre de tableaux à Vérone et dans divers lieux du Véronais, ainsi qu'à Rovereto, château du territoire de Trente, dans lequel il passa les dernières années de sa vie.

E. B—N.

Vasari, *Vite*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Lanzl, *Storia pittorica*. — Siret, *Dictionnaire historique des Peintres*.

**FALCONETTO** (Giovanni-Maria), peintre et architecte de l'école vénitienne, frère du précédent, né à Vérone, en 1468, mort à Padoue, en 1534. Il étudia la peinture d'abord sous son père Jacopo, puis sous le Melozzo. Il ne montra pour cet art que des dispositions médiocres, et il sentit lui-même que sa vocation l'entraînait vers l'architecture. Il étudia avec ardeur les monuments et les antiquités de Vérone ; puis, ce champ ne suffisant plus à ses recherches, il partit pour Rome, où il ne resta pas moins de douze années, dessinant et mesurant tous les restes de l'antiquité ; il ne laissa pas non plus inexplorés le royaume de Naples et le duché de Spolète, et ne revint à Vérone que l'esprit retrempé à la vraie source du beau et le portefeuille rempli de tous les chefs-d'œuvre de l'art romain. Il était pauvre alors, et Vasari dit que pendant son séjour à Rome il dut consacrer deux ou trois jours par semaine à aider dans leurs travaux les peintres à réputation pour pouvoir donner le reste de son temps à ses études favorites.

Lorsqu'il revint dans sa patrie, il la trouva dans un état politique qui ne laissait aucune occasion aux grandes entreprises de l'architecture, et il dut pendant quelque temps en revenir à ses premiers travaux.

Vérone étant, en 1509, tombée au pouvoir de l'empereur Maximilien, par la victoire que ses troupes remportèrent sur les Vénitiens à la Ghiara d'Adda, Falconetto obtint le privilège de peindre seul sur les édifices publics les armes impériales, triste privilège pour un artiste de ce mérite ; mais il fut largement récompensé de son travail. C'est à la même époque qu'il peignit à fresque sur la façade de l'église de Saint-Pierre martyr, alors consacrée à saint Georges, divers sujets de l'Écriture, accompagnés des figures de deux seigneurs allemands qui les lui avaient commandés ; il n'en reste plus qu'une belle *Annonciation*.

Vérone étant en 1517 retombée au pouvoir des Vénitiens, l'artiste, favorisé par l'empereur, dut songer à sa sûreté, et il se retira à Trente ; plus tard, les affaires s'étant arrangées, il alla s'établir à Padoue, où l'appelaient la protection du cardinal Bembo et l'amitié du noble Luigi Cornaro,

grand amateur des arts, écrivain distingué, auteur du traité *Della Vita sobria*, chez lequel il passa les dernières années de sa vie. Pendant ce long séjour à Padoue, il fit de fréquents voyages à Rome, soit seul, soit en compagnie de Luigi Cornaro. Il avait pris une telle habitude de ce voyage, que la moindre occasion suffisait pour l'y décider. Vasari raconte que, n'étant pas tombé d'accord avec un autre architecte sur la mesure d'un certain entablement antique : « Nous saurons bientôt qui a raison, » dit-il. Il rentre chez lui, fait son paquet et part pour Rome le même jour. Il fit aussi un voyage en Istrie pour dessiner et mesurer l'amphithéâtre de Pola, dont, à son retour, il publia les détails en même temps que ceux de l'amphithéâtre de Vérone. Ses ouvrages en architecture sont peu nombreux dans cette dernière ville ; on lui attribue seulement le dessin de la grande porte de l'église Santa-Maria Scala. Il a beaucoup plus travaillé à Padoue. En 1530 il y construisit les deux belles portes de Saint-Jean et de Savonarole ; en 1532 il éleva le superbe portail dorique du palais del Capitano ; en 1533 il acheva dans l'église Saint-Antoine la magnifique chapelle du saint, commencée en 1500 par les deux Minello, et continuée par Sansovino. On lui doit aussi une salle de concert ou odéon, dite *la Rotonde de Padoue*, que Palladio ne dédaigna pas d'imiter dans la belle maison de campagne des comtes Capra, appelée aussi *la Rotonde*. Le chef-d'œuvre de Falconetto est le palais qu'il bâtit, en 1524, pour Luigi Cornaro, non loin de l'église Saint-Antoine, et qui est connu aujourd'hui sous le nom de palais Giustiniani *al Santo* ; on vante surtout la galerie ou *loge* construite en avant de la cour, et consistant en deux étages chacun de cinq arcades décorées en bas d'un ordre dorique, et au-dessus d'un ordre ionique. Ce fut dans ce palais même que, souffrant depuis longtemps d'une goutte cruelle, Falconetto rendit le dernier soupir, dans les bras de son ami, qui voulut que ses restes fussent déposés dans le tombeau où il devait reposer lui-même. Falconetto avait aussi commencé à Usopo dans le Frioul, pour le comte de Savorgnano, un magnifique palais, que la mort de ce seigneur ne permit pas d'achever.

Au milieu de ses travaux d'architecture, il n'avait jamais renoncé entièrement à la peinture ; ainsi nous voyons à Saint-Joseph de Vérone un beau tableau, portant la date de 1523, représentant *la Madone entre saint Augustin et saint Joseph*. Dans la même ville, il a laissé un *Christ au tombeau* à Sainte-Hélène ; il a peint à fresque, à la voûte et aux pendentifs de la chapelle Saint-Blaise à Saint-Nazaire et Saint-Celse, quatre docteurs, deux évêques, une *Annonciation* et une *Adoration des Mages*, aujourd'hui très-ruinée ; enfin, dans la sacristie de Sainte-Anastasie existent quatre allégories sacrées, dont les figures sont de petite proportion. Fa

à Osimo, dans la maison d'Ancone, pour L. de l. brave, itruit. très- de des et ues a. son h. ués D. t. es, et des nouvelles de l'édit commandés, vauz ordi- leuilers. avec frs. uniu. bon contem- 1 le

leur épouse le peintre veru- Rikolfi, et trois fils, dont les , Ottaviano et Provolo, furent et ses élèves; le troisième, nommé , embrassa la carrière des armes, et la tête d'une compagnie d'infanterie mandait au siège de Turin. E. BRETON. — Orlandi, *Abbecedario*. — Cleognara, *Scrittura*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Notizie — Paolo Facio, *Nuova Guida di Brera*. — Quatremère *Dictionnaire d'Architecture*.

(*Proba*), poëtesse latine, très- en âge, mais dont le nom réel et sance sont incertains, vivait dans le siècle de l'ère chrétienne. Les divers donnent les noms de *Faltonia Anicia*, de *Valeria Flavia* et *Proba Valeria*; Rome, Orta et autres villes réclament l'hon- naissance. Plusieurs historiens litté- tentifient avec la noble Anicia Faltonia mme d'Olybrius Probus ou Hermoge- ybrius, dont le nom apparaît dans les mme celui d'un collègue d'Ausone en e Proba, mère d'Olybrius et de Pro- les consulats réunis ont été célébrés a, livra, selon Procope, les portes a Alaric; mais cette identification est certaine. Le témoignage d'Isidore se mots : « Proba, uxor Adelfi pro- on peut y ajouter ces lignes, d'un du dixième siècle, citées par Mont- son *Diarium Italicum* : « Proba, m. mater Olibrii et Aliepii, cum Con- adversus Magnentium conscrip- et hunc librum. »

romme de Falconia un *Cento Virgi-* lité à l'empereur Honorius, et écrit Ce poëme en vers hexamètres, et con- principales histoires de l'Ancien et Test- ent, est composé tout entier de d vers, et de mots empruntés at poëmes de Virgile. Un pareil que exécuté avec beaucoup e certainement pas les éloges es Boccace et Henri Estienne. enton nous apprend que Fal- se plusieurs autres ouvrages,

un entre autres sur les guerres civiles; il n'en reste pas de traces. Les *Homero-centones*, attri- bués quelquefois à Falconia, appartiennent en réalité à Eudocie.

Le *Cento Virgilianus* fut imprimé pour la première fois à Venise, 1472, in-fol., avec les épigrammes d'Ausone, la *Consolatio ad Liviam*, les pastorales de Calpurnius, et quelques autres pastorales et poëmes. Le *Cento Virgilianus* fut réimprimé à Rome, 1481, in-4°; Anvers, 1489, in-4°; Brescia, 1496, in-8°. Les meilleures éditions sont celles de Meibomius, Helmstadt, 1597, in-4°, et de Kromayer, Halle, 1719, in-8°.

Isidore de Séville, *Orig.*, l. 28; *De Script. eccles.*, l. — *Bibliotheca Max. Patrum*; Lyon, 1677, vol. V, p. 1218. — Smith, *Dict. of Greek and Roman Biography*.

FALCONIERI (*Octave*), archéologue italien, né en 1646, mort à Rome, en 1676. Issu d'une ancienne famille florentine, et pourvu de digni- tés éminentes dans l'Eglise romaine, il s'occupa spécialement d'archéologie. On a de lui plusieurs dissertations insérées dans les *Antiquitates Romanæ* de Grævius, t. IV, et dans les *Antiquitates Græcæ* de Gronovius, t. VIII; — A la première édition de la *Roma antica* de Famiano Nardini, Rome, 1666, in-4°, Falconieri ajouta un discours sur la pyramide de C. Cestius; — *Inscriptiones athleticæ*; Rome, 1668, in-4°: Falconieri inséra dans cet ouvrage une curieuse dissertation sur une médaille d'Apamée représen- tant le déluge.

Apostolo Zeno, *Note al Fontanini*, t. II, p. 282. — Tiraboschi, *Storia della Lett. Italiana*, t. VIII, p. 295.

FALCUCCI (*Nicolas*), ou NICOLAS DE FLO- RENCE, médecin italien, né vers le milieu du quatorzième siècle, mort en 1411. Sa vie est presque entièrement inconnue; on sait seulement qu'il professa et pratiqua la médecine avec assez de succès pour être surnommé *le Divin*. On a de lui : *Sermones medicinales septem*; Pavie, 1484, in-fol., et Venise, 1491, in-fol.; — *Commentaria super Aphorismos Hippocratis*; Bologne, 1522, in-8°; — *Liber de Medica Materia*; Venise, 1535, in fol.; — Une dissertation sur les fièvres, dans le recueil *De Febris Opus au- reum*; Venise, 1576, in-fol. On lui a attribué par erreur l'*Antidotarium Nicolai*, médecin de Salerne, qui vivait vers 1350.

Tiraboschi, *Storia della Letteratura Ital.*, t. V, p. 222.

\* FALCULA (*C. Fidiculantus*), sénateur ro- main, vivait en 69 avant l'ère chrétienne. Il siégea comme juge lors du procès capital intenté à Statius Albius Oppianicus, prévenu en 74 d'a- voir voulu empoisonner son beau-fils Cluentius, qui se portait accusateur. Falcula fut enveloppé dans l'indignation produite par la condamnation d'Oppianicus. Cette condamnation fut pronon- cée à très-peu de voix de majorité. A son tour, Falcula fut accusé par le tribun L. Quintius, qui lui reprochait son immixtion illégale parmi les juges et, chose plus grave, l'accusait de s'être vendu pour 20,000 sesterces à Cluentius. Cepen- dant Falcula fut acquitté. Il n'a plus été ques-



tion de ce personnage que dans les discours de Cicéron pour Cluentius, accusé à son tour en 66, et pour Cæcina, en l'an 69 avant l'ère chrétienne. La première de ces harangues est considérée comme une des meilleures du grand orateur romain.

V. R.

Cicéron, *Pro Cluent.*, 37, 41; *Pro Cæcina*, 10. — *Schol. Gronov. in orat. I in Verrem*, p. 306, éd. Orelli.

**FALDA** (*Giovanni-Baptista*), graveur italien, né vers 1640, à Valdugia (Milanais), mort vers 1700. Il passa presque toute sa vie à Rome. On ignore quel fut son maître; mais ses gravures rappellent le genre de Sylvestre. Ses estampes les plus recherchées sont des vues des principaux monuments de Rome; voici les titres de quelques-unes : *Il nuovo Teatro delle fabbriche ed edifici di Roma moderna*; 4 parties en un vol. in-fol., contenant 142 pièces; — *Li Giardini di Roma*; Rome, 1683, in-fol.; — *Le Fontane di Roma*; Rome, 4 tomes en un vol. in-fol., contenant 107 pièces.

Gandellini, *Notizie degli Intagliatori*, avec le supplément de Luigi de Angella, t. VIII.

\* **FALDI** (*Antonio*), architecte italien, né à Pistoja, en 1763, mort en 1819. Il fut élève de Beneforti et de Giacinto Giusti. Il dut sa réputation au bel amphithéâtre qu'il érigea en 1791 sur la place Saint-François de Pistoja pour la représentation de la *Liberazione di Despina*, drame tiré du *Ricciardello*, dans une fête offerte au grand-duc de Toscane Ferdinand III, en l'honneur de son avènement.

E. B—N.

F. Tolomei, *Guida di Pistoja*.

**FALDONI** (*Giovanni-Antonio*), peintre et graveur de l'école vénitienne, né vers 1690, dans la Marche Trévise. Il quitta la peinture de paysage pour la gravure au burin, prenant pour modèles et pour guides Sadeler et Claude Mellan, qu'il imita avec succès. Parmi ses estampes, généralement estimées, les principales sont : les portraits d'un doge et de plusieurs autres grands personnages de Venise; — une *Sainte Famille*, dans un beau paysage; — une *Conception de la Vierge*, d'après Sebastiano Ricci; — la *Nativité de Jésus-Christ*; — *David jouant de la harpe devant Saül*, et *David fuyant la colère de Saül*, d'après Pierre de Cortone; — enfin, une *Partie de campagne* d'après Pietro Longhi.

E. B—N.

Ticozzi, *Dizionario*. — Siret, *Dict. Hist. des Peintres*.

**FALEDRO**. Voy. **FALIERI**.

**FALEIRO** (*Francisco*), navigateur portugais, vivait au seizième siècle; il a laissé *Tratado de la Esfera y del arte de marear con el Regimiento de las Alturas*; Séville, 1535, in-4°. Devenu très-rare, ce livre n'offre d'intérêt que sous le rapport des matériaux qu'il présente pour l'histoire des progrès de la science nautique.

G. B.

Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana*, t. II, p. 142.

\* **FALEIRO** ou **FALERO** (*Ruy*), géographe astronome portugais, collaborateur de Magellan; né, selon toute probabilité, à Cubilla en Portugal,

à la fin du quinzième siècle, mort vers 1518. Il avait déjà acquis une grande renommée mathématicien astrologue, lorsqu'il lia ses relations à ceux de Magellan. Comme l'illustre navigateur, il croyait avoir à se rendre en Inde. D. Manoel, et il alla en 1518 offrir ses services à Charles-Quint.

Un assaut qui eut lieu alors entre les deux rivaux, apportait un projet longuement élaboré de possibilité de gagner les îles aux épices, au dit les Moluques, en suivant une voie nouvelle, ce qu'il y a de certain, c'est que la capitulation avec l'empereur accordait au géographe les mêmes droits qu'à Magellan. En arrivant à Séville vers la fin de 1518, et après avoir confié ses déclarations au docteur Juan Fernandez de Lugo, il fut revêtu, comme son associé Magellan, du titre de commandeur de l'ordre de Saint-James, premiers temps qui marquent le séjour de Faleiro en Espagne se lient si intimement à la biographie de son célèbre compatriote, que nous renvoyons à l'article **MAGELLAN**.

— Faleiro nous représente l'astronome portugais; un homme d'un esprit subtil, et qui voyait d'ordinaire profondément enfoncé dans l'étude; l'homme aux théories, associé à l'action, perdit complètement son intelligence qu'il fallut en venir aux faits; l'expédition partit, et Faleiro était à Séville quand le malheur arriva. « César, nous dit encore un spécialiste, le fit soigner et guérir. » Ce qui est de positif, c'est qu'une vive mésintelligence se manifesta précédemment entre les deux associés, et que Faleiro, livré à ses propres sources, n'avait pas tardé à être mis de côté. Les écrivains contemporains donnent néanmoins à entendre qu'en le privant d'un droit reconnu on lui réservait la direction, si ce n'est le commandement d'une autre expédition, des succéder immédiatement à celle de 1519. Au départ de Magellan, et probablement dès qu'il eut été guéri de sa triste maladie, Faleiro quitta Séville et se rendit en Portugal au gouvernement de D. Manoel. Il fit incantation toute la science astrologique de l'habile mathématicien n'avait pas été jusqu'à prévoir sa mésaventure, qu'un homme de sens eût dû prévoir. Rendu à la liberté après une détention assez longue, il vint en Espagne, et termina ses jours dans un hôpital de fous. — Son frère, qui était avec lui en Espagne, était un mathématicien distingué; il a laissé sur les mathématiques dont il s'occupait un ouvrage très-rare aujourd'hui, que Navarrete n'a pu se procurer un seul exemplaire et le cite même l'avoir consulté.

F.

Franc. de Navarrete, *Coleccion de Viajes, Ensayo sobre la historia de la Nautica*; in-8°. — Denis, dans la *Notice sur Magellan* qui fait partie de *Voyageurs anciens et modernes*, pub. par M. Charton, t. III.

\* **FALERI** (*Domenico*), peintre de l'école de Sienne, né dans cette ville, en 1595, mort en

de l'hôpital de Monagnèse, *nativité*, et il a laissé aussi à Vi di Barontoli, situé aux envi-  
E. B—N.

*Canali storico-artistici di Siena.*

**FALLETTI (Geronimo)**, poète né à Trino, (Montferrat), Padoue, le 3 octobre 1564. *Il visita toute l'Europe pour compléter*

*a.* Se trouvant, en 1542, à Louvain la guerre entre Charles-Quint et *il publia à ce sujet un poème en*

*Il revint ensuite en Italie, et se fit* *avocat en droit à Ferrare. Le duc Her-* *rit à son service, et lui confia plusieurs* *après de l'empereur Charles-Quint et* *inces. Alfonse II, qui succéda à Her-* *59, témoigna aussi beaucoup de bien-* *à Faletti, et l'employa dans des nég-* *importantes. On a de Faletti : Della*

*la Germania in tempo di Carlo V;* *552, in-8°; — Della Resurrezione,* *Athénagoras, avec un discours Della* *di Christo; Venise, 1556, in-4°; —*

*Secambrico, libri IV, et alia poe-* *libri VIII; Venise, 1557, in-4°; —* *XII; Venise, 1558, in-fol.; — Rime,* *dans les Rime scelte de Barufaldi; —* *degli Principi Estensi; Francfort,* *fol.*

*1641. De Poetis sui temporis, dial. II. — Vin-* *centini. Historia Saronæ, l. VII. — Ghilini,* *momenti letterati. — Soprani et Giustiniani,* *della Liguria.*

**FALLETI (Gaspard)**, peintre de l'école flo-  
e a Florence, dans les premières années  
rutieme siècle. Il fut élève de Valerio  
et s'adonna exclusivement au paysage,  
lequel il tient un rang honorable  
contemporains. Ses nombreux ou-  
vrouvent dans toutes les galeries d'I-  
malheureusement ils se reconnaissent  
qui ont tellement poussé au noir,  
pas possible de juger du talent du  
coloriste. E. B—N.

*Maniero. — Lanzi, Storia della Pittura.*

**FALIERI**, nom d'une ancienne  
entienne (1), dont les principaux per-  
sont, par ordre chronologique :

**FALIERO**, trente-troisième doge de Ve-  
ni en 1096. La flotte vénitienne ayant  
partie détruite devant Durazzo,  
et Guiscard, duc normand de la Pouille,  
s'en prirent à leur doge Dome-  
o, et le déposèrent. Vitale Faliero, qui  
ré le peuple contre le prince vaincu,  
sur le trône ducal. Il continua la guerre  
Normands, mais ne fut pas plus heureux  
successeur. Vitale s'allia avec Alexis

*l'ère comptait parmi les douze électeurs qui* *en 977, à l'élection de Paul-Luc Anafeste* *premier doge de Venise.*

Comnène, empereur de Grèce; il stipula avec ce  
monarque que les Vénitiens seraient désormais  
considérés à Constantinople comme nationaux,  
que tous les négociants d'Amalfi qui aborderaient  
sur les côtes de l'empire payeraient une redevance  
de trois *perperi* au trésor de Saint-Marc. Alexis  
accorda en même temps au doge le titre de *proto-*  
*sébaste*, en y attachant un revenu considérable.  
En 1094, Vitale Faliero, désirant augmenter le  
commerce intérieur de Venise, et remarquant que  
les cérémonies religieuses attiraient le plus les  
nationaux et les étrangers, il fit rechercher  
le corps de saint Marc, dont la sépulture était  
oubliée depuis longtemps; il institua des fêtes  
splendides en l'honneur de ce saint, accorda  
des franchises aux voyageurs et marchands  
qui viendraient à Venise lors de ces fêtes, et  
obtint de l'Église des indulgences pour les pè-  
lerins. Le saint manifesta d'ailleurs sa présence  
par de fréquents miracles qui ajoutèrent un nou-  
vel attrait pour les dévots et les curieux. C'est  
ainsi que Venise dut à l'adroit Vitale sa foire de  
Saint-Marc, qui resta longtemps un des princi-  
paux marchés du monde.

*Sabellico. Historia Rerum Venetarum, déc. I, liv. V.*  
— Sébastiano Crotta, *Memorie storico-civili sopra le*  
*successive forme del governo de' Veneziani.* — Andrea  
Dandolo, *Chron.* — Carlo-Antonio Marino, *Storia civile*  
*e politica del Commercio de' Veneziani*, t. II, lib. IV,  
cap. iv. — Daru, *Hist. de Venise*, t. I, liv. II, § 83, p. 104.

**Ordelafo FALIERO**, trente-cinquième doge de  
Venise, tué près de Zara, en 1117. Il avait une  
belle réputation comme homme de guerre et  
comme diplomate, lorsqu'il fut, en 1102, élu  
doge en remplacement de Vitale Michieli. Il arma  
pour la Terre Sainte une flotte de cent voiles, qui  
concourut aux sièges de Ptolémaïs (Saint-Jean  
d'Acre), de Sidon et de Bérythe. Baudouin I<sup>er</sup> (de  
Bouillon), successeur de Godefroy sur le trône  
de Jérusalem, récompensa les services des Vé-  
nitiens en leur abandonnant un quartier de Pto-  
lémaïs, la permission de commercer en franchise  
dans toute la Palestine, et le privilège de ne re-  
connaitre d'autres magistrats que ceux de leur  
nation. En 1110, les Padouans ayant fait irrup-  
tion sur le territoire vénitien, Ordelafo marcha à  
leur rencontre, les battit complètement et leur  
fit six cents prisonniers. Mais l'empereur Henri V  
étant intervenu en faveur de Padoue, le doge fut  
obligé d'indemniser les Padouans et d'accorder  
à l'Empire le tribut d'un manteau d'or à chaque  
avènement. Peu de temps après, Venise éprouva  
de grandes calamités : deux incendies successifs  
détruisirent la moitié de la ville, le palais ducal  
et les principaux édifices. Presqu'au même ins-  
tant le même fléau ravagea Malamocco, et la  
mer, s'élevant à une hauteur prodigieuse, rompit  
ses digues, et submergea au loin les campagnes.  
Venise semblait un volcan au milieu des eaux :  
le commerce fut ruiné, les citoyens sans habita-  
tions. Le doge déploya une activité sans égale et  
une intelligence supérieure : bientôt des palais  
de marbre s'élevèrent sur les débris des maisons

de bois, la ville fut agrandie, embellie, et, grâce à Ordelafo, devint une des plus belles capitales du monde. En 1115, Étienne II, surnommé *le Foudre*, entreprit d'expulser les Vénitiens de la Dalmatie. Il se présenta devant Zara, dont les habitants lui ouvrirent les portes. Ordelafo traversa aussitôt l'Adriatique, et commença le siège de la ville révoltée. Étienne II accourut pour la secourir; le doge marcha à sa rencontre, et remporta une victoire signalée, qui décida la reddition de la place. Il punit les rebelles, poursuivit les Hongrois au delà des montagnes, et rentra dans Venise en triomphe, précédé de ses prisonniers et de trophées de guerre. Pour perpétuer le souvenir de cette victoire, le sénat décréta que le doge ajouterait désormais à ses titres celui de *duc de Croatie* (1). En mars 1116, Ordelafo reçut splendidement l'empereur Henri V, qui vint lui rendre visite à Venise. En 1117, Étienne II envahit de nouveau la Dalmatie; Ordelafo lui livra bataille près de Zara, et, donnant l'exemple, se précipita courageusement dans la mêlée. Mais, atteint de plusieurs coups mortels, il tomba. Son armée, demeurée sans chef, ne combattit plus avec confiance; presque tous les Vénitiens furent pris ou tués, un petit nombre seulement put se rembarquer. Le corps d'Ordelafo, rapporté à Venise, fut enterré pompeusement à Saint-Marc. Son épitaphe lui donne toutes les vertus d'un héros chrétien; cependant Bernardino Zendrini lui reproche d'avoir usé de ses privilèges pour enrichir sa famille et lui distribuer les principales charges de l'État.

Sabellico, *Hist. Ven.*, déc. I, lib. VI. — Lunig, *Codex Italix diplomaticus*. — Bernardino Zendrini, *Memorie storiche dello stato antico e moderno della Langue di Venezia* (Padoue, 1811, 2 vol. in-4°), liv. I, p. 17. — Daru, *Histoire de Venise*, t. I, livre II, § 26-28.

\* Vitale FALIERO vivait en 1175. Il était considéré comme l'un des plus illustres citoyens de Venise, lorsque le doge Vitale Michieli II fut massacré dans une sédition, le 27 mai 1173. La constitution fut alors complètement changée; le peuple perdit une grande partie de ses privilèges, « entre autres, dit Daru, le plus grand, le plus essentiel de tous, celui d'élire son souverain ». L'élection du doge fut confiée à onze citoyens désignés par le sénat. Ces onze délégués choisissaient le prince parmi eux, et à la pluralité de neuf voix. Telle fut l'origine du Conseil des Dix, dont la puissance effaça bientôt celle des doges, qui n'en furent plus qu'une émanation. Vitale Faliero fut l'un des premiers électeurs choisis pour former ce suprême conseil.

Pietro Giustiniani, *Historia Rerum Venetarum*, lib. II. — Daru, *Histoire de Venise*, t. I, liv. II, p. 143.

Angelo FALIERO vivait en 1225. Il était procureur de la république vénitienne, lorsque le doge Pietro Ziani, après avoir consulté les prin-

cipaux patriciens, proposa de transporter le siège de la Cour qui appartenait aux Latins (1204). Il fit valoir l'importance des établissements que la république possédait dans le Levant, la fertilité de Corfou, l'étendue et la situation de Candie, celle de Négrepont et des îles de l'Archipel soumises aux Vénitiens, au fond de cet archipel une ville superbe, fertile, assise entre deux mers. Les îles, jusque là sans cesse révoltées contre le pouvoir éloigné, obéiraient sans murmure à la dominatrice du commerce de l'Europe et de l'Asie. « D'ailleurs, ajoutait Ziani, nous avons l'État et pas de territoire, et sans territoire comment maintenir notre puissance? » Cette perspective brillante séduisit l'assemblée, et le conseil allait sanctionner la proposition lorsque Angelo Faliero prit la parole, et senta les difficultés de l'entreprise : comment disait-il, abandonner les possessions adriatiques; il faudrait se séparer de ces îles, assujettir les Français par la perte de Constantinople, s'assurer de l'obéissance des Grecs, combattre ou intimider le roi des Bulgares, le prince de Thessalie, les empereurs Trébizonde et de Nicée, enfin les Turcs qui s'avançaient redoutables. Il leur proposa ensuite Venise abandonnée, dépeuplée, envahie par les étrangers. « Non, s'écria-t-il en levant la main et en se précipitant aux pieds d'un trône qui décorait la salle, non, vous ne pouvez pas, ô notre divin Sauveur ! que nous abandonnions la patrie que vous nous avez donnée, c'est vous qui en avez posé les fondements, c'est vous qui en avez posé les fondements, l'abîme des mers; faites que ce peuple ne montre pas ingrat envers vous, que l'histoire dise pas que, par une ambition inquiète, nous avons renoncé aux bienfaits les plus précieux de la Providence et détruit l'un des monuments les plus admirables de l'industrie humaine. » Il alla aux voix, et la proposition de Ziani, si elle eût été acceptée, eût certainement fait la face du monde, fut rejetée à une voix de majorité.

Savina, *Cronica*. — Barbaro, *Cron.* — Sandi, *Principi di Storia civile di Venezia*. — Abbe Tentori, *Principi dell' Histoire de Venise*, t. IV. — Tomaso Temanza, *Antica Pianta della città di Venezia*, etc. — Daru, *Histoire des Républiques italiennes*, t. III, p. 100. — Daru, *Histoire de Venise*, t. I, liv. V, p. 277-288.

Marino FALIERO, comte de VAL DE MARINA, cinquante-sixième doge de Venise, né en 1274, décapité à Venise, le 17 avril 1355. Il avait rendu de grands services sérieux, bien mérité de sa patrie lorsqu'en 1346 il fut chargé de réduire de Zara, insurgée pour la septième fois contre les Vénitiens. « Cette nouvelle révolte, dit Daru, ne prouvait pas tant l'inconstance des sujets que l'injustice des maîtres. » Marco Justiniani vint d'échouer contre la défense des Zaratins, lorsque Marino Faliero lui succéda. Il fut mis à la tête d'une armée de vingt-sept mille hommes et

(1) Cet usage dura jusqu'à la paix conclue en 1204 entre Louis I<sup>er</sup>, dit le Grand, roi de Hongrie, et le doge Giovanni Delfino. Les Vénitiens ayant perdu toutes leurs possessions sur les côtes illyriennes, Louis exigea que leur prince cessât de prendre le titre de duc de Croatie.

Les Zaratins coulèrent leurs dans le port pour le rendre  
 « Les Vénitiens » avec des efforts  
 vables. Il y  
 1) qui était  
 des ma... es capables de  
 un poids de trois mille livres.  
 idée de la balistique et de la  
 « jusqu' l'industrie humaine était  
 à c époque. » Ces moyens  
 lents; Louis 1<sup>er</sup>, dit le  
 , s'avança avec quatre-  
 hommes, et obligea les Vénitiens à se  
 dans leur camp. Attaqué avec impé-  
 ro se défendit avec bravoure, et re-  
 assauts. Louis, découragé, se  
 perte de sept à huit mille hom-  
 Zaratins furent obligés de se rendre  
 . Après avoir occupé les principales  
 que et amassé de grandes  
 raux, quoique presque octo-  
 , sur son doge le 11 octobre 1354 : il se  
 t alors en ambassade à Rome. Le com-  
 ment de son règne fut marqué par un dé-  
 Le 4 novembre, Paganino Doria (voy. ce  
 à Porto-Longone (île de Sapienza)  
 , sorte de soixante-et-un bâti-  
 es grandeurs et commandée par  
 Les Vénitiens perdirent quatre  
 et toute leur flotte; Pisani fut fait  
 avec cinq mille huit cent soixante-dix  
 compatriotes. Venise se crut perdue; Fa-  
 bato d'ouvrir des négociations avec les  
 et fut assez heureux pour signer (le  
 1355) une trêve de quatre mois. Après  
 un repos momentané à sa patrie, le  
 inspira contre elle, et faillit la livrer aux  
 de la guerre civile. Voici à quelle occa-  
 Faliero donnait une fête le jeudi gras  
 : un jeune patricien, nommé Michele  
 , se permit à l'égard d'une des dames de  
 quelques privautés que la galeté  
 et le mystère du masque rendaient peut-  
 étables. Le doge ordonna que l'on fit  
 sur-le-champ l'insolent qui avait oublié le  
 à sa cour. Steno, ulcéré de cet af-  
 par la salle du conseil, et écrivit  
 « *Marin Falieri dalla bella*  
*ri la gode ed egli la mantiene.* »  
 lieux pour la vertu de la doga-  
 resse scandale. On informa contre  
 : Steno avoua sa faute, et s'en excusa;  
 Faliero, inflexible dans son ressentiment,  
 se le coupable fût traduit devant le Con-  
 et jugé comme criminel d'État. Les  
 leussent autrement, et renvoyèrent  
 la quarantie criminelle, dont il était

l'un des trois chefs. Ce tribunal, ayant égard à l'âge du coupable et aux circonstances qui atténuent sa faute, le condamna à deux mois de prison, suivis d'un an d'exil. Une satisfaction si ménagée parut au doge une nouvelle injure. Il éclata en plaintes qui furent mal écoutées; alors il étendit sa haine et son désir de vengeance non-seulement à la quarantie, qui s'était montrée si indulgente, mais à toute la noblesse, qui n'avait point pris assez vivement parti pour lui.

Il régnait parmi le peuple de Venise, alors comme toujours et partout, une haine secrète contre la noblesse, qui s'était emparée exclusivement de la souveraineté, et avait privé la nation de ses droits naturels. L'insolence de quelques patriciens alimentait l'animosité du peuple. Sûrs de l'impunité, ils séduisaient les filles, enlevaient les femmes et maltrahaient ensuite les pères et les époux. Israele Bertuccio, plébéen, (*ammiraglio*) chef des patrons de l'arsenal, avait été insulté de cette manière par un gentilhomme de la famille des Barbari. Furieux, le visage ensanglanté, il se présenta à l'audience du doge et demanda justice. « Comment veux-tu que je te fasse justice d'un noble, répondit Faliero, puisque je ne puis l'obtenir moi-même? N'ai-je pas été insulté comme toi, et la punition prétendue du coupable n'a-t-elle pas été pour moi, pour la couronne ducal, une nouvelle offense? — Ah! s'écria Bertuccio, il ne tiendrait qu'à nous de punir ces insolents! Si vous voulez me seconder, je vous promets que nous mettrions ces nobles à la raison, et que je vous rendrais le seul maître de Venise. » Le doge, loin de réprimander Bertuccio d'une telle proposition, lui témoigna de l'intérêt, le questionna à l'écart, et remit son affaire à un autre jour. Bertuccio, encouragé par la bienveillance du doge, attroupa quelques-uns de ses matelots et annonça hautement l'intention de se venger lui-même. Barbaro écrivit au doge pour obtenir une sauvegarde. Bertuccio fut appelé devant la seigneurie, et en présence de tous Faliero le réprimanda vivement, et lui ordonna de cesser ses poursuites armées; mais le soir même un émissaire amena mystérieusement l'*ammiraglio* dans le palais ducal : le doge et le patron convinrent d'unir leurs haines et leurs moyens d'action pour exterminer la noblesse vénitienne et établir le gouvernement populaire. Bertuccio fit connaître à Faliero un nommé Filippo Calendario, sculpteur suivant les uns, ouvrier de l'arsenal suivant d'autres; tous deux amenèrent au doge les principaux et les plus influents mécontents parmi les plébéens; les conspirateurs s'assemblèrent plusieurs nuits de suite au palais. On choisit seize chefs, qui se distribuèrent les divers quartiers de la ville, après s'être assuré chacun de soixante hommes intrépides et bien armés. On devait se borner à dire à ces associés qu'on agissait par ordre de la seigneurie, qui voulait surprendre et punir les gentilshommes dont les

l'usage de la Barbe. Il fut, dit-on, une des pre-  
 miers de son invention au moment où il  
 fut de ses catapultes, elle le lança lui-même au  
 la ville qu'on assiégeait.



désordres avaient excité la colère du peuple. Le 15 avril 1355 fut choisi pour agir. Le signal devait être donné au point du jour par la cloche du palais de Saint-Marc (1); aussitôt les conjurés devaient se réunir en criant que les Génois étaient dans les lagunes, courir vers la place du palais et massacrer tous les nobles, à mesure qu'ils arriveraient au conseil. Tous les préparatifs étaient terminés, et le secret de la conjuration avait été gardé jusqu'à la veille de l'exécution, lorsqu'un pelletier, nommé Beltrame, de Bergame, voulant sauver le patricien Nicolo Leoni, membre du Conseil des Dix, se rendit chez lui, et le conjura de ne pas sortir le lendemain, quelque chose qu'il pût arriver. Leoni voulut en connaître la raison, et, n'obtenant de Beltrame que des réponses évasives et mystérieuses, il le fit arrêter, lui déclarant que la liberté ne lui serait rendue qu'après une complète explication du conseil qu'il lui avait donné. Le conjuré sentit qu'il avait été trop loin pour reculer, et révéla tout ce qu'il savait. Ni l'un ni l'autre ne soupçonnaient le doge d'être à la tête de l'entreprise. Leoni courut donc la dénoncer à Faliero. Celui-ci feignit d'abord de l'étonnement; puis il déclara être déjà instruit et avoir pourvu à la tranquillité publique. Ces contradictions éveillèrent les soupçons de Leoni, qui consulta deux autres membres du Conseil des Dix, Giovanni Gradenigo et Marco Cornaro, et leur fit part des révélations de Beltrame. Ces trois patriciens convoquèrent aussitôt au couvent de Saint-Sauveur les Dix, la seigneurie, les avogadors, les chefs de la quarantie criminelle, les seigneurs de nuit, les chefs des six quartiers de la ville et les cinq juges de paix. Beltrame ne pouvait dire ni les liaisons ni les projets de ses complices, mais il dénonça Israele Bertuccio, Filippo Calendaro et plusieurs autres. Ils furent arrêtés aussitôt et appliqués à la torture. A mesure qu'ils nommaient quelque conjuré, on s'assurait de sa personne. Cette nuit même, Bertuccio et Calendaro furent pendus devant les fenêtres du palais, et huit des autres chefs, qui s'étaient enfuis vers Chiozza, furent arrêtés, soumis à la question et exécutés. D'après les révélations arrachées aux torturés, des gardes furent distribuées dans la ville, aux clochers et à la tour Saint-Marc, afin d'empêcher de sonner l'alarme. Enfin, on apprit avec étonnement que le doge et son frère Bertuccio Faliero étaient à la tête de la conjuration. Aussitôt on s'assura des issues du palais ducal, et le procès du chef de l'État fut évoqué. Le Conseil des Dix, obligé, pour la première fois, d'interpréter la constitution de l'État, recula devant une si lourde responsabilité; il demanda que vingt membres choisis parmi les plus nobles ou les plus riches lui fussent adjoints. C'est ainsi que commença un corps puissant et permanent qu'on nomma la *Giunta* ou

*Zonta*, et qui bientôt déplaça le pont sans le rendre plus ferme ni plus sûr. Le parti vaincu, la démocratie, ne fut même pas représenté.

La journée du 15 fut employée à la même nuit, le doge, revêtu des marques de sa dignité, vint subir un sort et sa confrontation avec les conjurés. Le 17, à la pointe du jour, les portes du palais furent fermées; on amena Faliero au haut de l'escalier des Génois où les doges reçoivent la couronne; on lui fit revêtir le net ducal. Un moment après, le pape du Conseil des Dix, sur le grand balcon, tenant à la main une épée sanglante, prononça : *Justice a été faite d'un grand coup*, les portes furent ouvertes, et la foule porta encore la tête du prince, roulant sur la dalle. Dans la salle du grand conseil, où étaient les portraits des doges, un cadre en crêpe fut mis à l'endroit que devait occuper le portrait de Faliero avec cette inscription : *di Marino Faliero, decapito*.

La conspiration et la fin tragique de Faliero ont fourni aux principaux littérateurs de tous les pays le sujet de belles compositions. En 1817, Byron reproduisit le premier la forme du drame, les événements qu'il se proposait d'esquisser. Hoffmann en fit l'un de ses meilleures nouvelles, et Casimir Delavigne l'appropriait pour la scène française. Une pièce en cinq actes et en vers fut jouée au Théâtre de la Porte-Saint-Martin le 30 mai 1829, avec un immense succès.

Alfred DE L.

Marino Sanuto, *Vite de' Duchi de Venezia*. — Jullo Parodo, *Annal. Venet.* — *Storia della Ricupera di Zara*. — Sabellio, liv. I d'Este. — Bonifacio, *Rerum Hungaricarum* lib. X, p. 259. — Johannes de Kikullew, *Compendium*, dans les *Scriptores Rerum Hungaricarum* 6 vol. in-fol., 1726. — Giovanni Villani, *Istoria* cap. LVIII, p. 938, pars III, cap. VIII, p. 17. — Villani, *Istorie*, liv. IV et V, p. 249-312. — Gerardo, *Storia Veneziana*, t. XIII, p. 1038-1040. — Folleta, *Historia Genuens.*, liv. VII, p. 452. — Stella, *Ann. Genuens.*, p. 1093. — Vittor Sestini, *Storia della Venezia*, part. II, liv. V, cap. v, p. 126-127. — *Notes des Républiques*, 1<sup>re</sup> part. (Paris, 1771). — Sismondi, *Hist. des Rep. Italiennes*, t. V, p. 132-143. — Daru, *Histoire de Venise*, t. I.

\* FALIERO (*Micheli*), capitaine de la famille des précédents, vivait en 1355, était distingué dans les guerres contre les Hongrois, et avait reçu le commandement de l'importante ville de Zara (Dalmatie), ban de Bosnie, général de Louis I<sup>er</sup>, dit roi de Hongrie, vint assiéger cette place. Faliero se défendit avec succès durant toute l'année, et déjà l'ennemi songeait à se retirer lorsque deux officiers allemands de l'armée hongroise s'entendirent avec des patriotes, prieur du monastère de Santa-Croce (1), dont les murailles touchaient

(1) Elle ne pouvait être sonnée que par ordre du doge.

(1) Santa-Croce, selon Daniele Cidnazzo.

du 23 décembre 1357, ce  
 chelles aux assiégeants, et  
 l'église; la garde de la  
 sacrée, et les Hongrois se  
 ville. Micheli Faliero, après  
 résistance, se réfugia dans le  
 paix ayant été conclue en février  
 fut accusé de lâcheté et d'impré-  
 malgré ses anciens services et sa  
 fut traduit devant la quarantie  
 sur le premier chef, il fut  
 second, et puni d'une forte  
 de prison et de l'exclusion per-  
 charges publiques.

A. DE L.

mozzi, *Cronica della Guerra da Chiozza*,  
*Italicarum Scriptores*, t. XV, p. 701. —  
*Istorie* liv. VIII, c. XIX, p. 477. — Ma-  
*do del Duchi di Venezia*, p. 646. — Glo-  
 no, *L'Arco. Mutinense*, t. XV, p. 672. —  
*Padovana*, p. 63. — Bonifolius, *De Rebus*  
 II. lib. X, p. 269. — Sismondi, *Histoire des*  
*italiennes*, t. VI, p. 276. — Daru, *Histoire*  
 , p. 2.

L. Voy. GRATIUS.

an-Pierre), médecin suédois, né  
 le 30 mars 1774. Il étudia à Upsal,  
 avec une ardeur peu commune aux  
 urelles. Mais dès lors il éprouva  
 symptômes d'une hypocondrie qui  
 ses jours. Linné, qui lui confia  
 son fils, voulant le distraire de  
 zèle, le chargea de rechercher les  
 zoophytes de l'île de Gothland.

avec zèle de cette tâche scienti-  
 suivit Forskaal à Copenhague. De  
 al. il y devint docteur en 1762; il fut  
 professeur au jardin de pharmacie  
 lersbourg, et en 1768 il fut désigné  
 de cette ville pour faire partie d'une  
 voyageurs ayant pour but d'enrichir le  
 la géographie et de l'histoire natu-  
 élancoie qui le consumait l'arrêta  
 rage. Revenu à Casan en novembre  
 brûla la cervelle au mois de mars  
 notes et observations, recueillies par  
 Laxman, ont été publiées, sous le  
 oire pour servir à la connais-  
 saphique de l'empire russe; Saint-  
 , 1784-1786, 3 vol. in-4°. Thumberg  
 nom de *falkia* à un genre de plantes  
 des borraginées.

me

son Daniel), poète satirique et phi-  
 lmand, né à Dantzig, en 1768, mort  
 1826. Fils d'un pauvre perruquier,  
 à surmonter les obstacles que sa  
 creait; ses parents mirent tout en  
 à déchoir de suivre son penchant  
 Ce penchant fut cependant irrê-  
 e de treize ans, il confiait dans  
 un ami la honte que lui faisait  
 ce à laquelle on le condam-  
 tous les jours, écrivait-il;

on m'en fait compliment. Autant vaut compli-  
 menter un âne sur sa croissance. Que me fait  
 de grandir si je ne puis étudier? » Pendant que  
 son père recourait même aux châtiments cor-  
 porels pour lui faire prendre goût à la confec-  
 tion des perruques, son grand-père maternel, qui  
 était de Genève, se montra plus indulgent, et lui  
 apprit le français. Il apprit aussi la musique, que  
 lui enseigna un organiste catholique. Jamais en-  
 fant ne fit plus d'efforts personnels pour acqué-  
 rir de l'instruction. Il consacrait ses épargnes  
 à louer dans un cabinet de lecture les classiques  
 allemands, Gellert, Wieland, Lessing, etc.,  
 qu'il lisait souvent à la lueur peu coûteuse d'un  
 réverbère. Enfin, la répugnance que lui inspi-  
 rait la profession de son père alla si loin, qu'il  
 résolut de s'embarquer. Il erra quelques jours  
 sur le bord de la mer; mais trouvé trop jeune,  
 et ne sachant pas l'anglais, il lui fallut revenir  
 à la maison paternelle, où enfin on ne s'op-  
 posa plus à ce qu'il étudiât. Il entra à seize  
 ans au gymnase de Dantzig, dont un excellent  
 homme, le recteur Payne, qui ne se fâchait que  
 lorsque la rétribution scolaire se faisait attendre,  
 lui donna une solide instruction. L'amour fit de  
 Falk, comme de tant d'autres, un poète. Sa bien  
 aimée Jeannette appartenait à une famille de  
 fonctionnaires. Malgré l'inégalité de conditions,  
 elle paraissait distinguer le jeune étudiant; mais  
 un matin elle prêta l'oreille aux propositions  
 d'un riche Anglais, qu'elle épousa, et Falk alla  
 pleurer à Halle ses espérances évanouies. Les  
 secours d'amis éclairés le soutinrent à l'univer-  
 sité de cette ville, où il compléta ses études sous  
 la direction de savants tels que Wolf. Les lettres  
 et surtout la poésie satirique l'attirèrent parti-  
 culièrement. Perse fut son premier modèle.  
 Quelques-unes de ses productions dans le même  
 genre : *Die Helden* (Les Héros), *Der Mensch*  
 (L'Homme), parurent d'abord dans *Neue Teuts-  
 che Merkur* (Nouveau Mercure allemand),  
 1796, et fixèrent l'attention du célèbre Wieland,  
 qui salua ces débuts dans un genre où les poètes  
 nationaux s'étaient encore peu exercés. Tou-  
 tefois, Wieland n'épargna pas les conseils à  
 Falk, dont l'imagination, disait-il, avait besoin  
 encore d'être domptée. Le jeune poète fit paraî-  
 tre presque en même temps deux autres pièces  
 satiriques, la première intitulée : *Die heiligen*  
*Gräber zu Kom* (Les saints Tombeaux à Kom)  
 et *Die Gebete* (Les Prières); 1796. Ces deux  
 productions étaient le pendant l'une de l'autre.  
 Une erreur assez concevable fit imprimer *Rom*  
 au lieu de *Kom*, lieu de la scène, situé en Asie,  
 ce qui exigea un avertissement au public. Wie-  
 land prôna encore, trop peut-être, ces nouvelles  
 œuvres; le public n'en fut que plus exigeant  
 pour l'auteur, qui se montrait quelque peu enivré  
 de son succès. Conseillé par son illustre critique,  
 il étudia les anciens. De 1797 à 1803 il publia,  
 d'abord à Leipzig, ensuite à Weimar, une sorte  
 d'almanach sous ce titre : *Taschenbuch für*

*Freunde des Scherzes und der Satyre* (Manuel des Amis de la Plaisanterie et de la Satire). Cette publication, où il flagellait les ennemis des lumières, lui suscita des haines assez vives. Une pièce pantomime, jouée par des marionnettes et intitulée *Die Uhus* (Les Chats-huants), parce que ces oiseaux de nuit y figuraient comme personnages principaux, causa surtout un grand émoi, et pendant quelque temps il ne fut question que d'*Uhus*. Venu à Berlin dans cette même année 1796, il signala avec courage l'état lamentable des hôpitaux (*Heilanstalt*) dans les *Reisen des Scaramus* (Voyages de Scaramouche), qui font partie du *Taschenbuch* de 1796. Un bibliothécaire, appelé Biester, eut la malencontreuse idée de combattre Falk dans une occurrence où ce poète plaidait la cause de l'humanité. Falk répliqua par un petit écrit devenu rare, et intitulé : *Denkwürdigkeiten der Berliner Charité auf das Jahr 1797* (Faits mémorables de La Charité de Berlin; 1797). Le roi et la reine prirent parti pour Falk. Une commission d'enquête fut nommée; et le poète contribua ainsi aux améliorations de ce grand hôpital par quelques vers assez plaisants; on cite particulièrement les stances qui, en preuve du goût des administrateurs pour la simplicité, rappelaient qu'ils fournissaient quinze chemises pour vingt malades. Biester eût voulu poursuivre la discussion; mais Falk refusa de lui donner cette satisfaction. « Le docteur Biester, écrivait-il, paraît vouloir vivre quelque temps encore de charité, comme il a vécu déjà de jésuitisme et de magnétisme. »

À l'occasion de son mariage avec Caroline Rosenfeld, Falk adressa à la jeune femme un poème intitulé : *An Karoline* (À Caroline). Établi à Weimar, Falk continua de se livrer à la poésie; seulement il eut le tort d'abandonner les types généraux qui relèvent le genre antrique, pour fustiger des types particuliers, à l'occasion de quelques querelles individuelles, sans intérêt pour le public vraiment éclairé. Falk tenta cependant un genre poétique plus élevé. De 1803 à 1804 parut à Halle son *Amphitryon*, comédie, et à Tubingue son *Prometheus*, drame. Ce dernier ouvrage, dont la forme était plus philosophique que dramatique, ne manque ni d'éclat ni de profondeur. On y admire surtout le choix des lieux et des sources. *Der Schmied von Apollon* (Le Forgeron d'Apollon), 1805, termina en quelque sorte la carrière poétique de Falk. Il fonda un journal de critique intitulé : *Elysium und Tartarus, ou Zeitung für Poesie Kunst und neuere Zeitgeschichte* (L'Élysée et le Tartare, ou Journal de la poésie, de l'art et de l'histoire modernes). En 1812 Falk donna le commencement du *Komisches Theater der Franzosen und Briten* (Théâtre comique des Français et des Anglais) qu'il ne continua point. Dans la même année parurent ses *Sesturche ou Oceanides* (Pléiades maritimes), qui s'arrêteront également par suite qu'à la fin. Lié avec le coryphée de la littérature

allemande, il laissa un ouvrage intitulé : *Ganz näherem persönlichen Umgangs dargestellt* (Goethe représenté d'après des relations intimes); Leipzig, 1832, in-12. Outre les ouvrages cités et de nombreux articles dans recueils et journaux contemporains, on a Falk : *Leben des Johannes von der Oese* (de Jean de la mer Baltique); 1803; c'est sorte d'autobiographie sous forme romanesque. — *Dr Martin Luther und die Reformation* (Dr Martin Luther et l'établissement des chants populaires); Weimar, 1800; 1 volume. Adolphe Wagner a publié les *Ausgewählte Werke* (Œuvres choisies) de Falk, en 3 tomes. Il a consacré aussi une notice sous le titre : *Falks Liebe, Leben und Leiden in* (Vie, amour et souffrances en Dieu) Leipzig, 1818. V. ROSENWALD.

HORN, *Poesie und Beredsamkeit der Teutonen*, *Geschichte der poetischen National-Litteratur der Teutonen*. — MUSEL, *Geist. Teutonen*.

\* FALK (Niels-Nicolas), publiciste né à Emmertief, le 25 novembre 1784. 11 mai 1850. Il étudia d'abord la philosophie, puis il entra comme proche chez le comte Adam de Moltke. Il se consacra alors à l'étude du droit. Après avoir son examen sur cette matière, il fut, en 1806, chancelier du Schleswig-Holstein, puis professeur de droit à Kiel. Il se livra en même temps comme écrivain. En 1836 il représenta l'université de Kiel aux États du Schleswig-Holstein, qui le choisirent président. Il siégea dans les rangs de l'opposition libérale, proposa l'émancipation des serfs, se prononça pour la liberté de la presse. À l'avènement de Christian VIII, Falk prit part à la polémique soulevée par la question de savoir si on devait abolir le Schleswig, puis intitulé : *Das Staats- und Erbrecht des Herzogthums Schleswig* (Le Droit public et privé du duché de Schleswig); Kiel, 1806. Aux événements de 1848, le publiciste s'éloigna des affaires; cependant, il fut élu à l'assemblée constituante. Pendant ce temps il rédigea la *Wochenblatt* (feuille domaniaire), destinée à combattre l'absolutisme. Outre l'ouvrage mentionné, on a de lui : *Das Herzogthum Schleswig in seinen gegenwärtigen Verhältnissen zu Dänemark und zu dem Herzogthum Holstein* (Le Duché de Schleswig dans ses rapports avec le Danemark et le duché de Holstein); — *Maximen des Schleswig-Holsteinischen Privatrechts* (Manuel du Droit privé du Schleswig-Holstein); 1825-1840; — *Juristische Encyclopädie* (cyclopédie juridique); Leipzig, 1839.

Conversations-Lexikon.

FALKNER (Thomas), chirurgien et naturaliste anglais, né à Manchester, vers 1710, à Plowden-Hall (Salopshire), le 31 mai 1710. Il appartenait à une famille pauvre.

hiranien. Il suivit lui-même la  
fit ses études à Londres,  
Brésil. Il tomba malade  
par où les idées  
ue i u et à  
grégation. Il par  
nergie et ses c  
le très-grands services a  
uel. pendant quarante an-  
s missions. Il sé-  
co, le Paraguay, le  
fut chargé par le  
par mer le relevé  
situation entre le Brésil et  
de la dissolution de son  
oyé en Espagne, et devint  
le ses compatriotes, qu'il suivit en  
a de lui : *A Description of Pa-  
the adjoining parts of South-  
d some particulars relating to  
ands, etc.*; Hereford et Londres,  
Georges Allan a publié un abrégé de  
sous le titre de : *A Treatise of the*  
., Darlington, 1788, in-4°;  
du, Gotha, 1775, in-8°; et en  
-° (Bourrit), sous le titre de  
*les Terres Magellaniques et des*  
*ts*; Genève et Paris, 1788, 2 vol.  
vre de Falkner offre des notions  
les contrées que l'auteur a par-  
les mœurs des peuples qui les ha-  
les productions naturelles que l'on  
Patagons qu'il a vus étaient grands  
ls lui ont paru avoir sept pieds et  
es (anglais ; mais il n'a point en-  
le la race gigantesque citée par  
teurs. » Il a laissé beaucoup d'écrits  
gues, entre autres : *De Anatome*  
*ni*; 2 vol.; — *Botanical, mi-*  
*Observations, made by him-*  
*ducts of America*; 4 vol. in-fol.;  
*on American Distempers, cured*  
*Drugs*; etc. A. DE LACAZE.  
*Catal.*, n° 2571. — Quérard, *La France*  
*P. Inésado Caballero, Supplem. Biblio-*  
*Societatis Jesu.* — August. et Alois de  
*que des Ecrivains de la Comp. de Jesus.*  
D (Henri CARY, vicomte), poly-  
mort en 1633. Il était fils d'Ed-  
Berkhamstead, dans le comté  
ans il entra au collège Exeter  
il fut créé chevalier du Bain,  
or de la maison royale et mem-  
ré, enfin le 10 novembre 1620  
e Falkland, dans le comté de  
en 1622 il alla en Irlande en  
député, et y séjourna jusqu'en  
il fut rappelé sur les instances  
ique, qu'il avait traitée avec trop  
de lui : *A History of that*  
*the prince Edward II*; 1680,  
— *Letter to James I*; — *Epi-*  
*ss of Huntingdon*; — *Let-*

*ters to the Duke of Buckingham.* Ces derniers  
ouvrages sont restés manuscrits, à l'exception de  
quelques lettres.

*Bioq. Brit.* — Walpole, *Royal and noble Authors.* —  
Wood, *Athen. Oxon.*

FALKLAND (Lucien-CARY, vicomte), homme  
d'État anglais, fils aîné du précédent, né à Bur-  
ford, dans l'Oxfordshire, vers 1610, tué le 20 sep-  
tembre 1643. Il étudia d'abord au collège de  
La Trinité à Dublin, lors du séjour de son père  
dans cette ville, et plus tard au collège Saint-  
Jean à Cambridge. Après les écarts de la pre-  
mière jeunesse, il contracta avec une personne  
peu fortunée un mariage qui mécontenta son  
père. Il voyagea ensuite à l'étranger. A son re-  
tour, il donna tout son temps à la littérature :  
son château, situé à quelques milles d'Oxford,  
était le rendez-vous de ce qu'il y avait de plus  
considérable dans les lettres et l'université. A  
vingt-trois ans il avait lu tous les Pères de l'É-  
glise. Toutefois, il vivait à une époque trop agitée  
pour n'être pas appelé bientôt à se mêler aux  
événements. Gentilhomme de la chambre de  
Charles I<sup>er</sup> depuis 1633, il prit part, en 1639, à  
l'expédition dirigée contre les Écossais; puis il  
entra comme volontaire dans l'armée du comte  
d'Essex. En 1640 il fut élu membre du par-  
lement pour Newport, dans l'île de Whigt. Il  
marcha de concert avec cette assemblée, et ma-  
nifesta un vif mécontentement lorsque le gou-  
vernement en prononça la dissolution. Dans le  
parlement qui suivit, il se montra rigide obser-  
vateur des lois et ennemi des abus, au point  
que, contrairement à la bonté naturelle de son  
caractère, il fit une assez violente opposition  
à Strafford et à lord Finch. Il contribua aussi à  
enlever aux évêques le droit de voter dans la  
chambre des lords. Plus tard, à mesure qu'il eut  
des doutes sur les projets ultérieurs du parle-  
ment, il se relâcha de cette opposition. Il rentra  
même pendant quelque temps dans la vie privée.  
Mais la loyauté de son caractère, ses lumières  
peu communes, le rendirent bientôt à la vie pu-  
blique. Il accepta une place dans les conseils de  
la couronne, et fut nommé secrétaire d'État. Il  
porta dans ces hautes fonctions une droiture peu  
ordinaire; c'est ainsi qu'il refusa de jamais re-  
courir à l'espionnage ou de violer le secret des  
lettres. Dans tout le reste il remplit les devoirs  
de sa charge en homme expérimenté autant qu'é-  
clairé. Falkland fut un des lords qui, le 5 juin  
1642, signèrent la déclaration que le roi n'avait  
pas l'intention de faire la guerre au parlement.  
Puis il leva vingt chevaux pour le service royal.  
Il avait, dit-on, dès cette époque le pressen-  
timent de sa mort prématurée. Se trouvant à  
Oxford avec Charles I<sup>er</sup>, ils visitèrent ensemble  
la bibliothèque de cette ville. En ouvrant au  
hasard un Virgile, le roi tomba sur le passage  
du IV<sup>e</sup> liv. (v. 614) commençant par ce vers,

*At bello audacia populi vexatus et armis,*

et fut frappé de l'analogie qu'il y trouvait avec

sa destinée. Falkland, s'étant aperçu de cette impression, voulut y faire diversion en cherchant à son tour dans le poète latin quelque rapport avec sa propre situation; c'était d'ailleurs la mode d'alors : on appelait cela consulter les *sorts virgiliens*. Il rencontra le passage si touchant où Évandré pleure la mort de son fils :

Non hæc, ô Pallas, dederas promissa parenti.

Falkland continua de demeurer fidèle à la cause du roi : il se trouva à la bataille d'Edge-Hill et au siège de Gloucester. Mais un profond découragement s'était emparé de lui; peut-être cette âme honnête n'était-elle pas tout à fait à la hauteur de la situation qu'il fallait défendre contre les plus audacieux. La paix ! la paix ! telle était la parole qu'il faisait volontiers entendre, mais que les événements se hâtaient peu de réaliser. L'amertume où le plongeait le triste spectacle dont il était témoin ne fut sans doute pas étrangère à la mort de Falkland. Il se précipita en quelque sorte dans le feu de la bataille de Newbury, où il reçut une balle dans le bas-ventre. Son corps ne fut retrouvé que le lendemain matin. Falkland prit part, dit-on, à l'ouvrage de Chillingworth, intitulé : *Religion of Protestants*. On a en outre de lui plusieurs discours politiques, parmi lesquels : *A Speech on ill counsellors about the King*; — *A Speech against the Bishops*; 1640; — *A Discourse on the Infalibility of the Church of Rome*; 1645. V. R.

*Biog. Brit.* — Charendon, *History*. — Walpole, *Royal and noble Authors*.

\* FALLA (Fra Antonio da), religieux portugais, vivait au seizième siècle. Son nom est lié à l'un des incidents les plus singuliers et les moins connus du règne de D. Sébastien. Ce jeune monarque, neuf ans avant l'expédition désastreuse dans laquelle il succomba, fit, dit-on, ouvrir les tombes de ses ancêtres, afin de juger par lui-même des ravages exercés par le temps sur ces morts illustres auxquels il venait payer un tribut de vénération. Antonio da Falla fut choisi pour dresser le procès-verbal de ces exhumations, qui eurent lieu seulement dans le couvent d'Alcobaça. On éprouva, dit-on, alors une vive surprise en voyant que tant de siècles écoulés n'avaient point eu d'influence sur la personne de dona Urraca, femme d'Alfonse II, qui était ensevelie depuis 352 ans, et dont les vêtements mêmes avaient été préservés dans la tombe de toute souillure. Le procès-verbal de ces séances mémorables, qui eurent lieu en 1569, a été donné par le moine dominicain sous le titre : *Relação dos Reys e Reynhas que estão sepultadas em Alcobaça*, manuscrit conservé probablement dans le monastère même, mais dont l'historien Brandam possédait une copie. On a encore de ce religieux : *Instituição do Mosteiro de Jesus da villa de Aveiro, juntamente com a vida da princeza santa Joanna que nella foy religiosa*, ms.; — *Fragmentos da historia de Esparthia*, ms.

Ferd. Denis.

Fr. Ant. Brandão, 4<sup>a</sup> parte da *Monarchia Lusitana*, III, cap. 19. — Barbosa Machado, *Bibl. Lusitana*.

FALLATI (Jean), économiste allemand, né à Hambourg, le 15 mars 1809, mort en 1823, à la mort de son père, il reçut son instruction à Stuttgart, et étudia le droit à Tübingue et à Heidelberg. Il fut ensuite professeur au tribunal civil de Stuttgart. Lors de la création de la faculté d'économie politique à Tübingue, il fut chargé de professer en qualité de répétiteur et la statistique économique. Il obtint le titre de professeur titulaire. Il contribua à la réunion du congrès de l'Association universitaire qui eut lieu à Iéna; il fit partie des chambres wurtembergeoises et de l'assemblée nationale de Francfort. Au mois de mai de la même année, il fut nommé sous-secrétaire au département du commerce dans le ministère de l'Empire. Il travailla à la réforme existant de navigation fluviale et des consulats. Fallati se retira avec le comte Gagern, et quitta l'assemblée nationale en 1849. Revenu à Tübingue, il fut nommé bibliothécaire de l'université. Ses ouvrages sont : *Die statistischen Vereine der Engländer* (Sociétés statistiques des Anglais); Tübingue, 1841, in-8°; — *Ueber die sogenannte Tendenz der Gegenwart* (Des Tendances de l'époque); ibid., 1842, in-12; — *Einführung in die Wissenschaft der Statistik* (Introduction à la Science de la Statistique); ibid., 1843, in-8°; — un grand nombre d'articles dans la *Zeitschrift fuer die Staatswissenschaft* (Journal des Sciences politiques), qu'il dirigea depuis 1846.

*Dict. de l'Econ. polit.* — *Conversat.-Lex.*

\* FALLARO (Giacomo), peintre vénitien, florissait à Venise dans la moitié du seizième siècle. Vasari fait une honorable mention dans la vie du saint, l'indiquant comme l'un des plus habiles maîtres à fresque de l'école vénitienne, et donne de grands éloges aux peintures des voûtes de l'église des Dominicains della Salute, sur lesquels il a représenté la *Prise de Constantinople* par le bienheureux Giovanni Colombini, en présence de nombreux cardinaux. E.

Vasari, *Vite*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Orlandi, *Abbecedario*.

FALLE (Philippe), géographe anglais, né à Jersey, en 1655, mort à Shenby, en 1711, étudia à Oxford, entra dans les ordres, devint curé de Saint-Sauveur dans son pays et représenta ensuite auprès du roi Guillaume III et de la reine Marie, lorsqu'il s'agit de solliciter des moyens de défense contre une menace de la part des Français. Outre des *Sermons*, il a écrit : *An Account of the isle of Jersey, the greatest of those island that are now in the possession of the English and the French in France, with a new and accurate description of that Island*; 1694, in-4°.

Wood, *Atth. oron.* — Hatchinson, *Hist. of Jersey*.



**FALLET (Nicolas)**, auteur dramatique français, né à Langres, en 1753, mort à Paris, le 22 mai 1801. Fils d'un chapelier, il fut d'abord barreau; mais un penchant irrésistible le porta vers la carrière des lettres. Arrivé à Paris, il s'y lia avec Duruflé et Gilbert, et publia, sous le pseudonyme de Dorat : *Les Aventures de Chærius Callirhoé*, trad. du grec; 1775; — *Baron ou le stathoudérat aboli*, tragédie en 5 actes; 1795; — *La Fatalité*, éptre; 1779; — *Les deux soupers*, opéra-comique en 2 actes, musique de Dalayrac, représenté sur le théâtre de Fontainebleau, le 12 septembre 1783, donné à Paris, peu de temps après, eut peu de succès pour faire dire que les deux soupers il n'y avait pas même un passable; remis au théâtre l'année suivante sous le titre des *Deux Tuteurs*; — *Mes lés, ou les torts de ma jeunesse*, comédie en 3 actes; — *Phaéton*, poème héroïque-comique en six actes, mis en musique par l'Allemand Zacharie; 1776; — *Mes vers*, recueil de poésies; 1773; — *Tibère*, tragédie en cinq actes, accueillie avec froideur, et reprise par Radet; cette pièce a eu 2 éditions : la seconde a paru sous le titre de *et Serenus*; Toulouse, 1783; — *Les Nouvelles*, comédie; — *Alphée et Zéphire*, comédie. Fallet a aussi collaboré à la *Gazette de France*, au *Journal de Paris*, et au *Journal universel, historique et critique des lois, usages et coutumes civiles*; 1774, 2 vol. in-8°.

H. MALOT.

*Corresp.* — Rivarol, *Petit Almanach des Grands*; — Arnault, Jouy, etc., *Biographie des hommes*. — Quérard *La France litt.*

**LETTI**. Voy. FALETTI.

**FALLERAYER (Philippe-Jacques)**, historien et voyageur allemand, né à Tschertsch, le 15 novembre 1791. Fils d'un pauvre paysan, il acquit de quelques ecclésiastiques de poudinguer ses études à Brixen. Plus tard, à Salzbourg, où il continua de s'instruire, pendant des répétitions pour vivre. Il se rendit à l'université de Landshut, où il étudia le droit, de l'histoire, de la géographie et de la philologie. Entré comme sous-officier dans un régiment bavarois en 1810, combattit en maintes rencontres, notamment de Hanau et en France. A la paix, il resta en ce pays avec le corps d'occupation, pendant six mois près d'Orléans, sur un ordre du général Sprelli, ce qui lui permit de bien apprendre la langue française. A son retour en Allemagne, il reprit ses études de philosophie, quitta le service militaire, s'appliqua à l'étude de l'Orient, et devint d'abord professeur à Landshut. En 1831 il accompagna le général russe Tolstoï, visita la Palestine, la Syrie, Chypre, Rhodes, Malte, et finit Constantinople, où il étudia le turc. Il retourna en Allemagne par la Grèce et

Naples, il trouva sa place occupée. Il se rendit alors en France, et de là à Florence, à Rome et à Pise, et passa quatre années chez le comte Ostermann Tolstoï, à Genève. En 1840, il entreprit un nouveau voyage en Orient. Il visita Trébizonde, Constantinople, le mont Athos, la Macédoine, la Thessalie et une grande partie de la Grèce. En 1847, il retourna une troisième fois dans les parages orientaux, vit de nouveau Constantinople, et parcourut la Palestine, la Syrie; mais les événements de 1848 le ramenèrent de Smyrne en Allemagne, où le sultan lui envoya l'ordre du Nischan-Istichar. Fallmerayer fut nommé membre du parlement de Francfort par les électeurs de Munich. Il passa l'hiver de 1849-1850 en Suisse. Depuis il a vécu dans la retraite à Munich. On a de lui : *Geschichte des Kaiserthums Trapezunt* (Histoire de l'Empire de Trébizonde); Munich, 1831; — *Geschichte der Halbinsel Morea im Mittelalter* (Histoire de la presqu'île de Morée au moyen âge); Stuttgart, 1830-1836.

*Conversat. Lexikon.*

**FALLOPE, FALLOPIO ou FALLOPIUS (Gabriele)**, célèbre anatomiste italien, né à Modène, vers 1523, mort en 1562. La date de sa naissance est incertaine. Tomassini la place en 1490, Castellan et d'autres en 1528. Haller est de ce sentiment. Il le prouve par le *Traité des Tumeurs* dont Fallope est l'auteur, et où il est dit qu'il n'avait que cinq ou six ans en 1528. Guilandini prétend que Fallope mourut avant l'âge de quarante ans; De Thou, à l'âge de trente-neuf ou quarante. Cette opinion, qui est aussi celle de Haller, paraît incontestable; si on l'adopte, on ne saurait admettre que Fallope ait enseigné pendant vingt-quatre ans dans la seule université de Padoue, car il n'a pu monter en chaire avant l'âge de seize ans. Fallope fut un des trois savants qui, d'après Cuvier, restaurèrent ou plutôt créèrent l'anatomie au seizième siècle. Les deux autres sont Vesale et Eustachi. Fallope succéda à Vesale dans les chaires réunies d'anatomie et de chirurgie à Padoue. Eustachi professait vers le même temps à Rome avec moins de succès et plus d'habileté peut-être que Fallope. Les écrits de ces savants témoignent d'une jalousie mutuelle.

Fallope paraît avoir occupé pendant quelque temps un emploi ecclésiastique dans la cathédrale de Modène. Il le quitta pour se vouer à l'étude des sciences. Il eut pour maîtres Antonio Brassavola, Giovanni-Baptista Monti et Luca Ghini; mais l'on doute qu'il ait suivi les cours de Vesale. Après avoir parcouru les principales contrées de l'Europe, pour profiter des leçons des plus célèbres professeurs, il vint enseigner l'anatomie à Ferrare, où il avait fait ses études médicales. Comme cette université n'offrait à ses talents qu'un champ très-étroit, il la quitta pour Pise, où il professa pendant plusieurs années sous le patronage du premier grand-duc de Toscane,



*dilectissima Interpretatio*; Venise, 4<sup>e</sup>; — *De humani Corporis Anatome* dium; Venise, 1571; — *Opera genuina tam practica quam theorica*; Venise, 1606, 3 vol. in-fol.; Francfort, 1620,

vol. La plupart des opuscules dont on a cette dernière édition étaient des dictées d'écureur. Le botaniste Loureiro lui a consacré le genre *Fallopia*.

Arch. Bibliotheca Modenese, t. II, p. 226. — *Nomenclature*, t. IV, p. 396. — *Kloy. Diction.*

**FALLOUX** (Frédéric-Alfred-Pierre, vicomte), historien et homme politique français, né à Angers le 11 mai 1811. Issu d'une famille d'honnêtes commerçants, son père créa,

après la restauration, un majorat au titre de vicomte. Le jeune de Falloux fit de bonnes

études, et, dès 1840, il publia une *Histoire de Louis XVI* qui faisait connaître ses sympathies libérales; trois ans plus tard, ce premier ouvrage fut suivi d'une *Histoire de saint Pie V*, qui révélait ses tendances religieuses. Élu député de la Sarthe-et-Loire en 1846, M. de Falloux prit

part avec des chefs du parti légitimiste et ne tarda pas à se rallier à la liberté de l'enseignement.

Lors de la révolution de 1848, il imprima dans son journal une direction conforme aux cir-

constances, et le 25 février il conjura ses concitoyens de se rallier franchement au nouveau gouvernement.

Membre de l'assemblée constituante, il prit une part active aux travaux de ses collègues.

Charge de rendre compte de la situation financière nationale et des mesures à adopter pour sa dissolution, M. de Falloux, dans un rapport qui précéda de peu de jours les événements de juin, se prononça pour cette dernière

révolution, non sans doute, mais qui avait été amenée avec prudence. En opposition au pouvoir exécutif, il désapprouva le projet de loi sur les départements de députés char-

gés d'inspirer l'esprit du pays. Répondant à ceux qui voulaient fonder la république :

« La république, dit-il, a été fondée le 4 mai, jour de la fête de la population de Paris tout entière, comme les coeurs,

comme les âmes, tous ensemble, ont proclamé la république. » En même temps, M. de Falloux ajoutait, que « la république avait été fondée encore par la double

révolution du 15 mai et en juin sur les débris du pouvoir établi ». Lors de la discussion de l'article de la constitution, relative à

l'enseignement, M. de Falloux demanda pour l'enseignement, comme je le crois, et

comme je le crois, les maisons qui ont été le lieu d'apprentissage; et si les

maisons ont besoin elles-mêmes de l'enseignement, dit-il, de relever le

niveau de l'enseignement, comme je le crois, et comme je le crois, les maisons qui

ont été le lieu d'apprentissage; et si les maisons ont besoin elles-mêmes de

l'enseignement, dit-il, de relever le niveau de l'enseignement, comme je le crois,

comme je le crois, les maisons qui ont été le lieu d'apprentissage; et si les

maisons ont besoin elles-mêmes de l'enseignement, dit-il, de relever le

niveau de l'enseignement, comme je le crois, et comme je le crois, les maisons qui

ont été le lieu d'apprentissage; et si les maisons ont besoin elles-mêmes de

l'enseignement, dit-il, de relever le niveau de l'enseignement, comme je le crois,

stimulées de cet aiguillon humain, l'émulation, la concurrence, la liberté enfin, la leur apprendront. » Nommé ministre de l'instruction publique par le prince président, le 20 décembre 1848, M. de Falloux proposa un projet de loi conforme à cette déclaration de principes; cette loi, concernant l'organisation de la liberté de l'enseignement, fut votée en 1850. A l'assemblée législative, lorsqu'il fut question des mesures que réclamait la position du pape, M. de Falloux plaida avec chaleur la cause du souverain pontife. Le 31 octobre 1849, il fut remplacé au ministère de l'instruction publique par M. de Parieu; et après le coup d'État du 2 décembre, il voyagea. Retiré aujourd'hui dans ses domaines, il consacre, à la manière des anciens, ses loisirs à l'exploitation de ses terres et à la culture des lettres. La première lui valut une médaille d'or pour la beauté de ses bœufs, à l'exposition agricole de 1856, et la seconde lui mérita son entrée à l'Académie française.

V. R.  
L. Louvet, dans le *Dict. de la Copp.* — *Moniteur*, 1846-1850. — *Le Correspondant*, mars et juin 1856.

**FALSTAF** (1) ou **FALSTOLF** (Sir John), fameux capitaine anglais, né vers 1377, à Gales-ter-Castle, dans le Norfolkshire, mort le 15 octobre 1459. Il fut d'abord *ward* ou pupille de Jean, duc de Bedford, frère du roi Henri V. Bientôt il fut attaché à Thomas de Lancastre, duc de Clarence, lieutenant général en Irlande. Vers 1410, selon toute vraisemblance, il accompagna en France le duc de Clarence, et par actes authentiques des 10 avril et 19 octobre 1413, Charles, duc d'Orléans, versa entre les mains de Falstaf, écuyer du duc de Clarence, diverses sommes dues à ce dernier et assignées à sir John pour la rançon de Jean comte d'Angoulême (2). En 1415, après la prise de Harfleur par les Anglais, Falstaf fut établi lieutenant dans cette ville pour le comte de Dorset. Peu de temps après, il se signala contre les Français à la bataille d'Azincourt, où il fit prisonnier le duc d'Alençon. Il était alors écuyer de la retenue de Henri V, ayant sous son commandement dix lances et trente archers. Bientôt il s'empara du château de Bec-Crépin et de plusieurs places importantes en Normandie, et fut élevé au degré de chevalerie. Il prit part en cette qualité aux sièges de Montreuil (1420), de Meaux (1421) et de Meulan (1422). Après la mort de Henri V, il devint grand maître d'hôtel de Jean, duc de Bedford, sénéchal de Normandie, lieutenant du roi et du régent aux bailliages de Rouen, Evreux, Alençon; gouverneur d'Anjou et du Maine. Bail chevalier banneret avant la bataille de Verneuil, il conduisit en vainqueur les sièges ou actions militaires de Gennaye-en-Maine, Beaumont-le-Vicomte, Sillé-le-Guillaume, Saint-Ouen Lestray près Laval, La Gravelle, et fut enfin créé, en 1426,

(1) Le nom s'écrit aussi *Falscaf*, *Fastol*, *Fustol*, *Fascot*, etc.

(2) Archives du palais Soubise. K. 63, n° 4.



par le régent, chevalier de l'ordre de la Jarretière. Le fameux Talbot, en 1426, fut nommé, au lieu de Falstalf, gouverneur d'Anjou et du Maine. Ce dernier en conçut un grand dépit, auquel devaient se rattacher de graves conséquences historiques. Falstalf eut encore les honneurs de la *journée des harengs*, qui eut lieu le 12 février 1429. Jusque là ce capitaine ainsi que les armées anglaises n'avaient connu en France que la victoire; bientôt il se trouva en présence de la Pucelle, et la scène changea. Les Anglais furent battus : lord Talbot tomba prisonnier au pouvoir des Français, et Falstalf, obligé de plier, se retira sur Corbeil. Les historiens anglais, peu riches d'ailleurs en chroniques originales sur cette époque, spécialement Hollinshed, qui vivait du temps d'Élisabeth, ont représenté la conduite du chevalier banneret comme une fuite honteuse. Quelques-uns prétendent que Falstalf, par suite de cette action, fut dégradé de la Jarretière. Ils ajoutent que cet ordre lui fut rendu sur ses excuses ou explications, malgré les instances de Talbot, qui imputait aux graves torts de son compagnon d'armes et sa captivité et la perte de la bataille. Les textes français, plus circonstanciés, autorisent à penser que Falstalf, aussi bien que Talbot, en cette circonstance, ne fut trahi que par la fortune et par la supériorité de ses adversaires. De 1430 à 1436, Falstalf continua de jouir des bonnes grâces du régent, et fut employé en diverses ambassades importantes, notamment au concile de Bâle et aux négociations qui amenèrent la paix d'Arras. Depuis 1430, il était lieutenant du roi d'Angleterre à Caen. Dans l'intervalle des voyages mentionnés, il était occupé à guerroyer en Bretagne et en Normandie, jusqu'en 1440, époque où, atteint par l'âge, il quitta le continent et vint se retirer dans ses foyers. Les loisirs de la paix et de l'opulence remplirent sa longue vieillesse. Il avait acquis en France, par droit de conquête ou par la concession des rois d'Angleterre conquérants, d'importantes possessions territoriales, dont il ne jouit que temporairement. Il était en outre, du chef de lady Falstalf et du sien, baron de Gilliquillin, seigneur de nombreux et riches manoirs sis en Norfolk, en Yorkshire, en Wiltshire, etc. Falstalf fit un généreux emploi de sa richesse. Dans sa demeure de Caister-Castle, qui subsiste encore, il construisit de somptueux bâtiments. La tradition porte que l'œuvre fut exécutée par un prisonnier du seigneur (le duc d'Alençon?) et selon le style de l'architecture française. Il y fonda en outre un collège, composé d'un maître, de six prêtres et de sept pauvres clercs. Il fut aussi le bienfaiteur des universités d'Oxford et de Cambridge. Falstalf entretenait de ses deniers des clercs ou écoliers qui se livraient à l'étude des lettres et des sciences. Parmi ces élèves on cite W. Wyrcester, serviteur de Falstalf et auteur d'écrits estimables sur l'histoire et sur d'autres branches des connaissances humaines. Il avait rédigé une

biographie spéciale de son maître, qui ne nous est pas parvenue.

Nous venons de retracer en termes succincts mais exacts le personnage de Falstalf, tel que nous le représente l'histoire. Celui-ci est peu connu, même en Angleterre, où il manque dans la plupart des dictionnaires de biographie. Tout le monde en revanche connaît un autre type de *sir John Falstalf*; c'est celui qu'a créé et immortalisé le génie comique de Shakespeare. Pour expliquer le lien qui unit ces deux personnages si dissemblables, nous venons de donner cet article par les lignes judicieuses qui vous le montrent. Nous les empruntons à John Antis, le grand éditeur du *Register* ou *Annuaire* de l'ordre de la Jarretière : « Shakespeare ne saurait être accusé de mauvaise foi, car la mémoire de notre chevalier, au moment où il posa ses comédies; car sir John Falstalf d'abord introduit et mis en scène par les traits du même personnage. Mais, avec le ressentiment qu'avait causé aux descendants de cette famille cette personnification ou polité, Shakespeare changea le rôle, qui fut désormais *sir John Falstalf*. Shakespeare ne crut pour cette fois à l'abri de toute critique. Ce changement même manifeste en évidence que son unique but était de présenter sur la scène un type de fanfaron vain, poltron, ivrogne, vieux-beau, et de débauches du jeune Henri V, comme de rire et de ridicule. Ce dessein, Shakespeare l'a rempli avec un incomparable esprit, avec une *humour* inimitable. L'impression dont il a frappé la généralité des spectateurs est si vive, que tous ont dû être amenés à se figurer que ce de théâtre avait été fourni par la vérité de l'histoire. » VALLET DE VIRIVILLE.

Antis, *Register of Garter*, 1724, in-folio, tome II. — *Biographia Britannica*, 1780, in-folio, tome III. — *Sketch of the history of Caister-Castle, including biographical notices of sir John Falstalf*; London, 1812, in-8°. — *Chroniqueurs français du quinzième siècle réunis dans le Procès de la Pucelle* par M. Quicherat, 1861 et années suivantes, in-8° (à la table). — *Registres du Trésor des Charles*, n° 172 et 175. — Mss. de la Bibliothèque impériale, n° 9037, 7; suppl. franç. n° 2542, fol. 28-29; Bréguigny, vol. 80, ann. 1418-9, février 20; et vol. 81, ann. 1425, sept. 24.

FALTO. Voy. VALERIUS.

FALTONIA. Voy. FALCONIA.

\* FALUGI (*Domenico*), poète italien, vait au commencement du seizième siècle. manque de détails sur sa vie; il se qualifie *poeta laureato*, et dédia au cardinal de Médicis une épopée dont les vices d'Alexandre avaient fourni le sujet; cet ouvrage est intitulé : *Triumpho magno nel quale contiene le famose guerre d'Alexandro Magno imperador di Grecia*; Rome, 1521, in-4°. rareté seule lui donne quelque prix. G.

Metz, *Bibliografia delle Poesie romanzesche* 6, an. 1831.

FAMIN (*Pierre-Noël*), physicien et poète français, né à Paris, en 1740, mort en 1811.

bonnes études au collège pour condisciple et pour la Harpe, Famin entra dans la Harpe, Famin entra dans nommé en 1772 à la cure de Fontainebleau, et attaché en éducation des enfants du duc d'Orléans.

1784 un cours gratuit de physique qu'il occupait au Palais- na jusqu'en 1798, époque à force quitter ce logement. Il fort : urément jusqu'à un âge de lui : *Le Mariage impromptu*, en un acte; Paris, 1775, in-8°; — *Trégé de Physique expérimentale portée de tout le monde*; Paris, 1791, *Carmen Pacis* (le Chant de la Paix); et française; Paris, 1801, in-8°; — *itions sur le danger des lumières s pour l'organe de la vue et sur les le s'en garantir*; Paris, 1802, in-8°; *sement pour fêter le jour de nais- a princesse Louise de Rohan*; Paris, °; — *L'Obligéant maladroit*, comé- s actes et en vers; Paris, 1793, in-8°; *Muscles et Amusements littéraires*; in-8°; recueil de poésies qui avaient la plupart aux séances de l'Athé- de l'Athénée des Arts, dont l'au- membre. Famin a aussi traduit le *Scandal* de Sheridan, sous le titre *la Medisance*; Paris, 1807, in-8°.

roy. etc., *Biogr. des Contemporains*.

(Stanislas-Marie-Cesar), publiciste né à Marseille, le 3 juillet 1799, mort le bre 1853. Il était d'une ancienne fa- ricardie, et entra de bonne heure dans ration des affaires étrangères. Il fut le 1<sup>er</sup> juillet 1823, chancelier du con- France à Palerme. Ce fut dans cette l commença ses intéressantes études et il les continua aux consulats de ne Gènes, où il publia un livre qui parut sous le titre de *Peintures, bronzes et liques, formant la collection du eret du Musée de Naples*; Paris, °; ce livre, très-recherché des curieux, destine par l'auteur à dépasser le seuil s bibliothèques. En septembre 1838, Fa- pele à remplir le poste de chancelier de l française à Lisbonne. Pendant qu'il me vaste collection de monnaies por- imprimer son *Histoire des In- s sur razins en Italie du septième au siècle*; Paris, Didot, 1843, in-8°. La ide cet excellent livre a été interrompue de l'auteur; mais il est complete- Famin revint en France en 1848, successivement chancelier des lé- es de Londres et de Saint-Peters- récompensa de ses services en l'ap- aux fonctions de consul à Yassy, n. De retour à Paris de-

puis quelques mois, il venait d'être nommé con- sul à Mogador lorsqu'une attaque de choléra l'enleva inopinément. Quelque temps avant sa mort, Famin avait publié un livre où il faisait preuve à la fois d'une grande sagacité et d'une connaissance incontestable des faits qui ont con- tribué à allumer la dernière guerre; ce volume, intitulé : *Histoire de la Rivalité et du Protec- torat des Églises chrétiennes en Orient*, Paris, Didot, 1853, in-8°, eut un grand succès. L'ouvrage le plus important de Famin n'a pas encore paru; c'est une *Histoire monétaire du Portugal*, grand in-4°, dont toutes les plan- ches sont gravées avec un soin minutieux et dont le texte se trouve en grande partie ter- miné : résultat de dépenses considérables et de recherches incessantes, ce livre manque tout à fait à la science, car on ne possède sur la nu- mismatique portugaise que les travaux, fort abrégés, de Severim de Faria et ceux de Caetano de Souza, qui sont perdus dans un vaste recueil. Famin a donné encore : *Traduction inédite d'un fragment de Dicarque de Messine*; Paris, 1833, in-8°; — Une *Histoire des Ama- zones*, 1834, et un livre pratique, *Des Traités de Commerce et de Navigation*; Paris, 1837, in-8°. Outre de nombreux articles dans la col- lection de l'*Univers pitt.*, tels que ceux qui ont pour objet l'*Histoire de la Crimée, de la Cir- cassie, de la Géorgie, du Paraguay et du Chili*, il a écrit dans la *Revue des Deux Mondes*, dans la *Revue littéraire* et dans le *Magazin pittoresque*. Il eut pendant quel- que temps la direction de l'*Encyclopédie ca- tholique*, et il a été l'un des collaborateurs de l'*Encyclopédie moderne* et de celle des *Gens du Monde*. Nous ajouterons à cette série d'écrits utiles un livre d'imagination, intitulé *Les Lé- gendes rouges*; Paris, 2 vol. in-8°.

Parmi ses ouvrages inédits, il faut citer une *Histoire de Gènes*, un travail sur les *Expedi- tions maritimes des Portugais*, un *Essai sur les Colonies portugaises*, écrit de 1845 à 1847, qui ne comprend par conséquent que les possessions de l'Inde et de l'Afrique, enfin un *Essai sur l'industrie agricole au Portugal*.

Le jeune fils de Famin, que le gouvernement a fait entrer à l'École des Langues orientales, en récompense des services de son père, poursuit avec diligence l'étude de la philologie orientale, sans mettre en oubli les Langues du midi de l'Europe, et pourra probablement faire imprimer un jour quelques-uns des travaux que nous venons de signaler. Ferdinand DENIS.

*Renseignements particuliers.*

FALZAGALLONI. Voy. FERRARE (Stefano DE).

FAMUEL (Matthieu), mathématicien français, né à Metz, vivait au dix-septième siècle. Il était chanoine de la cathédrale de Toul, quand le roi le chargea d'enseigner les mathématiques dans l'École des Cadets, qu'il venait d'établir à Metz. Cette école fut ensuite transférée à Sar-

renché. FANUEL publia, en 1690, pour l'usage de ses élèves, une *arithmétique décimale*, sous le titre suivant : *La Logistique, ou arithmétique française*; Metz, in 8°. Cet ouvrage, dédié au marquis de Boufflers, lieutenant général des armées du roi, est orné de vignettes en taille-douce dessinées par l'auteur; on les suppose gravées par Sébastien Leclerc. Étoile Béné.

*Bibliopole de la France. — Desmarests inédits.*

FANCELLI; nom d'une famille d'artistes florentins classés et désignés par ordre chronologique.

\* FANCELLI (Lorenzo), architecte; vivait dans le quinzième siècle. Il était élève du célèbre Brunelleschi, et eut son maître; en 1446, dans la construction primitive du palais Pitti à Florence. Cet architecte a donné des plans pour plusieurs autres édifices de la même ville. G.—d.

*L. O. FANCELLI, Poésies dans l'état manuscrit.*

\* FANCELLI (Giovanni), sculpteur florentin, vivait vers le milieu du seizième siècle. Élève de Bandinelli, il fut chargé par lui d'exécuter pour une grille du jardin du palais Pitti des chèvres jetant de l'eau et un paysan vidant un baril dans un bûche. Il a aussi travaillé à la cathédrale d'Orvieto.

Vasari, *Vite*. — P. Guglielmo della Valle, *Storia del Secolo di Firenze*.

\* FANCELLI (Chiarissimo), sculpteur, né à Settignano, en Toscane, travaillait à Pise à la fin du seizième et au commencement du dix-septième siècle. En 1588 il a exécuté deux statues colossales, qui existent encore dans la cathédrale, et en 1627 il a concouru à la restauration de la chaire. E. B.—N.

*Morena, Plan illustrato*

\* FANCELLI (Antonio), architecte et sculpteur, né à Sienne, en 1606, mort en 1646. On lui doit le dessin et la sculpture de plusieurs autels de la cathédrale de Sienne, et du magnifique maître autel de l'église Saint-François. E. B.—N.

*Romagnoli, Cronica storico-artistica di Siena.*

\* FANCELLI (Jacopo-Antonio), sculpteur originaire de Settignano, en Toscane, mais né à Rome, au commencement du dix-septième siècle. Il fut un des meilleurs élèves du Bernin, qui lui confia l'une des statues colossales de la fontaine de la place Navonne, celle du Nil. On prétend que le voile qui couvre la tête de cette figure, au lieu d'être une allusion au mystère de la source du fleuve, est une épigramme contre le Borromini, rival du Bernin, et que le Nil se cache la tête pour ne pas voir la façade de l'église Sainte-Agnès, qui est pourtant la moins bizarre des productions du Borromini. E. B.—N.

*Cicognara, Storia della Scultura. — Dezzani, Dictionnaire — Vasari, Vite; et l'ill. en France.*

\* FANCELLI (Pietro), peintre italien, né à Bologne, en 1764, mort en 1836. Fil d'un peintre assez estimé, il chercha à imiter à la fois les Carrache et l'école vénitienne, et il y réussit assez bien pour être regardé comme le meilleur peintre moderne de Bologne. Il peignait avec un goût sou-

ver l'histoire et la décoration. La tolle théâtre de Bologne représentant l'alexandre à Babylone passa pour un chef d'œuvre. Les ouvrages de Fancelli sont assez connus dans sa patrie; il nous suffira d'indiquer d'une chapelle à la Madonna di G. San-Paolo, des anges accompagnant rognement de la Vierge peints par Bertin, restauration entière d'une voûte de peinte par Lorenzo Garbieri, enfin à sainte Maggiore le bienheureux Simo et saint Thomas de Villeneuve saint même. Il a décoré avec son frère Giuseppe de San-Giovanni al Monte, et a restauré en 1829 l'ornement d'une cl San-Martino Maggiore, peinte par Ma Une chapelle de la cathédrale de Pie décorée sur ses dessins par Ippolito Elia; Modène possède plusieurs ou cet artiste aux palais Rangoni et Camp ce dernier, il a peint, en 1812 et 1813 plafond représentant Prométhée aid nerve animant sa statue. E. B.

*Massini, Cronica biografica di Pietro Fancelli 1764. — M. A. Guisanti, Tre, arti in l O. Campori, L'Artista negli Stati Estensi Guida di Pistoja.*

FANCOURT (Samuel), théologien né en 1678, mort en 1768. Pasteur d'une tion de dissidents à Salisbury, il fut quitter cette place parce que ses op s'accordaient pas avec les doctrines r sur les élus et les réprouvés. Il se Londres, et eut le premier l'idée d'un cabinet de lecture (*circulating library*) entreprise ne réussit pas; Fancourt pour la soutenir, et sa bibliothèque; mains de ses créanciers. Il se retira à Square, et y vécut dans la plus grande Chalmers, *General Biographical Dictionary*.

\* FANELLI (Pier-Simone), peintre école romaine, mort à Recanati, en 17 de Giovanni Peruzzini, il eut un verra et a beaucoup travaillé à Recanati, Jesi, Fermo, Montolino, Macerata et au des Marches, et cependant il a été Lanzi, Oriandi, Ticozzi et la plupart graphes. E.

*Calzavari, Memorie storiche di Recanati; Magliolo, La Pittura, Scultura e Architettura di Recanati.*

\* FANELLI (Virgilio), sculpteur mort à Tolède, en 1678. En 1646 il e à Gènes; le roi d'Espagne Philippe envoyé au marquis de Velez-Alagor, se sateur à Gènes, le donna d'un grand t tior à éclairer le panthéon de l'Escur ordre de le faire exécuter par le ur tiste en ce genre qui fût en Italie, l choisi, et, ayant terminé son œuvre, l gna lui-même en Espagne. Ce lustre e e vingt-quatre branches, dont plusieurs tenues par des anges; dans la partie



avant J.-C. Le seul nom de famille que l'on trouve dans cette maison est celui de Strabon (voy. ce nom). Quant aux autres membres de la *Gens Fannia*, ils ne portent aucun surnom. Les principaux sont :

**FANNIUS (Caius)**, tribun du peuple en 187 avant J.-C. Quand L. Scipion l'Asiatique fut condamné à payer une forte somme au trésor, le préteur Q. Terentius Culleo déclara qu'en cas de refus de paiement, il ferait arrêter et emprisonner Scipion. Fannius déclara en son propre nom et au nom de tous ses collègues (excepté Tiberius Gracchus) qu'il ne se joindrait pas au préteur pour faire exécuter cette menace.

Tite-Live, XXXVIII, 40.

**FANNIUS (Lucius)**, général romain, vivait vers 90 avant J.-C. Il servait avec L. Magius, dans l'armée de Flavius Fimbria, pendant la guerre contre Mithridate, en 84. Tous deux passèrent à l'ennemi, et conseillèrent à Mithridate de négocier avec Sertorius. Il y consentit, et en 74 il envoya les deux déserteurs en Espagne pour y traiter avec Sertorius. Celui-ci promit à Mithridate, pour prix de son alliance, la Bithynie, la Paphlagonie, la Cappadoce, la Gallo-Grèce; il lui envoya Varius pour discipliner ses soldats. Fannius et Magius revinrent en même temps dans le Pont. Par leurs conseils, Mithridate commença sa troisième guerre contre les Romains. A la suite de leur trahison, Fannius et Magius furent déclarés ennemis publics par le sénat. Nous trouvons plus tard Fannius commandant un détachement de l'armée de Mithridate contre Lucullus.

Appien, *Mithrid.*, 88. — Pline, *Sertorius*, 88. — Orose, VI, 2. — Cicéron, *In Ferr.*, I, 34. — Pseudo-Acon, *In Ferr.*, p. 183, éd. Orelli.

**FANNIUS (Caius)**, homme politique romain, vivait vers 50 avant J.-C. Il fut un des citoyens qui signèrent l'accusation contre Clodius, en 61 avant J.-C. Peu d'années après, en 59, on le voit figurer avec L. Vetus dans une prétendue conspiration contre Pompée. Orelli l'identifie, probablement à tort, avec C. Fannius, tribun en 59 avant J.-C. Cicéron, qui parle de lui, ne lui donne pas ce titre. C'est peut-être le même que le Fannius envoyé par Lépidus auprès de Sextus Pompée en 43, proscrit à la fin de la même année, se réfugiant auprès de Sextus Pompée, et le trahissant en 36 pour passer du côté d'Antoine.

Cicéron, *Ad Att.*, II, 13; *Philipp.*, XIII, 8. — Appien, *Bell. civ.*, IV, 84, V, 139.

**FANNIUS (Caius)**, tribun du peuple en 59, sous le consulat de J. César et de Bibulus. Fannius se joignit à Bibulus pour repousser la loi agraire proposée par César. Il appartenait au parti de Pompée, qui, en 49, l'envoya comme préteur en Sicile. La chute de Pompée, l'année suivante, entraîna probablement celle de Fannius.

Cicéron, *Pro Sext.*, 28; *In Ferr.*, I, 34. — Appien, *Bell. civ.*, IV, 84, V, 139.

**FANNIUS (Cosius)**, historien latin, vivait vers

70 de l'ère chrétienne. Il composa sonnes exécutées ou exilées par l'ordonnance un ouvrage intitulé *Exitus Occidentis Relegatorum*. Cet ouvrage, qui contient livres, et qui aurait été plus étendu, avait vécu plus longtemps, paraît avoir été populaire, tant à cause du style qu'à cause du sujet; il n'en reste plus rien.

Plin., *Epist.*, V, 5.

**FANNIUS (Cepion)**. Voy. CÉPION.

**FANNIUS (Quadratus)**. Voy. QUADRATUS.

\* **FANO (Bartolommeo de)**, peintre de l'école romaine, né vers 1460, mort après 1500. Quoique doué de qualités réelles, il n'aurait jamais se départir de l'imitation des maîtres, et, se souciant peu de la réalité, l'art avait subi dans le monde entier à San-Michele de Fano une *Ha saint Lazare* qui, par la sécheresse de la tour, serait attribuée à un artiste des années du quinzième siècle, si un cartel n'indiquait le nom de son auteur et la date. Bartolommeo fut aidé dans ce travail par son fils et élève Pompeo.

Lanzi, *Storia pittorica*. — Tietze, *Die Kunst des 15. Jahrhunderts*.

\* **FANO (Pompeo de)**, peintre de l'école romaine, vivait dans la première moitié du seizième siècle. Fils et élève de Bartolommeo, il peignit avec lui en 1534 l'*Histoire sainte* à San-Michele de Fano. Comme il avait pris à tâche d'imiter la sécheresse des maîtres, et Lanzi cite de lui à San-Michele un tableau représentant saints qui aurait fait honneur à un peintre du siècle précédent. Dans les dernières années de sa vie, il modifia cependant un peu sa manière, et eut la gloire d'être l'un des maîtres de Zuccaro.

Lanzi, *Storia della Pittura*. — Gualdi, *Le Pitture antiche di Fano*, I, 135. — Tietze, *Die Kunst des 15. Jahrhunderts*.

\* **FANSAGA (Cosimo)**, chevalier, architecte italien, né à Clusone, près Berghamo, mort à Naples, en 1678. Il vint à Rome jeune, et étudia sous Pietro Bernini, chevalier Bernini. A peine avait-il quitté Rome qu'il construisit la façade de l'église Santi di Napoli. Quoique cette façade fut critiquée par les connaisseurs, elle ne fut pas moins à son auteur d'être appelée à Rome, où il passa le reste de sa longue carrière, et continuellement chargé d'importants travaux. Ses principaux ouvrages à Rome sont : le grand réfectoire et le maître-autel de San-Severino, le maître-autel de la Madonna del Carmine, les trois autels principaux de la nuova, l'escalier de l'église de San-Gaetano, la façade de la Sapienza, de Saint-François, de Sainte-Thérèse degli Scalzi, la chapelle du trésor de Saint-Janvier. Le duc de Naples, duc de Medina-de-Torres, Famsaga, qu'il avait créé chevalier, sur la place du Château-Neuf une fontaine



les vicissitudes : ce beau  
 de Domenico d'Auria, avait  
 de l'Arsenal, transporté  
 du roi, et en 1633  
 en face du château  
 que Fansaga le prit pour le  
 où nous le voyons aujourd'hui. Il  
 le nombre de tritons, de  
 qui accompagnent as-  
 dont le trident jette de  
 pointes. Ce travail fait plus  
 que les deux aiguilles ou  
 chargé d'élever en l'honneur  
 et de saint Janvier, et  
 dans lesquelles il déploya tous les  
 de son imagination. Ce ne sont  
 bizarres, ornements impos-  
 ordues et maniérées, entassées les  
 des autres, sans motif et sans  
 architecte semble avoir pris à tâche  
 et artiste grec qui, ne pouvant faire  
 de, la surchargea d'ornements et la fit  
 mais le Borromini lui-même ou le  
 ne sont arrivés à ce degré d'extra-  
 Fansaga peut être regardé comme ayant  
 Naples cette déplorable école qui pro-  
 monuments bizarres qui affligent à  
 esprit du voyageur arrivant de Rome,  
 de pureté des chefs-d'œuvre an-  
 de cette école que sortirent Andrea  
 Vaccaro, Matteo Bottiglieri,  
 suivirent la même voie, en-  
 vers l'abîme où achevèrent de le  
 rrevico, Celebrano et Sammartino.  
 eut un fils nommé *Carlo*, qui fut  
 architecte, et auquel Naples doit la  
 du *Sebelo*. Il survécut peu à son père,  
 mourut en Espagne. E. B.—N.

2, *Storia della Scultura*. — Tassi, *Vite degli  
 scultori*. — M.-A. Gualandri, *Memorie ori-  
 della Arte*. — L. Galanti, *Napoli e contorni*

(*Richard*), poète et diplomate  
 Ware-Park, en juin 1808, mort  
 1866. Il était le dixième fils d'un  
 nri Fanshawe. Privé de son père  
 sept ans, il fut confié par sa mère  
 d'un instituteur renommé, Thomas  
 en 1623 il alla continuer ses études  
 de Jesus de Cambridge; puis en juin 1624  
 vint au Temple, pour y étudier le droit.  
 de sa mère, il abandonna cette étude  
 livrer à celle des lettres. Il se rendit  
 par, en France, pour connaître les  
 les langues de ces pays. A son re-  
 Angleterre, il fut nommé secrétaire de  
 de Madrid sous lord Alton. Il garda  
 jusqu'en 1638. Se trouvant en Angle-  
 commencement de la guerre civile, il  
 pour la couronne, et fut employé à di-  
 minuer. En 1644 Fanshawe obtint le  
 pour la guerre auprès du  
 et celui de trésorier de la ma-

rine sous le prince Robert en 1648. En 1650 il  
 fut envoyé à Madrid pour placer sous les yeux  
 de Philippe IV la position de son souverain, et  
 lui demander son concours. Ayant été fait pri-  
 sonnier à la bataille de Worcester, en 1651, il ob-  
 tint sa liberté conditionnelle, à raison de son  
 état de maladie. A la mort de Cromwell, il alla  
 rejoindre Charles II à Bréda. A la restauration il  
 fut nommé maître des requêtes et secrétaire la-  
 tin. En 1661 et en 1662 il alla en mission extraor-  
 dinaire à Lisbonne. L'objet de son second voyage  
 fut la négociation du mariage de son souverain  
 avec l'infante Catherine de Portugal. Il y réus-  
 sit, et se disposait à retourner en Angleterre,  
 quand une fièvre subite le conduisit au tombeau.  
 Comme poète, il s'éleva au-dessus du médiocre.  
 On a de lui une traduction en vers de *Il Pastor  
 Fido* de Guarini, sous le titre : *The Faithful  
 Shepherd*; la 8<sup>e</sup> édition de cet ouvrage contient  
 une version du 4<sup>e</sup> livre de l'*Énéide* de Virgile;  
 des *Odes* d'*Horace*; — de la *Lusitane*; 1655,  
 in-fol.; — *Querer per solo Querer*; — *To love  
 only for love's sake*; — *Fiestas de Aranjuez*.  
 On a publié en 1701 la correspondance de Fan-  
 shawe sous ce titre : *Original Letters of his ex-  
 cellency sir Richard Fanshawe during his  
 embassy in Spain and Portugal*; 1701, in-8°.

Chalmers, *Gen. biog. Dict.* — *Biog. Brit.*

\* FANSHAW (Ann), dame anglaise, femme du  
 précédent, née en 1625, morte en 1680. Elle était  
 la fille aînée de sir John Harrison, gentilhomme  
 établi dans le comté d'Hertford et royaliste zélé.  
 En 1644, Ann Harrison épousa sir Richard Fan-  
 shawe, et fit avec lui, dans l'intérêt de la royauté,  
 de dangereux voyages en France, en Irlande, en  
 Espagne. Ils furent une fois au moment d'être  
 capturés par un corsaire algérien. La restauration  
 de Charles II les trouva retirés à Paris; sir  
 Fanshawe fut nommé ambassadeur à Lisbonne,  
 poste qu'il quitta en janvier 1664 pour occuper  
 celui de Madrid; il y mourut, laissant cinq en-  
 fants. Sa veuve revint en Angleterre, et, pour  
 charmer les ennuis de sa retraite, elle écrivit des  
*Mémoires*, qui ont été publiés pour la première  
 fois en 1829, et qui ont obtenu un juste succès.  
 Il y règne une bonne foi, une sincérité, qui don-  
 nent une très-haute idée des qualités de lady  
 Fanshawe. Ses *Mémoires* renferment de curieux  
 détails sur les mœurs de différentes nations eu-  
 ropéennes à cette époque; ils donnent d'utiles  
 renseignements historiques, qui rectifient ou com-  
 plètent des assertions émises par des écrivains  
 en renom, mais qui n'ont pas toujours été aussi  
 bien informés qu'elle. G. B.

*Westminster Review*, n° XXII, octobre 1839.

\* FANTASTICI (*Maximine*, veuve ROSSEL-  
 LINI), femme poète italienne, née le 8 juin 1789,  
 à Florence. Elle eut pour premier maître sa mère,  
 Fortunée Sulgher, qui cultivait les lettres et la  
 poésie avec succès. On a d'elle : *Ode sur une  
 jeune femme de Pistoie*; *Ode sur la mort de  
 Labindo*; et le poème de *Céphale et Procris*,



publiés en 1809; — un recueil de *Comédies*, dédié aux enfants; Florence, 1830; souvent réimprimé depuis; — *Amerigo Vespucci*, poème; 1843; — *Guillaume Visconti*, roman; Florence, 1853.

G. VITALI.

*Il Messaggero delle Donne Italiane* de Lucques (1844).

**FANTETTI** (*Cesare*), graveur italien, né à Florence, vers 1660, mort dans la première partie du dix-huitième siècle. Il vécut presque toujours à Rome. Il grava pour la *Bible* de Raphaël trente-sept sujets; les autres estampes de ce livre sont d'Aquila. Le burin de Fantetti est plus facile, mais moins correct que celui d'Aquila; ses principales gravures sont : *L'Orazione di Gesù-Cristo*, d'après Louis Carrache; — *La Carità con due bambini*, d'après Annibal Carrache; — *Latona insultata da Niobe*, d'après le même; — *La Morte de santa Anna*, d'après Andrea Sacchi.

Gandellini, *Notizie degli Intagliatori*, avec le supplément de Luigi de Angelis.

**FANTI** (*Sigismondo*), écrivain italien, né à Ferrare, vivait dans la première moitié du seizième siècle. Il mit au jour à Venise, en 1527, sous le titre de *Triumpho di fortuna*, un ouvrage singulier et d'un genre alors à la mode. On y trouve les réponses à soixante-douze demandes différentes sur le sort qui attend, dans les diverses circonstances de la vie, les personnes qui font ces questions; des calculs basés sur les règles de l'astrologie judiciaire amènent des solutions, toujours arbitraires et quelquefois ridicules. A l'exception du frontispice, du privilège et de la table des questions, le volume ne se compose que de figures gravées sur bois. Quant aux procédés que Fanti met en œuvre afin de dévoiler les oracles du destin, ils sont trop compliqués pour que nous les exposions ici; nous renverrons le lecteur à un journal allemand où il trouvera d'amples détails à cet égard.

G. B.

*Scraperum*, Leipzig, 1820, pag. 53-62.

**FANTI** (*Ercole-Gaetano*), peintre de l'école bolonaise, né à Bologne, en 1687, mort à Vienne, en 1759. Élève de son beau-père, A. Chiarini, il peignit avec succès l'architecture et l'ornement à fresque.

E. B—N.

Siret, *Dictionnaire historique des Peintres*.

**FANTIN DES ODOARDS** (*Antoine-Étienne-Nicolas*), publiciste et historien français, né le 26 décembre 1738, au Pont-de-Beauvoisin, où son père était subdélégué de l'intendant du Dauphiné, mort à Paris, le 25 septembre 1820. Il était chanoine de la Sainte-Chapelle de Paris, grand-vicaire de l'archevêque d'Embrun et prieur de Betteville en Normandie, lorsque arriva la révolution de 1789, dont il adopta les principes. On l'a souvent cité, mais par erreur, comme l'ami de Robespierre et de Danton. Accusé de modérantisme à l'époque de la terreur, il ne parvint à sauver sa tête qu'en se cachant. Relevé de ses vœux par le pape Pie VII, en même temps que Talleyrand, ancien évêque d'Autun,

Fantin des Odoards s'était marié. Il eut d'un grand nombre d'écrits, dont les principaux sont : *Dictionnaire raisonné du Gouvernement, des lois, des usages et de la discipline de l'Église, conciliés avec les libertés franchises de l'Église gallicane*, etc. 1788, 6 vol. in-8°; — *Nouvel Abrégé logique de l'histoire de France, depuis la mort de Louis XIV jusqu'à la mort de Louis XVI*, Paris, 1788, 2 vol. in-8°. Les tomes IV et V de l'ouvrage du p. nault; 4<sup>e</sup> édit., continuée jusqu'à Louis XVIII, Paris, 1820, in-4°; — *philosophique de la Révolution française*, Paris, 1796, 2 vol. in-8°; 6<sup>e</sup> édit., jusqu'à l'abdication de N. Bonaparte, 1817, 6 vol. in-8°; — *Histoire de la chute de la République Romaine et des premières années du dix-neuvième siècle*, Paris, 1802-1803, 9 vol. in-8°; — *de France*, commencée par Velly, V. Garnier; seconde partie, depuis la mort de Henri IV jusqu'à la mort de Louis XVI, Paris, 1808-1810, 26 vol. in-12. Le vingtième volume, saisi par la police impériale, fut rendu à l'auteur qu'en 1814; — *Les Monuments de l'Antiquité, expliqués par G. Helmann, gravés par David et M. Odoards*, Paris, 1808-1809, 3 vol. in-4°. Fantin des Odoards a laissé un grand nombre de manuscrits, dont aucun n'a été livré à l'impression. Ses ouvrages, écrits avec rapidité, sont généralement dépourvus de méthode, de clarté et de critique.

E. REG.

Mahul, *Annuaire nécrologique*, année 1820. — *Journal de la Librairie*, année 1821. — *Felicitas*, edit. Weiss. — *Documents particuliers*.

**FANTIN DES ODOARDS** (*Loumond*), général français, neveu du p. nault, né le 23 décembre 1778, à Embrun, où il était subdélégué de l'intendant du Dauphiné. Entré, en 1800, comme sous-lieutenant dans une légion vaudoise, devenue plus tard le 1<sup>er</sup> régiment d'infanterie légère, il fit avec ce régiment les campagnes de l'an VIII et de l'an IX, puis celles de l'an XII et de l'an XIII à l'armée de l'Océan, et celles de 1806 à 1809 à l'armée d'Italie. Blessé en Italie, il fut nommé lieutenant puis capitaine. Sa belle conduite à Friedland lui valut le titre de baron et il fut blessé au bras d'un coup de feu, pour lequel on lui donna son nom à l'ordre de l'armée. Il fut décoré à l'occasion de la prise de Porto en 1809. Après avoir servi de 1809 à 1811 en Espagne, puis en Portugal, le capitaine Fantin des Odoards passa, en 1811, avec son grade et le titre de chef de bataillon, dans les grenadiers de la garde. En 1812, à Moscou, il obtint le grade de major du 17<sup>e</sup> d'infanterie de ligne, et, l'année suivante, pendant la campagne de Saxe, il reçut des mains mêmes de l'empereur la croix d'officier de la Légion d'Honneur.

col d'infanterie de ligne. Mis  
-acu les événements politiques  
il eut son service dans les Cent Jours,  
h et à Wavre, à la tête du  
avec l'armée de la Loire,  
vité en 1819, sous le minis-  
-vion Saint-Cyr. En 1823,  
acte, il fut cité à l'ordre  
ré le pont de Molins-  
cheval tué sous lui.  
réchal de camp le  
Gouverneur de  
ne, puis Inspec-  
1823, le général  
e. de 1826 à 1829,  
ment des places  
1832 à 1834 fut membre du  
infanterie et de la cavalerie au mi-  
-gerte, et de 1834 à 1838, du jury  
l'École militaire de Saint-Cyr et de  
d'état-major. Enfin, après avoir  
an lement successif des départements  
d.-la Marne, il fut, depuis la fin de  
dans la section de réserve de l'état-  
de l'armée. E. REGNARD.

— guerre. — *Revue de l'Empire*, année  
romaine partituriere.

FANTONI (Albert), théologien italien, né  
vivait au quinzième siècle; il entra  
dans les frères Mineurs, et il composa  
un ouvrage de philosophie scolastique; un  
est imprimé, sans lieu ni date (vers  
le titre de *Destructio universalium  
contra reles*. G. B.

— *Revue degli Scrittori Bolognesi*, t. 1, part.  
— *Ann. Repert. bib. scyrl.*, t. 1, part. III, p. 183.

FANTONI (Jean-Baptiste), médecin italien,  
Piemont, en 1652, mort à Embrun, en  
1700, médecin et premier médecin de Vic-  
tor II, duc de Savoie, professeur d'a-  
natomie à l'université de Turin, il laissa plu-  
sieurs manuscrits, auxquels il ne put met-  
tre sa main et que son fils Jean Fan-  
toni publia sous le titre de *Observationes ana-  
tomicae selectiores*; Turin, 1699, in-4°;  
1713, in-8°.

— *Ann. de la Médecine*.

FANTONI (Jean), médecin et anatomiste  
du dix-huitième siècle, né à Turin, en 1675,  
mort en 1751. Il parcourut l'Allemagne, la  
Pays-Bas pour perfectionner ses  
connaissances médicales, et revint à Turin, où il  
enseigna l'anatomie avec distinction. On a de  
lui : *De corporis humani, ad usum  
medicæ accommodata*; Turin, 1711,  
*Dissertationes duæ de structura et  
functione et lymphaticorum vasorum*,  
cum *Parchionum conscriptis*; Rome,  
1712; — *Dissertationes duæ de Ther-  
mibus*, Apud Græbanis, Mauria-  
; Genève, 1723, in-8°; — *Opuscula  
physiologica*; Genève, 1738, in-4°;  
*Observationes anatomicae septem priores*

*renovata, de abdomine*; Turin, 1746, in-8°;  
— *Comment. de Aquis Vindolensibus, Augus-  
talis et Ansonensibus*; Turin, 1747, in-4°.  
Élev. *Dictionnaire historique de la Médecine*.

FANTONI (Jean), poète lyrique italien, né  
le 27 novembre 1755, à Fivizzano (Toscane),  
mort dans la même ville, le 1<sup>er</sup> novembre 1807.  
Élevé au monastère des Bénédictins de Subbiaco,  
il y prit l'habit religieux; mais il ne tarda pas  
à y renoncer pour étudier la jurisprudence, et  
occuper un emploi au secrétariat d'État. Dégouté  
bientôt de sa nouvelle position, il se fit sol-  
dat, et s'éleva jusqu'au grade de sous-lieute-  
nant dans le régiment de Chablais, de l'armée  
piémontaise. Mais comme il s'occupait beaucoup  
plus de poésie, de plaisirs et de duels que du  
service militaire, il perdit son grade, et fut mis  
en prison pour dettes. Il n'en sortit que lorsque  
son père eut payé ses créanciers. En revenant  
dans sa patrie, il s'arrêta à Gênes, où il composa  
quelques odes et les *Quattro Parti del Pia-  
cere*, poème dédié à la marquise Marina Doria,  
qui y est désignée sous le nom de *Lesbie*. Ces  
essais poétiques, suivis en 1782 des *Scherzi*, et  
en 1785 des *Odi oraziane ed anacreontiche*,  
firent recevoir Fantoni à l'Académie des Arcades,  
où il prit le nom de *Labindo*, par lequel on le  
désigne ordinairement. Lors de l'invasion des  
Français en Italie, Fantoni se compromit au-  
près des vainqueurs en protestant contre l'in-  
corporation du Piémont à la France. Il fut  
même mis en prison. Le général Joubert l'en  
tira pour faire de lui un capitaine d'état-ma-  
jor. Fantoni servit en cette qualité dans l'ar-  
mée française, jusque après la bataille de Ma-  
rengo. Il donna alors sa démission, et fut nommé  
professeur d'éloquence à l'université de Pise.  
Mais comme il passait trop souvent des pré-  
ceptes de la rhétorique aux affaires d'État, le  
nouveau gouvernement toscan lui enleva sa place.  
Il se retira à Massa, où il cultiva plus que jamais  
la poésie. Nommé secrétaire de l'académie de  
Massa, puis président de la même académie,  
quand l'État de Massa fut réuni à celui de Luc-  
ques et passa sous la domination de la grande-  
duchesse Elisa, il s'ennuya bientôt de sa nou-  
velle position, et l'abandonna avec son incon-  
stance ordinaire. Il était en route pour le royaume  
d'Italie, lorsqu'il fut atteint à Fivizzano d'une  
fièvre maligne, qui l'emporta. La meilleure édi-  
tion de ses poésies a été publiée à Prato, avec  
l'indication d'Italie, 1823, 3 vol. in-8°. Le troi-  
sième volume contient les mémoires autobio-  
graphiques de Fantoni.

Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri*, t. 1, p. 235.

\* FANTONI (Francesca), peintre de l'école  
bolonaise, florissait en 1760. Nièce et d'abord  
élève de Gian Gioseffo del Sole, elle étudia en-  
suite sous A.-M. Cavazzoni. Elle a laissé un  
grand nombre de bonnes copies et quelques ta-  
bleaux originaux justement estimés. E. B.—N.

Malvasia, *Pittura di Bologna*. — Wackelmann, *Neues  
Mahlereikon*.

publiés en 1809; — un recueil de *Comédies*, dédié aux enfants; Florence, 1830; souvent réimprimé depuis; — *Amerigo Vespucci*, poème; 1843; — *Guillaume Visconti*, roman; Florence, 1853.

G. VITALI.

*Il Messaggero delle Donne Italiane* de Luques (1844).

**FANTETTI** (*Cesare*), graveur italien, né à Florence, vers 1660, mort dans la première partie du dix-huitième siècle. Il vécut presque toujours à Rome. Il grava pour la *Bible* de Raphaël trente-sept sujets; les autres estampes de ce livre sont d'Aquila. Le burin de Fantetti est plus facile, mais moins correct que celui d'Aquila; ses principales gravures sont : *L'Orazione di Gesù-Cristo*, d'après Louis Carrache; — *La Carità con due bambini*, d'après Annibal Carrache; — *Latona insultata da Niobe*, d'après le même; — *La Morte de santa Anna*, d'après Andrea Sacchi.

Gandellini, *Notizie degli Intagliatori*, avec le supplément de Luigi de Angelis.

**FANTI** (*Sigismondo*), écrivain italien, né à Ferrare, vivait dans la première moitié du seizième siècle. Il mit au jour à Venise, en 1527, sous le titre de *Triumpho di fortuna*, un ouvrage singulier et d'un genre alors à la mode. On y trouve les réponses à soixante-douze demandes différentes sur le sort qui attend, dans les diverses circonstances de la vie, les personnes qui font ces questions; des calculs basés sur les règles de l'astrologie judiciaire amènent des solutions, toujours arbitraires et quelquefois ridicules. A l'exception du frontispice, du privilège et de la table des questions, le volume ne se compose que de figures gravées sur bois. Quant aux procédés que Fanti met en œuvre afin de dévoiler les oracles du destin, ils sont trop compliqués pour que nous les exposions ici; nous renverrons le lecteur à un journal allemand où il trouvera d'amples détails à cet égard.

G. B.

*Serapenm*, Leipzig, 1850, pag. 53-62.

**FANTI** (*Ercole-Gaetano*), peintre de l'école bolonaise, né à Bologne, en 1687, mort à Vienne, en 1759. Élève de son beau-père, A. Chiarini, il peignit avec succès l'architecture et l'ornement à fresque.

E. B—N.

Siret, *Dictionnaire historique des Peintres*.

**FANTIN DES ODOARDS** (*Antoine-Étienne-Nicolas*), publiciste et historien français, né le 26 décembre 1738, au Pont-de-Beauvoisin, où son père était subdélégué de l'intendant du Dauphiné, mort à Paris, le 25 septembre 1820. Il était chanoine de la Sainte-Chapelle de Paris, grand-vicaire de l'archevêque d'Embrun et prieur de Betteville en Normandie, lorsque arriva la révolution de 1789, dont il adopta les principes. On l'a souvent cité, mais par erreur, comme l'ami de Robespierre et de Danton. Accusé de modérantisme à l'époque de la terreur, il ne parvint à sauver sa tête qu'en se cachant. Relégué de ses vœux par le pape Pie VII, en même temps que Talleyrand, ancien évêque d'Autun,

Fantin des Odoards s'était marié. Il eut d'un grand nombre d'écrits, dont les principaux sont : *Dictionnaire raisonné du gouvernement, des lois, des usages et de la discipline de l'Église, conciliés avec les libertés franchises de l'Église gallicane*, etc. 1788, 6 vol. in-8°; — *Nouvel Abrégé chronologique de l'histoire de France, depuis la mort de Louis XIV jusqu'à la mort de Louis XVI*, Paris, 1788, 2 vol. in-8°, 5 tomes IV et V de l'ouvrage du précédent; 4<sup>e</sup> édit., continuée jusqu'à Louis XVIII, Paris, 1820, in-4°; — *philosophique de la Révolution française*, Paris, 1796, 2 vol. in-8°; 6<sup>e</sup> édit. jusqu'à l'abdication de N. Bonaparte, 1817, 6 vol. in-8°; — *Histoire d'Embrun, la chute de la République Romaine, les premières années du dix-neuvième siècle*, Paris, 1802-1803, 9 vol. in-8°; — *de France*, commencée par Velly, continuée par Garnier; seconde partie, depuis la mort de Henri IV jusqu'à la mort de Louis XVI, Paris, 1808-1810, 26 vol. in-12. Le vii<sup>e</sup> volume, saisi par la police impériale, fut rendu à l'auteur qu'en 1814; — *Les Mœurs inédits de l'Antiquité, expliqués par Odoards*, Paris, 1808-1809, 3 vol. in-8°. Fantin des Odoards a laissé un grand nombre de manuscrits, dont aucun n'a été livré à l'impression. Ses ouvrages, écrits avec rapidité, sont généralement dépourvus de méthode, de clarté et de critique.

E. REA.

Mahul, *Annuaire nécrologique*, année 1820. — *Journal de la Librairie*, année 1821. — *Fantini*, edit. Weiss. — *Documents particuliers*.

**FANTIN DES ODOARDS** (*Louis-Monod*), général français, neveu du précédent, né le 23 décembre 1778, à Embrun, où il était subdélégué de l'intendant du Dauphiné. Entré, en 1800, comme sous-lieutenant dans la légion vaudoise, devenue plus tard le 1<sup>er</sup> régiment d'infanterie légère, il fit avec ce régiment les campagnes de l'an VIII et de l'an IX, celles de l'an XII et de l'an XIII à l'armée de l'Océan, et celles de 1806 à 1809 à l'armée d'Italie. Blessé en Italie, il fut nommé lieutenant puis capitaine. Sa belle conduite à Friedland lui valut le titre de baron et il fut blessé au bras d'un coup de feu, pour lequel on lui donna l'ordre de l'armée. Il fut décoré à l'occasion de la prise de Porto en 1809. Après avoir servi de 1809 à 1811 en Espagne, puis en Portugal, le capitaine Fantin des Odoards passa, en 1811, avec son grade et le titre de chef de bataillon, dans les grenadiers à pied de la garde. En 1812, à Moscou, il obtint le grade de major du 17<sup>e</sup> d'infanterie de ligne, puis, la suivante, pendant la campagne de S. M. le roi de Rome, il reçut des mains mêmes de l'empereur la croix d'officier de la Légion d'Honneur.



\* **FANTOSME** (*Jordan*), poète et historien, vivait en Angleterre dans la seconde moitié du douzième siècle. On manque de détails sur sa vie; on a avancé qu'il était d'origine italienne, mais il est vraisemblable qu'il descendait d'une famille normande; il fut chancelier spirituel du diocèse de Winchester et régent d'une école ou collège dans cette ville. Il composa en vers normands une chronique de la guerre entre les Anglais et les Écossais pendant les années 1173 et 1174; il fut témoin oculaire des faits qu'il raconte, et son ouvrage est important pour l'histoire d'Angleterre. Quoique appartenant au parti d'Henri II, il montra de l'impartialité pour le fils de ce monarque, chef de la faction opposée. Louis le Jeune, roi de France, se déclara contre Henri II, et William le Lion, roi d'Écosse, voulut profiter de la circonstance pour reprendre le duché de Northumberland. Le poème qui raconte toutes ces querelles se compose de 2,071 vers; il renferme des morceaux où se révèle un certain talent, et il contient de curieux détails sur les mœurs de l'époque. Il en existe deux manuscrits, l'un dans la bibliothèque du chapitre de Durham, l'autre dans celle de la cathédrale de Lincoln. M. Francisque Michel l'a publié pour la première fois (Paris, 1839, in-8°), pour le compte d'une association littéraire d'Écosse (*The Furtrees Society*). Il y a joint une traduction anglaise placée en regard, une introduction et un appendice de pièces justificatives qui présentent une grande masse de documents sur les événements dont Fantosme a tracé le récit. G. B.

Francisque Michel, *Rapport au ministre de l'instruction publique*, 1839, in-4°, p. 205 et 243 — Monmerqué, *Analyse et Extrait de la Chronique de Jordan Fantosme*, dans la *Revue anglo-française*, 1<sup>re</sup> série, t. V, p. 400-418.

**FANTUCCI** ou **FANTUZZI** (Le comte *Marc*), archéologue italien, né à Ravenne, le 15 août 1740, mort à Pesaro, le 10 janvier 1806. Après avoir fait ses études à Rome auprès de son oncle paternel le cardinal Gaetan, il revint à Ravenne, où il fut élevé à la première magistrature. Cette ville était alors dans le plus triste état. La municipalité, obérée, ne pouvait ni payer ses dettes ni faire exécuter les travaux d'utilité publique les plus indispensables : Fantucci sut intéresser Clément XIV et Pie VI au sort de sa ville natale; il lui consacra sa bourse, son temps et sa plume. Ses ouvrages ont tous pour objet l'amélioration de Ravenne; en voici la liste : *De Gente honesta*; Césène, 1786, in-fol.; belle et rare édition; l'auteur la fit tirer seulement à deux cents exemplaires; — *Monumenti Ravennati de' secoli di mezzo, per la maggior parte inediti*; Venise, 1801-1804; VI vol. in-4°; — *Memorie di vario argomento*; 1804, in-4° (sans indication du lieu d'impression).

Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri*, t. II, p. 82.

\* **FANTUZZI** (*Antonio*), peintre et graveur de l'école bolonaise, né au commencement du seizième siècle à Trente, selon quelques biogra-

phes; à Viterbe, selon d'autres. On fut élève du Primatice, avec lequel il Fontainebleau. Il est plus connu comme peintre; ses principales fort recherchées des amateurs, sont : *de Silene*, d'après Roux; 1543; — *l Muses et des Piérides*; — *Alexandre* — *Fêtes données par Alexandre tris*; 1543; — *Mort de Sardanapater entouré des dieux*, d'après tice; — *Titan reposant dans le sein* 1544; — enfin, quatre pièces repré Vertus. E. B.

Ticozzi, *Dizionario*. — Siret, *Dict. Hist.*

**FANTUZZI** (*Giovanni*), surnommé savant italien, né à Bologne, dans la sec du seizième siècle, mort dans la mên 1646. Issu d'une illustre famille bolo avait produit des jurisconsultes et des distingués, il professa avec succès la la philosophie à l'université de Bologr lui : *Universi orbis Structura et pa motus et quietis peripateticis prin stabilita*; Bologne, 1637; — *Eversi trationis ocularis loci sine locato imarginario dando in fistula vitri curio in ea descendente*; Bologne,

Fantuzzi, *Notizie degli Scrittori Bolognesi*.

**FANTUZZI** (*Giovanni*), biographe la même famille que le précédent, né vivait vers la fin du dix-huitième si de lui un ouvrage d'un grand mérite *Notizie degli Scrittori Bolognesi*; 1781-1794, 9 vol. in-fol. Les biograph tuzzi et ses indications bibliographiqu néralement très-exactes; on ne peut lu qu'une extrême prolixité.

*Biografia universale* (édit. de Venise).

\* **FANTUZZI** (*Rodolfo*), paysagis né à Bologne, mort en 1832. Il fut él cenzo Martinelli, et a laissé dans sa patr breux tableaux, justement estimés.

M.-A. Gualandl, *Tre Giorni in Bologna*.

**FANUCCI** (*Giambattista*), historien né à Pise, le 7 mars 1756, mort dan ville, le 11 février 1834. Fils d'un n mes, il suivit d'abord la profession de puis il la quitta pour étudier à l'un Pise, et se fit recevoir avocat. Il n'en moins avec ardeur la poésie et l'histoi professeur de droit maritime lorsque l occupèrent la Toscane, en 1800, il l'époque du rétablissement du gou grand-ducal, et se retira à Gènes. Toscane après trois ans d'exil, il reprit travaux historiques. On a de lui : *academica sull' Istoria militare* Pise, 1788, 1 vol. in-4°; — *Storia le bri popoli marittimi dell' Ital ziani, Genovesi e Pisani, e delle gazioni e commercio nei bassi sea* 1817-1822, 4 vol. in-8°; — des artic



ales G. B. F. dans l'ouvrage : *Uomini illustri Toscani*; 1800, 1 vol. in-8°.

*Uomini illustri Toscani*, t. VIII.

ONI (*Ferrari*), dit aussi de l'école bolonaise,

m. 1582, mort en 1645. Quelques

à tort *Faenza*, croyant voir

mination un surnom tiré du lieu

ce. Il fut élève à Rome de Fran-

Fort jeune encore, en compagnie

acona, de Gentileschi, Salimbeni

mare Croce, il peignit à fresque divers

Nouveau Testament à Sainte-Marie-

à Saint-Jean-de-Latran et à la Scala-

paraît certain que, revenu dans sa pa-

triquenta quelque temps l'école des Car-

am moins fit une étude particulière de

rages, car son style subit une modifi-

marquable. s'éloignant de celui du pein-

is pour se rapprocher de la manière

es bolonais. Ce changement est

re dans les ouvrages qu'il exécuta

, que la chapelle Saint-Charles à la

*Descente de croix* aux religieuses

minique, et *La Piscine parabolique*

rie de Saint-Jean, la mieux conservée

atures qui soit restée dans sa patrie

ni offre le plus de conformité avec le

si Carrache. Lanzi cite encore parmi

n de ce maître un *Saint Onuphre*, placé

thédrale de Foligno. Ses peintures sont

es à Ravenne et dans les autres villes

l'œuvre.

i dessinait correctement et avec facilité;

n coloris agréable, d'un empâtement

prénait la fresque avec une grande ha-

fut accusé d'avoir tué par envie un

de Faenza, nommé Manzoni, qui

ndes espérances. Quoi qu'il en

re avec soin ses deux filles : Teresa

qui travailla beaucoup dans sa patrie,

celle, qui, supérieure à sa sœur, pei-

Bologne, où elle mourut, en 1703.

E. B.—N.

*Lettere pittoriche*. — Orlandi, *Abbecedario*. —

STO. Voy. GIORDANO (*Luca*).

historien et prélat sarde, vi-

la fin du seizième siècle. Il était évêque

vité maritime de Sardaigne. On a de lui

*Sardus, Corografia Sarda*; « chro-

ez curieuse, dont le manuscrit, dit M.

consulté par le petit nombre d'écri-

aux qui ont voulu parler de leur pays

la et conscience. » Il a été imprimé

1835, in-4°; Cagliari, 1838, 3 vol.

CH—P—C.

de la Sardaigne.

*Ishac ben-Ibrahim al-*), gram-

mort vers l'an 350 de l'hégire

J.-C.). Il eut pour disciple le lexico-

, qui était son neveu. Parmi ses

ouvrages on remarque le *Diwanal-Bdeb* (Di-  
van de la Philologie), grammaire qui jouit d'une  
grande autorité. On en trouve des exemplaires à  
la Bibl. bodleyenne et à celle de Leyde. E. B.

Soyouthi, *MozAir*. — Hadji-Khalifa, *Lexic.*, t. I,  
n° 338: III, n° 5278. — Hamaker, *Spec. Catal.*, p. 50. —  
De Hammer-Purgstall, *Literatur Gesch. der Araber*.

FARABY. Voyez ALFARABI.

\* FARADAY (*Michel*), célèbre physicien an-  
glais, né en 1794, l'un des huit associés étran-  
gers de l'Académie des Sciences de l'Institut de  
France, et décoré de la croix d'officier de la  
Légion d'Honneur à la suite de l'Exposition  
universelle de 1855. La vie tout entière de  
M. Faraday est dans ses travaux scientifiques,  
et ce fut de même l'aptitude qu'il montra pour  
les sciences d'observation qui détermina l'adop-  
tion de l'illustre chimiste Davy, sous la direction  
duquel M. Faraday passa de l'état de simple  
préparateur de chimie au rang de l'un des sa-  
vants qui font le plus d'honneur à leur patrie  
d'abord et à l'esprit humain en général.

M. Faraday commença par être en apprentissage  
chez un relieur de Londres. Son père, qui était  
un simple maréchal-ferrant, le plaça dans cet  
atelier presque dès son enfance, et il y resta plu-  
sieurs années. Les biographes rapportent que le  
jeune apprenti s'occupait dès lors d'instruments  
de physique, et qu'il réussit à construire une  
machine électrique. Ces appareils ayant été mis  
sous les yeux d'un des directeurs de l'*Institution*  
*royale* de Londres, où le célèbre Davy était  
professeur, le jeune M. Faraday obtint la faveur  
d'assister à quelques leçons du cours de ce grand  
chimiste. Il rédigea ces leçons, et adressa son  
manuscrit au professeur avec une lettre où il lui  
demandait la faveur d'être employé par lui comme  
préparateur dans le laboratoire de l'*Institution*  
royale. Davy fut frappé du mérite que décelait  
l'écrit du jeune homme, et il lui donna, en  
1813, une place de préparateur devenue va-  
cante à cette époque. M. Faraday était alors dans  
sa dix-neuvième année. Presque immédiatement  
après, Davy, ayant fait un voyage sur le conti-  
nent, emmena avec lui son subordonné, qui n'a-  
vait point encore le titre de son collaborateur.

Revenu en Angleterre, en 1814, M. Faraday  
reprit les fonctions modestes du laboratoire. Ce  
n'est guère que depuis 1820 qu'il publia des  
travaux de chimie et de physique qui émanaient  
de sa propre initiative. Il étudia la fabrication  
de l'acier et les qualités qu'il prend par son al-  
liage avec l'argent et le platine. Il parvint à li-  
quéfier et même à solidifier plusieurs gaz classés  
parmi les gaz permanents, en employant habi-  
lement d'une part l'effet de la pression, de  
l'autre l'effet d'un froid très-intense. L'acide  
carbonique est au rang des gaz auxquels il enleva  
l'état de fluide élastique, non sans courir quel-  
ques dangers par la force avec laquelle de sem-  
blables substances tendent à briser les vases  
qui les contiennent. M. Faraday est l'auteur d'un



travail admirable sur la fabrication du verre destiné aux usages de l'optique, et qu'il forma de silice, d'acide borique et d'oxyde de plomb. Ce mémoire a ouvert la voie à des essais subséquents qui ont servi utilement les intérêts de l'industrie comme ceux de la science. L'électro-magnétisme fut d'abord redevable à M. Faraday du fait remarquable de la rotation d'un aimant sur lui-même par l'action d'un courant électrique convenablement dirigé, expérience qu'Ampère regardait comme fondamentale pour sa théorie électrique du magnétisme; mais il était réservé à M. Faraday de faire faire un pas immense à l'électro-magnétisme. Voici la découverte qui, même après les recherches d'Ørsted, d'Ampère, de Davy et d'Arago, frappa d'admiration le monde savant.

Ampère avait fait des aimants avec des courants électriques transmis le long de fils métalliques pliés en hélice. Ces fils avaient montré des pôles; ils s'étaient dirigés nord et sud, comme l'aiguille aimantée. Il était donc bien probable que l'état d'aimant n'était autre chose qu'un état électrique particulier. Arago, de son côté, par d'autres recherches qui n'avaient rien de commun avec l'électricité, avait constaté que tandis que l'aiguille aimantée n'éprouve aucune action de la part des métaux autres que le fer, le nickel et le cobalt, elle est fortement influencée dans le voisinage d'une plaque tournante faite d'un métal quelconque. M. Faraday, combinant ces deux découvertes, en conclut que l'aimant, au moyen du mouvement, devait faire naître dans la plaque d'Arago ou dans un fil métallique une électricité que l'on pourrait faire agir comme toute autre électricité, et qu'il devait être possible avec des barreaux d'acier aimanté de remplacer l'action de la pile de Volta. Ces phénomènes d'induction offraient la curieuse particularité de forces qui n'ont qu'une durée instantanée, contrairement à tout ce que l'on connaissait déjà dans les autres actions physiques. Ampère avait fait des aimants avec de l'électricité, M. Faraday fit de l'électricité avec des aimants. Qu'auraient dit les savants de la fin du siècle dernier et même ceux du commencement du dix-neuvième siècle, habitués à regarder la propriété magnétique comme la plus mystérieuse et la plus occulte de toutes les qualités physiques, s'ils avaient vu l'aimant entre les mains de M. Faraday donner des étincelles, produire une chaleur intense, de la lumière même, composer et décomposer les corps, donner de violentes secousses aux êtres vivants, et enfin transmettre les dépêches sur les fils des télégraphes électriques? Quand Thalès, six siècles avant notre ère, attirait un morceau de fer avec la pierre de Magnésie appelée pierre hecouléenne, il était bien loin de soupçonner que l'agent muet qui poussait le fer à l'aimant était le même que la nature met en jeu dans les violentes explosions des orages de la foudre. Par les découvertes

de M. Faraday comme par cet agent théorique, le fluide de la nature à jamais. Il a dominé tout et expliqué tout. C'est une simplification qui honorent le plus l'esprit et l'un des plus heureux fruits des travaux modernes, et de M. Faraday en particulier. On doit encore à M. Faraday la découverte du diamagnétisme, c'est-à-dire du magnétisme en travers. Là on voit les substances magnétiques se diriger en travers de la ligne que leur donne l'aimantation ordinaire, près comme une aiguille aimantée qui tournerait de l'est à l'ouest, et non du nord au sud. Ces faits merveilleux attendent leur

Mentionnons encore les travaux nombreux de M. Faraday sur toutes les branches de l'électricité, et notamment sur les effets de l'agent quand il parcourt les fils plongés dans l'eau qui servent à la télégraphie sous-marine. Partout l'art de l'observateur est réparé par des découvertes aussi inattendues que légitimement conquises par le travail et la persévérance. Parmi ces découvertes, qui auraient trouvé des incrédules s'il en pouvait d'autre, quand M. Faraday parle, nous choisissons une incroyablement qu'un gaz peut être magnétisé, que l'oxygène qui dans l'atmosphère de notre globe est, comme les minerais, susceptible d'action magnétique. Un beau jour de M. Edmond Becquerel sur le même sujet a associé la France à la découverte anglaise. Il y a tant de nouveaux faits à la curiosité du monde savant.

Diverses lectures de M. Faraday à la Société royale de Londres, qui est plus glorieuse que l'Académie des Sciences de France, ont eu pour objet de montrer que la chaleur, la lumière et l'électricité sont tous des effets d'une même cause agissant diversement. Sans doute l'attraction et les actions capillaires sont aussi des effets de la même cause. La nature s'ennoblit par la simplicité de son mécanisme, mais il reste à faire voir que ces diverses forces ce qu'on a fait pour la physique en le ramenant à l'électricité, et qu'enfin tout se réduira à un seul principe, le mouvement. Ces hypothèses entre les mains de M. Faraday n'ont point été des spéculations productives; elles l'ont conduit à une découverte aussi inattendue que celles qui l'avaient précédée, savoir l'action de l'électricité sur la lumière. Pour concevoir cette singulière action, il faut dire que relativement à son plan de polarisation, un rayon de lumière est analogue à une lame mince d'un fer aplati qui dans le mouvement de la flèche peut être situé soit de haut en bas, soit de droite à gauche; on peut encore imaginer que dans le mouvement de la flèche sa position change de situation, et qu'au lieu d'être verticale elle devient horizontale. Or, c'est précisément ce qui arrive au plan qu'on peut recon-

En faisant agir sur eux l'é-  
lay a déplacé la direction du  
et l'a fait tourner sur lui-  
L rayon porte la lumière a été entraîné  
l'action électrique. Mais il reste  
recherches théoriques à faire  
a clef de ces énigmes

professeur de chimie à l'Insti-  
le et à l'École militaire de Woolwich ;  
l'université d'Oxford, et membre  
de Londres. Nous répéte-  
luit associés étrangers de  
Paris, et ce titre, qui  
qu'aux plus grandes illustra-  
scientifiques du monde entier, place son  
nom sur le même pied que sa va-  
le. On peut d'ailleurs rendre à  
s'est toujours montré  
de jalousie ou même  
ressé de faire va-  
autres autant que les siens  
il peut être cité comme caractère bo-  
ni bien que comme génie inventif.

BABINET (de l'Institut).

R.-L. — *Men of the Time* ; London, 1836.

DAR. Voyez AL-FARAZDAR.

(Joseph-Jean-Chrysostome), éco-  
français, né à Beslis, le 8 avril 1744,  
3 août 1815. Entré jeune dans la con-  
grégation, il y professa successive-  
ment la philosophie, la physique et les mathé-  
matiques. En 1779, des affaires de famille le  
firent quitter sa congrégation ; il fonda à  
Paris un établissement de commerce, qu'il diri-  
gea jusqu'en 1793. En 1789 il fut élu suppléant  
au conseil de Paris, et en 1795 membre  
du département de la Seine. Ap-  
rès avoir fait partie du Conseil des An-  
ciens, il déclina cet honneur, et s'occupa d'é-  
tablir des bureaux de prêt dans les quartiers  
de Paris, institution, destinée à détruire  
l'usure, qui fut supprimée en 1805. Malgré cet échec,  
il continua pas moins à s'occuper avec  
intérêt de politique et d'institutions cha-  
cun de lui : *Questions constitution-  
nelles relatives au commerce et l'industrie, et  
au droit indirect* ; Paris, 1790, in-8° ;  
*Recherches relatives à l'influence du  
monnaie sur les arts et le commerce* ;  
Paris, 1791, in-8° ; — *Mémoire sur les moyens  
de rendre les découvertes utiles* ; Paris,  
1792, in-8°.

Notice sur Farciot ; dans la *Revue encyclo-  
pédique*, t. III.

(Jean-Georges), publiciste français,  
né le 21 novembre 1801, tué dans la  
révolution le 29 juillet 1830. Après avoir ter-  
miné ses études, entra, en 1819, à l'École Nor-  
male, où il resta jusqu'en 1822, époque de la  
révolution. Il se retira alors au  
cours de son maître et son ami, et

continua ses études sous la direction de ce litté-  
rateur éminent. Farciot publia vers 1825 quelques  
traductions de l'anglais, et coopéra à la rédaction  
du journal *Le Globe*. En septembre 1826, il  
partit pour l'Italie, visita Rome, Naples, et s'arrêta  
à Ischia, où il composa plusieurs poésies. En  
décembre 1827 il revint à Paris, et passa en  
Angleterre, d'où il s'embarqua pour le Brésil. De  
retour à Paris en 1829, il alla professer la phi-  
losophie à Fontenay-aux-Roses, chez M. Morin,  
instituteur. Il demeurait à Aunay lors de la publi-  
cation des ordonnances royales qui provoquèrent  
la révolution de 1830. Le 28 juillet il accourut  
à Paris, s'arma chez son ami le peintre Colin, et  
prit une part active au combat commencé la  
veille. Le lendemain, malgré les conseils de  
M. Cousin, qui voulait le retenir auprès de lui à  
la mairie du onzième arrondissement, il retourna  
au feu, et se distingua parmi les plus braves. Il  
fut frappé en pleine poitrine d'une balle tirée  
d'un premier étage par des gardes royaux, au  
coin des rues de Rohan et de Montpensier, et  
expira deux heures après. On a de lui : outre  
une trad. de l'anglais du troisième volume des  
*Eléments de la Philosophie de l'esprit hu-  
main* de Dugald Stewart ; — de nombreux ar-  
ticles dans les écrits périodiques de 1824 à 1830 ;  
— un volume de mélanges en prose et en vers  
recueilli par les amis de l'auteur et intitulé :  
*J.-G. Farciot Reliquiae* ; Paris, 1831, in-18, avec  
portr. et une Notice de M. Sainte-Beuve. Quel-  
ques uns des morceaux qui figurent dans ce vo-  
lume se distinguent par de grandes qualités de  
pensée et de style. M. Cousin a dédié à la mé-  
moire de Farciot sa traduction des *Lois* de Platon.

A. DE L.

*Le Globe et le Moniteur universel* des 20 et 31 juillet  
1830. — Sainte-Beuve, *Critiques et portraits littéraires*.  
— Paulin Paris, dans *Le Temps* du 13 janvier 1832. —  
Londres et Bourquelot, *La Litt. française contempo-  
raine*.

FARCY (François-Charles), homme de let-  
tres français, né à Paris, le 30 août 1792. L'un des  
fondateurs en 1830 de la Société libre des Beaux-  
Arts, qui existe encore aujourd'hui, il a aussi  
dirigé comme rédacteur en chef le *Journal des  
Artistes*, de 1827 à 1835. Outre un grand nom-  
bre d'articles publiés dans le *Journal de Paris*,  
*La Presse*, le *Moniteur parisien*, etc., on a de  
lui : *De l'Esprit du Ministère, depuis le com-  
mencement de la Révolution jusqu'à nos jours* ;  
Paris, 1818, in-8° ; — *Essai sur le Dessin et  
la Peinture*, nouveau précis de perspective ;  
1819, in-8°, avec planches, — *Résumé et ap-  
plication des principes élémentaires de la  
perspective* ; 1822, in-4°, avec planches ; 2<sup>e</sup> édit.,  
1826 ; — *Cours de Perspective à l'usage des  
dames* ; 1822, in-8°, avec planches ; — *Recher-  
ches historiques sur l'Aigle* ; 1826, in-4° ; —  
*De l'Origine et du Progrès de la Philosophie  
en France* ; 1826, in-4° ; — *Aperçu philoso-  
phique des connaissances humaines au dix-  
neuvième siècle* ; 1827, un vol. in-8° ; — *De*

*l'Avantage et de l'Inconvénient d'une Direction ou administration générale des Arts*; 1830, in-8°; — *Lettre à M. Victor Hugo*, suivie d'un *Projet de charte romantique*; 1830, in-8°; — *De la Force en matière de Gouvernement*; 1832, in-8°; — *Traduction, avec discours préliminaire et notes, de la Relation des trois Expéditions du capitaine Dupaix*, etc.; 1834, grand in-fol.; — *Du Gouvernement parlementaire; du Gouvernement constitutionnel*, etc.; 1840, in-8°; — *Simple Histoire de Napoléon*, d'après les notes des Mémoires de Las Cases, Ségur, Norvins, etc.; un vol. in-36, 1840 (anonyme); — *De l'Aristocratie anglaise, de la Démocratie américaine et de la Libéralité des institutions françaises*; 1842; 2<sup>e</sup> édit., 1843; — *Mémoire à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres sur les Antiquités mexicaines*; 1843, in-8°.

A. R.

*Renseignements particuliers.*

**FARDEAU** (Louis-Gabriel), auteur dramatique français, né à Paris, en 1730, mort en cette ville, vers 1806. Il acquit en 1757 une charge de procureur au Châtelet; mais ne trouvant point dans l'étude des lois un aliment pour son esprit, il voulut se faire poète, et se mit à composer des drames et des comédies; il ne put jamais parvenir à faire représenter une seule de ses pièces, toutes plus que médiocres, et il dut se contenter de les faire imprimer à ses frais pour les distribuer à ses amis; le titre de poète qu'il se donnait ne lui paraissant pas assez illustrer sa personne, il y ajouta, après la révolution, celui de *sapeur de la garde nationale*, ce qui ne fit que rendre plus vives les épigrammes qu'on lui lançait ainsi que les plaisanteries sur son talent et sur son nom, dont l'anagramme est : *Il a l'air du bœuf gras*. On a de lui : *Les Amusements de la société*; 1774; — *Le Cabaretier jaloux, ou la Courtille*, comédie en un acte, en prose; 1780; — *Le Mariage à la mode*, drame en un acte, en vers : « Cette pièce, dit Quérard, a eu plus de quinze éditions »; nous n'avons pas vérifié l'exactitude de cette assertion, mais nous ne pouvons comprendre la cause d'un aussi grand succès; — *Le Mérite discrédité, ou le temps présent*, comédie en un acte, en prose; 1778; — *Le Service récompensé*, comédie en un acte, en prose; — *Le Triomphe de l'Amitié*, drame en un acte, en prose; — *Recueil de Poésies patriotiques et de société, offert à l'Assemblée nationale et aux amis du bon goût*; Paris, 1792.

H. MALOT.

Rivarol, *Petit Almanach des Grands Hommes inconnus*. — Barbier, *Examen des Dictionnaires*. — Quérard, *La France littéraire*.

**FARDELLA** (Michel-Ange), philosophe et géomètre sicilien, né à Trapani, en 1650, mort à Naples, le 2 janvier 1718. Il entra à l'âge de quinze ans dans l'ordre de Saint-François. Il professa la philosophie dans des couvents de son ordre à Trapani et à Messine. Il se rendit à Rome en 1676, et y professa la géométrie dans le collège

sicilien de Saint-Paul. Il alla ensuite et demeura trois ans à Paris, occupé à perfectionner dans la connaissance de la philosophie de Descartes et de la géométrie analytique, fréquentant Arnauld, Régis, et les autres de cette branche et Lami. Ses supérieurs le renvoyèrent à Rome, et lui confièrent la chaire de théologie scolastique dans le couvent de Cosme et Saint-Damien. Il se lassa de cette occupation; et comme son inclination portait vers les sciences naturelles, il fonda dans son couvent une académie de physique et de mathématiques. Le duc de Modène l'attira à son États, et lui donna une chaire de philosophie et de géométrie. Il quitta ce poste pour aller à Naples. Le gouvernement de cette ville le nomma d'abord professeur d'astronomie et de physique dans l'université de Padoue, puis en 1700 professeur de philosophie. En 1705, il vint à Barcelone l'archiduc Charles, pour son théologien et son mathématicien. Dans cette ville une attaque d'apoplexie le rendit à Naples dans l'espoir de rétablir sa santé; il réussit en effet à prolonger sa vie quelques années. « C'était, dit Nicéron, d'un esprit vif et d'une imagination très étendue. L'habitude qu'il avait de méditer l'abstraction si abstraite, qu'il semblait quelquefois perdu l'esprit. Son application au travail lui faisait négliger ses affaires domestiques. Sa générosité envers ses amis ont été malgrés les gros appointements qu'il recevait toujours été pauvre. Il était versé dans tous les genres de littérature, mais il excellait particulièrement dans la physique et dans la géométrie. Comme philosophe, Fardella adopta encore les tendances idéalistes de l'école de Descartes. Il soutint avec Malebranche l'existence des corps ne nous est connue que par la révélation. On a de lui : *Universæ Philosophiæ Systema*; Venise, 1691, in-12; — *Usualis Mathematicæ Theoria*; Venise, 1691, in-12; — *Prolusio*; Venise, 1693; — *Animæ humanæ Natura, ab Augustino*; Venise, 1698, in-fol.; — plusieurs autres sur des sujets philosophiques, insérées dans la *Galleria di Minerva*; Venise, 1696.

Mongitore, *Bibliotheca Stucula*. — Nicéron, *pour servir à l'histoire des hommes illustres*.

**FARDULFE**, théologien et poète latin de la France, mort en 807. Il fut en France avec le roi Didier, après la prise de Pavie. Tant que ce prince vécut, Fardulfe demeura fidèle. Il s'attacha ensuite à Charlemagne, et mérita sa faveur en lui décelant la conspiration de Pepin le Rossu, un des favoris naturels. Il obtint en récompense l'abbaye de Saint-Denis, qu'il garda jusqu'à la mort de Charlemagne. On a de lui trois épigrammes dans la *Franc. Script.* (t. II, p. 645), de lesquelles les uns attribuent par erreur à Alcuin.

*Histoire littéraire de la France*, t. IV, p.

saint) ou BÉGUINOTARIA, né en le 3 avril 655. Elle était fille d'Agne-  
 principaux officiers de la cour de  
 roi d'Austrasie. Elle eut pour  
 évêque de Laon, et saint  
 aux. Elle reçut le voile sa-  
 de Gundold, évêque de Meaux,  
 à cinq lieues de cette  
 été Éboriac, et qu'on  
 remoutier. Elle fut jus-  
 esse de ce couvent.

que nous ayons sur cette  
 dans les Vies de saint Co-  
 saint Eustace, écrites en deux li-  
 moine de Bobio.

des Saints, t. III, 7 décembre.

g. LA FAREL.

Guillaume), un des plus célèbres  
 français, né au hameau des Farels,  
 de Gap, en 1489, et mort à Neuf-  
 3 septembre 1565. Il appartenait à  
 de gentilshommes, et ce ne fut que  
 aux désirs et aux projets de son  
 s'appliqua à l'étude, qui avait pour  
 istible attrait. A Paris, où il se rendit  
 ses connaissances, il fut le disciple

Lefevre d'Étaples, qui le fit entrer  
 au collège du cardinal Lemoine.

encore en lui le futur réforma-  
 époque de sa vie, il se distinguait  
 par son amour des lettres que par  
 tre pour toutes les pratiques de l'É-  
 que. « Pour vrai, dit-il dans une de  
 en parlant de ce qu'il était alors, la  
 et n'est tant papale que mon-  
 le. » Il est probable que ce fut Lefè-  
 qui jeta dans son esprit les pre-  
 sur les croyances catholiques.  
 soit, Farel eut recours à l'étude de  
 sur mettre fin aux agitations de sa  
 Il fut fort ébahi, dit-il lui-même, en  
 sur la terre tout estoit autrement en  
 ne que ne porte la sainte Escripture. »

housiaste, il n'était pas homme  
 de termes moyens. Dès que ses  
 convictions religieuses eurent été  
 il s'avança d'un pas rapide, quoique  
 pénibles luttés intérieures, vers les  
 nouvelles. Il venait à peine de prendre  
 la cause de la réforme, quand Le-  
 ples, appelé à Meaux par l'évêque  
 l'armena, avec Gerard Roussel et  
 hommes animés du même es-  
 ville, qui comptait déjà dans son  
 son nombre de partisans du luthé-  
 Farel, trouvant des auditeurs bien  
 à prêcher avec ardeur contre  
 que. Les choses allèrent si loin,  
 déjà en lutte avec son clergé,  
 d'éloigner des amis si compro-

mettants. Ils retournerent à Paris (1523). Farel  
 ne s'y arrêta que peu de temps. Au commence-  
 ment de 1524 il était à Bâle, où, le 15 février, il  
 soutint publiquement des thèses, au nombre de  
 treize, sur les principaux points controversés. Le  
 court séjour qu'il fit dans cette ville fut inter-  
 rompu par quelques excursions à Constance,  
 Schaffhouse, Berne et Zurich. Il se lia alors d'une  
 étroite amitié avec Grebel, Myconius, Haller et  
 Zwingli. Mais, tandis qu'il se rapprochait des  
 chefs du mouvement protestant, il se brouillait  
 avec Érasme (1). La fougue de l'un et la prudente  
 réserve de l'autre formaient un contraste trop  
 prononcé pour qu'ils pussent vivre en paix l'un  
 à côté de l'autre dans le même lieu. Il paraît  
 que Farel commença le premier les hostilités, en  
 comparant la conduite indécise du spirituel hu-  
 maniste à celle de Balaam. Ce qui est certain, c'est  
 qu'il fut vaincu. Érasme, s'unissant aux adver-  
 saires de la réforme, réussit à le faire chasser  
 de Bâle, vers la fin de mars 1524. Farel se retira  
 alors à Strasbourg, où il vécut quelque temps  
 dans l'intimité de Bucer et de Capiton. Une lettre  
 d'Ecolampade le décida, en juin de cette même  
 année, à aller s'établir à Montbéliard, qui dépen-  
 dait du duc de Wurtemberg. La réforme y avait  
 déjà pénétré. Joignant ses efforts à ceux de  
 Jean Geyler, prédicateur du duc, il lui gagna en  
 peu de temps de nombreux partisans; mais l'im-  
 pétuosité de son caractère arrêta bientôt ses suc-  
 cès, et manqua même de lui être funeste. Il s'était  
 déjà aliéné, par la violence de son zèle pour la  
 propagation de la réforme, une partie de la popu-  
 lation, quand un jour, se jetant au milieu d'une  
 procession, il arracha une statuette de saint  
 Antoine des mains d'un prêtre, et la jeta dans  
 la rivière. Il ne dut son salut qu'à l'extrême  
 surprise de la foule à la vue de cet acte auda-  
 cieux; mais il fut obligé de sortir de Montbé-  
 liard. C'était au printemps de 1525. Ses amis,  
 Ecolampade entre autres, le blâmèrent vive-  
 ment et l'engagèrent à se modérer à l'avenir,  
 en lui représentant que la violence ne pouvait  
 que compromettre la cause de la réforme. Il re-  
 connut la sagesse de ces avis; mais il faut avouer  
 que pendant le reste de sa vie il les oublia plus  
 d'une fois.

En passant à Bâle, il rencontra Pierre Tos-  
 sany, ancien chanoine de Metz, qui s'était rangé  
 du côté des réformateurs. Il le suivit dans cette  
 ville; mais il ne put y faire un long séjour. Il  
 parcourut alors le pays Messin, l'Alsace et une  
 partie de la Suisse, prêchant partout où il pou-  
 vait réunir quelques auditeurs. Au commence-  
 ment de 1527, il alla, par le conseil de Haller,  
 à Aigle, le seul pays de la Suisse romande qui  
 dépendit entièrement des Bernois. Il s'y présenta  
 comme un maître d'école, sous le nom supposé  
 de *Guill. Ursinus*. Ayant reçu bientôt de la sei-  
 gneurie de Berne l'autorisation de prêcher pa-

ministres protestants français furent appelés  
 que temps les hérétiques de Meaux.

(1) Voyez l'article ÉRASME.

bliquement, il reprit son véritable nom, et commença à enseigner ouvertement. Après que le canton de Berne se fut déclaré protestant (15 février 1528), Farel put étendre son action sur toute la partie de la Suisse romande qui était liée à cet État par des traités de combourgeoisie, et, à la suite de ses prédications, Aigle, Bex et Olon embrassèrent la réforme cette même année, Bienne, La Neuville et Le Vully l'année suivante, Morat et Neuchâtel en 1530, et Orbe en 1531. Ce ne fut pas sans soutenir de nombreuses luttes et sans exposer plus d'une fois sa vie, qu'il obtint ces résultats; mais il aimait à affronter le danger, et d'ailleurs le gouvernement bernois, qui avait intérêt à la propagation de la réforme en Suisse, lui prêta constamment son concours, chaque fois que les circonstances le demandèrent. En 1532, les églises réformées qu'il venait de fonder l'envoyèrent, avec Antoine Saunier, au synode que les Vaudois du Piémont tinrent au mois de septembre, à Chanforans, dans la vallée d'Angrogue, pour tendre la main d'association, au nom des nouveaux protestants, à ces anciens dissidents de l'Église de Rome. A son retour, il s'arrêta à Genève. Il prêcha dans des assemblées secrètes, et il eut bientôt gagné un assez grand nombre de partisans pour que le conseil épiscopal, dont l'autorité avait été déjà fortement ébranlée dans les derniers mouvements politiques, en conçût des craintes sérieuses. Une conférence lui fut proposée, il l'accepta; mais au lieu d'une discussion pacifique, ce fut une dispute orageuse, dans laquelle les coups remplacèrent les arguments. Il y aurait peut-être laissé la vie sans l'intervention des magistrats. Ceux-ci, pour maintenir la paix, le forcèrent à quitter la ville. Il y envoya presque aussitôt Ant. Froment, et il y retourna lui-même au mois de mai de l'année suivante. Les mêmes oppositions l'obligèrent encore à se retirer; mais vers le commencement de 1534 il y entra avec des lettres de recommandation de la seigneurie de Berne. Dès ce moment rien ne put arrêter la marche envahissante de la réforme. Les protestants, dont le nombre augmenta chaque jour, s'emparèrent successivement de toutes les églises. Le clergé catholique, déjà odieux au parti patriote pour la part qu'il avait prise à toutes les tentatives du duc de Savoie et de l'évêque contre la liberté de la ville, et auquel ni les séditions du bas peuple, qui lui était encore attaché, ni les prédications du docteur Furbity, dont il avait appelé la savante habileté à son aide, ne purent rendre son ancienne autorité morale, céda la place aux réformateurs, et se retira à Lausanne et à Fribourg. Une tentative d'assassinat sur Farel, Froment et Viret, qu'une servante d'auberge, aveuglée par le fanatisme, essaya d'empoisonner, n'eut pas d'autre effet réel que de les rendre plus puissants. La timide circonspection du conseil céda enfin devant l'opinion publique, et le 27 août 1535, dix-huit mois environ après le retour de

Farel, l'édit de la réformation fut pron

Il s'agissait maintenant de constituer une nouvelle l'Église réformée. Farel, homme de lutte plutôt que d'organisation, était peu propre à cette œuvre. Mais, au mois d'août de l'année suivante, il réussit à rétenir à Genève Calvin, qui passait dans cette ville pour se rendre en Allemagne. Lui cédant aussitôt la conduite des affaires, il se contenta, avec le plus rare désintéressement, de l'aider dans la réalisation de ses plans. De nouvelles difficultés ne tardèrent pas à surgir. Calvin et Farel se trouvèrent en présence d'hommes qui, partant des principes invoqués par les réformateurs contre l'Église catholique, repoussaient toute autorité en matières religieuses, et rendaient par là impossible l'établissement d'une nouvelle Église. Ces hommes, que les réformateurs désignèrent sous le nom de *libertins*, parvinrent à les faire expulser de Genève à la fin d'avril 1538. Farel accompagna Calvin à Berne, à Zurich, puis à Bâle; là il se sépara de lui, pour se rendre à Neuchâtel. Le plus déplorable désordre régnait dans cette Église, qui passée, sans y être assez préparée, du régime de l'autorité catholique à celui de la liberté protestante, faisait au sein de l'a le difficile apprentissage de l'art de se gouverner soi-même. Farel sentit la nécessité de ramener les liens de la discipline; mais, encore sous l'impression des idées, singulièrement despotiques de Calvin, il proposa aux Neuchâtelois des ordonnances ecclésiastiques qui soulevèrent une vive opposition. Ce ne fut qu'après des longs et orageux qu'il parvint à les faire adopter le 1<sup>er</sup> février 1542. Mais si les règlements sévères, il faut dire qu'il ne les fit exécuter qu'en ce qui concerne les mœurs. Tolérant autant qu'on pouvait l'être à cette époque, il ne servit jamais pour opprimer et persécuter ceux qui ne pensaient pas comme lui sur des points difficiles et abstraits de théologie. Une seule fois il se décida à laisser censurer un ministre nommé Chapponneaux, qui avait avancé une opinion hétérodoxe sur la Trinité, et encore il ne le fit qu'obsédé par les demandes répétées de Calvin.

Dès que l'Église de Neuchâtel, régulièrement organisée, n'offrit plus à son activité un alim suffisant, il chercha un nouveau champ d'action. Précisément en ce moment les protestants de Metz réclamèrent son aide; il se hâta de partir pour cette ville, où il arriva le 3 septembre. Le lendemain il prêcha dans le cimetière Jacobins, au bruit étourdissant des cloches du couvent, que les moines sonnaient à tour de rôle pour couvrir sa voix. Le 2 du mois il voulut prêcher dans l'église de Saint-Pierre-Images; le conseil des Treize l'en empêcha. Pour couper court à toute nouvelle tentative semblable, il lui défendit d'enseigner dans la ville, soit publiquement, soit en particulier. Il se retira alors à Montigny (à 2 kilom. de Metz),



deux après, à Gorze, où il se mit  
protection de Guill. de Furstenberg. Il  
abandonner bientôt ce poste.

25 mars 1543, Claude de  
à la tête d'un corps de  
une assemblée réunie autour de  
blessé dans la mêlée, se réfugia dans

était entre les mains des protes-  
cette place eut été obligée de se  
d'autre moyen de salut que  
place dans un chariot, au milieu de  
il avait revêtu le costume. Il réus-  
gagner Pont-à-Mousson, et de là  
Furstenberg le conduisit à Strasbourg.

sejour de quelques mois dans cette  
retourna à Neuchâtel, qu'il ne quitta  
longtemps, si ce n'est pour faire  
visites à Calvin. Ce fut pendant  
visites qu'il accompagna au bûcher  
Michel Servet, qu'il exhorta en  
asser la doctrine de la Trinité. En

uyé avec Théodore de Bèze au-  
es protestants de l'Allemagne,  
leur intervention en faveur des

son retour, il entreprit de répandre  
dans le Jura. Il le fit avec assez de  
veiller les craintes du parlement de  
qui porta plainte à la seigneurie de

peu près à cette époque, il épousa  
el, de Rouen, réfugiée à Neuchâtel avec  
Ce mariage d'un vieillard de soixante-  
fut généralement désapprouvé de ses

mais muet d'étonnement, écrivit Calvin  
asion. Il y a un demy-an que le povre  
prononcé hardiment qu'il eust fallu  
comme un homme radoteur celluy qui  
de vieillesse eust prétendu d'avoir

Il faut dire, cependant, à la  
or rarel, que Marie Torel n'était pas  
que Calvin veut bien le dire. Peu de

il retourna en Allemagne pour im-  
re la protection des princes protes-  
cette fois pour les protestants de

prime était-il revenu à Neuchâtel, qu'il  
le Dauphiné, établit une église pro-  
Grenoble, et passa plusieurs mois à  
tant contre le catholicisme avec au-  
ague que pendant sa jeunesse. Jeté en

16 novembre 1561, il fut délivré par  
s, qui le descendirent du haut du rem-  
corbelle. Il ne s'éloigna pas ce-  
r la ville, et il y entra quelques mois

et les protestants s'en furent rendus  
1<sup>er</sup> mai 1562. Ce fut là son dernier  
la propagation du protestantisme.

à Neuchâtel, il ne quitta plus  
ne pour faire, en 1564, une dernière  
in mourant, et pour passer l'année

quelques jours à Metz, dont les protes-  
à invite à venir être témoin de la  
leur église. Les fatigues de ce  
brent ses infirmités, et quelques

semaines après son retour à Neuchâtel il mou-  
rut, à l'âge de soixante-seize ans, laissant un fils  
nommé Jean, qui ne lui survécut que trois ans.

Farel avait des connaissances étendues ; il possédait entre autres assez bien l'hébreu et les langues classiques ; Calvin avait eu un moment le désir de l'attacher comme professeur à l'école de Lausanne : ce n'était pas là le rôle qui lui convenait. Il était essentiellement un homme d'action, peu propre aux spéculations théologiques, auxquelles il attachait d'ailleurs peu d'importance. Tandis que Calvin, porté par la nature de son esprit à tout considérer à un point de vue abstrait et logique, regardait la réformation comme un retour à la véritable intelligence de la doctrine chrétienne, Farel, plus touché du côté pratique de la religion, n'y voyait qu'un retour à une foi plus simple, à des croyances plus unies et par cela même plus saisissables que l'ensemble si compliqué des dogmes et des pratiques de l'Église catholique. Mais par ces différences même ils se complétaient l'un l'autre, si l'on peut ainsi dire, pour leur œuvre commune. L'un, écrivain habile et logicien consommé, s'adressait par ses écrits aux intelligences d'élite ; l'autre, prédicateur ardent, missionnaire infatigable, parlait au peuple le langage éloquent du sentiment, et entraînait les masses en leur prêchant une foi agissante par la charité. Farel avait toutes les qualités de l'orateur, la parole facile, animée, brillante, le geste pathétique, la voix sonore et puissante. Ses contemporains s'accordent à parler avec admiration de ses discours étonnants, de ses prières si ferventes qu'on ne pouvait entendre sans ravissement. Il est à regretter qu'aucun de ses sermons ne nous soit parvenu ; mais il les improvisait, et ne les écrivait pas. Quant aux ouvrages, assez nombreux, qu'il a laissés, ils sont peu propres à nous donner une idée avantageuse de ses talents d'écrivain. Ils ne sont en général que des écrits de circonstance, composés à la hâte et sans beaucoup de soin, ou que des instructions familières, appartenant plutôt à la morale qu'à la théologie proprement dite. Ces ouvrages sont : *Themata quardam latine et germanice proposita* ; Bâle et Berne, 1528. Ce sont les thèses soutenues à Bâle en 1524 ; — *Sommaire : c'est une brève déclaration d'aulcuns lieux fort nécessaires à un chacun chrestien pour mettre sa confiance en Dieu et à ayder son prochain*. On ne connaît pas la date de la 1<sup>re</sup> édition de cet ouvrage, publié sans nom auteur ; la 2<sup>e</sup> édit. est de 1537, in-8°. Il y a eu plusieurs autres éditions, dont la meilleure et la plus complète est celle de Genève, 1552, in-8° ; — *De Oratione dominica* ; 1524, in-8°. Farel remania cet ouvrage, et le publia plus tard en français sous le titre : *La très-sainte Oraison que N. S. J.-C. a baillée à ses apostres, avec un recueil d'aulcuns passages de la Sainte Escripiture, faict en manière de prières* ; Genève, 1543, in-12 ; — *A tous sei-*



gneurs et peuples et pasteurs à qui le Seigneur m'a donné accés, qui m'ont aidé et assisté en l'œuvre de N. S. Jésus; daté de Morat 1530, et imprimé dans l'appendice du t. II de la nouvelle édit. de l'*Hist. de la Réforme de la Suisse*, de Ruchat: cet écrit contient de nombreux détails sur la manière dont Farel fut conduit au protestantisme; — *A tous mes très-chers frères en N. S., tous les amateurs la Sainte Parole*; daté de Morat 1532, et imprimé dans le t. III de l'*Hist. de la Réforme en Suisse*, de Ruchat; — *Lettres certaines d'aucuns grands troubles et tumultes advenus à Genève, avec la disputation faicte l'an 1534*; Genève, 1534, in-8°; publié aussi la même année en latin et en français; la traduction latine seule, Genève, 1544, in-8°: c'est le compte rendu de sa conférence avec Furbity; — *Confession de la foy, laquelle tous bourgeois et habitants de Genève et subjects du pays doivent jurer de garder et tenir*; Genève, 1537, in-24; souvent réimprimée; — *Épître envoyée au duc de Lorraine*; Genève, 1543, in-12; 2<sup>e</sup> édit., 1545, in-8°: cette lettre est datée de Gorze le 11 février 1543; — *Épîtres de maistre Pierre Caroly, docteur de la Sorbonne de Paris, faicte en forme de deffiance et envoyée à maistre Guill. Farel, serviteur de J.-Ch. et de son Église, avec la response*; Genève, 1543, in-8°; — *La seconde Épître envoyée au doct. P. Caroly par G. Farel, prescheur de l'Évangile*; Genève, 1543, in-8°; — *Traité du Purgatoire*; Genève, 1543, in-12; — *Épître exhortatoire à tous ceux qui ont cognoissance de l'Évangile, les admonestant de cheminer purement et vivre selon iceluy, glorifiant Dieu et édifiant le prochain par parolles*; 1544, in-12; — *Épître envoyée aux reliques de la dissipation horrible de l'Antéchrist*; 1544, in-12; — *A tous ceux qui aiment et désirent ouir la Sainte Parole de Dieu*; 1544; — *A tous ceux affamés du désir de la prédication du saint Évangile et du vray usage des sacrements*; daté de Neuchâtel 1545, et imprimé dans les *Actes des Martyrs*; — *Le Glaive de la parole véritable, tiré contre le Bouclier de défense, duquel un Cordelier libertin s'est voulu servir pour approuver ses fausses et damnaibles opinions*; Genève, 1550, in-8°.

*De la sainte Cène de N. S. Jésus et de son Testament, confirmé par sa mort et passion*; (Genève) 1553, in-8°; — *Du vray usage de la croix de J.-Ch. et de l'abus et idolâtrie commise autour d'icelle, et de l'autorité de la parole de Dieu et des traditions humaines, avec un advertissement de P. Viret touchant l'idolâtrie et les empeschements qu'elle baille au salut des hommes*; (Genève) 1560, pet. in-8°; — *Forme d'oraison pour demander à Dieu la sainte prédication de l'Évangile et le vray et droict usage des sa-*

*crements*; Genève, 1545, in-8°; — D'après le *Syllabus aliquot synodorum et colloquiorum*, 1628, Farel serait auteur du *Livret auquel, sans s'arrester à toutes les aultres disputes et différens, est demandée seulement la réformation dans la liturgie, pour pouvoir prier Dieu tous ensemble et parvenir peu à peu à une réconciliation*; 1536, in-16. Florimond de Raimond lui attribue les fameux placards répandus à Paris en 1534. Enfin beaucoup de lettres de Farel ont été insérées dans divers recueils, et entre autres dans la dernière de l'*Hist. de la Réform. en Suisse* de R. La bibliothèque des pasteurs de Neuchâtel, celle de Genève, les archives de la même ville, en conservent un beaucoup plus grand d'inédites. Michel NICOLAS.

Melch. Adam, *Vita Theologorum exteriorum*. — Cheppart, *Hist. de Guill. Farel*. — Ancillon, *Idée du fidèle ministre de J.-C., ou la vie de Guill. Farel*; Amsterdam, 1691, in-12. — Bayle, *Dict. hist.* — Moréri, *Dict. hist.* — Senebier, *Hist. littéraire de Genève*. — *Musée des Protestants célèbres*. — *Das Leben W. Farel*, — Melch. Kirchhofer; Zurich, 1831, 2 vol. in-8°. — Schmidt, *Études sur Farel*; Strasbourg, 1834, in-4. — Mignet, *Établissement de la Réforme à Genève, dans ses Notices et Mémoires historiq.* — Ch. Chenevierre, *Farel, Froment, Viret, réformateurs religieux au seizième siècle*; Genève, 1835, in-8°. — Sayoux, *Études litt. sur les écrivains de la Réforme*. — MM. Haag, *La France protestante*.

\* **FARELLI** (Le chev. Giacomo), peintre de l'école napolitaine, né en 1624, mort en 1701. Élève d'Andrea Vaccaro, il imita sa manière avec un tel succès qu'il fut devenu un rival redoutable même pour Luca Giordano; mais, ayant vu les peintures du Dominiquin à la chapelle trésor de Saint-Janvier, et rendant plus de justice que ses compatriotes au grand maître, il voulut changer de manière et suivre sur ses traces; il ne put y réussir, et de ce jour ne fit plus aucun ouvrage remarquable. Son dernier essai malheureux est surtout sensible dans les fresques dont Farelli a décoré la sacristie au trésor de Saint-Janvier, où il a peint plusieurs sujets tirés de la vie de la Vierge. On trouve de la grâce et quelques jolies figures dans les enfants aux pendentifs, mais généralement le coloris est jaunâtre et le dessin peu correct. Dans l'église Sainte-Brigitte, un tableau de la sainte nous montre au contraire toutes les espérances que dans sa jeunesse Farelli avait dû faire concevoir. E. B - N.

Dominici, *Vite de' Pittori Napolitani*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Ticozzi, *Dizionario*.

**FARET** (Nicolas), littérateur français, né à Bourg en Bresse, vers 1600, mort à Paris en 1646. Venu jeune de Bourg à Paris, il se lia avec Vaugelas et Boisrobert, et s'attacha le plus à ces prosateurs de ce temps, Coëffeteau, en publiant une traduction d'Entrope (1621). Peu de temps après, il devint secrétaire du comte d'Artois, et sut, par l'intermédiaire de son oncle, persuader à Richelieu que le meilleur moyen de baisser la maison de Lorraine, c'était de

qu'il y arriverait facilement en s'attachant à d'Harcourt, sans chercher à rallier ou à se lier avec le duc d'Elboul, son aîné. Telle fut l'opportunité du comte d'Harcourt. Quand on partit pour l'expédition contre les îles de Sainte-Marguerite, Faret le suivit. Le prince Saint-Amant le poète, surtout dans ses vers de débauche. Faret, à l'imitation du comte de L'Honnête Homme, de l'Homme du Monde. à cette occasion par Maleville, au petit séminaire de Conrart, et qui de l'Académie Française, Faret lut avec succès lors partie de la société; fut constituée, c'est lui qui dressa le projet de l'Académie. dont il y jouissait n'a pas emporté la comédie des Académistes de qui, comme Saint-Amant, du monde corps. « Il avoit, dit Pelletier, bien fait, beaucoup de pureté et beaucoup de génie pour l'éloquence. »

*Histoire chronologique de la fin de l'Histoire de Georges*, recueillie par Jacq. de Lavardin; 1721, in-4°; — *Histoire Romaine d'Eu*, traduit en français; Paris, 1621, in-18; — *Des Vertus nécessaires à un bon gouverneur ses sujets*; Paris, 1634, 2 vol. in-8°; — *Préface à la 1<sup>re</sup> édition des Œuvres de Saint-Louis*; — *L'Honnête Homme, ou l'art de la cour*; — *Poésies diverses* (rares), recueils de son temps, et entre autres de Richelieu, dans *Le Sacrifice des Muses*, à la tête de la *Vesontis* de Chiffle; du comte d'Harcourt, inédits. qui indique cet ouvrage d'après Guichon. peut-être confondu avec les rapports secrets du comte, envoyait en son temps de ses expéditions. On a en ce genre un long mémoire écrit par M. Eug. Sue en tête des *Sourdis* dans la *Collection des inédits*; — une suite (inédite et inachevée) de l'*Histoire Romaine* de Coeffeteau; d'après une lettre de Malherbe à Faret (1625), une *Histoire de France* (inédite). Ch. LIVET.

*Hist. de l'Acad.* — Guichenon, *Hist. de Bourg.* *Hist. de Paris*, I, 328. — Maynard, *Œuvres*. — Saint-Amant, *Poésies*, passim. — Saint-Louis, *Comédie des Académistes*. — *Menagiana*.

(Anais), actrice française, née à Paris, d'abord à l'Opéra-Comique, puis à l'Opéra, où elle se montra d'abord chanteuse, mais cantatrice assez médiocre, renonça-t-elle bientôt au chant pour se consacrer entièrement au vaudeville et

à la comédie. Ses débuts au théâtre du Vaudeville furent très-brillants, et bientôt au Palais-Royal et au Gymnase dramatique elle se plaça au premier rang. Après une assez longue absence, elle reparut, en 1852, sur le théâtre du Vaudeville, où tout Paris est venu l'applaudir dans *Les Filles de marbre*. H. MALOT.

*Dict. de la Com.* — *Les Théâtres de Paris*. — *Galerie dramatique*.

FAREYDY-BASHI. Voyez KHALYL-BEN-AHMED.

\* FASFUSOLA (*Bartolommeo*), peintre de l'école vénitienne, né à Vérone, vivait en 1640. Il a laissé plusieurs tableaux dans les églises de Vérone, entre autres une *sainte Ursule*, dans la petite église dédiée à cette sainte.

Bennassuti, *Guida della città di Verona*.

FARGANI (AL) Voyez ALFERGANY.

FARGET ou FERGET (*Pierre*), traducteur français, vivait à Lyon, vers la fin du quinzième siècle. Il était religieux de l'ordre de Saint-Augustin, et docteur en théologie. Sa vie est inconnue, mais ses livres ont assez occupé les bibliographes pour mériter une mention; ce sont des traductions du latin en français, ou des révisions d'anciennes traductions; en voici les titres: *Le Nouveau Testament en français, vu et corrigé par F.-F.-Julien Macho et Pierre Ferget, de l'ordre des Augustins*; à Lyon (chez Bartolomieu Buyer), petit in-fol. gothique; cette édition, qui est très-rare, ne porte point de date, et on ne sait à quelle année la rapporter. La date 1477, indiquée par le P. Lelong, paraît assez vraisemblable; — *Fleurs et Manières des temps passés et des faits merveilleux*, etc.; Paris, 1478, in-fol.: c'est une traduction du *Fasciculus Temporum*, composé par Werner Rolewinck, chartreux de Cologne; — *Miroir de la Vie humaine*; Strasbourg, 1482, petit in-fol., traduction française du *Speculum Vitæ humanæ*, de Roderic, évêque de Zamora; — *Procès fait et démené entre Bélial, procureur d'enfer, et Jhesus, fils de la vierge Marie et rédempteur de nature humaine, traduit du latin en commun langage, par vénérable et discrète personne frère Pierre Farget, de l'ordre des Augustins*; Lyon, 1482, in-fol. Cette traduction d'un ouvrage de Jacques de Teramo a été souvent réimprimée, avec quelques modifications dans le titre; — *Le Propriétaire des choses, lequel traite moult amplement de plusieurs nobles matières*; Lyon, 1485, in-fol. C'est une traduction de Jean Corbichon, chapelain de Charles V; Farget n'a fait que la revoir.

La Croix du Maine et Du Verdier, *Bibliothèques françaises*, t. II (édit. de Rigoley de Juvigny). — Prosper Marchand, *Dictionnaire historique*.

\* FARGIS (*Madeleine*, dame du), née vers la fin du seizième siècle ou le commencement du dix-septième, morte à Louvain, en septembre 1639. Elle était fille d'Antoine de Silly, comte de La Rochepot, gouverneur d'Anjou, et de Marie de

Lannoy. De bonne heure elle eut des galanteries avec le duc de Rouanez, puis avec de Créquy, ensuite avec le comte de Cramail, enfin avec Beringhen, premier écuyer. « Elle était, dit Tallemant, marquée de petite vérole, mais fort agréable, vive, pleine d'esprit et la plus galante personne du monde. » A la suite d'un scandale causé par sa légèreté à Amiens, elle se retira aux carmelites du faubourg Saint-Jacques, où elle vécut trois ans sans faire de vœux, ce qui lui permit, lorsqu'elle hérita de son père, de rentrer dans le monde. Du Fargis d'Angennes, cousin germain du marquis de Rambouillet, homme de cœur, d'esprit et de savoir, dit encore Tallemant, mais d'une légèreté étrange, l'épousa, et l'emmena en Espagne, où il allait comme ambassadeur. A son retour, elle fut faite dame d'atours de la reine mère Marie de Médicis; c'est alors qu'elle se livra contre Richelieu à toutes sortes d'intrigues, détaillés dans le Journal du cardinal. Elle suivit la reine dans son exil; aussi l'arrêt de la chambre de justice de l'Arsenal, qui la condamnait à mort, ne put être exécuté que sur son effigie (1631) : la découverte de lettres en chiffres, qu'elle écrivait au comte de Cramail, avait motivé sa condamnation. — Elle eut deux enfants, un fils, qui mourut de ses blessures au siège d'Arras (1630), et une fille, religieuse à Port-Royal, morte en 1691. LIVET.

Tallemant des Réaux, *Hist.*, édit. in-12, II, 237. — *Répert. des Femmes célèbres.* — *Journal de monsieur le card. duc de Richelieu, qu'il a fait durant le grand orage de la cour, es années 1630 jusques en 1635*; MDCLXIX, in-12, passim. Aubery, *Hist. du Card. de Richelieu*, in-fol., p. 136, 139, 141. On trouve des copies des lettres chiffrées : 1<sup>re</sup> à la Bibl. Mazar., n<sup>o</sup> 2783, nos.; 2<sup>e</sup> à la Bibl. de l'Arsenal, dans la collect. gr. in-fol. de Conrart, XI, 35. Elles ont été imprimées : 1<sup>re</sup> dans le *Journal du Card.*, déjà cité, p. 98 et suiv.; 2<sup>e</sup> dans l'*Hist. du Card. de Rich.*, par Leclerc, 1753, 6 vol. in-12.

**FARGUE.** Voyez LA FARGUE.

**FARGUES** (Balthazar DE), gentilhomme français, pendu le 27 mars 1665. Il suivit d'abord la carrière des armes, passa ensuite dans l'administration des subsistances militaires, et devint major du régiment de Bellebrune. Il prit parti pour la Fronde, s'empara de Hesdin, et s'y défendit à la fois contre les Espagnols et contre le roi de France. Le prince de Condé fit comprendre de Fargues dans la paix des Pyrénées. « On sait, dit Le Bas, que Louis XIV pendant toute sa vie poursuivit avec acharnement les auteurs et les souvenirs de la Fronde. En voici un odieux exemple, raconte par Saint-Simon (t. IV, p. 118) : « A une chasse du roi, en 1665, plusieurs seigneurs s'égarèrent et trouvèrent asile dans une maison près de Dourdan, chez un gentilhomme appelé Fargues, qui avait figuré dans la Fronde, et qui vivait obscurément dans ses domaines. A leur retour, ces seigneurs racontèrent leur aventure, en vantant l'hospitalité qu'ils avaient reçue. Le roi leur demanda le nom de leur hôte, et des qu'il l'eut appris : — « Comment, Fargues est-il si près d'ici? » —

Puis il manda le premier président Lamoignon, et le chargea d'éplucher la vie de ce gentilhomme, en lui montrant « un extrême désir qu'il pût trouver le moyen de le faire pendre ». Fargues fut recherché pour cause d'anciennes déprédations dans les vivres, et malgré l'amnistie il fut jugé souverainement et sans appel par une commission composée des juges du présidial, qui le condamna à mort et le fit pendre le 27 mars 1665. L'arrêt de Fargues portait qu'il avait été condamné pour « péculat, larcins, faussetés, abus, et malversations commises à la fourniture du pain à la garnison de Hesdin et autres troupes ». Ses biens furent en partie confisqués (1) : le roi les donna au président Lamoignon, dont la terre (Bâville) était voisine de la terre de Courson, appartenant à Fargues. » A. DE L.

De La Place, *Pièces intéressantes et peu connues pour servir à l'histoire.* — Lemonney, *Essai sur l'établissement monarchique de Louis XIV*, p. 128. — Le Bas, *Dict. hist. de la France*.

**FARGUES** (Comte DE). Voyez MÉALLET.

**FARIA** (António DE), aventurier portugais, né vers 1505, mort vers 1550 (2). Il se rendit aux Indes en 1530, auprès d'un parent qui était alors gouverneur de Malacca. Dès les premiers temps de son arrivée, il équipa un petit bâtiment, qu'il arma en corsaire, et sur lequel monterent avec lui dix-huit Portugais; aussitôt il se dirigea vers le royaume de Siam; quatorze de ses hommes furent tués près de la rivière de Lugor; il se sauva à la nage avec ses quatre compagnons, et fut secouru par une Indienne. De là il gagna Patane: il savait que le corsaire qui l'avait attaqué s'était acquis une grande réputation sous le nom de Caza-Azem; après mainte aventure, Faria le joignit, et le tua de sa propre main. Il fut riche alors, et put armer une flottille de jonques. Une de ses embarcations s'étant perdue et l'équipage en ayant été fait prisonnier par les Chinois de la ville de Nonday, Faria, avec trois cents hommes, s'empara de la ville, délivra ses compagnons, et réduisit les maisons en cendre. Il alla s'établir ensuite à Liampo. Dans cette résidence portugaise le gouvernement le combla d'honneurs; et il est bien étrange, nous l'avouerons, que ses hauts faits n'aient ici pour historien que Mendes Pinto. De Liampo, Faria partit pour aller piller les tombeaux des souverains de la Chine, qui s'élevaient dans l'île de Calempuy; il opéra sa descente avec audace, s'empara de quelques richesses, mais fut obligé de fuir devant cinq mille Chinois, qu'un ermite gardien des dix-sept tombeaux impériaux était parvenu à réunir. A

1. Ses ennemis les évaluèrent à quatre millions.

2. Malgré la prétendue célébrité qui est accordée à ce personnage nous avouerons que nous avons cherché vainement son nom dans les *Decades* circonstanciées de Barros et de Couto, et que toute sa réputation lui vient de l'ouïsant Mendes Pinto, qui peut bien avoir personnellement le genre aventureux de quelques-uns de ses contemporains. On sait l'épithète que Shakspeare ajouta à son nom de Pinto, nous ne serons pas tout à fait aussi rigoureux, mais nous renverrons pour les détails au fameux voyageur.

cette expédition, il gagna la mer en mais une tempête s'éleva, et il fut égaré, où il périt avec ses compa-

**Antão Faria**, qui était né à Mangalor avec le vice-roi de Noronha. Ce personnage périt dans une circonstance où il fit preuve mais il n'a qu'une ressemblance de héros de Mendez.

l'historien signale les exploits d'un vaillant qui commandait un galion sur les côtes du Labrador, à l'époque où Lopo Vas de Camoës gouverneur des Indes, et dont la domination commença par le blocus du port; il fut plus tard capitão-mór.

Il continua à servir dans les Indes, et reçut successivement les ambassades du roi d'Arrou et d'Achem, avant de retourner au Cananor, où finit sa carrière.

**Antão Lopez** vient ensuite; il se rendit au Sindh en 1586, et il accompagna le capitaine de navire, Pero Barreto, par lequel celui-ci se rendit comme ambassadeur du roi du Sindh. Ayant été comblé des côtes pendant que les Abyssiniens Damão, S. Gens et Tarapor, il revint au dernier lieu après avoir fait acte

**RODRIGUE FARIA (Francisco DE)** qui fut le de Baharein. F. DENIS.

**Manoel Pinto**, *Peripetição em que da Índia, e muito estranhas cousas que viu e ouviu na China, na da Tartaria, no de Sornan, e de chama Stam, etc.*; Lisbonne, 1611, 8°. — *Decadas*.

**Manoel SEVERIM DE**, historien biographe, né à Lisbonne, dans la deuxième moitié du siècle, mort le 23 septembre 1628.

Il fut d'abord dignitaire de l'église d'Evora. Il eut un zèle infatigable la plupart de ses œuvres depuis dans les archives de la bibliothèque royale de Lisbonne. A sa collection de livres précieux il joignit une d'une tête couronnée. La con-

naissance qu'il s'était acquise le fit choisir pour fonctions de doyen du chapitre par le duc de Savoie, duchesse de Mantoue, vint à Evora, le 18 décembre 1634. Elle vint à Lisbonne, où elle allait prendre le bain du Portugal. Ce fut l'incident le plus remarquable de sa paisible existence. Lorsqu'il mourut, il avait 62 ans.

Il fut d'abord, il résigna ses bénéfices, et fut remplacé par Manoel de Faria-Severim. A sa mort, le Portugal avait recouvré son indépendance; il employa une partie de sa fortune pour les moyens de défense de la ville.

Il contribua aussi à la fondation d'un orphelinat de cette cité littéraire.

Severim de Faria compte chez nous pour les classiques, mais il a peu écrit l'ouvrage le plus utile et le plus re-

cherché porte le titre suivant : *Noticias de Portugal, offerecidas a Elrey D. Jodo IV, declararam se as grandes commodidades que tem para crescer em gente, industria, commercio, riquezas, e forças militares por mar e terra, as origens de todos os appellidos, e armas das familias nobres do Reino, as moedas que correram n'estes provincias do tempo dos Romanos até o presente e se referem varios elogios de principes e varões illustres Portuguezes*; Lisbonne, 1655, petit in-fol. D. Jozé Barbosa a donné une nouvelle édition de ce livre avec des additions en 1740, petit in-fol.; enfin, il y en a une troisième, Lisbonne, 1791, 2 tomes, in-8°. Ce curieux traité avait été précédé par les deux ouvrages suivants : *Discursos varios; Vidas de Jodo de Barros, Diego de Couto et Luiz de Camoës*; Evora, 1624, in-4°; Lisbonne, 1791, in-8°, et 1805, in-8°. Ce volume est précieux, surtout dans sa première édition, en raison des portraits dont on l'a orné; — *Relação universal do que succedeo em Portugal, e mais provincias do occidente e oriente de mars 625 até todo setembro de 626 : contem muitas particularidades e curiosidades*; Lisbonne, 1626. Cet opuscule rarissime n'est point paginé; — *Discurso sobre a origem e grande antiguedade das vestes que usa por habito ecclesiastico o clero de Portugal. E o quinto dos seus discursos varios*; Evora, 1634, in-4°. Ce dernier volume, à peu près inconnu en France, a eu deux autres éditions : l'une en 1791, in-8°; l'autre sous les presses de l'imprimerie royale de Lisbonne, même format. On trouve dans Barbosa Machado le catalogue des ouvrages manuscrits laissés par Severim de Faria. Ferd. DENIS.

Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana*. — João-Baptista de Castro, *Mapa de Portugal*. — César de Figanière, *Bibliotheca historica*.

**FARIA (Don F.-Thomé DE)**, humaniste portugais, né à Lisbonne, vers 1558, mort le 23 octobre 1628. Il se fit carmelite, devint coadjuteur de l'archevêque de Lisbonne, et fut appelé à l'épiscopat de Targa le 2 août 1616. On a de lui : *Lusiadum Libri decem, authore domino fratre Thoma de Faria, episcopo Targensi, regioque consiliario, ordinis Virginis Mariæ de Monte-Carmeli, doctore theologo Ulyssiponensi*; Lisbonne, 1622, in-8°. Faria y Souza prétend que l'évêque de Targa acquit plus d'honneur par son admiration pour les *Lusiades*, qu'il n'en fit à Camoës par sa latinité. On l'a néanmoins réimprimé, dans la grande collection donnée à Lisbonne, en 1745, sous le titre suivant : *Corpus Poetarum Lusitanorum qui latine scripserunt, nunc primum in lucem editum ab Antonio dos Reys, congregationis Oratorii, S. Philippi Neri Lisbonensis presbytero, regio historico latino Portugalliae et regia Academia censore, Joanni V, Lusitanorum regi consecratum, nonnullisque poetarum vitis auctum ab Em-*

*manuele Monteiro, ejusdem congregationis presbytero regiae Academiae socio; Lisbonne, 7 vol. in-4°. Cette vaste collection, à laquelle il faut ajouter un huitième volume, presque introuvable en France, existe à la bibliothèque de la ville de Paris, et la traduction du poème de Camoens est contenue dans le 5° vol. sous ce titre : D. Fr. Thomæ de Faria, Targensis episcopi, Lusitanae lib. X, cum annotationibus. Le même tome renferme l'Ignitiados d'Ant. Figueira-Duram; Laurus Parnass. et Templum eternitatis. Ferd. DENIS.*

Emmanuel Monteiro, *Fita, etc.* — Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana*. — L'abbé Coupé, *Les Soirées littéraires*. — Adamson, *Memoirs of the Life and Writings of Camoens*; 1820, 2 vol. in-8°, fig.

FARIA Y SOUZA (*Manoel DE*), célèbre historien portugais, né à Pombeiro (1) en 1590, mort en 1649. Il fit ses études dans un couvent dont un membre de sa famille était le prier. Il se maria à l'âge de vingt-quatre ans, avec une femme d'un esprit élevé et d'une rare énergie. Faria y Souza aimait à raconter une circonstance de son premier voyage hors du Portugal. Fixé d'abord à Madrid, il avait reçu en 1630 une mission diplomatique du gouvernement pour Rome et était allé s'embarquer dans un des ports de la Péninsule; une tempête terrible l'attendait dans le golfe du Lion. On voulait faire descendre dans l'entre-pont les passagères, parce que l'on redoutait leurs clameurs et l'expression de leur effroi sur l'esprit de l'équipage. « Ai-je crié? dit en souriant dona Catharina Machado, la femme du poète; laissez-moi voir au moins de quelle couleur est le visage de la mort. »

La légation près du saint-siège n'exigeait pas à cette époque une très-grande activité; le diplomate vécut à Rome comme il avait vécu à Lisbonne et à Madrid, se vouant complètement à la retraite, et employant son temps à la culture de la poésie espagnole, ou à de vastes recherches historiques sur son pays. C'est à Rome que furent commencés la plupart de ses grands ouvrages historiques, et l'on sera plus surpris de leur variété et de leur nombre en ayant présent à la pensée que chacun de ces épais volumes fut recopié par leur auteur jusqu'à six fois. C'est que Faria était essentiellement artiste en même temps qu'un annaliste laborieux; le grand mal fut qu'il ne sut pas se modérer et qu'il appartint à une époque où le goût était faussé. Son séjour à Rome fut de quatre ans environ, et il revint à Madrid en 1634. Une surdité, qu'il avait contractée dès 1628, ne fit que

s'accroître; il s'occupa fort peu d'affaires diplomatiques, et se livra plus que jamais à ses investigations littéraires. Cependant, il parait qu'il prit une part assez active à la conspiration qui mit le duc de Bragance sur le trône de Portugal; un de ses biographes affirme même qu'il alla baiser secrètement la main du prétendant avant que la révolution eût éclaté, et que, vent admirateur de la gloire portugaise, qu'il ait écrit la plupart de ses ouvrages en tillan, il eut une joie profonde à la nouvelle l'événement qui reconstituait l'indépendance de son pays. Il y avait douze ans environ, à l'époque, que Faria y Souza avait publié la première histoire générale sous le titre d'*Epitome de las Historias Portuguezas*, Madrid, 1639, 2 part. in-4°; et ce livre avait eu un succès éclatant pour faire prévoir sa réimpression à Lisbonne où il fut réimprimé. Néanmoins, il n'avait pas encouru son auteur courtesan, comme on l'a vu, et chargé d'une nombreuse famille, lorsqu'un ouragan d'une tout autre nature, et auquel il tra depuis près de vingt-cinq ans avec une persévérance réelle, vint aggraver sa situation; ce fut son commentaire aux poésies de Camoens. Il commença à publier en Espagne sous ce titre : *As Lusitadas de Luis de Camões, principio los poetas de España. Al rey N. señor Felipe quarto el Grande, comentadas por Manuel de Faria y Souza, cavallero de la orden Christo, i de la Casa real. Contienen lo de principal de la historia i geografia del mundo, i singularmente de España, mi política excelente i catolica : varia moralidad i doctrina; aguda y entretenida, satira comun d los vicios : i de profesion los ces de la poesia verdadera i grave : i su alto i solido pensar ; todo sen salir de la del poeta*; Madrid, 1639, 3 tomes en 2 vol. Malgré le surnom de Grand donné à l'auteur, en dépit des réserves faites par l'éditeur, commentateur, dans ce long titre, qui est exposé de ses principes, ce livre valut à l'auteur les honneurs de la persécution.

Ceux qui se sont familiarisés avec les éditions publiées dans la Péninsule ont vu que certaines protestations placées en tête des ouvrages de pure littérature les moins susceptibles d'inquiéter l'autorité; il y est dit que toute allusion aux dieux de la mythologie antique dont ils furent jadis l'objet est considérée comme étant absolument en

(1) Il règne une certaine incertitude sur le lieu précis de sa naissance. Selon Barbosa, il serait né dans la Quinta do Souto, et il aurait été baptisé seulement dans la paroisse de Santa-Maria de Pombeiro, antique monastère des Bénédictins, entre Guimarães et Amarante. C'était, dans tous les cas, le lieu d'habitation de sa famille. Son père s'appelait Amador Perez de Erro, sa mère était héritière de l'ancienne maison de Faria, et portait dans ses armes la fleur de lys. Notre historien prit le nom de sa mère, quoique son père fût bon gentilhomme.

(1) Il le fut en effet, avec ses compléments, sous des titres qui diffèrent d'une manière assez essentielle que nous les reproduisons ici : *Epitome de las Historias Portuguezas, dividido en quatro partes*; Bruxelles, 1677, in-fol., portr. — *Historia del Reyno de Portugal, dividida en cinco partes, que contienen en compendio sus poblaciones, las entradas de las naciones extranjeras en el reyno, su descripción antigua y moderna, las vidas y las hazanas de sus reyes, con sus reinos, sus conquistas, etc.*; nueva edición; Bruxelles, 1770, in-fol.



de l'écrivain. L'esprit qui a dicté cette œuvre, tout au moins bizarre, fut précisé-  
 qui excita à la persécution dont le  
 commentateur devint la victime. Il  
 les *Lusiades* l'alliance d'un  
 sources antiques, et ser-  
 une épopée chrétienne; son ima-  
 trop subtile. avait cru voir dans  
 des deux quelque chose  
 vérité des croyances  
 mais, honorait son esprit reli-  
 mais, d'ailleurs, l'intervention de  
 inités païennes ne se produisait là  
 re en relief des vertus révérees  
 — Ce fut surtout ce qui éveilla les  
 de l'inquisition. Rien dans la con-  
 ne tivit le soupçon d'incrédulité  
 crement attaché aux dogmes  
 s, comme on l'était en ce temps dans la  
 Le saint-office lui prêta d'autres sen-  
 a liberté fut un moment compromise;  
 st pas juste de dire, comme l'affirme  
 riva, qu'il fut mis en prison en raison  
 our à Rome, et pour crime d'incon-  
 ou de trahison. En dernier lieu, la  
 traitée à Madrid comme étant de  
 séquence, et les gens d'esprit en rirent;  
 pas de même à Lisbonne, où le saint-  
 de nouveau contre ce livre aussitôt  
 fut sorti de prison. L'un de ses  
 pense même que ce fut la cause de  
 l'volontaire auquel il se condamna  
 l'emeurer à Madrid. Celui qui avait  
 sa détention, le secrétaire d'État  
 mo de Villanova, lui avait annoncé,  
 int en liberté, que le roi d'Espagne  
 de nouveau utiliser ses talents et lui  
 une pension. Nous ne voyons pas qu'il  
 Hé aux affaires; mais il se vit privé  
 derniers temps du traitement qui lui  
 accordé, et il parait avoir vécu dans  
 ju'à la fin de ses jours, qu'il passa  
 retraite studieuse, veillant à l'éduca-  
 s enfants ou à l'établissement de quel-  
 d'entre eux. Sur six, il n'y en eut que  
 lui survécurent, et ses deux filles se  
 penses.

rons si, comme on l'affirme, il s'était  
 à écrire chaque jour douze longues  
 o: ce qu'il y a de certain, c'est qu'il  
 sur volume, souvent au profit  
 ue contemporaine, mais aussi parfois  
 de sa réputation comme écrivain.  
 ce dans un travail qui n'ad-  
 distraction finit par compro-  
 mettant sa santé; les dernières années  
 furent marquées par des infirmités  
 l'ag it à la fois de la pierre et d'une  
 r. Ces deux maladies l'enlevèrent,  
 de Madrid, à l'âge de cinquante-  
 opposé le courage le plus ré-  
 atroces qui le tourmentaient;

il mourut en fervent catholique. Il fallut obtenir  
 une permission, qu'on accordait rarement alors,  
 pour faire l'autopsie de son corps, et l'on ne  
 trouva pas moins de cent-cinquante calculs, que  
 les chirurgiens n'avaient pas su extraire. On  
 l'enterra à Madrid, dans le couvent des Prémon-  
 trés, où il fut conduit en grande pompe, et l'on  
 grava sur sa tombe cette épitaphe en pur cas-  
 tillan: *Aqui yace Manuel de Faria y Souza, caballero de la orden de Christo y hidalgo de la Casa real, murió á 3 y fue sepultado á 4 de junio de 1649.* Cette inscription est  
 transcrite d'une manière peu exacte par Barbosa  
 Machado. L'épouse de Faria ne laissa pas  
 les ossements de son mari en terre étrangère:  
 elle les fit transporter au bout de vingt ans dans  
 l'église de Santa-Maria de Pombeiro. Sur une  
 tombe voisine de la sacristie on lit encore: *In-  
 clitus hic jacet, cum uxore sua sepultus,  
 scriptor ille lusitanus. Emmanuel de Faria  
 e Souza, die 6 septembris 1669.*

Faria y Souza ne demandait que huit ans pour  
 achever la lourde tâche qu'il s'était imposée; le  
 programme qu'il s'était tracé ne fut pas accompli.  
 La bibliographie de son œuvre embrasse cepen-  
 dant un ensemble de volumes qu'on ne peut  
 parcourir sans surprise: il s'était proposé d'é-  
 crire l'histoire de son pays non-seulement en  
 Europe, mais dans toutes les régions où le Por-  
 tugal avait porté ses armes; malheureusement  
 celui de ces traités historiques dont on pour-  
 rait tirer aujourd'hui le secours le plus effi-  
 cace nous fait complètement défaut. L'*America  
 Portuguesa* fut, dit-on, achevée par l'histo-  
 rien, mais ne put pas être imprimée. Voici  
 l'ordre dans lequel se présentent ces dernières  
 publications, imprimées longtemps après la mort  
 de l'auteur: *Europa Portuguesa*; Lisbonne,  
 1667, 3 vol. petit in-fol.; réimprimés avec des  
 améliorations en 1678. Le 3<sup>e</sup> vol. va jusqu'à Phi-  
 lippe IV; — *Asia Portuguesa*; Lisbonne,  
 1666, 1674 et 1675, 3 vol. petit in-fol., fig.;  
 — *Africa Portuguesa*; Lisbonne, 1681, petit  
 in-fol. Ces divers ouvrages furent édités sous  
 la direction du capitaine Faria y Souza.

Parmi les ouvrages en prose de Faria on re-  
 marque: *Imperio de China, i cultura evange-  
 lica en él, por los religiosos de la Compañia de  
 Jesus, compuesto por el P. Alvarado Semmedo*  
 (Manuel de Faria y Souza; Madrid, 1642, petit  
 in-4<sup>o</sup>). C'est un des premiers écrits véridiques  
 donnés sur la Chine. Le père Semmedo, qui  
 avait fait un long séjour dans le Céleste Em-  
 pire, emprunta pour le publier la plume de l'au-  
 teur fécond auquel on a dû l'*Asie portugaise*.  
 Ce livre a été traduit en italien et en français.  
 Comme traducteur, on lui doit encore un recueil  
 généalogique des plus importants. C'est le livre  
 du comte de Barcellos; il le publia sous ce titre:  
*Nobiliario de D. Pedro de Barcelos, hijo del  
 rey D. Dionis de Portugal, traduzido, casti-  
 gudo y con nuevas ilustraciones de varias*



*notas por Manuel de Faria y Souza* ; Madrid, 1646, petit in-fol.

Faria y Souza occupe un certain rang parmi les poètes espagnols et les poètes portugais ; mais il appartient à l'école de Gongora, et ici encore sa fécondité est vraiment déplorable. Que dire d'un auteur qui a laissé plus de six cents sonnets, écrits dans un style souvent incorrect et presque toujours prétentieux ? Quelle analyse peut-on présenter d'une multitude d'églogues qui apparaissent, dans le recueil où elles sont réunies (à part les premières), sous ces titres bizarres : *Eclogas amorosas, Eclogas maritimas, Eclogas venatorias, Eclogas genealogicas, criticas, monasticas, eremiticas, justificatorias, arbitrarias, phantasticas e rusticas* ? Lope de Vega a décerné à Faria y Souza le titre de *prince des critiques*. A la lecture de titres pareils, on est tenté de se demander si le fameux dramatique espagnol avait lu tous les écrits de son contemporain. Ce qui excuse ici l'historien et l'habile commentateur, c'est que la plupart de ses poésies furent composées au début de sa carrière ; il voulait, comme il le dit lui-même, déguiser quelques faits réels sous une forme poétique très-acceptée de son temps. La plupart de ces vers furent rassemblés dans ces deux recueils, pour ainsi dire introuvables aujourd'hui : *Las Noches claras* et *La Fuente de Aganipe*, 4 vol. petit in-4° ; le 1<sup>er</sup> vol. de ce dernier ouvrage, que l'on ne possède pas même complet à la Bibliothèque royale de Lisbonne, renferme un choix des *Églogues* ; il y en a douze écrites en portugais, huit autres sont en espagnol. Pour justifier le succès qu'eut au début du dix-septième siècle *La Fuente de Aganipe*, nous dirons qu'il y a de la vivacité, un coloris poétique très-réel et souvent une grande richesse d'expressions.

Portugais par la naissance et par ses sympathies, Faria y Souza doit être rangé néanmoins parmi les écrivains espagnols, et l'un de ses biographes modernes a fait remarquer, avec raison, qu'il écrivait d'une façon parfois incorrecte dans sa propre langue ; il a de l'éclat, de l'élégance, mais il rencontre rarement la juste propriété des expressions. Le comte d'Ericeira fait remarquer qu'en dépit de l'analogie qui existe entre les deux idiomes, il est bien rare qu'un écrivain initié aux secrets des deux langues puisse se servir de l'une et de l'autre avec la même supériorité. Malgré l'habileté qu'on remarque chez Faria y Souza, lorsqu'il fait usage de l'idiome maternel, cette proposition générale peut trouver ici son application : le pur castillan est évidemment son instrument de prédilection. Par le cœur il était resté Portugais : les circonstances dans lesquelles se trouva son pays durant la première moitié du dix-septième siècle l'empêchèrent seules d'écrire tous ses ouvrages en prose dans la langue du poète pour lequel il avait conservé une sorte de passion ; il en est résulté que son nom a disparu pour ainsi

dire de l'histoire littéraire du Portugal, sans que l'on puisse lui assigner l'un des premiers rangs parmi les Espagnols.

Ferdinand DENIS.

D. Francisco Moreno Porcel, *Retrato de Manuel de Faria e Souza*. — Nicolas Antonio, *Bibl. Hisp.*, t. 1 p. 266. — Leo Allatius, in *Apibus urbanis*. — Barbosa Machado, *Bibl. Lusit.* — La Clède, *Hist. de Portugal*. — John Adamson, *Lusitania illustrata; selection of sonnets*; New-Castle-upon-Tyne, 1842, petit in-8°. — Joze-Mar da Costa e Silva, *Ensaio biographico-critico sobre os meliores Poetas Portuguezes*; Lisbonne, 8 vol. in-8°.

\* FARIA (L'abbé Joseph CUSTODI DE), magnétiseur, d'origine portugaise, né à Goa (Index orientales), vers 1755, mort à Paris, le 20 septembre 1819 (1). La vie de ce personnage fut à peu près celle d'un aventurier. Fils d'un nègre idolâtre, il fut amené dès sa jeunesse à Lisbonne pour y être instruit des vérités de la religion catholique, et reçut la prêtrise à Rome quelque temps après. Lorsque la révolution éclata, il vint en France, et prit une part active aux événements d'alors ; le 13 vendémiaire il marcha contre la Convention à la tête d'un corps d'insurgés. Il quitta plus tard la capitale pour aller professer la philosophie dans différents lycées de province, à Marseille, à Nîmes, etc. Enfin, de retour à Paris, il ne tarda pas à se faire une certaine réputation comme magnétiseur. Son physique répondait parfaitement au rôle d'illuminé, qu'il affectait. On alla jusqu'à le mettre sur la scène dans la *Magnétismomanie*, vaudeville joué aux Variétés. Il mourut d'une attaque d'apoplexie foudroyante. Dans ces dernières années, l'abbé Faria a été remis à l'ordre du jour par Chateaubriand, qui lui fait jouer un rôle bizarre dans un passage de ses *Mémoires d'Outre-tombe*, et par Alexandre Dumas dans son roman de *Monte-Christo*. L'ouvrage suivant a été publié après sa mort : *De la Cause du Sommeil lucide, ou étude de la nature de l'homme*, par l'abbé Faria, bramine, docteur en théologie, 1819, in-8°, dédié au marquis de Chastenay-Puységur. C'est un premier volume ; le second et le troisième sont restés manuscrits. Louis LACOUR.

*Moniteur* des 1<sup>er</sup> et 3 octobre 1819. — Henin de Cayllers, *Archives du Magnétisme animal*, t. 1<sup>er</sup>, mai 1820, p. 124. — F.-B. Hoffman, *Oeuvres complètes*, 1820, in-8°, t. IV, p. 395. — Burdin et Dubois, *Hist. acad. du magnétisme* ; in-8°, 1831. — *L'Ordre*, journal, 3 décembre 1831. — Rabbe, *Biog. des Contemporains*.

FARIN (Nicolas-François), historien français, né à Rouen, dans les premières années du dix-septième siècle, mort en cette ville, en 1675. La vie de Farin fut des plus simples ; elle s'écoula tout entière en Normandie, à Notre-Dame-de-Val ; et ce fut là que Farin, qui avait obtenu le privilège de ce prieuré, se livra à son goût pour les recherches historiques et composa son *Histoire de la ville de Rouen*, 3 vol. in-12 ; Rouen, 1668. Pleine de faits nouveaux, clairement exposés, cet ouvrage a été plusieurs fois édité, malheureusement avec des changements assez peu

(1) Date vérifiée sur les registres de décès du 2<sup>e</sup> arrondissement de Paris.

; Rouen, 1706, 3 vol. in-12, et 1721, . On doit encore à Farin : *La Norvégienne* ; Rouen, 1669, in-4°.

HECTOR MALOT.

autres biog. et litt. sur les hommes qui ont marqué dans la Seine-Inférieure ;

A (1) *Brizio*), sculpteur toscan, fin du seizième siècle. Il se rendit célèbre et sa patience à sculpter le buste de lui un buste du grand-duc, qui depuis a disparu et a été remis dans le vestibule de la galerie publique par le grand-duc, également de porphyre, sculpté par Farina prit part aussi aux grands travaux de porphyre et autres pierres dures exécutés dans la chapelle des Médicis à Saint-Lau-

E. B—N.

Notizie. — Cicognara, *Storia della Scultura*. — *Dizionario*.

A (Frà *Ubaldo*), sculpteur bolognais, mort à Bologne en 1716. Ce fut à cette époque qu'il exécuta deux évangélistes en terre cuite posés à l'église de S.-Giovanni-in-

Landi. Tre *Carri* in Bologna.

A (Pier-Francesco), peintre de l'école vénitienne, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Sous la direction des frères Antonio et Giuseppe Roli, il devint maître d'ornements, et fut employé à la décoration du palais de Carlsruhe et dans les églises de Bologne.

Mercurio. — Malvasia, *Pittura di Bologna*. — *Felice pittore*. — M.-A. Gualandri, *Tre Carri*.

CCII (*Prosper*), célèbre jurisconsulte né à Rome, le 30 octobre 1554, mort le 1613. Il étudia le droit à Padoue, et revint à Rome, où il eut le triste méfait d'aider les causes les plus opposées. Ensuite procureur fiscal, il exerça cette charge avec une rigueur d'autant plus surprenante qu'il se rendait lui-même coupable de ce qu'il punissait chez les autres. Son tour d'un crime trop commun en chappa à la vindicte des lois par l'indulgence du cardinal Salviati, qu'il amusait par ses railleries et qui sollicita pour lui l'indulgence du pape Sixte VIII. « Votre farine peut être rôtie dit à cette occasion le pontife en lui montrant le don du coupable ; mais le sac qui l'enveloppe est bien souillé. » Si comme on dit Farinacci était peu estimable, comme on le fut il eut une autorité qui dura jusqu'au dix-huitième siècle. Il fut d'ailleurs infatigable, à tel point qu'on disait de lui de fer. Il rédigea ses traités avec une méthode, imitée depuis par plusieurs auteurs célèbres, et qui consistait dans l'exposition de diverses ou contradictoires opinions, à l'appui de laquelle il mettait lui-même ses opinions.

On trouve de ses traités : *Consilia et*

*varia Decisiones* ; — *Praxis et Theoria criminalis* ; — *De Testibus* ; — *De Immunitate Ecclesiæ* ; — *Decisiones Rotæ Romanæ* ; — *Repertorium de contractibus* ; — *Repertorium de ultimis voluntatibus* ; — *Repertorium judiciaire* ; — *Varia Quæstiones* ; — *Decisiones posthumæ*. Les Œuvres complètes de Farinacci ont été publiées à Anvers, en 1620, et à Francfort, 1670, 1676, 13 vol. in-fol. V. R.

Ghillini, *Teatro d'Uomini letterati*. — Tiraboschi, *Storia della Letteratura Ital.*, VII, part. II, 132. — Tomassini, *Elog. Ill. Vir.* — Jan.-Nic. Brythée, *Pinac.* — Mandose, *Bibl. Rom.* — Crasso, *Elog. d'Uom. letter.* — Oldoin, *Athen. Rom.* — Simon, *Bibl. hist. des Auteurs de Droit*. — Taisand, *Les Vies des Jurisconsultes*.

FARINATO (*Paolo*), peintre italien, né à Vérone, en 1525, mort dans la même ville, en 1606. Après avoir fréquenté l'école de Giolfinio, il se rendit à Venise, et étudia sous Titien et le Giorgione. Pour le dessin il semble avoir imité surtout Jules Romain. Ses tableaux manquent de correction, mais ils ont de l'originalité. Son coloris est faible et terné. Farinato réussissait mieux dans les fresques que dans les tableaux à l'huile. Ses dessins et les modèles de cire qu'il faisait pour ses personnages furent longtemps recherchés.

Lanzi, *Histoire de la Peinture en Italie*.

\* FARINATO (*Orazio*), peintre et graveur de l'école vénitienne, fils du précédent, né à Vérone, vers 1560, mort après 1615. La plupart des auteurs prétendent qu'il mourut très-jeune ; mais c'est évidemment une erreur, car on sait qu'il grava d'après, son père un *Passage de la mer Rouge* qui porte la date de 1585, et son meilleur tableau, la *Descente du Saint-Esprit*, à l'église Santo-Spirito de Vérone, est de 1615. Cette peinture est une des plus belles qui existent dans la ville, si l'on en excepte celles de Paolo Veronese ; l'auteur y a placé son portrait, qui indique déjà un homme d'un âge mur. E. B—N.

Lanzi, *Storia della Pittura*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Bionassutti, *Guida di Verona*. — Orzelli, *Memorie*. — Pozzo, *Vite de' Pittori Veronesi*.

FARINATOR (*Mathias*), théologien allemand, vivait au quinzième siècle. On a de lui : *Lumen fidelis animæ* ; 1477, 2 vol. ; — *De Exemplis naturarum*.

Fabricius, *Bibl. med. et inf. Æt.*

FARINELLI (*Carlo Broschi*, surnommé), célèbre chanteur, né le 24 janvier 1705, à Naples selon quelques biographes, et selon d'autres à Andria, mourut à Bologne, le 15 juillet 1782. On croit que le surnom de *Farinelli* lui vint de la profession de meunier ou marchand de farine que son père exerçait, ou plutôt du nom des frères *Farina*, amateurs distingués de la ville de Naples, qui furent les premiers protecteurs du jeune virtuose. Farinelli subit tout jeune l'opération de la castration, à laquelle il dut une des plus belles voix de *soprano* qu'on ait jamais entendues. Après avoir reçu de son père les premières leçons de musique, Farinelli entra dans l'école de Porpora, dont il devint bientôt l'élève

de prédilection. En 1722 il accompagna son maître à Rome, et débuta dans l'opéra d'*Eomène*, que Porpora venait d'écrire pour le théâtre Aliberti de cette ville. Farinelli avait alors dix-sept ans ; ses débuts furent couronnés du plus éclatant succès. En 1724 il se rendit à Vienne, et l'année suivante à Venise, où il chanta dans la *Didone* de Métastase, mise en musique par Albinoni, puis retourna à Naples, où il excita l'admiration dans une sérénade dramatique de Hasse. Après s'être fait entendre à Milan, en 1726, dans le *Ciro* de François Ciampi, il vint à Rome, où il était impatiemment attendu. L'année suivante il alla se mesurer à Bologne avec Bernacchi, surnommé *le roi des chanteurs*, dont il reçut d'utiles conseils. De 1728 à 1730, Farinelli fit un second voyage à Vienne, et visita ensuite plusieurs fois Venise, Rome, Naples, Plaisance et Parme, luttant partout avec les plus célèbres chanteurs du temps, tels que Gizzi, Nicolini, la Faustina, la Cuzzoni, et les surpassant tous. Jusque alors son talent avait été basé sur l'improvisation et l'exécution des difficultés ; une circonstance vint lui faire modifier sa manière. En 1732, il avait fait un troisième voyage à Vienne ; il allait souvent à la cour, où l'empereur Charles VI, qui était lui-même excellent musicien, se plaisait quelquefois à accompagner le virtuose sur le clavecin : « Farinelli, lui dit un soir ce prince, ces gigantesques traits, ces longs et « interminables passages, ces difficultés que « vous exécutez si merveilleusement, excitent, « il est vrai, l'étonnement et l'admiration, mais « ne touchent point le cœur ; il vous serait ce- « pendant bien facile de faire naître l'émotion « si vous vouliez être plus simple et plus ex- « pressif. » Cette observation ne fut pas perdue pour l'artiste, qui abandonna le style de bravoure, que Bernacchi avait mis à la mode, et devint bientôt le chanteur le plus pathétique, comme il avait été le plus brillant.

Le retour de Farinelli en Italie fut signalé sur les théâtres de Rome, de Ferrare, de Lucques et de Turin par des triomphes qui mirent le comble à la renommée du chanteur. En 1734 il se rendit à Londres, et débuta dans l'*Artaserce* de Hasse, qui fut représenté sur le théâtre de Lincoln's-Inn-Fields, dont Porpora venait de prendre la direction. Malheureusement pour Haendel, qui avait l'entreprise du théâtre de Hay-Market, on ne voulut bientôt plus entendre que Farinelli ; c'était à qui lui ferait les plus magnifiques présents, et pendant chacune des trois années qu'il resta en Angleterre son revenu ne s'éleva pas à moins de 125,000 francs.

Vers la fin de 1736, Farinelli partit pour l'Espagne. En passant par la France, il produisit une vive sensation à la cour de Louis XV. Peu de temps après, il arrivait à Madrid, dans l'intention de n'y faire qu'un court séjour, ayant contracté un engagement avec la direction de l'Opéra de Londres ; mais le sort en decida autre-

ment. A partir de ce moment commença la haute fortune dont Farinelli a joui pendant près de vingt-cinq ans à la cour d'Espagne. En effet, après être parvenu, par le prestige de son talent, à distraire le roi Philippe V de la profonde mélancolie dans laquelle il était tombé, il devint le favori de ce prince, qui l'attacha à son service avec un traitement annuel de 50,000 francs, sous la condition de ne plus chanter en public. Farinelli conserva cette position auprès de Ferdinand VI lorsque celui-ci hérita de la couronne de son père, comme il avait hérité de sa tristesse. Ayant remarqué l'effet que la musique produisait sur l'esprit de ce roi, il lui persuada facilement d'établir un spectacle dans le palais de Buen-Retiro, où il appela les plus habiles artistes de l'Italie ; il fut nommé directeur de ce théâtre. Ses tions ne se bornaient pas là. Il avait de l'ordre de Calatrava ; son crédit immense ; toutes les grâces s'ouvraient à son canal ; mais on doit dire à sa louange qu'il ne distribuait ses faveurs qu'au mérite, et que furent jamais l'objet d'une spéculation niaise. On cite plusieurs traits qui font honneur à son caractère et à sa générosité. On raconte entre autres, que, traversant pour la garde des gardes pour se rendre à l'appartement du roi, où il avait ses entrées à toute heure, un officier dit à un de ses camarades : « Les honneurs pleuvent sur ce chanteur ; moi je sers depuis trente ans. » En sortant de chez le roi, l'officier, et s'adressant à lui : « Je ne puis entendre dire que vous serviez de chanteur ; mais vous avez eu tort d'ajouter que ce n'est que pour une récompense ; » et il lui remit un brevet de noblesse, qui lui donnait le droit d'obtenir pour lui. Outre l'influence qu'il exerçait sur le roi et sur la reine, Farinelli, doué de la prudence, de l'adresse et de le bon sens de conduite qui caractérisent les hommes de sa nation, était souvent employé dans les affaires politiques ; il avait de fréquentes communications avec le ministre La Ensenada, et fut pour l'agent des ministres des deux couronnes de l'Europe, qui avaient intérêt à ce que la famille proposée par la France au roi d'Espagne ne s'effectuât pas. Enfin, si Farinelli n'était point ministre en titre, il en eut au moins l'influence. A l'avènement de Charles III d'Espagne (1759), le favori de Philippe V tomba en disgrâce ; qui lui conserva l'ordre de quitter le royaume, mais lui conserva son traitement, à condition qu'il s'établirait à Bologne. Farinelli avait alors cinquante-sept ans ; il fit bâtir dans les environs de Bologne un palais, qu'il décora avec autant de magnificence que somptuosité : on y voyait une curieuse collection d'instruments et une galerie de tableaux représentant les portraits des princes qui avaient été ses protecteurs. Farinelli passa le reste de ses jours dans cette retraite ; depuis longtemps déjà il ne chantait plus, mais il jouait quelquefois de la

le clavecin, et composait pour ces instruments. Il se faisait surtout à parler de ses ouvrages, mourut à l'âge de soixante-cinq ans, quelques mois.

**Dieudonné DENNE-BARON.**

le, *Essai sur la Musique*. — Burney, *A general History of Music*. — Le P. Giovenale Sacchi, *Storia della Musica*. — Carlo Broschi, detto Farinelli; Venezia, 1755. — *Biographie universelle des Musiciens*. — Bayle, *Dict. hist. des Musiciens*.

(*Jean*), mathématicien italien, né à Ravenne, le 10 avril 1778, mort le 10 mai 1822. Attaché d'abord comme ingénieur à l'arsenal de Venise, il fut ensuite professeur de mathématiques transcendantes à l'université de Padoue. Il se fit connaître par ses mémoires très-remarquables, entre autres celui sur le bélier hydraulique, inséré dans le tome III des Mémoires de la Société des Sciences de Milan, et par celui sur la mesure d'un tour à plusieurs cylindres ayant des hauteurs différentes, mémoire que l'on trouve dans le *Journal de l'Académie des Sciences de Padoue*.

GUYOT DE FÈRE.

*Biogr. Dict.*, suppl.

**Abou-Ali al-Hasan ben-Ahmed** (ou *Hasan*), en arabe, né à Fasa (dans le désert de l'Égypte) (901 de J.-C.), mort en 977 (987). Il eut pour maître le sage Zedjadj, et il eut lui-même pour disciples des hommes distingués, tels que *Abou ben-Isa ar-Rebi*. Dans le cours de sa vie, il entreprit après avoir terminé ses études à la cour de Seïfed-Daulet, d'Alep. Les disputes qu'il eut à soutenir avec Motenebbi le décidèrent à s'en aller se rendre à Bagdad auprès d'Adhod, qui le combla de ses faveurs. Il fut l'usage de ce prince plusieurs ouvrages mathématiques, parmi lesquels on remarque *Idhah f'il-nahur* : Exposition de la lumière ; — *At-tekmilet* (Supplément) ; — *Les cent Particules régentes* ; —

E. BEAUVOIS.

*Biogr. Dict.*, trad. par M. Mac-Guekin. — *Sto.* — *Aboulféda*, *Ann. Mosl.*, trad. de M. de Sacy. — *Hadji-Khatifa*, *Lex. bibliogr.*, t. I, p. 1545. III, n° 6410. IV, n° 7699, 8158, 10170, 10176, 10619, 10696, 11182. — J. de Meuschen, *Literatur-Gesch. der Araber*, t. V.

M. Voy. **PIETZOL**.

**Antoine**, graveur français, né à Lyon, vers le commencement du dix-huitième siècle. Il studia les éléments de son art à Châteauneuf, et suivit son maître à Paris, où il fit des progrès rapides, et acquit une habileté et de mollesse de burin. Penetré de l'importance de son art, il épousa la fille du graveur Francesco Grimaldi, connu sous le nom de *Bolognese*. Il grava d'après les plus célèbres maîtres italiens un grand nombre d'ouvrages qui sont très-recherchés des con-

*Antiqu. degli Intagliatori*, avec les additions de L. de Angeli.

**FARLATI** (Le P. *Danielle*), historien illyrien, né en 1690, à San-Daniele dans le Frioul, mort à Padoue, le 23 avril 1773. Élevé au collège des Jésuites de Goritz, il entra dans cette société, et fut envoyé en 1722 à Padoue pour aider le père Philippe Riceputi dans son travail sur l'histoire ecclésiastique de l'Illyrie. Après la mort du P. Riceputi, le P. Farlati resta seul chargé de mettre en œuvre les immenses matériaux recueillis par lui et par son confrère. Il les publia sous le titre d'*Illyricum sacrum*; Venise, 1750 à 1775, 5 vol. in-fol. On a encore du P. Farlati : *De Artis criticæ Inscitia antiquitati objecta*; Venise, 1777, in-4°.

Tipaldo, *Biographia degli Italiani illustri*, t. I. — Aug. et Alois de Backer, *Bibliothèque des Écrivains de la Société de Jésus*.

**FARMER** (*Hugh*), théologien anglais, né en 1714, dans le Shropshire, mort en 1787. Il étudia à Northampton, sous le docteur Doddridge, et fut ensuite pasteur d'une congrégation de dissidents à Walthamstow. Il a écrit plusieurs ouvrages de théologie ou de controverse religieuse; les principaux sont : *Enquiry into the Nature and Design of Our Lord's temptation in the wilderness*; 1761, in-8°; — *Dissertation on Miracles*; 1771, in-8°; — *Essay on the Demoniacs of the New Testament*; 1775, in-8°; — *General Prevalence of the worship of human spirit in the ancient heathen nations, asserted and proved*; 1783, in-8°. Ces deux derniers ouvrages engagèrent Farmer dans une vive polémique avec le docteur Worthington et Fell.

Chalmers, *General biographical Dictionary*.

**FARMER** (*Richard*), philologue et archéologue anglais, né à Leicester, en 1735, mort à Cambridge, en 1797. Il commença ses études dans sa ville natale, les acheva à Cambridge, au collège Emmanuel, et obtint, en 1760, la cure de Swavesey, près de cette dernière ville. Reçu membre de la Société des Antiquaires en 1763, il recueillit sur l'histoire de Leicester de nombreux matériaux, qu'il remit plus tard à son ami Nichols. Trois ans après il fonda sa réputation comme critique et érudit par son savant *Essai sur les Connaissances de Shakspeare*. En 1775 il fut élu principal du collège Emmanuel, et en 1778 il obtint la place de bibliothécaire de l'université. Il fut successivement chanoine de la cathédrale de Lichtfield, de celle de Canterbury et enfin de Saint-Paul. Il refusa, dit-on, un évêché, pour ne pas renoncer à son plaisir favori, qui était de voir jouer les pièces de Shakspeare. Ses manières libres étaient d'un homme du monde plutôt que d'un prêtre, et il s'occupait beaucoup moins de théologie que de vieille poésie. Dans son épitaphe il est appelé *vir facetus et dulcis, in explicanda veterum Angelorum poesi subtilis et elegans*. Sa bibliothèque, particulièrement riche en ouvrages de la vieille littérature anglaise, se vendit, en 1798, 2,210 l. s. (55,000 f.). On n'a de Farmer qu'un seul ouvrage, intitulé : *Essay*

*on the Learning of Shakspeare*; 1766, in-8°. On avait longtemps discuté sur le degré de savoir du grand auteur dramatique anglais. Il était facile de montrer par beaucoup de passages de ses ouvrages qu'il connaissait la mythologie et l'histoire ancienne; mais avait-il puisé ses connaissances dans les originaux ou dans des traductions? Là était la question. Grâce à son savoir bibliographique, Farmer put montrer que du temps de Shakspeare il existait des traductions de beaucoup d'auteurs classiques. En indiquant certaines expressions, certaines méprises même des traducteurs reproduites par le poète, il prouva que celui-ci avait lu les traductions et non les originaux. Ce savant *Essai* a eu trois éditions, et il a été réimprimé dans les éditions de Shakspeare par Steevens (1793), par Reed (1803) et par Harris (1812).

Nichols, *Lit. Anecd.* — Chalmers, *Gener. biog. Dict.*

**FARNABY** ou **FARNABIE** (*Thomas*), en latin **FARNABIUS**, philologue anglais, né en 1575, à Londres, où son père était charpentier, mort en 1647. Il commença ses études à Oxford; puis, quittant brusquement sa patrie et sa religion, il se rendit en Espagne, et entra dans un collège de jésuites. Dégoûté par la sévérité de ses nouveaux maîtres, il retourna en Angleterre et accompagna Francis Drake et John Hawkins dans leurs courses maritimes. De retour de ses voyages, il se fit soldat dans les Pays-Bas, déserta et revint dans sa patrie. Telle était son indigence que pour vivre il fut obligé d'apprendre à lire aux enfants. Il prit alors le nom de *Bainrafe*, anagramme de celui de Farnabie. Peu à peu il s'éleva à une position plus digne de son savoir. Il ouvrit une école de langue latine dans le comté de Somerset, puis alla continuer le même travail à Londres, et s'acquit la réputation d'un maître fort habile. Aucune autre école de son temps ne fournit autant de bons élèves. Son attachement à la cause des Stuarts lui attira des persecutions de la part des republicains. On délibéra même à la chambre des communes si on ne le déporterait pas hors d'Angleterre; on se contenta de le transférer à Ely-House, où il resta un an. Il mourut peu après. Il publia un grand nombre d'éditions qui ont été longtemps très-répandues dans les écoles d'Angleterre et du continent. « Farnabe, dit Nicéron, est un des meilleurs scolastes de ces derniers temps; il ne dit presque point de choses inutiles, et il a eu du cours principalement à cause de sa brièveté, quoiqu'elle ait trouvé ses censeurs, aussi bien que la longueur et l'étendue des gros commentateurs. Voici la liste des éditions de Farnaby : *Nota ad Juvenalis et Persii Satyras*; Londres, 1612, in-8°; — *Nota ad Seneca Tragicas*; Londres, 1613, in-8°; — *Nota ad Martialis Epigrammata*; Londres, 1615, in-8°; — *Nota ad Lucanum*; Londres, 1618, in-8°; — *Index rhetoricus scholis et institutioni tenerioris ætatis accommodatus*; Londres, 1625, in-8°; — *Flori-*

*legium epigrammatum græcorum, eorumque latino versu a variis redditorum*; Londres, 1629, in-8°; — *Notæ ad Virgilium*; Londres, 1634, in-8°; — *Notæ in Ovidii Metamorphoses*; Paris, 1637, in-fol.; — *Systema Grammaticum*; Londres, 1641, in-8°; — *Notæ in Terentium*. Farnaby n'avait encore composé de notes que sur les quatre premières comédies lorsqu'il mourut; Casaubon le fils acheva l'ouvrage, et le publia; Londres, 1651, in-12.

Wood, *Athenæ Oxonienses*. — Nicéron, *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres*.

**FARNÈSE**, maison princière d'Italie, dont l'arbre généalogique remonte jusqu'au milieu du treizième siècle. Elle possédait dès lors le château de Farneto, près Orvieto, et donna à l'Église et à la république de Florence plusieurs hommes célèbres, parmi lesquels, outre le pape *Paul III* (voy. ce nom), on remarque les suivants, dans leur ordre chronologique :

**FARNÈSE** (*Pierre*), mort de la peste, le 19 mai 1363. Il eut la renommée d'un bon capitaine. Il commandait les Florentins dans la bataille qu'ils gagnèrent, le 7 mai 1363, sur les Pisans à San-Piero, près de Bagno-alla-Vena.

**FARNÈSE** (*Pierre-Louis*), premier duc de Parme et de Plaisance, né vers 1490, mort en 1547. Fils d'Alexandre Farnèse, qui devint pape sous le nom de Paul III, il fut l'un des hommes les plus dissolus de son temps. Il est particulièrement connu par la biographie de Benvenuto Cellini. Comme son père avait inutilement essayé d'obtenir pour lui le duché de Milan, qu'il avait osé demander à Charles-Quint en lui offrant une somme énorme, il prit la résolution de convertir en duché les États de Parme et de Plaisance, que Jules II avait conquis sur les Milanais, et il céda ce duché à son fils (avril 1545). Pierre-Louis se retira à sance, où il établit une citadelle et un gouvernement tyrannique par de mauvais procédés à l'égard de la noblesse, qui avait été libre jusque alors et dont il restreignit même les droits. Comme la violence de sa conduite allait en augmentant, la plupart des nobles se soulevèrent, après s'être ligés avec Ferdinand de Gonzague, gouverneur de Mantoue. Sous prétexte de présenter leurs hommages au duc, trente-sept conjurés se rendirent à la citadelle de Plaisance, le 10 septembre 1547, en occupèrent les issues. Jean Anguissola précipita dans la chambre du duc, qui, à cause de des maladies honteuses qui l'accablaient, ne pouvait opposer aucune résistance : il tomba sous le poignard de son ennemi, et aussitôt Gonzague prit possession de Plaisance au nom de l'empereur. — Pierre Farnèse eut de sa femme, Catherine Orsini, trois fils, savoir : Alexandre, cardinal, en 1589; Octave, qui lui succéda; et une fille nommée Victoire, qui épousa le duc de Salaparuta, Gui Ubaldo II. Il eut de plus



race, qui prit le titre de duc de Castille, Diane d'Angoulême, fille d'Henri II, et fut tué en 1553, au siège d'Hesdin.

*Famili illustri d'Italia.* — Bonav. d'Anagni, l. V. — Sismondi, *Histoire des républiques*, chap. XLVII.

(Octave), fils et successeur du duc vers 1520, mort le 18 septembre 1546, du meurtre de son père, il se trouva avec Paul III. Parme, où il se trouva avec une armée papale, se battit, mais il échoua dans une attaque de Parme, et dut conclure avec Gonzague un armistice pendant qu'il réclamait l'aide de la France. Le successeur de son père, Jules III, par attachement pour la France, remit Octave en possession du duché, et le nomma gonfalonier de l'armée. L'alliance qu'Octave conclut avec Henri II, roi de France, lui valut le contentement de l'empereur et du pape. Il se distingua plus tard dans de grands événements, et sortit deux ans après au moyen d'une action honorable. Il se réconcilia avec l'Autriche, grâce aux excellentes qualités de sa femme, Marguerite, fille naturelle du roi Charles-Quint, qui administra avec modération les Pays-Bas espagnols, jusqu'à ce qu'en 1567 elle fut remplacée au duc d'Albe. Elle rendit souvent visite à son époux; mais ils ne furent plus ensemble, et Marguerite mourut à Naples. Octave mourut après avoir régné pendant un règne de trente ans d'une manière si paisible; il en avait procuré l'ordre aux désordres occasionnés par son père, et pour travailler au bien de ses sujets. Octave Farnèse eut une fille d'Autriche, veuve d'Alexandre, un fils nommé Alexandre, qui lui laissa aussi trois filles naturelles.

*Sur les dates*, t. XVII (édit. de 1819).

Alexandre, fils et successeur du duc en 1546, mort le 3 décembre 1592, un des premiers capitaines de son siècle, fut élevé par sa mère, femme de courage, dans des habitudes belliqueuses, dès sa jeunesse des preuves de sa témérité. Il aimait à parcourir l'obscurité de la nuit, les rues de Madrid, pour provoquer les passants nocturnes, selon les mœurs du temps. En 1571, il prit part, sous don Juan d'Autriche, à la bataille de Lépante contre les Turcs. Plus tard, il fut envoyé dans les Pays-Bas, où l'insurrection durait depuis plusieurs années. Le 31 janvier 1578, il contribua à la victoire remportée sur les gueux, auprès de Mook.

Son plus grand plaisir était l'attaque de la ville : il mettait lui-même la main à la pioche, et il aux dangers avec un sang-

froid imperturbable, parcourait les tranchées, les batteries, s'informant de tout et donnant ses ordres. Pendant le siège d'Oudenarde, en 1582, comme il dinait avec d'autres généraux sur la batterie de brèche, un boulet de canon tua près de lui trois officiers et en blessa un autre : Alexandre resta tranquillement assis, ordonna d'enlever les morts, et fit changer le couvert ainsi que le service. En 1585, il courut un danger encore plus grand au siège d'Anvers. Continuellement favorisé par la fortune, il n'échoua que dans une seule entreprise, l'expédition contre l'Angleterre, sur la flotte dite *invincible*, montée par 30,000 hommes de pied et 1,800 chevaux, et dont Philippe II, roi d'Espagne, lui avait donné le commandement. Profondément affecté de son manque de succès, il retourna aux Pays-Bas, où le roi le mit à la tête de l'armée qu'il envoyait en France au secours des catholiques. A son arrivée, en 1590, il força le roi de Navarre (Henri IV), à lever le siège de Paris. Le continuel défaut d'argent dans lequel le roi d'Espagne le laissait, et qui avait fait naître l'insubordination et la désobéissance parmi ses soldats, le réduisit à l'impossibilité de passer l'hiver en France : il gagna les Pays-Bas avec 12,000 hommes, faibles débris d'une armée nombreuse. Il retourna en France au printemps de 1592; mais il fut si mal secondé par les ligueurs qu'à la fin il dut céder à Henri IV. Alexandre Farnèse mourut des suites d'une blessure qu'il avait reçue devant Rouen. Son corps fut transporté à Parme, dont il avait fait construire la citadelle. Sa statue équestre en bronze par Jean de Bologne est un des ornements de la place de Plaisance. Alexandre Farnèse était intrépide de sa personne, sévère en ce qui concernait le service, mais doux et bon à l'égard de ses soldats, qui l'aimaient, le respectaient et le traitaient presque comme un être surhumain. De son mariage avec Marie de Portugal, il eut Ranuzio ou Ranuce, qui lui succéda; Odoard, cardinal en 1591, et Marguerite, qui épousa Vincent, depuis duc de Mantoue.

De Thou, *Historia sui temporis*. — Strada, *De Bello Belgico*. — Litta, *Famille nobles de l'Italie*.

FARNÈSE (Ranuce 1<sup>er</sup>), fils et successeur du précédent, né en 1569, mort au mois de mars 1622. Ranuce ne posséda aucune des brillantes qualités de son père, car il était sombre, austère, cupide et défiant. Le mécontentement que son gouvernement causait à la noblesse l'irrita contre elle : il accusa les chefs des familles les plus distinguées d'avoir tramé une conjuration, leur intenta un procès, fit exécuter, le 19 mai 1612, la sentence de mort portée contre eux et confisqua leurs biens. Ce procédé inouï révolta plusieurs princes italiens, et sans la mort du plus irrité d'entre eux, le duc de Mantoue, Vincent Gonzague, la guerre eût infailliblement éclaté. Ranuce laissa misérablement languir en prison son fils naturel Octave, qui possédait l'amour du



peuple. Cependant, malgré la rudesse de son caractère, il montra du goût pour les sciences et les arts, et ce fut sous son gouvernement que le fameux théâtre de Parme fut construit, dans le style antique, par Aleotti. — De son mariage avec Marguerite Aldrovandini, nièce du pape Clément VIII, Ranuce eut trois fils : *Alexandre*, *Odoard*, qui lui succéda, et *François-Marie*, cardinal en 1645, et deux filles, *Marie* et *Victoire*, qui devinrent l'une et l'autre duchesses de Modène.

Muratori, *Annales*. — Litta, *Familles nobles de l'Italie*.

**FARNÈSE** (*Odoard* ou *Édouard*), fils et successeur du précédent, né le 28 avril 1612, mort le 12 septembre 1646. Comme il avait besoin d'argent, il engagea au mont-de-piété de Rome le duché de Castro et le comté de Ronciglione ; il entra ensuite, presque seul des princes italiens, dans l'alliance de la France contre l'Espagne, en 1633. Réduit à ses seules forces pour résister à la maison d'Autriche, il fut sur le point de perdre ses États, et n'obtint la paix que par l'entremise de son parent le pape Urbain VIII et du grand-duc de Toscane. En 1639, le même Urbain VIII entreprit d'enlever à Odoard le duché de Castro, sous prétexte du non-remboursement des sommes pour lesquelles ce duché avait été engagé. Après cinq ans de chicanes et de négociations, Odoard obtint la restitution de Castro par la médiation de la France et des Vénitiens. « Ce duc était compté, dit Muratori, parmi les beaux esprits de son temps. Il enchantait le monde par ses beaux discours, dans lesquels néanmoins il montrait un peu de penchant à la satire, défaut dangereux dans les particuliers, et beaucoup moins convenable encore à des princes et à des souverains. Ses plus remarquables qualités étaient la magnificence, la grandeur d'âme et la libéralité. Il avait auprès de lui des ministres, non pour prendre leurs avis, mais pour leur faire exécuter ses volontés, croyant sa tête capable de tout ; et comme il avait la cervelle chaude et portée aux grandes choses, il lui était facile de se méprendre et de former des résolutions supérieures à ses forces. » De Marguerite de Médicis, sa femme, Odoard eut quatre fils : Ranuce, qui lui succéda, Alexandre, Horace, Pierre et deux filles.

Muratori, *Annales*.

**FARNÈSE** (*Ranuce II*), fils et successeur du précédent, né en 1630, mort le 11 décembre 1694. Ce prince, à qui une obésité héréditaire dans la famille Farnèse depuis Odoard I<sup>er</sup>, enlevait presque toute activité, se laissa gouverner par ses favoris. L'un d'eux, nommé Jacques Godefroy ou Gaufridi, Provençal, qui de simple maître de langue française était devenu premier ministre, fit assassiner un certain Christophe Giarda, qu'Innocent X avait nommé évêque de Castro, malgré Ranuce. Le pape, irrité, envoya des troupes assiéger Castro. Gaufridi, accouru pour la défendre, fut vaincu, et sa défaite hâta

la reddition de la place. Innocent X Castro et élever sur l'emplacement d'une colonne, sur le piédestal de laquelle ces mots : *Qui fù Castro* (Ici fut Castro), effrayé, abandonna au pape le duché de Castro et le comté de Ronciglione. Il ouvrit les yeux sur les malversations du ministre Gaufridi, lui fit couper la tête, et le remplaça par Giosepino, fils d'un duc de Pavie. Ce Giosepino s'était introduit à la cour par son talent pour la musique ; il obtint la faveur de Ranuce jusqu'à la fin de son règne. Muratori, jugeant trop favorablement Ranuce II, dit que c'était un homme de son temps (*uomo dei vecchi tempi*), plein de valeur, économe, mais général dans l'occasion, zélé jusqu'à la rigueur pour la justice, ce qui le fit moins à redouter. Ranuce eut de sa deuxième femme, Isabelle d'Este, un fils nommé Odoard, mort avant lui, en 1693, et de Marie de Médicis, sa troisième femme, François et Antoine succédèrent.

Muratori, *Annales*.

**FARNÈSE** (*François*), fils et successeur du précédent, né le 19 mai 1678, mort le 17 février 1727. Ce prince, qui n'avait pas moins de mérite que son père et ses frères, s'efforça de garder la neutralité entre les puissances qui se faisaient la guerre en Italie. Son règne est remarquable que par une célèbre transaction diplomatique. Par l'article 5 du traité de Madrid, le 17 février 1720, entre l'Angleterre, la France, l'Autriche et l'Espagne, il fut convenu que les duchés de Parme et de Plaisance, ainsi que celui de Toscane seraient tenus par les mâles de l'Empire ; que lorsque la succession de ces États serait ouverte, on les donnerait au fils aîné d'Élisabeth Farnèse, reine d'Espagne, et fille du prince Odoard ; et qu'au défaut de ce prince, ou de sa postérité masculine, les duchés passeraient aux autres fils de la reine ou à leur postérité masculine. Le duc de Parme vit cet arrangement avec peine, et le pape Innocent XIII protesta, soutenant que le duché de Parme, fief mouvant du saint-siège, ne devait pas revenir. Les puissances contractantes firent aucun compte des sentiments de la France, ni de la protestation du pape. François épousa la veuve de son frère Odoard, la princesse Marie de l'électeur palatin Philippe-Guillaume, qui mourut sans laisser d'enfants.

Lemontey, *Hist. de la Régence*. — Duclos, *Mémoires*.

**FARNÈSE** (*Antoine*), frère et successeur du précédent, né le 29 novembre 1679, mort le 20 janvier 1731. Ce prince, d'une constitution robuste, n'aimait que la bonne chère et la tranquillité. Il épousa Henriette-Marie de France, duc de Modène. Il n'eut pas d'enfants, mais en mourant, pensant qu'il laissait sa duchesse sa femme, il désigna pour succéder à son fils posthume, et à sa femme, le duc de Parme, son fils posthume, et à sa femme, la duchesse de Parme, sa femme.

**Carlos**, fils de sa nièce Élisabeth L'empereur Charles VI séquestra succession, déclarant qu'il la restituerait à son fils Carlos, si la grossesse de sa femme se vérifiait pas. Bientôt il fut constaté que la duchesse n'était pas enceinte; et une convention conclue à Vienne, au mois de septembre 1731, don Carlos prit possession de Parme. Avec Antoine s'éleva le duc de Farnèse.

*Historia de España. — Art de vérifier les Dates des Farnèse, Litta, Familles nobles*

**ELISABETH**. Voy. ÉLISABETH.

**(Henri)**, philologue belge, né à Louvain, mort à Pavie, en 1616. Il était dans la jurisprudence et les langues. S'étant rendu en Italie pour se perfectionner dans les sciences, il fut nommé professeur d'éloquence à l'université de Pavie, où se termina sa carrière. On a de lui : *De Ciceronis, seu de scriben-  
dorum ratione*; Anvers, 1571; *De Verborum splendore et delectu*; Venise, 1590; — *De Simulacris, sive de imaginibus politicarum virtutis*, lib. IV; Pavie, 1595; *Diphthera Jovis, sive de antiqua institutione*, libri III; Milan, 1607,

*Hamal, Biographie Liégeoise, t. I.*

**(Frère André DE)**, missionnaire portugais dans les Algarves, mort en 1678. Il se rendit au Cap-Vert, où une épidémie le retint. Convalescent à peine, il partit pour l'intérieur de la Guinée, et il parcourut des contrées inconnues, avec un zèle qui triompha de grands obstacles. Après avoir couru de nombreuses fatigues extraordinaires, il fonda plusieurs missions et revint en Portugal, où il mourut. Le roi de Portugal conservait le manuscrit de ses voyages, sous le titre de *Historia da Missão de Guiné*. Ce livre a été consulté par plusieurs auteurs, et notamment par Manuel de Monforte, qui en a tiré dans sa *Chronica da provincia da Guiné*. F. D.

*Notado. Bibliotheca Lustana.*

**(Saint)**, sanctus Faro ou Burgundus, vers 592, mort le 28 octobre 672. Il fut l'un des principaux officiers de l'empereur d'Austrasie, il fut élevé à la dignité de prince. Il passa en 613 à celle de duc, auprès duquel il jouit d'une grande confiance. Il renonça ensuite au monde avec son frère et se retira dans l'abbaye de Meaux, et fut élu évêque de cette ville en 627. Il mourut avec un zèle infatigable, et fut enterré dans l'église de Meaux.

*Biog. Gén. — t. XVII.*

dans l'abbaye de Sainte-Croix, située près de Meaux et appelée plus tard Saint-Faron.

*D. Mabillon, Act. Benedict., t. II. — Baillet, Les des Saints, t. III, 28 oct.*

**FARQUHAR (Georges)**, auteur dramatique anglais, né à Londonderry (Irlande), en 1678, mort à Londres, en 1707. Il abandonna l'université de Dublin, où ses parents l'avaient envoyé achever son éducation, pour se faire comédien; mais, un jour, jouant dans *L'Empereur indien* de Dryden et représentant *Guyomar*, personnage qui tue un général espagnol, il frappa si malheureusement de son épée l'acteur chargé de ce rôle, qu'il lui fit une blessure dangereuse. Ce regrettable accident décida de sa carrière, et il renonça au théâtre comme acteur, pour n'y plus reparaitre que comme auteur. Sa pièce de début *Love and a Bottle*, jouée à Londres en 1698, obtint un succès assez grand, et ses autres ouvrages, qui se succédèrent rapidement, rendirent bientôt son nom populaire; il obtint alors une commission de lieutenant, ce qui lui permit, en l'affranchissant d'un travail suivi et régulier, de se livrer à ses goûts pour le plaisir; il le fit malheureusement avec une ardeur trop grande (les lettres qu'il a laissées sont là pour l'attester), et les succès qu'il obtint dans le monde nuisirent beaucoup à sa santé et beaucoup plus encore à sa fortune; aussi, à son retour de Hollande, où des créanciers impitoyables l'avaient forcé de fuir, résolut-il de refaire sa fortune au moyen d'un riche mariage. Une jeune fille très-belle et qui l'aimait voulut devenir la femme de ce spirituel libertin; mais comme sa fortune était loin d'égaliser sa beauté, elle se fit fabriquer de faux titres de noblesse, parla de biens qu'elle ne possédait pas, et parvint ainsi à réaliser ses projets; Farquhar l'épousa. La ruse ne tarda pas à être découverte; mais le poète, au lieu de faire casser ce mariage, qui était nul selon les lois britanniques, donna tout son amour à celle qui l'avait trompé. Cette union fut de courte durée, et quelques jours après la représentation de *The Beaux Stratagem*, Farquhar mourut, au moment où son talent, développé et mûri, allait lui donner la gloire et peut-être la fortune.

Rival de Congreve, Farquhar a laissé huit comédies, qui sont toutes très-spirituelles et très-faciles; mais on y remarque beaucoup de traits d'un goût un peu équivoque, et une morale trop légère et trop conforme à la vie de l'auteur. Voici les titres des pièces de Farquhar : *Love and a Bottle*; 1699, in-4°; — *Constant Couple*; 1700, in-4°; — *Sir Harry Wildair*; 1701, in-4°; — *Inconstant*; 1702, in-4°; — *Twin Rivals*; 1703, in-4°; — *Stage Coach*; 1705, in-4°; — *Recruiting Officer*; 1705, in-4°; — *The Beaux Stratagem*; 1707, in-4°. H. MALOT.

*Biographia Britannica. — Biographia dramatica. — Cibber, L'Art. — Spence, Anecdotes.*

**FARREN (Élisabeth)**, comédienne anglaise, née à Liverpool, en 1759, morte le 23 avril 1829.

Son père, d'abord chirurgien, puis apothicaire, enfin acteur, étant mort en laissant sa famille dans le dénûment le plus complet, Élisabeth fut forcée de monter sur le théâtre; elle débuta à Liverpool en 1773 et à Londres en 1777. Quoique douée d'un talent plein de grâce et de délicatesse, elle dut surtout sa réputation à sa remarquable beauté, et ce fut cette beauté qui lui valut les hommages des hommes les plus illustres de l'Angleterre, tels que Fox, le duc de Richmond et lord Derby; ce dernier poussa même la passion jusqu'à prendre pour femme la fille du pauvre comédien de Liverpool; et en 1797 miss Farren devint comtesse de Derby, et prit rang dans la plus haute aristocratie de la Grande-Bretagne.

H. MALOT.

Arbiter (Petronius), *Memoirs of the present Countess (Elizabeth Farren) of Derby, including anecdotes of several distinguished persons*; Londres, 1797.

\*FARRENC (Madame Césarie), née GENSOLLEN, femme de lettres française, née à Draguignan (Var), le 21 juillet 1802. Son père, qui était médecin, fut son seul instituteur. Dans une épître, qu'elle composa à l'âge de sept ans, elle disait à la Mort :

Dès l'âge de trois ans tu m'enlevas ma mère.  
Ma sœur est au lit; conserve-moi mon père.

Elle cultivait aussi la langue latine, et Lacépède encouragea une traduction de *La Henriade* en vers latins, qu'elle avait entreprise étant encore enfant. Elle épousa en 1819 M. Farrenc, officier de cavalerie, et continua à se livrer à l'étude et à la poésie. Restée veuve avec trois enfants, la perte de sa fortune la força de chercher des ressources dans ses travaux littéraires. Dans ce but, elle vint à Paris en 1834, et se mit à faire de petits livres destinés à l'instruction morale et au plaisir du jeune âge. Ces ouvrages eurent du succès, et le nombre en est aujourd'hui très-grand. Quelques-uns font partie de la collection publiée sous le titre de *Bibliothèque de la Jeunesse chrétienne*. On a d'elle, en outre : *Le Mariage de raison et le Mariage d'inclination*; 1838, in-8°; — *L'Homme du peuple et la grande Dame*, drame; 1840, in-8°; — *Le Petit Homme gris*, ouvrage philosophique et moral; 1843, in-12; — *Petit Théâtre pour les jeunes Filles*; 1844, in-12. GUYOT DE FÈRE.

Constant Berruyer, *Notice en tête de L'Ami de la Jeunesse*, ouvrage de mad. Farrenc. — *Journal de la Librairie*.

FARRIL (Don O'). Voy. O' FARRIL.

FARSETTI (Cosimo), juriconsulte italien, né à Carrare, en 1619, mort à Florence, en 1689. Conseiller d'Alberic II, duc de Massa, il fut successivement ambassadeur auprès des républiques de Venise et de Lucques et du grand-duc Ferdinand II. S'étant fixé à Florence, il fut comblé de faveurs par Cosme III. Farsetti publia quelques livres de droit, aujourd'hui tout à fait oubliés.

T.-G.-Farsetti, *Notizie della Famiglia Farsetti*.

FARSETTI (L'abbé Philippe), antiquaire ita-

lien, né à Venise, le 13 janvier 1705, mort le 25 septembre 1774. Possesseur d'une grande fortune, il fit mouler à ses frais les chefs-d'œuvre de sculpture antique dispersés dans les principales villes d'Italie, recueillit un grand nombre de bronzes précieux, et fit exécuter des modèles en liège et en pierre ponce des anciens monuments de Rome. Il forma ainsi un magnifique musée, qu'il ouvrit au public. L'abbé Lastesio a décrit ce musée, dans une *Lettre à l'Académie de Cortone*; Venise, 1764, in-4°.

Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri*.

FARSETTI (Joseph-Thomas), littérateur italien, né à Venise, mort dans la même ville, en 1775. Il entra dans l'ordre de Malte, ce qui ne l'empêcha pas de se livrer à l'étude des lettres avec ardeur. Ses œuvres ont paru à Venise en 1763; elles se composent de poésies italiennes et de deux tragédies; la première traduite des *Trachiniennes* de Sophocle, la seconde inspirée par la tragique aventure de Guillaume de Cabestaing et de dame Marguerite, femme de Raymond de Castel-Roussillon. On a encore de lui une traduction du *Philoctète* de Sophocle, quelques éloges et un recueil de vers latins, publié à Paris, en 1755, in-8°, et à Parme, en 1776.

H. MALOT.

*Biografia universale*, édit. de Venise.

\*FARSIT (Hugues), écrivain français, vivait au douzième siècle. Il était chanoine régulier de Saint-Jean-des-Vignes à Soissons. On a de lui : une *Relation de Miracles arrivés depuis 1128 jusqu'en 1132 dans l'église de Notre-Dame de Soissons*, insérée par Michel Germain dans son *Histoire de Notre-Dame de Soissons*; — une *Lettre à un chapitre de Prémontrés*, conservée à la Bibl. imp., n° 2842; — une *Lettre à sa sœur Helvide*, existant dans la même Bibl., n° 2484. Louis LACOUR.

Germain, *Hist. de l'Abb. de N.-D. de Soissons*, preuves, p. 481. — *Hist. littéraire de France*, t. XII, p. 221.

FARULLI (Georges-Ange), historien italien, né vers 1650, mort en 1728. Camaldole de la maison de Sainte-Marie-des-Anges à Florence, il composa un grand nombre d'ouvrages relatifs à l'histoire ecclésiastique et à l'hagiographie; les principaux sont : *Storia cronologica del nobile et antico monastero degli Angioli di Firenze, dell'ordine Camaldolese*; Lucques, 1700, 20 vol. in-4°; — *Annali e Memorie dell'antica e nobile città di S.-Sepulcro*; Foligno, 1713, in-4°; — *Annali di Arezzo in Toscana*; Foligno, in-4°; — *Vita della B. Elisabetta Salviati*; Bassano, 1723, in-4°.

*Nuovo Dizionario storico* (publié à Bassano).

\*FASANO (Tommaso), peintre de l'école italienne, mort vers 1700. Il fut un des bons élèves de Luca Giordano; mais il n'a laissé qu'un nombre de fresques, s'étant consacré exclusivement à un genre éphémère dans lequel il se fit une grande réputation; il excellait à la détrempe de grandes compositions.

ornement de saints-sépulchres, de crèches, d'expositions du saint-sacrement et autres pompes religieuses. E. B—N.

Lanzi, *Storia della Pittura*. — Tiezzi, *Dizionario*.

**FASCH** (Augustin-Henri), médecin allemand, né à Arnstadt (Thuringe), le 19 février 1639, mort le 22 janvier 1690. Il étudia la médecine à l'université d'Iéna, fut reçu docteur en 1667, et devint professeur de la faculté en 1673. Il y enseigna la chirurgie, la botanique et l'anatomie. On a de lui : *Ordo et methodus cognoscendi et curandi causum*; — *De Morbo dominorum et domino morborum*; 1670; — *De Vesicariis*; 1673; — *De Myrrha*; 1677; — *De Castoreo*; 1677; — *De Aurocypla*, 1681; — *De Uterio Mulierum*; 1681; — *Παρωνίδες physiologica et pathologica considerata*; 1683; — *De Febre amatoria*; 1690.

Enc. Dict. hist. de la Médecine.

**FASCH** (Charles-Frédéric-Chrétien), compositeur allemand, né à Zerbst, en 1736, mort à Berlin, en 1800. Fils d'un maître de chapelle, il annonça de bonne heure sa vocation musicale. Il se forma ensuite sous le virtuose Haertel de Strutz. En 1756 il obtint un emploi dans la chapelle de Frédéric II. Fasch fonda l'Académie de Chant de Berlin. Avant de mourir il brûla les manuscrits de ses œuvres musicales.

Iéna, *Biogr. univ. des Musiciens*.

**FASCITELLI** (Honoré), en latin **FASITELLUS**, poète latin moderne, né à Isernia, en 1502, mort à Rome, en mars 1564. Il entra chez les Benedictins de la congrégation du Mont-Cassin, et devint gouverneur du cardinal Innocent del Monte, neveu de Jules III. Nommé, en 1555, évêque d'Ugenta, il assista au concile de Trente. Deux ans avant sa mort il résigna son évêché pour vaquer plus librement à des exercices de poësie. Ses poésies latines, qui pour l'élégance peuvent se comparer aux meilleures du temps, ont été recueillies dans les *Delicia Poetarum italicarum*, p. 952, et dans les *Carmina illust. Poetar. Ital.*, IV, 191; elles ont été réimprimées avec des additions par J.-Vinc. Meola; Venise, 1776. On a encore de Fascitelli une traduction de Lactance; Venise, Aldé, 1535, 4-f.

Enc. Guide de Fascitelli, en tête de ses Poésies. — *Encyclop. stor. della Litt. Ital.*, t. VII, part. III, 155.

**FASCH** (Jean-Frédéric), médecin allemand, né à Eberka (duché de Weimar), le 24 juin 1707, mort le 16 février 1767. Il fit ses études à l'université d'Iéna, sous Kalkschmidt, et obtint, en 1738, la place de professeur ordinaire. On n'a de lui que des opuscules le plus important fut publié après la mort de l'auteur, sous le titre de *Elementa medicinae forensi accommodata*; Iéna, 1767, 8-f., trad. en allemand par Chrétien-Godefroy Fasch, 1768, in-8; Wurtzbourg, 1770, 8-f. — *Encyclop. des Institutions*

*medicinae legalis vel forensis* de Teichmeyer; Iéna, 1764, in-8°.

*Biographie médicale*.

\* **FASOLATO** (Agostino), sculpteur vénitien, travaillait à la fin du dix-septième siècle et au commencement du dix-huitième. Cédant au mauvais goût de son époque et doué d'une prodigieuse habileté à tailler le marbre, il chercha moins à atteindre la perfection de l'art qu'à en vaincre les difficultés matérielles. Il se fit connaître par de véritables tours de force, dont le plus étonnant est le fameux groupe de *La Chute des Anges rebelles*, que tous les étrangers vont visiter à Padoue, dans le palais Trento-Papafava. Soixante figures entièrement nues, d'environ 0<sup>m</sup>,30 de proportion, forment une espèce de pyramide d'un seul bloc de marbre de près de trois mètres de hauteur, qui ne présente de tous côtés qu'un incroyable entrelacement de corps, de têtes, de jambes, de bras enchevêtrés dans les poses les plus extraordinaires, les plus singulières. Chaque figure est presque entièrement isolée des autres, et l'imagination ne peut concevoir que le ciseau de l'artiste ait pu fouiller ainsi le marbre, et par d'étroites ouvertures arriver à terminer chaque ange, chaque démon avec le fini le plus précieux. Fasolato avait exécuté ce groupe pour le bailli de Malte, Trento, qui lui en commanda un second du même genre dont il voulait faire présent au grand-maître de l'ordre. Ce groupe, dont on ignore le sujet, fut pris en mer par des corsaires barbaresques, et l'on ne sait ce qu'il est devenu. Fasolato a sculpté pour le palais Maldura de Padoue un troisième groupe, composé seulement de six figures, de plus grande proportion, représentant *L'Enlèvement des Sabines*. E. B—N.

Cicognara, *Storia della Scultura*. — Tiezzi, *Dizionario*. — Paolo Faccio, *Nuova Guida di Padova*.

**FASOLO** (Jean), en latin **FASEOLUS**, érudit italien, né à Padoue, dans la première partie du seizième siècle, mort dans la même ville, au mois de décembre 1571. Il succéda à Robortel dans la chaire de belles-lettres à l'université de Padoue. On a de lui la première traduction du *Commentaire* de Simplicius sur le *Traité de l'Âme* d'Aristote; Venise, 1543, in-fol.

*Nuovo Dizionario storico* (édit. de Basano).

\* **FASOLO** (Jean-Antoine), peintre italien, né à Vicence, en 1528, mort à Vérone, en 1572. Élève de Zelotti et de Paul Véronèse, il imita surtout ce dernier. Il excellait à peindre des sujets allégoriques. Il mourut d'une chute qu'il fit en peignant la salle du podestat de Vérone. Parmi ses œuvres les plus remarquables, on cite : *La Piscine*, à Saint-Roch de Verone; et dans la galerie royale de Dresde, un portrait de femme vêtue d'étoffe blanche parsemée de fleurs d'or.

Lanzi, *Historia della Pittura*, t. III.

\* **FASOLO** (Bernardin), peintre italien, né à Pavie, vivait dans la première moitié du seizième siècle. Il fut un des meilleurs élèves de

Léonard de Vinci. On voit de lui au Musée du Louvre un beau tableau daté de 1513, lequel représente *La Vierge assise sur son trône et tenant son fils dans ses bras*.

Lenzi, *Historia della Pittura*, t. IV.

\* **PASSARI (Vincent)**, théologien sicilien, né à Palerme, en 1599, mort dans sa ville natale, en 1663. Il entra dans la Société de Jésus en 1614, et enseigna successivement les belles-lettres, la philosophie, la théologie et l'Écriture Sainte. On a de lui beaucoup de *Méditations* sur des sujets religieux, et d'autres ouvrages de philosophie et de piété; les principaux sont : *Disputationes philosophicae de quantitate, quaque compositione, essentia*, etc.; Palerme, 1644, in-fol.; — *Immaculata Desparat Conceptio theologicis commissis tractatus*; Lyon, 1665, in-fol.

Mongitore, *Bibliotheca Sicula*. — Aug. et Al. de Becker, *Bibliothèque des Écrivains de la Comp. de Jésus*.

\* **PASSETTI (Giovanni-Battista)**, peintre de l'école de Modène, né à Reggio, en 1686, mort après 1772. Issu de parents pauvres, il dut se mettre au service de Giuseppe Dallamano, dont il broyait les couleurs; ce ne fut qu'à l'âge de vingt-huit ans qu'il essaya de peindre à son tour. Ayant quitté son premier maître, il s'attacha à Francesco Bibbiena, et sous sa direction il ne tarda pas à devenir un des plus habiles peintres de décoration de son temps. Il peignait encore à l'âge de quatre-vingt-ans. E. B.-N.

Tiraboschi, *Notizie degli Artisti Modenesi*. — Lenzi, *Storia della Pittura*. — Ticozzi, *Dizionario*.

**PASSIN (Nicolas-Henri-Joseph de)**, peintre belge, né à Liège, le 30 avril 1728, mort le 21 janvier 1811. A l'âge de vingt ans il entra dans les mousquetaires gris du roi de France. En 1754 il quitta son corps pour organiser une compagnie de cavalerie; mais à la paix il revint dans son pays, et s'adonna à la peinture, qu'il avait déjà cultivée dans sa jeunesse. A quarante ans il fit le voyage d'Italie. Il se fixa ensuite à Genève, et ne tarda pas à se faire une réputation d'habile paysagiste. Malgré les offres de Catherine II, qui voulait l'attirer à Saint-Petersbourg, Passin revint en Belgique, et après avoir habité successivement Bruxelles et Liège, il alla se fixer à Spa, où il termina ses jours. Les compositions originales de Passin ont de la richesse et de la variété; elles offrent un dessin correct, un coloris naturel et pur; ses copies de Both et de Berghem sont des chefs-d'œuvre.

Van Nelt, *Notice biographique sur Passin*; Liège, 1807, in-8°. — Becdelièvre Hamel, *Biographie Liégeoise*.

\* **PASSOLO (Bernardino)**, peintre de l'école milanaise, né à Pavie, florissait au commencement du seizième siècle. Il est incroyable qu'un artiste d'un aussi grand mérite soit resté pendant près de trois siècles inconnu à tous les biographes, ce ne fut pourtant qu'à la fin du siècle dernier qu'apparut à Rome une madone du plus beau style léonardesque avec cette inscription : *Bernardinus Passolus de Pupia fecit 1518*. Ce chef-d'œuvre indique évidemment que son

auteur fut un des meilleurs élèves de Vinci. De la galerie Braschi il est Musée du Louvre, où il est resté.

Lenzi, *Storia della Pittura*. — Ticozzi, — F. Viot, *Notices des Tableaux du Musée*.

**PASSONI (Liberat)**, théologien liégé vers 1700, mort à Rome, en 1767. Il gagna des écoles Pies, et professait dans le collège de son ordre à Rome; lui : *De Leibniziano Rationalis Principia*, 1754, in-fol.; — *De græca S. Litterarum editione a LXX inter Urbis*, 1754, in-4°; — *De Piorum Abraham beatitudine ante Christum* Rome, 1760, in-4°.

Richard et Girard, *Bibl. sacrée*.

\* **PASTIDIUS**, moine ou évêque du cinquième siècle. On manque de détails; il reste de lui un *Traité de la tiens*, qu'Holstenius a publié à Rome d'après un manuscrit fort ancien; les pélagiennes, alors répandues en Angleterre, montrent dans cet écrit.

Galland, *Bibliotheca Patrum*, vol. IX, p. 300. — Ceillier, *Histoire des écrivains ecclésiastiques*, t. XIV, p. 300.

\* **FASTOUL ou FATOUL (Baudouin)**, trouvère, né à Arras, pendant le treizième siècle dans cette comté en poètes renommés et connus chants romans wallons. Nous ignorons les particularités de la vie de Baudouin Fastoul; mais, peu après avoir assisté à un combat, comme il nous l'apprend, il fut pris d'une lèpre incurable, la lèpre très-probablement avait été atteinte aussi son compatriote Jean Bodel, mort au commencement du treizième siècle (voir ce nom). Comme monde fuyait le pauvre trouvère, il se vit quitter Arras. Selon l'habitude de l'époque, il formula dans un *Congé*, à l'imitation d'Adam de La Halle (voir ce nom), à ses compatriotes et à ses bienfaiteurs même ville. Cette pièce, très-remarquable, commence ainsi :

Si je savoie dire ou faire  
Cave li entrai deus plaire,  
J'en savoie moult bien leisir,

Il y cite ensuite un très-grand nombre de personnes qui existaient alors dans Arras, et parle des rapports qu'il a eus avec le mayeur :

Pués, par mon conseil vras  
Congié prendre au mayeur d'Arras,  
Car il me volait avoir hier (me chertissai)

Entre autres choses encore, il y dit :  
Tout aller dans une maison où je devrai  
bon gage avant d'avoir une bonne ou  
nourriture, car les échevins ont dû  
devant me mettre en possession du  
Bodel.

Eschevins ont trouvé un brief  
Et je doi recevoir le brief  
Et vient de par Jehan Bodel



d'indication, préciser à

de l'indication, préciser à  
de l'indication, préciser à  
de l'indication, préciser à  
de l'indication, préciser à

de l'indication, préciser à  
de l'indication, préciser à  
de l'indication, préciser à

de l'indication, préciser à  
de l'indication, préciser à  
de l'indication, préciser à

de l'indication, préciser à  
de l'indication, préciser à  
de l'indication, préciser à

de l'indication, préciser à  
de l'indication, préciser à  
de l'indication, préciser à

de l'indication, préciser à  
de l'indication, préciser à  
de l'indication, préciser à

de l'indication, préciser à  
de l'indication, préciser à  
de l'indication, préciser à

de l'indication, préciser à  
de l'indication, préciser à  
de l'indication, préciser à

de l'indication, préciser à  
de l'indication, préciser à  
de l'indication, préciser à

de l'indication, préciser à  
de l'indication, préciser à  
de l'indication, préciser à

de l'indication, préciser à  
de l'indication, préciser à  
de l'indication, préciser à

de l'indication, préciser à  
de l'indication, préciser à  
de l'indication, préciser à

de l'indication, préciser à  
de l'indication, préciser à  
de l'indication, préciser à

de l'indication, préciser à  
de l'indication, préciser à  
de l'indication, préciser à

de l'indication, préciser à  
de l'indication, préciser à  
de l'indication, préciser à

de l'indication, préciser à  
de l'indication, préciser à  
de l'indication, préciser à

de l'indication, préciser à  
de l'indication, préciser à  
de l'indication, préciser à

de l'indication, préciser à  
de l'indication, préciser à  
de l'indication, préciser à

de l'indication, préciser à  
de l'indication, préciser à  
de l'indication, préciser à

de l'indication, préciser à  
de l'indication, préciser à  
de l'indication, préciser à

de l'indication, préciser à  
de l'indication, préciser à  
de l'indication, préciser à

Paris, le 11 avril 1163. Il succéda à saint Bernar dans la charge de

Alexandre  
l'une est les Opera de saint Bernard, l'autre dans le X<sup>e</sup> vol. des Conciles du P. Labbe.

Louis LACOUR  
Gallia christiana, t. III, p. 171, t. V, p. 800. — Dubois, Histoire ecclésiastique de Paris, t. XIII, ch. IV. — Hist. Littéraire de France, t. XII, p. 888.

FATM (Abou-Nasr). Voy. AL-FATH BEN-KHACAN.

FATHIME ou FATHIMET, fille de Mahomet et Mecque, en 606 de J.-C., morte en 632. A l'âge de quinze ans, en l'an 2 de l'hégire (623 de J.-C.), elle fut la première et la de

les seyy  
de nobl

des quatre femmes que Mahomet regardait comme douées de la perfection.

E. BEAUVois.  
Abulféda, Vie de Mahomet, trad. par Gagnier, p. 82. — Abulfaradj, Hist. Dynast., trad. — M. Caussin de Perceval,

Calcutta, 1789, in-4<sup>o</sup>

filie de Yousouf ben-Yahya morte en 319 de l'hégire (931). Elle est la première des femmes arabes qui aient exercé la profession de jurisconsulte et

E. B.  
Ahmed J. de Hammer, Hist. al-Moltemis, der Araber, t. IV, p. 148.

\* FATHI (émir d'Égypte, né en Asie Mineure, mort au Caire, en 350 de l'hégire (961 de J.-C.). Fait prisonnier par des musulmans, dans le château de Dzou'l-Kelaat, il vint en la possession, khalife d'Égypte. Après la mort de son père, il fut élu khalife, pour éviter d'obéir à Kaïfour, naguère empereur de la province de cette province et sa mauvaise santé le forcèrent à retourner au Caire. Il y fit connaissance de Moïse célèbres

E. B.  
Dict. de l'Égypte, trad. par M. Mac-Guckin, t. II, p. 453-455. — Abulféda, Ann. Musl., trad. de Reiske, t. II, p. 478. — Moïse, trad. en all. par M. J. de Hammer, Vienne, 1823, in-8<sup>o</sup>.

FATIMIDES ou FATHÉMIDES. Voy. AL-MAHDY.

FATIO DE D'ILLERS (Nicolas), savant géomètre et célèbre fanatique, né à Bâle, le 16

C. LEBRON

de Charlemagne. — Daniel, Histoire

FLASTER ou FASTER, et plus abbé dans les es du douzième siècle, mort à

colonie de France pour protéger la

ne fut donné à temps après sa mort. Comme ce fut empereur d'Occident qu'en 800, impératrice.

février 1664, et mort en 1753, dans le comté de Worcester. Il fut élevé à Genève et reçu bourgeois de cette ville. Après avoir ensuite passé quelque temps à Paris et à La Haye, il adopta l'Angleterre pour sa patrie. De bonne heure il donna des preuves d'une grande aptitude pour les sciences exactes. Il commença à se faire connaître par une lettre qu'il écrivit, à l'âge de dix-huit ans, à Cassini, et qui contenait une nouvelle théorie de la terre et une hypothèse pour expliquer la forme de l'anneau de Saturne. S'étant rendu à Paris au commencement de 1683, il reçut des membres de l'Académie des Sciences des témoignages flatteurs de leur estime pour ses connaissances précoces. Cette même année, en mars et en avril, l'attention du monde savant fut attirée par l'apparition d'une lumière semblable en couleur et en intensité à celles de la queue des comètes, et qui se montrait tantôt après le crépuscule, tantôt avant l'aurore. Cassini, pour expliquer ce phénomène, établit la théorie de la lumière zodiacale. Fatio, qui avait suivi ce savant dans ses observations, et qui eut occasion l'année suivante de les répéter à Genève, donna, en 1685, à cette hypothèse des développements nouveaux, qui furent reçus avec faveur (1). En outre de travaux importants sur l'astronomie mathématique, on doit à ce savant plusieurs applications utiles ou curieuses des sciences à la navigation et à l'industrie, par exemple une nouvelle manière de mesurer la vitesse de la marche d'un vaisseau, un moyen d'utiliser comme moteur le mouvement des eaux occasionné par le sillage d'une embarcation, un procédé pour percer les rubis, ce qui les rendait propres à être employés dans l'horlogerie. Fatio fut la cause première de la discussion soulevée entre Leibnitz et Newton sur l'invention du calcul différentiel. Piqué, dit-on, de n'avoir pas été mis au nombre des mathématiciens auxquels Leibnitz proposait la solution de problèmes difficiles, il vengea son amour-propre offensé en contestant les droits que celui-ci croyait avec raison avoir à la découverte du calcul différentiel (calcul des fluxions).

Cet homme, qui s'était fait connaître de si bonne heure comme un habile mathématicien, qui justifia par ses travaux les espérances qu'il avait fait concevoir, qui fut reçu à vingt-quatre ans membre de la Société royale de Londres et qui aurait été admis plus jeune encore à l'Académie des Sciences de Paris s'il avait consenti à renoncer au culte protestant, se laissa égarer en religion jusqu'aux dernières limites de l'extravagance. Non-seulement il se fit à Londres en 1706 l'ardent défenseur des prophètes des Cévennes (voyez l'article FACE), mais encore il se crut lui-même inspiré par l'esprit divin et capable de prophétiser et de faire des miracles.

(1) Voir une communication de Choëet sur l'explication développée par Fatio dans les *Nouvelles de la République des Lettres*, 1685, mars, p. 200-207.

Des discussions très-vives éclatèrent sur les prétentions des prétendus prophètes. La *Lettre sur l'enthousiasme* de Shaftesbury, écrite à cette occasion, ne suffit pas pour ramener les esprits au sens commun. Il fallut avoir recours à des mesures sévères. Fatio et deux autres fanatiques furent condamnés à l'exposition publique, avec un écriteau attaché au chapeau (1). Loin de le corriger, cette punition poussa son exaltation jusqu'au dernier paroxysme. Il conçut le projet de convertir au christianisme tous les habitants de la terre, et il partit pour l'Asie dans le dessein de commencer son œuvre. Le reste de sa vie est peu connu. On sait seulement qu'il retourna en Angleterre, qu'il y vécut dans la retraite, et qu'il persista jusqu'à la fin de ses jours dans ses croyances extravagantes, tout en continuant cependant à s'occuper de travaux scientifiques.

Outre plusieurs articles d'astronomie mathématique publiés dans la *Bibliothèque universelle* en 1687, dans les *Acta Erudit. Lips.* en 1700, dans les *Transactions philosophiques* en 1713 et dans le *Gentleman's Magazine* en 1737 à 1738, on a de lui : *Lettre à M. Cassini sur une lumière extraordinaire qui paraît dans le ciel depuis quelques années*; Amsterdam, 1686, in-8°; — *Epistola de Mari Aëno Salomonis ad Bernardum, in qua ostenditur geometrice satisfieri posse mensuris quæ de Mari Aëno in Sacra Scriptura habentur*; Oxford, 1688, in-8°; — *Lineæ brevissimæ Descensus, investigatio geometrica duplex, cui addita est investigatio geometrica solidi rotundi in quo minima fiat resistentia*; Londres, 1699, in-4°; — *Navigation improved, being the Method for finding the latitude at sea as well as by land* (La Navigation perfectionnée, ou méthode pour trouver la latitude en mer aussi bien que sur terre); Londres, 1728, in-fol. Il s'agit principalement dans ce livre de la détermination de la latitude au moyen de deux observations de la hauteur du soleil et du temps écoulé entre elles. — Bœhmer et Senebier lui attribuent un ouvrage anonyme intitulé : *Fruit-walls improved* (Espalier perfectionné); Londres, 1699, in-4°, et dans lequel est décrite une nouvelle espèce de terrasse inclinée propre à la culture des fruits en espalier. Fatio avait publié aussi quelques écrits en faveur des prophètes des Cévennes; nous n'avons pu en retrouver les titres. Il laissa en mourant un assez grand nombre d'ouvrages inédits, qui passèrent entre les mains du professeur Le Sage de Genève : aucun d'eux n'a été publié. Michel NICOLAS.

Senebier, *Hist. litt. de Genève*, t. III.

**FATIO DE D'ILLERS (Jean-Christophe)**, frère aîné du précédent, se livra, comme à l'étude des sciences, principalement à l'astronomie et à la physique. Ses travaux lui ou-

(1) Senebier, dans son *Hist. litt. de Genève*, prétend que cette exposition n'eut lieu qu'en effigie.

rent en 1706 les portes de la Société royale de Londres. Le 2<sup>e</sup> vol. de l'*Histoire de Genève* de Spou contient quelques observations de lui sur l'histoire naturelle des environs du lac de Genève, et le n<sup>o</sup> 306 des *Transact. philos.* un extrait de la description d'une éclipse de soleil qu'il avait observée à Genève. Enfin, il a aussi publié un petit écrit pour prouver la fausseté du prétendu manuscrit sur l'histoire de Genève trouvé dans le château de Prangins, et dont Gregorio Leti, qui le premier en fit usage, fut vraisemblablement l'auteur. Michel NICOLAS.

Saatch, *Hist. Nat. de Genève*, t. III.

\* **FATOU (Nicolas)**, écrivain mystique français, né à Arras, en 1644, mort à Saint-Omer, le 17 août 1694. Il prononça ses vœux au couvent des Dominicains de sa ville natale, et se fit ensuite agréger au couvent de Saint-Omer, où il termina ses jours. On a de lui : *Le Paradis terrestre du saint Rosaire de l'auguste Vierge, mère de Dieu*; divisé en douze jardins à huit parterres, autrement en douze octaves à huit discours, excepté le onzième, qui en a douze. Idée qui, sans aucun trait de poëse, en produire une rose à cent feuilles ou cent discours très-propres sur la même matière du Rosaire, en 4 tomes; Saint-Omer et Lille, 1692, 4 vol. in-12. On peut juger du style par le titre singulier de cet ouvrage : les trois tomes, qui devaient suivre, n'ont pas paru. M. Fatou a traité aussi du fameux miracle de la sainte Chandelle, dont se sont occupés Gazet et tout d'autres; son livre est intitulé : *Discours sur le Prodige du Saint Cierge apporté par la très-anguste et très-miséricordieuse mère de Dieu comme remède souverain contre le malin, et de la Pénitence cathédrale d'Arras*, Lille, 1696, petit in-8°. Une 2<sup>e</sup> édition parut dans cette ville, en 1744, et la première édition de ce petit livre curieux et rare est de Saint-Omer, 1693.

Jules PERIN.

Noter. *Manuscrits pour servir à l'histoire littéraire de la ville d'Arras*, t. I, p. 169. — Caron et d'Hericourt, *Recueil des livres imprimés à Arras*, 1854-1855.

**FATOUVILLE (NOLANT DE)**, auteur dramatique français, vivait vers la fin du dix-septième siècle et fut conseiller au parlement de Normandie, et composa pour l'ancien Théâtre-Italien de comédies en prose qui ont été imprimées, soit d'autrui, soit en entier, soit seulement insérées dans le *Théâtre-Italien* de Gherardi; Amsterdam, 1701, 6 vol. in-12; ces comédies sont : *Lequin chevalier du Soleil*; *Arlequin-Joson*, ou *la Toison d'Or*; *Arlequin l'apôtre du palais*; *Arlequin Mercure galant*; *Arlequin l'indolent*; *Le Banqueroutier*; *Arlequin l'écuyer pour et contre*; *La Fille sage*; *Arlequin le procureur*. Il obtint un grand succès et qui lui valut personnellement l'apreté au gain des comédiens de l'époque, apreté que l'atouville

dans ses fonctions avait pu observer mieux que personne, a eu plusieurs éditions, dont la première parut en 1684, in-12. On lui attribue aussi *Isabelle médecin*, *Le Marchand dupé*, *La Matrone d'Éphèse* et *La Précaution inutile*.

Hector MALOT.

Bayle, *Nouvelles de la République des Lettres*. — Du Gerard, *Tables alphabétiques et chronologiques des Pièces représentées sur l'ancien Théâtre-Italien*. — Quérard, *France littéraire*.

**FATTORE (Il)**. Voy. PENN (Giovanni-Francesco).

**FAU (Jean-Nicolas)**, en latin FAGIUS, poète latin moderne, né à Besançon, vers 1600, mort le 16 juillet 1655. Il entra chez les Minimes, et parcourut comme provincial de son ordre l'Allemagne, l'Espagne et l'Italie. On a de lui plusieurs recueils de poésies latines sur des sujets de piété; savoir : *Speculum Vigilantium*, *Memo-ria Dormientium*; Prague, 1640, in-12; — *S. Maria liberatrix*; Munich, 1644; — *Florida Corona boni Militis, seu Encomia P. Gasparis Boni ord. Minim. provincialis*; Munich, 1652, in-8°.

Fau, dans ses *Oeuvres*, passim.

**FAUCCI (Charles)**, graveur italien, né à Florence, en 1729, mort vers la fin du dix-huitième siècle. Il étudia son art sous Carlo Gregori, et grava beaucoup de planches pour la galerie du marquis Gerini. Il alla ensuite s'établir à Londres, où il travailla longtemps pour Boydell. Parmi ses estampes on cite : *La Nativité de la Vierge*, d'après P. de Cortone; — *L'Adoration des Bergers*, d'après le même; — *Le Couronnement de la Vierge*, d'après Rubens; — *Une Bacchanale*, d'après le même.

Gandellini, *Notizie degli Intagliatori*, avec les additions de Luigi de Angelis, t. II et VIII.

**FAUCHARD (Pierre)**, chirurgien français, né en Bretagne, vers la fin du dix-septième siècle, mort à Paris, le 22 mai 1761. Pendant quarante ans, il exerça à Paris, avec beaucoup de succès, la profession de chirurgien dentiste. On a de lui : *Le Chirurgien dentiste, ou traité des dents*; Paris, 1728, 2 vol. in-12. D'après Éloy, cet ouvrage est le meilleur qui ait été écrit sur les maladies des dents.

Eloy, *Dictionnaire historique de la Médecine*.

**FAUCHE-BOREL (Louis)**, agent politique suisse, né à Neuchâtel, en 1762, mort dans la même ville, le 7 septembre 1829. Issu d'une ancienne famille de Franche-Comté réfugiée en Suisse après la révocation de l'édit de Nantes, il dirigeait à la révolution, dans sa ville natale, un vaste établissement typographique, qui rendit beaucoup de services aux émigrés. En 1795 il abandonna toutes ses affaires pour se vouer sans réserve à la cause des Bourbons, et il fut chargé par le prince de Condé de faire à Pichegru des propositions de trahison. Dès le début sa mission réussit; mais le Directoire reçut quelques avis, et Pichegru fut rappelé. Fauche lui-même fut arrêté, le 21 décembre 1795, à

Strasbourg. Comme ses précautions étaient bien prises, on ne trouva aucune charge contre lui, et il fut remis en liberté. Au mois de juin 1796, Louis XVIII l'envoya renouer des intelligences avec Pichegru, alors retiré à Arbois. Le plan de contre-révolution était prêt lorsque le général fut nommé membre du Conseil des Cinq Cents. Aussitôt Fauche-Borel se rendit à Paris, d'après les intentions des princes. La révolution du 18 fructidor vint renverser tous les projets du parti royaliste, et la correspondance de Fauche avec Pichegru, saisie dans les équipages du général Klinglin, servit de base à l'exposé de la conspiration que publia le Directoire. Cependant, dès le lendemain même du 18 fructidor cet audacieux agent s'occupa de nouer les fils d'un nouveau complot. Il se mit en rapport avec Barras, qui ne s'était opposé au mouvement royaliste que parce qu'on ne s'était pas confié à lui (*voyez BARRAS*). Quelques jours après, le directeur lui fit remettre un passe-port pour sortir de Paris. Fauche passa en Angleterre pour attendre des communications que Barras s'était engagé à faire au prétendant. Des conflits et des malentendus, qui naquirent entre lui et un des instruments de ses menées, retardèrent l'envoi des lettres de Barras. Fauche-Borel eut toutefois, en Angleterre, la satisfaction de *serrer dans ses bras son admirable Pichegru* (ce sont les expressions de ses *Mémoires*) et d'informer ce général des dispositions de Barras. Dès qu'on eut pu s'entendre avec lui sur ce que le directeur exigeait du roi pour prix de ses services, on porta à Mittau ces dernières communications. Fauche reçut l'ordre de continuer à correspondre avec Barras, et profita du départ d'un courrier que le cabinet prussien envoyait à Paris, pour faire parvenir une lettre au directeur. Cette lettre était conçue de manière que les collègues de Barras pouvaient en prendre communication, et celui-ci n'en fit pas mystère. Talleyrand proposa de communiquer avec Fauche, par le moyen d'Eyriès, qu'il envoyait alors en mission à Clèves. Fauche-Borel, néanmoins, ne jugeant pas cette voie assez sûre, attendit que Barras lui envoyât son confident intime, le chevalier Tropez de Guérin, auquel il remit les lettres patentes de Louis XVIII. La révolution du 18 brumaire vint encore anéantir ces projets.

Les préparatifs de la paix d'Amiens ne ralentirent pas les menées des royalistes. Elles semblaient au contraire prendre alors une grande activité. Fauche-Borel fut choisi pour être le médiateur entre Moreau et Pichegru; mais à peine arrivé à Paris, il fut arrêté et conduit au Temple. Après une détention de dix-huit mois, les instances de l'ambassadeur de Prusse et une lettre de S. M. Prussienne elle-même déterminèrent Bonaparte à lui rendre la liberté. Reconduit à la frontière par les gendarmes, il partit alors pour Berlin reçut un accueil flatteur

du roi et de la reine, et ne cessa de rendre à la cause des Bourbons des services tels, que Napoléon envoya, à la fin de 1805, trois commissaires à Berlin, pour faire de nouvelles réclamations contre lui. Instruit à temps par la reine il partit pour Londres, conférant sur sa route avec le ministre suédois, puis avec le roi de Suède. En Angleterre, il fut chargé, avec d'Entragues et de Puisaye, de la correspondance royaliste, et eut à ce sujet de nombreuses relations avec l'ancien journaliste Perlet, qu'il dénonça plus tard comme un espion de la police impériale.

De retour à Paris au mois d'octobre 1814, après diverses missions, il essaya plusieurs fois de faire parvenir des renseignements utiles aux Tuileries. Mais le duc de Blacas, l'homme de confiance du roi, le repoussa, ne lui témoignant que des soupçons injurieux. Cependant il continua à être l'agent du roi de Prusse, et voyagea, avec ses instructions, à Vienne, puis à Gand. A peine fut-il arrivé dans ce foyer de l'émigration que le duc de Blacas lui fit intimé, par le directeur de la police, l'ordre de quitter la ville dans les vingt-quatre heures. Fauche multiplia pendant trois jours ses démarches auprès de plusieurs personnages influents, et s'efforça de parvenir jusqu'au roi. Deux gendarmes lui furent d'abord donnés pour escorte; puis, transféré à Bruxelles, il fut jeté dans un cachot, où il resta huit jours. Il ne dut sa liberté qu'aux vives réclamations du ministre du roi de Prusse. Il paraît qu'un semblable traitement ne lui inspira pas la moindre rancune pour les Bourbons; car il se mit, à la première nouvelle de la bataille de Waterloo, en devoir de concourir à la réintégration de la monarchie. Il publia : *Précis historique des différentes missions dans lesquelles M. L. Fauche-Borel a été employé pour la cause de la monarchie, suivi de pièces justificatives*; Paris, 1815, in-8°, fig., avec cette épigraphe : *Pœnam pro munere*. Cet ouvrage fut lu avec beaucoup d'empressement, et l'on y remarqua surtout les accusations formulées contre Perlet, qui répondit en accusant lui-même son adversaire d'avoir trahi la cause qu'il défendait. Ses mémoires très-curieux furent publiés en 1816, et il fut enfin établi, par un jugement du tribunal de police correctionnelle, en date du 24 mai 1816, que Perlet était un escroc, calomniateur, et que Fauche n'avait manqué à l'honneur. Cependant, ce tri ne lui donnait aucun moyen de payer ses dettes. Après l'avènement de Georges IV, se vu oublié par ceux qui lui devaient tant, il se retira en Angleterre, où il vécut d'une pension du cabinet de Saint-James lui avait été accordée. Le roi de Prusse ne lui envoya que des lettres qui lui permirent d'ajouter à son titre de particule noble et le titre de conseiller d'ambassade prussien. Il fit encore plusieurs voyages et reparut à Paris, où sa dernière œuvre fut de faire publier, à grands frais, des

Tous ces mécomptes tour-  
naient un malheureux agent de la di-  
recteur regard douloureux sur les  
consommés au service des  
sa patrie en juillet 1829,  
quelques semaines, cédant à son  
rue précipita du haut d'une fenêtre de  
Telle fut la fin de l'homme qui di-  
ent avoir fait pour la ruine de Na-  
que les huit cent mille baionnettes  
lent on a vu un moment la France

Précis historique cité plus haut, on  
: *Notices sur les généraux*  
; Londres, 1807, in-8°; —  
sur L. Fauche-Borel, contre Per-  
journaliste; Paris, 1816, in-4°;  
de M. Fauche-Borel à M. Riffé,  
de M. le procureur du roi; Paris,  
; — *Mémoires*; Paris, 1828, 4 vol.

tion. encyc. de la France. — Rabbe, Bols-  
ogr. nat. et portative des Contemp. — Ar-  
Jay, etc., *Biogr. nouv. des Contemporains*.

( Denis ), théologien français, né  
1487, mort à l'abbaye de Lérins, en  
fit bénédictin dans le couvent de Po-  
de Mantoue, et prononça ses vœux le  
Il fut envoyé en 1515 au monastère  
il en devint prieur dans un âge  
ouvrages, parmi lesquels on cite :  
e laudibus insulæ Lerinensis; De  
Mortis Elegia; Annalium Pro-  
bri V, ont été recueillis par Vincent  
Salerno, à la suite de l'ouvrage qu'il a  
le titre de *Chronologia Sanctorum*  
Virorum illustrium ac Abbatum  
Lerinensis; Lyon, 1613, in-4°.

rand Dict. Historique.

Jean), médecin et érudit fran-  
caire, en 1530, et mort à Nîmes,  
seizième siècle. Le cardinal Georges  
, d'abord archevêque de Toulouse  
archevêque d'Avignon, connu par la  
éclairée qu'il accorda aux lettres, lui  
constamment autant d'estime que de  
re; mais il ne parait pas que J. Fau-  
mais cherche à tirer parti de la faveur  
auprès de ce prince de l'Église pour  
s la carrière de la fortune et des  
ous ne connaissons de lui qu'une  
en vers latins d'un poème d'Avicenne  
locine. Cet écrit est intitulé : *Cantica*  
e elegiaco ex arabico latine  
ez, 1630, in-12. J. Faucher nous  
son avertissement au lecteur, que  
de plusieurs médecins de l'anti-  
en vers sur les sciences médi-  
e qu'Apollon, le dieu de la poésie,  
de la médecine :

et inventor medicinarum et carnalis auctor,

et que ce qui est exposé en vers se grave plus  
facilement dans la mémoire :

Nam facile inserpunt docti modulata cerebro.  
Michel NICOLAS.

*Biographie du Gard.*

\* FAUCHER (Guillaume), fils du précédent,  
né à Beaucaire, médecin et poète latin comme  
lui. On lui doit un poème latin en quatre chants,  
intitulé : *Maumorantiados Libri quatuor, ad*  
*Henricum Secundum, Maumorantionum et*  
*Dampvillæorum ducem serenissimum et sem-*  
*per victorem*; Nîmes, 1632, in-12. Ce poème  
est consacré à célébrer les hauts faits de Mont-  
morency :

Dicam acies populosque tuos moresque tuorum  
Principum, et insignes revocabo ex ordine pugnas.

Dans des stances françaises qui précèdent le  
poème latin, et qui sont de T. de Chillac, il est  
fait un éloge pompeux de G. Faucher. M. N.

*Biographie du Gard.*

\* FAUCHER (Jean), controversiste protes-  
tant, mort à Nîmes, en avril 1628. Il était minis-  
tre à Uzès, quand, en 1611, il fut député par les  
églises protestantes du bas Languedoc à l'assem-  
blée de Sommières et en 1615 à celle de Grenoble.  
Cette dernière assemblée ayant été transportée à  
Nîmes l'année suivante, Faucher, dont le con-  
sistoire de cette ville apprécia le mérite, fut  
nommé pasteur et professeur de théologie dans  
cette église. Il suivit cependant l'assemblée dont  
il faisait partie, à La Rochelle, où elle avait dé-  
cidé d'aller siéger, et il ne retourna à Nîmes qu'en  
1617, après la conclusion de la paix. Homme d'une  
grande énergie, il partageait l'opinion de ceux de  
ses coreligionnaires qui espéraient encore sinon  
faire triompher par les armes la cause du pro-  
testantisme en France, du moins s'assurer par  
une résistance armée la liberté de conscience. Il  
contribua pour sa part à faire prévaloir ces prin-  
cipes dans l'assemblée de 1615 à 1617, une des  
plus énergiques qu'aient eues les réformés. Ce fut  
encore ces principes qu'il soutint quand, en août  
1622, le duc de Rohan, convaincu de l'impossi-  
bilité d'une plus longue résistance, proposa à une  
réunion de ministres qu'il avait convoqués à  
Nîmes de déposer les armes et de faire la paix.  
Faucher, au nom de ses collègues, s'éleva contre  
ce projet, prétendant qu'ouvrir les villes protes-  
tantes au roi, c'était sacrifier toutes leurs li-  
bertés. Le duc de Rohan essaya en vain de dis-  
siper ces craintes : irrité enfin de ne pouvoir  
vaincre l'opposition, il renvoya l'assemblée en  
s'écriant qu'ils étaient tous des républicains et  
leurs peuples des séditeux, et qu'il aimerait  
mieux avoir à conduire un troupeau de loups  
qu'une assemblée de ministres.

Nous ne connaissons de Faucher que les deux  
écrits suivants : *Exorcismes divins, ou pro-*  
*positions chrétiennes pour chasser les démons*  
*et les esprits abuseurs qui troublent les roya-*  
*mes*; Nîmes, 1626, petit in-8°; — *Zacharie, ou*  
*la sainteté du mariage et particulièrement*



*du mariage des ecclésiastiques, contre l'usage des sous-introduites et autres impuretés des consciences cautérisées*; Nîmes, 1627, pet.in-8°.

Michel NICOLAS.

*Blog. du Gard. — Haag, La France protestante.*

**FAUCHER** (*César et Constantin*, frères), généraux français, nés à La Réole, le 20 mars 1759, fusillés à Bordeaux, le 27 septembre 1815. Nés le même jour et à la même heure, nourris, élevés ensemble, ils étaient d'une ressemblance si parfaite, que leurs parents eux-mêmes ne pouvaient les distinguer que par la couleur différente de leurs vêtements. Mêmes traits, même taille, mêmes goûts, mêmes aptitudes, mêmes succès, mêmes malheurs : tout leur fut commun. On eût dit que la nature s'était plu à former un seul homme en deux êtres. Aussi a-t-on dit de leur existence phénoménale : « Chacun était deux, tous deux étaient un. » Leur famille jouissait d'une grande considération dans le département de la Gironde. Faucher père, cavalier de Saint-Louis et de Saint-Michel, y exerçait les fonctions de commissaire des guerres ; il fit donner à ses enfants, qu'on appelait déjà les *Jumeaux de La Réole*, une éducation forte et brillante. A l'âge de quinze ans, il les fit admettre dans les cheveau-légers de la maison du roi. Par un goût singulier chez des militaires, durant les loisirs de garnison, ils étudièrent, et se firent recevoir avocats. En 1780 ils passèrent, en qualité d'officiers, dans un régiment de dragons. Jusqu'en 1789 les frères Faucher restèrent dans l'oubli, ne s'occupant que d'études scientifiques et littéraires. A cette époque, ils vinrent à Paris. Partisans d'une sage réforme, et dévoués aux intérêts du peuple, ils se lièrent avec Necker, Bailly et Mirabeau. En 1791 César fut nommé président du district de La Réole et commandant des gardes nationales de la Gironde. Constantin fut en même temps nommé commissaire du roi et chef de la municipalité du même district. Leur administration fut signalée par les services qu'ils rendirent au pays, alors affligé par la disette et les inondations. Lorsqu'en 1793 l'ennemi envahit les frontières, et que la guerre civile éclata dans la Vendée, les frères Faucher formèrent un corps franc d'infanterie connu sous le nom d'*enfants de La Réole*, et qui fut dirigé sur la Vendée. Dans cette guerre malheureuse, César et Constantin firent preuve du même courage, coururent les mêmes dangers et obtinrent successivement, sur les mêmes champs de bataille, les mêmes grades. A Fontenay, Constantin reçoit un coup de sabre ; César, blessé, se précipite au-devant de lui, le couvre de son corps, panse sa blessure, et ne repart à l'armée que lorsque son frère guéri peut y repartir avec lui. Le 13 mai 1793, à l'attaque de la forêt de Vouans, Constantin est démonté ; César accourt à son secours ; son cheval tombe aussi percé de coups, lui-même est atteint de dix coups de sabre et d'une balle dans la poi-

trine ; mais leurs cavaliers à fond qui les dégagent tous deux et la victoire. Après une nouvelle victoire, ils reviennent à la commune aux deux frères, ils sont nommés généraux de brigade. Les nombreuses qu'ils avaient reçues les forcèrent à quitter le service ; enfants de la Gironde, les frères Faucher n'avaient pas caché leur attachement aux girondins, dont ils partageaient les opinions ; aussi, accusés de fédéralisme, arrêtés par les ordres du représentant Laignelot, et traduits, le 1<sup>er</sup> janvier 1794, devant le tribunal révolutionnaire siégeant à Bordeaux. Leur condamnation à mort, prononcée, les trouva résignés : déjà montés sur les premières marches de l'échafaud, lorsque le représentant du peuple Laignelot vint leur faire connaître l'ordre de surseoir à l'exécution. Le jugement fut révisé, le jugement annulé, et bientôt ils furent remis en liberté. L'état de la France était tel à cette époque qu'on fut obligé de les faire transporter en litière à La Réole. Cependant ils furent rappelés au service et destinés pour le Rhin et Moselle ; leurs infirmités ne leur permettant plus un service actif, et Kléber, écrivant à cette occasion : « Ils ne peuvent plus aller en avant ; mais qu'on les place dans des positions de réserve, cela leur conviendrait. » Ils ne revinrent en France qu'en 1800, devenu premier consul, Napoléon Bonaparte, et le 15 mai de la même année Constantin Faucher sous-préfet de La Réole, et le 15 mai de la même année il fut élu membre du conseil général de la Gironde. Il exerça ces fonctions jusqu'en 1803, laquelle ils donnèrent ensemble leur démission. Rentrés dans la vie privée, ils se livrèrent à des opérations commerciales. La majeure partie de leurs biens était engagée dans la banque de La Réole ; la faillite de cet établissement les enleva ; ils résolurent alors de terminer leurs jours à La Réole dans l'obscurité. Mais qu'en 1814 ils virent le territoire français envahi, leur patriotisme se réveilla ; ils se livrèrent à des opérations militaires, et faillit les compromettre. Le 12 mars 1815, le fort de Matzen ouvrit ses portes aux Anglais, et le poste fut placé à Saint-Macaire ; le dépôt d'armes qui était en ce moment à La Réole, et le poste ; on accusa aussitôt les frères Faucher d'avoir organisé ce coup de main ; il n'y avait aucune preuve pour les poursuivre, mais la réaction n'en subsista pas moins dans l'esprit du public, et plus tard elle fut vengée avec plus de succès. Appelés à la fin de 1814, par des affaires particulières, les frères Faucher s'y trouvaient en 20 mars 1815 ; séduits, entraînés par les promesses que Napoléon faisait alors d'accorder des libertés constitutionnelles, César et Constantin consentirent à descendre encore une fois sur l'arène politique. César fut nommé député par le collège électoral de La Réole, et Constantin

Le 14 juin tous deux furent décorés de la Légion d'Honneur et nommés sous-marchands de camp à l'armée. Lorsque le décret de siège, rendu par le conseil des arrondissements de la Gironde, fut lu à Bordeaux, le 21 juillet, les frères Faucher, commandant à Bordeaux, et son frère, par suite d'une ordonnance par Louis XVIII, rentrèrent immédiatement dans leur ville. L'administration fit aussitôt part de cet état de choses au commandant de la gendarmerie, seul à ce moment à La Réole, et le maire, en sa qualité de maire, il fit enlever les cloches qui flottaient sur les édifices et les fit remplacer, par des drapeaux ; puis, ce devoir rempli, il résigna le poste de maire entre les mains du préfet. Le 22 juillet des soldats détachés, de la ville, insultèrent le drapeau royal et le mirent à bas. La ville ne prit aucune part à cette révolte envers le gouvernement, et ne fut point troublée. Cependant, l'effet de cet attentat parvint bientôt à Bordeaux, comme toutes les rumeurs politiques, et les mouvements d'agitation, elle prit une importance nouvelle. Les vieilles haines de la Réole, forcées, qui prenaient le caractère de révolte, accompagnées d'un grand nombre de soldats, arrivèrent le 24 à La Réole et firent retentir l'air de leurs menaces.

« A bas les frères Faucher ! à bas les frères Faucher ! » Cet état de choses dura du 25 au 30. Durant ce temps, les frères Faucher, sans cesse menacés, avaient dû solliciter des autorités une protection et prendre toutes les mesures pour leur défense. Le 29 juillet le général Clauzel écrivit au général Clausel une lettre adressée contre eux, et dans laquelle on trouve ces mots : « Dans cet état de choses la maison est réellement en état de révolte. Au moment où nous écrivons, nos rues sont encombrées, les corps de troupe en défense, et nous ne craignons rien de la garnison. » Le général Clausel, au moment où il reçut cette lettre, venait d'être nommé à la tête de la garnison de Bordeaux, qu'il était lui-même porté sur la liste des républicains insérée dans l'ordonnance du 10 août, dans laquelle figuraient les noms de Ney, de Labédoyère, de Réal, etc. Le général Clausel, plus préoccupé de sa position que de la cause, le général se contenta d'envoyer la lettre au préfet, afin qu'il fût droit à la justice qu'elle pouvait contenir. Le 30 juillet, le préfet, le 29 juillet, dans lequel il est dit : « Contre les frères Faucher, la lettre signée César et Constantin Faucher résulte l'aveu que les frères Faucher ont dans leur maison un amas d'armes, et qu'ils ont réuni des individus armés, et qu'ils ont fait de la gendarmerie du

département de la Gironde de faire une perquisition dans la maison des frères Faucher. » Cet officier exécuta l'ordre ; et voici, d'après son procès-verbal, ce qu'il y trouva : deux fusils doubles de chasse, huit fusils simples de chasse, dont trois hors de service, un fusil de munition, une carabine de chasse, deux pistolets en cuivre, une paire idem d'arçon, trois sabres de cavalerie légère, deux briquets sans fourreaux, huit petits pétards, et sept piques, dont deux pour drapeaux. On trouva en outre trente-neuf cartouches de guerre et six pierres à fusil. A peine cette visite domiciliaire était-elle terminée que l'ordre d'arrêter César et Constantin Faucher arriva, et le même jour ils furent conduits dans les prisons de la ville. Deux jours après, sur l'ordre du procureur général de la ville de Bordeaux, ils furent transférés au fort du Ha, non sans courir de grands dangers, car plus de six cents furieux étaient allés au-devant d'eux sur le chemin de Bouhaut, manifestant hautement l'intention de les massacrer ; mais le capitaine de gendarmerie, pour soustraire ses prisonniers à leur fureur, les avait fait embarquer secrètement sur un bateau qui les conduisit jusqu'à Bordeaux. Après un mois environ d'une étroite captivité dans la partie du fort du Ha appelée *la Tour*, ils furent interrogés, et apprirent, à leur grande surprise, qu'ils étaient accusés d'avoir résisté aux ordres du gouvernement ; d'avoir conservé, malgré sa volonté, le commandement dont ils avaient été chargés pendant les Cent Jours ; d'avoir excité les citoyens à la guerre civile, en réunissant chez eux des personnes armées qui faisaient un service militaire ; d'avoir enfin détourné des soldats du roi, en les engageant à se joindre à la bande d'un chef de partisans nommé Florian. L'instruction était arrivée à son terme ; les débats allaient s'ouvrir, il fallait choisir un défenseur. Les frères Faucher avaient eu pendant longtemps des relations d'estime et d'amitié avec un avocat de Bordeaux qui depuis a occupé un poste éminent dans les régions parlementaires ; ils s'adressèrent à lui pour le prier de se charger de leur défense, ils furent refusés ! L'abbé Montgaillard dit à ce sujet dans son *Histoire de France* : « L'avocat poussa la réserve jusqu'à refuser d'eux un magnifique camée antique, représentant la tête de Démosthène, que César Faucher avait rapporté d'Italie. Il ne voulait rien conserver qui pût lui rappeler d'anciens et bons amis qu'il effaçait de son souvenir dès l'instant qu'ils avaient trahi la cause de la légitimité. » Ce ne fut pas, du reste, la seule déception qui vint attrister les derniers moments des Jumeaux de La Réole ; le barreau de Bordeaux, illustré jadis par tant d'hommes de cœur et de talent, ne put pas leur fournir un défenseur !... Deux jours seulement les séparaient de celui du jugement sans qu'ils eussent pu obtenir les pièces qui pouvaient les justifier.



Le 14 juin tous deux furent nommés chevaliers de la Légion d'Honneur et envoyés au camp à l'armée des Pyrénées. Enfin, lorsque le département de la Gironde fut déclaré en état de siège, ils furent envoyés à Bordeaux, où ils furent arrêtés. Le 21 juillet, les frères Faucher, par suite d'une ordonnance du roi Louis XVIII, rentrèrent dans leur pays et immédiatement cessèrent leurs fonctions de gendarmes. Seul le capitaine de la Réole, et le maire de la ville, il fit enlever les drapeaux tricolores qui flottaient sur les édifices publics et les fit remplacer, par des drapeaux blancs, ce devoir rempli, il résigna ses fonctions de maire entre les mains du préfet. Le 22 juillet des soldats détachés, de la ville, insultèrent le drapeau royal et le firent brûler. La ville ne prit aucune part à l'hostilité envers le gouvernement, la ville ne fut point troublée. Cependant cet attentat parvint bientôt à Paris, comme toutes les rumeurs populaires, les moments d'agitation, elle prit une importance gigantesque. Les vieilles haines des forcenés, qui prenaient le nom de royaux, accompagnés d'un grand nombre sans aveu, arrivèrent le 24 à Bordeaux et firent retentir l'air de leurs menaces : « A bas les frères Faucher ! à bas les royaux de La Réole ! » Cet état de désordre dura du 25 au 30. Durant ce temps, les frères Faucher, sans cesse menacés, avaient dû solliciter l'autorité pour leur défense. Le 29 juillet le général Clauzel écrivit une lettre au préfet contre eux, et dans laquelle on trouve ces mots : « Dans cet état de désordre la maison est réellement en état de rébellion au moment où nous écrivons, nos rues sont encombrées, nos avenues éclairées, le corps de la garnison en défense, et nous ne craignons rien de la garnison. » Le général Clauzel, au moment où il reçut cette lettre, venait d'être nommé à la tête de la garnison de Bordeaux, qu'il était lui-même porté sur la liste des républicains insérée dans l'ordonnance du préfet, laquelle figuraient les noms de Labédoyère, de Réal, etc. Le général Clauzel, plus préoccupé de sa position que de la cause, le général se contenta d'envoyer la lettre au préfet, afin qu'il fit droit à ce qu'elle pouvait contenir. Le 29 juillet, le préfet, après avoir lu la lettre, rendit, le 29 juillet, dans lequel il est dit : « Contre la lettre signée César et Constantin Faucher résulte l'aveu que les frères Faucher ont dans leur maison un amas d'armes, réunis des individus armés, aidés de la gendarmerie du

département de la Gironde de faire une perquisition dans la maison des frères Faucher. » Cet officier exécuta l'ordre ; et voici, d'après son procès-verbal, ce qu'il y trouva : deux fusils doubles de chasse, huit fusils simples de chasse, dont trois hors de service, un fusil de munition, une carabine de chasse, deux pistolets en cuivre, une paire idem d'arçon, trois sabres de cavalerie légère, deux briquets sans fourreaux, huit petits pétards, et sept piques, dont deux pour drapeaux. On trouva en outre trente-neuf cartouches de guerre et six pierres à fusil. A peine cette visite domiciliaire était-elle terminée que l'ordre d'arrêter César et Constantin Faucher arriva, et le même jour ils furent conduits dans les prisons de la ville. Deux jours après, sur l'ordre du procureur général de la ville de Bordeaux, ils furent transférés au fort du Ha, non sans courir de grands dangers, car plus de six cents furieux étaient allés au-devant d'eux sur le chemin de Bouhaut, manifestant hautement l'intention de les massacrer ; mais le capitaine de gendarmerie, pour soustraire ses prisonniers à leur fureur, les avait fait embarquer secrètement sur un bateau qui les conduisit jusqu'à Bordeaux. Après un mois environ d'une étroite captivité dans la partie du fort du Ha appelée *la Tour*, ils furent interrogés, et apprirent, à leur grande surprise, qu'ils étaient accusés d'avoir résisté aux ordres du gouvernement ; d'avoir conservé, malgré sa volonté, le commandement dont ils avaient été chargés pendant les Cent Jours ; d'avoir excité les citoyens à la guerre civile, en réunissant chez eux des personnes armées qui faisaient un service militaire ; d'avoir enfin détourné des soldats du roi, en les engageant à se joindre à la bande d'un chef de partisans nommé Florian. L'instruction était arrivée à son terme ; les débats allaient s'ouvrir, il fallait choisir un défenseur. Les frères Faucher avaient eu pendant longtemps des relations d'estime et d'amitié avec un avocat de Bordeaux qui depuis a occupé un poste éminent dans les régions parlementaires ; ils s'adressèrent à lui pour le prier de se charger de leur défense, ils furent refusés ! L'abbé Montgaillard dit à ce sujet dans son *Histoire de France* : « L'avocat poussa la réserve jusqu'à refuser d'eux un magnifique camée antique, représentant la tête de Démosthène, que César Faucher avait rapporté d'Italie. Il ne voulait rien conserver qui pût lui rappeler d'anciens et bons amis qu'il effaçait de son souvenir dès l'instant qu'ils avaient trahi la cause de la légitimité. » Ce ne fut pas, du reste, la seule déception qui vint attrister les derniers moments des Jumeaux de La Réole ; le barreau de Bordeaux, illustré jadis par tant d'hommes de cœur et de talent, ne put pas leur fournir un défenseur !... Deux jours seulement les séparèrent de celui du jugement sans qu'ils eussent pu obtenir les pièces qui pouvaient les justifier.

Quelques-unes de ces pièces, qui pouvaient compromettre des autorités intéressées à ce que les débats fussent courts, avaient disparu. Le 22 septembre le conseil de guerre permanent de la 11<sup>e</sup> division militaire s'assembla au Château-Trompette. Les accusés se présentèrent sans défenseur. Cette difficulté fut bientôt levée. Le conseil, considérant que le refus des défenseurs choisis par les accusés, ou nommés d'office par le rapporteur, et l'impossibilité d'en trouver un, ne pouvait retarder la convocation ni le terme de sa séance, en conformité de l'art. 20 de la loi du 13 brumaire an v, ordonna qu'il serait passé outre aux débats. En conséquence, il fut procédé aux interrogatoires. Les débats restèrent inconnus; le soir du second jour le jugement fut prononcé : César et Constantin Faucher furent condamnés à mort. Lecture du jugement leur fut donnée dans la nuit du 24 au 25, à deux heures du matin. Ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, et se tinrent étroitement embrassés pendant quelques moments. Les instances de leur famille les déterminèrent à se pourvoir en revision; cette fois du moins, pour l'honneur du barreau, ils trouvèrent des défenseurs. M<sup>e</sup> Roulet, avocat consultant, se chargea de faire valoir les moyens de cassation; son peu d'habitude de plaider lui ayant fait désirer qu'il lui fût adjoint un conseil, M<sup>e</sup> Denucé, bâtonnier de l'ordre, désigna pour former ce conseil, dont il consentit à faire partie lui-même, M<sup>cs</sup> Albespi, Emerigo et Gergères. Six moyens de nullité furent présentés le 26 septembre devant le conseil de révision, qui confirma purement et simplement le jugement du conseil de guerre. César et Constantin apprirent avec résignation qu'il ne leur restait plus d'espoir. « Le terme ordinaire de la vie, dirent-ils à l'un de leurs défenseurs qui témoignait devant eux sa douleur et ses regrets, est de soixante ans; nous en avons cinquante-six : ainsi ce n'est que de quatre ans que s'abrége le terme probable de notre existence. » Ils passèrent la nuit du 26 et la matinée du 27 à faire leurs dernières dispositions. Avertis que le moment de l'exécution était arrivé, César et Constantin se couvrirent de vêtements pareils, et craignant qu'au moment suprême leur sensibilité n'affaiblît la fermeté de leur courage, ils se donnèrent le dernier baiser avant de sortir de leur cachot. Pendant le trajet, qui dura près d'une heure, ils marchèrent d'un pas ferme, se donnant le bras, et sans perdre un instant ce calme sans ostentation qu'ils avaient conservé depuis leur arrestation; ils saluèrent avec reconnaissance quelques amis qui n'avaient pas craint de se trouver sur leur passage pour leur donner une dernière preuve d'affection. Arrivés au lieu du supplice, ils refusèrent de se laisser bander les yeux et de se mettre à genoux; puis, se pressant affectueusement la main et présentant la tête haute, leur poitrine découverte, ils attendirent

la mort. César, d'une voix ferme, commanda le feu, et ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre. Ce fut ainsi que ces deux frères, nés le même jour, à la même heure, après avoir, pendant cinquante-six ans, vécu de la même vie, goûté les mêmes plaisirs, couru les mêmes dangers, tombèrent le même jour sous les mêmes coups. Une longue pierre indique seule dans le cimetière de la Chartreuse l'endroit où reposent les deux Jumeaux de La Réole. A. JADIN.

*Moniteur universel*, ann. 1815, n<sup>os</sup> 551, 605, 630, 1000-1093. — *Mosaïque du Midi*. — *Renseignements particuliers*.

FAUCHER (Léon), économiste et publiciste français, né à Limoges, le 8 septembre 1803, mort à Marseille, le 14 décembre 1854. Amené tout enfant à Toulouse, il fit son éducation au collège de cette ville, en passant une partie de ses nuits à exécuter des dessins de broderie, afin d'être en état de continuer ses études et pour venir en aide à sa mère. Sans fortune, mais ayant le goût des études sérieuses, il vint à Paris avec l'idée de se vouer à l'enseignement. Il commença d'abord par être répétiteur et maître de pension de la Chaussée d', il entra chez M. Dailly, maître de poste, comme précepteur de ses enfants. En 1827, il fut, par concours, déclaré admissible à l'agrégation des classes de philosophie; mais il ne put venir à se placer dans l'université. En 1828, il se trouve discutant avec les saint-simoniens à leurs réunions publiques. Il se tourna dès lors vers la littérature, et commença par traduire en grec *Les Aventures de Télémaque*, puis en italien, dans les *Annales de l'Institut de correspondance archéologique de Rome*. L'expédition d'un vase peint trouvé à Nola, et une lettre adressée à M. Panofka sur les monuments crits par les poètes. Il salua avec enthousiasme la révolution de 1830, et fut bientôt appelé à prendre une part active aux luttes de la presse politique. Léon Faucher entra d'abord dans le *journal Le Temps*. « Il refusa, dit M. L. de Lavergne, de s'associer à l'ardente croisade de Carrel contre la monarchie nouvelle, et tout en se plaçant dans les rangs de l'opposition de gauche, où l'appelaient ses convictions, il porta dans ses opinions une modération qui n'exaltait pas l'énergie. Ses principaux articles du *Temps* furent des fragments sur la philosophie de l'histoire : il n'arriva que progressivement à la philosophie proprement dite. » Il essaya bien de créer un journal du dimanche, qu'il intitula *Bien public*. Ce journal ne put se naître faute d'un capital suffisant pour supporter les charges prolongées du premier établissement et Léon Faucher s'imposa pour lui-même de lourds sacrifices pour désintéresser ses collaborateurs. En 1833 et 1834 il eut la direction du *Constitutionnel*, qu'il lança dans l'opposition de la gauche dynastique. La faiblesse de ce journal par les propriétaires de ce journal dans un



avec *Le National* à propos de la création de la presse le détermina à se retirer. Il quitta le *Courrier français*, et à la mort de son père il devint rédacteur en

chef dans la presse périodique, où il porta carrément sa personnalité dans ses articles. Ce n'était guère l'usage, pour un journaliste, de se livrer à de telles entreprises, comme il le fit dans ses sociétés anonymes. La hardiesse de Léon Faucher se fit plus rapidement connaître. Les grands défenseurs de la coalition, des conseils habituels du ministère, en 1840, présidé par M. Thiers. L'indéfectible ne suffit pas pour prévenir qu'il dirigeait du coup qui lui par l'établissement de la presse à bon marché. En 1842 *Le Courrier français* changea de propriétaires et les nouveaux propriétaires annoncèrent d'en modifier la couleur. Léon Faucher donna immédiatement sa démission. Il se consacra dès lors presque tout entier aux questions économiques, qui devaient illustrer son œuvre. Il écrivait parfois des articles dans le journal.

Il avait publié dans la *Revue des Deux Mondes* un article sur *L'état et la tenure de la propriété en France*, qui a été très élogé par Rossi, que Léon Faucher avait remplacé à l'Institut; il écrivit le projet d'une grande association commerciale entre la France, la Belgique, l'Espagne, etc., qu'il appela l'*Union du Midi*, et qui servirait de contre-poids à l'association allemande. En 1837, il imprima, avec ses jeunes libérés, un traité intitulé *République*. S'écartant des routes battues par son père, M. Amédée Thierry en parlant de Faucher ne cherchait la solution du problème dans des conceptions abstraites ni dans des essais tentés au dehors chez les autres races, de mœurs, d'état social. Il se demanda ce qu'une telle institution eût particulièrement en France, à notre passé, à nos habitudes, à notre état. Parlant de la, il repoussait l'emprisonnement cellulaire, et demandait pour les délinquants et le travail en commun, par catégories, les principales étaient les condamnés à la prison, les condamnés de la campagne. Ces hommes étaient attachés à des colonies agricoles. Il avait, suivant lui, grand péril à laisser condamner un ouvrier qu'on envoie dans les villes, où il augmentait les inconvénients de la misère, et s'exposait lui-même à des tentatives de récidive.

Il descendit dans la lice où les partisans du commerce joignaient avec le protecteur. La nature de son

esprit, éminemment sensé et pratique, dit encore M. Am. Thierry, ne lui permit d'accepter ni les théories absolues des premiers ni l'immobilité des seconds; il voulait que non-seulement les intérêts évidents du pays, mais ses habitudes, fussent pris en grande considération dans les questions de tarif; en un mot, il regardait le temps comme le premier élément d'une réforme commerciale raisonnable. » Néanmoins, quand l'association française pour la liberté des échanges s'organisa sur le modèle de la fameuse *League* qui venait d'obtenir tant de succès en Angleterre, il en fut un des membres les plus zélés. Il y fit quelques discours, qui furent fort applaudis. Mais cette association étant tombée dans quelques exagérations, Léon Faucher s'en retira, par une lettre qu'il rendit publique.

Le 1<sup>er</sup> octobre 1843, il avait fait paraître dans la *Revue des Deux Mondes* un article sur *White Chapel*, qui fut le premier d'une série d'études considérables sur l'Angleterre industrielle, et qui comprirent Saint-Gilles, Liverpool, Manchester, Leeds, Birmingham, etc. Le tout fut réuni en deux volumes en 1845; c'est là le principal ouvrage de Léon Faucher, le seul qu'il ait eu le temps d'achever. « Nulle part la sagacité de l'écrivain, au jugement de M. Am. Thierry, son rare esprit d'observation et sa tendance à ramener toujours la réflexion à des résultats pratiques ne se montrèrent avec plus de variété et de vigueur. Ce livre, qui a dévoilé à nos voisins plus d'un vice de leur état social, jouit chez eux d'une estime qui honore les savants français, et la France peut y trouver, par la comparaison des deux pays, tantôt un encouragement à des réformes salutaires, tantôt un préservatif contre des engouements irréfléchis. »

Vers le même temps, Léon Faucher lut à l'Académie des Sciences morales et politiques des *Recherches sur l'or et sur l'argent considérés comme étalons de la valeur*. Un des premiers collaborateurs du *Journal des Économistes*, il y fit un grand nombre d'articles sur les questions économiques à l'ordre du jour, notamment sur les tarifs de douanes, objets constants de ses études. Ses travaux l'avaient naturellement porté à s'occuper des grandes questions industrielles. Quand de puissantes compagnies se constituèrent, à l'instar de celles de l'Angleterre, pour établir des chemins de fer en France, celle qui avait pour but l'exploitation de la ligne de Paris à Strasbourg l'appela dans son sein en qualité de membre du conseil d'administration. Il avait acquis une grande importance comme publiciste. Il voulut tenter la vie politique comme député. Aux élections générales de 1846, il l'emporta sur M. Chaix d'Est-ANGE dans la ville manufacturière de Reims, où ses opinions en matière de tarifs lui avaient concilié de vives sympathies.

A la chambre, il se plaça sur les bancs de la gauche. Il traita, à la tribune, quelques ques-

tions économiques et parla notamment sur l'organisation des banques, en demandant dès 1847 la création des billets de cent francs. Il proposa aussi la révision des tarifs sur les substances alimentaires et sur les fers.

Un des promoteurs de la réforme électorale, il s'associa à ce qu'on a appelé la *campagne des banquets patriotiques*; protestant néanmoins de toutes ses forces contre ce qui pouvait sortir des voies constitutionnelles. Ainsi nous le voyons figurer, le 31 août 1847, au banquet réformiste de Reims, où il prononça un long discours, qu'il termina par ce toast : « A la réforme électorale, qui comprend toutes les réformes ! » Mais il refusa ensuite d'assister au banquet de la capitale, malgré les clameurs soulevées contre lui dans son propre parti. Cependant, quand il vit la gauche constitutionnelle engagée dans la plus ardente résistance, il crut ne pas devoir reculer, et il signa la mise en accusation des ministres. La révolution de Février emporta monarchie, ministère et chambre.

« Quand les anciennes oppositions, un moment englouties dans le naufrage, sentirent, dit M. de Lavergne, le devoir de relever les ruines qu'elles avaient faites, L. Faucher entra, avec sa résolution ordinaire, dans cette croisade réparatrice. » Dès le 1<sup>er</sup> avril 1848, il publiait dans la *Revue des Deux Mondes* une première étude sur *L'Organisation du travail*. Il y combattait, suivant son expression, des « doctrines qui élevaient le désordre à la hauteur d'une théorie ». Élu représentant à l'Assemblée constituante par le département de la Marne, il lutta contre les tendances révolutionnaires avec une nouvelle énergie, et conquist une des premières places dans l'Assemblée. Dès le 27 mai, il développait une proposition tendant à ouvrir un crédit de 10 millions pour l'établissement d'ateliers nationaux appliqués aux travaux de terrassement des grandes lignes de chemins de fer. Son but était d'employer les bras oisifs à des travaux utiles, et d'éloigner de la capitale cette masse de travailleurs inoccupés et mal payés, que le gouvernement provisoire avait enrégimentés sous le nom d'*ateliers nationaux*. « Seriez-vous bien rassurés, s'écriait Léon Faucher, si l'on vous disait qu'il y a là autour de vous une armée de cent vingt mille hommes sans discipline, sans organisation, vivant pour la plupart dans l'oisiveté, véritables lazzaroni tout prêts à devenir des prétoriens ? » Dans la discussion sur la limitation des heures de travail, il prit la parole pour s'opposer à cette mesure, qui devait gêner la liberté des transactions. Il attaqua aussi plus tard la proposition de M. Turck et autres, qui demandaient l'émission de deux milliards de titres hypothécaires sous la garantie du gouvernement. « Le papier-monnaie, disait-il à cette occasion, c'est de la fausse monnaie. » Dans un rapport qu'il fit à l'Assemblée au nom de son comité des finances, dont il faisait partie, il re-

poussa la proposition de M. Potier de tendait à remplacer l'impôt des quarante centimes, l'impôt sur les créances hypothécaires et l'impôt sur les successions, par un impôt forcé de 200 millions. A diverses reprises, il défendit le principe du cautionnement des députés, demanda la suppression des clubs, battit presque toutes les mesures financières du gouvernement provisoire. Il ne se fit pas remarquer par ses attaques contre la commission exécutive et par la lutte ardente qu'il mena contre le parti montagnard.

Après l'élection du président de la république, il fut nommé ministre des travaux publics le 20 décembre 1848. Quelques jours après, il succéda dans ce département à M. Léon de Maleville, ministre de l'intérieur. Son premier soin fut de rappeler à leur poste la plupart des préfets sous-préfets révoqués par la révolution. « Nous n'avons pas en France, disait-il, de système de rechange. » Par ses soins actifs et énergiques, tout reçut une impulsion nouvelle. On vit dans quelle résolution il comprima le désordre de la journée du 29 janvier 1849. Attaqué violemment à l'Assemblée, il tint tête à l'orage, et fit voter l'ensemble de mesures qui forcèrent finalement l'Assemblée constituante à se dissoudre. Les élections à l'Assemblée législative furent faites sous son influence. A la veille des élections, il adressa à tous les préfets une dépêche politique dans laquelle il leur disait que la position de blâme faite par M. Jules Favre au ministère, à propos des affaires d'Italie, avait été repoussée par l'Assemblée. « Ce vote consolidait-il la paix publique; les agents n'attendaient qu'un vote de l'Assemblée au ministère pour courir aux barricades et renouveler les journées de juin. Paris eût été en feu. Parmi les représentants du département, beaucoup ont voté pour l'ordre du jour et pour le renvoi du ministère : MM.....; se sont abstenus ou sont absents : MM..... » Cette dépêche fut l'objet d'une discussion pleine de tumulte. On y vit une manœuvre électorale, et l'on parla d'annuler les élections faites sous l'influence de cette mesure. Mais la majorité renvoya cette question à la prochaine séance législative. Cependant le ministère blâmait tous ceux qui n'avaient pas voté pour le gouvernement solidaires avec le ministère. Léon Faucher s'empressa de démentir cette intention, et alléqua, pour donner de la publicité des votes, qu'il n'avait pas participé sur la publication du *Moniteur*. Ses explications furent mal accueillies. M. Ollivier, son collègue et président du conseil, ne put défendre les termes de la dépêche. L'Assemblée adopta un ordre du jour dans lequel elle blâmait la dépêche du ministre de l'intérieur aux préfets en date du 14 janvier. A l'issue de la séance, Léon Faucher se présenta entre les mains du p

ue. Du reste, amis et ennemis se plai-  
le ses manières brusques, de son abord  
sévère : on lui reconnaissait une  
il ne pouvaient ébranler ni

en janvier 1849, l'Académie des  
règles et politiques avait choisi Léon  
comme un de ses membres dans la

il fut élu à une grande  
l'Assemblée législative. Un des  
de cette assemblée fut une sorte  
envers l'ancien ministre. A la suite  
elle valida les élections attaquées,  
décision qui infirmait moralement  
constituante. A plusieurs reprises,  
l'Assemblée nomma Léon Faucher  
président. Il parvint à des majorités assez  
puissantes de toutes les commis-  
sions, et notamment de celle qui  
élabora la fameuse loi du 31 mai 1850,  
avait pour but de restreindre autant  
le suffrage universel, commission  
dont il fut le rapporteur, il eut souvent  
à soutenir. « S'il ne s'y montra pas  
par ses renommées oratoires qui l'a-  
vaient rendu célèbre, dit M. de Laver-  
gne, il par ses qualités qui étaient alors  
la précision et la fermeté. » Il

fut élu par M. Grévy, qui de-  
vint le chemin de fer de Lyon par  
son rapport remarquable sur la pro-  
position de M. Aud, qui voulait que les tra-  
vaux fussent adjugés aux associations  
municipales ; il attaqua la proposition de Saint-  
relativement à l'usure, et soutint la li-  
berté en matière de prêts à intérêts ;  
il défendit jusqu'à la fin la loi du 31 mai,  
l'application de ses principes aux  
municipales.

Il fournit à la *Revue des*  
des articles importants sur les  
financières, par exemple : sur l'*Impôt*  
sur la *Reprise des paiements en*  
sur la *Banque de France* ; sur les  
lois de 1850 et de 1851 ; sur les *Banques*  
sur la *Demonetisation de l'or*, etc.  
Antérieures, dit M. de Laver-  
gne, à traiter à fond les problèmes éco-  
nomiques ; il fut à cet  
égard tout le plus hardi champion  
de la République. On peut signaler entre autres  
ses prononcés à la tribune sur l'organisa-  
tion des travaux publics, et un examen du *Bud-*  
get publié dans la *Revue*. »

L'Assemblée législative, partagée  
en fractions, traînait péniblement  
à l'Assemblée seulement pour résister,  
Assemblée hétérogène, la minorité tur-  
pée en lutte avec elle-même, ne  
pouvait résister. Chaque jour le pouvoir exé-  
cutif révélait la faiblesse de ce corps dé-

libérant, que la constitution avait pourtant voulu  
établir au-dessus de tout pouvoir, et profitait de  
ses divisions. Dans les partis qui composaient  
cette assemblée, il en était un qui avait rêvé le  
gouvernement parlementaire avec la présidence  
de Louis-Napoléon. C'est à ce parti-là, selon M. de  
Laver-  
gne, qu'appartenait Léon Faucher, et ce  
fut pour essayer de réaliser ce programme qu'il  
retra dans le ministère au mois d'avril 1851. Il  
y resta six mois, mais sans pouvoir conjurer le choc  
qui se préparait entre le président et l'Assemblée.  
La révision de la constitution ayant été repous-  
sée, le président voulut revenir au suffrage uni-  
versel. Léon Faucher, qui croyait à la vertu du  
suffrage restreint, donna sa démission, le 26 oc-  
tobre, et fut remplacé par M. de Thoriguy. Quel-  
ques semaines après, l'Assemblée fut dissoute  
par l'acte du 2 décembre 1851.

Pendant ce second ministère, Léon Faucher  
avait présenté et fait adopter par l'Assemblée un  
projet de loi qui consacrait 50 millions à l'ouver-  
ture de la rue de Rivoli et à l'achèvement des  
halles centrales en participation avec la ville de  
Paris. A la pose de la première pierre des halles,  
le président lui donna le cordon de comman-  
deur de la Légion d'Honneur. Léon Faucher  
fut, dit-on, surpris de cette distinction : il n'é-  
tait pas encore chevalier. Toujours inquiet sur  
la tranquillité publique, il avait fait mettre plu-  
sieurs départements en état de siège ; il avait  
fait attribuer au préfet de Lyon la police des  
communes urbaines. Son dernier acte ministériel  
fut encore une circulaire aux préfets pour les  
engager à la plus vive répression des désordres.  
Les découvertes des monuments du Tigre et les  
fouilles de Rome avaient obtenu ses encourage-  
ments. Sur le point de quitter le ministère, il  
créa des prix à donner chaque année aux au-  
teurs de pièces de théâtre morales jouées sur  
nos premières scènes ou sur les petits théâtres.

Le jour même du 2 décembre le président de  
la république inscrivait son nom parmi ceux des  
membres de la commission consultative qu'il  
instituait. Léon Faucher refusa avec éclat. Il  
avait répondu une fois à un membre de l'As-  
semblée qui l'accusait de travailler sourdement  
à la destruction des libertés publiques : « Je ne  
suis rien que par la presse et par la parole, et  
si jamais cette tribune doit être renversée, je res-  
terai enseveli sous ses débris ! »

Depuis ce temps un noir chagrin s'était em-  
paré de lui. Le système qu'il avait voulu fonder,  
l'avenir qu'il avait rêvé pour son pays, tout était  
détruit. « La ruine de ses espérances le frappa au  
cœur, » dit M. de Laver-  
gne. Nommé membre  
du conseil d'administration de la Société du Cré-  
dit foncier de France à sa création, il crut trou-  
ver là un aliment à son activité ; il reprit aussi  
le cours de ses travaux économiques. L. Faucher  
avait épousé en 1837 M<sup>lle</sup> Wolowska ; cette union  
resta stérile. Atteint d'une affection de la gorge,  
qui prit peu à peu un caractère alarmant, il alla

passer l'été de 1854 aux différentes eaux des Pyrénées, quittant l'une pour l'autre sans trouver de soulagement. Déjà aux prises avec la fièvre, il publia dans la *Revue des Deux Mondes* un travail intitulé *Finances de la guerre*. Sympathique à l'alliance anglaise et opposé à la Russie, il analysait dans ce travail les finances de ce géant du Nord, et comparait les budgets des trois puissances qui entraient en lutte. Le gouvernement russe, alarmé de cette publication, y fit répondre par un des grands fonctionnaires de l'empire, M. Tengoborski. Le 15 novembre parut une vive réplique de Léon Faucher. Un mois après il n'était plus. Il était revenu un moment à Paris pour mettre ordre à ses affaires. Les médecins lui avaient conseillé d'aller passer l'hiver en Italie. En arrivant à Marseille il fut saisi d'une crise terrible. Après quinze jours d'une lutte violente contre la mort, il succomba à une fièvre typhoïde. Sa veuve, qui ne l'avait quitté ni jour ni nuit dans sa longue agonie, eut encore le courage de rapporter ses restes mortels à Paris, où ils ont été inhumés au cimetière du Père La Chaise.

« Si M. Léon Faucher avait vécu, dit M. L. Wolowski, il aurait donné à la France un ouvrage qui lui manque, l'histoire financière et économique de la révolution de Février. Ses travaux et la part active qu'il a prise aux débats parlementaires ont légué d'utiles et nombreux matériaux pour cette œuvre importante. Il y a plus : ces documents retracent d'une manière saisissante et avec un remarquable enchaînement les principales discussions de ces dernières années ; ils forment un livre dont chaque chapitre conserve en quelque sorte la saveur de l'époque à laquelle il appartient. La lecture de ces pages permet de mesurer l'étendue de la perte qu'a faite le pays par la mort prématurée de M. Léon Faucher. Ayant à peine accompli sa cinquantième année, il aurait consacré à des travaux de haute portée le fruit de longues études et d'une expérience rudement acquise. » Pour remplir un pieux devoir, M. L. Wolowski n'a donc eu qu'à grouper ces matériaux, en respectant la forme donnée par l'auteur à l'expression de sa pensée et en y joignant des notes tracées de sa main. Il en est résulté le livre intitulé : *Mélanges d'Économie politique et de Finances*, par Léon Faucher, avec une introduction de M. L. Wolowski.

Un décret du mois d'octobre 1855 a autorisé l'Académie des Sciences morales et politiques à accepter la donation, faite par madame veuve Léon Faucher, sur la recommandation de son mari, d'une somme de 20,000 fr. pour la fondation d'une récompense de 3,000 fr. qui sera décernée tous les trois ans, par cette société savante, sous le nom de *Prix Léon Faucher*, à l'auteur du meilleur mémoire sur une question d'économie politique, ou sur la vie d'un économiste célèbre, soit français, soit étranger, proposé par ladite académie.

Léon Faucher a fait imprimer à partures de *Télémaque*, traduites en *De la Réforme des Prisons*; Paris, in-8°; — *L'Union du Midi*; Association douanes entre la France, la Belgique et l'Espagne; avec une *Intr sur l'union commerciale de la France et la Belgique*; Paris, 1842, in-8°; — *sur l'or et sur l'argent, considérations sur la valeur*; mémoire lu à l'Académie des Sciences morales et politiques dans le du 16 et du 23 avril 1843; Paris, 1843, in-8°; — *Études sur l'Angleterre*; Paris, 1844, in-8°; 2<sup>e</sup> édition, considérablement augmentée; Paris, 1856, 2 vol. in-12, dans la *Bibliothèque des Sciences morales et politiques* laumin; — *Lowell*; Reims, 1847, in-8°; — *Système de M. Louis Blanc, ou le l'association et l'impôt*; Paris, 1848, in-8°; — *Du Droit au Travail*; Paris, 1849, in-8°; — *trait de la Revue des Deux Mondes*; *Situation financière et du Budget* 1849, in-8°; — *De l'Impôt sur le* Paris, 1849, in-8°, extrait de la *Revue des Deux Mondes*. Il a aussi donné des *l'Annuaire de l'Économie politique* lesquels on cite : *Marché aux Enfants*, *Travail dans les maisons de détention*, *couvents*. Une grande partie de ses *la Revue des Deux Mondes*, de ses *et de ses rapports financiers et économiques* retrouvent dans les *Mélanges d'Économie politique et de Finances*; Paris, 1856, 2 vol. in-12, faisant partie de la collection *nomistes et publicistes contemporains* la *Bibliothèque des Sciences morales et politiques*.

L. Lot

Léonce de Lavergne, *Biographie de Léon Faucher* dans la *Revue des Deux-Mondes*, n° du 1<sup>er</sup> j. — *Discours de M. Amedée Thierry aux funérailles de M. L. Faucher*; dans le *Journal des Débats* du 1854. — *Dict. de la Conversation*, 2<sup>e</sup> édition. — et Bourquelot, *La Littérature française contemporaine*. — *Dict. de l'Économie politique*. — B. presentants. — Montleur.

FAUCHET (Claude), historien français, né le 3 juillet 1530, et non en 1529 (1) à Paris, vers la fin de 1601. Contraint de fuir les guerres civiles à quitter Paris, il se réfugia en Provence, traînant à sa suite une précieuse bibliothèque. Vers 1554, il a quelque temps les études historiques en Italie le cardinal de Tournon. Député à la cour de France par celui-ci à la cour de France.

(1) La vraie date de sa naissance a été retrouvée dans un manuscrit conservé à la Bibliothèque de Saint-Victor : on y lit sur la feuille « Je naquis l'an 1530, le 3<sup>e</sup> jour de juillet, à Paris, le dimanche, entre cinq et six heures du matin. C'est au milieu d'un nombre infini de dessins sans suite, de phrases, de maximes et d'anagrammes le genre de ce qui suit que nous avons reconnu le nom de Claude Fauchet, chaudes fées du cache. » « Aimer Dieu, c'est recevoir la vie en sa pensée. » « Bona mea mecum »

nouvelles du siège de Sienne et des entreprises, il se fit bien venir, et tard, en souvenir des services rendus de premier président de la cour es. ch. le honorable et lucrative dont revêtu, s'il ne s'était pas vu se vendre pour payer ses dettes. Pour se tirer des embarras où l'avie dissipée, adressait de pompeuses lettres au roi ou à de grands seigneurs, qui le payaient. Un jour il se rendit à Saint-Germain, un livre nouveau. Henri IV, traversant le jardin, aperçut dont la barbe imposante le frappa : « C'est-il en le désignant à l'un de ses valets : voilà votre affaire ! » A quelques jours notre historien apprit la cause de son royale : on avait fait sur son portrait d'un fleuve couché près d'un bassin. Il se sentit blessé, et décocha les vers

Cedans Saint-Germain  
J'ay fait le salaire :  
Le bronze m'a fait faire,  
Et courtois et benin  
J'ay aussi bien de l'aim  
Air que mon image,  
J'aurais fait bon voyage !  
J'aurais des demain.  
Maire, Salloste, et toi  
Et la ville Padoue,  
J'aurais la monie,  
Me recon comme moi.

beaucoup de l'épigramme, et donna à pension de 600 écus, avec le titre de secrétaire. La publication de son premier ouvrage l'année 1579 ; c'est un in-4°, *Les Antiquitez gaulloises et françoises contenant les choses advenues en France depuis l'an du monde 3379, jusqu'à présent en deux livres*. Cet ouvrage, remarquable d'un titre, est précédé d'un avertissement, ainsi conçu : « L'auteur au lecteur. Les antiquitez se sentent du mauvais sort, et sont aussi mal menées par la fortune, moi-même, c'est-à-dire transportées en divers endroits, perdues, déchirées, en partie, voire prisonnières et mises en tel lieu que, n'ayant peu les ramener, j'ai transportées hors le royaume, elles sont en la main de ceux qui en ont profité, sans que je les aye peu ramener seulement racoustrer, sur ce que j'ai retenu. C'est pourquoi, lecteur, tu m'as tant de blancs, n'ayant peu avec la copie ce qui defailloit en ma copie : à mon retour à Paris, j'ai trouvé ma copie, et en laquelle estoient mes blancs, et plus de deux mille volumes de blancs, principalement d'histoires escrites en très-bon nombre. Toutes fois ces blancs ne rompt point telle-ment, que les moyennement sçavans ne les puissent remplir s'ils ont

quantité de livres ; ce que je prie faire quelqu'un pour moi, s'il advient que je meure avant que d'y satisfaire. Car, veu mon âge, il est temps de songer à partir, et avant qu'estre surpris, d'amasser ce que je veux laisser pour l'usage de la postérité. Car j'ajoit que ce quint des antiquitez que maintenant je donne ne soit pas en l'estat que j'eusse bien désiré, ains seulement publié pour conserver ceste planche de mon bris, si me semble-il pouvoir servir, sinon pour un autre vaisseau, à tout le moins pour quelque parement. Que si me promenant sur les bords de nostre mer (Dieu merci et nostre vaillant roy, non plus tempestée), j'en puis recouvrer d'autres de même, j'essayerai si non d'en bastir le navire entier, dont j'avoy bien avancé le corps, à tout le moins d'en faire assez bon esquif pour vaquer à nostre antiquité, tout obscure qu'elle est. Jouy donc, lecteur, de ce que je te présente, en attendant le reste, si Dieu me donne repos et longue vie. »

Fauchet compléta successivement cet ouvrage par les suivants, parus en 1599 : *Antiquitez, etc., augmentées de trois livres contenant les choses advenues jusqu'à l'an 851* ; — *Fleur de la maison de Charlemagne, parti en trois livres, contenant les faits de Pepin et ses successeurs depuis l'an 851 jusqu'à l'an 840*. Il faut y joindre ces deux traités posthumes : *Déclin de la maison de Charlemagne, divisé en quatre livres, contenant l'histoire de Charles le Chauve et de ses successeurs depuis l'an 840-987* ; — *Origines des Dignités et Magistrats de France*. On a encore du même auteur : *Recueil de l'origine de la Langue et Poésie françoise, ryme et romans, plus les noms et sommaires des œuvres de 127 poètes françois vivans avant l'an 1300* ; Paris, 1581, in-4° ; — *Les Œuvres de Corn. Tacitus, chevalier romain, traduites en françois* ; Paris, 1582, in-fol. ; les cinq premiers livres sont traduits par Étienne de La Planchette, et avaient déjà paru en 1548, in-4° ; le reste est de Fauchet ; — *De la ville de Paris, et pourquoi les rois l'ont choisie pour leur capitale* ; 5 pages in-4° ; — *Traité des Libertez de l'Eglise gallicane* ; Paris, 1608, in-8°. Ces quelques pages furent composées l'an 1591, à l'occasion de la dissidence du pape Grégoire XIV et du roi Henri IV ; — *Pour le Couronnement du roi Henri IV, et que pour n'être sacré il ne laisse pas d'être roi et légitime seigneur* ; Tours, 6 janvier, 1593, et présenté au roi le 25 février suivant. A l'exception de la traduction de Tacite, les différents ouvrages ci-dessus mentionnés ont été réunis sous ce titre : *Les Œuvres de feu M. Claude Fauchet, revues et corrigées en cette dernière édition, supplées et augmentées sur la copie, mémoires et papiers de l'auteur de plusieurs passages et additions en divers endroits* ; Paris, 1610, in-4°, ou Genève, 1611. Cette dernière édition est une con-



tréfaçon. Le manuscrit de Saint-Victor 997, dont nous avons parlé en commençant, contient entre autres les écrits autographes suivants : *Veilles, ou observations de plusieurs choses dignes de mémoire en la lecture d'aucuns auteurs françois* ; — *De l'utilité des histoires* ; — *Que les Mémoires de Ph. de Commines, tels que nous les avons, sont imparfaits* ; — *Que la ville anciennement dite Lutèce est-il bastie là où est maintenant la Cité de Paris, et non à Melun* ; — *Que signifie ce mot Pallefroi* ? etc.

LOUIS LACOUR.

Nicéron, *Mémoires*, t. XXV, p. 322 — Sainte-Marthe, *Éloges*, t. V. — Du Verdier, *Bibliothèque franç.*, t. I, p. 138. — Goujet, *Bibl. franç.*, passim. — Lelong, *Bibl. Hist.*, n° 18640. — *Catal. des Mss. de la Bibl. Imp.*

FAUCHET (Claude), homme politique français, né à Dornes (Nièvre), le 22 septembre 1744, d'une famille aisée, décapité à Paris, le 31 octobre 1793. Après de brillantes études, il se voua à l'état ecclésiastique, et entra dans la communauté libre des prêtres de Saint-Roch à Paris. Il fut pendant quelque temps précepteur des enfants du marquis de Choiseul, parent du ministre de ce nom. Il avait à peine trente ans lorsqu'il prononça à l'Académie Française le panégyrique de saint Louis. Il fut bientôt nommé grand-vicaire de l'archevêque de Bourges Phélypeaux, puis prédicateur du roi et abbé de Montfort-Lacarre, en Bretagne. Il prononça, en 1785, l'oraison funèbre du duc d'Orléans petit-fils du régent, et l'année suivante celle de l'archevêque Phélypeaux. En 1788, ce fut lui qu'on chargea du dernier sermon de la fête de la Rosière à Surènes. Il manifesta à cette occasion l'influence que les idées nouvelles prenaient sur lui, en donnant à son discours, malgré l'innocence du sujet, une teinte politique et faisant allusion aux événements du jour. Cette manifestation, qui fut suivie de plusieurs autres, où l'abbé Fauchet témoigna hautement son enthousiasme pour les nouvelles doctrines, excita le mécontentement de la cour, et il fut rayé de la liste des prédicateurs du roi. Quand la révolution éclata, elle le trouva prêt à aider de son action ce mouvement rénovateur. En 1789 il anima de sa parole brûlante les assemblées primaires et les sections de Paris, et fut un de ceux qui conduisirent le peuple à l'attaque de la Bastille. On, le sabre en main, il guida la députation qui venait sommer le gouverneur de rendre la forteresse. Fauchet fut à cette époque nommé membre de la commune de Paris. Il coopéra à la reorganisation de l'Église, en composant le livre de la *Religion nationale*, qui fut distribué dans les départements et où il provoquait le renouvellement de sa discipline et des modifications dans ses rapports avec l'État. On peut rapporter à la même époque ses trois *Discours sur la liberté* et le *Discours sur l'accord de la religion et de la liberté*. Fauchet voyait dans ces questions, qui touchaient à ce que la conscience a de plus intime, le nœud des événements contemporains. Le 25 février 1790 il pro-

nonça dans Saint-Étienne-du-Mont l'*Oraison funèbre de l'abbé de L'Épée*, et le 21 juillet suivant l'*Éloge de Franklin* ; l'un et l'autre ont été imprimés. Dans chacune de ces productions, il suit la marche ascendante des événements par une progression d'ardeur dans les opinions. A cette époque Fauchet, orateur du club de *La Bouche de Fer*, prenait une part très-active à la rédaction du journal de ce nom, journal écrit d'une manière bizarre, où l'emphase s'unit au mysticisme et touche au ridicule. En 1791 il fut nommé évêque constitutionnel du Calvados. Pendant le cours de son épiscopat il publia une brochure en faveur de la loi agraire. Poursuivi pour cette œuvre, il n'en fut pas moins appelé par les électeurs de son département à la présidence de leur assemblée électorale et envoyé député à la Législative. Dans cette assemblée, il vota contre le traitement fait aux prêtres insermentés, prétendant qu'on ne devait pas payer ses ennemis. Le Calvados le renvoya encore à la Convention. Zélé républicain, mais ennemi des excès, il vit d'un œil inquiet les tendances effrénées des exaltés, et se rapprocha dès lors des girondins. Dans le procès de Louis XVI, il vota l'appel au peuple, la prison et le bannissement après la guerre finie. La mort du roi l'affligea profondément, en lui faisant prévoir les désordres qui allaient ensanglanter l'avenir. Ses tendances politiques s'en ressentirent ; il vota contre le mariage des prêtres et pour le maintien du culte catholique. A cette époque il rédigeait le *Journal des Amis*, où il développa les opinions qu'il avait déjà manifestées à la tribune et dans ses derniers votes. Cette conduite et son alliance avec la faction girondine, de laquelle il se rapprochait de plus en plus et dont il partageait le fédéralisme, le signalaient à la haine de la montagne. Il fut compris dans la liste des vingt-et-un députés dont le parti montagnard demandait la proscription. Il brava les premières dénonciations faites contre lui, et continua à exercer les fonctions de secrétaire de l'assemblée, qui lui avaient été déferées, jusqu'à la séance du 31 mai 1793, où les girondins furent décrétés d'accusation. Indigné de ce décret et pressentant le sort qui l'attendait, il abandonna le bureau de la Convention, et déclara qu'il allait se mettre sous la sauvegarde du peuple. Mais il vit en cette occasion combien la popularité est mensongère. La faveur du peuple était ailleurs ; on le conjura de fuir, il refusa. « J'ai bien gâté ma vie, dit-il à ceux qui le pressaient de quitter la France ; mais, quoi qu'il puisse arriver, je ne me déterminerai jamais à colporter mon existence à l'étranger, convaincu que je ne pourrais espérer une hospitalité digne de mon ancienne position. » Cependant le parti montagnard ne s'endormait pas, et provoquait de toutes ses forces la mise en accusation des girondins arrêtés le 31 mai. Le 18 juillet Chabot accusa à tribune l'abbé Fauchet de fédéralisme et complicité dans l'attentat de Charlotte Corday.

répondait à cette accusation, c'est que le ne de l'arrivée de Charlotte à Paris, il ne se demande, conduite à la Convention, incidence qui se justifiait par ce fait, que Normande, ne connaissant personne à l'épave, ne s'adressait de préférence, pour être dans les tribunes, à l'évêque de son diocèse, d'ailleurs ne la vit que cette seule fois.

compris dans le décret d'accusation la Gironde, fut enfermé à la Conciergerie. On fait croire une lettre de l'abbé de 27 juillet 1797, insérée au tome IV des *Œuvres complètes*, saisi dans sa prison. Mais Fauchet aurait rétracté toutes ses déclarations.

Entré entièrement dans le sein de la Convention, se serait confessé et aurait confessé à Sillery. Mais l'origine de ce document est la première partie au moins de ces assertions que suspecte. Les débats du procès furent courts, bien que trop longs pour la montagne. Traduits devant le tribunal révolutionnaire le 25 octobre, ils furent condamnés et condamnés à mort le 30 ; mais le 31 ils tombaient sous le fatal coup de l'abbé Fauchet avec eux. Tous les discours des sermons mentionnés plus haut, et la brochure de la *Religion nationale*, livrés à l'impression du vivant de l'auteur, complètent ses titres littéraires, il qu'on lui doit une partie du texte de la *Revolucion* (1790-1791).

H. BOYER.

de. *Histoire des Girondins*. — Michelet et de. *Histoires de la Revolution*. — L'abbé Valéry. — *Le duc de l'abbé Fauchet*, de Clamecy. — *Le fauchon* (clerc du diocèse de Bourges). — *La particularité*.

IGNY DE L'ÉCINGE (Le comte L.-C.-A.), dier supérieur et homme politique français Bresse, vers 1750, mort en Franconie.

Il appartenait à l'une des familles les plus riches de la Savoie. Entré fort jeune en France, le comte de Faucigny était colonel au régiment de Normandie à la révolution. En 1789, élu député aux États par la noblesse de Bresse (1), il fut le plus fougueux défenseur des privilèges de son ordre. Il s'opposa à toute réforme et fut remarqué par ses violentes invectives.

Le 19 juin 1790, de concert avec le comte de Macaye, député du Jura, il voulut arrêter la lecture d'un rapport sur les troubles provoqués par les ultra-catholiques, et s'écria : « Il est singulier qu'on nous dise tant de sottises et que nous souffrions ! » L'assemblée décida que le rapport devait être continué. Le 21 juin le comte de Faucigny s'opposa vivement

par erreur que la *Biographie nouvelle des contemporains* le fait député de Bressa. — *Journal*, petit pays de la Gascogne, dont Bayonne est le chef-lieu.

à la suppression des titres nobiliaires, et le 3 juillet, à ce que les députés fussent tenus d'être présents lors des fêtes de la Fédération. Le 21 août, au sujet de la censure infligée à son collègue Lambert de Frondeville, Faucigny s'élança au milieu de la salle, et s'écria : « Ceci a l'air d'une guerre ouverte de la majorité contre la minorité ; et pour la faire finir, il n'y a qu'un moyen : c'est de tomber le sabre à la main sur ces gredins-là ! » Faucigny désavoua le mouvement qui l'avait entraîné, et sur la proposition de Du Bois-Crancé, « l'Assemblée nationale, ayant égard aux excuses et aux témoignages de repentir de M. Faucigny, lui remet la peine grave qu'il avait encourue ». Le 11 avril 1791, Faucigny s'opposa à la diminution des traitements des ministres, prétendant « qu'il ne fallait pas mettre ces places au rabais, car elles n'étaient pas recherchées depuis qu'elles n'offraient plus que la perspective de la potence et du carcan ». Le 24 mai, lors d'un appel nominal sur les affaires d'Avignon, il protesta contre le secrétaire, qui ne l'appelait pas *M. le comte de Faucigny-Lucinge* ; quelques membres de la gauche demandèrent son incarcération immédiate ; mais la majorité s'écria : « Il est fou ! » L'incident n'eut pas de suite. Faucigny signa les protestations des 12 et 15 septembre 1791, et émigra à la fin de la session. Il parut quelque temps dans l'armée de Condé, et mourut obscurément.

H. LESUEUR.

*Moniteur universel*, an 1790, nos 168, 172, 184, 234, 274. — an 1791, 103, 148. — *Biographie moderne*.

FAUCON (Jean), en latin FALCO, médecin espagnol, né à Sarinena (Aragon), vers 1470, mort à Montpellier, en 1532. Il étudia la médecine à Montpellier, s'y fit recevoir docteur, devint professeur en 1502, et doyen en 1529. « Ses ouvrages, dit la *Biographie médicale*, se réduisent à des commentaires lourds et prolixes, qui sont la plupart du temps plus obscurs que le texte auquel ils doivent servir de glose. » On a de lui : *Additiones ad practicam Antonii Guainerii* ; Pavie, 1518, in-4° ; — *Notabilia supra Guidonem* ; Lyon, 1559, in-4°.

*Biographie médicale*.

FAUCON ou FALCON (Nicolas), historien français, né à Poitiers, vivait au commencement du quatorzième siècle. Après avoir pris l'habit de prémontré, il servit de secrétaire à Ayton, seigneur de Coucy, né en Arménie, et parent d'un autre Ayton, roi de ce pays. Il écrivit en 1305, sous la dictée d'Ayton, une *Histoire d'Orient*. Deux ans après, il traduisit cet ouvrage en latin, sous le titre d'*Historia orientalis*. Un manuscrit de cette traduction, trouvé, suivant La Croix du Maine, dans la bibliothèque du roi de Navarre à Vendôme, fut imprimé d'abord par Mesnard-Molther ; Haguenau, 1529, in-4°. Gryneus l'inséra dans son *Novus Orbis* ; Bâle, 1532-1555, in-fol. André Muller le fit réimprimer avec Marco-Polo ; Berlin, 1671, in-4°.

Une traduction flamande de l'*Historia orientalis* par J.-H. Glazemacherus, a été imprimée à Amsterdam, 1664, in-4°.

Du Verdier et La Croix du Maine, *Bibliothèques françaises*. — A. Fabricius, *Bibliotheca mediæ et infimæ Latinitatis*. — Dreux du Radier, *Hist. litt. du Poitou*.

\* **FAUCONNIER (Laurence)**, dame du Petit-Verdet, peintre verrier de Bourges, au seizième siècle. En 1528, elle épousa l'échevin Pragueau, auquel elle survécut, et dont elle eut une fille nommée Claude. En 1567 elle vivait encore; mais on ignore la date de sa mort. Il reste de cette artiste un beau vitrail dans une chapelle fondée par elle dans l'église Saint-Bonnet de Bourges.

H. B.

La Thaumassière, *Hist. du Berry*.

\* **FAUDOAS (Pierre-Paul, baron DE)**, prélat français, né à Lalanne, le 1<sup>er</sup> avril 1750, mort en 1819. Il appartenait à une famille noble fort ancienne, mais d'une fortune médiocre. Entré dans les ordres, il devint titulaire de l'abbaye de Gaillac en 1788. Les événements de la révolution le firent émigrer. Rentré en France après le 18 brumaire, il se trouva compromis dans quelques menées royalistes; mais il n'en fut pas moins pourvu de l'évêché de Meaux au mois de janvier 1805. L'abbé de Faudoas s'attacha dès lors fortement à l'empereur, et à l'occasion de la bataille d'Austerlitz il publia un mandement plein de déférence pour l'homme du siècle. Il eut plus tard des relations fréquentes avec le pape Pie VII pendant sa captivité en France, et reçut du pontife des marques d'estime. L'évêque de Meaux assista à la cérémonie du champ de mai en 1815. A son retour, Louis XVIII le laissa dans une espèce de disgrâce jusqu'à sa mort.

L. LOUVET.

*Dictionnaire de la Conversation*, supplément.

\* **FAUGÈRE (Arnaud-Prosper)**, littérateur français, né à Bergerac (Dordogne), le 17 février 1810. Chef du secrétariat au ministère de l'instruction publique en 1839, il donna sa démission lorsqu'en 1840 M. Villemain quitta ce ministère. Il entra la même année dans les bureaux du ministère des affaires étrangères, où il est aujourd'hui l'un des sous-directeurs dans la direction politique. M. Faugère débuta dans la carrière des lettres en publiant : *Vie et bienfaits de La Rochefoucauld-Liancourt*; Paris, 1835, in-8° de 36 pages. Bientôt après il obtint trois fois le prix d'éloquence proposé par l'Académie Française : en 1836, pour son ouvrage intitulé *Du Courage civil, ou L'hôpital chez Montaigne*; en 1838, pour l'*Éloge de Gerson*; et en 1842, pour l'*Éloge de Blaise Pascal*. Continuant ses études sur l'auteur des *Provinciales*, M. Faugère a mis au jour : *Pensées, fragments et lettres de Blaise Pascal, publiés pour la première fois conformément aux manuscrits originaux*; Paris, 1844, 2 vol. in-8°, trad. en allemand et en anglais. Aucune édition des *Pensées* de Pascal entièrement digne de confiance n'avait encore été donnée; celle de M. Faugère, résultat d'une collation atten-

tive des textes originaux, est très-appreciée; — *Lettres, opuscules et mémoires de madame Périer et de Jacqueline, sœurs de Pascal, et de Marguerite Périer, sa nièce, publiés sur les manuscrits originaux*; Paris, 1845, in-8°; — *Abrégé de la vie de Jésus-Christ, par Blaise Pascal; publié d'après un manuscrit récemment découvert, avec le testament de Blaise Pascal*; Paris, 1846, in-8°. — M. Faugère a traduit sous le titre de *Génie et Écrits de Pascal*, Paris, 1847, in-8° de viii et 71 pag., un article de l'*Edinburg-Review* (numéro de janvier 1847). Enfin, M. Faugère est auteur d'une brochure politique : *Un mot de vérité sur la crise ministérielle et sa solution possible*, Paris, 1839, in-8°; et les journaux *Le Temps* et *La Constitution* de 1830 l'ont compté parmi leurs rédacteurs. Il a fourni de nombreux articles à l'*Encyclopédie du dix-neuvième siècle* et à divers recueils périodiques, notamment au *Moniteur religieux* (dont il avait été, en 1836, l'un des fondateurs), à la *Revue du dix-neuvième siècle* et au *Correspondant*. Parmi ses travaux dans cette dernière publication, on remarque une *Notice sur Turgot* et les articles intitulés *La Circassie* et *Les Richesses de la Californie*. M. Faugère est sur le point de faire paraître un mémoire sur le *Zollverein*, qui a remporté en 1843 le premier prix dans le concours ouvert par la Société pour l'Encouragement de l'Industrie nationale.

E. REGNARD.

*Journal de la Librairie*. — *Documents particuliers*.

**FAUGÈRES (Marguerite BLEECKER)**, femme auteur américaine, née en 1771, morte à New-York, en 1801. Élevée avec soin par sa mère, qu'elle perdit de bonne heure, elle suivit son père à New-York, vers la fin de la guerre de l'indépendance. En 1792, elle épousa un médecin de cette ville, du nom de Faugères, avec lequel elle fut loin d'être heureuse. En 1796 elle se trouva réduite à vivre dans un grenier, avec son enfant. Veuve en 1798, elle devint l'auxiliaire d'une institution de New-Brunswick. En 1799 elle entreprit à Brooklyn l'éducation de plusieurs enfants appartenant aux principales familles du pays. Outre des poésies insérées dans le *Magazine* de New-York et dans l'*American Museum*, on a de Marguerite Faugères les *Mémoires* de M<sup>me</sup> Bleecker, sa mère; — des *Essais*; — *Bélisaire*, tragédie, 1795 ou 1796.

Prudhomme, *Biog. univ. et hist. des Femmes célèbres*.

**FAUJAS DE SAINT-FOND (Barthé)**, célèbre géologue et voyageur français, né à Montélimart, le 17 mai 1741, mort à (Dauphiné) (1), le 18 juillet 1819. Ap fait ses études au collège des Jésuites de Lyon, il fit son droit à Grenoble, et y fut reçu avocat. En 1765 il devint président de la sénéchaussée, entraîné par son goût pour l'étude

(1) Et non à Paris, comme l'écrivent les rédacteurs la *Biographie nouvelle des Contemporains*.

il se lia avec Buffon, qui le décida à Paris, et lui fit obtenir l'emploi d'ad-joint au Muséum, aux appointements rancs, et plus tard celui de commissaire r les mines avec un nouveau traitement Faujas parcourut alors la plus grande Europe, la France, l'Angleterre, l'É-Hollande, l'Allemagne, la Bohême, e Piémont, s'occupant presque exclu-étudier la surface du globe, sa cons-les matières qui la composent. C'est ment sur les produits volcaniques qu'il s observations, et les géologues lui doi-ers documents exacts qui servirent développement de leur science. En e Velay, il découvrit, en 1775, dans e de Chenavary, une riche mine de . qu'il fit ouvrir à ses frais et dont le se servit pour la construction du uon et quelques autres travaux pu-mi doit aussi la découverte de la fa-le et celle de la riche mine de fer de : Vivarais). C'est lui qui signala le pre-ites et la grotte de Fingal dans l'île (une des Hébrides). La république aujas dans sa position au Muséum, et, e Conseil des Cinq Cents lui accorda mcs comme indemnité des dépenses : faites pour augmenter les collections et d'Histoire naturelle. Lorsque le l'Histoire naturelle reçut son organi-elle, en 1793, Faujas fut nommé pro-Jardin des Plantes, et remplit cet em-ien 1818, époque à laquelle, devenu ctogenaire, il se retira dans ses terres ine. On a de lui : *Mémoire sur les bois fossiles trouvés en 1775 à Montéli-guphne*); Paris, 1776-1779, in-4°; — *Recherches sur la pouzzolane, sur e de la chaux et sur la dureté du avec la composition de divers ci-la manière de les employer, etc.*; et Paris, 1778, in-8°; — *Recherches leans eteints du Vivarais et du Velay; Discours sur les volcans brûlants; Discours analytiques sur le schorl, la les basaltes, etc.*; Grenoble, 1778, et 20 planch. C'est dans cet écrit que relappe sa théorie sur la formation des une plus ingénieuse que toutes celles alors sur ce sujet. Elle repose sur a ique de l'eau, qui, suivant l'auteur, ouver infailliblement en communica-le foyer des volcans qu'elle entretient composition; — *Mémoire sur la ma-reconnaître les différentes espèces l'ane et de les employer dans les is sous l'eau et hors de l'eau*; (Paris, 1780, in-8°; — *Histoire le la province du Dauphiné, avec res*; Paris, 1781 et 1782, 4 vol. — *Description des expériences de la*

*machine aérostatique de MM. Montgolfier et de celles auxquelles cette découverte a donné lieu, suivie de Mémoires sur le gaz inflam-mable, sur l'art de faire les machines aéro-statiques, etc.*, d'une *Lettre sur les moyens de diriger ces machines*; Paris, 1783-1784, 2 vol. in-8°, avec pl.; cet ouvrage est un des plus com-plets que l'on ait sur cette matière; — *Minéralogie des Volcans, ou description de toutes les substances produites ou rejetées par les feux souterrains*; Paris, 1784, in-8°; — *Essai sur l'histoire naturelle des roches de trapps, etc.*; Paris, 1788, in-12, et 1813, in-8°, avec fig.; — *Essai sur le goudron du charbon de terre et sur la manière de l'employer pour caréner les vaisseaux*; Paris, 1790, in-8°; — *Voyage en Angleterre, en Écosse et aux îles Hébrides, etc.*; Paris, 1797, 2 vol. in-8°, et in-4°, avec fig. Cet ouvrage a été traduit en allemand, augmenté des *Notes de J. Mac-Donald*, par Wiedemann; Göttingue, 1799, et en anglais, ibid., 2 vol. in-8°. Cette relation, principalement scientifique, a été fort goûtée en Angleterre, où elle a été trouvée aussi judicieuse qu'instruc-tive; — *Histoire naturelle de la montagne de Saint-Pierre de Maëstricht*; Paris, 1799, in-4° et in-fol.; — *Dictionnaire des Merveilles de la Nature*; Paris, 1802, 3 vol. in-8°; — *Mémoire sur le trass ou tuffa volcanique des environs d'Andernach*; dans les *Annales du Muséum d'Histoire naturelle*, avec pl., t. I, 1802; — *Description des Carrières souter-raines et volcaniques de Niedermendig près Andernach, d'où l'on tire des laves poreu-ses, etc.*; 3 planch., ibid.; — *Mémoire sur le Caoutchouc ou Bitume élastique fossile du Derbyshire*; ibid.; — *Sur un poisson fossile trouvé dans une des carrières des environs de Nanterre (près de Paris)*; avec pl., ibid.; — *Description des mines de tuffa des environs de Bruhl et de Liblar, connues sous les déno-minations impropres de mines de terre d'ombre ou de terre brune de Cologne*; 2 pl., ibid.; — *Essai de Géologie, ou mémoires pour servir à l'histoire naturelle du globe*; Paris, 1803-1809, 2 vol. en 3 parties, in-8°, avec 39 pl.; la pre-mière partie traite des coquilles, des madré-pores, des quadrupèdes fossiles, des bois sili-ceux, etc.; la seconde est relative à tous les minéraux considérés géologiquement; la troi-sième est consacrée à l'histoire naturelle des volcans, et forme à cet égard une minéralogie complète; — *Sur une défense fossile d'élé-phant trouvée à cinq pieds de profondeur dans un tuffa volcanique près d'Ardres (Ar-dèche)*; dans les *Annales du Museum d'Histoire naturelle*, t. II, 1803, avec pl.; — *Sur une grosse dent de requin et sur un écusson fos-sile de tortue, trouvés dans les carrières des environs de Paris*; ibid., avec pl.; — *Sur deux espèces de bœufs dont on trouve les crânes fossiles en Allemagne, en France, en*



Angleterre, dans le nord de l'Amérique et dans d'autres contrées; *ibid.*, avec pl.; — Sur des plantes fossiles de diverses espèces qu'on trouve dans les couches d'un schiste marneux, recouvert par des laves, dans les environs de Roche-Sauve (Ardèche); *ibid.*, avec pl.; — Sur quelques fossiles rares de *Vestena-Nova* (Véronais); mêmes *Annales*, t. III, 1804; — *Essai d'une Classification des produits volcaniques, ou prodrome de leur arrangement méthodique*; *ibid.*; — Sur un essai de culture de la patate rouge de Philadelphie, dans les environs de Paris; mêmes *Annales*, t. V, 1804; — De la Prehnite, désignée sous la dénomination de zoolithe de Deux-Ponts; de la roche qui lui sert de gangue, et du lieu véritable où l'on peut la trouver, *ibid.*; — Voyage géologique depuis Mayence jusqu'à Oberstein, par Creutznach, Marstenstein et Kirn; *ibid.*; — Classification des produits volcaniques; *ibid.*; — Voyage géologique à Oberstein; mêmes *Annales*, tom. VI, 2 pl.; — Voyage géologique au volcan éteint de Beaulieu (Bouches-du-Rhône), où l'on trouve de grandes quantités de laves poreuses au milieu de dépôts calcaires; mêmes *Annales*, tom. VIII, 1806; — Notice sur le gisement des poissons fossiles et sur les empreintes de plantes d'une des carrières à plâtre des environs d'Aix (Bouches-du-Rhône); *ibid.*; — Voyage géologique sur le Monte Ramazzo, dans les Apennins de la Ligurie : Découverte de la véritable variolite; du calcaire; de l'arragonite; des pyrites martiales, magnétiques, cuivreuses et arsénicales dans la roche stéatitique; Fabrique de sulfate de magnésie; *ibid.*; — Lettre à M. de Lacépède sur les poissons du golfe de la Spezia et de la mer de Gènes; *ibid.*; — Des Coquilles fossiles des environs de Mayence; *ibid.*, avec pl.; — Sur le madréporite à odeur de truffe noire des environs de Monte-Viale, dans le Vicentin; mêmes *Annales*, tom. IX, 1807; — Description géologique des brèches coquillières et osseuses du rocher de Nice, du Montalban, de Cimiès et de Villefranche; Observations critiques au sujet du clou de cuivre que Sulzer dit avoir été trouvé dans l'intérieur d'un bloc de pierre calcaire dure de Nice, etc.; mêmes *Annales*, tom. X, 1807; — Notice; adressée à Vanquelin, sur la sarcolithe de Montechio-Majore et de Castel; mêmes *Annales*, t. XI, 1808; — Sur une espèce de charbon fossile découverte près de Naples; *ibid.*; — Voyage géologique de Nice à Menton, Vintimille, Port-Maurice, Noli, Savone, Voltri et Gènes, par la route de La Corniche; *ibid.*; — Sur un nouveau genre de coquille bivalve; *ibid.*, avec pl.; — Sur une mine de charbon fossile du Gard dans laquelle on trouve du succin et des coquilles marines; mêmes *Annales*, t. XIV, 1809; —

Sur le piquant ou l'aiguillon pétrifié d'un poisson du genre des raies; Sur l'os maxillaire d'un quadrupède trouvé dans une carrière près de Montpellier; Observations sur les corps organisés fossiles ou pétrifiés que l'on trouve dans les environs de cette ville; *ibid.*; — Addition au Mémoire sur les coquilles fossiles des carrières de Mayence; mêmes *Annales*, tom. XV, 1810, avec pl.; — Lettre à Thouin sur la floraison du phormium tenax (vulgairement appelé lin de la Nouvelle-Zélande); mêmes *Annales*, t. XIX, 1812, avec pl.; — Sur les roches de trapps; *ibid.*, avec pl.; — Histoire naturelle de différentes substances minérales siliceuses et porphyritiques passées à l'état de pechstein, ou pierre de poix, par l'action des feux souterrains; dans les Mémoires du Muséum d'Histoire naturelle, t. II, 1815; — Sur les plantes fossiles renfermées dans un schiste marneux des environs de Chaumerac et de Roche-Sauve (Ardèche); avec pl., *ibid.*; — Des Émaux, des Verres et des Pierres ponces des volcans brûlants et des volcans éteints; mêmes Mémoires, t. III, 1817; — Sur quelques coquilles fossiles des environs de Bordeaux; *ibid.*; — Sur quelques-unes des plantes fossiles qu'on trouve dans les couches calcaires du Monte-Bolea (Véronais) et de Vestena-Nova (Vicentin), dans les mêmes gisements que les poissons fossiles; mêmes Mémoires, tom. V, 1819, avec 3 pl. — Faujas de Saint-Fond fut éditeur avec Gobet des Œuvres de Bernard Palissy; Paris, 1777, in-4°. Il a fourni des Notes au Voyage dans les Deux Siciles, traduit de l'italien de Spallanzani par Amaury-Duval et Toscan; Paris, an VIII (1800), 6 vol. in-8°, fig. Il a laissé en outre quelques manuscrits fort intéressants Sur le passage du Rhône et des Alpes par Annibal; Sur la fontaine de Vancluse, etc., et un ouvrage intitulé : *Réflexions bien imparfaites sur le genre*. A. DE L.

Louis de Freycinet, *Essai sur la Vie, les opinions et les Ouvrages de B. Faujas de Saint-Fond*; Valence, 1820, in-4°; — Arnault, Jay, etc., *Biographie des Contemporains*. — Desessarts, *Les Siècles littéraires*. — Quérard, *La France littéraire*; — *Revue encyclopédique*, t. VIII (1820), p. 357.

FAULCON (Marie-Félix), homme politique et jurisconsulte français, né à Poitiers, le 14 août 1758, mort dans la même ville, le 31 janvier 1843. Après avoir fait son droit à Poitiers, il fut pourvu d'une charge de conseiller au présidial de cette ville. Jusqu'en 1789, tout en remplissant avec exactitude ses fonctions judiciaires, il s'occupa beaucoup de littérature, de poésie, et prépara une nouvelle édition de la *Coutume du Poitou* commentée par Boucheul. Élu, au commencement de la révolution, suppléant aux états généraux, il siégea dans l'Assemblée constituante à partir du mois d'avril 1790. Pendant la

il fut poursuivi et obligé de se cacher. En 1793 les électeurs de Poitiers l'envoyèrent au



Cinq Cents. Réélu en 1799, il devint du corps législatif après le 18 brumaire, et le présida en 1803, pendant la discussion de la loi sur le divorce.

En 1803, il fut investi de la chaire de droit de Poitiers, sous le doyen d'honneur. Élu de nouveau député en 1809, il présida cette assemblée lorsqu'elle adhéra en 1814 à la déchéance de Napoléon, et donna à Louis XVIII le serment du Désiré. Il fut un des commissaires de la Charte constitutionnelle.

Plus éligible d'après les conditions de la Charte, il ne put être réélu dans la chambre des députés. Il ne figura dans les affaires publiques pendant les vingt-cinq ans qui s'écoulèrent jusqu'à sa mort. On a de lui : *Pot-pourri national, ou matériaux pour l'histoire de la Révolution*; Paris, 1791, in-8°; — *Extraits de mon Journal, et mémoires de Mirabeau*; Paris, 1791, in-8°; — *Le Robespierisme, poème suivi de quelques épitaphes révolutionnaires*; Poitiers, 1795, in-8°; — *Fruits de la loi et du malheur*; Paris, 1796, in-8°; — *Considérations sur le divorce et sur les ministres*; Paris, 1797, in-8°; — *Précis de l'établissement du divorce*; Paris, 1798, in-8°; — *Mélanges législatifs, administratifs et politiques pendant la durée de la constitution de l'an III*; Paris, 1801, in-8°; c'est le plus important des ouvrages de Faulcon; — *Voyages et opuscules*; Paris, 1803, in-8°. Outre ces publications, Faulcon a écrit beaucoup d'articles à divers journaux, par exemple à la *Correspondence littéraire* (1791 et 1792), à *L'Historien*, à *l'Amateur*, au *Journal de Poitiers*, à *l'Amateur des Muses*.

De Layre, *Notice historique et biographique sur Faulcon*, dans le *Nécrologe universel du siècle*.

1703. Jozef FAULCON

(Pierre), historien français, né à Dunkerque, mort dans cette ville, le 26 mai 1735. Après avoir fait son droit à Paris, il fut installé, en 1676, dans la charge de bailli de Dunkerque, et devint, en 1680, président de la chambre de commerce de la ville. On a de lui : *Description historique de Dunkerque, ville maritime et port de mer sur la Flandre occidentale*, etc.; Paris, 1730, 2 vol. in fol. Cette histoire, ornée de gravures imprimées dans le texte, s'arrête à l'année 1715. Elle contient des notices sur les seigneurs de Dunkerque. E. REGNARD.

1703.

1703. Jean), mathématicien et ingénieur, né à Ulm, le 5 mai 1580, mort dans cette ville en 1635. Fils d'un tisserand, il suivit l'état de son père; en même

temps il étudia avec ardeur, devint professeur d'arithmétique, puis inspecteur des poids et mesures dans sa ville natale. Malheureusement, entraîné par les goûts de son époque, il tomba dans les folies du mysticisme, de l'astrologie. En 1602 il subit une détention de quelques mois pour avoir soutenu le pseudo-prophète Kolb. En 1621 il déclara qu'en peu de jours avec un grain d'or il produirait deux autres grains du même métal, et de la plus grande pureté. Il prétendait aussi pouvoir prélire, au moyen de la cabale, l'apparition des comètes. Cependant la solide connaissance qu'il avait des mathématiques le rendit célèbre, même à l'étranger. Lorsque, jeune encore, Descartes vint, en 1620, à Ulm, il ne manqua point de rendre visite à Faulhaber, qui pensa embarrasser le philosophe en lui proposant un de ces problèmes dont il prétendait posséder seul la solution, que Descartes lui présenta dès le lendemain. En 1618 Faulhaber obtint du landgrave Philippe de Hesse une gratification de cinquante florins, pour le récompenser de ses découvertes en mathématiques et en mécanique. En 1625 il reçut des propositions du prince d'Orange, qui désirait se l'attacher, et en 1629 des ouvertures analogues lui furent faites de la part du cardinal prince Dietrichstein. En 1630 il fut appelé à Francfort pour la reconstruction des remparts de cette ville. Enfin en 1632 il fut l'objet, de la part du roi de Suède, de propositions dans le genre de celles qui lui avaient déjà été adressées. Faulhaber dirigea les travaux de fortifications de Memmingen et de Lauingen. Il mourut de la peste (choléra). Les principaux de ses nombreux ouvrages sont : *Arithmetischer-cubischer Lustgarten, mit neuen Inventionibus gepflanzt* (Jardin de plaisance arithmético-cubique, plante d'inventions nouvelles); Tubingue, 1604, in-4°; — *Neuer und besserer Gebrauch eines niederländischen Instruments zum Abmessen und Grundlegen, mit sehr geschwindem Vortheil zu practiciren* (Nouvelle Manière d'appliquer avec facilité un instrument néerlandais pour l'arpentage et le cadastre du sol); Augsbourg, 1610, in-4°; — *Neue geometrische und perspectivische Inventionen zu Grundrissen der Basteyen und Vestungen* (Nouvelles inventions géométriques et de perspective pour servir aux plans des bastions et fortifications); Francfort, 1610, in-4°. Ces trois derniers ouvrages ont été traduits en latin par Jean Remmelin; Francfort, même année, in-4°; — *Neuer mathematischer Kunstspiegel* (Nouveau Miroir artistique des mathématiques); Ulm, 1612, in-4°. Cet ouvrage a été également traduit en latin; — *Andeutung einer unerhörten neuen Wunder-Kunst welche der Geist Gottes in etlichen prophetischen und biblischen Geheimnissen, Zahlen bis auf die letzte Zeit hat wollen versiegelt und verborgen halten*; Nuremberg, 1613, in-4°; traduit en latin, sous ce titre, qui

rend littéralement le précédent : *Ansa inaudita et novæ artis, quam spiritus Dei arcanis aliquot prophetis et biblicis ad ultima hæc tempora obsignare et operire voluit*; Ulm, 1613, in-4°. La publication de cet ouvrage donna lieu à l'apparition d'un mémoire qui en était la réfutation, et dont voici le titre : *Phantasma quæ Joh. Faulhaber de ansa inaudita et admirabilis artis, etc., et de Magia Arcana Cælesti, etc., somniavit, explicata, discussa*; 1614, in-4°; — *Himmlische geheime Magia, oder neue cabalistische Kunst und Wunderrechnung von Gog und Magog* (Magie céleste mystérieuse, ou nouveau calcul artistique et merveilleux de Gog et de Magog); Nuremberg, 1613, in-4°. L'énoncé même du titre montre qu'il s'agissait encore d'un recueil de rêveries mystiques; — *Arithmetischer Wegweiser* (Le Guide de l'Arithmétique); Ulm, 1614, in-8°. Ce traité a été souvent réimprimé, et à dater de 1762, sous cet autre titre : *Arithmetischer Tausendkünstler, etc.* (Le Magicien en Arithmétique, etc.); — *Gemein und offen Ausschreiben an alle Philosophos, mathematicos sonderlich arithmeticos und Künstler Europæ* (Adresse commune et publique à tous les Philosophes, mathématiciens, surtout arithméticiens et artistes de l'Europe); Augsbourg, 1615; — *Neue Invention einer Haus und Handmühle* (Nouvelle Invention d'un Moulin de maison et à bras, d'après Weyermann); Ulm, 1617, in-8°, et, d'après Kästner, Augsbourg, 1616, in-4°; — *J. Faulhaber's zwey und vierzig Secreta* (Les quarante-deux Secrets de J. Faulhaber); 1621, in-4°; — *Miracula arithmetica zu der Continuation des Arithmetischen Wegweisers* (*Miracula arithmetica*, pour la continuation du *Guide de l'arithmétique*), édité par David Verbez; Augsbourg, 1622, in-4°, et 1631; — *Geheime Kunstammer* (Chambre mystérieuse des arts); Ulm, 1628, in-4°; — *Ingenieurs-Schul* (L'École de l'Ingénieur); Francfort, 1630-1633, 4 parties; — *Appendix à l'ouvrage précédent*; — *Canon Triangulorum logarithmicus*; Augsbourg, 1631; — *Zehntausend Logarithmi der absolut oder ledigen Zahlen von 1 bis 10,000* (Dix mille Logarithmes de nombres absolus depuis 1 jusqu'à 10,000); Augsbourg, 1631; — *Academia Algebrae*; Augsbourg, 1631, in-4°.

Kästner, *Gesch. der Mathemat.* — Montucla, *Hist. des Mathématiques*.

**FAULHABER** (*Christophe-Ehrhardt*), de la famille de Jean Faulhaber, mathématicien allemand, né à Ulm, le 10 août 1708, mourut le 16 juillet 1781. Après avoir étudié à Wittemberg et à Iéna, il fut chargé de professer les mathématiques à Ulm en 1737. Deux ans plus tard il devint pasteur, et remplit en divers endroits des fonctions ecclésiastiques. Il était homme de science autant que théologien. On a de lui : *De*

*lum quam in oculo*; Wittemberg, 1735, in-4°; — *Dux ex optica Controversiæ*; Wittemberg, 1735, in-4°; — *De incerta Mutabilitate Obliquitatis eclipticæ*; Ulm, 1740, in-4°; — *De Mensura geometrica constante nondum detecta*; Ulm, 1744, in-4°; — *De Motus perpetuitate in Machinis impossibili*; Ulm, 1751, in-4°; — *De Virtute Speculorum causticorum*; Ulm, 1755, in-4°; — *Sammlung von Meinungen grosser Gelehrten vom Blutregen* (Recueil d'Opinions de grands Savants au sujet de la Pluie de Sang); Ulm, 1755; — *Dissertatio ubi mechanica sessionis nostræ consideratio sistitur*; Ulm, 1760, in-4°.

Ersch et Gruber, *Allg. Enc.*

**FAULHABER** (*Albert-Frédéric*), médecin allemand, né à Ulm, le 2 mai 1741, mort le 26 juin 1773. Il étudia la médecine à Tubingue, à Strasbourg, à Paris, et devint médecin de sa ville natale. On ne connaît de lui que sa thèse intitulée : *Dissertatio sistens theoriam solutionis chemicæ*; Tubingue, 1765, in-4°. Il a traduit du latin en allemand, avec des notes, un ouvrage de Jean-Frédéric Closius sur une *Nouvelle Manière de traiter la petite vérole*; Ulm, 1769, in-8°.

*Biographie médicale.*

**FAULHABER** (*Élie-Matthieu*), mathématicien allemand, né à Ulm, le 2 septembre 1742, mort le 28 mai 1794. Il étudia à Erlangen et à Iéna la théologie, les sciences et le droit public. En 1766 il retourna dans sa ville natale, et devint professeur de mathématiques en 1767, et en 1769 il remplit des fonctions pastorales. On a de lui : *De Oppositis Mathematicarum quantis*; Ulm, 1768, in-4°; — *De Attractione*; Ulm, 1779, in-4°.

Schlichtegroll, *Nekrolog.*, 1796.

**FAULISIO** (*Joseph*), médecin sicilien, né en 1630, mort en 1669. On a de lui : *De Viribus Jalappæ, quod non sit venenosa, neque hepatis, neque cordi aut ventriculo inimica, neque denique nimis laxativa, medica Discussio*; Palerme, 1658, in-8°.

Monitore, *Bibliotheca Sicula*.

**FAULKNER** (*Georges*), imprimeur irlandais, né vers 1700, mort en 1775. Il fit son apprentissage à Londres, sous le célèbre Bowyer, et vint, peu après 1726, s'établir à Dublin comme imprimeur-libraire. Son *Journal* et d'autres entreprises bien conduites lui valurent une fortune considérable ainsi que d'illustres amitiés. Il fut l'imprimeur et le confident de Swift, et jouit de la bienveillance du comte de Chesterfield. Lorsqu'il mourut il était alderman de Dublin. Ses qualités comme homme privé étaient bien supérieures à son mérite d'auteur. Son principal défaut était une excessive vanité, qui le fit souvent tourner en ridicule, même par ses amis. On peut voir des échantillons de son talent épistolaire dans les *Anecdotes* de Bowyer et dans le second volume du *Supplément à Swift*.

Chalmers, *General Biographical Dictionary*.

Voyez **CONSTANCE**.

**Joachim**), bibliophile français, 626, mort à Paris, le 12 mars 1793. Au parlement de Paris, il fut reçu par Louis XIV, qui le recommanda à Louis XV. L'employa dans diverses fonctions, entra autant d'intégrité que de zèle, nommé intendant du Hainaut, et consacra le reste de sa vie aux lettres. Le *Catalogue de sa bibliothèque*, très-nombreuse et bien choisie, est imprimé après sa mort; on trouve en tête de son *Éloge* latin par Baluze.

Dict. Historique.

**RE** (**Clément DE**), greffier au parlement de Paris, dans le courant du quinzième siècle. Il est l'auteur de *Notes historiques* pour l'histoire de Charles VII et de Louis XI. Elles ont été publiées pour la première fois par M. J. Quiquet, L. L.

*Condamnation de Jeanne d'Arc*, t. IV, après le registre conservé aux Archives de la Cour de Cassation, n° 18).

**ES** (**Marianne-Agnès DE**), romanesque, née à Avignon, vers 1720, morte en 1777. Elle fut élevée dans un couvent, où, malgré son peu de goût pour la vie monastique, sa famille la fit prendre le voile. Après dix années de cloître, durant lesquelles elle ne cessait de mépriser tout en supportant les rigueurs qui lui étaient infligées, Agnès de Fauques obtint de l'autorité ecclésiastique un bref qui lui ouvrait le monde.

Par sa famille, elle vint à Paris, où, sans conseils, elle fut séduite par un anglais, qui l'emmena en Angleterre et où elle mourut bientôt. Elle prit dès lors le nom de *Mme de Fauques* ou de *La Cépédès*, et se fit une ressource de ses talents, et composa de nombreux ouvrages qui eurent un grand succès. Lady Craven (grave d'Anspach) lui confia l'éducation de ses filles. Sir William Jones lui donna *Mme de Fauques* pour maîtresse de langue.

Elle fut, dit-on, fort utile par son expérience. Les principaux écrits de *Mme de Fauques* sont : *Le Triomphe de l'Amitié*, traduit du grec (traduction supposée); Paris, 1751, in-12. Ce livre pourrait plus justement : *Le Triomphe de l'Amour*.

Avant *Mme Marguerite Bernier-Briquet* ne manque pas de naturel, et on les pense qui, nées du sujet, sont l'ouvrage; en voici quelques-unes : Les quelquefois des malheurs que nous nous faisons, et cette crainte en est le fruit. Les de ceux que les préjugés nous font commettre, c'est d'être

éclairé. — Il n'est point de divinité qui nous soit plus chère que l'espérance, nos cœurs lui sont des autels et nos jours des sacrifices. » — *Abassai*, histoire orientale; Paris, 1753, 3 vol. in-12; trad. en anglais, 1757, 2 vol. in-12; — *Contes du Sérail*, traduits du turc; La Haye, 1753, in-12; — *Les Préjugés trop bravés et trop suivis*; Londres, 1755, 2 part. in-12; réimprimés sous le titre de : *Les Dangers des Préjugés, ou mémoires de Mlle d'Oran*; Paris, 1754, 2 part. in-12; — *La dernière Guerre des Bêtes*; fable pour servir à l'histoire du dix-huitième siècle; Londres, 1758, in-12; trad. en anglais, 1758, in-8°; — *Frédéric le Grand au Temple de l'Immortalité*; Londres (Bruxelles), 1758, in-8°, trad. en anglais; — *Mémoire de Mme F\*\*\* de La C\*\*\** (Fauques de La Cépédès), contre M. C. (Celesia, ministre de la république de Gènes); Londres, 1758, in-8°; ce *Mémoire* n'a été tiré qu'à un très-petit nombre d'exemplaires; — *Histoire de Mme la marquise de Pompadour, traduite de l'anglais* (traduction supposée); Londres, aux dépens de S. Hooper, à la tête de *César* (Hollande); 1759, 2 part., petit in-8°. Le comte d'Affry, ministre de France en Hollande, fut chargé par Louis XV d'acheter l'édition entière du livre de *Mme de Fauques*; mais il échappa un exemplaire à ses recherches, lequel servit à faire une nouvelle édition et une traduction anglaise. Les deux éditions françaises sont presque introuvables; — *Les Zélindiens*; in-12; — *Les Vizirs, ou le labyrinthe enchanté*, conte oriental (en anglais), 2 vol.; l'introduction de ce conte est attribuée à William Jones; — *La belle Assemblée anglaise, ou les amusements de la bonne compagnie*, etc. (en anglais); 1774; — *Dialogues moraux et amusants* (en anglais et en français); Londres, 1777-1784, 2 vol. in-12. L'abbé Sabathier porte le jugement suivant sur *Mme de Fauques* : « On ne peut lui refuser de l'esprit et du talent pour écrire; mais dans ses ouvrages, qui ne sont que des romans, elle a plus consulté l'imagination que la nature. » A. JADIV.

*Ouvrages posthumes du duc de Nivernais* (publiées par François de Neuchâteau); Paris, 1807, t. II, p. 202. — L. Prudhomme, *Biogr. des Femmes célèbres*. — L'abbé Sabathier, *Les Siècles littéraires*. — *Mme Bernier-Briquet*, *Dict. hist. des Françaises*; Paris, 1854, in-8°.

**FAUR** (\*\*\*), littérateur français, né vers 1755, mort vers 1815. Il était secrétaire du dernier duc de Fronsac, et termina ses jours dans le découragement et dans un état voisin de la misère. Il n'est connu que par ses nombreuses productions, dont les principales sont : *Le Désguisement forcé*, comédie-féerie en deux actes; Théâtre-Italien, 1780; — *Montrose et Amélie*, drame en quatre actes et en prose, tiré de l'allemand; Paris, 1783, et Toulouse, 1784, in-12 : ce drame eut un grand succès; — *Isabelle et Fernand, ou l'alcade de Zolaurée*, comédie en trois actes et en vers libres, mêlée d'ariettes, musique de Champin; Théâtre-Italien, 1784;

— *L'Amour à l'épreuve*, comédie en vers; Paris, 1784, in-8°; — *Colombine et Cassandre le pleureur*, opéra-comique en deux actes; 1786; — *La Prévention vaincue*, drame en trois actes; 1786; — *La Veuve anglaise*, comédie; 1786; — *Vie privée du maréchal de Richelieu*; Paris, 1790, 3 vol. in-8°, et 1792, 3 vol. in-12. Cet ouvrage, conçu dans un esprit de scandale, atteignit parfaitement son but. On y trouve des anecdotes piquantes, entre autres l'intrigue, vraie ou supposée, du maréchal avec Mme Michelin, la belle tapissière du faubourg Saint-Germain. Monvel et Alexandre Duval (roy. ces noms) ont tiré de ce sujet *Le Lovelace français, ou la jeunesse du duc de Richelieu*, drame en cinq actes, joué au Théâtre-Français, en 1796; — *L'Intrigant sans le vouloir*, opéra-comique en deux actes; Théâtre Louvois, 1794; — *Alphonsine et Séraphine*, drame en trois actes; Théâtre de la Cité, 1795; — *Plus de peur que de mal*, opéra-comique; Théâtre Feydeau; — *Phanor et Angèle*, opéra-comique en trois actes; même théâtre; — *La Fête de la cinquantaine*, opéra en deux actes; Paris, 1796, in-8°; — *Le Confident par hasard*, comédie en vers et en quatre actes; Théâtre-Français, an ix (1801), in-8°; — *Rien pour lui*, comédie-féerie, en trois actes; Paris, 1805, in-8°; — *Le Sabot fidèle*, mélodrame en trois actes; Paris, an xiv (1805), in-8°; — *Arlequin dans l'île de la Peur*, avec Desaugiers; Théâtre du Vaudeville, 1812; — *La Comédie de société*, en trois actes; Odéon. A. JADIN.

*Biographie des Contemporains*. — Laporte et Chamfort, *Dictionnaire dramatique*.

FAUR. Voy. PIBRAC et SAINT-JORRY.

FAURE (Charles), théologien français, né à Luciennes, près de Paris, en 1594, mort le 4 novembre 1644. Il fut le premier supérieur général des chanoines réguliers de la Congrégation de France, et consacra sa vie à la réforme des ordres religieux. On a de lui plusieurs ouvrages religieux, entre autres le *Dictionnaire des Novices*; Paris, 1711, in-4°.

Les PP. Lallemand et Charbonnet, *Vie du R. P. Charles Faure*.

FAURE (François), théologien français, né le 8 novembre 1612, mort le 11 mai 1687. Entré à l'âge de dix-sept ans dans l'ordre de Saint-François, il s'éleva aux premières charges de son ordre, devint sous-précepteur de Louis XIV, et fut nommé évêque d'Amiens. On a de lui une censure des *Lettres provinciales*; — Une ordonnance contre le *Nouveau Testament de Mons*; en 1673; — Un *Panegyrique de Louis XIV*; Paris, 1680, in-4°; — Une *Oraison funèbre de la reine Anne d'Autriche*, morte en 1666; — Une *Oraison funèbre de Henriette-Marie de France, reine de la Grande-Bretagne*; Paris, 1670, in-4°.

Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

\* FAURE (J.), auteur dramatique français, vivait vers le milieu du dix-septième siècle. Il

était horloger, et demeurait dans la cour du Palais; on manque d'ailleurs de détails sur sa vie. Il fit paraître en 1662 une tragédie en cinq actes et en vers, *Manlius Torquatus*, devenue fort rare, et c'est là son unique mérite. Il s'y trouve des vers ridicules; c'est ainsi qu'en apprenant la mort de Manlius, Sulpicie s'évanouit, et Fabrice s'écrie :

Arlate, au nom des dieux, qu'on me donne de l'eau!

G. B.

*Catalogue de la bibliothèque dramatique de M. de Soleinne*, t. I, p. 319.

FAURE (Pierre-Joseph-Denis-Guillaume), homme politique français, né au Havre, le 17 août 1726, mort le 7 octobre 1818. D'abord officier de marine, il quitta cette profession pour se faire avocat, et fut nommé juge au Havre en 1791. Élu député à la Convention, il fit preuve d'opinions très-modérées, et s'efforça d'empêcher le jugement de Louis XVI. Arrêté à la suite du 31 mai, il rentra à la Convention après le 9 thermidor. A la fin de la session, il revint au Havre reprendre sa place de juge. Il fut anobli par Louis XVIII après la première restauration. On a de lui : *Réflexions d'un citoyen sur la marine*; 1759, in-12; — *Parallèle de la France et de l'Angleterre à l'égard de la marine*; 1779, in-8°. Faure a aussi fourni l'article *Marine* à l'*Encyclopédie par ordre alphabétique*.

Arnault, Jouy, Jay, etc., *Biographie nouvelle des Contemporains*.

FAURE (Louis-Joseph, chevalier), juriconsulte et magistrat français, fils aîné du précédent, né au Havre, le 6 mars 1760, mort à Paris, en juin 1837. Avocat à vingt ans, il fut nommé en 1791 commissaire du roi près les tribunaux provisoires de la capitale; puis il devint juge au tribunal de cette ville, et substitut de l'accusateur public près le tribunal criminel et extraordinaire. Après le coup d'État du 18 brumaire, il devint membre du Tribunal, et s'y occupa surtout de matières judiciaires. Il y défendit le projet de loi sur l'organisation judiciaire, et apporta au corps législatif le vœu du Tribunal sur l'adoption du Code Civil. Secrétaire du Tribunal et membre de la commission chargée de l'examen de la motion de Curée tendant à confier le gouvernement de la république à un empereur, il désapprouva la conduite de Carnot (voyez ce nom), qui seul vota contre cette proposition, et chercha à lui prouver ses torts. Napoléon le créa chevalier de la Légion d'Honneur. En 1806, Faure fit au corps législatif un rapport sur les premiers livres du Code de Procédure. A la dissolution du Tribunal en 1807, il entra au conseil d'État, où il fit partie de la section de législation. Le 12 septembre la même année, il lut au corps législatif l'exposé des motifs d'un projet de loi sur la cour de cassation. En 1810 il fit un rapport sur le nouveau Code Penal. A la fin de la même année il fut nommé membre de la commission de gouvernement des départements formés des villes hanséatiques.

uniquement chargé de l'organisation des tribunaux. En 1813, Napoléon le promut officier dans la Légion d'Honneur. Faure adhéra au rétablissement des , et passa au conseil du roi dans le contentieux. L'empereur l'exclut du État à son retour de l'île d'Elbe; mais de Louis XVIII il fut réintégré dans ses. Le 12 novembre 1828, il fut nommé à la cour de cassation, place qu'il occupa jusqu'à sa mort. L. LOUVET.

(Guillaume-Stanislas), hydro-  
grapher, frère du précédent, né au  
17 mars 1765, mort le 30 mars 1826.  
Avant la révolution la profession d'im-  
primeur. Nommé sous-préfet du Havre en  
1800, il devint membre du corps législatif au  
1810. Il fut en cette qualité membre  
des députés de 1814 et 1815. Il vécut  
à la retraite. On a de lui : *Nouveau  
manuel de la Mer, ou description nautique  
d'Angleterre, d'Irlande, d'Ecosse  
et de France, depuis Saint-Jean-de-Luz, ex-  
traduit des meilleures ouvrages an-  
glo-français*; Le Havre, 1822, in-8°; —  
*Flambeau de la Mer, ou description  
des côtes d'Espagne et de Portu-  
gal, de celles de la Méditerranée et îles  
adjacentes*, etc.; Le Havre et Paris, 1824,

Jour. Sav. etc. *Biographie nouvelle des  
contemporains*. — Querard, *La France littéraire*.

(Joseph-Désiré-Félix), magistrat  
né à Grenoble, le 18 mai 1780. Son  
père, ingénieur à Vienne (Isère),  
avait dans cette ville les quais du Rhône  
et de la Gère. Son père, commis à la re-  
traite du Dauphiné, avocat au parlement  
fut député de cette ville aux états  
généraux convoqués à Romans en 1788. Le  
jeune Faure se trouvait à Lyon, où il faisait ses  
études, au siège de cette ville, en 1793, par  
suite de la Convention. Reçu docteur en  
droit en 1810, il fut l'année suivante  
conseiller au-lieu à la cour impériale de  
Grenoble. En 1817 il devint substitut du pro-  
cureur général, en 1819 avocat général, et enfin  
conseiller à la même cour royale de  
Grenoble. En 1824, Augustin Périer ayant été  
nommé dans trois arrondissements de l'Isère,  
Grenoble; M. Faure fut élu à sa place  
au-lieu de Vienne. Il parla l'an-  
née dans la discussion de la loi présen-  
tée sur les conseils d'arrondisse-  
ment de département. Nommé président de  
la cour royale de Grenoble, il refusa  
l'honneur, ayant pour principe que tout  
acceptait des fonctions publiques  
se soumettait à la réélection. Il vota en  
faveur de la dite des deux cent vingt-et-un,  
la chambre élective avertissait le roi

que ses ministres n'avaient pas la confiance du  
pays. Après la dissolution de la législature, il fut  
réélu. Il était à Grenoble lorsqu'il apprit la nou-  
velle de la révolution de Juillet. En arrivant à  
Paris, il sut qu'il venait d'être nommé procureur  
général à la cour de Grenoble: il ne crut pas  
encore pouvoir accepter, parce qu'il regardait  
ces fonctions comme incompatibles avec celles  
de député. La nouvelle charte n'eut point son  
vote: il trouvait son mandat insuffisant pour  
modifier celle de 1814; mais il ne refusa pas son  
serment à l'état de chose qu'elle instituait, et  
dans la session qui suivit il fut rapporteur de  
plusieurs lois ou propositions, entre autres de la  
loi sur l'organisation municipale et de celle pour  
la réélection des députés. A la fin de 1830, il fut  
nommé premier président de la cour royale de  
Grenoble, vacante par suite de la condamnation  
de Chantelauze. M. Faure se soumit à la réélection,  
et revint prendre part à la nouvelle loi électorale.  
Le 11 octobre 1832 il fut nommé pair de France.  
Assidu à la chambre, il fit partie des com-  
missions chargées de l'examen de projets de  
loi importants, notamment sur la législation  
coloniale, sur le rétablissement du divorce,  
sur les effets de la séparation de corps, sur les  
crieurs publics, sur la responsabilité des mi-  
nistres, sur l'organisation de la gendarmerie  
dans les départements de l'ouest, sur la non-révé-  
lation des complots et attentats sur la personne  
du roi, sur les justices de paix, les faillites, sur  
la propriété littéraire, sur les brevets d'invention,  
sur les commissaires-priseurs, etc. Il présenta  
même les rapports de quelques-unes de ces  
commissions. Il fit également partie de plusieurs  
des commissions chargées de préparer les procès  
déférés à la cour des pairs. Nommé conseiller  
à la cour de cassation en 1836, il fut admis à  
faire valoir ses droits à la retraite, et après la  
révolution de Février il devint président hono-  
raire à la cour d'appel de Grenoble.

L. LOUVET.

*Biographie des Hommes du Jour*, tome IV, 2<sup>e</sup> partie,  
p. 303

FAURE (Pascal-Joseph), avocat français,  
est né le 3 mars 1798, à Reculson, près de Gap.  
Destiné au barreau, il fut envoyé de bonne  
heure à Grenoble, où il fit son droit. Reçu licen-  
cié en 1817, il plaida presque aussitôt à Gap,  
et devint plusieurs fois bâtonnier de son ordre.  
Membre du conseil municipal de Gap et du con-  
seil général des Hautes-Alpes, qu'il présida à  
différentes reprises, il fut nommé député en  
1831. Assis sur les bancs de la gauche à la  
chambre, il combattit les mesures proposées par  
le gouvernement contre les crieurs publics,  
contre les associations politiques, contre la  
presse et contre le jury. Il signa en 1832 le fa-  
meux compte-rendu de l'opposition. Rapporteur  
de la proposition de M. Roger (du Loiret) rela-  
tive à la liberté individuelle, il défendit le droit  
de pétition contre la proposition Jouffroy, et



c'est lui qui en 1833, à propos du projet de loi tendant à modifier le Code Pénal, présenta et fit adopter l'amendement relatif aux circonstances atténuantes en matière criminelle. Réélu en 1834, il échoua aux élections suivantes en 1837, et rentra dans la vie privée. Après la révolution de 1848, il fut élu par le département des Hautes-Alpes à l'Assemblée constituante, puis à l'Assemblée législative, où il vota avec le parti modéré. En 1852 le même département l'a réélu député au corps législatif. L. LOUVET.

*Biographie des Représentants.*

**FAURE-DÈRE** (*Bertrand-Marie*), magistrat français, est né à Bouillac (Tarn-et-Garonne), le 4 novembre 1787, d'une famille bourgeoise. Il fit ses études au collège de Sorèze, et se destinait à la carrière militaire; mais en 1806 son père lui fit suivre les cours de droit de la faculté de Toulouse, qui venait de se rouvrir. Reçu licencié en 1810, il fut nommé conseiller auditeur à la cour impériale de Toulouse, par décret daté d'Erfurt, le 15 novembre 1811. Il exerça ces fonctions jusqu'à la fin d'avril 1816, ayant eu seulement à présider par intérim le tribunal de Moissac dans les Cent Jours. Destitué en 1816, il ne rentra dans la magistrature que le 2 décembre 1828. Le ministère Martignac le nomma alors juge au tribunal de Montauban. Le 29 octobre 1830, Dupont (de l'Eure) le fit nommer conseiller à la cour royale de Toulouse. Élu député par l'arrondissement de Castel-Sarrazin en 1831, M. Faure-Dère fut réélu en 1834, échoua en 1837, mais l'emporta en 1839. En 1842 sa santé le condamna à la retraite. Il avait toujours voté avec l'opposition. Après la révolution de Février, il fut élu par le département de Tarn-et-Garonne à l'Assemblée constituante, mais il ne se mit pas sur les rangs pour l'Assemblée législative. L. LOUVET.

*Biographie des Hommes du Jour*, tome VI, 1<sup>re</sup> partie, page 78. — *Biographie des Représentants.*

**FAURE** (Le P.). Voy. MANACHI.

**FAURIEL** (*Claude*), critique et historien français, né à Saint-Étienne, le 21 octobre 1772, mort à Paris, le 15 juillet 1844. Il appartenait à une honnête famille d'artisans, qui possédait quelque fortune. Il passa une partie de son enfance à Saint-Barthélemy-le-Plain, en Vivarais, commença ses études au collège des oratoriens de Tournon et les acheva à Lyon. Il venait de les terminer lorsque la révolution éclata. Trop jeune pour y jouer un rôle, Fauriel en partagea les idées et les espérances. Homme de pensée plutôt que d'action, il se mêla rarement aux affaires, s'en dégagea le plus vite possible, et eut toujours hâte de se réfugier dans la retraite, pour y poursuivre à loisir ses lectures et ses méditations. Les dangers de la France envahie par les armées étrangères l'arrachèrent à ses paisibles études. Le ministre Beurnonville le nomma, à la date du 26 mars 1793, sous-lieutenant dans la légion des montagnes en garnison à Perpignan. Fauriel se rendit aussitôt à l'armée des Pyrénées. Il servit

dans la compagnie de La Tour d'Au put entendre ce modeste et savant causer sur la langue bretonne et les antiques. Il fut aussi attaché, comme sous-général Dugommier. Au bout d'un an donna sa démission, et revint à Saint-I il remplit les fonctions d'officier municipal démit bientôt de cette place pour ne pas part à la réaction thermidorienne, qui e opinions républicaines. « Fauriel, dit M. Sainte-Beuve, était et resta toujours cain au fond. Sous la discrétion extrême paroles en politique, sous l'aménité de ses manières, on aurait pu distinguer fin en lui cette noble fibre persistante, leur d'une conviction patriotique invitant même à toutes les étincelles. » plus tard on retrouve Fauriel secrétaire de Fouché, ministre de la police. fait dans l'intervalle? On l'ignore; mais affirmer qu'il n'avait pas cessé d'étudier ses premiers essais, qui datent du commencement du dix-neuvième siècle, atteste un érudit et un critique de premier ordre. Paris un peu avant le 18 brumaire, mandé à Fouché, soit par Français de l'époque le protégeait vivement, soit par quelques anciens professeurs de l'Oratoire, Fauriel le secrétaire du ministre. Il marqua sa place à la police par une conduite honorable sa place au printemps de 1802, lorsque la magistrature temporaire de Bonaparte transformée en consulat à vie. Pendant ces années, il avait noué de nombreuses relations avec des personnages littéraires éminents. On remarque quelques articles de lui sur le *Ji Littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales* l'avait conduit auprès de madame de Staël et dans le cercle qui l'entourait. Une amitié plus intime à madame de Condorcet et à Cabanis aussi avec de Tracy et de Gerando. Il se livrait en même temps, par des études de tous sens, le cercle si étendu de ses connaissances. Possédant parfaitement les deux classes classiques et les principales langues vivantes, il étudia l'arabe sous M. de Sacy, et l'uni-versitaires en France, et même en Europe, le sanscrit. Il recueillit une énorme quantité de matériaux sur des dialectes peu connus, le basque, le breton, le gallique, le catalan, le mand. Malgré des recherches aussi profondes et aussi austères, il n'en restait pas insensible aux œuvres poétiques. Son premier ouvrage, publié sous le voile de l'anonymat, est la traduction de *La Parthénée*, poème du Danois Jean Baggesen. Dans un préliminaire, modèle de haute critique, il classe les divers genres poétiques, ne s'occupe pas de leurs formes extérieures, mais d'après qu'ils expriment et l'impression qu'ils produisent. *La Parthénée* est une espèce d'ép

les du style homérique sont ap-  
 de la vie de famille et des  
 Ce poème contient des  
 et une description des  
 que magnifique ; mais en  
 plus singulier qu'original,  
 Fauriel obéissait moins à  
 qu'à son affection pour l'au-  
 es deux sentiments lorsque, treize  
 asser en français les deux tra-  
 zoni. Il s'était, en 1806,  
 avec ce poète, alors jeune  
 t des années d'une douce  
 ervi de conseiller littéraire.  
 appris à se débarrasser de toutes ces  
 rhétorique et d'académie, de toutes  
 fausses et usées, de toutes ces ba-  
 ou moins élégantes qui com-  
 poésie, pour revenir au senti-  
 mané, sorti du fond du cœur et  
 sincérité et simplicité. Il l'engagea  
 poser « des tragédies historiques, in-  
 vent de toute règle factice, en com-  
 de sévère et la passion, la fidélité à  
 mœurs et aux caractères particu-  
 liers, et les sentiments humains gé-  
 priment dans un langage digne et na-  
 Manzoni remplit en grand poète ce  
 d'un grand critique. Son *Carmagnola*  
 Fauriel. Celui-ci joignit à sa traduc-  
 tion un morceau considérable en  
 lequel Manzoni discutait les points les  
 plus de la théorie dramatique clas-  
 sique. Les unités y étaient attaquées  
 elles ont de gênant et de contraire à  
 l'art. Par cette publication, Fauriel  
 des premiers à cette tentative de  
 critique sous le nom de romantisme,  
 réussit complètement, a cependant  
 de la littérature française de notre

années auparavant, il avait préparé  
 un non moindre en philosophie.  
 Il s'était peu occupé en France de  
 doctrines. On n'y avait touché que  
 ment et pour y chercher des armes  
 des croyances ; jamais on ne l'avait  
 vu cet esprit vraiment philosophique  
 s'efforcer à comprendre toutes les opinions  
 et à les juger avec équité. Fauriel  
 ne fut été mis en rapport avec les phi-  
 losophes, qu'il les dirigea vers cette par-  
 tie des connaissances humaines,  
 la vraie méthode qu'on doit ap-  
 porter à ces études, c'est-à-dire l'impartialité  
 et un esprit exempt de dédain et  
 mais a parfaitement défini cette  
 lettre sur les causes finales,  
 et en partie inspirée par lui.  
 comme l'a fort bien remarqué

Revue Portraits contemporains, t. II.

M. Sainte-Beuve, le principe de l'éclectisme. Non  
 content de guider les autres dans cette voie,  
 Fauriel se mit lui-même à l'œuvre, et rassem-  
 bla les matériaux d'une histoire du stoïcisme.  
 Mais cet érudit, qui ne reculait devant aucune  
 recherche, et dont l'activité intellectuelle devait  
 devancer sur presque tous les points les investi-  
 gations de la critique contemporaine, se dispen-  
 sait volontiers du pénible travail de la rédaction,  
 et il laissait à d'autres le soin d'interpréter ses  
 découvertes et de revêtir ses idées d'une forme  
 littéraire. Son histoire du stoïcisme ne fut ja-  
 mais achevée. Les documents très-nombreux re-  
 cueillis par l'auteur, les esquisses et les cadres  
 qu'il avait tracés ont péri pour avoir été enterrés  
 dans un jardin à la campagne pendant les évé-  
 nements de 1814. Fauriel gagna du moins à ce  
 travail de se familiariser de plus en plus avec la  
 langue grecque, et il fit de cette connaissance  
 un usage éclatant, qui le déroba enfin à sa volon-  
 taire et trop longue obscurité. Il publia en 1824  
 et 1825 les *Chants populaires de la Grèce mo-  
 derne*. Ce livre eut un grand succès, et il a  
 exercé une influence durable. C'est de sa publi-  
 cation que datent en France le goût et l'étude  
 attentive des poésies populaires.

Fauriel, malgré son immense érudition, pré-  
 féra toujours aux plus belles œuvres d'art la  
 poésie inculte, naturelle, spontanée, « cette  
 poésie enfin, comme il le dit lui-même, qui vit  
 non dans les livres d'une vie factice et qui n'est  
 qu'apparente, mais dans le peuple même et de  
 toute la vie du peuple ». En entendant réciter à  
 ses amis Mustoxidi, Bassili, Piccolos, les chants  
 populaires de la Grèce, il pensa que ces poé-  
 sies incultes mais originales, hardies et parfois  
 pleines de grâce et de fraîcheur, étaient parfai-  
 tement propres à faire connaître les Grecs mo-  
 dernes, et qu'elles pouvaient ouvrir à notre lit-  
 térature épuisée des sources poétiques nouvelles.  
 Il recueillit donc tous les chants que purent lui  
 fournir la mémoire et les notes des nombreux  
 amis qu'il possédait parmi les philologues grecs ;  
 il les divisa en trois classes : 1° les chansons histo-  
 riques et héroïques consacrées à la longue lutte  
 de la population indigène contre les Turcs ; 2° les  
 chansons romanesques et les légendes populaires ;  
 3° les chansons qui célèbrent les fêtes et les so-  
 lennités de la famille, le mariage, les funérailles.  
 Fauriel fit précéder son recueil d'un excellent  
 discours préliminaire qui, pour l'originalité et la  
 profondeur des idées, est un des chefs-d'œuvre  
 de la critique historique au dix-neuvième siècle.  
 Il y caractérise avec un rare bonheur cette poé-  
 sie qui est l'expression spontanée, l'effusion na-  
 turelle du génie populaire. Il compare « l'im-  
 pression qui en résulte à l'impression que l'on  
 éprouve à contempler le cours d'un fleuve, l'as-  
 pect d'une montagne, une masse pittoresque de  
 rochers, une vieille forêt ; car le génie inculte  
 de l'homme est aussi un des phénomènes, un  
 des produits de la nature ». Le système de tra-

duction que Fauriel appliquait à ce recueil n'était pas moins nouveau que le recueil lui-même. Il n'avait pas même songé à travestir sous une élégance banale et de convention des poésies qui plaisaient surtout par leur spontanéité hardie et parfois sauvage. Mais en restant fidèle il fallait éviter d'être pénible et barbare : Fauriel y réussit, grâce aux tournures vives et faciles qui s'offraient à lui comme d'elles-mêmes. « La traduction, dit M. Leclerc, est un genre d'écrire où il est maître par le naturel encore plus que par l'élégance ; et le naturel est ce qui échappe le plus à ceux qui traduisent. Là où l'effort est presque un devoir, il conserve l'allure souple et légère : il ne semble pas copier le modèle ; il en a, sans aucune gêne, le mouvement, le nombre, les nuances, les caprices. »

Ces traductions, plus riches en idées neuves que bien des ouvrages prétendus originaux, ne suffisaient pas à cet esprit si entreprenant, si hardi, toujours en quête d'études et de conquêtes nouvelles. Depuis bien des années déjà ses pensées les plus chères et ses investigations les plus suivies s'étaient dirigées vers un seul but : l'histoire du midi de la France. Cette histoire devait avoir trois parties : la première depuis les temps les plus anciens jusqu'à la fin de l'occupation romaine ; la seconde, depuis l'invasion des barbares jusqu'au démembrement de l'empire franc sous les descendants de Charlemagne ; la troisième, depuis les premières années du dixième siècle jusqu'à la fin du treizième. De ce grand corps d'histoire l'auteur n'a achevé et publié que la seconde partie : *l'Histoire de la Gaule méridionale sous les conquérants germaniques*. Rarement la critique avait été appliquée à l'histoire avec autant de rigueur et en même temps de réserve et de sagacité. Jeté au milieu d'un chaos de récits confus, tronqués, de documents contradictoires, de fables, l'auteur écarte ces traditions populaires qui sont devenues notre histoire, recueille dans Sidoine Apollinaire et dans Grégoire de Tours les moindres paroles qui éclairent l'origine des peuples barbares établis dans les Gaules sur les ruines de l'empire romain, va chercher des renseignements jusque dans les secs et stériles chroniqueurs arabes, et parvient ainsi à présenter sous un jour exact et nouveau bien des faits jusque là douteux et obscurs de l'histoire du midi de la Gaule. En élevant ce beau monument historique, Fauriel était prodigue de conseils et d'indications pour ceux qui suivaient la même carrière. M. Augustin Thierry lui a rendu à ce sujet le plus noble hommage : « Dans le choix toujours si délicat, dit-il, d'une amitié littéraire, mon cœur et ma raison s'étaient heureusement trouvés d'accord pour m'attacher à l'un des hommes les plus aimables et les plus dignes d'une haute estime. Cet ami, ce conseiller sûr et fidèle, était le savant, l'ingénieur M. Fauriel, en qui la sagacité, la justesse d'esprit et la grâce du langage sem-

blent s'être personnifiés. Ses jugements, pleins de finesse et de mesure, étaient ma règle dans le doute, et la sympathie avec laquelle il suivait mes travaux me stimulait à marcher en avant. Rarement je sortais de nos longs entretiens sans que ma pensée eût fait un pas, sans qu'elle eût gagné quelque chose en netteté et en décision. » On voit qu'en histoire, comme en critique, en poésie, en philosophie, dans toutes les branches enfin de la littérature, Fauriel exerça la plus vive et la plus salutaire influence.

Pendant qu'on imprimait à Paris les *Chants grecs*, Fauriel partit pour l'Italie. Il y passa près de trois ans, et ne revint en France qu'en 1826. Il se remit alors avec une grande ardeur à l'étude des langues orientales, de l'arabe, du sanscrit, et fonda bientôt après, avec Abel de Rémusat, Saint-Martin et de Lasteyrie, la Société Asiatique. Nommé en 1829 professeur de littérature française à l'académie de Genève, il hésita un instant à accepter ; mais la révolution de 1830 survint, et le nouveau gouvernement lui offrit en France une position digne de son mérite. M. de Broglie, ministre de l'instruction publique, fit créer pour lui, le 20 octobre 1830, une chaire de littérature étrangère à la Faculté des Lettres de Paris. Ce fut pour Fauriel une occasion de faire valoir les idées et les faits qu'il avait acquisés dans quarante années d'études et de recherches. Pendant près de quatorze ans il enseigna successivement, devant un auditoire d'élèves, les notions générales de la philologie comparée, les origines de la langue italienne et de la française, les grandes épopées du moyen âge comparées aux poèmes homériques, l'épique élevée et si compliquée de Dante, le roman épique, la poésie serbe ; et sur tous ces sujets il fut neuf, vrai, fécond. Plus d'un de ses élèves n'eut besoin que d'une bonne mémoire pour se créer des titres littéraires sérieux, car le sort de Fauriel d'inventer sans cesse un vaste champ de la littérature et de lui-même d'autres le bénéfice de ses créations.

Fauriel fut élu le 25 novembre 1831 membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, et le 19 avril 1839 il succéda à Émile Littré dans la commission de l'*Histoire littéraire de France*. Il contribua à ce moi- d'excellents articles sur des écrivains et des ouvrages du treizième siècle. Ces occupations qui étaient pour lui plutôt un plaisir qu'un travail, remplirent ses derniers jours. Une opération qui ne paraissait pas devoir être une simple extirpation d'un polype des fosses nasales, donna un erysipèle et une fièvre dont il ne résistèrent à tous les efforts des médecins. Fauriel mourut laissant des œuvres peu nombreuses et une réputation inférieure à son mérite. Il n'avait pas composé beaucoup d'ouvrages, mais il avait formé beaucoup de disciples et exercé une grande influence ; depuis sa mort sa réputation n'a cessé de s'accroître, et personne aujour-

la mière place parmi les his-  
 toires de notre époque. Comme l'a  
 dit M. Fauriel, sans avoir  
 redit l'homme de  
 t qui a été en circulation le plus d'i-  
 gnoré le plus de branches d'études,  
 les travaux historiques le

sur le Fauriel : *Par-*  
*un voyage aux Alpes*, idylles tra-  
 mand de Baggesen ; Paris (Didot),  
 — *Les Fugitifs de Parga*, poème  
 et de l'italien, de Berchet ; Pa-  
 ris : — *Le Comte de Carmagnola*  
 ; traduites de l'italien, de  
 — un article de Goethe et de  
 ceux sur la théorie de l'art dra-  
 Paris, 1823, in-8° ; — *Chants popu-*  
 laire moderne, recueillis et pu-  
 traduction française, des éclair-  
 des notes ; Paris (Didot), 1824-  
 L. in-8° ; — *Histoire de la Gaule*  
*le sous la domination des conqué-*  
*ments* ; Paris, 1836, 4 vol. in-8° ; —  
*la croisade contre les hérétiques*  
*écrite en vers provençaux par un*  
*emporain*, traduite et publiée avec  
 ale et une carte, dans la Collec-  
 tions inédits sur l'histoire de  
 section ; Paris, 1837, in-4°. Les vers  
 en nombre de 9,578, tous de douze  
 vers, excepté dans chaque couplet  
 qui n'a ordinairement que six syl-  
 lables versos, et la traduction française  
 versos. Cette traduction est suivie de  
 l'écrit comme introduction d'un des  
 morceaux d'histoire qui aient été écrits  
 vers : — *Histoire de la Littérature*  
 : 1846, 3 vol. in-8° ; c'est la  
 cours professé par Fauriel à la  
 lettres dans les années 1831-1832.  
 n'avait accordé aux poètes pro-  
 le talent lyrique, et on avait attri-  
 français le génie épique et les  
 nations romanesques. Fauriel, le  
 pour les Provençaux la com-  
 développement primitif de la plu-  
 de chevalerie, non-seulement  
 sur la lutte des chrétiens  
 Sarrasins d'Espagne, ou sur les ré-  
 bels aquitains contre les princes  
 et constituent le cycle de  
 encore de ces autres romans  
 sur sujet tout à fait étrangers au  
 et qui forment le cycle de la  
 Fauriel rattachant ainsi à la littéra-  
 non-seulement la poésie fran-  
 la vieille poésie allemande. Ces  
 tre excessives, trouvèrent des  
 ridents contradictoires parmi  
 ; elles furent appréciées avec  
 par Guillaume de Schlegel,

bien que celui-ci fût intéressé dans la question  
 en qualité d'Allemand. La cause n'est pas encore  
 jugée. Mais cette opinion, quelles qu'en soient la  
 nouveauté et l'importance, n'occupe dans l'ou-  
 vrage qu'une place secondaire. « Les longues  
 études de M. Fauriel sur la littérature provençale,  
 dit M. Mérimée, ne se bornent pas à une appré-  
 ciation de son originalité et du mérite plus ou  
 moins contestable de ses écrivains. Il dirigea ses  
 recherches vers un but plus élevé, car elles ne  
 tendent à rien moins qu'à soulever le voile qui  
 couvre les origines de notre civilisation moderne.  
 D'où sont venues ces idées d'honneur, d'amour  
 exalté, de galanterie, en un mot ces sentiments  
 chevaleresques qui ont si complètement modifié  
 les mœurs de l'Europe au moyen âge, et qui ont  
 exercé sur tous les peuples une influence régé-  
 nératrice ? Tel est le problème que M. Fauriel  
 s'était proposé, et dont il avait entrevu que la  
 solution se trouverait dans l'histoire de la Gaule  
 méridionale ; — *Dante et les origines de la*  
*langue et de la littérature italiennes* ; Paris,  
 1854, 2 vol. in-8°. Ces deux ouvrages ont été pu-  
 bliés par M. J. Mohl d'après les manuscrits de  
 Fauriel. Malheureusement une moitié à peu près  
 du *Cours sur Dante* (professé en 1833 et 1834)  
 ne s'est pas retrouvée dans les papiers de Fau-  
 riel. Celui-ci écrivait ses leçons, et il les prêtait  
 à ceux qui lui en demandaient communication.  
 Après avoir fait vainement appel aux détenteurs  
 des cahiers manquants, M. J. Mohl a été obligé  
 de les recomposer sur les brouillons de l'auteur.  
 Aussi certaines parties du livre sont décousues  
 et tronquées. Malgré ce défaut, le *Cours sur*  
*Dante* est d'une lecture aussi instructive qu'in-  
 téressante, à cause de la quantité de faits, de  
 vues, d'idées qu'il contient. On y trouve une  
 savante esquisse de la formation des langues  
 indo-européennes en général et de l'italien en  
 particulier. M. Mohl se propose de donner au  
 public d'autres travaux inédits de Fauriel, en-  
 tre autres son cours sur les poèmes homéri-  
 ques. Fauriel a fourni des articles à divers re-  
 cueils littéraires, tels que la *Décade*, les *An-*  
*nuaire encyclopédiques de Millin*, la *Revue*  
*encyclopédique*. On a encore de lui, dans la  
*Revue des deux Mondes* : *Sur l'Origine de l'é-*  
*popée du moyen âge* (1<sup>er</sup> septembre — 15 novem-  
 bre 1832) ; — *Dante* (1<sup>er</sup> octobre 1834) ; — *Lope*  
*de Vega* (1<sup>er</sup> septembre 1839) ; — *Les Amours*  
*de Lope de Vega*, la *Dorothee* (15 septembre  
 1843) ; — dans la *Bibliothèque de l'École des*  
*Chartes* : *Du Système de M. Raynouard sur*  
*l'origine des langues romanes* ; t. II, p. 513 ; —  
*De la Poésie provençale en Italie* ; t. IV, p. 23 ;  
 — *Notice sur Sordello* ; *ibid.*, p. 93 ; — *De la*  
*Poesie provençale italienne* ; *ibid.*, p. 189 ; —  
 Dans l'*Histoire littéraire de France*, un grand  
 nombre d'excellentes notices, entre autres *Bru-*  
*netto Latini* (t. XX) ; le *Roman du Renart*  
 (t. XXII).

LÉO JOUBERT.

Guignant et V. Leclerc, Discours prononcés aux fu-

duction que Fauriel appliquait à ce recueil n'était pas moins nouveau que le recueil lui-même. Il n'avait pas même songé à travestir sous une élégance banale et de convention des poésies qui plaisaient surtout par leur spontanéité hardie et parfois sauvage. Mais en restant fidèle il fallait éviter d'être pénible et barbare : Fauriel y réussit, grâce aux tournures vives et faciles qui s'offraient à lui comme d'elles-mêmes. « La traduction, dit M. Leclerc, est un genre d'écrire où il est maître par le naturel encore plus que par l'élégance ; et le naturel est ce qui échappe le plus à ceux qui traduisent. Là où l'effort est presque un devoir, il conserve l'allure souple et légère ; il ne semble pas copier le modèle ; il en a, sans aucune gêne, le mouvement, le nombre, les nuances, les caprices. »

Ces traductions, plus riches en idées neuves que bien des ouvrages prétendus originaux, ne suffisaient pas à cet esprit si entreprenant, si hardi, toujours en quête d'études et de conquêtes nouvelles. Depuis bien des années déjà ses pensées les plus chères et ses investigations les plus suivies s'étaient dirigées vers un seul but : l'histoire du midi de la France. Cette histoire devait avoir trois parties : la première depuis les temps les plus anciens jusqu'à la fin de l'occupation romaine ; la seconde, depuis l'invasion des barbares jusqu'au démembrement de l'empire franc sous les descendants de Charlemagne ; la troisième, depuis les premières années du dixième siècle jusqu'à la fin du treizième. De ce grand corps d'histoire l'auteur n'a achevé et publié que la seconde partie : l'*Histoire de la Gaule méridionale sous les conquérants germains*. Rarement la critique avait été appliquée à l'histoire avec autant de rigueur et en même temps de réserve et de sagacité. Jeté au milieu d'un chaos de recits confus, tronqués, de documents contradictoires, de fables, l'auteur écarte ces traditions populaires qui sont devenues notre histoire, recueille dans Sidoine Apollinaire et dans Grégoire de Tours les moindres paroles qui éclairent l'origine des peuples barbares établis dans les Gaules sur les ruines de l'empire romain, va chercher des renseignements jusque dans les secs et stériles chroniqueurs arabes, et parvient ainsi à présenter sous un jour exact et nouveau bien des faits jusque là douteux et obscurs de l'histoire du midi de la Gaule. En élevant ce beau monument historique, Fauriel était prodigue de conseils et d'indications pour ceux qui suivaient la même carrière. M. Augustin Thierry lui a rendu à ce sujet le plus noble hommage : « Dans le choix toujours si délicat, dit-il, d'une amitié littéraire, mon cœur et ma raison s'étaient heureusement trouvés d'accord pour m'attacher à l'un des hommes les plus aimables et les plus dignes d'une haute estime. Cet ami, ce conseiller sûr et fidèle, était le savant, l'ingénieur M. Fauriel, en qui la sagacité, la justesse d'esprit et la grâce du langage sem-

blent s'être personnifiés. Ses jugements fins et de mesure, étaient ma règle et mon doute, et la sympathie avec laquelle mes travaux me stimulait à marcher. Rarement je sortais de nos longs entretiens que ma pensée eût fait un pas, sans avoir gagné quelque chose en netteté et en précision. On voit qu'en histoire, comme en poésie, en philosophie, dans toutes les branches enfin de la littérature, Fauriel exerça la plus salutaire influence.

Pendant qu'on imprimait à Paris les *Œuvres de Virgile*, Fauriel partit pour l'Italie. Il y resta de trois ans, et ne revint en France qu'en 1827. Il se remit alors avec une grande ardeur à l'étude des langues orientales, de l'arabe, de l'hébreu, et fonda bientôt après, avec Abel de Saint-Martin et de Lasteyrie, la *Société de philologie*. Nommé en 1829 professeur de langue française à l'académie de Genève, il fut instant à accepter ; mais la révolution survint, et le nouveau gouvernement en France une position digne de son mérite. M. de Broglie, ministre de l'instruction publique, fit créer pour lui, le 20 octobre 1830, une chaire de littérature étrangère à la Faculté de Paris. Ce fut pour Fauriel une occasion de faire connaître les idées et les faits qu'il avait acquis dans quarante années d'études et de recherches. Pendant près de quatorze ans il enseigna successivement, devant un auditoire nombreux, les notions générales de la philologie comparée, les origines de la langue italienne et de la langue française, les grandes épopées du moyen âge comparées aux poèmes homériques, l'épique élevée et si compliquée de Dante, le roman pagnol, la poésie serbe ; et sur tous ces sujets il fut neuf, vrai, fécond. Plus d'un lecteur n'eut besoin que d'une bonne méthode pour se créer des titres littéraires sérieux, le sort de Fauriel d'inventer sans cesse dans ce vaste champ de la littérature et de la science d'autres et d'autres créations.

Fauriel fut élu le 25 novembre 1831 membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, et le 19 avril 1839 il succéda à M. de la Harpe dans la commission de l'*Histoire de France*. Il contribua à ce monument par d'excellents articles sur des écrivains et des ouvrages du treizième siècle. Ces travaux qui étaient pour lui plutôt un plaisir qu'un travail, remplirent ses derniers jours. Une tumeur qui ne paraissait pas devoir être funeste, fut l'occasion d'une extirpation d'un polype des fosses nasales, suivie d'un érysipèle et d'une fièvre dont il ne résistèrent à tous les efforts des médecins. Fauriel mourut laissant des œuvres peu nombreuses et une réputation inférieure à son mérite. Il n'avait pas composé beaucoup d'ouvrages, mais il avait formé beaucoup de disciples et exercé une grande influence ; depuis sa mort son nom n'a cessé de s'accroître, et personne n'a



place parmi les his-  
toires de cette époque. Comme l'a  
dit M. Fauriel, sans avoir  
sans contredit l'homme de  
la main en circulation le plus d'i-  
le branches d'études,  
ses travaux historiques le  
méritent.

« Les ouvrages de Fauriel : *Par-*  
*voyage aux Alpes*, idylles tra-  
d de Baggesen ; Paris (Didot),  
— *Fugitifs de Parga*, poème  
l'italien, de Berchet ; Pa-  
ris ; — *Le Comte de Carmagnola*  
gébies traduites de l'italien, de  
d'un article de Goethe et de  
sur la théorie de l'art dra-  
maris, 1823, in-8° ; — *Chants popu-*  
*Grèce moderne*, recueillis et pu-  
traduction française, des éclair-  
des notes ; Paris (Didot), 1824-  
in-8° ; — *Histoire de la Gaule*  
e sous la domination des conqué-  
rants ; Paris, 1836, 4 vol. in-8° ; —  
*la croisade contre les hérétiques*  
écrite en vers provençaux par un  
orain, traduite et publiée avec  
une et une carte, dans la Collec-  
tion des manuscrits inédits sur l'histoire de  
la France ; Paris, 1837, in-4°. Les vers  
au nombre de 9,578, tous de douze  
syllables, excepté dans chaque couplet  
qui n'a ordinairement que six syl-  
labes au verso, et la traduction française  
recto. Cette traduction est suivie de  
l'histoire comme introduction d'un des  
ouvrages d'histoire qui aient été écrits  
après ; — *Histoire de la Littérature*  
; Paris, 1846, 3 vol. in-8° ; c'est la  
la cours professé par Fauriel à la  
lettres dans les années 1831-1832.  
On n'avait accordé aux poètes pro-  
le talent lyrique, et on avait attri-  
buer au français le génie épique et les  
romans romanesques. Fauriel, le  
a pour les Provençaux la cou-  
ture et le développement primitif de la plu-  
me de chevalerie, non-seulement  
il raconte sur la lutte des chrétiens  
romains d'Espagne, ou sur les ré-  
voltes aquitaines contre les princes  
français qui constituent le cycle de  
la Chanson de Roland, mais encore de ces autres romans  
sur sujet tant à fait étrangers au  
Nord, et qui forment le cycle de la  
littérature française en attachant ainsi à la litté-  
rature non-seulement la poésie fran-  
çaise la vieille poésie allemande. Ces  
romans excessifs, trouvèrent des  
critiques contradictoires parmi  
les érudits ; elles furent appréciées avec  
par Guillaume de Schlegel,

bien que celui-ci fût intéressé dans la question  
en qualité d'Allemand. La cause n'est pas encore  
jugée. Mais cette opinion, quelles qu'en soient la  
nouveau et l'importance, n'occupe dans l'ou-  
vrage qu'une place secondaire. « Les longues  
études de M. Fauriel sur la littérature provençale,  
dit M. Mérimée, ne se bornent pas à une appré-  
ciation de son originalité et du mérite plus ou  
moins contestable de ses écrivains. Il dirigea ses  
recherches vers un but plus élevé, car elles ne  
tendent à rien moins qu'à soulever le voile qui  
couvre les origines de notre civilisation moderne.  
D'où sont venues ces idées d'honneur, d'amour  
exalté, de galanterie, en un mot ces sentiments  
chevaleresques qui ont si complètement modifié  
les mœurs de l'Europe au moyen âge, et qui ont  
exercé sur tous les peuples une influence régé-  
nératrice ? Tel est le problème que M. Fauriel  
s'était proposé, et dont il avait entrevu que la  
solution se trouverait dans l'histoire de la Gaule  
méridionale ; — *Dante et les origines de la*  
*langue et de la littérature italiennes* ; Paris,  
1854, 2 vol. in-8°. Ces deux ouvrages ont été pu-  
bliés par M. J. Mohl d'après les manuscrits de  
Fauriel. Malheureusement une moitié à peu près  
du *Cours sur Dante* (professé en 1833 et 1834)  
ne s'est pas retrouvée dans les papiers de Fau-  
riel. Celui-ci écrivait ses leçons, et il les prêtait  
à ceux qui lui en demandaient communication.  
Après avoir fait vainement appel aux détenteurs  
des cahiers manquants, M. J. Mohl a été obligé  
de les recomposer sur les brouillons de l'auteur.  
Aussi certaines parties du livre sont décousues  
et tronquées. Malgré ce défaut, le *Cours sur*  
*Dante* est d'une lecture aussi instructive qu'in-  
téressante, à cause de la quantité de faits, de  
vues, d'idées qu'il contient. On y trouve une  
savante esquisse de la formation des langues  
indo-européennes en général et de l'italien en  
particulier. M. Mohl se propose de donner au  
public d'autres travaux inédits de Fauriel, en-  
tre autres son cours sur les poèmes homéri-  
ques. Fauriel a fourni des articles à divers re-  
cueils littéraires, tels que la *Décade*, les *An-*  
*nales encyclopédiques de Millin*, la *Revue*  
*encyclopédique*. On a encore de lui, dans la  
*Revue des deux Mondes* : *Sur l'Origine de l'é-*  
*popée du moyen âge* (1<sup>er</sup> septembre — 15 novem-  
bre 1832) ; — *Dante* (1<sup>er</sup> octobre 1834) ; — *Lope*  
*de Vega* (1<sup>er</sup> septembre 1839) ; — *Les Amours*  
*de Lope de Vega, la Dorothee* (15 septembre  
1843) ; — dans la *Bibliothèque de l'École des*  
*Chartes* : *Du Système de M. Raynouard sur*  
*l'origine des langues romanes* ; t. II, p. 513 ; —  
*De la Poésie provençale en Italie* ; t. IV, p. 23 ;  
— *Notice sur Sordello* ; *ibid.*, p. 93 ; — *De la*  
*Poesie provençale italienne* ; *ibid.*, p. 189 ; —  
Dans l'*Histoire littéraire de France*, un grand  
nombre d'excellentes notices, entre autres *Bru-*  
*netto Latini* (t. XX) ; le *Roman du Renart*  
(t. XXII).

LÉO JOUBERT.

Guignaut et V. Leclerc, Discours prononcés aux fu-

*nécessités de Fauriel*, Paris (Didot), 1844, in-4° — (Lizmann), *Discours à la Faculté des lettres de Paris*; dans le *Correspondant* du 19 mai 1844. — Sainte-Beuve, *Étude sur Fauriel*, dans la *Revue des deux Mondes*, 18 mai et 5<sup>er</sup> juin 1844, et dans les *Portraits contemporains*, t. II. — Piccolon, *Article sur Fauriel*, dans le journal grec *L'Esperance* (Athènes, 26 août 1844). — Mérimée, *article dans Le Constitutionnel* du 16 février 1844. — V. Leclerc, *Notice sur Fauriel*, dans l'*Histoire littéraire de France*, t. XXI; *article dans les Débats*, 8 septembre 1844. — Guillaume de Schlegel, *Œuvres françaises*, t. 1<sup>er</sup>, p. 8. — H. Fortoul, dans la *Revue des deux Mondes*, 18 mai 1844. — Renan, *Idid*, 18 décembre 1844.

**FAURIN (Jean)**, historien français, né à Castres, vers 1530, mort vers 1605. Il consigna dans un journal qu'il se plut à tenir les événements qui se passèrent dans sa ville natale depuis 1559 jusqu'à 1602. Cette chronique, intéressante pour l'histoire du pays, est écrite avec simplicité; on y trouve une modération rare à cette époque. Le recueil des *Pièces fugitives pour servir à l'histoire de France* (édité par Ménard et d'Aubay, 1759, 3 vol. in-4°) a publié ce journal. Faurin était protestant, circonstance qu'il ne faut pas perdre de vue en lisant ses récits. G. B.

Nayral, *Biogr. et chroniques castroises*, t. II, p. 161.

**FAURIS DE SAINT-VINCENS (Jules-François-Paul)**, archéologue français, né en 1718, à Aix (Provence), mort dans la même ville, en 1798. Président au parlement d'Aix, il s'adonna avec ardeur à la culture des sciences et des lettres. Il était associé libre de l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres. On a de lui : *Tables des Monnaies de Provence*; Aix, 1770, in-4°; — *Mémoires sur les Monnaies et les Monuments des anciens Marseillais*; Aix, 1771, in-4°; — *Mémoire sur les Monnaies qui eurent cours en Provence depuis la fin de l'empire d'Occident jusqu'au seizième siècle*, inséré dans l'*Histoire de Provence* par Papon, t. II et III.

*Notice biographique sur Fauris de Saint-Vincens*, dans le *Magasin encyclopédique*, 1790, t. IV.

**FAURIS DE SAINT-VINCENS (Alexandre-Jules-Antoine)**, archéologue français, fils du précédent, né à Aix, en 1750, mort dans la même ville, le 13 novembre 1819. Arrière-petit-fils de Pauline de Grignan, marquise de Simiane et petite-fille de madame de Sevigne, il suivit comme son père la carrière de la magistrature; mais il s'occupa encore moins de législation que de numismatique et d'archéologie. Lorsque la révolution arriva, il était déjà président à mortier depuis dix ans. Élu maire d'Aix, il dut bientôt se démettre de cette place, à cause de la modération de ses idées. Heureux de se faire oublier dans ces temps orageux, et consacrant ses loisirs à des travaux d'érudition, il ne repara dans la vie publique qu'en 1809, comme député du département des Bouches-du-Rhône au corps législatif. En 1811 il fut nommé président à la cour impériale d'Aix, place qu'il remplit jusqu'à sa mort. En 1816 il devint un des associés libres de l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres. Il avait rassemblé un riche cabinet de médailles et d'an-

tiquités. Outre un grand nombre de mémoires insérés dans le *Magasin encyclopédique* et dans les *Annales encyclopédiques*, Fauris de Saint-Vincens a publié : *Notice sur Jules-François-Paul Fauris de Saint-Vincens*; Aix, 1800, in-4°; — *Mémoire sur l'ancienne position d'Aix*; Paris, 1812, in-8°; — *Notice sur les lieux où les Cimbres et les Tectosages ont été défaits par Marius, et sur le séjour et la domination des Goths en Provence*; Paris, 1814, in-8°; — *Mémoire sur l'état des lettres et des arts et sur les mœurs et usages suivis en Provence dans le seizième siècle*; Paris, 1814, in-8°; — *Mémoire sur les bas-reliefs des murs et portes extérieurs de Notre-Dame de Paris, et sur les bas-reliefs extérieurs du chœur de la même église*; Aix, 1815, in-8°.

Rabbe, Boissieu et Sainte-Preuve, *Biographie universelle et port. des Contemporains*. — Quérard, *France lit.*

**FAUST (Jean)**, personnage dont l'existence a été contestée, mais qui paraît cependant avoir été un être fort réel; seulement son histoire a été surchargée de récits fabuleux. Au dire de ses anciens biographes, Faust naquit à la fin du quinzième siècle; on indique pour sa patrie Kallingen en Souabe ou Kundlingen dans la marche de Brandebourg, il était fils d'un paysan qui avait de l'avance; il alla étudier à Wittenberg et ensuite à Ingolstadt, où il reçut le bonnet de docteur. Il s'adonna à l'étude de la médecine, de l'astrologie, de la magie, et il professa, dit-on, les sciences occultes à Cracovie. Héritier d'un de ses oncles, il dépensa promptement tout l'argent de la succession en orgies avec des étudiants de Wittenberg, et ce fut alors, à ce que racontent ses biographes, qu'il voulut faire un pacte avec le diable, afin de se procurer les fonds nécessaires aux plaisirs dont il ne voulait pas se priver. Après deux ans de séjour chez un apothicaire, nommé Christophe Kayllinger, fort expert en nécromancie, après des études paravérantes dans des livres de grimoire, il réussit enfin à se mettre en relations avec le démon, et conclut avec lui un pacte dont le résultat fut qu'un esprit familier, du nom de Méphistophélès, serait à son service pendant vingt-quatre ans. Une fois ce marché conclu, Faust parcourut l'Allemagne, résidant tour-à-tour à Leipzig, à Erfurt, à Salzbourg, à Francfort; il parut à la cour de Maximilien I<sup>er</sup>, et il évoqua l'âme d'Alexandre le Grand pour le faire paraître devant cet empereur. Il se retira ensuite à Wittenberg, où il épousa Hélène, la célèbre et infidèle épouse de Menelaüs; Méphistophélès lui avait rendu le service de la ressusciter, afin de satisfaire la passion de Faust, épris de cette belle qu'Homère a immortalisée. Enfin, en 1540, à Wittenberg, selon les uns, à Rimbach, selon d'autres, la période de vingt-quatre ans étant expirée, le diable tordit le cou à Faust, et mit son corps en lambeaux; la corvette se trouva ébranlée contre le tour, les jantes brisées et mises en morceaux.

de tous ces contes a fort occupé  
e; ils ont en général  
d Faust avec Fust,  
L'idée la  
nent ad-  
qu'il s'est  
de sorcellerie (cir-  
seizième siècle), et qu'il  
m. comme on en a  
histoire, ou plutôt  
première fois en Alle-  
1588; elle forme un livret  
de l'anonyme; elle expose,  
du titre, *les aventures  
horribles et affreux pé-  
ces et la cruelle et épouvantable*  
Un livre de ce genre ne pou-  
lecteurs; aussi les éditions s'en  
avec rapidité: les traducteurs le  
dans presque toutes les langues de  
On imprima en anglais, vers 1590,  
*of the damnable Life and deserved*  
*John Faustus*. Dès l'an 1588, les  
pouvaient lire *De Historie von Dr*  
*us*, et les imprimeurs des Pays-Bas  
singulièrement. En 1598, Palma-  
à Paris l'*Histoire prodigieuse*  
*table de Jean Fauste, magicien,*  
*testament et sa mort épouvan-*  
*it de l'allemand*), ouvrage réim-  
1603, en 1604, en 1616, en 1667, en  
1674, etc., et qui est écrit d'une façon  
L'édition donnée à Bruxelles, sous la  
de Cologne, en 1712, est la plus jolie  
Il ne faut pas (comme on l'a fait  
is) confondre cette *Histoire de Faust*  
e qu'a rédigée George-Rodolphe Wid-  
qui est plus étendue, tout en racon-  
ant les mêmes événements. Elle parut  
en 1599, in-4°, et elle a été repro-  
rs fois. Le nécromancien allemand  
rs depuis plus d'un siècle tombé  
orsqu'il fut soudain rappelé avec  
mémoire par l'apparition du drame  
de Goethe. Il ne peut être question de  
cette production, fort connue, et que  
continua plus tard sous le nom de *second*  
1). Nous dirons seulement que, malgré

traduction française de *Faust* fait partie des  
romatiques de Goethe, traduites par M. A. Stap-  
fer. Paris, 1828, 4 vol. in-8°. On la trouve aussi  
dans l'*Œuvre des Théâtres étrangers*. N'ou-  
blons pas, suivi du *second Faust*, traduit par  
M. Nerval; Paris, 1840; — *Faust*, traduction  
précédée d'un *Essai sur Goethe*, accompa-  
gnée et de commentaires et suivie d'un *Essai*  
*critique du Poème*, par Henri Blaze; Paris, 1841;  
traduit en vers français et précédé de *Con-*  
*versations de Faust*, par Alph. de Les-  
s; seule d'auteurs ont apprécié, à divers  
l'œuvre de Goethe; citons seulement  
du *dela du Rhin*, t. II, p. 208 et suiv.  
du *Genève*, t. LVI. — Blaze de Barry, *Re-*  
*vue des Mondes*, 1<sup>er</sup> juin 1839. — *London and*  
*Foreign quarterly*, juillet 1836; — *Foreign quarterly*  
MOGA. GÉNÉRA. — T. XVII.

tout l'éclat de son génie, malgré sa fameuse  
création de Marguerite, la jeune fille séduite, le  
poète de Weimar reste au-dessous de la donnée  
originale et profonde de la légende primitive,  
empreinte d'une foi naïve. Un écrivain anglais,  
qui était loin d'être dépourvu de talent, Chris-  
tophe Marlowe, init sur le théâtre le docteur  
retrouvé: *The tragical Histories of the Life*  
*and Death of Dr. Faustus*, 1604, 1631, etc., et  
la conception de son drame est plus saisissante  
que celle de l'œuvre de Goethe. N'oublions pas  
que Marlowe écrivait à une époque où douter de  
l'existence des sorciers eût été un crime: la  
bonne foi a guidé sa plume; on sent que l'ima-  
gination de l'auteur s'est parfois laissé prendre  
aux plaisirs dont le diable enivrait ceux avec les-  
quels il passait des marchés; on ne trouve point  
dans la pièce anglaise, comme dans la composi-  
tion de Goethe, un homme blasé, dégoûté de tout;  
Faust est un libertin, qui jouit gaiement de ce que  
lui rapporte son pacte infernal. L'auteur de  
*Werther* vivait à une époque où il n'était pas  
possible de traiter sérieusement la séduction de  
Faust par le diable; il a fait une satire admirable:  
il a mis le scepticisme en action, tandis que chez  
Marlowe Méphistophélès n'est pas un Mascari-  
lle intellectuel, mais un des habitants de l'en-  
fer, tel qu'on se les représentait lorsque les exé-  
cutions pour crime de sorcellerie se multipliaient  
sans cesse. La dernière scène chez l'écrivain an-  
glais est d'un effet saisissant: Faust voudrait  
lever les mains au ciel; il ne le peut, parce que  
les diables les lui tiennent (1). Le rôle de Faust  
dans le théâtre espagnol a été l'objet d'une no-  
tice de M. Philarète Chasles dans la *Revue de*  
*Paris*, 3<sup>e</sup> série, 1840, t. XVI. Faust apparut  
plusieurs fois, mais sans grand succès, sur la  
scène française. En 1829 on imprima à Paris  
*Faust, ou les premières amours d'un méta-*  
*physicien*: l'auteur de cette pièce en quatre actes  
fait de Faust un contemporain, et transforme  
Méphistophélès en un mauvais sujet qui a es-  
sayé de toutes les professions, qui a été évêque  
et galérien. En 1827, *Le Cousin de Faust*, pièce  
trouvée dans les papiers de Nicolas Flamel,  
fut représentée à la Gaité. D'habiles artistes se  
sont inspirés de la légende germanique ou de  
l'œuvre de Goethe; une édition de la traduction  
de M. Stapfer, Paris, 1828, in-fol., est accom-  
pagnée de lithographies faites d'après de très-  
remarquables dessins de M. Eugène Delacroix.  
Les esquisses dessinées par Retsch (Paris,  
1830, in-4° oblong., 26 figures) sont également  
dignes d'attention. Gustave BRUNET.

J.-C. Neumann, *Disquisitio historica de Fausto præsti-*  
*giatore*; Viterb., 1623, in-4°. — C.-H. Weiss, *Dissert. de*  
*doctore quem vocant J. Fausto*; Altenbourg, 1729, in-fol. —

*Review*, octobre 1843. — La traduction anglaise de lord  
Levison-Gower a été l'objet d'un article dans le *Quar-*  
*terly Review*, tom. XXXIV.

(1) Consulter sur le drame de Marlowe le *Blackwood's*  
*Magazine*, t. I, p. 389, et un article signé E. D. dans *Le*  
*Globe*, t. IV, n° 53.

C.-A. Henmann, *Glaubwürdige Nachricht von Dr Faust*, dans la *Bibliotheca magica* d'Hauber, t. XXVII, p. 184-201. — J.-F. Köhler, *Historische Remarques über d. J. Faustens geführtes Leben*; Zwickau (1792). — Görres, *Deutschen Volksbücher*, 1807, p. 207. — Van der Bourg, notice insérée dans le *Mercur de France*, 1809, t. XXXVII. — A. Pichot, *Les trois Faust*, dans la *Revue de Paris*, t. XLVIII. — Du Roure, *Analecta Biblion*, t. II, p. 97. — Reiffenberg, *Diction. de la Conversation*. — Le Bas, *Allemagne*, t. I, p. 393. — Marmier, *Études sur Goethe*, p. 63-245. — Meyer, *Studien zu Goethes Faust*; Altona, 1847. — Düntzer, *Die Sage von Dr Faust untersucht*; Stuttgart, 1848, in-12. — Henri Heine, *La Légende de Faust*, dans la *Revue des Deux Mondes*, 18 février 1852. — Un bibliographe laborieux, S. Peter, a entrepris de recueillir l'indication de tous les ouvrages relatifs à Faust; son travail, intitulé : *Die Litteratur der Faustsage*, publié à Leipzig, en 1848, a obtenu en 1851 une seconde édition, et des suppléments ont paru dans l'*Anzeige* du docteur J. Petzholdt, *Für Bibliothekswissenschaft*; 250 ouvrages environ sont énumérés.

**FAUST** (*Jean-Frédéric*), dit l'ancien, savant néerlandais, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il a publié : *Jo.-Gensbein Limburgenses Fasti, seu fragmentum Chronici urbis et dominorum Limburgensium ad Lohnam, e codd. manuscriptis*; 1617, in-8°, et Wetzlar, 1746, in-8°.

Struve, *Bibl. Hist.* — Lelong, *Bibl. Hist. de la Fr.*

**FAUST D'ASCHAFFENBOURG** (*Jean-Frédéric*), dit le jeune, supposé fils du précédent, jurisconsulte et historien allemand, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Der Stadt Frankfurt, Herkunft und Aufnehmen* (Origine et développement de la ville de Francfort); Francfort, 1660, in-12; — *Tractatus de contractibus Judaeorum matrimonialibus Talmudicus; Latine donatus musis*; Bâle, 1699, in-4°.

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allg.-Gel.-Lex.*

**FAUST D'ASCHAFFENBOURG** (*Maximilien*), jurisconsulte allemand, vivait dans la première moitié du dix-septième. Il fut avocat et syndic à Francfort-sur-le-Mein. On a de lui : *Consilia pro arario*; Francfort, 1641, in-fol.

Jöcher, *All. Gel.-Lex.*

**FAUST**, imprimeur allemand. Voyez **FEST** (*Jean*).

\* **FAUSTA CORNELIA**, fille du dictateur L. Cornelius Sylla et de sa quatrième femme Cæcilia Metella, vivait dans le premier siècle avant J.-C. Née en 88, l'année même où Sylla obtint son premier consulat, elle reçut le nom de Fausta, qui faisait allusion à l'heureuse fortune de son père. Fausta fut mariée très-jeune à C. Memmius. Après avoir divorcé d'avec son premier mari, elle épousa, vers la fin de 55, T. Anniius Milon. Elle l'accompagnait dans ce voyage à Lanuvium pendant lequel Clodius fut tué. Fausta se rendit célèbre par ses deportements. L'historien Salluste fut, dit-on, un de ses amants, et s'étant laissé surprendre avec elle, il fut fustigé d'importance par l'ordre du mari. Quant au Villius qui fut aussi un des gendres de Sylla, suivant la plaisante expression d'Horace, c'était probablement Sex. Villius, mentionné par Cicéron comme un ami de Milon. On trouve dans Ma-

crobe les noms de deux autres amants de Fausta.

Plutarque, *Sylla*, 34. — Cicéron, *Ad Att.*, V, 8; *Ad Fam.*, II, 6. — Ascon., *In Scaur.*, p. 29; in *Milon.*, p. 23, éd. Orelli. — Aulu-Gelle, XVII, 18. — Servius, *Ad Virg. Æn.*, VI, 612. — Horace, *Sat.*, I, 2. — Macrobe, *Saturn.*, II, 2.

\* **FAUSTA** (*Flavia-Maximiana*), impératrice romaine, née vers 289, morte en 326. Elle était fille de Maximien Hercule et d'Eutropie. Au commencement de l'année 307, son père l'emmena avec lui dans la Gaule, que gouvernait Constantin. Il offrit à ce prince, avec la pourpre impériale, dont il se dépouillait volontairement pour la seconde fois, la main de sa fille Fausta. Constantin accepta cette offre, imitant en cela Constance Chlore, son père, à qui ce même Maximien avait imposé pour épouse Theodora, sa belle-fille, en se démettant pour lui de la dignité d'auguste. Cependant l'analogie de situation entre le père et le fils n'était pas complète, s'il est vrai, comme d'anciens auteurs l'assurent, que Minervine, première femme de Constantin, n'existait plus à l'époque du mariage de ce prince avec Fausta. On sait que Constance Chlore avait dû répudier Hélène, mère de Constantin, pour épouser Theodora.

Le mariage de Fausta fut célébré à Trèves, le 31 mars, avec une grande pompe. Deux ans s'étaient à peine écoulés depuis cette alliance, quand l'ambition turbulente de Maximien, se réveillant de nouveau, dramatisa, par un sanglant épisode, la vie de la jeune impératrice. Les égards et la déférence que Constantin avait pour son beau-père ne parurent pas à celui-ci une compensation suffisante à l'autorité suprême dont encore une fois il regrettait de s'être dépouillé. Une entreprise des Francs ayant forcé Constantin à passer le Rhin pour les refouler dans la Germanie, Maximien, profitant de l'éloignement de son gendre, voulut reprendre la pourpre; il s'empara des trésors mis en réserve à Arles par Constantin, et les distribua aux légions restées dans les provinces méridionales de la Gaule, en répandant le faux bruit de la mort de l'empereur. À la nouvelle de cette perfidie, Constantin accourut avec son armée; le père de Fausta s'était réfugié dans Marseille, dont le siège aurait duré longtemps si les légions qui s'y trouvaient renfermées avec Maximien n'eussent ouvert les portes de la ville à Constantin. Dans cette conjoncture, les sentiments de Fausta furent mis à une terrible épreuve.

Soit que la clémence de l'empereur, qui venait d'accorder un généreux pardon à Maximien, ne parût pas sincère à ce dernier, soit que l'insuccès de sa tentative eût surexcité ses idées de domination, il forma le projet désespérément criminel d'assassiner son gendre. Avant de mettre à exécution ce projet, il osa le communiquer à l'impératrice, lui promettant en même temps une position plus brillante encore et un époux plus digne d'elle, si elle le secondait en laissant ouverte et libre, le soir, une des portes de la chambre dans laquelle couchait l'empereur.

rappelée de stupefaction, Fausta écouta d'abord Maximien dans un silence qui permit à ce prince d'insister. Prières, promesses, larmes, il mit tout en usage pour persuader sa fille, et celle-ci, perdue, accéda à tout ce qu'il lui demandait. Mais à peine son père se fut-il éloigné que la princesse courut avertir Constantin du danger qui le menaçait; les deux époux se concertèrent ensemble, et la nuit suivante Maximien, guidé par Fausta, pénétra sans obstacle jusqu'au lit de son gendre. Là il fut arrêté avant qu'il eût eu le temps de faire usage de son poignard, ou, selon une autre version, après qu'il eut immolé un esclave qu'on avait substitué à Constantin pour surprendre Maximien et le convaincre d'assassinat.

Fausta, en instruisant son mari du perfide projet de Maximien, avait imploré et obtenu la grâce de son père; néanmoins, Constantin ne tint pas sa promesse. Maximien eut pour toute faveur le choix du genre de mort qui devait terminer ses jours; et il s'étrangla de ses propres mains. On ne voit pas que Fausta ait fait de grands efforts pour empêcher l'exécution de ce dangereux arrêt. Craignait-elle d'attirer inutilement sur elle-même, par son intercession renouvelée, la méfiance de l'empereur? ou bien l'attachement de l'épouse étouffa-t-il dans son âme jusqu'à la commisération filiale? Ces doutes planeront toujours sur la conduite, au moins entachée d'indifférence, que la fille de Maximien tint en cette triste occasion. Peut-être cette indifférence, qui semblait attester que Fausta ne voyait plus dans l'auteur de ses jours que l'assassin de son époux, rendit-elle la princesse encore plus chère à Constantin; on peut le supposer d'après les marques d'affection et les honneurs dont il la combla. Une catastrophe terrible devait rompre cette union, après une période de vingt années.

L'impératrice avait donné à son mari trois fils, Constantin, Constance et Constant, et deux filles, Constantine et Hélène. Le second de ces jeunes princes n'avait pas plus de huit ans et deux lorsqu'en 326 son père, qui venait de braver César, résolut d'aller faire un séjour à Rome, d'où il était absent depuis longtemps. Constantin n'avait pas de résidence fixe; dans ses voyages presque continuels qu'il faisait, toujours en compagnie de son épouse, il s'arrêtait tant à Arles, tantôt à Milan, tantôt à Trèves, à Vienne, à Nicomédie. Ce fut de cette dernière ville qu'il arriva à Rome, au commencement de l'été, avec toute sa famille, pour célébrer les noces d'or de son règne. Au milieu de ces fêtes solennelles, Fausta, pour qui le César Crispus, fils de Constantin et de Minervine, était l'objet d'une profonde inimitié, suivant les uns, d'un amoureux amour, suivant les autres, accusa ce jeune prince, auprès de l'empereur, d'avoir voulu attentat à l'honneur de sa belle-mère. La nuit fut saisi Constantin, jointe à l'inquié-

tude qu'avait instillée dans son esprit l'enthousiaste attachement des peuples et des légions pour son fils aîné, servit les desseins odieux de Fausta. Condamné sans examen, Crispus fut immédiatement arrêté et conduit à Pola, en Istrie, où le vertueux et infortuné César périt par le fer ou par le poison.

Le crime de Fausta ne devait cependant pas rester impuni. Poursuivie par l'indignation publique et par la désolation d'Hélène, aïeule de Crispus, l'impératrice vit son infamie dévoilée aux yeux de son époux et du monde. On découvrit que cette princesse, parvenue alors à l'âge où les passions se taisent, effaçant honteusement par son inconduite le respect que lui avaient valu vingt ans d'une vie conjugale sans nuage, se livrait à des amours coupables et à des désordres obscurs. La même précipitation irréfléchie dont Constantin avait fait preuve en condamnant sans l'entendre un fils digne de sa tendresse et de sa confiance, précipita la fin de la vie de Fausta. Sa mort fut pourtant enveloppée de plus de mystère que celle de Crispus; on étouffa cette princesse dans une étuve chauffée excessivement à cet effet par les ordres de l'empereur. Malgré les témoignages de plusieurs annalistes païens et chrétiens, qui ne nous semblent pas laisser de doute sur la culpabilité de Fausta, cette princesse a trouvé des apologistes qui ont nié ses crimes et son supplice, alléguant, pour soutenir leur opinion, le silence d'Eusèbe sur la mort violente du fils aîné et de la seconde épouse de Constantin, et les éloges donnés à la vertu, ainsi qu'au bonheur et à la beauté de l'impératrice, par quelques orateurs, sous le règne suivant; ces allégations ne sauraient être d'un grand poids. Les successeurs de Constantin étant fils de cet empereur et de Fausta, tout discours relatif à la mémoire d'elle et de lui ne pouvait être qu'à leur louange. Quant à la *Vie de Constantin* par l'évêque de Césarée, on la regarde plutôt comme un panegyrique que comme une histoire. Une autre question, plus difficile à résoudre, est celle de la conversion de Fausta au christianisme. Suivant toutes probabilités, cette princesse avait adopté les croyances religieuses de son mari; mais aucun fait authentique ne vient corroborer cette conjecture. Camille LEBRUN.

Zozime, II, 10, 29. — Julien, *Orat.*, 1. — Lactance, *De Morte Persecut.*, 27. — Eutrope, X, 2, 4. — Aurelius Victor, *Epit.*, 40, 41. — Philostorge, *Hist. eccl.*, II, 4. — Tillemont, *Histoire des Empereurs*, vol. IV. — Eckhel, *Doctrina Nummorum*, vol. VIII, p. 98. — Le Beau, *Histoire du Bas-Empire*. — Gibbon, *Decline and Fall of the Roman Empire*.

FAUSTE. Voy. FAUSTUS.

FAUSTIEN, évêque de Dax, vivait à la fin du sixième siècle. Il avait été ordonné évêque de Dax par l'autorité de l'aventurier Gundovald ou Gondebaud, qui, en se faisant passer pour un fils de Clotaire I<sup>er</sup>, avait failli devenir roi d'Aquitaine. Gontran, roi de Bourgogne, ayant as-



C.-A. Henmann, *Glaubwürdige Nachricht von Dr Faust*, dans la *Bibliotheca magica* d'Hauber, t. XXVII, p. 184-204. — J.-F. Köhler, *Historische Remarques über d. J. Faustensgeführtes Leben*; Zwickau (1722). — Görres, *Deutschen Volksbücher*, 1807, p. 207. — Van der Bourg, notice insérée dans le *Mercur de France*, 1809, t. XXXVII. — A. Pichot, *Les trois Faust*, dans la *Revue de Paris*, t. XLVIII. — Du Roure, *Analecta Biblion*, t. II, p. 97. — Reiffenberg, *Diction. de la Conversation*. — Le Bas, *Allemagne*, t. I, p. 293. — Marmier, *Études sur Goethe*, p. 63-245. — Meyer, *Studien zu Göthes Faust*; Altona, 1847. — Düntzer, *Die Sage von Dr Faust untersucht*; Stuttgart, 1848, in-12. — Henri Heine, *La Légende de Faust*, dans la *Revue des Deux Mondes*, 15 février 1852. — Un bibliographe laborieux, S. Peter, a entrepris de recueillir l'indication de tous les ouvrages relatifs à Faust; son travail, intitulé : *Die Litteratur der Faustsage*, publié à Leipzig, en 1868, a obtenu en 1861 une seconde édition, et des suppléments ont paru dans l'*Anzeige* du docteur J. Petzholdt, *Für Bibliothekswissenschaft*; 250 ouvrages environ sont énumérés.

**FAUST** (*Jean-Frédéric*), dit l'ancien, savant néerlandais, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il a publié : *Jo.-Gensbein Limburgenses Fasti, seu fragmentum Chronici urbis et dominorum Limburgensium ad Lohnam, e codd. manuscriptis*; 1617, in-8°, et Wetzlar, 1746, in-8°.

Struve, *Bibl. Hist.* — Lelong, *Bibl. Hist. de la Fr.*

**FAUST D'ASCHAFFENBOURG** (*Jean-Frédéric*), dit le jeune, supposé fils du précédent, jurisconsulte et historien allemand, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Der Stadt Frankfurt, Herkunft und Aufnehmen* (Origine et développement de la ville de Francfort); Francfort, 1660, in-12; — *Tractatus de contractibus Judaeorum matrimonialibus Talmudicus; Latius donatus musis*; Bâle, 1699, in-4°.

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allg.-Gel.-Lex.*

**FAUST D'ASCHAFFENBOURG** (*Maximilien*), jurisconsulte allemand, vivait dans la première moitié du dix-septième. Il fut avocat et syndic à Francfort-sur-le-Mein. On a de lui : *Consilia pro arario*; Francfort, 1641, in-fol.

Jöcher, *All. Gel.-Lex.*

**FAUST**, imprimeur allemand. Voyez **FEST** (*Jean*).

\* **FAUSTA CORNELIA**, fille du dictateur L. Cornelius Sylla et de sa quatrième femme Cæcilia Metella, vivait dans le premier siècle avant J.-C. Née en 88, l'année même où Sylla obtint son premier consulat, elle reçut le nom de Fausta, qui faisait allusion à l'heureuse fortune de son père. Fausta fut mariée très-jeune à C. Memmius. Après avoir divorcé d'avec son premier mari, elle épousa, vers la fin de 55, T. Anniius Milon. Elle l'accompagnait dans ce voyage à Lanuvium pendant lequel Clodius fut tué. Fausta se rendit célèbre par ses deportements. L'historien Salluste fut, dit-on, un de ses amants, et s'étant laissé surprendre avec elle, il fut fustigé d'importance par l'ordre du mari. Quant au Villius qui fut aussi un des gendres de Sylla, suivant la plaisante expression d'Horace, c'était probablement Sex. Villius, mentionné par Cicéron comme un ami de Milon. On trouve dans Ma-

crobe les noms de deux autres amants de Fausta.

Plutarque, *Sylla*, 34. — Cicéron, *Ad Att.*, V, 8; *Ad Fam.*, II, 6. — Ascon., *In Scæur.*, p. 29; in *Milon.*, p. 23, 64h. Orelli. — Aulu-Gelle, XVII, 18. — Servius, *Ad Virg. Æn.*, VI, 612. — Horace, *Sat.*, I, 2. — Macrobie, *Saturn.*, II, 2.

\* **FAUSTA** (*Flavia-Maximiana*), impératrice romaine, née vers 289, morte en 326. Elle était fille de Maximien Hercule et d'Eutrope. Au commencement de l'année 307, son père l'emmena avec lui dans la Gaule, que gouvernait Constantin. Il offrit à ce prince, avec la pourpre impériale, dont il se dépouillait volontairement pour la seconde fois, la main de sa fille Fausta. Constantin accepta cette offre, imitant en cela Constance Chlore, son père, à qui ce même Maximien avait imposé pour épouse Theodora, sa belle-fille, en se démettant pour lui de la dignité d'auguste. Cependant l'analogie de situation entre le père et le fils n'était pas complète, s'il est vrai, comme d'anciens auteurs l'assurent, que Minervine, première femme de Constantin, n'existait plus à l'époque du mariage de ce prince avec Fausta. On sait que Constance Chlore avait dû répudier Hélène, mère de Constantin, pour épouser Theodora.

Le mariage de Fausta fut célébré à Trèves, le 31 mars, avec une grande pompe. Deux ans s'étaient à peine écoulés depuis cette alliance, quand l'ambition turbulente de Maximien, se réveillant de nouveau, dramatisa, par un sanglant épisode, la vie de la jeune impératrice. Les égards et la déférence que Constantin avait pour son beau-père ne parurent pas à celui-ci une compensation suffisante à l'autorité suprême dont encore une fois il regrettait de s'être dépouillé. Une entreprise des Francs ayant forcé Constantin à passer le Rhin pour les refouler dans la Germanie, Maximien, profitant de l'éloignement de son gendre, voulut reprendre la pourpre; il s'empara des trésors mis en réserve à Arles par Constantin, et les distribua aux légions restées dans les provinces méridionales de la Gaule, en répandant le faux bruit de la mort de l'empereur. À la nouvelle de cette perfidie, Constantin accourut avec son armée; le père de Fausta s'était réfugié dans Marseille, dont le siège aurait duré longtemps si les légions qui s'y trouvaient renfermées avec Maximien n'eussent ouvert les portes de la ville à Constantin. Dans cette conjoncture, les sentiments de Fausta furent mis à une terrible épreuve.

Soit que la clémence de l'empereur, qui venait d'accorder un généreux pardon à Maximien, ne parût pas sincère à ce dernier, soit que l'insuccès de sa tentative eût surexcité ses idées de domination, il forma le projet désespérément criminel d'assassiner son gendre. Avant de mettre à exécution ce projet, il osa le communiquer à l'impératrice, lui promettant en même temps une position plus brillante encore et un époux plus digne d'elle, si elle le secondait en laissant ouverte et libre, le soir, une des portes de chambre dans laquelle couchait l'em-

trappée de stupeur, Fausta écouta d'abord Maximien dans un silence qui permit à ce prince d'insister. Prières, promesses, larmes, il mit tout en usage pour persuader sa fille, et celle-ci, perdue, accéda à tout ce qu'il lui demandait. Mais à peine son père se fut-il éloigné que la princesse courut avertir Constantin du danger qui le menaçait; les deux époux se concertèrent ensemble, et la nuit suivante Maximien, guidé par Fausta, pénétra sans obstacle jusqu'au lit de son gendre. Là il fut arrêté avant qu'il eût eu le temps de faire usage de son poignard, ou, selon une autre version, après qu'il eut immolé un esclave qu'on avait substitué à Constantin pour surprendre Maximien et le convaincre d'assassinat.

Fausta, en instruisant son mari du perfide projet de Maximien, avait imploré et obtenu la grâce de son père; néanmoins, Constantin ne tint pas sa promesse. Maximien eut pour toute faveur le choix du genre de mort qui devait terminer ses jours; et il s'étrangla de ses propres mains. On ne voit pas que Fausta ait fait de grands efforts pour empêcher l'exécution de ce cruel arrêt. Craignait-elle d'attirer inutilement sur elle-même, par son intercession renouvelée, la méfiance de l'empereur? ou bien l'attachement de l'épouse étouffa-t-il dans son âme jusqu'à la commisération filiale? Ces doutes planeront toujours sur la conduite, au moins entachée d'indifférence, que la fille de Maximien tint en cette triste occasion. Peut-être cette indifférence, qui semblait attester que Fausta ne voyait plus dans l'auteur de ses jours que l'assassin de son époux, rendit-elle la princesse encore plus chère à Constantin; on peut le supposer d'après les marques d'affection et les honneurs dont il la combla. Une catastrophe devait rompre cette union, après une durée de vingt années.

L'impératrice avait donné à son mari trois enfants, Constance et Constant, et deux filles, Constantine et Hélène. Le second de ces princes n'avait pas plus de huit ans et lorsqu'en 326 son père, qui venait de quitter César, résolut d'aller faire un séjour à Rome, d'où il était absent depuis longtemps. Constantin n'avait pas de résidence fixe; dans ses voyages presque continuels qu'il faisait, toujours en compagnie de son épouse, il s'arrêtait tant à Arles, tantôt à Milan, tantôt à Trèves, à Vienne, à Nicomédie. Ce fut de cette dernière ville qu'il arriva à Rome, au commencement de juillet, avec toute sa famille, pour célébrer les noces d'or de son règne. Au milieu de ces fêtes solennelles, Fausta, pour qui le César Crispus, fils de Constantin et de Minervine, était l'objet d'une profonde amitié, suivant les uns, d'un sincère amour, suivant les autres, accusa ce jeune prince, auprès de l'empereur, d'avoir osé attentat à l'honneur de sa belle-mère. La mort fut saint Constantin, jointe à l'inquié-

tude qu'avait instillée dans son esprit l'enthousiaste attachement des peuples et des légions pour son fils aîné, servit les desseins odieux de Fausta. Condamné sans examen, Crispus fut immédiatement arrêté et conduit à Pola, en Istrie, où le vertueux et infortuné César périt par le fer ou par le poison.

Le crime de Fausta ne devait cependant pas rester impuni. Poursuivie par l'indignation publique et par la désolation d'Hélène, aïeule de Crispus, l'impératrice vit son infamie dévoilée aux yeux de son époux et du monde. On découvrit que cette princesse, parvenue alors à l'âge où les passions se taisent, effaçant honteusement par son inconduite le respect que lui avaient valu vingt ans d'une vie conjugale sans nuage, se livrait à des amours coupables et à des désordres obscurs. La même précipitation irréfléchie dont Constantin avait fait preuve en condamnant sans l'entendre un fils digne de sa tendresse et de sa confiance, précipita la fin de la vie de Fausta. Sa mort fut pourtant enveloppée de plus de mystère que celle de Crispus; on étouffa cette princesse dans une étuve chauffée excessivement à cet effet par les ordres de l'empereur. Malgré les témoignages de plusieurs annalistes païens et chrétiens, qui ne nous semblent pas laisser de doute sur la culpabilité de Fausta, cette princesse a trouvé des apologistes qui ont nié ses crimes et son supplice, alléguant, pour soutenir leur opinion, le silence d'Eusèbe sur la mort violente du fils aîné et de la seconde épouse de Constantin, et les éloges donnés à la vertu, ainsi qu'au bonheur et à la beauté de l'impératrice, par quelques orateurs, sous le règne suivant; ces allégations ne sauraient être d'un grand poids. Les successeurs de Constantin étant fils de cet empereur et de Fausta, tout discours relatif à la mémoire d'elle et de lui ne pouvait être qu'à leur louange. Quant à la *Vie de Constantin* par l'évêque de Césarée, on la regarde plutôt comme un panegyrique que comme une histoire. Une autre question, plus difficile à résoudre, est celle de la conversion de Fausta au christianisme. Suivant toutes probabilités, cette princesse avait adopté les croyances religieuses de son mari; mais aucun fait authentique ne vient corroborer cette conjecture. Camille LEBRUN.

Zozime, II, 10, 29. — Julien, *Orat.*, 1. — Lactance, *De Morte Persecut.*, 27. — Eutrope, X, 2, 4. — Aurelius Victor, *Epit.*, 40, 41. — Philostorge, *Hist. eccl.*, II, 4. — Tillemont, *Histoire des Empereurs*, vol. IV. — Eckhel, *Doctrina Nummorum*, vol. VIII, p. 98. — Le Beau, *Histoire du Bas-Empire*. — Gibbon, *Decline and Fall of the Roman Empire*.

FAUSTE. Voy. FAUSTUS.

FAUSTIEN, évêque de Dax, vivait à la fin du sixième siècle. Il avait été ordonné évêque de Dax par l'autorité de l'aventurier Gundovald ou Gondehaud, qui, en se faisant passer pour un fils de Clotaire I<sup>er</sup>, avait failli devenir roi d'Aquitaine. Gontran, roi de Bourgogne, ayant as-

assemblé un concile à Mâcon, le 23 octobre 585, pour juger les évêques qui avaient embrassé le parti de l'imposteur, Faustien fut déposé et remplacé. Cependant, une décision assez curieuse des Pères du concile statua que les trois évêques Bertraud de Bordeaux, Pallade de Saintes et Oreste de Bazas, qui l'avaient ordonné, le nourriraient tour à tour et lui payeraient cent sous d'or par an.  
ERN. BAÉNAUT.

Grégoire de Tours, *Epitome historiarum Francorum*. — *Libbe Histoire des Conciles*. — *Histoire Littéraire de la France*, t. IV.

\* **FAUSTIN** (Saint), évêque de Lyon, vivait dans la seconde partie du troisième siècle. Il succéda à l'évêque Hélié vers 250, et se distingua par son zèle pour la pureté de la foi et l'ardeur avec laquelle il poursuivit Marcien, évêque d'Arles, qui, seul des évêques gaulois, avait embrassé l'hérésie de Novation. Ne pouvant rien faire par lui-même, il s'assura du concours des évêques de la Narbonnaise, qui comprenait, comme division ecclésiastique la Lyonnaise et la Viennoise, et écrivit au pape saint Étienne pour faire déposer Marcien. Le pape hésita, et Faustin, pour stimuler ses lenteurs, s'adressa à saint Cyprien, évêque de Carthage. Les deux lettres qu'il lui écrivit ne subsistent plus, mais elles forment la matière de la 67<sup>e</sup> lettre de Cyprien au pape Étienne, qui donne ainsi un tableau curieux de l'Église gauloise à cette époque. Marcien persistait dans son schisme, refusait la paix aux pénitents, la communion aux mourants, et laissait dévorer par les loups leurs corps non ensevelis. On ne connaît pas d'une manière certaine l'issue de cette affaire; mais il est probable que Marcien fut déposé, car son nom a été effacé des diptyques, tables sur lesquelles étaient inscrits les noms des évêques morts dans la communion de l'Église, et ne se retrouve pas dans la liste des évêques d'Arles. ERN. BAÉNAUT.

Tillemont, *Histoire des Empereurs*. — *Callus chrétien*, t. IV. — J. de Lauboy, *Diarsus de dionysio dionysio*. — Grégoire de Tours, *Epitome historiarum Francorum*. — *Histoire littér. de la France*.

**FAUSTINA BORDONI**. Voy. HAZEL (Née).

**FAUSTINE**, nom commun à trois impératrices romaines, qui sont :

**FAUSTINE** (*Annia-Galeria*), fille d'Annius Verus, issu de Numa, tante de Marc-Aurèle, et femme d'Antonin le Pieux, née en 104 après J. C., morte en 141. Elle s'exposa par ses galanteries aux traits de la satire. Jul. Capitolinus dit d'elle : « *Multa dicta sunt ob nimiam libertatem et ridenti facilitatem que iste (Antonius Pius) cum animi dolore compressit.* » Elle mourut la troisième année de son règne. Elle avait eu quatre enfants : M. Galerius Antoninus, Aurelius Fulvus, Aurelia Fadilla, qui moururent en bas âge, et Faustine la jeune, femme de Marc-Aurèle, dont il sera question plus loin. Antonin, soit qu'il eût fermé les yeux sur les écarts de sa femme ou qu'il n'y crût pas, la fit placer au rang des déesses, lui éleva des

temples et des autels, et fit frapper en son honneur des médailles dont une consacra l'installation des filles *faustiniennes*, jeunes Romaines dont la fortune ne répondait point à la naissance, et qui étaient élevées aux frais de l'État, sous la protection de l'impératrice. [J. DE LATINA, dans l'*Enc. des G. du M.*]

Capitolin, *Anton. Pius*, 2, 6. — Eckhel, *Doct. Num.*, VII, p. 57.

**FAUSTINE** (*Annia junior*), fille de la précédente, née vers 125, morte en 175. Elle épousa son cousin germain Marc-Aurèle, destiné à l'empire (138). Elle surpassa, dit-on, par ses débordements, sa mère et Messaline. Son nom était devenu le surnom des plus viles courtisanes. Ce fut à la suite de ses amours adultères qu'elle donna le jour à Commode. Suivant les mêmes auteurs, elle se serait prostituée à Lucius Verus, dont elle aurait ensuite poné par le poison les révélations indiscrettes. De plus, elle aurait pris part à la conspiration d'Avidius Cassius. Lorsque celui-ci, vaincu, tomba au pouvoir de Marc-Aurèle, Faustine écrivit à ce prince : « Vous ne seriez pas empereur si vous ne saviez assurer la vie de votre femme et de vos enfants. Notre fils Commode est dans la plus tendre jeunesse; Pompeiana est déjà vieux, et n'est pas de notre sang. Promettez donc sur Cassius et ses complices, et gardez-vous de pardonner à des hommes qui, s'ils eussent réussi, auraient immolé vous, moi, nos enfants, sans crainte pour les dieux et sans respect pour vos vertus. » Quand cette lettre arriva, Cassius avait déjà payé de sa tête son imprudente rébellion, et sa tombe renfermait le secret de Faustine. Les railleries des méchants, les murmures du peuple, les conseils de ses amis, ne purent décider Marc-Aurèle à sévir contre son indigne épouse. « Il faudrait lui rendre sa dot » (l'empire), répondait Marc-Aurèle à ceux qui lui conseillaient de la répudier. On doit ranger ce propos au rang des fables : l'empire ne fut point la dot de Faustine; il était destiné à Marc-Aurèle par Adrien, qui en le faisant adopter par Antonin, l'avait fiancé à Fabia, fille de Lucius Verus. Faustine suivit Marc-Aurèle en Asie (174); elle mourut au village nommé Flalala, au pied du Taurus. Son indulgent époux, suivant l'empereur Julien, la pleura, et au lieu d'abandonner sa mémoire à l'oubli, il prononça son oraison funèbre, lui éleva un temple et fonda en son honneur la ville de Faustino polis. Faustine avait eu un grand nombre d'enfants : Commode et Antoninus Geminus, jumeaux, Annius Verus, T. Aurelius Antoninus et T. Aelius Aurelius; et quatre filles; Lucilla, mariée à L. Verus, Fabia Aurelia, Sabina et Fadilla. [J. DE LATINA, dans l'*Encycl. des G. du M.*]

Don Camillo, LXI, 10, 20, 31. — Capitolin, *Marc-Aurèle*, 4, 19, 20. — Eutrope, VIII, 8. — Eckhel, *Doct. Num.*, vol. VII, p. 72.

**FAUSTINE** (*Annia*), probablement petite-fille de Marc-Aurèle et de la précédente, vivait

dans la première moitié du troisième siècle de l'ère chrétienne. Elle avait épousé Pomponius Bassus. Lorsque le Syrien Élagabale devint empereur, par la volonté des légions d'Asie, il fit assassiner Pomponius Bassus, afin de s'assurer la possession de Faustine. Elle se vit contrainte à devenir la femme de ce nouveau Sardapale. Un caprice l'avait couronnée, un caprice la détrônait : Élagabale reprit Julia Aquilia Severa, vestale, qu'il avait répudiée pour Faustine. Depuis, cette femme, recommandable par sa beauté et ses vertus, vécut dans l'obscurité ; aucun temple et probablement aucune médaille ne lui furent consacrés ; l'histoire seule a conservé son nom et le souvenir de ses malheurs.

[J. DE LATINA, dans l'*Encycl. d. G. du M.*]

Dans Cassan, LXXIX, 8. — Hérodien, V, 14. — Eckhel, *Dart. Num.*, vol. VII, p. 261.

**FAUSTINUS**, schismatique latin, vivait vers la fin du quatrième siècle de l'ère chrétienne. Il adhéra à la secte de Lucifer. Sa vie ne nous est connue que par quelques détails contenus dans ses ouvrages, dont voici la liste : *De Trinitate, seu de fide contra Arianos, ad Flacillam imperatricem, libri VIII*. Ce traité, divisé en sept livres ou chapitres et composé avant 385, fut imprimé pour la première fois dans les *Orthodoxograph.* de Hérode ; Bâle, 1555, in-fol. ; — *Fides Theodosio imperatori oblata* : cette courte profession de foi, écrite probablement pendant le séjour de l'auteur à Eleutheropolis (379-381), a été publiée par Quesnel dans les *Canones et Constitut. Eccles. Rom.* ; Paris, 1675, in-4°, vol. II, p. 138 ; — *Libellus Precum* : ce traité, adressé à Valentinien et à Théodose vers 384, paraît être l'œuvre commune de Faustinus et de Marcellinus. La préface nous apprend que dans une assemblée les auteurs s'étaient prononcés avec énergie en faveur d'Ursinus contre Damase. Le *Libellus* fut publié par Sirmond ; Paris, 1650, in-8°, et 1636, in-fol., dans les *Opera* de Sirmond, avec le rescript de Théodore et d'anciens témoignages touchant la controverse d'Ursinus et de Damase. Les trois ouvrages de Faustinus se trouvent dans la *Biblioth. max. Patrum* ; Lyon, 1677, vol. V, p. 637, et dans la *Bibliotheca Patrum* de Galland, vol. VIII, p. 451.

Cassan, *De Paris III.*, II.

**RO** (Sébastien), traducteur italien, né da Longiano, du nom de sa ville située dans la Romagne, vivait au seizième siècle. Sa vie nous est tout à fait inconnue.

son principal ouvrage est une traduction de l'*Œuvre* de Cicéron ; Venise, 1542, in-8°. Fausto a aussi traduit les *Lettres* de Cicéron ; Venise, 1544, in-8° ; — les *Discours* du même ; Venise, 1545, 2 vol. in-8° ; — l'*Histoire du Duc de François Sforce*, par Simonetta ; Venise, 1545, 1° ; — la *Vie d'Ezzelino* ; Venise, 1545, 1°.

— *Robinson de Volpatis*, t. I, p. 207. — *Tit. Storici della Letteratura Italiana*, t. VII.

\* **FAUSTULUS**, personnage qui figure dans les traditions relatives à la fondation de Rome au huitième siècle avant J. C. Berger des troupeaux d'Amulius et mari d'Acca Laurentia, il trouva Romulus et Remus allaités par une louve, et les remit à sa femme pour qu'elle les élevât. Selon la tradition, il fut tué par ses proches parents tandis qu'il cherchait à apaiser une dispute survenue entre eux. On plaça sa sépulture dans le Forum, près des Rostres, à un endroit indiqué par un lion de pierre. Selon d'autres, au contraire, ce lion recouvrait le tombeau de Romulus.

Festus, au mot *Niger Lapis*. — Denys d'Halicar., I, 87. — Hartung, *Die Reliq. der Röm.*, vol. II, p. 190.

\* **FAUSTUS** (Saint) d'Agaune, né vers 460. Il professa la vie monastique au couvent d'Agaune, ou Saint-Maurice, en Valais. Saint Severin, qui en était abbé, appelé à Paris en 505 par le roi Clovis I<sup>er</sup> pour le guérir d'une fièvre invétérée qui le tenait depuis deux ans, emmena avec lui deux moines, Fauste et Vital. Severin mourut au retour à Château-Landon en Gâtinais, et y laissa ses compagnons de voyage. Fauste resta en France, et le roi Childebert, après avoir fait bâtir une église sur le tombeau de Severin, lui ordonna d'écrire sa vie. L'ouvrage de Fauste se recommande par la simplicité et la précision ; il ne rapporte que peu de miracles. Magnon, évêque de Sens, le fit corriger par la suite, sous prétexte que le style avait besoin d'être embelli : l'anonyme qui se chargea du travail ne fit que dire plus de mots sans dire plus de choses. L'original est devenu fort rare ; un manuscrit de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, où manque le commencement, a permis à Mabillon de le publier à la suite des Actes des Saints de l'Ordre de Saint-Benoît. Bolland assigne pour date dans son grand recueil à saint Fauste d'Agaune le 11 février.

ERN. BRÉHAUT.

Mabillon, *Acta Sanctorum Ordinis Sancti Benedicti*. — Bolland, *Acta Sanctorum*. — Adrien Baillet, *Vies des Saints*. — L'abbé Fleury, *Histoire eccles.* — *Hist. litt. de la France*, par des Bénédictins de Saint-Maur.

\* **FAUSTUS** (Saint), moine de Glanfeuil (1), fut au nombre des moines que saint Maur amena en France en 543 pour y établir la règle de Saint-Benoît. Ils fondèrent le monastère de Glanfeuil en Anjou, qui fut le premier de cet ordre en France. En 585, deux ans après la mort de saint Maur, Fauste revint en Italie, et se retira au monastère de Latran à Rome, où les moines du mont Cassin s'étaient réfugiés après la destruction de leur monastère. A la prière de ses frères, et en particulier de l'abbé Théodore, il écrivit la vie de saint Maur et la présenta au pape Boniface IV, qui l'approuva, vers 607. Il mourut à Rome quelque temps après, et fut enterré dans son monastère de Latran. Bolland, dans ses *Acta Sanctorum*, en place la mort au 15 février. L'ouvrage de Fauste fut peu répandu, et ne fut guère connu en France que par les soins d'Odon, abbé

(1) En latin *Glannafolium* : c'est l'ancien nom du monastère de Saint-Maur-sur-Loire.

de Glanfeuil, qui avait retouché et altéré le manuscrit primitif. On y retrouve l'esprit du temps, la croyance au merveilleux, beaucoup de détails sans intérêt et peu de précision. Il est adressé, par une sorte d'épître dédicatoire, à tous les moines du monde chrétien; l'auteur y fait le récit abrégé de sa propre histoire en se qualifiant de *serviteur des serviteurs de Jésus-Christ*, titre que prenaient souvent aux sixième et septième siècles les évêques, les abbés et même les simples moines. Surius, Jacques Du Breuil et Bolland, et, d'après ces deux derniers, dom Mabillon, ont édité la *Vie de saint Maur*, de Faustus de Glanfeuil. ERN. BRÉHAUT.

Bolland, *Acta Sanctorum*. — D. Mabillon, *Acta Sanctorum Ordinis Sancti Benedicti*. — *Histoire de la littérature française*, par des Bénédictins de Saint-Maur. — G. Cave, *Hist. litt. Scriptorum ecclesiasticorum*.

**FAUSTUS DE BYZANCE** (en arménien *Posdos, Piousant, Pouzant*, ou *Pouzancatsi*), historien arménien, né à Constantinople, vers 320 de J.-C., mort vers la fin du quatrième siècle. Il s'établit en Arménie, et fut chargé par le patriarche de l'administration des établissements de bienfaisance. Plus tard il fut nommé évêque du pays des Saharhouniens. On a de lui : *Piousantazan Badmouthioun* (Histoire du Byzantin); Constantinople, 1730, in-4°; Venise, 1832. Elle contient le récit de ce qui se passa en Arménie entre les années 342 et 392. C'est une continuation de l'ouvrage d'Agathangelos. L'original écrit en grec n'existe plus, mais on en a une traduction arménienne faite par l'auteur lui-même ou au moins par un de ses contemporains. Le style barbare et le défaut de critique que l'on reproche à Faustus ont fait tomber son histoire en discrédit. On y trouve cependant des détails précieux et très-utiles pour compléter le récit des autres historiens. E. BEAUVOIS.

Tchamitchian, *Badmouthoun Hatots*, t. I, p. 11, 12, 91, 447, 748. — Gl. Sukias Somai, *Quadro della Storia letter. di Armenia*; Venise, 1830, in-8°, p. 18. — Fr. Neumann, *Versuch ein Gesch. der armen. Liter.*; — art. dans les *Wiener Jahrbücher*, an. 1833, vol. 62, p. 55. — Saint-Martin, fragm. d'une *Hist. des Arsacides*, t. I, p. 234; — *Journ. Asiat.*, an. 1824, t. I, p. 69.

\* **FAUSTUS**, surnomme *Reiensis, Regensis* ou *Regiensis*, théologien latin, né en Bretagne, dans la première partie du cinquième siècle de l'ère chrétienne, mort vers 490. Contemporain et ami de Sidoine Apollinaire, il passa sa jeunesse dans la retraite d'un cloître, et succéda à Maxime, d'abord comme abbé de Lérins, puis en 472 comme évêque de Riez. Pendant longtemps il fut le chef des semipélagiens. L'ardeur et le succès avec lesquels il défendit leurs doctrines lui attira le nom d'hérétique de la part des catholiques partisans de saint Augustin, tandis que son zèle contre les ariens excita la haine d'Euric, roi des Visigoths, qui l'envoya en exil vers 481. Il ne revint qu'en 484, après la mort de son persecuteur. Malgré les graves charges élevées contre l'orthodoxie de ce prélat, il est certain qu'il jouissait d'une excellente réputation,

possédait une grande influence de son vivant et fut après sa mort honoré comme un saint par les habitants de Riez, qui élevèrent une basilique en son honneur, et pendant longtemps célébrèrent sa fête, le 18 janvier. Les écrits de Faustus n'ont jamais été recueillis; on les trouve dispersés dans plusieurs grandes collections; les plus importants sont : *Professio fidei, contra eos qui per solam Dei voluntatem alios dicunt ad vitam attrahi, alios in mortem deprimi*; dans la *Bibliotheca maxima Patrum*, Lyon, 1677, vol. VIII, p. 523; — *De Gratia Dei et humanæ mentis liberio Arbitrio*, libri II; dans la même *Biblioth.*, vol. VIII, p. 525: ces deux traités, composés vers 475, offrent une exposition très-claire et très-détaillée des sentiments de l'auteur touchant le péché originel, la prédestination, la volonté libre, l'élection, la grâce, et démontrent que ses opinions sur tous ces sujets étaient parfaitement conformes à celles de Cassien; — *Responsio ad objecta quædam de ratione fidei catholicæ*: cette réponse à quelques objections des ariens a été imprimée dans la *Collection des anciens Écrivains ecclésiastiques français* du P. Pithou; 1586, in-4°; — *Sermones sex ad monachos*, avec une *Admonition* et des *Exhortations*, toutes adressées aux moines de Lérins; se trouvent dans les recueils suivants : Martene et Durand, *Scriptor. et Monumentor. ampliss. Collectio*, vol. IX, p. 142; Paris, 1733, in-fol.; Brockie, *Codex Regularum*, appendix 469; *Bibliotheca maxima Patrum*; Lyon, 1677, vol. VIII, p. 545, 547; Basnage, *Thesaurus Monumentorum*, Amsterdam, 1725, vol. I, p. 350; — *Homilia de S. Maximi laudibus*, attribuée par erreur à Eusèbe Emésène, et insérée dans la *Bibliotheca magna Patrum*, Cologne, 1618, in-fol., t. V; — *Epistolæ*; dans la *Bibl. mag. Pat.* de Cologne, dans la *Bibl. max. Pat.* de Lyon, vol. VIII, p. 524, 548-554, et dans Basnage, *Thesaur. Mon.*, vol. I, p. 343.

Cave, *Scriptorum eccles. Historia*, t. I, p. 433. — Dupin, *Bibliothèque des Auteurs ecclésiastiques*, t. IV, p. 262. — Tillemont, *Mémoires*, t. XVI, p. 400. — Oudin, *Comment. de Scriptoribus Ecclesiarum antiquis*, t. I, p. 1201. — Ceillier, *Bibl. des Écrivains ecclésiastiques*, t. XV, p. 137. — *Histoire littéraire de la France*, t. II, p. 305. — Bollandus, *Acta Sanctorum*, collegit Bollandus, t. II, janvier, p. 28. — Wiggers, *Geschichte des Pelagianismus*, II, 226.

**FAUVEAU** ou **FULVIUS** (Pierre), poète latin moderne, né à Noailly, en Poitou, dans la première partie du seizième siècle, mort en 1562. Élève de Marc-Antoine Muret, et condisciple de Joachim du Bellay, Fauveau se distingua jeune par son talent pour la poésie latine. Il composa quelques tragédies à l'imitation de Sénèque; d'après Sainte-Marthe, il mourut de peur, à la vue des désordres commis par les calvinistes dans la ville de Poitiers. Il nous reste de Fauveau quelques poésies latines insérées dans les *Delicia Poëtarum Gallorum* de Gruter, t. Ier.

Sainte-Marthe, *Elogia*. — Breux du Radier, *Histoire littéraire du Poitou*.



i : **Félicie DE**), scul-  
 . . . les premiè-  
 . . . français. Ses  
 . . . groupe de *L'Abbé*,  
 . . . Scott, qui obtint  
 . . . ; puis *Christine et Monal-*  
 . . . à son auteur la médaille d'or.

Le 1<sup>er</sup> Juillet 1830 apporta un grand  
 carrière artistique; entraînée  
 amille tombée du trône,  
 compromise dans l'insurrec-  
 — elle montra un courage et  
 des temps antiques. Réfu-  
 , c condamnée par contu-  
 de reportation. Elle quitta la  
 stable, et s'établit à Florence, où  
 la rejoindre. C'est de là que sont  
 à ses œuvres remarquables, statues et  
 , l et bas-reliefs, vases sacrés  
 et es profanes du salon, qui ont fait  
 de l'Europe. Voici les principaux  
 de Mlle Fauveau : *Le Combat de*  
*de La Chaligneraye*; — *Sainte*  
*r*, en marbre; *Saint Georges terras-*  
*dragon*, en bronze; — une *Judith*  
*aux Béthuliens*, en marbre; — *Le Mo-*  
*Dante*, où l'épisode de Francesca  
 est traité avec une poésie digne de  
 a inspiré. — A l'exposition univer-  
 1855, elle a envoyé le *Martyre de*  
*sthes*; — une *Petite Fontaine*, en  
 e Seravezza, pleine de délicatesse et  
 , et un *Christ sur la croix*, qui est un  
 vre. En ce moment, Mlle de Fauveau  
 e tombeau d'une jeune fille morte à  
 ns, qui sera placé à côté de ceux de  
 e Galilee et de Michel-Ange, place  
 recordée par le souverain de la Tos-

à un frère, M. *Hippolyte*  
 , sous la direction de sa sœur,  
 architecte et sculpteur distingué.  
 Russie possèdent de lui plusieurs  
 remarquables.

H. MALOT.

de 1852. — *La Revue franco-italienne*. —  
 particuliers.

**EL** (Amédée), littérateur français, né  
 le 12 juin 1808, mort le 14 octobre 1842.  
 des principaux fondateurs de la *Revue*  
*ados* et de *L'Etudiant*, journal qui  
 après 1830 il a donné dans ces recueils  
 dans *Le Pilote* un grand nombre de  
 vers et en prose, tels que : *Les Cam-*  
*d'Ecosse*, *L'Abbaye d'Ardenne*,  
*Me. Guiray au temps de Louis XIII*,  
*l'Anier*, etc.

N. M—Y.

normand.

**I** **TOC** (Antoine), historien  
 du dix-septième siècle. Il était  
 des de Monsieur, frère de

Louis XIV. Ses ouvrages sont : *Histoire de*  
*Henri, duc de Rohan*; Paris, 1666, in-12.  
 Fauvelet du Toc n'a fait que signer l'épître dédi-  
 catoire et retoucher le style de cet ouvrage, dont  
 l'auteur est resté inconnu; — *Histoire des*  
*Secrétaires d'État, contenant l'origine et les*  
*progrès de leurs charges, avec les éloges,*  
*armes, blasons et généalogies de ceux qui*  
*les ont possédées*; Paris, 1668, in-4°. Cette his-  
 toire commence en 1547 et finit en 1657.

Le P. Lelong, *Bibliothèque historique de la France*.

\* **FAVA** (Le comte *Pietro-Ercole*), peintre  
 de l'école bolonaise, né à Bologne, en 1669, mort  
 en 1744. La vue des belles fresques des Car-  
 rache et de leur école qui ornent encore le palais  
 qu'il habitait dut contribuer au développement  
 de ses dispositions naturelles pour la peinture;  
 aussi entra-t-il jeune dans l'atelier de Lorenzo  
 Pasinelli. Bientôt, secondé par Donato Creti et  
 son élève Ercole Graziani, qu'il logea longtemps  
 dans son palais, il exécuta de grands tableaux,  
 dans lesquels il fit preuve d'un véritable talent.  
 Trois de ses ouvrages, qu'il donna à l'évêque  
 d'Ancone Lambertini, plus tard Benoît XIV,  
 furent placés dans la cathédrale de cette ville;  
 l'un d'eux, une *Vierge de douleurs*, a disparu,  
 mais les deux autres sont restés en place, la  
*Résurrection du Christ* au fond du chœur, et  
*l'Adoration des Mages* sur l'autel de Sainte-  
 Palatie. Malvasia mentionne un autre tableau du  
 comte Fava, une *Madone* avec plusieurs saints,  
 qui se trouvait à Bologne, dans l'église de  
 S. Tommaso del Mercato. Ses études d'après  
 les Carrache sont fort estimées des connaisseurs.  
 Fava fut membre de l'Académie Clémentine.

E. B—N.

Crespi, *Felsina pittrice*. — Zanotti, *Storia dell' Aca-*  
*demia Clementina*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Lanzi,  
*Storia della Pittura*. — Aless. Maggiorè, *Le Pitture*  
*della città d'Ancona*. — Malvasia, *Pitture di Bologna*.

**FAVA** (Giovanni-Giacomo). Voy. MACRINO  
 D'ALBA.

\* **FAVANNÉ** (Henri DE), peintre français, né  
 vers 1669, mort à Paris, le 27 avril 1752. Il avait  
 été reçu en 1704 membre de l'Académie royale  
 de Peinture, et il devint en 1748 recteur de cette  
 compagnie. Le roi d'Angleterre Jacques II l'a-  
 vait choisi pour son grand-veneur, emploi assez  
 singulier donné à un artiste. « Il ne manquait  
 pas de génie, mais il n'a rien fait de piquant. »  
 Tel est le jugement qu'en porte Mariette. G. B.

*Mémoire pour servir à la vie de M. de Favanne*; Pa-  
 ris, 1753, in-12. — Mariette, *Abbecedario*, 1853, t. II, p. 235.

**FAVARD DE LANGLADE** (Guillaume-Jean,  
 baron), jurisconsulte français, né à Saint-Floret,  
 près d'Issoire, le 20 avril 1762, mort à Paris,  
 le 14 novembre 1831. Il était depuis 1785 avocat  
 au parlement de Paris, lorsqu'en 1792 il fut  
 nommé commissaire national près le tribunal  
 d'Issoire. Élu en 1795 et 1799 membre du Con-  
 seil des Cinq Cents, il s'y fit remarquer par sa  
 modération et la part qu'il prit à la discussion  
 des lois relatives au droit civil. Après l'acte

de Glanfeuil, qui avait retouché et altéré le manuscrit primitif. On y retrouve l'esprit du temps, la croyance au merveilleux, beaucoup de détails sans intérêt et peu de précision. Il est adressé, par une sorte d'épître dédicatoire, à tous les moines du monde chrétien; l'auteur y fait le récit abrégé de sa propre histoire en se qualifiant de *serviteur des serviteurs de Jésus-Christ*, titre que prenaient souvent aux sixième et septième siècles les évêques, les abbés et même les simples moines. Surius, Jacques Du Breuil et Bolland, et, d'après ces deux derniers, dom Mabillon, ont édité la *Vie de saint Maur*, de Faustus de Glanfeuil. Ern. BRÉHAUT.

Bolland, *Acta Sanctorum*. — D. Mabillon, *Acta Sanctorum Ordinis Sancti Benedicti*. — *Histoire de la littérature française*, par des Benedictins de Saint-Maur. — G. Cave, *Hist. litt. Scriptorum ecclesiasticorum*.

**FAUSTUS DE BYZANCE** (en arménien *Posdos, Piouzant, Pouzant*, ou *Pouzancatsi*), historien arménien, né à Constantinople, vers 320 de J.-C., mort vers la fin du quatrième siècle. Il s'établit en Arménie, et fut chargé par le patriarche de l'administration des établissements de bienfaisance. Plus tard il fut nommé évêque du pays des Saharhouniens. On a de lui : *Piuzantazan Badmouthioun* (Histoire du Byzantin); Constantinople, 1730, in-4°; Venise, 1832. Elle contient le récit de ce qui se passa en Arménie entre les années 342 et 392. C'est une continuation de l'ouvrage d'Agathangelos. L'original écrit en grec n'existe plus, mais on en a une traduction arménienne faite par l'auteur lui-même ou au moins par un de ses contemporains. Le style barbare et le défaut de critique que l'on reproche à Faustus ont fait tomber son histoire en discrédit. On y trouve cependant des détails précieux et très-utiles pour compléter le récit des autres historiens. E. BEAUVOIS.

Tchamichian, *Badmouthioun Halots*, t. I, p. 11, 12, 91, 447, 748. — Gl. Sukias Somai, *Quadro della storia letter. di Armenia*; Venise, 1829, in-8°, p. 18. — Fr. Neumann, *Versuch ein. Gesch. der armen. Liter.*; — art. dans les *Wiener Jahrbücher*, an. 1833, vol. 62, p. 88. — Saint-Martin, fragm. d'une *Hist. des Arsacides*, t. I, p. 234; — *Journ. Asiat.*, an. 1824, t. I, p. 82.

\* **FAUSTUS**, surnomme *Reiensis, Regensis* ou *Regiensis*, théologien latin, né en Bretagne, dans la première partie du cinquième siècle de l'ère chrétienne, mort vers 490. Contemporain et ami de Sidoine Apollinaire, il passa sa jeunesse dans la retraite d'un cloître, et succéda à Maxime, d'abord comme abbé de Lérins, puis en 472 comme évêque de Riez. Pendant longtemps il fut le chef des semipelagiens. L'ardeur et le succès avec lesquels il défendit leurs doctrines lui attira le nom d'hérétique de la part des catholiques partisans de saint Augustin, tandis que son zèle contre les ariens excita la haine d'Enric, roi des Visigoths, qui l'envoya en exil vers 481. Il ne revint qu'en 484, après la mort de son persécuteur. Malgré les graves charges élevées contre l'orthodoxie de ce prélat, il est certain qu'il jouissait d'une excellente réputation,

possédait une grande influence de son vivant et fut après sa mort honoré comme un saint par les habitants de Riez, qui élevèrent une basilique en son honneur, et pendant longtemps célébrèrent sa fête, le 18 janvier. Les écrits de Faustus n'ont jamais été recueillis; on les trouve dispersés dans plusieurs grandes collections; les plus importants sont : *Professio fidei, contra eos qui per solam Dei voluntatem alios dicunt ad vitam attrahi, alios in mortem deprimi*; dans la *Bibliotheca maxima Patrum*, Lyon, 1677, vol. VIII, p. 523; — *De Gratia Dei et humanæ mentis libero Arbitrio, libri II*; dans la même *Biblioth.*, vol. VIII, p. 525: ces deux traités, composés vers 475, offrent une exposition très-claire et très-détaillée des sentiments de l'auteur touchant le péché originel, la prédestination, la volonté libre, l'élection, la grâce, et démontrent que ses opinions sur tous ces sujets étaient parfaitement conformes à celles de Cassien; — *Responsio ad objecta quædam de ratione fidei catholicæ*: cette réponse à quelques objections des ariens a été imprimée dans la *Collection des anciens Écrivains ecclésiastiques français* du P. Pithou; 1586, in-4°; — *Sermones sex ad monachos*, avec une *Admonition* et des *Exhortations*, toutes adressées aux moines de Lérins; se trouvent dans les recueils suivants : Martene et Durand, *Scriptor. et Monumentor. ampliss. Collectio*, vol. IX, p. 142; Paris, 1733, in-fol.; Brockie, *Codex Regularum, appendix* 469; *Bibliotheca maxima Patrum*; Lyon, 1677, vol. VIII, p. 545, 547; Basnage, *Thesaurus Monumentorum*, Amsterdam, 1725, vol. I, p. 350; — *Homilia de S. Maximi laudibus*, attribuée par erreur à Eusèbe d'Emèse, et insérée dans la *Bibliotheca magna Patrum*, Cologne, 1618, in-fol., t. V; — *Epistolæ*; dans la *Bibl. mag. Pat.* de Cologne, dans la *Bibl. max. Pat.* de Lyon, vol. VIII, p. 524, 548-554, et dans Basnage, *Thesaur. Mon.*, vol. I, p. 343.

Cave, *Scriptorum eccles. Historia*, t. I, p. 433. — Dupin, *Bibliothèque des Auteurs ecclésiastiques*, t. IV, p. 262. — Tillemont, *Mémoires*, t. XVI, p. 408. — Oudin, *Comment. de Scriptoribus Ecclesiæ antiquis*, t. I, p. 1204. — Ceillier, *Bibl. des Écrivains ecclésiastiques*, t. XV, p. 157. — *Histoire littéraire de la France*, t. II, p. 308. — Bollandus, *Acta Sanctorum, collegit Bollandus*, t. II, janvier, p. 24. — Wiggers, *Geschichte des Pelagianismus*, II, 226.

**FAUVEAU** ou **FELVIUS** (*Pierre*), poète latin moderne, né à Noaille, en Poitou, dans la première partie du seizième siècle, mort en 1562. Élève de Marc-Antoine Muret, et condisciple de Joachim du Bellay, Fauveau se distingua jeune par son talent pour la poésie latine. Il composa quelques tragédies à l'imitation de Sénèque; d'après Sainte-Marthe, il mourut de peur, à la vue des désordres commis par les calvinistes dans la ville de Poitiers. Il nous reste de Fauveau quelques poésies latines insérées dans les *Delicia Poetorum Gallorum* de Gruter, t. Ier.

Sainte-Marthe, *Elogia*. — Breux du Radier, *Histoire littéraire du Poitou*.

**FAU** (*Mademoiselle Félicie DE*), sculpteuse, née à Florence, dans les premières de ce siècle, de parents français. Ses ouvrages furent un groupe de *L'Abbé*, et un roman de Walter Scott, qui obtint

*Christine et Monal-*

sur la médaille d'or.

En 1830 apporta un grand succès à sa carrière artistique; entraînée par la famille tombée du trône, elle se compromit dans l'insurrection

où elle montra un courage et

des temps antiques. Réfugiée,

elle fut condamnée par contumace

à la déportation. Elle quitta la

France, et s'établit à Florence, où elle vint la rejoindre. C'est de là que sont

d'œuvres remarquables, statues et

bustes et bas-reliefs, vases sacrés

et vases profanes du salon, qui ont fait

nom de l'Europe. Voici les principaux

de M<sup>lle</sup> Fauveau : *Le Combat de*

*de La Chataigneraye*; — *Sainte*

*re*; *Saint Georges terrassé*

en bronze; — une *Judith*

*Bechaliens*, en marbre; — *Le Mo-*

*nte*, où l'épisode de Francesca

est traité avec une poésie digne de

l'antique. — A l'exposition univer-

1855, elle a envoyé le *Martyre de*

; — une *Petite Fontaine*, en

marbre, pleine de délicatesse et

*Christ sur la croix*, qui est un

travail de ce moment, M<sup>lle</sup> de Fauveau

le tombeau d'une jeune fille morte à

, qui sera placé à côté de ceux de

Galilée et de Michel-Ange, place

accordée par le souverain de la Tos-

se Fauveau a un frère, M. Hippolyte

, qui, sous la direction de sa sœur,

est peintre et sculpteur distingué.

Leur atelier possède de lui plusieurs

œuvres remarquables.

H. MALOT.

1842. — *La Revue franco-italienne*. — Particuliers.

**FEL** (*Amédée*), littérateur français, né

le 12 juin 1808, mort le 14 octobre 1842.

des principaux fondateurs de la *Revue*

*indes et de L'Étudiant*, journal qui

après 1830. Il a donné dans ces recueils

dans *Le Pilote* un grand nombre de

travaux en prose, tels que : *Les Cam-*

*Écosse*, *L'Abbaye d'Ardenne*,

*Guibray au temps de Louis XIII*,

*et*, etc.

N. M—Y.

normand.

**TOC** (*Antoine*), historien

du dix-septième siècle. Il était

secrétaire de Monsieur, frère de

Louis XIV. Ses ouvrages sont : *Histoire de*

*Henri, duc de Rohan*; Paris, 1666, in-12.

Fauvelet du Toc n'a fait que signer l'épître dédicatoire

et retoucher le style de cet ouvrage, dont

l'auteur est resté inconnu; — *Histoire des*

*Secrétaires d'État*, contenant l'origine et les

progrès de leurs charges, avec les éloges,

armes, blasons et généalogies de ceux qui

les ont possédées; Paris, 1668, in-4°. Cette his-

toire commence en 1547 et finit en 1657.

Le P. Lelong, *Bibliothèque historique de la France*.

\* **FAVA** (*Le comte Pietro-Ercole*), peintre

de l'école bolonaise, né à Bologne, en 1669, mort

en 1744. La vue des belles fresques des Car-

rache et de leur école qui ornent encore le palais

qu'il habitait dut contribuer au développement

de ses dispositions naturelles pour la peinture;

aussi entra-t-il jeune dans l'atelier de Lorenzo

Pasinelli. Bientôt, secondé par Donato Creti et

son élève Ercole Graziani, qu'il logea longtemps

dans son palais, il exécuta de grands tableaux,

dans lesquels il fit preuve d'un véritable talent.

Trois de ses ouvrages, qu'il donna à l'évêque

d'Ancône Lambertini, plus tard Benoît XIV,

furent placés dans la cathédrale de cette ville;

l'un d'eux, une *Vierge de douleurs*, a disparu,

mais les deux autres sont restés en place, la

*Résurrection du Christ* au fond du chœur, et

*L'Adoration des Mages* sur l'autel de Sainte-

Palatie. Malvasia mentionne un autre tableau du

comte Fava, une *Madone* avec plusieurs saints,

qui se trouvait à Bologne, dans l'église de

S. Tommaso del Mercato. Ses études d'après

les Carrache sont fort estimées des connaisseurs.

Fava fut membre de l'Académie Clémentine.

E. B—N.

Crespi, *Felsina pittrice*. — Zanotti, *Storia dell' Aca-*

*demia Clementina*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Lanzi,

*Storia della Pittura*. — Aless. Maggiori, *Le Pitture*

*della città d'Ancona*. — Malvasia, *Pitture di Bologna*.

**FAVA** (*Giovanni-Giacomo*). Voy. MACRINO

D'ALBA.

\* **FAVANNÉ** (*Henri DE*), peintre français, né

vers 1669, mort à Paris, le 27 avril 1752. Il avait

été reçu en 1704 membre de l'Académie royale

de Peinture, et il devint en 1748 recteur de cette

compagnie. Le roi d'Angleterre Jacques II l'a-

vait choisi pour son grand-veneur, emploi assez

singulier donné à un artiste. « Il ne manquait

pas de génie, mais il n'a rien fait de piquant. »

Tel est le jugement qu'en porte Mariette. G. B.

*Mémoire pour servir à la vie de M. de Favanne*; Pa-

ris, 1753, in-12. — Mariette, *Abbecedario*, 1853, t. II, p. 225.

**FAVARD DE LANGLADE** (*Guillaume-Jean*,

baron), jurisconsulte français, né à Saint-Floret,

près d'Issoire, le 20 avril 1762, mort à Paris,

le 14 novembre 1831. Il était depuis 1785 avocat

au parlement de Paris, lorsqu'en 1791 il fut

nommé commissaire national près le tribunal

d'Issoire. Élu en 1795 et 1799 membre du Con-

seil des Cinq Cents, il s'y fit remarquer par sa

modération et la part qu'il prit à la discussion

des lois relatives au droit civil. Après l'acte

du 18 brumaire, il devint membre du Tribunal, dont il fut presque aussitôt président. En 1804, il vota pour l'établissement de l'empire, et l'année suivante, ayant fait partie de la députation chargée par le Tribunal de complimenter Bonaparte sur la victoire d'Austerlitz, il proposa à son retour de frapper une médaille en l'honneur du conquérant. A cette époque, Favard donna une édition du *Code Civil des Français, suivi de l'Exposé des motifs sur chaque loi, présenté par les orateurs du gouvernement; des Rapports faits au Tribunal; des Opinions émises dans le cours de la discussion*, etc.; Paris, F. Didot, 1804 et suiv., 12 vol. in-12. Il publia aussi la *Conférence du Code Civil avec la discussion particulière du Conseil d'État et du Tribunal, avant la rédaction définitive de chaque projet de loi*, par un jurisconsulte qui a concouru à la confection du Code; Paris, F. Didot, an XIII (1805), 8 vol. in-12 et in-8°. Le Tribunal ayant été supprimé en 1807, Favard devint membre du corps législatif, dont il présida la section de l'intérieur. Nommé conseiller à la cour de cassation en 1809, et maître des requêtes en 1813, il conserva sous la première restauration ces deux places, qu'il ne perdit point après le second retour du roi, bien qu'il eût pendant les Cent Jours fait partie de la chambre des représentants et conservé son siège à la cour de cassation. Appelé par le roi à présider le collège électoral de la Corrèze, il fut envoyé par les électeurs du Puy-de-Dôme à la chambre des députés de 1815, où il siégea dans les rangs de la minorité. Réélu en 1816, après l'ordonnance du 5 septembre, il fut jusqu'à la dissolution du 31 mai 1831 membre de la chambre élective, où il votait avec le ministère. Conseiller d'État en service ordinaire en 1817, il devint en 1828 président à la cour de cassation. Magistrat exact et jurisconsulte laborieux, Favard a laissé, outre les publications déjà citées, plusieurs ouvrages dont les principaux sont : *Répertoire de la Législation du Notariat*; Paris, 1807, in-4°; 2<sup>e</sup> édit., ibid., 1829-1830, 2 vol. in-4°; — *Manuel pour l'ouverture et le partage des Successions, avec l'analyse des principes sur les donations entre vifs, les testaments et les contrats de mariage*; Paris, 1811, in-8°; — *Traité des Privilèges et Hypothèques*; Paris, 1812, in-8°; — *Supplément au Code Civil, ou collection raisonnée des lois et décrets rendus depuis 1789 et qui se rattachent au Code Civil, etc.*; Paris, 1821, 2 parties en 1 vol. in-12; — *Répertoire de la nouvelle Législation civile, commerciale et administrative*; Paris, 1823-1824, 5 vol. in-4°.

E. REGNARD.

*Moniteur universel*. — Arnault, Jay, Jouy, etc., *Biog. nouv. des Contemporains*. — Camus, *Lettres sur la prof. d'avocat*, 1<sup>re</sup> édit., tom. II.

**FAVART** (Charles-Simon), auteur dramatique français, né à Paris, le 13 novembre 1710, mort

à Belleville, près Paris, le 12 mai 1792. Son père, simple pâtissier, fit des chansons et inventa les échaudés; il célébra son invention dans des couplets où il critiquait, « le peuple français, qui comme un échaudé prend toutes sortes de formes et dont l'esprit léger l'emporte sur celui des autres nations comme la légèreté de ce gâteau l'emporte sur celle de tous ses rivaux ». Le jeune Favart fit ses études au collège Louis-le-Grand, et obtint le prix de l'Académie des Jeux floraux par son poème : *La France délivrée par la Pucelle d'Orléans*. Cependant, pour nourrir sa mère il continua le métier de son père, mort sans laisser de fortune. Tout en faisant des gâteaux, il composa son premier vaudeville, *Les Deux Jumelles*, qui obtint un véritable succès; ce fut à l'occasion de cette pièce qu'arriva l'aventure si connue du fermier général venant pour complimenter le poète et ne trouvant que le jeune pâtissier. Grâce à l'heureuse protection de ce financier, Favart put se consacrer tout entier à l'art dramatique et en peu de temps il donna au Théâtre de la Foire plus de vingt ouvrages anonymes : *La Chercheuse d'esprit*, joué en 1741, est le premier auquel il ait mis son nom. Devenu directeur de l'Opéra-Comique, Favart épousa, en 1745, Mlle Duronceray, qui avait débuté avec le plus grand éclat sous le nom de Mlle Chantilly, et leurs talents réunis élevèrent ce théâtre à un tel degré de prospérité, que les Comédiens Français et Italiens s'en ennuyèrent et dans leur jalousie le firent supprimer l'année même de cette union. Cette injuste suppression laissait Favart sans ressources; mais le maréchal de Saxe, qui avait vu la jeune comédienne que tout Paris admirait et qui en était devenu épris, proposa au mari de prendre la direction de la troupe de comédie qu'il entretenait dans son camp, afin d'avoir la femme auprès de lui. Le poète, qui ne voyait là qu'un acte généreux, accepta avec reconnaissance; il se rendit en Flandre, et chaque action nouvelle devint pour lui l'occasion d'une pièce et d'un couplet de circonstance; celui qu'il composa la veille de la bataille de Raucoux a été conservé par l'histoire :

Demain nous donnerons relâche,  
Quoique le directeur s'en fâche;  
Vous voir comblerait nos desirs;  
On doit céder tout à la gloire.  
Nous ne songeons qu'à vos plaisirs;  
Vous, ne songez qu'à la victoire.

Il n'y eut pas d'autre ordre du jour, et dats sortirent du spectacle répétant : « bataille, » comme ils répétaient chaque vaudeville de la pièce. Par esprit d'imitation les ennemis voulurent aussi avoir un théâtre, s'adressèrent à Favart, qui obtint la permission de jouer dans les deux camps, et les jours où l'on ne se battait pas on allait à la comédie. L'heureux directeur était au comble de saux; malheureusement il eut l'imprudence de céder aux desirs du maréchal et de faire

mais celle-ci comprit bien-  
 -meins de Maurice de Saxe, et  
 -nelles, sous la protection de  
 -fronte. En add  
 -coieré ro  
 -au-  
 -re sui reure de cachet.  
 -breux poète parvint à ga-  
 -caché cl xuré de  
 -e. où, à n d'une  
 -es cv ils p vivre. Pen-  
 -; mais ou-  
 -, elle mentôt  
 -dans un couvent des  
 -A. où on la traitait comme  
 -Succombant sous une  
 -M<sup>me</sup> Favart céda  
 -avec le déshonneur  
 -employant auprès d'une  
 -aussi honteux. Peu de temps  
 -le maréchal mourut.  
 -son puissant ennemi, Favart put  
 -ir à P et recommencer le cours  
 -obis uques ; ce fut à cette épo-  
 -voison se lia intimement  
 -disent les mémoires contem-  
 -mateur à plus d'un titre, ce  
 -raisonnable lorsqu'il s'agit d'une  
 -aussi noblement résisté que M<sup>me</sup> Fa-  
 -le plus illustre de son temps ;  
 -part que le galant abbé a pu avoir  
 -ouvrages du poète, on peut s'en rap-  
 -pinion de La Harpe. « Favart, dit-il,  
 -oup plus d'esprit que l'abbé de Voize-  
 -e usait bonnement protéger par  
 -fond lui devait sa petite répu-  
 -é lui-même a d'ailleurs pris soin  
 -collaboration dans une lettre  
 -vous ne croiriez pas, malgré les  
 -l (Favart) a données des grâces de  
 -a l'injustice de lui ôter ses ou-  
 -me les attribuer. Je suis bien sûr  
 -ouberez pas dans cette erreur. »  
 -de faire la fortune du Théâtre-  
 -son heureuse fécondité produisit ces  
 -ants qui peuvent être placés a  
 -ue Sedaine et de Marmontel. La  
 -omme le rendit longtemps inconsu-  
 -soique âgé de plus de soixante ans et  
 -nt de ce presque complet, ce fut  
 -chercha quelques distrac-  
 -jusque dans les premières  
 -évocation, et mourut d'un catarrhe  
 -dans sa petite maison de Belleville,  
 -depuis près d'un quart de siècle.  
 -de Favart furent nombreux, et l'on  
 -il fut le père de l'opéra-comique et  
 -de Lesage, de Vadé, de  
 -Pi. Le nombre de ses pièces  
 -ante ; voici les principales :  
 -t, chef-d'œuvre inspiré

par le conte de La Fontaine : *Comment l'esprit vient aux filles* ; ce fut à l'occasion de cette pièce que Crébillon fit le quatrain suivant :

Il est un auteur en crédit  
 Qui de tous les temps saura plaire.  
 Il fit *La Chercheuse d'esprit*,  
 Et n'en chercha pas pour la faire.

*Le Coq du Village*, joué le 31 mars 1743 ; — *Bastien et Bastienne* (26 septembre 1753) : charmante parodie du *Devin du Village* de J.-J. Rousseau ; — *Ninette à la cour* (12 février 1755) : « très-jolie petite comédie, fort supérieure à toutes ces pièces d'un acte ou deux ou même de trois jouées depuis quarante ans au Théâtre-Français, » dit La Harpe ; — *Les Trois Sultanes*, (9 avril 1761) : cette pièce, tirée d'un conte de Marmontel, eut un immense succès ; — *L'Anglais à Bordeaux* (14 mars 1763) : composée à l'occasion de la paix avec l'Angleterre, et qui réussit brillamment.

Les œuvres de Favart ont été publiées plusieurs fois : *Théâtre de Favart* ; Paris, 1763-1772, 10 vol. in-8° ; — *Théâtre choisi* ; Paris, 1810, 3 vol., in-8° ; — *Œuvres choisies* ; Paris, F. Didot, 1813, 3 vol. in-18 ; — *Bibliothèque dramatique, Théâtre de Favart* (le premier volume seulement a paru) ; — *Œuvres de M. et de M<sup>me</sup> Favart* ; Paris, in-18. — *Les Mémoires et la Correspondance de Favart*, qui donnent de précieux détails sur le monde littéraire et le théâtre au dix-huitième siècle, ont été publiés en 1809, in-8°, par A.-P.-C. Favart, son petit-fils, et H.-F. Dumolard. H. MALOT.

Étienne et Martainville. *Hist. du Théâtre français*. — Notices de M. Auger dans l'édition Didot. — Notice de M. L. Castel dans la *Bibl. dram.* — *Galerie hist. des Contemp.* — Desnoiresterres ; *Rev. fr.*, fév. avril 1855.

FAVART (*Marie-Justine-Benoîte* DURON-CERAY, madame), épouse du précédent, actrice française, née à Avignon, le 15 juin 1727, morte à Belleville, près Paris, le 22 avril 1772. Elle était fille d'un musicien de la chapelle du roi Stanislas, et ce prince contribua lui-même à l'éducation de la jeune fille, en la faisant élever sous ses yeux, à Lunéville. En 1744 elle vint avec sa mère à Paris, parut à l'Opéra-Comique, sous le nom de M<sup>lle</sup> Chantilly, et débuta par le rôle de Laurence, dans *Les Fêtes publiques* ; son succès fut immense, et Favart, qui était alors directeur de ce théâtre, devint passionnément amoureux de la jeune actrice, et l'épousa. Ce fut peu de temps après ce mariage que le maréchal de Saxe s'éprit de M<sup>me</sup> Favart (voy. l'article précédent). Le 5 août 1749 elle débuta au Théâtre-Italien ; mais ayant été enlevée, elle ne put y reparaitre que deux années après ; elle créa successivement les principaux rôles dans les pièces écrites par son mari, et se fit surtout remarquer dans : *Bastien et Bastienne*, où elle atteignait la perfection (c'est dans le costume de Bastienne que Vanloo la peignit) ; *Ninette à la Cour* ; *Annette et Lubin* ; *La Fée Urgèle* ; *Les Trois Sultanes*, où dans le personnage de



Roxelane elle faisait admirer son triple talent d'actrice, de danseuse et de cantatrice. Elle jouait avec une vérité surprenante les soubrettes, amoureuses, paysannes; les rôles naïfs, ceux de caractère, tout lui devenait propre; en un mot, elle se multipliait à l'infini, et l'on était étonné de lui voir jouer le même jour, dans quatre pièces différentes, des rôles entièrement opposés. Ce fut elle qui eut le courage de commencer la révolution dans le costume de théâtre que devait continuer M<sup>lle</sup> Clairon, et dans *Bastienne*, au lieu de paraître en bergère de Watteau, elle mit un habit de laine tel que les villageoises d'alors en portaient, des sabots, et sa chevelure fut plate et sans poudre.

On a publié sous le nom de M<sup>me</sup> Favart le cinquième volume des *Œuvres* de son mari; cependant elle n'a pas seule composé les ouvrages contenus dans ce volume, mais elle y a eu part néanmoins pour les sujets, le choix des airs, les pensées, les couplets qu'elle composait et les différents vaudevilles, dont elle faisait la musique; elle est aussi l'auteur de plusieurs contes charmants : *Les A-propos*, *Il eut tort*, *Il eut raison*, qui ont été imprimés dans les œuvres de l'abbé de Voisenon. H. MALOT.

*Calendrier hist. et chronol. des Théâtres*, 1773. — *Nécrologie des hommes célèbres de France*, 1773. — *Mémoires de l'abbé de Voisenon*. — M<sup>me</sup> de Bricquet, *Dict. des Franç.* — Dumolard, dans les *Mémoires de Favart*. — Léon Goslan, dans l'édition Eug. Didier.

**FAVART** (*Charles-Nicolas-Joseph-Justin*), fils des précédents, auteur dramatique et comédien français, né à Paris, en 1749, mort en cette ville, le 1<sup>er</sup> février 1806. Il n'était point destiné au théâtre, mais il y entra vers l'âge de trente ans, poussé plus peut-être par la nécessité que par la vocation. Il débuta au Théâtre-Italien dans *Cassandre* du *Tableau parlant*, et il acquit bientôt une certaine réputation dans les rôles de *vieillards*, sans cependant pouvoir s'élever au-dessus des rôles ordinaires; il se retira vers 1796, pour occuper un modeste emploi à la bibliothèque du Tribunat. On a de lui : *Le Déménagement d'Arlequin, marchand de tableaux*, compliment de clôture du Théâtre-Italien; — *Le Diable boiteux, ou la chose impossible*, divertissement; 1782; — *Le Départ du Seigneur*; — *Les Trois Folies*, opéra-comique; 1786; — *Le Mariage singulier*, comédie; 1787; — *La Famille réunie*, comédie en deux actes; 1790; — *La Sagesse humaine*, comédie en deux actes; 1798; en collaboration avec l'abbé Valent. Mullot; — *Joseph, ou la fin tragique de M<sup>me</sup> Angot*, bagatelle; en collaboration avec le même. Il est encore l'auteur de poésies fugitives. H. MALOT.

*Biogr. des Cont.* — Quérard, *La France litt.*

**FAVART** (*Antoine-Pierre-Charles*), fils du précédent, auteur dramatique et peintre français, né à Paris, en 1781. M. Favart a occupé divers emplois dans la diplomatie, et il a été successivement secrétaire du duc de Carignan,

ambassadeur de France en Autriche, et du duc de Polignac au ministère des affaires étrangères. Après la révolution de Juillet, il fut chargé de nombreuses missions diplomatiques; et c'est dans le cours de ces missions qu'il recueillit les documents nécessaires à un grand ouvrage qu'il prépare sur les œuvres d'art contenues dans toutes les galeries de l'Europe. Il est aujourd'hui consul à Mons. Il a publié en 1809, avec H.-F. Dumolard, *Les Mémoires et la Correspondance de Charles-Simon Favart*, son grand-père; et il a fait représenter quelques pièces, parmi lesquelles nous citerons : *La Jeunesse de Favart* (1808), en collaboration avec Gentil; — *Le Rival par amour*, avec Dumolard (1810), et *Les Six Pantoufles, ou la revue des Cendrillons*, avec Dupin et Dartois. H. MALOT.

*Doc. partic.* — *Biographie des Contemporains*. — Quérard, *La France littéraire*.

**FAVART D'HERBIGNY** (*Nicolas-Remy*), général français, né à Reims, en 1735, mort à Paris, le 5 mai 1800. Entré au service dans le corps du génie en 1756, il prit part à la défense de Belle-Isle contre les Anglais, en 1761. Les services qu'il rendit soit à la Martinique, soit dans la courte expédition de Genève en 1762, lui valurent les plus hauts grades de son armée. Partisan sage et modéré de la révolution, Favart comprima, en 1792, l'insurrection de Neuf-Brisach, et dirigea les grands travaux de fortification exécutés dans les places de l'Alsace. Il composa des *Mémoires sur la défense des côtes et les reconnaissances militaires*.

Son frère, né à Reims, en 1727, mort le 4 septembre 1793, est l'auteur d'un *Dictionnaire d'Histoire naturelle*, qui concerne les testaces et coquillages de mer, de terre et d'eau douce; Paris, 1775, 3 vol. petit in-8°. Cet ouvrage a été attribué à tort au général Nic. Favart.

Arnault, Jouy, Jay, etc., *Biogr. nouv. des Contemp.*

**FAVÉ** (*Alphonse*), stratégiste, né à Dreux, le 12 février 1812. Après ses études, il entra en 1830 à l'École Polytechnique où il professe l'art militaire et la topographie. M. Favé est un des officiers les plus connus de notre époque; il occupe dans l'armée le grade de lieutenant-colonel d'artillerie. Il a la confiance de l'empereur, qui l'a attaché à son service en qualité d'officier d'ordonnance. M. Favé a écrit les travaux suivants : *Nouveau Système de Défense des Places fortes*; Paris, 1840, in-8°, un atlas in-fol.; les constructions par les Russes dans le Caucase et à Sebastopol ont de l'analogie avec les constructions mises dans cet ouvrage; — *Histoire tactique des Trois Armes, et plus particulièrement de l'Artillerie de campagne*; Paris, 1841, in-8°, avec atlas, in-4°; — *Du Feu Grégeois, des feux de guerre et des origines de la poudre à canon*, en collaboration avec M. de Maudslowi, membre de l'Institut; Paris, 1842.

— *Belles Carabines et de leur histoire sur les progrès en France depuis quelques siècles. Faucroisement des portées et l'usage des armes à feu portatives*; — *Projet de loi sur l'armée*; 1848, br. in-8°; — *Artillerie de Campagne*; — *Napoléon Bonaparte*; 1850-51.

— *Moniteur*. — *Journal de*

(J. François), médecin flandais, au fort de Perle, près d'Anvers, 1743. Il étudia la médecine avec succès, qu'il reçut le titre de docteur. C'était ainsi l'étudiant qui, pendant trois mois les exercices de disputes publiques, devait se faire dans le même intervalle acquitta fort honorablement sa tâche. Voulant joindre la pratique, il alla passer plusieurs années à Malines. De retour à Paris, il fut successivement professeur de botanique, de chirurgie et enfin de médecine. Il était médecin de l'archiduchesse, gouvernante des Pays-Bas, et membre de l'Académie des Sciences. Il fut décidé du système de la fermentation, l'état ennemi déclaré de celui de Favelet, dit Éloy, n'épargna pas ses leçons publiques, soit dans la ville, pour saper les fondements de ce système de lui : *Prodromus apologiarum in animalibus*; Louvain, 1721, in-8°; *varum quæ in medicina a paucis tractantur Hypotheseon lydius Ludovici*; 1737, in-12.

— *pour servir à l'hist. litt. des Pays-Bas*, Dict. hist. de la Médecine.

(Paul-Marie), voyageur italien, vivait en 1620. Il était de l'ordre des Jésuites. En 1615 ses supérieurs l'envoyèrent en Arménie en qualité de visiteur apostolique, et le pape lui confia les fonctions de légat. Il fut très-bien accueilli à Perse, fit quelques conversions, et revint à Rome, vers 1620. On a de lui : *Oratio, ove catechismo*; — *Mimosa della santissima Eucharistia della madonna operati*; — *del Viaggio et della visitazione fatti dell' Armenia*. Ces ouvrages sont inédits.

E. BEAUVOIS.

(J. de) *Prædicatorum*, t. II, p. 420.

(Jacques), poète et juriconsulte, né à Cognac, en 1590, mort en 1649, fut conseiller à la cour des aides, et fut barreau par son éloquence et par ses graves fonctions, Favé eut succès la poésie, la mu-

redivivus, sive varii lusui de Mercurii loculos manu præferentis simulacro; Poitiers, 1613, in-4° : c'est un recueil d'épigrammes composées sur une statue de Mercure trouvée dans les fondations du palais que Marie de Médicis faisait bâtir dans le faubourg Saint-Germain; — *La France consolée, épithalame pour les noces de Louis XIII*; Paris, 1615, in-8°; — Deux poèmes latins en l'honneur de Louis XIII : l'un a été imprimé dans le recueil publié par Boissier, sous le titre de *Palmæ regis invictissimi Ludovico XIII, regi christianissimo, a præcipuis nostri ævi poetis in trophæum erectæ*; 1634, in-8°. On lui attribue un des pamphlets qui excitèrent le plus violemment la colère de Richelieu. Cette satire, connue sous le nom de *La Milliade*, parce qu'elle se compose de mille vers, fut publiée en 1638, sans indication de ville, sans nom d'imprimeur et sans date, avec ce titre : *Le Gouvernement présent, ou éloge de Son Éminence*. Cette audacieuse attaque contre le tyran de l'aristocratie fut accueillie avec un extrême empressement. D'après le P. Lelong, *La Milliade* fut imprimée d'abord à Anvers, 1637, in-8°. Le même auteur en cite une nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée; Paris, 29 mars 1649, in-4°. Le cardinal, que l'écrit anonyme faisait enrager, suivant l'expression de Tallemant des Réaux, « emprisonna bien des gens pour cela; mais il n'en put rien découvrir. Je me souviens, ajoute le même auteur, qu'on fermait la porte sur soi pour le lire. Je crois que cette satire vient de chez le cardinal de Retz; on n'en sait pourtant rien de certain. » En effet, Barbier, qui en indique une édition de Paris, 1643, in-8°, dit qu'elle pourrait bien être d'Estelan, fils du maréchal de Saint-Luc, ou du sieur Beyz, poète du dix-septième siècle. C'est à ce dernier en effet que l'attribue le P. Lelong, d'après un manuscrit du temps. D'un autre côté, voici ce qu'on lit dans le *Patiniana*. « Le vrai auteur des *Mille vers*, qui est une satire contre le cardinal de Richelieu et ses adhérents, faite en l'an 1636, laquelle commence ainsi :

Peuples, élevez des autels  
Au plus éminent des mortels,

est, selon quelques-uns, M. Favereau..... D'autres disent que c'est M. d'Estelan, fils du maréchal de Saint-Luc; mais il n'est pas vrai. Je vous prie de croire que c'est ce M. Favereau, qui de peur d'en être soupçonné l'auteur, fit en même temps un éloge latin à l'honneur du cardinal de Richelieu. Ce M. Favereau était un bon et savant poète, et fort honnête homme, qui haïssait mortellement le cardinal. » C'est à l'amour de Favereau pour les beaux arts que l'on doit l'ouvrage de l'abbé de Marolles, intitulé : *Tableaux du Temple des Muses, représentant les Vertus et les Vices, sur les plus illustres fables de l'antiquité, tirés du cabinet de Favereau*, avec les figures, dessinées par Diepen-

brock et gravées par Bloemaert; Paris, 1655, in-fol.

Moréri, *Grand Diction. Hist.* — Le P. Lelong, *Bibliothèque historique de la France*. — Tallemant des Réaux, *Historiettes*. — Barbier, *Dictionnaire des Anonymes*.

**FAVIER (Nicolas)**, historien français, né à Troyes, vers 1540, mort en 1590. Il fut d'abord conseiller au parlement de Paris, et ensuite directeur des monnaies du royaume. On a de lui : *Figure et exposition des pourtraicts et dictions contenus es médailles de la conspiration des rebelles de France, opprimée et éteinte par le roi, le 24 août 1572*; Paris, 1572, in-8°; — *Discours sur la mort de Gaspard de Coligny, qui fut amiral de France, et ses complices*; Paris, 1572, in-12; — *Recueil pour l'histoire de Charles IX, avec l'histoire abrégée de sa vie*; Paris, 1574, in-8°.

Le P. Lelong, *Bibliothèque historique de la France*.

**FAVIER (Jean-Louis)**, publiciste français, né à Toulouse, vers 1720, mort à Paris, en 1784. Secrétaire de La Chétardie, ambassadeur à Turin, puis employé par d'Argenson à la rédaction de plusieurs mémoires, notamment des *Réflexions contre le traité de 1756*, entre la France et l'Autriche, cet homme habile, destiné à remplir des rôles diplomatiques aussi périlleux qu'obscurs, fut chargé de missions secrètes en Espagne et en Russie sous le ministère Choiseul; ensuite il composa pour le comte de Broglie, qui au nom de Louis XV correspondait secrètement avec les ambassadeurs, plusieurs mémoires dirigés contre le système et les instructions ostensibles du ministère. Le ministre surprit quelques pièces de cette correspondance, et obtint un ordre d'arrestation contre Favier. Mais le roi avait à peine signé cet ordre, qu'il écrivit à son agent de s'enfuir et de mettre ses papiers en sûreté. Favier se trouva enveloppé dans l'affaire mystérieuse de Dumouriez, Bon et Ségur. Enlevé à Hambourg, il fut conduit à Paris comme perturbateur de la paix de l'Europe. Sa correspondance avec le prince Henri de Prusse fut jugée coupable, et on le renferma à la Bastille. Il y resta jusqu'à l'avènement de Louis XVI. Il se mit alors à composer des *Mémoires* sur les affaires du temps, dissipant le fruit de son travail aussitôt qu'il l'avait reçu. Le comte de Vergennes lui fit donner une somme de quarante mille francs pour payer ses dettes, et une pension de six mille francs. On cite de Favier une foule de mots spirituels. Un jour qu'il se trouvait à l'audience de Malesherbes, chargé de la direction de la librairie, on parla de l'*Esprit des Lois*, qui venait de paraître. « Il est temps, » disait le magistrat, d'éclairer le monde. — « Ce n'est pas avec un bout de chandelle, » reprit Favier en se tournant vers un de ses amis. Choiseul l'ayant rencontré à Versailles après son retour de Chanteloup, lui dit très-haut : « Favier, vous avez écrit contre moi. — Cela est » vrai, monsieur le duc, répondit-il, mais alors vous

« étiez en place. » Ségur a recueilli des œuvres de Favier dans son *Ouvrage Politique de tous les Cabinets pendant les règnes de Louis X Louis XVI*; 1793, 2 vol. in-8°, et 1 Les autres ouvrages de Favier, la nom d'auteur, sont : *Le Spectateur*, Paris, 1746, in-12; — *Essai historique sur le Gouvernement présent de Hollande*; Londres, 1748, 2 vol. in-8°; — *Poète réformé, ou apologie pour l'abbé de Voltaire*; Amsterdam, 1748, in-8°; — *Mémoires secrets de Bolingbroke*, (Paris), 1754, 2 vol. in-8°; — *Discussions sur le Traité de Versailles, en France et l'impératrice reine de Prusse*; Paris, 1778 et 1791, in-8°. Favier collabora avec Fréron à la rédaction du *Journal de Paris*. On lui attribue *Lettres sur la Hollande*, par Haye, 1780, 2 vol. in-12. D'après Favier, l'ouvrage est de Pilati de Tassulo.

Le Bas, *Diction. enc. de la France*. — Ségur, *Ouvrage de tous les Cabinets*. — Biographie toulousaine.

**FAVIER DU BOULAY (Henri)**, français, né à Paris, en 1670, mort le 31 août 1753. D'abord bénédictin de la congrégation de Cluny, il obtint ensuite sa sécularisation, et fut nommé prieur de Saint-Provins. On a de lui : *Lettre d'un Académicien sur le discours de M. de la Harpe au sujet de la question de l'immortalité de l'âme*; Rouen, 1699, 1703, in-12; — *Oraison funèbre de Louis XIV*; Paris, 1714, in-4°; — *Épigramme en vers à l'auteur du poème sur la Comète*, 1724, in-8°; — *Trois Lettres au duc de Bourgogne sur des choses surprenantes arrivées à Saint-Provins en la personne de l'abbé Bescheron*; Paris, 1724, in-4°; — *L'Histoire universelle de la France*, traduite en français; Paris, 1733, 2 vol. in-8°.

Chandon, *Diction. univ.* — Quérard, *La France littéraire*.

**FAVIÈRES (Étienne-Guillaume de)**, auteur dramatique français, né à Paris, le 18 mai 1755, mort en cette ville, le 18 mai 1803. D'abord conseiller au parlement, sa carrière fut brisée par la révolution et il dut demander à la littérature ce que les événements politiques étaient venus lui enlever. On a de lui : *Mauvaise Tête*, comédie en trois actes; 1790; — *Les Rues de Paris*, comédie en trois actes; 1791; — *Lisbeth*, drame lyrique; 1797; — *Elisca, ou l'amour maternel*, drame lyrique en trois actes; 1799; — *Fanny*, drame lyrique en trois actes; 1800; — *Le Cert interrompu*, opéra-comique en trois actes; 1802; — *Aline, reine de Golconde*, opéra lyrique en trois actes; 1803; — *Le Vieux*, comédie en trois actes; 1803; — *L'Amable Vieillard*, c

comédie au Théâtre-Français en 1801 ; — et *Vernier, ou les militaires*, comédie.

1. *Alexandre*, a fait représenter : 1. *Idra, opéra-comique* (14 octobre 1805) et *Godem* (1<sup>er</sup> août 1837).

H. MALOT.

mes critiques. — *Magr. des Contes*  
dram. de H. de Soliman.

2. *Maximilien* roi des Antilles et de Léo

Il succède à so

que deu

nt dign

sur et tra

de la guerr

Un jour il al

est animal, quoiqu

le chasseur et l'é

que revêtu est, dit-on, laissé de

son beau-frère, don Alphonse, de

populaire, lui succéda.

*Napoleon*.

Voyez FAVIN (André).

128 (Remus), littérateur italien, di

sicile. Tout ce qu'on sait à son égard

rit des *Carmina de Ponderum*

um *Vocabulis*; cet ouvrage

est difficile de rendre attrayant

à Leipzig, en 1494. G. B.

*Pastorum et Pomatum modis* etc.

ou FAVOLUS (Hugues), poète,

voyageur néerlandais, né à Middel-

de la Zélande, en 1523, mort à Anvers,

son père. Pisan d'origine, l'envoya

es à Padoue. Favoli suivit d'abord

philosophie, et s'appliqua ensuite à la

En quittant l'université, il voyagea

et rencontra à Venise l'ambassadeur

van Veltwyck, qui l'emmena à

Favoli y arriva dans l'automne

journa peu de temps, visita quel-

la Grèce, côtoya l'Épire, aborda

in de l'hiver, et retourna à Ve-

site dans les Pays-Bas, et

connut d'Anvers en 1563 :

jusqu'à sa mort. On a de

*Byzantini Libri tres*; Lou-

12. Cette relation est en vers

lucres. D'après Paquot, « on y trouve

de la pureté, mais peu de vivacité,

l'élevation ». L'auteur s'étend par-

les mœurs des Turcs. Il fait

assez curieuse des fêtes du Rha-

relation a été réimprimée avec

schéments dans le *Recueil de*

ers latins, publié par Nicolas

1580, in-8°; — *Acrosticha*

*inventum Annæ Austriacæ,*

*rationem urbis Antuer-*

1570; — *De classica ad Nau-*

*Turcas Victoria per Joannem*

1572. Ce poème est de Jean Sam-

bucus, Favoli n'en fut que l'éditeur; — *En-*  
*chiridion Orbis terrarum, carmine illustra-*  
*tum*; Anvers, 1585, in-4°.

Paquot, *Mémoires pour servir à l'Hist. lit.*, t. VII.

\* FAVONIUS (Marcus), homme d'État ro-  
main, né en 42 avant J.-C. Il joua un rôle plutôt  
bruyant qu'important dans les troubles qui  
remplirent les dernières années de la république  
romaine. Ce fut une de ces médiocrités inquiètes  
qui s'agitent sans cesse sans aboutir jamais à  
aucun acte mémorable. Bien qu'il appartint au  
parti des *Optimates*, il n'en fit pas moins une  
opposition acharnée à Pompée. Il prit Caton  
pour modèle, et se joignit à lui dans toutes les  
circonstances importantes. Après avoir plusieurs  
fois échoué dans ses candidatures, il fut élu  
préteur l'année même de la rupture de César et  
de Pompée. Il s'enfuit à Capoue avec les consuls  
et la majorité du sénat, et fut un de ceux qui ne  
voulurent écouter aucune proposition de conci-  
liation. Malgré son aversion personnelle pour  
Pompée, il le suivit en Grèce. En 48 on le voit  
servir en Macédoine sous les ordres de Metellus  
Scipion. En l'absence de ce dernier, Favonius,  
resté avec huit cohortes sur les bords de l'Ha-  
llecmon, se laissa surprendre par Domitius Cal-  
vinus, et ne fut sauvé que par le retour soudain  
de Scipion. Après la bataille de Pharsale, Fa-  
vonius, oubliant ses anciens ressentiments, se  
montra l'ami fidèle de Pompée; il l'accompagna  
dans sa fuite, et le combla de témoignages  
d'affection et de respect. Après la mort de Pom-  
pée, il retourna en Italie, obtint sa grâce de César,  
et se rallia à l'autorité du dictateur, parce que,  
disait-il, il préférait la monarchie à la guerre  
civile. Aussi ceux qui conspiraient contre César  
ne voulurent-ils pas l'initier à la conjuration.  
Mais une fois le dictateur tué, il se joignit aux  
meurtriers, et occupa avec eux le Capitole. Il  
envoya Brutus et Cassius hors de l'Italie, et fut  
proscrit en 43. Fait prisonnier à la bataille de  
Philippes, et conduit enchaîné devant les vain-  
queurs, il salua Antoine avec respect et éclata  
en invectives contre Octave, parce que celui-ci  
avait fait tuer plusieurs républicains. Ces invec-  
tives furent le signal de son arrêt de mort. Ains-  
i termina, non sans grandeur, une vie où les  
inimitiés personnelles et l'humeur tracassière  
tenaient plus de place que le véritable dévoue-  
ment à la chose publique. L'acte le plus bon-  
orable de sa vie fut sa conduite à l'égard de Pom-  
pée après la défaite de Pharsale. Salluste, dans  
une de ses lettres à César, caractérise fort  
bien Favonius en disant de lui et de L. Pos-  
umnus qu'ils étaient quasi magnæ navis su-  
servacua onera.

Cicéron, *Ad Att.*, 1, 16, 18, 2, 6, VII, 1, 18; XV, 11;  
Id. *Quint. fr.*, II, 8, 21; *Ad Fam.*, VIII, 9, 11, *Pro*  
*Fl.*, 9, 30. — Valère Maxime, VI, 2. — Pline, *Nat.*  
*hist.*, 37, 46; *Pomp.*, 60, 67; *Brut.*, 39, 36, *Cat.*, 61. —  
Sen. *Controv.*, XXVIII, 7, XXIX, 16, 36, etc.; XL, 48;  
LVI, 48, XLVII, 40. — César *Bel. civ.*, III, 36. — Vel-  
lus Patruclus, II, 33. — Appien, *Bel. civ.*, II, 119 etc.  
— Suetone, *Octav.*, 13.

\* **FAVONIUS EULOGIUS**, contemporain et élève de saint Augustin, qui le nomme dans son traité *De cura pro morte*, c. XI. Il ne reste de ses écrits qu'un traité sur un des ouvrages de Cicéron, le *Songe de Scipion*; on y trouve des explications où se reproduisent les principes de l'école de Pythagore. Ce traité, publié pour la première fois par A. Schott dans les *Quæstiones Tullianæ*, Anvers, 1613, a reparu dans l'édition de Cicéron donnée par Grævius, 1688, et dans celle d'Orelli, t. V, p. 397. G. B.

Pauly, *Real-Enc.*

**FAVORINUS** (Φαβορίνος), philosophe et rhéteur gaulois, né à Arles, vivait dans le deuxième siècle de l'ère chrétienne. Il était hermaphrodite ou eunuque de naissance. Il n'en fut pas moins accusé d'adultère par un noble romain. Élevé aux écoles de Marseille (*Massilia trilinguis*, comme l'appelle Varron), il apprit à se servir éloquentement des langues celtique, grecque et romaine. Il parait aussi avoir visité de bonne heure Rome et la Grèce. Dion Chrysostome fut un de ses maîtres. Le temps ayant détruit toutes les œuvres de Favorinus, c'est par tradition, par les éloges de ses contemporains, que nous savons la haute estime où l'avaient placé ses improvisations, son éloquence et ses doctrines. Rome et la Grèce en effet le regardèrent comme un des orateurs et des philosophes les plus distingués, à une époque où florissaient pourtant Épictète, Hérode Atticus, Plutarque et Polémon. On dit que, lorsqu'il parlait en public, ceux même qui ne comprenaient pas le grec venaient admirer l'art de son débit et le charme de sa voix. Il avait l'habitude de dire : « Il y a dans ma vie trois choses étranges : Gaulois, je parle grec; eunuque, on m'accuse d'adultère; et je vis, quoique étant mal avec l'empereur. » Adrien en effet, qui tenait beaucoup à sa réputation d'homme de lettres, avait été gravement offensé d'une réponse de ce philosophe à ses amis, étonnés de l'avoir vu céder si facilement à une observation grammaticale du prince : « Comment, leur avait-il dit en riant, ne dois-je pas regarder comme le plus savant des hommes celui qui commande à trente légions? » A la nouvelle de la disgrâce où venait de tomber le philosophe gaulois, les Athéniens abattirent la statue qui lui avait été élevée : « Plût à Dieu, dit-il, que les Athéniens s'en fussent pris aussi à quelque statue de Socrate, au lieu de lui faire boire la ciguë! » La vie de Favorinus s'écoula dans l'enseignement des théories platoniciennes, dans des luttes d'éloquence, dans la publication de ses ouvrages, où il fixait avec beaucoup d'habileté l'objet, le but et la méthode du scepticisme. Aucun des ouvrages de Favorinus n'est venu jusqu'à nous, à moins qu'on ne lui attribue, avec Emperius, le dernier éditeur de Dion Chrysostome, le discours sur Corinthe, inséré ordinairement dans les œuvres de ce philosophe. Voici les titres des principaux

ouvrages qu'on mentionne de lui :

ταληπτικῆς φαντασίας; — Ἀλκιδασίου  
traité adressé à Épictète et réfuté par G  
un ouvrage sur Socrate attaqué égale  
Galien; — Πλούταρχος ἡ περὶ τῆς Ἀ  
Διαθέσεως; — Περὶ Πλάτωνος; —  
Ὁμήρου φιλοσοφίας; — Πυρρώνειοι τι  
traité, dans lequel Favorinus développe  
motifs de doute. | | a | s  
dont l'invention | a r y r  
avoir été son ouv | e plus i  
montrait que la μυσσοφία de r y r  
utile à ceux qui se destinaient au |  
Παντοδαπῇ Ἰστορίᾳ; — Ἀπομνημονευμ  
gène Laerce en cite le troisième livre :  
μολογικά. — Aulu-Gelle nous a cons  
cours sur le danger de confier ses  
nourrices, qui est assurément cou  
pages éloquentes de Rousseau. Ce  
traduit du grec; le texte en est perdu.  
fragments originaux de Favorinus se  
dans Stobée, Diogène de Laerte, etc.,  
riteraient d'en être extraits, de manières  
avec ses propres œuvres. à un ho  
comme philosophe et | a jeté  
éclat sur la Gaule, un μισο | δι  
Favorinus mourut vers la 155  
ère. [F. DENEQUE, dans l'*Enc. cyclop.*  
avec additions.]

Philostratus, *Vit. Sophist.*, I. — Diogène  
40; VIII, 12, 47. — Lucien, *Emmach.*, 7. —  
II, 22; XII, 1; XVII, 12. — Suidas, au mot Φ  
— J.-F. Gregor, *Dux Commentationes de*  
Leuban, 1755, in-4°. — Foremann, *Dissertati*  
rino, *philosopho academico*; Abo, 1789, in-  
illt. de la France, t. 1<sup>er</sup>. — Ampère, *Hist.*  
France, t. 1<sup>er</sup>.

**FAVORINUS, VARINUS** ou **CAME**  
**GUARINO**.

**FAVORITI** (*Augustin*), poète latin  
né à Lucques, en 1624, mort le 13  
1682. Il entra dans les ordres, et dev  
taire des brefs sous Innocent XI. Il ét  
de l'Académie des Humoristes, et fau  
de la *Pléiade Alexandrine*. On non  
sept écrivains qui s'illustrèrent sous  
dre VII par leurs poésies latines. Les  
Favoriti furent recueillies avec celles d  
auteurs de la *Pléiade*, sous le titre d  
*illustrum virorum Poemata*; A  
(Elzevier), 1672, in-8°.

Olaus Borrichius, *Dissert. ad Poetas latinos*  
*Jugements des Savants*, t. IV.

**FAVRAS** (*Thomas*, marquis DE  
MAHI.

**FAVRAT** (*Louis*), médecin allemand  
de Wurtzbourg, vivait dans la seconde  
dix-huitième siècle. Il exerça la m  
Payerne, en Suisse. On a de lui : *Aura*  
*Homeri, id est concatenata natura*  
*physico-chimica*; Francfort et Lei  
C'est | traduction de l'ouv



ous le titre de *Aurea Catena*  
de Favrat est estimée.

rubor, *Alp. Enc.*

(FABER André DE), général  
rt le 5 septembre 1804.

service de la Prusse et  
il se rendit célèbre autant

que par sa bravoure. On  
sueva un cheval avec son ca-

nis une pièce de  
soldat porte son

autres pour servir à  
de la révolution de la

jusqu'en 1796; Berlin,

*Not. Dict. universel.*

FABER (Antoine), juris-  
né à Bourg en Bresse, le 4

à Chambéry, le 1<sup>er</sup> mars  
bonne heure chez les jésuites

à Turin, il s'appliqua au  
avec ardeur qu'il fut reçu docteur

vingt-deux ans. C'est alors aussi  
le commencement des *Conjectura-*

*civilis Libri*, 1580, in-4°. L'ouvrage  
rea, dont trois parurent à cette épo-

l'auteur, dit Taisand en parlant  
est d'éclaircir entièrement plu-

s obscures et nouvelles dans la  
et même contrairement aux senti-

ments interprètes du droit. » C'est-  
ne craignit pas de s'éloigner des pa-

(*verba magistri*). Favre déploya  
mactura une grande connaissance

« Ce jeune homme a du sang  
lui Cujas; s'il vit âge d'homme,

Le grand jurisconsulte ne se  
avocat au sénat de Chambéry,

ellement remarquer par son élo-  
habileté, que le duc de Savoie,

quel ler, le nomma, en 1581, juge-  
vinces de Bresse, Bugey, Valro-

quoiqu'il n'eût pas encore atteint  
trente ans. Trois ans plus tard, il

re du sénat de Chambéry. En 1596,  
mère du duc et de la duchesse de

et du consentement du duc de Savoie,  
ler à Annecy le conseil du duché de

il se ha dans cette ville avec saint  
iales, à qui il dédia le livre XII de

ouvrage. Le saint et le jurisconsulte  
reliront en 1606 pour fonder à

monie Florimontane, qui avait pour  
brant un oranger: *Flores fructusque*

Malgré cette gracieuse légende, cette  
e dura que jusqu'en 1618. Favre rem-

mes missions à Modène, à Turin  
fut chargé de réclamer, au nom

de Nemours, une partie de la  
duc de Ferrare. De Paris, où il

de la même princesse, qui l'y  
re rédaction d'un testament, il re-

tourna en Savoie en 1611 pour y lever des trou-  
pes, et en 1614 il se rendit à Turin à l'occasion  
de la succession de Montferrat. Il fut élu alors  
membre de l'Académie des Belles-Lettres récem-  
ment fondée dans cette ville par le cardinal  
Maurice de Savoie. En 1618 il fut chargé, avec  
saint François de Sales, d'aller conclure à Paris  
le mariage du prince de Piémont, Victor-Amé-  
dée, avec Christine de France. En le présentant  
à Louis XIII, le premier président du parlement  
de Paris répondit au roi, qui demandait si c'était  
le président Favre dont il avait ouï parler : « C'est  
lui-même, sire, et je puis assurer votre majesté  
que c'est le premier homme de l'Europe pour  
notre profession, un magistrat incomparable et  
le plus grand sujet de ce siècle. » La cour de  
France voulait s'attacher Favre : on lui offrit la  
première présidence du parlement de Toulouse.  
Il refusa, satisfait de la haute position qu'il occu-  
pait en Savoie depuis 1610, celle de président  
du sénat de ce pays, où bientôt il reçut une  
nouvelle et éclatante preuve de confiance. Le  
marquis de Lans ayant été envoyé en mission,  
Favre fut appelé à le remplacer dans le comman-  
dement général de la Savoie et des provinces  
situées en deça des monts. Au milieu de tous  
ces honneurs, de toutes ces dignités, il resta  
pauvre. Il est certain que son patrimoine ne  
s'accrut pas au delà de 500 livres de rente. Sa  
bienfaisance était inépuisable. Ses sentiments  
d'ordre et d'équité respirent dans son testament,  
reproduit par Taisand. Favre a éclairci plusieurs  
points obscurs de la législation. Il eut le défaut  
de quelques écrivains de son temps : une cer-  
taine subtilité dans l'examen de quelques diffi-  
cultés en matière de droit. On voudrait aussi  
plus de vigueur et de décision dans le style;  
mais on ne saurait refuser à Favre une grande  
érudition. On a de lui : *Conjecturarum Juris*  
*civilis Libri XX*; Lyon, 1580-1581, in-4°; —  
*De Erroribus Pragmaticorum et Interpretum*  
*Juris*; Lyon, 1598, in-4°; — *Rationalia in*  
*Pandectas*; Genève, 1604, in-4°; — *Jurispru-*  
*dentia Papiniana Scientia, ad ordinem Ins-*  
*titutionum imperialium efformata*; Lyon,  
1607, in-4°; — *Codex Fabrianus definitionum*  
*forensium et rerum in senatu Sabaudia*  
*tractatarum, in novem libros distributus,*  
*secundum ordinem titulorum Codicis*; Lyon,  
1606, in-fol.; — *De Montis-Ferrati Ducatu,*  
*contra ducem Mantuæ, pro duce Sabaudia*  
*Consultatio*; Lyon, 1619, in-4°; — *De Reli-*  
*gione tuenda in Republica*; Francfort, 1665,  
in-4°, avec les notes de Fritsch. Outre ces traités  
sur le droit, Antoine Favre a composé quelques  
ouvrages de poésie et de morale; en voici les  
titres : *Les Gordians et Maximins, ou l'ambi-*  
*tion*, tragédie; Chambéry, 1589, in-4°; réim-  
primée à Lyon, 1596, in-8°; — *Entretiens spi-*  
*rituels, divisés en trois catégories de sonnets*;  
Paris, 1602, in-8°; — *Centurie de quatrains*  
*moraux*, imprimés d'abord séparément, puis

\* **FAVONIUS EULOGIUS**, contemporain et élève de saint Augustin, qui le nomme dans son traité *De cura pro morte*, c. XI. Il ne reste de ses écrits qu'un traité sur un des ouvrages de Cicéron, le *Songe de Scipion*; on y trouve des explications où se reproduisent les principes de l'école de Pythagore. Ce traité, publié pour la première fois par A. Schott dans les *Quæstiones Tullianæ*, Anvers, 1613, a reparu dans l'édition de Cicéron donnée par Grævius, 1688, et dans celle d'Orelli, t. V, p. 397. G. B.

Pauly, *Real-Enc.*

**FAVORINUS** (Φαβωρίνος), philosophe et rhéteur gaulois, né à Arles, vivait dans le deuxième siècle de l'ère chrétienne. Il était hermaphrodite ou eunuque de naissance. Il n'en fut pas moins accusé d'adultère par un noble romain. Élevé aux écoles de Marseille (*Massilia trilinguis*, comme l'appelle Varron), il apprit à se servir éloquentement des langues celtique, grecque et romaine. Il paraît aussi avoir visité de bonne heure Rome et la Grèce. Dion Chrysostome fut un de ses maîtres. Le temps ayant détruit toutes les œuvres de Favorinus, c'est par tradition, par les éloges de ses contemporains, que nous savons la haute estime où l'avaient placé ses improvisations, son éloquence et ses doctrines. Rome et la Grèce en effet le regardèrent comme un des orateurs et des philosophes les plus distingués, à une époque où florissaient pourtant Épicète, Hérode Atticus, Plutarque et Polémon. On dit que, lorsqu'il parlait en public, ceux même qui ne comprenaient pas le grec venaient admirer l'art de son débit et le charme de sa voix. Il avait l'habitude de dire : « Il y a dans ma vie trois choses étranges : Gaulois, je parle grec; eunuque, on m'accuse d'adultère; et je vis, quoique étant mal avec l'empereur. » Adrien en effet, qui tenait beaucoup à sa réputation d'homme de lettres, avait été gravement offensé d'une réponse de ce philosophe à ses amis, étonnés de l'avoir vu céder si facilement à une observation grammaticale du prince : « Comment, leur avait-il dit en riant, ne dois-je pas regarder comme le plus savant des hommes celui qui commande à trente légions? » A la nouvelle de la disgrâce ou venait de tomber le philosophe gaulois, les Athéniens abattirent la statue qui lui avait été élevée : « Plût à Dieu, dit-il, que les Athéniens s'en fussent pris aussi à quelque statue de Socrate, au lieu de lui faire boire la ciguë! » La vie de Favorinus s'écoula dans l'enseignement des théories platoniciennes, dans des luttes d'éloquence, dans la publication de ses ouvrages, où il fixait avec beaucoup d'habileté l'objet, le but et la méthode du scepticisme. Aucun des ouvrages de Favorinus n'est venu jusqu'à nous, à moins qu'on ne lui attribue, avec Emperius, le dernier éditeur de Dion Chrysostome, le discours sur Corinthe, inséré ordinairement dans les œuvres de ce philosophe. Voici les titres des principaux

ouvrages qu'on mentionne de lui : Περὶ τῆς καταληπτικῆς φαντασίας; — Ἀλκιβιάδης; — un traité adressé à Épicète et réfuté par Galien; — un ouvrage sur Socrate attaqué également par Galien; — Πλούταρχος ἢ περὶ τῆς Ἀκαδημαϊκῆς Διαθέσεως; — Περὶ Πλάτωνος; — Περὶ τοῦ Ὁμήρου φιλοσοφίας; — Πυρρώνειοι τρόποι; ce traité, dans lequel Favorinus développait les dix motifs de doute, les dix arguments sceptiques dont l'invention est attribuée à Pyrrhon, paraît avoir été son ouvrage le plus important. Il y montrait que la philosophie de Pyrrhon était utile à ceux qui se destinaient au barreau; — Παντοδαπὴ Ἱστορία; — Ἀπομνημονεύματα; Diogène Laërce en cite le troisième livre; — Γνωμολογικά. — Aulu-Gelle nous a conservé un discours sur le danger de confier ses enfants à des nourrices, qui est assurément comparable aux pages éloquentes de Rousseau. Ce discours est traduit du grec; le texte en est perdu. Les seuls fragments originaux de Favorinus se trouvent dans Stobée, Diogène de Laërte, etc., et ils mériteraient d'en être extraits, de manière à élaver avec ses propres œuvres, à un homme qui comme philosophe et orateur a jeté un si vif éclat sur la Gaule, un monument digne de lui. Favorinus mourut vers la 135<sup>e</sup> année de notre ère. [F. DENÈQUE, dans l'*Enc. des G. du M.*, avec additions.]

Philostratus, *Vit. Sophist.*, I. — Diogène Laërce, III, 40; VIII, 12, 47. — Incien, *Eunuch.*, 7. — Aulu-Gelle, II, 22; XII, 1; XVII, 12. — Suidas, au mot Φαβωρίνος. — J.-F. Gregor, *Dux Commentationes de Favorino*, Lauban, 1788, in-4°. — Formann, *Dissertation de Favorino, philosopho academico*; Abo, 1789, in-4°. — *Bibl. litt. de la France*, t. 1<sup>er</sup>. — Ampère, *Hist. litt. de la France*, t. 1<sup>er</sup>.

**FAVORINUS, VARINUS ou CAMERS.** Voyez GUARINO.

**FAVORITI** (*Augustin*), poète latin moderne, né à Lucques, en 1624, mort le 13 novembre 1682. Il entra dans les ordres, et devint secrétaire des brefs sous Innocent XI. Il était membre de l'Académie des Humoristes, et faisait partie de la *Pléiade Alexandrine*. On nommait ainsi sept écrivains qui s'illustrèrent sous Alexandre VII par leurs poésies latines. Les poésies de Favoriti furent recueillies avec celles des autres auteurs de la *Pléiade*, sous le titre de *Septem illustrium virorum Poemata*; Amsterdam (Elzevier), 1672, in-8°.

Olaus Borrichius, *Dissert. ad Poetas latinos*. — *Jugements des Savants*, t. IV.

**FAVRAS** (*Thomas*, marquis DE). MAHI.

**FAVRAT** (*Louis*), médecin allemand de Wurtzbourg, vivait dans la seconde dix-huitième siècle. Il exerça la médecine à Payerne, en Suisse. On a de lui : *Autore Homeri, id est concatenata naturæ physico-chimica*; Francfort et L. C'est une traduction de l'ouvrage allemand publié par un anonyme du

son sous le titre de *Aurea Catena*. L'édition de Favrat est estimée.

reber, *Alp. Enc.*

(F) *André DE*, général, mort le 5 septembre 1804.

au service de la Prusse et de l'empereur, il se rendit célèbre autant par sa bravoure. On

le trouve à son camp de la guerre de la révolution de la 1794 jusqu'en 1796; Berlin,

*Schneidee, Nouv. Dict. universel.*

en latin *FABER* (*Antoine*), jurisconsulte, né à Bourg en Bresse, le 4 1577, mort à Chambéry, le 1<sup>er</sup> mars 1666, d'une bonne heure chez les jésuites

ensuite à Turin, il s'appliqua avec ardeur qu'il fut reçu docteur

deux ans. C'est alors aussi l'ouvrage des *Conjectura-*

*culis Libri*, 1580, in-4°. L'ouvrage est, dont trois parurent à cette époque de l'auteur, dit Taisand en parlant de l'œuvre, est d'éclaircir entièrement plusieurs obscures et nouvelles dans la

ne contrairement aux sentiments des prétes du droit. » C'est

pas de s'éloigner des *magistri*. Favre déploya une grande connaissance

main. « Ce jeune homme a du sang de lui Cujas; s'il vit à l'âge d'homme,

il. » Le grand jurisconsulte ne se

Avocat au sénat de Chambéry, remarquablement par son élo-

quabilité, que le duc de Savoie, le 1<sup>er</sup>, le nomma, en 1581, juge-

ances de Bresse, Bugey, Valromey, quoiqu'il n'eût pas encore atteint

rente ans. Trois ans plus tard, il fut élu sénat de Chambéry. En 1596,

du duc et de la duchesse de Savoie, du consentement du duc de Savoie,

ler à Annecy le conseil du duché de Savoie, dans cette ville avec saint

Sales, à qui il dédia le livre XII de son ouvrage. Le saint et le jurisconsulte

établirent en 1606 pour fonder à Turin

Florimontane, qui avait pour devise un oranger: *Flores fructusque*

cette gracieuse légende, cette œuvre que jusqu'en 1618. Favre rem-

plissait missions à Modène, à Turin où il fut chargé de réclamer, au nom

de Nemours, une partie de la ville de Ferrare. De Paris, où il

de la même princesse, qui l'y avait relation d'un testament, il re-

tourna en Savoie en 1611 pour y lever des troupes, et en 1614 il se rendit à Turin à l'occasion de la succession de Montferrat. Il fut élu alors membre de l'Académie des Belles-Lettres récemment fondée dans cette ville par le cardinal Maurice de Savoie. En 1618 il fut chargé, avec saint François de Sales, d'aller conclure à Paris le mariage du prince de Piémont, Victor-Amédée, avec Christine de France. En le présentant à Louis XIII, le premier président du parlement de Paris répondit au roi, qui demandait si c'était le président Favre dont il avait ouï parler: « C'est lui-même, sire, et je puis assurer votre majesté que c'est le premier homme de l'Europe pour notre profession, un magistrat incomparable et le plus grand sujet de ce siècle. » La cour de France voulait s'attacher Favre: on lui offrit la première présidence du parlement de Toulouse. Il refusa, satisfait de la haute position qu'il occupait en Savoie depuis 1610, celle de président du sénat de ce pays, où bientôt il reçut une nouvelle et éclatante preuve de confiance. Le marquis de Lans ayant été envoyé en mission, Favre fut appelé à le remplacer dans le commandement général de la Savoie et des provinces situées en deça des monts. Au milieu de tous ces honneurs, de toutes ces dignités, il resta pauvre. Il est certain que son patrimoine ne s'accrut pas au delà de 500 livres de rente. Sa bienfaisance était inépuisable. Ses sentiments d'ordre et d'équité respirent dans son testament, reproduit par Taisand. Favre a éclairci plusieurs points obscurs de la législation. Il eut le défaut de quelques écrivains de son temps: une certaine subtilité dans l'examen de quelques difficultés en matière de droit. On voudrait aussi plus de vigueur et de décision dans le style; mais on ne saurait refuser à Favre une grande érudition. On a de lui: *Conjecturarum Juris civilis Libri XX*; Lyon, 1580-1581, in-4°; — *De Erroribus Pragmaticorum et Interpretum Juris*; Lyon, 1598, in-4°; — *Rationalia in Pandectas*; Genève, 1604, in-4°; — *Jurisprudentia Papiniana Scientia, ad ordinem Institutionum imperialium efformata*; Lyon, 1607, in-4°; — *Codex Fabrianus definitionum forensium et rerum in senatu Sabaudiae tractatarum, in novem libros distributus, secundum ordinem titulorum Codicis*; Lyon, 1606, in-fol.; — *De Montis-Ferrati Ducatu, contra ducem Mantuae, pro duce Sabaudiae Consultatio*; Lyon, 1619, in-4°; — *De Religione tuenda in Republica*; Francfort, 1665, in-4°, avec les notes de Fritsch. Outre ces traités sur le droit, Antoine Favre a composé quelques ouvrages de poésie et de morale; en voici les titres: *Les Gordians et Maximins, ou l'ambition*, tragédie; Chambéry, 1589, in-4°; réimprimée à Lyon, 1596, in-8°; — *Entretiens spirituels, divisés en trois catégories de sonnets*; Paris, 1602, in-8°; — *Centurie de quatrains moraux*, imprimés d'abord séparément, puis

avec ceux de Pibrac. Favre publia, en 1803, les *Épîtres d'Urfé*, son ami.

*Biographie*  
FAVRE, *Historien*  
l'histoire

FAVRE, homme politique français, né Neufchâtel ( ), ret, canton de s'était retirée de l'édit de Nantes. ramena se:

France, et en 1793, à ans, il figurait parmi les défenseurs de la ville de les généraux vendéens. En 1814, il fut appelé dans la nationale. Après la révolution de Juillet, de Nantes, et il occupait encore la révolution de février 1848. Il protesta du commis-saire du qui, en le ré-

membres  
de la Membre de la réunion de la rue de Poitiers, il fut réélu à l'Assemblée législative, et y vota la suite du il a été circonscription du gouvernement. L. Louver.

*Biographie*  
FAVRE ), avocat et homme politique français, né à Lyon, le 31 mars 1809, d'une famille de commerçants. Il faisait son droit à Paris, volution de Juillet 1830, à laquelle il prit une part active. Peu de temps après, il débuta au barreau de caractère, la acquirent bien vite 831, il plaida pour en 1835, il se présenta

seurs doirie par une é publicisme. nommé l'im-térieur, reprochées circulaire, tant portant la

à agir ordre ment des pou-voirs dictatoriaux qui leur loi a reproché aussi les du ministère de l'intérieur, dans toute la France; mais sont d'une autre plume, qui pour être n'en était pas moins passionnée. Élu représentant

à l'Assemblée constituante par le d de la Loire, M. J. Favre donna sa dé-fonctions qu'il e au ministè-rieur, et qu'il co im-avec son il et. il s dont était pas de mal ou de sou d'État au départ al position qu'il accepta un mais qu'il ne conserva pas rang-teur de la commission chargée de demande en autorisation de pours M. Portalis et

ra, et soutint souvent le go-avec talent; mais on li anguleuses et ti-ritaine pouvait supporter la tion. Il la loi qui ré et cor de M. constitution cet amendement, qui (la république) doit travail

travailler. » Apr

missaire, il fut nommé à sa place da- la politique é défendit la l presse, e déportati laquelle il de faire celle du membre général dans de la Rhône après le coup d'État du 2 déce il annonça qu'il ne prêterait pas le ser Représentant barr vil- les dan- mique.

On a de M. J. Favre : *De la Co- Chefs d'atelier de Lyon*; Lyon, 18 du Précurseur, de M. 1833, in-8°; thème; Lyon, de Mézières : lenois; procès d'un député contre leur; plaidoirie complète de M°. Paris, 1847, in-8°; — *La liberté de discours*; Paris, 1849, in-fol.; — pour M. et M<sup>me</sup> Mongruel, son Paris, 1850, in-8°; — *Notes pour Roovers*; Paris in-4°, 1852. L. 1

Conservation, 2<sup>e</sup> édition. — *Bibl. des Re-*

1) historien français, né à Paris, seconde moitié du seizième siècle. Il fut au parlement de cette ville; mais nous ne nous apprennent aucune autre de sa vie. Il s'était occupé de l'histoire de sa patrie. On a de lui : — *Navarre, contenant l'origine et conquêtes de ses roys, depuis le commencement jusques à présent*, 1612, in-fol. (dédié au roi); — *Traictes des premiers officiers de France sous nos roys première, seconde et troisieme*, 1613, petit in-8° (dédié au chancelier); — *Le Théâtre d'Honneur et de Vertu, ou l'histoire des ordres militaires, des roys et princes de la chrestienté, de l'institution des armes, des roys, héraulds et poursuivants d'armes, joustes et tournois*; Paris, 1614, 4<sup>e</sup> fig.; rare. Ces trois ouvrages sont au-dessus de la médiocrité. Le dictionnaire cite par erreur l'*Histoire de Navarre* de l'*Histoire de Navarre*, par E. REGNARD.

*Biographie historique.*

1) (Guillaume), guerrier et écrivain, né à Shipdenhall, en 1728, mort le 24 mai 1806. Il étudia dans une école libre du Yorkshire et s'appliqua particulièrement aux mathématiques. Il entra de bonne heure dans la carrière militaire, et suivit le général Eliot en 1751, avec le grade d'aide de camp. A la bataille de Fontenoy, il remplit les mêmes fonctions que le marquis de Granby. A son retour en France, après une campagne où il s'était fait remarquer par sa valeur, il fut présenté au roi, à qui il rendit compte des derniers événements militaires, et il obtint le commandement d'une compagnie de la garde avec le grade de colonel. Il devint major général, lieutenant général en 1782, général en 1793, gouverneur de Chelsea en 1804. Tout en s'acquittant de ses devoirs militaires, il s'était livré à des travaux littéraires. On a de lui : une *anglais des Réveries ou Memoires* traduits par le maréchal de Saxe, sous ce titre : *Reveries or Memoirs upon the art of war*, 1757, in-8°; — *Field-marshal count Saxe; 1757, Regulations for the Prussian cavalry*, 1757, traduit de l'allemand; — *Regulations for the Prussian infantry*; 1757, également traduit de l'allemand.

1806 — Fawkes, *Hist. of Chelsea*.

2) (Guy), conspirateur anglais, exécuté le 30 janvier 1606. Il était fils d'Édouard, notaire à York et archiviste de la cathédrale. On ne connaît de lui que ses premières années; cela seulement qu'ayant dissipé son patrimoine, il

s'enrôla dans l'armée espagnole des Pays-Bas et assista à la prise de Calais par l'archiduc Albert en 1598. A son retour en Angleterre, il y trouva les catholiques violemment persécutés. Une conspiration s'ourdit : elle avait pour chefs Catesby et Percy. Fawkes y entra sous le nom de Johnson et comme domestique de Percy. Il y fut affilié par Winter, autre conjuré, qui l'avait connu à Ostende. Son courage, sa fidélité et son expérience militaire faisaient de lui un précieux auxiliaire. On ne lui révéla pas d'abord le rôle qui lui était destiné dans l'action, une des plus audacieuses que l'on eût jamais conçues. Il ne s'agissait de rien de moins que de faire sauter le parlement à sa première réunion. Cependant, les procédures, qui se succédèrent rapidement contre leurs coreligionnaires, imprimèrent une nouvelle ardeur aux conspirateurs. Ils s'exhortèrent l'un l'autre à se sacrifier, comme les Machabées, pour la délivrance de leurs frères, et se mirent en mesure d'exécuter le plan qui devait leur faire atteindre ce but. Ils louèrent, au nom de Percy, gentilhomme pensionnaire et comme tel obligé à résider dans le voisinage de la cour, une maison située auprès du vieux palais de Westminster, avec un jardin propre à l'exécution du complot. Ils employèrent seize heures par jour à pratiquer une mine. Quant à Fawkes, le prétendu domestique de Percy, il fut d'abord chargé de faire la garde autour de la maison. La prorogation du parlement du 7 février au 3 octobre fit ajourner les opérations. On se sépara immédiatement pour aller passer en famille les fêtes de Noël, après avoir décidé que l'on ne s'enverrait ni lettres ni messages. Cependant, des scrupules s'étaient élevés dans l'esprit de quelques conjurés : ils se demandaient s'il leur était permis de frapper en même temps les innocents et les coupables. Catesby leva ces scrupules, au moyen d'une consultation prise auprès du père Garnet, jésuite, pour un cas analogue, celui de la participation possible à une guerre entreprise pour une cause juste et devant faire tomber des hommes parfaitement étrangers aux griefs des puissances belligérantes. La nécessité de s'affilier des personnages riches, tels que Everard Digby et Francis Tresham, fit avorter le complot. Il paraît certain que, sans désigner ses complices, Tresham fut le révélateur de leurs projets. Quelque temps avant l'époque fixée pour l'exécution, on donna avis à plusieurs conjurés que le complot était découvert; mais Percy les raffermir dans leur résolution. Vint enfin le jour désigné pour l'ouverture de la session (5 novembre 1606). La veille au soir, le lord chambellan, dont le devoir était de s'assurer de l'accomplissement des préparatifs usités, commença la visite des bâtiments où devait siéger le parlement, et, accompagné de lord Monteagle, il entra dans le cellier. Il y vit Fawkes, qui s'y tenait comme domestique de Percy; il lui fit observer que son maître avait



fait une grande provision de charbon. Cette remarque ne déconcerta point le conspirateur, qui, après avoir averti Percy, revint à son poste avec la détermination de se faire sauter en même temps que ses ennemis à la première apparence de danger. Le 5 novembre, à deux heures du matin, le jour même de l'ouverture du parlement, Fawkes, qui devait mettre le feu aux poudres, vint ouvrir la cave; au même moment il fut appréhendé au corps par sir Thomas Knevet, magistrat de Westminster, et une compagnie de soldats. Il était habillé et botté comme un homme disposé à voyager. On le fouilla; on trouva dans ses poches trois allumettes; dans un coin, derrière la porte, il y avait une lanterne sourde contenant de la lumière. Les recherches eurent lieu immédiatement; on enleva le charbon, et l'on découvrit deux muids et trente-deux barils de poudre. Quelques heures plus tard, Fawkes comparait devant le roi et son conseil. Il était ferme et recueilli. « Son nom, disait-il, était Johnson, et Percy celui de son maître; qu'il eût ou non des complices, c'est ce que l'on ne saurait jamais de lui. » Quant à son but, il le proclama sans hésiter : il voulait détruire le parlement, cause unique des persécutions religieuses. Puis il refusa de rien ajouter à ces explications. Cependant, dans les intervalles des interrogatoires, il répondait avec beaucoup de présence d'esprit aux questions des courtisans. A un noble écossais, qui lui demandait pourquoi il avait amassé au même endroit une si grande quantité de poudre : « C'est pour faire voler, dit-il, les mendiants d'Écosse vers les montagnes de leur patrie. » Au roi Jacques, qui l'interpellait sur les raisons qui l'avaient pu porter à vouloir attenter à la vie de tant de personnes innocentes, il répondit qu'aux grands maux il fallait de grands remèdes.

Renfermé à la Tour, et torturé jusqu'à l'extrémité, par ordre même du roi, il fut inébranlable et refusa de rien révéler avant que ses complices se fussent dénoncés eux-mêmes, en se présentant les armes à la main. Ils furent en effet ou frappés à mort ou pris. La procédure de ceux qui étaient captifs traîna en longueur, à cause des soupçons que l'on avait au sujet des jésuites, présumés complices. Enfin, le 27 janvier 1606, les huit conjurés faits prisonniers comparurent devant leurs juges. Ils furent tous condamnés, et subirent le châtiment édicté contre les traîtres. Sur l'échafaud ils montrèrent l'assurance qu'ils avaient déployée pendant le jugement, et Fawkes ne se montra pas un des moins impassibles.

V. R.

Lingard, *Hist. of Engl. — Library of Entertaining Knowledge, criminal Trials*, II. — Hume, *Hist. of Engl.*

**FAWKES** (François), poète et polygraphe anglais, né dans le Yorkshire, vers 1731, mort en 1777. Il fut élève au collège Jesus de Cambridge, où il fut reçu maître-ès-arts. Il entra

ensuite dans les ordres, devint curé de Bramham, et plus tard vicaire d'Orpington. En 1774 il fut nommé recteur de Hayes. Ses principaux ouvrages sont : *Bramham Park*, poème descriptif; 1745; — *The poetical Calendar*; — *The poetical Magazine*, en collaboration avec Volty; — des traductions d'écrivains classiques, tels que *Anacréon*, *Sapho*, *Bion*, *Moschus*, *Musæus*; 1760; — *Théocrite*; 1767; — *Apollo nius de Rhodes*, œuvre posthume, publiée par Meen; 1780.

Aikin, *Gen. Biog.* — Nichols, *Lit. Anecd.*

**FAXARDO** (Diego). Voy. SAAVEDRA.

**FAY** (Du). Voy. DUFAY.

**FAY** (André), poète hongrois, né à Kobany, le 30 mai 1786. Il étudia le droit et la philosophie, devint avocat, puis juge à Pesth. Le mauvais état de sa santé l'obligea de renoncer à ses fonctions. Il se livra alors à l'étude des belles-lettres. La politique l'occupa également : il fut, jusqu'à l'apparition de Kossuth sur cette scène agitée (1840), l'orateur de l'opposition dans le comitat de Pesth. Plus tard, dans la mesure de ses forces, il ne cessa pas d'être l'un des représentants de la cause nationale et libérale, en même temps qu'il fut le promoteur d'un grand nombre de mesures utiles. C'est ainsi qu'il contribua à la fondation d'un théâtre national et de la caisse d'épargne de Pesth-Ofen; qu'il devint directeur de la Société industrielle, de la Société des Arts, enfin de l'Académie des Sciences. Il a publié un grand nombre de poèmes et d'écrits en langue hongroise. Ses œuvres littéraires ont paru à Pesth, 1843-1844, huit volumes in-8°.

*Conversations-Lexicon.*

\* **FAYARD** (Henri), médecin français, vivait dans le Limousin au milieu du seizième siècle. Il publia à Limoges, en 1548, une traduction du traité de Galien *Sur la Faculté des simples medicaments*, in-8°. Ce volume, devenu fort rare, se recommande aux curieux par l'originalité de l'orthographe et de la diction; elle est plutôt grecque et latine que française; on croirait entendre l'écolier limousin dont Rabelais s'est tant moqué.

G. B.

*Catalogue de la Bibliothèque impériale.*

\* **FAYDERBE** ou **FAY D'HERBE** (Lucas), sculpteur belge, né à Malines, le 20 janvier 1617, mort dans la même ville, le 31 décembre 1694 (1). Il fut élève de Rubens pendant trois années, et exécuta à Anvers, pour le cabinet de son maître, et d'après ses propres dessins, de remarquables travaux en ivoire et en marbre, qui passèrent plus tard dans la galerie de l'électeur-palatin. Fayderbe s'adonna à la sculpture, et vint s'établir dans sa ville natale, qu'il ne quitta plus. Il exécuta d'abord la statue *Notre-Dame* pour l'église du Bélines; puis l'un des plus beaux morceaux

(1) La *Biographie générale des Belges* prolonge la vie de Fayderbe jusqu'en 1697.

son ciseau, une fontaine d'après une de Rubens, représentant Triton entouré de trois néréides et d'un génie. Fayderbe fut un des meilleurs architectes de Malines; en 1678, l'église de Notre-Dame à Malines, dont le dôme, en pleine de hardiesse, fut orné de deux magnifiques bas-reliefs représentant l'Adoration des Bergers et le Christ de la Croix. Il construisit aussi un collège des Jésuites, à Malines, et le véritable chef-d'œuvre l'église même de Saint-Rombaut. On y voit de lui l'autel; le Tombeau de l'archevêque reussen; Saint Charles Borromée et sept. Il se maria en 1640, avec Marie qui lui donna six garçons et autant de filles depuis les statues de Saint-Sébastien, Saint Jacques, placées dans la grande nef de Saint-Gudule, à Bruxelles, et le Christ de la même ville. Un grand nombre de statues, bas-reliefs, mausolées se trouvent dans les principales villes de la Belgique.

— *général des Belges.*

**FAYDIT (Pierre)**, controversiste et critique né à Riom (Auvergne), dans la première moitié du dix-septième siècle, mort en 1671, prêtre de l'Oratoire, il fut renvoyé de sa congrégation en 1671, pour avoir écrit un ouvrage cartésien, *De Mente humana*, malgré la défense de ses supérieurs. Avec un esprit ardent et singulier, ne se contentant pas de faire du bruit dans le monde. Au plus vif de la querelle du pape Innocent X et le cour de France, Faydit, dans un sermon sur saint Polycarpe, prêcha contre Innocent X et compara sa conduite envers la France à celle de Victor envers les évêques asiatiques. Il refusa, dit-on, lui-même dans un sermon, publié à Liège. Il répliqua à cette occasion en faisant imprimer à Maëstricht, en 1671, son premier sermon, avec des faits qui y sont avancés. Un sermon sur la Trinité, dans lequel il semblait se livrer au trithéisme, le fit enfermer, en 1671, à Saint-Lazare, en prisonnement qui ne lui permit pas de la manie d'écrire d'une manière délicate sur des sujets sérieux. Il reçut l'ordre de se retirer dans sa ville natale, où il composa des ouvrages ridicules sur tout, même de la mort, sur lesquels il fit des épigrammes. Outre les ouvrages plus haut, on a de lui : *Mémoires des Mémoires de l'histoire ecclésiastique de Lemaire de Tillemont*; Bâle, 1695, sous le nom anagrammatique de Faydit; — *La Telemacomanie, ou la critique du roman intitulé : Les Mémoires de Telemachus*. Fleuthroppe, Pierre Faydit, en 1701. C'est une burlesque

et grossière satire du chef-d'œuvre de Fénelon; 1700, in-12; — *Supplément des Essais de Littérature pour la connaissance des livres*; Paris, 1703 et 1704; 6 parties in-12; — *Remarques sur Virgile, sur Homère et sur le style poétique de l'Écriture Sainte*; Paris, 1705-1710, 2 vol. in-12.

Morel, *Grand Dictionnaire historique*.

**FAYDIT**. Voy. FAIDIT.

\* **FAYE (Jean de)**, prélat français, né dans la seconde moitié du douzième siècle, d'une famille noble de Touraine, mort le 23 ou le 26 avril 1228. Il était doyen de l'église cathédrale de Tours, quand, en l'année 1208, il fut appelé sur le siège métropolitain de cette ville par la majorité des évêques suffragants. Ce fut toutefois une élection orageuse, car un grand nombre de suffrages se portèrent sur Robert de Vitre, chantre de l'église de Paris; et la mort presque subite de Robert décida seule le choix d'Innocent III, qui ne savait trop, en la présence des deux compétiteurs, à quelles mains confier le pallium. L'ordination de Jean de Faye se fit en 1209, par les soins d'Hamelin, évêque du Mans. Ce fut un archevêque fort occupé. On trouve son nom dans un grand nombre de chartes relatives à l'administration ecclésiastique de sa province: en outre, en ces temps pleins de tumultes civils, il fut souvent prié par les souverains pontifes d'intervenir dans les affaires intérieures de la France, de la Bretagne et même de l'Angleterre. Les lettres qu'il reçut d'Honorius III se trouvent pour la plupart dans le tome XIX du *Recueil des Historiens de France*; mais on en peut lire plusieurs, qui n'ont pas encore vu le jour, parmi les précieuses copies faites à Rome par La Porte du Theil (Bibl. impér., département des mss.). C'est Jean de Faye qui introduisit les Minimes dans la ville de Tours. Il eut de grands démêlés avec Maurice, évêque du Mans, qu'il suspendit de ses fonctions pastorales, et excommunia Pierre Mauclerc, à cause des persécutions qu'il avait exercées contre Étienne, évêque de Nantes. B. H.

Maan, *Sancta Metropoli. Turonensis*, p. 133. — *Rer. Gallic. Scriptores*, t. XIX. — *Epistolæ Honorii III*; dans la collection de La Porte du Theil — D. Mabillon, *Probat. Hist. Brit.*, t. I. — Boluzius, *Epistolæ Honorii III*, lib. XI — *Gallia christ.*, t. XIV.

**FAYE (Barthélemy)**, sieur d'Espeisses, jurisconsulte lyonnais, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Sa famille était une des plus anciennes du Lyonnais. Nommé conseiller au parlement de Paris, il s'acquitta de ces fonctions en magistrat expérimenté. Plus tard il fut appelé à la présidence de la chambre des enquêtes. C'est à lui que sont dédiés les deux premiers livres des *Observations* de Cujas. On a de Faye : *Energumenicus et Alexiacus*; Paris, 1571, in-8°.

Cujas, *Opera*.

**FAYE (Jacques)**, seigneur d'Espeisses, fils du précédent, homme d'État et jurisconsulte

français, né à Paris, en 1543, mort à Senlis, le 30 octobre 1590. Après une jeunesse dissipée, il s'attacha au duc d'Anjou, depuis Henri III, et devint son maître des requêtes. Il accompagna ce prince en Pologne. Après la mort de Charles IX, il fut dépêché en France pour y annoncer le prochain retour d'Henri III, et remettre à Catherine des lettres de régence. Henri III, assuré de la couronne de France, songea à conserver celle de Pologne, et confia à Jacques Faye le soin d'aller gagner les palatins polonais. Faye se donna beaucoup de mouvement, et déploya une grande habileté pour remplir cette difficile mission. Un moment il crut avoir réussi, et un éloquent discours latin, qu'il prononça à la diète de Stendzic, sembla faire pencher la balance du côté d'Henri III; mais, après plusieurs mois de discussions, le parti contraire l'emporta. De retour en France, Faye fut récompensé de son zèle par la place de maître des requêtes au conseil d'État. Il acheta peu après la charge d'avocat général au parlement de Paris. Dans cette position, que les circonstances politiques rendaient très-difficile, Faye montra une grande décision de caractère et une rare fidélité à Henri III. Moins savant peut-être que la plupart de ses collègues, il l'emportait sur eux par son éloquence précise, ferme, allant droit au but, sans s'embarrasser de citations pédantesques et de redondances oratoires. « Notre parler, disait-il, doit être mâle, habillé de court comme les hommes, et non de long comme les femmes. » Après la journée des Barricades, il suivit Henri III à Tours, et fut nommé président à mortier. Aux états de Blois, il s'opposa très-vivement à l'admission en France des décrets du concile de Trente, sous prétexte que ces décrets étaient moins l'œuvre du concile que celle de la cour de Rome. « Pendant que le concile délibère à Trente, disait-il, tout se décide à Rome. Les honnêtes gens sont indignés et s'écrient : Le Saint-Esprit ne réside donc pas à Trente, puisque chaque semaine on l'envoie de Rome en valise. » L'assassinat du duc de Guise, acte que Faye désapprouva tout en restant fidèle à Henri III, consumma la rupture entre la Ligue et le parti royaliste. Le parlement resté à Paris destitua Faye : celui-ci travailla et réussit à constituer à Tours un parlement rival de celui de Paris. Il en fut le président. Il usa aussi de toute son influence sur le roi pour le rapprocher d'Henri de Navarre, et fut un des premiers à se rallier à ce prince après l'attentat de Jacques Clément. Il suivit Henri IV au siège de Paris, et déploya à cette occasion l'intrepidité d'un capitaine aussi bien que la fermeté d'un magistrat. Atteint d'une fièvre maligne, il fut transporté à Senlis, où il mourut, à l'âge de quarante-six ans. « Faye, dit Loisel, était un homme de grand sens et d'une profonde doctrine, joint à une merveilleuse éloquence; il négligeait les formalités de justice, en quoi il se trompait; mais il avait

d'ailleurs tant de belles qualités, que ce défaut était supportable à son égard. » On a de lui : *Avertissement sur la réception et la publication du concile de Trente*. Cette pièce, publiée en 1583, a été insérée dans les *Mémoires de Duplessis-Mornay*, t. I<sup>er</sup>, dans la *Bibliothèque canonique de Bouchel*, et dans l'*Histoire de la réception du concile de Trente*, par l'abbé Mignot, t. II; — des *Lettres de Faye et le Discours latin* qu'il prononça à la diète de Stendzic se trouvent dans l'ouvrage publié par son fils, Charles Faye, sous le titre de *Recueil de diverses pièces servant à l'histoire*; Paris, 1635, in-8°.

Gillot. *Lettre sur la vie de Jacques Faye*; dans le *Recueil de diverses pièces*. — Loisel, *Opuscules*. — Pasquier, *Lettres*. — De Thou, *Historia*, l. XCV. — Talsand, *Vies des plus célèbres Jurisconsultes*. — Le Cte Ed. Faye, *Trois Jurisconsultes célèbres au seizième siècle*.

FAYE (Charles), sieur d'ESPEISSES, négociateur français, fils du précédent, né à Paris, vers 1577, mort le 5 mai 1638. Il fut conseiller au parlement de Paris et ambassadeur en Hollande. On a de lui : *Mémoires sur les événements du temps, de 1607 à 1609*; Paris, 1632, in-8°. Les *Négociations diplomatiques* de Charles Faye forment six vol. in-fol., et se trouvent à la Bibliothèque impériale de Paris.

Le P. Lelong, *Bibliothèque historique de la France*.

FAYE (Charles), controversiste français, oncle du précédent, vivait vers la fin du seizième siècle. Il était conseiller-clerc du parlement de Paris, abbé de Saint-Fuscien et archidiacre de Notre-Dame. On a de lui : *Discours des raisons et moyens contre les bulles monitoires de Grégoire XIV*; Tours, 1591-1593, in-8°. On lui attribue une réponse à l'écrit de Génébrard sur l'*Excommunication*, etc.

Le P. Lelong, *Bibliothèque historique de la France*.

FAYE (LA). Voy. LA FAYE.

FAYEL. Voy. COUCY et VERGY.

\* FAYET (Pierre), historien français, né vers 1545. Il était fils d'Antoine Fayet, sieur de Maugarny, conseiller du roi et trésorier extraordinaire des guerres, et il exerça l'emploi de greffier de la prévôté d'Étampes. On lui doit l'ouvrage publié par M. Victor Luzarche sous le titre suivant : *Journal historique de Pierre Fayet sur les troubles de la Ligue*; Tours, 1852, in-8°, tiré à 150 exemplaires seulement. Les incidents domestiques de la vie de l'auteur y sont racontés, en même temps que les plus grands événements du seizième siècle, avec une naïveté qui n'est pas sans charme. Le manuscrit de Fayet, qui n'ont point cité les auteurs de la *Bibliothèque historique de la France*, a été acheté, en 1850, à la vente de la bibliothèque de Villeneuve, dans le catalogue de laquelle il est décrit sous le n° 1610.

E. R.

Préface de l'auteur, en tête du *Journ. hist. de P. Fayet*.

FAYET (Jean-Jacques), prelat français, a Mende, le 26 juillet 1787, mort le 4 avril

Son père, d'abord avocat au bailliage du Gévaudan, puis juge de paix de Mende, n'échappa à la mort lors de la révolution qu'en se cachant longtemps dans un four. Le jeune Fayet, qui avait alors six ans, passa chez une tante les funèbres jours de la terreur. A dix ans, on le fit entrer chez un instituteur de Lyon, qui eut depuis pour élève M. de Lamartine. Il vint ensuite à Paris étudier le droit, et se fit recevoir licencié. Destiné par son père à des fonctions qui ne lui convenaient point, il prit la résolution d'entrer à Saint-Sulpice. Après avoir reçu les ordres mineurs et le sous-diaconat, on le chargea de l'œuvre des catéchismes de Saint-Sulpice, très-renommés à cette époque. C'est lui qui dirigea le premier les catéchismes de persévérance, qu'on appelait l'*Académie*. En 1811 Fayet fut ordonné prêtre par l'évêque de Mende, qui l'avait appelé dans son diocèse pour lui confier l'organisation de catéchismes semblables à ceux qu'il avait dirigés à Paris. L'abbé Fayet quitta Mende, où il resta pour professer le dogme, après un séjour de deux ans à Quézac en qualité de vicaire. Il était principal du collège de Mende lors des événements de 1814 et 1815. Ses compatriotes le placèrent à la tête de l'administration civile ; il sut se rendre utile dans ces difficiles conjonctures, et par son énergie il put maintenir l'ordre dans un département où les esprits étaient surexcités. Pour le récompenser de ses services, le duc d'Angoulême le nomma chevalier de la Légion d'Honneur. L'œuvre des missions venait d'être créée ; l'abbé Fayet fut un de ceux qu'on choisit pour aller évangéliser dans la province. La Touraine, Clermont et Bordeaux reçurent successivement de sa bouche les enseignements de l'Eglise. Rentré à Paris, il coopéra avec de Bonald, Lamennais, Chateaubriand, etc., à la fondation du journal *Le Conservateur*, publication dirigée contre le ministère libéral. De là il alla à Rouen pour y remplir les fonctions de grand-vicaire ; puis il fut nommé professeur de morale à la Faculté de théologie. Mais en brevet d'inspecteur général des études, qu'il devait à Frayssinous, le fit revenir de Rouen. Ayant cherché en cette qualité à faire élever au rang de collège royal le collège municipal de Mende, les habitants de cette ville, dans leur reconnaissance, lui proposèrent de les représenter à la chambre des députés. L'abbé Fayet fut élu, dans laquelle il ne craignait pas de dire que la monarchie s'engageait avec des croisés. Combattue par le pouvoir, cette élection tourna à son avantage ; au second tour de scrutin, il obtint la majorité. Mais il se demanda, on n'a pas dit pourquoi, en faveur du lieutenant général Brun de Villeret. Ici l'abbé Fayet disparut pendant quelque temps. Des bruits scandaleux avaient couru sur son compte ; il les avait passés, et alla s'enfermer à la Trappe. Vers la fin de 1832, le prince de Croi, cardinal-évêque de Rouen, lui confia l'administration

de son diocèse. Il est de notoriété publique que les mandements du cardinal (lui-même ne s'en cachait pas) étaient écrits par le grand-vicaire. Ces instructions pastorales ont été beaucoup remarquées à l'époque où elles parurent. Curé de Saint-Roch vers 1841, Fayet ne tarda pas à être promu à l'épiscopat, et devint évêque d'Orléans en 1842. Ce diocèse lui doit l'érection d'un petit séminaire. Il fut un des évêques qui cherchèrent à s'opposer à la réforme des bréviaires non conformes à celui de Rome, proposée par dom Guéranger. Sa polémique contre le supérieur des Bénédictins de Solesmes fut loin d'être victorieuse. L'introduction depuis cette époque du bréviaire romain dans un grand nombre de diocèses a infirmé son opinion, qui n'a plus d'ailleurs qu'un petit nombre d'adhérents. En 1848 le département de la Lozère nomma Fayet un de ses représentants à l'Assemblée nationale. Il n'y brilla point, si ce n'est par des mots spirituels, qui lui ont fait une certaine célébrité. Il est mort du choléra, au moment où l'Assemblée nationale allait terminer sa session. Fayet a joui longtemps d'une grande réputation comme orateur chrétien ; il paraît qu'il fut vraiment éloquent. On a de lui : *Examen impartial de l'avis du Conseil d'État touchant la lettre de M. le cardinal de Clermont-Tonnerre*. A. R.

*L'Ami de la Religion. — Biographie du Clergé contemporain. — Biographie impartiale des Représentants du peuple à l'Assemblée nationale. — Renseignements particuliers.*

FAYETTE (LA). Voy. LA FAYETTE.

\* FAYEN (Jean), médecin, géographe et poète français, né à Limoges, au seizième siècle. Avec une réserve digne de l'avare de Molière, il signa le fameux procès-verbal de conciliation entre les médecins de Limoges : « Sans préjudice, dit-il, des droictz de préférence qui me sont acquis depuis la mort de feu monsieur Pâris de Buat. » Il prit fait et cause pour Chabodie dans la grande querelle de ce dernier avec Jean David (voy. ce nom). Fayen est auteur de *Poesies latines et françaises* et d'une *Carte du Limousin*, enrichie d'un plan de Limoges fortifiée, avec des remarques sur les mœurs et coutumes de ce pays. Cette carte a eu de nombreuses éditions, dont une renferme ces vers de Blanchon Joachim :

Homère, Démosthène et Archimède ensemble,  
Limoges a nourri, ou la vertu s'assemble.  
Muret, Dorat, Fayen, trois excellents esprits :  
Muret son Démosthène, et Dorat son Homère ;  
Fayen, son Archimède, ayant sa ville mere,  
Sa province et son plan heureusement compris.

Martial AUDOIN.

*Deuxième Registre consulaire de Limoges. — Auguste du Boys et l'abbé Arbellot. Biog. des Hom. illust. du Limousin.*

FAYOLLE (François-Joseph-Marie), poète, éditeur, musicien, littérateur, critique et mathématicien français, né à Paris, le 15 août 1774, mort dans la même ville, le 2 décembre 1852. Il était fils d'un dentiste. Après avoir fait à Juilly d'excellentes études, le jeune Fayolle étudia avec succès

les sciences exactes sous Lagrange, Prony et Monge, lors de la formation de l'École centrale des Travaux publics (depuis École Polytechnique), où il fut admis comme élève en 1794. Cependant, il préféra se livrer exclusivement à la littérature, et publia plusieurs éditions assez correctes de certains poètes de second ordre pour les éditions stéréotypes de Didot, presque toutes précédées de ses notices. Fayolle, doué d'une imagination fort vive, étudia aussi la musique avec ardeur, et son talent sur le violon et le violoncelle lui valut bientôt la réputation d'un amateur distingué. C'est à cette époque (1809) qu'il traduisit ou plutôt fit traduire de l'allemand, selon M. Fétis, qui lui reproche de nombreux contre-sens, le *Dictionnaire historique des Compositeurs célèbres*, ouvrage estimé d'Ernest-Ludwig Gerber. Fayolle ajouta au texte original plusieurs notices sur les musiciens français. Il avait proposé à Choron, son ancien condisciple, de s'associer pour la publication de ce dictionnaire; mais celui-ci n'y prit qu'une part très-minime, plus estimée que celle de son collaborateur. Fayolle, qui avait mal administré sa fortune, se vit forcé, en 1820, de passer en Angleterre, où il vécut du produit de ses leçons de mathématiques, de musique et de littérature, tandis que ses créanciers faisaient vendre sa belle bibliothèque et sa riche collection d'instruments. En l'année 1829, il rentra dans sa patrie, et à l'aide des minces ressources qu'il s'était faites, il put se retirer dans la maison de Sainte-Perrine, à Chaillot, où il mourut. Fayolle, dont la mémoire était très-meublée, avait la répartie prompte et son esprit avait généralement l'allure frondeuse. Cette disposition naturelle avait engendré chez lui la singulière manie de faire des distiques sur tout et à propos de tout. On a de Fayolle : *Discours en vers sur la Littérature et les Littérateurs*; 1801, in-8°; réimprimé en 1814; — *Les Quatre Saisons du Parnasse*, recueil de prose et de vers; Paris, 1805-1809, 16 vol. in-12; — *L'Esprit de Rivarol*; Paris, 1808, in-12 (anonyme); — *Dictionnaire des Musiciens*; 1810-1812, 2 vol. in-8° : il y a des exemplaires portant la date de 1817, mais c'est la même édition, dont le frontispice seul a été changé; — *Petit Magasin des Dames*; 1802-1810, 8 vol. in-8°; — *Notices sur Corelli, Tartini, Gavini, Pugnani et Viotti*; 1810, in-8°. ces notices sont détachées d'une *Histoire du Violon*, que l'auteur avait commencée et qu'il n'achèvera point; — *Notice sur la Vie et les Ouvrages de Colardeau*; (Paris, 1811), in-8°; — *Dialogue des Morts : Racine et Mme de Sévigné; sur l'Opinion*; Paris, 1814, in-8° (anonyme); — *Esprit de Sophie Arnould*; Paris, 1813, in-12 (anonyme); — *Le Génie*, ode; Paris, 1814, in-8°, tirée à 100 exemplaires seulement, et non livrée au commerce; — *Le Goût*, ode; 1814, in-8°; — *Pour et contre Delille*, ou recueil des divers jugements portés sur ses ouvrages

par des critiques célèbres, Voltaire, Lebrun, Geoffroy, etc.; Paris, 1816, in-8°; — *Acontologie, ou dictionnaire d'Épigrammes*, par ordre alphabétique; Paris, 1817, in-12; — *Cours de Littérature en exemples*; Paris, 1817-1820, in-12. Une nouvelle édition, en 2 vol. in-12, parut en 1822; — *Paganini et Bériot*, 1830, br. in-8°, dirigée contre le premier. Comme éditeur, Fayolle a publié : *Le Calcul des Probabilités* de Condorcet; 1805, in-8°; — *Les Mélanges littéraires*, composés de morceaux inédits de Caylus, Diderot, André Chénier, etc.; 1816, in-12; — *Œuvres de Collé*; 1809, 3 vol. in-8°; — *La Chandelle d'Arras*, de Dulaurens; 1807; — *Œuvres de Gresset*; 1806; — *Œuvres choisies de Bernard*; 1815; — *Œuvres diverses de La Fontaine*; 1814; — *Œuvres choisies de Châteaubrun et de Guimond de La Touche*; 1814, in-12. — Il a aussi coopéré à la publication des *Œuvres de J.-J. Rousseau*, avec Naigeon et Bancarel; Paris, 1801, 20 vol. in-8°. On doit aussi à Fayolle une traduction du sixième livre de l'*Énéide*, 1808, et une traduction du *Cimetière de Campagne*, élégie de Gray, 1814.

Ed. DE MANNL.

Fétis, *Biographie des Musiciens*. — Beuchot, *Journal de la Librairie*. — Quérard, *France littéraire*.

**FAYOLLE (Paul-Antoine)**, publiciste français, cousin du précédent. Né à Paris, en 1778, mort à Charenton, en 1828. Il se fit remarquer par ses opinions bonapartistes, qui le compromirent plusieurs fois après la chute du gouvernement impérial. En juin 1820, il fut arrêté comme affilié à une société insurrectionnelle, et fut condamné à quelques mois de prison. Ses facultés intellectuelles se dérangèrent peu après, et sa famille fut obligée de le faire consigner dans une maison de santé, où il mourut. On connaît de lui : *Lettre d'un Français au Roi*; Paris, 1815, in-8°; — *Journée du Mont-Saint-Jean*; Paris, 1818, in-8°, publié sous le nom de Paul. — *Adresse à la Chambre des Députés sur le rappel des bannis, l'organisation des vétérans, et le renvoi des Suisses*; Paris, 1819, in-8°. C'est à tort que Quérard, dans sa *France littéraire*, a attribué ces ouvrages à François-Joseph-Marie Fayolle.

A. JABON.

*Biographie des Contemporains*.

\* **FAYOT (Alfred-Charles-Frédéric)**, historien et publiciste français, né à Paris, le 25 décembre 1797. Il fut, jeune encore, attaché, comme rédacteur, au ministère des affaires étrangères, puis au bureau des archives de la commission de liquidation des créances étrangères. Il puisa dans ces deux emplois des documents curieux, qui lui permirent de publier : suite de piquantes brochures sur les questions politiques du moment et un travail comp. historique sur les discussions qui eurent lieu dans le parlement d'Angleterre en 1716 relativement au bill septennal. Il publia aussi la



du comte de  
1821, et 1828 M. Fayot  
à pour coopérer activement à la  
s journaux de l'é-  
mes lors à rentrer dans les  
les honorables relations qu'il  
— avec la plupart des hommes  
ne voulut plus rien devoir  
Le dévouement qu'il professait  
dém contribua surtout à  
muni. I ses nombreuses pro-  
me sur mes, nous citerons :  
de Kosciusko; Paris,  
titre de Notice  
de Kosciusko; Paris,  
— *Conjuraton de quatre-vingt-*  
*les polonais, écossais, sué-*  
*contre le gouvernement*  
*massacrés dans les ruines du chd-*  
*Macjowicks*, trad. de l'anglais (tra-  
supposée); Paris, 1821, in-8°; réim-  
ous le titre de *Conjuraton de Maci-*  
; Paris, 1822, in-8°; — *Histoire de*  
*depuis 1793 jusqu'à l'avènement de*  
*X, pour servir de continuation à l'his-*  
*inquetil*; Paris, 1830, 16 vol in-8°; —  
*de Pologne, depuis son origine jus-*  
31; Paris, 1831-1832, 3 vol. in-18, avec  
cartes; — *Précis historique sur le*  
*chstadt*, avec portrait; Paris, 1832,  
le *Livre des Cent-et-un*, t. XII,  
de *carême*, et t. XIII, *Un Parisien à*  
; — une réfutation de l'*Histoire*  
*ron de Walter Scott*; — *Causeries de*  
*rs et de Gourmets*, almanach des *Chas-*  
*Rerue du Comfort*, publiée dans la  
*de toutes les Chasses*; — une col-  
e romans traduits ou refaits de M<sup>me</sup> la  
*Mole*, parmi lesquels : *Un Mariage du*  
*monde*, *Trivelyan*, *Une Faute*, *Lucie*  
*irguerite Lindsay*, etc. On doit  
Fayot une édition complète des *Ceu-*  
*carême*; M. Fayot y a joint une *Notice*  
et sur la vie de ce célèbre cuisinier;  
*orial de Sainte-Helène*, illustré par  
Paris, 2 vol. in-4° : c'est la reproduc-  
re et sagement réduite des ouvrages  
Warden, O'Meara et Antoinarchi,  
*Retour des cendres de Napoleon en*  
*et précédée d'un judicieux Commen-*  
dition a eu un immense succès;  
*musiques de la Table*, dans lequel se  
*La Gastronomie de Berchoux*, *L'Art*  
*en rille de Colnet*, la *Physiologie du*  
*de Brillat-Savarin*, des fragments de  
*Lalande*, *Parny*, etc. Cinq éditions  
dernière est de 1855) n'ont pas épuisé la  
recueil; — les *Œuvres choisies de*  
d'une *Notice détaillée* sur l'au-  
ouvrages; Paris, 1821, 2 vol. in-8°; —  
écrit de nombreux articles de critique  
dans presque toutes les publications pé-

riodiques, ainsi que des biographies intéressantes  
dans l'*Encyclopédie des Gens du Monde*, dans  
le *Dictionnaire de la Conversation*, dans la  
*Biographie générale*, etc. A. DE L.

#### Documents particuliers.

FAYPOULT DE MAISONCELLE (Guillaume-Charles, chevalier), homme d'État français, né en Champagne en 1752, mort à Paris, en octobre 1817. Il fit ses études à l'école militaire de Mézières, d'où il sortit avec le grade de lieutenant du génie. Attaché aux fortifications du port de Cherbourg, il devint rapidement capitaine; mais, n'ayant pu se faire employer dans l'expédition d'Amérique, il se retira du service. Faypoult se montra partisan des idées nouvelles. En 1792 il était électeur de Paris et membre du club des Jacobins. Ses qualités solides, son caractère conciliant le firent apprécier des membres du gouvernement d'alors; Roland le nomma chef de division au ministère de l'Intérieur, et Garat, plus tard, lui confia les fonctions de secrétaire général du même ministère. Il ne prit aucune part aux luttes qui ensanglantèrent la France, et se renferma strictement dans les devoirs de sa place. Néanmoins, frappé par le décret qui proscrivait tous les nobles, il dut chercher en province un asile ignoré. Après le 9 thermidor il rentra dans l'administration, et fut nommé ministre des finances, à l'avènement du directoire (octobre 1795). Il quitta le ministère quelques mois après, fut remplacé par Ramel et envoyé à Gènes en qualité de ministre plénipotentiaire. Cette ville était depuis longtemps le quartier général des agents royalistes et de ceux des puissances coalisées contre la république française. Faypoult exigea dès son arrivée l'expulsion des émigrés et le renvoi de l'ambassadeur autrichien. Le vice-amiral anglais Nelson s'était emparé (11 septembre 1796) d'un bâtiment français, la frégate *La Modeste*, dans le port même de Gènes, et malgré les conditions de neutralité. Faypoult somma le gouvernement génois de mettre l'embargo sur les navires anglais qui se trouvaient dans les eaux du Ponant et de rompre toutes relations avec le gouvernement britannique. Son énergie, appuyée par la marche de quelques bataillons français, triompha de toutes les résistances, et la France obtint une ample réparation. Quelques historiens ont accusé Faypoult d'avoir fomenté les troubles qui le 21 mai 1797 mirent aux mains dans les rues de Gènes les démocrates et les partisans de l'oligarchie. Toujours est-il qu'après le triomphe de ces derniers, il fut menacé et insulté par la populace, qui avait pris parti pour la noblesse. Il informa de sa position le général en chef Bonaparte; celui-ci détacha aussitôt de son armée victorieuse un corps de 12,000 hommes, commandé par Sahuguet, « pour aller rétablir dans Gènes l'ordre troublé ». Il fit précéder ces troupes de son aide de camp La Vallette, porteur d'une lettre pour le sénat génois. A la lecture

les sciences exactes sous Lagrange, Prony et Monge, lors de la formation de l'École centrale des Travaux publics (depuis École Polytechnique), où il fut admis comme élève en 1794. Cependant, il préféra se livrer exclusivement à la littérature, et publia plusieurs éditions assez correctes de certains poètes de second ordre pour les éditions stéréotypes de Didot, presque toutes précédées de ses notices. Fayolle, doué d'une imagination fort vive, étudia aussi la musique avec ardeur, et son talent sur le violon et le violoncelle lui valut bientôt la réputation d'un amateur distingué. C'est à cette époque (1809) qu'il traduisit ou plutôt fit traduire de l'allemand, selon M. Fétis, qui lui reproche de nombreux contre-sens, le *Dictionnaire historique des Compositeurs célèbres*, ouvrage estimé d'Ernest-Ludwig Gerber. Fayolle ajouta au texte original plusieurs notices sur les musiciens français. Il avait proposé à Choron, son ancien condisciple, de s'associer pour la publication de ce dictionnaire; mais celui-ci n'y prit qu'une part très-minime, plus estimée que celle de son collaborateur. Fayolle, qui avait mal administré sa fortune, se vit forcé, en 1820, de passer en Angleterre, où il vécut du produit de ses leçons de mathématiques, de musique et de littérature, tandis que ses créanciers faisaient vendre sa belle bibliothèque et sa riche collection d'instruments. En l'année 1829, il rentra dans sa patrie, et à l'aide des minces ressources qu'il s'était faites, il put se retirer dans la maison de Sainte-Perrine, à Chaillot, où il mourut. Fayolle, dont la mémoire était très-meuillée, avait la répartie prompte et son esprit avait généralement l'allure frondeuse. Cette disposition naturelle avait engendré chez lui la singulière manie de faire des distiques sur tout et à propos de tout. On a de Fayolle : *Discours en vers sur la Littérature et les Littérateurs*; 1801, in-8°; réimprimé en 1814; — *Les Quatre Saisons du Parnasse*, recueil de prose et de vers; Paris, 1805-1809, 16 vol. in-12; — *L'Esprit de Rivarol*; Paris, 1808, in-12 (anonyme); — *Dictionnaire des Musiciens*; 1810-1812, 2 vol. in-8°; il y a des exemplaires portant la date de 1817, mais c'est la même édition, dont le frontispice seul a été changé; — *Petit Magazine des Dames*; 1802-1810, 8 vol. in-8°; — *Notices sur Corelli, Tartini, Gavini, Pugnani et Viotti*; 1810, in-8°. ces notices sont détachées d'une *Histoire du Violon*, que l'auteur avait commencée et qu'il n'achèva point; — *Notice sur la Vie et les ouvrages de Colardeau*; Paris, 1811, in-8°; — *Dialogue des Morts : Racine et M<sup>re</sup> de Sévigné; sur l'Opinion*; Paris, 1814, in-8° (anonyme); — *Esprit de Sophie Arnould*; Paris, 1813, in-12 (anonyme); — *Le Génie*, ode; Paris, 1814, in-8°. tirée à 100 exemplaires seulement, et non livrée au commerce; — *Le Goût*, ode; 1814, in-8°; — *Pour et contre Delille*, ou *recueil des divers jugements portés sur ses ouvrages*

*par des critiques célèbres, Voltaire, Lebrun, Geoffroy, etc*; Paris, 1816, in-8°; — *Acontologie, ou dictionnaire d'Épigrammes*, par ordre alphabétique; Paris, 1817, in-12; — *Cours de Littérature en exemples*; Paris, 1817-1820, in-12. Une nouvelle édition, en 2 vol. in-12, parut en 1822; — *Paganini et Bériot*, 1830, br. in-8°, dirigée contre le premier. Comme éditeur, Fayolle a publié : *Le Calcul des Probabilités* de Condorcet; 1805, in-8°; — *Les Mélanges littéraires*, composés de morceaux inédits de Caylus, Diderot, André Chénier, etc.; 1816, in-12; — *Œuvres de Collé*; 1809, 3 vol. in-8°; — *La Chandelle d'Arras*, de Dulaurens; 1807; — *Œuvres de Gresset*; 1806; — *Œuvres choisies de Bernard*; 1815; — *Œuvres diverses de La Fontaine*; 1814; — *Œuvres choisies de Châteaubrun et de Guimond de La Touche*; 1814, in-12. — Il a aussi coopéré à la publication des *Œuvres de J.-J. Rousseau*, avec Naigeon et Bancarel; Paris, 1801, 20 vol. in-8°. On doit aussi à Fayolle une traduction du sixième livre de l'*Énéide*, 1808, et une traduction du *Cimetière de Campagne*, élégie de Gray, 1814.

Ed. DE MANNE.

Fétis, *Biographie des Musiciens*. — Beuchot, *Journal de la Librairie*. — Quérard, *France littéraire*.

**FAYOLLE (Paul-Antoine)**, publiciste français, cousin du précédent. Né à Paris, en 1778, mort à Charenton, en 1828. Il se fit remarquer par ses opinions bonapartistes, qui le compromirent plusieurs fois après la chute du gouvernement impérial. En juin 1820, il fut arrêté comme affilié à une société insurrectionnelle, et fut condamné à quelques mois de prison. Ses facultés intellectuelles se dérangèrent peu après, et sa famille fut obligée de le faire consigner dans une maison de santé, où il mourut. On connaît de lui : *Lettre d'un Français au Roi*; Paris, 1815, in-8°; — *Journée du Mont-Saint-Jean*; Paris, 1818, in-8°, publié sous le nom de Paul. — *Adresse à la Chambre des Députés sur le rappel des bannis, l'organisation des vétérans, et le renvoi des Suisses*; Paris, 1819, in-8°. C'est à tort que Quérard, dans sa *France littéraire*, a attribué ces ouvrages à François-Joseph-Marie Fayolle.

A. JABIN.

*Biographie des Contemporains*.

**FAYOT (Alfred-Charles-Frédéric)**, historien et publiciste français, né à Paris, le 25 décembre 1797. Il fut, jeune encore, attaché, comme rédacteur, au ministère des affaires étrangères, puis au bureau des archives de la commission de liquidation des créances étrangères. Il puisa dans ces deux emplois des documents curieux, qui lui permirent de publier suite de piquantes brochures sur les que politiques du moment et un travail compréhensif historique sur les discussions qui eurent dans le parlement d'Angleterre en 1716 r vement au bill septennal. Il publia aussi la

**F** du comte de  
1821. En 1828 M. Fayot  
et activement à la  
us journaux de l'é-  
à rentrer dans les  
re ns qu'il  
avec la d r hommes  
de vi i devoir  
La dévouement qu'il professait  
miennne contribua surtout à  
Parmi ses nombreuses pro-  
anonymes, nous citerons :  
sur *Thadée Kosciusko*; Paris,  
reimprimé sous le titre de *Notice*  
*de Thaddeus Kosciusko*; Paris,  
; — *Conjuratlon de quatre-vingt-*  
*et-tis hommes polonais, écossais, sué-*  
*français, contre le gouvernement*  
*massacrés dans les ruines du chd-*  
*Macijowickie*, trad. de l'anglais (tra-  
imposée); Paris, 1821, in-8°; réim-  
us le titre de *Conjuratlon de Maci-*  
Paris, 1822, in-8°; — *Histoire de*  
*depuis 1793 jusqu'à l'avènement de*  
*X. pour servir de continuation à l'his-*  
*maquetil*; Paris, 1830, 16 vol in-8°; —  
*de Pologne, depuis son origine jus-*  
*31 : 1 is, 1831-1832, 3 vol. in-18, avec*  
s; — *Précis historique sur le*  
*massadt*, avec portrait; Paris, 1832,  
le *Livre des Cent-et-un*, t. XII,  
ar carême, et t. XIII, *Un Parisien à*  
*lène*; — une réfutation de l'*Histoire*  
*ron de Walter Scott*; — *Causeries de*  
*rs et de Gourmets*, almanach des *Chas-*  
*-Rerue du Comfort*, publiée dans la  
*in de toutes les Chasses*; — une col-  
romans traduits ou refaits de M<sup>me</sup> la  
Mole, parmi lesquels : *Un Mariage du*  
*onde*, *Tivelyan*, *Une Faute*, *Lucie*  
*arguerite Lindsay*, etc. On doit  
Fayot une édit on complète des *Ceu-*  
*arême*; M. Fayot y a joint une *Notice*  
rét sur la vie de ce célèbre cuisinier;  
*monial de Sainte-Helène*, illustré par  
Paris, 2 vol. in-4° : c'est la reproduc-  
re et sagement reduite des ouvrages  
Warden, O'Meara et Antonmarchi,  
*Retour des cendres de Napoléon en*  
et précédée d'un judicieux *Commen-*  
dition a eu un immense succès;  
*musiques de la Table*, dans-lequel se  
*La Gastronomie de Berchoux*, *L'Art*  
*en rille de Colnet*, la *Physiologie du*  
*or Brillat-Savarin*, des fragments de  
Lalane, Parny, etc. Cinq éditions  
dernière est de 1855 n'ont pas épuisé la  
ce recueil; — les *Œuvres choisies de*  
*récentes d'une Notice détaillée sur l'au-*  
*ouvrages*; Paris, 1821, 2 vol. in-8°; —  
écrit de nombreux articles de critique  
presque toutes les publications pé-

riodiques, ainsi que des biographies intéressantes  
dans l'*Encyclopédie des Gens du Monde*, dans  
le *Dictionnaire de la Conversation*, dans la  
*Biographie générale*, etc. A. DE L.

*Documents particuliers.*

**FAYPOULT DE MAISONCELLE** (*Guillaume-Charles*, chevalier), homme d'État français, né en Champagne en 1752, mort à Paris, en octobre 1817. Il fit ses études à l'école militaire de Mézières, d'où il sortit avec le grade de lieutenant du génie. Attaché aux fortifications du port de Cherbourg, il devint rapidement capitaine; mais, n'ayant pu se faire employer dans l'expédition d'Amérique, il se retira du service. Faypoult se montra partisan des idées nouvelles. En 1792 il était électeur de Paris et membre du club des Jacobins. Ses qualités solides, son caractère conciliant le firent apprécier des membres du gouvernement d'alors; Roland le nomma chef de division au ministère de l'Intérieur, et Garat, plus tard, lui confia les fonctions de secrétaire général du même ministère. Il ne prit aucune part aux luttes qui ensanglantèrent la France, et se renferma strictement dans les devoirs de sa place. Néanmoins, frappé par le décret qui proscrivait tous les nobles, il dut chercher en province un asile ignoré. Après le 9 thermidor il rentra dans l'administration, et fut nommé ministre des finances, à l'avènement du directoire (octobre 1795). Il quitta le ministère quelques mois après, fut remplacé par Ramel et envoyé à Gènes en qualité de ministre plénipotentiaire. Cette ville était depuis longtemps le quartier général des agents royalistes et de ceux des puissances coalisées contre la république française. Faypoult exigea dès son arrivée l'expulsion des émigrés et le renvoi de l'ambassadeur autrichien. Le vice-amiral anglais Nelson s'était emparé (11 septembre 1796) d'un bâtiment français, la frégate *La Modeste*, dans le port même de Gènes, et malgré les conditions de neutralité. Faypoult somma le gouvernement génois de mettre l'embargo sur les navires anglais qui se trouvaient dans les eaux du Ponant et de rompre toutes relations avec le gouvernement britannique. Son énergie, appuyée par la marche de quelques bataillons français, triompha de toutes les résistances, et la France obtint une ample réparation. Quelques historiens ont accusé Faypoult d'avoir fomenté les troubles qui le 21 mai 1797 mirent aux mains dans les rues de Gènes les démocrates et les partisans de l'oligarchie. Toujours est-il qu'après le triomphe de ces derniers, il fut menacé et insulté par la populace, qui avait pris parti pour la noblesse. Il informa de sa position le général en chef Bonaparte; celui-ci détacha aussitôt de son armée victorieuse un corps de 12,000 hommes, commandé par Sahuguet, « pour aller rétablir dans Gènes l'ordre troublé ». Il fit précéder ces troupes de son aide de camp La Vallette, porteur d'une lettre pour le sénat génois. A la lecture

de cette missive (29 mai 1797) (1), les sénateurs accomplirent eux-mêmes la révolution qu'ils avaient comprimée. Ils mirent en liberté les démocrates compromis, et prièrent Faypoult d'aller avec trois délégués recevoir des mains du général français une constitution démocratique. Cette mission s'accomplit à la satisfaction des deux partis, car le gouvernement génois fit frapper une médaille commémorative avec cette légende : *A Napoléon Bonaparte et à Guillaume Faypoult, la Ligurie reconnaissante*. Remplacé à Gênes par Belleville peu après, Faypoult fut tour à tour chargé de missions diplomatiques ou financières à Rome, à Milan et à Naples. Il concourut activement à la courte émancipation des peuples italiens et à la création des diverses républiques qui se partagèrent un instant la Péninsule italique. Il s'éleva vivement contre les dilapidations que commettaient les états-majors français, et accusa surtout Bonamy et Championnet (*voy. ces noms*). Ces généraux, d'abord condamnés, furent réhabilités, et Faypoult se vit à son tour, en 1799, accusé de concussion par Bertrand du Calvados. Le Directoire fit instruire le procès; mais ces poursuites n'aboutirent point : la journée du 18 brumaire vint les mettre à néant, et Faypoult fut appelé à la préfecture de l'Escaut. En 1808 la mer rompit les digues et inonda le département confié à l'administration de Faypoult. Une enquête eut lieu : il en résulta que des sommes importantes destinées à l'entretien des travaux d'endiguement avaient été dissipées dans les bureaux de la préfecture. Faypoult fut accusé de négligence et destitué. Il se retira alors à Audenarde, où il créa une filature de coton. Cette entreprise semblait en pleine voie de prospérité lorsqu'un incendie, dont les causes sont restées inconnues, vint anéantir complètement bâtiments, marchandises et mécaniques. Il se rendit alors en Espagne, où le roi Joseph Bonaparte lui confia par interim le portefeuille de la guerre et plus tard celui des finances. Faypoult remplit ces difficiles fonctions avec une intelligence remarquable; mais il dut rentrer en France à la suite des événements de 1813. Napoléon lui confia alors une mission auprès de Joachim Murat; les efforts du diplomate, que n'appuyait plus la victoire, ne purent empêcher le roi de Naples d'abandonner la cause de l'empire. Faypoult resta sans emploi sous la Restauration; en avril 1815 il accepta de Napoléon la préfecture de Saône-et-Loire. Après l'invasion de la Bourgogne par les Autrichiens, il remit ses pouvoirs à de Rigny, nommé préfet

(1) Bonaparte exigeait : 1° la liberté immédiate des Français incarcérés, 2° l'arrestation des Génois qui avaient excité le peuple contre la France, 3° le désarmement de la populace, « faute de quoi, ajoutait le général, le représentant de la république française s'efforcera de la ville à l'instant et l'aristocratie génoise aura existé. Les têtes des sénateurs me répondront de la sûreté de tous les Français qui sont à Gênes, comme les États-Unis de la république me répondront de leurs propriétés. »

par Louis XVIII, et se retira quelque temps à Gand. Sa mauvaise santé le ramena à Paris, où il mourut, ne laissant qu'une fille adoptive, mariée au baron de Ségonville, ancien colonel de hussards. On a de lui : *Essai sur les Finances*; Paris, an III (1795), in-8°; — *Statistique de l'Escaut*; Gand et Paris, an X.

H. LESUEUR.

*Moniteur universel*, ans IV, 89, 91, 93, 188, 276, 290; VI, 23, 198, 386; VII, 27, 273, 323; VIII, 697, 1221; X, 427, 1333, 1382. — *Mémoires de Bourienne*, liv. I<sup>er</sup>, ch. 10. — *Galerie historique des Contemporains*. — *Biographie de tous les Ministres*. — Vincens, *Histoire de Gênes*, t. III, chap. VI, p. 417.

FAYTHORNE (*William*). *Voy. FAITHORN*.

FAZARI. *Voy. FEZARI*.

FAZELLI (*Thomas*), historien sicilien, né à Sacca, en 1490, mort à Palerme, le 8 avril 1570. Il entra dans l'ordre des Dominicains, professa la philosophie à Palerme, et acquit une grande réputation de savoir et de piété. Il ne tint qu'à lui d'être élevé à la dignité de général de son ordre; il refusa cette dignité, qui l'aurait détourné de ses études. Invité par Paul Jove à écrire l'histoire de la Sicile, il consacra vingt ans à ce travail difficile. Son ouvrage est intitulé : *De Rebus Siculis Decades duæ*; Palerme, 1558, 1560, in-fol.; inséré dans les *Rerum Sicularum Scriptores veteres et recentiores præcipui*, Francfort, 1579, in-fol.; traduit en italien par Remigio; Venise, 1574, in-4°. La meilleure édition des *Decades* de Fazelli est celle de Catane, 1749-1753, 3 vol. in-fol., avec des notes et des additions par Statella.

Mongitore, *Bibliotheca Sicula*.

\* FAZIL, surnom poétique d'Omer, poète turc, mort en 1225 de l'hégire (1810 de J.-C.). Il était fils de Dhaher ou Thahir, pacha d'Acre, entra au service de la Porte, et devint khodjah. On a de lui : Quelques *Tarikh* (chronogrammes), long poème qui contient la description ethnographique des femmes de trente-cinq villes ou nations différentes. Il a été imprimé à Constantinople; mais on en a prohibé la mise en circulation, à cause des passages indécents qui s'y rencontrent. De nombreux extraits de cet ouvrage ont été traduits en vers allemands par M. de Hammer : *Zenan-Nameh* (Livre des Femmes).

E. B.

J. de Hammer, *Gesch. der Osmanischen Literatur*, t. IV, p. 223-225. — *Jahrbucher der Liter. de vi. st.*, t. LXIV, p. 22.

\* FAZIO DEGLI UBERTI, poète italien, né à Florence, dans le quatorzième siècle. Il fut banni de sa patrie, comme ardent gibelin, et mourut à Verone, en 1367, en proie à la plus profonde misère. Il se distingua d'abord par ses sonnets et ses *canzonette*. Il a laissé en outre un long poème descriptif et encyclopédique intitulé : *Diffa Mundi*, dont on a donné plusieurs éditions; celle de Vicence, 1474, est la première; elle est fort rare. Cet exemplaire, unique, dit M. G. Brunet, se trouvait dans la bibliothèque d'un avocat de Paris, nommé Floucel, amateur passionné de la littérature italienne,

de vingt mille volumes, avait pas été admis un langage de Pétrarque et fut adjugé à 800 francs, l'époque (1774); il un anglais avait donné — l'attribuer pour lui sans fixer de — qu'il fallait payer 800 francs le posséder ce bouquin, le bibliophile, émit. Ieta le livre au feu aussitôt qu'il a. » Ce n'était pas une grande l'étendue du poème et son nombreuses fautes d'im- es, le rendait à peu près dit M. E. Lefranc, dans de la *Littérature italienne*, c'est descriptif s lequel l'auteur s'était et de faire connaître le son devancier avait fait con- que ces esprits; mais il s'en faut de l'imitateur ait égalé son modèle. » éditions, de 1474 et de 1501, que nous l'avons dit, remplies de dernière, donnée à Milan, en 1826, ait été corrigée en maints endroits, beaucoup plus exacte.

CH—P—C.

*Storia della Letteratura Italiana*, t. V, par Brunet, dans *l'Histoire de la Littérature* par Em. Lefranc.

(*Barthelemy*), historien italien, né à vers le commencement du quinzième ort à Naples, en 1457. Il fut l'émule saire de Laurent Valla. Alphonse d'A- de Naples, l'appela auprès de lui, le e bienfaits et le chargea d'écrire son De a de Fazio : *De Differentiis verbo- rorum*; Rome, 1491, in-4° : cet ou- si rare que quelques érudits en avaient ence; Meermann, qui en possédait un le communiqua à Sax, et ce savant er dans le t. II de son *Onomasti- ration* latine d'Arrien, *De Rebus et Indica*; Pise, 1508, in-fol.; — *Beneto Clodiano cum Genuensibus* 1377; Lyon, 1568, in-8°, inséré *Resursum Italia* de Burmann, t. V, *De Rebus gestis ab Alphonso I, anno reg. usque ad obitum Nicolai V, anno 1455, Commentariorum Libri X*; 40, in-4°; inséré dans le *Thesaurus IX*; — *De Origine Belli inter Gallos* 1405; publié pour la première fois par dans ses additions à la *Bibliotheca* r. Paris, 1731, in-fol.; — *De Viris sui bus*, publié par Laurent Mehus, Flo- , in-4°.

*de Hist. rerum Latinis*, t. III. — Fabricius, *de Latine rerum et in Amm. artatis*, t. II. — *Meermann*, t. II, p. 427, 576.

ou *FADILI* (*Carah*), poète turc, né ople, mort en 971 de l'hégire r. Il fut disciple de Dzati, et il

occupa la charge de secrétaire du divan. On a de lui : *Gul we Bulbal* (La Rose et le Rossignol), charmant poème allégorique, édité et traduit en vers allemands par M. de Hammer, Pesth et Leipzig, 1834, in-8°; — *Humai we Humayoun* (L'Empereur et l'Impératrice), poème; — un *Diwan*; — un commentaire du *Diwan* de Hafiz.

E. B.

J. de Hammer, *Gesch. der Osm. Dichtkunst*, t. III, p. 309, art. dans les *Jahrbücher der Literatur* de Vienne, t. LXI, p. 30; LXVI, 30; XCI, 196; CII, 66; CXI, 181. — Hadji-Khalfah, *Lex. bibliogr.*, édit. Fluegel, t. III, nos 5371, 5604; V, nos 10641, 14422.

\* **FAZY** (*Jean-James*), publiciste et homme d'État suisse, né le 12 mai 1796, à Genève, d'une famille de protestants français expatriée par suite de la révocation de l'édit de Nantes. Après avoir publié quelques ouvrages, il fonda en 1826 le *Journal de Genève*, et coopéra à sa rédaction pendant la première année. En 1827 il devint un des rédacteurs de *La France chrétienne*, journal politique de l'opposition libérale, publié à Paris, et que supprima la censure; il y rédigeait les articles d'économie politique. Il travailla aussi au *Mercure de France au dix-neuvième siècle*. En juillet 1830, il fut un des signataires de la protestation des journalistes; il était alors rédacteur du journal *Le Mouvement*. Devenu gérant du journal *La Révolution*, en 1833, il fut poursuivi pour avoir fait paraître cette feuille sans cautionnement, et condamné à six mois de prison et 1,200 francs d'amende. Il retourna en Suisse, et publia la *Revue de Genève*, en se livrant à quelques travaux littéraires. Il prit part au mouvement politique qui, vers 1846, amena la réforme de la constitution de Genève et fit passer le pouvoir aux mains du parti démocratique. Depuis cette époque il a toujours été dans les conseils de ce canton, et y a exercé une influence qui l'a fait considérer longtemps comme le chef du gouvernement. Ses ouvrages sont : *Du Privilège de la Banque de France considéré comme nuisible aux transactions commerciales*; 1819, in-8°; — *Observations sur les Fabriques de Genève*; 1821, in-8°; — *L'Homme aux portions, ou conversations philosophiques et politiques*; 1821, in-12 : espèce de commentaire critique, sous la forme de conte, de l'état industriel de la France; — *Les Voyages d'Ertelib*, conte politique sur la sainte-alliance; 1822, in-12; — *La Mort de Lavater*, tragédie nationale genevoise, en trois actes et en vers; 1826, in-8°; — *De la Gérontocratie, ou abus de la sagesse des vieillards dans le gouvernement de la France*; 1828, in-8°; — *Principes d'organisation industrielle pour le développement des richesses en France; explication du malaise des classes productives, et moyens d'y porter remède*; Paris, 1830, in-8°; — *De l'état périlleux des finances et du 4 pour 100 Chabrol*; 1830, in-8°; — *Jean d'Yvoire au bras de fer, ou la Tour du Lac en 1554*; Genève, 1840,



de cette missive (29 mai 1797) (1), les sénateurs accomplirent eux-mêmes la révolution qu'ils avaient comprimée. Ils mirent en liberté les démocrates compromis, et prièrent Faypoult d'aller avec trois délégués recevoir des mains du général français une constitution démocratique. Cette mission s'accomplit à la satisfaction des deux partis, car le gouvernement génois fit frapper une médaille commémorative avec cette légende : *A Napoléon Bonaparte et à Guillaume Faypoult, la Ligurie reconnaissante*. Remplacé à Gênes par Belleville peu après, Faypoult fut tour à tour chargé de missions diplomatiques ou financières à Rome, à Milan et à Naples. Il concourut activement à la courte émancipation des peuples italiens et à la création des diverses républiques qui se partagèrent un instant la Péninsule italique. Il s'éleva vivement contre les dilapidations que commettaient les états-majors français, et accusa surtout Bonamy et Championnet (*voy.* ces noms). Ces généraux, d'abord condamnés, furent réhabilités, et Faypoult se vit à son tour, en 1799, accusé de concussion par Bertrand du Calvados. Le Directoire fit instruire le procès; mais ces poursuites n'aboutirent point : la journée du 18 brumaire vint les mettre à néant, et Faypoult fut appelé à la préfecture de l'Escaut. En 1808 la mer rompit les digues et inonda le département confié à l'administration de Faypoult. Une enquête eut lieu : il en résulta que des sommes importantes destinées à l'entretien des travaux d'endiguement avaient été dissipées dans les bureaux de la préfecture. Faypoult fut accusé de négligence et destitué. Il se retira alors à Audenarde, où il créa une filature de coton. Cette entreprise semblait en pleine voie de prospérité lorsqu'un incendie, dont les causes sont restées inconnues, vint anéantir complètement bâtiments, marchandises et mécaniques. Il se rendit alors en Espagne, où le roi Joseph Bonaparte lui confia par interim le portefeuille de la guerre et plus tard celui des finances. Faypoult remplit ces difficiles fonctions avec une intelligence remarquable; mais il dut rentrer en France à la suite des événements de 1813. Napoléon lui confia alors une mission auprès de Joachim Murat; les efforts du diplomate, que n'appuyait plus la victoire, ne purent empêcher le roi de Naples d'abandonner la cause de l'empire. Faypoult resta sans emploi sous la Restauration; en avril 1815 il accepta de Napoléon la préfecture de Saône-et-Loire. Après l'invasion de la Bourgogne par les Autrichiens, il remit ses pouvoirs à de Rigny, nommé préfet

(1) Bonaparte exigeait : 1° la liberté immédiate des Français incarcérés; 2° l'arrestation des Génois qui avaient excité le peuple contre la France; 3° le désarmement de la populace, « faute de quoi, ajoutait le général, le représentant de la république française se retirera de la ville à l'instant et l'aristocratie génoise aura excité les Français des sénateurs me répondront de la sûreté de tous les Français qui sont à Gênes, comme les États-Unis de la république me répondront de leurs propriétés. »

par Louis XVIII, et se retira quelque temps à Gand. Sa mauvaise santé le ramena à Paris, où il mourut, ne laissant qu'une fille adoptive, mariée au baron de Ségonville, ancien colonel de hussards. On a de lui : *Essai sur les Finances*; Paris, an III (1795), in-8°; — *Statistique de l'Escaut*; Gand et Paris, an X.

H. LESCEUR.

*Moniteur universel*, nos IV, 89, 91, 93; 133, 276, 290; VI, 23, 193, 356; VII, 27, 273, 323; VIII, 687, 1222; X, 427, 1343, 1883. — *Mémoires de Bourienne*, liv. I<sup>re</sup>, ch. 10. — *Galerie historique des Contemporains*. — *Biographie de tous les Ministres*. — Vincenz, *Histoire de Gênes*, t. III, chap. VI, p. 417.

FAYTHORNE (*William*). *Voy.* FAITHORN.

FAZARI. *Voy.* FEZARI.

FAZELLI (*Thomas*), historien sicilien, né à Sacca, en 1490, mort à Palerme, le 8 avril 1570. Il entra dans l'ordre des Dominicains, professa la philosophie à Palerme, et acquit une grande réputation de savoir et de piété. Il ne tint qu'à lui d'être élevé à la dignité de général de son ordre; il refusa cette dignité, qui l'aurait détourné de ses études. Invité par Paul Jove à écrire l'histoire de la Sicile, il consacra vingt ans à ce travail difficile. Son ouvrage est intitulé : *De Rebus Siculis Decades duæ*; Palerme, 1558, 1560, in-fol.; inséré dans les *Rerum Sicularum Scriptores veteres et recentiores præcipui*, Francofort, 1579, in-fol.; traduit en italien par Remigio; Venise, 1574, in-4°. La meilleure édition des *Decades* de Fazelli est celle de Catane, 1749-1753, 3 vol. in-fol., avec des notes et des additions par Statella.

Mongitore, *Bibliotheca Sicula*.

\* FAZIL, surnom poétique d'Omer, poète turc, mort en 1225 de l'hégire (1810 de J.-C.). Il était fils de Dhaher ou Thahir, pacha d'Acre, entra au service de la Porte, et devint khodjah. On a de lui : Quelques *Tarikh* (chronogrammes), long poème qui contient la description ethnographique des femmes de trente-cinq villes ou nations différentes. Il a été imprimé à Constantinople; mais on en a prohibé la mise en circulation, à cause des passages indécents qui s'y rencontrent. De nombreux extraits de cet ouvrage ont été traduits en vers allemands par M. de Hammer : *Zenam-Nameh* (Livre des Femmes).

E. B.

J. de Hammer, *Gesch. der Osmanen*, t. IV, p. 229-231. — *Jahrbücher des Liter. de VI. m.*, t. LXXIV, p. 29.

\* FAZIO DEGLI UBERTI, poète italien, né à Florence, dans le quatorzième siècle. Il fut banni de sa patrie, comme ardent ghibelin, et mourut à Vérone, en 1367, en proie à la plus profonde misère. Il se distingua d'abord par ses sonnets et ses *canzonette*. Il a laissé en outre un long poème descriptif et encyclopédique intitulé : *Ditta Mundi*, dont on a donné plusieurs éditions; celle de Vicence, 1474, est la première; elle est fort rare. Cet exemplaire, unique, dit M. G. Brunet, se trouvait dans la bibliothèque d'un avocat de Paris, nommé Floccel, amateur passionné de la littérature italienne,

reuni plus de vingt mille volumes, que si il n'en avait pas été admis un e fut dans la langue de Pétrarque et Cet exemplaire fut adjugé à 800 francs, et élevée pour l'époque (1774); il

Un amateur anglais avait donné l'acheter pour lui sans fixer de prix, mais qu'il fallait payer 800 francs de plus. Le bouquin, le bibliophile, de ce livre au feu aussitôt qu'il eut lu. » Ce n'était pas une grande

l'étendue du poème et son vers aux nombreuses fautes d'impression, le rendait à peu près inutile. C'est, dit M. E. Lefranc, dans son *de la Littérature italienne*, c'est un descriptif dans lequel l'auteur s'était efforcé d'imiter Dante et de faire connaître le poète comme son devancier avait fait connaître des esprits; mais il s'en faut de beaucoup que l'imitateur ait égalé son modèle. »

Les éditions, de 1474 et de 1501, que nous l'avons dit, remplies de fautes, la dernière, donnée à Milan, en 1826, a été corrigée en maints endroits, et est beaucoup plus exacte.

CH—P—C.

M. *Storia della Letteratura Italiana*, t. V, par Brunet, dans l'*Histoire de la Littérature* par E. Lefranc.

(Barthelemy), historien italien, né à Naples, vers le commencement du quinzième siècle, et mort à Naples, en 1457. Il fut l'émule de Laurent Valla. Alphonse d'Aragon, roi de Naples, l'appela auprès de lui, le combla de bienfaits et le chargea d'écrire son *On a de Fazio : De Differentiis verborum*; Rome, 1491, in-4° : cet ouvrage est si rare que quelques érudits en avaient perdu la trace : Meermann, qui en possédait un exemplaire, le communiqua à Sax, et ce savant l'inséra dans le t. II de son *Onomasticon* (traduction latine d'Arrien, *De Rebus Graecis et Indicis*; Pise, 1508, in-fol.; — *De Veneto Clotiano cum Genuensibus*; Lyon, 1568, in-8°, inséré dans le *Thesaurus Italiae* de Burmann, t. V, — *De Rebus gestis ab Alphonso I, tanquam rege, usque ad obitum Nicolai V*, 1455, *Commentariorum Libri X*; 1568, in-8°; inséré dans le *Thesaurus* t. IX; — *De Origine Belli inter Gallos et Romanos*; publié pour la première fois par M. dans ses additions à la *Bibliotheca*, Paris, 1731, in-fol.; — *De Viris suis*, publié par Laurent Mehus, Florence, 1745, in-4°.

De *Historia Latina*, t. III. — Fabricius, *De Latinae linguae et litterarum rebus*, t. II. — *Manuscripta*, t. II, p. 427, 578.

ou FADILI (Carah), poète turc, né à Constantinople, mort en 971 de l'hégire (1564). Il fut disciple de Dzati, et il

occupait la charge de secrétaire du divan. On a de lui : *Gul we Bulbal* (La Rose et le Rossignol), charmant poème allégorique, édité et traduit en vers allemands par M. de Hammer, Pesth et Leipzig, 1834, in-8°; — *Humai we Humayoun* (L'Empereur et l'Impératrice), poème; — un *Diwan*; — un commentaire du *Diwan* de Hafiz.

E. B.

J. de Hammer, *Gesch. der Osm. Dichtkunst*, t. III, p. 209, art. dans les *Jahrbücher der Literatur* de Vienne, t. LXI, p. 20; LXVI, 30; XCI, 196; CII, 66; CXI, 181. — Hadji-Khaffah, *Lex. bibliogr.*, édit. Fluegel, t. III, nos 5371, 5404; V, nos 10041, 14422.

\* FAZY (Jean-James), publiciste et homme d'État suisse, né le 12 mai 1796, à Genève, d'une famille de protestants français expatriée par suite de la révocation de l'édit de Nantes. Après avoir publié quelques ouvrages, il fonda en 1826 le *Journal de Genève*, et coopéra à sa rédaction pendant la première année. En 1827 il devint un des rédacteurs de *La France chrétienne*, journal politique de l'opposition libérale, publié à Paris, et que supprima la censure; il y rédigeait les articles d'économie politique. Il travailla aussi au *Mercure de France au dix-neuvième siècle*. En juillet 1830, il fut un des signataires de la protestation des journalistes; il était alors rédacteur du journal *Le Mouvement*. Devenu gérant du journal *La Révolution*, en 1833, il fut poursuivi pour avoir fait paraître cette feuille sans cautionnement, et condamné à six mois de prison et 1,200 francs d'amende. Il retourna en Suisse, et publia la *Revue de Genève*, en se livrant à quelques travaux littéraires. Il prit part au mouvement politique qui, vers 1846, amena la réforme de la constitution de Genève et fit passer le pouvoir aux mains du parti démocratique. Depuis cette époque il a toujours été dans les conseils de ce canton, et y a exercé une influence qui l'a fait considérer longtemps comme le chef du gouvernement. Ses ouvrages sont : *Du Privilège de la Banque de France considéré comme nuisible aux transactions commerciales*; 1819, in-8°; — *Observations sur les Fabriques de Genève*; 1821, in-8°; — *L'Homme aux portions, ou conversations philosophiques et politiques*; 1821, in-12 : espèce de commentaire critique, sous la forme de conte, de l'état industriel de la France; — *Les Voyages d'Ertelib*, conte politique sur la sainte-alliance; 1822, in-12; — *La Mort de Lavater*, tragédie nationale genevoise, en trois actes et en vers; 1826, in-8°; — *De la Gerontocratie, ou abus de la sagesse des vieillards dans le gouvernement de la France*; 1828, in-8°; — *Principes d'organisation industrielle pour le développement des richesses en France; explication du malaise des classes productives, et moyens d'y porter remède*; Paris, 1830, in-8°; — *De l'état périlleux des finances et du 4 pour 100 Chabrol*; 1830, in-8°; — *Jean d'Yvoire au bras de fer, ou la Tour du Lac en 1554*; Genève, 1840,

de cette missive (29 mai 1797) (1), les sénateurs accomplirent eux-mêmes la révolution qu'ils avaient comprimée. Ils mirent en liberté les démocrates compromis, et prièrent Faypoult d'aller avec trois délégués recevoir des mains du général français une constitution démocratique. Cette mission s'accomplit à la satisfaction des deux partis, car le gouvernement génois fit frapper une médaille commémorative avec cette légende : *A Napoléon Bonaparte et à Guillaume Faypoult, la Ligurie reconnaissante*. Remplacé à Gênes par Belleville peu après, Faypoult fut tour à tour chargé de missions diplomatiques ou financières à Rome, à Milan et à Naples. Il concourut activement à la courte émancipation des peuples italiens et à la création des diverses républiques qui se partagèrent un instant la Péninsule italique. Il s'éleva vivement contre les dilapidations que commettaient les états-majors français, et accusa surtout Bonamy et Championnet (*voy. ces noms*). Ces généraux, d'abord condamnés, furent réhabilités, et Faypoult se vit à son tour, en 1799, accusé de concussion par Bertrand du Calvados. Le Directoire fit instruire le procès; mais ces poursuites n'aboutirent point : la journée du 18 brumaire vint les mettre à néant, et Faypoult fut appelé à la préfecture de l'Escaut. En 1808 la mer rompit les digues et inonda le département confié à l'administration de Faypoult. Une enquête eut lieu : il en résulta que des sommes importantes destinées à l'entretien des travaux d'endiguement avaient été dissipées dans les bureaux de la préfecture. Faypoult fut accusé de négligence et destitué. Il se retira alors à Audenarde, où il crea une filature de coton. Cette entreprise semblait en pleine voie de prospérité lorsqu'un incendie, dont les causes sont restées inconnues, vint anéantir complètement bâtiments, marchandises et mécaniques. Il se rendit alors en Espagne, où le roi Joseph Bonaparte lui confia par interim le portefeuille de la guerre et plus tard celui des finances. Faypoult remplit ces difficiles fonctions avec une intelligence remarquable; mais il dut rentrer en France à la suite des événements de 1813. Napoléon lui confia alors une mission auprès de Joachim Murat; les efforts du diplomate, que n'appuyait plus la victoire, ne purent empêcher le roi de Naples d'abandonner la cause de l'empire. Faypoult resta sans emploi sous la Restauration; en avril 1815 il accepta de Napoléon la préfecture de Saône-et-Loire. Après l'invasion de la Bourgogne par les Autrichiens, il remit ses pouvoirs à de Rigny, nommé préfet

(1) Bonaparte exigeait : 1<sup>o</sup> la liberté immédiate des Français incarcérés, 2<sup>o</sup> l'arrestation des Génois qui avaient excité le peuple contre la France, 3<sup>o</sup> le désarmement de la populace, — faute de quoi, ajoutait le général, le représentant de la république française sortira de la ville à l'instant et l'aristocratie génoise aura existé. Les têtes des sénateurs me répondront de la sûreté de tous les Français qui sont à Gênes, comme les États entiers de la république me répondront de leurs propriétés.

par Louis XVIII, et se retira quelque temps à Gand. Sa mauvaise santé le ramena à Paris, où il mourut, ne laissant qu'une fille adoptive, mariée au baron de Ségonville, ancien colonel de hussards. On a de lui : *Essai sur les Finances*; Paris, an m (1795), in-8°; — *Statistique de l'Escaut*; Gand et Paris, an x.

H. LESCUEUR.

*Moniteur universel*, ans IV, 89, 91, 93, 183, 276, 290; VI, 23, 193, 386; VII, 27, 273, 323; VIII, 687, 1332; X, 427, 1343, 1382. — *Mémoires de Bourienne*, liv. 1<sup>re</sup>, ch. 19. — *Galerie historique des Contemporains*. — *Biographie de tous les Ministres*. — Vincennes, *Histoire de Gênes*, t. III, chap. VI, p. 417.

FAYTHORNE (*William*). *Voy. FAITHORN*.

FAZARI. *Voy. FEZARI*.

FAZELLI (*Thomas*), historien sicilien, né à Sacca, en 1490, mort à Palerme, le 8 avril 1570. Il entra dans l'ordre des Dominicains, professa la philosophie à Palerme, et acquit une grande réputation de savoir et de piété. Il ne tint qu'à lui d'être élevé à la dignité de général de son ordre; il refusa cette dignité, qui l'aurait détourné de ses études. Invité par Paul Jove à écrire l'histoire de la Sicile, il consacra vingt ans à ce travail difficile. Son ouvrage est intitulé : *De Rebus Siculis Decades duæ*; Palerme, 1558, 1560, in-fol.; inséré dans les *Rerum Sicularum Scriptores veteres et recentiores præcipui*, Francofort, 1579, in-fol.; traduit en italien par Remigio; Venise, 1574, in-4°. La meilleure édition des *Decades* de Fazelli est celle de Catane, 1749-1753, 3 vol. in-fol., avec des notes et des additions par Statella.

Mongitore, *Bibliotheca Sicula*.

\* FAZIL, surnom poétique d'Omer, poète turc, mort en 1225 de l'hégire (1810 de J.-C.). Il était fils de Dhaher ou Thahir, pacha d'Acre, entra au service de la Porte, et devint khodjah. On a de lui : Quelques *Tarikh* (chronogrammes), long poème qui contient la description ethnographique des femmes de trente-cinq villes ou nations différentes. Il a été imprimé à Constantinople; mais on en a prohibé la mise en circulation, à cause des passages indécents qui s'y rencontrent. De nombreux extraits de cet ouvrage ont été traduits en vers allemands par M. de Hammer : *Zenan-Nameh* (Livre des Femmes).

E. B.

J. de Hammer, *Gesch. der Osmanischen Literatur*, t. IV, p. 323-303. — *Jahrbucher der Liter. der O. u. M.*, t. LXIV, p. 22.

\* FAZIO DEGLI UBERTI, poète italien, né à Florence, dans le quatorzième siècle. Il fut banni de sa patrie, comme ardent ghibelin, et mourut à Verone, en 1367, en proie à la plus profonde misère. Il se distingua d'abord par ses sonnets et ses *canzonette*. Il a laissé en outre un long poème descriptif et encyclopédique intitulé : *Tutta Munda*, dont on a donné plusieurs éditions; celle de Vicence, 1474, est la première; elle est fort rare. Cet exemplaire, unique, dit M. G. Brunet, se trouvait dans la bibliothèque d'un avocat de Paris, nommé Floucel, amateur passionné de la littérature italienne,

de vingt mille volumes, avait pas été admis un de Pétrarque et de son œuvre jugé à 800 francs, t. élève pour l'époque (1774); il m. l'un amateur anglais avait donné de biter pour lui sans fixer de qu'il fallait payer 800 francs de bouquin, le bibliophile, le livre au feu aussitôt qu'il « Ce n'était pas une grande m.; car l'étendue du poème et son stées aux nombreuses fautes d'im- : uns genres, le rendait à peu près e. « C'est, dit M. E. Lefranc, dans e de la *Littérature italienne*, c'est le scriptif dans lequel l'auteur s'était r Dante et de faire connaître le , comme son devancier avait fait con- mode des esprits; mais il s'en faut de ne l'imitateur ait égalé son modèle. » nes éditions, de 1474 et de 1501, que nous l'avons dit, remplies de dernière, donnée à Milan, en 1826, ait été corrigée en maints endroits, beaucoup plus exacte.

CH — P — C.

*Storia della Letteratura Italiana*, t. V, re Brunet, dans l'*Histoire de la Littérature* de Em. Lefranc.

*Barthelemy*), historien italien, né à ers le commencement du quinzième rt à Naples, en 1457. Il fut l'émule aire de Laurent Valla. Alphonse d'A- de Naples, l'appela auprès de lui, le bienfaits et le chargea d'écrire son n a de Fazio : *De Differentiis verbo- rum*; Rome, 1491, in-4° : cet ou- si rare que quelques érudits en avaient ace; Merzmann, qui en possédait un e, le communiqua à Sax, et ce savant imer dans le t. II de son *Onomasti- e* traduction latine d'Arrien, *De Rebus* , et *Indica*; Pise, 1508, in-fol.; — *Veneto Clodiano cum Genuensibus* no 1377; Lyon, 1568, in-8°, inséré *Thesaurus Italia* de Burmann, t. V, *Rebus gestis ab Alphonso I,* *imprince, usque ad obitum Nicolai V,* no 1455. *Commentariorum Libri X;* b., in-4°; inséré dans le *Thesaurus IX*; — *De Origine Belli inter Gallos* nos; publié pour la première fois par , dans ses additions à la *Bibliotheca* Paris, 1731, in-fol.; — *De Viris sui* us, publié par Laurent Mehus, Flo- , in-4°.

*de Hist. grecis Latinis*, t. III. — Fabricius, *de Latine rebus et infamæ rebus*, t. II. — *Meuschen*, t. II, p. 47. 578.

**ION FADHIL** (*Corah*), poète turc, né ople, mort en 971 de l'hégire s.-c. Il fut disciple de Dzati, et il

occupa la charge de secrétaire du divan. On a de lui : *Gul we Bulbal* (La Rose et le Rossignol), charmant poème allégorique, édité et traduit en vers allemands par M. de Hammer, Pesth et Leipzig, 1834, in-8°; — *Humai we Humayoun* (L'Empereur et l'Impératrice), poème; — un *Diwan*; — un commentaire du *Diwan* de Hafiz.

E. B.

J. de Hammer, *Gesch. der Osm. Dichtkunst*, t. III, p. 309, art. dans les *Jahrbücher der Literatur* de Vienne, t. LXI, p. 20; LXVI, 30; XCI, 196; CII, 66; CXI, 181. — Hadji-Khalfah, *Lex. bibliogr.*, édit. Fluegel, t. III, nos 5371, 5404; V, nos 10841, 14422.

**\* FAZY** (*Jean-James*), publiciste et homme d'État suisse, né le 12 mai 1796, à Genève, d'une famille de protestants français expatriée par suite de la révocation de l'édit de Nantes. Après avoir publié quelques ouvrages, il fonda en 1826 le *Journal de Genève*, et coopéra à sa rédaction pendant la première année. En 1827 il devint un des rédacteurs de *La France chrétienne*, journal politique de l'opposition libérale, publié à Paris, et que supprima la censure; il y rédigeait les articles d'économie politique. Il travailla aussi au *Mercure de France au dix-neuvième siècle*. En juillet 1830, il fut un des signataires de la protestation des journalistes; il était alors rédacteur du journal *Le Mouvement*. Devenu gérant du journal *La Révolution*, en 1833, il fut poursuivi pour avoir fait paraître cette feuille sans cautionnement, et condamné à six mois de prison et 1,200 francs d'amende. Il retourna en Suisse, et publia la *Revue de Genève*, en se livrant à quelques travaux littéraires. Il prit part au mouvement politique qui, vers 1846, amena la réforme de la constitution de Genève et fit passer le pouvoir aux mains du parti démocratique. Depuis cette époque il a toujours été dans les conseils de ce canton, et y a exercé une influence qui l'a fait considérer longtemps comme le chef du gouvernement. Ses ouvrages sont : *Du Privilège de la Banque de France considéré comme nuisible aux transactions commerciales*; 1819, in-8°; — *Observations sur les Fabriques de Genève*; 1821, in-8°; — *L'Homme aux portions, ou conversations philosophiques et politiques*; 1821, in-12 : espèce de commentaire critique, sous la forme de conte, de l'état industriel de la France; — *Les Voyages d'Ertelib*, conte politique sur la sainte-alliance; 1822, in-12; — *La Mort de Lavater*, tragédie nationale genevoise, en trois actes et en vers; 1826, in-8°; — *De la Gèrontocratie, ou abus de la sagesse des vieillards dans le gouvernement de la France*; 1828, in-8°; — *Principes d'organisation industrielle pour le développement des richesses en France; explication du malaise des classes productives, et moyens d'y porter remède*; Paris, 1830, in-8°; — *De l'état périlleux des finances et du 4 pour 100 Chabrol*; 1830, in-8°; — *Jean d'Yvoire au bras de fer, ou la Tour du Lac en 1554*; Genève, 1840,

in-8°. Il a donné des articles au *Journal des Économistes*.

GUYOT DE FÈRE.

Ch. Lonandré. *La Littérature contemporaine*. — *Moniteur*, 23 octobre 1830. — *Journal de la Librairie*.

FAZZELLO. Voy. FAZELLI.

**FEA** (*Carlo*), antiquaire piémontais, né le 2 février 1753, à Pigna, près d'Oneglia (Piémont), mort à Rome, le 18 mars 1834. Il quitta de bonne heure sa famille, qui était pauvre, pour se rendre à Rome auprès d'un oncle, ecclésiastique distingué, qui le guida dans ses études. Le jeune Fea étudia les droits civil et canonique dans l'université de la Sapienza; il y fut reçu docteur, et suivit quelque temps le barreau, mais sans goût, sans succès, et il ne tarda pas à reconnaître que l'étude de l'archéologie avait pour lui plus d'attrait que la procédure : il entra alors dans les ordres. L'*Histoire de l'Art* par Winckelmann eut la plus grande influence sur sa vocation d'antiquaire; on lui a même attribué la traduction italienne de cet ouvrage, qui parut à Milan, en 1779, 2 vol. in-4°; mais elle n'est pas de lui, seulement il la revit avec un soin scrupuleux, et la reproduisit à Rome, en 1783, avec un troisième volume, qui contient sa docte et curieuse dissertation *Sulle Rovine di Roma* et quelques opuscules de Winckelmann. Une nouvelle édition (Rome, 1786, in-4°) est augmentée d'une réponse de l'abbé Fea aux attaques publiées contre lui par Onofrio Boni dans les *Memorie per le Belle Arti*. Ce fut là le prélude d'assez nombreux ouvrages, pleins de critique et d'érudition, qui ont assuré à l'abbé Fea une place distinguée parmi les archéologues modernes. Sous le pontificat de Pie VII, l'abbé Fea avait été chargé de la direction des travaux que les Français exécutèrent sur plusieurs points de la Romagne. Il contribua dans ces fonctions à plusieurs découvertes importantes pour l'histoire et l'archéologie. Il était bibliothécaire du prince Chigi et membre de l'Académie romaine d'Archéologie et de celle des *Arcadi*. Les plus remarquables de ses ouvrages sont : *Miscellanea filologico-critica ed antiquaria*; Rome, 1790, in-8°. Ce volume contient : une lettre au cardinal Borgia sur Pliny l'ancien et plusieurs autres auteurs latins; des Mémoires sur les fouilles faites à Rome; des morceaux inédits d'Aluici, de Luc Holstenius, de J.-M. Suarez et du P. Kircher; — *L'Integrata del Panteone di Marco Agrippa*; Rome, 1801, in-8°; — *Relazione d'un Viaggio ad Ostia ed alla villa di Plinio*; 1802, in-8°; — *Dei Diritti del principato nell'antichi edifizii pubblici*; Rome, 1806, in-8°; — *Conclusioni per l'Integrata del Panteone di Marco Agrippa*; Rome, 1807, in-8°; — *Horatio Flacci Opera omnia, ad codices manuscr. Vaticanos, Chisianos, Anglicos, Barberinos, emend., notis illust.*; Rome, 1811, 2 vol. in-8°; c'est une des meilleures éditions d'Horace. Les notes sont très précieuses pour tout ce qui concerne l'archéologie. L'édition

a été réimprimée avec des additions par Bothe (à Heidelberg), 1820-1821, 2 vol. in-8°; — *Della Statua di Pompeo Magno del palazzo Spada*; Rome, 1812, in-8°; — *Iscrizioni di monumenti pubblici trovate nell'attuali escavazioni*; Rome, 1813, in-8°; — *Degli Scavi dell'Anfiteatro Romano*; ibid.; — *Ammonizione due critiche antiquarie*; ibid.; — *Descrizione di Roma e dei contorni, con vedute*; Rome, 1822, et Milan, 1824, 3 vol. in-12; — *Notizie intorno Raffaello Sanzio d'Urbino ed altri autori*; Rome, 1822.

Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri*, X, 190. — F. Delbèque, dans l'*Encycl. des G. du Monde*.

\* **FÉABLE** (*Louis*), en latin **FIDELIS**, théologien hollandais, né dans les environs de Tournay, mort dans cette ville, en 1555 (1). Il termina ses études à l'université de Paris, et s'y fit recevoir docteur en théologie. Il y professa quelque temps cette science, et revint ensuite à Tournay, où il fut fait chanoine et *hostelier* (2). On lui doit la restauration et l'embellissement de plusieurs édifices religieux ainsi que la fondation d'établissements de bienfaisance ou d'instruction publique. On a de lui : *De Militia spirituali*, dédié à Charles de Croi, évêque de Tournay; Paris, 1540, in-12. C'est un ouvrage de morale, où les vertus et les vices sont représentés d'une manière typique. Les sept péchés capitaux y sont désignés par les sept peuples qui habitèrent anciennement le pays de Canaan; les Amorrhéens sont le symbole de l'envie; les Héréens, de la colère, etc.; — *De Mundi Structura*; Paris, 1556, in-8°. Ce sont des réflexions morales sur la création; — *De Humana Restauratione*; Anvers, 1559, in-8°. Ce livre traite de l'Incarnation. Les ouvrages de Féable sont assez bien écrits, et dénotent du savoir.

J. Cousin, *Histoire de Tournay*, part. IV, 302. — Sweet, *Athenae Belgicae*, 520. — Foppens, *Bibliotheca Belgica*, 633. — Lelong, *Bibliotheca sacra*, 708. — Piquet, *Mém. pour l'hist. litt. des Pays-Bas*, XVII, 27.

**FEATLY** ou **FEATLEY** ou **FAIRCLOUGH** (*Daniel*), théologien anglais, né à Charlton-sur-Otmore, en 1582, mort le 17 avril 1644. Il étudia à Oxford, où il se livra surtout à la lecture des Pères de l'Eglise; puis il suivit à l'étranger en qualité de chapelain, l'ambassadeur d'Angleterre. Revenu dans ce pays trois ans après, il y obtint de l'archevêque Abbot le rectorat de Lambeth. Une controverse qu'il eut à cette époque contre deux jésuites, et dont la publication fut ordonnée par le même prélat, mit Featly en évidence, et il fut pourvu de trois autres bénéfices. Enfin, il fut nommé prébende de Chelsea. Lors de l'accusation portée contre l'archevêque Laud fut l'objet, Featly se prononça vivement contre lui. En 1643 il fut présent à l'assemblée du clergé réunie à Westminster. Son attachement aux doctrines de l'Eglise d'Angleterre lui attira plus tard des persécutions.

Il ne faut pas en 1702, comme l'a écrit le P. Lelong, dans l'*Bibliotheca sacra*, le confondre avec Daniel Featly, directeur de l'hôpital.



a de lui : *Clavis*  
*ers difficult texts*  
*sol.*; — *The Dipper Dipt*,  
*prunged over head and*  
*in the washing*; in-4°; —  
*six cordials to strengthen*  
*the terror of death*; 1637,

( ), auteur dramatique  
 , en 1605, mort le 8 fé-  
 dans sa ville natale,  
 de l'Oratoire, à Aix,  
 les humanités avec  
 collèges de son ordre.  
 particulier pour la poésie pro-  
 dans ce patois plusieurs co-  
 mi furent jouées avec un grand succès,  
 ment sur les théâtres des collèges dans  
 professait, mais dans toutes les bas-  
 la Provence. On trouve dans ces  
 un fonds inépuisable de gaieté; quel-  
 u'entre elles ont été publiées dans le  
 du recueil intitulé : *Lou Jardin deys*  
*worençales* (sans indication de lieu);  
 12 : recueil devenu très-rare. Les pièces  
 Féau les plus connues sont : *L'Em-*  
 ; — *L'Intérêt*, ou *la Ressem-*  
*narch personnis*; — *L'Assemblée*  
*dians de Marseille*; — *Le Procès du*  
*il*; — *Brusquet I<sup>er</sup>* et *Brusquet II*.  
 nière comédie, imitée du *Sosie* de  
 a pour sujet les tours plaisants que le  
 Brusquet joua souvent au maréchal  
 Le P. Rougerel fait remarquer que l'édi-  
 pèces de l'abbé Féau y avait interpolé  
 obscures qui n'étaient certainement  
 l'original. Elles furent supprimées du  
 l'auteur.

A. JADIN.

Rougerel. *Mémoires pour servir à l'histoire*  
*des hommes illustres de Provence* (Paris, 1782).

FEI (Gioranni-Battista), sculpteur  
 à Crémone, vers 1700. Il exécuta, en  
 du Venitien G.-B. Gasparini, les belles  
 de Saint-Dominique de Crémone. Il  
 scol, et probablement d'après ses pro-  
 ains, l'autel de bois doré de l'église col-  
 le Saint-Barthélemy à Busseto, bourg  
 ire de Parme. On ignore l'époque de  
 E. B—N.

FEI, *Guida storico-sacro della R. città e sob-*  
*borghi di Cremona*. — Ticozzi, *Dizionario*.

FEI (Giuseppe), sculpteur en bois,  
 en 1725, mort en 1785. Fils et  
 précédent, il paraît l'avoir surpassé.  
 avec raison sa statue de *S. Gaetano*  
 -Abbatino de Crémone, et les qua-  
 res adossées aux piliers de l'église de  
 del Campo, située hors de la ville.  
 dans l'oratoire de Saint-Nicolas, il a  
 à état qu'on nomme les maisons de campagne  
 etc.

sculpté une *Sainte Trinité*, groupe achevé avec  
 le plus grand soin. Il mourut d'apoplexie.

E. B—N.

G. Grasselli, *Guida storico-sacro della R. città e sob-*  
*borghi di Cremona*. — Ticozzi, *Dizionario*.

FEBRONIUS, pseudonyme de HONTHEIM  
 (voy. ce nom).

FÉBURE ou FÈVRE (Michel), en religion  
 le P. JUSTINIEN DE TOURS, missionnaire et orien-  
 taliste français, né vers 1640, vivait en 1684. Il  
 appartenait à l'ordre des Capucins, et rapporte  
 lui-même que durant dix-huit ans il voyagea en  
 diverses provinces de l'Empire Ottoman, « à savoir  
 dans la Syrie, Mésopotamie, Caldée, Assyrie, Cur-  
 distan, Arabie déserte, Palestine, Judée, Cara-  
 manie, Cilicie, Phrygie, Bithynie, Natolie, Roma-  
 nie, Chipres, Archipel, etc. » Malheureusement on  
 n'a aucun détail sur la vie du P. Justinien. Ce-  
 pendant, on a de lui plusieurs ouvrages curieux et  
 estimés : *Specchio, ovvero descrizione della*  
*Turchia*; Rome, 1674, in-12, trad. en français  
 par l'auteur, sous le titre de : *État présent de la*  
*Turquie, où il est traité des vies, mœurs et*  
*coutumes des Ottomans et autres peuples de*  
*leur empire*; Paris, 1675, in-12; le même ou-  
 vrage a été traduit postérieurement en espagnol  
 et en allemand; — *Præcipuæ Objectiones muha-*  
*meticae legis sectatorum adversus catholicos,*  
*earumque solutiones*; Rome, 1679, in-12, tra-  
 duit en arabe en 1680 et en arménien en 1681; —  
*Caléchisme ou Doctrine chrétienne* (en arabe).  
 — *Theatre de la Turquie, où sont représen-*  
*tées les choses les plus remarquables qui s'y*  
*passent aujourd'hui*; Paris, 1682 et 1688, in-4°,  
 trad. en italien par l'auteur sous le titre de *Tea-*  
*tro della Turchia*; Venise, 1684, in-4°. L'au-  
 teur, après avoir affirmé qu'il n'écrit que ce qu'il  
 a vu lui-même, dit « qu'il ne se propose pas de  
 faire la description des terres de la Turquie,  
 mais seulement de signaler l'état dans lequel  
 elles se trouvent, ainsi que celui des quatorze  
 nations qui les habitent ». Il insiste sur les causes  
 de la décadence de l'Empire Ottoman, révèle  
 les abus odieux et la faiblesse réelle de son gou-  
 vernement, et indique les moyens d'en accélérer  
 la chute. L'ouvrage de Michel Febure a servi à  
 beaucoup d'écrivains postérieurs. A. DE L.

Bernard de Bologne, *Bibliotheca Scriptorum Capuc-*  
*inorum*.

FÉBURE ou FÈVRE. Voyez LE FÉBURE et  
 LE FÈVRE.

FECHT (Jean), théologien allemand, né à  
 Saltzhourg, le 26 décembre 1636, mort à Rostock,  
 le 5 mai 1716. Il étudia la théologie à Strassbourg,  
 Tubingue et Heidelberg; puis il visita les écoles  
 d'Iéna, Wittemberg, Giessen et Leipzig. En 1666  
 il devint pasteur de Langendenzlingen. Après  
 avoir été ensuite adjoint à son père, qui était  
 surintendant (évêque protestant) du margraviat  
 de Hochberg, il fut nommé prédicateur de la  
 cour à Dourlach en 1668. Il devint aussi membre  
 du conseil ecclésiastique et du consistoire, pro-

in-8°. Il a donné des articles au *Journal des Économistes*.

GUYOT DE FÈRE.

Ch. Louandre. *La Littérature contemporaine*. — *Moniteur*, 28 octobre 1830. — *Journal de la Librairie*.

FAZZELLO. Voy. FAZELLI.

**FEA** (*Carlo*), antiquaire piémontais, né le 2 février 1753, à Pigna, près d'Oneglia (Piémont), mort à Rome, le 18 mars 1834. Il quitta de bonne heure sa famille, qui était pauvre, pour se rendre à Rome auprès d'un oncle, ecclésiastique distingué, qui le guida dans ses études. Le jeune Fea étudia les droits civil et canonique dans l'université de la Sapienza; il y fut reçu docteur, et suivit quelque temps le barreau, mais sans goût, sans succès, et il ne tarda pas à reconnaître que l'étude de l'archéologie avait pour lui plus d'attrait que la procédure : il entra alors dans les ordres. *L'Histoire de l'Art* par Winckelmann eut la plus grande influence sur sa vocation d'antiquaire; on lui a même attribué la traduction italienne de cet ouvrage, qui parut à Milan, en 1779, 2 vol. in-4°; mais elle n'est pas de lui, seulement il la revit avec un soin scrupuleux, et la reproduisit à Rome, en 1783, avec un troisième volume, qui contient sa docte et curieuse dissertation *Sulle Rovine di Roma* et quelques opuscules de Winckelmann. Une nouvelle édition (Rome, 1786, in-4°) est augmentée d'une réponse de l'abbé Fea aux attaques publiées contre lui par Onofrio Boni dans les *Memorie per le Belle Arti*. Ce fut là le prélude d'assez nombreux ouvrages, pleins de critique et d'érudition, qui ont assuré à l'abbé Fea une place distinguée parmi les archéologues modernes. Sous le pontificat de Pie VII, l'abbé Fea avait été chargé de la direction des travaux que les Français exécutèrent sur plusieurs points de la Romagne. Il contribua dans ces fonctions à plusieurs découvertes importantes pour l'histoire et l'archéologie. Il était bibliothécaire du prince Chigi et membre de l'Académie romaine d'Archéologie et de celle des *Arcadi*. Les plus remarquables de ses ouvrages sont : *Miscellanea filologico-critica ed antiquaria*; Rome, 1790, in-8°. Ce volume contient : une lettre au cardinal Borgia sur Pliny l'ancien et plusieurs autres auteurs latins; des Mémoires sur les fouilles faites à Rome; des morceaux inédits d'Aluici, de Luc Holstenius, de J.-M. Suarez et du P. Kircher; — *L'Integrità del Pantheon di Marco Agrippa*; Rome, 1801, in-8°; — *Relazione d'un Viaggio ad Ostia ed alla villa di Plinio*; 1802, in-8°; — *Dei Diriti del principato nell'antichi edifizii pubblici*; Rome, 1806, in-8°; — *Conclusioni per l'Integrità del Pantheon di Marco Agrippa*; Rome, 1807, in-8°; — *Horatii Flacci Opera omnia, ad codices manuscr. Vaticanos, Chisianos, Angelicos, Barberinos, emend., notis illust.*; Rome, 1811, 2 vol. in-8°; c'est une des meilleures éditions d'Horace. Les notes sont très précieuses pour tout ce qui concerne l'archéologie. Cette édition

a été réimprimée avec des additions par Bothe (à Heidelberg), 1820-1821, 2 vol. in-8°; — *Della Statua di Pompeo Magno del palazzo Spada*; Rome, 1812, in-8°; — *Iscrizioni di monumenti pubblici trovate nell'attuali escavazioni*; Rome, 1813, in-8°; — *Degli Scavi dell'Anfiteatro Romano*; ibid.; — *Ammonizione due critiche antiquarie*; ibid.; — *Descrizione di Roma e dei contorni, con vedute*; Rome, 1822, et Milan, 1824, 3 vol. in-12; — *Notizie intorno Raffaello Sanzio d'Urbino ed altri autori*; Rome, 1822.

Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri*, X, 188. — F. Dehèque, dans l'*Encycl. des G. du Monde*.

\* **FÉABLE** (*Louis*), en latin **FIDELIS**, théologien hollandais, né dans les environs de Tournay, mort dans cette ville, en 1555 (1). Il termina ses études à l'université de Paris, et s'y fit recevoir docteur en théologie. Il y professa quelque temps cette science, et revint ensuite à Tournay, où il fut fait chanoine et *hosteller* (2). On lui doit la restauration et l'embellissement de plusieurs édifices religieux ainsi que la fondation d'établissements de bienfaisance ou d'instruction publique. On a de lui : *De Militia spirituali*, dédié à Charles de Croi, évêque de Tournay; Paris, 1540, in-12. C'est un ouvrage de morale, où les vertus et les vices sont représentés d'une manière typique. Les sept péchés capitaux y sont désignés par les sept peuples qui habiterent anciennement le pays de Canaan; les Amorrhéens sont le symbole de l'envie; les Héréens, de la colère, etc.; — *De Mundi Structura*; Paris, 1556, in-8°. Ce sont des réflexions morales sur la création; — *De Humana Restauratione*; Anvers, 1559, in-8°. Ce livre traite de l'Incarnation. Les ouvrages de Féable sont assez bien écrits, et dénotent du savoir.

J. Cousin. *Histoire de Tournay*, part. IV, 322. — Sweet, *Athena Belgica*, 520. — Poppens, *Bibliotheca Belgica*, 635. — Lelong, *Bibliotheca sacra*, 721. — Fiquot, *Mém. pour l'hist. litt. des Pays-Bas*, XVII, 217.

**FEATLY** ou **FEATLEY** ou **FAINCLOUGH** (*Daniel*), théologien anglais, né à Charlton-sur-Otmore, en 1582, mort le 17 avril 1644. Il étudia à Oxford, où il se livra surtout à la lecture des Pères de l'Eglise; puis il suivit à Paris, en qualité de chapelain, l'ambassadeur d'Angleterre. Revenu dans ce pays trois ans plus tard, il y obtint de l'archevêque Abbot le hâ de Lambeth. Une controverse qu'il eut à cette époque contre deux jésuites, et une publication fut ordonnée par le même prélat, Featly en évidence, et il fut pourvu de trois vœux bénéfiques. Enfin, il fut nommé prévôt du collège de Chelsea. Lors de l'accusation contre l'archevêque Laud fut l'objet, Featly se prononça vivement contre lui. En 1643 il fit partie de l'assemblée du clergé réunie à Westminster. Son attachement aux doctrines de l'Eglise d'Angleterre lui attira plus tard des persécutions

1. Il ne mourut pas en 1555, comme l'a écrit le P. L. — *Bibliotheca sacra*.  
2. Directeur de l'hôpital.

lui fit perdre ses bénéfices. On a de lui : *Clavis mystica, a Key opening divers difficult texts of scriptures*; 1636, in-fol.; — *The Dipper Dipt, or the anabaptist plunged over head and ears and shrunk in the washing*; in-4°; — *Hexaletrum, or six cordials to strengthen the heart, against the terror of death*; 1637, in-fol.

Adm. Gen. Sup.

**FÉAU** (Charles, abbé), auteur dramatique provençal, né à Marseille, en 1605, mort le 8 février 1677. Il fit ses études dans sa ville natale, et entra dans la congrégation de l'Oratoire, à Aix, le 5 mai 1627. Il enseigna les humanités avec distinction dans plusieurs collèges de son ordre. Il avait un goût particulier pour la poésie provençale, et composa dans ce patois plusieurs comédies, qui furent jouées avec un grand succès, non seulement sur les théâtres des collèges dans lesquels il professait, mais dans toutes les bastides de la Provence. On trouve dans ces petites pièces un fonds inépuisable de gaieté; quelques-unes d'entre elles ont été publiées dans le tome III du recueil intitulé : *Lou Jardin deys Musos provençales* (sans indication de lieu); 1665, in-12 : recueil devenu très-rare. Les pièces de l'abbé Féau les plus connues sont : *L'Embarquement*; — *L'Intérêt, ou la Ressemblance a luech personnis*; — *L'Assemblée des Mendians de Marseille*; — *Le Procès du Cornet*; — *Brusquet I<sup>er</sup> et Brusquet II*. Cette dernière comédie, imitée du Sosie de Plaute, a pour sujet les tours plaisants que le valet Brusquet joua souvent au maréchal d'Anen. Le P. Rougerel fait remarquer que l'éditeur des pièces de l'abbé Féau y avait interpolé quelques obscénités qui n'étaient certainement pas dans l'original. Elles furent supprimées du vivant de l'auteur.

A. JADIN.

Le P. Rougerel, *Mémoires pour servir à l'histoire de plusieurs hommes illustres de Provence* (Paris, 1752, in-12).

\* **FEBURARI** (Giovanni-Battista), sculpteur italien, né à Crémone, vers 1700. Il exécuta, en compagnie du Vénitien G.-B. Gasparini, les belles statues de Saint-Dominique de Crémone. Il sculpta seul, et probablement d'après ses propres dessins, l'autel de bois doré de l'église collégiale de Saint-Barthélemy à Busseto, bourg du territoire de Parme. On ignore l'époque de sa mort.

E. B—N.

G. Grasselli, *Guida storico-sacro della R. città e sobborghi di Cremona*. — Tiruzzi, *Dizionario*.

\* **FEBURARI** (Giuseppe), sculpteur en bois, né à Crémone, en 1725, mort en 1785. Fils et élève du précédent, il parait l'avoir surpassé.

Il eut pour patron la statue de S. Gaetano dans la San-Antonio de Crémone, et les quatre statues adossées aux piliers de l'église de Santa del Campo, située hors de la ville.

Enfin, dans l'oratoire de Saint-Nicolas, il a

Le P. Rougerel, *Mémoires pour servir à l'histoire de plusieurs hommes illustres de Provence*.

sculpté une *Sainte Trinité*, groupe achevé avec le plus grand soin. Il mourut d'apoplexie.

E. B—N.

G. Grasselli, *Guida storico-sacro della R. città e sobborghi di Cremona*. — Tiruzzi, *Dizionario*.

**FEBRONIUS**, pseudonyme de HONTHEIM (voy. ce nom).

**FÉBURE** ou **FÈVRE** (Michel), en religion le P. JUSTINIEN DE TOURS, missionnaire et orientaliste français, né vers 1640, vivait en 1684. Il appartenait à l'ordre des Capucins, et rapporte lui-même que durant dix-huit ans il voyagea en diverses provinces de l'Empire Ottoman, « à savoir dans la Syrie, Mésopotamie, Caldee, Assyrie, Curdistan, Arabie déserte, Palestine, Judée, Caramanie, Cilicie, Phrygie, Bithynie, Natolie, Romanie, Chipres, Archipel, etc. » Malheureusement on n'a aucun détail sur la vie du P. Justinien. Cependant, on a de lui plusieurs ouvrages curieux et estimés : *Specchio, ovvero descrizione della Turchia*; Rome, 1674, in-12, trad. en français par l'auteur, sous le titre de : *État présent de la Turquie, où il est traité des vies, mœurs et coutumes des Ottomans et autres peuples de leur empire*; Paris, 1675, in-12; le même ouvrage a été traduit postérieurement en espagnol et en allemand; — *Præcipuæ Objectiones muhameticæ legis sectatorum adversus catholicos, earumque solutiones*; Rome, 1679, in-12, traduit en arabe en 1680 et en arménien en 1681; — *Caléchisme ou Doctrine chrétienne* (en arabe). — *Théâtre de la Turquie, où sont représentées les choses les plus remarquables qui s'y passent aujourd'hui*; Paris, 1682 et 1688, in-4°, trad. en italien par l'auteur sous le titre de *Teatro della Turchia*; Venise, 1681, in-4°. L'auteur, après avoir affirmé qu'il n'écrit que ce qu'il a vu lui-même, dit « qu'il ne se propose pas de faire la description des terres de la Turquie, mais seulement de signaler l'état dans lequel elles se trouvent, ainsi que celui des quatorze nations qui les habitent ». Il insiste sur les causes de la décadence de l'Empire Ottoman, révèle les abus odieux et la faiblesse réelle de son gouvernement, et indique les moyens d'en accélérer la chute. L'ouvrage de Michel Febure a servi à beaucoup d'écrivains postérieurs.

A. DE L.

Bernard de Bologne, *Bibliotheca Scriptorum Capucinarum*.

**FÉBURE** ou **FÈVRE**. Voyez LE FÉBURE et LE FÈVRE.

**FECHT** (Jean), théologien allemand, né à Saltzbourg, le 26 décembre 1636, mort à Rostock, le 5 mai 1716. Il étudia la théologie à Strasbourg, Tubingue et Heidelberg; puis il visita les écoles d'Iéna, Wittemberg, Giessen et Leipzig. En 1666 il devint pasteur de Langendenzlingen. Après avoir été ensuite adjoint à son père, qui était surintendant (évêque protestant) du margraviat de Hochberg, il fut nommé prédicateur de la cour à Dourlach en 1668. Il devint aussi membre du conseil ecclésiastique et du consistoire, pro-

sesseur de théologie au gymnase de Dourlach, enfin surintendant. Obligé de changer de résidence par suite des guerres dont le pays était le théâtre, il passa à Rostock en qualité de professeur de théologie, et plus tard il eut la surintendance du cercle (évêché) de cette ville, où il finit ses jours. Il composa de nombreux ouvrages de controverse, et attaqua surtout la secte des piétistes. Parmi les publications de ce genre, dont Jœcher a donné la liste, on remarque : *Compendium universæ Theologiæ asceticæ et polemicæ* ; Leipzig, 1744 ; — *Historia indifferentismi* ; — *Apparatus ad suppl. histor. ecclesiast. sæculi XVI* ; — *De Pelagianismo*.

Ersch et Gruber, *Allg. Enc.* — Jœcher, *Allg. Gel.-Lex.*

**FECKENHAM (DE)**, abbé anglais. Voyez HOWMAN.

\* **FEDE** (*Annunzio* ou *Monzio*), peintre de l'école milanaise, né à Trente, vivait à Milan en 1593. Il fut très-habile miniaturiste et le premier maître de sa fille Galizia.

P. Morigia, *Della Nobiltà Milanese*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Siret, *Dict. hist. des Peintres*.

\* **FEDE** (*Galizia*), fille du précédent, peintre de l'école milanaise, née à Trente ou à Milan, florissait au commencement du dix-septième siècle. Elle reçut de son père les premiers principes de l'art, et prit de lui un goût de peinture soigné aussi bien dans les figures que dans le paysage. Par son style elle se rapproche des peintres qui précédèrent les Carrache. On voit plusieurs beaux tableaux de cette artiste dans les églises et les galeries de Milan. E. B—x.

Lanzi, *Storia della Pittura*. — Siret, *Dictionnaire historique des Peintres*.

**FEDÈLE** (*Cassandra*). Voy. MAPELLI.

\* **FEDÉLI** (*Aurelia*), poète et comédienne italienne, vivait en 1666. Elle fut en grande réputation, tant en Italie qu'en France, durant le dix-septième siècle. Ses poésies, composées en dialecte toscan, et dédiées au roi de France Louis XIV, ont été imprimées sous le titre de : *Rifiuti di Pindo* ; Paris, 1666, in-12.

A. J.

Baillet, *Jugements des Poètes modernes*, n° 1539.

\* **FEDÉLI** (*Francesco*), architecte italien, né à Côme. Il commença à Sienne, en 1479, l'*Eglise de Fonte-Giusta*, qu'il termina dans l'espace de trois années.

Romagnoli, *Siena*.

\* **FEDÉLI** (*Vito*), homme politique italien, né à Recanati, mort à Civita-Castellana, le 18 octobre 1832. Il prit les armes en 1821 dans les Marches, et fit tous ses efforts pour que la révolution qui avait éclaté dans les Abruzzes s'étendît dans les Etats Romains. La défaite des carbonari recula ses espérances sans les détruire. En 1830 Fedéli était maître d'hôtel chez le prince Musignano à Rome, et se livrait avec une ardeur nouvelle à ses menées révolutionnaires ; mais il fut découvert, et prit la fuite. Arrêté à la frontière de Toscane et renvoyé à Rome, il fut condamné à mort. Sa peine fut commuée en

vingt ans de travaux forcés. Renfermé dans la prison de Civita-Castellana, il y mourut.

G. VITALLI.

Atto Vannucci, *I Martiri della Libertà Italiana*, Turin, 1851.

**FEDELISSIMI** (*Giambattista*), médecin et poète italien, né à Pistoie, vivait en 1636. On a de lui : *Il Giardino morale*, poème lyrique ; Florence, 1594 ; — *Carmina de laudibus cardinalis Nic. Fortiguerræ* ; 1598 ; — *Pastorale Carmen* ; Florence, 1599 ; — *Panegyricum in Henrici IV et Mariæ Medices nuptias* ; 1600 ; — *Della Vita e Morte di S. Catarina*, poème épique en vers sciolti ; 1614 ; — *Centurie d'Osservazioni thaumafisiche* ; Bologne, 1619 ; — *Opuscula de Febri*, dans les *Opusc. celeberr. Medic.* ; Pistoie, 1627 ; — *Lexicon Herbarum* ; Pistoie, 1636. Fedelissimi a laissé en manuscrit plusieurs autres pièces de poésie, ainsi qu'une histoire inachevée de sa patrie.

*Dizionario storico* (édit. de Bassano).

**FEDELISSIMI** (*Rainero*), médecin italien, frère du précédent, vivait en 1617. On a de lui : *Enchiridion pharmaceuticum Medicamentorum omnium quæ in Antidotario Florentino continentur* ; Bologne, 1617, in-12.

*Dizionario storico* (édit. de Bassano).

\* **FEDER** (*Jean-Georges-Henri*), philosophe allemand, né en 1740, à Schornweisbach, près Bayreuth, mort en 1821, à Hanovre. Il professait les langues anciennes à Cobourg et la philosophie à Göttingue ; il était éclectique dans ses doctrines, qu'il formait de principes empruntés à Locke et à Leibnitz, y mêlant des idées wolffiennes et y joignant, mais avec réserve, quelques idées, alors nouvelles, du système de Kant. Ses nombreux ouvrages sont aujourd'hui presque oubliés ; en voici les principaux : *Manuel de Philosophie pratique* ; 1770 ; — *Recherches sur la Volonté humaine* ; 1779, 1793 ; — *Traité des Principes généraux de Philosophie pratique* ; 1792 ; — *Du Sentiment moral* ; 1792, etc. Il inséra aussi un grand nombre d'articles dans divers journaux.

G. B.

*Autobiographie* de Feder, publiée par son fils ; Leipzig, 1823, in-8°. — *Dictionnaire des Sciences philosophiques*, t. II, p. 390.

\* **FÉDÉRIC** (*Francisco-Gil DE*), missionnaire espagnol, né à Tortose (Catalogne), le 14 décembre 1702, décapité à Kecho (Tong-King) le 22 janvier 1745. Il avait quinze ans lorsqu'il entra dans l'ordre des Dominicains à Barcelone. En 1729 il obtint d'aller prêcher le christianisme dans les Indes, et partit avec vingt-sept de ses confrères pour Manille (Iles Philippines), où il arriva vers la fin de novembre 1731. Il fut envoyé en 1735 dans le Tong-King ou Annam septentrional (ancien royaume de l'Indo-Chine), et s'y occupait à visiter les chrétiens ou églises fondées dans cette contrée par les Dominicains. Il avait fixé le lieu de sa résidence à Luc-Thuy, et voyait chaque jour augmenter le nombre de ses prosélytes, lorsque, le 3 août 1744,

été par un homme nommé Thay-Tiah.  
à Karho ou Bac-King, capitale du  
I arie y fut emprisonné et chargé  
à souffrir des habitants :  
aisait de sa prison de-  
qu'on le ramenait après  
it l'objet des insultes les  
il fut condamné à perdre  
restée inconnue,  
différée plusieurs  
1745 que Frédéric  
entre dominicain espa-  
A. de L.

entre des hommes illustres de l'Ordre  
VI. 662. — Richard et Giraud, Bi-  
ographe.

1671 (Stefano), jurisconsulte italien,  
scia, vivait en 1496. Il descendait de  
famille seigneuriale du Val-Canonica.  
à ses études à Paris, et occupa dans sa  
verses charges judiciaires. On a de lui :  
prolatione Juris; Brescia, 1496, in-fol.  
plusieurs ouvrages manuscrits, entre  
se histoire chronologique de sa famille.  
1671 (Luigi), poète et jurisconsulte  
avant du précédent, né à Brescia, vers  
et vers 1667. Il occupait une place dis-  
dans le barreau de sa ville natale, et rem-  
plissait plusieurs emplois publics. Il  
société ne et italienne avec un égal  
des fondateurs de l'Académie  
à laquelle il portait le nom d'Il  
L'Amor-di). On a de lui : Orazione,  
à la réception du doyen Leonardo  
Venise, 1606, in-4°, et quelques Car-  
Rime publiées dans le Recueil de l'A-  
des Occulti. Il a laissé manuscrits des  
plusieurs ouvrages de jurisprudence,  
Della vera Filosofia e delle Legi.  
à Taygeto a dédié à Luigi Federici une  
édition. Idem; Brescia, 1571, et  
1572, dans le recueil des Poésies de  
fr

de Luigi Federici, dans le Specimen  
II, 246.

15 (Gerardino), jurisconsulte italien,  
mille du précédent, vivait vers 1600.  
les plusieurs traités sur le droit crimi-  
nelles ont été imprimés à la suite de  
de Prospero Farinacci, Responsa cri-  
Venise, 1616, in-fol.

De obitu Leonis Interpret

1671 Placido, antiquaire ecclé-  
siastique, né à Gènes, en 1739, mort en  
appartenait à la congrégation du Mont-  
les fut vicaire général de l'abbaye de  
de lui. Rerum Pomposianarum  
aumentis illustrata, dédiée au  
Venise, 1741, in-4°.

de son fils

(Francesco), général napolitain,  
1748, parti dans la même ville  
et ses études à Bologne, et en-

tra au service de Frédéric II, roi de Prusse. En  
1794 il servit avec quelque distinction dans les  
armées coalisées contre la France. De retour à  
Naples, le roi Ferdinand IV lui accorda le grade  
de général de brigade; mais en 1799, après la  
fuite de ce monarque devant les troupes fran-  
çaises, Federici accepta du gouvernement répu-  
blicain napolitain le commandement de Naples.  
Mal secondé par le ministre Manthone, Federici,  
battu le 13 juin au pont de La Madelena, essaya  
de se défendre dans les forts de la capitale  
contre les bandes calabraises aux ordres du car-  
dinal Ruffo, soutenues par les escadres anglaise,  
russe et turque. Son énergique résistance lui mé-  
rita une honorable capitulation, signée par  
Ruffo et les chefs des troupes alliées du roi des  
Deux-Siciles. Les garnisons devaient sortir avec  
les honneurs de la guerre; les propriétés et les  
personnes devaient être respectées; tous les in-  
dividus compromis et leurs familles pouvaient  
s'embarquer pour Toulon sur des vaisseaux par-  
lementaires ou rester à Naples sans craindre  
d'être inquiétés. Lorsque les républicains eurent  
déposé les armes (17 juin), l'amiral anglais Nel-  
son, séduit par les charmes de lady Hamilton,  
confidente de la reine Caroline, eut la coupable  
faiblesse de refuser de reconnaître la capitulation  
« comme contraire, dit-il, à la dignité du trône  
napolitain ». Ruffo livra alors la capitale à ses  
Calabrais et aux lazzaroni. La plume se refuse à  
retracer les scènes de meurtre et de carnage  
dont Naples fut alors le théâtre; les femmes, les  
enfants, les vieillards furent indistinctement  
massacrés avec des raffinements inouis. La las-  
situde seule arrêta les meurtriers. Le ministre  
Acton (voyez ce nom) accourut ensuite  
(30 juin), et ne fit qu'organiser la vengeance.  
L'échafaud et la potence remplacèrent le pol-  
gnard et l'espingole. Federici, trop confiant dans  
la loi jurée, négligea de se cacher; il fut arrêté  
chez lui. Peu de jours après, il fut condamné à  
être pendu avec tout son état-major. L'exécution  
suivit immédiatement le jugement. H. LESOUR.

Biographie étrangère. — A. Coppi, Annali d'Italia,  
27. — Henri Len et Rotte, Histoire d'Italie

FEDERICI (Le P. Dominique-Marie), sa-  
vant italien, né à Vérone, en 1739, mort à  
Trévise, en 1808. Voué à la vie religieuse, il fit  
partie de l'ordre de Saint-Dominique, et occupa  
successivement les chaires de théologie d'Udine,  
de Padoue et de Trévise. Il a publié les ouvrages  
suivants : Storia de' cavalieri Gaudenti; Ve-  
nise, 1787, 2 vol. in-4°; les frères Joyeux,  
chevaliers de la Vierge Marie, formaient une  
espèce d'ordre, dont l'établissement remontait au  
treizième siècle; — Memorie Trevigiane sulla  
Disegno; Venise, 1803, 2 vol. in-4° on y trouve  
des recherches curieuses sur l'origine et les pro-  
grès des arts dans le Trévise, mais aussi des  
idées bizarres et paradoxales; — Memorie Tre-  
vigiane sulla Tipografia del secolo XV; 1803,  
in-4°. Suivant l'auteur, la petite ville de Feltre



esseur de théologie au gymnase de Dourlach, enfin surintendant. Obligé de changer de résidence par suite des guerres dont le pays était le théâtre, il passa à Rostock en qualité de professeur de théologie, et plus tard il eut la surintendance du cercle (évêché) de cette ville, où il finit ses jours. Il composa de nombreux ouvrages de controverse, et attaqua surtout la secte des piétistes. Parmi les publications de ce genre, dont Jœcher a donné la liste, on remarque : *Compendium universæ Theologiæ asceticæ et polemicæ* ; Leipzig, 1744 ; — *Historia indifferentismi* ; — *Apparatus ad suppl. histor. ecclesiast. sæculi XVI* ; — *De Pelagianismo*.

Ersch et Gruber, *Allg. Enc.* — Jœcher, *Allg. Gel.-Lex.*

**FECKENHAM** (DE), abbé anglais. Voyez HOWMAN.

\* **FEDE** (Annunzio ou Monzio), peintre de l'école milanaise, né à Trente, vivait à Milan en 1593. Il fut très-habile miniaturiste et le premier maître de sa fille Galizia.

P. Morigia, *Della Nobiltà Milanese*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Siret, *Dict. hist. des Peintres*.

\* **FEDE** (Galizia), fille du précédent, peintre de l'école milanaise, née à Trente ou à Milan, florissait au commencement du dix-septième siècle. Elle reçut de son père les premiers principes de l'art, et prit de lui un goût de peinture soigné aussi bien dans les figures que dans le paysage. Par son style elle se rapproche des peintres qui précédèrent les Carrache. On voit plusieurs beaux tableaux de cette artiste dans les églises et les galeries de Milan. E. B—x.

Lanzi, *Storia della Pittura*. — Siret, *Dictionnaire historique des Peintres*.

**FEDÈLE** (Cassandra). Voy. MAPELLI.

\* **FEDÉLI** (Aurelia), poète et comédienne italienne, vivait en 1666. Elle fut en grande réputation, tant en Italie qu'en France, durant le dix-septième siècle. Ses poésies, composées en dialecte toscan, et dédiées au roi de France Louis XIV, ont été imprimées sous le titre de : *Rifiuti di Pindo* ; Paris, 1666, in-12. A. J.

Baillet, *Jugements des Poètes modernes*, n° 1558.

\* **FEDÉLI** (Francesco), architecte italien, né à Côme. Il commença à Sienne, en 1479, l'*Église de Fonte-Giusta*, qu'il termina dans l'espace de trois années.

Romagnoli, *Sienna*.

\* **FEDÉLI** (Ugo), homme politique italien, né à Recanati, mort à Civita-Castellana, le 18 octobre 1832. Il prit les armes en 1821 dans les Marches, et fit tous ses efforts pour que la révolution qui avait éclaté dans les Abruzzes s'étendît dans les États Romains. La défaite des carbonari recula ses espérances sans les détruire. En 1830 Fedéli était maître d'hôtel chez le prince Musignano à Rome, et se livrait avec une ardeur nouvelle à ses menées révolutionnaires ; mais il fut découvert, et prit la fuite. Arrêté à la frontière de Toscane et renvoyé à Rome, il fut condamné à mort. Sa peine fut commuée en

vingt ans de travaux forcés. Renfermé dans la prison de Civita-Castellana, il y mourut.

G. VITALI.

Atto Vannucci, *I Martiri della Libertà italiana* ; Turin, 1851.

**FEDELISSIMI** (Giambattista), médecin et poète italien, né à Pistoie, vivait en 1636. On a de lui : *Il Giardino morale*, poème lyrique ; Florence, 1594 ; — *Carmina de laudibus cardinalis Nic. Fortiguerræ* ; 1598 ; — *Pastorale Carmen* ; Florence, 1599 ; — *Panegyricum in Henrici IV et Mariæ Medices nuptias* ; 1600 ; — *Della Vita e Morte di S. Catarina*, poème épique en vers sciolti ; 1614 ; — *Centurie d'Osservazioni thaumafisiche* ; Bologne, 1619 ; — *Opuscula de Febri*, dans les *Opusc. celeberr. Medic.* ; Pistoie, 1627 ; — *Lexicon Herbarum* ; Pistoie, 1636. Fedelissimi a laissé en manuscrit plusieurs autres pièces de poésie, ainsi qu'une histoire inachevée de sa patrie.

*Dizionario storico* (édit. de Bassano).

**FEDELISSIMI** (Rainero), médecin italien, frère du précédent, vivait en 1617. On a de lui : *Enchiridion pharmaceuticum Medicamentorum omnium quæ in Antidotario Florentino continentur* ; Bologne, 1617, in-12.

*Dizionario storico* (édit. de Bassano).

\* **FEDER** (Jean-Georges-Henri), philosophe allemand, né en 1740, à Schornweisbach, près Bayreuth, mort en 1821, à Hanovre. Il professait les langues anciennes à Cobourg et la philosophie à Göttingue ; il était éclectique dans ses doctrines, qu'il formait de principes empruntés à Locke et à Leibnitz, y mêlant des idées wolffiennes et y joignant, mais avec réserve, quelques idées, alors nouvelles, du système de Kant. Ses nombreux ouvrages sont aujourd'hui presque oubliés ; en voici les principaux : *Manuel de Philosophie pratique* ; 1770 ; — *Recherches sur la Volonté humaine* ; 1779, 1793 ; — *Traité des Principes généraux de Philosophie pratique* ; 1792 ; — *Du Sentiment moral* ; 1792, etc. Il inséra aussi un grand nombre d'articles dans divers journaux. G. B.

*Autobiographie de Feder*, publiée par son fils ; Leipzig, 1825, in-8°. — *Dictionnaire des Sciences philosophiques*, t. II, p. 390.

\* **FÉDÉRIC** (Francisco-Gil DE), missionnaire espagnol, né à Tortose (Catalogne), le 14 décembre 1702, décapité à Kecho (Tong-King) le 22 janvier 1745. Il avait quinze ans lorsqu'il entra dans l'ordre des Dominicains à Barcelonne. En 1729 il obtint d'aller prêcher le christianisme dans les Indes, et partit avec vingt-quatre de ses confrères pour Manille (Iles Philipines) où il arriva vers la fin de novembre 1731. Il fut envoyé en 1735 dans le Tong-King ou Tonkin septentrional (ancien royaume de l'Annam), et s'y occupait à visiter les chrétiens ou églises fondées dans cette contrée par les missionnaires. Il avait fixé le lieu de sa résidence à Luc-Thuy, et voyait chaque jour augmenter le nombre de ses prosélytes, lorsque, le 3 août 1744,

été par un homme nommé Thay-Tinh.  
à Kachin ou Bac-King, capitale du  
y fut emprisonné et chargé  
à souffrir des habitants :  
on le conduisit de sa prison de-  
ou le ramenait après  
il fut objet des insultes les  
condamné à perdre  
restée inconnue,  
fut différée plusieurs  
qu'en janvier 1745 que Frédéric  
un autre dominicain espa-  
Loriziana. A. de L.

de la liste des Membres titulaires de l'Ordre  
de Saint-Etienne, VI, 662. — Richard et Girard, Bi-  
ographies.

3 (Stefano), jurisconsulte italien,  
né en 1498. Il descendait de  
seigneuriale du Val-Canonica.  
à Paris, et occupa dans sa  
charges judiciaires. On a de lui :  
*Trattato Juris*; Brescia, 1496, in-fol.  
sieurs ouvrages manuscrits, entre  
une chronologie de sa famille.  
(Luzi), poète et jurisconsulte  
du précédent, né à Brescia, vers  
1607. Il occupait une place dis-  
le barreau de sa ville natale, et rem-  
plissait plusieurs emplois publics. Il  
parla latin et italien avec un égal  
et fut l'un des fondateurs de l'Académie  
de la ville, dans laquelle il portait le nom d'*Il  
L'Emmevelli*. On a de lui : *Orazione*,  
à la réception du doyen Leonardo  
l'ense, 1606, in-4°, et quelques *Car-  
mine* publiés dans le *Recueil de l'A-  
des Decreti*. Il a laissé manuscrits des  
et plusieurs ouvrages de jurisprudence,  
notamment *Della vera Filosofia e delle Legi*.  
In Targetti a dédié à Luigi Federici une  
biographie. Milan; Brescia, 1571, et  
dans le recueil des *Poésies de  
ratti*.

Biographie de Luigi Federici, dans le *Specimen*  
de Brera II, 310.

4 (Giovanni), jurisconsulte italien,  
du précédent, vivait vers 1600.  
plusieurs traités sur le droit crimi-  
nel ont été imprimés à la suite de  
de Prospero Farinacci, *Responsa cri-  
minosa*, 1616, in-fol.

de la liste des *Interpreti*.

5 (Placido), antiquaire ecclé-  
siastique, né à Gènes, en 1739, mort en  
1781, appartenant à la congrégation du Mont-  
Cassin, fut vicaire général de l'abbaye de  
de lui. *Reverendissimi Pomposianorum  
monumentis illustrata*, dédiée au  
VI; Rome, 1741, in-4°.

de la liste des *Interpreti*.

6 (Francesco), général napolitain,  
né en 1739, mort dans la même ville  
en 1799. Il fit ses études à Bologne, et en-  
tra au service de Frédéric II, roi de Prusse.

En 1794 il servit avec quelque distinction dans les  
armées coalisées contre la France. De retour à  
Naples, le roi Ferdinand IV lui accorda le grade  
de général de brigade; mais en 1799, après la  
suite de ce monarque devant les troupes fran-  
çaises, Federici accepta du gouvernement répu-  
blicain napolitain le commandement de Naples.  
Mal secondé par le ministre Manthone, Federici,  
battu le 13 juin au pont de La Madelena, essaya  
de se défendre dans les forts de la capitale  
contre les bandes calabraises aux ordres du car-  
dinal Ruffo, soutenues par les escadres anglaise,  
russe et turque. Son énergique résistance lui mé-  
rita une honorable capitulation, signée par  
Ruffo et les chefs des troupes alliées du roi des  
Deux-Siciles. Les garnisons devaient sortir avec  
les honneurs de la guerre; les propriétés et les  
personnes devaient être respectées; tous les in-  
dividus compromis et leurs familles pouvaient  
s'embarquer pour Toulon sur des vaisseaux par-  
lementaires ou rester à Naples sans craindre  
d'être inquiétés. Lorsque les républicains eurent  
déposé les armes (17 juin), l'amiral anglais Nel-  
son, séduit par les charmes de lady Hamilton,  
confidente de la reine Caroline, eut la coupable  
faiblesse de refuser de reconnaître la capitulation  
« comme contraire, dit-il, à la dignité du trône  
napolitain ». Ruffo livra alors la capitale à ses  
Calabrais et aux *lazzaroni*. La plume se refuse à  
retracer les scènes de meurtre et de carnage  
dont Naples fut alors le théâtre; les femmes, les  
enfants, les vieillards furent indistinctement  
massacrés avec des raffinements inouis. La las-  
situde seule arrêta les meurtriers. Le ministre  
Acton (voyez ce nom) accourut ensuite  
(30 juin), et ne fit qu'organiser la vengeance.  
L'échafaud et la potence remplacèrent le poi-  
gnard et l'espingle. Federici, trop confiant dans  
la foi jurée, négligea de se cacher; il fut arrêté  
chez lui. Peu de jours après, il fut condamné à  
être pendu avec tout son état-major. L'exécution  
suivit immédiatement le jugement. H. LESZCZON.

Biographie étrangère. — A. Coppi, *Annali d'Italia*,  
37. — Henri Len et Botta, *Histoire d'Italie*.

FEDERICI (Le P. Dominique-Marie), sa-  
vant italien, né à Vérone, en 1739, mort à  
Trévise, en 1808. Voué à la vie religieuse, il fit  
partie de l'ordre de Saint-Dominique, et occupa  
successivement les chaires de théologie d'Udine,  
de Padoue et de Trévise. Il a publié les ouvrages  
suivants : *Storia de' cavalieri Gaudenti*; Ve-  
nise, 1787, 2 vol. in-4°; les *frères Joyeux*,  
chevaliers de la Vierge Marie, formaient une  
espèce d'ordre, dont l'établissement remontait au  
treizième siècle; — *Memorie Trevigiane sullo  
Disegno*; Venise, 1803, 2 vol. in-4° on y trouve  
des recherches curieuses sur l'origine et les pro-  
grès des arts dans le Trévinois, mais aussi des  
idées bizarres et paradoxales; — *Memorie Tre-  
vigiane sulla Tipografia del secolo XV*; 1803,  
in-4°. Selon l'auteur, la petite ville de Feltré

aurait été le véritable berceau de l'imprimerie ; — *Esame critico-apologetico della Letteratura Travigiana del secolo XVIII* ; Venise, 1807, in-8°.

GUYOT DE FÈRE.

Feller, *Dictionnaire Historique*. Supplement.

FEDERICI (Camillo). Voy. VIASSOLO.

\* FEDERIGHI (Antonio), dessinateur et sculpteur de l'école de Sienne, florissait à la fin du quinzième siècle. Il se rendit célèbre par le dessin et l'exécution d'une partie du célèbre pavé de la cathédrale de Sienne, cette prodigieuse nielle de marbre qui n'a point d'analogue dans le monde. En 1481, il grava *La Sibylle d'Erythrée*, *Les Sept Ages de l'Homme* et plusieurs *Vertus*. En 1483, Bastiano del Francesco a gravé sur ses dessins l'énergique composition de la *Bataille de Jephthé*. E. B—N.

Romagnoli, *Cenni storico-artistici di Siena*. — Meucci, *Siena*. — P.-G. della Valle, *Lettere Sanesi*.

\* FEDERMANN (Nicolas), navigateur allemand, né à Ulm, mort vers 1550. Il s'embarqua à San-Lucas de Barrameda, le 2 octobre 1529, avec cent-vingt-trois soldats espagnols et vingt-quatre mineurs allemands, qu'il commandait ; il était commissionné par Ulrich Ehinger, au nom des riches banquiers Welser, qui avaient obtenu de Charles-Quint de vastes concessions dans le Nouveau Monde. Federmann raconte que dès le début de son voyage il trouva aux Iles Canaries des Maures embusqués qui l'attaquèrent (habitants qu'ils ne faut pas confondre avec les Guaniches, déjà anéantis en partie à cette époque). Après avoir débarqué à Saint-Domingue, il se dirigea sur le Venezuela, et partit de la ville de Coro pour ses expéditions dans l'intérieur, où périrent tant d'Indiens, impitoyablement massacrés. A partir de l'année 1530, on il occupe le rang de lieutenant du capitaine général, la vie de Federmann s'écoule dans des expéditions armées, durant lesquelles il soumet plusieurs nations, dont les noms même sont perdus aujourd'hui, ou que l'on rencontre à grand'peine, quoiqu'elles soient citées par Piedrahita ou par Castellanos. Fatigué sans doute de cette vie aventureuse, Federmann fit de retour à Coro le 17 mars 1531, et dans cette ville, récemment fondée, il se démit de son commandement, pour retourner en Allemagne. Notre conquistador allemand était probablement à la cour de Charles-Quint lorsqu'on y apprit la mort de Dalfinger, l'ancien gouverneur du Venezuela ; il fit valoir ses droits à l'emploi du hardi capitaine dont il était naguère le lieutenant, et l'obtint ; mais les Welser firent révoquer sa nomination, pour choisir à sa place Georges de Spire. Habitue à tous les hasards de la vie des forêts, Federmann comprit à merveille qu'il recouvrerait bientôt le commandement absolu des troupes qui lui étaient confiées dès qu'il aurait quitté le littoral : il accepta en conséquence le titre de lieutenant du gouverneur, et arriva à Coro avec celui-ci en 1537. On devait d'abord tenter des découvertes vers le

sud, et les troupes, qui s'étaient divisées sous le commandement des deux chefs allemands, devaient, après avoir reconnu la région, se réunir dans le voisinage de Barquicemeto. Tandis que Georges de Spire se dirigeait vers l'est, Federmann, qui avait pris à l'ouest, bien loin de retrorgrader, continua sa marche dans cette direction ; après avoir surmonté des obstacles prodigieux, fort bien exposés par Piedrahita, dont on peut lire la chronique espagnole à défaut de la relation allemande. Federmann arriva dans la Nouvelle-Grenade, et par une circonstance fortuite, qui tient réellement du prodige, il apparut sur le plateau de Bogota au moment où Quesada et Sébastien de Benalcazar s'y présentaient à la tête de leurs troupes : l'un y était parvenu en suivant les sinuosités du Rio-Magdalena, l'autre par le Pérou (voy. BENALCAZAR). De tels hommes, campés à quelques lieues les uns des autres, dans une région qui jouissait d'une réputation incontestée de richesse, ne pouvaient demeurer si près les uns des autres sans faire valoir leurs droits avec quelque emportement. Après une vive discussion, qui avait eu lieu pour savoir auquel des conquistadores appartenait cette province opulente, siège d'une civilisation presque aussi avancée que celle du Mexique et du Pérou, mais fort différente dans ses caractères distinctifs, il fut convenu que l'on porterait la cause en Espagne et que l'empereur déciderait. Federmann reçut alors le prix de son insubordination. Les Welser, irrités de sa conduite avec Georges de Spire, oublièrent les services très-réels qu'il leur avait rendus, et prétendirent un moment lui intenter un procès ruineux. On affirme qu'il ne put résister à une telle injustice, et que ce courage indomptable dont il avait donné tant de preuves, qu'il faut mettre sur la même ligne que celui des plus hardis conquérants du Nouveau Monde, s'éteignit dans le chagrin.

La relation dans laquelle on raconte une partie des exploits de Federmann n'a pas été écrite par le conquistador lui-même, quoiqu'il y parle à la fois comme s'il narrait les faits qui s'étaient déroulés sous son commandement ; elle ne coïncide malheureusement que la première de ses aventures, et a été rédigée par un notaire, compagnait l'expédition. Nous aimons à croire pour le bien des braves qui en faisaient partie, que cet officier public mettait plus d'exactitude dans ses notes que dans ses récits de voyage ; mais plusieurs de ses assertions nous paraissent tout au moins douteuses, et nous avons quelque peine à croire à cette nation des *Ayamaques* presque uniquement composée de nains squelettiques, n'ayant pas plus de cinq ou six pieds de haut, et qui arrêtaient un moment les Européens. La relation en elle-même n'en est pas moins fort curieuse à consulter sur l'histoire primitive de ces régions connues à peine. Confiée à son beau-frère Jean Kiechaber.

celui-ci après son père, en 1557. — **M. H. TERNAX-COMPAÑE**, sous une traduction annotée, imprimée par M. H. Ternaix-Compagne, Paris, 1877. — *Narration du premier voyage de Christophe Colomb en la jenns*; Paris, 1877. — *Relations et Mémoires de l'expédition de l'Amirauté de la dé-  
couverte de l'Amérique*; Paris, Arthur Ber-  
nès. — *Le savant éditeur est par-*  
*passage du vieil auteur*  
*et qui ont disparu. Piedra-*  
*au besoin accroître cette série*  
*recueillis par M. Ternaix Com-*  
*proprement prodigieuse du cou-*  
*est.* **FEDERMAN DENA.**

**Compagne, Preface de l'éditeur français en**  
**édition. — Le P. Simon Noticias Historiales**  
**1665. — Castellanos, Elogios de Personajes**  
**los Indios. — D. Lucas, Fray Juan de**  
**gracia de las Conquistas del Nuevo**  
**reyno de la S. C. R. M. de Carlos Se-**  
**los Españoles y de los Indios, etc., 1590.**  
**La dedicatoria est datée du 10 août 1578. —**  
**de l'Amérique. — Recueil de Documents et**  
**rapports sur l'Histoire des Possessions espa-**  
**l'Amérique, pub. par Ternaux-Compagne,**  
**1 vol. in-4.**

**SWANOWITCH, czar de Russie, fils**  
**I, né en 1557, mort en 1598.** Bien  
marqué lorsqu'il monta sur le trône,  
ne lui avait pas moins donné  
un conseil composé de cinq boyards,  
Iskavals, Yourief, Belzki et Boris  
Gouzman; mais bientôt tout le pou-  
à ce dernier, qui, après avoir écarté  
ses collègues, tint par gouverner la  
maître absolu, de l'aveu de Fédor et  
de régent. Quant à Fédor, malade,  
de quelques-unes pratiques de dévo-  
ambition habile de Gouzman lui  
cette du pouvoir et les honneurs du  
g, il ne prit pour ainsi dire point  
vement de son règne, qui occupa  
une place importante dans l'histoire  
sa mort excita les regrets de ses su-  
regardaient comme un saint, et qui  
à sa prière la prospérité de l'empire  
tant la race des Varègues et la dy-

*Compagne, l'Empire de Russie, traduction*  
*de Ternaux-Compagne, vol. IX, X.*

**II, SERGIEWITCH, czar de Russie,**  
**de Michel-Sergiewitch, et petit fils de Mi-**  
**né en 1657, mort en 1682.** Il sur-  
passa en 1676. Quoiqu'il fût d'une  
saute, il se montra ferme dans la  
l'ère. Il travailla comme son  
à Russie. Il fit brûler d'un seul  
un vaste cathédrale des boyards, et

réforma immédiatement l'aristocratie en assu-  
rant la première place aux principaux fonction-  
naires. Il augmenta le nombre des écoles, et pro-  
jeta de fonder une académie, où l'on eût ensei-  
gné la grammaire, la rhétorique, la philosophie,  
le droit ecclésiastique et le droit civil. Le plan  
qu'il en a laissé est surtout remarquable par sa  
sévérité. On y punit du knout et des batognes  
le professeur qui s'écarter de la religion ortho-  
doxe. Si le coupable persiste dans ses opinions,  
il est condamné au feu, aussi bien que celui qui  
enseignait la magie, ou qui manquerait de  
respect aux saintes images. La seconde année  
du règne de Fédor fut troublée par la guerre.  
Les Tartares réunis aux Turcs vinrent assiéger  
Tchigairin, place que les Cosaques Zaporogues  
avaient cédée au czar Alexis. Les Tartares furent  
défaits; mais les Turcs emportèrent la ville, qu'ils  
rendirent bientôt après, à la suite d'un traité  
conclu en 1681. Le sultan renonça à toute pré-  
tention sur l'Ukraine, et les Cosaques furent re-  
connus indépendants sous la protection de la  
Russie. Fédor mourut après un règne de cinq  
ans et demi. Rien qu'il eût été marié deux fois  
(d'abord avec Agathe Groucheski, puis avec  
Marthe Apraxine), il ne laissa pas d'enfants. Il  
désigna pour son successeur son frère Pierre,  
âgé de dix ans, et qui fut depuis Pierre le  
Grand.

*Kuznetz et Chenevot, Histoire philosophique et*  
*politique de Russie, t. III.*

**FÉDOR IWANOWITCH (Charles-Frédéric),**  
peintre russe, d'origine kalmouke, né en 1785,  
mort en 1821. Pris dans une horde de Kalmouks  
de la frontière chinoise, vers 1770, il fut con-  
duit à Saint-Petersbourg, où il eut la protection  
de l'impératrice Catherine II, qui le fit baptiser  
et lui donna les noms sous lesquels il est placé  
en tête de cet article. Plus tard, Catherine le  
donna à la princesse Amélie de Baile, qui s'oc-  
cupa de l'éducation du jeune converti. Il fut en-  
voyé à Carlsruhe pour y étudier, et choisit lui-  
même la profession de peintre. Il se rendit en-  
suite en Italie, et séjourna pendant sept ans à  
Rome. D'Italie il passa en Grèce avec lord  
Elgin, en qualité de dessinateur, et vint ensuite  
à Londres pour y surveiller la gravure des mo-  
numents auxquels lord Elgin a attaché son nom.  
Trois ans plus tard, il retourna à Carlsruhe, et y  
remplit jusqu'à sa mort les fonctions de peintre  
de la cour du grand-duc. Charles-Frédéric-Fedor  
étudia particulièrement les vieux maîtres de l'é-  
cole florentine. Ses *têtes* ont de la vigueur et de  
l'originalité, mais les figures de femmes ne lui  
réussaient point. On lui doit quelques gra-  
vures habilement exécutées, celle, entre autres,  
des *Portes de Ghiberti* de Florence, et une *Des-*  
*cende de croix* d'après Daniel de Volterre.

*Conversations-Lexikon.*

**FÉDON.** Voy. FODON.

**FÉDORA.** Voy. FODORA.

**FEDRICI (Cesare),** voyageur vénitien, vi-

aurait été le véritable berceau de l'imprimerie ; — *Esame critico-apologetico della Letteratura Travigiana del secolo XVIII* ; Venise, 1807, in-8°. GUYOT DE FÈRE.

Feller, *Dictionnaire Historique* Supplement.

FEDERICI (Camillo). Voy. VIASSOLO.

\* FEDERIGHI (Antonio), dessinateur et sculpteur de l'école de Sienne, florissait à la fin du quinzième siècle. Il se rendit célèbre par le dessin et l'exécution d'une partie du célèbre pavé de la cathédrale de Sienne, cette prodigieuse nielle de marbre qui n'a point d'analogue dans le monde. En 1481, il grava *La Sibylle d'Erythrée*, *Les Sept Ages de l'Homme* et plusieurs *Vertus*. En 1483, Bastiano del Francesco a gravé sur ses dessins l'énergique composition de la *Bataille de Jephthé*. E. B—N.

Romagnoli, *Cenni storico-artistici di Siena*. — Meucci, *Siena*. — P.-G. della Valle, *Lettere Sanesi*.

\* FEDERMANN (Nicolas), navigateur allemand, né à Ulm, mort vers 1550. Il s'embarqua à San-Lucas de Barrameda, le 2 octobre 1529, avec cent-vingt-trois soldats espagnols et vingt-quatre mineurs allemands, qu'il commandait ; il était commissionné par Ulrich Ehinger, au nom des riches banquiers Welser, qui avaient obtenu de Charles-Quint de vastes concessions dans le Nouveau Monde. Federmann raconte que dès le début de son voyage il trouva aux îles Canaries des Maures embusqués qui l'attaquèrent (habitants qu'ils ne faut pas confondre avec les Guanaches, déjà anéantis en partie à cette époque). Après avoir débarqué à Saint-Domingue, il se dirigea sur le Venezuela, et partit de la ville de Coro pour ses expéditions dans l'intérieur, où périrent tant d'Indiens, impitoyablement massacrés. A partir de l'année 1530, où il occupa le rang de lieutenant du capitaine général, la vie de Federmann s'écoule dans des expéditions armées, durant lesquelles il soumet plusieurs nations, dont les noms même sont perdus aujourd'hui, ou que l'on rencontre à grand'peine, quoiqu'elles soient citées par Piedrahita ou par Castellanos. Fatigué sans doute de cette vie aventureuse, Federmann fut de retour à Coro le 17 mars 1531, et dans cette ville, récemment fondée, il se démit de son commandement, pour retourner en Allemagne. Notre conquistador allemand était probablement à la cour de Charles-Quint lorsqu'on y apprit la mort de Dalfinger, l'ancien gouverneur du Venezuela ; il fit valoir ses droits à l'emploi du hardi capitaine dont il était naguère le lieutenant, et l'obtint ; mais les Welser firent révoquer sa nomination, pour choisir à sa place Georges de Spire. Habitue à tous les hasards de la vie des forêts, Federmann comprit à merveille qu'il recouvrerait bientôt le commandement absolu des troupes qui lui étaient confiées dès qu'il aurait quitté le littoral : il accepta en conséquence le titre de lieutenant du gouverneur, et arriva à Coro avec celui-ci en 1537. On devait d'abord tenter des découvertes vers le

sud, et les troupes, qui s'étaient divisées sous le commandement des deux chefs allemands, devaient, après avoir reconnu la région, se réunir dans le voisinage de Barquicemeto. Tandis que Georges de Spire se dirigeait vers l'est, Federmann, qui avait pris à l'ouest, bien loin de rétrograder, continua sa marche dans cette direction ; après avoir surmonté des obstacles prodigieux, fort bien exposés par Piedrahita, dont on peut lire la chronique espagnole à défaut de la relation allemande. Federmann arriva dans la Nouvelle-Grenade, et par une circonstance fortuite, qui tient réellement du prodige, il apparut sur le plateau de Bogota au moment où Quezada et Sébastien de Benalcazar s'y présentaient à la tête de leurs troupes : l'un y était parvenu en suivant les sinuosités du Rio-Magdalena, l'autre par le Pérou (voy. BENALCAZAR). De tels hommes, campés à quelques lieues les uns des autres, dans une région qui jouissait d'une réputation incontestée de richesse, ne pouvaient demeurer si près les uns des autres sans faire valoir leurs droits avec quelque emportement. Une vive discussion, qui avait pour objet de savoir auquel des conquistadores appartenait cette province opulente, siège d'une civilisation presque aussi avancée que celle du Mexique du Pérou, mais fort différente dans ses caractères distinctifs, il fut convenu que la cause en Espagne et que l'empereur. Federmann reçut alors le prix de son service. Les Welser, irrités de sa conduite, oublièrent les services réels qu'il leur avait rendus, et prirent le moment lui intenter un procès ruinieux. Il finit qu'il ne put résister à une telle injustice, et que ce courage indomptable dont il avait donné tant de preuves, qu'il était sur la même ligne que celui des héros du Nouveau Monde, s'évanouit.

La relation dans laquelle on raconte les exploits de Federmann n'a pas été écrite par le conquistador lui-même, quoiqu'il soit à la fois comme s'il narrait les faits qui se firent sous son commandement ; elle ne paraît malheureusement que la première de ses aventures, et a été rédigée par un notaire, compagnait l'expédition. Nous aimons à penser pour le bien des braves qui en faisaient partie que cet officier public mettait plus d'exactitude dans ses notes que dans ses récits de voyage ; mais plusieurs de ses assertions nous paraissent tout au moins douteuses, et nous avons peine à croire à cette nation des *Ayguas* presque uniquement composée de nains squeux, n'ayant pas plus de cinq ou six pieds haut, et qui arrêtaient un moment les voyageurs. La relation en elle-même n'en est pas moins fort curieuse à consulter sur l'histoire de ces régions connues à peine. C'est à Federmann à son beau-frère Jean Ki



ici après  
en, en 1557.  
J. Ternaux-Compans,  
édition annotée, imprimée  
Narra-tion du premier  
Fedor le jeune; Paris,  
dans l'ordre des pu-  
collection en 20 vol.  
relations et Mémoires  
l'histoire de la dé-  
ique; Paris, Arthus Ber-  
suivantes. Aidé de sa  
le savant éditeur est par-  
passages du vieil auteur  
les noms de quelques  
qui ont disparu Piedra-  
on trouve un portrait de Fe-  
au besoin accrûtre cette série  
recueillis par M. Ternaux tou-  
vraiment prodigieuse du cou-  
ant. FÉDÉRIC DESSA.

es, Préface de l'éditeur français en  
— Le P. Simon, *Noticias historiales*  
— Castellón, *Éloges de Person-  
dies* — D. Lucas, *Fernandes Pedro-  
nral de las Conquistas del Nuevo*  
a n le S. C. R. V de D. Carlos Sa-  
fupremo y de las Indias, etc., sans lieu  
édition est datée du 13 août 1874. —  
América — Recueil de Documents et  
sur l'histoire des Possessions espa-  
gnoles, pub. par Ternaux-Compans,  
q-4°.

**FÉDOR**, czar de Russie, fils  
en 1587, mort en 1598. Bien  
et lorsqu'il monta sur le trône,  
ne lui avait pas moins donné  
council composé de cinq boyards,  
daski, Yourief, Belzki et Boris  
ce nom, mais bientôt tout le pou-  
d-rour, qui, après avoir exar-té  
olégues, finit par gouverner la  
e absolu, de l'aveu de Fedor et  
regna. Quant à Fedor, malade,  
e nombreuses pratiques de dévo-  
ambition habile de Goulouof lui  
e du pouvoir et les honneurs du  
e ne prit pour ainsi dire point  
ments de son règne, qui occupe  
place importante dans l'histoire  
e excita les regrets de ses su-  
sant comme un saint, et qui  
e prières la prospérité de l'em-  
e la rare des Varègues et la dy-

naire de l'Empire de Russie (traduction  
et de l'original, vol. IX, X).

**ALEXIEWITCH**, czar de Russie,  
chewitch, et petit fils de Mi-  
en 1617, mort en 1682. Il sur-  
e en 1676. Quoiqu'il fût d'une  
e, il se montra ferme dans la  
e. Il travailla comme son  
de. Il fit brûler d'un seul  
e militaires des boarsis, et

réforma immédiatement l'aristocratie en sau-  
rant la première place aux principaux fonction-  
naires. Il augmenta le nombre des écoles, et pro-  
jeta de fonder une académie, où l'on eût ensei-  
gné la grammaire, la rhétorique, la philosophie,  
le droit ecclésiastique et le droit civil. Le plan  
qu'il en a laissé est surtout remarquable par sa  
sévérité. On y punit du knout et des bastons  
le professeur qui s'écarte de la religion ortho-  
doxe. Si le coupable persiste dans ses opinions,  
il est condamné au feu, aussi bien que celui qui  
enseignait la magie, ou qui manquerait de  
respect aux saintes images. La seconde année  
du règne de Fédor fut troublée par la guerre.  
Les Tartares réunis aux Turcs vinrent assiéger  
Tchignirin, place que les Cosaques Zaporogues  
avaient cédée au czar Alexis. Les Tartares furent  
défaits; mais les Turcs emportèrent la ville, qu'ils  
rendirent bientôt après, à la suite d'un traité  
conclu en 1681. Le sultan renouça à toute pré-  
tention sur l'Ukraine, et les Cosaques furent re-  
connus indépendants sous la protection de la  
Russie. Fédor mourut après un règne de cinq  
ans et demi. Bien qu'il eût été marié deux fois  
(d'abord avec Agathe Groucheski, puis avec  
Marthe Apraxine), il ne laissa pas d'enfants. Il  
désigna pour son successeur son frère Pierre,  
âgé de dix ans, et qui fut depuis Pierre le  
Grand.

Rauze et Chenecbot, *Histoire philosophique et  
politique de Russie*, t. III.

**FÉDOR IWANOWITCH** (*Charles-Frédéric*),  
peintre russe, d'origine kalmouke, né en 1765,  
mort en 1821. Pris dans une horde de Kalmouks  
de la frontière chinoise, vers 1770, il fut con-  
duit à Saint-Petersbourg, où il eut la protection  
de l'impératrice Catherine II, qui le fit baptiser  
et lui donna les noms sous lesquels il est placé  
en tête de cet article. Plus tard, Catherine le  
donna à la princesse Amélie de Bade, qui s'oc-  
cupa de l'éducation du jeune converti. Il fut en-  
voyé à Carlsruhe pour y étudier, et choisit lui-  
même la profession de peintre. Il se rendit en-  
suite en Italie, et séjourna pendant sept ans à  
Rome. D'Italie il passa en Grèce avec lord  
Elgin, en qualité de dessinateur, et vint ensuite  
à Londres pour y surveiller la gravure des mo-  
numents auxquels lord Elgin a attaché son nom.  
Trois ans plus tard, il retourna à Carlsruhe, et y  
remplit jusqu'à sa mort les fonctions de peintre  
de la cour du grand-duc. Charles-Frédéric-Fedor  
étudia particulièrement les vieux maîtres de l'é-  
cole florentine. Ses têtes ont de la vigueur et de  
l'originalité; mais les figures de femmes ne lui  
réussaient point. On lui doit quelques gra-  
vures habilement exécutées, celle, entre autres,  
des *Portes de Ghiberti* de Florence, et une *Des-  
cente de croix* d'après Daniel de Volterra.

*Conversations-Lexikon.*

**FÉDOR**. Voy. FODOR.

**FÉDORA**. Voy. FODORA.

**FEDRICI** (Cesare), voyageur vénitien, vi-

aurait été le véritable berceau de l'imprimerie ; — *Esame critico-apologetico della Letteratura Trarigiana del secolo XVIII*; Venise, 1807, in-8°.

GUYOT DE FÈRE.

Feller, *Dictionnaire Historique*. Supplement.

**FEDERICI** (Camillo). Voy. VIASSOLO.

\* **FEDERICHI** (Antonio), dessinateur et sculpteur de l'école de Sienne, florissait à la fin du quinzième siècle. Il se rendit célèbre par le dessin et l'exécution d'une partie du célèbre pavé de la cathédrale de Sienne, cette prodigieuse nielle de marbre qui n'a point d'analogue dans le monde. En 1481, il grava *La Sibylle d'Erythrée*, *Les Sept Ages de l'Homme* et plusieurs *Vertus*. En 1483, Bastiano del Francesco a gravé sur ses dessins l'énergique composition de la *Bataille de Jephthé*.

E. B—N.

Romagnoli, *Cenni storico-artistici di Siena*. — Meucci, *Siena*. — P.-G. della Valle, *Lettere Sanesi*.

\* **FEDERMANN** (Nicolas), navigateur allemand, né à Ulm, mort vers 1550. Il s'embarqua à San-Lucas de Barrameda, le 2 octobre 1529, avec cent-vingt-trois soldats espagnols et vingt-quatre mineurs allemands, qu'il commandait; il était commissionné par Ulrich Ehinger, au nom des riches banquiers Welser, qui avaient obtenu de Charles-Quint de vastes concessions dans le Nouveau Monde. Federmann raconte que dès le début de son voyage il trouva aux Iles Canaries des Maures embusqués qui l'attaquèrent (habitants qu'ils ne faut pas confondre avec les Guanches, déjà anéantis en partie à cette époque). Après avoir débarqué à Saint-Domingue, il se dirigea sur le Venezuela, et partit de la ville de Coro pour ses expéditions dans l'intérieur, où périrent tant d'Indiens, impitoyablement massacrés. A partir de l'année 1530, où il occupa le rang de lieutenant du capitaine général, la vie de Federmann s'écoule dans des expéditions armées, durant lesquelles il soumet plusieurs nations, dont les noms même sont perdus aujourd'hui, ou que l'on rencontre à grand'peine, quoiqu'elles soient citées par Piedrahita ou par Castellanos. Fatigué sans doute de cette vie aventureuse, Federmann fut de retour à Coro le 17 mars 1531, et dans cette ville, récemment fondée, il se démit de son commandement, pour retourner en Allemagne. Notre conquistador allemand était probablement à la cour de Charles-Quint lorsqu'on y apprit la mort de Dalfinger, l'ancien gouverneur du Venezuela; il fit valoir ses droits à l'emploi du hardi capitaine dont il était naguère le lieutenant, et l'obtint; mais les Welser firent révoquer sa nomination, pour choisir à sa place Georges de Spire. Habitue à tous les hasards de la vie des forêts, Federmann comprit à merveille qu'il recouvrerait bientôt le commandement absolu des troupes qui lui étaient confiées dès qu'il aurait quitté le littoral: il accepta en conséquence le titre de lieutenant du gouverneur, et arriva à Coro avec celui-ci en 1537. On devait d'abord tenter des découvertes vers le

sud, et les troupes, qui s'étaient divisées sous le commandement des deux chefs allemands, devaient, après avoir reconnu la région, se réunir dans le voisinage de Barquicemeto. Tandis que Georges de Spire se dirigeait vers l'est, Federmann, qui avait pris à l'ouest, bien loin de rétrograder, continua sa marche dans cette direction; après avoir surmonté des obstacles prodigieux, fort bien exposés par Piedrahita, dont on peut lire la chronique espagnole à défaut de la relation allemande. Federmann arriva dans la Nouvelle-Grenade, et par une circonstance fortuite, qui tient réellement du prodige, il apparut sur le plateau de Bogota au moment où Quezada et Sébastien de Benalcazar s'y présentaient à la tête de leurs troupes: l'un y était parvenu en suivant les sinuosités du Rio-Magdalena, l'autre par le Pérou (voy. BENALCAZAR). De tels hommes, campés à quelques lieues les uns des autres, dans une région qui jouissait d'une réputation incontestée de richesse, ne pouvaient demeurer si près les uns des autres sans faire valoir leurs droits avec quelque emportement. Après une vive discussion, qui avait eu lieu pour savoir auquel des conquistadores appartenait cette province opulente, siège d'une civilisation presque aussi avancée que celle du Mexique et du Pérou, mais fort différente dans ses caractères distinctifs, il fut convenu que l'on porterait la cause en Espagne et que l'empereur déciderait. Federmann reçut alors le prix de son insubordination. Les Welser, irrités de sa conduite avec Georges de Spire, oublièrent les services très-réels qu'il leur avait rendus, et prétendirent un moment lui intenter un procès ruineux. On affirme qu'il ne put résister à une telle injustice, et que ce courage indomptable dont il avait donné tant de preuves, qu'il faut mettre sur la même ligne que celui des plus hardis conquérants du Nouveau Monde, s'éteignit dans le chagrin.

La relation dans laquelle on raconte une partie des exploits de Federmann n'a pas été écrite par le conquistador lui-même, quoiqu'il y parle à la fois comme s'il narrait les faits qui s'exécutèrent sous son commandement; elle ne contient malheureusement que la première de ses aventures, et a été rédigée par un notaire, qui accompagnait l'expédition. Nous aimons à pour le bien des braves qui en faisaient que cet officier public mettait plus d'exa dans ses notes que dans ses récits de voyage; mais plusieurs de ses assertions nous paraissent tout au moins douteuses, et nous avons peine à croire à cette nation des Aymaras presque uniquement composée de nains ou de quexus, n'ayant pas plus de cinq ou six palmes haut, et qui arrêtaient un moment les Espagnols. La relation en elle-même n'en est fort curieuse à consulter sur l'histoire particulière de ces régions connues à peine. Confiée par Federmann à son beau-frère Jean Ki

elle fut publiée par celui-ci après voyageur, à Haguenau, en 1557. — éclairé de M. H. Ternaux-Compans, une traduction annotée, imprimée suivant : *Narration du premier*

*Nicolas Federmann le jeune*; Paris, Cet ouvrage est dans l'ordre des pu-  
re second de la collection en 20 vol.  
Voyages, Relations et Mémoires  
n, pour servir à l'histoire de la dé-  
de l'Amérique; Paris, Arthus Ber-

es suivantes. Aidé de sa  
le savant éditeur est par-  
murs passages du vieil auteur  
avec les noms de quelques  
lui, et qui ont disparu. Pierre-  
cannel on trouve un portrait de Fe-  
mit au bas duquel accrotte cette série  
recueillis par M. Ternaux Com-  
mentaire vraiment prodigieuse du cou-  
allmand. L'EMPEREUR DENIS.

Compans, préface de l'éditeur français en  
français. — Le P. Simon, *Antiquas Historias*  
bras. — Castellon, *Elapas de Peronno*  
et Indes. — D. Lucas, *Fernandes Pider-*  
una general de las Conquistas del Nuevo  
Mundo a la S. C. R. M. de D. Carlos Se-  
do las Españas y de las Indias, etc; sans Hen-  
re. Le manuscrit est daté du 12 août 1578. —  
et de l'Amérique. — Recueil de Documents et  
rapports sur l'histoire des Possessions espa-  
les d'Amérique, pub. par Ternaux-Compans,  
3 vol. in-4.

**FÉDOR**, czar de Russie, fils  
v, né en 1587, mort en 1598. Bien  
sageur lorsqu'il monta sur le trône,  
son père ne lui avait pas moins donné  
et un conseil composé de cinq boyards,  
Mikhaïlovski, Yourief, Belzki et Boris  
roye et son oncle, mais bientôt tout le pou-  
vire le dernier, qui, après avoir écarté  
ses collègues, tint par gouverner la  
maître absolu, de l'aveu de Fedor et  
de sa veuve. Quant à Fedor, malade,  
de nombreuses pratiques de devo-  
tation habile de Godounof lui  
de la cour et les honneurs du  
il se prit pour ainsi dire pour  
l'empereur de son règne, qui occupa  
une place importante dans l'histoire  
tant exalta les regrets de ses su-  
e regardaient comme un saint, et qui  
à sa mort la prospérité de l'em-  
m tant la rare des Varègues et la dy-  
nastie.

re, czar de l'Empire de Russie (traduction  
de l'original, par M. Ternaux-Compans, in-4).

**FÉDOR**, **VIKSEWITCH**, czar de Russie,  
le grand-père, et petit fils de Mi-  
chail, né en 1627, mort en 1682. Il suc-  
cédait en 1676. Quoiqu'il fût d'une  
santé faible, il se montra ferme dans la  
gouvernance. Il travailla comme son  
père à la Russie. Il fit brûler d'un seul  
titre les noblesseurs des boyards, et

réforma immédiatement l'aristocratie en assu-  
rant la première place aux principaux fonction-  
naires. Il augmenta le nombre des écoles, et pro-  
jeta de fonder une académie, où l'on eût ensei-  
gné la grammaire, la rhétorique, la philosophie,  
le droit ecclésiastique et le droit civil. Le plan  
qu'il en a laissé est surtout remarquable par sa  
sévérité. On y punit du knout et des batognes  
le professeur qui s'écarte de la religion ortho-  
doxe. Si le coupable persiste dans ses opinions,  
il est condamné au feu, aussi bien que celui qui  
enseignait la magie, ou qui manquerait de  
respect aux saintes images. La seconde année  
du règne de Fedor fut troublée par la guerre.  
Les Tartares réunis aux Turcs vinrent assiéger  
Tchignirin, place que les Cosaques Zaporogues  
avaient cédée au czar Alexis. Les Tartares furent  
défaits; mais les Turcs emportèrent la ville, qu'ils  
rendirent bientôt après, à la suite d'un traité  
conclu en 1681. Le sultan renonça à toute pré-  
tention sur l'Ukraine, et les Cosaques furent re-  
connus indépendants sous la protection de la  
Russie. Fedor mourut après un règne de cinq  
ans et demi. Bien qu'il eût été marié deux fois  
(d'abord avec Agathe Groucheski, puis avec  
Marthe Apraxine), il ne laissa pas d'enfants. Il  
désigna pour son successeur son frère Pierre,  
âgé de dix ans, et qui fut depuis Pierre le  
Grand.

Eusebe et Chénecchi, *Histoire philosophique et  
politique de Russie*, t. III.

**FÉDOR IWANOWITCH** (*Charles-Frédéric*),  
peintre russe, d'origine kalmouke, né en 1765,  
mort en 1821. Pris dans une horde de Kalmouks  
de la frontière chinoise, vers 1770, il fut con-  
duit à Saint-Petersbourg, où il eut la protection  
de l'impératrice Catherine II, qui le fit baptiser  
et lui donna les noms sous lesquels il est placé  
en tête de cet article. Plus tard, Catherine le  
donna à la princesse Amélie de Bade, qui s'oc-  
cupa de l'éducation du jeune converti. Il fut en-  
voyé à Carlsruhe pour y étudier, et choisit lui-  
même la profession de peintre. Il se rendit en-  
suite en Italie, et séjourna pendant sept ans à  
Rome. D'Italie il passa en Grèce avec lord  
Elgin, en qualité de dessinateur, et vint ensuite  
à Londres pour y surveiller la gravure des mo-  
numents auxquels lord Elgin a attaché son nom.  
Trois ans plus tard, il retourna à Carlsruhe, et y  
remplit jusqu'à sa mort les fonctions de peintre  
de la cour du grand-duc. Charles-Frédéric-Fedor  
étudia particulièrement les vieux maîtres de l'é-  
cole florentine. Ses *têtes* ont de la vigueur et de  
l'originalité; mais les figures de femmes ne lui  
réussissaient point. On lui doit quelques gra-  
vures habilement exécutées, celle, entre autres,  
des *Portes de Ghiberti* de Florence, et une *Des-  
cente de croix* d'après Daniel de Volterra.

*Conversations-Lexikon.*

**FÉDOR**. Voy **FEDOR**.

**FÉDORA**. Voy **FEDORA**.

**FEDRICI** (*Cesare*), voyageur vénitien, vi-

vait en 1587. Il s'embarqua en 1563 pour les Indes. Il descendit à Tripoli (Syrie), puis gagna Alep, où il se joignit à une caravane qui partait pour Bagdad. De cette capitale il se rendit à Ormuz, traversa le golfe Persique, et prit terre sur la côte de Malabar. Il se livra alors au commerce, se fixa quelque temps dans le Pégu, et pendant dix-huit ans parcourut l'Inde et les mers environnantes. Cependant, d'après son récit, il ne poussa pas ses excursions au delà de Malacca, alors aux Portugais. Lorsque Fedrici, après bien des épreuves, eut enfin réalisé une belle fortune, il opéra son retour en Europe par la route qu'il avait suivie en allant, route très-fréquentée à cette époque. Il s'embarqua à Ormuz pour Bassora, revint Bagdad, traversa le désert jusqu'à Alep, prit la mer à Tripoli pour aller en Palestine, visita en détail Jérusalem, Jaffa et les autres lieux saints, revint à Tripoli, et y mit à la voile pour Venise, où il arriva le 5 novembre 1581. Il publia en italien la relation de son voyage sous ce titre : *Viaggio nel India e oltra l'India*, et dans lequel sont contenues des remarques sur les usages et les mœurs de ce pays, et sont décrites les épices, les drogues, les perles et pierreries qui en viennent, etc. ; Venise, 1587, in-12. Cette relation se trouve aussi dans Giambattista Ramusio ou Rannusio, *Raccolta delle Navigazioni e de' Viaggi*, suppl. au t. III de l'édition de Venise, 1606, in-fol. Elle a été trad. en anglais dans Richard Hakluyt, t. II de la *Collection of Voyages and Discoveries*; Londres, 1599, in-fol., et dans le t. I des *Asiatick Miscellanies*. Elle est très-estimée sous le rapport de la véracité, et fournit encore des documents curieux pour l'histoire de la Perse et de l'Inde. Il est fâcheux qu'elle n'ait jamais été traduite en français. A. DE L.

Placido Zurlo, *Di Marco Polo, degli altri viaggiatori l'eneziati più illustri*; Venise, 1818, in-8°, t. II, p. 232. — *Asiatic Journal and monthly Register*, an. 1823, t. I, p. 332.

**FEDRIGOTTI** (Geronimo), poète italien, né en 1742, à Sacco di Roveretto, mort en 1776. Il commença ses études à Roveretto, et les termina en Allemagne. Son père voulait en faire un jurisconsulte; mais la nature en fit un poète. On a de lui des poésies pastorales et lyriques pleines de grâce et d'élégance. Il s'essaya aussi dans la tragédie, et composa deux livres d'un poème épique en octaves. Le sujet de ce poème était Marc-Antoine. Atteint d'une maladie de consommation, Fedrigotti mourut à la fleur de l'âge, sans avoir voulu consulter les médecins. Ses poésies sont éparses dans les *Raccolti* de la littérature de son temps et surtout dans celui de l'Académie des *Agiate*, dont il était membre.

Clemente Vannetti, *Elogio di Geronimo Fedrigotti*, dans la *Raccolta di Opuscoli* de D. Mandelli.

**FÉE** (Antoine-Laurent-Apollinaire), botaniste et littérateur français, né à Ardenas (Indre), le 7 novembre 1789. Il fit les dernières campagnes de l'empire en Espagne, où il était

employé dans les hôpitaux militaires, et là déjà, tout en herborisant et interrogeant la nature, il s'exerçait à l'art difficile d'écrire en composant une tragédie. Après la Restauration, il s'établit comme pharmacien à Paris, et pendant huit années il se consuma en efforts, trop souvent infructueux, pour améliorer sa profession. En 1819, il fonda une société des pharmaciens du département de la Seine, demanda pour eux une chambre de discipline, dans le but d'opposer une digue au charlatanisme, créa une caisse de bienfaisance pour les pharmaciens, et organisa un mode régulier de placement pour les élèves. De ces fondations, les deux dernières seules survécurent. Rentré dans l'armée, et nommé pharmacien-major en 1828, nous le trouvons démonstrateur, puis professeur à l'hôpital militaire de Lille, d'où il passa à celui de Strasbourg en qualité de pharmacien principal de seconde classe. Reçu docteur en médecine, il obtint au concours la chaire d'histoire naturelle médicale à la faculté de médecine de Strasbourg, ville qu'il n'a plus quittée. Il est maintenant premier professeur et pharmacien en chef de l'hôpital militaire de Strasbourg, membre de la Société impériale de Médecine et membre de la Société de Pharmacie de Paris, dont il est secrétaire, etc.

Botaniste laborieux et intelligent, scrutateur infatigable, M. Fée se plaît à cacher les profondeurs de la science sous le charme de la diction. On lui doit : — *Lettre adressée aux Pharmaciens du département de la Seine, sur les devoirs de leur profession*; Paris, 1819, in-4°; — *Éloge de Pline le naturaliste*, Paris, 1821, in-8°; inséré dans le *Journal de Pharmacie*; une 2<sup>e</sup> édition, dans les *Mémoires de la Société des Sciences et Arts de Lille*, 1827, in-8°; — *Flore de Virgile, ou nomenclature méthodique et critique des plantes, fruits et produits végétaux mentionnés dans les ouvrages du prince des poètes latins*; Paris, F. Didot, 1822, grand in-8° : un index de ce livre, avec quelques additions, a été inséré dans l'édition de Virgile publiée par Panckouke en 1835. « La flore antique que M. Fée présente au public, disait alors Bory de Saint-Vincent dans la *Revue Encyclopedique*, est embellie d'un style pur et même élégant. Le nom de chaque végétal mentionné par le prince des poètes soigneusement rapporté, et M. Fée che l'épithète ou dans les deux ou trois mots qui accompagnent ce nom les moyens de reconnaître chaque espèce. Il y réussit avec bonheur, et avec sagacité qu'il trouve le mot de l'énigme. » — *Essai sur les cryptogames des écorces (ou des officinales)*; 1<sup>re</sup> partie, Paris, 1824, avec 33 planches coloriées; 2<sup>e</sup> partie (supplément et révision), Strasbourg, 1837, in-4°, 4 planches. « En examinant attentivement les écorces précieuses d'arbres exotiques, a le docteur Adolphe Bourdon, non-seulement

mais plusieurs autres écorces  
Fée y découvrit des lichens qui  
appartiennent à diverses espèces encore  
inconnues. Avec de la persévérance, il s'as-  
surait des lichens inédits, des cryp-  
tozoaires. Il décida dès lors d'en  
faire un *mode lichénographique*  
des caractères des genres  
des lichens, avec leurs  
figures. R. Didot, 1824, gr. in-4°.  
Ces deux ouvrages, disait le  
docteur de Férussac, ne sont pas  
typographiques qu'au zèle  
qui a présidé entre les premiers cryp-  
tozoaires. La méthode lichénographique de  
Fée est si élémentaire, si irréprochable, elle  
est la meilleure qu'on ait encore  
vue. D'Acharius, dont les travaux  
ont pour résultat le renversement  
de la nomenclature, y sont redressés avec  
une sagacité, et M. Fée,  
au mérite de ses compatriotes,  
Mongez et Delille, démontre  
la supériorité de nos lichénogra-  
phes. *Concordance synonymique et mo-  
nographie du genre Cinchona et genres voi-  
sins*, dans le *Journal de Chimie médicale*,  
*Entretiens sur la Botanique*; dans  
celui de Maître Pierre, Strasbourg,  
1825; — *Observations sur le projet de  
la création des écoles secondaires  
de médecine et de pharmacie, présentées aux  
ministres de l'intérieur par  
le Pharmacien*; Paris, 1825; — *Code  
de pharmacie français*; traduction du doc-  
t. 2<sup>e</sup> édition, avec une introduction,  
des notes et des additions par M. Fée;  
Paris, 1826; — *Mémoire botanique et  
sur les Monocotylédones*; dans le  
*Journal de Chimie médicale*, 1826; — *Essai  
sur la critique sur la Phytonomie, ou  
la végétation*; Lille, 1827, in-8°;  
— *Notice sur les  
coriaria myrti-*  
*le Journal de Chimie médicale*,  
1828; — *Notice sur les  
Sénés, et notamment  
celle de Moka*; 1830, in-8°; — *Cours  
de pharmacie naturelle, ou his-  
toire des substances usitées dans la théra-  
peutique, les arts et l'économie domestique*;  
2 vol. in-8°; 2<sup>e</sup> édition, Paris,  
1830, in-8°; — *Monographie du genre  
Linnæa*; dans les *Annales des Sciences na-  
turelles*, 1830, et dans les *Mémoires de  
Lille*, même année; — *Prome-  
nade en Suisse occidentale et le Va-*  
l d'Aoste, 1829, in-8°; 2<sup>e</sup> édition, sous ce  
titre, Paris, 1835; — *Ca-*  
*, Suéci, D. M., Systema Naturæ,  
révisée et systématisée proposita  
ordines, genera et species*; editio  
4<sup>a</sup>, curante A.-L.-A. Fée; Paris,  
1836, in-8°.

1830, gr. in-8°; — *Monographie du genre Try-*  
*pethelium*; dans les *Annales des Sciences na-*  
*turelles*, 1830, in-8°; — *Commentaires sur  
la Matière médicale et la Botanique de Pline*;  
Paris, 1830, 3 vol. in-8°, composés pour l'édi-  
tion de Pline de Panckoucke; — *Notice sur le  
Choléra-Morbus*; Lille, 1832, in-8°; — *Flore  
de Théocrite et des autres bucoliques grecs*;  
Paris, 1832, in-8°; — *Vie de Linné, rédigée  
sur les documents autographes laissés par  
ce grand homme et suivie de l'analyse de sa  
correspondance avec les principaux natura-*  
*listes de son époque*; Paris, 1832, in-8°; —  
*De la Reproduction des Végétaux*; Strasbourg,  
1833, in-4°; — *Mémoire sur le groupe des  
phyllériées, avec une monographie des genres  
Erineum, Taphria et Cronartium*; Strasbourg,  
1833, in-8°; — *Examen de la Théorie des  
rapports botanico-chimiques*; Strasbourg,  
1833, in-4°; — *Histoire du Jardin botanique  
de la Faculté de Médecine de Strasbourg*;  
Strasbourg, 1833, in-8°; — *Discours prononcé  
en Faculté, dans l'année 1834, sur les progrès  
de la botanique en 1832 et 1833*; in-4°, avec  
une planche représentant l'*Hugelia cyanea* de  
Reichenbach; — *Mémoire sur trois Sphæria  
exotiques (espèces brésiliennes)*; Strasbourg,  
1834, in-8°; — *Promenade à Bade pendant  
l'automne de 1834*; dans la *Revue Germanique*,  
1835; — *Stuttgart pendant l'automne de  
1835*, in-8°; traduit en allemand l'année sui-  
vante; — *Catalogue méthodique des Plantes  
du Jardin botanique de Strasbourg*; Stras-  
bourg, 1836, in-8°: quelques espèces nouvelles  
y sont décrites; — *Monographie du genre  
Zaulia*, dans la *Linnæa*; Halle, 1836, in-8°; —  
*Entretiens sur la zoologie*, pour la collection  
de Maître Pierre; Strasbourg, 1836, in-18;  
— *Monographie du genre Gassicurtia*, dans la  
*Linnæa*; Halle, 1837, in-8°, planches coloriées;  
— *Les Jussieu et la méthode naturelle*; Stras-  
bourg, 1837, grand in-8°; — *Mémoires liché-*  
*nographiques: Monographies des genres Sar-*  
*cographa, Glyphis, Pyrenodium, Parmentiera,  
Melanotheca et Messneria*; dans les *Actes de la  
Société des Curieux de la Nature*; Breslau,  
1838, in-4°, planches coloriées; — *Entretiens  
sur les Oiseaux*, pour la collection de Maître  
Pierre; Strasbourg, 1838, in-18; — *Mémoire  
sur l'Ergot du seigle (Sphacelidium clavus) et  
sur quelques agames parasites sur les épis  
de cette céréale*; Strasbourg, 1843, grand in-4°;  
l'auteur y établit le genre *malacharia*; — *Exa-*  
*men microscopique de l'Urine normale*; Stras-  
bourg, 1844, in-4°; — *Mémoires sur la fa-*  
*mille des Fougères: 1<sup>er</sup> mémoire, Examen  
des bases qui ont servi dans la classification  
des Fougères, et en particulier de la Nerva-*  
*tion*, Strasbourg, 1844, grand in-fol; 2<sup>e</sup> mé-  
moire, *Histoire des Acrostichum*, Strasbourg,  
1844-1845; — *Une excursion en Corse pen-*  
*dant l'été de 1845*; Strasbourg, in-12; — *Mé-*



*moire sur la Sensitive* (*Mimosa pudica*, L.) et les plantes dites sommeillantes; Strasbourg, 1846; — *Voceri, chants populaires de la Corse, précédés d'une excursion dans cette île*; Strasbourg, 1850, in-8°; — *Genera Filicum: Polypodiacees*; Strasbourg, 1850-1852, in-4°; — *Histoire des Vittariées*; Strasbourg, 1851-1852, in-fol., planches; — *Histoire des Anthophyées*; Strasbourg, in-fol. avec pl., 1851-1852; — *Études philosophiques sur l'Instinct et l'Intelligence des Animaux*; Strasbourg, 1853, in-12; — *Iconographie des espèces nouvelles décrites dans le Genera*; Strasbourg, 1853, 8 planches in-4°; — *Il ne faut pas maltraiter les animaux*; dans le *Bulletin de la Société protectrice des animaux*, janvier 1855. Dans sa jeunesse, M. Fée a publié quelques poésies, entre autres une tragédie en cinq actes, *Pelage*, Paris 1818, in-8°. Enfin, il a donné des articles de matière médicale au grand *Dictionnaire des Sciences médicales* de Panckoucke; de bibliographie au *Bulletin* de Ferussac; de médecine, de botanique, d'histoire naturelle médicale et de biographie dans le *Journal de Chimie médicale*; de botanique des anciens dans le *Journal de Pharmacie*; de cryptogamie dans le *Dictionnaire classique d'Histoire naturelle*; plusieurs notices dans divers recueils et encyclopédies ainsi que dans la présente *Biographie générale*.

M<sup>me</sup> Cécile FÉE, son épouse, née à Orléans, le 22 janvier 1799, morte à Strasbourg, le 5 janvier 1840, femme aussi distinguée par les qualités du cœur que par celles de l'esprit, a fait imprimer en 1832 un volume de *Pensées*. Ce livre l'aurait placée très-haut parmi les moralistes, si sa modestie lui eût permis de le répandre dans le commerce.

L. LOUVET.

*Bioogr. univ. et port. des Contemporains.* — Quérard, *La France littéraire* — Louandre et Bourquelot, *La Littérature française contemporaine.* — *Dict. de la Conversation*, Suppl. à la 1<sup>re</sup> édition. — *Liste méthodique des ouvrages publiés par le professeur Fée*, in-4°.

FÈFRE (Saint). Voy. FIACRE.

FEHLING (Henri-Christophe), peintre allemand, né à Sangerhausen, en 1653, mort en 1725. Élève et parent de Botschild, il suivit ce maître à Rome, où il séjourna pendant quelques années. Il fut rappelé en Allemagne, à Dresde, par l'électeur Georges IV. Auguste 1<sup>er</sup> lui confia la direction de l'Académie, et en 1707, après la mort de Botschild, les fonctions d'inspecteur du Musée. Fehling peignit des plafonds dans le palais de l'électeur et dans celui du prince Lubomirski.

Nagler, *Neues Allg. Kunstl.-Lexic.*

FEHR (Jean-Michel), médecin allemand, né le 9 mai 1601, mort le 15 novembre 1688. Il étudia à Schweinfurt, et reçut à Leipzig son instruction médicale. Il fut nommé directeur du laboratoire de chimie à Dresde. En 1639 il se rendit à Alfort; de là il passa en Italie, où il fut

reçu docteur à Padoue, en 1641. A son retour en Allemagne, il s'établit à Schweinfurt, devint, sous le nom d'*Argonauta*, membre, puis président de l'Académie des *Curieux de la Nature*. En 1686, il fut nommé médecin de l'empereur Léopold. On a de lui : *Anchora sacra, seu de Scorzonera*; Breslau, 1664, in-8°; — *Hiera Picra, seu de Absinthio analecta*; Leipzig, 1667, in-8°; — *Epistolæ mutux Argonautæ ad Nestorem*; Vienne, 1677, in-4°. C'est la correspondance de Fehr avec Welsh.

*Biographie médicale.* — Éloy, *Dict. de Méd.*

FEHR (Jean-Laurent), fils du précédent, médecin allemand, né à Schweinfurt, mort dans cette ville, le 22 septembre 1706. Comme son père, il fut médecin et membre de l'Académie des *Curieux de la Nature*, dans les mémoires de laquelle il a inséré un assez grand nombre d'observations.

*Biographie médicale.*

FEHR (Jean-Henri), médecin allemand du dix-huitième siècle. On a de lui : *Dissertatio de Calculo vesicæ ejusque per sectionem auferendi methodo*; 1716, in-4°. L'auteur se prononce pour le procédé de Rau, dont il fait la description.

Callisen, *Med.-Lex.*

FEHRE (Chrétien-Auguste), poète allemand, né le 25 mars 1744, mort le 29 août 1823. Il fit ses premières études à Altenbourg et celles de droit à Leipzig. Il plaida ensuite à Pirna, à Chemnitz, à Dresde, devint procureur de la chambre en 1781 et des finances en 1784. De 1797 à 1817, il fut chargé d'administrer les domaines de Gortitz. On a de lui : des *Poésies* de circonstance et autres, publiées dans plusieurs recueils, tels que les *Fides* de Leipzig, 1768 et 1769, et dans l'*Anthologia* de Schmidt; Leipzig, 1770, t. I.

Schmid, *Anthol. der Deutsch.*

FEHRMANN (Daniel), médailleur suédois, né à Stockholm, en 1710, mort en 1780. Il eut pour maître le célèbre Hedlinger, qu'il accompagna en Russie et en Danemark. A son retour dans sa patrie, il fut attaché comme graveur à la monnaie de Stockholm. Il grava en artiste habile une grande quantité de médailles, d'armoiries, etc. Son fils devint également un médailleur remarquable.

Nagler, *Neues Allg. Kunstl.-Lexic.* — *Hirschberg, Hist. liter. Hamb.*

\* FEI (Alessandro), dit del Barbiero, pe de l'école florentine, né à Florence, en 1563, vers la fin du seizième siècle. Après avoir été disciple de Ridolfo del Ghirlandajo et de Francia, il devint le compagnon et sans ce aussi l'élève de Tommaso da Santo-Friano. n'avait d'abord peint que des sujets de proportion; mais bientôt il osa aborder la peinture, à laquelle semblait l'appeler une imagination brillante et féconde. Il peignit à fire nombreuses compositions, qu'il enrichit

et d'élégantes arabesques ; son coloris est généralement sin, excepté toutefois dans , que l'on croit avoir été ses à où il aurait bre par ses ouvrages de son au premier rang est de de v l Croce de la , au-dessus d'une , il a peint à fresque , portant un baldaquin, te, mais d'un coloris rouge ore parmi ses fresques plu- uveau Testament à Santo- cle de saint Domini- cloître de Sainte-Marie- bleaux une Annonciation une Madone à Santo-Petro in dans la galerie publique un Ate- rrière de sa première manière. Pis- de aussi plusieurs peintures de ce Assomption à Santa-Maria delle Annonciation, l'un de ses meilleurs t plusieurs petits sujets à fresque à la delle' Umiltà. E. B.—N.

Riposo. — Boschini, *Carta del nacegar* — Lanzi, *Storia della Pittura*. — P. Fan- di Firenze. — Tolomei, *Guida di Pis-* na, Abbecedario.

FEIN.

Voy. FEIZI.

Voy. FEYJOO Y MONTE-NEGRO.

Georges), homme politique allemand, t, le 8 janvier 1803. Il fut élevé en wick, où sa mère, devenue veuve, rre. De 1822 à 1826, il visita les uni- Berlin, de Göttingue et de Heidel- y étudier le droit ; mais dès lors il se penchant décidé pour l'histoire et politique. Les voyages qu'il fit en- le reste de l'Allemagne et dans les vent sa pensée vers la politique. ich la *Deutsche Tribune* (la rde), lorsque Wirth, qui diri- , eut été emprisonné. Incarcéré puis expulsé de la Bavière, Fein même sort dans les pays de Hesse et , d'où il fut transféré à Brunswick. également des persécutions, aux- e dévota, en 1833, en passant secrè- France. Renvoyé aussi de ce pays, Zurich, où il rédigea pendant six ne *Züricher Zeitung* (Nouvelle Ga- . La part qu'il prit alors à la Société des Travailleurs lui et transporté dans le canton au trouve quelque repos à Lies- rva de Bâle, où il fut interné, de prendre une part impor- de la société secrète dite la , qu'il présida même pendant Le séjour de la Suisse lui fut aussi qu'à quelques autres mem-

bres de la même société. Il passa l'hiver de 1836-1837 à Paris, sous un nom d'emprunt ; mais, reconnu par la police, il passa en Angle- terre. Après quelques mois de détention, il se rendit à Christiania. Il quitta la Norvège en 1844 pour retourner en France et en Suisse. Dans ce dernier pays il s'affilia aux sociétés secrètes ; mais il fit une opposition déclarée aux communistes et aux athées. Il participa aux mouvements des corps francs contre Lucerne en 1844 et 1845, et fut emprisonné à cette occasion. Quoique, dans l'intervalle, Bâle lui eût accordé le droit de cité, Lucerne le fit conduire enchaîné jusqu'au Pié- mont, d'où on le transféra à Milan, puis à Vienne ; la ville de Brunswick n'ayant pas osé réclamer Fein, ce dernier, sous la promesse de ne pas rentrer en Europe avant trois ans, fut embarqué de Trieste pour New-York. Arrivé à Philadelphie et à Cincinnati, il y fut invité à faire des lectures sur le progrès de la vie civile en Allemagne et sur l'histoire de l'Eglise. Après la révolution de 1848, il retourna en Allemagne. Revenu à Brême, il y fut élu membre du congrès de Berlin. A l'issue de cette assemblée, il s'établit dans le pays de Bâle, s'y maria, et parait ne plus s'occuper que de travaux littéraires.

*Conversat.-Lexikon.*

\* FEIN (Édouard), frère du précédent, juriste consulte allemand, né à Brunswick, le 22 septembre 1813. Il fit ses premières études dans sa ville natale, puis, en 1831, il se rendit à Heidelberg, où il suivit les cours de Mittermaier, de Thibaut et de Zachariæ. Reçu docteur en droit en 1833, il devint avocat à Brunswick en 1834, et se créa en peu de temps une nom- breuse clientèle. Le goût des spéculations théo- riques le fit renoncer à la pratique des affaires. Il se prépara, sous Savigny à Berlin, puis à Hel- delberg, aux fonctions du professorat. Il débuta par la thèse intitulée : *Das Recht der Collation* (Le Droit de Collation) ; Heidelberg, 1842. Il fut ensuite nommé professeur suppléant à Heidel- berg. Son enseignement eut tout d'abord un si grand succès, qu'à la fin de l'année il fut nommé professeur titulaire de droit romain à Zurich, en remplacement de Keller. Il passa en la même qualité à Iéna, et fut nommé assesseur au tribunal des échevins de cette ville. En 1852, il fut ap- pelé à Tubingue pour y professer les Pandectes. On a de lui : la continuation de l'ouvrage de Glück, intitulé : *Ausführliche Erläuterung der Pandekten* (Explication analytique des Pandectes). Le tome 44, contenant *Das Recht der Codicille* (Le Droit de Codicilles) a paru à Erlangen, en 1851 ; — *Beitraege zu der Lehre von der Novation und Delegation* (Mémoires pour servir à l'enseignement de la Novation et de la Délégation) ; Iéna, 1850.

*Conversations-Lexikon.*

\* FEIND (Berthold), l'ancien, théologien allemand, né en 1633, mort en 1691. Il étudia à Hambourg. On a de lui : *Antisophistica* ; —

*Gerræ Sociniani cujusdam de SS. Trinitatis mysterio dissipatæ; — Portula Linguae Latinae; — Hortus comicus; — Phraseologia Plautino-Terentiana; — une Astronomie expérimentale en allemand.*

Möller, Cimbr. litt.

FEINES. Voy. FEYNES.

\* **FEIO** (Frà Antonio), prédicateur portugais, né à Lisbonne, en 1573, mort en 1627. Il entra dans l'ordre de Saint-Dominique. Son éloquence le rendit recommandable, et il fut nommé prédicateur général de son ordre. On a de lui : *Tratados quadragesimales, e da Paschoa*; Lisbonne, 1609 et 1612, 2 vol., in-fol., trad. en français et en castillan; — *Tratados das Festas das Vidas dos Santos*; Lisbonne, 1612-1615, in-fol.; Barcelone, 1614, 2 vol. in-4°; — *Tratados das Festas da V. N. Senhora*; Lisbonne, 1615, in-fol.; — *Sermão das Exequias de Filipe III*; Lisbonne, 1621, in-4°.

*Summario da Bibliotheca Lusitana*, I, 126. — Échard, *Scriptores Ordinis Prædicatorum*, II.

**FEITAMA** (Sibrand), poète et auteur dramatique hollandais, né à Amsterdam, en 1694, mort en cette ville, en 1758. Ses parents le destinèrent d'abord à la théologie, puis, après qu'il eut fait ses études, au commerce; mais il se lassa en peu de temps de cette profession peu compatible avec ses goûts littéraires, et il se mit à travailler pour le théâtre. Ses deux premières pièces, *Fabritius* et *Le Triomphe de la Poésie*, obtinrent un succès mérité; mais Feitama était d'un caractère timide autant que modeste : il se laissa effrayer par la réputation de Marre de Mauritius, et, abandonnant l'originalité et l'invention, il se réfugia dans les traductions. Courageux lorsqu'il eut avec lui un grand nom pour le soutenir, il donna successivement : *Romulus* et *Les Machabées* de Houdart de Lamotte; *Stilicon* et *Darius* de Th. Corneille; *Pertharite* de Pierre Corneille; *Pyrrhus* de Crébillon; *Brutus* de Voltaire; *Jonathan* de Duché; puis *le Télémaque* et *La Henriade*; d'après les critiques hollandais, ces deux ouvrages sont de beaucoup préférables à ses tragédies. Ses œuvres ont été publiées en 1735, 2 vol. in-4°. François van Steenwyck, son ami, a publié un volume in-4° d'œuvres posthumes, dans lequel on trouve deux drames originaux : *Les Dangers de l'Égoïsme* et *La Sentinelle chrétienne*, une traduction de *l'Alzire* de Voltaire et des poésies mêlées.

H. MALOT.

*Notice dans les Chefs-d'Œuvre du Théâtre hollandais Biographie Néerland.*

**FEITH** (Everard), en latin **FEITHIUS**, antiquaire et helléniste hollandais, né à Elburg (Gueldre), vers 1597, disparu à La Rochelle, vers 1625. Il était d'une famille riche et qui occupait les charges les plus importantes de la Gueldre. Il fit d'excellentes études, et s'appliqua principalement à la connaissance du grec, de l'hébreu et de la philosophie peripatéticienne. Après avoir voyagé plusieurs années et visité

surtout les académies du midi de la France, il retourna dans sa patrie; mais il la trouva occupée par les troupes espagnoles du marquis Spinola. Feith revint alors en France, y professa la langue grecque, et se lia d'amitié avec Isaac Casaubon, Jacques-Auguste De Thou, Pierre Du Puy et autres savants de l'époque. Étant à La Rochelle, il se promenait accompagné d'un seul valet, lorsqu'il fut prié d'entrer chez un bourgeois de cette ville : il se rendit à cette invitation, et l'on n'a jamais su depuis ce jour ce qu'il est devenu. Toutes les recherches des magistrats demeurèrent inutiles. Feith était encore très-jeune lorsqu'il disparut si étrangement. On trouva dans son cabinet quantité d'ouvrages importants inachevés. Henri Bruman, petit-neveu de Feith, a fait publier : *Everhardi Feithii Antiquitatum Homericarum Libri IV*; Leyde, 1677, in-12; réimprimé avec corrections par Salomon Schouten, Amsterdam, 1726, petit in-12, puis à Strasbourg, 1743, enfin dans le tome VI du *Thesaur. Antiquit. Græc.* de Gronovius. Cet ouvrage, écrit en beau latin, renferme des choses curieuses sur la religion, les lois, les mœurs, etc., des Grecs. Chaque article est appuyé par les passages des auteurs anciens qui s'y rapportent. Le P. de Longuerue disait « qu'il aimait mieux les *Antiquitates homericæ* qu'Homère lui-même ». On connaît encore de Feith, quoique restés en manuscrits : *Antiquitatum Atheniensium Libri octo*; — des fragments de leçons critiques, dans lesquelles l'auteur rétablissait le texte et expliquait les passages obscurs d' Hesychius, de Suidas, des scolastes et des poètes grecs.

Bayle, *Dict. hist. et crit.* — Paquet, *Mémoires pour servir à l'histoire littéraire des Pays-Bas*, IV, 300. — L'abbé Dufour de Longuerue, *Dissertationes*.

**FEITH** (Rhynvis), poète hollandais, descendant du précédent, né à Zwoll (Over-Yssel), 7 février 1753, mort dans la même ville, 8 février 1824. Après avoir étudié le droit à Leyde, il retourna, en 1776, dans sa ville natale pour s'y livrer à son goût décidé pour la poésie. Nommé bourgmestre et bientôt après conseiller du collège de l'amirauté à Zwoll, il n'en eut pas moins à cultiver la littérature hollandaise. Il devint membre de l'Institut des Pays-Bas et de plusieurs sociétés savantes ou littéraires de sa patrie, et vit souvent ses ouvrages couronnés dans les concours académiques. En 1791, la société Poétique de Leyde accorda les premiers prix à deux de ses odes à la gloire de l'amiral Ruyter; Feith ayant refusé la couronne d'usage, la société lui en envoya les médailles en cire dans une boîte en argent, avec le trait de Ruyter et ces mots gravés sur le revers : *Immortel comme lui*. Feith écrivit dans presque tous les genres de poésie. Ses premiers écrits annoncent une grande tendance au sentimentalisme, que son exil contribua à faire prévaloir pendant qu'il

la littérature hollandaise. Parmi ses productions, on remarque surtout *Ed et Constance*; 1785, 2 vol. in-8°. Ensuite *Het Graf* (Le Tombeau); 1792 : poème didactique, où à côté de morceaux, et avec un plan bien conçu, on trouve encore quelques traces du style de l'époque. Cet ouvrage a été traduit en français (1821). Ce défaut ne s'explique pas dans son *De Ouderdom* (Le Vieillesse), Amst., 1802, poème auquel on reproche cependant du vague dans la description des poésies lyriques de Feith, *En l'honneur* (Odes et Poésies diverses), 1810, on trouve plusieurs poésies remarquables par l'enthousiasme qui y brillent. Quelques-unes ont été traduites en français par M. de Vries; Bruxelles, 1827, in-18. Quant aux plus estimées sont : *Thirza*, par M. Gray; Amsterdam, 1791; *Mucius Corvinius*; surtout *Inès de Castro*; Amsterdam, 1791, paravilla, avec Bilderdyk, à donner un noble air au chant patriotique si connu, intitulé *De Geuzen* (Les Gueux), et les premiers combats livrés pour la liberté néerlandaise. Ses épitres en vers sur l'esprit de la philosophie de Kant, *aan Sophie over den geest van de wijsbegeerte, vooral met betrekking tot het Christendom*, Amsterdam, 1791, ont fruit de sa vieillesse. Parmi ses œuvres en prose, nous citerons *Briven over den Onder werpen* (Lettres sur différents sujets de littérature), 6 vol., in-8°, 1784-1785, elles se distinguent par le style et la sagacité des observations.

**Wörterbuch-Lexikon. -- Galeries historiques des**  
**FRANÇ.**

(*Peter-Rutger*), poète hollandais, né à Rotterdam, vivait en 1838. Il était juge au tribunal d'Almelo (Over-Yssel). En 1816 un prix à la Société des Sciences et de la Littérature de Gand, pour une œuvre sur la bataille de Waterloo. On trouve plusieurs pièces de vers insérées dans les œuvres de la Société Poétique de Rotterdam et dans les *Letter oeffeningen*.

**hist. des Contemporains.**

**ALLAH-EFFENDI** (*Seyyid*), mufti et turc, né à Erzeroum, décapité à Andri-  
e 20 rebi al-akhir 1115 (de J.-C. sep-  
1703). Il descendait de Scheims ed-Din  
re de Djelal ed-Din Roumi, et avait  
de Wani, prédicateur de Moham-  
la faveur de cette alliance, il obtint  
auprès du sultan, qui lui confia  
de ses fils Ahmed et Moustafa.  
schéikh ul-islam (chef de la religion)  
Ahmed II, il conserva cette haute  
le regne de Moustafa II, dont il  
précepteur. Son influence même s'ac-

crut, mais il n'en fit que trop souvent un mauvais usage; il distribua à ses parents et à ses créatures les charges les plus honorables et les plus lucratives, sans observer les règles de l'avancement. Cette conduite, jointe à un caractère impérieux, le fit détester du corps des oulémas. Un de ceux qui lui devaient leur élévation, le grand-vizir Moustafa-Daltaban-Pacha, ne montra pas tout le dévouement nécessaire aux intérêts de son protecteur; il contre-balança l'influence du musti, et tenta de l'empoisonner; aussi ne tarda-t-il pas à être renversé et remplacé par Rami. Des mesures impopulaires contribuèrent à faire éclater la révolte de 1703. Le sultan, dans l'espoir d'apaiser les rebelles, consentit à la destitution de Feiz-Allah et de ses créatures le 13 rebi al-ewwel (27 juillet 1703). Quelques rebelles à qui ce malheureux fut livré lui firent subir les plus cruels traitements, et le mutilèrent après lui avoir tranché la tête. Il fut surnommé *Schahid* (Martyr), en considération de sa triste fin. Abdallah Koprilizadeh, gendre de Feiz-Allah, composa à sa louange une cassidet intitulée *Al-Ghorrat* (La Brillante). On a de Feiz-Allah : *Nesaih al-Molouk* (Conseils aux Rois), traité de politique; — *Lethaif* (Facéties); — *Haschiyet Tefsir Beidhawi* (Gloses sur le Commentaire de Beidhawi); — *Huschiyet souret neba* (Gloses sur la 78<sup>e</sup> sourate du Coran, intitulée *Al-Neba*); — *Adzkar al-abkar* (Invocations matinales); — traduction turque du *Raudhat* de Khathib Casim. E. BEAUVOIS.

Scheikhi, *Biographie* 1395°. — Ahmed Hanifzadeh, continuat. du *Lexic.-bibliog.* de Hadji-Khalifah, t. VI, n° 14587, 14667 8; 14911-31-81 91. — La Motraye, *Voyages*, t. I, ch. XVI. — J. de Hammer, *Hist. de l'Empire Ottoman*, trad. de Hellert, t. XII, p. 396-429; t. XIII, p. 9, 68, 76, 88, 92, 108, 110, 117, 119, 120, 130.

\* **FEIZI** ou **FEYAZI** (*Abou'l-Feiz-Hindi*, connu sous les noms poétiques de), écrivain persan de l'Inde, né à Agra, en 954 de l'hégire (1547 de J.-C.), mort en 1004 (1595). Il était frère du célèbre Abou'l-Fazl, ministre d'Akbar. Élevé sous la direction de son père, nommé Mobarek-Schah, qui était un libre penseur, il se distingua de bonne heure par sa science et ses talents poétiques. Sur le bruit de sa renommée, l'empereur Akbar l'appela à sa cour en 1568, et lui donna le titre de *melik as-schoara* (roi des poètes). Il le combla d'honneurs, le pourvut de places lucratives, et lui confia l'éducation de ses fils. Feizi était plus studieux et vivait plus retiré que son frère; il était fort versé dans l'histoire, la grammaire, l'art épistolaire, la médecine, les mathématiques et la théologie. Chargé d'examiner les dogmes de la religion des brahmes, il en fit un rapport très-favorable, et en plus d'un passage de ses écrits il laisse percer son admiration pour ce système théologique et pour celui des adorateurs du feu. Aussi quelques zélés musulmans lui ont-ils prodigué les épithètes les plus injurieuses et lui ont-ils dénié toute espèce de mérite; mais ce jugement sévère n'a pas été confirmé par la postérité, car Feizi conserve

encore parmi ses compatriotes la réputation d'un excellent poète. Il avait réuni une bibliothèque de 12,000 manuscrits arabes et persans. On a de lui : un *Diwan*, contenant 18,000 vers; *Inscha*, recueil de lettres; — *Sewathi al-ilham* (Arguments de l'inspiration), commentaire sur le Coran; — *Mewarid al-kelim* (Réservoir de sentences). Ces deux ouvrages sont entièrement composés de lettres qui n'exigent pas de points diacritiques; — la traduction persane de *Lilawati*, traité d'arithmétique, écrit en sanscrit par Bhascara Atcharya, imprimé à Calcutta, 1827, in-8°; — *Merkez-i-adwar* (Le Centre des Cercles), poème persan, dans la préface duquel il donne de curieux renseignements sur ses projets et ses travaux littéraires; — *Nal wa Daman*, épisode du *Mahabharata*, traduit en vers persans, lithographié à Calcutta, 1831, in-8°, et à Lucknow, 1833; — *Soliman wa Bilkhis* (poème inachevé); — *Heft kischwar*; — *Akbar-naméh*, poème à la louange d'Akbar, interrompu par la mort de l'auteur. Ces cinq poèmes sont une imitation des cinq poèmes de Nizami. Feizi présida aux traductions, en persan, du *Mahabharata*, du *Ramayana*, de l'*Histoire de Kaschmir* et des *Évangiles*. E. BEAUVOLS.

Lothf Ali-Reg. *Atesch Kedad*. — Kischen Tchand, *Hamyschah behar*. — Hadji-Khalfah. *Lexic. bibliogr.*, édit. Fluegel, t. II, n° 3331; III, n° 7279; VI, n° 12339-12993. — Onseley, *Biogr. Notices of Persian Poets*, p. 171. — Elphinstone. *The Hist. of India*, t. II, p. 317. — Elliot, *Bibliogr. Index to the historians of Muham. India*, t. I, p. 231-235, 301. — Dozy, *Catal. de Leyde*, n° 293-689. — Sprenger, *Catal. des Biblioth. du roi d'Oudh*, t. I, p. 401.

**FEKHR-EDDIN.** Voyez FAKHR-EDDYN.

**FELDBAUSCH** (Felix-Sebastien), pédagogue allemand, né à Mannheim, le 25 novembre 1795. Il reçut sa première instruction au lycée de cette ville et à Rastadt; en 1817 il se rendit à Heidelberg, où il s'appliqua, sous Schlosser et Creutzer, aux études classiques. Ses progrès furent si rapides qu'il fut nommé professeur à Donaueschingen en 1820 et plus tard à Rastadt. En 1844 il accepta les fonctions de directeur du lycée de Heidelberg, qui, grâce à son impulsion, parvint à un haut degré de prospérité. En récompense de ce résultat, Feldbausch devint en 1850 membre du conseil supérieur d'instruction publique à Carlsruhe et conseiller privé. Il contribua à l'amélioration des méthodes d'enseignement dans son pays. On a de lui : *Griechische Grammatik* (Grammaire grecque); Heidelberg, 1823, et 1845, 3<sup>e</sup> éd.; — *Latijnische Schulgrammatik* (Grammaire latine à l'usage des écoles); ib., 1837; — *Kleines lateinisches Woerterbuch* (Petit Vocabulaire Latin); ib., 1848, 3<sup>e</sup> éd.; — *Griechische Chrestomathie* (Chrestomathie grecque); ib., 1851; — *Deutsche Metrik nach Beispielen aus klassischen Dichtern* (Métrique allemande, d'après des exemples tirés des poètes classiques); Heidelberg, 1841; — des éditions de *Lucius* et *Vopae*; ib., 1828; — des *Metamorphoses* d'O-

vide; Carlsruhe, 1835 et 1848; — *Bemerkungen zu der dritten Satire des Horaz im ersten Buche* (Remarques sur la troisième satire du premier livre d'Horace); Rastadt, 1843; — *Zur Erklärung des Horaz* (Commentaire sur Horace); Heidelberg, 1851.

*Conversat.-Lex.*

**FELDMANN** (Bernard), médecin et naturaliste allemand, né à Coeln, le 11 novembre 1701, mort en janvier 1777. Il étudia à Berlin et à Halle, où il séjourna quatre ans. Revenu à Berlin, il y fit un cours d'anatomie, à l'issue duquel il se rendit en Hollande, où il se lia avec Seba et Vilhoorn. A Leyde, il suivit les leçons de Boerhaave et de Gaubius, et fut reçu docteur après avoir soutenu une thèse intitulée : *De comparatione plantarum et animalium*, qui témoignait de sa prédilection pour l'histoire naturelle. Il revint alors en Allemagne, fut nommé médecin pensionné et sénateur de Neuruppin, et cinq ans plus tard médecin du cercle de Ruppin. En 1740 sa réputation lui valut d'être attaché comme médecin militaire aux armées du grand Frédéric. Il employait ses loisirs à cultiver l'histoire naturelle, son étude favorite. On a de lui des *Observationes*; dans le *Commercium literarium Norimbergense*, 1734, 1743, et dans le *Berliner Magazin*.

*Biographie médicale.*

**FELDMANN** (Léopold), poète comique allemand, né à Munich, en 1803. En 1815 il fut mis en apprentissage chez un sellier et un peu plus tard chez un cordonnier, qui le chassa pour avoir exprimé trop vivement, dans un poème glissé dans une paire de souliers qu'il avait été chargé de raccommoder, les sentiments que lui inspirait une jeune cliente de son maître. En 1817 Feldmann écrivit un petit opéra intitulé : *Der falsche Eid* (Le faux Serment), qui fut représenté sur un théâtre de sa ville natale. Il entra ensuite dans une maison de commerce à Pappenheim, et trois ans plus tard il devint commis dans un magasin de bijouterie à Munich. Cependant la poésie continuait d'occuper ses loisirs. Il inséra dans les journaux plusieurs compositions, qui eurent du succès. En 1829 il se lia avec le poète Saphir, puis il abandonna la carrière commerciale pour se livrer uniquement à la culture des lettres. Il entreprit ensuite un voyage en Grèce, et séjourna cinq ans dans cette contrée. A son retour il visita Smyrne et Constantinople. Revenu en Allemagne, il fit jouer avec succès sur les théâtres de Vienne de nombreuses comédies. Ses ouvrages sont intitulés : *Der Sohn auf Reisen* (Le Fils en Voyage); cette comédie, la première en date, fut jouée à Munich; — *Reisbilder* (Voyages) pour l'Europe de Lewald; — *Deutsche Original-Lustspiele* (Comédies allemandes originales); Vienne, 1844-1852, 6 vol.

*Conversat.-Lexik.*

**FELEKI**, c'est-à-dire *celeste* — *Abou'l-nizâm Mohammed*, — décore des titres honorifiques de



**1-Din** (Gloire de la Religion), *Sehems* (Soleil des Poètes), *Melik al-Fo-Roi* (des Excellents) poète persan, né à hi, dans le Schirwan, mort en 577 de (1181 de J.-C.). Il eut pour maître le bou-ola Guendjewi. Il étudia l'astrologie et se concilia la faveur d'un astrologue à sa fille. Les progrès qu'il fit dans l'astrologie le mirent à même de composer un *Akham an-Nodjoun* (Jugements) de 1000 couplets. **Outcheher**, roi du Schirwan, le prit en pension en qualité de poète de sa cour. **Feleki un Dhoan**, composé de plus de 30 vers. E. B.

*chah. Tadjikiret as-Schoara*, ch. II. — *Lothf Allah Kodaik*, en tête des *Expedit. d'Alexandre contre les Russes*, trad. par Charmoy; Saint-Pétersbourg, 1820, in-8°, p. 28, 29, 60. — *Taki ed-Din Kassemi al-Aschkar*, ch. I. — D'Herbelot, *Bibl. de l'Asie*, t. II. — J. de Hammer, *Gesch. der schönen Künste und Wissenschaften der Perser*, p. 125. — Sprenger, *A Catal. of the Libraries of Persia*, t. I.

**12 ! Charles-Marie DORIMOND**, abbé français, né à Grimont, près de Gaillac (bas Limousin), le 3 janvier 1750. Il était d'une famille noble. Il vint à Paris en 1782, fit son entrée au collège de Sainte-Barbe, et y fut pendant trois années maître de conférences de philosophie et de théologie. Il entra ensuite dans l'Ordre de Saint-Benoît. L'abbé de Feletz se montra dès le début très-opposé aux doctrines révolutionnaires et sut conserver depuis ses opinions, sans faiblesse. Il refusa tous les honneurs qu'on voulut exiger de lui comme ecclésiastique; ce qui à deux reprises faillit entraîner sa déportation en Amérique. La première fois, il resta onze mois sur un ponton dans le port de Brest, et sur sept cent soixante pré-déportés qui partageaient son sort, il fut des deux cent cinquante environ qui survécurent aux souffrances de ce genre que les déportés eurent à subir. La seconde fois, arrêté à Orléans, après avoir échappé à ses gardiens, il fut assez adroit pour s'échapper de ses gardiens. Il resta quelque temps errant d'asile en asile. De retour à Paris, il se voua à la culture des lettres, et fut pendant vingt-cinq ans, compagnon de l'abbé de Dussault, l'abbé Feletz propagea avec ardeur les doctrines sévèrement classiques et combattit activement et utilement contre les aberrations des novateurs en littérature. Ses articles, signés d'un A, se distinguaient par une érudition profonde, ne se bornaient jamais que sous des formes gracieuses et remarquables par la pureté du

style et par l'excellent ton de ses plaisanteries, toujours de bon goût et pleines de finesse. En 1809 il fut nommé conservateur de la Bibliothèque Mazarine, et contribua à la même époque à la rédaction du *Mercur de France*. En 1812 il fut nommé membre de la commission des livres classiques de l'université. Il perdit sa place pendant les Cent Jours, mais elle lui fut rendue aussitôt après la rentrée de Louis XVIII. En mars 1816 il fut inscrit au nombre des littérateurs pensionnés par l'État. En 1820, appelé dans l'université aux fonctions d'inspecteur de l'Académie de Paris, il fit une opposition sage aux prétentions des congréganistes, qui l'attaquèrent à plusieurs reprises. L'abbé de Feletz fut élu membre de l'Académie Française en remplacement de Villar, dont les principes avaient été si différents des siens. Il prononça son discours de réception le 27 avril 1827. Sa candidature avait été vivement combattue par certains journaux, qui lui reprochaient de n'avoir écrit aucun ouvrage de longue haleine; cette critique ne pouvait empêcher son élection, car ce blâme injuste aurait frappé alors, comme il frapperait maintenant, un grand nombre d'académiciens qui ont beaucoup moins et moins bien écrit que l'abbé Feletz. Il sut d'ailleurs, par son zèle, sa modestie et son atticisme, se montrer digne de la distinction qu'il venait de recevoir. En qualité de directeur de l'Académie, il fut chargé plusieurs fois de parler au nom de ce corps; ce fut lui qui prononça le discours académique funèbre sur la tombe de François de Neufchâteau (14 janvier 1828); il accomplit le même devoir le 16 mars 1830 pour le baron Fourier, et répondit le 22 mai suivant, lors de la réception de M. Lebrun, successeur de François de Neufchâteau. Il harangua Charles X au nom de l'Académie Française, le 12 avril 1830, anniversaire de la rentrée de ce prince en 1815, et le 19 mai suivant le roi des Deux-Siciles, François I<sup>er</sup>, lors de sa venue à Paris. Dans ces deux circonstances, l'orateur se soumit aux convenances du moment, et sa parole fut digne et éloquente. Après les événements de 1830, l'abbé de Feletz donna sa démission d'inspecteur d'Académie.

L'abbé de Feletz avait eu trois frères, *Jean-Marie*, *Jean-François*, et *Antoine-Joseph*; tous trois étaient officiers avant la révolution. Les deux premiers firent les campagnes de l'émigration, et obtinrent la croix de Saint-Louis le 11 octobre 1814. Le troisième, ancien officier au régiment de Champagne, fut tué à l'affaire de Quiberon; l'abbé de Feletz a publié à son sujet un article touchant dans le *Journal des Débats* du 15 avril 1815.

Quelques articles critiques de l'abbé de Feletz avaient été imprimés dans *Le Spectateur français*. Depuis 1815, M. Amar en a fait un choix judicieux, qu'il a publié sous le titre de *Mélanges de Philosophie et de Littérature*; Paris, 1828, 6 vol. in-8°. L'abbé de Feletz figure aussi parmi les

Un biographe a donné à l'abbé de Feletz le titre de *général*. Il ne porta jamais ce titre, mais l'eut par son grade lorsque la révolution éclata. Ce titre resta l'antique noblesse de la famille de Feletz. C'est que pour être admis au chapitre de Saint-Denis il faut prouver quatre quartiers de noblesse. Feletz avait fourni ses preuves.

encore parmi ses compatriotes la réputation d'un excellent poète. Il avait réuni une bibliothèque de 12,000 manuscrits arabes et persans. On a de lui : un *Diwan*, contenant 18,000 vers; *Inscha*, recueil de lettres; — *Sewathi al-ilham* (Arguments de l'inspiration), commentaire sur le Coran; — *Mewarid al-kolim* (Réservoir de sentences). Ces deux ouvrages sont entièrement composés de lettres qui n'exigent pas de points diacritiques; — la traduction persane de *Lilawati*, traité d'arithmétique, écrit en sanscrit par Bhascara Atcharya, imprimé à Calcutta, 1827, in-8°; — *Merkez-i-adwar* (Le Centre des Cercles), poème persan, dans la préface duquel il donne de curieux renseignements sur ses projets et ses travaux littéraires; — *Nal wa Daman*, épisode du *Mahabharata*, traduit en vers persans, lithographié à Calcutta, 1831, in-8°, et à Lucknow, 1833; — *Soliman wa Bilkhis* (poème inachevé); — *Heft kischwar*; — *Akbar-naméh*, poème à la louange d'Akbar, interrompu par la mort de l'auteur. Ces cinq poèmes sont une imitation des cinq poèmes de Nizami. Feizi présida aux traductions, en persan, du *Mahabharata*, du *Ramayana*, de l'*Histoire de Kaschmir* et des *Évangiles*. E. BEAUVOLS.

Lothi Ali-Reg, *Atsch Kadh*. — Kischen Tchand, *Humyachah behar*. — Hadji-Khalfah, *Lexic. bibliogr.*, édit. Fluegel, t. II, n° 3331; III, n° 7279; VI, n° 13339-13903. — Ouseley, *Biogr. Notices of Persian Poets*, p. 171. — Elphinstone, *The Hist. of India*, t. II, p. 317. — Elliot, *Bibliogr. Index to the historians of Muham. India*, t. I, p. 251-255, 301. — Dozy, *Catal. de Leyde*, n° 294-600. — Sprenger, *Catal. des Biblioth. du roi d'Oudh*, t. I, p. 401.

FEKHR-EDDIN. Voyez FAKHR-EDDYN.

FELDHAUSCH (Felix-Sebastien), pédagogue allemand, né à Mannheim, le 25 novembre 1795. Il reçut sa première instruction au lycée de cette ville et à Rastadt; en 1817 il se rendit à Heidelberg, où il s'appliqua, sous Schlosser et Creutzer, aux études classiques. Ses progrès furent si rapides qu'il fut nommé professeur à Donaueschingen en 1820 et plus tard à Rastadt. En 1844 il accepta les fonctions de directeur du lycée de Heidelberg, qui, grâce à son impulsion, parvint à un haut degré de prospérité. En récompense de ce résultat, Feldhausch devint en 1850 membre du conseil supérieur d'instruction publique à Carlsruhe et conseiller privé. Il contribua à l'amélioration des méthodes d'enseignement dans son pays. On a de lui : *Griechische Grammatik* (Grammaire grecque); Heidelberg, 1823, et 1845, 3<sup>e</sup> éd.; — *Latinsche Schulgrammatik* (Grammaire latine à l'usage des écoles); ib., 1837; — *Klernes lateinisches Woerterbuch* (Petit Vocabulaire Latin); ib., 1848, 3<sup>e</sup> éd.; — *Griechische Chrestomathie* (Chrestomathie grecque); ib., 1841; — *Deutsche Metrik nach Beispielen aus klassischen Dichtern* (Métrique allemande, d'après des exemples tirés des poètes classiques); Heidelberg, 1841; — des éditions de *Alphabeta*; ib., 1828; — des *Metamorphosen* d'O-

vide; Carlsruhe, 1835 et 1848; — *Bemerkungen zu der dritten Satire des Horaz im ersten Buche* (Remarques sur la troisième satire du premier livre d'Horace); Rastadt, 1843; — *Zur Erklärung des Horaz* (Commentaire sur Horace); Heidelberg, 1851.

*Conversat.-Lex.*

FELDMANN (Bernard), médecin et naturaliste allemand, né à Coeln, le 11 novembre 1701, mort en janvier 1777. Il étudia à Berlin et à Halle, où il séjourna quatre ans. Revenu à Berlin, il y fit un cours d'anatomie, à l'issue duquel il se rendit en Hollande, où il se lia avec Seba et Vilhoorn. A Leyde, il suivit les leçons de Boerhaave et de Gaubius, et fut reçu docteur après avoir soutenu une thèse intitulée : *De comparatione plantarum et animalium*, qui témoignait de sa prédilection pour l'histoire naturelle. Il revint alors en Allemagne, fut nommé médecin pensionné et sénateur de Neu-Ruppin, et cinq ans plus tard médecin du cercle de Ruppin. En 1740 sa réputation lui valut d'être attaché comme médecin militaire aux armées du grand Frédéric. Il employait ses loisirs à cultiver l'histoire naturelle, son étude favorite. On a de lui des *Observationes*; dans le *Commercium literarium Norimbergense*, 1734, 1743, et dans le *Berliner Magazin*.

*Biographie médicale.*

FEELDMANN (Léopold), poète comique allemand, né à Munich, en 1803. En 1815 il fut mis en apprentissage chez un sellier et un peu plus tard chez un cordonnier, qui le chassa pour avoir exprimé trop vivement, dans un poème glissé dans une paire de souliers qu'il avait été chargé de raccommoder, les sentiments que lui inspirait une jeune cliente de son maître. En 1817 Feldmann écrivit un petit opéra intitulé : *Der falsche Eid* (Le faux Serment), qui fut représenté sur un théâtre de sa ville natale. Il entra ensuite dans une maison de commerce à Pappenheim, et trois ans plus tard il devint commis dans un magasin de bijouterie à Munich. Cependant la poésie continuait d'occuper ses loisirs. Il inséra dans les journaux plusieurs compositions, qui eurent du succès. En 1829 il se lia avec le poète Saphir, puis il abandonna la carrière commerciale pour se livrer uniquement à la culture des lettres. Il entreprit ensuite un voyage en Grèce, et séjourna cinq ans dans cette contrée. A son retour il visita Smyrne et Constantinople. Revenu en Allemagne, il fit jouer avec succès sur les théâtres de Vienne de nombreuses comédies. Ses ouvrages sont intitulés : *Der Sohn auf Reisen* (Le Fils en Voyage); cette comédie, la première en date, fut jouée à Munich; — *Reisebilder* (Voyages) pour l'Europe de Lewald; — *Deutsche Original-lustspiele* (Comédies allemandes originales); Vienne, 1844-1852, 6 vol.

*Conversat.-Lexik.*

FELEKI, c'est-à-dire *celeste* (*Abou'l-nizam Mohammed*), décore des titres honorifiques

**I-Din** (Gloire de la Religion), *Sehem* (Schir des Poètes), *Melik al-Fotol* (des Excellents) poète persan, né à hi, dans le Schirwan, mort en 577 de (1181 de J.-C.). Il eut pour maître le boui-ola Guendjewi. Il étudia l'astrologie par la faveur d'un astrologue. Les progrès qu'il fit dans l'astrologie mirent à même de composer un traité *Akham an-Nodjourn* (Jugements). **Utcheher**, roi du Schirwan, le nomma en qualité de poète de sa cour. **Dhwan**, composé de plus

E. B.

**Iskiret as-Schoara**, ch. II. — **Lothf** **Shamsh Lash**, en tête des *Exposit. d'Alexandre* contre les Russes, trad. par Charmoy; Saint-Étienne, 1820, in-8°, p. 23, 30, 69. — **Taki ed-Din Kas** **as-Saf al-Aschkar**, ch. I. — **D'Herbelot**, *Bibl.* **orient.**, t. II, p. 104. — **J. de Hammer**, *Gesch. der schönen* *Wissenschaften*, p. 123. — **Sprenger**, *Catal. of* *pers. and Hindustani mss., of the Libraries* *of the East India Co.*, t. I.

**FE** (**Charles-Marie** **DORIMOND**, abbé critique français, né à Grignon, près de la Gaillarde (bas Limousin), le 3 janvier 1750, mort en 1830. Il était d'une famille noble et ancienne. Il vint à Paris en 1782, fit ses études au collège de Sainte-Barbe, et y fut trois années maître de conférences de philosophie et de théologie. Il entra ensuite dans l'abbaye de Feletz se montra dès le début opposé aux doctrines révolutionnaires et sut conserver depuis ses opinions, sans faiblesse. Il refusa tous les honneurs qu'on voulut exiger de lui comme évêque; ce qui à deux reprises faillit entraîner sa déportation en Amérique. La première fois, il resta onze mois sur un ponton dans le Brest, et sur sept cent soixante prébendes partageaient son sort, il fut des deux cent cinquante environ qui survécurent aux souffrances de la déportation. La seconde fois, arrêté à Orléans, après avoir échappé à ses gardiens, il fut assez adroit pour s'échapper de ses gardiens. Il resta quelque temps errant d'asile en asile. De retour à Paris, il se voua à la culture des lettres, et fut la rédaction du *Journal des Débats* pendant vingt-cinq ans, compagnon de route de Dussault, l'abbé Feletz propagea avec ardeur les doctrines sévèrement classiques et y lutta activement et utilement contre les erreurs et les aberrations des novateurs en littérature. Ses articles, signés d'un A, se distinguaient par une érudition profonde, ne se bornaient jamais que sous des formes gracieuses et remarquables par la pureté du

style et par l'excellent ton de ses plaisanteries, toujours de bon goût et pleines de finesse. En 1809 il fut nommé conservateur de la Bibliothèque Mazarine, et contribua à la même époque à la rédaction du *Mercur de France*. En 1812 il fut nommé membre de la commission des livres classiques de l'université. Il perdit sa place pendant les Cent Jours, mais elle lui fut rendue aussitôt après la rentrée de Louis XVIII. En mars 1816 il fut inscrit au nombre des littérateurs pensionnés par l'État. En 1820, appelé dans l'université aux fonctions d'inspecteur de l'Académie de Paris, il fit une opposition sage aux prétentions des congréganistes, qui l'attaquèrent à plusieurs reprises. L'abbé de Feletz fut élu membre de l'Académie Française en remplacement de Villar, dont les principes avaient été si différents des siens. Il prononça son discours de réception le 27 avril 1827. Sa candidature avait été vivement combattue par certains journaux, qui lui reprochaient de n'avoir écrit aucun ouvrage de longue haleine; cette critique ne pouvait empêcher son élection, car ce blâme injuste aurait frappé alors, comme il frapperait maintenant, un grand nombre d'académiciens qui ont beaucoup moins et moins bien écrit que l'abbé Feletz. Il sut d'ailleurs, par son zèle, sa modestie et son attachement, se montrer digne de la distinction qu'il venait de recevoir. En qualité de directeur de l'Académie, il fut chargé plusieurs fois de parler au nom de ce corps; ce fut lui qui prononça le discours académique funèbre sur la tombe de François de Neufchâteau (14 janvier 1828); il accomplit le même devoir le 16 mars 1830 pour le baron Fourier, et répondit le 22 mai suivant, lors de la réception de M. Lebrun, successeur de François de Neufchâteau. Il harangua Charles X au nom de l'Académie Française, le 12 avril 1830, anniversaire de la rentrée de ce prince en 1815, et le 19 mai suivant le roi des Deux-Siciles, François I<sup>er</sup>, lors de sa venue à Paris. Dans ces deux circonstances, l'orateur se soumit aux convenances du moment, et sa parole fut digne et éloquente. Après les événements de 1830, l'abbé de Feletz donna sa démission d'inspecteur d'académie.

L'abbé de Feletz avait eu trois frères, *Jean-Marie*, *Jean-François*, et *Antoine-Joseph*; tous trois étaient officiers avant la révolution. Les deux premiers firent les campagnes de l'émigration, et obtinrent la croix de Saint-Louis le 11 octobre 1814. Le troisième, ancien officier au régiment de Champagne, fut tué à la bataille de Quiberon; l'abbé de Feletz a publié à son sujet un article touchant dans le *Journal des Débats* du 15 avril 1815.

Quelques articles critiques de l'abbé de Feletz avaient été imprimés dans *Le Spectateur français*. Depuis 1815, M. Amar en a fait un choix judicieux, qu'il a publié sous le titre de *Mélanges de Philosophie et de Littérature*; Paris, 1828, 6 vol. in-8°. L'abbé de Feletz figure aussi parmi les

plus biographes ont donné à l'abbé de Feletz le titre de *l'homme*. Il ne porta jamais ce titre, mais à être accordé lorsque la révolution eut lieu. Ce titre est l'antique noblesse de la famille de Feletz, et ce titre est ainsi au chapitre l'abbé de Feletz quatorze quartiers de noblesse. Feletz avait fourni ses preuves.

traducteurs des *Œuvres d'Horace* de la collection Panckoucke et parmi les collaborateurs du *Plutarque français* et de l'*Encyclopédie des Gens du Monde*. On trouve de lui une *Notice abrégée de la vie de Fénelon* en tête du *Télémaque*, édition de J.-M. Eberhart; Paris, 2 vol. in-4°. Il a enrichi de *Notes historiques et littéraires* le poème de *L'Imagination*, édition de Didot; Paris, 1815, 2 vol. in-8°. Enfin, il a fourni beaucoup d'articles aux *Lettres champenoises* (1820).

A. JADIN.

*Moniteur universel*, année 1828, p. 1676; année 1830, p. 326, 329 et 406. — Dufal dans la *Berne de Paris*. — De Sacy, *Journal des Débats*, du 10 février 1842. — *Jugements historiques et littéraires sur quelques écrivains et écrits du temps* (Paris, 1840, in-8°).

FELGENHAUER (*Paul*), illuminé bohémien, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il étudia à Wittemberg, fut diacre au château de cette ville, et revenu en Bohême, après avoir refusé un emploi de prédicateur, il commença la publication de ses ouvrages, où se remarque un véritable dérangement d'esprit. Il étudia ensuite la médecine. A Amsterdam, où il se trouvait en 1623, il continua de faire imprimer les productions les plus étranges et de l'effet le plus dangereux. Emprisonné en 1657 à Suhlingen, il persista à soutenir qu'il avait reçu une mission divine. Rendu à la liberté en 1659, il alla se fixer à Hambourg, et publia de nouveaux écrits jusqu'en 1660. Depuis cette époque on ne sait plus rien de lui. Les principaux de ses nombreux ouvrages sont : *Speculum Temporis*; 1620, in-4°; — *Apologeticus contra invectivas æruginosas Rostii*; 1622, in-4°; — *Aurora Sapientia*; 1628, in-4°; — *Sphæra Sapientia*; 1650, in-12, et 1753, in-8°; — *Refutatio Paralogismorum Socinianorum*; Amsterdam, 1658, in-12; — *Prognosticon astrologico-propheticum*; 1656. Cet ouvrage est « dédié à tout l'univers et à toutes les créatures; » — *Nova Cosmographia et Dimensio circuli*; 1660, in-12.

Jöcher. *Allg. Gel.-Lexik.*

FÉLIBIEN (*André*), sieur DES AVALX et DE JAVERCY, architecte et historiographe français, né à Chartres, en mai 1619, mort le 11 juin 1695. Il commença ses études à Paris, puis, se rendit à Rome, en qualité de secrétaire du marquis de Mareuil, ambassadeur français. En 1647, étant dans cette ville, il rencontra parmi les manuscrits de la bibliothèque du cardinal Barberini la *Vie de Pie V*, écrite en italien par Agatio di Somma, et la traduisit; c'est cette traduction qu'il publia plus tard. Paris, 1672, in-12; après la canonisation de ce pape : il cultivait ainsi en même temps et les lettres et les arts. Le Pous-  
sin reconnut en lui des qualités précieuses, et ne dédaigna pas de l'honorer de son amitié et de lui prodiguer ses conseils. De retour à Chartres, il se maria, puis vint de nouveau habiter Paris, où l'appelaient de hauts personnages, ses protecteurs; Fouquet, puis Colbert, l'em-

ployèrent et le comblèrent de dignités. On le voit devenir successivement, en 1666 historiographe des Bâtimens, en 1671 secrétaire de l'Académie d'Architecture, en 1673 garde du Cabinet des Antiques. Malgré tant d'emplois, il trouvait le moyen de consacrer chaque jour plusieurs heures à la rédaction de nombreux ouvrages : personne avant lui n'avait tant étudié l'histoire de la sculpture, de la peinture et de l'architecture; personne n'était plus capable de l'écrire, et il l'a fait avec une admirable habileté : chez lui tout est à la fois profond et clair, savant et plein d'intérêt; jamais le jugement ne lui a fait défaut, rarement son goût l'a trompé. Le privilège de la *Vie de Pie V*, dont nous avons déjà parlé, donne une idée de la confiance qu'on avait en lui : « Il est permis au sieur Félibien de faire imprimer par tel imprimeur qu'il voudra choisir tous les ouvrages qu'il fera, et ce durant l'espace de quinze années. » André Félibien a aussi cultivé la poésie. Son coup d'essai, *Le Songe de Philomathe* (1688), n'est pas un coup de maître; mais l'on devine un habile écrivain, qui aurait pu réussir à s'exprimer en vers d'une façon peu ordinaire. Outre les ouvrages mentionnés on a de lui : *Paraphrases des Lamentations de Jérémie, du Cantique des Trois Enfants, et du Miserere*; réunies en 1646, in-12; — *Relation de la disgrâce du comte duc Olivares*, traduite de l'italien de Camille Guido; Paris, 1650, in-8°; Amsterdam, 1660, in-12; — *Origine de la Peinture*, suivie d'autres pièces; 1660, in-4°; — *Entretiens sur les vies et sur les ouvrages des plus excellents peintres anciens et modernes*; Paris, 1666, in-4°; première livraison de ce fameux livre : les autres parurent successivement, la seconde en 1672, la troisième en 1679, la quatrième en 1685, la cinquième en 1688, et suivie du *Songe de Philomathe*. L'ouvrage entier fut réimprimé à Amsterdam, en 1706, 5 vol. in-12; on y ajouta : *Les Conférences de l'Académie de Peinture; l'Idée du Peintre parfait*; — des *Traité des Dessins, estampes, de la connaissance des tableaux et du goût des nations*, tous ouvrages inédits; — *La Vie du P. Louis de Grenade*, de l'ordre des Prêcheurs; Paris, 1668, in-12; — *Conférences de l'Académie de Peinture*, Paris, 1669, in-4°; Amsterdam, 1706, in-12; — *Le Château de l'âme*, traduit de de Sainte Thérèse; 1670, in-12; — *de l'abbaye de La Trappe*; Paris, 1671, 1682, 1689, in-12, et traduite en allemand; — *Description de la Grotte de Versailles*; in-4°; — *Description sommaire du ( Versailles*; Paris, 1674; réimprimée à Amsterdam, avec la date de 1603 pour 1703; — *Principes de l'Architecture, de la Sculpture, de la Peinture et des autres arts qui s'y rapportent*, avec un *Dictionnaire des termes*; Paris, 1676-1690, in-4°; — *Description des Tableaux, Statues et Bustes des*

; Paris, 1677, 1<sup>o</sup> : — André Félibien a écrit : une notice des Châteaux, conservée à la bibliothèque impériale, A. de M. — Étude sur les Habits liturgiques, qu'il mentionne dans son ouvrage, mais dont on ignore le sort. — Auteur des inscriptions dont on orna le dôme de la cathédrale de Chartres depuis 1660 jusqu'en 1670. On le voit dans ses Lettres dans la notice de son ami Nicaise.

L'aîné, Nicolas-Félibien, mort le 16 septembre 1711, chanoine et vicaire de la cathédrale de Chartres : on conserve de lui, dans la bibliothèque de cette ville, six volumes inédits, par demandes et réponses, intitulés : Questions pratiques et canoniques sur les Décrétales de Grégoire IX.

Louis LACOUR.

1. Mémoires, t. II. — Archives de l'empire, des Bâtiments du roi. — Nicaise, Correspondance, t. IV. — Archives de l'Art français, t. IV. —

(Jacques), théologien français, né à Chartres, en 1636, mort à Chartres, le 23 novembre 1716. Il fit de la poésie latine, et s'appliqua particulièrement à l'étude de l'Écriture Sainte. N'étant encore enfant, il fut appelé, en 1661, au séminaire de Chartres pour faire des conférences sur les livres de l'Écriture Sainte. En septembre 1668 il fut pourvu de la cure de Vineuil (Blaisois), et le 10 mai 1670 nommé chanoine à Chartres. Le 2 juillet 1671 fut promu à l'archidiaconat de Vendôme. Ses ouvrages : *Les Cérémonies du Baptême mises en ordre, avec des réflexions et des prières*; 1673; — *Traité du sacrement du Baptême, avec des obligations que les chrétiens y ont, avec des Prières du matin et du soir, et les prières de l'Église, et un Catechisme pour l'usage des enfants*; 1675; — *Instructions morales en forme de sermons sur les commandements de Dieu et de l'Écriture*; Chartres, 1693; — *Le Symbole des Apôtres expliqué par l'Écriture Sainte*; Blois, 1696, in-12; imprimé à Chartres; — *Entretiens sur l'histoire de la conversion d'un jeune gentilhomme, dédiés à la reine d'Angleterre*; Paris, 1697; — *Commentarium in Oseam*; Chartres, 1702, in-4<sup>o</sup>; — *Pentateuchus historicus, sive libri historici, Josue, Judices, Samuel primus et secundus Regum, cum commentariis, ex fonte hebraico, versione septuaginta interpretum, et variis auctoribus collatis*; Chartres, 1703. L'auteur fut vivement attaqué par les théologiens orthodoxes pour avoir, en parlant de Gédéon et de Manoé, qu'ils regardaient comme des sacrifices, non par eux-mêmes, mais par le ministère des anges, qui proprie et de Deo sacrificabant, contre le principe de saint Paul : *Omnes pontifex ex homi-*

*nibus assumptus*, etc.; 2<sup>o</sup> parlant du vicillard qui avait donné retraite au lévite (*Juges*, cap. X), l'auteur s'exprimait de façon à faire nécessairement conclure que l'ignorance excuse dans des choses de droit naturel; 3<sup>o</sup> en parlant de David, Félibien mettait dans la bouche de ce roi des juréments populaires, tels que *Diabolus me auferat* ! etc., écart pour lequel on avait réprimandé le fameux Richard Simon, quoiqu'en matière moins grave. Pour éviter toute contrariété, Félibien supprima volontairement les passages incriminés. Son livre donna lieu à un autre débat, qui eut un grand retentissement. Félibien l'avait fait imprimer avec la seule permission de Paul Godet des Marais, évêque de Chartres, dont le mandement fut mis en tête de l'ouvrage; le chancelier écrivit, le 1<sup>er</sup> décembre 1703, à l'évêque de Chartres, qu'il avait outrepassé ses pouvoirs; qu'il pouvait recommander ou défendre dans son diocèse la lecture des livres qu'il jugerait utiles ou dangereux pour la doctrine spirituelle, mais que les lois interdisaient formellement à qui que ce soit d'imprimer ou débiter aucun ouvrage dans le royaume sans qu'il fût revêtu de l'autorisation expresse du roi. Le prélat répliqua dans plusieurs lettres et mémoires, et le 11 décembre 1703 intervint un arrêt royal ordonnant la suppression du livre, la confiscation des exemplaires, avec peine de cent livres d'amende contre l'imprimeur (V<sup>te</sup> Étienne Massot de Chartres), par les raisons « que l'auteur ni l'imprimeur n'ont eu soin d'obtenir de sa majesté la permission ou le privilège nécessaire, nonobstant les ordonnances et règlements intervenus sur le fait de la librairie ». Félibien se soumit, et l'affaire n'eut pas d'autres suites. Cet auteur a laissé beaucoup d'autres ouvrages manuscrits; parmi ceux qui sont complètement achevés on remarque : la Traduction du *Missel* et du *Breviaire*; — celle de quelques ouvrages de saint Ephrem, de saint Grégoire de Nazianze; — *La Vie de saint Fulgence*, celle de *Pierre de Blois*; — *Entretiens sur les menaces, punitions et imprécations contenues dans l'Écriture Sainte*; — enfin, une *Chronologie française depuis le commencement du monde jusqu'à la centième année de J.-C.*

Abbé Jacques Bolleau, *De Librorum circa res theologicas Approbatione*, nomb. V (Anvers, 1708, in-16). — Dom Liron, *Bibliothèque Chartraine*, 282 et 318. — Moréri, *Grand Dictionnaire Historique*. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

FÉLIBIEN (Jean-François), fils aîné d'André, architecte français, né vers 1658, mort le 23 juin 1733. Grâce aux services rendus par son père, il fut investi d'emplois éminents : l'Académie d'Architecture et celle des Inscriptions se l'associèrent de bonne heure; le roi le fit son conseiller. Toutefois, nous devons l'avouer, ses travaux sont en général superficiels; les érudits les considèrent comme d'imparfaites ébauches; mais leur forme assez soignée a plu à une certaine classe de lecteurs. En voici les titres : *Re-*



*cueil historique de la vie et des ouvrages des plus célèbres architectes*; Paris, 1687, in-4°; — *Plans et dessins de deux maisons de campagne de Plin, avec des remarques et une dissertation touchant l'architecture antique et gothique*; Paris, 1699, in-12 (une traduction italienne de ces deux ouvrages a été publiée par Fossati à Venise, en 1755, in-8°); — *Description de la nouvelle Église des Invalides, avec plans*; Paris, 1702, in-12; ouvrage plusieurs fois réédité, même format et in-fol., entre autres en 1725, à la suite des *Entretiens* de son père. — On lui attribue encore deux travaux qui doivent être conservés manuscrits à la bibliothèque de l'Institut : *Description historique de l'ancien Louvre*; — *Manuscrits anciens de la ville de Paris*. Louis LACOUR.

*Histoire de l'Académie des Inscriptions, tables.* — *Histoire de Chartres*.

**FÉLIBIEN** (*Michel*), historien français, fils d'André, né à Chartres, le 14 septembre 1666, mort le 25 septembre 1719. Il quitta de bonne heure sa famille pour venir faire ses études au collège des Bons-Enfants de Paris, et se fit bénédictin. L'*Histoire de l'Abbaye royale de Saint-Denis en France* (Paris, 1706, in-fol.) fut son ouvrage le plus important; il y fit preuve d'une habile méthode, d'un goût sain et éclairé. « J'ai eu recours aux originaux, dit-il, la vérité n'estant jamais plus pure que dans sa source. » Sur ces entrefaites (1710), Bignon, prévôt des marchands de Paris, désirant posséder une histoire de la ville, ne trouva pas un écrivain plus apte à remplir ses vues que Michel Félibien : celui-ci accepta l'offre, malgré les infirmités que des études trop prolongées lui avaient attirées. Il prépara un projet auquel Louis XIV donna son approbation. Le livre fut commencé et poursuivi pendant huit années avec persévérance : Félibien succomba à la besogne. Lobineau (roy. ce nom) acheva l'œuvre commencée, et fut aidé dans ce travail par un certain de Varigny, secrétaire de Félibien. L'*Histoire de la ville de Paris* parut en 1733, 5 vol. in-fol. Voici la liste des autres travaux de notre historien : *Lettre circulaire sur la mort de Mme d'Harcourt, abbesse de Montmartre*; Paris, 1699, in-4°; — *Vie d'Anne-Louise de Brigneul, fille du maréchal d'Humières, abbesse de Mouchy*; Paris, 1711, in-8°; — *Projet d'une Histoire de la ville de Paris*; Paris, 1713, in-4°.

Louis LACOUR.

*Cicéron, Mémoires*, t. XXVIII. — Lobineau, *Histoire de la ville de Paris*, Préface. — Voltaire, éd. Beuchot, tables.

**FÉLICE** (*Costanzo*), en latin *Constantinus Felicius Durantinus*, latiniste italien, né à Castel-Durante (marche d'Ancone), vers 1442, vivait encore en 1584. Baillet le cite au nombre des enfants célèbres. Felice fit ses études au collège de Perouse, et lorsqu'il composa ses premiers ouvrages, — à peine, dit Cochlée, était-il sorti de l'âge de l'enfance pour entrer dans celui

de l'adolescence ». Il étudia le droit et la médecine, et vécut fort âgé, puisqu'il publiait encore des ouvrages en 1584. On a de lui : *De Conjuratone Catilinæ*; *De Exilio Ciceronis*; *De Reditu Ciceronis*, réunis en un volume, dédié au pape Léon X, Rome, 1518, in-4°; réimprimé par J. Cochlée, avec une préface, Leipzig, 1536, in-4°; *De Conjuratone Catilinæ* a été publié séparément; Bâle, 1564; — *Calendario overo esmerida storica*; Urbino, 1577, in-4°; — *Trattato del grand'Animale o gran bestia, così detta volgarmente, e delle sue parti e facultà*, Rimini, 1584, in-8°; trad. de l'ouvrage d'Apollonio Menabene intitulé : *De magno Animali quod Alcen vocant*; Milan, 1581, in-4°. La traduction de Felice est suivie d'un *Trattato delle Virtù e Proprietà del Lupo*.

Hank, *De Scriptoribus Romanis*, 122. — Baillet, *Juvements des Savants*, III; *Enfants célèbres*, n° 37.

**FELICE** (*Fortuné-Barthélemy DE*), publiciste italien, né à Rome, en 1723, mort le 7 février 1789. Sa famille était originaire de Naples; il étudia chez les jésuites, et professa à Rome et à Naples. Réfugié à Berne, après avoir enlevé une religieuse d'un couvent, il embrassa le protestantisme. Plus tard il établit une imprimerie à Yverdon, et publia, avec Tschärner, *L'Estado della Letteratura Europea*, qu'il continua pendant neuf ans. On a de lui : *Principes du Droit de la Nature et des Gens*, d'après Burlamaqui; — un abrégé du même ouvrage sous ce titre : *Leçons du Droit de la Nature et des Gens*, 1769, 4 vol. in-8°; et Paris, 1830, 2 vol. in-8°; — *Encyclopédie, ou dictionnaire universel raisonne des connaissances humaines*; Yverdon, 1770-1780; — *Éléments de la Police d'un État*, 1781, 2 vol. in-12.

Teller, *Biographie universelle* (éd. Wehr).

\* **FÉLICE** (*Frédéric-Charles DE*), théologien protestant et helléniste français, mort à la fleur de l'âge, le 21 avril 1809. Il était professeur d'humanités au lycée de Metz et pasteur de l'église réformée de la même ville. On a de lui deux *Lettres pastorales* très-bien écrites : l'une en date du 28 vendémiaire an xiv, Metz, in-4°, l'autre en date du 10 août 1806, in-4°; elles sont relatives aux actes belliqueux et pacifiques de Napoléon I<sup>er</sup> (1).

Émile BÉGIN.

G.-F. Teissier, dans l'*Almanach des Protestants pour 1810*, 2<sup>e</sup> partie, p. 38. — *Essai philologique sur la Typogr. à Metz*, p. 229.

**FELICIANO** (*Felice*), surnommé *Antiquario*, ou *l'Antiquaire*, archeologue italien, né à Verone, vivait au quinzième siècle. Il fut le premier à rassembler des débris de l'antiquité et à recueillir des inscriptions; mais comme il ne publia rien à ce sujet, Maffei donna que Ferrarini, Marcanova et Bologni profitèrent de ses travaux manuscrits et lui en dérobèrent l'honneur. D'après le même Maffei, Felice

1. Felice a été omis par M. Querard dans sa *Franco Littérature*.

porte; malheureusement il donne dans  
l'ivresse de l'alchimie. Voici ce qu'on  
lit dans les *Novelle* de Sabadino, pa-  
ges 23 : « Dans votre terre, magnifiques  
seigneurs gentilshommes, et vous, très-  
bons, vous de voir comme un certain  
... d'un esprit bril-  
lant et rempli de qualités dignes  
d'une conversation aimable et rom-  
anesque, et surnommé l'Antiquaire,  
et consacré ses années en recherchant  
l'antiquité de Rome, de Ravenne

11 Celui-ci donc ayant, outre  
son zèle et tout son  
et scruter le grand art, d'esti-  
mation, il se transporta pour  
suivre la marche d'Ancone, pour  
y arriver. » Le même Sabadino ajoute  
autre endroit que Feliciano commença  
la recherche son patrimoine, celui de  
et pour ainsi dire sa vie même; et il  
se réduisit à la mendicité. Ce fut proba-  
blement rétablir sa fortune que Feliciano se  
retira. Il donna, avec Innocente Zettili,  
à des *Cominci famosi* de Pétrarque,  
après l'avis de lui; Pogliano, près de  
176, in-fol. Cette belle et rare édition  
fut produite comme des presses des deux

est l'unique un ouvrage de Feliciano  
*relicta Feliciani, Veronensis, Epi-  
scopi, ex relictissimis per ipsum fide-  
libus inscriptorum, ad splendidi An-  
telegnam, Patrum pictorem incom-  
pleta*. — Le même auteur cite encore de  
un *Rime* et un recueil d'*Antiche rime*.  
Maffei, *ibid.*, XIV. — Maffei, *l. cit.*  
part. II, p. 179. — Apostolo Zeno, *Note al  
l. II*, p. 3. — Tiraboschi, *Storia della Lettera-  
tura*, p. 1, p. 103.

12 GIORGIANI-BERNARDINO), médi-  
cin verona, ne vers 1490, vivait en-

Il professait l'éloquence dans sa  
la méthode d'Isocrate, habi-

me à parler publiquement sur les  
questions de la politique ou de l'ar-

me. La reconnaissance qu'il avait des  
autres le mit à même de traduire un

de d'autres anciens. Il se fit recevoir  
et montra beaucoup de goût pour l'a-

me pendant que ses recherches aient  
le progrès de cette science. On pré-

sume prouve, qu'il enseigna la mé-  
decine à Paris. On a de lui :

1. *Libri sex de Chirurgia*,  
1511. — *Galeni De Hippocratis et Pla-*

*tonis*; ibid. — *De Anatomia matricis*;  
*Partium Formationis*, ibid. Ces di-

mes se trouvent aussi dans les  
de Froben, — *Eustathii et alio-*

*rum peripateticorum Comment.* in  
lib. de *Metaphysica*, etc. Venise, 1561;

1563, in-fol.; — *Porphyrius et  
de Prædicamentis Aristotelis*; Ve-

nise, 1546, in-fol.; — *Porphyrii De Abstinentia  
ab esu animalium*; Venise, 1547, in-4°. Sui-  
vant Jacques de Rhodier, cette traduction est jus-  
qu'à la meilleure; — *Alexander Aphrodisiensis  
in priorem librum Aristotelis Analyticorum*;  
Venise, 1548, in-fol.; — *De Xenophane, Ze-  
none et Gorgia*, publié par les Junta à la suite  
de leur *Aristote*; Venise, 1552; — *Explanatio  
veterum SS. Patrum Græcorum, seu calena  
in Actis Apostolorum et Epistolas ab Ecume-  
nio*; Bâle, 1552, in-8°, et Venise, 1556, in-8°;  
— une traduction du dixième livre du traité d'A-  
ristote *De Animalibus*, etc. Huet trouve Fel-  
ciano trop diffus : « Ses traductions, ajoute-t-il,  
tiennent de la paraphrase et n'ont pas assez de  
simplicité; en un mot, il n'a pu parvenir à cette  
netteté que demande une traduction fidèle. »

P.-G. Huet, *De clar. Interpret.*, lib. II, 100. — Voss,  
*De scriptoribus math.* — Goussier, *Epitome* — Éloy,  
*Dictionnaire historique de la Médecine*. — Baillet,  
*Jugem. des Savants*, II, *Traducteurs latins*, n° 327 bis.

FELICIANO (Bernardino), orateur vénitien,  
mort à Venise, en 1577. Il était lecteur de la  
secrétairerie ducal de Venise. On a de lui un  
recueil de *Orationes* prononcées publiquement :  
*Pro munere legendi suscepto*; *De virtutis  
præstantia*; *De optimo Imperatore*; *De stu-  
dio humanitatis*; *De poetarum laudibus*, etc.;  
Venise, 1584, in-4°.

Agostini, *Scrittori Veneziani*.

\* FELICIANO (Francesco), mathématicien  
italien, né à Laxie (Véronais), vivait en 1583.  
On a de lui : *Scala Grimadelli*; Vérone, 1563,  
et très-souvent réimprimé depuis. Sous ce titre  
bizarre l'auteur a réuni trois livres d'arithmé-  
tique et de géométrie

Maffei, *Verona illustrata*, lib. IV, 306.

\* FELICIANO (Porfirio), prélat et poète ita-  
lien, né dans le pays de Vaul, en 1562, mort  
à Foligno, le 2 octobre 1632. Il savait la philo-  
sophie, les mathématiques, la jurisprudence,  
les belles-lettres, écrivait avec beaucoup de net-  
teté en latin, et, ajoute Janus Nicius Erythreus,  
« ses égaux étaient en fort petit nombre pour la  
poésie italienne ». Attaché d'abord au cardinal  
Salviati, il devint secrétaire du pape Paul V,  
qui le nomma évêque de Foligno. Il a laissé  
*Rime diverse, morali, spirituali*, Foligno,  
1630, et plusieurs volumes de lettres en latin  
et en italien.

J.-N. Erythreus, *Pindaroth.*, t. I, *Imag. illust.*, n° 33, p. 1.  
— Luigi Jacobelli, *Biblioteca l'imbria*, 312. — J. B.  
Lacroix, *De Viris Illustribus aut temporis*; César  
Abriss, *De Viris Illustribus Perus.*, cent. II. — Baillet,  
*Jugements des Savants*, IV, *Poètes modernes*, n° 1301.

\* FELICIANUS HISPALENSIS, théologien  
espagnol, mort entre 1730 et 1740. Il appar-  
tenait à l'ordre des Capucins. On a de lui : *In-  
structio vita spiritualis brevis et clara*; Sé-  
ville, 1696, in-8°. — *Cautiones spirituales de  
obligationibus christianis et adversus can-  
tica vitiosa*; Seville, 1698-1703, en trois parties  
in-8°. — *De Angelis principibus Empyrej*;  
Seville, 1704, in-8°. — *Cymbalum igneum*

*id est De Suffragiis pro Animabus defunctorum*; ibid., 1704, in-4°; — *Sol increatus, Deus trinus et unus, ubi cultus devotioque fidelis excitatur*; Cadix, 1707, in-4°; — *Lux apostolica*; ibid., 1716, in-8°; — *Canistrum mysticum offerendum puero Jesu in suo sacro natali*; ibid., 1719.

Bern. de Bologne, *Bibl. Capucc.*

\* **FELICIATI (Lorenzo)**, peintre de l'école siennoise, né à Sienne, en 1732, mort en 1779. On trouve de ses tableaux aux confréries des Saints-Clous et de Saint-Sébastien, à l'église de San-Pellegrino, au couvent des Observantins, et dans plusieurs autres édifices religieux de Sienne. Aux environs, on voit de lui à la villa dell' Agazzara, une *Vierge*; *Saint Just* à l'église de S. Casciano; et *Saint Étienne* à celle de Cerreto. E. B—N.

Romagnoli, *Censur storico-artistici di Siena*.

**FÉLICIEIN (Saint)**, martyrisé à Normonto, en 286 ou 287. Arrêté à Rome comme chrétien, avec son frère Primus, tous deux ils furent amenés devant l'empereur Maximien Hercule, qui, sur leur refus de sacrifier aux idoles, les fit fouetter publiquement. Il les envoya ensuite à Promotus, juge de Normonto, ville à quatre ou cinq lieues de Rome. Promotus n'ayant pu ébranler aucun des deux frères, les fit décapiter. Moréri dit que « les actes de ces martyrs ne paraissent pas authentiques »; quoi qu'il en soit, l'Église honore saint Félicien le 9 juin.

Serius, *Acta Sanctorum*. — Les Bollandistes. — Baillet, *Vies des Saints*, II. — Moréri, *Grand Dictionnaire Historique*. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

**FÉLICIEIN**, théologien arien, vivait vers 410. Il soutenait qu'on devait examiner les questions de religion par la raison avant de consulter l'Écriture. Il fut condamné comme hérétique. Saint Augustin a écrit contre lui son livre *De Unitate Trinitatis*.

Prateolus, *De Vitiis, Sectis et Dogmatibus Hæreticorum* etc. — Sanders, *De Her.*, 94. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

\* **FÉLICIEIN DE SAINTE-MAGDELEINE**, religieux de l'ordre des Carmes, né dans les premières années du dix-septième siècle, à Nantes, où il mourut, en 1685. Il fit profession dans sa ville natale, enseigna la théologie à Bordeaux, fut ensuite prieur à Agen, et enfin définitif de la province de Touraine. Il se distingua dans ces divers emplois par des connaissances variées et une grande régularité de mœurs. Soupçonné d'être janséniste, et tracassé comme tel, il revint passer les dernières années de sa vie à Nantes. On a de lui : *Defensio Providentiæ divinæ, juxta doctrinam divi Augustini et sancti Thomæ, Ecclesiæ catholicæ luminum*; Bordeaux, 1657, 3 vol. in-4°; — *Nova Eloquentiæ Methodus, quæ complectitur rhetoricam Aristotelis et Raymundi Lullii*; Paris, 1666, in-12.

P. LEVOT.

Cosme de Villiers, *Bibliotheca Carmelitana*.

\* **FELICIAN (Saint)**, martyr en 61 de l'ère

chrétienne, né à Cordone, (dalousie), province d'Espagne. Auparavant dont il fréquentait la maison lorsqu'il Rome, il se convertit au christianisme appris que les chrétiens, accusés de de Rome, étaient persécutés par l'ordon, il se réfugia dans sa patrie. Ce tribunal du juge et ayant refusé de se idoles, il fut battu de verges, incarn mis à mort. V. MAN

*Martyrolog. Hispanum*, l. IV, de Tava de

\* **FÉLICISSIME (Saint)**, martyrisé thage, vers la fin de 250. D'après les au la *Bibliothèque sacrée*, Félicissime n' laïque. Il devint, sous la persécution de reur Dèce, le compagnon de saint Rogatien de Carthage; « tous deux, disent les furent mis en prison, mais en surphants des ennemis de leur foi ». Ce deux confesseurs que saint Cyprien, évêque de Carthage, confia l'administration de son lorsque Dieu lui commanda, dans une ré de fuir la persécution. En son absence, donna aussi à ses deux vicaires la cor de combattre et d'excommunier un au cissime (voy. l'art. suivant), qui sout propositions nouvelles. Les martyro mention de saint Rogatien et de saint Fé comme de deux martyrs, quoique quel teurs croient qu'ils sont morts en pa glise les honore le 26 octobre.

S. Cyprien, *Epistolæ*, 38 et 81. — Baillet, *Saints*, III. — Tillemont, *Mémoires*, III. *Grand Dict. hist.* — Richard et Giraud, *Bibl.*

\* **FÉLICISSIME**, schismatique du I siècle. Il était diacre dans l'église de Carthage. En 248, il s'opposa fortement à l'élection de saint Cyprien comme évêque de cette ville. Pendant la fuite de ce prélat, il jeta le doute parmi les chrétiens. Il chercha à séduire saint Cyprien des confesseurs qui avaient obtenu une absolution précipitée aux libellatiqu quelquefois à ceux qui étaient tombés dans l'apostasie publique. Félicissime avait voulu que l'on reçût les laps à la mort sans aucune pénitence et sur une simple mandation des martyrs. Il forma une Église séparée, se joignit à cinq autres prêtres, et tous ceux de son parti, et, se retirant sur une montagne hors la ville, lança l'anathème contre les chrétiens qui ne le suivaient pas. De concert avec Privatus et quelques évêques déclarés schismatiques, il assembla un synode dans lequel saint Cyprien fut déposé et le prêtre Fortunus en sa place. Félicissime fut ensuite

1) Chrétiens qui, pour n'être pas obligés de se convertir aux dieux en public, selon les édits des empereurs, allaient trouver les magistrats, et obtenaient, en échange ou par argent, des certificats par lesquels ils attestent qu'ils avaient obéi aux ordres du gouvernement, et défendaient de les inquiéter davantage sur leur religion. Ces certificats se nommaient en latin *libellati*, et on donnait à ceux qui en étaient porteurs le nom de *libellatiques*.

le pape Cornélius pour obtenir la  
le en changement; mais sa demande  
sur une contradiction singulière, il  
à Novat et à Novatien (voy. ces  
prêtres, qui soutenaient qu'il ne  
se renvoyer à la pénitence ceux qui  
e : e péché après le bap-  
le la secte des no-  
cathares (du grec xu-

1. — *Baronius*, 20, 29, 40, 53, etc. — *Baronius*,  
200. — *Pearson*, *Annals of the Church*.  
— *Baronius*, pour servir à l'histoire ecclé-  
siastique. — *J. Bingham*, *Origines ecclé-  
siastiques*, Bibliothèque des auteurs ecclé-  
siastiques des premiers siècles.

202 (Sainte), patricienne romaine,  
à Rome, en 164. Elle était d'une  
sance, et jouissait d'une grande com-  
par sa fortune et sa vertu. Après la  
mari, elle gagna le veuvage, et con-  
vint ses sept fils dans la religion chré-  
tienne nommaient Janvier, Félix, Phi-  
lippe, Alexandre, Vital et Martial.  
Par ses bonnes œuvres et son exemple,  
quelque jour de nouveaux prosélytes au  
christianisme. Suivant les récits des hagiogra-  
phes, ses parents en prirent ombrage, et  
à l'empereur Marc-Aurèle An-  
tonin Publius, préfet de Rome,  
sur cette affaire. Ce magistrat manda  
Félicité, lui lut les décrets des em-  
perateurs à sacrifier aux idoles, elle s'y  
refusa. Publius lui donna jusqu'au  
pour réfléchir. Ce terme écoulé, il la  
renewa, mais cette fois avec ses  
fils renouvela sa proposition, lui dé-  
clarant son opiniâtreté entraînerait non-  
seulement sa mort, mais celle de ses fils. Féli-  
cité : « Votre pitié est une impiété réelle, et  
montrant la plus cruelle des mères. » Se  
réfusa ses enfants, elle ajouta : « Re-  
fusa, ou Jésus-Christ vous attend avec  
persévérance dans son amour, et com-  
menceront pour vos âmes. » Publius  
refusa, pour avoir donné un pareil avis,  
à chacun des enfants séparément,  
obtenir une rétractation. Tous persis-  
tèrent croyant. Publius les fit fouetter,  
amena à l'empereur. Marc-Aurèle  
à les traduire devant des juges spé-  
ciaux, n'ayant pas été plus heureux que  
auparavant les enfants de Félicité à  
implorer. Janvier, l'aîné d'entre eux,  
mourut la mort avec des coups garnis  
de plomb. Félix et Philippe eurent la  
tête à coups de massue. Sylvain fut  
étranglé. Alexandre, Vital et Mar-  
tial furent tranchés. Félicité mourut de la  
mort quatre mois après. Quelques au-  
teurs ont attaqué l'authenticité des  
récits, prétendant que l'histoire de

sainte Félicité était une imitation de celle des  
sept Machabées. « Cette légende, écrivent-ils,  
est tirée de Surius, moine du seizième siècle,  
décrié pour ses absurdités. Aucun document  
contemporain ne vient d'ailleurs confirmer le  
récit de cet hagiographe, tout rempli d'inver-  
sions. » D'un autre côté, Richard et Giraud  
disent que « les actes de ces saints martyrs sont  
bons et fidèles, quoiqu'ils n'aient pas tous les  
caractères des originaux ». D'ailleurs, Grégoire le  
Grand et Pierre Chrysologue font mention de  
sainte Félicité et de ses enfants. L'Eglise honore  
les sept frères le 10 juillet et sainte Félicité le  
13 novembre.

Grégoire le Grand, *Homélies*, III, super Evangelia.  
— Pierre Chrysologue, *Sermones*, n° 184. — Surius, *Acta  
Sanctorum*. — Dom Ruinart, *Acta primorum Martyrum  
sincera*. — Alphonse Butler, *Lives of the Saints*. — Tillemont,  
*Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique*, II. —  
Baillet, *Vies des Saints*. — Richard et Giraud, *Bibl. sa-  
crée*.

FÉLICITÉ (Sainte), martyrisée à Carthage,  
en mai 202 ou 203. Elle était d'une condition  
servile, et professait le christianisme. Elle fut  
emprisonnée comme catéchumène, avec un de  
ses compagnons nommé Revocatus et deux per-  
sonnages de nobles familles, Saturnin Secon-  
dus et Vivie Perpetue. Interrogée par le procon-  
sul, elle se déclara chrétienne et refusa de sacrifier  
aux idoles. Elle fut condamnée à être exposée  
dans le cirque et déchirée par les bêtes. Elle  
était alors enceinte de huit mois; « mais ayant,  
dit son hagiographe, prié Dieu de la délivrer avant  
le jour de son exposition, elle fut exaucée et  
accoucha instantanément ». Les chrétiens furent  
amenés dans l'amphithéâtre le jour de la fête  
donnée pour célébrer l'anniversaire de la nais-  
sance du César Antonin Geta. Félicité fut livrée  
à une vache sauvage, qui la maltraita fort; sur  
la demande du peuple, elle fut achevée par un  
gladiateur. Samuel Bassage de Flottemanville  
avait placé sainte Félicité et ses compagnons au  
nombre des montanistes (1); le cardinal Orsi  
lui répondit, et prouva l'orthodoxie de ces mar-  
tyrs dans un ouvrage intitulé : *Dissertatio apo-  
logetica pro sanctarum Perpetue, Felici-  
tatis, et sociorum martyrum orthodoxia,  
adversus Samuelem Bassagium*. L'Eglise ho-  
nore sainte Félicité le 7 mars.

S. Augustin, *Sermones* (CLXXXI et CCLXXXII). —  
S. Cornélius de Compiègne, *Passio sanctarum Perpetue et  
sanctarum Felicitatis*, dans le recueil de Luc Holste (Rome  
1688). — Dom Ruinart, *Acta Sanctorum sincera*. —  
Tillemont, *Mémoires pour servir à l'histoire ecclési-  
astique*, III. — Bassage de Flottemanville, *Extractions  
historico-critiques de textes sacrés*. — Drouot de  
Maupey, *Les véritables Actes des Martyrs*, I, 130. —  
Pieyre, *Histoire ecclésiastique*, IV, V. — Baillet, *Vies  
des Saints*, I, mois de mars. — Richard et Giraud, *Bi-  
bliothèque sacrée*, XIX, 249.

FÉLICULE (Sainte), martyrisée à Rome,  
vers 89. Elle fut accusée de christianisme. Sous  
le règne de Domitien, elle subit plusieurs tor-  
tures, fut mise à mort et son corps fut jeté dans

(1) On appelait ainsi les sectateurs du schisme de Montan (voy. ce mot).

un cloaque. Saint Nicodème alla retirer ce cadavre, et l'enterra dans une de ses terres située aux environs de Rome, sur la route d'Ardée. Le clergé de l'église Saint-Paul à Parme affirme posséder cette relique. L'Église honore saint Félicule comme vierge le 13 juin.

Baillet, II. *Vies des Saints*, 13 juin. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

\* FÉLIN (Saint) ou FELINUS, martyrisé à Pérouse, vers 250. Il était soldat, et se convertit au christianisme avec Secundien, Marcellien, Vérien et Gratinien. Lui et ses compagnons furent arrêtés à Rome, en vertu des ordres de l'empereur Dèce, et y subirent diverses tortures. On les envoya ensuite à Pérouse, où ils furent, dit-on, mis à mort par le glaive. L'Église honore saint Félin le 9 août.

Alban Butler, *Life of Feathers*. — Baillet, *Vies des Saints*, II, août. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*, XII, 268.

\* FELINA (Clément-Marie), théologien latin, de l'ordre des Carmes, natif de Bologne, mort le 18 avril 1699. Il fut trois fois vicaire général de sa congrégation. On a de lui : *Proludium promorali lectura*; Bologne, 1666, in-4°; — *Sacrum Museum Mantuana congregationis Carmelitarum de observantia*; ibid., 1691, in-4°; — *I sacri Notturmi delle nove lezioni di Giobbe, ridotti in versi*; Milan, 1694, in-8°.

Fantuzzi, *Scritt. Bologna*.

FELINO (Marquis Guillaume-Léon de), homme d'État italien. Voyez TILLOT (Du).

\* FELINSKA (Emilie), cousine du suivant, traduisit en vers polonais la cantate de *Circe* de J.-B. Rousseau.

Une autre dame polonaise du même nom est connue par son patriotisme : elle fut envoyée arbitrairement par ordre du czar Nicolas I<sup>er</sup> en Sibérie. Avant de mourir, elle écrivit *l'Histoire de sa Captivité et de ses malheurs*, trad. en anglais à Londres, en 1853, par M. Christin Lach-Szyrma.

Doc. partic.

FELINSKI (Alois), littérateur polonais, né à Ossow, près de Luck (Volhynie), en 1771; mort à Krzemienietz (Volhynie), le 23 février 1820. Il fit ses études chez les Piaristes à Dombrowica, plus tard à Włodzimierz sur le Bug, chez les Basilien. Il se trouvait à Varsovie à l'époque de la mémorable diète constituante (1788-1792), et composa à cette occasion un ouvrage intitulé : *senatus-consulte sous le règne de Jean Sobieski*, et plusieurs écrits anonymes, tendant à la réforme du gouvernement de Pologne. En 1791, on lui confia l'éducation de Jean Tarnowski, neveu de Thade Czacki. En 1794, il se distingua comme soldat à la défense de Varsovie, et remplissait en même temps les fonctions de secrétaire des correspondances françaises auprès de Kosciuszko. En 1819, il accepta le titre de professeur de la littérature polonaise et de directeur du lycée de Krzemienietz, et mourut peu après. Felinski connaissait à fond les littératures grec-

que, latine, française et italienne, traduisit en partie Boileau, Racine, Voltaire, Crébillon, Delfille, et fit en langue polonaise des odes à Kosciuszko, à Trembecki, etc., et enfin *Barbe Radziwill*, tragédie en vers, puisée dans l'histoire de Pologne, et traduite en prose française dans les *Chefs-d'œuvre des Théâtres étrangers*, à Paris. Il a laissé un écrit remarquable sur la réforme de l'orthographe de la langue polonaise. Gustave Olizar, a publié les œuvres posthumes de Felinski. Léonard Chodzko.

Documents particuliers.

FELINUS SANDÆUS, jurisconsulte italien. Voyez SANDEI (Felino).

\* FÉLIX (Saint), martyrisé à Sedeloé, dans la province Lyonnaise (aujourd'hui Saulieu) (Bourgogne), vers 170. Il était marchand, lorsque saint Andoche et saint Thyrsé, disciples de saint Polycarpe, évêque de Smyrne, vinrent prêcher l'Évangile dans les Gaules; ils furent accueillis par Félix, qui les logea dans sa maison et se fit chrétien. Lors de la persécution de l'empereur Marc-Aurèle, ayant été dénoncés tous trois au gouverneur de la province Lyonnaise, ils furent, sur leur refus de sacrifier aux idoles, mis à mort. Félix fut assommé à coups de bâton. Son corps fut enterré, dit-on, dans une abbaye de filles fondée à Autun par la reine Brunehaut sous l'invocation de la sainte Vierge et de saint Andoche. Quelques hagiographes ont écrit pourtant que le corps de saint Félix avait été brûlé avec celui de saint Andoche, lors du martyre de ces confesseurs. L'Église honore saint Félix le 24 septembre.

Baillet, *Vies des Saints*, IV, 24 septembre. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*, II, 194.

FÉLIX (Saint), né à Scillite, martyrisé à Thaghe, en juillet 200. Il fut arrêté comme chrétien, et conduit avec Spérat, Naïph, Voiture, Azyllin, Letance, Janvière, Vestine, Donat et Seconde devant le proconsul en Afrique pour les empereurs et Antonin Caracalla. Ayant déclaré de leur religion et refusé de leur livres sacrés, ils furent condamnés et décapités. L'Église honore ces martyrs le 19 juillet, sous le nom de *martyrs acés*.

Baronius, *Annales*. — Dom Ruinart, *Acta Martyrum*. — Drouet de Maupertuy, *Les saints Actes des Martyrs*.

FÉLIX (Saint), évêque de Tubise, ou Thibare (dans la province proconsulaire d'Afrique), né en 247, décapité à Venouse (Pouille) le 30 août 303. Les empereurs Dioclétien et Maximien ayant ordonné la destruction de les livres chrétiens dans l'étendue de l'empire romain, leur édit fut publié en Afrique le 1<sup>er</sup> janvier 303 et affiché à Thibare le 5 juin. Félix, procureur du fisc et intendant de la province, en l'absence de l'évêque Félix, vint à Carthage, le prêtre Aper et les lecteurs Vital (selon Socrate, le prêtre se nommait Jean) et les lecteurs Fortunat et Septimien; il l



demande les livres sacrés pour les brûler. Ils reconnurent que leur évêque en était seul dépositaire. Au retour de Félix, Magnilien lui ordonna d'obéir à l'édit impérial. Félix refusa de le faire : le magistrat romain lui donna trois jours pour réfléchir. Ce délai expiré et l'évêque ayant persisté dans son refus, il fut appelé au tribunal de Anulinus. Félix lui répondit avec la même résolution ; Anulinus le fit conduire le 7 juillet au préfet du prétoire, qui se trouvait alors en Afrique.

Ces-ci, non plus que les magistrats précédents, ne se prononcèrent la condamnation ; l'évêque l'ayant gardé neuf jours en prison, ceux-ci déléguèrent un commissaire.

Ivée de Félix à Venuse, tous et le condamna à perdre la vie ; on menait le saint au supplice, la

parut toute sanglante ; au moment du coup mortel, il leva les yeux

et s'écria : « Seigneur Jésus, je vous rends la ce que vous remettez mon âme sur la terre cinquante-

ans avec ma première innocence ; je meurs vierge et je meurs vierge ; j'ai

les de votre Évangile et j'ai accompli comme une vic-

upieu, je baisse la tête m'ôter la vie. » L'Église

le 24 octobre.

sur en, *Acta Sanctorum*. — Baronius, *Annales eccles.* — Jean Bolland, *Acta primorum Martyrum sincera*. — Tillemont, *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique*. — Flory, *Histoire ecclésiastique*. — Baillet, *Vies des saints*. — Brouet de Maupey, *Les véritables Actes des Martyrs*, I, 202.

de Nole (Saint), prêtre, né à Nole et dans la même ville, vers 256

d'un Syrien, nommé Her-

mont les armées romaines, et qui

à aller en Italie. Saint Maxime, évê-

ayant pris en affection le jeune Fé-

la religion chrétienne, et le fit

lecteur et exorciste : plus tard,

se consacrer, et se déchargea sur

partie du gouvernement de son diocèse.

se s'étant caché durant la persécution de Valérien, Félix fut arrêté à

me, fumette, chargé de fers et

chut parvenu de têts de pots.

servent les hagiographes, un ange le

qu'il pût aller secourir, son évêque,

de froid et de faim dans les mon-

et d'été. Il le trouva sans con-

camp plein de ronces. Ayant

par la permission de Dieu, des raisins

de ces ronces, Félix en pressa une

la bouche de saint Maxime, ce qui

Félix le chargea ensuite sur ses

rapporta dans Nole, où il le mit en

même reparut dans la ville, et conti-

placations. Les idolâtres qui le cher-

chaient l'épée à la main l'eussent infailliblement tué, si Dieu ne l'eût dérobé à leur fureur par un double miracle qu'il fit sur-le-champ en les aveuglant pour les empêcher de le reconnaître, et en le couvrant d'une toile d'araignée subitement formée devant une mazure dans laquelle il s'était caché. La nuit suivante il se retira dans une vieille citerne à demi sèche, où il demeura près de six mois, durant lesquels la Providence lui procura la nourriture de chaque jour par le ministère d'une femme dont la maison tenait à la citerne, sans qu'elle sût ce qu'elle faisait ni la personne qu'elle servait. »

Le danger passé, Félix sortit de la citerne, et reprit son ministère avec un nouveau zèle. Après la mort de Maxime, il déclina les honneurs de l'épiscopat, et poussa le désintéressement jusqu'à refuser les biens qu'une dame nommée Archélaïde lui offrait. Il se contenta d'un jardin d'un arpent et demi qu'il cultivait lui-même, et acheva ainsi sa carrière. Son corps a toujours été en grande vénération à Nole, et, selon saint Paulin, saint Augustin, Sulpice Sévère et le pape Damase, un grand nombre de miracles s'accomplirent sur son tombeau. Son culte passa bientôt en Afrique. Sa fête est célébrée à Rome et à Nole le 14 janvier. L'histoire de saint Félix a été traitée par saint Paulin en quatre poèmes, dont saint Grégoire de Tours a composé un abrégé. Les poèmes de saint Paulin ont été publiés par Muratori, dans ses *Anecdota ex Ambros. Bibliot. Cod.* ; Milan, 1697-1698, et Padoue, 1713, 2 vol. in-4°.

Saint Paulin, *Nat. de sancto Felice, Carême XX*. — Saint Augustin, *De cura pro mortuis, Epistolæ 78 et 137*. — Sulpice Sévère, *Epist. IX, Ad Severum*. — Saint Grégoire de Tours, *De Gloria Martyrum*. — Bollandus, *Acta Sanctorum*. — Dom Ruinart, *Acta sincera Martyrum*. — Du Fosse, *Vie de saint Félix de Nole*. — De Tillemont, *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique*, IV. — Baillet, *Vies des Saints*, I, 14 janvier. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

**FÉLIX OCTAVIUS** (Saint), martyrisé à Abitine, dans la province proconsulaire d'Afrique, en 304. Il était lecteur du prêtre saint Saturnin et avait ouvert sa demeure à la célébration des mystères de la religion chrétienne. En exécution des décrets des empereurs Dioclétien et Maximien, il fut arrêté un dimanche de collecte avec quarante-huit de ses coreligionnaires, parmi lesquels se trouvaient deux autres Félix. Conduits devant le proconsul Anulinus, ils confessèrent hardiment leur foi et furent mis aux fers. Félix Octavius périt sous le bâton ; un second Félix partagea son supplice ; le troisième, dit Félix le jeune, subit la mort quelques jours plus tard. L'Église honore ces martyrs le 12 février.

Les Bollandistes, *Acta Sanctorum*. — Dom Ruinart, *Acta sincera primorum Martyrum*. — Brouet de Maupey, *Les véritables Actes des Martyrs*, II, 25.

\* **FÉLIX** (Saint), évêque de Ravenne, mort dans cette ville, le 25 novembre 716. Il fut ordonné en 708 : il était abbé de l'église Saint-Barthélemy et économiste de celle de Ravenne, lorsque son savoir et son éloquence le firent élire au siège

épiscopal de Ravenne, devenu vacant par la mort de Damien. Oubliant les promesses qu'il avait faites lors de sa consécration et ses devoirs comme prêtre et comme sujet, il engagea le peuple de Ravenne à secouer le joug de l'empereur Justinien II et le clergé à se soustraire à l'obéissance au pape. Justinien, informé des menées de Félix, envoya contre lui le patrice Théodore, général de l'armée de Sicile. Théodore prit Ravenne, et emmena prisonniers l'archevêque et ses principaux adhérents. A leur arrivée à Constantinople, l'empereur fit crever les yeux au prélat rebelle, et l'envoya en exil dans le Pont. Philippicus, successeur de Justinien, rétablit Félix dans son siège (vers 712). Depuis lors ce dernier ne s'occupa plus que de l'administration de son diocèse. Se sentant près de mourir, il pria ceux qui l'entouraient de lui apporter les homélies et les ouvrages qu'il avait dictés, et fit brûler le tout, disant qu'étant aveugle, et par conséquent hors d'état de revoir ses écrits, comme il pouvait s'être trompé, ou que son secrétaire pouvait être infidèle, il ne voulait pas que ceux qui viendraient après lui fissent passer des fautes pour ses pensées. Il laissa néanmoins, en les recommandant fort aux assistants, les sermons de saint Pierre Chrysologue, l'un de ses prédécesseurs; ils ont été publiés avec un *prologue* par Casimir Oudin, dans son *Supplementum de scriptoribus vel scriptis ecclesiasticis a Bellarmino omissis ad ann. 1460*; Paris, 1686, in-8°. Il reste encore de saint Félix de Ravenne une explication de l'Évangile du dernier dimanche de la Pentecôte, où il est question du jugement dernier. On lui attribue aussi les vers qui étaient gravés sur la porte de la sacristie qu'il fit bâtir à Ravenne à son retour de l'exil. Félix fut enterré dans l'église de Saint-Apollinaire, où on mit une épitaphe qui lui donne de grandes louanges et le qualifie de *santissimus episcopus*. Il est au surplus considéré comme tel par l'Église.

Ughel, *Italia sacra*, XII, 342. — Andrea Agnelli, *Felix Pontificum Ravennatum*. — Dom Liron, *Singularités historiques et littéraires*, 466. — Dom Cellier, *Histoire des Auteurs sacrés et ecclésiastiques*, XVIII, 35. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

**FÉLIX** (Saint), seizième évêque de Nantes, né vers 512 et mort vers 583. Il appartenait à une ancienne et illustre famille d'Aquitaine, et se glorifiait de compter au nombre de ses aïeux trois consuls et un préfet du prétoire des Gaules. L'histoire est muette sur les premières années de saint Félix. Il les passa sans doute à Bourges, que l'on regarde généralement comme le lieu de sa naissance. Evemerus ou Eumerius, évêque de Nantes, étant mort en 549, il fut choisi pour lui succéder. L'éclat de son nom et probablement aussi son habileté et son talent d'orateur le désignèrent aux suffrages. Il était marié; mais, en prenant la mitre il se sépara de sa femme (1). La position

d'évêque à Nantes était des plus difficiles, car il ne suffisait pas pour la remplir dignement les devoirs apostoliques, qu'on accordait si facilement aux évêques de cette époque; il fallait qu'il sût manier les choses du monde; qu'il eût de la force, eût assez d'adresse et de fermeté pour arrêter les empiétements des évêques sans irriter leur ambition, et résister aux prétentions des Francs. Plein de périls, Félix paraît avoir eu une remarquable habileté politique. Placé au milieu d'une société que la mollesse des Romains avait à peine préparée, il réussit d'une fois à faire prévaloir ses nobles sentiments d'équité et de justice. C'est lui qui, par sa médiation, termina la guerre de Clotaire contre les Bretons, et qui, par sa sagesse, évita la guerre de Clotaire contre les Saxons. Il fit construire à Nantes, sur la Loire, un grand pont, qui contribua à assainir des quartiers qui stagnaient et rendaient dangereux pour les habitants. Félix ne négligeait pas les affaires de l'Église. En 557, il alla au concile de Paris, où, entre autres choses remarquables, les évêques, protestant contre l'immixtion des rois francs dans les affaires ecclésiastiques, rappelaient « que nul ne devait être ordonné évêque sans le libre choix du clergé (1) ». Félix prit aussi part aux conciles de Tours de 559 et de 560. Dans ce dernier on termina les discussions finies jusque là, des évêques avec l'évêque métropolitain de Tours (568). Félix fit à Nantes une œuvre d'édification commémorée par son successeur Euphrone de Nantes, qui présidait à son concile en 569 dignement. Il fit aussi venir des Saxons du Croisic, que saint Félix avait convertis, à l'église. En même temps qu'il remportait des succès sur la barbarie, il envoyait son clergé visiter les populations païennes. Il serait difficile de dire si Félix était plus habile ou plus saint; mais on ne peut pas lui refuser de l'être. Son diocèse; il le gouverna avec une douceur et une sagesse.

(1) (Felix) ad episcopatum conjugatus assumitur, sed sponsam postea dimittit, ornatus infans. *Gallie christ.*, t. III anc. éd. p. 761.

(1) Nullus civibus invitis ordinetur episcopus populi et clericorum electio plenissima qualitate (8<sup>e</sup> canon du 2<sup>e</sup> concile de Paris).

de de son caractère. Plus d'un fait contraire la roideur et l'instinct de do-  
le Félix. Sa nièce ayant été enlevée par  
homme auquel elle était fiancée, Félix  
e prendre le voile. Il voulut disposer

près de Nantes, et qui rele-  
us Tours. Grégoire, évêque de  
... de le céder. De là échange  
récriminations et de lettres pleines  
; de la un vif dissentiment entre les  
lunes : Félix surtout semblait avoir  
devait à son métropolitain. Lors  
de Grégoire et de Riculfe, Félix  
peut-être excita l'animosité de ce der-  
nié, après le concile de Brain (580), Gré-  
goire sa cause, et qu'un synode se  
tours pour juger Riculfe, Félix s'abstint  
par son attitude dans la discussion, des  
de sa malveillance pour Grégoire. Bien  
servit par ses intrigues à faire sortir  
monastère où il avait été enfermé, et  
avec empressement auprès de lui, au  
sentence du synode. Les dernières  
reux furent troublées par ces dissen-  
Nous n'avons rien dit des rapports  
le poète Fortunat et de Félix ; ils com-  
t probablement vers 567 ou 568, épo-  
trait le deuxième concile de Tours.

B. AUBÉ.

de Tours. *Hist. Eccles. Franc.*, t. V, passim.  
t. IV, III, et passim. — *Gallia christiana*,  
t. VI. — *Acta Sanctorum*, tom. II, p. 471. —  
des *Bénédictins de Saint-Maur*, tom. III.  
Travers, tom. I, ch. 17, p. 69. — August.  
reus *marce.*, 2<sup>e</sup> recit. — M. Guépin, *Hist.*  
p. 12. — *Hist. de saint Félix*, dédiée à M. du  
par d' Nantes, in-24, Nantes, 1848.

de Valois (Saint), l'un des fondateurs  
de la Trinité ou de la Rédemption des  
russes des *Mathurins*, né le 19 avril  
à Cerfroid, le 4 novembre 1212. Il fut  
de Valois, non parce qu'il sortait de la  
nie de ce nom, comme les auteurs de  
le universelle de Michaud l'ont  
parce qu'il était originaire du Va-  
du de se consacrer tout entier au  
neu, il se retira dans le bois de Gale-  
extrémités du Valois, de la Brie et  
et y construisit un ermitage, qu'il  
qu'à l'âge de soixante ans, époque  
saint Jean de Matha (roy. ce nom)  
sous sa conduite et lui suggéra la  
saver de se dévouer à la délivrance  
pris par les infidèles. Ils partirent  
sur la fin de 1197, et communiquèrent  
in au pape Innocent III, qui l'approuva  
à cette intention un nouvel ordre re-  
te la Trinité ou de la Redemp-  
aptifs, et dont saint Jean de Matha

pays de l'île de France dont Crespy était la  
père. Les habitants étaient, du temps de César,  
dans un état de barbarie. Comte en 1284, duc en  
1291, fut toujours l'apanage d'un prince de la  
sile de France.

IV. MORA. GÉNÉL. — T. XVII.

fut nommé ministre général. Félix et Jean, à  
leur retour, fondèrent le monastère qui a passé  
depuis pour la souche de l'ordre, à Cerfroid, près  
Gandelu (Picardie). Saint Félix propagea son  
ordre avec beaucoup de zèle ; il forma un éta-  
blissement à Paris, à l'endroit où s'élevait une  
chapelle dédiée à saint Mathurin, ce qui fit don-  
ner à ses religieux le nom de *Mathurins*. L'É-  
glise honore saint Félix de Valois.

Baillet, *Vies des saints*, III, 30 novembre. — Richard  
et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

FÉLIX, nom commun à plusieurs papes.

FÉLIX I<sup>er</sup> (Saint), vingt-sixième pape, mort  
le 22 décembre 274. Il était fils de Constantius,  
et fut élevé au pontificat après la mort de saint  
Denis, le 28 ou le 29 décembre 269. Il ordonna  
que des messes se célébreraient dans les tombeaux  
des martyrs, appelés alors *memoriæ* (souvenirs).  
Il eut beaucoup à lutter contre les novateurs et  
surtout contre Sabellius et Paul de Samosate. Sous  
le gouvernement de Félix eut lieu la neuvième  
persécution contre les chrétiens. Elle fut ordon-  
née par l'empereur Aurélien, et causa une grande  
frayeur dans l'Église. Félix est qualifié de mar-  
tyr par le concile d'Éphèse et par Cyrille ; il ac-  
quit cette dénomination comme plusieurs de ses  
prédécesseurs, et suivant le langage du temps, « en  
souffrant beaucoup pour Jésus-Christ, » mais  
non toutefois par une mort violente. Il fut enterré  
dans le cimetière de la voie Aurélienne, là où fut  
consacré depuis un temple par Félix II (1). L'É-  
glise honore saint Félix I<sup>er</sup> le 30 mai. Il avait  
écrit une lettre à Maxime, évêque d'Alexandrie,  
contre Paul de Samosate et pour la défense des  
mystères de la Trinité et de l'Incarnation ; il en  
reste un fragment dans les *Concil. Ephes. et*  
*Chalced.* On lui en attribue trois autres : la pre-  
mière adressée à Paternus, évêque ; la seconde,  
aux prélats des Gaules ; la troisième à Benigne,  
évêque ; elles n'ont aucun caractère authentique.

Eusèbe, *Hist.*, lib. VII, cap. 26. — Anastase, *De Rom.*  
*Pont.* — Baronius, *Annales*, 272-275. — Louis Jacob, *Bi-*  
*blioth. Pontif.* — Artaud de Montor, *Hist. des sour.*  
*Pontifes romains*, I, 124. — (Iaconi, *Vite Pontificum*

FÉLIX II (Saint), trente-septième pape, selon  
plusieurs autorités ecclésiastiques, anti-pape se-  
lon d'autres, mort le 22 novembre 365. On con-  
teste à Félix non-seulement le titre de pape, mais  
encore celui de saint. Il était en 355 archidiacre  
de l'église de Rome, lorsque le pape Libère, ayant  
refusé de souscrire à la condamnation de saint  
Athanase, fut exilé à Bérée par l'empereur Cons-  
tance. Félix et ses collègues firent serment de ne  
reconnaître aucun autre évêque de Rome (c'é-  
tait alors le titre des successeurs de saint Pierre)  
du vivant de Libère ; mais Constance ayant of-  
fert le sacerdoce à Félix, celui-ci l'accepta, et se  
laissa ordonner par Épictète, évêque de Cen-  
turn-Celles. Saint Jérôme et Socrate rapportent  
qu'Acacius eut part à cette ordination et accusent  
Félix d'arianisme ; mais Rufin et Théodoret af-

(1) Cette consécration, affirmée par Artaud de Montor  
semble douteuse (roy. Félix II)

épiscopal de Ravenne, devenu vacant par la mort de Damien. Oubliant les promesses qu'il avait faites lors de sa consécration et ses devoirs comme prêtre et comme sujet, il engagea le peuple de Ravenne à secouer le joug de l'empereur Justinien II et le clergé à se soustraire à l'obéissance au pape. Justinien, informé des menées de Félix, envoya contre lui le patrice Théodore, général de l'armée de Sicile. Théodore prit Ravenne, et emmena prisonniers l'archevêque et ses principaux adhérents. A leur arrivée à Constantinople, l'empereur fit crever les yeux au prélat rebelle, et l'envoya en exil dans le Pont. Philippicus, successeur de Justinien, rétablit Félix dans son siège (vers 712). Depuis lors ce dernier ne s'occupa plus que de l'administration de son diocèse. Se sentant près de mourir, il pria ceux qui l'entouraient de lui apporter les homélies et les ouvrages qu'il avait dictés, et fit brûler le tout, disant qu'étant aveugle, et par conséquent hors d'état de revoir ses écrits, comme il pouvait s'être trompé, ou que son secrétaire pouvait être infidèle, il ne voulait pas que ceux qui viendraient après lui fissent passer des fautes pour ses pensées. Il laissa néanmoins, en les recommandant fort aux assistants, les sermons de saint Pierre Chrysologue, l'un de ses prédécesseurs; ils ont été publiés avec un *prologue* par Casimir Oudin, dans son *Supplementum de scriptoribus vel scriptis ecclesiasticis a Bellarmino omissis ad ann. 1460*; Paris, 1686, in-8°. Il reste encore de saint Félix de Ravenne une explication de l'Évangile du dernier dimanche de la Pentecôte, où il est question du jugement dernier. On lui attribue aussi les vers qui étaient gravés sur la porte de la sacristie qu'il fit bâtir à Ravenne à son retour de l'exil. Félix fut enterré dans l'église de Saint-Apollinaire, où on mit une épitaphe qui lui donne de grandes louanges et le qualifie de *santissimus episcopus*. Il est au surplus considéré comme tel par l'Église.

Ughel, *Italia sacra*, XII, 342. — Andrea Agnelli, *Felix Pontificum Ravennatum*. — Dom Liron, *Singulæ res historiquæ et literariæ*, 466. — Dom Cellier, *Histoire des Auteurs sacrés et ecclésiastiques*, XVIII, 35. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

**FÉLIX** (Saint), seizième évêque de Nantes, né vers 512 et mort vers 583. Il appartenait à une ancienne et illustre famille d'Aquitaine, et se glorifiait de compter au nombre de ses aïeux trois consuls et un préfet du prétoire des Gaules. L'histoire est muette sur les premières années de saint Félix. Il les passa sans doute à Bourges, que l'on regarde généralement comme le lieu de sa naissance. Évémèrus ou Eumèrius, évêque de Nantes, étant mort en 549, il fut choisi pour lui succéder. L'éclat de son nom et probablement aussi son habileté et son talent d'orateur le désignèrent aux suffrages. Il était marié; mais, en prenant la mitre il se sépara de sa femme (1). La position

d'évêque à Nantes était des plus difficiles; il ne suffisait pas pour la remplir dignement les devoirs apostoliques, qu'on accordait si libéralement aux évêques de cette époque; il fallait qu'il sût manier les choses du monde; qu'il eût de la force, eût assez d'adresse et de finesse pour arrêter les empiétements des seigneurs sans irriter leur ambition, et tempérer les prétentions des Francs. Dans un temps plein de périls, Félix parait avoir développé une remarquable habileté politique. Placé à la tête d'une société que la politesse des Bretons n'avait à peine effleurée, il ne réussit qu'une fois à faire prévaloir dans les conciles les sentiments d'humanité. C'est ainsi qu'à la conférence de Cana, comte de Nantes, qui vint à gorgier trois de ses frères, pour récupérer ses mains l'héritage paternel, Félix réussit à le faire. Plus tard, quand, pour la première fois, le comte de Nantes tomba, par le trépas de Clotaire, après avoir vaincu le comte de Chramme, Félix reçut du vainqueur le gouvernement de la ville de Nantes. Il consacra les premières années de tranquillité qui lui furent données à faire exécuter dans certaines parties de grands travaux d'utilité publique, montra pas moins zélé pour le bien-être du peuple que pour leurs intérêts spirituels; il fit creuser entre les prairies de Mauves et de la Moine un canal qui porte encore son nom; il établit des moulins sur l'Erdre, en fit élever sur les bords, y fit construire des barrages qui lui ont contribué à assainir des quartiers qui auparavant stagnaient et étaient dangereux pour les habitants. Félix ne négligeait pas les affaires de l'Église. En 557, il assista au concile de Paris, où, entre autres choses remarquables, les évêques, protestant contre l'immixtion des rois francs dans les affaires ecclésiastiques, rappelaient « que nul ne devait être ordonné évêque sans le libre choix du peuple et du clergé (1) ». Félix prit aussi part aux travaux des conciles de Tours de 559 et de 561. Dans ce dernier on régla les rapports entre les évêques de basse province avec l'évêque métropolitain. L'année 568. Félix fit à Nantes la dédicace d'une église commencée par son prédécesseur Euphrone de Tours, assisté de saint Félix, présidait à cette cérémonie. Cette église fut solennellement inaugurée par la reine Brunilde, Saxons du Croisic, que saint Félix avait convertie. En même temps qu'il remportait des succès sur la barbarie, il envoyait son clergé visiter les populations du midi de la France.

Il serait injuste de ne pas reconnaître les talents administratifs de Félix et son zèle à défendre les intérêts de son diocèse; il est difficile de faire l'éloge de la douceur

(1) (Félix) ad episcopatum conjugatus assumitur, sed sponsam postea dimittit, ornatus infans. *Gallicæ christ.*, t. III anc. édit., p. 761.

(1) Nullus civibus invitis ordinatur episcopus, populi et clericorum electio plenissima quælibet. (9<sup>e</sup> canon du 2<sup>e</sup> concile de Paris)

le de son caractère. Plus d'un fait contraire la roideur et l'instinct de do- le Félix. Sa nièce ayant été enlevée par homme auquel elle était fiancée, Félix e prendre le voile. Il voulut disposer

é près de Nantes, et qui rele- ue Tours. Grégoire, évêque de sa de le céder. De là échange terminations et de lettres pleines ; de là un vif dissentiment entre les ones : Félix surtout semblait avoir l devant à son métropolitain. Lors de Grégoire et de Riculfe, Félix tre excita l'animosité de ce der- és le concile de Brain (580), Gré- sa cause, et qu'un synode se ours pour juger Riculfe, Félix s'abstint par son attitude dans la discussion, des la malveillance pour Grégoire. Bien par ses intrigues à faire sortir nastère ou il avait été enfermé, et ver empressement auprès de lui, au sentence du synode. Les dernières Félix furent troublées par ces dissen- Nous n'avons rien dit des rapports e poète Fortunat et de Félix ; ils com- probablement vers 567 ou 568, épo- trait le deuxième concile de Tours.

B. AUBÉ.

le Tours, *Hist. Eccles. Franc.*, t. V, passim. ., liv. III, et passim. — *Gallia christiana*, 761. — *Acta Sanctorum*, tom. II, p. 471. — les *Benedictins de Saint-Maur*, tom. III, Travers, tom. I, ch. 17, p. 10. — August. *ests meroc.*, 3<sup>e</sup> recit. — M. Guépin, *Hist.*, p. 18. — *Hist. de saint Félix*, dédiée à M. du ue de Nantes, in-25, Nantes, 1818.

de Valois (Saint), l'un des fondateurs de la Trinité ou de la Rédemption des it aussi des *Mathurins*, né le 19 avril à Cerfroid, le 4 novembre 1212. Il fut de Valois, non parce qu'il sortait de la e de ce nom, comme les auteurs de le universelle de Michaud l'ont e parce qu'il était originaire du Va- olo de se consacrer tout entier au u, il se retira dans le bois de Gale- ex extrémités du Valois, de la Brie et a, et y construisit un ermitage, qu'il u'a l'âge de soixante ans, époque Jean de Matha (roy. ce nom) tre sous sa conduite et lui suggéra la ement de se dévouer à la délivrance e pris par les infidèles. Ils partirent ur à fin de 1197, et communiquèrent au pape Innocent III, qui l'approuva a cette intention un nouvel ordre re- de la Trinité ou de la Rédemp- eptifs, et dont saint Jean de Matha

roy de l'île de France dont Crespy était la me. Les habitants étaient, du temps de Cesar, e en *Anduracens*. Comte en 1284, duche en a fut toujours l'apanage d'un prince de la de de France.

re *mon. a. celt.*. — T. XVII.

fut nommé ministre général. Félix et Jean, a leur retour, fondèrent le monastère qui a passé depuis pour la souche de l'ordre, à Cerfroid, près Gandelu (Picardie). Saint Félix propagea son ordre avec beaucoup de zèle ; il forma un éta- blissement à Paris, à l'endroit où s'élevait une chapelle dédiée à saint Mathurin, ce qui fit don- ner à ses religieux le nom de *Mathurins*. L'É- glise honore saint Félix de Valois.

Baillet, *Vies des saints*, III, 30 novembre. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

FÉLIX, nom commun à plusieurs papes.

FÉLIX I<sup>er</sup> (Saint), vingt-sixième pape, mort le 22 décembre 274. Il était fils de Constantius, et fut élevé au pontificat après la mort de saint Denis, le 28 ou le 29 décembre 269. Il ordonna que des messes se célébreraient dans les tombeaux des martyrs, appelés alors *memoriæ* (souvenirs). Il eut beaucoup à lutter contre les novateurs et surtout contre Sabellius et Paul de Samosate. Sous le gouvernement de Félix eut lieu la neuvième persécution contre les chrétiens. Elle fut ordon- née par l'empereur Aurélien, et causa une grande frayeur dans l'Église. Félix est qualifié de mar- tyr par le concile d'Éphèse et par Cyrille ; il ac- quit cette dénomination comme plusieurs de ses prédécesseurs, et suivant le langage du temps, « en souffrant beaucoup pour Jésus-Christ, » mais non toutefois par une mort violente. Il fut enterré dans le cimetière de la voie Aurélienne, là où fut consacré depuis un temple par Félix II (1). L'É- glise honore saint Félix I<sup>er</sup> le 30 mai. Il avait écrit une lettre à Maxime, évêque d'Alexandrie, contre Paul de Samosate et pour la défense des mystères de la Trinité et de l'Incarnation ; il en reste un fragment dans les *Concil. Ephes. et Chalced.* On lui en attribue trois autres : la pre- mière adressée à Paternus, évêque ; la seconde, aux prélats des Gaules ; la troisième à Benigne, évêque ; elles n'ont aucun caractère authentique.

Eusèbe, *Hist.*, lib. VII, cap. 26. — Anastase, *De Rom. Pont.* — Baronius, *Annales*, 272-273. — Louis Jacob, *Bi- blioth. Pontif.* — Artaud de Montor, *Hist. des sour. Pontifes romains*, I, 124. — Ciacon, *Vite Pontificum*.

FÉLIX II (Saint), trente-septième pape, selon plusieurs autorités ecclésiastiques, anti-pape se- lon d'autres, mort le 22 novembre 365. On con- teste à Félix non-seulement le titre de pape, mais encore celui de saint. Il était en 355 archidiacre de l'église de Rome, lorsque le pape Libère, ayant refusé de souscrire à la condamnation de saint Athanase, fut exilé à Bérée par l'empereur Con- stance. Félix et ses collègues firent serment de ne reconnaître aucun autre évêque de Rome (c'é- tait alors le titre des successeurs de saint Pierre) du vivant de Libère ; mais Constance ayant of- fert le sacerdoce à Félix, celui-ci l'accepta, et se laissa ordonner par Épictète, évêque de Cen- tum-Celles. Saint Jérôme et Socrate rapportent qu'Acacius eut part à cette ordination et accusent Félix d'arianisme ; mais Rufin et Théodoret s'i-

(1) Cette consécration, affirmée par Artaud de Montor semble douteuse (roy. Félix II).



firmement « qu'il n'a été arien que de communion et non pas de doctrine ». « Quoi qu'il en soit, ajoute Moréri, tous les anciens conviennent que son ordination n'était pas légitime. » Saint Athanase, dans son *Epistola ad Solitarios*, dit « qu'il fut ordonné dans le palais sans le consentement du peuple et sans être élu par le clergé, et que son ordination fut faite par Épictète en présence de trois ennuques et de trois évêques, qui pouvaient passer plutôt pour des espions que pour des prélats ; que le peuple ne lui permit pas d'entrer dans l'église, et ne voulut pas communiquer avec lui ». Marcellin et Faustin assurent la même chose dans la préface de leur requête aux empereurs Valentinien, Théodose et Arcade ; Optat et saint Augustin ne mettent point Félix dans le catalogue des papes, et saint Jérôme le qualifie d'anti-pape. Suivant le *Livre pontifical*, Libère aurait donné son consentement à l'élection de Félix. D'autres auteurs prétendent qu'il n'aurait été élu que comme *vicair*e ou coadjuteur de Libère, et pour le temps seulement de l'absence de celui-ci. En effet, Libère ayant obtenu son rappel, le sénat romain, d'accord avec le peuple, le rétablit comme seul et légitime évêque de Rome. Félix se retira dans ses domaines, et y mourut paisiblement. « C'est donc à tort, conclut Moréri, que quelques nouveaux auteurs mettent Félix dans le *Catalogue des Papes* ; etc'est avec moins de raison encore qu'on l'a mis au nombre des saints martyrs. » S'il faut en croire Artaud de Montor, « Félix, pendant qu'il était revêtu de la dignité suprême, osa condamner Constance comme arien ; et au retour de Libère, l'empereur, par vengeance, condamna Félix II à l'exil dans la petite ville de Cori, sur la voie Aurelia, à dix-sept milles de Rome. Là il souffrit le martyre avec un grand courage. Le corps de Félix, transporté à Rome, fut enterré dans les thermes de Trajan, et ensuite placé, par saint Damase, dans la basilique que Félix lui-même avait fait construire sur la voie Aurélienne, à deux milles de Rome, d'où il fut transféré dans l'église des saints Côme et Damien. » Ces détails ne s'appuient sur aucune preuve, et les constructions attribuées par Artaud de Montor à Félix semblent en contradiction manifeste avec le peu de durée qu'il accorde lui-même au gouvernement légitime de ce pontife (du 29 août 358 au 11 novembre 359). Voici ce que Marcellin et Faustin rapportent : « Constance étant venu à Rome deux ans après l'ordination de Félix, le peuple lui demanda le retour de Libère : l'empereur y consentit, et Libère revint la troisième année de son exil, le 2 août 358 ; Félix fut aussitôt chassé de Rome, mais il y revint s'établir, dans la basilique de Jules, dont il fut expulsé de nouveau. » Théodoret confirme ces détails, et ajoute « que Constance, cédant aux vœux des dames romaines et leur accordant le rappel de Libère, ordonna que Libère et Félix gouverneraient tous deux l'église de Rome, et que chacun administrerait son parti

mais le peuple ayant entendu cet ordre, « Il n'y a qu'un Dieu, qu'un Christ, qu'un Dieu ». Libère étant revenu, Félix se reune de ses terres, comme il est écrit dans l'ancien *Catalogue des Papes* et dans Philo Quant au droit de Félix II de figurer au martyrologe, dans le temps de la réforme du martyrologe romain, sous Grégoire XIII, composa une dissertation pour prouver qu'il n'était ni saint ni martyr. Le cardinal prit la défense de Félix ; cependant, son nom n'aurait été rayé du martyrologe si, par un hasard singulier, on n'eût découvert pendant la restauration et la veille même de la fête du saint (1582), sous un autel de l'église de Saint-Saturne à Rome, un cercueil de marbre où d'un côté étaient les reliques des martyrs Marcellin et Tranquillin, et de l'autre un fragment de marbre avec cette inscription : *Corpus S. Felicis pæ et martyris, qui damnavit Constantium*. Baronius se rendit à ce témoignage, qui peut-être de quelque poids s'il n'était en contradiction avec ce que les anciens ont écrit de Félix et de la mort du prétendu martyr de ce pontife, ce qui est insoutenable ; car il reste certain que Félix ne vécut à Constance, et que jamais Constance n'avait été excommunié par Félix. L'inscription est dans l'église Saint-Côme et Saint-Damien, donc évidemment fautive. On attribue à Félix quelques lettres, qui sont également supposées. L'Église honore saint Félix le 29 juillet.

Ruin, lib. I, cap. II. — Saint Jérôme, *De Viris illustribus* ; et dans sa *Chron.* — Socrate, *Historia* Sozomène, lib. IV, cap. II. — Théodoret, lib. I. — Philostorge, *Historia ecclesiastica*, lib. IV. — Baronius, *Annales*. — Bellarmin, *De Scriptis ecclesiasticis*. — Le P. J. Gresser, *Defensio Bellarmini*. — Le cardinal Duperron, *Replique à Jacques de la Grande-Bretagne*. — Noël Alexandre, *ecclesiastique*. — Fleury, *Histoire ecclesiastique* de France, *Chronol. Cod. Theodosiani*, notes sur le XVI<sup>e</sup> livre. — Hermant, *Histoire des Hérétiques*. — Tillemont, *Mémoires pour servir à l'histoire ecclesiastique*, VI. — Papebroeck, *Acta Sanctorum : De Romanis Pontificibus*. — Le P. Fontenay, *De Cultu Sanctorum*. — Les *Dissertationes de Calendar. Rom.* — Morel, *Dictionnaire historique*. — Artaud de Montor, *des souverains Pontifes romains*, I, 171.

**FÉLIX II ou III (Saint)**, quarante-septième ou quarante-huitième pape, mort à Rome, le 25 février 492. Il était fils du prétre-carlier Anicius, et appartenait à l'une des familles les plus nobles et les plus riches de Rome. L'Église lui succéda à saint Simplicien, le 2 mars 483. « Ce pape fut très clair, dit Artaud de Montor, et très sage, et très sûr de la pureté du dogme à tout respect, et très prudent sur la terre. » Il débuta par un édit de concorde ou édit d'union (1) de l'empereur, et excommunia tous ceux qui l'accusaient. Le 28 juillet 484, dans le premier concile général à Rome, où se trouvaient les évêques, Félix condamna Pierre, faux évêque d'Alexandrie ; le même jour, il condamna Acace, patriarche de Constantinople,

(1) Cet édit, nommé aussi *unificatio*, avait pour but de concilier les catholiques et les eutychéens.

rière soit dans les épîtres et quatriques; Vital, évêque de Trente, et Mipre de Cumae, légats à Constantinople, ne le même concile déposés et excommuniés pour avoir communiqué avec Acace (1). Le 10 octobre 485, dans le second concile, Félix fit confirmer devant les évêques la condamnation d'Acace. Pierre Le Foulon, ou Gnafriche d'Antioche et eunuch, fut nécessaire de Félix. Par sa malice, persuadant qu'Acace n'aurait pas obéi à la métropole, des évêques se séparèrent de son manteau épiscopale. Les envoyés payèrent de leur vie leur obéissance. En 489, dans le troisième concile de Félix donna lecture d'une épître synodale aux évêques d'Afrique, concernant la condamnation de ceux qui s'étaient fait rebaptiser durant la persécution des Vanalopes. Il refusa la communion avec Acace, à moins qu'il ne lui donnât une complète satisfaction. Félix fut le premier qui ait traité l'empereur de *filis* en latin. Il fut également le premier qui ait l'indiction dans ses lettres. Il avait été saint Grégoire le Grand l'appelle son *oncle*. On connaît de lui les lettres suivantes : une à l'empereur Zénon, touchant l'autorité de Chalcedoine; — une à Acace patriarche, à laquelle il joignit un acte de plainte à l'empereur Zénon; — une, pour lui marquer les motifs de sa condamnation; — trois à Zénon; — plusieurs au peuple de Constantinople; — une à Rufin, Talasius, et aux moines de Palestine; — deux à Fravita, prêtre de Constantinople et successeur d'Acace; — une à des évêques de Constantinople, pour leur recommander de ne pas communiquer avec leur patriarche; — une à l'empereur Anastase; — une à l'empereur d'Arles (quelques-uns croient cette lettre de Félix IV); — enfin, une à Zénon, évêque de cette dernière lettre a été perdue. Les lettres sont attribuées à Félix III; les lettres adressées à Pierre Le Foulon, à Gnafriche. L'auteur y reconnaît Le Foulon, et déclare qu'il est, ainsi qu'Acace, en communion avec lui. L'Eglise honore Félix le 25 février.

— *Supplément au Grand, Histoire, XXVIII, in Supplément, t. III, p. 14.* — Baronius, *Annales*. — *Acta Sanctorum*. — François Pagi, *Archæologia historico-chronologica critica, illustrum Pontificum Romanorum gesta complectens*. — *Quædam, Pontificum Romanorum*. — Le P. Papebroch, *Acta Sanctorum*. — Baillet, *Vies des Saints*. — Dom Celler, *Histoire des Autours ecclésiastiques*, t. IV, 348. — Moëri, *Grand*

*Dictionnaire Historique*. — Artaud de Montor, *Histoire des souverains Pontifes romains*, t. I, 330.

FÉLIX III ou IV, cinquante-troisième ou cinquante-quatrième pape, né à Bénévent, mort le 18 septembre ou au commencement d'octobre 530. Il était fils de Castorius Fimbri et pretre-cardinal des titres de Saint-Sylvestre et Saint-Martin d'Anagni. Il fut nommé, par le roi des Goths Théodoric, en remplacement de saint Jean I<sup>er</sup>. Le peuple et le clergé romains repoussèrent quelque temps le choix de Théodoric, et Félix IV, inauguré le 12 juillet 526, ne fut ordonné que vers la fin de septembre. Il montra, dans son gouvernement du zèle, de l'intelligence et de la piété. Il résista avec fermeté à l'oppression des Goths, et obtint du roi Athalaric un édit en faveur des catholiques. Il dédia à saint Côme et à saint Damien le temple qui avait été élevé à Rémus et à Romulus dans le Forum, et rebâtit l'église de Saint-Saturnin, qui était devenue la proie des flammes. On a de lui une lettre à saint Césaire, approuvant le règlement des évêques des Gaules et décrétant que les laïques ne seraient plus ordonnés prêtres que sur des certificats de mœurs irréprochables. Deux autres lettres attribuées à Félix IV, l'une adressée à tous les évêques et l'autre à Sabinus, sont reconnues supposées.

— *Plinius, Historia de Vita Pontificum*, p. 72. — Grégoire, *De Scripturis ecclesiasticis*, cap. 36. — François Pagi, *Breviarium historico-chronologicum criticum, illustrum Pontificum Romanorum gesta complectens*. — Baronius, *Annales eccles.*, ann. 526-530 et 531. — Norvæus, *Dissertationes*, t. II. — Duchêne, *Vies des Papes*. — Dupin, *Bibliothèque des Auteurs ecclésiastiques*, dixième siècle. — Dom Celler, *Histoire des Auteurs sacrés et ecclésiastiques*, t. VI, 305. — Artaud de Montor, *Histoire des souverains Pontifes romains*, t. I, 331. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

FÉLIX V, anti-pape l'oyez SAVOIE (Amédée VIII, duc de)

\* FÉLIX BELLA, célèbre chef de brigands, vivait vers 200 de J.-C. A la tête d'une bande de six cents hommes, il ravagea l'Italie pendant deux ans, sous le règne de Septime Sévère, déjouant tous les efforts des officiers impériaux. A la fin, il fut livré par sa maîtresse et exposé aux bêtes du Cirque. On trouve dans Dion Cassius le récit de plusieurs de ses exploits, qui attestent à la fois une extrême audace et une prudence consommée.

— *Mon. Cantus*, LXXVI, 21.

\* FÉLIX LÆLIUS, jurisconsulte romain, vivait dans la première moitié du deuxième siècle de l'ère chrétienne. Dans un fragment du jurisconsulte Paul, il est question d'un Lælius qui aurait vu dans le palais d'Adrien une femme libre venue d'Alexandrie en Égypte pour montrer à l'empereur quatre enfants qu'elle aurait mis au monde le même jour et un cinquième, né quarante jours après les autres. Gaius, qui reproduit cette histoire, appelle cette femme Sérapia, mais ne dit rien de cet intervalle de quarante jours. Selon Ant. Augustinus, qui ne cite aucune preuve à l'appui de cette assertion, Lælius ne serait autre que Gaius

— *Sur l'origine de cette condamnation par le concile de Constantinople tenu à Rome, en 485, sous le pape Félix.*

Paul fait une nouvelle mention de Félix Lælius, à propos de la législation relative à l'hérédité. Selon Grotius, Heineccius et d'autres jurisconsultes, le Lælius du *Digeste* est identique avec Lælius Felix, auteur de notes sur Q. Mucius Scaevola (*librum ad Q. Mucium*), dont Aulu-Gelle a donné d'intéressants extraits. Dans ce même ouvrage, Félix cite Labéon. Selon Zimmerin, le style archaïque des passages cités par Aulu-Gelle fait supposer que Félix Lælius est plus ancien encore que le Lælius du *Digeste*. Enfin, d'après Pline, il est incertain s'il faut lire Lælius ou Ælius. Il résulte de toutes ces opinions que rien n'est moins établi que l'identité du personnage qui porte ce nom. V. R.

Dirksen, *Bruchstücke aus den Schriften der Römischen Juristen*. — Malanclius, *ad XXX, Ictonium Prægm. Comment.*, II. — Smith, *Dict. of Greek and Roman Biography*.

\* **FÉLIX SEXTILIUS**, général romain, vivait dans le premier siècle de l'ère chrétienne. Antonius Primus le laissa sur les frontières de la Rhétie pour surveiller les mouvements de Porcius Septimius, procurateur de cette province sous Vitellius. Félix resta dans la Rhétie jusqu'à l'année suivante, où on le voit occupé à réprimer une insurrection des Trévires.

Tacite, *Hist.*, III, 5; IV, 70.

**FÉLIX ANTONIUS**, administrateur romain, vivait dans le premier siècle de l'ère chrétienne. Frère de l'affranchi Pallas, il fut lui-même un affranchi de l'empereur Claude I. Suidas l'appelle Claudius Félix. Il est probable en effet qu'il portait le nom de son patron, aussi bien que celui de la mère de l'empereur, Antonia, à laquelle il devait peut-être son affranchissement. La date de sa nomination au gouvernement de Judée est incertaine. Il semblerait, d'après le récit de Tacite, que Ventidius Cumanus et Félix furent à la fois procurateurs de ce royaume, le premier dans la province de Galilée, le second dans celle de Samarie. « Les Samaritains et les Galiléens, dit Tacite, étaient toujours à se piller entre eux, à se lancer les uns contre les autres des bandes de brigands, à se tendre des embûches; ils en vinrent même à des combats en règle. Comme des deux parts on reportait le butin et les dépouilles aux procurateurs, ceux-ci furent d'abord enchantés de ces troubles. Bientôt le désordre devenant alarmant, les procurateurs voulurent le réprimer par la force; les soldats qu'ils envoyèrent furent tués. Toute la province eut pris feu, si Quadratus, gouverneur de Syrie, ne fût accouru. Le sort des Juifs qui avaient tué des soldats romains ne fut pas longtemps douteux; Quadratus les fit mettre à mort. Cumanus et Félix l'embarrassaient davantage; car l'empereur, instruit de la cause des troubles, lui avait donné pouvoir de statuer aussi sur les procurateurs. Quadratus sauva Félix en le plaçant au nombre des juges et en empêchant ainsi les accusations de se produire. Cumanus seul fut puni des délits communs à tous deux et le calme se réta-

blit dans la province. » D'après Joseph, au contraire, Cumanus était seul procurateur en Judée pendant les troubles en question, et lorsqu'il eut été condamné et destitué, Félix fut envoyé de Rome pour le remplacer, et réunit sous son autorité la Judée, la Samarie, la Galilée et l'Arabie Pétrée. Dans sa vie privée comme dans sa carrière politique, Félix se montra sans scrupules et déréglé. C'est à bon droit que Tacite, avec son énergique concision, dit que « Félix, au milieu de toutes sortes de cruautés et de débauches, exerça le pouvoir souverain avec le caractère d'un esclave. » Devenu amoureux de Drusilla, fille d'Agrippa I<sup>er</sup> et femme d'Azizus, roi d'Émèse, il l'engagea à quitter son mari, et l'épousa. Il fit assassiner le grand-prêtre Jonathan, coupable de lui avoir donné de sévères avis. Si le gouvernement de Félix fut cruel et oppresseur, il fut aussi fort, et délivra la Judée des bandes de voleurs qui l'infestaient, des fourbes de toutes espèces, magiciens, faux prophètes, faux messies qui excitaient des troubles continuels. Félix fut rappelé en 62, et remplacé par Porcius Festus. Les principaux Juifs de Césarée, siège du gouvernement romain, envoyèrent une députation à Rome, pour accuser Félix auprès de l'empereur; l'influence de son frère Pallas, alors tout-puissant auprès de Néron, le sauva d'une juste condamnation. Quant à son mariage avec une Drusilla, petite-fille d'Antoine et de Cléopâtre et différente de la fille d'Agrippa I<sup>er</sup>, voy. DRUSILLA.

Tacite, *Ann.*, XII, 54; *Hist.*, V, 9. — Joseph, *Ant.*, XX, 8-9; *Bell. Jud.*, II, 12, 13. — Eusèbe, *Hist. Eccles.*, III, 21. — *Acta Apostolorum*, XXI, 38; XXIV, 2. — Suetone, *Claude*, 28, avec les notes de Cassel.

\* **FÉLIX MAGNUS**, contemporain de Sidoine Apollinaire, vivait vers 480. Il était de la famille des Sidoniens et fut élevé au rang de patricien. Sidoine à Félix contiennent les faits intéressants sur la détresse et le déclin des provinces romaines au nord des Alpes au cinquième siècle. Outre ces lettres, il en est de cinq, Félix Magnus a au commencement de vers à Sidoine Apollinaire.

Sidoine Apollinaire, *Épist.*, II, 3; III, 6, 7; IV, 1. — *Carm.*, IX; *Propempt. ad Labell.*, 90. — *Histoire littéraire de France*, t. II.

\* **FÉLIX FLAVIUS**, poète africain, vers la fin du cinquième siècle de l'ère chrétienne. On a de lui cinq petites pièces dans l'œuvre latine. Les quatre premières célèbrent la magnificence et l'utilité des *Thermae Aliphanse*, situées dans le voisinage de Carthage, sous le règne de Thrasimond, dans l'espace d'une année. La cinquième est une pétition pour l'abolition de l'impôt ecclésiastique adressée à Victor, secrétaire du roi des Vandales.

*Anthologia Latina*, III, 34-37; VI, 94, éd. 1800 1801 1802, éd. Meyer.

**FÉLIX SECURUS MELIOR** ou **FÉLIX SECURUS**, poète, vivait au commencement du sixième siècle. On ne connaît pas sa patrie, mais qu'il était chrétien et qu'il exerçait la fonction de

de la  
 une  
 de spécial  
 à Clermont en Au-  
 croire, ainsi que son nom,  
 assez fréquemment dans quel-  
 provinces, qu'il était Gaulois,  
 en 534, sous le consulat  
 probablement son emploi de  
 — il corrigea les sept livres  
 Capella, qui passaient pour  
 secrets des arts libéraux, et qui  
 re de Tours étaient fort ré-  
 Ce nous apprend que  
 de Capella,  
 que lui-même à son exem-  
 plaire, et qui se lit encore au bas d'un  
 de Parme. Il fut aidé dans ce travail  
 ciple distingué, Deutère, à qui saint  
 une lettre et un petit poème. La  
 que nous ayons aujourd'hui de  
 Kopp, Francf., 1336 (roy. l'ar-  
 Ern. BREHAUT.

— *Opere* — Tillemont, *Histoire des Empe-  
 reurs de Tours, Epitome Historiarum Fran-  
 cicarum Venerabilis, De Historicis Latinis.*

d'Urgel, célèbre schismatique espa-  
 en 818. On ne sait rien sur les pre-  
 de sa vie. En 779, il succéda à Do-  
 évêque d'Urgel, et gouverna  
 en 791. Quelque temps  
 , archevêque de To-  
 Félix, lui demanda  
 Jésus-Christ en tant qu'homme  
 le , et dans ce cas s'il le croyait  
 re ou seulement par adoption. Félix  
 Jésus-Christ, selon la nature hu-  
 par fils adoptif et nuncupatif (c'est-  
 seulement, comme les hommes  
 l'Écriture enfants de Dieu et  
 minicale disent « Pater nos-  
 de Fils de Dieu exprime d'une  
 nière le choix que Dieu avait  
 de Jésus-Christ; car selon la  
 impossible qu'un homme ait deux  
 est donc naturel, et l'autre adoptif.  
 que Jésus-Christ, comme homme,  
 ipatif. Félix ajoutait : « Sui-  
 de Jésus-Christ lui-même,  
 ceux à qui la parole de  
 a cause de la grâce qu'ils ont  
 de Jésus-Christ participe à la  
 , participe aussi à cette déno-  
 Divinité comme à toutes les au-  
 Jésus-Christ étant un nouvel homme  
 mais un nouveau nom, mais sans pour  
 ration première et charnelle ne  
 adant d'Adam par Marie, sa mère.  
 des qu'il a été conçu dans le sein  
 comment expliquer ces paroles  
 que Dieu l'a formé son serviteur

dans le sein de sa mère. » Sa filiation hu-  
 maine est d'ailleurs constatée par les Saintes  
 Écritures, qui le font naître de la maison de Da-  
 vid. La génération spirituelle du Christ n'est  
 arrivée qu'après son baptême volontaire et n'est  
 dès lors qu'une adoption de Dieu. — Saint Pierre  
 dit que Jésus-Christ faisait des miracles parce  
 que Dieu était avec lui (1). — Saint Paul dit que  
 Dieu était en J.-C. en réconciliant le monde (2).  
 Mais ils ne disent pas que J.-C. était Dieu. »  
 J.-C. est donc un médiateur, un avocat auprès  
 de Dieu pour les pécheurs, ce qu'on ne doit pas  
 entendre du vrai Dieu, mais de l'homme dont il  
 a pris la forme. — On le voit, Félix divisait par là  
 Jésus-Christ en deux fils, l'un adoptif et nuncu-  
 patif, l'autre propre et naturel, « ce qui, selon  
 Alcuin, était soutenir que Jésus-Christ n'était ni  
 vrai Dieu ni vrai fils de Dieu ». Quelque obscure  
 que puisse paraître aujourd'hui cette distinction,  
 de pareilles subtilités préoccupaient alors for-  
 tement les chefs de l'Église chrétienne, dont, il  
 est vrai, le dogme n'était pas encore arrêté ou du  
 moins formulé d'une manière précise. Élipand  
 répandit la doctrine de Félix dans les Asturies  
 et la Galice, d'où elle se propagea dans la Septi-  
 manie et de là en Allemagne. Pour prévenir les  
 suites de ce schisme, le pape Adrien I<sup>er</sup>, d'ac-  
 cord avec l'empereur Charlemagne, convoqua le  
 27 juin 791 un concile à Narbonne. Daniel, ar-  
 chevêque diocésain, y présida; vingt-neuf prélats,  
 presque tous espagnols ou aquitains, s'y ren-  
 contrèrent. Félix s'y trouva en personne, mais  
 il ne fut rien statué sur ses opinions, dont l'examen  
 fut renvoyé à un autre concile tenu l'année sui-  
 vante à Ratisbonne. Les évêques francs et al-  
 lemands se trouvèrent cette fois en grande majoi-  
 rité. Charlemagne y assista lui-même. Félix y  
 présenta sa défense, mais il fut condamné, et  
 l'empereur l'envoya au pape sous la conduite  
 d'Angilbert, abbé de Centule. Le procès de Félix  
 s'instruisit à Rome, et il fut déclaré coupable  
 d'hérésie. Il simula alors une abjuration de ses  
 erreurs, et obtint d'être renvoyé dans son diocèse.  
 Dès son retour (793), Félix recommença à dog-  
 matiser selon son opinion, et engagea à ce sujet  
 une vive controverse avec Alcuin, qui lui re-  
 prochait son manque de foi. L'évêque d'Urgel  
 se vit également attaqué par Paulin d'Aquilee,  
 Richbode de Trèves et Theodulfe d'Orléans. En  
 794, le grand concile de Francfort blâma de nou-  
 veau la doctrine de Félix et d'Élipand. Ceux-ci  
 n'en persévérèrent pas moins dans leur cause. Le  
 pape Léon III les frappa alors d'anathème, sans  
 cependant que ce nouveau coup arrêtât les pro-  
 grès du schisme. L'empereur eut alors recours à  
 des mesures plus énergiques et plus efficaces : il  
 dépêcha vers Félix, Leidrade de Lyon, Néfride  
 ou Nébride de Narbonne, et saint Benoît, abbé  
 d'Aniane. Ces ambassadeurs n'ayant pu con-  
 vaincre le prélat espagnol, lui persuadèrent de

(1) 1<sup>re</sup> Cor., X, 33.

(2) II, Cor., IV, 19.

venir à Aix-la-Chapelle. Aussitôt Charlemagne fit assembler un grand nombre d'évêques, de barons et de moines, et fit comparaître Félix devant cette cour exceptionnelle; celui-ci, intimidé, renonça à son hérésie, et signa la *profession de foi* que nous avons encore. En conséquence, il fut reçu à la communion de l'Église (décembre 799). Néanmoins, il fut déposé et relégué à Lyon pour le reste de ses jours. Il ne put demeurer tranquille dans son exil, et bientôt il chercha à faire de nouveaux disciples. Agobard, évêque de Lyon, le força encore à se rétracter publiquement. Mais Félix n'en mourut pas moins dans sa croyance, comme il paraît dans un écrit qu'il laissa en mourant. Les ouvrages qu'il mit au jour, tant pour soutenir sa doctrine que pour la rétracter, ne sont pas arrivés jusqu'à nous ou seulement par fragments et dans les auteurs qui prenaient soin de le réfuter. Il ne nous reste en entier que sa *Profession de foi* faite à Aix-la-Chapelle en 799. On la trouve dans les *Opera* d'Alcuin, Paris, 1617, in-fol.; dans le supplément de Pierre de Lalande aux *Concilia antiqua Gallia*, Paris, 1666, in-fol.; du P. Sirmond, dans ceux du P. Labbe, Paris, 1171, in-fol.; et dans J. Saëns, *Collectio maxim. Concil. Hispania*, Rome 1694, in-fol.

A. DE L.

Alcuin, *Contra Elipandum*. — Eginhard, *Annales*. — Agobard, *Opera*, t. I, p. 1-59. — *Bibliotheca Hispana vet.*, t. III, l. VI, chap. II, n° 27. — Le Coigne, *Annales ecclesiastici Francorum*, n° 42. — Baluze, *Miscellan.*, t. I, p. 413-415. — *Gallia christiana nova*, t. IV, p. 53-56. — Sigebert, *Annales*, 793. — Feu Ardent, *App. ad cast. V. Christ. Har.*, 3. — Sander, *Hæres.*, 151. — Baronius, *Ann.*, 792-795. — Marca, *De Hisp.* — Dupin, *Bibliothèque des Auteurs ecclésiastiques du huitième siècle*. — Dom Rivet, *Hist. littéraire de la France*, t. IV, p. 428-433, 450-571.

FÉLIX surnommé *Pratensis*, hébraïsan toscan, né à Prato, mort en 1537. Il était fils d'un rabbin, et apprit dès l'enfance les langues orientales. Son père étant mort, Félix voyagea en Italie, se fit baptiser, et, vers 1506, entra dans l'ordre des Ermites de Saint-Augustin. On a de lui : *Psalterium ex hebræo ad verbum fere tralaturnum adjectis notationibus*; Venise, 1515; Haguenau, 1522; et Bâle, 1524, in-4° : cette version a été imprimée dans le *Psalterium sextuplex*; Lyon, 1530, in-8°; — *Biblia sacra Hebræa, cum utraque Masora et Targum, item cum Commentariis rabbinorum*, etc.; Venise, 1518, 4 vol. in-fol. Félix a fait aussi une version de Job et de quelques autres livres de la Bible, mais elle est restée manuscrite.

Dom Gandolfo, *Dissertatio de ducentis Augustinianis*. — Humphred Hody, *De Bibliorum Textibus originalibus*; Oxford, 1703, in-fol. — Colombès, *Italia et Hispania orientalis*. — Phil. Elsius, *Encomiasticon Augustinianum*.

FÉLIX de Cantalicio (Saint), capucin italien, né à Cantalicio (Ombrie), en 1513, mort le 18 mai 1587. Il garda d'abord les troupeaux, puis entra au service (1521) d'un gentilhomme de Citta-Ducale, chez lequel il demeura vingt-deux ans. Il prit ensuite (1543) l'habit de capucin à Ascoli. En 1546 il fut envoyé à Rome

comme frère quêteur. « Quoique cet office lui dissipant par lui-même, dit son biographe, le P. Jean-François de Dieppe, le recueillement du P. Félix était tel qu'on se plaçait dans les rues de Rome pour le voir passer les yeux baissés, dans un silence édifiant et récitant son chapelet. Il ne parlait à personne que quand la nécessité, la charité ou la bienséance l'y forçait, et trouvait partout de pressants besoins d'élever à Dieu les âmes les plus attachées au monde. Il marcha plus de trente-six ans nu-pieds. Son lit se composait de deux courtes planches et d'un fagot de sarments. Il ne prenait que deux heures de sommeil, à genoux, la tête appuyée sur sa main. Il jeûnait sept carêmes par an, et ne prenait les lundis, mercredis et vendredis, que du pain et de l'eau. Toutes les nuits il se donnait une discipline sanglante, malgré une colique bilieuse qui le tourmentait cruellement, mais dont il faisait ses délices ainsi que de toutes ses autres douleurs, qu'il appelait les *fleurs du paradis*. » Ce qui est surtout louable et remarquable, c'est que dans la peste qui désola Rome, Félix se fit remarquer par un zèle chrétien; il en fut de même dans la peste arrivée en 1585. Malgré ses privations et ses pénitences, il vécut jusqu'à soixante-neuf ans. Urbain VIII le déclara bienheureux par sa bulle *In specula* du 1<sup>er</sup> octobre 1627. Le cent X en commença la canonisation le 1<sup>er</sup> 1652, et Clément XI la termina le 8 1653.

Le P. Jean-François de Dieppe, *Vie de saint Cantalicio* (Rouen, 1714). — Richard et Giraud, *théologie sacrée*.

FÉLIX BRANDIMARTE, théologien, mort en 1685. Il appartenait à l'ordre des Capucins, et devint provincial de la province de Palerme, consultant et censeur. « Il était, disent Richard et Giraud, un homme sage, prudent et modeste. » On a de lui : *Arcana phalis, panegyricus in laudem sancti salix, virginis Panormitanæ*; 1659; — *Sapientia tubæ scilicet tractatus scholasticus de arte sciendi*, etc.; Palerme, 1667, in-4; — *mones*; ibid.; — *Cursus theologicus ad tem Scoti per quatuor annos juxta sententiarum libros commodis locis distributus*, etc.

Mongitore, *Bibliotheca Sicula*, I. — Le P. de Saint-Antoine, *Bibliotheca univ. Francie*, I, — Richard et Giraud, *Bibl. sacræ*.

FÉLIX DE TASSY (Charles-François), chirurgien français, né à Paris, mort le 22 1703. Il était fils aîné de François Tassy (1), premier chirurgien de Louis XIV, un homme remarquable par son savoir. Il suivit son père, Charles-François Félix acquit de nombreuses connaissances, qu'il mit en pratique dans les hôpitaux et dans les armées. Il devint membre de la communauté de Saint-Côme, et

(1) Né à Avignon, mort le 3 août 1676.



père en qualité de premier chirurgien du roi. Ce fut lui qui opéra, le 21 novembre 1687, Louis XIV d'une fistule à l'anus. On avait appelé les chirurgiens les plus célèbres ; aucun ne connaissait ni ne pouvait pratiquer l'opération. Celse et Paul d'Égine en avaient pourtant fait mention, et d'après eux, Jean Arderne (voy. ce nom), chirurgien anglais du quatorzième siècle, avait déjà traité cette maladie par l'incision et la ligature. Félix fit d'abord des essais sur des roturiers, et après deux mois d'études, il opéra le roi, et réussit complètement.

*Floy, Dictionn. Historique de la Médecine* — Bayle, *Encyclopédie des Sciences médicales*, II, 153, 199. — *Dictionn. Biographique*, *Dictionnaire historique du département de l'Aisne*.

\* **FÉLIX DE COMMERCY**, pseudonyme de Prosper Marchand. C'est sous ce nom qu'il s'est caché pour publier à Amsterdam, en 1711, l'édition du *Cymbalum Mundi* de Bonaventure Desperriers accompagné d'une *Lettre critique*, etc. C'est par erreur que dom Calmet a consacré un article court mais très-confus et très-embrouillé à ce masque de Prosper Marchand. Voy. PROSPER MARCHAND.

*Barbier, Anonymes*, n° 2302. — Quérard, *Supercherches littéraires*, I, 202.

\* **FÉLIX ALERMIN**, théologien espagnol, vivait en 1727. Il appartenait à l'ordre des Capucins, et se fit remarquer par son savoir et son talent comme prédicateur. On a de lui de nombreux ouvrages, entre autres : *Espejo de la verdadera é de la falsa Contemplacion*, lib. IV ; Madrid, 1691, in-4° ; — *De los Engaños de las Doncellas, é de los vicios* ; Madrid, 1693, 2 vol. in-4°, et 1694 et 1714, in-fol. ; — *El Retrato de un verdadero Sacerdote, é el manual de sus obligaciones* ; Madrid, 1704, in-fol. ; — *De la Beatitud natural é sobrenatural del Hombre* ; Madrid, 1723, in-fol. ; — *La Puerta del Salud, e espejo de la verdadera é de la falsa confesion* ; Madrid, 1724, in-fol. ; — *Exortacion á la exacta observancia del Decálogo* ; Madrid, 1714, in-fol. ; — *El Tesoro de los Beneficios escondos en Simbolos de los Apostoles* ; Madrid, 1727, in-8° ; — *Los Judios mahometanos é los heréticos combatidos*, ibid.

*P. Jean de Saint-Antoine, Bibl. univ. Francisc.*

\* **FÉLIX** Le père, capucin missionnaire, né en 1682, au commencement du dix-huitième siècle, se rendit célèbre par ses nombreux voyages en Europe, en Allemagne, en Hollande et en Italie, et par les relations étendues qu'il avait dans les différentes parties du monde. On le considérait comme le trésorier des Capucins de l'Europe. En 1751, le P. Félix, ayant mis un terme à ses pérégrinations lointaines, habita Remiremont, où il mourut. Le fameux P. Lambert et le P. Félix étaient liés intimement.

Ils ont pris une grande part dans la scission qui s'est opérée entre les jésuites et les franciscains.

Émile BÉGIN.

*Chevrier Vie du P. Norbert*. — Michel, *Biog. de Lorraine*, p. 159. — *Chevrier, Mém. pour servir à l'hist. des hommes illustres de Lorraine*, t. II, p. 82.

**FÉLIX MINUTIUS**. Voyez MINUTIUS (Marcus.)

**FÉLIX CASSIUS**. Voy. CASSIUS.

**FÉLIX MALLEBOLUS**. Voy. HAMMERLEIN (Félix).

**FÉLIX DE SAINT-ARSENÈ**. Voy. LEMARIÉ.

**FÉLIX**. Voy. RACHEL (Mlle).

**FELL (John)**, célèbre théologien et helléniste anglais, né à Longworth, en 1625, mort en 1686. Il étudia d'abord à l'école libre de Thame ; à onze ans il fut envoyé à Oxford, et à seize ans il obtint le titre de maître ès-arts. Vers la même époque, il figura parmi les défenseurs de Charles I<sup>er</sup> à Oxford, et devint enseigne (*ensign*). Il perdit cet emploi en 1648 ; depuis lors jusqu'à la restauration de Charles II, il vécut dans une studieuse retraite. A l'avènement de Charles II, il fut pourvu du bénéfice de Chichester et du canonicat de Christ-Church. Il fut nommé doyen en 1660, puis chapelain ordinaire du roi. De 1666 à 1669, Fell remplit les fonctions de vice-chancelier de l'université, au sein de laquelle il introduisit de nombreuses améliorations. En 1676, il fut élevé à l'épiscopat d'Oxford. Wood fait de ce prélat le plus grand éloge, et le représente à la fois comme zélé pour le bien de l'Église de l'Angleterre et comme porté à encourager l'instruction et à pratiquer la charité. On a de John Fell : *Alcinoi in Platoniam Philosophiam Introductio* ; 1667 ; — *In laudem Musices Carmen sapphicum* ; 1674, in-4° ; — *Saint Clement's two Epistles to the Corinthians, in greek and latin, with notes* ; 1677 ; — *Τῆς καὶνῆς Διαθήκης ἀπαντα Novi Testamenti libri omnes*, etc. ; 1675, in-8°, et Leipzig, 1697, 1702 ; Oxford, 1702 ; — une édition d'*Aratus*, excellente au rapport de Fabricius ; Oxford, 1672, in-8°.

Wood, *Athen. Oxon.* — *Biog. Brit.* — Fabricius, *Bibliotheca Græca*.

**FELL (John)**, théologien et érudit anglais, né à Cockermouth, en 1735, mort le 6 septembre 1797. Il appartenait à une famille pauvre, qui le fit entrer chez un tailleur de Londres, où il employa ses loisirs à l'étude des auteurs classiques. Il fut admis ensuite à l'académie des Indépendants à Mile-End. Il manifesta alors son désir d'entrer dans la carrière ecclésiastique, et bientôt il remplit l'office de prédicateur au sein de la congrégation de Beccles, d'où il se rendit à Thaxted, dans le comté d'Essex. Quelques années plus tard, il fut ministre de la secte des dissidents d'Homerton ; mais s'étant permis de lire le journal un dimanche, il perdit immédiatement cet emploi. Cependant il obtint un secours annuel de 100 liv. sterl., et fut invité à faire des lectures publiques sur l'évidence du christianisme. Il les fit à l'église écossaise de Lon-

don-Wall. Outre ces lectures, publiées en 1798, on a de Jean Fell : *Genuine Protestantism*; 1773, in-8°; — *A Fourth Letter to M. Picard on Genuine Protestantism*; 1774, in-8°; — *The Justice and utility of penal Laws for the direction of conscience*; 1774, in-8°; — *Dæmonias*; 1779, in-8°; — *Remarks on the Appendix of the editor of Rowley's Poems; an Essay towards an English Grammar*; 1784, in-12; — *The Idolatry of Greece and Rome distinguished from that of other heathen nations*; 1785, in-8°.

Chalmers, *Gen. biog. Dictionary*.

**FELLE** (Guillaume, théologien et voyageur français, né à Dieppe, en 1633, mort à Rome, en 1710. Il fit profession chez les Dominicains, à Metz, en 1660. Il parcourut presque toute l'Europe et voyagea en Afrique et en Asie. Il se fit ensuite recevoir docteur en théologie, et devint aumônier de Jean III, roi de Pologne. On a de lui : *Brevissimum Fidei Propugnaculum*; 2<sup>e</sup> édit., Venise, 1684, in-4°; — *Lapis Theologorum, ou Resolutissima ac profundissima omnium difficultium argumentorum quæ unquam a Christi nativitate potuerunt asserre hæretici contra beatæ Virginis cultum*; 1687, in-4° : dans ce petit livre, G. Felle prétend combattre et anéantir, en latin et en allemand, tous les arguments soulevés contre les mystères qui accompagnent le culte de la Vierge et l'immaculée Conception; — *La Ruina del quietismo, e dell' amor puro*; Gênes, 1702, avec le portrait de l'auteur : Felle dit dans la préface de ce livre qu'il a déjà composé trente volumes : il se déclare : *Apprime vero patribus Societatis Jesu addictissimus*; — *Fel Jesuiticum* (sans date ni lieu), in-4°. Moréri pense que si l'auteur est fidèle à sa déclaration précédente, son ouvrage doit contenir tout autre chose que ce que le titre offre d'abord à l'esprit. Les autres écrits de Felle sont restés inconnus.

Le P. Richard, *Scriptoris Ordinis Prædicatorum*, II, 775. — Moréri, *Grand Dict. hist.* — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

**FELLEMBERG** (Philippe-Emmanuel DE), philanthrope et agronome suisse, fondateur des instituts d'Hofwyl, né le 27 juin 1771, à Berne, mort le 21 novembre 1854. Il reçut de son père, qui était membre du gouvernement de cette ville, les premiers éléments de son éducation; mais ce fut sa mère, arrière-petite-fille du fameux amiral hollandais Van Tromp, qui lui inspira l'amour de l'humanité et l'ardent désir d'être utile à ses semblables. Cette femme respectable lui disait souvent : « Les grands ont assez d'amis; sois celui des pauvres. » Après avoir passé quelque temps à l'université de Tubingue (1789), où il étudia le droit, le jeune de Fellenberg fut employé (1795) à l'institut d'Éducation de Colmar, et y resta quelques années; mais le mauvais état de sa santé le força de revenir dans son pays natal. Peu de temps après, il commença ses voyages en Suisse, en France et en Allemagne, cherchant

partout la société des artisans et du peuple des villages, de préférence à celle des riches oisifs habitants des villes. Son but était d'étudier à fond les hommes pour connaître leurs mœurs et leurs besoins, afin de pouvoir un jour contribuer à améliorer leur condition. Il s'attacha aussi à connaître les méthodes d'enseignement des arts les plus usuels et les plus utiles, et se convainquant, dès ses premières observations, combien était vicieuse la routine suivie par les maîtres, il déplora le temps qu'elle faisait perdre aux élèves, dont l'instruction d'ailleurs restait toujours très-incomplète. Frappé de cette vérité, il conçut le projet d'établir un nouveau mode d'enseignement pratique pour l'agriculture et les arts qui s'y rattachent. De retour dans sa patrie, il fut nommé, par suite de la révolution de 1798, commandant de quartier à Berne, et en cette qualité il rendit d'importants services à ses concitoyens dans une révolte des paysans de l'Oberland : il apaisa les révoltés en leur faisant des promesses que le gouvernement ne tint point. Cela le décida à se démettre de sa place pour se consacrer exclusivement à l'agriculture et à l'éducation, qu'il entreprit de perfectionner en marchant sur les traces de Pestalozzi. Dans ce double but, il fit l'acquisition de la terre d'Hofwyl, à deux lieues de Berne, et y fonda successivement un institut d'agriculture théorique et pratique, une fabrique d'instruments aratoires et de machines employées à l'agriculture, une école rurale pour les pauvres, un grand institut supérieur destiné à l'éducation de la jeunesse des classes élevées de la société, une école intermédiaire consacrée à la classe qui désire acquérir une éducation industrielle, enfin une école normale, où les régents ou instituteurs du canton de Berne venaient passer leurs vacances et jouir des leçons des professeurs et de l'hospitalité de Fellenberg.

L'établissement d'Hofwyl acquit à son fondateur une très-grande réputation; bientôt les élèves accoururent de tous les pays du monde, et plusieurs princes y envoyèrent des pensionnaires; mais en même temps les succès de l'intelligent agronome lui suscitèrent beaucoup d'envieux, qui osèrent même le dénoncer au gouvernement de Berne comme un mauvais citoyen : « il enrégimentait, disait-on, la classe libre, sous prétexte de lui donner de l'instruction, et en faisait des corvéables à son profit; il arrêtait le développement de ses forces; le travail continu auquel il les assujettissait, etc., etc. » La diète générale de Suisse se vit obligée d'intervenir. Le landamann nomma une commission qui se rendit sur les lieux. Cette commission, composée d'un magistrat, d'un ecclésiastique et de trois citoyens, fut chargée, à l'unanimité, de rendre un rapport sur l'établissement d'Hofwyl, et ce rapport fut rendu, en pleine et entière assemblée, à Fellenberg (1).

1. Parmi les nombreux écrits qui ont paru relatives

nombre  
meure et l'édu  
Pictet de Ge

— rapport sur les Institut  
de l'Académie de l'in  
Loben und Witten

der ed., né à  
1728. le 5.

re à l  
de la p  
de Loh

Somm 1778

L. 471

de 1778

I 10 10

to 1 10

us de l 1778 à 1780

la. ou p XI livres  
codicum x scrip-  
routin Li, is; —  
memoria Academiae Lipsiensis  
: Leipzig, 1676; ibid., 1696,  
en est cor us; ibid., 1744,  
G Jöcher. L'ou-  
ver des Corollarie  
vingt formules de  
de plusieurs ma-  
; — Supplemen-  
mentarium in Hora-  
1678. 1°; — Vindiciae ad-  
veticum Eggelingium;  
; — Cygni quasi modo  
i aliquot cygnari ab obli-  
vi. n. in 4°; — Epis-  
le intoler-  
orum quori am, specialim  
, 1687, in 4°, sous le pseu-  
onymus; — De Fratribus calen-  
a Historia Collegii imperia-  
, avec des notes de l'éditeur  
res philosophici ex Virgilio;  
Latichii De Origine Domus  
Palatinae.

**Wines: Golden-Ledger. — Chateau.**

**Franckm-Frederic** ), historien als  
précédent, né à Leipzig, le 26 dé-  
cembre 1728. Reçu doc-  
t. dès l'âge de quinze ans, il  
compléter ses études. A  
chez Kirchmaier, et à

En 4. 'Wyl, on remarque les suivants :  
— *elle fut au parlement anglais*,  
— ; *Rapport fait à l'empereur de*  
*l'empereur d'Autriche ; l'opéra de Hofwyl*,  
*opé de la princesse de Schwartz-*  
*Justitia d'Hofwyl, par le comte*  
*wyl, par M. Charles Pictet ; Na-*  
*— A. de Gérando, Rapport rédigé*  
*— sous d'une commission, Lettres*  
*— éditées, publiées à Boston, dans*  
*Education.*

Fribourg chez Bayer. A Zwickau, il fut chargé par le sénat de cette ville de dresser le catalogue de la bibliothèque de Chrétien Daum. La mort de son père l'ayant obligé d'interrompre ce travail pour retourner à Leipzig, il vint le reprendre quelque temps après, et ne quitta Zwickau qu'après l'avoir achevé. A son retour à Leipzig, en 1693, il s'adonna à l'étude du droit sous Titus, Menckeius et Franckenstein. En 1696, il recommença ses voyages. A Wolfenbüttel, il vit Leibnitz, qu'il seconda dans ses travaux littéraires, et principalement dans la composition de l'*Histoire de la Maison de Brunswick*, pour laquelle il lui fournit de nombreux matériaux. Après s'être séparé de Leibnitz, Feller alla trouver, à Francfort-sur-le-Mein, Ludolf, qu'il aida dans sa composition de l'*Histoire du Monde*. Mais déjà âgé, Ludolf ne sut pas utiliser tous les documents mis à sa disposition par Feller. En 1701, ce dernier s'arrêta quelque temps chez Godofroy Thomasius, médecin à Nuremberg, dont il mit à profit la riche bibliothèque. Venu en France avec des recommandations de Leibnitz, il fut admis chez les personnages notables du temps, le marquis de L'Hôpital, de Longueville, etc. En passant à Ratisbonne, lors de son voyage de retour en Allemagne, en 1701, il y fut retenu par Schrader, envoyé du duc de Zell, qui lui confia l'éducation de son fils unique. En 1706, Feller devint secrétaire du duc de Weimar. Il se rendit ensuite à Vienne avec Lyncker, qui allait complimenter l'empereur sur son avènement, puis à Wittenberg, en 1708 et 1720. Il dressa dans cette ville l'état des archives que la maison de Saxe y possède. L'excès de travail abrégé, dit-on, les jours de Feller. Ses principaux ouvrages sont : *Monumenta varia inedita varisque linguis conscripta, nunc singulis trimestribus prodeuntia*; Léna, 1714 et années suivantes, en 12 parties, 1 vol. in-4°; - *Genealogische Historie des chur-fürstl. Braunschweigischen Hauses* (Généalogie de la maison électorale de Brunswick); Leipzig, 1717, in-8°; — *Offium Hanoveranum, sive miscellanea ex ore et schedis G.-G. Leibnitzii*; ib., 1717, in-8°.

Acta Grad. Lips. — Microsc. Mon. XIX.

**FELLEN** (*Jean-David*), polygraphe allemand, natif de Chemnitz, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. Il fut recteur à Luckau dans la basse Lusace. Ses principaux ouvrages sont : *Disputatio de Paulo philosopho plane divino*; 1740, in-4°; — *Von dem rechtmässigen Gebrauch der Weisheit und Vernunft in Erlernung gelehrter Sprachen* (Du convenable Usage de la Sagesse et de la vertu dans l'enseignement des langues savantes); Wittenberg, 1741; — *Untersuchung von dem welches sey ein vernuenftiger Gottesdienst* (Recherche sur la question de savoir quel serait le culte divin rationnel); 1742; — *Frueh aufgetragene Sammlung zur deutschen Spra-*

che (Collection choisie pour la Langue Allemande); ib., 1746, in-4°.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexikon*.

**FELLER** (François-Xavier DE), publiciste belge, né à Bruxelles, le 18 août 1735, mort le 23 mai 1802. Son père, secrétaire des lettres du gouvernement des Pays-Bas autrichiens, fut anobli en 1741, par l'impératrice Marie-Thérèse. Jusqu'à l'âge de dix-sept ans, François Feller fut élevé auprès d'un aïeul maternel. A la mort de celui-ci, on l'envoya dans un pensionnat des jésuites à Reims, pour y faire un cours de philosophie; il y montra une grande propension pour la géométrie et la physique. Deux ans après (1754), il entra au noviciat des jésuites à Tournay; c'est à cette époque que sa grande prédilection pour l'apôtre des Indes et du Japon lui fit ajouter à son prénom celui de Xavier. Sorti de ce noviciat, il enseigna la rhétorique à Luxembourg d'abord, ensuite à Liège. Sa prodigieuse mémoire lui permettait d'expliquer les principaux auteurs classiques sans avoir besoin de recourir aux textes. Pendant les deux premières années de son cours de théologie, qu'il commença à Luxembourg en 1763, on le chargea de prêcher le carême en latin devant un grand nombre de théologiens, de philosophes et d'humanistes. Il paraît qu'il parlait cette langue avec beaucoup de facilité. La suppression des Jésuites en France, qui eut lieu en 1764, fit refluer dans les collèges des Pays-Bas autrichiens une multitude de jeunes religieux, et cette hospitalité nécessita l'envoi dans d'autres provinces d'élèves qui n'avaient pas achevé leur cours de théologie. Alors le P. Feller fut envoyé à Thyrnau, en Hongrie, où son érudition fut appréciée. Il parcourut tout le pays, puis une partie de l'Italie, de la Pologne, de l'Autriche, de la Bohême, en prenant toujours des notes qui lui servirent pour écrire ses *Voyages*, qui n'ont été publiés qu'après sa mort. Lors de son retour dans les Pays-Bas, il remplit encore pendant un an les fonctions de professeur à Nivelles. En 1771 il fit sa profession solennelle. La suppression de la Société de Jésus ayant eu lieu dans les Pays-Bas en 1773, au moment où il était prédicateur du collège de Liège, le P. Feller se livra tout entier à la vie d'écrivain. De Liège, où une révolution survint en 1789, il passa à Maëstricht; de là il alla en Westphalie (1794). Retenu dans ce pays par le prince-évêque de Paderborn, qui lui confia le ministère de l'enseignement dans son collège, il se rendit à Ratisbonne en 1797. L'accueil qu'il reçut dans cette ville l'engagea à résister aux instances qu'on faisait auprès de lui pour l'attirer en Italie et en Angleterre. Attaqué d'une fièvre lente en 1801, il mourut moins d'un an après, avec la résignation d'un vrai chrétien.

Le P. de Feller a beaucoup écrit; mais il n'est guère connu que par son *Dictionnaire historique*. Cet ouvrage, qui, il faut l'avouer, doit beaucoup à celui de Chaudon, a eu un grand

succès. Les nombreuses éditions qui en ont été faites, les suppléments successifs qu'on y a ajoutés jusqu'en 1848, témoignent de sa réussite. On pourrait sans doute y relever beaucoup de fautes: quelle œuvre de ce genre pourrait sortir victorieuse d'un examen de détails! mais il avait un mérite incontestable sur son devancier, qu'il avait fortement mis à contribution; nous voulons parler de l'unité de jugements qu'il présente. Feller avait en vue, en composant son Dictionnaire, d'être utile à l'Eglise; il reprochait à Chaudon son langage ambigu à l'égard des impies. Lui, au contraire, repoussait toutes sortes de compromis avec ses ennemis; aussi mit-il souvent trop de vivacité dans sa polémique: c'était l'ardeur de son zèle qui l'entraînait. On ne peut lui reprocher d'avoir agi ainsi dans le but de tirer de plus gros bénéfices de ses livres: il n'en retirait aucun profit. Nous croyons donc qu'il faut voir dans Feller un homme rempli de zèle pour les intérêts de la religion, au service de laquelle il a mis beaucoup d'érudition et une activité remarquable.

Nous nous bornerons à donner la liste de ses principaux ouvrages. A l'un d'entre eux se rattache une particularité qui nous a paru assez curieuse pour n'être point passée sous silence. Il s'agit du *Catéchisme philosophique*, dont la première édition remonte à 1773, et qui fut livré au public sous le pseudonyme de *Flexier de Reval*, anagramme du nom de Xavier de Feller. M<sup>me</sup> de Genlis, qui a publié un nombre de livres qui ferait envie à M<sup>lle</sup> de Scudéry, eut un jour la fantaisie d'accompagner ce livre de notes, de l'enrichir d'un discours préliminaire de Grégoire, de l'habiller à la mode du temps (c'était sous la Restauration) et de le présenter avec ce déguisement: *Catéchisme critique et Moral*. Et cette femme d'esprit était dans une telle ignorance de la source de ce livre, qu'elle l'attribuait à plusieurs pères jésuites: il était cependant de notoriété publique que Feller l'avait seul écrit.

Outre les ouvrages cités dans le courant de cet article, on a de lui: *Coup d'œil sur le congrès d'Embs*; 1788, in-12; — *Cours de Morale chrétienne et de Littérature religieuse*; Paris, 1824, 3 vol. in-8°; — *Défense des Réflexions sur les 73 articles du P. M. Ratisbonne*; 1789, in-8°; — *Dictionnaire géographique*; Liège, 1788-1792, 2 vol. in-8°; — *Discours sur divers sujets de religion et de morale*; Luxembourg, 1777, Paris, 1778, 2 vol. in-12, publiés sous le pseudonyme de *Flexier de Reval*; — *Dissertatio de Deo unico*; Luxembourg, 1780, in-8°; — *Entretien entre Voltaire et un docteur de Sorbonne sur la nécessité de la foi catholique au salut*; Liège, 1771, in-8°; — *Examen impartial des Époques de la Nature de M. le comte de Buffon*; Luxembourg, 1780, in-12, réimprimé plusieurs fois; — *Journal historique et littéraire*; Luxembourg et Maëstricht, 60 vol. in-8°; cat-

bonne doctrine rare; — *Jugement d'un Écrivain protestant touchant le Héro de Fabre* sous intitulé : *De Status Ecclesiarum et de legibus potestate Romani Pontificis*; Liège, 1771 in-12; — *Lettre critique sur l'Histoire naturelle de Buffon*; *Mélanges de politique, de morale et de littérature*, extraits de journaux rédigés par Feller; Louvain, 4 vol. in-8°; — *Œuvres complètes*; Louvain, 2 vol. in-8°; ce ouvrage contient diverses poésies des élèves de Feller; — *Observations philosophiques sur les systèmes de Newton, de Copernic, etc.*; 1778 in-12; — *Observations sur la juridiction attribuée aux hérétiques, etc.*; Liège, 1794 in-12; — *Observations sur les rapports physiques de l'États avec les flots de la mer*, Paris, 1770, in-8°; — *Opuscules théologico-philosophiques*; Malines, 1824, in-12; — *Recueil des représentations, protestations, etc.*, faites à S. M. I. par les représentants des provinces des Pays-Bas autrichiens; Sermons, Funérailles et Discours de religion et de morale; nouv. édit., Lyon, 1819, 2 vol. in-8°.

A. R.

L'ami de la Religion, poème. — Stassert, Notice biographique.

\* **FELLETTI** (Nicolas), littérateur Italien, vint dans la première moitié du dix-huitième siècle. Il a traduit du français : *i Caratteri d'Epistola*, ou la *Spiegazione della Tavola di Colato*; Venise, 1716, in-12; — *Le Filippiche di Demostene*, con osservazioni; ib., 1715, in-8°.

Paris, Bibl. de la Faculté; — Haym, *Voltaire*, etc.

\* **FELLER** (Giulio-Cesare), peintre de l'école bolonnaise, né avant 1600, mort vers 1671. Élève de Gabriele Ferrantini et d'Annibale Carracci, il peignait habilement les chevaux, la guerre et surtout l'ornement. Son frère Marcantonio eut les mêmes maîtres et partagea ses talents.

E. B. — N.

Genova, *Pinacoteca di Bologna*. — (Orlandi, *Abecedario*. — Gualandri, *Memorie originali di Belle-Arti*).

**FELLOW** (Le P. Thomas-Bernard), prédicateur français, né à Avignon, le 17 juillet 1672, mort à Lyon, le 25 mars 1759. Il fit ses études dans sa ville natale, et entra dans la Société de Jésus le 28 décembre 1687. Il enseigna la grammaire et les humanités pendant six ans, puis la rhétorique durant trois autres années. Il cultivait en même temps les belles-lettres et travaillait dans la poésie latine. Plus tard, il s'adonna à la prédication et à la composition de divers ouvrages de théologie. Il acquit une grande réputation de piété. « On le voyait, dit un biographe, entraîné par son zèle, s'exposer dans des circonstances où la prudence humaine semblait condamner ses démarches pour retirer du désordre de jeunes personnes que l'indigence ou le libertinage avaient précipités dans la débauche. L'un des maximes favorites du P. Fellow était pourtant celle-ci, « qu'il fallait prendre garde de ne pas l'oublier de faire une bonne œuvre en ne cherchant pas à cacher une secrète pas-

sion ». On a de lui : *Fada Arabica* (1), carmen; Lyon, 1696, in-8°; — *Magnes*, carmen, suivi d'une *Lettre de M. D. P.* (Louis de Puget, le physicien) sur l'aimant, pour servir à expliquer le poème précédent; ibid. Ces deux petits poèmes ont été réimprimés dans les *Poemata didascalica*, Paris, 1749 et 1813, 3 vol. in-12; — *Oraison funèbre de monseigneur Louis, dauphin, prononcée à Marseille*; Marseille, 1711, in-4°; — *Oraisons funèbres de Louis dauphin de France* (2), et de *Marie-Adélaïde de Savoie, son épouse*; 1712, in-4°; — *Oraison funèbre du très-haut, très-puissant et très-excellent prince Louis XIV, roi de France et de Navarre, surnommé le Grand, prononcée dans l'église du séminaire royal de la marine à Toulon le 16 octobre 1715*, Lyon, 1716, in-4°; réimprimée dans le *Recueil des Oraisons funèbres de Louis XIV*, 1716, 2 vol. in-12; — *Catechisme spirituel du P. Surin, jésuite, retouché*, Lyon, 1730, 2 vol. in-12; — *Paraphrase des Psaumes de David et des Cantiques de l'Église, avec une application suivie de chaque Psaume et de chaque Cantique à un sujet particulier, propre à servir d'exercice avec Dieu*; Lyon, 1731, 4 vol. in-12; — *Traité de l'Amour de Dieu*, divisé en douze livres, avec un *Discours préliminaire* à la tête de chaque livre, et à la fin de chaque tome un *Recueil de Maximes spirituelles, de Sentences et de pieuses affections tirées du corps de l'ouvrage, selon la doctrine, l'esprit et la méthode de saint François de Sales*; Lyon, 1738, 3 vol. in-12; Paris, 1747, 4 vol. in-12; — *Heures chrétiennes, tirées uniquement des Psaumes*; Lyon, 1740, in-12.

Koch, *La France littéraire* (édit. de 1789). — Leboucq, *Bibliothèque historique de la France*, n° 23487 et 23488. — L'abbé de Capria de Beauveter, dans le *Dictionnaire de la Provence*. — Barbier, *Examen critique des Dictionnaires historiques*. — Augustin et Aloys de Vacher, *Bibliothèque des Écrivains de la Compagnie de Jésus*.

\* **FELMER** (Martin), historien transylvain, né à Hermannstadt, mort le 28 mars 1767. Il fut membre de l'Académie de Leipzig, de celle de Roveredo, recteur à Hermannstadt, prédicateur à Hellen, enfin chef d'église (*kirchenvorsteher*) à Hermannstadt. Ses ouvrages sont : *Ein Schreiben ueber zehn alte ungarische Muenzen* (Un Mot sur dix Monnaies antiques de la Hongrie); Nuremberg, 1761, in-8°; — *Primæ Linæ Principatus Transylvaniae historia antiqui, mediæ et recentioris ævi*; Hermannstadt, 1766, in-8°.

Brakoe, *Transylv.*, II.

**FELS** (Jacques), juriconsulte et historien allemand, né le 6 janvier 1730, mort le 26 décembre 1773. On a de lui : *Disputatio de Re tractu, præcipue secundum statuta R. I. civitatis Lindaviensis competente*; Iéna, in-4°; — *De Confederationibus liberarum S. R. I.*

(1) Le café.

Ce dauphin était fils du précédent.



*Civilatum*; 1752, in-4°; — *Beitrag zu der Deutschen Reichstagsgeschichte* (Mémoire pour servir à l'histoire des diètes allemandes, etc.); Lindau, 1765.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexikon*.

\* **FELSING** (*Jacques*), graveur allemand, né à Darmstadt, en 1802. Initié à l'art de la gravure par son père, il fut envoyé comme pensionnaire du prince de Darmstadt à l'Académie de Milan. Plus tard, il se rendit à Florence, où il exécuta une de ses meilleures gravures, *le Christ au mont des Oliviers*, d'après Carlo Dolce, ouvrage qui lui valut le grand prix de l'Académie de Milan. Puis il entreprit la reproduction de la *Madone dite del Trono*, chef-d'œuvre de Sarto. A Rome et à Naples, il étudia soigneusement les beautés de la nature et de l'art. Sa liaison avec Toschi, qu'il connut à Parme, lui apprit à éviter les extrêmes dans l'exécution de ses œuvres. L'Académie de Florence le nomma professeur. En 1832, il retourna à Darmstadt, où il grava le *Joueur de violon* de Raphael, l'après le tableau de la galerie Sciarra à Rome. Il reproduisit aussi la *Jeune fille à la fontaine* de Bendemann. Il visita ensuite Munich et Paris. Revenu en Allemagne, il grava une *Sainte Famille* d'après Overbeck, 1839. Felsing s'est toujours attaché à rendre exactement non-seulement le sujet, mais la manière du maître. Outre les gravures déjà mentionnées, on doit citer les suivantes : *Le Christ avec la Croix*, d'après Crespi; — *Les Fiançailles de sainte Catherine*, d'après Corrège.

Nagler, *Neues Allg. Kunstl.-Lexic. — Conversations-Lexikon*.

\* **FELSZTYNSKI** (*Sébastien*), musicien et compositeur polonais, né vers 1490, mort vers 1550. Il termina ses études à l'université de Cracovie, en 1518, et fut le premier professeur de musique de cette université. Plus tard, il embrassa la carrière ecclésiastique, et devint successivement curé de Sambor, de Kalisz et de Sanok. On a de lui : *Opusculum utriusque Musicæ, tam choralis quam etiam mensuralis*; Cracovie, 1519; — *Aliquot hymni ecclesiastici, vario melodiarum genere editi*; Cracovie, 1522; — *Opusculum Musices noviter congestum, pro institutione adolescentum in cantu simplici, seu Gregoriano*; Cracovie, 1534; — *Directiones Musicæ ad cathedralis ecclesiæ Premisliensis usum*; Cracovie, 1544, in-4°. Leonard Chodzko.

Janotki, *Bibliothèque de Zaluski*. — Soltkyowicz, *Hist. de l'Académie de Cracovie*. — Chodyncki, *Les Polonais savants et artistes*; Leopol, 1830.

\* **FELDAGA Y OZCOYDE** (*Don Antonio*), jurisconsulte espagnol, né à Pampelune, mort à Madrid, le 24 novembre 1658. Il passait en Navarre pour un des hommes les plus savants de son temps. Il enseigna la jurisprudence civile et le droit canonique à l'université de Salamanque, puis fut nommé chevalier de Saint-Jacques et avocat du roi au Conseil des Indes. On a de lui

plusieurs ouvrages de droit, entre autres : *Phoenix juridica*, etc.; Pincia, 1649, in-4°; — *Ad L. quisquis C. ad Leg. Jul. Majest.*; Pincia, etc.

Nicolas Antonio, *Bibliotheca Scriptorum Hispaniæ*. — Moréri, *Grand Dictionnaire historique*. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

\* **FÉLOT** (*Jean*), sieur du PONCEAU, médecin français, né en Anjou, vivait au seizième siècle. Il fut médecin de Marguerite de France, reine de Navarre, fille du roi Henri II. On a de lui plusieurs traités sur l'art de guérir, tant en latin qu'en français.

CH—P—C.

J.-F. Bodin, *Recherches historiques sur l'Anjou et ses Monuments, Biographie Angevine*, t. II, p. 515.

\* **FELTON** (*Jean*, sire DE), fameux capitaine anglais du quatorzième siècle. Il fut du nombre de ceux qui, après la rupture du traité de Brétigny (1364), envahirent de nouveau la France. A la tête d'une troupe de douze cents Anglais, il débarqua à La Hougue, et pénétra en Bretagne. Il s'approcha avec sa troupe du château de Pontorson, défendu par Du Guesclin, qu'il défia avec arrogance. Le héros breton y répondit par une sortie vigoureuse, et mit la troupe de Felton en déroute dans les landes de Meillac, près de la petite ville de Combourg, et retint prisonnier leur chef. Celui-ci, rendu à la liberté contre rançon, recommença ses ravages; il fut repris par Du Guesclin, et on n'en entendit plus parler.

CH—P—C.

Chevalier de Fréminville, *Hist. de Du Guesclin*.

**FELTON** (*Jean*), criminel irlandais, exécuté le 23 août 1628. Il était lieutenant dans l'armée qui assiégeait l'île de Ré, lorsqu'un passe-droit dont il fut l'objet lui fit prendre le service militaire en dégoût. En même temps il conçut une grande animosité contre le duc de Buckingham, qu'il considérait comme un obstacle au bonheur de son pays. Il résolut en conséquence de faire périr ce personnage, dans la chambre duquel il s'introduisit un matin : il le blessa mortellement au cœur avec un couteau. Arrêté immédiatement, il fut condamné et exécuté. Il subit sa peine avec le courage habituel aux fanatiques.

Hume, *Hist. of Engl.*

**FELTON** (*Henri*), littérateur anglais, né en 1679, mort en 1740. Il étudia à Oxford, et entra dans les ordres en 1704. En 1708 il eut la direction de l'église anglaise d'Amsterdam, et l'année suivante il revint en Angleterre, et entra comme chapelain dans la maison du duc de Rutland. Il exerça cet emploi sous les trois ducs de ce nom qui se succédèrent. En 1711 il fut nommé recteur de Whitewell, et principal d'Edmond-Hall en 1722. En 1736, il dut au duc de Rutland, devenu chancelier du duché de Lancastre, sa nomination au rectorat de Berwick-in-Elmet. Felton écrivit sur l'éducation et sur diverses matières ecclésiastiques. On a de lui : *Dissertation on reading the classics and forming a just style*; 1711; in-12, et 1757. La dernière édition est la meilleure; — *The Rectification of the same numerical Body*

the *soul*, against *M. Locke's*  
and identity; 1725;  
People taught to defend  
the Church of En-  
the attempts and insinuations  
series; 1727; — *Nineteen Ser-*  
s (posthume).

Mag. Dict. — Adelung, Suppl. à Jöcher.

russe, d'origine  
en 1801. Il a  
bourg is d'Hiver,  
de l'Académie et le grand  
bâtiment. Il acquit la répu-  
blique, et mourut directeur  
des Arts.

— *Mag. Dict.* (édit. de 1822). — *Dictionn.*  
et littéraires.

(C. DE). Voy. CLARKE.

(Andrea), peintre de l'école  
vers 1490, mort vers 1554. On  
nom de cet artiste, qui porta  
Andrea di Cosimo Rosselli, en  
premier maître, et qui se fit  
lorsqu'il eut étudié sous Morto-  
culture d'arabesques, dans laquelle  
appliqua son talent en ce genre non-  
décoration des édifices, mais en-  
moes des fêtes et cérémonies publi-  
pre le regarder comme chef  
l répandit le goût à  
était brillante; ses  
plus riches et plus nombreux  
et il y mêlait les figures  
eul pour élèves et pour aides  
de Mettodoro. Il avait épousé  
la Sansovino; il fuyait la société, et  
compagne tout le temps dont ses tra-  
mettaient de disposer. E. B—N.

Notizie. — Lanzi, *Storia della Pittura*.  
Benedetto.

ETTO DA), peintre de l'école vé-  
vers 1474, tué près de Zara,  
croit qu'il put être le même  
Feltro, dit aussi Zarotto. Il alla  
en la vue des arabesques antiques  
ce genre de peinture, qu'il remit  
et qu'il rapporta à Venise. Il acquit  
une grande réputation, et vers 1505  
avec le Giorgione à la décoration  
la *Fondaco de' Tedeschi*; malheu-  
ses arabesques ont disparu, et il ne  
plus de traces des figures du Gior-  
es succès.

quitta le pinceau  
s'embarqua pour  
un combat près de  
de portraits de peintres  
ce, on attribue au Morto  
ment apocryphe, sans autre  
de mort dans laquelle on a  
mon à son nom. E. B—N.

— *Notizie Veneti.* — Cambracci, *Storia*  
— Vasari, *Vite.* — Lanzi, *Storia*

\* FELTZ (Jean-Henri), juriconsulte français,  
mort vers 1750. Il professa le droit à Strasbourg.  
On a de lui : *Disputationes I et II de Jure*  
*venandi*; Strasbourg, 1708, in-4°; — *Dispu-*  
*tatio de Electorum Juribus ac prærogativis*;  
ibid., 1711, in-4°; — *Specimina differentia-*  
*rum juris communis et juris gallicani circa*  
*materiam restitutionis in integrum*; ibid.,  
1713, in-4°; — *Disputationes I et II ex histo-*  
*ria Henrici sancti*; ibid., 1712, 1714, in-4°; —  
*Schediasma de methodo juris publici*, dans la  
*Collectio de factis Methodo Juris publici*, etc.,  
de Franken; Leipzig, 1739, in-4°; — *Opuscula*  
*de dignitate nobilitatis immediatæ S. R. I.*;  
ibid., 1747, in-4°.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexikon*.

FELTZ (Guillaume-Antoine-François, ba-  
ron DE), administrateur belge, né à Luxembourg,  
le 5 février 1744, mort en 1820. Il était fils de  
Jean-Ignace, échevin du Luxembourg, conseil-  
ler-receveur des aides et subsides du duché. Il  
entra fort jeune dans la carrière administrative,  
et fut nommé en 1766 directeur et en 1770  
commissaire général du cadastre de sa province.  
Il devint ensuite conseiller de la chambre des  
comptes, membre et trésorier du comité de reli-  
gion, assesseur au conseil du gouvernement. La  
révolution brabançonne l'ayant forcé de s'éloi-  
gner de la Belgique, où son dévouement connu à  
la maison d'Autriche pouvait lui attirer des périls,  
il se retira en Hollande. Après les troubles, en  
1790, il vint à Bruxelles avec les titres de con-  
seiller d'État et de secrétaire du gouvernement  
général. Il fut alors élu membre de l'Académie de  
Bruxelles. Les victoires de Dumouriez obligèrent  
Feltz à chercher un refuge en Autriche. L'em-  
pereur François II l'attacha à son ministère des  
affaires étrangères, le créa chevalier-noble de la  
basse Autriche et membre du conseil aulique  
pour les finances. Il l'envoya ensuite en qualité  
de ministre plénipotentiaire en Hollande. Feltz  
garda cette position jusqu'à la réunion de ce pays  
à la France (1810). Rentré en 1814 dans sa patrie,  
il fut nommé par le roi des Pays-Bas, Guil-  
laume I<sup>er</sup>, conseiller d'État et commandant de  
l'ordre du Lion-Belgique. Feltz devint en même  
temps membre de la première chambre des états  
généraux, l'un des curateurs de l'université de  
Louvain, et en 1816 président de l'Académie  
royale de Bruxelles. On a de lui : *Réponse au*  
*discours d'installation* prononcé par Repelaër  
van Driel, ministre de l'instruction publique des  
Pays-Bas, le 18 novembre 1816, à l'Académie  
royale de Bruxelles. Ces discours ont été insé-  
rés dans le t. II des *Nouveaux Mémoires de*  
*l'Académie de Bruxelles*, p. 4-6; — *Dis-*  
*cours* prononcé le 7 mai 1817; même recueil,  
p. 16-17.

*Annuaire de l'Académie de Bruxelles*; 1822. — *Bi-*  
*bliothèque générale des Belges*.

FELVINTZKI (Alexandre), orientaliste hong-  
rois du dix-septième siècle. Il étudia à Leyde

et à Groningue, et devint ministre protestant. On a de lui : *Hæresologia* ; Debreczen, 1680, in-8o : recueil dans lequel il fait connaître par ordre alphabétique toutes les hérésies qui se sont produites dans le christianisme depuis le moyen âge.

Alex. B.

Caillinger, *Specim. Hung. III.*

**FELVINTZKI (Georges)**, poète hongrois, natif de Kolosvar, vivait vers la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui plusieurs poèmes en langue hongroise, parmi lesquels *Echo* ; *Samaritanus* ; *Schola Salernitana* ; *Mausoleum regum ducumque Hungariorum*.

Horvath, *Memoria Hung.* — Benke, *Transylv.*, II, p. 478.

\* **FELWINGER (Jean-Paul)**, théologien allemand, né à Nuremberg, en 1616, mort en 1681. Après avoir été professeur à Altorf, il prit part aux controverses religieuses de l'époque, et se signala par son zèle contre les écrivains sociniens, auxquels il opposa entre autres ouvrages : *Anti-Ostrodus* ; — *Defensio pro A. Grewero contra Smalium*.

G. B.

Zeller, *Theol. corr.*, p. 178. — Hugon, *Mém. Pallas.*, p. 180. — Baillet, *Jugements des Savants*, t. VI p. 17.

**FENAROLI (Camilla SOLAR D'ARTI, signora)**, poétesse italienne, née à Brescia, vers 1705, morte en 1769. Quoique d'une famille noble et aisée, son éducation fut très-négligée. Néanmoins la lecture des romans et des poètes développa chez elle le goût de la littérature. Elle cultiva avec succès la poésie, apprit les langues grecque et latine, et se livra même à l'étude de la philosophie et de la métaphysique. On trouve plusieurs de ses pièces de vers dans le *Recueil degli Autori Bresciani* recueilli de Carlo Rucellai.

*Biografia universale*, t. III, de Venise.

**FENAROLI (Fedele)**, compositeur napolitain, né à Lanciano (Abruzzes), en 1732, mort à Naples, le 1<sup>er</sup> janvier 1818. Il fut élevé au Conservatoire de Saint-Onuphre, à Naples, où il reçut les leçons de Durante. Il entra ensuite au Conservatoire de Santa-Maria-di-Loreto comme maître d'accompagnement, et passa ensuite à celui della Pietà de' Turchini, où il professa jusqu'à sa mort. Il a formé d'excellents élèves ; toute sa science n'était que de tradition et de sentiment, mais sa méthode était simple et facile : elle est basée sur un petit nombre de règles que l'auteur a exposées avec lucidité dans ses *Regole per i principianti di Cembalo*, suivies de *Partimenti*, trad. en français par Intemboro et reproduites en partie dans les *Principes de Composition des Ecoles d'Italie* de Choron ; Paris, 1806.

Félic, *Biographie universelle des Musiciens*.

**FENAROLO (Gerontius)**, poète italien, né à Venise, mort à Rome, vers 1570. Sa famille était originaire de Brescia. Il acquit une belle réputation comme littérateur dans sa patrie, qu'il quitta pour s'attacher au cardinal Farnese. S'il faut en croire le Quadrio, Fenarolo embrassa l'état ecclésiastique, et vécut à Rome où

il devint prélat. On a de ce poète quatre *Satire* en terza rima, insérées dans le VII<sup>e</sup> livre des *Satire* recueillies et publiées par Francesco Sansovino ; Venise, 1563, in-8<sup>o</sup> : ces satires ou plutôt ces épîtres semblent avoir été composées vers 1544.

Quadrio, *Lat. Poet.*

\* **FENEL (Pierre)**, peintre allemand, né à Vienne, le 4 septembre 1796, mort le 28 août 1842. Il étudia le dessin à l'Académie de cette ville. En 1818, à la mort de Mannsfeld, désigné en titre du cabinet des antiques, il fut désigné pour le remplacer dans cet emploi. En 1821 il accompagna à Venise le directeur de Steinbüchel, et mérita la médaille d'or pour son tableau de la *Grotte de Corymbus*. Il dessina presque tous les monuments d'or et d'argent renfermés dans le cabinet des monnaies et antiques de Vienne. Il peignit aussi pour le cabinet des médailles les portraits des principaux numismates européens. Fendl réunissait particulièrement à rendre avec vérité les antiques ; peut-être apportait-il parfois trop d'élégance dans cette reproduction. Ses peintures historiques sont presque toujours empruntées à l'histoire allemande. On voit à Raiz, au château de comte Hugues de Salm, les œuvres suivantes, dues à son pinceau : *Eginhard et Emma* ; *L'Anneau de la Fidélité* ; *La Ville de Saltzbourg* ; *La Fille au bureau de poste*, des aquarelles tirées des poésies de Schiller. Il fit aussi des illustrations pour le *Bibliographischer Tour in France and Germany* de Dübner et pour la *Geschichte von Wien* (Histoire de Vienne) d'Hornmayr.

*Conversations-Lexikon*.

**FÉNEL (Charles-Maurice)**, historien ecclésiastique, mort vers 1720. Il était doyen de l'église de Sens. On a de lui : *Mémoires pour servir à l'histoire des Archevêques de Sens jusqu'en 1716* ; 3 vol. in-fol. Les *Bénédictins* en sont utilement servis de cet ouvrage pour leur *Gallia christiana*.

LeLONG, *Bibl. Historique de la France*, n<sup>o</sup> 21

**FÉNEL (Jean-Baptiste-Pascal)**, français, neveu du précédent, né à Paris, mort dans la même ville, le 19 de 1753. Il dut son éducation aux soins de son oncle, et à ceux du comte de Ségur, son ami de sa famille. Cet enseignement et soigneux développa rapidement les notions naturelles du jeune Fénel, et treize ans, il pouvait passer pour un de ses professeurs lui avaient trop laissé de ses études pour qu'il se formât et quoiqu'il travaillât sans relâche, eurent peu de résultats pour la science. Il remporta un prix à l'Académie des sciences, et l'année suivante cette société le reçut dans son sein. Il y lut de nombreux et beaux mémoires, qui la plupart restèrent inédits. Il avait embrassé l'état ecclé-

et de tre-  
du  
ne peut résister à une mélan-  
ce travail soulageait mal. Il  
dans un état complet d'épuise-  
ment, d'une faim vorace que  
On a de lui : *Recueil de*  
*poésies, essais et raison-*  
*neille construction du*  
*et aux usages auxquels*  
*vaissent, présenté à*  
*740 et imprimé dans*  
*Paris, t. V ; — Dissertation*  
*de la Bourgogne par les Als*  
couronnée par l'Académie de  
Paris, 1744, in-12 : cette Dis-  
sertation des recherches très-intéres-  
santes sur l'état des sciences en  
France à la mort de Philippe le Bel  
de Charles V, couronnée par  
l'Académie des Inscriptions en 1744 ; — *Essai*  
*sur le passage du troisième livre*  
*Deorum ;* inséré dans les  
Mémoires de l'Académie des Inscriptions,  
— *memoire sur ce que les an-*  
*ciens ont pensé de la résurrection ;*  
tome XIX ; — *Remarques*  
*du mot Dunum ;* mêmes  
Mémoires, t. XX, p. 39-51 ; — *Plan sys-*  
*teme de la religion et des dogmes des*  
*Gaulois ;* ibid., tome XXIV, 345-388.  
Cette et curieuse dissertation est divisée  
en trois parties. La première traite, en trois  
livres, de la religion des Gaulois, de leur mé-  
taphysique et de leur morale. D'après l'auteur  
les Gaulois vrais polythéistes, quoiqu'ils ne  
reconnussent que deux divinités principales,  
celle du ciel et l'autre de la terre, auxquelles  
ils attachaient un culte sanguinaire. Ils croyaient  
qu'après la mort de l'âme, et qu'après sa sépara-  
tion du corps elle retournait dans un  
autre corps et partie développe les change-  
ments de la religion des Gaulois et dans  
l'histoire de la France depuis Jules César jusqu'à  
nos jours. L'auteur a laissé en manuscrits l'*Histoire*  
*de Sens* et une *Histoire des Ma-*  
*giciens des Anciens*.

par *Histoire de la France*, n° 388,  
— Quérard, *La France littéraire*.

nom d'une ancienne famille origi-  
naire de la Normandie, dont les personnages remar-

André de SALAGNAC (1), mar-  
quis, diplomate français, mort  
en 1772, militaire distingué. Ambas-  
sadeur en Angleterre en 1772, il fut  
chargé de calmer le ressentiment

Salagnac a été changé depuis en celui  
de Fénélon, on trouve encore dans des actes  
un comte de Fénélon qui prend tou-  
jours le nom de Salagnac. (On lit Sala-  
gnac dans les anciens.

d'Élisabeth au sujet du massacre de la Saint-  
Barthélemy. Quelques biographes rapportent qu'il  
refusa cette mission, en disant au roi : « Adres-  
sez-vous, sire, à ceux qui vous l'ont conseillée. »  
Cette réponse n'est pas probable, car Fénélon  
conserva son emploi. Le 31 mai 1574, Catherine  
de Médicis lui annonça la mort de Charles IX  
et son avènement à la régence. Elle le chargeait  
en outre « de se condouloir avec la reine d'An-  
gleterre de ce triste et fâcheux inconvénient, dont  
elle ne doute pas que la dite reine ne porte  
beaucoup de déplaisir ». En même temps elle  
recommande à Fénélon « d'avoir l'œil soigneu-  
sement ouvert aux nouvelles délibérations qu'elle  
(Élisabeth) prendra, lesquelles, comme elle s'as-  
sure, tendront toujours à troubler le royaume,  
pour l'extrême désir qu'elle a de trouver moyen  
d'y entreprendre, afin d'y avoir si elle pouvoit  
un autre Calais ». Catherine prit encore La  
Mothe-Fénélon pour confident lorsque le comte  
de Montgomery fut tombé en son pouvoir.  
« J'eusse volontiers fait différer son jugement et  
exécution jusqu'à l'arrivée du roi, monsieur mon  
frère ; mais l'on n'a pu retarder, craignant qu'il  
n'advint quelque émotion, tant le peuple étoit  
animé contre lui. » Ici Catherine trompait son  
ambassadeur : ce fut elle-même qui pressa la  
condamnation de Montgomery et ordonna son  
supplice immédiat, auquel elle voulut assister.  
Fénélon revint en France peu après. On a de  
lui : *Le Siège de Metz en 1552 ;* Paris, 1553,  
et Metz, 1665, in-4°, avec carte ; — *Lettres au*  
*cardinal de Ferrare sur le voyage du roi*  
*(Henri II) aux Pays-Bas de l'empereur en l'an*  
*1554 ;* Paris, 1554, in-4° ; réimprimées sous le titre  
de : *Le Voyage du roi aux Pays-Bas de l'em-*  
*pereur en 1554, etc. ;* Paris et Lyon, 1554, et  
Rouen, 1555, in-8° ; ce sont quatre *Lettres* dans  
lesquelles l'auteur raconte comme témoin ocula-  
ire tout ce qui s'est passé dans cette campa-  
gne. La troisième contient un récit fort détaillé  
de la bataille de Renty. Ce journal est assez  
bien coordonné ; — *Mémoires touchant l'An-*  
*gleterre et la Suisse, ou sommaire de la né-*  
*gociation faite en Angleterre, l'an 1571, par*  
*François de Montmorency, par Paul de Foix*  
*et par de La Mothe-Fénélon ;* insérés dans le  
tome I<sup>er</sup> des *Mémoires de Castelnau*, Paris,  
1659, in-fol. ; — *Négociations de La Mothe-*  
*Fénélon et de Michel, sieur de Mauvissière,*  
*en Angleterre ;* mêmes *Mémoires*, édit. de  
Bruxelles, 1731. Cet ouvrage contient cent une  
lettres très-curieuses, entre autres celles du roi  
Charles IX et de sa mère, avec les réponses ;  
elles sont relatives à la reine Élisabeth, à la  
liberté de Marie Stuart et à la journée de la  
Saint-Barthélemy ; — *Dépêches de M. de La*  
*Mothe-Fénélon : Instructions au sieur de La*  
*Mauvissière ;* mêmes *Mémoires*.

L'Étoile, *Journal de Henri III*, 99. — De Thou,  
*Histoire*, lib. LVIII, 67. — La Popelinière, *Hist. de France*,  
liv. XXXVIII, fol. 227. — Secousse, dans les *Mém. de*  
*l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, XVII, 640.

et à Groningue, et devint ministre protestant. On a de lui : *Hæresiologia*; Debreczen, 1680, in-8° : recueil dans lequel il fait connaître par ordre alphabétique toutes les hérésies qui se sont produites dans le christianisme depuis le moyen âge.

Alex. B.

Culttinger, *Specim. Hong. lit.*

**FELVINTZKI** (*Georges*), poète hongrois, natif de Kolosvar, vivait vers la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui plusieurs poèmes en langue hongroise, parmi lesquels *Echo*; *Samaritanus*; *Schola Salernitana*; *Mausoleum regum ducumque Hungariae*.

Horanyi, *Memoria Hung.* — Benkoe, *Transylv.*, II, p. 475.

\* **FELWINGER** (*Jean-Paul*), théologien allemand, né à Nuremberg, en 1616, mort en 1681. Après avoir été professeur à Altorf, il prit part aux controverses religieuses de l'époque, et se signala par son zèle contre les écrivains soci-niens, auxquels il opposa entre autres ouvrages : *Anti-Ostorodus*; — *Defensio pro A. Grawero contra Smalzium*.

G. B.

Zeltner, *Theat. corr.*, p. 176. — Hugen, *Mem. Philos.*, p. 158. — Baillet, *Jugements des Savants*, t. VI, p. 17.

**FENAROLI** (*Camilla SOLAR D'ASTI*, signora), poétesse italienne, née à Brescia, vers 1705, morte en 1769. Quoique d'une famille noble et aisée, son éducation fut très-négligée. Néanmoins la lecture des romanciers et des poètes développa chez elle le goût de la littérature. Elle cultiva avec succès la poésie, apprit les langues grecque et latine, et se livra même à l'étude de la philosophie et de la métaphysique. On trouve plusieurs de ses pièces de vers dans le *Recolte degli Autori Bresciani viventi* de Carlo Roncalli.

*Biografia universale*, édit. de Venise.

**FENAROLI** (*Fedele*), compositeur napolitain, né à Lanciano (Abruzzes), en 1732, mort à Naples, le 1<sup>er</sup> janvier 1818. Il fut élevé au Conservatoire de Saint-Onuphre, à Naples, où il reçut les leçons de Durante. Il entra ensuite au Conservatoire de Santa-Maria-di-Loreto comme maître d'accompagnement, et passa ensuite à celui della Pietà de' Turchini, où il professa jusqu'à sa mort. Il a formé d'excellents élèves; toute sa science n'était que de tradition et de sentiment, mais sa méthode était simple et facile : elle est bornée à un petit nombre de règles que l'auteur a exposées avec lucidité dans ses *Regole per i principianti di Cembalo*, suivies de *Partimenti*, trad. en français par Imbrenbo et reproduites en partie dans les *Principes de Composition des Ecoles d'Italie* de Choron; Paris, 1808.

Féts, *Biographie universelle des Musiciens*.

**FENARUOLO** (*Gerónimo*), poète italien, né à Venise, mort à Rome, vers 1570. Sa famille était originaire de Brescia. Il acquit une belle réputation comme littérateur dans sa patrie, qu'il quitta pour s'attacher au cardinal Farnèse. S'il faut en croire le Quadrio, Fenaruolo embrassa l'état ecclésiastique, et vécut à Rome où

il devint prélat. On a de ce poète quatre *Satire* en *terza rima*, insérées dans le VII<sup>e</sup> livre des *Satire* recueillies et publiées par Francesco Sansovino; Venise, 1563, in-8° : ces satires ou plutôt ces épîtres semblent avoir été composées vers 1544.

Quadrio, *Let. Ven.*

\* **FENDI** (*Pierre*), peintre allemand, né à Vienne, le 4 septembre 1796, mort le 28 août 1842. Il étudia le dessin à l'Académie de cette ville. En 1818, à la mort de Mannsfeld, dessinateur en titre du cabinet des antiques, il fut désigné pour le remplacer dans cet emploi. En 1821 il accompagna à Venise le directeur de Steinbüchel, et mérita la médaille d'or pour son tableau de la *Grotte de Corngola*. Il dessina presque tous les monuments d'or et d'argent renfermés dans le cabinet des monnaies et antiques de Vienne. Il peignit aussi pour le cabinet des médailles les portraits des principaux numismates européens. Fendi réussissait particulièrement à rendre avec vérité les antiques; peut-être apportait-il parfois trop d'élégance dans cette reproduction. Ses peintures historiques sont presque toujours empruntées à l'histoire allemande. On voit à Raiz, au château du comte Hugues de Salm, les œuvres suivantes, dues à son pinceau : *Eginhard et Emma*; *L'Anneau de la Fidélité*; *La Ville de Saltzbourg*; *La Fille au bureau de poste*, des aquarelles tirées des poésies de Schiller. Il fit aussi des illustrations pour le *Bibliographical Tour in France and Germany* de Dibdin et pour la *Geschichte von Wien* (Histoire de Vienne) d'Hornayr.

*Conversations-Lexikon*.

**FÉNEL** (*Charles-Maurice*), historien ecclésiastique, mort vers 1720. Il était doyen de l'église de Sens. On a de lui : *Mémoires pour servir à l'histoire des Archevêques de Sens jusqu'en 1716*; 3 vol. in-fol. Les Bénédictins se sont utilement servis de cet ouvrage pour leur *Gallia christiana*.

Lelong, *Bibl. Historique de la France*, n° 11

**FÉNEL** (*Jean-Baptiste-Pa*), français, neveu du précédent, né en 1695, mort dans la même ville, le 19 mai 1753. Il dut son éducation aux soins de son avocat renommé, et à ceux du célèbre ami de sa famille. Cet enseignement et soigneux développa rapidement les inclinations naturelles du jeune Fénel, et dès treize ans, il pouvait passer pour être ses professeurs lui avaient trop donné de ses études pour qu'il se formât et quoiqu'il travaillât sans relâche, il eurent peu de résultats pour la science. Il remporta un prix à l'Académie des sciences, et l'année suivante cette société le reçut dans son sein. Il y lut de nombreuses mémoires, qui la plupart restèrent inédites. Il avait embrassé l'état ecclésiastique.



vint chanoine de Sens et prieur de Notre-Dame d'Andresy. Son insociabilité l'éloignait du monde; Fénel demeura seul, et prit en goût la solitude. Cependant, il ne put résister à une mélancolie que l'excès de travail soulageait mal. Il tomba rapidement dans un état complet d'épuisement, et mourut, dit-on, d'une faim vorace que rien ne pouvait apaiser. On a de lui : *Recueil de différentes expériences, essais et raisonnements sur la meilleure construction du cabinet, par rapport aux usages auxquels il s'applique dans les vaisseaux*, présenté à l'Académie des Sciences en 1740 et imprimé dans le *Recueil des Prix*, t. V; — *Dissertation sur la Conquête de la Bourgogne par les fils de Clovis I<sup>er</sup>*, couronnée par l'Académie de Soissons en 1743; Paris, 1744, in-12: cette Dissertation contient des recherches très-intéressantes; — *Mémoire sur l'état des sciences en France, depuis la mort de Philippe le Bel jusqu'à celle de Charles V*, couronné par l'Académie des Inscriptions en 1744; — *Essai pour rétablir un passage du troisième livre de Cicéron De Natura Deorum*; inséré dans les *Mémoires sur l'Académie des Inscriptions*, tome XVIII; — *Mémoire sur ce que les anciens païens ont pensé de la résurrection*; mêmes *Mémoires*, tome XIX; — *Remarques sur la signification du mot Dunum*; mêmes *Mémoires*, tome XX, p. 39-51; — *Plan systématique de la religion et des dogmes des anciens Gaulois*; ibid., tome XXIV, 345-388. Cette savante et curieuse dissertation est divisée en deux parties. La première traite, en trois sections, de la religion des Gaulois, de leur métaphysique et de leur morale. D'après l'auteur étaient de vrais polythéistes, quoiqu'ils ne reconnaissent que deux divinités principales, l'une du ciel et l'autre de la terre, auxquelles ils rendaient un culte sanguinaire. Ils croyaient à l'immortalité de l'âme, et qu'après sa séparation d'avec un corps elle retournait dans un autre. La seconde partie développe les changements arrivés dans la religion des Gaulois et dans les Germains depuis Jules César jusqu'à nos jours. Fénel a laissé en manuscrits l'*Histoire de la ville de Sens* et une *Histoire des Manufactures chez les Anciens*.

*Lang. Bibliothèque Historique de la France*, n° 386, t. III, p. 247-248. — Quérard, *La France littéraire*. —

nom d'une ancienne famille originaire de Sens, dont les personnages remar-

**Bertrand de SALAGNAC** (1), mar-

se de La... diplomate français, mort  
1698. C'est... distingué. Amba-  
sadeur de France en Angleterre en 1572, il fut  
par Charles IX de... le ressentiment

Le nom de Salagnac a été changé depuis en celui de La Mothe-Fénelon. Cependant, on trouve encore dans des actes du 15<sup>e</sup> et 16<sup>e</sup> s. un comte de Fénelon qui prend toujours ce titre. Le nom de Salagnac. On lit Salagnac dans des titres plus anciens.

d'Élisabeth au sujet du massacre de la Saint-Barthélemy. Quelques biographes rapportent qu'il refusa cette mission, en disant au roi : « Adressez-vous, sire, à ceux qui vous l'ont conseillé. » Cette réponse n'est pas probable, car Fénelon conserva son emploi. Le 31 mai 1574, Catherine de Médicis lui annonça la mort de Charles IX et son avènement à la régence. Elle le chargeait en outre « de se condouloir avec la reine d'Angleterre de ce triste et fâcheux inconvénient, dont elle ne doute pas que la dite reine ne porte beaucoup de déplaisir ». En même temps elle recommande à Fénelon « d'avoir l'œil soigneusement ouvert aux nouvelles délibérations qu'elle (Élisabeth) prendra, lesquelles, comme elle s'assure, tendront toujours à troubler le royaume, pour l'extrême désir qu'elle a de trouver moyen d'y entreprendre, afin d'y avoir si elle pouvoit un autre Calais ». Catherine prit encore La Mothe-Fénelon pour confident lorsque le comte de Montgomery fut tombé en son pouvoir. « J'eusse volontiers fait différer son jugement et exécution jusqu'à l'arrivée du roi, monsieur mon fils; mais l'on n'a pu retarder, craignant qu'il n'advint quelque émotion, tant le peuple étoit animé contre lui. » Ici Catherine trompait son ambassadeur : ce fut elle-même qui pressa la condamnation de Montgomery et ordonna son supplice immédiat, auquel elle voulut assister. Fénelon revint en France peu après. On a de lui : *Le Siège de Metz en 1552*; Paris, 1553, et Metz, 1665, in-4°, avec carte; — *Lettres au cardinal de Ferrare sur le voyage du roi (Henri II) aux Pays-Bas de l'empereur en l'an 1554*, Paris, 1554, in-4°; réimprimées sous le titre de : *Le Voyage du roi aux Pays-Bas de l'empereur en 1554*, etc.; Paris et Lyon, 1554, et Rouen, 1555, in-8°; ce sont quatre *Lettres* dans lesquelles l'auteur raconte comme témoin oculaire tout ce qui s'est passé dans cette campagne. La troisième contient un récit fort détaillé de la bataille de Renty. Ce journal est assez bien coordonné; — *Mémoires touchant l'Angleterre et la Suisse, ou sommaire de la négociation faite en Angleterre, l'an 1571, par François de Montmorency, par Paul de Foix et par de La Mothe-Fénelon*; insérés dans le tome I<sup>er</sup> des *Mémoires de Castelnau*, Paris, 1659, in-fol.; — *Négociations de La Mothe-Fénelon et de Michel, sieur de Mauvissière, en Angleterre*; mêmes *Mémoires*, édit. de Bruxelles, 1731. Cet ouvrage contient cent une lettres très-curieuses, entre autres celles du roi Charles IX et de sa mère, avec les réponses; elles sont relatives à la reine Élisabeth, à la liberté de Marie Stuart et à la journée de la Saint-Barthélemy; — *Dépêches de M. de La Mothe-Fénelon : Instructions au sieur de La Mauvissière*; mêmes *Mémoires*.

L'Estolle, *Journal de Henri III*, 99. — De Thou, *Historia*, lib. LVIII, 67. — La Popelinière, *Hist. de France*, liv. XXXVIII, fol. 227. — Secousse, dans les *Mém. de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, XVII, 648.

— Castelnau, *Mém.*, III, 365, 405, 507. — Prosper Marchand, *Dict. hist.* — Lelong, *Bibl. hist. de la France*, II, nos 17662, 17668, 26219; III, nos 30138, 30139, 30140.

**FÉNELON** (*François DE SALIGNAC DE LA Mothe*), célèbre prélat français, archevêque duc de Cambray, né au château de Fénelon, en Périgord, le 6 août 1651, mort à Cambray, le 7 janvier 1715. De la famille du précédent, il fut élevé dans la maison paternelle jusqu'à l'âge de douze ans. Son précepteur, qui paraît avoir eu le goût des lettres grecques et latines, s'appliqua à lui enseigner ces deux langues ainsi que les beautés que renferment les chefs-d'œuvre des littératures classiques. On l'envoya à l'âge de douze ans à l'université de Cahors, où il acheva ses cours d'humanités, et commença l'étude de la philosophie, qu'il continua à Paris au collège du Plessis. Dans cette célèbre maison, il apprit le théologie, et fit connaissance avec l'abbé de Noailles, qui devait arriver aux premières dignités de l'Église. Il n'avait encore que quinze ans quand on lui fit prêcher son premier sermon, qui, assure-t-on, eut un succès extraordinaire. Singulière coïncidence ! Bossuet avait au même âge débuté dans la prédication à l'hôtel de Rambouillet. Fénelon entra ensuite au séminaire de Saint-Sulpice, qui était alors placé sous la direction de Tronson. C'est de ce directeur qu'il reçut les principes et les sentiments de cette charité pure et affectueuse, de cet amour de Dieu pour lui-même, qui plus tard l'entraînèrent dans la voie dangereuse du quiétisme. Vers l'an 1675, il reçut les ordres sacrés au séminaire de Saint-Sulpice. Pendant trois ans l'abbé de Fénelon remplit les fonctions du ministère sacerdotal dans la communauté des prêtres de la même paroisse. Il fut chargé d'y expliquer l'Écriture Sainte au peuple les dimanches et les jours de fête ; il prenait aussi une part très-active aux catéchismes, et l'église de Saint-Sulpice conserve encore les *Litanies de l'Enfant-Jésus* qu'il composa pour l'usage des sulpiciens. Il songeait alors à se consacrer aux missions du Levant ; mais des circonstances l'ayant empêché de réaliser ce dessein, l'archevêque de Paris le nomma supérieur des *Nouvelles Catholiques*. Cette communauté, qui avait pour protecteurs Louis XIV et Turenne, récemment converti, avait pour objet d'affermir dans l'orthodoxie les nouvelles converties, et d'instruire celles qui se montraient disposées à abandonner l'hérésie. La connaissance qu'il fit de Bossuet date à peu près de cette époque. Il assista pendant quelque temps aux *Promenades philosophiques* et aux *Conférences sur l'Écriture Sainte* qui eurent lieu à Saint-Germain et à Versailles sous la direction de l'évêque de Meaux, de 1672 à 1685. L'évêque de Sarlat, son oncle, ayant résigné en sa faveur, en 1681, le doyenne de Carenas, qui valait 3 à 4,000 livres, Fénelon quitta un moment la direction des *Nouvelles Catholiques* pour aller se mettre en possession de ce bénéfice. Il ne tarda

pas à revenir reprendre le gouvernement de cette communauté, qu'il conserva pendant dix ans. Vers ce temps, Fénelon écrivit son premier ouvrage, qui commença sa réputation, et qui porte le titre *De l'Éducation des Filles*. Ce traité, composé à la sollicitation de la duchesse de Beauvilliers, qui voulait un guide pour diriger l'éducation de ses enfants, est devenu un livre élémentaire à l'usage de toutes les familles ; il est consulté avec profit par tous ceux qui écrivent sur ce sujet. Il aimait le commerce de Bossuet ; et quand ce grand prélat allait goûter à Germigny quelques jours de repos, Fénelon se rendait dans cette retraite, où il recevait les conseils de celui que l'opinion publique considérait comme le chef de l'Église gallicane. De la communauté de vues de ces deux esprits à l'égard d'une question fort agitée alors, résulta la *Réfutation du système de Malebranche sur la nature et la grâce*. Bossuet avait revu ce travail, et y avait fait quelques corrections. A cet ouvrage théologique succéda promptement un livre de polémique intitulé : *Traité du Ministère des Pasteurs*, dans lequel il établit que les ministres protestants n'ont ni caractère ni mission légitimes. A cette époque le public prêtait beaucoup d'attention aux écrits de ce genre ; les femmes mêmes s'y intéressaient vivement. Il ne faut pas s'en étonner : on touchait au moment où la révocation de l'édit de Nantes allait être prononcée. Dès que cet acte politique eut été signé par Louis XIV, des missions catholiques furent organisées dans les diverses provinces. Sur la proposition de Bossuet, l'abbé de Fénelon fut chargé de celles du Poitou ; au nombre de ses collaborateurs, qu'il fut autorisé à choisir lui-même, se trouvait l'abbé Fleury. La simplicité, la douceur et la charité furent les moyens qu'il employa avec beaucoup de succès pour obtenir des conversions qui se multiplièrent rapidement. Il ne se fit point sur le nombre de ses conquêtes ; toutes n'étaient pas sincères. Cependant les fruits de sa mission furent encore très-satisfaisants. Il eut à supporter de certaines imputations dont il fut innocent ; on lui reprochait trop de condescendance envers les hérétiques ; sa méthode de conversion était attaquée. Il n'eut pas de peine à se justifier de ces entrefaites, le siège épiscopal de Poitiers étant venu à vaquer, on proposa à Louis XIV de placer Fénelon à la tête de ce diocèse ; ce prince y consentit. Mais sa nomination ne fut point lieu, et cette disgrâce fut attribuée aux intrigues de l'archevêque de Paris, de Harlay, qui voyait avec déplaisir que le futur prélat eût des rapports d'amitié avec Bossuet. Il deservait également auprès de Louis XIV d'être nommé évêque de La Rochelle le d'adjudicateur. Il fut bientôt de domage et de succès.

Le duc de Beauvilliers, à qui furent données les fonctions de gouverneur du duc de

fit agréer Fénelon comme précepteur du prince. Le choix ne pouvait être fait principalement par Saint-Cyr, impétueux et peu maître de cet élève, doué, il est vrai, de qualités heureuses. La douceur unie à la fermeté jointe à la dignité firent de Fénelon pour les aspérités d'un naturel emportement les plus doux ceux qui l'entouraient. D'abord, dans des *Fables* qu'il composa, à corriger les inclinations du jeune élève. Les *Dialogues des Saints* écrivit aussi pour le duc de Bourgogne en partie le même but. Partout, dans les plus petits détails de cette éducation paraît l'intention très-marquée de le former un roi vertueux et instruit, et non, selon les apparences, Fénelon se pencha vers ce point toutes les parades de l'héritier présomptif. Pour la pratique du plan d'études tracé, ne contrariait ses vues, lui fournissait les matières de thèmes et de dissertations, les loins il sera question du Télémaque était destiné à cette éducation. On ne peut citer des heureux fruits de ce plan, et l'opinion favorable qui se forma sur le duc de Bourgogne fit naître l'espérance d'un prince heureux. Bossuet voulut s'assurer des talents du jeune prince ; quand il le soumit lui démontra que la louange n'était nullement exagérée. Fénelon donna ses soins à l'éducation des ducs de Berry, également fils du dauphin. Loin de la cour peu de temps après encore celle du dernier de ces princes. à Versailles se fit remarquer par un grand respect. Jouissant d'un grand crédit de madame de Maintenon, il n'en abusait pour lui ni pour les membres de l'Académie ; était imposé cette règle, dont il ne se souciait point. Et cependant on voit par sa vie que pendant qu'il vécut à la cour eut plusieurs fois des embarras d'argent. Il n'eût encore publié que les deux premiers volumes de l'Académie Française à son sujet à la mort de Pellisson. Il est après un usage constant de l'illustre Fénelon tous les précepteurs des princes de la cour et étaient appelés. Est-il nécessaire de remarquer que Fénelon n'avait pas le titre pour faire partie du docteur et les boules d'exclusion lui furent données. D'Alembert, dans son *Histoire des Membres de l'Académie Française*, et il termine en ces termes : « Pour eux, et surtout pour nous, pour l'histoire, ils seront à jamais. » Madame de Maintenon le plaisait sur sa nouvelle qualité ; elle ne point l'Académie comme un

corps sérieux. Dans l'éloge qu'il fit de son prédécesseur, lors de sa réception, le 31 mars 1693, on lit ces paroles : « Pour montrer sa vertu, il ne lui manquait que d'être malheureux ; il le fut. » Lui aussi éprouvera la disgrâce de son souverain, et la réponse du directeur de l'Académie renferme un jugement sur le récipiendaire que confirmera la postérité. On voit par ce discours que Fénelon jouissait déjà d'une grande réputation. De plus en plus apprécié par madame de Maintenon, il fut un de ceux auxquels cette femme célèbre soumit les règlements qu'elle avait préparés pour l'institution de Saint-Cyr. Elle alla même jusqu'à demander au prélat de lui indiquer ses défauts. La tâche était délicate. Fénelon s'en acquitta non-seulement en homme d'esprit, il en avait à faire peur, selon l'expression de Bossuet, mais encore avec toute la sincérité que comportait la matière. Voici quelques traits de caractère qui paraissent bien saisis : « Vous êtes bonne à l'égard de ceux pour qui vous avez du goût et de l'estime, mais vous êtes froide dès que ce goût vous manque : quand vous êtes sèche, votre sécheresse va assez loin ; ce qui vous blesse vous blesse vivement.... Vous êtes naturellement disposée à la confiance pour les gens de bien dont vous n'avez pas assez éprouvé la prudence ; mais quand vous commencez à vous défier, votre cœur s'éloigne d'eux trop brusquement. »

Madame de Maintenon eut l'intention de le prendre pour son directeur ; mais, par des motifs qu'on ne connaît pas bien, elle en choisit un autre. Pour récompenser les services qu'il avait rendus, Louis XIV le nomma, en 1694, à l'abbaye de Saint-Valery, monastère de l'ordre de Saint-Benoît, situé dans le diocèse d'Amiens. Vers la fin de cette même année, Fénelon rédigea le projet de la fameuse lettre anonyme à Louis XIV, que D'Alembert a publiée pour la première fois dans le III<sup>e</sup> vol. de son *Histoire des Membres de l'Académie Française*. Après un préambule où l'auteur proteste de son zèle, de son respect et de sa fidélité pour Louis XIV, les abus du règne de ce roi sont successivement signalés, entre autres l'injustice de plusieurs guerres, notamment de celle de Hollande en 1672, l'indignité de certains sujets auxquels le souverain accordait sa confiance, etc. L'authenticité en a été fort longtemps contestée, mais tous les doutes ont été levés en 1825, par la découverte du manuscrit original dont M. Augustin Renouard, libraire, fit l'acquisition à la vente des livres de M. Gentil. Louis XIV a-t-il eu connaissance de cette lettre ? Rien ne le prouve. Il est même très-vraisemblable que s'il la connut un jour, il ne la lut point dès le principe, puisque nous voyons Fénelon nommé à l'archevêché de Cambrai au mois de février 1695. En apprenant sa nomination, le nouveau prélat fit observer à Louis XIV que les lois ecclésiastiques ne lui permettaient pas d'accepter

l'honneur qu'il avait bien voulu lui faire. Il était encore précepteur des enfants du dauphin. Le roi lui répondit : « Non, non, les canons ne vous obligent qu'à neuf mois de résidence; vous ne donnerez à mes petits-fils que trois mois, et vous surveillerez de Cambrai leur éducation pendant le reste de l'année, comme si vous étiez à Versailles. » Pourvu d'un siège dont les revenus étaient importants, il crut ne pas pouvoir conserver l'abbaye de Saint-Valery. La cérémonie du sacre eut lieu dans la chapelle de Saint-Cyr, le 10 juillet 1695; Bossuet fut un de ses consécrateurs. Ici doit trouver place une anecdote qui a fait beaucoup de bruit et qu'ont répétée beaucoup d'écrivains à la suite de Voltaire. Après une conférence qu'il venait d'avoir avec Fénelon sur la politique, peu de temps après sa nomination au siège de Cambrai, Louis XIV aurait dit avec humeur « qu'il venait de s'entretenir avec le plus bel esprit et le plus chimérique de son royaume ». Ce jugement de Louis XIV sur un prélat qu'il avait récemment élevé à un poste éminent aurait besoin, pour mériter créance, d'une autorité moins suspecte que celle de Voltaire. On ne voit d'autre source à cette anecdote que le témoignage du chancelier d'Aguesseau, qui n'est pas, il est vrai, à beaucoup près, aussi favorable à Fénelon que le propos de l'auteur du *Siècle de Louis XIV*. Mais s'il paraît peu vraisemblable que Louis XIV à l'époque indiquée se soit exprimé sur l'archevêque de Cambrai en termes aussi peu flatteurs pour le prélat, il est vrai de dire que le crédit de Fénelon à la cour va bientôt s'amoindrir et que le temps des tribulations n'est pas éloigné. Les sympathies qu'il ne cessa de montrer pour madame Guyon, et les opinions qu'il professa sur les conditions et l'état de la perfection chrétienne, furent l'origine et la cause de sa disgrâce.

La nature du *quietisme* et surtout les graves conséquences sociales que comporte cette doctrine, l'éclatante illustration des deux prélats qu'elle mit aux prises, l'importance des personnages qui furent mêlés à cette controverse, l'attention publique qu'elle tint en éveil pendant plusieurs années, la multitude d'écrits qu'elle suscita, principalement ceux des deux adversaires, enfin la solution qu'elle a reçue du saint-siège, ne permettent pas de résumer en quelques mots cette fameuse polémique, qui restera toujours la partie la plus attachante de la biographie de Fénelon. Le *quietisme*, dans son sens le plus général, n'est autre chose qu'une spiritualité exclusive. Il prend sa source dans la disposition de certains esprits que ne peut satisfaire l'exercice des vertus recommandées à tous les fidèles par l'Eglise, et qui, par des voies moins frayées, aspirent à un degré de perfection singulier. Arriver par la contemplation pure jusqu'à l'anéantissement de soi-même, perdre le sentiment de sa personnalité dans un état entièrement passif, telle est la fin suprême que cher-

chent à atteindre les partisans de cette doctrine. Avant Molinos et madame Guyon, il y a eu des sectes chrétiennes, les *hésychastes*, les *begards*, etc., etc., qui se firent remarquer par des singularités analogues à celles des *quiétistes* du dix-septième siècle. Il faut distinguer cependant et établir entre tous ces sectaires deux catégories bien tranchées. Les uns, comme les *adamicques*, par exemple, n'ont cherché dans les doctrines qu'ils professaient qu'un moyen de couvrir les dérèglements de leur vie; d'autres, voulant réaliser ici-bas un idéal de perfection chimérique, ont seulement méconnu les forces et les limites de notre nature. Fénelon abhorrait les principes de Molinos; il trouvait répréhensibles certaines expressions de madame Guyon, mais il proclamait l'innocence des intentions de cette dame. Dans quel sens donc ce prélat fut-il *quiétiste*? On le verra par l'historique qui va suivre de la dispute qu'ont soulevée ses opinions sur cette matière. On parlait déjà depuis quelque temps de madame Guyon et du P. Lacombe, son directeur, de ses voyages à Genève, à Annecy et d'autres villes, où elle répandit ses idées sur la mystique chrétienne, quand Fénelon, connu dans la société de madame de Beauvilliers où elle avait été chaudement accueillie, que les grâces de son esprit et de sa personnalité rendaient très-sympathique; elle se concilia l'amitié de madame de Chevreuse et de madame de Maintenon, qui la reçut à Saint-Cyr. Elle se fit des prosélytes, madame de La Fayette entre autres. A cette époque, vers le commencement de 1689, elle vint au couvent dans lequel on l'avait placée à la suite de son arrestation avec le P. Lacombe. Les rapports de ces deux amants d'une âme raffinée ont donné lieu dans le temps à des insinuations malveillantes et à des attaques que n'arrêta point le témoignage de l'archevêque de Paris, qui proclama que la procédure de son official il n'avait rien qui pût inculper les mœurs de madame Guyon. Si la vie de cette dame a été si pure, elle prouve en effet qu'elle n'a pas eu d'autres opinions et que la piété qu'elle nous montre n'a été feinte un seul instant. C'est sans doute le sens droit de madame de Maintenon qui ne put tout d'un coup concevoir des doutes sur les maximes qu'on faisait entendre à ses demoiselles de Saint-Cyr; elle crut devoir consulter son confesseur, l'évêque de Chartres, qui voulut lui expliquer le danger auquel serait exposée la maison si l'on y professait une doctrine qui sous prétexte d'abandon à Dieu et de pureté à soi-même, invitait à ne se soucier de rien, à s'oublier entièrement, etc. ». Maintenon commençait à s'inquiéter de la suite de son attachement pour ce religieux qui risquait cette doctrine ou du moins qui la propagait, elle ne s'arrêta point à cette consultation. Bossuet, Noailles, évêque

me et depuis archevêque de Paris, et d'autres théologiens célèbres furent appelés à donner leur avis sur cette matière. Les docteurs divers, trouvèrent dans les *Maximes* du nouveau mysticisme. Fénelon n'était pas encore archevêque, on le fit examiner par le cardinal de Guyon à se soumettre à l'examen de ce prélat et de des explications qui furent données comme il avait demandé, extraits des écrits de Bossuet, par amour, et que le prélat de Bourgoigne n'y trouvait à redire. Les expressions inexactes, Bossuet dédaignait cette approbation et Fénelon considéra tout d'abord pour l'Église. Il s'en vint à Paris, se voyant de nouveau examiné par des commissaires pour juger de son livre et ses écrits. Bossuet, l'évêque de Meaux, Tronson, directeur de Saint-Sulpice, et autres. Les conférences eurent lieu, Fénelon souscrivit d'avance à tout ce qui fut décidé dans ces réunions. Pendant ce temps, à Issy, l'archevêque de Paris rendit une ordonnance contre les livres de madame Guyon, et Fénelon, alors évêque de Cambrai. Alors il fut admis aux conférences d'Issy. Les commissaires s'étaient mis d'accord, et avaient préparé un projet en trente articles, qui devait être adopté, quand Fénelon, trouvant que l'amour désintéressé, était le but principal de prévenir les fautes spirituelles. Nonobstant, madame Guyon ne se tint pas tranquille, comme promis, et on l'incarcéra à Vincennes, et Fénelon, qui apprit cette nouvelle dans la prison, sentit bien que les dispositions de la cour allaient changer et qu'il fallait se tenir sur ses gardes.

En même temps on reforma la direction spirituelle de la maison de Saint-Cyr. Bossuet y vint pour détruire l'effet qu'avait eu madame Guyon et Fénelon, dont on se méfiait encore naguère. L'orage se leva sur la tête de l'une et de l'autre. Madame de Maintenon ne voulut pas l'établissement de Saint-Cyr de l'archevêque de Cambrai. Bossuet, l'opinion de cette dispute n'avait pas été favorable aux mystiques, se mit à les étudier, et en même temps sa suite son *Instruction* pour la formation, qu'il destina aux fidèles, et qui fut d'Issy, conçus en des termes si précis, ne pouvaient suffisamment éclaircir ce qui était d'abord montré disposé à y souscrire, changea d'avis, et refusa de le faire. L'auteur attendait de lui. Après la mort de madame de Maintenon pour justifier son sentiment, Bossuet, ne put pas faire paraître l'expli-

cation des *Maximes des Saints*, qui devait lui causer tant de peines et lui fournir l'occasion d'un grand acte d'obéissance. Ce livre, où l'auteur croyait seulement soutenir la doctrine du pur amour telle qu'elle avait été enseignée par les écrivains mystiques les plus autorisés, renfermait, contre son intention sans doute, un quietisme à peine mitigé, dont le principe fondamental était un état *habituel de pur amour, dans lequel le désir des récompenses et la crainte des châtimens n'ont plus de part*. La lecture de cet ouvrage augmenta les appréhensions de Bossuet et les mauvaises dispositions de ce prélat contre Fénelon. L'évêque de Meaux crut le danger si grand qu'il alla jusqu'à demander pardon à Louis XIV de ne lui avoir pas révélé plus tôt le *fanatisme de son confrère*. Ce monarque, qui avait déjà moins de goût pour Fénelon et aux yeux duquel toutes les nouveautés étaient suspectes, vit dans cette démarche de Bossuet un grand péril pour la religion. Il en fut très-irrité. Naturellement la cour, sauf quelques amis intimes, se tourna contre l'archevêque de Cambrai. D'autres causes de chagrin s'ajoutèrent à celle-ci. L'abbé de Rancé écrivit à Bossuet des lettres qui furent publiées, et dans lesquelles le célèbre réformateur de la Trappe jugeait très-sévèrement le livre des *Maximes*. La grande réputation de sainteté dont jouissait l'auteur de ces lettres dut entraîner un grand nombre d'esprits du côté de Bossuet. Ce prélat, dont le crédit à la cour était considérable, et que presque tout le clergé de France regardait comme la colonne de l'Église gallicane, demanda que Fénelon signât une rétractation. Celui-ci s'y refusa. On convint alors que le livre des *Maximes* serait l'objet d'un examen. Mais Bossuet n'ayant point envoyé les *Remarques* qu'il avait promises, l'archevêque de Cambrai prit la résolution de soumettre son livre au jugement du pape. Indépendamment de l'examen qu'on en faisait à Rome, des conférences eurent lieu dans le même but à l'archevêché de Paris. Au moment où Fénelon écrivait au souverain pontife, trois religieuses, qu'on soupçonnait être très-attachées à la doctrine de ce prélat, reçurent l'ordre de quitter le monastère de Saint-Cyr. Fénelon lui-même est renvoyé de la cour dans son diocèse. Quelques mois après l'envoi du livre des *Maximes* à Rome, Louis XIV écrivit au pape une lettre rédigée par Bossuet dans le but d'influencer le saint-siège. Le livre de l'archevêque de Cambrai y est signalé comme très-mauvais et très-dangereux. Pendant que les dix consultants nommés par Innocent XII se livraient à l'examen du livre qui leur était soumis, la polémique se continuait en France, et chaque jour elle devenait plus acerbe. Les écrits succédaient aux écrits, et en les lisant aujourd'hui on est émerveillé des ressources infinies de ces deux esprits.

On ne saurait trop admirer la flexibilité du génie de Fénelon, qui dans une cause qu'il croyait bonne



sut toujours se défendre habilement contre les attaques d'un lutteur tel que Bossuet. Ce prélat, voyant que la cour de Rome ne se prononçait point, employa d'autres armes que celles dont il s'était servi jusque là. La controverse changea de nature. Aux discussions purement doctrinales vinrent se mêler des faits personnels. Bossuet publia au mois de juin 1698 sa *Relation du Quietisme*. Dans cet ouvrage, où la personne et les écrits de M<sup>me</sup> Guyon sont ridiculisés, l'archevêque de Cambrai est représenté comme le fauteur de sa doctrine, comme le partisan de ses extravagances, en un mot comme le *Montan de cette nouvelle Priscille*. Cette relation fut accueillie avec enthousiasme, et devint la matière des entretiens du salon de Marly, où se trouvait la cour. Sollicité instamment par l'abbé de Chantillac, son agent à Rome, Fénelon répond au livre de Bossuet. Il s'attache à montrer la fausseté des faits qui lui étaient imputés; il repousse victorieusement l'indigne assimilation à l'hérétique Montan, que son adversaire avait eu le courage de faire. Cet ouvrage, un des meilleurs qu'ait produits cette polémique, opéra un changement dans les esprits en faveur de Fénelon. L'examen de l'affaire à Rome paraissait également tourner à l'avantage de ce prélat. Après soixante-quatre congrégations, les dix consultants se trouvèrent partagés *ex æquo*. Ce résultat, conformément aux règles ordinaires du saint-siège, aurait dû être favorable à Fénelon. Mais Louis XIV ayant conjuré le souverain pontife de condamner une doctrine qu'il représentait comme capable de troubler la paix de son royaume, Innocent XII porta l'examen définitif du livre des *Maximes* à la congrégation des cardinaux du saint-office. En attendant, le roi de France obtint une censure des docteurs de la Sorbonne. Ce moyen, ainsi que d'autres de ce genre, avait été imaginé par l'abbé Bossuet, l'un des agents de l'évêque de Meaux à Rome. Cet ecclésiastique, d'un caractère violent et qui ne manquait pas d'esprit, entraîna Bossuet dans la voie périlleuse des personnalités. Il est probable que, sans les incitations constantes et passionnées de cet abbé, la lutte qui nous occupe aurait conservé jusqu'au bout son vrai caractère de discussion doctrinale. Au mois de janvier 1699, Louis XIV enleva à Fénelon le titre de précepteur des enfants de France et la pension qui y était attachée. Enfin, le 12 mars de cette même année, Innocent XII signa le décret convenu et arrêté entre les cardinaux du saint-office contre le livre des *Maximes*, qui avait été déferé à leur examen. Vingt-trois propositions furent extraites de ce livre et déclarées respectivement téméraires, scandaleuses, malsonnantes, offensives des oreilles pieuses, pernicieuses dans la pratique et même erronées. Le bref exprimait en outre les dispositions d'usage pour les livres condamnés, à l'exception de la clause qui les condamne au feu. Avant l'enregistrement de ce bref à la cour

du parlement et dès qu'il en eut reçu l'autorisation du roi, Fénelon fit un mandement dans lequel il accepta sa condamnation avec une simplicité et une dignité remarquables. Cette soumission fut généralement admirée; toutefois, les protestants et les jansénistes en furent mécontents. Vers la fin de sa vie, l'archevêque de Cambrai constata de nouveau sa soumission par un ostensor d'or qu'il offrit à son église, et qui représentait un personnage symbolique foulant aux pieds plusieurs livres hérétiques, sur l'un desquels on lisait ces mots : *Maximes des Saints*. Ainsi finit ce fameux débat, dans lequel Bossuet, par intérêt pour la religion, qu'il croyait menacée, se montra quelquefois emporté, dur et même injurieux. Fénelon n'est pas non plus exempt de reproches. Par égard pour une femme dont la doctrine était généralement réprouvée, il ne parut pas toujours sincère dans ses protestations de déférence qu'il prodiguait à ses adversaires. La situation qu'il s'était faite lui créa des difficultés; elle l'obligea, par exemple, à se défendre par des subtilités, qui prouvèrent souplesse de son esprit, mais qui eurent parfois sa cause. Ces deux prélats y perdirent pendant quelque chose : Bossuet, une science de la théologie mystique qu'il n'avait pas et qui lui servit à corriger ses idées sur la vérité; Fénelon, une simplicité qui brillait dans la matière exilée de l'épineuse spiritualité. Si le triomphe fut à Bossuet, la défaite de l'autre n'est pas d'éloges.

Après un acte de soumission aussi mal vu, les amis de Fénelon espéraient qu'il retournerait à la cour, où il ferait de nouveau briller infinies de sa conversation. C'était là de l'amitié. Louis XIV ne lui pardonna pas l'obstination qu'il avait mise à défendre sa doctrine où le roi ne voyait que des des éblouissements de l'esprit qui masquaient son bon sens pratique.

Une autre circonstance allait aggraver la situation de l'archevêque de Cambrai. Quelques temps après sa condamnation, parut le livre de l'auteur le plus populaire et qui, après l'*Imitation de Jésus-Christ*, est un des livres qui ont eu le plus d'éditions : *Les Aventures de Télémaque*. On doit la publication de cet ouvrage à l'infidélité d'un domestique auquel Fénelon avait confié son manuscrit pour lui en faire une copie. Cette transcription circula clandestinement dans quelques sociétés dès le mois d'octobre 1699 et la curiosité qu'elle fit naître en donna l'occasion à la vendre à un libraire d'auteur. La veuve Barbier obtint l'autorisation et l'ouvrage s'imprimait, lorsque, au mois de mai 1699, la cour, ayant été informée que *les Aventures de Télémaque* étaient de l'archevêque de Cambrai, ordonna de saisir les exemplaires des feuilles imprimées et prit les mesures les plus sévères pour empêcher la circulation totale. Mais quelques exemp

ce notice. c édi-  
 Ju le  
 de l'ouvrage de ans  
 li-  
 à  
 R. les  
 I  
 I  
 qu'il e  
 La biu-  
 1743 témoigne  
 re en ces termes : « A peine  
 à la curiosité du  
 as fussent pleines  
 bes il était fa-  
 » Ce fut le  
 , le continua-  
 de la République des  
 :  
 qui exi alors  
 Les premières éditions du  
 ent point de divisions. Plus tard  
 livres. Les  
 livres  
 à  
 Que re  
 de l'auteur, u  
 conforme au manuscrit  
 ne faudrait pas trop se fier à cette  
 D'abord le nouvel éditeur a divisé  
 en vingt-quatre livres, tandis  
 manuscrit original est absolument dé-  
 divisions; ensuite le marquis de  
 re pouvoir corriger des expressions  
 res qui n'avaient pas son agrément :  
 re des libertés du siècle où il vivait.  
 dans les éditions de Versailles qu'on  
 livre vraiment conforme au manus-  
 copies revues par Fénelon. D'autres  
 res en Hollande et ailleurs, dont  
 faire une catégorie à part, sont ac-  
 Remarques satiriques où l'on  
 a clef de ce livre en appliquant à  
 aux principaux personnages de sa  
 ts et les actions de ceux que l'au-  
 scène. Parmi les éditions enri-  
 stographiques et littéraires, on  
 celle de Lefèvre qui fait partie  
 des *Classiques français*. Des  
 que ont été faites en vers  
 c moderne, en  
 toutes les langues de  
 e. Dès  
 n du livre, plu-  
 puées, entre autres  
 aydit. Elles étaient  
 rquables; Fénelon  
 quelques-unes u enes. noileau, au  
 va fort. Dans une lettre écrite  
 on lit : « L'avidité avec la-  
 bien voir que si on tradui-  
 ceux mots il ferait l'effet qu'il

doit faire et qu'il a toujours fait, etc. » Bayle, qui d'ailleurs avoue ne l'avoir point lu, l'apprécie sous un autre rapport. La vogue de *Télémaque* tiendrait à ce que l'auteur « y a parlé selon le goût des peuples qui, comme la France, ont le plus senti les mauvaises suites de la puissance arbitraire (1) ».

En écrivant son livre, Fénelon a-t-il eu le dessein, comme on l'a supposé, de faire la satire de Louis XIV et de son gouvernement? Plusieurs raisons militent pour la négative; d'abord l'auteur s'exprime ainsi à ce sujet : « Je n'ai jamais songé qu'à amuser M. le duc de Bourgogne et qu'à l'instruire en l'amusant par ces aventures, sans jamais vouloir donner cet ouvrage au public. » Pour invalider une pareille affirmation, faite par un homme dont le caractère et la vertu ont toujours été admirés, il faudrait des preuves bien concluantes; or, il n'y en a point de cette nature. Des suppositions, des inductions plus ou moins ingénieuses, voilà tout ce qui a été produit. L'époque probable de la composition du *Télémaque* n'est pas favorable à l'hypothèse d'une intention satirique. D'après le témoignage de Bossuet, qui aurait eu communication de la première partie du *Télémaque*, cet ouvrage paraît avoir été écrit en 1694 ou 1695. Cette date s'accorde d'ailleurs avec ces paroles de Fénelon : « Je l'ai fait dans un temps où j'étais charmé des marques de bonté et de confiance dont le roi me comblait. » Il est difficile de croire que dans cette situation où il se trouvait alors Fénelon ait songé à déprimer un roi auquel il avait souvent donné des marques publiques d'estime. Sans doute le *Télémaque* renferme beaucoup de vues politiques et administratives peu conformes à celles de Louis XIV et de son gouvernement. Fénelon exprime même des idées qu'on peut prendre pour des indications de réformes; mais le livre dans son ensemble ne saurait être considéré comme un traité de politique pratique. A côté de maximes très-sages, on trouve des pensées chimériques et des détails un peu puérils. On sent en le lisant qu'on n'a pas affaire à un homme d'État. Si le *Télémaque* a été une satire du gouvernement de Louis XIV, ce n'est qu'indirectement et comme la conception de l'idéal peut l'être de la réalité.

Voyons maintenant Fénelon dans son diocèse, où ses qualités personnelles seront plus en saillie. Le mécontentement de Louis XIV après la condamnation du livre des *Maximes*, qu'accrut la publication du *Télémaque*, fit craindre

(1) Fénelon est-il bien l'auteur du *Télémaque*? Cette question étonnera sans doute, et personne assurément ne suppose l'auteur capable d'une supercherie littéraire. Il existe cependant un journal anglais du mois de janvier 1806, où le *Télémaque* est présenté comme la traduction d'un roman grec, imprimé à Florence, en 1468, sous le titre de *Athene Skelkate*; pour donner quelque crédit à cette fable, qui ne mérite pas une réfutation, le plaisant inventeur a prétendu que le président Comin avait approuvé le *Télémaque* comme traduit *Adèlement du grec*.

à Fénelon qu'on ne lui créât des difficultés qui le paralyseraient dans l'exercice de son ministère épiscopal et l'empêcheraient par conséquent de faire tout le bien que comportait sa charge. Cette appréhension était naturelle; cependant, il put reconnaître dans la suite qu'il s'était un peu trompé à cet égard. Le roi avait le sentiment de ses devoirs, et son éloignement pour les personnes n'allait pas jusqu'à le faire renoncer au bénéfice des vertus qu'elles pouvaient avoir. Il eut souvent recours à la protection de Louis XIV, et le monarque accueillait ordinairement avec intérêt les observations que lui présentait Fénelon par le canal du P. Tellier.

L'archevêque de Cambrai se levait de grand matin, après un sommeil de quelques heures seulement. Tous les samedis il confessait indistinctement tous ceux qui se présentaient. D'une sobriété extrême, il avait néanmoins une table servie avec magnificence, où étaient admis tous les ecclésiastiques attachés à son service. Fénelon faisait les honneurs de sa table et de sa maison avec une politesse noble et facile; une modestie pleine de charme et au besoin une autorité toujours tempérée par les grâces d'une diction incomparable lui valurent l'affection de tous ceux qui l'entouraient. La promenade était la seule récréation qu'il se permit; il aimait beaucoup la campagne, différent en ce point de la plupart de ses contemporains, et dans ses perambulations champêtres il se plaisait, comme Cicéron, à causer avec ses amis. Dans ces entretiens sur des sujets variés, il s'abandonnait aux douces inspirations de son tendre et facile génie. Tous ses contemporains, Saint-Simon parmi eux, et celui-là n'est pas suspect, attestent que personne ne possédait mieux le talent d'une conversation aisée, légère et toujours décente, et que son commerce était enchanteur. Il allait visiter les paysans dans leurs cabanes, et se faisait un plaisir de partager le repas qu'ils ne craignaient pas d'offrir à un prélat si simple, si affable et si parfaitement aimable. Sa réputation européenne lui facilita l'accomplissement d'un des principaux devoirs de son ministère. Ses visites pastorales ne furent point interrompues pendant la guerre; il eut la liberté de parcourir toutes les parties de son diocèse occupées par les armées ennemies. Les Anglais, les Allemands, les Hollandais professaient pour lui une très-grande vénération. On lui offrit même des escortes militaires, qu'il refusa. Il avait sur la prédication des idées particulières, qui se trouvent développées dans ses *Dialogues sur l'Éloquence de la Chaire*. Voici quelques-uns de ses principes. « Ne point écrire un sermon ni le débiter par cœur; s'abstenir de divisions et de sous-divisions, qui dessèchent et gênent le discours; instruire les peuples de l'histoire de la religion, ordinairement trop négligée. » On connaît peu Fénelon comme prédicateur; cela tient particulièrement à ce qu'il a rarement parlé devant les illustres auditoires de

Bossuet, de Bourdaloue et de Mas fermé dans son diocèse, il chercha instruire les simples fidèles et non à des discours d'apparat. Il a monté dans plusieurs circonstances qu'il était étranger aux beautés de l'art oratoire très-compétent dans ces matières, Maury, nous a fait connaître son sentiment sur l'éloquence de Fénelon: « La première discours pour le sacre de l'électeur est écrite, dit-il, avec l'énergie et l'abondance de Bossuet; la seconde suppose une science qui n'appartient qu'à l'archevêque de La Bruyère et Vauvenargues ne peut donner un jugement moins favorable. Voici les deux discours : « On sent la force et la pureté de son rare esprit, soit qu'il prêche de préparation, soit qu'il prononce l'Évangile, soit qu'il étudie et oratoire, soit qu'il explique dans la conversation. Toujours maître de son cœur et du cœur de ceux qui l'écoulent, leur permet pas d'envier ni tant d'élévation, tant de facilité, de délicatesse, de politesse. Le second s'est exprimé de cette manière : « Mais toi, qui les a surpassés (Pascal) en aménité et en grâces, omni-aimable génie, toi qui fis régner la douceur, l'onction et par la douceur, pour oublier le charme et la noblesse de ta parole, qu'il est question d'éloquence? » C'est à Fénelon aurait pu ajouter le titre de maître de ceux que la voix publique lui a donnés.

L'établissement d'un séminaire à Cambrai fut un des premiers objets de sa sollicitude. Ces institutions étaient alors assez rares, et la réalisation d'un des vœux exprimés par le concile de Trente. Voulant en donner l'exemple, il manda, dans ce but, des ecclésiastiques de la province de Tronson. Des obstacles ayant empêché l'exécution de son projet, Fénelon fit établir à Cambrai le séminaire de Valenciennes, ainsi connaître par lui-même tous les besoins de la discipline dans son diocèse et en être un défenseur zélé et ferme, mais prudent. Sûr des épreuves qu'il se vit obligé de subir contre des pasteurs indignes sont un témoignage de la sagesse. Il attachait surtout une importance à la présentation aux bénéfices, trop souvent étaient accordés aux favoris de personnages en crédit. Les recommandations qui ne s'appuyaient pas sur des titres ne l'hésitait pas à les repousser. Son premier voyage à Cambrai, en 1695, les besoins de l'État et les dépenses de la guerre ayant obligé Louis XIV à établir pour la première fois une capitation générale sur ses sujets, il écrivit au duc de Bourgogne, contrôleur général des finances, pour le supplier de tenir de sa majesté qu'il lui fût

personnelle la totalité de la pension avait en qualité de précepteur des petits-fils. Des historiens ont cité plusieurs de ses ouvrages, fréquemment attribués à son nom, mais il se montra toujours très-modeste. Ses maximes épiscopales se portaient sur la quatrième règle des fidèles la lecture vulgaire. Des difficultés dans le diocèse de Cambrai à l'évêque de ce siège, une savante dissertation dans laquelle il expose et justifie la différence qui existe entre la discipline ancienne et moderne des siècles de l'Église. Une œuvre qui a fait beaucoup de bruit dans le monde, sur certaines cérémonies religieuses des jésuites de la Chine avaient cru devoir s'occuper dans l'intérêt de la propagation du christianisme, mit de nouveau en relief la circonspection de Fénelon. Consulté par le pape sur la question en litige, il se fit une manière à dissiper les préjugés faibles des ennemis des jésuites faisaient à l'occasion de cette affaire. Il s'agit ici, lancées cette œuvre des supérieurs des Missions étrangères de Paris contre les disciples de Loyola, et que le renouvellement de celles qui étaient formulées quarante ans plus tôt par les Dominicains. Clément XI termina cette affaire en 1704, en proscrivant plusieurs de ces maximes, comme superstitieuses. La suite de son commerce et sa bienveillance lui attiraient beaucoup de visiteurs étrangers. Parmi eux figure le chevalier de Ramsay. Les déchirements du monde des maux que lui avait fait éprouver le principe du libre examen le conduisirent à se retirer, où il s'entretint avec Fénelon sur les questions religieuses. Le résultat de ces conférences est connu; on peut en lire les détails dans l'ouvrage de Fénelon que publia, en 1723, un autre converti. On ne peut s'empêcher de remarquer le nombre des personnes qui recherchèrent l'entretien de l'illustre prélat le maréchal, fait prisonnier à la bataille de Malplaquet, par ses campagnes de Crimée, et plus connu sous le titre de chevalier de Saint-Georges. Les lignes suivantes expliquent l'empressement qu'on avait à le voir et à l'entendre : « On ne peut quitter, dit-il, ni s'en défendre, ni ne chercher à le retrouver. » Ce n'est pas seulement à Cambrai et directement qu'on le consultait sur toutes sortes de questions délicates, mais sur les voies qui conduisent à la sagesse. Sa clientèle était nombreuse; il écrivait beaucoup de lettres écrites à ses correspondants de règles de conduite aussi raisonnables. Reunies sous le titre

de *Lettres spirituelles*, elles viennent d'être éditées de nouveau par les soins de M. de Sacy, qui les a fait précéder d'une préface excellente.

Les controverses religieuses étaient fréquentes au dix-septième siècle. La plus considérable de toutes fut celle qui occasionna la propagation en France, par l'abbé de Saint-Cyran, des opinions sur la grâce contenues dans un livre intitulé *Augustinus*, et qui avait pour auteur Jansenius, évêque d'Ypres. Après la signature d'un formulaire dressé dans le but d'obtenir une adhésion expresse du corps épiscopal français à la condamnation de cinq propositions extraites du livre de Jansenius prononcée par plusieurs souverains pontifes, la paix régna dans l'Église pendant trente-quatre ans. La soumission ne fut pas d'abord générale ni sans réserves. Ce n'est qu'à la suite de contestations subtiles et animées que les récalcitrants se rendirent, et encore quelques-uns ne souscrivirent pas sincèrement à l'acte émané du saint-siège. L'acceptation n'en fut pas demandée seulement aux évêques, les ecclésiastiques séculiers et réguliers et même les religieux et les instituteurs de la jeunesse durent également la donner. On connaît la résistance opiniâtre des religieuses de Port-Royal, dont l'archevêque de Paris de Perelle a dit avec raison « qu'elles étaient pures comme des anges et orgueilleuses comme des démons ». Pour concilier l'obéissance due par tout catholique aux jugements réguliers de la cour pontificale avec les sentiments sur la grâce qu'ils voulaient conserver, les jansénistes imaginèrent plusieurs subterfuges à l'aide desquels ils cherchèrent à eluder la sentence qui les frappait. La distinction du droit et du fait, le *silence respectueux*, etc., ne furent que des moyens artificieux employés par cette secte pour paraître orthodoxes et enfants soumis de l'Église. Fénelon ne fut pas mêlé à cette controverse pendant la première phase, qui s'arrêta à 1669, époque de la pacification connue sous le nom de *paix de Clément XI*. Mais quand la guerre se ralluma, en 1702, par la publication d'un livre intitulé *Le Cas de Conscience*, l'archevêque de Cambrai fut un des premiers à signaler le danger et à réfuter les erreurs qu'on voulait répandre de nouveau. Il démontre très-bien que le système qu'on veut faire revivre ébranle tous les jugements de l'Église, et que s'il était adopté, il n'y a pas d'hérétique qui ne pût se soustraire aux anathèmes de l'Église. Fénelon revient plusieurs fois sur les procédés captieux des jansénistes; il s'attache à dévoiler les ruses et les pièges cachés sous leur protestation d'obéissance. Il fait voir surtout combien le *silence respectueux* favorise l'hypocrisie, le parjure et même les *restrictions mentales*, dont ils avaient fait la matière de tant de plaisanteries contre leurs ennemis les jésuites. La part que prit Fénelon dans cette seconde période de la controverse nous montre ce prélat animé d'un grand zèle pour les intérêts de l'Église, qui se trouvait

alors menacée d'un schisme. Mais, avant de retracer les faits principaux dans lesquels intervint l'archevêque de Cambrai, il convient de faire connaître les principes sur lesquels repose le système de Jansenius. Ces principes ayant été parfaitement exposés par l'abbé Gosselin, qui a fait une étude approfondie du jansénisme, nous ne pouvons mieux faire que de les transcrire de l'*Histoire littéraire des Œuvres de Fénelon*, où nous les avons trouvés. Ils sont au nombre de quatre : « 1° La volonté humaine, par le péché d'Adam, a perdu son libre arbitre, c'est-à-dire la force de se déterminer à son gré au bien ou au mal ; 2° le libre arbitre, perdu par le péché d'Adam, a été remplacé par deux délectations : l'une terrestre, qui porte au mal, l'autre céleste, qui porte au bien ; 3° ces deux délectations agissent l'une sur l'autre par degrés, de sorte que la délectation supérieure l'emporte nécessairement sur l'autre, comme le plus fort poids d'une balance enlève nécessairement le plus léger ; 4° La nécessité où se trouve la volonté de suivre la délectation supérieure n'est pas une *nécessité absolue et immuable*, mais une *nécessité relative aux circonstances* ; c'est-à-dire, par exemple, que la volonté se trouvant actuellement sollicitée au mal par la délectation supérieure, ne peut en ce moment faire le bien, quoiqu'elle le pût en d'autres circonstances où les degrés de la délectation terrestre seraient inférieurs à ceux de la délectation céleste. C'est en ce sens que l'évêque d'Ypres et ses partisans donnent à la délectation supérieure en degré le nom de *délectation victorieuse*. » On comprend à quelles conséquences désastreuses pour la morale peut entraîner une pareille doctrine, qui enlève à l'homme son libre arbitre et en fait dès lors un être irresponsable. L'Église, qui avait condamné des erreurs analogues dans Luther et dans Calvin, ne pouvait se taire en présence des nouveaux hérétiques. On a vu plus haut que la lutte, longtemps assoupie, se réveilla à l'occasion d'un livre qui portait pour titre *Cas de Conscience*. Louis XIV, très-hostile aux jansénistes, qui lui paraissaient dangereux non-seulement comme fauteurs d'hérésie, mais aussi comme étant peu dociles à l'autorité politique, demanda au pape une bulle qui mît un terme aux factieuses contentions qui venaient de se renouveler. Fénelon écrivit à cet effet un *Mémoire* dans lequel il fit ressortir la nécessité de définir l'infailibilité de l'Église dans le jugement qu'elle porte sur des textes dogmatiques et d'exiger de tous les fidèles une adhésion intérieure et absolue à cette définition. Ce *Mémoire* fut mis sous les yeux du souverain pontife par le cardinal Gabrielli, à qui l'archevêque de Cambrai l'avait adressé, et on reconnaît en lisant la bulle *Vineam Domini*, par laquelle Clément XI condamne les nouvelles erreurs, qu'il a tenu compte des recommandations de Fénelon. Les sentiments de l'archevêque de Cambrai sur l'infailibilité de

l'Église le conduisirent à exposer dans une dissertation latine l'opinion qu'il s'était formée sur l'autorité du souverain pontife, et principalement sur les questions agitées dans la célèbre assemblée de 1682. Il n'admit dans cette dissertation qu'avec d'importantes modifications la doctrine des théologiens ultramontains sur l'infailibilité du souverain pontife. Il explique aussi dans cet écrit, extrêmement remarquable, la conduite des papes qui ont autrefois déposé des princes temporels. Cette question, très-agitée à différentes époques et que la passion a singulièrement envenimée, a reçu de Fénelon des éclaircissements qui ont mis sur la voie d'une véritable solution. A ses yeux la puissance spirituelle ne possède, ni par sa nature ni par son institution, aucun pouvoir de juridiction sur les princes dans l'ordre temporel, et elle n'exerce pas un pouvoir civil et juridique, mais un pouvoir purement *directif et ordonatif*, c'est-à-dire la faculté d'interpréter le serment de fidélité et d'apprendre aux peuples les obligations de conscience qui en résultent. Quesnel, à la mort d'Arnould, étant devenu le chef des jansénistes, Fénelon lui écrivit dans l'intention d'apaiser cet esprit inquiet et turbulent. Ce fut en vain. La dispute continua ; elle engendra une multitude d'écrits qu'il serait impossible de citer ici. Fénelon en publia plusieurs, entre autres une *Instruction pastorale*, qui eut un grand succès. Elle fut louée avec beaucoup de feu et d'esprit par Houdard de La Motte, ce malencontreux correcteur d'Homère. L'archevêque de Cambrai ne devait pas voir la fin de cette controverse. Le cardinal de Noailles, archevêque de Paris, qui avait donné son approbation à l'ouvrage de Quesnel intitulé *Réflexions morales*, etc., ayant persisté dans sa résolution de ne la point retirer, il en résulta de nombreux démêlés, où nous ne voulons point entrer. Ce prélat, d'un caractère très-irrésolu, montra dans toute cette affaire qu'il n'était que l'instrument du parti, et quoi qu'il fût naturellement doux et très-versatile, rien ne put le fléchir, ni les instances de Louis XIV ni les prières de M<sup>me</sup> de Maintenon. Il alla même jusqu'à défendre dans un mandement l'acceptation de la bulle *Unigenitus*, qui avait condamné le livre de Quesnel. Peu de temps avant de mourir, Fénelon écrivit un *Mémoire* où se trouvent exposés les moyens de rigueur qu'on pouvait employer contre le cardinal de Noailles et les autres prélats qui s'étaient associés à son opposition. La voie d'un concile national lui paraissait préférable, et il paraît que Louis XIV fut avis, car il envoya à Rome le marquis de Cayenne pour s'entendre avec le pape dans le convoquer cette assemblée ecclésiastique. La négociation ayant éprouvé de longs retards et le roi étant mort dans l'intervalle, les choses changèrent entièrement.

Toutes ces controverses et les soins qu'il donnait à son diocèse n'épuisèrent point



esprit. On doit à sa plume féconde et à un grand nombre d'écrits politiques, tous destinés au duc de Bourgogne et prince, depuis la disgrâce de son précepteur recevait que par des intermédiaires, ses opuscules, n'habite plus les lieux où son imagination se com-est descendu sur la terre, le plus près. Son coup de vues très-judicieux, ses observations pleines de finesse et de sens des calamités qui suivirent la mort d'Espagne, qui a inspiré ses *Mémoires* très-instructifs, le duc de Cambray proposa la convocation d'une assemblée de Notables. S'adresser dans un lieu où elle était accoutumée, le moyen le plus efficace de sortir d'une situation désespérée. Un pasteur ne pouvait être goûté de Louis XIV, mais consenti à l'amoindrissement du pouvoir royal. Un peu plus tard, dans un gouvernement, dressé en vue de son élève, que la mort du dauphin du trône, Fénelon proposa d'*États provinciaux* et d'*États généraux*. Ce prélat tenait beaucoup à ces assemblées qu'il considérait comme un tempérament dans un gouvernement absolu; tout voulait qu'ils fussent des conseils de la nation et non des coparticipants de la puissance publique. Sur l'étendue du pouvoir royal, les mêmes idées que presque tous les hommes de son temps. Comme Bossuet, il pensait que l'autorité du roi n'admet aucun juge supérieur, et que les sujets n'ont aucune action contre elle. Il condamnait donc toute espèce de révoltes et d'insurrections. Le *Gouvernement* est remarquable dans son ensemble; il suppose chez l'auteur des connaissances très-variées et des études spéciales dans les branches de l'administration. Sans les nombreuses réformes qu'il indiquait, on pourrait facilement en découvrir quelques-unes qui ne seraient point déplacées dans le présent; mais il est juste de reconnaître que son inspiration générale est toujours élevée et que le grand esprit de l'auteur. Il est un des écrivains du dix-septième siècle qui aient le plus d'intérêts du peuple. Si c'était une chimie de Louis XIV, elle était au moins utile. Après la mort inopinée du duc de Bourgogne, Fénelon dut perdre toute chance de voir se réaliser les idées politiques qu'il avait depuis longtemps. Nonobstant, il ne se laissa aller à rien dans les conjonctures qui se trouvaient alors la France. Il écrivit ses *Mémoires*, où l'on remarque, entre autres, celui de fonder un conseil de régence qui fonctionnerait sous l'œil exercé de lui après la mort de ce monarque,

alors très-jeune, pourrait faire traverser sans secousses les années de minorité du jeune prince à qui devait échoir le gouvernement du royaume. Ce projet, on le pense bien, ne fut point accueilli.

En même temps qu'il écrivait tous les opuscules politiques qui viennent d'être mentionnés, Fénelon s'occupait de travaux littéraires et philosophiques, dont il nous reste à parler. Dacier, au nom de l'Académie Française, dont il était le secrétaire perpétuel, ayant prié l'archevêque de Cambray de lui communiquer ses vues sur le plan que devait suivre l'illustre compagnie dans la nouvelle édition du *Dictionnaire* qui se préparait alors, Fénelon écrivit cette *Lettre à l'Académie* que tout le monde a lue et qui a été justement vantée par les meilleurs critiques. On y sent partout le souffle d'un génie heureux et nourri des chefs-d'œuvre de l'antiquité. Il ne se borne pas à des conseils sur la manière de composer un dictionnaire, il voudrait que l'Académie s'occupât également d'une grammaire, d'une poétique et d'un traité sur l'histoire. La partie qui concerne la poétique est toute parfumée des senteurs de la muse virgilienne. Il dit anathème à ceux qui resteraient froids en entendant ces vers du poète de Mantoue :

Fortunate senex, hic inter flumina nota  
Et fontes sacros, frigus captabilis opacum.

Ce n'est pas que Fénelon eût pour les grands écrivains de l'antiquité cette admiration outrée et ce culte superstitieux que beaucoup de ses confrères à l'Académie professaient alors; il savait aussi goûter les modernes, et il ne craignait point de louer le mérite de ces derniers. Il resta donc neutre dans la querelle que fit naître l'attaque de Perrault contre les anciens, qu'il ne connaissait guère. Pendant que l'Académie le consultait sur ses travaux lexicographiques, le duc d'Orléans, futur régent du royaume, lui témoignait le désir d'entrer en correspondance sur certaines questions philosophiques. La première partie du *Traité de l'Existence de Dieu*, la seule qui parut du vivant de l'auteur et à son insu, venait d'être publiée. Le succès de ce livre fut très-grand. Un juge compétent, Leibnitz, dans une lettre écrite en 1712, à Grimaret, en parle en ces termes : « J'ai lu avec plaisir le beau livre de M. de Cambray sur *l'Existence de Dieu*. Il est fort propre à toucher les esprits, etc. » Pour déférer au vœu du prince, Fénelon exposa, dans trois *Lettres* que nous avons, les meilleurs arguments rationnels sur lesquels peuvent être établis le culte de la divinité, l'immortalité de l'âme et le libre arbitre. Ces trois points de philosophie sont ceux au sujet desquels le duc d'Orléans avait demandé des explications. Ce n'était point une règle de doctrine qu'il voulait; cette discussion devait rester étrangère à tous les témoignages et à toutes les autorités d'une révélation positive. Ne reconnaissant que l'existence de Dieu, tous les raisonnements devaient dé-

couler de ce seul principe fondamental. Mais ces *Lettres* ne traitant que des dogmes de la religion naturelle, Fénelon jugea à propos d'en écrire d'autres sur la vérité de la religion chrétienne et sur l'autorité de l'Eglise catholique, auxquelles plusieurs théologiens postérieurs ont fait quelques emprunts.

Fénelon, sentant que son dernier jour approchait, écrivit à Louis XIV pour lui recommander, entre autres choses, de choisir pour le remplacer un prélat dont les opinions sur la matière du jansénisme fussent notoires et solides. Les partisans de cette secte étaient nombreux dans son diocèse, et il était urgent d'arrêter la propagande des nouveaux hérétiques. Deux jours avant de rendre son âme à Dieu, il rédigea son testament, dans lequel il renouvelle sa parfaite soumission au siège apostolique. En apprenant sa mort, Clément XI parut regretter de ne l'avoir point fait cardinal, par condescendance pour Louis XIV. Sur le mausolée que fit ériger le marquis de Fénelon, on lisait une longue épitaphe latine composée par le P. Sanadon, que D'Alembert a trouvée froide. Dans celle que ce savant avait proposée, on lit cette phrase recherchée : « Sous cette pierre repose Fénelon : Passant, n'efface pas par tes pleurs cette épitaphe, afin que d'autres la lisent et pleurent comme toi. » Les restes de ce prélat trouvèrent grâce devant les révolutionnaires. Tirées de son cercueil, ses dépouilles mortelles furent replacées dans le caveau où elles avaient été déposées. Un monument funéraire en l'honneur de Fénelon fut élevé en 1823 aux frais de la ville de Cambrai. On le voit aujourd'hui dans une chapelle de la cathédrale. Il convient de donner ici quelques traits du portrait qu'en a trace le duc de Saint-Simon : « Ce prélat, dit-il, était un grand homme maigre, bien fait, avec un grand nez, des yeux dont le feu et l'esprit sortaient comme un torrent, et une physionomie telle que je n'en ai vu qui y ressemblât, et qui ne pouvait s'oublier, quand on ne l'aurait vue qu'une fois. Elle rassemblait tout, et les contraires ne s'y combattaient point; elle avait de la gravité et de l'agrément, du sérieux et de la gaieté; elle sentait également le docteur, l'évêque et le grand seigneur, etc. »

Les qualités les plus saillantes du caractère de Fénelon furent la douceur et la dignité. Cette dernière, poussée un peu loin dans certaines circonstances, a fait croire à beaucoup de personnes qu'il était fier. Comme la plupart des nobles du dix-septième siècle, il avait à un très-haut degré le préjugé de la naissance, et si chez lui le grand seigneur se montrait toujours, ce n'était jamais avec ces formes hautes et blessantes qui rendent odieux et haïssable. Au contraire, par l'affabilité de son ton et l'aménité de ses manières, il se concilia l'attention de tous ceux qui eurent des rapports avec lui.

La vie de ce prélat a été singulièrement défigurée dans certaines notices biographiques. Les

protestants d'abord, par haine pour le saint-siège et pour Bossuet, ont altéré son caractère et travesti ses opinions; les philosophes du dernier siècle, principalement les écrivains encyclopédistes, en ont fait ensuite une espèce de libre penseur et un philanthrope. La charité de Fénelon était grande assurément, mais elle ne ressemblait point à cette bienfaisance vague et administrative à laquelle on a donné le nom de philanthropie. Quant à son affiliation à la secte nombreuse des libres penseurs, sa piété profonde et son obéissance absolue aux décrets de l'Eglise protestent suffisamment contre cette prétention. Enfin, les républicains qui ont ménagé ses dépouilles étaient sous l'influence d'une singulière illusion en croyant que Fénelon avait été un ennemi de la royauté.

Les *Œuvres* de Fénelon ne sont complètes que dans l'édition de Versailles, 34 vol. in-8°, commencée à Versailles en 1820, chez Lebel, et terminée à Paris en 1830, chez Leclerc. L'édition de Besançon (1830, 27 vol. in-8°) comprend à peine la moitié de la correspondance. En 1782 l'assemblée du clergé de France décida qu'elle avancerait 40,000 livres à l'abbé Gallard, qui devait diriger une édition des *Œuvres* de Fénelon. Cet hommage public rendu à la mémoire de ce grand prélat ne reçut pas son accomplissement total. Le P. de Querbeuf, qui fut chargé de poursuivre cette œuvre, retrancha un grand nombre d'écrits, particulièrement ceux relatifs au quétisme et au jansénisme. On a publié également beaucoup d'éditions d'*Œuvres choisies* de Fénelon; la meilleure est celle qu'a donnée la maison Perisse frères en 1842, 4 vol. grand in-8°. A. R.

Le chevalier de Ramsay, *Vie de Fénelon*. — Le marquis de Fénelon, *Abregé de la Vie* du même. — Le P. de Querbeuf, *Vie* du même. — Le cardinal de Roussel, *Histoire de Fénelon*, etc., 6 vol. in-8°. — D'Aguesseau, *Mémoires*. — Saint-Simon, *Mémoires*. — *Recueil des Dépêches, instructions et mém. des ambass. au seizième siècle*, publ. par M. Teulet; Paris, 1838-41, 7 vol. in-8°. — *Hist. littéraire de Fénelon*, 1843, 1 vol. in-8°, par l'abbé Guadet.

**FÉNELON** (Gabriel-Jacques DE SALIGNAC, marquis DE LA MOTHE-), général et diplomate français, neveu du précédent, né en 1688, tué à la bataille de Fontenoy, le 11 octobre 1746. Il avait épousé, le 11 décembre 1721, M<sup>lle</sup> Le Pelletier, fut le 1<sup>er</sup> mai 1724 ambassadeur en Hollande, et le 1<sup>er</sup> août 1727 il représenta la France au congrès de Soissons. Il s'y fit remarquer par son esprit brillant, et réussit à conclure avec la Hollande un traité de neutralité (1733). Il obtint en récompense le titre de seigneur d'Etat d'épée, et fut nommé colonel d'infanterie. Devenu lieutenant général, il servait sous les ordres du maréchal de Saxe lorsqu'il fut tué par un boulet à la bataille de Fontenoy, gagnée sur les bords de l'Escaut, le 11 octobre 1746, par les Français contre les Anglais, les Autrichiens, les Hanovriens et les Hollandais, commandés par le prince Charles de Lorraine. On a de lui : *Mémoires diplomatiques*, contenant les diverses missions dont il a été chargé.

Il a publié la première édition complète des *Avantures de Télémaque*, avec une *Épître dédicatoire*; Paris, Delaune, 1717, 2 vol. in-12; cette édition est recherchée.

Librairie d'Espagne, *Mit. du Maréchal de Saxe*, av. IX, 102-103. — Maurice, maréchal de Saxe, *Lettres et Mém.*, III, 249. — Voltaire, *Siècle de Louis XV*, t. XVIII.

**FÉNELON** (François-Louis de SALIGNAC, marquis de LA MOTHE-), littérateur français, fils du précédent, né en 1722, mort vers 1780. Il était capitaine de cavalerie et chevalier de Saint-Louis. On a de lui : *Alexandre*, tragédie; Paris, 1761, in-8°; — *Nouvelle Histoire de messire F. de Salignac de La Mothe-Fénelon, archevêque-duc de Cambrai*; La Haye, 1767, in-8°. C'est une réimpression du *Recit abrégé de la Vie de Fénelon*.

Le France III.

**FENESTELLA**, historien romain, né en 49 avant J.-C., mort l'an 21 de l'ère chrétienne. Il paraît avoir joui chez les anciens de beaucoup de célébrité. Son grand ouvrage, intitulé : *Annales*, souvent cité par Asconius, Pline, Aulu-Gelle et autres, comprenait au moins vingt-deux livres. Il contenait un récit minutieux, mais souvent inexact, des affaires intérieures de Rome. Les rares fragments qui nous restent de cette composition se rapportent exclusivement à des événements postérieurs aux guerres puniques. On ignore si le récit de Fenestella s'étendait depuis la fondation de Rome jusqu'à la chute de la République, ou s'il comprenait seulement une portion de cette vaste période; nous savons du moins qu'il embrassait la plus grande partie de la carrière de Ciceron. Outre les *Annales*, Lucrèce cite encore « Fenestellam in libro Epitularum secundo; » mais cet *Epitome* de Fenestella n'est mentionné nulle part ailleurs. Saint Jérôme parle de *Carmina Fenestella*. Quant aux *Annales* attribuées à Fenestella dans quelques éditions de Fulgentius, si un pareil ouvrage a jamais existé, c'était probablement l'œuvre de quelque écrivain d'une époque bien postérieure.

Un traité *De Sacerdotibus et Magistratibus Romanorum* un *Libri II*, publié à Vienne, en 1510, sous le nom de Fenestella, et souvent réimprimé, est en réalité la production de Andrea Donato Fierchi, juriste florentin du quatorzième siècle (voir ce nom).

*Plin. Hist. Nat.*, VIII, 7; IX, 17, 35, XV, 1, XXX, 11. — *Sueton. Pbil.*, 109. — Suetone, *Pit. Terent.*, 10. — *Lucrèce*, V, 28. — Lactance, *De falsa Religione*, 16. — *Jerome* in *Enseb. Chron.*, Olym. CXCIX. — *Isidore*, t. II, c. 1. — Putsch — Nonius Marcellus, aux *verbes*, Reticulum; Rumor. — Madrig, *De As-*

**FÉNÉTRANGES** (Bernard DE), guerrier vivant en 1336. Il avait une grande réputation de courage parmi les plus hardis chevaliers de son temps. Jean, roi de France, fut prisonnier à Poitiers par les Anglais, son fils, duc de Normandie et pendant la captivité de son père, acheta les

secours de Bernard de Fénétranges, moyennant une somme d'argent considérable. Fénétranges entra aussitôt en Champagne, accompagné de cinquante chevaliers et de cinq cents hommes d'armes qu'il avait à ses gages. Il se joignit aux troupes françaises, attaqua Eustache d'Auberticourt, chevalier du Hainaut, qui commandait les Anglais, et le battit près de Nogent-sur-Seine. Poursuivant activement son succès, il expulsa les ennemis de toute la Champagne. Ayant ainsi rempli ses engagements, Fénétranges réclama au duc Charles trente mille livres qui lui restaient dues. Charles éluda le paiement. Fénétranges, furieux de cette fourberie, envoya défier le prince à un combat singulier; il se saisit en même temps de Bar-sur-Seine, qu'il mit au pillage, fit cinq cents prisonniers et commit plusieurs dégâts en Champagne. Charles, pour arrêter ces désordres, se décida à payer ce qu'il avait promis.

Mézerai, *Abregé de l'histoire de France*. — Dom Calmet, *Bibliothèque de Lorraine*.

FÉNILLE. Voyez VARENNE.

\* **FÉNIN** (Pierre DE), gentilhomme artésien, né au quatorzième siècle, mort à Arras, le 5 juin 1433. Il fut marié à Marguerite de Marne, dont il était veuf en 1410. Vers cette époque il remplit l'office de pannetier auprès du roi Charles VI, qui le fit, par lettres du 18 février 1412 (nouv. style), chevalier de la *Cosse de Genêt*. Il fut ensuite garde du scel de la prévôté de Beauchêne, poste qu'il occupait encore en septembre 1421. Il devint en 1424 prévôt d'Arras, et y mourut. Pierre de Fénin a été longtemps regardé comme l'auteur d'une chronique connue sous son nom (voyez l'article suivant.) V. DE V.

\* **FÉNIN** (Pierre DE), chroniqueur français, fils du précédent, ne dans l'Artois, mort en 1506. La chronique qu'il a laissée avait été jusque aujourd'hui attribuée à son père; c'est M<sup>lle</sup> Dupont, l'un des éditeurs de cette chronique, qui la première a signalé cette méprise (1). On ne connaît de la vie du chroniqueur que son épitaphe, conservée dans le recueil de Jean de Pitance : « Cy-gist Pierre de Fénin, esq., sire de Grincourt, 1506. » Son livre est l'histoire abrégée de la terrible lutte des familles d'Orléans et de Bourgogne. Il complète Monstrelet sous plusieurs rapports, et fournit au moraliste quelques sujets d'étude : cinq éditions en ont été faites, dont la plus soignée est celle de M<sup>lle</sup> Dupont, pu-

(1) Le nom de Pierre de Fénin ne figura peut-être d'abord que sur un *ex libris*, comme étant le nom de l'un des possesseurs, et non celui de l'auteur de cette chronique. Quoi qu'il en soit, la *Chronique de Fénin* paraît être une compilation, dont le commencement et la fin manquent. Elle se compose de deux parties : l'une s'étend de 1407 à 1422 (fin du règne de Charles VI); l'autre embrasse les cinq premières années de Charles VII. Ces deux parties sont écrites suivant deux méthodes, et peut-être par deux écrivains distincts. Elle ressemble, sous beaucoup de rapports, pour le fond et souvent pour la forme, à Monstrelet. Ce fragment semble appartenir à la classe des écrits anonymes, et auxquels on ne saurait donner légitimement un nom d'auteur. V. DE V.

blée par la Société de l'Histoire de France, 1837, in-8°.

Louis LACOUR.

D. Godefroy, *Appendices à l'hist. de Charles VI par Juvénal des Ursins*, p. 448. — Pellot, *Collection de Mémoires*, VII, p. 237, etc. — Fenin, *Mémoires*, éd. Dupont, préface.

**FENIUS RUFUS.** Voy. RUFUS.

**FENIZER** Voy. FENNIZER.

**FENN** (*John*), antiquaire anglais, né à Norwich, en novembre 1739, mort à East Derham, le 14 février 1794. Il fut élevé à Scarning et à Boresdale. Il vint ensuite étudier à l'université de Cambridge, où il fut reçu maître ès arts, en 1764. Il entra dans la carrière des emplois en devenant membre du comité de la paix; puis il remplit les fonctions de schérif du comté de Norfolk en 1791. Il fit revivre l'usage d'assister en personne, comme magistrat, au supplice des condamnés, pour imprimer à l'exécution plus de solennité. Il s'appliqua particulièrement à l'étude des chroniques et de l'histoire d'Angleterre. On a de lui : *Original Letters, written during the reigns of Henry VI, Edward IV, Richard III and Henry VII*, 1787, 2 vol. in-4°, d'après les papiers de la famille Paston, établie jadis dans le comté de Norfolk. Deux autres volumes, dédiés au roi Georges III, qui donna le titre de chevalier à l'éditeur, parurent en 1789, avec notes et illustrations. Le cinquième volume a paru en 1823 à Londres (chez Murray). Le recueil de ces lettres renferme de curieuses anecdotes, relatives non-seulement au comté de Norfolk, mais encore à tout le royaume. Au recto de chaque page se trouvent les originaux des pièces citées et au verso la traduction en anglais moderne. Des planches gravées reproduisent des fac-simile d'écritures et de cachets.

*Gentleman's Magaz.*, LXIV. — Malcolm, *Granger's Letters*.

\* **FENNACCIOLI** (*Thomas*), théologien italien, né à Ascoli, vivait en 1761. On a de lui : *Summa theologiae S. Thomae Aquinatis, quinti Ecclesiae doctoris, Catena argentea, ipsius Angelici praeceptoris verbis contexta, ordine alphabetico disposita*, etc.; Fano, 1761, in-fol. Cet ouvrage, par son ordre, permet de trouver immédiatement le sentiment de saint Thomas sur chaque matière.

Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

\* **FENNER DE FENNEBERG** (*Jean-Henri-Christophe-Matthieu*), balnéographe et médecin allemand, né à Kirchhain, le 25 décembre 1774, mort le 16 décembre 1849. Il étudia à l'université de Marbourg, et fut reçu médecin à l'âge de dix-sept ans. Attaché d'abord comme tel aux bains, encore peu fréquentés, de Schwalbach, il devint ensuite médecin de la ville de Rastadt. Quelques années plus tard il retourna à Schwalbach, où il s'occupa spécialement de médecine minérale et thermale. Ses principaux ouvrages sont : *Schwalbach und seine Heilquellen*, (Schwalbach et ses eaux minérales); Darmstadt,

1834, 3<sup>e</sup> édition; — *Zur Geschichte Schwalbachs* (Ouvrage pour servir à l'Histoire de Schwalbach); Darmstadt, 1836; — *Schlangenbad and sein Heilwerth* (Schlangenbad et son efficacité en médecine); Darmstadt, 1840; — *Taschenbuch fuer Gesundbrunnen und Bäder*, (Manuel des Sources et Bains minéraux); 1816-1818.

*Conversat.-Lex.*

\* **FENNER DE FENNEBERG**, révolutionnaire allemand, natif du Tyrol. Il fut élève à l'Académie militaire, devint cadet, puis officier dans l'armée en 1837, et se démit de son grade en 1843. Il consigna bientôt après ses souvenirs militaires dans un ouvrage intitulé : *Oestreich und seine Armee* (l'Autriche et son Armée); 1847. Cet ouvrage révélait trop d'abus pour que l'auteur pût rester dans le pays qui fut l'objet de ses critiques; il alla donc demeurer dans l'Allemagne méridionale. Il revint en Autriche en 1848, et fut un des chefs des insurgés d'octobre. Lors de la prise de Vienne par les troupes impériales, Fenner n'eut que le temps de gagner les frontières bavaroises. Il se rendit dans le Palatinat à l'époque du soulèvement de la population de ce pays en 1849, et fut nommé commandant de l'armée dite du peuple; une tentative malheureuse sur la forteresse de Landau l'obligea à résigner ses fonctions. Il se rendit alors en Suisse, à Zurich, dont le séjour lui fut interdit. Venu ensuite en Amérique, il fonda à New-York, en 1851, un journal hebdomadaire ayant pour titre : *Atlantis*. On a en outre de lui : *Geschichte der Wiener Octobertage* (Histoire des Journées d'Octobre à Vienne); Leipzig, 1849; — *Zur Geschichte der Rheinland. Revolution* (Documents pour servir à l'histoire de la révolution dans les provinces rhénanes); Zurich, 1850.

*Conversat.-Lexik.*

**FENNIZER** ou **FENIZER** (*Jean*), coutelier et philanthrope allemand, mort le 21 novembre 1629. Tout en se livrant à sa profession, il consacra ses loisirs à favoriser la propagation des lumières et de l'instruction au sein des masses. C'est ainsi qu'il fonda des bourses pour les étudiants en théologie, et qu'en 1615 il fit les fonds d'une bibliothèque ecclésiastique, enrichie depuis par des fondations nouvelles et dont le catalogue fut dressé, en 1736, par Michel Weis, avec une biographie de Fennizer, et, en 1776, par Léonard Rinder.

Wurz, *Memorabilia Bibl. Norimberg.*

**FENOLLAR** (*Bernardo*), poète espagnol, né à Valence, au treizième siècle. Il fut chanoine sa patrie, et il cultiva avec zèle la poésie. (prima quelques-uns de ses écrits sous le *Lo Proce de los olives e disputa del jorns y dell Vells*; Valence, 1497, in-fol. Ce volume, extrêmement rare, reparut en 1561, sous le titre *Lo proce de los olives y sumni de Joan Jo ordonat principalment per lo reuirenç mo Bernat Fenollar*; Valence, in-8°. C'est à



sollar que revient la majeure partie du *Certamen poëtic en lohor de la Concecio*; Valence, 1474, in-4°. Ce volume, le premier avec une date qui ait été imprimé en Espagne, renferme trente-six pièces de vers composées par différents auteurs à l'occasion d'un concours poétique ouvert à Valence le 25 mars 1474. A l'exception de quatre de ces pièces qui sont en espagnol et d'une en italien, elles sont toutes écrites dans le dialecte limousin. Les bibliographes indiquent un autre ouvrage de Fenollar, qui est aussi d'une extrême rareté : *Historia de la Pasó de nostre Senyor Deu Jesu Christ*; Valence, 1494. Ce poète ne saurait prétendre à occuper un rang élevé sous le rapport du talent; mais il offre un intérêt réel, si l'on considère l'époque à laquelle il écrivait. G. B.

J. Antonio, *Bibliotheca Hispana*, t. II, p. 336. — Rodríguez, *Bibliotheca Valentina*; (1747), p. 81. — Ximenez, *Escritores del reino de Valencia*, p. 89. — Velasquez, *Origen de la Poesia Castellana*, p. 88. — F. Torres Amat, *Memorias para ayudar a formar dictionario critico de los Autores Catalanes*; Barcelone, 1836, in-8°.

**FENOUILLET** ou **FENOUILLET** (Pierre de), évêque de Montpellier, né à Annecy (Savoie), mort à Paris, le 23 novembre 1652. Il fit ses études dans sa ville natale, embrassa la carrière ecclésiastique, et devint théologal à Gap. Ses talents le décidèrent à venir à Paris, où Henri IV le choisit pour son prédicateur ordinaire. En 1607, après la mort de Jean Granier, il fut nommé à l'évêché de Montpellier. En 1609 il assista au concile provincial de Narbonne, et signa les décrets de cette assemblée. Ces décrets, partagés en quarante-neuf chapitres, contiennent divers statuts sur la discipline ecclésiastique, qui, selon dom Vaissette, avait grand besoin de réforme. Il y est défendu entre autres, dans le XXXIII<sup>e</sup> chap., « de faire des danses et des festins et de tenir des marches dans les églises; d'y chanter *Memento, Domine, David sans trêve*; d'y représenter les prophètes et les bergers la nuit de Noël; d'y chanter les prophéties des sibylles; d'y faire voler des pigeons et pleuvoir de l'eau et du feu le jour de la Pentecôte, etc. ». Fenouillet dans son diocèse se signala par son zèle pour le catholicisme. Les moines qui avaient été chassés lui durent d'être réintégrés dans leurs monastères, et il fonda une nouvelle cathédrale à Montpellier, mais il ne put l'achever. Les protestants élevèrent de vives plaintes contre son administration, et la guerre de religion se ralluma. Fenouillet abandonna Montpellier, et se rendit au-devant de l'armée royale, le 20 juillet 1621. Selon de Montchal, « il harangua Louis XIII à Beziers au nom des trois ordres de son diocèse, et le pressa vivement de venir enlever Montpellier aux religionnaires, dont il représenta particulièrement les violences et les excès qu'ils exerçaient sur les catholiques du pays. On ne goûta guère; pas qu'il voulût engager sa majesté à faire le siège durant l'automne. » En 1635, Fenouillet assista à l'assemblée générale du clergé de France,

et signa la délibération qui annulait le mariage de Gaston, duc d'Orléans, avec Marguerite de Lorraine, « attendu qu'il n'avait pas été contracté avec l'agrément du roi ». Le cardinal de Richelieu l'envoya ensuite à Rome pour y poursuivre la confirmation de cette délibération; mais elle rencontra des difficultés qui retinrent Fenouillet hors de son diocèse jusqu'au 20 septembre 1636. En 1652, ayant été amené à Paris par quelques affaires relatives à son diocèse, il mourut dans cette capitale, et fut enterré à l'église de Saint-Eustache. On a de lui : *Harangue au roi* (Louis XIII), imprimée dans le tome VIII du *Mercur françois*; — *Recueil de pièces touchant la nullité ou la validité du mariage de Monsieur avec Marguerite de Lorraine*, en 1634, 1635 et 1636, in-fol.; conservé à la Bibliothèque impér., sous les n<sup>os</sup> 9242, 9244; — *Oraison funèbre du chancelier Pomponne de Bellièvre*; Paris, 1607, in-8°; — *Oraison funèbre de Henri I<sup>er</sup>, duc de Montpensier*; Paris, 1608, in-8°; — *Discours funèbre sur la mort de Henri le Grand*; Paris, 1610, in-8°; — *Remontrance au roi contre les duels, prononcée au nom du clergé de France à la tenue des États, le 26 janvier 1615*; Paris, 1615, in-8°; — *Oraison funèbre de Louis XIII*; 1643, in-4°.

De Greffuille, *Histoire ecclésiastique de Montpellier*, liv. V, chap. 5. — Jean Riolan, *Recherches sur les Écoles de Médecine de Paris et de Montpellier*, 283. — De Montchal, *Mémoires*. — *Archives des États du Languedoc*. — *Le Mercure françois*, ann. 1622. — Labbe, *Concil.* XV, 1574. — Dom Vaissette, *Hist. générale du Languedoc*, V, 502-536. — Lelong, *Biblioth. hist. de la France*, n<sup>os</sup> 5936, 7380, 20020, 20253, 22138, 23889 et 31515.

\* **FENOUILLOT DELAVANS** (François), économiste français, était en 1815 conseiller à la cour royale de Besançon; on ignore les détails de sa vie et l'époque de sa mort. Il n'est connu que par une brochure intitulée : *Moyens proposés pour rétablir les finances de l'État, en unissant d'une manière avantageuse les intérêts des familles à ceux du gouvernement*; Besançon, 1815, in-8°. A. J.

*Biographie des Contemporains*. — Brunet, *Manuel du Libraire*.

**FENOUILLOT DE FALBAIRE DE QUINGEY** (Charles-Georges), auteur dramatique français, frère du précédent, né à Salins, le 16 juillet 1727, mort à Sainte-Ménéhould, le 28 octobre 1800 selon les uns, et selon les autres en mai 1801. Il fit ses études au collège Louis-le-Grand, abandonna l'état ecclésiastique, que ses parents voulaient lui faire prendre, pour entrer dans les finances, et débuta au théâtre en 1767 par *L'Honnête criminel*, drame en cinq actes et en vers, inspiré par le dévouement et les malheurs de Jean Fabre. Cette pièce fut accueillie avec enthousiasme, et c'est à elle que Jean Fabre dut son entière réhabilitation; elle a été souvent réimprimée et traduite en allemand, en italien et en hollandais. En 1772 Fenouillet de Falbaire obtint, dit-on, par l'influence de sa femme, la baronnie de Quingey, dont il prit le nom, et la place très-lucrative d'inspecteur gé-



alors menacée d'un schisme. Mais, avant de retracer les faits principaux dans lesquels intervint l'archevêque de Cambrai, il convient de faire connaître les principes sur lesquels repose le système de Jansenius. Ces principes ayant été parfaitement exposés par l'abbé Gosselin, qui a fait une étude approfondie du jansénisme, nous ne pouvons mieux faire que de les transcrire de l'*Histoire littéraire des Œuvres de Fénelon*, où nous les avons trouvés. Ils sont au nombre de quatre : « 1° La volonté humaine, par le péché d'Adam, a perdu son libre arbitre, c'est-à-dire la force de se déterminer à son gré au bien ou au mal ; 2° le libre arbitre, perdu par le péché d'Adam, a été remplacé par deux délectations : l'une terrestre, qui porte au mal, l'autre céleste, qui porte au bien ; 3° ces deux délectations agissent l'une sur l'autre par degrés, de sorte que la délectation supérieure l'emporte nécessairement sur l'autre, comme le plus fort poids d'une balance enlève nécessairement le plus léger ; 4° La nécessité où se trouve la volonté de suivre la délectation supérieure n'est pas une *nécessité absolue et immuable*, mais une *nécessité relative aux circonstances* ; c'est-à-dire, par exemple, que la volonté se trouvant actuellement sollicitée au mal par la délectation supérieure, ne peut en ce moment faire le bien, quoiqu'elle le pût en d'autres circonstances où les degrés de la délectation terrestre seraient inférieurs à ceux de la délectation céleste. C'est en ce sens que l'évêque d'Ypres et ses partisans donnent à la délectation supérieure en degré le nom de *délectation victorieuse*. » On comprend à quelles conséquences désastreuses pour la morale peut entraîner une pareille doctrine, qui enlève à l'homme son libre arbitre et en fait dès lors un être irresponsable. L'Église, qui avait condamné des erreurs analogues dans Luther et dans Calvin, ne pouvait se taire en présence des nouveaux hérétiques. On a vu plus haut que la lutte, longtemps assoupie, se réveilla à l'occasion d'un livre qui portait pour titre *Cas de Conscience*. Louis XIV, très-hostile aux jansénistes, qui lui paraissaient dangereux non-seulement comme fauteurs d'hérésie, mais aussi comme étant peu dociles à l'autorité politique, demanda au pape une bulle qui mit un terme aux factieuses contentions qui venaient de se renouveler. Fénelon écrivit à cet effet un *Memoire* dans lequel il fit ressortir la nécessité de définir l'infailibilité de l'Église dans le jugement qu'elle porte sur des textes dogmatiques et d'exiger de tous les fidèles une adhésion intérieure et absolue à cette définition. Ce *Memoire* fut mis sous les yeux du souverain pontife par le cardinal Gabrielli, à qui l'archevêque de Cambrai l'avait adressé, et on reconnaît en lisant la bulle *Unigenitus*, par laquelle Clément XI condamne les nouvelles erreurs, qu'il a tenu compte des recommandations de Fénelon. Les sentiments de l'archevêque de Cambrai sur l'infailibilité de

l'Église le conduisirent à exposer dans une dissertation latine l'opinion qu'il s'était formée sur l'autorité du souverain pontife, et principalement sur les questions agitées dans la célèbre assemblée de 1682. Il n'admit dans cette dissertation qu'avec d'importantes modifications la doctrine des théologiens ultramontains sur l'infailibilité du souverain pontife. Il explique aussi dans cet écrit, extrêmement remarquable, la conduite des papes qui ont autrefois déposé des princes temporels. Cette question, très-agitée à différentes époques et que la passion a singulièrement envenimée, a reçu de Fénelon des éclaircissements qui ont mis sur la voie d'une véritable solution. A ses yeux la puissance spirituelle ne possède, ni par sa nature ni par son institution, aucun pouvoir de juridiction sur les princes dans l'ordre temporel, et elle n'exerce pas un pouvoir *civil et juridique*, mais un pouvoir purement *directif et ordonateur*, c'est-à-dire la faculté d'interpréter le serment de fidélité et d'apprendre aux peuples les obligations de conscience qui en résultent. Quesnel, à la mort d'Arnauld, étant devenu le chef des jansénistes, Fénelon lui écrivit dans l'intention d'apaiser cet esprit inquiet et turbulent. Ce fut en vain. La dispute continua ; elle engendra une multitude d'écrits qu'il serait impossible de citer ici. Fénelon en publia plusieurs, entre autres une *Instruction pastorale*, qui eut un grand succès. Elle fut louée avec beaucoup de feu et d'esprit par Houdard de La Motte, ce malencontreux correcteur d'Homère. L'archevêque de Cambrai ne devait pas voir la fin de cette controverse. Le cardinal de Noailles, archevêque de Paris, qui avait donné son approbation à l'ouvrage de Quesnel intitulé *Réflexions morales, etc.*, ayant persisté dans sa résolution de ne la point retirer, il en résulta de nombreux démêlés, où nous ne voulons point entrer. Ce prélat, d'un caractère très-irrésolu, montra dans toute cette affaire qu'il n'était que l'instrument du parti, et quoi qu'il fût naturellement doux et très-vien ne put le fléchir, ni les instances de Louis XIV ni les prières de M<sup>me</sup> de Maintenon. Il alla même jusqu'à défendre dans un *écrit* l'acceptation de la bulle *Unigenitus*. Avant de mourir, Fénelon écrivit un *écrit* où se trouvent exposés les moyens de résister à la bulle ; il pouvait employer contre le cardinal de Noailles et les autres prélats qui s'étaient associés à sa position. La voie d'un concile national était préférable, et il paraît que Louis XIV en eut l'avis, car il envoya à Rome le marquis de Caylus pour s'entendre avec le pape dans la négociation ayant éprouvé de longs délais et le roi étant mort dans l'intervalle, tout changea entièrement.

Toutes ces controverses et les autres qui se produisirent à son diocèse n'épuisèrent point

esprit. On doit à sa plume féconde et un grand nombre d'écrits politiques, destinés au duc de Bourgogne et, depuis la disgrâce de son précepteur, reçus par des intermédiaires, dans ces opuscules, n'habite plus le l'Empyrée où son imagination se complaisait; il est descendu sur la terre, au milieu des choses humaines de plus près. Son *de Conscience sur les devoirs de la royauté* renferme beaucoup de vues très-judicieuses et des observations pleines de finesse et de sagesse. Lors des calamités qui suivirent la mort de Louis XIV, qui a inspiré

ses *Mémoires* très-instructifs, le duc de Cambray proposa la convocation d'une *Assemblée de Notables*. S'adressant au roi dans un moment où elle était accablée de deuil, il proposa le moyen le plus efficace de réparer l'union désespérée. Un pape ne pouvait être goûté de Louis XIV, mais le roi consentit à l'amoindrissement du pouvoir royal. Un peu plus tard, dans un *sermon*, dressé en vue de l'éducation de son élève, que la mort du dauphin avait privé du trône, Fénelon proposa la réunion des *États provinciaux* et d'*États généraux*. Le prélat tenait beaucoup à ces assemblées qu'il considérait comme un tempérament salutaire à un gouvernement absolu; tout voulait qu'ils fussent des conseils de la royauté et non des coparticipants de la puissance publique. Sur l'étendue du pouvoir royal, les mêmes idées que presque tous les hommes de son temps. Comme Bossuet, il pensait que l'autorité du roi n'admet aucun juge supérieur, et que les sujets n'ont aucune action active contre elle. Il condamnait donc toute sédition de révoltes et d'insurrections. Le *Gouvernement* est remarquable dans son ensemble; il suppose chez l'auteur des connaissances très-variées et des études spéciales dans les branches de l'administration. Sans les nombreuses réformes qu'il indiquait, on pourrait facilement en découvrir quelques-unes qui ne seraient point déplacées dans l'histoire; mais il est juste de reconnaître que l'inspiration générale est toujours élevée et que le grand esprit de l'auteur. Il est un des hommes les plus sages du dix-septième siècle qui aient tenu compte des intérêts du peuple. Si c'était une chimère, elle était au moins sage. Après la mort inopinée du duc de Bourgogne, Fénelon dut perdre toute chance de réaliser les idées politiques qu'il avait exposées depuis longtemps. Nonobstant, il ne cessa de travailler dans les conjonctures difficiles que se trouvait alors la France. Il écrivit

plusieurs *lettres*, on l'on remarque, entre autres, celui de fonder un conseil de régence qui fonctionnerait sous l'œil exercé de Louis XIV, et qui après la mort de ce monarque,

alors très-jeune, pourrait faire traverser sans secousses les années de minorité du jeune prince à qui devait échoir le gouvernement du royaume. Ce projet, on le pense bien, ne fut point accueilli.

En même temps qu'il écrivait tous les opuscules politiques qui viennent d'être mentionnés, Fénelon s'occupait de travaux littéraires et philosophiques, dont il nous reste à parler. Dacier, au nom de l'Académie Française, dont il était le secrétaire perpétuel, ayant prié l'archevêque de Cambray de lui communiquer ses vues sur le plan que devait suivre l'illustre compagnie dans la nouvelle édition du *Dictionnaire* qui se préparait alors, Fénelon écrivit cette *Lettre à l'Académie* que tout le monde a lue et qui a été justement vantée par les meilleurs critiques. On y sent partout le souffle d'un génie heureux et nourri des chefs-d'œuvre de l'antiquité. Il ne se borne pas à des conseils sur la manière de composer un dictionnaire, il voudrait que l'Académie s'occupât également d'une grammaire, d'une poétique et d'un traité sur l'histoire. La partie qui concerne la poétique est toute parfumée des senteurs de la muse virgilienne. Il dit anathème à ceux qui resteraient froids en entendant ces vers du poète de Mantoue :

Fortunate senex, hic inter flumina nota  
Et fontes sacros, frigus captabis opacum.

Ce n'est pas que Fénelon eût pour les grands écrivains de l'antiquité cette admiration outrée et ce culte superstitieux que beaucoup de ses confrères à l'Académie professaient alors; il savait aussi goûter les modernes, et il ne craignait point de louer le mérite de ces derniers. Il resta donc neutre dans la querelle que fit naître l'attaque de Perrault contre les anciens, qu'il ne connaissait guère. Pendant que l'Académie le consultait sur ses travaux lexicographiques, le duc d'Orléans, futur régent du royaume, lui témoignait le désir d'entrer en correspondance sur certaines questions philosophiques. La première partie du *Traité de l'Existence de Dieu*, la seule qui parut du vivant de l'auteur et à son insu, venait d'être publiée. Le succès de ce livre fut très-grand. Un juge compétent, Leibnitz, dans une lettre écrite en 1712, à Grimaret, en parle en ces termes : « J'ai lu avec plaisir le beau livre de M. de Cambray sur *l'Existence de Dieu*. Il est fort propre à toucher les esprits, etc. » Pour déférer au vœu du prince, Fénelon exposa, dans trois *Lettres* que nous avons, les meilleurs arguments rationnels sur lesquels peuvent être établis le culte de la divinité, l'immortalité de l'âme et le libre arbitre. Ces trois points de philosophie sont ceux au sujet desquels le duc d'Orléans avait demandé des explications. Ce n'était point une règle de doctrine qu'il voulait; cette discussion devait rester étrangère à tous les témoignages et à toutes les autorités d'une révélation positive. Ne reconnaissant que l'existence de Dieu, tous les raisonnements devaient dé-



Il a publié la première édition complète des *Aventures de Télémaque*, avec une *Épître dédicatoire*; Paris, Delaune, 1717, 2 vol. in-12; cette édition est recherchée.

Labrousse d'Espagne, *Hist. du Maréchal de Saxe*, liv. IX, 285-286. — Maurier, *maréchal de Saxe, Lettres et Mém.*, III, 288. — Voltaire, *Siècle de Louis XV*, ch. XVIII.

**FÉNELON** (François-Louis de SALIGNAC, marquis de LA MOTHE-), littérateur français, fils du précédent, né en 1722, mort vers 1780. Il était capitaine de cavalerie et chevalier de Saint-Louis. On a de lui : *Alexandre*, tragédie; Paris, 1761, in-8°; — *Nouvelle Histoire de messire F. de Salignac de La Mothe-Fénelon, archevêque-duc de Cambrai*; La Haye, 1747, in-8°. C'est une réimpression du *Recit abrégé de la Vie de Fénelon*.

La France Hist.

**FENESTELLA**, historien romain, né en 49 avant J.-C., mort l'an 21 de l'ère chrétienne. Il paraît avoir joui chez les anciens de beaucoup de célébrité. Son grand ouvrage, intitulé : *Annales*, souvent cité par Asconius, Pline, Aulu-Gelle et autres, comprenait au moins vingt-deux livres. Il contenait un récit minutieux, mais souvent inexact, des affaires intérieures de Rome. Les rares fragments qui nous restent de cette composition se rapportent exclusivement à des événements postérieurs aux guerres puniques. On ignore si le récit de Fenestella s'étendait depuis la fondation de Rome jusqu'à la chute de la république, ou s'il comprenait seulement une portion de cette vaste période; nous savons du moins qu'il embrassait la plus grande partie de la carrière de Cicéron. Outre les *Annales*, la *quatrième* cite encore « Fenestellam in libro Epitularum secundo; » mais cet *Epitome* de Fenestella n'est mentionné nulle part ailleurs. Saint Jérôme parle de *Carmina Fenestella*. Quant aux *Aventures* attribuées à Fenestella dans quelques œuvres de Fulgentius, si un pareil ouvrage a jamais existé, c'était probablement l'œuvre de quelque écrivain d'une époque bien postérieure.

Le traité *De Sacerdotibus et Magistratibus Romanorum Libri II*, publié à Vienne, en 1510, sous le nom de Fenestella, et souvent réimprimé, est en réalité la production de Andrea Dominico Fiorini, juriste florentin du quatorzième siècle (voir ce nom).

Plin. *Hist. Nat.*, VIII, 7, IX, 17, 35; XV, 1, XXX, 11. — Sueton. *Epist.*, 104. — Sueton. *Vit. Terent.*, 11. — Lactance, *De falsa Religione*, 16. — Saint Jérôme, *In Euseb. Chron.*, Olym. CXCIX. — Isidore, *Orig.*, VI, ed. Putsch. — Nonius Marcellus, aux mots *Proterus*, *Reliculum*; *Rumor*. — Madrig, *De As-*

\* **FÉNÉTRANGES** (Bernard de), guerrier breton, vivait en 1336. Il avait une grande réputation de courage parmi les plus hardis chevaliers de cette époque. Jean, roi de France, le fait prisonnier à Poitiers par les Anglais. Son fils, duc de Normandie et de Bretagne, acheta sa captivité de son père, acheta les

secours de Bernard de Fénétranges, moyennant une somme d'argent considérable. Fénétranges entra aussitôt en Champagne, accompagné de cinquante chevaliers et de cinq cents hommes d'armes qu'il avait à ses gages. Il se joignit aux troupes françaises, attaqua Eustache d'Auberticourt, chevalier du Hainaut, qui commandait les Anglais, et le battit près de Nogent-sur-Seine. Poursuivant activement son succès, il expulsa les ennemis de toute la Champagne. Ayant ainsi rempli ses engagements, Fénétranges réclama au duc Charles trente mille livres qui lui restaient dues. Charles éluda le paiement. Fénétranges, furieux de cette fourberie, envoya défier le prince à un combat singulier; il se saisit en même temps de Bar-sur-Seine, qu'il mit au pillage, fit cinq cents prisonniers et commit plusieurs dégâts en Champagne. Charles, pour arrêter ces désordres, se décida à payer ce qu'il avait promis.

Mézeral, *Abregé de l'histoire de France*. — Dom Calmet, *Bibliothèque de Lorraine*.

**FENILLE**. Voyez VARENNE.

\* **FÉNIN** (Pierre de), gentilhomme artésien, né au quatorzième siècle, mort à Arras, le 5 juin 1433. Il fut marié à Marguerite de Marne, dont il était veuf en 1410. Vers cette époque il remplit l'office de pannetier auprès du roi Charles VI, qui le fit, par lettres du 18 février 1412 (nouv. style), chevalier de la *Cosse de Genêt*. Il fut ensuite garde du scel de la prévôté de Beauchêne, poste qu'il occupait encore en septembre 1421. Il devint en 1424 prévôt d'Arras, et y mourut. Pierre de Fénin a été longtemps regardé comme l'auteur d'une chronique connue sous son nom (voyez l'article suivant.) V. DE V.

\* **FÉNIN** (Pierre de), chroniqueur français, fils du précédent, né dans l'Artois, mort en 1506. La chronique qu'il a laissée avait été jusque aujourd'hui attribuée à son père; c'est M<sup>lle</sup> Dupont, l'un des éditeurs de cette chronique, qui la première a signalé cette méprise (1). On ne connaît de la vie du chroniqueur que son épitaphe, conservée dans le recueil de Jean de Pitance : « Cy-gist Pierre de Fenin, esq., sire de Grincourt, 1506. » Son livre est l'histoire abrégée de la terrible lutte des familles d'Orléans et de Bourgogne. Il complète Monstrelet sous plusieurs rapports, et fournit au moraliste quelques sujets d'étude : cinq éditions en ont été faites, dont la plus soignée est celle de M<sup>lle</sup> Dupont, pu-

(1) Le nom de Pierre de Fénin ne figura peut-être d'abord que sur un *ex libris*, comme étant le nom de l'un des possesseurs, et non celui de l'auteur de cette chronique. Quoi qu'il en soit, la *Chronique de Fénin* paraît être une compilation, dont le commencement et la fin manquent. Elle se compose de deux parties : l'une s'étend de 1407 à 1422 (fin du règne de Charles VI); l'autre embrasse les cinq premières années de Charles VII. Ces deux parties sont écrites suivant deux méthodes, et peut-être par deux écrivains distincts. Elle ressemble, sous beaucoup de rapports, pour le fond et souvent pour la forme, à Monstrelet. Ce fragment semble appartenir à la classe des écrits anonymes, et auxquels on ne saurait donner légitimement un nom d'auteur. V. DE V.

couler de ce seul principe fondamental. Mais ces *Lettres* ne traitant que des dogmes de la religion naturelle, Fénelon jugea à propos d'en écrire d'autres sur la *vérité de la religion chrétienne* et sur l'*autorité de l'Eglise catholique*, auxquelles plusieurs théologiens postérieurs ont fait quelques emprunts.

Fénelon, sentant que son dernier jour approchait, écrivit à Louis XIV pour lui recommander, entre autres choses, de choisir pour le remplacer un prélat dont les opinions sur la matière du jansénisme fussent notoires et solides. Les partisans de cette secte étaient nombreux dans son diocèse, et il était urgent d'arrêter la propagande des nouveaux hérétiques. Deux jours avant de rendre son âme à Dieu, il rédigea son testament, dans lequel il renouvelle sa parfaite soumission au siège apostolique. En apprenant sa mort, Clément XI parut regretter de ne l'avoir point fait cardinal, par condescendance pour Louis XIV. Sur le mausolée que fit eriger le marquis de Fénelon, on lisait une longue épitaphe latine composée par le P. Sanadon, que D'Alembert a trouvée froide. Dans celle que ce savant avait proposée, on lit cette phrase recherchée : « Sous cette pierre repose Fénelon : Passant, n'efface pas par tes pleurs cette épitaphe, afin que d'autres la lisent et pleurent comme toi. » Les restes de ce prélat trouvèrent grâce devant les révolutionnaires. Tirées de son cercueil, ses dépouilles mortelles furent replacées dans le caveau où elles avaient été déposées. Un monument funéraire en l'honneur de Fénelon fut élevé en 1824 aux frais de la ville de Cambrai. On le voit aujourd'hui dans une chapelle de la cathédrale. Il convient de donner ici quelques traits du portrait qu'en a tracé le duc de Saint-Simon : « Ce prélat, dit-il, était un grand homme maigre, bien fait, avec un grand nez, des yeux dont le feu et l'esprit sortaient comme un torrent, et une physionomie telle que je n'en ai vu qui y ressemblât, et qui ne pouvait s'oublier, quand on ne l'aurait vue qu'une fois. Elle rassemblait tout, et les contraires ne s'y combattaient point; elle avait de la gravité et de l'agrément, du sérieux et de la gaieté; elle sentait également le docteur, l'évêque et le grand seigneur, etc. »

Les qualités les plus saillantes du caractère de Fénelon furent la douceur et la dignité. Cette dernière, poussée un peu loin dans certaines circonstances, a fait croire à beaucoup de personnes qu'il était fier. Comme la plupart des nobles du dix-septième siècle, il avait à un très-haut degré le préjugé de la naissance, et si chez lui le grand seigneur se montrait toujours, ce n'était jamais avec ces formes hautes et blessantes qui rendent odieux et haïssable. Au contraire, par l'affabilité de son ton et l'amenité de ses manières, il se concilia l'affection de tous ceux qui eurent des rapports avec lui.

La vie de ce prélat a été singulièrement défigurée dans certaines notices biographiques. Les

protestants d'abord, par haine pour le saint-siège et pour Bossuet, ont altéré son caractère et travesti ses opinions; les philosophes du dernier siècle, principalement les écrivains encyclopédistes, en ont fait ensuite une espèce de libre penseur et un philanthrope. La charité de Fénelon était grande assurément, mais elle ne ressemblait point à cette bienfaisance vague et administrative à laquelle on a donné le nom de philanthropie. Quant à son affiliation à la secte nombreuse des libres penseurs, sa piété profonde et son obéissance absolue aux décrets de l'Eglise protestent suffisamment contre cette prétention. Enfin, les républicains qui ont ménagé ses dépouilles étaient sous l'influence d'une singulière illusion en croyant que Fénelon avait été un ennemi de la royauté.

Les *Œuvres* de Fénelon ne sont complètes que dans l'édition de Versailles, 34 vol. in-8°, commencée à Versailles en 1820, chez Lebel, et terminée à Paris en 1830, chez Leclerc. L'édition de Besançon (1830, 27 vol. in-8°) comprend à peine la moitié de la correspondance. En 1782 l'assemblée du clergé de France décida qu'elle avancerait 40,000 livres à l'abbé Gallard, qui devait diriger une édition des *Œuvres* de Fénelon. Cet hommage public rendu à la mémoire de ce grand prélat ne reçut pas son accomplissement total. Le P. de Querbeuf, qui fut chargé de poursuivre cette œuvre, retrancha un grand nombre d'écrits, particulièrement ceux relatifs au quietisme et au jansénisme. On a publié également beaucoup d'éditions d'*Œuvres choisies* de Fénelon; la meilleure est celle qu'a donnée la maison Perisse frères en 1842, 4 vol. grand in-8°. A. B.

Le chevalier de Ramsay, *Vie de Fénelon*. — Le marquis de Fénelon, *Abregé de la Vie* du même. — Le P. de Querbeuf, *Vie* du même. — Le cardinal de Bouquet, *Histoire de Fénelon*, etc., 4 vol. in-8°. — D'Aguesseau, *Mémoires*. — Saint-Simon, *Mémoires*. — Recueil des *Dépêches, instructions et mém. des ambass. au seizième siècle*, publ. par M. Teulet; Paris, 1838-41, 7 vol. in-8°. — *Hist. littéraire de Fénelon*, 1843, 1 vol. in-8°, par l'abbé Gosselin.

**FÉNELON** (Gabriel-Jacques DE SALIGNAC, marquis DE LA MOTHE-), général et diplomate français, neveu du précédent, né en 1688, tué à Icoux, le 11 octobre 1746. Il avait épousé, décembre 1721, M<sup>lle</sup> Le Pelletier. fut le 1<sup>er</sup> mai 1724 ambassadeur en Hollande et le 1<sup>er</sup> août 1727 il représenta la France au congrès de Soissons. Il s'y fit remarquer par son caractère conciliant, et réussit à conclure avec la Hollande un traité de neutralité (1733). Il obtint en récompense le titre de conseiller d'Etat d'épée, et fut nommé chef des ordres du roi. Devenu lieutenant général, il servait sous les ordres du maréchal de Saxe lorsqu'il fut tué par un boulet à la bataille de Raucoux, gagnée sur les bords de la Meuse par les Français contre les Anglais, les Autrichiens, les Hanovriens et les Hollandais, commandés par le prince Charles de Lorraine. On a de Fénelon des *Mémoires diplomatiques* contenant les diverses missions dont il a été chargé.



Il a publié la première édition complète des *Aventures de Télémaque*, avec une *Épître dédicatoire*; Paris, Delaune, 1717, 2 vol. in-12; cette édition est recherchée.

*Labrousse d'Espagne, Hist. du Maréchal de Saxe*, liv. IX, 282-283. — *Maurice, maréchal de Saxe, Lettres et Mém.* III, 210. — *Voltaire, Siècle de Louis XV*, ch. XVIII.

**FÉNELON** (François-Louis de SALIGNAC, marquis de LA MOTHE-), littérateur français, fils du précédent, né en 1722, mort vers 1780. Il était capitaine de cavalerie et chevalier de Saint-Louis. On a de lui : *Alexandre*, tragédie; Paris, 1761, in-8°; — *Nouvelle Histoire de messire P. de Salignac de La Mothe-Fénelon, archevêque-duc de Cambrai*; La Haye, 1767, in-8°. C'est une réimpression du *Recit abrégé de la Vie de Fénelon*.

*La France litt.*

**FENESTELLA**, historien romain, né en 49 avant J.-C., mort l'an 21 de l'ère chrétienne. Il paraît avoir joui chez les anciens de beaucoup de célébrité. Son grand ouvrage, intitulé : *Annales*, souvent cité par Asconius, Pline, Aulu-Gelle et autres, comprenait au moins vingt-deux livres. Il contenait un récit minutieux, mais souvent inexact, des affaires intérieures de Rome. Les rares fragments qui nous restent de cette composition se rapportent exclusivement à des événements postérieurs aux guerres puniques. On ignore si le récit de Fenestella s'étendait depuis la fondation de Rome jusqu'à la chute de la République, ou s'il comprenait seulement une portion de cette vaste période; nous savons du moins qu'il embrassait la plus grande partie de la carrière de Cicéron. Outre les *Annales*, la *Guilde* cite encore « Fenestellam in libro Epitolarum secundo; » mais cet *Epitome* de Fenestella n'est mentionné nulle part ailleurs. Saint Jérôme parle de *Carmina Fenestella*. Quant aux *Arcturae* attribuées à Fenestella dans quelques éditions de Fulgentius, si un pareil ouvrage a jamais existé, c'était probablement l'œuvre de quelque écrivain d'une époque bien postérieure.

Le traité *De Sacerdotibus et Magistratibus Romanorum Libri II*, publié à Vienne, en 1510, sous le nom de Fenestella, et souvent réimprimé, est en réalité la production de Andrea Donato Fiorini, juriste florentin du quatorzième siècle (voir ce nom).

*Plin.* Hist. Nat., VIII, 7, IX, 17, 35; XV, 1, XXX, 11. — *Asconius*, Epist., 109. — *Suétone*, Vit. Titent. — *Laetance*, IV, 28. — *Lactance*, De falsa Religione, I, 4. — *Saint Jérôme*, In Euseb. Chron., Olym. CXCIX. — *Isidore*, p. 34, ed. Putsch. — *Sextus Marcellus*, aux *Actes de la Synode*, Reticulum; Rumor. — *Madrig*, De As-

**FÉNÉTRANGES** (Bernard de), guerrier vivait en 1336. Il avait une grande réputation de courage parmi les plus hardis chevaliers de ce siècle belliqueux. Jean, roi de France, dont il fut prisonnier à Poitiers par les Anglais, Charles, son fils, duc de Normandie et à son tour prisonnier de son père, acheta les

secours de Bernard de Fénétranges, moyennant une somme d'argent considérable. Fénétranges entra aussitôt en Champagne, accompagné de cinquante chevaliers et de cinq cents hommes d'armes qu'il avait à ses gages. Il se joignit aux troupes françaises, attaqua Eustache d'Auberticourt, chevalier du Hainaut, qui commandait les Anglais, et le battit près de Nogent-sur-Seine. Poursuivant activement son succès, il expulsa les ennemis de toute la Champagne. Ayant ainsi rempli ses engagements, Fénétranges réclama au duc Charles trente mille livres qui lui restaient dues. Charles éluda le paiement. Fénétranges, furieux de cette fourberie, envoya défier le prince à un combat singulier; il se saisit en même temps de Bar-sur-Seine, qu'il mit au pillage, fit cinq cents prisonniers et commit plusieurs dégâts en Champagne. Charles, pour arrêter ces désordres, se décida à payer ce qu'il avait promis.

*Mézerai, Abregé de l'histoire de France*. — *Dom Calmet, Bibliothèque de Lorraine*.

**FENILLE**. Voyez VARENNE.

\* **FÉNIN** (Pierre de), gentilhomme artésien, né au quatorzième siècle, mort à Arras, le 5 juin 1433. Il fut marié à Marguerite de Marne, dont il était veuf en 1410. Vers cette époque il remplit l'office de pannetier auprès du roi Charles VI, qui le fit, par lettres du 18 février 1412 (nouv. style), chevalier de la *Cosse de Genêt*. Il fut ensuite garde du scel de la prévôté de Beauchêne, poste qu'il occupait encore en septembre 1421. Il devint en 1424 prévôt d'Arras, et y mourut. Pierre de Fénin a été longtemps regardé comme l'auteur d'une chronique connue sous son nom (voyez l'article suivant.) V. DE V.

\* **FÉNIN** (Pierre de), chroniqueur français, fils du précédent, ne dans l'Artois, mort en 1506. La chronique qu'il a laissée avait été jusque aujourd'hui attribuée à son père; c'est M<sup>lle</sup> Dupont, l'un des éditeurs de cette chronique, qui la première a signalé cette méprise (1). On ne connaît de la vie du chroniqueur que son épitaphe, conservée dans le recueil de Jean de Pitance : « Cy-gist Pierre de Fenin, esq., sire de Grincourt, 1506. » Son livre est l'histoire abrégée de la terrible lutte des familles d'Orléans et de Bourgogne. Il complète Monstrelet sous plusieurs rapports, et fournit au moraliste quelques sujets d'étude : cinq éditions en ont été faites, dont la plus soignée est celle de M<sup>lle</sup> Dupont, pu-

(1) Le nom de Pierre de Fénin ne figura peut-être d'abord que sur un *ex libris*, comme étant le nom de l'un des possesseurs, et non celui de l'auteur de cette chronique. Quoi qu'il en soit, la *Chronique de Fénin* paraît être une compilation, dont le commencement et la fin manquent. Elle se compose de deux parties : l'une s'étend de 1407 à 1422 (fin du règne de Charles VI); l'autre embrasse les cinq premières années de Charles VII. Ces deux parties sont écrites suivant deux méthodes, et peut-être par deux écrivains distincts. Elle ressemble, sous beaucoup de rapports, pour le fond et souvent pour la forme, à Monstrelet. Ce fragment semble appartenir à la classe des écrits anonymes, et auxquels on ne saurait donner légitimement un nom d'auteur. V. DE V.

blée par la Société de l'Histoire de France, 1837, in-8°.

Louis LACOUR.

D. Godefroy, *Appendices à l'hist. de Charles VI par Juvenal des Ursins*, p. 448. — Petitot, *Collection de Mémoires*, VII, p. 237, etc. — Fénin, *Mémoires*, éd. Dupont, préface.

**FENIUS RUFUS.** Voy. RUFUS.

**FENIZER** Voy. FENNIZER.

**FENN** (*John*), antiquaire anglais, né à Norwich, en novembre 1739, mort à East Derham, le 14 février 1794. Il fut élevé à Scarning et à Boresdale. Il vint ensuite étudier à l'université de Cambridge, où il fut reçu maître ès arts, en 1764. Il entra dans la carrière des emplois en devenant membre du comité de la paix; puis il remplit les fonctions de schérif du comté de Norfolk en 1791. Il fit revivre l'usage d'assister en personne, comme magistrat, au supplice des condamnés, pour imprimer à l'exécution plus de solennité. Il s'appliqua particulièrement à l'étude des chroniques et de l'histoire d'Angleterre. On a de lui : *Original Letters, written during the reigns of Henry VI, Edward IV, Richard III and Henry VII*, 1787, 2 vol. in-4°, d'après les papiers de la famille Paston, établie jadis dans le comté de Norfolk. Deux autres volumes, dédiés au roi Georges III, qui donna le titre de chevalier à l'éditeur, parurent en 1789, avec notes et illustrations. Le cinquième volume a paru en 1823 à Londres (chez Murray). Le recueil de ces lettres renferme de curieuses anecdotes, relatives non-seulement au comté de Norfolk, mais encore à tout le royaume. Au recto de chaque page se trouvent les originaux des pièces citées et au verso la traduction en anglais moderne. Des planches gravées reproduisent des *fac-simile* d'écritures et de cachets.

*Gentleman's Magaz.*, LXIV. Malcolm. *Granger's Letters*.

\* **FENNACCIOLI** (*Thomas*), théologien italien, né à Ascoli, vivait en 1761. On a de lui : *Summa theologiae S. Thomae Aquinatis, quinti Ecclesiae doctoris, Catena argentea, ipsius Angelici praeceptoris verbis contexta, ordine alphabetico disposita*, etc.; Fano, 1761, in-fol. Cet ouvrage, par son ordre, permet de trouver immédiatement le sentiment de saint Thomas sur chaque matière.

Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

\* **FENNER DE FENNEBERG** (*Jean-Henri-Christophe-Matthieu*), balnéographe et médecin allemand, né à Kirchhain, le 25 décembre 1774, mort le 16 décembre 1849. Il étudia à l'université de Marbourg, et fut reçu médecin à l'âge de dix-sept ans. Attaché d'abord comme tel aux bains, encore peu fréquentés, de Schwalbach, il devint ensuite médecin de la ville de Rastadt. Quelques années plus tard il retourna à Schwalbach, où il s'occupa spécialement de médecine minérale et thermale. Ses principaux ouvrages sont : *Schwalbach und seine Heilquellen*, (Schwalbach et ses eaux minérales); Darmstadt,

1834, 3<sup>e</sup> édition; — *Zur Geschichte Schwalbachs* (Ouvrage pour servir à l'Histoire de Schwalbach); Darmstadt, 1836; — *Schlangenbad and sein Heilwerth* (Schlangenbad et son efficacité en médecine); Darmstadt, 1840; — *Taschenbuch fuer Gesundbrunnen und Bäder*, (Manuel des Sources et Bains minéraux); 1816-1818.

*Conversat.-Lex.*

\* **FENNER DE FENNEBERG**, révolutionnaire allemand, natif du Tyrol. Il fut élève à l'Académie militaire, devint cadet, puis officier dans l'armée en 1837, et se démit de son grade en 1843. Il consigna bientôt après ses souvenirs militaires dans un ouvrage intitulé : *Oestreich und seine Armee* (l'Autriche et son Armée); 1847. Cet ouvrage révélait trop d'abus pour que l'auteur pût rester dans le pays qui fut l'objet de ses critiques; il alla donc demeurer dans l'Allemagne méridionale. Il revint en Autriche en 1848, et fut un des chefs des insurgés d'octobre. Lors de la prise de Vienne par les troupes impériales, Fenner n'eut que le temps de gagner les frontières bavaroises. Il se rendit dans le Palatinat à l'époque du soulèvement de la population de ce pays en 1849, et fut nommé commandant de l'armée dite du peuple; une tentative malheureuse sur la forteresse de Landau l'obligea à résigner ses fonctions. Il se rendit alors en Suisse, à Zurich, dont le séjour lui fut interdit. Venu ensuite en Amérique, il fonda à New-York, en 1851, un journal hebdomadaire ayant pour titre : *Atlantis*. On a en outre de lui : *Geschichte der Wiener Octobertage* (Histoire des Journées d'Octobre à Vienne); Leipzig, 1849; — *Zur Geschichte der Rheinland. Revolution* (Documents pour servir à l'histoire de la révolution dans les provinces rhénanes); Zurich, 1850.

*Conversat.-Lexik.*

**FENNIZER** ou **FENIZER** (*Jean*), coutelier et philanthrope allemand, mort le 21 novembre 1629. Tout en se livrant à sa profession, il consacra ses loisirs à favoriser la propagation des lumières et de l'instruction au sein des masses. C'est ainsi qu'il fonda des bourses pour les étudiants en théologie, et qu'en 1615 il fit les fonds d'une bibliothèque ecclésiastique, enrichie depuis par des fondations nouvelles et dont le catalogue fut dressé, en 1736, par Michel Weis, avec une biographie de Fennizer, et, en 1776, par Leonard Rinder.

Wurz, *Memorabilia Bibl. Norimberg.*

**FENOLLAR** (*Bernardo*), poète espagnol, Valence, au treizième siècle. Il fut exilé de sa patrie, et il cultiva avec zèle la poésie. On trouve quelques-uns de ses écrits sous le titre : *Lo Proce de los olives e disputa del Jor del Vells*; Valence, 1497, in-fol. Ce volume est très-rare, reparut en 1561, sous le titre : *Lo proce de los olives y sumni de Joan Bernat Fenollar*; Valence, in-8°. C'est à

sollar que revient la majeure partie du *Certamen poeticum en lohor de la Concecio*; Valence, 1774, in-4°. Ce volume, le premier avec une date qui ait été imprimé en Espagne, renferme trente-six pièces de vers composées par différents auteurs à l'occasion d'un concours poétique ouvert à Valence le 25 mars 1474. A l'exception de quatre de ces pièces qui sont en espagnol et d'une en italien, elles sont toutes écrites dans le dialecte limousin. Les bibliographes indiquent un autre ouvrage de Fenollar, qui est aussi d'une extrême rareté : *Historia de la Pasio de nostre Senyor Deu Jesu Christ*; Valence, 1694. Ce poète ne saurait prétendre à occuper un rang élevé sous le rapport du talent; mais il offre un intérêt réel, si l'on considère l'époque à laquelle il écrivait. G. B.

S. Antonio, *Bibliotheca Hispana*, t. II, p. 336. — Rodericus, *Bibliotheca Valentina*; (1747), p. 81. — Ximenez, *Escritores del regno de Valencia*, p. 89. — Velasquez, *Origen de la Poesia Castellana*, p. 83. — F. Torres Amat, *Memorias para ayudar a formar dictionario critico de los Autores Catalanos*; Barcelona, 1836, in-8°.

**FENOUILLET** ou **FENOUILLET** (*Pierre de*), évêque de Montpellier, né à Annecy (Savoie), mort à Paris, le 23 novembre 1652. Il fit ses études dans sa ville natale, embrassa la carrière ecclésiastique, et devint théologal à Gap. Ses talents le décidèrent à venir à Paris, où Henri IV le choisit pour son prédicateur ordinaire. En 1607, après la mort de Jean Granier, il fut nommé à l'évêché de Montpellier. En 1609 il assista au concile provincial de Narbonne, et signa les décrets de cette assemblée. Ces décrets, partagés en quarante-neuf chapitres, contiennent divers statuts sur la discipline ecclésiastique, qui, selon dom Vaissette, avait grand besoin de réforme. Il y est défendu entre autres, dans le XXXIII<sup>e</sup> chap., « de faire des danses et des festins et de tenir des marches dans les églises; d'y chanter *Memento, Domine, David* sans trufe; d'y représenter les prophètes et les bergers la nuit de Noël; d'y chanter les prophéties des sibylles; d'y faire voler des pigeons et pleuvoir de l'eau et du feu le jour de la Pentecôte, etc. ». Fenouillet dans son diocèse se signala par son zèle pour le catholicisme. Les moines qui avaient été chassés lui durent d'être réintégrés dans leurs monastères, et il fonda une nouvelle cathédrale à Montpellier, mais il ne put l'achever. Les protestants élevèrent de vives plaintes contre son administration, et la guerre de religion se ralluma. Fenouillet abandonna Montpellier, et se rendit au-devant de l'armée royale, le 20 juillet 1621. Suivant de Montchal, « il harangua Louis XIII à Bernis au nom des trois ordres de son diocèse, et le pressa vivement de venir enlever Montpellier aux religionnaires, dont il représenta particulièrement les violences et les excès qu'ils exerçaient sur les catholiques du pays. On ne goûta pas tant qu'il voulût engager sa majesté à faire le siège durant l'automne. » En 1635, Fenouillet assista à l'assemblée générale du clergé de France,

et signa la délibération qui annulait le mariage de Gaston, duc d'Orléans, avec Marguerite de Lorraine, « attendu qu'il n'avait pas été contracté avec l'agrément du roi ». Le cardinal de Richelieu l'envoya ensuite à Rome pour y poursuivre la confirmation de cette délibération; mais elle rencontra des difficultés qui retinrent Fenouillet hors de son diocèse jusqu'au 20 septembre 1636. En 1652, ayant été amené à Paris par quelques affaires relatives à son diocèse, il mourut dans cette capitale, et fut enterré à l'église de Saint-Eustache. On a de lui : *Harangue au roi* (Louis XIII), imprimée dans le tome VIII du *Mercur françois*; — *Recueil de pièces touchant la nullité ou la validité du mariage de Monsieur avec Marguerite de Lorraine*, en 1634, 1635 et 1636, in-fol.; conservé à la Bibliothèque impér., sous les n<sup>os</sup> 9242, 9244; — *Oraison funèbre du chancelier Pomponne de Bellièvre*; Paris, 1607, in-8°; — *Oraison funèbre de Henri I<sup>er</sup>, duc de Montpensier*; Paris, 1608, in-8°; — *Discours funèbre sur la mort de Henri le Grand*; Paris, 1610, in-8°; — *Remontrance au roi contre les duels, prononcée au nom du clergé de France à la tenue des États, le 26 janvier 1615*; Paris, 1615, in-8°; — *Oraison funèbre de Louis XIII*; 1643, in-4°.

De Grefeuille, *Histoire ecclésiastique de Montpellier*, liv. V, chap. 5. — Jean Riolan, *Recherches sur les Écoles de Médecine de Paris et de Montpellier*, 283. — De Montchal, *Mémoires*. — *Archives des États du Languedoc*. — *Le Mercure françois*, ann. 1622. — Labbe, *Concili.* XV, 1574. — Dom Vaissette, *Hist. générale du Languedoc*, V, 502-536. — Lelong, *Biblioth. hist. de la France*, n<sup>os</sup> 5936, 7360, 20020, 20253, 22138, 25869 et 31515.

\* **FENOUILLOT DELAVANS** (*François*), économiste français, était en 1815 conseiller à la cour royale de Besançon; on ignore les détails de sa vie et l'époque de sa mort. Il n'est connu que par une brochure intitulée : *Moyens proposés pour rétablir les finances de l'État, en unissant d'une manière avantageuse les intérêts des familles à ceux du gouvernement*; Besançon, 1815, in-8°. A. J.

*Biographie des Contemporains*. — Brunet, *Manuel du Libraire*.

**FENOUILLOT DE FALBAIRE DE QUINGEY** (*Charles-Georges*), auteur dramatique français, frère du précédent, né à Salins, le 16 juillet 1727, mort à Sainte-Ménéhould, le 28 octobre 1800 selon les uns, et selon les autres en mai 1801. Il fit ses études au collège Louis-le-Grand, abandonna l'état ecclésiastique, que ses parents voulaient lui faire prendre, pour entrer dans les finances, et débuta au théâtre en 1767 par *L'Honnête criminel*, drame en cinq actes et en vers, inspiré par le dévouement et les malheurs de Jean Fabre. Cette pièce fut accueillie avec enthousiasme, et c'est à elle que Jean Fabre dut son entière réhabilitation; elle a été souvent réimprimée et traduite en allemand, en italien et en hollandais. En 1772 Fenouillet de Falbaire obtint, dit-on, par l'influence de sa femme, la baronnie de Quingey, dont il prit le nom, et la place très-lucrative d'inspecteur gé-

néral des salines de l'est. Outre *L'Honnête criminel*, on a de Fenouillot de Falbaire : *Le Premier Navigateur*, pastorale lyrique en trois actes, qui ne fut pas jouée, mais qui donna l'idée du ballet de ce nom ; Falbaire se plaignit de ce plagiat sans obtenir justice ; — *Les Deux Avarés*, opéra-comique, musique de Grétry, joué avec succès au Théâtre-Italien, en 1770 ; — *Le Fabricant de Londres*, drame en cinq actes, en prose, tombé au Théâtre-Français, le 12 janvier 1771, et cependant traduit en allemand et en italien ; cette chute fut causée par le bon mot d'un plaisant, qui s'écria, lorsqu'au cinquième acte on annonce la faillite du fabricant : « J'y suis pour vingt sous » (c'était le prix du billet de parterre à cette époque) ; — *L'École des Marurs, ou les suites du libertinage*, drame en cinq actes, en vers, tombé en 1776, repris sans succès en 1790, traduit en allemand et en hollandais ; — *Les Jammabos, ou les Moines japonais*, tragédie en cinq actes, non représentée, dirigée contre les Jésuites. Ces pièces ont été imprimées dans les *Œuvres dramatiques* de l'auteur ; Paris, 1787, 3 vol. in-8°. On a encore de lui des poésies assez faibles et deux morceaux intitulés *L'Insensibilité* et *Description des Salines de la Franche-Comté* ; dans l'*Encyclopédie*. H. MALOT.

*Mercur de France*. — Rivarol, *Petit Almanach des Grands Hommes*. — *Galerie des Contemporains*. — *Dictionnaire de la Conversation*.

**FENOUILLOT (Jean)**, publiciste français, frère des précédents, né à Salins, en 1748, mort à Besançon, le 27 mai 1826. Il était avocat du roi au bureau des finances, et inspecteur de la librairie pour la Franche-Comté, lorsque la révolution éclata. Il se prononça très-energiquement contre les idées nouvelles, demanda la fermeture des clubs, refusa de prendre part aux élections faites en vertu des lois constitutionnelles, et fit paraître plusieurs écrits dirigés contre les mesures révolutionnaires, et pleins de la plus amère critique. Dénoncé à l'administration départementale, Fenouillot en fut quitte pour une sévère admonestation ; cependant, après un court voyage à Paris, il crut prudent d'émigrer ; il rejoignit l'armée de Condé, et s'attacha à la personne du prince. Intimement lié avec Fauche-Borel (voyez ce nom), Fenouillot eut part à tous les projets royalistes, et accomplit plusieurs missions délicates et périlleuses. Ce fut lui qui, pendant la négociation entamée pour détacher Pichegru du parti républicain, était chargé de rédiger et de repandre une foule de petits pamphlets écrits en style populaire et destinés à agir sur la classe ouvrière et sur l'armée. En juin 1795, il fut envoyé en Franche-Comté pour y sonder l'opinion publique. Il alla ensuite à Bâle se mettre en communication avec l'agent anglais Wickham. Fenouillot profita de l'amnistie accordée aux émigrés par le 18 brumaire. Il se fixa à Lyon, et reprit avec distinction son ancienne profession d'avocat. En 1811 il fut nommé

conseiller à la cour impériale de Besançon ; la Restauration ne changea pas sa position. On a de lui : *Lettres à mes Commettants* ; Besançon, 1790 : cette lettre renferme une critique très-vive de la constitution civile du clergé. — *Les Pourquoi du peuple à ses représentants, à leur retour de l'Assemblée* ; Paris, 1791, in-8° : le but de cette brochure était de démontrer qu'en parlant beaucoup d'économies, on avait réellement augmenté les dépenses, et que les impôts étaient presque doublés depuis la révolution ; — *Le Dîner du Grenadier à Brest* ; Paris, 1792, in-8° : c'est un dialogue en style picard contre la constitution du clergé ; — *La Table d'Hôte à Provins, ou la croisée des diligences* ; ibid. : ce pamphlet traite du même objet que le précédent et affecte le même langage ; — *Précis historique de la vie de Louis XVI et de son martyre, suivi du Précis historique de l'horrible assassinat de son auguste épouse* ; Neuchâtel, 1793, et Besançon, 1821 ; — *La Rencontre imprévue, ou le souper de l'auberge de la Cigogne à Bâle*, dialogue politico-tragi-comique ; Neuchâtel, 1793, in-8° ; — *Le meilleur des Almanachs pour 1796*, in-4° ; — *Les Fruits de l'arbre de la liberté française en Suisse* ; 1798, in-8° ; — *Adresses des Requins de la Méditerranée au Directoire exécutif* ; Constance, 1798, et Paris 1799 in-8° ; — *La France à ses enfants* ; Bâle (Besançon), 1814, in-8° ; — *Le Cri de la vérité sur les causes de la révolution de 1815* ; Besançon, 1815. Cet écrit a été attribué à tort à Fenouillot de Lavans.

A. JADIE.

Fauche-Borel. *Mémoires*, I, 277, et II, passim. — *Farsaïlles, Paris et la Province*, II, 253. — *Archives du Rhône*, IV, 79. — Brunet, *Manuel du Libraire*. — *Documents particuliers*.

\* **FENSONI (Giambattista)**, juriconsult italien, né à Faenza (Romagne), vivait vers 1500. Il fut d'abord attaché au cardinal Borghese, puis investi d'un emploi dans la judicature romaine. Il a composé des Commentaires sur les coutumes de Rome et quelques autres ouvrages de jurisprudence.

Victor Rossi, *Mag. Fensoni*, dans le *Pinth. moy. illustr.*, cap. XXVIII.

**FENTON (Edward)**, navigateur anglais, né dans le Nottinghamshire, vers 1550, mort à Deptford, en 1603. Fort jeune encore, il réalisa le petit patrimoine que lui avait laissé sa famille, et prit du service dans les troupes anglaises envoyées pour réduire les Irlandais. Il se distingua en diverses occasions. En 1576, le Martin Frubisher, de retour de son voyage au nord-ouest, organisait une expédition ayant pour but la recherche d'une communication entre les mers du Nord et du Sud, par un moyen rapide d'arriver à la Chine et aux Indes. Fenton s'intéressa dans cette affaire et obtint le second grade et le commandement du *Swallow*, navire de vingt-cinq tonneaux. Le 15 mai 1578 : un





*l'Ismeretloe* et le *Hetilap*. Fenyès fut nommé chef de la section de statistique au ministère hongrois de l'intérieur en 1848 et président du tribunal de guerre à Pesth en 1849. A l'issue des troubles dont la Hongrie fut le théâtre, il rentra dans la vie privée, et reprit ses travaux géographiques, qui contribuèrent beaucoup aux progrès de la Hongrie dans cette branche de la science. On a de lui : *Magyarország a hozzá kapcsoló tartományoknak mostani allapota statisztikai's geographiai tekintetben* (État de la Hongrie et des pays circonvoisins sous le double rapport géographique et statistique); Pesth, 1839-40, 6 vol. Cet ouvrage obtint un prix académique de 200 ducats; — *Magyarország' statisztikája* (Statistique de la Hongrie); Pesth, 1842-43, 3 vol.; — *Közönségés kézi's iskolai atlasz* (Atlas manuel et général des écoles); Pesth, 1845. *Conversat.-Lexik.*

\* **FEO** (*Francesco*), compositeur italien, né à Naples, en 1699. Il eut Dominique Gizzi pour maître, et étudia à Rome le contre-point sous Pitoni. Il composa ensuite son premier opéra, *Ipermestra*, que le public applaudit. De 1728 à 1731, il composa trois autres opéras. Revenu à Naples en 1740, il y prit la direction de l'école de chant. Ses œuvres ont de la correction et beaucoup d'expression. Outre ses opéras, il composa des *Psaumes*, des *Messes*, entre autres une *Messe* à dix voix, un *Oratorio*, des *Litanies* et un *Requiem*.

*Conversat.-Lexik.*

\* **FEO** (*Frà Antonio*). Voy. **FEIO**.

**FEO** ou **FEIO** nom de plusieurs écrivains portugais : *Bento Teixeira FEO*, né à Pombal. On a de lui : *Sucesso do galeão Santiago*; Lisbonne, 1601; et *Relação do naufragio que fizerao as naos Sacramento, e N. Senhora da Atalaya*; id., 1650, in-4°; — *Frà Goa FEO*, franciscain auteur d'un *Calendario perpetuo*; id. 1588, in-8°; — *Feo* (*Goao MALO*), auteur d'un recueil de poésies : *Musa entretenida*; Coimbre, 1656.

*Antonio, Bibliot. Scriptorum Hispaniae*, t. III, p. 731.

**FER** (*Nicolas DE*), graveur et géographe français, né en 1646, mort le 15 octobre 1720. Il avait parcouru les principales contrées de l'Europe, et mourut géographe du roi. Peu de géographes ont autant travaillé que lui : malheureusement son exactitude ne fut pas toujours en rapport avec sa fécondité, et beaucoup de ses cartes ne durent leur succès qu'aux ornements et aux dessins ingénieux dont elles étaient accompagnées. Son œuvre compte plus de six cents planches, parmi lesquelles on distingue : *La France triomphante sous le règne de Louis le Grand*, 6 feuilles, 1693, 1747, 1761. Cette carte est chargée de plus de deux cents cartouches, où se voient les portraits des rois, tires des médailles, des tombeaux, des anciens monuments, etc.; — *Plusieurs Cartes de la France, avec ses routes et le plan des principales rilles*; Paris, 1698, 1726, 1730, 1755, 1760 et 1763; — *La France divisée par generalités*; Paris, 1718; — *Les*

*Postes de France et d'Italie*; Paris, 1700, 1728, 1761; — *Les Côtes de France sur l'Océan et la Méditerranée avec leurs fortifications*; Paris, 1695; — *Les cartes des diverses provinces de France* : *Alsace* (1691); *Berry*, *Nivernois*, *Beauce*, *Sologne* (1713); *Bourgogne*, *Bresse*, *Bretagne* (1713-1760); *Champagne* (1710); *Dauphiné* (1693-1760); *Flandre française* (1693); *Franche-Comté* (1689); *Guyenne*, *Saintonge*, *Gascogne* (1711-1760); *Ile-de-France* (1668); *Languedoc*, *Lorraine*, *Barrois*, *Trois-Évêchés*, *Lyonnois*, *Forez*, *Beaujolois*, *Bourbonnois*, *Soissonnois* (1713-1760); *Maine*, *Anjou*, *Touraine* (1713-1760); *Normandie* (1710-1760); *Picardie* et *Artois* (1709); *Poitou* et *Aulnis* (1737-1740); *Provence* (1708-1760); *Roussillon* (1706-1760); *Angoumois*, *Marche*, *Limosin* (1711); quelques-unes de ces cartes comprennent plusieurs feuilles et la plupart ont plusieurs éditions. — Cartes des principaux cours d'eau de la France, entre autres : *la Moselle*, *la Saare*, *l'Oise*, *l'Aisne*, *la Somme* (3 feuilles, 1697); *le canal d'Orléans et de Briare* (1697); *le canal du Languedoc* (1669, 1712, 1716); *le Rhin* (1691-1702), etc.; — *la France ecclésiastique* (1674-1714) et les cartes des principaux diocèses : *l'évêché d'Angers* (1697); *l'archevêché de Paris* (4 feuilles, 1714), etc.; — les plans et descriptions de quelques villes de France; *Bourges*, *Dijon*, *Douay*, *Fontainebleau*, *son château et sa forêt*; — *Paris* (1701), *ses environs* (4 feuilles, 1690-1764); *Versailles*, *ses jardins*, *ses fontaines* et *ses bosquets* (1700); — *les Cévennes* (1705); — *les frontières de France et d'Espagne* (1700); — *le Comté de Nice*, *le Marquisat de Sa*, *la Principauté de Monaco*, *le Piémont*, *le*, *ferrat*, *la Savoye*, *le Palatinat*, *l'Él*, *Mayence* (1689); *les dix-sept provinces Pays-Bas* (5 feuilles, 1691-1762); *la*, *espagnole* (1696), etc.; — *Histoire des France, depuis Pharamond jusqu'à L*, *Paris*, 1722, in-4° : c'est simplement une collection de portraits, avec des notices biographiques. De Fer a publié aussi différents ouvrages instructifs; tels sont ceux des *Constellations*, *Métamorphoses, des Nations, des France*, etc., et une *Introduction à la géographie*; Paris, 1708, in-12.

*Journal de Verdun*, août 1722. — *Lelong, Bibliothèque historique de la France*, t. I, II et IV. — *Langelot-Long, Méthode pour étudier la géographie*. — *Épîtres géographiques*; Weimar, 1803.

**FER DE LA NOUËRE** (*DE*), hydrologue et économiste français, né vers 1740. — 1790. Il était capitaine d'artillerie. Il passa quelque temps dans les colonies, et prit part à la guerre de 1770. Il devint ensuite inspecteur des ponts, chaussées, et compta parmi les membres de l'académie de Dijon et de Turin. Il fut particulièrement des améliorations à faire dans les moyens de circulation par eau; ses plans, démontrant des é

de vifs adversaires du gouvernement des ministres; aussi les r'ér restèrent-elles sans résultat qu'ayant obtenu, le 3 novembre, l' concession du canal destiné à de l'Yv : à Paris, il ne put ravaux nécessaires, en 1790. De Fer, soumis au comte de Louis XVI et depuis s et devis d'un canal qui, petites rivières de l'Eure et parc de Versailles, puis se Rouen, faisant ainsi de Ver- port commercial important (1). avait également proposé la cons- ecluse destinée à maintenir les Seine à un niveau permanent et pour la navigation. On a de De Fer : sur la théorie des écluses; Paris, ire sur le pont de Neuilly; de l'Académie des Sciences, — Mémoire sur le projet d'a- les eaux de l'Yvette; même 1783; — La Science des Ca- gables, ou théorie générale de ruction; Paris, 1786, 2 vol. in-8°, ; Reflexions sur le projet de l'Y- is, 1786, in-8°; — Nouveau Mémoire l de l'Yvette; Paris, 1790, in-4°; re sur la navigation de la Seine, res et sur les travaux de charité; in-4°.

son biographique et pittoresque.

Bernardino), peintre de l'école, florissait en 1700. Élève de Solimène, onnaitre par des fresques et par de compositions peintes en détrempe. Il qui fut également peintre et élève re; mais Dominici ne nous en pas E. B—N.

File de Pittori Napolitani. — Orlandi,

BOSCO (Pietro), peintre italien, vi- 116. On le croit de Lucques, quoiqu'il à l'Académie de Rome, où peut-être des; cependant son brillant coloris, re du Titien, a plutôt du rapport avec e. Il passa la plus grande partie en Portugal. On trouve en ce pays es productions de Ferabosco, entre is demi-figures qui portent la date

ment, contin de l'Abbecedario pittorico de Orlandi. — Lann, Storia pittorica, I, 331.

1. Voy. FORABOSCO.

(Raymond). Voyez FERAUDI.

Voyez LA FÉRANDIÈRE.

1794, il avait été question d'amener les plans avaient été dressés et menés. Les nécessités de la guerre ces travaux.

FÉRAUD (Jean-François), philologue français, né le 17 août 1725, à Marseille, mort dans cette ville, le 8 février 1807. Destiné à l'état ecclésiastique, il étudia la théologie sous les jésuites, au collège de Belsunce. Dès qu'il eut reçu les ordres, il se livra à la prédication, mais n'y obtint que de médiocres succès; il donna bientôt une autre direction à ses travaux, et il fit paraître le *Nouveau Dictionnaire des Sciences et des Arts*, etc.; Avignon, 1753, in-8° : cet ouvrage était regardé comme un supplément au *Dictionnaire de l'Académie*. Plus tard, il publia un *Dictionnaire général de la Langue Française*; Avignon, 1761, in-8°. Il en a paru plusieurs éditions; la 5<sup>e</sup> est de 1786, 2 vol. in-8°. Enfin, on a de lui un *Dictionnaire critique de la Langue Française*, 1787-1788, 3 vol. in-4°. Féraud avait travaillé longtemps à un traité de la langue provençale; mais ses manuscrits ont été détruits ou égarés. Forcé d'émigrer, il alla en Italie pendant la révolution, et ne revint à Marseille qu'en 1798. Malgré son âge et ses infirmités, il tint avec assiduité, pendant plusieurs années, des conférences religieuses dans l'église de Saint-Laurent. Il mourut dans la plus profonde misère. La deuxième classe de l'Institut l'avait mis au nombre de ses correspondants.

GUYOT DE FÈRE.

Statistique morale de la France (dép. des Bouches-du-Rhône).

FÉRAUD. Voy. FERRAUD.

FERAUDI DE THOARD (Raymond), troubadour provençal, mort vers 1324. Il appartenait à l'ancienne famille de Glandevès. Sa jeunesse fut fort agitée. Il suivit d'abord Charles 1<sup>er</sup> d'Anjou à la conquête du royaume de Naples, et se fit assez remarquer par sa valeur pour être admis au nombre des cent chevaliers qui devaient combattre en champ clos, avec ce prince, contre Pierre d'Aragon. Plus tard, après avoir suivi Robert, dit le Sage, duc de Calabre, Feraudi vécut à la cour de Charles II, roi de Naples et comte de Provence. Il était alors fort estimé de la reine Marie de Hongrie. Devenu amoureux de la dame de Curban, l'une des présidentes de la cour d'amour de Provence, il l'enleva du château de Romanie, et passa dans son intimité de douces années. L'âge ayant éteint les feux des deux amants, d'un commun accord ils embrassèrent l'état monastique. Feraudi, après avoir brûlé toutes ses poésies mondaines « pour ne donner, dit Nostradamus, mauvais exemple à la jeunesse, » obtint de Marie de Hongrie un prieuré dans l'île de Lérins; et la dame de Curban prit le voile dans un couvent de Sistéron. Feraudi ne renonça pas pourtant à la gaie science, car il composa, vers 1309, plusieurs pièces de vers en l'honneur de Robert le Sage, devenu roi de Naples et de Sicile. Il avait précédemment dédié à Marie de Hongrie une traduction en vers provençaux de la *Vie de saint Andronic de Hongrie* (plus connu sous le nom de saint Honorat),









, etc.); Berlin, 1787, in-8°; Leipzig 1787, in-8°; — *Untersuchung der von der Verwandlung der mine-Körper in einander* (Essai sur la transmutation des corps); in-8°. et dans les *Nova Acta* int-Pétersbourg : Ferber sur sa mémoire contre cette — *Br* *veralogischen* est minéra-  
1°; — *veralogi-*  
B *sungen in*  
Bourgoane

ans la France-comte, et  
Berlin, 1789, in-8°; — *Nach-*  
*Beschreibungen einiger che-*  
*fabriken, nebst J.-Chr. Fabricius*  
*technen und technologischen Be-*  
*auf einer Reise durch verschie-*  
*in England und Schottland*  
ralogiques et technologiques  
voyage dans diverses con-  
re et de l'Ecosse); Halber-  
; — *Zusätze zu einem*  
*er Naturgeschichte von Liefland*  
à l'histoire naturelle de la  
); R. 1784, in-8°, avec des  
graphie de la Cour-  
divers recueils,  
ur le Solf ; talien, dans les  
re le acque acide medicinali,  
et Monti di Arsignoro; Padoue,  
; — le catalogue des principales mines  
et du haut Palatinat; dans le *Na-*  
; — la description des gisements du  
; dans les *Mémoires de la Société*  
naturelle de Berlin, 1786.

*all. Vetrolog. auf das Jahr 1790. — Salz-*  
*unverderblichen aus dem Leben ausgezei-*  
*chen des 17. Jahrh. — Meusel, Lexik.*  
*Jahre 1730-1800 verstorbenen Deutschen*  
; — A.-J.-L. Jourdan, dans la *Blog. médicale*.

**F. DE RÉAUMUR.** Voy. RÉAUMUR.  
AND (1), nom commun à un grand  
souverains (empereurs, rois, ducs, etc.),  
dessous par ordre alphabétique des  
sels ils ont régné; les princes non  
classés dans la seconde caté-

*Ferdinand princes souverains.*

AND 1<sup>er</sup>, empereur d'Allemagne, roi  
de Hongrie et des Romains, landgrave  
l'Alsace, second fils de Philippe le  
d'Autriche et roi de Castille, et de  
reine d'Aragon et de Castille, né  
s, le 10 mars 1503, mort à  
1564. A la mort de son père,  
cuvé sous les yeux et par les

pas au juste l'étymologie du nom  
semble être d'origine de *Ferdinanden* et  
F, mais que d'autres expliquent diffé-  
se contestant pas cette étymologie.

soins de son grand-père Ferdinand V, dit *le Ca-*  
*tholique*, roi d'Aragon et de Castille. Envoyé  
ensuite aux Pays-Bas, il y reçut les leçons du  
célèbre Érasme. A la mort de l'empereur Maxi-  
milien 1<sup>er</sup>, il eut en partage les provinces autri-  
chiennes et le landgraviat de la haute Alsace.  
Lorsque son beau-frère, Louis II le Jeune, roi  
de Hongrie, eût péri à la bataille de Mohacz  
contre les Turcs, Ferdinand lui succéda : il fut  
reconnu roi de Bohême le 24 février 1527, et de  
Hongrie le 28 octobre suivant. C'est à dater de  
cette époque que la Bohême et la Hongrie furent  
considérées comme parties intégrantes de l'Em-  
pire. Toutefois, la possession de la Hongrie  
fut vivement disputée à Ferdinand par le pré-  
tendant Jean Zapolya, que soutenait Soliman II.  
Le sultan, après s'être avancé jusqu'aux fron-  
tières de la Styrie, fut d'abord repoussé par  
Nicolas Jariassiz, puis forcé à la retraite par  
une diversion d'Andrea Doria (voy. ce nom).  
L'éloignement de Soliman ne fit pas cesser les  
hostilités entre Zapolya et Ferdinand; elles  
durèrent jusqu'au traité de Gross-Wardein, en  
1538, traité en vertu duquel Jean Zapolya de-  
vait garder le titre de roi jusqu'à sa mort.  
A ce moment, la guerre éclata de nouveau au  
nom de Jean-Sigismond, son fils, et par suite  
des menées de Martinuzzi, prélat remuant et  
ambitieux. La Turquie se mêla encore du con-  
flit. Ferdinand eut recours au crime pour se dé-  
faire de Martinuzzi, qui fut assassiné, le 19 dé-  
cembre 1551. La guerre se continua plus vivement,  
et ne finit qu'en 1562, après la conclusion d'un  
armistice de huit années et d'un engagement  
à payer tribut à Soliman. Cependant Ferdinand  
ne jouit jamais paisiblement de la possession de  
la Hongrie. Mécontent des traités, qui ne lui as-  
suraient que la domination sur la Transylvanie,  
Jean-Sigismond continua de faire des incursions  
en Hongrie. L'état de la Bohême n'était guère plus  
calme que celui de la Hongrie. Les calixtins et les  
luthériens y suscitaient des troubles. A peine  
débarrassé de la guerre avec Soliman, Ferdinand  
s'appliqua à l'énergique répression des sectaires :  
il poussa les choses jusqu'à la persécution. Il  
livra l'instruction publique aux Jésuites, et établit  
une censure sur les livres nouveaux.

Roi des Romains dès le 9 janvier 1531, du  
fait de Charles-Quint, Ferdinand devint empe-  
reur d'Allemagne le 24 février 1558, par l'ab-  
dication de son frère, qui ne put, comme il l'au-  
rait voulu, assurer la couronne impériale à son  
fils Philippe, auquel il avait déjà transmis de-  
puis deux ans la monarchie espagnole. Mais  
ce prince n'avait pas les sympathies de l'Alle-  
magne. Trop âgé déjà lorsqu'il monta sur le  
trône impérial d'Allemagne, Ferdinand ne put  
réaliser tout le bien qu'il méditait. Il opéra  
cependant quelques réformes utiles, réorganisa  
le conseil aulique, et, devenu plus tolérant à me-  
sure qu'il avançait en âge, il se constitua le dé-  
fenseur de la liberté religieuse de ses sujets de-

vant le concile de Trente, qui s'était rouvert en 1562. Il acheta en 1558 pour cinquante mille florins la landvogtie d'Alsace, que Charles-Quint avait rendue aux électeurs palatins. Depuis ce temps les archiducs d'Autriche furent landvogts d'Alsace. Ce fut sous son règne aussi que la diète d'Augsbourg de 1559 s'occupa du système monétaire en Allemagne. Ferdinand I<sup>er</sup> mourut après avoir fait élire roi des Romains, en 1562, son fils Maximilien. [ *Enc. des G. du M.*, avec add. ]

Ersch et Gruber, *Allg. Enc.*

**FERDINAND II**, empereur d'Allemagne, roi de Hongrie et de Bohême, petit-fils du précédent, naquit le 9 juillet 1578, et mourut le 15 février 1637. Il était fils de l'archiduc Charles de Carinthie et de Styrie, et de Marie, fille du duc de Bavière Albert III. Son père était le troisième fils de l'empereur Ferdinand I<sup>er</sup>. Dès 1617, son cousin Matthias, qui n'avait point d'enfants, lui assura sa succession. Il devint roi de Bohême en 1617, roi de Hongrie en 1618 et empereur en 1619. Il monta sur le trône à une époque où la guerre de Trente Ans mettait en feu l'Allemagne et menaçait de renverser la puissance de la maison d'Autriche. D'un caractère sombre et taciturne, entièrement dévoué aux Jésuites, qui l'avaient élevé à Ingolstadt, adversaire déclaré de toute opinion qui s'écarterait de la doctrine proclamée au concile de Trente, il différait essentiellement sous le rapport religieux de ses prédécesseurs Ferdinand I<sup>er</sup> et Maximilien II, et même de Rodolphe II et de Matthias. Après avoir forcé à la retraite les Bohêmes, qui assiégeaient Vienne sous la conduite de Thurn, il sut se faire couronner empereur, en 1619, malgré leur opposition et celle de l'Union. Soutenu par la ligue catholique et par l'électeur de Saxe, Jean-Georges I<sup>er</sup>, il vainquit les Bohêmes, chassa et mit au ban de l'Empire l'électeur palatin Frédéric V, qu'ils s'étaient choisi pour roi, et soumit les protestants aux plus cruelles persécutions. Il expulsa les prédicateurs de la réforme, força à émigrer des milliers de Bohêmes industriels, rappela les Jésuites, et déchira de sa propre main la lettre impériale de Rodolphe II. Pour prouver sa reconnaissance au duc de Bavière, Maximilien, qui l'avait secondé dans la guerre, il le nomma électeur palatin en 1623, en dépit des réclamations de l'électeur de Saxe. Ses généraux, Tilly et Wallenstein, défirent Christian IV, roi de Danemark, Christian duc de Brunswick-Lunebourg et le comte de Mansfeld. Les deux ducs de Mecklenbourg, qui avaient donné des secours au roi de Danemark, furent mis au ban de l'Empire et dépouillés de leurs Etats, dont Ferdinand investit Wallenstein, pour le récompenser de ses services. Désireux de se rendre maître du commerce de la Baltique, il fit assiéger Stralsund, que les villes hanseatiques défendirent vaillamment. Son projet favori cependant était l'extirpation du protestantisme.

Ce fut pour atteindre ce but qu'il publia, en 1629, l'*édit de restitution*. Tous les biens immédiats enlevés au clergé catholique par les protestants devaient être rendus aux évêques et prélats; les réformés étaient exclus de la paix de religion et les sujets protestants des souverains catholiques devaient rentrer immédiatement au giron de l'Eglise. Mais le renvoi de Wallenstein, demandé unanimement par les Etats de l'Empire, les menées de Richelieu, qui faisait jouer tous les ressorts de la politique pour donner à la France une influence prépondérante en Europe et pour mettre des bornes à la puissance de la maison de Habsbourg; l'entrée de Gustave-Adolphe en Allemagne, et la ligue que formèrent avec ce monarque les protestants, dont les yeux s'étaient dessillés par suite du siège de Magdebourg, où l'édit de religion devait être mis à exécution; toutes ces circonstances vinrent arrêter Ferdinand dans la réalisation de ses projets. Ce qu'il n'avait pu obtenir encore, il espérait y parvenir après la mort de Gustave-Adolphe, et surtout lorsque son fils Ferdinand fut battu à Nordlingue, en 1634, Bernard de Weimar, et que la Saxe eut signé à Prague, l'année suivante, une paix particulière avec lui. Mais l'arrestation de l'électeur de Trèves, enlevé par ordre et par celui de Philippe IV, roi d'Espagne, parce qu'il avait demandé la protection de la France et reçu garnison française; cette arrestation, jointe à la défaite de son armée à la bataille de Breitenfeld, donna à la France un prétexte pour déclarer la guerre à l'Autriche et à l'Espagne. La France put agir dès lors avec plus de vigueur. (voy. ce nom) défit les Saxons unis aux Français près de Wittstock, en 1631, et la Hesse, et Ferdinand mourut sans avoir pu réaliser même l'espoir que ses projets avaient fait naître un jour. [ *Enc. des G. du M.*, avec add. ]

Ersch et Gruber, *Allg. Enc.*

**FERDINAND III**, empereur d'Allemagne et successeur du précédent, né à Prague le 13 août 1608, mort le 2 avril 1657. Il avait succédé à son père en 1625, roi de Hongrie et de Bohême. Il se montra plus disposé à la paix que son père. Ce qui contribua surtout à l'entretenir dans ces sentiments pacifiques, ce fut la défaite de son armée à la bataille de Lützen, le 6 novembre 1645, et les concessions successives que Baner et le duc de Saxe firent essuyer à ses troupes. La diète convoquée à Ratisbonne, en 1648, ne put pas entendre parler de faire ces concessions. L'écrit pseudonyme d'*Hippolyte*, intitulé : *Dissertatio de ratione imperii nostri Romano-Germanici*, ne fut pas sans influence sur sa conduite. Cet écrit, composé par le conseiller d'Etat suédois Bogislav-Philippe de Griep, à l'instigation de l'électeur de Brandebourg, avait pour but de prévenir les concessions que l'Empire que les concessions faites à la France.

des Jésuites les amis-  
qui avaient  
aussi qui  
dont les  
résultat;  
temps encore avant que  
ster et d'Osnabrück vint pro-  
Pendant la tenue du  
pas été conclu d'ar-  
avec diverses chances  
n'à ce que l'occupa-  
les Suédois,  
signature du  
les es, l'empereur  
des Ro-  
IV, qui m t en 1654.  
suivit dans la tombe, au  
venait de conclure avec les Polo-  
nee contre la Suède. E  
dans la co  
la diète  
encou-  
qui cultivait lui-même. On  
compositions, imprimées à  
par les soins de l'organiste de  
g Ebner et dans la *Musurgie* de  
est pour successeur son second  
[Enc. des G. du M., avec add.]  
Ally. Enc.

**FERDINAND I<sup>er</sup>** (1) (*Charles-Léopold-Jo-  
is-Marcellin*), empereur d'Autriche  
de François I<sup>er</sup> et de sa seconde  
ie-Thérèse, l'une des filles du roi  
de Naples, naquit à Vienne, le  
Ce prince eut une enfance mala-  
tion fut peu soignée, d'abord  
mauvaise santé, ensuite à cause  
des gouverneurs, dont le pre-  
lié le jour même de la mort de  
mère de Ferdinand, et dont le se-  
rué d'une maladie mentale avant  
l'éducation de l'archiduc héritier.  
par le maréchal comte de Belle-  
le titre de *Oberhofmeister*,  
ou grand-maitre de cour); et  
grand âge de ce gouverneur  
nouveau mentor, on choisit le grand-  
le Hoyow-Sprinzenstein. La santé  
t raffermie; mais son moral se  
ure de sa première faiblesse phy-  
tre aussi de l'état imparfait de  
action. En 1815, on le fit voya-  
héréditaire de sa maison, en  
dans le sud de la France;  
requées en lui  
l'empereur et l'empereur de son  
d'Allemagne ayant été supprimé depuis  
les empereurs d'Autriche ont  
dynastique.

caractère. Son père, François I<sup>er</sup>, lui conféra le grade de feld-maréchal impérial, et bientôt il jugea prudent, à l'exemple de quelques-uns de ses prédécesseurs, de faire couronner de son vivant son fils en qualité de roi de Hongrie. Cette cérémonie eut lieu en présence de la diète hongroise, le 28 septembre 1830; l'archiduc prit le nom de Ferdinand V, *rex junior* de Hongrie. Le 27 février 1831, il fut marié à la princesse sarde Marie-Anne-Caroline, fille du roi Victor-Emmanuel, née le 19 septembre 1803.

Par la mort de son père, le 2 mars 1835, Ferdinand se trouva appelé au trône à l'âge de quarante-deux ans. On s'attendait alors à un changement dans le gouvernement autrichien, d'autant plus que Ferdinand marquait beaucoup de déférence pour un des archiducs ses oncles; mais les personnes qui connaissaient mieux l'esprit du cabinet autrichien furent persuadées que son système, toujours le même depuis tant de siècles, ne varierait point. Ferdinand accorda en effet à M. de Metternich la même confiance que son père lui avait témoignée, le laissant régler les affaires de l'extérieur, tandis que la politique intérieure resta absolument invariable, ainsi que Ferdinand l'avait annoncé par sa proclamation lors de son avènement. Cependant, le 6 septembre 1838, date de son couronnement comme roi de Lombardie, il promulgua une amnistie générale pour les crimes et délits politiques commis dans les provinces italiennes. Sous son règne l'industrie autrichienne prit un essor inaccoutumé; on améliora les routes, on construisit des voies ferrées. Le soulèvement de la Gallicie en 1846 amena l'incorporation de Cracovie et de ses dépendances à l'empire. Lorsque, à la fin de 1847, les agitations révolutionnaires commencèrent, l'empereur fit les concessions commandées par les circonstances. Il consentit, au mois de mars 1848, à la démission de M. de Metternich, à la formation d'un ministère responsable; enfin, il posa les bases d'une constitution impériale. Les troubles qui éclatèrent ensuite à Vienne l'obligèrent de se réfugier à Inspruck avec sa famille. Revenu à Vienne au mois d'août, il dut encore fuir cette capitale en octobre. Venu à Olmütz, il abdiqua le 2 décembre suivant, en faveur de son neveu, le prince François-Joseph. Depuis lors Ferdinand vit retiré à Prague. Ses occupations sont peu connues, et paraissent toutes renfermées dans l'intérieur de son palais. Il a montré du goût pour la technologie et le blason. Son mariage est resté stérile.

Enc. des G. du M. — *Conversat.-lex.*

**FERDINAND II**, landgrave d'Alsace et comte de Tyrol, né le 14 juin 1529, mort le 24 janvier 1595. Il était second fils de Ferdinand I<sup>er</sup>, empereur d'Allemagne, qui lui laissa en mourant l'Alsace et le Tyrol (25 juillet 1564). Le règne de Ferdinand n'offre aucune particularité digne de remarque. Il accepta le calendrier julien réformé par le pape Grégoire, et commença à l'exté-

cuter dès le 17 novembre 1583, qui fut alors compté pour le 27 ; mais Strasbourg et les protestants d'Alsace refusèrent d'adopter ce changement, qui ne devint d'un usage général qu'en 1682, sur l'ordre positif de Louis XIV. Ferdinand avait épousé en 1550 Philippine Welser de Zinnenberg, morte le 24 avril 1580, laissant de son mariage deux fils : Charles, margrave de Burgau, et André, dit *le cardinal d'Autriche*, évêque de Constance et de Brixen. Ces deux princes furent déclarés d'une filiation maternelle trop inférieure pour succéder à leur père. La seconde femme de Ferdinand II, Anna-Catharina de Gonzague, mariée en mai 1582, morte en 1620, ne laissa qu'une fille, Anna, qui épousa l'empereur Matthias. Les biens de Ferdinand passèrent à ses neveux, qui étaient l'empereur Rodolphe et ses frères.

Sedler, *Univ. Lex.* — *Chronologie des Landgraves de la haute Alsace*, dans l'*Art de vérifier les dates*, édit. de 1819, t. XIV, p. 28.

\***FERDINAND-CHARLES**, dernier landgrave de la haute Alsace, né le 17 mai 1628, mort à Inspruck, le 30 décembre 1662. Il était fils de Léopold IV, landgrave et landvogt d'Alsace et comte du Tyrol. Il succéda à son père sous la tutelle de sa mère, Claudia de Médicis. Ce fut pendant sa minorité que les Suédois, qui avaient fait la conquête de l'Alsace, la cédèrent, par le traité de Paris (1<sup>er</sup> novembre 1634), au roi de France, Louis XIII. En 1648, la paix de Munster, et en 1659, celle des Pyrénées confirmèrent cette cession. En compensation, Louis XIV, par un traité passé le 16 décembre 1660, s'engagea à payer à Ferdinand-Charles 3,000,000 de livres tournois. Cette somme fut acquittée le 3 décembre 1663 entre les mains de Sigismond-François, frère et héritier du landgrave. Dès lors l'Alsace, le comté de Ferrette et la landvogtie d'Haguenau furent définitivement acquis à la France. Ferdinand-Charles avait épousé, le 10 juin 1646, Anna de Médicis, dont il n'eut pas d'enfants.

*Traité de Paix*, III, p. 805-825. — Monglat, *Mémoires*, p. 109. — Sismondi, *Histoire des Français*, t. XXIV, p. 898. — Sedler, *Univ. Lex.*, au mot *Alsacia*.

\***FERDINAND-MARIE**, électeur de Bavière, né le 31 octobre 1636, mort à Schleisheim, le 26 mai 1679. Il était fils aîné de Maximilien I<sup>er</sup>, électeur de Bavière, et de Marie-Anne d'Autriche. Il succéda à son père, le 27 septembre 1651, sous la tutelle de son oncle Albert, landgrave de Leuchtenberg et comte de Halle. Après la mort de l'empereur Ferdinand III (1657), le comte de Furstenberg, député de Bavière à la diète électoral, brigua pour son maître le trône impérial. Ferdinand-Marie désavoua son représentant, et déclara que si les électeurs lui imposaient la couronne impériale, il secouerait la tête pour la faire tomber. Sa mère lui ayant fait de vifs reproches sur son peu d'ambition, il répondit : « Madame, j'aime mieux être un riche électeur qu'un pauvre empereur. » Il entra cependant en contestation avec Charles-Louis, électeur palatin, au sujet du

vicariat de l'Empire. Ce différend ne fut terminé qu'en 1724, après la mort des deux compétiteurs. Ferdinand-Marie sut toujours conserver une prudente neutralité au milieu des longues guerres qui affligèrent alors l'Europe. Il avait épousé, le 27 juin 1652, Henriette-Adélaïde de Savoie (morte le 18 mars 1676), et eut de ce mariage Maximilien-Emmanuel, qui lui succéda ; Marie-Anne-Christine-Victoire, mariée, le 7 mars 1680, à Louis, dauphin de France ; Joseph-Clément, électeur de Cologne, évêque de Liège, de Batisbonne et d'Hildesheim, et Violante-Béatrix, mariée, en 1689, à Ferdinand, prince-héritaire de Toscane.

Sedler, *Univ. Lex.*

**FERDINAND I, II, III**, rois de *Bohême*. Voy. **FERDINAND I, II, III**, empereurs d'Allemagne.

**FERDINAND-ALBERT**, ducs de *Brunswick*. Voy. **BRUNSWICK**.

**FERDINAND DE BAVIÈRE**, quatre-vingt-et-unième archevêque de *Cologne*, et soixante-et-unième prince-évêque de *Liège* et de *Munster*. Né le 7 octobre 1577, mort à Arnsberg, le 13 septembre 1650. Il était fils de Guillaume V, Bavière et de Renée de Lorraine. Dès l'enfance, prévôt de l'église de Cologne, de Mayence et de Trèves, il succéda, le 1<sup>er</sup> mai 1612, à son oncle Ernest de Bavière, non-seulement dans l'archevêché de Cologne, dans les évêchés de Liège (1612) et de Munster (11 avril 1612). En 1615, il se rendit à Francfort et contribua à l'élection de l'empereur Matthias d'Autriche, dont il fit le même mois le couronnement, conjointement avec Jean Suicard de Cronembourg, évêque de Mayence. Après la mort de Matthias, son oncle de Bavière prit encore une part active à l'élection de l'empereur Ferdinand II, qui naissant lui conféra l'évêché de Palatinat. En 1630, il conduisit lui-même des troupes contre les Suédois et les protestants allemands. En 1637, il chassa les Français de la citadelle de Renbreitstein. En 1641, il accueillit à Mayence la mère de Louis XIII, que le cardinal de Richelieu forçait de quitter la France. En 1642, il donna un asile au couvent de Saint-Étienne de Liège. En 1642 à 1648, Ferdinand de Bavière fut occupé et ravagé par les Français, les Suédois et les Suédois. Ce fut seulement lors de la paix de Munster, qu'il recouvra ses possessions. Il fut obligé de payer aux Français une indemnité de six cent mille rixdalers. Le gouvernement de Ferdinand de Bavière fut une suite de révoltes, de révoltes, de tortures et de massacres, les prétentions réciproques de l'évêque et du peuple. Le prélat soutenait le parti de la bourgeoisie celui de la France. La paix de Westphalie fut enfin conclue le 7 avril 1648. Ferdinand se retira à Bonn. En mai 1648, recommença : les Impériaux, appelés par les Français, vinrent, sous la conduite de Ch...

de Piccolomini et de Jean de Werth, les bourgeois chassèrent les cha-  
les armes, et, commandés par  
lle, leur bourgmestre, ils se  
at, firent des sorties heu-  
Jean de Werth. Le nonce mé-  
ment l'évêque et ses sujets.  
le roi l'empereur, et  
au prélat et à ses  
son siège, Fer-  
ses empli-  
is portèrent plainte au pape  
Le bourgmestre La Ruelle (voy.  
l'âme de la résistance des bour-  
comte René de Renesse, seigneur de  
e, agent du parti espagnol, invita ce ma-  
grand repas, et le fit égorger, le 15 avril  
Liégeois, exaspérés, écrasèrent les sol-  
prirent de force la maison de  
le brent le coup, le pen-  
avoir brûlé, jetèrent  
Ferdinand aurait eu  
la précaution de se  
de ses châteaux avant l'accom-  
du meurtre de La Ruelle. Mais ses  
partisans et ceux de l'Espagne furent  
de la colère populaire. Les jésuites  
furent très-maltraités et expulsés  
Ferdinand eut beaucoup de peine à  
de l'assassinat du bourgmestre. Ce-  
avec le temps, le peuple se calma, et,  
ses griefs, rouvrit ses portes au prélat.  
de Liège lui accordèrent même, en sep-  
641, cent cinquante mille florins, au-  
esquels Frédéric-Maurice de La Tour,  
Berlan, renonça à ses prétentions sur  
de Bouillon. Quelques écrivains ecclé-  
ont vanté la pitié, la bienfaisance et  
s morurs de Ferdinand de Bavière; ces  
sont peu d'accord avec l'histoire.  
que Liège lui dut en particulier l'éta-  
de nombreuses congregations reli-  
établit des augustins du Saint-Se-  
1614, des carmes déchaussés et des  
1617, des ursulines l'année sui-  
deux ans après, des celestins, des  
des capucins, des recollets, des  
des religieuses de la Conception, des  
des filles du tiers ordre de  
des magnifiques monastères furent  
des sociétés, qui étaient en outre dotées  
de la ville. A. DE L.

1792, t. XXII, ann. 1639. — Abbe d'Ar-  
1792, t. II, p. 322. —  
1792, t. I, p. 147, m. 42. — Foul-  
1792, t. I, p. 147, m. 42. — Foul-  
1792, t. I, p. 147, m. 42. — Foul-  
1792, t. I, p. 147, m. 42. — Foul-

1792, t. I, p. 147, m. 42. — Foul-  
1792, t. I, p. 147, m. 42. — Foul-  
1792, t. I, p. 147, m. 42. — Foul-  
1792, t. I, p. 147, m. 42. — Foul-

tille, que lui offraient les états à la mort de son  
frère aîné, Henri III, dit *le Maladif*. Content du  
titre de régent, il gouverna la Castille pendant  
la minorité de son neveu Jean II, à qui il laissa  
plus tard le gouvernement de la Vieille-Castille.  
La sagesse avec laquelle il dirigea les affaires et  
ses succès contre les Maures lui donnèrent la  
plus haute influence. Il en profita pour aug-  
menter sa puissance et celle de sa famille. Le  
troisième et le quatrième de ses fils furent élevés  
aux maîtrises d'Alcantara et de Santiago. Lorsque  
le roi d'Aragon et de Sicile D. Martin, frère de  
sa mère, D. Léonore, lui fit offrir sa succession  
à la couronne d'Aragon, Ferdinand assiégeait An-  
tequera, dont il ajouta ensuite le nom au sien.  
La prise de cette ville, la plus forte que possé-  
dassent encore les Maures, de Grenade, lui donna  
une grande prépondérance et décida les députés  
d'Aragon, de Catalogne et de Valence, réunis à  
Caspé, à le reconnaître dès le 30 juin 1412. Ses  
compétiteurs étaient Federigo, comte de Luni,  
fils naturel de don Martin, Matthieu de Castelbon,  
comte de Foix, gendre de Juan I<sup>er</sup>, frère aîné de  
don Martin; Alfonso, duc de Candie; le marquis  
de Villena; Jayme II, comte d'Urgel. Ce dernier  
osa seul lui disputer l'héritage du roi d'Aragon.  
Ferdinand non-seulement repoussa son attaque,  
mais l'assiégeant dans Balaguer, il l'obligea de se  
rendre à discrétion, confisqua ses biens, et l'en-  
voya prisonnier en Castille. Le vainqueur rentra  
ensuite dans Saragosse, où il se fit couronner  
solennellement, en 1414. Il éprouva aussi quelque  
difficulté à établir son pouvoir en Sicile. La reine  
Blanca de Navarre, veuve de Martin I<sup>er</sup>, roi de  
Sicile, fils de don Martin et mort avant son père,  
jouissait alors de la régence en vertu du testa-  
ment de son mari: Ferdinand la confirma vice-  
reine; mais il nomma en même temps un con-  
seil supérieur de huit vice-gérants. Blanca avait  
refusé avec dédain la main de Bernardo Caprera,  
comte de Modica, favori de Martin I<sup>er</sup>, et qui as-  
pirait aussi à la royauté. Celui-ci s'en vengea en  
chassant la régente de Palerme; Ferdinand eut  
à réduire l'audacieux prétendant, qui fut expulsé  
de Sicile. Blanca, néanmoins, voyant ses pou-  
voirs limités par l'autorité des vice-gérants, se  
retira en Navarre. Ferdinand dans tout le cours  
de son règne ne trompa nullement la bonne  
opinion qu'il avait fait concevoir de lui. Il sut  
joindre à l'habileté, qui inspire la confiance, la  
fermeté, qui commande le respect, la justice et  
la clémence, qui lui concilièrent l'amour de ses  
sujets. Aussi son influence fut-elle grande au  
dedans comme au dehors. Le roi d'Angleterre  
et l'empereur d'Allemagne recherchèrent son  
alliance, et son intervention fut réclamée dans les  
affaires de l'Eglise. Jusqu'au concile de Cons-  
tance, Ferdinand avait suivi le parti de Be-  
nolt XIII; mais Grégoire XII ayant donné sa  
démission et Jean XXIII ayant été déposé, Fer-  
dinand crut devoir engager Benolt à se retirer  
aussi, afin de rendre la paix à l'Eglise. Il se trans-



porta auprès de lui à Perpignan, et épuisa toutes les voies de persuasion sans rien en obtenir : il l'abandonna alors, et se soumit à l'obéissance de Martin V. Ferdinand mourut en revenant de cette entrevue. Il avait épousé Léonore d'Albuquerque, dont il laissa quatre fils : Alfonse V, dit *le Sage et le Magnanime*, qui lui succéda; Juan II, roi de Navarre, puis d'Aragon; don Enrique; don Pedro; et deux filles : Maria, qui épousa en 1420 Juan II, roi de Castille; et Eleonora, mariée en 1428 avec don Duarte, infant de Portugal.

V. MARTY.

Various, *Hist. Hisp.* — Garibai, *Historia de todos los Reyes de España.* — Eorila, *Anales de la Corona de Aragón.* — Ferreras, *Hist. gen. de España.*

**FERDINAND II**, roi d'Aragon. Voyez **Ferdinand V**, dit *le Catholique*, roi de Castille.

**FERDINAND I<sup>er</sup>**, *le Grand*, roi de Castille, de Léon, de Galice, mort à Léon, le 27 décembre 1065, était le second fils de Sanche III, *le Grand* (voy. ce nom), roi de Navarre, qui força Bermude III, roi de Léon, à renoncer à tout droit sur la Castille, ainsi érigée en royaume indépendant (1032). Ferdinand épousa en même temps la sœur du roi vaincu, doña Sancha, qui avait été fiancée à Garcia (voy. ce nom), comte de Castille. Bermude crut que la mort de Sanche III lui offrait une occasion favorable de recouvrer la Castille, et envahit cet État, malgré les liens de parenté qui l'unissaient à son possesseur. Ferdinand le vainquit, et le tua; il fit alors valoir les droits de sa femme et de la victoire, et, par l'occupation des Asturies et de Léon, il devint le plus puissant souverain de l'Espagne chrétienne. Bermude III était le dernier rejeton mâle d'une dynastie de rois qui, par Pélage, remontait aux rois Goths. Ferdinand, qui ne la représentait que par les femmes, eut à faire oublier le titre d'étranger que lui donnaient ses nouveaux sujets. Il plut au peuple par la confirmation des fueros d'Alfonse V, complètes, et imposa par sa fermeté et sa justice. Il employa treize ans à la restauration des antiques lois des Goths, appropriées à son époque. La révolte de son frère, Garcia, roi de Navarre, vint l'arracher à ces utiles travaux. Il marcha contre lui, le défit, et le tua à Pennalène, dans les plaines d'Atapuerra, appelées depuis *Champ du Meurtre*; par l'occupation de la Rioja, des Asturies et de la Galice, il limita à l'Èbre la Navarre, qui resta à Sanche, son neveu. Se voyant à la tête de troupes grossies par la victoire, il tourna ses armes contre les infidèles. Il avait à les pourvoir de l'assistance prêtée contre lui au roi de Navarre. Envahissant le Portugal, il emporta d'assaut Viseu, malgré l'énergie de sa défense, puis Lamego, et vint mettre le siège devant Coimbra. Six mois après, il faisait son entrée dans cette dernière place, la plus importante du pays, 26 juillet 1068. L'année suivante, maître de San-Estevan de Gormas, il poussa son expédition jusqu'à Medina-Celi (1069), en détruisant la ligne d'*atalayas* espagnols de re-

doctes), que l'ennemi avait élevés sur les frontières de la Castille, dont il occupa plusieurs places. Il se jeta ensuite sur le royaume de Tolède, dévastant tout sur son passage, et sans laisser prendre haleine ni à ses soldats, ni à l'ennemi, il remonta jusqu'à Madrid et Alcalá de Hénarès. Les riches présents d'Al-Moumoun, émir de Tolède, purent seuls arrêter sa conquête. Après un traité en vertu duquel l'émir se reconnut son vassal, Ferdinand se retourna chargé de butin. Il dépensa ces richesses en améliorations intérieures. Il restaura Zamora, et réédifia à Léon l'église de Saint-Jean-Baptiste, destinée à recevoir les reliques des saints enfouies dans les lieux qu'occupaient encore les infidèles. Il porta ses ravages dans l'Andalousie, et força Ebn-Ab, émir de Séville, à se reconnaître son tributaire et à lui rendre les reliques de saint Isidore, qu'il transporta dans sa nouvelle église (1063), où il passait de longues heures en prières. Atteint d'une grave maladie, c'est là qu'il se fit transporter au retour d'une expédition dirigée contre Valence, et qu'il voulut terminer, sous le cilice du pénitent, sa vie de roi législateur et guerrier. Aussi actif et non moins habile à gouverner pendant la paix que pendant la guerre, Ferdinand fut un des plus grands rois de l'Espagne. Fondateur du royaume de Castille, il éleva au titre d'empereur des prétentions (1) qui lui furent contestées. Le Cid de Bivar, élevé à sa cour, vint à Toulouse pour soutenir contre l'ambassadeur d'Henri le Noir, empereur d'Allemagne, la discussion élevée à ce sujet. La médiation du pape y mit fin. Ferdinand mourut au comble de la gloire et de la puissance. Des trois fils qu'il eut de doña Sancha, son épouse, Sanche fut roi de Castille; Alfonse, de Léon; Garcia, de Galice.

V. MARTY.

Roderic de Tolède, *Chronicon.* — D. Diego de Guadalupe, *Historia Gothica, Castellana.* — Ferreras, *Ann. de España.* — La Fuente, *id.*, t. IV.

**FERDINAND II**, roi de Léon, fils d'Alfonse VIII, régna de 1157 à 1173. Prince gai, libéral, brave et plein de courage, il se distingua particulièrement aux rois d'Espagne. Il eut une correspondance continue avec le pape : il se répandit en largesses et fut très-heureux dans ses guerres. Son frère, roi de Castille, se déclara l'ennemi des grands de ses États. Il prévint les hostilités en se retirant en Castille et en faisant droit aux plaintes. Il épousa Urraque, fille d'Alfonse, roi de Portugal, ce qui ne l'empêcha pas d'être en guerre avec son beau-père. Il reprit les possessions de ce prince. Ayant pris le roi son beau-père, il l'obligea de faire la paix. Alfonse de

(1) Le P. Pagioli conjecture : « Ce prince se qu'il empereur dans ses diplômes, ce que nous avons vu dans quelques unes de ces pièces. »

rtifications de Ciudad-Rodrigo, les Salamanque reprirent les armes, et as par Ferdinand, qui fit mourir leur la ville à se rendre à discrétion.

usuite successivement les Mu-  
varrais. Il réprima la révolte des  
rio, et, profitant des troubles  
gouverna cet État pendant l'ora-  
l'Alonzo VIII (ou IX), dit le No-  
à son fils Alonzo IX  
V. MARTY.

ruene, *Chronicon*. — Schott, *Hispania*  
Garibay, *Compendio*.

le Saint, roi de Castille, en  
1230 à 1252. Il dut son trône  
ment que mit sa mère, Bérengère, à  
uccession de son oncle Henri 1<sup>er</sup>,  
au détriment de Blanche, femme  
de France, sœur comme elle de  
, et son aînée. Devenu ainsi roi  
é l'opposition de son père, Al-  
ron de Léon, qu'il sut apaiser, il ré-  
des Lara, qui suscitaient sans  
veaux troubles. Il tourna ensuite  
contre les Maures, força le wali de  
maître sa suzeraineté, et se fit céder  
rties par Al-Mamoun, dont il soutint  
. Il s'ouvrit ainsi les portes de l'An-  
out il entreprit la conquête, après  
é du royaume de Léon, qu'il unit à  
gré les dispositions de son père,  
avoir fait déclarer nul son mariage  
tre, avait désigné pour lui succéder  
onne ses filles Sanche et Douce, nées  
nier mariage. « Brave, actif, patient  
ambition, et mêlant habilement la  
au courage (1) », il rallia autour de  
e de chevaliers, qui forcèrent sous ses  
loue à capituler, en 1236. Il continua  
par la prise d'Ubeda et de Truxillo,  
par l'occupation de Séville, qui se  
embre 1248), après un siège qui  
eux ans. En enlevant la forte place  
245), il avait réduit l'émir de Gre-  
payer tribut et à lui fournir le con-  
es contre ses coreligionnaires de  
ouuant l'unité politique à ses États  
Ferdinand commença l'unité législa-  
nolie par son fils Alonzo X (ou XI).  
décerna le surnom de Saint, qu'il  
es libéralités envers les prêtres,  
servit par la cruauté avec laquelle  
a et fit brûler les albigeois réfugiés  
s.

né, en 1220, Béatrix de Souabe,  
rreur Philippe et sœur de l'em-  
: II. Il en eut : 1<sup>o</sup> Alfonse, qui lui  
r Frédéric; 3<sup>o</sup> Ferdinand; 4<sup>o</sup> En-  
pe; 6<sup>o</sup> Sancho; 7<sup>o</sup> Manuel,  
; 8<sup>o</sup> D. Bérengère, religieuse. De

Jeanne, fille du comte de Ponthieu, sa seconde épouse, il eut D. Fernand de Ponthieu, D. Louis et doña Leonor, qui par son mariage avec Édouard 1<sup>er</sup>, roi d'Angleterre, porta dans cette maison les comtés de Ponthieu et de Montreuil.

V. MARTY.

Schott, *Hisp. illustrata*. — Romey, *Hist. génér. d'Esp.* — *Chron. de Santo rey Fernando III*. — La Fuente, *Hist. gener. de Esp.*

FERDINAND IV, roi de Castille, dit l'A-journé, régna de 1295 à 1312. Il n'était âgé que de dix ans lorsqu'il succéda à son père, D. Sanche IV, le Vaillant, sous la tutelle de la reine Marie de Molina, sa mère. Sa minorité fut des plus orageuses : on ne vit que meurtres et brigandages de toutes sortes se manifester impunément à la faveur de la plus complète anarchie. Le gouvernement, sans force, eut recours aux moyens de conciliation. Le peuple, toujours peu exigeant, fut apaisé par la suppression de l'impôt sur les denrées; mais les grands, avides de pouvoir, continuèrent les troubles et les factions. Don Juan Nuñez de Lara, qui voulait agrandir ses possessions, et l'infant D. Henri, qui ambitionnait la régence, se mirent à la tête des mécontents. Les infants D. Juan et D. Alonzo de La Cerda revendiquèrent la couronne, le premier soutenu par le roi de Portugal, le second par le roi d'Aragon; l'un et l'autre se préparant à démembrer la Castille. Trop faible pour tenir tête à tant d'ennemis, la reine les divisa par la ruse. Elle attira dans son parti l'héroïque défenseur de Tarifa, D. Perez de Guzman, qui réprima les Maures (1296), tandis que D. Alfonse de Lara repoussait les Navarrais. Le roi d'Aragon, absorbé par ses propres affaires, fut obligé d'abandonner la lutte, et la paix fut scellée avec le roi de Portugal par le mariage de doña Constance, sa fille, avec le jeune roi de Castille, et celui de doña Béatrix, sœur de Ferdinand, avec l'infant de Portugal, fils du roi Denis (1298). Réduits ainsi à leurs seules forces, les prétendants furent obligés de traiter à leur tour. Jouissant de la paix à l'intérieur, Ferdinand fit avec le roi d'Aragon une alliance qu'il resserra par le mariage de l'infante Léonore, sa sœur, avec D. Jayme, infant d'Aragon. Les deux alliés profitèrent des divisions qui régnaient parmi les Maures pour diriger contre eux une attaque. Ferdinand se prépara à la guerre sainte par un trait de piété filiale et par un acte de clémence (1305) : il fit transporter le corps du roi son père dans le superbe mausolée que lui avait préparé la reine mère. Comme il y avait en Galice un grand soulèvement, il appela près de lui les révoltés, et, par un pardon généreux, s'en fit d'ardents auxiliaires. Étant ensuite parti de Tolède, il mit le siège devant Algesiras, le 25 juillet 1305. Il l'abandonna après des attaques vigoureuses, surpris par la rigueur de la saison et surtout par la mort de D. Diègue-Lopez de Haro. Mais il avait dans l'intervalle enlevé Gibraltar, et il

cater dès le 17 novembre 1583, qui fut alors compté pour le 27 ; mais Strasbourg et les protestants d'Alsace refusèrent d'adopter ce changement, qui ne devint d'un usage général qu'en 1682, sur l'ordre positif de Louis XIV. Ferdinand avait épousé en 1550 Philippine Welser de Zinnenberg, morte le 24 avril 1580, laissant de son mariage deux fils : Charles, margrave de Burgau, et André, dit *le cardinal d'Autriche*, évêque de Constance et de Brixen. Ces deux princes furent déclarés d'une filiation maternelle trop inférieure pour succéder à leur père. La seconde femme de Ferdinand II, Anna-Catharina de Gonzague, mariée en mai 1582, morte en 1620, ne laissa qu'une fille, Anna, qui épousa l'empereur Matthias. Les biens de Ferdinand passèrent à ses neveux, qui étaient l'empereur Rodolphe et ses frères.

Sedler, *Univ. Lex.* — *Chronologie des Landgraves de la Haute Alsace*, dans l'*Art de vérifier les dates*, édit. de 1819, t. XIV, p. 28.

\* **FERDINAND-CHARLES**, dernier landgrave de la haute Alsace, né le 17 mai 1628, mort à Inspruck, le 30 décembre 1662. Il était fils de Léopold IV, landgrave et landvogt d'Alsace et comte du Tyrol. Il succéda à son père sous la tutelle de sa mère, Claudia de Médicis. Ce fut pendant sa minorité que les Suédois, qui avaient fait la conquête de l'Alsace, la cédèrent, par le traité de Paris (1<sup>er</sup> novembre 1634), au roi de France, Louis XIII. En 1648, la paix de Munster, et en 1659, celle des Pyrénées confirmèrent cette cession. En compensation, Louis XIV, par un traité passé le 16 décembre 1660, s'engagea à payer à Ferdinand-Charles 3,000,000 de livres tournois. Cette somme fut acquittée le 3 décembre 1663 entre les mains de Sigismond-François, frère et héritier du landgrave. Dès lors l'Alsace, le comté de Ferrette et la landvogtie d'Haguenau furent définitivement acquis à la France. Ferdinand-Charles avait épousé, le 10 juin 1646, Anna de Médicis, dont il n'eut pas d'enfants.

*Traité de Paix*, III, p. 803-823. — Monglat, *Mémoires*, p. 109. — Sismondi, *Histoire des Français*, t. XXIV, p. 308. — Sedler, *Univ. Lex.*, au mot *Alsacia*.

\* **FERDINAND-MARIE**, électeur de Bavière, né le 31 octobre 1636, mort à Schleisheim, le 26 mai 1679. Il était fils aîné de Maximilien I<sup>er</sup>, électeur de Bavière, et de Marie-Anne d'Autriche. Il succéda à son père, le 27 septembre 1651, sous la tutelle de son oncle Albert, landgrave de Leuchtenberg et comte de Halle. Après la mort de l'empereur Ferdinand III (1657), le comte de Furstemberg, député de Bavière à la diète électorale, brigua pour son maître le trône impérial. Ferdinand-Marie désavoua son représentant, et déclara que si les électeurs lui imposaient la couronne impériale, il secouerait la tête pour la faire tomber. Sa mère lui ayant fait de vifs reproches sur son peu d'ambition, il répondit : « Madame, j'aime mieux être un riche électeur qu'un pauvre empereur. » Il entra cependant en contestation avec Charles-Louis, électeur palatin, au sujet du

vicariat de l'Empire. Ce différend ne fut terminé qu'en 1724, après la mort des deux compétiteurs. Ferdinand-Marie sut toujours conserver une prudente neutralité au milieu des longues guerres qui affligèrent alors l'Europe. Il avait épousé, le 27 juin 1652, Henriette-Adélaïde de Savoie (morte le 18 mars 1676), et eut de ce mariage Maximilien-Emmanuel, qui lui succéda ; Marie-Anne-Christine-Victoire, mariée, le 7 mars 1680, à Louis, dauphin de France ; Joseph-Clément, électeur de Cologne, évêque de Liège, de Batisbonne et d'Hildesheim, et Violante-Béatrix, mariée, en 1689, à Ferdinand, prince-héritier de Toscane.

Sedler, *Univ. Lex.*

**FERDINAND I, II, III**, rois de Bohême. Voy. **FERDINAND I, II, III**, empereurs d'Allemagne.

**FERDINAND-ALBERT**, ducs de Brunswick. Voy. **BRUNSWICK**.

**FERDINAND DE BAVIÈRE**, quatre-vingt-neuvième archevêque de Cologne, et soixante-neuvième prince-évêque de Liège et de Bavière, né le 7 octobre 1577, mort à Aulneuve, le 17 septembre 1650. Il était fils de Guillaume de Bavière et de Renée de Lorraine. Il fut prévôt de l'église de Cologne, de Mayence et de Trèves, il succéda à son oncle Ernest de Bavière dans l'archevêché de Cologne (1612). En 1612, il fut élu évêque de Liège (1612). En 1612, il fut élu évêque de Munster (11 avril 1612). En 1612, il fut élu évêque de Francfort et contribua à l'élection de l'empereur Matthias d'Autriche, dont il célébra le couronnement, conjointement avec Jean Suicard de Cronembourg, évêque de Mayence. Après la mort de Matthias, Ferdinand prit encore une fois possession de l'empire, qui lui fut conférée par naissance lui conféra l'évêché de Padoue. En 1630, il conduisit lui-même des troupes contre les Suédois et les protestants allemands. En 1637, il chassa les Français de Rennebreitstein. En 1641, il fut élu évêque de Médicis, mère de Louis XIII, que Richelieu forçait de quitter France. Ferdinand donna un asile au duc de Bavière, qui fut occupé et ravagé par les Français et les Suédois. Ce fut seulement après la mort de Munster, qu'il recouvra ses possessions. Il fut encore obligé de payer aux Français une indemnité de six cent mille rixdalers. Ferdinand de Liège le gouvernement de la Bavière fut une suite de révoltes, de troubles, de tortures et de massacres. Les prétentions réciproques de l'empereur et du peuple. Le prélat soutenait le duc, la bourgeoisie celui de la France. Ferdinand se retira à Bonn. En mai 1648, recommença : les Impériaux, appelés, que, vinrent, sous la conduite de Charles

ine, de Piccolomini et de Jean de Werth, Li Les bourgeois chassèrent les cha-  
 tant les armes, et, commandés par  
 la Ruelle, leur bourgmestre, ils se  
 ment, firent des sorties heu-  
 reuses Jean de Werth. Le nonce mé-  
 revêque et ses sujets.  
 re rev e l'empereur, et  
 mure souffrit au prélat et à ses  
 rétabli sur son siège, Fer-  
 re recommença ses empiéte-  
 et les portèrent plainte au pape  
 Le La Ruelle (voy.  
 ou l'ance des bour-  
 de neuve, seigneur de  
 au parti espagnol, invita ce ma-  
 au repas, et le fit égorger, le 15 avril  
 Les bourgeois, exaspérés, écrasèrent les sol-  
 dats, prirent de force la maison de  
 e, le percèrent de mille coups, le pen-  
 sèrent, et, après l'avoir brûlé, jetèrent  
 res dans la Meuse. Ferdinand aurait eu  
 : sort s'il n'eût eu la précaution de se  
 les châteaux avant l'accom-  
 re de La Ruelle. Mais ses  
 et ceux de l'Espagne furent  
 colère populaire. Les jésuites  
 ont très-maltraités et expulsés  
 rad eut beaucoup de peine à  
 de du bourgmestre. Ce-  
 s, le peuple se calma, et,  
 ma, rouvrit ses portes au prélat.  
 de Liège lui accordèrent même, en sep-  
 1611, cent cinquante mille florins, au-  
 quels Frédéric-Maurice de La Tour,  
 Sedan, renonça à ses prétentions sur  
 de Bouillon. Quelques écrivains ecclé-  
 ont vanté la pitié, la bienfaisance et  
 rurs de Ferdinand de Bavière; ces  
 ent peu d'accord avec l'histoire.  
 Liège lui dut en particulier l'éta-  
 nombreuses congregations reli-  
 établit des augustins du Saint-Sé-  
 1614, des carmes déchaussés et des  
 1617, des ursulines l'année sui-  
 deux ans après, des celestins, des  
 , des capucins, des recollets, des  
 . desieuses de la Conception, des  
 ues filles du tiers ordre de  
 . Les magnifiques monastères furent  
 societés, qui étaient en outre dotées  
 de la ville. A. DE L.

re f. 111, t. XVII, ann. 1639. — Abbe d'Ar-  
 mures d'histoire critique, t. II, p. 322. —  
 le p. 111, t. 111, Liège, 1637, in-4°. — Foul-  
 de Liège. — L. Polain, *Le Banquet de*  
 1111 *Revue belge*, 2<sup>e</sup> ann., p. 191. — Comte  
 1111 *Biographie liégeoise*, t. I, p. 479.

1111, dit *le Juste et l'Honnête*,  
 non et de Sicile né en 1373, mort à  
 Catalogne, le 2 avril 1416. Il était le  
 de Juan I<sup>er</sup>, roi de Castille, et d'E-  
 1111 Il refusa la couronne de Cas-

tille, que lui offraient les états à la mort de son  
 frère aîné, Henri III, dit *le Maladif*. Content du  
 titre de régent, il gouverna la Castille pendant  
 la minorité de son neveu Jean II, à qui il laissa  
 plus tard le gouvernement de la Vieille-Castille.  
 La sagesse avec laquelle il dirigea les affaires et  
 ses succès contre les Maures lui donnèrent la  
 plus haute influence. Il en profita pour aug-  
 menter sa puissance et celle de sa famille. Le  
 troisième et le quatrième de ses fils furent élevés  
 aux maîtrises d'Alcantara et de Santiago. Lorsque  
 le roi d'Aragon et de Sicile D. Martin, frère de  
 sa mère, D. Léonore, lui fit offrir sa succession  
 à la couronne d'Aragon, Ferdinand assiégeait An-  
 tequera, dont il ajouta ensuite le nom au sien.  
 La prise de cette ville, la plus forte que possé-  
 dassent encore les Maures, de Grenade, lui donna  
 une grande prépondérance et décida les députés  
 d'Aragon, de Catalogne et de Valence, réunis à  
 Caspé, à le reconnaître dès le 30 juin 1412. Ses  
 compétiteurs étaient Federigo, comte de Luni,  
 fils naturel de don Martin, Matthieu de Castelbon,  
 comte de Foix, gendre de Juan I<sup>er</sup>, frère aîné de  
 don Martin; Alfonso, duc de Candie; le marquis  
 de Villena; Jayme II, comte d'Urgel. Ce dernier  
 osa seul lui disputer l'héritage du roi d'Aragon.  
 Ferdinand non-seulement repoussa son attaque,  
 mais l'assiégeant dans Balaguer, il l'obligea de se  
 rendre à discrétion, confisqua ses biens, et l'en-  
 voya prisonnier en Castille. Le vainqueur rentra  
 ensuite dans Saragosse, où il se fit couronner  
 solennellement, en 1414. Il éprouva aussi quelque  
 difficulté à établir son pouvoir en Sicile. La reine  
 Blanca de Navarre, veuve de Martin I<sup>er</sup>, roi de  
 Sicile, fils de don Martin et mort avant son père,  
 jouissait alors de la régence en vertu du testa-  
 ment de son mari: Ferdinand la confirma vice-  
 reine; mais il nomma en même temps un con-  
 seil supérieur de huit vice-gérants. Blanca avait  
 refusé avec dédain la main de Bernardo Caprera,  
 comte de Modica, favori de Martin I<sup>er</sup>, et qui as-  
 pirait aussi à la royauté. Celui-ci s'en vengea en  
 chassant la régente de Palerme; Ferdinand eut  
 à réduire l'audacieux prétendant, qui fut expulsé  
 de Sicile. Blanca, néanmoins, voyant ses pou-  
 voirs limités par l'autorité des vice-gérants, se  
 retira en Navarre. Ferdinand dans tout le cours  
 de son règne ne trompa nullement la bonne  
 opinion qu'il avait fait concevoir de lui. Il sut  
 joindre à l'habileté, qui inspire la confiance, la  
 fermeté, qui commande le respect, la justice et  
 la clémence, qui lui concilièrent l'amour de ses  
 sujets. Aussi son influence fut-elle grande au  
 dedans comme au dehors. Le roi d'Angleterre  
 et l'empereur d'Allemagne recherchèrent son  
 alliance, et son intervention fut réclamée dans les  
 affaires de l'Eglise. Jusqu'au concile de Cons-  
 tance, Ferdinand avait suivi le parti de Be-  
 nolt XIII; mais Grégoire XII ayant donné sa  
 démission et Jean XXIII ayant été déposé, Fer-  
 dinand crut devoir engager Benolt à se retirer  
 aussi, afin de rendre la paix à l'Eglise. Il se trans-

porta auprès de lui à Perpignan, et épuisa toutes les voies de persuasion sans rien en obtenir : il l'abandonna alors, et se soumit à l'obéissance de Martin V. Ferdinand mourut en revenant de cette entrevue. Il avait épousé Léonore d'Albuquerque, dont il laissa quatre fils : Alfonse V, dit *le Sage et le Magnanime*, qui lui succéda ; Juan II, roi de Navarre, puis d'Aragon ; don Enrique ; don Pedro ; et deux filles : Maria, qui épousa en 1420 Juan II, roi de Castille ; et Eleonora, mariée en 1428 avec don Duarte, infant de Portugal.

V. MARTY.

Marina, *Hist. Hisp.* — Garibol, *Historia de todos los Reyes de España*. — Zurita, *Anales de la Corona de Aragón*. — Ferreras, *Hist. gen. de España*.

FERDINAND II, roi d'Aragon. Voyez FERDINAND V, dit *le Catholique*, roi de Castille.

FERDINAND I<sup>er</sup>, *le Grand*, roi de Castille, de Léon, de Galice, mort à Léon, le 27 décembre 1065, était le second fils de Sanche III, *le Grand* (voy. ce nom), roi de Navarre, qui força Bernarde III, roi de Léon, à renoncer à tout droit sur la Castille, ainsi érigée en royaume indépendant (1032). Ferdinand épousa en même temps la sœur du roi vaincu, doña Sanche, qui avait été fiancée à Garcia (voy. ce nom), comte de Castille. Bernarde crut que la mort de Sanche III lui offrait une occasion favorable de recouvrer la Castille, et envahit cet État, malgré les liens de parenté qui l'unissaient à son possesseur. Ferdinand le vainquit, et le tua ; il fit alors valoir les droits de sa femme et de la victoire, et, par l'occupation des Asturies et de Léon, il devint le plus puissant souverain de l'Espagne chrétienne. Bernarde III était le dernier rejeton mâle d'une dynastie de rois qui, par Pelage, remontaient aux rois Goths. Ferdinand, qui ne la représentait que par les femmes, eut à faire oublier le titre d'étranger que lui donnaient ses nouveaux sujets. Il plut au peuple par la confirmation des fueros d'Alfonse V, complétés, et unifiés par sa fermeté et sa justice. Il employa treize ans à la restauration des antiques lois des Goths, appropriées à son époque. La révolte de son frère, Garcia, roi de Navarre, vint l'arracher à ces utiles travaux. Il marcha contre lui, le défait, et le tua à Pennalène, dans les plaines d'Atapuerca, appelées depuis *Champ du Meurtre* ; par l'occupation de la Rioja, des Asturies et de la Galice, il limita à l'Èbre la Navarre, qui resta à Sanche, son neveu. Se voyant à la tête de troupes grossies par la victoire, il tourna ses armes contre les infidèles. Il avait à les punir de l'assistance prêtée contre lui au roi de Navarre. Envahissant le Portugal, il emporta d'assaut Viseu, malgré l'énergie de sa défense, puis Lamego, et vint mettre le siège devant Coimbra. Six mois après, il faisait son entrée dans cette dernière place, la plus importante du pays, 26 juillet 1068. L'année suivante, maître de San-Estevan de Gormas, il poussa son expédition jusqu'à Medina-Celi (1069), en détruisant la ligne d'*atalayas* : espèces de ve-

dettes), que l'ennemi avait élevées sur les frontières de la Cantabrie, dont il occupa plusieurs places. Il se jeta ensuite sur le royaume de Tolède, devastant tout sur son passage, et sans laisser prendre haleine ni à ses soldats, ni à l'ennemi, il remonta jusque vers Madrid et Alcalá de Hénarès. Les riches présents d'Al-Mamoun, émir de Tolède, purent seuls arrêter sa conquête. Après un traité en vertu duquel l'emir se reconnut son vassal, Ferdinand se retira chargé de butin. Il dépensa ces richesses en améliorations intérieures. Il restaura Zamora, et réédifia à Léon l'église de Saint-Jean-Baptiste, destinée à recevoir les reliques des saints enfoncées dans les lieux qu'occupaient encore les infidèles. Il porta ses ravages dans l'Andalousie, et força Ebn-Ab, émir de Séville, à se reconnaître son tributaire et à lui rendre les reliques de saint Isidore, qu'il transporta dans sa nouvelle église (1063), où il passait de longues heures en prières. Atteint d'une grave maladie, c'est là qu'il se fit transporter au retour d'une expédition dirigée contre Valence, et qu'il voulut terminer, sous le cilice du pénitent, sa vie de roi législateur et guerrier. Aussi actif et non moins habile à gouverner pendant la paix que pendant la guerre, Ferdinand fut un des plus grands rois de l'Espagne. Fondateur du royaume de Castille, il éleva au titre d'empereur des prétentions (1) qui lui furent contestées. Le Cid de Bivar, élevé à sa cour, vint à Toulouse pour soutenir contre l'ambassadeur d'Henri le Noir, empereur d'Allemagne, la discussion élevée à ce sujet. La médiation du pape y mit fin. Ferdinand mourut au comble de la gloire et de la puissance. Des trois fils qu'il eut de doña Sanche, son épouse, Sanche fut roi de Castille ; Alonso, de Léon, Garcia, de Galice.

V. MARTY.

Roderic de Tolédo, *Chronicon*. — D. Ugeux de — — — — —, *Corona Gothica, Castellana*. — Ferreras, *Gen. de España*. — La Fuente, *id.*, t. IV.

FERDINAND II, roi de Léon, : d'Alfonse VIII, régna de 1157 à 1173. prince gai, libéral, brave et plein de courage, ardente, particulière aux rois d'Espagne leur lutte continuelle avec le musulman. il se répandit en largesses et fut très-heureux dans ses guerres. son frère, roi de Castille, s'opposa à leur des grands de ses États. il prévint les hostilités en se montrant en Castille et en faisant droit aux plaintes. Il épousa Urraque, fille d'Henriquez, roi de Portugal, ce qui ne l'empêcha pas d'être en guerre avec son beau-père. Il envahit les possessions de ce prince. Ayant pris le roi son beau-père dans une bataille, il l'obligea de faire la paix. Alarnés de

(1) Le P. Pazzi dit positivement : « Ce prince se qu d'empereur dans ses dépêches, ce que nous voyons dans quelques unes de ces pièces. »



ations de Ciudad-Rodrigo, les  
soudainement reprirent les armes, et  
as par Ferdinand, qui fit mourir leur  
la ville à se rendre à discrétion.

ensuite successivement les Mu-

Il réprima la révolte des

et, profitant des troubles

gouverna cet État pendant l'ora-

Alonzo VIII (ou IX), dit le No-

à son fils Alonzo IX

V. MARTY.

onicon. — Schott, *Hispania*

pendio.

le Saint, roi de Castille, en

se 1230 à 1252. Il dut son trône

que mit sa mère, Bérengère, à

la succession de son oncle Henri I<sup>er</sup>,

au détriment de Blanche, femme

le France, sœur comme elle de

, et son aînée. Devenu ainsi roi

l'opposition de son père, Al-

ron de Léon, qu'il sut apaiser, il ré-

des Lara, qui suscitaient sans

troubles. Il tourna ensuite

les Maures, força le wali de

sa suzeraineté, et se fit céder

par Al-Mamoun, dont il soutint

il s'ouvrit ainsi les portes de l'An-

il entreprit la conquête, après

ou royaume de Léon, qu'il unit à

les dispositions de son père,

avoir déclarer nul son mariage

, av désigné pour lui succéder

une ses nues Sanche et Douce, nées

nier mariage. « Brave, actif, patient

ambition, et mêlant habilement la

au courage (1) », il rallia autour de

e de chevaliers, qui forcèrent sous ses

loce à capituler, en 1236. Il continua

par la prise d'Ubeda et de Truxillo,

in par l'occupation de Séville, qui se

no bre 1248), après un siège qui

ans. En enlevant la forte place

), il avait réduit l'émir de Gre-

payer tribut et à lui fournir le con-

armes contre ses coreligionnaires de

donnant l'unité politique à ses États

erdinand commença l'unité législa-

mpie par son fils Alonzo X (ou XI).

il décerna le surnom de Saint, qu'il

ses libéralités envers les prêtres,

par la cruauté avec laquelle

ut brûler les albigeois réfugiés

ent.

éousé, en 1220, Béatrix de Souabe,

ereur Philippe et sœur de l'em-

II. Il en eut : 1<sup>o</sup> Alfonse, qui lui

édéric; 3<sup>o</sup> Ferdinand; 4<sup>o</sup> En-

pe; 6<sup>o</sup> Sancho; 7<sup>o</sup> Manuel,

, D. Bérengère, religieuse. De

Jeanne, fille du comte de Ponthieu, sa seconde  
épouse, il eut D. Fernand de Ponthieu, D. Louis  
et doña Leonor, qui par son mariage avec  
Édouard I<sup>er</sup>, roi d'Angleterre, porta dans cette  
maison les comtés de Ponthieu et de Montreuil.

V. MARTY.

Schott, *Hispania illustrata*. — Romey, *Hist. génér.  
d'Esp.* — Chron. de Santo rey Fernando III. — La Fuente,  
*Hist. gener. de Esp.*

FERDINAND IV, roi de Castille, dit l'A-  
journalé, régna de 1295 à 1312. Il n'était âgé que  
de dix ans lorsqu'il succéda à son père, D. San-  
che IV, le Vaillant, sous la tutelle de la reine  
Marie de Molina, sa mère. Sa minorité fut des plus  
orageuses : on ne vit que meurtres et brigandages  
de toutes sortes se manifester impunément à la  
faveur de la plus complète anarchie. Le gouver-  
nement, sans force, eut recours aux moyens de  
conciliation. Le peuple, toujours peu exigeant,  
fut apaisé par la suppression de l'impôt sur les  
denrées; mais les grands, avides de pouvoir, con-  
tinuèrent les troubles et les factions. Don Juan  
Nuñez de Lara, qui voulait agrandir ses posses-  
sions, et l'infant D. Henri, qui ambitionnait la  
régence, se mirent à la tête des mécontents.  
Les infants D. Juan et D. Alonzo de La Cerda  
revendiquèrent la couronne, le premier soutenu  
par le roi de Portugal, le second par le roi d'A-  
ragon; l'un et l'autre se préparant à démembrer  
la Castille. Trop faible pour tenir tête à tant  
d'ennemis, la reine les divisa par la ruse. Elle  
attira dans son parti l'héroïque défenseur de  
Tarifa, D. Perez de Guzman, qui réprima les  
Maures (1296), tandis que D. Alfonse de Lara re-  
poussait les Navarrais. Le roi d'Aragon, absorbé  
par ses propres affaires, fut obligé d'abandonner  
la lutte, et la paix fut scellée avec le roi de Por-  
tugal par le mariage de doña Constance, sa fille,  
avec le jeune roi de Castille, et celui de doña  
Béatrix, sœur de Ferdinand, avec l'infant de  
Portugal, fils du roi Denis (1298). Réduits ainsi  
à leurs seules forces, les prétendants furent  
obligés de traiter à leur tour. Jouissant de la  
paix à l'intérieur, Ferdinand fit avec le roi d'A-  
ragon une alliance qu'il resserra par le mariage  
de l'infante Léonore, sa sœur, avec D. Jayme,  
infant d'Aragon. Les deux alliés profitèrent des  
divisions qui régnaient parmi les Maures pour  
diriger contre eux une attaque. Ferdinand se  
prépara à la guerre sainte par un trait de piété  
filiale et par un acte de clémence (1305) : il fit  
transporter le corps du roi son père dans le su-  
perbe mausolée que lui avait préparé la reine  
mère. Comme il y avait en Galice un grand sou-  
lèvement, il appela près de lui les révoltés, et,  
par un pardon généreux, s'en fit d'ardents auxi-  
liaires. Étant ensuite parti de Tolède, il mit  
le siège devant Algesiras, le 25 juillet 1305. Il  
l'abandonna après des attaques vigoureuses,  
surpris par la rigueur de la saison et surtout par  
la mort de D. Diègue-Lopez de Haro. Mais il  
avait dans l'intervalle enlevé Gibraltar, et il

porta auprès de lui à Perpignan, et éprouva toutes les voies de persuasion sans rien en obtenir : il l'abandonna alors, et se soumit à l'obéissance de Martin V. Ferdinand mourut en revenant de cette entrevue. Il avait épousé Léonore d'Albuquerque, dont il laissa quatre fils : Alfonso V, dit *le Sage et le Magnanime*, qui lui succéda; Juan II, roi de Navarre, puis d'Aragon; don Enrique; don Pedro; et deux filles : Maria, qui épousa en 1420 Juan II, roi de Castille; et Eleonora, mariée en 1428 avec don Duarte, infant de Portugal.

V. MARTY.

Variana, *Hist. hisp.* — Garibol, *Historia de todos los Reyes de España*. — Zurita, *Anales de la Corona de Aragón*. — Ferreras, *Hist. gen. de España*.

**FERDINAND II**, roi d'Aragon. Voyez **FRANÇOIS V**, dit *le Catholique*, roi de Castille.

**FERDINAND I<sup>er</sup>**, *le Grand*, roi de Castille, de Léon, de Galice, mort à Léon, le 27 décembre 1065, était le second fils de Sanche III, *le Grand* (voy. ce nom), roi de Navarre, qui força Bermude III, roi de Léon, à renoncer à tout droit sur la Castille, ainsi érigée en royaume indépendant (1032). Ferdinand épousa en même temps la sœur du roi vaincu, doña Sanche, qui avait été fiancée à Garcia (roy. ce nom), comte de Castille. Bermude crut que la mort de Sanche III lui offrait une occasion favorable de recouvrer la Castille, et envahit cet État, malgré les liens de parenté qui l'unissaient à son possesseur. Ferdinand le vainquit, et le tua; il fit alors valoir les droits de sa femme et de la victoire, et, par l'occupation des Asturies et de Léon, il devint le plus puissant souverain de l'Espagne chrétienne. Bermude III était le dernier rejeton mâle d'une dynastie de rois qui, par Pelage, remontait aux rois Goths. Ferdinand, qui ne la représentait que par les femmes, eut à faire oublier le titre d'étranger que lui donnaient ses nouveaux sujets. Il plut au peuple par la confirmation des fueros d'Alfonse V, complètes, et impusa par sa fermeté et sa justice. Il employa treize ans à la restauration des antiques lois des Goths, appropriées à son époque. La révolte de son frère, Garcia, roi de Navarre, vint l'arracher à ces utiles travaux. Il marcha contre lui, le défait, et le tua à Pennalene, dans les plaines d'Atapuerca, appelées depuis *Champ du Meurtre*; par l'occupation de la Rioja, des Asturies et de la Galice, il limita à l'Ébre la Navarre, qui resta à Sanche, son neveu. Se voyant à la tête de troupes grossies par la victoire, il tourna ses armes contre les infidèles. Il avait à les punir de l'assistance prêtée contre lui au roi de Navarre. Envahissant le Portugal, il emporta d'assaut Visen, malgré l'énergie de sa défense, puis Lamego, et vint mettre le siège devant Coimbra. Six mois après, il faisait son entrée dans cette dernière place, la plus importante du pays, 26 juillet 1068. L'année suivante, maître de San-Estevan de Gormas, il poussa son expédition jusqu'à Melilla (le 1069), en détruisant la ligne d'atalayas espérées de ve-

dettes), que l'ennemi avait élevées sur les frontières de la Cantabrie, dont il occupa plusieurs places. Il se jeta ensuite sur le royaume de Tolède, devastant tout sur son passage, et sans laisser prendre haleine ni à ses soldats, ni à l'ennemi, il remonta jusque vers Madrid et Alcalá de Henarès. Les riches présents d'Al-Mamoun, émir de Tolède, purent seuls arrêter sa conquête. Après un traité en vertu duquel l'émir se reconnut son vassal, Ferdinand se retira chargé de butin. Il dépensa ces richesses en améliorations intérieures. Il restaura Zamora, et réédifia à Léon l'église de Saint-Jean-Baptiste, destinée à recevoir les reliques des saints enfouies dans les lieux qu'occupaient encore les infidèles. Il porta ses ravages dans l'Andalousie, et força Ebn-Ab, émir de Séville, à se reconnaître son tributaire et à lui rendre les reliques de saint Isidore, qu'il transporta dans sa nouvelle église (1063), où il passa de longues heures en prières. Atteint d'une grave maladie, c'est là qu'il se fit transporter au retour d'une expédition dirigée contre Valence, et qu'il voulut terminer, sous le cilice de pénitent, sa vie de roi législateur et guerrier. Aussi actif et non moins habile à gouverner pendant la paix que pendant la guerre, Ferdinand fut un des plus grands rois de l'Espagne. Fondateur du royaume de Castille, il éleva au titre d'empereur des prétentions (1) qui lui furent contestées. Le Cid de Bivar, élevé à sa cour, vint à Toulouse pour soutenir contre l'ambassadeur d'Henri le Noir, empereur d'Allemagne, la discussion élevée à ce sujet. La médiation du pape y mit fin. Ferdinand mourut au comble de la gloire et de la puissance. Des trois fils qu'il eut de doña Sanche, son épouse, Sanche fut roi de Castille; Alonso, de Léon, Garcia, de Galice.

V. MARTY.

Roderic de Tolde, *Chronicon*. — D. Diego de Guadalupe, *Corona Gothica, Castellana*. — Ferreras, *gen. de España*. — La Force, éd., t. IV, 1688.

**FERDINAND II**, roi de Léon, douzième d'Alfonse VIII, régna de 1157 à 1188. C prince gai, libéral, brave et plein de ardeur, particulière aux rois d'Espagne, leur lutte continuelle avec le fanatisme musulman : il se répandit en largesses sur son peuple, et fut très-heureux dans ses guerres. Son frère, roi de Castille, s'étant vu le rival des grands de ses États soulevés, il prévint les hostilités en se rendant en Castille et en faisant droit aux plaintes. Il épousa l'arabe, fille d'Henriquez, roi de Portugal, ce qui ne pas d'être en guerre avec son beau-père. Il leva plusieurs villes, entre autres : Ayant pris le roi son beau-père d'il l'obligea de faire la paix. Alarcon en

1 Le P. Pagnin poutivement : « Ce prince ne qu d'empereur dans ses diplômes, ce que nous avons quelques-unes de ces pièces. »

-Rodrigo, les reprit les armes, et par son aid, qui nourrir leur ville à se rendre à rétion. Ensuite successivement les Murvarrais. Il réprima la révolte des orio, et, profitant des troubles gouverna cet État pendant l'oradonzo VIII (ou IX), dit le Noil il transmitt à son fils Alonzo IX mi. V. MARTY.

utède, *Chronicon*. — Schott, *Hispania Gothica, Compendio*.

**ALONZO III, le Saint, roi de Castille, en son. de 1230 à 1252.** Il dut son trône sa mère, Bérangère, à u de son oncle Henri I<sup>er</sup>, au uement de Blanche, femme de France, sœur comme elle de ari. et son aînée. Devenu ainsi roi l'opposition de son père, Alon Léon, qu'il sut apaiser, il rédes Lara, qui suscitaient sans nouveaux troubles. Il tourna ensuite contre les Maures, força le wali de amastre sa suzeraineté, et se fit céder ortes par Al-Mamoun, dont il soutint a. Il s'ouvrit ainsi les portes de l'Andont il entreprit la conquête, après ré du royaume de Léon, qu'il unit à malgré les dispositions de son père, avoir fait déclarer nul son mariage ère. avait désigné pour lui succéder ses filles Sanche et Douce, nées r mariage. « Brave, actif, patient ambition, et mêlant habilement la au courage (1) », il rallia autour de le de chevaliers, qui forcèrent sous ses done à capituler, en 1236. Il continua ar la prise d'Ubeda et de Truxillo, par l'occupation de Séville, qui se rembre 1248), après un siège qui ne deux ans. En enlevant la forte place 1245), il avait réduit l'émir de Grepayer tribut et à lui fournir le con- es armes contre ses coreligionnaires de donnant l'unité politique à ses États Ferdinand commença l'unité législa- e par son fils Alonzo X (ou XI). uérerna le surnom de *Saint*, qu'il u ses libéralités envers les prêtres, l'ernit par la cruauté avec laquelle et fit brûler les albigeois réfugiés

64, en 1220, Béatrix de Souabe, reur Philippe et sœur de l'em- II. Il en eut : 1<sup>o</sup> Alfonse, qui lui r-rédéric ; 3<sup>o</sup> Ferdinand ; 4<sup>o</sup> En- ippe ; 6<sup>o</sup> Sancho ; 7<sup>o</sup> Manuel, r ; 9<sup>o</sup> D. Bérangère, religieuse. De

u Saint-Hilaire, *Hist. d'Esp.*, t. V.

Jeanne, fille du comte de Ponthieu, sa seconde épouse, il eut D. Fernand de Ponthieu, D. Louis et doña Leonor, qui par son mariage avec Édouard I<sup>er</sup>, roi d'Angleterre, porta dans cette maison les comtés de Ponthieu et de Montreuil.

V. MARTY.

Schott, *Hisp. illustrata*. — Romey, *Hist. génér. d'Esp.* — *Chron. de Santo rey Fernando III.* — La Fuente, *Hist. gener. de Esp.*

**FERDINAND IV, roi de Castille, dit l'A-journé, régna de 1295 à 1312.** Il n'était âgé que de dix ans lorsqu'il succéda à son père, D. Sanche IV, le Vaillant, sous la tutelle de la reine Marie de Molina, sa mère. Sa minorité fut des plus orageuses : on ne vit que meurtres et brigandages de toutes sortes se manifester impunément à la faveur de la plus complète anarchie. Le gouvernement, sans force, eut recours aux moyens de conciliation. Le peuple, toujours peu exigeant, fut apaisé par la suppression de l'impôt sur les denrées ; mais les grands, avides de pouvoir, continuèrent les troubles et les factions. Don Juan Nuñez de Lara, qui voulait agrandir ses possessions, et l'infant D. Henri, qui ambitionnait la régence, se mirent à la tête des mécontents. Les infants D. Juan et D. Alonzo de La Cerda revendiquèrent la couronne, le premier soutenu par le roi de Portugal, le second par le roi d'Aragon ; l'un et l'autre se préparant à démembrer la Castille. Trop faible pour tenir tête à tant d'ennemis, la reine les divisa par la ruse. Elle attira dans son parti l'héroïque défenseur de Tarifa, D. Perez de Guzman, qui réprima les Maures (1296), tandis que D. Alfonse de Lara repoussait les Navarrais. Le roi d'Aragon, absorbé par ses propres affaires, fut obligé d'abandonner la lutte, et la paix fut scellée avec le roi de Portugal par le mariage de doña Constance, sa fille, avec le jeune roi de Castille, et celui de doña Béatrix, sœur de Ferdinand, avec l'infant de Portugal, fils du roi Denis (1298). Réduits ainsi à leurs seules forces, les prétendants furent obligés de traiter à leur tour. Jouissant de la paix à l'intérieur, Ferdinand fit avec le roi d'Aragon une alliance qu'il resserra par le mariage de l'infante Léonore, sa sœur, avec D. Jayme, infant d'Aragon. Les deux alliés profitèrent des divisions qui régnaient parmi les Maures pour diriger contre eux une attaque. Ferdinand se prépara à la guerre sainte par un trait de piété filiale et par un acte de clémence (1305) : il fit transporter le corps du roi son père dans le superbe mausolée que lui avait préparé la reine mère. Comme il y avait en Galice un grand soulèvement, il appela près de lui les révoltés, et, par un pardon généreux, s'en fit d'ardents auxiliaires. Étant ensuite parti de Tolède, il mit le siège devant Algesiras, le 25 juillet 1305. Il l'abandonna après des attaques vigoureuses, surpris par la rigueur de la saison et surtout par la mort de D. Diègue-Lopez de Haro. Mais il avait dans l'intervalle enlevé Gibraltar, et il

obligea les Maures, par un traité, de lui céder les villes de Quesada et de Bedmar.

Ferdinand obtint du pape Clément V la permission de lever un décime sur tous les biens de l'Église, et se désista, à cette condition, de poursuites contre la mémoire de Boniface VIII. Il confisqua, en vertu d'une bulle du même Clément V, les biens des Templiers, acquittés cependant au concile de Salamanque, et les distribua entre les ordres de chevalerie de Calatrava et autres. En se rendant à son armée pour une nouvelle guerre contre les Maures, il fit mourir les frères Carvajal, malgré leurs protestations d'innocence. Ajourné par les deux suppliciés à comparaître devant Dieu trente jours après, il mourut en effet au bout de ce terme, des suites d'un excès de table, et fut surnommé *l'Ajourné*.

V. MARTY.

Schott, *Hispania illustrata*. — Estevan de Gambia, *Compendio historial de la Chronica de todos Reinos de España*.

**FERDINAND V**, dit *le Catholique*, roi de Castille et d'Aragon, né le 10 mars 1452, mort à Madrigalejo, le 23 janvier 1516. Il était fils de Juan II, roi de Navarre et d'Aragon, et de Juana Henriquez, fille de Federigo Henriquez, amirante de Castille. Juana Henriquez prépara de longue main la splendeur de son fils, par la ruine et la mort de don Carlos et de doña Bianca (voyez ces noms), enfants aimés de don Juan II et d'un premier lit (1). Ferdinand, resté seul prince royal, fut, devant les états du royaume tenus à Saragosse en 1468 déclaré par son père roi de Sicile et associé à la couronne d'Aragon. La même année, se trouvant pour la première fois à la tête d'une armée, il marcha contre le duc Jean de Lorraine, qui s'était emparé de Girone. Il espérait surprendre ce capitaine, mais il fut lui-même obligé de se retirer après une perte considérable. De grands troubles agitaient alors la Castille; Isabelle, princesse des Asturies, sœur du roi Henri IV, dit *l'Impuissant*, venait d'obtenir de son frère qu'il répudiât sa femme, Juana de Portugal, et deshéritât, comme illégitime, la fille de cette princesse (elle se nommait Juana, comme sa mère, et reçut dès lors le surnom de *Beltraneja*, Bâtarde). Cette concession avait été obtenue par une révolte et avec l'aide de Juan II, qui demandait la main d'Isabelle pour son fils, quoique Ferdinand n'eût encore que dix-sept ans. Deux puissants rivaux se présentaient : c'étaient Alfonso V, roi de Portugal, pour lui-même, et le roi de France, Louis XI, pour son frère le duc de Guyenne. A force d'intrigues et de présents, le monarque aragonais fit pencher la balance en faveur de son fils; et afin qu'Isabelle ne pût se raviser, il envoya vers elle Ferdinand, déguisé. Le jeune prince fut bien accueilli.

et son mariage consacré presque cla-  
ment, le 18 octobre 1469, à Valladolid,  
chevêque de Tolède. Irrité de cette ha-  
Henri IV reconnut de nouveau sa fille Ju-  
héritière et la fiança avec le duc de G-  
mais celui-ci mourut avant d'avoir son  
son union (12 mars 1472). A cette épo-  
dinand aidait son père à soumettre Ba-  
et jusqu'en 1474 il tint habilement la c-  
contre les Français. La même année il  
le pouvoir royal à Saragosse (1). Voyant  
ses intérêts en Castille, il chercha à se  
cher de son beau-frère. Il se rendit avec  
à Ségovie, où Henri IV se trouvait alor  
de Castille consentit à une réconciliation  
après un superbe repas pris en famille,  
bitement attaqué d'un mal de côté et de  
douleurs d'entrailles qui le conduisirent  
beau, le 12 décembre suivant. Le len-  
Isabelle et Ferdinand furent proclamés  
nus souverains par la plupart des seigne-  
sents à Ségovie. Le puissant don Juan de  
marquis de Villena, favori de Henri IV  
tisan déclaré de l'infante Juana la Be-  
avait, par un hasard singulier, précédé de  
jours son maître dans la tombe; néan-  
laissait un fils, héritier de son esprit  
ambitieux. Ce seigneur se ligua avec don  
de Carillo, archevêque de Tolède, et tou-  
la tête d'une puissante faction, firent  
doña Juana à Palencia. En même temps  
posèrent pour femme cette princesse à  
Portugal, Alfonso V, son oncle maternel.  
se laissa tenter par cette offre; il entra  
tement en Estramadure, et fit demander  
la dispense nécessaire pour épouser  
En attendant, il se fiança avec elle, pri-  
de roi de Castille, et occupa quelques  
les partisans du marquis de Villena lui  
les portes. Ferdinand n'hésita pas à atta-  
ennemis. Abandonné par une partie d-  
blesse et du clergé, il appela aux ar-  
milices des villes et saisit l'argenterie de  
Il reprit bientôt Baeza, Truxillo, Villena  
et Zamora; poursuivant l'armée portu-  
sa retraite, il l'atteignit près de Toro.  
plusieurs heures d'un combat opiniâtre  
en deroute. Cette victoire jeta le décour-

(1) Voici, d'après Zurita, la manière énergique  
dinand rétablit l'ordre dans Saragosse : « Il y  
dans cette ville un homme du peuple appe-  
Gordo qui avait tant de crédit qu'on ne pouvait  
sans son consentement; il avait eu l'adresse  
élever ses parents et ses allies aux premières  
municipales, et ceux-ci encourageaient le peu-  
desobéissance aux lois. Don Ferdinand, ne voy-  
moyen de remédier au désordre par les voies  
de la justice, manda Ximen Gordo au palais;  
dout dans une chambre particulière, où l'on  
lui fit passer le corps entre les mains d'un pr-  
bourreau, et après qu'il eut été exécuté, son  
exposé au public. Don Ferdinand se rendit à  
l'assemblée des états, auxquels il dit que c'é-  
à faire le reste. Ils firent arrêter les créatures  
leur procès fut fait, et ils furent livrés au supp-

(1) Suivant Zurita, Miguel Carbonel et quelques autres  
historiens espagnols, lorsque Juana mourut, à l'arragonne  
(13 fevr. 1475), elle se leva plusieurs fois dans ses der-  
niers moments : « Ferdinand, mon fils, que tu coûtes  
cher à ta mère! »

ins de l'infante, qui se soumirent  
 D'un autre côté, les Français  
 de Roussillon; ils s'étaient rendus  
 et de Perpignan, qui avait capitulé  
 le 15/5; mais Louis XI, ayant vu ses  
 chances trois fois devant Fontarabie,  
 recourut de la puissance du duc  
 pour la paix avec la Castille,  
 le 17/6. Ferdinand et Isabelle ob-  
 s du pape, qui avait accordé  
 le mariage de doña Juana  
 qu'il révoquait cette dispense.  
 sans moyens de légitimer  
 —orda pas à déposer les armes,  
 Jocebas (24 septembre 1479)  
 le roi de Castille, Juana la  
 de tous, aimait mieux re-  
 que de souscrire aux condi-  
 tions que sa tante Isabelle lui dictait.  
 e voile dans le couvent de Sainte-Claire

tranquilles de la Castille, Ferdi-  
 mand s'occupèrent à purger leur  
 des bandits qui l'infestaient. C'étaient  
 des de guerre, accoutu-  
 rées au de pillage, et qui aus-  
 se voyaient plus à satisfaire leur  
 pays ennemi ravageaient leur  
 et les voyageurs et les  
 les routes, les autres  
 de que château et mettaient à  
 pays environnant, enlevant les  
 donnant les habitants. La jus-  
 tice im tante à réprimer ces  
 ; les se urs, occupés de leurs  
 particuliers, ne prêtaient à l'autorité  
 me aide précaire: plusieurs d'entre eux  
 es complices des malfaiteurs, et  
 avec eux le produit de leurs crimes.  
 adressa aux villes, et surtout aux  
 avaient le plus grand intérêt à faire  
 désordre; il les réunit dans une  
 force nationale, qui reçut le nom de  
*hermandad*: fraternité. Il posa les bases de  
 association, dans les cortès réunies,  
 à Madrigal. Les membres de cette so-  
 parmi les citoyens établis, furent  
 spécialement de veiller à la sûreté gé-  
 l'assurer par tous les moyens la ré-  
 des crimes. Dans une assemblée de  
 une organisation militaire fut donnée  
*hermandad*; elle eut ses lois et ses juges  
 ; on forma un fonds spécial qui ser-  
 vait de deux mille cavaliers et un grand  
 de fantassins, dont on donna le com-  
 mandement à don Alonso, duc de Villa-Hermosa  
*Alonso*, frère naturel du roi. Le duc  
 poursuivit des routiers avec une in-  
 ténacité; il dispersa leurs bandes, prit  
 les lieux qui leur servaient de re-  
 fuge; parvint pas à extirper entière-  
 ment, cette plaie invétérée de la

Péninsule, au moins en diminua-t-il considéra-  
 blement le mal. Plus tard, le 29 juillet 1498, la  
 constitution de la *hermandad* fut modifiée; mais  
 jamais, ainsi que les romanciers étrangers à l'his-  
 toire d'Espagne l'écrivent encore, elle ne fut une  
 dépendance du saint-office et de l'inquisition (1).

Le 19 janvier 1479 mourut Juan II, roi d'A-  
 ragon et de Navarre; Ferdinand V lui succéda.  
 Il réunit la couronne d'Aragon à celles de Castille,  
 de Léon et de Sicile; mais il n'osa pas alors s'em-  
 parer de la Navarre, dont sa sœur Léonor, veuve  
 du comte de Foix, prit le titre de reine. De ce  
 jour date véritablement le royaume d'Espagne.  
 Désormais les plus grandes forces de cette pé-  
 ninsule se trouvèrent concentrées en une seule  
 main et son peuple prit rang parmi les grandes  
 nations. Tout jusque ici avait réussi à l'ambitieux  
 Ferdinand; mais il restait beaucoup à faire pour  
 consolider son pouvoir. Les privilèges arrachés  
 par les Castillans à leurs précédents monarques  
 gênaient le nouveau souverain: en 1480 ils  
 furent abolis; les franchises disparurent, les  
 impôts arriérés furent rappelés, et 30 millions de  
*maravedis* (2) entrèrent dans le trésor royal ou  
 servirent à récompenser des agents dévoués.  
 Ferdinand ne s'en tint pas là: les Maures et les  
 Juifs possédaient d'immenses richesses dans ses  
 États et avaient accepté le baptême pour échapper  
 aux confiscations prononcées contre les infidèles.  
 Le plus grand nombre d'entre eux pratiquaient  
 cependant leur religion d'une façon occulte.  
 L'Andalousie présentait le plus d'exemples de ce  
 genre d'apostasie. Sur la proposition du cardinal  
 de Mendoza, le roi et la reine firent eux-mêmes  
 au pape Sixte IV la demande d'autoriser l'éta-  
 blissement d'un tribunal chargé spécialement de  
 rechercher les relaps. Cette institution fut ap-  
 prouvée par le saint-père. Les juges, laissés à la  
 nomination des souverains, étaient au nombre de  
 trois, et s'engageaient strictement à ne rien épar-  
 gner pour trouver les délinquants; ils avaient  
 un pouvoir illimité sur la propriété et la vie de  
 tous les criminels en matière de religion. Un  
 tiers des biens confisqués revenait à la couronne;  
 les deux autres étaient abandonnés au saint-siège  
 et aux inquisiteurs. Ferdinand comprit tout le  
 parti qu'il pouvait retirer d'un si redoutable éta-  
 blissement: il trouvait dans l'inquisition le moyen  
 de remplir son trésor; puis ce tribunal, qui  
 frappait dans l'ombre, qui condamnait sans  
 contrôle, sans publicité, devait aider l'artificieux  
 monarque à se débarrasser de ceux de ses ennemis  
 qu'il n'oserait pas attaquer en face. L'inquisition  
 devait abattre individuellement tous ces grands

1) « Si on lui donne quelquefois le nom de *sainte hermandad*, écrit Hernando del Pulgar, ce n'est pas qu'elle se rapporte en aucune manière aux matières religieuses, mais c'est chose *sainte* que celle qui a trait au service du roi et à l'administration de la justice. » (Voir le texte même de la loi rendue par Ferdinand et Isabelle à Cordoue, le 7 juillet 1496, liv. VIII, de la *Recopilacion* de don Felipe II.)

(2) Petite monnaie espagnole qui valait environ un centime et demi.



obligea les Maures, par un traité, de lui céder les villes de Quesada et de Bedmar.

Ferdinand obtint du pape Clément V la permission de lever un décime sur tous les biens de l'Église, et se désista, à cette condition, de poursuites contre la mémoire de Boniface VIII. Il confisqua, en vertu d'une bulle du même Clément V, les biens des Templiers, acquittés cependant au concile de Salamanque, et les distribua entre les ordres de chevalerie de Calatrava et autres. En se rendant à son armée pour une nouvelle guerre contre les Maures, il fit mourir les frères Carvajal, malgré leurs protestations d'innocence. Ajourné par les deux suppliciés à comparaître devant Dieu trente jours après, il mourut en effet au bout de ce terme, des suites d'un excès de table, et fut surnommé *l'Ajourné*.

V. MARTY.

Schott, *Hispania illustrata*. — Estevan de Gamba, *Compendio historial de la Chronica de todos Reinos de España*.

**FERDINAND V**, dit *le Catholique*, roi de Castille et d'Aragon, né le 10 mars 1452, mort à Madrigalejo, le 23 janvier 1516. Il était fils de Juan II, roi de Navarre et d'Aragon, et de Juana Henriquez, fille de Federigo Henriquez, amirante de Castille. Juana Henriquez prépara de longue main la splendeur de son fils, par la ruine et la mort de don Carlos et de doña Bianca (voyez ces noms), enfants aînés de don Juan II et d'un premier lit (1). Ferdinand, resté seul prince royal, fut, devant les états du royaume tenus à Saragosse en 1468 déclaré par son père roi de Sicile et associé à la couronne d'Aragon. La même année, se trouvant pour la première fois à la tête d'une armée, il marcha contre le duc Jean de Lorraine, qui s'était emparé de Girone. Il espérait surprendre ce capitaine, mais il fut lui-même obligé de se retirer après une perte considérable. De grands troubles agitaient alors la Castille; Isabelle, princesse des Asturies, sœur du roi Henri IV, dit *l'Impuissant*, venait d'obtenir de son frère qu'il repudiât sa femme, Juana de Portugal, et deshéritât, comme illégitime, la fille de cette princesse (elle se nommait Juana, comme sa mère, et reçut dès lors le surnom de *Beltraneja*, Bâtarde). Cette concession avait été obtenue par une révolte et avec l'aide de Juan II, qui demandait la main d'Isabelle pour son fils, quoique Ferdinand n'eût encore que dix-sept ans. Deux puissants rivaux se présentaient : c'étaient Alfonso V, roi de Portugal, pour lui-même, et le roi de France, Louis XI, pour son frère le duc de Guyenne. A force d'intrigues et de présents, le monarque aragonais fit pencher la balance en faveur de son fils; et afin qu'Isabelle ne pût se raviser, il envoya vers elle Ferdinand, déguisé. Le jeune prince fut bien accueilli,

(1) Suivant Zurita, Miguel Carvajal et quelques autres historiens espagnols, lorsque Juana mourut, elle craignit (12 fev. 1461), que ses deux fils ne fussent ses derniers moments : « Ferdinand, mon fils, que tu coutes cher à la mère ! »

et son mariage consacré presque clandestinement, le 18 octobre 1469, à Valladolid, par l'archevêque de Tolède. Irrité de cette hardiesse, Henri IV reconnut de nouveau sa fille Juana pour héritière et la fiança avec le duc de Guyenne; mais celui-ci mourut avant d'avoir régularisé son union (12 mars 1472). A cette époque Ferdinand aidait son père à soumettre Barcelone, et jusqu'en 1474 il tint habilement la campagne contre les Français. La même année il rétablit le pouvoir royal à Saragosse (1). Voyant périr ses intérêts en Castille, il chercha à se rapprocher de son beau-frère. Il se rendit avec Isabelle à Ségovie, où Henri IV se trouvait alors. Le roi de Castille consentit à une réconciliation; mais, après un superbe repas pris en famille, il fut subitement attaqué d'un mal de côté et de violentes douleurs d'entrailles qui le conduisirent au tombeau, le 12 décembre suivant. Le lendemain, Isabelle et Ferdinand furent proclamés et reconnus souverains par la plupart des seigneurs présents à Ségovie. Le puissant don Juan de Pacheco, marquis de Villena, favori de Henri IV, et partisan déclaré de l'infante Juana la Beltraneja, avait, par un hasard singulier, précédé de quelques jours son maître dans la tombe; néanmoins, il laissait un fils, héritier de son esprit actif et ambitieux. Ce seigneur se lia avec don Alonso de Carillo, archevêque de Tolède, et tous deux, à la tête d'une puissante faction, firent proclamer doña Juana à Palencia. En même temps ils proposèrent pour femme cette princesse au roi de Portugal, Alfonso V, son oncle maternel. Alfonso se laissa tenter par cette offre; il entra immédiatement en Estramadure, et fit demander à Rome la dispense nécessaire pour épouser sa nièce. En attendant, il se fiança avec elle, prit le titre de roi de Castille, et occupa quelques villes, dont les partisans du marquis de Villena lui ouvrirent les portes. Ferdinand n'hésita pas à attaquer ses ennemis. Abandonné par une partie de la noblesse et du clergé, il appela aux milices des villes et saisit l'argenterie du roi. Il reprit bientôt Baeza, Truxillo, Villena et Zamora; poursuivant l'armée portugaise en sa retraite, il l'atteignit près de Toro, après plusieurs heures d'un combat où elle fut mise en deroute. Cette victoire jeta le roi

1. Voici, d'après Zurita, la manière énergique de Ferdinand rétablir l'ordre dans Saragosse : « Il y avait dans cette ville un homme du peuple appelé Gordo qui avait tant de crédit qu'on ne pouvait rien faire sans son consentement; il avait eu l'adresse de faire élever ses parents et ses allies aux premières municipalités, et ceux-ci encourageaient le peuple à désobéir aux lois. Don Ferdinand, ne voyant aucun moyen de remédier au désordre par les voies ordinaires de la justice, manda Ximen Gordo au palais; il fut introduit dans une chambre particulière, où l'on se séparait du monde; on le laissa entre les mains d'un prêtre et d'un bourreau, et après qu'il eut été exécuté, son corps exposé au public. Don Ferdinand se rendit après l'assemblée des états, auxquels il dit que c'était à eux à faire le reste. Ils firent arrêter les créatures de Gordo, leur procès fut fait, et ils furent livrés au supplice. »

partisans de l'infante, qui se soumi-  
rent. D'un autre côté, les Français  
avali le Roussillon; ils s'étaient rendus  
l'Elne et de Perpignan, qui avait capitulé  
en 1475; mais Louis XI, ayant vu ses  
reprises trois fois devant Fontarabie,  
sans s'occuper de la puissance du duc

conclut la paix avec la Castille,  
1476. Ferdinand et Isabelle ob-

s du pape, qui avait accordé  
le mariage de doña Juana  
l révoquât cette dispense.

sans moyens de légitimer

— Je n'ai pas à déposer les armes,

le 12 (24 septembre 1479)

roi de Castille, Juana la

ce de tous, aime mieux re-

que de souscrire aux condi-

que sa tante Isabelle lui dictait.

— Dans le couvent de Sainte-Claire

bre.

seurs tranquilles de la Castille, Ferdi-

Isabelle s'occupèrent à purger leur  
des bandits qui l'infestaient. C'étaient

plupart des gens de guerre, accoutu-  
ivre de rapine et de pillage, et qui aus-

ils ne trouvaient plus à satisfaire leur  
sur le pays ennemi ravageaient leur

es sans attaquaient les voyageurs et les  
de sur les grandes routes, les autres

nt de quelque et mettaient à

n le pays envier, enlevant les

connu habitants. La jus-

issante à réprimer ces

, les seigneurs, occupés de leurs

particuliers, ne prêtaient à l'autorité  
une aide précaire: plusieurs d'entre eux

taient les complices des malfaiteurs, et  
traient avec eux le produit de leurs crimes.

s'adressa aux villes, et surtout aux

avaient le plus grand intérêt à faire

— des ordres; il les réunit dans une

corde nationale, qui reçut le nom de

fraternité. Il posa les bases de

association, dans les cortès réunies,

, le 12. Les membres de cette so-

rie parmi les citoyens établis, furent

séparément de veiller à la sûreté gé-

l'assurer par tous les moyens la ré-

mes crimes. Dans une assemblée de

, une organisation militaire fut donnée

mandat; elle eut ses lois et ses juges

iers; on forma un fonds spécial qui ser-

ait de six mille cavaliers et un grand

de fantassins, dont on donna le com-

a don Alonso, duc de Villa-Hermosa

force, frère naturel du roi. Le duc

, en poursuite des routiers avec une in-

activité; il dispersa leurs bandes, prit

des châteaux qui leur servaient de re-

fit s'il ne parvint pas à extirper entière-

brigandage, cette plaie invétérée de la

Péninsule, au moins en diminua-t-il considéra-  
blement le mal. Plus tard, le 29 juillet 1498, la  
constitution de la hermandad fut modifiée; mais  
jamais, ainsi que les romanciers étrangers à l'his-  
toire d'Espagne l'écrivent encore, elle ne fut une  
dépendance du saint-office et de l'inquisition (1).

Le 19 janvier 1479 mourut Juan II, roi d'A-  
ragon et de Navarre; Ferdinand V lui succéda.  
Il réunit la couronne d'Aragon à celles de Castille,  
de Léon et de Sicile; mais il n'osa pas alors s'em-  
parer de la Navarre, dont sa sœur Léonor, veuve  
du comte de Foix, prit le titre de reine. De ce  
jour date véritablement le royaume d'Espagne.  
Désormais les plus grandes forces de cette pé-  
ninsule se trouvèrent concentrées en une seule  
main et son peuple prit rang parmi les grandes  
nations. Tout jusque ici avait réussi à l'ambitieux  
Ferdinand; mais il restait beaucoup à faire pour  
consolider son pouvoir. Les privilèges arrachés  
par les Castillans à leurs précédents monarques  
gênaient le nouveau souverain: en 1480 ils  
furent abolis; les franchises disparurent, les  
impôts arriérés furent rappelés, et 30 millions de  
*maravedis* (2) entrèrent dans le trésor royal ou  
servirent à récompenser des agents dévoués.  
Ferdinand ne s'en tint pas là: les Maures et les  
Juifs possédaient d'immenses richesses dans ses  
États et avaient accepté le baptême pour échapper  
aux confiscations prononcées contre les infidèles.  
Le plus grand nombre d'entre eux pratiquaient  
cependant leur religion d'une façon occulte.  
L'Andalousie présentait le plus d'exemples de ce  
genre d'apostasie. Sur la proposition du cardinal  
de Mendoza, le roi et la reine firent eux-mêmes  
au pape Sixte IV la demande d'autoriser l'éta-  
blissement d'un tribunal chargé spécialement de  
rechercher les relaps. Cette institution fut ap-  
prouvée par le saint-père. Les juges, laissés à la  
nomination des souverains, étaient au nombre de  
trois, et s'engageaient strictement à ne rien éparg-  
ner pour trouver les délinquants; ils avaient  
un pouvoir illimité sur la propriété et la vie de  
tous les criminels en matière de religion. Un  
tiers des biens confisqués revenait à la couronne;  
les deux autres étaient abandonnés au saint-siège  
et aux inquisiteurs. Ferdinand comprit tout le  
parti qu'il pouvait retirer d'un si redoutable éta-  
blissement: il trouvait dans l'inquisition le moyen  
de remplir son trésor; puis ce tribunal, qui  
frappait dans l'ombre, qui condamnait sans  
contrôle, sans publicité, devait aider l'artificieux  
monarque à se débarrasser de ceux de ses ennemis  
qu'il n'oserait pas attaquer en face. L'inquisition  
devait abattre individuellement tous ces grands

(1) « Si on lui donne quelquefois le nom de *sainte her-  
mandad*, écrit Hernando del Pulgar, ce n'est pas qu'elle  
se rapporte en aucune manière aux matières religieuses,  
mais c'est chose *sainte* que celle qui a trait au service  
du roi et à l'administration de la justice. » (Voir le texte  
même de la loi rendue par Ferdinand et Isabelle à Cor-  
doue, le 7 juillet 1498, liv. VIII, de la *Recopilacion* de  
don Felipe II.)

(2) Petite monnaie espagnole qui valait environ un  
centime et demi.

d'Aragon et de Castille, toujours prêts à se soulever, toujours menaçants pour le souverain. Aussi, sans s'inquiéter de ce que ce tribunal avait d'odieux pour l'humanité, de dangereux pour les prérogatives royales et d'attentatoire aux libertés du pays, il s'empressa de l'établir à Séville. Le 6 janvier 1481 six condamnés furent livrés aux flammes, le 26 mars dix-sept eurent le même sort, le 4 novembre deux cent quatre-vingt-dix-huit victimes avaient déjà subi la peine du feu dans Séville seulement, et environ deux mille dans le reste de l'Andalousie. Dix-sept mille avaient été frappés de peines diverses et un plus grand nombre de contumaces avaient été exécutés en effigie. Beaucoup d'Espagnols, recommandables par leur position et leur fortune, se trouvaient au nombre des condamnés, et leurs biens avaient été répartis entre le fisc et le saint-office. Les supplices devinrent si nombreux qu'on construisit sur le champ de la Tablada une plate-forme en pierre à laquelle on donna le nom de *Quemadero* (Brûloir). On y éleva quatre grandes statues de pierre nommées les *quatre prophètes*. Les condamnés y étaient enfermés et consumés par le feu qu'on allumait autour des statues. Le dominicain Thomas Torquemada (*voyez ce nom*), confesseur de la reine Isabelle, fut le premier grand-inquisiteur qui présida à ces horreurs. Ferdinand lui adjoignit comme conseillers Alonzo de Carillo, évêque de Mazara (Sicile), et les docteurs en droit Sancho Velasquez de Cuellar et Ponce de Valencia. Les règles de l'ancienne inquisition, rédigées, il y avait un siècle, par Nicolas Eymeric (*voyez ce nom*), inquisiteur d'Aragon, ne suffirent plus au nouveau tribunal; il lui fallut des lois plus sévères, et le 29 octobre 1484 Ferdinand V promulgua un nouveau code de l'inquisition en vingt-huit articles, qui fut publié sous le nom d'*Instructions*. Cette réforme, appliquée d'abord à toute la Castille, fut étendue à l'Aragon; mais son application y souleva une résistance presque générale. On invoqua les *fueros* du pays, qui défendaient la confiscation. Ferdinand ne se pressa pas de statuer sur les réclamations qui lui furent adressées à ce sujet. Sur ces entrefaites, Pedro Arbuès y Epila, inquisiteur principal de Saragosse, fut assassiné dans une église par quelques désespérés. Alors le gouvernement tira parti de ce meurtre pour frapper toute la population, et la proscription ne connut plus de bornes. Le propre neveu de Ferdinand, don Jayme, infant de Navarre, fut jeté dans les cachots de l'inquisition, et n'en sortit que pour subir une punition publique et dégradante.

Au commencement de 1482, il s'éleva entre le roi d'Espagne et le pape Sixte IV un différend au sujet de l'évêché de Cuenca. Le pape avait conféré cette prélature au cardinal son neveu, malgré les remontrances de Ferdinand V, qui avait recommandé un de ses serviteurs. La conduite du saint-père était contraire aux conventions passées entre les cours d'Espagne et de

Rome; mais les souverains pontifes avaient tenté plusieurs fois de ces usurpations avec un plein succès. Cette fois Ferdinand envoya l'ordre à tous ses sujets de quitter les États Romains, refusa de donner audience au légat, et soutint ses droits avec tant d'énergie que non-seulement le pape conféra l'évêché à celui que le roi désignait, mais que par une bulle il accorda au roi de Castille de pourvoir directement aux sièges épiscopaux. Ferdinand et Isabelle montrèrent toujours la même fermeté contre les empiétements des papes. En 1491, la reine ayant appris que la chancellerie de Valladolid avait toléré un appel au pape dans une affaire civile, en destitua tous les membres.

Quand Ferdinand, par la création de la *hermandad*, eut assuré dans ses États la répression des délits, et que l'extension donnée à l'inquisition fut devenue pour lui une source abondante de revenus, il tourna toutes ses pensées et toutes ses forces vers son grand but : l'expulsion complète des Maures du territoire espagnol. La discordie qui régnait entre les princes musulmans était une circonstance favorable; le monarque chrétien sut habilement en profiter. En 1478 le roi de Grenade, Muley-Abu'l-Hasan, s'était refusé à acquitter le tribut que les rois de Castille avaient imposé à son pays; sa fière réponse fut « que dans tous les lieux où jadis l'on battait l'or et l'argent pour payer le tribut on forgeait maintenant des lances et des cimenterres pour s'en affranchir ». Ferdinand, embarrassé alors dans une guerre contre le Portugal, dissimula et renouvela même la trêve qui existait entre les chrétiens et les Maures; mais le 27 février 1482 (8 muharrem 887 de l'hégire), le marquis de Cadix s'empara tout à coup d'Alhama, ville forte située sur le Rio-Frio, à sept lieues de Grenade. Muley-Abu'l-Hasan rassembla à la hâte une armée de 50,000 fantassins et de 3,000 cavaliers, et tenta jusqu'à trois fois, mais sans succès, de rentrer dans Alhama; il força néanmoins Ferdinand de lever le siège de Loxa. le 13 juillet 1482 (26 sjumada prior 887), avec une perte considérable, et se rendit maître de Canète. Tandis qu'il était occupé à cette expédition, la plus grande partie des habitants de Grenade se révoltèrent, et mirent souverain Abu'-Abd-Allah (en *Boubdil*), fils aîné du roi et de la reine, sur le trône. Muley-Abu'l dut se réfugier à Malaga. Les chrétiens reprirent Canète; mais en mars (saphar 888), étant entrés au nombre de 10,000 cavaliers dans l'Axarquía (1), ils y furent défaits et minés par les Maures. La fortune changea bientôt, le 21 avril suivant (13 rabia), le célèbre Gonzalve de Cordoue battit les Maures devant Lucena, et fit prisonnier le roi de Grenade. Il s'ensuivit un traité par lequel le roi de Grenade se reconnaissait vassal du roi de

(1) C'est le nom d'une partie de la campagne située au levant.

ainé et douze de ses  
 , se soumettaient en outre à l'obli-  
 aux cortès générales du royaume  
 tribut annuel de 12,000 écus. Les  
 rent de reconnaître ces honteuses  
 le trône Abdoullah-  
 Alors Ferdin s ne d'entretenir  
 na Boabdil,  
 le territoire grenadin,  
 , Aluzayna, Cazarabonela,  
 rbella et Ronda (1). Le  
 sept mois de siège, Baza,  
 royaume de Grenade, se  
 Abdoullah-Zagal, désespé-  
 qui lui restait, et continuel-  
 par son neveu, se rendit avec  
 au camp de Ferdinand, et s'en-  
 ver Almeria, Cadix et toutes les  
 et en son pouvoir; il stipula  
 habitants conserveraient leurs  
 rté et leur religion. Le roi chré-  
 ces conditions, et assura à Zagal des  
 et des terres considérables. Celui-ci  
 année suivante en Afrique, et fixa son  
 Tlemcen, où sa postérité existe encore.  
 villes qui essayèrent de se défendre  
 eduites par la force, et bientôt l'heureux  
 nd vint sommer Boabdil de lui remettre  
 . Celui reconnut trop tard les fautes  
 ; resté sans alliés, il dut se ré-  
 espoir. Après une héroïque  
 de succès et de revers, pressé par  
 capitula le 2 janvier 1492 (1<sup>er</sup> rabia  
 . Son vainqueur lui offrit de riches  
 res dans les Alpuxarres; mais Boabdil  
 de 80,000 ducats comptant,  
 avec sa famille. Enfin, après  
 de dix années, Ferdinand  
 entreurent dans l'Alhambra (6 janvier).  
 rierent la Providence de les avoir fait  
 le la domination musulmane, établie  
 depuis près de huit siècles (2). Cette  
 conquête merita à Ferdinand et à Isa-  
 : tre de rois catholiques, qui leur fut  
 ar le pape Innocent VIII et confirmé  
 ndre VI (3).

ent des barons castillans et ara-  
 , la création de l'hermandad, la soumis-  
 Maures avaient donné à Ferdinand le  
 pouvoir en Espagne. L'établisse-  
 inquisition l'entraîna à vouloir plus.

Ma fut prise le 23 mai 1492 (8 sjumada prior 890).  
 siège de cette place importante que les chré-  
 pour la première fois usage de projectiles  
 les historiens de l'époque, après avoir décrit les  
 dont on se servait déjà, ajoutent :  
 fabriquerent avec de la fonte de fer  
 de grosses et petites boules creuses, qu'ils  
 la ville, où elles faisaient d'affreux ra-

Marlana, sept cent soixante-dix-neuf années  
 7 ans et jours.

l'était pas nouveau : les papes l'avaient déjà  
 de 1<sup>er</sup>, roi des Visigoths d'Espagne, et  
 1<sup>er</sup>, roi des Asturies.

Dès qu'il fut maître de Grenade, lui et son  
 épouse rendirent un décret pour obliger les  
 juifs à recevoir le baptême ou à sortir dans  
 quatre mois de leurs États. Les habitants chré-  
 tiens des villes commerçantes virent avec  
 alarme le coup fatal qu'une telle mesure allait  
 porter à la prospérité nationale. Des représenta-  
 tions furent faites aux souverains; ce fut en vain :  
 la cupidité et le fanatisme eurent le dessus. A  
 l'expiration du délai, selon la plupart des écri-  
 vains espagnols, cent vingt mille familles (1) se  
 retirèrent à l'étranger, emportant des richesses  
 immenses, car les juifs s'étaient emparés de tou-  
 tes les branches de commerce, que l'indolence et  
 les distractions guerrières des Espagnols et des  
 Maures leur abandonnaient exclusivement. Plu-  
 sieurs d'entre les proscrits feignirent de se con-  
 vertir plutôt que de quitter leur patrie et leurs ri-  
 chesses, mais les cachots et les bûchers reten-  
 tirent bientôt de leurs plaintes; la plupart d'entre  
 eux furent condamnés comme relaps, et leurs  
 biens confisqués. On frappa jusque dans les hé-  
 ritiers la croyance des parents. Cette mesure  
 terrible et impolitique entraînait la persécution  
 des mahométans. Ceux-ci éprouvèrent bientôt  
 que les traités qui garantissaient solennellement  
 l'exercice de leur croyance étaient de peu de  
 poids sur la conscience d'un prince qui n'hési-  
 tait jamais à violer sa parole lorsqu'il s'agissait  
 de ses intérêts. Cependant, le nombre des  
 Maures, leur habitude des armes, l'assistance  
 qu'ils pouvaient recevoir d'Afrique, firent ajour-  
 ner leur proscription en masse. Ce fut dans le  
 même temps qu'après bien des peines et des  
 sollicitations réitérées le Génois Christophe Co-  
 lomb signa à Santa-Fé, le 17 avril 1491, un traité  
 avec la reine Isabelle pour la découverte d'une  
 nouvelle partie du monde. On trouvera sur  
 cette grande entreprise les détails les plus inté-  
 ressants à l'art. COLOMB.

Sur ses entrefaites (7 décembre), la vie de  
 Ferdinand fut mise en danger à Barcelone par  
 un nommé Juan Canamares, qui le frappa d'un  
 coup de poignard entre la tête et le dos. La  
 pointe du fer rencontra la chaîne d'or que le roi  
 portait au cou, et ne lui fit qu'une légère blessure.  
 Le meurtrier, arrêté aussitôt, fut reconnu privé  
 de raison, et Ferdinand sollicita sa grâce; néan-  
 moins, sur l'ordre du cardinal ministre Ximenès  
 de Cisneros, l'assassin fut étranglé publiquement,  
 puis écartelé.

Pendant que Christophe Colomb augmentait  
 la puissance des rois catholiques d'une immense  
 étendue de terre et de richesses incalculables,  
 ces princes recouvraient sans coup férir le Rou-  
 sillon et la Cerdagne, que trente années aupara-  
 vant don Juan II avait mis en gage à Louis XI  
 contre une somme de 200,000 écus d'or. Le  
 19 janvier 1492 intervint, à Barcelone, un traité  
 avec Charles VIII, par lequel Ferdinand et Isa-

(1), Marlana dit 800,000 âmes.

belle s'engagèrent à ne jamais marier leurs enfants avec les souverains d'Autriche et d'Angleterre, ni avec les descendants de ces princes, ni avec aucun autre ennemi de la France. Ils firent de plus avec le monarque français une alliance offensive et défensive, alliance contre tous leurs ennemis, quels qu'ils fussent. En considération de ce traité, Charles VIII renonça au paiement des 200,000 écus, et remit les deux provinces qui en faisaient la garantie. Le roi d'Espagne en prit aussitôt possession; mais lorsque Charles, après avoir soumis l'Italie septentrionale, s'avança sur Naples, Ferdinand lui déclara qu'ayant lui-même des prétentions sur ce royaume, il ne souffrirait pas que les Français avançassent plus loin. Charles VIII répondit qu'en vertu du traité par lequel il avait rendu le Roussillon et la Cerdagne, Ferdinand s'était engagé de ne point s'opposer à ses entreprises sur des tiers. Il eût été difficile de repousser cet argument par de bonnes raisons : aussi Antonio de Fonseca, l'ambassadeur castillan, ne l'essaya-t-il pas; mais prenant l'original du traité de Barcelone, il le lacerà en présence du roi de France (29 janvier 1495), déclarant que son maître se dégageait ainsi de toute promesse antérieure. Charles eut beaucoup de peine à empêcher les seigneurs français de faire justice immédiate du téméraire envoyé. Il ne répondit qu'en précipitant sa marche, et le 22 février il entra vainqueur à Naples. Se croyant trop faible pour combattre seul son rival, Ferdinand parvint à former, sous le nom de *sainte ligue*, une coalition avec l'empereur, le pape, le duc de Milan et la république de Venise. En vain Charles VIII écrasa l'armée des confédérés dans les plaines de Fornoue, Gonzalve de Cordoue força le duc de Montpensier à évacuer le royaume de Naples, qui demeura aux Espagnols. En même temps Ferdinand lança un corps d'armée dans le Languedoc. De ce côté le maréchal Albon de Saint-André, qui commandait en ce pays, contraignit les ennemis à la retraite, et leur reprit une partie du Roussillon. Une trêve fut alors consentie; l'avènement au trône du roi Louis XII la changea en paix définitive, et les Français abandonnèrent l'Italie.

Tout paraissait s'accorder pour faire de Ferdinand le Catholique un des monarques les plus puissants et les plus heureux de la terre. Maître absolu chez lui, obéi aveuglément par une nation asservie, possesseur d'immenses provinces dans les deux mondes, seconde par des capitaines et des hommes d'Etat éminents, époux d'une reine que distinguaient de grandes qualités, rien ne semblait manquer à la satisfaction de l'ambitieux monarque. Cependant ce cours de félicités ne tarda pas à être troublé par l'anéantissement de sa famille. Pour resserrer la coalition contre la France et contrairement au traité de Barcelone, le roi catholique avait marié (4 août 1497) son unique fils, don Juan, prince des Asturies, avec l'archiduchesse Marguerite, fille de l'empereur

Maximilien. Le prince Juan mourut soixante jours après son mariage (4 octobre), et sa veuve, qu'il avait laissée enceinte, accoucha d'un enfant mort. Doña Isabelle, fille aînée de Ferdinand, et femme en secondes nocces (1) de don Manuel, roi de Portugal, fut alors proclamée héritière de la monarchie espagnole; mais elle mourut elle-même le 23 août 1498, en mettant au monde un fils (Miguel) qui ne lui survécut que deux années. On reconnut alors pour héritière de la couronne de Castille la seconde fille des rois catholiques, doña Juana, épouse de l'archiduc Philippe d'Autriche, dit *le Beau*. La raison de cette princesse se troubla à la suite d'une couche (10 mars 1503). La reine Isabelle prit tant de chagrin de ces pertes successives, qu'elle en mourut, laissant le royaume de Castille à cette même fille (connue sous le nom de *Jeane la Folle*), mais en instituant Ferdinand V régent jusqu'à la majorité de son petit-fils Charles d'Autriche, duc de Luxembourg (depuis Charles-Quint). Les cortès convoquées à Toro, prenant en considération la maladie de doña Juana, ratifièrent le testament d'Isabelle. L'archiduc Philippe protesta contre cette décision, rassembla des troupes pour revendiquer ses droits les armes à la main, et chercha à s'appuyer sur le roi de France; mais l'adroit Ferdinand rompit toutes les mesures de son gendre en demandant à Louis XII la main de sa nièce, Germaine de Foix (*voy. ce nom*), promettant d'assurer la couronne de Naples aux enfants qu'il aurait de cette princesse. Louis XII consentit volontiers à ce mariage, et renonça en faveur de sa nièce à tous ses droits sur le royaume de Naples. Cette union fut un coup sensible pour l'archiduc: il se hâta de passer en Espagne, où il avait de nombreux partisans. Parti de Middlebourg le 10 janvier 1506, avec une nombreuse armée, il se jeta sur les côtes d'Angleterre, où il resta près de trois mois. Il débarqua à Calais. Le roi de France, et ne fut pas plus tôt à terre qu'il fut entouré de seigneurs mécontents s'empressèrent de venir à lui. Le roi catholique, se voyant abandonné, céda aux circonstances. Il sollicita une entrevue de l'archiduc: elle eut lieu à Remesal; le 15 juin fut la suite, souscrit le 27 juin 1506. Ferdinand à résigner la régence et à se retirer dans ses Etats d'Aragon. Il se résigna à la régence et les rentes des ordres militaires de Calatrava, d'Alcantara, de Santiago, plus la moitié des revenus d'Aragon. Cette convention fut immédiatement ratifiée; mais Philippe ne jouit pas longtemps de son triomphe. Trois mois après, il mourut à Burgos, le 25 septembre 1506. Un grand nombre d'historiens attribuent cette mort à une chute de cheval, après une course en jockey.

(1) Elle était déjà veuve de l'infant don Juan, unique du roi João II de Portugal. L'infant mourut d'une chute de cheval, après neuf mois de mariage.



qu'il en soit, Ximenès de Cisneros, le Tolède, réussit à faire remettre les mains de Ferdinand V. Ce alors en Italie; il récompensa auss par chapeau de cardinal et le cur. Après s'être abouché, XII et avoir terminé selon es de Naples, Ferdinand dé- en juillet 1507, et se rendit / trouva une vive opposition or- son pouvoir; mais, à force d'a- il rétablit la tranquillité, et fut reconnue par tout le par après il conclut un traité 1, qui revendiquait 1, des de Luxembourg. re de cinquante mille ducats, e résista de ses prétentions, et offrit linand le titre d'empereur d'Italie; c avec raison de blesser 1er, est le bon esprit de

nt d'avoir détruit en Espagne la do- musulmans, le roi catholique, à du cardinal Ximenès, porta ses ar- por. Ximenès se chargea de tous les r expédition, Ferdinand ne fournit raux nécessaires au transport d'une 1 mille hommes de pied et de quatre ux. L'entreprise réussit complète- fut emporté après une courte résis- ie suivante. Bougie capitula; Alger, 1cen et autres places se reconnurent l'Espagne. Une autre expédition ré- i. En 1511, Ferdinand, sollicité par le de secourir l'Eglise contre les schis- e soutenaient la France et l'Empire, traitement à ses traités, des troupes pontife, et la guerre se ralluma dans Les allies du pape furent défaits à Ra- avril 1512; mais cette guerre amena orable. Desirant porter les hos- ce, Ferdinand V demanda à Jean de Navarre, le passage pour ses 11 refusa, déclarant qu'il voulait stricte neutralité. Le roi d'Espagne lors des troupes nombreuses dans 11 le prétexte de les faire passer en les ports de la Guipuscoa. Le flotte anglaise de quatre-vingts ruer au Passage, et débarqua une 11 par le duc de Dorset. Ferdi- n d'employer ces troupes en Guyenne ration conclue avec le roi d'An- III, profita de leur présence pour rre sans déclaration de guerre. s'empara ainsi de Pampelune r la moindre résistance, et bientôt la ententière fut réunie à l'Espagne. ique avancé en âge, nourrissait avoir un héritier qui recueillit les 11 de Navarre, de Naples et de

Sicile. En 1509, Germaine de Foix avait mis au monde un fils nommé Juan, qui mourut au bout de quelques jours. En 1513, le roi prit une potion aphrodisiaque, qui devait, croyait-on, rappeler sa virilité; mais ce remède mal préparé ou mal administré, causa au monarque une maladie de langueur, à laquelle il succomba trois ans plus tard.

Ferdinand fut sans doute l'un des princes les plus capables qui portèrent le sceptre de l'Espagne. Il est justement regardé comme le fondateur de cette monarchie, à laquelle il donna une puissance redoutable. Il sut faire la guerre avec courage et bonheur, et conquit plusieurs royaumes. Ce dont il faut surtout le louer, c'est d'avoir rétabli l'ordre et la tranquillité dans un pays bouleversé depuis tant de siècles par les discordes civiles. Il abaissa les nobles, réprima leurs excès, et institua une milice civile chargée de poursuivre le vol et le brigandage; l'imprimerie fut par ses soins importée en Espagne, et la conquête d'une partie de l'Amérique suffirait seule pour illustrer son règne. Cependant il fut craint et peu aimé. Cruel, perfide, intéressé, tous les moyens lui semblèrent légitimes pour satisfaire une ambition sans frein, et son ingratitude se fait détester surtout dans deux grands exemples: Christophe Colomb et Gonzalve de Cordoue.

Henri LESUEUR.

Hier. Blanca, *Comment. Rerum Aragon.* — Zúñiga, *Anales de Aragon.* — Miguel Carbonel, *Chroniques de Espanya*; Barcelone, 1536. — OELIUS ANTONIUS NE-BRITANNENSIS, *Rerum Hispanarum Decades*, I, lib. VI. — Lucius MARINENSIS SICULUS, *De Rebus Hispaniæ*, lib. XX. — HERNANDO DEL PULGAR, *Cronica de los señores Reyes Catolicos.* — Lemos, *Histoire générale de Portugal.* — Alvar GOMEZ, *De Rebus gestis a Francisco Ximenès Cisnerio.* — Conde, *Historia de la Dominacion de los Arabes.* — Mariana, *De Rebus Hispanicis*, lib. XXVIII. — Moret, *Anales de Navarra*, III. — Fr. Tarapha, *De Regibus Hispanicis.* — Ch. Paquis et Dochez, *Histoire d'Espagne*, II.

FERDINAND VI, roi d'Espagne, né le 23 septembre 1713, mort le 10 août 1759. Il était fils de Philippe V et de Louise-Marie de Savoie. Il succéda à son père le 10 août 1746. C'était un prince d'une santé faible, et par cette raison plus ami de la paix que de guerres et de conquêtes. Il débuta sur le trône par des actes de bienfaisance, accorda de nombreuses grâces et assigna deux jours par semaine pour entendre lui-même les plaintes de ses sujets. Secondé par son ministre La Ensenada, il mit son application à rendre ses sujets heureux et à les délivrer des calamités de la guerre; il y réussit en signant, le 28 juin 1748, le traité d'Aix-la-Chapelle, qui rendit la paix à l'Europe. Ferdinand VI était sujet à des accès de mélancolie que le chant de Farinelli (voy. ce nom) était seul capable de dissiper. Aussi l'Opéra est un des établissements dus à ce monarque, ainsi que l'Académie de Saint-Ferdinand, destinée aux beaux-arts, et le Jardin de botanique à Madrid. Il se fit sous son règne quelques réformes dans l'administration des finances et plusieurs améliorations dans l'agriculture, la marine et l'industrie du royaume.

Par un concordat avec Rome, il s'assura la nomination à tous les bénéfices ecclésiastiques, à l'exception de cinquante-deux; vivant économiquement, il entassa beaucoup d'argent. En 1758 il perdit Marie-Madeleine-Thérèse de Portugal, qu'il avait épousée le 19 janvier 1729. Cette mort, dont il ne put se consoler, augmenta sa mélancolie, qui, devenue permanente, dégénéra en démence. Il n'avait point d'enfants de son mariage avec Marie-Thérèse de Portugal, et après sa mort ce fut son frère Charles (*voy. ce nom*), roi des Deux-Siciles, qui, sous le nom de Charles III, lui succéda, conformément au traité de paix qui avait été conclu en 1748.

W. Coxe, *L'Espagne sous les Bourbons*, t. III et IV, ch. XXXIV à LVIII. — Le maréchal de Villars, *Journal*, t. LXX, p. 214-408. — Voltaire, *Siècle de Louis XV*, ch. XIX, p. 201. — Soult, *Mémoires de Richelieu*, t. VI, ch. XXIX, p. 315. — D'Argenson, *Mémoires*, p. 402. — Flassan, *Diplomatie*, V. — Sismondi, *Histoire des Français*, t. XXVII, XXVIII, XXIX. — J. Lavallée, *Espagne, dans l'Univers pittoresque*, II, p. 108.

**FERDINAND VII**, roi d'Espagne, né à Saint-Ildefonso, le 13 octobre 1784, mort à Madrid, le 29 septembre 1833. Il était fils de Charles IV et de Louise-Marie de Parme. En 1789, il fut reconnu prince des Asturies ou héritier du trône. Il eut pour gouverneur le duc de San-Carlos, et pour précepteur Escoiquiz (*voy. ces noms*). Son instruction fut ensuite continuée par les plus savants hommes de l'Espagne. Mais ce prince témoigna moins de goût pour la science que pour les intrigues de cour. Dominé par son précepteur Escoiquiz, il se prêta aux vues ambitieuses de son entourage, et devint d'abord le chef nominal du parti ennemi du prince de la Paix, c'est-à-dire du parti anglais. La princesse Marie-Antoinette-Thérèse de Naples, qu'il épousa le 21 août 1802, et qui mourut en 1806, acheva de le jeter dans ce parti, opposé à l'influence française, qui pesait sur le gouvernement du prince de la Paix. Le voyant ainsi parmi ses ennemis les plus déclarés, Godoi (*voy. ce nom*) provoqua l'éloignement d'Escoiquiz, et plus que jamais il écarta le prince des affaires du gouvernement, auquel il était si impatient de prendre part. « Réduit, dit Toreno, à la plus complète solitude, sans aucune participation aux affaires, Ferdinand, coulait tristement les plus belles années de son adolescence, assujéti à la monotone et sévère étiquette du palais, entouré d'espions qui l'observaient dans ses moindres démarches. » Irrité d'une telle contrainte et de l'inutilité des réclamations qu'elle lui inspirait, le prince se montra d'autant plus rebelle aux volontés de ses parents et plus hostile que jamais au ministre qui était leur conseiller. Veu depuis seize mois, il repoussa obstinément le mariage qu'ils voulaient lui faire contracter avec D. Maria-Luisa de Bourbon, sa cousine; par cela seul qu'elle était sœur de la princesse de la Paix. Bien plus, voyant que, malgré ses antagonistes, le favori ne faisait que grandir en influence et en crédit, il prit un parti extrême en abandon-

nant ses anciens amis politiques : conseillé par Escoiquiz et encouragé par Beauharnais, ambassadeur de France, il se décida à s'adresser à l'empereur Napoléon. Dans une lettre pleine de flatteries, il déclara à ce souverain que, se mettant sous sa protection, il sollicitait l'honneur de s'unir avec une princesse de sa famille. Mais les espions de la reine s'aperçurent qu'il passait ses nuits à écrire. Dénoncé au roi, il fut surpris dans son cabinet à six heures du matin (octobre 1807). On lui ôta son épée; on l'enferma dans une salle du palais, et on se saisit de ses cachets et de ses papiers. On y trouva deux longs mémoires où il dénonçait les menées de Godoi, des projets de lettres adressées à Napoléon; le tout copié par lui, mais rédigé par Escoiquiz. « Alors eut lieu, continue Toreno, ce scandaleux procès de l'Escorial, qui soumet à la censure sévère de la postérité ceux qui y prirent part, ceux qui le provoquèrent, ceux qui le terminèrent, en un mot, les accusés, les accusateurs, les juges. » Le prince, s'avouant coupable, remis en liberté après avoir dénoncé ses plices, ses amis, les ducs de San-Carlos, l'Infantado (*voy. ce nom*) et Escoiquiz, furent exilés. Les événements qui s'en suivirent furent le juste châtiment de sa corruption. L'occupation de l'Espagne par les Français, les scènes d'Aranjuez et de l'Escorial, à Charles IV son abdication. Salué roi, Ferdinand parut dans Madrid au milieu de l'allégresse générale. « Ce n'était pas un prince, dit le général Foy (*Guerre de la Péninsule*, t. IV), eût reçu de la nature les facultés puissantes et les qualités inspiratrices qui ont fait de Charles IV. Il ressemblait à un enfant; quoiqu'il fût grand et bien bâti, sa démarche manquait d'élégance, ses manières étaient brusques, son regard incertain, sa parole sans fraîcheur. Il parlait peu, et ne pénétrait pas si c'était par timidité ou par réserve. On ne connaissait de lui ni les talents ni les vertus. » A peine parvenu à la cour, au lieu de chercher un point d'appui, au lieu de s'occuper de ses sujets, il préféra se livrer à l'empire d'un étranger, déjà plus roi que lui-même en Espagne. Mais le protectorat qu'il implorait n'était rien moins qu'assuré. M. de Castelar vint à Madrid (mars 1808), et se fit reconnaître l'abdication de Charles IV, et Ferdinand ne put voir cédé à l'émeute. L'empereur, pour empêcher sa présence en Espagne, la fit partir en jour. Ferdinand se laissa persuader par le duc de Cadix devant de ce potentat. Avancé, il fut rencontré, il lui adressa, de sa part, une lettre assez humble. Dans la suite, on ne lui donnait que le titre de prince des Asturies. L'empereur revenant en Espagne, de s'informer des circonstances de l'événement. Malgré les efforts de ses conseillers, il ne put empêcher Ferdinand de rester en Espagne.

avisés, sans se fier au dévouement de ceux qui offraient d'arriver en force pour favoriser son évacuation du milieu des troupes françaises, échouèrent sur son passage sous prétexte de lui rendre honneur; bien que tout dût l'avertir du danger où il se précipitait, aveuglé par Escoiquiz, Ferdinand se laissa entraîner à Bayonne. Alors eurent lieu ces conférences fameuses où l'on vit le père et le fils, le roi déchu et le nouveau roi, plaider leur cause respective en présence du puissant arbitre qui voulait « tout pour le peuple, mais rien par le peuple ». Juge de ce triste conflit, Napoléon le trancha en déclarant que la maison de Bourbon avait cessé de régner en Espagne. Vainement Ferdinand tenta de résister aussi énergiquement que le lui permettait le lieu et le moment, il lui fallut opter entre l'abdication ou la mort. C'est le 6 mai 1808 qu'il signa son acte de renonciation au trône d'Espagne. De Bayonne il passa alors au château de Valençay, où il résida, avec son frère, D. Carlos, et son oncle D. Antonio, jusqu'en 1814.

Ferdinand n'eut pas même la dignité de sa position nouvelle. Sorti de Bayonne pour se rendre au lieu de sa captivité, il s'empressa de transmettre à l'empereur « ses sincères compliments sur l'installation de son frère bien aimé (Joseph) sur le trône d'Espagne ». Non content de supplier le roi Joseph de l'honorer, il demanda à ce prince le grand-ordonne, en lui transmettant des ordres où il engageait les Espagnols à se reconnaître un nouveau souverain. Il célébrait par des feux d'artifice, par des illuminations splendides, les victoires remportées par Napoléon non-seulement sur l'étranger, mais encore sur ses anciens sujets. En outre, après avoir vainement sollicité son union avec une princesse impériale, il écrivait à un des principaux membres du sénat : « Ce qui m'occupe à présent, c'est le désir bien vif et bien cher de devenir le fils adoptif de S. M. l'empereur notre auguste souverain (1). » Il était le premier à démentir ceux qui tentaient de le rendre à la liberté. La Navarre et une rente de 800,000 francs lui avaient été promises. Les événements qui empêchèrent l'exécution du traité de Bayonne firent lui donner davantage. Tandis que les grands et les hauts fonctionnaires espagnols ne songaient la plupart qu'à conserver leurs positions, alors que leur roi s'était contenté d'avoir la vie sauve, le peuple, blessé dans son orgueil national, préféra les dangers, les maux et les charmes d'une lutte terrible aux douceurs d'une paix obtenue sans son consentement et sans qu'il ait même été consulté dans ce changement soudain de dynastie. Le sang versé à Madrid (2 mai) était vengeance, il passa tout à coup de l'épouvante à la fureur. Le même cri d'indignation et le

même appel au patriotisme trouvent de l'écho dans toutes les âmes. Des Asturies, où elle éclata, l'insurrection gagna la Galice, Santander, Léon, la Vieille-Castille, et de l'Andalousie remonta en Estradamure. De sourdes commotions ébranlèrent la Nouvelle-Castille; bientôt, enfin, des Balears à la Navarre, du Portugal aux Provinces Basques, l'embrasement fut général. Amis et ennemis se trouvèrent partout en présence. Les guerrillas s'organisèrent; enfin, la résistance de Saragosse (voy. PALAFOX) eut pour couronnement la mémorable journée de Baylen (voy. REINDING et DUPONT).

A une junte insuffisante succédèrent les cortès, qui inaugurèrent leur retour par la constitution de 1812. Secourue par les Anglais, triomphante à Salamanque et à Vittoria, après six années d'efforts héroïques contre des armées aguerries et les généraux les plus renommés, l'Espagne revit enfin son roi légitime. Elle espérait que le prince dont elle avait jadis salué avec bonheur l'avènement, instruit par le malheur, s'empresserait de calmer les maux dont il pouvait voir partout les déplorables traces; mais cet espoir fut déçu.

L'adversité, qui élève les âmes fortes, avait produit un effet tout opposé sur Ferdinand. Il devint fanatique et dissimulé. L'isolement dans lequel il avait vécu à l'Escorial s'était d'ailleurs continué à Valençay. Pilote inexpérimenté, il était appelé à diriger un navire constamment battu par les orages. « En remontant sur le trône de ses pères, Ferdinand, dit Manuel (séance du 27 février 1823, n'avait pas à punir, mais à récompenser. » Or, voici comment il interpréta et comment il remplit ce devoir de la royauté. Poussé par les funestes conseils des serviles (c'était ainsi que l'on appelait les partisans du pouvoir absolu) et par son propre penchant à rejeter la constitution de 1812, qu'il avait promis de reconnaître, il s'avança, accompagné par la division du général Elio, sur Madrid, où le précédèrent le comte de Montijo et le général Eguia, le premier ayant à disposer le peuple à l'acceptation des volontés telles quelles du monarque, le second à en assurer l'exécution.

Avant même d'entrer dans sa capitale, Ferdinand rendit à Valence ce décret du 4 mai 1814, qui marquera si tristement dans les annales de la Péninsule (1). Après une longue énumération de

(1) C'est le 11 mai que les habitants de Madrid lurent, à la pointe du jour, affiché sur les murs, le placard suivant :

« Victime de la cruelle perfidie de Bonaparte, et privé de ma liberté par un attentat atroce, sans exemple dans l'histoire des nations civilisées, j'ai été retenu pendant six ans en prison; une assemblée des cortès, convoquée d'une manière tout à fait inusitée en Espagne, a mis à profit ma captivité, usurpé mes droits, en imposant à mes peuples les lois les plus arbitraires ainsi qu'une constitution anarchique, séditieuse, basée sur les principes démocratiques de la révolution française. Ayant égard à l'extrême répugnance des Espagnols pour une constitution où l'on affecte de repousser tout ce qui rappelle le nom de roi, ou l'on nomme nationales les ar-

ses griefs contre les cortès de 1812; après une promesse formelle de donner lui-même des institutions à son peuple, Ferdinand, s'appuyant sur son pouvoir absolu, annule et abolit tout ce qui s'est fait en son absence; puis il proscriit en masse et condamne à mort, comme coupables du crime de lèse-majesté, tous ceux qui avaient osé substituer à ses droits ceux de la nation. A ce début, de si fâcheux augure, succéda pour l'Espagne un long régime de despotisme et de terreur. « L'inquisition, dit Viardot, fut rétablie et dotée de toute la puissance qu'elle avait sous les Torquemada; les Jésuites, chassés par Charles III, furent rappelés et chargés de l'éducation publique; dix mille Espagnols, qu'on appelait *afrancesados* (*francisés*), parce qu'ils avaient cru possible et praticable la réunion de l'Espagne à l'empire, condamnés à l'exil et dépouillés de leurs biens, allèrent vivre d'aumônes sur la terre étrangère; enfin, tous les membres des cortès, des régences et des ministères, tous ceux qui avaient coopéré au travail de la constitution ou s'en étaient montrés les zélés partisans, furent traduits devant des commissions et jugés sans forme légale. Les échafauds furent dressés, les présides ouverts, les prisons encombrées, et des hommes qui avaient honoré leur pays, les Arguelles, les Calatrava, les Martinez de la Rosa, échappant avec peine à la mort, et ne pouvant, comme Toreno et d'autres, obtenir la faveur d'un bannissement, allèrent expier dans les bagnes d'Afrique le crime d'avoir imposé des conditions au trône en le sauvant. L'Espagne, affaiblie par sa longue lutte et frappée de stupeur, resta pendant six années la proie d'un despote sanguinaire (1). »

L'exil du cardinal de Bourbon et de plusieurs autres royalistes modérés témoigna que tout était livré aux courtisans, qui s'efforçaient de faire oublier leurs défections passées par l'exagération de leur zèle présent. On institua une chambre ardente pour le jugement des constitutionnels, dont les arrestations se multipliaient de jour en jour. « Si parfois ces juges féroces et altérés de sang, dit Toreno, n'osaient condamner, Ferdinand prononçait la condamnation, de son chef, sans l'assistance d'aucune autorité. » Réputés dangereux, les hommes les plus éclairés, que l'on ne pouvait poursuivre comme révolutionnaires ou comme *afrancesados*, étaient persécutés comme suspects de franc-maçonnerie. C'est par les gibets de Madrid, de Pampelune,

mées et les institutions qui depuis si longtemps s'honoraient du titre de *royales*, je la proclame nulle et de nul effet, ainsi que les autres institutions politiques nouvellement établies, pour le passé comme pour l'avenir. Quiconque osera, par fait, par écrit ou par parole, exciter ou engager qui que ce soit à l'observation ou exécution des dites constitutions et institutions, se rendra coupable du crime de lèse-majesté, et sera, comme tel, puni de mort.

« Date de Valence, 6 mai.

« Signe FERDINAND. »

1. Viardot, *Études sur l'Espagne*, p. 51 et suiv.

de Valence, c'est par la guerre à outrance faite aux libéraux et la disgrâce des modérés, que le roi *netto* (absolu) prétendait substituer le régime du bon plaisir aux réformes dont le besoin se faisait si vivement sentir dans un pays dépourvu d'industrie, de commerce, de voies de communication, de finances, de crédit, où tous les services publics étaient dans le désordre, où la marine était nulle, les chantiers et les arsenaux dégarnis, où l'armée restait sans solde et sans vêtements. En même temps les colonies, travaillées par les Anglais, achevaient de s'émanciper. Ferdinand, qui attendait qu'elles fussent rentrées dans l'obéissance pour convoquer les cortès auxquelles chacune devait envoyer ses représentants, dut s'apercevoir enfin, en présence des maux toujours croissants de l'État, qu'ajourner les difficultés, c'était les aggraver. Lorsqu'il se décida à convoquer l'assemblée, l'insurrection était générale, dans le pays, où le supplice de Portier, de Lacy, de Richard, de Vidal, de Bertrand de Lys (voy. ces noms), l'exil ou l'emprisonnement de beaucoup d'autres libéraux, révoltaient au lieu d'intimider les patriotes. L'armée destinée à l'Amérique, retenue à Cadix, faute de transports et d'argent, poussée à des insurrections partielles par la dureté de L'Añibal, se souleva en masse après le remplacement de ce général en chef. C'est dans l'île de Léon que, le 5 janvier 1820, elle proclama la constitution de 1812. Quiroga et Riego (voy. ces noms) en prirent le commandement, sous le titre d'*armées nationale*. O'Donnel, qui s'avança pour la combattre, fut arrêté par son frère D. Henri O'Donnel (voy. ce nom), comte de L'Añibal, gouverneur de Cadix, qui se déclara en faveur du mouvement. Les cortès ne vinrent que pour sanctionner la révolution triomphante. Depuis la proclamation du duc de l'Infantado, président du conseil, pour la convocation immédiate, le roi ne fit plus, jusqu'à la constitution, que contre-signer les volontés de tout aussitôt s'empara de la direction d'État. Il hésitait encore à partir. Rempli d'effroi par l'insurrection, dans la nuit du 7 au 8 mars 1820, il se rendit aussitôt, entre les mains du nouveau conseil, son serment à la constitution. La pierre fut relevée.

Le 9 juillet 1820, à l'ouverture des cortès, debout, la main sur l'Évangile, Ferdinand renouvela son serment en ces termes : « Moi, don Ferdinand VII, par la grâce de Dieu et la constitution de la monarchie espagnole, je jure par Dieu et par les Évangiles que je défendrai et protégerai la religion catholique, apostolique et romaine, et que je n'en permettrai d'autre dans le royaume; que je servirai et ferai observer la constitution; que je défendrai la monarchie espagnole.

« que je ferai d'autre fin que son bien ; que je n'aliénerai, ne céderai ni ne rai aucune partie du royaume ; que je n'aurai jamais d'impôts en argent ou de quelle nature que ceux que les Cortès auront ; que je ne prendrai jamais à personne ce qui lui appartient ; que, par-dessus tout, je veux la liberté politique de la nation et la liberté individuelle ; et si j'agissais contre ce que je dis en tout ou partie, je désire n'être pas roi. » Ce qui serait ordonné en conséquence fut déclaré nul et non avenue.

« Je suis en aide et en protection. » « Je n'aurai depuis tout ce qu'on voulut, l'occasion d'éluder les propositions de violer plus tard. Il ne se

passa pas une guerre sourde à ses adversaires, en se montrant en apparence d'accord avec l'ouverture de la session de 1821, il écrivit au ministre Bardaji, chef du nouveau cabinet, nommé pour ministre de la guerre le

« or. Personne ne connaissait ce général. Le commandant militaire seul faisait mention de ce nom, âgé de quatre-vingt ans, retiré du service depuis près d'un demi-siècle. »

« Il refusa de refuser la démission. Le roi renchérit encore sur la position injurieuse qui les portait à cette nomination. Il substitua à Contador Rodriguez, général qu'on sut être enfermé dans la prison de fous, depuis une blessure reçue au siège de Badajoz, en 1813.

« Ferdinand non-seulement mettra fin à plusieurs décrets importants, ou recorra à la plus capricieuse obstination d'ouvrir lui-même les sessions, mais abusera de son pouvoir au point de laisser à l'ouverture des dernières sessions le gouvernement sans action, en renvoyant le ministère au moment où les cortès s'assemblaient. On l'avait vu à l'ouverture de la session de 1821, s'inscrire dans la lecture de son discours officiel pour lancer une amère diatribe contre ses adversaires. »

« L'assemblée à laquelle il venait de présider. Son entente parfaite avec les ministres intérieurs et extérieurs de cet ordre de choses, et les conspirations qu'il ne cessait d'ourdir ne pouvaient manquer d'aboutir.

« Le 7 juillet 1822, après l'assassinat de Landabarro (voy. ce nom), on vit la royauté, en pleine révolte contre le gouvernement constitutionnel, s'élancer dans la capitale de l'Espagne le roi absolu (1). Les ministres vainquirent, en répondant *Vive la constitution* et ils arrachèrent à la vengeance populaire l'investigateur du complot, et le même jour plus tard ses sauveurs.

« Il ne dut son salut qu'aux secours étrangers et aux divisions de ses adversaires en royalistes, paste-

leros (pâtissiers), communistes, qui comprenaient les *exaltados* et les *descamisados* (sans chemise), *surringistes*. Certains actes de l'assemblée suscitèrent des mécontentements. Les principaux chefs libéraux s'attirèrent de justes reproches en s'assurant de gros revenus aux dépens de l'État, c'est-à-dire en faisant ce qu'ils auraient critiqué chez leurs adversaires. Impatients de l'atteinte portée à leurs fueros, les pays Basques, soulevés, devinrent le noyau de l'armée de la Foi, recrutée par les moines, commandée par les ultra-royalistes (voy. d'ÉROLES, d'ESPAGNE, ROMAGOSA, MIRALLÉS, MERINO, etc.). Cependant, les succès d'Espartero y Mina (voy. ce nom) donnèrent à l'assemblée une prépondérance qu'elle justifia par l'activité de ses mesures.

« Le premier emploi que firent de leurs mains, encore meurtries par les fers, les hommes qui passèrent des présides au gouvernement, ce fut de signer une amnistie générale. Tout le monde y fut compris, proscrits et proscripteurs, *afrancesados* et apostoliques, et cette mesure témoignait certes d'un sentiment de force en même temps que d'une véritable grandeur d'âme. L'abolition de l'inquisition, que le despotisme restauré n'osa plus relever avec lui ; la suppression de la Compagnie de Jésus et l'organisation toute nouvelle de l'instruction publique ; la liberté rendue au commerce, à l'industrie, à l'agriculture ; la suppression des substitutions, des majorats et des biens de main morte ; l'extinction des monopoles, privilèges et maîtrises ; la réduction des dîmes et prémices, la taxe des bulles et la suppression des droits payés à Rome ; la division du territoire et la création d'autorités civiles telles qu'on les voit aujourd'hui ; l'organisation uniforme des douanes ; la liberté de la presse s'exerçant dans toute sa plénitude, sans entraves, sans limites ; les associations politiques reconnues, autorisées et mises seulement en surveillance ; la formation de milices nationales ; l'établissement du crédit public, la reconnaissance des dettes anciennes et la vente des biens domaniaux ; un code pénal, un code militaire (1) : » tels sont les actes par lesquels l'assemblée légitimait le triomphe de la révolution. Le roi, qui n'y remplit d'autre rôle que celui d'en contrarier l'action, dominé par la peur, signa tout, consentit à tout. Il attendait avec impatience le secours de l'étranger, qu'il appelait de tous ses vœux.

« Les progrès d'une insurrection qui avait réagi dans le Piémont et à Naples attirèrent toute l'attention de la sainte-alliance. Après avoir reçu, au congrès de Vérone, la mission d'intervenir militairement en Espagne, s'alarmant d'ailleurs de la position du roi, de jour en jour plus difficile, depuis surtout la journée du 7 juillet 1822, où il avait été contraint de revêtir de sa signature plusieurs actes révolutionnaires, craignant que le

(1) et voy. note.

(1) Louis Vandelot, p. 88, *Etud. sur l'Esp.*



peuple ne se portât à de nouveaux et plus grands excès, redoutant enfin le contre-coup du mouvement en France, le gouvernement français résolut d'agir avec une armée de cent mille hommes. Le retour de Bessières (*voy.* ce nom), sa marche sur Madrid, et sa victoire sur le général O'Daly furent d'un triste présage pour les constitutionnels.

Leur gouvernement avait montré plus de dignité que de prudence vis-à-vis des grandes puissances. Plus irrité cependant qu'effrayé par une invasion opérée sans déclaration préalable de guerre, n'ayant pas à opposer aux Français des forces suffisantes et voyant qu'ils s'avançaient sur Madrid, il prit le parti de transporter son siège à Séville. Raffermi par les premiers succès de l'intervention, le roi commença de se montrer moins docile aux volontés des parlementaires. Non-seulement il refusa de partir, mais encore il renvoya deux fois ses ministres, qu'il accabla d'injures; la peur de l'émeute le décida encore à suivre le gouvernement. Quand il fallut passer de Séville à Cadix, il fit bien plus de difficultés encore. Il ne s'y résigna qu'après la nomination d'une régence (*voy.* GALIANO) et l'avortement d'un complot tramé pour sa délivrance (12 juin 1823) par l'Anglais Dawrie. Il partit dès le lendemain, et arriva le 15 à Cadix, où il fut reçu par les régents avec les mêmes honneurs que s'il eût joui de la plénitude de son pouvoir.

Pour appuyer ses déterminations énergiques, il eût fallu au gouvernement des forces autres que celles dont il disposait. Mais ses armées étaient mal organisées, insuffisantes, et il n'avait pas même les finances nécessaires à la solde des troupes déjà sur pied. Les défections de L'A-bisbal, de Ballesteros, de Morillo, de Manso (*voy.* ces noms) vinrent, en même temps que la défaite et la prise de Riego, précipiter sa ruine, avec la reddition de Cadix, hâtée à prix d'argent (*voy.* OUVRARD). Mina seul, par l'opiniâtreté de sa résistance, sauva l'honneur des armes espagnoles. Contraintes de céder à la force, les cortès (28 septembre 1823) abdiquèrent leur autorité entre les mains de Ferdinand, qui promit à son tour « de préserver de toute vengeance et de toute persécution toutes les personnes compromises; se réservant, quant au reste, de consulter l'intérêt et l'honneur de la nation ». Le 29 il accorda un édit d'union et d'oubli à la milice, qui refusait de se rendre à discrétion. A peine était-il arrivé au port Sainte-Marie, dans le quartier général des Français (1<sup>er</sup> octobre), que, libre de contrainte, il oublia toutes ses promesses, annula tous ses actes depuis le 7 mars 1820. Yardiola, Quiroga, Alava et Valdès, sachant à quoi s'en tenir sur les caresses et les invitations qu'il leur faisait, s'étaient rembarqués à temps. La foule des fanatiques et des absolutistes, qui virent pousser autour de lui les cris de *Vive le roi absolu! Mort aux negros!* avait rendu Ferdinand à ses dispositions natu-

relles. » Entendez-vous les *viva*? dit-il au duc d'Angoulême, qui lui parlait d'institutions. Mais l'acte qui caractérisa le mieux ses intentions futures, ce fut le titre de *premier ministre* qu'il donna au moine don Victor Saez, son confesseur.

Le 13 novembre, Ferdinand fit son entrée dans Madrid, « sur un char de triomphe de forme antique, haut de vingt-cinq pieds, et que traînaient cent hommes uniformément habillés de vestes et de pantalons verts et roses. Ce char gigantesque était précédé et suivi de nombreux groupes de danseuses et de danseurs revêtus de costumes brillants, et qui se livraient aux démonstrations de l'enthousiasme le plus frénétique; des fleurs tombaient de toutes les fenêtres et de tous les balcons; des cris d'allégresse sortaient de toutes les bouches. Des revues, des danses publiques, des courses de taureaux et des illuminations prolongèrent durant plusieurs jours les joies de cette journée (1). »

« Peu après, dit à son tour un autre historien (2), un morne silence avait succédé aux fêtes; l'aspect de la ville était sombre et menaçant; la défiance et le soupçon s'étaient glissés peu à peu dans le sein de chaque famille; personne n'osait ouvrir sa maison ni recevoir du monde: la terreur des cachots semblait passée dans tous les salons. » La province n'offrait pas un spectacle moins triste. Nul n'était à l'abri des coups d'un despotisme sanguinaire. Altéré du sang des révolutionnaires, Ferdinand n'en trouvait pas moins lourde la contrainte des *ultras*. Après le départ des volontaires royaux venus pour le sauver, il s'écria: « Ce sont les mêmes chiens, avec des colliers différents. » Impitoyable envers ses ennemis, il fut ingrat envers ses plus dévoués serviteurs (*voy.* PALAFOX, MATAFLORIDA, etc.). Le clergé reprit sa domination; en 1826 on fut témoin à Valence d'un auto-da-fé. Du reste, Ferdinand VII ne s'arrachait à l'influence du moment que pour tomber dans de nouvelles contradictions. Prenant au sérieux son titre de *roi absolu*, il finit par en user au détriment de ceux même qui ne le lui attribuaient que pour l'exercer à leur profit. Déjà trois fois veuf (3), il se trouvait encore sans postérité, lorsqu'il épousa, en quatrièmes noces, le 11 octobre 1829, Marie-Christine, fille de François, roi de Naples. Cédant aux suggestions de cette princesse, et s'appuyant sur une loi signée en 1789, mais non promulguée, il rendit, de sa propre autorité, le décret fameux qui rétablissait le droit des femmes à la succession au trône. Ainsi devenu pouvoir constituant, il mettait en opposition la constitution de la Castille et celle d'Aragon, jetait la division entre son frère et sa veuve,

(1) Vaulabelle, t. VI, p. 190.

(2) Ouvrard, *Mém.*, t. II, p. 265.

(3) Sa seconde femme était Marie-Françoise d'Artois, princesse portugaise, qu'il épousa et qu'il perdit en 1819. La troisième fut Marie-Joséphine-Anne de Saxe, et qu'il épousa le 2 août 1819.

, le 13 octobre, sa fille Isabelle  
natures, née trois jours aupara-  
vante civile à ses États. Co-  
son frère D. Ca il  
le  
lui  
de Pauro  
milieu de  
née une succomba le mé-  
VII.

V. MARTY.

*de la Guerra, revolución y levantamien-  
to.* — Miraflores, 1<sup>o</sup> *Apuntes historico-  
críticos de la historia de la Revolución de  
España* (J. Antón-Lorente),  
— *Historia de la Revolución de España*;  
— trad., 1815-1819. — De Pradt, *Mém.*  
— Paris, 1816, in-8°. — Martignac,  
— *Exp.*, 1820-1823, 3 vol. in-8°,  
— *Résumé histor. de la Rév.*  
— 1830, 6 vol. in-8°. — *Hist.*  
— 1830-1833, par un Espagnol témoin  
— 2 vol. in-8°, Paris, 1833. — Godol,  
— trad. en fr. — *Mém. historiq. sur Fer-  
dinand des Espagnes*, par D<sup>me</sup>, avocat, trad.  
angl. par M. G.-H<sup>me</sup>, 1834. — Southey, *Pe-  
re*, 6 v. in-8°. — Génér. Foy, *Guerre de la  
Péninsule*, in-8°. — Le comte Victor du Hamel,  
— *Année de l'Esp.*, 2 v. in-8°, 1846. — Louis  
— *sur l'Esp.*, 1 v. in-8°; — Ouvrard, *Mém.*;  
— *Congrès de Vienne*. — Vaulabelle,  
— *Ann.*, tom. 4, 5 et 6. — Lesur, *Ann.*  
— *Monit. univ.*, 1807-33. — Anto-  
— *Ann.*, 6 vol. in-8°.

comtes de Guastalla. Voy.

duc de Mantoue. Voy. Gon-

I<sup>er</sup>, II, III, rois de Hongrie.

I, II, III, empereurs d'Alle-

IV d'Autriche, roi de Hongrie,

Romains, né en 1634, mort le

était fils de Ferdinand III, etn-

, et de Mariana d'Espagne.

son père le fit couronner roi de

16 juin 1647 roi de Hongrie.

cérémonie se fit à Presbourg, selon

ré (1). Ferdinand IV fut aussi élu

en 1653: mais il succomba à la

mé. Sous son règne la

ité, malgré les

, se plaignaient de

ses qui leur étaient faites

d'un prince autrichien au

.

va. Lett.

archiduc d'Autriche, duc de

ura, né le 1<sup>er</sup> juin 1754, mort le

. Il était le troisième fils de

trémoine, le roi monta à cheval, tra-  
s faubourg de la ville, et lorsqu'il fut  
qui domine le Danube, il la gravit au  
et, parvenu au sommet, figura qua-  
l'on se tournant vers les quatre points

l'empereur François I<sup>er</sup> de Lorraine et de Marie-  
Thérèse d'Autriche. Le 15 octobre 1771 il épousa  
Maria-Béatrice d'Este, princesse souveraine de  
Massa et Carrara, et unique héritière des États  
de Modène, Reggio et La Mirandole. Lui-même  
fut nommé gouverneur de la Lombardie pour  
l'Autriche. Les victoires des Français et l'insur-  
rection des Italiens déposèrent les deux époux  
(1796). A la paix de Lunéville, on assigna à Her-  
cule-Renaud d'Este, duc de Modène, le Brisgaw  
et l'Ortenaw, en échange de ses États hérédi-  
taires; mais ce prince refusa, et fit la cession de  
ces provinces à son gendre Ferdinand. Celui-ci  
n'en conserva la souveraineté que jusqu'en 1805,  
où Napoléon les réunit au grand-duché de Bade,  
par suite du traité de Presbourg. Ferdinand mou-  
rut peu après, laissant sept enfants: 1<sup>o</sup> Marie-  
Thérèse, épouse de Victor-Emmanuel I<sup>er</sup>, roi  
de Sardaigne; 2<sup>o</sup> Marie-Léopoldine, veuve de  
Charles-Théodore, électeur palatin; 3<sup>o</sup> Fran-  
çois IV d'Autriche, qui devint duc de Modène en  
1814; 4<sup>o</sup> Ferdinand, prince de Modène, né le  
25 avril 1781, et qui servit dans les armées au-  
trichiennes comme général de cavalerie; 5<sup>o</sup> Maxi-  
milien, né le 14 juillet 1782, feld-maréchal lieu-  
tenant au service d'Autriche; 6<sup>o</sup> Charles-Am-  
broise, né le 2 novembre 1785, mort en 1809;  
7<sup>o</sup> Marie-Louise-Béatrix, qui épousa l'empereur  
d'Autriche François I<sup>er</sup>.

*Conversat.-Lett.*

FERDINAND, infant et duc de Parme, fils de  
don Philippe d'Espagne et d'Élisabeth de France,  
fille de Louis XV, naquit à Parme, le 20 janvier  
1751, et mourut dans la même ville, le 9 oc-  
tobre 1802. Il eut pour précepteur Keralio,  
et Condillac composa pour lui son *Cours d'É-  
tudes*. Millot et Mably perfectionnèrent encore  
son éducation. Il put apprendre dans le *Dis-  
cours sur l'étude de l'histoire* quelles sont les  
limites de l'autorité royale et le respect que doit  
avoir le souverain des droits de ses sujets. Pen-  
dant que le jeune prince s'instruisait dans la phi-  
losophie et dans la politique, le ministre Fe-  
lino (1) augmentait les revenus de l'État de  
quinze cent mille livres. Ferdinand succéda à  
son père en 1765. Ses goûts le portant vers la  
vie paisible, il laissa les soins du gouverne-  
ment au marquis Felino. Il voulut introduire  
dans le duché de Parme des réformes utiles, et  
suivre l'exemple de Joseph II, empereur d'Al-  
lemagne. A cet effet, au mois de janvier 1768, il  
fit publier une pragmatique-sanction dans la-  
quelle il faisait défense absolue à ses sujets de  
porter sans sa permission les affaires conten-  
tieuses devant des tribunaux étrangers, et déclai-  
rait nuls les brefs, décrets et bulles non revêtus  
de l'*exequatur*. Ces mesures ne tardèrent pas à  
le brouiller avec Clément XIII, et une querelle  
s'éleva au sujet de la limitation des privilèges de  
main morte, et des appels à l'autorité suprême

(1) Son nom de famille était *Du Tillot*.

du pape; en outre, il refusa le tribut réclamé par le saint-siège pour les investitures. Malgré les menaces du Vatican, il expulsa de ses États les Jésuites, et abolit l'inquisition. Ces réformes, toutes imprégnées de l'esprit de l'époque, allaient attirer sans doute sur le duc Ferdinand un monitoire de Clément XIII; les foudres de Rome étaient prêts à le frapper, lorsque le pape mourut dans l'intervalle; et le cardinal Ganganeli, qui lui succéda sous le nom de Clément XIV, se montra moins hostile à ces innovations.

Ferdinand épousa à cette époque Marie-Amélie, fille de l'impératrice Marie-Thérèse. L'influence du cabinet de Vienne se fit bientôt sentir à la cour de Parme. Le ministre Felino fut renvoyé en 1773, pour faire place à Llano, dont la faveur fut de courte durée.

A l'approche des troupes de la république française, le duc essaya d'opposer quelque résistance; mais l'apparition de Bonaparte sur les frontières du duché de Parme fit tomber les illusions de Ferdinand. La paix lui fut accordée moyennant un tribut de deux millions de francs, dix-sept cents chevaux, dix mille quintaux de blé, cinq mille d'avoine et la cession de vingt de ses plus beaux tableaux, entre autres le *Saint Jérôme* du Corrège, qu'en vain il voulut racheter au prix d'un million, et qui tous furent envoyés au Musée de Paris. Il dut à ces conditions de pouvoir garder ses provinces pendant cinq années. Il assista ainsi, en simple spectateur, aux démentés qui s'élevèrent entre la France et l'Autriche et à ces batailles qui ensanglantèrent et achevèrent d'énervier l'Italie, pays toujours destiné à devenir la proie des vainqueurs étrangers.

En 1801, les traités de Lunéville, de Madrid et de Florence réglèrent une fois encore le sort de la péninsule. Contraint par le cabinet espagnol, Ferdinand dut renoncer à son duché en faveur de la France, et recevoir en échange la Toscane, érigée en royaume d'Étrurie. Le duc refusa d'abord obstinément, et il ne ceda ensuite qu'à la force: tout ce qu'il put obtenir fut que ce traité ne serait mis à exécution qu'après sa mort. En conséquence de ce refus, son fils Louis fut envoyé à sa place en Toscane. Pendant les dix-huit mois qu'il vécut encore, Ferdinand continua à protester; mais à partir du 21 mai 1801 il ne fut plus que le souverain nominal de Parme, car le véritable maître était le résident français, Moreau de Saint Mery. Le duc ne survécut que peu de temps à la perte de son trône, quoique le résident eût pour lui tous les égards, en faisant respecter une autorité devenue très-précaire. Ce ne fut qu'après la mort de ce prince que l'incorporation du duché à la république française fut officiellement proclamée.

La veuve de Ferdinand mourut en 1803.

G. VITALI.

Botta, *Histoire d'Italie*. — Zeller, *Histoire d'Italie*.

— *Enciclopedia popolare Torinese*. — Montholon, *Mémoires de Napoléon*.

**FERDINAND I<sup>er</sup>, DE MÉDICIS**, troisième grand-duc de Toscane, né en 1549, mort le 17 février 1609 (1608, selon le style florentin). Il était le quatrième fils de Côme I<sup>er</sup>, dit *le Grand*, premier grand-duc de Toscane, et d'Eléonore de Tolède. Il avait à peine quatorze ans lorsque le pape Pie IV le créa cardinal-diacre du titre de Sainte-Marie in *Dominica*, puis de Saint-Eustache et de Sainte-Marie in *Via Lata*. Il fixa son séjour à la cour de Rome, et y acquit une grande influence. Le 19 octobre 1587, son frère François-Marie, grand-duc de Toscane, étant mort sans enfants mâles légitimes, il fut appelé à lui succéder. S'il est vrai qu'il monta sur le trône par un double empoisonnement, ainsi que quelques historiens contemporains l'ont écrit sans preuves, il effaça ce crime par la sagesse de son règne. En prenant le pouvoir, il trouva des trésors immenses accumulés par son frère, et s'empressa de les employer à la prospérité de son pays. Par les conseils de Catherine de Médicis, reine de France, il céda son chapeau de cardinal à Francesco del Monte, et épousa, le 30 avril 1589, Christine de Lorraine, petite-fille de Catherine. Il obtint adroitement des Espagnols l'investiture de Sienna (1604), et purgea ensuite la Toscane d'une multitude de bandits qui, sous la conduite d'Alfonso Piccolomini, duc de Montemarciana, semblaient vouloir s'y établir. Devenu maître de ce chef le 2 janvier 1591, Ferdinand le fit pendre, le 16 mars suivant. Peu après il équipa une flotte avec laquelle il fit donner aux corsaires musulmans qui désolaient la Méditerranée. Les chevaliers de l'ordre de Saint-Etienne dèrent ses vues avec beaucoup de courtoisie, et plusieurs avantages obtenus sur ces écumaneurs, les Florentins assiégèrent Famagouste en 1607 et prirent Bone (l'ancienne Bône) en Afrique, l'année suivante. La Ligue, Ferdinand de Médicis considérables à Henri IV, prit des précautions d'un marchand qu'avec la sécurité d'un prince: pour sûreté de son prince, il paré des îles d'If et de Pomègues, sur la Provence, et ce ne fut qu'avec Henri vint à bout de les lui reprendre. Ferdinand montra une haute intelligence des intérêts italiens en cherchant à opposer une autorité puissante à la France, qui tenait tête à l'Espagne et empêcher les restes d'indépendance de l'Italie. Il eut avec succès pour rendre le pape plus indépendant à Henri IV, et le poussa à entraver les projets de l'Espagne relativement à la France. Les deux puissances en vinrent au point que l'ambassadeur Olivares, menaça le pape d'une guerre; mais Sixte V répondit par une bulle d'excommunication Philippe II et de croisade contre l'Espagne. Ferdinand eut un très-froid envers la cour d'Autriche.

meilleurs termes avec les princes embellit considérablement les de son duché : Pise et Livourne par ses soins; la dernière devint un refuge pour les juifs et chrétiens persécutés en Espagne. Parmi, entre autres monuments, il com-  
 1664, la *real capella de' depositi*, à la sépulture des grands-ducs. A sa trouva dans ses coffres dix millions de deux millions en pierreries.  
 Galuzzi, se montra toujours bien complaisant et accessible aux vœux des princes de sa bienfaisance. Il était sincère, dans ses résolutions, courageux l'exécution de ses projets. Il ne se décourageait. Il ne balancer habilement. Ferdinand mourut le 20 décembre 1670, qui lui succéda; Charles, mort en 1666; François et Eléonore; Catherine, mariée, duc de Mantoue; et Claude, Frédéric-Ubalde de La Rovere, puis de archiduc d'Autriche.  
 , *Historia de Firenze*, lib. XXII. — Muratori, L. XV, no. — De Thou, *Historia*, lib. XXII. *Genealogie illustrium in Italia Familiarum*. *Histoire de l'Italie*, III, 164, 173, 189.  
 ERDINAND II, DE MÉDICIS, grand-duc de petit-fils du précédent, né le 14 juillet mort le 23 mai 1670. Il était fils de et de Marie-Madeleine d'Autriche. Il son père le 28 février 1620 (1621, se-  
 de Florence, sous la tutelle des grandes-  
 sa mère et son aïeule (Christine de)  
 da une prudente neutralité du-  
 que la France et l'Espagne se  
 : mais il intervint auprès de  
 Ferdinand II, son oncle, en faveur  
 -, duc de Nevers, qui revendiquait à  
 di s de Mantoue et de Mont-  
 pour ce prince la restitution et  
 des fiefs en litige. Ferdinand II  
 26 septembre 1631, Victoire de La  
 rosine. En vertu de ce mariage, il  
 au duché d'Urbain après la  
 beau-père François-Marie; mais il  
 cet État à celui de l'Église, dont il  
 fut dévolu par le défaut d'héritiers  
 se contenta de recueillir les biens allo-  
 son duc. En 1644, il s'entremisit effica-  
 pour réconcilier Odoard, duc de Parme,  
 Urbain VIII, et lui fit recouvrer son  
 tro. Dans la querelle qui s'éleva,  
 sur de France et celle de Rome,  
 il fut utile faite à l'ambassadeur  
 la garde corse du pape. Ferdi-  
 - comme médiateur, et réussit à  
 le 12 février 1667, le traité de

Pise, qui rapprocha les deux puissances. Son zèle pour la religion l'engagea, en 1668, à fournir des secours aux Vénitiens contre les Turcs, qui assiégeaient Candie. Ferdinand était, comme tous ceux de sa maison, grand amateur des lettres, des arts, et généreux protecteur des savants. Il aimait beaucoup la chimie, possédait un laboratoire, et fit plusieurs essais pour fixer le mercure; il inventa divers instruments de physique, et plusieurs sociétés scientifiques possèdent encore des thermomètres de sa façon. Il encouragea par ses libéralités la fondation, par son frère le cardinal Léopold de Médicis, de l'Académie del Cimento (19 juillet 1657), et lui-même se fit recevoir au nombre des membres fondateurs de cette société savante. « Ferdinand II, dit Silhouette, était d'ailleurs grand politique et l'un des princes les plus adroits de l'Europe. Sous son règne disparurent dans son pays les dernières traces des mœurs républicaines. » Il laissa deux fils : Come III, qui lui succéda, et François-Marie, créé cardinal par Innocent XI, en 1686. Ce cardinal rendit la barrette en 1709, pour épouser Eléonore de Gonzague-Guastalla, et mourut en 1711.  
 Muratori, *Annales Ital.* — Nelli, *Saggio di Storia letteraria Fiorentina del secolo XVII.* — Silhouette, *Voyage de France, d'Espagne, etc.* — Dochez, *Histoire de l'Italie*, III, 210-269.  
 FERDINAND III (Joseph-Jean-Baptiste), grand-duc de Toscane, archiduc d'Autriche, prince royal de Hongrie et de Bohême, né à Florence, le 6 mai 1769, du grand-duc Pierre-Léopold et de Marie-Louise infante d'Espagne, mort dans la même ville, le 18 juin 1824. Son père, appelé à la couronne impériale d'Allemagne, le mit en possession de la Toscane le 7 mai 1791, et le maria à Louise-Amélie, fille du roi de Naples. Les temps étaient difficiles, et la révolution venait d'éclater en France. En vain le Piémont, excité par l'Autriche, essayait-il de s'opposer à la marche triomphale des troupes françaises, qui avaient franchi les Alpes. Ferdinand, quoique frère de François II, empereur d'Allemagne, fut le premier des princes italiens qui, par son ambassadeur Carletti, reconnut la république française (février 1793). La neutralité qu'il garda à l'époque des conquêtes du général Bonaparte lui valut la conservation de ses États jusqu'en 1799; mais une coalition des princes détrônés imposa au gouvernement de la république le devoir de réunir entièrement l'Italie à la France. Le 25 mars, Berthier, frère du maréchal, entra sur le territoire de la Toscane, enjoignit au grand-duc de se retirer, et installa à Florence un gouvernement provisoire aux tendances républicaines. Les victoires de Kray et de Souwaroff, au moment où Bonaparte cueillait de nouveaux lauriers en Égypte, obligèrent Schérer, Moreau et Macdonald à battre en retraite. Le gouvernement provisoire de Florence tomba avec ceux de Sienne et de Livourne, et l'autorité de Ferdinand y fut rétablie le 16 juin.

Le retour soudain de Bonaparte et la journée mémorable de Marengo changèrent une fois encore les destinées de la péninsule. En vain Sommariva, gouverneur de la Toscane pour le grand-duc, agissant d'après les instigations de l'Angleterre, avait-il armé les paysans; six mille Français ou Cisalpins entrèrent en Toscane, occupèrent Florence, Sienne, Arezzo, etc., et les traités qui en 1801 réglèrent le sort de l'Italie transformèrent l'héritage de Ferdinand en royaume d'Étrurie, avec garnison française à Livourne. Don Louis de Parme fut nommé roi en titre de ces provinces. Le grand-duc dépossédé se retira à Vienne. Le recès de février 1803 lui donna, à titre d'électeur de l'Empire, l'ancien archevêché de Salzbourg. Il devint à la fin de 1805 électeur de Wurtzbourg, et en 1806, échangeant ce titre contre celui de grand-duc, il fut admis dans la Confédération du Rhin.

Ferdinand rentra en possession de ses anciennes provinces après l'abdication de Fontainebleau. Le peuple accueillit au milieu de *vivats* enthousiastes, le 7 septembre, son ancien seigneur, dont l'absence n'avait pas duré moins de quinze ans.

Aussitôt que la bataille de Waterloo lui permit de se croire assis solidement sur son trône, Ferdinand dirigea ses soins vers l'achèvement des judicieuses réformes commencées par son père. Seul, entre les princes italiens, il eut horreur du sang et des procès politiques; seul il rendit son peuple heureux. Il donna la publicité aux procès criminels, améliora le commerce, ouvrit des routes nouvelles à l'industrie, restaura l'instruction publique, protégea les beaux-arts et les lettres, accueillit les réfugiés des autres contrées d'Italie, et gagna ainsi l'affection des Toscans. Les révolutions de Naples et du Piémont, en 1821, ne l'effrayèrent pas; au contraire, il osa résister aux influences et aux suggestions de l'Autriche, qui voulait que les procès sanguinaires faits aux *carbonari* des différentes provinces d'Italie fissent oublier les prisons du Spielberg.

Ferdinand légua à son fils Leopold II une domination raffermie par d'utiles réformes et de beaux exemples à suivre. G. VITALI.

Zeller. *Histoire d'Italie*. — La Farina. *Histoire d'Italie depuis 1815 jusqu'à 1830*. — Montanelli. *Mémoires sur l'Italie et spécialement sur la Toscane*.

**FERDINAND 1<sup>er</sup>** d'Aragon, premier roi de Naples, né en 1423, mort le 25 janvier 1494. Depuis que les Vêpres siciliennes avaient arraché à Charles d'Anjou le plus beau fleuron de sa couronne, cent cinquante années s'étaient écoulées pendant lesquelles Naples et la Sicile avaient été divisées. Le continent était au pouvoir des Angevins, l'île obéissait aux Aragonais. Le sort des armes se déclara pour ces derniers : Alfonso V, dit *le Magnanime*, reunit les deux États, et le premier s'intitula *roi des Deux Siciles*. A sa mort, qui arriva l'an 1458, Alfonso légua ses États de Sicile, de Navarre et d'Aragon, à Jean son frère, et ceux de Naples à Fer-

dinand, son fils illégitime et adultérin. Ce dernier était fils d'une Castillane de basse condition, nommée Carlina Villardone. Ses ennemis prétendaient que cette femme l'avait supposé fils d'Alfonse V, tandis qu'en réalité il était né d'un cordonnier mahométan de Valence, heureux rival du roi d'Aragon. Sous le pontificat de Nicolas V, un traité avait été conclu à Naples entre ce pape, Alfonso le Magnanime, et quelques autres puissances, à l'effet de pacifier l'Italie et de faire la guerre aux Turcs. Dans ce traité, le prince Ferdinand avait été reconnu héritier présomptif des États de Naples. A son avènement au pontificat, Calixte III ratifia le traité, mais refusa l'investiture à Ferdinand, sous prétexte que sa naissance était entachée d'opprobre; et à peine Alfonso V eut-il fermé les yeux que le pontife déclara, par une bulle datée du 12 juillet 1458, le royaume de Naples dévolu à l'Église; défenses furent faites, sous peine de censure, à tous les ordres de l'État, ecclésiastiques et séculiers, de reconnaître d'autre souverain que le saint-siège. Cet événement ravina les espérances et les prétentions des Angevins, et on vit Charles VII, qui occupait alors le trône de France, donner le gouvernement de Gênes à Jean d'Anjou, duc de Calabre, afin de mettre ce prince à portée de saisir la première occasion de reconquérir les domaines de ses ancêtres.

Ferdinand ne se laissa point abattre : il apporta la bulle au futur concile, convoqué à Mantoue, et reçut des principaux barons le serment de fidélité. La mort d'Alfonse V de relever le parti des Aragonais. Ferdinand (le 17 octobre 1458) avec Ferdinand un traité par lequel il reconnaissait ce prince en son roi de Naples, à la condition que Ferdinand rembourserait à la chambre apostolique les rétrécissements du cens, prêterait secours aux papes toutes les fois qu'il en serait requis, et céderait au pape la ville de Bénévent immuni et celle de Terracine dans dix ans. Ferdinand parvint enfin, en employant la force nécessaire, le général comte Piccolomini à la tête des troupes aragonaises à chasser les Angevins de l'Église. Dans la bulle du 10 novembre suivant, on retint la clause, *sauf le droit d'autrui*; c'est la seule ressource que le pape se réservait pour empêcher la réalisation du succès des Angevins.

Une fois en possession de son trône, Ferdinand ne songea qu'à s'y affermir. Il donna à ses barons napolitains de faibles faveurs, diminua les impôts, et ne chercha à gagner l'affection de ses sujets qu'en épousant (1444) Isabelle, fille de Jean de Castille, jeune et belle personne, dont l'éclat surpassait de son sexe, et dont l'éducation fut élevée pas médiocrement, en diverses circonstances, à soutenir le trône chancelant de son

Des orages continuels troublèrent le



Ferdinand. Le comte Piccinino, à qui on n'avait pu donner aucune compensation pour les places qu'il avait été forcé de rendre au saint-siège dans le duché de Spolète et l'Ombrie, rentra dans le royaume de Naples à la tête d'une armée d'Anglais, tandis que le duc de Calabre opérait une descente à la vue de Gaète, et envoyait sa flotte jeter l'ancre dans le golfe de Naples. Le prince de Tarente, le marquis de Crotone, le duc de Sessa et une foule de barons de la Terre de Labour et des Abruzzes embrassèrent le parti de la maison d'Anjou. Le 7 juillet 1460, Ferdinand perdit contre Jean d'Anjou une grande bataille sur les bords du Sarno, près de Nole. Sa déroute fut telle qu'il eut peine à gagner Naples avec vingt cavaliers. Ferdinand se vit quelque temps réduit à la plus dure condition. L'argent lui manquant, on vit la reine Isabelle, sa femme, une bourse à la main, quêter de maison en maison. L'épuisement de ses finances et la fidélité chancelante des seigneurs napolitains l'obligèrent d'une part à engager ses plus précieux bijoux aux marchands de Florence et de Venise, et de l'autre à faire avec les barons un traité onéreux, dans lequel il dut passer par toutes les conditions qu'il plut à ceux-ci de lui imposer. Louis XI avait à cœur les intérêts de Jean d'Anjou ; il sollicita le pape Pie II d'accorder à ce prince l'investiture du royaume de Naples. Pour y déterminer le pape, le roi de France offrait de révoquer la pragmatique-sanction et d'envoyer cinquante-dix mille hommes contre les infidèles. Pie II, loin de se rendre aux offres du monarque, fit venir d'Albanie le fameux Scanderberg (voy. ce nom), et le mit à la tête des partisans de Ferdinand. Ce dernier, avec le secours du prince grec, remporta une victoire décisive, le 18 août 1462, près de Troja (Capitanate) sur son compétiteur. Il acheva en 1463 de reconquérir son royaume. Dès ce moment ses actes ne justifiaient pas les espérances que le commencement de son règne avait fait concevoir. Il fit jeter dans une prison le duc de Sessa, au mépris des traités faits avec ce seigneur ; il fit trahitusement assassiner Piccinino, qui avait fait sa paix avec lui ; il enleva au pape le duché de Sora, et refusa de payer les arrérages du cens qui avaient été formellement promis. En 1475, la reine Isabelle étant morte, Ferdinand épousa l'année suivante Juana, fille de Jean II, roi d'Aragon et de Sicile (le 9 janvier 1517).

Entièrement sous le règne de ce prince qu'une es-  
pionne opéra une descente sur les cô-  
tes de la Pouille et s'empara d'Otrante (11 août).  
Douze mille habitants sur vingt-deux  
passés au fil de l'épée. Otrante fut  
libérée suivante, par les chrétiens.

Charles VIII, roi de France, héritier  
des droits de la maison d'Anjou sur le  
royaume de Naples, avait terminé les formida-  
bles préparatifs de son expédition en Italie.  
Mais avant de former l'orage, il ne le vit pas

éclater. Ce prince mourut après trente-six ans  
de règne, laissant la réputation d'un habile po-  
litique, mais d'un prince cruel et de mauvaise  
foi. Naples lui dut une partie de sa grandeur ;  
ce fut lui qui le premier introduisit l'imprimerie  
dans cette cité (1474) ; il protégea les belles-  
lettres, veilla à la bonne administration de la  
justice, et favorisa très-efficacement les pro-  
grès de l'industrie manufacturière et le déve-  
loppement du commerce. Il est le premier sou-  
verain qui ait pris le titre de *roi de Naples*.  
Il laissa la couronne à son fils aîné, Alphonse II.  
[ *Enc. des G. du M.*, avec addit. ]

Franc. Guicciardini, *Istoria d'Italia*, lib. I. — Onofrio  
Panvini, *Vita Pontificum* (Innocent VIII). — Juan Ma-  
riana, *Historia de Rebus Hispanis*, lib. XXV, cap. VII.  
— Bzovius, *Annales*. — Giov.-Anton. Summonte, *Hist.*  
*della città e regno di Napoli*, t. III, lib. VI, p. 481. —  
Angelo di Costanzo, *Ist. del Regno di Napoli*, lib. XIX,  
p. 187-201. — Philippe de Comines, *Chron.*, lib. VII. —  
Mezerai, *Hist. de France* (Charles VIII). — Artaud, *Italie*,  
dans l'*Univers pittoresque*, p. 194. — Sismondi, *Hist. des*  
*Franç.*, t. XIV, p. 41-48 ; XV, 140-153. — Le même, *Re-*  
*publiques italiennes*, t. X, chap. LXXVI, p. 76-106.

FERDINAND II, roi de Naples, petit-fils du  
précédent et fils d'Alphonse II et d'Ippolita  
Sforce, mort à Naples, le 7 octobre 1496. Il  
n'était encore que duc de Calabre et héritier  
présomptif de la couronne lorsque son père  
lui confia le commandement de l'armée des-  
tinée à agir contre Charles VIII, qui s'avan-  
çait en ce moment à la conquête du royaume  
de Naples. Ferdinand pénétra dans la Romagne  
à la tête de soixante escadrons, d'un corps  
nombreux d'infanterie, et vint camper sous les  
murs de Faenza. Charles VIII lui opposa Ebe-  
rard d'Aubigny. Refoulé par la marche victo-  
rieuse du roi de France, le duc de Calabre rentra  
à Naples dans les premiers jours de l'année  
1495, et le 23 janvier, lendemain du jour où  
son père avait abdiqué, il fut sacré dans l'église  
métropolitaine, et parcourut, la couronne en  
tête, tous les quartiers de la ville. Il prit ensuite  
des mesures pour la défense du royaume ; mais  
le peuple, qui n'avait point perdu le souve-  
nir des vices et des cruautés de ses deux der-  
niers souverains, se montra peu disposé à  
seconder les efforts du nouveau monarque.  
Ferdinand II vint camper à San-Germano, où  
Louis d'Armagnac (depuis duc de Nemours)  
le battit complètement. Un malheur en entraîne  
souvent un autre : Jacques Trivulce, qui  
commandait à Capoue pour le roi de Naples,  
passa au service du monarque français et le mit  
en possession de cette ville. Ces revers, joints  
aux mauvaises dispositions des habitants de la  
capitale, obligèrent Ferdinand à abandonner son  
royaume (21 février 1495). Il s'enfuit en Si-  
cile avec la princesse Jeanne, sa fille, et la reine  
Juana d'Aragon, sa femme et sa tante, veuve de  
Ferdinand I<sup>er</sup> (décédée le 27 août 1518).

Le traité de la sainte-union, signé à Venise,  
le 4 avril 1495, entre l'empereur Maximilien I<sup>er</sup>,  
le roi d'Espagne Ferdinand V, dit *le Catholique*,

le duc de Milan, Ludovic-Marie Sforce, dit *le Maure*, les Vénitiens et le pape Alexandre VI, rendit bientôt au prince fugitif l'espoir de rentrer dans ses États. En effet, à peine les événements de la guerre eurent-ils contraint Charles VIII à sortir de Naples, que Ferdinand II, secondé par la flotte espagnole et par l'armée que lui avait amenée Gonzalve de Cordoue, se rendit maître de Reggio et de plusieurs autres places de la Calabre. Il en remit une partie entre les mains de Gonzalve, conformément à ses engagements. C'était le premier pas de l'usurpation que méditait le roi d'Espagne. Fier de ses succès, Ferdinand II voulut se rendre à Naples, malgré les avis de Gonzalve; mais en route il rencontra d'Aubigny et Percy, qui lui firent éprouver une sanglante défaite. Une heureuse inspiration sauva le prince vaincu. Tandis que Gonzalve rassemblait les débris de l'armée espagnole, Ferdinand se rendit à Messine, s'embarqua sur la flotte qui stationnait dans ce port, et parut inopinément dans le golfe de Naples, où sa présence fit lever en masse toutes les populations riveraines. Le drapeau aragonais fut arboré de nouveau, et Ferdinand entra dans sa capitale le 7 juillet, aux acclamations de la foule.

Le duc de Montpensier défendit longtemps les châteaux de Naples, où il s'était enfermé avec les débris de l'armée française; s'étant ensuite retiré dans la Pouille avec 5,000 Français, il s'y maintint jusqu'à la fin du mois de juillet 1496. Obligé alors de capituler, il obtint des conditions honorables, qui ne furent point exécutées loyalement. Montpensier et environ 3,500 soldats de son armée périrent victimes des retards que le roi de Naples apporta à leur fournir les vaisseaux qu'il s'était engagé à mettre à leur disposition. Ferdinand ne jouit de son triomphe que pendant peu de mois. Il mourut sans laisser d'enfants. Son oncle *Frederic*, prince d'Altamura, lui succéda. [*Enc. des G. du M.*, avec additions.]

Franc. Guicciardini, *Historia d'Italia*, lib. I, 31-32. — Philippe de Comines, *Chron.*, liv. VII, chap. viii, p. 172. — Paul Jove, *Historia sui temporis*, lib. II, p. 37. — Le même, *De Italia magni Consulis Cordubensis*, lib. I, p. 178; Florence, 1551, in-fol. — Franc. Belcar, *Comment.*, t. V, p. 142. — Summonte, *Hist. di Napoli*, liv. VI, p. 360. — Andre de La Vigne, *Journal du Voyage de Charles VIII*, p. 113. — Bern. Orceiliarius, *Comment.* — Guillaume de Villeneuve, *Memoires*, t. XIV. — Muratori, *Annales*. — Sismondi, *Histoire des Français*, t. XV, p. 150-56. — Le même, *Hist. des Républiques Italiennes*, chap. LXXXIII, p. 115.

\* FERDINAND III, roi de Naples ou FERDINAND II roi de Sicile est le même que FERDINAND V, dit *le Catholique* (voy. ce nom), roi d'Espagne.

FERDINAND I<sup>er</sup>, roi du royaume-uni des Deux-Siciles, porta jusqu'en 1817 le titre de FERDINAND IV, roi de Naples et de Sicile; il naquit à Naples, le 12 janvier 1751, et mourut dans la même ville, le 1 janvier 1825. Il fut le troisième fils de don Carlos, roi de Naples et d'Espagne, sous le nom de Charles III, et de

Marie-Amélie de Saxe. Le 5 octobre 1759, il succéda à son père, appelé au trône d'Espagne à la mort de Ferdinand VI, en vertu des traités qui interdisaient la réunion sur une même tête des couronnes de Naples et d'Espagne. Trop jeune pour régner, il fut confié aux soins d'un conseil de régence, présidé par le marquis de Tanucci. Son gouverneur, le prince de San-Nicandro, grand seigneur parfaitement nul, le laissa grandir dans une ignorance presque complète, et s'attacha seulement à développer en lui le goût des exercices corporels. Au lieu de se préparer au maniement des affaires, le jeune prince consacra tous ses instants à la pêche, à la chasse, au jardinage, au jeu de paume. Aussi à l'époque de sa majorité, se trouvant incapable de régner, il laissa sa femme et ses ministres se disputer le gouvernement de ses États. Il avait épousé, en avril 1768, Marie-Caroline-Louise, archiduchesse d'Autriche, fille de Marie-Thérèse. Une clause du contrat stipulait qu'après la naissance d'un premier fils, elle aurait voix délibérative au conseil. Mais l'impériale princesse n'attendit même pas ce moment pour prendre part aux affaires et combattre l'influence de Tanucci, qu'elle finit par renverser. Le marquis de La Sambuca, qui le remplaça, ne resta pas longtemps au pouvoir. Il ne ménagea pas assez la reine, et fut exilé. lui succéda en 1784. La reine et son favori gouvernèrent fort mal le royaume, dont leur laissait aveuglément la direction, et par faire perdre momentanément aux la couronne de Naples. Pendant toute riode si agitée de 1792 à 1806, Ferdinand ne guère revendiquer personnellement ou acte: il fit en 1792 un voyage à Rome, avec le pape tous les différends qui ex entre Naples et le saint-siège. Par ce travers, cour de Rome céda une partie de ses nominations et aux évêchés, et renou vement à l'hommage de la ha 17; aussi convenu que les rois de l royaume a leur avènement 500,000 ducats aux 1792, il fut sur le point d'adhé à la u contre la France, et il fallut re touche-Tréville avec une escadre l lui faire ajourner ses projets de c. il se rangea ouvertement du côté u de la France, et unit sa flotte à celles de gne et de l'Angleterre. En 1795, obéissant à l peration publique, il renvoya Acton dant sa place, garda son crédit. En 1 paix avec la France. Il ne l'observa et renouvela la guerre après le ur naparte pour l'Égypte. Soixante franc tains, commandés par le général ch, l

1. Jusqu'à Ferdinand I<sup>er</sup> les rois de N. et de Sicile étaient tenus d'offrir au pape, au moment de leur couronnement, une haquebute en or, et de lui offrir une couronne d'or. Cette présentation avait lieu le 1er juillet, à la ville de la Saint-Pierre. La suppression de cette coutume par Ferdinand I<sup>er</sup> en 1759, donna lieu à une protestation du pape Pie VI.

États du Pape, alors occupés par  
aise sous les ordres général  
Ferdinand, se réunirent à  
division de son armée, et  
12,000 hommes. Le 24  
ma de l'année. Le 24, vaincu  
précipitamment en re-  
m, et lui-même. me-  
de son armée. se ra s le  
Ferdinand n sa  
la sur la  
son, il se rendra à Pa-  
au moins prématurée;  
parut qu'un mois plus  
ples, livrée à une com-  
aroni seuls se battirent  
abandonnés; mais la bour-  
accueillirent fort bien les  
rent une *République Parthé-*  
événements survenus dans le  
ayant forcé les Français d'aban-  
le 7 mai 1799, la République  
succomba sous les attaques des  
aises commandées par le cardinal  
e dura plusieurs jours. Les répu-  
èrent les armes le 17 juin, en  
convention qui leur garantissait le  
Ferdinand arriva avec son mi-  
dans la rade de Naples, et sans  
re il enleva à la ville de Naples  
constitution, supprima les *seggi-*  
e, érigea un tribunal d'État (*una-*  
to) pour rechercher les traîtres, et  
mission de purger son royaume  
s. La convention conclue avec  
fut scandaleusement violée (voy.  
ville fut abandonnée à la discrétion  
oni, qui, sous prétexte de punir les  
la France, égorgèrent et pillèrent  
jours. La commission, de son  
apidement les coupables ou les  
blicanisme. Les historiens s'ac-  
péter la responsabilité de cette  
sur la reine Caroline et sur Nel-  
Ferdinand, il sembla n'être venu  
ir couler le sang de ses sujets.  
hazzaroni et les bourreaux eurent  
œuvre, il retourna à Palerme, après  
le cardinal Ruffo capitaine général  
s. Il ne entra dans sa capitale  
800. Les succès des Fran-  
ci en Italie le forcèrent de  
sa (1801). Les présides de Toscane,  
de Piombino et Porto-Longone  
vainqueurs; les ports de Naples  
être fermés aux Anglais. Une  
le à tous les proscrits. Par  
marché il fut encore stipulé que  
nçais occuperaient la côte des  
au Sangro, douze mille la pro-  
nequ'au Brandano; qu'ils y res-

teraient en attendant la paix entre la France et  
l'Angleterre, et que ces troupes seraient entre-  
tenues par le royaume de Naples. Ce traité pla-  
çait Naples sous la domination de la France. Il  
n'est pas étonnant que Ferdinand, inspiré par  
l'altière Caroline, cherchât à secouer le joug. Il  
crut trouver une occasion dans la guerre qui  
éclata en 1805 entre la France et l'Autriche. Au  
mépris du traité de Paris, il accueillit avec em-  
pressement un corps de treize mille Anglais et  
Russes, mit ses troupes sous les ordres d'un  
général russe, et fit de grands préparatifs; ils  
n'étaient pas encore achevés, lorsque l'Autriche,  
vaincue à Austerlitz, signa le traité de Pres-  
bourg. Dès le 26 novembre 1805, un violent  
article du *Moniteur* fit prévoir le sort réservé  
aux Bourbons de Naples. Il y était dit : « De  
trois filles de Marie-Thérèse, l'une a perdu la  
monarchie des Bourbons, l'autre a causé la  
perte de la maison de Parme, la troisième vient  
de perdre Naples. Une reine furieuse et insen-  
sée, une femme méchante et sans mœurs, est  
le présent le plus funeste que le ciel, dans sa  
colère, puisse faire à un souverain, à un époux,  
à une nation. » Après la trêve qui suivit la ba-  
taille d'Austerlitz, Napoléon fit marcher sur  
Naples une trentaine de mille hommes, placés  
sous les ordres de son frère Joseph Bonaparte  
et dirigés par Masséna. Ferdinand se hâta de  
s'enfuir en Sicile, en laissant Caroline conjurer  
comme elle pourrait l'orage qu'elle avait soulevé.  
La reine essaya vainement de négocier, elle dut  
fuir à son tour; et, par un décret du 30 mars  
1806, le royaume de Naples et de Sicile fut  
donné à Joseph Napoléon, grand-électeur de  
France. La conquête du royaume de Naples ne  
coûta pas plus de deux mois. Gaète seule se dé-  
fendit jusqu'au 18 juillet, et la Calabre devint  
le siège d'une insurrection qui ne fut complé-  
tement apaisée que sous le règne de Murat.  
Mais la Sicile, protégée par les flottes de l'An-  
gleterre, échappa à la conquête française. Dans  
ce royaume diminué de moitié, Ferdinand aurait  
enfin trouvé le calme si la reine ne s'était  
brouillée avec les Anglais. Ceux-ci exerçaient  
sur la Sicile un protectorat bienfaisant, mais  
trop hautain pour ne pas blesser la fierté de  
Caroline, et trop libéral pour ne pas choquer  
ses idées despotiques. Elle essaya de leur ré-  
sister et de briser le parlement qui s'était établi  
sous leur influence. Sir William Bentinck, am-  
bassadeur auprès de Ferdinand, fit approcher  
des troupes de Palerme; et quand il eut acquis  
la preuve que Caroline ne cachait plus sa haine  
contre l'Angleterre et qu'elle avait même tenté  
de nouer des intelligences avec Napoléon, il la  
força de quitter la Sicile à la fin de 1811. Deux  
ans auparavant Ferdinand avait marié la prin-  
cesse Amélie, l'une de ses filles, au duc d'Orléans  
(depuis le roi Louis-Philippe). Le départ de la  
reine ne lui rendit pas l'autorité; car lui aussi  
était suspect de peu aimer les idées anglaises, et

il dut, le 16 janvier 1812, abandonner le gouvernement à son fils aîné François, duc de Calabre, qui reçut le titre d'*alter ego* (vicaire général) de la Sicile. En 1814, Bentinck ayant quitté la Sicile, Ferdinand reprit le pouvoir. L'année d'après, le trône de Naples, perdu par Murat, fut rendu à son ancien maître, et le 17 juin 1815 Ferdinand rentra dans sa capitale. Il confirma l'état de choses existant, et parut disposé à continuer l'administration française. La tentative de Murat si promptement réprimée ne donna lieu qu'à une réaction passagère. La réunion de la Sicile et de Naples en une seule puissance, sous le titre de royaume-un des Deux-Sicules, en 1817, deux tremblements de terre en Sicile (1818 et 1819), un concordat avec le pape, tels furent les principaux événements du règne de Ferdinand de 1816 à 1820. Sous cette tranquillité apparente se cachaient les menées des carbonari. La classe moyenne, accablée d'impôts, désirait un changement politique. Dans la nuit du 1<sup>er</sup> au 2 juillet 1820, quelques escadrons partirent de Nola avec armes et bagages, et se dirigèrent sur Avellino au cri de *Vive la constitution !* La garnison d'Avellino se joignit à eux. Le gouvernement voulut d'abord arrêter ce mouvement, et envoya à cet effet quelques troupes sous les ordres du général Carrascosa. Celles-ci passèrent en partie sous les ordres des insurgés. Ferdinand, découragé, ne poussa pas la résistance plus loin. A la foule qui demandait une constitution il répondit : « Oui, mes enfants, vous aurez une constitution, vous en aurez même deux si vous voulez. » Les insurgés ne se contentant pas de cette promesse et réclamant immédiatement la constitution espagnole, Ferdinand céda encore une fois le gouvernement à son fils, avec le titre d'*alter ego*. Le duc de Calabre s'empressa de donner au royaume uni la constitution des Cortès; les Siciliens, qui voulaient plus, ou du moins autre chose, et qui songeaient à se constituer en État indépendant, furent ramenés à l'obéissance par le général constitutionnel Pepe. Le vieux roi jura la constitution à l'ouverture du parlement le 1<sup>er</sup> octobre. Les empereurs de Russie et d'Autriche et le roi de Prusse s'inquiétèrent de cette révolution, et écrivirent au roi de Naples pour l'inviter à se rendre à Laybach, où devait se tenir un congrès. Ferdinand demanda au parlement l'autorisation de faire ce voyage, et déclara qu'il avait l'intention de défendre auprès des souverains la cause de la liberté. Le parlement ne fut pas dupe de cette promesse; mais il ne s'opposa pas au départ de Ferdinand, qui s'embarqua le 13 décembre. Le 26 il arriva à Livourne, et le 8 janvier 1821 à Laybach. Les Napolitains ne purent pas se faire longtemps illusion sur le résultat du congrès. L'armée autrichienne s'ébranla vers le sud, et le 28 janvier 1821 Ferdinand adressa à ses peuples une proclamation par laquelle il ordonnait de recevoir les Autrichiens et de dissoudre le

parlement. Le parlement répondit qu'il n'avait pas d'ordres à recevoir d'un roi prisonnier, et se prépara à la résistance. Elle ne pouvait l'être que : les Autrichiens, commandés par le général Frimont, avaient l'avantage du nombre et de l'organisation militaire. Ils franchirent la frontière napolitaine dans les derniers jours de janvier, et le 25 mars ils entrèrent dans Naples. Après quelques rencontres peu importantes, le rétablissement du pouvoir absolu fut accompli. La réaction qui rappela celle de 1799. Ferdinand eut le malheur d'attacher encore son nom à des rigueurs qu'il n'approuvait pas. Il se rendit au congrès de Vérone en mai 1821. Là les souverains réunis lui déclarèrent qu'ils ne pouvaient assurer la tranquillité de son royaume si les Autrichiens l'occuperaient pendant quelques années. Ferdinand, qui depuis longtemps était habitué à n'être pas maître chez lui, ne résista pas contre cette mesure; il revint à Naples le 1<sup>er</sup> mai. Trois ans plus tard (4 janvier 1825) il mourut subitement. Après la mort de Ferdinand, son fils, le duc de Calabre, épousa sa première femme, il avait 27 ans. Le 27 novembre 1815, la princesse de Partana, qu'il créa duchesse de Floride, épousa Marie-Caroline un grand nombre d'enfants. Ceux qui vécurent au delà de Ferdinand furent : François 1<sup>er</sup>, son successeur, prince de Salerne, et cinq filles, mariées à : l'empereur d'Autriche François 1<sup>er</sup>, au duc de Toscane Ferdinand III, au roi de Sardaigne Charles-Félix, à Louis-Philippe duc de Nemours, au prince des Asturies, depuis Ferdinand VII, roi d'Espagne.

A. Coppi, *Annali d'Italia dal mille se quanta*. — Botti, *Storia d'Italia dal 1789*. — Thiers, *Hist. de la Révolution française*. — Consulat et de l'Empire. — Le général Peppe.

**FERDINAND II**, roi des Deux-Sicules, né le 12 janvier 1810. Il monta sur le trône le 27 novembre 1830, et commença par se reposer en suivant une marche opposée à celle de son père. Il renvoya Villermier et les anciens ministres, Amati, della Scaletta, etc., réalisa des économies sur le budget particulier de la cour, réduisit les traitements de certains employés, réorganisa l'armée, qui se trouvait dans un plus déplorable état. Il entreprit de nombreux voyages dans les provinces, afin d'être plus près du peuple. L'union de Ferdinand II avec Christine-Marie de Savoie, le 27 novembre 1832, ne fut pas de longue durée. La princesse mourut le 31 janvier 1836 sans avoir donné un fils. Le roi visita alors les principales cours d'Italie, celle de Piémont, de Sardaigne, et épousa à Vienne, le 9 janvier 1838, Thérèse-Isabelle, fille de l'archiduc Léopold. L'arrivée de la nouvelle reine fut suivie de troubles dans l'intérieur de la Sicile. Ferdinand II nomma le prince de Capoue, héritier du trône, déjà éloigné, et nomma le général Pepe ministre de la guerre.

Ferdinand II contracta une alliance avec l'Autriche, alliance à laquelle il fut fidèle. Mais bientôt ses tendances lui suscitèrent de graves embarras, d'abord qu'au dedans. C'est ainsi qu'il se brouilla avec l'Angleterre à propos des affaires de Sicile ; ce différend ne fut réglé qu'en 1840. Par l'intermédiaire de la France, l'intérieur se trouva également troublé, qu'il réprima par la force.

La révolution en Sicile fut étouffée à Syracuse : cinquante personnes furent exécutées par ordre du roi. L'insurrection, qui s'empara de Catane, fut réprimée, la suppression de l'annone, l'établissement du monopole des tabacs excitèrent un mécontentement universel. La population se souleva à Cosenza en 1844 ; mais la répression rétablit l'ordre. Le 25 mai 1848, à Naples, Ricciotti, Luvig, et d'autres citoyens payèrent de leur sang la descente en Calabre.

En 1845 fut signalée par la visite du roi à la cour de Naples ; le motif de ce séjour de la czarine à Palerme fut la répression de la révolution.

Le roi Ferdinand II et les réformes qui lui donnèrent le signal d'une insurrection dans le royaume des Deux-Siciles. Le mouvement se révéla encore en Sicile, à Messine. La garnison de Messine, le bombardement de la ville, l'exécution militaire de vingt-cinq personnes comprimèrent d'abord le mouvement. Le 12 janvier 1848 les Palermites se soulevèrent, et bloquèrent dans la citadelle les troupes royales qui formaient la garnison. Pendant trois jours la Sicile entière était en révolte. En trois mois, dix mille hommes entrèrent à Naples pour demander une constitution. Une constitution leur fut donnée, modelée sur la charte de 1848. Sous les princes d'Italie suivit le régime du roi de Naples, et le régime de la révolution. Un instant sur la péninsule se révéla le mouvement du royaume Lombard-Vénitien. Mais le roi Ferdinand II n'était pas de bonne volonté. Le 15 mai 1848 il déclara l'état de siège. Le mouvement réactionnaire se déclara. On se hâta de dissoudre les troupes, de rappeler les troupes étrangères. Le général Pepe, avec deux divisions, l'autre de cavalerie, fut chargé de la cause du peuple. La ba-

taille de Custoza enleva tout espoir aux Siciliens qui voulaient s'organiser en royaume indépendant, avec le duc de Gênes pour monarque ; l'ancien ordre de choses fut rétabli, avec l'aggravation de l'état de siège, et sous la protection d'une police tracassière autant qu'odieuse, qui règne encore souverainement dans les Deux-Siciles. Sur ces entrefaites, le pape Pie IX s'enfuit de Rome, quelques jours après l'assassinat de Rossi, et vint se mettre à Gaète sous la protection de Ferdinand II, de préférence à l'appui que lui offrait le gouvernement français. A partir de cette époque, les Napolitains ont été en butte à toutes sortes de vexations, les uns emprisonnés pour la forme de leur chapeau et de leur barbe, les autres soumis sans contrôle à la commission des bastonnades, dirigée par le fameux Mazza ; en un mot, l'état de ce pays est tel que l'a décrit M. Gladstone dans ses *Lettres*, dont on a vainement essayé de contester la véracité. Les sympathies de Ferdinand II pour la Russie et l'Autriche ont dans les derniers temps fait naître entre ce prince et les puissances occidentales des difficultés qui ne sont pas encore aplanies.

La physionomie de Ferdinand II offre le type bourbonien : ce prince est robuste et notablement chargé d'embonpoint ; il a huit enfants du second lit ; l'aîné, son héritier présomptif, *François-Marie-Léopold*, duc de Calabre, est né le 16 janvier 1836.

G. VITALI.

Giuseppe La Farina, *Storia d'Italia, dal 1815 al 1830*; Turin, 1852. — Massa, *Rivoluzione di Sicilia*; Turin, 1849. — Farini, *Lo Stato Romano*; Turin, 1850. — Montanelli, *Memorie sulla Toscana*; Turin, 1852-1853. — D'Arincourt, *L'Italie rouge*. — Guatterio, *Storia dei Rivolgimenti Italiani*; Florence, 1852. — *Storia documentata della Rivoluzione Siciliana*. — *Correspondence respecting the affairs of Italy*. — *Archivio triennale delle Cose d'Italia*. — *Memorie del general Pepe*; Turin, 1852. — *Correspondence respecting the affairs of Naples and Sicily, 1848-1849*; presented to both Houses of Parliament by command of Her Majesty, 4 mai 1849.

**FERDINAND** (Dom), septième roi de Portugal, né à Coïmbre, le 13 octobre 1345, mort à Lisbonne, le 22 octobre 1383. Fils aîné de D. Pedro le Justicier et de sa femme dona Constança, il avait vingt-deux ans lorsqu'il monta sur le trône, fortifia prudemment ses frontières, et, après la mort tragique de Pierre le Cruel, réclama, en sa qualité d'arrière-petit-fils de D. Sanche IV, la couronne de Castille. Pour soutenir ses prétentions, il alléguait la bâtardise de D. Henrique de Transtamare plus encore peut-être que le crime dont celui-ci venait de se souiller en poignardant son frère. En vain Ferdinand s'allia-t-il avec le roi maure de Grenade, en vain réclama-t-il le secours de D. Pedro, roi d'Aragon, l'événement prouva qu'il avait obéi à de fatales suggestions : une première guerre ruineuse pour les deux partis désola l'Espagne et le Portugal, jusqu'à ce que, le pape Grégoire XI intervenant, on conclut à Evora le traité de 1371.

Un fatal amour alluma bientôt une guerre plus désastreuse encore : bien qu'il eût demandé tour à tour la main de dona Léonor d'Aragon et



il dut, le 16 janvier 1812, abandonner le gouvernement à son fils aîné François, duc de Calabre, qui reçut le titre d'*alter ego* (vicaire général) de la Sicile. En 1814, Bentinck ayant quitté la Sicile, Ferdinand reprit le pouvoir. L'année d'après, le trône de Naples, perdu par Murat, fut rendu à son ancien maître, et le 17 juin 1815 Ferdinand rentra dans sa capitale. Il confirma l'état de choses existant, et parut disposé à continuer l'administration française. La tentative de Murat si promptement réprimée ne donna lieu qu'à une réaction passagère. La réunion de la Sicile et de Naples en une seule puissance, sous le titre de royaume-uni des Deux-Siciles, en 1817, deux tremblements de terre en Sicile (1818 et 1819), un concordat avec le pape, tels furent les principaux événements du règne de Ferdinand de 1816 à 1820. Sous cette tranquillité apparente se cachaient les menées des carbonari. La classe moyenne, accablée d'impôts, désirait un changement politique. Dans la nuit du 1<sup>er</sup> au 2 juillet 1820, quelques escadrons partirent de Nola avec armes et bagages, et se dirigèrent sur Avellino au cri de *Vive la constitution* ! La garnison d'Avellino se joignit à eux. Le gouvernement voulut d'abord arrêter ce mouvement, et envoya à cet effet quelques troupes sous les ordres du général Carrascosa. Celles-ci passèrent en partie sous les ordres des insurgés. Ferdinand, découragé, ne poussa pas la résistance plus loin. A la foule qui demandait une constitution il répondit : « Oui, mes enfants, vous aurez une constitution, vous en aurez même deux si vous voulez. » Les insurgés ne se contentant pas de cette promesse et réclamant immédiatement la constitution espagnole, Ferdinand céda encore une fois le gouvernement à son fils, avec le titre d'*alter ego*. Le duc de Calabre s'empessa de donner au royaume uni la constitution des Cortès ; les Siciliens, qui voulaient plus, ou du moins autre chose, et qui songeaient à se constituer en État indépendant, furent ramenés à l'obéissance par le général constitutionnel Pepe. Le vieux roi jura la constitution à l'ouverture du parlement le 1<sup>er</sup> octobre. Les empereurs de Russie et d'Autriche et le roi de Prusse s'inquiétèrent de cette révolution, et écrivirent au roi de Naples pour l'inviter à se rendre à Laybach, où devait se tenir un congrès. Ferdinand demanda au parlement l'autorisation de faire ce voyage, et déclara qu'il avait l'intention de défendre auprès des souverains la cause de la liberté. Le parlement ne fut pas dupe de cette promesse ; mais il ne s'opposa pas au départ de Ferdinand, qui s'embarqua le 13 décembre. Le 26 il arriva à Livourne, et le 8 janvier 1821 à Laybach. Les Napolitains ne purent pas se faire longtemps illusion sur le résultat du congrès. L'armée autrichienne s'ébranla vers le sud, et le 28 janvier 1821 Ferdinand adressa à ses peuples une proclamation par laquelle il ordonnait de recevoir les Autrichiens et de dissoudre le

parlement. Le parlement répondit pas d'ordres à recevoir d'un roi pris prépara à la résistance. Elle ne pou- que : les Autrichiens, commandés de Frimont, avaient l'avantage du l'organisation militaire. Ils franchi- tière napolitaine dans les derniers vrier, et le 25 mars ils entrè- après quelques rencontres | rétablissement du pouvoir aussu u réaction qui rappela celle de 1791 eut le malheur d'attacher encore nom à des rigueurs qu'il n'approu- pas. Il se rendit au congrès de Vêr Là les souverains réunis lui déc- pour assurer la tranquillité de son Autrichiens l'occuperai pend années. Ferdinand, qui | habitué à n'être pas maître c | pas contre cette mesure ; il revint à trois ans plus tard (4 janvier 1821) fut subitement. Après la mort de line sa première femme, il av- 27 novembre 1815, la princesse | Partana, qu'il créa duchesse de Flo- eu de Marie-Caroline un grand r- fants. Ceux qui vécurent au delà furent : François 1<sup>er</sup>, son successe- prince de Salerne, et cinq filles, ma- pereur d'Autriche François 1<sup>er</sup>, | de Toscane Ferdinand III, au roi | Charles-Félix, à Louis-Philippe d- au prince des Asturies, depuis Fe- roi d'Espagne.

A. Coppi, *Annali d'Italia dal mille* quanta. — Botta, *Storia d'Italia dal* 1 Thiers, *Hist. de la Révolution française* Consulat et de l'Empire. — Le général P-  
\* FERDINAND II, roi des Deux le 12 janvier 1810. Il monta sur le vembre 1830, et commença par se- laire en suivant une marche oppo- François 1<sup>er</sup>, son père. Il renvoya V- mériet et les anciens ministres, Amati, della Scaletta, etc., réalisa d- sur le budget particulier de la co- traitements de certains employés. l'organisation de l'armée, qui se tro- plus déplorable état. Il entreprit au- voyages dans les provinces, afin d'é- soins du peuple de plus près. L'un- nand II avec Christine-Marie de Sav- vembre 1832, ne fut pas de longue- princesse mourut le 31 | | avoir donné un fils. Le roi- rentes cours d'Italie, celle de | | et épousa à Vienne le 9 jan- | | Thérèse-Isa | | de | | L'arrivée de la | | | | bles dans l'intér- | | prince de Capoue, héritier p- déjà éloigné, et, par suite de ces- tiques et de différends a

Ferdinand II contracta une alliance avec l'Autriche, alliance à laquelle il fut fidèle. Bientôt ses tendances libérales lui suscitèrent de graves embarras, d'abord dedans. C'est ainsi qu'il eut à lutter avec l'Angleterre à propos des souffres; ce différend ne fut réglé qu'en 1840, par l'intermédiaire de la médiation de l'intérieur se traduisant par une série de révoltes, qu'il réprima par la force.

En 1841, le choléra en Sicile fut très meurtrier à Syracuse : cinquante mille personnes périrent par ordre du roi. L'insurrection sicilienne, qui s'empara de la suppression de l'impôt sur les tabacs excitèrent un mécontentement. La population se souleva

à Cosenza en 1844; mais la répression rétablit l'ordre. Le 25 mai 1845 fut signalée par la visite du tsar à la cour de Naples; le motif de ce séjour de la czarine à Palerme fut la santé. En 1845, Pie IX et les réformes qui la provoquèrent donnèrent le signal d'une insurrection dans le royaume des Deux-Siciles. Le 12 janvier 1848 les Palermitains se soulevèrent; le 12 janvier 1848 les Palermitains, et bloquèrent dans la capitale les troupes royales qui formaient la garnison. Les jours la Sicile entière était en révolte. Le 12 janvier 1848 les Palermitains, et bloquèrent dans la capitale les troupes royales qui formaient la garnison. Les jours la Sicile entière était en révolte.

Le 12 janvier 1848 les Palermitains, et bloquèrent dans la capitale les troupes royales qui formaient la garnison. Les jours la Sicile entière était en révolte.

Le 12 janvier 1848 les Palermitains, et bloquèrent dans la capitale les troupes royales qui formaient la garnison. Les jours la Sicile entière était en révolte.

Le 12 janvier 1848 les Palermitains, et bloquèrent dans la capitale les troupes royales qui formaient la garnison. Les jours la Sicile entière était en révolte.

Le 12 janvier 1848 les Palermitains, et bloquèrent dans la capitale les troupes royales qui formaient la garnison. Les jours la Sicile entière était en révolte.

Le 12 janvier 1848 les Palermitains, et bloquèrent dans la capitale les troupes royales qui formaient la garnison. Les jours la Sicile entière était en révolte.

Le 12 janvier 1848 les Palermitains, et bloquèrent dans la capitale les troupes royales qui formaient la garnison. Les jours la Sicile entière était en révolte.

taille de Custoza enleva tout espoir aux Siciliens qui voulaient s'organiser en royaume indépendant, avec le duc de Gênes pour monarque; l'ancien ordre de choses fut rétabli, avec l'aggravation de l'état de siège, et sous la protection d'une police tracassière autant qu'odieuse, qui règne encore souverainement dans les Deux-Siciles. Sur ces entrefaites, le pape Pie IX s'enfuit de Rome, quelques jours après l'assassinat de Rossi, et vint se mettre à Gaète sous la protection de Ferdinand II, de préférence à l'appui que lui offrait le gouvernement français. A partir de cette époque, les Napolitains ont été en butte à toutes sortes de vexations, les uns emprisonnés pour la forme de leur chapeau et de leur barbe, les autres soumis sans contrôle à la commission des bastonnades, dirigée par le fameux Mazza; en un mot, l'état de ce pays est tel que l'a décrit M. Gladstone dans ses *Lettres*, dont on a vainement essayé de contester la véracité. Les sympathies de Ferdinand II pour la Russie et l'Autriche ont dans les derniers temps fait naître entre ce prince et les puissances occidentales des difficultés qui ne sont pas encore applanies.

La physionomie de Ferdinand II offre le type bourbonien : ce prince est robuste et notablement chargé d'embonpoint; il a huit enfants du second lit; l'aîné, son héritier présomptif, François-Marie-Léopold, duc de Calabre, est né le 16 janvier 1836.

G. VITALI.

Giuseppe La Farina, *Storia d'Italia, dal 1815 al 1830*; Turin, 1852. — Masa, *Rivoluzione di Sicilia*; Turin, 1849. — Farini, *Lo Stato Romano*; Turin, 1850. — Montanelli, *Memorie sulla Toscana*; Turin, 1852-1853. — D'Arincourt, *L'Italie rouge*. — Gualterio, *Storia dei Rivolgimenti Italiani*; Florence, 1852. — *Storia documentata della Rivoluzione Siciliana*. — *Correspondence respecting the affairs of Italy*. — *Archivio triennale delle Cose d'Italia*. — *Memorie del general Pepe*; Turin, 1852. — *Correspondence respecting the affairs of Naples and Sicily, 1848-1849*; presented to both Houses of Parliament by command of Her Majesty, 4 mai 1849.

**FERDINAND** (Dom), septième roi de Portugal, né à Coïmbre, le 13 octobre 1345, mort à Lisbonne, le 22 octobre 1383. Fils aîné de D. Pedro le Justicier et de sa femme dona Constança, il avait vingt-deux ans lorsqu'il monta sur le trône, fortifia prudemment ses frontières, et, après la mort tragique de Pierre le Cruel, réclama, en sa qualité d'arrière-petit-fils de D. Sanche IV, la couronne de Castille. Pour soutenir ses prétentions, il alléguait la bâtardise de D. Henrique de Transtamare plus encore peut-être que le crime dont celui-ci venait de se souiller en poignardant son frère. En vain Ferdinand s'allia-t-il avec le roi maure de Grenade, en vain réclama-t-il le secours de D. Pedro, roi d'Aragon, l'événement prouva qu'il avait obéi à de fatales suggestions : une première guerre ruineuse pour les deux partis désola l'Espagne et le Portugal, jusqu'à ce que, le pape Grégoire XI intervenant, on conclut à Evora le traité de 1371.

Un fatal amour alluma bientôt une guerre plus désastreuse encore : bien qu'il eût demandé tour à tour la main de dona Léonor d'Aragon et

celle de doña Leonor de Castille, Ferdinand devint éperdument épris de Léonor Tellez de Menezes, épouse de João Lourenço da Cunha, seigneur de Pombeiro. Le roi de Portugal parvint à faire annuler le mariage de son vassal, et plaça sur le trône la femme artificieuse qui lui faisait oublier à la fois ses devoirs comme gentilhomme et comme souverain. Vainement aussi un homme énergique, Fernand Vasquez, se rendit l'interprète du peuple, qui s'était soulevé; Leonor Tellez prit sur son mari un ascendant qu'elle ne devait plus quitter, et seul des grands du royaume, le fils d'Inez, D. Diniz, refusa de lui rendre hommage comme reine en lui baisant la main. Il sut se dérober par la fuite à cet acte de vasselage qu'exigeait son frère irrité. Lourenço da Cunha passa en Castille, et de là fit une guerre sourde à son rival couronné, vraie guerre du quatorzième siècle, où le poison et la trahison jouaient leur rôle tour à tour; on confisqua ses biens, et il fut mis au ban du royaume.

Obéissant à la plus étrange des politiques, Ferdinand, qui venait d'élever de si hautes prétentions sur la Castille, s'unit à Jean, duc de Lancastre, fils du roi Edouard III d'Angleterre, qui, par son mariage avec l'infante dona Constança, fille de Pierre le Cruel, réclamait aussi la couronne d'Espagne: c'était le jeu de cette diplomatie cauteleuse qui marcha si souvent avec la violence durant le moyen âge. Ferdinand oubliait si peu ses prétentions antérieures au traité de 1371, que son nom était déjà proclamé dans quelques villes espagnoles: une guerre nouvelle s'alluma, guerre terrible, qui amena les Espagnols sous les murs de Lisbonne; guerre d'autant plus désastreuse, que les nouveaux alliés de Ferdinand étaient plus redoutés encore pour leur cruauté que les Espagnols. Tandis que Henri de Transtamare s'était logé hors des murs dans le couvent de San-Francisco, les habitants de Lisbonne mettaient eux-mêmes le feu par désespoir à leurs faubourgs; et retiré paisiblement à Santarem, sur les bords du Tage, Ferdinand voyait les bandes pillardes accourir vers sa capitale et la flamme dévorer une partie des édifices que les trésors de son père servaient naguère à réparer. Le saint-siège intervint encore; ce fut le cardinal Guido de Montfort, qui fut chargé d'établir les préliminaires de la paix, signée le 19 mars 1373.

Ce fut sur le Tage que l'entrevue des deux rois eut lieu, en vue de Lisbonne. Aussi Henri de Transtamare ne put-il s'empêcher de dire au retour: « Je viens de voir belle ville et beau roi. » La tradition prête à D. Ferdinand un propos qui montre à quel point il avait été subjugué par les manières à la fois nobles et insinuantes de son rival (1). Un événement très-significatif suivit ce traité: dona Brites, l'infante de Portu-

gal, fut solennellement fiancée avec le trône de Castille.

Les années qui succédèrent à ces événements furent employées par Ferdinand à d'utiles et à de sérieuses améliorations. Les royaumes furent de nouveau fortifiés, les ports de Lisbonne, commencés à la fin du mois de septembre 1373, se trouvèrent complétés au mois de septembre 1375. Pour multiplier les moyens d'étude, l'université de Coïmbre fut transportée dans la capitale, et plusieurs hommes éminents, appelés des étrangers, n'avaient consenti à venir en Portugal pour séjourner à Lisbonne. Les lois civiles subirent également de notables améliorations, et plusieurs ordonnances furent promulguées.

On a de la peine à concilier l'engouement qui dictait ces réformes à Ferdinand avec la légèreté déplorable qu'il apportait à l'exécution des traités; celui de 1373 fut bientôt brisé, et le Portugal ne demeura pas en paix. L'alliance avec l'Angleterre fut rompue, et plus d'insouciance encore; l'agent principal de cette ligue qui allait désoler le royaume, du reste, un favori dont la mémoire était odieuse au peuple. Fernandez Andeiro, un gentilhomme galicien qui précipita sa ruine, punit Ferdinand de ses faiblesses par l'éclat d'un insolent amour de la reine, il put faire comprendre au monarque ce que valaient les femmes telles que Leonor Tellez. En 1377, une guerre avec les Espagnols éclata de nouveau, et les Anglais, que Ferdinand avait appelés à son aide, furent bientôt considérés par la nation entière comme un fléau plus grand que l'ennemi qui se renouvelait; et lorsque, au lieu d'incendies, de pillages, de toutes espèces, l'union de doña Leonor et de D. Juan I<sup>er</sup>, roi de Castille, vint rendre à la patrie un peu de repos, les habitants des provinces qui jetaient à genoux, en rendant grâces au ciel de ce qu'ils allaient être délivrés des Anglais. Il est certain que nulle page de l'histoire du Portugal ne saurait être comparée à celle-ci et aux misères intérieures qu'elle révèle. Dans les derniers temps de son règne, Ferdinand ouvrit les yeux sur la situation de son royaume, surtout lorsqu'elle fut aggravée sans sa participation le meurtre du duc de Bragança, qui bientôt, mais après une lutte sanglante, devait le remplacer sur le trône, sous le nom de Jean I<sup>er</sup>. Cet esprit léger, si peu fait pour gouverner un peuple, sentit alors, au milieu des atteintes du remords. Il ne put empêcher la paix conclue en 1380, à Santarem, d'être rompue l'année même à Lisbonne, par le duc de Bragança. Sa tombe se voit dans le chœur du couvent de S. Francisco, à Lisbonne.

(1) Fernão Lopes nous l'a transmis: « Quando eu Henrique de Castella... »

É. publ. par l'Acad. des Sciences de Lisbonne sous de Correa de Serra. — Parla y Souza, *opusc.* — Henry Schaeffer, *Geschichte*, etc., etc., par Henri Soulange-Bodin; Paris, 1840, Ferdinand Denis, *Portugal*, dans l'*Univers* — Visconde de Santarem, *Quadro elementar*.

(*Auguste-François-Antoine*), Portugal, duc de Saxe-Cobourg-Gotha, né le 25 octobre 1816. Fils aîné de Ferdinand-Auguste et de Marie-Antonia. Il fit de sérieuses études sous la direction de son oncle, le comte de Sintra. Il épousa, en 1836, la princesse Marie-Anna, et reçut officiellement le titre de roi-époux. De ce mariage naquirent deux princesses : le 16 septembre 1837; le duc de Bragança, le 31 octobre 1842; la princesse Anna, le 21 juillet 1843; l'infante Maria-Maria, le 17 février 1845; l'infante Fernando, le 23 juillet 1846, l'infante Maria, le 4 novembre 1847.

C'est ce qui lui a été dévolue en Portugal. Il fit preuve d'une rare aptitude pour les arts, en adoptant une politique de conciliation. Il se renferma sévèrement dans la ligne que lui imposait sa situation, et offrit l'exemple si rare d'une conduite sage et modérée. On lui doit aussi la conservation de plusieurs monuments historiques, parmi lesquels on remarque le palais de Cintra. Il a exécuté lui-même plusieurs peintures à fresque, indépendamment de nombreuses gravures à l'eau-forte. Ses œuvres d'une grande délicatesse d'exécution se trouvent réunies dans divers albums. Il y a dix ans le musée de Berlin en possède déjà plus de quarante; il en existe à la Bibliothèque impériale de Paris (1).

On trouveront une liste à peu près complète de ces planches, dont les premières furent publiées en 1837, dans l'ouvrage du comte A. Raczynski, *Les Arts en Portugal*. F. D.

Raczynski, *Dictionnaire Historico-artistique* de Portugal. — Le même, *Les Arts en Portugal*. — Mémoires.

#### Ferdinand non souverain.

FERNANDO D. FERNANDO, de Portugal, le saint Infant, né à Santarem, le 29 mai 1402, mort à Fez, le 5 juin 1443. Il était le fils du roi Jean I<sup>er</sup>, fondateur de la dynastie d'Aviz. Très-jeune encore, il fut nommé roi de l'ordre célèbre régi par son père;

M. A. de Raczynski a dit, à propos de ces œuvres : « Il y en a dans le nombre qui renferment sur une même planche plusieurs sujets : tantôt des copies de manuscrits, tantôt des compositions. Quelquefois principal est encadré dans une série de médaillons d'autres objets, que l'impression du temps a fait disparaître et qui se suivent sans ordre et sans liaison. Sur quelques-unes de ces planches on a représenté des membres de la famille royale et d'autres des personnes de la cour ou de la

il en était par son titre administrateur et gouverneur perpétuel. A l'âge de trente-quatre ans, il accompagna l'infant D. Henrique, son frère, dans l'expédition hasardeuse que celui-ci méditait contre les États Barbaresques. Après avoir obtenu, non sans difficultés, la permission du roi Édouard, pour entreprendre ce voyage, il partit, le 22 août 1437, sur la flotte qui portait en Afrique les forces portugaises destinées à conquérir Tanger et à porter plus loin les armes des chrétiens, en conservant toujours pour base d'opération la ville de Ceuta, dont la prise avait coûté naguère tant d'efforts au fondateur de la dynastie d'Aviz.

Cette expédition aventureuse, annoncée avec pompe dans tout le royaume et favorisée par le pape, ne trouva en réalité qu'une faible adhésion : sur 14,000 hommes promis par les villes du royaume, 8,000 seulement s'embarquèrent. Ces troupes, si peu nombreuses, gagnèrent heureusement la côte d'Afrique, après cinq jours de navigation, et marchèrent vers la cité arabe, dont on prétendait s'emparer. Les péripéties de cette expédition furent nombreuses, le courage des chrétiens s'y montra avec l'éclat le plus chevaleresque; mais il ne put rien contre le nombre et contre la trahison. D. Henrique fut contraint de subir les conséquences d'une convention déplorable, sans laquelle sa petite armée eût été infailliblement anéantie. Le chef de l'expédition s'embarqua pour le Portugal avec les débris de cette espèce de croisade, dont les résultats avaient été prévus par tant de gens; mais il eut la douleur de laisser comme otage entre les mains de Çala-ben-Çala ce prince au courage si résigné qu'on s'accoutuma à appeler dès cette époque le saint Infant, ou le Prince constant. Rien en effet dans l'histoire de Portugal ne peut être comparé à l'inaltérable constance, à la résignation sublime que D. Fernando sut montrer durant sa longue captivité. Il fut livré par Çala-ben-Çala au roi de Fez; celui-ci espéra un moment obtenir en échange de son captif la ville de Ceuta, regardée alors comme la clef des possessions africaines convoitées par les chrétiens; mais le prince ne lui laissa pas longtemps cette illusion : il refusa les sacrifices que le roi D. Duarte (Édouard) voulait faire en sa faveur. Enfermé dans une cave infecte et employé aux travaux les plus durs, il mourut à l'âge de quarante-et-un ans. Son corps même fut outragé; on le fit pendre nu, le long des murailles de Fez, au-dessus d'une des portes de la cité; il y resta suspendu jusque sous le règne d'Alfonse V; plus tard il fut rapporté à Lisbonne et déposé d'abord dans le couvent des religieuses du Sauveur, puis dans celui de Batalha. Sans qu'il ait été canonisé, le saint infant a, dans le couvent magnifique où il repose, un autel où chaque jour on disait naguère une messe particulière en souvenir de son martyre. Les Bollandistes ont placé sa vie et même son portrait dans leur vaste recueil, avec cette ra-

celle de doña Leonor de Castille, Ferdinand devint éperdument épris de Léonor Tellez de Menezes, épouse de João Lourenço da Cunha, seigneur de Pombeiro. Le roi de Portugal parvint à faire annuler le mariage de son vassal, et plaça sur le trône la femme artificieuse qui lui faisait oublier à la fois ses devoirs comme gentilhomme et comme souverain. Vainement aussi un homme énergique, Fernand Vasquez, se rendit l'interprète du peuple, qui s'était soulevé; Léonor Tellez prit sur son mari un ascendant qu'elle ne devait plus quitter, et seul des grands du royaume, le fils d'Inez, D. Diniz, refusa de lui rendre hommage comme reine en lui baisant la main. Il sut se dérober par la fuite à cet acte de vasselage qu'exigeait son frère irrité. Lourenço da Cunha passa en Castille, et de là fit une guerre sourde à son rival couronné, vraie guerre du quatorzième siècle, où le poison et la trahison jouaient leur rôle tour à tour; on confisqua ses biens, et il fut mis au ban du royaume.

Obeïssant à la plus étrange des politiques, Ferdinand, qui venait d'élever de si hautes prétentions sur la Castille, s'unit à Jean, duc de Lancastre, fils du roi Edouard III d'Angleterre, qui, par son mariage avec l'infante dona Constança, fille de Pierre le Cruel, réclamait aussi la couronne d'Espagne: c'était le jeu de cette diplomatie cauteleuse qui marcha si souvent avec la violence durant le moyen âge. Ferdinand oubliait si peu ses prétentions antérieures au traité de 1371, que son nom était déjà proclamé dans quelques villes espagnoles: une guerre nouvelle s'alluma, guerre terrible, qui amena les Espagnols sous les murs de Lisbonne; guerre d'autant plus désastreuse, que les nouveaux alliés de Ferdinand étaient plus redoutés encore pour leur cruauté que les Espagnols. Tandis que Henri de Transtamare s'était logé hors des murs dans le couvent de San-Francisco, les habitants de Lisbonne mettaient eux-mêmes le feu par désespoir à leurs faubourgs; et retiré paisiblement à Santarem, sur les bords du Tage, Ferdinand voyait les bandes pillardes accourir vers sa capitale et la flamme dévorer une partie des édifices que les trésors de son père servaient naguère à réparer. Le saint-siège intervint encore; ce fut le cardinal Guido de Montfort, qui fut chargé d'établir les préliminaires de la paix, signée le 19 mars 1373.

Ce fut sur le Tage que l'entrevue des deux rois eut lieu, en vue de Lisbonne. Aussi Henri de Transtamare ne put-il s'empêcher de dire au retour: « Je viens de voir belle ville et beau roi. » La tradition prête à D. Ferdinand un propos qui montre à quel point il avait été subjugué par les manières à la fois nobles et insinuantes de son rival (1). Un événement très-significatif suivit ce traité: dona Brites, l'infante de Portu-

gal, fut solennellement fiancée avec le trône de Castille.

Les années qui succédèrent à ces rent employées par Ferdinand à d'utiles et à de sérieuses améliorations. Les royaume furent de nouveau fortifiées, les ports de Lisbonne, commencés à la fin du treizième siècle, se trouvèrent complétés au mois de septembre 1375. Pour multiplier les moyens d'étude, l'université de Coïmbre fut transportée dans la capitale. Plusieurs hommes éminents, appelés des étrangers, n'avaient consenti à venir en Portugal pour séjourner à Lisbonne. Les lois civiles subirent également de notables améliorations, et plusieurs ordonnances furent promulguées.

On a de la peine à concilier l'esprit étroit qui dictait ces réformes à Ferdinand avec la légèreté déplorable qu'il apportait à l'exécution des traités; celui de 1373 fut bientôt brisé, et le Portugal ne demeura pas en paix. L'alliance avec l'Angleterre fut compromise par l'insouciance encore; l'agent de cette ligue qui allait désoler le royaume du reste, un favori dont la mémoire odieuse au peuple. Fernandez Andeiro, gentilhomme galicien qui précipita la ruine vers sa ruine, punit Ferdinand de ses faiblesses par l'éclat d'un insolent amour de la reine, il put faire comprendre au monarque ce que valaient les services d'une femme telle que Leonor Tellez. En 1384, avec les Espagnols éclata de nouveau une guerre des Anglais, que Ferdinand avait appelé à son aide, fut bientôt considérée comme une lutte entière comme un fléau plus terrible qui se renouvelait; et lorsque, au lieu de succession d'incendies, de pillages, de toutes espèces, l'union de doña Brigitte et de D. Juan I<sup>er</sup>, roi de Castille, vint rétablir enfin la paix à la péninsule, on vit les habitants des campagnes s'embrasser à genoux, en rendant grâces au ciel de ce qu'ils allaient être enfin délivrés des Anglais. Il est certain que la paix nulle pour l'histoire du Portugal ne saurait être comparée à celle-ci et aux guerres civiles qu'elle révèle. Dans les années qui suivirent, Ferdinand ouvrit ses yeux sur son royaume. Leonor Tellez, surtout la reine, sans sa participation le monarque ne pouvait rien faire; mais après sa mort, Jean I<sup>er</sup>, qui bientôt, mais après sa mort, devait le remplacer sur le trône, sous le règne de Jean I<sup>er</sup>. Cet esprit léger, si peu fait pour gouverner un peuple, sentit même les atteintes du remords. Il ne put empêcher la paix conclue en 1385, l'année même à Lisbonne, par le traité de Alcaniz. Sa tombe se voit dans le chœur du couvent de S. Francisco.

(1) Fernão Lopes nous l'a transmis: « Quando eu Henrique de Castella... »



L. publ. par l'Acad. des Sciences de Lisbonne sous de Correa de Serra. — Paria y Souza, *opusc.* — Henry Schaeffer, *Geschichte*, etc., etc., etc. par Henri Soulangue-Bodin; Paris, 1840, *Fernando Beza, Portugal, dans l'Univers*. — Visconde de Santarem, *Quadro elementar*.

(*Auguste-François-Antoine*), Portugal, duc de Saxe-Cobourg-Gotha, né le 25 octobre 1816. Fils aîné de Ferdinand-Auguste et de Marie-Antonia. — de sérieuses études sous la direction du conseiller Dietz. Il épousa, en 1836, la princesse Marie-Anna de Portugal, et reçut officiellement le titre de roi-époux. De ce mariage sont nés deux princesses : le 16 septembre 1837; le duc de Bragança, le 31 octobre 1840; le prince João, le 16 mars 1842; la princesse Anna, le 21 juillet 1843; l'infante Maria, le 17 février 1845; l'infante Leopoldine, le 23 juillet 1846, l'infante Marie-Isabelle, le 4 novembre 1847.

Le roi Ferdinand fit preuve d'une rare aptitude pour les affaires, en adoptant une politique de conciliation. Il se renferma soigneusement dans la ligne que lui imposait sa situation, et offrit l'exemple si rare d'un prince sage et modéré. On lui doit aussi la conservation de plusieurs monuments historiques, parmi lesquels on remarque le palais de Pena de Cintra. Il a exécuté lui-même un grand nombre de peintures à fresque, indépendamment d'un grand nombre de gravures à l'eau-forte. Ses œuvres d'art d'une grande délicatesse d'exécution se trouvent réunies dans divers albums. Il y a dix ans le musée de Berlin en possède déjà plus de quarante; il en existe aussi à la Bibliothèque impériale de Paris (1). On trouvera une liste à peu près complète de ces planches, dont les premières furent publiées en 1837, dans l'ouvrage du comte A. Raimund, *Les Arts en Portugal*. F. D. Raimund, *Dictionnaire Historico-artistique de Portugal*. — Le même, *Les Arts en Portugal*. — Mémoires.

#### Fernand non souverain.

FERDINAND D. FERNANDO, de Portugal, le saint Infant, né à Santarem, le 29 octobre 1402. — Mort à Fez, le 5 juin 1443. Il était le fils du roi Jean I<sup>er</sup>, fondateur de la dynastie d'Aviz. Très-jeune encore, il fut nommé roi par son père;

M. A. de Raczynski a dit, à propos de ces planches, qu'il y en a dans le nombre qui représentent sur des plaques d'ivoire, tantôt des copies de peintures, tantôt des compositions. Quel principal est encadré dans une série de médaillons, et d'autres objets, que l'impression du temps a fait altérer et qui se suivent sans ordre et sans proportion. Sur quelques-unes de ces planches on a représenté des membres de la famille royale, d'autres des personnes de la cour ou de la

il en était par son titre administrateur et gouverneur perpétuel. A l'âge de trente-quatre ans, il accompagna l'infant D. Henrique, son frère, dans l'expédition hasardeuse que celui-ci méditait contre les États Barbaresques. Après avoir obtenu, non sans difficultés, la permission du roi Édouard, pour entreprendre ce voyage, il partit, le 22 août 1437, sur la flotte qui portait en Afrique les forces portugaises destinées à conquérir Tanger et à porter plus loin les armes des chrétiens, en conservant toujours pour base d'opération la ville de Ceuta, dont la prise avait coûté naguère tant d'efforts au fondateur de la dynastie d'Aviz.

Cette expédition aventureuse, annoncée avec pompe dans tout le royaume et favorisée par le pape, ne trouva en réalité qu'une faible adhésion : sur 14,000 hommes promis par les villes du royaume, 8,000 seulement s'embarquèrent. Ces troupes, si peu nombreuses, gagnèrent heureusement la côte d'Afrique, après cinq jours de navigation, et marchèrent vers la cité arabe, dont on prétendait s'emparer. Les péripéties de cette expédition furent nombreuses, le courage des chrétiens s'y montra avec l'éclat le plus chevaleresque; mais il ne put rien contre le nombre et contre la trahison. D. Henrique fut contraint de subir les conséquences d'une convention déplorable, sans laquelle sa petite armée eût été infailliblement anéantie. Le chef de l'expédition s'embarqua pour le Portugal avec les débris de cette espèce de croisade, dont les résultats avaient été prévus par tant de gens; mais il eut la douleur de laisser comme otage entre les mains de Çala-ben-Çala ce prince au courage si résigné qu'on s'accoutuma à appeler dès cette époque le saint Infant, ou le Prince constant. Rien en effet dans l'histoire de Portugal ne peut être comparé à l'inaltérable constance, à la résignation sublime que D. Fernando sut montrer durant sa longue captivité. Il fut livré par Çala-ben-Çala au roi de Fez; celui-ci espéra un moment obtenir en échange de son captif la ville de Ceuta, regardée alors comme la clef des possessions africaines convoitées par les chrétiens; mais le prince ne lui laissa pas longtemps cette illusion : il refusa les sacrifices que le roi D. Duarte (Édouard) voulait faire en sa faveur. Enfermé dans une cave infecte et employé aux travaux les plus durs, il mourut à l'âge de quarante-et-un ans. Son corps même fut outragé; on le fit pendre nu, le long des murailles de Fez, au-dessus d'une des portes de la cité; il y resta suspendu jusque sous le règne d'Alfonse V; plus tard il fut rapporté à Lisbonne et déposé d'abord dans le couvent des religieuses du Sauveur, puis dans celui de Batalha. Sans qu'il ait été canonisé, le saint infant a, dans le couvent magnifique où il repose, un autel où chaque jour on disait naguère une messe particulière en souvenir de son martyre. Les Bollandistes ont placé sa vie et même son portrait dans leur vaste recueil, avec cette ra-

hrique : *Sanctus princeps Ferdinandus, infans Lusitaniæ, obiit Fessæ apud Mauros, obses, A. D. MCCCCXLIII, v Junii* (1).

Ferdinand DENIS.

*Acta Sanctorum*, t. I du mois de juin. — Jorge Cardoso, *Agiologio Lusitano*, 1681, et ann. suiv., 3 vol. petit in-fol. — Le P. Antonio de Vasconcellos, *Anaceph. reg. Lusitaniæ*, p. 173-194. — Barbosa Machado, *Bibliotheca lusitana*. — F. Jeronymo Ramos, *Cronica do Infante D. Fernando*. — Figueyredo, *Elogios e Retratos*, etc., in-4°. — Ferdinand Denis, *Portugal*, dans l'*Univers pittoresque*. — Schæffer, *Hist. du Portugal*.

\* FERDINAND, second duc de Bragance, marquis de Villa-Viçosa, comte de Barcellos, etc., né en 1403, mort à Villa-Viçosa, le 1<sup>er</sup> avril 1478. Il était fils d'Alfonse I<sup>er</sup> et de dona Brites Pereira, qui avait pour père Nuno Alvarez, le grand-connétable. Il joignait à l'instruction une maturité de jugement, une noblesse de caractère, qui le rendit l'arbitre des dissensions qui s'élevèrent entre son père et le duc de Coimbre, D. Pedro d'Alfarrobeira. Lors de l'expédition dirigée en 1437 contre Tanger, il remplit les fonctions de connétable, et donna des preuves d'un grand courage. En 1445 il fut choisi par Alfonse V pour commander dans Ceuta; il n'en sortit que pour venir à Lisbonne rétablir la bonne intelligence entre le roi et son oncle: c'est à lui en effet que sont adressées les lettres si remarquables de ce prince dont la Bibliothèque impériale de Paris possède des copies authentiques du quinzième siècle; il retourna en Afrique en 1449, puis il passa de nouveau à Lisbonne, lorsque Alfonse V voulut accomplir ses croisades, parfois si malheureuses. A la seconde de ces

(1) Tous les princes issus de Jean I<sup>er</sup> étaient essentiellement lettrés, surtout si l'on considère le siècle où ils vivaient; dom Fernando ne dérogea pas à cette disposition si naturelle dans sa famille: on posséda longtemps une lettre de lui inscrite ainsi dans les archives: *Carta escrita em Fes a 12 de junho de 1441, em que narra diffusamente os trabalhos que padecia no Cativoiro*. Cette lettre précieuse était conservée encore à la fin du seizième siècle dans le couvent de Batalha; les discours du prince, ses exhortations éloquentes à ses compagnons de captivité, sont contenus dans l'ouvrage suivant, toujours mal indiqué: *Cronica do sancto e virtuoso Infante D. Fernando, Alho del rey do Johã Primeiro desta nome, que se foy em terra de Mouros, dirigida a sua alteza*; in-fol.

On lit ces mots à la page suivante:

*Começa se a Cronica da Vida e Feitos do muy virtuoso Infante dom Fernando, que se foy em terra de Mouros, escripta por frey Joham, Alho (sic) mavalheiro da ordem d' Avis, secretario do dito senhor, e que com elle esteve no cativoiro até sua morte, e depoy cinco annos.*

Rit à la fin du volume:

*Acabouse de imprimir a Vida e Cronica do muy catholico e virtuoso Infante dom Fernando, Alho del rey dom Joham Primeiro de Portugal, aos XVIII dias de janeiro de mil e quinhentos e vinte sete annos (1527), por German Galhardo imprimir. Corregida e emendada por Jeronimo Lopes, escudeiro, Adalgo da casa del rey nosso senhor.*

Ce livre rarissime fut réimprimé et altéré, sous prétexte de correction, en 1577. Cette seconde édition est aussi fort difficile à rencontrer.

La pièce célèbre qui a été consacrée par Caldéron de La Barca à la mémoire du saint infant est intitulée: *El Principe constante y martir de Portugal*. M. La Beaumelle en a donné la traduction dans les *Chefs-d'Œuvre des Théâtres étrangers*. Tarraga a traité le même sujet, en conservant à sa pièce pour ainsi dire le même titre.

expéditions, en 1463, il leva à ses frais un corps d'infanterie de 2,000 hommes, auquel il joignit 70 lances. Lors de la troisième expédition d'Alfonse sur les côtes de Barbarie, en 1471, D. Fernando fut chargé des pleins pouvoirs du roi pour gouverner le royaume; il mourut à soixante-quinze ans, dans sa délicieuse retraite de Villa-Viçosa. Outre ses lettres restées manuscrites, on en trouve plusieurs qui ont été imprimées dans l'*Historia genealogica da Caza real*; telles sont les trois suivantes: *Carta escrita de Villa-Viçosa em XIX de outubro de 1468 a el rey D. Affonso V*; — *Carta escrita de Villa-Viçosa, a 2 de Março de 1469 a D. Affonso V*; — *Voto acerca de casar D. Affonso V com a princeza D. Joanna filha de Henrique IV de Castella*. Parmi ses mémoires manuscrits, il y en a un qui porte le titre: *Voto acerca de que se era licito entregar Ceuta pelo resgate do Infante D. Fernando*; on le gardait dans la bibl. du marquis de Gouvea. On a aussi de lui imprimé un écrit politique: *Voto que deu a el Rey D. Duarte acerca de ndo dilatar as Cortes, que tinha convocado logo que subio ao Trono*; cet ouvrage se trouve dans l'Histoire généalogique de Souza.

F. D.

Ruy de Pina, *Chronica de D. Duarte*, cap. 16. — Duarte Nunes de Liem, *Chronica de don Duarte*. — Souza, *Historia genealogica da Casa real portugueza*. — Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana*.

FERDINAND D'ESPAGNE, cardinal-infant et gouverneur des Pays-Bas, né le 17 mai 1609, mort à Bruxelles, le 9 novembre 1641. Il était le troisième fils de Philippe III, roi d'Espagne, et de Marguerite d'Autriche, fut nommé fort jeune archevêque de Tolède, puis cardinal, et en 1631 il fut désigné par son frère, Philippe IV, pour succéder à l'archiduchesse-infante Isabelle-Claire-Eugénie. A la mort de cette princesse (2 décembre 1633), le cardinal Ferdinand se trouvait à Milan; il en partit aussitôt avec un corps de dix à douze mille hommes. Chemin faisant, il eut part à la victoire remportée par les Impériaux sur les Suédois à Nordlingue (Souabe) le 6 septembre 1634. Il fit son entrée à Bruxelles le 4 novembre suivant. Le 8 février 1635, une ligue offensive fut signée à Paris entre les Français et les Hollandais; le cardinal-infant se vit attaqué par une armée de quarante mille hommes, sous les ordres des maréchaux de Châtillon et de Brézé, tandis que le prince Frédéric-Henri de Nassau agissait vigoureusement de son côté. Il perdit rapidement Arschot, Diest, Tirlemont et quelques autres places non moins importantes; mais ayant reçu des renforts amenés par les habiles généraux Piccolomini et Jean de Werth, il reprit l'offensive, obligea les Français à lever le siège de Louvain, et envahit la Picardie (juillet 1636). La Capelle, Fonsomme, Fervaque, le Catelet tombèrent entre ses mains presque sans coup férir. Il força alors le passage de la Somme, qu'essaya de défendre le comte de Soissons: Roye et Corbie lui ouvrirent leurs portes; bientôt

de l'Oise, et  
de Werth vinrent  
à quelques lieues de la capitale.  
Ils s'arrêtèrent, et  
l'année se passa  
Mais l'armée  
sement  
se vit  
qui,  
en  
le  
à ses vieilles  
ardes, au card  
il  
es  
sui vant les opé-  
les Flandres avec  
1. Le 2 août 1640, Ferdinand,  
Lorraine, attaqua avec trente-  
nos les maréchaux de Châtillon  
ye, qui assiégeaient Arras; il  
perte, et la ville fut prise. En  
sa de même réduire sous ses  
yeux d'Aire en Artois. Le mois sui-  
vant, il essaya de reprendre cette ville; mais,  
tombé gravement malade, il remit le comman-  
dement de son armée à D. Francisco de Mello, et  
s'en fut mourir à Bruxelles. Ce prince montra  
quelques vertus privées et surtout une grande  
honnêteté de mœurs. Toujours en guerre pour  
défendre les provinces dont le gouvernement  
lui avait été confié, il ne put s'occuper d'amé-  
liorer le sort de ses sujets. On peut lui reprocher  
également d'avoir trop sacrifié à la barbare cou-  
tume qui permettait aux chefs de l'Eglise de  
se changer en chefs d'armée; mais il imitait en  
ceci Richelieu, La Valette et autres prélats de  
son siècle.

Richelieu, *Mémoires*, t. VIII et IX. — Puffendorf, *De Rebus Suecia*, lib. VI, p. 162. — Coxe, *Histoire de la Maison d'Autriche*, chap. 56, p. 228. — Schiller, *Dreissigjahrige Krieg*, lib. IV, p. 246. — Le Vassor, *Histoire de Louis XIII*, liv. XL, p. 166-199. — Bassompierre, *Vie de Louis XIII*, t. III, p. 336. — Monglat, *Mémoires*, t. XLIX, 122-272. — Bazin de Baucou, *Histoire de France sous Louis XIII*, t. III, p. 440. — Capéfigue, *Richelieu, Mazarin, la Fronde*, etc., t. V, p. 314-318. — Sismondi, *Histoire des Français*, XXIII, 245-463.

**FERDINAND - PHILIPPE**, duc d'Orléans,  
prince royal de France. *Voyez* ORLÉANS.

• **FERDINAND-CHARLES-JOSEPH D'ESTE**, archiduc d'Autriche, prince royal de Hongrie et de Bohême, et prince de Modène, né le 25 avril 1781, mort le 5 novembre 1850. Il était le second fils de Ferdinand-Charles-Antoine-Joseph, frère des empereurs Joseph et Léopold, et de Marie-Matrix d'Este. A vingt-quatre ans, il reçut le commandement supérieur du troisième corps de l'armée autrichienne dans la campagne de 1805 contre la France. Cette division, forte de 80,000 hommes, s'empara de la Bavière et entra en Souabe. Mais ce fut en réalité le général Mack,

feldzeugmeister, qui dirigea toutes les opérations en qualité de chef de l'état-major général. Lorsque ce dernier eut laissé tourner ses positions sur l'Iller, entre Ulm et Guntzbourg, et couper ses communications avec la Bavière, l'Autriche et le Tyrol, Ferdinand, qui commandait l'aile gauche, fut battu le 9 octobre par le maréchal Ney. Malgré le feu des Autrichiens, les Français passèrent sur la rive droite du Danube, au moyen des traverses des ponts qui avaient été détruits. Ferdinand, le prince de Schwartzemberg, le général Kollowrath et d'autres chefs pressèrent alors Mack de s'emparer de la rive gauche et de gagner Noerdlingen, pour sortir de la position désavantageuse où il se trouvait près d'Ulm. Ce fut en vain : le 14 octobre l'armée autrichienne se vit cernée de tous côtés et enfermée dans Ulm. Ferdinand déclara alors qu'il était résolu de s'ouvrir un passage à la tête de douze escadrons. Le prince de Schwartzemberg en prit le commandement, et il réussit effectivement à traverser les lignes françaises et à atteindre Gellingen, où il espérait faire sa jonction avec le corps du général Werneck ; mais celui-ci fut obligé de capituler le 18, près de Trochtelfingen. Ferdinand se retira dès lors vers Ettingen, où il rallia les débris de la division Hohenzollern. Toute sa troupe ne s'élevait pas à plus de 3,000 hommes, dont 1,800 de cavalerie. Atteint près de Günzenhausen, sur l'Altmühl, par la cavalerie de Murat, il ne dut son salut qu'aux pourparlers du prince de Schwartzemberg et du général français Klein, pourparlers qui lui laissèrent le temps de s'échapper avec quelques escadrons. Toute l'infanterie et la grosse cavalerie tombèrent entre les mains des Français. Atteint une seconde fois près d'Eschenau, il fut sauvé encore par la résistance héroïque de son arrière-garde commandée par le général Mecserey, qui fut blessé à mort et fait prisonnier. Après avoir parcouru cinquante milles allemands en huit jours, au milieu de combats sans cesse renouvelés, l'archiduc arriva enfin à Eger avec moins de 1,500 hommes. Ce fut dans cette ville qu'il reçut l'ordre d'aller prendre le commandement supérieur de la Bohême. Il y organisa la *land-sturm* et disputa pied à pied le terrain aux Bava-rois, qu'il vainquit dans plusieurs combats. A la tête de 18,000 hommes, il fut chargé ensuite de couvrir l'aile droite de la grande armée coalisée jusqu'à la bataille d'Austerlitz. Nommé, en 1809, commandant du 7<sup>e</sup> corps d'armée, fort de 36,000 hommes, il traversa la Pologne et entra, le 15 avril, dans le grand-duché de Varsovie. Ce fut en vain qu'il publia une proclamation pour appeler les Polonais à la révolte contre Napoléon et le roi de Saxe. Poniatowski lui opposa, le 19 avril, une résistance vigoureuse à Rascyn ; mais il n'en fut pas moins obligé, le 22, de rendre Varsovie par capitulation et de se retirer à Praga et sur la rive droite

de la Vistule. Ferdinand d'Este marcha alors contre Kalisch, et attaqua inutilement Thorn. Poniatowski réussit à tourner les Autrichiens, battit plusieurs corps détachés, et excita un soulèvement populaire à Lublin, qui faisait partie de la Gallicie autrichienne. Les Polonais conquièrent ensuite Sandomir, Zamosc, et le 28 mai Léopol. Dombrowsky traversa la Bzura, et força les Autrichiens à évacuer Varsovie. Il est vrai que Ferdinand reprit la Gallicie; mais il ne put empêcher les Polonais de faire leur jonction avec le corps auxiliaire russe sous les ordres du prince Gallitzin. Poniatowski chassa les Autrichiens de Lemberg et de Sandomir, et prit possession de la Gallicie au nom de Napoléon. Il entra à Cracovie le 15 juillet. Ferdinand se retira en Hongrie, et l'armistice de Znaim, signé le 12 juillet, vint mettre un terme à cette guerre. Dans la campagne de 1815, l'archiduc prit le commandement supérieur de la réserve autrichienne, qui comptait 44,000 hommes. Il traversa le Rhin le 26 juin avec deux divisions de cette réserve, et s'avança sur Lunéville, tandis que le prince de Hohenzollern marchait contre Strasbourg et que le général Colloredo forçait Lecourbe à se rejeter dans Belfort.

En 1826, Ferdinand d'Este assista, en qualité d'ambassadeur extraordinaire, au couronnement de l'empereur Nicolas à Moscou, et parut jouir à un haut degré de la confiance du nouveau souverain de la Russie. Gouverneur général du royaume de Gallicie depuis 1830, il se démit de ces fonctions après les troubles de 1846, et vécut depuis lors presque toujours en Italie [*Enc. des G. du M.*]

Thiers, *Hist. du Consulat et de l'Empire*.

\* **FERDINAND-MARIE** (*Albert-Amédée*), duc de Gênes, fils de Charles-Albert, roi de Sardaigne, et de Marie-Thérèse, archiduchesse de Toscane, né à Florence, le 15 novembre 1822, et mort à Turin, le 10 février 1855. Il se distingua à la prise de Peschiera dans la campagne de 1848, qui fut si funeste à la cause de l'indépendance italienne. Il dirigea l'assaut de Rivoli, et à la désastreuse bataille de Custoza il soutint avec moins de 4,000 hommes les attaques renouvelées d'une division autrichienne trois fois plus forte, et défendit avec bravoure les positions de la Bicocca. Son frère, le roi Victor-Emmanuel, fut assez grièvement blessé à la journée de Goito. Comme ses compagnons le pressaient de quitter le champ de bataille: « Non, répondit-il, mon frère serait bien content d'avoir reçu une pareille blessure. » Ce mot peint la bravoure du duc de Gênes. Il fut appelé au trône de Sicile par le parlement réuni à Palerme, et les cabinets de Londres et de Paris agréèrent ce choix; mais la retraite de l'armée piémontaise de Lombardie l'empêcha d'accepter.

Le 22 avril 1852, lors de l'explosion de la

poudrière de Turin, il se précipita au milieu des décombres enflammés, et dirigea lui-même les secours.

La guerre d'Orient et l'alliance du Piémont avec les puissances occidentales allaient offrir au duc de Gênes une occasion nouvelle de se signaler, lorsque au moment où il allait conduire le contingent sarde en Crimée il fut emporté par une maladie de poitrine, suite de ses fatigues et de ses exercices violents. Marié, le 22 avril 1850, avec la princesse Marie-Élisabeth de Saxe, le duc de Gênes a laissé deux enfants, la princesse Margherite, née le 20 novembre 1851, et le prince Thomas, né le 6 février 1854. Sa veuve se dispose, dit-on, à publier des *Mémoires sur la campagne de 1848*; ils seraient un des monuments curieux de cette époque. G. VITALI.

*Annuaire militaire de 1855.* — *Le Spectateur militaire de 1855.* — *Qualtrio, Storia dei Rivolgimenti Italiani.* — *Farini, Storia d'Italia*, en continuation de celle de Carlo Botta. — *Ranalli, Storia Italiana.* — *Thouat, Letture di famiglia.* — *Almanacco nazionale, Torino, 1855.*

**FERDINAND D'ARAGON**, prince, prélat et historien espagnol, mort le 20 janvier 1575. Il était fils d'un bâtard de Ferdinand V, dit *le Catholique*, roi d'Aragon et de Castille. Philippe II lui confia le vice-royauté de l'Aragon. Il se fit surtout remarquer par son goût pour les belles-lettres, et écrivit plusieurs ouvrages sur l'histoire: on cite de lui: *La Historia de los Reyes de Aragon*; — *Catalogo de todos los Prelados del Reyno de Aragon*; — *Nobiliario de las Casas principales de España, esto es, Castilla, Aragon, Cataluña, Navarra y Vizcaya*. Ces ouvrages n'ont pas été publiés; mais ils ont amplement servi aux historiens postérieurs.

N. Antonio, *Bibliotheca nova Hispana*.

**FERDINAND DE CORDOUE**, savant espagnol, vivait en 1501. Théodore Godefroi rapporte « qu'il n'étoit chevalier en armes et en fait de guerre nul plus expérimenté; qu'il se servoit merveilleusement bien d'une épée à deux mains, et que quand il voyoit son ennemi, il ne manquoit point à saillir sur lui vingt ou vingt-quatre pas en un saut; qu'il savoit jouer de tous instruments, chanter et danser mieux que nul autre, peindre et enluminer mieux qu'homme qu'on sût à Paris ni ailleurs. Et vraiment, ajoute-t-il, si un homme pouvoit vivre cent ans sans boire, ni manger, ni dormir, il ne sauroit apprendre ce que le dit jeune homme fait. » A cet éloge, Trithème et d'autres historiens ajoutent que Ferdinand de Cordoue « savoit l'hébreu, le grec, le latin, le chaldéen, les droits canon et civil, les mathématiques, la médecine et la théologie. Il savoit par cœur non-seulement toute la mythologie, mais encore les livres d'Aristote, d'Hippocrate, de Galien, d'Avicenne, d'Albert le Grand, de Nicolas de Lyra, de saint Thomas, de saint Bonaventure, d'Alexandre de Halès, de Scot et d'autres philosophes anciens et modernes, qu'il répétoit facilement et citoit très à propos. » A cette époque, ia



extraordinaire il se distingua par son savoir et son mérite. V. dit le Catholique, roi de Castille, lui confia diverses missions et à Paris (1475); beaucoup de monde par son habileté la mort de Charles le Téméraire longtemps avant sa mort de Cordoue : *Commentarii Ptolemaei*; — *Commentarii Apocalypsim S. Joannis Apostoli*; opusculs sur diverses parties; — *De Artificio omnis et inventiendi natura scibilis*; cardinal Bessarion; — *De pontificatu*; dédié au cardinal Francesco; — *De Jure Beneficiorum vacantium fructus annatasque exigenti, et de pace in temporalibus*; dédié au pape; — *An sit licita pax cum Saracenis*; — *Præfatio* à l'ouvrage d'Albert le Grand *De Animalibus*; Rome, 1478, in-fol. *Journal d'un Bourgeois de Paris*. — Godefroi, *Observations sur l'histoire du roi Charles VI*. — Brevins, *Annales cont.* année 1501, n° 18-19. — Hottinger, *Hist. Helv.*, sect. III, p. 112. — Nicolas Antonio, *Bibliotheca Hispanica*.

**F. (Le P.)**, prédicateur et ne à Jaén, en 1571, mort à Grenade. En 1588 il entra à Grenade des Carmes réformés par sainte Thérèse. possédait déjà une vaste érudition; que profane, et était familier avec les langues savantes. Il se fit tellement remarquer par son éloquence, que ses compatriotes le regardèrent comme un *chrysostome espagnol*, et que l'une ville, les magistrats, le reçurent avec honneur de la population se portaient à sa rencontre et le recevaient triomphalement. Ferdinand de Jésus parcourut la plus grande partie de l'Espagne comme prédicateur, et enseigna en quelques villes les théologies scolastique et morale. Ses biographes lui accordent une vie aussi austère qu'austère. Le nombre de ses écrits s'élève à quarante-huit : il faut là-dessus consulter les écrivains de son ordre. On y trouve des traités sur la logique, la physique, l'astronomie, Aristote (*De Anima*), la Somme de saint Thomas, les prophètes Abdias, Nahum, des traités sur la Trinité, les Sacraments, la Justice et le Droit, les Miracles, l'Écriture-Sainte; des introductions à l'étude de la Bible; des grammaires grecques et latines; quelques ouvrages historiques, des sermons, etc. Plusieurs de ces ouvrages sont en latin, les autres sont en espagnol. *Journal de S. Jean-Baptiste*, *Bibliotheca Scrip-*

*torum utriusque congregationis et societas Carmelitarum*, etc., p. 158. — Moréri, *Grand Dictionnaire historique*. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

**FERDINAND DE SANTIAGO, ou DE SAINT-JACQUES**, prédicateur espagnol; né à Séville; vers 1541, mort dans la même ville, presque centenaire, en avril 1639. Il appartenait à l'ordre de la Merci, et passa pour un des plus habiles prédicateurs de son siècle. Il fut en grande faveur auprès des rois Philippe II et Philippe III et du pape Paul V. Il devint préfet de son ordre à Grenade. On a de lui : *Consideraciones sobre los Evangelios de los Santos*, con un breve parafrasis de las letras de los Evangelios; Madrid, 1593, in-4°; Salagossé, 1605; Salamanque, 1615, in-4°; — *Consideraciones sobre los domingos y fiestas de Quaresma*; Salamanque, 1597; Barcelonne, 1598, in-4°; Valladolid, 1604, in-4°; — *Sermon que predicó en Malaga en las honras del rey D. Felipe II*; Séville, 1598, in-4°; — *Sermon en las honras del rey Felipe III*; Grenade, 1621, in-4°; — *Tratado del Acto de Contrición*; Séville, 1634; — *Marial, ou Sermones de Nuestra Señora*; — *Apologia pro usu et recta morali in Hispania*, et quelques autres ouvrages aujourd'hui perdus ou restés manuscrits.

Nicolas Antonio, *Biblioth. Hispanica nova*. — Moréri, *Grand Dictionnaire historique*. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

**FERDINAND DE TALAVERA**, prélat et théologien espagnol, né à Talavera-la-Reyna (Castille-Vieille), en 1445, mort à Grenade, le 14 mai 1507. Il était religieux hiéronymite, devint évêque d'Avila, confesseur et conseiller de Ferdinand V, dit le Catholique, roi de Castille, et de sa femme Isabelle. Il les encouragea surtout dans les entreprises qu'ils firent contre les Maures, entreprises qui eurent pour résultat la conquête de Grenade. Ferdinand de Talavera obtint l'archevêché de cette ville, et travailla avec zèle à la propagation de la religion catholique. Les biographes prétendent qu'il mourut en odeur de sainteté et que plusieurs miracles eurent lieu sur son tombeau. On a de lui : *Provechosa doctrina de lo que debe saber todo fiel Christiano*; — *Confesional, ou Avistacion de las maneras de pecados*; — *Del restituir y satisfacer*; — *De como hemos de emulgar*; — *Contra el murmurar*; — *De las Ceremonias de la Misa*; Antonio croit que cet ouvrage est le même que celui publié sous le titre de *Memoria de nuestra Redencion en los santísimos mysterios de la Misa*; Salamanque, 1673, in-8°; — *Contra la Demasia en el vestir y en el comer*; — *De como debemos aprovechar el tiempo*; — *Impugnacion catholica en defensa de nuestra Fe*; — *Ceremonial de todos los Oficios divinos*, en latin et en espagnol; — *Forma de visitar Iglesias, y conventos de Monjas*; — *Instruccion para las Monjas de un Monasterio de Avila*; et divers autres ouvrages de piété.

<sup>1)</sup> Tué devant Nancy en 1577.



Josef de Sigüenza, *Hist. de la Ord. de S. Geron.* — Alonzo de Madrid, *Historia urbis Palentinæ.* — Pedro Gonzalez de Mendoza, *Domus Salicetanæ.* — Francisco Bermudez de Pedraza, *Histor. Rerum Granatensium.* — Pierre Martyr, *Epistol.*, XI, XII, XVI et XXXVIII. — Luc. Marin, *Laud. de Hisp.*, lib. VII. — Nicolas Antonio, *Bibl. Hispana Nova.*

**FERDINAND**, pseudonyme de plusieurs auteurs dramatiques modernes. Voyez DUPEYRY, LALOUÉ, LANGLE, VILLENEUVE.

**FERDINAND DE SAINTE-MARIE**. Voy. MARTINEZ (*Fernando*).

**FERDINAND**. Voy. FERRAND et FERNAND.

**FERDINANDI** (*Epifanio*), médecin italien, né à Messagna (Otrante), le 2 octobre 1569, mort en 1638. Il se rendit à Naples en 1583, et y fut reçu docteur en philosophie et en médecine le 24 août 1594. Il revint ensuite dans sa ville natale, et y pratiqua l'art de guérir avec succès. Il s'y maria en 1597. En 1616, Julia Farnèse, princesse d'Aretraria, l'attacha à sa personne; il visita avec elle Parme, Rome et Padoue, mais ne voulut s'arrêter dans aucune de ces villes, malgré les offres honorables qui lui furent faites. « Ferdinandi, écrit Éloy, était un homme vraiment philosophe. Renfermé dans lui-même, les honneurs, les distinctions, les avantages de la fortune, rien n'était capable de l'en faire sortir. Un jour qu'il expliquait un aphorisme d'Hippocrate, on vint lui apprendre qu'un de ses fils, âgé de vingt ans, était mort à Naples, où il étudiait; il se contenta de dire : *Dominus dedit, Dominus abstulit*, et continua son discours. A la mort de sa femme, il répondit à un de ses amis qui lui adressait des paroles de consolation : « Je serais indigne du nom de philosophe, si je ne savais pas me consoler moi-même d'une semblable perte. » Ferdinandi a composé : *Theoremata medica et philosophica*; Venise, 1611, in-fol.; — *De Vita proroganda, seu juventute conservanda et senectute retardanda*; Naples, 1612, in-4°; — *Centum Historiæ, seu observationes et casus medici*; Venise, 1621, in-fol. Ce recueil a été plusieurs fois réimprimé en Allemagne et en Hollande; — *Aureus de Peste Libellus*; Naples, 1631, in-4°.

*Biographie médicale* — Éloy, *Dictionnaire historique de la Médecine*.

\* **FERDINANDI** ou **FERNANDI** (*Francesco*), dit IMPERIALI, peintre de l'école romaine, travaillait à Rome en 1730. On y voit de lui à l'église Saint-Eustache un excellent *martyre* du saint, tableau d'un bon coloris. On doit supposer que cet artiste, qui donnait les plus belles espérances, mourut jeune ou qu'il passa en pays étranger, car à l'exception d'un *saint Romuald mourant*, également à Rome, on ne connaît de lui aucun autre tableau en Italie. E. B.—N.

Ticozzi, *Dizionario.* — Siret, *Dict. hist. des Peintres*.

**FERDOUCY**. Voy. FIRDUCY (*Aboul-Cacem-Mansour*).

\* **FÉRÉDETH**, roi des Pictes, tué au commencement du neuvième siècle. Il était, selon

Buchanan, contemporain d'Alpin, soixante-huitième roi d'Écosse, contre lequel il fit constamment la guerre. Dans une rencontre décisive, Férédeth, voyant ses troupes mises en désordre, rallia l'élite de ses guerriers, pénétra au centre de l'armée écossaise, et tomba accablé sous le nombre : il était, ajoute l'historien, à la fleur de la jeunesse.

Buchanan, *Hist. Scott.*

\* **FERER** (*Jacques*), et non *don Jaens*, comme on l'a dit à tort, navigateur français du quatorzième siècle, qui, d'après les cartes catalanes, aurait découvert le cap Bojador en 1346; voici le passage qui l'indique : « *Canaria; Partich luxer dn. Jdc. Ferer per anar al rui de l'or, al gorn de sen Lorens qui es a X. de agost a fo en l'ayn M. CCC. XLVI.* » Jusqu'à l'interprétation de ces cartes, écrites, comme on le voit, dans un mélange de plusieurs langues, on croyait que cette découverte n'avait été faite qu'en 1365 par des voyageurs dieppois.

Louis Lacour.

Huot, édition des *Oeuvres de Malte-Brun*. — Paulin Paris, *Manuscrits français de la Bibliothèque du Roi*, t. I, p. 246.

\* **FÉRET** (*Denys*), littérateur français, né à Moret, près Fontainebleau, en 1573, mort vers 1630. Il était avocat, mais paraît s'être beaucoup plus occupé de belles-lettres que de jurisprudence. On manque de détails sur sa vie. D'après les quelques ouvrages de Féret qui sont parvenus jusqu'à nous et l'opinion de ses contemporains, il avait reçu de la nature plus de facilité que de talent, et s'exerça dans divers genres, sans s'élever au-dessus du médiocre. On connaît de lui : *Les Premices, dites Le vrai François, ou poèmes, avis et mémoires pour le bien du S. Père, du clergé, etc.*; 1614, in-8°. Ce recueil, devenu rare, contient entre autres les pièces suivantes : *Les Amours conjugales en Dieu*; *Acrostiches, Anagrammes*; *Plaintes et Doleances pour les Etats de 1614*; *Paraphrase de la table des portraits des empereurs de Constantinople*; *l'Hymne de saint Denis*; *Sonnets sur la loi Salique*; *Quatrains sur le même sujet*; *Élégie de Solon paraphrasée*; *l'Y, martel d'hérésie, en sonnets*; *Poèmes des affaires de justice*.

Lelong, *Bibl. française*, II, 296.

\* **FERREY** (*François-Placide-Nicolas*), jurisconsulte français, né au Neubourg, près d'Évreux, en 1735, mort à Paris, le 5 juillet 1807. Après avoir fait de fortes études en droit à l'université de Caen, il fut reçu avocat, et vint en exercer la profession devant le modeste siège de Beaumont-le-Roger et ensuite au présidial d'Évreux. La nature lui avait refusé les dons d'une élocution facile et brillante; mais elle l'avait amplement dédommagé par une pénétration peu commune. Il devint en peu d'années l'un des meilleurs interprètes de la coutume de Normandie, et fut considéré sous ce rapport comme un des oracles de la province. Chargé des intérêts du

duc de Bouillon, il parvint à faire reconnaître les droits contestés que ce prince prétendait avoir à la propriété du duché de Château-Thierry. Il soutint au barreau de Paris la réputation de dialecticien consommé et d'habile jurisconsulte qu'il s'était acquise en Normandie, et ne cessa de la conserver sous l'empire des lois nouvelles, dont quelques-unes froissaient ses sentiments. Ces qualités solides, généralement reconnues, appelèrent sur lui l'attention du premier consul, qui, malgré son peu de sympathie pour les avocats, le nomma membre de la Légion d'Honneur. Ferey fit aussi partie du conseil des études de droit. Son éloge fut prononcé par M. Bellart, son confrère, dans la bibliothèque du lycée Charlemagne, le 5 février 1810, en présence de S. A. S. l'archichancelier de l'empire. L'orateur rapporte plusieurs traits de désintéressement de Ferey qui recommandent sa mémoire à la reconnaissance de l'ordre des avocats, auquel il légua sa bibliothèque et une rente de six cents francs pour son entretien et dix-sept volumes in-fol., d'extraits du corps de droit et des factums des jurisconsultes les plus célèbres, que, dans ses moments de loisir, Ferey s'était plu à écrire lui-même. J. L.

Bellart, *Éloge de M. Ferey*. — *Docum. particuliers*.

**FERG** (François-Paul), peintre allemand, né à Vienne, en 1689, mort en 1738 ou 1740. Il étudia pendant plusieurs années à Bamberg. Plus tard il se forma à la peinture de portraits sous Jean Graaf et à celle du paysage chez Lorient. Ayant acquis ensuite une certaine célébrité, il se rendit à Dresde, où il eut du succès. Puis il visita l'Angleterre : son talent fut surtout apprécié à Londres. Il y acquit quelque fortune, mais à la suite d'un mariage malheureux il fut réduit à une extrême pauvreté. Ses œuvres consistent principalement en paysages conçus dans le style de Berghem. Elles se font remarquer par l'éclat des couleurs.

Descamps, *Vies des Peintres flamands, allemands, etc.*

**FERGENT**. Voyez BRETAGNE (Alain IV, duc de).

\* **FERGIONI** (Bernardino), peintre de l'école romaine, vivait au commencement du dix-huitième siècle. Il peignit d'abord des animaux et des fleurs; mais bientôt il s'adonna exclusivement à la marine, genre dans lequel il devint un des premiers peintres de son temps. Ses modèles étaient généralement des ports de mer qu'il savait animer par des groupes intéressants, originaux et bien composés. E. B—N.

Orlandi, *Abbecedario*. — Lanzl, *Storia della Pittura*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Winckelmann, *Neues Mahler lexikon*.

**FERGOLA** (Nicolas), géomètre napolitain, né à Naples, en octobre 1753, mort le 21 juin 1824. Il était professeur de mathématiques à l'université de Naples et membre de l'Académie des Sciences de cette ville. On a de lui : *Risoluzione di problemi sulla misura delle volte a spira, e il metodo per la soluzione de' difficili problemi di*

*sito e posizione*; dans le *Recueil de l'Académie des Sciences de Naples*; — plusieurs dissertations et problèmes importants; dans les *Atti della R. Società Borbonica*, t. I<sup>er</sup>; — *Prelezioni sui principii matematici della filosofia naturale del Newton*; Naples, 1792; — *L'Arte euristica*; Naples, 1811; — *Trattato delle Sezioni coniche*; Naples, 1817; — *Trattato analitico de' Luoghi geometrici*; Naples, 1818. Fergola laissa en manuscrit deux traités intitulés : *Introduzione all' Analisi degl' Infiniti*; — *Trattato del Calcolo differenziale e integrale*.

Le marquis de Villarsosa, *Ritratti*; Naples, 1898, p. 148. — Gatti, *Elogi*; Naples, 1892, vol. 1<sup>er</sup>, p. 160. — Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri*, t. III, p. 245.

**FERGUS I<sup>er</sup>**, fondateur du royaume d'Écosse, mort en 356 ou 357. Il était fils d'un roi d'Irlande. Il aida en 332 les Écossais à repousser les Pictes, et fut reconnu roi par ceux qu'il avait secourus. Quelques auteurs le font vivre jusqu'en 404, époque à laquelle il serait retourné en Irlande.

Lesley, *De Origine, moribus et rebus gestis Scotorum*. — Buchanan, *Rerum Scotticarum Historia*. — Rose, *New biographical Dictionary*.

**FERGUS II**, roi d'Écosse, mort vers 427. Il succéda à Eugène, son aïeul ou son oncle, en 411. Ayant su que le tyran Constantin avait été tué dans les Gaules, il envahit la Grande-Bretagne. Il y donna tant de peine aux Romains que l'empereur Valentinien fut obligé d'envoyer contre le roi calédonien une partie des troupes d'Aétius, sous la conduite de Gallio.

Lesley, *De Origine Scotorum*. — Buchanan, *Historia Rerum Scotticarum*. — Calvisius, *Chron.*

**FERGUS III**, roi d'Écosse, empoisonné en 767. Il était fils du roi Ethuvin, et succéda à Eugène VIII, en 764. Son court règne ne fut qu'une suite de débauches, auxquelles sa femme mit fin en l'empoisonnant.

Lesley, *De Origine Scotorum*. — Buchanan, *Historia Rerum Scotticarum*. — Calvisius, *Chron.*

**FERGUSON** (James), astronome et mécanicien écossais, né en 1710, à Keith (Banffshire), mort en 1776. D'une famille pauvre, il apprit à lire en écoutant les leçons que son père donnait à son frère aîné. Il annonça de bonne heure un goût particulier pour la mécanique, en fabriquant une horloge en bois, d'après les pièces intérieures d'une horloge qu'on lui avait montrées. Un cultivateur l'employa à garder ses brebis, et cette position lui fournit l'occasion d'acquérir la connaissance des astres et de construire un globe céleste. Des personnes distinguées du voisinage, ayant appris cette aptitude extraordinaire du jeune berger, le mirent à même d'étudier les mathématiques et le dessin, et il fit dans ce dernier art des progrès si rapides qu'il se rendit à Édimbourg, où il fit des portraits en miniature au lavis, et trouva dans cette occupation des moyens d'existence pendant plusieurs années. En 1743 il partit pour Londres, où il publia des tables et des leçons d'astronomie. Il enseigna aussi les

sciences naturelles, et il compta au nombre de ses auditeurs Georges III, alors prince de Galles, qui, lorsqu'il fut monté sur le trône, lui accorda une pension annuelle de 50 livres sterling. En 1763, il fut nommé membre de la Société royale. On a de lui : *Astronomical Tables and Precepts*; — *Astronomy explained*; Londres, 1756, in-4°; — *An easy Introduction to Astronomy*; 2<sup>e</sup> éd., 1769; — *Lectures on select subjects in Mechanics, Hydrostatics, Pneumatics and Optics*; Londres, 1760, Édimbourg, Brewster, 2 vol. in-8°; — *Select Mechanical Exercises*, suivis d'une autobiographie de l'auteur; Londres, 1773; — *The art of drawing in perspective*; 1775; — une *Introduction à l'électricité*; — *Three Letters to Dr John Kennedy*; — divers articles insérés dans les *Transactions philosophiques*. Ferguson fut surtout remarquable par ses talents en mécanique. Il possédait bien l'astronomie et les sciences physiques et naturelles; mais ses connaissances mathématiques étaient à peu près nulles. Il ne savait de l'algèbre que le nom, et s'avouait lui-même incapable de démontrer une proposition d'Euclide.

Hutton, *Math. Dict.* — Nichols, *Bowyer*.

\* **FERGUSON** (*David*), ministre écossais, né à Dumferline, mort en 1598. Il s'était occupé à réunir les proverbes en usage dans son pays, et il en laissa en mourant une collection curieuse, rangée d'après l'ordre alphabétique. Elle a été imprimée plusieurs fois, notamment en 1641, 1675 (édition qui contient 940 proverbes), 1706 et 1785. Une collection semblable et bien plus complète a été formée par Kelly; l'ouvrage de Ferguson n'est cependant pas inutile. G. B. *Biogrph. Néerlandaise*.

**FERGUSON** (*Jacques*), mathématicien hollandais, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il a écrit en hollandais un ouvrage intitulé : *Labyrinthus Algebrae*; La Haye, 1667, in-4°.

Chaudon et Delandine, *Nouveau Dict. hist.*

**FERGUSON** ou **FERGUSSON** (*Adam*), philosophe écossais, né en 1724, à Logierait, dans le comté de Perth (Écosse), paroisse dont son père était pasteur, mort le 22 février 1816. Il reçut son éducation à Perth et à l'université de Saint-André, d'où il se rendit à Édimbourg (1739), dans l'intention d'y faire les études propres au ministère ecclésiastique. Il resta attaché comme chapelain au 42<sup>e</sup> régiment d'infanterie jusqu'à la paix d'Aix-la-Chapelle, en 1748. Il retourna alors à Édimbourg, devint en 1757 gouverneur des enfants de lord Bute, et fut nommé, en 1759, professeur des sciences naturelles, puis de philosophie morale à l'université d'Édimbourg. En 1767 il publia son *Essay on the history of civil Society*. On en a une traduction française par Bergier et Meunier; Paris, 1783, 2 vol. in-12, et 1796, in-8°. En 1773 il accompagna le comte de Chesterfield dans ses voyages. En 1776 il fit une

réponse au traité du docteur Price sur la liberté civile, et reçut, en récompense de son ouvrage, la charge de secrétaire de la légation envoyée en Amérique, en 1778, pour travailler à une réconciliation entre les deux pays. A son retour, il reprit ses fonctions de professeur, et composa son ouvrage sur *l'Histoire de la République Romaine*. En 1785 il résigna ses fonctions de professeur, et fut remplacé par Dugald Stewart. Adam Ferguson fit ensuite un voyage à Rome, et se proposait de prolonger son séjour sur le continent, lorsque les événements de la révolution française le forcèrent de retourner en Écosse. Il y vécut dans sa terre de Paehles, près d'Édimbourg, et mourut à Saint-André, après avoir joui d'une heureuse vieillesse. Ferguson mérite un rang distingué dans les lettres, soit comme historien, soit comme philosophe. Son ouvrage sur l'histoire romaine est moins un exposé de faits qu'un commentaire pouvant servir d'introduction à l'ouvrage de Gibbon et aux recherches de Niebuhr. Comme philosophe, Ferguson est de l'école de Bacon : il recommande l'expérience et l'étude des faits. Il se rapproche de Locke sur la question de l'origine des idées. En morale il reconnaît trois motifs d'action : la disposition à se conserver, la disposition à l'état social, enfin la disposition à la perfectibilité. Ce qui distingue Ferguson, c'est une rare justesse de sens, souvent une grande sagacité, enfin une véritable étendue d'esprit. Outre l'ouvrage cité sur la société civile, on a de lui : *Pneumatic, etc., ou Analyse de Psychologie*; Édimbourg, 1666; — *History of the Progress and the Termination of the Roman Republic*; 1783, 3 vol. in-4°; — *Principles of Moral and Political Science*; 1792, 2 vol. in-4°; — *Institutes of moral Philosophy*, 1769; plusieurs fois reproduit depuis; traduit en français par Reverdil, Genève, 1775, in-12. [Enc. des G. du M., avec add.]

*Dict. des Sciences phil.* — *Penny Cycl.* — De Remusat, *L'École écoss.*, dans la *Revue des Deux-Mondes*, 1<sup>er</sup> avril 1836.

**FERGUSON** ou **FERGUSSON** (*Robert*), poète écossais, né à Édimbourg, en 1751, mort en 1774. Il fit ses études dans sa ville natale, puis à Dundee, enfin à l'université de Saint-André, où il s'acquit la protection de Wilkie, poète lui-même. Chassé ensuite pour quelques écarts dans sa conduite, il retourna à Édimbourg. Le besoin le rendit poète. Abandonné par un parent qui l'avait d'abord accueilli, il composa deux élégies, l'une intitulée *The Decay of Friendship*, l'autre ayant pour titre *Against repining at fortune*. Sa fortune ne s'améliora cependant pas. Après de rares intervalles de bonheur, il s'abandonna à des excès qui altérèrent en même temps sa santé et sa raison. Il mourut dans un hospice d'aliénés. Burns lui éleva un monument. Le recueil de ses poésies, dont la plupart avaient paru dans le *Weekly Magazine*, précède de sa vie

écrite par D. Irving, parut à Glasgow, 1813, 2 vol. in-12; celles qu'il composa en langue anglaise n'ont rien de bien saillant, mais ses poésies écossaises sont pleines de vie et d'enthousiasme.

Irving, *Life of Rob. Ferguson. — Canper. — Laz.*

**FERHAD-KHAN**, général persan, vivait dans la dernière moitié du seizième siècle. Il rendit de grands services à son pays dans les guerres contre les Turcs et les Ouzbeks, et parvint au plus haut degré de faveur sous le règne d'Abbas le Grand; mais l'influence dont il jouissait lui inspira de coupables desseins. Il trama une conspiration contre Abbas, et profita, pour le perdre, de l'invasion que les Ouzbeks firent en 1597 sur le territoire persan. Les deux armées s'étant rencontrées près d'Hérat, et le roi se trouvant engagé assez avant avec un corps peu considérable, Ferhad, au lieu de le renforcer, fit reculer les troupes, livrant ainsi son maître à une perte à peu près certaine. Mais les autres chefs placés sous ses ordres, comprenant bientôt la pensée de Ferhad, se précipitèrent au secours d'Abbas, le sauvèrent, et forcèrent les Ouzbeks à prendre la fuite. Convaincu de trahison, Ferhad fut mis à mort. Quelques historiens mahométans prétendent cependant que la mort de ce général n'eut d'autre cause que ses exigences, toujours plus grandes, qui finirent par lasser la patience du schah. **AL. BONNEAU.**

Malcolm, *Histoire de Perse.* — Anthony Sherley, *Travels*, pages 60 et 61.

**FERHAD-PACHA**, ministre et général ottoman, mort en 1596. Il était d'abord cuisinier d'une des odas des janissaires. Un jour, de grand matin, un inconnu le rencontra sur la place du marché, parlant et jurant, parce que, malgré sa diligence, il n'avait plus rien trouvé pour sa chambree, et s'emportant contre le kiata (officier chargé de prendre des mesures pour assurer l'approvisionnement de la ville), qui, disait-il, n'entendait rien à son métier. Quelques heures à peine s'étaient écoulées, que Ferhad, mandé au palais, se trouva en présence de l'inconnu, qui n'était autre que le sultan Amurath III. Investi par ce prince des fonctions de kiata, il s'en acquitta à la satisfaction générale, et se distingua par son intégrité autant que par ses qualités administratives. En 1581, Sinan-Pacha ayant été dégradé pour avoir parlé trop franchement au sultan, Ferhad fut nommé grand-vizir à sa place, et administra l'empire avec une rare habileté; mais un nouveau caprice d'Amurath le fit bientôt redevenir dans les rangs obscurs de la foule, d'où il fut tiré ensuite pour remplir les fonctions de pacha. Placé à la tête d'une armée, Ferhad marcha contre les Persans, fut tantôt vainqueur, tantôt vaincu comme les généraux qui l'avaient précédé, et redevant grand-vizir, pour être fait encore mazaouli, c'est-à-dire pour retomber dans la plus complète disgrâce. Il se vit même enlever par le sultan toutes les richesses qu'il

avait acquises en faisant la guerre en Asie, et qui s'élevaient, dit-on, à trois millions, de sorte qu'après avoir consacré quinze années au service de l'État, dans l'exercice des plus hauts emplois, il se trouva plus pauvre qu'à l'époque où il était simple cuisinier. Après la mort d'Amurath, la faveur vint encore le trouver. Mahomet III le mit à la tête de l'armée chargée d'opérer au nord du Danube. Ferhad s'avança avec des forces imposantes vers Nicopolis, qui fut prise et pillée sous ses yeux, et il fut bientôt vaincu dans une grande bataille où il perdit 28,000 hommes, ses canons, ses étendards et tous ses magasins. Rappelé sur-le-champ à Constantinople, et accusé par Sinan-Pacha, son ennemi acharné, d'avoir détourné le khan de Crimée d'envoyer des secours aux Ottomans, il reçut le cordon fatal, et fut forcé de s'étrangler. **AL. B.**

De Hammer, *Histoire de l'Empire Ottoman.* — Salaberry, *Histoire de l'Empire Ottoman. — La Turquie, dans l'Univers pittoresque.*

\* **FERHAT** ou **FARHAT BEN SAÏD**, chef arabe en Algérie, mort en novembre 1841. Il appartenait à une ancienne famille de la province de Constantine, les Darbou-Eukous, qui disputait à la famille de Ben-Gannah le titre de cheik des Arabes du désert. Lorsque, après la chute du bey de Tittery, le général Clausel eut pris la résolution de remplacer Hadji-Ahmed, bey de Constantine, celui-ci, se défiant de Ferhat Ben Saïd, le destitua des fonctions de cheik, et en investit Ben Aziz Ben Gannah. Ferhat avait pour lui l'affection de plusieurs tribus puissantes. Il repoussa Ben Gannah. Hadji-Ahmed marcha contre lui, et le vainquit, mais sans l'abattre. Ferhat entama alors des négociations avec le duc de Rovigo, et ne cessa depuis d'écrire aux généraux français pour les presser de marcher sur Constantine, promettant qu'à sa voix les tribus se lèveraient contre Ahmed-Bey. Il n'arriva cependant à Constantine que quelques jours après que cette ville fut tombée au pouvoir des Français. Néanmoins le général Valée le nomma cheik du désert, et le chargea de poursuivre Hadji-Ahmed. Il revint après avoir exécuté quelques razzias insignifiantes, et fut revêtu des insignes de ses fonctions. Il habitait de préférence les environs d'Ouled-Djedal sur l'Oued Djidi. Sa conduite devint bientôt indécise et tortueuse. On apprit qu'au mois de mai 1837, il était entré, sous le patronage d'Abd-el-Kader, dans une ligue des chefs du sud contre Ahmed; on sut aussi qu'il était allé devant Ain-Madhi faire acte de soumission à l'emir. Le gouverneur général se décida alors à le remplacer. Au commencement de 1839, Ben Aziz Ben Gannah reçut solennellement le harrouas d'investiture de cheik-el-Arab. Le nouveau cheik eut aussitôt à combattre l'influence des kalifas nommés par Abd-el-Kader. Au mois de juin 1841 un avantage qu'il remporta sur Ferhat Ben Saïd lui ouvrit les portes de Biskara; mais les habitants se soulevèrent, et Ben Gannah ne put s'y



maintenir. Vers le mois de novembre suivant, Ferhat Ben Saïd fut tué, dans un engagement contre un parti d'Arabes. L. LOUVET.

*Dictionnaire de la Conversation*, suppl. à la 1<sup>re</sup> édition. — *L'Illustration*, tome IX, page 241, numéro du 31 juillet 1847.

**FERID ED-DIN ATTHAR** (*Schéikh Abou Hamid Mohammed ben-Ibrahim Atthar Nischapouri*, connu sous le nom de), sofî et poète persan, né en 573 de l'hégire (1179 de J.-C.), à Kerken près de Nischapour, massacré par les Mogols, en 619 (1222), lors de la prise de Schadyakh. Il étudia dans sa jeunesse, sous la direction du schéikh Kothb ed-din Haïder, et quoiqu'il se fût initié de bonne heure à la connaissance des doctrines des sofîs, il ne laissa pas d'embrasser la profession de son père, qui était marchand de drogues et de parfums. Maître d'une immense fortune, il en disposait avec magnificence et ne négligeait pas d'en consacrer une partie au soulagement des malheureux. Mais craignant que la possession des biens de ce monde ne le détournât de rechercher ceux de l'autre vie, il abandonna ses richesses, et se retira dans le monastère du schéikh Rokn ed-din Asaf. Sa conversion fut si radicale qu'il parvint à l'anéantissement, c'est-à-dire au détachement absolu des jouissances corporelles. Lors de son pèlerinage à La Mecque, il lia connaissance avec les plus illustres sofîs de son temps. Il avait réuni plus de quatre cents ouvrages de théologie, dont il s'était si bien approprié la substance qu'il passait pour l'un des plus savants personnages de sa secte. Tous ses écrits, sans en excepter ses poèmes, ont une tendance mystique; c'est pourquoi ils ont trouvé peu de lecteurs en Europe. Les plus souvent cités sont le *Teds-kiret al-Bwliya* (Mémoires des Saints), ouvrage en prose, contenant la vie de 70 sofîs; — *Pend-Nameh* (Livre des Conseils), recueil de préceptes de piété, de morale, de politique, d'hygiène, de décence, édité par Hindley, Londres, 1809, in-12; par Silvestre de Sacy, avec une traduction française dans le t. II des *Mines de l'Orient*, et à Paris, 1819, in-8°; imprimé à Boulac, 1244 (1828); 1253 (1838); 1257 (1842), in-8°; à Constantinople, 1251 (1834), in-8°; lithographié à Calcutta et à Lucknow, 1264 (1847); traduit en turc par Hafiz Mohammed Mourad, et imprimé à Constantinople en 1256 (1836). Le commentaire turc d'Ismail Hakki sur le *Pend-Nameh* a paru à Constantinople 1250 (1834), in-8°; — *Manthic at-Thair fi aradet al-Kheir* (Entretien des oiseaux sur la recherche du bien), poème dont M. Garcin de Tassy a donné des extraits et une analyse étendue dans la *Revue Contemporaine*, 1856. — *Aszar-Nameh* (Livre des Secrets); — *Bulbul-Nameh*, poème relatif aux amours de la rose et du rossignol; — *Ilahi-Nameh* (Livre divin); — *Tefsir al-Fatihat* (Commentaire sur la première sourate du Coran).

E. BEAUVOIS.

Lotfi Ali Beg, *Atesch Kodah*. — Mohammed Awâ, *Lo-*

*bab al-Albab*, X. — Taki ed-din Kaschi, *Kholassat al-Aschaar*, I. — Doulet Schah IV, fragm. en tête de la trad. du *Pend-Nameh*, par de Sacy. — Khondemir, *Habib as-Siyer*. — Siradj ed-din Hoscini Aurangabadi, *Diwan*. — Hadji-Khalfah, *Lexic. bibliogr.*, t. I, n° 661, 1170; II, 1829, 1901, 1941, 2797, 3359, 4235-96; III, 4653, 4710, 7040; IV, 7415; V, 12207-83; VI, 14776-14780. — Silvestre de Sacy, art. dans les *Notices des Manuscrits de la Bibl. impér.*, t. I, p. 397; XII, p. 307. — Tholuck, *Ssußmus*; Berlin, 1821, in-8°. — Hammer, *Gesch. der schönen Redekünste Persiens*. — G. Ouseley, *Biogr. Not. of Persian Poets*, p. 236. — Duncan Forbes, *Biogr. dict. of the Soc. for the Diffus. of Knowledge*, au mot *Atthar*. — Sprenger, *Catal. des bibl. du roi d'Oude*, t. I, p. 346-358. — Zenker, *Bibl. orient.*, 574-580.

\* **FERIDOUN BEN-AHMED AT-TÉWKI** (*Ahmed*), écrivain turc, mort en 991 de l'hégire (1583). Il était secrétaire d'État pour le chiffre du sultan, et il épousa une princesse de la famille impériale. Lors de la disgrâce de son protecteur le grand-vizir Mohammed Sokolli, en 1577, Feridoun obtint le gouvernement de Belgrade. On a de lui : *Al-Morasetat we al-Mekatib* (Lettres et Écrits), aussi intitulés : *Mounschiat as-Selathin* (Lettres des Sultans), ouvrage terminé en 982 (1575), et offert au sultan Mourad III. C'est un précieux recueil de pièces diplomatiques et d'itinéraires des armées ottomanes. Il contient 1,800 pièces. M. de Hammer en a tiré un grand parti pour la composition de l'*Histoire de l'Empire Ottoman*. Feridoun écrivit aussi quelques poésies en turc et en arabe.

E. BEAUVOIS.

Hadji-Khalfah, *Lexic. bibliogr.*, édit. Fluegel, t. V, n° 11700. — J. de Hammer, *Literaturgesch. der Osmanischen Dichtkunst*, t. II, p. 401. — *Hist. de l'Emp. Ottom.* trad. de Hellert, t. VI, 220, 222; t. VII, 16, 19, 56.

**FERINO** (*Pierre-Marie-Barthélemy*, comte), général français, né à Caravaggio (Milanais), en 1747, mort à Paris, le 28 juin 1816. Fils d'un sous-officier du régiment autrichien de Bender, il débuta dans la guerre de Sept Ans, et obtint (1779) le brevet de capitaine. Victime d'une injustice commise à son égard par le gouvernement autrichien, Ferino vint en France, y obtint (1<sup>er</sup> août 1792) le grade de lieutenant-colonel de la légion de Biron, devenue *chasseurs du Rhin*; passa (13 décembre 1792) à l'armée du général Custine; présida, dans la cathédrale de Mons, l'assemblée qui vota la réunion de la Belgique à la France, et obtint successivement les grades de général de brigade (fin de décembre 1792), et de division le 23 août 1793. « Destitué pour avoir fait observer la discipline avec trop de sévérité (1), » mais bientôt rétabli dans son grade, Ferino passa à l'armée de Rhin et Moselle, que commandait Moreau, et prit une part des plus actives aux succès remportés à Lindau, à Bregentz, sur le lac de Constance, ainsi qu'à la mémorable retraite de Bavière. Le courage qu'il déploya tant à la défense du pont de Huningue qu'aux combats qui suivirent lui mérita (14 juin 1804) le grade de grand-officier de la Légion d'Honneur, ainsi que le titre de sénéateur (5 février 1805). Deux ans après (1807)

(1) Mémoires du duc de Rovigo.



Il reçut de Napoléon la sénatorerie de Florence, le gouvernement de la ville et du port d'Anvers, et enfin le titre de comte (1808). Ayant voté la déchéance de Napoléon, Ferino reçut de Louis XVIII la croix de Saint-Louis, ainsi que les lettres de naturalisation qui, par suite de la distraction du Milanais de la France, lui devenaient nécessaires pour siéger à la nouvelle chambre des pairs. Il mourut bientôt après. Le nom de ce général est gravé sur l'arc de triomphe de l'Étoile côté est.

A. SAUZAY.

*Archives de la guerre. — Fict. et Conq.*, t. VI, VII, VIII, X — *Fastes de la Légion d'Honneur*, t. III, où Du Roule cite une assez curieuse conversation de Louis XVIII avec Ferino.

FÉRIOL. Voy. PONT-DE-VEYLE.

FÉRIOL. Voy. FERRÉOL.

\* FERISCHTAH (*Mohammed-Casim-Hindou-Schah*, surnommé), célèbre historien musulman de l'Inde, né à Asterabad, dans le Mazanderan, vers 957 de l'hégire (1550 de J.-C.) selon M. Mohl, ou vers 978 (1570) selon le général Briggs, vivait encore en 1036 (1626). Gholam-Ali-Hindou-Schah, son père, vint s'établir à Ahmed-Agar, dans le Deccan, où il fut chargé d'enseigner le persan au prince Miran-Hoséin; mais il mourut quelque temps après, et Ferischtah resta orphelin dans un âge très-tendre. En 996 (1587) il était conseiller intime et capitaine des gardes de Mortedha-Nitzam-Schah, souverain de Ahmednagar; dépouillé de ces fonctions lorsque ce prince fut détrôné par son fils, il n'échappa à la mort que grâce à l'intervention de Miran-Hoséin. Ce dernier périt lui-même après quelques mois de règne, et, au milieu des troubles civils, la faction des sunnites s'empara du pouvoir. Ferischtah, qui était schiite, voyant sa carrière brisée, se rendit à Bidjapour en 998 (1589), auprès de Dilawer-Khan, qui gouvernait pendant la minorité d'Ibrahim-Adil-Schah II. Il fit partie du corps de troupes que le régent mena au secours de Borhan-Schah, neveu de Mortedha et ennemi des sunnites. Lors de la défaite qu'essuya Dilawer-Khan, Ferischtah fut blessé et fait prisonnier; mais il parvint à recouvrer sa liberté. Vers 1002 (1595) il fut présenté à Ibrahim-Adil-Schah, qui lui fit don d'un exemplaire du *Raudhet as-sefa* de Mirkhond, et l'engagea à écrire d'après ce modèle une histoire générale de l'Inde. Ferischtah se rendit d'autant plus facilement à cette demande, qu'il avait déjà depuis longtemps formé le projet d'entreprendre ce travail. En 1015-1606 il fut envoyé en qualité d'ambassadeur auprès de Djihanguir, successeur d'Akbar, pour le féliciter de son avènement au trône. On a de lui : *Tarikh-i Ferischtah* (Histoire de Ferischtah). Cet ouvrage, aussi intitulé *Gul-schen-i-Ibrahim* (Parterre de Roses, dédié à Ibrahim), et *Neurouz-Nameh* (Livre écrit dans la ville de Newrouz), a été lithographié à Bombay, 1831, 2 vol. in-fol., par les soins du major-général Briggs, assisté de Mounshi-Mir-Khairat-Ali, khan-moultak de Akberabad. Cette édition

est écrite d'une main élégante. Malheureusement on n'y trouve pas de variantes, et les dates ajoutées en marge par l'éditeur ne sont pas toujours placées en regard des faits auxquels elles correspondent. Ferischtah acheva son histoire en 1015 (1606); il y fit postérieurement plusieurs additions et changements. Son style est pur, clair, mais quelquefois entremêlé de mots qui manquent dans nos dictionnaires. Il a mis à contribution plus de trente histoires, dont il a extrait tous les faits dignes d'être recueillis; aussi a-t-il fait oublier toutes les autres histoires, qui sont devenues fort rares, même dans l'Inde; la sienne, au contraire, est tellement répandue, que toutes les villes importantes en possèdent des exemplaires. C'est un honneur dont il est bien digne; car s'il ne tient aucun compte du peuple, de ses institutions, de ses tendances, s'il se montre étranger à toute idée générale, il a le rare mérite de raconter les faits avec impartialité, de n'adresser aucune flatterie au prince régnant, et de se mettre presque toujours au-dessus des préjugés de ses compatriotes. L'introduction contient une histoire fort incomplète de l'Inde avant la conquête musulmane; livre I, histoire des rois de Lahore; II, de Dehli; III, du Deccan; IV, de Guzerate; V, de Malwa; VI, de Kandisch; VII, de Bengale et de Behar; VIII, du Sind et de Tatta; IX, du Moultan; X, du Kaschmir; XI, des musulmans de la côte de Malabar; XII, saints musulmans de l'Inde; conclusion, géographie de l'Inde. Alex. Dow a publié sous le titre de *The History of Hindustan*, Londres, 1768, 2 vol. in-4°; 1770-72, 3 vol. in-4°; 1792, 3 vol. in-8°; 1813, 3 vol. in-8°, une traduction très-inexacte du premier et du deuxième livre, faite probablement d'après une version hindoustani, sous le titre de *Ferishta's History of Dekkan*. Jonathan Scott a donné une traduction libre du troisième livre, suivie de mémoires sur Aurengzeb; Shrewsbury, 1794, 2 vol. in-4°; Londres, 1800, 2 vol. in-4°, et 3 vol. in-8°; le texte et la traduction de fragments du onzième livre ont été publiés par Anderson, dans *The Asiatick Miscellany*, Calcutta, 1786, t. II, p. 278, et dans *The Asiatic annual Register*, année 1802, t. II. Stewart a donné un fragment du livre X dans le Catalogue de la Biblioth. de Tippe-Sahib, p. 257. Enfin, le général Briggs a publié *The History of the Rise of the Mohammedan Power in India*, Londres, 1829, 4 vol. in-8°; il a fait quelques additions à l'ouvrage de Ferischtah, mais il a omis tout le douzième livre et quelques passages qui se trouvent dans le texte lithographié postérieurement; sa traduction est néanmoins très-préférable aux précédentes. E. BEAUVOS.

Briggs, préf. de la trad. et art. dans *The Journal of the R. As. Society*, t. II, 1829, p. 361. — Mohl, article dans le *J. Asiat.*, 1829, II, et dans le *J. des Sav.*, 1830. — Hammer, article dans les *Wiener Jahrbücher*, t. LI, p. 36. — Elliot, *Biogr. Index to the Hist. of Mus. India*, t. I, p. 174, 310. — W. H. Morley, *A descr. Catal. of the Hist.*

mis. preserved in the Lib. of the R. As. Society of G. Britain and Ireland, London, 1883, in-8°, p. 49. — *Recher. Sci. orient.*, n° 84, 888.

\* **FERIUS**, dit **HELPERIC**, auteur de la fin du huitième siècle et du commencement du neuvième. Il fit une description en vers héroïques de ce qui se passa dans l'entrevue du pape Léon III avec Charlemagne en 799. Quelques-uns ont attribué cette pièce à Alcuin, et il est difficile de savoir si ce nom de Ferius Helpericus est véritable ou supposé.

*Vossius, Hist. Lat.*, lib. II. — *Barthius, Advers.*, lib. V, cap. II.

**FERIET** (Abbé Edme), littérateur français, mort à Paris, le 24 novembre 1821. Il fut successivement avant 1789 professeur de belles-lettres à Nancy, secrétaire de l'archevêché de Paris et chanoine de Saint-Louis-du-Louvre. On a de lui : *Sur le bien et le mal que le commerce des femmes a faits à la littérature*, ouvrage couronné par l'Académie de Nancy, précédé d'un *Discours* du chevalier Solignac, Nancy, 1772, in-8°; — *De l'abus de la Philosophie par rapport à la littérature*; Nancy, 1773, in-8°; — *Éloge de M. le chevalier de Solignac*, secrétaire du cabinet du feu roi de Pologne; Londres et Paris, 1774, in-8°; — *Réflexions sur une lettre adressée par l'abbé Massillon à M. de Beauvais, évêque de Senes, au sujet de son Oraison funèbre de Louis XV*; Louvain (Paris), 1776, in-8°; écrit attribué à Fériet, mais sans preuves; — *Oraison funèbre de M. de Beaumont, archevêque de Paris*; 1784, in-8°; — *Observations littéraires, critiques, politiques, militaires, géographiques, etc., sur les Histoires de Tacite*, avec six cartes et un *Tableau* du mouvement des légions romaines, etc.; Paris, 1801, 2 vol. in-8°; — *Réponse à un écrit anonyme intitulé : Avis au lecteur sans partialité (sur les Observations concernant les Histoires de Tacite)*; Paris, 1801, in-8°.

*Nobél, Annuaire nécrologique*, année 1821.

**FERIUS** (François), littérateur français, né à Castelnau-d'Aud, en mai 1748, mort à Sorreze, le 11 juin 1812. Il entra en 1764 dans la congrégation des Bénédictins de Saint-Maur, et professa les belles-lettres et la philosophie dans différents collèges. Il prêta serment à la constitution civile du clergé, et fit, en l'an V, l'acquisition du collège de Sorreze, dont il conserva la propriété jusqu'à sa mort. Lors de la création de l'Institut, il fut nommé correspondant de la classe des Sciences morales. On cite de lui : *Le Patriotisme chrétien*, discours prononcé aux États de Languedoc en 1787, Montpellier, 1787, in-8°; — *Le Cour du Collège*; Montpellier, 1787, in-8°; — *De l'influence que doit avoir la Révolution sur l'éducation de la jeunesse*, Carcassonne, 1790, in-8°; — *Discours sur l'histoire naturelle*, suivi d'un *discours sur la langue Malienne*; Carcassonne, 1790, in-8°; — *Le Génie dans l'homme public*, digne lauréat de Mirabeau; Toulouse, 1791, in-8°; — *Projet d'Édu-*

cation nationale, présenté à l'Assemblée nationale le 10 juin 1791; in-8°; — *Cassena et Zamé, ou l'affranchissement des nègres*, drame en trois actes, Revel, in-8°, — et plusieurs opéras mis en musique par Azais.

*Darès, Notes historiques de l'école de Sorreze. Écho de l'Aude* des 28 mai, 5 et 19 juin 1882. — *Quérard, La France littéraire*.

**FERIUS** (Raymond-Dominique), littérateur français, frère du précédent. Il fit d'abord partie de la congrégation des Doctrinaires, puis devint officier de l'université et de la Légion d'Honneur. En 1812, il succéda à son frère dans la direction du collège de Sorreze. Il la conserva jusqu'en 1835. On a de lui plusieurs *Discours*, des *Odes*, des *Épîtres*, des *Éloges*, et quelques autres pièces de vers insérées dans divers journaux littéraires de l'époque et surtout dans l'*Album* des Muses. Il a traduit en vers français les *Fables* de Phédre ainsi que les chefs-d'œuvre des satiriques latins.

*Journal des Débats*, année 1814. — *Biographie et chroniques caennaises*. — *Écho de l'Aude*, n° des 28 mai, 5 et 19 juin 1882. — *Darès, Notes historiques de l'école de Sorreze*.

**FERMAREL** (\*\*\*), voyageur français, vivait en 1633. Il était conseiller au parlement de Rouen. Il fit en 1630 un voyage avec l'auvel d'Oudemerville, maître des comptes à Rouen, Beaulieu de Launay (de Rouen), et de Stochore, gentilhomme de Bruges. Ils quittèrent Paris le 9 mars, s'embarquèrent à Toulon, visitèrent Livourne, Florence et Gènes, revinrent à Livourne, qu'ils quittèrent de nouveau, le 8 septembre, touchèrent à Smyrne, et descendirent à Constantinople en novembre. Ils reprirent la mer en avril 1631, explorèrent en détail l'archipel Ionien et les côtes de Natche, gagnèrent l'Égypte, s'arrêtèrent à Alexandrette, de là à Alep. Ils prirent la route de la Perse, et franchirent l'Euphrate. Il y eut; mais, arrivés à Bagdad, alors assiégé par les Turcs, ils durent retourner sur leurs pas et rentrer à Alep. Ils prirent ensuite par la Syrie, et traversèrent le Liban. Suivant leur rapport, les montagnes habitées par les Maronites comprenaient à cette époque environ quarante villages, dont la population s'élevait à 90,000 âmes, sur lesquelles vingt mille hommes étaient en état de porter les armes. Fermarel et ses compagnons faillirent périr de froid dans ces régions élevées. Ils y admirèrent des cèdres remarquables par leur âge et leur développement. « On ne peut rien voir, disent-ils, de plus vieux que ces arbres; ils ont le tronc si gros que cinq personnes auraient de la peine à en embrasser un; ils sont de moyenne hauteur et tendent fort leurs rameaux, le bois en est odoriférant et peu sujet à la pourriture. Le nombre de ces arbres est peu considérable, nous n'en comptâmes que vingt-deux, placés dans deux vallées étroites qui dominent de hautes montagnes. » Arrivés à Halber, les voyageurs gravirent avec beaucoup de fatigue les pentes de l'Anti-Liban et de Hama, et

se rendirent à Beyrouth. Des moines grecs leur expliquèrent, à leur façon, la légende de saint Georges vainqueur d'un dragon; c'était comme une réminiscence de la fable de Persée et d'Andromède. La fille d'un roi de Beyrouth avait été exposée près de la ville pour être dévorée par un monstre redoutable. Saint Georges se presenta pour la delivrer. Les moines indiquèrent à Fermanel le lieu où le saint engagea le combat et celui où il se termina par la mort du dragon; ils lui montrèrent aussi la caverne qui servait d'asile au miraculeux animal. Les voyageurs traversèrent ensuite Séyde, Sour, Acre, Nazareth, le Thabor, Tibériade, Naplouse, atteignirent Jérusalem, et parcoururent les saints lieux avec un recueillement sincère. Ils parlent ainsi de la vallée Royale ou de Josaphat : « Cette vallée commence au sépulcre de la Vierge, et finit vers le mont de Sion. Elle a environ onze cents pas de long et cent de large; le torrent de Cédron passe au milieu. Cette vallée nous est grandement recommandable, parce que la commune opinion est qu'en icelle se doit faire le dernier jugement; les Turcs et les Juifs ont la même croyance, et il y a de ces Juifs si simples qu'ils viennent expressément demeurer à Jérusalem, afin d'être enterrés dans cette vallée et d'être des premiers à la resurrection. » Fermanel visita ensuite la mer Morte et Jéricho; il décrit ainsi les arbustes nommés par les indigènes *figuiers d'Adam* (bananiers), et fait connaître le système particulier de reproduction de ces végétaux : « Ces arbustes, dit-il, croissent à la hauteur d'une pique; ils n'ont point de branches; mais toutes les feuilles sortent du tronc, et sont si larges qu'une seule peut couvrir un homme : son fruit croît par bouquets, comme une grappe de raisin; chaque grain est de la grandeur et de la forme d'un moyen concombre : l'écorce s'enlève d'elle-même. Le dedans est fort jaune, moelleux et doux, et d'un goût assez fade. Ces arbres ne portent qu'une fois, qui est la troisième année de leur être; puis ils se dessèchent, et jettent une certaine liqueur blanche de laquelle croît un autre arbre. Cette liqueur prolifique est leur seul moyen de reproduction. » Les quatre voyageurs s'embarquèrent à Jatta, virent à Damiette le débordement du Nil, monterent au Caire, visitèrent les pyramides, Suez, le Tor, le Sinaï, revinrent à Séyde, qu'ils quittèrent le 3 novembre, et prirent terre à Livourne le 31 décembre 1632. Ils parcoururent l'Italie et le midi de la France, enfin furent de retour à Rouen le 4 août 1633. Le voyage de Fermanel et de ses compagnons, d'abord publié en français à Bruxelles, par les soins et sur la rédaction de Stochove, eut trois éditions. Plus tard, sur un original de Fauvel d'Andreville, il parut à Rouen, 1664, in-4°, et 1671, sous ce titre : *Le Voyage d'Italie et du Levant de M. Fermanel*, Fauvel. Beauvoisine, 1671. Le même, Robert Fauvel fit paraître, en 1672, deux autres éditions sur le

voyage du Levant fait en 1630 par MM. Fermanel, etc.; Rouen, 1668, in-4°. Si l'on veut juger sans trop de sévérité ce voyage, on doit se reporter au temps où il fut exécuté et imprimé. Tout ce qu'on y rapporte ne peut être cru; mais les auteurs sont de si bonne foi dans leur récit, qu'on excuse volontiers leur manque de critique. Quelques détails sur les villes de la Judée inspirent encore de l'intérêt, malgré tout ce qu'on a écrit depuis sur ce sujet. Alfred DE LACAZE.

Guilbert. *Memoires biographiques et litteraires sur la Seine-Inferieure.*

FERMAT (Pierre de), célèbre géomètre français, naquit au mois d'août 1601, à Beaumont-de-Lomagne près de Montauban (1) (et non à Toulouse, en 1595), et mourut en janvier 1665. D'après un acte authentique, découvert par M. Taupiac dans les archives de Beaumont, il était « fils de Dominique Fermat, bourgeois et second consul de la ville de Beaumont, et de Françoise de Cazeneuve ou Cazenave. » La vie du grand géomètre offre peu d'incidents remarquables. Il passa son enfance auprès de ses parents, honnêtes marchands de cuir; il étudia ensuite le droit à Toulouse, débuta avec succès dans la carrière d'avocat, et fut nommé, par un arrêt du 14 mai 1631, conseiller à la chambre des requêtes du parlement de Toulouse. Quelques jours après son entrée en fonctions, il épousa Louise du Long, fille d'un conseiller au même parlement (2). Dans les intervalles de repos que lui laissaient ses devoirs de magistrat, il se livrait, en guise de délassement, à la culture des lettres et surtout des mathématiques; les problèmes difficiles qu'il résolut ou qu'il proposa de résoudre, et dont les plus importants attendent encore une solution générale, le mirent bientôt en rapport avec les hommes les plus éminents de son temps, avec Descartes, Roberval, Mersenne, Frenicle, Toricelli, Wallis; et c'est non comme jurisconsulte, mais comme mathématicien, qu'il s'acquit une gloire immortelle. On admire ce vaste génie dans sa correspondance, dans ses écrits, ça et là dispersés, qui attendent encore un intelligent éditeur.

Newton et Leibnitz se disputaient l'invention du calcul différentiel, de ce calcul qui servit à l'un à expliquer le système du monde, et à l'autre à fonder une nouvelle école de philosophie. La Société royale de Londres fut appelée à prononcer entre les antagonistes, les deux plus grands philosophes de l'époque : les Anglais déclarèrent leur compatriote seul createur du nouveau calcul, et essayèrent, mais en vain, de faire passer Leibnitz pour un indigne plagiaire. Mais

(1) Voy. M. Labri, 3<sup>e</sup> article sur Fermat, dans le *Journal des Savants*, novembre 1843, et M. Taupiac, dans la *France meridionale* du 16 avril 1844.

(2) Ce n'est que postérieurement à ce mariage que Fermat fit précéder son nom de la particule nobiliaire de, qui n'est point dans son acte de baptême. On ignore s'il fut réellement anobli par un arrêt spécial, ou si sa charge de conseiller donnait implicitement ce qu'on appelait la noblesse de robe.

une étude plus attentive de l'histoire de la science, qu'on a si tort de négliger, a montré depuis que l'honneur de cette découverte revient en grande partie à Fermat. D'Alembert réclama le premier en faveur de son compatriote dans l'*Encyclopédie*; en déclarant qu'on devait à Fermat « la première application du calcul aux quantités différentielles pour trouver les tangentes. » Lagrange, dans ses *Leçons sur le calcul des fonctions*, le proclama sans hésiter « le premier inventeur des nouveaux calculs »; et Laplace, dans sa *Théorie analytique des Probabilités*, se range complètement de cette opinion. M. Libri (dans son article sur Fermat dans la *Revue des Deux Mondes*, 15 mai année 1845, p. 683) montre très-bien pourquoi la revendication de cette découverte en faveur de Fermat ne fut pas acceptée sans contestation par les savants anglais, qui, après avoir repoussé d'abord si outrageusement les droits de Leibnitz, n'avaient admis l'illustre philosophe allemand à partager la gloire de Newton qu'afin de mieux masquer leur opposition contre Fermat. « Tant qu'on n'avait, ajoute M. Libri, à discuter que les droits de Leibnitz, on pouvait les méconnaître; mais dès qu'un concurrent français se présente avec des titres incontestables, Newton et Leibnitz s'embrassent, et l'Angleterre se ligue avec l'Allemagne contre la France. De l'autre côté du détroit on a toujours mis habilement en pratique le système des coalitions. »

Quoi qu'il en soit, c'est dans la méthode de Fermat, *De Maximis et Minimis*, que l'on trouve la première idée du calcul différentiel (1). Et à ce sujet nous ne saurions mieux faire que de laisser parler ici Lagrange : « Fermat y égale, dit-il, l'expression de la quantité dont on recherche le *maximum* et le *minimum* à l'expression de la même quantité dans laquelle l'inconnue est augmentée d'une quantité indéterminée. Il fait disparaître dans cette équation les radicaux et les fractions, s'il y en a, et après avoir effacé les termes communs dans les deux membres, il divise tous les autres par la quantité indéterminée qui se trouve les multiplier; ensuite il fait cette quantité nulle, et il a une équation qui sert à déterminer l'inconnue de la question. Or, il est facile de voir au premier coup d'œil que la règle déduite du calcul différentiel (qui consiste à égaler à zéro la différentielle de l'expression qu'on veut rendre au *maximum* ou au *minimum*, prise en faisant varier l'inconnue de cette expression) donne le même résultat, parce que le fond est le même, et que les termes qu'on néglige comme infini-

ment petits dans le calcul différentiel sont ceux qu'on doit supposer comme nuls dans le procédé de Fermat. Sa méthode des tangentes dépend du même principe. Dans l'équation entre l'abscisse et l'ordonnée, qu'il appelle la propriété spécifique de la courbe, il augmente et diminue l'abscisse d'une quantité indéterminée, et il regarde la nouvelle ordonnée comme appartenant à la fois à la courbe et à la tangente; ce qui fournit une équation qu'il traite comme celle d'un cas de *maximum* ou de *minimum*. On voit encore ici l'analogie de la méthode de Fermat avec celle du calcul différentiel; car la quantité indéterminée dont on augmente l'abscisse répond à la différentielle de celle-ci, et l'augmentation correspondante de l'ordonnée répond à la différentielle de cette dernière. Il est même remarquable que, dans l'écrit qui contient la découverte du calcul différentiel, imprimé dans les *Acta Erudit. Lips.* d'octobre 1684, sous le titre *Nova Methodus promaximis et minimis*, etc., Leibnitz appelle la différentielle de l'ordonnée une ligne qui soit à l'accroissement arbitraire de l'abscisse comme l'ordonnée à la sous-tangente, ce qui rapproche son analyse de celle de Fermat. On voit donc que ce dernier a ouvert la carrière par une idée très-originale, mais un peu obscure, qui consiste à introduire dans l'équation une indéterminée qui doit être nulle par la nature de la question, mais qu'on ne fait évanouir qu'après avoir divisé toute l'équation par cette même quantité. Cette idée est devenue le germe des nouveaux calculs qui ont fait faire tant de progrès à la géométrie et à la mécanique. Mais on peut dire qu'elle a porté aussi son obscurité sur les principes de ces calculs. Maintenant qu'on a une idée bien claire de ces principes, on voit que la quantité indéterminée que Fermat ajoutait à l'inconnue ne servait qu'à former la *fonction dérivée*, qui doit être nulle dans le cas du *maximum* et du *minimum*, et qui sert en général à déterminer la position des tangentes et des courbes. Mais les géomètres contemporains de Fermat ne saisirent pas l'esprit de ce nouveau genre de calcul : ils ne le regardèrent que comme un artifice particulier, applicable seulement à quelques cas et sujet à beaucoup de difficultés. Aussi cette invention, qui parut un peu avant la *Géométrie de Descartes*, demeura-t-elle stérile pendant près de quarante ans. Enfin Barrow imagina de substituer aux quantités qui doivent être supposées nulles, suivant Fermat, des quantités réelles, mais infiniment petites, et il publia, en 1674, sa méthode des tangentes, qui n'est que la construction de celle de Fermat par le moyen du triangle infiniment petit (1). »

(1) On donne le nom de méthode de *maximis et minimis* à la règle qui détermine la croissance ou la décroissance d'une grandeur jusqu'à son *maximum* d'augmentation ou à son *minimum* de diminution. Cette méthode avait déjà été entrevue par Kepler, dans sa *Stereometria Doliorum*, savoir que lorsqu'une grandeur, par exemple l'ordonnée d'une courbe, est parvenue à son *maximum* ou à son *minimum*, dans une situation infiniment voisine, son accroissement ou sa diminution est nulle. (Comp. Montucla, *Hist. des Math.*, t. II, p. 187.)

(1) Voici en quels termes Fermat expose sa méthode : *Methodus ad disquirendam maximam et minimam*. Omnis de inventionem maximæ et minimæ doctrinæ, duabus positionibus ignotis instituitur, et hac unica præceptione; statuat quilibet questionis terminus casus A, sive planum, sive solidum, aut longitudo, prout proposito satisfieri par est, et inventa maxima aut minima in



Fermat avait été mis en rapport avec Descartes par l'intermédiaire du P. Mersenne. Ce fut par la même voie qu'il reçut (en 1637) le premier exemplaire de la *Dioptrique* de Descartes; il s'empressa de le lire et d'en exprimer son jugement dans une lettre que le P. Mersenne fit remettre à l'auteur. Cette lettre contenait des objections et des critiques qui déplurent à Descartes. Celui-ci se contenta de lui envoyer sa *Géométrie*; Fermat y répondit par l'envoi de son traité *De Maximis et Minimis*. Tout cela avait bien l'air d'un défi, et ce fut là en effet le commencement de ce que Fermat appelait sa *petite guerre contre M. Descartes*, et ce que Descartes nommait son *petit procès de mathématiques contre M. de Fermat* (voy. l'article DESCARTES). Descartes tardant à faire connaître ses remarques sur le traité de Fermat, ce dernier s'imagina que le P. Mersenne ne voulait pas les lui faire voir, de crainte d'envenimer la querelle. « S'il y a, lui écrivit Fermat, quelque petite aigreur dans ces réponses ou dans ces remarques, comme il est difficile qu'il n'y en ait, vu la contrariété qui se trouve entre nos sentiments, cela ne doit point vous détourner de me les faire voir; car je vous proteste que cela ne fera aucun effet dans mon esprit, qui est si éloigné de vanité, que M. Descartes ne sauroit m'estimer si peu, que je ne m'estime encore moins. Ce n'est pas que la complaisance me puisse obliger de me dédire d'une vérité que j'auroy connue; mais je vous fais par là connaître mon humeur. Obligez-moi, s'il vous plaît, de ne différer plus à m'envoyer des écrits auxquels par avance je vous promets de ne faire point de réplique (1). »

Peu de temps après (en 1638), le P. Mersenne reçut les observations de Descartes sur l'écrit de Fermat. Ces observations sont perdues; mais, à en juger par la lettre qui les contenait, elles étaient peu bienveillantes. « J'ay cru, lui dit-il, devoir retenir l'original de cet écrit, et me contenter de vous en envoyer une copie, vu principalement qu'il contient des fautes qui sont si apparentes, qu'il m'accuseroit peut-être de les avoir supposées, si je ne retenois sa main pour m'en défendre. En effet, selon que j'ay pu juger par ce que j'ay vu de luy, c'est un esprit

vif, plein d'invention et de hardiesse, qui s'est à mon avis précipité un peu trop, et qui, ayant acquis tout d'un coup la réputation de sçavoir beaucoup en Algèbre pour en avoir peut-être été loué par des personnes qui ne prenoient pas la peine ou qui n'étoient pas capables d'en juger, est devenu si hardy, qu'il n'apporte pas, ce me semble, toute l'attention qu'il faudroit à ce qu'il fait..... Que s'il vous parle de vous envoyer encore d'autres écrits pour me les faire voir, priez-le, s'il vous plaît, de les mieux digérer que les précédents. Autrement, vous m'obligeriez de ne point prendre la peine de me les adresser (1). »

Le P. Mersenne, au lieu d'envoyer les observations de Descartes directement à Fermat, les communiqua à deux amis de ce dernier, à Roberval et au père du célèbre Pascal. Ils en écrivirent à Descartes, qui raila le « conseiller *De Minimis* » d'avoir besoin d'avocats pour se défendre. La « petite guerre » se ralluma donc, et elle aurait peut-être duré jusqu'à la mort des combattants, si Fermat n'avait pas pris le sage parti de s'en expliquer avec Descartes loyalement et laissant de côté tout amour-propre. Descartes, radouci, en écrivit au P. Mersenne, et celui-ci s'empressa de communiquer la lettre à Fermat. Il y prie son ami de l'excuser auprès de Fermat s'il lui était échappé des paroles trop aigres. Puis, le naturel reprenant le dessus : « Mais, ajoute-t-il, son écrit *De Maximis* me venant en forme de cartel de la part d'un homme qui avait déjà tâché de réfuter ma *Dioptrique* avant même qu'elle fût publiée, comme pour l'étouffer avant sa naissance, en ayant eu un exemplaire que je n'avois point envoyé en France pour ce sujet, il me semble que je ne pouvois luy répondre avec des paroles plus douces que j'ay fait, sans témoigner quelque lâcheté ou quelque faiblesse. Et comme ceux qui se déguisent au carnaval ne s'offensent point que l'on se rie du masque qu'ils portent et qu'on ne les salue pas lorsqu'ils passent par la rue, comme l'on feroit s'ils étoient dans leurs habits accoutumés, aussi ne doit-il pas, ce me semble, trouver mauvais que j'aye répondu à son écrit tout autrement que je n'aurois fait à sa personne, laquelle j'estime et honore comme son mérite m'y oblige..... La civilité m'obligeroit de ne plus parler de cette affaire, si M. de Fermat n'assuroit, nonobstant cela, que sa méthode est incomparablement plus simple, plus courte et plus aisée que celle dont j'ai usé pour les tangentes. A quoi je suis obligé de répondre que dans mon premier écrit et dans les suivants j'ai donné des raisons qui montrent le contraire, et que ni lui ni ses défenseurs (Roberval et Pascal) n'y ayant rien répondu, ils les ont assez confirmées par leur silence. Encore que l'on puisse recevoir sa règle pour bonne, étant corrigée, ce n'est pas une preuve qu'elle

terminis sub A gradu ut libet involutis; ponatur rursus idem qui prius esse terminus A + E, iterumque involvatur maxima aut minima in terminis sub A et E gradibus ut libet coefficientibus. Adsequentur, ut loquitur Diophantus, duo homogenea omnia ex parte alterutra ab E, vel ipsius gradibus afficiuntur, applicentur omnia ad E, vel ad elatorem ipsius gradum, donec aliquod ex homogeneis, ex parte ultra vis affectione sub E omnino liberatur. Elidantur deinde utriusque homogenea sub E, aut ipsius gradibus quomodolibet involuta et reliqua sequuntur. Aut, si ex una parte nihil superest, sequuntur eadem, quod eodem recidit negata affirmatis. Resolutio ultima istius aequalitatis dabit valorem A, qua cognita, maxima aut minima ex repetitis prioris resolutionis vestigiis innotescet. — Fermat, *Varia Opera mathematica*, p. 63.

(1) *Lettres de Descartes*, t. III, p. 167 et 168.

(1) Fermat venait de lui envoyer son nouveau traité : *De Locis planis ac solidis*, concernant la solution des problèmes plans et solides.



soit si simple ni si aisée que celle dont j'ay usé, si ce n'est qu'on prenne les mots de *simple* et *aisée* pour la même chose qu'*industriuse* : en quoy il est certain qu'elle l'emporte, parce qu'elle ne suit que la manière de prouver qui réduit *ad absurdum*. Mais si on les prend en un sens contraire, il en faut aussi juger le contraire par la même raison. Pour ce qui est d'être *plus courte*, on pourra s'en rapporter à l'expérience qu'il serait aisé d'en faire dans l'exemple de la tangente que je lui avois proposée. Si je n'ajoute rien davantage, c'est par le désir que j'ay de ne point continuer cette dispute ; et si j'ay mis ici quelque chose qui ne soit pas agréable à M. de Fermat, je le supplie très-humblement de m'en excuser et de considérer que c'est la nécessité de me défendre qui m'y a contraint et sans aucun dessein de luy déplaire (1). »

Cette lettre amena la réconciliation des deux adversaires, et Fermat ne cessa point d'être au nombre des admirateurs les plus sincères du génie de Descartes (2). L'écrit *De Maximis et Minimis*, qui ne paraît avoir été imprimé du vivant de Fermat qu'à un très-petit nombre d'exemplaires (si toutefois il l'a été), a été reproduit dans les *Mélanges* publiés par Samuel Fermat (le fils de l'auteur), sous le titre de : *Varia opera mathematica D. Petri de Fermat, senatoris Tolosani; accesserunt selectæ quædam ejusdem epistolæ, vel ad ipsum a plerisque doctissimis viris gallicæ, latine, vel italice, de rebus ad mathematicas disciplinas aut physicam pertinentibus scriptæ*; Toulouse, 1679, in-fol. (avec portrait). Ce recueil posthume est dédié au prince Ferdinand de Furstemberg, évêque de Paderborn. Après l'Avis au lecteur vient l'*Éloge de Fermat*, extrait du *Journal des Savants* du 9 février 1665. Puis, on y trouve successivement : — *Observation de M. de Fermat sur Synesius, rapportée à la fin de la traduction du livre de la mesure des eaux courantes de Benedetto Castelli*. Fermat y explique de la manière la plus exacte un passage d'une lettre de Synesius à la savante Hypathia, passage qu'aucun interprète n'avait jusque alors pu comprendre. Il y est question d'un instrument appelé *baryllion* ; c'était un véritable *aréomètre* ou *hydroscope*, ainsi que le donne à entendre Fermat : « C'est un tuyau en forme de cylindre, qui a la figure et la grandeur d'une flûte ; sur sa longueur il porte une ligne droite

qui est coupée en travers par de petites lignes, par lesquelles nous jugeons du poids des eaux. L'un des bouts est couvert d'un cône, qui est posé également dessus, en telle sorte que le tuyau et le cône ont une même base. Si on le met dans l'eau par la pointe, il y demeurera debout, et l'on peut aisément compter les sections qui coupent la ligne droite ; et par là l'on connaît le poids de l'eau.... Cet instrument servait pour examiner le poids des différentes eaux pour l'usage des malades ; car les médecins sont d'accord que les plus légères sont les meilleures : le terme *πορὴ*, dont se sert Synesius, le montre clairement. Il ne signifie pas ici *libramentum*, nivellement, comme a cru le P. Petau, mais le poids, que les Latins appellent *momentum*, et de là le traité des équipondérants d'Archimède, qui a pour titre *ισοπόντων*, etc. » — *Ad Locos planos et solidos Isagoge*, suivi d'un appendice *ad Isagogem topicam*, et de la restitution de deux livres d'Apollonius de Perga (*Apollonii Pergæi libri duo De Locis planis restituti, et de Apollonii Pergæi Propositiones de Locis planis restitutæ* (p. 1-44) : Dans son traité *Des Lieux plans et solides*, il détermine les diverses formes de l'équation d'une section conique, et l'application de ces formes à l'établissement des équations solides les plus compliquées ; — *De Equationum localium transmutatione et emendatione ad multimodam curvilinearum inter se, vel cum rectilineis, comparationem* (p. 44). L'auteur y propose des moyens ingénieux pour ramener la quadrature de plusieurs courbes à celle du cercle et de l'hyperbole, et montre mieux que ne l'avait fait Descartes qu'il suffit que le produit des degrés des courbes que l'on emploie ne soit pas moindre que le degré de l'équation ; — *Novus secundarum et ulterioris ordinis radicum in analyticis Usus*, suivi d'un *Appendice* (p. 58-63). Il y expose un procédé algébrique pour faire disparaître des équations les asymétries (quantités irrationnelles). — *Methodus ad disquirendam maximam et minimam* (p. 63-74), traité déjà mentionné. A ce traité se rattachent plus ou moins directement ceux qui suivent (p. 74-119), savoir *De contractibus sphericis* ; *De linearum curvarum cum lineis rectis comparatione* ; *Appendix ad dissertationem de linearum curvarum cum lineis rectis comparatione* ; *De solutione problematum geometricorum per curvas simplicissimas* ; *Porismatum Euclidæorum renovata Doctrina*, etc. La fin du recueil (p. 121-210) comprend une série de lettres scientifiques adressées à divers savants de l'époque, tels que le P. Mersenne, Roherval, Pascal père, Frenicle, Carcavi, le chevalier Digby, Wallis, Gassendi, etc. On trouve aussi des lettres de Fermat dans le recueil de Descartes, dans les œuvres de Wallis (*Commercium epistolicum*), et dans quelques bibliothèques publiques. Les autres écrits

(1) *Lettres de Descartes*, t. III, p. 236 et suiv.

(2) Dans une de ses lettres à Descartes, Fermat s'exprime ainsi : « Je n'ay pas eu moins de joie de recevoir la lettre par laquelle vous me faites la faveur de me promettre votre amitié, que si elle me venait de la part d'une maîtresse dont j'aurois passionnément désiré les bonnes grâces. Et vos autres écrits qui ont précédé me font souvenir de la Bradamante de nos poètes, laquelle ne vouloit recevoir personne pour serviteur, qui ne se fût auparavant éprouvé contre elle au combat. Ce n'est pas toutefois que je prétende me comparer à ce Roger, qui étoit seul au monde capable de lui résister, mais, tel que je suis, je vous assure que j'honore extrêmement votre mérite. » (*Lettres de Descartes*, t. III, p. 247.)

de Fermat sont disséminés dans les notes sur Diophante (1), édition précédée de *Doctrinæ Analyticum inventum novum*, extrait de la correspondance de Fermat par le P. de Billy. Enfin, M. Libri a découvert dans les manuscrits d'Arbogaste plusieurs lettres ou documents inédits de Fermat, dont il a communiqué quelques fragments dans le *Journal des Savants*, septembre 1839, p. 539 et suiv. (2).

Au jugement de Laplace, Fermat partage avec Pascal l'honneur de l'invention du calcul des probabilités. On en trouve quelques indices dans la correspondance insérée à la fin des *Varia Opera*. Mais c'est surtout dans la théorie des nombres que Fermat était plus avancé qu'on ne l'est aujourd'hui. « Il savait, dit M. Libri, des choses que nous ignorons; pour l'atteindre, il faudrait des méthodes plus perfectionnées que celles qu'on a inventées depuis. En vain les plus beaux génies s'y sont exercés; en vain Euler, Lagrange ont redoublé d'efforts; un seul homme jouit du privilège unique de s'être avancé plus loin que ses successeurs, et cet homme, c'est Fermat (3). »

Il importe donc de faire connaître ici les principales propositions de Fermat relatives à la théorie des nombres et surtout, comme il disait lui-même, « à l'invention de la somme *omnium potestatum in infinitum* » (4). — *Un nombre composé de trois carrés seulement en nombres entiers ne peut jamais être divisé en deux carrés, pas même en fractions.* « Cette proposition de Diophante, écrivit Fermat au P. Mersenne, personne ne l'a jamais encore démontrée; et c'est à quoi je travaille, et crois que j'en viendrai à bout : cette connaissance est de grandissime usage, et il semble que nous n'avons pas assez de principes pour en venir à bout... Si je puis étendre en cela les bornes de l'arithmétique, vous ne sauriez croire les propositions merveilleuses que nous en tirerons (5). » A cette pro-

position se rattache la suivante : *Un nombre moindre de l'unité qu'un multiple du quaternaire n'est ni carré, ni composé de deux carrés, ni en entiers ni en fractions* (1). C'est la reproduction de son *Observation* sur la 12<sup>e</sup> quest. du 5<sup>e</sup> livre de Diophante, ainsi conçue : *Numerus 21 non potest dividi in duos quadratos in fractis. Hoc autem facillime demonstrare possumus, et generalius omnis numerus cujus triens non habet trientem non potest dividi in duos quadratos, neque in integris, neque in fractis* (2). — Dans la lettre à Roberval, Fermat formule ainsi plus nettement sa proposition : « Si un nombre donné est divisé par le plus grand carré qui le mesure, et que le quotient se trouve mesuré par un nombre premier moindre de l'unité qu'un multiple du quaternaire, le nombre donné n'est ni carré, ni composé de deux carrés, ni en entiers, ni en fractions. Exemple : soit donné 84; le plus grand carré qui le mesure est 4; le quotient 21, lequel est mesuré par 3 ou bien par 7, moindres de l'unité qu'un multiple de 4. Autre exemple : soit donné 77; le plus grand carré qui le mesure est l'unité; le quotient 77, qui est ici le même que le nombre donné, se trouve mesuré par 11 ou par 7, moindres de l'unité qu'un multiple du quaternaire; je dis que 77 n'est ni carré, ni composé de deux carrés, ni en entiers, ni en fractions. » Puis il ajoute : « Je vous avoue que je n'ai rien trouvé en nombres qui m'ait tant plu que la démonstration de cette proposition, et je serais bien aise que vous fassiez effort pour la trouver, quand ce ne seroit que pour apprendre si j'estime mon invention plus qu'elle ne vaut. »

n'y auroit que le seul nombre de 3 qui fût composé de trois carrés seulement en nombres entiers. Car premièrement tout nombre est composé d'autant de carrés entiers qu'il y a d'unités; secondement vos nombres 11 et 14 se trouvant composés chacun de 3 carrés : le premier de  $3+3+1+1+1$ , le second de  $4+4+4+1+1$ . Que si vous entendez que le nombre que vous demandez soit composé de trois carrés seulement, et non pas de quatre, alors la question tient moins du hasard que d'une conduite assurée, et si vous m'envoyez la construction, peut-être vous le ferai-je avouer. De sorte que j'avois satisfait à votre proposition, au sens de Diophante, qui semble être le seul admissible en cette sorte de questions. »

Dans la lettre suivante (16 août 1636), adressée par Pascal père et Roberval à Fermat, on trouve un passage assez curieux sur la théorie de la pesanteur : « ... D'autres sont d'avis que la descente des corps procède de l'attraction d'un autre corps qui attire celui qui descend, comme de la Terre. Il y a une troisième opinion, qui n'est pas hors de vraisemblance; c'est que c'est une attraction mutuelle entre les corps, causée par un désir naturel que les corps ont de s'unir ensemble. »

(1) Cet énoncé se trouve dans la lettre où Fermat écrit à Roberval : « .... M. Fermat m'a donné depuis quelque temps l'envie de découvrir les mystères des nombres; en quoy il me semble qu'il est extrêmement versé. »

(2) Diophante, *Arith.*, p. 224; comparez aussi p. 228 : « Oportet datum numerum non esse imparem, neque duplum ejus unitate auctum per maximum quadratum ex quo mensuratur divisum dividi a quovis numero primo unitate minori qua multiplex quaternarii. »

(1) Fermat avait crayonné sur son exemplaire de Diophante (bibl. de Bachel) quelques observations relatives aux problèmes du mathématicien grec. Cet exemplaire est la base d'une nouvelle édition publiée par le P. de Billy, sous le titre de *Diophanti Alexandrini arithmeticonum libri V; et De numeris multanquillis commentarius C. G. Bachet et observationes D. P. de Fermat*; Toulouse, 1670, in-fol.

(2) Le gouvernement du roi Louis-Philippe (M. Villeminot étant ministre de l'instruction publique) avait le projet de réunir tous les fragments épars du célèbre arithmétique grec et d'en former un corps d'ouvrage qui serait publié aux frais de l'État (voy. le *Rapport* de M. Arago à la chambre des députés, en 1834). Ce projet n'a point été réalisé.

(3) M. Libri, dans la *Revue des Deux Mondes*, 18 mai, 1835, p. 100.

(4) *Varia Opera*, p. 148. Lettre à Roberval, 16 déc. 1636.

(5) Lettre du 2 sept. 1637, *Opera Varia*, p. 123. Dans la même lettre Fermat précise ainsi le sens de sa proposition : « Quant nous parlons d'un nombre composé de trois carrés seulement, nous entendons un nombre qui n'est ni carré ni composé de deux carrés; et c'est ainsi que Diophante et tous ses interprètes l'entendent, lorsqu'ils disent qu'un nombre composé de trois carrés seulement en nombres entiers ne peut jamais être divisé en deux carrés, pas même en fractions. Autrement, et au sens que vous semblez donner à votre proposition, il

2° « Si un nombre est composé de deux carrés premiers entre eux, je dis qu'il ne peut être divisé par aucun nombre premier moindre de l'unité qu'un multiple du quaternaire. Comme, par exemple, ajoutez l'unité, si vous voulez, à un carré pair, soit le carré 100, lequel avec 1 fait 101; je dis que 101 ne peut être divisé par aucun nombre premier moindre de l'unité qu'un multiple de 4. Et ainsi, lorsque vous voudrez éprouver s'il est nombre premier, il ne faudra point le diviser ni par 3, ni par 7, ni par 11, etc. (1). »

3° « Tout nombre premier mesure infailliblement une des puissances  $-1$  de quelque progression que ce soit, et l'exposant de ladite puissance est sous-multiple du nombre donné  $-1$ . Et après qu'on a trouvé la première puissance qui satisfait à la question, toutes celles dont les exposants sont multiples de l'exposant de la première satisfont de même à la question. Exemple : soit la progression donnée :

1 2 3 4 5 6  
3 9 27 81 243 729, etc.,  
avec ses exposants au-dessus.

« Prenez, par exemple, le nombre premier 13: Il mesure la 3<sup>e</sup> puissance  $-1$ , de laquelle 3 exposant est sous-multiple de 12, qui est moindre de l'unité que le nombre 13. Et parce que l'exposant de 729, qui est 6, est multiple du premier exposant 3, il s'ensuit que 13 mesure aussi ladite puissance de 729  $-1$ .

« Cette proposition est généralement vraie en toutes progressions et en tous nombres premiers (2). Mais il n'est pas vrai que tout nombre

premier mesure une puissance  $+1$  en toutes sortes de progressions. Car si la première puissance  $-1$ , qui est mesurée par ledit nombre premier, a pour exposant un nombre impair, il n'y aura aucune puissance  $+1$  dans toute la progression qui soit mesurée par ledit nombre premier. Exemple : parce que dans la progression double 23 mesure la puissance  $-1$  qui a pour exposant 11, ledit nombre 23 ne mesurera aucune puissance  $+1$  de ladite progression à l'infini; que si la première puissance  $-1$ , qui est mesurée par le nombre premier donné, a pour exposant un nombre pair, la puissance  $+1$ , qui a pour exposant la moitié dudit premier exposant, sera mesurée par le nombre premier donné.

« Toute la difficulté consiste à trouver les nombres premiers qui ne mesurent aucune puissance  $+1$  en une progression donnée, car cela sert, par exemple, à trouver que les deux nombres premiers mesurent les radicaux des nombres parfaits, et à mille autres choses, comme, par exemple, d'où vient que la 37<sup>e</sup> puissance  $-1$  en la progression double (selon la table ci-dessus indiquée) est mesurée par 223. En un mot, il faut déterminer quels nombres premiers sont ceux qui mesurent leur première puissance  $-1$ , et en telle sorte que l'exposant de ladite puissance soit un nombre impair, ce que j'estime fort mal aisé en attendant un plus grand éclaircissement.... » Puis Fermat ajoute :

« Voici une de mes propositions que j'estime beaucoup, bien qu'elle ne découvre pas tout ce que je cherche. En la progression double, si d'un nombre carré, généralement parlant, vous ôtez 2 ou 8 ou 32, etc., les nombres premiers moindres de l'unité qu'un multiple du quaternaire, qui mesureront le reste feront l'effet requis; comme de 25, qui est un carré, ôtez 2, le reste, 23, mesurera la 11<sup>e</sup> puissance  $-1$ ; ôtez 2 de 49, le reste, 47, mesurera la 23<sup>e</sup> puissance  $-1$ ; ôtez 2 de 121, le reste, 119, mesurera la 37<sup>e</sup> puissance  $-1$ , etc.

« En la progression triple, si d'un nombre carré, *ut supra*, vous ôtez 3, ou 27, ou 243, etc., les nombres premiers moindres de l'unité qu'un multiple du quaternaire qui mesureront le reste feront l'effet requis; comme, ôtez 3 de 25, le reste, 22, est mesuré par 11 qui est premier et moindre de l'unité qu'un multiple de 4; aussi 11 mesure la 5<sup>e</sup> puissance  $-1$ , ôtez 3 de 121, le reste 118 est mesuré par 59, moindre de l'unité, etc.; aussi 59 mesure la 29<sup>e</sup> puissance  $-1$ .

« En la progression quadruple, il faut ôter 4, ou 64, etc., à l'infini en toutes progressions, procédant de la même façon (1). »

4° « Si d'un carré vous ôtez 2, le reste ne

(1) *Opus. Ferm.*, p. 161-162. Cette proposition de Fermat a été autrement énoncée : « Tout nombre premier qui compose de l'unité un multiple de 4 peut être décomposé en deux carrés, et ne peut l'être que d'une seule manière » — Il est certain que les propriétés du quaternaire avaient particulièrement attiré l'attention de Fermat et de son ami Frenicle. Frenicle, d'ailleurs, m'a donné depuis quelque temps l'envie de découvrir le mystère des nombres, en quoi il me semble qu'il est extrêmement versé. Je lui ai envoyé les belles propositions sur les progressions géométriques, qui commencent à l'unité, lesquelles j'ay non-seulement trouvées, mais encore démontrées, bien que la démonstration en soit assez cachée. — Et plus loin, p. 174, dans la lettre au père Mercenne, il dit : « Pour M. Frenicle, ses inventions en arithmétique me ravissent, et je vous déclare ingénuement que j'admire le génie qui, sans l'aide de l'algèbre, pourvoit si avant dans la connaissance des nombres entiers, et en que j'y trouve de plus excellentes connoissances en la vitesse de ses opérations, de quoi sont foy les nombres aliquotaires qu'il manie avec tant d'aisance. S'il venoit m'obliger de me mettre dans quelques-unes de ses routes, je lui en serois très-grande obligation, et ne serois je mais difficile de l'admettre, car les routes ordinaires me laissent, et lorsque entreprends quelque-une de ces connaissances, il me semble que je vais devant moy.

Magnam namque equor artem,

à cause de ces fréquentes divisions qu'il faut faire pour trouver les nombres premiers. » (P. 161, lettre à Roberval).

(2) C'est ce qu'on a aussi énoncé ainsi : Si un élève la puissance  $p$  moins un tout autre nombre qu'un multiple de  $p$ , le résultat diminué d'une unité sera divisible par  $p$  (en désignant par  $p$  un nombre premier quelconque). Si la plus petite puissance d'un nombre quelconque qui diminue d'une unité se divise par  $p$  en laissant, comme résidu, de ce nombre augmenté de

l'unité ne pourra se diviser exactement par  $p$ , et le contraire arrivera si cette puissance est paire. Fermat n'a pas donné la démonstration de cette proposition : « de quoi, dit-il dans sa lettre du 18 oct. 1658, à M. de... ) je vous enverrois la démonstration, si je n'apprehendois d'être trop long. » (*Op. Ferm.*, p. 163).

(3) *Opus. Ferm.*, p. 160-161.

peut être divisé par aucun nombre premier, qui surpasse de 2 un carré. Exemple : prenez pour carré 100,000, duquel ôtez 2, reste 99,998. Je dis que ledit reste ne peut être divisé ni par 11, ni par 83, ni par 167, etc. Vous pouvez éprouver la même règle aux carrés impairs, et si je voulais, je vous la rendrais belle et générale; mais je me contente de l'avoir indiquée seulement (1). »

« 5° Les nombres moindres de l'unité que ceux qui procèdent de la progression double, comme

1	2	3	4	5	6	7	8, etc.
1	3	7	15	31	63	127	255, etc.,

je les appellerai *nombre parfaits*, parce que toutes les fois qu'ils sont premiers, il les produisent. Mettez au-dessus de ces nombres autant en progression naturelle, 1, 2, 3, etc., qui soient appelés leurs exposants. Cela supposé, je dis que,

« a. lorsque l'exposant d'un nombre radical est composé, son radical est aussi composé; comme parce que 6, exposant de 63, est composé, je dis que 63 est aussi composé;

« b. Lorsque l'exposant est nombre premier, je dis que son radical moins l'unité est mesuré par le double de l'exposant; comme parce que 7, exposant de 127, est nombre premier, je dis que 126 est multiple de 14;

« c. Lorsque l'exposant est nombre premier, je dis que son radical ne peut être mesuré par aucun nombre premier que par ceux qui sont plus grands de l'unité qu'un multiple du double de l'exposant ou que le double de l'exposant; comme, parce que 11, exposant de 2047, est nombre premier, je dis qu'il ne peut être mesuré que par un nombre plus grand de l'unité que 22, comme 23, ou bien par un nombre plus grand de l'unité qu'un multiple de 22. En effet, 2047 n'est mesuré que par 23 et par 89, duquel, si vous ôtez l'unité, reste 88, multiple de 22. »

Fermat faisait grand cas de ces trois propositions : il les appelait les *fondements de l'invention des nombres parfaits*. C'est à cette occasion qu'il s'écria : *mi par di veder un gran lume* (2).

« 6° Trouver un cube qui, ajouté à ses parties aliquotes, fasse un carré. Exemple : 343 est le cube de 7; ses parties aliquotes sont, 1, 7, 49, qui, ajoutées à 343, donnent 400, carré de 20. Trouver un autre cube du même genre. »

Il demandait aussi un carré qui ajouté à ses parties aliquotes donne un cube. La proposition resta sans réponse (3).

(1) *Ibid.*, p. 161.

(2) *Op. Fér.*, p. 177. « Ce que j'estime le plus est cet abrégé pour l'invention des nombres parfaits, à quoi je suis résolu de m'attacher, si M. de Frenicle ne me fait part de sa méthode.... J'espère faire sur ces propositions un grand bâtiment. »

(3) Ces problèmes avaient été adressés en latin aux mathématiciens étrangers. *Has solutiones expectamus*, ajoute Fermat; *quas si Anglia aut Gallia Belgica et*

« 7° Dans l'infinité des nombres entiers, il n'y a qu'un seul carré qui, joint à 2, fasse un cube; et il n'y en a que deux qui, ajoutés à 4, fassent un cube (1). »

« 8° Trouver autant de nombres que l'on voudra dont la somme ou la différence soit toujours un carré (2). »

« 9° L'aire d'un triangle rectangle en nombres entiers ne peut point être un carré (*Area trianguli in numeris non potest esse quadratus*). » C'est la seule proposition (qui se rattache indirectement au théorème des puissances) dont Fermat ait laissé la démonstration (3).

10° Voici une proposition dont Fermat n'a point donné à dessein la démonstration, parce qu'il aurait probablement trahi le secret du théorème d'où il tirait ses problèmes les plus embarrassants : *In progressionem naturali quæ ab unitate sumit exordium, quilibet numerus in proxime majorem facit duplum sui trianguli, in trianguli proxime majoris facit triplum suæ pyramidis, in pyramidem proxime majoris facit quadruplum sui triangulo trianguli, et sic uniformi et generali in infinitum methodo.* — « Je ne pense pas, ajoute l'auteur, qu'il y ait dans les nombres un théorème plus beau ou plus général (*pulchrius aut generalius*); mais je ne puis ni ne veux en donner ici la démonstration (*cujus demonstrationem margini inserere nec vacat nec libet*) (4). »

« 11° La somme ou la différence de deux cubes n'est jamais un cube, la somme ou la différence d'un carré-carré (4° puissance) n'est jamais un carré-carré, et en général au-dessus du carré,

*Celtica non dederint, dabit Gallia Narbonensis, easque in pignus nascentis amicitiae De Digby offeret et dicabit.* (*Op. Fér.*, p. 188.) Dans une lettre au chevalier Digby (20 juin 1657), il dit que « si mylord Broucker répond qu'en entiers il n'y a que le seul nombre 343 qui satisfasse à la question, je vous promets et à lui aussi de le désabuser en lui en exhibant un autre. » Mais cet autre ne fut pas exhibé. Un défi du même genre a été formulé ainsi : *Dato quovis numero non quadrato, dantur infiniti quadrati qui in datum numerum ducti, adscitis unitate, conficiant quadratum.* Ex. Datur 3, numerus non quadratus; ille ductus in quadratum 1, adscita unitate, conficit 4, qui est quadratus. Item idem 3 ductus in quadratum 16, adscita unitate, facit 49, qui est quadratus. Et loco 1 et 16, posunt alii infiniti quadrati idem præstantes inveniri. Il demandait pour cette proposition une règle générale (*canonem generalem, dato quovis numero non quadrato, inquirimus*; (*ibid.*, p. 190).

(1) Le carré 25 satisfait au premier cas : en y ajoutant 2 on a 27, qui est le cube de 3. Les carrés 4 et 121 (carrés de 2 et de 11) satisfont au second cas :  $4 + 1 = 5$ , cube de 2 ;  $121 + 4 = 125$ , cube de 5. C'est ce que Fermat nous apprend lui-même. Mais pourquoi? Voilà ce qui n'a pas été démontré. Fermat avait proposé ce problème aux mathématiciens anglais et à Frenicle. « Je ne sais, dit-il dans sa lettre au chevalier Digby, ce que disent vos Anglois de ces propositions négatives, et s'ils les trouveront trop hardies. J'attends leur solution, et celle de monsieur Frenicle. » (*Op. Fér.*, p. 192; comp. Diophante, p. 300.)

(2) *Invenire quoscunque numeros ut unus cujusque quadratus summa omnium sive addita sive detracta quadratum faciat.* Diophante, *Arith.*, lib. V, quest., 10. (*Observat.*, Fermat, p. 221), et *Inventum novum*, p. 28.

(3) Diophante, *Arith.*, p. 220 et 221.

(4) Dioph., *De multangulis numeris*, p. 14.



aucune puissance à l'infini n'est décomposable en deux puissances de même nom. » — C'est le plus important des problèmes de Fermat, et celui qui attend encore sa solution générale. Voici les termes mêmes de Fermat : *Cubum in duos cubos aut quadratoquadratum in quadratoquadratos, et generaliter nullam in infinitum ultra quadratum potestatem in duos ejusdem nominis fas est dividere*. Puis il ajoute : *cujus rei demonstrationem mirabilem sane detexi; hanc marginis exiguitas non caperet*. Comme si ailleurs et dans sa correspondance avec Roberval et Frénicle il n'avait eu assez de marge pour démontrer sa proposition !

Non, je le répète, Fermat n'a pas voulu révéler au monde le théorème général où il puisait ses questions pour embarrasser les mathématiciens. Il s'était sans doute proposé de publier là-dessus un ouvrage *ex professo*, lorsque la mort vint arrêter ce projet. Quoi qu'il en soit, celui qui découvrira un jour le grand théorème de toutes les puissances à l'infini, ainsi que la démonstration de ce théorème embrassant tous les cas particuliers ci-dessus énoncés et bien d'autres encore, celui-là aura seul le droit d'y attacher inséparablement son nom; l'appeler *théorème de Fermat*, ce serait une injustice, contre laquelle il faudrait protester hautement.

F. H.

Montucla, *Histoire des Mathématiques*. — Gepty, *De l'influence de Fermat sur son siècle*; 1784 (ouvrage couronné par l'Académie de Toulouse). — Libri, *Annuaire des Deux Mondes*, 15 mai 1845; le même, trois articles sur les manuscrits inédits de Fermat, *Journal des Savants*, septembre 1839, mai 1841, novembre 1845. — Renouvier, article dans l'*Encyclopédie nouvelle*. — E. Brassiné, *Précis des œuvres mathématiques de Fermat*, dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-lettres de Toulouse*, 1853, p. 1-164.

FERMAT (Samuel de), poète et jurisconsulte français, fils du précédent, né à Toulouse, en 1632, mort en 1690. Il se fit recevoir avocat, et acheta peu de temps après une charge de conseiller au parlement. Il cultivait les belles-lettres avec succès et faisait les vers avec facilité : il était lié avec Antoinette de Salvan de Saliez, et entretenait avec cette dame une correspondance restée manuscrite. On a de Fermat : *Variorum Carminum Libri IV*; Toulouse, 1680, in-8° : on trouve dans ce volume des vers français et des vers latins, mais ces derniers sont de beaucoup supérieurs; — *Dissertationes de Re militari*; *De Autoritate Homeri apud jurisconsultos*; *De Historia naturali : accessit opusculum De Mirandis pelagi*; Toulouse, 1680, in-8°; et dans le *Supplément au Thesaurus novi Juris civilis* de Meermann; La Haye, 1680, in-fol. : l'auteur dans son traité *De Autoritate Homeri*, avance qu'Homère a fait grande autorité dans la rédaction des *Pandectes* et des *Institutes*, et que son nom y figure plus souvent que celui de tous les autres poètes ensemble. Ménage s'est donné la peine de réfuter cette asser-

tion, en montrant « qu'Homère n'est cité que six fois dans le *Digeste*, et trois fois dans les *Institutes*. » — *Traité de la Chasse*, trad. d'Arrian et d'Oppian, suivis d'une *Lettre* de Synesius, évêque de Cyrène, et d'une *Homélie* de saint Basile sur le même sujet; Paris, 1680, in-12.

Ménage, *Anti-Baillet*, tit. XIV, p. 211. — Lallemand, *Bibl. des Théreuticographes*, 28. — Julien d'Héricourt, *De Academia Suesionensi*. — Moréri, *Grand Dict. hist.* — *Biog. Toulousaine*.

FERME-L'HUIS (Jean-Baptiste), panégyriste français, vivait en 1721. Il professait la médecine à Paris. On a de lui : *Éloge funèbre d'Élisabeth-Sophie Chéron* (femme de M. Le Hay), de l'Académie royale de Peinture et Sculpture; Paris, 1712, in-8°; — *Éloge funèbre de M. (Antoine) Coysevox, sculpteur du roi*; Paris, 1721, in-8°.

Lelong, *Bibl. hist. de la France*, nos 47856, 47869.

FERME-L'HUIS (\*\*\*), auteur lyrique, fils du précédent, mort à Paris, en 1742. On a de lui : *Pyrrhus*, opéra, musique de Royer, et représenté en 1730.

Lelong, *Bibl. hist.*

FERMELUYS (Jean), écrivain et maître d'école à Paris au commencement du dix-septième siècle; tels sont les titres qu'il prend en tête d'un *Poème spirituel contenant l'histoire de la vie, mort et miracles de saint Roch*; Paris, 1619, in-8°. L'auteur convient naïvement « qu'il n'a jamais eu le bonheur de la connaissance des lettres, mais il a voulu témoigner sa reconnaissance à un saint auquel il attribue d'avoir vu sa femme guérie et d'avoir été lui-même préservé de la contagion ». Cette histoire est écrite avec bonne foi, avec simplicité, et avec moins d'incorrection qu'on pourrait le supposer.

G. B.

Viollet-Leduc, *Bibl. poétique*, t. I, p. 203.

FERMIN (Philippe), médecin et voyageur hollandais, né à Maëstricht, vivait en 1778. Après avoir exercé plusieurs années la médecine dans sa patrie, il s'embarqua en 1754 pour Surinam, la plus grande et la plus occidentale des îles de la Sonde (1), et sur laquelle les Hollandais possédaient d'importants établissements depuis 1599. Il séjourna dans cette contrée jusque vers 1764, époque à laquelle il revint à Amsterdam. Ses relations continuelles avec les diverses populations indigènes et ses connaissances personnelles en histoire naturelle lui avaient permis de recueillir de nombreuses et intéressantes observations, qu'il a consignées dans plusieurs ouvrages encore estimés. Fermin finit ses jours dans sa patrie, où il remplissait un emploi dans la magistrature urbaine. On a de lui : *Traité des Maladies les plus fréquentes à Surinam*, etc.; suivi d'une *Dissertation sur le fameux crapaud de Surinam*, nommé

(1) Elle a 300 lieues du nord-ouest au sud-est et 90 lieues dans sa plus grande largeur; elle est située entre 5° 40' de latitude nord et 5° 30' de latitude sud, et entre 55° 35' et 100° 40' de longitude est.



Pipa, etc.; Maëstricht, 1764, in-8°, et Amsterdam, 1765, in-8°; la *Dissertation* a été trad. en allemand par J.-A.-E. Gœtze, Brunswick, 1776, in-8°, fig. et addit.; — *Histoire naturelle de la Hollande équinoxiale ou de Surinam*; Amsterdam, in-8°; — *Instructions importantes au peuple sur les maladies chroniques, pour faire suite à l'avis de Tissot sur les maladies aiguës*; Paris, 1768, 2 vol. in-12; — *Description générale, historique, géographique et physique de la colonie de Surinam*; Amsterdam, 1769, 2 vol. in-8°, avec figures et une carte topographique : nouvelle édition, avec de nombreuses additions de l'*Histoire naturelle de la Hollande équinoxiale*. Cet ouvrage, un des meilleurs sur Surinam, pêche cependant par le peu d'exactitude des descriptions locales. Il a été traduit en allemand par F.-H.-W. Martini; Berlin, 1775, 2 vol. in-8°, avec fig. et remarques; — *Dissertation sur la question s'il est permis d'avoir des esclaves en sa possession*; Maëstricht, 1770, in-8° : c'est une apologie de l'esclavage; — *Tableau historique et politique de l'état ancien et actuel de la colonie de Surinam et des causes de sa décadence*; Maëstricht, 1778, in-8°; ce tableau est le complément de la *Description générale*, etc., de Surinam. Il a été traduit en allemand par F.-G. Canzler; Gœttingue, 1788, in-8°.

A. DE L.

Quérard, *La France littéraire*. — *Biogr. médicale*.

\* FERMO (Lorenzino DA), peintre, italien, né à Fermo, florissait en 1660. On ignore quel fut le maître de cet habile artiste, dont le style est tellement varié qu'il est difficile de le rattacher positivement à aucune école. Ses tableaux sont nombreux dans les villes de la Marche d'Ancone; on admire surtout une *Sainte Catherine*, placée dans l'église des Conventuels de Fermo. Lorenzino eut pour élève Giuseppe Ghezzi.

E. B—N.

(Orlandi, *Abbecedario*. — Lanzi, *Storia della Pittura* — Ticozzi, *Dizionario*.

FERMO (Thomas DE). Voyez TOMASO DI FERMO.

\* FERMO (Guillaume, comte DE), général russe, né à Pleskow, en 1704, mort en 1771. Il se distingua dans les guerres du maréchal Munich contre les Turcs, et fut élevé en 1758 au commandement général de l'armée russe, lorsque le général Apraxin eut été destitué pour s'être retiré vers les provinces orientales de la Prusse sans l'ordre exprès de l'impératrice Élisabeth. Fermor s'empara de Thorn et d'Elbing, poussa jusqu'aux rives de l'Oder, et assiéga Kustrin. Surpris à Zorn-bort par Frédéric II, il n'abandonna le champ de bataille qu'après une lutte tellement acharnée, qu'il ne craignit pas de s'attribuer la victoire, et fut pour ce fait nommé comte par l'impératrice Élisabeth. Il se retira ensuite en Pologne, et dut laisser le commandement de son armée au comte Soltikow, sous les

ordres duquel il ne dédaigna point de servir ensuite comme simple général.

*Conversat.-Lexik.*

\* FERNAND (Gonzales), premier comte de Castille, né et mort à Burgos, vivait de 910 à 970. Il descendait des juges de Castille par son père Gonçalo Fernandez, comte de cet État. Vaillant guerrier, rusé diplomate, il négocia, et combattit avec autant de bonheur que de succès. Devenu populaire par ses victoires sur les musulmans, il sut aussi se rendre redoutable aux rois de Léon et de Navarre. Ayant peuplé Sepulveda, il constitua le comté de Castille qu'il agrandit par ses conquêtes et qu'il affranchit par son habileté. Sa vie aventureuse et agitée fut remplie des chances les plus diverses, où la politique ne lui fut pas moins utile que le courage. En 933, les infidèles envahirent la Castille; il les vainquit à Osma, avec le secours de Ramire II, roi de Léon. A son tour il vint en aide à ce monarque l'année suivante, et força le wali don Aben Ayeb à reconnaître la suzeraineté de Ramire. En 938, il assista à la bataille de Simancas, où Abd-el-Rahman, émir de Cordoue, perdit trente mille hommes. Il défit encore à Dozio les Maures qui avaient de nouveau envahi la Castille. Il s'éleva si haut dans l'estime des peuples et se montra si actif à s'agrandir, que le nouveau roi de Léon, Garcia, en fut alarmé. Ce monarque, de concert avec la reine de Navarre doña Teresa, résolut de se défaire du puissant comte. Doña Teresa avait à venger la mort de son père, Sancho Abarca, tué par Fernand. Elle appela le comte à sa cour, sous le prétexte de lui faire épouser sa sœur doña Sancha et le déclara son prisonnier. Mais Fernand fut délivré par doña Sancha, et se rendit à Burgos, où il épousa sa libératrice, qui l'avait suivi dans sa fuite. L'adroite princesse enleva encore son époux des mains du fils et successeur de Garcia, Sancho III, qui avait, lui aussi, surpris et emprisonné le trop redoutable comte de Castille. Redevenu libre, Fernand força le roi de Léon de renoncer à tout droit de suzeraineté sur son comté. Selon la chronique, c'est dans l'impossibilité où se vit Sancho de payer un cheval de grand prix (1), que lui avait cédé Fernand, qu'il fut réduit à affranchir ce vassal. Quoi qu'il en soit, pour ôter à son acte toute couleur d'usurpation, Fernand fit épouser sa fille Uraca, répudiée par Ordogno III (voy. ce nom), roi de Léon, à Ordogno le Mauvais ou l'Intrus, fils d'Alonzo IV. Il régna ensuite paisiblement sous le nom de son gendre. Fomentant aussi des troubles dans le royaume de Léon, il força Sancho d'aller chercher un refuge chez les Maures. Il y envoya bientôt Vela, qui, pour avoir osé protester contre l'exil de son roi, encourut, avec la même peine, la perte de son comté d'Alava. Almanzor s'avança à la tête de

(1) La somme devait doubler de jour en jour, si elle n'était soldée à échéance, ce qui la grossit d'une manière exorbitante.

ses Maures pour soutenir le parti des exilés; Fernand Gonzalès les battit après trois jours de combat. Les romanciers se sont exercés à l'envi à célébrer et à exagérer les aventures de ce prince, qui laissa sa succession à son fils Garcia. Il fut enterré dans l'église de San-Pedro de Arlansa à Burgos.

V. MARTY.

Estevan de Garibay, *Compendio historial de las Chronicas y Hist. univ. de todos los Reynos de España*. — El R.-P. Franc. — Benito Montejo, *Disertat. sobre el princip. de la independencia de la Cast., y soberan de sus cond. desde el cel. Fern. Gonzal.* — Florez, *Esp. sagrada*, t. XXVI. — La Fuente, *Hist. gen. de España*. — Rosseuw-Saint-Hilaire, *Hist. d'Esp.*

**FERNAND** ou **PHERNANDUS** (selon Paquot), **FERDINAND** ou **FERRAND** (selon Moréri), **FRENAND** (selon la *Biographie* de Michaud) (*Charles*), canoniste et réformateur ecclésiastique belge, probablement originaire d'Espagne, né à Bruges, vers 1450, mort en 1496. Il perdit la vue dans son enfance (selon Paquot), ou naquit aveugle (selon dom Calmet et dom Berthelet), ce qui ne l'empêcha pas d'apprendre la philosophie, la théologie, l'éloquence, la poésie et la musique. D'après toute probabilité, ce fut à Paris qu'il étudia ces sciences; du moins est-il certain qu'un roi de France, sans doute Charles VIII, lui confia une chaire pour enseigner les belles-lettres à l'université de Paris et lui accorda un traitement considérable. Le Mire et Possevin disent qu'il professa aussi la théologie (*sacras litteras*); mais Sanders en doute, Trithème n'en parle pas, et Paquot le nie. Quoiqu'il en soit, Fernand s'acquit beaucoup de réputation, et expliqua avec succès les meilleurs auteurs latins. En 1490 il prit l'habit de bénédictin dans le monastère de Chézal-Benoît (1), fondé en 1488, par Pierre du Mats, qui venait d'y établir la réforme monacale dite l'*étroite observance*. Le pape Innocent VIII permit à Fernand de prendre l'ordre de diacre (*levita*) (2), en vertu duquel il exerça la prédication. Sa cécité ne l'empêcha pas de composer les ouvrages suivants : *Epistola Caroli Phernandi, Brugensis*, Paris (sans date), in-4°. Il y en a un exemplaire dans la Bibliothèque impériale de Paris; — *De S. Catharina Oratio*; Paris, 1505, in-fol.; — *Epistola parænetica Caroli Fernand ad Sagienses monachos observationis Benedictinæ*, ou *De observatione regulæ Benedictinæ, Epistola parænetica*; Paris, 1512 (d'après Possevin), 1516 (d'après Valère André). C'est une réponse aux moines de Saint-Martin de Sééz, qui demandaient si en n'observant pas le jeûne ils pouvaient être en sûreté de conscience. Dans une épître détaillée, Fernand leur dit (3) que

(1) Ce monastère acquit une grande célébrité. Il était situé dans une épaisse forêt, à douze lieues de Bourges. Le Mire, Possevin, Valère André, Moréri le confondent à tort avec celui de Saint-Vincent du Mans.

(2) Possevin dit : « l'ordre de la prêtrise », contre le sentiment de Trithème et de Paquot.

(3) « *Non ingenti inopia, nec ignorantia voluntaria, nec consuetudine mala a peccato quisquam excusatur; proinde formidanda illa Apostoli sententia: Ignorans ignorabitur* ».

ni l'ignorance volontaire, ni le défaut d'intelligence, ni la coutume, fût-elle immémoriale, n'excusent pas devant Dieu ceux qui ne gardent pas la règle dont ils ont fait profession; que les moines ne seront pas jugés sur la coutume, mais d'après leurs règles, comme les autres hommes d'après leur serment; qu'ayant fait vœu de les observer, ils sont obligés, sous peine de damnation, de faire tous leurs efforts pour les pratiquer. Il répond à ceux qui alléguaient la faiblesse de leur complexion : qu'ils ne devaient pas embrasser un ordre où l'abstinence est expressément recommandée. « Saint Bernard, ajoutait-il, voulait que ceux qui entraient dans les monastères laissassent leur corps à la porte : aujourd'hui il n'entre dans les cloîtres que des corps pour s'y engraisser et y vivre dans la mollesse. » — *De Animi Tranquillitate Libri duo*; Paris, 1512; — *Speculum monasticæ disciplinæ, religiosi, docti, et perquam disertis Patris Benedicti Magni, asseclæ maximi*; etc.; Paris, 1515, in-fol. : Dom Calmet attribue cet ouvrage à saint Benoît d'Aniane ou à Bernard, abbé du Mont-Cassin; — *Monasticarum Confabulationum Libri quatuor, cum vocum et sententiarum quarundam explanatione*; Paris, 1515 ou 1516 : Le Mire désigne cet ouvrage sous le titre de *Collationes monasticæ*; — *In decertationem metricam Ruperti Gaguini; De purissima conceptione sacre Dei genetricis et virginis Mariæ, adversus Vincentium, de Castro-Novo* (le père Bandelli, général des Dominicains), *ordinis Prædicatorum, opus elegantissimum commentariorum*; Paris; — *De Conceptione, contra Vincentium*, etc.; Paris; — *Carmen iambicum de eadem*, etc.; — *De Conceptione, ad Carthusienses*; — *Elegiæ de Contemptu Mundi*; — *Odorum in laudem Christi Libri*; — *De Beatissima Virgine* : poèmes en vers iambiques; — *Laudes ordinis Carmelitarum*; — *Carmina*; Trithème dit que ces poésies étaient « presque innombrables. » — *De quatuor Novissimis*; — et beaucoup d'autres ouvrages, perdus aujourd'hui ou mal désignés; car, s'écrie Paquot à ce sujet, « C'est une chose pitoyable que la manière dont nos vieux bibliographes ont dressé leurs catalogues. »

Trithème, *Scriptores eccl.*, c. 935, p. 225. — Le Mire, *Elogia Belgica*, 162. — Possevin, *Apparatus sacer*, I, 298. — Sanders, *De Brugensibus eruditionis fama claris*, etc.; Tongres, 1624. — Sweet, *Athenæ Belgicæ*, 167. — Valère André, *Bibliotheca Belgica*, 120. — Dom Gr. Berthelet, *Traité de l'Abstinence*, 220. — Dom Calmet, *Comment. sur la règle de Saint-Benoît*, I, 78 et 803. — Paquot, *Mémoires pour servir à l'histoire littéraire des Pays-Bas*, VII, 405. — Moréri, *Grand Dictionnaire historique*. — Champier, *Des Hommes illustres de France*. — *Catalogue de la Bibliothèque impériale*.

**FERNAND** ou **PHERNANDUS** (*Jean*), latiniste belge, frère du précédent, vivait en 1494. Il cultiva avec succès les belles-lettres, et s'acquit une grande réputation comme musicien. Le roi de France Charles VIII l'attacha à sa personne, et le rétribua généreusement. On a de Jean

Fernand; *Horæ S. Crucis, et compassionis sanctæ Mariæ Virginis*, en vers (qualifiés par Trithème d'*élégants*); Paris 1592; — *De sancto Johanne Baptista*, autre poème, et des *Orationes, Carmina, Epigrammata, Epistolæ* et autres pièces latines en grand nombre.

Trithème, *Script. eccles.*, c. 236.

**FERNAND** (*Francisco*), missionnaire espagnol, né près de Tolède, en 1557, mort à Chatigam (Bengale), le 14 novembre 1602. Il était bachelier en droit civil lorsqu'en 1570 il entra dans la congrégation de Jésus et fut envoyé par Francisco Borgia, en 1573, aux Indes orientales avec Alessandro Valignani. En 1575 il devint visiteur des missions portugaises de Goa, y professa la théologie, et fit avec succès plusieurs missions dans le Concan et dans le Bengale. Ayant voulu intervenir à Chatigam dans les querelles qui divisaient les Portugais et les Indiens, ces derniers le jetèrent en prison après l'avoir maltraité si cruellement qu'il mourut peu après. On a de lui deux Catéchismes traduits en langue bengalaise.

*Dictionnaire biographique et pittoresque.*

**FERNAND CORTEZ.** Voy. CORTEZ.

**FERNAND GOMEZ.** Voy. GOMEZ.

**FERNAND NUÑES** (Comte de), diplomate et grand d'Espagne, né à Madrid, en 1778, mort à Paris, le 26 octobre 1821. Son père, ambassadeur en France sous Louis XVI, écrivit un bon ouvrage, imprimé à Madrid, en 1796, qu'il consacra à l'éducation de ses enfants. Le jeune Fernand profita heureusement d'une aussi sage direction. A la cour, où il parut de bonne heure, il se distingua par ses connaissances et l'indépendance de ses opinions. Au lieu de faire sa cour au tout-puissant ministre prince de la Paix, il se rapprocha de l'infant Ferdinand, qu'il voyait sans influence et persécuté. Il s'éleva hautement contre la violence qui fut faite à ce prince, incarcéré par suite d'une intrigue de cour. Le comte Fernand Nuñez n'ayant pu dissuader Ferdinand VII du funeste voyage de Bayonne, alla peu après l'y rejoindre. Néanmoins, lorsque Napoléon le nomma grand-veneur du roi Joseph, le 1<sup>er</sup> juillet 1808, il ne crut pas devoir décliner cette faveur. Le comte suivit le roi Joseph à Madrid, mais ne se servit de l'influence que lui donnait sa charge que pour mieux trahir ce roi. Il employa dans ce but 40,000 réaux (10,000 francs), qu'il remettait chaque mois à la caisse des secours nationaux, et le concours de ses vassaux, qu'il faisait armer en secret. Joseph, apprenant qu'en outre le comte soudoyait des insurgés dans la Castille, le déclara (décret du 3 nov. 1808) ennemi de la France, de l'Espagne, et traître aux deux couronnes. Fernand Nuñez n'eut que le temps de se réfugier dans ses terres. Il servit dans l'armée de l'indépendance, et se rallia d'abord aux cortès, puis abandonna les constitutionnels pour se ranger du parti de l'opposition ultra-royaliste. Il con-

tribua beaucoup à soutenir l'autorité royale contre les attaques de l'assemblée. Ferdinand VII, rétabli sur le trône, récompensa les services d'un partisan si dévoué, et l'envoya en ambassade à Londres en 1815, et en mai 1817 il le chargea de représenter son gouvernement près de la cour de Louis XVIII, en qualité de ministre plénipotentiaire. Le comte de Fernand Nuñez, remplacé, en 1820, par décret du gouvernement des cortès, continua de résider à Paris, où il mourut, des suites d'une chute de cheval.

V. MARTY.

M. Nellerto (Antoine Llorente), *Memorias por la Revol., de Esp.*, Paris, 1814-16, 3 vol. in-8°. — Torreno, *Guerra revol. y levantamiento de España*.

**FERNAND.** Voyez FERDINAND.

**FERNANDES** (*Diniz*), navigateur portugais. Voy. DIAS (*Diniz*).

\***FERNANDES** (*Mattheus*), architecte portugais, mort le 3 avril 1515. Cet artiste, dont la critique moderne s'est vivement préoccupée, ne peut pas réclamer l'honneur qu'on lui accordait jadis, d'avoir présenté les premiers plans du couvent de Batalha; il ne vivait pas, comme on l'a cru d'abord, sous le règne de Jean I<sup>er</sup>, fondateur de ce magnifique édifice, et il n'appartenait point non plus à la race israélite. Comme tous les architectes de ce temps, il avait fait des études qui permettent de le ranger parmi les ingénieurs habiles de la Péninsule. En 1480 nous le voyons chargé des œuvres de Santarem, et il ne quitte cette ville que pour prendre la direction des immenses travaux qui s'exécutaient à Batalha. Ce fut donc à lui que l'on dut les précieux détails ajoutés au plan primitif de ce bâtiment religieux, et l'admirable ornementation, qui en font un des plus beaux monuments gothiques existant encore dans la Péninsule. On lui attribue généralement la chapelle inachevée (*capella imparfeita*) qui se trouve reproduite dans tant d'ouvrages à figures et dans beaucoup d'albums illustrés. Il travailla également au beau monastère d'Alcobaca, où reposent les cendres d'Inez. Tout prouve la haute faveur dont il jouissait à la cour : la moindre ne fut pas d'être enterré dans l'intérieur du couvent de Batalha, où il repose, à l'entrée de la porte principale de l'église, entouré des siens : on y voit aussi son portrait, sculpté au sommet d'un pilastre à l'un des angles de la salle du chapitre.

Son fils *Mattheus* lui succéda, le 23 avril 1516, dans la direction de ces travaux, mais il ne fournit pas une longue carrière, et mourut en 1528.

Il y a eu en Portugal plusieurs architectes et plusieurs autres artistes de ce nom. Nous citerons *Pedro FERNANDES*, né à Abrantes, et qui vivait au temps de Jean III, en 1542; il fut chargé de la construction du portique en pierre de Ourém;

*Pedro FERNANDES DE TORRES*, architecte, vivant également au seizième siècle;

**Thomas FERNANDES**, maître des travaux de fortification aux Indes orientales en 1508 ;

**Marco FERNANDES**, maître des conduits d'eau du palais de Cintra, exerçant en 1533 l'office de maître du palais dans cette ville ;

**Gil FERNANDES**, architecte en 1521 ;

**Laurent FERNANDES**, maître des travaux du couvent de Belem vers 1511, et qui à ce titre mérite une mention particulière. Nous ignorons, toutefois, s'il n'a pas été confondu avec **Luis FERNANDES**, autre architecte du même couvent, vivant à la même époque ;

**Balthazar FERNANDES**, architecte au temps de D. Sébastien ;

**Michel FERNANDES**, qui vivait au commencement du dix-huitième siècle, et qui, en 1725, fournit le plan du monastère des Bénédictins de Saint-Jean de Pendorada. Ferdinand DENIS.

*Retratos e elogios dos varoens e donas*, voir les deux notices contradictoires sur Mattheus Fernandes. — *O Panorama, jornal literario*. — Cardinal Saralva, connu sous les dénominations de *Patriarche* et de *Bispo-Conde*, *Liste de quelques Artistes portugais* ; Lisbonne, 1830. — James Murphy, *Travels in Portugal*, in-4°. Le même. *Plan, Views, etc., of Batalha* ; 1798, in-fol. — Damasco-J.-L. de Souza Mourelro, *Biographia das Personagens illustres de Portugal*. — Comte Raczyński, *Dictionnaire Historico-artistique du Portugal* ; Paris, 1867. — Le même, *Lettres*, etc.

**FERNANDES (Joham)**, voyageur portugais, vivait au quinzième siècle. Il était écuyer de l'infant D. Henrique ; mais selon toute probabilité, avant de remplir cet office, il avait été fait prisonnier sur la Méditerranée et emmené en esclavage sur les côtes de Barbarie. Là il apprit l'arabe et recueillit quelques notions sur l'intérieur de l'Afrique. Azurara l'avait connu personnellement, et il a soin de dire que « c'était un homme de bonne conscience, suffisamment chrétien-catholique ». Lors de l'expédition maritime de Gonçalo de Cintra et d'Antão Gonçalves, en 1445, Fernandes résolut de se faire déposer à l'embouchure du Rio do Ouro, afin de recueillir sur les tribus des Azénègues, qui fréquentaient ces parages, des renseignements propres à guider les expéditions ultérieures. Débarqué sur ces rives désolées, il s'avança parmi les Maures, demeura avec eux durant sept mois, se contentant de la bouillie de doura et du lait de chameau qui font la base de la nourriture de ces peuples. « En arrivant au douar, dit Barros, il avait été débarrassé de tout ce qu'il avait apporté, c'est-à-dire d'un peu de biscuit de froment et de quelques légumes ; on ne lui avait pas même laissé ses vêtements d'Europe ; on s'était contenté de lui donner un mauvais manteau pour couvrir sa nudité. Le hardi voyageur non-seulement ne se plaignit pas, mais s'offrit de lui-même pour accomplir tous les travaux qu'on lui voudrait imposer. Nous supposons qu'il employa quelque stratagème analogue à celui qu'imagina René Caillé, pour traverser l'Afrique, car il ne fut pas réduit en esclavage ; il se fit, au contraire, aimer de ces barbares, et

l'étrange régime auquel il fut soumis, loin de nuire à sa santé, le laissa dans une prospérité apparente sur laquelle Barros insiste, tout en disant qu'au lait de chamelle succédaient quelquefois, dans ses repas, les lézards et les sauterelles séchées, comme on les prépare au désert, en y joignant néanmoins de temps à autre du gibier en assez grande abondance et la chair de quelques oiseaux. Barros avait recueilli sur ce premier voyageur aux terres africaines d'amples renseignements, qu'il promet dans sa première década et que malheureusement il mit en réserve pour un autre ouvrage ; Fernandes donna en effet, au quinzième siècle, les premières notions que l'on eût eues sur la manière de se diriger dans le désert. Il paraît que le dialecte arabe qu'il trouva en usage chez les Azénègues différait de l'arabe des villes, comme le portugais diffère du castillan. Fernandes demeura parmi ces tribus de pasteurs jusqu'à ce qu'il jugea convenable de gagner le douar d'un chéik nommé Ouad, ou Hual-Meimon. Cet Arabe se montra plein d'humanité à l'égard de son hôte, et il lui permettait d'errer sur la côte dans l'attente des navires. Hâlé par le soleil, vêtu de haillons, il avait si bien l'air d'un Azénègue lorsque l'expédition envoyée à sa recherche l'aperçut, qu'on le prit pour un pasteur arabe qui venait de son plein gré vers les navires, afin de racheter quelques captifs ; « mille cris de joie partirent des caravelles lorsqu'on l'eut reconnu, nous dit la vieille chronique d'Azurara, et l'on peut supposer quel aspect devait avoir le noble écuyer, ajoute-t-il, lui accoutumé aux mets et aux vins de l'Europe, et qui s'était vu condamné à vivre depuis plusieurs mois d'un peu de poisson et de lait de chamelle. » Ces derniers mots, chez un contemporain qui avait connu le hardi voyageur, nous font soupçonner quelque exagération chez Barros, lorsqu'il nous vante son embonpoint. Fernandes n'en suivit pas moins ses compagnons, et il put donner à l'infant, dans son austère solitude de Sagres, plus de renseignements qu'on n'en avait encore recueillis sur les tribus de pasteurs errantes dans ces régions. Durant l'expédition, commandée par Diego Gil, « homme de très-bon savoir, » nous dit Barros, et qui avait été expédié en 1447, pour établir des relations avec les Maures de Meça, à douze lieues au delà du cap de Gué, Fernandes fut embarqué probablement en qualité d'interprète. Il fut envoyé à terre, et fit avec les Maures l'échange de quelques prisonniers contre une cinquantaine de noirs. Une tempête subite s'étant élevée, le commandant de l'expédition s'éloigna de terre, et Fernandes demeura dans le pays d'Arguim, parmi les Maures, où il utilisa son séjour pour lier des relations commerciales avec les habitants. C'est à cette époque qu'il faut fixer la venue en Portugal d'un lion pris sur la côte, et que Diego Gil rapporta à l'infant D. Henrique, qui en fit présent à son tour à un gentil-



homme irlandais, avec lequel il se trouvait en bonnes relations et qui demeurait à Galway (1). Si l'on en croit le vieux chroniqueur, ce serait pour la première fois qu'un animal de cette espèce aurait été transporté en Irlande. Barros se tait sur le sort de Fernandes, et c'est ce qui a fait croire que le hardi écuyer fut abandonné à tout jamais sur cette côte inhospitalière. Ce silence a trompé beaucoup de biographes. Azurara nous apprend que Fernandes ne resta dans ces parages que jusqu'à l'année suivante.

Les renseignements fournis par cet explorateur sur les peuples de l'intérieur de l'Afrique sont beaucoup plus précis et plus nombreux qu'on ne le supposerait par l'analyse sommaire qu'en fournit l'élégant auteur des *Décades* ; c'est dans Gomez Eanez de Azurara qu'il faut examiner ces documents ; c'est sur son rapport qu'il faut peser leur valeur. Entre autres choses curieuses, on voit que jusqu'au milieu du quinzième siècle les Berbères n'avaient point abandonné l'écriture qui leur était propre pour adopter celle des Arabes.

Ferdinand DENIS.

Gomez Eanez de Azurara, *Conquista de Guine*, insa. de la Bib. imp. de Paris, reprod. par le vicomte de Carreira. — João de Barros, *Da Asia*, decada I. — Cardinal Saralva, *Indice chronologico*.

**FERNANDES** (Le P. Luiz), missionnaire portugais, né à Lisbonne, en 1550, mort dans les Moluques, vers 1609. Il entra prêtre dans la Compagnie de Jésus en 1580, et passa aux missions des Indes orientales. Il fut supérieur à Bacaim ou Basséin, ville maritime Mahratte (2), puis aux îles Moluques, où il vécut de nombreuses années. On a de lui : *Epistola ad præpositum provincialem apud Indos*, datée de Malucco, 1603. Cette lettre se trouve p. 147-151 des *Litteræ Societatis Jesu*, années 1602 et 1603, Mayence, 1607, et dans la *Carta annua de Molucco*, recueil traduit en italien, Rome, 1605, in-8°, et en français sous ce titre : *Lettre annuelle du Japon de l'an mil six cents et trois*, avec une *Epître de la Chine et des Moluques* ; Douay, 1606, in-12 ; — *Carta escrita de Amboina*, imprimée dans la *Relaç. Annual* de 1606.

Augustin et Alois de Baker, *Bibliothèque des Écrivains de la Compagnie de Jésus*. — Nathanael Southwell, *Bibliotheca Scriptorum Societatis Jesu*. — *Summaria da Bibliotheca Lusitana*.

\* **FERNANDES** (Vasco), peintre portugais, né le 18 septembre 1552, à Viseu, mort au commencement du dix-septième siècle. Il ressort d'immenses recherches faites sur la vie de cet artiste par le comte Raczyński, que c'est le peintre auquel on peut imposer le surnom de *Gran Vasco*, surnom qui commença à se répandre dans la péninsule seulement au dix-huitième siècle. Il était fils d'un peintre nommé Francisco Fernandes. Sa mère s'appelait Maria

Henriques. Il ne paraît pas qu'il ait été étudier en Italie, ou qu'il ait même quitté sa ville natale : on suppose qu'il eut pour se former dans son art des gravures allemandes et flamandes, fort répandues en Portugal sous les règnes d'Emmanuel et de Jean III ; dans cette hypothèse même il serait demeuré étranger au mouvement artistique de son époque. De l'aveu du savant critique allemand, c'est dans ce peu de lignes que se résume la biographie du peintre le plus renommé qu'ait produit le Portugal. M. Raczyński ajoute : « Au fond Gran Vasco n'est qu'un mythe, car, quoique nous ayons découvert Vasco Fernandes, peintre de Viseu, quoique ce peintre ait eu du mérite, que nous ayons vu de ses ouvrages à Viseu, qu'un auteur contemporain l'ait jugé grand, cependant ce n'est pas à celui-là que ce surnom revient de droit ; car aucun des auteurs qui ont écrit sur Gran Vasco, et qui eussent été à même de juger de son mérite (Guarienti Cyrillo, Tabor da), n'a vu les ouvrages de Vasco Fernandes. On attribue à Gran Vasco, on ne sait pourquoi, l'immense quantité de tableaux gothiques peints sur bois qui se trouvent répandus dans tout le Portugal, et dont, excepté les tableaux de Viseu, pas un n'est de Vasco Fernandes. Le Grand Vasco de la tradition est supposé auteur de tous ces tableaux. » Ces données n'ajoutent rien à la vie, à peu près inconnue, de cet artiste. On trouve, éparse çà et là dans les deux volumes publiés par M. le comte Raczyński, l'indication des divers ouvrages attribués à Vasco Fernandes.

F. D.

Orlandi, *Abecedario pittorico*. — Le Comte A. Raczyński, *Les Arts en Portugal, lettres adressées à la Société artistique et scientifique de Berlin* ; Paris, 1846. — Le même, *Dictionnaire historique-artistique du Portugal* ; Paris, 1847, in-8°.

**FERNANDES** ou **FERRDINAND** (Valentin), typographe et traducteur allemand, vivait à la fin du quinzième et au commencement du seizième siècle. Il était originaire de la Moravie, et possédait parfaitement bien le latin. On ignore l'époque précise à laquelle il vint se fixer en Portugal. Tout ce que nous a transmis Barbosa à son sujet est rempli de confusion ; il n'avait de portugais que la dénomination sous laquelle il s'était fait connaître. Quoi qu'il en soit, sa qualité d'étranger ne l'avait pas empêché d'être bien accueilli à Lisbonne, et l'épouse de D. Manoel, la reine dona Lianor, lui avait accordé dans sa maison les fonctions d'écuyer ; il n'en continua pas moins, comme il le dit lui-même, d'exercer le noble art de la typographie dans cette capitale. Dès 1492 ses fonctions étaient laborieuses, et il est incertain qu'il en tira grand profit. Bien que depuis longtemps D. Pedro d'Alfarrobeira eût rapporté de ses voyages un Marco Polo manuscrit, que lui avait donné la seigneurie de Venise, Valentin Fernandes traduisit du latin en portugais une sorte de recueil renfermant plusieurs versions dues à Fr. Pipino

(1) Galway, selon Azurara et Barros ; cette ville se trouve située dans une baie du même nom, en Irlande.

(2) Elle faisait partie de l'Aureng-Abad, et appartient aux Anglais depuis 1750.



de Bologne et à Poggio le Fiorentin, auxquels il joignit celle du voyageur vénitien. Ce livre, qu'il édita lui-même, est intitulé : *Marco Paulo*. (sic) *Ho livro de Nycolao Veneto. O trailado da carta de hũa genoma das ditas terras; an-dous du frontapico on voit une sphère, et au bas, à la partie inférieure du feuillet : Com privilegio del Rey nosso senhor. que nã haũm faga o impressam deste livro. ne ha venda em todas seos regnos e senhorios, sem li- cença de Valentim Fernandes, se pena con- touda na carta do seu privilegio. Ho preço delle cento e dez reales. An verso on lit : Começa se a epistola sobre a trasladacão do livro de Marco-Paulo. Fezta por Valdeym Fernandes escudeiro da excellentissima rainha doña Lyonor. Endereçada ao serenissimo e invictissimo rey e senhor dom Emanuel o Primeiro, rey de Portugal e dos Algarves. doquem e alem mar en Afri- ca, senhor de Guinee, e da conquista da não- guapom e comercio de Ethiopia, Arabia, Per- sia, e da India. La pagination commence à la neuvième page, où se trouve placée la rubrique suivante : Começase ho livro primeiro de Marco Paulo, de Venesa, das condicoes e custuma das gentes et das terras et provincias orien- tals. — Vient ensuite le voyage de Nicolas le Vénitien, ou si, on l'aime mieux, de Nicolas de Conti ; c'est à la suite de cette relation que se trouve placée la date de l'impression. *Imprimido per Valdeym-Fernandes Alemado. Em a muy nobre cidade Lyzboa, ora de mil e quinhentos e dous (1502), aos quatro dias do mes de fev- royro; in-fol, goth.**

Comme on le devine aisément, ce livre, pres- que introuvable aujourd'hui, et qui fut ignoré du savant Barbosa, dut produire une sensation profonde à l'époque où il parut, c'est-à-dire trois ans après le retour de Gama, et au début des grandes expéditions du Portugal vers les régions de l'Inde. Aussi, en joignant aux deux relations qu'il donne, celle de Sant-Estevam, mar- chand génois, qui écrivit en 1492, Fernandes a-t-il soin de faire remarquer qu'il offre cette collection pour guider ceux qui se rendent aux Indes, et dont il demande humblement les cor- rections géographiques, afin d'améliorer son travail. Il est remarquable, pour l'époque, que Ferdinand s'occupe déjà de la réforme des noms de lieux et même des distances.

Cet érudit zélé avait imprimé, de concert avec Nicolas de Saxe, un livre célèbre, *Vita Christi*, qui parut en 1495. Les lettres de Catalduo Si- culus furent imprimées également par Valentim Fernandes ou Ferdinand le Moreve, à Lisbonne, le 21 février 1500, et le comte d'Alcontim, qui lui confia l'impression de ce beau volume, vrai chef-d'œuvre de la typographie portugaise à cette époque, lui adresse quelques paroles qui servent parfaitement à apprécier à quel degré d'estime s'était élevé l'habile imprimeur dans

la patrie nouvelle qu'il s'était choisie volontaire- ment.

Ferd. Denis.

Camar de Figueira, *Bibliotheca Historica*. — Catalduo Siculus, *Epist.*, Lisbonne, 1500, pet. in-fol. — Gomes Soares de Azevedo, *Notas do visconde de Santarém*, p. 99.

FERNANDES (Alvaro), navigateur portu- gais, vivait au seizième siècle. Il embrassa la carrière de marin, et se familiarisa de telle sorte avec les mers de l'Orient, qu'il acquit dans l'Inde une grande réputation. Il était le gardien (*guardião*) du navire *Le Saint-Jean*, lorsque Manoel de Souza s'embarqua sur ce vaisseau, avec sa femme Liapor de Sá et ses enfants; une effroyable tempête accueillit ce navire le 24 juin 1552, et il alla se briser sur les écueils de la côte du Natal. Échappé au naufrage, Fernandes raconta ce dou- loureux événement, qui devait inspirer l'a- moureux Cortez-Real; on peut-être n'a-t-il fourni que les documents pour la composition de cet opuscule rarissime, dont nous restituons ici le titre : *Historia da muy notavel perda do galeão grande S. João. Em que se contam os grandes trabalhos e lastimosas cousas que aconteceram ao capitão Manuel de Souza. E o lamentavel fim que elle e sua mulher e filhos, e toda a mais da gente houveram. O qual se perdeu o anno de 1552 a 24 de junho, na terra do Natal, em trinta e hum dias; Lisboa, por Antonio Alvares, 1625.* Cette rela- tion si émouvante, qui circula probablement long- temps en manuscrit, se conserve à la biblio- thèque royale de Lisbonne, elle consiste en 16 feuillets in-4°, non chiffrés; elle a été reimprimée à Lisbonne dans la même typographie, 1633, in-4°; enfin, on la trouve dans l'*Historia tragica maritima* et dans la *Colecção de Nau- fragios*.

F. DENIS.

Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana*. — Camar de Figueira, *Bibliotheca Historica de Portugal*. — Leon Fialto, *Bibliotheca Historica de Portugal*.

FERNANDES (Alvaro), navigateur portugais, vivait au milieu du quinzième siècle. Il était ne- veu de J. Gonçalves Zarco, auquel on attribue la découverte de Madère, et qui était devenu gou- verneur de Funchal. Il faisait partie de l'expé- dition de Lançarote, lorsque celui-ci eut des- passé, le long de la côte d'Afrique, le lieu où s'é- tait arrêté le marin que Barros appelle Diniz Fernandes, mais que Azevedo nomme Diniz Dias (voy. Dias). Après avoir combattu vaillamment contre six almadias de noirs, qui étaient venues l'attaquer et dont une tomba en son pouvoir, il passa jusqu'à un endroit qu'il désigna sous le nom de *Cabo das Masas* (1), en raison de deux pal- miers dépouillés de feuillage qui se dressaient sur la plage. Il y inscrivit la devise de l'enfant don Henrique : *Talent de bien faire*. Tel est, du moins, en substance, le récit qui nous a été transmis par Barros, lorsqu'il raconte l'expé- dition de Lançarote, parti en 1447, à la tête d'une

(1) On entend Cabo das Masas. Voy. Azevedo, *Conquista do Ceilão*, p. 147.

e n sortie du port de Lagos, et composée de quatorze caravelles, auxquelles vinrent se joindre plusieurs embarcations qui avaient mis à la voile de différents ports et notamment de l'île de Madère. Ce récit, adopté depuis des siècles, diffère en bien des points de celui qui nous a été transmis par Azurara, qui ne lie pas ainsi le voyage d'Alvaro Fernandes à celui de Lançarote, et qui le présente comme formant une expédition isolée, infiniment plus intéressante à nos yeux, puisqu'elle était essentiellement scientifique et ne devait se mêler à aucun intérêt commercial. Par reconnaissance pour son protecteur, Gonçalves Zarco, est-il dit, expédia de Madère vers l'Afrique son neveu Fernandes, jeune marin plein d'activité et de résolution, et qui avait été élevé dans la maison de l'infant don Henrique. « Il lui ordonna, ajoute le chroniqueur, de n'avoir en vue d'autre gain que la possibilité d'examiner et de savoir tout ce qu'il pourrait connaître, sans se préoccuper de faire des sorties en terres de Maures; il devait pousser son voyage directement vers la terre des nègres, en augmentant sa relation dorénavant de ce qui pourrait l'accroître et en s'efforçant lorsqu'il retournerait vers l'infant, son seigneur, de lui apporter quelques nouveautés de nature à lui faire comprendre qu'on voulait lui être agréable. » Le navire d'Alvaro Fernandes était d'une construction supérieure, et rien n'avait été négligé pour son équipement. Alvaro Fernandes se dirigea d'abord vers le Sénégal (le Nil des noirs), et là il remplit deux pipes d'eau, dont l'une fut plus tard débarquée à Lisbonne (1). Après avoir dépassé le Cap-Vert, il aborda à une île que l'on suppose être Gorée, par les 14° 39' 55" de lat. nord. Cette île était complètement déserte, mais laissait voir dans ses campagnes des chèvres apprivoisées; ce fut là que le marin portugais cloua sur un tronc d'arbre l'écusson aux armes de don Henrique, avec la devise de l'infant dont Barros fait mention; un peu plus loin, comme il se préparait à poursuivre ses explorations, sa caravelle fut abordée par six canots remplis de noirs, avec lesquels il eut d'abord les relations les plus pacifiques, mais qui finirent par l'attaquer cauteleusement, et auxquels il enleva deux hommes. Il poursuivit son voyage cette fois jusqu'au cap dos Matos, et revint à Madère, sans que rien indique des rapports ultérieurs avec les navires de Lançarote.

L'année suivante, Gonçalves Zarco poursuivit son dessein, toujours dans le but de servir les nobles préoccupations de don Henrique, et Alvaro Fernandes, parti de Madère sur sa belle caravelle, continua ses explorations. Ses incursions sur la terre des noirs au delà du Cap-Vert finirent lui être fatales; l'humanité d'ailleurs ne paraît pas avoir été la vertu favorite de ce bouil-

lant jeune homme; et s'il fit mettre à terre les deux nègres faits prisonniers pendant son premier voyage, il ensanglanta durant celui-ci les lieux qu'il visitait; la cruauté de ses compagnons ne respecta pas même une pauvre mère, qu'on attacha dans le désert, parce qu'elle ne voulait pas suivre ses ravisseurs, et qui dut y périr. Il est vrai que les tribus nomades de ces parages faisaient usage de traits empoisonnés et qu'Alvaro Fernandes, atteint à la jambe par une flèche, aurait succombé rapidement lui-même s'il n'avait résolument arraché l'arme dont une main vengeresse venait de le frapper et si des lotions d'urine n'avaient précédé un pansement dans lequel entraient de l'huile et de la thériaque. Il ne mourut pas, mais il resta languissant, et eut néanmoins le courage de continuer sa navigation. Il avança même quarante lieues au delà du Cap-Vert, et, après avoir passé jusqu'au Rio-Grande, il parvint jusqu'au Rio-Tabite; c'était plus loin qu'on n'était encore allé. Il fallait tenter d'explorer l'intérieur du pays; il y fit débarquer quelques Portugais; mais 120 noirs bien armés, et qui vinrent au devant des Européens en dansant leur danse belliqueuse, leur ôtèrent le désir de prendre part à la fête, nous dit naïvement le vieux narrateur. Alvaro Fernandes avait reculé notablement encore le point de démarcation des premières découvertes; mais sa santé avait subi une rude atteinte; il ne put aller plus loin: contraint de rétrograder, il se dirigea sur l'île d'Arguim. A défaut de truchement, il communiqua avec les Maures, par le moyen d'une négresse intelligente qu'on lui donna, puis il fit voile pour le Portugal. Non-seulement Fernandes fut bien accueilli de l'infant don Henrique, qui lui accorda cent *dobras* d'or de gratification; mais il reçut la même somme de don Pedro, duc de Coïmbre, dont on méconnaît trop souvent la part active dans les grandes découvertes du quinzième siècle, et qui, régent du royaume durant la minorité d'Alfonse V, ne fit servir son pouvoir passager qu'à l'amélioration intellectuelle du pays et au développement de ses relations à l'extérieur. Fernandes reçut de ses deux protecteurs d'autres récompenses; mais après avoir rapporté ce fait, Azurara ne songe plus à le nommer. S'il cessa de naviguer, il est probable qu'il alla se fixer à Madère, où son oncle Gonçalves Zarco gouvernait l'île pour le comte de l'infant don Henrique. Ferd. DENIS.

Gomez Eanez de Azurara, *Historia de la Conquista de Guine*. — João de Barros, *Da Asia, decada I.* — *Os Portuguezes em Africa, Asia, etc.*; Lisbonne, 1849, t. I.

\* FERNANDES (Le P. Manoel), missionnaire portugais, né à Olivença, mort à Fremona, le 25 décembre 1593. Il embrassa l'état ecclésiastique, et fit ses vœux dans l'institut des Jésuites, le 9 septembre 1553. Au bout de deux années de séjour dans le collège de Coïmbre, il partit pour les Indes, et débarqua à Goa, le 7 septembre 1555. Le patriarche d'Éthiopie, Jean-Nunes Barreto, ve-

(1) Azurara fait remarquer qu'Alexandre, avec toute sa puissance, n'avait jamais bu probablement d'eau puisée en des régions si lointaines.

naît d'arriver dans cette métropole avec l'évêque don André de Oviedo; il voulait s'assurer de l'état religieux de l'Afrique chrétienne; il envoya le P. Manoel Fernandes en Abyssinie avec l'évêque dont il était accompagné; ils débarquèrent dans les premiers mois de 1557 au port d'Arquiço. Là ils se présentèrent à l'empereur Claudios, auquel fut signifiée l'incorporation de ses États dans la circonscription des royaumes catholiques. Bien qu'il n'admit pas les prétentions du saint-siège, ce souverain accueillit avec une bienveillance pleine de grandeur les deux délégués ecclésiastiques. Par suite de la mort du patriarche, le P. Manoel Fernandes resta chargé de l'administration apostolique de ce vaste empire, dans lequel il compta de nombreux néophytes. Il se trouvait à Fremona, ville du Tigré, lorsqu'il termina sa carrière. On a de cet infatigable religieux des lettres publiées dans divers recueils ou demeurées en manuscrits; elles ne roulent pas toutes sur l'Abyssinie: — *Carta escrita de Moçambique a 6 de agosto 1555, ao provincial de Portugal, em que lhe da conta da jornada*; *carta escrita de Goa, ao Padre Ant. Correa, etc.*; ces deux lettres étaient conservées dans la maison professe des jésuites, à Saint-Roch de Lisbonne; — *Carta escrita de Etiopia a 29 de julho de 1562, ao geral Diego Laines*; imp. dans l'*Hist. d'Éthiopie* du P. Telles; — *Carta escrita da Etiopia o 3 de junho de 1566, aos padres e irmãos do collegio de Santo-Paulo de Goa*; imp. *Relac. anal. do annal. orient. dos ann. 1607 e 1608* par le P. Guerreiro; — *Carta escrita na Etiopia a 10 de junho de 1568, ao padre geral*; *carta escrita da Etiopia em 20 de dezembro de 1585, ao provincial da India*; imp. dans le P. Telles, liv. II, chap. 37, et dans le P. Guerreiro, *Ann. do Oriente*, liv. III, cap. XI. Ferd. DENIS.

**FERNANDES-VILLAREAL** (Manoel), écrivain portugais, natif de Lisbonne, étranglé dans la même ville, le 10 octobre 1652. Selon toute probabilité, il était de race juive, et dès son bas âge il partit pour Madrid, d'où on l'emmena à Paris. Il y fut nommé par la suite consul de Portugal. De retour à Lisbonne, il fut mis dans les cachots de l'inquisition. Une enquête constata qu'il suivait ostensiblement la loi de Moïse, et il fut en conséquence, nous dit Barbosa, livré au bras séculier. Ce malheureux abjura, et, ce qui est horrible à rappeler, il n'en fut pas moins étranglé. Il est l'auteur d'un livre célèbre qui se lie à l'un des événements les plus étranges de ce temps, où le Portugal disputait encore sa nationalité à l'Espagne, et il a cherché à expliquer par quelles trames odieuses le frère de Jean IV fut retenu prisonnier en Allemagne; cet ouvrage curieux porte le titre suivant: *El principe vendido, o venta del inocente y libre principe D. Duarte, infante de Portugal, celebrada en Viana a 25 de junio de 1642 annos. El rey de Ungria vendador y el rey de Castilla comprador. Sti-*

*pulantes em el acuerdo por el rey de Castilla, D. Fracisco de Mello, governador de sus exercitos em Flandes; D. Munuel de Corta-Real, su embaxador en Alemania; por el rey de Ungria, Fr. Diego de Quiroja, su confessor, el doctor Navarro, secretario de la reyna de Ungria*; Paris, Juan Palé, 1643, in-8°. Ce volume, un peu verbeux, comme l'indique son titre, avait été écrit primitivement en latin. — Fernandes-Villareal avait publié deux ans auparavant: *El politico Christianismo, o discursos politicos sobre algunas acciones de la vida del emminentissimo (sic) señor cardinal duque de Richelieu*; Pampelune, 1641: ce livre fut traduit en italien et en français par Chatonnière de Grenailles; Paris, 1643, in-4°. On a encore de cet écrivain, dont M<sup>me</sup> de Sainte-Oronge vante l'agréable commerce, un livre de discussion politique qui cherchait à réfuter un livre très-passionné; il est intitulé: *Anti-Caramuel, o defensa del Manifesto del reyno de Portugal que escrevio D. Juan Caramuel Lobkowitz, religioso de Dunas, doctor de santa theologia, abade de Melorsa y vicario de la orden de Cister*; Paris, 1643, in-8°. Il fut aussi l'éditeur du continuateur de Barros en publiant: *Cinco livros da decada XII da Historia da India por Diego do Couto, chronista e guardamór da torre do Tombo do Estado da India*; Paris, 1645, pet. in-fol. On trouve en tête de ce livre une longue épitre dédicatoire à D. Vasco Luiz da Gama, comte da Vidigueira, alors ambassadeur du Portugal en France, et qui fut un protecteur bien peu zélé pour l'infortuné écrivain.

Fernandes-Villareal était aussi quelque peu poète, et faisait même des vers en français, qu'il publiait, il est vrai, à Lisbonne; il donna en Espagne quelques vers castillans sous ce titre bizarre: *El Color verde, a la divina Celia*. C'est tout simplement un éloge de la couleur verte, mêlé à quelques madrigaux dans le style de l'époque. Ferd. DENIS.

Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana. — Documents particuliers.*

**FERNANDES** (Antonio), musicien portugais, né à Villa de Souzel (Alem-Téjo), vivait au dix-septième siècle. Il entra dans les ordres, et devint maître des chœurs de l'église de Sainte-Catherine de Lisbonne; il mourut fort âgé, car il composait encore à quatre-vingt-cinq ans. On a de lui: *Arte da Musica de canto de orgão, e canto chão, e proporçoes da musica dividida harmonicamente*; Lisbonne, 1625, in-4°; — *Explicação dos Segredos da Musica*, inédit, manuscrit de la Bibliothèque royale de Lisbonne.

F. D.

Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana.*

\* **FERNANDEZ** (Juan), capitaine (conquistador) et navigateur espagnol, mort en 1538. En 1531 il était à Nicaragua, et amena avec le capitaine don Sébastien de Benalcaçar un secours

e hommes et de douze chevaux à Francisco Pizarro, au moment où ce célèbre aventurier se s'empare de la province de Puerto-Real content du service de Pizarro, Fernandès (1533) à celui de don Pedro de Ochoa, officier qui s'était distingué dans la guerre du Mexique et avait été nommé adelantado gouverneur, de toute la partie du Pérou qui n'avait pas été découverte par Pizarro.

Fernandès avait fait plusieurs voyages entre le Chili et le Pérou en ces terres ; l'adelantado lui confia sa flotte et le chargea d'explorer la mer du Sud depuis Puerto-Viejo jusqu'aux limites du gouvernement de Pizarro, et d'en faire la possession devant notaire. Fernandès fut envoyé à Nicaragua et à Panama pour rassembler les troupes laissées par Alvarado, et en 1534 de longer le rivage avec sa flotte, tandis que l'adelantado marchait par terre. Don Diego de Almagro, qui tenait le Pérou pour Pizarro, écrivit aussitôt à Nicola de Mendoza et à ses partisans de Pachacamá de se saisir de Fernandès et de le pendre ; mais ce projet échoua au danger en ne relâchant pas sur la route où l'embuscade était tendue. Peu après, Fernandès ayant fait une convention avec Pizarro, par laquelle, moyennant 120,000 casaca (1), il renonçait à toute prétention sur le Pérou et céda ses navires à ses compétiteurs, Fernandès se vit contraint de repasser sous l'autorité de Pizarro, qui lui pardonna et lui donna même au commandement d'un galion.

Fernandès accompagna don Antonio de Mendoza chargé par le gouvernement d'Espagne de soumettre l'île de la Trinidad. Sedeño et Fernandès, au lieu de s'acquiescer de leur mission, s'enfoncèrent sur le continent pour découvrir la province de *Meta*, qu'on prétendait riche en or et en argent. Après avoir défait et tué le licencié Frias qui voulait les empêcher de le faire, ils s'avancèrent dans les provinces d'*Anapaya* et de *Orocomay*, où ils furent accueillis amicalement. A leur entrée dans la province de *Gotoquaney*, ils furent obligés d'enlever un fort construit en bois, dont les pieux, faits de joncs, laissaient de petites ouvertures par lesquelles les Indiens lançaient une pluie de flèches empoisonnées. Repoussés le lendemain, les Espagnols revinrent à la charge avec un nouveau renfort. Après un combat meurtrier, les Indiens se retirèrent dans leurs forêts, mais sans pouvoir empêcher l'expédition. Sedeño fut obligé de séjourner quelques jours en cet endroit, pour soigner les blessés. L'expédition se remit en route le 12 de latitude nord, à travers une plaine fertile, coupée de rivières. La chaleur était excessive, le gibier était abondant, mais les vivres manquaient. Une partie de la

troupe se mutina, et les chefs ne trouvèrent moyen de rétablir l'ordre qu'en faisant pendre un officier nommé Ochoa et un autre révolté. Sedeño passa de là dans le *Cataparo*, où il y avait du maïs en abondance. Il résolut d'y hiverner ; mais il tomba malade, et mourut. Juan Fernandez, acclamé chef suprême, lui survécut peu. Les Espagnols revinrent sur leurs pas, et après mille fatigues, mille privations et des combats continus, qui les décimèrent, atteignirent enfin les îles de Venezuela, sous la conduite de Ger. Reinoso, les autres Cubagua, sous celle de Diego de Luján. Alfred DE LACAZE.

Gomara, *Hist. de las Indias*, lib. V, cap. III. — Herrera, *Descripción de las Indias occidentales*, decad. VI, lib. III, cap. XVI, et lib. V, cap. VIII. — Agostino de Zarate, *Hist. della Conquista del Perú*, lib. II, cap. 1. — Garcilasso de La Vega, *Coment. real.*, lib. I, cap. XIII, XIV et XV.

**FERNANDEZ (Juan)**, navigateur espagnol, mort en 1576. Il n'existe pas de renseignements biographiques sur la première partie de la vie de ce navigateur. Plusieurs auteurs le confondent à tort avec le précédent. Juan Fernandez était pilote, et naviguait sur les côtes de l'Amérique espagnole ; il remarqua que les vents du sud régnaient presque constamment dans ces parages et gênaient les rapports maritimes entre le Pérou et le Chili, et dont la traversée n'exigeait pas alors moins de six mois. Il imagina que peut-être cet obstacle n'existait pas au large, et s'aventura assez loin en mer pour chercher des vents plus favorables. Cette idée ingénieuse fut couronnée de succès, et Juan Fernandez, arrivé à une certaine distance, fut porté sur les côtes du Chili avec une grande rapidité, ce qui lui permit de passer de Calao au Chili en trente jours (1), merveille nautique qui lui valut une accusation en règle comme pratiquant la sorcellerie. Par bonheur, les inquisiteurs de Lima voulurent bien l'absoudre, lorsqu'il eut prouvé au saint-office que cette prétendue sorcellerie pour laquelle on l'avait amené devant le tribunal avait son explication naturelle dans la connaissance de certains courants qu'il fallait aller chercher à 400 lieues des côtes. Il recommença plusieurs fois cette traversée, et en 1563, allant de Lima à Valdivia, il découvrit à 150 lieues ouest des côtes du Chili, par 33° 40' de lat. sud et 80° 18' 40" de long. ouest, deux îles qui depuis ont porté son nom. La plus grande, appelée *Isola Mas-a-Tierra* (Île Plus près de Terre), porte plus spécialement le nom de *Juan Fernandez* : c'est une île de forme irrégulière, s'étendant de l'est à l'ouest, ayant environ cinq lieues de long sur cinq de large. La seconde, nommée *Isola Mas-a-Fuera* (Île Plus en Dehors), n'a qu'une lieue d'étendue. Un troisième îlot ou plutôt un rocher porte le nom d'*Isola del Cabrito* (Île du Cabri). L'extérieur de ces terres présente un aspect sauvage et désolé ; l'accès en est difficile : néanmoins Juan Fernandez y des-

(1) Zarate et d'autres historiens disent 100,000 casaca.

Saint-Domingue et Haiti.

(1) Ce passage s'accomplit aujourd'hui en seize ou dix-huit jours avec des vents favorables.



cendit. Il n'y rencontra aucun habitant, mais il fut enchanté de la fertilité de sa découverte. Partout il trouva de gracieux paysages, fécondés par de belles nappes d'eau tombant de rocher en rocher et se perdant dans d'ombreuses forêts de cèdres rouges, d'arbres à piment, de myrtes et d'autres végétaux utiles ou précieux. Une quantité innombrable d'oiseaux d'espèces diverses animaient ces solitudes, de nombreuses troupes de phoques sommeillaient sur les rivages, où fourmillaient les tortues, les crustacés et les coquillages de toutes espèces. La mer environnante contenait en abondance des congres, des brèmes, des morues, des anges de mer, des cavaliers, et quantité d'autres poissons délicieux ; tout enfin y promettait à l'homme une nourriture facile et abondante. Juan Fernandez tint sa découverte cachée durant plusieurs années, pendant lesquelles il en sollicita la concession du gouvernement espagnol. Il ne l'obtint que vers 1572. Il établit alors à Mas-a-Tierra une petite colonie qui aurait pu vivre heureuse ; mais la nostalgie, la paresse, l'inconduite, découragèrent les arrivants. Ils partirent bientôt, ne laissant d'autre trace de leur court séjour que quelques chèvres qui se multiplièrent tellement, que durant de longues années les navigateurs des mers du Sud allaient aux îles Fernandez s'approvisionner de ces animaux, et qu'aujourd'hui encore ils forment la principale richesse de ce groupe (1). Fernandez, dégoûté du métier de colon, reprit la mer, et découvrit, en 1574, les îles *San-Felice* et *San-Ambor* ou *Ambrogio* (2), situées par 27° de lat., 82° 7' de long. et à cent quatre-vingts lieues ouest de Copiapo (Chili). Ces deux îles étaient désertes. On n'y trouva que des phoques et des crabes. Leur sol semblait être le produit d'anciens volcans éteints. San-Felice était surtout remarquable par un rocher qui, dans presque tous ses points de vue, offrait l'image d'un vaisseau sous toutes voiles. En 1576, Fernandez s'avança encore plus au large, et après une navigation d'environ un mois il atteignit, rapporte-t-on, une grande terre, dont les naturels l'accueillirent avec bienveillance. Ils étaient blancs, bien faits et couverts de vêtements de toile. Les Espagnols convinrent de garder le secret sur leur prétendue découverte, et en effet à leur retour au Chili il n'en fut pas question. Ce n'est qu'après la mort de Fernandez que quelques personnes affirmèrent que ce navigateur leur avait confié une partie de son secret. Juan-Luiz Arias, dans le livre qui renferme cet épisode, nomme un officier auquel Fernandez aurait montré la carte de la terre qu'il avait reconnue. Quoi qu'il en soit, l'affaire en resta là, et aucune tentative ne fut

(1) Ces îles devinrent ensuite le séjour de quelques naufragés, entre autres de l'Écossais Alexandre Selkirk (voy. ce nom), dont les aventures ont fourni à Daniel de Foë le sujet du roman si connu sous le nom de *Robinson Crusoe*.

(2) Ces deux îles, ainsi qu'un rocher qui les avoisine, ont été appelées aussi *Terre de Davis*.

faite pour retrouver le mystérieux continent. Plusieurs géographes modernes se sont épuisés en conjectures sur la découverte de Fernandez ; les uns ont voulu y voir la Nouvelle-Zélande, malgré l'espace immense qui la sépare du Chili, la faiblesse du bâtiment espagnol, son mauvais équipement, son peu de vivres, etc. ; d'autres ont supposé une grande terre existant dans le grand Océan, vers le 40° austral, et échappée jusque ici aux recherches des navigateurs. Ces deux hypothèses paraissent également inadmissibles, et tout porte à croire que l'on doit rejeter la révélation attribuée à Juan Fernandez au rang des mystifications géographiques assez nombreuses à l'époque du pilote espagnol, où le merveilleux et même l'impossible trouvaient facilement créance.

Selon une tradition admise par plusieurs biographes, l'île de Pâques, vue en 1722, par Roggewin, aurait eu pour premier explorateur Juan Fernandez, et cette découverte se serait accomplie en 1576, c'est-à-dire en l'année même où le marin espagnol cessa de vivre. L'île de Pâques, si rarement visitée, n'est qu'à 600 lieues de la côte, et il est infiniment probable que Juan Fernandez put l'atteindre durant la série d'expériences nautiques qu'il tentait. D'autres historiens espagnols supposent que cette découverte fut reculée jusqu'en 1670, et qu'elle fut due à don Philippe Gonzalez, commandant d'un navire nommé la *Rosalia*. Le commandant Duperrey, dont le nom fait si bien autorité en ces sortes de matières, paraît être persuadé qu'il faut en restituer l'honneur à Juan Fernandez, auquel du reste on attribue encore d'autres découvertes.

F. D. et A. DE L.

Jean Luiz Arias, *Mémoire pour recommander au roi la conversion des îles nouvellement découvertes* (en espagnol) ; 1600. — Anson, *Voyage round the World in the years 1740 to 1743*. — Alex. Dalrymple, *A Collection of South Sea Voyages*. — Fréville, *Voyages de la mer du Sud par les Espagnols et les Hollandais*. — Don Ulloa, *Relacion del Viaje*, lib. II, cap. 14. — Molina, *Saggio Sulla Storia naturale de Chili* (Bologne, 1810), lib. I, § 1, 2 et 3.

\* FERNANDEZ (Thomas). Selon Cordova, il y eut au seizième siècle un navigateur de ce nom, que le célèbre Candish trouva seul vivant dans cette cité imaginaire que l'on supposait exister vers les régions Magellaniques et que l'on désignait sous le nom de la *Ciudad de los Cesares* ; mais cet unique habitant d'une espèce d'Eldorado, qui ne vit plus aujourd'hui que dans les légendes, n'a probablement pas plus de réalité que la ville enchantée qu'il habitait.

Ferd. DENT.

Claudio Gay, *Historia física y política de Chili*, t. II. — Du Petit-Thouars, *Voyage autour du Monde sur la fregate La Vénus*.

\* FERNANDEZ (Alfonso), poète espagnol peu connu ; il choisit Gonzalve de Cordoue pour le héros d'un poème qu'il publia sous le titre d'*Historia Parthenopea*, et qui, divisé en six livres, parut à Rome, en 1516. C'



bibliographique fort difficile à rencontrer, mais qui n'offre d'ailleurs rien d'intéressant. G. B.

Antonio, *Biblioth. Hispana nova*, t. I, p. 23.

**FERNANDEZ (Diego)**, capitaine (*conquistador*) et historien espagnol, né à Palencia (royaume de Léon), vivait en 1571. Il embrassa la carrière des armes, s'embarqua pour le Pérou vers 1545, et prit part aux différentes luttes qui eurent lieu entre les chefs espagnols. En 1553 et 1554, il combattit pour la cause royale sous les ordres de don Alonso de Alvarado, corregidor et capitaine général de los Charcos, contre Francisco Hernandez Giron (*voy. ce nom*), capitaine espagnol, qui avait levé l'étendard de la révolte et s'était fait proclamer juge suprême dans Cusco (27 novembre 1553). Après des succès variés, Giron ayant été abandonné par ses lieutenants, fut arrêté dans la vallée de Xauxa (24 novembre 1554) et décapité à Lima. Cependant le calme ne fut complètement rétabli au Pérou que par l'arrivée (6 juillet 1555) de don Hurtado de Mendoza, marquis de Cañete. Ce nouveau vice-roi attacha à sa personne Diego Fernandez en qualité d'historiographe. Ce fut alors que Fernandez commença son *Historia del Peru*. Plus tard, il revint en Espagne, et, sur l'invitation de don Sandoval, président du conseil des Indes, étendit de beaucoup son travail, auquel il ajouta une première partie. L'ouvrage complet fut publié sous ce titre : *Primera et secunda parte de la Historia del Peru* (1); Séville, 1571 (2), in-fol. Garcilasso de Vega attaque vivement Diego Fernandez, et lui reproche sa partialité; il est probable qu'un motif contraire décida le conseil des Indes à interdire la publication de l'*Historia del Peru* dans les provinces soumises à sa juridiction. Diego Fernandez avait beaucoup vu : il avait été acteur dans les premiers drames qui suivirent la découverte du Pérou; il en connaissait tous les personnages, et savait les motifs secrets qui avaient fait agir chacun d'eux; ses révélations devaient donc effrayer plusieurs de ses contemporains haut places. Quoi qu'il en soit, l'œuvre de Diego Fernandez est aujourd'hui regardée comme le plus fidèle récit des faits relatifs à la conquête du Pérou.

A. DE LACAZE.

Garcilasso de Vega, *Coment. real.*, part II, lib. VI et VII. — Nicolas Antonio, *Bibliotheca (nova) Scriptorum Hispaniae*, III, 283.

**FERNANDEZ (Gonzalo) DE OVIEDO Y VALDEZ**, voyageur et historien espagnol. *Voy. OVIEDO*.

\* **FERNANDEZ (Lucas)**, écrivain dramatique espagnol, né à Salamanque, vivait au commencement du seizième siècle. Il publia en 1514 dans sa patrie un volume petit in-folio, devenu excessivement rare, et intitulé : *Farsas y Eglogas al modo y estilo pastoral y castellano*. Il renferme six compositions dramatiques; l'une d'elles est qualifiée de *comedia*; une autre est

désignée sous le nom d'*auto*, o *farsa*, et deux sous celui de *farsa*, o *quasi comedia*. Fernandez imita le genre de Juan de La Enzina (*voy.*), qui avait été accueilli avec grande faveur; mais il offre peu d'intérêt. G. B.

Ticknor, *History of Spanish Literature*, t. III, p. 226.

\* **FERNANDEZ (Jacobo)**, peintre espagnol, vivait en 1535. Il appartenait à l'école de Séville et peignait l'histoire. On connaît de lui la décoration de l'ancien maître autel de la chapelle de Saint-Pierre dans la cathédrale de Séville. Ces tableaux ne sont pas sans mérite, quoique d'un style sec, selon la manière du temps.

F. Quillet, *Vie des Peintres espagnols*.

**FERNANDEZ (Francisco)**, peintre et graveur espagnol, né à Madrid, en 1605, tué en 1646. Il était élève de Vicente Carducho. Il peignait le portrait et l'histoire avec beaucoup de talent, et fut employé à la décoration du palais royal de Madrid. On possède de lui plusieurs tableaux dans le couvent de la Victoria, entre autres les *Obsèques de saint François de Paule*; *Saint Joachim*; *Sainte Anne*. Ces morceaux, quoique détériorés, montrent à quel point Francisco Fernandez savait dessiner. Un jour, après avoir dîné chez son intime ami le maître d'école Francisco de Varras, une dispute s'éleva entre eux, et devint si vive que Varras, échauffé par le vin et la colère, frappa son ami d'un coup de poignard et l'étendit mort. Fernandez fut le premier maître de José Donoso, et fit une partie des eaux-fortes destinées à l'ouvrage de Carducho (*voy. ce nom*) intitulé *Dialogo de la Pintura*; Madrid, 1633, in-4°.

Palomino Velasco, *El Museo pictorico*. — F. Quillet, *Vie des Peintres espagnols*.

\* **FERNANDEZ (Luis)**, peintre espagnol, né à Séville, vivait en 1580. Ce peintre peignait l'histoire. Il possédait une couleur brillante, avait de l'expression et donnait à ses compositions de genre un grand charme. Ses tableaux, qui ont été souvent confondus avec ceux de Luis Zambrano, sont aujourd'hui perdus ou inconnus. Luis Fernandez a formé d'excellents élèves, entre autres Herrera le Vieux, Agustin d'el Castillo, et Francisco Pacheco.

F. Quillet, *Vie des Peintres espagnols*.

\* **FERNANDEZ (Luis)**, peintre espagnol, né à Madrid, en 1596, mort dans la même ville, en 1654. Il était élève d'Eugenio Caxes, dont il suivit le dessin, la couleur et le style. Il se faisait remarquer, comme son maître, par une imitation franche de la nature, des teintes suaves et une grande pureté de trait. On admire surtout de cet artiste la *Vie de saint Raimond*, série de tableaux qui orne le couvent de la Merceda, à Madrid, et que Fernandez termina en 1625. Il avait décoré à fresque, à l'aquarelle et à l'huile, une chapelle de l'église de Santa-Cruz : la vie de la Vierge y était représentée dans toutes ses phases; un incendie dévora cette œuvre.

Palomino Velasco, *El Museo pictorico*. — Quillet, *Dictionnaire des Peintres espagnols*.

(1) Et non *Peru*, comme l'a écrit Nicolas Antonio.

(2) Et non 1571, comme l'a écrit Eyries, dans la *Biographie* Madrid.

**FERNANDEZ (Juan-Patricio)**, missionnaire espagnol, mort en 1672. Il appartenait à la Compagnie de Jésus, fut envoyé dans les missions du Paraguay, et y demeura plusieurs années. On a publié sous son nom *Relacion historica de la Mision en la nacion Chiquitos*; Madrid, 1726, in-8°; trad. en allemand, Vienne, 1729, in-8°; en latin, ibid., 1733, in-4°. Cet ouvrage donne peu de détails intéressants. Il se renferme guère que des faits particuliers à la mission.

Nicolas Antonio, *Bibliotheca Hispanica nova*.

\* **FERNANDEZ DE CASTRO (Antonio)**, peintre espagnol, mort à Cordoue, le 22 avril 1739. Il était prébendier de la cathédrale de Cordoue. Il manifesta son goût pour la peinture par deux tableaux qu'il fit pour la salle capitulaire de son église, l'un représentait la Conception, l'autre Saint Ferdinand; il fit ensuite plusieurs compositions assez vastes. Quelque Fernandez de Castro ait été classé par Quillet parmi les peintres de l'école de Séville, on ne peut guère voir en lui qu'un habile amateur.

Quillet, *Dictionnaire des Peintres espagnols*.

\* **FERNANDEZ DE GUADALUPE (Pedro)**, peintre espagnol, vivait en 1527. Il résida constamment à Séville, où il laissa de nombreuses peintures à fresque. Plus que tout autre artiste, il contribua à la décoration de la cathédrale de cette ville, dont il coloria en 1509 les vingt-deux statues de la coupole, et en 1510 les cinq situées près de la cour des Orangers. La Cène et les cinq statues en grisaille qui se trouvent dans la même coupole sont aussi de Fernandez. En 1527 il exécuta le grand écusson pour le maître autel et décora l'autel antique de la chapelle Saint-Paul.

Quillet, *Dictionnaire des Peintres espagnols*.

\* **FERNANDEZ DE HEREDIA (Juan-Francisco)**, littérateur espagnol, vivait vers la fin du dix-septième siècle. Il publia à Madrid, en 1682, in-4°, une espèce de recueil d'emblèmes qu'il intitula *Trabajos y Afanes de Hercules*, et qui est une des plus médiocres productions qu'offre ce genre, justement délaissé.

G. B.

Latana, *Biblioth. nova*, t. IV, p. 2. — Tuckner, *Hist. of Spanish Literature*, t. III, p. 106.

**FERNANDEZ DE LAREDO (Juan)**, peintre espagnol, né à Madrid, en 1632, mort en 1692. Il était élève de Francisco Rizi, qu'il aida pour l'ornementation du Retiro. Fernandez de Laredo devint un des plus habiles fresquistes de son temps, et ses talents lui méritèrent de Charles II le titre de peintre du roi (24 janvier 1687). Il remplaça Rizi dans la direction des travaux de peinture exécutés dans les propriétés royales, et peignit plusieurs tableaux pour quelques établissements religieux.

Quillet, *Dictionnaire des Peintres espagnols*.

\* **FERNANDEZ Y PERALTA (Juan)**, écrivain espagnol, vivait au commencement du dix-septième siècle. Il composa un recueil de contes et nouvelles qu'il intitula *Para si* (Pour soi-même), prenant ainsi la contre-partie des titres

que Montalvan et Matias de los Reyes avaient donnés à leurs ouvrages (*Para todos et Para algunos*). Le volume de Fernandez, imprimé en 1631, est devenu presque impossible à rencontrer.

G. B.

Tuckner, *History of Spanish Literature*, t. III, p. 106.

**FERNANDEZ DE CORDOUE**. Voy. GOMALVE.

**FERNANDEZ XIMENEZ DE NAVARETTE**. Voy. NAVARETTE.

**FERNANDEZ (Geronimo)**. Voy. TORRIO.

**FERNANDEZ**. Voy. HERNANDEZ.

**FERNANDI (Francisco)**, surnommé l'Impérial, peintre italien, vivait à Rome vers 1730. On a de lui : *Le Martyre de saint Eustache*, qui décore l'église du même nom à Rome. C'est un ouvrage bien conçu et d'un bon coloris.

Guida di Roma. — Filippo Tili de l'illa di Castello, *Descrizione delle Pitture*, etc. — Lanzi, *Storia pittorica*.

\* **FERNAN (Charles)**, connu sous le nom de Sébastien-François Daxemberger, poète allemand, né à Munich, le 3 octobre 1809. Il est fils d'un chaudronnier, qui le fit étudier dans sa ville natale et plus tard à Berlin et à Göttingue, où il se prépara à la pratique du droit. Employé d'abord au ministère de l'intérieur, il devint ensuite secrétaire du prince héréditaire, depuis roi de Bavière, Maximilien II. En 1843 il fut nommé conseiller d'Etat et en 1847 conseiller ecclésiastique et d'instruction publique. En 1849 il fut élu membre de l'assemblée nationale de Francfort. Il s'y posa en défenseur de la monarchie constitutionnelle et de l'indépendance de la Bavière. Outre des contes et des légendes en vers, insérées dans le *Damenzeitung* (Journal des Dames) de Spindler, on a de Fernan *Edgar, oder Blätter aus dem Leben eines Dichters* (Edgar, ou pages de la vie d'un Poète); Munich, 1838; — *Mythische Gedichte* (Poèmes mythiques); Munich, 1835; — *Gedichte* (Poésies); Ratisbonne, 1845; — *Beatrice Cenci*; — *Ulrich Schwarz*; — *Bianca Capello*; — *Das Fest der Musen* (La Fête des Muses); Munich, 1844.

Conversations-Lexikon.

\* **FERNEHAM (Nicolas de)**, médecin et naturaliste anglais, mort à Durham, en 1741. Il fut élève de l'université d'Oxford, puis des universités de Paris et de Bologne. Son goût pour la botanique lui fit entreprendre de longs voyages, après lesquels il revint dans sa patrie, où l'attendait une réputation brillante. Le roi Henri III se l'attacha comme médecin; il s'occupa beaucoup d'astrologie judiciaire, et cette étude agit de telle sorte sur son esprit qu'abandonnant l'art de guérir, il ne s'occupait plus que de théologie. On voulut le nommer évêque de Chester, mais il s'y refusa. Vaincu plus tard par des sollicitations puissantes, il monta sur le siège de Durham, et mourut dans un âge avancé, laissant sur la médecine, les sciences naturelles et la religion, beaucoup d'écrits, qui sont probablement perdus aujourd'hui.

Émile Racin.

Documenta manuscrita de la Bibliothèque d'Oxford.

**FERNEL** (*Jean*), célèbre médecin français, surnommé *le Galien moderne*, naquit en 1497, suivant la version la plus probable, à Clermont en Beauvoisis, et mourut le 26 avril 1558. Il fit ses premières études dans sa ville natale, et vint à l'âge de dix-neuf ans les terminer à Paris, au collège de Sainte-Barbe, qui jouissait dès lors d'une grande célébrité. Là, grâce à une remarquable aptitude, secondée par une opiniâtre application, il se distingua tellement dans les mathématiques, la philosophie et les lettres, qu'à peine reçu maître ès arts il fut pressé d'accepter une chaire importante dans un collège de la capitale; et peut-être eût-il été perdu pour la science sur laquelle il devait jeter tant d'éclat, s'il n'eût préféré se consacrer tout entier dans la retraite à ses études favorites. Obligé, à peu de distance de là, de quitter Paris pour rétablir sa santé, fatiguée par de longues veilles, il y revint bientôt, avec l'intention d'y choisir une carrière. Après quelque hésitation, il se détermina pour la médecine; et comme sa famille avait peu d'aisance, il résolut pour subvenir aux frais de son séjour à Paris, d'enseigner la philosophie au collège de Sainte-Barbe tout en poursuivant ses études médicales. Reçu docteur en 1530, et marié deux ans plus tard, il finit, sur les instances de sa femme et de son beau-père, par abandonner, bien qu'il s'y montrât fort habile, l'étude des mathématiques et de l'astronomie, qui l'entraînait dans des dépenses ruineuses, parce qu'il faisait construire à grands frais des instruments chez lui. Livré exclusivement dès lors à la pratique, et nommé professeur aux écoles de médecine en 1534, Fernel se trouva en quelques années à la tête de l'enseignement, et acquit la réputation d'un des premiers praticiens de son temps. C'est alors qu'au milieu des occupations multipliées de l'enseignement et de la plus vaste clientèle, trouvant encore le temps de se livrer à des travaux de cabinet, il conçut la pensée de rassembler ce que les auteurs grecs, latins et arabes pouvaient lui offrir d'excellent, pour en composer un corps de doctrine approprié aux besoins de son siècle et qui fût l'expression la plus complète de la science d'alors : « *quæ vera ac solida ab optimis quibusque, tum Græcis, tum Arabibus, firmissimis argumentis probata ad medendi usum conducere observaveram, excerpti et in unum contuli.* » (*Epist. dedic.*, p. 3.) « *Tam peccant qui a veteribus pervestigata omnia comprehensaque esse contendunt, quam qui eisdem primam rerum cognitionem detrabunt, illosque de veteri doctrinarum possessione dejiciunt.* » (*De abditi. Rerum Causis, præf.*, 478). On a quelquefois regardé l'éclectisme comme l'indice d'une certaine timidité d'esprit ou d'une tendance au scepticisme; certes, c'était faire preuve d'une indépendance d'esprit et d'une fermeté de raison peu communes que de s'en déclarer hautement le partisan, à une époque où douter de l'infailibilité des anciens, et

en particulier de Galien, passait pour une hérésie au premier chef.

Regardant la connaissance du corps humain comme le point de départ de la médecine, Fernel consacra ses premières publications et ses premiers cours à l'anatomie et à la physiologie. Le traité de *Pathologie*, son plus beau titre, suivit de près. Professeur éloquent, écrivain non moins élégant que disert, artiste en l'art d'exposer et d'enchaîner avec lucidité les doctrines qu'il conciliait, tels furent ses succès, que de son vivant même ses ouvrages, placés au rang des classiques, furent lus et commentés dans les cours comme ceux des pères de la science. Aux suffrages des savants et du public vint s'ajouter la faveur des grands. Satisfait des soins que Fernel avait donnés à Diane de Poitiers dans une maladie grave, Henri II, devenu roi de France, avait désiré l'attacher à sa personne à titre de premier médecin. Fernel, alléguant l'état de sa santé et le respect des convenances, avait décliné cet honneur, qui lui paraissait revenir de droit au médecin du feu roi; mais à la mort de l'archiâtre, n'ayant plus de prétexte à faire valoir, il fut contraint d'accepter ce poste, dont les exigences allaient assez mal aux goûts du savant et aux habitudes de sa vie. Obligé peu de temps après de quitter Paris pendant un hiver rigoureux pour suivre le roi au siège de Calais, puis de revenir à Fontainebleau, où se trouvait la cour, il y perdit Madeleine Tournebue, sa femme. Frappé douloureusement par ce coup imprévu, et atteint lui-même, à ce qu'il paraît, de la fièvre à laquelle sa compagne avait succombé, Fernel ne lui survécut que quelques semaines. Il fut inhumé à Paris, dans l'église Saint-Jacques-de-la-Boucherie. Il laissait deux filles, alliées à la haute magistrature.

L'amour de l'étude fut chez Fernel une passion dominante, au point de lui sacrifier les soins de sa santé. De mœurs rigides, d'un caractère défiant, avec une nuance de mélancolie, il se plaisait surtout dans les fonctions de l'enseignement et dans les travaux de cabinet. Et ce qui ne laisse pas que de surprendre, c'est qu'avec de tels goûts, ordinairement si peu compatibles avec la poursuite du gain, il devint le plus riche praticien de son époque. Mais on peut dire que la fortune vint le trouver plutôt qu'il n'alla au-devant d'elle, grâce à la libéralité des grands de son temps, à l'affluence des malades que lui attirait son immense réputation, et enfin aussi à l'économie et à l'esprit d'ordre qu'il portait en toute chose. Fernel eut quelques détracteurs. On lui reprocha de ne point user assez fréquemment de la saignée. Duret, qui ne pouvait comprendre qu'on admît d'autre autorité que celle d'Hippocrate, disait de lui assez plaisamment, mais à coup sûr très-injustement : *Fæces Arabum melle latinitatis condidit*. En revanche, Fernel compte parmi ses admirateurs les plus enthousiastes, j'allais dire les plus prévenus,

Bordeu, qui n'hésite pas à le placer *un peu au-dessous d'Hippocrate et presque de niveau avec Galien*. Voyons donc ce qu'un examen rapide de ses œuvres nous permettra de penser, à cent ans de distance, du jugement porté sur lui par le médecin béarnais.

Partisan déclaré de l'analyse, possédant la méthode de l'art des divisions à un degré inconnu jusqu'à lui en médecine, Fernel partage cette science en trois grandes divisions : anatomie et physiologie, pathologie, thérapeutique. Chacune de ces divisions renferme sept livres ; peut-être sacrifie-t-il même en ceci plus qu'il ne convient à la symétrie de son plan. Quelques mots sur chacune de ces parties. Quoique Vésale se soit fait gloire d'avoir été son disciple, et que Riolan fasse l'éloge de ses connaissances anatomiques, on ne doit à Fernel aucune découverte en ce genre. Cependant il rectifia plusieurs erreurs de Galien et d'Aristote, et s'efforça de faire considérer l'anatomie comme la base ferme et immuable de toute doctrine médicale. « La connaissance du corps humain, dit-il, est à l'art de guérir ce que la géographie est à l'histoire ; c'est comme le sol sur lequel tout s'appuie. » On trouve dans les derniers livres de sa pathologie de nombreuses relations d'autopsie, dont plusieurs ne sont pas dénuées d'intérêt. En *physiologie* Fernel suit tous les errements de Galien, et, quittant le domaine de l'observation pour se lancer dans celui de la spéculation pure (car la physiologie expérimentale n'était pas encore née), il explique avec la foi inébranlable d'un dogmatisme absolu les mystères les plus intimes de l'organisme, *quæ sola cogitatione discentur*, dit-il ; fidèle néanmoins, lors même qu'il s'égare, à cette belle méthode d'exposition qui ne l'abandonna jamais, et qui constitue l'un de ses principaux mérites.

C'est encore pour ne pas se départir de la régularité de son plan, et pour procéder du général au particulier qu'il aborde la *Pathologie* par des considérations abstraites sur l'étiologie et sur la séméiotique, qu'il donne comme des axiomes, mais qui ne sont en réalité que des théories *a priori*, de subtiles hypothèses, reflet des doctrines arabo-galéniques, alors acceptées sans contrôle dans l'école comme la base inébranlable de l'art de guérir. Ces généralités, qui comprennent les trois premiers livres, correspondent à la *Pathologie générale* de nos jours. L'auteur, analysant chaque symptôme, cherche à remonter à sa cause et à en déduire les signes qu'il peut fournir à l'histoire des maladies, les indications qu'il peut présenter à la thérapeutique. Le *pouls* et l'*urine* sont pour Fernel, comme pour tous les médecins de ce temps, la base du pronostic et du traitement : « le premier, en nous faisant connaître, dit-il, l'état du cœur et des artères, nous montre l'énergie dont jouit la faculté vitale ; la seconde, en nous décelant l'état du foie et les qualités des humeurs, nous éclaire sur les mala-

dies qui en dérivent. » (*Path.*, lib. III, cap. 1). L'uroscopie était tellement dans la tradition de ce temps, « qu'il était passé en usage, dit Bayle, pour les petites gens qui n'avaient pas le moyen d'appeler le médecin, de lui envoyer leur urine, sur l'inspection de laquelle l'Esculape consulté décidait du traitement à suivre. » Les trois derniers livres de la *Pathologie* sont consacrés à la nosographie proprement dite, c'est-à-dire à une brève description des maladies alors admises. L'auteur les divise en deux grandes classes : 1° celles qui n'occupent aucun siège déterminé, *incertæ sedis* : ce sont les fièvres ; 2° les maladies spéciales ou locales, lesquelles sont internes ou externes, situées au-dessus ou au dessous du diaphragme, et en outre desquelles il admet des maladies *totius substantiæ*, telles que les épidémies et les affections contagieuses. On a reproché à Fernel trop de laconisme dans ses descriptions, mais c'est un défaut du genre. Ce qui s'explique moins, c'est qu'on ne trouve pas dans ce traité de description spéciale des *fièvres éruptives*, bien connues pourtant depuis les travaux des Arabes. Il n'y est pas question non plus de quelques affections récemment observées, telles que le scorbut, la coqueluche : à l'exception cependant de la syphilis, dont Freind érigea même le premier en doctrine la virulence, l'attribuant à un agent occulte, contagieux, qui une fois absorbé porte ses effets sur l'économie tout entière, bien qu'il affecte de préférence certains tissus et certaines régions. Néanmoins, Fernel rejetait le mercure, et lui substituait le gayac. Malgré ses défauts, il reste dans la pathologie supérieur à tout ce qui avait paru à cette époque, au point de vue surtout de la clarté, de la précision et de la simplicité de la classification. Certes personne n'a mieux compris le rôle du médecin en présence du malade que celui qui a écrit ces lignes :

« Equidem nunquam ullum plane cognitum penitusque perspectum morbum esse putaverim, nisi compertum habeatur et quasi oculis cernatur quæ in humano corpore sedes primario labore, quis in ea affectus sit præter naturam, unde is processit, utrum in ea sede genitus, an aliunde profectus, an denique causa interior aliqua illum foveat. »

Ne croirait-on pas, à la vue de ce programme, lire la profession de foi d'un médecin de nos jours ? — Parmi les faits curieux que relate notre auteur, je me bornerai à citer, parce que des observations analogues ont été publiées récemment comme nouvelles, des vomissements par luxation de l'appendice xyphoïde. Rappelons aussi qu'en proclamant le cœur susceptible de toutes les affections qui atteignent les autres organes (*cor morbi omne genus obsidet*), et en décrivant quelques-unes d'entre elles avec soin, il ouvrit une voie nouvelle à cette branche, jusque là si peu avancée, de la *Pathologie*.

Fernel suit dans sa *Thérapeutique* un plan



gue à celui qu'il a adopté dans sa *Pathologie* ; c'est-à-dire que, procédant du général au particulier, il part de ce qu'il considère comme les principes généraux de la science pour passer aux règles particulières de la pratique. Le fameux axiome *Contraria contrariis curantur* est pour lui la boussole du praticien, le pivot de la médecine pratique, et il appelle à son aide dans le développement de cette proposition fondamentale toutes les ressources de la dialectique la plus subtile. Sans entrer dans une discussion qui serait ici déplacée sur la valeur de cet axiome et sur le sens qu'il faut donner particulièrement au mot *contraires*, bornons-nous à dire que telle est l'extension démesurée qu'il prend sous la plume de notre auteur, qu'à force de s'étendre et de vouloir tout expliquer, cet adage thérapeutique finit par ne rien expliquer du tout, et qu'il peut s'appliquer à toute espèce de traitement. Mais on retrouve le grand praticien dans les considérations qui suivent, et où Fernel pose d'une main sûre les limites dans lesquelles doit se renfermer la médecine expectante, dont la théorie de la *Nature mediatrica*, mise en vogue par l'hippocratismes, avait fait tant abus. Un précepte sur lequel Fernel revient fréquemment aussi dans plusieurs de ses ouvrages, c'est de chercher à détruire la cause d'une maladie avant de s'en prendre à la maladie elle-même. A cette occasion, il fait remarquer qu'il y a souvent dans les affections pathologiques une série de causes qu'il faut combattre et détruire dans l'ordre de génération où elles se sont produites, en commençant par les plus anciennes. Cette méthode peut avoir quelque chose de précieux, mais elle est d'une application bien difficile, sinon impossible, sur le terrain de la pratique, en raison des complications inextricables qui naissent de ces causes, des phénomènes pathologiques qui en résultent et des indications complexes auxquelles celles-ci donnent lieu. Aux subtilités dans lesquelles tombe l'auteur à propos de la distinction des causes, on reconnaît le disciple de Galien. Mais ce qui a plus lieu de surprendre, c'est de voir ce grand esprit payer sa dette aux superstitions de son temps par sa foi à l'uroscopie, voire même (qui le croirait ?) à la magie et à la démonologie (*De abditis Rerum Causis* ; lib. II, cap. 16).

Dans son *Methodus medendi*, il réduit à trois tous les modes de médication : 1° *evacuer l'excédant des humeurs* ; et à ce propos il entre dans de longs développements sur la question, alors tant controversée, de la révulsion et de la dérivation ; 2° *purger*, et par là il entend toute médication de nature à provoquer la sortie d'une humeur, par quelque voie que ce soit ; 3° *altérer ou restituer*, c'est-à-dire ramener à l'état normal les parties viciées dans leur constitution. Sa distinction des qualités des médicaments en primaires, secondaires et tertiaires repose en grande partie sur des vues hypothétiques et con-

fuses, auxquelles l'analyse expérimentale n'a pas présidé. — Les trois derniers livres de la thérapeutique renferment la matière médicale proprement dite, d'où Fernel s'efforce d'élaguer beaucoup de remèdes mis en faveur par une aveugle polypharmacie, et dont l'efficacité ne lui paraissait pas démontrée par l'expérience. Il passe même sous silence les préparations mercurielles, aurifères, antimoniales et cuprifères récemment introduites dans la pratique par les alchimistes, et à l'égard desquelles sa position scientifique lui commandait une sage réserve. Il prétendait que les substances médicinales qui se trouvent en chaque pays ont une certaine affinité avec la constitution de leurs habitants : argument emprunté à la philosophie des causes finales. Il est fâcheux (ce fut même son plus vif regret à son lit de mort) qu'une fin prématurée n'ait pas permis à Fernel de publier les observations qu'il avait faites sur l'action de plusieurs substances médicinales, la partie expérimentale ou empirique de ses travaux eût eu tout à gagner d'être séparée de la partie dogmatique. Aujourd'hui on ne lit plus guère Fernel que pour connaître l'état de la médecine à cette époque. La faveur extraordinaire dont avaient joui ses ouvrages ne fut pas même de longue durée ; le crédit des doctrines arabo-galéniques avait baissé en proportion des progrès que faisaient l'hippocratismes et la chimie. Enfin, un siècle plus tard, la découverte de la circulation du sang amenait une profonde révolution dans la science. Fernel n'en restera pas moins au premier rang dans cette grande œuvre de restauration accomplie à l'époque érudite de la science. « *Artem medicam pene sepultam in vitam revocavit* » a dit de lui Guy Patin. Si les théories galéniques tiennent malheureusement plus de place dans ses écrits que l'esprit d'observation, la faute en est à son siècle, et on ne refait pas son temps. On ne peut du moins refuser à Fernel d'avoir été la personnification la plus intelligente du sien dans l'art de systématiser les sciences et de coordonner les doctrines de ses prédécesseurs, en les présentant sous la forme la plus attrayante, dans un style d'une pureté et d'une élégance soutenues.

Voici les titres des principaux ouvrages de Fernel : *De naturali parte Medicinæ libri septem* ; Paris, 1542, in-fol. ; traité de physiologie devenu rare, parce qu'il fut réuni plus tard aux autres ; — *De evacuandi ratione liber* ; Paris, 1545, in-8°. L'auteur s'y élève contre l'abus de la saignée ; — *De abditis Rerum Causis libri duo* ; Paris, 1548, in-fol., réimprimé au moins trente fois : cet ouvrage, dans lequel Fernel s'efforce d'expliquer le *quid divinum* d'Hippocrate, est sous forme de dialogue ; il a moins de valeur que les suivants ; — *Jos. Fern. Medicina* ; Paris, 1554, in-fol. : cet ouvrage comprend la physiologie, la pathologie, la thérapeutique et le traité précédent ; il en a paru



plus de trente éditions en différents formats. Une des plus estimées est celle qui a pour titre : *Jos. Fern. Ambiani Universa Medicina, tribus et viginti libris absoluta*; Paris, 1567, in-fol. Cette édition est due à G. Plancy, neveu de l'auteur, qui y a ajouté, dans les réimpressions posthumes, une vie de Fernel. Le père de Fernel était originaire d'Amiens : c'est sans doute le motif pour lequel il prend lui-même le surnom d'*Ambianus*; — *Therapeutices universalis, seu medendi rationis libri septem*; Lyon, 1571, in-8°; plusieurs éditions en différents formats, et une traduction française par Duteil; Paris, 1648-1668, in-8°; — *Februm curandarum Methodus generalis*; Francfort, 1577, in-8°; traité posthume, publié par Lancy, et traduit en français par Ch. de Saint-Germain; Paris, 1665, in-8°; — *Consiliorum medicinalium Liber*; Paris, 1582, in-8°; — *De Luis Veneræ Curatione perfectissima liber*; Anvers, 1579, in-8°; publié par Giselinus; traduit en français par Lelong; Paris, 1633, in-12.

La *Pathologie* de Fernel, le plus estimé de ses ouvrages, et qui se trouve, ainsi que les précédents, dans ses œuvres réunies, a été publiée à part, et traduite en français en 1655 par A. D. M.; in-8°. La partie chirurgicale des œuvres de Fernel a eu aussi les honneurs d'une traduction française, par Siméon de Provenchières; Paris, 1579, in-12. Enfin, Fernel, qui était un très-habile mathématicien, très-versé dans l'astronomie, a publié, au début de sa carrière scientifique, un traité de la sphère et un traité de cosmologie. Il y donne, l'un des premiers, la mesure à peu près exacte d'un degré du méridien.

D<sup>r</sup> C. SAUCEROTTE.

De Thou, *Historia mei temporis*, l. XXI. — Sainte-Marthe, *Elogia Doct. Gall.*, l. I. — Gallil. Plantius, *Vita Fernelii*, en tête des Œuvres de Fernel. — Bayle, *Dictionnaire Historique et critique*. — Eloy, *Dictionnaire Historique de la Médecine*. — *Biographie médicale*.

**FERNER** (*Benott*), érudit et homme politique suédois, du dix-huitième siècle. Il fit ses études scientifiques à Upsal, et voyagea ensuite dans plusieurs pays de l'Europe avec le fils d'un négociant suédois. A son retour dans sa patrie, il fut chargé de continuer l'éducation du prince royal, depuis roi sous le nom de Gustave III. Il obtint le titre de conseiller de chancellerie, et fut membre de l'Académie de Stockholm. Le discours qu'il lut au sein de cette société sur l'abaissement des eaux de la mer donne une haute idée de ses connaissances scientifiques. Un extrait de ce travail a été inséré dans l'*Encyclopédie méthodique*.

*Enc. méth.* — Chaudon et Delandine, *Nouv. Dictionn. Historique*.

**FERNO** ou **FERNUS** (*Michel*), biographe italien, mort en 1513. Il fut avocat et notaire à Milan. Il plaida quelque temps à Rome, où il acquit les bonnes grâces du pape Alexandre VI. En 1500, il entra dans la carrière ecclésiastique, et devint chanoine. Ses ouvrages sont : *Historia*

*nova Alexandri VI*; Rome, 1493, in-4°; — *De Legationibus italicis ad Alexandrum VI*; ib., 1493, in-4°; — *Jo. Antonii Campani Opera, cum ejus Vita a Ferno scripta et annotata*; ib., 1495, in-fol.; — *Epitome de Regno Siciliae et Apuliae*; 1496, in-4°; — *Universæ Curiae Compendium*; — *Cento Facetie*; — *De Vita Virorum doctrina illustrium*.

Argelati, *Bibl. Mediol.*, II.

**FERNOW** (*Charles-Louis*), critique allemand, né le 19 novembre 1763, à Blumenhagen, village de l'Uckermark (Prusse), mort le 4 décembre 1808. Ayant gagné l'amitié du seigneur dont son père était un des serviteurs, il fut placé par lui, à l'âge de douze ans, chez un notaire en qualité de clerc, et plus tard chez un apothicaire. Pendant qu'il apprenait à préparer les drogues, il eut le malheur de tuer d'un coup de feu un chasseur, et fut longtemps inconsolable de cet accident. Son apprentissage achevé, il se rendit à Lubeck, où il trouva une place qui lui laissa assez de loisir pour pouvoir travailler à s'instruire encore. De bonne heure il avait donné des preuves de son goût pour la poésie et la peinture. Il s'exerça dans l'une et dans l'autre, et la connaissance qu'il fit du peintre Carstens lui donna des idées plus élevées et plus justes sur l'art. Il renonça dès lors à l'état d'apothicaire pour se consacrer tout entier à ses études favorites. A Iéna, où le conduisit un amour romanesque, il se lia avec Reinhold et Baggesen; ce dernier lui proposa de l'accompagner dans un voyage en Suisse et en Italie. Rien ne pouvait être plus agréable à un jeune homme avide d'instruction. Plein d'admiration à l'aspect des chefs-d'œuvre antiques, Fernow étudia avec ardeur, sous la direction de son ami Carstens, qu'il avait retrouvé à Rome, la théorie et l'histoire de l'art, ainsi que la langue et la poésie italiennes. De retour en Allemagne (1803), il obtint la place de professeur extraordinaire à Iéna, puis celle de bibliothécaire de la duchesse douairière Amélie de Weimar. On a de lui : *Ital. Sprachlehre fuer Deutsche* (Cours de Langue italienne à l'usage des Allemands); Tubingue, 1804, 2 vol.; — *Römische Studien* (Études romaines); 1806-08; — *Leben des Kuenstlers Carstens* (Vie de l'artiste Carstens); Leipzig, 1806; — *Ariosto's Lebenslauf* (Vie de l'Arioste); Zurich, 1809; — *Francesco Petrarca*; Leipzig, 1818 (posthume). Ses œuvres complètes ont été publiées à Leipzig, 1829. [*Enc. des G. du M.*, avec addit.]

Jeanne Schuppius, *Fernow's Leben*. — *Conversat. Lex.*

**FÉROUX** (*Christophe-Léon, dom*), économiste français, né à Frévent (Artois), en 1730, mort à Paris, en 1803. Il entra dans l'ordre des Bernardins, et y devint prieur en 1757. Il se fit remarquer par l'intelligence avec laquelle il administra les diverses possessions monacales qui lui furent confiées. Il prit dans sa gestion des idées pratiques qui le décidèrent à publier plu-

deux écrits ayant pour but de diviser les grandes propriétés et d'augmenter ainsi le nombre des propriétaires, c'est-à-dire des citoyens intéressés à conserver et à féconder le sol. Féroux était très-partisan du système d'association, et affirmait que de ce côté les communautés religieuses avaient fait beaucoup plus pour l'humanité que les individualités, quelque puissantes, quelque riches, quelque bienveillantes qu'elles fussent. « En effet, disait-il, quel est le laïque propriétaire de la maison de Saint-Lazare qui voudrait nourrir trois cents pauvres par semaine ? » Dom Féroux avait des connaissances très-étendues en agromomie et en arboriculture ; il était membre de la Société académique des Sciences. On a de lui : *l'Œuvre d'un solitaire patriote* (anonyme) ; la Haye et Paris, 1784, 2 vol. in-12 ; — *Nouvelle Institution nationale* ; Paris, 1788, 2 vol. in-12 ; avec cette épigraphe tirée de *La Balance naturelle* d'Antoine Lavoisier : « Une collection d'hommes vicieux ne sera jamais une nation d'hommes vertueux : faites des hommes sains, éclairés, puis vous les combinerez » ; — *Vues politiques sur la division légale des grandes propriétés* ; 1793. in-12.

Grœce. *Biographie littéraire* ; 1804, 10-8°. — Quérard, *La France littéraire*.

**FERQUARD I<sup>er</sup>**, roi d'Écosse, vivait au septième siècle. En 627, il succéda à Eugène III, son père. Au rapport de quelques historiens, il régna dix ans ; selon d'autres, il fut déposé par ses sujets, qu'il opprimait, et se donna la mort dans la prison où il était détenu. On lui reprochait surtout de manifester trop de sympathie pour le pelagianisme.

**FERQUARD II**, roi d'Écosse, fils du précédent, vivait au septième siècle. En 641, il remplaça sur le trône son oncle Donaki. Son règne dura dix-huit ans, et fut signalé par les vertus qui distinguent les rois dignes de ce nom.

Bibliothèque. *Hist. Scot.*

\* **FERRABOSCO (Pietro)**, peintre italien, florissant au commencement du dix-septième siècle. On croit qu'il naquit à Lucques, mais qu'il studia à Rome. Il figure en effet parmi les membres de la célèbre Académie de Saint-Luc, quoique par son coloris il semble plutôt avoir pris pour modèles les maîtres vénitiens. Vers l'âge de trente ans il passa en Portugal, et ce n'est que dans ce pays que son talent peut être apprécié, aucun tableau de lui n'étant connu en Italie.

E. B.—x.

Lessi, *Storia della Pittura*. — Tionzi, *Dizionario*. — Siret, *Dict. hist. des Peintres*.

**FERRACINO (Bartolomeo)**, ingénieur italien, né à Solagna, près Bassano, le 18 août 1692, mort dans la même ville, le 21 janvier 1777. Né d'une famille fort pauvre, il travaillait tout le jour avec son père et ses frères à abattre des arbres et à les scier en planches. Doué de rares dispositions pour la mécanique, il inventa une machine qui, mise en activité par le vent, faisait mouvoir une scie et divisait les planches sans

l'intervention d'un ouvrier ; il trouva ensuite un appareil pour fabriquer des tonneaux d'une grande solidité, quoique sans cercles, et quelques autres ingénieuses combinaisons du même genre. Il construisit en 1716 pour l'archevêque de Sologna une horloge en fer fort juste et très-simple, puis une machine hydraulique peu compliquée, par la moyen de laquelle il fabriqua de grandes roues dentelées. Il mit aussi une trompette à la bouche d'une statue, et par un courant d'eau cette trompette modulait cinq tons différents. Ces diverses inventions le firent connaître, et bientôt il trouva des protecteurs qui l'appellèrent d'abord à Bassano, puis à Padoue. En 1749, il construisit, pour mettre la ville de Trente à l'abri des inondations du Fersina, une machine hydraulique qui élevait l'eau à trente-cinq pieds et qu'une jeune fille suffisait pour mettre en mouvement. C'était l'application de la vis d'Archimède. Il fit ensuite l'horloge de la place Saint-Marc à Venise, et dirigea la construction de la voûte de la grande salle à Padoue. Ce fut à Ferracino que la ville de Bassano dut son fameux pont de bois sur la Brenta, œuvre aussi admirable par la hardiesse que par la solidité. Le marquis de Poleni disait de lui « qu'il était étonné de deux choses : la première, de ce que toutes les fois qu'on présentait à Ferracino une machine, quelque parfaite qu'elle semblât, cet habile mécanicien trouvait le moyen de la simplifier ; la seconde, de ce qu'il produisait tous ces chefs-d'œuvre sans avoir jamais pu apprendre à lire ». Un monument fut élevé en l'honneur de Ferracino par la ville de Bassano.

F. Memmo, *Vita e Macchine di Bartolomeo Ferracino*. — Verri, *Elogio storico del famoso ingegnere Bartol. Ferracino*. — Giambattista Saegge, dans la *Biografia degli Italiani* de Tiraboschi, t. VI, p. 146. — Tiraboschi, *Storia della Letteratura Italiana*.

\* **FERRACUTI (Giovanni-Domenico)**, peintre de l'école romaine, né à Macerata (Marche d'Ancone), florissait à la fin du dix-septième siècle. Il se fit connaître par de bons paysages et surtout par des effets de neige qu'il se plaisait à reproduire de préférence. Il fut élève de Claude Lorrain qui l'avait comblé de bienfaits, et qu'il paya de la plus noire ingratitude. Des envieux ayant fait courir le bruit que Claude faisait faire une partie de ses tableaux, Giovanni Domenico, au lieu de démentir cette calomnie, contribua à la propager en réclamant le salaire de travaux prétendus dont il aurait été chargé par Claude Lorrain, le grand maître le fit venir, et, sans lui faire aucun reproche, lui paya tout ce qu'il demandait ; mais de ce jour il ne voulut plus avoir d'élèves. E. B.—x.

Lessi, *Storia della Pittura*. — Tionzi, *Dizionario*. — Siret, *Dict. hist. des Peintres*.

\* **FERRADIS (Vincent)**, poète espagnol du quatorzième siècle, né dans la province de Valence. Le *Cancionero general*, Anvers, 1573, renferme de lui trois pièces sur des sujets pieux. Catalogue de la Bibl. imp.

**FERRAJUOLI** ou **FERRAJUOLO** (*Nunzio*), dit *degli Afflitti*, peintre de l'école bolonaise, né en 1660, à Nocera-dei-Pagani (royaume de Naples), mort à Bologne, en 1735. Il avait puisé à Naples les premières notions de l'art à l'école de Luca Giordano ; mais, étant allé jeune encore se fixer à Bologne, il entra dans l'atelier de Gian-Giuseppe del Sole. Il réussit assez bien dans la peinture d'histoire, et cependant, entraîné par sa vocation, il quitta ce genre pour le paysage, dans lequel en effet il se montra supérieur à la plupart de ses contemporains, sans cependant qu'on puisse, avec Orlandi, oser le placer au niveau de Claude Lorrain et du Poussin. Sa manière rappelle celle de l'Albane, mais avec moins de vérité dans le coloris, et quelquefois aussi celle de Paul Brill. Peu d'artistes poussèrent aussi loin la connaissance de la perspective ; ses paysages sont pour la plupart entièrement d'invention, et rarement ils rappellent même de loin un site connu. Les petites figures qui les animent furent souvent peintes par Angelo Malavena. Nunzio eut pour élèves Carlo Lodi et Bernardo Linozzi.

E. B—N.

Orlandi, *Abbecedario*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Malvasia, *Pitture di Bologna*. — M. A. Gualandi, *Tre Giorni in Bologna*. — Winkelmann, *Neues Mahlerlexikon*.

\* **FERRAMOLA** (*Fioravante*), peintre italien, né à Brescia, mort en 1528. Il se trouvait à Brescia lors de la prise de cette ville par Gaston de Foix (1512). Non-seulement le général français fit sauvegarder la personne et les propriétés de Ferramola, mais il lui fit de riches cadeaux, honorant en lui l'un des plus habiles peintres de l'époque. Ferramola a suivi complètement le goût de Muziano, dont peut-être était-il élève ; il a laissé des preuves de son mérite dans quelques églises de son pays natal. Celle des Grazie renferme un *Saint Jérôme*, tableau bien conçu et embelli par un riche paysage.

Baldassare Zamboni, *Memorie intorno alle pubbliche Fabbriche più insigni della città di Brescia* ; Brescia, 1706, in-fol. — Lanzi, *Storia pittorica*, III, 90.

**FERRAND**, nom commun à plusieurs personnages français, classés ci-dessous par ordre chronologique :

**FERRAND** (*David*), poète et imprimeur normand, vivait à Rouen dans le dix-septième siècle. On n'a pas de détails sur sa vie. Ses ouvrages sont : *Réjouissances de la Normandie sur le triomphe de la paix* ; Rouen, 1616, in-8° ; — *Figures des Métamorphoses d'Ovide, sommairement décrites en vers* ; Rouen, 1641, in-12 ; — *Inventaire général de la Muse normande, divisé en vingt-huit parties, où sont décrites les choses remarquables arrivées à Rouen depuis quarante ans* ; Rouen, 1655, in-8°. Ce recueil contient des épitres, des ballades, des chants royaux, des stances, des complaintes, des sonnets, des épigrammes, etc. La plupart de ces pièces sont, pour nous servir

des expressions de l'auteur, écrites en *langue purinique* ou *gros normand*.

Ferrand, préface de son *Inventaire général*.

**FERRAND** (*Jacques*), médecin français, né à Agen, vivait dans le dix-septième siècle. On a de lui : *Traité de la Maladie de l'amour, ou mélancholie érotique* ; Paris, 1623, in-8°. Ferrand regarde l'amour moins comme une passion que comme une affection, une infirmité physique. Éloy attribue à Jacques Ferrand des *Lettres apologétiques* imprimées à Paris, 1685, in-12. Il est difficile que deux publications séparées par un intervalle de soixante-deux ans appartiennent au même auteur.

Éloy, *Dict. hist. de la Médecine*.

**FERRAND** (*Antoine*), poète français, né à Paris, en 1678, mort dans la même ville, en 1719. Il était conseiller à la cour des aides de Paris. Il s'exerça avec succès dans la poésie légère, fit des chansons fort agréables et des épigrammes dignes de Rousseau. Ses poésies galantes, auxquelles on reproche parfois trop de licence, ne manquent d'ailleurs ni de grâce ni de naturel ; on en jugera par la charmante petite pièce suivante :

D'amour et de mélancolie  
Célestinus enfin consumé  
En fontaine fut transformé,  
Et qui boit de ses eaux oublie  
Jusqu'au nom de l'objet aimé.  
Pour mieux oublier Égérie,  
Hier j'y courus vainement :  
A force de changer d'amant  
L'infidèle l'avait tarié.

La plupart des poésies de Ferrand ont été insérées dans le recueil intitulé : *Pièces libres et Poésies de quelques auteurs sur divers sujets* ; Londres, 1737, 1744, 1747, 1760, 1762, in-8°. Ce qui appartient à Ferrand dans ce recueil ne va pas au delà de la page 20. Le président Hénault attribue à Ferrand *Les Caractères de l'Amour*, opéra donné sous le nom de l'abbé Pellegrin.

La femme de Ferrand, née de Belizani et morte en 1740, est auteur d'un roman intitulé : *Histoire des amours de Cléante et de Bélise* ; Leyde, 1691, in-12.

Voltaire, *Siècle de Louis XIV*. — Hénault, *Mémoires* — Quérard, *France littéraire*.

**FERRAND** (*Jean*), théologien français, né au Puy-en-Velay, en 1586, mort à Lyon, le 30 octobre 1672. Il entra dans la Société de Jésus en 1604, professa la rhétorique et la théologie dans les écoles de son ordre, et devint recteur du collège d'Embrun. On a de lui plusieurs ouvrages peu importants ; le principal est intitulé : *Disquisitio reliquiaria, sive de suscipiendo et suspecto earundem numero reliquiarum quæ in diversis ecclesiis servantur multitudine* ; Lyon, 1647, in-4°.

Sothwel, *Bibliotheca Scriptorum Societatis Jesu*.

**FERRAND** (*Louis*), orientaliste et controversiste français, né à Toulon, le 3 octobre 1645, mort le 11 mars 1699. Il commença ses études

dans sa ville natale, et les acheva à Lyon, où il apprit l'hébreu et d'autres langues orientales. Il se rendit à Paris, à l'âge de vingt ans, et fit ensuite un voyage à Mayence, pour travailler à une traduction du texte hébreu de la Bible. Ce projet n'ayant pas réussi, il revint en France, étudia le droit, et se fit recevoir avocat au parlement de Paris. Mais il s'occupa beaucoup moins de sa nouvelle profession que d'écrits de controverse et de travaux sur l'histoire de l'Orient. « Ferrand, dit Dupin, avait beaucoup d'érudition; il savait les langues et avait lu l'antiquité. Il accable son lecteur de citations rapportées assez confusément et sans beaucoup de choix. Il n'écrit pas d'une manière sublime, et n'est pas extrêmement fort dans le raisonnement. » On a de Ferrand : *Conspectus seu Synopsis libri hebraici qui inscribitur: Annales Regum Franciæ et regum domus Othomanicæ*; Paris, 1670, in-8°; — *Réflexions sur la Religion chrétienne, contenant les prophéties de Jacob et de Daniel, sur la venue du Messie, etc.*; Paris, 1679, 2 vol. in-12; — *Liber Psalmorum, cum argumentis, paraphrasi et annotationibus*; Paris, 1683, in-4°; — *Traité de l'Église, contre les hérétiques, et principalement contre les calvinistes*; Paris, 1685, in-12; — *Réponse à l'Apologie pour la Réformation, pour les réformateurs et pour les réformés*; Paris, 1685, in-12; — *Psaumes de David en latin et en français selon la Vulgate*; Paris, 1686, in-12; — *Lettre à M<sup>sr</sup> l'évêque de Beauvais sur le monachisme de saint Augustin*; dans le *Journal des Savants* (30 août et 6 septembre 1688); — *Discours où l'on fait voir que saint Augustin a été moine*; Paris, 1689, in-12; — *Summa Biblica, seu dissertationes prolegomenicæ de Sacra Scriptura*; Paris, 1690, in-12. C'est le premier volume d'un ouvrage qui devait en avoir huit. Ferrand laissa en manuscrit des extraits considérables des Pères et des conciles.

Son frère, **HENRI FERRAND**, publia un recueil d'inscriptions, sous ce titre : *Inscriptiones ad res notabiles spectantes ab anno 1707 ad annum 1726*; Avignon, 1726, in-4°.

Dupin, *Bibliothèque des Auteurs ecclésiastiques*, dix-septième siècle, t. IV. — Nicéron, *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres*, t. 1<sup>er</sup> et X.

**FERRAND** (.....), voyageur français, né vers 1670, vivait encore en 1713. Médecin du khan des Tartares, il fit partie de l'expédition que le fils de ce prince dirigea contre la Circassie. Le bey de Cabartha, dont il avait gagné l'affection, voulut lui faire épouser une de ses nièces. Ferrand ne se prêta pas à ce dessein; mais, touché des attentions du bey, il se proposa de le baptiser avec toute sa famille; il différa pourtant l'exécution de ce projet jusqu'à ce qu'il pût envoyer de Batchi-Seraï un missionnaire pour leur enseigner les principes du christianisme. Cette mission de Crimée était peu florissante à cette époque; mais en 1706 Ferrand fit venir de

Constantinople quelques jésuites, qui changèrent entièrement la face des choses. Il fut toujours traité avec beaucoup de considération par les khans et les principaux personnages de la Crimée. On a de lui : *Réponse à quelques questions faites au sujet des Tartares Circassies, et Voyage de Crimée en Circassie par le pays des Tartares Nogais*, insérés dans le t. III de la nouvelle édition des *Lettres édifiantes*, et dans le t. X du *Recueil des Voyages au Nord*; — *Relation du sieur Ferrand, touchant la Crimée, les Tartares Nogais et ce qui se passe au sérail du kan des Tartares*; dans le t. IV du *Recueil des Voyages au Nord*. Dans ces divers opuscules, Ferrand fait connaître les mœurs des Tartares, leurs relations avec les Moscovites, et l'état physique des pays qu'il a visités.

E. B.

Ferrand, *Ses ouvrages*.

**FERRAND (Jacques-Philippe)**, peintre français, né à Joigny (Bourgogne), vers 1653, mort à Paris, en 1732. Fils d'un médecin de Louis XIII, il apprit le dessin chez Mignard et la miniature chez Samuel Bernard. Le jeune Ferrand se forma de lui-même à peindre sur émail, et excella dans ce genre. En 1684, il eut une place de valet de chambre de Louis XIV, et en 1690 il fut reçu à l'Académie royale de Peinture et de Sculpture. Il voyagea ensuite en Italie, séjourna à Turin, à Gènes, à Florence, à Rome, et fut partout reçu avec beaucoup de distinction. Ses dernières années furent troublées par des chagrins domestiques. On a de lui un curieux traité intitulé : *L'Art du Feu, ou la manière de peindre en émail*; Paris, 1723.

*Mercur de France*, mars 1732. — Moréri, *Grand Dictionnaire historique*.

**FERRAND DE MONTHELON**, peintre français, né à Paris, au commencement du dix-huitième siècle, mort dans la même ville, en 1752. D'abord professeur de l'Académie de Saint-Luc à Paris, et ensuite professeur de dessin à Reims, il composa un *Mémoire sur l'établissement de l'École des Arts à Reims*; Reims, 1748, in-4°.

Chaudon et Delandine, *Dictionnaire historique*. — Quérard, *La France littéraire*.

**FERRAND (Jacques)**, général français, né le 11 novembre 1746, à Ormoy, (Franche-Comté), mort à Amance (Haute-Saône), le 30 novembre 1804. Entré au service en 1766, il était colonel en 1791. Sa conduite au siège de Lille lui valut le grade de général de brigade. Nommé peu après général de division, il eut quelque temps le commandement en chef de l'armée des Ardennes. Il passa ensuite à l'armée du nord, puis à celle du Rhin. Élu en 1797 membre du Conseil des Cinq Cents par le département de la Haute-Saône, il suivit la même ligne politique que Pichegru, son ancien général en chef et son ami. Cependant, il ne fut pas compris au 18 fructidor sur la liste des déportés; le gouvernement se contenta d'annuler



son élection. Depuis cette époque jusqu'à sa mort Ferrand vécut dans la retraite.

*Archives de la guerre. — Moniteur (année 1797).*

**FERRAND DE LA CAUSSADE** (*Jean-Henri-Bégays*), général français, né à Montflanquin (Agenais), en 1736, mort à La Planchette, près Paris, en 1805. Il fut destiné de bonne heure à la profession des armes, et nommé très-jeune lieutenant au régiment de Normandie (infanterie). Il fit avec ce corps les campagnes de 1747 et 1748, et assista au siège de Berg-op-Zoom, à la prise du fort Lillo, et à la bataille de Laufelt. A Clostercamp (1760), il se signala par sa bravoure et fut grièvement blessé. Cette belle conduite lui valut le grade de capitaine. Il devint ensuite major-commandant de Valenciennes, et remplit ces fonctions jusqu'en 1790, époque de la suppression des états-majors de place. En 1792, les habitants de Valenciennes, dont Ferrand s'était concilié l'affection, le nommèrent commandant de la garde nationale de leur ville. La même année, il fut promu au grade de maréchal de camp et envoyé à l'armée du nord, dont il commanda l'aile gauche à la bataille de Jemmapes. Il contribua au succès de cette journée, par l'intrépidité avec laquelle il emporta à la baïonnette les villages de Carignan et de Jemmapes, et par l'habileté qu'il déploya en manœuvrant sur le flanc droit de l'ennemi. Après la victoire, il fut nommé commandant de Mons. Devenu général de division le 15 mars 1793, il reçut de Dumouriez l'ordre de se rendre à Condé et à Valenciennes; mais il ferma les portes de ces places aux troupes du général transfuge, et les conserva ainsi à la France. Bientôt Ferrand fut investi dans Valenciennes par 150,000 hommes de l'armée des coalisés, commandés par le prince de Cobourg, le duc d'York et le général Ferraris. Il n'avait avec lui que 9,000 hommes. Avec une si faible garnison, il défendit pendant trois mois les remparts qu'il avait arrachés à la trahison, et ne capitula qu'en désespoir d'être secouru, après avoir soutenu quatre assauts et défendu trois brèches praticables dans le corps de la place. Ferrand, destitué ensuite comme ancien noble, fut arrêté et détenu jusqu'après le 9 thermidor. Bonaparte, devenu premier consul, le nomma, en 1800, préfet de la Meuse-Inférieure. Après deux années d'exercice de ces fonctions, Ferrand fut remplacé en novembre 1801, ses infirmités le forçant à renoncer à la carrière administrative. Il se retira dans une terre qu'il possédait près de Paris. On a de lui : *Précis de la Défense de Valenciennes*; 1805, in-8°.

*De Courcelles, Dict. des Généraux Français. — Rabbe, Bokjolin, etc., Biog. univ. et port. des Contem. porains.*

**FERRAND** (*Morte-Louis*), général français, né à Besançon, le 12 octobre 1753, mort à Porto-Hincado (Ile Saint-Domingue), le 7 novembre 1808. Il venait de terminer ses études lorsque son frère, nommé chirurgien en chef de l'armée

de Rochambeau, l'emmena en Amérique, où il fit, comme volontaire, les premières campagnes de la guerre de l'indépendance. De retour en France, Ferrand entra dans un régiment de dragons, où il fut nommé lieutenant en 1792 et chef d'escadron en 1793. Arrêté à cette époque sous l'accusation de *fayettisme*, il ne recouvra la liberté qu'après le 9 thermidor. Nommé bientôt après général de brigade, il commanda en cette qualité aux armées de l'ouest, des Ardennes et de Sambre et Meuse. Il devint commandant du département du Pas-de-Calais, et fit ensuite partie de l'expédition de Saint-Domingue, sous les ordres du général Leclerc. En moins de quatre mois, cette colonie se trouva de nouveau soumise à la France; mais la tranquillité ne tarda pas à être troublée par une insurrection générale des hommes de couleur, qui éclata en novembre 1802. Sur ces entrefaites, le général en chef Leclerc mourut, emporté par la fièvre jaune. Ferrand fut alors chargé de défendre la partie française de la colonie; mais Dessalines occupant le Cap, il se vit contraint de se retirer à Santo-Domingo, dont les habitants, d'un commun accord, lui confièrent le commandement. Investi par Dessalines à la tête de 22,000 noirs, il le combattit, et le força de lever le siège, le 18 mars 1803. Ferrand se maintint à son poste, et se fit respecter pendant près de cinq ans. A la fois administrateur et guerrier, il s'était concilié les suffrages de tous les habitants, lorsqu'on apprit aux Antilles que la guerre venait d'éclater entre la France et l'Espagne. Le gouverneur de Porto-Rico n'eut pas plus tôt été instruit de ces hostilités, qu'il résolut de traiter en ennemi le général français : celui-ci, désirant épargner de grands malheurs aux colons, essaya de faire comprendre à l'Espagnol qu'il était de l'intérêt commun de vivre en bonne harmonie, et de ne pas épouser les différends entre les deux métropoles. Il répugnait à une inutile effusion du sang, et il mit tout en œuvre pour l'éviter; mais le gouverneur de Porto-Rico, sourd à la voix de la raison et de l'humanité, fomenta une insurrection à Barabonde, et le général Ferrand se vit réduit à prendre les armes pour la réprimer. Le nombre des rebelles s'élevait à plus de 2,000, et il avait à peine 500 soldats à leur opposer. Il tenta d'abord la voie des pourparlers; mais ses propositions ayant été rejetées, il ne balança pas à marcher; son intention était d'attaquer les insurgés avant que la révolte eût fait des progrès plus étendus. En vain les habitants s'efforcèrent-ils de le détourner de ce projet, et lui représentèrent les dangers de son exécution. Ferrand, à la tête de sa petite troupe, sortit de Santo-Domingo, et le 7 novembre 1808 il se trouva en présence de l'ennemi, qui avait pris position à Porto-Hincado. Aussitôt il engagea l'action : le premier choc fut terrible. Bientôt la cavalerie ennemie débordant les deux ailes de la colonne française, les rangs furent



rompus, la plupart des officiers et des soldats furent tués, et le reste s'enfuit sans pouvoir se rallier. Ferrand, réduit au désespoir, se fit alors sauter la cervelle d'un coup de pistolet.

Arnault, Jouy, Jay, etc., *Nouv. Biogr. des Contemporains*. — Rabbe, Boissjolin, etc., *Biographies univ. et port. des Contemporains*.

**FERRAND** (Antoine - François - Claude, comte), magistrat et publiciste français, pair de France, conseiller d'État, membre de l'Académie française, etc., né à Paris, le 4 juillet 1751, mort dans la même ville, le 17 janvier 1825. Appartenant à une famille de robe, il avait à peine atteint sa dix-huitième année que, par dispense d'âge, il entra au parlement de Paris comme conseiller aux enquêtes. Il partagea la résistance de sa compagnie aux mesures du chancelier Maupeou, et fut envoyé en exil. Il en adoucit les rigueurs par la culture des lettres, et débuta par quelques ouvrages de poésie et des compositions dramatiques. Chargé en 1787 de la rédaction des remontrances du parlement à l'enregistrement forcé des édits royaux et de l'impôt du timbre, il ne répondit qu'imparfaitement à l'attente de ses collègues. Il se releva quelque temps après, à la séance royale du 19 novembre, par un discours dans lequel il rappelait au roi la conduite de son prédécesseur Louis XV, qui, en 1770, avait cédé aux vœux du parlement. Bientôt Ferrand combattit le projet de convocation des états généraux. Ce fut encore lui cependant que le parlement chargea de la rédaction des troisièmes remontrances contre les impôts du timbre et la subvention territoriale, remontrances dans lesquelles l'allégation d'incompétence de la cour plénière devait être motivée sur ce que aux états généraux seuls appartenait le droit de consentir les impôts.

Dès le mois de septembre 1789, Ferrand émigra. Son zèle éclata alors dans une multitude de petits factums monarchiques. Le prince de Condé l'admit à son conseil, et en 1793 il fut appelé à faire partie du conseil de régence. Il se rendit à l'armée des princes, puis en 1794 il se retira à Ratisbonne, où il reprit ses travaux littéraires, et s'occupa de la composition d'un livre qu'il destinait à l'éducation de son fils unique, qui mourut à l'âge de seize ans. En 1801, profitant des facilités offertes par le nouveau gouvernement aux émigrés qui voulaient rentrer en France, il y vint, suivant l'expression du marquis de Clermont-Tonnerre, « avec l'autorisation du roi, attendre paisiblement que les circonstances ramenassent la royauté légitime ». Peu de temps après il fit paraître son *Esprit de l'histoire*. « Ce livre, dit un biographe, fut accueilli avec le plus grand empressement, et par les hommes qui s'étaient toujours montrés opposés aux idées de la révolution, et par ceux qui, produits par cette même révolution, cherchaient déjà à entraîner l'opinion publique dans un mouvement retrograde, favorable aux projets

de Bonaparte. » *L'Esprit de l'histoire* est un long plaidoyer en faveur de ce qu'on a appelé depuis le principe d'autorité. Le corps enseignant en aida le débit, et le donna fréquemment en prix. Cependant, la censure prit ombrage d'un discours adressé par Viomandus à Childéric, roi légitime des Français, qu'il rétablit sur son trône. Il était facile d'y voir un conseil indirect adressé au chef de l'État, et l'ouvrage dut recevoir quelques changements. D'un autre côté, l'empereur de Russie envoya à l'auteur une lettre flatteuse avec une bague de prix. A la mort de Rulhière, Ferrand fut chargé de finir l'*Histoire de l'Anarchie de Pologne*, que l'auteur laissait inachevée; mais Ferrand ne craignit point de faire subir au manuscrit des corrections considérables pour l'approprier à ses idées, et au moment où l'ouvrage allait paraître la police fit enlever la copie en déclarant que Rulhière ayant été pensionnaire de l'État, son ouvrage ne pouvait être publié sans le consentement du gouvernement. Daunou, devenu alors l'éditeur de Rulhière, accusa hautement Ferrand d'avoir altéré le texte de son auteur. Le travail de Ferrand parut néanmoins plus tard. Au moment de l'entrée des armées étrangères à Paris, Ferrand, qui faisait partie d'une sorte de comité royaliste, se rendit, avec M. Soesthène de La Rochefoucauld et Châteaubriand, chez M. de Nesselrode pour demander le rétablissement des Bourbons sur le trône de France, bien qu'il eût été d'avis d'abord de s'adresser au sénat.

Le 13 mai 1814, Ferrand fut nommé ministre d'État et directeur général des postes. Il fut en outre appelé dans la commission chargée d'élaborer la Charte constitutionnelle. Bourrienne l'accusa d'avoir dit de cette charte « que c'était une bonne chose, mais qu'il lui manquait d'avoir été enregistrée au parlement ». A cette époque une brochure ayant pour titre : *Protestations du parlement de Paris contre sa suppression*, parut avec des initiales qui permettaient de l'attribuer au comte A. Ferrand. Lanjuinais dénonça cet écrit à la chambre des pairs; mais Ferrand formula une espèce de rétractation habile. Il contre-signa comme ministre du roi l'acte par lequel Louis XVIII ordonna le séquestre des biens de Napoléon et de sa famille. Au mois de juillet, il fut nommé membre de la commission chargée d'examiner les demandes en restitution des biens non vendus des émigrés, et le 13 septembre il présenta un projet de loi à ce sujet. C'est alors qu'il alarma si fort les esprits en établissant la fameuse distinction entre les royalistes de la ligne droite et ceux de la ligne courbe. « Il est bien reconnu, disait-il, que les régnicoles comme les émigrés appelaient de tous leurs vœux un heureux changement, lors même qu'ils n'osaient encore l'espérer. A force de malheurs et d'agitations, tous se retrouvaient donc au même point; tous y étaient arrivés, les uns en suivant une ligne droite, sans jamais dévier, les autres après avoir parcouru

**FERRAJUOLI** ou **FERRAJUOLO** (*Nunzio*), dit *degli Afflitti*, peintre de l'école bolonaise, né en 1660, à Nocera-dei-Pagani (royaume de Naples), mort à Bologne, en 1735. Il avait puisé à Naples les premières notions de l'art à l'école de Luca Giordano ; mais, étant allé jeune encore se fixer à Bologne, il entra dans l'atelier de Gian-Giuseppe del Sole. Il réussit assez bien dans la peinture d'histoire, et cependant, entraîné par sa vocation, il quitta ce genre pour le paysage, dans lequel en effet il se montra supérieur à la plupart de ses contemporains, sans cependant qu'on puisse, avec Orlandi, oser le placer au niveau de Claude Lorrain et du Poussin. Sa manière rappelle celle de l'Albane, mais avec moins de vérité dans le coloris, et quelquefois aussi celle de Paul Brill. Peu d'artistes poussèrent aussi loin la connaissance de la perspective ; ses paysages sont pour la plupart entièrement d'invention, et rarement ils rappellent même de loin un site connu. Les petites figures qui les animent furent souvent peintes par Angelo Malavena. Nunzio eut pour élèves Carlo Lodi et Bernardo Linozzi.

E. B—N.

Orlandi, *Abbecedario*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Malvasia, *Pitture di Bologna*. — M. A. Gualandi, *Tre Giorni in Bologna*. — Winkelmann, *Neues Mahlerlexikon*.

\* **FERRAMOLA** (*Fioravante*), peintre italien, né à Brescia, mort en 1528. Il se trouvait à Brescia lors de la prise de cette ville par Gaston de Foix (1512). Non-seulement le général français fit sauvegarder la personne et les propriétés de Ferramola, mais il lui fit de riches cadeaux, honorant en lui l'un des plus habiles peintres de l'époque. Ferramola a suivi complètement le goût de Muziano, dont peut-être était-il élève ; il a laissé des preuves de son mérite dans quelques églises de son pays natal. Celle des Grazie renferme un *Saint Jérôme*, tableau bien conçu et embelli par un riche paysage.

Baldassare Zamboni, *Memorie intorno alle pubbliche Fabbriche più insigni della città di Brescia* ; Brescia, 1798, in-fol. — Lanzi, *Storia pittorica*, III, 80.

**FERRAND**, nom commun à plusieurs personnages français, classés ci-dessous par ordre chronologique :

**FERRAND** (*David*), poète et imprimeur normand, vivait à Rouen dans le dix-septième siècle. On n'a pas de détails sur sa vie. Ses ouvrages sont : *Réjouissances de la Normandie sur le triomphe de la paix* ; Rouen, 1616, in-8° ; — *Figures des Métamorphoses d'Ovide, sommairement décrites en vers* ; Rouen, 1641, in-12 ; — *Inventaire général de la Muse normande, divisé en vingt-huit parties, où sont décrites les choses remarquables arrivées à Rouen depuis quarante ans* ; Rouen, 1655, in-8°. Ce recueil contient des épitres, des ballades, des chants royaux, des stances, des complaintes, des sonnets, des épigrammes, etc. La plupart de ces pièces sont, pour nous servir

des expressions de l'auteur, écrites en *langue purinique* ou *gros normand*.

Ferrand, préface de son *Inventaire general*.

**FERRAND** (*Jacques*), médecin français, né à Agen, vivait dans le dix-septième siècle. On a de lui : *Traité de la Maladie de l'amour, ou mélancholie érotique* ; Paris, 1623, in-8°. Ferrand regarde l'amour moins comme une passion que comme une affection, une infirmité physique. Éloy attribue à Jacques Ferrand des *Lettres apologétiques* imprimées à Paris, 1685, in-12. Il est difficile que deux publications séparées par un intervalle de soixante-deux ans appartiennent au même auteur.

Éloy, *Dict. hist. de la Médecine*.

**FERRAND** (*Antoine*), poète français, né à Paris, en 1678, mort dans la même ville, en 1719. Il était conseiller à la cour des aides de Paris. Il s'exerça avec succès dans la poésie légère, fit des chansons fort agréables et des épigrammes dignes de Rousseau. Ses poésies galantes, auxquelles on reproche parfois trop de licence, ne manquent d'ailleurs ni de grâce ni de naturel ; on en jugera par la charmante petite pièce suivante :

D'amour et de mélancolie  
Célestinus enfin consumé  
En fontaine fut transformé,  
Et qui boit de ses eaux oublie  
Jusqu'au nom de l'objet aimé.  
Pour mieux oublier Égérie,  
Hier j'y courus vainement :  
A force de changer d'amant  
L'infidèle l'avait tarie.

La plupart des poésies de Ferrand ont été insérées dans le recueil intitulé : *Pièces libres et Poésies de quelques auteurs sur divers sujets* ; Londres, 1737, 1744, 1747, 1760, 1762, in-8°. Ce qui appartient à Ferrand dans ce recueil ne va pas au delà de la page 20. Le président Hénault attribue à Ferrand *Les Caractères de l'Amour*, opéra donné sous le nom de l'abbé Pellegrin.

La femme de Ferrand, née de Belizani et morte en 1740, est auteur d'un roman intitulé : *Histoire des amours de Cléante et de Bélise* ; Leyde, 1691, in-12.

Voltaire, *Siècle de Louis XIV*. — Hénault, *Mémoires*. — Quérard, *France littéraire*.

**FERRAND** (*Jean*), théologien français, né au Puy-en-Velay, en 1586, mort à Lyon, le 30 octobre 1672. Il entra dans la Société de Jésus en 1604, professa la rhétorique et la théologie dans les écoles de son ordre, et devint recteur du collège d'Embrun. On a de lui plusieurs ouvrages peu importants ; le principal est intitulé : *Disquisitio reliquiarum, sive de suscipiendo et suspecto earundem numero reliquiarum quæ in diversis ecclesiis servantur multitudine* ; Lyon, 1647, in-4°.

Solhwel, *Bibliotheca Scriptorum Societatis Jesu*.

**FERRAND** (*Louis*), orientaliste et contrôleur français, né à Toulon, le 3 octobre 1615, mort le 11 mars 1699. Il commença ses

la ville natale, et les acheva à Lyon, où il apprit l'hébreu et d'autres langues orientales. Il se rendit à Paris, à l'âge de vingt ans, et fit ensuite un voyage à Mayence, pour travailler à une traduction du texte hébreu de la Bible. Ce projet n'ayant pas réussi, il revint en France, étudia le droit, et se fit recevoir avocat au parlement de Paris. Mais il s'occupa beaucoup moins de sa nouvelle profession que d'écrits de controverse et de travaux sur l'histoire de l'Orient. « Ferrand, dit Dupin, avait beaucoup d'érudition ; il savait les langues et avait lu l'antiquité. Il accable son lecteur de citations rapportées assez confusément et sans beaucoup de choix. Il n'écrit pas d'une manière sublime, et n'est pas extrêmement fort dans le raisonnement. » On a de Ferrand : *Conspectus seu Synopsis libri hebraici qui inscribitur: Annales Regum Francie et regum domus Othomanicæ* ; Paris, 1670, in-8° ; — *Réflexions sur la Religion chrétienne, contenant les prophéties de Jacob et de Daniel, sur la venue du Messie, etc.* ; Paris, 1679, 2 vol. in-12 ; — *Liber Psalmorum, cum argumentis, paraphrasi et annotationibus* ; Paris, 1683, in-4° ; — *Traité de l'Église, contre les hérétiques, et principalement contre les calvinistes* ; Paris, 1685, in-12 ; — *Réponse à l'Apologie pour la Réformation, pour les réformateurs et pour les réformés* ; Paris, 1685, in-12 ; — *Psaumes de David en latin et en français selon la Vulgate* ; Paris, 1686, in-12 ; — *Lettre à M<sup>r</sup> l'évêque de Beauvais sur le monachisme de saint Augustin* ; dans le *Journal des Savants* (30 août et 6 septembre 1688) ; — *Discours où l'on fait voir que saint Augustin a été moine* ; Paris, 1689, in-12 ; — *Summa Biblica, seu dissertationes prolegomenicæ de Sacra Scriptura* ; Paris, 1690, in-12. C'est le premier volume d'un ouvrage qui devait en avoir huit. Ferrand laissa en manuscrit des extraits considérables des Pères et des conciles.

Son frère, Henri FERRAND, publia un recueil d'inscriptions, sous ce titre : *Inscriptiones ad res notabiles spectantes ab anno 1707 ad annum 1726* ; Avignon, 1726, in-4°.

Dupin, *Bibliothèque des Auteurs ecclésiastiques*, dix-septième siècle, t. IV. — Nicéron, *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres*, t. I<sup>er</sup> et X.

FERRAND (.....), voyageur français, né vers 1670, vivait encore en 1713. Médecin du khan des Tartares, il fit partie de l'expédition que le fils de ce prince dirigea contre la Circassie. Le bey de Cahartha, dont il avait gagné l'affection, voulut lui faire épouser une de ses nièces. Ferrand ne se prêta pas à ce dessein ; mais, touché des attentions du bey, il se proposa de le baptiser avec toute sa famille ; il différa pourtant l'exécution de ce projet jusqu'à ce qu'il pût envoyer de Batchi-Seraï un missionnaire pour leur enseigner les principes du christianisme. Cette mission de Crimée était peu florissante à cette époque ; mais en 1706 Ferrand fit venir de

Constantinople quelques jésuites, qui changèrent entièrement la face des choses. Il fut toujours traité avec beaucoup de considération par les khans et les principaux personnages de la Crimée. On a de lui : *Réponse à quelques questions faites au sujet des Tartares Circasses, et Voyage de Crimée en Circassie par le pays des Tartares Nogais*, insérés dans le t. III de la nouvelle édition des *Lettres édifiantes*, et dans le t. X du *Recueil des Voyages au Nord* ; — *Relation du sieur Ferrand, touchant la Crimée, les Tartares Nogais et ce qui se passe au sérail du kan des Tartares* ; dans le t. IV du *Recueil des Voyages au Nord*. Dans ces divers opuscules, Ferrand fait connaître les mœurs des Tartares, leurs relations avec les Moscovites, et l'état physique des pays qu'il a visités.

E. B.

Ferrand, *Ses ouvrages*.

FERRAND (Jacques-Philippe), peintre français, né à Joigny (Bourgogne), vers 1653, mort à Paris, en 1732. Fils d'un médecin de Louis XIII, il apprit le dessin chez Mignard et la miniature chez Samuel Bernard. Le jeune Ferrand se forma de lui-même à peindre sur émail, et excella dans ce genre. En 1684, il eut une place de valet de chambre de Louis XIV, et en 1690 il fut reçu à l'Académie royale de Peinture et de Sculpture. Il voyagea ensuite en Italie, séjourna à Turin, à Gênes, à Florence, à Rome, et fut partout reçu avec beaucoup de distinction. Ses dernières années furent troublées par des chagrins domestiques. On a de lui un curieux traité intitulé : *L'Art du Feu, ou la manière de peindre en émail* ; Paris, 1723.

*Mercur de France*, mars 1732. — Moréri, *Grand Dictionnaire historique*.

FERRAND DE MONTHELON, peintre français, né à Paris, au commencement du dix-huitième siècle, mort dans la même ville, en 1752. D'abord professeur de l'Académie de Saint-Luc à Paris, et ensuite professeur de dessin à Reims, il composa un *Mémoire sur l'établissement de l'École des Arts à Reims* ; Reims, 1748, in-4°.

Chaudon et Delandine, *Dictionnaire historique*. — Quérard, *La France littéraire*.

FERRAND (Jacques), général français, né le 11 novembre 1746, à Ormoy, (Franche-Comté), mort à Amance (Haute-Saône), le 30 novembre 1804. Entré au service en 1766, il était colonel en 1791. Sa conduite au siège de Lille lui valut le grade de général de brigade. Nommé peu après général de division, il eut quelque temps le commandement en chef de l'armée des Ardennes. Il passa ensuite à l'armée du nord, puis à celle du Rhin. Élu en 1797 membre du Conseil des Cinq Cents par le département de la Haute-Saône, il suivit la même ligne politique que Pichegru, son ancien général en chef et son ami. Cependant, il ne fut pas compris au 18 fructidor sur la liste des déportés ; le gouvernement se contenta d'annuler

son élection. Depuis cette époque jusqu'à sa mort Ferrand vécut dans la retraite.

*Archives de la guerre. — Moniteur (année 1797).*

**FERRAND DE LA CAUSSADE** (*Jean-Henri-Bégar*), général français, né à Montflanquin (Agenais), en 1736, mort à La Planchette, près Paris, en 1805. Il fut destiné de bonne heure à la profession des armes, et nommé très-jeune lieutenant au régiment de Normandie (infanterie). Il fit avec ce corps les campagnes de 1747 et 1748, et assista au siège de Berg-op-Zoom, à la prise du fort Lillo, et à la bataille de Lanfelt. A Clostercamp (1760), il se signala par sa bravoure et fut grièvement blessé. Cette belle conduite lui valut le grade de capitaine. Il devint ensuite major-commandant de Valenciennes, et remplit ces fonctions jusqu'en 1790, époque de la suppression des états-majors de place. En 1792, les habitants de Valenciennes, dont Ferrand s'était concilié l'affection, le nommèrent commandant de la garde nationale de leur ville. La même année, il fut promu au grade de maréchal de camp et envoyé à l'armée du nord, dont il commanda l'aile gauche à la bataille de Jemmapes. Il contribua au succès de cette journée, par l'impétuosité avec laquelle il emporta à la baïonnette les villages de Carignan et de Jemmapes, et par l'habileté qu'il déploya en manœuvrant sur le flanc droit de l'ennemi. Après la victoire, il fut nommé commandant de Mons. Devenu général de division le 15 mars 1793, il reçut de Dumouriez l'ordre de se rendre à Condé et à Valenciennes; mais il ferma les portes de ces places aux troupes du général transfuge, et les conserva ainsi à la France. Bientôt Ferrand fut investi dans Valenciennes par 150,000 hommes de l'armée des coalisés, commandés par le prince de Cobourg, le duc d'York et le général Ferraris. Il n'avait avec lui que 9,000 hommes. Avec une si faible garnison, il défendit pendant trois mois les remparts qu'il avait arrachés à la trahison, et ne capitula qu'en désespoir d'être secouru, après avoir soutenu quatre assauts et défendu trois brèches praticables dans le corps de la place. Ferrand, destitué ensuite comme ancien noble, fut arrêté et détenu jusqu'après le 9 thermidor. Bonaparte, devenu premier consul, le nomma, en 1800, préfet de la Meuse-Inférieure. Après deux années d'exercice de ces fonctions, Ferrand fut remplacé en novembre 1801, ses infirmités le forçant à renoncer à la carrière administrative. Il se retira dans une terre qu'il possédait près de Paris. On a de lui : *Précis de la Défense de Valenciennes*; 1805, in-8°.

De Courcelles, *Dict. des Généraux français*. — Rabbe, Kolsholm, etc., *Biog. univ. et port. des Contem. porains*.

**FERRAND** (*Morte-Louis*), général français, né à Besançon, le 12 octobre 1753, mort à Porto-Hincado (Ile Saint-Domingue), le 7 novembre 1808. Il venait de terminer ses études lorsque son frère, nommé chirurgien en chef de l'armée

de Rochambeau, l'emmena en Amérique, où il fit, comme volontaire, les premières campagnes de la guerre de l'indépendance. De retour en France, Ferrand entra dans un régiment de dragons, où il fut nommé lieutenant en 1792 et chef d'escadron en 1793. Arrêté à cette époque sous l'accusation de *fayettisme*, il ne recouvra la liberté qu'après le 9 thermidor. Nommé bientôt après général de brigade, il commanda en cette qualité aux armées de l'ouest, des Ardennes et de Sambre et Meuse. Il devint commandant du département du Pas-de-Calais, et fit ensuite partie de l'expédition de Saint-Domingue, sous les ordres du général Leclerc. En moins de quatre mois, cette colonie se trouva de nouveau soumise à la France; mais la tranquillité ne tarda pas à être troublée par une insurrection générale des hommes de couleur, qui éclata en novembre 1802. Sur ces entrefaites, le général en chef Leclerc mourut, emporté par la fièvre jaune. Ferrand fut alors chargé de défendre la partie française de la colonie; mais Dessalines occupant le Cap, il se vit contraint de se retirer à Santo-Domingo, dont les habitants, d'un commun accord, lui confièrent le commandement. Investi par Dessalines à la tête de 22,000 noirs, il le combattit, et le força de lever le siège, le 18 mars 1803. Ferrand se maintint à son poste, et se fit respecter pendant près de cinq ans. A la fois administrateur et guerrier, il s'était concilié les suffrages de tous les habitants, lorsqu'on apprit aux Antilles que la guerre venait d'éclater entre la France et l'Espagne. Le gouverneur de Porto-Rico n'eut pas plus tôt été instruit de ces hostilités, qu'il résolut de traiter en ennemi le général français : celui-ci, désirant épargner de grands malheurs aux colons, essaya de faire comprendre à l'Espagnol qu'il était de l'intérêt commun de vivre en bonne harmonie, et de ne pas épouser les différends entre les deux métropoles. Il répugnait à une inutile effusion du sang, et il mit tout en œuvre pour l'éviter; mais le gouverneur de Porto-Rico, sourd à la voix de la raison et de l'humanité, fomenta une insurrection à Barabonde, et le général Ferrand se vit réduit à prendre les armes pour la réprimer. Le nombre des rebelles s'élevait à plus de 2,000, et il avait à peine 500 soldats à leur opposer. Il tenta d'abord la voie des pourparlers; mais ses propositions ayant été rejetées, il ne balança pas à marcher; son intention était d'attaquer les insurgés avant que la révolte eût fait des progrès plus étendus. En vain les habitants s'efforcèrent-ils de le détourner de ce projet, et lui représentèrent les dangers de son exécution. Ferrand, à la tête de sa petite troupe, sortit de Santo-Domingo, et le 7 novembre 1808 il se trouva en présence de l'ennemi, qui avait pris position à Porto-Hincado. Aussitôt il engagea l'action : le premier choc fut terrible. Bientôt la cavalerie ennemie débordant les deux ailes de la colonne française, les rangs furent



us. la part et des soldats  
dans de air se  
les deux il alors  
de

Arnaud, Jony, Jay, etc., *Biogr. des Contemporains*. — Rabbe, Rotjolla, *Biographies mév. et port des Contemporains*.

**FERRAND** (Antoine - François - Claude, comte), magistrat et publiciste français, pair de France, conseiller d'État, membre de l'Académie française, etc., né à Paris, le 4 juillet 1751, mort dans la même ville, le 17 janvier 1825. Appartenant à une famille de robe, il avait à peine atteint sa dix-huitième année que, par dispense d'âge, il entra au parlement de Paris comme conseiller aux enquêtes. Il partagea la résistance de sa compagnie aux mesures du chancelier Maupeou, et fut envoyé en exil. Il en adoucit les rigueurs par la culture des lettres, et débuta par quelques ouvrages de poésie et des compositions dramatiques. Chargé en 1787 de la rédaction des remontrances du parlement à l'enregistrement forcé des édits royaux et de l'impôt du timbre, il ne répondit qu'imparfaitement à l'attente de ses collègues. Il se releva quelque temps après, à la séance royale du 19 novembre, par un discours dans lequel il rappelait au roi la conduite de son prédécesseur Louis XV, qui, en 1770, avait cédé aux vœux du parlement. Bientôt Ferrand combattit le projet de convocation des états généraux. Ce fut encore lui cependant que le parlement chargea de la rédaction des troisièmes remontrances contre les impôts du timbre et la subvention territoriale, remontrances dans lesquelles l'allégation d'incompétence de la cour plénière devait être motivée sur ce que aux états généraux seuls appartenait le droit de consentir les impôts.

Dès le mois de septembre 1789, Ferrand émigra. Son zèle éclata alors dans une multitude de petits factums monarchiques. Le prince de Condé l'admit à son conseil, et en 1793 il fut appelé à faire partie du conseil de régence. Il se rendit à l'armée des princes, puis en 1794 il se retira à Ratisbonne, où il reprit ses travaux littéraires, et s'occupa de la composition d'un livre qu'il destinait à l'éducation de son fils unique, qui mourut à l'âge de seize ans. En 1801, profitant des facilités offertes par le nouveau gouvernement aux émigrés qui voulaient rentrer en France, il y vint, suivant l'expression du marquis de Clermont-Tonnerre, « avec l'autorisation du roi, attendre paisiblement que les circonstances ramenassent la royauté légitime ». Peu de temps après il fit paraître son *Esprit de l'histoire*. « Ce livre, dit un biographe, fut accueilli avec le plus grand empressement, et par les hommes qui s'étaient toujours montrés opposés aux idées de la révolution, et par ceux qui, produits par cette même révolution, cherchaient déjà à entraîner l'opinion publique dans un mouvement rétrograde, favorable aux projets

de Bonaparte. » *L'Esprit de l'histoire* est un long plaidoyer en faveur de ce qu'on a appelé depuis le principe d'autorité. Le corps enseignant en aidait le débit, et le donna fréquemment en prix. Cependant, la censure prit ombrage d'un discours adressé par Viomandus à Childéric, roi légitime des Français, qu'il rétablit sur son trône. Il était facile d'y voir un conseil indirect adressé au chef de l'État, et l'ouvrage dut recevoir quelques changements. D'un autre côté, l'empereur de Russie envoya à l'auteur une lettre flatteuse avec une bague de prix. A la mort de Rulhière, Ferrand fut chargé de finir l'*Histoire de l'Anarchie de Pologne*, que l'auteur laissait inachevée; mais Ferrand ne craignit point de faire subir au manuscrit des corrections considérables pour l'approprier à ses idées, et au moment où l'ouvrage allait paraître la police fit enlever la copie en déclarant que Rulhière ayant été pensionnaire de l'État, son ouvrage ne pouvait être publié sans le consentement du gouvernement. Daubou, devenu alors l'éditeur de Rulhière, accusa hautement Ferrand d'avoir altéré le texte de son auteur. Le travail de Ferrand parut néanmoins plus tard. Au moment de l'entrée des armées étrangères à Paris, Ferrand, qui faisait partie d'une sorte de comité royaliste, se rendit, avec M. Soathème de La Rochefoucauld et Châteaubriand, chez M. de Nesselrode pour demander le rétablissement des Bourbons sur le trône de France, bien qu'il eût été d'avis d'abord de s'adresser au sénat.

Le 13 mai 1814, Ferrand fut nommé ministre d'État et directeur général des postes. Il fut en outre appelé dans la commission chargée d'élaborer la Charte constitutionnelle. Bourrienne l'accusa d'avoir dit de cette charte « que c'était une bonne chose, mais qu'il lui manquait d'avoir été enregistrée au parlement ». A cette époque une brochure ayant pour titre : *Protestations du parlement de Paris contre sa suppression*, parut avec des initiales qui permettaient de l'attribuer au comte A. Ferrand. Lanjuinais dénonça cet écrit à la chambre des pairs; mais Ferrand formula une espèce de rétractation habile. Il contre-signa comme ministre du roi l'acte par lequel Louis XVIII ordonna le séquestre des biens de Napoléon et de sa famille. Au mois de juillet, il fut nommé membre de la commission chargée d'examiner les demandes en restitution des biens non vendus des émigrés, et le 13 septembre il présenta un projet de loi à ce sujet. C'est alors qu'il alarma si fort les esprits en établissant la fameuse distinction entre les royalistes de la ligne droite et ceux de la ligne courbe. « Il est bien reconnu, disait-il, que les régnicoles comme les émigrés appelaient de tous leurs vœux un heureux changement, lors même qu'ils n'osaient encore l'espérer. A force de malheurs et d'agitations, tous se retrouvaient donc au même point; tous y étaient arrivés, les uns en suivant une ligne droite, sans jamais dévier, les autres après avoir parcouru



plus ou moins les phases révolutionnaires au milieu desquelles ils se sont trouvés. » Durant la maladie et après la mort de Malouet, Ferrand remplit par intérim les fonctions de ministre de la marine, jusqu'à la nomination de Beugnot. Ce fut pendant ce temps qu'il rédigea un projet de loi pour l'abolition de la traite des noirs en Afrique.

Le 20 mars 1815, Ferrand occupait encore le poste de directeur général des postes quand le comte de Lavalette vint l'en déposséder. Avant de quitter l'hôtel, Ferrand demanda un sauf-conduit, que Lavalette refusa d'abord; mais M<sup>me</sup> Ferrand insista tellement, qu'elle obtint enfin cette pièce, qui devait plus tard former la principale charge du procès intenté à l'ex-directeur général des postes de l'empire. Ferrand ne ménagea guère alors son compétiteur dans sa déposition. Il n'alla pas rejoindre le roi à Gand. Il se rendit en Vendée, et après y avoir séjourné quelque temps il vint à Orléans, où on le laissa parfaitement tranquille. A la seconde restauration, il reprit la direction générale des postes; mais ce ne fut pas pour longtemps. Il fut de plus nommé pair de France, membre du conseil privé, grand-officier et secrétaire des ordres de Saint-Michel et du Saint-Esprit, et nommé par le roi membre de l'Académie Française lors de la réorganisation de l'Institut en 1816.

Malgré ses infirmités, impotent et aveugle, Ferrand suivit avec assiduité les séances de la chambre des pairs, où il vota constamment en faveur des projets ministériels. Il soutint comme rapporteur le projet de loi sur l'établissement des cours prévôtales, provoqua une loi sur la compétence et un règlement sur les formes de procéder de la cour des pairs, et demanda une loi qui permit au roi d'autoriser par une simple ordonnance les communautés de femmes. Il mourut le jour même où il devait présenter un rapport sur ce sujet. Casimir Delavigne lui succéda à l'Académie Française.

On a de Ferrand : *Accord des principes et des lois sur les évocations, commissions et cassations*; Paris, 1786, in-12; 1789, avec notes et additions; — *Essai d'un citoyen*; Paris, 1789, in-8°; — *Nullité et despotisme de l'Assemblée prétendue nationale*; Paris, 1789; — *Les Conspirateurs démasqués, par l'auteur de Nullité et despotisme, etc.*; Turin, 1790, in-8°; — *État actuel de la France*; Paris, 1790; — *Les Français à l'Assemblée nationale, ou Réponse aux pamphlets de l'Assemblée nationale aux Français*; Paris, 1790; — *Adresse d'un citoyen très-actif aux questions présentées aux états généraux du Manège, vulgairement appelés Assemblée nationale*; février 1790; — *Douze Lettres d'un commerçant à un cultivateur sur les affaires du temps*; Paris, 1790; — *Le Dernier Coup de la ligue*; octobre 1790; — *Réponse au post-scriptum de M. Lally-Tollendal à*

*M. Burke*; 1791 ou 1793; — *De la révolution sociale*; 1793, in-8°; — *Le Rétablissement de la monarchie française*; Nice, septembre 1792, in-8°; 2<sup>e</sup> édition, Liège, 1794, in-8°; — *Lettres d'un ministre d'une cour étrangère sur l'état actuel de la France*; 1793; — *Considérations sur la révolution sociale*; Neuchâtel et Londres, 1794, in-8°; — *L'Esprit de l'histoire, ou lettres politiques et morales d'un père à son fils sur la manière d'étudier l'histoire en général et particulièrement celle de la France*; Paris, 1802, 4 vol. in-8°; 2<sup>e</sup> édit., 1803; 3<sup>e</sup> édit., 1804; 4<sup>e</sup> édit., 1805; 5<sup>e</sup> édit., 1809; avec de nouveaux titres, 1816; 6<sup>e</sup> édition, précédée d'une notice biographique de l'auteur; par Héricart de Thury, son neveu; Paris, 1826, 4 vol. in-8°, ou 5 vol. in-12; — *Éloge historique de madame Élisabeth de France, suivi de plusieurs lettres de cette princesse*; Paris, 1814, in-8°: une première édition de cet éloge, mais bien différente, avait déjà paru à Lyon en 1795, in-8°; — *Œuvres dramatiques de M. A. F.*; Paris, 1817, in-8°. Ce volume contient *Le Siège de Rhodes*, tragédie en cinq actes (1784); *Zoari*, tragédie en cinq actes (1799), reçue au Théâtre-Français en 1786; *Philoctète*, tragédie en trois actes (1780), imprimée en 1786, à Paris, in-8°; *Alfred*, tragédie en cinq actes (1785); — *Théorie des révolutions rapprochée des principaux événements qui en ont été l'origine, le développement ou la suite, avec une table générale et analytique*; Paris, 1817, 4 vol. in-8°; — *Histoire des trois Démembrements de la Pologne, pour faire suite à l'Histoire de l'Anarchie de Pologne, de Rulhière*; Paris, 1820, 3 vol. in-8°; — *Vues d'un pair de France sur la session de 1821*; Paris, 1821, in-8°; — *Réflexions sur la question du renouvellement intégral de la chambre des députés*; Paris, 1823, in-8°. On a en outre du comte Ferrand des *Opinions et des Rapports* exprimées ou présentées à la chambre des pairs et imprimés par ordre de cette assemblée. On a aussi fait paraître de lui un ouvrage posthume intitulé : *Testament politique de M. le comte Ferrand*; Paris, 1830, in-8°. L. LOUVET.

*Biographie universelle et portative des Contemporains.* — *Encyclopédie des Gens du Monde.* — *Dictionnaire de la Conversation.* — *La France littéraire.* — *Eloge du comte Ferrand*, prononcé par M. de Clermont-Tonnerre à la Chambre des Pairs, le 7 juin 1835. — *Discours de réception de Casimir Delavigne à l'Académie Française.*

FERRAND (Anthelme), homme politique français, né en 1757, à Arandax (Bugey), mort en 1833. Élu en 1792 suppléant à la Convention, il n'entra dans cette assemblée qu'après le jugement de Louis XVI. Il vota toujours avec le parti modéré. Il siégea au Conseil des Cents de 1795 à 1797, et prit une part active à la réaction royaliste. Il fut président du tribunal civil de Belley, et occupa ces fonctions jusqu'à sa mort.

Arnould, Jouy, Jay, *Biographie nouvelle des Contemporains*.

**FERRAND**. Voyez **FERNAND** (Charles).

**FERRAND**, comte de **Guastalla**. Voy. **GONZAGUE**.

**FERRAND FULGENCE**. Voy. **FERRANDUS**.

\* **FERRANDINO** (Leonardo), sculpteur génois, vivait au commencement du dix-septième siècle. Élève de Taddeo Carlone, il eut un style gracieux, dont il a laissé un seul exemple dans sa Madone de l'église de la Nunziata del Guastato à Gênes. Il mourut dans un âge avancé.

E. B—N.

Orlandi, *Abbecedario*.

**FERRANDO** (Raymond). Voyez **FÉRAUD**.

**FERRANDO** (Gonsalve). Voyez **FERNANDEZ**.

**FERRANDUS** (Fulgentius), théologien africain, né vers le commencement de l'ère chrétienne, mort vers 550. Élève de saint Fulgence, il suivit ce saint dans son exil de Sardaigne, et y embrassa l'état monastique. De retour en Afrique, il devint diacre de l'église de Carthage. On voit dans ses écrits qu'il était en grande réputation, et plus d'une fois les théologiens de Constantinople et de Rome le consultèrent sur des points de dogme et de discipline. On a de lui : *Breviatio Canonum*, publiée pour la première fois par Pierre Pithou dans le *Breviarium* de Crescomius; — *Epistola ad S. Fulgentium de duabus questionibus super salute Aethiopis moribundi*; — *Ep. ad eundem de quinque questionibus*; — *Ep. ad Eugyprium, abbatem, de Trinitate et de duobus Christi naturis*; — *Vita sancti Fulgentii, Ruspensis episcopi*. Cette vie, ainsi que les trois ouvrages précédents, ont été généralement insérés parmi les œuvres de saint Fulgence; — *Ep. ad Severum Scholasticum C. P., quod unus de Trinitate passus dici possit*; — *Epist. ad Anatolium R. E. Diaconum*, sur le même sujet; — *Paræneticus ad Reginum comitem, de septem regulis innocentiae*; — *Ep. ad Pelagium et Anatolium, R. E. diaconos*. Les œuvres complètes de Ferrandus parurent par les soins de Chifflet; Dijon, 1649, in-4°; elles furent réimprimées dans la *Bibliotheca Patrum*.

Cave, *Historia litteraria*.

\* **FERRANTE** (Le chev. Giovanni-Francesco), peintre de l'école bolonaise, né à Bologne, vers 1600, mort à Plaisance en 1652. Après avoir étudié dans sa patrie sous le Gessi, il fut appelé à Plaisance, qu'il embellit de nombreuses peintures à l'huile et à fresque. On trouve aussi quelques-uns de ses ouvrages à Bologne, tels que *saint Paul battu par la tempête*, à l'église Saint-Paul; *Apparition de Jésus-Christ à saint Antoine*; *Sainte Lucie* à Santa-Maria-della Misericordia. Ferrante eut pour élève Bartolomeo Baderna.

E. B—N.

Lanzi, *Storia della Pittura*. — Ticozzi, *Dizionario*. — M. A. Gualandi, *Memorie originali di Belle Arti*. — Malvasia, *Pitture di Bologna*.

\* **FERRANTI** (Agosto et Decio), peintres de

l'école milanaise, florissaient vers 1500. Agosto fut le fils et l'élève de Decio; tous deux peignirent la miniature avec une rare perfection. Dans la cathédrale de Vigevano on conserve d'eux un évangélaire, un livre d'épîtres et un missel, qui sont au nombre des plus beaux livres à miniatures qui soient parvenus jusqu'à nous.

Lanzi, *Storia della Pittura*. — Ticozzi, *Dizionario*.

\* **FERRANTI** (Hieronimo DE), charlatan italien du dix-septième siècle, natif d'Orvieto, d'où le surnom d'*Orvietan*. Il vint de bonne heure à Paris, et s'installa sur le Pont-Neuf, où il débita pendant longtemps la fameuse panacée qui porte son nom. S'étant enrichi à ce métier, il vendit son secret à un certain Blegny, apothicaire du roi, qui, dit-on, s'enrichit également.

Louis LACOUR.

Guy Patin, *Lettre* du 6 janvier 1634. — *Livre commode des Adresses pour 1639*, chap. des *Matières médicales*. — Moïse Charas, *Pharmacopée*, 1733, 2 vol. in-8°, table. — Furetière, éd. Fournier, *Bibl. elzevirienne*, p. 104.

**FERRANTINI** (Gabriele), plus connu sous le nom de *Gabriele degli Occhiali* (des lunettes), peintre italien, né à Bologne, à la fin du seizième siècle. Malvasia, et après lui tous les autres biographes, disent qu'il florissait en 1588; Ticozzi ajoute même qu'il naquit vers 1550; mais en même temps ils le font élève de Denis Calvart, né seulement en 1565. Une preuve plus positive encore de leur erreur résulte d'une pièce publiée par Gualandi; c'est un acte en date du 18 mai 1599, par lequel Ermete Ferrantini, père de Gabriele, l'émancipe; par conséquent à cette époque il n'avait pas encore atteint sa majorité. Nous avons donc ainsi la certitude que cet artiste doit être né au plus tôt en 1580. Son père, ancien soldat, mourut à Bologne, à l'âge de cent-six ans. La manière de Gabriele est plus moderne et plus colorée que celle de Calvart, et l'on voit qu'il s'efforça souvent d'imiter les Carrache; aussi quelques auteurs et Lanzi lui-même l'ont-ils cru sorti de leur école. Il eut lui-même de nombreux élèves, et son plus beau titre de gloire est d'avoir enseigné à peindre à fresque à l'immortel Guido Reni. Il excella en effet dans la pratique de cet art, qu'il préféra toujours à la peinture à l'huile, et vers lequel le portait une grande habileté de main et un talent de dessinateur facile, quoique correct. Gabriele avait laissé à Bologne de nombreux ouvrages; beaucoup ont malheureusement disparu; parmi ceux qui ont survécu, les plus remarquables sont un *Saint François de Paule* à l'église de San-Benedetto, *Les quatre Évangélistes* peints à fresque au porche de San-Domenico, et un *Saint Jérôme*, tableau à l'huile, à l'église presque abandonnée de Saint-Mathias.

E. B—N.

Malvasia, *Felsina pittrice*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Orlandi, *Abbecedario*. — M. A. Gualandi, *Memorie originali di Belle Arti*.

\* **FERRANTINI** (Ippolito), peintre de l'école bolonaise, frère du précédent, florissait au com-

commencement du septième siècle. Il paraît avoir comme lui étudié sous les Carrache, dont il ne fut pas un des meilleurs disciples. On voit de lui à l'église Saint-Mathias de Bologne un tableau représentant *L'archange saint Michel*, et dans le haut *La sainte Trinité et La Vierge*.

E. B—n.

Malvasia, *Faustina pittoria*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Guiland, *Tre Giorni in Bologna*.

\* **FERRANTINI** (Orasio), peintre de l'école bolognaise, né à Florence. On le trouve inscrit à l'année 1600 parmi les membres de l'Académie de Bologne; on pense qu'il fut parent de Gabriele et d'Ippolito.

Orlandi, *Abbecedario*.

**FERRAR** (Nicolas), enthousiaste religieux anglais, né à Londres, en 1592, mort le 5 novembre 1637. Il fut élevé à l'université de Cambridge, et se fit recevoir docteur en 1610. La faiblesse de sa santé lui rendant les voyages nécessaires, il suivit la princesse Elisabeth dans le Palatinat en 1613, et ne revint en Angleterre qu'en 1618, après avoir visité les universités d'Allemagne. Peu après son retour, il devint secrétaire de la Société de la Virginie, et fut nommé membre du parlement en 1624. Il n'occupa cette place que peu de temps, et quitta le monde pour mener la vie monastique au cœur d'un pays protestant. Dans ce dessein, il acheta la propriété seigneuriale de Little-Gidding, dans le comté de Huntingdon, et alla s'y établir avec sa mère, sa sœur, et des parents, en tout quarante personnes. Pour mieux remplir ses fonctions de directeur de monastère, il se fit ordonner diacre par le docteur Land, alors évêque de Saint-David. Il était aussi médecin, et apprenait aux jeunes femmes de cette pieuse congrégation à soigner les vieillards et les malades. Il se levait régulièrement à une heure du matin, et passait souvent toute la nuit en prières. Ferrar composa quelques ouvrages de piété, mais il ne fit imprimer qu'une traduction anglaise de l'ouvrage espagnol de Valdeso, intitulé : *Cant des Considérations*.

P. Peckard, *Life of Ferrar*. — Chambers, *General biographical Dictionary*.

**FERRARA** (Camillo ou Gabriele), chirurgien italien, vivait au seizième siècle. Il exerça son art à Milan. Il entra dans un ordre monastique, et quitta son prénom de Camillo pour prendre celui de Gabriele. Ferrara fut un des premiers médecins qui osèrent conseiller d'ouvrir la dure-mère pour donner issue à l'humeur épanchée entre cette membrane et la pie-mère. On a de Ferrara : *Nuova Selva di Chirurgia*; Venise, 1596, in-8°; trad. en latin par Pierre Uffenbach; Francfort, 1625, in-8°.

— *Encyclopédie*. Dictionnaire historique de la Médecine.

**FERRARA** (Michele), chimiste napolitain, né dans la Terre de Labour, le 6 février 1763, mort le 16 juin 1817. Il étudia les sciences à l'université de Naples, sous les professeurs Joseph Vairo, Dominique Cirillo et Antoine Barba.

Il s'adonna particulièrement à la chimie appliquée. Les manufactures du royaume de Naples lui firent d'utiles améliorations. On a de lui : *Istituzioni di Farmacia chimica*, t. I<sup>er</sup>, Naples, 1805, in-8°; t. II, Naples, 1811, in-8°; — *Dello Stato dell' arte vetraria nel regno di Napoli e de' mezzi per migliorarla* (dans les *Atti del regio Istituto d'incoraggiamento*); Naples, 1811, in-4°, t. I<sup>er</sup>; — *Memoria dell' Imbiancamento delle Tele*; ibid.; — *Memoria sulla depurazione della canfera greggia*; dans les *Atti del regio Istituto*, Naples, 1818, in-4°, t. II; — *Rapporto della classe chimica del regio Istituto d'incoraggiamento sulla Memorie riguardanti l'indaco estratto dal Guado*; ibid.

Tipaldi, *Biografia degli Italiani illustri*, t. I<sup>er</sup>.

**FERRARA** (Alfo), médecin italien, né à Trestacagno (Sicile), en 1777, mort à Paris, le 27 octobre 1829. Il fit ses études à Calane, sous la direction de son frère aîné, savant naturaliste. Pendant l'occupation de la Sicile par l'armée anglaise, il obtint la place de médecin en chef de l'hôpital de Messine. Il suivit, comme chirurgien major, les troupes anglaises d'abord en Angleterre, puis en Espagne et enfin à Sainte-Maure (île Iouienne) : il profita du voisinage de la Grèce pour visiter ce pays. Après avoir obtenu sa retraite, il vint s'établir à Paris, où il mourut. On a de lui : *Memoria sopra le acque della Sicilia*; Londres, 1811; — *Sur le corail de la Sicile* (en anglais); Londres, 1813; — *Coup d'œil sur les maladies les plus importantes qui règnent dans une des îles les plus célèbres de la Grèce, ou topographie médicale de l'île de Leucade ou Sainte-Maure*; Paris, 1827, in-8°.

Tipaldi, *Biografia degli Italiani illustri*, t. I<sup>er</sup>.

\* **FERRARA** (Francesco), homme politique et économiste sicilien, né à Palerme, en 1810. Il fut nommé en 1834 directeur du bureau de statistique à Palerme, et fonda le *Giornale di Statistica*. Nommé secrétaire de la chambre de commerce de Palerme et sociétaire de l'Institut d'encouragement de la même ville, il fut ensuite appelé, comme professeur d'économie politique, au lycée Tallien, fondé à Palerme en 1847 : ses leçons et ses écrits contribuèrent beaucoup au mouvement insurrectionnel du 12 janvier 1848. Arrêté au commencement de la lutte, il ne sortit de captivité que le 5 février suivant. La ville de Palerme l'élit député à la presque unanimité. Persécuté pour ses opinions, il obtint d'aller avec les délégués offrir la couronne de Sicile au duc de Gènes. Pendant son séjour à Turin, il publia dans le *Risorgimento* un travail qui attira sur lui l'attention du comte de Cavour. Ce ministre lui fit donner une chaire d'économie politique et la direction d'un journal consacré à la défense du parti de M. de Cavour. Il se sépara depuis de ce ministre, et soutint la politique du centre gauche dans un nouveau journal, *La*

*Croix de Savoie*, qui ne subsista que deux ans. Il entreprit alors, avec M. Pomba, la publication de la *Bibliothèque des Économistes*, où de savantes préfaces précèdent les divers ouvrages étrangers ou italiens contenus dans cette collection. M. Ferrara met la dernière main à la composition d'un *Cours complet d'Économie politique*.

G. VITALI.

*Remarques particulières.* — Dictionnaire de l'Économie politique.

\* **FERRARE** (Gelasio DE NICOLÒ), le plus ancien peintre de l'école de Ferrare. On croit qu'il florissait en 1242, époque où Cimabue n'était encore âgé que de douze ans. Il fut élève à Venise d'un peintre grec, Théophane de Constantinople, dont il est probable qu'il adopta le style sans y apporter de grandes modifications. Quel qu'il en soit, on peut le regarder comme le premier peintre du moyen âge qui ait osé aborder un sujet païen, en 1242, Azzo d'Este, premier seigneur de Ferrare, lui commanda une peinture représentant *La Chute de Phaëton*, sujet éminemment national, puisque c'est dans le Pô que périt le malheureux fils d'Apollon. Philippe, évêque de Ferrare, fit faire à Gelasio une *Madone* et une *Bannière de Saint-Georges*, avec laquelle il alla à la rencontre de Tiepolo, ambassadeur de la république de Venise.

E. B—N.

Baruffaldi, *Vite de' Pittori Ferraresi*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Ticcozzi, *Dizionario*.

\* **FERRARE** (Cristoforo DE), peintre de l'école ferraraise, florissait en 1380. On le trouve quelquefois désigné sous les noms de Cristoforo de Modène ou de Bologne; car les trois villes se disputent l'honneur de lui avoir donné naissance. Toutefois, il paraît probable qu'il naquit à Ferrare, mais qu'il passa une grande partie de sa vie à Bologne, où il a beaucoup travaillé sur bois et sur mur. Il y avait peint le tableau du maître autel de la Madonna de Mezzaratta, et on conservait de lui dans la même ville, au palais Malvezzi, un tableau divisé en dix compartiments dont les nombreuses figures étaient d'un dessin assez barbare et d'un coloris pâle, qui ne rappelaient en rien le style du Giotto, en vogue à cette époque. Le musée de Ferrare possède un petit *Christ* sur fond d'or de cet artiste.

Lanzi, *Storia della Pittura*. — Ticcozzi, *Dizionario*. — Vasari, *Vite*.

\* **FERRARE** (Antonio DE), peintre de l'école de Ferrare, florissait au milieu du quinzième siècle. Lanzi croit que son nom de famille était *Alberti*. Suivant Vasari, il étudia à Florence, sous Agnolo Gaddi, et laissa de beaux ouvrages à Saint-François d'Urbin et à Città-di-Castello. Ailleurs, en parlant de Timoteo della Vite, Vasari dit que celui-ci naquit à Urbin de Calliope, fille de maître Antonio Alberti, de Ferrare, fort bon peintre pour son temps, ainsi qu'on peut en juger par les ouvrages qu'il fit à Urbin et ailleurs. Antonio avait peint, en 1438, pour Albert d'Este,

marquis de Ferrare, dans des salles du palais aujourd'hui détruites, le *Concile général* convoqué à Ferrare pour la réunion des Grecs à l'Église catholique, en présence du pape Eugène IV et de l'empereur Jean Paléologue. Antonio représenta dans une autre salle *La Gloire des bienheureux*; il était resté de cette fresque quelques fragments d'après lesquels Lanzi a pu encore reconnaître que les têtes avaient plus de beauté, le coloris plus de moelleux, les poses plus de variété que dans les ouvrages de Galasso Galassi, son contemporain. Orlandi fait vivre Antonio jusqu'en 1500, ce qui n'est guère admissible.

E. B—N.

Baruffaldi, *Vite de' più insigni Pittori e Scultori Ferraresi*. — Vasari, *Vite*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Ticcozzi, *Dizionario*.

\* **FERRARE** (Stefano DE), peintre de l'école vénitienne, vivait vers le milieu du quinzième siècle. Suivant Vasari, il aurait été élève du Squarcione; mais il est plus probable qu'il ne fut que son contemporain, puisque déjà en 1430 J. M. Savonarola parle de son principal ouvrage, le *cercueil de saint Antoine de Padoue*, qu'il avait décoré de peintures représentant les miracles du saint, et dont les figures semblaient vivantes. Ce cercueil n'existe plus, mais on conserve encore dans l'église Saint-Antoine de Padoue une *demie-figure de la Vierge* que Vasari attribue au même maître. Baruffaldi croit qu'il vécut jusqu'à l'année 1500.

E. B—N.

Savonarola, *De Laudibus Patavii*. — Vasari, *Vite*. — Baruffaldi, *Vite de' Pittori Ferraresi*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Orlandi, *Abbecedario*.

**FERRARA** (Stefano FALZAGALLONI, dit Stefano DE), peintre de l'école de Ferrare, florissait au commencement du seizième siècle. Il faut se garder de le confondre avec le précédent, comme l'ont fait la plupart des biographes. En 1531, il avait peint pour l'église de Santa-Maria-in-Vado de Ferrare un tableau, aujourd'hui au musée de cette ville, représentant *La Vierge sur un trône entre saint Jérôme et un saint évêque*. On voit de lui au même musée *Les douze Apôtres*, en six tableaux, qui ont été attribués au Garofalo, honneur qui suffit pour donner la mesure du talent de Stefano.

E. B—N.

Lanzi, *Storia della Pittura*. — N. L. Cittadella, *Indice delle cose più rimarrabili di Ferrara*.

\* **FERRARE** (Giovanni-Battista DE), peintre de l'école de Ferrare, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Vers 1563, en compagnie de plusieurs autres peintres, il décora de fresques le casino di Sopra près Novellara, ces fresques, transportées sur toile, ont été récemment acquises par le comte de Chambord, qui en a orné la galerie de son palais à Venise. Giovanni-Battista peignit aussi au château de Bagnolo en 1567. Il est probable que ce peintre est le même que celui indiqué dans les notes de Baruffaldi à l'année 1597 et nommé par Lanzi comme vivant en 1600.

Davollo, *Memorie storiche mss.* — Baruffaldi, *Vite de' Pittori Ferraresi*. — Zani, *Materiali per servire alla Storia dell' Incisione*. — Campori, *Gli Artisti Italiani e stranieri negli Stati Estesi*.

\* **FERRARE** (*Pietro DE*), peintre de l'école bolonaise, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Malvasia dit qu'il fut un des bons élèves de Louis Carrache; mais il est probable qu'il mourut jeune, car on ne connaît aucune peinture qui puisse lui être attribuée avec certitude.

Malvasia, *Felsina pittrice*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Ticozzi, *Dizionario*.

**FERRARE** (*Galasso DE*). Voy. GALASSI.

**FERRARE** (*Ercole DE*). Voy. GRANDI.

**FERRARE**. Voyez ESTE.

**FERRARE** (*Renée de France, duchesse DE*). Voy. RENÉE.

**FERRARE** (*Anne DE*). Voyez GUISE, NE-MOURS et SAVOIE.

**FERRARESENO**. Voy. BERLINGHIERI (*Camillo*).

**FERRARI**, nom commun à un grand nombre de personnages italiens, classés ci-dessous par ordre chronologique.

**FERRARI**, troubadour italien, né à Ferrare, vivait durant la première moitié du treizième siècle. Il occupait un rang honorable auprès du marquis d'Este. Il connaissait fort bien l'idiome provençal, et il improvisait les réponses qu'il faisait aux troubadours qui venaient animer les fêtes de la petite cour du prince. Aucun de ses ouvrages ne s'est conservé. G. B.

Raynouard, *Choix de Poésies*, t. V, p. 147. — *Histoire littéraire de la France*, XIX, 512.

\* **FERRARI** (*Jean-François*), poète italien, de la seconde moitié du seizième siècle. On manque de détails sur sa vie; mais on acquiert la preuve qu'il ne manquait ni de verve ni de gaieté si l'on prend la peine de parcourir ses *Rime burlesche*; Venise, 1570, in-8°. Ce volume peu connu renferme 53 pièces facétieuses, contre Aristote, contre Cicéron, à la louange de la gale, etc. Plusieurs de ces morceaux sont en patois bergamasque, modenais ou romagnol; il y en a deux en argot; l'auteur a même pris la peine de faire passer en argot une épître d'Horace; on trouve chez lui la fable de *La Cigale et de la Fourmi*, que La Fontaine semble avoir traduite mot pour mot. G. B.

*Catalogue de la bibliothèque Libri*, n° 1539.

\* **FERRARI** (*Andreolo DE*), architecte italien et religieux franciscain du quatorzième siècle. Il fut un des juges choisis pour prononcer sur les différends élevés entre les architectes et les ingénieurs italiens au sujet de la construction de la cathédrale de Milan.

Cicognara, *Storia della Scultura*.

\* **FERRARI** (*Antonio*), peintre de l'école de Crémone, florissait en 1419. Il n'était pas né dans cette ville, comme le prétend Ticozzi, mais bien à Pavie, car ses ouvrages sont signés *Ant. Ferrari de Papia*. Il avait peint à fresque à

Saint-Luc de Crémone la chapelle Saint-Jean-Baptiste. Ces peintures, que l'on croyait perdues, ont été retrouvées sous le badigeon au commencement de ce siècle, par Giuseppe Grasselli, biographe Crémonais, qui croit pouvoir attribuer au même artiste une *Madone entre saint Luc et saint François*, peinte au-dessus de la porte de la même église. E. B—N.

Zalst, *Notizie storiche de' Pittori Cremonesi*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Orlandi, *Abbecedario*.

**FERRARI** (*Giovanni-Matteo*), médecin italien, né au commencement du quinzième siècle, au château de Grado (Milanais), ce qui le fit surnommer *de Gradibus*, mort à Padoue, en décembre 1472. Reçu docteur à Milan, il exerça la médecine dans cette ville, et fut ensuite appelé à la première chaire de médecine de Padoue. Il occupa cette place jusqu'à sa mort. Ses ouvrages ne sont que de longs et ennuyeux commentaires de Rhazès et d'Avicenne. En voici les titres : *Practica Pars prima et secunda, vel commentarius textualis cum ampliacionibus et additionibus materiaram in nonum Rhazis ad Almansorem*; Pavie, 1471, in-fol.; — *Expositiones super vigesimam secundam fen tertiæ canonis Avicennæ*; Milan, 1494, in-fol.; — *Consiliorum secundum vias Avicennæ ordinatorum utile Repertorium*; Pavie, 1501, in fol.

Éloy, *Dict. hist. de la Médecine*.

**FERRARI** (*Antoine*), surnommé *Galateo*, en latin *Galateus Leccensis*, naturaliste et archéologue italien, d'origine grecque, né à Galatina (terre d'Otrante), en 1444, mort à Lecce, le 22 novembre 1516. Après avoir fait ses premières études à Nardo et à Otrante, il alla suivre à Ferrare les cours de médecine de Nicolo Leonicensi et de Girolamo Castelli, et se fit recevoir docteur. De retour à Naples, il devint médecin de Ferdinand I<sup>er</sup> et de ses successeurs, et se lia avec Sannazar, Pontanus, et d'autres érudits napolitains. Mais ni la faveur des princes ni l'estime des savants ne le mirent à l'abri de la pauvreté et des infirmités. Il fut aussi victime des troubles qui agiterent le royaume de Naples, et resta quelque temps en prison vers 1504. Il passa ses dernières années à Lecce. Homme d'esprit et de savoir, il cultiva à la fois la philosophie, la médecine, l'archéologie, l'histoire, la poésie. On a de lui : *De Situ Japygiæ*; *Descriptio urbis Gallipolis*; *De Villa Vallæ*; Bâle, 1558, in-8°; Naples, 1624, in-4°. La meilleure édition est celle de Lecce, 1727, in-8°, avec les notes de Jean-Bernardin Taffuri; cette édition contient plusieurs opuscules de Ferrari, entre autres son morceau *De Laudibus Venetiarum*. Le *De Situ Japygiæ* a été inséré par Burmann dans le *Thesaurus Antiquit. Italix*, t. IX; par Dominique Giordano, dans le *Delectus Scriptorum Rerum Neapolitanarum*; et par Calogera, *Raccolta d'opuscoli scientifici*, t. VII; — *De Situ Elementorum*, de



*terrarum, de mari et aquis et fluviorum origine*; Bâle, 1558, in-8°. Marziano attribue à Ferrari les ouvrages suivants : *Successi dell'armata turchesca nella città d'Otranto dall'anno 1480*; *Progressi dell'esercito ad armata condotavi da Alfonso, duca di Calabria*; Cupertino, 1583; Naples, 1612, in-4°.

Dominique de Angellis, *Vite de' Letter. Salentini*. — G.-J.-B. Pollidoro, dans Calogera, *Raccol.* — Toppi, *Biblioth. Napol.* — Cinelli, *Bibliot. volante*. — Tiraboschi, *Storia della Letteratura Italiana*, t. VI, p. 11.

**FERRARI** (Gaudenzio), peintre et sculpteur de l'école milanaise, né à Valdugia (territoire de Novare), en 1484, mort à Milan, en 1550 ou vers la fin de 1549. Il étudia d'abord la peinture à Verceil, sous la direction de Girolamo Giovenone, puis à Milan, sous Stefano Scotto et Bernardino Luini, et même, selon le P. della Valle, sous Léonard de Vinci. Novare se vantait de posséder un de ses premiers tableaux à l'un des autels de sa cathédrale; il est divisé en plusieurs compartiments et enrichi de dorures selon l'usage qui régnait encore à cette époque. Dès l'âge de vingt ans, en 1504, il exécuta des fresques remarquables dans la chapelle della Pietà del Sacro Monte à Varallo. C'est sans doute aussi à cette première période de sa vie qu'appartiennent quelques petits tableaux qui sont d'un fini extrême, mais qui tiennent encore un peu de la manière du quinzième siècle, sans pour cela rappeler en rien l'école du Pérugin, dont quelques-uns prétendent qu'il devint aussi le disciple. Nous croyons plutôt que dans son premier voyage à Rome il connut Raphaël, qu'il se proposa pour modèle, et que c'est ainsi qu'il se forma un style plus grand et un coloris plus agréable que ceux d'aucun autre peintre milanais. Vers 1510 Gaudenzio revint à Varallo, où en 1513 il peignit dans la chapelle Sainte-Marguerite une suite considérable de fresques tirées du Nouveau Testament. En 1516 nous le retrouvons à Rome aidant Raphaël dans ses fresques du Vatican, et dans l'*Histoire de Psyché* à la Farnésine. Après la mort du Sanzio, en 1520, Gaudenzio continua à travailler avec Jules Romain et Pierino del Vaga, et il s'appropriait tellement leur style qu'il est certainement de tous les auxiliaires de Raphaël celui qui approcha le plus de ses deux illustres élèves. De retour à Varallo, en 1524, il exécuta au sanctuaire du Sacro-Monte de nombreuses statues en plastique et des peintures à fresque qui appartiennent à sa seconde manière. Il orna aussi le chœur de l'église du couvent de peintures qui rappellent la manière de Raphaël.

Ces divers travaux acquirent à Gaudenzio une réputation qui engagea Bernardino Lanini, Fermo Stella, G.-B. della Cerra, Cesare Luini, et plusieurs autres jeunes artistes à se faire ses disciples, et c'est ainsi que Ferrari devint le chef d'une seconde école milanaise, presque digne de rivaliser avec la première, ouverte par Léonard de Vinci. Il compta aussi parmi ses

élèves le malheureux Paolo Lomazzo, qui plus tard, devenu aveugle, devait être le biographe de son maître. En 1531, Gaudenzio travailla à Verceil dans l'église Saint-Christophe; il peignit au-dessus de l'autel le saint, et sur les parois divers traits de la vie de Jésus-Christ et de la Madeleine. Il a déployé dans ce grand ouvrage plus que dans aucun autre une grâce, une beauté que l'on reconnaît bien avoir été puisées à l'école de Raphaël. Les petits anges qu'il a introduits dans ses compositions ont autant de charme dans leur forme que d'esprit dans leurs mouvements. Ces peintures sont au nombre des meilleures productions de leur auteur. Ce fut en 1534 ou 1535 que Gaudenzio peignit la coupole de l'église de Notre-Dame de Saronno; il y avait représenté l'*Assomption de la Vierge en présence des Apôtres*; mécontent de ces figures, il les détruisit lui-même, et les remplaça par des chœurs d'anges chantant et jouant de divers instruments. Cette fresque est parfaitement conservée ainsi que les quatre ovales des pendentifs, représentant *La Création de la Femme, La Tentation d'Ève, L'Exil du paradis terrestre et Le travail de la terre*. Les figures de ces diverses fresques sont belles, variées, bien groupées; mais on retrouve encore dans ces peintures quelques traces de l'ancien style, un peu de dureté, une disposition un peu symétrique des personnages, quelques draperies pliées à la manière du Mantegna et, ce qui est moins pardonnable, quelques reliefs en stuc colorié. Les fresques de Gaudenzio à l'église delle Grazie de Milan datent de 1542; elles représentent *La Passion de Jésus-Christ*, et là surtout il a imprimé à ses personnages le caractère de la force, non pas qu'il ait fait sentir les muscles d'une manière trop marquée, mais parce qu'il a choisi des attitudes à la fois imposantes et terribles. Ces fresques sont malheureusement en mauvais état. Le même caractère énergique se retrouve peut-être encore à un plus haut degré dans *La Chute de saint Paul*, tableau de l'église des Conventuels de Verceil.

À la suite de ses fresques de l'église delle Grazie, Gaudenzio avait espéré obtenir la commande du tableau du maître autel; mais le Titien lui fut préféré, et peignit alors ce magnifique *Couronnement d'épines* qui, conquis par les Français en 1797, est resté au Musée du Louvre. Pour dédommager Gaudenzio, on le chargea de peindre pour la même église *Saint Paul en méditation*, qui, enlevé en même temps que le tableau du Titien, est, comme lui, resté à Paris. Ce tableau, l'un des meilleurs du maître, au dire de Baldinucci et de Scaramuccia, porte la date de 1543. Indiquons encore rapidement les plus célèbres parmi ses autres ouvrages : à Milan, au musée de Brera, plusieurs fragments de fresques provenant de Santa-Maria della Pace, église convertie en magasin militaire, et le *Martyre de sainte Catherine* tableau comprenant

de nombreuses figures un peu plus grandes que nature; à Santa-Maria di S. Celso, le *Baptême de Jésus-Christ*; à Santa-Maria, autrefois San-Giorgio al Palazzo, un magnifique *Saint Jérôme*; à Saint-Ambroise, *La Vierge entre saint Barthélemy et saint Jean*, et les restes d'un *Christ mort*, d'une *Madelaine pleurant* et de quelques autres figures; au palais Andriano, *La Crèche avec Saint Jérôme*, l'un des chefs-d'œuvre du maître; enfin à Santa-Maria della Passione, *La Cène*, peinture pleine de feu et colorée avec une grande énergie, mais que la mort ne lui permit pas d'achever entièrement; à Omodeo, dans la cathédrale, *La Puits en Égypte* et *La Mariage de la Vierge*; à Rome, au palais Solarra, une *Vision*, et au musée du Capitole, une *Madone*, *La Femme adultère*, et *La Crèche*, esquissée; à Venise, au palais della Rovere, *La Nativité*; à Bruxelles, au musée, une *Madone avec trois anges et un donataire agenouillé*; enfin, à Berlin, une autre *Nativité* et un portrait d'homme.

Gaudenzio Ferrari fut après Léonard de Vinci le premier peintre de l'école milanaise, et l'un des plus illustres de son époque; ses compositions sont nobles, ses expressions vraies et animées, son coloris vif et agréable, ses connotations variées, ses attitudes gracieuses, ses étoffes brillantes et bien choisies, il eut, comme Pierino del Vago et Jules Romain, une étonnante fécondité d'idées, mais dans un genre différent, car, à l'exception des peintures de la Farnésine, qu'il ne fit qu'exécuter d'après Raphaël, il ne traita jamais que des sujets sacrés. Il l'emporta sur tous ses rivaux par le talent d'exprimer la majesté divine, les mystères de la religion et les sentiments de piété auxquels lui-même fut toujours fidèle. Doux et habile, il se plut souvent à rechercher les raccourcis les plus difficiles. Lorsqu'il enrichissait ses compositions de paysages ou d'architectures, il faisait preuve d'une parfaite entente de la perspective; en un mot, il fut digne d'être mis par Lomazzo au nombre des sept plus grands peintres qu'ait produits l'Italie.

E. BAYON.

Lomazzo, *Idea del Tempio della Pittura*. — G. Bordini, *Vita di G. Ferrari*. — Vasari, *Vite*. — Baldassari, *Notizie*. — Scaramuzza, *La Piazza del Poverelli Italiani*. — G. della Valle, *preface du dixième volume de Vasari*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Tassin, *Dictionnaire*. — Orlandi, *Abbecedario*. — *Memorie sull'insigne tempio di Nostra Signora presso Sarnano*. — Provana, *Guida di Milano*. — Vitet, *Museo du Louvre*.

FERRARI (*Jérôme*), philologue italien, né à Correggio, en 1501, mort à Rome, en 1542. Il entra dans les ordres, se distingua par son savoir, et obtint la protection de plusieurs cardinaux, entre autres d'Alexandre Cesarini, qui le logea dans son palais. On a de lui : *Emendationes in Philippicas Ciceronis*; Rome, 1542.

Orlando Landi, *Catolophi*, p. 166. — Paul Hanner, *Dedica de son édition de la 1<sup>re</sup> partie des Discours de Cicéron*. — Calloni, *Scrittori di Correggio*, p. XXXI.

— Trebesch, *Storia della Letteratura Italiana*, t. VII, part. II, p. 333.

\* FERRARI (*Benedetto*), peintre de l'école de Mantoue, florissait au commencement du seizième siècle. Il n'est connu que par un document précieux conservé dans les archives des Gonzagues, et publié récemment par M. A. Guzzardi. C'est un état des sommes payées à cet artiste pour des travaux exécutés dans le palais de Mantoue du 12 avril au 9 juillet 1518, travaux consistant en architectures à fresque enrichies de figures et de chevaux de grandeur naturelle, et pour lesquels l'auteur reçut la somme de 188 liv. 10 s. E. B. — n.

M. A. Guzzardi, *Memorie originali di Belle arti*, Bologna, 1866.

FERRARI (*Bartolomeo*), nommé quelquefois, mais à tort, FERRARA, fondateur italien d'ordres religieux, né à Milan, en 1497, mort en novembre 1544. Il était fils de Luigi Ferrari et de Caterina de Castiglione, et appartenait à une des premières familles du Milanais. Il perdit ses parents dans une extrême jeunesse. Resté sans guides, il se fit néanmoins remarquer par sa piété, sa charité et la pureté de ses mœurs. Une grande conformité de sentiments le porta à se lier avec Antonio-Maria Zaccario de Crémone et Giacomo-Antonio Moriglia, gentilhomme de Milan. Ils instituèrent ensemble la congrégation des *Clercs réguliers de Saint-Paul*, qu'on appela ainsi parce qu'ils prirent cet apôtre pour leur patron; mais on leur donna communément le nom de *Barnabites*, de l'église de Saint-Barnabé de Milan, qui leur fut accordée en 1545. Cette congrégation fut approuvée en 1530, par Clément VII, et confirmée trois ans après par Paul III. Les règles du nouvel ordre obligeaient ses membres à renoncer aux biens temporels et à se fonder leur subsistance journalière que sur la libéralité des fidèles; mais ils se lassèrent bientôt de cette manière de vivre, et ils prirent dans la suite le soin d'assurer à leur communauté des fonds et des revenus fixes. Leur principale fonction était d'aller de ville en ville, comme les apôtres, pour convertir les pécheurs et les ramener dans le chemin du repentir et de la foi. Ferrari fut élu supérieur en 1543; mais il ne gouverna son ordre que deux années. Les barnabites se répandirent en Allemagne, en Bohême, en Savoie, en France, etc., et enseignèrent dans les principales universités. On vit bientôt aussi s'élever des communautés de femmes nommées *Angéliques*, qui observaient la règle des Barnabites, sous la direction de ces pères; mais la discipline de ces religieux ne garda pas longtemps sa pureté primitive.

Moriglia, *Inter. dell. Orig. di tutti le Relig.*, lib. I, cap. LXXV. — Annali Bened. et Val. Radia, *Synops. de Clericis reg. congregationibus sancti Pauli*. — Neuhart, *Historia archiepiscopalis antiquae et modernae*, t. IV, p. 306. — Méryet, *Hist. des Ordres*, t. IV, chap. XVI, p. 306.

FERRARI (*Ottaviano*), philosophe et archéologue italien, né à Milan, le 23 septembre 1613,

à la même ville, en 1199. Après avoir étudié philosophie et la médecine dans les plus grandes universités d'Italie, il devint professeur au collège Canobio à Milan. Le sénat de Venise l'appela à Padoue pour y enseigner la philosophie d'Aristote. Au bout de quatre ans, il retourna à Milan, où il continua de professer la philosophie jusqu'à sa mort. On a de lui : *De Sermonibus emotivis*; Venise, 1578, in-8°. Cet ouvrage, fort utile pour l'intelligence des doctrines d'Aristote, fut réimprimé avec les additions de Melchior Goldast et une nouvelle dissertation de Ferrari intitulée : *De Disziplinæ encyclicæ*, sous le titre de *Clavis Philosophiæ peripateticæ aristotelicæ*; Francfort, 1606, in-8°; — *De Origine Romanorum*; Milan, 1607, in-8°; réimprimé dans les *Antiquitates Romanæ* de Grævius, t. 1<sup>er</sup>.

Blæron, *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres*, t. V. — Argenti, *Biblioth. Script. Mediol.*, t. I, part. II.

\* FERRARI (Bernardo), peintre de l'école milanaise, né à Vigevano, ville du Piémont, qui alors appartenait au Milanais, florissait à la moitié du seizième siècle. Il fut élève et imitateur de Gaudenzio Ferrari. Deux panneaux d'orgues peints par lui dans la cathédrale de Vigevano ne justifient pas complètement les éloges que Lomazzo a donnés à cet artiste. E. R.—H.

Lomazzo, *Libro del Tempio della Pittura*. — Trossi, *Dizionario*. — Lami, *Storia della Pittura*.

FERRARI (Lodovico), mathématicien italien, né à Bologne, le 3 février 1522, mort dans la même ville, en 1565. Né de parents pauvres, il entra, à l'âge de quatorze ans, sans aucune lecture des lettres, à l'école de Cardan, et fit des progrès si rapides qu'il put à dix-huit ans faire un cours public d'arithmétique et sortir vainqueur de luttes publiques soutenues contre Giovanni Colla et Niccolò Tartaglia. Il était de plus très-versé dans l'architecture, la géographie, l'astronomie, la philologie grecque et latine. « Pour les mathématiques, dit Tiraboschi, il n'avait pas son pareil. » Les princes italiens se le disputaient. Il donna la préférence au cardinal Ercole de Gonzague et à son frère don Ferrante, gouverneur de Milan. Celui-ci lui confia le soin de lever la carte du Milanais. En quittant le service du prince Ferrante, il retourna à Bologne, où Carlan lui procura une chaire de mathématiques. Il mourut moins d'un an après l'avoir obtenue. On doit à Ferrari la première solution des équations du quatrième degré. Il n'a laissé aucun ouvrage.

Cardan, *Opera*, t. IX. — Tiraboschi, *Storia della Letteratura Italiana*. — Montucla, *Histoire des Mathématiques*, t. II.

FERRARI (Philippe), géographe italien, né à Orvillo (Milanais), vers le milieu du seizième siècle, mort à Milan, en 1624. Il entra dans l'ordre des Servites, professa pendant quarante-huit ans les mathématiques, et fut deux fois général de son ordre. Il composa divers livres, tels que : *Topographia in martyrologium*

*Romanorum*; *Epitome Geograph. lib. IV*; *Catalogus SS. Italia*; il les réunit dans son *Lessicon Geographicum*, imprimé après la mort de l'auteur par Jean Côme; Milan, 1627, in-4°; réimprimé, avec des additions, par Boudrand; Paris, 1670, in-fol.

Blæron, *Grand Dictionnaire Historique*.

FERRARI (François-Bernardin), archéologue italien, né à Milan, en 1576, mort dans la même ville, le 3 février 1649. Entré dans la congrégation de Saint-Ambroise, il s'appliqua avec succès à la philosophie, à la théologie, ainsi qu'aux langues anciennes et modernes, et se fit recevoir docteur du Collège ambrosien. Par ordre du cardinal Frédéric Borromeo, archevêque de Milan, il parcourut l'Espagne et l'Italie pour recueillir des livres et des manuscrits. Il en fit une ample collection, qui fut le commencement de la célèbre Bibliothèque ambrosienne. Vers 1636, il devint directeur du Collège des Nobles établi à Padoue. Il occupa cette place pendant deux ans, au bout desquels sa mauvaise santé l'obligea à revenir à Milan, où il resta jusqu'à sa mort, arrivée dans un âge très-avancé. On a de Ferrari plusieurs ouvrages pleins d'érudition et de recherches curieuses. En voici les titres : *De antiquo ecclesiasticorum epistoliarum genere Libri tres*; Milan, 1612, in-8°; — *De Ritu sacrorum Ecclesiæ catholicæ concionum Libri tres*; Milan, 1619, in-8°; 1620, in-4°. Ce second ouvrage était devenu extrêmement rare lorsqu'on en fit une troisième édition; Paris, 1664, in-8°. Il fut encore réimprimé à Utrecht, 1692, in-8°, par les soins de Grævius, et à Vérone, 1739, in-8°; — *De Veterum acclamationibus et plausu Libri septem*; Milan, 1627, in-4°, réimprimé par Grævius, dans son *Thesaurus Antiquit. Romanorum*, t. VI.

Alfani, *Teatro d'Humani letterati*. — F. Piccinini, *Ateneo de i Letterati Milanesi*. — Argenti, *Biblioth. Script. Mediol.*, t. I, part. II, p. 201. — Blæron, *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres*, t. XXVIII.

FERRARI (Ottavio), archéologue italien, neveu du précédent, né à Milan, le 20 mai 1607, mort à Padoue, le 7 mars 1682. Élevé par les soins de son oncle François-Bernardin, il fit ses études au Collège Ambrosien. Ses progrès furent si rapides, qu'à l'âge de vingt-et-un ans il obtint dans ce collège une chaire de rhétorique. Six ans après, c'est-à-dire en 1624, la république de Venise l'appela à Padoue pour y enseigner l'éloquence et la langue grecque. L'université de Padoue était fort déclinée. Ferrari lui rendit son ancien maître. La république l'en récompensa en augmentant ses appointements, qui de cinq cents ducats furent portés jusqu'à deux mille. Après la mort de Ripamonte, il lui succéda dans la place d'historiographe de Milan, avec une pension de deux cents ducats. Il commença une histoire de cette ville; mais, n'ayant pu obtenir communication des pièces contenues dans les archives de Milan, il laissa son œuvre inachevée, et dédédia

à ses héritiers de la publier. La réputation et le mérite de Ferrari lui valurent des présents et des pensions de la part des princes étrangers. La reine de Suède, Christine, lui donna une chaîne d'or, et Louis XIV lui accorda une pension de cinq cents écus. Ferrari était de mœurs si douces, qu'on lui donna le surnom de *Conciliateur* et de *Pacificateur*; il avait des connaissances très-étendues; son style, plein d'élégance, manque quelquefois de simplicité et de précision. Voici la liste de ses ouvrages : *De Re Vestiaria Libri tres*; Padoue, 1642, in-8°; 2<sup>e</sup> editio: *libri VII; quatuor postremi nunc primum prodeunt, reliqui emendatiores et auctiores, adjectis iconibus*; Padoue, 1654, in-4°; *editio nova: accedunt Analecta de Re Vestiaria, et Dissertatio de Lucernis sepulchralibus veterum*; Padoue, 1685, in-4°. Ces deux derniers traités avaient déjà paru à Padoue, 1670, in-4°. Le *De Re Vestiaria* et les *Analecta* ont été insérés dans le tome VI des *Antiquitates Romanæ* de Grævius, et la *Dissertatio de Lucernis* dans le tome XII du même ouvrage. Cette dissertation est dirigée contre les archéologues qui attribuaient aux anciens l'invention de lampes inextinguibles. Ferrari prouve que ces prétendues lampes éternelles sont des chimères d'érudits; — *Prolusiones XXVI. Epistolæ. Formulæ ad capiendâ doctoris insignia. Inscriptiones. Pars I et II*; Padoue, 1664, in-4°; *Pars III, cui accessit panegyricus, Ludovicorum magno Francorum regi dictus*; Padoue, 1668, in-4°. Ces petits ouvrages et quelques autres imprimés séparément ont été recueillis et mis en ordre par Jean Fabricius sous le titre d'*Opuscula*; Helmstedt, 1710, 2 vol. in-8°; — *Origines Linguae Italicae*; Padoue, 1676, in-fol.; — *Electorum Libri duo*; Padoue, 1679, in-4°; — *De Pantomimis et mimis Dissertatio nunc primum edita*; Wolfenbüttel; 1714, in-8°. Ce petit traité, publié pour la première fois par Jean Fabricius, a été inséré dans le second volume des *Antiquités Romaines* de Sallengre; — *Dissertationes duæ, altera de Balneis, de Gladiatoribus altera, nunc demum in lucem editæ a Joanne Fabricio*; Helmstedt, 1720, in-8°.

Charles Patin, *Lycæum Patavinum*. — J. Fabricius, *Vita Ferrarii*, en tête de ses *Opuscula*. — Nicéron, *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres*, t. V. — Le Clerc, *Bibliot. anc. et mod.*, t. VI, p. 177.

FERRARI ou FERRARIUS (Jean-Baptiste), orientaliste et naturaliste italien, né à Sienne, en 1584, mort dans la même ville, en 1655. Il entra dans la Société de Jésus à l'âge de dix-huit ans, et se distingua également par sa piété et par l'étendue de ses connaissances. Il occupa pendant vingt-huit ans la chaire d'hébreu au collège romain. On a de lui : *Nomenclator Syriacus*; Rome, 1622, in-4°. L'auteur déclare dans sa préface qu'il s'est principalement appliqué à expliquer les mots syriaques de la Bible. Il fut aidé dans son travail par des savants maronites. Bochart faisait peu de cas de cet ouvrage; — *De*

*Christi liberatoris Obitu Oratio*; Rome, 1623, in-4°; — *Orationes*; 1625, in-12; — *De Florum Cultura Libri IV*; Rome, 1633, in-4°; traduit en italien par Lodovico Aurelio; Rome, 1638, in-4°; — *Hesperides, sive de malorum aureorum cultura et usu libri quatuor*; Rome, 1646, in-fol.; — *Collocutiones*; Sienne, 1646, in-4°.

Sothwel, *Scriptores Societatis Jesu*. — Aug. et Al. de Backer, *Bibliothèque des Écrivains de la Comp. de Jésus*.

FERRARI (Sigismond), historien et controversiste italien, né à Vigevano (Milanais), en 1589, mort à Rome, en 1646. Il entra dans l'ordre des Dominicains, et fit ses études en Espagne. Il fut ensuite envoyé comme directeur des études à Gratz, à Vienne, et finit par être nommé procureur général des Dominicains en Autriche, et commissaire de la mission de Hongrie. Il passa ses dernières années à Rome, dans le couvent de Sainte-Sabine. On a de lui : *De Rebus Hungaricæ provinciae sacri Ordinis Prædicatorum*; Vienne, 1637, in-4°; — *Correctorium poematis super universam S. Thomæ Summam*; Vienne, 1646.

Quétif et Échard, *Scriptores Ordinis Prædicatorum*.

FERRARI (Giovanni-Andrea de'), peintre italien, né à Gênes, en 1599, mort en 1669. Issu d'une des premières familles de son pays, il renonça à la carrière qui eût pu être ouverte à son ambition, pour se livrer entièrement à son goût pour la peinture. Il fut successivement élève de Bernardo Castello et de Bernardo Strozzi. Il se fit prêtre, ou plutôt, comme dit Orlandi, il prit l'habit ecclésiastique pour éviter les embarras d'un ménage; car on ne voit pas que les devoirs de son nouvel état l'aient détourné un seul instant de ses travaux artistiques. Dans un âge déjà avancé, il ne quittait le pinceau que quand il y était absolument forcé par de cruels accès de goutte aux pieds et aux mains; aussi a-t-il énormément produit, et n'y a-t-il dans l'État de Gênes presque pas d'église ou de palais qui ne possède quelques-uns de ses ouvrages. Ferrari fut un artiste presque universel; histoire, paysages, fleurs, animaux, portraits en grand et en miniature, il peignit tout, il aborda tous les genres, et dans tous il réussit avec le même bonheur. Ses premiers ouvrages se ressentent un peu de la langueur puisée à l'école du Castello; mais plus tard Ferrari se montre habile imitateur du Strozzi, comme en font preuve *La Crèche* de la cathédrale de Gênes, et *la Nativité de la Vierge* placée dans une église de Voltri. Quoique cet artiste ne soit pas assez connu, et que le Soprani se soit peut-être montré envers lui un peu trop sobre de louanges, il est sans contredit du nombre des premiers peintres de Gênes. Il suffit d'ailleurs pour faire son éloge de dire qu'il fut le maître de G. Bernardo Carbone, le premier peintre de portraits de l'école Génoise.

E. B.—N.

Soprani, *Vite de' Pittori Genovesi*. — Baldinucci, *No*

note. — Orlandi, *Abbecedario*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Winkelman, *Neues Malerkunst*.

\* **FERRARI (Leonardo)**, dit le *Leonardino* ou le *Lonardino*, peintre de l'école bolonaise, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle, et mourut vers 1648. Élève de Lucio Massari, il aima à peindre des sujets familiers et des caricatures, genre vers lequel le portait un esprit tourné à la facétie, et qui sous plus d'un rapport avait de l'analogie avec celui de Salvator Rosa; comme le grand maître napolitain, à chaque carnaval il paraissait sous le masque et traînait après lui la foule avide d'entendre ses lazzi et ses piquantes saillies. Il peignit cependant à l'huile et à fresque, et avec un égal succès, des sujets religieux, et on trouve un assez grand nombre de ses ouvrages en ce genre dans les églises de Bologne. M. Gualandri a publié le testament du *Leonardino* écrit peu de temps avant sa mort, le 13 février 1648; par cet acte, il laisse à un peintre de ses amis, Filippo Menzani, tous ses dessins, esquisses, chevalets, toiles, pin-ciaux, etc., à la charge de terminer tous les tableaux qui lui avaient été commandés en en touchant le prix, ou à son choix de restituer les arrhes qu'il avait reçues.

Le *Leonardino* laissa un frère, surnommé *Cule-piedi*, ce qui supposerait qu'il était cul-de-jatte. Il fut, dit-on, excellent copiste. E. B—n.

Malvasia, *Felsina pittrice*. — Orlandi, *Abbecedario*. — M. A. Gualandri, *Memorie originali di Belle Arti*.

\* **FERRARI (Luca)**, dit *Luca de Reggio*, peintre, né à Reggio de Modène, en 1603, mort à Padoue, en 1654. Par le lieu de sa naissance, il appartiendrait à l'école de Modène, Lanzi le classe parmi les peintres de l'école vénitienne, parce que pendant longtemps il vécut et enseigna à Padoue; nous croyons que l'école bolonaise doit le revendiquer à plus juste titre, car il fut élève du Guide, et ses peintures à Santa-Maria della Ghiara de Reggio ont un caractère grandiose qui a fait croire à Scanelli qu'il s'était proposé d'imiter le Tiarini. Cependant on reconnaît à ses airs de tête et à certains mouvements pleins de bonheur qu'en cherchant à agrandir son style il n'a pas oublié la grâce de son maître. Son coloris est admirable, ainsi que le prouve l'une de ses meilleures toiles, *La Descente de croix* de Saint-Antoine de Padoue. Il réussissait moins bien dans les compositions qui comprenaient un grand nombre de figures, telles que *La Peste* de 1630, aux Dominicains de la même ville. Citons encore parmi les bons ouvrages de Luca de Reggio, *Elie* et *Saint Jean* à la Madonna delle Lagrime de Bologne. Son portrait peint par lui-même fait partie de la collection de la galerie de Florence. Ferrari eut pour élèves Minorello, Ciriello et Francesco Zanella. E. B—n.

Scanelli, *Il Microcosmo della Pittura*. — Tiraboschi, *Notizie degli artefici Modenesi*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Ticozzi, *Dizionario*. — *Stet. Diet. Hist.*

\* **FERRARI (Orazio)**, peintre de l'école gé-

noise, né en 1606, à Voltri (État de Gênes), mort en 1657. Suivant Orlandi, il fut neveu et élève d'Andrea Ansaldo; mais Lanzi croit qu'il ne fut que son compatriote et son ami. Il fut habile dessinateur et bon coloriste; il peignit bien à fresque, mais encore mieux à l'huile, témoin le tableau de *La Cène* à l'oratoire de San-Siro de Gênes. Protégé par beaucoup de grands personnages, et principalement par le souverain de Monaco, il vécut quelque temps à la cour de ce prince, qui le fit chevalier. De retour à Gênes, il fut enlevé par la peste de 1657, avec son fils Giovanni-Andrea et sa famille entière.

Sopran, *Vite de' Pittori Genovesi*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Ticozzi, *Dizionario*.

\* **FERRARI (Giovanni-Andrea)**, peintre de l'école génoise du dix-septième siècle. Fils et élève du précédent, il peignit dès l'âge de douze ans un portrait conservé dans la bibliothèque de Vintimille. Il fut avec toute sa famille enlevé jeune par la peste qui désola Gênes en 1657.

Sopran, *Vite de' Pittori Genovesi*. — Orlandi, *Abbecedario*.

\* **FERRARI (Francesco)**, peintre de l'école de Ferrare, né aux environs de Rovigo, en 1634, mort à Ferrare, en 1706. Il avait appris d'un Français à peindre la figure; il étudia ensuite la perspective et l'ornement sous le Bolo-nais Gabriele Rossi. On ne connaît plus aucun des ouvrages de celui-ci; mais les auteurs qui avaient pu leur comparer ceux de son élève disent que Ferrari ne l'égalait pas par la majesté de ses architectures, mais le surpassa par le relief et la force du coloris. Il peignit aussi quelques tableaux d'histoire pour les églises de Ferrare; mais ils sont inférieurs en mérite à ses architectures et à ses perspectives, car là était sa véritable vocation. Après avoir peint de nombreux décors pour les théâtres d'Italie, il travailla assez longtemps à Vienne pour l'empereur Léopold I<sup>er</sup>; mais l'état de sa santé le força de revenir en Italie, où il ouvrit une école d'où sortirent Mornassi, Grassaleoni, Paggi, Raffanelli, Giacomo Filippi, et son fils Antonio-Felice Ferrari, qui les surpassa tous. E. B—n.

Baraldini, *Vite de' Pittori Ferraresi*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Ticozzi, *Dizionario*.

\* **FERRARI (Antonio-Felice)**, peintre de l'école de Ferrare, fils et élève du précédent, né dans cette ville, en 1668, mort en 1719. Il peignit avec une rare habileté l'architecture, l'ornement et la décoration; au style délicat de son père, il sut réunir une noblesse d'invention qui lui concilia tous les suffrages. Il travailla beaucoup à Ferrare, à Ravenne, à Venise, etc.; mais sa santé ayant été altérée par une pratique trop assidue de la fresque, il prit cet art en telle aversion que, par son testament, il déclara son fils déchu de sa succession s'il voulait embrasser



la profession de son père. Ferrari compta parmi ses élèves Giuseppe Facchinetti, Maurelio Gotti et Girolamo Mengozzi. E. B—N.

Bartolacci, *Storia de' Pittori Ferraresi*. — Lessi, *Storia della Pittura*. — Tassin, *Dizionario*. — Orlandi, *Abbecedario*.

\* FERRARI (Gregorio), peintre de l'école génoise, né à Port-Maurice, en 1644, mort à Gênes, en 1726. Après avoir fréquenté l'atelier de Domenico Piazzetta, dit le Sarzana, il alla à Parme étudier les ouvrages du Corrège, qu'il parvint à copier avec une rare perfection. Il se forma ainsi un style large, neuf, original, qu'il n'eût jamais pu puiser à l'école du Sarzana; il acquit un coloris vrai et vigoureux dans ses peintures à l'huile, quoique pâle et languissant dans ses fresques; mais pour la science du clair-obscur il s'approcha pas de son divin modèle, et il conserva une incorrection de dessin surtout sensible dans les raccourcis. Les draperies flottantes, qu'il affectionnait, choquent souvent par l'affectation et le défaut de naturel. Parmi ses meilleurs ouvrages, on cite *Saint Michel* à la Madonna delle Vigne de Gênes, et deux tableaux aux Théâtres de San-Pier d'Arena. Il a travaillé également à Turin et à Marseille. Il mourut à quatre-vingt-deux ans, laissant son fils Lorenzo digne héritier de son talent. E. B—N.

Batti, *Vite de' Pittori Genovesi*. — Lessi, *Storia della Pittura*. — Tassin, *Dizionario*.

\* FERRARI (Lorenzo), dit l'abbé Ferrari, peintre de l'école génoise, fils et élève du précédent, né en 1680, mort en 1744. Quoique ayant embrassé l'état ecclésiastique, il n'en fut pas moins le meilleur élève de son père, Gregorio. Il alla se perfectionner à Rome sous Carlo Maratta, aussi trouve-t-on dans sa manière beaucoup du style de l'école romaine, quoiqu'il ait, comme son père, imité souvent le Corrège, surtout dans les raccourcis. Son dessin est plus correct que celui de Gregorio; son coloris, qui tombe parfois dans la langueur lorsqu'il n'a à craindre aucune comparaison, est dans la fresque atteindre la vigueur de l'huile lorsqu'il est exposé au voisinage de fresques des Carioni ou de quelque autre coloriste. Il excella à peindre les camaïeux, et les églises aussi bien que les palais de Gênes sont remplis de ses travaux en ce genre. Parmi ses fresques, celles du palais Carpi représentent des sujets tirés de l'*Énéide*. Un des meilleurs tableaux de l'abbé Ferrari est celui qu'il peignit pour l'église de la Visitation des Augustins déchaussés, et dans lequel il a réuni plusieurs saints de cet ordre. Cet artiste n'était pas moins distingué pour son esprit et son excellente éducation, et Orlandi dit qu'il charmait tout le monde par l'énergie et la grâce de ses discours. E. B—N.

Batti, *Vite de' Pittori Genovesi*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Lessi, *Storia della Pittura*. — Tassin, *Dizionario*.

FERRARI (Bartolomeo), mécanicien italien, né à Bologne, vivait dans le dix-septième siècle. Il était docteur en philosophie et en médecine.

Il construisit pour Gonzague, duc de Salaparuta, une horloge compliquée, dont il publia la description sous le titre de *Dello Sferologio e sue operazioni*; Bologne, 1683, in-8°.

Cicchi, *Abb. colande*.

\* FERRARI (Eusebio), peintre de l'école piémontaise, né à Verceil, florissant vers 1680. Doué d'un esprit élevé et intelligent, il fit de son art une longue et consciencieuse étude, dont témoignent de nombreux tableaux existant dans les églises de Verceil, et notamment dans celle de Saint-Paul des Dominicains.

Orlandi, *Abbecedario*.

\* FERRARI (Giacomo), peintre de l'école de Crémone, mais originaire de Mantoue, florissant dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On voit de lui dans l'église Saint-Georges-et-Saint-Pierre de Crémone quatre grands tableaux. Les deux principaux, placés dans le chœur, représentant les *Martyres de saint Guérin et saint Alexandre*, et portent les dates de 1657 et 1658. Dans le second, l'artiste prend la qualification de *Mantouan*. Les deux autres tableaux, dont les sujets sont tirés de la légende de *Peptin et Plectrude*, surmontent les portes latérales et sont datés de 1661. Ferrari a laissé à Saint-Dominique un très-grand tableau, représentant le saint et Simon de *Munfort* chassant les Albigeois. Dans sa vieillesse, Ferrari, s'étant adonné à l'alchimie, perdit à la fois la raison et tout ce qu'il avait acquis par son travail, et mourut misérablement. E. B—N.

Lessi, *Notizie storiche de' Pittori, Scultori e Architetti Cremaschi*. — Tassin, *Dizionario*. — G. Grasselli, *Guida storico-arte di Cremona*.

FERRARI (Giri), biographe et publiciste italien, né à Novare, en 1717, mort en 1791. Il entra dans la Société de Jésus, et professa dans les collèges de son ordre. Il cultiva presque tous les genres littéraires, sans exceller dans aucun. Ses nombreux ouvrages ne sont guère remarquables que par une latinité élégante. On a de lui : *De Rebus gestis Eugenii principis a Sardinia, bello Pannonico, Libri III*; Rome, 1747, in-4°; *La Haye*, 1749, in-8°; — *Epistola de institutione Adolescentium*; Milan, 1750, in-8°; — *De Politica arte oratio dicta*; Nimègue, 1750, in-4°; — *De optimo Statu Civitatis*; Nimègue, 1751; — *De Rebus gestis Eugenii principis bello Italico, Libri IV*; Milan, 1752; — *De Jurisprudencia*; 1755, in-4°. — *Orationes actionesque academicae*; Augsbourg, 1754, in-4°; — *De Rebus gestis Eugenii principis bello Germanico, Libri II, bello Belgico, Libri III*; Zolphen, 1773, in-8°; — *Res bello gestae auspiciis M.-Theresae Augustae, ab ejus regni initio ad annum 1763, inscriptionibus explicatae*; Vienne, 1773, in-8°. — *De Vita quinque Imperatorum Germanorum*, Vienne, 1775, in-8°. Ces cinq généraux sont Brown, Daun, Laudon, Serbelloni et Laudon.

— *Biographie universelle* Nationale.

**FERRARI** (*Giambattista*), biographe italien, né à Trieste, le 21 juin 1732, mort à Padoue, en 1806. Latiniste distingué, il se voua à l'enseignement, et devint préfet des études au collège de Padoue. Ses principaux ouvrages sont : *Laudatio in funere Clementis XIII*; Padoue, in-4°; — *Vita Ægidii Forcellini*; ibid., 1792, in-4°; — *Vita illustrium Virorum Seminarii Patavinensis*; ibid., 1799, in-8°; — *Vita Jacobi Facciolati*; ibid., 1799, in-8°; — *Vita Pii VI, cum appendice*; ibid., 1802, in-4°.

*Biographe universale.*

**FERRARI** (*Pietro*), ingénieur italien, né à Spolète, en 1753, mort à Naples, le 7 décembre 1825. Pendant la domination française en Italie, il fut nommé ingénieur en chef du département du Trasimène, s'occupa de grands travaux d'utilité publique, et commença le tracé d'un canal de jonction entre la Méditerranée et l'Adriatique. La chute de l'empire français fit abandonner ce projet; mais Ferrari ne cessa d'en faire l'objet de ses études et de ses méditations, et vers la fin de sa vie il publia, en 1826, une livre intitulé : *De l'Ouverture d'un canal navigable qui de la mer Adriatique, en traversant l'Italie, déboucherait par deux endroits dans la mer Méditerranée.*

Rabbe, Boissjolin, etc., *Biogr. univ. et port. des Cont.*

\* **FERRARI** (*Bartolomeo*), sculpteur italien, né à Venise, en 1780, mort le 8 février 1844. Élève de son oncle Giovanni Ferrari-Torretti, il a laissé un grand nombre de statues et de monuments funèbres, ainsi que de remarquables sculptures en bois et quelques morceaux en bronze. En 1815, il restaura le célèbre *Lion ailé de Saint-Marc* de Venise. CH—P—C.

Falchiron *Voyage en Italie.*

\* **FERRARI** (*Joseph*), écrivain français, d'origine italienne, né à Milan, en 1811. Étant encore à Milan, il publia, en 1834-1835, une édition complète des (*Œuvres de Vico*, en 6 vol. in-8°, qui est très-estimée. Arrivé à Paris, il publia, en 1839, un ouvrage intitulé *Vico et l'Italie*, 1 vol. in-8°. L'influence de Vico sur l'Italie, l'histoire de la *Science nouvelle* et ses rapports avec les systèmes plus récents forment le principal sujet de ce livre. En 1842, il fit paraître des *Idees sur la politique de Platon et d'Aristote, exposées en quatre lettres à la Faculté des lettres de Strasbourg*, suivies d'un *Discours sur l'histoire de la philosophie à l'époque de la Renaissance*, in-8°. Chargé de suppléer l'abbé Bautain à la Faculté des lettres de Strasbourg, il fut vivement attaqué par la parti catholique, qui l'accusait d'avoir professé la communauté des biens et des femmes. M. Ferrari s'éleva contre cette accusation, qui occupa beaucoup la presse à cette époque, et M. Hambourg prit sa défense dans une brochure intitulée : *Opinions exaltées sur l'enseignement universitaire, et reproduction ridicule de la philosophie sociale de*

M. J. Ferrari. On a, en outre, de M. Ferrari deux thèses, l'une intitulée : *De religiosis Campanellæ Opinionibus*, 1840, in-8°; l'autre : *De l'Erreur*, 1840, in-8°. GUYOT DE FÈRE.

Louandre, *Littérat. contempor.* — *Journal de la Librairie.*

**FERRARI** (*Gabriele de'*), imprimeur italien. Voyez GIOLITO.

\* **FERRARIIS** (*Théophile de*), philosophe scolastique italien, né à Crémone, vers 1431. Il entra à Venise dans le couvent des Dominicains, se livra à l'étude de la philosophie péripatéticienne, et publia, en 1493, un volume in-4° intitulé : *Propositiones ex omnibus libris Aristotelis collectæ*; il fut en outre éditeur des *Commentaires de saint Thomas* sur divers livres d'Aristote. G. B.

Quétif, *Scriptores Ordinis Prædicatorum*, t. I, p. 847. — Aris, *Cremona litteraria*, t. I, p. 328. — Fabricius, *Bibliotheca Latina*, t. VI, p. 848.

**FERRARINI** (*Michel-Fabrice*), archéologue italien, né à Reggio, au quinzième siècle, mort dans la même ville, en 1492. Il entra dans l'ordre des Carmes, et devint prieur de son couvent en 1481. Il recueillit avec beaucoup de soins toutes les inscriptions qu'il put trouver concernant l'Italie, les copia avec une grande exactitude, et en composa un gros volume in-4°, sur vélin et orné de dessins et d'arabesques. Ce précieux manuscrit fut conservé longtemps à la bibliothèque des Carmes à Reggio. La Bibliothèque impériale de Paris en possède une copie. Ferrarini donna la première édition de l'ouvrage de Valerius Probus, *Significatio litterarum antiquarum*; Bononi de Bononis, 1586; on l'a croit imprimée à Brescia.

G. Guasco, *Stor. dell' Accad. di Reggio.*

**FERRARIS** (*Joseph, comte de*), général autrichien, né à Lunéville, le 20 avril 1726, mort à Vienne, le 1<sup>er</sup> avril 1814. Issu d'une famille noble du Piémont établie en Lorraine, il fut admis en 1735 dans les pages de l'impératrice Amélie, veuve de Joseph 1<sup>er</sup>. En 1741, il entra avec le grade d'enseigne dans le régiment de Grune, fut blessé à la bataille de Czaslau, en 1742, et obtint avant la fin de la campagne une compagnie d'infanterie. Colonel pendant la guerre de Sept Ans, il se signala particulièrement à la bataille de Hochkirchen. En 1761 il fut promu au grade de général-major, et en 1763 à celui de lieutenant général. Nommé en 1767 directeur général de l'artillerie des Pays-Bas il s'occupa de la carte de Belgique. Cet ouvrage, composé sur le modèle de la carte de France par Cassini, fut achevé en 1777. Quoique déjà avancé en âge, Ferraris prit une part active à la campagne de 1793 contre la France. Il alla ensuite occuper à Vienne la place de vice-président du conseil aulique. Il fut élevé en 1808 à la dignité de feld-maréchal. Ferraris joignit à de remarquables talents militaires une grande culture d'esprit et beaucoup d'aménité dans les manières.

*Conversation's Lexicon.* — Arnault, Jouy, etc., *Bibliographie nouvelle des Contemporains.*

la profession de son père. Ferrari compte parmi ses élèves Giuseppe Facchinetti, Mauretto Gotti et Girolamo Mengozzi. E. B.—N.

Baruffaldi, *Storia de' Pittori Ferraresi*. — Lazzari, *Storia della Pittura*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Orlandi, *Abbozzato*.

\* FERRARI (Gregorio), peintre de l'école génoise, né à Port-Maurice, en 1644, mort à Gênes, en 1726. Après avoir fréquenté l'atelier de Domenico Fiasetta, dit le Sarzana, il alla à Parme étudier les ouvrages du Corrège, qu'il parvint à copier avec une rare perfection. Il se forma ainsi un style large, neuf, original, qu'il n'eût jamais pu puiser à l'école du Sarzana; il acquit un coloris vrai et vigoureux dans ses peintures à l'huile, quoique pâle et languissant dans ses fresques, mais pour la science du clair-obscur il n'approcha pas de son divin modèle, et il conserva une incorrection de dessin surtout sensible dans les raccourcis. Les draperies flottantes, qu'il affectionnait, choquent souvent par l'affectation et le défaut de naturel. Parmi ses meilleurs ouvrages, on cite *Saint Michel* à la Madonna delle Vigne de Gênes, et deux tableaux aux Théotins de San-Pier d'Arena. Il a travaillé également à Turin et à Marseille. Il mourut à quatre-vingt-deux ans, laissant son fils Lorenzo digne héritier de son talent. E. B.—N.

Baruffaldi, *Storia de' Pittori Genovesi*. — Lazzari, *Storia della Pittura*. — Ticozzi, *Dizionario*.

\* FERRARI (Lorenzo), dit l'abbé Ferrari, peintre de l'école génoise, fils et élève de précédent, né en 1680, mort en 1744. Quoique ayant embrassé l'état ecclésiastique, il n'en fut pas moins le meilleur élève de son père, Gregorio. Il alla se perfectionner à Rome sous Carlo Maratta; aussi trouve-t-on dans sa manière beaucoup du style de l'école romaine, quoiqu'il ait, comme son père, imité souvent le Corrège, surtout dans les raccourcis. Son dessin est plus correct que celui de Gregorio; son coloris, qui tombe parfois dans la langueur lorsqu'il n'a à craindre aucune comparaison, suit dans la fresque attendre la vigueur de l'huile lorsqu'il est exposé au voisinage de fresques des Caracci ou de quelque autre coloriste. Il excella à peindre les camaïeux, et les églises aussi bien que les palais de Gênes sont remplis de ses travaux en ce genre. Parmi ses fresques, celles du palais Carega représentent des sujets tirés de l'*Énéide*. Un des meilleurs tableaux de l'abbé Ferrari est celui qu'il peignit pour l'église de la Visitation des Augustins déchaussés, et dans lequel il a réuni plusieurs saints de cet ordre. Cet artiste n'était pas moins distingué pour son esprit et son excellente élocution, et Orlandi dit qu'il charmait tout le monde par l'énergie et la grâce de son discours. E. B.—N.

Baruffaldi, *Storia de' Pittori Genovesi*. — Orlandi, *Abbozzato*. — Lazzari, *Storia della Pittura*. — Ticozzi, *Dizionario*.

FERRARI (Doroteo), mécanicien italien, né à Bologne, vivait dans le dix-septième siècle. Il était docteur en philosophie et en médecine.

Il construisait pour Gonzague, duc de Salaparuta, une horloge compliquée, dont il publia la description sous le titre de *Dello Sferologio e sue operazioni*; Bologne, 1683, in-8°.

Cicchi, *Man. colando*.

\* FERRARI (Eusebio), peintre de l'école piémontaise, né à Verceil, florissait vers 1680. Doué d'un esprit élevé et intelligent, il fit de son art une longue et consciencieuse étude, dont témoignent de nombreux tableaux existant dans les églises de Verceil, et notamment dans celle de Saint-Paul des Dominicains.

Orlandi, *Abbozzato*.

\* FERRARI (Giacomo), peintre de l'école de Crémone, mais originaire de Mantoue, florissait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On voit de lui dans l'église Saint-Georges-et-Saint-Pierre de Crémone quatre grands tableaux. Les deux principaux, placés dans le chœur, représentent les *Martyres de saint Guvini et saint Alexandre*, et portent les dates de 1667 et 1658. Dans le second, l'artiste prend la qualification de *Mantovano*. Les deux autres tableaux, dont les sujets sont tirés de la légende de *Peppin et Plectrude*, surmontent les portes latérales et sont datés de 1664. Ferrari a laissé à Saint-Dominique un très-grand tableau, représentant le saint et Simon de Munfort chassant les Albigeois. Dans sa vieillesse, Ferrari, s'étant adonné à l'alchimie, perdit à la fois la raison et tout ce qu'il avait acquis par son travail, et mourut misérablement. E. B.—N.

Lazzari, *Notizie storiche de' Pittori, Scultori e Architetti Cremonesi*. — Ticozzi, *Dizionario*. — O. Grasselli, *Guida storico-arte di Cremona*.

FERRARI (Giri), biographe et publiciste italien, né à Novare, en 1717, mort en 1791. Il entra dans la Société de Jésus, et professa dans les collèges de son ordre. Il cultiva presque tous les genres littéraires, sans exceller dans aucun. Ses nombreux ouvrages ne sont guère remarquables que par une latinité élégante. On a de lui : *De Rebus gestis Eugenii principis a Sabaudia, bello Patemonico, Libri III*; Rome, 1747, in-4°; La Haye, 1749, in-8°; — *Epistola de Institutione Adolescentiarum*; Milan, 1750, in-8°; — *De Politicis arte oratio dicta*; Nimègue, 1750, in-4°; — *De optimo Statu Civitatis*; Nimègue, 1751; — *De Rebus gestis Eugenii principis bello Italico, Libri IV*; Milan, 1752; — *De Jurisprudencia*; 1755, in-4°; — *Orationes actionesque academicae*; Augsbourg, 1756, in-4°; — *De Rebus gestis Eugenii principis bello Germanico, Libri II, bello Belgico, Libri III*; Rotterdam, 1773, in-8°; — *Res bello gestis auspiciis M. Theresae Augustae, ab ejus regni initio ad annum 1763, inscriptionibus explicatae*; Vienne, 1773, in-8°; — *De Vita quinquaginta Imperatorum Germanorum*, Vienne, 1775, in-8°. Ces cinq ouvrages sont Brown, Dams, Nodding, Schelloni et Landou.

*Biographie universelle italienne*.

**FERRARI** (*Giambattista*), biographe italien, né à Trieste, le 21 juin 1732, mort à Padoue, en 1806. Latiniste distingué, il se voua à l'enseignement, et devint préfet des études au collège de Padoue. Ses principaux ouvrages sont : *Laudatio in funere Clementis XIII*; Padoue, in-4°; — *Vita Aegidii Forcellini*; ibid., 1792, in-4°; — *Vita illustrium Virorum Seminarii Patavinensis*; ibid., 1799, in-8°; — *Vita Jacobi Faetiolati*; ibid., 1799, in-8°; — *Vita Pii VI, cum appendice*; ibid., 1802, in-4°.

*Biographe universale.*

**FERRARI** (*Pietro*), ingénieur italien, né à Spolète, en 1753, mort à Naples, le 7 décembre 1825. Pendant la domination française en Italie, il fut nommé ingénieur en chef du département du Trasimène, s'occupa de grands travaux d'utilité publique, et commença le tracé d'un canal de jonction entre la Méditerranée et l'Adriatique. La chute de l'empire français fit abandonner ce projet; mais Ferrari ne cessa d'en faire l'objet de ses études et de ses méditations, et vers la fin de sa vie il publia, en 1825, une livre intitulé : *De l'Ouverture d'un canal navigable qui de la mer Adriatique, en traversant l'Italie, déboucherait par deux endroits dans la mer Méditerranée.*

Rabbe, Boissjola, etc., *Biogr. univ. et port. des Cont.*

\* **FERRARI** (*Bartolomeo*), sculpteur italien, né à Venise, en 1780, mort le 8 février 1844. Élève de son oncle Giovanni Ferrari-Torretti, il a laissé un grand nombre de statues et de monuments funèbres, ainsi que de remarquables sculptures en bois et quelques morceaux en bronze. En 1815, il restaura le célèbre *Lion allé de Saint-Marc* de Venise. CH—P—C.

Falchiron, *Voyage en Italie.*

\* **FERRARI** (*Joseph*), écrivain français, d'origine italienne, né à Milan, en 1811. Étant encore à Milan, il publia, en 1834-1835, une édition complète des *Œuvres de Vico*, en 6 vol. in-8°, qui est très-estimée. Arrivé à Paris, il publia, en 1839, un ouvrage intitulé *Vico et l'Italie*, 1 vol. in-8°. L'influence de Vico sur l'Italie, l'histoire de la Science nouvelle et ses rapports avec les systèmes plus récents forment le principal sujet de ce livre. En 1842, il fit paraître des *Idées sur la politique de Platon et d'Aristote, exposées en quatre lettres à la Faculté des lettres de Strasbourg*, suivies d'un *Discours sur l'histoire de la philosophie à l'époque de la Renaissance*, in-8°. Chargé de suppléer l'abbé Bautain à la Faculté des lettres de Strasbourg, il fut vivement attaqué par la parti catholique, qui l'accusait d'avoir professé la communauté des biens et des femmes. M. Ferrari s'éleva contre cette accusation, qui occupa beaucoup la presse à cette époque, et M. Hambourg prit sa défense dans une brochure intitulée : *Opinions exaltées sur l'enseignement universitaire, et reproduction réridique de la philosophie sociale de*

M. J. Ferrari. On a, en outre, de M. Ferrari deux thèses, l'une intitulée : *De religiosi Campanellæ Opinionibus*, 1840, in-8°; l'autre : *De l'Erreur*, 1840, in-8°. GUYOT DE FÉAUX.

Louandre, *Littérat. contempor. — Journal de la Librairie.*

**FERRARI** (*Gabriele DE*), imprimeur italien. Voyez GIOLITO.

\* **FERRARIIS** (*Théophile DE*), philosophe scolastique italien, né à Crémone, vers 1431. Il entra à Venise dans le couvent des Dominicains, se livra à l'étude de la philosophie péripatéticienne, et publia, en 1493, un volume in-4° intitulé : *Propositiones ex omnibus libris Aristotelis collectæ*; il fut en outre éditeur des *Commentaires de saint Thomas* sur divers livres d'Aristote. G. B.

Quétif, *Scriptores Ordinis Prædicatorum*, t. I, p. 847. — Aris, *Cremona litteraria*, t. I, p. 288. — Fabricius, *Bibliotheca Latina*, t. VI, p. 688.

**FERRARINI** (*Michel-Fabrice*), archéologue italien, né à Reggio, au quinzième siècle, mort dans la même ville, en 1492. Il entra dans l'ordre des Carmes, et devint prieur de son couvent en 1481. Il recueillit avec beaucoup de soins toutes les inscriptions qu'il put trouver concernant l'Italie, les copia avec une grande exactitude, et en composa un gros volume in-4°, sur vélin et orné de dessins et d'arabesques. Ce précieux manuscrit fut conservé longtemps à la bibliothèque des Carmes à Reggio. La Bibliothèque impériale de Paris en possède une copie. Ferrarini donna la première édition de l'ouvrage de Valerius Probus, *Significatio Litterarum antiquarum*; Bononi de Bononis, 1586; on l'a croit imprimée à Brescia. G. Guasco, *Stor. dell' Accad. di Reggio*.

**FERRARIS** (*Joseph*, comte DE), général autrichien, né à Lunéville, le 20 avril 1726, mort à Vienne, le 1<sup>er</sup> avril 1814. Issu d'une famille noble du Piémont établie en Lorraine, il fut admis en 1735 dans les pages de l'impératrice Amélie, veuve de Joseph I<sup>er</sup>. En 1741, il entra avec le grade d'enseigne dans le régiment de Grüne, fut blessé à la bataille de Czaslau, en 1742, et obtint avant la fin de la campagne une compagnie d'infanterie. Colonel pendant la guerre de Sept Ans, il se signala particulièrement à la bataille de Hochkirchen. En 1761 il fut promu au grade de général-major, et en 1763 à celui de lieutenant général. Nommé en 1767 directeur général de l'artillerie des Pays-Bas il s'occupa de la carte de Belgique. Cet ouvrage, composé sur le modèle de la carte de France par Cassini, fut achevé en 1777. Quoique déjà avancé en âge, Ferraris prit une part active à la campagne de 1793 contre la France. Il alla ensuite occuper à Vienne la place de vice-président du conseil aulique. Il fut élevé en 1808 à la dignité de feld-maréchal. Ferraris joignit à de remarquables talents militaires une grande culture d'esprit et beaucoup d'aménité dans les manières.

*Conversations-Lexicon.* — Arnault, Jouy, etc., *Biographie nouvelle des Contemporains.*

**FERRARO (Jean-Baptiste)**, médecin vétérinaire italien, né à Naples, vivait au seizième siècle. Il fut écuyer de Philippe II, roi d'Espagne. On a de lui : *Due Anatomie, una delli membri e viscere, l'altra dell' ossa de' cavalli*; Bologne, 1573, in-12. Ferraro avait aussi composé sur l'art d'améliorer les différentes races de chevaux et de guérir les maladies auxquelles ils sont sujets, un traité imprimé en tête du livre intitulé : *Il Cavallo frenato*; Naples, 1602, in-fol.; Venise, 1620, in-fol.; ibid., 1653, in-fol., composé par son fils, *Pierre-Antoine Ferraro*, écuyer comme lui du roi d'Espagne.

Cinelli, *Biblioteca volante*. — Toppl, *Biblioteca Napoletana*, avec les additions de Nicodeml.

**FERRARO (André)**, hagiographe italien, né à Nole (royaume de Naples), vivait dans la première partie du dix-septième siècle. Il était chanoine et trésorier de la cathédrale de Naples. On a de lui : *Del Cemeterio Nolano, con le vite d'alcuni santi che vi furono sepeliti*; Naples, 1644, in-4°.

Toppl, *Biblioteca Napoletana*, avec les additions de Nicodeml.

**FERRARS (Georges)**, juriconsulte, historien et poète anglais, né près de Saint-Alban, vers 1512, mort à Flamstead (Hertford-Shire). Élevé à Oxford, il se distingua de bonne heure par ses talents d'avocat. Lord Cromwell le remarqua, et l'attira à la cour. Ferrars fut en faveur auprès de Henri VIII, d'Édouard VI et de Marie; cependant, il n'acquiesça pas une grande fortune, et resta dans une position politique secondaire. On lui attribue, sur l'autorité de Stowe, *History of the Reign of queen Mary*, publiée sous le nom de Richard Grafton. Ferrars avait aussi traduit en latin et en anglais l'original français de la *Grande Charte*. On trouve dans le *Mirror for Magistrates*, de William Baldwin (1587, seconde édit.), ses ouvrages en vers; savoir : *The Fall of Robert Tresilian, chief justice of England, and other his fellows, for misconstruing the laws, and expounding them to serve the prince's affections*; *The Tragedy or unlawful Murder of Thomas of Woodstock, duke of Gloucester*; *The Tragedy of king Richard II*; *The Story of dame Eleanor Cobham, duchess of Gloucester*; *The Story of Humphry Plantagenet, duke of Gloucester, protector of England*; *The Tragedy of Edmund, duke of Somerset*.

*Biographia Britannica*. — Warlton, *History of Poetry*.

**FERRARS (Henri)**, archéologue anglais, parent du précédent, né en 1549, mort en 1633. Il s'adonna particulièrement à l'étude du blason, des généalogies et des antiquités. Il ne publia pas d'ouvrages, mais il laissa de volumineux manuscrits, qui servirent de base aux *Antiquities of Warwickshire illustrated* de Dugdale.

Wood, *Athenae Oxonienses*.

\* **FERRARY (Eusèbe)**, aumônier supérieur adjoint de l'armée d'Orient, né à Collonges

(Ain), le 18 août 1818, mort à Constantinople, le 7 décembre 1854. Il fit ses études au séminaire de Saint-Sulpice, reçut les ordres en 1841, et fut attaché à la paroisse de Saint-Médard, où il fonda l'œuvre de Sainte-Élisabeth de Hongrie pour les jeunes filles pauvres. En 1854, lorsque la guerre contre la Russie éclata, il fut appelé, sur la demande du maréchal Saint-Arnaud, aux fonctions d'aumônier en chef adjoint de l'armée d'Orient. Au camp de Varna, pendant les ravages du choléra, il déploya une admirable activité. Il suivit l'état-major général dans l'expédition de Crimée; après avoir assisté les mourants, à l'Alma, sous le feu de l'ennemi, il fut chargé d'accompagner les blessés de cette journée mémorable, évacués dès le lendemain sur Constantinople; puis il alla rejoindre l'armée devant Sébastopol. Les transports de blessés et de malades entre Kamiesch et Constantinople furent encore confiés à ses soins, et quatre fois en moins d'un mois il traversa la mer Noire au milieu des plus violentes tempêtes. D'une constitution très-délicate, il ne put résister à tant de fatigues; atteint d'une attaque de choléra, à bord du *Titan*, dans le port de Constantinople, amenant de Crimée un nouveau convoi de blessés, il fut transporté à Galata, dans le couvent de Saint-Benoît des Lazaristes, où il expira.

M. CH.

*Doc. et corresp. particul.* — *Moniteur universel* du 5 janvier 1855. — *La Croix et l'Épée, récits de la guerre d'Orient* (1855). — Eug. Veuillot, *L'Église, la France et le schisme en Orient* (1855). — *Faits religieux de l'armée d'Orient* (1855). — *Gazette de France* du 6 janvier 1855.

\* **FERRARY (François)**, chimiste et naturaliste français, né le 20 février 1780, à Saint-Brieuc (Côtes-du-Nord), mort dans la même ville, le 13 février 1842. Il voyagea pendant vingt ans comme chirurgien de la marine, et se consacra ensuite tout entier à l'étude des sciences naturelles. On a de lui : *Essai sur l'histoire naturelle du département des Côtes-du-Nord, par François Ferrary, pharmacien, docteur ès sciences, membre correspondant de l'Académie royale de Médecine, des Sociétés de Géologie, d'Histoire naturelle, des Sciences naturelles de France, etc.*; Saint-Brieuc, 1836 et années suiv., in-18.

P. L.

*Annuaire des Côtes-du-Nord*. — *Biographie Bretonne*.

**FERRATA (Ercole)**, célèbre sculpteur italien, né à Pelsotto (diocèse de Côme), vers 1610, mort à Rome, en 1685. Il travailla d'abord dans l'atelier d'Orsolino, artiste assez médiocre; il vint plus tard à Rome, où, sur la recommandation de Spada, il fut chargé de l'exécution de quelques-uns des enfants qui sur les piliers de Saint-Pierre soutiennent les attributs pontificaux. A la même époque il sculpta pour le maître autel de Sainte-Françoise-Romaine un bas-relief de la sainte lisant un livre soutenu par un ange. S'étant lié d'amitié avec plusieurs des élèves de l'Algarde, il entra dans l'atelier de ce maître, et fit sous sa direction la statue de *La*



Force que nous voyons sur le tombeau de Léon XI à Saint-Pierre. L'Algarde lui confia aussi l'exécution de la figure de saint Pierre dans le grand bas-relief d'Attila qui surmonte l'autel de Saint-Léon dans la même basilique. Le séjour que Ferrata fit dans l'atelier de l'Algarde eut sur son talent une grande influence; et en effet on retrouve plutôt le style de ce maître que celui du Bernin dans les nombreux ouvrages qui remplirent le reste de sa carrière. Nous ne ferons qu'indiquer les principaux, tels que *Saint Joseph* et *Saint Nicolas de Tolentino*, placés dans l'église consacrée à ce saint, la statue de *La Charité* qui orne le tombeau de Clément IX à Sainte-Marie-Majeure, et surtout les sculptures qui décorent l'église de Sainte-Agnès de la place Navone. Sur le maître autel est la statue de la sainte au milieu des flammes, et sur les autels latéraux figurent deux grands bas-reliefs représentant les *Martyres de sainte Émerance* et de *saint Eustache livré aux lions avec ses enfants*. Ce dernier avait été commencé par l'un de ses élèves, Melchior Caffa, Maltais; mais une mort prématurée ne lui avait pas permis de l'achever, non plus qu'une statue de *Sainte Anastasie* à l'église de cette sainte, et un *Saint Thomas de Villeneuve* à Saint-Augustin, ouvrages que Ferrata termina également. Au commencement du règne d'Alexandre VII, il aida le Bernin à faire les modèles des colosses qui portent la fameuse chaire de Saint-Pierre, et ceux des deux enfants qui la surmontent et tiennent des clefs. Successivement il fut chargé de faire, pour l'église de la Minerva, le *Tombeau du cardinal Bonelli*, avec une figure de l'*Éternité soutenant un médaillon*; pour la façade de Saint-André della Valle, *La Renommée* et les statues de *Saint André apôtre*, et du *B. André d'Avellino*; pour le pont Saint-Ange, l'*Ange colossal tenant la croix*; pour Saint-Augustin, *Le Père éternel et deux anges* qui surmontent l'entrée de la chapelle Panfili; pour la place de la Minerva, l'*Éléphant de marbre* qui porte l'obélisque; pour Saint-Jean des Florentins, une statue de *La Foi*, placée au côté du maître autel, et les *Tombeaux d'Ottaviano Acciajuoli* et du cardinal *Falconieri*; pour l'église della Pace, un *Saint Bernard* et *Quatre Enfants* qui soutiennent le frontispice de la chapelle décorée des Sibylles de Raphael; pour Nepi, *Saint Romain avec sainte Sabine et des anges*; pour la chapelle Chigi de la cathédrale de Sienne, *Saint Bernardin* et la statue d'*Alexandre VII*, d'après un médiocre modèle du Bernin; pour la cathédrale de Modène, l'effigie de l'*Evêque Roberto Fontana*; pour le baptistère de Reggio, *Sainte Jeanne Chantal*; pour la Sicile, un *Christ bénissant*; enfin, pour le Portugal, *Neptune avec trois tritons, des dauphins et des poissons* destinés à une fontaine. En 1677, le grand-duc de Toscane, Côme III, voulant faire apporter de Rome, où ils étaient encore, les trois précieux groupes de la *Vénus de Médicis*, des

*Lutteurs* et du *Rémouleur*, chargea Ferrata d'assister à Florence à leur déballage et de réparer quelques petites parties qui manquaient. Ce fut ainsi qu'il rest à la *Vénus* plusieurs doigts, au *Rémouleur* quelques fragments de draperies derrière l'épaule, et plusieurs morceaux aux *Lutteurs*. Content de ce travail, le grand-duc voulut que le même artiste restaurât diverses autres statues antiques qui avaient été mal réparées dans le siècle précédent; et il lui donna à cet effet un logement dans le Palais-Vieux. Après un assez long séjour, consacré à ces restaurations, mais sans les avoir toutes entièrement terminées, Ferrata voulut retourner à Rome, où l'appelaient d'autres travaux, tels que la statue de *Clément X* pour son tombeau à Saint-Pierre, un *Saint Antoine abbé* et une *Sainte Élisabeth de Hongrie*, enfin un *Hercule enfant luttant contre un serpent*. Ce groupe, fait pour Venise, et un buste du cardinal *Cibo*, furent ses derniers ouvrages; car en 1685 il fut pris d'une fièvre, qui l'enleva en quelques jours; il fut inhumé honorablement dans l'église de San-Carlo al Corso. Personne n'a mieux connu l'antique que Ferrata, personne surtout ne l'a mieux restauré ou copié; et cependant on ne trouve dans aucun de ses ouvrages la moindre trace du style de la Grèce ou de Rome. Le désir de gagner beaucoup d'argent lui faisait accepter un grand nombre de commandes, qu'il était forcé d'exécuter avec une rapidité qui dut nuire à la perfection de son travail; ce ne fut d'ailleurs qu'en sacrifiant au goût de son siècle qu'il put obtenir la vogue dont ces nombreuses commandes étaient la conséquence et qui dès 1657 lui avait valu l'honneur d'être admis parmi les membres de l'Académie de Saint-Luc.

Ferrata eut de nombreux élèves, la plupart florentins; outre Melchior Caffa, que nous avons déjà nommé, on compte parmi les plus connus Filippo Carcani, Giuseppe Mazzuoli, Carlo Marcellino Giovanni-Battista Foggini, Giuseppe Piomontini, Antonio-Francesco Andreozzi, Camillo, Cateni, Giuseppe Nusman, Lorenzo Lottone et Pietro Balestri.

E. BRETON.

Cicognara, *Storia della Scultura*. — Baldinucci, *Notizie*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Romagnoli, *Centi di Siena*. — Pistolesi, *Descrizione di Roma*. — Campori, *Gli Artisti negli Stati Estensi*.

\* FERRATINI (Gaetano-Felice), peintre de l'école bolonaise, né en 1697, mort en 1765. Il fut élève de M.-A. Franceschini, dont il imita assez heureusement la manière. On voit plusieurs de ses tableaux dans les églises de Bologne.

E. B—N.

Malvasia, *Pitture di Bologna*. — M. A. Gualandì, *Memorie originali di Belle Arti*.

FERRAUD ou FÉRAUD (\*\*\*), homme politique français, né en 1764, dans la vallée d'Aure, massacré à Paris, le 1<sup>er</sup> prairial an III (26 mai 1795). Il avait embrassé avec ardeur les principes de la révolution, et fut envoyé à la Convention nationale (septembre 1792) par le département des Hau-

tes-Pyrénées. Il se distingua par ses connaissances en économie politique, et s'occupa particulièrement des questions relatives aux subsistances. Lorsque les partis se séparèrent ostensiblement, il se rallia aux girondins, et combattit avec énergie les mesures violentes proposées par la montagne; cependant, dans le procès de Louis XVI, il vota pour la mort sans appel ni sursis (1). Il se prononça vivement contre Pache, et demanda que cet ex-ministre de la guerre fût forcé de rendre ses comptes. Il proposa également à la Convention de déclarer que les vingt-deux députés, accusés par ce fonctionnaire, à la tête des sections insurgées, avaient bien mérité de la patrie. Plus tard, il fut nommé commissaire près l'armée des Pyrénées orientales, et dut à cette circonstance de ne pas être compris parmi les proscrits du 31 mai 1793. Dans sa mission, Ferraud montra autant de talent que de courage, et chargea plus d'une fois à la tête des colonnes républicaines. Il fut même blessé au côté droit en délogeant les Espagnols du camp d'Argelès. Rappelé à la Convention aussitôt après sa guérison, il fut, le 9 thermidor, adjoint à Barras comme général de la garde nationale, dirigea une des trois colonnes qui investirent l'hôtel de Ville, et contribua à l'arrestation de Robespierre et de ses partisans. Depuis lors il vota avec la nouvelle majorité qui s'était formée des débris des girondins et des dantonistes. Il prit une part active à la nouvelle organisation des comités du gouvernement. En l'an III, il fut envoyé successivement aux armées du nord et de Rhin et Moselle, où il se signala encore par son intrépidité. Rentré à l'assemblée après l'insurrection du 12 germinal (1<sup>er</sup> avril 1795), il s'occupa jour et nuit, avec un dévouement sans bornes, de parcourir les environs de Paris pour rassembler des subsistances et en presser les arrivages dans la capitale. Les montagnards, désireux de reprendre le pouvoir, excitaient sourdement le peuple, rendu facile à émouvoir par la misère et la disette. Le 1<sup>er</sup> prairial, le comité révolutionnaire de la rue Mauconseil donna le signal du mouvement. A sa voix, une foule de femmes, mêlées à des hommes ivres et criant : « Du pain et la constitution de 93 ! » des troupes de bandits brandissant des piques, des sabres, des armes de toutes espèces; des flots de la plus vile populace; enfin, les sections régulièrement organisées des quartiers Saint-Antoine, Saint-Marc-au, du Temple, Saint-Denis, Saint-Martin et de la Cité, se ruèrent sur les Tuileries, où siegeait la Convention. Les

(1) Voici le texte de son vote : « Fidèle à la Déclaration des Droits, je vote pour la mort; je n'attends rien pour ma patrie de la réclusion du ci-devant roi, son existence ne fait rien aux autres despotismes; tous nos succès extérieurs dépendent du courage de nos soldats, contre les ennemis intérieurs, du règne des lois, du retour de l'ordre, et de la cessation des méfiances. Je vote pour la mort. »

( *Moniteur* du 20 janvier 1793 ( an I ), p. 100 )

portes furent brisées, les couloirs envahis. Ferraud vole au-devant de la foule, et la conjure de ne pas pénétrer plus avant : « Tuez-moi ! s'écrie-t-il en découvrant sa poitrine; vous n'entrerez qu'après avoir passé sur mon corps ! J'ai été atteint plus d'une fois du feu ennemi : voilà mon sein couvert de cicatrices, je vous abandonne ma vie; mais respectez le sanctuaire des lois. » Il est bientôt renversé et foulé aux pieds par la multitude; une mêlée sanglante s'engage dans la salle même, où les députés Auguis, Legendre, M.-J. Chénier, Delecloy, Bergoeng et Kervelegan, le sabre à la main, et à la tête de quelques gardes nationaux rassemblés à la hâte, essayent une résistance désespérée, mais impuissante. Les furieux se précipitent vers le bureau où présidait Boissy d'Anglas, immobile et calme; toutes les baionnettes, toutes les piques sont dirigées sur lui. Ferraud, qui s'est relevé à demi brisé, s'élance au pied de la tribune, et voyant le danger du président, veut le couvrir de son corps. L'un des factieux le saisit par l'habit; un officier, pour dégager Ferraud, assène un coup de poing à l'homme qui le retenait; celui-ci riposte en déchargeant un pistolet dont la balle atteint Ferraud à l'épaule; l'infortuné jeune homme tombe; aussitôt on le traîne par les cheveux hors de la salle. Une folle furieuse, Aspasia Migelli, lui écrase le visage avec ses galoches. Cent assassins le frappent à la fois. Sa tête, séparée de son corps, apparaît au bout d'une baionnette, et est présentée à Boissy d'Anglas, qui s'incline avec respect devant ce triste trophée, et n'en persiste pas moins à résister aux injonctions des insurgés. Les restes sanglants de Ferraud furent ensuite promenés par la ville. S'il faut en croire quelques historiens, une cruelle méprise fut cause de la mort du malheureux Ferraud : son nom l'avait fait confondre avec son collègue Fréron, objet de la haine particulière des jacobins. Un serrurier, nommé Boucher, convaincu d'avoir porté la tête de Ferraud, fut condamné à mort. Au moment de l'exécution, il fut délivré et porté en triomphe dans le faubourg Saint-Antoine. Mais, arrêté après le désarmement des insurgés, il subit son châtiment, le 4 prairial. La Convention décréta l'érection d'un monument funèbre pour immortaliser l'héroïsme de son courageux membre; des honneurs touchants furent rendus à sa mémoire, et les députés J.-B. Louvet et Dulaure prononcèrent son éloge, le premier à Paris, le second à Brives.

H. LESTER.

*Moniteur universel*, an I<sup>er</sup>, nos 322-324; an I<sup>er</sup> (1793), nos 36, 78 an II, 112, 236, 241; an III, 37, 272, 296. — Thiers, *Hist. de la Révolution française*, t. XXVIII. — Rabbe, Roisjolin, etc. *Bing. univ. et portative des Contemporains* — Le Bas, *Dict. encycl. de la France*.

FERRATOLO. Voy. FERRAJOLI (*Nunzio*).

FERRÉ ou dit le GRAND FERRÉ, chef de paysans au quatorzième siècle. Il était à la tête des *Jacques*, qui, révoltés contre les nobles du Beauvoisis, ravagèrent les châteaux des environs de Compiègne. En 1359, il se fit remarquer par sa

force herculéenne, et tua un grand nombre d'Anglais. Ceux-ci n'osèrent passer l'Oise pendant qu'il se tenait à Rivecourt. « Ces paysans, au nombre de 200, dit M. Michelet d'après le continuateur de Nangis, (1539), s'étaient établis dans le château de Longueil, sous les ordres du capitaine Guillaume Alouët ou aux Alouettes. Les Anglais, qui campaient à Orléans, n'en firent grand compte, et dirent bientôt : « Chassons ces paysans ; la place est forte et bonne à prendre. » On ne s'aperçut pas de leur approche ; ils trouvèrent les portes ouvertes, et entrèrent hardiment. « Ceux du dedans qui étaient aux fenêtres sont d'abord tout étonnés de voir ces gens armés. Le capitaine est bientôt blessé mortellement. Alors le Grand-Ferré et les autres se disent : « Descendons, « vendons bien notre vie ; il n'y a pas de merci à attendre. » Ils descendent en effet, sortent par plusieurs portes, et se mettent à frapper sur les Anglais, comme s'ils battaient leur blé dans l'aire ; les bras s'élevaient ; s'abattaient, et chaque coup était mortel. Ferré voyant son maître et capitaine frappé à mort, gémit profondément, puis il se porta entre les Anglais et les siens, qu'il dominait également des épaules, maniant une lourde hache, frappant et redoublant si bien qu'il fit place nette ; il n'en touchait pas un qu'il ne fût dit le casque ou n'abattit les bras. Voilà tous les Anglais qui se mettent à fuir ; plusieurs sautent dans le fossé et se noient. Ferré tue leur porte-enseigne, et dit à un de ses camarades de porter la bannière anglaise au fossé. L'autre lui montrant qu'il y avait encore une foule d'ennemis entre lui et le fossé : « Suis-moi donc, » dit Ferré. Et il se mit à marcher devant, jouant de la hache à droite et à gauche, jusqu'à ce que la bannière eût été jetée à l'eau... Il avait tué en ce jour plus de quarante hommes... Quant au capitaine, Guillaume aux Alouettes, il mourut de ses blessures... Les Anglais furent encore battus une autre fois par Ferré, mais cette fois hors des murs. Plusieurs nobles anglais furent pris, qui auraient donné de bonnes rançons, si on les eût rançonnés comme font les nobles ; mais on les tua, afin qu'ils ne fissent plus de mal. » Cette fois, Ferré, échauffé par une si rude besogne, but de l'eau froide en quantité, et fut saisi de la fièvre. Il s'en alla à son village, regagna sa cabane, et se mit au lit, non toutefois sans garder près de lui sa hache de fer, qu'un homme ordinaire pouvait à peine lever.

« Les Anglais, ayant appris qu'il était malade, envoyèrent un jour douze hommes pour le tuer. Sa femme les vit venir, et se mit à crier : « O mon pauvre le Grand, voilà les Anglais, que faire?... » Lui, oubliant à l'instant son mal, se lève, prend sa hache, et sort en chemise (*in curtiuncula*) dans la petite cour : « Ah, brigands ! vous venez donc me prendre au lit ; vous ne me tenez pas encore... » Alors, s'adossant à un mur, il en tue cinq en un moment ;

les autres s'enfuirent. « Le Grand Ferré se remit au lit ; mais il avait chaud, il but encore de l'eau froide ; la fièvre le reprit plus fort, et au bout de quelques jours, ayant reçu les sacrements de l'église, il sortit du siècle, et fut enterré au cimetière de son village. Il fut pleuré de tous ses compagnons, de tout le pays ; car lui vivant jamais les Anglais n'y seraient venus. »

*Le continuateur de Nangis. — Michelet, Histoire de France, t. III, p. 449.*

**FERRÉIN (Antoine)**, médecin français, né à Frespech (Agenais), le 25 octobre 1693, mort le 28 février 1769. Il fit ses études chez les jésuites d'Agon, et s'occupa d'abord de mathématiques et de théologie ; ce fut seulement à l'âge de vingt-deux ans qu'il alla suivre à Montpellier les cours de médecine. Il passa ensuite plusieurs années à Marseille, où il enseigna l'anatomie et la chirurgie. En 1732, il fut présenté par les professeurs de Montpellier pour remplir la chaire d'anatomie vacante par la démission de Dédier ; mais le gouvernement donna cette place à Fizes. Ferrein, blessé de cette injustice, quitta Montpellier, et se rendit à Paris. Il obtint peu après la place de premier médecin de l'armée française en Italie. Il entra à l'Académie des Sciences en 1741, succéda à Adry dans la chaire de médecine du Collège de France en 1742, et fut nommé en 1758 professeur d'anatomie et de chirurgie au Jardin des Plantes, à la place de Winslow. « Ferrein, dit la *Biographie médicale*, forma d'illustres élèves ; il professa la médecine, et l'exerça pendant longtemps avec le plus grand éclat. Il passe avec raison pour un des plus grands anatomistes du siècle dernier. » Ferrein n'a publié aucun livre, mais c'est d'après ses leçons qu'ont été rédigés les ouvrages suivants : *Introduction à la matière médicale en forme de thérapeutique* ; Paris, 1751 ; — *Cours de Médecine pratique*, par Arnauld de Nobleville ; Paris, 1769, 3 vol. in-12 ; — *Éléments de Chirurgie pratique*, par Gauthier ; Paris, 1771. On a aussi de Ferrein des thèses et plusieurs mémoires insérés dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences* ; un des plus importants a pour objet la formation de la voix de l'homme (1741). Ferrein y soutient que l'organe de la voix est un instrument à cordes, et que les différents tons sont déterminés par les différentes vibrations que l'air, en sortant des poumons, imprime aux fibres tendineuses des bords de la glotte. L'auteur donne à ces fibres le nom de *cordes vocales* ou *rubans de la glotte*. Ce mémoire suscita une vive polémique.

*Éloy, Dict. hist. de la Médecine. — Biogr. médical.*

\* **FERREIRA (Bernarda)**, dame portugaise, vivait au commencement du dix-septième siècle. Elle se consacra à la littérature. La plupart de ses écrits ne virent pas le jour ; il faut cependant excepter son poème, *L'Espagne délivrée*, qui est divisé en deux parties : la première parut en 1618, la seconde en 1673, longtemps après la

mort de l'auteur. Ce n'est qu'une chronique erronée, dont rien ne rachète la sécheresse. Cette chronique devait sans doute être conduite jusqu'à la prise de Grenade, mais elle s'arrête brusquement au règne d'Alfonse le Sage. G. B.

Ticknor, *History of Spanish Literature*, t. II, p. 500.

**FERREIRA (Antonio)**, poète célèbre, surnommé *l'Horace portugais*, né en 1528, mort en 1569 (1). Sa de Miranda, Camoens et Ferreira forment une triade peu connue en France, à l'exception du grand poète épique; mais on ne les sépare guère dans l'histoire littéraire du Portugal. Ferreira ne quitta jamais son pays; il occupa une chaire à Coïmbre, et sa courte vie, partagée entre l'étude de l'antiquité et les soins que réclamait le professorat, ne présente aucun incident. Il fut reçu docteur en droit à Coïmbre; mais on ignore à quelle époque il quitta cette ville pour visiter Lisbonne et Porto, ni dans laquelle de ces trois villes il devint amoureux de la femme qu'il célébra dans ses poésies et qu'il épousa. Il paraît bien avéré qu'il avait contracté cette union lorsqu'il était encore professeur, et que même l'épouse qu'il s'était choisie lui avait donné un fils avant qu'il quittât Coïmbre pour venir se fixer à Lisbonne. Nommé *desembargador da relação* (juge de la cour suprême), et revêtu de cette haute magistrature, il vécut dans l'intimité des plus grands personnages de la cour de Jean III. D. Constantin de Bragance, le vice-roi des Indes, qui sut si bien apprécier Camoens, D. Jorge de Tavora, qu'on devait voir s'illustrer à Alcaçar-Kebir, Alfonse d'Albuquerque, le fils du conquérant des Indes, D. Jean de Lancastre, fils du duc d'Aveiro, le secrétaire d'État Pero d'Alcaçova Carneiro, et bien d'autres, qu'il serait trop long d'énumérer, faisaient partie de sa société habituelle. Jean III l'honorait d'une faveur particulière, et cette faveur se perpétuait dans l'esprit des deux princes qui reçurent la couronne après lui. Une si brillante existence fut interrompue par la peste qui ravagea Lisbonne en 1569, à l'époque où Camoens revit l'Europe. Les deux poètes, qui avaient pu se connaître à Coïmbre, n'eurent cependant aucun rapport intime entre eux. Outre que Ferreira fut l'une des premières victimes de l'épidémie de 1569, il jouissait alors, sans avoir rien publié, d'une réputation comme poète infiniment supérieure à celle de son ancien condisciple (2). Si Ca-

moens en effet avait acquis une juste renommée à Goa, son nom devait être à peu près ignoré alors à Lisbonne.

Ferreira faisait d'abord circuler ses poésies en manuscrits, avec discrétion cependant, à raison des fonctions qu'il remplissait. Dès l'année 1557, étant encore à Coïmbre, il avait formé un recueil qu'il destinait à l'impression; certaines observations amères, auxquelles il répondit et qui se dirigeaient contre le magistrat poète, lui firent très-probablement retarder cette impression; il était d'ailleurs fort amoureux de la forme, et celui que Diego Bernardes ainsi que l'élégant Caminha regardaient comme leur maître ne trouvait pas qu'il eût donné à sa versification, déjà si correcte, ce degré de perfection dont les auteurs de l'antiquité lui offraient l'inimitable modèle. Aucune de ses poésies ne fut donc imprimée de son vivant; et ce fut même bien longtemps après sa mort, lorsque le Portugal avait perdu son indépendance, que son fils, Miguel-Leyte Ferreira, songea à lui rendre cet hommage tardif. Caminha ne devait être imprimé que durant le dix-neuvième siècle. Le recueil intitulé : *Poemas Lusitanos*; Lisbonne, Crasbeeck, 1598, in-4°, parut en un temps où vingt années de domination étrangère avaient modifié le génie portugais, jadis si fier, si abattu sous les trois Philippe; hâtons-nous de le dire, jamais volume ne tint mieux ce que son titre promettait : ce sont bien des poésies nationales, écrites exclusivement pour le pays qu'elles enseignent. Sa de Miranda, Diego Bernardes, Caminha, Camoens lui-même, ont mêlé des vers castillans à leurs vers. Ferreira, qui connaissait si bien les idiomes issus de la langue latine, ne veut écrire qu'en portugais, et il reprend même avec une sorte d'amertume ceux des poètes contemporains qui font des vers espagnols; il fait mieux : on lui voit adresser à ce sujet quelques strophes vraiment touchantes au spirituel Caminha, l'un des poètes contemporains dont les tendances vont le mieux à son génie. A ses yeux le roi Diniz est le plus grand roi qui ait gouverné son pays, parce qu'il a donné une impulsion favorable à l'esprit national; quant à lui, la seule gloire qu'il ambitionne, c'est elle qu'il réclame dans ces deux vers :

Eu desta gloria so fico contente  
Que a minha terra ame e a minha gente.

Une solennité, dans le chœur du magnifique couvent des Carmes, fondé au quinzième siècle par le grand connétable Nuno Alvares Pereira. Ce vaste édifice fut renversé en 1755 par le tremblement de terre qui fit un monceau de ruines de tant de monuments; la tombe du poète ne fut pas épargnée, sans être détruite complètement : elle portait une inscription en vers latins qu'on peut lire tout au long dans Barbosa Machado : on s'était contenté d'écrire en portugais comme commentaire à ces vers redondants : « Épitaphe du docteur Antonio Ferreira, jadis professeur à l'université, conseiller à la cour suprême, poète rare; il mourut en l'année 1569. » En 1774, la pierre tombale se voyait encore; mais elle était brisée. L'église étant devenue l'atelier d'un scieur de long, on ignore complètement où l'on a pu transporter les restes de l'Horace portugais.

(1) C'est par erreur que divers biographes l'ont fait naître à Porto : il vint au monde à Lisbonne; son père, Martin Ferreira, chevalier de l'ordre de Saint-Iago, administrateur des biens du duc de Coïmbre, l'envoya à l'université pour l'y faire étudier le droit. Le jeune Antonio, à peu près contemporain de Camoens, fit comme lui à Coïmbre de solides études. On peut supposer qu'il fut pour professeur, de même que l'auteur des *Lusitades*, la plupart de ces doctes écrivains que Jean III avait envoyés se perfectionner à Sainte-Barbe, sous les maîtres habiles qui y professaient.

(2) Au milieu du trouble que causa dans la capitale du Portugal l'épidémie la plus redoutable que l'on y eût remémorée, Ant. Ferreira fut enterré avec une cer-



Ainsi qu'on l'a fait remarquer, Ferreira ne fut jamais un poète populaire ; il était trop imitateur des anciens, trop savant dans les mètres qu'il adopta, trop amant de la simplicité antique, pour acquérir ce titre envié ; mais, bien qu'il n'eût rien fait imprimer, son jugement sûr, sa haute raison, son indépendance, étaient respectés dès le seizième siècle par les autres poètes, et même par les sommités sociales, qui le savaient apprécier. Son langage est toujours sévère ; l'amour national qu'il recommande aux poètes, il l'exige des souverains. Les œuvres d'Antonio Ferreira se composent de sonnets nombreux, qu'on place immédiatement après ceux de Sá de Miranda, et auxquels il faut joindre quelques épigrammes, quelques épitaphes ; de treize odes, divisées en deux livres ; de plusieurs élégies, parmi lesquelles on remarque diverses imitations libres de Moschus et d'Anacréon ; on a enfin de lui deux livres d'épîtres, vrais chefs-d'œuvre, infiniment supérieurs à ses autres écrits : c'est sous cette forme élevée et familière à la fois que le poète donne ses meilleurs préceptes. Habile disciple d'Horace, il est devenu maître à son tour, et a réuni des enseignements assez féconds pour ranimer le goût national après une décadence qui a duré près de deux siècles.

Ferreira occupe une place à part parmi les poètes dramatiques de son pays. Après avoir composé, à l'imitation des Italiens et dans le but d'animer des fêtes qui se célébraient à Coïmbre, la comédie intitulée *Le Bristol*, il donna successivement : une comédie de caractère, *Cioso* (le Jaloux), et une tragédie avec chœurs, calquée absolument sur les formes du théâtre grec : dans cette pièce, destinée surtout à être lue, il mit en action l'événement le plus tragique et le plus populaire à la fois dont il soit fait mention dans les chroniques portugaises : la catastrophe d'Inez de Castro. A cette époque l'Italie ne possédait encore que la *Sophonisbe* du Trissin. On peut donc considérer la pièce de Ferreira comme la seconde tragédie régulière qui ait paru en Europe. Un critique portugais, auquel nous accordons plus de zèle que de perspicacité, a émis dernièrement une opinion qui tendrait à déposséder le poète portugais de la gloire légitime qui lui est dévolue depuis tant de siècles : selon M. Costa e Silva, l'*Inez de Castro* pourrait bien n'être qu'une traduction de la *Nise lastimosa*, publiée par Frai Jeronymo Bermudez, moine galicien, qui sous le pseudonyme d'Antonio de Silva, fit imprimer cette pièce à Madrid dès 1577, et osa la compléter par la *Nise laureada*, seconde partie, en réalité fort défectueuse. M. Martinez de la Rosa a restitué heureusement à Ferreira l'honneur qui lui appartient. Les raisons qu'il allègue sont éminemment littéraires, puisque elles ressortent d'un examen approfondi du style. Nous ajouterons que de son vivant Diego Bernardes complimente son maître et son ami sur

cette composition, vraiment grandiose. M. Patin a signalé récemment les rares beautés qu'on rencontre dans la pièce de Ferreira en la considérant comme une pure émanation de la tragédie grecque. Dès son apparition, ces mêmes beautés frappèrent assez vivement les érudits du seizième siècle pour qu'un Français, que nous supposons avoir été Nicolas Grouchy, le traducteur de Castanbeda, ait songé à en donner une version française, aujourd'hui introuvable. En 1825 elle a été traduite en anglais par M. Musgrave, et l'auteur de cet article en a publié une version française insérée dans le *Théâtre européen*, Paris, 1835, avec un extrait de la chronique de Fernand Lopes qui raconte si naïvement les malheurs d'Inez. Il demeure désormais acquis à l'histoire littéraire que Antonio Ferreira est l'auteur de la première comédie de caractère qu'ait produite la Péninsule et qu'on lui doit aussi la seconde tragédie régulière qui ait signalé l'époque si féconde de la Renaissance.

Ferdinand Denis.

Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana*. — Francisco Dias Gomes, *Análises e combinações Aloucas sobre a elocução de Sá de Miranda, Ferreira, Bernardes, etc.*; *Mémoires de l'Académie des Sciences de Lisbonne*, année 1790. — J.-M. da Costa e Silva, *Ensaio biographico-critico sobre os melhores Poetas Portuguezes*; *Lisb.*, 1832, t. II. — Sylvestre Ribeiro, *Primeiros Traços d'uma Resenha da Historia litteraria*; *Lisb.*, 1863. — Ferdinand Denis, *Résumé de l'histoire littéraire de Portugal*. — Le même, *Camoens et ses contemporains*. — Le même, *Le Jaloux*, trad. avec notice, insérée dans le *Théâtre européen*. — Adamson, *Lusitania illustrata; Notices on the history, antiquities, literature, etc., of Portugal*, New-Castle-upon-Tyne, 1842, in-8°. — Martinez de la Rosa, *Obras*; Paris, in-12, t. I.

**FERREIRA** ou **FERREYRA** (Antonio), chirurgien portugais, né à Lisbonne, en 1626, mort en 1679. Il était fils d'un chirurgien de Lisbonne, prit ses degrés à l'université de Coïmbre, et alla exercer à Tanger, où il gagna la peste, dont il parvint à se guérir. Après son retour à Lisbonne, il fut pendant vingt ans chirurgien de l'hôpital de Tous les Saints, et il rendit à cet établissement d'utiles services ; nommé chirurgien du roi, il fut choisi pour accompagner en la même qualité l'infante dona Catharina, lorsqu'elle alla, en 1662, épouser Charles II en Angleterre ; il revint en Portugal, et mourut à Lisbonne. Ferreira laissa trois fils, qui se distinguèrent dans des facultés diverses. L'ouvrage dans lequel il avait consigné ses observations fut longtemps recherché ; il est intitulé : *Luz verdadeira, e recopilado exame de toda a Cirurgia*; Lisbonne, 1670, in-fol.; 2<sup>e</sup> édit., augmentée, Lisbonne, 1705, in-fol.

Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana*.

\* **FERREIRA** (*Christovam*), missionnaire portugais, né à Zibreria, vers 1578, martyrisé au Japon, en 1652. Il fit profession chez les Jésuites dès 1596. Ses supérieurs l'envoyèrent à Goa, d'où il se rendit au Japon. C'était l'époque où commençaient les grandes persécutions contre les chrétiens. Plus ses prédications ardentes étaient suivies de succès, plus il avait à redouter les lois promulguées récemment contre les mis-



sionnaires; il fut condamné en effet au supplice de la fosse, martyr effroyable, durant lequel le chrétien était suspendu par les pieds dans un sépulcre ténébreux. L'infortuné missionnaire recula devant cette longue agonie, et pour avoir la vie sauve, il embrassa la religion de ses persécuteurs. Il vécut au Japon durant dix-neuf ans; mais, vaincu par le remords, il appela lui-même la condamnation sur sa tête, et implora, pour laver sa honte, le supplice qu'il avait redouté. Il a donné : *Relação da Perseguição contra a fé levantada no reyno de Taicu no anno de 1627*. Ce livre a été traduit en italien.

F. D.

Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana*.

FERREIRA DE LA CERDA. Voy. LACERDA.

FERREIRA (Le P. Manoel), missionnaire portugais, né en 1630, à Lisbonne, mort après 1694. Il entra dans l'ordre des Jésuites, occupa d'abord une chaire de littérature, et fut en 1658 envoyé aux Indes par ses supérieurs. Après un séjour de plusieurs années dans l'extrême Orient, pendant lesquelles il explora des régions pour ainsi dire inconnues, il revint en Europe; mais ce fut pour se consacrer à de nouvelles missions, et il partit en 1694 pour l'Indo-Chine, sur laquelle on n'avait que les données les plus confuses. On affirme que dans le Tonquin seulement plus de 20,000 idolâtres reçurent le baptême grâce à lui. Le livre dans lequel il fit connaître à l'Europe la Cochinchine a paru sans nom d'auteur sous ce titre : *Noticias summarías das Perseguições da missão de Cochinchina principiada e continuada pelos padres da Companhia de Jesus*; Lisbonne, 1700, in-fol.

Durant la première moitié du dix-huitième siècle deux hommes du même nom ont publié des travaux curieux pour l'histoire de l'Amérique méridionale; le premier, FERREIRA DA SILVA (Sylvestre), avait visité le Rio de la Plata, et a donné l'ouvrage suivant : *Relação do sitio que o governador de Buenos-Ayres D. Miguel de Salzedo, poz no anno de 1735, á praça da nova colonia do Sacramento, sendo governador da mesma praça Antonio Pedro Vasconcellos, brigadeiro dos exercitos de sua Magestade; com algumas plantas necessarias, para a intelligencia da mesma Relação*; Lisbonne, 1748, in-4°.

Le second, FERREIRA MACHADO (Simão), né à Lisbonne, a publié : *Triumpho eucharistico, exemplar da christandade lusitana, em publica exaltação da fé na solemne trasladação do divinissimo Sacramento, da Igreja da Senhora do Rosario, para um novo templo da Senhora do Pilar em Villa-Rica, corte da capitania das Minas, aos 24 de maio de 1733*; Lisbonne, 1734, in-4°. Ferri. Denis.

Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana*.

\* FERREIRA (Joze-Marfins), écrivain portugais, né à S. Pedro de Roriz, près Porto, mort

dans la première moitié du dix-septième siècle. L'exécution du maréchal de Biron trouva en lui un narrateur fidèle, et cela ferait supposer qu'il était venu en France. Ce livre fut publié en 1604; mais son ouvrage le plus recherché est une espèce de roman dont la scène est aux Indes; il est intitulé : *Relação que contem os venturosos e prodigiosos successos de Jodo-Baptista Galinato, e como veyo a ser rey das provincias e reynos de Cambaya, que esta junto com o grande e potentissimo reyno de China*; Lisbonne, 1607, in-4°.

F. D.

Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana*.

FERREIRA (Diogo-Fernandes), écrivain portugais, né vers 1646, mort dans la première moitié du dix-septième siècle. Il était fils de Pedro Ferreira, page de la chambre et veneur du célèbre infant D. Luiz, frère de Jean III. Ferreira devint lui-même chasseur en titre de D. Francisco de Mello; et à l'âge de soixante-dix ans il publia un livre fort recherché aujourd'hui : *Arte da caça de allenaria*; Lisboa, 1616, in-4°.

F. D.

Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana*.

\* FERREIRA (Alexandre-Rodrigues), surnommé le Humboldt brésilien, célèbre voyageur brésilien, né à Bahia, ancienne capitale du Brésil, le 27 avril 1756, mort le 23 avril 1815. Il étudia à Coïmbre, où il devint démonstrateur du cours d'histoire naturelle. Le gouvernement portugais se préoccupait singulièrement à cette époque de la nécessité d'explorer enfin, sous le double rapport de la géographie et de l'histoire naturelle, les vastes régions si imparfaitement connues alors sous le nom, bien vague, d'Amazonie. Le docteur Domingos Vandelli reçut l'ordre conjointement avec une commission de présenter un sujet capable de remplir cette mission difficile; l'habile professeur n'hésita point : Rodriguez Ferreira fut proposé, il accepta sans hésitation; et le 15 juillet 1778 il quitta Coïmbre, et se rendit à Lisbonne, où l'attendaient ses instructions. Des circonstances, restées jusqu'ici ignorées, retardèrent son départ, et il eut cinq ans pour se préparer à ses immenses excursions; ce retard ne fut perdu ni pour la science ni pour l'industrie du Portugal. De concert avec João da Silva Feijó, le jeune naturaliste fit l'examen des mines de charbon de terre de Buarcos; puis il donna la description des produits naturels du muséum d'Ajuda, et publia plusieurs mémoires importants. L'Académie des Sciences de Lisbonne récompensa les efforts de Ferreira en l'admettant au nombre de ses correspondants, le 22 mai 1780. Ce fut trois ans plus tard qu'il quitta Lisbonne pour remplir sa mission. Au mois d'octobre 1783 il débarquait à Santa-Maria-de-Belem, capitale du Para. Il commença la série de ses travaux par l'exploration de la grande Ile de Marajo où de Joannes, dont l'hydrographie a été faite depuis avec tant de soin par M. Le Serrec, lors de la mémorable expédition de M. Tardy de Montravel.

Quand il revint sur le continent, et ce fut pour suivre dans leurs débuts, presque inextri- cables, les grands fleuves tributaires de l'Amazone, tels que le Rio Negro, le Rio Branco, le Madeira, le Guaporé; il visita des territoires tout à fait inconnus avant lui, au nombre desquels deux citèrent la Serra de Chantura, le Mato-Grosso, le district de Goyas, et tout d'autres régions, qui n'avaient pas encore reçu de dénominations sur les cartes imparfaites de ce temps, et qui servaient de refuge, comme elles en servent encore, aux nations déclinées du bord de la mer. L'homme de la race indienne, au point de vue physiologique, ses coutumes partielles et étranges, ses langues et ses habillements singuliers, l'occupèrent essentiellement, dans l'intérêt de l'éthnographie. Une nation nomade et vagabonde, réduite des autres tribus, les Murus, l'arrêta longtemps, et fut étudiée par lui avec un soin particulier. A ces recherches vinrent se joindre des travaux imposés par la politique. Des discussions s'élevaient de plus en plus entre l'Espagne et le Portugal touchant la ligne de division qui séparait les possessions des deux puissances, ou plutôt les Espagnols avaient envahi quelques lieux déserts situés près de la capitale de Mato-Grosso; il fallut étudier la question sur les lieux et y trouver une solution : neuf bandes furent employées par le voyageur philosophe à la poursuite de ces travaux si vains, et qui ne pouvaient même s'exécuter qu'en bravant des périls de tous genres ou bien en se condamnant aux plus rudes privations. Rodrigues Ferreira revint enfin dans la capitale du Para; il y fit un séjour de neuf mois avant de se rendre en Europe. Là il épousa la fille d'un brave militaire, qui était demeuré dépositaire de ses vastes collections, et qui avait dépensé des sommes considérables pour secourir le voyageur dans ses généreux efforts. Arrivé à Lisbonne en 1793, Ferreira remplit d'abord un emploi au ministère de la marine, puis il fut chargé de l'administration du cabinet royal d'histoire naturelle fondé à Lisbonne et du jardin botanique qui y était annexé. Ferreira avait travaillé en son même des solitudes qu'il avait parcourues pendant neuf ans, sa santé s'en était ressentie, et en proie à une profonde mélancolie, il succomba le 23 avril, quelques instants après avoir ordonné les comptes administratifs qui devaient clore le budget de l'année 1814. Dès cette époque, le gouvernement portugais avait fait des dépenses fort considérables en domania et en gravures pour la publication du voyage dans l'Amazonie. On perdit durant près d'un demi-siècle à multiplier ces documents iconographiques. Malgré cela, presque toutes les cartes qui devaient accompagner ce voyage, les nombreux mémoires dont il devait se composer, et dont le catalogue occupe huit pages in-8°, sont à peu près perdus aujourd'hui. Nous ne connaissons d'écrits publiés et portant le

nom de Rodrigues Ferreira que divers opus- cules imprimés dans des collections académiques ou des revues; nous citerons entre autres *Description de Gracia do Inferno, feita em Cuyaba*; voy. *Revista trimestral*, t. IV, p. 353. — *Propriedade e posse das terras do Cabo do Norte, pela corda de Portugal*; mé- morie écrite de pará en 1793; même re- cueil, t. III, p. 330. — *Viagem a Gracia das Onças*; même recueil, t. XII, p. 87.

On nous affirme que les nombreux manuscrits de Ferreira, déposés naguère dans la biblio- thèque de l'Académie des Sciences de Lisbonne, en ont disparu. Un jeune naturaliste brésilien, M. Capoteira, qui s'est livré récemment à quel- ques recherches sur ce point, n'est pas éloigné de croire que diverses vicissitudes les ont réunis à Paris, où ils disparaissent sans doute ignorés. Dans l'intérêt de la science, il est à souhaiter que ces manuscrits se retrouvent: ils signalent l'existence de plusieurs nations jadis considérables, aujour- d'hui éteintes. On nous affirme que les planches gravées du voyage de Ferreira sont aujourd'hui parties des collections rassemblées par ordre de l'empereur D. Pedro II, dont on connaît la sol- licitude pour le progrès des sciences.

Ferdinand Dumas.

*Revista trimestral*, t. IV. — *Memorias do José, das Journaes de Lisboa*; mémoires présentés à l'Académie par le conseiller Manoel-José de Costa e Sá.

FERRÉOL (Barthélemy), navigateur espa- gnol. Voy. FERRER.

FERRÉOL (Saint), martyr et premier évêque de Brannçon, décapité le 16 juin 211. Il était d'une illustre famille d'Athènes, embrassa le christianisme avec son frère Ferrutien ou Fer- jeux, et tous deux suivirent Irénée dans les Gaules. Lorsque ce saint évêque eut succédé à saint Pothin sur le siège de Lyon, il envoya Ferréol et Ferrutien, l'un prêtre, l'autre diacre, prêcher l'Evangile dans la Séquanie (1). Ils y opérèrent de nombreuses conversions. Mais Claude, préfet romain, les fit arrêter; et après les avoir sommés de sacrifier aux idoles, sur leur refus, les fit décapiter. Leurs corps furent retrou- vés en 370, par les soins de saint Agnès. L'Eglise célèbre la fête de ces martyrs le 16 juin, et celle de l'invention de leurs reliques le 5 septembre.

Tillemont, *Mémoires pour servir à l'histoire ecclé- siastique des six premiers siècles*, III, p. 174. — Denon, *Histoire de l'Eglise de Brannçon*, t. I. — Dom Rivet, *Bibli- othèque littéraire de la France*, t. III.

FERRÉOL (Saint), né à Limoges, mort dans la même ville, le 18 septembre 507. Après la mort de saint Exodius, on le nomma évêque de Li- moges, et il vint, la tête couverte de cendres, prier Dieu à l'église Saint-Martial, pour que les Li- mousins fussent délivrés d'un fléau. En 579, Chilpéric I<sup>er</sup> ayant envoyé lever de nouveaux im- pôts en Aquitaine, les habitants de Limoges se ré- voltèrent et voulurent massacrer le référendaire Marc, qui était chargé de percevoir ces impôts.

(1) Aujourd'hui France-Comté.

Marc ne dut son salut qu'à l'intervention de Ferréol; mais les registres du référendaire furent lacérés et brûlés. Chilpéric, voulant tirer vengeance de cette édition, envoya des officiers pour rechercher les coupables, et Ferréol ne put arrêter les violences dont furent victimes les citadins. En 584, Gondebaud étant venu, à la tête de ses troupes, saccager le Limousin, l'église de Saint-Martin de Brives fut brûlée, et elle ne dut sa reconstruction qu'à Ferréol, qui l'année suivante assista au deuxième concile de Mâcon, et en 588 au troisième concile de Clermont. Ferréol était, disent quelques auteurs, parent de saint Yrieux, abbé d'Attane. Il mourut à Limoges : son corps, après avoir été transféré de l'église Saint-Paul à celle de Saint-Augustin, passa au château de Las-tours; ses cendres reposent aujourd'hui dans l'église de Nexon. Martial Aubouin.

Grégoire de Tours. — *Le Bréviaire de Limoges de 1788.* — *Les Manuscrits du séminaire de Limoges.*

**FERRÉOL** (Tunance), homme d'État gaulois, né vers 420, au château de Trevidon (Rouergue), mort vers 490. Son père avait été préfet de la Gaule, sous l'empereur Honorius; sa mère, Papianilla, était fille du consul Afranius Syagrius. Lui-même épousa la fille de l'empereur Avitus, et fut élevé comme son père à la préfecture des Gaules. Il en remplissait les fonctions en 450, à l'époque de l'invasion d'Attila. Il décida les Gaulois à se joindre à Aëtius pour repousser les Huns. Un peu plus tard, il persuada à Thorismond, roi des Goths, de lever le siège d'Arles. En 468, les Gaulois l'envoyèrent, avec Thaumaste et Pétrone, porter plainte à Rome contre leur ancien préfet Arvande. Ferréol possédait aux bords du Gardon, entre Nîmes et Clermont, une magnifique maison de campagne appelée Prusiane, il y avait rassemblé la plus belle bibliothèque des Gaules. Sidoine Apollinaire nous a laissé une longue description de cette opulente demeure, et il fait le plus grand éloge de l'hospitalité de Ferréol. On ignore la date de la mort de celui-ci, mais l'on sait par Sidoine Apollinaire qu'il vivait encore en 485.

Sidoine Apollinaire, *Carm. et Epist.* — *Histoire littéraire de la France*, t. II.

\* **FERRER** (Rafael), missionnaire espagnol, né à Valence, mort en 1611. Il appartenait à l'ordre des Jésuites, et se voua à la prédication dans les déserts de l'Amazonie. Il eut le courage d'aller seul parmi les *Cofanes*, nation nombreuse et féroce, qui n'avait jamais reçu de missionnaires, et qui occupait dans la Cordillère, à soixante lieues de Quito, un territoire qu'on n'osait pas soumettre. Ce peuple redoutable, divisé en 20 tribus, avait déjà détruit la ville d'Ecija et nombre de villages. Le P. Ferrer, n'ayant d'autre arme que son bréviaire, entra sans hésitation chez la tribu la plus nombreuse; et au bout de quatorze mois d'apostolat, le 29 juin 1603, la belle mission de *San-Paulo et de San-Pedro de los Cofanes* était régulièrement organisée; en 1604, deux autres villag-

es faisaient monter ce pieux établissement à 6,500 âmes. Non content d'avoir soumis au christianisme ces peuples naguère l'effroi des colons, le P. Ferrer partit, en 1605, pour suivre le cours de l'Aguarico, pénétrer dans le Napo, et s'avancer ainsi parmi les nations indomptées du grand fleuve. Il fit de cette façon plus de 1,000 lieues, et nul à son époque ne pouvait se vanter de connaître comme lui les nations sauvages de l'Amazonie. Après deux ans et sept mois d'explorations incessantes, il était de retour à la fin de 1608 parmi les *Cofanes*. Durant un jour ou quelques mois dans cette mission florissante, Ferrer s'appliqua à l'étude de la langue *cofane*, et composa un art de cet idiome américain, si peu connu; il traduisait même pour ses indiens convertis le Catéchisme. Il fallait à cette âme ardente sans cesse de nouveaux périls. L'apôtre des *Cofanes* résolut de se rendre à Quito, afin de décider l'autorité temporelle à fonder de nouvelles missions. Il se garda bien de suivre une route déjà frayée pour gagner cette ville : il entra dans les forêts jusque là inexplorees, et ce fut durant ce voyage qu'il découvrit non-seulement un lac magnifique, mais le fleuve Putumayo, dont la navigation intérieure peut rendre de si grands services. Après avoir obtenu ce qu'il souhaitait et lutté avec succès contre l'autorité militaire, qui prétendait s'immiscer dans les affaires de la mission et soumettre les indiens à un jong auquel ils préféraient leur vie errante, il retourna chez les *Cofanes*. Son zèle lui coûta la vie; il prêchait avec véhémence contre la polygamie; un des *curacas*, ou chefs de tribu, qu'il avait contraint de se séparer de ses concubines, le précipita du haut d'un rocher étroit, servant à franchir un torrent. Bien des années après on fit une enquête sur cet événement, à la suite de laquelle il fut prouvé que l'intrepide apôtre avait prêché ses meurtriers au fond même de la ravine où il allait trouver la mort. Ferd. DEXM.

El Juan de Velasco, *Historia del Reino de Quito*, Quito, 1804, pet. in-8°. — Le P. Cassini, *Paroisses limousines*.

\* **FERRER** (Joaquim), cosmographe catalan, mort dans la première moitié du dix-huitième siècle (1). Dès l'époque de la découverte du Nouveau Monde, il avait acquis une grande réputation; et le premier ministre des rois catholiques, l'archevêque de Tolède, D. Pedro Gonzales de Mendoza, lui écrivit de Barcelone, le 26 août 1496, pour l'attirer à la cour, en lui donnant le titre d'ami (2); il le prévient que, voulant conférer avec lui de matières importantes, il le prie de se rendre à Barcelone, muni de sa mappemonde et des autres instruments nécessaires à la connaissance de la cosmographie. L'intervention de

(1) Il prend dans un de ses ouvrages la dénomination de *Joan Jaume Ferrer de M. Gra.*, ce qui peut faire supposer qu'il était né dans cette ville de Catalogne.

(2) *Original amig.* *Fog. NAVARRETS*, *Documentos sobre la historia de la nación*, p. 120.

devenait en effet nécessaire, au milieu des agitations que causaient dans la Péninsule les grandes découvertes accomplies par les grandes découvertes qui avaient provoqué les révolutions du roi Jean II. Le traité du 7 juin 1494, mis en effet en lieu, et l'Océan allongé entre les deux puissances rivales en d'une ligne de démarcation qui devait être fixée à 370 lieues à l'ouest des îles du Cap-Vert, Isabelle et Ferdinand voulaient avoir l'éminent cosmographe sur cette opération. Ferrer se rendit à la cour, et quoique procédant par les méthodes imparfaites du temps, il eut au moins une grande habileté. Ferdinand de Navarrete ne s'est pas contenté de reconnaître le savoir de Ferrer, il a expliqué les méthodes que celui-ci mit en usage pour en venir à bout, et ils dénotent une science peu commune à l'époque où vivait ce mathématicien.

Un autre Catalan portant le même nom, Fernán Ferrer, dont les explorations vers les côtes d'Afrique, accomplies en 1346, ont soulevé dernièrement une vive polémique. Les renseignements biographiques sur ce marin du moyen âge sont complètement (1); on ne sait pas d'une manière bien nette s'il s'appelait Jean ou Jean. Il partit de la ville de Malaga le 10 août de l'année citée plus haut, pour aller rendre au fleuve de l'Or. Le navigateur se dirigea vers cette contrée, dans laquelle il a voulu voir le Rio du Ouro, dont les Portugais revendiquent la découverte, postérieurement; mais il ne revint jamais. Plusieurs auteurs, en tête desquels il faut placer M. Walpole, n'admettent pas cette priorité, que reconnaissent M. de Santarem. M. d'Avezac ne considère pas seulement comme certain le voyage de Jacques Ferrer en 1346; il ajoute que l'expédition génoise avait dès longtemps précédé celle du navigateur catalan. (Il s'agit ici de l'expédition de Thediso Doria, d'Ugolino di Montecatini et de Guy son frère, que l'on peut faire remonter, selon les sources, de 1285 à 1290). M. de Santarem, ajoute M. d'Avezac, et ne comprend rien de la manière de lire le caractère d'une date énoncée en chiffres arabes. Nous renvoyons aux traités spéciaux, pour plus de détails, sur tous les éléments de la discussion.

Ferdinand DENIS.

1<sup>er</sup> nom : Fernandez de Navarrete, *Historia de los viajes* — Pour le 2<sup>e</sup> : Le vicomte de Santarem, *Notice sur la découverte des pays situés sur la côte d'Afrique au delà du cap Bojador, et sur l'état de la science géographique après les navigateurs Portugais au quinzième siècle*; Paris, 1842. — D'Avezac, *Notice des découvertes faites au*

est simplement sur la fameuse carte catalane de 1492. — Paris :

à l'usage d'En. Jac. Ferrer, par anar de l'Or, al gorn de Sen Lorenç qui de apert, et fo en l'any M. CCCLVI. — manuscrit de date plus récente et qui avait jadis dans les archives secrètes de Gènes, qui, en répétant avec quelques variantes, affirme que le bâteau Ferrer ne revint pas.

moyen des dans l'océan Atlantique, antérieurement aux grandes explorations portugaises du quinzième siècle, lue à l'Acad. des Inscript. et Belles-Lettres de l'Institut, etc.; Paris, 1843, in-8°. — Le même, *Note sur la première expédition de Bethencourt aux Canaries*; Paris, 1844. — Le même, *Note sur la véritable situation du mouillage marqué au sud du cap de Bojador*; Paris, 1844, in-8°.

FERRER, et non pas FERRELO (1) (*Bartolomeo*), navigateur espagnol, vivait en 1543. Il fit partie, comme premier pilote, de l'expédition commandée par João-Rodrigo Cabrillo et destinée par don Antonio de Mendoza, alors vice-roi du Mexique, à la reconnaissance de la côte occidentale de la Californie. Cette expédition, composée des deux navires *Le San-Salvador* et *La Victoria*, mit à la voile de La Navidad (Nueva-España) le 27 juin 1542. Le lendemain elle doubla le cap Corrientes, le 2 juillet elle reconnut le port que Fernand Cortez avait nommé de la Cruz (aujourd'hui *San-José*), et elle vint mouiller à San-Lucas, par 23° de latitude nord. Longeant ensuite la côte occidentale, les navigateurs relevèrent avec soin tous les caps, entrées et coupures. Le 8 ils arrivèrent à la *punta de La Trinidad*, extrémité sud-est de l'île Santa-Margarita. Le 19 ils découvrirent le beau port de *La Magdalena*, et les jours suivants ceux de *Santa-Catalina* et de *Santiago*, situés dans la *Ensenada de Abrojos de Santa-Anna* (île de l'Assomption); le *puerto fondo de San-Pedro Advencula* (port de San-Bartolomé); l'île de *San-Esteban* (la Natividad); celle de *los Cedros* (Cerro); les ports de *Santa-Clara*, *Mal-Abrito* (punta de Canoas), *San-Bernardo* (île San-Geronimo). Le 20 août l'expédition doubla la *punta del Engaño* (Cabo-Bazo), et entra dans un excellent port, qui reçut le nom de *Puerto de la Posesion* (Port des Onze mille Vierges), parce que Cabrillo y prit possession du pays au nom du roi d'Espagne. Les naturels informèrent les navigateurs que des Espagnols avaient déjà pénétré dans ces contrées, et que plusieurs d'entre ces premiers explorateurs résidaient à cinq journées de marche dans l'intérieur. Cabrillo leur adressa une lettre par un Indien, et remit à la voile le 27 août. Il aborda à *Puerto San-Agustino* (île San-Martin). Il doubla ensuite les caps *San-Quintino*, de *La Cruz* et *San-Mateo* (aujourd'hui de Todos los Santos), dont il prit possession et où il vit des troupeaux d'animaux semblables aux brebis du Pérou (*lamas*). Ferrer conduisit ensuite l'expédition devant les *Coronados*, groupe d'îles désertes, et fit jeter l'ancre dans le port de *San-Miguel* (aujourd'hui San-Diego, situé par 32° 43' latitude nord et 111° 5' de longitude ouest). On y apprit encore qu'il y avait des Espagnols dans les terres. Le 7 octobre l'expédition découvrit les îles *San-Sal-*

(1) La *Biographie des frères Michaud*, le *Dictionnaire historique* (édit. de 1833), le *Dictionnaire biographique universel et pittoresque*, ont écrit *Ferrelo*. Leur erreur vient de ce qu'ils ont consulté les écrivains hollandais et leurs traducteurs, au lieu de puiser directement aux sources espagnoles.

Marc ne dut son salut qu'à l'intervention de Ferréol; mais les registres du référendaire furent lacérés et brûlés. Chilpéric, voulant tirer vengeance de cette sédition, envoya des officiers pour rechercher les coupables, et Ferréol ne put arrêter les violences dont furent victimes les citadins. En 584, Gondebaud étant venu, à la tête de ses troupes, saccager le Limousin, l'église de Saint-Martin de Brives fut brûlée, et elle ne dut sa reconstruction qu'à Ferréol, qui l'année suivante assista au deuxième concile de Mâcon, et en 588 au troisième concile de Clermont. Ferréol était, disent quelques auteurs, parent de saint Yrieix, abbé d'Attane. Il mourut à Limoges : son corps, après avoir été transféré de l'église Saint-Paul à celle de Saint-Augustin, passa au château de Laslours; ses cendres reposent aujourd'hui dans l'église de Nexon. **Martial Aupoix.**

Grégoire de Tours. — *Le Bréviaire de Limoges de 1788.* — *Les Manuscrits du séminaire de Limoges.*

**FERRÉOL** (Tonance), homme d'État gaulois, né vers 420, au château de Trevidon (Rouergue), mort vers 490. Son père avait été préfet de la Gaule, sous l'empereur Honorius; sa mère, Papianilla, était fille du consul Afranius Syagrius. Lui-même épousa la fille de l'empereur Avitus, et fut élevé comme son père à la préfecture des Gaules. Il en remplissait les fonctions en 450, à l'époque de l'invasion d'Attila. Il décida les Gaulois à se joindre à Aëtius pour repousser les Huns. Un peu plus tard, il persuada à Thorismond, roi des Goths, de lever le siège d'Arles. En 468, les Gaulois l'envoyèrent, avec Thaumaste et Pétrone, porter plainte à Rome contre leur ancien préfet Armande. Ferréol possédait aux bords du Gardon, entre Nîmes et Clermont, une magnifique maison de campagne appelée Prusiane, il y avait rassemblé la plus belle bibliothèque des Gaules. Sidoine Apollinaire nous a laissé une longue description de cette opulente demeure, et il fait le plus grand éloge de l'hospitalité de Ferréol. On ignore la date de la mort de celui-ci, mais l'on sait par Sidoine Apollinaire qu'il vivait encore en 485.

Sidoine Apollinaire, *Carm. et Epist.* — *Histoire littéraire de la France*, t. II.

\* **FERRER** (Rafael), missionnaire espagnol, né à Valence, mort en 1611. Il appartenait à l'ordre des Jésuites, et se voua à la prédication dans les déserts de l'Amazonie. Il eut le courage d'aller seul parmi les *Cofanes*, nation nombreuse et féroce, qui n'avait jamais reçu de missionnaires, et qui occupait dans le Cordillère, à soixante lieues de Quito, un territoire qu'on n'osait pas soumettre. Ce peuple redoutable, divisé en 20 tribus, avait déjà détruit la ville d'Esija et nombre de villages. Le P. Ferrer, n'ayant d'autre arme que son bréviaire, entra sans hésitation chez la tribu la plus nombreuse; et au bout de quatorze mois d'apostolat, le 29 juin 1603, la belle mission de *San-Paulo et de San-Pedro de los Cofanes* était régulièrement organisée; en 1604, deux autres villages

faisaient monter ce pieux établissement à 6,500 âmes. Non content d'avoir soumis au christianisme ces peuples naguère l'effroi des colons, le P. Ferrer partit, en 1605, pour suivre le cours de l'Aguarico, pénétrer dans le Napo, et s'avancer ainsi parmi les nations indomptées du grand fleuve. Il fit de cette façon plus de 1,000 lieues; et nul à son époque ne pouvait se vanter de connaître comme lui les nations sauvages de l'Amazonie. Après deux ans et sept mois d'explorations incessantes, il était de retour à la fin de 1608 parmi les *Cofanes*. Durant un jour de quelques mois dans cette mission florissante, Ferrer s'appliqua à l'étude de la langue cofane, et composa un *arte* de cet idiome américain, si peu connu; il traduisait même pour ses indiens convertis le Catéchisme. Il fallait à cette âme ardeur sans cesse de nouveaux périls. L'apôtre des *Cofanes* résolut de se rendre à Quito, afin de décider l'autorité temporelle à fonder de nouvelles missions. Il se garda bien de suivre une route déjà frayée pour gagner cette ville : il entra dans les forêts jusque là inexplorées, et ce fut durant ce voyage qu'il découvrit non-seulement un lac magnifique, mais le fleuve Putumayo, dont la navigation intérieure peut rendre de si grands services. Après avoir obtenu ce qu'il souhaitait et lutté avec succès contre l'autorité militaire, qui prétendait s'immiscer dans les affaires de la mission et soumettre les indiens à un joug auquel ils préféraient leur vie errante, il retourna chez les *Cofanes*. Son zèle lui coûta la vie; il prêchait avec véhémence contre la polygamie; un des curacas, ou chefs de tribu, qu'il avait contraint de se séparer de ses concubines, le précipita du haut d'un rocher étroit, servant à franchir un torrent. Bien des années après on fit une enquête sur cet événement, à la suite de laquelle il fut prouvé que l'intrepide apôtre avait prêché ses meurtriers au fond même de la ravine où il allait trouver la mort. **Ferd. Dumas.**

D. Juan de Velasco, *Historia del Reino de Quito*, Quito, 1804, part. 10-4<sup>e</sup>. — Le P. CASATI, *7 años de viaje*.

\* **FERRER** (Jovine), cosmographe catalan, mort dans la première moitié du seizième siècle (1). Dès l'époque de la découverte du Nouveau Monde, il avait acquis une grande réputation; et le premier ministre des rois catholiques, l'archevêque de Tolède, D. Pedro Gonzalez de Mendoza, lui écrivit de Barcelone, le 26 août 1496, pour l'attirer à la cour, en lui donnant le titre d'ami (2); il le prévint que, voulant conférer avec lui de matières importantes, il le prie de se rendre à Barcelone, muni de sa mappemonde et des autres instruments nécessaires à la connaissance de la cosmographie. L'intervention de

(1) Il prend dans un de ses ouvrages la dénomination de *Mestre Jovine Ferrer de Huesca*, ce qui peut faire supposer qu'il était né dans cette ville de Catalogne.

(2) *Apéndice anexo. Pap. NAVARRA, Diccionario sobre la Historia de la nación, p. 228.*



dev effet nécessaire, au milieu  
 ms que causaient dans la Pé-  
 ces grandes découvertes accomplies par  
 , découvertes qui avaient provoqué les  
 tions du roi Jean II. Le traité du 7 juin  
 ant en effet eu lieu, et l'Océan allant  
 rtagé entre les deux puissances rivales  
 en d'une ligne de démarcation qui de-  
 e fixée à 370 lieues à l'ouest des îles du  
 rt, Isabelle et Ferdinand voulaient avoir  
 l'éminent cosmographe sur cette opéra-  
 rrer se rendit à la cour, et quoique procé-  
 près les méthodes imparfaites du temps,  
 loya pas moins une grande habileté. Fer-  
 de Navarrete ne s'est pas contenté de  
 le savoir de Ferrer, il a expliqué les  
 que celui-ci mit en usage pour en venir à  
 et ils dénotent une science peu commune  
 poque où vivait ce mathématicien.

un autre Catalan portant le même nom,  
 s FERRER, dont les explorations vers les  
 Afrique, accomplies en 1346, ont soulevé  
 derniers temps une vive polémique. Les  
 nts biographiques sur ce marin du moyen  
 quent complètement (1); on ne sait pas  
 l'une manière bien nette s'il s'appelait  
 ou Jean. Il partit de la ville de Ma-  
 le 10 août de l'année citée plus haut,  
 rendre au fleuve de l'Or. Le navigateur  
 se dirigea vers cette contrée, dans la-  
 a voulu voir le Rio do Ouro, dont les  
 is revendiquent la découverte, postérieure  
 cle; mais il ne revint jamais. Plusieurs  
 , en tête desquels il faut placer M. Wal-  
 n'admettent pas cette priorité, que con-  
 alement M. de Santarem. M. d'Avezac  
 ente pas seulement comme certain le  
 de Jacques Ferrer en 1346; il ajoute  
 expédition génoise avait dès longtemps  
 celle du navigateur catalan. (Il s'agit ici  
 édition de Thedisio Doria, d'Ugolino di  
 et de Guy son frère, que l'on peut faire  
 r, selon les sources, de 1285 à 1290).  
 cord apparent, ajoute M. d'Avezac, et  
 end uniquement de la manière de lire le  
 caractère d'une date énoncée en chiffres  
 . » Nous renvoyons aux traités spéciaux,  
 entent tous les éléments de la discussion.

Ferdinand DENIS.

1<sup>er</sup> nom : Fernandez de Navarrete, *Historia  
 utica* — Pour le 2<sup>e</sup> : Le vicomte de Santarem,  
 es sur la découverte des pays situés sur la côte  
 ile d'Afrique au delà du cap Bojador, et sur  
 es de la science géographique après les nav-  
 es Portugais au quinzième siècle; Paris, 1842.  
 D'Avezac, *Notice des découvertes faites au*

implément sur la fameuse carte catalane de  
 de Paris.

l'usage d'En. Jac. Ferrer, per anar  
 de l'Or, al gorn de Sen Lorens qui  
 de agost, et fo en l'any M. CCCLVI.  
 manuscrit de date plus récente et qui avait jadis  
 aux archives secrètes de Gènes, qui, en répétant  
 son avec quelques variantes, affirme que le bā-  
 Ferrer ne revint pas

moyen des dans l'océan Atlantique, antérieurement  
 aux grandes explorations portugaises du quinzième  
 siècle, lue à l'Acad. des Inscript. et Belles-Lettres de  
 l'Institut, etc.; Paris, 1845, in-8°. — Le même, *Notes sur  
 la première expédition de Bethencourt aux Canaries*;  
 Paris, 1846. — Le même, *Notes sur la véritable situation  
 du mouillage marqué au sud du cap de Bogador*; Paris,  
 1846, in-8°.

FERRER, et non pas FERRELO (1) (*Barto-  
 lomeo*), navigateur espagnol, vivait en 1543. Il  
 fit partie, comme premier pilote, de l'expédition  
 commandée par João-Rodrigo Cabrillo et des-  
 tinée par don Antonio de Mendoza, alors vice-roi  
 du Mexique, à la reconnaissance de la côte oc-  
 cidentale de la Californie. Cette expédition, com-  
 posée des deux navires *Le San-Salvador* et *La  
 Victoria*, mit à la voile de La Navidad (Nueva-  
 España) le 27 juin 1542. Le lendemain elle  
 doubla le cap Corrientes, le 2 juillet elle reconnut  
 le port que Fernand Cortez avait nommé de la  
 Cruz (aujourd'hui *San-José*), et elle vint mouil-  
 ler à San-Lucas, par 23° de latitude nord. Lon-  
 geant ensuite la côte occidentale, les navigateurs  
 relevèrent avec soin tous les caps, entrées et  
 coupures. Le 8 ils arrivèrent à la *punta de La  
 Trinidad*, extrémité sud-est de l'île Santa-  
 Margarita. Le 19 ils découvrirent le beau port  
 de *La Magdalena*, et les jours suivants ceux de  
*Santa-Catalina* et de *Santiago*, situés dans la  
*Ensenada de Abrojos de Santa-Anna* (île de  
 l'Assomption); le *puerto fondo de San-Pedro*  
*Advencula* (port de San-Bartolomé); l'île de  
*San-Esteban* (la Natividad); celle de *los Cedros*  
 (Cerro); les ports de *Santa-Clara*, *Mal-  
 Abrigo* (punta de Canoas), *San-Bernardo* (île  
 San-Geronimo). Le 20 août l'expédition doubla  
 la *punta del Engaño* (Cabo-Bazo), et entra  
 dans un excellent port, qui reçut le nom de  
*Puerto de la Posesion* (Port des Onze mille  
 Vierges), parce que Cabrillo y prit possession  
 du pays au nom du roi d'Espagne. Les naturels  
 informèrent les navigateurs que des Espagnols  
 avaient déjà pénétré dans ces contrées, et que  
 plusieurs d'entre ces premiers explorateurs rési-  
 daient à cinq journées de marche dans l'intérieur.  
 Cabrillo leur adressa une lettre par un Indien,  
 et remit à la voile le 27 août. Il aborda à *Puerto  
 San-Agustino* (île San-Martin). Il doubla en-  
 suite les caps *San-Quintino*, de *La Cruz* et *San-  
 Mateo* (aujourd'hui de Todos los Santos), dont il  
 prit possession et où il vit des troupeaux d'a-  
 nimaux semblables aux brebis du Pérou (*lamas*).  
 Ferrer conduisit ensuite l'expédition devant *los  
 Coronados*, groupe d'îles désertes, et fit jeter  
 l'ancre dans le port de *San-Miguel* (aujour-  
 d'hui San-Diego, situé par 32° 43' latitude nord et  
 111° 5' de longitude ouest). On y apprit encore  
 qu'il y avait des Espagnols dans les terres. Le  
 7 octobre l'expédition découvrit les îles *San-Sal-*

(1) La *Biographie* des frères Michaud, le *Dictionnaire  
 historique* (édit. de 1822), le *Dictionnaire biographique  
 universel et pittoresque*, ont écrit *Ferrelo*. Leur erreur  
 vient de ce qu'ils ont consulté les écrivains hollandais et  
 leurs traducteurs, au lieu de puiser directement aux  
 sources espagnoles.

*vador* (San-Clemente) et de *La Victoria* (Santa-Catalina). De là elle se rendit dans la baie de *Fumos*, puis dans un golfe spacieux, sur le bord duquel s'élevait un village dont les maisons étaient aussi bien construites que celles de la Nouvelle-Espagne. Les habitants vinrent au-devant des Espagnols dans de grands canots, et leur confirmèrent qu'il se trouvait des Européens à sept journées de distance. Cabrillo écrivit encore, et donna à cette peuplade le nom de *las Canoas* (1). Le 13 on remit à la voile, et on passa près de deux grandes îles inhabitées, qui furent nommées *Santa-Cruz* et *San-Miguel*. On longea ensuite une côte délicieuse, bien peuplée, dont les habitants apportèrent aux navigateurs des fruits et du poisson frais. On atteignit ainsi le cap de *La Galera* (aujourd'hui *punta de la Concepcion*, située par 34° 24' de latitude nord). A dix lieues en mer, Ferrer fit relâcher dans le groupe *San-Lucas* (San-Bernardo). Il en sortit le 25; mais, ayant éprouvé un grand froid et des mauvais temps, il abrita les navires derrière le cap de *La Galera*, dans un port qui reçut le nom de *Todos-Santos*. De là il passa à celui de *Las Sardinias*, où il fit de l'eau et du bois. Plusieurs Indiens, accompagnés de leur cacique, se rendirent à bord. On apercevait quelques hautes montagnes boisées, qui furent appelées de *San-Martin*. Une violente tempête, qui dura deux jours, sépara les deux navires, qui ne se rejoignirent que le 15 novembre. Le 17 on jeta l'ancre dans une grande baie, nommée *Los Pinos*, à cause des hants pins qui l'environnaient (2). Cabrillo y renouvela la cérémonie de la prise de possession. Après s'être avancé jusqu'au 38° 40', il revint dans les îles *San-Lucas* pour hiverner. Il y mourut, le 3 janvier 1543 (3), et laissa le commandement général à Bartolomeo Ferrer. Celui-ci, pressé par la disette, mit à la voile le 19 janvier pour gagner le continent; mais les vents contraires le retinrent dans les *San-Lucas* jusqu'au 12 février, où il fut encore obligé de se réfugier dans l'île *San-Salvador*. Après s'y être ravitaillé, il reprit la mer, et découvrit quatre grandes îles et une petite, dont il ne put approcher; il se dirigea alors vers le cap de *Los Pinos*, où il atterrit le 1<sup>er</sup> mars, par un froid très-rigoureux. Le 3, entre les 41° et 43° de latitude nord, il découvrit l'embouchure d'une grande rivière, que l'on croit être celle que Martin de Aguilar reconnut, en 1603, près du Cabo-Blanco. De là Ferrer revint à l'île *Juan-Rodriguez*: un ouragan lui fit perdre sa conserve, qu'il retrouva cependant le 24 mars à l'île de *Los Cedros*. Manquant de tout et hors d'état de tenir plus longtemps la mer, il fit voile le 2 avril pour la Nouvelle-Espagne, et mouilla le 14 dans le port de *La Navidad*, d'où il était parti

(1) On croit que ces Indiens résidaient sur les bords du golfe *San-Juan-Capistrano*.

(2) Cette baie est celle de *Monterey*.

(3) L'île où mourut Cabrillo, d'abord appelée de *La Posession*, reçut dès lors le nom de *Juan-Rodriguez*. Elle n'était habitée que par de pauvres pêcheurs.

neuf mois et demi auparavant. Les détails de l'expédition de Cabrillo et de Ferrer se trouvent rapportés très au long dans Herrera et dans Navarette; on les trouve aussi dans l'*Histoire des Indes* de J. de Laët. Ils offrent peu d'intérêt pour le philosophe et le naturaliste; il en sera question dans la notice de Sebastian Vizcaino (voy. ce nom), qui a visité les mêmes contrées que Ferrer, en 1596. Alfred de LACAZE.

Herrera, dec. VIII, lib. V, cap. III et IV. — Lorenzana, *Historia de Nueva-España*; Mexico, 1770. — Navarette, *Relacion del Viage hecho por las golietas Sutil y Mexicana en el año 1792*, introd., p. 39-36; Madrid, 1802. — M. de Fleurieu, introduction au *Voyage d'Etienne Marchand*. — M. Humboldt, *Essai politique sur la Nouvelle-Espagne*. — Venegas, *Noticia de la California*.

FERRERA. Voyez FERRARI (*Barthélemy*).

FERRERAS (*Juan DE*), historien espagnol, naquit à Labañeza, en 1652, d'une famille noble, mais pauvre, et mourut en 1735. Il fut élevé par son oncle, qui le fit recevoir au collège des jésuites de Montfort de Lemos. Après y avoir appris les langues græque et latine, il étudia successivement dans trois couvents de dominicains la poésie, l'art oratoire, la philosophie et la théologie; il se fit remarquer par une grande sagacité, par son assiduité au travail et par la régularité de sa conduite. Destiné à l'état ecclésiastique, il acheva ses études à l'université de Salamanque. Comme prêtre, il se fit une grande réputation par son éloquence. Le commerce qu'il entretenait avec le savant marquis de Mendoza ne contribua pas seulement à l'accroissement de ses connaissances, mais lui procura encore l'occasion de développer ses talents comme historien. Son mérite et la protection dont il jouit le firent avancer en dignités; il fut même agrégé à la congrégation de l'Inquisition; mais il refusa plusieurs autres postes, bien plus élevés que celui-ci, et entre autres un évêché. Philippe V le nomma son bibliothécaire. L'Académie de Madrid le choisit pour un de ses membres l'année même de sa fondation, en 1713. Il fut très-utile à l'académie naissante, et l'aïda surtout dans la composition du *Dictionnaire espagnol* publié par cette compagnie en 1739, 6 vol. in-fol. Les écrits de Ferreras sont nombreux, mais ils n'ont pas tous été publiés. Le plus important est *La Historia de España*; Madrid, 1700-1727, 16 vol. in-4°, traduite en français par Vaquette d'Hermilly, sous le titre de *Histoire générale d'Espagne, traduite de l'espagnol, avec des notes historiques et critiques*, Paris, 1751, 10 v. in-4°; et en allemand, avec des observations de Baumgarten, Halle, 1754-72, 13 vol. in-4°. Il conduisit l'histoire jusqu'en 1589; et bien que son style ne soit point à beaucoup près comparable à la narration de Mariana, il donne toutefois un aperçu clair des événements.

*Memoires de Treroux* (août 1748). — Moreri. *Grand Dictionnaire Historique*.

FERRERI (*Zacharie*), poète latin moderne, né à Vicence, en 1479, mort à Rome, vers 1530. Il fut d'abord moine au Mont-Cassin, puis évêque

de Guardia, dans le royaume de Naples. Membre du concile de Pise en 1511, il se prononça énergiquement contre l'ambition de Jules II, et fut chargé de rédiger les actes du concile. Léon X l'envoya comme nonce apostolique en Hongrie. Il a laissé plusieurs ouvrages consacrés à des sujets de piété et de controverse; le plus important est intitulé : *Hymni novi ecclesiastici juxta veram metri et latinitatis normam*; Rome, 1525, in-4°; *ibid*, 1549, in-8°.

Tiraboschi, *Giornale di Modena*, t. XXVI.

**FERRERI (Mathias)**, théologien italien, né à Casalmaggiore, en Piémont, vivait au dix-septième siècle. Il professa la théologie dans plusieurs maisons de son ordre. On a de lui : *Jus regnandi apostolicum per missiones ecclesiasticas religiosorum totius ordinis hierarchici, ab initio Ecclesie*; Turin, 1659, 2 vol. in-fol. Bernard de Bologne, *Bibliotheca Capuccinorum*.

\* **FERRERI (Andrea)**, sculpteur et peintre italien, né à Milan, en 1673, mort à Ferrare, en 1744. Il quitta sa patrie dès son enfance, et vint habiter Bologne, où plus tard il étudia la sculpture sous Giuseppe Mazza; à cette école, il devint surtout habile modelleur en stuc et en terre cuite, quoiqu'il ait aussi travaillé le marbre. Il a laissé peu d'ouvrages à Bologne, où l'on ne connaît guère de lui qu'une statue de *Notre-Dame du Mont-Carmel*, placée sur une colonne près de l'église de San-Martino-Maggiore. Il quitta cette ville en 1722 pour Ferrare, où il passa le reste de sa vie, et qu'il a enrichie d'innombrables travaux, tels que deux autels à la cathédrale, une statue de *La Vigilance*, deux *Enfants soutenant une lampe*, et quelques médaillons dans l'escalier de l'archevêché, plusieurs saints en terre cuite à San-Maurelio, enfin une *Vierge* en marbre, placée sur une colonne de granit oriental devant l'église Saint-Georges hors la porte Romaine. Le style de cet artiste est froid et maniéré; mais cependant ses ouvrages ont une certaine grâce qui les fait souvent préférer à ceux de la plupart de ses contemporains. Ferreri composa quelques dessins d'architecture et peignit des ornements à fresque. Il eut pour élève son fils *Giuseppe*, qui probablement mourut sans avoir beaucoup produit, car nous n'avons trouvé de lui qu'une buste en terre cuite de *Saint Mathias*, destiné à remplacer dans la cathédrale de Ferrare celui qui manquait à la série des *Apôtres* par Alfonso Lombardi. E. B—N.

Cicognara, *Storia della Scultura*. — Malvasia, *Pittura, Scultura e Architettura di Bologna*. — M. A. Guazzoni, *Tre giorni in Bologna*. — N.-L. Cattadella, *Guida di Ferrara*.

**FERRERO (Guido)**, théologien italien, né en août 1537, à Bielle (Piémont), mort à Rome, le 16 mai 1585. Il était fils de Sébastien, marquis de Romagnano, et de Madeleine Borromée. Cette dame fonda à Milan un monastère de filles pénitentes. Guido Ferrero, héritier du titre de son père, fut élevé sous la direction de son oncle le cardinal Pierre-François Ferrero. Il entra dans

les ordres, et fut placé sur le siège épiscopal de Verceil. Pie IV le créa cardinal en 1565. Il administra avec sagesse les légations de Ravenne et de la Romagne : On a de lui : *Sommario di Decreti conciliari e diocesani spettanti al culto divino*; 1572; — *Synodus in qua multa pro cleri et populi reformatione decreta sunt*; 1567, 1572; — *Decretum Gratiani emendatum*; Rome, 1582.

Ughelli, *Italia sacra*.

\* **FERRERO (Girolamo)**, sculpteur romain, travaillait à Rome en 1650, quand il fut appelé en Espagne par Philippe IV pour exécuter en bronze plusieurs statues que Velasquez avait rapportées d'Italie. Ces travaux lui valurent la faveur du roi, qui lui donna un logement dans l'ancien palais royal de Madrid, où il passa le reste de sa vie. E. B—N.

Ticozzi, *Dizionario*.

\* **FERRERO (Jacinthe)**, naturaliste piémontais, né à Turin, en 1785, mort dans cette ville, en 1833. Reçu docteur en médecine, il consacra une partie de son temps à l'étude de la botanique et de l'entomologie. On lui doit de nombreuses observations sur l'entomologie des Alpes piémontaises, où il faisait chaque année de fructueuses excursions. La belle collection qu'il avait formée fut léguée par lui à la ville de Gênes. GUYOT DE FÈRE.

Henrion, *Annuaire biographique*.

**FERRET**. Voy. **FERRÉ** et **FERRETI**.

**FERRETI (Émile)**, jurisconsulte italien, né à Castelfranco, le 14 novembre 1489, mort le 15 juillet 1552. Envoyé à Pise à l'âge de douze ans, il y étudia le droit civil sous Petrucci et le droit canon sous Jean Croto. Il compléta ses connaissances à l'université de Sienne; et deux ans plus tard il devint secrétaire du cardinal Salviati. Docteur en droit à dix-neuf ans, après avoir soutenu des thèses brillantes, il remplaça son prénom de Dominique par celui d'Émile. Nommé professeur de droit à Rome, il débuta par une leçon si remarquable, que Léon X le choisit pour son secrétaire. Après avoir exercé ces fonctions pendant plusieurs années, il vécut quelque temps dans une retraite studieuse à Castelfranco. A la mort de son père, Ferreti se retira à Trente avec son frère Nicolas. Quatre ans plus tard, il suivit à Rome et à Naples le marquis de Montferrat. Tombé à son retour aux mains des Espagnols, il recouvra sa liberté au moyen d'une rançon, et vint demeurer en France, où il professa le droit à Valence. Nommé conseiller au parlement de Paris par François I<sup>er</sup>, il fut député par ce souverain à Venise et à Florence. Il fut envoyé ensuite par le marquis de Montferrat vers Charles-Quint, qu'il suivit en Afrique. Revenu en France, il se rendit ensuite à Florence pour le service du roi de France. Il se démit quelque temps après de sa charge de conseiller au parlement, et se fit donner le droit de bourgeoisie à Florence; enfin, il

fut appelé à professer le droit à Avignon, où il mourut. On a de lui : *Marci Tullii Ciceronis Orationes Verrinæ ac Philippicæ, ad codicum veterum fidem castigatæ*; Lyon, Gryphe, 1541, in-8°. Ses œuvres sur le droit, contenant plusieurs traités, ont été publiées à Lyon, en 1553.

Gul Allard, *Bibl. du Dauphiné*. — Panzirole, *De clar. Leg. Interp.* — J. Lami, *Vitæ Erudit.* — Buder, *Vit. Clariss. Jurisc.* — Bayle, *Dict. Hist.*

**FERRETI (Nicolas)**, grammairien italien, né vers 1450, mort en 1523. Il tint à Venise une célèbre école de grammaire. On a de lui : *De Eloquentia Linguae Latinæ servanda in epistolis et orationibus componendis Præcepta*; Forli, 1495, in-4°; Paris (sans date), in-4°. Cet ouvrage a été réimprimé dans un recueil d'opuscules grammaticaux de Ferreti, publié à Venise, 1507, in-fol.

Ginani, *Memorie storico-critiche degli Scrittori Ravennati*.

**FERRETI (Jules)**, jurisconsulte italien, fils du précédent, né à Ravenne, en 1480, mort à San-Severo (Pouille), en 1547. Il se fit la réputation d'un bon jurisconsulte, et fut nommé gouverneur de la Pouille par l'empereur Charles-Quint. Ses ouvrages ne furent imprimés qu'après sa mort; en voici les titres : *Consilia et Tractatus varii*; Venise, 1562, in-4°; — *De Re et Disciplina militari*; Venise, 1575, in-fol.; — *De Jure et Re Navali, et de ipsius rei navalis et belli aquatici præceptis legitimis Liber*; Venise, 1579, in-4°. Cet ouvrage a été inséré dans les *Tractatus magni universi regis*; Venise, 1584, t. XII, ainsi que deux autres petits traités du même auteur, savoir : *De Gabellia, publicanis muneribus et oneribus*, et *De Duello*.

Jérôme Roul, *Vita Ferretti*, en tête du *De Re et Disciplina Militari*.

**FERRETI (Jean-Pierre)**, historien et poète italien, frère du précédent, né à Ravenne, en 1482, mort en 1557. Il entra dans les ordres, et devint évêque de Milazzo, en Sicile. Il fut ensuite transféré à Lavello, dans le royaume de Naples, et garda cet évêché jusque dans un âge avancé. Il s'en démit peu de temps avant sa mort. Il composa un grand nombre d'ouvrages, restés presque tous manuscrits; les moins insignifiants sont des *Mémoires sur l'exarchat de Ravenne*, et deux poèmes latins, l'un sur l'Origine de Rovigo, et l'autre sur la ville d'Hadria.

Ginani, *Scrittori Ravennati*.

**FERRETI (Jean-Baptiste)**, archéologue italien, né à Vicence, en 1639, mort en 1682. Il entra dans l'ordre des Bénédictins de la congrégation du Mont-Cassin. On a de lui : *Musæ lapidariæ antiquorum in marmoribus Carmina, seu deorum donaria, hominumque illustrium oblitterata monumenta et deperdita epitaphia*; Vérone, 1672, in-fol. C'est un recueil de toutes les inscriptions en vers contenues dans Gruter. L'auteur y a ajouté quelques pièces inédites,

et des explications en général satisfaisantes. Cependant Sax lui reproche avec raison de n'avoir pas fait usage des *Epigrammata et Poemata veterum Poetarum* de P. Pithou, qui lui aurait fourni d'excellentes corrections. Ferreti dédia son recueil au dauphin fils de Louis XIV, et en fut récompensé par un présent considérable.

Sax, *Onomasticon literarium*, pars V, p. 184.

\* **FERRETI (Giovanni-Domenico)**, peintre de l'école florentine, né à Florence, en 1692, mort après 1750. Suivant Orlandi, il serait mort vers 1730; mais nous savons qu'en 1745 il peignait encore à Sienne ses fresques du palais Sanse-doni. Cet artiste est quelquefois nommé *Domenico d'Imola*, sans qu'il nous ait été possible de découvrir l'origine de ce surnom, que rien ne semble justifier. Il étudia à Bologne sous Gian-Giuseppe del Sole; mais il a passé tout le reste de sa vie en Toscane, où il a laissé de nombreuses preuves de son talent. On trouve dans ses ouvrages un dessin correct et délicat, un coloris vif et agréable, qui lui acquirent une réputation méritée. Il l'emporta sur ses deux compagnons d'étude, M. Soderini et Veu. Meucci par son imagination et, comme dit Lanzi, par son instinct de la peinture. C'est sans doute cette imagination même qui fut cause qu'il réussit moins bien dans la peinture à l'huile que dans la fresque, genre dans lequel il déploya une grande habileté. Quelques-uns de ses tableaux ne sont cependant pas à dédaigner, et l'on regarde comme l'un de ses meilleurs ouvrages le *Martyre de saint Barthélemy*, dans l'église de ce nom à Pise; la *Translation du corps de saint Guide*, dans la cathédrale de la même ville, est au contraire, quoique ne manquant pas de pittoresque, une des productions les moins heureuses de son auteur. Parmi les nombreux tableaux de ce maître qui existent à Florence, nous citerons : à San-Martino, *La Conception de la Vierge*; à l'église del Carmine, une *Descente de Croix*; à Saint-Paul, *L'Adoration des Mages* et la *Mort de Saint-Joseph*, autrefois placée dans la cathédrale, et attribuée à Soderini; à San-Procolo, une *Gloire d'Ange* ajoutée si habilement à une *Visitation* du Ghirlandajo, qu'on a peine à distinguer la manière des deux artistes, enfin une *Descente de croix* au palais Rinuccini (1). Parmi ses fresques, les plus célèbres sont celles de la voûte de l'église Saint-Philippe de Pistoja; la même ville possède de lui, à l'église de l'Annunziata, des fresques représentant des saints de l'ordre des Servites; à Santa-Maria dell'Umiltà, une lunette offrant les mystères de *La Passion*; enfin, une voûte d'escalier au palais Amati.

A Florence, nous trouvons à l'église d'Ognisanti la coupole de la chapelle de la croisée de droite; à la Badia, au-dessus du maître autel,

(1) Le portrait de Ferretti peint par lui-même fait partie de la collection iconographique de la galerie de Florence.



une grande lunette offrant le *Martyre de saint Etienne*, et à la voûte du chœur une *Assomption*; à l'église des Dominicaines, plusieurs lunettes; *Sainte Catherine de Ricci en procession avec des anges*; *Saint Louis Beltrando*; *Moïse et Aaron*; *L'Arche de Noé*; *Le Sacrifice d'Abraham*, et *Saint Dominique délivrant une possédée*; à Saint-Sauveur, *Les douze Apôtres*; en camaïeu, la coupole et la tribune représentant *La Nativité*; Ogni-Santi, deux médaillons, *La Vierge et Saint Joseph*, et une petite coupole avec *La gloire du nom de Jésus*. A Pise, il existe quelques fresques de Ferretti, dans les palais Curini et Ceoli; enfin, à Sienne, le palais Sansedoni offre dans ses appartements des fresques représentant *La Nuit*, *Les Arts libéraux*, *Les Travaux d'Hercule*, *L'Hymen*, *La Renommée*, *Les Saisons*, *Dédale*, et *La Grandeur d'Ame*; ces peintures, exécutées en 1745, paraissent être la dernière grande entreprise du maître.

E. B—N.

Lanzi, *Storia della Pittura*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Ticozzi, *Disionario*. — Morrona, *Pisa*. — Romagnoli, *Cenni storico-artistici di Siena*. — Fantozzi, *Nuovo Guida di Firenze*. — Tolomei, *Guida di Pistoja*.

**FERRETO**, historien italien, né à Vicence, vers la fin du treizième siècle, mort vers 1335. Il était issu d'une famille noble. Sa vie est inconnue. On sait seulement qu'après avoir cultivé avec succès la poésie latine, il s'adonna à l'histoire. On le regarde comme un des précurseurs de la Renaissance. On a de lui : *Ferrelli, poetæ Vicentini, suorum et paulo ante actorum temporum Historia*. Cette histoire, divisée en cinq livres, commence à la mort de Frédéric II, en 1250, et va jusqu'à l'année 1280. Elle est intéressante; mais on a reproché à l'auteur de s'être quelquefois rendu inintelligible par élégance, c'est-à-dire en désignant les peuples modernes par des noms classiques; ainsi, au lieu de Vicentins, il dit Cimbriens (*Cimbrici*); au lieu de Florentins, Fésulans (*Fæsulani*). L'*Histoire* de Ferreti a été insérée dans les *Scriptores Rerum Italicarum* de Muratori, t. IX. Ce volume contient encore les opuscules poétiques suivants du même auteur : *De Scaligerorum Origine Libri IV*; *In obitum Dantis, poetæ Florentini*; *In excessum Benvenuti de Campesanis, poetæ Vicentini*; *ad Albertum Mussatum, vatem Patavinum*. Ferreto avait aussi laissé des *Priapeia*; Pagliarini en a publié le commencement, dans le VI<sup>e</sup> livre de son *Histoire de Vicence*.

Fabrieus, *Bibliotheca Latina medix et infamæ artatis*. — Venius, *De Historicis Latinis*.

**FERRI (Alfonse)**, plus connu sous le nom latinisé de *Ferrus* ou *Ferrius*, médecin italien, né à Faenza, vers 1510, mort à Rome, vers 1595. Il enseigna la chirurgie à Naples avec beaucoup de succès, et se rendit ensuite à Rome, où il devint médecin du pape Paul III. Il y donna aussi des leçons publiques d'anatomie. On a de lui : *De Ligni sancti multiplici Medicina et vini exhibitione Libri quatuor*; Rome, 1527, in-4°.

NOUV. BIOGR. GÉNÉR. — T. XVII.

Ce traité est consacré aux propriétés médicales du gaïac; l'auteur préconise ce bois comme une espèce de panacée universelle, particulièrement propre à la guérison des maladies vénériennes. Cette dissertation a été insérée dans le recueil de Luisini; Venise, 1566, 1567, 2 vol. in-fol.; — *De Sclopetorum sive archibusorum Vulneribus Libri tres: corollarium de sclopeti ac similium tormentorum pulvere; de caruncula, sive callo quæ cervici vesicæ innascitur opusculum*; Rome, 1552, in-4°. Cet ouvrage est un des premiers qui aient paru sur les plaies d'armes à feu. On y trouve des détails intéressants; mais l'auteur, supposant que ces blessures étaient vénéneuses, indique un très-mauvais traitement. Il avait inventé un instrument pour l'extraction des halles, et l'avait appelé de son nom *Alphonsina*. Par la description qu'il en donne, on voit que cet instrument était d'un usage peu commode; aussi n'a-t-il été jamais adopté.

Toppi, *Biblioteca Napoletana*. — Éloy, *Dictionnaire historique de la Médecine*. — Biographie médicale.

**FERRI (Ciro)**, peintre, architecte et graveur de l'école romaine, né à Rome, en 1634, mort en 1689. Il avait hérité de son père une fortune assez considérable, qui lui permit de se livrer sans préoccupation à l'étude de son art. Il suivit les leçons de Pierre de Cortone, et fut de tous ses élèves celui qui s'attacha le plus à lui, et par son affection, et par l'imitation de son style, qu'il sut s'approprier mieux encore que Romanelli et Pietro Testa; aussi, après la mort de son maître, qu'il avait aidé dans presque tous ses travaux, fut-il chargé de terminer plusieurs de ses ouvrages, tels que la coupole de *Saint-Nicolas de Tolentino* à Rome, et le plafond de la salle d'*Apollon* au palais Pitti de Florence. Il reproduisit si exactement le faire de Pierre de Cortone, qu'il est impossible de reconnaître ce qui appartient au maître ou à l'élève. Vers 1640, Pierre de Cortone, appelé à Florence par Ferdinand II pour peindre les plafonds du palais Pitti, y avait apporté son style et jeté les fondements d'une nouvelle école. Ciro Ferri ne contribua pas peu à son développement, le grand-duc Côme III l'ayant chargé, lorsqu'il retourna à Rome, de diriger les jeunes Toscans qui allaient y étudier.

Ferri déploya dans ses compositions de la grandeur et de l'imagination; mais il y montre généralement moins de grâce que son maître, et c'est avec raison que Winckelmann accuse ses figures d'être un peu lourdes. Ses draperies ont aussi moins d'ampleur que celles de Pierre de Cortone, et son coloris est plus faible. Lui-même avait reconnu ce défaut; car lorsque la mort le surprit, il se proposait d'aller à Venise étudier les grands coloristes de son école. Ciro Ferri fut un artiste presque universel; il fit des cartons pour le Vatican, beaucoup de miniatures pour des bréviaires, de dessins pour des thèses et des titres de livres, dont plusieurs furent gra-



vés par Spierre et Bloëmaert, enfin d'innombrables peintures à l'huile ou à fresque. Il fut architecte distingué, ainsi que le prouvent les beaux autels de Saint-Sébastien-hors-les-murs, de Saint-Jean-des-Florentins et de la Chiesa-Nuova à Rome; enfin, il a laissé un assez grand nombre d'eaux-fortes, soit de sa composition, soit d'après des tableaux d'autres maîtres; elles ont le grand mérite de rendre parfaitement le caractère de l'original.

Parmi ses tableaux, nous signalerons : à Rome, *Saint Ambroise*, dans l'église dédiée à ce saint; à Saint-Marc, *Sainte Martine* et *Une Madone*; au palais de Monte-Cavallo, une *Annonciation* et l'*Histoire de Cyrus*; à Florence, dans la galerie publique, *L'Annonciation*, *Le Christ sur la Croix*, *Alexandre lisant Homère*, et son portrait peint par lui-même; dans la galerie Corsini, *La sainte Famille* et *Saint Jean Gualberti*; à Pérouse, dans l'église Saint-Philippe, *La Conception de la Vierge*, excellente copie exécutée d'après Pierre de Cortone, en 1658; à Milan, dans Santa-Maria-incoronata, *Saint Augustin*; à Sienne, dans la salle capitulaire de la cathédrale, plusieurs *Vertus*, et *Sainte Thérèse* à l'hôpital de la Scala; enfin, à Cortone, dans l'église des Franciscains, un tableau représentant *La Conception*, *Saint Louis évêque*, *Saint Louis roi*, *Sainte Marguerite* et *Le B. Guido de Cortone*. Gualandi a publié le traité fait en 1660 pour l'exécution de ce tableau, qui fut payé 180 écus.

On trouve des peintures de Ciro Ferri dans divers musées de l'Europe; à celui de Dresde, *Didon et Enée* et la *Mort de Didon* sur le bûcher; à la pinacothèque de Munich, deux *Repos en Égypte*; à Londres, le *Triomphe de Bacchus*; à Vienne enfin, *Le Christ apparaissant à la Madeleine*.

A Sainte-Marie-Majeure de Bergame se voit, à gauche du maître autel, une voûte peinte à fresque, qui passe pour l'un des ouvrages les plus remarquables de Ciro Ferri. Le cul-de-four de l'église San-Firenze à Florence présente une *Gloire de saint Thomas de Cantorbéry*, grande composition à personnages de proportions colossales, mais faible de coloris. Le dernier ouvrage du maître fut la *coupole de Sainte-Agnès* de la place Navone à Rome, terminée maladroitement après sa mort par Corbellini, son élève, sur le refus de Carlo Maratte, que Ferri avait prié de s'en charger. On dit que le chagrin qu'éprouva Ferri en voyant combien son coloris était pâle auprès de celui des pendentifs du Bacciccio ne fut pas étranger à la maladie qui termina ses jours. Il fut enterré en grande pompe à Santa-Maria-in-Trastevere, où l'on voit encore son épitaphe. Il n'a laissé aucun élève qui ait hérité de son talent et de sa réputation, et ce sont des noms assez obscurs que ceux de Corbellini, Urbano, Romanelli et Giovanni Orlandi.

E. BARRON.

Orlandi, *Abbecedario*. — Baldinucci, *Notizie*. — Lanz', *Storia della Pittura*. — D'Argenville, *Histoire des Peintres italiens*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Winckelmann, *Neues Mahlerlexikon*. — Siret, *Dictionnaire historique des Peintres*. — Gualandi, *Memorie originali di Belle Arti*. — Romagnoli, *Cenni storico-artistici di Siena*. — Gambini, *Guida di Perugia*. — Pirovano, *Guida di Milano*. — Pistolesi, *Descrizione di Roma*. — Valery, *Voyages historiques et littéraires en Italie*.

\* FERRI (*Gesualdo*), peintre de l'école florentine, né à San-Miniato, en 1728, vivait encore en 1776. Il fut élève de Pompeo Batoni, et assez bon dessinateur. On cite parmi ses meilleurs ouvrages quelques peintures à Poggio-impériale, villa du grand-duc, et à Florence, à l'église del Carmine, *L'Exaltation de la Croix*, et dans l'oratoire de San-Firenze *Le rideau de l'orgue*, et au dessous, deux *Traits de la vie de saint Philippe* peints à l'huile sur mur. E. B.—N.

Orlandi, *Abbecedario*. — Fantozzi, *Nuove Guida di Firenze*.

FERRI (*Jérôme*), archéologue italien, né le 5 février 1713, à Longiano (Romagne), mort à Ferrare, le 27 juin 1786. Il entra dans les ordres, et professa successivement les belles-lettres dans les collèges de Massa, de Faenza et de Rimini, et enfin dans l'université de Ferrare. Il possédait un savoir assez étendu, et écrivait fort bien en latin. On a de lui : *Epistolæ pro linguæ latinæ usu, adversus Alembertium*; Faenza, 1771, in-8°; — *De Tabulario azuriniano ad sex viros Faventinos Commentariolum*, dans le *De Litteratura Faventinorum*, de Mittarelli; Faenza, 1775, in-fol.; — *De Alexandri Sardii Vita Commentarius*; Rome, 1775; — *De Vita et scriptis Balth. Castilionis*; Mantoue, 1780.

Adam Barichevich, *Vita di Ferri*; dans la *Biblioth. ecclesiastica*.

FERRI. Voy. FERRY.

\* FERRI-PISANI (Comte de Saint-Anastase) administrateur français, conseiller d'État, né à Ajaccio (Corse), en 1770, mort à Paris, le 21 octobre 1846. Venu dans la capitale vers 1801, il fut attaché comme chef de division au ministère des relations extérieures du royaume d'Italie établi près de l'empereur, et plus tard il devint chef d'une division de la secrétairerie d'État qui embrassait l'expédition de toutes les affaires de ce royaume. Après la bataille d'Austerlitz il reçut l'ordre de suivre le prince Joseph Napoléon, qui partait pour Naples. Nommé secrétaire du cabinet, conseiller d'État et surintendant des postes du nouveau gouvernement napolitain, il épousa alors la fille aînée du maréchal Jourdan. Joseph ayant été appelé au trône d'Espagne, Ferri-Pisani l'accompagna, et aux emplois qu'il remplissait à Naples il joignit à Madrid la présidence de la section des finances du conseil d'État. Rentré en France après la désastreuse bataille de Vittoria, l'empereur le créa comte, sous le titre de *Saint-Anastase*. A son retour de l'île d'Elbe, Napoléon l'envoya comme préfet dans le département de la Vendée. Ferri-Pisani resta étranger aux affaires publiques pendant la Restauration; mais après la révolution de Juillet 1830 son nom fut com-

pris dans la première liste des conseillers d'État en service ordinaire. Il était depuis 1845 conseiller d'État honoraire, lorsqu'il mourut.

L. LOUVET.

*Documents particuliers.*

**FERRIER (Saint).** Voy. VINCENT

**FERRIER (Boniface)**, théologien espagnol, frère de saint Vincent Ferrier, né à Valence, en 1355, mort le 27 avril 1417. Il étudia d'abord le droit, et se fit la réputation d'un habile juriconsulte. Ayant perdu sa femme et neuf de ses enfants sur onze, il distribua toute sa fortune aux pauvres, en réservant 476 florins à chacun des fils qui lui restaient, et entra dans l'ordre des Chartreux à l'âge de quarante-et-un ans. Il fut élu général de son ordre le 23 juin 1402. L'Église était alors divisée par le grand schisme. Les chartreux d'Italie, qui relevaient de l'obédience d'Urbain VI, prirent pour général Étienne de Sienna. Ferrier se démit alors de sa place; il la reprit à la demande de l'antipape Benoît XIII, qui était son ami; il l'abandonna de nouveau après que ce pape eut été condamné par le concile de Constance, en 1416. Il a composé divers ouvrages, restés inédits, entre autres une traduction de la Bible en espagnol.

Tritheim, *De Scripturis eccles.* — Petreus, *Bibliotheca Carthusiana*. — Sainte-Marthe, *Gallia christiana*.

**FERRIER (Arnould du)**, juriconsulte français, né à Toulouse, vers 1506, mort en 1585. Il commença ses études de droit en France, et les acheva en Italie, à l'université de Padoue. Il professa ensuite la jurisprudence dans sa ville natale, où il devint conseiller au parlement. Il passa de là au parlement de Paris comme président aux enquêtes, et devint maître des requêtes. Chargé de représenter le roi de France au concile de Trente, il y prononça une harangue si hardie que les prélats demandèrent son éloignement. Ferrier fut en effet envoyé en ambassade à Venise. De retour en France, il se retira à la cour du roi de Navarre depuis Henri IV, y fit profession de protestantisme, et devint garde des sceaux du jeune prince. On conserve à la Bibliothèque impériale un recueil manuscrit de sa correspondance diplomatique.

De Thou, *Historia sui temporis*. — La Croix du Maine, *Bibliothèque française*. — Marchand, *Histoire des Maîtres des requêtes*. — Denis Simon, *Biblioth. hist. des auteurs de droit*. — Bayle, *Diction. histor. et crit. Long.*, *Bibl. hist. de la France*.

**FERRIER (Auger)**, médecin français, né dans les environs de Toulouse, en 1513, mort dans cette ville, en 1588. Après avoir fait ses études médicales à Montpellier, il se rendit à Paris, où le garde des sceaux Jean Bertrand, plus tard cardinal, l'introduisit auprès de la reine Catherine de Médicis, qui le nomma son médecin ordinaire. Cette place, qui était sans doute honoraire, ne l'empêcha pas d'accompagner le garde des sceaux à Rome, et de s'établir ensuite à Toulouse, où il resta jusqu'à la fin de sa vie. Ses dernières années furent signalées par une violente polémique avec Jean Bodin, à propos de

la République de ce dernier. « Cette dispute fut menée vivement, dit Éloy, et avec toute l'aigreur dont les gens de lettres sont capables quand ils s'oublient. » Ferrier réussit dans le monde et à la cour, moins par son savoir, qui était médiocre, que par sa prétendue habileté dans l'astrologie judiciaire, espèce de jonglerie alors fort à la mode. On a de lui plusieurs ouvrages, tous oubliés aujourd'hui; en voici les titres : *De Diebus secretorius secundum pythagoricam doctrinam et astronomicam observationem*; Lyon, 1541, in-16; — *Liber de Somniti*; *Hippocratus De Insomniti Liber*; *Galeni Liber de Somniti*; *Synesti Liber de Somniti*; Lyon, 1549, in-16; — *De Pudendagra, lue hispanica, Libri duo*; Toulouse, 1553, in-12. Jules-César Scaliger, grand ami de Ferrier, fait le plus pompeux éloge de ce traité, que la *Biographie médicale* déclare « plus qu'insignifiant »; — *De radice China Liber, quo probatur diversam esse ab apio*; Toulouse, 1554, in-8°; — *Vera Methodus morandi, duobus libris comprehensa*; *Castigationes practicae Medicinae*; Toulouse, 1557, in-8°. — *Avertissement à Jean Bodin sur le quatrième livre de sa République*; Toulouse, 1580, in-8°. Moréri lui attribue encore un traité intitulé : *Remèdes préservatifs et curatifs de la Peste*; Paris, 1619, in-8°.

La Croix du Maine et Du Verdier, *Bibliothèques françaises*. — Sainte-Marthe, *Elog. Doct. Gallia*, t. III. — Éloy, *Diction. historique de la Médecine*. — *Biographie médicale*. — Moréri, *Grand Diction. histor.*

**FERRIER (Jérémie)**, controversaire français, né vers 1560, mort à Paris, le 26 septembre 1626. Ministre protestant et professeur de théologie à Nîmes, il soutint en 1602, dans une thèse publique, que « le pape Clément VIII était proprement l'antechrist ». Le parlement de Toulouse le déclara de prise de corps à cause de cette thèse, et il fallut l'intervention d'Henri IV pour le dérober aux suites d'une procédure criminelle. Par reconnaissance pour ce prince, Ferrier se montra favorable aux mesures restrictives adoptées par la cour à l'égard des protestants. Cette conduite le rendit suspect à ses coreligionnaires, qui le regardèrent comme un traître. Le synode de Privas lui interdit la prédication en 1612, et les habitants de Nîmes faillirent l'assommer à coups de pierres. Cette émeute le décida à changer de religion. Il se fit catholique, et se rendit à Paris. Son traité *De l'Antechrist et de ses marques, contre les ennemis de l'Église catholique*, Paris, 1615, acheva de lui concilier la bienveillance de la cour. Louis XIII le nomma conseiller d'État, et le cardinal de Richelieu l'honora d'une estime toute particulière. Moréri attribue à Jérémie Ferrier *Le Catholique d'État, ou discours des alliances du roi très-chrétien, contre les calomnies des ennemis de son État*; 1625, in-8°.

Moréri, *Grand Diction. histor.* — Bayle, *Diction. histor. et crit.*

**FERRIER** (...), mécanicien français, vivait en 1640. Il se distingua par son habileté à construire des instruments de mathématiques. Descartes, à qui il avait été recommandé par Mydorge, lui fit exécuter sous sa direction des instruments d'optique. Il essaya même de l'emmener avec lui en Hollande. Malgré cette illustre protection, Ferrier vécut dans la gêne et mourut dans l'obscurité.

Baillet, *Vie de Descartes*. — Moréri, *Grand Dict.*

**FERRIER DU CHATELET** (*Pierre-Joseph DE*), général français, né au Châtelet, près de Béfort, le 25 mai 1739, mort à Luxeuil, le 29 décembre 1828. Entré au service en 1754, il était maréchal de camp lorsque éclata la révolution française, dont il adopta les principes avec ardeur. Il commanda le corps de troupes mis à la disposition des commissaires envoyés pour rétablir la paix dans le comtat Venaissin. Il ne fit pas preuve d'énergie dans cette mission difficile, et laissa s'accomplir les massacres de la Glacière. Nommé peu après général de division, il servit sans beaucoup de distinction sous les ordres de Custine, et fut mis à la retraite au mois de septembre 1793.

Rabbe, Bokjolln, etc., *Blog. univers. et port. des Contemporains*. — *Archives de la guerre*.

**FERRIER DE LA MARTINIÈRE** (*Louis*), poète et auteur dramatique français, né à Arles, en 1652, mort en Normandie, en 1721. Il vint dans sa jeunesse; habiter Avignon; mais, accusé d'avoir composé quelques pièces entachées d'hérésie, et dans lesquelles on signalait, entre autres, ce vers :

L'amour pour les mortels est le souverain bien,

il fut poursuivi par l'inquisition. Il se rendit alors à Paris, obtint une place de précepteur chez le duc de Saint-Aignan, et abandonna bientôt cette position pour diriger l'éducation de Charles-Louis d'Orléans, chevalier de Longueville; ses soins furent généreusement récompensés par un bénéfice assez important en Normandie. On a de lui un volume de vers : *Préceptes galants*; 1678, in-12; — trois tragédies, *Anne de Bretagne*, 1679; *Adraste*, 1680; et *Montezuma*, 1702. Toutes ces pièces sont assez faibles, surtout *Montezuma*, qui n'eut que cinq représentations et ne fut point imprimée. « La singularité et la nouveauté des personnages employés dans la pièce, jointes à la manière brillante dont elle fut représentée, en faisaient tout le mérite, disent les frères Parfaict; et ce qui séduisit le plus les spectateurs fut un décor neuf, chose extraordinaire à une époque où toutes les tragédies se jouaient avec le même portique pour décoration. » On attribue en outre à Ferrier une traduction de *l'Histoire universelle* de Justin, qui parut en 1693 sans nom d'auteur. HECTOR MALOT.

*Mercur galant* de 1702. — Les frères Parfaict, *Histoire du Théâtre français*. — *Dict. de la Provence*.

**FERRIER DE TOURETTES** (*Alexandre*), historien français, né à Draguignan (Var), en

1810, d'une famille espagnole. Il se fit connaître vers 1832 par un perfectionnement du télégraphe, qu'il cherchait à appliquer aux relations civiles et commerciales. Une société formée dans ce but établit une première ligne de Paris à Rouen; mais le gouvernement ne permit pas qu'elle fût mise à la disposition du public. M. Ferrier fut appelé en Belgique pour y exécuter son système télégraphique : l'invention du télégraphe électrique mit fin à cette entreprise. Il s'occupa alors de recherches historiques, et publia des descriptions de plusieurs localités de la Belgique et de la Hollande. On a de lui : *Description historique et topographique de Malines*; Bruxelles, 1831-1832, in-12; 2<sup>e</sup> édit., 1841, in-18; — *Description historique et topographique d'Anvers*; Bruxelles, 1835, in-18; — *Description historique et topographique de Bruges*; Bruxelles, 1836, in-12; — *Description historique et topographique de Liège*; Bruxelles, 1838 et 1841, in-18; — *Géographie de la Belgique et de la Hollande, sur le plan du Manuel de l'abbé Gaultier*; Bruxelles, 1840, in-18; — *Du Voyageur sur le chemin de fer belge*; Bruxelles, 1840, in-8° (a été traduit en anglais); — *La Russie*; 1841, in-8°, orné de cartes et de plans; — *Description historique et topographique de Louvain*; 1840, in-18; — *Guide pittoresque du Voyageur en Belgique*; Bruxelles, 1841, in-18; — *Description historique et topographique de Gand*; Bruxelles, 1841, in-18; — *L'Histoire de Belgique racontée aux enfants*; Bruxelles, 1842, in-12; — *La Belgique nouvelle, guide pittoresque et artistique du voyageur à Bruxelles*; 1844, in-18, avec cartes et plans; — *Introduction à l'histoire philosophique et pratique de la phrénologie*; Bruxelles, 1845, in-8°. GUYOT DE FÈRE.

Ch. Louandre, *Littér. contemporaine*.

**FERRIÈRE** (*Claude DE*), jurisconsulte français, né à Paris, le 6 février 1639, mort à Reims, le 11 mai 1715. Il étudia le droit dans sa ville natale, où il obtint le grade de docteur, et devint en 1690 agrégé de la Faculté de droit. En 1695 il fut appelé à Reims pour y occuper une chaire de droit civil et de droit canon. La même année le chancelier Boucherat lui accorda, en outre, la chaire de droit français, qui se trouvait vacante. De Ferrière a laissé un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : *La Jurisprudence du Digeste conférée avec les ordonnances royales, les Coutumes de France et les décisions des cours souveraines*, etc.; Paris, 1677 et 1688, 2 vol. in-4°; — *Nouveau Commentaire sur la coutume de la prévôté et vicomté de Paris*; Paris, 1679, 2 vol. in-12, souvent réimprimé; — *Traité des Fiefs, suivant les coutumes de France*, etc.; Paris, 1680, in-4°; — *Introduction à la pratique*, etc.; Paris, 1684, in-12; — *La Science parfaite des Notaires*, etc.; Paris, 1684, in-4°; — *La Jurisprudence du Code de Justinien, conférée avec*

les ordonnances royales, etc.; Paris, 1684, 2 vol. in-4°; — *Traité des droits de patronage, de présentation aux bénéfices, de préséance et droits honorifiques*; Paris, 1686, in-4°; — *La Jurisprudence des Novelles de Justinien, conférée avec les ordonnances royales, etc.*; Paris, 1688, 2 vol. in-4°; — *Corps et compilation de tous les commentateurs, anciens et modernes, sur la Coutume de Paris*; Paris, 1688, 3 vol. in-fol.; — *Les Institutes de Justinien, traduites en français avec des notes*; Paris, 1692, 2 vol. in-12; — *Nouvelle Institution coutumière, etc.*; Paris, 1692, 2 vol. in-12; *ibid.*, 1702, 3 vol. in-12. Il a publié comme éditeur : *Les Œuvres de J. Bacquet, augmentées de questions, décisions, arrêts, etc.*; Paris, 1688, in-fol. De Ferrière était instruit et laborieux; mais il écrivait pour vivre, et ses ouvrages se ressentent de la rapidité avec laquelle ils ont été composés. E. REGNARD.

Taisand, *Vies des plus célèbres Jurisconsultes*. — Nicéron, *Mémoires*, tom. XI. — Moréri, *Dict. histor.* — Barbier, *Examen critique des Dict. hist.*

FERRIÈRE (Claude-Joseph DE), juriconsulte français, fils du précédent, né dans la seconde moitié du dix-septième siècle, mort vers 1748. Il devint en 1694 agrégé et en 1703 professeur à la Faculté de droit de Paris, dont il fut plus tard le doyen. On a de lui : *Nova et methodica Juris civilis Tractatio*; Paris, 1702, 2 vol. in-12; souvent réimprimée; — *Histoire du Droit romain*; Paris, 1718 et 1726, in-12. L'auteur s'est presque borné à traduire l'ouvrage de V. Gravina. Il a publié, comme éditeur : *Institutes de Justinien, traduites en français, par Claude de Ferrière*; Paris, 1721, 6 vol. in-12. C.-J. de Ferrière y a joint des notes relatives à l'application du droit français au droit romain; — *Dictionnaire de Droit et de pratique*; Paris, 1717, in-4°; *ibid.*, 1734, 2 vol. in-4°; nouv. édit., augmentée par Boucher d'Argis; Paris, 1749, 1755, 1771, 2 vol. in-4° : c'est l'ouvrage que Cl. de Ferrière avait donné sous le titre d'*Introduction à la pratique*; — *Les Œuvres de Jean Bacquet, augmentées par Claude de Ferrière et par Claude-Joseph de Ferrière*; Lyon, 1744, 2 vol. in-4°; — *La Science parfaite des Notaires, par Claude de Ferrière, augmentée par C.-J. de Ferrière*; Paris, 1715, 1721, 1728, 1733, 1771, 2 vol. in-4°. Mabé a donné le *Nouveau parfait Notaire, ou la Science des Notaires de feu C.-J. de Ferrière, mise en harmonie avec les dispositions du Code Civil, etc.*; Paris, 1805, 2 vol. in-4°; 6<sup>e</sup> édit., *ibid.*, 1828, 3 vol. in-4°. On attribue à de Ferrière l'édition des *Vies des plus célèbres Jurisconsultes de toutes les nations*, par Taisand; Paris, 1737, in-4°.

E. REGNARD.

Nicéron, *Mémoires*, tom. XI. — Barbier, *Examen critique des Dictionn. hist.*

FERRIÈRE. Voy. LA FERRIÈRE.

FERRIÈRES (Charles-Élie, marquis DE),

historien français, né à Poitiers, le 27 janvier 1741, mort au château de Marsay, près de Mirebeau, le 30 juillet 1804. Il servit dans les chevau-légers, fut député de la noblesse aux états généraux, et publia des *Mémoires pour servir à l'histoire de l'Assemblée constituante et de la révolution de 1789*; an VII, 3 vol. in-8°, réimprimés en 1821 et continués jusqu'à la mort du roi, sur un manuscrit de l'auteur, avec une notice sur l'auteur, avec des notes et des éclaircissements par MM. Berville et Barrière. Cet ouvrage est remarquable par son impartialité. « Je n'écris point l'histoire de la révolution française, dit-il en commençant son livre : c'est aux hommes qui ont vu et suivi les événements à fournir les matériaux à l'histoire, ce n'est point à eux à l'écrire. » Il ne parut point à la tribune de l'Assemblée constituante, mais il fit imprimer ses opinions *Sur la constitution qui convient aux Français*, 1789; *Contre l'arrestation du roi à Varennes*, 1791, etc. Le marquis de Ferrières a aussi publié *Le Théisme, ou recherches sur la nature de l'homme et sur ses rapports avec les autres hommes dans l'ordre moral et dans l'ordre politique*; Paris, 1791, 2<sup>e</sup> édit., 2 vol. in-12 : la première édition avait paru sous le voile de l'anonyme, en 1785; — et *Justine et Saint-Flour, précédé d'un Entretien sur les femmes considérées dans l'ordre social*; Paris, 1792, 2 vol. in-12. L. LOUVET.

Rabbe, Bolejolla, etc., *Biog. univ. et port. des Contemp.*

FERRIÈRES-SAUVEBOEUF (Comte DE), voyageur et agent politique français, né en Champagne, assassiné à Montmort (Marne), en 1814. Il suivit d'abord la carrière militaire; mais il la quitta vers 1782, pour aller remplir une mission diplomatique à Constantinople et à Ispahan, et parcourut, s'il faut l'en croire, la Turquie, la Perse et l'Arabie durant six années. De retour en France vers 1789, il affecta les principes ultra-révolutionnaires, et se fit affilier à la Société des Jacobins de Paris. Il y fut dénoncé en 1794, comme ayant, en sa qualité de membre du comité des défenseurs officieux, fait rendre la liberté à plusieurs détenus et entre autres à Mlle Fleury, comédienne; il représenta que si parmi ces élargis il y avait quelques *culottés*, c'est qu'ils avaient, ainsi que la citoyenne Fleury, rendu des services à des *sans-culottes*. Il fut néanmoins exclu de la Société et traduit devant le comité de sûreté générale, qui le fit écrouer au Luxembourg. Mais cette persécution ne sembla qu'apparente, et Ferrières-Sauveboeuf fut soupçonné de remplir le rôle d'agent provocateur auprès de ses compagnons de prison. Après le 9 thermidor, Lecointre de Versailles le désigna à la tribune sous l'épithète de *mouton* (démonciateur, terme d'argot). En 1799, le Directoire l'envoya en mission secrète dans la Cisalpine auprès de l'armée de Schérer, et au moment où ce général venait d'être repoussé par les Autrichiens. Ferrières, n'ayant pu représenter de pouvoirs réguliers,



Schérer le fit arrêter et enfermer dans la citadelle de Milan, d'où il s'évada. De retour à Paris, il publia un pamphlet contre Schérer; celui-ci porta plainte contre le libelliste, qui fut détenu quelques mois au Temple. Après le coup d'État du 18 brumaire, Ferrières-Sauveboeuf se retira en Champagne, où il vécut jusqu'en 1814. A cette époque, il leva un corps franc pour combattre l'invasion étrangère; mais peu après il fut assassiné en plein jour dans les rues de Montmort. Quoique le meurtrier fût connu, il demeura impuni. Le comte de Ferrières-Sauveboeuf avait épousé la fille du marquis de Montmort. Cette union contractée sous la terreur ne fut point heureuse. Il avait un frère qui se montra toujours aussi opposé à la révolution que lui-même y avait été attaché. On a de lui : *Mémoires historiques et politiques de mes Voyages faits depuis 1782 jusqu'en 1789, en Turquie, en Perse et en Arabie, mêlés d'observations sur le gouvernement, les mœurs, la religion et le commerce de tous les peuples de ces différents pays, avec les relations exactes de tous les événements qui ont eu lieu dans l'Empire Ottoman depuis 1774 jusqu'à la rupture des Turcs avec les deux cours impériales; suivis de tous les détails de ce qui s'est passé de remarquable entre les deux armées de ces trois puissances belligérantes et d'un calcul raisonné des avantages que les cours de Vienne et de Saint-Petersbourg peuvent retirer de leurs victoires sur les Ottomans*; Maëstricht et Paris, 1790, 2 vol. in-8°; L'auteur y attaque violemment Choiseul-Gouffier, ambassadeur de France près la Porte Ottomane, et critique le *Voyage en Syrie et en Égypte* de Volney, ainsi que les *Considérations sur la guerre des Russes et des Turcs* du même auteur; Paris, 1787, 2 vol. in-4°; — *Précis des lettres écrites par le cit. F. S., pendant sa détention au Temple, au cit. Merlin, alors président du Directoire*; Paris, 1799, in-8°. H. LESUEUR.

*Le Moniteur universel*, 8 juillet 1790, n° 185; 10 octobre 1790, n° 224. — *Biographie moderne*, édité de 1804. — Quérard, *La France littéraire*.

FERRINI (Luc), biographe et hagiographe italien, né à Florence, vivait au seizième siècle. Il entra dans l'ordre des Servites. Il publia les ouvrages laissés manuscrits par son confrère le P. Poccianti; les plus importants sont : *Catalogus Scriptorum Florentinorum omnis generis*; Florence, 1589, in-4°; Ferrini y ajouta près de deux cents noms nouveaux; — *Vite di sette beati Fiorentini fondatori dell' ordine de' Servi*; Florence, 1589, in-8°. Ferrini inséra dans ce volume deux opuscules de lui; *Della Nobilità de' Fiorentini*, et *Della Religione de' Servi*.

Negri, *Storia degli Scrittori Fiorentini*.

FERRINI (Vincenzo), théologien italien, né à Castel-Nuovo-de-Garfagnana (Toscane), vivait

à Venise en 1596. Il entra dans l'ordre des Dominicains, devint vicaire général du saint-office à Parme en 1583, et l'année suivante provincial de Hongrie, de Styrie, de Carinthie. C'était un habile et zélé prédicateur. On a de lui : *Alfabetto spirituale*; Venise, 1586, in-12; — *Alfabetto esemplare*; Venise, 1590; in-12; — *Lima universale de' Vitti*; Venise, 1596, in-4°.

Échard, *Scriptores Ordinis Prædicatorum*, t. II, p. 313.

FERRIOL ou FÉRIOL (Charles, marquis d'ARGENTAL, comte DE), ambassadeur français, né en 1637, mort à Paris, en 1722. Après avoir pendant plusieurs années accompagné, en qualité de commissaire, le révolté hongrois Tekeli, il fut nommé ambassadeur de France à la Porte Ottomane, le 18 mai 1699. Lors de la première audience qu'il devait obtenir du grand-seigneur, le 5 janvier 1700, il se présenta avec une épée cachée sous son caftan. Les officiers chargés de l'introduire essayèrent inutilement de la lui enlever; et comme on ne put nullement le décider à s'en dessaisir, il dut se retirer sans avoir été présenté au sultan; il ne le fut même jamais pendant tout le temps de sa mission. Quelques mois après, se promenant dans le Bosphore, sur un yacht semblable à celui du sultan, on le menaça de le couler à fond s'il continuait à affecter les marques d'une dignité qui n'était pas la sienne. Il ne contribua pas peu, par sa conduite irréfléchie, à confirmer les Turcs dans l'opinion qu'ils ont conçue de la légèreté du peuple français. C'est lui qui, à l'instigation des Jésuites, fit enlever à Khios le patriarche arménien Avedikh. Il fut rappelé en 1710, et revint en France, amenant avec lui M<sup>lle</sup> Aisé. Il avait perdu la raison quelque temps auparavant. Le Hay publia, d'après les tableaux de Ferriol, un *Recueil de cent estampes représentant différentes nations du Levant*; Paris, 1714, in-fol., avec un texte explicatif.

E. BEAUVOIS.

*Explicat. du Recueil*, p. 6. — *Journ. de Verdun*, an. 1722, p. 76. — La Motraye, *Voyages*, t. I, ch. XVII, XIX. — J. de Hammer, *Hist. de l'Emp. Ottom.*, t. XII, p. 354; XIII, 22-23, 120, 124, 227-228. — Sainte-Beuve, *Derniers Portraits littéraires*.

\* FERRIS (François DE), moraliste français du seizième siècle. Il était médecin à Toulouse. Il a traduit du latin et considérablement développé le livre de Jehan de La Case ayant pour titre : *Des Offices mutuels qui doivent être entre les grands seigneurs et leurs courtisans*; Paris, 1571, in-8°. On doit au même écrivain un *Traité du Devoir entre les maîtres et serviteurs privés*; Paris, 1572, in-8°.

Émile BÉGIN.

La Croix du Maine, *Bibliothèque française*, I, p. 217; Du Verdier, *Bibl. franç.*, I, p. 648.

\* FERRO (Scipion), mathématicien italien, né à Bologne, vers 1465. Il professa depuis 1496 jusqu'en 1525 dans cette ville, et fit faire à l'algèbre un progrès des plus notables en découvrant une méthode pour résoudre les équations du troisième



degré. Il ne publia point sa découverte, et ce n'est que par hasard que son nom est arrivé jusqu'à nous ; les écrivains de l'époque n'en parlaient pas ; Cardan est le premier qui dans son *Ars magna* l'ait citée avec de grands éloges. G. B.

Libri, *Hist. des Sciences math. en Italie*, t. III, p. 149.

**FERRO** (Jean-François), historien italien, né à Comacchio, dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il a publié une *Istoria dell' antica città di Comacchio* ; Ferrare, 1701, in-4°. Lenglet-Dufresnoy attribue cette histoire à Barthélemy Ferro, né comme le précédent à Comacchio et auteur d'une *Storia delle Missioni de' Clerici regolari Tentinii* ; Rome, 1704, 2 vol. in-fol.

Lenglet-Dufresnoy, *Méthode pour étudier l'histoire*, Catalogue des historiens. — Coletti, *Catal. delle storie partiel. delle città d'Italia*.

\* **FERROKHI**, poète persan, vivait à la fin du quatrième siècle de l'hégire (dixième de J.-C.). Il était disciple d'Ansari, et florissait à la cour de Mahmoud le Ghaznewide. On a de lui : un *Divan* ; — *Terdjeman-al-belaghet* (Interprète de l'Eloquence), le premier traité de métrique et de poétique qui ait été écrit en persan. Cet ouvrage jouit d'une grande autorité. B—s.

Donietechah, *Tedschret as-schoera*, I. — Hadji-Khalil, *Lex. pers.*, t. II, n° 2994 ; III, 5599. — J. de Hammer, *Gesch. der schenen Redsk. Persiens*, p. 48.

**FERRON** (Arnoul Le). Voy. LE FERRON.

\* **FERRONI** (Girolamo), peintre et graveur de l'école milanaise, né à Milan, en 1687. Après avoir reçu dans sa patrie les premières notions de l'art, il partit pour Rome, où il étudia sous Carlo Maratta. Il ne fit que de médiocres progrès, à en juger d'après la *Mort de saint Joseph* à San-Eustorgio, qui passe pour le meilleur de ses ouvrages. Il eut plus de talent comme graveur, et les amateurs recherchent les planches qu'il a exécutées d'après Carlo Maratta, telles que *Josué arrêtant le soleil*, *Débora chantant un hymne*, *Jael tuant Sisara*, *Judith coupant la tête à Holopherne*, *La Chasteté de Joseph*, etc. E. B—N.

Ticozzi, *Dizionario*.

**FERRONNAYS**. Voyez LA FERRONNAYS.

\* **FERRONNIÈRE** (La belle), maîtresse de François I<sup>er</sup>, morte vers 1540. Suivant l'opinion générale, elle était née en Castille, et avait passé en France, mêlée à la troupe de vagabonds et de saltimbanques qui suivirent François I<sup>er</sup> à son retour de captivité. Le roi se trouvait à Compiègne en 1538, lorsque le bruit se répandit qu'il était dangereusement frappé d'une maladie honteuse dans son origine, dégoûtante dans ses symptômes, et contre laquelle on n'avait encore trouvé aucun remède efficace. On racontait, pour expliquer la cause du mal, que le roi avait séduit une femme désignée seulement par le nom de la *belle Ferronnière* (1) ; que le mari, appelé Jean

Ferron, vieux et austère bourgeois, logé à Paris, dans la rue Barbette, en face de cet hôtel Notre-Dame d'où étaient sortis jadis les assassins de Louis d'Orléans, avait conçu, dans les transports de sa jalousie, le projet d'une vengeance horrible ; qu'il s'était infecté à dessein d'un mortel venin, et l'avait communiqué à sa jeune et belle compagne, pour qu'à son tour, sans le savoir, elle l'inoculât au roi. François I<sup>er</sup> ne parvint jamais, dit-on, à se guérir, et il mourut de ce mal redoutable, après huit ans de souffrances.

L'histoire de la Ferronnière aura peut-être le sort de l'admirable portrait de Léonard de Vinci, conservé au Louvre, et qui, disait-on, la représentait : longtemps on le regarda comme authentique, et aujourd'hui il est reconnu apocryphe ; il représente une femme dont le front est ceint d'une ganse noire, retenue par un diamant. [COURTESSE DE BRADI, dans l'*Enc. des G. du M.*]

Le Bas, *Diction. encyc. de la France*. — Garat, *Histoire de France*, t. XIII, p. 104. — Mézeray, t. II, p. 1045.

**FERROUX** (Étienne-Joseph), homme politique français, né le 25 avril 1751, mort à Salins, le 12 mai 1834. Il était fils d'un conseiller au parlement de Besançon. Il était lorsque éclata la révolution attaché au ministère des finances. En 1789 il fut élu député extraordinaire près l'Assemblée nationale par la ville de Salins, puis en septembre 1792 envoyé comme représentant du département du Jura à la Convention, et siégea parmi les girondins. Il s'opposa d'abord à la mise en jugement de Louis XVI, mais, dans le cours du procès de ce monarque, il vota pour la mort avec appel au peuple et sursis. Orateur peu brillant, on ne le vit pas figurer dans les grandes et terribles luttes de l'époque ; mais, après le 31 mai, il signa courageusement la fameuse protestation des soixante-treize, et fut compris dans le nombre des représentants proscrits. Arrêté aussitôt, il fut incarcéré au Luxembourg. Les événements du 9 thermidor an II (27 juillet 1794) préservèrent sa tête, et le 18 frimaire an III (8 décembre 1794) il fut rappelé à la Convention. Le 10 prairial de la même année, il fut envoyé en mission dans les départements de l'Ain, de l'Isère, du Rhône, de la Loire et de Saône-et-Loire. Le 11 thermidor (29 juillet 1795), il écrivit à la Convention pour demander que Péthion, Buzot et Barbaroux eussent part aux honneurs décernés aux députés morts victimes du parti ultra-révolutionnaire. Le Directoire rappela Ferroux en brumaire an IV. Il venait d'être élu simultanément par la Haute-Saône et le Jura, et reprit sa place au Conseil des Anciens. C'est sur son rapport au Corps législatif que fut abrogé, le 16 mai 1796, le décret rendu par la Convention contre les administrateurs de Longwy, accusés

belle Ferronnière, se refuse à donner des détails sur sa famille, « parce qu'elle a laissé des enfants, gens de bonne renommée et pourvus de hauts emplois. Elle mourut jeune, et fut, ajoute-t-il, ensevelie dans le couvent de Saint-Maur, sa paroisse. »

(1) Les uns prétendent que son mari était un ferronnier (marchand de fer, fabricant ou marchand de gros ouvrages de ce métal) ; d'autres ont dit que c'était un avocat nommé Ferron. Guyon, qui affirme avoir vu la

en 1792 d'avoir rendu leur ville aux Prussiens. Le 18 août il fut élu secrétaire; le 11 mai il fit un bon rapport sur l'administration des salines. Il se laissa entraîner dans les rangs des réactionnaires, et par suite de la journée du 18 fructidor an v (4 septembre 1797) il fut compris sur la liste des déportés à Cayenne. Poulain-Grandprey et plusieurs autres de ses collègues, connaissant ses principes modérés, le firent rayer de la proscription. Il cessa de faire partie du Conseil des Anciens le 1<sup>er</sup> prairial an vi (20 mai 1798), et fut bientôt nommé commissaire du Directoire pour les salines du Jura. Le premier consul, Bonaparte, le fit passer à la direction des contributions directes du Jura, puis aux mêmes fonctions dans le Doubs. Après quarante ans de services, il fut mis à la retraite par les Bourbons, le 20 juillet 1814, et privé de sa pension le 1<sup>er</sup> janvier 1816 et obligé de sortir de France en vertu de la loi dite d'amnistie, rendue le 12 du même mois. Il se réfugia à Nyons (Suisse), où il vécut pauvre et infirme jusqu'en septembre 1830, époque à laquelle le gouvernement issu de la révolution de Juillet lui permit de venir mourir dans sa patrie. Il a publié : *Compte-rendu à mes commettants*; juin 1793; — *Testament politique de M. Ferroux, ex-conventionnel*; 1829, in-8°.

H. LESUEUR.

*Biographie moderne*, édit. de 1806. — *Petite Biographie conventionnelle*. — Arnault, A. Jay, etc., *Biographie nouvelle des Contemporains*. — Rabbe, Boissjolin, etc., *Biographie universelle des Contemporains*. — Louandre et Bourquelot, *la Littérature française*.

\* **FERRUCCI (Andrea)**, sculpteur italien, né à Fiesole, vers la moitié du quinzième siècle, mort à Florence, en 1522. Ce grand artiste, auquel Vasari n'a pas rendu justice, avait commencé par sculpter l'ornement; mais bientôt il aborda la figure, devint dessinateur gracieux, simple et vigoureux à la fois; et il tailla le marbre avec tant de grâce, de charme, de *morbidesse*, que ses œuvres peuvent être comptées au nombre des meilleures productions de son temps, et ne le cèdent pas même à celles de son illustre compatriote Mino da Fiesole. Ayant vécu à la fin du quinzième et au commencement du seizième siècle, il participa du style des deux siècles, et rappelle à la fois Donatello et Michel-Ange. Ce mélange des deux manières est surtout sensible dans les sculptures dont il avait enrichi l'église Saint-Jérôme de Fiesole, devenue aujourd'hui, avec le couvent dont elle dépendait, la villa Ricasoli. Les deux bas-reliefs de l'autel, *Saint Jérôme respecté par le lion*, et *La Mule adorant le Saint-Sacrement*, ont de la grâce et de l'expression, mais conservent encore quelques restes de la simplicité un peu naïve du quinzième siècle, tandis que *Les deux Anges adorant la croix* n'eussent pas été désavoués par Michel-Ange. Ces sculptures ont été publiées par Cicognara. On voit aussi à Fiesole, dans la cathédrale, un superbe rétable de marbre enrichi par Ferrucci de statuettes et de bas-reliefs du

travail le plus fini et le plus délicat. A Florence, il a laissé dans la cathédrale une statue de *Saint André apôtre*, et le buste de *Marsile Ficin* sur son tombeau; à Sainte-Marie-Nouvelle, le *mausolée du célèbre jurisconsulte Antonio Strozzi*, ouvrage de sa vieillesse, dans lequel il fut aidé par deux de ses compatriotes, Silvio et Boscoli, qu'employa aussi Michel-Ange. A Pistoja, il a sculpté les élégants fonts baptismaux ornés des figures du *Christ* et de *Saint Jean*, d'enfants et de petits sujets en demi-relief. Enfin, dans une église de Volterra, on conserve *deux anges* sortis de son ciseau. Ferrucci mourut dans un âge avancé, et fut enseveli dans l'église des Servites de Florence.

Il faut se garder de confondre cet artiste avec un autre *Andrea Ferrucci*, qui vécut au commencement du dix-septième siècle, et encore moins, ainsi que l'ont fait plusieurs auteurs, avec un ancien sculpteur connu comme lui sous le nom d'*Andrea da Fiesole*. E. B—N.

Baldinucci, *Notizie*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Cicognara, *Storia della Scultura*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Fantozzi, *Nuova Guida di Firenze*. — Tolomei, *Guida di Pistoja*. — Valéry, *Voyages historiques et littéraires en Italie*.

\* **FERRUCCI (Francesco)**, surnommé *del Tadda*, sculpteur florentin, originaire de Fiesole, florissait vers le milieu du seizième siècle, et mourut en 1585. Il se rendit célèbre par la découverte de l'art de tremper les outils d'acier de manière à pouvoir tailler le porphyre. C'est à l'aide de ce procédé qu'il exécuta dans cette matière si dure la grande coupe de la fontaine du palais Pitti, une tête de *Christ*, et les bustes de *Côme I<sup>er</sup>* et de sa femme. En 1564, il fut chargé par ce prince de l'exécution de la statue de *La Justice*, qui fut placée, en 1580, sur la colonne érigée devant l'église de la Sainte-Trinité. N'ayant rien voulu perdre du bloc de porphyre long et mince qui lui avait été confié, Ferrucci avait fait la figure trop svelte, défaut qui devint surtout sensible lorsqu'elle fut mise en place, et auquel il dut remédier à l'aide d'une draperie flottante de bronze. On cite parmi les rares ouvrages en marbre de Ferrucci le tombeau de *Giovanni-Francesco Voggio*, dans le Campo-Santo de Pise, monument exécuté vers 1550. Après une brillante carrière, pendant laquelle il fut estimé et protégé par Côme I<sup>er</sup> et François I<sup>er</sup>, il mourut dans un âge assez avancé, et fut inhumé dans l'église Saint-Jérôme de Fiesole, où dès 1576 il s'était préparé une sépulture de famille. E. B—N.

Baldinucci, *Notizie*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Campori, *Gli Artisti negli Stati Estensi*. — Morrona, *Pisa*. — Fantozzi, *Guida di Firenze*.

\* **FERRUCCI (Pompeo)**, sculpteur de l'école florentine, originaire de Fiesole, vivait à Rome sous le pontificat de Paul V, et mourut sexagénaire, vers 1625. Neveu de Romola Ferrucci, il fut le dernier de cette nombreuse famille d'artistes; malheureusement il n'eut pas la pureté de goût de ses ancêtres, s'il hérita de leur habi-

leté à tailler le marbre. Il n'en obtint pas moins, et peut-être à cause de ce défaut même, qui était celui de son temps, une grande réputation, et fut prince de l'Académie de Saint-Luc. Il se fit connaître par la restauration de monuments antiques et par un grand nombre de statues, telles que *La Religion* sur le tombeau du cardinal Alexandrin, neveu de Pie V, à la Minerva; *La Vierge* placée sur la grande porte du Quirinal; et *Deux Vertus*, au tombeau de Paul V, dans la chapelle Pauline de Sainte-Marie-Majeure. Le plus important de ses ouvrages est un grand bas-relief presque de ronde-bosse à la chapelle Vidoni de l'église della Vittoria; c'est une *Assomption* avec *Saint Jérôme* et un cardinal de la famille Vidoni. Cette sculpture est traitée avec amour; mais elle est peut-être encore plus maniérée que les autres productions de son auteur.

E. B—N.

Cicognara, *Storia della Scultura*. — Baldinucci, *Notizie*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Baglioni, *Vite de' Pittori, Scultori, etc.*, dal 1573 al 1642. — Orlandi, *Abbecedario*.

\* **FERRUCCI** (*Nicodemo*), peintre de l'école florentine, né à Fiesole, mort à Florence, en 1650. Il fut le disciple favori du Passignano, qu'il suivit à Rome et qu'il aida dans la plupart de ses travaux. Il tint beaucoup de la manière hardie et animée de son maître, et il eut une grande habileté de main, une rare franchise de touche, surtout dans la fresque. Malgré le prix élevé qu'il mettait à ses ouvrages, il n'en eut pas moins à exécuter de nombreuses commandes. En 1619, avec le Passignano et les principaux artistes de Florence, il peignit à fresque la précieuse *façade du palais de' signori del Borgo*, sur la place de Santa-Croce. Parmi ses autres fresques de Florence, les plus remarquables sont *deux Apôtres* à Saint-Simon-et-Saint-Jude, *six sujets de la vie de saint François* au cloître d'Ogni-Santi, *plusieurs lunettes* au réfectoire du couvent de Santa-Trinità, enfin, sous le portique de l'hôpital de San-Bonifazio, une grande lunette où est représentée *Sainte Catherine d'Alexandrie entourée de jeunes filles*, dont les têtes sont aussi jolies que variées. On voit aussi quelques bonnes fresques de Ferrucci au couvent des Capucins de Fiesole. Les principaux tableaux de ce maître sont une *Conception* à Saint-Simon-et-Saint-Jude, *Le Christ au jardin des Olives* et *La Vierge avec saint Charles* à Sainte-Verdiane, *La Madone du Rosaire* dans l'église de l'hôpital de San-Bonifazio; enfin, dans la galerie consacrée à la gloire de Michel-Ange dans le palais Buonarrotti, Ferrucci a peint au plafond les plus célèbres peintres, sculpteurs et architectes qui se soient inspirés des œuvres du grand artiste.

E. B—N.

Baldinucci, *Notizie*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Fantozzi, *Nuova Guida di Firenze*. — *Reminiscenze pittoriche di Firenze*, in-4°; Firenze, 1845.

\* **FERRUS** (*Guillaume-Marie-André*), médecin français, né au Château-Queyras, près

Briançon (Dauphiné), le 2 septembre 1784. Son père, député à l'Assemblée législative, laissa le jeune Ferrus aux soins d'un frère qui était chirurgien en chef de l'hôpital militaire de Briançon. Plus tard, l'élève fit ses études à Paris, et fut nommé, sur la recommandation du maréchal Bessières, chirurgien de troisième classe à l'ambulance de la garde impériale, et fit en cette qualité, sous les ordres de Larrey, la campagne d'Austerlitz. Il devint chirurgien-major des chasseurs à cheval de la garde, et partagea les fatigues et les dangers de l'armée française dans les campagnes de Prusse, de Pologne, d'Espagne, d'Autriche et dans la retraite de Russie.

Après le licenciement de la garde, en 1814, il vint se fixer à Paris, et pendant les Cent Jours Corvisart le fit nommer médecin par quartier près de l'empereur. En 1818 M. Ferrus fut adjoint à Pinel pour le service de l'hôpital de la Salpêtrière. En 1826 il devint médecin en chef des aliénés de Bicêtre. Avant de prendre possession de cet emploi important, il alla visiter les hôpitaux de la Grande-Bretagne pour perfectionner son instruction dans le traitement des aliénés. A son retour, il introduisit à l'hospice de Bicêtre une nouvelle discipline, adoucit le traitement des fous, les soumit au travail, surtout à celui de l'agriculture en obtenant la création de la ferme de Sainte-Anne. Il introduisit en outre à Bicêtre l'enseignement clinique des maladies mentales. Plusieurs fois ses élèves ont recueilli et inséré dans les journaux de médecine une analyse de ses leçons. Ses succès, toutefois, furent un moment troublés par un événement déplorable. Le conseil des hospices avait appelé l'attention de M. Ferrus sur quelques-uns des moyens préconisés pour le traitement de l'épilepsie, lorsque ce médecin conçut la pensée d'employer l'acide hydrocyanique sur plusieurs malades, dont l'état serait observé comparativement; mais, par une déplorable fatalité, au lieu du sirop hydrocyanique de M. Magendie, qui était le seul connu dans la pratique, et que le docteur Ferrus avait voulu employer, on administra le sirop hydrocyanique préparé d'après la formule placée en appendice dans le nouveau *Codex*: peu d'heures après, quelques épileptiques étaient morts. Du reste, une enquête, provoquée par M. Ferrus lui-même, le justifia complètement. En 1830 il fut nommé médecin consultant du roi et membre du conseil supérieur de santé. Dans le sein de ce conseil, il a vivement combattu le système des prohibitions, des quarantaines et des cordons sanitaires pour cause d'insalubrité. Chargé depuis 1835 des fonctions d'inspecteur général des établissements d'aliénés, il a visité presque toutes les maisons de ce genre qui existent en France, et ses importantes observations ont provoqué la loi sur les aliénés. Membre de l'Académie de Médecine depuis sa création, il y a lu un grand

nombre de rapports et de mémoires, parmi lesquels on remarque : un *Mémoire Sur les blessures du cœur* ; — un rapport étendu sur les *eaux minérales en France* ; — un autre plus détaillé encore *Sur l'état sanitaire et moral des maisons de détention entretenues par le gouvernement*. Il a donné dans le *Dictionnaire de Médecine* les articles *Asthme, Cancer, Épidémie, Foie, Ictère, Goutte, Néphrésie, Rhumatisme*, etc. On a en outre de lui : *Notice sur le docteur Esparron* ; 1818, in-8° ; — *Notice historique sur Corvisart* ; 1821, in-8° ; — *Rapport médico-légal sur quelques cas douteux de folie* ; 1831, in-8° (Extr. de la *Gazette médicale*) ; — *Sur quelques questions de médecine légale et de législation relatives à l'état civil* ; 1834, in-8°, avec 2 pl. et 5 tableaux.

GUYOT DE FÈRE.

Sarrut, *Biograph. des Hommes du Jour*. — Sachallie, *Les Médecins de Paris*. — Louandre, *Littérature contemporaine*.

**FERRUZ** (....), littérateur espagnol, vivait vers le milieu du seizième siècle. Tout ce qu'on sait de lui, c'est qu'il figure, avec la qualification de *maestro*, et comme auteur d'une composition dramatique en vers sur le meurtre d'Abel, dans un recueil manuscrit conservé à la Bibliothèque nationale de Madrid.

Ticknor, *History of Spanish Literature*, t. II, p. 220.

**FERRY** (Paul), théologien protestant, né à Metz, le 24 février 1591, mort dans cette ville, le 28 décembre 1669. Il appartenait à une famille honorable ; sa mère était la sœur du procureur général Joly. Pendant le cours de ses études à l'académie protestante de Montauban, il publia un recueil de poésies diverses, comprenant des sonnets, des stances et une pastorale en six actes. Mais, regardant la culture de la poésie comme incompatible avec la gravité du ministère évangélique, auquel il se préparait, il annonça lui-même au public, dans l'avertissement placé en tête de ce volume, qu'il renonçait pour toujours à ce genre frivole d'occupation. Reçu ministre en 1612, il exerça les fonctions pastorales à Metz pendant l'espace de soixante ans. D'après dom Calmet, Ferry était l'homme le plus éloquent de la province. Une belle prestance, un air vénérable, des manières gracieuses et polies donnaient un nouveau lustre à la considération qu'il devait à ses talents. Doué d'une grande activité d'esprit, et à la fois d'une rare prudence et d'un esprit conciliant, il s'acquit l'estime des hommes influents de son temps, et il eut de bonne heure une grande autorité morale aussi bien auprès des catholiques qu'auprès de ses propres coreligionnaires. La vaste correspondance qu'il laissa prouve qu'on le consultait de tous les points de la France. On a donné une idée de la considération dont il jouissait dans le jeu de mots du distique suivant mis au bas de son portrait :

Tales si multos ferrent hæc sæcula ferri,  
In ferri sæcla aurea sæcla ferunt.

Affligé des divisions qui régnaient entre les

diverses fractions du protestantisme, et ne désespérant pas de pouvoir contribuer en quelque chose à les faire disparaître, il entretint à ce sujet une correspondance avec Duræus, théologien anglais, grand partisan de la réunion de toutes les communions chrétiennes. Celui-ci se rendit même à Metz en 1662, pour conférer avec lui sur les moyens de rapprocher les diverses églises protestantes. Ce projet échoua devant la roideur dogmatique des théologiens de tous les partis. Le pasteur de Metz semble même avoir porté plus loin encore l'amour de la conciliation. On a prétendu qu'il ne regardait pas comme impossible la réunion des protestants et des catholiques. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il eut sur ce sujet une longue correspondance avec Bossuet. Voici comment se noua cette affaire : Ferry avait publié en 1654 un *Catéchisme général de la Réformation*, Sedan, 1654, in-8°, 2<sup>e</sup> édit., Genève, 1656, dans lequel il prouvait que la réformation avait été une réaction nécessaire contre la corruption de l'Église. Bossuet, alors chanoine et archidiacre de Metz, débuta dans la controverse par une réfutation de ce petit ouvrage. Cette discussion, loin de diviser les adversaires, leur inspira l'un pour l'autre une estime réciproque ; et quand, en 1667, on s'occupa, par suite des désirs de la cour, d'un projet de réunion des protestants et des catholiques, on s'adressa à Ferry, qui se mit en relation avec Bossuet. Sa correspondance a été imprimée dans le t. XXV des *Œuvres de Bossuet* (édit. de Versailles). Guy Patin déclare, dans une lettre du 14 mars 1670, que Ferry était un des ministres gagnés par le cardinal de Richelieu pour parler et agir en faveur de la réunion des deux religions, et qu'il touchait cinq cents écus de pension en récompense du service demandé. Cette déclaration, qu'on a essayé de combattre, a été depuis mise hors de doute par une quittance de Ferry trouvée dans les manuscrits (cabinet de comptes et quittances) de la Bibliothèque impériale.

Ferry laissa un grand nombre d'écrits, dont la plupart sont restés inédits. Ceux qui ont été publiés sont, en outre de son *Catéchisme général de la Réformation* : *Les Premières Œuvres poétiques de Paul Ferry*, Messin, où, sous la douce diversité de ses conceptions, se rencontrent les honnestes libertez d'une jeunesse ; Montauban et Lyon, 1610, in-8°, — *Scholastici orthodoxi Specimen, hoc est salutis nostræ methodus analytica, ex ipsis scholasticorum veterum et recentiorum intimis juxta normam Scripturarum adornata et instructa* ; Genève, 1616, in-8° ; 2<sup>e</sup> édit., Leyde, 1630, in-8°. L'objet de ce livre, qui eut du succès, est de montrer qu'un grand nombre de scolastiques ont professé sur la grâce le même sentiment que les réformés ; — *Le Dernier Désespoir de la Tradition contre l'Écriture* ; Sedan, 1618, in-8° : c'est une réfutation d'un livre du jésuite



français Véron contre les protestants; — *Réutation des calomnies semées nouvellement contre certain endroit d'un livre publié il y a plusieurs années et intitulé : Le dernier Désespoir*, etc.; Sedan, 1624, in-8°, sans nom d'auteur; — *Remarques d'histoire sur le Discours de la vie et de la mort de saint Livier et le récit de ses miracles publiés par le sieur de Ramberviller*; 1624, in-8°, sans nom d'auteur; — *Vindiciæ pro scholastico orthodoxo, adversus Leon. Perinum, Jesuit.*, in quibus agitur de prædestinatione et annexis, de gratia et libero arbitrio, de causa peccati et justificatione; Leyde, 1630, in-8°. in-8°. C'est une défense et comme un supplément de son *Scholastici orthodoxi Specimen*; — *Quatre Sermons prononcés en divers lieux et sur différents sujets*; La Ferté-au-Col, 1646, in-12; — *Lettre aux Ministres de Genève*, dans le t. II de la *Bibliothèque anglaise*. Cette lettre fut écrite en faveur d'Anthoine, condamné à mort à Genève pour cause d'impiété et d'incrédulité. Ses nombreux manuscrits se composent de centaines de sermons, de plusieurs volumes d'écrits théologiques, d'une foule de pièces diverses, d'une correspondance très-riche et de 4 vol. in-fol. de recherches sur l'histoire de Metz. S'il faut en croire Bayle, la partie de ces recherches qui concerne l'histoire de la réformation était assez travaillée pour pouvoir être livrée à l'impression. Ferry avait dessein de la publier, pour réfuter l'*Histoire de la naissance et de la décadence de l'Hérésie dans la ville de Metz*, par Meurisse. La plupart de ces manuscrits se trouvent actuellement à la bibliothèque publique de Metz. Michel NICOLAS.

Bayle, *Dict. hist.* — E.-A. Begin, *Biogr. de la Moselle*. — MM. Haag, *La France protestante*. — *Docum. part.*

FERRY (André), géomètre français, né à Reims, en 1714, mort le 5 septembre 1773. Il entra dans l'ordre des Minimes. Il fit servir à l'utilité publique ses profondes connaissances en physique et en hydraulique. Les villes d'Amiens, de Dôle et de Reims lui doivent les fontaines qui les décorent. Il fut le premier professeur des écoles de mathématiques et de dessin établies à Reims sur ses plans. On a de lui, en l'honneur du cardinal de Tencin, un poème en vers latins.

Desmarts, *Siècles littéraires*.

FERRY DE SAINT-CONSTANT (Jean-L.), littérateur italien, né en 1755, à Fano (États Romains), mort dans la même ville, le 16 juillet 1830. Il s'établit de bonne heure en France, et obtint la place de secrétaire de l'ambassadeur français en Hollande. Il quitta la France pendant la révolution, et n'y revint qu'après le 18 brumaire. Il fut nommé en 1807 proviseur du lycée d'Angers, et envoyé à Rome en 1811, pour y organiser l'instruction publique. Après la chute de l'empire français, il revint dans sa patrie. On a de lui : *Le Génie de Buffon, avec un discours préliminaire*; Paris. 1778, in-12; — *Les Portraits*,

*caractères et mœurs du dix-huitième siècle*; Amsterdam, 1786, in-12; — *Considérations sur les révolutions des Provinces-Unies*; Paris, 1788, in-8°; — *De l'Éloquence et des orateurs anciens et modernes*; Paris, 1789, in-8°; — *Londres et les Anglais*; Paris, 1804, 4 vol. in-8°; — *Les Rudiments de la Traduction, ou l'art de traduire le latin en français*; 1818, in-12; — *Spettatore italiano*; Milan, 1824, 4 vol. in-8°.

Arnault, Jouy, etc., *Biographie nouv. des Contemp.* — Quérard, *La France littéraire*.

\*FERRY (Claude-Joseph), homme d'État, savant et littérateur français, né en 1756, à Raon-l'Étape, près Saint-Dié (Lorraine), mort à Liancourt (Oise), le 1<sup>er</sup> mai 1845. Il fit de brillantes études, commencées à l'École militaire de Paris, et continuées sous la direction et d'après les conseils du célèbre D'Alembert, qui plus tard l'honora de sa protection et de son amitié. A peine âgé de trente ans, Ferry fut nommé professeur à l'École du Génie, alors établie à Mézières. Élu membre de la Convention par le département des Ardennes en 1792, il s'y distingua par une rare netteté d'esprit. Lors du procès du roi Louis XVI, persuadé, comme beaucoup de ses collègues, que les actes contradictoires émanés de la couronne n'étaient que les résultats de la trahison, il vota la mort de l'accusé. En 1793, il fut envoyé en mission dans les départements du centre, et présida, de concert avec Monge, aux mesures propres à repousser l'étranger qui envahissait la France. Ils surveillèrent et activèrent la fabrication des armes, la fonte des canons, etc. Son mandat expiré, Ferry reprit ses fonctions de professeur à l'École du Génie, transférée à Metz. Lors de la création de l'École Polytechnique (appelée d'abord *École centrale des Travaux publics*), il y fut attaché en qualité d'examineur, et revint à Paris. Ses opinions, sincèrement républicaines, l'empêchèrent de se rallier au gouvernement de Napoléon; et lors de l'établissement du consulat il se démit de ses fonctions publiques, pour se livrer à la culture des sciences et des lettres. Il acquit de grandes connaissances pratiques dans de longs voyages scientifiques qu'il fit au nord de l'Europe, et particulièrement en Russie. A son retour, Ferry reprit ses fonctions de professeur à l'École du Génie, et en 1812 succéda à Malus comme examinateur à l'École Polytechnique. Il conserva ce poste jusqu'en 1814, où il fut destitué comme régicide. Fidèle aux convictions de sa vie entière, quand vinrent les Cent Jours, il refusa de signer l'acte additionnel aux constitutions de l'empire. A la seconde rentrée des Bourbons, Ferry ne fut pas exilé : il reçut au contraire une pension. Il put ainsi se livrer aux études et aux travaux qui avaient fait le charme de sa longue vie. On a de lui : *Notice sur l'organisation, l'administration et l'état présent des colonies militaires en Russie*, trad. de l'anglais du docteur Lvall; Paris, 1825, in-8°; — *Nouvelles*



nombre de rapports et de mémoires, parmi lesquels on remarque : un *Mémoire sur les blessures du cœur* ; — un rapport étendu sur les eaux minérales en France ; — un autre plus détaillé encore sur l'état sanitaire et moral des maisons de détention entretenues par le gouvernement. Il a donné dans le *Dictionnaire de Médecine* les articles *Asthme*, *Cancer*, *Épidémie*, *Foie*, *Ictère*, *Goutte*, *Néphrétisme*, *Rhumatisme*, etc. On a en outre de lui : *Notice sur le docteur Esparren* ; 1818, in-8° ; — *Notice historique sur Corvisart* ; 1821, in-8° ; — *Rapport médico-légal sur quelques cas douteux de folie* ; 1831, in-8° (Extr. de la *Gazette médicale*) ; — *Sur quelques questions de médecine légale et de législation relatives à l'état civil* ; 1834, in-8°, avec 2 pl. et 5 tableaux.

GUYOT DE FÉNEL.

Barral, *Biograph. des hommes du jour*. — Rochette, *Les Médecins de Paris*. — Louandre, *Littérature contemporaine*.

FERRUS (....), littérateur espagnol, vivait vers le milieu du seizième siècle. Tout ce qu'on sait de lui, c'est qu'il figure, avec la qualification de *maestro*, et comme auteur d'une composition dramatique en vers sur le meurtre d'Abel, dans un recueil manuscrit conservé à la Bibliothèque nationale de Madrid.

Tucker, *History of Spanish Literature*, t. II, p. 300.

FERRY (Paul), théologien protestant, né à Metz, le 24 février 1591, mort dans cette ville, le 28 décembre 1669. Il appartenait à une famille honorable ; sa mère était la sœur du procureur général Joly. Pendant le cours de ses études à l'académie protestante de Montauban, il publia un recueil de poésies diverses, comprenant des sonnets, des stances et une pastorale en six actes. Mais, regardant la culture de la poésie comme incompatible avec la gravité du ministère évangélique, auquel il se préparait, il annonça lui-même au public, dans l'avertissement placé en tête de ce volume, qu'il renonçait pour toujours à ce genre frivole d'occupation. Reçu ministre en 1613, il exerça les fonctions pastorales à Metz pendant l'espace de soixante ans. D'après dom Calmet, Ferry était l'homme le plus éloquent de la province. L'ne belle prestance, un air vénérable, des manières gracieuses et polies donnaient un nouveau lustre à la considération qu'il devait à ses talents. Doué d'une grande activité d'esprit, et à la fois d'une rare prudence et d'un esprit conciliant, il s'acquit l'estime des hommes influents de son temps, et il eut de bonne heure une grande autorité morale aussi bien auprès des catholiques qu'auprès de ses propres coreligionnaires. La vaste correspondance qu'il laissa prouver qu'on le consultait de tous les points de la France. On a donné une idée de la considération dont il jouissait dans le jeu de mots du distique suivant mis au bas de son portrait :

Tales et multos ferrent hunc sacula ferri,  
In ferri sacula sacra sacula ferunt.

Affligé des divisions qui régnaient entre les

diverses fractions du protestantisme, et ne désespérant pas de pouvoir contribuer en quelque chose à les faire disparaître, il entretenit à ce sujet une correspondance avec Durieu, théologien anglais, grand partisan de la réunion de toutes les communions chrétiennes. Celui-ci se rendit même à Metz en 1662, pour conférer avec lui sur les moyens de rapprocher les diverses églises protestantes. Ce projet échoua devant la roideur dogmatique des théologiens de tous les partis. Le pasteur de Metz semble même avoir porté plus loin encore l'amour de la conciliation. On a prétendu qu'il ne regardait pas comme impossible la réunion des protestants et des catholiques. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il eut sur ce sujet une longue correspondance avec Bossuet. Voici comment se passa cette affaire : Ferry avait publié en 1654 un *Catéchisme général de la Réformation*, Sedan, 1654, in-8°, 2<sup>e</sup> édit., Genève, 1656, dans lequel il prouvait que la réformation avait été une réaction nécessaire contre la corruption de l'Eglise Bossuet, alors chanoine et archidiacre de Metz, débuta dans la controverse par une réfutation de ce petit ouvrage. Cette discussion, loin de diviser les adversaires, leur inspira l'un pour l'autre une estime réciproque ; et quand, en 1667, on s'occupa, par suite des désirs de la cour, d'un projet de réunion des protestants et des catholiques, on s'adressa à Ferry, qui se mit en relation avec Bossuet. Sa correspondance a été imprimée dans le t. XXV des *Œuvres de Bossuet* (édit. de Versailles). Guy Patin déclare, dans une lettre du 14 mars 1670, que Ferry était un des ministres gagnés par le cardinal de Richelieu pour parler et agir en faveur de la réunion des deux religions, et qu'il touchait cinq cents écus de pension en récompense du service demandé. Cette déclaration, qu'on a essayé de combattre, a été depuis mise hors de doute par une quittance de Ferry trouvée dans les manuscrits (cahier de comptes et quittances) de la Bibliothèque impériale.

Ferry laissa un grand nombre d'écrits, dont la plupart sont restés inédits. Ceux qui ont été publiés sont, en outre de son *Catéchisme général de la Réformation* : *Les Premières Œuvres poétiques de Paul Ferry*, Messin, où, sous la douce diversité de ses conceptions, se rencontrent les honnestes libertés d'une jeunesse ; Montauban et Lyon, 1610, in-8°. — *Scholasticæ orthodoxæ Specimen, hoc est salutis nostræ methodus analytica, ex ipsis scholasticorum veterum et recentiorum intimis juxta normam Scripturarum adornata et instructa* ; Genève, 1616, in-8° ; 2<sup>e</sup> édit., Leyde, 1630, in-8°. L'objet de ce livre, qui eut du succès, est de montrer qu'un grand nombre de scolastiques ont professé sur la grâce le même sentiment que les réformés ; — *Le Dernier Désespoir de la Tradition contre l'Écriture* ; Sedan, 1618, in-8° : c'est une refutation d'un livre du jésuite

français Véron contre les protestants; — *Réutation des calomnies semées nouvellement contre certain endroit d'un livre publié il y a plusieurs années et intitulé : Le dernier Désespoir*, etc.; Sedan, 1624, in-8°, sans nom d'auteur; — *Remarques d'histoire sur le Discours de la vie et de la mort de saint Livier et le récit de ses miracles publiés par le sieur de Ramberviller*; 1624, in-8°, sans nom d'auteur; — *Vindiciæ pro scholastico orthodoxo, adversus Leon. Perinum, Jesuit.*, in quibus agitur de prædestinatione et annexis, de gratia et libero arbitrio, de causa peccati et justificatione; Leyde, 1630, in-8°. in-8°. C'est une défense et comme un supplément de son *Scholastici orthodoxi Specimen*; — *Quatre Sermons prononcés en divers lieux et sur différents sujets*; La Ferté-au-Col, 1646, in-12; — *Lettre aux Ministres de Genève*, dans le t. II de la *Bibliothèque anglaise*. Cette lettre fut écrite en faveur d'Anthoine, condamné à mort à Genève pour cause d'impiété et d'incrédulité. Ses nombreux manuscrits se composent de centaines de sermons, de plusieurs volumes d'écrits théologiques, d'une foule de pièces diverses, d'une correspondance très-riche et de 4 vol. in-fol. de recherches sur l'histoire de Metz. S'il faut en croire Bayle, la partie de ces recherches qui concerne l'histoire de la réformation était assez travaillée pour pouvoir être livrée à l'impression. Ferry avait dessein de la publier, pour réfuter l'*Histoire de la naissance et de la décadence de l'Hérésie dans la ville de Metz*, par Meurisse. La plupart de ces manuscrits se trouvent actuellement à la bibliothèque publique de Metz. Michel NICOLAS.

Bayle, *Dict. hist.* — E.-A. Begin, *Biogr. de la Moselle*. — MM. Haag, *La France protestante*. — *Docum. part.*

**FERRY (André)**, géomètre français, né à Reims, en 1714, mort le 5 septembre 1773. Il entra dans l'ordre des Minimes. Il fit servir à l'utilité publique ses profondes connaissances en physique et en hydraulique. Les villes d'Amiens, de Dôle et de Reims lui doivent les fontaines qui les décorent. Il fut le premier professeur des écoles de mathématiques et de dessin établies à Reims sur ses plans. On a de lui, en l'honneur du cardinal de Tencin, un poème en vers latins.

Desmarts, *Siècles littéraires*.

**FERRY DE SAINT-CONSTANT (Jean-L.)**, littérateur italien, né en 1755, à Fano (États Romains), mort dans la même ville, le 16 juillet 1830. Il s'établit de bonne heure en France, et obtint la place de secrétaire de l'ambassadeur français en Hollande. Il quitta la France pendant la révolution, et n'y revint qu'après le 18 brumaire. Il fut nommé en 1807 proviseur du lycée d'Angers, et envoyé à Rome en 1811, pour y organiser l'instruction publique. Après la chute de l'empire français, il revint dans sa patrie. On a de lui : *Le Génie de Buffon, avec un discours préliminaire*; Paris, 1778, in-12; — *Les Portraits*,

*caractères et mœurs du dix-huitième siècle*; Amsterdam, 1780, in-12; — *Considérations sur les révolutions des Provinces-Unies*; Paris, 1788, in-8°; — *De l'Éloquence et des orateurs anciens et modernes*; Paris, 1789, in-8°; — *Londres et les Anglais*; Paris, 1804, 4 vol. in-8°; — *Les Rudiments de la Traduction, ou l'art de traduire le latin en français*; 1818, in-12; — *Spettatore italiano*; Milan, 1824, 4 vol. in-8°.

Arnault, Jouy, etc., *Biographie nouv. des Contemp.* — Quérard, *La France littéraire*.

\* **FERRY (Claude-Joseph)**, homme d'État, savant et littérateur français, né en 1756, à Raon-l'Étape, près Saint-Dié (Lorraine), mort à Liancourt (Oise), le 1<sup>er</sup> mai 1845. Il fit de brillantes études, commencées à l'École militaire de Paris, et continuées sous la direction et d'après les conseils du célèbre D'Alembert, qui plus tard l'honora de sa protection et de son amitié. A peine âgé de trente ans, Ferry fut nommé professeur à l'École du Génie, alors établie à Mézières. Élu membre de la Convention par le département des Ardennes en 1792, il s'y distingua par une rare netteté d'esprit. Lors du procès du roi Louis XVI, persuadé, comme beaucoup de ses collègues, que les actes contradictoires émanés de la couronne n'étaient que les résultats de la trahison, il vota la mort de l'accusé. En 1793, il fut envoyé en mission dans les départements du centre, et présida, de concert avec Monge, aux mesures propres à repousser l'étranger qui envahissait la France. Ils surveillèrent et activèrent la fabrication des armes, la fonte des canons, etc. Son mandat expiré, Ferry reprit ses fonctions de professeur à l'École du Génie, transférée à Metz. Lors de la création de l'École Polytechnique (appelée d'abord *École centrale des Travaux publics*), il y fut attaché en qualité d'examineur, et revint à Paris. Ses opinions, sincèrement républicaines, l'empêchèrent de se rallier au gouvernement de Napoléon; et lors de l'établissement du consulat il se démit de ses fonctions publiques, pour se livrer à la culture des sciences et des lettres. Il acquit de grandes connaissances pratiques dans de longs voyages scientifiques qu'il fit au nord de l'Europe, et particulièrement en Russie. A son retour, Ferry reprit ses fonctions de professeur à l'École du Génie, et en 1812 succéda à Malus comme examinateur à l'École Polytechnique. Il conserva ce poste jusqu'en 1814, où il fut destitué comme régicide. Fidèle aux convictions de sa vie entière, quand vinrent les Cent Jours, il refusa de signer l'acte additionnel aux constitutions de l'empire. A la seconde rentrée des Bourbons, Ferry ne fut pas exilé : il reçut au contraire une pension. Il put ainsi se livrer aux études et aux travaux qui avaient fait le charme de sa longue vie. On a de lui : *Notice sur l'organisation, l'administration et l'état présent des colonies militaires en Russie*, trad. de l'anglais du docteur Lvall; Paris, 1825, in-8°; — *Nouvelles*

*Idées sur la population, avec des remarques sur les théories de Malthus et Godwin*, traduit de l'anglais d'Alexandre-H. Everett; Paris, 1826, in-8°. Ferry a donné de nombreux articles dans la *Revue encyclopédique* et dans le *Dictionnaire de la Conversation*.

CH—C.

*Renseignements particuliers.* — Ch. Dupin, *Essai hist. sur Monge*.

FERRY. Voy. FERRI.

**FERSEN** (*Axel*, comte DE), homme d'État suédois, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Il appartenait à une ancienne famille de Livonie, qui marqua dans l'histoire de Suède durant les règnes de Christine, de Charles X et de Charles XI. Lui-même servit plusieurs années en France, d'où il revint dans son pays avec le grade de maréchal de camp. Il eut ensuite un commandement en Poméranie, et devint trois fois maréchal de la diète. Son influence se manifesta particulièrement dans l'assemblée des états en 1756, époque à laquelle on découvrit un complot dont le but était une révolution en faveur de la cour. Cette découverte fut suivie de l'exécution de plusieurs personnages importants, tels que le comte Brabé, le baron Horn, ordonnée par les états. Opposé aux changements dans la forme du gouvernement médités par Gustave III, et ne pouvant lutter à la fois contre le roi et le peuple, Fersen quitta Stockholm, et devint sénateur lorsque tout fut consommé. Mais l'abaissement du pouvoir de ce corps politique le détermina ainsi que d'autres sénateurs à donner sa démission. Membre de l'ordre de la noblesse durant les diètes de 1778 et de 1786, il déploya son ancienne activité politique. Ce fut dans la première de ces assemblées qu'il demanda une enquête sur le comité de la banque qui empêchait le gouvernement de recourir à cet établissement dans ses embarras. Le roi, mécontent de ces interpellations de Fersen, l'accusa d'empiéter sur sa prérogative. « Une telle accusation dans la bouche d'un roi, répondit le courageux membre de la diète, est souvent un arrêt de mort; mais en me votant au service de ma patrie je lui ai fait le sacrifice de mes jours. Je ne changerai rien à mes convictions. J'attache peu de prix à ma vie, accablée qu'elle est d'années et d'infirmités; cependant ma tête ne tomberait pas sans danger pour le roi. » En 1789 Fersen essaya de défendre les droits de la noblesse contre le roi, qui témoigna contre lui une vive irritation : « Vous avez plus d'une fois ébranlé le trône de mon père, lui dit Gustave; gardez-vous de jamais toucher au sceptre de mon fils. » Fersen fut arrêté ainsi que quelques autres membres de la noblesse. Rendu ensuite à la liberté, il dut assister sans pouvoir y porter obstacle au triomphe du roi, qui s'empara du pouvoir absolu. Lors de l'assassinat de Gustave, Fersen alla, avec le comte Brabé, présenter ses hommages à ce souverain, qui lui témoigna le

plaisir qu'il avait de se réconcilier avec le vieux représentant de la noblesse.

Geyer, *Hist. de la Suède*. — Le Bas, *La Suède*, dans l'*Univ. pitt.*

**FERSEN** (*Axel*, comte DE), maréchal de Suède, fils du précédent, né à Stockholm, en 1750, massacré le 20 juin 1810. Après avoir terminé ses études sous la direction de son père, il vint en France, où il fut nommé colonel du régiment royal suédois. Il fit ensuite les guerres d'Amérique, visita l'Angleterre et l'Italie, et à son retour en France, lorsque la révolution éclata dans ce pays, il se fit remarquer par son attachement à Louis XVI et à la famille royale. Ce fut lui qui disposa leur fuite à Varennes; déguisé en cocher, il les conduisit hors de Paris. Le décret d'amnistie lui ouvrit les portes de la prison où le mauvais succès de ce projet d'évasion l'avait fait enfermer; et malgré les dangers auxquels il venait ainsi d'échapper, le comte de Fersen n'abandonna pas la famille royale déchue, et accablée par le malheur. Il trouva moyen de faire parvenir des consolations aux nobles victimes dans leur prison du Temple. Forcé enfin de quitter la France, il séjourna tour à tour à Vienne, à Dresde et à Berlin. A la fin il retourna en Suède, où le roi le promut successivement aux dignités de grand-maitre de sa maison, de chancelier de l'université d'Upsal et de maréchal du royaume. Mais bientôt il s'attira la haine du peuple. La mort subite du prince Christian de Holstein-Augustenburg (28 mai 1810), qui peu de temps auparavant avait été nommé successeur au trône et avait su mériter l'affection générale, porta cette haine au plus haut degré. Le bruit se répandit que Fersen et la comtesse Piper (roy. ce nom), sa sœur, avaient eu part, de concert avec d'autres grands de la cour, à la mort de Christian, que l'on supposait avoir été empoisonné. Aussi le 20 juin 1810, lorsque le corps du prince fut transporté solennellement de Liljeholm à Stockholm, le peuple lança des pierres contre la voiture du comte, qui se vit forcé de se réfugier dans une maison. Celle-ci ayant été assaillie, le général Silfversparre ne put le soustraire pour quelques instants à la mort, dont les furieux le menaçaient, qu'en promettant au peuple de conduire immédiatement Fersen comme prisonnier à l'hôtel de ville. Mais à peine le malheureux comte y fut-il arrivé, que la multitude qui l'y avait suivi l'arracha des mains de ses gardes, le précipita du haut de l'escalier, le tua et exposa son cadavre sur la place du marché. La sœur de Fersen, cherchée en vain dans la ville, avait su échapper à la colère du peuple. Il est reconnu aujourd'hui que cette colère n'avait aucun fondement. L'investigation judiciaire la plus sévère n'a jamais pu fournir le moindre indice d'empoisonnement du prince Christian. [*Enc. des G. du M.*, avec add.]

Lamartine, *Hist. des Girondins*. — Gellroy, dans le *Rec. des Deux Mondes*, 1855. — Le Bas, *La Suède*,

*l'Union. p. 111. — Conservatoire-Lesclap. — Brevé, Les Cours du Nord.*

**FERTÉ-IMBAUT** (Le maréchal de La). Voy. ÉTAMPES.

**FERTÉ-SERRÈRE** (De La). Voy. La Ferté.

**FESTEL** (Martin-Dominique), imprimeur français, né à Saint-Omer, vers 1672, mort dans la même ville, en 1752. On a de lui : *Science pratique de l'imprimerie*; Saint-Omer, 1723, in-4°. Ce curieux ouvrage a été réimprimé avec des additions par Annoy van de Wyder; Bruxelles, 1822, in-4°.

*Chaudon et Delandine, Dict. univ. hist. et crit.*

**FERTIAULT** (François), littérateur français, né à Verdun (Saône-et-Loire), le 25 juin 1814. De parents sans fortune, il suivit d'abord l'enseignement de l'école des Frères, puis il entra au collège de Châlons. Des vers qu'il publia à seize ans furent l'objet des louanges unanimes de la société de la ville, qui se cotisa pour lui donner les moyens d'achever ses études. Venu à Paris en 1835, il s'adonna à la culture des lettres, tout en occupant l'emploi de caissier chez un banquier. On a de lui : *La Nuit du Génie*, poème; Châlons-sur-Saône, 1835, in-8°; — *Arthur, ou le dîner des sept châteaux*, poème en 3 parties; Paris, 1837, in-8°; — *Le Dix-neuvième Siècle*, satires morales en vers, avec Eugène Nus, Paris, 1840, in-8°; — *Les Noël bourguignons*, de B. de La Monnoye, texte et traduction littérale; 1842, in-16; — *Le Salam langage des fleurs illustré*; 1844, in-84; — *Paquerettes et Boutons d'or*, nouvelles pour la jeunesse; 1844, in-8°, avec gravures; — *La Bonne Étoile*; 1845, in-8°; — *Les Contes de Perrault*, avec une morale pour chaque conte; 1846, in-8°; — *Les Rimes de Dante*, traduction littérale (Sonnets, canzones, ballades); 1848 et 1854, in-16; — *Histoire pittoresque et anecdotique de la danse*. Il a en outre coopéré à diverses publications : *Les Français peints par eux-mêmes* (1840); — *Paris chantant* (1844); — *Le Feuilleton de Paris* (1847-1851); — *Le Moyen Âge et la Renaissance* (1847), et a inséré beaucoup de vers et de nouvelles dans des revues ou recueils littéraires, tels que la *Revue française*, *Le Voleur*, le *Journal des Dames*, *Le Conseiller des Dames et des Demoiselles*, *Le Conseiller des Enfants*, *Le Souvenir*, etc. M. Ca.

*Documents particuliers. — Journal de la Librairie.*

**FERTS** (Georges), controversiste et philologue français, né à Teyn (Bohême), en 1585, mort à Breznitz, le 21 janvier 1653. Il entra dans la Société de Jésus à l'âge de dix-sept ans, et professa au collège de Prague pendant plus de trente ans. Il composa un grand nombre d'ouvrages religieux, oubliés aujourd'hui; on ne connaît que sa *Grammatica Linguae Bohemicae*; Prague, 1612, in-8°.

*Schweitz, Bibliotheca Societatis Jesu. — Ralibius, De Armis docto.*

**FERUS**, prédicateur anglais. Voy. WIND.

**FÉRUSSAC** (Jean-Baptiste-Louis d'Audubert, baron de), naturaliste français, né à Clérac (Languedoc), en 1743, mort en 1815. Il appartenait à une ancienne famille d'épée, originaire de Féruassac, près d'Agen. Il s'occupa avec un égal succès de l'art militaire, de l'artillerie surtout, des mathématiques, de la physique, de la zoologie, de la géologie, de l'histoire, et des questions les plus élevées de littérature et de philosophie. Capitaine de vaisseau au commencement de la révolution, il crut devoir s'engager, comme la plupart des officiers de marine. Il joignit l'armée du prince de Condé, où il servit jusqu'en 1801, époque où une amnistie lui rouvrit les portes de la France. Il reçut à la première restauration le grade honorifique de colonel. Outre un grand nombre de mémoires et d'articles insérés dans divers recueils, le baron de Féruassac a publié : *Observations sur l'Encyclopédie*; 1782, in-8°; — *Essai d'une méthode conchyliologique appliquée aux mollusques fluviatiles et terrestres, d'après la considération de l'animal et de son test*; et *Mémoires de la Société médicale d'émulation*, année 1802, t. IV; Paris, 1807, in-8°. M. de Féruassac fit le 1<sup>er</sup> réimprimer, avec des additions très-importantes. Le baron de Féruassac a laissé des matériaux pour une histoire générale des mollusques.

*Biog. des Contemporains.*

**FÉRUSSAC** (André-Étienne-Just-Pascal-Joseph-François d'Audubert, baron de), naturaliste français, fils du précédent, né en 1786, mort à Paris, en 1836. Entré dans les vélites à dix-sept ans, il ne tarda pas à fixer l'attention des savants de la capitale par divers travaux d'histoire naturelle présentés à l'Institut. Appelé en Espagne, il se signala au siège de Saragosse, prit part à toutes les affaires où se trouva son régiment, et recueillit de nombreux matériaux sur la géographie ancienne, l'archéologie, la géologie et l'histoire naturelle du pays. Il reçut à Moguer un coup de feu qui lui traversa la poitrine, et se vit obligé de prendre sa retraite au moment où il venait d'être nommé capitaine. Il reprit alors à Paris ses relations et ses travaux scientifiques. Son *Coup d'œil sur l'Andalousie* eut un grand succès. L'empereur voulut lire cet ouvrage, se fit rendre compte de la position du jeune invalide, et le nomma sous-préfet d'Oleron. A l'approche des alliés, Féruassac se rendit à Agen, ensuite à Bordeaux, où il alla se présenter au duc d'Angoulême, qui le renvoya reprendre ses fonctions, et lui fit obtenir plus tard le grade de chef de bataillon de la garde nationale de Paris. Pendant les Cent Jours Féruassac fut nommé à une sous-préfecture; il refusa d'apposer sa signature à l'acte additionnel et de prêter son serment au préfet. A la seconde restauration il remit ses fonctions à son prédécesseur, et reprit ses travaux scientifiques. Devenu, en

1817, chef d'état-major de la 2<sup>e</sup> division militaire, il fut nommé successivement membre de la commission chargée de l'organisation de l'École d'Application d'État-Major, et professeur de géographie et de statistique militaire à cette école.

En 1823, Férussac, sentant combien il importait d'établir, après le long isolement où la guerre avait retenu les savants des divers pays, un lien commun et des rapports habituels, jeta les fondements du *Bulletin universel des Sciences et de l'Industrie*. Les huit recueils dont se composait le *Bulletin* attirèrent l'attention, et consignèrent les travaux les plus remarquables de tous les savants et industriels du globe. Malheureusement la publication en fut arrêtée quelques années après la révolution de Juillet, parce que les chambres refusèrent d'allouer la somme nécessaire pour soutenir une si vaste entreprise. On a de Férussac : *Considérations générales sur les mollusques terrestres et fluviatiles et sur les fossiles des terrains d'eau douce*; Paris, 1812, in-4°; — *Extrait du journal de mes campagnes en Espagne, contenant un coup d'œil sur l'Andalousie, une dissertation sur Cadix et sur son île, une relation historique du siège de Saragosse*; Paris, 1813, in-8°; — *Mémoires géologiques sur les terrains formés sous l'eau douce par les débris fossiles des mollusques vivant sur la terre ou dans l'eau non salée*; Paris, 1814, in-4°; — *Chambres départementales considérées comme moyen d'arrêter toute usurpation sur la puissance légitime, et de rétablir la liberté convenable aux communes*; Paris, 1816, in-8°; — *Histoire naturelle, générale et particulière des mollusques terrestres et fluviatiles, tant des espèces que l'on trouve aujourd'hui vivantes que des dépouilles fossiles de celles qui n'existent plus, classés d'après les caractères essentiels que présentent ces animaux et leurs coquilles*; ouvrage posthume de Jean-Baptiste de Férussac, continué, mis en ordre et publié par son fils; Paris, 1817, in-4° et in-fol. Cet important ouvrage, dont J.-B. de Férussac avait en partie rassemblé les matériaux, a été conduit par An.-Et. de Férussac jusqu'à la 29<sup>e</sup> livraison. Il a été continué depuis par M. G.-P. Deshayes; — *De la Nécessité de fixer et d'adopter un corps de doctrine pour la géographie et la statistique*; Paris, 1819, in-8°; — *De la Géographie et de la Statistique, considérées dans leurs rapports avec les sciences qui les avoisinent de plus près*; Paris, 1821, in-8°; — *Tableaux systématiques des Animaux mollusques, classés en familles naturelles*; Paris, 1822, in-4°; — *Monographie des espèces vivantes et fossiles du genre Melanopsides*; Paris, 1823, in-4°; — *Additions et corrections au Tableau méthodique de la classe des Céphalopodes*; Paris, 1827, in-8°;

— *Catalogue des espèces de mollusques terrestres et fluviatiles recueillies par M. Sander-Rang dans un voyage aux grandes Indes*; Paris, 1827, in-8°; — *Examen analytique de la conférence de M<sup>or</sup> l'évêque d'Hermopolis, dans laquelle Moïse est considéré comme historien des temps primitifs*; Paris, 1827, in-8°; — *Histoire naturelle des Aplysiens, avec M. Sander-Rang*; Paris, 1828, 4 livraisons in-fol.; — *De la Nécessité d'une Correspondance régulière et sans cesse active entre tous les Amis des Sciences et de l'Industrie*; Paris, 1829, in-4°; — *Mémoire sur la Colonisation de la régence d'Alger*; Paris, 1833, in-8°; — *De l'État actuel de la France et de la nécessité de s'occuper de son avenir*; Paris, 1834, in-8°; — *Histoire naturelle, générale et particulière des Céphalopodes cryptodibranches (avec M. d'Orbigny)*; Paris, 1834-1842, 20 livraisons in-fol.; — *Note sur la Seiche à six pattes et sur deux autres espèces de Seiches*; Paris, 1835, in-8°. Indépendamment des ouvrages que nous venons de citer, on doit au baron de Férussac un grand nombre de mémoires et d'articles insérés dans divers recueils.

Le Bas, *Dict. hist. de la France*—Rabbe, Boissjolla, etc., *Biog. univ. et port. des Contemporains*. — Charles Dupin, dans le *Moniteur* du 21 janvier 1836. — Quérard, *La France littéraire*. — Louandre et Bourquelot, *Littérature française contemporaine*.

FERYD. Voyez CHYR-SCHAH.

FERYD-EDDYN. Voyez FERID-EDDYN.

FESCA (Frédéric-Ernest), musicien compositeur allemand, né le 17 février 1789, à Magdebourg, mort à Karlsruhe le 24 mai 1826. Fils d'un amateur de musique et d'une cantatrice qui avait été attachée à la chambre de la duchesse de Courlande, Fesca puisa dans sa famille le goût de son art. Il fut maître des concerts du grand-duc de Bade. Ses productions consistent en quatuors et quintettes pour instruments à cordes, symphonies, ouvertures, etc. Il a écrit des psaumes, des chorals à quatre parties, et d'autres morceaux de musique religieuse qui attestent le mérite de leur auteur. On connaît aussi de lui deux opéras, *Cantemire*, en deux actes, et *Omar et Leïla*, en trois actes; des chants allemands à quatre parties; des chansons de table pour deux ténors et deux basses; etc. Une collection complète des quatuors et des quintettes de Fesca a été publiée à Paris. Le style de ce compositeur a de la grâce et porte le cachet d'une sensibilité expansive; sa musique abonde en modulations, et se distingue par l'élégance des détails; mais ses idées manquent souvent de profondeur et de développement.

Dieudonné DENNE-BARON.

Fets, *Biographie universelle des Musiciens*. — Documents inédits.

FESCH (Joseph), cardinal français, né à Ajaccio, le 3 janvier 1763, mort à Rome, le 13 1839. Son père, François Fesch, en service de Gènes, avait épousé



Angèle-Marie Pietra-Santa, mère de Lætitia Bonaparte. Après avoir fait ses études au collège d'Aix en Provence, il entra dans les ordres. Au moment où éclata la révolution il était archidiacre et prévôt du chapitre d'Ajaccio. Il protesta avec ses collègues contre la constitution civile du clergé, et à la suite de la suppression des chapitres il rentra dans sa famille. Cette famille, ayant pris énergiquement parti pour la France contre les Anglais appelés par Paoli, fut proscrite et forcée de quitter la Corse, en 1793. Fesch suivit les Bonaparte à Toulon ; et comme il se trouvait sans ressources, il fut obligé, pour vivre, de quitter l'habit ecclésiastique et d'entrer dans l'administration des armées. D'abord garde-magasin dans une division de l'armée des Alpes, il fut nommé, en 1795, commissaire des guerres à l'armée d'Italie, dont son neveu Napoléon Bonaparte venait d'obtenir le commandement. Après le 18 brumaire, lorsque le rétablissement du culte catholique eut été arrêté dans la pensée du premier consul, Fesch reprit le costume ecclésiastique, et s'employa très-activement dans les négociations qui préparèrent le concordat signé le 15 juillet 1801. Son neveu, qui, déjà premier magistrat de la France, aspirait à en devenir le souverain héréditaire, le nomma archevêque de Lyon. Le 15 août 1802, Fesch prit possession du siège de Lyon, après avoir été sacré par le cardinal-légat. Six mois après il reçut la barrette, comme cardinal du titre de Saint-Laurent *in Lucina*. En 1804 il remplaça Cacault dans le poste d'ambassadeur auprès du saint-siège. Il était accompagné du vicomte de Chateaubriand, qui venait d'entrer dans la carrière diplomatique : le célèbre écrivain s'entendait assez mal avec son chef, et de nombreux dissentiments survinrent entre eux. Napoléon venait d'être proclamé empereur. Comme il voulait être sacré, il écrivit à Pie VII une lettre qui fut remise au pontife par le cardinal et dans laquelle on le priait de faire le voyage de Paris. Cette lettre consterna le pape, et, après délibération, un mémoire fut rédigé ; il concluait à un refus. L'empereur y fit répondre, et Pie VII ne résista point aux conseils que lui donna le cardinal Consalvi. Cette mission du cardinal Fesch a été très-attaquée par des hommes de différents partis. Il faut dire cependant que sa position était difficile : il était à la fois oncle de l'empereur et prince de l'Église. Il assista au couronnement de Napoléon et à toutes les cérémonies qui s'y rattachèrent. Ses services à Rome furent récompensés par la charge de grand-aumônier, par la collation du grand-cordon de la Légion d'Honneur et par un siège au sénat. Le prince électeur, archevêque de Ratisbonne, archi-chancelier de l'empire, le choisit pour son coadjuteur et futur successeur. Il reçut, en attendant, le titre d'altesse éminentissime, avec une subvention annuelle de 150,000 florins. Tous ces honneurs ne lui firent point négliger l'éducation des clercs dans son diocèse, où il fonda

une maison de hautes études ecclésiastiques. Les dissentiments de Napoléon avec le saint-siège vinrent bientôt placer le cardinal Fesch dans une position dont il ne put surmonter les difficultés. Malgré sa soumission à son tout-puissant neveu, il respecta toujours dans Pie VII les droits du souverain pontife et du malheur, et refusa de s'associer aux mesures prises par le gouvernement français contre l'autorité pontificale. Napoléon, qui tenait à avoir un de ses parents à la tête du clergé français, le nomma, en 1809, archevêque de Paris. Fesch déclina cette dignité, pour laquelle il n'aurait pu recevoir l'institution canonique, et malgré les instances du chapitre, il refusa même l'administration du diocèse de Paris. L'empereur, qui n'avait rien pu obtenir de satisfaisant des deux commissions ecclésiastiques qu'il avait nommées afin de terminer ses différends avec le pape, convoqua un concile en 1811, qui fut présidé par le cardinal Fesch. Il y a lieu de croire que dans cette circonstance il ne satisfait pas le chef du pouvoir, car on le relégua dans son diocèse. Une lettre qu'il écrivit en 1812 au pape, alors transféré à Fontainebleau, lettre qui fut interceptée, attira sur lui une plus grande rigueur. Sa subvention de 150,000 florins lui fut enlevée. Des historiens, M. Thiers entre autres, ont blâmé sévèrement cette opposition du cardinal Fesch aux volontés de l'empereur. Ils l'ont accusé d'ambition ; mais il paraît, au contraire, que la conduite du cardinal eut pour principal mobile des convictions religieuses vives et sincères. Il se montra toujours le promoteur déclaré de tout ce qui pouvait contribuer à l'éclat et à la grandeur du catholicisme. Il introduisit en France l'Institut des frères des écoles chrétiennes, établit à Lyon un collège des missions intérieures, et fut un de ceux qui concoururent le plus au rappel des Jésuites, qu'on admit d'abord sous le nom de *Paganaristes*. Lors de la chute de Napoléon I<sup>er</sup>, il se rendit à Rome, où Pie VII l'accueillit très-bien. Les Cent Jours le ramenèrent en France et dans son archevêché. L'empereur l'appela à Paris, et le nomma membre de la chambre des pairs le 4 juin 1815. Le cardinal Fesch ne siégea pas à cette assemblée, et après la bataille de Waterloo, il retourna à Rome. Il refusa de donner sa démission d'archevêque de Lyon, et passa les vingt-quatre dernières années de sa vie dans une retraite embellie par le goût des beaux-arts et remplie d'exercices de piété. Il possédait une fort belle galerie de tableaux ; il en légua une partie à la ville de Lyon. En 1856, M. Vital-Dubray a fait pour la ville d'Ajaccio la statue en bronze du cardinal Fesch. A. R.

*Biographie du Clergé contemporain.* — *L'Ami de la Religion*, passim. — Lyonnet (L'abbé), *Le Cardinal Fesch, fragments biographiques* ; Lyon, 1841, 2 vol. in-8°. — *La Verité sur le cardinal Fesch* ; Lyon, 1842, in-8°. Thiers, *Histoire du Consulat et de l'Empire*, t. XIII.

FESCH (Joseph). Voy. FAESCH.

FESSARD (Pierre - Alphonse), statuaire français, né à Paris, en 1798, mort à Paris, en

1844. Élève de Bridan et de Bosio, il remporta quelques médailles à l'École des Beaux-Arts. Il exécuta successivement : en 1822, une statue de *Capanée foudroyé sous les murs de Thèbes*; — en 1824, *Adonis mourant changé en fleur*, pour lequel il reçut une médaille d'or; — en 1827, *Duphné suppliante à l'autel de Diane, qui la change en laurier*. Ces trois statues parurent aux expositions du Louvre; — un bas-relief en plâtre représentant *Saint Paul prêchant à Ephèse*, pour l'église du couvent des sœurs de Saint-Paul, à Cherbourg; — une statue de *La ville de Mâcon*, pour l'hôtel de ville de Mâcon; un bas-relief en marbre, représentant *La première Visite au tombeau*, pour la famille Guttierrez, et placé dans l'église de Campêche (Mexique) (exposé au salon de 1835); — un grand bas-relief pour le monument de M<sup>lle</sup> Diaz Sanctos, au cimetière de l'Est, à Paris, ayant pour sujet une *Jeune fille se dégageant de son linceul en entendant la voix de l'ange de la résurrection*; — le buste en bronze du monument de *Fourier*, au même cimetière; le buste en marbre de *Boyer*, à l'École de Médecine de Paris, et celui, aussi en marbre, qui est chez le fils de ce célèbre médecin; — le buste en marbre de *Simon Vouet et de Valentin*, placés au musée du Louvre; — celui en marbre de M<sup>me</sup> Cottureau, pour l'hospice de Villeneuve-Saint-Georges; — un second buste en marbre de *Vouet*, pour le musée de Versailles; — un second buste en marbre de *Fourier*, pour le musée de Grenoble; — une esquisse de *Fabert* pour le musée de Metz; — une statue de *L'abbé Grégoire demandant l'abolition de l'esclavage*, laquelle est à Haïti; — une autre semblable, qui était chez le président Boyer. Fessard, malgré ses succès, resta plusieurs années sans travaux, et mourut à peu près de misère, dans un âge peu avancé.

GUYOT DE FÈRE.

Doc. partic. — *Journal des Beaux-Arts*, 1844.

\* **FESSIN** (Pierre-Joseph), fondateur et moraliste français, né à Paris, le 14 septembre 1774, mort dans la même ville, le 20 avril 1852. Il fut pendant cinquante ans économiste du tribunal civil de première instance. Cet emploi ne suffisant pas à son activité, il établit une fonderie en caractères. Il inventa un nouveau genre de *filets* d'imprimerie dits *filets mixtes*, et obtint à l'exposition de 1839 une médaille de bronze. On a de lui : *Le Petit Portefeuille d'un anonyme ouvert à ses amis*; Paris, 1828, et 1850, in-8°. Ce volume, tiré à un petit nombre d'exemplaires, contient des chansons et un *Essai sur la Bienveillance*; *L'ouvrier homme comme il faut*; 1850, in-8°; — *Lettre à M. Dartley*; Paris, 1841, in-fol. : c'est un traité sur l'immortalité de l'âme. Si les arguments de l'auteur ne sont pas d'un métaphysicien profond, ils annoncent du moins un doux et aimable moraliste. N. M.—Y.

*Bulletin du Bibliophile*, juillet et août 1853.

**FESSLER** (Ignace-Aurélien), historien hongrois, né à Czuredorf (basse Hongrie), en juillet 1756, mort à Saint-Petersbourg, le 15 décembre 1839. Destiné par sa mère, fervente catholique, à l'état ecclésiastique, il entra dans l'ordre des capucins en 1773. En 1784 il fut nommé lecteur de l'empereur Joseph, à qui il avait révélé les habitudes intérieures des couvents et des moines, qui ne le lui pardonnèrent jamais. Il fut bientôt appelé à la chaire de langues orientales et d'herméneutique de l'Ancien Testament, à l'université de Lemberg. Il entra ensuite dans la société des francs-maçons, et renonça au titre de capucin. En 1787 il fit jouer une tragédie intitulée *Sidney*, que ses ennemis qualifièrent d'impie. Les persécutions qu'il éprouva à cette occasion le contraignirent à se démettre de l'emploi qu'il occupait et à se réfugier en Silésie, où le prince de Carolath lui confia l'éducation de ses fils. En 1791 Fessler se fit protestant. Après avoir longtemps séjourné à Berlin, il alla en Russie, où il fut nommé professeur de langues orientales à l'Académie de Saint-Alexandre Newski. Accusé d'athéisme, il perdit cet emploi. Après avoir été ensuite membre de la commission de législation, il vint en 1817 à Sarepta, siège du principal établissement des Herrnhutes (1) dans la Russie d'Europe. En 1820 il obtint la surintendance (évêché) de la communauté évangélique de Saratow. Enfin, en 1833, il fut nommé surintendant général (archevêque) de la communauté luthérienne de Pétersbourg. Ses ouvrages sont : *Marc-Aurel*, roman historique; Breslau, 1790-1792, 3 vol.; — *Matthias Corvinus*; Breslau, 1793; — *Aristides und Themistokles*; Berlin, 1792 et 1818, 3<sup>e</sup> édition; — *Attila*; Breslau, 1794; — *Geschichte der Ungarn*, etc. (Histoire des Hongrois); Leipzig, 1812-1825; — *Rückblicke auf meine 70 jährige Pilgerschaft* (Coup-d'œil rétrospectif sur mes soixante-dix années de pèlerinage); Breslau, 1826.

*Conversations-Lexikon*.

\* **FESTA** (Constant), compositeur de musique romaine, né vers la fin du 15<sup>e</sup> siècle, mort le 10 avril 1545. Il fut professeur au collège des chapelains-chant pontificale. Aaron fait un très-bon musicien. L'abbé Baini cite plusieurs de ses compositions, notamment son *Te Deum*, qu'il chanta avec lui à Rome à plusieurs occasions. La part des deux compositeurs est indiquée par des lettres initiales.

Ceux de ces ouvrages qui ont été imprimés, soit de son vivant, soit après sa mort, se trouvent dans les recueils suivants :

(1) On frères Moraves, association religieuse formée en 1457 des débris des Hussites. Établis d'abord à Pilsen (Moravie), sous le nom de *Frères de l'Unité*, les frères Bohèmes, ils vinrent, en 1721, chercher un asile à Hernhut (Haute-Lusace), chez le comte Zinzendorf (voy. ce nom), qui se déclara leur protecteur.

*Non des Metets de la Couronne à quatre et cinq voix*, par Petrucci; Fossombrone, 1519; — *Raccolta del Fiore*; Venise, 1539; — *Madrigaux d'Arcadelt*, 3<sup>e</sup> livre; Venise, 1541; — *Metetti a tre voci*, Venise, 1543; — *Metella trium vocum, a pluribus auctoribus composita*, publiée par Jérôme Scotto; Venise, 1543; — Recueil publié par le même en 1554; — *Madrigali a tre voci*; Venise, 1558. — Le *Textum de Festa* a été imprimé à Rome, en 1598.

DIODORÉ DENON-BARON.

*Aaron, L'eduardo in musica di alcuni opuscoli antichi e moderni*; Venise, 1844. — *Notulæ, Memoriae storico-crit. della Fila e delle Opere di Gio. Pierluigi da Palestrina*. — *Festa, Biographie univ. des Musiciens*.

**FESTA-MAFFEI** (Francesca), cantatrice italienne, née à Naples, en 1778, morte à Saint-Petersbourg, en 1836. Elle était sœur de l'habile violoniste Joseph Festa. Après avoir chanté avec succès sur les divers théâtres de l'Italie, elle vint à Paris, et débuta en 1809 à l'Odéon, où elle balança le succès de M<sup>lle</sup> Barilli. De retour en Italie, elle épousa M. Maffei, et quitta le théâtre pour quelques années; elle y reparut en 1828, et alla ensuite se fixer à Saint-Petersbourg. M<sup>me</sup> Festa se fit surtout applaudir dans les deux opéras de Paciniello, *La Nina*, et *I Zingari in Fiera*.

*Festa, Biographie universelle des Musiciens*.

**FESTARI** (Jérôme), médecin italien, né à Valdagno, le 12 octobre 1738, mort dans la même ville, le 3 juillet 1801. Fils d'un médecin, il étudia lui-même la médecine, et fut nommé, en 1778, directeur de l'établissement des eaux minérales de Recoaro. Il accompagna le sénateur Quirini dans son voyage en Suisse, et en composa une relation qui, après être restée longtemps inédite, a été publiée par Emmanuel Cionga; Venise, 1835. Outre cet ouvrage et plusieurs autres restes manuscrits, Festari a laissé : *Saggio di Osservazioni sopra alcune Montagne e Alpi altissime del Vicentino confinanti collo Stato Austriaco*; dans le *Giornale d'Italia* de Griselius, Venise, 1773, vol. IX; — *Description d'une butte basaltique qui s'élève presque vis-à-vis de celle d'Altissimo, du côté opposé de la vallée de l'Agno*; dans les *Mémoires de l'abbé Fortis, pour servir à l'histoire naturelle de l'Italie*; Paris, 1802, in 8<sup>e</sup>.

*Tipaldo, Biografia degli Italiani Illustri*, vol. I.

\* **FESTUS AURELIANUS**, biographe romain, vivait dans la seconde moitié du troisième siècle de l'ère chrétienne. Affranchi d'Aurélien, il écrivit la vie d'un obscur usurpateur nommé Firmus, en s'attachant plutôt aux détails de la vie privée qu'aux grands faits historiques. « Cet écrivain, dit Vopiscus, raconte que Firmus, chat d'huile de crocodile, nageait au milieu de ces animaux; qu'il dressait des éléphants, qu'il montait des hippopotames, et qu'assis sur d'énormes autruches, il semblait voler avec elles. Mais quel fruit peut-on tirer de tout cela? »

*V. Vopiscus, Firmus*, VI.

\* **FESTUS PORCIVS**, administrateur romain,

vivait vers le milieu du premier siècle de l'ère chrétienne. En 62 il succéda à Antonius Félix comme procurateur de la Judée. Il proclama l'innocence de saint Paul, qui cette année même comparut à son tribunal et se défendit en personne. Il réprima vigoureusement les voleurs et les assassins qui infestaient sa province. Il fut remplacé par Albinius.

*Joseph, Ant., XX, 2, 9, Bel Jud., II, 14. — Actes Apostolorum, XXIV, VI; XXV, XXVI.*

\* **FESTUS**, affranchi, favori de Caracalla, mort vers 215 après J.-C. Il était aide-mémoire de l'empereur (τῆς βασιλείας μνήμων προσητός). Caracalla le fit ensevelir dans la Troade avec toutes les cérémonies observées aux obèques de Patrocle. D'après un bruit public rapporté par Hérodien, l'empereur ayant eu l'idée d'imiter le deuil d'Achille, et n'ayant perdu aucun ami dont il pût déplorer la mort, y suppléa en faisant empoisonner le plus cher de ses affranchis.

Il ne faut pas confondre ce Festus avec un chambellan de Caracalla, nommé aussi Festus, puisque Dion Cassius nous représente ce dernier comme vivant sous Macrin, et prenant une grande part aux intrigues qui placèrent Héliogabale sur le trône.

*Hérodien, IV, 14. — Dion Cassius, LXXVIII.*

\* **FESTUS PISCENNIUS**, historien latin, vivait probablement dans le troisième siècle de l'ère chrétienne. Lactance le cite à propos des sacrifices humains pratiqués à Carthage, et désigne son ouvrage sous le titre de *Satura*.

Un sénateur du même nom fut mis à mort sans jugement par l'ordre de Septime Sévère, après la défaite d'Albinus.

*Lactance, Inst. II, 1, 21. — Spartien, Sévère, 13. — Dion Cassius, LXXV, 8. — Hérodien, III.*

**FESTUS** (Sextus Pompeius), grammairien latin, d'une époque incertaine. Il vivait après Martial (premier siècle de l'ère chrétienne), qu'il mentionne au mot *Vesper*, et avant Macrobie (cinquième siècle de l'ère chrétienne), qui le cite plusieurs fois. D'après ses remarques sur le mot *Supparus*, on voit qu'il écrivait à une époque où les cérémonies du christianisme étaient familières au commun des lecteurs, c'est-à-dire au plus tôt vers la fin du troisième siècle de notre ère. Son nom est attaché à un glossaire latin divisé en vingt livres et portant ordinairement le titre de *Sexti Pompei Festi De Significatione Verborum*. Ce livre est d'une grande importance pour la connaissance des antiquités romaines, de la mythologie et de la grammaire latine; mais avant de l'apprécier il est indispensable de raconter comment il est venu jusqu'à nous et de quels éléments il se compose.

Marcus Verrius Flaccus, célèbre grammairien du siècle d'Auguste (voy. *FLACCUS VERRIUS*), était l'auteur d'un volumineux traité intitulé : *De Significatu Verborum*. Festus abrégé cet ouvrage, y fit des changements, le critiqua quelquefois très-vivement, et le compléta en y insé-

rant de nombreux passages extraits d'autres écrits de Verrius, tels que *De obscuris Catonibus*, *De Plauti Calculis*, *De Jure sacro et augurali*, etc.; mais en même temps il omit un certain nombre de mots tombés en désuétude (*intermorta et sepulta verba*), réservant ces vocables antiques et inusités pour un livre séparé qui devait porter le titre de *Libri priscorum Verborum, cum exemplis*. Quatre ou cinq siècles plus tard, Paul, fils de Warnefrid, plus connu sous le nom de Paul Diacre, fit de l'*Epitome* de Festus un abrégé qu'il dédia à Charlemagne.

L'*Epitome* de Festus avait fait oublier le grand ouvrage de Verrius Flaccus, qui a péri tout entier, à l'exception de fragments peu étendus; l'abrégé de Paul Diacre eut presque le même résultat pour le livre de Festus. On le cita rarement, on ne le transcrivit plus. Aussi n'est-il fait mention que de quatre manuscrits de Festus; et des quatre un seul est venu jusqu'à nous. Ces manuscrits sont : 1° celui que possédait Macrobe au commencement du cinquième siècle de notre ère : il n'existe plus; 2° celui que possédait Placidus, grammairien d'une époque incertaine, et auteur de *Glossæ* publiées par Angelo Mai (*Auctores classici e Vat. codd.*, t. III, p. 427) : il est également perdu; 3° celui dont se servit Paul Diacre : il est perdu comme les deux autres; 4° enfin le manuscrit *farnésien*. L'histoire de ce dernier manuscrit est curieuse et mérite d'être racontée en détail. Il fut, dit-on, apporté d'Illyrie, et tomba entre les mains de Pomponius Lætus, célèbre philologue du quinzième siècle. Ce savant, par des raisons qui nous sont inconnues, ne garda qu'un petit nombre de feuillets, et donna les autres à un certain Manilius Rallus. Ange Politien les transcrivit en 1485, ainsi que les feuillets restes en la possession de Pomponius Lætus. Le manuscrit de Rallus passa dans la Bibliothèque farnésienne de Parme, et de là, en 1736, dans celle de Naples, où il est encore aujourd'hui. La portion gardée par Lætus était déjà perdue en 1581, époque où Ursinus donna son édition de Festus; heureusement il en existait des copies, d'après lesquelles on put la publier. Le manuscrit original écrit sur parchemin, probablement dans le douzième ou le treizième siècle, semble s'être composé, quand il était entier, de cent vingt-huit feuillets ou deux cent cinquante-six pages, à deux colonnes; mais lorsque les savants l'examinèrent pour la première fois, il y manquait les cinquante-huit premiers feuillets, comprenant toutes les lettres jusqu'à M. Trois lacunes, formant en tout dix feuillets, existaient dans l'intérieur du manuscrit, et le dernier feuillet en avait été arraché, de sorte qu'il n'en restait que cinquante-neuf. Si de ce reste on retranche les dix-huit gardés par Lætus, et aujourd'hui perdus, on trouve que le contenu du manuscrit *farnésien* se réduit à quarante-et-un feuillets. Outre les mutilations qu'il a eu à

subir et les ravages que lui ont causés la poussière, l'humidité, les vers et les souris, ce manuscrit a cruellement souffert d'un incendie. Un tiers environ de la largeur de chaque feuille a été consumé. La première et la quatrième colonnes sont intactes; les deux autres sont plus d'un tiers détruites. Les vides causés par le feu ont ingénieusement remplis par Scaliger et Ursinus soit au moyen de conjectures, soit à l'aide de passages correspondants de Paul Diacre. Mais cet abrégiateur est si ignorant, si infidèle et si incomplet, que son ouvrage est d'un bien faible secours pour la restitution du texte de Festus.

Par ce qui précède, on voit que le livre, qu'il a été imprimé généralement sous le nom de Festus, se compose de quatre parties distinctes : 1° les fragments de Festus contenus dans le manuscrit *farnésien*; 2° les fragments conservés par Pomponius Lætus : ces deux parties peuvent être regardées comme des extraits un peu marges, mais fidèles, du savant traité de Verrius Flaccus; 3° l'*Epitome* de Paul Diacre : c'est un mauvais abrégé d'un abrégé, l'ombre d'une ombre; mais ces traces, si imparfaites et si fragmentaires, de l'œuvre primitive n'en sont pas moins très-précieuses; 4° les restitutions conjecturales de Scaliger et d'Ursinus. Curieuses comme spécimens du savoir de ces érudits, elles n'ont d'autre valeur que leur aucune autorité.

Ces quatre parties, si diverses d'origine et de valeur, ont été, dans la plupart des éditions, amalgamées en un seul tout, de sorte qu'il est impossible, sans beaucoup de travail, de retrouver les débris authentiques sous cette triple couche d'additions hétérogènes. On était sans cesse exposé à prendre les barbarismes de Paul Diacre et les conjectures de Scaliger et d'Ursinus pour des locutions de bonne et antique latinité. Enfin, l'admirable édition d'Ottfried Muller a mis de l'ordre dans ce chaos. Grâce aux travaux de ce grand philologue, on peut aujourd'hui apprécier en toute sûreté l'œuvre de Verrius Flaccus abrégée par Festus.

Le système suivant lequel les mots de ce livre sont classés n'est ni le plus naturel ni le plus intelligible. Cet arrangement est alphabétique en ce sens que tous les mots commençant par la même lettre sont placés ensemble. Mais chaque série de mots se divise elle-même en deux parties. Dans la première, les mots sont groupés non-seulement d'après la lettre initiale, mais d'après la deuxième, la troisième et même la quatrième lettre. Ces groupes se succèdent irrégulièrement; ainsi la série R commence non par les noms en *Ra*, mais par ceux en *Ru*; puis viennent ceux en *Ro*, puis ceux en *Rum*, puis ceux en *Rh*, puis ceux en *Re* et en *Ri* même. Dans la seconde partie, il est simplement tenu compte de la lettre initiale. Cependant, ces mots jetés au hasard, on démêle certains lieux de convention. Ainsi, dans la seconde partie



du P, on trouve une suite de locutions, telles que *Palatualis, Portenta, Postularia, Pestifera, Peremptalia, Pullus*, qui toutes appartiennent aux rites sacrés, et particulièrement aux auspices; plus loin, *Propius sobrius, Possessio, Praefectura, Parrot, Postum, Patrocinia, Posticam lineam*, termes relatifs au droit civil; *Promptina, Papiria, Pupinnia, Pupillia*, noms de tribus, et ainsi de suite. Remarquons encore que certains mots figurent à la fois dans les deux parties, et qu'ils n'y sont pas toujours expliqués de la même manière. De ces faits et de quelques autres qu'il serait trop minutieux de relever ici, on peut tirer les conclusions suivantes. Les mots groupés dans la première partie de chaque lettre sont empruntés directement au *De Significatu Verborum* de Verrius Flaccus; les mots de la seconde partie forment une espèce de supplément, recueilli par Festus dans divers écrits du même auteur. Verrius lui-même ne s'assujettit pas à un système alphabétique régulier. Il écrivit ses observations sur des groupes de mots dont les deux ou trois premières lettres étaient identiques, et il réunit ces groupes au hasard en tenant seulement compte de la lettre initiale. Tous ces points sont parfaitement discutés et établis dans la préface de Muller.

L'édition publiée à Milan par Zarotus, 3 août 1471, sous le titre de *Sext. Pompeius Festus, De Verborum Significatione*; celle de Joannes de Colonia et Joannes Manthen de Gherrezen, Venise, 1784, in-4°; une très-ancienne édition, peut-être antérieure aux deux précédentes, et probablement imprimée à Rome par G. Lauer; une dizaine de réimpressions exécutées dans les dernières années du quinzième siècle, n'offrent que l'abrégé de Paul Diacre. En 1510 on imprima à Milan un volume contenant Nonius Marcellus, Festus, Paul Diacre et Varron. Cette édition, commencée par J.-B. Pius, fut achevée par un certain Conagus, qui avait eu connaissance des deux portions du manuscrit de Festus, et qui les incorpora avec Paul Diacre, donnant ainsi lieu à une confusion qui se perpétua dans les éditions subséquentes. Festus, Nonius Marcellus et Varron furent réimprimés dans la même forme à Paris, 1511, 1519, et à Venise par Alde Manuce dans son *Thesaurus Cornucopiae*, 1513, 1517, et en 1527 avec quelques notes de Michel Beutius.

Le *Thesaurus Cornucopiae* fut souvent reproduit dans la première moitié du seizième siècle, sans que les éditeurs songeassent à améliorer le texte donné par Conagus. Antoine-Augustin, évêque de Lerida, et depuis archevêque de Tarragone, essaya de le faire dans son édition de Venise, 1559, in-8°. Il collationna les fragments de Festus sur le manuscrit *farnésien*, les distingua de l'abrégé de Paul Diacre, et y ajouta de bonnes notes. Ce fut sur cette édition que Joseph Scaliger rédigea son commentaire et ses suppléments; Paris, 1565, in-8°. Ce travail de restitu-

tion fut continué par Fulvius Ursinus; Rome, 1581, in-8°. Son édition est une espèce de facsimilé du manuscrit *farnésien*, dont elle reproduit les pages avec leurs mutilations et leurs lacunes que Ursinus, à l'exemple de Scaliger, essaya de combler. L'édition de Dacier, *ad usum Delphini*, Paris, 1681, quoique souvent réimprimée, n'offre aucun mérite particulier. Lipdemann, dans son *Corpus Gramm. Lat. vet.*, t. II, Leipzig, 1832, in-4°, a séparé Festus de Paul Diacre; le texte de ces deux auteurs, revu avec soin, est enrichi de notes nombreuses; mais si cette édition est supérieure aux précédentes, elle a été bien surpassée par celle de K.-O. Müller, Leipzig, 1839, in-4°. Celle-ci contient : 1° une préface, dont nous avons déjà signalé le mérite; 2° le texte de Paul Diacre, d'après les meilleurs manuscrits; 3° le texte de Festus d'après le manuscrit *farnésien*, collationné en 1833, expressément pour cette édition, par Arnolds. Les fragments sont imprimés exactement comme ils s'offrent dans le manuscrit, sur deux colonnes, et vis-à-vis des passages correspondants de Paul Diacre, de manière à permettre facilement la comparaison. Les conjectures les plus plausibles de Scaliger et d'Ursinus sont insérées, mais avec un caractère différent, qui empêche la confusion; 4° le texte des feuillets de Poinponius Laetus, imprimé aussi sur deux colonnes: cette disposition détruite par les copistes de ces feuillets a été rétablie au moyen de calculs rigoureux; 5° un recueil des meilleurs commentaires. Un peu avant le grand et définitif travail de Muller, M. Egger avait fait paraître à Paris, 1838, in-16, une élégante et correcte édition, qui reproduit fidèlement (moins les fautes) le texte et la pagination d'Ursinus. On y trouve de bons index et une collection de fragments de Verrius Flaccus, plus complète que celles qui avaient été publiées jusque alors.

LÉO JOUBERT.

Charisius, II, p. 195, au mot *Sarcte* pour *Integre*. — Macrobe, *Sat.*, III, 8, 5, 8. — Fabricius, *Bib. Lat.*, t. III, p. 320. — Funckius, *De Inert. q. Decrep. Ling. Lat. senect.* IV, 6. — Bergk, dans les *Hallischen allgem. Litter. Zeitung*, n° 103.

**FESTUS (Sextus).** Voyez **RUFUS**.

**FESULANUS (Prosper).** Voyez **INGHIRAMI (Curzio)**.

**FETH-ALI-SCHAH**, connu avant son avènement au trône sous le nom de *Baba-Khan*, roi de Perse, né vers 1762, mort en 1834. Déclaré héritier présomptif de son oncle Agha-Mohammed, il se trouvait à Chiraz, dont il était gouverneur, à l'époque où le roi fut assassiné. A la première nouvelle qu'il reçut de cet événement, il se rendit en toute hâte à Téhéran pour y faire reconnaître ses droits (1797). Mais déjà plusieurs autres prétendants avaient pris les armes pour lui disputer la couronne. C'était : Sadik-Khan, chef de la tribu des Schekakis, maître de l'Adherbaïdjan, et l'instigateur du meurtre commis sur Agha-Mohammed; il fut vaincu, amnistié, comblé d'honneurs et de bien-



rant de nombreux passages extraits d'autres écrits de Verrius, tels que *De obscuris Catonibus*, *De Plauti Calculis*, *De Jura sacro et augurali*, etc.; mais en même temps il omit un certain nombre de mots tombés en désuétude (*intermortua et sepulta verba*), réservant ces vocables antiques et inusités pour un livre séparé qui devait porter le titre de *Libri prisconum verborum, cum exemplis*. Quatre ou cinq siècles plus tard, Paul, fils de Warnefrid, plus connu sous le nom de Paul Diacre, fit de l'*Epitome* de Festus un abrégé qu'il dédia à Charlemagne.

L'*Epitome* de Festus avait fait oublier le grand ouvrage de Verrius Flaccus, qui a péri tout entier, à l'exception de fragments peu étendus; l'abrégé de Paul Diacre eut presque le même résultat pour le livre de Festus. On le cita rarement, on ne le transcrivit plus. Aussi n'est-il fait mention que de quatre manuscrits de Festus; et des quatre un seul est venu jusqu'à nous. Ces manuscrits sont : 1° celui que possédait Macrobe au commencement du cinquième siècle de notre ère : il n'existe plus; 2° celui que possédait Placidus, grammairien d'une époque incertaine, et auteur de *Glossæ* publiées par Angelo Mai (*Auctores classici e Vat. codd.*, t. III, p. 427) : il est également perdu; 3° celui dont se servit Paul Diacre : il est perdu comme les deux autres; 4° enfin le manuscrit *farnésien*. L'histoire de ce dernier manuscrit est curieuse et mérite d'être racontée en détail. Il fut, dit-on, apporté d'Illyrie, et tomba entre les mains de Pomponius Lætus, célèbre philologue du quinzième siècle. Ce savant, par des raisons qui nous sont inconnues, ne garda qu'un petit nombre de feuillets, et donna les autres à un certain Manilius Rallus. Ange Politien les transcrivit en 1485, ainsi que les feuillets restes en la possession de Pomponius Lætus. Le manuscrit de Rallus passa dans la Bibliothèque farnésienne de Parme, et de là, en 1736, dans celle de Naples, où il est encore aujourd'hui. La portion gardée par Lætus était déjà perdue en 1581, époque où Ursinus donna son édition de Festus; heureusement il en existait des copies, d'après lesquelles on put la publier. Le manuscrit original écrit sur parchemin, probablement dans le douzième ou le treizième siècle, semble s'être composé, quand il était entier, de cent vingt-huit feuillets ou deux cent cinquante-six pages, à deux colonnes; mais lorsque les savants l'examinèrent pour la première fois, il y manquait les cinquante-huit premiers feuillets, comprenant toutes les lettres jusqu'à M. Trois lacunes, formant en tout dix feuillets, existaient dans l'intérieur du manuscrit, et le dernier feuillet en avait été arraché, de sorte qu'il n'en restait que cinquante-neuf. Si de ce reste on retranche les dix-huit gardés par Lætus, et aujourd'hui perdus, on trouve que le contenu du manuscrit *farnésien* se réduit à quarante-et-un feuillets. Outre les mutilations qu'il a eu à

subir et les ravages que lui ont causés la poussière, l'humidité, les vers et les souris, ce manuscrit a cruellement souffert d'un incendie. Les deux tiers environ de la largeur de chaque feuille ont été consumés. La première et la quatrième colonnes sont intactes; les deux autres sont plus d'à moitié détruites. Les vides causés par le feu ont ingénieusement remplis par Scaliger et Ursinus, soit au moyen de conjectures, soit à l'aide de passages correspondants de Paul Diacre. Mais cet abrégiateur est si ignorant, si infidèle et si incomplet, que son ouvrage est d'un bien faible secours pour la restitution du texte de Festus.

Par ce qui précède, on voit que le livre, qu'il a été imprimé généralement sous le nom de Festus, se compose de quatre parties distinctes : 1° les fragments de Festus contenus dans le manuscrit *farnésien*; 2° les fragments conservés par Pomponius Lætus : ces deux parties peuvent être regardées comme des extraits un peu négligés, mais fidèles, du savant traité de Verrius Flaccus; 3° l'*Epitome* de Paul Diacre : c'est un mauvais abrégé d'un abrégé, l'ombre d'une ombre; mais ces traces, si imparfaites et si incomplètes, de l'œuvre primitive n'en sont pas moins très-précieuses; 4° les restitutions conjecturales de Scaliger et d'Ursinus. Curieuses comme spécimens du savoir de ces érudits, elles n'ont d'autre valeur que leur aucune autorité.

Ces quatre parties, si diverses d'origine et de valeur, ont été, dans la plupart des éditions, amalgamées en un seul tout, de sorte qu'il est impossible, sans beaucoup de travail, de retrouver les débris authentiques sous cette triple couche d'additions hétérogènes. On était sans cesse exposé à prendre les barbarismes de Paul Diacre et les conjectures de Scaliger et d'Ursinus pour des locutions de bonne et antique latinité. Enfin, l'admirable édition d'Ottfried Müller a mis de l'ordre dans ce chaos. Grâce aux travaux de ce grand philologue, on peut aujourd'hui apprécier en toute sûreté l'œuvre de Verrius Flaccus abrégée par Festus.

Le système suivant lequel les mots de ce livre que sont classés n'est ni le plus naturel ni le plus intelligible. Cet arrangement est alphabétique en ce sens que tous les mots commençant par la même lettre sont placés ensemble. Mais chaque série de mots se divise elle-même en deux parties. Dans la première, les mots sont groupés non-seulement d'après la lettre initiale, mais d'après la deuxième, la troisième et même la quatrième lettre. Ces groupes se succèdent irrégulièrement; ainsi la série R commence non par les noms en *Ra*, mais par ceux en *Ru*; puis viennent ceux en *Ro*, puis ceux en *Rum*, puis ceux en *Rh*, puis ceux en *Re* et en *Ri* mêlés. Dans la seconde partie, il est simplement tenu compte de la lettre initiale. Cependant, ces mots jetés au hasard, on démêle certains liens de convention. Ainsi, dans la seconde pa-

du P, on trouve une suite de locutions, telles que *Palatualis, Portenta, Postularia, Pestifera, Peremptalia, Pullus*, qui toutes appartiennent aux rites sacrés, et particulièrement aux auspices; plus loin, *Propius sobrius, Possessio, Praefectura, Parret, Postum, Patrocinia, Posticam lineam*, termes relatifs au droit civil; *Pomptina, Papiria, Pupinnia, Pupillia*, noms de tribus, et ainsi de suite. Remarquons encore que certains mots figurent à la fois dans les deux parties, et qu'ils n'y sont pas toujours expliqués de la même manière. De ces faits et de quelques autres qu'il serait trop minutieux de relever ici, on peut tirer les conclusions suivantes. Les mots groupés dans la première partie de chaque lettre sont empruntés directement au *De Significatu Verborum* de Verrius Flaccus; les mots de la seconde partie forment une espèce de supplément, recueilli par Festus dans divers écrits du même auteur. Verrius lui-même ne s'assujettit pas à un système alphabétique régulier. Il écrivit ses observations sur des groupes de mots dont les deux ou trois premières lettres étaient identiques, et il réunit ces groupes au hasard en tenant seulement compte de la lettre initiale. Tous ces points sont parfaitement discutés et établis dans la préface de Muller.

L'édition publiée à Milan par Zarotus, 3 août 1471, sous le titre de *Sext. Pompeius Festus, De Verborum Significatione*; celle de Joannes de Colonia et Joannes Manthen de Gherrezen, Venise, 1784, in-4°; une très-ancienne édition, peut-être antérieure aux deux précédentes, et probablement imprimée à Rome par G. Lauer; une dizaine de réimpressions exécutées dans les dernières années du quinzième siècle, n'offrent que l'abrégé de Paul Diacre. En 1510 on imprima à Milan un volume contenant Nonius Marcellus, Festus, Paul Diacre et Varron. Cette édition, commencée par J.-B. Pius, fut achevée par un certain Conagus, qui avait eu connaissance des deux portions du manuscrit de Festus, et qui les incorpora avec Paul Diacre, donnant ainsi lieu à une confusion qui se perpétua dans les éditions subséquentes. Festus, Nonius Marcellus et Varron furent réimprimés dans la même forme à Paris, 1511, 1519, et à Venise par Alde Manuce dans son *Thesaurus Cornucopia*, 1513, 1517, et en 1527 avec quelques notes de Michel Bentivius.

Le *Thesaurus Cornucopia* fut souvent reproduit dans la première moitié du seizième siècle, sans que les éditeurs songeassent à améliorer le texte donné par Conagus. Antoine-Augustin, évêque de Lerida, et depuis archevêque de Tarragone, essaya de le faire dans son édition de Venise, 1559, in-8°. Il collationna les fragments de Festus sur le manuscrit *farnésien*, les distingua de l'abrégé de Paul Diacre, et y ajouta de bonnes notes. Ce fut sur cette édition que Joseph Scaliger rédigea son commentaire et ses suppléments; Paris, 1565, in-8°. Ce travail de restitua-

tion fut continué par Fulvius Ursinus; Rome, 1581, in-8°. Son édition est une espèce de fac-similé du manuscrit *farnésien*, dont elle reproduit les pages avec leurs mutilations et leurs lacunes que Ursinus, à l'exemple de Scaliger, essaya de combler. L'édition de Dacier, *ad usum Delphini*, Paris, 1681, quoique souvent réimprimée, n'offre aucun mérite particulier. Lipdemann, dans son *Corpus Gramm. Lat. vet.*, t. II, Leipzig, 1832, in-4°, a séparé Festus de Paul Diacre; le texte de ces deux auteurs, revu avec soin, est enrichi de notes nombreuses; mais si cette édition est supérieure aux précédentes, elle a été bien surpassée par celle de K.-O. Müller, Leipzig, 1839, in-4°. Celle-ci contient : 1° une préface, dont nous avons déjà signalé le mérite; 2° le texte de Paul Diacre, d'après les meilleurs manuscrits; 3° le texte de Festus d'après le manuscrit *farnésien*, collationné en 1833, expressément pour cette édition, par Arnolds. Les fragments sont imprimés exactement comme ils s'offrent dans le manuscrit, sur deux colonnes, et vis-à-vis des passages correspondants de Paul Diacre, de manière à permettre facilement la comparaison. Les conjectures les plus plausibles de Scaliger et d'Ursinus sont insérées, mais avec un caractère différent, qui empêche la confusion; 4° le texte des feuillets de Poinponius Laetus, imprimé aussi sur deux colonnes: cette disposition détruite par les copistes de ces feuillets a été rétablie au moyen de calculs rigoureux; 5° un recueil des meilleurs commentaires. Un peu avant le grand et définitif travail de Muller, M. Egger avait fait paraître à Paris, 1838, in-16, une élégante et correcte édition, qui reproduit fidèlement (moins les fautes) le texte et la pagination d'Ursinus. On y trouve de bons index et une collection de fragments de Verrius Flaccus, plus complète que celles qui avaient été publiées jusque alors.

LÉO JOUBERT.

Charisius, II, p. 195, au mot *Sarcte* pour *Integre*. — Macrobe, *Sat.*, III, 3, 5, 8. — Fabricius, *Bib. Lat.*, t. III, p. 320. — Funckius, *De Inert. q. Decrep. Ling. Lat. senect.* IV, 6. — Bergk, dans les *Hallischen allgem. Litter. Zeitung*, n° 103.

FESTUS (*Sextus*). Voyez RUFUS.

FESULANUS (*Prosper*). Voyez INGHIRAMI (*Curzio*).

FETH-ALI-SCHAN, connu avant son avènement au trône sous le nom de *Baba-Khan*, roi de Perse, né vers 1762, mort en 1834. Déclaré héritier présomptif de son oncle Agha-Mohammed, il se trouvait à Chiraz, dont il était gouverneur, à l'époque où le roi fut assassiné. A la première nouvelle qu'il reçut de cet événement, il se rendit en toute hâte à Téhéran pour y faire reconnaître ses droits (1797). Mais déjà plusieurs autres prétendants avaient pris les armes pour lui disputer la couronne. C'était : Sadik-Khan, chef de la tribu des Schekakis, maître de l'Adherbaidjan, et l'instigateur du meurtre commis sur Agha-Mohammed; il fut vaincu, amnistié, comblé d'honneurs et de bien-

faits ; mais deux ans après, sur un léger prétexte, le roi le condamna à mourir de faim. Hoséin-Couli-Khan, frère de Baba-Khan, échoua dans la tentative qu'il dirigea contre Téhéran, obtint son pardon, et fut nommé gouverneur de Schiraz. Sa seconde révolte se termina de même par une réconciliation ; mais à la troisième il fut fait prisonnier et privé de la vue ; Ali-Couli-Kan, frère du défunt roi, et Mohammed-Khan, fils de Zeki-Khan, membre de la famille des Zends, subirent le même supplice que Hoséin ; Nadir-Mirza, fils de Schah-Rokh-Schah, maître du Khorassan, fut mis à mort avec tous ses fils ; enfin, Djafar-Couli-Khan, gouverneur de Khoi, fut vaincu, et s'enfuit chez les Russes en 1799. Feth-Ali-Schah se vit alors possesseur paisible de l'Aderbaidjan, du Ghilan, du Mazenderan, du Kurdistan, de l'Irak, du Farsistan, du Laristan et du Kerman. Le Khorassan était encore inquiété par les incursions des Ouzbeks, et la Géorgie continua longtemps encore à être un objet de dispute entre la Perse et la Russie. Ce royaume avait été enlevé par les Persans à Héraclius II. Gourgaï-Khan (Georges), fils de ce prince, rétabli sur le trône par les Russes, réclama de nouveau leur intervention contre Feth-Ali-Schah, qui favorisait Alexandre Mirza, frère et rival du roi de Géorgie. En 1803, l'armée russe, par une suite non interrompue de succès, s'avança jusqu'à Tauriz ; mais, forcée de céder aux armes de Feth-Ali-Schah et de son fils Abbas-Mirza, elle fut entièrement expulsée de Géorgie. La guerre se prolongea pendant dix ans avec des chances variées. Pendant cette période la Perse s'allia successivement avec l'Angleterre et la France, selon l'intérêt du moment. Déjà en 1799 Mehdi-Khan avait été envoyé par le gouverneur de l'Inde comme ambassadeur auprès de la cour de Perse. En 1801 le colonel Malcolm avait conclu avec la Perse un traité d'alliance contre les Afghans ; mais en 1806, l'Angleterre s'étant alliée avec la Russie contre la France, la politique de Feth-Ali-Schah dut éprouver un revirement : il confia à un marchand arménien la mission d'aller demander l'amitié de Napoléon. Depuis le voyage d'Olivier, qui visita la Perse en 1798, le gouvernement français avait perdu de vue ce royaume, et on était fort mal renseigné sur sa situation actuelle. M. Jaubert partit secrètement en 1805 pour prendre à cet égard toutes les informations nécessaires. Deux ans plus tard le général Gardanne, envoyé auprès de Feth-Ali, promit que, par l'intervention de la France, la Géorgie serait restituée à la Perse. L'inaccomplissement de cette promesse, l'incapacité de l'ambassadeur, l'exiguïté des ressources pécuniaires que l'on avait mises à sa disposition, enfin la redoutable rivalité des ambassadeurs anglais, qui éblouirent le roi par leur générosité et la magnificence de leur train de vie, toutes ces causes contribuèrent à faire passer aux Anglais l'influence dont les Français avaient joui à la cour de Perse. Sir Gore-Ouseley completa les

essais d'organisation militaire tentés avec succès par des officiers de la suite du général Gardanne. Il s'engagea au nom de son gouvernement à fournir un subside de 200,000 livres sterling, destiné à l'entretien de 12,000 hommes d'infanterie. En 1813, à la suite des succès obtenus par les Russes, Feth-Ali-Schah se vit forcé de signer le traité de Gulistan, par lequel il céda le Dagestan et renonçait à toutes ses prétentions sur la Géorgie et ses annexes ; la Russie seule avait le droit d'entretenir une marine militaire sur la mer Caspienne ; et elle obtenait des conditions favorables à son commerce avec la Perse. En 1821, éclata une guerre entre la Perse et l'Empire Ottoman, au sujet des exactions et des mauvais traitements que les fonctionnaires turcs faisaient subir aux pèlerins persans. Elle se termina par un traité signé le 25 juillet 1823. La Perse recouvrait les pays conquis sur la Turquie avant et pendant la guerre ; et les pèlerins persans n'étaient plus soumis qu'aux taxes anciennement établies. Le traité de Gulistan n'avait pas mis fin à toute difficulté ; un de ses articles portait que les limites des deux empires seraient ultérieurement fixées par des commissaires nommés à cet effet. On restait depuis plus de douze ans dans cet état d'incertitude, lorsque l'empereur Alexandre vint à mourir, en 1825. A la nouvelle des troubles qui accompagnèrent l'avènement de Nicolas, Feth-Ali-Schah se flatta d'avoir trouvé l'occasion de recouvrer les provinces cédées en 1813. Il fit donc mettre son armée sur le pied de guerre, et hâta les armements, tandis que le prince Menschikoff venait de la part du nouvel empereur pour terminer les difficultés relatives aux frontières. Accueilli à son entrée en Perse par de feintes démonstrations d'amitié, il se rendit sans défiance à Sultanieh, où le schah résidait pendant la saison d'été. Quelques pourparlers eurent lieu ; mais bientôt l'envoyé reçut l'ordre de s'éloigner, et sur son chemin il fut arrêté, et retenu un mois à Ériwan. Pendant ce temps les tribus du Caucase se soulevaient, et les Persans s'emparaient de plusieurs places du territoire russe. Le gouverneur, pris au dépourvu, se trouva d'abord dans l'impossibilité de résister à ces attaques ; mais le général Madatoff battit à Schamkor un détachement de dix mille hommes, formant l'avant-garde de l'armée persane, et reprit Elisabethpol. A peu de distance de cette ville 9,000 Russes, sous le commandement du général Paskewitch, mirent en déroute 39,000 Persans. L'année suivante, le vainqueur, nommé gouverneur des provinces transcaucasiennes, poursuivit les avantages de la campagne précédente ; il pénétra dans l'Arménie persane, resta maître d'Edchmiadzin, défait les Persans à Djiwan-Boulak, où Abbas-Mirza faillit être fait prisonnier ; il s'empara d'Abasabad, de Serdarabad, d'Ériwan dont la garnison, composée de 3,000 hommes, se rendit à discrétion après une vigoureuse résistance ; enfin

de Tauriz, capitale de l'Adherbaïdjan et la seconde ville du royaume. Accablé de ces désastres, Feth-Ali-Schah se décida à faire des ouvertures de paix, et sur la fin de 1826 son fils Abbas-Mirza signa dans le camp des Russes les préliminaires d'un traité par lequel la Perse cédaït tous les pays situés au nord de l'Araxe et s'engageait à payer une indemnité de vingt millions de roubles. Malgré ces tentatives d'arrangement, les hostilités furent reprises, parce que les Russes tardaient à évacuer les provinces situées au sud de l'Araxe. La victoire se prononça de nouveau en leur faveur; les villes de Ourmiah et d'Ardebil étant tombées entre leurs mains, Feth-Ali-Schah fit de nouvelles propositions de paix; enfin, les préliminaires de 1826 furent convertis en un traité définitif, signé au village de Tourk-mantchah, le 10-22 février 1827. Un déplorable accident, qui arriva quelque temps après, faillit occasionner une nouvelle rupture. L'envoyé Griboïedoff, chargé par l'empereur Nicolas de ramener dans leur patrie les Géorgiens et les Arméniens nés dans les provinces nouvellement acquises par la Russie, s'acquittait de cette mission avec une rigueur excessive. Ayant voulu, contre toute justice, enrôler parmi les sujets de la Russie deux femmes arméniennes de Turquie, il fut massacré à Téhéran par la population soulevée. Abbas-Mirza avait, par ordre de son père, fait tous ses efforts pour prévenir ce malheur, et il avait amené 2,000 hommes au secours de l'envoyé. Le schah n'était cependant pas rassuré sur les suites qui pouvaient résulter de cette violation du droit des gens; il dépêcha à Saint-Petersbourg un fils d'Abbas-Mirza, qui fit au czar un récit fidèle de ce qui s'était passé, et lui présenta des excuses de la part de son aïeul. Grâce à cette démarche, la paix n'eut à souffrir aucune brèche. Feth-Ali eut la douleur de se voir précédé au tombeau par son héritier présomptif Abbas-Mirza. Quoiqu'il eût d'autres fils, il les écarta du trône, parce que leur mère n'était pas de la tribu des Khadjars, et il choisit pour successeur Mohammed, fils d'Abbas-Mirza. Ce prince resta en effet maître du pouvoir, quoiqu'il se fût présenté plusieurs concurrents pour le lui disputer. Feth-Ali-Schah ne possédait pas de bien grands talents militaires : aussi s'abstint-il ordinairement de se mettre à la tête des armées; mais il aimait à s'occuper du gouvernement, et dirigeait tout par lui-même. L'on doit reconnaître qu'à l'intérieur son règne a été paisible et assez heureux pour la Perse. C'est à des *mirzas* ou gens de loi qu'il confiait les détails de l'administration. Ses passe-temps étaient la chasse, et la culture des lettres. Il a laissé un *Diwan* (recueil d'odes et de chansons), qui se trouve à la Bibliothèque impériale.

E. BEAUVOIS.

Malcolm, *The History of Persia*, t. II. — Price, *A Journal of the British Embassy to Persia*; Londres, 1822, in-8°. — Sir Harford Jones Brydges, *An Account of His Majesty's Mission to the court of Persia in the years 1807-1811*; Londres, 1836, 2 vol. in 8°.

*nasty of the Kajars, translated from the original persian mss.*; Londres, 1833, in-8°. — W. Ouseley, *Travels in various countries of the East*; Londres, 1823, in-4°, III<sup>e</sup> vol. — Jaubert, *Voyage en Arménie et en Perse*; Paris, 1821, in-8°. — Cirbied, *Détails sur la situation actuelle du royaume de Perse*; Paris, 1816, in-4°. — F. Fonton, *La Russie dans l'Asie Mineure*; Paris, 1840, in-8°. — B. Cazalès, art. dans la *Revue des Deux Mondes*, 1<sup>er</sup> septembre 1838. — M. Dubrux, *La Perse*, dans l'*Union pittor.* — *Asiatic Journal and Monthly Register*.

**FETI** (*Domenico*), peintre de l'école romaine, né à Rome, en 1589, mort à Venise, en 1624. Il fut élève de Cigoli; mais, ayant été conduit à Mantoue par le cardinal Ferdinand de Gonzague (depuis duc de Mantoue), il s'éprit du style de Jules Romain, et s'efforça de l'imiter. Il fit par l'étude de ce maître de rapides progrès, puisa à son école la fierté des caractères, la vérité de l'expression, et eut une touche plus grasse, plus large et plus moelleuse que son modèle; mais il ne l'égalait pas par la pureté du dessin, la science, la correction et la vigueur. On trouve plus de force et de vérité dans ses derniers ouvrages, exécutés pendant son séjour à Venise; mais quelquefois ses tableaux poussent au noir à force de rechercher la vigueur du coloris. Feti était doué d'une imagination féconde : cependant on lui reproche un peu trop de symétrie dans la disposition de ses groupes. Cet artiste a peu travaillé pour les églises, et la plupart de ses ouvrages sont des tableaux de chevalet; aussi ne connaît-on de lui qu'un très-petit nombre de fresques, dans lesquelles il se montra inférieur à lui-même. Ses plus importants et ses meilleurs ouvrages en ce genre sont la voûte du chœur et le cul-de-four de la cathédrale de Mantoue, où il a représenté *La Sainte-Trinité*, *La Vierge*, *Saint Jean-Baptiste* et des *Groupes d'Ange*s. Lanzi donne quelques éloges mérités à une *Visitation* peinte dans le cloître de l'église de la Minerva à Rome.

Les tableaux de Feti sont répartis dans toutes les galeries de l'Europe; nous n'indiquerons ici que les principaux. A l'Académie des Beaux-Arts de Mantoue est sa plus grande composition sur toile, *La Multiplication réelle*; — à Rome : au palais Doria, une *Madeleine*; — à Florence : au palais Pitti, à la galerie publique, *Artémise*, les *Paraboles de la Vigne* et de *la Perle perdue*; au palais Corsini, trois sujets de la *Passion*; — à l'Académie des Beaux-Arts de Venise : une *Tête de vieille femme*, *La Bénédiction de Jacob*, *La Mélancolie*, et les *Paraboles du Samaritain* et du *Tresor caché*; — à Correggio, dans l'église de San-Quirino : *Le Christ dans des nuages, avec saint Martin en prière*; — à la Pinacothèque de Munich : *L'apôtre saint Paul*, demi-figure; *Tancrede blessé, soutenu par son écuyer*; *Herminie chez les bergers*; — au musée de Dresde : *Le Retour de l'Enfant prodigue*; le *Martyre de sainte Agnès*; *David vainqueur de Goliath*; les *Paraboles de la Pièce d'argent* et de *l'Agneau perdu et retrouvé*; celle de *l'A-*



faits; mais deux ans après, sur un léger prétexte, le roi le condamna à mourir de faim. Hoséin-Couli-Khan, frère de Baba-Khan, échoua dans la tentative qu'il dirigea contre Téhéran, obtint son pardon, et fut nommé gouverneur de Schiraz. Sa seconde révolte se termina de même par une réconciliation; mais à la troisième il fut fait prisonnier et privé de la vue; Ali-Couli-Khan, frère du défunt roi, et Mohammed-Khan, fils de Zeki-Khan, membre de la famille des Zends, subirent le même supplice que Hoséin; Nadir-Mirza, fils de Schah-Rokh-Schah, maître du Khorassan, fut mis à mort avec tous ses fils; enfin, Djafar-Couli-Khan, gouverneur de Khoi, fut vaincu, et s'enfuit chez les Russes en 1799. Feth-Ali-Schah se vit alors possesseur paisible de l'Aderbaidjan, du Ghilan, du Mazenderan, du Kurdistan, de l'Irak, du Farsistan, du Laristan et du Kerman. Le Khorassan était encore inquiété par les incursions des Ouzbeks, et la Géorgie continua longtemps encore à être un objet de dispute entre la Perse et la Russie. Ce royaume avait été enlevé par les Persans à Héraclius II. Gourgaï-Khan (Georges), fils de ce prince, rétabli sur le trône par les Russes, réclama de nouveau leur intervention contre Feth-Ali-Schah, qui favorisait Alexandre Mirza, frère et rival du roi de Géorgie. En 1803, l'armée russe, par une suite non interrompue de succès, s'avança jusqu'à Tauriz; mais, forcée de céder aux armes de Feth-Ali-Schah et de son fils Abbas-Mirza, elle fut entièrement expulsée de Géorgie. La guerre se prolongea pendant dix ans avec des chances variées. Pendant cette période la Perse s'allia successivement avec l'Angleterre et la France, selon l'intérêt du moment. Déjà en 1799 Mehdi-Khan avait été envoyé par le gouverneur de l'Inde comme ambassadeur auprès de la cour de Perse. En 1801 le colonel Malcolm avait conclu avec la Perse un traité d'alliance contre les Afghans; mais en 1806, l'Angleterre s'étant alliée avec la Russie contre la France, la politique de Feth-Ali-Schah dut éprouver un revirement: il confia à un marchand arménien la mission d'aller demander l'amitié de Napoléon. Depuis le voyage d'Olivier, qui visita la Perse en 1798, le gouvernement français avait perdu de vue ce royaume, et on était fort mal renseigné sur sa situation actuelle. M. Jaubert partit secrètement en 1805 pour prendre à cet égard toutes les informations nécessaires. Deux ans plus tard le général Gardanne (roy.), envoyé auprès de Feth-Ali, promit que, par l'intervention de la France, la Géorgie serait restituée à la Perse. L'inaccomplissement de cette promesse, l'incapacité de l'ambassadeur, l'exiguité des ressources pécuniaires que l'on avait mises à sa disposition, enfin la redoutable rivalité des ambassadeurs anglais, qui éblouirent le roi par leur générosité et la magnificence de leur train de vie, toutes ces causes contribuèrent à faire passer aux Anglais l'influence dont les Français avaient joui à la cour de Perse. Sir Gore-Ouseley completa les

essais d'organisation militaire tentés avec succès par des officiers de la suite du général Gardanne. Il s'engagea au nom de son gouvernement à fournir un subside de 200,000 livres sterling destiné à l'entretien de 12,000 hommes d'infanterie. En 1813, à la suite des succès obtenus par les Russes, Feth-Ali-Schah se vit forcé de signer le traité de Gulistan, par lequel il céda le Daghestan et renonçait à toutes ses prétentions sur la Géorgie et ses annexes; la Russie seule avait le droit d'entretenir une marine militaire sur la mer Caspienne; et elle obtenait des conditions favorables à son commerce avec la Perse. En 1821, éclata une guerre entre la Perse et l'Empire Ottoman, au sujet des exactions et des mauvais traitements que les fonctionnaires turcs faisaient subir aux pèlerins persans. Elle se termina par un traité signé le 25 juillet 1823. La Perse restituait les pays conquis sur la Turquie avant et pendant la guerre; et les pèlerins persans n'étaient plus soumis qu'aux taxes anciennement établies. Le traité de Gulistan n'avait pas mis fin à toute difficulté; un de ses articles portait que les limites des deux empires seraient ultérieurement fixées par des commissaires nommés à cet effet. On restait depuis plus de douze ans dans cet état d'incertitude, lorsque l'empereur Alexandre vint à mourir, en 1825. A la nouvelle des troubles qui accompagnèrent l'avènement de Nicolas, Feth-Ali-Schah se flatta d'avoir trouvé l'occasion de recouvrer les provinces cédées en 1813. Il fit donc mettre son armée sur le pied de guerre, et hâta les armements, tandis que le prince Menschikoff venait de la part du nouvel empereur pour terminer les difficultés relatives aux frontières. Accueilli à son entrée en Perse par de feintes démonstrations d'amitié, il se rendit sans défiance à Sultanieh, où le schah résidait pendant la saison d'été. Quelques pourparlers eurent lieu, mais bientôt l'envoyé reçut l'ordre de s'éloigner, et sur son chemin il fut arrêté, et retenu un mois à Erivan. Pendant ce temps les tribus du Caucase se soulevaient, et les Persans s'emparaient de plusieurs places du territoire russe. Le gouverneur, pris au dépourvu, se trouva d'abord dans l'impossibilité de résister à ces attaques; mais le général Madatoff battit à Schamkor un détachement de dix mille hommes, formant l'avant-garde de l'armée persane, et reprit Elisabethpol. A peu de distance de cette ville 9,000 Russes, sous le commandement du général Paskewitch, mirent en déroute 39,000 Persans. L'année suivante, le vainqueur, nommé gouverneur des provinces transcaucasiennes, poursuivit les avantages de la campagne précédente; il pénétra dans l'Arménie persane, resta maître d'Edchmiadzin, la résidence du grand patriarche des Arméniens, défit les Persans à Djiwan-Boulak, où Abbas-Mirza faillit être fait prisonnier; il s'empara d'Abbasabad, de Serdarabad, d'Erivan dont la garnison, composée de 3,000 hommes, se rendit à discrétion après une vigoureuse résistance; en



de Tauriz, capitale de l'Adherbaïdjan et la seconde ville du royaume. Accablé de ces désastres, Feth-Ali-Schah se décida à faire des ouvertures de paix, et sur la fin de 1826 son fils Abbas-Mirza signa dans le camp des Russes les préliminaires d'un traité par lequel la Perse cédait tous les pays situés au nord de l'Araxe et s'engageait à payer une indemnité de vingt millions de roubles. Malgré ces tentatives d'arrangement, les hostilités furent reprises, parce que les Russes tardaient à évacuer les provinces situées au sud de l'Araxe. La victoire se prononça de nouveau en leur faveur; les villes de Ourmiah et d'Ardebil étant tombées entre leurs mains, Feth-Ali-Schah fit de nouvelles propositions de paix; enfin, les préliminaires de 1826 furent convertis en un traité définitif, signé au village de Tourk-mantchaï, le 10-22 février 1827. Un déplorable accident, qui arriva quelque temps après, faillit occasionner une nouvelle rupture. L'envoyé Griboïedoff, chargé par l'empereur Nicolas de ramener dans leur patrie les Géorgiens et les Arméniens dans les provinces nouvellement acquises par la Russie, s'acquittait de cette mission avec une rigueur excessive. Ayant voulu, contre toute justice, enrôler parmi les sujets de la Russie deux femmes arméniennes de Turquie<sup>2</sup>, il fut massacré à Téhéran par la population soulevée. Abbas-Mirza avait, par ordre de son père, fait tous ses efforts pour prévenir ce malheur, et il avait amené 2,000 hommes au secours de l'envoyé. Le schah n'était cependant pas rassuré sur les suites qui pouvaient résulter de cette violation du droit des gens; il dépêcha à Saint-Petersbourg un fils d'Abbas-Mirza, qui fit au czar un récit fidèle de ce qui s'était passé, et lui présenta des excuses de la part de son aïeul. Grâce à cette démarche, la paix n'eut à souffrir aucune brèche. Feth-Ali eut la douleur de se voir précédé au tombeau par son héritier présomptif Abbas-Mirza. Quoiqu'il eût d'autres fils, il les écarta du trône, parce que leur mère n'était pas de la tribu des Khadjars, et il choisit pour successeur Mohammed, fils d'Abbas-Mirza. Ce prince resta en effet maître du pouvoir, quoiqu'il se fût présenté plusieurs concurrents pour le lui disputer. Feth-Ali-Schah ne possédait pas de bien grands talents militaires: aussi s'abstint-il ordinairement de se mettre à la tête des armées; mais il aimait à s'occuper du gouvernement, et dirigeait tout par lui-même. L'on doit reconnaître qu'à l'intérieur son règne a été paisible et assez heureux pour la Perse. C'est à des *mirzas* ou gens de loi qu'il confiait les détails de l'administration. Ses passe-temps étaient la chasse, et la culture des lettres. Il a laissé un *Divan* (recueil d'odes et de chansons), qui se trouve à la Bibliothèque impériale.

E. BEAUVOIS.

Malcolm, *The History of Persia*, t. II. — Price, *A Journal of the British Embassy to Persia*; Londres, 1833, in-8°. — Sir Harford Jones Brydges, *An Account of His Majesty's Mission to the court of Persia in the years 1807-1811*; Londres, 1834, 2 vol. in-8°. *The Dy-*

*nasty of the Kajars, translated from the original persian mss.*; Londres, 1833, in-8°. — W. Ouseley, *Travels in various countries of the East*; Londres, 1823, in-8°, III<sup>e</sup> vol. — Jaubert, *Voyage en Arménie et en Perse*; Paris, 1821, in-8°. — Cirbied, *Détails sur la situation actuelle du royaume de Perse*; Paris, 1816, in-8°. — F. Fonton, *La Russie dans l'Asie Mineure*; Paris, 1840, in-8°. — B. Cazalès, art. dans la *Revue des Deux Mondes*, 1<sup>er</sup> septembre 1838. — M. Dubruix, *La Perse*, dans l'*Union littér.* — *Asiatic Journal and Monthly Register*.

**FETI** (*Domenico*), peintre de l'école romaine, né à Rome, en 1589, mort à Venise, en 1624. Il fut élève de Cigoli; mais, ayant été conduit à Mantoue par le cardinal Ferdinand de Gonzague (depuis duc de Mantoue), il s'éprit du style de Jules Romain, et s'efforça de l'imiter. Il fit par l'étude de ce maître de rapides progrès, puisa à son école la fierté des caractères, la vérité de l'expression, et eut une touche plus grasse, plus large et plus moelleuse que son modèle; mais il ne l'égala pas par la pureté du dessin, la science, la correction et la vigueur. On trouve plus de force et de vérité dans ses derniers ouvrages, exécutés pendant son séjour à Venise; mais quelquefois ses tableaux poussent au noir à force de rechercher la vigueur du coloris. Feti était doué d'une imagination féconde: cependant on lui reproche un peu trop de symétrie dans la disposition de ses groupes. Cet artiste a peu travaillé pour les églises, et la plupart de ses ouvrages sont des tableaux de chevalet; aussi ne connaît-on de lui qu'un très-petit nombre de fresques, dans lesquelles il se montra inférieur à lui-même. Ses plus importants et ses meilleurs ouvrages en ce genre sont la voûte du chœur et le cul-de-four de la cathédrale de Mantoue, où il a représenté *La Sainte-Trinité*, *La Vierge*, *Saint Jean-Baptiste* et des *Groupes d'Ange*s. Lanzi donne quelques éloges mérités à une *Visitation* peinte dans le cloître de l'église de la Minerva à Rome.

Les tableaux de Feti sont répartis dans toutes les galeries de l'Europe; nous n'indiquerons ici que les principaux. A l'Académie des Beaux-Arts de Mantoue est sa plus grande composition sur toile, *La Multiplication réelle*; — à Rome: au palais Doria, une *Madeleine*; — à Florence: au palais Pitti, à la galerie publique, *Artémise*, les *Paraboles de la Vigne* et de *la Perle perdue*; au palais Corsini, trois sujets de la *Passion*; — à l'Académie des Beaux-Arts de Venise: une *Tête de vieille femme*, *La Bénédiction de Jacob*, *La Mélancolie*, et les *Paraboles du Samaritain* et du *Tresor caché*; — à Correggio, dans l'église de San-Quirino: *Le Christ dans des nuages*, avec *saint Martin en prière*; — à la Pinacothèque de Munich: *L'apôtre saint Paul*, demi-figure; *Tancrede blessé, soutenu par son écuyer*; *Herminie chez les bergers*; — au musée de Dresde: *Le Retour de l'Enfant prodigue*; le *Martyre de sainte Agnès*; *David vainqueur de Goliath*; les *Paraboles de la Pièce d'argent* et de *l'Agneau perdu et retrouvé*; celle de l'A-

*l'Église*; enfin le *Martyre de saint Sébastien*, provenant de la galerie ducal de Modène; — à Saint-Petersbourg: une *Nativité*; — à Vienne: *Un Marché*; *La Fuite en Égypte*; *Le Buisson ardent*; le *Mariage de sainte Catherine*; la *Mort de Léandre*; le *Triomphe de Galatée*; et *Sainte Marguerite*; — au Louvre: *L'empereur Neron*; *La Vie champêtre*; *La Mélancolie*; et *L'Ange gardien*; — au musée de Marseille: un autre *Ange Gardien*; — au Musée de Rouen: une troisième figure de *La Mélancolie*; — au musée de Nantes: *Une vieille femme allant* et *Sainte Pudentienne tenant un vase plein du sang des martyrs*.

Les dessins du Feti sont très-farés; ils sont généralement largement heurtés à la pierre noire et rehaussés de crayon blanc; d'autres sont à la sanguine, hachés de droite à gauche également partout, ce qui est d'un effet peu agréable; enfin, on en voit aussi de lavés au bistre avec un bout à la plume. Dans tous on trouve de la couleur, de l'expression et une grande habileté de touche. Feti serait devenu sans aucun doute l'un des meilleurs peintres du dix-septième siècle, s'il ne fût mort à l'âge de trente-cinq ans, des suites de sa conduite déréglée. Il laissa une sœur, son élève, qui se fit religieuse après la mort de son frère, et a enrichi de nombreuses peintures les couvents de Mantoue.

Baglione parle d'un *Mariano Feti* qui fut également peintre, mais il ne dit pas s'il fut parent de Domenico.

E. B—N.

Baglione, *Vite de' Pittori*, etc., dat 1573 al 1632. — Lohzi, *Storia della Pittura*. — Orlandi, *Abbeverato*. — Tiruzzi, *Dizionario*. — D'Argenville, *Vies des Peintres Italiens*. — Campori, *Gli Artisti negli Stati Estensi*. — G. Süssmilch, *Nuovo Prospetto di Mantova*. — Villot, *Musée du Louvre*. — *Catalogues des musées de Florence, Vienne, Munich, Dresde, Vienne, Saint-Petersbourg, Marseille, Rouen, Nantes*, etc.

FÉTIS (François-Joseph), maître de chapelle du roi des Belges et directeur du Conservatoire de musique de Bruxelles, né le 25 mars 1784, à Mons, où son père était organiste. Destiné à suivre la même profession, il apprit la musique dès son enfance, et à l'âge de neuf ans il remplissait déjà les fonctions d'organiste du Chapitre noble des Dames de Sainte-Vaudru. En 1800, on l'envoya à Paris pour y suivre les cours du Conservatoire; il fut admis dans la classe d'harmonie dirigée par Rey, et prit des leçons de piano de Boueldieu, puis de Pradher. Rey enseignait l'harmonie d'après le système de Rameau, et n'admettait même pas qu'il y en eût d'autre possible, lorsqu'en 1802 parut le *Traité* de Castel, qui, attaquant de front la théorie de Rameau, souleva de vives discussions. La lecture de ce *Traité*, sa comparaison avec celui de Rameau et avec les systèmes de Kirnberger et de Sabbatini, impressionnèrent le jeune Fétis, et firent naître en lui des idées qui marquèrent ses premiers pas dans la carrière qu'il était appelé à parcourir. Au commencement de 1803, M. Fétis quitta Paris, et fit un long voyage, dont il profita

pour se familiariser avec les ouvrages des grands maîtres italiens et allemands. Il revint ensuite à Paris, et contracta en 1806 un riche mariage, qui lui donna les loisirs nécessaires pour se livrer à une étude approfondie de l'histoire de l'art et particulièrement de celle du moyen âge; mais en 1811 des revers de fortune le contraignirent à se retirer en province et à accepter les fonctions d'organiste de la collégiale de Saint-Pierre, à Douai, et de professeur de chant et d'harmonie à l'École municipale fondée dans cette ville. Il avait remarqué que dans les écoles de ce genre les goûts éprouvés par la plupart des commençants provenaient de ce que l'élève était obligé de partager son attention sur des éléments complètement distincts, tels que les signes de la musique, la mesure, l'intonation, dont il lui fallait acquérir simultanément la connaissance. M. Fétis remédia à cet inconvénient en établissant dans son école la division des études qui a servi de base aux *Solfèges progressifs* qu'il publia plus tard. Il composait en même temps des morceaux à trois et à quatre voix pour ses élèves; il écrivit aussi beaucoup de musique pour l'orgue: et un *Requiem* qui fut exécuté, le 20 avril 1814, en commémoration de la mort de Louis XVI. Au milieu de ses nombreuses occupations, M. Fétis continuait ses recherches sur la théorie de l'harmonie; elles l'amènèrent à conclure que la tonalité est la seule base de la combinaison des sons, que les lois de cette tonalité, appliquées à l'harmonie, sont absolument identiques à celles qui régissent la mélodie, et que par conséquent dans la tonalité moderne ces deux branches de l'art sont inséparables. Cette nouvelle théorie fut l'objet d'un mémoire qu'il envoya, en 1816, à l'Institut de France. En 1818, M. Fétis revint à Paris. Diverses publications musicales signalèrent son retour dans la capitale; il composa aussi plusieurs opéras, dont quelques-uns furent représentés pendant le cours des années suivantes. En 1821 il avait été nommé professeur de composition au Conservatoire; il publia en 1824 sa *Méthode élémentaire d'Harmonie et d'Accompagnement*, et fit paraître en 1825 son *Traité de la Fugue et du Contrepoint*, ouvrage dans lequel il prit la tonalité pour base de la mélodie, origine du contrepoint, comme il l'avait prise précédemment pour l'harmonie et la modulation. En 1826 il fut nommé bibliothécaire du Conservatoire; l'année suivante il fonda le premier journal musical qui ait paru en France, la *Revue musicale*; ce recueil jouit bientôt d'une grande autorité, qui s'est maintenue sans interruption jusqu'en 1835. M. Fétis se trouvait alors engagé dans d'immenses travaux. En même temps qu'il rédigeait tous les articles de la *Revue musicale*, il s'était chargé de feuilletons de musique dans les journaux *Le National* et *Le Temps*: il publiait deux volumes intitulés, l'un *La musique mise à la portée de tout le monde*, l'autre, *Curiosités historiques de la Musi-*

En complément du premier de ces deux. Dans plusieurs écrits, il avait essayé que si l'histoire de l'art indique un progrès progressif dans les formes et souvent dans les moyens, il n'y a eu que l'émulation dans le but, qui est d'émouvoir. Jugés répandus non-seulement parmi les hommes du monde, mais aussi chez les artistes, considérés comme étant dans une situation délicate, et ont pour résultat de déconcerter comme suranné tout ce qui n'est que d'habitude et d'ébranler la foi de l'artiste dans la réalité de son art. Pour combattre ces idées, M. Fétis fonda, en 1832, ses *Concerts populaires*, dont il est juste cependant de faire l'idée première à Choron. Les concerts de musique des seizième et dix-septième siècles ont été l'origine et des développements en Italie, en France et en Allemagne, ont le plus vif intérêt, et prouvent qu'à toutes les époques, et quels que soient les moyens, la musique consiste dans le vrai. Vers la fin de l'année M. Fétis se rendit en Belgique, où, le 15 de mars suivant, il fut nommé maître de musique du roi et directeur du conservatoire de Bruxelles. Depuis lors il a publié une *Bio-graphie universelle des Musiciens*, précédée d'un utile résumé de l'histoire de la musique. Ce travail est le plus complet qui ait paru jusqu'à présent. Il a donné aussi un *Traité complet de la théorie et de la pratique de l'Harmonie*, ouvrage dans lequel il a développé les idées qu'il avait formulées d'une manière succincte dans sa *Méthode élémentaire d'Harmonie et d'Accompagnement*.

Voici la liste des principales productions de Fétis : *Opéras* : *L'Amant et le Mari*, 2 actes, au théâtre Feydeau (1820); — *Les Jumelles*, un acte, au même théâtre (1821); — *Marie Stuart en Écosse*, trois actes (1823); — *Le Bourgeois de Reims* (1824), composé à l'occasion du sacre de Charles X.

— *La Vieille*, un acte, au théâtre Feydeau (1826); — *Le Mannequin de Bergame*, 1 acte, au théâtre Ventadour (1832); — *Philoxène*, 3 actes, pour l'Opéra (non représenté). *MUSIQUE DE CHANT* : Deux nocturnes et une messe. — *MUSIQUE D'ÉGLISE* : *Miserere*, pour d'homme, sans accompagnement; messe et chœurs, avec orgue, violoncelle obligé et basse; messe de *Requiem*, pour 4 voix sur, avec accompagnement de 6 cors, 3 trombones, cor à clef, serpent, orgue et orgue, composé pour le service des églises belges et exécuté à Bruxelles le 23 septembre 1833; plusieurs messes, motets, litanies, et autres pour 3, 4 et 5 voix avec orgue.

— *La chapelle de la reine des Belges*; *Musique de Jérémie*, à 6 voix et orgue. *MUSIQUE INSTRUMENTALE* : M. Fétis a publié plusieurs d'harmonie à 8 parties, des sonates, et variations pour le piano; un grand

duo pour piano et violon; un sextuor pour piano à 4 mains, 2 violons, alto et basse; il a écrit en outre un grand nombre d'autres morceaux de musique instrumentale, qui sont restés manuscrits et qui consistent en pièces d'orgue de tous genres, quatuors, quintettes, sextuors, symphonies, etc. — *OUVRAGES DIDACTIQUES, HISTORIQUES ET CRITIQUES* : *Méthode élémentaire et abrégée d'Harmonie et d'Accompagnement*; Paris, 1824; — *Traité de la Fugue et du Contrepoint*, composé pour l'usage du Conservatoire; Paris, 1825; — *Traité de l'Accompagnement de la Partition*; Paris, 1829; — *Solfèges progressifs, avec accompagnement de piano*, précédés de *l'Exposition raisonnée des Principes de la Musique*; Paris, 1827; — *Revue musicale*, huit années (1827-1834), 15 vol. dont 10 in-8° et 5 in-4°; — *Mémoire sur cette question mise au concours en 1828 par l'Institut des Pays-Bas : Quels ont été les mérites des Néerlandais dans la musique, principalement aux quatorzième, quinzième et seizième siècles*; etc.? — *La Musique mise à la portée de tout le monde*; Paris, 1830, in-8°; — *Curiosités historiques de la Musique*; Paris, 1830, 1 vol. in-8°; — *Biographie universelle des Musiciens et Bibliographie générale de la Musique*; Paris et Bruxelles, 1834 à 1844, 8 vol. in-8°; — *Manuel des Principes de Musique à l'usage des professeurs et des élèves de toutes les écoles, particulièrement des écoles primaires*; Paris, 1837, in-8°; — *Traité du Chant en chœur, à l'usage des directeurs des écoles de chant et des chefs de chœur des théâtres*; Paris, 1837, in-4°; — *Manuel des jeunes Compositeurs, des chefs de musique militaires et des directeurs d'orchestre*; Paris, 1837, grand in-4°; — *Méthode des Méthodes de Piano*; Paris, 1837; — *Méthode des Méthodes de Chant*; — *Traité complet de la théorie et de la pratique de l'Harmonie*. — *Notice historique sur N. Paganini*, précédée d'une *Esquisse de l'histoire du Violon*; Paris, 1851, in-8°. — On annonce comme devant paraître prochainement une *Philosophie de la Musique*, une *Histoire générale de la Musique*, et le *Plain-Chant grégorien ramené et restitué à ses véritables sources*.

M<sup>me</sup> Fétis (Adélaïde-Louise-Catherine), née à Paris, le 23 septembre 1792, s'est livrée à l'étude des arts sous la direction de son mari. On lui doit une traduction française du livre de W.-C. Stafford intitulé *A History of Music*, publiée en 1832, sous le titre de : *Histoire de la Musique, traduite de l'anglais avec des notes, des corrections et des additions*.

Dieudonné DENNE-BARON.

*Revue musicale* — *Biographie universelle des Musiciens*; voir dans cet ouvrage la notice faite par lui-même par M. Fétis. — J. d'Ortigue, *Dictionnaire de la Conversation*.

\* FETTAHI NISCHABOURI (Iakya-ben-Som-

*mak*, surnommé *Asrari*, *Khomari* et ), poète persan, mort en 852 de l'hégire (1448 de J.-C.). On a de lui : *Schebistan-i-Khial* (l'Appartement de nuit de l'Imagination), poème qui a été commenté par Sorouri; — *Hosn we Dil* (la Beauté et le Cœur), poème traduit en anglais sous le titre de *Beauty and Heart*, par Arthur Browne; Dublin, 1801, in-4°, et par W. Price; Londres, 1828, in-4°; — *Asrar-i-Khomar* (les Mystères de l'ivresse). E. B.

Douletschah, *Tedzkiret as-Schoara*, ch. V. — Ilahi, *Khazineh kendj*. — Taki ed-din Kaschi, *Kholassat al-Aschaar*, ch. III. — Hadji-Khalfah, *Laric bibliog.*, édit. Fluegel, t. III, n° 4602, IV, 7418. — J. de Hammer, *Gesch. der schanen Redck. Persiens*, p. 291.

\* **FETTI** (*Giovanni*), sculpteur florentin, du quatorzième siècle. D'une pièce publiée par Baldinucci, il appert qu'en 1367 il sculpta une figure de *La Force* pour la Loggia de' Lanzi de Florence, et qu'il commença celle de *La Tempérance*, que la vieillesse ne lui permit pas d'achever. Vasari et tous les autres écrivains d'après lui avaient attribué ces figures à Orcagna.

Baldinucci, *Notizie*.

**FEU** (*Jean*), magistrat français, né à Orléans, en 1477, mort le 17 novembre 1549. Il fut un des professeurs qui par leur érudition mirent en renom l'université d'Orléans. En 1518 il fut nommé sénateur de Milan par François I<sup>er</sup>, et plus tard second président au parlement de Rouen. Il siégea, au lit de justice du 16 décembre 1527, parmi les juges qui déclarèrent innocent l'amiral Chabot. L'épithaphe qu'on lui a composée fait allusion au nom qu'il portait; elle est ainsi conçue :

Heu! clais est bodie qui fult ignis heri.

Les traités dont il est l'auteur ont été réunis sous ce titre : *Joannis Ignei Opera*; Lyon, 1509, et 1607, 3 vol. in-fol.

Pasquier, *Œuv.* — *Journal des Savants*, 1692, 1698.

**FEU** (*François*), théologien français, né à Massiac (Auvergne), en 1633, mort à Paris, le 26 décembre 1699. Il fut grand-vicaire de Rouen, puis curé de Saint-Gervais à Paris en 1686. Il était docteur de Sorbonne, et publia vers la fin de sa vie un *Cours de Théologie*, qu'il n'eut pas le temps d'achever. Les deux premiers volumes parurent à Paris, 1692, 1695, 2 vol. in-4°. Son neveu, qui s'appelait aussi François Feu, lui succéda dans la cure de Saint-Gervais, et administra cette paroisse pendant plus de soixante ans. Il mourut à Paris, le 3 avril 1761, âgé de plus de quatre-vingt-dix ans.

Dupin, *Bibliothèque des Auteurs ecclésiastiques du dix-septième siècle*. — Moréri, *Grand Dict. Hist.*

**FEU-ARDENT** (*François*), controversiste français, né à Coutances, le 1<sup>er</sup> décembre 1539, mort le 1<sup>er</sup> janvier 1610. Il fit ses premières études à Bayeux, et renonça à l'espoir d'une forte succession pour entrer dans l'ordre des Cordeliers. Après sa profession, on l'envoya à Paris, où il se fit recevoir docteur en théologie, le 5 mai 1576. Il se livra avec beaucoup d'ar-

deur à la prédication et à la controverse. Doué d'un tempérament parfaitement conforme à son nom, il combattit les hérétiques à toute outrance, et devint un de leurs plus violents adversaires. Son zèle catholique l'entraîna dans la Ligue qu'il soutint par des prédications véhémentes et particulièrement injurieuses pour Henri III et Henri IV. On a de lui une trentaine d'ouvrages. Les principaux sont : *Sancti Irenæi, Lugdunensis episcopi, adversus Valentini et similium gnosticorum hæreses, Libri V*; Paris, 1576, in-fol. Cette édition, revue sur un ancien manuscrit, est accompagnée d'un commentaire savant, mais trop prolixe; — *Semaine première des dialogues, auxquels sont examinées et confutées cent soixante-et-quatorze erreurs des calvinistes*; Paris, 1585, in-8°; — *Seconde Semaine de dialogues, auxquels entre un docteur catholique et un ministre calviniste sont paisiblement examinées et confutées quatre cent soixante-et-cinq erreurs des hérétiques*; Paris, 1598, 2 vol. in-8°; — *Examen des confessions, prières, sacrements et catéchisme des calvinistes; où ils sont convaincus de six cent soixante-et-six tant contradictions, erreurs, que blasphèmes contenus en iceux*, Paris, 1599, in-8°; seconde édition augmentée, Paris, 1601, in-8°. D'après le P. Nicéron, « on trouve partout dans cet ouvrage l'emportement ordinaire à cet auteur, qui y débite, outre cela, d'une manière fort indécente, bien des historiettes sur les femmes et les servantes des ministres, qui n'ont d'autre fondement que son imagination »; — *Entremangeries ministérielles; c'est-à-dire, contradictions, injures, condamnations et exécutions mutuelles des ministres et prédicants de ce siècle*; Caen, 1601, in-8°; — *Theomachia calvinistica*; Paris, 1604, in-4°. Feu-Ardent prétend signaler et réfuter dans cet ouvrage quatorze cents erreurs des calvinistes. « On voit que Feu-Ardent prenait plaisir à les multiplier (les erreurs); mais cela ne doit pas surprendre, puisque, sur l'article seul de la Trinité, sur lequel ils sont d'accord avec nous, il leur en trouve jusqu'à cent soixante-quatorze et même jusqu'à deux cents. »

Wadding, *Scriptores Ordinis Minorum*. — Possevin, *Apparatus sacer.* t. I, p. 484. — Bayle, *Dictionnaire historique et critique*. — Nicéron, *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres*, t. XXXIX.

**FEUCHÈRE** (*Jean-Jacques*), sculpteur français, né à Paris, le 24 août 1807, mort dans la même ville, le 25 juillet 1852. Il fut élève de Cortot et de Ramey, et débuta au salon de 1831 par deux statues, *Judith* et *David montrant la tête de Goliath*, qui furent très-remarquées; mais on lui reprocha de trop affecter le caractère des grands maîtres du seizième siècle. Depuis lors il produisit avec une singulière fécondité, et exposa successivement : *Raphael*, marbre (1835); — *Satan*, bronze (même année); — *La Renaissance des Arts*, bas-relief (1836); — *Benvenuto Cellini* (1837); — *Sainte Thérèse*, sta-



tue de pierre pour La Madeleine de Paris (1840); — *La Poésie*, groupe de bronze (1841); — *Bossuet*, statue de pierre pour la fontaine Saint-Sulpice de Paris; — *Jeanne d'Arc sur le bûcher* (1845); et un grand nombre de bustes, parmi lesquels ceux de *M<sup>me</sup> Théodorine Mélingue*, de *Provost* (du Théâtre-Français), de *Raffet*, etc. Outre ces ouvrages, on doit à Feuchère le *Monument élevé à Georges Cuvier*, au coin de la rue Saint-Victor; — *Le Passage du Pont d'Arcole*, bas-relief de l'Arc de Triomphe de l'Étoile; — *Le Fronton* de l'église Saint-Denis du Saint-Sacrement, œuvre qui a été critiquée vivement, et une quantité de bas-reliefs, d'ornements, d'excellents modèles pour l'orfèvrerie et les bronzes de luxe. Feuchère était surtout remarquable par la facilité de son exécution, la variété de ses types et de ses attitudes; mais sa sculpture manque de grâce et de correction.

*Dictionnaire de la Conversation.*

**FEUCHÈRES** (*Sophie DAWES* ou *DAWS*, baronne DE), née vers 1795, à l'île de Wight, morte en Angleterre, le 2 janvier 1841. Fille d'un pêcheur et élevée par charité, elle parut, dit-on, quelque temps au théâtre de Covent-Garden. La première partie de sa vie est inconnue, et ce qu'on en a raconté mérite peu de confiance. En 1817, elle fut admise dans l'intimité du duc de Bourbon, et prit bientôt sur son esprit un ascendant sans bornes. Elle épousa, en 1818, M. le baron de Feuchères, et reçut à cette occasion du duc de Bourbon une rente de 72,000 francs. De graves dissentiments ne tardèrent pas à éclater entre les deux époux, et amenèrent, en 1822, un procès qui eut pour résultat une séparation de corps et de biens. Continuant d'habiter avec le duc de Bourbon, enrichie par ses bienfaits, qui s'élevaient à plusieurs millions, pouvant compter sur une large part dans sa succession, M<sup>me</sup> de Feuchères, qui ne s'aveuglait pas sur les difficultés et les dangers d'une position aussi équivoque, résolut de se créer des protecteurs puissants, en se dévouant aux intérêts de la famille d'Orléans. A force d'instances, qui allèrent, dit-on, jusqu'à l'extrême obsession, elle obtint que le duc de Bourbon fût le parrain du duc d'Aumale et légua à son filleul la plus grande partie de son immense fortune. Ce fameux testament, qui devait donner lieu à tant de récriminations, est daté du 30 août 1829 (1). Onze mois plus tard, la révolution de Juillet vint rendre très-

difficile la situation du duc de Bourbon. Ses traditions de famille lui faisaient un devoir impérieux d'aller rejoindre dans l'exil le prince détrôné; d'un autre côté, il lui était très-pénible, à son âge, de quitter ses domaines et la France, pour aller vivre à l'étranger. On a accusé M<sup>me</sup> de Feuchères de n'avoir rien fait pour adoucir les perplexités du duc de Bourbon, de les avoir augmentées, au contraire, en s'opposant obstinément à son départ. On a rapporté aussi que le jour qui précéda la mort du duc fut marqué par une violente altercation entre lui et M<sup>me</sup> de Feuchères. Mais tous les récits relatifs aux derniers jours du malheureux prince sont si fortement empreints de passion qu'il faut les consulter avec une extrême défiance. Nous nous contenterons de rapporter des faits bien constatés. Dans la matinée du 27 août 1830, le duc de Bourbon fut trouvé pendu à l'espagnolette d'une fenêtre de sa chambre à coucher. La justice fut appelée immédiatement à faire une enquête sur ce déplorable événement. Après une instruction minutieuse, la chambre du conseil rendit l'ordonnance suivante : « Attendu qu'il résulte de l'information que la mort du prince a été volontaire et le résultat d'un suicide; que la vindicte publique n'a dans cette circonstance aucun renouveau à rechercher ni aucun coupable à poursuivre, et que la procédure est complète, déclare qu'il n'y a lieu à suivre. » Malgré cette décision judiciaire, la rumeur publique fit planer sur madame de Feuchères des soupçons que les passions politiques du moment firent même remonter plus haut. On prétendit que le duc de Bourbon était sur le point de quitter la France et de rompre avec M<sup>me</sup> de Feuchères; qu'il voulait revenir sur ses dispositions testamentaires et transmettre au duc de Bordeaux les biens d'abord destinés au duc d'Aumale (1). On soutint que si la justice n'avait pas recueilli les traces d'un assassinat, c'était faute de les avoir suffisamment cherchées. On releva avec soin quelques circonstances qui semblaient prouver l'invraisemblance et même l'impossibilité du suicide. Ces accusations et une plainte des princes de Rohan, héritiers naturels, décidèrent le procureur du roi de Pontoise à demander un supplément d'instruction. La cour de Paris évoqua l'affaire, par arrêt du 2 février 1831. Cette

(1) M. Dupin, dans le 1<sup>er</sup> volume de ses *Mémoires*, montre que le duc de Bourbon avait d'abord voulu adopter le duc d'Aumale, et qu'il s'était arrêté seulement devant des formalités nombreuses et compliquées. « J'ai pensé, dit-il, qu'il était bon, en présence de tant de passions qui ont laissé des traces de leur venin dans les journaux du temps, d'ajouter la preuve morale qui résulte de ces projets d'adoption discutés entre les conseils des deux princes, pour montrer que bien avant sa mort, et bien avant la révolution de Juillet, le duc de Bourbon avait la volonté très-arrêtée de faire de M. le duc d'Aumale son héritier, et qu'on n'avait hésité que sur la forme, adoption ou testament. »

(1) A cette opinion, généralement accréditée touchant le changement survenu dans les dispositions du duc de Bourbon à l'égard du roi Louis-Philippe et de sa famille, on peut opposer plusieurs témoignages, et entre autres celui de M. Dupin. « Après la révolution de Juillet, dit ce jurisconsulte, le duc de Bourbon avait conservé pour M. le duc d'Orléans les mêmes sentiments qu'il lui avait toujours montrés; et j'ai tenu dans mes mains l'original de la lettre qu'il lui écrivit le 8 août, veille de la séance royale du serment, lettre pleine d'affection, dans laquelle il exprimait le regret de ce que sa mauvaise santé ne lui permettait pas d'assister à cette séance. » Il ajoutait : « Je vous écris, Monsieur, comme au lieutenant général du royaume. — Demain je serai de cœur avec vous, et vous trouverez toujours en moi un sujet aussi fidèle que dévoué. » (*Mémoires*, t. I, p. 340.)



seconde enquête aboutit, comme la première, à une ordonnance de non-lieu. Les princes de Rohan attaquèrent alors le testament pour captation, suggestion et violence. Ils perdirent leur procès après des débats retentissants, qui ne confirmèrent pas les soupçons, mais qui ne les firent non plus pas disparaître. « Madame de Feuchères, dit M. Louis Blanc, gagna son procès devant les tribunaux, et le perdit devant l'opinion publique. » Les témoignages de considération que lui donna le roi Louis-Philippe en la recevant à la cour ne la dédommagèrent pas des sévérités du public (1). Elle ne tarda même pas à être entraînée dans un procès contre la famille royale à propos du legs d'Écouen, legs que le roi refusa d'autoriser, et dont elle poursuivit vainement la revendication devant tous les degrés de juridiction. A partir de ce moment, M<sup>me</sup> de Feuchères rentra dans l'obscurité. Ses dernières années, remplies, dit-on, en grande partie par des actes de bienfaisance, n'ont pas laissé de traces dans l'histoire. Elle mourut d'une angine. Si l'on en croit les témoins de sa fin, elle garda à ses derniers moments un calme qui semblait protester contre la terrible accusation dont elle avait été l'objet. La baronne de Feuchères légua son immense fortune à sa nièce, M<sup>lle</sup> Sophie Tanceron (2).

*Gazette des Tribunaux* (ann. 1830-1831). — Louis Blanc, *Histoire de dix ans*, t. II. — *Appel à l'opinion publique sur la mort de Louis-Henri de Bourbon, prince de Condé*; Paris, 1831, in-8°. — L'abbé Pellier de La Croix (aumônier du duc de Bourbon), *L'Assassinat du dernier des Condé démontré, contre la baronne de Feuchères et ses avocats, suivi d'observations sur les procès-verbaux et de pièces importantes et inédites concernant l'enquête, le fameux testament et son procès*; Paris, 1832, in-8°. — Théodore Anne et Rousseau, *La Baronne et le Prince*; 1832, 4 vol. in-12. — Albert de Calvimont, *Le Dernier des Condé*. — *Histoire complète et impartiale du procès relatif à la mort et au testament du duc de Bourbon, prince de Condé*; Paris, 1832, in-18. — *Examen de la procédure criminelle instruite à Saint-Leu, à Pontoise, devant la Cour royale de Paris, sur les causes et les circonstances de la mort de S. A. R. le duc de Bourbon*; Paris, 1832, in-8°.

\* **FEUCHTERSLEBEN** (Édouard), médecin et philosophe allemand, né à Vienne, le 29 avril 1806, mort le 3 septembre 1849. Élève de l'Académie équestre de Sainte-Thérèse, il s'appliqua à l'étude de la médecine. En 1833 il obtint le titre de docteur; en 1845 il fut nommé doyen de la Faculté de Médecine de Vienne, et en

1847 vice-directeur des études médico-chirurgicales. En 1848 il refusa le portefeuille de ministre de l'instruction publique, et consentit seulement à remplir temporairement les fonctions de sous-secrétaire d'État, qu'il abandonna bientôt pour rentrer dans la vie privée, dont sa santé lui faisait un besoin. On a de lui : *Ueber das hippokratische erste Buch von der Diätetik* (Du premier livre de la Diététique d'Hippocrate); Vienne, 1835; — *Zur Diätetik der Seele* (De la Diététique de l'Âme); Vienne, 1838; — *Ueber die Gewissheit und Wuerde der Heilkunst* (De la Certitude et de la dignité de l'Art de guérir); Vienne, 1839; — *Lehrbuch der aerztlichen Seelenkunde* (Manuel de la Connaissance médicale de l'Âme); Vienne, 1845. Les œuvres complètes de Feuchtersleben, moins les œuvres uniquement médicales, ont été publiées par le poète Hebbel; Vienne, 1851-1852.

*Contr.-Lexikon.*

**FEUDRIX**. Voy. BRÉQUIGNY.

**FEUERBACH** (Paul-Joseph-Anselme), célèbre criminaliste allemand, né à Iéna, le 14 novembre 1775, mort à Francfort-sur-le-Mein, le 29 mai 1833. Il fit ses études à Francfort et à Iéna. Prédisposé à la philosophie par les excellentes leçons de son professeur Reinhold, il s'appliqua ensuite au droit positif. Après avoir publié deux ouvrages intitulés, le premier : *Anti-Hobbes*, etc. (l'Anti-Hobbes, ou des limites du pouvoir civil et du droit de contrainte des sujets contre leurs souverains), Erfurt, 1798; le second ayant pour titre : *Untersuchung ueber das Verbrechen des Hochverraths* (Recherches sur le Crime de haute Trahison), ibid., 1798, Feuerbach ouvrit l'année suivante, 1799, des cours académiques à Iéna. Les ouvrages qu'il publia firent de lui le chef des rigoristes : c'est ainsi qu'on désigne les juriconsultes qui font de l'intimidation le but de la peine. Avec Fichte, Feuerbach veut que le droit de l'individu soit le principe de la loi; et avec Kant, il pense que la raison pratique, c'est-à-dire le principe moral, doit être aussi le principe de la loi positive. Dans ce système le droit a la même fin que la morale, qui le limite et le sanctifie : d'où la conclusion pratique de la subordination des décisions du juge au texte des dispositions pénales. Mais alors il faut supposer que le législateur ne se méprend jamais sur la loi morale; là est le danger du système du criminaliste allemand. En 1801 Feuerbach fut nommé professeur ordinaire de droit, et en 1802 il passa en la même qualité à Kiel. Deux ans plus tard il se rendit à l'université de Landshut, où on lui proposa de rédiger un projet de code pénal pour la Bavière. Il fit alors (1805) le voyage de Munich, devint référendaire intime au département de la justice et de la police, et en 1808 il fut nommé conseiller privé. La réforme de la législation pénale en Bavière, commencée dès 1806 par la suppression de la tort, fut complétée sur l'œuvre de Feuerbach, et, au

(1) Tout le temps que M. Dupin occupa, comme président de la chambre des députés, le palais Bourbon, M<sup>me</sup> de Feuchères, qui demeurait dans les appartements du feu duc de Bourbon, ne put obtenir, malgré les instances les plus pressantes, d'être admise aux bals de la présidence. Des démarches répétées à cet effet auprès de M. Dupin de la part de personnes qui s'autorisaient, pour insister, de la réception de M<sup>me</sup> de Feuchères aux Tuileries, n'obtinrent de lui que cette réplique : « Le roi a le droit de faire grâce; moi, je ne l'ai pas. »

(2) M. le baron Ad.-Vic. de Feuchères fit donation aux hospices de Paris de la totalité de ses droits successifs dans la succession de Sophie Dawes, sa femme (Moniteur, 29 juillet, 1841). Plus tard il fit donation à l'armée d'une somme de 100,000 fr. (Moniteur, 3 janvier 1843).

quelques épreuves et amendements, le 16 mai 1813 parut le *Strafgesetzbuch fuer das Koenigreich Bayern* (Code pénal pour le royaume de Bavière). Ce code servit de base à la législation nouvelle projetée pour les pays de Saxe-Weimar et de Wurtemberg. Oldenbourg l'adopta également, et il fut traduit en suédois. En même temps Feuerbach fut chargé d'adapter à la législation civile de la Bavière le Code Napoléon; mais ce travail resta à l'état de projet. Parmi les ouvrages qu'il publia ensuite, celui qui est intitulé : *Betrachtungen ueber das Geschwornengericht* (Observations sur l'Institution du jury), Lands-lut, 1812, provoqua de nombreuses discussions, l'auteur se montrant opposé à cette institution. A l'époque des dernières guerres de l'Allemagne, Feuerbach manifesta dans ses écrits les sentiments les plus patriotiques. En 1817 il fut nommé second président du tribunal d'appel de Bamberg, puis premier président du tribunal d'appel du cercle de Ratis, siégeant à Anspach. En 1821 il visita Paris, Bruxelles et les provinces rhénanes. Attentif à tout ce qui pouvait intéresser la chose publique dans son pays, il s'éleva vivement en 1822 contre l'introduction des administrations presbytérales. Dans les dernières années de sa vie il témoigna une vive sympathie pour Gaspard Hauser, cet enfant dont le sort produisit en Europe une si profonde sensation, et il composa un ouvrage qui fut le premier résumé critique des faits relatifs à cet événement mystérieux. Feuerbach mourut dans un voyage aux eaux de Schwalbach. Outre les ouvrages cités, on a de lui : *Revision der Grundsätze und ein Begriff des peinlichen Rechts* (Révision des Principes et des notions fondamentales du Droit pénal); Erfurt, 1799, 2 vol.; — *Bibliothek fuer die peinliche Rechtswissenschaft* (Bibliothèque de la Science du Droit pénal), 1800-1801; de concert avec Harscher d'Almendingen et Gredmann; — *Lehrbuch des gemeinen, in Deutschland geltenden peinlichen Privatrechts* (Manuel du Droit pénal commun établi en Allemagne); Giessen, 1801 et 1847, 14<sup>e</sup> édit., par Mittermaier; — *Kritik des Kleinschrod'schen Entwurfs zu einem peinlichen Gesetzbuche fuer die bayrischen Staaten* (Critique du Projet de Code pénal de Kleinschrod pour les Etats bavarois); Erfurt, 1804, 2 vol.; — *Merkwürdige Criminal-Rechtsfälle* (Cas remarquables de Jurisprudence criminelle); Erfurt, 1808-1811, 2 vol., et 1818, 2<sup>e</sup> édit.; — *Themen, oder Beiträge zur Gesetzgebung*, (Thèmes, ou matériaux pour la législation); Erfurt, 1812; — *Ueber deutsche Freiheit und die Fortuna deutscher Voelker durch Landrecht* (De la Liberté germanique et de la représentation des peuples allemands par les lois des pays); Leipzig, 1814; — *Ueber die Gerichtsverfassung und das gerichtliche Verfahren Frankreichs* (Sur la constitution judiciaire et la procédure en France)

Glossen, 1826; — K. Hauser, *ein Beispiel eines Verbrechens am Seelenleben* (G. Hauser, exemple d'un attentat à la vie de l'âme); Anspach, 1832; — *Kleine Schriften vermischten Inhalts* (Opuscules ou mélanges); Nuremberg, 1833. La vie de cet éminent jurisconsulte a été écrite par Louis Feuerbach, son fils. V. R.

L. Feuerbach, *Leben und Wirken Ans. von Feuerbach*; Leipzig, 1852. — *Dict. des Sciences phil.* — *Conv.-Lexikon*.

\*FEUERBACH (Anselme), fils aîné du précédent, archéologue allemand, né le 9 septembre 1798. Il fut nommé professeur d'archéologie à Fribourg en 1851. On a de lui : *Der Vaticanische Apollo* (L'Apollon du Vatican); Nuremberg, 1833. Cet ouvrage contient d'importantes observations archéologiques.

*Conversations-Lexikon*.

FEUERBACH (Charles-Guillaume), frère puîné du précédent, mathématicien allemand, né le 30 mai 1800, mort le 12 mars 1834. Il professa les mathématiques à Erlangen, et se fit connaître par les ouvrages suivants : *Eigenschaften einiger merkwürdiger Punkte des geradlinigen Dreiecks* (Propriétés de quelques points remarquables du Triangle équilatéral); Nuremberg, 1822; — *Grundriss zu analytischen Untersuchungen der dreieckigen Pyramide* (Principes de la recherche analytique des Pyramides triangulaires); Nuremberg, 1827.

*Conversations-Lexikon*.

\*FEUERBACH (Édouard-Auguste), troisième fils de Paul-Joseph-Anselme, jurisconsulte allemand, professeur de droit à l'université d'Erlangen depuis le 25 avril 1843; il s'est fait connaître par un ouvrage ayant pour titre : *Die Lex salica und ihre verschiedenen Recensionen* (La Loi salique et ses diverses recensions); Erlangen, 1831.

*Conversations-Lexikon*.

\*FEUERBACH (Frédéric-Henri), quatrième fils de Paul-Joseph-Anselme, orientaliste allemand, né le 29 septembre 1806. Il étudia à Paris les langues orientales et les langues modernes. Outre des traductions en vers tirées du sanscrit, de l'italien et de l'espagnol, on a de lui : *Theanthropos*; Zurich, 1838; — *Religion der Zukunft* (Religion de l'Avenir); Nuremberg et Berne, 1843-1847.

*Conversations-Lexikon*.

\*FEUERBACH (Louis-André), philosophe allemand, né à Anspach, le 28 juillet 1804. Il reçut sa première instruction dans sa ville natale, vint ensuite à Heidelberg en 1822, et y suivit des cours de théologie sous Paulus et Daub. En 1824 il se rendit à Berlin pour y entendre Hegel, et l'année suivante il abandonna la théologie, pour ne plus s'occuper que de philosophie. Après avoir été quelque temps répétiteur universitaire (*Privatdocent*), il quitta l'enseignement, et se livra uniquement aux travaux littéraires. On a de lui : *Geschichte der neuern Philosophie von Bacon von Veru-*

*lam bis Spinoza* (Histoire de la Philosophie moderne, depuis Bacon de Verulam jusqu'à Spinoza); Anspach, 1833; — *Abælard und Heloise oder der Schriftsteller und der Mensch* (Abélard et Héloïse, ou l'écrivain et l'homme); ibid., 1834; — *Darstellung, Entwicklung und Kritik der Leibnitz'schen Philosophie* (Exposé, développement et critique de la Philosophie de Leibnitz); ibid., 1837; — *Pierre Bayle, nach seinen fuer Geschichte und Menschheit interessanten Momenten* (Pierre Bayle, jugé d'après ses époques intéressantes pour l'histoire de la philosophie et de l'humanité); ibid., 1838; — *Ueber Philosophie und Christenthum in Beziehung auf den der Hegel'schen Philosophie gemachten Vorwurf der Uncristlichkeit* (De la Philosophie et du Christianisme au point de vue du reproche de non-christianisme fait à la Philosophie de Hegel); Manheim, 1839; — *Das Wesen des Christenthums* (L'Essence du Christianisme); Leipzig, 1841 et 1843, 2<sup>e</sup> édit.; — *Grundsätze der Philosophie der Zukunft* (Principes de la Philosophie de l'Avenir); Zurich, 1843; — *Das Wesen der Zukunft* (L'Essence de l'Avenir); Zurich, 1843; — *Das Wesen des Glaubens im Sinne Luthers* (L'Essence de la Foi dans le sens de Luther); Leipzig, 1844; — *Vorlesungen ueber das Wesen der Religion* (Leçons sur l'Essence de la Religion), dans les œuvres complètes (*Sæmmtlichen Werken*); Leipzig, 1846-1851, 8 vol.

*Conversations-Lexikon.*

**FEUERLEIN** (*Conrad*), surnommé *l'Ancien*, théologien allemand, né à Schwabach, en 1629, mort le 29 mai 1704. Il étudia la musique à Nuremberg, et acquit son instruction littéraire à Ratisbonne, à Iéna, à Leipzig et à Wittemberg. Il fut ministre dans plusieurs localités, en dernier lieu à Nuremberg. Il laissa des *Sermons*, des *Dissertations* sur divers sujets de théologie.

*Pipping, Mem. theolog.*

**FEUERLEIN** (*Jean-Conrad*), fils de Conrad *l'Ancien*, théologien allemand, né le 5 janvier 1656, mort le 3 mars 1718. Il étudia et devint maître ès arts à Altorf, voyagea en Hollande et en Angleterre, et remplit diverses fonctions ecclésiastiques à Nuremberg. En 1709 il fut nommé surintendant général (archevêque protestant) à Nordlingen. On a de lui : *De Immaterialitate Mentis humanæ*; — *Predigten* (Sermons).

*Jöcher, Allg. Gel.-Lexik.*

**FEUERLEIN** (*Jacques-Guillaume*), fils de Jean-Conrad, savant théologien allemand, né à Nuremberg, en 1689, mort le 10 mai 1776. Il étudia à Altorf, à Iéna, enfin à Leipzig. Revenu à Altorf en 1713, il y devint en 1715 professeur d'histoire, puis de métaphysique. En 1730 il fut appelé à professer les langues orientales et la théologie; en 1736 il fut nommé intendant géné-

ral de l'école supérieure de Göttingue, où il finit ses jours, après avoir été nommé conseiller consistorial. Parmi ses nombreux ouvrages ou dissertations, dont le chiffre s'élève à cent-six, dit-on, on remarque : *Dissertatio de dubitatione cartesiana pernicio*; Iéna, 1711, in-4°; — *Dissertatio ostendens in quantum Cartesio atheismus ac scepticismus possint imputari*; ibid., 1712, in-4°; — *De Logica hieroglyphica*; 1712, in-4°; — *De variis modis logicam tradendi, speciatim de logica symbolica*; ibid., 1712, in-4°; — *Disputatio de regulis generalibus quibus scripta supposititia et interpolata dignoscuntur*; 1726; — *Cursus Philosophiæ eclecticæ*; Altorf et Nuremberg, 1727, in-fol.; — *Compendium Theologiæ symboliæ*; 1744; — *Bibliotheca symbolica, evangelica, lutherana*; Göttingue, 1732, in-4°; — *Disputatio de errore Augustini solos fideles esse legitimos possessores rerum*; 1739, in-4°; — *Disputatio de Confessione Augustana, eodem quo exhibita fuit, anno 1530, septies impressa*; 1741, in-4°; et Nuremberg, 1766, édition considérablement augmentée; — *Wat Platteduitsches* (Recueil en bas allemand), en trois parties contenant le catalogue de 94 ouvrages conçus dans ce dialecte; ibid., 1752, in-8°; — *Nachricht von dem Göttingischen Waisenhouse* (Notice sur la maison des orphelins de Göttingue); 1748-1755; — *Dissertatio de prima edit. partis N. T. Græci per Aldum Manutium inter carmina Greg. Naz.*; 1748, in-4°, adressée au cardinal Quirini, avec lequel Feuerlein était en correspondance. Cet échange de lettres a été recueilli dans les *Vicennalia Brixlensia*.

*Apln, l'itæ Professor. philos. Altorf.* — Brucker, *Pinnacoth.* — Götten, *Gel. Europa.* — Will, *Nueremb. Gel.-Lex.*

**FEUERLEIN** (*Frédéric*), deuxième fils de Conrad *l'Ancien*, érudit allemand, né à Nuremberg, le 10 janvier 1664, mort le 14 décembre 1716. Il étudia à Altorf, vint à Iéna en 1688, parcourut ensuite le reste de l'Allemagne, et devint en 1693 diacre du nouvel hôpital du Saint-Esprit à Nuremberg. Il laissa une dissertation curieuse intitulée : *De Strenis Romanorum*; Altorf, 1687, in-4°, avec figures.

*Will, Nueremb. Gel.-Lex.*

**FEUERLEIN** (*Conrad-Frédéric*), fils de Frédéric, jurisconsulte et théologien allemand, né à Nuremberg, le 15 juillet 1694, mort le 22 août 1742. Il étudia dans sa ville natale et à Altorf, compléta ses connaissances à Iéna, devint successivement ministre à Regelsbach en 1720, diacre à Nuremberg en 1722, prédicateur à Sainte Marie de la même ville en 1732, enfin professeur de langues orientales en 1739. Outre quelques sermons, on a de lui : *De Noriberga orientali, seu de ribergensium in philologiam orientis linguam cum primis hebræam*; 1760, in-4°.

Will. Nueremb. Gel.-Lex. — Adelung, Suppl. à Jöcher, Allgem. Gelehrten-Lexikon.

**FEUERLEIN (Jean-Jacques)**, troisième fils de Conrad l'Ancien, théologien allemand, né à Nuremberg, le 9 mai 1670, mort le 30 mai 1716. Il étudia à Altorf, puis à Iéna. Il remplit ensuite les fonctions de ministre à Nuremberg et à Regelsbach. On a de lui : *An principi christiano adversus christianos arma noxia cum Turcis consociare liceat* ; 1691 ; — *De Christianorum migratione in oppidum Pellam imminente Hierosolymorum excidio* ; 1692.

Will. Nueremb. Gel.-Lex.

**FEUERLEIN (Georges-Christophe)**, médecin allemand, né à Nuremberg, le 15 juillet 1694, mort le 25 mai 1756. Il étudia d'abord en vue de l'état ecclésiastique, qu'il se proposait d'embrasser comme son père, à la mort duquel il suivit la carrière médicale à Halle, où il se rendit à cet effet ; il étudia sous la direction d'Hoffmann. En 1722 il vint exercer la médecine à Nördlingen ; en 1723 il se rendit, dans le même but, à Feuchtwangen, où il fut médecin pensionné ; en 1730 il devint médecin à Heilbronn ; enfin, appelé à Anspach par le margrave, il fut admis dans le collège des médecins, devint médecin de la cour, et conseiller aulique. On a de lui : *Dissertatio de abusione abstractionis metaphysicæ in doctrina morum* ; Altorf, 1717, in-4° ; — *Dissertatio de amore Dei puro et perfecto* ; ib., 1717, in-4° ; — *Dissertatio de situ erecto in morbis periculosis valde noxio* ; Halle, 1722, in-4° ; — *Heilsbronnisches Zeugnis der goettlichen Guete und Vorsorge*, etc. (Témoignage de la bonté et de la Providence divine tiré d'Heilbronn, etc.) ; Nuremberg, 1730, in-4°.

Will. Nueremb. Gel.-Lex. — Biog. méd.

**FEUERLEIN (Jean-Conrad)**, jurisconsulte allemand, né à Wehrd, le 2 août 1725, mort à Nuremberg, le 25 janvier 1788. Il étudia à Altorf, Göttingue et Iéna, reçut le doctorat dans la première des deux villes, devint avocat à Nuremberg en 1750, syndic de la ville en 1751, puis conseiller palatin et vice-chancelier de l'université à Altorf. Il se fit remarquer comme bibliophile et comme écrivain. Ses principaux ouvrages sont : *Dissertatio de Hadriani imperatoris Eruditione* ; Altorf, 1743, in-4° ; — *Catalogus dissertationum et tractatum reformationem Noricam illustrantium* ; ib., 1755, in-8° ; — *Catalogus candidatorum juris et dissertationum juridicarum inauguralium Academiae Altorfinae ab anno 1624* ; Schwabach, 1762, in-4° ; — *Dan.-Guill. Molleri Disputatio de bacillis flosculiferis vulgo Steckelein-Schmecken* ; 1708 et 1762, Schwabach ; 1762, in-4° ; — *Jo.-Dav. Koeleri D. Derege Marcomannorum Marabodio* ; ibid., 1742, in-4° ; — *Ejusdem dissertatio de Nic. Machiavello ejusque scriptis et censuris primum edita* ; ib., 1742, in-4° ; — *Supellex literaria* ; Nuremberg, 1768 et 1779, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage contient le catalogue raisonné de la bibliothèque

de Feuerlein. On y trouve 5482 articles, et jusqu'à la valeur estimative de chaque livre.

Hirschling, Hist. litt. Handb.

\* **FEUGÈRE (Léon-Jacques)**, littérateur français, né à Villeneuve-sur-Yonne (Yonne), le 2 février 1810. Maître d'études au collège royal Henri IV en 1828, il y devint l'année suivante agrégé des classes supérieures, puis professeur de diverses classes, et en 1844 professeur de rhétorique. Il est depuis 1854 censeur des études au lycée Bonaparte. M. Feugère remporta en 1834 le prix d'éloquence proposé par l'Académie Française, et dont le sujet était l'Éloge de Montyon. On a en outre de lui : *Étienne de La Boétie, ami de Montaigne ; étude sur sa vie et ses ouvrages*, précédée d'un Coup d'œil sur les origines de la littérature française ; Paris, 1845, in-8° ; réimprimé dans son édition des *Œuvres complètes de La Boétie* ; Paris, 1846, in-12 ; — *Essai sur la vie et les ouvrages d'Étienne Pasquier* ; Paris, 1848, in-12 ; reproduit dans les *Œuvres choisies d'Étienne Pasquier*, accompagnées de notes et d'une *Étude sur sa vie et ses ouvrages* ; Paris, Didot, 1849, 2 vol. in-12 ; — *Essai sur la vie et les ouvrages de Henri Estienne* ; suivi d'une *Étude sur Scévole de Sainte-Marthe* ; Paris, 1853, in-12 ; reproduit dans *La Précellence du langage français, par Henri Estienne*, précédée d'une introduction et accompagnée de notes ; Paris, 1850, in-12 ; — *Conformité du langage français avec le grec, par Henri Estienne* ; accompagnée de notes et précédée d'un *Essai sur la vie et les ouvrages de cet auteur* ; Paris, 1853, in-12 ; — *Mademoiselle de Gournay ; étude sur sa vie et ses ouvrages* ; Paris, 1853, in-8°. M. Feugère est collaborateur du *Journal général de l'Instruction publique*, de la *Nouvelle Revue encyclopédique*, du *Correspondant*, de l'*Athenæum français*, etc.

E. REGNARD.

*Journal de la Librairie. — Documents particuliers.*

**FEUILLADE.** Voyez LA FEUILLADE.

**FEUILLASSE DE JOTEMPS.** Voyez PERBAULT (DE).

**FEUILLÉE.** Voy. FEUILLET.

**FEUILLET (Nicolas)**, théologien français, né en 1622, mort à Paris, le 7 septembre 1693. Chanoine de Saint-Cloud, il se fit connaître par une morale sévère jusqu'au rigorisme. « Il s'était, dit Moréri, acquis le droit de parler avec une entière liberté aux premières personnes de la cour et de les reprendre de leurs dérèglements. » Feuillet assista à la mort subite de la duchesse d'Orléans, Henriette d'Angleterre, et il nous a laissé une relation des derniers moments de cette princesse. On a aussi de l'abbé Feuillet une *Histoire de la Conversion de Chanteau*. Comme il avait pris la plus grande part à cette conversion, il en écrivit le récit, qui fut imprimé après sa mort ; Paris, 1702, in-12.

Moréri, Grand Diction. hist.



**FEUILLET (Madeleine)**, femme auteur française, nièce du précédent, vivait encore en 1698. Elle reçut une excellente éducation, et consacra son talent à la composition d'ouvrages de piété, dont voici les titres : *Sentiments chrétiens sur les principaux mystères de Notre-Seigneur*; Paris, 1689, in-12; — *Concordance des Prophéties avec l'Évangile, sur la Passion, la Résurrection et l'Ascension de Jésus-Christ*; Paris, 1689, in-12; — *Les Quatre Fins de l'Homme*; ib., 1694, in-12; — *L'Ame chrétienne soumise à l'esprit de Dieu*; ibid., 1701, in-12. Madeleine Feuillet a aussi traduit du latin deux ouvrages du jésuite Drexel : *La Voie qui conduit au ciel*, Paris, 1684, in-12; et *l'Ange gardien*, ibid., 1691, in-12.

Barbier, *Examen critique des Dict. historiques*.

**FEUILLET (Louis)**, et non *Feuillée*, voyageur, astronome et botaniste français, né à Mane, près Forcalquier (Provence), en 1660, mort à Marseille, le 18 avril 1732. Il passa ses premières années dans le couvent des Minimes de sa patrie, où ses parents, peu fortunés, l'avaient placé en qualité de portier. Il y fit ses premières études, et son goût le poussa vers les mathématiques et surtout vers l'astronomie. Dès l'âge de dix ans, il faisait remarquer que le mouvement de la Lune d'orient en occident était beaucoup plus rapide que celui des autres planètes, dont il observait avec soin la différente situation à l'égard des étoiles fixes. Afin de pouvoir continuer ses études favorites, Feuillet prit la seule voie qui lui était alors ouverte; il se fit moine, et prononça ses vœux dans l'ordre des Minimes, à Avignon, le 2 mars 1680. Les progrès que fit le P. Feuillet dans l'astronomie et la physique furent si rapides que bientôt ses nouvelles découvertes, ses observations sagaces, ses utiles recherches, lui acquirent une réputation parmi les savants de l'Europe. Les deux Cassini surtout firent connaître son nom à la cour de France, et l'un d'eux, Jacques, obtint que le P. Feuillet lui serait adjoint pour un voyage géographique et hydrographique dans le Levant. Le résultat de cette expédition scientifique fut l'exploration des côtes grecques, de l'Archipel, des îles de Rhodes et de Candie et des principaux mouillages de l'Asie Mineure. Le succès de ce voyage encouragea Feuillet à solliciter les moyens nécessaires pour en recommencer un second dans le même hut, mais cette fois dirigé dans la mer des Antilles. Parti de Marseille le 6 février 1703, il descendit à la Martinique le 11 avril. Il commença aussitôt ses observations, ses courses à l'intérieur; mais les dangereuses fièvres qui règnent en ces climats le saisirent, et il demeura en danger jusqu'en septembre 1704, époque à laquelle il s'embarqua volontairement à bord d'un bâtiment monté par des filibustiers alors en course contre les Espagnols. Il visita dans cette singulière compagnie Porto-Cabello, Sainte-Marthe, Porto-Bello, Carthagène et quelques autres points de la côte de Caracas, et s'expos

souvent pour étendre ses études. De retour à la Martinique, il visita les Antilles du nord et de l'ouest; fit voile pour la France, et débarqua à Brest, le 20 juin 1706. Les documents qu'il rapportait furent justement appréciés; l'Académie des Sciences le choisit pour correspondant, et le gouvernement le nomma mathématicien du roi. Feuillet se prépara aussitôt à entreprendre un nouveau voyage, sur les côtes orientales de l'Amérique. Après avoir dressé son itinéraire et réuni tous les moyens de réussite, il mit à la voile de Marseille le 14 décembre 1707; mais, retardé par des vents contraires, il n'atterrit à Ténériffe que le 24 mai 1708. Le 14 août il relâcha à Buenos-Ayres, et le 20 décembre, par 54° 50' de latitude sud, il aperçut les rochers neigeux et inaccessibles de l'île des États (1). Ne voulant pas s'engager dans les détroits ni doubler le cap Horn dans le voisinage des terres, il continua à s'avancer au sud l'espace de plusieurs degrés; il gouverna ensuite au nord-ouest, et pénétra dans le grand Océan austral. Le 20 janvier 1709 il mouilla dans le port de *La Conception* ou de *La Mocha*, et après un court séjour releva les côtes du Chili, dont il dressa une nouvelle carte, qui constate des différences de plus de 200 lieues avec les cartes connues jusqu'alors. Il passa le reste de l'année à Lima, visita les principales villes du Pérou, faisant partout des observations astronomiques, levant des plans, décrivant les habitants, les animaux, recueillant des plantes et des minéraux. Il revint à *La Conception* qu'il quitta le 8 février 1711. Pour opérer son retour, il reprit la route qu'il avait suivie en allant. Il fit porter au sud jusqu'à 59° de latitude, entra dans l'Océan Atlantique équinoxial, et fit aiguade le 9 avril à San-Fernando de Noronha, île près la côte du Brésil, par 56° 25' latitude sud et 34° 58' longitude ouest. Le 15 mai, Feuillet relâcha à la Martinique, et le 27 août il descendait à Brest. Peu après son arrivée à Paris, il présenta au roi un grand volume in-fol., dans lequel il avait dessiné tout ce que la nature produit dans les vastes régions qu'il venait de parcourir. Louis XIV reconnut les utiles services du savant explorateur en lui accordant une pension et en lui faisant construire à Marseille un observatoire particulier. En 1724, le père Feuillet fut envoyé aux îles Canaries par l'Académie des Sciences. Les géographes français faisaient passer le premier méridien par l'île de Fer; et Louis XIII, sur l'avis des savants de son siècle, avait défendu par son ordonnance du 1<sup>er</sup> juillet 1634 de rien changer à cet égard. Il était essentiel pour la sûreté de la navigation et l'exactitude de la géographie de relever la position précise de cette île: Feuillet reçut cette mission. Il détermina le premier méridien rigoureusement à l'île de Fer; il marqua

(1) Dans l'Océan Atlantique méridional, à l'est de la Terre de Feu. Cette île stérile et déserte fut découverte en 1616 par Le Maire, navigateur hollandais.



la différence en longitude qui se trouve entre cette île et l'Observatoire de Paris, mesura la hauteur du pic de Ténériffe, et publia les résultats de son intéressant voyage. On a de lui : *Journal des observations physiques, mathématiques et botaniques, faites sur les côtes orientales de l'Amérique méridionale et dans les Indes occidentales de 1707 à 1712*; Paris, 1714, 2 vol. in-4°; — *Suite du Journal des observations physiques, mathématiques et botaniques faites sur les côtes orientales de l'Amérique méridionale, et dans un autre voyage fait à la Nouvelle-Espagne et aux îles de l'Amérique*; Paris, 1725, in-4°, avec pl. et cartes. « Ce Journal, écrit durement, disent les auteurs du *Dictionnaire historique*, mais aussi exact que curieux, peut servir de modèle aux voyageurs et de flambeau à ceux qui naviguent en Amérique. » Dans sa préface Feuillet attaqua avec beaucoup d'aigreur Amédée-François Frézier, qui avait fait un voyage à la même époque et dans les mêmes parages que lui. Il existait entre les relations de ces savants des différences assez notables; Frézier défendit ses opinions dans un écrit intitulé : *Réponse au P. Feuillet*; Paris, 1727, in-4°; — *Histoire des Plantes médicinales qui sont les plus d'usage aux royaumes du Pérou et du Chili, composée sur les lieux par l'ordre du roi, en 1709, 1710 et 1711*; Paris, 1714 et 1725, 3 vol. in-4°. C'est à proprement parler le complément du Journal de Feuillet. Il contient cent planches, dessinées avec beaucoup d'exactitude. Cet ouvrage a été traduit en allemand par G.-L. Huth; Nuremberg, 1756 et 1757, 2 vol. in-4°. — L'Académie des Sciences a inséré dans le *Recueil de ses Mémoires* beaucoup des *Observations* du P. Feuillet. Les botanistes ont consacré à ce savant un genre de la famille des cucurbitacées, sous le nom de *feulletia*.

Alfred DE LACAZE.

Belong, *Bibliothèque historique de la France*, I, n° 3311. — *Histoire des Hommes illustres de la Provence*.

\* FEUILLET (Laurent-François), littérateur français, né à Paris, ou à Versailles, en 1768; mort à Paris, le 5 décembre 1843. Il était bibliothécaire de l'Institut et membre libre de l'Académie des Sciences morales. On a de lui : *L'Emulation est-elle un bon moyen d'éducation?* mémoire couronné par l'Institut, et qui fut publié en 1831, in-8°; — *Les Antiquités d'Athènes*, par Suard, traduit de l'anglais, 1808; — *Les Amours de Psyche et de Cupidon*, trad. d'Apulée.

GUYOT DE FÈRE.

*Statistique des Gens de Lettres*. — Ch. Louandre, *Littérature contemporaine*.

FEULIE (Louis-Henri), comédien français, né à Paris, le 25 février 1736, mort dans la même ville, le 18 octobre 1774. Fils d'un marchand tailleur de l'île Saint-Louis, il débuta à la Comédie-Française le mardi 8 mai 1764. Il y parut d'abord dans les rôles de Frontin du *Muet* et de Labranche dans *Crispin rival de son maître*; puis, successivement, dans *Le Légataire*,

*L'Impromptu de campagne*, *Les Folles amoureuses* et *Le Grondeur*. Il fut reçu en 1766. La Harpe dit de lui (dans le *Mercur*) : « Feuille était un excellent comédien, saisissant à merveille la caricature et le ridicule de son personnage et le rendant avec une vérité singulière. » Un rôle dans lequel il excella fut celui de Tartufe. Il mourut de la petite vérole.

E. DE MANNE.

*Almanach des Spectacles*, 1775. — *Mercur de France*, mai 1764. — *Mémoires de Bachaumont*, 1764, 1774. — De Moubly, *Histoire du Théâtre-Français*. — Lemazurier, *Galerie des Acteurs du Théâtre-Français*.

FEUQUIÈRE (PAS DE). Voy. PAS.

FEUTRIER (Jean-François-Hyacinthe, comte), prélat français, né à Paris, le 2 avril 1785, mort le 27 juin 1830. Après avoir achevé ses études dans la maison de Saint-Sulpice, que dirigeait alors l'abbé Emery, il entra dans les ordres, et ne tarda pas à être nommé, par le cardinal Fesch, secrétaire général de la grande aumônerie. Membre du concile convoqué par Napoléon dans le but de mettre un terme aux collisions survenues entre le saint-siège et l'empereur, l'abbé Feutrier fut un de ceux qui voulurent opposer une certaine résistance aux vues du pouvoir temporel. Il fut choisi comme un des principaux agents employés à faire parvenir des secours au pape et aux cardinaux alors en exil. Talleyrand, archevêque de Reims et grand-aumônier de France, s'attacha l'abbé Feutrier pendant la première Restauration. Le chapitre royal de Saint-Denis le compta bientôt au nombre de ses membres; ensuite il fut nommé curé de La Madeleine, où il fit beaucoup de bonnes œuvres; c'est à lui qu'on doit l'institution de Saint-Hyacinthe, qui devint très-florissante après lui. Sa réputation de prédicateur était établie; on allait entendre ses sermons avec une grande assiduité. A la fête commémorative de la délivrance d'Orléans en 1821, cérémonie qui se renouvelle tous les ans, il prononça le panégyrique de Jeanne d'Arc. Le 25 août 1822 il fit entendre à l'Académie l'éloge de saint Louis, qu'on prononçait annuellement et que l'abbé Feutrier sut présenter sous une forme assez nouvelle. Nommé en 1823 vicaire général du diocèse de Paris et membre du conseil de M. de Quélen, il remplit ces fonctions jusqu'en 1826, époque à laquelle il fut promu à l'évêché de Beauvais. En 1827 il fut chargé de présider le grand collège du département de l'Oise, et par son crédit il fit nommer deux députés légitimistes. Au commencement de l'année 1828 on lui confia le portefeuille des affaires ecclésiastiques, et en sa qualité de ministre il prit une grande part aux fameuses ordonnances du 16 janvier 1828 sur les écoles secondaires ecclésiastiques, dans lesquelles une partie du clergé voyait une atteinte aux prérogatives de l'épiscopat. Le ministre fut vivement attaqué pour avoir concouru à une mesure qui était considérée comme très-nuisible aux intérêts de l'Église. En 1829 il fut éloigné du ministère, et retourna à Beauvais avec les titres

**FEUILLET (Madeleine)**, femme auteur française, nièce du précédent, vivait encore en 1698. Elle reçut une excellente éducation, et consacra son talent à la composition d'ouvrages de piété, dont voici les titres : *Sentiments chrétiens sur les principaux mystères de Notre-Seigneur*; Paris, 1689, in-12; — *Concordance des Prophéties avec l'Évangile, sur la Passion, la Résurrection et l'Ascension de Jésus-Christ*; Paris, 1689, in-12; — *Les Quatre Fins de l'Homme*; ib., 1694, in-12; — *L'Ame chrétienne soumise à l'esprit de Dieu*; ibid., 1701, in-12. Madeleine Feuillet a aussi traduit du latin deux ouvrages du jésuite Drexel : *La Voie qui conduit au ciel*, Paris, 1684, in-12; et *L'Ange gardien*, ibid., 1691, in-12.

Barbier, *Examen critique des Dict. historiques*.

**FEUILLET (Louis)**, et non *Feuillée*, voyageur, astronome et botaniste français, né à Mane, près Forcalquier (Provence), en 1660, mort à Marseille, le 18 avril 1732. Il passa ses premières années dans le couvent des Minimes de sa patrie, où ses parents, peu fortunés, l'avaient placé en qualité de portier. Il y fit ses premières études, et son goût le poussa vers les mathématiques et surtout vers l'astronomie. Dès l'âge de dix ans, il faisait remarquer que le mouvement de la Lune d'orient en occident était beaucoup plus rapide que celui des autres planètes, dont il observait avec soin la différente situation à l'égard des étoiles fixes. Afin de pouvoir continuer ses études favorites, Feuillet prit la seule voie qui lui était alors ouverte; il se fit moine, et prononça ses vœux dans l'ordre des Minimes, à Avignon, le 2 mars 1680. Les progrès que fit le P. Feuillet dans l'astronomie et la physique furent si rapides que bientôt ses nouvelles découvertes, ses observations sagaces, ses utiles recherches, lui acquirent une réputation parmi les savants de l'Europe. Les deux Cassini surtout firent connaître son nom à la cour de France, et l'un d'eux, Jacques, obtint que le P. Feuillet lui serait adjoint pour un voyage géographique et hydrographique dans le Levant. Le résultat de cette expédition scientifique fut l'exploration des côtes grecques, de l'Archipel, des îles de Rhodes et de Candie et des principaux mouillages de l'Asie Mineure. Le succès de ce voyage encouragea Feuillet à solliciter les moyens nécessaires pour en recommencer un second dans le même but, mais cette fois dirigé dans la mer des Antilles. Parti de Marseille le 6 février 1703, il descendit à la Martinique le 11 avril. Il commença aussitôt ses observations, ses courses à l'intérieur; mais les dangereuses fièvres qui règnent en ces climats le saisirent, et il demeura en danger jusqu'en septembre 1704, époque à laquelle il s'embarqua volontairement à bord d'un bâtiment monté par des flibustiers alors en course contre les Espagnols. Il visita dans cette singulière compagnie Porto-Cabello, Sainte-Marthe, Porto-Bello, Carthagène et quelques autres points de la côte de Caracas, et s'exposa

souvent pour étendre ses études. De retour à la Martinique, il visita les Antilles du nord et de l'ouest; fit voile pour la France, et débarqua à Brest, le 20 juin 1706. Les documents qu'il rapportait furent justement appréciés; l'Académie des Sciences le choisit pour correspondant, et le gouvernement le nomma mathématicien du roi. Feuillet se prépara aussitôt à entreprendre un nouveau voyage, sur les côtes orientales de l'Amérique. Après avoir dressé son itinéraire et réuni tous les moyens de réussite, il mit à la voile de Marseille le 14 décembre 1707; mais, retardé par des vents contraires, il n'atterrit à Ténériffe que le 24 mai 1708. Le 14 août il relâcha à Buenos-Ayres, et le 20 décembre, par 54° 50' de latitude sud, il aperçut les rochers neigeux et inaccessibles de l'île des États (1). Ne voulant pas s'engager dans les détroits ni doubler le cap Horn dans le voisinage des terres, il continua à s'avancer au sud l'espace de plusieurs degrés; il gouverna ensuite au nord-ouest, et pénétra dans le grand Océan austral. Le 20 janvier 1709 il mouilla dans le port de *La Concepcion* ou de *La Mocha*, et après un court séjour releva les côtes du Chili, dont il dressa une nouvelle carte, qui constate des différences de plus de 200 lieues avec les cartes connues jusqu'alors. Il passa le reste de l'année à Lima, visita les principales villes du Pérou, faisant partout des observations astronomiques, levant des plans, décrivant les habitants, les animaux, recueillant des plantes et des minéraux. Il revint à *La Concepcion* qu'il quitta le 8 février 1711. Pour opérer son retour, il reprit la route qu'il avait suivie en allant. Il fit porter au sud jusqu'à 59° de latitude, entra dans l'Océan Atlantique équinoxial, et fit aiguade le 9 avril à San-Fernando de Noronha, île près la côte du Brésil, par 56° 25' latitude sud et 34° 58' longitude ouest. Le 15 mai, Feuillet relâcha à la Martinique, et le 27 août il descendait à Brest. Peu après son arrivée à Paris, il présenta au roi un grand volume in-fol., dans lequel il avait dessiné tout ce que la nature produit dans les vastes régions qu'il venait de parcourir. Louis XIV reconnut les utiles services du savant explorateur en lui accordant une pension et en lui faisant construire à Marseille un observatoire particulier. En 1724, le père Feuillet fut envoyé aux îles Canaries par l'Académie des Sciences. Les géographes français faisaient passer le premier méridien par l'île de Fer; et Louis XIII, sur l'avis des savants de son siècle, avait défendu par son ordonnance du 1<sup>er</sup> juillet 1634 de rien changer à cet égard. Il était essentiel pour la sûreté de la navigation et l'exactitude de la géographie de relever la position précise de cette île: Feuillet reçut cette mission. Il détermina le premier méridien rigoureusement à l'île de Fer; il marqua

(1) Dans l'Océan Atlantique méridional, à l'est de Terre de Feu. Cette île stérile et déserte fut découverte en 1616 par Le Maire, navigateur hollandais.

la différence en longitude qui se trouve entre cette île et l'Observatoire de Paris, mesura la hauteur du pic de Ténériffe, et publia les résultats de son intéressant voyage. On a de lui : *Journal des observations physiques, mathématiques et botaniques, faites sur les côtes orientales de l'Amérique méridionale et dans les Indes occidentales de 1707 à 1712*; Paris, 1714, 2 vol. in-4°; — *Suite du Journal des observations physiques, mathématiques et botaniques faites sur les côtes orientales de l'Amérique méridionale, et dans un autre voyage fait à la Nouvelle-Espagne et aux îles de l'Amérique*; Paris, 1725, in-4°, avec pl. et cartes. « Ce Journal, écrit durement, disent les auteurs du *Dictionnaire historique*, mais aussi exact que curieux, peut servir de modèle aux voyageurs et de flambeau à ceux qui naviguent en Amérique. » Dans sa préface Feuillet attaqua avec beaucoup d'aigreur Amédée-François Frézier, qui avait fait un voyage à la même époque et dans les mêmes parages que lui. Il existait entre les relations de ces savants des différences assez notables; Frézier défendit ses opinions dans un écrit intitulé : *Réponse au P. Feuillet*; Paris, 1727, in-4°; — *Histoire des Plantes médicales qui sont les plus d'usage aux royaumes du Pérou et du Chili, composée sur les lieux par l'ordre du roi, en 1709, 1710 et 1711*; Paris, 1714 et 1725, 3 vol. in-4°. C'est à proprement parler le complément du Journal de Feuillet. Il contient cent planches, dessinées avec beaucoup d'exactitude. Cet ouvrage a été traduit en allemand par G.-L. Huth; Nuremberg, 1756 et 1757, 2 vol. in-4°. — L'Académie des Sciences a inséré dans le *Recueil de ses Mémoires* beaucoup des *Observations* du P. Feuillet. Les botanistes ont consacré à ce savant un genre de la famille des cucurbitacées, sous le nom de *feuilletia*.

Alfred DE LACAZE.

Le long, *Bibliothèque historique de la France*, I, n° 3311. — *Histoire des Hommes illustres de la Provence*.

\* FEUILLET (Laurent-François), littérateur français, né à Paris, ou à Versailles, en 1768; mort à Paris, le 5 décembre 1843. Il était bibliothécaire de l'Institut et membre libre de l'Académie des Sciences morales. On a de lui : *L'émulation est-elle un bon moyen d'éducation?* mémoire couronné par l'Institut, et qui fut publié en 1831, in-8°; — *Les Antiquités d'Athènes*, par Suard, traduit de l'anglais, 1808; — *Les Amours de Psyche et de Cupidon*, trad. d'Apulée.

GUYOT DE FÈRE.

*Statistique des gens de Lettres*. — Ch. Louandre, *Littérature contemporaine*.

FEULIE (Louis-Henri), comédien français, né à Paris, le 25 février 1736, mort dans la même ville, le 18 octobre 1774. Fils d'un marchand tailleur de l'île Saint-Louis, il débuta à la Comédie-Française le mardi 8 mai 1764. Il y perut d'abord dans les rôles de Frontin du *Muet* et de Labranche dans *Crispin rival de son maître*; puis, successivement, dans *Le Légataire*,

*L'Impromptu de campagne*, *Les Folles amoureuses* et *Le Grondeur*. Il fut reçu en 1766. La Harpe dit de lui (dans le *Mercur*) : « Feuille « était un excellent comédien, saisissant à mer- « veille la caricature et le ridicule de son per- « sonnage et le rendant avec une vérité singu- « lière. » Un rôle dans lequel il excella fut celui de Tartufe. Il mourut de la petite vérole.

E. DE MANNE.

*Almanach des Spectacles*, 1775. — *Mercur de France*, mai 1764. — *Mémoires de Bachaumont*, 1764, 1774. — De Mounhy, *Histoire du Théâtre-Français*. — Lemazurier, *Galerie des Acteurs du Théâtre-Français*.

FEUQUIÈRE (PAS DE). Voy. PAS.

FEUTRIER (Jean-François-Hyacinthe, comte), prélat français, né à Paris, le 2 avril 1785, mort le 27 juin 1830. Après avoir achevé ses études dans la maison de Saint-Sulpice, que dirigeait alors l'abbé Emery, il entra dans les ordres, et ne tarda pas à être nommé, par le cardinal Fesch, secrétaire général de la grande aumônerie. Membre du concile convoqué par Napoléon dans le but de mettre un terme aux collisions survenues entre le saint-siège et l'empereur, l'abbé Feutrier fut un de ceux qui voulurent opposer une certaine résistance aux vues du pouvoir temporel. Il fut choisi comme un des principaux agents employés à faire parvenir des secours au pape et aux cardinaux alors en exil. Talleyrand, archevêque de Reims et grand-aumônier de France, s'attacha l'abbé Feutrier pendant la première Restauration. Le chapitre royal de Saint-Denis le compta bientôt au nombre de ses membres; ensuite il fut nommé curé de La Madeleine, où il fit beaucoup de bonnes œuvres; c'est à lui qu'on doit l'institution de Saint-Hyacinthe, qui devint très-florissante après lui. Sa réputation de prédicateur était établie; on allait entendre ses sermons avec une grande assiduité. A la fête commémorative de la délivrance d'Orléans en 1821, cérémonie qui se renouvelle tous les ans, il prononça le panégyrique de Jeanne d'Arc. Le 25 août 1822 il fit entendre à l'Académie l'éloge de saint Louis, qu'on prononçait annuellement et que l'abbé Feutrier sut présenter sous une forme assez nouvelle. Nommé en 1823 vicaire général du diocèse de Paris et membre du conseil de M. de Quélen, il remplit ces fonctions jusqu'en 1826, époque à laquelle il fut promu à l'évêché de Beauvais. En 1827 il fut chargé de présider le grand collège du département de l'Oise, et par son crédit il fit nommer deux députés légitimistes. Au commencement de l'année 1828 on lui confia le portefeuille des affaires ecclésiastiques, et en sa qualité de ministre il prit une grande part aux fameuses ordonnances du 16 janvier 1828 sur les écoles secondaires ecclésiastiques, dans lesquelles une partie du clergé voyait une atteinte aux prérogatives de l'épiscopat. Le ministre fut vivement attaqué pour avoir concouru à une mesure qui était considérée comme très-nuisible aux intérêts de l'Église. En 1829 il fut éloigné du ministère, et retourna à Beauvais avec les titres

de comte et de pair de France. Le mauvais état de sa santé le fit venir à Paris le 26 juin 1830 pour y consulter des médecins, et le lendemain il n'existait plus. On célébra ses obsèques à l'Abbaye-aux-Bois. On a de lui : *Éloge historique et religieux de Jeanne d'Arc*, pour l'anniversaire de la délivrance d'Orléans, le 8 mai 1429, prononcé dans la cathédrale de cette ville les 8 mai 1821 et 1823; Orléans, 1823, in-8°; — *Oraison funèbre de S. A. R. Monseigneur le duc de Berry*, qui, d'après le vœu de Louis XVIII, n'a point été prononcée; 1822, in-8°; — *Oraison funèbre de S. A. R. madame la duchesse d'Orléans*, dernière de la branche des princes légitimés, fils de Louis XIV; 1821, in-8°.

A. R.

*L'Ami de la Religion.*

FEUTRY (Aimé-Ambroise-Joseph), littérateur français, né à Lille, en 1720, mort à Douai, le 20 mars 1789. Après avoir exercé pendant quelque temps la carrière d'avocat, il entra dans la magistrature, qu'il quitta pour se livrer entièrement à la littérature. Il débuta par un *Recueil de Poésies fugitives*; Paris, 1760, in-12; ce *Recueil* fut suivi d'*Opuscules poétiques et philologiques*, Paris, 1771, in-8°, et de *Nouveaux Opuscules*, Dijon, 1778, in-8°. La versification de Feutry est pure, élégante, mais manque de cette grâce, de cette douceur qui, sans nuire à l'énergie, donnent de la tournure aux vers et les font paraître faciles. Outre les ouvrages poétiques déjà cités, on a de lui : *Épître d'Héloïse à Abailard*, tirée de Pope; 1751, in-8°; — *Choix d'histoires tirées de Bandel*, Belleforest, Boistuanx, dit Launay; Paris, 1753, 2 vol. in-12; — *Le Temple de la Mort*, poème, 1753; on y trouve entre autres ce vers, où l'auteur peint ainsi le temple de la Mort :

Le temps, qui détruit tout, en affermit les murs;

— *Mémoires de la cour d'Auguste*, tirés de l'anglais de Th. Blackwell et de J. Mills; 1754-1768, 4 vol. in-12; — *Les Jeux d'Enfants*, poème en prose, tiré du hollandais; 1764, in-12; — *Robinson Crusoe*, nouvelle imitation de l'anglais; Amsterdam, 1766, 2 vol. in-12 : ce livre obtint un immense succès; il est resté au premier rang des rares ouvrages qui sont à la fois instructifs et amusants; — *Manuel tironien, ou recueil d'abréviations faciles et intelligibles de la plus grande partie des mots de la langue française*; 1775, in-8°; — *Essai sur la construction des voitures à transporter les lourds fardeaux dans Paris*; 1781, in-8°; — *Le Livre des Enfants et des jeunes gens sans étude*; 1781, in-12; — *Supplément à l'Art du Serrurier*, traduit du hollandais de Jos. Bottermann; 1781, in-fol. D'après Querard, ce livre passe pour être original, et écrit par le roi Louis XVI.

A. JADIN.

Desessarts, *Siècles littéraires*. — Querard, *La France littéraire*. — Fleischer, *Diction. de la Bibliographie franç.*

FEVAL (Paul), romancier français, né à Rennes, le 28 novembre 1817. Il fit ses études au collège de sa ville natale, et y suivit quelque temps le cours de droit. Il abandonna le barreau pour les lettres, et vint à Paris. Il entra au *Nouvellevelliste* comme correcteur, et publia dans ce journal quelques articles qui le firent remarquer; puis la *Revue de Paris* accueillit de lui une charmante fantaisie, *Le Club des Phoques*. Le succès qu'obtint ce récit original lui ouvrit les portes de *La Quotidienne*, du *Commerce*, de *L'Époque* et du *Courrier français*. Ce fut dans cette dernière feuille qu'il fit paraître, sous le pseudonyme de sir Francis Trolopp, *Les Mystères de Londres* (Paris, 1844, 11 vol. in-8°) qui le posèrent comme un romancier à la mode; cet ouvrage fut traduit en espagnol la même année sous le titre de *Misterios de Londres*; Paris, 1844, in-8°. — Parmi ses nombreux ouvrages on compte encore *Le Capitaine Spartacus*; Paris, 1843 et 1845, 2 vol. in-8°; — *Le Banquier de ciré*; Paris, 1844, in-8°, et dans *Les Mille et un Romans*, 2<sup>e</sup> liv.; — *La Forêt de Rennes*; Paris, 1844, 3 vol. in-8°; réimprimée dans l'*Écho des Feuilletons*, sous le titre de : *Le Loup blanc*; — *Contes de Bretagne*; Paris, 1844, in-12; — *Les Chevaliers du Firmament*; Paris, 1844, in-8°; — *Les Amours de Paris*; Paris, 1845, 6 vol. in-8°; — *Les Contes de nos Pères*; Paris, 1845, in-12; — *Le Fils du Diable*; — *La Quittance de Minuit*; — *La Fontaine aux Perles*; — *Les Belles de Nuit*; — *Le Champ de Bataille*; — *Le Capitaine Simon*; — *La Fée des Grèves*; — *Le Jeu de la Mort*; — *Les Parvenus*; — *Le Paradis des Femmes*; — *L'Homme de Fer*, dans le *Journal pour tous*, du 8 décembre 1855 au 26 janvier 1856, n° 36-43; etc. Comme auteur dramatique, il fut moins heureux que comme romancier, et *Les Mystères de Londres*, *Le Fils du Diable* et *Le Bourgeois*, drames tirés de ses romans, ont eu peu de succès.

Hector MALOT.

Louandre et Bourquelot, *Littérature contemporaine*. — Eugène de Mirecourt, *Les Contemporains*.

FEVRE (Jean-François), médecin français, né à Pontarlier, vers 1680, mort à Besançon en 1739. Il fut nommé en 1721 professeur à l'université de Besançon. On a de lui : *Opera medica*; Besançon, 1737, 2 vol. in-4°.

Querard, *La France littéraire*.

FEVRE. Voyez LE FEVRE, LE FEVRE, et FABER.

FEVRET (Charles), seigneur de SAINT-MENIN, jurisconsulte français, né à Semur-en-Auxois, le 16 décembre 1583, mort à Dijon, le 12 août 1661. Fils de Jacques Fevret, conseiller au parlement de Bourgogne, il étudia le droit dans diverses universités de France, et à Strasbourg sous le célèbre Denis Godefroy; il devint avocat au barreau de Dijon. Louis XIII s'étant rendu dans cette ville, en 1630, pour punir les auteurs d'une sédition, fut harangué



par Fevret, au nom des autorités de la ville; il fut si touché de l'éloquence de l'orateur qu'il pardonna aux coupables, et donna une charge de conseiller au parlement de nouvelle création à Fevret, qui ne voulut pas renoncer à sa profession, et préféra à cet emploi l'office de secrétaire de la cour. Il devint aussi conseiller et intendant ordinaire des affaires de Henri II, prince de Condé, et du grand Condé, son fils. Il est auteur du *Traité de l'Abus et du vrai sujet des appellations qualifiées du nom d'abus*; Dijon, 1653, in-fol. Des exemplaires de cette édition portent la date de 1654, et d'autres exemplaires celle de 1655. Cet ouvrage, dans lequel les principales parties du droit canonique sont exposées avec autant de savoir que d'indépendance, a été réimprimé à Lyon, 1667 et 1677, 2 vol. in-fol., et à Lausanne, 1778, 2 vol. in-fol. La meilleure édition, celle de Lyon, 1736, 2 vol. in-fol., contient, outre les notes anonymes insérées dans quelques-unes des éditions précédentes, et les notes de Brunet et celles de Gibert, le traité que Hauteserre composa par ordre du clergé, en 1670, sous ce titre : *Ecclesiasticæ Jurisdictionis Vindiciæ, adversus C. Fevretti et aliorum Tractatus de Abusu*. On a de Fevret divers autres écrits, parmi lesquels on remarque : *De claris fori Burgundici Oratoribus*; Dijon, 1654, in-8°; — *De Officiis Vitæ humanæ, sive in Pibraci Tetrasticha commentarius*; Lyon, 1667, in-12; — *Carmen de Vita sua*, poème de plus de trois cents vers insérés par le P. Desmolets dans le tome II de sa *Continuation des Mémoires de Littérature et d'Histoire de M. de Salengre*. Fevret a laissé manuscrit un commentaire sur les onze premiers titres de la Coutume de Bourgogne.

Son fils, *Pierre FEVRET*, né à Dijon, le 28 novembre 1625, mort dans la même ville, le 18 décembre 1706, reçut la prêtrise en 1655, et devint en 1666 conseiller-clerc au parlement de Bourgogne, dont il était le sous-doyen au moment de sa mort. Il fonda la Bibliothèque publique de Dijon, et légua une somme destinée à son entretien et à son accroissement. Le catalogue de cette Bibliothèque fut imprimé à Dijon, 1708, in-4°, avec une préface du P. Oudin, jésuite.

E. REGNARD.

Papillon, *Biblioth. des Auteurs de Bourgogne*. — Talon, *Vies des plus célèbres Jurisc.* — Moréri, *Diction. hist.* — Camus, *Biblioth. choisie des Liv. de Droit*.

**FEVRET DE FONTETTE** (*Charles-Marie*), magistrat et littérateur français, arrière-petit-fils de Charles Fevret, né à Dijon, le 14 avril 1710, mort dans la même ville, le 16 février 1772. Pourvu à l'âge de vingt-six ans d'une charge de conseiller au parlement de Bourgogne, il fit preuve, dans tout le cours de sa carrière de magistrat, d'un savoir profond et d'un grand zèle pour le bien public. Livré, comme ses ancêtres, à la culture des lettres, il devint membre, puis

directeur de l'Académie de Dijon, et fut nommé, peu de temps avant sa mort, membre associé de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Il entreprit de donner une nouvelle édition de la *Bibliothèque historique de la France*, que le P. Lelong avait publiée en 1719, en un seul volume in-fol., contenant 17,487 articles et quelques additions. Après quinze années de recherches et de travail, il fit paraître le premier volume de cet important ouvrage; mais les fatigues qu'il éprouva altérèrent sa santé, et il mourut avant l'impression du second volume. Ce recueil, si précieux pour l'étude de notre histoire nationale, fut terminé par Barbeau-Labruyère, et se compose de 5 vol. in-fol., Paris, 1768-1778, contenant près de 50,000 articles. Fevret s'était formé une nombreuse bibliothèque, riche en ouvrages précieux, et y avait joint une collection d'estampes représentant une suite des événements de l'histoire de France, depuis les Gaulois jusqu'au règne de Louis XV inclusivement. Cette collection, dont on trouve le catalogue dans le tome IV de la *Bibliothèque historique de la France*, est aujourd'hui conservée à la Bibliothèque impériale.

E. REGNARD.

*Éloges de Fevret de Fontette*, par Dupuis et par Perret, en tête du 4<sup>e</sup> vol. de la *Biblioth. hist. de la France*.

**FEYDEAU** (*Claude*), écrivain ecclésiastique français, né à Paris, vers 1580, mort vers 1650. Il embrassa l'état ecclésiastique, et devint doyen de l'église collégiale de Moulins. Il fut longtemps supérieur des religieuses de la Visitation, et assista en cette qualité aux derniers moments de madame de Chantal, fondatrice de cet ordre. On a de lui : *Oraison funèbre de Claude Duret, président à Moulins*, et *Panegyrique sur la paraphrase de CL psaumes d'Antoine de Laval, sieur de Bel-Air*. Ce *Panegyrique* parut en 1608; il a été réimprimé avec la *Paraphrase*; Paris, 1619, in-4°.

Moréri, *Grand Dictionnaire historique*.

**FEYDEAU** (*Matthieu*), théologien français, frère du précédent, né à Paris, en 1616, mort à Annonay, le 24 juillet 1694. Il entra dans les ordres, et se fit recevoir docteur en théologie. Ami d'Arnauld, il fut exclu de la Sorbonne pour n'avoir pas voulu souscrire à la condamnation du célèbre théologien janséniste. Feydeau, qui professait les mêmes doctrines, fut pendant toute sa vie en butte aux persécutions de l'autorité ecclésiastique et politique, et mourut exilé à Annonay. On a de lui : *Méditations sur les principales obligations du chrétien, tirées de l'Écriture Sainte, des conciles et des saints Pères*; 1649, in-12; — *Catéchisme de la Grâce*; Paris, 1650; — *Méditations sur l'histoire et la concorde des Évangiles*; Bruxelles, 1673, 2 vol. in-12; Lyon, 1689-1696, 3 vol. in-12.

Moréri, *Grand Dictionnaire historique*. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

**FEYDEAU DE BROU** (*Henri*), prélat français, de la même famille que les précédents, né



en 1655, mort à Amiens, le 14 juillet 1706. Nommé en 1687 évêque d'Amiens par Louis XIV, il resta cinq ans sans recevoir ses bulles, à cause des différends survenus entre la cour de Rome et celle de France. Il se distingua par sa grande piété et son savoir. On a de lui : une *Lettre latine à Innocent XII, contre le Nodus Prædestinationis du cardinal Sfondrate*; — *Ordonnance pour la juridiction des évêques et des curés, contre le P. Des Imbrioux, jésuite*; — *Lettre au sujet de la Lettre à un Curieux sur d'anciens tombeaux découverts en 1597*.

Moréri, *Grand Dictionnaire historique*.

**FEYDEAU DE BROU** (*Charles-Henri*), administrateur français, né à Paris, le 25 août 1754, mort le 10 décembre 1802. Fils d'un intendant de Rouen, il suivit aussi la carrière administrative. Maître des requêtes en 1775, il fut envoyé comme intendant dans le Berry à l'âge de vingt-et-un ans. Il passa de là en Bourgogne et ensuite à Caen. Appelé au conseil d'État en 1787, il fut chargé des économats. Pendant la révolution il vécut dans une profonde retraite. Feydeau cultiva avec succès les sciences exactes. Il laissa en manuscrit une traduction de quelques ouvrages d'Euler, avec des notes et des observations.

Chauvot et Delandine, *Dict. univ. hist. et crit.*

**FEYERABEND**, nom d'une famille d'artistes allemands, originaires de Francfort-sur-le-Mein, dont les principaux furent les suivants :

**FEYERABEND** (*Jean*), le plus ancien de tous, graveur sur bois. Ses ouvrages portent deux initiales de son nom. Il est fait mention dans Papillon d'un *Nouveau Testament* en latin avec figures en bois de la façon de cet artiste.

**FEYERABEND** (*Jean*), dont les publications étaient marquées d'un lion debout contre un bouclier dans lequel était pratiquée une bande.

**FEYERABEND** (*Jérôme*), imprimeur célèbre, dont les publications étaient marquées d'une Renommée portant dans chaque main une trompette. Il avait pour devise :

*Per vigilas habens oculos, animamque sagacem.  
Si cupis ut celebri stes tua fama loco.*

**FEYERABEND** (*Sigismond*), peintre, graveur et libraire allemand, né à Francfort, vers 1526 ou 1527, vivait encore en 1585. Selon Juchet, il aurait étudié l'histoire à Augsbourg, où il aurait fait paraître *Annales seu Historia Rerum Belgicarum, a diversis auctoribus conscriptæ*, 1580, et un ouvrage intitulé : *Geschlechter-Buch der Reichstadt Augspurg* (le Livre des Familles de la ville impériale d'Augsbourg). Il est beaucoup plus certain qu'il eut à Francfort un grand commerce de librairie. La plupart de ses publications étaient ornées de gravures sur bois, exécutées par les plus célèbres artistes, tels que Solis, Jost, Amann, Boxberger, Stimmer et Maurer. Quelques-unes sont dues à Feyerabend lui-même. On lui attribue en particulier celles de la *Bible* de Zepplin, imprimée en 1561, ainsi que

les *portraits des doges de Venise* dans la chronique de Kellner. On distingue par le monogramme S. F les productions de Sigismond Feyerabend d'avec celles de ses parents également adonnés à la gravure. Les ouvrages publiés par Feyerabend seul sont marqués d'un lion portant un globe duquel jaillissent des flammes; ceux qu'il a fait paraître avec la coopération de Hab, Hahn et Weigand ont au frontispice une Renommée soufflant dans deux trompettes.

**FEYERABEND** (*Charles-Sigismond*), fils de Sigismond, libraire et graveur, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. En 1590 il succéda à son père dans le commerce de librairie, et fit paraître plusieurs recueils de gravures, dont quelques-unes sont marquées des chiffres M. L. et V. Feyerabend. Un de ces recueils, possédé par Papillon et daté de 1599, contenait 299 estampes, avec une dédicace écrite et signée en allemand par l'éditeur.

**FEYERABEND** (*Christophe*), théologien allemand, vivait à Elbing dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il fut engagé dans de vives controverses avec les syncrétistes, et publia *Idea pseudoprophetarum*.

Pour tous les Feyerabend, Papillon, *Traité hist. et prat. de la Grav. en bois*; Paris, 1760. — Juchet, *Ally. Giel.-Lexik.* — Sadler, *Univ. Lex.* — Nagler, *Neues Ally. Kunstl.-Lexik.*

**FEYJOO Y MONTENEGRO** (*François-Benoît-Jérôme*), critique espagnol, né à Compostelle, le 6 février 1701, mort à Oviedo, le 16 mai 1764. Après avoir fait ses études à l'université d'Oviedo, il entra dans l'ordre des Bénédictins, et devint abbé du monastère de Saint-Vincent à Oviedo. Ses connaissances étaient extrêmement étendues. On a de lui deux ouvrages très-remarquables, intitulés : *Teatro critico, sopra los errores comunes*; Madrid, 1738-1746, 16 vol. in-8°; — *Cartas eruditas y curiosas*; Madrid, 1746-1748, 8 vol. in-8°. Dans ces deux recueils Feyjoo ne craignit pas d'attaquer l'ignorance des moines, la licence du clergé, les privilèges ridicules, l'abus des pèlerinages, des exorcismes, des prétendus miracles, etc. Il se fit ainsi beaucoup d'ennemis; mais les savants les plus distingués de son pays le défendirent, et il évita les poursuites de l'inquisition. Bien qu'il ne se fût pas moins inoqué de la médecine que de la superstition, la faculté de Séville le mit au nombre de ses docteurs. Une grande partie du *Teatro critico* a été traduite en français par d'Hermilly; Paris, 1742, 12 vol. in-12; et beaucoup des morceaux qu'il contient ont été traduits en anglais par John Brett, sous le titre de *Essays or discourses, selected from the works of Feyjoo*; 1780, 4 vol. in-8°. Les *Œuvres complètes* de Feyjoo ont été recueillies par Campananes; Madrid, 1780, 33 vol. in-8°.

Campananes, *Vie de Feyjoo*, en tête de ses *Œuvres*. — Ticknor, *History of Spanish Literature*, t. I., p.

**FEYNES** (*François*), médecin français,

à Béziers, vers 1525, mort à Montpellier, en 1573. Il fut depuis 1557 professeur à l'université de sa ville. On a de lui un ouvrage posthume intitulé : *Medicina practica, in quatuor libros digesta... nunc primum e bibliotheca Cl. V. Renati Moræi, studiosorum usibus benigne concessa*; Lyon, 1650, in-4°. H. F.

Astruc, *Histoire de la Faculté de Médecine de Montpellier*.

FEYNES (Henri de), voyageur français, vivait au commencement du dix-septième siècle. Il était gentilhomme de la maison du roi et aide de maréchal de camp. Il parcourut l'Italie, l'Espagne, l'Angleterre, les Pays-Bas, l'Allemagne, la Pologne, la Hongrie, et enfin tout le sud de l'Asie. On ignore l'objet de son voyage dans cette partie du monde; peut-être avait-il reçu du roi la mission secrète d'aller examiner les établissements fondés dans les Indes par les Portugais. Après avoir accompli un pèlerinage à Lorette, il alla s'embarquer à Venise, relâcha en Chypre, aborda à Alexandrette, se rendit à Alep, où il se joignit à une caravane pour traverser le désert, visita Bagdad, Ispahan, Cazwin, Tauriz, Schiraz, Lar, Ormuz, Mascate, Cambaye, Sourate, Diu, la côte de Malabar, le Bengale, Ceylan, les Moluques, Macao, Canton, vit à son retour le Pegou, Siam, s'embarqua à Goa, et arriva enfin à Lisbonne. Le roi d'Espagne, qui était alors maître des Indes, craignant que Feynes ne fît des révélations sur l'état de cette contrée, le fit jeter en prison. Il y fut retenu malgré les réclamations de Louis XIII et conduit secrètement à Xativa, dans le royaume de Valence, où il resta enfermé pendant quatre ans. Mais au bout de ce temps, son confesseur ayant fait connaître le lieu de sa captivité, il fut relâché sur une nouvelle demande du roi de France. On a de lui : *Voyage fait par terre depuis Paris jusqu'à la Chine, avec le retour par mer*; Paris, 1630, in-12. Cette relation, qui traite d'une si grande étendue de pays dans un mince volume de 212 pages, est fort superficielle; les noms des contrées sont souvent mal transcrits. L'auteur, au reste, est plein de candeur; on ne trouve dans son récit rien de merveilleux ni d'in vraisemblable; il évalue en journées la distance entre plusieurs des villes qu'il a traversées, et il les compare souvent pour l'étendue à une ville de France.

E. BEAUVOIS.

Feynes, *Voyage*.

\* FEZARI (Mohammed-ben-Ibrahim ben-Habib-Al-), astronome arabe, vivait au deuxième siècle de l'hégire (huitième de J.-C.). Il traduisit en arabe, d'après l'ordre du khalife Mansour, un traité d'astronomie intitulé *Sind Hind*: ouvrage de l'Indien Katka. Cette traduction est connue sous le titre de *Sind Hind al-Kebir* (le Grand Sind Hind); elle a été en usage depuis 157 (773) jusqu'au commencement du troisième siècle de l'hégire (816 de J. C.). C'est d'après les tables indiennes qu'il construisit le premier astrolabe

qu'aient possédé les Arabes; il écrivit deux ouvrages sur ce sujet, et composa un traité du mesurage du Nil.

E. BEAUVOIS.

Passage du *Tatara al-Hokama* (Hist. des Philosophes), attribué à Djemal-ed-din Al-Cosli, dans Casiri, t. I, 426, 428-429. — Hadji-Khalifa, *Lexic. bibliogr.*, édit. Fleugel, t. V, n° 9837; VI, 12820.

FIACCHI (Louis), poète et critique italien, connu sous le nom de *Clasio*, né à Scarperi (Toscane), le 4 juin 1754, mort à Florence, le 26 mai 1825. Il entra dans les ordres, et professa plusieurs années dans un collège de Florence. Il se fit connaître par des poésies élégantes. Devenu membre de la Crusca, il s'occupa de recueillir des matériaux pour une réimpression du dictionnaire de cette académie. Les observations de Fiacchi sur Dante, Boccace et les anciens poètes italiens annoncent beaucoup de savoir et de goût. On a de lui : *Favole*; 1807, in-8°; — *Sonetti pastorali et rusticali*; Milan, 1808, grand in-8°; — *Dichiarazione di molti Proverbi, detti e parole*; Florence, 1820, in-8°; — *Osservazioni sul Decamerone di Boccaccio*; Florence, 1821, in-8°.

Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri*, t. VI, p. 26.

\* FIACCO ou FLACCO (Orlando), peintre de l'école vénitienne, né à Vérone, vivait en 1560. Les auteurs ne sont pas d'accord sur le nom de son maître; les uns croient qu'il fut élève d'Antonio Badile, les autres qu'il reçut les leçons de Battista del Moro ou de Francesco Torbido, dit le Moro. Quoi qu'il en soit, il paraît avoir surtout visé à la force dans la plupart de ses peintures, et s'être proposé pour modèle le Caravage, auquel on attribuerait volontiers son tableau de *La Vierge avec saint Jean* et *La Madeleine* à Saint-Nazaire et Saint-Celse de Vérone. Fiacco a laissé des portraits aussi remarquables par l'exécution que par la ressemblance. Cet artiste, qui donnait de grandes espérances, est mort jeune, et la misère ne fut peut-être pas étrangère à sa fin prématurée.

E. B—N.

Pozzo, *Vite dei Pittori Veronesi*. — Ridolfi, *Vite degli Illustri Pittori Veneti*. — Vassari, *Vite*. — Latini, *Storia della Pittura*. — Benvenuti, *Guida di Verona*.

\* FIACRE, anciennement FIFRE (Saint) (1), anachorète irlandais, mort à Breuil (Brie), vers 670. Il était d'une illustre famille irlandaise selon la plupart des hagiographes (quelques auteurs le font fils aîné d'un roi d'Ecosse). Il fut élevé par un évêque, que l'on croit être saint Conan, évêque de Soder ou des Iles occidentales. Il quitta sa patrie à la fleur de l'âge, et vint en France accompagné de quelques jeunes gens, qui comme lui voulaient se consacrer à la solitude et à la prière. Il vint trouver saint Faron, évêque de Meaux, qui lui assigna pour demeure Breuil, lieu désert situé dans une forêt de la Brie. Fiacre défricha une certaine étendue de terrain, s'y construisit une cellule, et fit bâtir à quelque distance un asile pour les étrangers. Sa charité n'avait point de bornes, et sa vie était extrême-

(1) Selon Richard et Giraud, le nom de *Fiacre* ne lui fut donné que cinq ou six cents ans après sa mort.

ment austère. Suivant la règle des moines irlandais, il ne permettait à aucune femme d'entrer dans l'enceinte de son ermitage, usage qui s'est perpétué longtemps pour les lieux où le chaste anachorète était honoré. Chillen ou Kilain, seigneur irlandais ou écossais, vint visiter Fiacre, et le décida à faire des prédications dans les provinces voisines. Ses missions furent fructueuses, surtout dans l'Artois. Il y devint l'objet d'une vénération particulière, et Arras honore sa mémoire le 13 novembre. Fiacre fut enterré dans son oratoire de Breuil, sur l'emplacement duquel, dans la suite, les moines de Saint-Faron élevèrent un prieuré. Ses reliques devinrent bientôt célèbres par plusieurs miracles : on en transporta une partie à Meaux en 1568 ; en 1627 et en 1695, les grands-ducs de Florence en obtinrent des portions, qu'ils déposèrent dans la chapelle de Loppaia, construite à cet effet. Paris en montra successivement au Val-de-Grâce, aux Barnabites et à Sainte-Catherine de la Couture, chez les chanoines réguliers. Il ne paraît pas que la grande dispersion de ces précieux restes ait influé sur leur pouvoir. En 1639, Segulier, évêque de Meaux, et Jean de Blois, comte de Penthievre, reconnurent que ces reliques pouvaient opérer la guérison de maladies dangereuses ; en 1641 Anne d'Autriche attribua à la protection de saint Fiacre le rétablissement de Louis XIII, alors gravement malade à Lyon, et fit à pied le pèlerinage de Breuil, en exécution d'un vœu qu'elle en avait fait. « Elle fut, dit l'abbé Godescard, délivrée par le même moyen d'un flux de sang qui avait résisté à tous les remèdes de la médecine. » La princesse ne douta point que la naissance de Louis XIV, son fils, n'eût été le fruit de sa dévotion à saint Fiacre et de ses fréquentes visites au prieuré de Breuil. Saint Fiacre est devenu le patron des jardiniers, qui célèbrent solennellement sa fête le 30 août. Ce ne fut que très-indirectement que ce saint attacha son nom à une espèce de voitures publiques à quatre roues devenues très-communes depuis le milieu du dix-septième siècle. Suivant le père Labat, l'origine de ce mot vient de l'enseigne de l'inventeur de ces voitures (1). Selon d'autres étymologistes, à l'époque de la création de ces véhicules il mourut au couvent des Petits-Pères un moine nommé *Fiacre*. Sa mémoire était si révéree que chacun voulait avoir son portrait. Dans le but de plaire au public, l'entrepreneur des nouveaux carrosses fit peindre le bienheureux sur les portières de ses voitures.

Saint Fiacre l'anachorète avait une sœur, nommée Syra. Elle mourut dans le diocèse de Meaux, où elle est honorée comme vierge. Quelques auteurs font mention d'une lettre que cette

(1) Il se nommait Sauvage, logeait dans la rue Saint-Antoine, et avait pour enseigne *A saint Fiacre*. On appela ces carrosses roitures à cinq sous, parce qu'on les louait à cinq sous l'heure. Les cochers, ainsi que leurs voitures, prirent ensuite le nom de *fiacres*.

sainte reçut de son frère, et qui renfermait des maximes de morale.

Alban Butler, *Lives of Fathers*, etc. — Abbé Godescard, *Vies des principaux Saints*, mois d'août. — Surius, *Acta Sanctorum*. — Baillet, *Vies des Saints*, II. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

**FIALETTI** (*Odoard*), peintre et graveur vénitien, né à Bologne, en 1573, mort à Venise, en 1638. Il fut instruit dans l'école du Tintoret, et il en sortit bon dessinateur. Il fixa sa résidence à Venise, pour éviter la concurrence des Carrache, et il y passa le reste de sa vie. Il a laissé un assez grand nombre d'ouvrages, fort estimés, surtout son *Crucifiement* pour l'église de la Croix. Fialetti se fit surtout connaître comme graveur. On cite de lui un recueil de vingt pièces intitulé : *Scherzi d'Amore* ; — *Vénus et l'Amour* ; — *Diane à la chasse* ; — *Le dieu Pan* ; — *Un Homme qui tient un vase*, d'après le Porcenone ; — les *Noces de Cana*, d'après le Tintoret ; — *Abiti delle religioni con le armi e brevi descrizioni loro* ; Venise, 1626, in-4°.

Gandellini, *Notizie storiche degl' Intagliatori*, t. II. — Lanzi, *Histoire de la Peinture en Italie*, t. III, p. 188.

**FIALHO** (*Manuel*), historien portugais, né à Evora, en 1659, mort en 1718. Il entra fort jeune dans l'ordre des Jésuites. Ses vingt dernières années furent employées à rassembler des documents sur sa ville natale. Ce travail ne parut sous forme d'abrégé qu'après la mort de l'auteur, par les soins du P. Francisco Fonseca, auquel on l'attribue fréquemment tout entier ; il a paru sous ce titre, quelque peu mensonger : *Evora Gloriosa, epilogo dos quatro Tomos de Evora illustrada que compoz o R. P. M. Manoel Fialho, da Companhia de Jesus, escrita, acrescentada e amplificada pelo P. Francisco de Fonseca, da mesma Companhia* ; Rome, 1728, in-fol (Aziziari). Quelques années après la publication du livre de Fialho, on publia une autre histoire de cette ville sous le pseudonyme d'Amador Patricio (Mart. card. de Azevedo), *Historia das Antiquidades d'Evora; primeira parte, repartida em dez libros, onde se relatao as cousas que acontecerdo em Evora ate ser tomada aos mouros por Giraldo no tempo do rey D. Affonso Henriques; e o mais que dahi por diante aconteeo ate do tempo presente se contam na secunda parte* ; Evora, 1739, in-4°. La seconde partie n'a point paru, que nous sachions du moins. Verd. Dumas.

Barbosa Machado, *Bibl. Lusitana*. — Pinto de Sousa, *Bibliotheca historica*, pet. in-4°. — César de Figueiredo, *Bibliographia historica*.

**FIALHO FERREIRA** (*Antonio*). vo portugais, né à Macao, vi au d siècle. Nommé capitão mor ues B 1633, il se trouva à la tête d'une flotte esp le- vait ravitailler Manille. De retour cau part à une émeute qui éclata à 200 ca dait à renverser l'admin un il quitta cette ville, avec nation pour un de s'en référer aux de l'Inno; traversant l'empire de

gues des Gants, il franchit le passage de Dauguim, et parvint à Goa. Une fois établi dans la capitale des Indes portugaises, Fialho Ferreira fut chargé par le gouverneur Pedro da Sylveira d'aller porter jusqu'en Espagne les justes plaintes de la population portugaise établie en Orient; et il prit la résolution de se rendre en Europe par la voie de terre. Dans cette intention, il quitta Goa dès 1639, se fit débarquer dans le golfe Persique, franchit l'Arménie, traversa une partie de la Grèce, fit un séjour de quelque durée à Constantinople, visita Rome, et se rendit à Madrid, pour passer à Lisbonne. Pendant ce voyage, plus difficile à effectuer alors qu'il ne l'est de nos jours, le Portugal s'était séparé de l'Espagne, et la maison de Bragance était montée sur le trône; Fialho Ferreira quitta bientôt Lisbonne, chargé par Jean IV d'aller annoncer son avènement à ses sujets de l'extrême Orient. Il se rendit en effet à Macao, et il excita la joie la plus vive en déclarant que la métropole avait recouvré son indépendance. Ici nous perdons la trace du voyageur; nous savons seulement qu'il fut nommé chevalier du Christ et qu'en l'année 1643 il consigna dans un ouvrage curieux, devenu fort rare, le récit de ses aventures; ce livre est intitulé : *Relação da Viagem que por ordem de sua magestade fez Antonio Fialho Ferreira deste reino à Cidade de Macao na China*, etc.; Lisbonne, 1643, in-4°. Il avait consigné ses précédentes observations dans un volume resté en manuscrit, et qui fut traduit du portugais en espagnol; il porte ce titre : *Razones y preguntas sobre la navegacion que se ha abierto desde la China à la India por los boquerones del valle, y si sera conveniente hazer viages desde la China à la India en derechura*. Ce livre curieux est resté, dit-on, dans la Bibliothèque royale de Madrid. Fialho Ferreira avait été nommé gentilhomme du palais.

Ferd. DENIS.

Barbosa, *Bibliotheca Lusitana*. — Leon Pinelo, *Bibliotheca orientalis y occidental*; 2<sup>e</sup> edit., 3 vol. petit in-fol.

\* **FIAMMA** (Gabriel), poète italien, né à Venise, en 1533, mort en 1585. Ses *Rime con i commenti dell'autore*, Venise, 1570, 1573, 1616, sa *Sciolta di Rime spirituali*, Bergame, 1606, in-4°, sont tombés dans l'oubli. G. B.

Tiraboschi, *Storia della Letteratura Italiana*.

**FIAMMA** (Galfraneo), historien italien, né à Milan, en 1283, mort vers 1372, après avoir passé soixante-treize ans dans l'ordre de Saint-Dominique. Il a laissé deux ouvrages : *Manipulus Florum, seu historia Mediolani, ab origine urbis usque ad a. 1371*, et *Opusculum de rebus gestis ab Azone, Luchino et Joanne, ricecomitibus*; ces écrits ont été insérés dans le recueil de Muratori, *Script. Rer. Italic.*, t. XI, p. 553, et XII, 991.

G. B.

Quétif, *Script. Ord. Prædic.*, t. I, p. 617. — Argelati, *Biblioth. Script. Mediol.*, t. I, p. II, p. 635.

**FIANCÉ** (Antoine), médecin français, né à Fluret, près de Beaunçon, le 1<sup>er</sup> janvier 1552,

mort le 27 mai 1581. Il étudia à Paris les belles-lettres et la philosophie. Il alla ensuite faire son cours de médecine à Montpellier, exerça successivement cette profession à Carpentras, à Arles, et se fit recevoir docteur à Avignon. Il mourut dans cette ville, en soignant des malades atteints de la peste. Sa fin prématurée l'empêcha d'écrire aucun ouvrage de médecine. Il composa seulement quelques poésies latines, entre autres une satire, intitulée *Platopodologie*. Ce n'est pas, comme l'a cru La Monnoie, un traité sur les pieds larges et plats, mais une invective contre certains envieux ou *pieds plats* qui cherchaient à nuire à l'auteur.

La Croix du Maine et Du Verdier, *Biblioth. franç.* (édit. de Rigoley de Juvigny), t. I. — Eloy, *Dictionnaire historique de la Médecine*.

**FIARD** (L'abbé Jean-Baptiste), démonologue français, né à Dijon, le 28 novembre 1736, mort dans la même ville, le 30 septembre 1818. Imbu dès sa jeunesse d'opinions superstitieuses, il crut voir dans les philosophes irreligieux du dix-huitième siècle et dans leurs adeptes des diables et des sorciers, et il les dénonça en ces termes à l'assemblée du clergé de France, en 1775 : « Messieurs, il se commet dans ce royaume un crime étrange....; un déluge de maux est prêt à fondre sur la nation, si on ne surveille pas les sorciers ou diabolâtres..... Les suites seront la destruction de la religion, la ruine des peuples, des pertes étonnantes des biens que donne la terre,... des divisions intestines, des troubles dans l'État... Les magiciens et les sorciers sapent sourdement le trône et l'autel..... Ils sont ennemis du magistrat, du prince, du ministre, du sujet; ils ne peuvent que nuire et renverser; ils ne sont ni parents, ni amis, ni hommes; ils sont sans cesse et invinciblement poussés à commettre des crimes contre nature, des profanations, des sacrilèges, des meurtres. » Fiard crut voir dans la révolution l'accomplissement de ses prophéties. Arrêté en 92 comme prêtre non assermenté, il fut détenu deux ans sur les pontons de Rochefort. Il en sortit plus persuadé que jamais de l'influence du diable et des sorciers sur la révolution française. Il continua de les combattre dans des livres qui trouvèrent peu de lecteurs, et mourut dans l'obscurité. On a de lui : *Lettres magiques, ou lettres sur le diable*, Paris, 1781, in-8°; réimprimées sous le titre de *Lettres philosophiques sur la Magie*, Paris, 1801, in-12; *ibid.*, 1803, in-8°; — *La France trompée par les magiciens et les démonolâtres du dix-huitième siècle, fait démontré par des faits*; Paris, 1803, in-8°. Fiard assure dans cet ouvrage que le diable seul a fait la révolution française à l'aide d'hommes et de femmes qui étaient ou des démons incarnés ou des adorateurs du diable, c'est-à-dire des démonolâtres et des magiciens. On attribue à l'abbé Fiard : *Le Secret de l'État, ou le dernier cri du vrai patriote*, publié d'abord en 1796 et réimprimé



a Paris, 1815, in-8°; — *Le Mystère des Magnétiseurs et des Somnambules dévoilé par un homme du monde*; Paris, 1815, in-8°.

Arnault, Jony, etc., *Biogr. nouvelle des Contemporains*. — Querard, *La France littéraire*.

\* **FIASELLA** (*Domenico*), dit le *Sarzana*, peintre de l'école génoise, né à Sarzana, en 1589, mort à Gênes, en 1669. Son goût pour la peinture se développa à la vue d'un magnifique tableau d'Andrea del Sarto qui existait dans l'église des Dominicains de Sarzana. Il fréquenta pendant quelque temps l'atelier de G. B. Paggi, puis il partit pour Rome, où il fit une étude toute spéciale des chefs-d'œuvre de Raphaël. Après avoir passé dix années dans cette ville, où il aida le Passignano et le chevalier d'Arpin, il revint à Gênes, où il se fit remarquer par sa facilité à composer de grands sujets, la correction de son dessin, la vivacité et souvent la grâce de ses têtes, le brillant de son coloris surtout dans les peintures à l'huile, et son habileté à imiter les maîtres dans ce qu'ils avaient d'approprié aux sujets qu'il traitait. On lui reproche seulement d'avoir manqué de patience et d'avoir souvent fait terminer ses ouvrages par ses élèves. Fiasella, pendant sa longue carrière, a exécuté d'innombrables peintures, répandues dans toutes les églises de l'État de Gênes. En mourant, il laissa pour héritier son neveu Giovanni-Battista Fiasella, qui suivit ses traces avec assez de bonheur.

E. B—x.

Soprani, *Vite de' Pittori Genovesi*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Baldinucci, *Notizie*. — Campori, *Gli Artisti negli Stati Estensi*.

**FIBONACCI**. Voy. LÉONARD DE PISE.

\* **FICATELLI** (*Stefano*), peintre de l'école bolonaise, né à Cento, vers 1630, mort dans les premières années du dix-huitième siècle. Il fut élève et bon imitateur de son illustre compatriote le Guerchin. Il a travaillé pour les églises de Ferrare; mais, malgré l'imagination qu'il a déployée dans ces peintures, on préfère encore à ses œuvres originales les excellentes copies qu'il a laissées des tableaux du Guerchin. E. B—x.

Cittadella, *Catalogo storico de' Pittori e Scultori Ferraresi*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Ticcozzi, *Dizionario*.

**FICHARD** (*Jean*), jurisconsulte allemand, né à Francfort, en 1512, mort le 7 juin 1591. Il étudia à Fribourg en Brisgau et à Spire, devint docteur en droit en 1531, et visita Padoue et Bologne pour y compléter ses connaissances. On a de lui : *Perioche Vitarum Jurisconsultorum, ab Itrnerio usque ad Zuzium*; Leipzig, 1721; — *Tractatus Cautelarum omnium Jurisconsultorum*; — *Consilium in morbo comitali*.

Adam, *Et Brudt*. — Telsier, *Élog. des savants*.

\* **FICHERELLI** ou **FICARELLI** (*Felice*), dit *Riposo*, peintre de l'école florentine, né à San-Gemignano l'oscane, vers 1605, mort en 1660. Il fut élève de l'Empoli, mais imitateur de Cristofano Allori, dont il fut l'intime ami. Doué d'un naturel calme et paisible, Ficherelli travaillait

lentement, et ne parlait que lorsqu'il était forcé de répondre; de là le surnom de *Felice Riposo*, sous lequel il est souvent désigné. Son talent est simple, naturel, son coloris moelleux, délicat; ses têtes sont gracieuses. Les rares ouvrages de ce maître sont des modèles de la peinture finie, sans tomber dans la recherche de la miniature. Il dut peut-être cette perfection au soin qu'il apporta dans l'exécution de certaines copies d'après le Pérugin, Andrea del Sarto et autres maîtres. Un de ses meilleurs ouvrages est un tableau de l'église de Santa-Maria-Nuova de Florence, *La Vierge offrant l'Enfant-Jésus à l'adoration de saint Antoine de Padoue*. A la galerie Capponi est une *Dalila* de ce maître, et à la galerie Rinuccini un très-beau tableau d'*Adam et Ève dans le paradis terrestre*; le musée de Dresde possède de lui un tableau de *Lucrèce et Tarquin*.

E. B—x.

Baldinucci, *Notizie*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Ticcozzi, *Dizionario*. — Fantozzi, *Guida di Firenze*.

**FICHET** (*Guillaume*), théologien et rhéteur français, né à Aunay, près de Paris, vivait dans la seconde moitié du quinzième siècle. Il fut élu recteur de l'université de Paris en 1467. Il professait à la fois l'art oratoire, la théologie et la philosophie. Sa réputation d'éloquence le fit rechercher par Louis XI, qui l'employa dans plusieurs négociations importantes. Fichet fut regardé comme auteur de la paix conclue avec le duc de Bourgogne. Il se rendit ensuite à Rome. Bessarion lui dédia les discours où il excitait les princes chrétiens à faire la guerre aux Turcs, et le pape Sixte IV le nomma son camérier. Fichet, qui était très-zélé pour les lettres, favorisa de tout son pouvoir l'imprimerie naissante, et fit venir d'Allemagne, pour en établir une dans la Sorbonne même, Ulric Gering, Martin Krantz et Michel Friburger, qui imprimèrent entre autres les lettres de Guillaume Fichet et son traité de rhétorique. Ces deux livres, une des productions les plus anciennes de l'imprimerie parisienne, parurent sous les titres de *Rhetoricorum Libri tres*, sans date (probablement de 1470), petit in-4°; — *Epistolæ, in Parisiorum Sorbona*; 1471, in-4°.

Maittaire, *Annal. typograph.*, t. I. — Gilbert, *Jugem. des Savants sur les Rhétoriciens*, t. III. — Moréri, *Grand Dictionnaire historique*.

**FICHET** (*Alexandre*), humaniste et bibliographe français, né en 1588, au Petit Bornand, mort à Chambéry, le 30 mars 1659. Il entra dans la Société de Jésus en 1607, et professa les humanités et la rhétorique dans le collège de La Trinité de Lyon. Il avait beaucoup d'érudition. On a de lui : *Farus mellis, ex variis sanctis Patribus collectus*; Lyon, 1615, in-24; — *Chorus Poetarum classici duplex, sacrorum et profanorum*; Lyon, 1616, in-4°; — *Vie de la mère de Chantelaine, fondatrice des religieuses de la Visitation*; Lyon, 1642, in-8°; — *Arcana Studiorum*.



*nium Methodus, et Bibliotheca Scientiarum*; Lyon, 1649, in-8°.

Coislin. *Histoire littéraire de la ville de Lyon.* — Moréri, *Grand Dictionnaire historique.*

**FICHET DE FLÉCHY** (*Philippe*), médecin français, vivait au dix-huitième siècle. Après avoir été chirurgien dans l'armée française, il passa au service de l'électeur palatin, qui le nomma inspecteur général des hôpitaux. « On ne connaît de lui, dit la *Biographie médicale*, qu'un ouvrage, dicté par l'empirisme le moins raisonné, mais dans lequel se trouvent des observations, au nombre de cent trente-cinq, dont plusieurs présentent quelque intérêt. » Cet ouvrage est intitulé : *Observations sur différents cas singuliers relatifs à la médecine pratique, à la chirurgie, aux accouchements et aux maladies vénériennes*; Paris, 1745, 1761, 1765, in-12.

*Biographie médicale.*

\* **FICHI** (*Ercole*), sculpteur et architecte italien, né à Imola, en 1595, mort à Bologne, en 1665. Il fut élève d'Emilio Savonzzi. Après avoir travaillé en stuc et en marbre dans différentes villes de la Romagne, il vint se fixer à Bologne, où, en 1641, il fut nommé adjoint à Vincenzo Porta comme architecte de la ville. On voit de lui à l'église Saint-Paul les statues en terre cuite de Saint Charles et de Saint Philippe Néri.

E. B—N.

Gualandì, *Memorie originali di Belle Arti.* — Gualandì, *Tre Giorni in Bologna.* — Malvasia, *Pittura, Scultura e Architettura di Bologna.* — Orlandi, *Abbecedario.*

**FICHTE** (*Jean-Théophile*), célèbre philosophe allemand, chef d'école, naquit le 19 mai 1762, dans le village de Rammenau, près de Biichowswerda, dans la haute Lusace, et mourut à Berlin, le 28 janvier 1814. Il était fils d'un petit industriel renommé pour sa probité, et qui descendait d'un officier suédois établi dans le pays lors de la guerre de Trente Ans. Le jeune Fichte donna de fort bonne heure des preuves de l'originalité de son esprit et de l'indépendance de son caractère. Son père, tout en le surveillant dans une certaine mesure, le laissa se développer avec une grande liberté. Le baron de Miltitz, qui avait été frappé des heureuses dispositions de l'enfant, se chargea de son éducation; il le plaça d'abord, sous la direction d'un pasteur des environs de Missnie, dans le village de Niederau, où il passa ses premières et plus douces années; puis il le fit entrer au collège de Schulpforta. Fichte avait alors treize ans; la perte de sa liberté, les mauvais traitements d'un camarade idiot, lui inspirèrent une de ces résolutions extraordinaires, que l'on prend à cet âge, où l'on ne connaît le monde que par les lectures. Fichte, qui avait lu *Robinson Crusoe*, voulut marcher sur les traces de ce héros de Fox. Déjà il était sur la route de Hambourg pour aller vivre dans quelque île lointaine et ignorée, quand le souvenir de sa mère le ramena au collège et au devoir. Dès lors il se livra avec ardeur à l'étude, et devint un des

meilleurs élèves de l'établissement. Une grande lutte était engagée en Allemagne à cette époque entre la vieille génération et la nouvelle. La lecture de Wieland, de Lessing, de Goethe, était prohibée au collège; mais, grâce à la complicité d'un des jeunes professeurs, Fichte réussit à se procurer les feuilles satiriques que Lessing publiait contre le pasteur Gortze de Hambourg, qui était le type de l'intolérance dogmatique. Cette lecture fit naître en lui le besoin d'une liberté d'examen insatiable, et fut pour le jeune élève le commencement d'une nouvelle vie intellectuelle.

A dix-huit ans, Fichte se rendit à l'université d'Iéna pour étudier la théologie; mais son génie philosophique fut de plus en plus excité par ses études théologiques mêmes et par les doutes qu'elles lui faisaient concevoir. Ce fut surtout le problème de la liberté morale dans ses rapports avec la nécessité de l'ordre universel et avec la Providence qui l'occupa dans ces premiers temps. Il se décida d'abord pour l'opinion désignée sous le nom de *déterminisme*, et selon laquelle tout dans les actions humaines est prévu et destiné à concourir vers un but commun et unique avec la volonté éternelle, absolue, divine. L'étude de Spinoza le confirma dans ces vues. Néanmoins, il sentait en lui quelque chose qui n'était pas satisfait: c'était le sentiment de sa personnalité, sentiment qui se fortifiait de toute l'énergie de son caractère et que le déterminisme ne pouvait ni abolir ni expliquer. Ce sentiment de la liberté, de la détermination par soi, se prononça chez lui avec tant de force qu'il devint, comme on va le voir, la base de toute sa philosophie. La mort de son père adoptif le laissa livré à ses propres ressources, et pour terminer ses études il eut à s'imposer des privations qui ajoutèrent encore à la force de son caractère. Le besoin le contraignit d'accepter la place de précepteur dans une maison de Zurich. Dans cette ville, il fit connaissance avec M<sup>lle</sup> Rahn, nièce de Klopstock, qu'il épousa depuis. Il quitta Zurich au printemps de 1790, pour aller chercher en Allemagne une position plus analogue à ses goûts. « Je suis peu fait, écrivait-il à cette époque, pour n'être qu'un savant. Je ne veux pas seulement penser, je voudrais agir, et je cherche moins à cultiver mon esprit qu'à former mon caractère. » Mais, après avoir cherché vainement à être employé activement à Stuttgart et à Weimar, il se rendit à l'université de Leipzig pour s'occuper principalement de la philosophie de Kant, qui avait encore tout l'intérêt de la nouveauté. Plusieurs lettres écrites par lui à cette époque de sa vie nous montrent quelle révolution l'étude de cette philosophie, surtout celle de la *Critique de la Raison pratique*, produisit dans son esprit. « Depuis que j'ai étudié la philosophie de Kant, dit-il, je crois de toute mon âme à la liberté de l'homme. Quel respect ce système nous inspire pour la dignité hu-

maine ! quelle force nouvelle elle nous donne ! »

A son retour de Varsovie, où il s'était rendu pour essayer encore une fois de la vie de précepteur, mais où il avait été refusé, à cause de sa vicieuse prononciation de la langue française et surtout à cause de ses manières peu soumises, il passa par Königsberg pour voir en personne l'auteur de la *Critique*. Kant le reçut d'abord froidement, et ne lui témoigna de l'intérêt qu'après que Fichte lui eut remis le manuscrit de l'ouvrage qui parut depuis sous le titre de *Versuche einer Kritik aller Offenbarung* (Essai d'une Critique de toute Révélation) ; 1792. Pour échapper à la détresse dont il fut atteint à Königsberg, il se fit de nouveau précepteur. Cette fois il fut plus heureux ; le comte et la comtesse de Krockow, chez qui il vint habiter dans les environs de Dantzig, lui firent l'accueil le plus bienveillant, et bientôt un premier succès littéraire, dû en partie à une méprise, commença sa célébrité. Après bien des refus, le libraire Hartung consentit à publier à Halle, sans le nom de l'auteur, la *Critique de toute Révélation*. Fondé sur ce principe que la vérité d'une religion qui se dit révélée doit moins se présumer en raison des événements miraculeux qui en auraient accompagné la publication qu'en raison de son contenu, surtout de son accord avec la loi morale, ce livre était tellement dans l'esprit de Kant que la *Gazette littéraire* d'Iéna n'hésita pas à l'annoncer comme une production de ce philosophe et à lui décerner les plus magnifiques éloges (1).

Introduit avec tant d'éclat dans le monde littéraire, Fichte put enfin songer à consommer son union avec sa fiancée. Il se rendit à Zurich, vers la fin de 1793. Deux ouvrages remarquables furent les fruits de ses loisirs de Zurich. Ainsi que Klopstock et Schiller, Fichte avait pris un vif intérêt à la révolution française ; il en avait salué l'aurore avec enthousiasme, et il ne se découragea pas lorsque de mauvaises passions et la résistance qu'elle rencontra lui firent dépasser son but. Dans un écrit intitulé : *Beiträge zur Berichtigung der Urtheile des Publikums über die französische Revolution* (Documents pour servir à rectifier les jugements du public sur la révolution française), 1793, 2 vol. in-12, il souleva la question de la légitimité des révolutions en général. Il y établit qu'il ne saurait y avoir de constitution absolument invariable, toute constitution étant le produit du temps et des besoins du moment. Il déduit le droit de l'insurrection de l'existence d'un contrat social. L'idée d'un contrat est, selon lui, renfermée dans l'idée même de l'État ; lui seul donne des droits et impose des devoirs. Fichte dans cet écrit se

montre franchement révolutionnaire ; mais il ne veut pas que les réformes, même les plus nécessaires, se fassent aux dépens de la justice et de l'humanité. Le second ouvrage, écrit dans le même esprit, est intitulé *Zurückforderung der Denkfreiheit von den Fürsten Europas* (Revendication de la Liberté de la pensée, adressée aux princes de l'Europe) et daté de l'an dernier des ténèbres, 1793. Ces deux ouvrages lui attirèrent l'accusation de démagogie et de jacobinisme. Plus tard, après la publication de sa *Philosophie du Droit*, il eut à se défendre du reproche contraire.

C'est vers ce temps qu'il jeta les premiers fondements de son système, qui, destiné d'abord à compléter la philosophie de Kant, ne tarda pas à former opposition avec elle. Il était occupé à méditer sa nouvelle doctrine, lorsque le gouvernement de Weimar lui offrit la chaire de philosophie, laissée vacante à Iéna par le départ de Reinhold. Fichte accepta et arriva au printemps de 1794 à Iéna, où l'attendaient des amis enthousiastes et des adversaires non moins passionnés. Il comprit tout ce qu'il aurait à déployer de talent et de zèle pour répondre à l'attente des uns et pour triompher de la jalousie des autres. Il eut tout aussitôt un grand succès. Un de ses collègues, dans un écrit qui parut en 1796, s'exprime ainsi sur l'effet que Fichte produisit : « On croit l'entendre cherchant la vérité et la suivant dans toutes ses profondeurs ; le génie de sa philosophie est un esprit plein de force et de fierté. Le caractère distinctif de son individualité, c'est la plus haute probité... Ce qu'il dit de meilleur porte le cachet de la force et de la grandeur... La sévérité de ses principes est peu tempérée par la politesse ; cependant il souffre la contradiction... Sa diction se précipite comme un torrent, éclate comme une tempête. Il ne touche pas, mais il élève l'âme... Son regard est sévère, sa démarche altière et décidée ; son imagination n'est pas fleurie, mais vive et puissante. »

Dès son arrivée à Iéna, Fichte exposa le principe fondamental de son système dans un programme intitulé *Ueber den Begriff der Wissenschaftslehre* (De l'Idée de la Doctrine de la Science), 1794, annonçant qu'il avait trouvé le moyen d'élever enfin la philosophie au rang d'une science évidente. Il développa cette idée dans un ouvrage plus étendu. En même temps il publia ses *Vorlesungen ueber das Wesen des Gelehrten*, 1805 (Leçons sur l'Essence du Savant), qui sont l'expression fidèle de son caractère, et dont l'idée principale est que le savant, qui doit être l'homme le plus vrai et le plus développé, est surtout appelé à l'action. « Agir, agir, s'écrie-t-il, voilà notre rôle ici-bas. La destination du savant est de se perfectionner sans cesse par une libre activité, et de travailler au perfectionnement de ses semblables. »

Telle était aussi, malgré de vives sollicitations d'une autre nature, la seule action qu'il voulait

(1) « Tous ceux, dit alors naïvement ce journal, qui ont lu les moindres écrits de Kant n'auront pas de peine à reconnaître dans ce livre son admirable auteur. » Il faut ajouter à l'honneur de Kant qu'il n'eut rien de plus pressé que de rendre à Fichte ce qui lui était dû.

exercer lui-même. Iéna était alors l'université la plus fréquentée de l'Allemagne. L'unique but de Fichte dans ses rapports avec la brillante jeunesse qui l'entourait fut de la former à la spéculation et à une activité désintéressée, deux choses que sa philosophie lui paraissait devoir concilier plus qu'aucune autre. Tandis que les adversaires de sa doctrine lui reprochaient de favoriser l'égoïsme et de ne point tenir compte des affections du cœur, Fichte y puisait le plus énergique enthousiasme pour la vertu et les plus nobles inspirations. Son idéalisme n'avait laissé subsister comme réalité unique que le *moi*, lequel n'arrive réellement à son existence propre que lorsque, s'arrachant aux vaines illusions d'un monde chimérique, il s'élève dans la sphère des idées morales et conquiert ainsi sa véritable liberté. Il n'était si pleinement satisfait des résultats de sa spéculation que parce qu'ils justifiaient à ses yeux ses vues biens arrêtées sur la destination morale de l'homme. Cette conviction était pour lui une garantie de la vérité de sa philosophie. Cette philosophie relevait historiquement de celle de Kant ; mais dans sa direction particulière et dans son caractère spécial, elle fut surtout déterminée par l'individualité de son auteur.

La *Critique* de Kant, tout en admettant la réalité des choses extérieures, avait néanmoins abouti à une sorte d'idéalisme, en ce sens que selon ce philosophe nous ne pouvons pas connaître les choses telles qu'elles sont en soi, mais seulement telles qu'elles nous apparaissent selon les formes de notre entendement, selon les lois de notre esprit. Mais Kant avait posé en principe que nous ne pouvons réellement connaître que ce qui nous est donné dans l'observation, soit externe, soit interne, et il n'avait rétabli l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme qu'au moyen de la raison pratique, comme conditions nécessaires de la liberté et de la loi morales. Tel est le point de départ de la philosophie de Fichte. Il l'appelle *Wissenschaftslehre* (Doctrine de la Science), parce que selon lui le problème capital de toute philosophie, c'est de rechercher sur quel fondement repose le savoir, quel est le rapport de nos idées avec leurs objets, sur quoi se fonde notre conviction de la réalité objective de nos idées. Pour résoudre ce problème, Fichte ne part point, comme Kant, de l'analyse de la faculté de connaître, ni, comme Reinhold, du fait primitif de la conscience, mais bien d'un acte spontané du *moi*, qui construit la conscience elle-même et tous ses phénomènes. Fichte arriva ainsi à l'idéalisme *transcendental*, ou à la doctrine de l'identité du sujet et de l'objet. Le principe de ce système est cette proposition : le *moi* est ce qui se pose lui-même, c'est-à-dire que la conscience de soi est donnée immédiatement, qu'elle est le produit immédiat de l'intuition du *moi* par lui-même. Il en résulte qu'il nous est impossible de sortir de la sphère

de la conscience, et que, considérées de ce point de vue, toutes les existences ne sont autre chose que des modifications de notre intelligence. Royer-Collard, dans un discours d'ouverture prononcé en 1813, soutint que le caractère le plus général de la philosophie moderne, c'est de douter de l'existence réelle du monde extérieur, c'est-à-dire d'être *idéaliste* ; que toutes les écoles, celles de Locke et de Condillac, tout comme celles de Descartes, de Leibnitz et de Kant, avec plus ou moins de connaissance de cause, professent l'idéalisme. Or Fichte n'a fait qu'exposer cet idéalisme d'une manière absolue, sauf ensuite à rétablir la réalité du monde par la foi de la raison en elle-même.

Ainsi que Spinoza déduisit tout son système de la définition de la substance, Fichte prétendit déduire le sien de cet acte spontané du *moi* par lequel il se pose lui-même. Dans ce principe absolument primitif, qu'il exprime par cette formule  $a = a$ , se trouve renfermée toute la philosophie. Le *moi* est à la fois le principe actif et ce qui est produit par son activité. Là-dessus se fonde cette définition : *Ce qui tire son être de ce seul fait qu'il se pose comme étant est le moi comme sujet absolu*. Un second acte primitif de l'esprit est d'opposer au *moi* un *non-moi*, et peut s'exprimer ainsi :  $a$  n'est pas  $= a$ . Or, par cela même qu'un *non-moi* est opposé au *moi*, le *non-moi* est reconnu pour autre chose que le *moi*, et il semble que par cet acte la réalité d'un monde extérieur se trouve primitivement posée. Mais cette réalité n'est encore que supposée, et elle n'est reconnue ici que dans le *moi* et relativement au *moi*. Une troisième proposition, résultant d'un troisième acte primitif de l'esprit, est celle-ci : *Le moi et le non-moi sont posés tous deux par le moi et dans le moi comme se limitant réciproquement, de telle sorte que la réalité de l'un détruit en partie la réalité de l'autre*.

Par ces trois actes primitifs de l'esprit et les trois principes qui en résultent, toute connaissance absolue et immédiate se trouve épuisée, et il est impossible de remonter plus haut. Le résumé des trois principes est : *Le moi et le non-moi se déterminent réciproquement*, et cette proposition renferme ces deux autres : — *Le moi se pose comme déterminé par le non-moi, comme limité par lui* ; — *le moi pose le non-moi comme limité par le moi, ou le moi comme déterminant le non-moi*. La première de ces deux propositions est le fondement de la philosophie théorique, la seconde celui de la philosophie pratique. La réflexion commence nécessairement par la partie théorique, parce que le principe pratique se fonde analytiquement sur le principe théorique ; mais au fond la raison théorique dépend de la raison pratique. En d'autres termes, la réalité d'un monde objectif, qui demeure problématique dans la philosophie théorique, ne devient certaine que dans la phi-

maine ! quelle force nouvelle elle nous donne ! »

A son retour de Varsovie, où il s'était rendu pour essayer encore une fois de la vie de précepteur, mais où il avait été refusé, à cause de sa vicieuse prononciation de la langue française et surtout à cause de ses manières peu soumises, il passa par Königsberg pour voir en personne l'auteur de la *Critique*. Kant le reçut d'abord froidement, et ne lui témoigna de l'intérêt qu'après que Fichte lui eut remis le manuscrit de l'ouvrage qui parut depuis sous le titre de *Versuche einer Kritik aller Offenbarung* (Essai d'une Critique de toute Révélation) ; 1792. Pour échapper à la détresse dont il fut atteint à Königsberg, il se fit de nouveau précepteur. Cette fois il fut plus heureux ; le comte et la comtesse de Krockow, chez qui il vint habiter dans les environs de Dantzic, lui firent l'accueil le plus bienveillant, et bientôt un premier succès littéraire, dû en partie à une méprise, commença sa célébrité. Après bien des refus, le libraire Hartung consentit à publier à Halle, sans le nom de l'auteur, la *Critique de toute Révélation*. Fondé sur ce principe que la vérité d'une religion qui se dit révélée doit moins se présumer en raison des événements miraculeux qui en auraient accompagné la publication qu'en raison de son contenu, surtout de son accord avec la loi morale, ce livre était tellement dans l'esprit de Kant que la *Gazette littéraire* d'Iéna n'hésita pas à l'annoncer comme une production de ce philosophe et à lui décerner les plus magnifiques éloges (1).

Introduit avec tant d'éclat dans le monde littéraire, Fichte put enfin songer à consommer son union avec sa fiancée. Il se rendit à Zurich, vers la fin de 1793. Deux ouvrages remarquables furent les fruits de ses loisirs de Zurich. Ainsi que Klopstock et Schiller, Fichte avait pris un vif intérêt à la révolution française ; il en avait salué l'aurore avec enthousiasme, et il ne se découragea pas lorsque de mauvaises passions et la résistance qu'elle rencontra lui firent dépasser son but. Dans un écrit intitulé : *Beiträge zur Berichtigung der Urtheile des Publikums über die französische Revolution* (Documents pour servir à rectifier les jugements du public sur la révolution française), 1793, 2 vol. in-12, il souleva la question de la légitimité des révolutions en général. Il y établit qu'il ne saurait y avoir de constitution absolument invariable, toute constitution étant le produit du temps et des besoins du moment. Il déduit le droit de l'insurrection de l'existence d'un contrat social. L'idée d'un contrat est, selon lui, renfermée dans l'idée même de l'État ; lui seul donne des droits et impose des devoirs. Fichte dans cet écrit se

montre franchement révolutionnaire ; mais il ne veut pas que les réformes, même les plus nécessaires, se fassent aux dépens de la justice et de l'humanité. Le second ouvrage, écrit dans le même esprit, est intitulé *Zurückforderung der Denkfreyheit von den Fürsten Europas* (Revendication de la Liberté de la pensée, adressée aux princes de l'Europe) et daté de *l'an dernier des ténèbres*, 1793. Ces deux ouvrages lui attirèrent l'accusation de démagogie et de jacobinisme. Plus tard, après la publication de sa *Philosophie du Droit*, il eut à se défendre du reproche contraire.

C'est vers ce temps qu'il jeta les premiers fondements de son système, qui, destiné d'abord à compléter la philosophie de Kant, ne tarda pas à former opposition avec elle. Il était occupé à méditer sa nouvelle doctrine, lorsque le gouvernement de Weimar lui offrit la chaire de philosophie, laissée vacante à Iéna par le départ de Reinhold. Fichte accepta et arriva au printemps de 1794 à Iéna, où l'attendaient des amis enthousiastes et des adversaires non moins passionnés. Il comprit tout ce qu'il aurait à déployer de talent et de zèle pour répondre à l'attente des uns et pour triompher de la jalousie des autres. Il eut tout aussitôt un grand succès. Un de ses collègues, dans un écrit qui parut en 1796, s'exprime ainsi sur l'effet que Fichte produisit : « On croit l'entendre cherchant la vérité et la suivant dans toutes ses profondeurs ; le génie de sa philosophie est un esprit plein de force et de fierté. Le caractère distinctif de son individualité, c'est la plus haute probité... Ce qu'il dit de meilleur porte le cachet de la force et de la grandeur... La sévérité de ses principes est peu tempérée par la politesse ; cependant il souffre la contradiction... Sa diction se précipite comme un torrent, éclate comme une tempête. Il ne touche pas, mais il élève l'âme... Son regard est sévère, sa démarche altière et décidée ; son imagination n'est pas fleurie, mais vive et puissante. »

Dès son arrivée à Iéna, Fichte exposa le principe fondamental de son système dans un programme intitulé *Ueber den Begriff der Wissenschaftslehre* (De l'Idée de la Doctrine de la Science), 1794, annonçant qu'il avait trouvé le moyen d'élever enfin la philosophie au rang d'une science évidente. Il développa cette idée dans un ouvrage plus étendu. En même temps il publia ses *Vorlesungen ueber das Wesen des Gelehrten*, 1805 (Leçons sur l'Essence du Savant), qui sont l'expression fidèle de son caractère, et dont l'idée principale est que le savant, qui doit être l'homme le plus vrai et le plus développé, est surtout appelé à l'action. « Agir, agir, s'écrie-t-il, voilà notre rôle ici-bas. La destination du savant est de se perfectionner sans cesse par une libre activité, et de travailler au perfectionnement de ses semblables. »

Telle était aussi, malgré de vives sollicitations d'une autre nature, la seule action qu'il voulut

(1) « Tous ceux, dit alors naïvement ce journal, qui ont lu les moindres écrits de Kant n'auront pas de peine à reconnaître dans ce livre son admirable auteur. » Il faut ajouter à l'honneur de Kant qu'il n'eut rien de plus pressé que de rendre à Fichte ce qui lui était dû.



exercer lui-même. Iéna était alors l'université la plus fréquentée de l'Allemagne. L'unique but de Fichte dans ses rapports avec la brillante jeunesse qui l'entourait fut de la former à la spéculation et à une activité désintéressée, deux choses que sa philosophie lui paraissait devoir concilier plus qu'aucune autre. Tandis que les adversaires de sa doctrine lui reprochaient de favoriser l'égoïsme et de ne point tenir compte des affections du cœur, Fichte y puisait le plus énergique enthousiasme pour la vertu et les plus nobles inspirations. Son idéalisme n'avait laissé subsister comme réalité unique que le *moi*, lequel n'arrive réellement à son existence propre que lorsque, s'arrachant aux vaines illusions d'un monde chimérique, il s'élève dans la sphère des idées morales et conquiert ainsi sa véritable liberté. Il n'était si pleinement satisfait des résultats de sa spéculation que parce qu'ils justifiaient à ses yeux ses vues bien arrêtées sur la destination morale de l'homme. Cette conviction était pour lui une garantie de la vérité de sa philosophie. Cette philosophie relevait historiquement de celle de Kant; mais dans sa direction particulière et dans son caractère spécial, elle fut surtout déterminée par l'individualité de son auteur.

La *Critique* de Kant, tout en admettant la réalité des choses extérieures, avait néanmoins abouti à une sorte d'idéalisme, en ce sens que selon ce philosophe nous ne pouvons pas connaître les choses telles qu'elles sont en soi, mais seulement telles qu'elles nous apparaissent selon les formes de notre entendement, selon les lois de notre esprit. Mais Kant avait posé en principe que nous ne pouvons réellement connaître que ce qui nous est donné dans l'observation, soit externe, soit interne, et il n'avait rétabli l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme qu'au moyen de la raison pratique, comme conditions nécessaires de la liberté et de la loi morales. Tel est le point de départ de la philosophie de Fichte. Il l'appelle *Wissenschaftslehre* (Doctrine de la Science), parce que selon lui le problème capital de toute philosophie, c'est de rechercher sur quel fondement repose le savoir, quel est le rapport de nos idées avec leurs objets, sur quoi se fonde notre conviction de la réalité objective de nos idées. Pour résoudre ce problème, Fichte ne part point, comme Kant, de l'analyse de la faculté de connaître, ni, comme Reinhold, du fait primitif de la conscience, mais bien d'un acte spontané du *moi*, qui construit la conscience elle-même et tous ses phénomènes. Fichte arriva ainsi à l'idéalisme *transcendental*, ou à la doctrine de l'identité du sujet et de l'objet. Le principe de ce système est cette proposition : le *moi* est ce qui se pose lui-même, c'est-à-dire que la conscience de soi est donnée immédiatement, qu'elle est le produit immédiat de l'intuition du *moi* par lui-même. Il en résulte qu'il nous est impossible de sortir de la sphère

de la conscience, et que, considérées de ce point de vue, toutes les existences ne sont autre chose que des modifications de notre intelligence. Royer-Collard, dans un discours d'ouverture prononcé en 1813, soutint que le caractère le plus général de la philosophie moderne, c'est de douter de l'existence réelle du monde extérieur, c'est-à-dire d'être *idéaliste*; que toutes les écoles, celles de Locke et de Condillac, tout comme celles de Descartes, de Leibnitz et de Kant, avec plus ou moins de connaissance de cause, professent l'idéalisme. Or Fichte n'a fait qu'exposer cet idéalisme d'une manière absolue, sauf ensuite à rétablir la réalité du monde par la foi de la raison en elle-même.

Ainsi que Spinoza déduisit tout son système de la définition de la substance, Fichte prétendit déduire le sien de cet acte spontané du *moi* par lequel il se pose lui-même. Dans ce principe absolument primitif, qu'il exprime par cette formule  $a = a$ , se trouve renfermée toute la philosophie. Le *moi* est à la fois le principe actif et ce qui est produit par son activité. Là-dessus se fonde cette définition : *Ce qui tire son être de ce seul fait qu'il se pose comme étant est le moi comme sujet absolu*. Un second acte primitif de l'esprit est d'opposer au *moi* un *non-moi*, et peut s'exprimer ainsi :  $a$  n'est pas  $= a$ . Or, par cela même qu'un *non-moi* est opposé au *moi*, le *non-moi* est reconnu pour autre chose que le *moi*, et il semble que par cet acte la réalité d'un monde extérieur se trouve primitivement posée. Mais cette réalité n'est encore que supposée, et elle n'est reconnue ici que dans le *moi* et relativement au *moi*. Une troisième proposition, résultant d'un troisième acte primitif de l'esprit, est celle-ci : *Le moi et le non-moi sont posés tous deux par le moi et dans le moi comme se limitant réciproquement, de telle sorte que la réalité de l'un détruit en partie la réalité de l'autre*.

Par ces trois actes primitifs de l'esprit et les trois principes qui en résultent, toute connaissance absolue et immédiate se trouve épuisée, et il est impossible de remonter plus haut. Le résumé des trois principes est : *Le moi et le non-moi se déterminent réciproquement*, et cette proposition renferme ces deux autres : — *Le moi se pose comme déterminé par le non-moi, comme limité par lui*; — *le moi pose le non-moi comme limité par le moi, ou le moi comme déterminant le non-moi*. La première de ces deux propositions est le fondement de la philosophie théorique, la seconde celui de la philosophie pratique. La réflexion commence nécessairement par la partie théorique, parce que le principe pratique se fonde analytiquement sur le principe théorique; mais au fond la raison théorique dépend de la raison pratique. En d'autres termes, la réalité d'un monde objectif, qui demeure problématique dans la philosophie théorique, ne devient certaine que dans la phi-



philosophie pratique; car pour que le *moi* puisse déterminer le *non-moi*, pour qu'il puisse agir sur le monde extérieur, il faudra bien qu'il en admette l'existence réelle et objective.

C'est sur ces bases que Fichte établit ce qu'il appelle l'*idéalisme critique* ou *transcendental*, lequel selon lui, en ne posant le monde que par le *moi* et pour le *moi*, tient le milieu entre le réalisme et l'idéalisme dogmatique. Le fondement de toute réalité pour le *moi* est l'action réciproque du *moi* et du *non-moi*. Cette doctrine est *réaliste*, en ce qu'elle établit que le *moi* pour agir, c'est-à-dire pour exister, a besoin de recevoir une impulsion du dehors, de la part d'une puissance qui lui est opposée et qui en est indépendante; elle est *idéaliste*, en ce qu'elle déclare que cette impulsion qui sollicite le *moi* à l'action ne lui impose rien qui lui soit étranger, que cette puissance extérieure ne saurait être que sentie et non pas reconnue en soi, et que toutes les déterminations de l'objet sont tirées du sujet. En même temps qu'il développait la partie théorique de son système, Fichte l'appliquait à la philosophie du droit et à la morale, qu'il exposa dans deux ouvrages remarquables : *Grundlage des Naturrechts* (Fondements du Droit naturel); 1796-1797; — *System der Sittenlehre* (Système de la Morale); 1798. Le droit et la morale ont pour base l'idée de la liberté. La notion du droit est donnée primitivement, et suppose hors du *moi* l'existence d'autres êtres également raisonnables et libres. L'homme ne peut se concevoir comme un être isolé et ne peut devenir ce qu'il est que par la société. Dans ses rapports avec ses semblables, il se sent obligé de respecter leur liberté, et reconnaît que sa liberté est limitée par celle des autres. C'est là ce qui constitue le droit naturel, qui ne peut être assuré que par l'État, dont le but doit être de réaliser le droit. L'objet de la philosophie sociale est de trouver une constitution qui assure à la volonté générale l'empire sur les volontés particulières, afin de garantir les droits de tous. La politique de Fichte est du reste assez semblable à celle de Rousseau et à celle que le gouvernement sincèrement représentatif peut seul réaliser dans un grand État; mais il fait dépendre la forme du gouvernement du degré de respect pour la légalité où est arrivée une nation, et il juge admissible toute constitution qui rend possibles le progrès général et le développement légitime des facultés de chacun. En ce qui concerne le droit de répression, Fichte se rapproche du système pénitentiaire, et se prononce contre la peine de mort. La morale de Fichte, destinée à suppléer à l'insuffisance des lois civiles et à servir de lien à l'humanité tout entière, a beaucoup de rapport avec celle de Kant, et en partie avec celle des stoïciens. Nous ne pouvons ici en indiquer que les propositions principales. — Le principe de la moralité, selon Fichte, est la pensée nécessairement conçue par

l'intelligence qu'elle doit déterminer, absolument et sans exception, sa liberté d'après la notion de la personnalité indépendante du *moi*. C'est, en d'autres termes, à peu près le principe de Kant, qui veut que l'homme obéisse exclusivement à la voix de la raison morale, sans autre motif que celui de lui obéir. Cette conviction que nous avons que telle est notre destination constitue le devoir. La loi morale suppose la réalité du monde objectif; elle détermine à la fois l'objet de l'action morale et le commandement. Elle nous apprend qu'il y a hors de nous des hommes libres comme nous, et nous ordonne en conséquence de les traiter comme tels. La loi morale constitue notre existence dans le monde intelligible; par l'action seule nous existons dans le monde phénoménal. La fin de toute action morale doit être de délivrer le *moi* de tout ce qui entrave et limite la liberté, de tendre à la liberté absolue.

Les doctrines de Fichte ne tardèrent pas à alarmer le dogmatisme théologique. Ayant vu bon effet que ses leçons sur la destination de l'homme avaient produit sur les étudiants, il désirait les continuer les dimanches, à une heure non consacrée au culte public. Une feuille semestrielle, rappelant les opinions démocratiques professées autrefois par Fichte, l'accusa de vouloir substituer à l'exercice de la religion chrétienne le culte impie de la Raison. Il fut obligé de renoncer à ses leçons du dimanche. En même temps il échoua dans le projet qu'il avait formé d'amener les étudiants à renoncer à leurs associations secrètes. Déjà ils lui avaient déclaré qu'ils étaient prêts à les dissoudre. Le gouvernement crut devoir intervenir, et, par les précautions qu'il voulait prendre dans cette affaire, non-seulement la fit manquer, mais encore lui fit planer sur Fichte le soupçon d'avoir voulu abuser de la bonne foi des étudiants. Pour se soustraire à leurs démonstrations hostiles, il fut obligé de suspendre ses cours. Cet orage était à peine dissipé lorsqu'un autre, plus violent, se leva sur sa tête. Un article inséré par lui dans le *Journal philosophique*, qu'il publiait en société avec son collègue Niethammer, le fit accusé d'athéisme. Cet article, intitulé : *Du fondement de la foi en un gouvernement moral du monde*, était destiné à rectifier le travail de son ami Forberg, inséré dans la même feuille sous ce titre : *Developpement de l'idée de religion*. L'électeur de Saxe fit saisir le journal et somma le gouvernement de Weimar de sévir contre les auteurs des articles incriminés. Celui-ci se serait contenté d'une simple réprimande adressée publiquement aux inculpés; mais Fichte demanda ou une absolution ou une condamnation formelle, et offrit sa démission. Elle fut acceptée, et Fichte, hanni de tous les États saxons, se refugia à Berlin, en 1799. Loin de laisser abattre par ces persécutions, il y puisa une énergie nouvelle, n'y voyant qu'un effet

cette réaction que rencontrent toujours les hommes qui prétendent exercer sur leurs contemporains une action puissante.

Voyons comment à cette occasion Fichte, dans son *Verantwortungsschrift* (Apologie), 1799, conciliait l'idée de Dieu avec son idéalisme. Selon ce philosophe, le monde sensible n'étant qu'une idée, une représentation, ne saurait fournir une preuve de l'existence de Dieu. Cette existence ne peut être déduite que de la loi morale qui se révèle dans la conscience et de l'ordre moral qui en résulte. Dieu est cet ordre moral lui-même, ou plutôt l'unité, le principe, le modérateur de cet ordre. Dieu ne doit pas être conçu comme une substance, mais comme principe actif, action pure. Dans son essence, la Divinité est tout entière conscience, intelligence, vie et activité spirituelle; elle ne saurait être renfermée dans une notion, elle est incompréhensible.

Le premier fruit du repos que Fichte retrouva à Berlin fut son ouvrage intitulé : *Von der Bestimmung des Menschen* (De la Destinée de l'Homme). Dans cet important ouvrage, qui commence dans la vie philosophique de l'auteur une période nouvelle, on voit l'homme pensant passer du doute à la science, de la science à la foi. La science à laquelle le conduit la spéculation est toute négative quant au monde extérieur, et ne laisse subsister pour toute réalité que la conscience et son monde idéal. Cependant une voix intérieure le pousse à l'action, à une action conforme à la loi de son être, et ce commandement s'adresse à quelque chose qui est hors de lui et indépendant de ses idées. Il se sent obligé d'avoir foi en toutes les existences que suppose la loi morale. Ainsi, la foi commence où la science nous abandonne. Cette foi n'est autre chose que l'assentiment que l'homme se sent pressé de donner à ses convictions naturelles. Ces convictions sont inébranlables à toutes les subtilités du raisonnement. C'est donc la volonté et non l'entendement qui est le germe d'où se développera son intelligence. Si sa volonté est droite, son intelligence sera infaillible. La vérité n'est réelle qu'autant qu'elle se réclame de la foi, et toute vérité découle de la conscience morale. Désormais il s'en rapportera sans hésiter au témoignage de sa conscience, et s'appliquera à savoir et à faire ce qu'elle veut de lui. Son devoir, sa destinée, est d'obéir absolument à cette voix intérieure. Mais cette destinée ne peut s'accomplir qu'autant qu'il admet comme réels les objets dont la foi de sa conscience suppose la réalité. C'est ainsi que la raison pratique supplée à la raison théorique. Sur cette base, Fichte rétablit l'existence de nos semblables et de leurs droits, celle du monde phénoménal, et au-dessus de celui-ci celle d'un monde spirituel et la vérité d'une autre vie, qui pour l'homme commence déjà ici-bas. Le ciel est dans le cœur de l'homme de bien; une vie vertueuse est la

préparation à la vie éternelle; elle en est le commencement. Fichte déduit enfin de la raison pratique l'existence de Dieu, qu'il conçoit comme l'auteur de la loi du monde moral, comme la volonté infinie, éternelle, universelle, qui se révèle aux intelligences finies par l'organe de la conscience, et qui est l'âme, le lien commun de tout ce qui existe. Il y a peu d'ouvrages mystiques où respire une plus fervente piété, un renoncement plus absolu aux choses de la terre, avec une plus ferme croyance à la sainteté de la loi et à l'immortelle destinée de l'homme, que dans les dernières pages de ce livre, écrit au moment où l'auteur venait d'échapper à l'accusation d'avoir nié Dieu.

Il n'avait pourtant abjuré aucune de ses convictions philosophiques. Il renonça si peu à l'idéalisme, qu'il publia en 1802, sans aucun changement, une nouvelle édition de son principal ouvrage sur la *Théorie de la Science*. Mais il la soumit à un nouvel examen, afin de la mettre plus d'accord avec sa conscience religieuse. Comblant l'abîme qui semble séparer la réflexion et la foi et les concilier ensemble, telle était maintenant la tâche que Fichte mit toute la force de son esprit à remplir. C'est à cette époque de transition qu'appartiennent plusieurs de ses ouvrages, particulièrement les suivants : *Ueber die Bestimmung des Menschen* (De la Destinée de l'Homme); Berlin, 1800; — *Antwortschreiben an Reinhold* (Réponse à Reinhold); 1801; — *Sonnenklarer Bericht an das Publikum ueber das eigentliche Wesen der neuesten Philosophie* (Compte-rendu clair comme le soleil sur l'état véritable de la philosophie nouvelle); 1801.

Déjà, comme on l'a vu, dans le premier de ces écrits, Fichte passe du doute à la foi par la science, et subordonne la réflexion à un besoin plus élevé de la raison. Cette tendance nouvelle de son esprit devient de plus en plus évidente dans ses leçons sur les *Grundzüge des gegenwärtigen Zeitalters* (Traits caractéristiques du siècle actuel); 1806; *Sur l'Essence du Savant* (*Ueber das Wesen des Gelehrten*); 1806; et surtout dans sa *Anweisung zum seligen Leben, oder die Religionslehre* (Théorie de la Vie bienheureuse, ou science de la religion); 1806. Le premier de ces trois ouvrages renferme les idées de l'auteur sur la philosophie de l'histoire, idées qu'il développa plus tard dans sa *Staatslehre* (Leçons sur la Politique); Berlin, 1813 et 1820. Dans ces discours, le fondement de sa doctrine est l'idée d'une révélation éternelle de Dieu dans la conscience de l'homme. Cette révélation se montre d'abord sous la forme de l'instinct et d'une foi traditionnelle, et devient peu à peu une vue claire et raisonnée de l'univers au moyen de l'idée religieuse. Le dernier terme de la manifestation divine dans l'humanité serait une sorte de théocratie rationnelle, le règne de Dieu amené par les progrès de la raison, et sous lequel le christianisme raisonné deviendrait la base

philosophie pratique; car pour que le *moi* puisse déterminer le *non-moi*, pour qu'il puisse agir sur le monde extérieur, il faudra bien qu'il en admette l'existence réelle et objective.

C'est sur ces bases que Fichte établit ce qu'il appelle l'*idéalisme critique* ou *transcendental*, lequel selon lui, en ne posant le monde que par le *moi* et pour le *moi*, tient le milieu entre le réalisme et l'idéalisme dogmatique. Le fondement de toute réalité pour le *moi* est l'action réciproque du *moi* et du *non-moi*. Cette doctrine est *réaliste*, en ce qu'elle établit que le *moi* pour agir, c'est-à-dire pour exister, a besoin de recevoir une impulsion du dehors, de la part d'une puissance qui lui est opposée et qui en est indépendante; elle est *idéaliste*, en ce qu'elle déclare que cette impulsion qui sollicite le *moi* à l'action ne lui impose rien qui lui soit étranger, que cette puissance extérieure ne saurait être que sentie et non pas reconnue en soi, et que toutes les déterminations de l'objet sont tirées du sujet. En même temps qu'il développait la partie théorique de son système, Fichte l'appliquait à la philosophie du droit et à la morale, qu'il exposa dans deux ouvrages remarquables : *Grundlage des Naturrechts* (Fondements du Droit naturel); 1796-1797; — *System der Sittenlehre* (Système de la Morale); 1798. Le droit et la morale ont pour base l'idée de la liberté. La notion du droit est donnée primitivement, et suppose hors du *moi* l'existence d'autres êtres également raisonnables et libres. L'homme ne peut se concevoir comme un être isolé et ne peut devenir ce qu'il est que par la société. Dans ses rapports avec ses semblables, il se sent obligé de respecter leur liberté, et reconnaît que sa liberté est limitée par celle des autres. C'est là ce qui constitue le droit naturel, qui ne peut être assuré que par l'État, dont le but doit être de réaliser le droit. L'objet de la philosophie sociale est de trouver une constitution qui assure à la volonté générale l'empire sur les volontés particulières, afin de garantir les droits de tous. La politique de Fichte est du reste assez semblable à celle de Rousseau et à celle que le gouvernement sincèrement représentatif peut seul réaliser dans un grand État; mais il fait dépendre la forme du gouvernement du degré de respect pour la légalité ou est arrivée une nation, et il juge admissible toute constitution qui rend possibles le progrès général et le développement légitime des facultés de chacun. En ce qui concerne le droit de répression, Fichte se rapproche du système pénitentiaire, et se prononce contre la peine de mort. La morale de Fichte, destinée à suppléer à l'insuffisance des lois civiles et à servir de lien à l'humanité tout entière, a beaucoup de rapport avec celle de Kant, et en partie avec celle des stoïciens. Nous ne pouvons ici en indiquer que les propositions principales. — Le principe de la moralité, selon Fichte, est la pensée nécessairement conçue par

l'intelligence qu'elle doit déterminer, absolument et sans exception, sa liberté d'après la notion de la personnalité indépendante du *moi*. C'est, en d'autres termes, à peu près le principe de Kant, qui veut que l'homme obéisse exclusivement à la voix de la raison morale, sans autre motif que celui de lui obéir. Cette conviction que nous avons que telle est notre destination constitue le devoir. La loi morale suppose la réalité du monde objectif; elle détermine à la fois l'objet de l'action morale et le commandement. Elle nous apprend qu'il y a hors de nous des hommes libres comme nous, et nous ordonne en conséquence de les traiter comme tels. La loi morale constitue notre existence dans le monde intelligible; par l'action seule nous existons dans le monde phénoménal. La fin de toute action morale doit être de délivrer le *moi* de tout ce qui entrave et limite la liberté, de tendre à la liberté absolue.

Les doctrines de Fichte ne tardèrent pas à alarmer le dogmatisme théologique. Ayant vu bon effet que ses leçons sur la destination d'un savant avaient produit sur les étudiants, il désirait les continuer les dimanches, à une heure non consacrée au culte public. Une feuille semi-officielle, rappelant les opinions démocratiques professées autrefois par Fichte, l'accusa de vouloir substituer à l'exercice de la religion chrétienne le culte impie de la Raison. Il fut obligé de renoncer à ses leçons du dimanche. En même temps il échoua dans le projet qu'il avait formé d'amener les étudiants à renoncer à leurs associations secrètes. Déjà ils lui avaient déclaré qu'ils étaient prêts à les dissoudre. Le gouvernement crut devoir intervenir, et, par les précautions qu'il voulait prendre dans cette affaire, non-seulement la fit manquer, mais encore laisser planer sur Fichte le soupçon d'avoir voulu abuser de la bonne foi des étudiants. Pour se soustraire à leurs démonstrations hostiles, il fut obligé de suspendre ses cours. Cet orage était à peine dissipé lorsqu'un autre, plus violent, se leva sur sa tête. Un article inséré par lui dans le *Journal philosophique*, qu'il publiait en société avec son collègue Niehammer, le fit accusé d'athéisme. Cet article, intitulé : *Du fondement de la foi en un gouvernement moral du monde*, était destiné à rectifier le travail de son ami Forberg, inséré dans la même feuille sous ce titre : *Developpement de l'idée de la religion*. L'électeur de Saxe fit saisir le journal et somma le gouvernement de Weimar de sévir contre les auteurs des articles incriminés. Celui-ci se serait contenté d'une simple réprimande adressée publiquement aux inculpés; mais Fichte demanda ou une absolution ou une condamnation formelle, et offrit sa démission. Elle fut acceptée, et Fichte, hanni de tous les États saxons, se réfugia à Berlin, en 1799. Loin de laisser abattre par ces persecutions, il y puisa une énergie nouvelle, n'y voyant qu'un effet

cette réaction que rencontrent toujours les hommes qui prétendent exercer sur leurs contemporains une action puissante.

Voyons comment à cette occasion Fichte, dans son *Verantwortungsschrift* (Apologie), 1799, conciliait l'idée de Dieu avec son idéalisme. Selon ce philosophe, le monde sensible n'étant qu'une *idée*, une représentation, ne saurait fournir une preuve de l'existence de Dieu. Cette existence ne peut être déduite que de la loi morale qui se révèle dans la conscience et de l'ordre moral qui en résulte. Dieu est cet ordre moral lui-même, ou plutôt l'unité, le principe, le modérateur de cet ordre. Dieu ne doit pas être conçu comme une substance, mais comme principe actif, action pure. Dans son essence, la Divinité est tout entière conscience, intelligence, vie et activité spirituelle; elle ne saurait être renfermée dans une notion, elle est incompréhensible.

Le premier fruit du repos que Fichte retrouva à Berlin fut son ouvrage intitulé : *Von der Bestimmung des Menschen* (De la Destinée de l'Homme). Dans cet important ouvrage, qui commence dans la vie philosophique de l'auteur une période nouvelle, on voit l'homme pensant passer du doute à la science, de la science à la foi. La science à laquelle le conduit la spéculation est toute négative quant au monde extérieur, et ne laisse subsister pour toute réalité que la conscience et son monde idéal. Cependant une voix intérieure le pousse à l'action, à une action conforme à la loi de son être, et ce commandement s'adresse à quelque chose qui est hors de lui et indépendant de ses idées. Il se sent obligé d'avoir foi en toutes les existences que suppose la loi morale. Ainsi, la foi commence où la science nous abandonne. Cette foi n'est autre chose que l'assentiment que l'homme se sent pressé de donner à ses convictions naturelles. Ces convictions sont inébranlables à toutes les subtilités du raisonnement. C'est donc la volonté et non l'entendement qui est le germe d'où se développera son intelligence. Si sa volonté est droite, son intelligence sera infaillible. La vérité n'est réelle qu'autant qu'elle se réclame de la foi, et toute vérité découle de la conscience morale. Désormais il s'en rapportera sans hésiter au témoignage de sa conscience, et s'appliquera à savoir et à faire ce qu'elle veut de lui. Son devoir, sa destinée, est d'obéir absolument à cette voix intérieure. Mais cette destinée ne peut s'accomplir qu'autant qu'il admet comme réels les objets dont la foi de sa conscience suppose la réalité. C'est ainsi que la raison pratique supplée à la raison théorique. Sur cette base, Fichte rétablit l'existence de nos semblables et de leurs droits, celle du monde phénoménal, et au-dessus de celui-ci celle d'un monde spirituel et la vérité d'une autre vie, qui pour l'homme commence déjà ici-bas. Le ciel est dans le cœur de l'homme de bien : une vie vertueuse est la

préparation à la vie éternelle; elle en est le commencement. Fichte déduit enfin de la raison pratique l'existence de Dieu, qu'il conçoit comme l'auteur de la loi du monde moral, comme la volonté infinie, éternelle, universelle, qui se révèle aux intelligences finies par l'organe de la conscience, et qui est l'âme, le lien commun de tout ce qui existe. Il y a peu d'ouvrages mystiques où respire une plus fervente piété, un renoncement plus absolu aux choses de la terre, avec une plus ferme croyance à la sainteté de la loi et à l'immortelle destinée de l'homme, que dans les dernières pages de ce livre, écrit au moment où l'auteur venait d'échapper à l'accusation d'avoir nié Dieu.

Il n'avait pourtant abjuré aucune de ses convictions philosophiques. Il renonça si peu à l'idéalisme, qu'il publia en 1802, sans aucun changement, une nouvelle édition de son principal ouvrage sur la *Théorie de la Science*. Mais il le soumit à un nouvel examen, afin de la mettre plus d'accord avec sa conscience religieuse. Comblant l'abîme qui semble séparer la réflexion et la foi et les concilier ensemble, telle était maintenant la tâche que Fichte mit toute la force de son esprit à remplir. C'est à cette époque de transition qu'appartiennent plusieurs de ses ouvrages, particulièrement les suivants : *Ueber die Bestimmung des Menschen* (De la Destinée de l'Homme); Berlin, 1800; — *Antwortschreiben an Reinhold* (Réponse à Reinhold); 1801; — *Sonnenklarer Bericht an das Publikum ueber das eigentliche Wesen der neuesten Philosophie* (Compte-rendu clair comme le soleil sur l'état véritable de la philosophie nouvelle); 1801.

Déjà, comme on l'a vu, dans le premier de ces écrits, Fichte passe du doute à la foi par la science, et subordonne la réflexion à un besoin plus élevé de la raison. Cette tendance nouvelle de son esprit devient de plus en plus évidente dans ses leçons sur les *Grundzüge des gegenwärtigen Zeitalters* (Traits caractéristiques du siècle actuel); 1806; *Sur l'Essence du Savant* (Ueber das Wesen des Gelehrten); 1806; et surtout dans sa *Anweisung zum seligen Leben, oder die Religionslehre* (Théorie de la Vie bienheureuse, ou science de la religion); 1806. Le premier de ces trois ouvrages renferme les idées de l'auteur sur la philosophie de l'histoire, idées qu'il développa plus tard dans sa *Staatslehre* (Leçons sur la Politique); Berlin, 1813 et 1820. Dans ces discours, le fondement de sa doctrine est l'idée d'une révélation éternelle de Dieu dans la conscience de l'homme. Cette révélation se montre d'abord sous la forme de l'instinct et d'une foi traditionnelle, et devient peu à peu une vue claire et raisonnée de l'univers au moyen de l'idée religieuse. Le dernier terme de la manifestation divine dans l'humanité serait une sorte de théocratie rationnelle, le règne de Dieu amené par les progrès de la raison, et sous lequel le christianisme raisonné deviendrait la base



d'une constitution politique universelle. Dans la *Philosophie de la Religion*, Fichte montre encore une fois comment par degrés la conscience morale, la raison pratique, en se développant, s'élève jusqu'à l'idée de Dieu, dans laquelle toute réflexion s'arrête et se repose.

Du reste, la vie de Fichte présente peu d'événements à cette époque. Il réunit autour de lui un brillant auditoire, composé de jeunes savants, d'hommes du monde, de hauts fonctionnaires. Nommé en 1805 professeur à l'université d'Erlangen, avec la faculté de passer les hivers à Berlin, c'est dans cette capitale qu'il apprit la nouvelle de la bataille d'Iéna. Résolu de partager le sort des vaincus, il quitta Erlangen, et se rendit à Königsberg, où on lui accorda provisoirement une chaire. La veille de la journée de Friedland, il partit pour se réfugier jusqu'à Copenhague, et ne retourna auprès de sa famille qu'après la paix de Tilsitt. Cependant la Prusse, déchue de son importance politique, songea à se fortifier intérieurement, et porta surtout son attention sur l'instruction publique. Une université devait être établie à Berlin, et Fichte fut chargé d'en rédiger le plan; mais son projet, fort remarquable d'ailleurs, avait quelque chose de trop idéal pour pouvoir être adopté. Vers le même temps, un autre projet occupait Fichte. Il avait vu avec douleur la vieille Allemagne succomber en grande partie par sa propre faute, et il pensait que pour la relever il fallait avant tout retremper le caractère national. C'est pour y contribuer qu'il prononça, pendant l'hiver de 1807 à 1808, dans une des salles de l'académie, et souvent au bruit du tambour français, ses *Discours aux Allemands*, empreints d'une noble et courageuse énergie. Il avait fait d'avance le sacrifice de sa liberté, de sa vie même, s'il le fallait; mais, soit générosité, soit prudence, la police française ne l'inquiéta point.

L'université de Berlin ayant été organisée, Fichte y fut appelé, et la gouverna deux années comme recteur, avec une grande fermeté. Quand, après l'expédition de Russie, l'Allemagne conçut l'espoir de reconquérir son indépendance, il offrit à son gouvernement de servir dans l'armée en qualité d'aumônier. Son offre fut refusée; mais il eut alors le bonheur de rendre un grand service à sa patrie. Berlin avait encore une garnison française, et le gouvernement hésitait. Pour le forcer à se déclarer, un homme audacieux forma le projet de faire massacrer nuitamment cette garnison. Heureusement un des conjurés, élève de Fichte, ayant conçu des scrupules sur la légitimité d'un tel attentat, vint lui faire part du complot. Fichte ne balança point: il courut chez le chef de la police prussienne, et le porta à empêcher un crime odieux et d'ailleurs inutile. La guerre, en s'éloignant de Berlin, y laissa, avec une foule de soldats malades et blessés, un mal contagieux. Avec beaucoup d'autres dames, M<sup>me</sup> Fichte se dévoua à les soigner.

La contagion la saisit, et ne la quitta que pour attaquer Fichte lui-même. C'était au moment où il avait repris ses études avec plus d'enthousiasme que jamais, où il allait mettre la dernière main à son œuvre. Il succomba, ou, comme il s'exprima quelques instants avant de mourir, il fut guéri de tous les maux. Dans son extérieur tout indiquait la force, la résolution, l'énergie. Son corps, court et ramassé, était musculeux, et un sang abondant circulait dans ses veines. Sa démarche ferme et décidée annonçait en quelque sorte la droiture et la vigueur de son caractère. Sa volonté était en tout temps forte, entière et invariable dans ses déterminations. On pouvait l'accuser de roideur et d'obstination, mais c'est à ce prix qu'il fut au-dessus de toute faiblesse. Il ne fut pas seulement un grand penseur, il fut encore un grand citoyen et, suivant sa propre définition du savant, un homme vrai, complet, au-dessus de tous les intérêts, de toutes les considérations vulgaires, tout entier à son devoir et ne cherchant d'autres suffrages que celui de sa propre conscience.

Nous avons indiqué les traits principaux de la philosophie de Fichte. Nous n'avons pas voulu la séparer de sa biographie, parce que nulle doctrine n'a été autant que la sienne déterminée par le caractère de son auteur, et que sa vie est le meilleur commentaire de sa philosophie. Pour la comprendre et pour la juger avec équité, il faut la considérer dans son origine historique et dans son origine psychologique. La philosophie de Fichte est à la fois l'expression de son individualité et la conséquence naturelle de la philosophie de Kant. Son idéalisme découle inévitablement de son principe: si l'on part non plus des faits de la conscience, des lois et des formes de la raison, mais d'un acte primitif et spontané du *moi*, et si l'on veut faire sortir exclusivement de ce principe, comme de sa racine, un système tout d'une pièce, on arrive nécessairement à l'idéalisme tel que Fichte l'a formulé; le monde extérieur ne paraîtra qu'une création du *moi* ou une négation, et il ne sera possible de reprendre possession de la réalité que par la foi de la raison en elle-même. Sous sa première forme, la philosophie de Fichte est une protestation violente contre le sensualisme, qui représentait le *moi* comme un produit du *non-moi*, l'entendement tout entier comme le résultat de la sensation. Irrité de cette prétention de la matière sur l'esprit, il s'applique à la réduire elle-même au néant, afin d'assurer la souveraineté de celui-ci.

Dans ses développements ultérieurs, on peut considérer la philosophie de Fichte comme une démonstration de la vanité de la spéculation, et de la nécessité de s'en rapporter aux convictions naturelles de la conscience. Se rapprochant alors de la philosophie de Jacobi (voy. ce nom), et ne retenant de l'idéalisme qu'une sorte de dédain pour la matière et un profond sentiment



la liberté, il place son point d'appui dans la loi morale, comme la seule vérité positive et immédiate, et reconstruit sur cette base inébranlable l'édifice de ses convictions et de ses croyances. Au lieu de déduire la morale de la science, il fait dépendre la science de la morale, la raison théorique de la raison pratique. Celle-ci est infaillible, et, au défaut de la démonstration, la foi qui lui est due nous force de reconnaître toutes les existences dont elle est obligée de supposer la réalité, sous peine de n'être elle-même qu'une chimère. Outre les ouvrages cités, on a de Fichte : *Grundlage der gesamten Wissenschaftslehre* (Principe fondamental de l'ensemble de la Doctrine de la Science); 1794; — *Grundriss des Eigenthümlichen der Wissenschaftslehre* (Tableau abrégé de ce qu'il y a de particulier dans la Doctrine de la Science); Iéna, 1795; — *Vorlesungen ueber die Bestimmung des Gelehrten* (Leçons sur la Destination du Savant); Iéna, 1794; — *Anweisung zum seligen Leben* (Guide pour la vie bienheureuse); Berlin, 1806. — Les Œuvres posthumes de Fichte ont été publiées sous ce titre : *Nachgelassene Werke, herausgegeben von J. - G. Fichte* (fils de l'auteur); Bonn, 1834-1835, 3 vol. Ses Œuvres complètes ont été également éditées par son fils, sous le titre de : *Fichte's sämtliche Werke*; Berlin, 1845-1846, 8 vol. [J. WILM, dans l'*Enc. des G. du M.*, avec add.]

Wilm, *Nouv. Rev. germ.*, t. VII et VIII. — Le même, *Hist. de la Littérature allemande*. — J.-H. Fichte, *Fichte's Leben und litterarischer Briefwechsel*, 2 vol. in-8°. — De Rémusat, *De la Philos. all.* — *Dict. des Sc. phil.* — Ritter, *Hist. de la Philos.* — Brsch et Gruber, *Allg. Encl.* — *Conversat.-Lex.* — W. Smith, *Memoir of John Gottlieb Fichte*; Londres, 1848.

**FICHEL** (*Jean-Ehrenreich*), naturaliste hongrois, né à Presbourg, le 29 septembre 1732, mort le 4 février 1795. Il étudia d'abord la jurisprudence, et se livra à la pratique pendant plusieurs années. Reçu avocat, il eut l'occasion de faire un voyage en Transylvanie; en 1759, il fut nommé notaire de l'intendance à Hermannstadt. Cette administration ayant été supprimée en 1762, Fichtel vint à Vienne pour s'y créer des ressources. Il y fut attaché à la chambre des comptes jusqu'en 1768, et devint ensuite chef du bureau de la trésorerie en Transylvanie. Chargé de la surveillance des mines de sel gemme, il en accrut le produit par son activité. Après s'être ensuite occupé pendant deux ans de l'histoire de la Transylvanie, il fit porter toutes ses recherches sur les productions du règne minéral, à propos de l'ouvrage récemment publié par Fridwalsky. Il rassembla un cabinet minéralogique, fruit de ses explorations dans diverses contrées, et qui passait pour le plus riche de l'Autriche. On a de Fichtel : *Beytrag zur Mineralgeschichte von Siebenbuergen* (Mémoire pour servir à l'histoire minérale de la Transylvanie); Nuremberg, 1780, in-8°; — *Mineralogische Bemerkungen von den Karpa-*

*then* (Observations minéralogiques faites dans les Carpathes); Vienne, 1791, in-8°; — *Mineralogische Aufsätze* (Notices minéralogiques); Vienne, 1794, in-8°.

*Biographie médicale.*

**FICIN** (*Marsile*), célèbre philosophe et philologue italien, né à Florence, le 19 octobre 1433, mort à Careggi, le 1<sup>er</sup> octobre 1499. Il était fils du premier médecin de Cosme de Médicis. Il avait cinq ans à l'époque du concile de Florence; et cet événement eut sur la direction de ses études une influence décisive. Parmi les savants grecs réunis au concile se trouvait Gémiste Pléthon, sectateur enthousiaste de la philosophie de Platon, alors et depuis plusieurs siècles déjà universellement délaissée. Gémiste inspira à Cosme l'idée de fonder une académie qui fit revivre l'école platonicienne. Cosme accueillit ce projet avec ardeur; et comme les hommes lui manquaient pour le réaliser, il jeta les yeux sur le fils de son premier médecin, et le destina à être le soutien de la nouvelle académie. Élevé dans ce but, le jeune Ficin eut pour professeurs Luca Quarquallo da San-Geminiano et Comando. Cependant, par une anomalie que la rareté des maîtres de grec peut seule expliquer, le futur restaurateur des doctrines platoniciennes n'apprit pas la langue de Platon. Son père, qui le voyait avec peine négliger une carrière lucrative pour des études dont le profit et le succès étaient incertains, le força d'aller à Bologne suivre les cours de médecine. Ficin dut malgré lui s'initier aux formules scolastiques qui composaient ce qu'on appelait alors la philosophie d'Aristote. Heureusement Cosme, qui ne l'avait pas perdu de vue, le rappela à Florence, et le mit à même par ses bienfaits de consacrer tout son temps à Platon. Ficin répondit à cette généreuse protection en composant avant l'âge de vingt-trois ans ses *Institutions platoniques*. Il les montra à Cosme et au savant Landini, qui lui conseillèrent d'apprendre le grec pour remonter à la source de cette philosophie. Ficin suivit leur conseil, et bientôt, grâce à ses efforts et aux leçons de Platina, il fut en état de traduire les hymnes attribués à Orphée. Il se plaisait aussi à chanter ces mêmes poésies en s'accompagnant d'une lyre semblable à celle des anciens Grecs; car, ayant lu dans Platon que la musique nous a été donnée pour calmer les passions, il avait voulu l'apprendre. Cosme, auquel il fit hommage de ses premiers travaux, lui donna une villa située à Careggi près de Florence, une maison de ville et quelques magnifiques manuscrits de Platon et de Plotin. Il l'engagea en même temps à traduire en latin les œuvres de ces deux philosophes.

Nous savons par Marsile Ficin qu'il commença à s'occuper de la traduction de Platon dès 1463. Il nous apprend aussi que, commencée juste l'année de la naissance de Pic de La Mirandole, cette traduction fut terminée et publiée presque au jour et à l'heure où Pic vint à Florence (en

1482 peut-être). Il traduisait dix dialogues du vivant de Cosme, neuf du vivant de Pierre de Médicis, fils de Cosme, et acheva le reste sous Laurent le Magnifique, auquel il dédia le tout. Longtemps avant d'être terminé, cet immense travail était déjà cité et avait valu à son auteur une grande réputation. Pierre de Médicis voulut que Marsile expliquât publiquement les œuvres qu'il traduisait. Les hommes les plus distingués par leur érudition et leur connaissance de la philosophie ancienne se pressaient autour de la chaire du nouveau professeur; mais aucun de ses disciples ne lui fit plus d'honneur que le fils même de Pierre de Médicis, Laurent, surnommé depuis *le Magnifique*. L'élève, devenu souverain de Florence, garda pour son maître un attachement inaltérable. Marsile, entré dans les ordres à l'âge de quarante-deux ans, reçut le rectorat de deux églises et plusieurs bénéfices qui lui assurèrent une grande aisance. Content de ses revenus ecclésiastiques, il laissa à ses frères tout son patrimoine. Sixte IV et Mathias Corvin essayèrent, par des offres brillantes, de l'attirer à leur cour : sa reconnaissance pour les Médicis et son amour de la retraite le retinrent à Florence. Il partageait son temps entre les études philosophiques et ses devoirs de prêtre. Le platonisme et le christianisme se confondaient si intimement en lui, qu'il est impossible de les distinguer dans sa vie et dans ses écrits. Il croyait sincèrement que « la sainte religion, fortifiée par les prophètes, les sibylles et les docteurs sacrés, trouvait un degré d'évidence de plus dans les démonstrations philosophiques ». Du haut de la chaire sacrée, il recommandait aux fidèles la lecture de Platon. Il s'efforçait d'introduire des passages de ce philosophe jusque dans les offices et les prières de l'Eglise. Les sectateurs du platonisme recevaient de lui le nom de *frères* en Platon. Il voyait dans le *Crillon* les fondements du christianisme. Socrate lui paraissait une figure de Jésus-Christ, et il établissait entre eux un parallèle dans lequel ils se ressemblaient en tout. Enfin, il plaçait dans le ciel Pythagore, Socrate et Platon. On a dit que sa ferveur platonicienne avait altéré et peut-être détruit ses croyances chrétiennes. Il est plus vraisemblable qu'il trouvait moyen de les concilier. Ses mœurs étaient exemplaires, son caractère doux, son esprit agréable. Nous avons dit qu'il aimait la retraite. Il se plaisait surtout à la campagne, dans la société de quelques amis intimes. Des témoignages contemporains nous apprennent qu'il était d'une taille des plus petites, et d'un tempérament très-délicat. Sa santé exigeait des ménagements infinis. Il ne s'habillait jamais sans avoir consulté le temps qu'il faisait et le vent qui soufflait, afin d'y proportionner les habits qu'il devait mettre; car il en avait pour toutes sortes de temps.

Baronius rapporte au sujet de la mort de Marsile Ficin une anecdote trop singulière pour être

omise. Nous reproduisons en l'abrégeant le récit de cet annaliste. Marsile Ficin et Michel Mercati, qu'un pareil attachement pour la philosophie rendait amis, raisonnant un jour sur l'immortalité de l'âme et sur ce qu'elle devenait dans l'autre vie, convinrent ensemble que celui d'entre eux qui mourrait le premier viendrait, sous le bon plaisir de Dieu, dire au survivant s'il y avait une autre vie. Quelques jours après, Michel Mercati, étant occupé de grand matin à méditer sur des matières philosophiques, entendit un cheval courir à toute bride dans la rue et s'arrêter à sa porte. Il entendit dans le même moment la voix de Marsile Ficin qui lui disait : « Michel, Michel, cela est vrai. » Mercati, s'étant levé aussitôt, ouvrit sa croisée et vit un fantôme blanc, monté sur un cheval de même couleur, qui, continuant sa course, disparut aussitôt. Mercati envoya immédiatement savoir des nouvelles de Ficin, et apprit qu'il venait de mourir. Le P. Nicéron fait remarquer que peu de lecteurs seront assez crédules pour se persuader ce fait, « dans lequel, dit-il, il se trouve une circonstance qui est certainement fautive; car Baronius dit que Ficin était alors à Florence, où il mourut; au lieu qu'il est sûr qu'il mourut à la campagne ». Ce qui donna lieu à cette légende, ce fut, outre le livre célèbre de Ficin sur l'immortalité de l'âme, son goût bien connu pour les rêveries astrologiques. Ce goût était le défaut de presque tous les savants du quinzième siècle. Ficin le poussa au point d'être soupçonné de magie. Malgré cette tendance un peu visionnaire, Marsile n'en fit pas moins sur Platon et le néoplatonisme d'immenses travaux, fort imparfaits sans doute, mais encore dignes d'être consultés. S'il n'a pas composé d'œuvre originale, il a été en Occident le grand propagateur de la philosophie de Platon. C'est un titre suffisant à une gloire durable.

Les ouvrages de Marsile Fi

*Trismegisti Pimander De potestate et* m-  
*tia*; Trévise, 1471, in-4°; — *De R* : curia  
*tiana*; traité composé en 1474, .  
 ment à Paris, en 1510, in-4°; — .  
*platonice de immortalitate* la-  
*brl* *XVIII*; in agro Caregio: 1  
 livre est destiné à réfuter les ix x  
 partageaient alors l'école 1  
 dont chacune reco pour cela un  
 deux grands com teurs d'Aristote  
 dre d'Aphrodisie et Averrhoës. Les  
 premier pensaient que l'âme, m  
 corps, pérît avec lui; les aver sues  
 daient qu'elle retourne à Dieu, d'où elle  
 et qu'elle s'abîme en lui, en per  
 nalité. Ficin combat ces deux o 1  
 guments qu'il leur oppose n'ont 10  
 Il les emprunte servilement à l' l'  
 drie, et il accepte en même m sûr  
 fables débitées par les néo-platoniciens  
 tradition philosophique commençant à

**Mercure Trismégiste**, continuant avec Orphée, Aglaophème, Pythagore, Philolaüs, et aboutissant à Platon, qui en est le plus glorieux représentant; — *De Vita Libri tres*; Florence, 1489, in-fol.; — *Platonis Opera*; Florence, in-fol., en caractères gothiques, sans date (1483-1484). A cette époque les œuvres de Platon n'avaient pas encore été publiées. Ficinus les traduisit sur des manuscrits, et le premier il les fit connaître dans leur ensemble. Huet et d'autres critiques ont adressé à sa traduction des reproches très-exagérés, sinon tout à fait injustes. Interprétant le premier un auteur aussi difficile et aussi étendu, Ficinus a dû commettre beaucoup d'erreurs; mais il a en général bien saisi le sens. Sa version est si exacte qu'elle a presque partout l'autorité d'un manuscrit, et qu'elle est d'une grande utilité pour constater les variétés de lecture. Cet éloge ne s'adresse qu'aux éditions primitives. Celles qui ont paru depuis la publication du texte grec de Platon, en 1513, contiennent beaucoup de corrections, de changements, d'altérations. L'édition de Platon publiée par M. Emm. Bekker (1816-1818) donne la traduction de Marsile Ficinus rétablie à peu de chose près dans sa forme primitive; — *Plotini Opera*; Florence, 1492, in-fol.; — *De Sole, liber allegoricus et anagogicus, cum apologia ejusdem libri*; Florence, 1493; — *Epistolarum Libri duodecim*; Venise, 1495, in-fol.; — *Jamblichus, De mysteriis*; *Proclus, De anima, dæmone, sacrificiis, magia*; *Synesius, De somniis*; *Psellus, De dæmonibus*; *Theophrastus, De anima, phantasia, intellectu*; *Alcinous, De doctrina Platonis*; *Speusippus, De Platonis definitionibus*; *Pythagoræ Aurea Verba et Symbola*; *Xenocrates, De morte*; Venise, Aldé, 1497, in-fol.; — *De Voluptate*; Venise, 1497, in-8°; — *Apologia in qua de medicina, astrologia, vita mundi, item de magis qui Christum statim natum salutaverunt, agitur*; Venise, 1498, in-fol. Les œuvres complètes de Marsile Ficinus ont été publiées en deux volumes in-fol., à Venise, 1516; à Bâle, 1561, 1576; à Paris, 1641. LÉO JOUBERT.

Jul. Negri, *Istor. degli Scrittori Fiorentini*. — Nicéron, *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres*, t. V, 215. — Schellhorn, *Comment. de vita, moribus et scriptis Marsili Ficini*, dans ses *Amenitates*, t. 1<sup>er</sup>. — J. Corsi, *Commentarius de Platonice Philosophiæ post renatas litteras apud Italos Restauratione, sive M. Ficini vita*; composée en 1504, publiée par Bandini, *Pæd.* 1772. — Roscoe, *Vie de Laurent de Médicis*, t. 1<sup>er</sup>. — Tiraboschi, *Storia della Letteratura Italiana*, t. VI, part. 1<sup>re</sup>. — Ginguene, *Histoire de la Littérature italienne*, t. III. — Brucker, *Historia Philosophiæ*, t. IV. — Stevking, *Histoire de l'Académie platonicienne de Florence*; Göttingue, 1812, in-8°. Buhle, *Histoire de la Philosophie moderne*. — Ersch et Gruber, *Encyclopædie*.

**FICK** (Jean-Jacques), médecin allemand, né à Iéna, le 28 novembre 1662, mort dans la même ville, le 23 août 1730. Reçu docteur dans sa ville natale, il y occupa successivement la chaire de médecine, celle d'anatomie de chirur-

gie et de botanique, et enfin celle de médecine théorique. Outre une vingtaine de dissertations, il a laissé un ouvrage intitulé : *Manuductio ad formularum compositionem, tabulis XXIII, cum scholiis, notarum schemate, atque exemplis idoneis absoluta*; Iéna, 1713, in-4°.

*Biographie médicale.*

**FICORONI** (Francesco), antiquaire italien, né à Lugano, en 1664, mort en 1747. Disciple de Pierre Bellori, il a publié beaucoup d'ouvrages sur l'archéologie. En voici la liste : *Osservazioni sopra l'antichità di Roma, descritte nel Diario Italico del P. Bernardo de Montfaucon*; Rome, 1709, in-4°; — *Lettera a Giacomo lord Johnstone sopra un nuovo Cameo esprimente Marcello, nipote di Augusto*; Naples, 1718, 1726, in-8°; — *Le Memorie più singolari de Roma, notate in una lettera diretta al sign. Bernard, cavaliere Inglese; aggiuntavi in fine la spiegazione d'una medaglia d'Omero*; Rome, 1730, in-4°; — *Della Bolla d'Oro de' Fanciulli nobili romani, e quella de' libertini, ed altre singularità spettanti a' mausolei nuovamente scoperti, spiegate e divise in due parte*; Rome, 1732, in-4°; — *De' tali ed altri Strumenti lusori degli antichi Romani*; Rome, 1734, in-4°; — *Breve Descrizione di tre particolari Statue scoperte in Roma*; Rome, 1739, in-4°; — *Arcus Trajano dedicatus Beneventi, porta aurea dictus, sculpturis et mole omnium facile princeps*; Rome, 1739, in-fol. avec dix planches; — *Le Maschere Sceniche, e Figure Comiche de' antichi Romani*; Rome, 1736, 1748, in-4°; — *De Larvis scenicis*; Rome, 1744, in-4°; — *I Piombi antichi*; Rome, 1740, in-4°, traduit en latin par Dominique Cantagalli, sous le titre de *De Plumbeis antiquorum numismatibus*; Rome, 1750, in-8°; — *Le Vestigi e Rarità di Roma antica, ricercate e spiegate*; Rome, 1744, in-4°; — *Memorie ritrovate nel territorio della prima e seconda città di Labico*; Rome, 1745, in-4°; — *Gemmæ antiquæ literatæ, aliæque rariores*; ouvrage posthume publié par Galeotti; Rome, 1757, in-4°.

Sax, *Onomasticon literarium*, t. V, p. 464.

**FICQUET** (Étienne), graveur français, né à Paris, en 1731, mort en 1794. Il a gravé une suite de petits portraits d'hommes illustres dans les arts et les sciences. Le talent et la finesse du burin de Ficquet les ont placés parmi les chefs-d'œuvre de l'art. On remarque particulièrement ceux de *Descartes*, *T. Corneille*, *La Fontaine*, *J.-B. Rousseau*, *Voltaire*, *J.-J. Rousseau*. Ficquet a gravé aussi une partie de ceux qui ornent les *Vies des Peintres flamands* par Descamps, entre autres ceux de *Kubens* et de *Van Dyck*. Le portrait de *madame de Maintenon* d'après Mignard passe pour une des plus belles gravures de Ficquet.

Gandellini, *Notizie degli Intagliatori* (avec les additions de Luigi de' Angellis), t. IX.

\* **FIDANI (Orazio)**, peintre de l'école florentine, né vers 1610, mort peu après 1642. Élève de Giovanni Biliverti, il fit une étude consciencieuse du style de son maître, qu'il s'efforça d'imiter. Il a laissé à Florence d'assez nombreuses peintures, dans lesquelles la sécheresse du coloris est compensée par la pureté du dessin et la grâce des attitudes. Parmi ses ouvrages, on met au nombre des plus importants huit grands tableaux placés dans l'église de la Chartreuse de Florence et représentant *quatre Docteurs et les quatre Évangélistes*. La galerie Corsini possède deux beaux portraits par ce maître. E. B—N.

Baldinucci, *Notizie*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Fantozzi, *Guida di Firenze*.

\* **FIDANZA (Filippo)**, peintre de l'école romaine, né vers 1720, dans la Sabine, d'une famille distinguée, originaire de Città-di-Castello, mort à Rome, en 1790. Il fut élève de Marco Benefiale, dont il s'efforça d'améliorer le style par l'étude des grands maîtres et particulièrement du Guide, dont il approcha sous quelques rapports. Il fit à Rome de nombreux ouvrages à fresque et à l'huile, qui peut-être n'auraient pas sauvé son nom de l'oubli, s'il n'eût eu trois fils, dont deux surtout obtinrent une juste célébrité. E. B—N.

Ticozzi, *Dizionario*.

\* **FIDANZA (Francesco)**, peintre de l'école romaine, fils aîné du précédent, né en 1747, mort en 1819, à Milan, où il passa une grande partie de sa vie. Il apprit de son père les premiers principes de son art, puis étudia sous Lacroix, l'un des bons élèves de Joseph Vernet. A cette école, il devint excellent peintre de marines et de paysages. Au commencement de ce siècle, il exposa à Paris un tableau qui, après avoir obtenu un grand succès, fut acheté par le comte de Sommariva et placé dans sa villa du lac de Côme. Le prince Eugène, vice-roi d'Italie, le chargea de faire pour ce pays ce que Joseph Vernet avait fait pour la France. L'artiste se mit à l'œuvre, et peignit les *Ports du Lido, de Malamocco, de Chioggia, de Rimini et d'Ancône*; mais la vieillesse et l'inconduite ne lui permirent pas de mener à fin cette vaste entreprise. On voit aussi de lui au musée de Milan un bel *Effet de Neige*, et deux paysages au palais Gherardesca de Florence. E. B—N.

Ticozzi, *Dizionario*. — Siret, *Dict. hist. des Peintres*.

\* **FIDANZA (Gregorio)**, peintre de l'école romaine, né vers le milieu du siècle dernier, mort vers 1821. Second fils de Filippo, il entra comme son frère Francesco à l'école de Lacroix; mais bientôt il en sortit, et s'efforça de perfectionner son style par l'étude de Salvator Rosa et de Claude Lorrain. Il prouva bientôt qu'il avait choisi la bonne voie, et une *Tempête* qu'il fit pour le grand-maître de Malte, et qui lui valut le titre de chevalier, le plaça d'emblée au-dessus de son frère. Il s'était tellement approprié le style de ses deux grands modèles qu'ayant été

chargé par le prince Chigi de copier le fameux *Moulin* de Claude Lorrain du palais Doria, tous les connaisseurs convinrent qu'il avait donné un second exemplaire de cet admirable chef-d'œuvre. E. B—N.

Ticozzi, *Dizionario*.

**FIDDES (Richard)**, théologien anglais, né à Hunmanby (comté de York), en 1671, mort à Putney, en 1725. Après avoir été élevé à Oxford, il entra dans les ordres, en 1694, et obtint le rectorat de Hailsham (comté de York). L'insalubrité de ce pays, situé au milieu de marais, causa de fréquentes maladies à Fiddes et à sa famille. Il y perdit même le libre usage de la parole, et ne put jamais le recouvrer depuis. Pour arriver à prononcer distinctement, il avait besoin d'être animé par deux ou trois coups de vin. A la suite de cette infirmité, qui l'empêchait de prêcher, Fiddes quitta son rectorat, et se rendit à Londres pour se consacrer à la littérature. Swift le recommanda à lord Oxford, qui le nomma chapelain de Hull. La chute des tories amena la destitution de Richard Fiddes, qui fut réduit à vivre de sa plume. Malgré de nombreux ouvrages, il ne put jamais parvenir à la fortune, et laissa en mourant sa famille dans le besoin. On a de lui : *A prelatory Epistle concerning some remarks to be published on Homer's Iliad; occasioned by the proposals of Mr. Pope towards a new english version of that poem*; 1714, in-12. C'est le programme d'un commentaire moral que Fiddes se proposait de publier sur l'*Illiade* à l'occasion de la nouvelle traduction de Pope; — *Theologia speculativa*; 1718, in-fol.; c'est la première partie d'un corps complet de théologie; — *Theologia practica*; 1720, in-fol.; c'est la seconde partie du même ouvrage; — *Fifty-two practical Discourses on several subjects, six of which were never before printed*; 1720, in-fol.; — *The Life of cardinal Wolsey*; 1724. C'est le plus célèbre des ouvrages de Fiddes, celui qui lui fit le plus d'amis et d'ennemis. On l'accusa de papisme, parce qu'il avait été impartial et n'avait pas accepté toutes les assertions, souvent inexactes, du Fra Paolo sur la papauté.

Chalmers, *General biographical Dictionary*.

\* **FIDÉ-JOSI**, surnommé *Taiko-Sama*, *cubo* ou *cuboy* (empereur civil) du Japon, mort le 16 décembre 1598. Il était fils d'un paysan, et devint sommelier d'un prince japonais. Les historiens ne sont pas d'accord sur la manière dont il gagna les faveurs du *dairo* (empereur) Ooki-matz, qui alors réunissait encore le pouvoir spirituel et temporel : toujours est-il que le septième mois de l'an 2246 de Sinmu (1583 de J.-C.), Fidé-Josi fut honoré par cet empereur de la dignité de *quanbuku* (lieutenant général de l'empire). Il légittima cette haute distinction par son courage et les services qu'il rendit à l'empire en réprimant la piraterie et plusieurs rébellions. Devenu chef d'une puissante armée,



Il réduisit par la force les grands vassaux, et par quelques largesses faites à propos gagna l'esprit de la populace. De rigoureuses lois, largement appliquées, prévinrent les révoltes. Il prit alors le titre de *taïko* (souverain seigneur), et se fit reconnaître *cubo*. Jusque alors ce titre signifiait premier ministre, gouvernant et généralissime des troupes; c'était d'ordinaire l'héritier présomptif de l'empire qui en était investi. Mais Fidé-Josi réduisit le daïro régnant, Go-Joséi, à se renfermer exclusivement dans l'autorité ecclésiastique, en un mot, à n'être plus qu'un souverain pontife, et depuis lors les cubos devinrent les véritables souverains du Japon. Leur cour est à Yédo, tandis que les daïros résident à Miaco. Fidé-Josi, afin de mieux affermir son gouvernement, résolut de fermer l'empire à tous les étrangers et particulièrement aux Portugais, qui étaient nombreux, riches et puissants. Il résolut en même temps d'extirper le christianisme et de l'interdire sous les plus rigoureuses peines; mais la mort l'empêcha de mettre à exécution ces projets (1). Il fut mis au rang des dieux : le daïro Dai-Scokouotéi ou Joséi II, l'honora du titre divin de *Tojokuni Daïmiosin* et de celui de *Sin Fatzman* (2); un temple lui fut élevé à Miaco, et l'urne qui contenait ses cendres y fut transportée; mais ce monument est aujourd'hui en ruines, la puissance impériale ayant passé dans une autre famille, qui en a négligé l'entretien.

Alfred DE LACAZE.

Docteur Kämpfer, *Histoire naturelle, civile et ecclésiastique de l'Empire du Japon*, trad. de Damaizeaux; La Haye, 1729, 2 vol. in-fol. — Bernhard Varenius, *Descriptio Regni Japoniæ*, etc., liv. 1<sup>re</sup>, chap. IV. — Le P. Louis Froës, *Epistolæ*. — Le P. Hay, *De Reb. Japon.*

\* **FIDÉ-JORI**, fils du précédent, empereur ou *cubo* du Japon, né en 1592, brûlé en 1612. Il succéda à son père en 1598, sous la tutelle d'Ongoskio, surnommé Ijesaz-Sama, l'un des conseillers d'Etat de Fidé-Josi. Le vieil empereur, pour être plus sûr de la fidélité d'Ongoskio, avait fait épouser la fille de ce ministre à Fidé-Jori, malgré son jeune âge. En effet, Ongoskio donna d'abord des preuves d'attachement à son gendre : Josijda-Tsibbu, l'un des grands fonctionnaires de la cour, s'étant révolté, Ongoskio le défait, et l'extermina avec toute sa famille. Le vainqueur reçut à cette occasion le titre de *séi dai seogun* (3). L'ambition lui fit oublier ses serments et les liens qui l'unissaient à son pupille. Sous le prétexte que Fidé-Jori montrait quelque penchant vers le christianisme et favorisait les Portugais, Ongoskio leva l'étendard de l'insurrection; Fidé-Jori se réfugia dans la forteresse d'Osacca en Corée; mais son beau-père l'y sui-

(1) Cependant, s'il faut en croire Kämpfer, Fidé-Josi avait fait publier dès 1586 un édit contre les chrétiens, et vingt mille cinq cent soixante-dix personnes avaient été suppliciées en quatre années.

(2) C'est-à-dire le second *Fatzman* (dieu Mars du Japon).

T. Général en chef.

vit, et après quatre années de siège le réduisit aux dernières extrémités. Le jeune empereur s'enferma dans le palais avec sa famille et ses amis, et y fit mettre le feu, aimant mieux cette mort cruelle que de tomber entre les mains de son perfide beau-père. Cet événement fut le signal de l'expulsion des étrangers et du massacre général des chrétiens, qu'Ongoskio accusa de tramer une conspiration et de vouloir s'emparer du pouvoir. Deux lettres écrites par des jésuites portugais, et interceptées par des Hollandais, qui les remirent à l'usurpateur, servirent de justification à cette persécution. A. DE L.

Kämpfer, *Histoire du Japon* (trad. de Damaizeaux). — Charlevoix, *Histoire du Japon*, II.

\* **FIDÉ-TSUGU**, ou QUABACUNDONO, prince impérial japonais, cousin du précédent, mort en 1593. Il se distingua par ses talents et son courage. En 1590, d'après les ordres de son oncle Fidé-Jori, il marcha contre Foodsjo, roi tributaire du Sagami, qui s'était déclaré indépendant. Il vainquit ce monarque, et le fit mettre à mort avec toute sa famille, conformément à la politique japonaise, qui veut que l'on extirpe le mal jusque dans sa racine. L'année suivante, Fidé-Tsugu fut honoré du titre de *quanbuku*. Son oncle l'associa même au souverain pouvoir et le déclara son successeur; mais il le disgracia ensuite, et l'obligea à se fendre le ventre (1).

A. DE L.

Kämpfer, *Histoire de l'Empire du Japon*. — Caron, *Description du Japon* (trad. de Thevenot), dans le IV<sup>e</sup> vol. du *Recueil des Voyages au Nord*.

\* **FIDÉ-TADA** ou TAÏTOKONNI, et TAÏTOKWIN-SAMA, *cubo* du Japon, mort en 1648. Il était fils de l'usurpateur Ongoskio Ijesaz-Sama, et se distingua dès 1601 en suivant son père contre le révolté Josijda-Tsibbu, ce qui lui valut en 1606 le titre de *dai séi seogun*. Il succéda à Ongoskio, vers 1630, et suivit sa politique envers les Européens et les chrétiens. Cependant, il renouvela les privilèges que les Hollandais avaient obtenus du monarque précédent, en 1611 et 1616; mais ceux-ci ayant voulu, en 1641, fortifier et agrandir le comptoir qu'ils possédaient à Firando, ils en furent expulsés et parqués dans la petite île de Désima, vis-à-vis de Nangasaki : on s'assura de tous leurs navires, et ils furent environnés de gardes, qui ne leur permirent plus aucune relation directe avec les Japonais. Quant aux chrétiens indigènes, la persécution de Fidé-Tada n'eut d'autre terme que leur extermination complète. Elle eut lieu le 12 avril 1638, après la prise du château de Sinabaro, situé sur les côtes d'Arima, dans l'île de Xico. Quarante mille chrétiens s'étaient réfugiés dans cette forteresse, et essayèrent de s'y défendre; mais au bout de trois mois, pris d'assaut par des forces supérieures, trente-sept mille d'entre eux furent

(1) C'est un privilège accordé aux princes japonais disgraciés, afin de ne point passer par les maux du bourreau.



massacres. Ce fut le dernier acte de la sanglante tragédie qui durait depuis 1586. Depuis lors le Japon resta fermé à jamais aux chrétiens et surtout aux Portugais, qui, ayant tenté la voie des négociations, virent leurs ambassadeurs mis à mort. Fidé-Tada excusa d'abord les Chinois de la mesure générale; mais, après qu'il eut reconnu qu'ils servaient d'agents aux missionnaires, il les réduisit aux conditions des Hollandais, et leur assigna le seul port de Nangasaki. Fidé-Tada mourut après un règne de dix-huit ans, et laissa le trône à son fils Jemitzko ou Ijetiruku.

Alfred DE LACAZE.

Charlevoix, *Histoire du Japon*, t. II. — Kämpfer, *Hist. de l'Empire du Japon* (trad. de Damajean).

FIDÈLE (Saint). Voy. SIGMARINGEN.

FIDÈLE CASSANDRE. Voyez MAPELLI.

FIDELIS (Fortune), médecin sicilien, né à Saint-Philippe d'Agirone, vers 1550, mort dans la même ville, le 25 novembre 1630. D'après Montgitoro, « il exerça la médecine avec grand succès, et s'acquit une gloire immortelle en écrivant le premier sur la médecine légale ». A ces éloges emphatiques se borne tout ce que nous savons de Fidelis. On a de lui : *Bissus, sive medicorum patrocinium quatuor libris distinctum*; Palerme, 1594, in-4°; — *De Relationibus Medicorum Libri quatuor, in quibus ea omnia quæ in forensibus ac publicis causis medici referre solent, plenissime traduntur*; Palerme, 1602, in-4°; Venise, 1617, in-4°; Leipzig, 1674, in-8°. « Comme première ébauche dans un genre qui a été tant perfectionné depuis, dit la *Biographie médicale*, ce travail n'est pas sans mérite, et on peut encore le consulter avec fruit »; — *Contemplationum medicarum Libri XII, in quibus non pauca præter communem multorum medicorum sententiam, notata digna explicantur*; Palerme, 1621, in-4°.

Montgitoro, *Bibliotheca sicula* — *Biographie med.*

FIDENAS, surnom des familles Sergia et Servilia, derive de Fidènes, ville située à cinq milles de Rome. Le premier Sergius qui le porta l'obtint, dit-on, pour avoir été élu consul en 437 avant J.-C., l'année qui suivit la révolte de Fidènes. Peut-être aussi, comme cette ville était une colonie romaine, Sergius y était-il né? Ses descendants prirent son surnom pour leur nom de famille. Q. Servilius Priscus reçut le premier de la gens Serrilia le surnom de *Fidenas* pour s'être emparé de Fidènes pendant sa dictature. Ses descendants se servirent de cette dénomination comme d'un prénom, qu'ils ajoutèrent à *Priscus*, leur nom de famille (voy. PRISCUS). Deux Sergius Fidenas occupent seuls une certaine place dans l'histoire romaine, savoir :

FIDENAS (L. Sergius), général romain, vivait vers 430 avant J.-C. Il fut consul deux fois, et trois fois tribun militaire; on ne cite de lui aucune action remarquable. Voici les dates de

ses consulats et de ses tribunats : 1<sup>er</sup> consulat, 437 avant J.-C.; 1<sup>er</sup> tribunat consulaire, 433; 2<sup>e</sup> consulat, 429; 2<sup>e</sup> tribunat cons., 424; 3<sup>e</sup> tribunat cons., 418.

Titte-Live, IV, 17, 24, 26, 27, 45. — Moderno de Sicilia, XII, 43, 48, 53, 54, XIII, 2.

FIDENAS (M. Sergius), général romain, fils du précédent, vivait vers 405 avant J.-C. Il fut tribun consulaire pour la première fois en 401, et pour la seconde en 402. Il se conduisit fort mal dans cette dernière charge, se fit battre par les Veiens, et fut condamné à une amende (voy. ESQUILINUS).

Titte-Live, IV, 41; V, 6. — Diodore, XIV, 19, 22.

FIDENZA. Voy. BOXAVENTURE (Saint) DE FIDENZA.

FIDENZI (Jacques-Antoine), dit *Cinto*, poète et acteur italien, né à Florence, vers 1596, mort vers 1660. Après avoir fait ses études, il embrassa l'état de comédien, dans lequel il obtint de grands succès dans les rôles d'amoureux. Il avait pris le nom de *Cinto* par respect pour sa famille. Il cultiva aussi la poésie, et fut le protégé d'Alexandre Farnèse. On a de lui : *Effetto di divozione consecrato al merito indicibile di due famosi in amicizia, Niccolò Barbarigo e Marco Trevisano*; Venise, 1628, in-4°; — *Poetici capricci*; Plaisance, 1652, in-12.

Canelli, *Biblioteca volante*. — *Hist. du Théâtre italien*.

\* FIDICULANUS FALCULA. Voy. FALCULA.

FIELD (Richard), théologien anglais, né à Hampstead (comté de Hertford), le 14 octobre 1561, mort en 1629. Élevé à l'université d'Oxford, il se fit une grande réputation par ses sermons sur des sujets de controverse religieuse, et fut regardé comme le premier théologien de son temps. D'abord chapelain d'Elisabeth et de Jacques I<sup>er</sup>, il devint en 1609 chanoine de Windsor, et doyen de Gloucester en 1614. Field mourut au moment où il allait être nommé évêque d'Oxford. On a de lui *The four Books of the Church*; Londres, 1606, in-fol.; Oxford, 1628, in-fol.

Chalmers, *General Biographical Dictionary*.

FIELD (Nathaniel), auteur dramatique anglais, vivait au commencement du dix-septième siècle. On a imprimé deux de ses comédies, qui se recommandent par leur gaieté et la vivacité des allures. *A Woman is a weathercock* (Une femme est une girouette), 1612, et *A mends for the Ladies, with the merry pranks of Moll Cut-Purse*, 1639. On manque d'ailleurs de détails précis sur la vie de cet écrivain. G. B.

*Biographia dramatica*.

FIELD (John), célèbre pianiste-compositeur anglais, né à Bath, en 1783, mort à Moscou, en janvier 1837. Il commença l'étude de la musique dès son enfance, et reçut ensuite les leçons de Clementi, qui, fier de son élève, le fit entendre avec lui à Paris en 1798. Lorsque, en 1809, Clementi entreprit son grand voyage artistique en France, en Allemagne et en Russie, Field accompagna son maître, et obtint

partout d'éclatants succès. En 1822 il alla s'établir à Moscou, où ses concerts ne cessèrent d'attirer une foule d'élite, et il aurait pu faire une brillante fortune dans cette ville, si une paresse invincible ne lui eût fait négliger ses élèves. En 1831, il se décida à entreprendre une nouvelle tournée artistique, et parcourut l'Angleterre, la France et l'Italie. Une maladie grave le retint à Naples, et en 1835 il s'en revint avec une famille russe à Moscou, où il mourut bientôt après, à l'âge de cinquante-trois ans. Field s'était marié à une pianiste française, dont il était séparé depuis longtemps. Il a écrit pour le piano *sept concertos* ; *deux divertissements*, avec accompagnement de deux violons, flûte, alto et basse ; un *quintetto* pour piano, deux violons, alto et basse, et d'autres morceaux, tels que *sonates*, *rondeaux*, *fantaisies*, *nocturnes*, etc. Quoique étant très-habile instrumentiste, Field s'attachait moins à faire preuve de dextérité qu'à réaliser l'idéal de ses touchantes mélodies. Ses compositions, d'une grande difficulté d'exécution, brillent cependant moins par la science que par le sentiment. Ses *Nocturnes* créèrent un nouveau genre de musique de salon, que le succès des *Chants sans paroles* de Mendelsohn et de quelques autres a pu seul faire oublier. Les productions musicales de Field ont été gravées plusieurs fois en Allemagne, en France et en Angleterre. Dieudonné DENNE-BARON.

Fetus Biogr. univ. des Musiciens. — Documents inéd.

**FIELDING** (*Henry*), célèbre romancier et auteur dramatique anglais, né à Sharpham-Park, le 22 avril 1707, mort à Lisbonne, en octobre 1754. Il était le troisième fils du général Edmond Fielding, et sa mère était fille du juge Gold. Il eut quatre sœurs, parmi lesquelles Sarah, qui écrivit elle-même des ouvrages remarquables. Son premier maître fut le reverend Olivier, qui posa en quelque sorte devant son élève pour le personnage de Trulliber du roman de *Joseph Andrews* ; de même qu'il prit plus tard pour types tous les caractères tranchés auxquels sa vie si accidentée se trouva mêlée. Des mains du bonhomme Olivier, il passa à l'école d'Eton, où il se familiarisa avec les chefs-d'œuvre de l'antiquité, et en même temps il s'y lia avec des étudiants destinés à jouer, suivant les circonstances, des rôles importants sur la scène du monde. Il suffira de citer dans le nombre Fox, Pitt et Lyttleton. Envoyé ensuite à Leyde pour y suivre les cours de droit, Fielding s'appliqua avec ardeur à cette étude. « Si Fielding, dit à cette occasion Walter Scott, eût continué de poursuivre avec cette régularité la voie qui lui était tracée, les cours du royaume eussent gagné en lui un légiste distingué ; mais l'esprit humain y aurait perdu un homme de génie. » Un nouveau mariage ayant donné de l'accroissement à la famille du général Fielding, les sommes destinées aux études du jeune Henry se firent attendre, et bientôt cessèrent entièrement. Il eut alors prendre une

autre direction, et celle qu'il choisit put bien favoriser son penchant à l'observation, mais elle lui inspira des goûts et des habitudes qui influèrent d'une manière fâcheuse sur le reste de sa vie. Jeune, bien fait, d'une heureuse physionomie, d'une constitution vigoureuse, avec un amour excessif du plaisir, il se trouva abandonné à lui-même dans le tourbillon de Londres. Cependant il fallait vivre, car il ne lui restait plus, ainsi qu'il le dit lui-même, qu'à se faire cocher de fiacre ou écrivain public. Il eut recours en effet à sa plume, mais ce fut pour composer des écrits, parmi lesquels il en est d'impérissables. Le théâtre paraissait lui présenter une ressource immédiate et féconde. Il écrivait facilement, et bientôt, de 1727 à 1736, il eut mis sur pied dix-huit pièces de genres mêlés, comédies, *farces* (comme on les appelle en Angleterre) et autres, dont quelques-unes empruntées à la scène française. Mais, composées avec précipitation, sous l'empire de la nécessité, elles étaient loin d'être dignes du futur auteur de *Joseph Andrews* et de *Tom Jones*. Quelques-unes seulement ont survécu dans l'oubli profond où les autres sont tombées. On cite dans cette catégorie exceptionnelle la tragi-comédie intitulée *Tom Thumb*, les *farces* ayant pour titres *The Mock-Doctor* et *The Intriguing Chamber-Maid*. Comme auteur dramatique, Fielding avait un comique assez vif, mais dépourvu de finesse, et son style manquait de délicatesse. Il était doué d'une telle facilité de composition que souvent il apportait au théâtre dès le lendemain, parfois dans le papier servant à envelopper son tabac, la première scène d'une pièce promise la veille. Comme la plupart des écrivains de son temps, Fielding se laissait entraîner à des personnalités contre les hommes en place ou connus du public. C'est ce qui lui arriva à l'endroit de Robert Walpole, dans deux de ses pièces intitulées, la première *Pasquin*, l'autre *The historical Register*. Il est vrai de dire qu'en 1730 il avait sollicité en vain la protection de ce personnage. Ses attaques allèrent si loin qu'elles provoquèrent en manière de réaction une mesure générale contre la licence des théâtres. A dater de cette époque le lord chambellan fut investi du pouvoir d'empêcher la représentation de toute pièce dont le contenu serait de nature à troubler le bon ordre. En 1735 Fielding songea à se faire directeur d'un théâtre sur lequel on eût surtout joué son propre répertoire. Il réussit à faire entrer dans son projet quelques spéculateurs. L'association devait prendre le titre pompeux de *Great Mogul's Company of Comedians* (Compagnie des Comédiens du grand Mogol) ; mais elle ne parvint pas à franchir les limites de l'imagination de ceux qui en avaient conçu le plan. Cependant, vers 1736 l'horizon parut s'éclaircir, et Fielding, dont jusque alors la conduite avait laissé beaucoup à désirer, sembla vouloir se ranger. Il était temps ! Malgré le succès, au moins momentané,

de ses œuvres dramatiques, il se trouvait toujours gêné. Il est vrai que sa bourse était ouverte à ses amis et surtout aux malheureux. Cette générosité avait ses inconvénients, parce qu'elle ne marchait pas d'accord avec la prévoyance. Pressé un jour par le collecteur des taxes, Fielding s'était fait avancer par son libraire dix guinées sur un manuscrit. Mais, ayant rencontré un camarade d'études, il l'invita à dîner dans une taverne. Son condisciple n'était pas heureux; Fielding n'eut rien de plus pressé, le dîner payé, que de lui laisser le reste de la bourse. Le collecteur fut sans doute peu sensible à cette belle action, car il fallut que le libraire Tonson fît une nouvelle avance à l'imprudent écrivain.

Tout devait, il semble, changer de face en 1736 : Fielding épousa alors une jeune personne de Salisbury, miss Craddock, belle, bonne et possesseur de 1,500 liv. sterl. La mort de sa mère, survenue vers la même époque, ajouta à cette petite fortune de Fielding un revenu annuel de 200 liv. sterl. Il pouvait dès lors, en administrant sagement son bien, travailler et vivre à l'aise. C'est aussi le parti qu'il prit d'abord. Il se retira avec sa femme sur le domaine maternel, situé à Stower, dans le Derbyshire, assez loin de Londres et des occasions de dépense. Mais il était dans sa nature de donner toujours dans quelque excès. On eût dit qu'il voulait faire sur lui-même les expériences et réaliser les défauts qu'il devait personnifier dans ses créations futures. Retiré à Stower, il mena le train de maison du squire Western, ce personnage qu'il a si bien dépeint dans *Tom Jones* : il eut équipage, nombreux domestique, à livrée jaune, chiens, chevaux et portes ouvertes à tout venant. On faisait grande et bonne chère chez Fielding. Il voulait surtout humilier le voisinage. Trois années de cette administration de son patrimoine suffirent à tout engloutir, et nous retrouvons Fielding étudiant les lois au Temple, y faisant son stage et entrant enfin dans la carrière du barreau. Il y obtint du succès; avec l'intelligence peu ordinaire dont il était doué, c'était un résultat prévu. Malheureusement sa santé, altérée par ses excès d'autrefois, ne lui permit pas d'exercer longtemps une si fatigante profession. Il voulut alors revenir au théâtre; mais il n'obtint pas du lord chambellan pour sa nouvelle pièce, intitulée *The Virgin unmasked*, la permission de la faire représenter. Il s'occupa dès lors de politique, écrivit dans le *True Patriote*, fit paraître le *Jacobite*, où il déploya une verve qui bien souvent alla jusqu'à la violence. Puis il rentra dans le domaine, plus fécond, de la poésie et de l'imagination. C'est alors que, nonobstant les plus cruelles souffrances physiques, il écrivit *The History of Jonathan Wild the Great*; — *Essay on Conversation*; — *A Journey from this world to the next*, et d'autres œuvres qui seraient plus connues si le succès de *Tom Jones* n'eût tout

éclipsé. Il y préluda par le roman satirique intitulé : *The History of Joseph Andrew's* (1742) (1), composé à l'occasion de la publication du roman de *Paméla* par Richardson. Dans la pensée de Fielding, *Joseph Andrews* ne devait d'abord renfermer qu'une page satirique contre la production de l'auteur de *Clarisse Harlowe*; mais, entraîné par son sujet, il aboutit à une œuvre dont le succès fut considérable.

Un malheur domestique, la mort de sa femme, qui lui fut sensible au point de faire craindre pour sa raison, interrompit pendant quelque temps ses travaux. La nécessité les lui fit reprendre. Ses embarras pécuniaires continuaient. Heureusement que le ministère whig, dont il avait souvent pris le parti, lui fit une pension, et son ancien condisciple Lyttleton le fit nommer juge de paix de Westminster et de Middlesex. Fielding remplit ces fonctions avec une intégrité peu commune. Il porta même ses travaux au-delà des exigences de sa magistrature, en indiquant d'utiles mesures d'économie sociale. Son ouvrage intitulé : *Enquiry into the increase of thieves and robbers*, et d'autres de même nature, renferment des idées pratiques dont quelques-unes ont été converties en lois.

La dernière période de la vie de Fielding en fut aussi la plus glorieuse. Elle vit se produire dans tout son éclat ce grand talent qui fait de lui le père du roman anglais, pour nous servir de l'expression d'un juge compétent, Walter Scott. Et cependant le chef-d'œuvre de Fielding, *Tom Jones*, fut composé au milieu de toutes sortes de difficultés : les devoirs de sa position de magistrat, la nécessité d'écrire sur les questions du jour, comme il en était constamment sollicité. Sa position de fortune n'était pas non plus des plus brillantes. Cependant il avait l'appui de lord Lyttleton, et un admirateur d'abord anonyme, devenu depuis son ami, Allen, lui avait fait passer un présent de 200 liv. sterl. *Tom Jones* eut un succès universel. Le libraire Millar, qui l'avait acquis, éleva généreusement de 100 liv. à 600 liv. le prix convenu d'abord. La Harpe appelle *Tom Jones* le premier roman du monde; Walter Scott est en même temps plus vrai et plus précis, en regardant cet ouvrage comme une exacte reproduction de la vie humaine. Il ajoute que la plupart des types sont surtout anglais; mais il convient de remarquer que quelques-uns, surtout le héros, sont l'homme lui-même. On a reproché à Fielding d'avoir mis le lecteur dans la confidence des fautes de *Tom Jones*. A nos yeux, c'est une des qualités du livre : Fielding n'a pas voulu raconter la vie d'un héros conventionnel, mais celle d'un homme et de ses bonnes qualités l'emportent de beaucoup sur ses mauvaises, qu'il fait connaître sans ménagement, parce que telle est l'imperfection humaine. Peut-être y a-t-il surabondance

(1) Nichols prétend que cet ouvrage suivit *Jon Wild*; Walter Scott émet l'opinion contraire.

gination dans le cours du récit; peut-être le romancier perd-il trop souvent de vue l'unité de l'œuvre. Quant aux caractères, ils ont cette perfection qui en fait des portraits, parfois des types, comme *Partridge*, dont l'auteur de *Waverley* s'est certainement inspiré; comme le *squire Western*, sa sœur, et tant d'autres. En un mot, *Tom Jones* est de l'impérissable famille des *Don Quichotte*, des *Gil Blas*, enfin du *Roman comique*.

*Amelia*, publié en 1751, fut le dernier ouvrage important de Fielding. Comme toujours, il y peignit d'après nature. *M. et Mistress Booth* auraient été sa seconde femme et lui. Il donne à la première les traits les plus gracieux. Il est moins indulgent pour lui-même. L'œuvre dans son ensemble est bien au-dessous de *Tom Jones*. Certains caractères, tracés avec la précision habituelle de Fielding, par exemple le colonel Bath, le savant *Harrison*, font lire *Amelia* avec plaisir. Ce roman, publié en 1751, fut acheté 1,000 liv. sterl. par le libraire Millar, c'est-à-dire, comme cela s'est présenté si souvent dans l'histoire des lettres, que le chef-d'œuvre fut moins payé que l'œuvre secondaire. En 1752, Fielding commença le *Covent-Garden Journal*, que des polémiques dégénérées en personnalités, des querelles causées par des vanités littéraires, empêchèrent de durer.

La constitution physique de Fielding s'altérait de jour en jour; il était menacé d'hydropisie. Néanmoins il trouva le temps de s'occuper de questions d'utilité publique. Sur la demande du duc de Newcastle, alors premier ministre, qui le lui paya 600 liv. sterl., il écrivit un plan de repression des tentatives des filous et voleurs qui infestaient Londres, combiné avec une plus vigoureuse organisation de la police. Mais sa santé allait empirant, au point que les médecins jugèrent urgent un voyage sous une meilleure latitude. Il se décida pour Lisbonne. Au mois de juin 1756 il s'embarqua vers ces parages. On trouve dans sa *Journey of Lisbonne* ses touchants adieux à la patrie, qu'il ne devait plus revoir. Arrivé dans la capitale du Portugal, il ne put même plus continuer ses travaux littéraires. « La main de la mort était sur lui, » comme le dit si expressivement Walter Scott; et au commencement d'octobre cet ingénieux esprit s'éteignit enfin, quand il était encore dans la force de l'âge. Fielding laissait une femme et quatre enfants, dont le sort est resté ignoré.

Les œuvres complètes d'Henry Fielding ont paru en divers formats, avec une notice sur l'auteur par Arthur Murphy. Ses romans ont été traduits en français à différentes époques. Une version nouvelle et complète de *Tom Jones* a été publiée par MM. Didot; Paris, 1833. Baker a donné la curieuse liste des productions dramatiques de Fielding. V. ROSENWALD.

Arthur Murphy, *An Essay on the life and genius of the author* (en tête des Œuvres). — *Biog. Brit* —

Nichols, *Literary Anecdotes*. — Lady Montague, *Letters*. — *Quarterly Review*, mai 1809; sept. 1836 — W. Scott, *Miscellaneous prose Works*. — G. Planche, *Revue des Deux Mondes*, 1839. — D'Israeli, *Quarrels of Authors*. — Baker, *Biog. dramat.* — H. Doering, *Lebensbeschreibung englischer Dichter und Prosaisten*. — Bouterweck, *Geschichte der Poesie und Beredsamkeit*. — Chalmers, *General Biographic Dict.* — Gorton, *Biographic Dictionary*. — Rose, *New Biograph. Dictionary*.

**FIELDING (Sarah)**, sœur d'Henry Fielding, polygraphe anglaise, née en 1714, morte en avril 1768. Elle avait l'esprit cultivé. Lorsque son frère eut publié le roman de *Joseph Andrews*, elle fit paraître une nouvelle intitulée : *The Adventures of David Simple, in search of a faithful friend*; 2 vol. in-12. Cet ouvrage se lit encore aujourd'hui avec plaisir; il eut beaucoup de vogue en son temps. Un troisième volume, ajouté en 1752, eut moins de succès. Les autres ouvrages de Sarah Fielding sont : *The Cry, a new dramatic fable*; 1753, 3 vol.; — une traduction de l'ouvrage de Xénophon intitulé : *Xenophon's Memoirs of Socrates, with the defence of Socrates before his judges*; 1762, in-8°; — quelques autres œuvres moins connues, telles que : *The Governess, or little female Academy*; — *The History of the Countess of Delwyn*; 2 vol.

Blair, *Lectures*. — Mason, *Life of Gray*.

**FIELDING (John, sir)**, frère d'Henry Fielding, jurisconsulte anglais, mort à Brompton, en septembre 1780. Il succéda à son frère dans les fonctions judiciaires que ce dernier remplissait à Westminster; et quoique frappé de cécité, il se montra plein d'activité et de pénétration. Il contribua à la fondation de plusieurs établissements de bienfaisance, tels que l'hôpital de la Madeleine pour les filles repenties, une maison de refuge pour les filles délaissées. On a de lui : *An account of the origin and effects of Police, set on foot by his grace the duke of Newcastle, in the year 1753, upon a plan presented to his grace by the late Henry Fielding; to which is added a Plan for preserving those deserted girls in this town who become prostitutes from necessity*; 1768, in-8°; — *Extracts from such of the penal laws as particularly relate to the peace and good order of the metropolis*; 1761, in-8°; — *The universal Mentor, etc.*; 1762, in-12; — *A brief Description of the cities of London and Westminster; to which are added some cautions against the tricks of sharpers*; 1777, in-12. Il n'est pas certain que l'œuvre soit de John Fielding, dont l'éditeur aurait spéculé sur le nom en cette occasion : on ne peut guère lui attribuer que l'appendice intitulé *Cautions*.

*Gentlem. Magaz.* (postum.). — Chalmers, *Gen. Biog. Dictionary*.

**FIENNES (Guillaume)**, homme d'État anglais, né à Broughton, en 1582, mort le 14 avril 1662. Il était l'aîné des fils de Richard Fiennes,

qui avait été confirmé par Jacques I<sup>er</sup> dans le titre de baron de Say et Sele. Après avoir reçu sa première instruction à l'école de Winchester, il fut envoyé en 1596 au New-College d'Oxford. Il consacra alors quelques années à l'étude; puis il voyagea à l'étranger. Lorsque la guerre éclata dans le Palatinat, il y prit une vaillante part. Emprisonné pour dettes, parce qu'il n'avait pas voulu faire supporter à ses tenanciers ses frais de campagne, il fut bientôt rendu à la liberté. Au mois de juin 1624 il devint vicomte de Say et Sele. A cette époque il se montrait encore partisan des privilèges consacrés par la Grande-Charte; mais lors de la révolution il alla plus loin, et fut, avec Pym et Hampden, un des meneurs du long parlement et des parlements qui suivirent. Bientôt il se posa en adversaire déterminé de la royauté, quoique celle-ci eût fait des avances pour l'attirer à sa cause. C'est ainsi qu'on l'avait nommé grand-maitre de la cour des tutelles (*master of the court of pupils*). Lorsque Charles I<sup>er</sup> enjoignit, au mois de février 1642, aux officiers de cette cour de venir le trouver à Oxford, Fiennes n'obéit point. En conséquence, il fut accusé de haute trahison et mis hors la loi. La charge qu'il remplissait ayant été abolie par acte du parlement, en 1646, il obtint une indemnité de 10,000 liv. sterling et une portion des revenus du comté de Worcester. En septembre 1648, il fut un des commissaires chargés d'aller traiter de la paix avec le roi à Newport, dans l'île de Wight. Il opposa, dit-on, à ce souverain cette maxime tirée de l'*Ecclesiastical Polity* de Hooker : que « pour être supérieur aux individus, il n'en était pas moins inférieur à tous ». Après la mort du roi, il se rangea sous le drapeau des indépendants, comme précédemment il avait suivi celui des presbytériens, et se lia avec Cromwell; qui l'appela à la chambre haute. A l'époque de la restauration, ce même Guillaume Fiennes, qui avait pris une si grande part à la rébellion sous Charles I<sup>er</sup>, fut nommé lord du sceau privé. Wood, qui rend compte de ces faits, ne trouve pas d'expressions qui puissent peindre sa surprise d'un tel revirement. « Ce personnage, dit-il ingénument en parlant de Fiennes, prit en quelque sorte part au meurtre juridique de Charles I<sup>er</sup>, et cependant il mourut paisiblement dans son lit! »

Fiennes a été jugé diversement par les historiens, tels que Whitlok et Clarendon. Mais tous lui accordent les qualités qui font éviter les écueils en temps de révolution : une certaine austérité, une apparente intégrité, cachant un grand fonds d'ambition. Outre ses discours au parlement, on a de lui : *The Scots Design discovered*, etc., 1653, in-4°; — *Folly and Madness made manifest, or some things written to shew how contrary to the word of God and practice of the Saints in the Old and New Testament, the doctrines and practices of*

*the Quakers are*; 1659, in-4°; — *The Quakers Reply manifested to be railing, etc.*; 1659, in-4°.

*Biogr. Brit.* — Park, *Royal and noble Authors*. — Wood, *Ath. Oxon.* — Lloyd, *State Worthies*.

**FIENNES (Nathanael)**, fils de Guillaume Fiennes, né en 1608, mort en décembre 1669. Il étudia à Winchester et à Oxford, et visita ensuite la Suisse. Revenu en Écosse au commencement des troubles, il fut nommé membre du parlement pour Ranbury en 1640. Colonel de cavalerie sous le comte d'Essex, il eut ensuite le commandement de la place de Bristol; mais ayant rendu cette ville au prince Rupert le 25 juillet 1643, il fut mis en accusation et condamné à être décapité. On lui fit grâce de la vie en souvenir des services rendus par son père. Après l'expulsion des presbytériens du parlement, Fiennes se tourna du côté des indépendants, et prit parti pour Cromwell, qui, devenu Protecteur, le fit membre du conseil et lord du sceau privé, en 1655, enfin, l'appela à siéger à la chambre haute. Opposé jusqu'à cette époque à la forme monarchique, il parut changer de sentiment lorsque Cromwell inclina de ce côté, et publia à cette occasion un ouvrage intitulé : *Monarchy asserted to be the best, most ancient and legal form of government, in a conference held at Whitehall with Oliver Lord Protector, and committee of Parliament*, etc., in April 1657. Après la restauration, il vécut ignoré à Newton-Tony, aux environs de Salisbury. Outre l'ouvrage cité, on a de lui : *Anglia rediviva*, sous le pseudonyme de Spriggle.

*Biogr. Brit.* — Noble, *Memoirs of Cromwell*. — Warburton, *Letters to Hurd*.

**FIENNES**, ancienne famille de France qui tire son nom de la terre de Fiennes, l'une des douze baronnies de l'ancien comté de Guines. Au nombre des personnages les plus marquants de cette famille, dont le premier membre, Eustache I<sup>er</sup>, seigneur et baron de Fiennes, vivait vers l'an 1000, nous citerons :

\***FIENNES (Robert de)**, dit *Moreau*, connétable de France, fils aîné de Jean, baron de Fiennes et de Tingry, et d'Isabelle de Flandre. Il servit avec beaucoup de distinction sous les rois Philippe de Valois, Jean et Charles V. Les services importants qu'il rendit, tant comme guerrier que comme diplomate, l'élevèrent (1356) à la dignité de connétable de France devenue vacante par la mort de Gauthier de Brienne, duc d'Alençon, tué à la bataille de Poitiers, le 19 septembre 1356. Après avoir déjoué la tentative que le duc de Piquigny entreprit sur la ville d'Amboise, Robert de Fiennes marcha successivement vers Saint-Valery, qu'il força de capituler (avril 1357), ainsi que sur Melun, que le roi de Navarre fut contraint de rendre au régent. Ayant repris plusieurs places fortes sous l'obéissance du roi, il fut chargé (avril 1360) par ordre du dauphin



d'une mission près le roi d'Angleterre. De retour en France, il fut nommé (16 janvier 1361) lieutenant de roi dans tout le Languedoc, où il continua jusqu'au 20 septembre suivant. Après avoir repris la ville du Pont-Saint-Esprit (1361), et s'être trouvé au sacre du roi Charles V (1364), Robert passa en Bourgogne, d'où il chassa les barbes de routiers qui désolaient le pays. Son grand âge ne lui permettant plus d'exercer activement la charge de connétable, il s'en démit (septembre 1370) en faveur de Bertrand du Guesclin, et se retira dans ses domaines, où il mourut, vers 1382, après avoir fondé (1368) le couvent des Frères Prêcheurs de la ville de Lille.

A. S.... Y.

Pinard, *Chron. milit.*, t. I, p. 83. — *Hist. des Grands-Officiers de la couronne*, t. VI, p. 167. — Froissart, t. I, p. 215.

**FIENNES** (*Maximilien-François DE*), comte de Lumbres, général français, baptisé le 10 juin 1669, mort à Paris, le 26 avril 1716. Mestre de camp d'un régiment de cavalerie de son nom, il combattit à Fleurus, et prit part à tous les combats qui eurent lieu de 1691 à 1697. Brigadier par brevet du 29 janvier 1702, il fut employé à l'armée de Flandre, contribua à la défaite des Hollandais sous Nimègue, et se trouva aux batailles d'Eckeren et de Spire, où il fut blessé. Les services qu'il rendit tant en Espagne, sous le maréchal de Berwick, qu'en Portugal, lui méritèrent le grade de maréchal de camp. Nommé lieutenant général des armées du roi (28 novembre 1706), il combattit à Almanza (1707), à Lerida, à Tortose (1708), remplaça le duc de Noailles dans le commandement de l'armée de Roussillon, et termina sa carrière militaire en remportant (1713-1714) plusieurs avantages sur les revoltes de la Catalogne.

A. S.... Y.

Pinard, *Chron. milit.*, t. IV, p. 625. — De Courcelles, *Hist. les Gen. franç.*

**FIENNES** (*Jean-Baptiste DE*), orientaliste et diplomate français, né à Saint-Germain-en-Laye, le 9 octobre 1669, mort à Paris, en 1744. Lorsqu'il sortit du collège Louis-le-Grand, il fut envoyé au Levant en qualité de drogman (1687), et accompagna Fr. Petis de La Croix dans sa mission sur les côtes de Barbarie. Nommé premier drogman du consulat d'Alexandrie en 1692, de celui du Caire en 1695, il obtint son rappel en 1706, fut pourvu en 1714 de la chaire de professeur d'arabe au Collège de France, en remplacement de Fr. Petis de La Croix, et en 1716 il succéda à Dippy en qualité de secrétaire interprète du roi. En 1718 il accompagna en Barbarie Dussaux, qui était chargé de renouveler les traites de commerce avec les États de Tunis, de Tripoli et d'Alger. En 1729, il négocia lui-même un traité avantageux pour la France entre cette puissance et l'État de Tripoli. On trouve plusieurs de ses manuscrits à la Bibliothèque impériale, fonds des traductions orientales, savoir : n° 36, *Traduction de l'Histoire d'Égypte de Mohammed ben*

*Abdal-Mothy*; — n° 38, *Relation de la prise de Canisa, en Hongrie, par les Turcs en 1716*, traduite du turc; — n° 114, *Vocabulaire Turc-Français*; — n° 144, *Grammaire Turque*.

E. B.

L'abbé Goujet, *Mém. hist. et littér. sur le Collège de France*, part., III, p. 108, 114, 117, 120.

**FIENNES** (*Jean-Baptiste-Hélin DE*), fils du précédent, orientaliste et diplomate français, né à Saint-Germain-en-Laye, le 25 mars 1710, mort en 1767. Il suivit au Collège de France le cours d'éloquence de Rollin. En 1729 il fut envoyé en Orient avec une pension de 1,200 livres pour y étudier le turc, l'arabe, le persan, et les mœurs des Orientaux. Un an après son retour, en 1740, il fut chargé d'enseigner les langues orientales aux Jeunes de langue élevés au collège Louis-le-Grand. En 1742 il se rendit à Tunis pour conclure un traité de paix entre la France et le bey, et ramena des envoyés tunisiens, chargés de faire des excuses au roi. Nommé secrétaire interprète pour les langues orientales en 1746, il succéda deux ans après à Otter dans la chaire de langue arabe. En 1751, il porta à Tripoli les plaintes du roi relativement à la conduite des pirates, et revint quatorze mois après, accompagné d'Ali-Efendi, qui donna au gouvernement français toutes les satisfactions exigées. On a de lui une traduction française manuscrite de *Tarikh al-Hind'l-Gharbi* (Histoire des Indes occidentales). C'est une histoire de la découverte de l'Amérique; elle se trouve à la Bibliothèque impériale, n° 65 du fonds des traductions de manuscrits orientaux. Le texte de l'original turc a été imprimé à Constantinople en 1142 de l'H. (1729 de J.-C.). On lui attribue aussi la traduction de l'*Ambassade de Dourri-Efendi*, qui a été publiée par Langlès en 1810 (voy. DOURRI-EFENDI).

E. B.

L'abbé Goujet, *Mém. histor. et littér. sur le Collège de France*, part., III, p. 118. — Zenker, *Bibl. orient.*, n° 1000.

**FIENNES** (*Charles DE*). Voy. MATHAREL-FIENUS. Voy. FIENS.

**PIERRA** (*Jean-Baptiste*), médecin italien, né à Mantoue, en 1469, mort en 1538. Il composa des poésies latines fort médiocres, et des ouvrages sur la médecine qui eurent assez de succès. On a de lui : *Commentaria in artem medicinalem definitivam Galeni. Accedunt quæstio de virtute moriente pulsum; quæstio de phlegmatico et bilioso æqualiter febrientibus; de intentione et remissione*; Mantoue, 1515, in-fol.; Venise, 1548, in-fol.; — *Cæna, de herbarum virtutibus, et de medicinarum artis parte quæ in victus ratione consistit*; Mantoue, 1515, in-4°; Padoue, 1649, in-4°. Cet ouvrage est en vers latins.

Baillet, *Jugements des Savants*, t. IV, p. 162. — Milla, *Magasin encyclopédique*, t. III, p. 91. — Tiraboschi, *Storia della Letteratura Ital.*, t. XXV, p. 9. — *Bion. médicale*.

**PIERBERTUS**. Voy. FITZ-HERBERT.

**FIESCHI** (au singulier FIESCO, en français

**FIESQUE**), comtes de *Lavagna* (1), nom de l'une des quatre principales familles de Gênes. L'origine des comtes de Lavagna se perd dans l'obscurité des premiers siècles du moyen âge. Un diplôme de l'année 994, appartenant à l'ancienne abbaye de San-Fruttuoso, fait mention des comtes de Lavagna et nomme sous ce titre : *Tedisius*, fils d'*Obertus*, *Aribert*, *Albéric*, *Goffroy*, *Lanfranc*, *Brumeng* et *Guibert*. A cette époque la Ligurie était partagée entre quatre familles puissantes : les comtes de Vintimille et les marquis Carreti à l'ouest, les comtes de Lavagna et les marquis Malaspina au levant. Justiniano, Priero, Paolo Panza, Sansovino et autres historiens, attribuent l'origine des Fieschi aux ducs de Bourgogne ou de Bavière, et les disent issus de trois frères, dont l'un fut appelé *de Fisco* ou *Friscus*, corruption de *Fiscus*, attendu qu'il était chargé du recouvrement des droits appartenant au fisc impérial. Federico Federici, le plus savant et le plus digne de confiance des historiographes de cette famille, affirme que ce même Fisco portait auparavant le nom de *Roboald*; le second frère donna naissance à la famille des *Obici*. Le troisième alla en Espagne, où il prit le nom d'*Urea*.

Les comtes de Lavagna étaient en guerre avec les Gênois depuis 1110; vaincus, ils souscrivirent à de certaines conditions, qu'ils cessèrent d'observer en 1132; mais l'année suivante, après avoir vu leurs châteaux pris et détruits, ils se soumirent de nouveau, et prêtèrent serment d'obéissance aux consuls de Gênes. En 1150 cette commune leur accorda le droit d'élever un palais dans la ville même de Gênes; et enfin, en 1198 ils abandonnèrent à la république leur comté de Lavagna et leurs autres fiefs; ils reçurent en échange le droit de bourgeoisie et de noblesse.

Les Fieschi avaient des fiefs dans le Parmesan, le Plaisantin et la Lunigiane; ils possédaient Massa et Carrara, Voghera en Lombardie, Vercell dans le Piémont, Mugnano dans l'Ombrie, le comté de Saint-Valentin dans le royaume de Naples, et environ cent cinquante terres ou châteaux dans la Ligurie.

Dans les dignités ecclésiastiques, cette noble famille compte deux papes, Innocent IV et Adrien V (roy. ces noms), trente cardinaux, et plus de trois cents patriarches, archevêques ou évêques; il ne faut donc pas s'étonner de la voir figurer au nombre des guelfes les plus zélés. Dans les dignités séculaires, il devient impossible d'énumérer les titres dont les Fieschi furent revêtus : on y voit plusieurs nobles du Saint-Empire, un général de l'Eglise, un grand maréchal de France sous Louis IX (Jacques Fieschi), un général des Milanais, deux généraux

des Florentins, quatre amiraux de Gênes et cinq lieutenants suprêmes perpétuels de la république génoise. Enfin, les Fiesques s'allièrent à la plupart des maisons royales de l'Europe. Voici, selon l'ordre chronologique, les principaux personnages de cette famille :

**FIESCO (Guglielmo)**, prélat génois, né à Gênes, mort à Rome, en 1256. Il était neveu du pape Innocent IV, qui le fit, en décembre 1244, cardinal-diacre du titre de Saint-Eustache. Ce pontife lui donna le protectorat des Augustins, et le nomma, en 1254, à la tête de quelques troupes destinées à agir contre la France. Guglielmo revint à Rome après la mort de son oncle, et prit part à l'élection du pape Alexandre IV, le 12 décembre 1254; il mourut peu de temps après, et fut enterré dans l'église Saint-Laurent.

Signorius, *De Rebus Ital.*, lib. XIX; Aubert, *Histoire des Cardinaux*. — Chacon, *Vita et gesta Romanorum Pontificum et Cardinalium*.

\* **FIESCO (Luca)**, prélat génois, né à Gênes, mort en 1336. Il fut nommé, en 1298, cardinal-diacre du titre de Sainte-Marie in Via Lata par le pape Boniface VIII. Luca resta attaché à ce pontife et lui prouva sa reconnaissance le 9 septembre 1303, en insurgant les habitants d'Anagni et le délivrant des mains de Sciarra-Colonna et Guillaume de Nogaret. Ce dernier resta même au nombre des prisonniers de Luca. Le 6 janvier 1309, il était à Aix-la-Chapelle, et assista comme légat extraordinaire du pape Clément au couronnement de l'empereur Henri VII de Luxembourg. Jean XXII envoya Luca comme légat en Angleterre. Il fut enterré dans l'église métropolitaine de Gênes, quoique Onuphre Chacon aient dit qu'il était inhumé aux Cordeliers d'Avignon.

**FIESCO (Giovanni)**, prélat génois, mort en 1384. Il était évêque de Verceil et fut nommé cardinal-prêtre du titre de Saint-Marc, en 1378, par le pape Urbain VI. Ce pontife affectionnait particulièrement Giovanni Fiesco, et lui confia plusieurs missions importantes.

Francesco Pagi, *Breviarium Romanorum Pontificum gesta*, etc. — Rubens, *De Bonifacio VIII*. — Oldoini, et Chacon, *Vita et gesta Romanorum Pontificum Cardinalium*. — Giov. Villani, *Istoria*, lib. IX. — Cléme, *Histoire d'Angleterre*, liv. XIV. — La Roche-Pozal, *Nomencl. Card.* — Aubert, *Histoire des Cardinaux*. — Artaud de Montor, *Histoire des souverains Pontifes romains*, III, 94.

\* **FIESCO (Luigi)**, prélat génois, neveu du précédent, mort à Rome, le 3 avril 1423. Il succéda son oncle Giovanni Fiesco dans les bonnes grâces du pape Urbain VI, et fut nommé, en 1389, cardinal-diacre du titre de Saint-Laurent. Il fut l'un des quatorze cardinaux qui élurent le 2 novembre 1389, Pierre Tomazelli à la papauté, sous le nom de Boniface IX, et en l'opposition de Robert, comte de Genève, qui le 20 septembre 1378 portait la tiare et se faisait appeler Clément VII. Boniface nomma Fiesco légat du saint-siège dans la Romagne, et obtint par son moyen la soumission de plusieurs

(1) *Lavagna* est un bourg situé à quelques milles de Gênes, dans la partie orientale de la Riviera. C'est un lieu renommé depuis une haute antiquité par ses carrières d'ardoises (*pietra lavagna*).

entre autres d'Anagni. Il reconnaitre Cosmo de' (1), choisi par sept cardinaux pour remplacer Boniface IX. Le pape d'Avignon (Clement XIII), qu'il abandonna pour se réunir à Pierre Philargi, le successeur de ce dernier pape (Jean XXIII), nomma cardinal. En 1414 il assista au concile de Constance et en 1417 à l'élection de Martin V. Il fut envoyé par ce pape en Sicile, et revint à Rome.

*Vita et gesta Romanorum pontificum.* — Aubert, *Histoire universelle*. — *Grand Dictionnaire historique*. — *Encyclopédie*. — *Biographie universelle*. — *Le Pape* (Giorgio), prélat français, né le 11 octobre 1461. Il était évêque de Nîmes lorsque le pape Eugène IV le créa cardinal et le titre de Sainte-Anne. Nicolas V lui retira ce titre et donna la légation de Naples. Il eut beaucoup de part à la déposition de Pie III et de Pie II. Son corps fut transféré à Rome.

*Vita et gesta Romanorum pontificum.* — La Roche-Pozai, *Histoire des Cardinaux*. — *Encyclopédie*. — *Biographie universelle*. — *Le Pape* (Cattarina), fondatrice d'une congrégation religieuse, fille de Gioacchino Adorno, morte le 14 mai 1541. Elle était mariée à un gentilhomme de Mantoue. Encore jeune, elle se consacra à la prière et à la charité pour les communautés religieuses, dont l'unique vœu était de procurer le secours des pauvres. Ses disciples se dispersèrent après sa mort. On a de Cattarina Adorno, ou l'on trouve une notice sur sa vie.

*Federici Hist. della Liguria*, Serio della Liguria.

*Fieschi* (Bartolomeo), vint à Rome en 1547, à la suite des causes d'un mouvement insurrectionnel. Le gouvernement général de la ville, divisé entre les nobles et le peuple, appuya le parti des nobles. Bartolomeo Fieschi, qui avait été à Saint-Laurent à Gènes, où il avait étalé ses prétentions, vint à Rome. Il les tira en avant. Le paysan le plus grossier, Bartolomeo Fieschi, en certain langage, se fit appeler le pape, et appela le peuple à la révolte. Le pape, qui n'était pas connu, vint à Rome. Il fut tué par plusieurs autres nobles. Le pape, qui n'était pas connu, vint à Rome. Il fut tué par plusieurs autres nobles.

*Fieschi*, chef de conspiration, né en 1523, mort le 2 janvier 1547. A peine âgé de vingt-trois ans, il se trouvait déjà chef de sa race et possesseur de fiefs considérables. Aux avantages de la jeunesse et de la fortune il réunissait ceux de l'esprit et de la beauté. Il était allié à l'une des plus anciennes familles génoises, celle de Cibo, et sa femme, Éléonore, qui entra dans sa vingtième année, achevait de rallier aux Fieschi ceux que le comte n'avait pu s'attacher. A tant d'éclat se mêlait une ombre importune : Fieschi se croyait fait pour commander, et le premier rang était occupé par le vieil Andrea Doria (voy. ce nom). Déjà, vers l'année 1541, Giovanni-Luigi s'était mis en rapport avec un de ses compatriotes, Cesare Fregese, qui jouissait d'un grand crédit à la cour de France; mais ce dernier ne put rien obtenir : l'obstination qu'il mit à cacher le nom du chef de la conspiration inspira à François I<sup>er</sup> des doutes qui nuisirent au succès de la négociation; mais plus tard le roi entra en relation avec les Fieschi, par l'entremise de son ambassadeur et principal agent en Italie, Guillaume de Bellay (voy. ce nom). Le comte de Lavagna, jugeant alors le moment favorable, se rendit à Plaisance, où il n'eut pas de peine à s'entendre avec le duc Pietro-Luigi Farnèse auquel il acheta quatre ga-

lères. A peine le marché était-il conclu que Fiesco envoya un des navires à Gênes, annonçant publiquement qu'il le destinait à courir sur les corsaires barbaresques. Lui-même visita le pape Paul III, qui le mit immédiatement en rapport avec Agostino Trivulce, cardinal, *protecteur* de France, et parent des Fieschi. On convint que la révolution aurait pour objet de remettre la république sous l'autorité du roi de France. Rentré à Gênes, Giovanni-Luigi convoqua les trois hommes qui lui étaient les plus dévoués, Vincenzo Calcagno, de Varèse, Raffaello Sacco, jurisconsulte de Savone, qui remplissait les fonctions de juge sur les terres du comte, et Giambattista Verrina, fils d'un riche négociant génois et homme d'exécution; il fut décidé que le comte persévérerait dans son projet, mais en agissant avec le seul secours de ses amis et sans la participation de la France. Cependant le duc de Parme et de Plaisance levait 2,000 fantassins qu'il s'était engagé à mettre à la disposition des conjurés. Ce mouvement de troupes éveilla les soupçons du gouverneur de Milan, qui transmit à l'ambassadeur impérial à Gênes l'ordre de faire connaître à Andrea Doria ce qui se passait dans les États de Parme, et de l'inviter à veiller attentivement à la sûreté de la république. Doria, qui affectionnait le comte de Fiesco, se refusa à voir en lui autre chose qu'un aimable étourdi, qui pourrait avec le temps devenir l'honneur de la république, mais jamais un chef de conjurés. Il ne prit donc aucune précaution contre cet ennemi.

Tout étant préparé, Giovanni-Luigi invita les Doria à venir passer la soirée du 4 janvier 1517 dans son palais. Le motif de cette invitation reposait sur l'alliance prochaine de la sœur de Giannettino, neveu d'Andrea Doria, avec le frère de la comtesse de Fieschi, Giulio Cibo, marquis de Massa. Les Doria devaient trouver la mort au moment même où ils prendraient place au banquet qu'on leur offrait. Ils refusèrent l'invitation : l'amiral souffrait de la goutte aux mains, et Giannettino devait partir pour une tournée qui le retiendrait hors de Gênes pendant un mois environ. L'époque marquée pour la réélection du doge approchait; le gouvernement de la république devait demeurer alors sans direction pendant plusieurs jours. Ce moment d'inquiétude et d'agitation parut favorable aux conspirateurs : l'ordre fut donné aux conjurés de se tenir prêts pour la nuit du 2 janvier. Dans la journée désignée, Fiesco envoya Verrina parcourir la ville pour s'assurer de ses dispositions et convoquer les conjurés. Lui-même, afin de mieux cacher ses desseins, affecta de faire plusieurs visites de cérémonie; le soir, il se rendit au palais des Doria, et fit sa cour au vieux amiral; puis, prenant dans ses bras les enfants de Giannettino, il les baisa tendrement, et se retira satisfait d'avoir si bien réussi à endormir ses adversaires. De là il se rendit à son

château, où il trouva nombreuse compagnie. Quiconque s'y présentait entra librement, et personne n'en sortait. Fiesco, ayant réuni ses hôtes autour de lui dans la grande salle du château, employa pour séduire les uns et rassurer les autres tout ce que l'éloquence a de plus entraînant, faisant sonner bien haut le despotisme des Doria et l'asservissement des Génois. Vers le milieu de la nuit, les portes du palais furent ouvertes, et les conjurés sortirent en bon ordre précédés d'une compagnie de 450 hommes choisis parmi les plus intrépides. Les premiers postes enlevés, on se dirigea vers l'arsenal de mer, où se trouvait la darse, qui fut prise après une courte résistance. Bientôt l'obscurité de la nuit s'illumina d'une subite clarté que suivit spontanément une violente détonation : Verrina donnait le signal. Aussitôt Fiesco et sa troupe précipitèrent sur les galères des Doria, dont les gardiens furent frappés dans le sommeil et jetés à la mer, pendant que Geronimo et Ottoboni Fieschi, à la tête de soixante combattants, se précipitèrent sur le poste qui gardait la porte San-Tomaso sous les ordres du capitaine Lercaro et de son jeune frère, enseigne d'infanterie (*alfiere*). Le jeune Lercaro tomba percé de coups, et son frère fut obligé de se rendre aux vainqueurs. Le tumulte et la confusion se répandirent dans la ville. Les cloches sonnèrent l'alarme, et bientôt de tous côtés on vit courir des soldats, des ouvriers portant des torches, des épées, et criant avec enthousiasme : *Fieschi ! Gatto ! Gatto !* (1) »

Giovanni-Luigi, voyant que la chiourme des galériens se disposait à fuir, voulut prévenir cet événement, qui aurait paralysé le secours qu'on attendait de la flottille. Il courut à la galère capitane. Pour y parvenir, il fallait passer sur une planche jetée entre le bord du quai et l'échelle de poupe de la galère. Verrina précéda le comte; à peine arrivé sur le vaisseau, il se retourna pour lui donner la main. Fiesco ne le suivit pas. Ottoboni se rendit alors à la darse pour voir ce qu'est devenu son frère aîné : personne ne peut l'en instruire. Il était urgent de prendre un parti. Ottoboni resta pour défendre les Doria; Geronimo Fiesco et Verrina, à la tête de 200 hommes d'élite, entrèrent dans la ville. Giannettino Doria, réveillé en sursaut, était couru à la porte San-Tomaso, précédé d'un page portant une torche. Les conjurés, qui le reconnaissent, s'empressent de lui ouvrir la porte, et le tuent à coups d'arquebuse. Plus prudent et mieux informé, le vieux Doria se fit conduire au château de Masone, appartenant à Spinole, et situé à quinze milles de Gênes. Ce fut qu'à Sestri qu'il apprit la mort de son neveu. Quelques nobles avaient eu le courage de se rendre au palais ducal, où vint les rej

(1) Le chat figurait dans les armes de la maison Fieschi.

l'ambassadeur de Charles-Quint. On envoya une petite troupe, qui fut bientôt dispersée ou prise par les conjurés. Cependant Verrina se retira sur la galère, afin d'être à portée de fuir si les chances tournaient contre lui. Geronimo Fiesco, demeuré seul, continua à s'avancer hardiment. Ne sachant quel parti prendre, les sénateurs lui envoyèrent une députation, demandèrent à parler au comte Fiesco. « Il n'y a pas d'autre comte que moi, » répondit Geronimo, ce qui fit regarder comme certaine la mort de Giovanni-Luigi et enhardit les sénateurs, qui décidèrent que douze d'entre eux parcourraient la ville en appelant le peuple aux armes. Geronimo vit sa troupe diminuer avec le lever de l'aurore : suivi seulement de quelques-uns des plus compromis d'entre les conjurés, il se replia sur la porte de l'Arc, dont Cornelle Fiesco, frère naturel de Giovanni-Luigi, s'était rendu maître. Quand on connut cette retraite dans le sénat, une nouvelle députation fut envoyée à Geronimo pour lui enjoindre de quitter la ville, avec assurance d'oubli et de pardon. Il se retira, en effet, au château de Montobbio avec ses parents et amis. Ottoboni, Verrina, Calcagno et Sacco, qui s'étaient réfugiés sur la galère de Giovanni-Luigi, levèrent l'ancre et gagnèrent Marseille. Le lendemain, le sénat envoya deux députés offrir à Andrea Doria ses compliments de condoléance sur la mort de son neveu et le prier de rentrer dans la ville. L'illustre vieillard, ayant acquiescé à cette demande, fut reçu avec des honneurs extraordinaires et salué par de vives acclamations. Ce jour-là même Benedetto Gentili fut élu doge de la république.

On se demandait encore ce qu'était devenu le comte Fiesco ; on craignait qu'il ne se fût enfui pour revenir plus terrible à la tête d'une armée étrangère, lorsque enfin on trouva son corps dans la vase. Vouant passer sur la planche qui conduisait au navire, il était tombé dans la mer ; nul ne l'avait vu, et le poids de ses armes l'avait empêché de nager. Son cadavre, exposé quelque temps à la vue de la multitude, fut ensuite porté en pleine mer pour y être enseveli dans les flots. Andrea Doria fit révoquer le pardon accordé aux conjurés. Tous ceux qui avaient pris part à la conspiration furent déclarés criminels d'Etat. Le superbe palais des Fieschi fut rasé jusqu'aux fondements ; la mémoire du comte Giovanni-Luigi fut flétrie à jamais. Geronimo Fiesco, Assereto, Calcagno, Sacco et Verrina furent pendus. Ils avaient été pris dans le château de Montobbio, où les quatre derniers étaient venus depuis peu rejoindre le frère de leur chef. Ottoboni Fiesco et Cornelle le bâtard s'étaient retirés à Rome ; mais le premier tomba quelque temps après entre les mains de Doria, qui le fit mettre à mort sans forme de procès. Le plus jeune des frères, Scipion, se retira en France, sous le coup d'une proscription qui devait s'étendre jusqu'à la cinquième

génération ; il fut la souche d'une nouvelle branche de sa famille, qui prit alors le nom de Fiesqui (voyez ce nom). Les autres Fieschi, errants et pauvres, se dispersèrent en Italie, en Corse et en Provence.

La conjuration de Fiesco a excité la verve des historiens et des poètes : les uns et les autres sont restés généralement fort au-dessous de leur tâche. Dans le nombre prodigieux des écrits de toutes natures que cet événement a fait éclore, l'histoire d'Augustin Mascardi, Anvers, 1829, petit in-4°, mérita d'être citée pour l'exactitude des détails, sinon pour l'impartialité de l'historien. Nous pourrions en dire autant d'un roman publié à Milan, 1822, sous le titre de *Il Conte di Lavagna*, par Giov. Campiglio. La *Conjuration de Fiesque*, par le cardinal de Retz, n'est qu'une pâle imitation du livre de Mascardi. Schiller a composé une belle tragédie sur *La Conjuration de Fiesque*, mais il ne faut pas y chercher autre chose que la brillante étincelle d'une imagination féconde ; le caractère de Verrina est complètement dénaturé. M. Ancelot a fait représenter en 1824, sur le Théâtre de l'Odéon, une tragédie de *Fiesque*, où, dans l'intérêt de l'effet dramatique, la vérité de l'histoire est cruellement outragée. [C. FAMIN, dans l'*Enc. des G. du M.*, avec addit.]

De Thou, *Historia*, etc., lib. III, p. 203-217, et XV. — Foglietta, *Elog.* — Giustiniani, *Hist. Gen.* — Bern. Segni, lib. XII, p. 316. — Fil. Casoli, *Ann. di Genova*, t. V, p. 187. — Richer, *Vie d'André Doria*. — Sismondi, *Hist. des Républiques italiennes*, XVI, chap. CXXIII. — *Anecdotes des Républiques*, 1<sup>re</sup> part., p. 168. — B. Vincens, *Hist. de la République de Gènes*, II, 473.

**FIESCHI (Joseph)**, fameux assassin, né à Murato (Corse), le 3 décembre 1790, guillotiné le 16 février 1836. Après avoir servi dans la légion corse en Italie et dans l'armée du roi de Naples, Joachim Murat, il revint dans sa patrie. Convaincu en 1816 de vol et de faux en écriture, il fut condamné à dix ans de réclusion. En sortant de prison il fut employé dans diverses manufactures. Il obtint en 1831 la garde du moulin de Croullebarbe. Il fut aussi, vers la même époque, employé dans la police. Le 27 janvier 1835, un arrêté du préfet de la Seine supprima le poste de gardien du moulin de Croullebarbe. Dans l'exaspération que lui causa cette mesure, Fieschi se décida à exécuter un projet qu'il méditait depuis longtemps. Avec Pierre Morey, sellier-bourrellier, Théod.-Flor. Pepin, marchand épicier, Victor Boireau, ouvrier lampiste, il disposa dans un logement situé sur le boulevard du Temple une machine composée de vingt canons de fusil, disposés de manière à faire feu simultanément. Le 28 juillet 1835, le roi, pour célébrer le cinquième anniversaire de la révolution de Juillet, passait une revue de la garde nationale. Il était parvenu jusqu'au milieu du boulevard du Temple, lorsqu'une horrible décharge, partie d'une maison du boulevard, vint frapper mortellement autour de lui, et sans l'atteindre, dix-huit per-



sonnes. Fieschi, l'auteur de cet attentat, blessé lui-même par les éclats de sa machine, fut arrêté immédiatement, et remis peu après à la justice de la cour des pairs. Après des débats qui eurent un immense retentissement, il fut condamné à mort ainsi que Pepin et Morey.

*Moniteur*, années 1835 et 1836. — Louis Blanc, *Histoire des dix ans*.

**FIESOLE (MINO DA)**. Voy. MINO.

**FIÉBET (Gaspard de)**, magistrat et poète français, né à Toulouse, en 1626, mort le 10 septembre 1694. Il fut successivement conseiller au parlement de Toulouse, chancelier de la reine Marie-Thérèse d'Autriche et conseiller d'État ordinaire. Ayant perdu sa femme en janvier 1686, et n'ayant point d'enfants, il se retira chez les Camaldules de Gros-Bois près Paris. Il a laissé quelques pièces de vers dispersées dans divers recueils. On y trouve de la délicatesse, du naturel et de la légèreté. On cite ses épitaphes de Descartes et de Saint-Pavin; voici cette dernière :

Sous ce tombeau gît Saint-Pavin;  
Donne des larmes à sa fin.  
Tu fus de ses vœux peut-être ?  
Pleure son sort, et non le sien :  
Tu n'en fus pas ? Pleure le tien,  
Passant, d'avoir manqué d'en être.

On estime aussi sa fable d'*Ulysse et les Sirènes*, insérée dans le *Recueil de vers choisis* du P. Bouhours. Le P. Anselme prononça l'oraison funèbre de Fiébet.

Le P. Anselme, *Oraisons funèbres*. — Voltaire, *Siècle de Louis XIV* — *Biographie toulousaine*.

**FIÉUX**. Voy. MOCHY.

**FIÉVAL (et non de Fronsac, Madeleine Célèste)**, connue sous le nom de Durancy, actrice et cantatrice française, née à Paris, le 23 mai 1746, morte dans la même ville, le 28 décembre 1780. Elle débuta à la Comédie-Française, le 19 juillet 1759, par les rôles de Dorine dans *Tartuffe*, de Marinette dans *Le Florentin*, et quelques jours après dans celui de Lisette des *Folies amoureuses*. Elle fut fort applaudie, surtout dans cette dernière pièce. Malgré ce succès, elle tourna ses vues du côté de l'Opéra, et parut sur cette scène le 19 juin 1762. Les feuilles du temps sont unanimes sur le succès qu'elle y obtint. Elle revint à la Comédie-Française lors de la retraite de la célèbre Clairon. Elle y reparut le 13 octobre 1766, dans les rôles de Pulchérie d'*Héraclius*, d'Aménaïde, de *Tancrède*. Rebutée par les contrariétés qu'on lui suscita, cette actrice renonça définitivement à la scène française, et le 23 octobre 1767 elle rentra à l'Académie royale de Musique, dont elle devint une des meilleures comédiennes. Elle ne quitta plus la scène lyrique jusqu'à sa mort, advenue dans la trente-cinquième année de son âge. Les *Mémoires* de Bachaumont donnent à ce sujet certains détails qui ne sont pas de nature à être reproduits ici. Dans le public on attribua la fin prématurée de M<sup>lle</sup> Durancy aux efforts qu'elle fit dans le rôle de Médée de l'opéra de

*Perse*, au sortir d'une crise qui lui commandait le repos.

Ed. DE MANNE.

*Mercur de France*, ann. 1783, 1786, 1787, 1781. — *Journal de Paris*, 1781. — Grimm, *Corresp. littéraire*. — La Harpe, *id.* — Lekain, *Mémoires*. — *Almanach des Spectacles*, 1786. — Bachaumont, *Mém. secrets*. — Le-maitre, *Galerie hist. du Théâtre français*.

**FIÉVÉE (Joseph)**, littérateur et publiciste français, né à Paris, le 8 avril 1767, mort dans la même ville, le 7 mai 1839. Il était fort jeune encore lorsque son père mourut; il fut élevé à Soissons, où sa mère s'était remariée, en secondes noces, avec le directeur des postes. A peine adolescent, il revint à Paris, et apprit l'état de compositeur d'imprimerie, qu'il exerça pendant plusieurs années, tout en se livrant à la littérature et à la politique. En 1789, il se montra d'abord partisan des idées nouvelles, et coopéra avec Condorcet, Millin, etc., à la rédaction de la *Chronique de Paris*. A la même époque il donna au théâtre une comédie qui obtint du succès. Bientôt dégoûté par les excès des terroristes, il se fit remarquer dans les rangs opposés. Doué d'un extérieur avantageux, d'un bel organe et d'une facile éloquence, il brilla dans les assemblées publiques de Paris, à l'époque de la réaction. La section du Théâtre-Français, depuis Odéon, l'élit pour président; mais Fiévée, compromis à l'époque du 13 vendémiaire (octobre 1795), se voyant un instant en danger, dut quitter Paris, sans cependant renoncer à la rédaction de la *Gazette française*, l'un des journaux les plus royalistes d'alors. Frappé après le 18 fructidor an v (4 septembre 1797), par le décret de déportation rendu contre les journalistes anti-révolutionnaires, il parvint à se soustraire aux poursuites dirigées contre lui, et vécut quelque temps caché en Champagne, où il composa deux jolis romans (*La Dot de Suzanne*, et *Frédéric*), qui ont obtenu beaucoup de succès. Fiévée ne cessa pas, dans sa retraite, d'entretenir des correspondances avec les royalistes. Deux lettres qu'il écrivait à Paris aux agents des princes furent saisies, et provoquèrent son arrestation en janvier 1799; et sur l'ordre de Fouché, il fut incarcéré au Temple, où il resta dix mois (1). Après le 18 brumaire il fut rendu à la liberté, et concourut à la rédaction de plusieurs écrits périodiques. En 1802, Bonaparte, sur la proposition de Roderer, l'envoya en Angleterre pour remplir une mission délicate. A son retour Fiévée fit paraître quelques écrits sur le pays qu'il venait de visiter, écrits qui furent vivement combattus par les journaux anglais, et surtout par l'*Edinburgh Review*. Il travailla ensuite, avec La Harpe, Fontanes, etc., à la rédaction du *Mercur*, dans lequel il fit paraître plusieurs nouvelles. En 1805 le gouvernement impérial, pour le récompenser de ses services, le nomma censeur, et l'adjoignit à la propriété du *Journal*

(1) Ces lettres parurent depuis dans un volume que la police impériale fit publier sous le titre de : *Correspondance anglaise*.

des *Débats*, qui prit dès lors le titre de *Journal de l'Empire*. En 1807 il fut nommé chevalier de la Légion d'Honneur, puis maître des requêtes, et envoyé (1810) à Hambourg pour vérifier les opérations de certains comptables. Il remplit cette mission délicate avec une grande intelligence. Le 13 mars 1813 il reçut sa nomination à la préfecture de la Nièvre. Le 9 avril 1814 il adressa à ses administrés une proclamation, reproduite dans le *Journal des Débats* du 14, dans laquelle : « il félicitait les puissances alliées de leur générosité et du bonheur qu'elles apportaient à la France ». Ces sentiments furent probablement mal compris par Napoléon, qui aussitôt son retour de l'île d'Elbe destitua Fiévée (22 mars 1815). Celui-ci rentra dans la presse, et ne cessa plus de faire partie de l'opposition royaliste. Ses articles, publiés dans le *Journal des Débats*, *Le Conservateur*, *La Quotidienne*, *Le Temps* et *Le Constitutionnel*, tantôt signés L (1), TL (2), quelquefois en toutes lettres, toujours pleins d'esprit et de vigueur, n'ont pas peu contribué à la chute du ministère Villèle et aux événements qui amenèrent la révolution de 1830. On a de Fiévée : *Les Rigueurs du Cloître*, comédie mêlée d'ariettes, en deux actes; Paris, 1792, in-8°; — *Sur la Nécessité d'une Religion*; Paris, 1795, in-8°. Cette brochure contribua à donner à son auteur une grande influence sur le parti religieux et monarchique; — *La Dot de Suzette, ou histoire de madame de Senne-terre*, racontée par elle-même; Paris, 1798, 1803 et 1821, in-12; 1826, in-32, avec fig. : la première édition est anonyme. Ce roman, plein de grâce et de fraîcheur, a été traduit par l'auteur en portugais, sous le titre : *O dote de Suzannah*, etc., Paris, 1826, 2 vol. in-18, et en espagnol sous celui de *El dote de Paquita*, etc.; Paris, 1827, 2 vol. in-18. En 1846, *Le Constitutionnel* publia *La Dot de Suzette*, dans sa *Bibliothèque choisie*; — *Frédéric*; Paris, 1799, 3 vol. in-12; 1800, 3 vol. in-18; traduit en anglais en 1802; — *Le Dix-huit Brumaire opposé au régime de la Terreur*; Paris, 1802, in-8°. C'est une réponse au livre intitulé : *L'Art de rendre les révolutions utiles*; — *Lettres sur l'Angleterre, et réflexions sur la philosophie du dix-huitième siècle*; Paris, 1802, in-8°. Cet ouvrage avait d'abord paru par fragments dans divers journaux. — Nouvelles intitulées : *La Jalousie*; *L'Égoïsme*; *L'Innocence*; *le Divorce*; *Le Faux Révolutionnaire*, et *L'Héroïsme des Femmes*; Paris, 1803, 2 vol. in-12; — *Observations et projet de décret sur l'imprimerie et la librairie*; Paris, 1809, in-4°; — *Correspondance politique et administrative commencée en mai 1814*; Paris, 1815, 1819, 15 parties in-8°. Chacune des parties de cette cor-

respondance a été réimprimée jusqu'à quatre fois. C.-J. Schlosser l'a traduite en allemand, 1828, in-8°. Cet ouvrage, dédié au duc de Blacas, est remarquable par la hardiesse des vues politiques et administratives qui y sont développées. Il fut inspiré par le royalisme le plus fervent; l'auteur attaquait le système ministériel de M. Decazes, et s'élevait surtout contre les *accapareurs de places*. A la suite d'une action correctionnelle, Fiévée fut condamné à trois mois de prison et cinquante francs d'amende. — *Des Opinions et des Intérêts pendant la Révolution*; Paris, 1815, in-8°; — *Histoire de la Session de 1815*; Paris, 1816 et 1818, in-8°; — *Histoire de la Session de 1816*; Paris, 1817, in-8°; — *Histoire de la Session de 1817*; Paris, 1818, in-8°; — *Quelques Réflexions sur les trois premiers mois de 1820*; Paris, 1820, in-8°; — *Examen des discussions relatives à la loi des élections pendant la session de 1819*; Paris, 1820, in-8°; — *Ce que tout le monde pense, ce que personne ne dit*; Paris, 1821, in-8°; — *Examen du rapport pour l'organisation municipale*; Paris, 1821, in-8°; — *Histoire de la Session de 1820*; Paris, 1821, in-8°; — *Lettres sur le projet d'organisation municipale présenté à la Chambre des Députés le 21 février 1821*; Paris, 1821, in-8°; — *De l'Espagne et des Conséquences de l'intervention armée*; Paris, 1823 et 1824, in-8°; — *Résumé de la conviction publique sur notre situation financière, et moyen pour en diminuer les dangers*; Paris, 1825, in-8°; — *Causes et Conséquences des événements de Juillet 1830*; in-8°; — *De la Patrie, des libertés locales et de la liste civile*; Paris, 1831, in-8°. Fiévée a édité conjointement avec Petitot : *Le Répertoire du Théâtre-Français*; Paris, 1823, 23 vol. in-8°; — *Correspondance et relations avec Bonaparte*; Paris, 1837, 4 vol. in-8°. Il a aussi travaillé à la *Bibliothèque des Romans*; Paris, 1799 et années suivantes, 112 vol. in-12; à la *Biographie des frères Michaud* et à celle des *Contemporains*; il a écrit et fait imprimer un volume sur l'*histoire de France*; mais cet ouvrage n'a jamais été livré au public. Ses *Œuvres*, précédées d'une *Notice biographique et littéraire* par Jules Janin, ont été publiées à Paris, 1842, in-12. A. JADIN.

*Biographie des Contemporains*. — Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, t. V (1863). — *Documents particuliers*.

\* FIGANIERE R. MORAO (Joaquim-César DE), historien portugais, né à Lisbonne, le 6 octobre 1798. Il entra dans la diplomatie, et devint ministre résident à Rio de Janeiro. On a de lui : *Descrição de Serra-Leoa e seus contornos, escripta em doze cartas, a qual se ajuntão os trabalhos da comissão mixta portugueza e ingleza estabelecida naquella colonia*; Lisbonne, 1822.

Son parent Jorge-César DE FIGANIERE, né à Rio de Janeiro, aujourd'hui employé au secré-

(1) *Lacroix*; il fut aussi, dans les deux années qui suivirent la révolution de 1830, l'un des rédacteurs les plus actifs du *National*.

(2) Initiales de son ami *Theodore Leclercq*.

tariat des affaires étrangères en Portugal, a publié : *Bibliografia historica portugueza, ou Catalogo methodico dos auctores portuguezes e de alguns estrangeiros domiciliarios em Portugal, que tractaram da historia civil, politica e ecclesiastica, etc.*; Lisbonne, 1850, in-8°. Cet ouvrage, dont l'auteur promet un volume complémentaire, est plus exact que celui de Pinto de Souza et rectifie fréquemment les erreurs biographiques qu'on retrouve dans Barbosa. Ferdinand DENIS.

*Renseignements particuliers.*

\* **FIGHANI** (*Baba*), poète persan, né à Schiraz, mort à Mesched, en 915 de l'hégire (1509 de J.-C.) ou en 925 (1519). Il vécut d'abord à la cour du sultan Yakoub, à Tauriz; après la mort de ce prince il s'établit à Abiwerd (Kho-rassan). L'exaltation poétique semble avoir été chez lui le produit de l'échauffement du cœur ou du cerveau; car dès qu'il eut cessé de s'adonner au vin et à la sensualité, sa verve s'éteignit. Retiré à Mesched, il ne composa plus que des ouvrages de piété, entre lesquels on cite un poème à la louange du huitième imam Ali Ben-Mousa. On lui donnait les surnoms de *Baba-schoara* (père des poètes) et de *petit Hafiz*, à cause de son habileté à tourner la *ghazal* (ode de moins de treize vers); plusieurs poètes connus l'ont pris pour modèle. On a de lui un *diwan* (recueil de ghazals). M. Nath. Bland en a extrait dix pièces, dont il a donné le texte dans *A Century of persian Ghazals from unpublished Diwans*; Londres, 1851, in-4°.

On connaît un autre FIGHANI, poète turc, étranglé en 933 ou 938 de l'hégire (1526 ou 1531 de J.-C.), par ordre du grand-vizir Ibrahim, qu'il avait raillé dans un de ses distiques. Il laissa un *Diwan* et un *Iskender-naméh* (Alexandreïde). E. BEAUVOIS.

Arzon, *Medjma an-nefais*. — Sam Mirza, *Tedzkiret*, n° 215. — Abou-Thaleb, *Tedzkiret*. — Iakt ed-Din Mohammed Kaschi, *Aholasset al-Aschaar*. — J. de Hammer, *Gesch. der schönen Redek. Persiens*, p. 391. — *A Century of Persian Ghazals*. — Sprenger, *Cat. des Bibl. du roi d'Oude*. — Hadji-Khalifah, *Lex bibliogr.*, t. I, n° 685; III, 5810. — J. de Hammer, *Gesch. der östl. Dichtkunst*, t. II, p. 18.

\* **FIGINO** (*Ambrogio*), peintre de l'école milanaise, né à Milan, vers 1550, vivait encore en 1595. Il fut élève de Gian-Paolo Lomazzo, et se distingua surtout comme peintre de portraits. On regarde comme son chef-d'œuvre en ce genre celui du *maître de camp Foppa*, conservé à Milan au musée de Brera. Figino fit également preuve d'un talent hors ligne dans ses fresques et surtout dans ses tableaux. Dans ses compositions, il recherchait moins le nombre que la perfection des figures. Dans l'école milanaise, Gaudenzio Ferrari a seul donné à ses figures de saints autant d'élevation et de caractère. Parmi ses tableaux, les plus estimés sont : *Saint Matthieu* et *Saint Paul*, à l'église de Saint-Raphael; une *Conception* et une *Nativité de la Vierge*, à Saint-Antoine-abbe; *Saint Benoît, accompagné*

*de ses disciples saint Maur et saint Placide*, à San-Vittore-al-Corpo; enfin, *La Vierge entre saint Jean evangeliste et saint Michel* au musée de Brera. Au musée de Berlin est un tableau de ce maître, *La Vierge et plusieurs saints*. Les dessins de Figino, qui imitent avec une rare perfection ceux de Michel-Ange, sont fort recherchés des amateurs. E. B—N.

G. B. Lomazzo, *Idea del Tempio della Pittura*. — Morigia, *Della Nobiltà Milanese*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Piovano, *Guida di Milano*.

**FIGLIUCCI** (*Felice*), philosophe et théologien, né à Sienne, dans la première partie du seizième siècle, vivait encore en 1582. Élève de l'université de Padoue, il se fit une grande réputation par ses écrits philosophiques, son talent oratoire et ses poésies. « Après avoir, dit Échard, goûté à la manière des jeunes nobles des délices de la cour et des voluptés du monde, il donna son nom au Christ et à saint Dominique, et fit profession dans le couvent de Saint-Marc à Florence. » On a de lui : *Undici Filippiche di Demostene dichiarate*; Rome, 1550, in-8°; — *Della Filosofia morale libri X sopra libri X d'Aristotele*; Rome, 1551, in-4°; — *La Politica, ovvero scienza civile secondo la dottrina d'Aristotele*; Venise, 1583, in-4°. Cette édition fut probablement précédée d'une autre, donnée à Rome, et dont la date est inconnue; — *Catechismo, cioè istruzione secondo il decreto del concilio di Trento*; Rome, 1566, in-8°. Ce *Catechisme* parut sous le nom d'Alexis, que Figliucci avait pris en entrant dans l'ordre des Dominicains. Figliucci traduisit le *Phédro* de Platon; Rome, 1544, in-8°; il fit passer du latin en italien les *Lettres* de Marsile Ficin; Rome, 1546-1548, et l'*Historia septentrionalis* d'Olaus Magnus.

Quetif et Échard, *Scriptores Ordinis Prædicatorum*.

**FIGELIUS GRIEPENHELM** ou **GRIEPENHELM** (*Edmond*), historien suédois, mort le 24 août 1676. Il professa à Upsal avec une distinction qui le fit nommer précepteur du prince royal, depuis roi, Charles XI. Il fut ensuite anobli, et prit le nom de *Griepenhelm* ou *Greiffenhelm*. En dernier lieu il fut nommé chancelier et conseiller d'État. Ses principaux ouvrages sont : *De Statuis illustrium Romanorum*; Stockholm, 1656, in-8° : cet ouvrage est ordinairement suivi d'un opuscule ayant pour titre : *Joannis Schefferi De antiquorum Torquibus Syntagma*; Stockholm, 1656, in-8°. — *Reipublica Succæ cum Romana Comparatio*; Upsal, 1643, in-4°; — *Diagramma epicum de ultimo mundi die et vita æterna*; Paris, 1648; — *Consiliarius ex Curtii l. III, cap. XII, ad Hephæstionis exemplum directus*; Upsal, 1654, in-4°.

Witte, *Dier. Nor.* — David Clement, *Bibl. cur.*

**FIGUEIRA** (*Luiz*), missionnaire et poète portugais, né à Almodovar, mort 645. a dans l'institut des Jésuites en 1602,

on l'on fondait les missions destinées à civiliser les Indiens voisins de l'Amazonie. Envoyé dès 1607 au Maranhão, à la suite d'une expédition qu'organisait le capitão mór de Pernambuco Alexandre de Moura, et qui se composait d'une quarantaine d'Indiens civilisés; on l'avait choisi sans doute à cause de ses rares connaissances dans la linguistique indienne, et il avait pour compagnon le P. Francisco Pinto. Les missionnaires se dirigèrent vers le nord à petites journées, et à Pâques ils arrivèrent à Ipiaba, dans des villages où se réunissaient aux indigènes quelques colons français. Plusieurs de ces aventuriers se joignirent à eux; mais leur influence fut fatale aux malheureux voyageurs, car ceux-ci ayant été attaqués par une horde ennemie, les porteurs du P. Pinto le laissèrent choir dans un marais, où il fut frappé d'une flèche en pleine poitrine; le P. Figueira échappa comme par miracle à ce sort, et, se jetant au sein des forêts, jugné des Indiens, qui le conduisirent au Ceará, d'où il gagna le Rio-Grande, là heureusement une embarcation avait été expédiée pour le recueillir. Après plusieurs années employées à des travaux moins périlleux, il retourna en Portugal; mais bientôt le souvenir des missions lui fit une loi de retourner au Brésil. Il s'embarqua de nouveau pour le Maranhão; toutefois, il ne put gagner les établissements fondés le long de la côte du nord, et un naufrage le fit périr aux bouches de l'Amazonie. Figueira est auteur d'une grammaire fort renommée de la langue tupique, dont la première édition fut publiée vers 1621, et dont la seconde, très-augmentée, parut longtemps après sa mort, sous ce titre : *Arte da Grammatica da Lingua Brasileira*, Lisbonne, 1687, petit in-8°. Ce travail curieux a été réimprimé vers 1708, in-4°, il est devenu très-rare.

Ferdinand Denis.

Bartholomaeo Machado. *Bibliotheca Lusitana*.

FIGUEIRA D'URAM. Voy. DURAM.

FIGUEIREDO (Pedro-João), biographe portugais, né dans la première moitié du dix-huitième siècle, mort après 1830. C'est le principal rédacteur d'un essai d'iconographie publié sous le titre : *Retratos e elogios dos varones e donas illustres e a nobreza Portuguesa, em retratos, lettras, armas, e artes assim nas suas, como estranhos, tanto antigos como modernos, offerecidos aos generosos Portuguezes*; Lisbonne, 1806-1817, in-4°. L'ouvrage pour être complet doit présenter 78 éloges, qu'on trouve rarement réunis. Figueiredo fut aidé dans la rédaction de ce travail par l'abbé Agostinho de Maresco, l'auteur du poème sur la découverte des Indes et *Graciosa*. — On a du même auteur une excellente grammaire portugaise.

*Memorias da Real Academia das Sciencias*.

FIGUEIREDO (Antonio Pereira). Voyez PEREIRA.

FIGUEROA (Don Lopez de), général espagnol, né à Valladolid, vers 1670, mort dans la

même ville, 1595. Il servit avec succès dans la guerre contre les Morisques en 1563, et se signala à la bataille de Lepante, où il décida la victoire en sautant de la galère amirale sur celle que montait l'amiral Ali, qui perit dans l'action, et en s'emparant de la galère capitaine.

Mariana, *Historia Hispanica*.

FIGUEROA, maison illustre d'Espagne, originaire de l'Extremadure, qui s'éleva aux plus hautes charges de l'État.

FIGUEROA (D. Gomez Suarez de), mort en 1571, premier duc de Feria, fut en grande faveur auprès du roi Philippe II. Ce prince, encore enfant d'Espagne, le chargea d'aller féliciter, de la part de l'empereur, le pape Jules III, sur son avènement au saint-siège. Lors de son mariage avec la reine Marie d'Angleterre, D. Gomez Suarez vint lui apporter l'abdication que venait de faire en sa faveur l'empereur, son père, des royaumes de Naples et de Sicile. Devenu roi, Philippe II lui conféra la commanderie de Segura, le nomma frère de l'ordre de Santiago, l'appela dans ses conseils d'État et de guerre, et l'éleva au grade de capitaine de sa garde. Il le chargea de garder la prison d'où le malheureux prince D. Carlos ne sortit que pour recevoir la mort par ordre de son père. Le roi, pour récompenser le zèle et les services de Figueroa, l'éleva à la dignité ducal.

V. MARTY.

Louis Cabreus de Cortova, *Felipe II.* — Ferreras, *H. de Esp.* — Ortiz y Sanz, *Comp. chr. de la H. de Esp.*

FIGUEROA (D. Lorenzo IV Suarez de), duc de Feria, né à Malines, en Flandre, 8 septembre 1559, mort à Naples, en février 1607. Il fut baptisé par le cardinal de Granvelle. Ambassadeur en France, de 1593 à 1598, il tenta vainement de gagner ce royaume à Philippe II, au détriment de Henri IV. Il essaya de faire accepter pour roi des princes de la maison d'Espagne; mais, malgré le discours latin qu'il prononça devant le conseil de la Ligue, malgré les armoiries valloises et espagnoles qu'il introduisit dans Paris, il ne put empêcher l'avènement de Henri III. Il sortit de Paris furieux d'avoir été joué par le parti des politiques, et se retira à La Flèche. Néanmoins, Philippe II le nomma successivement capitaine général de la Catalogne et viceroi de Naples.

V. M.

*Mem. relat. à l'Hist. de France*, coll. Dupuy, coll. Villot. — Ferreras, *Hist. del Mundo*, to 4<sup>e</sup>, t. III.

FIGUEROA (D. Gomez II Suarez de), diplomate espagnol, né en 1587, à Guadalaxara, mort à Munich, le 14 janvier 1634. Il fut successivement ambassadeur à Rome sous Philippe III, roi-roi et capitaine général de Valence. A la mort de Henri IV (1610), il vint à Paris pour faire des compliments de condoléance à la reine-mère et lui offrir, de la part du roi, les forces nécessaires pour assurer la tranquillité de la régence. Il fit à même temps la première ouverture des négociations qui furent conclues depuis entre les princes français et espagnols. Il ne se retira qu'après avoir conclu un traité qui interdisait aux deux

ariat des affaires étrangères en Portugal, a publié : *Bibliografia historica portugueza, ou Catalogo methodico dos auctores portuguezes e de alguns estrangeiros domiciliados em Portugal, que tractaram da historia civil, politica e ecclesiastica*, etc.; Lisbonne, 1850, in-8°. Cet ouvrage, dont l'auteur promet un volume complémentaire, est plus exact que celui de Pinto de Souza et rectifie fréquemment les erreurs biographiques qu'on retrouve dans Barbosa. Ferdinand DENIS.

*Renseignements particuliers.*

\* **FIGHANI** (*Baba*), poète persan, né à Schiraz, mort à Mesched, en 915 de l'hégire (1500 de J.-C.) ou en 925 (1519). Il vécut d'abord à la cour du sultan Yakoub, à Tauriz; après la mort de ce prince il s'établit à Abiwerd (Khorassan). L'exaltation poétique semble avoir été chez lui le produit de l'échauffement du cœur ou du cerveau; car dès qu'il eut cessé de s'adonner au vin et à la sensualité, sa verve s'éteignit. Retiré à Mesched, il ne composa plus que des ouvrages de piété, entre lesquels on cite un poème à la louange du huitième imam Ali Ben-Mousa. On lui donnait les surnoms de *Baba-schoara* (père des poètes) et de *petit Hafiz*, à cause de son habileté à tourner la *ghazal* (ode de moins de treize vers); plusieurs poètes connus l'ont pris pour modèle. On a de lui un *diwan* (recueil de ghazals). M. Nath, Bland en a extrait dix pièces, dont il a donné le texte dans *A Century of persian Ghazals from unpublished Diwans*; Londres, 1851, in-4°.

On connaît un autre FIGHANI, poète turc, étranglé en 933 ou 938 de l'hégire (1526 ou 1531 de J.-C.), par ordre du grand-vizir Ibrahim, qu'il avait raillé dans un de ses distiques. Il laissa un *Diwan* et un *Iskender-naméh* (Alexandreïde). E. BEAUVOIS.

Arzou, *Medjma an-nefais*. — Sam Mirza, *Tedzkiret*, n° 215. — Abou-Thaleb, *Tedzkiret*. — Taki ed-Din Mohammed Kaschi, *Aholasset al-Aschaar*. — J. de Hammer, *Gesch. der schonen Redek. Persiens*, p. 391. — *A Century of Persian Ghazals*. — Sprenger, *Cat. des Bibl. du roi d'Aloude*. — Hadji-Khalifah, *Lex bibliogr.*, t. I, n° 655; III, 5610. — J. de Hammer, *Gesch. der Osm. Dichtkunst*, t. II, p. 18.

\* **FIGINO** (*Ambrogio*), peintre de l'école milanaise, né à Milan, vers 1550, vivait encore en 1595. Il fut élève de Gian-Paolo Lomazzo, et se distingua surtout comme peintre de portraits. On regarde comme son chef-d'œuvre en ce genre celui du *maître de camp Foppa*, conservé à Milan au musée de Brera. Figino fit également preuve d'un talent hors ligne dans ses fresques et surtout dans ses tableaux. Dans ses compositions, il recherchait moins le nombre que la perfection des figures. Dans l'école milanaise, Gaudenzio Ferrari a seul donné à ses figures de saints autant d'élevation et de caractère. Parmi ses tableaux, les plus estimés sont : *Saint Matthieu* et *Saint Paul*, à l'église de Saint-Raphaël; une *Conception* et une *Nativité de la Vierge*, à Saint-Antoine-abbé; *Saint Benoît, accompagné*

de ses disciples saint Maur et saint Placide, à San-Vittore-al-Corpo; enfin, *La Vierge entre saint Jean évangéliste et saint Michel* au musée de Brera. Au musée de Berlin est un tableau de ce maître, *La Vierge et plusieurs saints*. Les dessins de Figino, qui imitent avec une rare perfection ceux de Michel-Ange, sont fort recherchés des amateurs. E. B—N.

G. B. Lomazzo, *Idea del Tempio della Pittura*. — Mercurio, *Della Nobiltà Milanese*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Pirovano, *Guida di Milano*.

**FIGLIUCCI** (*Félix*), philosophe et théologien, né à Sienne, dans la première partie du seizième siècle, vivait encore en 1582. Élève de l'université de Padoue, il se fit une grande réputation par ses écrits philosophiques, son talent d'oratoire et ses poésies. « Après avoir, dit Échard, goûté à la manière des jeunes nobles des délices de la cour et des voluptés du monde, il donna son nom au Christ et à saint Dominique, et fit profession dans le couvent de Saint-Marc à Florence. » On a de lui : *Undici Filippiche di D. mastene dichiarate*; Rome, 1550, in-8°; — *Della Filosofia morale libri X sopra libri d'Aristotele*; Rome, 1551, in-4°; — *La Politica, ovvero scienza civile secondo la dottrina d'Aristotele*; Venise, 1583, in-4°. Cette édition fut probablement précédée d'une autre, donnée à Rome, et dont la date est inconnue; — *Catechismo, cioè istruzione secondo il decreto del concilio di Trento*; Rome, 1566, in-8°. Ce *Catechisme* parut sous le nom d'Alexis, que Figliucci avait pris en entrant dans l'ordre des Dominicains. Figliucci traduisit le *Phédro* de Platon; Rome, 1544, in-8°; il fit passer du latin en italien les *Lettres de Marsile Ficin*; Rome, 1546-1548, et l'*Historia septentrionalis* d'Erasmus laus Magnus.

Quétif et Échard, *Scriptores Ordinis Prædicatorum*.

**FIGGELIUS GRIEPENHELM** ou **GRIEPENHELM** (*Edmond*), historien suédois, mort le 24 août 1676. Il professa à Upsal avec une distinction qui le fit nommer précepteur du prince royal, depuis roi, Charles XI. Il fut ensuite anobli, et prit le nom de *Griepenhelm* ou *Greiffenhelms*. En dernier lieu il fut nommé chancelier et conseiller d'État. Ses principaux ouvrages sont : *De Statuis illustrium Romanorum*; Stockholm, 1656, in-8°; cet ouvrage est ordinairement suivi d'un opuscule ayant pour titre : *Joannis Schefferi De antiquorum Torquibus Syntagma*; Stockholm, 1656, in-4°. — *Reipublica Suecæ cum Romana Comparatio*; Upsal, 1643, in-4°; — *Diagramma epicum de ultimo mundi die et vita æterna*; Paris, 1648; — *Consiliarius ex Curtii l. II cap. XII, ad Hephæstionis exemplum directus*; Upsal, 1654, in-4°.

Witte, *Dier. biog.* — David Clément, *Bibl. cur.*

**FIGUEIRA** (*Luiz*), missionnaire et portugais, né à Almodovar, mort en 1645. Il entra dans l'institut des Jésuites en 1602, au d



ou l'on fondait les missions destinées à civiliser les Indiens voisins de l'Amazonie. Envoyé dès 1607 au Maranhão, à la suite d'une expédition qu'organisait le capitão mór de Pernambuco, Alexandre de Moura, et qui se composait d'une quarantaine d'Indiens civilisés; on l'avait choisi sans doute à cause de ses rares connaissances dans la linguistique indienne, et il avait pour compagnon le P. Francisco Pinto. Les missionnaires se dirigèrent vers le nord à petites journées, et à Pâques ils arrivèrent à Ipiaba, dans des villages où se réunissaient aux indigènes quelques colons français. Plusieurs de ces aventuriers se joignirent à eux; mais leur influence fut fatale aux malheureux voyageurs, car ceux-ci ayant été attaqués par une horde ennemie, les porteurs du P. Pinto le laissèrent choir dans un marais, où il fut frappé d'une fièvre en pleine poitrine; le P. Figueira échappa comme par miracle à ce sort, et, se jetant au sein des forêts, jouant des luthens, qui le conduisirent au Ceará, d'où il gagna le Rio-Grande; là heureusement une embarcation avait été expédiée pour le recueillir. Après plusieurs années employées à des travaux moins périlleux, il retourna en Portugal; mais bientôt le souvenir des missions lui fit une loi de retourner au Brésil. Il s'embarqua de nouveau pour le Maranhão; toutefois, il ne put gagner les établissements fondés le long de la côte du nord, et un naufrage le fit périr aux bouches de l'Amazonie. Figueira est auteur d'une grammaire fort renommée de la langue tupique, dont la première édition fut publiée vers 1621, et dont la seconde, très-augmentée, parut longtemps après sa mort sous ce titre : *Arte da Grammatica da Lingua Brasileira*; Lisbonne, 1687, petit in-8°. Ce travail curieux a été réimprimé vers 1798, in-4°. Il est devenu très-rare.

Ferdinand DUBOIS.

Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana*.

FIGUEIRA DI RAMO, Voy. DURAN.

FIGUEIREDO (Pedro-Jozé), biographe portugais, né dans la première moitié du dix-huitième siècle, mort après 1820. C'est le principal auteur d'un essai d'iconographie publié sous le titre : *Retratos e elogios dos varões e donas do illustre e nobre mundo Portuguez, em estatuas, letras, armas, e artes assim nãas, como estranhos, tanto antigos como modernos, offerecidos aos generosos Portuguezes*, Lisbonne, 1806-1817, in-4°. L'ouvrage sous ce titre complet doit présenter 78 éloges, qu'on trouve ici en petit nombre. Figueiredo fut aidé dans la rédaction de ce travail par l'abbé Agostinho de Macedo, l'auteur du poème sur la découverte des Indes : *A Oriente*. — On a du même auteur une excellente grammaire portugaise.

Memorias da Acad. das Sciencias.

FIGUEIREDO (Antonio PEREIRA). Voyez PEREIRA.

FIGUEROA (Don Lopez DE), général espagnol, né à Valladolid, vers 1670, mort dans la

même ville, 1595. Il servit avec succès dans la guerre contre les Morisques en 1569, et se signala à la bataille de Lépante, où il décida la victoire en sautant de la galère amirale sur celle que montait l'amiral Ali, qui perit dans l'action, et en s'emparant de la galère capitane.

Mariano, *Historia Hispanica*.

FIGUEROA, maison illustre d'Espagne, originaire de l'Extremadure, qui s'éleva aux plus hautes charges de l'État.

FIGUEROA (D. Gomez SUAREZ DE), mort en 1571, premier duc de Feria, fut au grand faveur auprès du roi Philippe II. Ce prince, encore infant d'Espagne, le chargea d'aller féliciter, de la part de l'empereur, le pape Jules III, sur son avènement au saint-siège. Lors de son mariage avec la reine Marie d'Angleterre, D. Gomez Suarez vint lui apporter l'abdication que venait de faire en sa faveur l'empereur, son père, des royaumes de Naples et de Sicile. Devenu roi, Philippe II lui conféra la commanderie de Segura, le nomma frère de l'ordre de Santiago, l'appela dans ses conseils d'État et de guerre, et l'éleva au grade de capitaine de sa garde. Il le chargea de garder la prison d'où le malheureux prince D. Carlos ne sortit que pour recevoir la mort par ordre de son père. Le roi, pour récompenser le zèle et les services de Figueroa, l'éleva à la dignité ducal.

V. MARTY.

Louis Cabrera de Cordova, *Felipe II. — Ferreras, Hist. gen. de Esp.* — Ortiz y Sanz, *Comp. chr. de la H. de Esp.*

FIGUEROA (D. Lorenzo IV SUAREZ DE), duc de Feria, né à Malines, en Flandre, 8 septembre 1559, mort à Naples, en février 1607. Il fut baptisé par le cardinal de Granvelle. Ambassadeur en France, de 1593 à 1598, il tenta vainement de gagner ce royaume à Philippe II, au détriment de Henri IV. Il essaya de faire accepter pour roi des princes de la maison d'Espagne, mais, malgré le discours latin qu'il prononça devant le conseil de la Ligue, malgré les garnisons wallones et espagnoles qu'il introduisit dans Paris, il ne put empêcher l'avènement de Béarnais. Il sortit de Paris furieux d'avoir été trahi par le parti des politiques, et se retira à La Fère. Néanmoins, Philippe II le nomma successivement capitaine général de la Catalogne et vice-roi de Naples.

V. M.

Mem. relat. à l'Hist. de France, coll. Dupuy, coll. Mitot. — Herrera, *Hist. del Mundo*, in-4v, t. III.

FIGUEROA (D. Gomez II SUAREZ DE), diplomate espagnol, né en 1587, à Guadalajara, mort à Munich, le 14 janvier 1634. Il fut successivement ambassadeur à Rome sous Philippe III, vice-roi et capitaine général de Valence. A la mort de Henri IV (1610), il vint à Paris pour faire des compliments de condoléance à la reine-mère et lui offrir, de la part du roi, les forces nécessaires pour assurer la tranquillité de la régence. Il fit au même temps la première ouverture des négociations qui furent conclues depuis entre les princes français et espagnols. Il ne se retira qu'après avoir conclu un traité qui interdisait aux deux

gouvernements d'écouter les propositions des mécontents huguenots ou catholiques, et en vertu duquel le roi d'Espagne s'engageait à assister la régente contre ses adversaires. En 1618, le duc de Feria remplaça D. Pedro de Tolède dans le gouvernement de Milan. Il protégea la Valteline catholique contre les Grisons protestants. Mais le pape et la France protestèrent contre la réunion de cette province à l'Espagne, et armèrent pour s'y opposer. Tandis que son gouvernement s'engageait, par des traités, à l'évacuation de cette province, Figueroa y prenait des positions, et pratiquait les Grisons pour se ménager par eux des communications avec l'Allemagne. Il se déclara pour Gênes contre le duc de Savoie, que soutenaient les Français. Mais il jeta cette république dans les bras de ces derniers en voulant lui extorquer l'argent nécessaire pour le siège de Casal, et il essaya de détacher de la France les ducs de Savoie et de Mantoue, tandis qu'il envoyait dans la Valteline le marquis de Spinola, arrivé à propos pour relever la gloire des armes espagnoles. En même temps, il gagna l'alliance de quelques cantons suisses, et fit dans le Milanais des levées considérables de troupes. Il finit par faire passer en Allemagne 12,000 hommes, à la tête desquels il secourut Brissach (1633), et alla mourir à Munich, laissant un fils qui décéda sans héritier direct.

V. MARTY.

*Mem. relat. à l'hist. de France*, coll. Pet., Dup. — Léo et Botta. *Hist. d'Italie*, trad. de l'allemand par Doeh. — Ort. y Sanz, *Comp. chron.*

**FIGUEROA** (*Barthélemy Cairasco DE*), poète espagnol, né aux Canaries, en 1540, mort vers 1620. Il entra dans les ordres, et devint chanoine des Canaries. Il composa sur les vies des saints un long poème intitulé : *Templo militante, flos sanctorum, y triunfos de las virtudes*, III<sup>e</sup> vol.; les deux premiers parurent à Lisbonne, en 1614, le troisième dans la même ville, en 1628.

Nicolas Antonio, *Bibliotheca Hispana nova*.

**FIGUEROA** (*François DE*), poète espagnol, né à Alcalá de Henarès, vers 1540, mort en 1620. Il embrassa la carrière militaire, servit dans les guerres d'Italie, et fit plusieurs campagnes en Flandre avec don Carlos d'Aragon, premier duc de Terra-Nova. Quelque temps après, il revint en Espagne. Dès sa jeunesse, il avait montré du talent pour la poésie, et plus tard il mérita, ou du moins il obtint le titre de *divin* poète. Comme beaucoup de ses contemporains, il écrivit des pastorales à la manière des Italiens. Le premier il fit usage des vers blancs introduits par Boscan dans la poésie espagnole, en 1543. Pendant la première partie de sa vie, il fut peut-être plus connu et plus admiré en Italie qu'en Espagne. Sa réputation, pour être plus tardive dans sa patrie, n'en fut pas moins éclatante. Son recueil de poésies, daté de 1572, dut des cette époque circuler en manuscrit, mais il ne fut

imprimé qu'à Lisbonne, 1626, un petit in-8 sous les auspices de Luis Tribaldo de Tolède. L'éditeur, dans son discours préliminaire, regrette la perte des autres ouvrages de Figueroa et déplore également qu'on ne possède pas plus de particularités sur la vie de cet excellent poète.

Nicolas Antonio, *Bibliotheca Hispana nova*. — T. Nor, *History of Spanish Literature*, t. II, p. 472.

**FIGUEROA** (*Don Garcias y Silva*), voyageur et diplomate espagnol, né à Badajoz, vers 1574, mort avant 1628. Selon Aubert Le Moine, il aurait péri en 1620, dans une tempête sur son retour des Indes; mais cette assertion est contredite par la relation de l'ambassade de Figueroa, où l'on voit qu'il revint à Madrid. Il se rattachait, mais par une descendance illégitime, à la maison des ducs de Feria. Introduit à la cour de Philippe II en qualité de page, il en sortit pour aller faire la guerre en Flandre, et obtint le grade de capitaine. Philippe III l'employa dans les ministères, et le chargea de plusieurs missions diplomatiques. Envoyé en qualité d'ambassadeur auprès de Schah-Abbas, qui avait manifesté le désir de conclure un traité de commerce avec l'Espagne, don Garcias se rendit à Goa en 1614. Pendant plus de deux ans, il fut forcé de suspendre son voyage en Perse, par suite du mauvais vouloir du gouverneur des Indes, qui ne voulut mettre à sa disposition ni argent ni vaisseau de l'État. Réduit à prendre passage sur un vaisseau marchand, il arriva à Ormuz le 17 mars 1617, et n'en repartit que le 12 octobre sur une galère qui le transporta en Perse. Il fut accueilli avec de grands honneurs dans toutes les villes par où il passa, et arriva enfin à Ispahan le 18 avril 1618. De là il se rendit à Carvach auprès de Schah-Abbas, et retourna à Ispahan. Il y reçut, en 1619, la visite du schah, qui, malgré ses démonstrations d'amitié, répondit négativement aux demandes qui lui furent adressées, savoir de rendre le port de Bender aux Portugais et l'île de Bahreïn au roi d'Ormuz leur vassal, et de n'accorder qu'aux Portugais le droit de faire le commerce en Perse. Figueroa quitta Ispahan le 25 août 1619, reprit la route qu'il avait déjà suivie, et alla s'embarquer à Calicut le 19 novembre 1620. Assailli par de violentes tempêtes dans le canal de Mozambique, il revint dans le port d'où il était parti, et ne put se rembarquer qu'en mars 1622. Il arriva en Espagne en août 1624. Figueroa possédait bien l'histoire de sa patrie, et savait, outre le grec et le latin, plusieurs langues orientales. On a de lui : *Reinus Persarum Epistola*, v kal. an. 1621; *Spahani exarata*, adressée au cardinal de Bedmar, imprimée à Anvers, 1620; traduite en anglais dans *Purchas's Pilgrimage*, t. II, p. 1533; — *Breviarium Historiarum Persarum*; Lisbonne, 1628, in-8°. Le poète attribue : *Totius Legationis suae et rerum Persidisque Commentarii*. C'est évidemment d'après ce dernier ouvrage qu'a

écrite, en espagnol, par un des attachés de l'ambassade, la relation du voyage de Figueroa. Elle est remplie de remarques judicieuses, contient une description exacte des villes traversées par l'ambassadeur, et donne de grands détails sur l'état de la Perse au temps de Schah-Abbas. Wicqfort en a donné une traduction française peu fidèle, sous le titre de : *L'Ambassade de don Garcias de Silva et Figueroa en Perse*; Paris, 1667, in-4°.

*Ambassade, etc.* — Pietro della Valle, *Voyages, Perse*, lettres V, VI, VII. — Aubert Le Mire, *Bibliotheca ecclesiastica*, part. II, p. 308. — Antonio, *Bibliotheca nova*, t. I, p. 317. — J. Beckmann, *Literatur der älteren Reisebeschreibungen*; Göttingue, 1807-1810, in-8°, t. II.

**FIGUEROA** (*Christophe SUAREZ DE*), poète et romancier espagnol, né à Valladolid, vivait au commencement du dix-septième siècle. Docteur en droit, il occupa plusieurs places dans l'administration espagnole en Italie, et il passa dans ce pays une grande partie de sa vie. Voici, d'après Nicolas Antonio, la liste de ses ouvrages : *Espejo de Juventud* (sans lieu ni date d'impression); — *El Pastor fido, tragicomedia pastoral de Baptista Guarini*; Valence, 1609, in-8°. Suivant Ticknor, cette traduction est excellente; le même auteur croit que la première édition est de Naples, 1602; Nicolas Antonio cite aussi une édition de Naples, mais de 1622 seulement; — *La Constante Amaryllis*, en quatre discours; Valence, 1609, in-8°; Madrid, 1781, in-8°. C'est une composition romanesque, en prose et en vers : comme la plupart de ses prédécesseurs dans ce genre d'ouvrages, Figueroa mêle de courts poèmes à ses récits, et prétend raconter une histoire véritable. Si on l'en croit, « son *Amaryllis*, composée pour plaire à une personne de grande considération, ne le satisfait pas lui-même ». Cette pièce est cependant écrite dans un style facile et assez pur, et quoiqu'elle contienne de pédantesques et ennuyeuses dissertations et des machines poétiques assez maladroites, c'est le seul des ouvrages de Figueroa qui ait été réimprimé et beaucoup lu dans le dernier siècle; — *España defendida*, poème épique; Madrid, 1612, in-8°; — *Hechos de D. Garcia Hurtado de Mendoza, quarto marques de Cañete*; Madrid, 1613, in-4°. Cette histoire, dédiée au duc de Lerme et écrite avec élégance, mais aussi avec affectation, est pleine de flatteries pour la grande famille dont le marquis de Cañete était membre : ce marquis commandait les Espagnols dans la guerre de l'Arauco, célébrée par Ercilla (voy. ce nom). Le poète, mécontent du général, ne l'avait pas nommé, et Figueroa s'efforce de réparer cette omission; — *Historia y anal relacion de las cosas que hicieron los padres de la Compañia por el Oriente en la propagacion del Evangelio los años de MDCVII y MDCVIII*; Madrid, 1615, in-4°; — *Obras espirituales de la madre Baptista de Genova*; traduit de l'italien; — *Plaza universal de todas ciencias y artes*,

traduit de l'italien de Thomas Garzoni de Bagnacavallo; Madrid, 1615, in-4°; — *El Pasagero, advertencias utilissimas à la vida humana*; Madrid, 1617, in-12. C'est un ouvrage moitié narratif, moitié didactique, contenant dix longues discussions sur un grand nombre de sujets et tenues par quatre personnes qui se rendaient de Madrid à Barcelone afin de s'y embarquer pour l'Italie. Les discussions elles-mêmes portent le titre d'*Alivios*, repos de la route. Figueroa joue le principal rôle dans ces dialogues; le huitième tout entier est même consacré à son autobiographie. Figueroa ne donne pas une idée avantageuse de son caractère par ses attaques ouvertes ou insidieuses contre ses plus illustres contemporains. A l'égard de Cervantes, qui venait de mourir, il est tout à fait malveillant; il n'est pas moins injuste pour Lope de Vega, Villegas, Espinosa, etc. Ce huitième dialogue est cependant intéressant, ainsi que le neuvième et le dixième : l'auteur y expose ses vues sur l'état de l'Espagne à l'époque où il écrivait et sur les moyens d'y mener une vie honnête et honorable. Les plus importants de ces dix dialogues sont le troisième, qui concerne le théâtre, et le quatrième, qui roule sur la prédication populaire et sur la prédication à l'usage du beau monde. Le style du *Pasagero* est diffus, mais élégant et moins déclamatoire que beaucoup d'ouvrages didactiques de cette époque; — *Varias Noticias importantes à la humana comunicacion*; Madrid, 1621, in-4°. Cet ouvrage se divise en vingt essais, intitulés *Variedades*. Il est moins bien écrit que le *Pasagero*, et tombe plus souvent dans les défauts du temps; cependant on lit avec plaisir le dix-septième essai, consacré à la vie domestique, avec des exemples pris dans l'histoire d'Espagne.

Nicolas Antonio, *Bibliotheca Hispana nova*. — Ticknor, *History of Spanish Literature*, t. II, 305, 432, 463; t. III, 46, 72, 169.

**FIGUEROA** (*François DE*), médecin espagnol, vivait à Séville dans la première partie du dix-septième siècle. On a de lui : *Dos Tratados, uno de las calidades y efectos de la Aloja, y otro de una especie de garrotillo o esquinencia mortal*; Lima, 1616, in-4°; — *Luxus in judicium vocatus et ad recta evocatus; gelida salutifera, sive de innoxio frigido potu*; suivi d'une dissertation sur le sens du mot *acta* dans Celse; Séville, 1633, in-4°.

Nicolas Antonio, *Bibliotheca Hispana nova*.

**FIGUEYRA** ou **FIGUIER** (*Bernard*), traducteur portugais, né à la fin du seizième siècle, mort au dix-septième. Il vint jeune à Paris, et acquit une assez grande habitude de la langue française pour traduire les célèbres aventures de Mendez Pinto, qu'il dédia à Richelieu : *Les Voyages aventuroux (sic) de Fernand Mendez Pinto, fidèlement traduits de portugais en françois*; Paris, 1645, in-4°. Dans l'avertissement au lecteur, Figueyra assure n'avoir pas

emploie moins de sept à huit ans à faire sa traduction.

F. D.

Barbosi Machado, *Bibliotheca Lusitana*. — *Acertis-  
sant de l'ouvrage traduit.*

**FIGUIEIRA** ou **FIGUEIRAS** (1) (*Guillem*), célèbre troubadour provençal, né à Toulouse, vers 1190. Fils d'un tailleur, il exerça pendant quelque temps cette profession ; mais, doué d'une vive imagination, d'une grande facilité d'expression, d'un goût naturel pour la poésie et d'une voix harmonieuse, il composait et chantait, en travaillant, des *sirventes*, qui plaisaient aux seigneurs et amusaient le peuple. C'était l'époque où l'on prêchait la croisade contre les albigeois. Témoin des calamités qu'un zèle mal dirigé attirait sur sa patrie, le poète prit d'abord la défense des *bons comtes* (2) ; mais, quoique catholique, craignant les bûchers qui dévoraient les schismatiques, il se réfugia en Lombardie, et là, soit nécessité, soit génie, il devint tout à la fois troubadour et jongleur. Il se fit bientôt remarquer par la vivacité de son esprit et la hardiesse de ses pensées. Ennemi des grands et des prêtres, dont il fuyait la tyrannie, il ne voulut plus fréquenter que les bourgeois et les hommes du peuple ; cependant, d'après l'aveu de son plus ancien biographe, les mœurs de Figueira ne furent pas dignes d'éloges. S'il se montrait d'une humeur sombre dès qu'il voyait des gens de cour ou d'église, s'il les déchirait dans ses vers et affectait de les mettre au-dessous de la populace, on le voyait toujours fréquenter les tavernes et les mauvais lieux (3). Quoi qu'il en soit, on ne peut refuser une certaine attention aux sirventes énergiques de Figueira lorsqu'il s'élève contre les désordres de tous genres qui affligeaient alors la cour de Rome, et dont l'humanité entière se ressentait si cruellement. Il peut être utile de constater que, malgré son exagération, le troubadour fut ici le précurseur d'un philosophe comme Erasme, d'un réformateur comme Luther. « Je sais, dit-il, qu'on me vaudra du mal de ce que je fais un sirvente contre cette gent fausse et mal apprise de Rome, qui est la source de toute décadence ; mais je ne saurais différer. Je ne m'étonne point que le monde soit dans l'erreur ; c'est vous, trompeuse Rome, qui y semez le trouble et la guerre. Votre cupidité vous aveugle, et vous tondez de trop près la laine de vos moutons. Rome, tu traînes avec toi les aveugles dans le précipice ; tu franchis les bornes que Dieu t'a données, car tu absous le péche à prix d'argent, et tu te charges d'un fardeau plus lourd qu'il ne t'appartient. Rome, en trompant les barons français et le peuple pari-

sien par la promesse d'une indulgence et de faux pardons que tu ne pourras donner ; tu les dévoués à la misère et à l'infortune. N'as-tu pas causé, par tes prédications insensées, la mort du bon roi Louis VIII ? Rome, tu fais peu de bien aux Sarrasins, mais tu fais un grand carnage de Grecs et de Latins. Que Dieu jamais ne te pardonne le pèlerinage que tu fis à Avignon, où sans cesse tu mis à mort un peuple, un peuple innombrable. Tu suis des voies tortueuses et règnes avec incertitude et chanceté ; Rome de mauvaises mœurs et de mauvaise foi, mal se conduit qui suit tes traces, car la cupidité se cache sous ton manteau, et voilà le véritable motif de tes injustices envers le comte Raymond. Rome, tu te fais un jeu d'envoyer les chrétiens au martyre, mais dans quel livre as-tu lu que tu doives exterminer les chrétiens ? Comme une bête enragée, tu as dévoré les grands et les petits ; sous les dehors d'un agneau, avec un regard simple et modeste, Rome, tu es au dedans un loup ravisseur et un serpent couronné ! Si ton pouvoir n'est détruit, le monde est renversé. Rome, c'est à tes ordinaux qu'on doit imputer tes crimes, ils songent qu'à vendre Dieu et ses amis. La fausseté, l'opprobre et l'infamie règnent dans ton sein. Tes pasteurs sont faux, ils trompent leurs sectateurs sont privés de raison. Rome, s'ils vont passer la nuit avec une femme pervertie, tes faux prédicateurs, ils vont le lendemain avec des mains impures, toucher le corps de Notre-Seigneur. Et c'est une hérésie mortelle de dire qu'un prêtre ne doit pas se souiller avec une concubine la veille du jour qu'il doit toucher le corps de Dieu. Si nous criions contre ce désordre, ils seront nos délateurs, et nous les excommunier, ne nous laissant point de ressource que nous ne l'achetions à prix d'argent. Sainte Vierge ! faites-moi voir le jour où ils ne seront plus redoutables ! » — Quelques écrivains ecclésiastiques ont prétendu que Figueira était lui-même entaché d'hérésie ; mais, comme le fait remarquer l'abbé Millot, un albigeois n'aurait pas invoqué la sainte Vierge, ni reconnu le mystère de l'Enfance ; il n'était qu'un de ces catholiques, nombreux en divers pays, qui appelaient à leur secours leurs vœux et par tous les moyens la réforme cléricale. On ne peut pourtant nier que le sirvente du troubadour n'ait un caractère d'indépendance et de passion, qui ne peut s'expliquer que par les excès dont il était spectateur et victime. Figueira trouva un ardent adversaire dans une dame de Montpellier, nommée Comondra (roy ce nom) ; elle riposta au poète toulousain par une apologie de la cour de Rome terminée par cette invocation : « Rome, que l'orgueil de gloire qui, par le pardon accordé à M. le roi de France, nous remplit de confiance, fasse mourir dans les supplices ordonnés contre les hérétiques le fou enragé qui a débité tant de faussetés. Je le souhaite, plus fervent que chrétien, ne fut-il pas accompli, car Figueira produisit plusieurs autres

1 Et non pas *Fiquier*, comme il est nommé sans raison dans le *Dictionnaire* de Chaudon et dans la *Biographie universelle* de MM. Michaud frères.

2 C'est ainsi que les troubadours reconnaissants désignent les genres à Raymond, comtes de Toulouse.

3 *Non fo bon que saubas caber entre la baron, ni entre la comte gent, mas mout se fez grazos arlots et chivaliers et plus de taverniers.*

pièces de vers parvenues jusqu'à nous; entre autres deux airventes sur Frédéric II. Dans le premier, il loue l'empereur d'Allemagne de défendre ses droits en Italie. Dans le second, il souhaite que la paix se fasse entre le pape et l'empereur; il les accuse l'un et l'autre d'opiniâtreté et de favoriser par leurs discussions le triomphe des Turcs et des Arabes. Il prie Dieu pour lui-même, et annonce l'intention d'expié ses péchés par un voyage en Terre Sainte. Mais il ne paraît pas qu'il ait cédé à ce désir. On a aussi du même troubadour plusieurs *Chansons galantes*, dont Pétrarque a beaucoup profité; une *Pastourelle* pleine de naïveté et de fraîcheur; c'est un dialogue entre un chevalier et une bergère, qui, tous deux trompés, se consolent ensemble. Ce petit poème est certainement un des plus gracieux du genre. On lit dans l'*Histoire littéraire des Troubadours*, tome II, page 461, deux traités, l'un intitulé : *Lou Flagel mortel dels Tyrans*, et l'autre : *Contra Amour* : c'est dans ce dernier que se trouvent des vers que Beauchamps a rendus ainsi :

Amour, je sais que ta faveur  
Ne se peut acquérir sans peine,  
Et que c'est elle qui nous mène  
Au sanctuaire du bonheur.  
Mais ce ne fut jamais la haine  
Qui fit prospérer un troupeau.  
On doit en épargner la peau,  
Et se contenter de la laine.

A. JADIN.

De Bochebade, *Le Parnasse occitanien*. — Millot, *Histoire littéraire des Troubadours*, II, 448. — Raynouard, *Choix de Poésies des Troubadours*. — Baron de La Mothe-Langon, *Biographie Toulousaine*.

\* FIGUIER (Louis-Guillaume), chimiste français, né à Montpellier, le 15 février 1819. Fils d'un pharmacien et neveu de Pierre Figuié, professeur de chimie à l'école de pharmacie de Montpellier, qui a découvert les propriétés décolorantes du charbon animal, il étudia de bonne heure les sciences dans sa ville natale, et y obtint à vingt-deux ans le grade de docteur en médecine. En 1842 il vint à Paris, pour se perfectionner dans la chimie, et fut nommé en 1846 professeur agrégé à l'école de pharmacie de Montpellier, et en 1853 à celle de Paris. En 1855 il remplaça M. Victor Meunier dans la rédaction scientifique de *La Presse*. Parmi les nombreux et intéressants travaux de M. Figuié, on remarque : *Exposition et histoire des principales découvertes scientifiques modernes*; 4<sup>e</sup> édit., Paris, 1855, 3 vol. in-12. Le 4<sup>e</sup> vol. contiendra l'histoire de l'électricité, etc. La première édition de cet excellent et utile ouvrage parut en 1851; — *L'Alchimie et les Alchimistes*; Paris, 1854, in-12; 2<sup>e</sup> édit. en 1856; — *Recherches sur les combinaisons oxygénées de l'or, le pourpre de Cassius et l'or fulminant*; dans les *Annales de Physique et de Chimie*, t. XL; — *Recherches sur le dosage du brome* (mêmes *Annales*, ann. 1851); — *Mémoire sur le li- quueur et sur quelques produits qui lui sont*

isomères (en commun avec M. Pommarède); dans la *Revue scientifique* de 1847; — *Sur une méthode nouvelle pour l'analyse du sang et sur la constitution chimique des globules sanguins*; dans les *Annales de Chimie et de Physique*, 3<sup>e</sup> série, t. XI, 1844; — *Observations sur l'existence de l'arsenic dans les eaux minérales*; dans le *Journal de Pharmacie*, 1847; — *Mémoire sur l'origine du sucre contenu dans le foie et sur l'existence normale du sucre dans le sang de l'homme et des animaux*; dans les *Annales des Sciences naturelles*, 4<sup>e</sup> série, t. III, et *Journal de Pharmacie*, 1856. M. Figuié a publié dans les années 1855 et 1856 d'autres mémoires sur la fonction glycogénique du foie, pour montrer qu'on ne saurait attribuer à cet organe la production du sucre contenu normalement dans le sang; — *De l'application méthodique de la chaleur aux composés organiques définis*, thèse de concours pour l'agrégation à l'École de Pharmacie; 1853, in-8°; — *Les Applications nouvelles de la Science à l'Industrie et aux Arts*; Paris, 1856, in-12; — beaucoup d'autres articles insérés dans divers journaux et recueils périodiques.

*Documents particuliers.*

FIGUIER. Voy. FIGUEIRA et FIGUERA.

\* FIGULUS (C. Marcius), général romain, vivait vers 160 avant J.-C. Il fut élu consul en 162. Pendant les comices tenus pour l'élection, le président de la *centuria prerogativa* mourut, et les aruspices déclarèrent l'élection non valable. Cependant, le consul T. Sempronius Gracchus, qui présidait les comices, maintint la validité de l'élection, et Marcius Figulus partit pour sa province, la Gaule Cisalpine; Sempronius Gracchus ayant écrit plus tard au sénat qu'il avait commis une erreur en prenant les auspices, Figulus résigna sa magistrature. Il fut réélu consul en 156, et eut pour mission de combattre les Dalmates en Illyrie. Il laissa d'abord forcer son camp par les ennemis; mais dans la campagne d'hiver il leur enleva toutes leurs petites villes, et finit par s'emparer de leur capitale, Delminium.

Cicéron, *De Nat. Deor.*, II, 4; *De Divin.*, II, 35; *Ad Q. Frat.*, II, 2. — Valère-Maxime, I, 1. — Plutarque, *Narcissus*, 5. — J. Orosius, 7, 4. — *Fast. Capit.* — Polybe, XXXII, 24. — Appien, *Illyr.*, II. — Tit.-Live, *Épist.* XLVII. — Florus, IV, 12.

FIGULUS (C. Marcius), arrière-petit-fils du précédent, homme d'État romain, vivait dans le premier siècle avant J.-C. Dans le débat sur le sort des complices de Catilina, il se prononça pour la peine capitale, et approuva les mesures prises par Cicéron. Sous son consulat, le sénat abolit plusieurs associations (*collegia*) illégales, comme contraires à la liberté des comices et à la paix publique. Son tombeau fut d'une somptuosité extraordinaire.

Cicéron, *Ad Att.*, XII, 31; *Philipp.*, II, 11; *De Leg.*, II, 28. — *Asconius*, in *Pison.*, p. 7, éd. Orelli.

\* FIGULUS (P. Nigidius), philosophe ro-



employé moins de sept à huit ans à faire sa traduction.  
F. D.

Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana*. — *Avvertissement* de l'ouvrage traduit.

**FIGUIEIRA** ou **FIGUEIRAS** (1) (*Gutllem*), célèbre troubadour provençal, né à Toulouse, vers 1190. Fils d'un tailleur, il exerça pendant quelque temps cette profession ; mais, doué d'une vive imagination, d'une grande facilité d'expression, d'un goût naturel pour la poésie et d'une voix harmonieuse, il composait et chantait, en travaillant, des *sirventes*, qui plaisaient aux seigneurs et amusaient le peuple. C'était l'époque où l'on prêchait la croisade contre les albigeois. Témoin des calamités qu'un zèle mal dirigé attirait sur sa patrie, le poète prit d'abord la défense des *bons comtes* (2) ; mais, quoique catholique, craignant les bûchers qui dévoraient les schismatiques, il se réfugia en Lombardie, et là, soit nécessité, soit génie, il devint tout à la fois troubadour et jongleur. Il se fit bientôt remarquer par la vivacité de son esprit et la hardiesse de ses pensées. Ennemi des grands et des prêtres, dont il fuyait la tyrannie, il ne voulut plus fréquenter que les bourgeois et les hommes du peuple ; cependant, d'après l'aveu de son plus ancien biographe, les mœurs de Figueira ne furent pas dignes d'éloges. S'il se montrait d'une humeur sombre dès qu'il voyait des gens de cour ou d'église, s'il les déchirait dans ses vers et affectait de les mettre au-dessous de la populace, on le voyait toujours fréquenter les tavernes et les mauvais lieux (3). Quoi qu'il en soit, on ne peut refuser une certaine attention aux *sirventes* énergiques de Figueira lorsqu'il s'élève contre les désordres de tous genres qui affligeaient alors la cour de Rome, et dont l'humanité entière se ressentait si cruellement. Il peut être utile de constater que, malgré son exagération, le troubadour fut ici le précurseur d'un philosophe comme Erasme, d'un réformateur comme Luther. « Je sais, dit-il, qu'on me vaudra du mal de ce que je fais un *sirvente* contre cette gent fausse et mal apprise de Rome, qui est la source de toute décadence ; mais je ne saurais différer. Je ne m'étonne point que le monde soit dans l'erreur ; c'est vous, trompeuse Rome, qui y semez le trouble et la guerre. Votre cupidité vous aveugle, et vous tondez de trop près la laine de vos moutons. Rome, tu traînes avec toi les aveugles dans le précipice ; tu franchis les bornes que Dieu t'a données, car tu absous le péche à prix d'argent, et tu te charges d'un fardeau plus lourd qu'il ne t'appartient. Rome, en trompant les barons français et le peuple pari-

sien par la promesse d'une indulgence et de faux pardons que tu ne pourras donner ; tu les as dévoués à la misère et à l'infortune. N'as-tu pas causé, par tes prédications insensées, la mort du bon roi Louis VIII ? Rome, tu fais peu de mal aux Sarrasins, mais tu fais un grand carnage de Grecs et de Latins. Que Dieu jamais ne te pardonne le pèlerinage que tu fis à Avignon, où sans sujet tu mis à mort un peuple, un peuple innombrable ! Tu suis des voies tortueuses et régnes avec méchanceté ; Rome de mauvaises mœurs et de mauvaise foi, mal se conduit qui suit tes traces, car la cupidité se cache sous ton manteau, et voilà le véritable motif de tes injustices envers le comte Raymond. Rome, tu te fais un jeu d'envoyer les chrétiens au martyre, mais dans quel livre as-tu lu que tu doives exterminer les chrétiens ?... Comme une bête enragée, tu as dévoré les grands et les petits ; sous les dehors d'un agneau, avec un regard simple et modeste, Rome, tu es au dedans un loup ravisseur et un serpent couronné ! Si ton pouvoir n'est détruit, le monde est renversé. Rome, c'est à tes cardinaux qu'on doit imputer tes crimes, ils ne songent qu'à vendre Dieu et ses amis. La fausseté, l'opprobre et l'infamie règnent dans ton sein. Tes pasteurs sont faux, ils trompent, et leurs sectateurs sont privés de raison. Rome, s'ils vont passer la nuit avec une femme perdue, tes faux prédicateurs, ils vont le lendemain, avec des mains impures, toucher le corps de Notre-Seigneur. Et c'est une hérésie mortelle de dire qu'un prêtre ne doit pas se souiller avec sa concubine la veille du jour qu'il doit toucher le corps de Dieu. Si nous criions contre ce désordre, ils seront nos délateurs, et nous seront excommunier, ne nous laissant point de repos que nous ne l'achetions à prix d'argent. Sainte Vierge ! faites-moi voir le jour où ils ne seront plus redoutables ! » — Quelques écrivains ecclésiastiques ont prétendu que Figueira était lui-même entaché d'hérésie ; mais, comme le fait remarquer l'abbé Millot, un albigeois n'aurait pas invoqué la sainte Vierge, ni reconnu le mystère de l'Eucharistie ; il n'était qu'un de ces catholiques, déjà nombreux en divers pays, qui appelaient de leurs vœux et par tous les moyens la réforme cléricale. On ne peut pourtant nier que le *sirvente* du troubadour n'ait un caractère d'emportement et de passion, qui ne peut s'excuser que par les excès dont il était spectateur et victime. Figueira trouva un ardent adversaire dans une dame de Montpellier, nommée Germonda (voyez ce nom) ; elle riposta au poète toulousain par une apologie de la cour de Rome terminée par cette invocation : « Rome, que le cri de gloire qui, par le pardon accordé à Madeleine, nous remplit de confiance, fasse mourir dans les supplices ordonnés contre les hérétiques le fou enragé qui a débité tant de faussetés. » Ce souhait, plus fervent que chrétien, ne fut pas accompli, car Figueira produisit plusieurs aut-

1 Et non pas *Figuier*, comme il est nommé sans raison dans le *Dictionnaire* de Chaudon et dans la *Biographie universelle* de MM. Michaud frères.

(2) C'est ainsi que les troubadours reconnaissants désignaient les généreux Raymond, comtes de Toulouse.

(3) *Non lo hom que vanbes caber entre es baron, ni entre la bon gent, mas mont se fez granz arlotz et als portins, et als hostes taverners.*

pièces de vers parvenues jusqu'à nous; entre autres deux sirventes sur Frédéric II. Dans le premier, il loue l'empereur d'Allemagne de défendre ses droits en Italie. Dans le second, il souhaite que la paix se fasse entre le pape et l'empereur; il les accuse l'un et l'autre d'opiniâtreté et de favoriser par leurs discussions le triomphe des Turcs et des Arabes. Il prie Dieu pour lui-même, et annonce l'intention d'expié ses péchés par un voyage en Terre Sainte. Mais il ne paraît pas qu'il ait cédé à ce désir. On a aussi du même troubadour plusieurs *Chansons galantes*, dont Pétrarque a beaucoup profité; une *Pastourelle* pleine de naïveté et de fraîcheur; c'est un dialogue entre un chevalier et une bergère, qui, tous deux trompés, se consolent ensemble. Ce petit poème est certainement un des plus gracieux du genre. On lit dans l'*Histoire littéraire des Troubadours*, tome II, page 461, deux traités, l'un intitulé : *Lou Flagel mortel dels Tyrans*, et l'autre : *Contra Amour* : c'est dans ce dernier que se trouvent des vers que Beauchamps a rendus ainsi :

Amour, je sais que la faveur  
Ne se peut acquérir sans peine,  
Et que c'est elle qui nous mène  
Au sanctuaire du bonheur.  
Mais ce ne fut jamais la haine  
Qui fit prospérer un troupeau.  
On doit en épargner la peau,  
Et se contenter de la laine.

A. JADIN.

De Rochemont, *Le Parnasse occitanien*. — Millot, *Histoire littéraire des Troubadours*, II, 448. — Raynouard, *Choix de Poésies des Troubadours*. — Baron de La Mothe-Langon, *Biographie Toulousaine*.

FIGUIER (Louis-Guillaume), chimiste français, né à Montpellier, le 15 février 1819. Fils d'un pharmacien et neveu de Pierre Figuié, professeur de chimie à l'école de pharmacie de Montpellier, qui a découvert les propriétés décolorantes du charbon animal, il étudia de bonne heure les sciences dans sa ville natale, et y obtint à vingt-deux ans le grade de docteur en médecine. En 1842 il vint à Paris, pour se perfectionner dans la chimie, et fut nommé en 1846 professeur agrégé à l'école de pharmacie de Montpellier, et en 1853 à celle de Paris. En 1855 il remplaça M. Victor Meunier dans la rédaction scientifique de *La Presse*. Parmi les nombreux et intéressants travaux de M. Figuié, on remarque : *Exposition et histoire des principales découvertes scientifiques modernes*; 4<sup>e</sup> édit., Paris, 1855, 3 vol. in-12. Le 4<sup>e</sup> vol. contiendra l'histoire de l'électricité, etc. La première édition de cet excellent et utile ouvrage parut en 1851; — *L'Alchimie et les Alchimistes*; Paris, 1854, in-12; 2<sup>e</sup> édit. en 1856; — *Recherches sur les combinaisons oxygénées de l'or, le pourpre de Cassius et l'or fulminant*; dans les *Annales de Physique et de Chimie*, t. XL; — *Recherches sur le dosage du brome* (mêmes *Annales*, ann. 1851); — *Mémoire sur le li- queur et sur quelques produits qui lui sont*

isomères (en commun avec M. Pommerède); dans la *Revue scientifique* de 1847; — *Sur une méthode nouvelle pour l'analyse du sang et sur la constitution chimique des globules sanguins*; dans les *Annales de Chimie et de Physique*, 3<sup>e</sup> série, t. XI, 1844; — *Observations sur l'existence de l'arsenic dans les eaux minérales*; dans le *Journal de Pharmacie*, 1847; — *Mémoires sur l'origine du sucre contenu dans le foie et sur l'existence normale du sucre dans le sang de l'homme et des animaux*; dans les *Annales des Sciences naturelles*, 6<sup>e</sup> série, t. III, et *Journal de Pharmacie*, 1856. M. Figuié a publié dans les années 1855 et 1856 d'autres mémoires sur la fonction glycogénique du foie, pour montrer qu'on ne saurait attribuer à cet organe la production du sucre contenu normalement dans le sang; — *De l'application méthodique de la chaleur aux composés organiques définis*, thèse de concours pour l'agrégation à l'école de Pharmacie; 1853, in-8<sup>o</sup>; — *Les Applications nouvelles de la Science à l'Industrie et aux Arts*; Paris, 1855, in-12; — beaucoup d'autres articles insérés dans divers journaux et recueils périodiques.

Documents particuliers.

FIGUIER. Voy. FIGUEIRA et FIGUERA.

\* FIGULUS (C. Marcius), général romain, vivait vers 160 avant J.-C. Il fut élu consul en 162. Pendant les comices tenus pour l'élection, le président de la *centuria prærogativa* mourut, et les aruspices déclarèrent l'élection non valable. Cependant, le consul T. Sempronius Gracchus, qui présidait les comices, maintint la validité de l'élection, et Marcius Figulus partit pour sa province, la Gaule Cisalpine; Sempronius Gracchus ayant écrit plus tard au sénat qu'il avait commis une erreur en prenant les auspices, Figulus résigna sa magistrature. Il fut réélu consul en 156, et eut pour mission de combattre les Dalmates en Illyrie. Il laissa d'abord forcer son camp par les ennemis; mais dans la campagne d'hiver il leur enleva toutes leurs petites villes, et finit par s'emparer de leur capitale, Delminium.

Cicéron, *De Nat. Deor.*, II, 5; *De Divin.*, II, 35; *Ad Q. Frat.*, II, 2. — Valère-Maxime, I, 1. — Plutarque, *Marcellus*, 5. — J. Orosius, 74. — *Fast. Capit.* — Polybe, XXXII, 24. — Appien, *Illyr.*, II. — *Tac. Hist.*, *Epit.* XLVII. — Florus, IV, 12.

FIGULUS (C. Marcius), arrière-petit-fils du précédent, homme d'État romain, vivait dans le premier siècle avant J.-C. Dans le débat sur le sort des complices de Catilina, il se prononça pour la peine capitale, et approuva les mesures prises par Cicéron. Sous son consulat, le sénat abolit plusieurs associations (*collegia*) illégales, comme contraires à la liberté des comices et à la paix publique. Son tombeau fut d'une somptuosité extraordinaire.

Cicéron, *Ad Att.*, XII, 21; *Philipp.*, II, 11; *De Leg.*, II, 23. — *Asconius*, in *Pison.*, p. 7, édit. Orelli.

\* FIGULUS (P. Nigidius), philosophe ro-

employé moins de sept à huit ans à faire sa traduction.  
F. D.

Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana*. — *Avertissement* de l'ouvrage traduit.

**FIGUIEIRA** ou **FIGUEIRAS** (1) (*Guillem*), célèbre troubadour provençal, né à Toulouse, vers 1190. Fils d'un tailleur, il exerça pendant quelque temps cette profession ; mais, doué d'une vive imagination, d'une grande facilité d'expression, d'un goût naturel pour la poésie et d'une voix harmonieuse, il composait et chantait, en travaillant, des *sirventes*, qui plaisaient aux seigneurs et amusaient le peuple. C'était l'époque où l'on prêchait la croisade contre les albigeois. Témoin des calamités qu'un zèle mal dirigé attirait sur sa patrie, le poète prit d'abord la défense des *bons comtes* (2) ; mais, quoique catholique, craignant les bûchers qui dévoraient les schismatiques, il se réfugia en Lombardie, et là, soit nécessité, soit génie, il devint tout à la fois troubadour et jongleur. Il se fit bientôt remarquer par la vivacité de son esprit et la hardiesse de ses pensées. Ennemi des grands et des prêtres, dont il fuyait la tyrannie, il ne voulut plus fréquenter que les bourgeois et les hommes du peuple ; cependant, d'après l'aveu de son plus ancien biographe, les mœurs de Figueira ne furent pas dignes d'éloges. S'il se montrait d'une humeur sombre dès qu'il voyait des gens de cour ou d'église, s'il les déchirait dans ses vers et affectait de les mettre au-dessous de la populace, on le voyait toujours fréquenter les tavernes et les mauvais lieux (3). Quoi qu'il en soit, on ne peut refuser une certaine attention aux *sirventes* énergiques de Figueira lorsqu'il s'élève contre les désordres de tous genres qui affligeaient alors la cour de Rome, et dont l'humanité entière se ressentait si cruellement. Il peut être utile de constater que, malgré son exagération, le troubadour fut ici le précurseur d'un philosophe comme Érasme, d'un réformateur comme Luther. « Je sais, dit-il, qu'on me voudra du mal de ce que je fais un *sirvente* contre cette gent fausse et mal apprise de Rome, qui est la source de toute décadence ; mais je ne saurais différer. Je ne m'étonne point que le monde soit dans l'erreur ; c'est vous, trompeuse Rome, qui y semez le trouble et la guerre. Votre cupidité vous aveugle, et vous tondez de trop près la laine de vos moutons. Rome, tu traînes avec toi les aveugles dans le précipice ; tu franchis les bornes que Dieu t'a données, car tu absons le péché à prix d'argent, et tu te charges d'un fardeau plus lourd qu'il ne t'appartient. Rome, en trompant les barons français et le peuple pari-

sien par la promesse d'une indulgence et de faux pardons que tu ne pourras donner ; tu les as dévoués à la misère et à l'infortune. N'as-tu pas causé, par tes prédications insensées, la mort du bon roi Louis VIII ? Rome, tu fais peu de mal aux Sarrasins, mais tu fais un grand carnage de Grecs et de Latins. Que Dieu jamais ne te pardonne le pèlerinage que tu fis à Avignon, où sans sujet tu mis à mort un peuple, un peuple innombrable ! Tu suis des voies tortueuses et régnes avec méchanceté ; Rome de mauvaises mœurs et de mauvaise foi, mal se conduit qui suit tes traces, car la cupidité se cache sous ton manteau, et voilà le véritable motif de tes injustices envers le comte Raymond. Rome, tu te fais un jeu d'envoyer les chrétiens au martyre, mais dans quel livre as-tu lu que tu doives exterminer les chrétiens ?... Comme une bête enragée, tu as dévoré les grands et les petits ; sous les dehors d'un agneau, avec un regard simple et modeste, Rome, tu es au dedans un loup ravisseur et un serpent couronné ! Si ton pouvoir n'est détruit, le monde est renversé. Rome, c'est à tes cardinaux qu'on doit imputer tes crimes, ils ne songent qu'à vendre Dieu et ses amis. La fausseté, l'opprobre et l'infamie règnent dans ton sein. Tes pasteurs sont faux, ils trompent, et leurs sectateurs sont privés de raison. Rome, s'ils vont passer la nuit avec une femme perdue, tes faux prédicateurs, ils vont le lendemain, avec des mains impures, toucher le corps de Notre-Seigneur. Et c'est une hérésie mortelle de dire qu'un prêtre ne doit pas se souiller avec sa concubine la veille du jour qu'il doit toucher le corps de Dieu. Si nous criions contre ce désordre, ils seront nos délateurs, et nous seront excommunier, ne nous laissant point de repos que nous ne l'achetions à prix d'argent. Sainte Vierge ! faites-moi voir le jour où ils ne seront plus redoutables ! » — Quelques écrivains ecclésiastiques ont prétendu que Figueira était lui-même entaché d'hérésie ; mais, comme le fait remarquer l'abbé Millot, un albigeois n'aurait pas invoqué la sainte Vierge, ni reconnu le mystère de l'Eucharistie ; il n'était qu'un de ces catholiques, déjà nombreux en divers pays, qui appelaient de leurs vœux et par tous les moyens la réforme cléricale. On ne peut pourtant nier que le *sirvente* du troubadour n'ait un caractère d'émportement et de passion, qui ne peut s'excuser que par les excès dont il était spectateur et victime. Figueira trouva un ardent adversaire dans une dame de Montpellier, nommée Germonda (voyez ce nom) ; elle riposta au poète toulousain par une apologie de la cour de Rome terminée par cette invocation : « Rome, que le cri de gloire qui, par le pardon accordé à Madeleine, nous remplit de confiance, fasse mourir dans les supplices ordonnés contre les hérétiques le fou enragé qui a débaîlé tant de faussetés. » — souhait, plus fervent que chrétien, ne fut accompli, car Figueira produisit plusieurs

1. Et non pas *Figuier*, comme il est nommé sans raison dans le *Dictionnaire* de Chaudon et dans la *Biographie universelle* de MM. Michaud frères.

(2) C'est ainsi que les troubadours reconnaissants désignent les généreux Raymond, comtes de Toulouse.

3. *Non fo hom que saubes caber entre es baron, ni entre la bon gent, mas mont se fez agraï ariols, et aïssut us et als hostes taverniers*.

pièces de vers parvenues jusqu'à nous; entre autres deux airventes sur Frédéric II. Dans le premier, il loue l'empereur d'Allemagne de défendre ses droits en Italie. Dans le second, il souhaite que la paix se fasse entre le pape et l'empereur; il les accuse l'un et l'autre d'opiniâtreté et de favoriser par leurs discussions le triomphe des Turcs et des Arabes. Il prie Dieu pour lui-même, et annonce l'intention d'expié ses péchés par un voyage en Terre Sainte. Mais il ne paraît pas qu'il ait cédé à ce désir. On a aussi du même troubadour plusieurs *Chansons galantes*, dont Pétrarque a beaucoup profité; une *Pastourelle* pleine de naïveté et de fraîcheur; c'est un dialogue entre un chevalier et une bergère, qui, tous deux trompés, se consolent ensemble. Ce petit poème est certainement un des plus gracieux du genre. On lit dans l'*Histoire littéraire des Troubadours*, tome II, page 461, deux traités, l'un intitulé : *Lou Flagel mortel dels Tyrans*, et l'autre : *Contra Amour* : c'est dans ce dernier que se trouvent des vers que Beauchamps a rendus ainsi :

Amour, je sais que ta faveur  
Ne se peut acquérir sans peine,  
Et que c'est elle qui nous mène  
Au sanctuaire du bonheur.  
Mais ce ne fut jamais la haine  
Qui fit prospérer un troupeau.  
On doit en épargner la peau,  
Et se contenter de la laine.

A. JADIN.

De Rochemade, *Le Parnasse occitanien*. — Millot, *Histoire littéraire des Troubadours*, II, 448. — Raynouard, *Choix de Poésies des Troubadours*. — Baron de La Mothe-Langon, *Biographie Toulousaine*.

FIGUIER (Louis-Guillaume), chimiste français, né à Montpellier, le 15 février 1819. Fils d'un pharmacien et neveu de Pierre Figuiet, professeur de chimie à l'école de pharmacie de Montpellier, qui a découvert les propriétés décolorantes du charbon animal, il étudia de bonne heure les sciences dans sa ville natale, et y obtint à vingt-deux ans le grade de docteur en médecine. En 1842 il vint à Paris, pour se perfectionner dans la chimie, et fut nommé en 1846 professeur agrégé à l'école de pharmacie de Montpellier, et en 1853 à celle de Paris. En 1855 il remplaça M. Victor Meunier dans la rédaction scientifique de *La Presse*. Parmi les nombreux et intéressants travaux de M. Figuiet, on remarque : *Exposition et histoire des principales découvertes scientifiques modernes*; 4<sup>e</sup> édit., Paris, 1855, 3 vol. in-12. Le 4<sup>e</sup> vol. contiendra l'histoire de l'électricité, etc. La première édition de cet excellent et utile ouvrage parut en 1851; — *L'Alchimie et les Alchimistes*; Paris, 1854, in-12; 2<sup>e</sup> édit. en 1856; — *Recherches sur les combinaisons oxygénées de l'or, le pourpre de Cassius et l'or fulminant*; dans les *Annales de Physique et de Chimie*, t. XL; — *Recherches sur le dosage du brome* (mêmes *Annales*, ann. 1851); — *Mémoire sur le li-gueur et sur quelques produits qui lui sont*

isomères (en commun avec M. Pommarède); dans la *Revue scientifique* de 1847; — *Sur une méthode nouvelle pour l'analyse du sang et sur la constitution chimique des globules sanguins*; dans les *Annales de Chimie et de Physique*, 3<sup>e</sup> série, t. XI, 1844; — *Observations sur l'existence de l'arsenic dans les eaux minérales*; dans le *Journal de Pharmacie*, 1847; — *Mémoires sur l'origine du sucre contenu dans le foie et sur l'existence normale du sucre dans le sang de l'homme et des animaux*; dans les *Annales des Sciences naturelles*, 4<sup>e</sup> série, t. III, et *Journal de Pharmacie*, 1855. M. Figuiet a publié dans les années 1855 et 1856 d'autres mémoires sur la fonction glycogénique du foie, pour montrer qu'on ne saurait attribuer à cet organe la production du sucre contenu normalement dans le sang; — *De l'application méthodique de la chaleur aux composés organiques définis*, thèse de concours pour l'agrégation à l'école de Pharmacie; 1853, in-8°; — *Les Applications nouvelles de la Science à l'Industrie et aux Arts*; Paris, 1855, in-12; — beaucoup d'autres articles insérés dans divers journaux et recueils périodiques.

*Documents particuliers.*

FIGUIER. Voy. FIGUEIRA et FIGUERA.

\* FIGULUS (C. Marcius), général romain, vivait vers 160 avant J.-C. Il fut élu consul en 162. Pendant les comices tenus pour l'élection, le président de la *centuria prærogativa* mourut, et les aruspices déclarèrent l'élection non valable. Cependant, le consul T. Sempronius Gracchus, qui présidait les comices, maintint la validité de l'élection, et Marcius Figulus partit pour sa province, la Gaule Cisalpine; Sempronius Gracchus ayant écrit plus tard au sénat qu'il avait commis une erreur en prenant les auspices, Figulus résigna sa magistrature. Il fut réélu consul en 156, et eut pour mission de combattre les Dalmates en Illyrie. Il laissa d'abord forcer son camp par les ennemis; mais dans la campagne d'hiver il leur enleva toutes leurs petites villes, et finit par s'emparer de leur capitale, Delminium.

Cicéron, *De Nat. Deor.*, II, 4; *De Divin.*, II, 25; *Ad Q. Frat.*, II, 2. — Valère-Maxime, I, 1. — Plutarque, *Marcellus*, 5. — J. Orosius, 74. — *Past. Capit.* — Polybe, XXXII, 24. — Appien, *Illyr.*, II. — Tit-Live, *Épist.* XLVII. — Florus, IV, 12.

FIGULUS (C. Marcius), arrière-petit-fils du précédent, homme d'État romain, vivait dans le premier siècle avant J.-C. Dans le débat sur le sort des complices de Catilina, il se prononça pour la peine capitale, et approuva les mesures prises par Cicéron. Sous son consulat, le sénat abolit plusieurs associations (*collegia*) illégales, comme contraires à la liberté des comices et à la paix publique. Son tombeau fut d'une somptuosité extraordinaire.

Cicéron, *Ad Att.*, XII, 21; *Philipp.*, II, 11; *De Leg.*, II, 25. — *Asconius*, in *Pison.*, p. 7, éd. Orell.

\* FIGULUS (P. Nigidius), philosophe ro-



employé moins de sept à huit ans à faire sa traduction.  
F. D.

Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana*. — *Avertissement* de l'ouvrage traduit.

**FIGUIEIRA** ou **FIGUEIRAS** (1) (*Guillem*), célèbre troubadour provençal, né à Toulouse, vers 1190. Fils d'un tailleur, il exerça pendant quelque temps cette profession ; mais, doué d'une vive imagination, d'une grande facilité d'expression, d'un goût naturel pour la poésie et d'une voix harmonieuse, il composait et chantait, en travaillant, des *sirventes*, qui plaisaient aux seigneurs et amusaient le peuple. C'était l'époque où l'on prêchait la croisade contre les albigeois. Témoin des calamités qu'un zèle mal dirigé attirait sur sa patrie, le poète prit d'abord la défense des *bons comtes* (2) ; mais, quoique catholique, craignant les bûchers qui dévoraient les schismatiques, il se réfugia en Lombardie, et là, soit nécessité, soit génie, il devint tout à la fois troubadour et jongleur. Il se fit bientôt remarquer par la vivacité de son esprit et la hardiesse de ses pensées. Ennemi des grands et des prêtres, dont il fuyait la tyrannie, il ne voulut plus fréquenter que les bourgeois et les hommes du peuple ; cependant, d'après l'aveu de son plus ancien biographe, les mœurs de Figueira ne furent pas dignes d'éloges. S'il se montrait d'une humeur sombre dès qu'il voyait des gens de cour ou d'église, s'il les déchirait dans ses vers et affectait de les mettre au-dessous de la populace, on le voyait toujours fréquenter les tavernes et les mauvais lieux (3). Quoi qu'il en soit, on ne peut refuser une certaine attention aux *sirventes* énergiques de Figueira lorsqu'il s'élève contre les désordres de tous genres qui affligeaient alors la cour de Rome, et dont l'humanité entière se ressentait si cruellement. Il peut être utile de constater que, malgré son exagération, le troubadour fut ici le précurseur d'un philosophe comme Érasme, d'un réformateur comme Luther. « Je sais, dit-il, qu'on me vaudra du mal de ce que je fais un *sirvente* contre cette gent fausse et mal apprise de Rome, qui est la source de toute décadence ; mais je ne saurais différer. Je ne m'étonne point que le monde soit dans l'erreur ; c'est vous, trompeuse Rome, qui y semez le trouble et la guerre. Votre cupidité vous aveugle, et vous tondez de trop près la laine de vos moutons. Rome, tu traînes avec toi les aveugles dans le précipice ; tu franchis les bornes que Dieu t'a données, car tu absous le péché à prix d'argent, et tu te charges d'un fardeau plus lourd qu'il ne t'appartient. Rome, en trompant les barons français et le peuple pari-

sien par la promesse d'une indulgence et de faux pardons que tu ne pourras donner ; tu les as dévoués à la misère et à l'infortune. N'as-tu pas causé, par tes prédications insensées, la mort du bon roi Louis VIII ? Rome, tu fais peu de mal aux Sarrasins, mais tu fais un grand carnage de Grecs et de Latins. Que Dieu jamais ne te pardonne le pèlerinage que tu fis à Avignon, où sans sujet tu mis à mort un peuple, un peuple innombrable ! Tu suis des voies tortueuses et règnes avec inéchanteté ; Rome de mauvaises mœurs et de mauvaise foi, mal se conduit qui suit tes traces, car la cupidité se cache sous ton manteau, et voilà le véritable motif de tes injustices envers le comte Raymond. Rome, tu te fais un jeu d'envoyer les chrétiens au martyre, mais dans quel livre as-tu lu que tu doives exterminer les chrétiens ?... Comme une bête enragée, tu as dévoré les grands et les petits ; sous les dehors d'un agneau, avec un regard simple et modeste, Rome, tu es au dedans un loup ravisseur et un serpent couronné ! Si ton pouvoir n'est détruit, le monde est renversé. Rome, c'est à tes cardinaux qu'on doit imputer tes crimes, ils ne songent qu'à vendre Dieu et ses amis. La fausseté, l'opprobre et l'infamie règnent dans ton sein. Tes pasteurs sont faux, ils trompent, et leurs sectateurs sont privés de raison. Rome, s'ils vont passer la nuit avec une femme perdue, tes faux prédicateurs, ils vont le lendemain, avec des mains impures, toucher le corps de Notre-Seigneur. Et c'est une hérésie mortelle de dire qu'un prêtre ne doit pas se souiller avec sa concubine la veille du jour qu'il doit toucher le corps de Dieu. Si nous criions contre ce désordre, ils seront nos délateurs, et nous seront excommunier, ne nous laissant point de repos que nous ne l'achetions à prix d'argent. Sainte Vierge ! faites-moi voir le jour où ils ne seront plus redoutables ! » — Quelques écrivains ecclésiastiques ont prétendu que Figueira était lui-même entaché d'hérésie ; mais, comme le fait remarquer l'abbé Millot, un albigeois n'aurait pas invoqué la sainte Vierge, ni reconnu le mystère de l'Eucharistie ; il n'était qu'un de ces catholiques, déjà nombreux en divers pays, qui appelaient de leurs vœux et par tous les moyens la réforme cléricale. On ne peut pourtant nier que le *sirvente* du troubadour n'ait un caractère d'émportement et de passion, qui ne peut s'excuser que par les excès dont il était spectateur et victime. Figueira trouva un ardent adversaire dans une dame de Montpellier, nommée Germonda (voyez ce nom) ; elle riposta au poète toulousain par une apologie de la cour de Rome terminée par cette invocation : « Rome, que le cri de gloire qui, par le pardon accordé à Madeleine, nous remplit de confiance, fasse mourir dans les supplices ordonnés contre les hérétiques le fou enragé qui a débaîté tant de faussetés. » Ce souhait, plus fervent que chrétien, ne fut pas accompli, car Figueira produisit plusieurs autres

(1) Et non pas *Flavier*, comme il est nommé sans raison dans le *Dictionnaire* de Chandon et dans la *Biographie universelle* de MM. Michaud frères.

(2) C'est ainsi que les troubadours reconnaissants désignaient les généreux Raymond, comtes de Toulouse.

(3) *Non fo hom que saubes caber entre es baron, ni entre la bon gent, mas mont se fez grazat arlotz et als peitons, et als hostes taverniers.*



pièces de vers parvenues jusqu'à nous; entre autres deux sirventes sur Frédéric II. Dans le premier, il loue l'empereur d'Allemagne de défendre ses droits en Italie. Dans le second, il souhaite que la paix se fasse entre le pape et l'empereur; il les accuse l'un et l'autre d'opiniâtreté et de favoriser par leurs discussions le triomphe des Turcs et des Arabes. Il prie Dieu pour lui-même, et annonce l'intention d'expier ses péchés par un voyage en Terre Sainte. Mais il ne paraît pas qu'il ait cédé à ce désir. On a aussi du même troubadour plusieurs *Chansons galantes*, dont Pétrarque a beaucoup profité; une *Pastourelle* pleine de naïveté et de fraîcheur; c'est un dialogue entre un chevalier et une bergère, qui, tous deux trompés, se consolent ensemble. Ce petit poème est certainement un des plus gracieux du genre. On lit dans l'*Histoire littéraire des Troubadours*, tome II, page 461, deux traités, l'un intitulé : *Lou Flagel mortel dels Tyrans*, et l'autre : *Contra Amour* : c'est dans ce dernier que se trouvent des vers que Beauchamps a rendus ainsi :

Amour, je sais que ta faveur  
Ne se peut acquérir sans peine,  
Et que c'est elle qui nous mène  
Au sanctuaire du bonheur.  
Mais ce ne fut jamais la haine  
Qui fit prospérer un troupeau.  
On doit en épargner la peau,  
Et se contenter de la laine.

A. JADIN.

De Rochemure, *Le Parnasse occitanien*. — Millot, *Histoire littéraire des Troubadours*, II, 448. — Raynouard, *Choix de Poésies des Troubadours*. — Baron de La Mothe-Langon, *Biographie Toulousaine*.

FIGUIER (Louis-Guillaume), chimiste français, né à Montpellier, le 15 février 1819. Fils d'un pharmacien et neveu de Pierre Figuiet, professeur de chimie à l'école de pharmacie de Montpellier, qui a découvert les propriétés décolorantes du charbon animal, il étudia de bonne heure les sciences dans sa ville natale, et y obtint à vingt-deux ans le grade de docteur en médecine. En 1842 il vint à Paris, pour se perfectionner dans la chimie, et fut nommé en 1846 professeur agrégé à l'école de pharmacie de Montpellier, et en 1853 à celle de Paris. En 1855 il remplaça M. Victor Meunier dans la rédaction scientifique de *La Presse*. Parmi les nombreux et intéressants travaux de M. Figuiet, on remarque : *Exposition et histoire des principales découvertes scientifiques modernes*; 4<sup>e</sup> édit., Paris, 1855, 3 vol. in-12. Le 4<sup>e</sup> vol. contiendra l'histoire de l'électricité, etc. La première édition de cet excellent et utile ouvrage parut en 1851; — *L'Alchimie et les Alchimistes*; Paris, 1854, in-12; 2<sup>e</sup> édit. en 1856; — *Recherches sur les combinaisons oxygénées de l'or, le pourpre de Cassius et l'or fulminant*; dans les *Annales de Physique et de Chimie*, t. XL; — *Recherches sur le dosage du brome* (mêmes *Annales*, ann. 1851); — *Mémoire sur le li-gueur et sur quelques produits qui lui sont*

isomères (en commun avec M. Pommerède); dans la *Revue scientifique* de 1847; — *Sur une méthode nouvelle pour l'analyse du sang et sur la constitution chimique des globules sanguins*; dans les *Annales de Chimie et de Physique*, 3<sup>e</sup> série, t. XI, 1844; — *Observations sur l'existence de l'arsenic dans les eaux minérales*; dans le *Journal de Pharmacie*, 1847; — *Mémoires sur l'origine du sucre contenu dans le foie et sur l'existence normale du sucre dans le sang de l'homme et des animaux*; dans les *Annales des Sciences naturelles*, 4<sup>e</sup> série, t. III, et *Journal de Pharmacie*, 1856. M. Figuiet a publié dans les années 1855 et 1856 d'autres mémoires sur la fonction glycogénique du foie, pour montrer qu'on ne saurait attribuer à cet organe la production du sucre contenu normalement dans le sang; — *De l'application méthodique de la chaleur aux composés organiques définis*, thèse de concours pour l'agrégation à l'école de Pharmacie; 1853, in-8°; — *Les Applications nouvelles de la Science à l'Industrie et aux Arts*; Paris, 1856, in-12; — beaucoup d'autres articles insérés dans divers journaux et recueils périodiques.

Documents particuliers.

FIGUIER. Voy. FIGUEIRA et FIGUERA.

\* FIGULUS (C. Marcius), général romain, vivait vers 160 avant J.-C. Il fut élu consul en 162. Pendant les comices tenus pour l'élection, le président de la *centuria prærogativa* mourut, et les aruspices déclarèrent l'élection non valable. Cependant, le consul T. Sempronius Gracchus, qui présidait les comices, maintint la validité de l'élection, et Marcius Figulus partit pour sa province, la Gaule Cisalpine; Sempronius Gracchus ayant écrit plus tard au sénat qu'il avait commis une erreur en prenant les auspices, Figulus résigna sa magistrature. Il fut réélu consul en 156, et eut pour mission de combattre les Dalmates en Illyrie. Il laissa d'abord forcer son camp par les ennemis; mais dans la campagne d'hiver il leur enleva toutes leurs petites villes, et finit par s'emparer de leur capitale, Delminium.

Cicéron. *De Nat. Deor.*, II, 4; *De Divin.*, II, 25; *Ad Q. Frat.*, II, 2. — Valère-Maxime, I, 1. — Plutarque, *Marcellus*, 5. — J. Orosius, 74. — *Fast. Capit.* — Polybe, XXXII, 24. — Appien, *Illyr.*, II. — *Tite-Live*, *Épît.* XLVII. — Florus, IV, 12.

FIGULUS (C. Marcius), arrière-petit-fils du précédent, homme d'État romain, vivait dans le premier siècle avant J.-C. Dans le débat sur le sort des complices de Catilina, il se prononça pour la peine capitale, et approuva les mesures prises par Cicéron. Sous son consulat, le sénat abolit plusieurs associations (*collegia*) illégales, comme contraires à la liberté des comices et à la paix publique. Son tombeau fut d'une somptuosité extraordinaire.

Cicéron. *Ad Att.*, XII, 21; *Philipp.*, II, 11; *De Leg.*, II, 25. — Asconius, in *Pison.*, p. 7, édit. Orelli.

\* FIGULUS (P. Nigidius), philosophe ro-

main, né vers 100 avant J.-C., mort en exil, en 44. Il adopta les doctrines de Pythagore, et se rendit si célèbre par ses connaissances que Aulu-Gelle n'hésite pas à l'appeler le plus savant des Romains après Varron. Les recherches mathématiques et physiques semblent avoir attiré particulièrement son attention. Telle était sa renommée comme astrologue, qu'on le regardait généralement, surtout dans les derniers siècles de l'empire romain, comme ayant prédit dans les termes les moins ambigus la future grandeur d'Octave en apprenant sa naissance. La *Chronique* d'Eusèbe donne à Figulus les qualifications de *Pythagoricus* et de *Magus*. Malgré ses études abstraites, Figulus se mêla activement aux affaires publiques. Il fut un des sénateurs choisis par Cicéron pour recevoir les dépositions relatives à Catilina et à ses complices, en 63, et devint lui-même préteur en 59. Dans la guerre civile, il se déclara énergiquement pour Pompée, et fut en conséquence expulsé de Rome par ordre de César. Cicéron lui écrivit pour le consoler une lettre pleine de témoignages d'amitié et d'admiration. Aulu-Gelle, grand admirateur aussi des talents et des profondes connaissances de Figulus, dit que ses ouvrages étaient peu étudiés et n'avaient qu'une médiocre valeur pratique, à cause de la subtilité et de l'obscurité qui les caractérisent. Il cite à l'appui de cette critique quelques passages qui ne la justifient pas entièrement; car leur obscurité tient plus à la nature du sujet qu'à la manière de l'auteur. Nous avons les titres de quelques ouvrages de Figulus; savoir: *De Sphæra barbarica et græcanica*; — *De Animalibus*; — *De Extis*; — *De Auguriis*; — *De Ventis*; — *Commentarii grammatici*, en 24 livres au moins. Les fragments qui nous restent de ces traités ont été recueillis avec soin et commentés par Janus Rutgersius, dans ses *Variae Lectiones*, III, 16.

Cicéron, *Tim.*, I; *Pro Sull.*, 16; *Ad Att.*, II, 2; VII, 26; *Ad Fam.*, IV, 13. — Lucain, I, 640. — Suetone, *Octav.*, 94. — Dion Cassius, XI, V, 1. — Aulu-Gelle, IV, 9; X, 11, XI, 11; XIII, 10, 23; XIX, 16. — Saint Jérôme, in *Chron. Euseb.*, ob. CLXXXIV. — Saint Augustin, *De Cirt. Del.*, V, 3. — Brucker, *Histor. Phil.*, vol. II, p. 26. — Burigny, *Mém. de l'Acad. des Inscriptions*, vol. XXIX, p. 190.

**FIGULUS** (*Charles*), naturaliste et botaniste allemand, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. On a de lui: *Ichthyologia, seu dialogus de piscibus*; Cologne, 1540, in-4°; — *Dialogus qui inscribitur Botano-Methodus, sive herbarium*; ib., 1540, in-4°.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexikon*.

**FILAMONDO** (*Raphael-Marie*), historien napolitain, né vers 1650, mort vers 1716. Entré jeune dans le couvent des Dominicains de Sainte-Marie della Sanità à Naples, il cultiva avec succès les belles-lettres, et devint l'un des deux conservateurs de la bibliothèque de Casanata à Rome. On a de lui: *Il Genio bellicoso di Napoli; memoria istoriche d'alcuni capi-*

*tani celebri Napolitani, c'han militato per la fede, per lo rè, per la patria nel secolo corrente, abbellite con cinquanta sei ritratti intagliati in rame*; Naples, 1694, in-fol.; — *Raguaglio del viaggio fatto da padri dell'ordine de' Predicatori inviati dalla sacra Congregazione de Propaganda Fide missionarii apostolici nella Tartaria minore, l'anno MDCLXII: aggiuntavi la nuova spedizione del padre maestro Fra Francesco Piscopo in Armenia e Persia*; Naples, 1695, in-8°; — *Theo-Rhetoricæ idea, ex divinis Scripturis et politioris literaturæ mystagogis deducta, christianis oratoribus ad imitandum proposita*; Naples, 1700, in-4°.

Quétif et Échard, *Scriptores Ordinis Prædicatorum*.

**FILANGIERI** (*Gaetano*, chevalier), célèbre publiciste italien, naquit à Naples, le 18 août 1752, de César, prince d'Arianiello, et de Mariana Montalto, de la maison des ducs de Fragnito, et mourut le 21 juillet 1788. A en croire les prétentions de cette famille, ses aïeux seraient descendus des Normands, compagnons de Roger, qui, après avoir conquis la Sicile et la Pouille, en firent une monarchie nouvelle, au commencement du douzième siècle. Angerio, fils de l'un de ces Normands, nommé Tunel, aurait été l'auteur de cette nombreuse postérité, et ses descendants se seraient honorés de porter le titre de *Filii Angerii*, d'où viendrait le nom de *Filangieri*. On conçoit facilement qu'un homme de la trempe de celui dont nous esquissons la vie s'inquiéta peu d'une aussi illustre origine. Ce fut dans son travail qu'il voulut puiser sa célébrité; et loin de s'enorgueillir de la position que le hasard de la naissance lui avait donnée, il fut l'un des philosophes qui contribuèrent le plus à saper de gothiques préjugés et à faire triompher les progrès de la raison humaine.

Gaetano, troisième fils de son père, fut dès l'enfance destiné à la carrière des armes. D'après les usages de son pays et de son temps, à sept ans il avait déjà un grade dans un des régiments du roi, et il commença son service à quatorze. Quant à son instruction, elle était fort peu soignée. Confié à un précepteur qui voulut commencer par lui apprendre le latin, il en prit un dégoût singulier pour l'étude. On en augurait que son esprit était peu susceptible de culture, lorsqu'un heureux hasard vint montrer que c'était à la méthode employée et non à l'élève qu'il fallait s'en prendre s'il ne faisait aucun progrès. Assistant un jour à une leçon qu'un professeur de mathématiques donnait à l'un de ses frères, il s'aperçut spontanément que celui-ci s'était trompé dans l'explication d'un théorème d'Euclide. Ce trait prouva que, dirigé vers les sciences, le jeune Gaetano pourrait y faire de remarquables progrès. A partir de cette époque, il s'adonna spécialement aux sciences exactes, qu'il cultiva même après son entrée au service, ainsi que les sciences morales et politiques, qui devaient

jour le conduire à la gloire. Ayant vu par expérience combien les mauvaises méthodes d'enseignement arrêtent le développement de l'esprit, le premier ouvrage dont il conçut la pensée eut pour objet *La réforme de l'éducation publique et privée*. Frappé aussi de la funeste influence qu'exercent sur la société l'ignorance des princes et les déplorables préjugés au milieu desquels ils étaient élevés alors, Filangieri voulut appeler l'attention du public éclairé sur cet état de choses, et il essaya de l'exposer dans un traité particulier intitulé : *La Morale des princes fondée sur la nature et sur l'ordre social*.

De telles études se conciliaient mal avec les devoirs et les goûts de l'état militaire : aussi la famille de Filangieri vit-elle qu'il était dorénavant inutile de persister à le laisser dans la carrière des armes. On l'autorisa donc à en sortir, mais à la condition qu'il embrasserait celle du barreau. Ce n'était point encore là que l'appelait sa vocation. Filangieri, il est vrai, méditait sur la législation, mais c'était en homme d'État, et sous le point de vue le plus élevé, qu'il embrassait la science du droit, et non en praticien et en homme d'affaires. Toutefois, comme la profession d'avocat le rapprochait davantage de l'objet de ses études, il déféra au vœu de sa famille, et entra en 1774 au barreau, où son éloquence naturelle devait lui procurer d'honorables succès.

La jurisprudence napolitaine ne présentait alors qu'un chaos confus, bien propre à rebuter un philosophe tel que Filangieri. Pour y porter remède, le sage ministre Tanucci (voy. ce nom) fit rendre par le roi Ferdinand IV, dans cette même année 1774, une ordonnance destinée à réformer une partie de ces abus. Les jurisconsultes, nourris dans ces vieilles idées et y trouvant probablement leur profit, murmurèrent contre la nouvelle ordonnance : Filangieri la défendit dans un écrit substantiel, qui eut pour titre : *Reflexions politiques sur la dernière loi du souverain, relative à l'administration de la justice*. Cet écrit fut dédié à Tanucci, qui ne vit pas sans étonnement combien il annonçait dans son jeune auteur de maturité et de savoir. Mais, cette fois comme tant d'autres, les préjugés furent plus forts que le ministre qui voulait les anéantir et que le publiciste qui le secondait dans cette tâche honorable. L'ordonnance ne fut point ou fut mal exécutée, et Filangieri, abreuvé de dégoûts, quitta le barreau, et se consacra exclusivement à ses études spéculatives et à la société de quelques amis qui partageaient ses opinions et ses espérances.

Il passait au milieu de ce repos paisible et de cette retraite studieuse des jours heureux, lorsque l'ambition de sa famille vint encore tenter de l'arracher à une obscurité qui, suivant elle, était indigne du rejeton d'aussi illustres aïeux. Son oncle, Serafino Filangieri, archevêque de Naples, n'eut de cesse que lorsqu'il eut procuré

à Gaetano une charge à la cour : il le fit nommer, en 1777, majordome de semaine, gentilhomme de la chambre du roi, et ensuite officier du corps royal des volontaires de la marine. Il n'avait alors que vingt-cinq ans. Cette nouvelle position n'altéra point son goût pour la méditation ; les plaisirs de la cour, les devoirs de sa charge, ne purent l'enlever à ses occupations favorites ; et ce fut au milieu des agitations de cette brillante carrière, où il était entré contre son gré, qu'il composa et publia la *Science de la Législation* (*Scienza della Legislazione*), dont les deux premiers livres parurent en 2 volumes, à Naples, en 1780.

Pour bien apprécier la portée de cet ouvrage, il faut jeter un coup d'œil en arrière et rechercher quel était l'état des sciences morales et politiques en Italie à l'époque où il fut mis au jour. Cette terre de l'antiquité classique avait sommeillé comme les autres nations pendant la longue nuit du moyen âge ; toutefois, son réveil avait été plus précoce. La littérature y avait jeté un vif éclat, lorsqu'elle était encore enveloppée chez les autres peuples des langes de l'enfance. Les sciences historiques et morales y avaient eu aussi de dignes représentants, et sans citer des noms obscurs aujourd'hui, mais qui cependant rappellent des hommes en avant des idées de leur temps, il suffira d'indiquer Machiavel, Gravina et Vico (voy. ces noms) pour montrer que l'Italie était riche aussi en grands écrivains philosophes. Toutefois, vers le milieu du dix-huitième siècle, et lorsque la France et quelques autres nations de l'Europe étaient si vivement émues par les grandes luttes de la philosophie contre les anciennes idées, l'Italie était loin de se ressentir du contre-coup de cette révolution morale. Le grand nom de Machiavel n'y apparaissait plus que comme un emblème d'immoralité politique ; on s'efforçait de le réfuter et non de le comprendre. Gravina, qui, dans ses *Origines des Lois*, avait eu l'honneur de fournir plus d'un trait à Montesquieu et à Rousseau, y était tombé dans l'oubli. Enfin, Vico, qui a exposé avec une profondeur souvent systématique, mais toujours neuve et ingénieuse, les vicissitudes des gouvernements, avait passé en quelque sorte inaperçu au milieu du peuple qui l'avait vu naître. L'honneur de faire éclore en Italie le goût de la science sociale était réservé à Beccaria (voy. ce nom), qui, dans son *Traité des Délits et des Peines*, mettant l'éloquence au service de la raison, avait excité l'attention de l'Europe entière et réveillé dans sa patrie une généreuse sympathie pour les efforts que des esprits éclairés faisaient partout dans l'intérêt de l'humanité. Les voies ainsi préparées, Filangieri put être mieux compris ; et lorsque sa *Science de la Législation* parut, elle fut accueillie comme une œuvre qui devait continuer Montesquieu et concourir à répandre la lumière sur les points les plus obscurs des théories sociales. Il ne faudrait pas

croire néanmoins que les succès de l'auteur ne fussent point mêlés d'amertume, quoiqu'ils lui eussent valu l'éclatante protection du roi de Naples, auquel il fut redevable d'une commanderie de l'ordre royal de Constantin. A peine les deux premiers volumes avaient-ils paru en effet, que ceux qui vivent de préjugés s'agitèrent pour en empêcher la continuation. Mais Filangieri ne s'effraya pas des difficultés que l'on voulait lui susciter. « Je n'ai pas entrepris ce travail pour mon avantage particulier, écrivait-il à l'un de ses amis, mais uniquement pour le bien de tous les hommes. Quant à moi, je me suis proposé de vivre loin des affaires. Je n'écrirais pas si les erreurs, les vices, qui accablent la société, ne m'en imposaient le devoir. Cet affreux spectacle est toujours présent à ma pensée. Veuille le ciel m'accorder le bonheur de remédier en quelque manière à tant de désordres ! Puissent les princes eux-mêmes exaucer mes vœux pour la gloire de leur nom et pour la félicité de leurs peuples ! » Cet espoir philanthropique le soutint, et en 1783 il publia son 3<sup>e</sup> livre en deux volumes. Les clameurs des partisans exclusifs des idées rétrogrades recommencèrent ; mais Filangieri ne se rebuta pas davantage. Tout entier au désir d'achever un ouvrage sur lequel il fondait l'espoir de consolider sa réputation et d'être utile à ses semblables, il s'était démis de ses emplois militaires et de ses charges de cour pour goûter au milieu de la paix domestique cette tranquillité d'âme nécessaire aux grands travaux littéraires ; il s'était marié, dans cette même année 1783, à Caroline de Frendel, noble Hongroise, directrice de l'éducation de l'infante seconde fille du roi, et qui joignait un esprit distingué aux agréments extérieurs. Ce fut ainsi que, retiré dans une maison de campagne, près de la petite ville de Cava, à la distance de huit lieues de Naples, il continua son ouvrage, dont il fit paraître, en 1785, le 4<sup>e</sup> livre en trois volumes.

Cependant des circonstances imprévues vinrent s'opposer à ce que Filangieri pût terminer son œuvre. Sa santé, d'abord altérée par l'excès du travail et de la méditation, le forçait souvent de s'arrêter ; ensuite le roi Ferdinand IV (voy. FERDINAND 1<sup>er</sup> des Deux-Siciles) l'appela, en 1787, dans son conseil suprême des finances. Il fut obligé de revenir à Naples et de se livrer entièrement aux travaux de l'administration. Peu de temps après, une maladie grave de son fils aîné, une couche malheureuse de sa femme, vinrent altérer profondément sa santé, déjà ébranlée. Atteint d'une mélancolie profonde, il prit le parti de se retirer avec toute sa famille à Vico-Equense, où il tomba sérieusement malade, et où il mourut, n'étant âgé que de trente-six ans. Cette mort prématurée donna lieu à des bruits populaires, et l'on en accusa le ministre Acton (voy. ce nom), dont Filangieri aurait combattu les idées, dans le sein du conseil suprême, sur le système commercial des Anglais :

il est inutile d'ajouter que cette conjecture ne reposait que sur les préventions qu'Acton avait inspirées aux Napolitains. Après la mort de Filangieri, on s'occupa de recueillir ce qu'il avait laissé de son travail. On ne trouva terminée que la première partie du cinquième livre, que l'on a publiée, et l'indication du sujet des chapitres de la seconde partie. Son ouvrage avait obtenu une si grande vogue en Italie, que cinq éditions en furent successivement publiées à Naples, à Florence et à Milan. Depuis, plusieurs autres éditions parurent ; parmi elles nous citerons celles de Milan, *Rip. de' Classici Ital.*, 1822, 6 vol. in-8°, et de Livourne, 1826, 6 vol. in-8°. Nous n'entreprendrons pas de présenter ici une analyse étendue de la *Science de la Législation* et un jugement motivé sur cet ouvrage ; nous dirons seulement que Filangieri fait reposer la science sociale sur la *conservation* et la *tranquillité*. Partant de cette base, il démontre que la bonté des lois est ou *absolue* ou *relative* ; il expose ses principes d'économie politique, ses vues sur la législation criminelle, sur l'éducation, les mœurs et l'instruction publique, et donne des notions sur les religions qui ont précédé le christianisme. Les doctrines de Filangieri se rapprochent souvent de celles de Montesquieu, qu'il a pris évidemment pour guide et pour modèle. Aujourd'hui que, après soixante années de lutttes et d'expériences, les peuples ont recueilli beaucoup d'heureux résultats des théories de cette grande époque, les opinions de Filangieri ne sauraient être acceptées sans de nombreuses modifications. Benjamin Constant (voy. ce nom), dans le commentaire qu'il a publié, en 1822, de la *Science de la Législation*, a combattu plusieurs des idées avancées par l'auteur de ce célèbre ouvrage. L'année même de la mort de Filangieri, l'avocat Donato Tomasi, son ami, publia son *Éloge historique*, et Salfi a placé en tête de l'édition des *Œuvres de G. Filangieri*, traduites de l'italien et publiées à Paris en 1822, en 6 vol. in-8°, un éloge de ce publiciste. C'est le 6<sup>e</sup> vol. de cette édition qui contient le commentaire de B. Constant, dont nous avons déjà parlé. Le tout a été réimprimé à Paris, en 1840, en 3 vol. in-8°. Dès 1786 Gallois, depuis tribun, avait commencé la publication d'une traduction française de la *Science de la Législation*, qui fut complétée successivement, et qui forma 7 vol. in-8°. Les éditions ci-dessus mentionnées de 1822 et de 1840 ne sont que la reproduction de cette traduction, justement estimée. Il a paru aussi deux traductions allemandes et une traduction espagnole du même ouvrage : cette dernière avait été faite en 1787, par don Antonio Rudin ; elle était très-imparfaite, à cause des suppressions et des changements que le traducteur avait jugé à propos d'y faire pour éluder la censure, ce qui n'empêcha pas le tribunal de l'inquisition de la condamner. i que l'ouvrage italien. Don Juan de Ri



publia une édition plus complète à Madrid, en 1821.

Filangieri avait projeté un second ouvrage, qu'il se proposait d'intituler *Nuova Scienza delle Scienze*, dans lequel il eût remonté aux vérités primitives de chaque science et recherché la connexion qui existe entre elles. Il méditait aussi un nouveau système d'histoire, qu'il voulait intituler *Histoire civile, universelle et perpétuelle*, qui eût eu pour objet d'exposer dans l'histoire individuelle de chaque peuple l'histoire générale et constante de l'homme, de ses facultés, de ses penchants, etc., et les faits qui en résultent pour l'organisation sociale. Il n'a laissé qu'un fragment très-court du premier de ces ouvrages, tous les deux étaient seulement conçus dans sa pensée, mais il lui eût fallu probablement beaucoup de temps pour les réaliser. (A. TAILLANDIER, dans l'*Encycl. des G. du M.*)

Tipaldi, *Biografia degli Italiani*.

FILANGIERI (Charles), prince de Satriano, duc de Taormina, général italien, fils du précédent, né à Naples, en 1785. Il étudia en l'École impériale de Paris, et revint à Naples, où il se montra l'un des officiers de l'armée les plus dévoués à Murat. Chargé en 1815, avec les généraux Pepe et Caracciolo, de s'opposer au passage du Pô par les Autrichiens, il fut grièvement blessé. L'historien Colletta attribue à ce fait la désorganisation des forces napolitaines.

Les Bourbons, rétablis, comblèrent Filangieri de faveurs. Le roi Ferdinand II lui confia en 1848 la difficile mission de soumettre la Sicile insurgée. Après un bombardement qui dura huit jours, le général napolitain s'empara de Messine, qui n'était plus qu'un monceau de ruines. Les Anglais et Français l'obligèrent à signer un armistice avec les insurgés. Il profita de cette circonstance pour reorganiser son armée. Les puissances occidentales n'ayant pas réussi à rétablir la paix, Filangieri déclara la fin de l'armistice en février 1849, et marcha sur Palerme, à la tête de 16,000 hommes. Après deux jours de bombardement, il se rendit maître de Taormina, au nord de l'île, et reçut pour cette conquête le titre de duc de Taormina. Catane ne tarda pas à subir le même sort, ainsi que Syracuse et Augusta. Filangieri mit le siège devant Palerme, qui, malgré la résistance héroïque de Marzovino (roy de nou), aurait sans doute été enlevée d'assaut sans l'intervention des Anglais et Français. Une capitulation fut obtenue le 15 mai 1849, et suivie d'une amnistie générale, dont furent exceptés cinquante-trois personnes. Filangieri fut nommé lieutenant général et gouverneur de la Sicile, et s'efforça de faire oublier, en usant de modération et de douceur, les événements de 1849. Cette politique ne pouvait être longtemps goûtée à la cour de Naples. Dès que la tranquillité fut rétablie, Filangieri dut donner sa démission, et il

n'a conservé aujourd'hui que ses titres et les fonctions de surintendant général des spectacles publics.

G. VITALE.

Colletta, *Storia del Regno di Napoli*. — La Fontana, *Storia d'Italia*. — La Masa, *Storia della Rivoluzione Siciliana*. — Zeller, *Histoire de Filalia*. — Botta, *Storia d'Italia*.

FILARETE (Antonio), dit l'Averulino, architecte et sculpteur florentin du quinzième siècle. Comme sculpteur, il n'est guère connu que par la grande porte de bronze qu'avec l'aide de Simon Donatello il fit, vers 1440, par ordre d'Eugène IV, pour l'ancienne église de Saint-Pierre, et que Paul V fit ajuster à la nouvelle basilique, où elle est aujourd'hui. Rien de plus bizarre que la composition de cette porte, où l'on trouve des scènes de l'Écriture, des traits de la vie du pape Eugène IV et de l'empereur Sigismond, réunis à des sujets de l'histoire romaine et aux fables les moins poétiques du paganisme.

Filarete est plus estimé comme architecte. En 1468, il construisit le grand hôpital de Milan, fondé par le duc François Sforce, et cet édifice est resté un des plus beaux en ce genre. Il donna aussi les plans de la cathédrale de Bergame. Doué d'un génie ardent et fécond, il aurait voulu, suivant l'expression de Vasari, reconstruire le monde. En 1464, il dédia à Pierre de Médicis un traité d'architecture contenant une foule de projets plus ou moins exécutoires, quelques bons préceptes noyés dans une foule de détails inutiles; ce traité est resté manuscrit, et on n'en connaît que deux exemplaires, l'un à la Magliabechiana de Florence, l'autre à la bibliothèque Trivulzi de Milan. E. B—N.

Vasari, *Vite*. — Cicognara, *Storia della Scultura*. Baldinucci, *Notizie*. — Pignoni, *Descrizione di Roma*. Quadremoli de Quincy, *Dictionnaire d'Architecture*.

FILASSIER (Marie), théologien français, mort en 1733. On a de lui : *Sentiments chrétiens propres aux personnes malades et infirmes, pour se sanctifier dans les maux et se préparer à une bonne mort*; Paris, 1728, in-12.

Moréri, *Grand Dictionnaire historique*.

FILASSIER (Jean-Jacques), morénois et agronome français, né à Warwick-Sud, dans la Flandre, vers 1736, mort à Clamart, en 1808. Grand admirateur de Rousseau, il voulut, comme ce philosophe, perfectionner le système d'éducation alors en usage, et composa dans ce but, avec un ancien magistrat nommé Rose, un ouvrage intitulé *Kraste, ou l'ami de la jeunesse*. Filassier aimait aussi beaucoup la campagne et les expériences agronomiques. Il s'établit aux environs de Paris, et dirigea la pépinière de Clamart. Sous la révolution il fut élu d'abord principal syndic du district de Bourg-la-Reine, puis député à l'Assemblée législative. Après le 10 août, il exerça quelque temps les fonctions de juge de paix, et reentra ensuite dans la vie privée. On a de lui : *Dictionnaire historique de l'éducation*.



tion; Paris, 1771, 2 vol. in-12; 1784, 2 vol. in-8°; — *Éraste, ou l'ami de la jeunesse*; Paris, 1773, in-8°; — *Éloge du Dauphin père de Louis XVI*; Paris, 1777, in-8°; — *Culture de la grosse asperge dite de Hollande, la plus précoce et la plus hâtive, la plus féconde et la plus durable que l'on connaisse*; Paris, 1783, in-12; — *Dictionnaire du Jardinier français*; Paris, 1790, 2 vol. in-8°.

Rabbe, Bolsjolin, etc., *Blog. univ. des Contemporains*.

\* **FILASTRE** ou **FILLASTRE** (*Guillaume*), prélat, helléniste et géographe français, né en 1347 ou 1348, à La Suze (Maine), ou, selon Charles Ménard et l'abbé Ménage, à Huillé, près Duretal (Anjou), mort à Rome, le 6 novembre 1428. Il fit ses études à l'université d'Angers. Son mérite l'éleva à la dignité de doyen du chapitre de Reims, où il enseigna la théologie et les mathématiques. Il y fonda une savante bibliothèque, fit rebâtir l'école théologique et achever une des tours de la cathédrale. En 1406, il fut député aux assemblées générales du clergé qui se tinrent à Paris en présence du roi Charles VI. Ses discours furent une entière apologie du pape Benoît XIII et une aigre condamnation de la conduite de la France, qui s'était soustraite à l'obédience de ce pontife. Exaltant l'autorité du pape aux dépens de celle du roi, il alla si loin qu'il fut interrompu et obligé de demander pardon au prince. Ce zèle pour le saint-siège valut à Filastre les faveurs de la cour romaine; il fut nommé prieur de Saint-Ayouh, archevêque d'Aix (en Provence), et le pape Jean XXIII le crea, en 1411, cardinal-prêtre du titre de Saint-Marc. Il prit part aux conciles de Pise et de Constance, et s'y montra avec une telle distinction, que dans ce dernier, en 1415, il fut élu un des commissaires, avec pleine autorité dans les matières de foi. Il conseilla alors l'abdication de Jean XXIII et la déposition de Benoît XIII (5 juin 1417), comme la voie la plus courte et la plus sûre pour rendre la paix à l'Église. Il contribua ensuite puissamment à l'élection de Martin V. Ce pape l'envoya en France avec le cardinal Jourdain des Ursins, archevêque de Naples, pour y faire cesser les dissidences. De retour à Rome, Filastre y mourut, et fut enterré dans l'église de Saint-Chrysogone, où l'on lit encore l'épithaphe placée sur son tombeau. Filastre était un des hommes remarquables de son époque. Outre ses connaissances profondes dans les droits civil et canon, il possédait parfaitement les langues anciennes et modernes et leur littérature. Il a traduit quelques livres de Platon et a fait sur Pomponius Mela des notes qui, restées manuscrites, sont conservées dans la bibliothèque de Reims. Il s'occupa aussi de cosmographie, dans un temps où cette branche des connaissances humaines n'offrait qu'une tradition fort obscurcie de la science transmise par l'antiquité. Ce fut probablement cette communauté d'étude qui le lia avec le savant cardinal Pierre d'Ailly (*Petrus de Alliaco*, évêque

de Cambrai. Filastre composa des commentaires sur le texte de Ptolémée, qui éclaircissent singulièrement l'histoire des notions géographiques que l'on avait alors touchant les parties septentrionales de l'Europe. Ces précieux documents font partie d'une cosmographie de l'auteur grec, qui n'a point été publiée et qui se trouve maintenant à la bibliothèque de Nancy. Ce manuscrit, intitulé simplement : *Cl. Ptolomæi Cosmographia*, est de format in-4°, et présente 214 feuillets, dont 160 en vélin et 54 en parchemin. Il se trouve inscrit sous le n° 11. La première partie contient simplement la traduction latine de la géographie de Ptolémée, par Jacques Angelo de Florence, qui dut l'écrire de 1409 à 1410. Filastre en devint possesseur vers 1417. Les cartes géographiques de la seconde partie durent être exécutées dix ans plus tard, vers 1427; mais c'est surtout la 11<sup>e</sup> carte de l'Europe, intercalée entre la 1<sup>re</sup> et la 2<sup>me</sup> carte de l'Afrique, qui doit attirer l'attention des savants (1); elle est accompagnée d'un texte précieux, dû à Filastre : « Cette 11<sup>me</sup> carte de l'Europe, dit M. Thomassy, fait faire à l'histoire de la géographie des premières années du quinzième siècle d'immenses progrès en nous révélant l'idée que l'on avait alors du Groenland et des régions septentrionales, si peu connues jusqu'à cette époque. » Nous n'ajouterons pas, avec cet auteur, que Filastre se place naturellement sinon à côté, du moins immédiatement après son contemporain Pierre d'Ailly; l'auteur de l'*Imago Mundi* a suivi scrupuleusement dans leurs opinions les auteurs anciens; il n'a d'autre mérite, pour ainsi dire, à nos yeux, que d'avoir dirigé en partie la pensée de l'immortel Colomb. Plus heureux, son contemporain a pu ajouter un chapitre nouveau à l'histoire de la géographie. G. DE F. et F. D.

Blan, Notice publiée en 1836 dans les *Mémoires de la Société des Lettres, Sciences et Arts de Nancy*. — Moreri, *Grand Dict. historique*. — Lelors, *Metropolis Remensis Historia*. — *Gallia purpurata*; Paris, in fol. — Raymond Thomassy, *Guillaume Filastre considéré comme géographe à propos d'un manuscrit de la Géographie de Ptolémée* (extr. du *Bulletin de la Société de Geogr.*, février 1842). — Vie de Santarem, *Histoire de la Cosmographie*.

**FILASTRE** ou **FILLASTRE** (*Guillaume*), prélat et historien français, neveu du précédent et né, selon toute apparence, dans la province du Maine, dont son père, *Etienne*, était gouverneur, mort à Gand, le 22 août 1473. « Sa naissance était illégitime, dit Valère André, mais ses vertus, son savoir, compensèrent amplement ce défaut. » Entré fort jeune au monastère de Saint-Pierre de Châlons-sur-Marne, il se fit bénédictin, devint prieur de Sermaise, et bientôt après abbé de Saint-

(1) Nous en donnerons ici une idée en citant l'inscription du verso de la 10<sup>e</sup> carte : *Sequitur descriptio regionum septentrionalium, videlicet Danmarchie, que alias Danua vel Ducia dicitur; Item Suevie, Norregie, Groelandie, et insularum adjacentium de quibus Tholomeus non egit, sed omisit. forsan illas regiones ignorans ut ridere potest in 3<sup>o</sup> libro, ubi agit de Decia et partibus septentrionalibus, etc.*

Thierry en Champagne. Il fut reçu docteur à Louvain en janvier 1436. Philippe le Bon, l'ayant appelé près de sa personne, lui confia les affaires les plus importantes, l'envoya deux fois comme ambassadeur vers le pape Eugène IV, et lui donna pour récompense la prébende sacerdotale de Cambray. Lorsque, le 1<sup>er</sup> janvier 1430, Philippe le Bon institua l'ordre de la Toison d'Or, Guillaume Filâtre en fut nommé le chancelier. Député au concile de Bâle pour y soutenir, contre René d'Anjou, les prétentions du comte de Vaudemont sur le duché de Lorraine, Filâtre déploya dans cette affaire beaucoup de prudence. Nommé évêque de Verdun, il prit possession de ce siège le 30 septembre 1437, et trouva son chapitre, sa noblesse, sa bourgeoisie très-mal disposés contre lui. Ayant voulu opérer des réformes utiles, on s'y opposa, et l'impôt d'une taille sur les biens du chapitre devint l'occasion de violences, qui produisirent une guerre ouverte. A la fin néanmoins l'évêque céda, et le 13 mai 1439 le concile de Bâle termina cette querelle. Pendant dix années, Guillaume Filâtre fut en lutte constante avec le clergé, la bourgeoisie et les magistrats de Verdun. Fatigué d'une semblable existence, il changea son évêché contre celui de Toul, qu'occupait Louis de Harancourt, et fut installé sur ce nouveau siège en 1449. Le chapitre toulouais se montra plus docile que le chapitre verdunois; mais la bourgeoisie défendit ses privilèges avec une telle fermeté que l'évêque, voyant sa dignité compromise, son pouvoir temporel anéanti, quitta Toul, et, du château de Liverdun, fulmina les censures ecclésiastiques contre la cité rebelle, dont les magistrats furent destitués par lui. L'affaire ayant été portée au tribunal de l'empereur, Guillaume Filâtre s'y rendit, eut gain de cause, et les bourgeois furent obligés de lui demander pardon en présence de la cour, le 31 avril 1451. L'année suivante, nouveaux conflits, plus vifs que jamais. Forcé d'abandonner son diocèse, Guillaume se retira à Bruxelles, et tâcha vainement d'intéresser l'empereur à sa cause; la bourgeoisie toulouaise se fit appuyer près du duc de Lorraine, du roi de France, du cardinal légat et du pape lui-même, qui donna tort à l'évêque, bien qu'il se fût rendu à Rome pour mieux justifier sa conduite. Guillaume Filastre chercha un autre évêché dans les Pays-Bas, et permuta le sien, en 1452, contre celui de Tournay, dont le titulaire venait de mourir. Depuis lors jusqu'à la fin de ses jours Guillaume vécut plus tranquille. On a de lui : *La Toison d'Or, auquel sous les vertus de magnanimité et justice sont contenus les hauts, vertueux et magnanimes faits, tant des très-chrétiennes maisons de France, Bourgogne et de Flandre, que d'autres rois et princes de l'Ancien et Nouveau Testament*; Paris, 10 décembre 1517, in-4°, Troyes, 1530, in-fol., et daté de Saint-Omer, où Filastre résidait habituellement, comme abbé de Saint-Bertin, après qu'il eut été fait

évêque de Tournay. Il se dit *le dévot orateur et chancelier du très-noble ordre du Toison d'Or*, et dédia son livre au très-redouté seigneur Charles, duc de Bourgogne. Fillastre avait prononcé l'oraison funèbre de Philippe le Bon; cette pièce est restée manuscrite. Il aimait les arts et la magnificence; il décora ses cathédrales de tentures marquées au coin de ses armes; il eut une belle bibliothèque, composée d'ouvrages enluminés avec soin; et, malgré les malheurs du temps, il ordonna des constructions utiles dans le diocèse de Toul, mais principalement à Saint-Bertin, où il fut enseveli. Émile BÉCOT.

Le Carpentier, *Hist. de Cambray*, t. I, p. 464. — Le P. Benoît, *Hist. de Toul*, p. 551-551. — Roussel, *Hist. de Verdun*, p. 383-384. — Dom Calmet, *Biblioth. Lorraine*.

**FILASTRE.** Voy. FILLASTRE et FILLATRE.

**FILCHINS** (*Benoit*), théologien anglais, né vers 1560, mort vers 1630. Issu d'une famille noble, il fut élevé dans les principes du protestantisme; mais pendant un voyage qu'il fit en France en 1599 il abjura cette religion, et entra dans l'ordre des Capucins. Ayant eu l'imprudence de repasser en Angleterre, il fut emprisonné. Il en sortit au bout de trois ans, et revint en France. Henri IV, qui avait réclamé son élargissement, l'honora d'une bienveillance particulière. On a de Filchins : *Soliloquium pium et grave, in quo exponit conversionis suæ primordia*; 1602; — *Liber variorum exercitiorum spiritualium*; Viterbe, 1608. — *Eques christianus*; Paris, 1609, 2 vol. in-12; — *Regula perfectionis, continens breve ac lucidum compendium totius vitæ spiritualis*; Rome, 1625 et 1628. Cet ouvrage, écrit d'abord en anglais, puis traduit en flamand et en français, fut mis en latin par l'auteur lui-même, quelques années avant sa mort. Il s'en fit plusieurs éditions à Rome, Paris, Lyon, Viterbe, etc.

Feller, *Biographie universelle* (édit. Weiss).

**FILELFO.** Voy. PHILELPE.

**FILESAC** (*Jean*), théologien français, né à Paris, vers 1550, mort dans la même ville, en 1638. Il professa les humanités, puis la philosophie, fut élu recteur de l'université en 1586, se fit recevoir docteur en 1590, et mourut doyen de la faculté de théologie, dont il était une des lumières. Son principal ouvrage est intitulé : *Traité de l'Autorité des Evêques*; Paris, 1606, in-8°. Il a écrit aussi *Sur le Carême*; *sur l'Origine des Paroisses*; *sur la Confession auriculaire*; *sur l'Idolâtrie*; *sur l'Origine des anciens statuts de la faculté de Paris*. Les divers traités de Filesac ont été réunis sous les titres de *Opera varia*, Paris, 1614, 2 vol. in-8°; et *Opera selecta*, Paris, 1621, in-4°. Voici le jugement de Moréri sur ce docteur jadis célèbre : « Il y a bien de l'érudition ecclésiastique et profane dans les ouvrages de Filesac. Ils sont pleins de citations, et ne sont presque qu'un tissu de passages qu'il joint les uns aux autres par quelques réflexions, sans beaucoup d'ordre

ni de méthode. Il passe d'une matière à l'autre, entremêle le sacré et le profane, et fait souvent des digressions. Il y a beaucoup à profiter dans la lecture de ses ouvrages, mais elle n'est pas agréable. »

Dupin, *Bibliothèque des Auteurs ecclésiastiques du dix-septième siècle*. — Du Boulay, *Histoire de l'Université de Paris*, t. VI. — Moréri, *Grand Dict. Hist.*

**FILHOL** (Antoine-Michel), graveur français, né en 1759, mort le 5 mai 1812. Il se fit connaître par diverses publications pittoresques, dont la plus importante est intitulée : *Cours élémentaire de Peinture, ou galerie complète du Musée Napoléon*; Paris, 1804-1814, 10 vol. grand in-8°. Cet ouvrage se compose de cent-vingt livraisons; le texte des dix premières a été rédigé par Caraffe, et les suivantes par Jos. Lavallée. Le *Cours élémentaire* fut augmenté d'un volume par M<sup>me</sup> Filhol. Cette suite, dont le texte a été rédigé par Jal, porte le titre de *Musée royal de France, ou collection gravée de chefs-d'œuvre de peinture et de sculpture dont il s'est enrichi depuis la Restauration*; Paris, 1827, grand in-8°. — Filhol a aussi publié : *Concours décennal, ou collection gravée des ouvrages de peinture, sculpture, architecture et médailles*; Paris, 1812-1814, 10 livraisons in-4°.

Barbier, *Examen critique des Dictionn. historiques*. — Quérard, *La France litt.*

**FILIASI** (Jacques), archéologue et physicien italien, né à Venise, en 1750, mort dans la même ville, le 17 février 1829. Élevé à Mantoue, il se livra à des travaux scientifiques et littéraires qui lui assurèrent une brillante réputation. Sa vie n'offre d'ailleurs aucun événement remarquable. Voici la liste de ses ouvrages : *Memorie storiche dei Veneti primi*; Venise, 1781, 2 vol. in-8°; le même ouvrage, refondu et considérablement augmenté, parut sous le titre de *Memorie storiche sui Veneti primi e secondi*; Venise, 1796, 8 vol. in-8°; puis avec un *essai Sull' antico Commercio, Arti e Marina dei Veneziani*; Padoue, 1811, 7 vol. in-8°; — *Delle Strade Romane che passavano anticamente pel Mantovano*; Guastalla, 1792, in-8°; — *Memoria delle Procelle che annualmente sogliono regnare nelle Maremme Veneziane*; Venise, 1794, in-8°; — *Memorie sulle annuali Vicende atmosferiche*; Venise, 1801; — *Ricerche storico-critiche sull' Opportunità delle Lagune*; Venise, 1803; — *Riflessioni sopra i Fiumi e le Lagune*; Venise, 1817, in-4°; — *Lettere familiari astronomiche*; Venise, 1818; plusieurs mémoires et opuscules publiés dans divers journaux et recueils littéraires d'Italie.

Tipaldò, *Biografia degli Italiani Illustri*, t. VII, p. 301.

**FILICAJA** (Louis DE), poète italien, vivait dans la première moitié du seizième siècle. On a de lui deux poèmes sacrés intitulés : *La Vita del Nostro Salvatore G.-C., ovvero la sacra*

*storia evangelica, tradotta non solo di latino in volgare, ma anche in verso*; Venise, 1548, in-8°; — *Gli Atti degli Apostoli, secondo san Luca, tradotti in terza rima*; Venise, 1549, in-fol.

Crescimbeni, *Istoria della Volgar Poesia*. — Negri, *Istoria degli Scrittori Fiorentini*.

**FILICAJA** (Vincenzo DA), jurisconsulte et poète italien, né à Florence, en 1642, mort en 1707. Il appartenait à une famille noble. Son père l'envoya faire ses études à l'université de Pise; le jeune Filicaja, qui avait l'esprit sérieux et spéculatif, étudia avec succès la théologie, la philosophie et la jurisprudence. Après avoir reçu le diplôme de docteur en droit, il retourna dans sa ville natale, où la sagacité de son jugement, l'intégrité de son caractère et sa profonde connaissance des lois lui assurèrent une honorable réputation. Non moins versé dans les lettres que dans les sciences, il employait ses loisirs à composer des poésies dans lesquelles éclatent des sentiments religieux et patriotiques. En 1673, il épousa Anna Capponi, et fut nommé sénateur par le grand-duc de Toscane. La levée du siège de Vienne par les Turcs, en 1683, lui inspira une *canzona* ou ode, qui lui valut des félicitations de plusieurs souverains de l'Europe. L'abdication de la reine de Suède l'avait également induit à composer un poème à la louange de cette princesse. Christine lui en témoigna sa satisfaction par des libéralités dont sa famille aussi bien que lui-même fut l'objet; mais elle défendit à Filicaja de les révéler au public, sous prétexte qu'elle avait honte de ne pas récompenser plus dignement un homme d'un si grand mérite. Par déférence pour la volonté de sa bienfaitrice, le poète crut devoir comprimer l'expression de sa gratitude, tant que vécut Christine. Ce fut seulement après la mort de la reine qu'il écrivit une ode latine en l'honneur de sa mémoire.

Quelque estimées que soient les odes italiennes et latines de Filicaja, elles n'ont pas eu un succès aussi durable que ses sonnets. Il excella effectivement dans ce dernier genre de poésie, pour lequel les Italiens ont toujours eu beaucoup de prédilection; les plus remarquables des sonnets de Filicaja sont *La Provvidenza* et *L'Italia*; la pensée, l'image, le style, tout en est sublime : *L'Italia* particulièrement excita en Toscane une admiration que le cours des siècles, loin de l'affaiblir, a propagée dans l'Europe entière. Ce sonnet a pris rang dans les pays étrangers, parmi les poésies classiques qu'on présente pour modèle et dont on recommande la traduction à quiconque apprend la langue italienne.

Remarquons ici, à la gloire de Filicaja, que ses actes ne se trouvèrent jamais en contradiction avec ses écrits. Les idées généreuses que sa plume émettait n'existaient pas seulement dans sa tête; elles avaient germe et fructifié dans son cœur. Filicaja fut donc un savant légiste, magistrat distingué, un poète national, et

homme de bien. Il a mérité de la part d'un auteur italien l'éloge suivant, auquel sa concision même donne une grande valeur, et que nous traduisons ici littéralement : « Ainsi aimé et estimé des grands non moins que des petits, également cher à Dieu et aux hommes, il (Filicaja) vécut jusqu'à l'âge de soixante ans. »

Vincenzo Filicaja était membre de l'Académie degli Arcadi et de celle della Crusca. Ses œuvres poétiques, dont l'édition complète, commencée avant sa mort, fut achevée par son fils, consistent en un volume in-4° de *Poésies toscanes* et en un autre recueil de *Poésies latines*. On a aussi imprimé plus tard sa *Correspondance littéraire en prose* avec Francesco Redi, Menzini et Gori. Camille LEBRUN.

Fabroni, *Vite Italiane*. — Crescimbeni, *Vite degli Arcadi*. — Negri, *Istoria dei Fiorentini Scrittori*. — Tiraboschi, *Storia della Letteratura Italiana*.

FILICE. Voy. CYRNEUS.

FILIFEPI OU FILIPPI (Alessandro). Voy. BOTTICELLI (Sandro).

\* FILIPPI (Camillo), peintre de l'école de Ferrare, né dans cette ville, vers 1510, mort en 1574. On ne sait quel fut son maître, mais son style montre qu'il s'était inspiré de l'école romaine, et qu'il s'était proposé surtout Michel-Ange pour modèle, ainsi que le fit aussi son fils, surnommé *il Bastianino*. Il travailla avec ce fils à la décoration des arcs de triomphe érigés en 1559 pour fêter l'avènement du duc Alphonse II. Il avait peint aussi avec Dosso Dossi et le Dielaj quelques fresques dont il ne reste presque plus de traces, dans l'église de Santa-Maria-in-Vado, qui conserve aussi son meilleur tableau, une *Annonciation*, peinte avec une franchise et une pureté admirables. Filippi mourut phthisique, quoique dans un âge assez avancé, et fut enseveli dans l'église qu'il avait enrichie de ses ouvrages.

E. B—N.

Baruffaldi, *Vite de' Pittori Ferraresi*. — Superbi, *Apparato degli Uomini Illustri della città di Ferrara*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — N. L. Cittadella, *Guida di Ferrara*.

\* FILIPPI (Cesare), peintre de l'école de Ferrare, né après 1540, mort vers 1603; second fils, et sans doute élève de Camillo, il ne fut que médiocre peintre de figures; mais il excella dans les ornements et les arabesques, genre dans lequel il fut souvent employé par son frère aîné le *Bastianino*.

Baruffaldi, *Vite de' Pittori Ferraresi*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Nicozzi, *Dizionario*. — Siret, *Dictionnaire historique des Peintres*.

FILIPPI. Voy. GRATELLA.

\* FILIPPI (Joseph de'), médecin italien, né en 1781, à Varallo-Pombia (Piémont), mort le 23 mars 1856. Après avoir fait ses études et reçu ses grades à l'université de Pavie, il servit dans l'armée, et prit part à toutes les campagnes de Napoléon, depuis le camp de Boulogne. En 1814 il était médecin en chef de l'armée italienne. Il refusa de servir l'Autriche, qui supprima sa solde de retraite. Nommé membre de l'Institut

des Sciences de Lombardie par l'Institut lui-même, il fut à trois reprises rayé par le gouvernement autrichien, et à trois reprises réélu de nouveau. En 1848 il fut nommé président du comité de santé publique, qui comprenait le service de santé de l'armée. Au retour des Autrichiens, il se retira à Varèse, où il succomba, après deux ans de cruelles souffrances. Il a publié à Milan : *Nuovo Saggio analitico sulla Infiammazione*; 1821, in-8°; — *Della Scienza della Vita*; 1830, in-12; — *Galateo medico* (Conseils pour l'exercice de la médecine); 2° édition, 1841, in-8°; — *Annotazioni di Medicina pratica*; 1845, in-8°; et un grand nombre de mémoires dans la *Biblioteca Italiana* et dans le *Journal de l'Institut Lombard*, qui succéda à ce recueil.

D<sup>r</sup> BERTILLON.

Gén. Laugier, *GF Italiani in Russia*. — *Fasti e Fieude*. — *Mém. de l'Institut Lombard*. — *Docum. particuliers*.

\* FILIPPI (Philippe de'), fils du précédent, naturaliste italien, né à Milan, le 20 avril 1814, reçu docteur-médecin à l'université de Pavie, où il professa l'histoire naturelle par décret de dispense d'âge, professeur de zoologie à l'université de Turin depuis 1848, membre de l'Académie des Sciences de cette ville et du conseil de l'instruction publique. Il a publié à Milan : *Delle Funzioni riproduttive negli animali*, pour compléter l'éd. ital. du *Cours élémentaire* de Milne-Edwards; 1850, in-8°; — *I Tre Regni della Natura, Regno animale*; 1852, in-8°, fig.; — *La Creazione terrestre, lettere a mia figlia*; 1854, in-16, figures; — Plusieurs mémoires dans la *Biblioteca Italiana* et *Il Cimento*; — *l'Histoire génétique des trématodes* (infusoires), dans les *Mémoires de l'Acad. des Scienc. de Turin* (1854 et 1855), avec pl. d'anatomie microscopique.

D<sup>r</sup> BERTILLON.

*Biblioteca Ital.* — *Il Cimento*. — *Mém. Acad. Turin*.

FILIPPINI (Antoine-Pierre), historien corse, né à Vescovato-de-Casinca, près de Bastia, en 1529, mort vers la fin du seizième siècle. Sa vie est presque entièrement inconnue. On sait seulement qu'il eut beaucoup à souffrir des guerres qui désolèrent la Corse en 1555 et 1564. Il a laissé une compilation historique intitulée *Istoria di Corsica*. On y trouve d'abord les chroniques de Jean de la Grossa, de Pierre-Antoine Monteggiani et de Marc-Antoine Ciaccaldi, qui contiennent l'histoire de la Corse depuis les temps fabuleux jusqu'à 1559. Filippini a continué cette histoire jusqu'en 1594. Le tout forme neuf livres, et fut publié pour la première fois à Tournon, 1594, in-4°. M. Gregory en a donné une nouvelle édition, très-augmentée; Pise, 1832, 5 vol. in-8°. Quoique l'œuvre de Filippini soit dénuée de critique et qu'elle n'ait presque aucun mérite de style et de narration, elle est cependant intéressante, parce qu'elle contient sur l'île de Corse des détails qu'on ne trouverait pas ailleurs.

Filippini, *Storia di Corsica* (édition de Pise préface de M. Gregory).

FILLASTRE. Voy. FILASTRE.



**FILLATRE** (Dom *Guillaume*), controversiste et archéologue français, né au Tilleul (diocèse de Rouen), en 1634, mort en 1706, à l'abbaye de Fécamp. Il entra dans la congrégation des Bénédictins de Saint-Maur en 1652. Très-versé dans les lettres et le droit canonique, il était en relation avec le P. Mabillon, qui le consultait souvent. On a de lui un *Memoire* sur un point de juridiction épiscopale; 1690, in-fol.; — des *Conjectures sur la caverne du dieu Mithra* (dans les *Lettres* de saint Jérôme, traduites par dom Roussel, t. I, p. 516), et trois *Lettres* dans les *Œuvres posthumes* de Mabillon, t. 1<sup>er</sup>.

Dom Le Cerf, *Bibliothèque historique et critique des Auteurs de la Congrégation de Saint-Maur*.

**FILLEAU** (*Jean*), sieur de LA BOUCHETTERIE, jurisconsulte français, né à Poitiers, en 1600, mort dans la même ville, le 26 juillet 1682. Il étudia le droit à Poitiers, et obtint en 1619 le grade de docteur. D'abord avocat au parlement de Paris, il devint en 1632 professeur en droit à l'université de Poitiers, et l'année suivante avocat du roi au présidial de cette ville. Nommé chevalier de l'ordre de Saint-Michel en 1653, conseiller d'État des finances et conseiller privé en 1654, il reçut en 1661 des lettres de noblesse. Il acquit une fâcheuse célébrité par sa *Relation juridique de ce qui s'est passé à Poitiers touchant la nouvelle doctrine des jansénistes*; Poitiers, 1654, in-8°. Il y rapportait qu'un ecclésiastique, ayant entendu parler de son zèle pour la bonne doctrine, lui avait déclaré, en sa qualité de magistrat, qu'il avait assisté en 1621, à Bourgfontaine, près de Villers-Cotterets, à une assemblée où six personnes, que Filleau désignait par des initiales, avaient délibéré sur les moyens de renverser la religion romaine et d'élever le déisme sur ses ruines. Pascal repoussa avec énergie, dans sa seizième Provinciale, cette odieuse imputation, qui paraissait dirigée contre l'abbé de Saint-Cyran, Jansenius, évêque d'Ypres, Philippe Cospeau, évêque de Nantes, puis de Lisieux, Pierre Camus, évêque de Belley, Arnauld d'Andilly, et Simon Vigor, conseiller au parlement. Filleau, malgré le défi des solitaires de Port-Royal, n'osa jamais nommer l'ecclésiastique dont il avait publié la prétendue révélation. L'ouvrage de Filleau et les discussions qu'il fit naître occupèrent alors vivement les esprits. Parmi ses autres écrits on remarque : *Les Arrêts notables du parlement de Paris*; Paris, 1631, 2 vol. in-fol., qui renferment les arrêts recueillis par Chenu; — *La Preuve historique des litanies de la grande reine de France sainte Radegonde*, etc.; Poitiers, 1643, pet. in-fol.; — *De l'Université de la ville de Poitiers, du temps de son erection, du recteur et officiers et privilèges de ladite université; extrait d'un ancien manuscrit latin, garde en la bibliothèque de M. Jean Filleau*; Poitiers, 1643, pet. in-fol.; — *Décisions catholiques ou*

*recueil général des arrêts rendus en toutes les cours souveraines de France, en exécution ou interprétation des édits qui concernent l'exercice de la religion prétendue réformée*; Poitiers, 1668, in-fol. (Dédié à Michel Le Tellier, ministre et secrétaire d'État). Ce recueil montre avec quelle ardeur Filleau poursuivait les hérétiques et les jansénistes, qu'il considérait aussi comme hérétiques. Dreux du Radier attribue à Filleau l'édition des *Annales d'Aquitaine*, de Jean Bouchet, publiée à Poitiers, 1644, in-fol. E. REGNARD.

Moret, *Dict. hist.* — Dreux du Radier, *Bibl. hist. et crit. du Poitou*. — H. Filleau, *Dict. hist. biog. et geneal. des Familles de l'ancien Poitou*. — Ch. Menardière, *Essai sur les Jurisc. poitevins antérieurs au Code Civ.*

\* **FILLEAU DE LA TOUCHE** (*Henri*), magistrat et généalogiste français, né le 6 juin 1758, à Poitiers, où il est mort, le 31 mai 1832. Il était pourvu depuis quatre ans de l'office de procureur du roi au présidial de Poitiers, lorsque la noblesse du Poitou, réunie en 1789 pour rédiger ses cahiers et nommer des députés aux états généraux, le choisit pour secrétaire et pour l'un de ses députés suppléants. Il émigra en 1791, servit à l'armée des princes, dans la compagnie commandée par le chevalier de Filleau, son oncle, coopéra à la défense de Maestricht, et passa ensuite en Angleterre. Rentré en France en 1801, il fut successivement juge suppléant, puis conseiller titulaire à la cour d'appel de Poitiers, et il en remplit les fonctions jusqu'en 1831, époque où il fut admis à la retraite. Les *Mémoires de la Société d'Agriculture, Belles-Lettres, Sciences et Arts de Poitiers*, dont il était fondateur, contiennent plusieurs de ses travaux, au nombre desquels on remarque des *Recherches sur l'histoire de la magistrature poitevine*. On lui doit en outre : *Du droit de mouture perçu par les meuniers; moyens d'en réprimer les abus*; Paris, 1827, in-8°; *Dictionnaire historique, biographique et généalogique des familles de l'ancien Poitou*, publié par le petit-fils de l'auteur, M. Beauchet Filleau, et Ch. de Chergé, ancien président de la Société des Antiquaires de l'Ouest, etc.; Poitiers, 1840-1854, 2 vol. in-8°.

P. LEVOT.

*Dict. historique, etc., des Familles de l'ancien Poitou*.

**FILLEUIL** (*Nicolas*), poète dramatique français, né à Rouen, vers 1530; l'époque de sa mort est inconnue. Il se livra à la littérature, et mit au jour divers ouvrages, dont le plus digne d'attention est intitulé : *Les Theâtres de Gaillon*, Rouen, 1565; c'est un recueil qui contient quatre églogues dialoguées, une tragédie, *Lucrece*, et une comédie en cinq actes, *Les Ombres*; ces diverses pièces furent composées à l'occasion de fêtes qui furent données au château de Gaillon en septembre 1566, et une partie d'entre elles furent représentées devant le roi. Les églogues, en vers de douze syllabes, ne renferment aucune action; tout s'y passe en dialogues



deux ou trois acteurs. La tragédie de *Lucrèce* a du moins le mérite d'être fort courte; *Les Ombres*, qui doivent leur nom à un chœur d'Ombres amoureuses, forment une pastorale où l'on trouve, selon l'usage, des bergers passionnés et des bergères insensibles. Filieul avait déjà fait représenter au collège d'Harcourt et imprimer à Paris, en 1563, une tragédie d'*Achille*; elle est fort ennuyeuse. On a du même auteur un volume de sonnets moraux et parfois assez bien faits, intitulé *Le Discours de N. Filieul*; Rouen, 1560, in-4°; il se pressa un peu trop de publier en 1573 *La Couronne de Henri le Victorieux, roi de Pologne*. On sait qu'Henri III ne remporta guère de victoires et ne régna pas longtemps sur la Pologne.

G. B.

Goujet. *Bibliothèque française*, t. XIV, p. 304. — *Bibliothèque du Théâtre-Français*, t. I, p. 175-176.

\*FILLIERS (Simon), prédicateur français, né à Rouen, vivait à la fin du seizième siècle; il devint prieur d'un couvent de carmes, s'adonna à la prédication, et se distingua au milieu des troubles de la Ligue par la violence de ses attaques contre Henri IV. Il affirmait que lors même que le Bearnais aurait bu toute l'eau bénite de Notre-Dame, sa conversion serait encore douteuse. Il fallait « se défendre de ce Judas, et quelque bonne dame Judith devrait sauver la France par un coup de ciel, et la débarrasser d'un coquin, d'un tyran auquel on aurait raison de préférer le Turc ». Après la chute complète de la Ligue, Filieul prit le sage parti de la retraite et du silence, et l'on n'entendit plus parler de lui.

G. B.

Tabille. *De la Démocratie chez les Prédicateurs de la Ligue*.

\*FILLION ou FILLOS DE CHATIGNET, et non de Charignen, comme le dit *La France littéraire* d'Hebrail, historien lorrain. Il servit dans les gardes à pied de Stanislas, où il passa presque toute son existence militaire. On a de lui *Journal de ce qui s'est passé à l'arrivée et pendant le séjour de Mesdames de France Adélaïde et Victoire à Lunéville et au château de la Malgrange*; Nancy, 1761, in-8°; — *Relation du second voyage de Mesdames de France en Lorraine*, en 1762; Nancy, in-8°.

Famille Bégin.

Hebrail et de Laporte. *La France litt.*, t. I<sup>er</sup>. — Quérard. *La France litt.* — De Lalonde. *Dictionnaire de la Vallée Lorraine*, in-8°.

\*FILLMORE (Willard), président des États-Unis, né le 7 janvier 1800, à Summer-Hill (État de New-York). Son père, Nathaniel Fillmore, descendant d'une famille anglaise, était un petit fermier, classé au nombre des États-Unis, c'est-à-dire qu'il cultivait de ses propres mains le champ de quelques arpents qui lui appartenait. Par suite de la pauvreté de sa famille, le jeune Fillmore ne reçut d'abord qu'une instruction très-imparfaite, dans une école de village. À l'âge de quinze ans, il fut envoyé dans le comté de

Livingston, alors région sauvage, pour y apprendre l'état de drapier, et bientôt devint apprenti d'un cardeur de laine dans la petite ville où son père vivait. Pendant les quatre ans qu'il travailla à ce métier, il profita de tous les moyens de cultiver son esprit, consacrant ses veillées à la lecture. À l'âge de dix-neuf ans, il fit la connaissance d'un juge riche et distingué du comté, qui découvrit dans l'humble apprenti l'intelligence qui le rendait digne d'une position plus élevée. Le juge s'intéressa à lui, et offrit de le recevoir dans son office et de fournir aux dépenses de l'élève pendant la durée de ses études. Le jeune Fillmore s'y livra avec la plus grande ardeur; et en même temps, pour diminuer les sacrifices de son bienfaiteur, il consacra une partie de son temps à des leçons dans une école. En 1821, il vint à Buffalo pour continuer ses études, et fut reçu avocat en 1823. La carrière était ouverte devant lui; ses ressources et sa réputation s'étendirent peu à peu. Sa vie politique commença en 1829, lorsqu'il fut envoyé à l'assemblée de l'État de New-York, comme représentant du comté d'Erie. Appartenant au parti whig, il se trouva alors dans l'opposition, et eut peu d'occasions de se distinguer, car aux États-Unis c'est le parti en majorité et au pouvoir qui joue le rôle brillant et actif. Sa probité et sa modestie lui concilièrent une estime générale. L'emprisonnement pour dettes dans l'État de New-York était devenu un fléau public; mais il était défendu par bien des gens intéressés. Fillmore prit une grande part à la discussion qui avait pour objet de détruire cet abus. Sa logique et ses efforts finirent par triompher. L'emprisonnement pour dettes a disparu dès lors des lois de New-York. En 1832 il fut élu membre du congrès, et son parti n'ayant pas la majorité, il ne put y jouer qu'un rôle modeste. À l'expiration de son mandat, il reprit ses travaux d'avocat, mais, cédant aux instances de ses concitoyens, il retourna au congrès en 1837. Il fut réélu dans les deux sessions qui suivirent, et s'y distingua par sa capacité pour les affaires, l'excellence de son jugement et l'élégance facilité de sa parole. En 1841 il refusa les offres de ses constituants qui voulaient l'envoyer encore au congrès, et il reprit les travaux de sa profession. Ses affaires privées l'exigeaient, car sa fortune n'était pas au niveau de sa réputation. Quelques années lui suffirent pour cela. En 1847 il fut élevé par une grande majorité au poste important de contrôleur de l'État (administrateur des finances), et l'année suivante porté par les whigs comme candidat pour la vice-présidence des États-Unis. Il fut élu, donna en 1849 sa démission de contrôleur, et commença en mars ses fonctions de président du sénat. Il s'y distingua par sa dignité, son impartiale justice et son tact supérieur. Le général Taylor étant mort en juillet 1850, après une courte maladie, Fillmore fut appelé de droit à l'éminente et difficile position de président. Il y avait alors dans

les esprits une grande agitation et de graves dissidences au sujet de la Californie, de Cuba, et de la question brûlante de l'esclavage. En Europe, on attendait avec une certaine anxiété les paroles et les actes du nouveau président. La première mesure de Fillmore, le choix de ministres éclairés et estimés, inspira la confiance à l'intérieur et au dehors. C'est sous son administration que la Californie fut admise dans l'union comme nouvel État, et que l'Angleterre et la France proposèrent aux États-Unis de s'associer à un traité dont l'objet était de protéger pour le présent et l'avenir l'île de Cuba contre une révolution intérieure ou de nouvelles agressions du dehors, proposition qui ne fut pas accueillie, par suite des vues secrètes que, pour flatter les passions nationales, nourrit le gouvernement fédéral. L'administration de Fillmore se termina en mars 1853. Il s'est concilié l'estime générale à l'intérieur et en Europe par sa probité, sa modération et la dignité de sa conduite. En 1855, M. Fillmore est venu voyager en Europe et a été reçu avec beaucoup de distinction en Angleterre et en France.

J. CHANUY.

*Men of the Time. — Documents particuliers.*

**FILMER** (Sir Robert), écrivain politique anglais, né à East-Sutton, dans le comté de Kent, au commencement du dix-septième siècle, mort en 1688. Il fut élevé à Cambridge, au collège de La Trinité. On a de lui : *The Anarchy of a limited and mixed Monarchy* (1646), réponse au traité de Hunton sur la monarchie imprimé en 1643; — *Patriarcha* : dans ce traité Filmer essaye de prouver que tous les gouvernements ont commencé par être monarchiques, et que tous les titres au gouvernement sont originairement dérivés des chefs de famille, ou de ceux à qui leurs droits avaient été conférés, soit par cession, soit par manque de lignage. Dans le jugement de Sidney, on accusa celui-ci d'avoir fait une réponse au *Patriarcha* de Filmer, ouvrage que Locke réfuta complètement dans ses deux traités sur le gouvernement publiés en 1689.

*Chalmers, General biographical Dictionary.*

**FIMBRIA** (C. Flavius), général romain, vivait vers 110 avant J.-C. Selon Cicéron, il fut un de ces hommes nouveaux qui s'élevèrent par leur mérite aux premières dignités de l'État. En 105 il se présenta comme candidat au consulat, et le peuple lui donna la préférence sur son compétiteur, Q. Lutatius Catulus. Il eut pour collègue Marius, alors consul pour la deuxième fois. La popularité qui lui valut cette faveur était sans doute de date toute récente, puisque, d'après Cicéron, il avait vainement sollicité le tribunat quelque temps auparavant. On ignore quelle fut sa province, mais il paraît qu'il s'y rendit coupable de concussion : du moins fut-il accusé de ce délit par M. Gracilius : il fut acquitté. Pendant la révolte de Saturninus, en 100, Fimbria prit les armes avec les autres con-

sulaires pour défendre l'ordre public. Cicéron parle de lui comme d'un habile jurisconsulte ; comme orateur, il possédait aussi un grand talent, mais il parlait avec trop de violence. Cicéron dans son enfance avait lu les discours de Fimbria ; mais ces compositions tombèrent si rapidement dans l'oubli que le même Cicéron prétend qu'il était fort difficile de se les procurer.

*Cicéron, Pro Planco, 5 ; In Verrem, V, 70 ; Brutus, 24, 45 ; Pro Fonteio, 7 ; Pro Rabir. perd. 7 ; De Off., III, 19 ; De Orat., II, 22. — Asconius, in Cornel., p. 78. — Valère-Maxime, VII, 2. — Jul. Obsequens, 108.*

**FIMBRIA** (C. Flavius), général romain, probablement fils du précédent, tué en 84 avant J.-C. Pendant les guerres civiles entre Marius et Sylla, Fimbria fut un des plus violents partisans du premier. Cicéron, qui appartenait, il est vrai, à un parti différent, l'appelle « le plus audacieux et le plus insensé des hommes (*homo audacissimus et insanissimus*) ». Pendant les funérailles de C. Marius, Fimbria trama une machination pour faire périr Q. Mucius Scaevola, et comme celui-ci s'échappa avec une large blessure, Fimbria déclara qu'il allait l'accuser devant le peuple. Quand on lui demanda ce qu'il avait à reprocher à cet excellent homme, « C'est, répondit-il, de n'avoir pas laissé le fer pénétrer assez profondément dans son corps ». Après la mort de C. Marius, en 86, Cinna prit L. Valerius Flaccus pour son collègue dans le consulat, et l'envoya en Asie combattre à la fois Sylla et Mithridate. Comme Valerius Flaccus manquait d'expérience militaire, Fimbria l'accompagna en qualité de lieutenant et de commandant de la cavalerie, et non pas de questeur, comme le dit Strabon. Flaccus s'attira la haine des soldats par son avarice et sa cruauté, et Fimbria en prit avantage pour capter la bienveillance de l'armée. Pendant son séjour à Byzance, il s'engagea dans une querelle avec le questeur de Valerius Flaccus. Le consul ayant donné raison au questeur, Fimbria l'accabla d'injures, et fut pour ce fait privé de sa charge. V. Flaccus partit ensuite pour Chalcédoine, et Fimbria, resté à Byzance, excita une sédition parmi les troupes. Le consul, revenu en toute hâte, fut forcé de quitter la ville et de s'enfuir. Fimbria le poursuivit jusqu'à Chalcédoine, et de là jusqu'à Nicomédie, où il le fit mettre à mort, en 85. Il prit ensuite le commandement de l'armée, et l'exerça avec autant de vigueur que d'habileté. Après avoir vaincu dans plusieurs rencontres les généraux de Mithridate et Mithridate lui-même, il chassa ce prince de Pergame, et le poursuivit jusqu'à Pinatea. Il l'eût même fait prisonnier, si Lucullus, qui commandait la flotte romaine, avait voulu seconder ses opérations et n'avait laissé fuir Mithridate. Débarrassé ainsi d'un de ses ennemis, Fimbria commença la guerre la plus cruelle contre les Asiatiques qui avaient combattu dans les rangs de Mithridate ou qui s'étaient déclarés pour Sylla. C'est ainsi qu'il s'empara d'Ilion recens par trahison et qu'il le détruisit complètement.

Il promena ses ravages dans toute l'Asie Mineure, et parvint à conquérir une grande partie de ce pays. En 84, Sylla passa de Grèce en Asie, et, après avoir fait la paix avec Mithridate, il attaqua Fimbria dans son camp près de Thyateira. Fimbria, voyant que ses soldats refusaient de marcher contre Sylla, essaya de se débarrasser de son adversaire par un assassinat. Cette tentative n'ayant pas réussi, il voulut négocier. Sylla s'y refusa, et exigea que Fimbria se rendît à discrétion ; celui-ci s'enfuit à Pergame, et, s'étant retiré dans le temple d'Esculape, il se perça de son épée ; comme le coup n'était pas mortel, il se fit achever par ses esclaves. Telle fut la misérable fin d'un général qui avait commencé sa courte carrière militaire par une trahison et qui l'avait remplie de plus de crimes que de victoires. D'après Cicéron, Fimbria avait le seul genre d'éloquence qui pût convenir à son tempérament ; c'était une véhémence forcée plus propre à épouvanter qu'à convaincre.

Tit. Liv., *Epit.*, 82. — Plutarque, *Sylla*, 2, 23, 25 ; *Lucullus*, 3. — Appien, *Mithrid.*, 51-60. — Velleius Paterculus, II, 24. — Cicéron, *Brut.*, 66. — Dion Cassius, *Fragmenta Hist.*, 127-130. — Aurelius Victor, *De Vir. Illust.*, 70. — Orose, VI, 2. — Valère-Maxime, IX, 11. — Frontin, *Strat.*, III, 17. — Jul. Obsequens, 116.

**FIMBRIA (Flavius)**, officier romain, fils du précédent, vivait vers 100 avant J.-C. Il fut le lieutenant de C. Norbanus, dans la guerre contre Sylla, en 82. Lui et d'autres officiers du parti de Carbon furent invités à un banquet par Albinovanus et trahis et mis à mort.

Appien, *Bel. civ.*, I, 91.

\* **FINALI (Angelo)**, sculpteur italien, né à Vérone, en 1709, mort en 1782. Il sculpta en marbre de Vérone les onze statues des docteurs de l'Eglise et des saints protecteurs de Reggio qui ornent l'église Saint-Prosper de cette ville. En 1747, il fit également en marbre la statue de Saint Jean Nepomucène, placée sur le pont près de La Mirandole. E. B.—N.

Papotti, *Annali Mirandolesi*. — Campori, *Gli Artisti negli Stati Estensi*.

\* **FINARENSIS (David)**, astrologue, médecin et naturaliste du seizième siècle. Il a fait beaucoup d'expériences chimiques et quelques découvertes utiles. On a de lui un *Traicté de la Nuisance que le Vinaigre porte au Corps humain* ; in-8°, sans date de lieu ni de publication ; — un *Traicté de la Nuisance du Vin*, in-8°, sans date de lieu ni de publication ; — un *Epitome de la vraye Astrologie et de la reprouvée* ; Paris, Estienne Groulleau, 1547, in-8°. Cet ouvrage est divisé en onze chapitres, dont Du Verdier a donné un long extrait, dans le T. I, p. 443-447 de sa *Bibliothèque françoise*. E. B.

La Croix du Maine et Du Verdier, *Bibl. franç.*, t. I, p. 163, t. III, p. 440 et suiv.

**FINCH (Henry)**, jurisconsulte anglais, né vers 1550, mort le 11 octobre 1625. Il se distingua par sa connaissance des lois, et remplit plusieurs emplois considérables dans la maison de Jacques I<sup>er</sup>. On a de lui : *Nomotechnia* (des-

cription des lois d'Angleterre) ; Londres, 1613, in-fol. Cet ouvrage, traduit en anglais par l'auteur lui-même, parut sous le titre de *Of Law, or a discourse thereof* ; Londres, 1627, 1636 et 1661, in-8°.

Chalmers, *General biographical Dictionary*.

**FINCH (Heneage)**, comte de Nottingham, homme d'État et orateur anglais, né dans le comté de Kent, en 1621, mort en décembre 1682. Il commença ses études à l'école de Westminster, et les acheva au collège du Christ, à Oxford. Charles II le fit solliciteur général et baronet en 1661. En 1667 il prit une part active à la défense de lord Clarendon ; en 1670 il fut nommé *attorney* (procureur général), et trois ans après il fut élevé à la pairie. Il devint en décembre 1675 lord chancelier, et fut créé en 1681 comte de Nottingham. C'était un homme de beaucoup de sagesse et d'éloquence. Quoique vivant à une époque de troubles et de révolutions, il se conduisit de manière à mériter en toute occasion la faveur du roi et celle du peuple. Burnet le loue de son attachement à l'Eglise anglicane. Dryden l'a placé, sous le nom d'*Amri*, dans son *Absalon et Achitophel*. Le talent oratoire de Finch le fit surnommer *le Cicéron d'Angleterre*. Plusieurs de ses discours prononcés dans le procès des juges de Charles I<sup>er</sup> ont été imprimés dans l'ouvrage intitulé : *An exact and most impartial Account of the indictment, arraignment, trial and judgement of twenty nine regicides* ; 1660, in-4° ; 1679, in-8°. On trouve aussi plusieurs autres de ses discours dans divers recueils du temps.

Collins, *Peerage*. — *Biographia Britannica*. — Chalmers, *General biographical Dictionary*.

**FINCH (Anne)**, comtesse de Winchelsea, femme du précédent, dame anglaise connue par ses talents poétiques, née vers 1660, morte en 1720. Fille de William Kingsmill de Sidmonton, elle devint demoiselle d'honneur de la duchesse d'York, seconde femme de Jacques II, et épousa ensuite Heneage, comte Winchelsea. Elle cultiva la poésie avec beaucoup de succès. Une de ses plus considérables pièces de vers, celle *Sur le Spleen*, parut dans le recueil de Charles Gildon intitulé : *A New Miscellany of original Poems on several occasions* ; 1701, in-8°. Un recueil des poésies de lady Finch fut publié en 1713, in-8°. On y trouve entre autres une tragédie d'*Aristomène*, qui ne fut jamais représentée. Cette dame était liée avec Pope, qui lui adressa quelques vers ; elle y fit une réponse insérée dans les *Vies de Cibber*.

Birch, *General Dictionary*, art. *Winchelsea*. — Cibber, *Lives*. — Walpole, *Royal and noble Authors* (édit. de Park). — Chalmers, *General biograph. Dictionary*.

**FINCH (Daniel)**, comte de Nottingham, fils aîné d'Heneage, homme d'État anglais, né vers 1647, mort le 21 janvier 1730. Après avoir été élevé à Christ-Church, il entra de bonne heure dans la vie publique, et fut plusieurs fois mem-

bre du parlement, sous le roi Charles II. En 1679 il devint premier commissaire de l'amirauté et membre du conseil privé, et à la fin de l'année suivante il se prononça énergiquement dans la chambre des communes contre le bill d'exclusion du duc d'York. A la mort de son père, en 1682, il succéda aux titres et droits paternels, et au décès de Charles II il fut un des membres du conseil privé qui le 6 février 1685 signèrent à Whitehall l'ordre de proclamer roi le duc d'York. Il fut sous ce règne l'un des hommes d'État opposés à l'abrogation de l'acte du test. Quoiqu'il eût contribué à l'avènement de Jacques II, il ne parut jamais à la cour de ce prince. Lorsque Jacques abdiqua, Finch demanda la nomination d'un régent. A l'avènement de Guillaume et de Marie, il refusa les fonctions de chancelier ; mais il accepta le titre de secrétaire d'État. En 1690, Finch suivit le roi à La Haye. Jacques II fut si irrité contre lui, qu'il l'excepta de l'amnistie dans sa proclamation de 1692. En 1694 Finch se démit de ses fonctions de secrétaire d'État, que la reine Anne, à son avènement, le décida à reprendre. A l'avènement de Georges I<sup>er</sup>, Finch fut nommé président du conseil. Outre un pamphlet dirigé contre Whiston, on a de lui : *A Letter to Dr Waterland*, à la suite du traité de Newton sur les Pluralités (*Pluralities*) ; — *Observations upon the State of the Nation in January, 1712-1713*. Selon lord Oxford, cet ouvrage, attribué à Daniel Finch, ne serait pas l'œuvre de cet homme d'État.

Collins, *Peerage*. — Birch, *Lives*. — Wood, *Athen. Ox.* — Walpole, *Royal and noble Authors*. — Whiston, *Life*. — Macaulay, *Hist. of Engl.*

**FINCH (William)**, voyageur anglais, vivait en 1615. Il habitait Londres, et suivait la carrière du commerce. Il avait déjà établi des relations dans les Indes, lorsqu'il obtint d'accompagner comme agent commercial les capitaines William Hawkins et J. Keeling, envoyés par la Compagnie anglaise des Indes orientales pour conclure des traités avec les peuples indous et surtout avec l'empire mogol. L'expédition partit des Dunes le 1<sup>er</sup> avril 1607 ; Hawkins, arrivé à Socotora, se sépara de Keeling, et, suivi de Finch, débarqua à Surate, le 24 août 1608 : il sollicita aussitôt une audience du gouverneur ; celui-ci en référa à Mikrab, vice-roi de Cambay. Les Anglais reçurent la permission de débarquer et de vendre leurs marchandises, mais pour cette fois seulement. Ils s'aperçurent bientôt du mécontentement des trafiquants indigènes, effrayés de cette nouvelle concurrence et animés secrètement par un jésuite portugais, qui, plein d'une inimitié patriotique et religieuse, fit tout ce qui dépendait de lui pour entraver les efforts des négociants anglais. Il y réussit assez pour rendre leur séjour dangereux à Surate. Chaque jour les Anglais étaient insultés par la populace ameutée ; leur maison fut même attaquée. Les Portugais sai-

sirent en outre deux de leurs embarcations, et les envoyèrent à Goa avec leurs équipages, répondant aux réclamations des ambassadeurs que les mers de l'Inde appartenaient au roi de Portugal, et que personne ne devait y faire le commerce sans sa permission. Sur ces entrefaites, Finch tomba malade, et Hawkins se décida à aller en personne solliciter à Agra la protection impériale. Resté seul, Finch eut à lutter contre l'influence portugaise et la vénalité des autorités indoues. En janvier 1610 il partit de Surate, et rejoignit Hawkins à Agra le 4 avril 1610. Il assista à plusieurs réceptions du grand-mogol Djibangire, qui essaya par tous les moyens de le fixer à son service. Il résista, et suivit Hawkins, lorsque celui-ci quitta Agra, le 2 novembre 1611 (1). Il ne l'accompagna pas pourtant dans son retour en Angleterre, et fit divers voyages dans l'intérieur de l'Hindoustan, entre autres à Byana et à Lahore. En 1614, Finch revint dans sa patrie, après avoir séjourné quelque temps à Sierra-Leone. Il a laissé des notices sur ses voyages, notices qui ont été insérées dans les *Pilgrim's* de Purchas, t. I<sup>er</sup>, et dans l'*Histoire des Voyages* de l'abbé Prévost. La relation de Finch contient d'excellents détails sur les pays qu'il a visités, sur leurs productions naturelles et surtout sur la fabrication du nil ou indigo. A. DE L.

Melchisedech Thévenot, *Relations de divers Voyages curieux*, etc., t. I — Théodore de Bry, *Collection des grands Voyages*, XII<sup>e</sup> part, chap. VII.

**FINCH (Robert)**, antiquaire anglais, né à Londres, en 1783, mort à Rome, en 1830. Élevé à l'école de Saint-Paul, puis au collège Baliol, à Oxford, il entra dans les ordres. Il partit en 1814 pour un voyage en Portugal, en France, en Suisse, en Italie, en Grèce, en Palestine, et revint dans son pays natal en 1817. Il repartit bientôt, et s'établit à Rome, où il résida presque toujours jusqu'à sa mort. Il légua sa riche bibliothèque et sa collection de médailles, de monnaies, de peintures, de gravures et d'antiquités au musée Ashmoléen à Oxford. Il publia en 1809 deux sermons intitulés : *The Crown of pure Gold*, et *Protestantism our surest Bulwark*.

Rose, *New. gen. biogr. Dict.*

**FINCK (Henri)**, compositeur allemand du quinzième siècle. Attaché au service du roi de Pologne, vers 1480, il n'eut pas, à ce qu'il paraît, à se louer de ce prince, qui répondit un jour à une demande d'augmentation de traitement faite par Finck : « Un pinson que je fais enfermer dans une cage chante toute l'année, et me fait autant de plaisir que vous, bien qu'il ne me coûte qu'un ducat. » Cet homme assurément n'aimait pas la musique. On ignore si Finck resta jusqu'à la fin de sa vie au service du roi de Pologne. Quant à ses ouvrages, ils sont assez

(1) On trouvera à l'article HAWKINS (*William*) des détails sur ce qui concerne l'ambassade anglaise. Ce serait faire double emploi que de les rapporter ici.



rare; on en trouve un dans la Bibliothèque de Zwickau, sous ce titre : *Schöne ausserlesene Lieder des hochberühmpten Heinrich Finckens*, etc. (Chansons choisies du célèbre Henri Finck, etc.); petit in-4°, imprimé, selon Gerber, vers 1550. On trouve aussi quelques morceaux de ce compositeur dans les *Concentus* 4, 5, 6 et 8 *vocum* de Salblinger; 1545, in-4°.

Fetis, *Biographie universelle des Musiciens*.

FINCK (*Hermann*), compositeur allemand, vivait à Wittemberg vers la seconde moitié du seizième siècle. On a peu de détails sur ses commencements. Selon Forkel, il fut d'abord maître de chapelle en Pologne. On connaît de lui : *Practica Musica, exempla variorum signorum, proportionum et canonum, judicium de tonis ac quædam de arte suaviter et artificiose cantandi observationes*; Wittemberg, 1556, in-4°. Un exemplaire de cet ouvrage se trouve à la Bibliothèque Mazarine.

Fetis, *Biographie universelle des Musiciens*.

FINCK (*Thomas*), médecin et mathématicien danois, né à Flensbourg, le 6 janvier 1561, mort le 26 avril 1656. Il étudia à Strasbourg pendant cinq ans, visita successivement les universités d'Iéna, de Wittemberg, de Heidelberg et de Leipzig, publia quelques ouvrages à Bâle, résida quatre ans en Italie, et fut reçu docteur en 1587. Nommé médecin du duc de Holstein, et appelé en cette qualité à Gottorp, il quitta la cour de ce prince en 1591, pour aller professer à Copenhague les mathématiques d'abord, l'éloquence ensuite, enfin la médecine, qu'il enseigna jusqu'à sa mort. Outre des dissertations médicales peu importantes et des *Observations* insérées dans la *Cista medica* de Bartholin, on a de lui plusieurs ouvrages de mathématiques; les principaux sont : *Geometriæ rotundi Libri XIV*; Basle, 1583, in-4°; — *Theses de constitutione Philosophiæ mathematicæ*; 1591, in-4°; — *Tabulæ Multiplicationis et Divisionis, etiam Danicæ monetæ accommodatæ*; Copenhague, 1604.

Møller, *Cimbr. litt.*

FINCKE (*Jean-Paul*), jurisconsulte et polygraphe allemand, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. On a de lui : *Laudes Hamburgi*, etc., Leipzig, 1736, in-4°; publié ensuite sous ce titre : *Topographia et Bibliotheca Hamburgensis*; Hambourg, 1739, in-8°, avec une table des *Memoriæ Hamburgenses* de J.-A. Fabricius; — *Index in Collect. Scriptor. Rerum Germanicarum*; Leipzig, 1737, in-4°; — *Conspectus bibliothecæ chronologico-diplomaticæ*; Hambourg, 1739, in-4°; — *Versuch einer Nachricht von gelehrten Hamburgern* (Essai d'un compte-rendu de quelques érudits hambourgeois); ibid., 1748, in-4°; — *Index diplomatum civitatis et ecclesiæ Hamburgensis*; ibid., 1751, in-4°; — *Spectmen histo-*

*riæ sæculi noni et undecimi a fabulis liberatæ*; ibid., in-4°.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehr.-Lexikon*.

FINE, et non FINÉ (*Oronce*), *Orontius Finæus*, mathématicien et astronome français, né à Briançon, en 1494, mort à Paris, le 6 octobre 1555. François Fine, son père, était un médecin estimé du Briançonnais, qui s'occupait d'astronomie, et dont on a un traité *De cælestium Motuum Indagatione*, publié en 1494, par les soins de Gilles Zelandus. Sous sa direction, le jeune Oronce étudia les premiers éléments des mathématiques; puis, à sa mort il vint chercher fortune à Paris. Un de ses compatriotes, Antoine Silvestre, régent de belles-lettres au collège de Montaigu, le fit admettre à celui de Navarre : il y suivit un cours d'humanités et de philosophie, et abandonna ces études pour se consacrer entièrement aux mathématiques. Cette science, alors fort négligée en France, ne possédait encore qu'un bien petit nombre de livres imprimés, et pour y faire quelques progrès il fallait nécessairement recourir à des manuscrits anciens, pour la plupart en langues étrangères et rédigés en style barbare. Ce n'était qu'à l'aide d'efforts les plus opiniâtres que l'on pouvait arriver non pas seulement à les comprendre, mais à y trouver un sens raisonnable au milieu de formules bizarres, presque mystérieuses, empruntées à la cabale. Oronce aborda résolument ce difficile travail, et déjà il s'y livrait avec ardeur depuis plusieurs années lorsque, dit-on, il fut compromis en 1518 dans les troubles occasionnés par la présentation du concordat à l'université, et jeté en prison. Les historiens qui rapportent cette particularité ne nous apprennent pas l'époque précise de son incarcération ni de sa mise en liberté; ils se bornent à des conjectures tirées d'une délibération de la faculté des arts que Du Boulay a insérée dans l'*Histoire de l'Université de Paris* (t. VI, p. 965), en ces termes : « 27 octobris 1524. Incidit questio de domino Orontio ad longa temporum curricula incarcerato, quatenus litteræ per artium facultatem ad regis christianissimi matrem darentur pro ejus libertate ». Gonjet (*Mém. sur le Collège royal*) pense que le succès de cette démarche fut heureux, « puisqu'on voit, dit-il, l'année suivante, « 1525, Fine donner quelques ouvrages au public ». Mais cette conjecture est sans valeur, car notre mathématicien, comme on le verra plus loin dans la liste de ses écrits, avait déjà publié l'*Arithmetica* de Scilicæus en 1519 et la *Margaritha philosophica* en 1523. En outre, il devient fort difficile de concilier la délibération de la faculté des arts avec ce passage de la légende de l'un des portraits de Fine, rapportée dans la *Biographie du Dauphiné*, légende rédigée très-probablement d'après des documents de famille : « ... L'amiral de Bonivet, gouverneur du Dauphiné, le fit connoître au roi François I<sup>er</sup>, qui l'em-



mena au Piémont et lui donna la charge de travailler aux fortifications de Milan. Il le fit aussi consulter sur le siège de Pavie, où l'on dit qu'il prédit au roi sa prison. L'une de ses lettres de Crémone, du 16 mars 1525, décrit de quelle manière il fut pris lui-même faisant construire un pont sur le Tésin, le 18 février de cette année-là, et comment il avoit refusé les avantageux établissements avec quoi le connétable de Bourbon et D. Ferrante d'Avalos, marquis de Pescara, tâchèrent de l'arrêter. » Quoi qu'il en soit, Oronce Fine commença par ouvrir chez lui un cours particulier de mathématiques, puis il en donna des leçons publiques au collège de maître Gervais. Enfin, les succès de son enseignement ayant attiré l'attention du public, il fut nommé, vers 1532, professeur au Collège royal, en remplacement de Martin Poblacion. Il remplit ces fonctions jusqu'à sa mort.

Tous les écrivains contemporains sont unanimes dans les éloges qu'ils font de ce professeur; ils parlent de lui avec une sorte d'admiration : et en effet ses leçons paraissent avoir jeté le plus vif éclat. Tous les hommes remarquables de son temps, dans les lettres, les arts et la magistrature, des princes, des ambassadeurs, se pressaient à son cours : le roi lui-même, assure-t-on, daigna plus d'une fois aller l'entendre. Mais, hélas ! à tous ces flatteurs empressements, à tous les éloges dont il était l'objet, le pauvre mathématicien eût préféré quelque chose de plus réel. « Tout en philosophant, dit un de ses vieux biographes (Thevet), il contentoit bien son esprit, mais n'enflait pas guères ses bouges. » En effet, chargé de famille, sans fortune, réduit aux seuls emoluments de sa chaire et du faible produit de ses ouvrages, Oronce luttait toute sa vie contre la misère. Il s'ingénia de mille façons pour améliorer sa position, sans pouvoir y réussir. Il faisait fabriquer et vendait des instruments de mathématiques et d'astronomie, que l'on allait voir chez lui comme des curiosités. Une horloge, notamment, exécutée en 1553 sous sa direction, pour le cardinal de Lorraine, excita une admiration générale. Elle marquait, à l'aide d'une complication infinie de rouages, les heures, les jours, les années, les mois, le cours des planètes, du Soleil, de la Lune, etc. (1). Lié d'amitié avec de pauvres écrivains comme lui, entre autres avec Ant. Mizauld, il composait des vers à leur louange : ceux-ci lui rendaient la pareille à l'occasion, et les uns et les autres faisaient ensuite imprimer ces vers en tête de leurs ouvrages comme des témoignages sincères et spontanés de l'admiration publique. Il multipliait autant que possible le nombre de ses écrits, soit

en les traduisant lui-même ou en les faisant traduire, soit en les reproduisant sous de nouveaux titres et sous d'autres formats, en les publiant séparément ou les réunissant en recueils. Il adressait ses dédicaces à François I<sup>er</sup>, à Édouard VI, roi d'Angleterre, à des évêques, à des magistrats, à de grands seigneurs, à Diane de Poitiers elle-même, et le cœur se serre en lisant les très-humbles supplications auxquelles la misère faisait descendre le pauvre savant, dans l'espoir d'obtenir des secours. Mais tous ses efforts furent vains : les riches ne lui vinrent pas en aide, et le laissèrent mourir épuisé par les privations et les chagrins. Sa femme, Denyse Blanc, périt de même peu de temps après. Voici, d'après la *Biographie du Dauphiné*, avec quelle énergique indignation l'un des fils d'Oronce raconte la fin malheureuse de ses parents : « Is (pater) post tres annorum suorum decades et amplius instaurandis et illustrandis mathematicis, cum legendo, tum scribendo, consumptas et expositas, dum exspectat, petit, et implorat pretium, dum *aulica farina dealbatus*, toties eluditur, dum multiplicato liberorum grege, rem familiarem decrescere et senium accelerare videt, indignitatem tantam indigne ferens, aborto hinc morbo, sexagenarius libenter ac constanter in Domino obdormivit. Quem mater charissima in eadem expectationum et angustiarum navi deplorate navigans, paulo post secuta est, relictis sex oviculis inter famelicos lupos, absque ullo fautore et pastore quotidie errantibus. » Il va sans dire qu'après la mort d'Oronce les beaux esprits s'empressèrent de chanter les louanges du malheureux savant : ils déplorèrent sa perte en vers et en prose, ils s'épuisèrent en regrets tardifs, bref il ne manqua pas d'admirateurs après sa mort. Ses enfants du moins trouvèrent de généreux protecteurs. Ils étaient au nombre de six : Jean, l'aîné, le seul sur lequel on possède des renseignements, devint chanoine de Meaux, doyen de la faculté de théologie de Paris, et mourut en 1609.

Apprécié avec nos connaissances actuelles, le mérite d'Oronce Fine se réduit sans doute à fort peu de chose, car il n'a guère enseigné que des notions de mathématiques très-élémentaires et déjà connues de son temps. Il est même certaines de ses propositions qui feraient sourire un mathématicien de nos jours ; telles sont, par exemple, la duplication du cube, la trisection de l'angle, la quadrature du cercle, dont il se vantait hautement d'avoir trouvé la démonstration (1). Ces

(1) Cette horloge est aujourd'hui placée dans la salle de lecture des manuscrits de la bibliothèque Sainte Geneviève. Ses cadrans en cuivre sont couverts de sculptures de bon goût et d'une grande finesse de travail. Depuis longtemps elle ne marche plus. Il serait à souhaiter que la restauration de ce curieux monument de l'horlogerie au seizième siècle fût confiée à quelque habile mécanicien.

(1) Je possède un superbe exemplaire imprimé sur vélin par Simon de Colines où Fine dit « que la quadrature du cercle, que le père de la philosophie, Aristote (ce serait plutôt Platon), a déclaré en plusieurs endroits de ses écrits n'être pas connue de son temps, quoiqu'elle ne soit pas impossible à connaître, a été découverte et démontrée par lui, à la grande rage de ses adversaires ». Il établit comme conclusion de son travail que trois cercles équivalent à trois carrés. A. F.-D.

prétentions sont en effet passablement scandaleuses de la part d'un professeur du Collège royal; mais il faut faire la part des idées de cette époque et de l'état dans lequel se trouvait alors la science. Le seul mérite de ce professeur est d'avoir, par l'éclat de son enseignement, encouragé l'étude des sciences exactes; et on a dit de lui avec beaucoup de raison qu'il était le restaurateur des mathématiques en France.

Les ouvrages d'Oronce Fine ont pour titres : *Quadrans astrolabicus, omnibus Europæ regionibus inserviēs*; Paris, 1527 et 1534, in-fol.; — *Æquatorium planetarum, unico instrumēto cōprehensum, omnium antehac excogitatorū, et intellectu et usu facillimum: quo (medijs tātūmodo supputatis motibus) vera singulorū errōrū loca prōptissime capiuntur*; Lutetiae, 1521, 1538 et 1548, in-4°; — *La Théorique des cieux et sept planetes, avec leurs mouuemens, orbes et dispositions, très-utile et nécessaire, tant pour l'usage et pratique des tables astronomiques, que pour la cognoissance de l'université de ce hault monde celeste*; Paris, Denise Cavellat, 1607. Quelques exemplaires portent l'adresse de Jacques Quesnel, rue Saint-Jacques, aux Colombes, M. DC. XIX; mais c'est la même édition, avec un nouveau titre. Les bibliographies en citent deux autres antérieures; Paris, 1528, in-fol., et 1557, in-8°. Elles ne se trouvent pas dans les bibl. pub. de Paris; — *Epistre exhortative (en vers) touchant la perfection et commodité des ars liberaulx mathematiques, composee soubz le nō et tiltre de la tres-ancienne et noble princesse dame philosophie, et puis nagueres presentee au tres-chrestien roy de Præce*; Paris, 1531, in-8°, goth.; — *Protomathesis: opus uarium, ac scitu non minus utile quam iucundum, nunc primum in lucem feliciter emissum*; Paris, 1532, in-fol. Cet ouvrage contient quatre traités différents: 1° *De Arithmetica practica Libri IIII*, qui a été ensuite imprimé à part, Paris, 1535, 1542, in-fol., 1555, in-4°; et réduit en abrégé, *Excerpta Parisiorum, apud Simonem Colinaum*, 1544, in-8°; 2° *De Geometria Libri duo*; 3° *De Cosmographia sive mundi sphæra Libri V*, reproduit avec des changements de rédaction dans le *Mundi Sphæra* ci-après; 4° *De solaribus Horologis et quadrantibus Libri IIII*; imprimé ensuite à part, sans changements; *Parisiis, apud Gulielmum Cauellat (1560)*, in-4°, par les soins de Jean Fine, fils d'Oronce. Ces quatre traités ont ensuite été traduits en italien, sous le titre de *Opere di Orontio Finesso, Delfinato, diuise in cinque parti... tradotte da Cosimo Bartoli*; Venise, 1587, in-4°; — *In sex priores Libros Geometricorum Elementorum Euclidis*; Paris, 1536, 1544 et 1551, in-fol.; — *De Mundi Sphæra, sive Cosmographia, Libri V....: rectorum in circuli quadrante subtensarum (quos sinus vocant)*

*demonstratio....: organum universale, ex sinuum ratione contextum, quo tū geometrici, tū omnes astronomici canones, ex quatuor sinuū proportionibus pendentes, mira facilitate practicantur*; Paris, Sim. Collin., 1542, in-fol.; le premier des trois traités qui contiennent ce volume a été publié séparément, Paris, 1542, in-8°; *ibid.*, 1551, 1552 et 1555, in-4°. Il a été traduit en français par Fine sous ce titre: *Le (sic) sphere du monde, proprement ditte cosmographie, composee nouvellement en françois, et diuisee en cinq liures... avec une epistre touchant la dignité, perfection et utilité des sciences mathématiques*; Paris, 1551, in-4°; le deuxième traité a été publié séparément, sous le titre de *Tabula sinuum rectorum in partibus qualium semidiameter est 60 per ipsum minutim supputata*; Paris, 1550, in-4°; le troisième de ces traités a été réimprimé deux fois séparément: 1° avec quelques changements, sous ce titre: *De universali quadrante, sinuumve organo*; Paris 1550, in-4°; 2° avec des augmentations, sous cet autre titre: *In eos quos de Mundi Sphæra conscripsit libros, ac in Planetarum Theoricas, Canonum Astronomicorum Libri II*; Paris, 1553, in-4°; — *Les Canons et documents tres-amplés touchant l'usage et pratique des communs Almanachs, que l'on nomme Ephemerides. Brieue et isagogique introduction sur la iudiciatre astrologie... avec un traité d'alcabice... touchant les contentionns des planetes et de leurs prognostications es reuolutions des anneés*; Paris, 1551, in-8°; la 1<sup>re</sup> édition, publiée sous le titre de *Canons des Ephemerides*, est de Paris, 1543, in-8°; autres éditions, Paris, 1556 et 1557, in-8°; — *Quadratura Circuli, tandem inuenta et clarissime demonstrata. De circuli mensura et ratione circūferentiæ ad diametrum demonstrationes duæ. De multangulorū omnium et regulariū figurarū descriptione... De inuentenda longitudinis locorum differentia, aliter quam per lunares eclipses etiam dato quouis tempore... Planisphærium geographicum, quo tum longitudinis atq. latitudinis differentia, tum directas locorum deprehenduntur elongationes*; Paris, 1544, in-fol. Ce volume se compose de quatre traités différents. C'est dans le premier que Fine démontre la quadrature du cercle, qu'il croyait avoir trouvée; — *De Speculo ustorio, ignem ad propositam distantiam generante, Liber unicus; e quo duarum linearum semper appropinquatium et nunquam concurrētium colligitur demonstratio*; Paris, 1551, in-4°; — *De duodecim celi domiciliis, et horis inæqualibus... una cum ipsarum domorum, atque inæqualium horarum instrumento, ad latitudinem Parisiensem, hactenus ignota ratione delineato*; Paris, 1553, in-4°; — *De Re et praxi Geometrica Libri tres, figuris et demonstrationibus*

*illustrati, ubi de quadrato geometrico et virgis seu baculis mensoriis, necnon aliis, cum mathematicis, tum mechanicis*; Paris, 1555 et 1586, in-4°; trad. en français par Forcadet, à Paris, chez Gilles Gourbin, 1570, in-4°; — *De Rebus Mathematicis hactenus desideratis Libri IIII*: quibus, inter cætera, circuli quadratura centum modis, et supra... demonstratur; Paris, 1556, in-fol. Ce traité est précédé de la vie de Fine, écrite en vers par Mizaul, son ami; — *La Composition et usage du Quarre geometrique, par lequel on peut mesurer fidelement toutes longueurs, hauteurs et profondeurs*; Paris, 1556, in-4°.

Cartes géographiques dessinées par O. Fine: *Gallix totius Nova Descriptio*; Paris, 1525, 1557; Venise, 1561, 1566, in-fol.; — *Nova Descriptio Terrarum, ad intelligentiam utriusque Testamenti maxime conduc.*; Paris, 1536, in-fol.; — *Cosmographia universalis*; Paris, 1536, 1566, in-fol. C'est une mapemonde dessinée dans un cœur. — Quelques catalogues anciens donnent en ces termes les titres de deux autres cartes, que nous avons vainement cherchées dans les collections de la Bibl. imp.: *Descriptio universi Orbis, sub gemina cordis humani figura et unico papyri folio comprehensa*; — *Chorographia Terrarum, ad Sacræ Scripturæ intelligentiam necessariorum, quam vocant divi Pauli peregrinationem*.

Oronce Fine a édité de nouveau, ou enrichi de notes et de figures, quelques ouvrages de ses contemporains, entre autres les suivants. *Arithmetica Joannis Martini Scilicæi*; 1519, in-fol. Cet ouvrage, le premier que Fine ait publié, parut en 1519, chez Henri Estienne père de Robert Estienne. Il porte à la fin, ainsi que presque tous les ouvrages de Fine, cette devise qui fait allusion aux traverses de sa vie: *Virescit vulnere virtus*; — *Margarita philosophica, rationalis, moralis philosophiæ principia... complectens*; Paris, 1523, in-4°: sorte d'encyclopédie fort estimée au seizième siècle; — *Theoricæ novæ Planetarum, authore Georgio Purbachio*; Paris, 1525, in-4°; — *De his quæ mundo mirabiliter eveniunt: ubi de sensuum erroribus et patentis animæ Cl. Cælestini et de mirabili potestate artis et naturæ Rogerii Baconis Anglici Libellus*; Paris, 1542, in-4°; — *Antonii Mizaldi, Montuciani, De Mundi Sphæra*; 1552, in-8°: c'est un traité de cosmographie en vers latins.

O. Fine avait composé sur diverses branches des mathématiques un assez grand nombre d'ouvrages qui n'ont pas été imprimés, et qui après sa mort firent partie de l'ancienne bibliothèque de la Sorbonne. En voici une indication sommaire, d'après la liste détaillée qu'en donne la *Biographie du Dauphiné*: *Theoricæ motuum cælestium*; — *De componendis artificialibus theoricis*; — *De Usu Astrolabii*; — *Lilium*

*astronomicum, universam motuum cælestium et theoricam et praxin complectens*; — *Directorium Planetarum, iis qui judicariam exercent astrologiam valde necessarium*; — *Novæ quadrantum et horariorum annulorum Descriptiones*; — *In arithmetica Euclidis Elementa Demonstrationes*; — *Nova Orbis Descriptio*; — *Topographia Delphinatus, Provinciæ, Sabaudix et Pedemontii*; — *Galliarum Chorographia*. Ces trois derniers ouvrages étaient des cartes géographiques.

A. R. D. D.

*Orontii Finæi Tumulus, latine, græce et gallice, autore Th. Fergæo Vellamio*; Paris, 1555, in-4°. — *Funebre Symbolum virorum aliquot illustrium de Orontio Finæo*; Paris, 1555, in-8°. — *Description de l'Horloge planétaire que son monseigneur Charles cardinal de Lorraine a fait faire par la conduite et de l'invention d'Oronce Fine*; in-4°. Cet opuscule, sans indication de lieu et de date, a été publié après la mort de Fine, par un anonyme. — *De erratis Orontii Finæi, qui putavit inter duas datas lineas binas medias proportionales sub continua proportionis invenisse, circulum quadrasse, cubum duplicasse, multangulum quodcumque rectilinum in circulo describendi artem tradidisse et longitudinis locorum differentias aliter quam per eclipses lunares, etiam dato quovis tempore, manifestas fecisse, Petri Nounii Liber unus*; Colmbre, 1546, in-fol. Cet ouvrage, dont nous donnons le titre en entier, contient une bonne réfutation des erreurs de Fine. Il est écrit avec une modération alors peu ordinaire dans les disputes scientifiques. Son auteur, Pierre Nuñez, Portugais, dit, dans l'Avis au lecteur, qu'il n'a pas pris la plume pour le plaisir de critiquer, mais seulement afin de relever des erreurs qui, appuyées de l'autorité d'un professeur du Collège royal, auraient fini par s'accréditer. Oronce a encore été attaqué par un de ses élèves, son compatriote, Jean Borrel, dit *Bulson*, dans l'ouvrage intitulé: *De Quadratura Circuli, ubi multorum quadraturarum confutatur*; Lyon, 1559, in-8°. — Thevet, *Vies des hommes illustres*. — Du Boulay *Historia Universitatis Parisiensis*. — Lamoignon, *Histoire du Collège de Navarre*. — Goujet, *Mémoires sur le Collège de France*, t. II. — Tetauer, *Additions aux Hommes illustres de De Thou*. — Sainte-Marthe, *Éloges*. — Nicéron, *Mémoires*. — Lalande, *Bibliographie astronomique*. — Delambre, *Histoire de l'Astronomie au moyen âge*. — A. Rochas, *Biographie du Dauphiné*.

FINÉ DE BRIANVILLE. Voyez BRIANVILLE.

FINELLI (Giuliano), sculpteur italien, né à Carrare, en 1602. Après avoir étudié à Naples, sous quelque artiste médiocre, il vint jeune à Rome, où il entra dans l'atelier du Bernin, qu'il aida dans l'exécution de la *Daphné* et de la *Sainte Bibiane*. Au sortir de cette école, il sculpta pour l'église de la Madonna di Loreto, de la place Trajane, une *Sainte Cécile*, qui paraît bien faible auprès de la *Suzanne* de Duquesnoy. Étant retourné à Naples, il fut choisi pour exécuter plusieurs des statues de bronze de la chapelle du trésor dans la cathédrale de Saint-Janvier. Ces figures, les meilleures de ses ouvrages, sont bien supérieures à celles du Fansaga et de ses autres collaborateurs. On voit encore de lui, dans la même église, les statues en marbre de *Saint Pierre*, de *Saint Paul* et de *Saint Janvier*. On ignore l'époque de la mort de cet artiste, qui a laissé à Naples un grand nombre d'autres ouvrages.

E. B—N.

Crognara, *Storia della Scultura*. — Orlandi, *Abbozz*

derio. — *Pinelli, Scultore di Roma*. — L. Galanti, *Napoli e contorni*.

**FINELLI (Charles)**, statuaire italien, né à Carrare, vers la fin de 1780, mort à Florence, en 1854. De la famille du précédent, il étudia à Florence les chefs-d'œuvre des anciens maîtres, puis à Rome, où Canova régénérait l'art italien. Le premier fruit des études de Finelli sous ce maître célèbre fut un groupe de *Mars enfant et de Junon*, dont la perfection excita l'admiration des connaisseurs. Il remporta ensuite le prix dans tous les concours, à Rome, à Florence, à Milan. En 1814, la société pontificale de Saint-Luc l'appela dans son sein, et Canova lui offrit l'emploi de professeur de sculpture à l'école d'Amsterdam. Mais Finelli refusa cet honneur, aimant mieux continuer la pratique de son art. Parmi les œuvres de cet habile statuaire, on remarque : *L'Amour au papillon*, *L'Amour en colère*, *Mars*, qu'il donna aux Beaux-Arts de Florence, *Le Diabolo*, *l'Hébé*, la *Petite Bergère*, la *Vénus*, le groupe des *Trois Heures*, le *Triomphe de César*, bas-relief placé au palais apostolique de Rome à côté de ceux de Thorwaldsen, et partageant avec eux l'admiration universelle; la statue de *Raphael*, pour la ville d'Urbino, le *Saint Matthias*, le *Saint Maurice*, *l'Ange du jugement dernier* et *Saint Michel archange*. On a dit de cette dernière statue, qui est peut-être son chef-d'œuvre et qu'on admire dans la salle des armes du roi de Sardaigne, que c'était l'Apocalypse sculptée par Phidias.

Finelli parvenait à satisfaire les exigences des critiques les plus difficiles, mais il n'était jamais satisfait de lui-même. On raconte qu'ayant redemandé le *Mars* aux Beaux-Arts de Florence, il le fit apporter dans son atelier, et que là, pendant que ses élèves s'exaltaient devant cette statue, il la brisa en mille pièces. Le même traitement fut infligé à une *Vénus* et *Adonis* et à un groupe d'*Achille* et *Pentésilée*; il fallut les prières et les larmes de tous les assistants pour mettre un terme à cette destruction. *Les trois Grâces* sont une de ses dernières œuvres.

G. VITALL.

*Documenti particolari. — La Arti del Disegno*, Florence, janvier 1866.

**FINESTRES Y MONSALVO**. Voy. MONSALVO.

**FINET (Sir Jean)**, historien anglais, né en 1571, mort en 1641. Son grand-père, originaire de Sienne en Italie, suivit en Angleterre le cardinal Campeggi, légat du pape, épousa une fille d'honneur de la reine Catherine, et s'établit dans ce pays. Finet plut au roi Jacques, par son esprit et son habileté à composer des chansons. En 1614, il fut chargé d'une mission en France. Il composa un ouvrage intitulé *Fineti Philoxenus. some choice observations touching the reception and precedency, the treatment and audience, the punctilio and contests of foreign ambassadors in England*, publié

par Jacques Howell; 1648, in-8°. Finet a aussi traduit du français en anglais *Le Commencement, la durée et la décadence des États*, de René de Laing; 1666.

Chalmers, *General Biographical Dictionary*.

**FINETTI (Le P. Bonifacio)**, orientaliste italien, vivait au dix-huitième siècle. Il entra dans l'ordre de Saint-Benoît, et se consacra à l'étude des langues orientales. On a de lui : *Trattato della Lingua Ebraica e dei suoi affini*; Venise, 1768, in-8°.

*Biographie universelle*, éd. de Vence.

**FINI**. Voy. FINO.

**FINIGUERRA (Maso ou Tommaso)**, célèbre orfèvre toscan, né à Florence, vers 1410, mort vers 1475. Il fut sinon l'inventeur de la gravure sur métal, du moins son importateur en Italie (1); car le premier, dit expressément Vasari, il trouva le moyen de reproduire sur le papier l'impression des cisures exécutées sur les métaux. Finiguerra descendait d'une ancienne famille toscane; son père était orfèvre, et mourut en 1424; lui-même fut élève de l'habile sculpteur Lorenzo Ghiberti, et aida ce maître dans l'exécution des magnifiques portes de bronze du baptistère de l'église Saint-Jean-Baptiste à Florence. Il abandonna la sculpture pour la cisure et la gravure sur métal, et devint rapidement l'un des meilleurs maîtres de son temps. Son art consistait à cisurer des sujets sur des planches d'argent, dont on remplissait les creux tracés par le burin avec un mélange d'argent, de plomb et de soufre liquéfié, auquel sa teinte obscure fit donner par les anciens le nom de *nigellum*, dont les modernes ont fait *niello*. Ce mélange incorporé dans l'argent opposait pour ainsi dire une ombre à l'éclat du métal et produisait une espèce de clair-obscur. Finiguerra fut chargé de graver et nieller une *palix* (2) pour l'église de Saint-Jean-Baptiste. Il grava sur une planche d'argent le *Couronnement de la Vierge*. Vouloir juger de l'effet de son œuvre, il étendit sur le métal une couche d'argile, ou de terre très-fine, qui, retirée sèche, représentait la gravure à l'envers et en relief; sur l'argile il coula du soufre, qui au contraire

(1) Contrairement à Vasari, M. Eugène Barrois croit que cette invention tire son origine de l'Allemagne, et ne fut que le complément indispensable de la gravure sur bois. Cependant, il est prouvé que l'Allemand Martin Schongauer, connu sous le nom de *Jean Martin*, auquel il rapporte l'invention de la gravure, ne produisit aucune estampe avant l'année 1466. D'ailleurs, comme le fait observer M. Boyer, Finiguerra n'avait pas le même secret son procédé d'impression, antérieur probablement de plusieurs années à l'épreuve de Couronnement qui était pour nous la date historique de l'invention (1466); il est donc probable que la connaissance s'en propagea simultanément sur tous les points où l'art-février prospérait.

(2) On désigne sous le nom de *palix*, dans la liturgie catholique, un objet que le prêtre offre à baiser aux assistants à l'offrande ou après la consécration; c'est ordinairement une plaque de métal en forme d'écusson et appelée *palix*; quelquefois c'est un reliquaire ou une image.



donnait une empreinte creuse, qu'il remplait de noir de fumée détrempé avec de l'eau; puis, ayant bien nettoyé la surface plane du soufre qui devait former la teinte claire, il appuya un papier humide sur le soufre, et tira ainsi plusieurs épreuves de son *Couronnement*. Il fit plus: avant de couler le *niello* dans les sillons creusés par le burin sur les lames d'argent, il y répandit une encre véritable, formée de noir de fumée et d'huile, et, au moyen d'une pression opérée par le passage d'un cylindre bien uni, il obtint des épreuves directes et très-nettes, qui avaient surtout l'apparence d'être dessinées à la plume (1). La *paix* niellée par Finiguerra se trouve encore à Saint-Jean-Baptiste de Florence; elle a 4 pouces 8 lignes de hauteur sur 3 pouces 2 lignes de largeur, et contient quarante-deux personnages. Le registre des administrateurs de la paroisse constate qu'elle fut terminée en 1452 et payée à son auteur 60 florins 1 livre 6 deniers. Le cabinet de la Bibliothèque impériale de Paris possède une estampe de cette pièce. Le dessin en est correct, quoique roide et symétrique. Les figures sont distribuées avec recherche; mais elles sont faites avec talent et pleines d'expression. « Ce qui prouve, dit Lanzi, que la planche n'était pas destinée à l'impression, c'est que les lettres d'une légende qui se trouve placée au haut du sujet sont reproduites de droite à gauche et que tous les personnages écrivent, jouent des instruments et agissent de la main gauche. » La Bibliothèque impériale de Paris possède deux autres nielles de Finiguerra: l'*Adoration des Mages*, dont d'autres épreuves se trouvent dans les cabinets Martelli et Serratti; le style en est moins élevé, mais le travail plus délicat que dans le *Couronnement* (2); — *La Vierge entourée d'anges et de saintes*. — J. Duchesne cite comme étant de Finiguerra les nielles suivantes, gravées sur argent: *La Vierge et saint Sébastien*; — *Le Baptême de Jésus-Christ*; — une *Allégorie de l'Amour*; — une autre allégorie. Il a exécuté de nombreux bas-reliefs pour diverses églises de Florence, et la galerie de la même ville possède de lui cinquante-six dessins coloriés à l'aquarelle. M. de Murr, d'après Heineken et Huber, prétend que M. Otto de Leipzig possédait vingt-quatre estampes d'autant de pièces niellées par Finiguerra. Strutt cite aussi une

(1) Vasari ne dit pas que Finiguerra ait employé le second mode d'impression, c'est-à-dire celui direct. Mais selon M. Émeric David, « la réalité en a été démontrée par l'inspection de l'épreuve conservée à la Bibliothèque impériale, ensuite par l'état de deux souffres que le temps a aussi respectés et qui se trouvent, l'un à Gênes, dans le cabinet du comte de Durazzo, l'autre à Florence, dans celui du sénateur Prior Serratti. Sur le premier de ces souffres la gravure n'est pas terminée. Il y manque quelques fleurs et quelques ornements dans les habits; elle ne semble point d'un aussi beau fini et paraît plane à la superficie. Dans le second, on voit encore des restes du mélange de noir de fumée et d'eau que Finiguerra employa pour ses premiers essais ».

(2) Lanzi pense que cette *Adoration* est antérieure au *Couronnement*.

estampe allégorique marquée d'un F, qu'il croit être de ce célèbre artiste. Cette gravure représente *Le Génie de la Gravure* sous les traits d'un vieillard tenant un burin; divers attributs sont épars autour de lui. Le même auteur attribue à Finiguerra sept autres gravures in-fol., représentant les travaux de la campagne, et appelées *Les sept Planètes*; mais il est constant qu'elles sont l'œuvre du peintre Sendro Botticelli. On doute également de l'authenticité des épreuves que les PP. Camaldules de Florence montrent aux curieux. A. DE LACAZE.

Vasari, *Vite de' più eccellenti Pittori, Scultori, etc.* — Émeric David, *Discours sur la Gravure*. — Lanzi, *Storia pittorica*, I, 157. — Baccio Baldini, *Lettere*, n° 1. — Charles-Henri de Heineken, *Dissertation sur l'Origine de la Gravure*, etc. (Leipzig et Vienne, 1770, in-8°). — Giov. Gori Gandellini, *Notizie istoriche degli Intagliatori*. — Antonio-Francesco Gori, *Thesaurus veterum Diptychorum* (Florence, 1759, 3 vol. in-fol.), t. III, p. 315. — Michel Huber, *Notice générale des Graveurs*, etc., précédée de l'*Histoire de la Gravure* (Leipzig, et Dresde, 1787, in-8°). — Joseph Strutt, *Biographical Dictionary of Engravers*. — Henri Jansen, *Essai sur l'Origine de la Gravure*, t. 1<sup>er</sup>, pl. VIII. — L'abbé Zani, *Materiali per servire alla storia dell'origine e de' progressi della Incisione in rame e in legno* (Parme, 1803, in-8°). — Eugène Boreste, dans l'*Encyclopédie des Gens du Monde*. — L.-C. Soyer, même recueil, art. *Gravure*. — J. Duchesne, *Traité sur les Nielles*. — A. Bartsch, *Le Peintre graveur*, t. XIII. — *Le Musée français*, t. III.

#### FINK. Voyez FINCK.

FINK (Frédéric-Auguste), général allemand, né à Strelitz (Mecklenbourg), en 1718, mort à Copenhague, en 1766. Entré d'abord dans les armées russes, il y parvint au grade de major. En 1743, il passa au service de Frédéric le Grand, qui, appréciant en même temps le talent de Fink sur la flûte (1), le fit son officier d'ordonnance. Il parcourut ensuite les autres grades, devint colonel après la bataille de Collin, puis général major, enfin, en 1759, lieutenant général. La confiance de Frédéric ne faisait que s'accroître; et lorsque, au début de la campagne de 1759, le roi de Prusse dut laisser au prince Henri, son frère, le soin de défendre la Saxe, il lui désigna Fink comme pouvant l'aider de ses conseils. Le prince n'eut qu'à se louer du concours de Fink, qui ne fut pas étranger à la tactique par suite de laquelle Daun, qui commandait l'armée autrichienne, fut contraint de lever son camp de Schikla. Resté à Dueben, Fink reçut l'ordre d'occuper Dippoldswald et de manœuvrer de manière à obliger l'ennemi à abandonner ses positions fortifiées. A la suite de la désastreuse affaire de Maxen, il fut fait prisonnier avec 2,000 hommes. Cependant on le laissa libre sur sa parole. Une enquête ayant eu lieu par ordre de Frédéric, Fink fut condamné à une détention de deux ans dans une forteresse. A l'expiration de sa peine, en 1761, il entra au service du roi de Danemark en qualité de général d'infanterie. Frédéric lui permit d'accepter ces fonctions, mais le cha-

(1) On voit que le roi de Prusse aimait beaucoup cet instrument.



grin avait mis les jours de Fink : il mourut deux ans plus tard.

*L'œuvre. — Letr. — Œuvres de Fink. II.*

**FINK** (Godefroi-Guillaume), théologien et pélagogue allemand, né à Sulza, le 7 mars 1763, mort le 27 août 1846. En 1804 il se rendit à Leipzig pour y étudier la théologie, puis il s'appliqua à la musique, et composa plusieurs morceaux, dont il écrivait lui-même les paroles. Il se fit connaître aussi par son talent comme prédicateur; enfin, il se livra à l'enseignement. En 1814 il fonda une maison d'éducation, qu'il dirigea presque seul jusqu'en 1820. Tout en se livrant à ces occupations, il publiait dans plusieurs recueils, notamment l'*Encyclopædie d'Ersch et Gruber*, et dans l'*Allgemeine musikalische Zeitung* (Gazette universelle de la Musique), des articles sur cet art chez les anciens. De 1827 à 1842 il dirigea lui-même le dernier de ces journaux. Il vécut ensuite dans la retraite, livré tout entier à ses études. On a de lui : *Prodigten* (Sermons); Leipzig, 1815; — *Vorlesungen ueber Geschichte der Religion* (Lectures pour l'histoire de la religion); 1844.

*L'œuvre. — Letr. —*

**FINKENSTEIN** (Charles-Guillaume Fink, comte de), homme d'État prussien, né en 1714, mort le 3 janvier 1800. Il fit de bonnes études, et s'appliqua surtout à la langue française. Envoyé à Stockholm en qualité de plénipotentiaire, à une époque (1735) où on discutait beaucoup en Suède sur les alliances et l'administration intérieure du pays, il recueillit sur l'état des partis de nombreuses observations, dont il publia l'ensemble en français, sous le titre de *Relation de la Diète*. Rappelé en 1740, il fut ensuite envoyé en Russie, où il séjourna jusqu'en 1749. Nommé alors ministre des affaires étrangères par Frédéric II, il eut la direction de ce département jusqu'en 1800. Il était membre de l'Académie des Sciences et Belles-Lettres de Berlin depuis 1744.

*Biog. str. — Letr. —*

**FINLAY** (Jean), poète écossais, né à Glasgow, en 1782, mort en 1816. On a de lui : *Wallace, or the ale of Rillerie*, et *Scottish Ballads Historical and romantic, principally ancient, with notes and a glossary to which are prefixed remarks on scottish romance*; 1808, 2 vol. in-8°. Ces deux productions annoncent une connaissance approfondie des antiquités du moyen âge.

*Biog. — New general Biographical Dictionary.*

**FINLAYSON** (Georges), chirurgien, naturaliste et voyageur anglais, né vers 1790, à Thurso (Écosse septentrionale), mort en août 1873. D'une famille peu fortunée, il étudia la médecine à Edimbourg, avec son frère aîné, Donald. Encore fort jeune, Georges Finlayson fut pris pour secrétaire par le chef du service

médical militaire en Écosse; il passa aide-chirurgien dans un régiment, dont il devint ensuite chirurgien major. Son frère avait le même grade que lui, et tous deux se trouvèrent à la bataille de Waterloo. Donald disparut quelques jours après dans les environs de Saint-Quentin. Georges Finlayson fut si affligé de la mort de son frère qu'il résolut de quitter l'Europe, et demanda son passage pour les colonies anglaises. Il fut envoyé à Ceylan, en qualité d'aide-chirurgien d'état-major (1816). En 1820 il rejoignit le 8<sup>e</sup> de dragons, qui occupait alors Méerut (1), ville fortifiée du Delhi. L'année suivante, le marquis de Hastings, gouverneur général de l'Inde, désigna Finlayson pour accompagner John Crawford, chargé d'une mission près les souverains de Siam et de Hoé (Cochinchine). L'ambassade mit à la voile de Calcutta, le 21 novembre 1821; elle franchit le détroit de Malacca, remonta le Mékong, et le 22 mars 1822 débarqua à Bangkok ou Bancoch, capitale actuelle du royaume de Siam. Finlayson y remarqua d'assez belles rues, pavées en briques et plusieurs édifices considérables, tels que le palais du roi et quelques pagodes; une de celles-ci, remarquable par son architecture et sa vaste étendue, ne contenait pas moins de quinze cents statues plus ou moins colossales. Le reste de la ville se composait de chétives maisons construites en bambou, couvertes en roseaux, en paille de riz, en feuilles de palmier, et élevées sur pilotis de chaque côté du fleuve. Finlayson peignit ainsi les habitants : « Ils sont d'une petite taille, mais assez bien proportionnés. Leur visage est large et enflant vers le haut des joues; leur front se rétrécit tout à coup, et devient presque aussi pointu que le menton; leurs yeux, petits et inanimés, s'élèvent obliquement vers les tempes. La partie nommée communément le blanc de l'œil est chez eux entièrement jaune. Ils ont la bouche grande, les lèvres d'un rouge de sang et épaisses; ils se noircissent les dents, se rasent presque entièrement la tête, vont presque nus, et ont une apparence assez hideuse. Ils se nourrissent de riz et de poissons; la plus grande partie des travaux des champs et les soins les plus pénibles du ménage sont laissés aux femmes. » Ce tableau rapidement esquissé donne une idée complète du style de Finlayson. Il n'est pas moins exact lorsqu'il décrit les mœurs : « Les manières des Siamois sont plus douces et plus polies que celles de la plupart des autres habitants de l'Indo-Chine; mais ils sont artificieux, vains, craintifs, avares, trop cérémonieux, dédaigneux envers ceux qu'ils croient leurs inférieurs, rampants devant ceux auxquels ils se voient soumis. Ils ont des moines nommés talapoins, qui, là comme partout ailleurs, vivent aux dépens de ceux qui les écoutent;

(1) Appelé aussi Méro et Méraf. Cette ville est située sur la rive droite du Galy-Meddy, dans le district du Schacchpouar occidental (président du Bengale), et à 35 lieues N.-E. de Delhi.

ils adorent un dieu qu'ils nomment Buddha, ou plutôt chaque ville ou village se choisit son génie tutélaire, qui, de même que dans l'ancienne Égypte, est quelquefois un vil animal. La basse classe du peuple brûle les morts ou plus souvent encore les livre à la voracité des éléphants de proie; les grands les embaument et les conservent. Le despotisme le plus absolu est exercé par le roi de Siam; il a le monopole du commerce, presque exclusivement exploité par les Chinois; il décide de la liberté et de la vie de ses sujets, et ceux-ci, lâchement stupides, le révèrent à l'égal d'un dieu. La population de Siam n'exède guère un million. Le pays, qui paraît avoir 250 lieues de longueur du nord au sud, sur une largeur de 20 à 100, est fertile; mais, accablés sous la tyrannie la plus odieuse, les habitants sont pauvres, indolents et malheureux. Quoique reçus par le monarque indien, les envoyés anglais échouèrent dans leur mission: le roideur de Crawford et son refus de se soumettre aux coutumes de la nation avec laquelle il venait traiter furent les principales causes de cette déconvenue. Le 14 juillet les envoyés anglais remirent à la voile; le 18 septembre suivant ils débarquèrent à Hué ou Hoé (1), ville de l'empire d'An-Nam et capitale de la Cochinchine (2). L'empereur donna ordre que l'ambassadeur fût parfaitement reçu et défrayé durant son séjour, mais il refusa de lui accorder audience. Finlayson mit à profit le temps des pourparlers qui eurent lieu en cette occasion pour étudier la Cochinchine, ses habitants, et surtout pour faire une ample collection des productions naturelles de ce pays peu connu. Il décrit Hoé comme une ville bien fortifiée, peuplée d'environ quarante mille habitants, et d'un aspect fort triste. Les maisons en sont construites en cannes entrelacées et enduites de terre. Le palais du roi est seul remarquable, et les ornements bizarres qui caractérisent son architecture sont d'une grande richesse. Les fortifications ont été construites par des ingénieurs français, et d'après le système de Vauban. Elles sont à l'épreuve de la bombe, parfaitement entretenues, et peuvent être armées de 1,300 pièces. La forteresse est de forme carrée; elle a 8 kilomètres de périmètre. Quant aux habitants, Finlayson les trouve assez semblables aux Chinois, c'est-à-dire vifs, intelligents, sales, rusés et voleurs. Le 20 octobre l'ambassade quitta la rivière d'Hoé, et revint au Bengale. Depuis longtemps Finlayson sentait ses forces décroître; les fatigues qu'il éprouva dans ce dernier voyage le conduisirent au dernier degré de faiblesse. Il espéra que le climat de sa patrie lui rendrait la santé, mais il succomba dans la traversée. On a de lui : *The Mission*

*from the Bengal to Siam and to Hue, etc.*, pendant les années 1821 et 1822; avec une introduction par sir Stamford Raffles; Londres, 1825, in-8°.

Alfred DE LACAZE.

*Revue encyclopédique*, t. XXIX, ann. 1824, p. 100 XL, p. 120.

**FINNO** (Jacob), prédicateur suédois, vivait à Abo dans la seconde moitié du seizième siècle. On a de lui deux recueils intéressants intitulés: *Cantiones plur episcoporum veterum in regno Suecia, praesertim magno ducatu Finlandiae usurpata, cum notis musicalibus*; Greifswald, 1562; Rostock, 1625; — *Hymni ecclesiastici Finnici idiomatis aucti*; sans date ni nom de lieu.

*Feila, Steyr. mss. des Histoires.*

**FINO** ou **FINI**, surnommé *Adriano* ou *d'Adria*, orientaliste et controversiste italien, né à Adria, le 4 octobre 1431, mort à Ferrare, en 1517. Issu d'une famille noble, il devint maître du trésor du duc de Ferrare. Il s'adonna particulièrement à l'étude du grec et de l'hébreu. Il mourut dans un âge avancé, avant d'avoir terminé un grand ouvrage de controverses contre les Juifs. Son fils Daniel le publia, sous le titre de *Finii Adriani, Ferrariensis, in Judaeos Flagellum, ex Sacris Scripturis excerptum*, Venise, 1536, in-4°. Il fut réimprimé à Venise, 1500; Ferrare, 1573.

*Wolf, Bibliotheca Hebraea*. — *Fabritius, Bibliotheca media et inferior Latinitatis*.

**FINO** (Alemanno), historien italien, né à Bergame, dans la première partie du seizième siècle, mort à Crème, vers 1586. Sa vie est inconnue; on sait seulement qu'il occupait à Crème une place de magistrat, et il baragana en cette qualité le premier évêque de cette ville, Jérôme Dindo, lors de son entrée à Crème. On a de lui: *La Historia di Crema, raccolta da gli Annali di Pietro Terni*; Venise, 1586, in-4°. Cette histoire, que Tiraboschi appelle excellente, est très-estimée; elle a eu plusieurs éditions; la meilleure est celle de Crème, 1711, in-8°. L'Histoire de Crème eut des critiques, auxquelles Fino répondit dans ses *Servane nelle quale si discorre intorno a molte cose contenute nella sua Historia di Crema*; Brescia, 1576, 1580, 2 parties in-8°. — *La Guerra d'Attila, Flagello di Dio, tratta dall'archivio de' principi d'Este, con la dichiarazione d'alcune voci oscure*; Venise, 1580, in-12; — *Scelta di uomini morti da Crema*; Brescia, 1581, in-8°.

*Tiraboschi, Storia della Letteratura Italiana*, t. VII, part. II, p. 207. — *Pontastini, Biblioteca*, avec les notes l'Appendice Lxxv.

\* **FINOGLIA** (Paolo-Domenico), peintre de l'école napolitaine, né à Orta (royaume de Naples), mort en 1656. Élève de Massimo Stanzioni, il s'éloigna du faire de son maître, et fut le premier à propager à Naples le style des Carrache. Ses ouvrages se distinguent surtout par le charme de l'expression, l'harmonie du coloris et la correction du dessin. Dans le pin-

(1) On l'appelle aussi Hué-Fa, Finayson et Fou-Tchouan. Elle est située sur la rivière de son nom et à environ 100 lieues E.-N.-E. de Siam.

(2) La Cochinchine ou An-Nam méridional est appelée par les Indigènes Dangtrung (royaume du dessous).

fond qu'il a peint à fresque à l'une des chapelles de la Chartreuse de Naples, il a prouvé qu'il possédait à fond la science des raccourcis de bas en haut, que les Italiens nomment le *sotto-in-sù*. On n'admire pas moins quelques tableaux à l'huile qu'il a peints pour la salle du chapitre du même monastère. E. B—N.

Dominici, *Vite de' Pittori Napolitani*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Ad. Siret, *Dictionnaire historique des Peintres*.

**FINOT** (*Étienne*), homme politique français, né à Averolles (Bourgogne), vers 1760, mort dans le même lieu, en 1829. Il était huissier dans son pays natal au moment de la révolution, et accepta les nouveaux principes avec une grande ardeur. Il manifesta hautement ses opinions dans les réunions populaires, et fut élu, en septembre 1792, député à la Convention nationale par les électeurs de l'Yonne. Il prit place parmi les montagnards, et lors du jugement de Louis XVI il vota pour « la mort ». En 1795, il fut l'un des vingt commissaires chargés d'examiner la conduite de Lebon (voy. ce nom). En octobre de la même année, il fut du nombre des conventionnels non réélus au corps législatif. L'année suivante l'administration centrale de l'Yonne le choisit pour président; il fut quelque temps après employé dans son département en qualité de commissaire du Directoire. Depuis le 18 brumaire il resta étranger aux affaires publiques; cependant, en 1815 il signa l'acte additionnel. Atteint par les réserves de la loi d'amnistie du 12 janvier 1816, il dut se réfugier en Suisse. Dans la suite, par une exception, basée probablement sur le rôle de second ordre que Finot avait toujours joué, le gouvernement des Bourbons lui permit de finir ses jours en France. H. LESUEUR.

*Moniteur universel* du 30 janvier 1798. — *Biographie moderne*. — *Petite Biographie Conventionnelle*. — Arnault, Jay, etc., *Biogr. nouvelle des Contemporains*.

**FINOTTO** (*Christophe*), poète latin moderne, né à Venise, vers 1570, mort vers 1640. Il entra dans l'ordre des religieux Somasques, et fut chargé de prononcer les oraisons funèbres des doges Marino Grimani, Nic. Donato et Giovanni Cornaro. On a de lui : *Parnassi Violæ; odorum, distichorum et anagrammatum libri tres*; Venise, 1617, in-8°. — *Orationes selectæ*; Venise, 1617, in-8°.

*Biographia universale* (édition de Venise).

**FIOCCO** ou **FIOCCHI** (*André-Dominique*), en latin *Floccus*, juriste italien, né vers la fin du quatorzième siècle, mort en 1452. Élève d'Emmanuel Chrysoloras, il devint chanoine de la cathédrale de Florence et secrétaire du pape Eugène IV. On a de lui : *De Romanis potestatibus, sacerdotiis et magistratibus*. Dans la première édition, Milan, 1477, petit in-4°, et dans plusieurs reimpressions subséquentes, cet ouvrage est attribué à Fenestella, contemporain d'Auguste et de Tibère. Gilles Wits le restitua le premier à son véritable auteur, dans l'édition

d'Anvers, 1561, in-8°. Le traité de Flocco a été traduit en italien par F. Sansovino; Venise, 1547, in-8°.

Fabricius, *Bibliotheca media et infima Latinitatis*.

**FIOCCO** (*Pierre-Antoine*), compositeur italien, né à Venise, vivait vers le milieu du dix-septième siècle. Il était maître de chapelle de l'église Notre-Dame-du-Sablon à Bruxelles, et du duc de Bavière. On a de lui : *Sacri Concerti a una e più voci, con instrumenti et senza*; Anvers, 1691, in-4°; — *Missa e motetti*; Amsterdam, 1693, in-4°.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

**FIOCCO** (*Joseph-Hector*), musicien belge, italien d'origine et fils du précédent, né à Bruxelles, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. Il fut maître de chapelle à Anvers. On a de lui : *2 motetti a 4 voci, con 3 stromenti*; Amsterdam, 1730.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

\* **FIORAVANTI** (*Bartolomeo di Ridolfo*), dessinateur, architecte et ingénieur italien, né à Bologne, florissait vers le milieu du quatorzième siècle. Le 8 août 1455, il transporta à une distance de 35 pieds le clocher de Santa-Maria-del-Tempio de Bologne; en 1485, il construisait dans la même ville la façade du palais du Podestat. Il redressa le clocher de l'église Saint-Blaise de Cento, qui penchait de cinq pieds et demi. Il travailla longtemps en Hongrie, où il reconstruisait plusieurs ponts sur le Danube; en récompense, l'empereur le fit chevalier et lui accorda le privilège de frapper monnaie à sa propre effigie.

E. B—N.

Orlandi, *Abbecedario*. — Malvasia, *Pittura, Scultura ed Architettura di Bologna*.

**FIORAVANTI** (*Alessandro*), mathématicien italien, né à Bologne, vers 1540, mort vers 1585. Il entra dans l'ordre des Capucins, et se distingua par ses connaissances en mathématiques. On a de lui : *De modo practicandi reliarium mathematicum, eo quod ad retis similitudinem sit expansum*; Venise, 1585, in-4°.

Le P. Jean de Bologne, *Bibliotheca Capuccinorum*.

**FIORAVANTI** (*Léonardo*, comte), médecin et alchimiste italien, né à Bologne, au commencement du seizième siècle, mort dans la même ville, le 4 septembre 1588. Après avoir exercé la médecine à Bologne, puis à Palerme, de 1548 à 1550, il se rendit en Afrique, sur la flotte espagnole. De retour en Italie, il séjourna successivement à Naples, à Rome, à Venise, et finit par revenir dans sa ville natale. Il y reçut les titres de docteur, de chevalier et de comte. Avec peu de savoir et un talent médiocre, il acquit une grande réputation par sa charlatanerie. Il se fit surtout connaître par l'invention du baume qui porte son nom, et auquel il attribuait des propriétés merveilleuses, celle entre autres de guérir les personnes empoisonnées avec de l'arsenic. On trouve dans l'*Histoire de la Chimie* de M. Ferd. Hoefer une description détaillée de ce fameux remède. « Les ouvrages de Fioravanti, dans les-

quels, dit la *Biographie médicale*, on ne saurait trouver une seule idée utile, furent cependant accueillis avec beaucoup de faveur, comme on peut en juger d'après le grand nombre d'éditions qui en furent faites. » Voici la liste des ouvrages de Fioravanti : *Lo Specchio di Scienza universale, libri tre*; Venise, 1564, 1592, 1609, 1679, in-8°; traduit en français, par Gabriel Chapuis, 1584, in-8°; en allemand, Francfort-sur-le-Mein, 1615, in-8°; en latin, ibid., 1625, in-8°; — *Del Reggimento della Peste*; Venise, 1565, 1571, 1594, 1626, in-8°; traduit en allemand, Francfort, 1632, in-8°; — *Li Capricci medicinali*; Venise, 1568, 1582, 1665, in-8°; — *Il Tesoro della Vita umana*; Venise, 1570, 1582, 1603, 1620, 1670, in-8°; traduit en allemand, Francfort, 1618, in-8°; Darmstadt, 1627, in-8°; en anglais, Londres, 1653, in-4°; — *Il Compendio dei Secreti razionali intorno alla Medicina, Chirurgia ed Alchimia*; Venise, 1571, 1591, 1666, 1675, 1680, in-8°; traduit en latin, Turin, 1580, in-8°; en allemand, Darmstadt, 1624, in-8°; en anglais, Londres, 1652, in-4°; — *La Fisica, divisa in quattro libri*; Venise, 1582, 1603, 1629, in-8°; traduit en allemand, Francfort, 1604, 1618, in-8°; — *La Cirurgia, distinta in tre libri, con una giunta di secreti nuovi*; Venise, 1582, 1595, 1699, in-8°.

Portal, *Histoire de l'Anatomie et de la Chirurgie*. — *Biographie médicale*. — F. Hofer, *Histoire de la Chimie*, t. II, p. 182.

**FIORAVANTI (Jérôme)**, théologien italien, né à Rome, en 1555, mort dans la même ville, le 9 octobre 1630. Il entra dans la Société de Jésus. Savant théologien, très-versé dans la connaissance du grec, du latin et des langues orientales, il devint recteur du collège anglais, puis du collège maronite. Il fut aussi confesseur du pape Urbain VIII. On a de lui : *De beatissima Trinitate Libri tres : primus contra hæreticos, secundus contra scholasticos, tertius contra gentiles*; Rome, 1604, 1616, 1618, 1624; — *Explicatio in nonnulla Sacræ Scripturæ loca*; publiée à Anvers — Il laissa en manuscrit un ouvrage intitulé : *Summa brevis Theologia moralis*.

Alegambe, *Scriptores Societatis Jesu*. — P. Mandon, *Bibliotheca Romana*, t. II.

**FIORAVANTI (Valentino)**, compositeur italien et maître de la chapelle Sixtine du Vatican, né à Rome, en 1767, et mort le 10 juin 1837. Il commença ses études musicales dans sa ville natale, et alla ensuite les terminer à Naples, au Conservatoire de la *Pietà de' Turchini*, sous la direction de Sala. Le premier ouvrage par lequel il se fit connaître fut un opéra bouffe intitulé : *Con i matti il savio la perde, ovvero la pazzia a vicenda*, représenté en 1791, à Florence, sur le théâtre de la Pergola. A ce premier essai succédèrent rapidement plusieurs autres opéras, notamment *Il Furbo contra Furbo*, *Il Fabro parigino*, et *La Cantatrice villane*, qui furent joués non-seulement en Italie, mais sur les principales scènes lyriques de l'Europe. Le succès

qu'obtint à Paris, en 1806, *La Cantatrice villane*, fit appeler le compositeur en cette ville l'année suivante. Il y écrivit l'une de ses meilleures productions, *I Virtuosi ambulanti*, dont le sujet avait été tiré de l'ancien opéra-comique de Picard, *Les Comédiens ambulants*. Après avoir composé encore quelques autres ouvrages, Fioravanti abandonna le théâtre, et fut nommé par le pape, en 1816, maître de chapelle de Saint-Pierre-du-Vatican. A partir de cette époque il se consacra exclusivement aux devoirs de sa place, et ne s'occupa plus que de musique sacrée. Il mourut dans un voyage qu'il fit de Naples à Capoue. C'est particulièrement dans le genre bouffe que ce compositeur s'est acquis une réputation. Sa musique, que l'école nouvelle a fait oublier, manque peut-être d'originalité, mais on y trouve une verve comique, une gaieté franche et naturelle, une heureuse disposition dans le retour périodique des phrases mélodiques principales, qui ont puissamment contribué à la vogue dont quelques-uns des ouvrages de Fioravanti ont joui à l'époque où ils parurent. On connaît de ce musicien les vingt-quatre opéras suivants : *Con i matti il savio la perde, ovvero la pazzia a vicenda*; Florence (1791); — *Amor aguzza l'ingegno*; — *L'Amor immaginario*; — *L'Astuta*; — *La Cantatrice bizzarra*; — *La Cantatrice villane*; — *La Capricciosa pentita*; — *Il Furbo contra il Furbo*; Turin (1797); — *Il Fabro parigino*; — *Gli Amanti comici*; Milan (1798); — *Lisetta e Gianino*; — *I Puntigli per equivoco*; — *L'Orgoglio avvilto*; — *La fortunata Combinazione*; — *Il Bello piace a tutti*; — *L'Inganno cade sopra l'Ingannatore*; — *I Viaggiatori ridicoli*; — *Amore e dispetto*; — *La Schiara fortunata*; — *I Virtuosi ambulanti*; Paris. (1807); — *La Sposa di due Mariti*; — *Lo Sposo che più accomoda*; — *Camilla* (1810); — *Adelaide e Commingio*. — La musique religieuse de Fioravanti est généralement écrite dans le style concertant. On a de lui plusieurs messes, des motets pour un ou deux chœurs, un *Salve Regina* à quatre voix, un *Miserere* à trois voix de soprani, et un *Stabat* à trois voix avec accompagnement d'orchestre. Toutes ces compositions sont en manuscrits dans les archives de la chapelle pontificale. D. DENNE-BARON.

Fetis, *Biographie univ. des Musiciens* — Choron et Fayolle, *Dictionnaire des Musiciens*. — Documents inédits.

**FIORDIBELLO (Antonio)**, orateur et biographe italien, né à Molène, en 1510, mort dans la même ville, en 1574. Issu d'une famille illustre et ancienne, il s'appliqua d'abord à l'étude du droit, pour obéir aux volontés de son père; mais il l'abandonna bientôt pour se consacrer à la philosophie et aux belles-lettres. En 1533 il s'attacha au service de Sadolet, alors évêque de Carpentras, et vers le même temps il se lia d'amitié avec le cardinal Bembo et beaucoup de savants et de littérateurs de l'Italie.

1550 il fut ordonné prêtre, et obtint en 1558 l'évêché de Lavello, dans le royaume de Naples. Il fut ensuite secrétaire à latere des papes Paul IV et Pie V. En 1588 il se démit de cette place, et vint finir ses jours dans sa patrie. On a de lui : *Ad Carolum V, Romanorum imperatorem, Panegyricus*; Rome, 1536; — *Oratio de Concordia, ad Germanos*; Lyon, 1541; — *De Auctoritate Ecclesiarum*; Lyon, 1546; — *Commentarius de Vita Jacobi Sadoletti*.

Cassanese, *Vita Fioridi Sadii*, à la suite des *Epistolae Pontificis J. Sadii*. — Tiraboschi, *Storia della Letteratura Italiana*, t. VII, part. 1<sup>re</sup>, p. 302.

**FIORE** (Agnolo-Antello del.), sculpteur napolitain du quinzième siècle. Il dut les progrès remarquables qu'il fit dans son art aux exemples d'Andrea Ciccione, et surtout à ceux des sculpteurs toscans qui avaient travaillé à Naples pendant la première moitié de son siècle. Les plus beaux titres de gloire d'Agnolo se voient à S. Domenico-Maggiore, dans la chapelle Caraffa; ce sont trois tombeaux, dont le plus ancien est celui de Mariano d'Alagni et de sa femme Catarinella Orsini, qui, en 1447, y fut réunie à son époux. Mariano est couché sur le sarcophage, dont la face principale présente en bas-relief la figure de Catarinella. Dans la lunette qui surmonte le monument est un bas-relief offrant la marionnette à mi-corps, tenant l'Enfant-Jésus debout, entre deux anges agenouillés. Ce bas-relief a été publié par Ciongnara. A gauche de l'autel de la même chapelle est le tombeau de Francesco Caraffa, portant cette simple inscription :

Hinc virtus gloriam, gloria immortalitatem comparavit. MCCCCLXX.

Ce tombeau, le chef-d'œuvre du maître, est surtout remarquable par les élégantes arabesques des pilastres, les quatre statuettes de Vertus qui les surmontent, et le bas-relief de la lunette, *L'Annonciation*, gravé également dans l'ouvrage de Ciongnara. La pose de l'Ange est un peu gauche, mais la Vierge est modeste et pleine de pureté, les draperies sont légères, molles et bien rendues. Le Tombeau du cardinal Caraffa du Ruro, qui suit pendant au précédent, est identique pour la forme, mais il fut exécuté en grande partie après la mort d'Agnolo, par son élève Giovanni di Nola.

E. B—N.

Ciongnara, *Storia della Scultura*. — Stanetti d'Alodi, *Napoli e sue vicinanze*. — Valery, *Pogues Histor. et Littér. en Italie*.

\* **FIORE** (Nicola-Antonio del.), dit Colantonio del Fiore, peintre de l'école napolitaine, né à Naples, en 1352, mort en 1441. La plupart des auteurs lui accordent cette longue carrière; Summanzio seul, et sans preuves, le fait mourir jeune, en cette même année 1355. Orlandi, avec sa légèreté habituelle, fait deux personnages distincts de Colantonio del Fiore et d'un autre Colantonio, qui n'existe que dans son imagination.

Colantonio del Fiore fut élève de Francesco di Simone, et il ne s'écarta pas beaucoup plus que

son maître de la manière byzantine. On trouve cependant quelques tendances vers le progrès dans le tableau qu'il peignit en 1436 pour l'église Saint-Laurent de Naples. Cette peinture, aujourd'hui au musée de cette ville, représente *Saint Jérôme tirant une épine de la patte d'un lion*; elle a été publiée par d'Agincourt, pl. CXXXII. Le même auteur lui attribue un tableau qui existe dans l'église de San-Antonio-del-Borgo, et qui porte cette inscription : *A. MCCCLXXI Nicolaus Tomasto de Fiore pict.* C'est un triptyque à fond d'or, offrant au milieu *Saint Antoine et deux anges*, et sur les volets deux autres saints. Les historiens de l'école napolitaine attachent au *Saint Jérôme* de Colantonio une grande importance, parce qu'ils le croient peint à l'huile, et qu'ainsi selon eux ce peintre aurait le premier à Naples employé ce procédé; malheureusement pour la gloire de Colantonio, cette prétention est fondée sur une erreur, et d'Agincourt a constaté que le *Saint Jérôme* n'est qu'une peinture à la détrempe, comme toutes celles de cette époque.

Colantonio eut pour gendre Antonio Solario, ce célèbre forgeron, dont l'amour décida la vocation (voy. Zucano).

E. B—N.

Domenici, *Vita del Pittori Napolitani*. — Orlandi, *Abhandlung*. — Lessi, *Storia della Pittura*. — Tassin, *Dictionnaire*. — D'Agincourt, *Manuel de l'Art par les Monumens*. — Vernet, *Musée de l'Europe*. — Valery, *Pogues Historiques et Littéraires en Italie*.

\* **FIORE** (Francesco del.), peintre de l'école vénitienne, né peu après 1350, mort en 1434. Nous ne possédons aucun ouvrage de cet artiste; mais on peut juger de l'estime en laquelle il était tenu par ses contemporains par le monument qui lui fut élevé dans le cloître de Saint-Jean-saint-Paul; on y voit son image revêtue de la toge, avec cette inscription :

Hic persculpta virum magnum virtutis imago,  
Urbe salus Veneta dedit ipsa pictoris sublimem  
Franchiscum de Fiore, vocatum patrum Jacobellum.  
Hujus et uxoribus membra quiescent.  
Hic exsternit ossa heredes fatis recondunt.  
M. CCC. XXXIV. die XXI. Julii.

E. B—N.

Domenici, *Vita degli Illustri Pittori Veneti*. — Lessi, *Storia della Pittura*. — Baldassari, *Notizie del Professori del Disegno*, giunta di G. Pisanca. — Tassin, *Dictionnaire*.

\* **FIORE** (Jacobello del.), peintre de l'école vénitienne, fils du précédent, florissait de 1401 à 1436. Il dut être élève de son père, qu'il ne tarda pas à surpasser. Dès l'an 1401 il commença à se faire connaître par un tableau qu'il fit pour l'église Santo-Casiano de Pesaro. Lessi indique dans la même ville un autre tableau de sa main portant la date de 1409; tous deux étaient signés : *Jacopetto de Flor*. Son chef-d'œuvre est un *Couronnement de la Vierge* placé dans la cathédrale de Ceneda, ville de la Marche Trévise; cette composition, d'une grande richesse de figures, fut exécutée, dit un manuscrit conservé à l'évêché, en 1432, par Jacobello del Fiore, le premier peintre de ce temps, ad estimo ti-



*lius temporis pictore Jacobello de Flore.* Lanzi cite encore une *Madone* de 1421 appartenant à la galerie G. Manfrin, et une figure de *La Justice* entre deux lions et deux archanges, portant la date de 1421 et peinte sur une armoire du palais del Magistrato à Venise. Flaminio Cornaro, dans sa description des églises de cette ville, indique un *B. Pietro Gambacarto* agenouillé, au monastère de Saint-Jérôme. Ridolfi attribue aussi à Jacobello une *Vierge sur un trône et quatre docteurs* peints dans une salle de la confrérie della Carità, aujourd'hui Académie des Beaux-Arts; mais ce tableau, qui porte la date de 1446, est évidemment d'une autre main. Jacobello fut un des premiers à peindre des personnages de grandeur naturelle; il donna à ses figures de la beauté, de la noblesse, et, ce qui était plus rare alors, de la grâce et de la souplesse. Vasari l'accuse à tort de les avoir placées sur la pointe des pieds, selon l'usage des Grecs; personne plus que lui, au contraire, ne s'efforça de s'éloigner de la roideur de l'école byzantine; s'il tient encore de l'ancienne manière, c'est plutôt par l'abus qu'il fit des dorures en relief que par tout autre défaut. E. B—N.

Ridolfi, *Vite degli illustri Pittori Veneti*. — Vasari, *Vite de' Pittori*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Baldinucci, *Notizie de' Professori del Disegno, giunta di G. Piacenza*. — Ticozzi, *Dizionario*.

**FIORE** (Le P. Jean), historien napolitain, né à Cropani (Calabre), en 1622, mort dans la même ville, en 1683. Il entra dans l'ordre des Capucins, et se distingua par sa piété et son savoir. On a de lui : *Della Calabria illustrata*; Naples, 1691, 3 vol. in-fol. D'après Zavarroni, c'est une énorme compilation, qui contient des matériaux utiles pour l'histoire de la Calabre. Le P. Fiore laissa aussi en manuscrit plusieurs ouvrages, dont on peut voir la liste dans la *Bibliothèque Calabraise*.

Aug. Zavarroni, *Bibl. Calabria*.

**FIORENTINI** (Francesco-Maria), médecin et historien italien, né à Lucques, vers 1610, mort le 25 janvier 1673. Il cultiva sans succès la poésie et la médecine; on ne connaît de lui en ce dernier genre qu'un opuscule intitulé : *De genuino puerorum lacte, mamillarum usu et in viro lactifero structura*; Lucques, 1653, in-8°. Ses ouvrages les plus estimés sont deux compositions historiques; savoir : *Memorie della gran Contessa Matilda*; Lucques, 1642, in-4°. D'après Leibnitz, on trouve dans ce livre un trésor de connaissances précieuses; — *Hetruscae Pietatis Origines, seu de prima Tuscia christianitate*; Lucques, 1701, in-4°; ouvrage posthume publié par Mario Fiorentini, fils de l'auteur.

Mario Fiorentini, préface en tête des *Hetruscae Pietatis Origines*.

\* **FIORENTINO** (Agostino), sculpteur florentin, florissait de 1442 à 1461. Jusqu'à ces derniers temps, on l'a cru frère de Luca della Robbia, et il a été désigné par le nom d'Agostino

della Robbia; mais les érudits annotateurs de la grande édition de Vasari, publiée à Florence par Lemonnier, ont établi par des preuves irrécusables qu'Agostino n'appartenait pas à cette illustre famille. Si nous ne connaissions cet artiste que par les quatre bas-reliefs tirés de la vie de *San Geminiano* qu'il sculpta sur le mur extérieur de la cathédrale de Modène, et sur lesquels on lit ces mots : *Hoc opus egregium Ludovicus Sanguis de Furno* (fieri fecit). *Augustinus de Florentia f.* MCCCCXLII, nous devrions le regarder comme bien inférieur à Luca della Robbia; mais les statues, bas-reliefs et arabesques dont il décora en 1461 la façade de l'oratoire de Saint-Bernardin, dit *la Giustizia*, à Pérouse, lui assurent un rang honorable dans l'histoire de l'art, et ces sculptures peuvent être mises au nombre des plus charmantes productions de la renaissance; elles sont signées : *Opus Augustini Florentini lapicidæ*. E. B—N.

Cicognara, *Storia della Scultura*. — G. Campori, *Gli Artisti Italiani e stranieri negli Stati Estensi*. — Vandedelli, *Meditazioni sulla Vita di san Geminiano*. — Tiraboschi, *Biblioteca Modenese*. — Francesco Sossai, *Madona descritta*. — R. Gambini, *Guida di Perugia*.

\* **FIORENTINO** (Stefano), dit *Stefano da Ponte-Vecchio*, et aussi *lo Scimmia*, (le Singe), peintre florentin, né en 1301, mort en 1350. Baldinucci et Lanzi veulent faire de Stefano non-seulement l'élève, mais encore le petit-fils de Giotto par sa fille Catherine, mariée à un peintre nommé Riccio di Lapo; ils oublient que, d'après les témoignages les plus positifs, Giotto naquit en 1276, et que même en acceptant la date de 1265, que Baldinucci a proposée sans preuve, Giotto eût toujours été trop jeune pour être grand-père en 1301. Quoi qu'il en soit, il est certain que Giotto fut le maître de Stefano, et que ce fut à la perfection avec laquelle le disciple imitait son maître qu'il dut le surnom de *Scimmia*. Stefano reçoit de Vasari des éloges qui peuvent être justement taxés d'exagération; selon cet historien, il surpassa Giotto lui-même et fut regardé comme le plus habile des peintres qui eussent vécu jusque alors. De toutes les fresques que Vasari cite à l'appui de ses louanges, soit celles du cloître de Sancto-Spirito, ou le *Martyre de saint Marc* à Santa-Croce à Florence, soit les *Sujets du Nouveau Testament* peints dans Saint-Pierre ou le *Saint Louis d'Ara Coli* à Rome, soit enfin *La gloire céleste* qu'il avait commencée dans l'église inférieure de Saint-François à Assise, rien n'est parvenu jusqu'à nous. *L'Annonciation* qu'il avait exécutée au Campo-Santo de Pise a été refaite par Benozzo Gozzoli dans le siècle suivant; enfin, le *Jugement dernier* qu'il avait peint à la cathédrale de Pistoja, dans la chapelle du Crucifix, a disparu de nos jours. Nous n'avons donc qu'une seule fresque qui puisse nous donner la mesure de son talent; c'est un grand *Christ saint Thomas d'Aquin et un autre saint*, le cloître Verde de Sainte-Marie-Nouvelle à

rence; la tête du Christ est un peu petite, mais l'affaissement du corps est bien rendu; cette fresque est justement estimée, et fait regretter vivement la perte des autres ouvrages de son auteur.

E. B—N.

Vasari, 5<sup>me</sup> éd. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Baldiucci, *Notizie*. — F. Fantozzi, *Nuovo Guida di Firenze*.

**FIORENTINO (Domenico)**. Voy. BARRIERI (Domenico DEL).

**FIORENTINO (Giuliano)**. Voy. BUGIARDINI.

**FIORENTINO (Grazio)**. Voyez VAJANO.

\* **FIORENZA**, sculpteur napolitain, qui travaillait à la fin du neuvième et au commencement du dixième siècle. On le croit auteur d'un grand nombre d'anciens crucifix de bois et de quelques monuments sépulcraux qu'on rencontre dans les églises et les cloîtres de Naples.

Cicognara, *Storia della Scultura*. — Ticozzi, *Dizionario*.

**FIORI (Georges)**, historien italien, né à Milan, vers 1450, mort vers 1512. Jurisconsulte distingué, il professa l'éloquence pendant plusieurs années. Il écrivit une histoire des guerres des Français en Italie sous le règne de Charles VIII. Cet ouvrage, intitulé *De Bello Italico et Rebus Gallorum præclare gestis Libri VI*, fut publié pour la première fois à Paris, 1613, in-4°. Il a été inséré à la suite de l'*Histoire de Charles VIII* de Godefroy, Paris, 1684, in-fol., et dans Gravina, *Antiquit. Italica*, t. IX, p. 6.

Le Mirr. Auct. de Script. ecclies. — Fabricius, *Biblioth. ecclies.*, t. II, p. 39. — Argenti, *Biblioth. Script. Mediol.*, t. 1<sup>er</sup>, 634.

**FIORI (Joseph)**, poète sicilien, né à Cefalù, en 1623, mort dans la même ville, le 30 novembre 1646. Conduit dès l'enfance à Palerme, il y fit des études brillantes. Tout en se distinguant particulièrement dans la poésie et l'éloquence, il ne resta étranger ni à la philosophie ni aux mathématiques. Dans son ardeur de tout connaître, il s'adonna même à l'astrologie. Il tira lui-même son horoscope, et annonça, dit-on, qu'il mourrait à vingt-trois ans. Cette prophétie se réalisa, et Fiori mourut à l'époque prédite, laissant des poésies latines et italiennes qui font vivement regretter sa fin prématurée. On a de lui : *Carmina*; Venise, 1651, in-12; — *Poesie*, Venise, 1651, in-12. Les poésies italiennes ont été recueillies par un ami de Fiori, Vincent Auria, qui les publia avec des notes et une vie de l'auteur. — *Canzoni Siciliane*, insérées dans les *Muse Siculae*; Palerme, 1647, 1662, in-12, t. 1<sup>er</sup>, part. 2.

Mongitore, *Bibliotheca Sicula*.

\* **FIORI (Cesare)**, peintre, architecte et graveur de l'école milanaise, né en 1636, mort à Milan, en 1707. Il montra dès son enfance une aptitude extraordinaire pour toute espèce d'exercice, et excella dans l'escrime et la danse. Un portrait de son père mort, qu'il peignit à l'âge de huit ans, sembla indiquer sa vocation; et cependant, comme peintre de tableaux, il ne s'éleva

jamais au-dessus de la médiocrité, et devint seulement le moins mauvais des élèves de Carlo Cane, pâle imitateur du Morazzone. Fiori avait pris des leçons d'architecture de Pietro-Paolo Caravaggio; ces études, aidées d'une imagination vive et féconde, lui permirent de se rendre justement célèbre, par la composition de pompes triomphales ou funéraires, de processions religieuses, de fêtes et autres cérémonies publiques. Plusieurs princes étrangers mirent son talent en ce genre à contribution. Fiori a gravé lui-même plusieurs de ces compositions et divers projets d'architecture.

E. B—N.

Orlandi, *Abbecedario*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Siret, *Dict. hist. des Peintres*.

**FIORI (Federico)**. Voy. BAROCCI.

**FIORILLO (Ignace)**, compositeur italien, né à Naples, le 11 mai 1715, mort à Fribourg, en juin 1787. Il fit ses études à Naples, sous la direction de Leo et de Durante. Il devint maître de chapelle à Brunswick vers 1754, et fut appelé à Cassel au même titre vers 1764. Il occupa ce poste jusqu'en 1780. Les principaux ouvrages de Fiorillo existent en manuscrit dans la bibliothèque de Cassel. D'après Fétis, les plus remarquables sont : *Diana ed Endimione*, opéra représenté à Cassel, en 1763; — *Arisserse*, opéra, ibid., 1765; — *Nitteti*, opéra, ibid., 1770; — *Andromeda*, opéra, ibid., 1771. « Le style de Fiorillo, dit Fétis, est simple, naturel et rempli de mélodie; mais il manque d'originalité, et sa manière n'est qu'une imitation de Haase. »

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

**FIORILLO (Frédéric)**, violoniste allemand, fils du précédent, né à Brunswick, en 1753, mort à Londres, vers 1824. Il se plaça de bonne heure au rang des premiers artistes. En 1780 il fit un voyage en Pologne, et trois ans après il obtint la place de directeur de musique au théâtre de Riga. Il habita ensuite successivement Paris et Londres. Après des succès brillants, il s'éloigna, dans une obscurité si complète, qu'on ignore la date exacte de sa mort. Presque tous ses ouvrages sont oubliés; on ne se souvient que de ses *Études de Violon*, « ouvrage éminemment classique, dit Fétis, et qui indique non moins d'imagination que de connaissance du mécanisme de l'instrument. »

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

\* **FIORINI MAZZANTI (Élisabeth, comtesse)**, botaniste italienne, née à Rome, vers 1812. Elle a publié en latin un traité de bryologie, sous ce titre : *Specimen Bryologiae Romanæ*; Rome, 1861, in-8°. Les mousses décrites dans cet ouvrage sont partagées en quatre grandes tribus, suivant qu'elles ont ou n'ont pas de péristome ou que celui-ci est simple ou double. Il existe douze groupes, vingt-neuf genres et cent-vingt espèces, parmi lesquelles il en est plusieurs qui ont été découvertes par l'auteur. La comtesse de Fiorini qualifie les mousses de végétaux semi-vasculaires, ce qui

était un aperçu nouveau lors de la publication de la *Bryologie Romaine*. Madame Fiorini-Mazzanti est membre de l'Académie royale de Turin et de plusieurs autres sociétés savantes. A. F.  
*Documents particuliers.*

\* **FIORINI (Giovanni-Battista)**, peintre et architecte bolognais, florissait dans la seconde moitié du seizième siècle. Il étudia d'abord les ouvrages du Bagnacavallo et des maîtres vénitiens; mais, étant allé à Rome, où il travailla à la *sala regia* du Vatican, il s'éprit de la douceur de coloris du Zuccari; mais il outra tellement cette qualité, qu'il en fit un défaut. Aussi, malgré une brillante imagination et une grande habileté comme dessinateur, il n'eût jamais été qu'un peintre médiocre si, sentant lui-même l'insuffisance et la faiblesse de son coloris, il ne se fût uni à Cesare Aretusi, qui possédait justement la riche palette qui lui manquait, tout en lui étant bien inférieur pour le dessin et la composition. C'est ainsi que ces deux peintres, qui séparés n'eussent pas dépassé la médiocrité, parvinrent réunis à produire des ouvrages remarquables. Il n'est peut-être pas même une seule des peintures qu'a signées l'Aretusi à laquelle Fiorini n'ait pris part.

On cite parmi les principaux ouvrages des deux amis, à Bologne, *Le Christ donnant les clefs à saint Pierre*, en présence des autres apôtres, fresque peinte en 1576, à la tribune de la cathédrale; la *Naissance de la Vierge*, à San-Giovanni-in-Monte; *La Messe miraculeuse de saint Grégoire*, à Santa-Maria-dei-Servi; une *Descente de croix*, à San-Benedetto; enfin à Santa-Maria-della-Carità, *La Vierge avec la Charité et saint François*, tableau peint en 1595. Fiorini et Aretusi avaient orné le chœur de Santa-Maria-della-Morte de fresques aujourd'hui détruites. On trouve aussi de leurs ouvrages dans la plupart des villes de la Lombardie; on vante surtout la *Nativité de la Vierge* à Santa-Afra de Brescia. Fiorini avait aussi étudié l'architecture, car, bien que nous ne connaissions aucun de ses travaux en ce genre, nous savons qu'il fut nommé architecte de la ville de Bologne en 1570.

Fiorini fut père, et non grand-père, ainsi que le prétend Baldinucci, du sculpteur Gabriel Fiorini.

E. B—N.

Orelli, *Memorie*. — Orlandi, *Dizionario*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Baldinucci, *Votizie*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Malvasia, *Pittura di Bologna*. — Gualandl, *Memorie originali di Belle Arti*.

\* **FIORINI (Gabriello)**, sculpteur bolognais, fils du précédent, florissait dans la seconde moitié du seizième siècle. Il prit part à presque tous les grands travaux de son temps, et se distingua surtout comme sculpteur d'ornements. Ses principaux ouvrages sont les quatre *Saints protecteurs de Bologne à Saint-François*; un *Saint Sébastien*, à Sainte-Catherine de Saragosse; et le *Tombereau du cardinal Girolamo Agnelli*, à San-Giacomo-Maggiore. Le dessin de ce mausolée est attribué au Dominiquin. On doit aussi à Fiorini la décoration de plusieurs autels,

dont les deux plus élégants existent à San-Martino-Maggiore et à San-Bartolomeo-di-Reno.

E. B—N.

Malvasia, *Pittura, Sculture ed Architetture delle Chiese di Bologna*. — Gualandl, *Tre Giorni in Bologna*.

\* **FIORINI (Pietro)**, architecte bolognais, fils du précédent, travaillait déjà en 1581, et mourut en 1622. En 1583 il fut nommé architecte de la ville en compagnie de G.-B. Ballarini, et depuis cette époque jusqu'à sa mort il ne s'éleva à Bologne presque aucun édifice public auquel il n'ait pris part. Il reconstruisit, en 1583, l'église de *La Carità*; en 1585, celle de *Saint-Matthias*; en 1597, *Saint-Jean-Baptiste*; et en 1608, *San-Barbaziano*. On éleva sur ses dessins la *Porte-Pie*, ou de *Saint-Isaïe*, et un grand *manège*, ou *cavallerizza*. Son chef-d'œuvre est le magnifique *cloître octogone de San-Michele-in-Bosco*, ce cloître immortalisé par la peinture des Carrache et de leur école. Parmi les projets envoyés par les plus célèbres architectes du temps pour la façade de Saint-Pétrone, on en conserve un de Fiorini. Un projet d'hôpital lui avait été demandé par la confrérie de Saint-Roch de la ville de Carpi, mais il ne fut pas exécuté, parce qu'il entraînait une trop grande dépense; et son auteur, ainsi que nous l'apprennent les actes de cette confrérie, reçut une indemnité de quatorze livres. Pietro Fiorini fut père de Sebastiano.

E. B—N.

Malvasia, *Pittura, Sculture ed Architetture di Bologna*. — G. Campori, *Gli Artisti Italiani e stranieri negli Stati Estensi*. — M. A. Gualandl, *Memorie originali di Belle Arti*.

**FIORITO (Augustin)**, écrivain ecclésiastique sicilien, né à Mazzara, en 1580, mort à Palerme, le 27 juin 1613. Il entra dans la Société de Jésus, et enseigna la langue grecque à Palerme. Il recueillit dans les Pères de l'Eglise grecs un grand nombre d'opuscules relatifs à l'histoire ecclésiastique de la Sicile, et les traduisit en latin. Octave Gaétan en a inséré plusieurs dans ses *Sanctorum Siculorum Vita*; Palerme, 1657, in-fol.

Mongitore parle d'un autre Augustin Fiorito, né aussi à Mazzara et auteur d'une *Topographie* de cette ville.

Mongitore, *Bibliotheca Sicula*.

\* **FIOT (A.-H.)**, auteur dramatique français, vivait vers la fin du dix-septième siècle. Il était natif de Rouen, et il y fit imprimer en 1682 une comédie en trois actes et en vers : *L'Amour fantasque, ou le juge de soy-mesme*; dans le second acte est intercalée une autre pièce, *La Supposition véritable*. L'auteur nous apprend que son œuvre est fondée sur une histoire très-réelle, qui venait de se passer en Normandie. Il s'agit d'une fille qui ayant signé un contrat de mariage par raillerie, faillit d'être forcée d'en exécuter les clauses. En tête du volume se trouvent des pièces de vers composées par des amis qui mettent le très-inconnu Fiot à côté de Molière et qui le traitent de divin.

G. B.

*Catalogue de la bibliothèque dramatique de M. de Solenne*, t. II, p. 24.

**FIRBOIS** (Noël DE). Voy. FRIBOIS.

**FIRDOUSI**, **FIRDEWSI** ou **FERDOUCY** (*paradisiaque*). *Abou'l-Casim Mansour Ben-Ahmed ben-Fakhr-ed-Din*, surnommé *Firdousi Thousi*, célèbre poète persan, né à Schadab, bourg des environs de Thous, en 329 de l'hégire (940 de J.-C.), mort à Thous, en 411 (1020). Selon Doulet-Schah, il se serait appelé *Hasan ben-Ishac Scherifschah*, et il aurait été fils d'un jardinier. Son surnom lui vient soit de l'état de son père (*firdous*, jardin), soit d'un compliment de Mahmoud, qui dit un jour : « Les poésies d'Aboul-Casim ont fait de la cour un véritable paradis (*firdous*). » Outre sa langue maternelle, qu'il possédait à fond, Firdousi écrivait l'arabe de manière à exciter l'admiration des Arabes eux-mêmes. Il paraît avoir su le pehlwi. C'est d'un de ses compatriotes, le poète Asadi, qu'il apprit l'art d'écrire en vers. Les traditions relatives à l'histoire de l'ancienne Perse lui étaient fort bien connues, et il songea de bonne heure à les revêtir des ornements de la poésie. Il ne communiqua ce dessein qu'à un petit nombre d'amis; mais ces précautions ne purent faire qu'une entreprise aussi importante restât longtemps secrète. Toute la ville voulut connaître ce que Firdousi avait déjà composé. Les éloges qu'il reçut lui inspirèrent l'ambition de prétendre à de plus grands succès. Informé du projet que Mahmoud le Ghaznewide avait conçu de faire écrire un poème sur les anciens rois de Perse, il se rendit à la cour de Ghaznah. C'était le lieu de réunion de tout ce qu'il y avait alors de plus distingué dans les lettres et dans les sciences. Le sultan aimait à s'entourer de poètes et de savants; il en faisait ses conseillers et les compagnons ordinaires de ses plaisirs. Au milieu de cette foule de courtisans qui se disputaient les honneurs, Firdousi eut d'abord assez de peine à se faire jour; mais tous les obstacles s'aplanirent dès qu'il eut présenté à Mahmoud un des épisodes de son poème. Le roi comprit qu'il avait trouvé l'homme capable d'illustrer son règne par la composition du Livre des Rois; il récompensa magnifiquement le nouvel arrivé, et le présenta aux sept poètes qui formaient sa pléiade. Quelques-uns de ceux-ci, Ansari, Asdjedi et Ferrokhi, résolurent de mettre un jour à l'épreuve le talent de Firdousi; ils lui proposèrent de prendre part à un combat littéraire qu'ils allaient se livrer, ce qui fut accepté. Ansari commença en improvisant un vers terminé par une rime dont la consonnance ne se trouvait que trois fois dans la langue usuelle. Firdousi, qui parla le dernier, aurait été réduit à rester court, si ses études ne lui avaient fait connaître le nom d'un des anciens guerriers qui rimait avec les vers précédents. Ce n'est pas la seule occasion où il prouva combien l'histoire de Perse lui était familière. La cour fut souvent étonnée de la

promptitude avec laquelle il répondait aux questions historiques qui lui étaient adressées. Mahmoud, non moins satisfait de la science que du talent poétique de Firdousi, n'hésita plus à lui confier l'exécution de son projet favori; il lui fit remettre un exemplaire du *Siyar al-Molouk* (Biographies des Rois) par Ibn al-Mokaffa, lui promit une pièce d'or par chaque distique qu'il composerait, et lui assigna pour demeure un magnifique appartement qui communiquait avec son propre palais. Un des ministres du roi reçut l'ordre de pourvoir à l'entretien du poète et de lui fournir tout ce qu'il demanderait. Mais celui qui avait été chargé de ce soin, Hasan Méimendi, vint à s'irriter de ce que Firdousi ne lui adressait pas d'emphatiques éloges. Dès lors il s'acquitta de sa mission avec tant de malveillance que Firdousi était obligé de demander à plusieurs reprises les choses les plus nécessaires à sa subsistance; il finit par s'abstenir de rien réclamer, afin d'éviter tout rapport avec son ennemi. Dans cette position de gêne, il fut quelquefois secouru par Ali le Dilémite, par Hoséin ben-Khathib et par Roustem, fils de Fakhr ed-Daulet, prince du Dilem. Mais tous les autres seigneurs qui faisaient copier ses vers, ou qui prenaient plaisir à les entendre réciter, se contentaient de l'assister de leurs souhaits et de leur bénédiction. Ses envieux lui firent éprouver bien d'autres ennuis; ils prétendaient que tout l'intérêt de son poème tenait à la nature du sujet; ils blâmaient les passages où l'auteur faisait profession d'attachement à la famille d'Ali; ils l'accusaient d'impiété, d'hérésie. Aucun reproche ne pouvait, autant que ces derniers, lui nuire dans l'esprit de Mahmoud, qui était zélé sunnite; ce prince ne montra plus la même bienveillance envers Firdousi, et cessa de le protéger contre ses calomniateurs. Malgré ces griefs, il ordonna de lui compter 60,000 pièces d'or lorsque le *Schah-Nameh* fut achevé. Mais Hasan Méimendi, par ses malveillantes suggestions, étouffa ce mouvement de justice et de générosité. Il insinua que 60,000 pièces d'argent étaient une récompense suffisante pour un ouvrage exclusivement destiné à célébrer des infidèles. Firdousi, indigné de ce procédé, distribua le tiers de cette dernière somme à celui qui la lui avait apportée, un autre tiers au maître des bains où il se trouvait; et il prit un verre de souka (espèce de bière), qu'il paya avec le reste. Lorsque Mahmoud fut instruit de l'accueil fait à ses présents, il jura qu'il ferait broyer sous les pieds des éléphants cet hérétique, ce carmathe. Firdousi, épouvanté de cette menace, alla se jeter aux pieds du sultan; il assura qu'on l'avait calomnié, qu'il détestait les opinions des carmathes; il ajouta qu'il y aurait cruauté à le punir de mort, lorsque des milliers de païens et d'infidèles vivaient sans être inquiétés dans les vastes États du roi. Par cette démarche, il évita le supplice qui lui était réservé; mais l'humiliation qu'il



venait de subir, jointe au ressentiment de l'injure dont il avait été victime, lui inspira un acte de vengeance à jamais célèbre. Il écrivit contre Mahmoud une violente satire, qu'il confia à un de ses amis pour la remettre au sultan comme une requête; après quoi, il se hâta de s'éloigner, et il était déjà en sûreté dans le Mazenderan, lorsque des émissaires furent envoyés à sa poursuite. Kabous, roi du Djordjan, auprès duquel il avait cherché un asile, l'accueillit d'abord avec honneur; puis il craignit d'encourir la colère de Mahmoud, et pria le fugitif de choisir un autre asile. Firdousi se rendit à Bagdad, où il se fit connaître à la cour par des poèmes qu'il écrivit en arabe à la louange du grand-vizir et du khalife Cader-Billah. Celui-ci trouvant mauvais que l'on chantât des païens et des infidèles, Firdousi choisit dans les traditions musulmanes les personnages d'un nouveau poème, qu'il commença à Bagdad. Pendant qu'il travaillait à cet ouvrage, il éprouva de nouveau les effets de la colère de Mahmoud. Informé que le sultan exigeait son expulsion des États du khalife, il se rendit dans le Kouhistan, auprès du gouverneur Nasir-Lek, qui lui était dévoué. Cet ami fidèle, non content d'aller solennellement à sa rencontre, s'employa à lui faire obtenir une amnistie. Il l'engagea d'abord à détruire un pamphlet qu'il avait composé pour flétrir la conduite de Mahmoud; puis il écrivit à ce dernier une lettre de reproches, et lui fit promettre d'oublier le passé. Firdousi rentra à Thous, où il habita jusqu'à sa mort. Au moment même, disent les biographes orientaux, au moment où son convoi funèbre sortait de Thous, arrivaient dans cette ville des envoyés chargés de lui offrir une réparation tardive des préjudices qu'il avait éprouvés. Mahmoud s'était enfin repenti de son injustice; il avait puni de mort Hasan Méimendi, son perfide conseiller, et il envoyait 100,000 pièces d'or à Firdousi. La fille du poète, à qui l'on présenta cette somme, la refusa avec dédain. Sa sœur voulut bien l'accepter; mais pour l'employer à des travaux que Firdousi avait longtemps désiré faire exécuter. Dans son enfance, il aimait à s'asseoir sur le bord du canal qui arrosait le jardin de son père; la digue construite dans la rivière de Thous pour faire refluer l'eau dans ce canal, n'étant composée que de fascines, était souvent emportée par les grandes eaux, ce qui causait beaucoup de tristesse au jeune enfant, et il désirait ardemment devenir assez riche pour élever une digue en pierre. Ce vœu ne fut réalisé qu'après sa mort, avec l'argent qui lui était destiné. On raconte de lui une foule d'autres anecdotes, mais elles n'offrent rien de bien instructif ni de bien intéressant, et leur authenticité est fort douteuse. Tel est d'ailleurs le caractère général de toutes les notions que nous possédons sur Firdousi; recueillies par des auteurs qui vivaient bien longtemps après sa mort, elles s'accordent rare-

ment entre elles; et souvent elles sont tout à fait contradictoires. Par exemple, Hasan Méimendi, que les préfaces du *Schah-Nameh* représentent comme l'ennemi de Firdousi, joue dans la notice de Doulet-Schah le rôle d'un fidèle ami. Les motifs du voyage de Firdousi à Ghaznah, l'itinéraire qu'il suivit dans sa fuite, les motifs de sa disgrâce sont racontés fort diversement par les divers auteurs. Les dates de sa naissance et de sa mort fournissent aussi matière à discussion. Ces divergences et ce manque de précision ne sont malheureusement pas bornés aux documents biographiques; ils s'appliquent également à la bibliographie. Le *Schah-Nameh*, selon les écrivains persans, doit renfermer 60,000 distiques; cependant les manuscrits n'en donnent pas plus de 46 à 56,000; quelques-uns n'en contiennent que 40,000. Firdousi n'est pas absolument le seul auteur du *Schah-Nameh*; il y a intercalé textuellement quelques milliers de vers, qui avaient été composés par Dakiki, vers 360 de l'hégire (970 de J.-C.). Cette intercalation se trouve dans le *Règne de Guschtasp*, t. IV de la traduction de M. Mohl. S'il en faut croire Taki ed-Din Kaschi, Asadi Thousi serait l'auteur des 4,000 derniers distiques. Lorsque Firdousi sentit sa mort approcher, il exigea de son maître la promesse de terminer le poème. Asadi, qui était extrêmement âgé, craignant de ne pouvoir tenir sa promesse s'il ne se hâtait de la mettre à exécution, écrivit dans l'espace de vingt-quatre heures l'histoire de l'invasion des Arabes en Perse. Les divers manuscrits du *Schah-Nameh* renferment beaucoup d'autres fragments qui n'appartenaient pas à l'ouvrage original. M. Mohl a été fort attentif à rejeter ces passages pour les placer à l'appendice qui terminera son édition. L'étude qu'il a faite de tous les poèmes du cycle de Firdousi l'ont mis à même de distinguer, mieux que les éditeurs précédents, ce qui était l'œuvre d'autres poètes. Quelques lecteurs instruits ou des copistes ont inséré dans leurs manuscrits des morceaux de leur propre composition. Souvent aussi on a substitué aux mots tombés en désuétude des termes plus nouveaux, tirés de l'arabe, du mongol et du persan. Enfin, un dernier travail, encore plus ingrat et plus difficile pour l'éditeur, c'est de rétablir l'ordre des phrases et des mots; car on ne trouve pas vingt vers de suite qui soient identiquement copiés dans tous les manuscrits. Le *Schah-Nameh* (Livre des Rois) est le produit de trente-cinq ans de travail; il fut présenté à en 400 (1010). C'est un long poème, racontée, selon l'ordre chronologique, l'histoire, le cycle légendaire des anciens rois de Perse, depuis Kéi-Khosrow jusqu'à l'invasion des Arabes embrasse une période de trois mille ans. La guerre de l'Iran (Perse) contre les Turcs (Turkestan) en est le fait principal; la lutte, elle forme le point de convergence de tous les événements qui se pa-



époque. Presque tous viennent s'y rattacher plus ou moins directement; mais ceux qui ont lieu avant ou après n'ont aucun rapport soit entre eux, soit avec cette guerre. Ce manque d'unité nuit à l'intérêt général du poème; aussi lit-on rarement de suite et d'un bout à l'autre tout le *Schah-Nameh*; les Persans se contentent d'en connaître les plus beaux passages, et ils se servent plus souvent d'abrégés ou d'extraits que de l'ouvrage intégral. La distribution du poème prête elle-même beaucoup à ce mode de lecture: il est divisé en épisodes, qui le plus souvent forment un tout complet et peuvent être sans inconvénient séparés de ce qui précède et de ce qui suit. La plupart des divisions commencent par une introduction où le poète fait connaître ses sources, et sont terminées par un épilogue où est déduite la morale de l'événement.

Le *Schah-Nameh* est un des plus anciens monuments poétiques de la langue persane; elle s'y trouve dans sa forme archaïque, sans un trop grand mélange de mots étrangers. Cette circonstance suffirait par elle seule à donner une haute valeur au poème de Firdousi. Il serait digne d'être étudié comme document philologique et grammatical, quand même il ne posséderait pas d'autres mérites; mais il a des titres plus sérieux à l'attention de la postérité. C'est la plus belle épopée qui ait été écrite en Orient. Si elle ne forme pas un magnifique ensemble, comme les poèmes d'Homère, de Virgile, du Tasse, de Camoens; si la conception du plan est susceptible de critique, on ne peut qu'admirer l'art avec lequel sont exécutés les détails. Les caractères sont nombreux et bien tracés: Roustem et Isfendiar représentent la valeur jointe à la prudence et à la justice; Barzou, le courage téméraire; Féridoun, Minoutchehr, Kéi-Khosrou, sont le modèle des bons rois. On est ému de compassion pour le jeune Sohrab, dont la mort prématurée anéantit bien des espérances; pour Iredj, noble victime, qui aime mieux souffrir la mort que d'entreprendre une guerre impie. L'usurpateur Dhobak restera à jamais odieux; Afrasiab, malgré son ambition et ses crimes, n'inspire pas la même horreur. Les figures de femmes pour être plus rares n'en sont pas moins belles; on remarque Roudabeh, Tehmineh, Ferangis, Schirin. Soudaweh est la Phèdre des Persans, comme Siawonseh en est l'Hippolyte. Ces personnages sont devenus des types consacrés par le génie de Firdousi; leur nom est aussi moins populaire en Orient que celui des héros de l'Iliade en Occident.

Firdousi est de tous les poètes musulmans celui dont les écrits sont le plus conformes à nos idées en matière de goût. Sans doute ses pensées sont quelquefois pleines d'affectation, il se sert souvent de métaphores ambitieuses et de périphrases enflées pour exprimer les idées les plus communes; mais généralement son style est clair, aisé, dégagé de tournures forcées; les

images sont naturelles; la versification est douce et coulante. Le récit est entremêlé de charmantes descriptions, mais surtout de réflexions philosophiques et morales du caractère le plus élevé. Ces qualités assurent à Firdousi le premier rang parmi les poètes persans; c'est le seul qui n'ait pas trouvé d'égal. Dans leur admiration, ses compatriotes lui donnent les titres de *nebi* (prophète) et de *danischmend-i-adjem* (sage de la Perse).

Les Orientaux regardent le *Schah-Nameh* comme la source la plus pure de l'histoire de l'Asie occidentale; les sectateurs de Zoroastre, frappés de la ressemblance qui existe entre leurs propres traditions et celles qui sont consignées dans ce poème, le considèrent comme un document historique de la plus haute importance. L'auteur du *Modjmel at-Tewarikh* (Abrégé des Annales), qui pouvait contrôler par des ouvrages aujourd'hui perdus les récits de Firdousi, assure qu'il les a trouvés parfaitement exacts, et se contente d'en donner un abrégé. Firdousi déclare qu'il n'a rien inventé; il se borne à mettre en vers ce qu'il avait trouvé dans des ouvrages beaucoup plus anciens. Du temps d'Yezdedjerd, le dernier des Sassanides, le dihkan Danischwer avait recueilli toutes les traditions relatives aux anciens rois de Perse, depuis Kaïoumorts jusqu'à Khosrou-Parwiz. Ce recueil fut traduit en arabe par Ibn al-Mokaffa. En 260 (473), Yacoub ben Leïts le fit traduire en vers et continuer jusqu'au règne d'Yezdedjerd. Telles sont les sources où Firdousi puisa, sans aucun doute, avec une scrupuleuse fidélité; mais comme l'original était rempli des plus grossières erreurs, la copie ne doit être consultée qu'avec défiance. La chronologie, l'histoire, la géographie y sont en effet traitées avec si peu de respect, qu'il est impossible d'en tirer un parti satisfaisant. La partie relative aux Sassanides est digne néanmoins d'être étudiée par l'historien.

Le *Schah-Nameh* a été l'objet d'un grand nombre de travaux de la part des Orientaux. Il fut abrégé et traduit en arabe par Feth-Ali-Bondari, en 675 (1274). Au commencement du sixième siècle (1200), Khodjah fit un choix des passages les plus remarquables; en 1065 (1652), Tewakk al-Beg en donna un abrégé en prose persane mêlée de vers, intitulé *Montekhab-at-Tewarikh* (Abrégé des Annales). Il ne s'étend pas plus loin que la mort d'Alexandre. En 825 (1425) le *Schah-Nameh* fut révisé par ordre de Baisankar-Khan. Cette édition est précédée de l'histoire du *Schah-Nameh* et de la vie de Firdousi, dont la plus grande partie a été incorporée dans la préface persane de Turner-Macan. Une autre préface, qui traite des mêmes matières avec moins d'étendue, a été composée à peu près vers la même époque; elle a été traduite peu exactement par de Wallenbourg.

Voici la liste des éditions, des traductions et des abrégés du *Schah-Nameh* qui ont été impri-

més : W. Jones, traduction française de quelques fragments et d'une partie de la satire, dans le t. V de ses Œuvres ; — J. Champion, *Poems of Ferdosi* ; Calcutta, 1785, in-4° ; Londres, 1790, in-4° : c'est une traduction libre en vers anglais, dont il n'a paru que le premier volume ; — Ludolf, traduction littérale en prose allemande de quelques fragments, dans les *Mines de l'Orient*, t. II, p. 57 ; dans *Die Vorwelt*, journal de Herder ; et dans *Memorabilien*, journal de Augusti ; — W. Kirkpatrick, traduction anglaise d'un fragment, dans le t. I<sup>er</sup> de *New Asiatic Miscellanies* ; dans *Monumenti Persepolitani e Ferdusio Illustratio*, Gœttingue, 1801, in-4° ; et dans *Europa*, journal de Schlegel ; — Mouradjea d'Ohsou, *Tableau historique de l'Orient* ; Paris, 1802, 2 vol. in-8°, d'après le *Schah-Nameh* ; — Wilken, fragments dans la *Chrestomathie*, à la fin des *Institutiones ad fundamenta Linguae Persicae* ; Leipzig, 1805, in-8° ; — Lumsden, *The Shah-Namu, by Abool Kausim Firdoosee of Toos* ; Calcutta, 1811, in-4°. Le premier volume seul a été publié. Cette édition, que Lumsden laissa faire par des *mounschi* (hommes de lettres), est assez correcte ; mais on y a admis sans critique des passages interpolés ; — J. Atkinson, *Sohrab*, traduction libre, accompagnée du texte persan ; Calcutta, 1814, in-8° ; — Et. Weston, *Episodes from the Shah-Nameh*, traduction en vers anglais, accompagnée du texte en caractères latins ; Londres, 1815, in-8° ; — G. Wahl, texte et traduction allemande en vers blancs de quelques passages du *Schah-Nameh*, dans le t. V des *Mines de l'Orient* ; — J. de Hammer, morceaux traduits en vers allemands, dans les *Mines de l'Orient*, t. II, p. 421 ; t. III, p. 57 ; et dans *Geschichte der schœnen Redekünste Persiens* ; — Silvestre de Sacy, traduction française d'un fragment, dans les *Notices et extraits*, t. X, p. 140 ; — J. Gœrres, *Das Heldenbuch von Iran* ; Berlin, 1820, 2 vol. in-8°. C'est un excellent abrégé du *Schah-Nameh*, qui s'arrête à la mort de Roustem ; — Alex. Ross, connu sous le pseudonyme de *Gulschin*, spécimen d'une traduction anglaise accompagnée du texte, dans *Annals of oriental Literature* ; Londres, in-8° ; — Sam. Robinson, fragm. de *Salet-Rudabeh*, trad. en vers anglais, dans *Memoirs of the Literary and Philosophical Society of Manchester* ; 2<sup>e</sup> série, vol. IV, 1824, I ; — M. Mohl, fragments relatifs à la religion de Zoroastre, Paris, 1820, in-8° ; traduits en allemand par Vullers, Leipzig, 1831, in-8° ; — Turner Macan, *The Shah-Nameh, by Abool Kasim Firdousee* ; Calcutta, 1829, 4 vol. in-8°, excellente édition ; — W. Tulloh Robertson, *Rostum Zaboule and Soorab*, texte et traduction en vers anglais ; Calcutta, 1831, in-8° ; — J. Atkinson, *Shah-Nameh of Firdousi*, traduction anglaise en vers et en prose de l'abrégé de Tewakk al-Beg. A la fin on trouve une nouvelle traduction de *Sohrab* ; — J.-A. Vullers, *Chrestomathia Schahnamiana*, textes de quelques

passages déjà publiés par Wilken, Wahl et Sacy ; Bonn, 1833, in-8° ; — Fr. Rückert, *Rostem und Sohrab* ; Erlangen, 1838, in-8° : imitation en vers allemands du *Sohrab* de Atkinson ; — Alex.-Gust.-Jul. Halisten, *Carminis epici Schah-Nameh Fragmentum de Dario et Alexandro*, traduit en vers suédois ; Helsingfors, 1839, in-8° ; — V. de Starkenfels, *Sal und Rudabeh*, traduction libre en vers allemands ; Vienne, 1841, in-8°, avec Th. de Schwarzhuber ; *Kej-Kawus in Masenderan*, épisode traduit en vers allemands, Vienne, 1841, in-8° ; — Amthor, traduction en vers allemands de trois fragments, dans *Klaenge aus Osten* ; Leipzig, 1841, in-8° ; avec Fritschius, traduction en vers latins dans *Horti Persici et Arabici* ; Melocabum, 1842, in-8° ; — Fr. Spiegel, texte, dans *Chrestomathia Persica*, p. 41 ; Leipzig, 1846, in-8° ; — *Quissa-i-Khusritan-i-Ajam* (Histoire des Rois de Perse) ; Calcutta, 1846, gr. in-8° : c'est une traduction abrégée en vers hindoustanis par le mounschi Mol ; — *Schah-Nameh*, lithographié à Téhéran, 1267 (1850), in-fol., sous la direction de Mohammed-Mehdi ; il a copié entièrement l'édition de Turner Macan ; — A.-F. de Schack, *Heldensagen (Chants héroïques) von Firdusi* ; Berlin, 1851, in-8° ; — *Epische Dichtungen (Poésies épiques) aus dem persischen des Firdusi* ; Berlin, 1853, 2 vol. in-8° ; — M. J. Mohl, *Le Livre des Rois ; par Abu'l-Kasim Firdousi*, publié, traduit et commenté ; Paris, t. I<sup>er</sup>, 1838 ; t. II, 1842 ; t. III, 1846 ; t. IV, 1854, in-fol. Cette belle édition n'est pas encore complète ; le vol. IV s'arrête à la mort de Roustem ; M. Mohl a fait usage de plus de 32 manuscrits ; il s'écarte souvent, et avec raison, du texte donné par Turner Macan. Sa traduction est aussi littérale que possible ; elle sera terminée par des variantes et des notes ; par une analyse des poèmes du cycle de Firdousi ; par le texte et la traduction des traditions perses analogues à celles qui se trouvent dans le *Schah-Nameh* ; enfin, par un mémoire sur la valeur historique de ces traditions.

Le poème de *Yousouf et Zoleikha* (Joseph et la femme de Putiphar), qui fut commencé à Bagdad, est devenu très-rare. On n'en connaît que deux manuscrits : l'un à la bibliothèque de la Société Asiatique de Londres, n° 605 ; l'autre à la bibliothèque de Topkaneh, à Lucknow. M. Morleg a promis de donner une édition de ce curieux ouvrage.

E. BEAUVois.

Firdousi, *Schah-Nameh*. — Mohammed-Awfi, *Lobab-al-Albab*, ch. IX. — La grande et la petite préface du *Schah-Nameh*. — Djami, *Beharistan*. — Doulet-Schah, *Tedzkiret*, trad. par Sacy, dans *Not. et extr. des Man.*, t. IV, p. 230. — Ferischlah, *Hist.*, trad. par Briggs, t. I, p. 90. — Lothi-Ah-Beg, *Atesch bedah*. — Hadji-Khaglah, *Lexic. bibliogr.*, edit. Flegel, t. III, n° 70407. — Scott Waring, *A Tour to Sheeraz*, p. 159. — De Wallenbourg, *Not. sur le Shah-Namé de Firdousy et trad. de plus. piéces relat. a ce poème* ; Vienne, 1810, in-12. — De Sacy, art. dans le *Magasin encycl.*, ann. 1812, t. IV, 208. et *Journ. des Sav.*, 1833. — Atkinson, préface de *Sohrab* et du *Schah-Nameh*. — Hammer, *Gesch. der schœnen Redekünste Persiens*, p. 90. et art. dans *Wiener Jahrbücher*,

t. IX. — *Essai sur la Vie et le Génie de Firdousi*, par Alex. Ross, dans *Annals of oriental Literature*; Lond., 1830, in-8°. — Robinson, *Sketch of the Life and Writings of Ferdowsi*; dans *Memoirs of the Liter. and Philos. Soc. of Manchester*, 2<sup>e</sup> sér., IV, année 1824, t. I. — Hamaker, art. dans le t. V du *Magazin voor Wetenschappen, Kunsten en letteren*, publié par G. van Kampen; Amsterdam, 1825, in-8°. — *Quarterly oriental Magazine*, an. 1826, oct. déc. — Turner Macan, préf. de son éd. — *Cochrane's Foreign quarterly Review*, 1835, n° 1. — *Retrospective Review*, art. trad. dans la *Revue Britannique*, 1837, t. II. — Ampère, *Revue des Deux Mondes*, 1839, août, sept. — De Starkenfels, *Vie de Firdousi*, en tête de *Kej-Karus in Masenderan*. — Gore Ouseley, *Biog. Notices of Persian Poets*. — Zenker, *Bibl. orient.* — Et. Nazarianz, art. *Sur la Vie et les Écrits de Fird.*, en russe; Moscou, 1851, in-8°. — Sprenger, *Cat. des bibl. du roi d'Oude*, t. I, p. 405. — M. Quatremère, art. dans le *Journ. des Sav.*, 1841-1842-1843-47. — M. Mohl, art. dans le *Journ. asiat.*, 1841, t. II, et préface de chaque volume du *Schah-Nameh*.

**FIRENZUOLA** (*Agnolo*), poète et traducteur italien, né à Florence, le 28 septembre 1493, mort vers 1545. Il fit ses études à Sienne et à Pérouse, et l'on croit qu'il donna plus de temps aux plaisirs qu'à son instruction. A Pérouse il se lia d'amitié avec Pierre Arétin; il le retrouva à Rome, et tous deux, dans la correspondance qu'ils échangèrent plus tard, se plaisent à revenir sur les distractions de cette époque de leur vie. Tous les biographes affirment que Firenzuola revêtit l'habit de religieux dans le monastère de Vallombreuse, et il faut bien les en croire, malgré les doutes de Tiraboschi. Cet historien fait remarquer qu'aucun écrivain contemporain ne parle de la profession religieuse de Firenzuola et que la vie de celui-ci fut tout l'opposé de celle qui aurait convenu à un moine. Firenzuola, il est vrai, obtint les abbayes de Sainte-Marie de Spolète et de Saint-Sauveur de Vajano; mais ne pouvait-il pas les posséder en qualité d'administrateur et de commendataire? Tels sont les arguments de Tiraboschi; ils ne paraissent pas concluants. On regarde comme avéré que Firenzuola fut moine et même abbé, ce qui ne l'empêcha pas d'être très-profane dans ses écrits et dans ses mœurs. « Dans une lettre à l'Arétin, datée de Prato, 5 octobre 1541, il se plaint, dit Tiraboschi, d'une longue maladie de onze ans qui l'avait relégué là, et dont seulement alors il commençait à se remettre. Peut-être est-ce le mal auquel il fait allusion dans son *Capitolo*, peu honnête, du *Legno santo*. Si Firenzuola recouvra alors la sante, ce ne fut pas pour longtemps, puisque, bien qu'on ne connaisse pas le temps exact de sa mort, il est sûr qu'en 1548 il avait cessé de vivre depuis plusieurs années; c'est ce qu'affirme Francesco Scala, éditeur des *Discorsi degli Animali* et des *Rime*. » — Les ouvrages de Firenzuola sont : *Prose di M. Agnolo Firenzuola, Fiorentino*; Florence, 1548, in-8°; *ibid.*, 1552, in-8°; *ibid.*, 1562, in-8°; ce recueil contient les ouvrages suivants : *Discorsi degli Animali* : c'est une imitation des fables orientales et ésoques; ils ont été réimprimés sous le titre de *Consigli degli Animali, cioè ragionamenti civili, ne quali con mavariglioso*

*e vago arteificio tra loro parlando, raccontano simboli, avvertimenti, istorie, proverbj e motti, che insegnano il viver civile e a governare altri con prudenza*; Venise, 1621, in-8°. Il existe deux traductions françaises de cet ouvrage. La première, dont l'auteur est inconnu, a pour titre : *Plaisant et facétieux Discours des Animaux, avec une histoire non moins véritable que plaisante, advenue puis n'aguères en la ville de Florence*; Lyon, 1556, in-16; la seconde est de Pierre de La Rivey, et fait partie d'un ouvrage intitulé : *Deux livres de Philosophie fabuleuse*; Lyon, 1579, in-16; — *Dialogo delle Bellezze delle Donne*, traduit en français sous le titre de *Discours de la Beauté des Dames, prins de l'italien du seigneur Ange Firenzuole, par J. Pallet, Saintongeais*; Paris, 1578, in-8°; — *Ragionamenti amorosi, novelle otto* : dans ces huit nouvelles, Firenzuola, imitateur de Boccace, l'égale quelquefois en élégance et le surpasse souvent en licence; — *Discacciamento delle nuove lettere* : c'est une réfutation du Trissin, qui voulait introduire de nouvelles lettres dans l'alphabet italien. Cette discussion grammaticale eut pour résultat la distinction du J et de l'I, du V et de l'U; — *Le Rime di M. Agnolo Firenzuola*; Florence, 1549, in-8°. Firenzuola a surtout réussi dans le grotesque; ses poésies en ce genre ont été souvent réimprimées avec celles de François Berni et de Jean della Casa; — *Apuleio, Dell' Asino d'Oro, tradotto per M. Agnolo Firenzuola*; Florence, 1549, in-8°. Firenzuola s'est donné beaucoup de liberté dans cette traduction : il s'est substitué au Lucius d'Apulée, et a placé en Italie la scène du roman. Enfin, il a débarrassé le récit de ces ornements lourds et pédantesques sous lesquels Apulée avait comme étouffé les charmantes inventions de l'original grec. Voici sur cette traduction le jugement de Paul-Louis Courier : « Firenzuola en traduisant le latin d'Apulée a su éviter cet excès (l'archaïsme). Sans reproduire les phrases obscures, les termes oubliés du Fra Jacopone ou du Cavalcanti, il emprunte du vieux toscan une foule d'expressions naïves et charmantes, et sa version, où l'on peut dire que sont amassées toutes les fleurs de cet admirable langage, est, au sentiment de bien des gens, ce qu'il y a de plus achevé en prose italienne. » Cette traduction a eu un grand nombre d'éditions; les plus estimées sont celles de Florence, 1598, in-8°; *ibid.*, 1603, in-8°; — *I Lucidi, commedia*; Florence, 1549, in-8°; — *La Trinzia, commedia*; Florence, 1551, in-8°. Ces deux comédies, dont la première est imitée des *Ménechmes* de Plaute, sont écrites en prose. — Les œuvres de Firenzuola ont été réimprimées à Florence, 1848, 2 vol. in-12.

Crescimbeni, *Istoria della Volgare Poesia*. — Michælis Poetanti, *Catalogus Scriptorum Florentinorum*. — Guallo Negri, *Istoria de' Fiorentini Scrittori*. — Nicéron, *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres*, t. XXXVIII. — Tiraboschi, *Storia della Letteratura*

*Italiana*, t. VII, part. III, p. 73. — Fontenai, *Bibliotèque*, avec les notes d'Apostolo Zeno, t. I<sup>er</sup>, p. 31. — Giuseppe Maffei, *Storia della Letteratura Italiana*, t. I<sup>er</sup>, p. 339-340 de l'édition de Florence, 1832.

**FIRMANUS** (*Gavius*). Voy. **GAVIUS**.

**FIRMANUS** (*Tarutius*), mathématicien et astronome romain, vivait dans le premier siècle avant J.-C. Contemporain de Varron et de Cicéron, il fut l'ami intime de tous les deux. Sur la demande de Varron, il fit l'horoscope de Romulus, et d'après les circonstances de la vie et de la mort du fondateur de Rome, il détermina l'ère de cette ville. Suivant les calculs de Firmanus, Romulus était né le 23 septembre de la deuxième année de la II<sup>e</sup> olympiade, et Rome avait été fondée le 9 avril, entre la deuxième et la troisième heure du jour. Plutarque, qui rapporte ces dates, ne dit pas à quelle année Firmanus plaçait la fondation de Rome. Quant au jour indiqué par lui, il était antérieur aux *Palilia* (21 avril), point de départ ordinaire de la chronologie romaine. Le nom de *Firmanus* dénote un natif de Firmum, dans le Picenum (aujourd'hui Fermo, dans la Marche d'Ancone), tandis que *Tarutius* est une dénomination étrusque; il est probable que Firmanus la devait à des ancêtres étrusques, qui lui avaient transmis le goût des études mathématiques.

Plutarque, *Rom.*, 2, 13; *Quæst. Rom.*, 38. — Cicéron, *De Divin.*, 1, 47. — Macrobe, *Satura.*, 1, 10. — Saint Augustin, *De Civit. Dei*, VI, 7.

**FIRMAS-PÉRIEZ** (*Armand-Charles-Daniel*, comte DE), général et publiciste français, né à Alais (Languedoc), le 4 août 1770, mort en Allemagne, en 1828. Il entra, le 23 septembre 1785, comme sous-lieutenant au régiment de Piémont (infanterie). En 1789 il quitta son corps, qui tenait garnison à Besançon, pour se rendre à Nîmes et de là au camp insurrectionnel de Jabbé. Après la dispersion des vrais Français (1), Firmas-Périer fut arrêté le 17 mars 1791, et enfermé au fort d'Alais. Mis en liberté le 22 avril suivant, il rejoignit son régiment, lia des relations avec les princes émigrés, et chercha à propager la desertion dans les garnisons de l'Alsace. Il défendit et fut acquitté par le tribunal de Colmar le baron de Roch, lieutenant de roi à Neu-Brisach, accusé d'avoir voulu livrer cette place aux princes. Le baron de Roch et son défenseur émigrèrent ensuite, et Firmas-Périer, arrivé à Worms, accepta les fonctions de lieutenant de police du quartier général du prince de Condé (17 décembre 1791). Il remplit parfaitement les conditions de cet emploi, et trouva le moyen de sauver la vie au prince et au roi de Prusse. Nommé colonel du régiment d'Hohenlohe-Schillingsfürst, il fit contre les républicains la campagne de 1793, et fut blessé à l'affaire de Berchtesgheim (8 décembre). Le comte de Provence (depuis Louis XVIII) le nomma chevalier de Saint-Louis, le 10 août 1794. Firmas

continua de servir dans l'armée de Condé jusqu'au licenciement de ce corps, fut encore blessé au combat de Schaffensien (30 septembre 1796), et passa au service de la Russie. Le 4 février 1799, il épousa la comtesse Joséphine de Waldbourg-Wolfegg-Waldsee, et en février 1800 il fut blessé de nouveau en défendant la ville de Constance contre les Français. Le 15 décembre 1806, le roi de Wurtemberg, Frédéric, le prit à son service en qualité de chambellan, et le nomma grand-maître des cuisines (5 décembre 1807), puis conseiller-intime-privé-actuel d'épée (8 novembre 1810). Firmas quitta le service du Wurtemberg le 6 mars 1813, erra quelque temps en Allemagne, et rejoignit Louis XVIII à Gand (1815). Là il fut créé maréchal de camp, et plus tard élevé au grade de lieutenant général (31 mars 1819). Il reçut sa retraite le lendemain, 1<sup>er</sup> avril. Le reste de sa vie s'écoula en mission auprès des petites cours d'Allemagne. On a de lui : *Observations aux députés de la noblesse aux États Généraux sur les objets militaires*; Nîmes, 1789, in-8°; — *Protestation énergique contre les décrets de l'Assemblée nationale*; Colmar, 17 juillet 1791, insérée dans la *Gazette de Paris* du 17 août suivant; — *Le Jeu de Stratégie, ou les échecs militaires*; Memmingen, 1808, in-8°, et Paris, 1816, in-12, avec 2 planches; — *Psittélégraphie*; Stuttgart, 1811, in-8° : c'est un nouveau système de signaux, pour lequel l'auteur s'est servi des idées de Maimieux, inventeur de la *Psigraphie*. Ce dernier a du reste aidé Firmas dans son ouvrage; — *Notice historique sur Louis-Antoine-Henri de Bourbon-Condé, duc d'Enghien, prince du sang royal*, suivie de son *Oraison funèbre*, prononcée dans la chapelle catholique de Saint-Patrice, à Londres, par l'abbé de Bouvens; Paris, 1814 et 1815, in-8°; — *Bigamie de Napoléon Buonaparte*; Paris, 1815, in-8°; — *Réflexions politiques sur le projet d'une constitution pour le royaume de Wurtemberg*; Ibid.; — *Examen impartial du projet de constitution pour le royaume de Wurtemberg, ou réflexions sur ce projet tel que S. M. le roi l'a présenté à l'Assemblée des États le 3 mars 1817*; Paris, Strasbourg, Londres et Stuttgart, 1817, in-8°.

H. LEBLANC.

De Courcelles, *Dictionnaire des Lettrés français*. — Arnault, *Jay*, etc., *Biog. nouv. des Contemporains*. — Quérard, *La France littéraire*. — Babbe, *Bibliophilie et Sainte-Prove*, *Biog. Contemporains et portraits*.

**FIRMENICH** (*Jean-Mathias*), poète allemand, né à Cologne, le 3 juillet 1808. Encore étudiant, il se fit connaître par ses chants populaires, écrits en patois de Cologne, parmi lesquels on cite les suivants : *De Koellischen Paries et Doe Rave un et Hannachen Götzenich*. A la fin des études universitaires qu'il fit à Munich et à Bonn, il parcourut l'Allemagne, l'Italie, la France. Il séjourna trois ans à Rome, où il connut Thorwaldsen, Horner et

(1) C'était le nom qu'avaient pris les contre-révolutionnaires des Cevennes.



net, Koch, Reinhart et Cornelius, avec lequel il se lia d'amitié. A Vienne, il se lia de même avec le comte Auersperg (connu sous le pseudonyme d'*Anastasius Grün*). A cette époque il écrivit sa tragédie de *Clotilde Montalvi*; Berlin, 1840. Parmi ses autres œuvres on remarque : *Nach hundert Jahren oder die emancipirten Frauen* (Après cent ans, ou les femmes émancipées); — *Die Studentinnen* (Les Étudiantes); — *Τραγούδια 'Ρωμαικά*; Berlin, 1840; — *Germaniens Voelkerstimmen* (Voix populaires de la Germanie); Berlin, 1850-1852.

*Conversations-Lexikon.*

**FIRMIAN**, noble famille tyrolienne, dont voici les principaux membres :

**FIRMIAN** (*Charles-Joseph DE*), homme d'État, né en 1716, à Deutschmetz (Tyrol), mort le 20 juillet 1782. Il reçut sa première éducation à Erthal, à Inspruck et à Salzbourg. Après avoir fréquenté ensuite l'université de Leyde, il se rendit en France et en Italie, où il perfectionna son goût pour les beaux-arts. François I<sup>er</sup> étant monté sur le trône impérial d'Allemagne, le comte Firmian retourna dans son pays, et prit part aux affaires publiques. Quelque temps après, Marie-Thérèse l'envoya comme ministre plénipotentiaire à Naples, puis en Lombardie (1759), auprès du gouverneur général de cette province. Dans ces fonctions administratives, il déploya les talents d'un homme d'État dirigé par la religion, la philosophie et la science. Il rendit des services signalés, surtout à la ville de Milan. Il ranima le goût des études sérieuses, combattit l'intolérance, fonda des bibliothèques, et travailla à la renaissance de l'université de Pavie. Versé dans plusieurs branches de la littérature, il vécut dans une constante union avec des artistes et des savants; il donna à plusieurs d'entre eux des preuves marquantes de sa libéralité. Le comte de Firmian laissa une bibliothèque choisie, composée de 40,000 volumes, ainsi qu'une précieuse collection d'objets d'art.

**FIRMIAN** (*Jean-Baptiste-Antoine, comte DE*), frère aîné du précédent, prélat autrichien, mort en 1744. Il fut archevêque de Salzbourg, et se signala par ses persécutions contre les hérétiques domiciliés dans le ressort de son archevêché; ce qui contraignit plus de 30,000 protestants à sortir du pays, pendant l'hiver de 1731 à 1732. Ce ne fut pas seulement le zèle pour la religion, mais aussi l'avarice, qui détermina la conduite du prélat dans cette circonstance. Non content de l'argent que lui payaient ceux qui voulaient être autorisés à voyager à l'étranger, il leur fit intenter des procès comme à des rebelles, procès par suite desquels ils se trouvaient dépouillés de ce qu'ils avaient. En récompense des services rendus à la religion par l'archevêque de Salzbourg, le pape ordonna qu'à l'avenir les cardinaux mêmes lui donneraient, ainsi qu'à ses successeurs, le titre de *grandeur* (*celsitudo*).

**FIRMIAN** (*Charles-Leopold-Maximilien DE*),

né à Trente, en 1766, mort le 29 novembre 1831. Il fut d'abord prince-évêque de Lavant, puis désigné pour l'administration de l'archevêché de Salzbourg, et en dernier lieu prince-archevêque de Vienne. [*Encycl. des G. du M.*]

*Conversations-Lex.*

\***FIRMIANUS SYMPOSIUS** (*Cælius*), écrit aussi *Symphosius* ou *Symposius*, poète latin, d'une époque incertaine. Ce nom est placé en tête de cent *Énigmes* insignifiantes, composées chacune de trois vers hexamètres, et recueillies, à ce que prétend l'auteur dans son prologue, pour exciter la gaieté pendant les Saturnales. Au même auteur appartiennent probablement deux courtes odes : l'une intitulée *De Fortuna*, en quinze tétramètres choriambiques, est attribuée dans quelques manuscrits à un certain *Asclepias* ou *Asclepiadus*, méprise qui provient d'une confusion entre le poète et le mètre qu'il a employé; l'autre, *De Livore*, en vingt-cinq hendécasyllabes, a été attribuée quelquefois à un Vomanus et à un Euphorbus. Ces deux pièces ont été souvent insérées parmi les *Catalecta* de Virgile. Nous n'avons aucun détail sur Firmianus; nous ignorons même l'époque de sa vie. Des particularités de son style ont fait croire qu'il était Africain. Sa diction et sa versification, sans être des modèles de pureté et de correction, sont cependant encore loin de la barbarie. Les *Énigmes* contiennent diverses allusions à des usages qui avaient cessé de prévaloir longtemps avant la chute de l'empire romain. Le premier écrivain ancien qui ait fait mention des ouvrages de Firmianus est Aldhelm, mort au commencement du huitième siècle.

Ces deux premiers vers du prologue :

Hæc quoque Symposius de carmine lusit inepto,  
Sic tu, Sexte, doces, sic te deliro magistro.

ont servi de point de départ à une fort singulière hypothèse de Heumann. Les regardant comme fautifs, il commence par les corriger de la manière suivante :

Hoc quoque symposium lusi de carmine inepto.  
Sic me Sicca docet, Sicca deliro magistro.

D'après ces vers ainsi refaits, le critique allemand essaye de prouver que le vrai titre de l'ouvrage est *Symposium*, qu'il n'y a jamais eu personne du nom de *Symposius*, et que le véritable auteur de ce badinage est le Père de l'Église Corlius Firmianus Lactantius ou Lactance, élève d'Arnobé, qui enseignait à Sicca, et auteur, d'après saint Jérôme, d'un *Symposium*. Cette hypothèse, fondée sur des corrections purement arbitraires, mérite à peine une réfutation. Remarquons seulement que tous les manuscrits s'accordent à représenter *Symposius* comme un nom d'homme, que selon toute apparence le *Symposium* de Lactance n'était pas un ouvrage d'un genre burlesque, et que probablement c'était un dialogue grave, semblable, pour le plan, aux *Symposia* de Xénophon, de Platon, de Plutarque et aux *Saturnalia* de Macrobe.



Les *Ænigmata* furent publiés pour la première fois avec les *Dits des sept Sages de la Grèce* ; Paris, 1553, in-8°. Heumann en donna une savante édition (Hanovre, 1722, in-8°), suivie de celle de Heynatz ; Francfort, 1775, in-8°. La plus commode se trouve dans les *Poet. Lat. minores* de Wernsdorf, vol. VI, p. II, p. 474, avec des *Prolegomènes* étendus. Les odes ont été insérées dans la même collection, vol. III, p. 386, 389 ; vol. IV, part. III, p. 853 ; vol. V, part. III, p. 1464.

Wernsdorf, *Prolegomena in Firmianum*, dans les *Poet. Lat. min.*, vol. VI, part. II, p. 410.

**FIRMICUS MATERNUS** (*Julius* ou peut-être *Villius*), astronome latin, vivait au commencement du quatrième siècle de l'ère chrétienne. Nous avons de lui un traité intitulé : *Julii Firmici Materni junioris, Siculi V. C., Matheseos Libri VIII*. L'auteur, comme il nous l'apprend lui-même, avait été avocat durant une partie de sa vie, mais il avait quitté cette profession par dégoût. L'ouvrage cité plus haut est une introduction à l'astrologie judiciaire conformément aux doctrines des Égyptiens et des Babyloniens, telles qu'elles avaient été exposées par les maîtres les plus renommés, parmi lesquels Firmicus cite Petosiris, Necepsos, Abraham et Orphée. Le premier livre est principalement consacré à l'apologie de l'étude ; le troisième, le quatrième contiennent les définitions et les maximes de la science, tandis que dans le reste du livre les puissances et les influences natales (*apotelesmata*) des corps célestes dans leurs divers aspects et combinaisons sont pleinement développées ; les horoscopes d'Édipe, de Paris, d'Homère, de Platon, d'Archimède et de divers autres personnages remarquables sont examinés comme exemples à l'appui des propositions énoncées.

Firmicus commença probablement son œuvre vers la fin du règne de Constantin le Grand, puisque une éclipse solaire arrivée sous le consulat d'Optatus et de Paulinus, en 334, est mentionnée comme un événement récent. Il paraît aussi que son ouvrage ne fut pas publié tout à la fois. Chaque livre est dédié à Manutius Lollianus ; et ce nom est précédé du titre de proconsul dans la dédicace des quatre derniers seulement. Si ce Lollianus est le Fl. Lollianus qui figure dans les *Fastes* avec Fl. Arbitio, en 355, il est évident que les derniers livres de Firmicus sont postérieurs à cette date.

Bien qu'on puisse indiquer certains rapports entre la *Mathesis* de Firmicus et les *Astronomica* de Manilius, il est probable que Firmicus ignorait même l'existence de ce poème. En effet, parlant des écrivains romains qui avaient traité ce sujet, il cite seulement Cicéron et César Germanicus, traducteurs d'Aratus, et Fronton, qui avait eu le tort, en suivant les *Antiscia* d'Hipparque, de supposer chez ses lecteurs un degré de connaissances scientifiques que fort peu possédaient. L'auteur, dans la *Mathesis*, rappelle divers

traités qu'il avait composés sur des sujets analogues, entre autres une dissertation *De Domino Geniturae et Chronocratone*, adressée à son ami Murinus, et une autre *De Fino Vita* ; en même temps il promet un supplément en douze livres à sa *Mathesis*, une explication de la *Myriogenesis* et une traduction du traité de Necepsos sur la santé et la maladie. De tous ces ouvrages composés ou promis, il n'est rien venu jusqu'à nous.

Firmicus Maternus fut publié pour la première fois à Venise, 1497, in-fol., par Bivilacqua, d'après un manuscrit apporté de Constantinople en Italie par Pescennius Franciscus Niger. Alde le réimprima, Venise, 1499, in-fol., dans un volume contenant aussi Manilius, les *Phénomènes* d'Aratus, en grec, avec les traductions de Cicéron, de César Germanicus et d'Avienus, le commentaire grec de Théon sur les *Phénomènes*, et la *Sphère* de Proclus en grec, avec la traduction latine de Linacer, collection réimprimée quatre ans après sous la direction de Mazalis à Reggio (dans le Piémont). La dernière édition mentionnée par les bibliographes a été corrigée par Pruckner ; Bâle, 1551, in-fol., et publiée avec le *Quadripartitum*, le *Centiloquium* et les *Inerrantium Stellarum Significationes*, traduits du grec de Cl. Ptolémée ; les *Astronomica* de Manilius, et divers traités par des astrologues arabes et orientaux.

En 1562, Matthias Flaccius publia à Strasbourg, d'après un manuscrit de Minden, aujourd'hui perdu, un traité intitulé : *Julius Firmicus Maternus, V. C., De Erroribus profanarum Religionum, ad Constantium et Constantem Augustos*. Aucun écrivain ancien n'a fait mention de cette pièce ; elle ne contient aucun détail qui puisse nous éclairer sur l'auteur. La supposition, généralement admise, que cet auteur est le même que l'astronome repose uniquement sur l'identité des noms ; plusieurs considérations la rendent très-improbable : les *Matheseos Libri* ne furent certainement ni commencés avant 334, ni achevés avant 355 ; et comme cet ouvrage témoigne manifestement de sentiments païens, on ne voit pas comment l'auteur aurait en même temps écrit contre le paganisme, car le *De Erroribus* ne saurait être postérieur à 350, puisqu'il est dédié à l'empereur Constant, mort cette année même.

Le *De Erroribus* a moins pour but d'exposer les dogmes de la vraie foi que de démontrer la fausseté des différentes formes de la foi païenne et d'indiquer les degrés par lesquels l'homme est tombé de la connaissance du vrai Dieu d'abord à la déification des forces de la nature, puis à l'apothéose des hommes mêmes. Dans toute cette partie de son argumentation, Firmicus adopte la théorie d'Évhémère, qui depuis l'époque d'Auguste avait exercé une grande influence sur le peuple romain ; il conclut en exhortant les païens à abandonner leur culte et en pressant

reurs de prendre les mesures les plus rigoureuses pour l'extirpation de l'idolâtrie.

L'édition princeps est, comme nous l'avons dit, de Strasbourg, 1562. Celle de Wower, Hambourg, 1603, in-8°, a été longtemps tenue en haute estime, mais elle a été bien surpassée par celle de Münter, Copenhague, 1826, in-8°. On trouve aussi ce traité à la suite de diverses éditions d'Arnobé, de saint Cyprien et dans la *Bibliotheca Patrum* de Galland, vol. V, p. 23.

Fabricius, *Biblioth. Latina*, III, 114. — Hertz, *Dissert. de Julio Firmico Materno*; Copenhague, 1817, in-8°. — Baehr, *Geschichte der römischen Literatur*, § 226. — Weidner, *Historia Astronomiae*, p. 187. — Walch, *De F. Materno*, dans les *Comment. Soc. Götting.*, t. I. — Smith, *Dictionary of Greek and Roman Biography*.

**FIRMILIEN** (Saint), théologien grec, né en Cappadoce, vers 200 de l'ère chrétienne, mort à Tarse, en 269. Il était évêque de Césarée dès l'an 230. Il se trouva en cette qualité au concile d'Icône, qui déclara qu'il fallait rebaptiser les hérétiques, parce que tout baptême donné hors de l'Eglise était nul. Il présida le concile d'Antioche, tenu en 264, contre Paul de Samosate. Il résista aussi fortement au schisme de Novatien, et montra beaucoup de courage pendant la persécution de Dèce. Saint Firmilien, malgré son opinion erronée sur le baptême des hérétiques, est regardé comme un des plus grands prélats de son temps. Les Grecs célèbrent sa fête le 28 octobre; Baronius ne l'a pas mis dans son martyrologe. Saint Firmilien était en liaison avec les chrétiens les plus éminents de cette époque, tels que Origène, saint Cyprien, saint Denis d'Alexandrie, saint Grégoire de Néocésarée, le Thaumaturge. On a de lui une lettre parmi celles de saint Cyprien sur le baptême des hérétiques.

Eusèbe, *Hist. eccl.*, l. VII. — Théodoret, *Hist. eccl.*, l. II. — Tillemont, *Mém. eccl.*, t. IV. — Dom Cellier, *Histoire des Auteurs sacrés et ecclésiastiques*, t. III. — Baillet, *Vies des Saints*, t. III, 28 octobre.

**FIRMIN** (Saint), premier évêque d'Amiens et martyr, né à Pampelune, décapité à Amiens, le 25 septembre 287. Il fut baptisé et instruit dans la foi chrétienne par saint Honeste, prêtre de Nîmes et apôtre de la Navarre. Après l'avoir gardé sept années, celui-ci l'envoya vers saint Honorat, évêque de Toulouse, qui l'ordonna prêtre et plus tard évêque. Firmin alla répandre l'Evangile dans l'Agénois, l'Auvergne, l'Anjou, ensuite à Beauvais et à Amiens, où il opéra un grand nombre de conversions. Ses succès attirèrent l'attention d'un magistrat romain, Valerius Sebastianus, qui le fit emprisonner, puis décapiter. Les actes de saint Firmin peuvent être du sixième ou septième siècle. Ils renferment beaucoup de particularités peu dignes de foi, et les longs discours que l'on fait tenir à ceux qui parlent suffiraient seuls pour les rendre suspects.

*Gallia christiana nova*, t. I, p. 3. — *Histoire littér. de la France*, t. I, 301, 2.

**FIRMIN** (Saint), dit le Confesseur, troisième évêque d'Amiens, né dans cette ville, vivait dans la seconde moitié du quatrième siècle. Il a souvent été confondu avec le précédent, et, suivant

Moréri, « sa vie n'est qu'une rhapsodie de faits insoutenables ». Voici ce que les hagiographes les plus sérieux en rapportent. Il était fils de Faustin ou Faustinien, l'un des magistrats romains de *Samarobriua* (nom latin d'Amiens). Son père, l'ayant fait baptiser par saint Firmin, martyr, premier évêque d'Amiens, voulut qu'il portât le nom de celui qui l'avait régénéré. Vers 350, il succéda à Enloge sur le siège de sa ville natale, et y demeura environ quarante ans. On l'enterra dans l'église de la Sainte-Vierge (dite aujourd'hui Saint-Acheul), qu'il avait fait construire. Vers 555, saint Salve, évêque d'Amiens, exhuma le corps de saint Firmin, et le transporta dans sa cathédrale. Otger, autre évêque d'Amiens, céda, en 893, une portion des ossements du saint à la collégiale de Saint-Quentin. En 1714, les chanoines réguliers de Saint-Acheul prétendirent posséder encore les reliques de saint Firmin le Confesseur. Le 10 janvier 1715, l'évêque Pierre Sabbatier procéda à l'ouverture solennelle de la chasse qui se trouvait dans la cathédrale d'Amiens; on y trouva une ancienne inscription sur velin portant ces mots : *Hic sunt reliquiae sancti Firmini Confessoris*, et une autre : *Pulvis sancti Firmini Confessoris*, avec un acte dressé par les soins du cardinal légat Simon, signé et scellé de l'archevêque de Rouen et des évêques d'Amiens, de Bath, de Beauvais, d'Évreux et de Langres. Cet acte était daté du quatorzième jour des calendes de l'année 1279. L'évêque d'Amiens fit dresser un procès-verbal de cette vérification, et l'envoya à toutes les églises de France, ordonnant en même temps aux religieux de Saint-Acheul de faire disparaître les restes de leur prétendu saint. Ces Pères en appelèrent comme d'abus au parlement de Paris; mais ils furent déboutés par un arrêt contradictoire, du 4 février 1716. Cette procédure n'amena au surplus aucune connaissance sur la vie et les actions de saint Firmin. L'Eglise honore ce prélat le 1<sup>er</sup> septembre.

Baronius, *Acta Sanctorum*. — De Tillemont, *Mémoires pour l'Histoire ecclésiastique*, t. III. — Baillet, *Vies des Saints*, t. III, 1<sup>er</sup> septembre. — Moréri, *Grand Dictionnaire Historique*. — Abbé Godescard, *Vies des principaux Saints*, 1<sup>er</sup> septembre. — Richard et Giraud, *Bibl. sacrée*.

**FIRMIN** (Saint), évêque de Verdun, né à Toul, mort en 502. Parent de saint Loup et de saint Pulchronius, l'un et l'autre évêques de Troyes, il succéda déjà âgé à saint Possessor sur le siège épiscopal de Verdun. Il se distingua par sa piété et sa charité. Il ne put empêcher ses administrés de se révolter contre Clovis, qui bientôt s'avança pour soumettre la ville insurgée. Le saint évêque conçut une telle frayeur à la vue de l'armée des Francs, qu'il en mourut la nuit même. Enterré d'abord dans l'église des Saints-Apôtres, son corps fut, en 950, transféré à l'abbaye de Flavigny, par les soins de Bérenger, évêque de Verdun.

*Gallia Christ.* — Dom Calmet, *Hist. de Lorraine*.

Les *Ænigmata* furent publiés pour la première fois avec les *Dits des sept Sages de la Grèce* ; Paris, 1553, in-8°. Heumann en donna une savante édition (Hanovre, 1722, in-8°), suivie de celle de Heynatz ; Francfort, 1775, in-8°. La plus commode se trouve dans les *Poet. Lat. minores* de Wernsdorf, vol. VI, p. II, p. 474, avec des *Prolegomènes* étendus. Les odes ont été insérées dans la même collection, vol. III, p. 386, 389 ; vol. IV, part. III, p. 853 ; vol. V, part. III, p. 1464.

Wernsdorf, *Prolegomena in Firmianum*, dans les *Poet. Lat. min.*, vol. VI, part. II, p. 410.

**FIRMICUS MATERNUS** (*Julius* ou peut-être *Villius*), astronome latin, vivait au commencement du quatrième siècle de l'ère chrétienne. Nous avons de lui un traité intitulé : *Julii Firmici Materni junioris, Siculi V. C., Matheseos Libri VIII*. L'auteur, comme il nous l'apprend lui-même, avait été avocat durant une partie de sa vie, mais il avait quitté cette profession par dégoût. L'ouvrage cité plus haut est une introduction à l'astrologie judiciaire conformément aux doctrines des Égyptiens et des Babyloniens, telles qu'elles avaient été exposées par les maîtres les plus renommés, parmi lesquels Firmicus cite Petosiris, Necepsos, Abraham et Orphée. Le premier livre est principalement consacré à l'apologie de l'étude ; le troisième, le quatrième contiennent les définitions et les maximes de la science, tandis que dans le reste du livre les puissances et les influences natales (*apotelesmata*) des corps célestes dans leurs divers aspects et combinaisons sont pleinement développées ; les horoscopes d'Édipe, de Paris, d'Homère, de Platon, d'Archimède et de divers autres personnages remarquables sont examinés comme exemples à l'appui des propositions énoncées.

Firmicus commença probablement son œuvre vers la fin du règne de Constantin le Grand, puisque une éclipse solaire arrivée sous le consulat d'Optatus et de Paulinus, en 334, est mentionnée comme un événement récent. Il paraît aussi que son ouvrage ne fut pas publié tout à la fois. Chaque livre est dédié à Manutius Lollianus ; et ce nom est précédé du titre de proconsul dans la dédicace des quatre derniers seulement. Si ce Lollianus est le Fl. Lollianus qui figure dans les *Fastes* avec Fl. Arbitio, en 355, il est évident que les derniers livres de Firmicus sont postérieurs à cette date.

Bien qu'on puisse indiquer certains rapports entre la *Mathesis* de Firmicus et les *Astronomica* de Manilius, il est probable que Firmicus ignorait même l'existence de ce poème. En effet, parlant des écrivains romains qui avaient traité ce sujet, il cite seulement Cicéron et César Germanicus, traducteurs d'Aratus, et Fronton, qui avait eu le tort, en suivant les *Antiscia* d'Hipparque, de supposer chez ses lecteurs un degré de connaissances scientifiques que fort peu possédaient. L'auteur, dans la *Mathesis*, rappelle divers

traités qu'il avait composés sur des sujets analogues, entre autres une dissertation *De Domino Geniturae et Chronocratone*, adressée à son ami Murinus, et une autre *De Fine Vitae* ; en même temps il promet un supplément en douze livres à sa *Mathesis*, une explication de la *Myriogenesis* et une traduction du traité de Necepsos sur la santé et la maladie. De tous ces ouvrages composés ou promis, il n'est rien venu jusqu'à nous.

Firmicus Maternus fut publié pour la première fois à Venise, 1497, in-fol., par Bivilacqua, d'après un manuscrit apporté de Constantinople en Italie par Pescennius Franciscus Niger. Alde le réimprima, Venise, 1499, in-fol., dans un volume contenant aussi Manilius, les *Phénomènes* d'Aratus, en grec, avec les traductions de Cicéron, de César Germanicus et d'Avienus, le commentaire grec de Théon sur les *Phénomènes*, et la *Sphère* de Proclus en grec, avec la traduction latine de Linacer, collection réimprimée quatre ans après sous la direction de Mazalis à Reggio (dans le Piémont). La dernière édition mentionnée par les bibliographes a été corrigée par Pruckner ; Bâle, 1551, in-fol., et publiée avec le *Quadripartitum*, le *Centiloquium* et les *Inerrantium Stellarum Significationes*, traduits du grec de Cl. Ptolémée ; les *Astronomica* de Manilius, et divers traités par des astrologues arabes et orientaux.

En 1562, Matthias Flaccius publia à Strasbourg, d'après un manuscrit de Minden, aujourd'hui perdu, un traité intitulé : *Julius Firmicus Maternus, V. C., De Erroribus profanarum Religionum, ad Constantium et Constantem Augustos*. Aucun écrivain ancien n'a fait mention de cette pièce ; elle ne contient aucun détail qui puisse nous éclairer sur l'auteur. La supposition, généralement admise, que cet auteur est le même que l'astronome repose uniquement sur l'identité des noms ; plusieurs considérations la rendent très-improbable : les *Matheseos Libri* ne furent certainement ni commencés avant 334, ni achevés avant 355 ; et comme cet ouvrage témoigne manifestement de sentiments païens, on ne voit pas comment l'auteur aurait en même temps écrit contre le paganisme, car le *De Erroribus* ne saurait être postérieur à 350, puisqu'il est dédié à l'empereur Constant, mort cette année même.

Le *De Erroribus* a moins pour but d'exposer les dogmes de la vraie foi que de démontrer la fausseté des différentes formes de la foi païenne et d'indiquer les degrés par lesquels l'homme est tombé de la connaissance du vrai Dieu d'abord à la déification des forces de la nature, puis à l'apothéose des hommes mêmes. Dans toute cette partie de son argumentation, Firmicus adopte la théorie d'Évhémère, qui depuis l'époque d'Ennius avait exercé une grande influence sur l'esprit romain ; il conclut en exhortant à abandonner leur culte et en pri-

reurs de prendre les mesures les plus rigoureuses pour l'extirpation de l'idolâtrie.

L'édition princeps est, comme nous l'avons dit, de Strasbourg, 1562. Celle de Wower, Hambourg, 1603, in-8°, a été longtemps tenue en haute estime, mais elle a été bien surpassée par celle de Munter, Copenhague, 1826, in-8°. On trouve aussi ce traité à la suite de diverses éditions d'Arnobé, de saint Cyprien et dans la *Bibliotheca Patrum* de Galland, vol. V, p. 23.

Fabritius, *Biblioth. Latina*, III, 114. — Hertz, *Dissert. de Julio Firmico Materno*; Copenhague, 1817, in-8°. — Baehr, *Geschichte der römischen Literatur*, § 226. — Weidler, *Historia Astronomiae*, p. 187. — Walch, *De F. Materno*, dans les *Comment. Soc. Götting.*, t. I. — Smith, *Dictionary of Greek and Roman Biography*.

**FIRMILIEN** (Saint), théologien grec, né en Cappadoce, vers 200 de l'ère chrétienne, mort à Tarse, en 269. Il était évêque de Césarée dès l'an 230. Il se trouva en cette qualité au concile d'Icone, qui déclara qu'il fallait rebaptiser les hérétiques, parce que tout baptême donné hors de l'Église était nul. Il présida le concile d'Antioche, tenu en 264, contre Paul de Samosate. Il résista aussi fortement au schisme de Novatien, et montra beaucoup de courage pendant la persécution de Dèce. Saint Firmilien, malgré son opinion erronée sur le baptême des hérétiques, est regardé comme un des plus grands prélats de son temps. Les Grecs célèbrent sa fête le 28 octobre; Baronius ne l'a pas mis dans son martyrologe. Saint Firmilien était en liaison avec les chrétiens les plus éminents de cette époque, tels que Origène, saint Cyprien, saint Denis d'Alexandrie, saint Grégoire de Néocésarée, le Thaumaturge. On a de lui une lettre parmi celles de saint Cyprien sur le baptême des hérétiques.

Eusèbe, *Hist. eccl.*, t. VII. — Théodoret, *Hist. eccl.*, t. II. — Tillemont, *Mem. eccl.*, t. IV. — Dom Cellier, *Histoire des Auteurs sacrés et ecclésiastiques*, t. III. — Baillet, *Vies des saints*, t. III, 28 octobre.

**FIRMIN** (Saint), premier évêque d'Amiens et martyr, né à Pampelune, décapité à Amiens, le 25 septembre 287. Il fut baptisé et instruit dans la foi chrétienne par saint Honeste, prêtre de Nîmes et apôtre de la Navarre. Après l'avoir gardé sept années, celui-ci l'envoya vers saint Honorat, évêque de Toulouse, qui l'ordonna prêtre et plus tard évêque. Firmin alla répandre l'Évangile dans l'Agénois, l'Auvergne, l'Anjou, ensuite à Beauvais et à Amiens, où il opéra un grand nombre de conversions. Ses succès attirèrent l'attention d'un magistrat romain, Valerius Sebastianus, qui le fit emprisonner, puis décapiter. Les actes de saint Firmin peuvent être du sixième ou septième siècle. Ils renferment beaucoup de particularités peu dignes de foi, et les longs discours que l'on fait tenir à ceux qui parlent suffiraient seuls pour les rendre suspects.

*Gallia christiana nova*, t. I, p. 3. — *Histoire littér. de la France*, t. 30, 2.

**FIRMIN** (Saint), dit le Confesseur, troisième évêque d'Amiens, né dans cette ville, vivait dans la seconde moitié du quatrième siècle. Il a souvent été confondu avec le précédent, et, suivant

Moréri, « sa vie n'est qu'une rhapsodie de faits insoutenables ». Voici ce que les hagiographes les plus sérieux en rapportent. Il était fils de Faustin ou Faustinien, l'un des magistrats romains de *Samarobriva* (nom latin d'Amiens). Son père, l'ayant fait baptiser par saint Firmin, martyr, premier évêque d'Amiens, voulut qu'il portât le nom de celui qui l'avait régénéré. Vers 350, il succéda à Euloge sur le siège de sa ville natale, et y demeura environ quarante ans. On l'enterra dans l'église de la Sainte-Vierge (dite aujourd'hui Saint-Acheul), qu'il avait fait construire. Vers 555, saint Salve, évêque d'Amiens, exhuma le corps de saint Firmin, et le transporta dans sa cathédrale. Otger, autre évêque d'Amiens, céda, en 893, une portion des ossements du saint à la collégiale de Saint-Quentin. En 1714, les chanoines réguliers de Saint-Acheul prétendirent posséder encore les reliques de saint Firmin le Confesseur. Le 10 janvier 1715, l'évêque Pierre Sabbatier procéda à l'ouverture solennelle de la chasse qui se trouvait dans la cathédrale d'Amiens; on y trouva une ancienne inscription sur vélin portant ces mots : *Hic sunt reliquiae sancti Firmini Confessoris*, et une autre : *Pulvis sancti Firmini Confessoris*, avec un acte dressé par les soins du cardinal légat Simon, signé et scellé de l'archevêque de Rouen et des évêques d'Amiens, de Bath, de Beauvais, d'Évreux et de Langres. Cet acte était daté du quatorzième jour des calendes de l'année 1279. L'évêque d'Amiens fit dresser un procès-verbal de cette vérification, et l'envoya à toutes les églises de France, ordonnant en même temps aux religieux de Saint-Acheul de faire disparaître les restes de leur prétendu saint. Ces Pères en appelèrent comme d'abus au parlement de Paris; mais ils furent déboutés par un arrêt contradictoire, du 4 février 1716. Cette procédure n'amena au surplus aucune connaissance sur la vie et les actions de saint Firmin. L'Église honore ce prélat le 1<sup>er</sup> septembre.

Burton, *Acta Sanctorum*. — De Tillemont, *Mémoires pour l'histoire ecclésiastique*, t. III. — Baillet, *Vies des saints*, t. III, 1<sup>er</sup> septembre. — Moréri, *Grand Dictionnaire historique*. — Abbé Godescard, *Vies des principaux saints*, 1<sup>er</sup> septembre. — Richard et Giraud, *Bibl. sacrée*.

**FIRMIN** (Saint), évêque de Verdun, né à Toul, mort en 502. Parent de saint Loup et de saint Pulchronius, l'un et l'autre évêques de Troyes, il succéda déjà âgé à saint Possessor sur le siège épiscopal de Verdun. Il se distingua par sa piété et sa charité. Il ne put empêcher ses administrés de se révolter contre Clovis, qui bientôt s'avança pour soumettre la ville insurgée. Le saint évêque conçut une telle frayeur à la vue de l'armée des Francs, qu'il en mourut la nuit même. Enterré d'abord dans l'église des Saints-Apôtres, son corps fut, en 950, transféré à l'abbaye de Flavigny, par les soins de Bérenger, évêque de Verdun.

*Gallia Christ.* — Dom Calmet, *Hist. de Lorraine*.



**FIRMIN** (Saint), évêque d'Uzès, né dans la Gaule Narbonnaise, vers 510, mort en 553. Devenu de bonne heure coadjuteur de son oncle Rorice, évêque d'Uzès, il lui succéda, et s'acquitta avec une rare vigilance de toutes les fonctions pastorales. Il assista aux conciles d'Orléans, 541, 549, et à celui de Paris, 551. Saint Firmin fut un des quatre auteurs de la *Vie de saint Césaire d'Arles*.

Baillet, *Vies des Saints*, t. III, 11 octobre. — Dom Rivet, *Hist. littér. de France*, t. III, p. 261.

**FIRMIN** (Thomas), philanthrope anglais, né à Ipswich, dans le comté de Suffolk, en 1632, mort en 1697. Il fut mis en apprentissage à Londres, chez un marchand de linge, s'établit ensuite pour son compte, et gagna une fortune considérable. Il en fit un si bon usage que, malgré ses opinions sociniennes, il s'acquit le respect et l'estime de prélats éminents, Wilkins, Tillotson, Compton. En 1676, il établit une manufacture de linge pour employer les artisans qui manquaient d'ouvrage. Quelques années plus tard, il en fonda une seconde en faveur des protestants français réfugiés à Ipswich. Firmin fut un des bienfaiteurs et des administrateurs des hôpitaux du Christ et de Saint-Thomas. Il n'y eut pas de son temps une œuvre de charité publique à laquelle il ne voulût contribuer. On a de lui : *Some Proposals for the employing of the poor, especially in and about the city of London, and for the prevention of begging* ; Londres, 1678, in-4°.

Cornish, *Life of Firmin*. — Atkin, *General Biography*. — Chalmers, *General biographical Dictionary*.

\* **FIRMIN** (\*\*\*), acteur français, né à Paris, vers 1790. Il suivit la carrière dramatique dès son enfance. A treize ans, il se faisait déjà applaudir au Théâtre des Jeunes Éléves, rue de Thionville (aujourd'hui Dauphine). Lorsqu'en 1807 un décret impérial réduisit à huit le nombre des spectacles de Paris, M. Firmin entra au Théâtre de l'Impératrice (Odéon), dirigé alors par Picard ; il y débuta dans les rôles d'amoureux et de petits-maîtres. Son physique, d'accord avec son emploi, une grande aisance sur la scène, de la passion sans efforts, lui valurent les succès les plus brillants. Appelé au Théâtre-Français, il y débuta le 3 juillet 1811, par les rôles de Séide, dans *Mahomet*, et de Dormilly, dans *Les fausses Confidences* ; et depuis lors il garda une place honorable parmi les meilleurs acteurs de la scène française. Le jeu de M. Firmin s'est toujours fait remarquer par beaucoup de chaleur, de gaieté, de finesse et de naturel. De nos jours personne n'a mieux joué que lui Auguste, dans *L'Amour et la Raison* ; Lindor, dans *Heureusement* ; Horace, dans *L'École des Femmes*, les rôles du *Menteur*, de *L'Homme à bonnes fortunes*, etc. ; tous les amoureux de Marivaux. Dans le nouveau répertoire, M. Firmin a montré également sa supériorité dans *Le Jeune Mari*, *Un Mariage sous Louis XV*,

*Mademoiselle de Belle-Isle*, et seul il a pu montrer aux spectateurs le personnage du duc de Richelieu avec la courtoisie, la légèreté, l'esprit et la distinction convenables ; enfin, dans *Don Juan d'Autriche*. « Il était impossible, dit un excellent critique, de donner à ce personnage une physionomie plus vaillante, plus chevaleresque et plus castillane que celle que M. Firmin avait composée avec un art admirable. » M. Firmin a quitté le Théâtre-Français le 6 décembre 1845. Depuis lors il vit retiré, à sa campagne du Coudray, près Corbeil. A. DE L.

Eugène Briffault, dans le *Dictionnaire de la Conversation*. — Rabbe, Boisjolin, etc., *Biographie universelle et portative des Contemporains*. — Documents particuliers.

**FIRMIUS** (Catus). Voy. CATUS.

**FIRMONT** (Henri ESSEX-EDGEWORTH DE). Voy. EDGEWORTH.

\* **FIRMUS** (Plotius), général romain, vivait vers la fin du premier siècle de l'ère chrétienne. Il fut l'ami dévoué d'Othon. Élevé du rang de simple soldat aux grades de préposé aux vigiles et de préfet du prétoire, il parvint, pendant une insurrection des soldats, à réprimer la révolte en s'adressant séparément à chaque compagnie et en leur distribuant de larges sommes d'argent. Après la bataille de Bédriaque, il supplia Othon de reprendre courage et de ne pas abandonner sa fidèle armée.

Tacite, *Hist.*, I, 44, 82 ; II, 44, 49.

**FIRMUS** (M.), un des petits tyrans (*minusculi tyranni*) qui s'élevèrent sous le règne d'Aurélien, mis à mort vers 273. Il était originaire de Séleucie, et acquit, probablement dans le commerce, des richesses immenses. « Il avait, dit Vopiscus, orné toute sa maison de glaces carrées, qui étaient fixées aux murailles avec du bitume et avec d'autres mastics, et il se vantait d'avoir assez de colle et de papyrus pour entretenir une armée du produit de ces marchandises (1). Il avait formé une étroite alliance avec les Blémyes et les Sarrasins. Il envoya souvent des vaisseaux faire le commerce aux Indes. » Lorsque Zénobie, dont il était depuis longtemps l'ami et l'allié, prit les armes contre les Romains, Firmus, pour faire une diversion en sa faveur, se saisit d'Al

ie. C ébellion in  
par l'ordre de  
trait que Vopiscus raconte de cet homme  
« Firmus était d'une haute stature : il avait les yeux saillants, les cheveux crépus, le visage plein de cicatrices, le teint noirâtre, qui restait du corps fût blanc. Il était l'appelait généralement le Cyclope. » pour sa nourriture beaucoup de viande, et dit qu'il mangeait dans un jour une autruche. buvait peu de vin et beaucoup d'eau. Il av

(1) Le papier avait alors une grande valeur ; il était fait avec le papyrus d'Égypte, et il acquiescissait de force au moyen d'un encollage. A. F.-D.



grande force de caractère, et une telle force corporelle qu'il l'emportait sur Trémanus, dont parle Varro-Elius. Renversé sur le dos et le corps appuyé sur les bras, il soutenait sur sa poitrine une enclume que l'on battait à coups redoublés. — Il existe une médaille avec cette légende.

#### ATT. M. ΦΙΡΜΙΟΣ ΕΥΤΟ

Quelques écrivains supposent que cette médaille appartient à l'usurpateur égyptien.

Vopiscus, Firmus. — Eubel, *Doct. Num.*, vol. VII, p. 146.

**FIRMUS MAURUS**, usurpateur mauritanien, mort vers l'an 374 après J.-C. Fils d'un chef nommé Nebel, il fit assassiner son frère Zamma, et, craignant que les Romains ne le punissent de ce crime, il se révolta contre eux. Beaucoup de soldats romains se joignirent à lui. Il s'empara de Césarée (aujourd'hui Alger), capitale de la Mauritanie Césarienne, et se fit proclamer roi. L'empereur Valentinien envoya contre lui Théodose, un de ses meilleurs généraux. Firmus, battu dans une première rencontre, demanda et obtint la paix. Il ne tarda pas à reprendre les armes. Après avoir fatigué l'armée de Théodose par une guerre d'escarmouches, il fut réduit à fuir de tribu en tribu. Arrêté par Ignayen, chef de la tribu des Iasiliens, et craignant d'être livré aux Romains, il s'étrangla dans sa prison.

Ammien Marcellin, l. XXIX, 4. — Le Beau, *Histoire du Bas-Empire*, l. XVIII.

\* **FIRMUS**, évêque de Césarée, mort l'an 439, après avoir occupé ce siège pendant huit ans. Il composa divers ouvrages, que le temps a détruits, ne laissant parvenir jusqu'à nous que 45 lettres en grec; elles ont été insérées avec traduction latine dans les *Anecdota græca* de Muratori et dans le recueil de Galland, *Bibliotheca græco-latina veterum Patrum*, t. IX, p. 499.

G. B.

Socrate, *Hist. ecclési.*, l. VII. — Fabricius, *Biblioth. Græca*, l. XIII, p. 191.

**FIROUZABADI**. Voy. ALFIROUZABADI.

**FISCH** (Jean-Georges), voyageur et pamphlétaire suisse, né à Aarau, en novembre 1758, mort le 18 mai 1799. Il étudia dans sa ville natale; puis il s'appliqua au gymnase, de Berne, à la philologie et à la théologie. En 1785 il se présenta comme candidat aux fonctions de prédicateur; il se rendit ensuite en France, où il séjourna deux ans. Il visita aussi les villes importantes de l'Allemagne. En 1791 il fut nommé professeur de littérature ancienne à l'institut politique de Berne, et en 1794 il fut élu second pasteur par ses concitoyens d'Aarau. En 1798 il renonça à l'état ecclésiastique, et prit part aux grandes questions politiques qui s'agitaient alors dans son pays. Il se prononça pour les principes de liberté et d'égalité, fut d'abord sous-secrétaire du grand conseil de la République Helvétique, et au mois de juillet de la même année il devint premier secrétaire au département de l'instruction publique à Lucerne. En même temps il remplit les fonc-

tions de receveur général du canton d'Argovie. Pendant qu'il siégeait au conseil d'instruction à Aarau, il fit plusieurs motions destinées à accélérer les progrès de l'enseignement. Fisch se donna la mort sans qu'on ait eu exactement pour quel motif. On a de lui : *Briefe ueber die suedischen Provinzen von Frankreich in dem Jahren 1786-1788* (Lettres sur les provinces méridionales de la France dans les années 1786-1788); Zurich, 1790; — *Reise durch die suedischen Provinzen von Frankreich kurz vor dem Ausbruch der Revolution* (Voyage dans les provinces méridionales de la France peu de temps avant la révolution); ibid., 1795; — *Auswahl seiner Predigten* (Choix de sermons); Aarau, 1798.

Knecht et Gruber, *Altp. Enc.*

\* **FISCHMANN** (Gottlieb-Christian-Friedrich), philosophe allemand, né à Goppingen, en 1779, mort à Stuttgart, en 1829. Il professa la philosophie et la littérature ancienne à Tubingue et à Stuttgart; sédu par les doctrines de Kant, il les défendit contre Fichte, et publia entre autres ouvrages : *De principe et du problème fondamental du système de Fichte*; 1801; — *Manuel de Logique*, 1818, etc. G. B.

*Dictionnaire des Sciences philosophiques*, t. II, p. 448.

**FISCHART** (Jean), appelé aussi MERTEN, célèbre satirique allemand, né vers l'année 1645, à Mayence ou, selon d'autres, à Strasbourg, mort à Forbach, en 1614. Il fut docteur en droit et avocat au tribunal de la chambre impériale. Vers 1666 il était bailli à Forbach, près de Saarbrück. Quant à ses ouvrages, écrits en partie en prose, en partie en vers, ou bien encore composés d'un mélange de vers et de prose, et qui présentent tous des titres bizarres, il règne à cet égard beaucoup d'obscurité. Fischart était insaisissable en saillies plaisantes, gaillardes, ingénieuses, quelquefois équivoques et obscènes; il connaissait parfaitement les travers de son siècle, et savait sur quel ton il devait tantôt en rire et s'en moquer, tantôt aussi les flageller sévèrement. Il traita la langue allemande avec une incroyable licence, forgea des expressions d'une dimension telle que rarement on les pouvait prononcer. Il imagina aussi des tours de phrases non moins singuliers, sans s'inquiéter beaucoup de l'analogie, mais en faisant voir, même dans son néologisme fantasque, autant d'érudition que d'esprit. On ne l'a jamais surpassé sous le rapport des termes burlesques et vraiment comiques, et dans les écrits même les plus désordonnés de son second génie on voit surgir partout une jovialité naturelle et un sain sentiment d'honnêteté et de justice. Voici les plus connus de ces ouvrages, publiés de 1670 à 1680, et dont un grand nombre, suivant l'habitude du temps, sont dirigés contre la cour de Rome. On en trouverait difficilement aujourd'hui une collection complète. D'abord une imitation libre du premier livre du Gargantua de Rabelais, sous

**FIRMIN** (Saint), évêque d'Uzès, né dans la Gaule Narbonnaise, vers 510, mort en 553. Devenu de bonne heure coadjuteur de son oncle Rorice, évêque d'Uzès, il lui succéda, et s'acquitta avec une rare vigilance de toutes les fonctions pastorales. Il assista aux conciles d'Orléans, 541, 549, et à celui de Paris, 551. Saint Firmin fut un des quatre auteurs de la *Vie de saint Césaire d'Arles*.

Baillet, *Vies des Saints*, t. III, 11 octobre. — Dom Rivet, *Hist. Littér. de France*, t. III, p. 261.

**FIRMIN** (Thomas), philanthrope anglais, né à Ipswich, dans le comté de Suffolck, en 1632, mort en 1697. Il fut mis en apprentissage à Londres, chez un marchand de linge, s'établit ensuite pour son compte, et gagna une fortune considérable. Il en fit un si bon usage que, malgré ses opinions sociniennes, il s'acquit le respect et l'estime de prélats éminents, Wilkins, Tillotson, Compton. En 1676, il établit une manufacture de linge pour employer les artisans qui manquaient d'ouvrage. Quelques années plus tard, il en fonda une seconde en faveur des protestants français réfugiés à Ipswich. Firmin fut un des bienfaiteurs et des administrateurs des hôpitaux du Christ et de Saint-Thomas. Il n'y eut pas de son temps une œuvre de charité publique à laquelle il ne voulût contribuer. On a de lui : *Some Proposals for the employing of the poor, especially in and about the city of London, and for the prevention of begging* ; Londres, 1678, in-4°.

Cornish, *Life of Firmin*. — Aikin, *General Biography*. — Chalmers, *General biographical Dictionary*.

\* **FIRMIN** (\*\*\*), acteur français, né à Paris, vers 1790. Il suivit la carrière dramatique dès son enfance. A treize ans, il se faisait déjà applaudir au Théâtre des Jeunes Éléves, rue de Thionville (aujourd'hui Dauphine). Lorsqu'en 1807 un décret impérial réduisit à huit le nombre des spectacles de Paris, M. Firmin entra au Théâtre de l'Impératrice (Odéon), dirigé alors par Picard ; il y débuta dans les rôles d'amoureux et de petits-maitres. Son physique, d'accord avec son emploi, une grande aisance sur la scène, de la passion sans efforts, lui valurent les succès les plus brillants. Appelé au Théâtre-Français, il y débuta le 3 juillet 1811, par les rôles de Séide, dans *Mahomet*, et de Dormilly, dans *Les fausses Confidences* ; et depuis lors il garda une place honorable parmi les meilleurs acteurs de la scène française. Le jeu de M. Firmin s'est toujours fait remarquer par beaucoup de chaleur, de gaieté, de finesse et de naturel. De nos jours personne n'a mieux joué que lui Auguste, dans *L'Amour et la Raison* ; Lindor, dans *Heureusement* ; Horace, dans *L'École des Femmes*, les rôles du *Menteur*, de *L'Homme à bonnes fortunes*, etc. ; tous les amoureux de Marivaux. Dans le nouveau répertoire, M. Firmin a montré également sa supériorité dans *Le Jeune Mari*, *Un Mariage sous Louis XV*,

*Mademoiselle de Belle-Isle*, et seul il a pu montrer aux spectateurs le personnage du duc de Richelieu avec la courtoisie, la légèreté, l'esprit et la distinction convenables ; enfin, dans *Don Juan d'Autriche*. « Il était impossible, dit un excellent critique, de donner à ce personnage une physionomie plus vaillante, plus chevaleresque et plus castillane que celle que M. Firmin avait composée avec un art admirable. » M. Firmin a quitté le Théâtre-Français le 6 décembre 1845. Depuis lors il vit retiré, à sa campagne du Coudray, près Corbeil.

A. DE L.

Eugène Briffault, dans le *Dictionnaire de la Conversation*. — Rabbe, Boissjolin, etc., *Biographie universelle et portative des Contemporains*. — *Documents particuliers*.

**FIRMIUS** (Catus). Voy. CATUS.

**FIRMONT** (Henri Essex-EDGEWORTH DE). Voy. EDGEWORTH.

\* **FIRMUS** (Plotius), général romain, vivait vers la fin du premier siècle de l'ère chrétienne. Il fut l'ami dévoué d'Othon. Élevé du rang de simple soldat aux grades de préposé aux vigiles et de préfet du prétoire, il parvint, pendant une insurrection des soldats, à réprimer la révolte en s'adressant séparément à chaque compagnie et en leur distribuant de larges sommes d'argent. Après la bataille de Bédriaque, il supplia Othon de reprendre courage et de ne pas abandonner sa fidèle armée.

Tacite, *Hist.*, I, 44, 82 ; II, 44, 49.

**FIRMUS** (M.), un des petits tyrans (*minusculi tyranni*) qui s'élevèrent sous le règne d'Aurélien, mis à mort vers 273. Il était originaire de Séleucie, et acquit, probablement dans le commerce, des richesses immenses. « Il avait, dit Vopiscus, orné toute sa maison de glaces carrées, qui étaient fixées aux murailles avec du bitume et avec d'autres mastics, et il se vantait d'avoir assez de colle et de papyrus pour entretenir une armée du produit de ces marchandises (1). Il avait formé une étroite alliance avec les Bémies et les Sarrasins. Il envoya souvent des vaisseaux faire le commerce aux Indes. » Lorsque Zénobie, dont il était depuis longtemps l'ami et l'allié, prit les armes contre les Romains, Firmus, pour faire une diversion en sa faveur, se saisit d'Alexandrie. Cette rébellion fut promptement réprimée par la vigueur et l'heureuse fortune d'Aurélien. Firmus, fait prisonnier, fut tué par l'ordre de l'empereur. Voici le curieux portrait que Vopiscus trace de cet usurpateur. « Firmus était d'une haute stature : il avait les yeux saillants, les cheveux crépus, le visage plein de cicatrices, le teint noirâtre, quoique le reste du corps fût blanc. Il était si velu qu'on l'appelait généralement le Cyclope. Il lui fallait pour sa nourriture beaucoup de viande, et l'on dit qu'il mangeait dans un jour une autruche. Il buvait peu de vin et beaucoup d'eau. Il avait une

(1) Le papier avait alors une grande valeur ; il était fait avec le papyrus d'Égypte, et il acquérait de la force au moyen d'un encollage. A. F.-D.

grande fermeté de caractère, et une telle force corporelle qu'il l'emportait sur Triennus, dont parle Varro-Elius. Renversé sur le dos et le corps appuyé sur les bras, il soulevait sur sa poitrine une colonne que l'on battait à coups redoublés. — Il existe une médaille avec cette légende.

#### ATT. M. ΦΙΡΜΙΟΣ ΕΥΤΟ

Quelques écrivains supposent que cette médaille appartient à l'usurpateur égyptien.

Vopiscus, Firmus. — Schœl, *Reich. Num.*, vol. VII, p. 186.

**FIRMUS MAURUS**, usurpateur mauritanien, mort vers l'an 374 après J.-C. Fils d'un chef nommé Nebel, il fit assassiner son frère Zaxama, et, craignant que les Romains ne le punissent de ce crime, il se révolta contre eux. Beaucoup de soldats romains se joignirent à lui. Il s'empara de Césarée (aujourd'hui Alger), capitale de la Mauritanie Césarienne, et se fit proclamer roi. L'empereur Valentinien envoya contre lui Théodose, un de ses meilleurs généraux. Firmus, battu dans une première rencontre, demanda et obtint la paix. Il ne tarda pas à reprendre les armes. Après avoir fatigué l'armée de Théodose par une guerre d'escarmouches, il fut réduit à fuir de tribu en tribu. Arrêté par Igmayen, chef de la tribu des Isallènes, et craignant d'être livré aux Romains, il s'étrangla dans sa prison.

Ammien Marcellin, l. XXIX, 2. — Le Beau, *Histoire des Bas-Empire*, l. XVIII.

\* **FIRMUS**, évêque de Césarée, mort l'an 439, après avoir occupé ce siège pendant huit ans. Il composa divers ouvrages, que le temps a détruits, ne laissant parvenir jusqu'à nous que 45 lettres en grec; elles ont été insérées avec traduction latine dans les *Anecdota græca* de Mura-tori et dans le recueil de Galland, *Bibliotheca græco-latina veterum Patrum*, t. LX, p. 499.

G. B.

Socrate, *Hist. ecclésiast.*, l. VII. — Fabricius, *Biblioth. Græcæ*, l. XIII, p. 106.

**FISCHART**. Voy. ALFROUDABAN.

**FISCH** (Jean-Georges), voyageur et pamphlétaire suisse, né à Aarau, en novembre 1758, mort le 18 mai 1799. Il étudia dans sa ville natale; puis il s'appliqua au gymnase, de Berne, à la philologie et à la théologie. En 1785 il se présenta comme candidat aux fonctions de prédicateur; il se rendit ensuite en France, où il séjourna deux ans. Il visita aussi les villes importantes de l'Allemagne. En 1791 il fut nommé professeur de littérature ancienne à l'institut politique de Berne, et en 1794 il fut élu second pasteur par ses concitoyens d'Aarau. En 1798 il renonça à l'état ecclésiastique, et prit part aux grandes questions politiques qui s'agitaient alors dans son pays. Il se prononça pour les principes de liberté et d'égalité, fut d'abord sous-secrétaire du grand conseil de la République Helvétique, et au mois de juillet de la même année il devint premier secrétaire au département de l'instruction publique à Lucerne. En même temps il remplissait les fon-

ctions de receveur général du canton d'Argovie. Pendant qu'il siégeait au conseil d'instruction à Aarau, il fit plusieurs motions destinées à accélérer les progrès de l'enseignement. Fisch se donna la mort sans qu'on ait eu exactement pour quel motif. On a de lui : *Briefe ueber die suedtischen Provinzen von Frankreich in den Jahren 1788-1788* (Lettres sur les provinces méridionales de la France dans les années 1788-1788); Zurich, 1790; — *Reise durch die suedtichen Provinzen von Frankreich kurz vor dem Ausbruch der Revolution* (Voyage dans les provinces méridionales de la France peu de temps avant la révolution); ibid., 1795; — *Auswahl seiner Predigten* (Choix de sermons); Aarau, 1798.

Kant et Gruber, *Ally. Sch.*

\* **FISCHART** (Gottlieb-Christian-Friedrich), philosophe allemand, né à Gœppingen, en 1778, mort à Stuttgart, en 1829. Il professa la philosophie et la littérature ancienne à Tubingue et à Stuttgart; sédu partisan des doctrines de Kant, il les défendit contre Fichte, et publia entre autres ouvrages : *De principe et du problème fondamental du système de Fichte*; 1801; — *Manuel de Logique*, 1818, etc. G. B.

*Dictionnaire des Sciences philosophiques*, t. II, p. 464.

**FISCHART** (Jean), appelé aussi MURRIN, célèbre satirique allemand, né vers l'année 1645, à Mayence ou, selon d'autres, à Strasbourg, mort à Forbach, en 1614. Il fut docteur en droit et avocat au tribunal de la chambre impériale. Vers 1666 il était bailli à Forbach, près de Saarbrück. Quant à ses ouvrages, écrits en partie en prose, en partie en vers, ou bien encore composés d'un mélange de vers et de prose, et qui présentent tous des titres bizarres, il règne à cet égard beaucoup d'obscurité. Fischart était insupportable en saillies plaisantes, gaillardes, ingénieuses, quelquefois équivoques et obscènes; il connaissait parfaitement les travers de son siècle, et avait sur quel ton il devait tantôt en rire et s'en moquer, tantôt aussi les flageller sévèrement. Il traita la langue allemande avec une incroyable licence, forgea des expressions d'une dimension telle que rarement on les pouvait prononcer. Il imagina aussi des tours de phrases non moins singuliers, sans s'inquiéter beaucoup de l'analogie, mais en faisant voir, même dans son écologisme fantasque, autant d'érudition que d'caprice. On ne l'a jamais surpassé sous le rapport des termes burlesques et vraiment comiques, et dans les écrits même les plus déordonnés de son fécond génie on voit surgir partout une jovialité naturelle et un noble sentiment d'honnêteté et de justice. Voici les plus connus de ces ouvrages, publiés de 1570 à 1680, et dont un grand nombre, suivant l'habitude du temps, sont dirigés contre la cour de Rome. On en trouverait difficilement aujourd'hui une collection complète. D'abord une imitation libre du premier livre du Gargantua de Rabelais, sous

ce titre, difficile à traduire : *Affentheurlich Raupengehoerliche Geschichtklitterung* (1552, et dans un autre dialecte, 1575). On reconnaît dans cet écrit, de la manière la plus frappante, toutes les particularités du caractère et de l'esprit de l'auteur, telles que nous les avons mentionnées ; — *Das Glückhofftschiff von Zurich* (Le Fortuné Navire de Zurich) (1576) est un récit simple, mais spirituel, du voyage de la bouillie au millet que les habitants de Zurich (1) amenèrent toute chaude à une fête des habitants de Strasbourg, leurs amis et alliés. Cette composition en vers fut publiée, d'après une copie fidèle, par Halling, avec un commentaire de l'éditeur et une introduction relative à l'Histoire des Francs-Archers du poète Uhland (Tubingue, 1828) ; — *Flæhhatz Weibertratz*, par *Huldreich Ellopocleron* (d'abord sans date, puis publié en 1572), autre titre bizarre, à peu près intraduisible d'un poème rimé qui annonce une licence extrême. Le fond de l'œuvre est le rapport ancien et intime qui existe entre la femme et la puce ; — *Aller Praktik Grossmutter* (La Grand'Mère de toute Pratique) (1572) ; — *Die zehn Aller der Weiber* (les Dix Ages de la Femme) ; — *Podagrammtisch Trostbuechlein* (Consolations pour les Goutteux) (1577) ; — *Das philosophisch Ehzuchtuechlein* (Philosophie de la discipline conjugale) (1578) ; — *Bienenkorb des Heilig. Ræmischen Imenschwarms* (La Ruche du saint Essaim de Rome), par *Jesuwalt Pickhart* (1579), dont le titre allemand est un peu plus voilé : c'est une censure amère, mais fondée, de la vie dissolue des ecclésiastiques de son temps. — Dans le *Gargantua* de Fischart, on trouve aussi des essais en hexamètres allemands, qu'on a cru faussement avoir été les premiers vers de ce mètre publiés dans la langue de notre poète ; ils sont rimés, et leur construction est fort arbitraire. — En regard de ces productions empreintes d'une verve satirique, il convient de citer une œuvre plus édifiante : *Psalmen und Geistliche Lieder* (Psaumes et Cantiques) ; Strasbourg, 1576.

De l'avis de Jean-Paul-Frédéric Richter, sous le rapport du langage, des figures et de l'abondance des idées, Fischart l'emporterait de beaucoup sur Rabelais, et il serait son égal pour l'érudition et la création de locutions nouvelles faite à la manière d'Aristophane. « Fischart, ajoute Jean-Paul, a reproduit plutôt que traduit Rabelais, et ce fleuve charriant l'or mériterait bien de rencontrer un habile homme qui, versé dans la connaissance des langues et des mœurs, en sût

(1) Les Zurichois, voulant montrer à leurs allies de Strasbourg combien il leur faudrait peu de temps pour accourir à leur secours en cas de besoin, envoyèrent à un tir, auquel le magistrat de Strasbourg les avait invités, une députation qui descendit le Rhin dans la journée, apportant dans leur bateau une chaudière qui renfermait une bouillie de millet encore toute chaude à leur arrivée, sans qu'on eût rien fait en route pour la rechauffer. On conserve encore cette chaudière dans une salle de l'arsenal de Strasbourg.

tirer le précieux métal. » Son cinquième chapitre sur le mariage est un chef-d'œuvre de description et d'observations sensuelles, description chaste pourtant et naïvement franche, comme la Bible et comme l'étaient nos ancêtres. La collection moderne la plus complète des œuvres de Fischart a été en la possession du conseiller Grégoire Meusebach, de Berlin. [ *Enc. des G. du M.*, avec add. ]

Ersch et Gruber, *Allg. Enc. — Conversat.-Lex.*

**FISCHBECK** (*Chrétien-Michel*), théologien allemand, mort vers 1737. Il fut recteur à Langensalza, et professeur à Gotha en 1717. Ses principaux ouvrages sont : *Commentatio de præcipuis Doctoribus scholæ Arnstadiensis* ; Langensalza, 1710, in-8° ; — *Vitæ Ephorum Langosaltensium* ; ibid., 1710, in-40 ; — *Ethica christiana* ; 1713 ; — *Summarium Theologiæ* ; ib., 1715, in-8° ; — *Disputatio de magnis Lutheri in majestatem Promeritis* ; Gotha, 1717, in-4° ; — *Brevis Explanatio Epistolæ Pauli ad Romanos* ; ibid., 1720, in-8° ; — *Cornelius Nepos ex sua recensione* ; ibid., 1721, in-8° ; — *Doctrina Morum* ; ibid., 1725, in-8° ; — *De Eruditis sine pietate* ; ibid., sans date.

Adelung, suppl. à *Jæcher, Allg. Gel.-Lex.*

**FISCHER**, nom commun à un assez grand nombre de personnages allemands, classés ci-dessous par ordre chronologique.

**FISCHER D'ERLACH** (*Jean-Bernard*), architecte allemand, né à Prague, en 1650, ou à Vienne selon quelques biographes, mort vers 1740. Il se forma à Rome à l'école de Bernini, dont la plupart de ses œuvres portent l'empreinte. A son retour en Allemagne (1696), il posa les fondements du château de Schönbrunn, qu'il édifia à l'entière satisfaction de la cour de Vienne. Sa réputation s'accrut, et de nombreuses entreprises, dont quelques-unes durent être continuées par son fils, lui furent confiées. Parmi les édifices construits sur ses plans, on doit mentionner le palais du prince Eugène, dans lequel ce grand capitaine reçut, en 1711, l'ambassadeur de Turquie ; le palais Batthyani ; l'église Saint-Charles Borromée. Sauf quelques traces du mauvais goût de son école, ses constructions témoignent d'un talent fécond et réel.

*Conversat.-Lex.* — Nagler, *Neues Allg. Künstl.-Lex.*

**FISCHER** (*Joseph-Emmanuel*), mécanicien allemand, fils du précédent, né vers 1680, mort vers 1740. Après avoir voyagé en Italie et en Angleterre, il acheva plusieurs édifices commencés par son père, et construisit en 1727 la première machine à vapeur destinée à la conduite des eaux du jardin de Schwarzenberg. Il fut anobli par l'empereur Charles VI en 1731. Le style des églises qu'il édifia est conçu dans le genre *rococo* adopté par son père ; mais l'ordonnance de ses palais est supérieure et ne manque pas d'elegance.

*Conversat.-Lex.* — Nagler, *Neues Allg. Künstl.-Lex.*

**FISCHER** (*Jean-André*), médecin allemand, né à Erfurt, en 1667, mort dans la même ville,

en 1729. Il étudia la médecine à Leipzig, sous Paul Ammann, Jean Bohn et Thomsen. Reçu docteur en 1691, il devint peu après médecin pensionné de la ville d'Eisenach. Rappelé à Erfurt en 1695, il y remplit, pendant près de vingt années, la place de professeur extraordinaire de médecine; en 1717 il remplaça Vesti dans la chaire de pathologie et de médecine légale, et devint doyen de la Faculté en 1719. Dans la même année il fut nommé médecin et conseiller de l'électeur de Mayence. Outre un grand nombre de dissertations, Fischer a laissé : *Consilia medica quæ in usum practicum et forensæ, pro scopo curandi et renouandæ adornata sunt*; Francfort, 1704-1713, 3 vol. in-8°; — *Illes in uoca, seu Medicinæ synoptica medicinarum consiliatrici subsecutura promissa*; Erfurt, 1716, in-4°; — *Responsa practica*; Leipzig, 1719, in-8°.

Encycl. Dict. hist. de la Médecine. — Suppl. médical.

FISCHER (Jean-Bernard), historien, antiquaire et voyageur allemand, né à Esling, en 1697, mort à Saint-Petersbourg, le 24 septembre 1771. Après avoir fait ses études en Allemagne, il se rendit en Russie, et fut un des membres de la commission envoyée en 1730 dans le nord des possessions russes asiatiques et jusqu'en Kamtschatka pour rendre compte au gouvernement de la situation de ces contrées au point de vue de la topographie, de la géologie, de la minéralogie, de l'ethnographie, etc. Ce voyage fut très-profitable pour Fischer, qui y recueillit une foule de documents consignés dans les livres que nous citerons tout à l'heure. Le savant voyageur revint à Saint-Petersbourg en 1747, y professant l'histoire et l'archéologie, se livra avec ardeur à la rédaction de ses ouvrages, et mourut en 1771. Il avait été nommé membre de l'Académie de Saint-Petersbourg. On a de lui : *Sibirische Geschichte von der Entdeckung Sibiriens bis auf die Eroberung dieses Landes durch die Russischen Waffen* (Histoire de la Sibirie depuis la découverte de ce pays jusqu'à sa conquête par les Russes); Saint-Petersbourg, 1766, 2 vol. in-8°. Ce travail ne fait pas honneur à Fischer : c'est un véritable plagiat au préjudice de Muller, dont l'ouvrage, encore manuscrit, lui était tombé entre les mains. Il fit précéder ce résumé d'une introduction, où il émit au sujet des Tartares des opinions hardies, mais qui ne reposent pas sur une base solide. C'est la fois la partie la plus remarquable de son livre. Schlosser en a donné de longs extraits dans le XXXI<sup>e</sup> volume de son Histoire universelle; — *Questiones Petropolitanae*; Göttingue, 1770, in-8°, ouvrage composé de quatre dissertations où il traite de l'origine des Madgyars ou Hongrois, qu'il fait descendre des Yongres; des Tartares, de leur nom, des anciens Mongols et de leur langue; des différents noms de la Chine et des Uïres que portent les empereurs chinois; des Hyperboréens, et des questions qui se rattachent

à l'histoire et à l'origine de ces peuples. Fischer publia aussi en allemand, dans le Calendrier Historique de Saint-Petersbourg pour 1770, un mémoire *Sur la langue et l'origine des Madgyars*, et un autre sur l'Origine des Américains, 1771. La bibliothèque de Göttingue possède, en manuscrit, un Vaccinnaire sibérien dont Fischer lui avait fait hommage.

A. BONNEAU.

Biographisches Lexikon. — Meusel, *Lebens der von Jähre, 1700-1800, verstorbenen deutschen Schriftsteller*.

FISCHER (Jean-Bernard), médecin et polygraphe allemand, né à Linsich, le 20 juillet 1686, mort le 8 juillet 1773. Il étudia la médecine à Halle, Iéna, Leyde, Amsterdam, puis il visita la France et l'Angleterre. Revenu en Allemagne, il alla exercer la médecine à Riga, où il devint, en 1736, président du collège médical. En 1736 l'impératrice Anne le choisit pour son médecin, le nomma architecte, et lui confia la direction de la médecine dans l'empire russe. Quelque temps après, l'empereur Charles VI lui expédia des lettres de noblesse, et l'Académie des Curieux de la Nature l'admit dans son sein. A l'avènement d'Elisabeth, en 1740, Fischer dut céder la direction suprême du service médical au favori Lestock. Il se retira alors à Hinterbergen en Livonie, où il finit ses jours. On a de lui : *Hinterbergens allgemeines und eigens Winter- und Sommerlust*, etc. (les Agréments d'hiver et d'été d'Hinterbergen, etc.), en vers; Riga, 1746, in-8°; — *Monten's zu Hinterbergen Erklärung des Edelsteins am Komaten, dessen er in seinem 1746 zu Riga gedruckten Gedichte, Hinterbergens Winter- und Sommerlust genannt. Erwählung gethan Livländisches Landwirthschafts-buch*, etc. (Livre de l'économie politique en Livonie, supplément à l'ouvrage précédent, etc.); Halle, 1763, in-8°; — *De Sento ejusque gradibus, et morbis, notæ de quadam acquisitione Tractatus*; Erfurt, 1754, in-8°, avec une préface de Binckhorst; et 1760 avec des notes de Ranchin, Floyer, etc.; — *De Fibre miliari, purpura, alba dicta*, etc.; Riga, 1767, in-8°.

Gesbuch, *Leib. Biol.* — Biographie médicale.

FISCHER (Edmond-Rodophe), érudit allemand, né à Haem-Preppach, le 28 novembre 1687, mort le 1<sup>er</sup> juin 1776. Il reçut de son père, qui était prédicateur, sa première instruction. Il continua ses études au gymnase de Cobourg et à l'université de Wittenberg, et, après s'être livré à la théologie, il fut chargé en 1717 de suppléer son père. De 1731 à 1741, il fut successivement diacre, archidiacre et doyen. En 1746 il parvint à la dignité de général superintendant (archevêque protestant); en même temps il devint membre du conseil consistorial et professeur au gymnase de Cobourg. On a de lui : *De Basilicæ, veteris Ecclesiæ lapidis, in amplexu ignati Syntolæ ad Polycorpus bræis*



*Commentatio*, etc.; Cobourg, 1717; — *Das Leben Ernst-Salomon Cyprian's*, etc. (Vie d'Ernest-Salomon Cyprien, etc.); Leipzig, 1749; — *Vita Joannis Gerhardi*, etc.; Leipzig, 1723 et 1727, sous cet autre titre, imprimé à l'insu de l'auteur : *Historia ecclesiastica sæculi XII, in vita Johannis Gerhardi*, etc.; — *Vollstaendiges Kirchenbuch*, etc. (Livre complet d'église, etc.); Cobourg, 1743, in-4°; — *Rich-tige Anweisung zum rechten Gebrauch des kleinen Katechismus Luther's* (La plus sûre manière de se servir du petit catéchisme de Luther); Cobourg, 1747; — *De eligenda inter christianos religione dissidentes sententia brevis Consultatio*, etc.; Cobourg, 1734.

Erach et Gruber, *Allg. Enc.* — Sax., *Onom. liter.*

**FISCHER** (*Daniel*), médecin hongrois, né à Kaesmark, le 9 novembre 1695, mort en 1745. Il étudia la médecine à Wittemberg, et fut élevé au doctorat en 1718. De retour dans sa ville natale, il en devint le médecin pensionné, et obtint peu après le titre de médecin de Nicolas Csacky, évêque de Gross-Wardein. En 1719, il entra sous le nom de *Cajus* à l'Académie impériale des Curieux de la Nature. « Depuis longtemps, dit la *Biographie médicale*, on a oublié les elixirs et poudres, décorés de noms pompeux, dont il a surchargé la matière médicale. On consulte même très-rarement ses ouvrages. » En voici les titres : *Tentamen pneumatologico-physicum de mancipiis diaboli seu sagis*; Wittemberg, 1716, in-4°; — *Commentationes physicæ de calore atmospherico, non a sole, sed a pyrite fervente deducendo*; Bautzen, 1722, in-4°; — *De Terra medicinali Tokajensi, a chimicis quibusdam pro solari habita, Tractatus medico-chimicus*; Breslau, 1732, in-4°; — *Epistola invitatoria, eruditæ Pannoniæ dicata, qua ad Acta eruditorum Pannonica, res et eventus naturales, ac morbos patrios exponentia, edenda perhumaniter invitatur*; Brieg, 1732, in-4°; — *De Remedio rusticano, variolas per balneum primo aquæ dulcis, post seri lactis, feliciter curandi*; Erfurt, 1745, in-4°. D'après Éloy, « cette pièce appuie sur les bons principes. La méthode d'employer le bain d'eau tiède avant l'éruption de la petite vérole est adoptée par la plupart des praticiens. »

Horanyi, *Memoria Hungarorum et provincialium*.  
Éloy, *Dict. hist. de la Médecine*. — *Biog. médicale*.

**FISCHER** (*Jean-Chrétien*), polygraphe allemand, né en 1708, à Groeben, mort le 21 mars 1793. Il étudia à Iéna, y devint maître ès arts, puis adjoint à la Faculté de philosophie. Il abandonna ensuite le professorat pour se faire libraire, et fut nommé conseiller de commerce. Ses principaux ouvrages sont : *Demonstratio de obligatione hominis ad religionem naturalem et revelatam*; 1737; — *Disputatio de judicio phrasium stili romani, vulgo ne-*

*glecto*; Iéna, 1738, in-4°; — *Panegyricus in Fridericum II, Borussiae regem*; ibid., 1740, in-4°; — *Sarasæ Ars semper gaudendi*; Iéna, 1740, in-4°; — *Jani Nicii Erythræi Epistolæ ad Tyrrhenum et ad diversos*; ibid., 1740, in-4°; — *Jani Nicii Erythræi Orat.* XXII; Altenbourg, 1741, in-8°; — *B. G. Struxii Introductio in notitiam rei litterariæ*; Francfort et Leipzig, 1754, in-8°; — *Acta depositionis Wenceslai*; 1754, in-4°; — *Neueste Juristen-Bibliothek* (Nouvelle Bibliothèque du Jurisconsulte); 1775, in-8°; — *Hellfeldi Opuscula et dissertat. juris civilis privati*; ibid., 1775, in-4°. Meusel, *Gel. Deutschl.*

**FISCHER** (*Jean-Frédéric*), philologue allemand, né à Cobourg, le 10 octobre 1726, mort le 11 octobre 1799. Son père, qui était un savant distingué, lui donna les premiers rudiments de la science. Il étudia ensuite au gymnase de sa ville natale. En 1744, il alla compléter ses études à l'université de Leipzig, où il eut pour maîtres Ernesti, Kapp, Winkler, Hebenstreit et Kaestner. Il débuta dans l'enseignement par le préceptorat. Reçu maître ès arts en 1748, il fut autorisé à prendre le titre de *Docent* (répétiteur universitaire). En 1751 il devint co-recteur à l'école Thomas en remplacement de Hülse; en 1762 il fut nommé professeur agrégé, et en 1767 il obtint le rectorat du Collège des Princes. Sa profonde érudition le mit à même de rendre de grands services dans l'enseignement. Les ouvrages de ce savant sont nombreux, et portent sur les littératures grecque et latine et sur l'Écriture Sainte. Les œuvres de la première catégorie sont : *Æschinis Socratici Dialogi tres, in usum scholarum editi*; Leipzig, 1753; — *Anacreontis Carmina*; Leipzig, 1754; — *Marridis atticistæ Ἀἰεὺς Ἀττικῶν καὶ Ἑλλήνων; accedit Timæi sophistæ Lexicon, curavit notasque suas adjecit et præfatus est J.-Fr. F.*; Leipzig, 1756; — *Axiochus græce rec. notis illustravit indicemque verborum locupletissimum cum H. Wolfi versione latina notisque uberioribus adjecit J.-Fr. F.*; Leipzig, 1788; — *Palæphatus de incredibilibus, cum animadversionibus et indice*; Leipzig, 1761 et 1777; — *Platonis dialogi quatuor (Euthyphro, Apologia, Crito, Phædo), cum varietate lectionis et animadversionibus criticis*; Leipzig, 1770 et 1783; — *Platonis Cratylus et Theætetus, cum animadversionibus*; 1770; — *Dialogi tres (Sophista, Parmenides, Politicus) græce, animadversionibus criticis illustrati*; 1776; — *Rhetores selecti, Demetrius Phalereus, Demetrius rhetor, Tiberius rhetor, anonymus Alexandrinus iterum editi varietatemque editionis Aldinæ adjecit J.-Fr. F.*; Leipzig, 1773; — une édition des *Caractères de Théophraste*; Cobourg, 1763. Cette édition, accompagnée de la réimpression des notes de Casaubon, est un excellent index; — *Libellus animadversionum quibus Jac. Vol-*

*leri grammaticæ græcæ emendatur, suppletur, illustratur*; 1790-1801, en 3 parties; continué par Kuhnert. On remarque dans cette continuation un appendice intitulé : *Utilissimus vitærum industria*; — *Aristophanis Plutus J.-Fr. F.*; Gießen, 1804 et 1805, 2 vol.; — *Commentarius in Xenophontis Cyropædiam*; 1803. Les principaux travaux de Fischer sur la littérature latine sont : une édition de *Justin*, avec des notes de Grævius et de J.-Fr. Gronov; — *Ovidii opera omnia, e rec. Nicolai Heinsii, cum ejusdem notis integris*; Leipzig, 1758 et 1773; — *Florus*; 1760; — *Selectæ et præfatis scriptoribus Historiæ*, 1765 et 1784. Ses ouvrages sur l'écriture et les matières analogues sont : une édition de la *Clavis N. et V. T.* de Chr. Stoch; 1752 et 1753; — une édition augmentée de *J. Leusdenii De dialectis N. T., singulatim de ejus abrahamicis, Libellus*, 1754 et 1792, avec le *Commentariolus de adaptis N. T. hebraicis* de Voretius; — *Georg. Pasoris Lexicon manuale N. T. emendatum et auctum*; 1755; — *Clavis reliquiarum versionum græcarum V. T. Aquilæ, Symmachi, Theodotionis*; 1758; — *Jo. Vossii De hebraicis N. T. Commentarius, etc.*; 1778; — *Prolegomena de utilitate lexicorum N. T.*; 1772-1790; — *Prolegomena de versionibus græcis V. T. literarum hebraicarum magistris*; 1772; — *Prolegomena quinquæ in quibus varii loci librorum divinarum utriusque Testamenti eorumque versionum veterum, maxime Græcorum, explicantur atque illustrantur*; Leipzig, 1770. Fischer a composé en outre de nombreux programmes, parmi lesquels : *De Joachimo Camerario, grammatico pariter atque theologo eccellente*; 1762, in-4°; — *Oratiuncula octo de virtutibus et ornamentis Ernesti Pii atque Viti Ludovici Sequendorfi recitata*; Leipzig, 1777.

Kuhnert, *Narratio de Joh.-Friderico Fischero*. — Schlichtegroll, *Neurolog auf das Jahr 1798*. — Martin, *Vita philolog.*

\* FISCHER (Jacques-Benjamin), naturaliste livonien, né à Riga, en 1730, mort le 6 juin 1793. Il fut comptable à la Maison des Orphelins de Riga, ce qui ne l'empêcha point de se livrer à l'étude des sciences naturelles. Outre des articles insérés dans la *Livländische Bibliothek* (Bibliothèque Livonienne) de Galebach, on a de Fischer : *Versuch einer Naturgeschichte von Lirland* (Essai d'une Histoire naturelle de la Livonie); Leipzig, 1788, et Königsberg, 1791, avec add. La partie relative à l'art vétérinaire a été traduite en russe; Moscou, 1774; — *Abriß eines neuen Systems ueber die menschliche Natur* (Abrégé d'un nouveau système sur la nature humaine); Königsberg, 1791.

Hopel, *Nordische Miscellanea*. — Meusel, *Len. der vom J. 1700-1800 verstorbenen deutschen Schriftsteller*, III.

FISCHER (Chrétien-Gabriel), naturaliste allemand, mort en décembre 1751. Disciple de

Wolf, il fut entraîné dans les persécutions suscitées à son maître et obligé comme ce dernier de quitter le pays, en 1725. Il se rendit alors à Dantzic, y fit des cours, visita l'Italie, la France et l'Angleterre, d'où enfin il revint à Königsberg. On a de lui : *Examen laboris mensuris Theophili Amelii*; Königsberg, 1712; — *Quæstio philosophica an spiritus sint in loco*; ib., 1723, in-4°; — *Notæ et animadversiones ad Plinii Hist. natur.*, I, 9, c. 33, n. 52, de *Concharum differentia*; dans les *Acta Erud.* 1733; — *Demonstratio solida de obligatione hominis ad religionem et naturalem et revelatam*; Iéna, 1736, in-8°; — *Vernünftige Gedanken von der Natur* (Pensées raisonnables sur la nature).

Daniel, *Neur.*, II.

FISCHER (Gottlieb-Nathanal), philologue allemand, né à Grub, près de Saalfeld, le 13 janvier 1748, mort le 20 mars 1800. Il dut sa première instruction à son père, pasteur à Saalfeld, puis il étudia dans les écoles de sa ville natale. À la mort de son père, en 1762, il fut recueilli et instruit à Halle, dans la maison des orphelins, et tels furent ses progrès qu'il put compléter ses études à l'université dès 1766 et entrer dans l'enseignement l'année suivante. Lié avec Gleim, il obtint en 1775 le rectorat de l'école Martin à Halberstadt. Depuis 1783 jusqu'à sa mort, il fut recteur de l'école de la cathédrale. Outre de nombreux travaux philologiques et diverses brochures insérées dans les recueils du temps, et ayant surtout pour objet l'amélioration de l'enseignement, on a de Fischer : *Olevidas und Rochow*; 1770; — *Florilegium Latinum anni æræ christianæ 1786*; Leipzig; — *Fremdliche Briefe über das Religionsvereinigungswesen* (Lettres d'un libre penseur sur la question de l'unité religieuse); Leipzig, 1782, et Berlin, 1787.

Meusel, *Lexik. der verstorbenen Schriftsteller*. — Schlichtegroll, *Neurolog*, XI.

FISCHER (Frédéric-Christophe-Jonathan), publiciste et historien allemand, né à Stuttgart, en 1750, mort en 1797. Il fut élevé dans sa ville natale et à Tubingue. Venu à Vienne en 1775, il y remplit jusqu'en 1778 les fonctions de secrétaire de la légation de Bade. En 1779, il fut nommé professeur de droit public à l'université de Halle, et garda cet emploi jusqu'à sa mort. Ses principaux ouvrages sont : *Versuch einer Geschichte der deutschen Erbfolge* (Essai d'une histoire du droit de succession en Allemagne); Memmingen, 1778; — *Die Erbfolgegeschichte unter Seitenverwandten in Deutschland* (Histoire du droit de succession entre collatéraux en Allemagne); Leipzig, 1782; — *Die Erbfolgegeschichte im Herzogthum Baiern* (Histoire du droit de succession en Bavière); Leipzig, 1778-82; — *Geschichte des Despotismus in Deutschland* (Histoire du Despotisme en Allemagne); Halle, 1780; — *Geschichte*

*Friedrich's II Koenig von Preussen* (Histoire de Frédéric II, roi de Prusse); Halle, 1787; — *Geschichte des deutschen Handels* (Histoire du Commerce allemand); Hanovre, 1791-97.

*Conversat.-Lex.*

**FISCHER** (*Jean-Léonard*), chirurgien allemand, né à Culmbach, le 19 mai 1760, mort le 8 mars 1763. Il étudia à Leipzig, y devint procureur, docteur, enfin professeur agrégé. En 1793 il fut appelé à professer l'anatomie à Kiel. On a de lui : *P.-Ch.-F. Werneri Vermium intestinalium brevis Expositio*, publié par cahiers de 1786 à 1788; ouvrage dont Fischer a donné la continuation; — *Historia Tæniæ hydatigenæ in plexu choroideo nuper inventæ*; Leipzig, 1789; — *Descriptio anatomica Nervorum lumbalium, sacralium et extremitatum inferiorum*; Leipzig, 1791, in-fol.; — *Anweisung zur praktischen Zergliederungskunst* (Méthode d'Anatomie pratique); Leipzig, 1793.

Brach et Gruber, *Allg. Enc.*

**FISCHER** (*Jean-Charles*), physicien et mathématicien allemand, né à Altstadt, le 5 décembre 1760, mort le 22 mai 1833. Outre divers ouvrages destinés à l'enseignement des mathématiques, on a de lui : *Physikalisches Wörterbuch* (Vocabulaire Physique); — *Geschichte der Physik seit der Wiederherstellung der Kuenste* (Histoire de la Physique depuis la renaissance des arts); Leipzig, 1801-1808, 8 vol.; — *Abhandlung von der Duengung* (Traité des Engrais); Leipzig, 1803; — *Grundriss der gesamten Mathematik* (Principes de l'Ensemble des Sciences mathématiques); Leipzig, 1807-09.

Brach et Gruber, *Allg. Enc.*

**FISCHER** (*Gotthelf-Auguste*), mathématicien allemand, né à Okrylla, le 28 août 1763, mort le 8 février 1832. En 1779 il entra comme sous-canonier dans l'artillerie saxonne. Déjà versé dans les sciences mathématiques, il devint bientôt sous-officier, et fut autorisé à suivre les cours de l'école d'artillerie. Quatre ans plus tard il fut nommé artificier. Il continua alors ses études, et se lia avec le major Lehmann, qui l'encouragea à se livrer aux mathématiques appliquées. Fischer se retira du service militaire en 1794, et devint professeur à l'École des Pages de Dresde. En 1815 il professa à l'École des Cadets du royaume de Saxe, et en 1818 à l'École d'Architecture dépendante de l'Académie des Arts de Dresde. A cet enseignement il joignit ensuite celui des mathématiques à l'Institut polytechnique, fondé en 1828. Ses ouvrages sont : *Sammlung der vorzueglichsten im Forstwesen vorkommenden Rechnungsaufgaben* (Recueil des principaux problèmes de calcul qui se présentent en matière forestière); Pirna, 1805; — *Das Kopfrechnen, auf physikalische, militairische, etc., Gegenstaende angewandt* (Le Calcul de Tête appliqué à des sujets physiques,

militaires, etc.); Dresde, 1808 et 1812; — *Zahlenrechnung* (Arithmétique); ib., 1826; — *Buchstabenrechnung* (Algèbre); ib., 1823; — *Construierende Geometrie* (Géométrie des Constructions); 1825; — *Rechnende Geometrie* (Géométrie numérale); 1826; — *Krummlinige Geometrie* (Géométrie des Courbes); 1828; — *Anfangsgruende der Statik und der Dynamik fester Koerper* (Principes élémentaires de la Statique et de la Dynamique des corps solides); Dresde, 1822; — *Anfangsgruende der Hydrostatik und Hydraulik* (Principes élémentaires d'Hydraulique et d'Hydrostatique); ibid., 1824.

Brach et Gruber, *Allg. Enc.*

**FISCHER** (*Chrétien-Auguste*), littérateur allemand, né à Leipzig, le 29 août 1771, mort à Mayence, le 14 avril 1829. De 1792 à 1798, il visita pour des affaires de commerce la Suisse, l'Italie, la France, l'Espagne, la Hollande et la Russie d'Europe. Revenu en Allemagne, il entra dans la carrière de l'enseignement, et fut nommé en 1814 professeur de belles-lettres à Würtzbourg. Une brochure publiée sous le pseudonyme de *Félix de Froelichsheim*, et intitulée : *Katzensprung von Frankfurt nach München* (Saut de chat de Francfort à Munich), Leipzig, 1821, dans laquelle il attaquait l'administration bavaroise, le fit incarcérer pendant trois ans. Rendu à la liberté en 1824, il se retira à Francfort, puis à Mayence, où il mourut. Ses principaux ouvrages sont : *Reise von Amsterdam ueber Madrid und Cadix nach Genua* (Voyage, par Madrid et Cadix, d'Amsterdam à Gènes); Berlin, 1799; — *Gemaelde von Madrid* (Tableaux de Madrid); Berlin, 1802; — *Gemaelde von Valence* (Tableaux empruntés à la ville de Valence), d'après Cavanilles; Leipzig, 1803; — *Gemaelde von Spanien* (Tableaux de l'Espagne), d'après Laborde; 1809-10; — *Bergreisen* (Voyages dans les montagnes); Leipzig, 1804; — *Reise nach Montpellier* (Voyage à Montpellier); Leipzig, 1805; — *Reise nach Hyeres* (Voyage à Hyères); Leipzig, 1806; — *Allgemeine unterhaltende Bibliothek* (Bibliothèque universelle et récréative); Berlin, 1806-1808; — *Gemaelde von Brasilien* (Tableaux du Brésil); Pesth, 1819.

*Conversat.-Lexik.*

**FISCHER** (*Gotthelf*), médecin, chimiste et bibliographe allemand, né à Waldheim, le 15 octobre 1771. Il professa d'abord l'histoire naturelle à Mayence, fut reçu docteur en médecine à l'université de Leipzig, et devint professeur d'histoire naturelle et directeur du Muséum de Moscou. Parmi ses écrits, assez nombreux, on remarque : *Versuch ueber die Schwimmblase der Fische*, etc. (Essai sur la vessie natatoire des poissons); Leipzig, 1795, in-8°. Dans cet ouvrage Fischer constate le mélange de l'azote avec l'acide carbonique dans la vessie natatoire des poissons; — *Ueber die verschie-*

*Intermaxillarknochen in verschiedenen* (Des diverses formes de l'os incisif dans les animaux); Leipzig, 1800,

*Beschreibung einiger typographischen Einheiten, nebst Beyträgen zur Geschichte der Buchdruckerkunst* (Description de quelques raretés typographiques,

mémoires pour servir à l'histoire de l'imprimerie); Mayence et Nuremberg,

1801; — *Mémoire pour servir d'introduction à un ouvrage sur la respiration des*

*poissons, contenant la bibliographie; suivies*

*de quelques remarques sur les milieux destinés à la respiration artificielle; Paris, 1798, in-8°; — Essai*

*sur les monuments typographiques de Jean Gensfleisch, Mayençais, inventeur de l'imprimerie*

*in-4°; — Das Naturmuseum der Naturgeschichte zu Paris, vom ersten Ursprunge bis zu seinem*

*jetzigen Glanze geschildert* (Le Muséum d'histoire naturelle de Paris dépeint depuis son origine jusqu'à son état de splendeur actuel);

Leipzig-sur-le-Mein, 1803, 2 vol. in-8°; — *Le premier monument typographique des caractères mobiles avec date connue jusqu'à présent*

*in-4°; — Lettre de M. E. Geoffroy sur une nouvelle écriture, accompagnée de la description d'un instrument de nouvelle invention*

*in-4°; — Anatomie der Maki und ihnen verwandten Thiere* (Anatomie des singes et des animaux qui sont parents de l'homme);

Frankfort, 1804, in-4°; — *Verfahren Papierzeichen als Kennzeichen der Fälschung anzuwenden* (Essai sur la manière de reconnaître aux marques du papier des contrefaçons l'ancienneté de leur impression);

Nuremberg, in-8°; — *Museum d'Histoire naturelle de l'Université impériale de Moscou*, mis en ordre et décrit;

Moscou, 1806, in-4°; — *Catalogue systematique des livres de la bibliothèque de Paul de Demidoff*; Moscou, 1806,

avec une traduction allemande des Aphorismes de la physiologie chimique des plantes de Lavoisier; Leipzig, 1794, in-8°;

— une traduction des deux premiers volumes des *Leçons de minéralogie comparée* par Cuvier; Brunswick,

1801, in-8°.

*de médecine.*

*de (Barthélémy)*, historien belge, né à Liège, en 1591, mort dans la même ville, le 19 juin 1659.

Il entra dans la Société de Jésus en 1610, fut professeur des classes élémentaires, bibliothécaire, devint successivement recteur des collèges d'Hesdin, de Dinant et de Lille,

inspecteur des jésuites qui faisaient leur probation, ou leur second noviciat. Fisher est notamment versé dans l'histoire des anciens de la Belgique, et surtout de la principauté de Liège.

Ses principaux ouvrages sont : *Sancta Legia, Romana Ecclesie filia, sive historia Ecclesie Leodiensis*; Liège, 1642, in-fol.;

2<sup>e</sup> édit., ibid., 1696, in-fol., sous le titre suivant : *Sancta Legia, Romana Ecclesie filia, sive historia Ecclesie Leodiensis partes duae, quarum prima ab ipso auctore aucta fuit atque recognita, et secunda nunc primum in lucem prodita*; — *Flores Ecclesie Leodiensis, sive vitæ vel elegia sanctorum et aliorum qui illustriori virtute hanc diocesim exornarunt*; Lille, 1647, in-fol. (dédié à Guillaume de Lamboy, maréchal de l'Empire). Cet ouvrage contient des listes des abbés et abbeses de tous les monastères du diocèse de Liège. Fisher est impartial, mais ses écrits sont entièrement dépourvus de critique. E. REGNARD.

Mortel, Diet. Hist. — Paquot, Mémoires. — Comte de Beudant, Biographie Liégeoise.

\* FISHER (Englebert), peintre belge, né à Liège, en 1655, mort dans la même ville, en 1733.

Élève de Bertholet, il fit le voyage d'Italie. Aussi ses premiers et ses plus beaux tableaux sont-ils exécutés dans la manière italienne. On cite de lui *Le Christ en croix avec la Vierge, saint Jean et la Madeleine*, dans l'église paroissiale de ce nom, à Liège, et la

*Descente de la Croix*, dans l'église collégiale d'Ama.

Beudant, Biographie Liégeoise.

FISHER (Jean), prélat anglais, né à Beverley, en 1459, mort le 22 juin 1535. Il fut élevé à Beverley, et compléta ses études à Cambridge. Après avoir rempli diverses fonctions dans l'enseignement, il entra dans les ordres. Sa réputation de science et de vertu lui valut d'abord la place de chapelain de Marguerite, comtesse de Richmond, mère de Henri VII, sur l'esprit de laquelle il acquit une grande influence. En 1501 il fut nommé chancelier de l'université de Cambridge, et en 1502 il obtint le titre de premier professeur de théologie. Appelé en 1504 à l'évêché de Rochester, il ne voulut plus entendre à aucune proposition de changement de diocèse. Il appelait l'église de Rochester « sa femme, une bonne vieille femme, qu'il se garderait bien d'échanger contre une plus riche ». Ce prélat fit une vive opposition aux doctrines de Luther et de ses partisans. Il ne s'éleva pas moins contre Henri VIII lorsque ce monarque sans frein voulut divorcer d'avec Catherine d'Aragon et se faire déclarer chef suprême de l'Église. Fisher se prononça pour la validité du mariage, et en 1529 il défendit la reine accusée devant Wolsey et Campeggio. Malheureusement il manqua de prudence lors des prétendues visions d'Élisabeth Barton, dite la jeune fille de Kent, et s'attira dès lors des persécutions. Aussi, lorsque, en 1534, un acte d'attainder fut lancé contre Élisabeth Barton et ses complices, Fisher fut enveloppé dans l'accusation; il échappa cette fois. Quand ensuite il fut question de prêter serment au roi comme chef de l'Église, Fisher s'y refusa formellement. Il fut conduit alors à la



Tour par ordre de Henri VIII; ses revenus épiscopaux furent saisis. C'est à peine si on lui laissa un haillon (*old rags*) pour se couvrir. Une telle rigueur exaspéra le parti catholique, tandis qu'elle réjouissait les protestants, que Fisher avait malmenés. Pendant qu'il était en prison, il reçut du pape le chapeau de cardinal. Malgré sa protestation qu'il n'était pour rien dans cette faveur non sollicitée par lui, le roi lui en fit un grief. « Ah! dit-il, on a envoyé à Fisher le chapeau de cardinal; eh bien, je ne lui laisserai pas la tête pour s'en coiffer. » Le tyran tint parole. Le 17 juin 1535, Fisher fut appelé à se justifier. Un tribunal composé du lord-chancelier, du duc de Suffolk et de quelques autres, le déclara coupable, et le condamna au supplice des traîtres. En vertu de cette sentence, il fut décapité cinq jours après avoir été mis en accusation. On a de Fisher : *Defence of the King of England's Assertion of the catholic faith against M. Luther's Of the Captivity of Babylon*; — *Defence of the holy order of Priesthood, against Martin Luther*; — *His Opinion of King Henri VIII's Marriage in a Letter to T. Wolsey*, dans la *Collection of Ricords*. V. R.

Barnet, *Hist. of the Refor.*, I. — *Biog. brit.*

**FISHER (Marie)**, missionnaire anglaise de la secte des quakers, vivait au dix-septième siècle. Elle conçut le dessein bizarre de convertir le sultan aux dogmes des quakers. Après avoir surmonté les plus grands obstacles, elle arriva à Constantinople, et parvint jusqu'au sultan Mahomet IV. Celui-ci la prit pour une folle; et comme les Turcs ont un respect religieux pour les malheureux atteints de démence, il ne s'offensa pas de la hardiesse de ses paroles, et se contenta de la renvoyer en Angleterre. Elle y fut accueillie avec enthousiasme par les quakers, et épousa Guillaume Barlee, un de leurs principaux prédicateurs.

Le P. Catrou, *Histoire du Fanatisme*, I. III.

**FISQUET (Honoré-Jean-Pierre)**, biographe français, né à Montpellier, le 16 juin 1818, d'une ancienne famille établie depuis longtemps en Languedoc. Après avoir professé pendant deux années au collège de Bernay (Eure), il abandonna, en 1840, la carrière universitaire, et, cédant à ses goûts de voyage, parcourut successivement, dans un but d'instruction, la France, l'Angleterre, l'Italie, l'Algérie, etc. A son retour, il travailla à divers journaux et recueils périodiques, tels que la *Gazette de France*, *L'Audience*, *La Nation*, la *Gazette de la Jeunesse*, *l'Encyclopédie du dix-neuvième siècle*, etc. On a de lui : *Ode à la France sur le retour des cendres de Napoléon*; 1840, in-8°; — *Histoire de l'Algérie depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, publiée d'après les écrits et les documents les plus officiels*; Paris, 1842, in-8°, avec estampes; — *Biographie des Membres du Gouvernement provisoire* (24 février 1846); in-12; — *Histoire descriptive et archéo-*

*logique de Notre-Dame de Paris*; 1855, in-8°; — *La France pontificale ou histoire chronologique et biographique des évêques qui ont gouverné les diocèses de France, depuis l'établissement du christianisme jusqu'à nos jours*, extraite de la *Gallia christiana* et des ouvrages des pères Longueval, Mabillon, des Bénédictins, etc.; 4 volumes in-8°; — *Biographie des Hommes célèbres du département de l'Hérault*, œuvre inédite. Enfin M. Fisquet a composé, seul ou en collaboration, plusieurs pièces de théâtre, dont une entre autres a pour titre : *La Préface de Tartuffe* (1845).

*Supplément à La France littéraire. — Renseignements particuliers.*

**FISSIRAGA**, prince de Lodi, mort vers 1311. Sa famille avait été pendant longtemps à la tête du parti guelfe de Lodi. Lui-même en devint seigneur au commencement du quatorzième siècle, et fut confirmé dans cette souveraineté par l'empereur Henri VII. Il se déclara ensuite contre ce prince, tomba en son pouvoir, et mourut prisonnier.

Alb. Mussato, *Historia Augusta*, I. V. — Giov. Villani, I. IX.

**FISTENPORT (Jean)**, chroniqueur allemand, natif de Mayence, moine de l'ordre du Saint-Sépulcre, continua la chronique entreprise par Hermann Gigas, et la conduisit de l'an 1352 à l'an 1421, en s'attachant surtout aux événements survenus en Allemagne. Ce travail a été inséré dans le recueil de Hahn, *Collectio Monumentorum veterum*, 1726, t. I, p. 397 et suiv. G. B.

*Documents inédits.*

**FITCH (Ralph)**, l'un des premiers voyageurs anglais dans les Indes, vivait en 1591. Il était négociant à Londres, et trafiquait avec les produits orientaux. Ébloui par les récits de Drake, de Cavendish, de Stevens, il lui vint le projet d'augmenter sa fortune en participant aux mêmes de la production. Il exprima son vœu au gouvernement britannique de quel avantage il pourrait être pour la nation anglaise des relations commerciales avec les peuples de l'Asie. Il obtint de la reine Élisabeth deux missions, l'une à l'empereur de la Chine, l'autre au grand mogol Akbar. Dans la lettre royale sous le nom de Thomas Echebar, roi de Cambaya. La reine vint lui rendre les bonnes grâces des deux missions, et lui fit donner des lettres de protection réciproque. Muni de ces lettres, Fitch détermina John Fitch et quelques autres artistes ou négociants à accompagner le même navire. Ils partirent de Londres le 15 janvier 1583, et prirent le large pour la mer Rouge. Ils gagnèrent Alep, traversèrent la Mésopotamie, s'arrêtèrent à Bagdad, pendant le Tigre arrivèrent à Bassora. Après un court séjour dans cette grande et riche cité, ils reprirent leur navigation, entrèrent dans le golfe Persique, et, côtoyant les provinces du Kouzistan, du Farsistan



ristan, atterrirent à Ormuz (1). On leur permit d'abord de négocier librement et d'ouvrir des magasins; mais les marchands européens déjà établis dans le pays ne tardèrent pas à les jalouser, et l'un d'eux, l'Italien Michael Stropène, les dénonça comme hérétiques aux agents du saint-office (2). Les jésuites s'offrirent pour convertir les nouveaux arrivants; mais, doutant du succès de leurs démarches, ils firent arrêter Fitch et ses associés, confisquèrent leurs marchandises, et envoyèrent les prisonniers devant le tribunal inquisitorial de Goa. Après un mois de captivité, les Anglais s'étant déclarés catholiques, furent rendus à la liberté par l'intervention de van Linschoten et de quelques autres Hollandais. Ils durent néanmoins, par une forte rançon, indemniser les Pères de la Compagnie de Jésus des soins donnés au salut de leurs âmes; et pour qu'ils ne fussent pas tentés de retomber dans l'hérésie, les autorités inquisitoriales leur firent déposer une caution personnelle de 2,000 pardãos. Malgré ces rudes échecs, Fitch et Newberry ouvrirent un bazar dans l'une des principales rues de la ville. A force d'activité et d'intelligence, ils réalisèrent rapidement de beaux bénéfices; mais, inquiétés sans cesse par les membres du saint-office, menacés d'être réduits en esclavage ou d'être soumis à l'estrapade lorsqu'ils ne pouvaient faire de ruineux cadeaux, ils échangèrent secrètement leurs marchandises contre des perles, et le 5 avril 1585 s'enfuirent de Goa. Pénétrant dans l'intérieur de l'Inde, ils passèrent par Belgaum, où se faisait alors un grand commerce de diamants, et de là se rendirent à Visapour (3). Dans cette ville Fitch, dont nous suivons le récit, vit l'idolâtrie indienne déployant toutes ses splendeurs; les forêts voisines de Visapour étaient remplies d'un nombre immense de temples consacrés à des idoles. Le narrateur fut frappé de la majesté des éléphants de guerre, de l'abondance de l'or, de l'argent, des pierreries. De Visapour, Fitch se rendit à Golconde, qu'il décrit comme une grande et agréable ville, dont les maisons sont bâties de bois et de briques, au milieu d'un pays fertile en fruits délicieux et dans le voisinage de mines de diamants admirablement riches. Il se dirigea ensuite au nord, pénétra dans le Deccan, et visita Barhampour (Bourân-pour), capitale du Candeish (4). Il représente ce pays comme extraordinairement fertile et peuplé, bien que les maisons n'y soient bâties que de terre et de feuillage. Un orage diluvien en enleva une grande quantité pendant le séjour de Fitch, et lui-même cou-

rut le double danger d'être écrasé ou noyé. Les coutumes matrimoniales des Indous arrachent des exclamations au voyageur anglais, lorsqu'il voit des garçons de huit à dix ans être unis à des filles de cinq à six, il décrit avec étonnement la pompe qui se déploie dans ces occasions. Fitch passa ensuite à Mandô (1), autrefois *Chad-Abad*, ancienne capitale des Khillighis, souverains mahométans du Maloua (*Malvah*), pendant les treizième et quatorzième siècles. Les ruines de cette ville couvraient une circonférence de vingt-et-un milles. La forteresse, contenant encore de très-beaux monuments, était construite sur un rocher à pic et fort élevé; elle avait résisté durant douze années à l'empereur mogol Houmaïoun, qui s'en était emparé en 1534. Fitch se rendit à Agra, grande et populeuse cité, qu'il trouve supérieure à Londres pour ses larges et belles rues, et ses maisons bien bâties en pierre. L'empereur Akbar, dit *le Grand*, résidait alors à Fatipour, ville encore plus grande, mais moins belle qu'Agra; la distance qui séparait ces deux grandes cités ressemblait à un champ de foire. Un des compagnons de Fitch, le joaillier William Leader, resta au service d'Akbar, qui lui donna une maison, un cheval, cinq esclaves et un traitement fixe; précédemment un autre Anglais, peintre de profession, avait accepté les propositions des jésuites, et était demeuré à Goa. La petite caravane n'en continua pas moins ses pérégrinations, et, suivant le cours de la Djemnah, se rendit à Allah-Abad, que Fitch désigne improprement sous le nom de *Pragi* (corruption du mot de *prayaga*, par lequel on désigne les confluent sacrés des fleuves). C'était alors l'entrepôt commercial des royaumes d'Aoude, de Dekkan, du Bendelkend et du Boglekend. Les voyageurs descendirent le Gange jusqu'à Benarès (2), et leur admiration n'eut plus de bornes en voyant les merveilles de cette capitale du commerce et de la superstition indoue. Fitch assista au sacrifice des femmes qui se brûlaient sur les tombeaux de leurs maris, « à défaut de quoi, dit-il, on leur rase la tête, et elles sont déshonorées à jamais ». Les Indiens ne lui parurent pas pousser loin la science médicale. Lorsqu'une personne tombait malade, on lui faisait passer la nuit devant une idole; et si le lendemain il n'y avait pas de signe de guérison, ses parents s'assemblaient autour du malade; puis, et poussant de grands cris, ils le portaient au bord du fleuve, construisaient un léger radeau de roseaux, et l'abandonnaient au courant sur cette barque fragile.

De Bénarès, Fitch se rendit à Patna, jadis capitale d'un royaume indépendant, et qui venait d'être conquise par Akbar. C'était une très-grande ville; mais ses maisons n'étaient bâties que de terre et de paille. Le pays était infesté de voleurs nomades, dont les Anglais eurent plusieurs fois

(1) Ou Ormuz, Ile située à l'entrée du golfe Persique. C'est l'*Ἀρμόζα* d'Arrien (*Indic.*, XXXIII, 2). Elle était depuis 1507 sous la domination portugaise.

(2) Goa était depuis 1510 au pouvoir des Portugais. L'inquisition n'avait pas tardé à y établir un tribunal.

(3) L'une des plus grandes villes de l'Hindoustan, et alors capitale d'un royaume qui portait son nom. On l'appela aussi Bejapour, Beydjapour et Visapour.

(4) Khandesh ou mieux Khandeych (*pays du Khan ou pays bas*).

(1) Mandou, Mondou, Mandow ou Munduo.

(2) Nommée aussi Casti ou Cacky.

l'occasion de déjeuner les mauvais desseins. Ils gagnèrent le Bengale, et s'arrêtèrent à Tânda (*Taunda*), autre conquête d'Akbar, dans le Goudjérate. Fitch s'en écarta pour faire une excursion au nord, dans un pays qu'il nomme le *Couche*, et qui doit être le Boutan (*Bootan*), territoire peu connu et hérissé de montagnes très-élevées, formant un des contre-forts de l'Himalaya. Il trouva ce pays si humide que certains districts étaient presque continuellement submergés sous un pied d'eau. Les Tartares et les Chinois fréquentaient seuls cette contrée, dont les habitants, bouddhistes de religion, entretenaient des hôpitaux pour les animaux âgés, et nourrissaient des araignées. Fitch vint ensuite à Kichenagor, et descendit l'Hougly, fleuve formé par la réunion du Cosimbazar (*Baghirati*) et du Djellinghey, les deux branches les plus occidentales du Gange. Il prit terre à Chandernagor, puis à Calcutta. Il fit ensuite un voyage dans l'Orissa, qu'il trouva inculte, presque désert, couvert d'herbes aussi hautes qu'un homme, et cachant beaucoup de tigres. Le port d'*Angeli*, qu'il décrit et qu'il est impossible de retrouver aujourd'hui, était, selon lui, le siège d'un grand commerce, alimenté par de nombreux navires venant de Sumatra, de Malacca et des diverses parties de l'Hindoustan. De là l'infatigable explorateur revint vers le Gange, et pénétra dans la province de Tippara (1); les habitants, nommés Koukis, étaient presque sauvages et continuellement en guerre avec les Mogens (*Mogang*), naturels du royaume d'Aracan. Retournant sur ses pas, Fitch visita Serampour (2), jolie ville à quatre lieues de Calcutta, et quelques autres ports, situés aux embouchures de l'Hougly. Les habitants de cette partie de l'Inde vivaient en continuelle insurrection contre Akbar. Ils se faisaient remarquer par leur industrie, et tissaient merveilleusement le coton. En novembre 1586, Fitch s'embarqua de Serampore pour Négraïs, dans le royaume de Pégu, dont il visita la capitale ainsi que quelques autres grandes villes, telles que Jamahey, dans le pays des Jongoures, et Caplan, remarquable par ses riches mines de rubis, de saphirs, etc.. Il revint à Pégu, et, le 10 janvier 1587, remit à la voile pour Martaban (3), place alors importante, et dans laquelle s'élevait une pagode de 150 pieds de haut. Il toucha ensuite à Malacca, alors le principal établissement des Portugais dans ces mers. Il y recueillit quelques renseignements sur la Chine et le Japon, et était de retour à Martaban en mars 1588. Il regagna le Bengale par Pégu, et s'embarqua pour Cochîn en mars 1589;

(1) *Tiperah* ou *Tipperah*; les mahométans l'appellent *Roehenabad*. C'est un vaste pays (900 lieues carrées), presque inculte. La capitale est Comillah.

(2) Elle appartient aux Danois depuis 1674. Le nom de cette ville est une corruption de celui de *Siri Ram*, l'un des dieux Hindous.

(3) *Martaban* ou *Maoulama*. C'est peut-être l'ancienne *Ispithra*. On croit que le golfe auquel cette ville donne son nom est le *Magnus Sinus* des anciens.

il toucha en passant à Ceylan, qui est, dit-il, « une brave île, très-fertile et très-belle ». Les Portugais avaient depuis 1517 un fort à Colombo, capitale de l'île, que les Chingulais assiégeaient alors avec une armée de cent mille guerriers, nus pour la plupart, bien qu'un certain nombre fût armé de mousquets. Il doubla ensuite le cap Comorin, qui forme l'extrémité sud de l'Hindoustan, sous 7° 56' de lat. nord et 75° 12' de long. est. Ce cap est entouré de rochers, et le navire de Fitch y courut les plus grands dangers. Les Hindous vénèrent ce promontoire, où ils placent la résidence de *Kichena* et des neuf *Gopis*, divinités présidant aux lettres et aux arts (1). C'est aussi l'endroit du monde où l'on pêche les plus belles perles et en quantité considérable. Fitch relâcha à Coulan, l'une des plus antiques villes de l'Inde, et dont le vieux temple est des plus vénérés. Les brahmanes en font le berceau du peuple hindou. Il séjourna ensuite durant huit mois à Cochîn. Cette ville, fondée en 1503 par les Portugais, lui sembla une résidence peu agréable; l'eau y était mauvaise, et les vivres rares. Le zamorin de Calicut désolait la côte avec ses *proas* (2), attaquant et pillant tous les navires européens. De Cochîn, Fitch revint à Goa, puis à Châl, dans le Bélouchistan, où il s'embarqua pour Ormuz. Il reprit alors la route qu'il avait parcourue à son arrivée, revint Bassora, Ormuz, Bagdad, Alep, et Tripoli de Syrie, où il frêta un navire qui le ramena à Londres le 29 avril 1591, après avoir accompli le plus grand voyage qu'aucun Européen eût encore fait dans l'Inde. La relation de cette difficile et fructueuse expédition a été recueillie dans Purchas, *His Pilgrimages*, etc., t. II, et dans Richard Hakluyt, *The Principal Navigations and Discoveries of the English Nation*, t. II. On trouve dans cette relation une foule de renseignements précieux sur le commerce et les produits des pays parcourus par les voyageurs anglais.

Alfred de LACAZE.

Purchas. — Hakluyt. — Xavier Raymond, *Inde*, dans *l'Univers pittoresque* p. 383-387.

FITE V. Voyez LA FITE.

FI-TI, empereur de la Chine. Voy. LI-BOU-TAN-NIE.

FITZ-GERALD, ancienne maison irlandaise, dont l'arbre généalogique remonte jusqu'au règne d'Édouard le Confesseur. Elle eut le titre de comte de *Kildare* dès l'an 1314; en 1761 elle le convertit en celui de marquis, et y ajouta le titre de comte d'Offaley; le 26 novembre 1766 le chef de cette famille reçut en outre le titre de duc de Leinster. Les principaux membres de cette famille sont :

FITZ-GERALD (*Gérard*), médecin irlandais, né à Limerick, vers la fin du dix-septième siècle, mort à Montpellier, en 1748. Il vint étudier

(1) C'est le Parnasse des Grecs, avec Apollon et les neuf Muses.

(2) Barques armées de cinquante à soixante hommes.

la médecine à Montpellier, fut reçu docteur en 1719, obtint en 1726 la survivance de Chirac, et devint professeur en titre après la mort de celui-ci. On a de Fitz-Gerald : *Dissert. de Catamenis*; Montpellier, 1731, in-8°; — *Dissert. de Visu*; Montpellier, 1741, in-8°; *Dissert. de Carie Ossium*; Montpellier, 1742, in-8°. Les cahiers que Fitz-Gerald avait dictés sur les maladies des femmes furent publiés en latin, sous le titre de *Tractatus pathologicus de Affectibus Fœminarum præternaturalibus*; Paris, 1754, in-12. Cet ouvrage fut traduit en français, sous ce titre : *Traité des Maladies des Femmes*; Paris (Avignon), 1758, in-12.

Éloy, *Dictionnaire historique de la Médecine*.

**FITZ-GERALD** (Lord Edward), homme politique Irlandais, fils puîné de James, premier duc de Leinster, et de lady Emilia-Mary Lennox, fille du duc de Richmond et nièce du célèbre Fox, né le 15 octobre 1763, au château de Carton, près Dublin, mort le 4 juin 1798. Aussitôt après la mort de son père (1773), il fut amené en France, et il ne retourna en Angleterre qu'à l'âge de seize ans. Il embrassa la carrière des armes; parvenu bientôt au grade de major d'un régiment d'infanterie, il passa en Amérique, où il se fit remarquer par son humilité autant que par sa brillante valeur. Edward Fitz-Gerald applaudissait en secret au signal d'indépendance que le Nouveau Monde venait de donner. Ce fut donc avec bonheur que le jeune Irlandais revint en Europe et alla prendre place au parlement Irlandais, comme représentant du bourg d'Athy. A cette époque, l'Irlande avait encore un fantôme de représentation nationale, siégeant à Dublin; mais les lois contre les papistes défendaient l'approche de la tribune aux représentants de la plus grande partie de la nation; l'aristocratie regnait en maîtresse absolue dans la chambre des communes; tout était vénal au sein même du parlement. Malgré son origine seigneuriale, le représentant d'Athy s'était de bonne heure dévoué à la cause du peuple, et avait rêvé l'amélioration du sort de ses compatriotes; il reconnut bientôt l'impossibilité de réaliser ses projets généreux. Convaincu que l'on n'arracherait jamais par les voies légales l'Irlande au joug du torysme anglais, profondément découragé à la vue de la corruption qu'il avait rencontrée là où il espérait trouver des vertus, lord Fitz-Gerald quitta sa patrie en 1787 pour voyager en Espagne, et de là dans l'Amérique du Nord, où il alla redemander aux vastes solitudes du Nouveau Monde la paix de l'âme et un adoucissement aux tortures morales qu'un amour malheureux lui faisait éprouver. Après deux ans d'une vie contemplative, lord Fitz-Gerald revint en Europe, et en 1790 il reprit sa place au parlement d'Irlande. La révolution française venait d'éclater; ainsi que Fox, Sheridan et tous les principaux patriotes anglais de l'époque, lord Fitz-Gerald l'avait saluée avec en-

thousiasme, persuadé qu'elle devait être l'aurore de la liberté des nations et qu'elle prédisait à l'affranchissement universel du monde. En 1792, afin d'en étudier de près la marche, il se rendit à Paris; où, présenté par Thomas Payne (voy. ce nom), il se lia bientôt avec les plus ardents révolutionnaires. Mais ses liaisons en France, et surtout sa conduite dans un banquet où il porta en public un toast à la gloire des armées républicaines, ayant été connues en Angleterre, il fut aussitôt rayé des contrôles de l'armée. Il revint dans sa patrie avec sa jeune femme, Pamela, l'élève et selon quelques écrivains la fille de M<sup>me</sup> de Genlis, qui l'aurait eue du duc d'Orléans, Philippe-Egalité. Ils se fixèrent dans un petit domaine du comté de Kildare, où ils passèrent quelques jours pleins de bonheur. Mais lorsque Edward Fitz-Gerald vit sa patrie en proie aux dissensions civiles, son âme s'émut à la vue des souffrances publiques: il quitta sa retraite, et parut sur la scène politique. Sa conduite ne pouvait être douteuse: il prit la défense des opprimés contre les oppresseurs.

Effrayé du développement rapide de l'esprit public, et redoutant les progrès et les tendances de la révolution française, le ministère anglais faisait peser sur l'Irlande un despotisme intolérable. Les Irlandais, fatigués enfin du joug anglais, et stimulés par l'exemple de la France, crurent l'heure venue de proclamer leur indépendance. Dans toute l'étendue du pays se formèrent en secret des comités directeurs; une vaste société s'organisa sous le nom d'Irlandais-Unis (*Irish United*), et le directoire central, établi à Dublin, imprima l'impulsion à tous les comités en fomentant le mécontentement général. Ce n'était pas une fraction du peuple, c'était le peuple tout entier qui se préparait à se dresser comme un seul homme: catholiques, presbytériens, anglicans, etc., tous avec enthousiasme venaient s'enrôler dans l'Union, où les autres sociétés secrètes, telles que les *Enfants de la Lumière*, les *Defenders* vinrent bientôt se fondre; plus de 500,000 citoyens y prirent part. Lord Fitz-Gerald, devenu l'idole du peuple, en fut d'une voix unanime proclamé le chef, avec le titre de généralissime. L'Union reçut une organisation parfaite: s'élevant de degré en degré; partant de simples sections de douze personnes, tous les fils de la conjuration venaient aboutir à un directoire exécutif composé de cinq grands-directeurs, Fitz-Gerald, président, Olivier Bond, le docteur Mac-Nevin, Thomas-Addis Emmett, et Arthur O'Connor, l'un des descendants des anciens rois de la vieille Irlande. Les directeurs pensèrent à s'assurer l'appui de la France: Fitz-Gerald entra d'abord en correspondance avec le ministère français, et se rendit bientôt après secrètement à Paris, pour s'entendre avec le Directoire exécutif (1796). A la suite de plusieurs négociations, la France arma une flotte de 25 vaisseaux, de 15 à 20 frégates, etc., et le général

Hoche reçut l'ordre de débarquer 25,000 soldats de la république en Irlande, pour y soutenir les insurgés. Mais la flotte française, après avoir été longtemps battue par les tempêtes, fut obligée de regagner Brest en décembre 1796. Une seconde tentative eut lieu l'année suivante, et fut encore plus malheureuse : attaqué par l'amiral anglais Duncan (*voy.* ce nom), Winter, amiral de la flotte française, fut battu, le 11 octobre 1797, près des côtes de Hollande. Malgré l'inviolable secret gardé par les conjurés, le gouvernement anglais, qui se défiait de Fitz-Gerald, soupçonna quelques trames, et parvint à découvrir des indices de la conjuration. Dans les premiers jours de mars 1798, le directeur O'Connor fut arrêté à Margate, comme il se rendait en France avec deux de ses amis. Cette arrestation amena la saisie de la correspondance de la société avec le Directoire français. Ce fut alors que, dans la crainte d'être prévenu par l'autorité, le comité exécutif arrêta qu'il fallait agir. En conséquence, dans toute l'étendue de l'Irlande les conjurés se préparaient pour la levée en masse, lorsque la trahison vint tout renverser. Un marchand catholique de Dublin, Thomas Reynolds, représentant du comté de Kildare et qui avait le rang de colonel dans l'Union, vendit la vie de ses compatriotes et la liberté de sa patrie moyennant 5,000 livres sterling et l'assurance d'une pension de 1,500 livres. Le 12 mars, les directeurs Emmett, Mac-Nevin et Bond furent arrêtés; le lendemain tout le comité provincial de Leinster le fut également : tous les plans de la conjuration se trouvèrent dès lors entre les mains du gouvernement. Seul, Fitz-Gerald, averti à temps, put se soustraire à l'ordre donné de le saisir; il se cacha dans une maison de Dublin; mais du fond de sa retraite, secondé par le dévouement de nombreux affiliés, il continua à dominer l'Irlande. Les chefs arrêtés furent remplacés; la hiérarchie se rétablit, et le jour de l'insurrection fut fixé au 23 mai. Une nouvelle trahison perdit lord Fitz-Gerald : le capitaine de milice Armstrong ayant révélé au gouvernement le jour de l'insurrection et les dispositions arrêtées, la prise ou la mort du puissant chef des Irlandais devint le but de tous les efforts de la police anglaise. Sa tête fut mise au prix de 1,000 liv. sterl.; il ne se trouva personne qui voulût livrer ce patriote à ses ennemis. Le 17 mai au matin il fut rencontré dans les rues de Dublin par le major de la ville; l'on en vint aux mains, et Fitz-Gerald, dégagé par ses amis, s'échappa. Il était encore temps pour lui de se sauver en quittant l'Irlande; mais il ne voulut pas abandonner sa patrie. Bientôt on découvrit la maison qui lui servait de retraite : on la fit cerner le 19 mai au matin, et on l'y surprit seul et se promenant tranquillement. Il se défendit en brave, et, armé seulement d'un poignard, il tua l'un des chefs des assaillants et blessa l'autre; mais la blessure de ce dernier, quoique dangereuse, lui laissa assez de force

pour saisir un pistolet : il tire, et la balle traverse la poitrine et brise l'épaule du champion de l'Irlande. Fitz-Gerald tombe baigné dans son sang; on le fait prisonnier, et on le transporte à la Newgate du château de Dublin. Du 19 au 21, tous les chefs de l'insurrection furent emprisonnés. Cependant, les Irlandais-Unis se soulèvent de toutes parts; sans chefs, sans armes, le peuple s'insurge en masse dans tous les districts, et se porte sur la capitale dans la nuit du 23 mai. Edward Fitz-Gerald, du fond de son cachot, entend les cris de liberté de ses compatriotes; mais l'armée anglaise a le dessus, et, après plusieurs combats, les conjurés, refoulés dans l'intérieur du pays, sont à la fin tous exterminés. Quant à l'infortuné Fitz-Gerald, il n'était plus, lorsque sa patrie révoltée s'agitait encore dans ses dernières et héroïques convulsions; car, après avoir été condamné à mort par la cour du Banc du Roi et avoir aperçu de la prison l'échafaud où il devait monter, ainsi que les autres chefs, le noble lord, qui avait passé quelques jours dans une douloureuse agonie, succomba à ses blessures, après s'être fait lire par son chirurgien la Passion de Jésus-Christ.

Les biens de Fitz-Gerald, confisqués alors, furent restitués à sa famille sous George IV.

Lord Fitz-Gerald a laissé un fils et deux filles : le premier, EDWARD-FOX, né en 1794, après avoir été capitaine de hussards, est devenu représentant de l'Irlande à la chambre des lords du Royaume-Uni. [E. PASCALLET, dans l'*Encyc. des G. du M.*]

Thomas Moore, *The Life and Death of lord Edward Fitz-Gerald*; Londres, 1831, 2 vol. in-8°. — Ersch et Gruber, *Allg.-Ency.*

**FITZ-GERALD** (*Lady Pamela*), femme d'Édouard Fitz-Gérald, morte à Paris, en 1831. Elle était, dit-on, fille de madame de Genlis et du duc d'Orléans *Égalité*, avec les enfants duquel elle fut élevée par leur célèbre institutrice, qui la faisait passer pour une orpheline anglaise. En 1790, Pamela épousa à Tournay Fitz-Gerald, qui s'était épris d'elle à cause de sa ressemblance avec une miss Sheridan, qu'il avait passionnément aimée et dont il déplorait la perte. Devenue ensuite veuve de Fitz-Gerald, elle épousa en secondes noces un consul américain du nom de Pitcairn. Cette seconde union, moins heureuse que la première, fut marquée par une séparation amiable. Pamela vécut alors en province, à Montauban, chez le duc de La Force, jusqu'en 1830, époque où elle vint à Paris pour se recommander à la bienveillance de son ancien condisciple, devenu roi. Mais Louis-Philippe refusa obstinément de la recevoir, et la veuve de Fitz-Gérald mourut dans l'indigence (1).

Ersch et Gruber, *Allg. Enc. — Dict. de la Cons.*

**FITZ-HERBERT** (*Anthony*), juriste anglais, né à Norbury, mort en 1538. Il

(1) Cependant, on a prétendu qu'elle avait eu une pension de 10,000 fr. Comment expliquer alors le fait qu'on ne trouva pas chez elle de quoi l'inhumer?



à Oxford, puis il entra dans la carrière du barreau. En 1511 il fut nommé *serjeant at law*, en 1516 il parvint à la chevalerie, et l'année suivante il fut attaché à la cour en sa première qualité. Appelé, en 1523, à siéger comme juge à la cour des Plaids-communs, il remplit ces fonctions jusque dans les dernières années de sa vie. Comme magistrat, il laissa une grande réputation d'intégrité; il ne se fit pas moins connaître par ses ouvrages. On a de lui : *Grand Abridgement*, etc., recueil de jurisprudence fort estimé, publié en 1516, in-fol. L'édition de 1577 est également recherchée; — *The Office and Authority of Justice of Peace, compiled and extracted out of the old books as well as the common Law, as of Statutes*; 1538; — *The Office of Sheriffs, Bailiffs of Liberties, Escheators, Constables, Coroners*; 1538; — *The Book of Husbandry very profitable and necessary for all persons*; 1534.

*Biog. Brit.* — Bridgman, *Legal. Bibliog.* — Berkenhout, *Biog. lit.*

**FITZ-HERBERT**, en latin FIERBERTUS (Nicolas), théologien irlandais, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il était catholique, et résida longtemps en Italie. On a de lui : *Galateo, ovvero de' costumi da Giov. della Casa, colla traduzione latina di Nic. Fierberto*; Rome, 1595, in-8°; — *Descriptio Academiae Oxoniensis*; ibid., 1602, in-8°; — *De Antiquitate et continuatione Catholicae Religionis in Anglia*; ibid., 1608, in-8°; — *De Flani cardinalis Vita*; ibid.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehr.-Lexikon*.

**FITZ-HERBERT** (Thomas), controversiste anglais, né à Swynnerton (comté de Stafford), en 1552, mort en 1640. Ayant perdu sa femme à l'âge de trente-six ans, il embrassa l'état ecclésiastique, et entra dans la Société de Jésus. Il fut pendant vingt-deux ans recteur du collège des Anglais à Rome, et mourut dans cette charge. On a de lui plusieurs écrits de controverse religieuse, dont les principaux sont : *Defence of the catholycke cause*; Saint-Omer, 1602, in-4°; — *Treatise concerning Policy and Religion*, en trois parties; Douay, 1606, in-4°; ibid., 1610, in-4°; Londres, 1652; — *An sit utilitas in scelere, contra Machiavellum*; Rome, 1610, in-8°.

Sotwel, *Bibliotheca Script. Societ. Jesu.* — Aug. et Al. de Backer, *Bibl. des Ecriv. de la Société de Jésus*.

**FITZ-JAMES** (François, duc DE), prélat et théologien français, fils du maréchal duc de Berwick, né à Saint-Germain-en-Laye, le 9 juin 1709, mort à Soissons, le 19 juillet 1764. Il renonça aux dignités de son père, dont il avait la survivance, pour embrasser l'état ecclésiastique, à l'âge de dix-huit ans, et fut nommé abbé de Saint-Victor, en 1727. Mais il conserva cependant le titre de duc, comme chef de sa famille. Il devint évêque de Soissons en 1739, et succéda ensuite au cardinal d'Auvergne dans la charge de premier aumônier du roi Louis XV. Ce prélat

professait les doctrines rigides du jansénisme. Lors de la maladie de Louis XV à Metz, en 1744, il exigea le renvoi de madame de Châteauroux, et montra trop de dureté peut-être pour la favorite disgraciée. Celle-ci reprit bientôt son empire, et l'évêque de Soissons fut exilé dans son diocèse. Il n'en continua pas moins d'adresser au prince des remontrances, que celui-ci écoutait sans colère, mais dont il ne tenait aucun compte. Les ouvrages de ce prélat furent publiés après sa mort, sous le titre d'*Oeuvres posthumes*; 1769, 1770, 3 vol. in-12.

*Vie du duc de Fitz-James*, en tête des *Oeuvres posthumes*. — Soulayre, *Mémoires de Richelieu*, t. VII.

**FITZ-JAMES** (Charles, duc DE), pair et maréchal de France, frère du précédent, né le 4 novembre 1712, mort en mars 1787. Connu sous le nom de comte de Fitz-James jusqu'en juillet 1736, qu'il devint duc de Fitz-James, pair de France, et gouverneur du Limousin par la démission de son frère aîné, il entra aux mousquetaires (1730), obtint un régiment de cavalerie de son nom (1733), et il le commanda aux sièges de Kehl, de Philipsbourg et à l'armée du Rhin. Nommé brigadier le 1<sup>er</sup> janvier 1740, il passa à l'armée de la Meuse, et ne rentra en France (1743) qu'à la fin de la campagne. Maréchal de camp le 2 mai 1744, il servit aux sièges de Tournay, d'Oudenarde, de Dendermonde, et combattit à Raucoux ainsi qu'à Lawfeld. Les services importants qu'il rendit en plusieurs circonstances lui méritèrent (10 mai 1748) le grade de lieutenant général. Dans la guerre de Sept Ans, il passa à l'armée d'Allemagne, se trouva aux batailles d'Hastembeck, de Crevelt, de Lutzelberg, et de Minden, où il chargea l'ennemi à la tête de la cavalerie. Il avait succédé à son père dans le gouvernement du Limousin (1734). Nommé, en 1761, commandant du Languedoc et des côtes de la Méditerranée, il eut de grands démêlés avec le parlement de Toulouse, et perdit le commandement en 1763. Il fut même décrété de prise de corps par le parlement; et il fallut un arrêt du conseil pour faire cesser cette poursuite. Il obtint en 1766 le commandement du Béarn, de la Navarre, de la Guienne; celui de la Bretagne en 1771, et fut élevé, le 24 mars 1775, à la dignité de maréchal de France.

A. S. . . . Y.

De Courcelles, *Dict. Hist. et biog. des Génér. français*. — Pinard, *Chronol. milit.*, t. V, p. 462. — De La Fortelle, *Fastes milit.*, t. II, p. 8.

**FITZ-JAMES** (Édouard, comte DE), général français, frère des deux précédents, né le 17 septembre 1715, mort à Cologne, le 5 mai 1758. Il reçut, par commission du 22 décembre 1729, le régiment d'infanterie irlandaise de Berwick, et le commanda au siège de Kehl (1733), ainsi qu'à celui de Philipsbourg, où le maréchal de Berwick, son père, fut tué à ses côtés (1734). Brigadier des armées du roi (1740), il servit en Flandre, à l'armée du Mein, et combattit avec la plus grande valeur à Dettingen. Maréchal de camp (7 juin 1744),



il se trouva aux sièges d'Ypres et de Furnes, et fit la campagne du camp de Courtray. Fait prisonnier de guerre par les Anglais, mais bientôt rendu à la liberté après quelques mois de captivité, le comte de Fitz-James se rendit à Gand, et commanda l'une des brigades qui emportèrent le village de Lawfeld. Les services qu'il rendit au siège de Maëstricht lui méritèrent (10 mai 1748), le grade de lieutenant général des armées du roi. Après avoir combattu à Hastenbeck, et s'être trouvé aux prises de Minden et de Hanovre, il tomba malade à Cologne, où il mourut.

A. S...Y.

Pinard, *Chronol. milit.*, t. V, p. 448. — De Courcelles, *Dictionnaire des Généraux français*.

**FITZ-JAMES** (Édouard, duc de), homme politique français, petit-fils du maréchal de ce nom, né à Versailles, en 1776, mort en novembre 1838. Dès le commencement de la révolution, sa famille, abandonnant la France, l'emmena en Italie (1789). Après la formation de l'armée de Condé, il crut qu'il était de son devoir d'y prendre du service. Quoiqu'il portât les armes contre sa patrie, on peut rendre justice à son courage et à sa loyauté. Il fut aide de camp du maréchal de Castries, et se distingua en plusieurs occasions. Lorsque cette armée de nobles eut été licenciée, le jeune officier passa en Angleterre, où il épousa M<sup>lle</sup> de Lattouche; puis il parcourut les montagnes de l'Écosse, et les sympathies des habitants lui révélèrent, dit-on, combien le nom de Stuart était encore cher à leur cœur.

Lorsque la tempête révolutionnaire se fut calmée en France, M. de Fitz-James sollicita sa radiation de la liste des émigrés et obtint du gouvernement consulaire la permission de rentrer dans sa patrie; mais il ne voulut recevoir ni place ni dignité, et vécut dans la retraite pendant toute la durée du régime impérial.

À la fin de 1813, alors que la chute de Napoléon devenait de plus en plus imminente, Fitz-James accepta le modeste grade de caporal dans la première légion de la garde nationale de Paris. Dans la journée du 30 mars 1814, cette légion ayant eu ordre de se rendre à la barrière Monceaux, le duc sortit des rangs, et dissuada ses camarades de marcher contre l'ennemi qui s'avancait sur Paris. Ses paroles, qui ont été recueillies par les biographes, produisirent en partie l'effet que le duc de Fitz-James en attendait; car si les hommes de cœur qui n'écoulaient que l'amour de la patrie allèrent succomber au champ d'honneur, les royalistes et les hommes timorés suivirent l'avis qu'on leur donnait avec tant de hardiesse. Le lendemain, la capitulation de Paris fut signée, et on vit le caporal de la veille, à la tête de plusieurs jeunes nobles, parcourir les rues de la capitale, des mouchoirs blancs à la main et au bras, et répétant le cri de *Vive le roi!* démonstration qui devait mettre fin à l'hésitation de l'empereur Alexandre, si

honorable pour ce prince et si menaçante pour les Bourbons.

Après la restauration de cette dynastie, nommé aide de camp et premier gentilhomme de Monsieur, pair de France, colonel de la garde nationale à cheval, etc., le duc de Fitz-James suivit le comte d'Artois dans les provinces du midi et l'accompagna à Lyon. Les Cent Jours le trouvèrent à Gand, d'où les armées étrangères le ramenèrent bientôt, et depuis son zèle pour la famille royale ne se démentit jamais. Le 4 juin 1814, il avait été élevé à la dignité de pair; dans la séance du 21 octobre 1815, il proposa de voter des remerciements au duc d'Angoulême, réclama avec de vives instances la condamnation du maréchal Ney; et lorsque la chambre haute eut prononcé sur le sort de cette victime des réactions politiques, ce fut lui qui le premier, dans la nuit du 6 décembre 1815, apporta aux Tuileries la nouvelle que le maréchal devait mourir de la main de ses concitoyens. À l'époque du jugement du général Bertrand, son beau-frère, alors inscrit sur une liste de proscription, il ne craignit pas d'aggraver encore la position de ce fidèle ami de l'empereur en publiant une lettre dans laquelle il déclarait que le général avait prêté serment à Louis XVIII. Démenti par la famille de Bertrand, il répondit par une autre lettre, qu'il publia le 7 septembre 1815 et dans laquelle il ne respecta, on doit le dire, ni les liens de famille ni les égards auxquels le malheur a toujours droit. Enfin, l'espèce de fanatisme royaliste qui s'était emparé du duc de Fitz-James le porta, dès que le gouvernement semblait revenir dans les voies constitutionnelles, à se ranger dans l'opposition. Il combattit avec force la loi du 5 février 1817 relative aux élections, prit occasion de ces mots prononcés par l'un des ministres: « Ayez des vertus, et vous aurez de l'influence! » pour lui adresser une apostrophe violente, mais portant le cachet de son éloquence, énergique et incisive. Pendant tout le temps qu'il fit partie de l'opposition réactionnaire, on le vit s'élever avec vigueur contre les lois d'exception qu'en 1815 il avait approuvées et que depuis il appuya de nouveau. Ce fut surtout sous le ministère du duc Decazes que le duc de Fitz-James se fit remarquer à la chambre des pairs par son opposition; il parla même alors en faveur de la liberté de la presse, pour laquelle il montra beaucoup moins de sympathie à d'autres époques. Cette opposition lui attira quelques ennemis à la cour, et défense lui fut faite d'y paraître. Cependant le ministère Villèle le compta parmi ses amis les plus dévoués, et il appuya toutes les lois importantes qui furent présentées à la chambre pendant la durée de ce ministère.

Après la révolution de 1830, le duc de Fitz-James prêta le serment de pair de France, mais ne déserta ni ses principes ni son drapeau, et depuis toutes ses pensées furent tournées vers la terre de l'exil. On l'accusa même, en 1837,

d'avoir pris part aux menées de M<sup>me</sup> la duchesse de Berry, alors cachée en France, et il fut momentanément arrêté, puis élargi faute de preuves. D'abord ce fut à la chambre des pairs que sa voix s'éleva contre le gouvernement nouveau. Mais, convaincu bientôt de la stérilité de ses efforts dans cette assemblée, il donna sa démission pour s'exposer aux chances du scrutin électoral. En 1834, nommé député par la ville de Toulouse, qui, le 8 novembre 1837, lui continua son mandat, il vint siéger au Palais-Bourbon dans les rangs de la droite. Depuis, chaque fois que sa voix se faisait entendre dans cette assemblée, elle produisait toujours une grande sensation. L'un de ses plus beaux discours comme député est celui qu'il prononça, au commencement de la session de 1837, contre l'alliance anglaise, au sujet de la quadruple alliance et de l'intervention en Espagne, etc. Après ce triomphe oratoire, la santé du duc de Fitz-James ne lui permit plus guère de prendre part aux luttes parlementaires. L'éloquence de cet orateur avait quelque chose de chevaleresque, d'aisé et de naturel, un élégant abandon qui semble n'appartenir qu'à lui. Suivant M. de Cormenin, il avait « la laisser-aller, le sans-gêne, le débou-tonné d'un grand seigneur parlant devant des bourgeois ». [E. PASCALLET, dans l'*Enc. des G. du M.*, avec add.]

Rabbe, Boisjolin, etc., *Biographies univ. des Contemp.* — Cormenin (Timon), *Études sur les Orat. parlem.*

FITZ-JAMES (Jacques DE). Voy. BERWICK (Duc DE).

FITZ-SIMONS (Henri), controversiste irlandais, né à Dublin, en 1567, mort en 1644. Il entra au noviciat de Douay en 1592. Après avoir enseigné pendant plusieurs années la philosophie en Belgique, il repassa en Irlande, et se fit une grande réputation par sa polémique contre les théologiens anglicans; il s'attira ainsi la persécution, fut longtemps emprisonné, et n'échappa à la potence que par la fuite. On a de lui : *Confutation of John Rider's Elaim of antiquity in behalf of the protestant religion, and a calming comfort against his caveat*; Rohan, 1608, in-4°; — *The justification and exposition of divine sacrifice of mass, and of all rites and ceremonies thereto belonging*; Douay, 1611, in-4°; — *Britannomachia ministrorum in plerisque fidei fundamentis et articulis dissidentium*; Douay, 1614, in-4°; — *Catalogus principum Sanctorum Hiberniæ*; Liège, 1619, in-8°.

So'wel, *Bibliotheca Script. Societ. Jesu.* — Aug. et Alex. de Backer, *Bibliothèque des Écrivains de la Société de Jesus.*

FITZ-STEPHEN (William), hagiographe anglais, né à Londres, vivait au douzième siècle. Il était clerc de la maison de Thomas Becket (saint Thomas de Canterbury), qui eut assez de confiance en lui pour le charger d'emplois importants dans sa chancellerie, dans sa chapelle et dans sa cour. Il assista à ce parlement de

Northampton qui tient une place si importante dans la fameuse querelle du roi d'Angleterre avec Thomas Becket; il fut témoin du meurtre de l'archevêque de Canterbury, ainsi que de plusieurs autres événements qu'il raconte dans la vie de ce saint. Il paraît qu'il fut épargné dans la persécution qui atteignit les amis de Becket. Il avait composée la vie de l'archevêque de Canterbury, probablement peu après la mort de ce prélat. Bien qu'elle soit écrite par un partisan du saint, le style en est moins enthousiaste et le récit moins légendaire que dans les autres biographies de Thomas Becket. Cet ouvrage commence par une longue et curieuse description de la ville de Londres. Il fut imprimé d'abord sous le titre de *Vita sancti Thomæ, archiepiscopi et martyris, a Willielmo filio Stephani*, dans la collection de Sparke intitulée : *Historiæ Anglicanæ Scriptores varii, a codicibus manuscriptis nunc primum editi*; Londres, 1723, in-fol.; — La *Description de la ville de Londres* fut traduite en anglais, et publiée à part, avec commentaire, par Sam. Pegge; Londres, 1772, in-4°.

Wright, *Biographia Britannica Literaria*, t. II.

FITZ-WILLIAM. Voy. WENTWORTH (Lord).

\* FIUMANA (Francesco ALBERTI, dit), peintre de l'école bolonaise, vivait en 1740. On voit des ouvrages de ce maître à San-Giovanni-in-Monte et à Sainte-Pétrone de Bologne. Ses peintures sont ordinairement entourées d'ornements peints par Antonio Ferrari. E. B.—N.

Malvasia, *Pittura di Bologna.* — M. A. Gualandri, *Pre Giorni in Bologna.*

FIUMICELLI. Voy. FUMICELLI.

FIURELLI ou FIORELLI (Tiberio), surnommé SCARAMOUCHE, fameux acteur de la Comédie-Italienne, né à Naples, en 1608, mort le 8 décembre 1694. On ignore la vie de cet acteur jusqu'à l'époque où il vint en France, en 1640. Il faisait alors partie de la première troupe de comédiens italiens qui furent appelés à Paris par le cardinal Mazarin lui-même, dit-on. Fiorelli avait déjà une certaine réputation dans son pays, où il avait créé le rôle de Scaramuccio (Scaramouche) (1). Les lèvres ornées d'épaisses moustaches, tout habillé de noir, à la fois fanfaron et lâche, Fiorelli faisait consister une partie de ses rôles, ordinairement improvisés, en grimaces et contorsions, et finissait toujours par être battu. Ses lazzis amusaient beaucoup la cour de Louis XIII : il eut même le singulier bonheur de distraire le jeune dauphin de France d'un accès de colère enfantine. Il avait pris le prince sur ses genoux, et réussit à le mettre en si belle humeur que l'enfant ne put résister à certain besoin que l'hila-

(1) De l'italien *scaramuccia*, escarmouche. Quelques auteurs assurent que le Scaramouche est d'origine espagnole et existait déjà dans la troupe que Charles-Quint emmena en Italie. Ce rôle ne tarda pas à s'y naturaliser. Il avait dès lors une grande analogie avec celui du Capitaine Matamore et du capitaine Fracasse, que l'on retrouve dans les anciens auteurs comiques français.

rité fit naître : le costume du comédien en fut maculé, mais depuis lors il eut ses entrées au palais. Louis XIV lui conserva son affection, et il continua de jouer devant ce monarque jusqu'à sa retraite, qu'il ne prit qu'en 1691. Il avait alors quatre-vingt-trois ans, et conservait tant de souplesse et d'agilité qu'il donnait un soufflet avec le pied. Suivant son biographe, l'un de ses camarades, Angelo Constantini, dit *Mezzetin*, Fiorelli était emporté, avare, méfiant, et commit plusieurs tours d'escroquerie. On trouve cette biographie dans la *Bibliothèque bleue*, in-12. — Des anonymes ont publié des recueils sans authenticité sous les titres de *Scaramucciana*, ou *bons mots de Scaramouche*, in-12 ; et *Scaramouchiana*, in-32. Le portrait de Fiorelli a été gravé par Vermeulen ; on lit en bas ce quatrain, attribué à La Fontaine, et qui donne une haute idée du talent de cet acteur :

Cet illustre comédien  
De son art traça la carrière ;  
Il fut le maître de Molière,  
Et la nature fut le sien.

D'Origny, *Annales du Théâtre-Italien*. — Des Brouilliers, *Histoire du Théâtre-Italien*. — Deaddé, dans l'*Encycl. des Gens du Monde*, art. *Scaramouche*. — *Bibliothèque bleue*.

**FIX** (*Théodore*), publiciste et économiste suisse, né à Soleure (Suisse), en 1800, mort à Paris, le 31 juillet 1846. Il appartenait à une famille française, que la révocation de l'édit de Nantes avait forcée à s'expatrier. Son père exerçait la médecine. Après avoir fait de bonnes études dans sa ville natale, il approfondit les mathématiques, et, grâce à cette éducation positive, il se trouva en état d'accepter, à l'âge de dix-neuf ans, d'importants travaux d'arpentage dans le canton de Berne. La beauté et l'exactitude de ses plans ne le mirent toutefois pas à l'abri d'un procès avec l'administration bernoise : et il le gagna. Cet incident le fit connaître ; il vint en France, où le cadastre l'employa successivement à Blois, à Clermont-Ferrand et à Versailles. Cependant la monotonie de cette besogne le dégoûta, et en 1830 il travailla au *Bulletin universel des Sciences*, où il rédigea presque exclusivement la partie géographique. En 1833 il entreprit la publication de la *Revue mensuelle d'Économie politique*, qu'il continua jusqu'en 1836. Cette publication le mit en relation avec les économistes les plus distingués, et notamment avec Sismondi, Rossi et Blanqui aîné. En 1840, l'Académie des Sciences morales et politiques couronna son travail sur l'*Association des douanes allemandes*. Peu de temps après, il s'occupa de la mise en ordre des matériaux qui devaient servir à une histoire des progrès des sciences sociales depuis 1789, œuvre dont cette académie avait chargé Rossi. Le *Siècle*, *La Quotidienne*, le *Journal des Économistes*, la *Revue nouvelle* complèrent Fix au nombre de leurs collaborateurs, et dans les deux dernières années de sa vie il rédigea pour Le

*Constitutionnel* des articles d'économie politique. Peu de temps avant sa mort, il fit paraître des *Observations sur les classes ouvrières*. Dans ce livre, après avoir examiné les causes principales de la misère, l'ivrognerie, l'imprévoyance, les coalitions et les crises commerciales, il attaque le principe du droit au travail, combat les plans d'organisation du travail et tout système tendant à régler le taux des salaires ; défend le capital, et ne demande à l'État que le développement de l'enseignement des masses, la cessation de la concurrence du travail des prisons, et quelques mesures de police pour l'hygiène et la salubrité des manufactures ; il recommande aux ouvriers la sobriété, la prudence dans le mariage et l'économie ; enfin, il discute les ressources de l'association et les divers modes d'encouragement et de participation qui ont été appliqués dans l'industrie. Cette défense du régime social actuel le fit accuser de dureté.

Fix portait en lui le germe d'une grave maladie de cœur. Un an après avoir perdu sa femme, il s'éteignit subitement, le soir d'une journée étouffante, en causant avec des amis, et au moment même où il venait de se féliciter de sa santé. Le style de Théodore Fix était clair et fort travaillé, et s'était dépouillé peu à peu d'une empreinte germanique que l'on trouve très-marquée dans ses premiers travaux. On lui doit : *Revue mensuelle d'Économie politique* ; Paris, 1833-1836, 5 vol. in-8° ; — *De la Contrefaçon des Livres français en Belgique* ; Paris, 1836, in-8° ; extrait de la *Revue mensuelle* ; — *Observations sur l'état des classes ouvrières* ; Paris, 1846, in-8° : une partie de cet ouvrage avait paru dans le *Journal des Économistes*. Le *Mémoire sur l'Association des douanes allemandes* n'a pas été publié. On signale encore parmi les articles de Théodore Fix, dans le *Journal des Économistes*, dont quelques-uns ont été tirés à part : *Notice sur la vie et les ouvrages économiques de M. de Sismondi* (1843) ; — *Situation des classes ouvrières* ; — *Études sur les traités de commerce* (1844) ; — *Tendances industrielles et commerciales de quelques États de l'Europe* ; — *De la manière d'observer les faits économiques* (1845) ; — *De l'esprit progressif et de l'esprit de conservation en économie politique* ; — *De l'exposition des produits de l'industrie en 1844* ; — *Des premières réformes financières de Robert Peel*, etc. On trouve dans la *Revue nouvelle*, numéro d'août 1846, un long article de Th. Fix sur les affaires religieuses de l'Allemagne. L. LOCVER.

J. Garnier, dans le *Dictionnaire de l'Économie politique*. — Louandre et Bourquelot, *La Littérature française contemporaine*. — *Dictionnaire de la Concurrence*, suppl. à la 1<sup>re</sup> édition. *Documents particuliers*.

**FIX** (*Théobald*), philologue suisse, l'un du précédent, né à Soleure, en 1802. Après avoir fait ses études au gymnase et à l'académie de

Berne, il se rendit à l'université de Leipzig, où il fut un des élèves de prédilection du célèbre Godefroy Hermann. Il vint ensuite s'établir à Paris. En 1827, M. Fix, sur la recommandation de M. Letronne, fut chargé avec MM. Hase et Sinner de la nouvelle édition du *Thesaurus Linguae Graecae* de Henri Estienne, que se proposait de publier M. Firmin Didot. Un volume du *Thesaurus* avait paru quand M. Fix cessa d'y collaborer. Il fit ensuite paraître avec M. Sinner les œuvres de saint Jean Chrysostome : *S. Joannis Chrysostomi, archiep. Constant., Opera omnia quae exstant, studio D. Bernardi de Montfaucon, editio altera emendata et aucta*; 1834-1839, 13 vol. gr. in-8°. On a encore de M. Fix une édition d'Euripide, dans la *Bibliothèque Grecque* de A.-F. Didot; Paris, 1844, in-8°; — *Électre*, tragédie d'Euripide, texte grec; Paris, 1844, in-12; — *Hippolyte*, trag. d'Euripide, texte grec; Paris, 1845, in-12; — *Iphigénie en Tauride*; trag. d'Euripide, texte grec; Paris, 1847, in-12. Toutes ces éditions ont été revues avec le plus grand soin sur les meilleurs manuscrits de la Bibliothèque impériale; — *Fables de Babrius*, texte grec; Paris, 1846, in-12. M. Fix avait déjà publié dans la *Revue de Philologie* (t. I, p. 46-81) un article remarquable sur le langage, la métrique et le dialecte de Babrius. M. Fix a publié en outre, en collaboration avec M. Ph. Le Bas, une édition du *Prométhée d'Eschyle*; Paris, 1843, in-12; avec M. Sommer, *Les Néméennes, Les Pythiques et Les Isthmiques* de Pindare; 1847, 3 vol. in-12.

W. DE SÜCKAU.

France littéraire, supplément.

**FIXLMILLNER** (*Placide*), astronome allemand, né à Achlenthén, en 1721, mort le 27 août 1791. A Salzbourg, où il fit ses principales études, il prit goût pour les mathématiques, à la culture desquelles son entrée dans l'ordre des Bénédictins fit d'abord diversion. Il étudia alors la théologie, le droit, les langues orientales, l'histoire, les antiquités et la musique. Un événement astronomique, le passage de Vénus sur le Soleil, en 1761, réveilla en lui un goût déjà ancien pour l'étude des astres; dès lors il passa une bonne partie de son temps à l'observatoire de Cremsmunster, construit en 1748 par son oncle, abbé du monastère de ce nom. En 1765, il publia un ouvrage où il déterminait la longitude et la latitude de cet observatoire. Onze ans plus tard, Fixlmillner fit paraître l'ouvrage qui assura sa réputation. Tout en se livrant à l'enseignement et à l'administration d'un collège établi dans l'abbaye, Fixlmillner trouva le temps de faire de nombreuses observations astronomiques, que la mort seule put interrompre. Il fut un des premiers à découvrir la planète *Uranus*. On a de lui : *Decennium astronomicum*; 1777; — *Meridianus Specula astron. Cremisanensis*.

Bog. astr. — Philos. Magaz. — Lalande, Dict. des Sc. astron. ◊

**FIZES** (*Antoine*), médecin français, né à Montpellier, en 1690, mort dans la même ville, le 14 août 1765. Il reçut de son père, professeur de mathématiques, les premiers éléments de son éducation, et étudia la médecine à l'académie de sa ville natale, où il prit ses degrés. Il suivait alors la pratique de Barbeyrac et de Deldier. Il se rendit ensuite à Paris, où il se perfectionna sous Duverney, Lemery et les deux Jussieu. De retour à Montpellier en 1718, il succéda à son père, conjointement avec de Clapiers, dans la chaire royale de mathématiques. En 1732, il remplaça Deldier comme professeur à la Faculté de médecine. « Ses théories prolixes, dit un de ses disciples, étaient un mélange décomposé de mécanique, d'hydraulique et de chimie, auquel il ajoutait des calculs, séduit par l'idée d'arriver à des démonstrations rigoureuses dans des objets qui ne les comportent point. » Sa renommée s'étendit jusqu'à Paris, et, par les conseils de Senac, le duc d'Orléans le choisit pour son premier médecin. Mais Fizes, qui ne parlait que latin ou patois, devint bientôt un objet de ridicule pour toute la cour, et dut donner sa démission après quatorze mois seulement d'exercice. Il revint à Montpellier, et y reprit les fonctions de la chaire et de la pratique, fonctions qu'il continua jusqu'à un âge très-avancé. Fizes a été jugé diversement : suivant Estève, « il soutint la bonne médecine dans le temps où elle semblait devoir périr par la multiplicité de sentiments et de prétentions ». Astruc le regarde comme « un homme médiocre, » et Portal lui reproche « une orgueilleuse opiniâtreté à soutenir les propositions les plus absurdes, et l'accuse d'avoir retardé les progrès de l'art, au lieu de les avancer ». Éloy le dit « humble, vertueux, et vrai; et quant à l'avarice dont on l'a taxé dans le public, elle n'avait que la figure de cet amour sordide des richesses. Sa fortune n'a guère été au delà de trois cent mille livres. » On a de lui : *De Generatione Hominis*, thèse; Montpellier, 1708. L'auteur y adopte le sentiment des ovaristes, et avance que le fœtus se nourrit simultanément par le cordon ombilical et par la bouche, et que les vices congéniaux sont dus aux affections qu'éprouve la mère pendant la grossesse; — *De Hominis Liene sano*; Montpellier, 1716, in-12. Fizes croit que le principal usage de la rate est d'atténuer les particules du sang artériel et d'en faire un mélange homogène; — *De naturali Secretione Bilis in jecore*; Montpellier, 1716, in-12. — *Specimen de Suppuratione in partibus mollibus*; Montpellier, 1722, in-8°; — *Corporis humani partium solidarum Conspectus anatomico-mechanicus*; Montpellier, 1729, in-4°; — *De Cataracta*; Montpellier, 1731, in-4°. Dans ce traité, qui est justement estimé, il admet également les cataractes membraneuses et cristallines, mais il penche plutôt pour les dernières; — *Universæ Physiologiae Conspectus*; Montpellier, 1737, in-8°; — *De Tumoribus in genere*;



Montpellier, 1738, in-4°; Paris, 1751, in-8°; — *Tractatus de Febribus*; Montpellier, 1749, in-12. C'est cet ouvrage dont le professeur Fouquet prétendait avoir acheté bon nombre d'exemplaires, afin de les anéantir pour l'honneur de l'école de Montpellier. On en fit cependant une nouvelle édition, en 1757. On a recueilli presque tous les écrits de Fizes; Montpellier, 1742, in-4°. Il existe aussi un recueil qui a pour titre : *Observations sur les Plaies par Chirac, et sur la Suppuration*, par Fizes; Paris, 1742, in-12.

H. FISQUET (de Montpellier).

Estève, *La Vie et les Principes de M. Fizes*; Montpellier, 1765, in-8°. — Astruc, *Mémoires pour servir à l'histoire de la Faculté de Médecine de Montpellier*; 1767, in-4°. — Portal, *Histoire de l'Anatomie et de la Chirurgie*. — Kley, *Diction. hist. de la Médecine*. — Desgenettes, dans la *Biographie médicale*. — Bayle, *Encyclopédie des Sciences médicales*, t. II, p. 240.

**FLABENIGO** (*Domenico*), trente-et-unième doge de Venise, mort en 1043. Il était d'une des puissantes familles de Venise, et se mit à la tête du parti aristocratique pour renverser Domenico Urseolo, qui régnait depuis vingt ans, par la faveur populaire. En 1026, ils l'accusèrent de despotisme, le surprirent dans son palais, lui rasèrent la barbe, et l'envoyèrent en exil, où il mourut. Flabenigo ne profita point de son attentat : les suffrages publics se réunirent pour accorder la couronne ducale à Pietro Centranigo Barbolano. En 1029, le peuple, excité par le patriarche de Grado, fils du doge déposé, rappela les Urseoli, et chassa Centranigo. Flabenigo fut déclaré traître à la patrie, et dut prendre la fuite. Mais une réaction singulière ne tarda pas à s'opérer : Domenico Urseolo, frère du patriarche, sans daigner se soumettre à une élection, s'empara du gouvernement; le peuple, indigné, se souleva de nouveau, et l'usurpateur, vaincu, s'enfuit à Ravenne. La haine de Flabenigo pour les Urseoli devint alors un mérite. Il fut amnistié, élu régulièrement et installé sur le trône ducal. Son premier soin fut de faire proscrire ses adversaires; il représenta ensuite que depuis trois cents ans la plupart des doges avaient tenté de perpétuer le pouvoir dans leur famille en associant leurs parents au dogat, sous le prétexte de prévenir les troubles de l'élection, et rendaient ainsi la république une principauté héréditaire. Il demanda l'abolition de cette coutume. Cette proposition fut accueillie d'une voix unanime, et une loi fondamentale fut rendue qui interdisait toute designation d'un successeur avant la mort du doge régnant.

Dandolo, *Chronica* — Sabellico, *Historia Venet.*, dec. I, liv. IV. — Francesco Sansovino, *Chron.* — Girolamo Rossi, *Historiarum Ravennatum libri X.* — Muratori, *Antiquitates Italicae medii aevi*, dissert. V. — Daru, *Histoire de Venise*, liv. II.

**FLACCILLA.** Voy. **FLACILLA.**

\* **FLACCINATOR** (*M. Fostius*), général romain, vivait dans la seconde moitié du quatrième siècle avant J.-C. Il fut maître des cavaliers du dictateur C. Mænius, pour la première

fois en 320 suivant les *Fastes consulaires*, en 312 d'après Tite-Live. Le dictateur et Flaccinator, accusés d'abus de pouvoir, résignèrent leurs charges; tous deux, traduits devant les consuls, furent honorablement acquittés. Flaccinator fut élu consul en 318, et, suivant les *Fastes*, pour la seconde fois maître des cavaliers de C. Mænius en 314. Tite-Live prétend que cette fois le dictateur était C. Poetelius. Pour les motifs et les circonstances du jugement de Flaccinator, voy. **MÆNIUS**.

*Fasti.* — Tite-Live, IX, 20, 22, 23.

**FLACCUS** (*M. Fulvius*), homme d'État romain, vivait dans la première partie du troisième siècle avant J.-C. Il fut consul avec App. Claudius Caudex, en 264, l'année même où éclata la première guerre punique. Sous son consulat, les premiers jeux de gladiateurs furent célébrés à Rome dans le *Forum boarium*. Orose donne par erreur le nom de Quintus Fabius au collègue d'Appius Claudius Caudex.

Velleius Paterculus, I, 12. — Aulu-Gelle, XVII, 21. — Valère Maxime, II, 6. — Eutrope, II, 10. — Orose, IV, 7.

**FLACCUS** (*Q. Fulvius*), général romain, l'un des trois fils du précédent, né vers 270 avant J.-C., mort vers 201. Il fut consul pour la première fois en 237. Lui et son collègue L. Cornelius Lentulus combattirent les Liguriens, et obtinrent le triomphe. Consul pour la deuxième fois, en 224, il eut encore pour province le nord de l'Italie, et, le premier des généraux romains, il porta ses armes au delà du Pô. Il força dans cette campagne les Insubriens et les Gaulois à se soumettre. En 215, après avoir été deux fois consul, Q. Fulvius Flaccus obtint la préture de la ville, intervention dans l'ordre des magistratures que Tite-Live a jugé digne d'être rapportée. L'année d'avant sa préture il avait été élu pontife à la place de Q. Ælius Pætus, tué à la bataille de Cannes. Pendant sa préture, le sénat plaça sous ses ordres vingt-quatre vaisseaux, pour protéger les côtes voisines de Rome. Bientôt après il le chargea de lever 5,000 hommes de pied et 400 chevaux, d'envoyer cette légion en Sardaigne le plus tôt possible, et d'en confier le commandement à qui il voudrait, en attendant que son collègue, Q. Mucius Scevola, alors malade, fût rétabli. En 214, seul de ses collègues, il fut réélu préteur. Le sénat décréta que par extraordinaire il aurait Rome pour province et qu'il y commanderait en l'absence des consuls. En 213 il fut nommé maître des cavaliers du dictateur C. Claudius Centho, et l'année d'après il fut élevé au consulat pour la troisième fois avec Appius Claudius Pulcher. La même année il se porta candidat pour la place de souverain pontife, et il ne put pas l'obtenir. Pendant son troisième consulat, il eut la Campanie pour province. Il s'y rendit avec son armée, prit position à Benevent, et de là fit une brusque irruption sur le camp d'Hannon, situé dans le voisinage. Après plusieurs attaques vigoureuses, mais inutiles contre les



chevaux cartaginois plantés sur une hauteur, Flaccus résolut de remettre l'assaut au lendemain ; mais l'indomptable énergie de ses soldats et leur indignation en attendant passer la retraite l'obligèrent à continuer l'attaque, qui cette fois obtint un plein succès. Les Carthaginois eurent 8,000 hommes tués, 7,000 prisonniers, et perdirent leurs bagages. Après ce fait d'armes, Fulvius Flaccus et son collègue marchèrent contre Capoue, et l'assiégèrent avec la plus grande vigueur. L'année suivante, sous le consulat de Cn. Fulvius Centumalus et de P. Sulpicius Galba, Fulvius Flaccus et Appius Claudius furent prorogés dans leur commandement, et reçurent avec le titre de proconsuls l'ordre de continuer le siège de Capoue jusqu'à la prise de la ville. La marche d'Annibal sur Rome força Fulvius Flaccus à s'y rendre pour défendre la ville. Après la retraite d'Annibal, il revint devant Capoue, et pressa le siège avec un extrême acharnement. Les habitants, réduits aux dernières extrémités, résolurent de se rendre, mais avant que les portes fussent ouvertes aux Romains les principaux sénateurs se donnaient la mort, par le poison. Le lendemain les proconsuls entrèrent dans la place, et exécutèrent par faux déguisement la garnison cartaginoise ; ils délibérèrent ensuite sur le sort des cinquante sénateurs, qui vivaient encore et qui avaient été transportés à Capoue et à Tannum. Appius Claudius voulait pardonner, et sur le refus de son collègue, il obtint du moins que le sénat romain serait consulté. Flaccus, bien résolu à ne pas attendre les ordres de Rome, se rendit à Tannum avec deux mille cavaliers d'élite, et fit battre de verges et frapper de la hache les sénateurs campaniens, de là il courut à Capoue, pour y procéder à la même exécution. « D'après, dit Tite-Live, Fulvius Flaccus était assis sur son tribunal, déjà les Campaniens qu'on lui avait livrés étaient attachés au poteau, lorsqu'un courrier arriva de Rome en toute hâte et lui remit une dépêche du préteur C. Calpurnius et un sénatus-consulte. Le bruit se répandit au pied du tribunal et dans toute l'assemblée que c'était un ordre de renvoyer au sénat toute l'affaire des Campaniens. Fulvius, qui le présentait aussi, prend la lettre, la met, sans l'ouvrir, dans son sein, et rejoint au héraut d'ordonner au licteur d'ouvrir selon la loi. Alors les détenus de Capoue sont suppliciés comme ceux de Tannum. Fulvius lit ensuite la lettre et le sénatus-consulte. » C'était un ordre d'épargner les prisonniers ; Fulvius Flaccus, qui l'avait prévu, s'était hâté d'ordonner le supplice, pour que rien ne pût l'en empêcher. Tous les autres actes du proconsul à l'égard des habitants de Capoue portent le même caractère de cruauté sévère. À la fin de l'année, il revint à Rome, où il fut chargé comme dictateur, de presider aux élections consulaires. L'année même garda le commandement de Capoue une année encore, mais ses deux légions furent réduites à

une seule. En 209, il fut élevé au consulat pour la quatrième fois, et eut la Lucanie et le Brutium pour provinces. Les Hirpiniens, les Lucaniens et les Volontiens brisèrent leur consécration, et furent traités avec douceur. Son commandement fut prorogé l'année suivante, avec Capoue pour province et une seule légion sous ses ordres. En 207 il commanda deux légions dans le Brutium. C'est la dernière fois qu'il est fait mention de lui dans l'histoire. Fulvius Flaccus obtint de nombreux succès dans cette dernière période de la guerre punique, mais il ne dut peut-être plus à la fortune qu'à ses talents, et il les souilla par des actes de cruauté.

Tite-Live, XXIII, 21-24 ; XXIV, 1 ; XXV, 2, etc., 12, etc., 30, XXVI, 1, etc., 2, etc., 24, 30 ; XXVII, 2, etc., 12, 13, 24, 30. — Diodore, III, 2. — Zonaras, VIII, 12, etc. — Polybe, II, 36. — Orosius, IV, 10, etc. — Appien, *Annal.*, IV, 64, etc. — Valère Maxime, II, 2, 3 ; III, 6 ; V, 2. — Gellius, *De laus*, IV, 10.

\* FLACCUS (Cn. Fulvius), général romain, frère du précédent, vivait vers 220 avant J.-C. Préteur pendant le troisième consulat de son frère, en 212, il eut l'Apulie pour province. Il fut défait par Hannibal, dans le voisinage d'Herdonie, et prit le premier la fuite avec deux cents cavaliers. Le reste de son armée fut tué en pièces, et de 22,000 hommes il ne s'en échappa que 2,000. C. Sempronius Blaesus l'accusa devant le peuple d'avoir perdu son armée par son inhabileté et son imprudence. Flaccus tenta d'abord de rejeter sa défaite sur ses soldats ; mais l'enquête prouva qu'il avait manqué de la lâcheté. Il essaya alors de se mettre sous la protection de son frère, que la prise de Capoue venait de placer au plus haut point dans la faveur populaire ; ce moyen ne lui réussit pas mieux que le premier. Se voyant exposé à une punition sévère, il s'exila volontairement, et se retira à Tarquinie. Selon Valère Maxime, Cn. Flaccus n'accepta pas le triomphe : c'est probablement une méprise de l'historien, ou du moins on ignore à quelle occasion il refusa cet honneur.

Tite-Live, XXV, 2, 31 ; XXVI, 2, 3. — Valère Maxime, II, 2, VIII, 2.

\* FLACCUS (Cn. Fulvius), général romain, frère des deux précédents, vivait vers 220 avant J.-C. Il servit de lieutenant à son frère Quintus pendant le siège de Capoue. En 209 il fut chargé de conduire en Étrurie un détachement de troupes, et de ramener à Rome les légions qui stationnaient dans cette province.

Tite-Live, XXVI, 30, XXVII, 2.

\* FLACCUS (Q. Fulvius), général romain, un des quatre fils de Q. Fulvius Flaccus, mort en 173 avant J.-C. En 186 il fut édile curule désigné. Le préteur de la ville C. Decimus étant mort cette même année, Flaccus se porta candidat pour cette place, et ne put l'obtenir, malgré de grands efforts. En 182 il obtint enfin la charge de préteur, avec l'Espagne Citerieure pour province. Il commença par chasser les Celtibériens de la ville d'Urbicon, puis il les défit dans une grande bataille, leur tua 22,000

hommes, et leur fit 4,000 prisonniers. Après la réduction de la ville de Contrebia, il remporta une seconde victoire, qui amena la soumission d'une grande partie des Celtibériens. A la fin de sa préture il lui fut permis de ramener avec lui ceux de ses soldats qui s'étaient le plus distingués, et des prières publiques furent décrétées à Rome pour célébrer son heureuse campagne. Mais, au moment de son départ, il fut brusquement attaqué dans un défilé par les Celtibériens. Malgré le désavantage de sa position, il remporta une complète victoire, due principalement à sa cavalerie. Les ennemis perdirent 17,000 hommes. Fulvius Flaccus, après avoir fait vœu de célébrer des jeux en l'honneur de Jupiter et de bâtir un temple à la Fortune équestre, revint en Italie. Il célébra ses victoires par un triomphe en 180, et fut élu consul l'année suivante avec son frère L. Manlius Acidinus Fulvianus. Après la célébration des jeux en l'honneur de Jupiter sanctionnés par le sénat, le consul alla faire la guerre contre les Liguriens, les défit et prit leur camp. A son retour à Rome, il eut les honneurs d'un second triomphe, le jour anniversaire du premier. En 174 il devint censeur avec A. Postumius Albinus. Pendant sa censure son propre frère fut expulsé du sénat. Q. Fulvius Flaccus s'occupa alors à bâtir le temple qu'il avait voué en Espagne, et qui devait être plus magnifique qu'aucun des édifices religieux existant à Rome. Dans cette intention il fit enlever la toiture du temple de Juno Lucina dans le Bruttium, afin d'en employer les tuiles de marbre pour couvrir le nouveau temple. Les Bruttians souffrirent par crainte le sacrilège; mais quand le vaisseau qui portait les marbres arriva à Rome, la manière dont le censeur se les était procurés ne tarda pas à se divulguer. Les consuls portèrent l'affaire devant le sénat, qui ordonna de restituer les tuiles de marbre et de faire des sacrifices expiatoires à Junon. Les ordres du sénat furent exécutés; mais comme il ne se trouva pas d'architecte pour remettre les tuiles en place, elles restèrent déposées dans l'*area* du temple. Q. Fulvius Flaccus n'en devint pas moins, après sa censure, membre du collège des pontifes. Il commença bientôt à donner des signes de dérangement mental, et le peuple regarda cette maladie comme une juste punition de son sacrilège. Plus tard Fulvius apprit que de ses deux fils, qui servaient en Illyrie, l'un était mort et l'autre dangereusement malade. Cette nouvelle acheva d'égarer sa raison, et le lendemain on le trouva pendu dans sa chambre à coucher.

Tite-Live, XXXIX, 30, 56; XL, 1, 16, 30, etc., 35-44, 53, 59; XLI, 27; XLII, 2, 28. — Velleius Paterculus, I, 10; II, 9. — Appien, *Hisp.*, 2. — Valère Maxime, I, 1; II, 3. — Cicéron, *in Ferr.*, I, 41.

**FLACCUS (M. Fulvius)**, homme d'État romain, neveu du précédent, mis à mort en 121. Il est surtout connu par son amitié pour les Gracques. Consul en 125, il fut envoyé au se-

cours des Massiliens, dont le territoire était envahi par les Salluviens. Il soumit le premier les Liguriens transalpins, et obtint les honneurs du triomphe. Après la mort de Tib. Sempronius Gracchus, en 129, il fut nommé, avec Carbon et Caius Sempronius Gracchus, triumvir pour la division des terres (*agro dividendo*). Il fut un zélé défenseur de toutes les actions de Caius Gracchus, et particulièrement de ses lois agraires; mais il n'imita pas la conduite calme, ferme et toujours digne qui caractérise la pure et noble carrière de Caius Gracchus, et le grand tribun perdit plus peut-être qu'il ne gagna à l'amitié de Fulvius Flaccus. Parmi les accusations élevées contre ce dernier, se trouvait celle d'avoir voulu exciter les alliés en proposant pendant son consulat de leur garantir le droit de cité. En 122, il accompagna C. Gracchus en Afrique pour établir une colonie à Carthage; car le sénat était très-désireux de les écarter, afin de tout disposer en leur absence pour renverser leurs projets. Tous deux retournèrent bientôt à Rome. La veille du meurtre de Caius Gracchus, Flaccus rassembla une troupe de gens prêts à combattre le parti sénatorial, et il passa la nuit à boire avec ses amis. Au point du jour il se saisit avec sa bande du mont Aventin. Caius Gracchus se joignit à eux, tout en refusant d'user de violence, et en obtenant de Flaccus qu'il enverrait son fils dans le Forum pour offrir la paix aux partisans du sénat. Le consul Opimius refusa, et exigea qu'avant toute négociation Flaccus et Gracchus se rendissent. Fulvius Flaccus fit faire une seconde demande par le même messager. Cette fois Opimius, impatient de commencer la bataille, ordonna d'arrêter l'enfant et de le mettre en prison; puis il s'avança contre la bande de Flaccus, qui fut bientôt dispersée. Flaccus et son fils aîné se réfugièrent dans un bain public; ils y furent découverts et mis à mort. Il ne paraît pas que Fulvius Flaccus ait eu aucun mauvais motif pour se joindre au parti des Gracques, car aucune des charges élevées contre lui n'est établie avec certitude; mais il compromit par son audace la politique moins décidée de C. Gracchus. Cicéron le mentionne parmi les orateurs de cette époque, et prétend qu'il ne s'éleva pas au-dessus de la médiocrité. Une de ses filles, Fulvie, épousa P. Lentulus, dont elle eut Lentulus Sura; une autre fut mariée à P. Lentulus, et une troisième à L. Caesar, qui fut consul en 91; de ce dernier mariage naquit L. Caesar, consul en 64.

Tite-Live, *Epist.*, 89, 61. — Appien, *Bel. etc.*, I, 18, etc. — Plutarque, *Tib. Gracch.*, 18; *C. Gracchus*, 10-16. — Velleius Paterculus, II, 6. — Cicéron, *Brut.*, 28; *De Orat.*, II, 70; *in Cat.*, I, 2, 12; IV, 6 (Schol. Gronov., *Ad Catil.*, p. 418); *Pro Dom.*, 28; *Phil.*, VIII, 6. — Valère Maxime, V, 3; VI, 3; IX, 5. — Meyer, *Frag. Orat. Rom.*, p. 219, 2<sup>e</sup> edit.

\* **FLACCUS (Q. Fulvius)**. |  
romain, vivait vers 190 av. J.-C. Il fut |  
teur en Sardaigne en 187. Ap. s'être p

trois fois candidat pour le consulat, il obtint enfin cette charge en 180, en remplacement de son beau-père, Pison, qui venait de mourir. Il fut, dit-on, empoisonné par sa femme, Quarta Hostilia.

Tite-Live, XXXVIII, 42; XL, 37.

\* **FLACCUS** (*Ser.-Fulvius*), consul en 135. Pendant son consulat, il soumit les Vardéens. Cicéron l'appelle un homme lettré et éloquent. Dans une certaine occasion il fut accusé d'inceste et défendu par Curion.

Tite-Live, *Epist.*, 86. — Appien, *Illyr.*, 10. — Cléron, *Brutus*, 21, 32; *De Invent.*, 1, 43; Schol. Bob., in *Clod.*, p. 220, édit. Orelli.

**FLACCUS** (*P. Valerius*), amiral romain, vivait vers 220 avant J.-C. En 218 il fut envoyé, avec Q. Baebius Pamphilus, en ambassade auprès d'Annibal, alors occupé au siège de Sagonte, avec mission de lui faire des remontrances, et s'il n'en tenait pas compte, de se rendre à Carthage pour y porter les injonctions menaçantes des Romains. En 215 il commanda, comme lieutenant, un détachement de troupes, sous le consul M. Clandius Marcellus, et il se distingua à la bataille de Nola. Peu après il eut le commandement d'une escadre de 25 vaisseaux qui croisaient sur les côtes de la Calabre. Il intercepta une ambassade envoyée par Annibal à Philippe de Macédoine, et s'empara de diverses dépêches et du traité conclu entre le général carthaginois et le roi de Macédoine. En conséquence de cette découverte, la flotte de Valerius Flaccus fut augmentée, et il reçut l'ordre de protéger les côtes d'Italie et de surveiller en même temps celles de Macédoine. Pendant le siège de Capoue, lorsque Annibal marcha sur Rome, Flaccus conseilla prudemment de ne pas retirer toutes les troupes de Capoue; son avis fut adopté.

Tite-Live, XXI, 6; XXIII, 16, 34, 38; XXVI, 2. — Cicéron, *Philipp.*, V, 10.

**FLACCUS** (*L. Valerius*), homme d'État romain, mort en 180 avant J.-C. Édile curule en 201 avant J.-C., il fut élu préteur l'année suivante, et reçut la Sicile pour province. En 195, il devint pontife à la place de M. Cornelius Cethegus. Dans la même année il fut investi du consulat avec M. Porcius Caton, et obtint l'Italie pour province. Pendant l'été il fit la guerre aux Boiens, les vainquit, leur tua 8,000 hommes, et dispersa le reste de leur armée. Il passa la fin de la campagne sur les bords du Pô, à Plaisance et à Crémone, occupé à réparer les villages détruits par la guerre. Il resta encore dans le nord de l'Italie pendant l'année 194, en qualité de proconsul, et, près de Milan, il combattit avec succès les Gaulois, les Insubriens et les Boiens, qui avaient passé le Pô sous le commandement de Dorulacus : 10,000 ennemis périrent, dit-on, dans cette bataille. En 191 Valerius Flaccus, quoique consulaire, servit de lieutenant à M. Acilius Glabrio dans la guerre contre les Éoliens et les Macédoniens. Il occupa avec deux

mille fantassins Rhoduntia et Tichius. Les Macédoniens s'approchèrent de son camp par méprise, et, saisis d'une terreur panique à la vue des Romains, ils s'enfuirent dans le plus grand désordre. Flaccus les poursuivit, et en fit un grand carnage. En 184 il fut collègue de M. Porcius Caton dans la censure, et la même année il devint prince du sénat. Il mourut quatre ans plus tard, et eut pour successeur comme pontife Q. Fabius Labéon.

Tite-Live, XXXI, 4, 40, 50; XXXII, 1; XXXIII, 42, 43; XXXIV, 21, 46; XXXVI, 17, 19; XXXIX, 40, etc., 52; XL, 42. — Polybe, XX, 9, etc. — Plutarque, *Cato Major*, 12. — Corn. Népos, *Cato*, 2. — Orose, IV, 20.

**FLACCUS** (*L. Valerius*), homme d'État romain, vivait vers 150 avant J.-C. Il était flamine de Mars (*flamen martialis*), et fut élu consul en 131, avec P.-Licinius Crassus, alors grand-pontife. Flaccus désirait prendre le commandement de l'expédition contre Aristonic en Asie, mais son collègue le mit à l'amende pour avoir négligé les rites sacrés confiés à ses soins. Le peuple, devant lequel on porta la question, annula l'amende, tout en ordonnant au flamine Valerius d'obéir au pontife Crassus.

Cicéron, *Phil.*, XI, 2.

**FLACCUS** (*L. Valerius*), général romain, probablement fils du précédent, tué vers 86 avant J.-C. Pendant qu'il était édile curule, il fut l'objet d'une accusation de la part du tribun Decianus. En 100 il fut collègue de Marius, dans son sixième consulat, pendant les troubles excités par L. Appuleius Saturninus. Les deux consuls reçurent du sénat l'ordre de requérir l'aide des tribuns et des préteurs pour maintenir l'ordre public. En conséquence Valerius Flaccus fit mettre à mort Saturninus, Glaucia et les autres chefs du parti révolutionnaire. Quatre ans après, Valerius Flaccus fut élu censeur avec Marc-Antoine l'orateur. En 86 Cinna le choisit pour collègue à la place de Marius, qui venait de mourir dans son septième consulat, et lui confia le soin d'aller en Asie résister à Sylla et mettre fin à la guerre contre Mithridate. Il amenait comme lieutenant C.-Flavius Fimbria. Son avarice et sa cruauté lui aliénèrent l'esprit des soldats, qui désertèrent du côté de Sylla, ou ne restèrent que par l'influence de Fimbria. Celui-ci, qui avait gagné la faveur des soldats par son indulgence, eut une querelle avec le questeur de l'armée. Flaccus lui donna tort, et le destitua; il fit de plus la faute de le laisser à Byzance, tandis que lui-même se rendait à Chalcédoine. Averti que Fimbria avait profité de son départ pour exciter une révolte, il revint en toute hâte; mais il fut forcé de prendre la fuite, et se sauva à Nicomédie. Fimbria l'y poursuivit, et le fit tuer. Sa tête fut jetée à la mer, et son corps laissé sans sépulture. La plupart des historiens rapportent le meurtre de Flaccus à l'année même de son consulat, en 86; mais Velleius le place l'année suivante. Au commencement de son consulat, il rendit une loi qui abolissait les det-

tes, ou du moins les réduisait des trois quarts. Sa mort violente fut regardée comme une juste punition de cette loi inique. Les légions que l'on voit figurer sous le titre de *Valerianæ* dans l'armée de Lucullus avaient été probablement levées par Valerius Flaccus.

Tit-Liv., *Epist.*, 82, 94. — Appien, *Mithrid.*, 51, etc. — *Bell. civ.*, I, 78. — Plutarque, *Sulla*, 30. — Orod., VI, 2. — Cicéron, *Pro Flacco*, 21, 22, 23; *Pro Balbo*, *perd.*, 7, 10; *In Cat.*, I, 2, *Brut.*, 62. — Valère Maxime, II, 2. — Dion Cassius, *Phragm. Peirææ*, n° 127, b. 81, édit. de Reimerus, XXXV, 16-18, XXXVI, 20. — Salluste, *Hist.*, VI.

**FLACCUS (L. Valerius)**, sénateur romain, vivait vers 86 avant J.-C. Il n'est connu que par un seul acte politique. Sulla en rentrant à Rome, après la défaite du parti de Marius, ordonna au sénat de nommer un interroi. Le choix tomba sur Valerius Flaccus. Celui-ci rendit aussitôt une loi qui investissait Sulla de la dictature pour un nombre indéfini d'années, sanctionnait et donnait force de loi à tous ses décrets antérieurs. Sulla, en prenant possession de la dictature, choisit Flaccus pour son maître des chevaliers.

Plutarque, *Sulla*, 30. — Appien, *Bell. civ.*, I, 97. — Cicéron, *De Leg. agraria*, III, 2; *Ad Attic.*, VIII, 9; (*Schol. Gronov.*, *Ad Roscian.*, p. 432, édit. Orelli).

**FLACCUS (C. Valerius)**, général romain, vivait vers 100 avant J.-C. Préteur urbain en 98, il porta devant le peuple, du consentement du sénat, une loi qui accordait à Calliphana, prêtresse de Véla, le droit de cité à Rome. En 93 il fut consul avec M. Herennius, et plus tard il succéda à T. Didius comme proconsul en Espagne. Les Celtibériens, qui avaient été traités très-cruellement par ses prédécesseurs, se révoltèrent dans la ville de Belgida, et brûlèrent tous leurs sénateurs, dans la maison sénatoriale, parce qu'ils refusaient de se joindre à l'insurrection. Flaccus s'empara de la ville par surprise, et mit à mort tous ceux qui avaient pris part au meurtre des sénateurs. Cicéron parle d'un C. Valerius Flaccus *imperator* et propréteur de la Gaule en 82, sous le consulat de L. Cornélius Scipion et C. Norbanus; c'est peut-être le même que celui-ci.

Cicéron, *Pro Balbo*, 21 (*Schol. Bob.*, *Ad Cic.*, p. *Flacc.*, p. 332, édit. Orelli). — Appien, *Hispan.*, 108.

**FLACCUS (L. Valerius)**, administrateur romain, fils du L. Valerius Flaccus, assassiné par Fimbria, vivait vers 80 avant J.-C. Il servit en Cilicie comme tribun des soldats sous les ordres de P. Servilius, en 78, et plus tard comme questeur sous M. Calpurnius Pison, en Espagne. Préteur en 63, l'année du consulat de Cicéron, il s'empara des ambassadeurs allobroges, et saisit les papiers qu'ils avaient reçus des complices de Catilina. L'année d'après sa préture, il fut chargé de l'administration de l'Asie, et eut pour successeur Q. Cicéron. En 59, il fut accusé par D. Laélius de s'être rendu coupable de concussions dans son gouvernement d'Asie. Flaccus, bien qu'indubitablement coupable, eut pour défenseurs Cicéron, dont le discours existe

encore, et Q. Hortensius : il fut acquitté. Cicéron, pour attendre les juges, fit comparaître le jeune fils de Flaccus. Plus tard ce fils prit parti pour Pompée dans la guerre civile, et fut tué à Dyrrachium, en 48. Eckhel identifie ce Valerius Flaccus avec un flamine de Mars qui portait le même nom et était aussi contemporain de Cicéron; mais le premier était préteur, tandis que le second est simplement appelé flamine de Mars par Cicéron et par Varro.

Cicéron, *Pro Flacco*, 2, 12, 21, 22, 40, *In Cat.*, III, 2, 6. *Ad Att.*, I, 19; II, 22; *In Pison.*, 29; *Pro Flacc.*, 11, (*Schol. Bob.*, *Pro Flacc.*, p. 320), *Orat.*, 24. *De Divin.*, — Salluste, *Cat.*, 42. — César, *Bell. civ.*, III, 20. — Varro, *De Lingua Latina*, VI, 21. — Eckhel, *Doctrina Numismatum*.

**FLACCUS (C. Norbanus)**, général romain, vivait vers 60 avant J.-C. En 42 lui et Decidius Saxa furent envoyés par Octave et Antoine en Macédoine, avec huit légions; de là ils marchèrent sur Philippes, pour opérer contre Brutus et Cassius. Ils campèrent dans le voisinage de cette place, et occupèrent une position qui empêchait l'armée républicaine de s'avancer plus loin. Un stratagème de Brutus et de Cassius décida Flaccus à s'en éloigner; mais il s'aperçut à temps de sa méprise, et retourna dans sa première position. Voyant que l'ennemi menaçait de la tourner, Norbanus Flaccus battit en retraite sur Amphipolis, et les républicains, sans le poursuivre, campèrent près de Philippes. Antoine, qui accourait avec des renforts, fut heureux de trouver Amphipolis au pouvoir de ses soldats, et il laissa à Flaccus le soin de la défendre tandis que lui-même marchait sur Philippes. Norbanus Flaccus fut consul en 38 avec Appius Claudius Pulcher. Quant à C. Norbanus Flaccus consul avec Octave en 24, c'était probablement un fils du précédent.

Appien, *Bell. civ.*, IV, 67, 102, etc. 104, etc. — Dion Cassius, XXXVIII, 15, XLVII, 25, XLIX, 20; LIII, 26. — Plutarque, *Brutus*, 22.

**FLACCUS (C. Avianus)**, ami de Cicéron, vivait vers 50 avant J.-C. Ses deux fils, C. Avianus et M. Avianus, se trouvaient probablement attachés ainsi que leur père à l'administration générale des taxes publiques. En 52, Cicéron recommanda C. Flaccus le fils à l'un des lieutenants de Pompée, T. Titius, qui avait alors l'intendance des grains par suite de la loi qui avait remis à Pompée la direction suprême des approvisionnements. En 47, le même Cicéron recommanda les deux fils à A. Allienus, proconsul de Sicile.

Cicéron, *Ad Fam.*, XIII, 22, 72, 73.

**FLACCUS (Pomponius)**, administrateur romain, vivait au commencement de l'ère chrétienne. En 19 après J.-C., Tibère lui confia la direction de la Mésopotamie, et le chargea de réprimer le roi Rhacupolis, qui avait tué son père et son collègue dans la royauté. Velleius Paterculus fait de lui un magnifique éloge : « C'est dit-il, un homme né pour s'accomplir que les actions justes, faisant le bien par simple

et ne cherchant pas la gloire. — Mais cet égoïste, venant d'un bon fauteur de Tibère, est suspect, puisqu'il s'agit d'un ami de ce prince. Suetone raconte que Tibère et Flaccus, dans une certaine occasion, passèrent une nuit et deux jours à boire sans interruption. Flaccus mourut en 34; il était alors depuis plusieurs années propriétaire de Syrie. Velléus lui donna le titre de consul. Aussi quelques écrivains l'identifient avec L. Pomponius Flaccus, consul en 17, et légat en 51 dans la Germanie supérieure. Cette identification est évidemment inconciliable avec la chronologie.

Velléus Paternulus, II, 129. — Suetone, Tibère, 48. — Tacite, Ann., II, 20; VI, 27. — Ovide, Ex Pont., IV, 9, 73. — Maron, P. M. Ovid., éd. ann. 709.

\* **FLACCUS (Ferdinandus)**, général romain, tué en 69 de l'ère chrétienne. Il était légat consulaire à l'armée de la Germanie supérieure lors de la mort de Néron, en 68. Vieux, infirme, et sans force morale, il était méprisé par ses soldats. Quand ceux-ci refusèrent de reconnaître l'autorité de Galba, Flaccus, qui n'était pas le complice de leur trahison, n'eut pas le courage de la réprimer. Vitellius en marchant sur l'Italie lui confia le commandement de la rive gauche du Rhin. Flaccus mit beaucoup de retard dans l'envoi des troupes destinées à suivre Vitellius. Il agit ainsi par crainte d'une insurrection des Bataves, laquelle en effet ne tarda pas à éclater, et aussi parce qu'au fond du cœur il était favorable à Vespasien. Il demanda même à Civilis de l'aider à retenir les légions en simulat une révolte parmi les Bataves. Civilis ne s'en tint pas à l'apparence, et se révolta bien réellement. Flaccus ne fit aucune attention aux premiers mouvements des Bataves; mais bientôt leurs succès le forcèrent de faire au moins une ombre de résistance. Il envoya contre eux son légat Nummius Lupercus, qui fut défait. En montrant son mauvais vouloir ou son inhabileté à réprimer la révolte, et en recevant une lettre de Vespasien, il exaspéra ses soldats, qui le firent de céder le commandement à Vocula. Peu après, dans une nouvelle mutinerie qui éclata en l'absence de Vocula, il fut accusé de trahison par Herennius Gallus, et jeté dans les fers. Vocula le fit relâcher. Il conserva encore assez d'influence sur les soldats pour obtenir d'eux de prêter serment à Vespasien à la nouvelle de la bataille de Crémone; mais ils n'en restèrent pas moins dans un état de complète insubordination, et à l'arrivée de deux nouvelles légions ils demandèrent un *donativum*. Flaccus y consentit. Les soldats employèrent cet argent à la débauche et à la boisson, et, dans le désordre de l'après-midi de la nuit, ils se saisirent de Flaccus et l'étranglèrent.

Tacite, Hist., I, 9, 24, 26, 34; II, 27, 28, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54. — Plutarque, Galba, 16, 18, 22.

**FLACCUS (Lerius)**, grammairien et archéologue romain, vivait au commencement de l'ère chrétienne. Esclave de naissance, il fut af-

franchi par son maître, qui est inconnu, mais qui devait s'appeler Verrius Flaccus. D'après Aulu-Macrobe (*Ad Cicerois Ep. ad Att.*, IX, 20), ce maître serait un certain Verrius Flaccus dont il est question dans Macrobe (*Sat.*, liv. V), et qui était très-instruit dans le droit pontifical. Ce n'est qu'une conjecture. Verrius Flaccus se fit une grande réputation comme professeur. Pour exercer l'esprit de ses disciples, il établissait entre eux des concours. Non content de leur donner un sujet à traiter, il accordait un prix au vainqueur. Ce prix était quelque livre ancien, bien ou rare. Les enfants de la première noblesse fréquentaient son école. Auguste le choisit pour précepteur de ses deux petits-fils, Caligula et Lépide César. Verrius Flaccus fut logé au palais impérial, et il professa dans cette partie du palais appelée l'*Atrium Vestiarum*. Il lui fut permis de garder ses anciens élèves, à condition qu'il n'en admettrait pas de nouveaux. Il recevait un traitement annuel de cent mille sesterces (plus de vingt mille francs). Il mourut dans un âge avancé, sous le règne de Tibère. Sa statue se voyait à Préneste, dans la partie inférieure du forum, en face de l'hémicycle, où on lisait, gravée sur une table de marbre, des *Fasti* composés par Flaccus lui-même. On a démonté sur la nature de ces *Fasti* : il faut les distinguer des *Fasti Praenestini*, annales de Préneste, semblables à celles que possédaient Arretum, Tibur, Tusculum (Ovide, *Fasti*, VI, 57, seq.). Les *Fasti Verriani* étaient un calendrier indiquant les jours où les tribunaux venaient, ceux où ils étaient fermés, et ceux où ils n'étaient ouverts que la moitié de la journée (*dies fasti, nefasti, interdicti*), les fêtes religieuses, les triomphes, etc., mentionnant spécialement tout ce qui était particulier à la famille des Césars. En 1770 on découvrit les fondations de l'hémicycle de Préneste, et parmi les ruines on rencontra des portions d'un ancien calendrier qui furent reconnues pour être des fragments des *Fasti Verriani*. Des fouilles ultérieures firent trouver d'autres parties du même ouvrage. Le savant antiquaire Foggia reconstruisait d'après ces débris les mois entiers de janvier, mars, avril, décembre et une partie de février. Il publia son travail sous le titre de *Fastorum anni romani reliquiae*; Rome, 1779, in-8°. Wolf a reproduit ce calendrier à la fin de son Suetone; Leipzig, 1802, t. IV, p. 315-366; et Orelli l'a inséré dans ses *Inscriptiones Latinae*, vol. II, p. 379.

Verrius Flaccus avait beaucoup écrit et sur des sujets très-divers. Il était à la fois archéologue, historien, philologue, poète même, puisque Priestley cite de lui ce vers hexamètre :

Blanditque labor molli curabitur arte.

Il ne nous reste que huit ou neuf titres de ses nombreux ouvrages, tous perdus aujourd'hui, à l'exception de quelques fragments. Voici ces titres : *Libri rerum memoria dignarum*; c'était un recueil des faits et des coutumes les plus



remarquables de l'histoire publique et privée des Romains. Ce recueil, puisé à des sources antiques et qui ne sont pas venues jusqu'à nous, serait d'un très-grand prix pour la connaissance des institutions civiles et religieuses de l'ancienne Rome ; ce qui nous en reste est peu de chose, et se trouve dispersé dans les ouvrages d'Aulu-Gelle, de Pline, de Macrobe ; — *Saturnus*, dissertation mythologique sur le culte de Saturne en Italie ; — *De Obscuris Catonis* (sur les archaïsmes de Caton) ; ce traité, qui contenait au moins deux livres, était comme un appendice du grand travail de Flaccus sur la langue latine ; — *De Orthographia* ; cet ouvrage fut l'objet d'une réfutation de la part de Scribonius Aphrodisius, grammairien célèbre de la même époque. Scribonius mêla à ses critiques philologiques des attaques contre le savoir et les mœurs de Flaccus ; — *De dubiis Generibus* : ce traité, cité par Arnobe, Priscien et Charisius, était peut-être simplement un chapitre de l'ouvrage précédent ; — *Epistolæ* : ces lettres, mentionnées par Servius (*Ad Æn.*, VIII, 423), étaient aussi relatives à des questions grammaticales ; — *Etruscarum (rerum ou disciplinarum) Libri* : cet ouvrage, mentionné par un vieux scoliaste de Virgile (*Interpres vetus ab A. Maio editus, ad Virg. Æn.*, X, 183, 198), était moins sans doute une histoire des Étrusques qu'un recueil de particularités philologiques et archéologiques relatives à ce peuple ; — *De Verborum Significatione, De Verborum Significatu* ; ces deux titres, presque identiques, doivent indiquer un seul traité, celui qui fut abrégé par Festus. Pour tout ce qui concerne cet ouvrage, voy. Festus. Verrius Flaccus, qui était avec Varron l'autorité la plus considérable pour toutes les notions relatives aux origines et à l'histoire de la langue latine, et qu'on pourrait appeler le Du Cange de l'antiquité romaine, a été souvent cité par les écrivains des premiers siècles de l'empire et par les grammairiens postérieurs ; il serait trop long et sans intérêt d'indiquer ici toutes ces citations ; on les trouve recueillies dans l'édition publiée par M. Egger sous ce titre : *Marci Verrii Flacci Fragmenta..... Sexti Pompei Festi Fragmentum....* ; Paris, 1839, in-18. L. JOUBERT.

Suétone, *De illust. Gramm.*, XVII, XVIII, XIX ; *Aug.*, etc., 86. — K. Ott. Müller, *Præfat. ad Pompeium Festum* ; Leipzig, 1830.

FLACCUS (*Caius Valerius*), poète romain, mort dans la seconde moitié du premier siècle de l'ère chrétienne. Son nom nous apprend qu'il appartenait à l'antique et illustre maison des Valerius et à la famille des Flaccus. Tandis qu'une autre famille de la même maison, celle des Messala, gardait son ancien éclat jusque sous les premiers empereurs byzantins, les Flaccus, ruinés par les guerres civiles, tombèrent dans l'obscurité. Le père de Valerius Flaccus nous est inconnu, et ce que nous savons du poète lui-même se réduit à peu de chose. Certains manus-

crits, entre autres celui du Vatican, lui donnent les noms de *Setinus Balbus* ; mais cette multiplicité de noms est contraire à l'usage général des Romains de ce temps de ne pas porter plus de trois noms. Les mots de *Setinus Balbus* ne s'appliquent sans doute pas à Valerius Flaccus, mais à quelqu'un de ses commentateurs, ou au propriétaire du manuscrit d'où sont dérivés tous ceux qui donnent ces deux noms. Pourtant plusieurs commentateurs se sont appuyés sur l'expression *Setinus* pour faire naître Valerius Flaccus à Setia, ville de Campanie (aujourd'hui Sezza). D'un autre côté, Martial l'appelle « l'espoir et le nourrisson du foyer d'Anténor, » c'est-à-dire de Padoue ; il dit que « Apona (Padoue) ne lui devra pas moins qu'à Tite-Live et à Stella » : deux passages qui indiquent clairement Padoue comme le lieu de naissance de Flaccus. Pour concilier cette contradiction, on a supposé que Valerius Flaccus, né à Setia, fut élevé à Padoue. Mais cette conjecture ne serait utile que si *Setinus* s'appliquait réellement à Valerius Flaccus, ce qui est fort douteux. Il n'est pas non plus probable que toutes les épigrammes de Martial qui portent la suscription *Ad Flaccum* aient été faites pour l'auteur des *Argonautiques*. On doit donc repousser comme suspectes toutes les inductions que des critiques en ont tirées pour reconstruire la biographie du poète. C'est à peine si sur l'autorité de ces deux vers des *Argonautiques* :

Phœbe, monce, si Cymæ ac mihi conscia vatis  
Stat casta cortina domo,

on peut admettre avec Pius et Heinsius que Flaccus était membre du collège sacerdotal des Quindécemvirs. D'après quelques vers très-obscurs d'ailleurs du début des *Argonautiques*, on pense qu'elles furent adressées à Vespasien et publiées lorsque Titus achevait la conquête de la Judée. Un passage de Quintilien permet de placer vers l'année 90 après J.-C. la mort de Valerius Flaccus.

Il ne nous reste aujourd'hui de cet auteur qu'un ouvrage inachevé, en huit livres, sur l'expédition des Argonautes. Ce sujet avait été traité avec beaucoup d'art et d'élégance par Apollonius de Rhodes. Varron d'Attax fit passer en latin l'œuvre du poète alexandrin. En le prenant à son tour pour modèle, Valerius Flaccus ne s'astreignit pas à la fidélité d'un traducteur, et il modifia souvent le poème qu'il imitait. En général il le développa, l'amplifia, insistant longuement sur les aventures du voyage avant l'arrivée des héros dans les domaines d'Aéthra. Le huitième livre finit brusquement au moment où Médée supplie Jason de l'emmener en Grèce avec lui. La mort d'Absyrte et le retour des Argonautes suffisaient pour remplir encore trois ou quatre livres ; nous ignorons s'ils sont perdus ou si le poète a laissé son œuvre inachevée.

Quintilien a dit : « Nous avons reçu beaucoup perdu en Valerius Flaccus. »

norable mais assez vague expression de regret a induit certains critiques à attribuer à Flaccus les plus hauts mérites poétiques. Cependant, les *Argonautiques* n'ont aucune de ces qualités de premier ordre qui conquièrent et gardent l'admiration de la postérité. Le style en est laborieusement élégant, obscur par recherche de la concision; la versification en est harmonieuse, mais de cette harmonie un peu lourde et monotone qui caractérise les poésies de décadence. L'ensemble de l'œuvre est froid et ennuyeux. Il serait aussi difficile d'y trouver des fautes grossières contre le goût que des pensées neuves, des images vraiment poétiques. Le talent de Valerius Flaccus ne brille guère que dans les descriptions : elles sont vives, riches, vigoureuses, mais trop surchargées de détails et peu naturelles. En somme, les *Argonautiques* sont l'œuvre d'un érudit, d'un rhéteur, d'un versificateur, non d'un vrai poète.

On les a beaucoup louées, on les a peu lues, et elles n'ont jamais exercé d'influence sur aucune littérature. Valerius Flaccus, resté inconnu durant le moyen âge, fut remis en lumière par le Pogge, qui, pendant le concile de Constance, en 1416, découvrit dans le monastère de Saint-Gall un manuscrit contenant les trois premiers livres des *Argonautiques* et une partie du quatrième. L'édition *princeps* fut imprimée très-incorrectement, d'après un bon manuscrit, à Bologne, par l'go Rugerius et Doninus Bertochus, 1472, in fol.; la seconde édition, qui est beaucoup plus rare que la première, fut publiée à Florence, par Sanctus-Jacobus de Ripoli, in-4°, sans date, mais vers 1481. Le texte, d'abord excessivement corrompu, a été graduellement épuré par la collation de divers manuscrits, dans les éditions de Jo.-Baptiste Pius, Bologne, 1519, in-fol.; de Lud. Carrion, Anvers, 1565, 1566, in-8°; de Nicolas Heinsius, Amsterdam, 1680, in-12; et surtout dans celle de Pierre Burmann, Leyde, 1721, in-4°. C'est l'édition la plus complète qui existe de Valerius Flaccus, bien que celles de Harles, Altenbourg, 1781, in-8°, de Wagner, Göttingue, 1805, in-8°, et de Lemaire, Paris, 1821, 2 vol. in-8°, soient d'un usage plus commode. Le huitième livre a été publié séparément, avec des notes critiques et des dissertations sur certains vers supposés apocryphes, par A. Veichert; Misnie, 1816, in-8°. Les *Argonautiques* ont été traduites en vers anglais par Nicolas Whyte, en 1565, sous le titre de *The Story of Jason, how he gotte the golden flece, and how he did begyle Media; out of laten into englische*; en vers français, par A. Dureau de Lamalle; Paris, 1811, 3 vol. in-8°; en vers Italiens, par M.-A. Pindemonte; Venise, 1776, in-4°, et en vers allemands, par C.-F. Wunderlich, Erfurth, 1805, in-8°.

LÉO JOUBERT.

Martial, I, 62, 77. — Quintilien, X, 1. — *Préfaces de Pius*, de Heinsius, de Burmann, de Wagner, recueillies dans l'édition Lemaire, t. I<sup>er</sup>.

\* FLACCUS PAPIRIUS, jurisconsulte romain, vivait un siècle avant l'ère chrétienne. Il était contemporain de Jules César. Au rapport de Paul, il écrivit un traité ayant pour titre : *De Jure Papiriano*. On appelait ainsi le recueil des lois des anciens rois de Rome, fait par Papirius. Un autre ouvrage de Flaccus, *De Indigitamentis*, est cité par Censorinus. Ces *Indigitamenta* portaient sur certaines invocations en usage dans les cérémonies religieuses. D'après d'autres citations de Paul et de Censorinus, et par suite de cette circonstance que Papirius était lui-même pontife, on peut voir combien les cérémonies religieuses et les lois civiles se confondaient souvent à cette époque reculée de l'histoire romaine. Une loi *Papiria* citée par Servius, et un passage du *Jus Papirianum* mentionné par Macrobe, où l'on fait allusion à une distinction entre les ornements et le service intérieur du temple, peuvent être attribués à Flaccus. Il en est de même de quelques fragments recueillis par le même Macrobe, par Festus, Arnobe et Priscien.

V. R.

Paul, *Dig.*, 50, tit. 16. — Servius, *Ad Æn.*, XII. — Macrobe, *Sat.* — Censorinus, *De Die Nat.* — Maiansius, *Ad XXX Ictor. Fragm. Comment.*, vol. II. — Dirksen, *Bruchstücke*. — Smith, *Dictionary of Greek and Roman Biography*.

\* FLACCUS SICULUS, jurisconsulte romain, vivait probablement vers la fin du premier siècle de l'ère chrétienne. On trouve des fragments des écrits de ce jurisconsulte dans les *Agri-mensores* de Turnèbe. Ces fragments témoignent d'une grande connaissance des lois, et fournissent des détails de mœurs et de législation qui ne sont pas sans intérêt. On y voit, par exemple, la distinction entre les colonies, les municipes, les préfectures et les *ager occupatorius* et *ar-cifinius*. Des passages du même jurisconsulte se rencontrent, par suite de quelque transposition, dans le *Liber Simplicis* attribué à Aggenus Urbicus. La même cause explique l'insertion d'un autre passage de Sículus Flaccus dans une *Controversia de fine* qui fait partie d'un traité *De Controversiis Agrorum*, publié pour la première fois dans le *Rheinisches Museum fuer Jurisprudenz* (Museum rhénan de la Jurisprudence), par Blume.

Fabricius, *Bibl. Lat.* (édit. Ernesti). — Turnèbe, *Agri-mensores*; Paris, 1554, in-4°. — Smith, *Dictionary of Greek and Roman Biography*.

\* FLACCUS STATILIUS (Στατύλλιος Φλάκκος), auteur de quelques épigrammes de l'*Anthologie Grecque*, vivait à une époque incertaine. Nous ne savons rien de lui, mais son nom prouve qu'il était Romain. En tête d'une de ses épigrammes, le nom de Flaccus est écrit Τυλλίου Φλάκκου, et trois autres portent la simple inscription de Φλάκκου.

Brunck, *Anal.*, vol. II, p. 292. — Jacobs, *Anthol. Græca*, vol. II, p. 220; vol. XIII, p. 965. — Fabricius, *Bibliotheca Græca*, vol. IV, p. 493.

\* FLACCUS (*Tibullus*), poète dramatique latin, d'une époque inconnue. On ignore son his-

toire; on sait seulement qu'il composa des mimes. Il ne nous reste de ses œuvres qu'un seul vers, tétramètre trochaïque, tiré d'un mime intitulé *Melane*. Ce vers est cité par Fulgence, au mot *capularem*.

*Bothe, Poetae Latini, vol. V, p. 373.*

FLACCUS (*Persius*). Voy. PERSÉ.

FLACCUS (*Horatius*). Voy. HORACE.

FLACCUS (*Calpurnius*). Voy. CALPURNIUS.

FLACCUS ILLYRICUS (*Matthias*). Voyez FLACH-FRANCOWITZ.

FLACILLA ou FLACCILLA MELIA (Πλάκίλλα dans Grégoire de Nysse, Φλάκίλλα dans la Chronique d'Alexandrie), première femme de Théodose le Grand, morte en 385. Quelques modernes ont induit d'un passage obscur de Théodoret qu'elle était fille d'Antonin, consul en 382, mais cette conjecture est fort douteuse. On la croit née en Espagne et tante maternelle de ce Nébridius qui épousa, après 388, Salvina, fille de Gildon le Maure. Flacilla eut au moins trois enfants de Théodose, savoir : Arcadius, né vers 377; Honorius, né vers 384, et Pulchérie, née probablement avant 379, puisque, d'après Claudien, Théodose avait plus d'un enfant en montant sur le trône. Pulchérie mourut avant sa mère, et Grégoire de Nysse composa à ce sujet un discours de consolation. Quelques critiques ont supposé, mais sans raison, qu'elle avait un autre enfant nommé Gratien. Flacilla mourut à Scythium, en Thrace, et Grégoire de Nysse composa son oraison funèbre. Tous les écrivains s'accordent à louer Flacilla pour sa piété, sa charité et son orthodoxie, et elle a été canonisée dans l'Église grecque.

*Theodoret, Orat. VI; De Saturninus, De Humana Theodosia, imp. — Claudien, Laus Severae — Saint Jérôme, Epist. ad Valentinum, vol. IV, edit. des Bénédictins. — Saint Ambroise, De Officiis Theodosii Orat. — Grégoire de Nysse, Orat. funeb. pro Flacilla — Theodoret, Histor. eccles., V, 10. — Sozomène, Hist. eccles., VII, 2. — Chron. Alex., V. — Chron. Paschale, p. 342, edit. de Bonn. — Tillemont, Histoire des Empereurs, vol. V, p. 161, 191, 242.*

FLACÉ (*René*), poète français, né à Noyen-sur-Sarthe, le 23 novembre 1530, mort le 15 septembre 1600. Il était curé de La Couture, au Mans, et dirigeait le collège établi près de cette église. C'était alors, suivant La Croix du Maine, le plus célèbre collège de la ville. Parmi ses principaux ouvrages, nous indiquerons : *Catechismus catholicus, in quo discipulus doctorem interrogat*; Paris, 1571, in-8°. La seconde partie de ce catechisme latin parut au Mans, en 1590, petit in-4°, sous ce titre : *Catechismus catholicus pars posterior*. C'est un poème en vers élégiaques. Flacé le traduisit plus tard en français, sous le titre de : *Catechisme catholique et sommaire de la doctrine chrétienne*; Le Mans, 1578, in-8°. Ses vers français valent beaucoup moins que les vers latins. On lui doit encore : *Poésies tirées de la Bible, tournées du latin en vers français*; Le Mans, 1587, in-12. — *De numerorum Ordo*, petit poème latin inséré dans les

*Cosmographie de Belleforest*, t. I, p. 43; — *De Admirabili Ascensione Christi Carmen panegyricum*; Le Mans, 1591, in-8°; — *Copie d'une lettre envoyée par le curé de La Couture à un sien confrère et amy touchant le dernier concile de Tours*; Le Mans, 1592, in-8°. La Croix du Maine attribue encore à Flacé des comédies, des poëles, et plusieurs tragédies inédites, entre autres sa tragédie d'*Elips*, comtesse de Salbery, représentée au Mans, en juin 1579; mais nous croyons que ces pièces sont perdues. Nous pouvons cependant désigner entre les œuvres inédites de Flacé et conservées jusqu'à nos jours : *Speculum Hereticorum carmine perstrictum*, ancien manuscrit de Colbert, qui porte aujourd'hui le n° 8,405 parmi les volumes latins qui appartiennent à l'ancien fonds du roi. B. H.

*La Croix du Maine, Biblioth. francos. — Desportes, Bibliographie du Mans. — E. Hauriou, Hist. litt. du Mans, t. I<sup>er</sup>, p. 1.*

FLACH-FRANCOWITZ (*Matthias*), plus connu sous le nom de *Flacius Illyricus* (1), célèbre théologien protestant, né en 1520, à Albona, dans l'Istrie, et mort en 1575, à Francfort-sur-le-Mein. Privé jeune encore de son père et négligé par ses tuteurs, il ne dut qu'à lui-même les connaissances qu'il acquit. Il se tourna vers l'étude de la théologie, et pour pouvoir s'y livrer tout entier il forma le dessein, à l'âge de dix-sept ans, d'entrer dans un couvent. Il consulta là-dessus un de ses parents, Baldo Lupetino, provincial des Franciscains. Celui-ci, qui avait quelque penchant pour les principes protestants, pensant qu'il paya plus tard de sa vie, le détourna de ce projet, et, tout en l'exhortant à continuer ses études de théologie, il l'engagea à visiter les universités de l'Allemagne. Flacius suivit ce conseil. En 1539 il se rendit à Bâle; Simon Grynaeus l'accueillit dans sa maison, et Matthias Garbicius, professeur de grec, le reçut avec bienveillance et l'aide de ses lumières. En 1541 Flacius passa à Wittenberg, où il entendit Luther et Mélancthon. Il trouva dans ce dernier un utile protecteur. Cependant le mouvement religieux au centre duquel il se trouvait rebâtissait l'imagination de ce jeune homme, naturellement plein d'ardeur et de ferveur. Les grandes doctrines du péché, de la grâce, des peines éternelles, qui occupaient une si grande place dans les enseignements des réformateurs, portèrent le trouble dans sa conscience; il eut à traverser une crise pénible avant d'arriver à ce calme de l'âme qui n'est jamais le résultat que d'une forte croyance. Il était soumis d'un autre côté à d'aussi rudes épreuves; il n'avait aucune ressource, et il ne put pourvoir à son existence qu'en donnant des leçons de grec et d'hébreu; heureusement pour lui, il s'était rendu ces deux langues assez familières à Bâle, auprès de Grynaeus et de Garbicius. Toutes ces difficultés ne l'empêchèrent

(1) Il prit lui-même le surnom d'*Illyrien*, pour indiquer sa patrie. L'Istrie était une partie de l'Illirie.

pas de continuer ses études avec une rare constance.

En 1544 il fut nommé professeur d'hébreu à Wittemberg. La guerre le força de chercher pendant quelque temps un refuge à Brunswick; mais il put bientôt reprendre ses fonctions, qu'il continua jusqu'en 1549. Après la mort de Luther, l'esprit conciliant de Mélanchthon domina à Wittemberg. Sous cette influence, on ne fut pas éloigné de sacrifier à l'amour de la paix quelques-unes des formules qui dans l'exposition des doctrines blessaient le plus les catholiques. Dans l'assemblée de la noblesse et du clergé de Saxe, réunie à Leipzig en 1548 par l'électeur Maurice, Mélanchthon avait été d'avis qu'on pouvait recevoir l'interim comme une règle suffisante dans les choses indifférentes, c'est-à-dire dans les choses qui ne constituent pas le fond même de la religion, entendant par là quelques-unes des cérémonies du culte catholique dont l'adoption lui paraissait offrir peu de danger pour les croyances protestantes. Un certain nombre de théologiens saxons se rangèrent à cette opinion. Ces concessions révoltèrent le fougueux Flacius; il rompit avec Mélanchthon, et pour pouvoir combattre plus librement cette tendance, il quitta Wittemberg, s'établit à Magdebourg et se trouva bientôt à la tête des luthériens rigides. Telle fut l'origine des controverses violentes sur ce qu'on appela les *points adiaphoristiques*, controverses qui pendant plusieurs années troublèrent les églises protestantes de l'Allemagne. Flacius, pour lequel il n'y avait point de choses indifférentes quand il s'agissait de la liberté chrétienne, publia un grand nombre d'opuscules plus ou moins étendus contre Mélanchthon et ses partisans, qu'on appelait *philippistes*, du prénom de leur chef. En même temps il attaquait dans de nombreux écrits l'Eglise catholique, soutenant ainsi à la fois la guerre au dedans et au dehors. Son zèle et ses ouvrages lui firent des amis parmi tous ceux qui craignaient que de concession en concession on ne finit par ruiner l'Eglise luthérienne.

Quand les ducs de Saxe-Weimar fondèrent l'université d'Iéna, destinée, dans leur intention, à être le boulevard du luthéranisme, Flacius fut naturellement désigné à leur choix. En 1557 il y fut nommé professeur de théologie. Il apporta dans son enseignement cet esprit roide et inexorable qui avait déjà soulevé la tempête des points adiaphoristiques. En 1559 il engagea les ducs de Saxe-Weimar à proscrire par un édit toutes les erreurs qui, selon lui, s'étaient glissées dans l'Eglise luthérienne, et en particulier les opinions théologiques de Mélanchthon, qui avait abandonné les doctrines de Luther sur le libre arbitre et sur la grâce. Ce projet, qui aurait allumé un nouvel incendie en Allemagne, fut repoussé; mais cet échec n'arrêta pas l'ardeur de Flacius. Il avait pour collègue à Iéna Victorin Strigel, disciple et ami de Mélanchthon. Ces deux hom-

mes ne pouvaient vivre longtemps en bonne intelligence. Strigel donna bientôt occasion à Flacius de se déclarer ouvertement son adversaire, en enseignant, plus librement que ne l'avait fait Mélanchthon, que l'homme est capable de contribuer en quelque chose à l'œuvre de sa conversion. Ce fut en vain qu'il prétendit ne s'écarter en rien des doctrines reçues; Flacius ne se contenta pas de cette déclaration; il attaqua la doctrine de son collègue, et, sur les réclamations de quelques théologiens, la cour de Weimar décida qu'il y aurait une conférence entre les deux professeurs. Elle eut lieu à Weimar, en 1560, en présence du duc Jean-Frédéric, de ses frères, de plusieurs conseillers et d'un certain nombre de théologiens. Flacius, attiré par la discussion sur un terrain difficile, poussa jusqu'à l'exagération ses assertions sur le péché originel. Pour réfuter son adversaire, il avait soutenu que s'il est vrai, comme l'enseigne l'Ecriture, que l'homme est entièrement pénétré par le péché originel, il est impossible qu'il puisse contribuer en rien à sa conversion. Strigel, habile à manier les armes de la dialectique, lui demanda si après la chute le péché originel était dans l'homme un simple accident ou la substance humaine même; s'il n'est qu'un accident, l'argument de Flacius n'avait pas de base, et il semblait difficile d'admettre qu'il est la substance même de l'homme. Peu habitué à ces distinctions subtiles, Flacius voulut s'en tenir aux déclarations bibliques; mais, pressé par son adversaire, il finit par répondre que le péché originel est la substance même de l'homme. Cette assertion causa une surprise extrême; elle le fit accuser de manichéisme. Il chercha à lui donner une interprétation raisonnable; mais comme il ne voulut pas la rétracter, il fut destitué en 1562 et invité à quitter les États du duc de Weimar. Il est évident cependant qu'il n'avait pas voulu prendre dans son acception métaphysique l'expression dont il s'était servi, et qu'il ne l'avait employée que pour peindre avec plus de force l'état de péché de l'homme. Ce qu'il y eut ici de plus surprenant, c'est que l'assertion hasardée de Flacius trouva des partisans, parmi lesquels se distinguèrent, par leur opiniâtreté, Chr. Irenæus, prédicateur de la cour de Weimar, Cyr. Spangenberg, prédicateur du duc de Mansfeld, et quelques pasteurs de ces deux principautés et des pays voisins. Ils furent tous également déposés. Cet acte de rigueur ne mit pas fin à la controverse qui s'éleva sur ce point avec une incroyable violence et qui menaça pendant quelque temps de jeter en Allemagne un nouveau brandon de discorde.

Flacius se retira à Ratisbonne. En 1567 il fut appelé, avec Spangenberg et quelques autres de ses amis, à Anvers pour diriger l'Eglise évangélique qui venait de s'y former. Cette Eglise fut bientôt persécutée. Flacius se réfugia à Strasbourg; il passa bientôt à Francfort-sur-le-Main, où il finit sa carrière agitée. Il est peu de théo-



logiens du seizième siècle qui aient exercé par leurs écrits une si grande action que Flacius. Possédant bien les langues bibliques, et versé dans la connaissance de l'histoire ecclésiastique, il fut, malgré son orthodoxie rigide, le père de la théologie critique. Le premier, il présenta sous une forme scientifique un ensemble de règles propres à guider l'interprète de l'Écriture Sainte, jetant ainsi les bases de l'herméneutique. Pendant longtemps on n'a rien eu de supérieur à ce qu'il a écrit sur ce sujet. En même temps il ouvrit une nouvelle voie à l'histoire ecclésiastique, dont il repoussa les légendes et les traditions erronées, fruits d'une piété mal éclairée, et qu'il ramena aux sources. Ces services signalés ne peuvent cependant faire oublier l'aigreur avec laquelle il poursuivit toute opinion s'écartant de l'orthodoxie luthérienne, l'ardeur avec laquelle il souleva sans cesse de nouvelles querelles théologiques, et la violence et l'exagération qu'il apportait dans la discussion. Il abreuva d'amertume la vieillesse de Mélanchthon, qui avait été son maître et son bienfaiteur, et hâta peut-être par ses attaques immodérées la fin de cet homme, essentiellement ami de la paix. Mais il se faisait illusion à lui-même, en excusant sa conduite à ses propres yeux par cette maxime que l'intérêt de la vérité doit passer avant la reconnaissance et l'amitié. Un historien allemand fait remarquer avec beaucoup de justesse qu'il semble s'être donné pour mission de remplir dans les affaires ecclésiastiques le rôle d'un procureur général. Il n'est pas étonnant qu'un homme de ce caractère ait excité, même chez ses coreligionnaires, des haines ardentes. Un théologien luthérien de son temps assurait que la seule bonne action qu'il eût jamais faite avait été de mourir, et un de ses partisans, Jacques Andréas, dit, dans une de ses lettres, écrite après la mort de Flacius, « que son Illyricus était, à tout prendre, l'Illyricus du diable et qu'il soupait avec les diables, d'après son intime conviction. » Il est juste cependant de reconnaître que, quelque réels qu'aient été ses torts, il les expia assez largement par les persécutions dont il fut l'objet dans les dernières années de sa vie.

De ses nombreux écrits nous ne citerons que les suivants, qui sont les plus remarquables et les plus dignes d'être mentionnés : *Omnia Scripta latina contra adiaphoristicas fraudes edita* ; Magdebourg, 1550, in-8° ; — *Confessionis Andr. Osiandri de Justificatione Refutatio* ; Francfort-sur-le-Mein, 1552, in-4° ; — *Catalogus testium veritatis qui ante nostram ætatem Romanorum pontificibus primatui eorumque erroribus reclamant et pugnantibus sententiis scripserunt* ; Bâle, 1556, in-4° : cet ouvrage a eu plusieurs éditions, dont les meilleures sont celles de J.-C. Dietrich, à Francfort-sur-le-Mein, 1666 et 1674, in-4°. On raconte que pour avoir des pièces qui ne se trouvaient que dans les bibliothèques de quelques couvents, Flacius visita, sous un

habit de moine, divers monastères de l'Allemagne ; — *Missa latina quæ olim ante romanam, circa 790 Domini annum, usu fuit, bona fide, ex vetusto authenticoque codice descripta* ; Strasbourg, 1557, in-8° ; livre curieux, qui a été réimprimé dans les annales du P. Leconte et dans les livres liturgiques du cardinal Bona ; — *Unanimis primitivæ Ecclesiæ Consensus de non scrutando divinæ generationis Filii Dei modo* ; Bâle, 1560, in-8° ; — *De Translatione imperii romani ad Germanos, item de electione episcoporum, quæ æque ad plebem pertinet* ; Bâle, 1566, in-8° ; 2<sup>e</sup> édit., Francfort-sur-le-Mein, 1612, in-4° ; — *Historia Certaminum de Primatu Papæ* ; Bâle, 1554, in-8° ; — *Ecclesiastica Historia, integram Ecclesiæ Christi ideam secundum singulas centurias perspicuo ordine complectens* ; Bâle, 1559-1574, in-fol. C'est le célèbre ouvrage connu sous le nom de *Centuriæ Magdeburgenses*, qualification qui lui a été donnée parce que les quatre premières centuries et une partie de la cinquième furent composées à Magdebourg ; il a eu plusieurs éditions, dont aucune ne vaut la première. « Cet ouvrage immortel, dit Mosheim, a répandu un nouveau jour sur l'histoire des commencements et des progrès de l'Église chrétienne, qu'une multitude de fables avait obscurcies. » Flacius fut aidé dans la composition de ces centuries par Nic. Gallus, Jean Wigand et Matth. Judex, prédicateurs à Magdebourg, et par Bas. Faber, André Corvin et Th. Holzbutler. Comme cette histoire devint entre les mains des protestants une arme de guerre formidable contre l'Église catholique, on fit bientôt à Rome travailler à sa réfutation, et c'est ce qui donna lieu à Baronius d'écrire ses *Annales ecclésiastiques* (1588-1607, 12 vol. in-fol., renfermant l'histoire des douze premiers siècles) ; — *Clavis Scripturæ Sacræ* ; Bâle, 1567, in-fol., et plusieurs autres éditions, dont la meilleure est celle de J. Musæus, à Léna, 1675, in-fol. Cet ouvrage comprend deux parties, dont la première est un dictionnaire donnant l'explication d'une foule de mots et de locutions de l'Écriture Sainte, et dont la seconde se compose de plusieurs traités se rapportant en général à l'herméneutique biblique. Malheureusement le dictionnaire est fait pour la Vulgate, et non pour les textes originaux. Malgré cela, et quoique trop diffus et surchargé de discussions dogmatiques déplacées, cet écrit pris dans son ensemble a été ce qu'on a eu pendant longtemps de plus complet, de plus riche et de plus savant sur l'herméneutique biblique ; — *Glossa compendiaris in Novum Testamentum* ; Bâle, 1570, in-fol. ; 2<sup>e</sup> édit., Francfort-sur-le-Mein, 1659, in-fol. : commentaire qui fut fort utile à l'époque où il parut, quoiqu'il soit trop empreint des défauts de l'auteur, c'est-à-dire de diffusion et de digression dogmatique. — On a encore de Flacius un très-grand nombre d'écrits polémiques contre les catholiques, contre l'interim, contre les cal-



vinistes, contre Strigel, Osiander, Georges Major, le mystique Schwenckfeld, etc. Enfin, il tira de la poussière des bibliothèques l'*Histoire de Sulpice Sévère* et l'écrivit de Julius Firmicus Maternus, *De Erroribus profanarum Religionum*.

Michel NICOLAS.

Twistus, *Matthias Flacius Illyricus*; Berlin, 1844, in-8°. — J.-B. Ritter, *Beschreib. des Lebens Flacii*; Francfort-sur-le-M., 1793, in-8°; 2<sup>e</sup> édit., 1798. — Adamus, *Vita Germanorum Theolog.* — Zeumerus, *Vita Theologorum Ienensium*. — Boissard, *Icones Virorum illustrium*, part. III. — Camerarius, *Vita Melanchthonis*. Camerarius n'est pas toujours juste envers Flacius. — Bayle, *Dict. crit.*, art. *Illyricus* et *Pict. Strigelius*. — Nicéron, *Mémoires*, t. XXIV. — Prosp. Marchand, *Diction. historiq.* — Schroeckh, *Lebensbesch. berühmter Gelehrten*, t. I. — Rich. Simon, *Hist. crit. des Commentateurs du N. T.*, ch. 47. — Mayer, *Geschichte der Schriftsteller*, passim. — De Bure, *Bibliographie instructive*.

**FLACH-FRANCOWITZ** (*Matthias Flacius Illyricus*), fils du précédent et docteur en médecine. L'identité de noms l'a fait confondre avec son père par la plupart des biographes et des bibliographes. Il fut professeur de médecine à Rostock. On a de lui : *Commentariorum physicorum de Vita et Morte Libri IV, in quibus ea quæ ejusdem argumenti ab Aristotele et Galieno cæterisque philosophis et medicis breviter obscuriusque tradita sunt, expeditiori methodo copiosius explicantur*; Francfort, 1584, in-4°; 2<sup>e</sup> édit., Lubeck, 1616, in-8°; — *Thema de Concoctione et Cruditate*; Rostock, 1594, in-8°; — *Disputationes, partim physicæ partim medicæ, in academia Rostochiana propositæ*; Rostock, 1602 et 1603, in-8°; — *Opus logicum absolutissimum in Organon Aristotelis*; Francfort, 1593, in-8°. Michel NICOLAS

*Supplementum Epitomes Bibliothecæ Gesnerianæ*, à la fin de la *Bibliothèque franç. de Du Verdier*. — Prosp. Marchand, *Dict. hist.*

**FLACHAT** (*Jean-Claude*), industriel et voyageur français, né à Saint-Chamond, vers le commencement du dix-huitième siècle, mort en 1775. Poussé par le désir de s'instruire, il commença par visiter l'Italie, et se rendit, en 1740, à Constantinople, par Bâle et la vallée du Danube. Il avait le dessein de pousser son voyage jusqu'aux Indes; mais il ne put obtenir un passe-port de l'ambassadeur de France, qui donna pour prétexte de son refus les difficultés et les dangers d'une telle entreprise. Forcé de s'arrêter à Constantinople, il se mit à étudier, selon son habitude, le commerce, les arts et l'industrie des indigènes. S'étant rendu agréable au kilar-acha Hadji-Bekhtasch, il obtint par la protection de ce fonctionnaire le titre de *bazerguan-baschi* (chef des marchands). Il pourvut la maison du sultan d'un grand nombre de produits sortis des manufactures de l'Occident et surtout de la France. Sa position lui offrit la facilité de pénétrer dans divers établissements, où il examina les procédés usités chez les Grecs pour la teinture, l'étamage et la fabrication des tissus; et comme il parlait le turc et le persan, il put s'informer par lui-même de tout ce qu'il désirait apprendre. En 1755 il se rendit à Smyrne, où

il étudia la culture de la garance. Rentré enfin dans sa patrie, après une absence de dix-huit ans, il établit à la manufacture de Saint-Chamond en Lyonnais, qui appartenait à son frère, des ouvriers grecs, étameurs, teinturiers, fileurs, qu'il avait à grand'peine ramenés de Smyrne. Dans son zèle patriotique pour hâter les progrès de l'industrie française, il permit au public de visiter les ateliers dont il était directeur, et d'imiter les procédés nouveaux qu'il avait rapportés. Cette conduite honorable obtint une récompense. Louis XV accorda à la manufacture de Saint-Chamond le titre de manufacture royale et divers privilèges pour le maître et les ouvriers. Flachat était membre de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Lyon. On a de lui : *Observations sur le commerce et sur les arts d'une partie de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique et même des Indes orientales*; Lyon, 1766, 2 vol. in-12, traduit en allemand sous le titre de *Untersuchung zur Beförderung des Handels, der Künste, Handwerke*; Leipzig, 1767, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage contient le récit des voyages de l'auteur, la relation de ce qu'il a vu; le tout entremêlé sans ordre de remarques et de mémoires sur divers procédés industriels, de la description de machines utiles ou curieuses et même de quelques anecdotes. Quelques figures, assez grossièrement exécutées, et trop en raccourci, servent à faire comprendre le mécanisme des machines. On trouve de plus dans le 1<sup>er</sup> volume la capitulation accordée par la Porte aux Français en 1740; dans le second, des détails intéressants sur les sultans Mahmoud I<sup>er</sup> et Osman III, et une longue description du sérail. Flachat est un des premiers Européens qui aient visité le sérail; au reste, il n'en parle que d'après des souvenirs, car il lui avait été expressément interdit de prendre des notes ou de tracer des esquisses.

E. BEAUVOIS.

Flachat, *Observations*. — Meusel, *Bibl. historica*, t. II, part. I, p. 370. — Bregnot de Lut et Périsaud, *Biographie Lyonnais*; Lyon, 1839, gr. in-8°.

**FLACHERON** (*Louis-Cécile*), architecte français, né à Lyon, en 1772, mort le 12 mars 1835. Il dirigea pour la ville de Lyon un grand nombre de travaux, et devint membre de l'Académie de cette ville. On a de lui : *Éloge de Philibert Delorme*, mémoire couronné par l'Académie de Lyon; Lyon, 1814; — *Mémoire sur la pierre de Choin de Fay*; Lyon (sans date), in-8°. Flacheron lut à l'Académie de Lyon plusieurs mémoires et une traduction de la *Basilica Lugdunensis* du P. de Bussièrès.

Bregnot de Lut et Périsaud, *Catalogue des Lyonnais dignes de mémoire*. — Louandre et Bourquelot, *La Littérature française contemporaine*.

**FLACKSENIUS** (*Jean*), prélat finlandais, né à Mackyla, en 1636, mort le 11 juillet 1708. Il étudia à l'université d'Abo, dont il devint secrétaire en 1665; plus tard il fut successivement adjoint à la Faculté de philosophie, professeur de mathématiques en 1669, pasteur en 1682,

professeur agrégé de théologie en 1688 et professeur ordinaire en 1689. Enfin, il fut élu évêque de Wiborg. Ses ouvrages sont : *Oratio funebris in obitum M. Andreæ Thuronis*, etc.; Abo, 1665, in-4°; — *Algebra et VIII Ephemerides Cometæ visi*; ibid., 1681; — *Synopsis mechanicæ*; ibid., 1682, in-8°; — *Disp. synodalis de Ecclesia ejusque subjecto*, etc.; 1689, in-4°; — *Sylloge systematum theologiæ mundiantæ et postdiluviani ad hæc nostra tempora*, etc.; ibid., 1690, in-4°; — *Chronologia sacra*; ibid., 1692, in-8°; — *Harmonia evangelicæ*; ibid., 1701, in-8°.

Stiermann, *Suecia litter.*

**FLACHSENIUS** (*Jacques*), théologien et physicien finlandais, natif de Mackyla, mort en 1696. Il fut docteur en théologie et prévôt de la cathédrale d'Abo. En 1665 il professa la logique et la métaphysique dans cette ville; en 1679 il y fit des cours de théologie. On a de lui : *Institutiones pneumaticæ*; Abo, 1664, in-8°; — *Collegium logicum*; ibid., 1678, in-8°; — des *Oraisons funebres*.

Gezellus, *Blog. Lex.*

**FLACIUS**. Voy. FLACH-FRANCOWITZ.

**FLACON-ROCHELLE**. Voy. ROCHELLE.

**FLACOURT** (*Étienne DE*), administrateur et voyageur français, né à Orléans, en 1607, mort en mer, le 10 juin 1660. Nommé commandant des troupes du roi au fort Dauphin dans l'île de Madagascar, il y passa en 1648. Les établissements français se trouvaient dans la plus triste situation; on s'était révolté contre le commandant Pronis, qui ne réunissait pas des vivres en quantité suffisante ou les laissait gaspiller par les parents de sa femme, née d'un Madécasse. Flacourt rétablit l'ordre, et, grâce à sa fermeté et à sa prévoyance, il sut le maintenir pendant tout le temps de son administration; si l'on se permit quelquefois des murmures, on n'en vint jamais à une rébellion déclarée. Plusieurs districts inconnus de Madagascar et quelques petites îles situées dans le voisinage furent explorés par ses ordres, et il prit possession de l'île Mascareigne, à laquelle il donna le nom d'île Bourbon, en 1649. Malheureusement la même sagesse ne le guida pas dans ses rapports avec les naturels. Déjà, du temps de Pronis, les chefs madécasses avaient fait assassiner quelques Français. Flacourt, au lieu de se borner à lier avec eux des relations commerciales, eut le tort de s'immiscer dans leurs querelles particulières; son but n'était pas de faire triompher la cause de la justice (car il paraît ne s'être nullement enquis des motifs des dissensions), mais de partager les dépouilles de l'ennemi. Cette conduite n'était pas de nature à diminuer dans l'esprit des indigènes la crainte que leur inspiraient leurs redoutables voisins; aussi n'attendaient-ils qu'une occasion pour commencer les hostilités. Flacourt leur en fournit lui-même le prétexte. Il s'était engagé à donner un fusil à l'un des prin-

cipaux personnages du pays; mais, informé que cette arme devait être transmise à un Madécasse mal disposé pour les Français, il fit percer la culasse et boucher l'ouverture avec du plomb; de façon que le projectile frappât la poitrine de celui qui ferait usage du fusil. Cette combinaison manqua heureusement, par l'indiscrétion de Pronis; mais les chefs du district de Carcanossi, indignés de cette perfidie, formèrent une ligue pour détruire les Français; ils massacrèrent ceux qui s'écartaient du fort, volèrent les troupeaux et les convois de vivres, et tentèrent d'assassiner le commandant. Quoique les Français n'eussent jamais été plus de 175, et que ce nombre fût alors diminué, les attaques de ces pauvres indigènes n'étaient pas bien dangereuses; il n'y avait qu'une dizaine d'entre eux qui possédassent des armes à feu ou qui en connussent le maniement; un jour on mit en fuite, par un seul coup de canon, dix mille hommes qui étaient venus entourer le fort. Ces malheureux, abusés par leurs prêtres, remettaient le soin de leur défense à des faiseurs de sortilèges et d'enchantelements. Flacourt, au lieu de tâcher de les ramener par la douceur à de meilleures dispositions, les traita avec une rigueur excessive; il brûlait, pillait les villages, tuait les habitants, faisait exposer les têtes des chefs de la révolte. En 1652, trois cents villages du district de Carcanossi firent leur soumission; ils jurèrent obéissance au roi de France, et s'engagèrent à lui payer le tribut qu'ils portaient auparavant à leur chef; on leur promettait, en retour, la libre possession de leurs biens et le droit de les transmettre à leurs enfants. Mais cette soumission n'était ni volontaire ni sincère; et les chefs se retirèrent dans l'intérieur de l'île pour aller fomenter des intrigues contre les Français. Les vivres étant venus à manquer au fort, le 20 décembre 1653 Flacourt se mit en mer, sur une petite embarcation, pour aller acheter des provisions aux Portugais de Mozambique; mais il fut forcé, à cause du temps orageux, de rentrer au port vingt jours après son départ. Comme il était parti secrètement, on l'accusa d'avoir voulu abandonner ses compagnons; mais il apaisa les murmures et démontra la fausseté de cette imputation. Quelques mois après, arrivèrent deux navires que Flacourt avait ordre de charger de marchandises à son choix. Ayant entendu dire que les intéressés de la compagnie avaient cédé leurs droits au duc de La Meilleraye, il confia à Pronis le commandement du fort, et passa en France, en 1655, pour s'informer de l'état des choses. Plus tard il fut nommé directeur général de la Compagnie de l'Orient; il se rendit une seconde fois à Madagascar, et se noya à son retour. On a de lui : *Dictionnaire de la Langue de Madagascar*, suivi d'un petit recueil de mots de la langue des sauvages de la baie de Saldanha, près du cap de Bonne-Espérance; Paris, 1658, in-8°. Ce dictionnaire français-madécasse est très-

incomplet, il a été compilé sans soin; les mots sont transcrits en caractères latins. Dans le même volume se trouvent un *Catéchisme* et un recueil de prières en français et en madécasse. Ces ouvrages sont dédiés à saint Vincent de Paul, qui avait envoyé des missionnaires avec Flacourt; — *Histoire de la grande île Madagascar*, suivie d'une relation de ce qui s'est passé entre les Français et les originaires de cette île depuis 1642 jusqu'en 1655; et des moyens de se préserver des maladies pendant le voyage et le séjour dans l'île; Paris, 1658, in-4°; 2<sup>e</sup> édition, 1661. Cette dernière contient de plus une relation de ce qui s'est passé de 1655 à 1657; mais on n'y trouve pas l'exposition des causes du peu de succès de la compagnie. L'ouvrage est divisé en deux parties: la première, intitulée *Histoire*, contient une description de Madagascar, de Bourbon, de Nossi-Ibrahim et de Sainte-Marie; des détails sur la religion, les mœurs, les institutions, les productions, les quadrupèdes, les poissons, les oiseaux; la traduction française de deux traités madécasses, et une traduction en madécasse de quelques prières. Les plantes et les animaux sont représentés par des gravures assez grossières. La seconde partie, intitulée *Relation*, est une histoire des établissements français exposée avec confusion. L'ouvrage de Flacourt est précieux, comme écrit par un témoin oculaire; tous les écrivains postérieurs l'ont mis à contribution; on reproche néanmoins à l'auteur d'avoir trop vanté la fertilité du territoire et d'avoir trop dénigré le caractère des habitants; mais ses descriptions d'histoire naturelle ont toujours été fort estimées. Le nom de *Flacurtia* a été donné, par L'Héritier à l'arbuste que Flacourt appelle *Alamaton*. E. BEAUVOIS.

Flacourt, *Relation*. — Branner, etc., *Hommes illustres de l'Orléanais*, 1832, t. II. — *Annales des Voyages*, t. XIV. — Boucher de La Billarderie, *Biblioth. univ. des Voyages*, t. IV, p. 269.

FLAD (*Jean-Daniel*), économiste allemand, né à Heidelberg, le 12 juin 1718, mort à Mannheim, en juillet 1780. Il fut conseiller d'administration à Heidelberg. On a de lui : *Pensées sur une monnaie d'argent*; 1752, in-8°; — *Ueber das Alter des Lumpen-Papieres* (De l'époque de l'invention du Papier de chiffon), 1756; — *Ueber die Bucher-Insecten* (Des Insectes des Livres); 1774.

Musiel, *Get. Deutschl.*

\* FLAGY (*Jean DE*), trouvère du treizième siècle; on ne connaît rien à son égard, si ce n'est qu'un vers du roman de *Garin le Loherain* le désigne comme l'auteur de cette épopée, dont le but est de raconter les guerres de Charles-Martel et de Pepin contre les Sarrasins et autres peuples. M. Amaury Duval observe qu'à travers beaucoup de faits curieux, le poète a semé un grand nombre de fables dans son ouvrage. Il confond souvent les personnages, les temps et les lieux; mais, malgré ces fautes, cette production, longtemps peu connue, est un monument

précieux de l'ancienne littérature française. On y voit comment quelques siècles suffisent pour que les faits historiques s'altèrent et se transforment dans l'esprit des peuples. 30,000 vers environ sont compris dans le roman de Garin, mais Flagy n'en a guère composé que la moitié; on ignore le nom de son continuateur. La Bibliothèque impériale possède plusieurs manuscrits de ce poème; M. Paulin Paris en a donné la première édition; Paris, 1833, in-12; et M. Raynouard a rendu compte de cette publication dans le *Journal des Savants*, août et septembre 1833.

G. B.

*Histoire Littéraire de la France*, t. XVIII, p. 720-744. — Le Glay, *Fragments d'Épopées romanes du douzième siècle*; Lille, 1830, in-8°. — Leroux de Lincy, *Analyse critique et littéraire du roman de Garin le Loherain*, Paris, 1835, in-8°.

FLAHAUT DE LA BILLARDERIE, famille originaire de la Picardie. Au commencement du dix-septième siècle, *César de Flahaut*, chevalier, seigneur de La Billarderie, en Boulonnais, fut lieutenant-colonel au régiment de cavalerie de Saint-Germain-Beaupré. Il laissa deux fils, dont le cadet, *Jérôme-François de Flahaut*, né en 1672, fut d'abord major des gardes du corps et gouverneur de Saint-Quentin, et devint ensuite lieutenant général des armées du roi, grand'croix de l'ordre de Saint-Louis, etc. Il mourut à Paris, le 27 avril 1761. Son frère aîné, *Charles-César de Flahaut*, marquis de La Billarderie, seigneur de Saint-Remy et d'Eau, né en 1668, parcourut tous les grades de l'armée, à partir de celui de cornette, et fut créé maréchal de camp en 1719, puis lieutenant général en 1734. Il obtint ensuite différents commandements, entre autres celui de la maison du roi. Il mourut à Wissembourg, le 23 mai 1742. Il avait épousé une demoiselle de Nesles, dont il eut quatre fils. L'aîné, le marquis de La Billarderie, arriva aussi jusqu'au grade de lieutenant général. A la révolution, il se retira dans sa terre de Saint-Remy, près Chaumont, et passa tranquillement cette époque orageuse. Son frère puîné, le chevalier de La Billarderie, fut exempt des gardes du corps dans la compagnie de Villeroy, et gentilhomme auprès des princes petits-fils de Louis XV, devint brigadier des armées le 25 juillet 1762, et maréchal de camp en 1770. Un troisième frère embrassa l'état ecclésiastique. Enfin le quatrième fut chevalier de Malte, et eut dans la suite le titre de comte. Il eut le grade de maréchal de camp, et fut intendant du Jardin du Roi, après Buffon, jusqu'en 1792. Il fut le père du comte de Flahaut actuellement sénateur. Dans son inaltérable dévouement à la royauté, il se prononça l'un des premiers et avec le plus de vigueur contre la révolution et toutes ses tendances. Il porta sa tête sur l'échafaud dans la ville d'Arras.

L. Louvet.

*Encycl. des Gens du Monde*. — *Nobiliaire de la Picardie*. — *Diction. général de la Noblesse de France*.

\* FLAHAUT DE LA BILLARDERIE (*Auguste-Charles-Joseph*, comte DE), général et diplomate

professeur agrégé de théologie en 1688 et professeur ordinaire en 1689. Enfin, il fut élu évêque de Wiborg. Ses ouvrages sont : *Oratio funebris in obitum M. Andreæ Thuronis*, etc.; Abo, 1665, in-4°; — *Algebra et VIII Ephemerides Cometæ visi*; ibid., 1681; — *Synopsis mechanicæ*; ibid., 1682, in-8°; — *Disp. synodalis de Ecclesia ejusque subjecto*, etc.; 1689, in-4°; — *Sylloge systematum theologiæ mundi ante-et postdiluviani ad hæc nostra tempora*, etc.; ibid., 1690, in-4°; — *Chronologia sacra*; ibid., 1692, in-8°; — *Harmonia evangelicæ*; ibid., 1701, in-8°.

Stiermann, *Suecia litter.*

**FLACKSENIUS** (Jacques), théologien et physicien finlandais, natif de Mackyla, mort en 1696. Il fut docteur en théologie et prévôt de la cathédrale d'Abo. En 1665 il professa la logique et la métaphysique dans cette ville; en 1679 il y fit des cours de théologie. On a de lui : *Institutiones pneumaticæ*; Abo, 1664, in-8°; — *Collegium logicum*; ibid., 1678, in-8°; — des *Oraisons funèbres*.

Gezellus, *Biog. Lex.*

**FLACIUS**. Voy. FLACH-FRANCOWITZ.

**FLACON-ROCHELLE**. Voy. ROCHELLE.

**FLACOURT** (Étienne DE), administrateur et voyageur français, né à Orléans, en 1607, mort en mer, le 10 juin 1660. Nommé commandant des troupes du roi au fort Dauphin dans l'île de Madagascar, il y passa en 1648. Les établissements français se trouvaient dans la plus triste situation; on s'était révolté contre le commandant Pronis, qui ne réunissait pas des vivres en quantité suffisante ou les laissait gaspiller par les parents de sa femme, née d'un Madécasse. Flacourt rétablit l'ordre, et, grâce à sa fermeté et à sa prévoyance, il sut le maintenir pendant tout le temps de son administration; si l'on se permit quelquefois des murmures, on n'en vint jamais à une rébellion déclarée. Plusieurs districts inconnus de Madagascar et quelques petites îles situées dans le voisinage furent explorés par ses ordres, et il prit possession de l'île Mascareigne, à laquelle il donna le nom d'île Bourbon, en 1649. Malheureusement la même sagesse ne le guida pas dans ses rapports avec les naturels. Déjà, du temps de Pronis, les chefs madécasses avaient fait assassiner quelques Français. Flacourt, au lieu de se borner à lier avec eux des relations commerciales, eut le tort de s'immiscer dans leurs querelles particulières; son but n'était pas de faire triompher la cause de la justice (car il paraît ne s'être nullement enquis des motifs des dissensions), mais de partager les dépouilles de l'ennemi. Cette conduite n'était pas de nature à diminuer dans l'esprit des indigènes la crainte que leur inspiraient leurs redoutables voisins; aussi n'attendaient-ils qu'une occasion pour commencer les hostilités. Flacourt leur en fournit lui-même le prétexte. Il s'était engagé à donner un fusil à l'un des prin-

cipaux personnages du pays; mais, informé que cette arme devait être transmise à un Madécasse mal disposé pour les Français, il fit percer la culasse et boucher l'ouverture avec du plomb; de façon que le projectile frappât la poitrine de celui qui ferait usage du fusil. Cette combinaison manqua heureusement, par l'indiscrétion de Pronis; mais les chefs du district de Carcanossi, indignés de cette perfidie, formèrent une ligue pour détruire les Français; ils massacrèrent ceux qui s'écartaient du fort, volèrent les troupeaux et les convois de vivres, et tentèrent d'assassiner le commandant. Quoique les Français n'eussent jamais été plus de 175, et que ce nombre fût alors diminué, les attaques de ces pauvres indigènes n'étaient pas bien dangereuses; il n'y avait qu'une dizaine d'entre eux qui possédassent des armes à feu ou qui en connussent le maniement; un jour on mit en fuite, par un seul coup de canon, dix mille hommes qui étaient venus entourer le fort. Ces malheureux, abusés par leurs prêtres, remettaient le soin de leur défense à des faiseurs de sortilèges et d'enchantements. Flacourt, au lieu de tâcher de les ramener par la douceur à de meilleures dispositions, les traita avec une rigueur excessive; il brûlait, pillait les villages, tuait les habitants, faisait exposer les têtes des chefs de la révolte. En 1652, trois cents villages du district de Carcanossi firent leur soumission; ils jurèrent obéissance au roi de France, et s'engagèrent à lui payer le tribut qu'ils portaient auparavant à leur chef; on leur promettait, en retour, la libre possession de leurs biens et le droit de les transmettre à leurs enfants. Mais cette soumission n'était ni volontaire ni sincère; et les chefs se retirèrent dans l'intérieur de l'île pour aller fomenter des intrigues contre les Français. Les vivres étant venus à manquer au fort, le 20 décembre 1653 Flacourt se mit en mer, sur une petite embarcation, pour aller acheter des provisions aux Portugais de Mozambique; mais il fut forcé, à cause du temps orageux, de rentrer au port vingt jours après son départ. Comme il était parti secrètement, on l'accusa d'avoir voulu abandonner ses compagnons; mais il apaisa les murmures et démontra la fausseté de cette imputation. Quelques mois après, arrivèrent deux navires que Flacourt avait ordre de charger de marchandises à son choix. Ayant entendu dire que les intéressés de la compagnie avaient cédé leurs droits au duc de La Meilleraye, il confia à Pronis le commandement du fort, et passa en France, en 1655, pour s'informer de l'état des choses. Plus tard il fut nommé directeur général de la Compagnie de l'Orient; il se rendit une seconde fois à Madagascar, et se noya à son retour. On a de lui : *Dictionnaire de la Langue de Madagascar*, suivi d'un petit recueil de mots de la langue des sauvages de la baie de Saldanha, près du cap de Bonne-Espérance; Paris, 1658, in-8°. Ce dictionnaire français-madécasse est très-



incomplet, il a été compilé sans soin; les mots sont transcrits en caractères latins. Dans le même volume se trouvent un Catechisme et un recueil de prières en français et en madécasse. Ces ouvrages sont dédiés à saint Vincent de Paul, qui avait envoyé des missionnaires avec Placourt; — *Histoire de la grande île Madagascar*, suivie d'une relation de ce qui s'est passé entre les Français et les originaires de cette île depuis 1642 jusqu'en 1688; et des moyens de se préserver des maladies pendant le voyage et le séjour dans l'île; Paris, 1688, in-4°; 3<sup>e</sup> édition, 1681. Cette dernière contient de plus une relation de ce qui s'est passé de 1688 à 1687; mais on n'y trouve pas l'exposition des causes du peu de succès de la compagnie. L'ouvrage est divisé en deux parties: la première, intitulée *Histoire*, contient une description de Madagascar, de Bourbon, de Nosse-Ibrahim et de Sainte-Marie; des détails sur la religion, les mœurs, les institutions, les productions, les quadrupèdes, les poissons, les oiseaux; la traduction française de deux traités madécasses, et une traduction en madécasse de quelques prières. Les plantes et les animaux sont représentés par des gravures assez grossières. La seconde partie, intitulée *Relation*, est une histoire des établissements français exposée avec confusion. L'ouvrage de Placourt est précieux, comme écrit par un témoin oculaire; tous les écrivains postérieurs l'ont mis à contribution; on reproche néanmoins à l'auteur d'avoir trop vanté la fertilité du territoire et d'avoir trop dénigré le caractère des habitants; mais ses descriptions d'histoire naturelle ont toujours été fort estimées. Le nom de *Placurtia* a été donné, par L'Héritier à l'arbuste que Placourt appelle *Almamon*. E. BEAUVEN.

Placourt, *Relation*. — Brainer, etc., *Hommes illustres de l'Inde*, 1861, t. II. — *Annales des Voyages*, t. 217. — Boucher de La Billarderie, *Statist. anal. des Voyages*, t. IV, p. 202.

PLAD (Jean-Daniel), économiste allemand, né à Heidelberg, le 12 juin 1718, mort à Mannheim, en juillet 1780. Il fut conseiller d'administration à Heidelberg. On a de lui: *Pensées sur une monnaie d'argent*, 1762, in-8°; — *Ueber das Alter des Lumpen-Papiers* (De l'époque de l'invention du Papier de chiffon), 1764; — *Ueber die Bucher-Insekten* (Des Insektes des Livres); 1774.

Reuvel, *Gei. Deutschl.*

\* FLAÛY (Jean de), trouvère du treizième siècle, on ne connaît rien à son égard, si ce n'est qu'un vers du roman de *Garin le Loherain* le désigne comme l'auteur de cette épopée, dont le but est de raconter les guerres de Charles-Martel et de Pépin contre les Sarrasins et autres peuples. M. Ansaury Duval observe qu'à travers beaucoup de faits curieux, le poète a semé un grand nombre de fables dans son ouvrage. Il confond souvent les personnages, les temps et les lieux, mais, malgré ces fautes, cette production, longtemps peu connue, est un monument

précieux de l'ancienne littérature française. On y voit comment quelques évènements suffisaient pour que les faits historiques s'altèrent et se transforment dans l'esprit des peuples. 30,000 vers environ sont compris dans le roman de Garin, mais Flauy n'en a guère composé que la moitié; on ignore le nom de son continuateur. La Bibliothèque Impériale possède plusieurs manuscrits de ce poème; M. Paulin Paris en a donné la première édition; Paris, 1838, in-12; et M. Raynouard a rendu compte de cette publication dans le *Journal des Savants*, août et septembre 1833. G. II.

*Histoire Littéraire de la France*, L. XVIII, p. 708-710. — Le Hô, *Fragments d'Épopées romanes du douzième siècle*; Lille, 1828, in-8°. — Leroux de Liège, *Études critiques et littéraires du roman de Garin le Loherain*, Paris, 1868, in-8°.

FLAHAUT DE LA BILLARDERIE, famille originaire de la Picardie. Au commencement du dix-septième siècle, César de Flahaut, chevalier, seigneur de La Billarderie, en Boulonnais, fut lieutenant-colonel au régiment de cavalerie de Saint-Germain-Besapré. Il eut deux fils, dont le cadet, Jérôme-François de Flahaut, né en 1672, fut d'abord major des gardes du corps et gouverneur de Saint-Quentin, et devint ensuite lieutenant général des armées du roi, grand'croix de l'ordre de Saint-Louis, etc. Il mourut à Paris, le 27 avril 1761. Son frère aîné, Charles-César de Flahaut, marquis de La Billarderie, seigneur de Saint-Remy et d'Eau, né en 1668, parcourut tous les grades de l'armée, à partir de celui de cornette, et fut créé maréchal de camp en 1710, puis lieutenant général en 1734. Il obtint ensuite différents commandements, entre autres celui de la maison du roi. Il mourut à Wissembourg, le 23 mai 1742. Il avait épousé une demoiselle de Neales, dont il eut quatre fils. L'aîné, le marquis de La Billarderie, arriva aussi jusqu'au grade de lieutenant général. À la révolution, il se retira dans sa terre de Saint-Remy, près Chantonnay, et passa tranquillement cette époque orageuse. Son frère puîné, le chevalier de La Billarderie, fut exempt des gardes du corps dans la compagnie de Villeroy, et gentilhomme auprès des petits-fils de Louis XV, devint brigadier des armées le 25 juillet 1762, et maréchal de camp en 1770. Un troisième frère embrassa l'état ecclésiastique. Enfin le quatrième fut chevalier de Malte, et eut dans la suite le titre de comte. Il eut le grade de maréchal de camp, et fut intendant du Jardin du Roi, après Buffon, jusqu'en 1792. Il fut le père du comte de Flahaut actuellement sénateur. Dans son inaltérable dévouement à la royauté, il se prononça l'un des premiers et avec le plus de vigueur contre la révolution et toutes ses tentatives. Il porta sa tête sur l'échafaud dans la ville d'Arras.

L. LOUVET.

*Excerpt. des Com. du Monde*. — *Histoire de la Picardie*. — *Statist. général de la Noblesse de France*.

\* FLAHAUT DE LA BILLARDERIE (Auguste-Charles-Joseph, comte de), général et diplomate



français, sénateur, etc., est né à Paris, le 21 avril 1785. Il était encore enfant quand son père périt sur l'échafaud révolutionnaire. Sa mère, privée par la confiscation du peu de biens qu'avait possédés son mari, emmena son fils unique en Angleterre, où, presque réduite à la misère, elle trouva une ressource dans sa plume. Le jeune Flahaut commença son éducation en Angleterre, et l'acheva en Allemagne, où il avait suivi sa mère. En 1798 tous deux revinrent à Paris, et à la fin de l'année suivante le jeune homme entra dans un corps de cavalerie qui devait accompagner Bonaparte, premier consul, en Italie. Il fit donc ses premières armes dans la campagne de Marengo. Dans les derniers mois de 1800, il passa en Portugal comme simple dragon, et, à son retour en France, il obtint l'épaulette de sous-lieutenant. Attaché ensuite à Murat comme aide de camp, il gagna les grades supérieurs à Austerlitz, dans la campagne de Prusse, puis dans la guerre d'Espagne, et, après avoir été nommé colonel à la suite de la bataille de Wagram, il obtint l'honneur, alors très-recherché, d'être admis dans l'état-major du maréchal Berthier, qui lui fit donner le titre de baron de l'empire. Depuis 1802, sa mère s'était remariée au comte de Souza, nom sous lequel elle est restée connue dans la littérature. Dans la guerre de Russie, M. de Flahaut se distingua d'une manière particulière au combat de Mohilef, le 26 juillet 1812, et le 22 février suivant il fut promu au grade de général de brigade. A son retour à Paris, Napoléon le nomma l'un de ses aides de camp. Sa belle conduite à la bataille de Leipzig lui valut le grade de général de division et le titre de comte de l'empire. Il se fit encore remarquer à la bataille de Hanau, le 31 octobre 1813, et reçut la croix de commandeur de la Légion d'Honneur, le 23 mars 1814. Vers cette époque, l'empereur le désigna pour traiter avec les plénipotentiaires alliés d'un armistice, qui ne fut pas conclu.

Après l'abdication de 1814, M. de Flahaut adhéra aux actes du gouvernement provisoire. Dès que l'empereur eut réapparu en France, il courut reprendre près de lui ses fonctions d'aide de camp. Envoyé à Vienne avec des dépêches de Napoléon pour Marie-Louise, il fut arrêté à Stuttgart et forcé de rentrer en France sans avoir pu remplir sa mission. Créé alors pair de France, il accompagna Napoléon à la frontière, et combattit encore à Waterloo. A l'issue de cette malheureuse journée, il revint à Paris, et le 22 juin, à la séance de la chambre des pairs, il se leva pour contredire le maréchal Ney; il fit connaître les opérations de Grouchy, assura que ce général avait encore plus de 40,000 hommes sous ses ordres, et appuya avec chaleur la proposition de Lucien Bonaparte, qui demandait qu'on proclamât Napoléon II. « Si Napoléon avait été tué, disait le comte de Flahaut, n'est-ce pas son fils qui lui succéderait? Il a abdiqué, il est

mort politiquement, pourquoi son fils ne lui succéderait-il pas? » Le général de Flahaut fut chargé le 1<sup>er</sup> juillet, par le gouvernement provisoire, du commandement d'un corps de cavalerie. Mais les destins devaient s'accomplir. A la seconde rentrée du roi dans Paris, M. de Flahaut fut inscrit l'un des premiers sur la liste de ceux qu'on devait exiler de France sans jugement préalable et par mesure de sûreté. Il dut cependant à l'intervention du prince de Talleyrand, ami de sa famille, de ne pas voir son nom figurer dans la fameuse ordonnance du 24 juillet; néanmoins, on l'engagea à s'éloigner temporairement. M. de Flahaut se rendit d'abord en Suisse, dans les environs de Genève, d'où, au bout de quelque temps, il fut obligé de passer en Angleterre. Il y épousa, en 1817, miss Mercer Elphinstone, fille de lord Keith, riche héritière qui succéda plus tard aux titres et à la pairie de son père, et dont il n'a eu que des filles. Pour accomplir ce mariage, M. de Flahaut avait dû donner sa démission du grade qu'il occupait dans l'armée française. Il vint depuis lors plusieurs fois visiter la France, et finit par se fixer à Paris en 1827. La révolution de Juillet 1830 lui rendit son grade et la pairie. En 1831, il fut nommé ministre plénipotentiaire à Berlin. Au bout de cinq ou six mois il donna sa démission. Il accompagna ensuite le duc d'Orléans au siège d'Anvers; et à l'époque de son mariage, en 1837, ce prince, formant sa maison, choisit le comte de Flahaut pour son premier écuyer; mais celui-ci garda peu de temps cet emploi.

Le salon de madame de Flahaut eut longtemps une certaine importance politique. M. de Flahaut paraissait rarement à la tribune de la chambre des pairs; il était du petit nombre des membres de cette assemblée qui votaient constamment contre les lois restrictives des libertés publiques. En 1841, il fut nommé ambassadeur à Vienne, poste qu'il conserva jusqu'à la révolution de février. Le gouvernement provisoire le mit à la retraite, par un décret du 17 avril 1848, et lorsque l'Assemblée législative eut annulé cette mesure, par un décret du 11 août 1849, il ne demanda pas à rentrer dans les cadres. Au 2 décembre 1851, il se mit à la disposition du président de la république, et fit partie de la commission consultative nommée alors. Créé sénateur en 1853, il a été appelé en 1854 à faire partie de la commission instituée pour recueillir la correspondance de Napoléon I<sup>er</sup>.

L. LOUVET.

*Encyclopédie des Gens du Monde. — Dictionnaire de la Conversation. — Biogr. universelle et portative des Contemporains.*

**FLAHAUT (Comtesse de).** Voyez SOUZA (baronne Adèle de).

**FLAHAUT DE LA BILLARDERIE.** Voy. ANGVILLER.

**FLAHERTY (Roderic O'),** historien irlandais, né en 1630, à Moycullin, comté de Galway. mort en 1718. On a de lui : *Ogygia, sive rer*

*Hibernicarum chronologia*; Londres, 1685, in-4°; traduit en anglais, Dublin, 1793, 2 vol. in-8°. L'auteur commence son histoire au déluge, et la continue jusqu'à l'année 428 du Christ. Cet ouvrage se divise en trois parties : la première contient la description de l'Irlande, les divers noms de cette île, son étendue, ses habitants, ses rois, le mode de leurs élections annuelles; la seconde est une espèce de tableau synchronique de l'histoire irlandaise et des événements arrivés en même temps dans d'autres pays; la troisième est un récit très-ample des affaires particulières de l'Irlande. L'auteur donne ensuite une table chronologique exacte de tous les rois chrétiens depuis l'an 428 du Christ jusqu'en 1022, et un court récit des principaux faits de l'histoire de l'Irlande. O'Flaherty publia une défense de son *Ogygia* contre les objections de sir Georges Mackenzie.

Chalmers, *General biographical Dictionary*.

FLAMMEL. Voy. FLEMAEL.

FLAMAND (François). Voyez DUQUESNOY.

FLAMAND (LE). Voy. LEFLANENC et LE-FLAMAND.

FLAMAND-GRÉTRY (Louis-Victor), littérateur français, né à La Fère-en-Tardenois (Aisne), le 25 novembre 1764, mort en 1843. Il épousa en troisièmes noces une nièce de Grétry, et vécut dans l'intimité de ce grand compositeur, dont il ajouta plus tard le nom au sien propre. Après être resté longtemps dans le commerce, il s'adonna à la poésie avec beaucoup de zèle et très-peu de succès. Ses nombreuses productions sont des pièces de circonstance, trop insignifiantes pour être rappelées ici : nous citerons seulement son *Itinéraire historique, biographique et topographique de la vallée d'Enghien-Montmorency*; Paris, 1827, in-8°; Paris, 1835-1840, 2 vol. in-8°.

Querard, *La France littéraire*.

FLAMEL (Nicolas), célèbre écrivain-juré et alchimiste français, né dans la première moitié du quatorzième siècle, mort à Paris, le 22 mars 1418. Nicolas Flamel est un personnage complexe. Par un côté il appartient à la biographie, par l'autre il touche au roman et à la légende. On ne saurait dire avec certitude en quel lieu il vint au monde. « Quelques auteurs, dit l'abbé Vilain, ont écrit qu'il était de Pontoise. Une signification faite vers 1432 à un habitant de cette ville, au sujet d'une rente de la succession de ce bourgeois, pourrait favoriser cette opinion. Peut-être Flamel était-il né dans le faubourg de la ville de Pontoise, sur la paroisse de Notre-Dame, église à laquelle il a fait un don par son testament (1). » La date précise de sa naissance nous est également inconnue. Mais il résulte des faits authentiques de sa biographie qu'en fixant, par induction, cette date

vers 1330, on ne s'éloignerait pas beaucoup de la vérité. Quoi qu'il en soit, Nicolas Flamel exerça de bonne heure à Paris la profession distinguée d'écrivain libraire. Un auteur à peu près contemporain de ce personnage, et mis récemment en lumière, nous fournit de très-précieux renseignements sur l'origine et les commencements de Flamel comme scribe ou calligraphe. Cet auteur est Guillebert de Metz, qui a laissé une *Description de Paris*, écrite de visu vers 1430. « Item, dit-il en vantant les merveilles de la capitale au temps passé, Item quand y conversoient.... Gobert le souverain escriptain, qui composa *L'Art d'escrire et de taillier plumes*, et ses disciples, qui, par leur bien escrire furent retenus des princes, comme le jeune Flamel, du duc de Berry; Sicart, du roy Richart d'Angleterre (1); Guillemain, du grand maistre de Rodes; Crespy, du duc d'Orléans; Perrin, de l'empereur Sigemundus, de Romme; item Flamel l'ainé, escriptain, qui faisoit tant d'aumosnes et hospitalitez, et fist plusieurs maisons où gens de mestier demouroient en bas; et du loyer qu'ilz paioient estoient soutenus povres laboureurs en hault (2). » Ainsi donc il y avait au quatorzième siècle deux Flamel écrivains : Flamel le jeune, qui se nommait Jean; nous lui consacrerons une courte notice individuelle, après son frère, l'ainé, qui est notre Nicolas Flamel. C'était alors le beau siècle des calligraphes parisiens. Le roi Jean avait laissé pour fils trois princes bibliophiles, et l'un d'eux portait la couronne de France sous le nom de Charles le Sage, c'est-à-dire le Savant. Les deux autres : Jean, duc de Berry, Philippe le Hardi, duc de Bourgogne, leur neveu, et Louis, duc d'Orléans, firent exécuter avec zèle ces riches manuscrits qui forment encore les plus splendides joyaux de nos bibliothèques publiques. La haute noblesse, à l'instar des sires de la Fleur-de-Lis, rivalisait d'une émulation littéraire. La florissante université de Paris multipliait les écrits de ses renommés clercs et docteurs. Le nom de Nicolas Flamel ne se trouve pas parmi ceux de ces artistes en écriture qui ont signé les beaux manuscrits auxquels nous venons de faire allusion (3). Mais la pratique des tribunaux, à cette époque de légistes et de procédure, put, avec la littérature courante, offrir à son industrie un large débouché. Nous employons à dessein ces expressions positives; car le zèle de l'art et du beau idéal paraît avoir été dominé chez Nicolas Flamel par l'idée de l'utile. Vers 1370, et sans doute un peu avant cette date, Nicolas se maria; l'amour, lorsqu'il ne préside pas au mariage, a pour suppléant d'ordinaire l'intérêt. Pernelle, qui fut sa femme, était une

(1) Qui régna de 1377 à 1399.

(2) Guilleb. de Metz, éd. par M. Le Roux de Lincy; Paris, 1888, in-8°, pag. 81. Cet opuscule fait partie du *Treasure des Pièces rares ou inédites* que publie le libraire A. Aubry.

(3) Par contre, on y voit fréquemment le nom de Jean Flamel, frère de Nicolas.

(1) L'abbé Vilain, *Histoire critique de N. Flamel*, p. 2.

bourgeoise de Paris, mère, et déjà veuve de deux maris; mais elle avait du bien. Ils s'épousèrent sous le régime de la communauté. Dès 1373 les deux conjoints se firent donation générale et mutuelle de leur avoir, acte renouvelé en 1386 et maintenu par le testament de Pernelle, qui mourut en 1397. Dame Pernelle, outre son bien, paraît avoir possédé les talents d'une ménagère active, vigilante et très-entendue. L'un des premiers soins et des premiers succès des deux époux fut de pourvoir à leur domicile. Deux ouvroirs ou échoppes d'écrivain, d'abord très-modestes, s'adossèrent pour eux aux murs de l'église Saint-Jacques-la-Boucherie. C'est là que Nicolas Flamel et son clerc se tenaient pour prêter à tout *chaland* le ministère de leur plume. Ces ouvroirs ou échoppes devinrent de petits édifices. Un terrain se trouvait nu en face de la même église, en un point qui naguère encore formait l'angle de la rue des Écrivains et de la rue de Marivaux. Ils achetèrent ce terrain, et y construisirent une maison tout enrichie au dehors d'*histoires* et de devises peintes, gravées et sculptées. Cette maison était l'*hostel* des époux Flamel. Ils y tenaient aussi une sorte de pension ou pédagogie, en sa qualité de calligraphe ou de libraire, associé ou agrégé (vers la fin de sa carrière) à l'université, il enseignait à de jeunes écoliers externes l'écriture et les premiers éléments littéraires. D'autres écoliers y demeuraient *en bourse*, c'est-à-dire à titre de pensionnaires. Une partie de ces jeunes gens étaient fils de famille et appartenaient à des *gens de cour*. En 1389 Nicolas Flamel et Pernelle, sa femme, firent construire de leurs libéralités une arcade au charnier ou cimetière des Innocents. Le petit portail de Saint-Jacques-la-Boucherie, vis-à-vis de leur maison, fut également érigé du fruit de leurs aumônes. Sur l'un et l'autre de ces monuments, Flamel et sa femme étaient représentés en pied (1), avec leur chiffre. Ces figures, ainsi que divers accessoires, accompagnaient un sujet pieux. Le tout était richement sculpté, peint et doré.

Nicolas Flamel, devenu veuf, poursuivit et vit se développer le cours de ses prospérités.

(1) Du temps de l'abbé Villain, six ou sept représentations ou portraits originaux de Nicolas Flamel subsistaient encore. Voy. *Essai*, p. 305, note a, et *Histoire critique*, etc., page 137 et passim. Ces monuments furent successivement détruits peu de temps après cette époque. La trace la plus précieuse qui nous en ait été conservée est une gravure au burin, qui accompagne l'*Histoire critique*, d'après la sculpture de Sainte-Geneviève-des-Ardents, église détruite en 1777. Il existe une autre figure de Nicolas Flamel alchimiste, gravée en Allemagne, et copiée depuis par Montcornet. Mais cette image est complètement apocryphe. On voit au musée de Cluny, sous le n° 91, la pierre tumulaire que Flamel avait lui-même préparée pour sa sépulture. M. Flamel de Presle possède une série de gouaches in-folio peintes vers la fin du règne de Louis XIV, et qui paraissent avoir été exécutées pour quelque alchimiste de cette époque. On y remarque divers portraits de Nicolas Flamel et les *figures hiéroglyphiques* relatives à ses prétendus travaux d'alchimie.

Vers 1404, il jouissait d'une considération qui paraît s'être attachée autant à son caractère qu'à sa fortune. Un curé de Paris constitué en dignité ecclésiastique le choisit, dis-je, pour exécuteur testamentaire, en compagnie de deux autres notables personnages. Il fit alors construire une seconde arcade au charnier des Innocents. Il contribua aussi au bâtiment et à la décoration extérieure de deux maisons religieuses. L'une était la paroisse de Sainte-Geneviève des Ardents, qui s'élevait rue Neuve-de-Notre-Dame en la Cité, et l'autre la chapelle de l'hôpital Saint-Gervais, située dans la rue de la Tixeranderie. Sur chacun de ces édifices il eut soin de faire représenter aux yeux de tous l'image et les attributs du donateur. Je passe rapidement sur divers autres actes de munificence ostensible qu'il fit à sa propre paroisse et à d'autres églises, s'il faut en croire une incertaine tradition, notamment à Saint-Côme et à Saint-Martin-des-Champs. Mais Charles V avait récemment agrandi autour de la capitale cette ceinture qui s'élargit de siècle en siècle et sans cesse. Au delà de l'une des portes, celle qui portait le nom de Saint-Martin, le prieuré de Saint-Martin-des-Champs étendait sa censive ou juridiction sur des terrains médiocrement peuplés ou livrés encore à l'agriculture. Quelques mesures qui s'élevaient dans ce *fauourg* de la capitale étaient en ruine. Nicolas Flamel noua des intelligences d'affaires avec le couvent, s'insinua dans sa confiance, dans ses bonnes grâces. Peu à peu, et pièce à pièce, il acquit de ces religieux diverses concessions de terrain, avec la faculté d'y bâtir. Une fois maître d'un espace suffisant, c'est-à-dire vers 1407 et années suivantes, Nicolas Flamel fit construire en ce lieu divers édifices d'un caractère mixte; c'étaient à la fois des institutions utiles, des maisons de rapport et des établissements de charité. L'une de ces maisons notamment s'appelait le *Grand-Pignon*. Elle comprenait une lavanderie ou lavoir et plusieurs corps de logis. Ainsi que nous l'apprend Guillebert de Metz, des *gens de métier* étaient logés, en payant, au rez-de-chaussée; et du produit de ces loyers, des laboureurs, sans moyens pécuniaires, trouvaient un asile gratuit dans la partie supérieure. Nicolas Flamel voulut consacrer par des signes durables et visibles la destination de l'édifice. Les laboureurs étaient tenus, pour s'acquitter, à dire tous les jours un *pater* et un *ave* pour les *pêcheurs* *loppassés*. A la hauteur de leur logement même, une large frise ou sculpture régnait sur la façade. Le Christ ou la Trinité, telle qu'on la figurait alors, occupait le centre. Nicolas Flamel s'y était fait représenter. On y voyait en outre l'image des locataires gratuits, ou laboureurs, à genoux et delivrant, comme on disait autrefois, leurs menus suffrages. Au-dessous de cette frise s'étendait sur une seule ligne une inscription explicative. La maison du *Grand-Pignon* a

perdu son pignon, la plupart de ses sculptures et de ses antiques ornements. Mais elle subsiste encore, rue de Montmorency, n° 61, et présente aux regards de tous l'inscription primitive, ainsi conçue : *Nous hommes et femmes laboureurs demourans ou porche (sur le devant) de ceste maison, qui fut faicte en l'an de grace mil quatre cens et sept, sommes tenus, chascun en droit soy, dire tous les jours une paterostre et j. ave Maria en priant Dieu que de sa grâce face pardon aus povres pecheurs trespassez. Amen.* Nicolas Flamel mourut en 1418, sans avoir cessé d'accroître sa renommée et sa fortune. Il acheta le lieu de sa sépulture, dans l'intérieur même de l'église de Saint-Jacques-la-Boucherie. C'est ce que nous apprend l'une des nombreuses clauses de son remarquable testament (1), par lequel il léguait à Saint-Jacques-la-Boucherie la généralité de ses biens (n'ayant point d'enfants). Indépendamment de cette disposition principale, ce testament contient un grand nombre d'actes éclatants de libéralité.

L'idée qu'on se fait, d'après ces renseignements authentiques, au sujet de Nicolas Flamel n'est déjà plus celle d'un bourgeois vulgaire. On y voit un homme sagace, habile au gain (2), amoureux de sa renommée, imitant la dévotion et vaniteuse ostentation des princes de son temps, mais mêlant à ces travers le zèle du bien, du juste et de l'utile. Grâce aux monuments, aux fondations extraordinaires et multipliées qu'il laissait, sa mémoire, après sa mort, au lieu de s'éteindre dans l'oubli, acquit en quelque sorte un éclat et un retentissement progressifs. Entre autres exemples de ses largesses, dix-neuf calices, ornés de son chiffre, furent légués par lui à autant d'églises. Il avait fondé aussi et doté à Saint-Jacques une chapelle de *Saint-Clément* ou de *Nicolas Flamel*. Tous les mois, d'après le vœu de ce même testament, on voyait un cortège composé d'un prêtre et son clerc, suivis de treize pauvres aveugles, partir en procession de l'hôpital des Quinze-Vingts et se rendre ainsi à l'église Saint-Jacques-la-Boucherie.

(1) Nous avons lu ce testament, qui subsiste en original sur parchemin à la direction générale des archives, S. 3376.

(2) On a dit que Nicolas Flamel n'était enrichi des dépouilles des juifs. Rien n'appuie cette accusation. Indépendamment du produit de son étude d'écrivain et de sa pédagogie, Flamel se livrait à des spéculations fort analogues à celles qui se pratiquent aujourd'hui. Il tira de là une fortune assez grande pour un bourgeois; mais cette richesse ne dépassait aucunement les bornes du possible. Nous citerons comme spécimen une de ses opérations qui n'a rien de commun avec la pierre philosophale, et dont nous possédons les traces positives. Le 11 novembre 1390, Nicolas Flamel acheta pour trente francs d'or du coin du roi une rente de deux livres six sous parisis, hypothéquée sur une maison sise devant la *platoie* (prison) du prieuré de Saint-Martin-des-Champs, au coin de la rue Saint-Martin et de la rue Guérin Botteux. N'en étant pas payé, il fit mettre la maison aux enchères, et en fut déclaré adjudicataire le 17 novembre 1416.

Là ils assistaient à un obit mensuel du testateur, et le prêtre ne se retirait qu'après avoir dit en outre une messe basse, à la chapelle de Saint-Clément, pour l'âme de Nicolas Flamel. Quatorze autres communautés avaient également reçu une fondation perpétuelle de dix sous de rente parisis, et venaient chaque année, par l'organe de quatorze chapelains, acquitter ce bienfait en disant une messe basse à la chapelle de Saint-Clément pour Nicolas Flamel. Le temps, en vieillissant les figures que Flamel avait de toutes parts fait sculpter et peindre, y ajoutait le prestige de l'âge et du mystère. Dès 1463, d'après un témoignage authentique, *feu Flamel étoit en renom d'être plus riche la moitié qu'il n'étoit*. Plus le souvenir de la réalité s'éloignait, plus le champ s'ouvrait à l'imagination, pour expliquer l'énigme de cette renommée croissante et insatiable. On demanda quelle était la source de cette richesse, dont la crédulité amplifiait l'étendue. A cette question l'état des esprits offrait une réponse qui déjà servait d'explication à la fortune de Jacques Cœur et de bien d'autres. On dit que Nicolas Flamel était initié au grand œuvre, et qu'il avait trouvé le secret de *faire de l'or*. Il existe au département des manuscrits de la Bibliothèque impériale un petit livre (1) écrit sur parchemin en lettres gothiques, et qui débute ainsi : *Cy commence la vraie pratique de la noble science d'alchimie... de tous les philosophes composée et des livres des anciens, prins et tiré, etc.* A la fin du volume on lit : *Ce présent livre est et appartient à Nicolas Flamel, de la paroisse Saint-Jacques de la Boucherie, lequel il l'a escript et relié de sa propre main.* Mais cette inscription n'est pas authentique. Un œil exercé y reconnaît la main d'un faussaire, qui vivait vers le commencement du dix-septième siècle : il a gratté une inscription plus ancienne qui existait à cette place; il a surchargé cette inscription et substitué le nom de Flamel à celui d'un autre scribe ou propriétaire. Quant au texte du manuscrit lui-même, il paraît avoir été écrit environ de 1430 à 1480, et ne saurait remonter à l'époque de Nicolas Flamel. Effectivement, en 1561, un recueil anonyme, attribué par quelques bibliographes à Gohorry, parut sous le titre de *Transformation métallique*; Paris, Guillard et Warancore, in-8°. Ce recueil contient trois petits traités d'alchimie, parmi lesquels figure le *Sommaire philosophique de Nicolas Flamel*. Dès lors la réputation de Flamel comme alchimiste fut définitivement établie. Les figures pieuses qu'il avait fait peindre et sculpter, son portrait, celui de Pernelle, sa femme, son chiffre, les devises de dévotion gravées sur des phylactères, et jusqu'à son écritoire ou calembard d'écrivain, qu'on voyait à l'une des arcades de sa

(1) Saint-Germain, n° 1990 français; voyez aussi, même fonds, n° 1637 et 1942.



maison, devinrent autant de symboles du grand art. Cette croyance ne manqua pas de trouver un crédit de plus en plus étendu ; elle se propagea par la double voie de la tradition orale et de la tradition écrite. Cette double tradition subsistait encore avec beaucoup de force vers la fin du dernier siècle. Mais à cette époque l'abbé Vilain, prêtre de Saint-Jacques-la-Boucherie et archéologue, détruisit cette superstition en publiant sur ce sujet un opuscule rempli de bon sens, et d'une critique tantôt maligne et tantôt timide. On trouve dans cet opuscule, par livres, sous et deniers, le compte de la fortune que possédait Nicolas Flamel, et le détail explicatif des ouvrages qu'il fit élever, ainsi que de sa vie : tout cela est tiré des archives et des titres originaux de la paroisse Saint-Jacques de la Boucherie, qui subsistaient alors en très-grande partie (1). Un point demeuré douteux était celui de savoir si Flamel avait au moins possédé ou transcrit quelque ouvrage de philosophie hermétique conservé sous son nom. Nous croyons avoir établi qu'il n'a été l'auteur d'aucun ouvrage de ce genre. VALLET DE VIRIVILLE.

*Archives de la paroisse Saint-Jacques la Boucherie*, à la direction générale, registre S 3383; cartons S 3383, 3383; — L'abbé Vilain, *Essai sur l'histoire de Saint-Jacques-la-Boucherie*; 1788, in-12. — *Histoire critique de Nicolas Flamel*, etc.; 1761, in-12, fig. — *Revue française et étrangère*, 1837, t. III, pages 68 et suiv. — Dr Ferd. Hofer, *Histoire de la Chimie*, 1842, in-8°, tome I, p. 427. — *Mémoires de la Société des Antiquaires de France*, tome XV, XXI, XIII, etc. (1856). — *Description de la Ville de Paris au quinzième siècle*, par Guillebert de Metz, publiée pour la première fois d'après le manuscrit unique par Le Roux de Lincy; Paris, 1855, in-12; — Louis Figuler, *L'Alchimie et les Alchimistes*; Paris, 1884, in-18, p. 171, etc.

\* **FLAMEL** (*Jean*), écrivain-libraire, frère cadet du précédent, mort avant 1418. Il fut secrétaire et bibliothécaire de Jean duc de Berry, qui avait réuni l'une des collections de livres les plus riches pour son siècle. Son nom se lit sur un grand nombre des manuscrits qui nous sont restés de cette époque. Les formules ou inscriptions dans lesquelles Jean Flamel se mentionne lui-même occupent parfois toute une page in-fol. Elles constituent souvent à elles seules des chefs-d'œuvre de calligraphie et suffiraient à justifier le rapport que fait à cet égard Guillebert de Metz. Nicolas Flamel en mourant légua une somme de 40 livres parisis « à ses parents, si aucun en a ». Personne n'ayant répondu à cet appel, il y a lieu de penser que Jean mourut avant son frère. V. DE V.

*Histoire critique*, etc., p. 303. — Guillebert de Metz. — Barrois, *Bibliothèque prototypographique*, 1830, in-4°, passim. — Le comte de Bastard, *Notice sur la bibliothèque de Jean duc de Berry* (inédit).

\* **FLAMEN** (*Q. Claudius*), général romain, vivait vers 210 avant J.-C. Préteur en 209, il eut pour province les districts de Salente et de

Tarente, et succéda à M. Marcellus dans le commandement des deux légions formant la troisième division de l'armée qui tenait campagne contre Annibal. Il conserva son commandement en 207 avec le titre de propréteur. Un de ses postes arrêta dans le voisinage de Tarente deux Numides porteurs de lettres d'Asdrubal, alors à Plaisance, pour Annibal, qui se trouvait à Métaponte. Conduits devant le propréteur et menacés d'être mis à la torture, ils avouèrent quelle était leur mission. Flamen les envoya sous bonne garde au consul Claudius Néron, sans ouvrir les dépêches. La découverte de ces lettres sauva Rome, car elles étaient destinées à apprendre à Annibal l'arrivée de son frère en Italie et à préparer la jonction de leurs deux armées.

Tite-Live, XXVII, 21, 22, 43; XXVIII, 10.

**FLAMEN** (*Albert*), peintre et graveur flamand, né à Bruges, vivait au dix-septième siècle. Il vint jeune à Paris, et se fit connaître par de bonnes estampes, qu'il gravait sur ses propres dessins. On a de lui : *Vues des environs de Paris*; — *Diverses espèces de Poissons de mer et d'eau douce*; in-4°; — *Devises et emblèmes d'amour moralisés*; Paris, 1653, in-8°.

Basan, *Dictionnaire des Graveurs*. — Gandellini, *Notizie storiche degli Intagliatori*.

\* **FLAMEN** ou **FLAMIN** (*Anselme*), sculpteur français, né à Saint-Omer (Artois), en 1647, mort à Paris, le 15 mai 1717. Élève de Gaspar Marsy, il se perfectionna dans son art en Italie. A son retour à Paris, il fut reçu, en 1681, membre de l'Académie de Peinture et Sculpture; il avait fait pour sa réception un médaillon représentant *Saint Jérôme affaibli par les pratiques de la vie pénitente*. On a en outre de lui, à l'hôtel des Invalides, plusieurs bas-reliefs, tels qu'*Un Ange tenant la sainte ampoule*, sculpté au-dessus d'une des portes communiquant du dôme dans les chapelles; — à l'église de Notre-Dame, *Un des six anges portant les instruments de la Passion*, statues en bronze qui ornent le chœur; — à l'église Saint-Paul (anciennement église de la maison profane des Jésuites), le *Mausolée d'un duc de Lorraine*, monument en marbre composé de plusieurs figures; — à l'église des Carmélites de Saint-Jacques, un grand bas-relief en marbre doré, représentant l'*Annonciation*; ce bas-relief était sur l'attique du maître-autel, qui était précédemment décoré de colonnes de marbre et de chapiteaux et modillons de bronze; — à l'église Saint-Chrysostome et saint Pierre, un bas-relief des vingt-huit statues colossales en marbre qui décoraient l'extérieur de la chapelle du dôme de Versailles; — *Un jeune Faune portant un cerceau*, statue en marbre d'après l'original, dans la grande allée du petit parc à Versailles; — *Cyparisse caressant un cerf*, statue en marbre, dans le même endroit, à Versailles; — *Une Nymphe de Diane*, en marbre, qui

(1) Ces archives subsistent encore, mais disséminées ou réparties entre les diverses sections de la direction générale.



voyait à Versailles dans le bosquet des Dômes; — *Diane chasseresse*, en marbre, qui décorait une des fontaines de Marly; — un groupe de *Nymphes*, aussi en marbre, décorant un des bassins de ce même parc; — *Une Nymphe chassant au cailloteau*, dont on voit un dessin au cabinet des estampes de la Bibliothèque impériale; — *L'Enlèvement de la nymphe Orythie par Borée*, beau groupe, dans l'origine à Versailles, aujourd'hui dans le jardin des Tuilleries; — plusieurs vases en marbre, orés de bas-reliefs, dans les jardins de Trion et de Marly; — un bas-relief en bois représentant le *Ravissement du prophète Élie*, qu'on peut voir au couvent des Carmélites. Une grande partie des œuvres de Flamen est aujourd'hui perdue.

CHAMPAGNE.

Saint-Victor, *Tableau historique et pittoresque de Paris*. — Documents inédits.

FLAMENC (L.). Voy. LEFLAMENC.

FLAMENG, FLAMANG ou FLAMANT (Guillaume), poète et hagiographe français, né à Langres, vers 1460, mort à Clairvaux, vers 1540. Il entra dans les ordres et, après avoir été chanoine de la cathédrale de Langres et curé de Monthéries, il se retira à l'abbaye de Clairvaux, où il finit sa vie. Il composa en prose et en vers plusieurs ouvrages de piété, presque tous latins. Nous citerons seulement ceux qui ont été imprimés. En voici les titres : *Dévote exhortation pour avoir crainte du grand jugement de Dieu*; in-4° (sans indication de date ni de lieu); — *La Vie de saint Bernard*; Troyes, in-4° (sans date); Paris, in-4° (sans date); — *La Vie et passion de monseigneur saint Didier, martyr et évêque de Langres, jouée en ladite cité, l'an mil CCCCLIIII<sup>e</sup> et deux*. Ce mystère, comme toutes les pièces du même genre imprimées jusque ici, offre une extrême confusion dans l'action, beaucoup de prolixité et de trivialité dans le langage, et on y chercherait vainement du sentiment ou de l'imagination. Cette pièce si peu digne d'être imprimée, l'a été cependant par les soins de M. Carnaudet, bibliothécaire à Langres; Langres, 1505, in-8°.

Carnaudet, *Introduction à La Vie et passion de monseigneur saint Didier*.

\* FLAMENG (V....), guillotiné le 10 décembre 1811, à Cambay, victime d'une déplorable erreur judiciaire. Né à Marcoing, en 1780, il était garde champêtre à Noyelle, lorsqu'il fut accusé d'avoir incendié la maison d'un de ses parents. Traîné devant la cour d'assises de Douai, il fut, sur des présomptions en apparence accablantes, jugé coupable et exécuté malgré ses protestations d'innocence. Six ans plus tard, le 10 octobre 1817, un mendiant, condamné à mort pour crime d'assassinat, déclara, avant de monter sur l'échafaud, qu'il était seul l'auteur de l'incendie dont l'infortuné Flameng avait subi la peine.

S. P. F.

\* *Notion sur les saints prêtres du diocèse de Cambay*;

in-8°; Cambay. — A.-C. Lefèvre, *Une Erreur judiciaire au dix-neuvième siècle*, 1881, in-8°. — *Mémoires de la Société d'Émulation de Cambay*, 1880 à 1884. — A. Broyelles, *Éphémérides du Cambay*; Cambay, 1888, in-8°.

FLAMINIUS, nom d'une famille de la maison (gens) patricienne Quinctia. Les Flaminius paraissent assez tard dans l'histoire. Le premier qui y figure, K. Quinctius Flaminius, fut un des duumvirs qui, en 216, reçurent l'ordre de bâtir le temple de la Concorde, voué deux ans auparavant par le préteur L. Mamilus. Les nombres les plus connus de cette famille sont :

\* FLAMINIUS (L. Quinctius), sénateur romain, né vers 240 avant J.-C., mort en 170. Édile curule en 200, il fut investi, l'année d'après, de la préture de la ville. Son frère Titus ayant été chargé, en 198, de la guerre contre la Macédoine, Lucius eut sous ses ordres la flotte romaine destinée à protéger les côtes d'Italie. Il fit d'abord voile pour Corcyre, rencontre près de l'île de Zama la flotte, dont son prédécesseur, L. Apustius, lui remit le commandement. Il se dirigea ensuite sur le cap Malée, et de là sur la Pirée, pour rejoindre les vaisseaux romains qui y stationnaient. Peu après, il rallia les escadres d'Attale et des Rhodiens, et avec les flottes combinées il entreprit le siège d'Érétrie, alors occupée par une garnison macédonienne. Les habitants, qui craignaient autant les Romains que les Macédoniens, ne savaient quel parti prendre. Lucius Flaminius leva la place d'assaut pendant la nuit. Le butin des vaisseaux consistait surtout en œuvres d'art qui ornaient la ville. Caryste se rendit immédiatement après sans coup férir. Ayant ainsi, dans l'espace de peu de jours, pris possession des deux villes les plus importantes de l'île d'Eubée, Flaminius fit voile pour Cenchrées, port de Corinthe, et se prépara à assiéger cette ville. D'après les instructions de son frère, lui et les amiraux alliés envoyèrent des ambassadeurs aux Achéens, et leur demandèrent de s'unir aux Romains. Cette ambassade eut du succès, et la plupart des villes achéennes envoyèrent des troupes aux assiégés. Lucius, qui s'était emparé de Cenchrées, et qui avait mis le siège devant Corinthe, venait d'essayer une défaite. Grâce aux renforts qu'il reçut des Achéens, il continua le siège avec plus de chances de succès. Mais la garnison de Corinthe, composée d'un grand nombre d'Italiens qui, dans la guerre d'Annibal, avaient déserté l'armée romaine, faisait une défense désespérée. Lucius, à la fin, leva le siège, et retourna sur sa flotte, avec laquelle il fit voile pour Corcyre, tandis qu'Attale se rendait au Pirée. L'autorité de Titus Flaminius ayant été prorogée pour l'année suivante, Lucius garda aussi le commandement de la flotte en 197. Il accompagna son frère à une entrevue avec le tyran Nabis à Argos. Peu avant la bataille de Cynocephales, apprenant que les Acarnaniens étaient disposés à abandonner la Macédoine, il alla mettre le siège devant Lou-

cade, leur capitale, espérant que la seule présence de sa flotte les déciderait à se soumettre. Il n'en fut pas ainsi; les habitants de Leucade résistèrent au contraire très-vigoureusement. Comme ils continuèrent à combattre même après que les Romains eurent pénétré dans la citadelle, beaucoup d'entre eux furent massacrés. A la nouvelle de la bataille de Cynoscéphales, toutes les tribus acarnaniennes se soumirent. En 195, pendant l'expédition de Flamininus contre Nabis, Lucius, à la tête de quarante vaisseaux, soumit plusieurs places maritimes du Péloponnèse, tandis que d'autres se rendaient volontairement, et s'avança vers Gythium, le grand arsenal de Sparte. Titus, de son côté, commença d'assiéger la même place par terre; mais, peu après, Gorgopas, commandant de la garnison, livra par trahison la ville aux Romains.

En 193, L. Flamininus se présenta pour le consulat. Le souvenir de ses récents exploits en Grèce le fit élire consul pour 192, avec Cn. Domitius Ahenobarbus. Il eut la Gaule pour province. En s'y rendant, il tomba sur les Liguriens, dans le voisinage de Pise, et remporta une grande victoire. 9,000 ennemis furent tués, les autres se sauvèrent dans leur camp. La nuit suivante, ils s'échappèrent en laissant leur camp au pouvoir des Romains. Lucius Flamininus pénétra alors dans le territoire des Boiens, le dévasta et les força de se soumettre. A son retour à Rome, il leva une grande armée, afin que ses collègues, en entrant en charge, trouvassent des soldats à conduire contre Antiochus. En 191, il servit de lieutenant au consul Glabrien, qui avait la conduite de la guerre en Grèce. En 184, M. Porcius Caton, alors censeur, chassa Flamininus du sénat, et prononça contre lui un discours très-sévère, dans lequel il lui reprochait les crimes qu'il avait commis pendant son consulat, sept ans auparavant. Un de ces crimes atteste le caractère le plus atroce. « Flamininus, dit Tite-Live, avait séduit par de magnifiques promesses, et emmené de Rome dans sa province de la Gaule, un jeune débauché fort célèbre alors, nommé Philippe le Carthaginois. Ce jeune homme, voulant se faire aux yeux du consul un mérite de sa complaisance, lui reprochait assez ordinairement, par forme de plaisanterie, de l'avoir emmené de Rome la veille d'un combat de gladiateurs. Un jour qu'ils étaient tous deux à table, et qu'ils avaient la tête échauffée par le vin, on vint annoncer au consul qu'un noble boien s'était réfugié, avec ses enfants, dans le camp romain, et qu'il demandait à voir Quinctius, pour recevoir de lui personnellement l'assurance de sa protection. Le boien introduit dans la tente s'adressa au consul par l'organe d'un interprète. Tout à coup Quinctius l'interrompit : « Veux-tu, dit-il au complice de ses débauches, pour te dédommager du spectacle que je t'ai fait manquer, voir mourir ce Gaulois ? » A peine Philippe avait-il fait signe d'assentiment, sans croire l'offre se-

rieuse, que, pour lui complaire, le consul tira du fourreau l'épée qui était suspendue auprès de lui, et en frappa d'abord le Gaulois à la tête pendant qu'il parlait; puis, voyant qu'il fuyait en implorant la protection du peuple romain et de tous ceux qui se trouvaient là, il le poursuivit et lui perça le flanc. » Quoique exclu du sénat, Flamininus, à l'époque de sa mort, occupait un office pontifical.

Tite-Live, XXXI, 4, 49; XXXII, 1, 16, 39; XXXIII, 16; XXXIV, 29; XXXV, 10, 20, etc., 40, etc.; XXXVI, 1, 2; XXXIX, 42, 43; XL, 12. — Valère Maxime, II, 9; IV, 8. — Cicéron, *De Senectute*, 12. — Aurelius Victor, *De Vir. illust.*, 47. — Plutarque, *Cato*, 17; *Flamin.*, 10. — Sénèque, *Controv.*, IV, 25.

**FLAMININUS** (*T. Quinctius*), général romain, frère du précédent, né vers 230 avant J. C., mort vers 175. D'après Aurelius Victor, Flamininus était fils de C. Flaminus, qui fut tué à la bataille du lac de Trasimène; mais cet historien a confondu évidemment la gens *Flaminia* avec la famille des *Flaminii*. Flamininus figure pour la première fois dans l'histoire en 201, comme un des dix commissaires chargés de mesurer et de distribuer les terres publiques du Samnium et de l'Apulie entre les vétérans qui avaient combattu en Afrique sous P. Scipion. L'année d'après, il fut un des triumvirs qui complétèrent la colonie de Venouse, extrêmement réduite pendant la guerre d'Annibal. Nommé questeur en 199, il se porta, à l'expiration de sa charge, candidat pour le consulat. Deux tribus s'y opposèrent, par la raison que pour solliciter le consulat il fallait avoir exercé les magistratures d'édile et de préteur; mais comme il avait atteint l'âge légal, le sénat déclara sa candidature valable. Les tribus cédèrent, et T. Quinctius Flamininus fut élu consul pour 198, avec Sext. Aelius Pætus. Dans le partage des provinces entre les consuls, Flamininus eut la Macédoine. D'après la décision du sénat, il leva une armée de 8,000 fantassins et de 800 chevaux, pour renforcer l'armée déjà engagée contre Philippe de Macédoine. Il choisit les hommes qui s'étaient distingués en Espagne et en Afrique. Mais certains prodiges le retinrent quelque temps à Rome, et il fit aux dieux des supplications propitiatoires. Aussitôt qu'elles furent achevées, il partit pour sa province, sans passer à Rome les premiers mois de son consulat, comme c'était l'usage de ses prédécesseurs. De Brindes, il fit voile pour Corcyre, et, y laissant ses troupes, il se hâta de gagner l'Épire et le camp romain. Il prit le commandement et attendit l'arrivée des renforts restés à Corcyre, puis il tint conseil pour savoir s'il marcherait droit à l'ennemi, posté dans le défilé d'Antigonée, ou si, renonçant à une entreprise aussi périlleuse, il ferait un détour et entrerait en Macédoine par la Dassariétie et le Lycos. Ce dernier avis l'eût emporté si Quinctius n'eût craint de laisser échapper l'ennemi en s'éloignant de la mer. Il se décida donc à forcer les ennemis dans leur camp, malgré l'avantage de leur position. Ce projet une fois arrêté, il chercha

les moyens de l'exécuter. Il comptait sur le parti romain en Épire et sur le chef épirote Charops ; il espérait aussi, à la faveur d'une victoire, pénétrer en Grèce, détacher l'un après l'autre tous les États helléniques de l'alliance macédonienne, et n'aller attaquer Philippe au cœur de ses États qu'après l'avoir complètement isolé. Pendant quarante jours les Romains restèrent en présence des Macédoniens, attendant une occasion favorable. Cette inaction donna à Philippe l'espoir d'obtenir la paix par l'entremise des Épirotes. Une entrevue fut ménagée entre le roi et le consul sur les rives de l'Aoüs. Flamininus demanda que Philippe retirât ses garnisons de la Thessalie et de la Grèce, qu'il rendît aux peuples dont il avait pillé le territoire le butin qu'il avait encore en sa possession, et qu'il payât des indemnités pour le reste. Ces hautes conditions amenèrent aussitôt la rupture des négociations. Le lendemain, les avant-postes des deux armées s'attaquèrent. Les Romains, emportés dans l'ardeur du combat, se lancèrent dans les gorges d'Antigonée, mais ils furent forcés de se replier. Dans cet état de choses, un pâtre, envoyé par Charops, annonça que si on voulait lui confier un corps de Romains, il le conduirait, par un chemin sûr et facile, à une hauteur d'où l'on dominait l'ennemi. Flamininus envoya 4,300 hommes qui, par des sentiers détournés, arrivèrent au bout de trois jours sur les derrières des Macédoniens. Ceux-ci, pris en tête et en queue, furent mis en déroute, avec une perte de 2,000 hommes. Cette facile victoire valut à Flamininus la soumission de toute l'Épire. Par les passages dont il s'était emparé, il descendit dans la Thessalie, que Philippe avait dévastée pour ne rien laisser à prendre à l'ennemi. Flamininus mit le siège devant Phalorie, la première des villes thessaliennes ; il s'en empara, malgré la défense énergique de la garnison macédonienne, la livra au pillage et l'incendia. Cette exécution ne produisit pas l'effet que le consul en attendait, et ne facilita pas les progrès des Romains. Les principales villes de la Thessalie, pourvues de fortes garnisons, recevaient facilement des renforts de l'armée macédonienne, campée dans la vallée de Tempé. Flamininus, en quittant Phalorie, alla assiéger Charax sur le Pénée ; mais, en dépit des efforts les plus énergiques et malgré des succès partiels, il fut obligé de lever le siège. Il dévasta cruellement toute la contrée, et entra dans la Phocide. En combinant ses attaques avec celles de la flotte commandée par son frère, il s'empara de plusieurs places maritimes. Élatée l'arrêta quelque temps. Dans cet intervalle, son frère Lucius attira les Achéens dans l'alliance romaine. Megalopolis, Dyme et Argos restèrent seules fidèles à la Macédoine.

Après la prise d'Élatée, Flamininus mit son armée en quartiers d'hiver dans la Phocide et la Locride. Tout à coup une insurrection éclata à Opus, et la garnison macédonienne fut forcée

de se retirer dans la citadelle. Parmi les insurgés, les uns appelèrent les Éoliens, les autres les Romains. Les Éoliens se présentèrent les premiers, mais les portes ne furent ouvertes qu'après l'arrivée de Flamininus, qui prit possession de la ville. Cet événement commença à indisposer les Éoliens contre les Romains. La garnison macédonienne restait toujours dans la citadelle ; Flamininus s'abstint pour le moment de l'attaquer, parce que Philippe faisait des propositions de paix. Le consul les accepta, mais seulement comme un moyen de satisfaire son ambition. Ne sachant pas s'il serait continué l'année suivante dans son commandement, il voulait donner aux affaires une tournure telle qu'il pût à son gré faire la paix s'il était rappelé, ou la guerre si on le laissait à la tête de l'armée. Un congrès eut lieu sur le golfe Maliaque, près de Nicée. Le général romain et le roi de Macédoine eurent trois entrevues. Philippe consentit à évacuer immédiatement la Phocide et la Locride, et il obtint une trêve de deux mois, pendant laquelle il envoya des ambassadeurs à Rome. Ceux des Éoliens les y avaient déjà devancés ; ils prouvèrent au sénat que si Philippe conservait Démétride en Thessalie, Chalcis en Eubée, Corinthe en Achaïe, il n'y avait pas de liberté possible pour la Grèce. On introduisit ensuite les ambassadeurs macédoniens. Ils allaient commencer un long discours ; mais on leur coupa la parole pour leur demander en peu de mots si leur maître abandonnerait ces trois places. Ils répondirent qu'ils n'avaient reçu aucune instruction formelle à cet égard. Alors on les congédia sans leur accorder la paix, et en laissant Quintius libre de faire la paix ou la guerre à son gré. Ce général, dont le commandement venait d'être prorogé pour l'année suivante, n'accorda plus d'entrevue à Philippe, et déclara qu'il ne recevrait de sa part aucune autre ambassade que celle qui viendrait lui annoncer l'entière évacuation de la Grèce. En présence de conditions aussi absolues, Philippe se décida à tenter la chance d'une bataille, bien que son armée fût incomparablement inférieure, pour la qualité, à celle des Romains. D'abord, pour s'assurer de Nabis, il lui livra Argos. Le tyran n'eut pas plus tôt cette ville entre les mains, qu'il oublia de qui il la tenait. Il proposa à Flamininus d'avoir avec lui une entrevue à Argos. Là un traité entre Sparte et les Romains fut facilement conclu, parce que ceux-ci ne demandèrent que des auxiliaires et la cessation des hostilités contre les Achéens. Nabis resta en possession d'Argos, bien qu'aucune clause à ce sujet n'eût été insérée dans le traité. Avec les auxiliaires fournis par Nabis, Flamininus marcha sur Corinthe, espérant que le commandant de la garnison, Philoclès, suivrait l'exemple de Nabis, dont il était l'ami. Cet espoir ne se réalisa pas. Le général romain, entrant alors en Béotie, força les habitants de renoncer à l'alliance macédonienne pour se joindre aux Romains. Mais la

plupart des Béotiens en état de porter les armes servaient dans l'armée de Philippe, et combattirent contre les Romains. Seuls de tous les alliés de la Macédoine, les Acarnaniens lui restèrent fidèles.

Dans le printemps de 197, Flamininus quitta ses quartiers d'hiver pour entreprendre sa seconde campagne contre Philippe. Son armée, déjà fortifiée par les auxiliaires achéens et autres, fut augmentée près des Thermopyles par un corps considérable d'Étoliens. Il s'avança lentement dans la Phthiotide. Philippe, à la tête d'une armée presque égale en nombre à celle des Romains, marcha rapidement vers le sud, décidé à saisir la première occasion favorable de livrer une bataille décisive. Une première rencontre eut lieu entre les deux cavaleries ennemies, près de Phères; l'avantage resta aux Romains, et les deux armées belligérantes se dirigèrent sur Pharsale et Scotussa. La bataille s'engagea près d'une chaîne de collines appelées *Cynoscéphales* (têtes de chien). Les Macédoniens furent promptement mis en déroute; huit mille d'entre eux périrent, cinq mille restèrent prisonniers, tandis que Flamininus ne perdit que sept cents hommes. A la suite de cette bataille, les villes de la Thessalie se rendirent, et Philippe demanda la paix. Les Étoliens, qui avaient rendu de grands services à Cynoscéphales, élevèrent des prétentions de nature à blesser l'orgueil de Flamininus; ils s'attribuaient l'honneur de la victoire. Le consul saisit toutes les occasions de les humilier et de ruiner leur influence. Il commença par accorder à Philippe sans les consulter une trêve de quinze jours, et il lui fit espérer la paix, tandis que les Étoliens demandaient une guerre d'extermination. Ceux-ci, furieux, allèrent jusqu'à accuser Flamininus de s'être vendu au roi de Macédoine. Il en résulta qu'ils ne retirèrent pas de la victoire de Cynoscéphales les avantages qu'ils en avaient attendus, et que Philippe profita de la désunion des alliés pour obtenir de meilleures conditions. Flamininus inclinait à la paix; son ambition était satisfaite, et il savait qu'Antiochus se disposait à passer en Europe et à porter secours au roi de Macédoine. Philippe, dans une entrevue avec le consul, se déclara disposé à toutes les cessions commandées par les Romains ou réclamées par leurs alliés; pour le reste, il s'en remettait au sénat. Il s'engagea de plus à payer immédiatement une contribution de guerre de deux cents talents, et à donner pour otages son fils et plusieurs de ses amis. A ces conditions on lui accorda une trêve de quatre mois. Il fut convenu que si la paix n'était pas ratifiée par le sénat, on rendrait au roi ses otages et son argent.

Après la bataille de Cynoscéphales, Flamininus avait généreusement mis en liberté tous les Béotiens qui servaient dans l'armée de Philippe et qui avaient été faits prisonniers. Loin de l'en remercier, ils semblèrent n'attribuer leur délivrance

qu'à Philippe; et ils insultèrent même les Romains en conférant la dignité de béotarque au général qui les commandait dans l'armée macédonienne. Le parti romain à Thèbes fit assassiner ce général, de l'aveu de Flamininus. Cet événement acheva d'exaspérer les Thébains contre les Romains, dont l'armée était alors campée aux environs d'Élatée en Phocide. Tous les Romains qui voyageaient en Béotie y furent égorgés, et leurs corps restèrent sans sépulture sur les routes. Le nombre des personnes qui perdirent ainsi la vie s'éleva, dit-on, à 500. Flamininus, après avoir en vain demandé réparation pour ces crimes, commença à ravager la Béotie et bloqua Coronée et Acraephia. Ces mesures effrayèrent les Béotiens, qui envoyèrent des députés à Flamininus. Le consul refusa de les recevoir. Les Achéens intervinrent alors auprès de lui, et obtinrent qu'il traiterait les Béotiens avec douceur. Il leur accorda la paix à condition qu'ils livreraient les coupables et payeraient trente talents d'indemnité au lieu de cent qu'il exigeait d'abord.

Au printemps de 196 et peu après la pacification de la Béotie, dix commissaires romains arrivèrent en Grèce pour arranger, conjointement avec Flamininus, les affaires de ce pays. Ils apportaient aussi les conditions définitivement imposées à Philippe; c'était l'abandon de toutes les villes grecques qu'il avait possédées ou qu'il possédait encore en Grèce et en Asie. Philippe devait rendre aux Romains les prisonniers et les transfuges; livrer tous ses vaisseaux pontés; n'avoir pas plus de cinq mille hommes sous les armes, ne pas garder un seul éléphant, et payer aux Romains mille talents de contribution. Les Étoliens firent de nouveaux efforts pour mettre les Grecs en garde contre les intentions des Romains et pour apporter des obstacles à la paix. Flamininus voulait une conclusion immédiate; il rangea les Achéens à son avis en leur rendant Corinthe. Ce fut dans cette ville même, aux jeux isthmiques, que le traité fut solennellement proclamé. Ces jeux attiraient toujours une grande influence. « En cette occasion, dit Tite-Live, la curiosité générale était plus vivement excitée par l'attente du sort qu'on réservait à la Grèce et à chaque peuple en particulier; c'était la non-seulement la préoccupation de tous les esprits, mais le sujet de tous les entretiens. Les Romains assistèrent au spectacle. Suivant l'usage, le héraut s'avance avec le musicien au milieu de l'arène, où il annonce l'ouverture des jeux par la formule consacrée. Le son de la trompette commanda le silence, et le héraut proclama les décisions suivantes: « Le sénat romain et T. Quintius, *imperator*, à la suite de la défaite de Philippe et des Macédoniens, accorde la liberté, les franchises et l'égalité des lois aux Corinthiens, aux Épirotes, aux Éoliens, à l'île d'Éubée, aux Péloponnésiens, aux Pérrhèbes et aux Acariens. Cette énumération comprenait tous les



qui avaient été sous la domination de Philippe. Quand le héraut eut terminé, l'assemblée faillit succomber sous l'excès de sa joie... On rappela le héraut qui avait proclamé la liberté de la Grèce; on ne voulait pas le voir seulement, on voulait aussi l'entendre; il renouvela sa proclamation. Alors la multitude, ne pouvant plus douter de son bonheur, fit éclater sa joie par des cris et des applaudissements tant de fois répétés, qu'il était aisé de comprendre que le plus cher de tous les biens pour elle était la liberté. Les jeux furent ensuite célébrés à la hâte; les esprits et les yeux étaient ailleurs qu'au spectacle. A la fin des jeux, chacun courut auprès du général romain; l'empressement de cette foule qui se précipitait vers un seul homme pour l'aborder, pour toucher sa main, pour lui jeter des couronnes et des guirlandes, pensa mettre sa vie en danger. Heureusement il n'avait que trente-trois ans environ. La vigueur de l'âge et la joie d'une gloire si éclatante lui donnèrent la force de supporter cette manifestation enthousiaste. » Flamininus et les dix commissaires s'occupèrent ensuite à régler la liberté proclamée dans l'ivresse des jeux isthmiques. La Thessalie fut divisée en quatre États séparés, la Magnésie, la Perrhébie, la Dolopie et la Thessaliotide. Les Éoliens reçurent Ambracie, la Phocide et la Locride. Ils réclamaient beaucoup plus; Flamininus les renvoya au sénat, et le sénat à son tour les lui renvoya. Les Éoliens furent forcés d'en passer par la décision du général. Les Achéens reçurent toutes les possessions macédoniennes; enfin, les Athéniens eux-mêmes ne furent pas oubliés, et Flamininus fit à leur ancienne gloire l'hommage de quelques portions de territoire.

La paix générale ne fut pas de longue durée. L'alliance de Nabis pesait aux Romains, et au printemps de 195 le sénat autorisa Flamininus d'agir sur ce point comme il lui plairait. Il convoqua en conséquence une assemblée des Grecs à Corinthe. Tous furent charmés de voir renverser le tyran; les Éoliens donnèrent seuls libre carrière à leurs sentiments hostiles à l'égard des Romains. L'assemblée vota la guerre contre Nabis. Flamininus, après avoir reçu des renforts des Achéens, de Philippe, d'Eumène, de Pergame et des Rhodiens, marcha sur Argos, dont la garnison lacédémonienne était commandée par Pythagore, beau-frère de Nabis. Le peuple d'Argos, contenu par une garnison déterminée, se trouva dans l'impossibilité de se soulever, et Flamininus, renonçant pour le moment à cette ville, envahit la Laconie. Nabis, bien que son armée fût très-inférieure en nombre, était disposé à une vigoureuse résistance. Deux fois battu, il s'enferma dans les murs de Sparte. Flamininus ne l'y assiégea pas, mais il ravagea tous les environs, et s'empara, avec l'aide de son frère Lucius, de la place forte de Gythium. La chute inattendue de cette ville convainquit Nabis qu'il ne pouvait pas prolonger sa résis-

tance plus longtemps, et il demanda la paix. Flamininus la lui accorda, malgré les Grecs, qui demandaient l'extermination du tyran. La liberté des Argiens fut une des conditions imposées à Nabis; elle fut proclamée aux jeux néméens.

L'hiver suivant, Flamininus s'efforça, comme il l'avait fait jusque-là, d'assurer la paix intérieure de la Grèce. Il aimait certainement ce pays, et il avait la noble ambition d'en être le bienfaiteur; mais la politique l'empêcha de suivre toujours ses généreux sentiments. La sagesse de plusieurs de ses mesures fut attestée par leur longue durée. Pour répondre aux insinuations malveillantes des Éoliens, Flamininus obtint du sénat qu'avant son départ les garnisons romaines seraient retirées de l'Acrocorinthe, de Chalcis, de Démétrias et des autres villes grecques. Après avoir ainsi arrangé les affaires de la Grèce, il convoqua au printemps de 194 une assemblée générale à Corinthe, et prit congé des peuples qu'il gouvernait depuis plusieurs années. En les quittant, il les exhorta à faire un bon usage de la liberté qui leur était rendue et à rester fidèles aux Romains. Enfin, il signala les derniers jours de son administration par un acte d'humanité. Pendant la guerre d'Annibal beaucoup de Romains avaient été faits prisonniers, et comme le sénat avait refusé de les racheter, ils avaient été vendus; beaucoup d'entre eux étaient esclaves en Grèce. Flamininus obtint qu'ils seraient rachetés aux frais de l'État, et rendit ainsi la liberté à un grand nombre de ses compatriotes. De retour à Rome, il célébra un magnifique triomphe, qui dura trois jours.

A peine les Romains eurent-ils quitté la Grèce que les Éoliens poussèrent Antiochus et Nabis à une coalition contre la république. Nabis n'eut pas de peine à se laisser persuader, et il assiégea Gythium, alors occupé par les Achéens. Le sénat romain, informé de cet état de choses, envoya en Grèce en 192 une flotte sous les ordres de C. Attilius et une ambassade présidée par Flamininus. Celui-ci devança en Grèce Attilius, et il pressa les Grecs de ne rien entreprendre avant l'arrivée de la flotte. Mais le péril où se trouvait Gythium exigeait une prompte décision, et la guerre contre Nabis fut décrétée. Le tyran fut bientôt réduit à l'extrémité, et Philopœmen allait lui porter le dernier coup, lorsque l'intervention de Flamininus l'en empêcha. L'ambassadeur romain eut deux motifs d'en agir ainsi. D'abord il ne voulait pas laisser la ligue achéenne sans contre-poids, et ensuite il était blessé du mépris avec lequel les Grecs regardaient le traité conclu par lui avec Nabis. Il força donc Philopœmen à accorder une trêve au tyran de Sparte. Sur ces entrefaites Antiochus faisait de sérieux préparatifs pour passer en Grèce. Flamininus, par des promesses favorables, engagea Philippe de Macédoine à se joindre aux Romains. D'un autre côté, les Éoliens parvinrent par leurs intrigues à détacher plusieurs villes grecques de l'alliance ro-



maine; l'arrivée d'Antiochus en Grèce augmenta encore le nombre des defections. Flaminius rassembla un congrès à Egium; des négociateurs syriens et étoliens s'y rendirent. Les Étoliens, selon leur habitude, se répandirent en invectives contre les Romains et en attaques personnelles contre Flaminius; ils demandèrent que les Achéens gardassent la neutralité. Flaminius, d'accord en cela avec Philopomen, insista pour qu'ils se déclarassent en faveur de Rome; cet avis l'emporta. La plupart des alliés de la république lui restèrent fidèles, et des troupes de la confédération se rendirent immédiatement à Chalcis et au Pirée pour y réprimer le parti syrien. En même temps la bataille des Thermopyles en 191 força Antiochus à quitter l'Europe. Flaminius continua de résider en Grèce et d'y exercer une sorte de protectorat, au nom du sénat et du peuple romain. Après le départ d'Antiochus, le consul Acilius Glabrio voulait châtier Chalcis pour l'hommage que cette ville avait rendu au monarque syrien. Flaminius intervint, et sauva Chalcis de la colère du consul. La guerre contre les Étoliens venait de commencer. Cette fois encore Flaminius usa de son influence pour protéger les vaincus. Il se rendit auprès du consul qui assiégeait Naupacte; appela son attention sur les progrès de Philippe, qui à l'abri de l'alliance romaine s'était emparé de plusieurs provinces, et le décida à lever le siège de Naupacte. Vers le même temps une insurrection éclata sur différents points du Péloponnèse. Flaminius autorisa le stratège des Achéens à tenter une expédition contre Lacédémone, et lui-même suivit les Achéens en Laconie. Philopomen parvint à rétablir la tranquillité sans avoir recours à aucune mesure violente. Flaminius se porta médiateur entre les Messéniens, qui refusaient d'entrer dans la ligue achéenne, et les Achéens, qui voulaient les contraindre à en faire partie; il persuada en même temps à ces derniers d'abandonner aux Romains l'île de Zacynthe, sous prétexte que la ligue achéenne devenue plus compacte serait aussi plus forte, et que ses possessions hors du Péloponnèse l'affaiblissaient. Cette opinion pouvait être juste, mais Flaminius en l'exprimant n'était pas sincère, et ce n'était certainement pas dans l'intérêt de la ligue achéenne qu'il lui enlevait l'île de Zacynthe.

En 190, Flaminius retourna à Rome, et fut nommé consul pour l'année suivante, avec M. Claudius Marcellus. En 183, le sénat l'envoya en ambassade auprès du roi de Bithynie, Prusias, qui offrait de livrer aux Romains Annibal, alors réfugié auprès de lui. Le général prévint cette trahison par une mort volontaire. La part que Flaminius prit à cette tentative contre Annibal est une tache pour sa mémoire, et lui fut sévèrement reprochée par plusieurs de ses contemporains. Depuis ce moment il cesse de figurer dans l'histoire. On ignore la date précise de sa mort; on sait seulement qu'elle ne fut pas pos-

térieure à 174, puisque cette année même son fils célébra des jeux funèbres en son honneur.

Plutarque, *Flaminius*. — Tite-Live, XXXI, 4, 69; XXXII, 7, etc.; XXXIII; XXXIV, 22, etc.; XXXV, 23, etc.; XXXVI, 31, etc.; XXXVII, 59; XXXVIII, 28, XXXIX, 51, 56. — Polybe, XVII, 1, etc.; XVIII, 1, etc.; XII, 15; XIII, 2; XIV, 3, etc. — Diodore de Sicile, *Excerpta de Legat.*, III, p. 619. — Eutrope, IV, 1, etc. — Florus, II, 7. — Pausanias, VII, 8. — Appien, *Maced.*, IV, 2; VI; VII; *Syr.*, 2, 11. — Cicéron, *Phil.*, V, 17; *De Senect.*, I, 12; *in Ferr.*, IV, 80, 1; *Pro Muren.*, 14; *in Pison.*, 25; *De Leg. agr.*, I, 2. — Schorn, *Gesch. Griechenlands*, p. 227, etc. — Thirlwall, *History of Greece*, vol. VIII. — Niebuhr, *Leçons sur l'histoire romaine*, vol. I<sup>re</sup>. — Brandstæter, *Die Gesch. des Ätol. Landes*, p. 613, etc.

\* **FLAMININUS** (*Titus-Quintius*), homme d'État romain, fils du précédent, vivait vers 180. Il célébra en l'honneur de son père, mort récemment, de splendides jeux de gladiateurs, et donna au peuple quatre jours de fête. En 167, il fut un des trois ambassadeurs qui ramenèrent en Thrace les otages que Cotys, roi de ce pays, avait offert de racheter. Dans la même année, il succéda comme augure à O. Claudius.

On connaît encore deux Flaminius; savoir : *T. Quintius FLAMININUS*, consul en 180 avec M. Acilius Balbus, et *T. Quintius FLAMININUS* consul en 123 avec Q. Metellus Balearicus. Sous son consulat, Carthage devint une colonie romaine.

Tite-Live, XLI, 13; XLV, 62, 64. — Cicéron, *De Senect.*, 3; *Ad Att.*, XII, 5; *Brutus*, 20, 74; *Pro Dom.*, 53. — Eutrope, IV, 20. — Orose, V, 12.

**FLAMINIO** (*Jean-Antonio*), dont le nom de famille était *Zarabbini de Colignola*, littérateur italien, né à Imola, vers 1464, mort à Bologne, le 18 mai 1536. Il fit ses études à Bologne et à Venise, et dès l'âge de vingt-un ans il fut nommé professeur de belles-lettres à Serravalle, dans le diocèse de Trévise. Il remplit successivement les mêmes fonctions à Montagnana, à Vicence, à Imola et à Bologne. On a de lui un grand nombre de poésies latines, dont peu sont heureuses. Ses œuvres en prose valent mieux, quoiqu'elles manquent d'élégance. Il a écrit les *Vies* de quelques saints de l'ordre des Dominicains; un *Dialogue sur l'Éducation des Enfants*; un traité *Sur l'Origine de la Philosophie*, une *Grammaire Latine*, et plusieurs autres ouvrages, dont quelques-uns ont été imprimés; parmi ces derniers on remarque *Lettres*, en douze livres, publiées par le P. Capponi, avec une *Vie* de l'auteur; Bologne, 1744, in-8°.

Tiraboschi, *Storia della Letteratura Italiana*, t. VII, part III, p. 256.

**FLAMINIO** (*Marcantonio*), poète latin moderne, fils du précédent, né à Serravalle, en 1498, mort à Rome, le 18 février 1550. Élevé avec soin par son père, il composait dès l'âge de seize ans des vers latins remarquables. Ce talent lui valut la protection du cardinal Cornaro, qui l'introduisit auprès du pape Léon X. Le comte Balthazar Castiglione fut aussi un de ses premiers protecteurs. Après avoir quitté la maison de celui-ci, Flaminio s'attacha à divers grands dignitaires de l'Église, entre autres au cardinal Polus, qui l'intro-

mena avec lui au concile de Trente, et au cardinal Alexandre Farnèse. Sa vie, tranquille et heureuse, ne contient que très-peu d'événements. On a de lui : *Paraphrasis in XII libros Aristotelis De prima Philosophia*; Bâle, 1537; — *Paraphrasis in triginta Psalmos*; Florence, 1558, in-12; — *De Rebus divinis Carmina*; Paris, 1552, in-12, traduit en vers français par la sœur Anne des Marquets; Paris, 1569, in-8°. Les poésies de Marc-Antoine Flaminio ont été imprimées dans un recueil intitulé : *Flaminiorum, Marc-Anton., Joan.-Anton. et Gabrielis Carmina, edente Mancurtio*; Padoue, 1743, in-8°.

Tiraboschi, *Storia della Letteratura Italiana*, t. VII, par. III, p. 228. — Moréri, *Grand Dictionnaire Historique*. — Bayle, *Dict. hist. et crit.*

**FLAMINIO (Lucius)**, philologue sicilien, né vers 1450, mort à Salamanque, en 1509. Après avoir fait ses études dans son pays natal, il se rendit en Espagne, et professa les belles-lettres à l'université de Salamanque. Il se fit particulièrement remarquer par ses savantes leçons sur Pline le naturaliste. Il était lié d'amitié avec Lucius Marini. On a de lui : *In Plinii Proœmium Commentarium*; *Orationes et Carmina*; Salamanque, 1503; — et cinq lettres, dans les *Epistolæ* de Marini; Valladolid, 1514, in-fol.

Mongitore, *Bibliotheca Sicula*, appendix.

**FLAMINIO (Antoine)**, philologue sicilien, vivait au commencement du seizième siècle. Il professait les belles-lettres dans le collège de Rome. Il n'est connu que par la singularité de son genre de vie. « Il aimait tellement la solitude, dit Bayle, qu'il ne se plaisait à parler ni avec les savants ni avec les ignorants. Il ne conviait jamais personne et ne voulait pas qu'on le conviât. Il n'avait ni valet ni servante. Il achetait chaque jour dans une auberge qui était au voisinage ce qu'il mangeait. L'hôte de l'auberge s'étant aperçu que depuis trois jours il n'avait rien demandé, et qu'il ne s'était pas même montré, entra dans la chambre par la fenêtre du jardin, et le trouva mort entre ses livres. Il étudiait couché par terre. »

Pierius, Valerianus, *De Litteratorum Infelicitate*, l. I. — Bayle, *Dict. histor. et critique*.

**FLAMINIUS (Maison des)**. **FLAMINIA GENS**, maison plébéienne. Pendant les cinq premiers siècles de Rome il n'est fait mention d'aucun membre de la *gens Flaminia*. Ce nom, dérivé évidemment de *flamen*, devait désigner dans l'origine le serviteur d'un flamine. On a longtemps regardé les *Flaminius* comme une famille de la *gens Quinctia*; cette opinion venait d'une confusion entre les *Flaminius* et les *Flaminius*, lesquels appartenaient en effet à l'ancienne maison ou *gens* patricienne *Quinctia*. Les seuls surnoms connus des *Flaminius* sont *Chilo* et *Flamma*. Quant au surnom de *Nepos* donné par Orelli au *Flaminius* tué à Trasimène, il est douteux.

Paul Diacre, aux mots *Flaminius Camillus*; *Flaminius Lector*. — Orelli, *Onom. Ital.*, II, p. 264.

La *gens Flaminia* n'a fourni à l'histoire romaine que deux noms célèbres, savoir :

**FLAMINIUS (Caius)**, général romain, tué le 23 juin 217. Il fut tribun du peuple en 232. Malgré la plus violente opposition du sénat et des grands (*optimates*), il fit passer une loi ordonnant la distribution aux plébéiens du territoire gaulois du Picenum (*ager Gallicus Picenus*), récemment conquis. Suivant Cicéron, le tribunat de *Flaminius* et sa loi agraire appartiennent au consulat de Sp. Carvilius et de Q. Fabius Maximus, en 228. Cette assertion est peu probable; cependant, on peut la concilier avec la précédente en supposant que la loi proposée en 232 ne passa qu'en 228. A la promulgation de cette loi se rapporte l'anecdote suivante, qui donne une idée favorable du caractère de *Flaminius* : « Étant tribun du peuple, dit Valère-Maxime, il voulait partager par têtes aux citoyens les terres d'un canton de la Gaule; et, malgré la résistance opiniâtre du sénat, il avait hardiment promulgué sa loi. Insensible aux prières et aux menaces, inflexible même devant une armée levée contre lui pour le cas où il persisterait dans sa résolution, il était à la tribune aux harangues et y faisait la lecture de cette loi, lorsque son père vint mettre la main sur lui. Vaincu par cet acte d'autorité privée, il descendit de la tribune, sans que la multitude, ainsi frustrée de son espérance, fit entendre contre lui le moindre murmure. » C. *Flaminius* fut un des quatre préteurs élus en 227, et il reçut la Sicile pour province. Il s'acquitta de ses devoirs de gouverneur à la plus grande satisfaction de ses administrés. Lorsque trente ans plus tard son fils parvint à la dignité d'édile curule, les Siciliens témoignèrent de leur reconnaissance pour l'administration du père en envoyant à Rome une ample provision de blé.

En 225 éclata la guerre avec la Gaule Cisalpine. D'après Polybe, la loi agraire de *Flaminius* en fut la cause; car les Gaulois du nord de l'Italie furent persuadés que l'objet des Romains était de les chasser de leurs domaines et de les anéantir. Dans la troisième année de cette guerre, en 223, C. *Flaminius* obtint le consulat avec P. Furius Philus, et les deux consuls marchèrent vers le nord de l'Italie. Peu après leur départ, le parti aristocratique, furieux de l'élection de *Flaminius*, parvint à la faire annuler sous prétexte que les auspices n'avaient pas été régulièrement pris. On écrivit donc aux consuls pour leur ordonner de revenir à Rome. Mais comme tout était prêt pour livrer une grande bataille aux Insubriens sur l'Adria, ils convinrent de n'ouvrir la lettre qu'après le combat. Les Romains remportèrent la victoire. Furius obéit aux ordres du sénat, tandis que *Flaminius*, fier de son succès, continua la guerre. Quand il revint à Rome, le sénat l'appela à rendre compte de sa conduite, et le peuple lui décerna les honneurs du triomphe. Après cette céré-

maine; l'arrivée d'Antiochus en Grèce augmenta encore le nombre des défections. Flamininus rassembla un congrès à Egium; des négociateurs syriens et étoliens s'y rendirent. Les Étoliens, selon leur habitude, se répandirent en invectives contre les Romains et en attaques personnelles contre Flamininus; ils demandèrent que les Achéens gardassent la neutralité. Flamininus, d'accord en cela avec Philopœmen, insista pour qu'ils se déclarassent en faveur de Rome; cet avis l'emporta. La plupart des alliés de la république lui restèrent fidèles, et des troupes de la confédération se rendirent immédiatement à Chalcis et au Pirée pour y réprimer le parti syrien. En même temps la bataille des Thermopyles en 191 força Antiochus à quitter l'Europe. Flamininus continua de résider en Grèce et d'y exercer une sorte de protectorat, au nom du sénat et du peuple romain. Après le départ d'Antiochus, le consul Acilius Glabrio voulait châtier Chalcis pour l'hommage que cette ville avait rendu au monarque syrien. Flamininus intervint, et sauva Chalcis de la colère du consul. La guerre contre les Étoliens venait de commencer. Cette fois encore Flamininus usa de son influence pour protéger les vaincus. Il se rendit auprès du consul qui assiégeait Naupacte, appela son attention sur les progrès de Philippe, qui à l'abri de l'alliance romaine s'était emparé de plusieurs provinces, et le décida à lever le siège de Naupacte. Vers le même temps une insurrection éclata sur différents points du Péloponnèse. Flamininus autorisa le stratège des Achéens à tenter une expédition contre Lacédémone, et lui-même suivit les Achéens en Laconie. Philopœmen parvint à rétablir la tranquillité sans avoir recours à aucune mesure violente. Flamininus se porta médiateur entre les Messéniens, qui refusaient d'entrer dans la ligue achéenne, et les Achéens, qui voulaient les contraindre à en faire partie; il persuada en même temps à ces derniers d'abandonner aux Romains l'île de Zacynthe, sous prétexte que la ligue achéenne devenue plus compacte serait aussi plus forte, et que ses possessions hors du Péloponnèse l'affaiblissaient. Cette opinion pouvait être juste, mais Flamininus en l'exprimant n'était pas sincère, et ce n'était certainement pas dans l'intérêt de la ligue achéenne qu'il lui enlevait l'île de Zacynthe.

En 190, Flamininus retourna à Rome, et fut nommé consul pour l'année suivante, avec M. Claudius Marcellus. En 183, le sénat l'envoya en ambassade auprès du roi de Bithynie, Prusias, qui offrait de livrer aux Romains Annibal, alors réfugié auprès de lui. Le général prévint cette trahison par une mort volontaire. La part que Flamininus prit à cette tentative contre Annibal est une tache pour sa mémoire, et lui fut sévèrement reprochée par plusieurs de ses contemporains. Depuis ce moment il cesse de figurer dans l'histoire. On ignore la date précise de sa mort; on sait seulement que le ne fut pas pos-

térieure à 174, puisque cette année même son fils célébra des jeux funèbres en son honneur.

Plutarque, *Flamininus*. — Tite-Live, XXXI, 4, 49; XXXII, 7, etc.; XXXIII; XXXIV, 22, etc.; XXXV, 23, etc.; XXXVI, 31, etc.; XXXVII, 50; XXXVIII, 28, XXXIX, 51, 56. — Polybe, XVII, 1, etc.; XVIII, 1, etc.; XXII, 15; XXIII, 2; XXIV, 3, etc. — Diodore de Sicile, *Excerpta de Legat.*, III, p. 619. — Eutrope, IV, 1, etc. — Florus, II, 7. — Pausanias, VII, 8. — Appien, *Maced.*, IV, 2; VI; VII; *Syr.*, 2, 11. — Cicéron, *Phil.*, V, 17; *De Senect.*, 1, 19; *in Ferr.*, IV, 86, 1; *Pro Muren.*, 14; *in Pison.*, 20; *De Leg. agr.*, 1, 2. — Schorn, *Gesch. Griechenlands*, p. 237, etc. — Thirlwall, *History of Greece*, vol. VIII. — Niebuhr, *Leçons sur l'histoire romaine*, vol. I<sup>er</sup>. — Brandstæter, *Die Gesch. des Ätol. Landes*, p. 418, etc.

\* **FLAMININUS (Titus-Quintius)**, homme d'État romain, fils du précédent, vivait vers 180. Il célébra en l'honneur de son père, mort récemment, de splendides jeux de gladiateurs, et donna au peuple quatre jours de fête. En 167, il fut un des trois ambassadeurs qui ramenèrent en Thrace les otages que Cotys, roi de ce pays, avait offert de racheter. Dans la même année, il succéda comme augure à C. Claudius.

On connaît encore deux Flamininus; savoir : *T. Quintius FLAMININUS*, consul en 180 avec M. Acilius Balbus, et *T. Quintius FLAMININUS* consul en 123 avec Q. Metellus Balearicus. Sous son consulat, Carthage devint une colonie romaine.

Tite-Live, XLI, 43; XLV, 42, 44. — Cicéron, *De Senect.*, 8; *Ad Att.*, XII, 5; *Brutus*, 20, 74; *Pro Dom.*, 53. — Eutrope, IV, 20. — Orose, V, 12.

**FLAMINIO (Jean-Antonio)**, dont le nom de famille était *Zarabbini de Cottignola*, littérateur italien, né à Imola, vers 1464, mort à Bologne, le 18 mai 1536. Il fit ses études à Bologne et à Venise, et dès l'âge de vingt-un ans il fut nommé professeur de belles-lettres à Serravalle, dans le diocèse de Trévise. Il remplit successivement les mêmes fonctions à Montagnana, à Vicence, à Imola et à Bologne. On a de lui un grand nombre de poésies latines, dont peu sont heureuses. Ses œuvres en prose valent mieux, quoiqu'elles manquent d'élégance. Il a écrit les *Vies* de quelques saints de l'ordre des Dominicains; un *Dialogue sur l'Éducation des Enfants*; un traité *Sur l'Origine de la Philosophie*, une *Grammaire Latine*, et plusieurs autres ouvrages, dont quelques-uns ont été imprimés; parmi ces derniers on remarque *Lettres*, en douze livres, publiées par le P. Capponi, avec une *Vie* de l'auteur; Bologne, 1744, in-8°.

Tiraboschi, *Storia della Letteratura Italiana*, t. VII, part III, p. 254.

**FLAMINIO (Marcantonio)**, poète latin moderne, fils du précédent, né à Serravalle, en 1498, mort à Rome, le 18 février 1550. Élevé avec soin par son père, il composait dès l'âge de seize ans des vers latins remarquables. Ce talent lui valut la protection du cardinal Cornaro, qui l'introduisit auprès du pape Léon X. Le comte Balthazar Castiglione fut aussi un de ses premiers protecteurs. Après avoir quitté la maison de celui-ci, Flaminio s'attacha à divers grands dignitaires de l'Église, entre autres au cardinal Pole, qui l'intro-

mena avec lui au concile de Trente, et au cardinal Alexandre Farnèse. Sa vie, tranquille et heureuse, ne contient que très-peu d'événements. On a de lui : *Paraphrasis in XII libros Aristotelis De prima Philosophia*; Bâle, 1537; — *Paraphrasis in triginta Psalmos*; Florence, 1558, in-12; — *De Rebus divinis Carmina*; Paris, 1552, in-12, traduit en vers français par la sœur Anne des Marquets; Paris, 1569, in-8°. Les poésies de Marc-Antoine Flaminio ont été imprimées dans un recueil intitulé : *Flaminiorum, Marc-Anton., Joan.-Anton. et Gabrielis Carmina, edente Mancurtio*; Padoue, 1743, in-8°.

Tiraboschi, *Storia della Letteratura Italiana*, t. VII, par. III, p. 238. — Moréri, *Grand Dictionnaire Historique*. — Bayle, *Dict. hist. et crit.*

FLAMINIO (Lucius), philologue sicilien, né vers 1450, mort à Salamanque, en 1509. Après avoir fait ses études dans son pays natal, il se rendit en Espagne, et professa les belles-lettres à l'université de Salamanque. Il se fit particulièrement remarquer par ses savantes leçons sur Pline le naturaliste. Il était lié d'amitié avec Lucius Marini. On a de lui : *In Plinii Proœmium Commentarium; Orationes et Carmina*; Salamanque, 1503; — et cinq lettres, dans les *Epistolæ* de Marini; Valladolid, 1514, in-fol.

Mongitore, *Bibliotheca Sicula*, appendix.

FLAMINIO (Antoine), philologue sicilien, vivait au commencement du seizième siècle. Il professait les belles-lettres dans le collège de Rome. Il n'est connu que par la singularité de son genre de vie. « Il aimait tellement la solitude, dit Bayle, qu'il ne se plaisait à parler ni avec les savants ni avec les ignorants. Il ne conviait jamais personne et ne voulait pas qu'on le conviât. Il n'avait ni valet ni servante. Il achetait chaque jour dans une auberge qui était au voisinage ce qu'il mangeait. L'hôte de l'auberge s'étant aperçu que depuis trois jours il n'avait rien demandé, et qu'il ne s'était pas même montré, entra dans la chambre par la fenêtre du jardin, et le trouva mort entre ses livres. Il étudiait couche par terre. »

Petrus, Valerianus, *De Litteratorum Infelicitate*, l. I. — Bayle, *Diction. histor. et critique*.

FLAMINIUS (Maison des). FLAMINIA GENS, maison plébéienne. Pendant les cinq premiers siècles de Rome il n'est fait mention d'aucun membre de la gens *Flaminia*. Ce nom, dérivé évidemment de *flamen*, devait désigner dans l'origine le serviteur d'un flamine. On a longtemps regardé les *Flaminius* comme une famille de la gens *Quintia*; cette opinion venait d'une confusion entre les *Flaminius* et les *Flaminius*, lesquels appartenaient en effet à l'ancienne maison ou gens patricienne *Quintia*. Les seuls surnoms connus des *Flaminius* sont *Chilo* et *Flamma*. Quant au surnom de *Nepos* donné par Orelli au *Flaminius* tué à Trasimène, il est douteux.

Paul Diacre, aux mots *Flaminius Camillus*; *Flaminius Lector*. — Orelli, *Onom. Ital.*, II, p. 254.

La gens *Flaminia* n'a fourni à l'histoire romaine que deux noms célèbres, savoir :

FLAMINIUS (Caius), général romain, tué le 23 juin 217. Il fut tribun du peuple en 232. Malgré la plus violente opposition du sénat et des grands (*optimates*), il fit passer une loi ordonnant la distribution aux plébéiens du territoire gaulois du Picenum (*ager Gallicus Picenus*), récemment conquis. Suivant Clééron, le tribunat de *Flaminius* et sa loi agraire appartiennent au consulat de Sp. Carvilius et de Q. Fabius Maximus, en 228. Cette assertion est peu probable; cependant, on peut la concilier avec la précédente en supposant que la loi proposée en 232 ne passa qu'en 228. A la promulgation de cette loi se rapporte l'anecdote suivante, qui donne une idée favorable du caractère de *Flaminius* : « Étant tribun du peuple, dit Valère-Maxime, il voulait partager par têtes aux citoyens les terres d'un canton de la Gaule; et, malgré la résistance opiniâtre du sénat, il avait hardiment promulgué sa loi. Insensible aux prières et aux menaces, inflexible même devant une armée levée contre lui pour le cas où il persisterait dans sa résolution, il était à la tribune aux harangues et y faisait la lecture de cette loi, lorsque son père vint mettre la main sur lui. Vaincu par cet acte d'autorité privée, il descendit de la tribune, sans que la multitude, ainsi frustrée de son espérance, fit entendre contre lui le moindre murmure. » C. *Flaminius* fut un des quatre préteurs élus en 227, et il reçut la Sicile pour province. Il s'acquitta de ses devoirs de gouverneur à la plus grande satisfaction de ses administrés. Lorsque trente ans plus tard son fils parvint à la dignité d'édile curule, les Siciliens témoignèrent de leur reconnaissance pour l'administration du père en envoyant à Rome une ample provision de blé.

En 225 éclata la guerre avec la Gaule Cisalpine. D'après Polybe, la loi agraire de *Flaminius* en fut la cause; car les Gaulois du nord de l'Italie furent persuadés que l'objet des Romains était de les chasser de leurs domaines et de les anéantir. Dans la troisième année de cette guerre, en 223, C. *Flaminius* obtint le consulat avec P. Furius Philus, et les deux consuls marchèrent vers le nord de l'Italie. Peu après leur départ, le parti aristocratique, furieux de l'élection de *Flaminius*, parvint à la faire annuler sous prétexte que les auspices n'avaient pas été régulièrement pris. On écrivit donc aux consuls pour leur ordonner de revenir à Rome. Mais comme tout était prêt pour livrer une grande bataille aux Insubriens sur l'Adria, ils convinrent de n'ouvrir la lettre qu'après le combat. Les Romains remportèrent la victoire. Furius obéit aux ordres du sénat, tandis que *Flaminius*, fier de son succès, continua la guerre. Quand il revint à Rome, le sénat l'appela à rendre compte de sa conduite, et le peuple lui décerna les honneurs du triomphe. Après cette céré-



monie, il quitta sa charge, soit que le terme de son consulat fût arrivé, soit plutôt pour donner un semblant de satisfaction au sénat et aux grands.

En 221, probablement, C. Flaminius fut maître des cavaliers du dictateur M. Minucius Rufus. Mais tous deux durent résigner immédiatement leurs fonctions, parce qu'un cri de souris avait été entendu aussitôt après l'élection. L'année d'après, en 220, Flaminius et L. Æmilius Papus furent investis de la censure. Pendant sa magistrature, Flaminius fit exécuter deux grands ouvrages qui portèrent son nom : le Cirque Flaminius (*Circus Flaminius*) et la Voie Flaminienne (*Via Flaminia*). Cette route partait de Rome, et s'avancait à travers l'Étrurie et l'Ombrie jusqu'à Ariminum. D'après une histoire racontée par Plutarque, on pense que Flaminius employa à ces ouvrages l'argent provenant de la vente de biens récemment conquis. En 218, le tribun Q. Claudius proposa une loi qui interdisait aux sénateurs romains de faire le commerce. C. Flaminius, quoique membre lui-même du sénat, soutint cette proposition. La haine que lui portaient les grands augmenta de plus en plus, et sa popularité s'en accrut d'autant parmi le peuple. Aussi fut-il élu consul pour la seconde fois en 217, avec Cn. Carvilius Geminus. Au lieu de recevoir au Capitole l'installation solennelle, il partit immédiatement pour Ariminum avec des renforts. Là, après avoir reçu de son prédécesseur, Tib. Sempronius, le commandement de l'armée romaine, il entra en charge avec la forme usuelle, faisant des vœux et des sacrifices. Ses ennemis l'accusèrent de mépris pour les rites religieux ; ils lui reprochèrent aussi de n'être pas resté à Rome pour la célébration des Fêtes Latines (*Feriæ Latinae*). Deux raisons justifient le consul. Il pouvait craindre que ses ennemis n'en agissent avec lui comme ils l'avaient fait dans son premier consulat ; ensuite Annibal, qui ne devait certainement pas se laisser arrêter par les Fêtes Latines, s'avancait déjà à travers l'Étrurie ; ainsi, il n'y avait pas de temps à perdre. Les historiens ne s'accordent pas sur les mouvements militaires d'Annibal et de Flaminius. D'après Zonaras, Flaminius était arrivé à Ariminum lorsque Annibal commença sa marche. Tite-Live fait marcher Flaminius d'Aretium sur Ariminum avant qu'Annibal eût commencé ses mouvements. Enfin, Polybe dit que Flaminius s'avança directement de Rome à Aretium, et ne fait pas mention de son passage par Ariminum. Mais peut-être Annibal s'était-il avancé plus au sud que Flaminius, alors à Aretium. Celui-ci se mit à la poursuite du général carthaginois avec plus de courage que de prudence. Annibal le força d'accepter la bataille sur les bords du lac de Trasimène, et le vainquit complètement, le 23 juin 217. Flaminius y périt, avec une grande partie de son armée. Ses ennemis expliquèrent facilement sa catastrophe. Il avait, disaient-ils, méprisé les céré-

monies religieuses, et il était parti d'Aretium quoique les auspices fussent contraires. On s'étonne que Tite-Live juge défavorablement Flaminius, et on aurait attendu de Polybe un jugement plus impartial. Il est probable que cet historien subit l'influence de Scipion, qui abhorrait Flaminius et le regardait comme un précurseur des Gracques.

Tite-Live, XXI, 57, 63 ; XXII, 1, etc. — Polybe, II, 21, 32, etc. ; III, 75, 77, 78, 80. — Denys d'Halicarnasse, II, 26. — Solin, II. — Oronse, IV, 13. — Florus, II, 4. — Silius Italicus, IV, 704, etc. ; V, 107, etc. ; 653, etc. — Zonaras, VIII, 24, 25. — Appien, *Hannib.*, 8, etc. — Plutarque, *Fabius Maximus*, 2, 3 ; *Marcellus*, 4, 5 ; *Tiber. Gracchus*, 21 ; *Quæstiones Rom.*, 63. — Cornelius Nepos, *Hannib.*, 4. — Eutrope, III, 9. — Cicéron, *De Senect.*, 4 ; *Brut.*, 14, 19 ; *Acad.*, II, 5 ; *De Invent.*, II, 17 ; *De Divin.*, I, 35 ; II, 8, 31 ; *De Nat. Deor.*, II, 3 ; *De Leg.*, III, 9. — Valère Maxime, I, 6 ; V, 4. — Niebuhr, *Leçons sur l'histoire romaine*.

**FLAMINIUS (Caius)**, général romain, fils du précédent, vivait vers 200 avant J.-C. En 210 il fut questeur de P. Scipion l'Africain en Espagne. Édile curule en 196, il distribua au peuple, à bas prix, une grande quantité de grain que les Siciliens lui avaient envoyée comme preuve de gratitude pour son père et pour lui-même. En 193 il fut élu préteur, et obtint l'Espagne Citérieure pour sa province. Il reçut du sénat l'ordre d'emmener avec lui une armée nouvelle et de renvoyer en Italie les vétérans de l'armée d'Espagne. Il fut plus tard autorisé à lever des soldats en Espagne et en Italie. Selon Valerius Antias, il se rendit même en Sicile pour enrôler des troupes, et il fut jeté par la tempête sur la côte d'Afrique. Avec son armée ainsi renforcée, il fit heureusement la guerre en Espagne. Il prit la ville forte de Litabrum, et fit prisonnier un chef espagnol nommé Corribilo. En 185 il obtint le consulat avec M. Æmilius Lepidus. Les deux consuls furent envoyés par le sénat contre les Liguriens. Flaminius, après avoir battu en plusieurs rencontres la tribu ligurienne des Triniates, les força de se soumettre et les priva de leurs armes. Il marcha ensuite contre les Apuaniens, autre tribu ligurienne, qui avait envahi les territoires de Pise et de Bologne ; il vainquit aussi et rétablit la paix dans le nord de l'Italie. Pour empêcher ses soldats de rester oisifs dans le camp, il leur fit construire une route de Bologne à Aretium, tandis que son collègue en faisait exécuter une autre de Plaisance à Ariminum. Strabon, qui confond les Flaminius, le père avec le fils, dit que celui-ci construisit la voie Flaminienne de Rome à Ariminum et que Lepidus la continua jusqu'à Bologne et Aquilée ; mais il n'est pas probable que les Romains aient continué cette route jusqu'à Aquilée avant d'avoir envoyé une colonie dans cette ville ; or, cette colonie date de 181 et Flaminius fut un des triumvirs chargés de l'établir.

On cite encore deux C. Flaminius : le premier fut préteur en 66 avant J.-C. ; le second d'Aretium : il est mentionné parmi les de Catilina.



Tit. Liv., XXVI, 47, 48; XXXIII, 46; XXXIV, 34, 44; XXXV, 3, 4; XXXVIII, 46, etc.; XXXIX, 2, 3; XL, 1. — Orose, IV, 28. — Zozare, IX, 21. — Valère Max., VI, 2. — Strabon, V. — Clodron, *Pro Claudia*, 14, 25. — Saluste, *Catil.*, 10 et 24.

\* **FLAMMA**, officier romain du parti de Césaire vivait vers 50 avant J.-C. Il commandait un escadron pendant l'expédition de C. Curion en Afrique. A la nouvelle de la défaite de Bagradas il s'enfuit à Utique avec sa flotte, sans essayer de recueillir les fugitifs de l'armée de Curion.

Cicér., *Bel. civ.*, II, 42. — Appien, *Bel. civ.*, II, 14.

**FLAMMA CALPURNIUS**. Voy. CALPURNIUS.

\* **FLAMMA** (L. Volturnius), surnommé *Vulturnensis*, général romain, vivait vers 310 avant J.-C. Il fut pour la première fois consul, avec Appius Claudius Cæcus, en 307. Il marcha avec une armée consulaire contre les Samnites, peuple de l'Apulie ou de la Iapygie, que les secours des Samnites venaient d'entraîner dans la ligue contre les Romains. Suivant Tite-Live, Flamma fit la guerre avec succès, prit plusieurs villes d'assaut, et se rendit très-populaire parmi les soldats en leur distribuant libéralement le butin. Ces succès sont problématiques, puisque le nom de Flamma ne figure pas sur les *Fasti triumphales*; l'annaliste Pison n'avait pas même fait mention de son consulat. Mais on n'a pas de motif suffisant pour douter que Flamma ait été consul, avec Appius Claudius, en 306. C'était au moment le plus critique de la seconde guerre samnite. Flamma stationna d'abord sur la frontière du Samnium; mais le sénat, en apprenant l'apparition en Étrurie d'une armée samnite, ordonna au consul de courir au secours de son collègue. Claudius refusa d'abord, puis, sur les instances de ses principaux officiers, il accepta l'assistance de Flamma. L'harmonie entre les deux consuls ne fut pas de longue durée. Aussitôt que leurs armées réunies eurent repoussé l'ennemi, Flamma revint en Campanie à marches forcées. Les Samnites avaient pillé la plaine de Falerne, ils s'en retournaient avec leur butin et leurs prisonniers, lorsque le consul les atteignit sur les bords du Liris et leur enleva le fruit de leur expédition. En l'honneur de ce succès, on célébra à Rome des actions de grâces. Flamma présida les prochains comices consulaires. A sa recommandation, le peuple élut consul pour l'année suivante Q. Fabius Maximus Rullianus. Lui-même, de l'assentiment du peuple et du sénat, garda son commandement en qualité de proconsul. Avec la deuxième et la quatrième légion, il envahit le Samnium. Selon une conjecture probable de Niebuhr, il fut rappelé en Étrurie, qui était le principal théâtre de la guerre, et prit part à la bataille de Sentinum, en 295. Il épousa Virginie, fille de cet A. Virginius qui avait consacré une chapelle et un autel à la chasteté plébéienne.

Tit. Liv., IX, 2, 3; X, 15, etc. — Niebuhr, *Histoire Romaine*.

\* **FLAMMA** (Stephaneordus), historien italien, né en Lombardie, entra dans l'ordre des

Dominicains, professa en 1296 la théologie à Milan, et mourut en 1298. Il écrivit en vers l'histoire des événements qui s'étaient passés sous ses yeux : *Poema de gestis in civitate Mediolanensi sub Ottone vicecomite, ab an. 1263-1277*. Muratori a donné place à cet ouvrage dans ses *Anecdota latina*, t. III, p. 57, et l'a reproduit dans ses *Script. Rer. Ital.*, t. IX, p. 67.

G. B.

Tradit., *De Script. eccl.*, t. III, p. 606. — Fabricius, *Bibl. Med. Lat.*, t. VI, p. 606. — Tiraboschi, *Storia della Letteratura Italiana*, t. VIII, p. 128. — Argenti, *Bibl. script. Med.*, t. II, part. II, p. 1022.

**FLAMMA** (Galvanus). Voy. FLAMMA.

**FLAMSTEED** (Jean), célèbre astronome anglais, né le 19 août 1646, à Derby (comté de Derby), mort le 31 décembre 1719. Il fit ses premières études à l'école publique de Derby. A l'âge de quatorze ans, il prit un refroidissement en se baignant, et il s'ensuivit une maladie qui porta une grave atteinte à sa constitution, naturellement délicate. L'état précaire de sa santé l'empêcha d'aller achever ses études dans une université. Peu de temps après avoir quitté l'école, il lut par hasard le traité de Jean Jachobesco *Sur la Sphère*. Cet ouvrage fit sur lui une profonde impression, et dès lors toutes ses pensées se tournèrent vers l'astronomie. Il commença par construire des cadrans, puis, s'étant procuré l'*Astronomia Carolina* de Street,

calcula, au moyen des tables de cet ouvrage, la lieu des étoiles et les éclipses. Un de ces calculs tomba entre les mains du mathématicien Jalsion, qui se hâta d'envoyer au jeune astronome l'*Almagestum novum* de Riccioli, les *Tabula Rudolphina* de Kepler, et quelques autres livres du même genre. Encouragé par cette bienveillante protection, Flamsteed poursuivait ses études astronomiques avec la plus grande vigueur et un succès signalé. En 1669, ayant calculé une éclipse de Soleil observée dans les *Éphémérides* pour l'année suivante, et aussi les apulises de la Lune aux étoiles fixes, il envoya ses calculs avec quelques autres remarques astronomiques à lord Brimcker, président de la Société royale. Celui-ci les communiqua à ce corps savant, qui fit adresser à l'auteur une lettre de remerciement par son secrétaire Olden.

M. John Collins, membre de la Société, écrivit aussi à Flamsteed, et ce fut entre eux le commencement d'une longue correspondance. Le père, flatté de tant de succès, lui conseilla de venir à Londres pour faire personnellement connaissance avec ses savants correspondants. Il suivit ce conseil avec joie, partit pour Londres, et visita Oldenburg et Collins. Ce dernier le mit en rapport avec Jonas Moore, qui lui fit présent du micromètre de Townley, et se chargea lui procurer des verres pour un télescope. Ce fut les premiers instruments mis à la disposition du jeune astronome. Flamsteed alla aussi à Cambridge, où il visita le docteur Barrow, Newton et Brouncker, et se fit inscrire comme étudiant

sur les registres du collège de Jésus. Au printemps de 1672, il tira des lettres de Gascoigne et Crabtree diverses observations qui n'avaient point été publiées, et les traduisit en latin. Parmi les lettres de Gascoigne, il en trouva quelques-unes où ce savant montrait comment les images des objets éloignés se peignent sur la base du verre objectif convexe ; « ce qui, d'après Chauffepié, mit notre auteur au fait de la dioptrique en quelques heures : il avait lu auparavant la dioptrique de Descartes, mais il n'y avait pas appris grand'chose. » Flamsteed employa le reste de l'année à faire des observations astronomiques, dont il envoya les résultats à Oldenburg, qui les inséra dans les *Transactions philosophiques*. En 1673, il composa un petit traité en anglais sur les véritables diamètres de toutes les planètes, et sur leur diamètre apparent dans leur plus grande proximité ou dans leur plus grand éloignement de la Terre. « Je prêtai, dit-il, en 1685 ce traité à M. Newton, qui en a fait usage dans le quatrième livre de ses *Principes*. » En 1674, il écrivit des *Éphémérides*, pour exposer la fausseté de l'astrologie ; il donna en même temps des calculs du lever et du coucher de la Lune avec les occultations et les appulses de la Lune et des planètes aux étoiles fixes. A la prière de Jonas Moore, il dressa une liste du véritable cours de la Lune pour l'année 1674, et composa une table des marées. Il revint la même année dans sa ville natale, emportant un baromètre et un thermomètre, avec lesquels il fit de curieuses observations sur la température. « Il ne les continua point, dit Chauffepié, parce que le soin d'observer tous les jours et de noter lui parut demander plus d'attention et de peine que ne le mérite une chose aussi peu importante à observer que le temps qu'il doit faire. » Sir Jonas Moore entendit parler de ces observations, les répéta sur deux baromètres que Flamsteed lui avait envoyés, en fit part au roi, au duc d'York, et leur recommanda vivement l'auteur, ainsi qu'aux autres personnes de la cour. Flamsteed, ayant pris ses degrés de maître ès arts à Cambridge, résolut d'entrer dans les ordres. Sir Jonas lui écrivit alors de venir à Londres, où il lui fit obtenir le titre d'astronome du roi, avec une pension de cent livres. Ces faveurs ne détournèrent pas Flamsteed de son projet d'embrasser la vie ecclésiastique, et aux fêtes de Pâques 1675 il fut ordonné prêtre à Ely-House, par l'évêque Gunning. Le 10 août de la même année, on posa les fondements de l'observatoire royal de Greenwich, qui reçut le titre de Flamsteed-House. Pendant la construction de cet édifice, Flamsteed établit ses instruments dans le palais de la reine à Greenwich ; il y observa les conjonctions de la Lune et des planètes avec les étoiles fixes, et il écrivit son traité sur la sphère. Enfin, l'observatoire royal fut prêt au mois de juillet 1676. Bailly date de cette époque le commencement de l'astronomie moderne, assertion qui ne pa-

raltra pas trop exagérée si l'on considère qu'aujourd'hui encore on consulte les observations de Flamsteed pour vérifier celles des astronomes contemporains, et que son catalogue atteignit le premier une précision à peine dépassée de nos jours. Flamsteed, c'est Tycho-Brahé, avec le télescope de plus : même habileté à se servir des instruments, même sentiment de l'insuffisance des tables existantes, même persévérance infatigable dans l'observation. Mais Tycho-Brahé, riche et noble, disposait de la bourse d'un roi, tandis que Flamsteed, pauvre prêtre, devait faire lui-même les frais de ses instruments au moyen d'une pension mal payée de cent livres. En 1682, il regarda comme un devoir de son état de faire l'éducation de deux enfants de l'hôpital du Christ ; en outre il fut obligé de donner des leçons particulières pour subvenir aux frais de ses observations. Il n'avait alors qu'un sextant et des cadrans de sir Jonas Moore ainsi que quelques instruments qui lui appartenaient à lui-même ; il en emprunta quelques-uns à la Société royale, et après avoir, à plusieurs reprises, pressé le gouvernement de lui faire construire un grand arc mural, il se décida à en faire les frais ; mais il échoua dans cette tentative. En 1684, il reçut de lord North le petit bénéfice de Burstow près de Blechingly, dans le comté de Surrey. Encouragé par ce surcroît de fortune, Flamsteed fit construire à ses dépens un nouvel arc mural, après avoir obtenu du gouvernement la promesse, qui ne fut jamais tenue, d'être remboursé de ses avances. Il commença à faire usage de son arc mural en 1689. Quand il mourut, le gouvernement revendiqua les instruments de l'infatigable astronome comme une propriété publique.

A partir de cette époque jusqu'à la fin de sa vie, Flamsteed redoubla d'activité. Il recueillit la masse d'observations dont l'ensemble constitue le premier bon catalogue des étoiles fixes ; il fit les observations lunaires dont Newton se servit pour vérifier sa théorie de la Lune ; il inventa ou perfectionna les méthodes d'observations encore employées aujourd'hui. Malgré tant de travaux, Flamsteed n'était encore que peu connu du public ; une violente polémique qu'il eut avec Newton l'aurait fait connaître davantage, si elle n'était restée en grande partie secrète ; la découverte des papiers de Flamsteed en 1833 est venue la révéler dans tous ses détails. En voici un court récit : Newton avait été longtemps avec Flamsteed dans les termes d'une intimité cordiale. Un refroidissement dont on ne connaît pas la cause commença en 1696. Quelques années plus tard, Flamsteed, qui avait déjà dépensé plus de deux mille livres en observations, songea à en imprimer les résultats. Le prince Georges de Danemark apprit cette intention, et offrit en 1704 de faire les frais de l'impression. Un comité composé de Newton, Christophe Wren, Arbuthnot, Gregory et Roberts fut chargé d'examiner les papiers de Flam

steed, et se prononça en faveur de l'impression totale. D'ailleurs, le soin de classer les ouvrages et de les faire imprimer resta tout entier entre les mains du comité. Flamsteed dut même livrer aux commissaires le manuscrit de son catalogue des étoiles, encore inachevé; mais il le mit sous les scellés, et obtint que les sceaux ne seraient pas brisés avant la confection du reste de l'ouvrage. Il eut beaucoup à se plaindre des procédés du comité. Après plus de trois ans, son premier volume n'était pas encore imprimé; le prince Georges mourut en 1708, avant le commencement de l'impression du second volume, et le comité cessa son travail, tout en conservant les papiers. Flamsteed, renonçant à toute publication immédiate, revint à ses observations. Il fut donc très-étonné d'apprendre, au mois de mars 1711, qu'on avait brisé les scellés de son catalogue et qu'on l'avait livré à l'impression. Il demanda aussitôt une entrevue à Arbuthnot, et obtint de celui-ci l'assurance que rien n'avait été imprimé. Mais peu de jours après il reçut plusieurs feuilles imprimées, et apprit que Halley en avait montré plusieurs autres dans un café, et s'était vanté de la peine qu'il avait prise pour en corriger les erreurs. Enfin, le résultat fut la publication, par Halley, du catalogue inachevé de Flamsteed, sous ce titre : *Historiæ celestis Libri duo, quorum prior exhibet catalogum stellarum fixarum Britannicum novum et locupletissimum, una cum earundem planetarumque omnium observationibus; posterior transitus siderum per planum arcus meridionalis et distantias eorum a vertice complectitur; observante Joanne Flamstedia, in observatorio regio Granovicensi, continua serie ab anno 1676 ad annum 1705*; Londres, 1712, in-fol. Exaspéré de cette publication, Flamsteed s'en prit à Halley, et surtout à Newton, avec lequel il avait eu récemment une violente querelle. Des personnes recommandées par Newton devant visiter l'observatoire, Flamsteed fut invité, dans une séance de la Société royale, à voir si les instruments étaient en ordre. Il s'y refusa, en déclarant que ces instruments lui appartenaient. En même temps il reprocha à Newton de lui avoir volé ses travaux. Newton répondit en lui donnant plusieurs épithètes, dont la moins grave était celle de *puppy* (saquin), et en lui rappelant que depuis trente-six ans il recevait 100 livres par an. Flamsteed lui demanda à son tour ce qu'il avait fait pour les cinq cents livres par an qu'il recevait depuis son arrivée à Londres; il l'accusa aussi d'avoir brisé les scellés de son catalogue, et Newton répliqua que c'était par l'ordre de la reine. A la suite de cet échange d'injures, Flamsteed résolut d'imprimer ses observations à ses frais, et reclama 175 feuilles restées entre les mains de Newton. Celui-ci refusa de les rendre. Il s'ensuivit un procès dont on ignore les résultats, et qui coûta 200 livres à Flamsteed.

La reine Anne et le comte d'Halifax, le grand

protecteur de Newton, moururent, l'un en 1714, l'autre en 1715. Flamsteed, devenu plus puissant à la cour que ses adversaires, rentra dans la totalité de ses papiers, et obtint la remise de tout ce qui restait de l'édition de Halley, 300 feuilles sur 400. Il en livra aussitôt une grande partie aux flammes, ce qu'il appelait faire « un sacrifice à la vérité céleste »; il ne se réserva de chaque volume que quatre vingt-dix feuilles environ, qu'il trouvait imprimées à son gré, et dont il composa une partie de son premier volume. Depuis cette époque jusqu'à sa mort, il s'occupa de l'impression de son *Historia celestis*, impression qu'il n'eut pas cependant le temps de finir; elle fut achevée par sa veuve, avec l'aide de Crosthwait et d'Abraham Sharp, et parut sous le titre de *Historia celestis Britannica*; Londres, 1725, 3 vol. in-fol. Les cartes connues sous le nom d'*Atlas* de Flamsteed furent surveillées par les mêmes personnes. L'*Historia celestis Britannica* contient une description des méthodes et des instruments employés, avec une masse considérable d'observations sidérales, lunaires et planétaires, et le catalogue britannique des étoiles. Cet ouvrage, d'après le *Penny Cyclopædia*, occupe dans l'astronomie pratique la même place que les *Principes* de Newton tiennent dans la partie théorique de cette science.

En 1833, M. Francis découvrit un grand nombre de manuscrits dans la commode de Flamsteed à l'observatoire de Greenwich. Ces manuscrits, une collection de lettres inédites du grand astronome, et une intéressante autobiographie, intitulée *Self Inspections by J. F.*, furent publiés aux frais du gouvernement, par l'ordre des lords de l'amirauté, sous le titre de *An Account of the Rev. John Flamsteed*. C'est, au jugement du *Penny Cyclopædia*, la biographie scientifique la plus remarquable qui ait été publiée de notre temps. Entre autres détails curieux, on y remarque la réfutation complète d'une histoire qui représentait Flamsteed comme ayant, dans sa jeunesse, volé sur le grand chemin. On prétendait que son pardon avait été trouvé dans ses papiers. M. Baily prouve que le fait d'un pardon trouvé dans les papiers de Flamsteed est faux, et démontre par diverses circonstances qu'il était impossible qu'à l'époque indiquée cet astronome exerçât la criminelle profession de voleur.

L. J.

*Biographia Britannica*. — Chauffepié, *Nouveau Dictionnaire historique*. — *Penny Cyclopædia*.

FLANDIN (*Charles*), médecin et chimiste français, né aux Aubues, commune de Lormes (Nièvre), le 13 mars 1803. Il étudia la médecine à Paris, où il fut reçu docteur en 1832. Le premier il soutint, dans sa thèse inaugurale sur le *choléra*, la non-absorption des médicaments administrés pendant l'invasion de l'accès; ce point, d'abord contesté, a été depuis mis hors de doute par les travaux du signataire de cet article. De 1832 à 1835, M. Flandin compléta ses

études par des voyages dont il publia les résultats sous le titre : *Études et souvenirs de Voyage en Italie et en Suisse*; Paris, 1838, 2 vol. in-8°. Il collabora ensuite au *Journal général* et au *Moniteur* pour les comptes-rendus de l'Académie des Sciences, et présenta à cette académie une série de travaux toxicologiques, faits en commun avec M. Danger. Parmi ces travaux on remarque : *De l'Arsenic*, suivi d'une *Instruction propre à servir de guide aux experts dans les cas d'empoisonnement*, et de *Rapports faits à l'Académie des Sciences et à l'Académie de Médecine*; Paris, 1841, in-8°. Ce mémoire parut à l'occasion du fameux procès de madame Lafarge, et donna lieu à une vive polémique avec Orfila sur l'arsenic dit *normal*; MM. Flandin et Danger démontrèrent que l'arsenic n'existe pas normalement dans le corps humain. — *De l'Action de l'arsenic sur les moutons, et de l'intervalle de temps nécessaire pour que ces animaux se débarrassent complètement de ce poison, alors qu'il leur est administré à haute dose*; — *Mémoire sur l'empoisonnement par l'antimoine et les complications que la présence de ce corps peut apporter dans les cas d'empoisonnement par l'arsenic*; — *De l'Empoisonnement par le cuivre*; — *De l'Empoisonnement par le plomb*, suivi de *Considérations sur l'absorption et la localisation des poisons*; — *De l'Empoisonnement par le mercure*; — *De l'Analyse des terres de cimetière dans les cas d'empoisonnement*; — *De la Recherche des principes immédiats des végétaux toxiques*; ce dernier mémoire a été publié par M. Flandin seul.

En 1845, M. Flandin fut nommé membre du conseil de salubrité, et il rédigea le *Rapport général des Travaux du Conseil de Salubrité pendant l'année 1847*; in-4°, Paris, 1855. Mais son ouvrage le plus important est un *Traité complet des Poisons*, dont le 1<sup>er</sup> volume parut en 1846, et les deux derniers en 1853 (avec une dédicace à Pariset). Dans l'opinion de l'auteur, « les poisons sont des matières inassimilables, qui pénètrent dans l'organisme par absorption; ils agissent par action de présence, et non comme des irritants ou des stupéfiants. La tolérance de l'économie pour les poisons n'est qu'un défaut d'absorption. » A la suite d'un procès politique en 1853 (sur le secret des lettres), M. Flandin fut révoqué de ses fonctions de membre du conseil de salubrité.

D<sup>r</sup>. DUCHAUSSOY.

*Documents particuliers.*

\* FLANDIN (Eugène-Napoléon), peintre et archéologue français, né le 15 août 1809, à Naples, où son père était attaché à l'administration militaire du roi Joachim Murat. Après un voyage en Italie, il exposa au salon de 1836 une grande *Vue de la Piazzetta, à Venise*, qui fut achetée par la liste civile, et une *Vue du pont des Soupirs*, achetée par la société des Amis des

Arts de Paris. Il fit ensuite une excursion en Belgique, et un voyage en Algérie. A son retour, en 1837, il mit à l'exposition du Louvre une *Vue de la Marine, à Alger*, qui fut achetée par la liste civile et lui valut une médaille de deuxième classe. Il retourna bientôt en Afrique, pour faire en amateur la campagne de Constantine, et assista à l'assaut de cette ville, qui fut l'objet d'un tableau par lui exposé au Salon de 1838. Ce tableau, acheté par le roi pour le château de Neuilly, fut percé de coups de baïonnette en 1848, vendu avec d'autres débris et racheté par la reine Marie-Amélie. L'année suivante, M. Flandin exposa un tableau représentant la *Brèche de Constantine* et la porte où le colonel de Lamoricière, à la tête des zouaves, fut renversé par l'explosion. Ce tableau fut aussi acquis par la liste civile. En 1839, désigné par l'Académie des Beaux-Arts, il fut attaché à l'ambassade de Perse pour remplir une mission archéologique dans ce pays, où il resta jusqu'en 1841, l'explorant dans tous les sens et y recueillant des matériaux considérables, qui furent soumis à une commission de membres de l'Académie des Beaux-Arts et de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. A la suite du rapport fait par cette commission en 1842, M. Flandin reçut la décoration de la Légion d'Honneur. Le ministre fit publier ses travaux, savoir : *Études sur la Sculpture perse*; 2 vol. in-folio, et 1 vol. in-folio de texte descriptif et critique; — *Études sur la Perse moderne*, 100 pl. in-fol. lithographiées par l'auteur; — *Relation du Voyage en Perse, depuis le départ de France, etc.*; 2 vol. in-8°. Ce grand ouvrage a été terminé en 1843.

A peine de retour en France, M. Flandin fut désigné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres pour aller à Khorsabad, sur le bord oriental du Tigre (prétendu emplacement de l'antique Ninive), faire sur les monuments assyriens des études semblables à celles qu'il avait rapportées de la Perse; et il partit en novembre 1843. Arrivé à Constantinople, il eut beaucoup de difficultés à vaincre pour obtenir les firmans nécessaires aux fouilles à faire, et passa deux mois à Rhodes et à Beyrouth avant de les recevoir. Il partit enfin, et, après d'autres obstacles, il arriva sur les bords du Tigre, où il resta campé huit mois au milieu des ruines et des fouilles. Il rapporta en France, deux ans après, les matériaux d'un nouvel ouvrage, et, à la suite du rapport d'une commission, un crédit spécial fut voté par les chambres pour la publication des Antiquités assyriennes. La part de M. Eugène Flandin dans cet ouvrage, qui est terminé, consiste en deux volumes in-folio de planches. Il a publié dans le *Journal des Débats* des notices sur ses deux derniers voyages, et dans la *Revue des Deux-Mondes* (1846) un article intéressant sur l'exhumation de la prétendue Ninive (1).

(1) Voy. Sur la non-authenticité des Ruines de Ni-



Après ces grands travaux, M. Flandin s'est remis à la peinture, et il a exposé en 1853 : une grande *Vue de Stamboul* ; — une *Vue de la Mosquée royale à Ispahan*. En 1855 il a réexposé ces deux tableaux, en y ajoutant une *Vue générale de Constantinople* et une *Vue de l'Entrée du Bosphore*. Il s'occupe d'un ouvrage intitulé *L'Orient*, comprenant, au point de vue pittoresque, 150 pl. petit in-fol. qui représentent les pays situés entre les rivages européens du Bosphore et des Dardanelles, et la frontière indienne.

GUYOT DE FÈRE.

*Renseignements particuliers.*

**FLANDRIN (Pierre)**, médecin vétérinaire français, né à Lyon, le 12 septembre 1752, mort au commencement de juin 1796. Neveu de Chahert, il embrassa la même profession que son oncle, en entrant dès l'âge de quatorze ans à l'école vétérinaire de Lyon. Il y fit ses études avec tant de distinction, qu'après les avoir terminées, il fut nommé professeur d'anatomie à l'école d'Alfort. En 1786 il obtint la survivance de la direction générale des écoles vétérinaires. Un voyage qu'il fit en Angleterre, en 1785, et une mission en Espagne, en 1786, pour surveiller l'envoi de moutons à laine fine, dirigèrent son attention vers l'économie rurale, et il entreprit dans ce but des travaux considérables, qu'une mort prématurée ne lui permit pas d'achever. On a de lui : *Précis de la connaissance extérieure du cheval* ; Paris, 1787, in-8° ; — *Précis de l'anatomie du cheval* ; Paris, 1787, in-8° ; — *Précis splanchnologique, ou traité abrégé des viscères du cheval* ; Paris, 1787, in-8° ; — *Mémoire sur la possibilité d'améliorer les chevaux en France* ; Paris, 1790, in-8° ; — *Traité sur l'Éducation des Bêtes à Laine* ; Paris, 1791, in-8°. Flandrin fut l'un des rédacteurs de l'*Almanach vétérinaire*, Paris, 1783-1793, in-8°, et des *Instructions et observations sur les maladies des animaux domestiques, avec l'analyse des ouvrages vétérinaires anciens et modernes* ; Paris, 1782-1795, 6 vol. in-8°. Flandrin rédigea la partie anatomique de l'*Encyclopédie méthodique* ; il publia des articles dans les *Mémoires de la Société d'Agriculture*, le *Journal de Médecine*, la *Feuille du Cultivateur*, le *Mercure* et le *Journal de Paris*.

Rabbe, Boisjolin, etc., *Biographie univ. et port. des Contemporains* (suppl.). — *Biographie médicale*.

\* **FLANDRIN (Auguste)**, peintre français, né à Lyon, en 1804, mort dans la même ville, en août 1842. Il entra en 1818 à l'école des beaux-arts de sa ville natale, et y fit de rapides progrès. L'aîné d'une famille sans fortune, il se plaça de bonne heure dans un atelier de lithographie, et y dessina des vignettes de romance et des illustrations de toutes espèces. Venu à Paris en 1832, il travailla deux ans sous la direction de M. In-

gres. Plus tard, il visita l'Italie avec ses deux frères, MM. Hippolyte et Paul Flandrin, puis il revint à Lyon, où il professa les doctrines artistiques de son maître. Une médaille d'or obtenue au salon de 1840 semblait lui annoncer une certaine réputation, quand la mort vint l'atteindre. Il succomba en peu de jours aux attaques d'une fièvre typhoïde. On a exposé de lui en 1840 : *Savonarole prêchant dans l'église San-Miniato, à Florence* ; *Le Repos après le bain* ; *Vue intérieure de San-Miniato à Florence* ; un portrait d'homme ; en 1841, 1842 et 1843, des portraits et une tête d'étude.

L. LOUVER.

*Dictionnaire de la Conversation.*

\* **FLANDRIN (Jean-Hippolyte)**, peintre français, né à Lyon, en 1809, frère cadet d'Auguste Flandrin, étudia d'abord le dessin sous MM. Legendre et Magnin, puis sous M. Revoil. En 1829 il vint, avec son jeune frère Paul, à Paris, et entra dans l'atelier de M. Ingres. En 1832 il remporta au concours le grand prix de peinture, et partit pour l'Italie. Il arriva à Rome au mois de janvier 1833 ; un an après, son frère Paul vint le rejoindre ; Auguste le suivit bientôt, et tous trois purent encore travailler sous leur maître, M. Ingres, nommé alors directeur de l'Académie de Peinture à Rome. Vers la fin de 1838, les trois frères rentrèrent en France, et s'arrêtèrent à Lyon. Hippolyte et Paul vinrent se fixer à Paris, travaillant dans le même atelier ; mais, suivant les avis de M. Ingres, M. Hippolyte Flandrin seul resta fidèle au genre historique. Ses compositions sont savantes et supérieurement étudiées, d'une belle ordonnance et d'un grand caractère ; mais la recherche du style et la prétention à l'austérité sont souvent poussées jusqu'à la froideur ; le dessin est d'une grande pureté, mais un peu uniforme. Ses figures sont d'une expression contenue, mais élevée ; on voudrait seulement plus de mouvement, d'élan, de verve, et plus de vivacité dans le coloris. Ses principaux ouvrages sont : *Thésée reconnu dans un festin par son père*, sujet du grand prix ; — *Euripide écrivant ses tragédies* ; — *Le Dante, conduit par Virgile, offrant des consolations aux âmes des envieux* (salon de 1836) ; — *Jeune Berger* (1836) ; — *Saint Clair guérissant des aveugles* (1837) ; — *Jésus-Christ et les petits enfants* (1839) ; — portraits (1840 et 1841) ; — *Saint Louis dictant ses Établissements* (1842) : grande composition exécutée pour la Chambre des Pairs ; — portrait de M. le comte d'A. (1843) ; — *Mater dolorosa* (1845) ; — portraits (1845-1846) ; — *Napoléon législateur* (1847), commandé pour la salle du comité de l'intérieur au Conseil d'État ; — portraits, *étude de femme* (1848) ; — portraits (1850), etc. M. H. Flandrin a en outre exécuté bon nombre de grandes peintures monumentales ; on lui doit la chapelle Saint-Jean, dans l'église Saint-Severin, terminée en 1840 ; en 1841, il fit

avec les deux mémoires de M. Ferd. Hoefler ; Paris, (Didot) 1852.



pour M. le duc de Luynes trente-six figures décoratives, au château de Dampierre; en 1843, la ville de Dreux a acquis de cet artiste pour sujet de vitrail un *Saint Louis prenant la croix pour la deuxième fois*. Il a encore peint à l'encaustique, pour le chœur de l'église Saint-Germain-des-Prés, l'*Entrée de Jésus-Christ à Jérusalem*, et la *Marche du Christ au supplice*, puis différentes figures. Il exécute en ce moment des peintures murales dans les travées de la nef de la même église. On lui doit aussi la frise de l'entablement de la nef de Saint-Vincent de Paul, où il a représenté des groupes de saints et de saintes marchant vers le Christ. C'est un des chefs-d'œuvre de la peinture contemporaine. M. H. Flandrin a obtenu la deuxième médaille d'or en 1836; la première en 1838; nommé chevalier de la Légion d'Honneur en 1841, et officier le 12 août 1853, il fut appelé à l'Académie des Beaux-Arts trois jours après, à la place de M. Blondel. A l'exposition de 1855 il a obtenu une médaille de première classe.

L. LOUVET.

*Dict. de la Conversation. — Documents particuliers.*

**FLANDRIN (Jean-Paul)**, peintre français, né à Lyon, en 1811, reçut, comme son frère Hippolyte, les leçons de MM. Legendre, Magnin et Revoil à Lyon, et de M. Ingres à Paris. En 1834 il partit pour Rome, où était déjà son frère. Il y peignit d'après nature le paysage, en même temps qu'il dessinait la figure, tantôt d'après les maîtres, tantôt d'après les modèles. M. Ingres le chargea de faire trois copies des Loges de Raphaël pour la collection des frères Balze. En 1838 il revint en France avec ses frères, et accompagna M. Hippolyte Flandrin à Paris. Il eût sans doute suivi la même voie que ce dernier sans les conseils de M. Ingres, qui engagea les deux frères à ne point courir les chances d'une rivalité dangereuse. Dès lors M. Paul Flandrin s'adonna au paysage historique : tous deux traitèrent également avec succès le portrait. Les paysages de M. Flandrin sont des œuvres d'un haut mérite, d'une conception poétique et d'un art sévère. Les lignes variées des montagnes, le feuillage divers des arbres et les mouvements de terrain sont accusés avec goût et finesse. Il y a toujours dans ses toiles un choix de sites, un arrangement d'arbres, une disposition de lignes, une beauté de formes qui indiquent le maître. On leur reproche seulement un peu de froideur, une touche trop mince, un aspect souvent trop sombre.

M. Paul Flandrin a successivement exposé : *Les Adieux d'un proscrit à sa famille* (1839); — *Une Nymphe* (1839); — *Campagne de Rome* (1839); — *Les Penitents de la Mort dans la campagne de Rome* (1840); — *Vue prise à l'île Barbe, aux environs de Lyon* (1840); — *Saint Jérôme*; *Une vallée*; paysage; portrait (1841); — *Bords du Tibre appelés à Rome la Promenade du Poussin*; paysage; portraits (1843); — *Paysage*; *Tirol*; *une Fontaine*; *Bords du Rhône*; *Crepuscule*; portraits

(1844); — *Campagne de Rome*; *Bords du Tibre*; *les Rochers*; paysages; portraits (1845); — *Un Ruisseau*; *Bords du Rhône aux environs d'Avignon*; portrait (1846); — *Lutte de bergers*; *La Paix*; *La Violence*; *Lionne en chasse* (1847); — Paysages, portraits (1848); — *Dans la montagne*; *Dans les bois*; *Bords du Gardon*; *Chemin creux*; *Le Berger*; Portrait (1850); — Paysages; *Montagnes de la Sabine* (1852); — *Environs de Vienne (Dauphiné)*; *La Réverie*; *Lafoux* (Gard) (1853). En 1855 il apporta à l'exposition universelle : *Montagnes de la Sabine*; *une Nymphe*; *Gorges de l'Atlas*; *La Lutte*; *Bords du Gardon*; *Solitude*; *Paysages*; *Les Tireurs d'arc*; *Vallée de Montmorency*; *Le Verger*. M. Paul Flandrin a peint pour M. le duc de Luynes, au château de Dampierre, deux tableaux sur mur, dans la grande galerie; il y a là aussi de lui une *Vue des Alpes*. Il a terminé en 1847 la peinture de la chapelle du baptistère de Saint-Severin, et il est un de ceux dont les *Vues des environs de Paris* ornent la galerie de pierre de l'hôtel de ville. En 1839 et en 1848, il a obtenu la médaille de deuxième classe, celle de première classe en 1847.

L. LOUVET.

*Dictionnaire de la Conversation. — Documents particuliers.*

**FLANGINI (Comte Louis)**, littérateur et prélat italien, né à Venise, le 26 juillet 1733, mort dans la même ville, le 29 février 1804. Dès sa jeunesse il se distingua par ses connaissances philologiques. Il occupa successivement quelques-unes des principales magistratures de la république. Clément XIV l'appela à Rome en 1776, et le nomma auditeur de rote; Pie VI l'éleva au cardinalat le 30 août 1789. En 1801 l'empereur d'Allemagne, que le traité de Campo-Formio avait mis en possession de Venise, nomma Flangini patriarche de cette ville, et lui conféra le titre de comte du Saint-Empire. On a de lui : *Annotazioni alla corona poetica di Querino Telpasinio, in lode della Repubblica di Venezia*, sous le nom d'Agamiro Pelopideo; Venise, 1750; — *Rime di Bernardo Capello, con annotazioni*; Bergame, 1750, 2 vol.; — *Orazione per l'esultamento del doge Mario Foscari*; Venise, 1762; — *Lettera patriarcale*; Venise, 1802; — *Argonautica di Apollonio Rodio*, traduction en vers avec des notes; Rome, 1791-1794, 2 vol. in-4°; — *Apologia di Socrate*, traduite du grec de Platon, insérée dans le *Corso di Letteratura Greca*; Florence, 1806.

Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri*, t. VII.

**FLASSAN (Gaelan, comte DE)**. Voyez RAXIS.

**FLASSANS**. Voy. TARAUDET.

**FLATMAN (Thomas)**, poète et peintre anglais, né à Londres, vers 1633, mort en 1688. Elevé d'abord à l'école de Winchester, il passa ensuite au New-College d'Oxford, puis il

dans la carrière du barreau, qu'il abandonna plus tard pour la poésie et la peinture. Il fit surtout de la miniature. Quant à ses poèmes, il en donna lui-même une troisième édition en 1682, avec son portrait placé en tête. On a en outre de lui : *Don Juan Lamberto, or a comical history of the late times*, 1681, publié à cause du caractère satirique de l'œuvre sous le pseudonyme de *Montelion*; — *Pindarics Ods*; 1685.

Wood. *Alt. Oxon.* — Nichols, *Poems.* — Walpole. *Anecdotes*

\* **FLATTERS** (\*\*\*), sculpteur allemand, né en 1784, à Crevelt (province de Cleves-Berg). Son père, fabricant de meubles et architecte, le destinait à la double profession qu'il exerçait. Le jeune homme, envoyé à Paris, ne se montra pas doué de dispositions heureuses pour un travail tout mécanique. Enfin, on le conduisit chez le célèbre sculpteur Houdon, qui lui donna à copier une figure en bas-relief, et le prit comme élève. Malgré ses brillantes dispositions et de bonnes études, Flatters, qui était dépourvu de moyens d'existence, dut faire preuve d'une rare persévérance pour se tirer de l'obscurité. Des médailles décernées par l'Académie des Beaux-Arts furent les premiers encouragements qu'il reçut. En 1813 il remporta le deuxième grand prix de sculpture. Peu de temps après, il endossa l'uniforme, et fit la campagne de France. L'année 1815 le rendit aux arts. Ses principaux ouvrages sont : une statue d'*Hébé*; un bas-relief de *La Fausse Gloire* (maintenant en Allemagne); les bustes de *Louis XVIII*, *Grétry*, *Talma*, *Haydn*, *Foy*, *Goethe*, *Byron*, etc. On a remarqué de lui aux expositions du Salon : un *Chasseur au repos*; *Ganymède*; la statue de *Delille* pour la ville de Clermont-Ferrand; *Le Sommeil*, en bronze; une *Baigneuse*; un *Amour*, en bronze, aujourd'hui en Russie; une statue représentant *Le Rêve*, envoyée à Londres, et qui passe pour une de ses plus remarquables productions; *Erigone*; le *Satan* de Milton; *Héro attendant Léandre*, etc.

*Livrets des Salons.* — Le Bas, *Dict. enc. de la France.* — Nagler, *Neues Allg. Kunstl.-Lex.*

**FLAUGERGUES** (*Honore*), astronome français, né le 16 mai 1755, à Viviers (Vivarais), mort dans la même ville, en 1835. Éleve par son père, il montra dès l'enfance une aptitude remarquable pour les sciences naturelles et mathématiques, et particulièrement pour l'astronomie. En 1779 il obtint une mention honorable à Paris pour son mémoire *Sur la théorie des Machines simples*. Ses mémoires sur la *Refrangibilité des rayons*; *Sur la figure de la Terre*; *Sur l'arc-en-ciel*; *Sur les trombes*, furent couronnés à Lyon, à Montpellier, à Toulouse. Il fut nommé en 1796 associé de l'Institut, et en 1797 directeur de l'observatoire de Toulon. Il n'accepta pas cette place, et préféra rester dans sa petite ville. En 1815 il obtint à l'Académie de Nîmes le prix sur la question suivante : *Soumettre à une discussion soignée toutes les diverses hypothèses*

imaginées jusqu'ici pour expliquer l'apparence connue sous le nom de queue, chevelure ou barbe des comètes. Ces succès académiques ne décidèrent point Flaugergues à quitter Viviers, et il n'accepta d'autre place que celle de juge de paix dans sa ville natale. On a de lui, dans le 1<sup>er</sup> vol. de l'ancien *Recueil de l'Institut* (section des Sciences mathématiques et physiques), un *Mémoire sur le lieu du nœud de l'anneau de Saturne en 1790*; — des *Observations astronomiques faites à Viviers en 1798*.

Rabbe, Boisjolin, etc., *Biog. univ. et port. des Contemporains.* — Quéhard, *La France littéraire.*

**FLAUGERGUES** (*Pierre-François*), homme politique français, né à Rodez, en 1759, mort à Brie en 1836. Il exerçait dans sa patrie la profession d'avocat lorsque éclata la révolution; il en adopta les principes, et fut élu, en 1792, président de l'administration du département de l'Aveyron. Il fut dénoncé à la tribune par Chabot, le 12 juillet 1793, pour son attachement aux girondins, et accusé par ce représentant d'avoir fait incarcérer des patriotes partisans de la nouvelle constitution. La Convention le traduisit à sa barre; mais, sur la rétractation de l'accusateur, elle révoqua son décret le 22 du même mois. Néanmoins Flaugergues crut prudent de donner sa démission; il se tint à l'écart durant la terreur, et ne rentra au barreau qu'après le 9 thermidor. En 1795 il fut élu haut-juré national, et, pour la seconde fois, administrateur de l'Aveyron, fonctions qu'il exerça jusqu'au 18 fructidor. Le premier consul le nomma sous-préfet à Villefranche; mais, par suite d'une trop longue absence, il fut destitué, vers la fin de 1810. En 1811, plusieurs collèges électoraux le présentèrent comme candidat au corps législatif, et le sénat le choisit pour représenter l'Aveyron, le 6 janvier 1813. Le 22 décembre suivant, ses collègues l'élurent membre de la commission extraordinaire chargée de l'examen des pièces originales concernant les négociations entamées entre Napoleon et les puissances coalisées contre la France. Flaugergues se déclara pour la paix, et exerça beaucoup d'influence sur ses collègues, qui se prononcèrent en ce sens; mais le rapport qu'ils présentèrent à l'assemblée fut supprimé dans la nuit par ordre supérieur (1). Le 30 décembre Flaugergues fut chargé, avec Lainé et Raynouard, de rédiger une adresse à l'empereur. Elle fut conçue en termes énergiques; c'était la première fois que le monarque éprouvait quelque opposition de la part d'une assemblée qui jusque alors s'était distinguée par une servilité muette ou approbatrice. Il prononça la dissolution du corps législatif. « Le soir

(1) Dans la séance du 29 décembre, le duc de Massa, ancien grand-juge, et que l'empereur avait nommé président du corps législatif, quoiqu'il n'en fût point partie, reprocha à Flaugergues de faire des motions inconstitutionnelles. « Je ne connais rien ici de plus inconstitutionnel que vous-même, repartit Flaugergues, vous qui, au mépris de nos lois, venez présider les représentants du peuple, quand vous n'avez pas même le droit de siéger à leur côté. »

même, rapporte Le Bas, Flaugergues proposa aux députés présents à Paris de provoquer la déchéance de l'empereur et de proclamer les Bourbons, à charge par eux de régner suivant le gouvernement représentatif. Il fut député au sénat pour lui faire part de cette résolution. » Cette démarche n'aboutit pas; mais dans la séance du 3 avril 1814 il fut un des premiers à voter pour cette déchéance, comme il signa avec un égal empressement le 7 la lettre d'adhésion à l'acte constitutionnel proposé par le sénat et le gouvernement provisoire.

Le corps législatif, que la Charte avait converti en chambre des députés, ayant été convoqué par le roi Louis XVIII pour le mois de juin suivant, Flaugergues y fut proposé comme candidat à la présidence. Le 5 août il parla en faveur de la liberté de la presse, solennellement garantie, mais déjà attaquée. Le 2 septembre il combattit plusieurs dispositions financières du nouveau budget, fit ressortir le vice de la cumulation des exercices, se plaignit de la non-fixation des pensions, s'éleva véhémentement contre la création des bons royaux, prédit les maux résultant de l'agiotage, et le premier proposa d'établir le système de crédit public auquel on recourut depuis, et d'appliquer à l'amortissement le produit du domaine extraordinaire. Le 22 du même mois il parla en faveur des habitants des départements ci-devant réunis à la France, et qui désiraient se fixer dans ce pays; il s'étonna qu'on voulût leur ravir les droits de citoyen qu'ils avaient la plupart chèrement acquis. Le 29 novembre il se prononça en faveur de l'impôt sur les tabacs et de son mode de perception. « Si odieux que soit en lui-même le monopole, dit-il, et si dangereux qu'il puisse être entre les mains d'un gouvernement, il est encore préférable au régime des fabricants; celui-ci soumet à leur influence tyrannique la culture et la consommation. D'ordinaire ils font naître la fraude et la protègent eux-mêmes. » Les 17 et 26 décembre il s'opposa avec force à l'extension des pouvoirs du chancelier de France et à la restriction de ceux de la cour de cassation. Les ministres prétendaient réduire cette magistrature au rôle de l'ancien conseil des parties. Flaugergues s'écria : « Si l'on voulait restreindre les prérogatives royales, je croirais prouver mon patriotisme en m'y opposant avec chaleur; mais lorsque l'on veut les étendre, je crois prouver mon dévouement au trône en m'y opposant avec la même force. C'est en résistant aux empiétements des différents pouvoirs qu'on leur rend d'éminents services. Le véritable homme d'État est celui qui ne perd jamais de vue l'inévitable loi de la réaction. » Ces sages paroles entraînèrent la majorité, qui repoussa cette tentative contre l'indépendance de la magistrature suprême. Lorsque la chambre fut convoquée à la nouvelle du débarquement de Napoléon, Flaugergues fut un des premiers à son poste, et ne l'abandonna pas. Il fut réelu

membre de la chambre de 1815, et le 7 juin il en obtint la vice-présidence. Sa conduite dans cette assemblée fut patriotique, et souvent il développa des talents oratoires. Le 21 juin il rappela le calme au sein de l'assemblée, émue des nouvelles fâcheuses qui surgissaient de toutes parts : « Lorsque Annibal, dit-il, eut vaincu à Cannes, le tumulte était dans Rome, mais la tranquillité dans le sénat. » Le même jour il fut nommé membre de la commission chargée de délibérer sur les moyens de salut public, et le lendemain il proposa que la guerre fût déclarée nationale, et que tous les Français fussent appelés à la défense commune. Le 24 juin il fut chargé, avec Andréossi, Boissy d'Anglas, de La Besnardière et de Valence, de négocier un armistice avec les généraux ennemis. Dans l'entrevue avec le duc de Wellington, il s'opposa fortement à la condition, imposée par le général anglais, de faire dépendre toute négociation ultérieure du rétablissement immédiat de Louis XVIII. Flaugergues demandait que la France fût laissée libre de se choisir un gouvernement et que les troupes coalisées n'entrassent pas dans Paris. Il eut même plusieurs entrevues avec le comte de Semallé, agent du comte d'Artois, dans le but d'engager ce prince à solliciter lui-même l'armistice, mais il n'obtint rien de ce côté.

Après la seconde restauration accomplie, Louis XVIII nomma Flaugergues président du collège de l'Aveyron, qui l'élut pour député. Soit défaut de cens, soit maladie ou toute autre cause, il ne parut pas à la chambre, ne fut pas réelu en 1816, et se borna jusqu'en 1820 à faire paraître quelques brochures politiques. A cette époque, il fut nommé maître des requêtes, mais il sortit du conseil d'État en 1823, et termina ses jours dans la retraite. On a de lui : *De la Représentation nationale*, et *Principes sur la matière des élections*; Paris, 1820, in-8°; — *Application à la crise du moment des principes exposés dans la brochure intitulée : De la Représentation nationale*; ibid. H. LESUEUR.

*Moniteur universel*, an 1<sup>er</sup>, n° 306; an VIII, n° 830; ann. 1812, p. 29, 1487; ann. 1815, p. 636, 1262, 1453; ann. 1818, p. 293, 652, 710, 718, 719, 737, 775, 1045; ann. 1819, p. 1195; ann. 1820, p. 143. — *Biographie nouvelle des Contemporains*. — Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*. — Rabbe, de Boisjolin et Saint-Preuve, *Biog. universelle et port. des Contemporains*.

FLAUGERGUES (Pierre-Paul), physicien et mathématicien français, né à Villefranche, le 28 avril 1810, mort à Toulon, en décembre 1844. Il fut successivement professeur de mathématiques et de physique au collège de Châlons, au collège et à l'école normale de Troyes, au collège de Chaumont, enfin professeur de sciences appliquées à l'école normale de Toulon. Outre diverses observations scientifiques, on a de lui : *Cours de Physique expérimentale*; Troyes, 1834; — *Traité sur les Machines électrodynamiques*; 1840; — *Principes et formules sur les Machines à vapeur*; 1843; —

dérations sur l'instruction publique en France, et en particulier sur l'institution des maîtres d'étude; 1844.

Louandre et Bourquelot, *La Littérature contemp.*

FLAVACOURT. Voy. MAILLY.

\* FLAVEL (*John*), théologien anglais, né dans le comté de Worcester, en 1627, mort en 1691. Il était ministre non conformiste à Darthmouth, et composa divers ouvrages de piété, auxquels il donnait, selon l'usage du temps, des titres bizarres et qui sont fort oubliés aujourd'hui. Voici les titres de quelques-uns d'entre eux : *Husbandry spiritualized*; Londres, 1669; — *A saint Indeed on the great work of a christian*; 1673; — *A token for mournen*; 1674.

G. B.

FLAVIA DOMITILLA. Voy. DOMITILLA.

FLAVIA TITIANA. Voy. TITIANA.

\* FLAVIANUS. Ce nom, comparativement rare dans la première période de l'empire romain, devint beaucoup plus commun dans la seconde, après l'accession au trône de la maison *Flavienne* (Flavia), dans la personne de Constance Chlore, père de Constantin le Grand, et après l'adoption du nom de Flavius par les dynasties successives qui occupèrent le trône byzantin. Godefroy, dans son édition du *Codex Theodosianus*, énumère un grand nombre de Flavianus entre le règne de Constantin le Grand et celui de Valentinien III. Les principaux personnages du nom de Flavianus sont :

\* FLAVIANUS (*T. Ampius*), légat consulaire et gouverneur de la Pannonie pendant les guerres civiles qui suivirent la mort de Galba en 69 de l'ère chrétienne. Vieux et infirme, il aurait voulu ne pas prendre part dans le débat. Quand les légions de sa province (légions galbiennes, la treizième et la dix-septième) embrassèrent le parti de Vespasien, il s'enfuit en Italie. Cependant, il revint bientôt en Pannonie, et se déclara pour Vespasien, à l'instigation du procurateur de la province, Cornelius Fuscus, très-désireux d'assurer à l'insurrection l'influence que donnait à Flavianus son rang élevé. Cependant ses premières hésitations et sa parenté avec Vitellius empêchèrent les soldats d'avoir confiance en lui; ils soupçonnèrent même que son retour avait pour objet quelque trahison. Flavianus parait avoir accompagné les légions de Pannonie dans leur marche en Italie. Pendant le siège ou le blocus de Vérone, une fausse alarme excita de nouveau les soupçons des soldats, et ils demandèrent la mort de Flavianus. Ses supplications pour obtenir la vie leur parurent un aveu de trahison. Il ne fut sauvé que par l'intervention d'Antimus Primus, le général le plus influent des troupes de Vespasien. On fit partir Flavianus dans la nuit même; il trouva en chemin des lettres qui le rassurèrent complètement.

Tacite, *Hist.*, II, 96; III, 6, 10.

\* FLAVIANUS, vicaire d'Afrique sous Gratien, en 377. Il fut un des trois commissaires chargés de faire une enquête sur la mauvaise conduite

du comte Romanus et de ses complices. Ammien Marcellin dit qu'il était d'une grande droiture dans les affaires. C'est probablement le même que saint Augustin mentionne comme un adhérent de la secte des donatistes. Ceux-ci pourtant l'excommunièrent, parce que dans l'exercice de ses fonctions il avait puni de mort certains criminels. L'inscription suivante d'une statue trouvée à Rome : *Virius Nicomachus, consularis Siciliae, vicarius Africae, quaestor intra palatium, praef., praetor iterum et cos.*, est rapportée par Godefroy à ce Flavianus; elle appartient plutôt à l'un des suivants. Godefroy identifie aussi Flavianus avec le correspondant d'Himerius, mais la mention d'administrateur d'Afrique peut s'appliquer aussi justement au précédent; le titre d'ἀνθύπατος lui convient même beaucoup mieux.

Ammien Marcellin, XXVIII, 6. — Saint Augustin, *ad Emeritum*, *Epist.* 164. — Godefroy, *Prosop. Cod. Theod.*

\* FLAVIANUS, un des préfets du prétoire sous Alexandre Sévère, mort vers 227 de l'ère chrétienne. A l'avènement d'Alexandre, en 222, il fut élevé à la préfecture du prétoire avec Chrestus. Tous deux étaient des militaires et des administrateurs habiles. La nomination d'Ulpien, en apparence comme leur collègue, mais en réalité comme leur supérieur, donna lieu à un soulèvement des prétoriens contre le nouveau préfet. Flavianus et Chrestus, soupçonnés de l'avoir excité, furent mis à mort. On ignore la date de leur supplice, mais il précéda de peu de temps le meurtre d'Ulpien lui-même, en 228.

Dion Cassius, LXXX, 2. — Zozime, I, 11. — Zonaras, XII, 15.

\* FLAVIANUS, proconsul d'Afrique sous Constance fils de Constantin le Grand, de 357 à 361. C'est probablement à ce proconsul que sont adressés quelques-uns des exercices de rhétorique d'Himerius.

Godefroy, *Prosop. Cod. Theod.* — Himerius, *ap. Phot., Biblioth. Cod.*, 163, 243, pp. 108, 376, ed. Bekker. — Fabricius, *Biblioth. Graeca*, vol. VI.

\* FLAVIANUS, préfet du prétoire d'Italie et d'Illyrie, en 382. Il était intime ami de Q. Aurelius Symmaque. Beaucoup de lettres de celui-ci (presque toutes celles du second livre) lui sont adressées. Symmaque lui donne toujours le titre de « frère Flavianus ». On interprète généralement ces mots dans le sens d'amitié intime et non pas de parenté. Godefroy distingue ce Flavianus d'un préfet du prétoire en 391 et 392, mais Tillemont les identifie avec raison. Le même Tillemont rapporte aussi à ce Flavianus l'inscription citée plus haut et dans laquelle on rappelle sa seconde préfecture et son consulat. Il fut, comme Symmaque, un païen zélé, et un défenseur de l'usurpateur Eugène, dont il obtint, d'accord avec le Franc Arbogaste, la restauration de l'autel de la Victoire à Milan. C'est probablement ce même Flavianus qui, d'après Paulin de Milan, menaçait, s'il était vainqueur de



Théodose, de changer l'église de Milan en étable. Du moins le nom de Fabianus, qui se lit dans le texte de Paulin, paraît être une corruption de celui de Flavianus. On vantait sa sagacité politique et surtout son habileté à prévoir l'avenir par le système de divination païenne. Il avait annoncé la victoire d'Eugène. Lorsque les premiers succès de Théodose prouvèrent la fausseté de sa prédiction, il se déclara digne de mort, non pas comme rebelle, mais comme faux prophète. Eugène l'avait nommé consul en 394. Son nom ne figure pas sur les fastes consulaires. Tillemont pense que, chargé de défendre les passages des Alpes, il se fit tuer pour ne pas survivre à sa défaite. Cette opinion ne repose pas sur des autorités suffisantes. Godefroy a conjecturé avec plus de vraisemblance, d'après les lettres de Symmaque, que Flavianus survécut à la guerre, et que le vainqueur, épargnant sa vie, se contenta de le priver de sa dignité et de ses biens.

Symmaque, *Epist.* — Sozomène, *Hist. eccles.*, VII, 32. — Rufin, *Hist. eccles.*, II, 33. — Paulin de Milan, *Vita Ambrosii*, c. 26, 31, dans Gaillard, *Bibliotheca Patrum*, vol. IX. — Godefroy, *Prosop. Cod. Theod.* — Tillemont, *Histoire des empereurs*, vol. V.

\* **FLAVIANUS**, proconsul d'Asie, en 383, probablement fils du précédent. Il figure aussi parmi les correspondants de Symmaque, et fut préfet de Rome en 399. Honorius l'envoya en Afrique en 414, pour écouter les plaintes des habitants de la province et voir jusqu'à quel point elles étaient fondées. Une inscription du recueil de Gruter, CLXX, 5, parle d'un *vir illustris Flavianus*, fondateur d'un secrétariat du sénat, lequel fut détruit par le feu et rétabli du temps d'Honorius et de Théodose II. Cette inscription doit se rapporter à ce Flavianus ou à son père.

Godefroy, *Prosop.* — Tillemont, *Histoire des Empereurs*, vol. V.

\* **FLAVIANUS**, jurisconsulte romain, vivait dans la première moitié du sixième siècle. Il était avocat du fisc sous Justinien, qui, en 529, le nomma un des juges généraux (κοινὸν πάντων ἀναστά) appelés à remplacer les juges spéciaux, attachés par une constitution de Zénon à chaque tribunal. Les autres juges généraux nommés en même temps étaient Anatole, Alexandre, Étienne, Ménas, Victor, et Théodore de Cyzique. On institua aussi alors des juges supérieurs; c'étaient Platon, Phocas, Marcellus et un autre Victor. Ils furent chargés d'administrer Constantinople sous les ordres des ministres ou archontes (ἀρχόντες) de l'empereur. Les attributions et emoluments de ces fonctionnaires sont consignés dans la *Novelle 82*.

Smith, *Dict. of Greek and Roman Biog.*

\* **FLAVIEN** (Saint), évêque d'Antioche, né probablement dans cette ville, dans la première partie du quatrième siècle de l'ère chrétienne, mort en 381. Il perdit ses parents dans sa jeunesse. Riche, d'un rang élevé et libre de tout contrôle, il résista courageusement aux tentations, et se livra entièrement à l'étude et aux exercices

de piété. Il eut de bonne heure un caractère si calme et si rassuré, que, d'après saint Jean Chrysostome, on ne put jamais l'appeler un jeune homme. Lorsque Eustathe, évêque d'Antioche, fut déposé, en 329 ou 330 ou 331, par le parti arien, Flavien le suivit, dit-on, en exil. Ce fait est douteux, tant à cause du silence de saint Chrysostome que parce que les évêques qui succédèrent à Eustathe, quoique ariens ou eusébiens, ne repoussèrent pas Flavien de la communion de leur église comme ils le firent pour les zélés partisans d'Eustathe. Flavien n'en était pas moins un courageux défenseur de l'orthodoxie. Lui et Diodore, quoique tous deux fussent laïques, forcèrent l'évêque Léontius à priver du diaconat Aétius, qui prêchait des doctrines hérétiques. L'épiscopat de Léontius commença en 348, et dura environ dix ans. On ne sait pas si Flavien et Diodore étaient diacres avant cette époque. D'après Philostorge, Léontius les déposa à cause de l'opposition qu'ils lui faisaient. Les premiers ils introduisirent l'usage du chant alterné dans les psaumes. Cette division du chœur devint ensuite universelle dans l'Église.

Flavien fut ordonné prêtre par Mélétius, élu évêque d'Antioche en 361. Celui-ci occupa ce siège jusqu'en 381, avec trois intervalles d'exil. Sa première expulsion, qui suivit de près son élection, décida Flavien et d'autres fidèles à quitter la communion d'une église dirigée par l'arien Euzoïus. L'église que formèrent les dissidents fut, pendant le troisième et le plus long exil de Mélétius, confiée aux soins de Flavien et de Diodore. Flavien ne prêchait pas lui-même, mais il fournissait des matériaux pour les prédications de Diodore et d'autres prêtres orthodoxes. La mort de Valens, en 378, amena la chute de l'arianisme et le rétablissement de Mélétius. Les fidèles rentrèrent en possession de leurs églises; mais ils étaient divisés entre eux. Les anciens dissidents du temps d'Eustathe ne communiaient pas avec les nouveaux dissidents, et leur évêque Paulinus disputait à Mélétius le siège épiscopal d'Antioche. Ce différend partageait toutes les églises orthodoxes de l'empire romain. Les églises occidentales et égyptiennes étaient pour Paulinus, tandis que celles d'Asie et de Grèce reconnaissaient Mélétius. Pour terminer le schisme, il fut convenu par serment que les membres du clergé d'Antioche les plus aptes à succéder à celui des deux évêques qui viendrait à mourir déclinerait cette place et reconnaîtraient l'évêque survivant. Flavien fut un des prêtres qui prêtèrent le serment; mais comme plusieurs prêtres eustathiens le refusèrent, il ne se crut pas engagé. Aussi, à la mort de Mélétius, en 381, il accepta la dignité épiscopale, à laquelle il fut porté de l'assentiment de toutes les églises d'Asie. Les eustathiens l'accusèrent de parjure, et le schisme parut s'ouvrir. À la mort de Paulinus, en 388 ou 389, il mourut. Ce nouvel évêque mourut



et n'eut pas de successeur. Le schisme ne tarda pas à disparaître. Flavien se concilia Théophile, évêque d'Alexandrie; par son intervention et celle de Chrysostome, devenu alors évêque de Constantinople (397-403), il se fit reconnaître de l'Eglise romaine et des autres Eglises d'Occident.

A la suite de la grande sédition d'Antioche, en 387, Flavien fut un de ceux qui intercédèrent auprès de l'empereur Théodose le Grand pour obtenir le pardon des habitants. Il partit pour remplir cette mission, malgré les infirmités de l'âge, l'inclemence de la saison, et une dangereuse maladie de sa sœur, et il fit tant de diligence qu'il arriva à Constantinople avant la nouvelle officielle de la révolte. Les écrivains ecclésiastiques attribuent le pardon des habitants d'Antioche à l'intercession de Flavien; mais Zosime, dans son court récit de cet événement, ne le nomme même pas. Flavien fut très-respecté soit pendant sa vie, soit après sa mort. Saint Chrysostome, son élève et son ami, parle de lui avec la plus haute admiration. Théodore de Mopsueste était aussi son élève. Flavien mourut peu après la déposition de Chrysostome. Il s'y était vivement opposé, mais elle fut sanctionnée par son successeur sur le siège d'Antioche. Il nous reste de ses écrits quelques passages appartenant probablement à ses sermons et conservés dans les *Éranistes* de Théodore. Photius mentionne ses *Lettres aux évêques d'Osrène*, et à un certain évêque arménien, touchant le rejet, par un synode que présidait Flavien, d'un hérétique nommé Adelphius, qui désirait se réconcilier avec l'Eglise. Le même Photius lui attribue une confession de foi et une lettre à l'empereur Théodose.

Chrysostome, *Homil. cum ordinatus esset presbyt.*, *Homil.* III, *ad Pop. Antioch.* — Facundus, *Def. trium cap.*, II, 2. — Socrate, *Hist. eccles.*, V, 8, 10, 15. — Sozomène, *Hist. eccl.*, VII, 11, 15, 23; VIII, 3, 26. — Théodore, *Hist. eccl.*, II, 24; IV, 25; V, 2, 9, 23; *Eranist. Dial.*, I, II, III; *Opera*, vol. IV, p. 48, 66, 100, 220, 231, édit. Schulze, Halle, 1769-1774. — Philostorge, *Hist. eccles.*, III, 18. — Photius, *Bibl. cod.*, 52, 96, p. 12, 30, 31, édit. Bekker. — Fabricius, *Bibl. Græca*, vol. VIII, p. 291; X, p. 347, 695. — Cave, *Hist. lit.*

FLAVIEN, évêque de Constantinople, mort en 449. Il était prêtre et gardien des vases sacrés dans la grande église, lorsqu'il fut élu évêque de Constantinople, en 446. L'eunuque Chrysaphius, ami et défenseur du moine Eutychès, avait beaucoup d'influence à la cour; il s'efforça d'indisposer l'empereur Théodose II contre le nouvel évêque. Dioscore, qui venait de monter sur le siège épiscopal d'Alexandrie, et qui poursuivait les partisans de son prédécesseur Cyrille, était aussi irrité contre Flavien, qui se montrait favorable aux persécutés. L'évêque de Constantinople était à la vérité protégé par Pulchérie, sœur de l'empereur, mais cette protection était plus que contre-balançée par l'inimitié de l'impératrice Eudoxie. Celle-ci, influencée par l'eunuque Chrysaphius, en voulait à Flavien

pour avoir fait manquer un plan qui consistait à écarter pour toujours Pulchérie du pouvoir et de la cour en l'ordonnant diaconesse. Malgré des ennemis aussi redoutables, Flavien ne fit aucune concession. Il assemble un synode de quarante évêques, déposa Eutychès de sa dignité d'archimandrite, et l'excommunia comme hérétique. Exaspérés de cet acte, les ennemis de Flavien rassemblèrent à leur tour un synode à Constantinople, et mirent Flavien en jugement sous l'inculpation d'avoir falsifié les actes du synode qui avait condamné Eutychès. Flavien fut acquitté, et ses ennemis persuadèrent à Théodose de convoquer un concile général à Ephèse. Ce concile, présidé par Dioscore, a reçu des historiens ecclésiastiques le nom de *concile de brigands* (ἡ ληστρικὴ). Flavien et les autres membres du synode qui avaient condamné Eutychès assistèrent au concile, mais ils ne furent pas admis à voter, parce que leur conduite était mise en question. Le concile rétablit Eutychès, déposa Flavien, et le condamna au bannissement. On fit plus encore. Si on en croit Evagrius, Dioscore donna au prélat déposé tant de coups de pied dans l'estomac que ce malheureux mourut trois jours après. Cette détestable violence hâta probablement la réaction qui se fit dans l'esprit de l'empereur. Pulchérie reprit son ancienne influence. Par son ordre le corps de Flavien, transporté à Constantinople, fut enterré dans l'église des Saints-Apôtres. Le pape Léon le Grand honora cet évêque comme un confesseur, et le concile de Chalcédoine le canonisa comme un martyr. Flavien figure aussi sur le martyrologe de l'Eglise latine et sa fête se célèbre le 18 février. Cotelier, dans ses *Monumenta Ecclesiarum Græcarum*, vol. I, p. 50, a donné une lettre de Flavien au pape Léon. Sa *Confession de foi*, présentée à l'empereur Théodose, a été insérée avec les *Actes du Concile de Chalcédoine*, dans les *Concilia* de Labbe et de Mansi.

Evagrius, *Hist. eccles.*, I, 8 10. — Théophaue, *Chronog.*, p. 150-155, édit. de Bonn. — Marcellin, *Chron.* — Victor de Tunes, *Chron.* — Fabricius, *Bibl. Græca*, vol. IX et XII.

FLAVIEN, évêque d'Antioche, mort vers 518. Suivant Evagrius, il commença par être moine de Tilmognon, en Célé-Syrie. Il devint ensuite prêtre et *apocristate* de l'église d'Antioche. Il fut élevé au siège épiscopal de cette ville par l'empereur Anastase I<sup>er</sup>, à la mort de Palladius, en 496, 497 ou 498. Cette dernière date est la plus probable. L'Eglise orientale était alors divisée par les controverses des nestoriens et des eutychiens et par la dispute sur l'autorité du concile de Chalcédoine. Peut-être Flavien s'était-il d'abord montré contraire au concile, et dut-il à cette opinion la faveur de l'empereur, bien disposé pour les eutychiens; mais ces sentiments, s'il les avait jamais eus, ne subsistèrent pas après son élévation à la dignité d'évêque. Son épiscopat fut agité par des dissensions religieuses, qu'aggrava l'inimitié personnelle de

Xénaïas ou Philoxène, évêque d'Hiérapolis en Syrie, qui l'accusait de favoriser le nestorianisme. Flavien répondit à cette accusation en anathématisant Nestorius et sa doctrine. Xénaïas lui demanda alors d'anathémiser plusieurs personnes mortes, telles que Diodore de Tarse, Théodore de Mopsueste, Théodore de Cyrus et autres, suspects de nestorianisme à tort ou à raison, lui déclarant que s'il se refusait à cet acte, il resterait suspect de nestorianisme. Flavien résista quelque temps; mais enfin, pressé par les réclamations menaçantes de Xénaïas et de ses adhérents, désireux de complaire à l'empereur, qui les protégeait, il souscrivit à l'*hénnoticon* ou édit d'union de Zénon. Dans une lettre synodale qu'il envoya à l'empereur, il reconnut l'autorité des trois conciles de Nicée, Constantinople et Éphèse, passa sous silence celui de Chalcédoine, et prononça l'anathème contre les prélats dénoncés par Xénaïas. Il envoya aussi à l'empereur l'assurance qu'il était tout disposé à lui complaire. Victor de Tunes prétend que Flavien et Xénaïas présidèrent, en 499, un concile à Constantinople, dans lequel furent anathématisés les prélats accusés de nestorianisme et le concile de Chalcédoine lui-même. Cette assertion est à peine vraisemblable.

Les ennemis de Flavien ne furent pas encore satisfaits; ils lui demandèrent d'anathématiser nettement le concile de Chalcédoine et tous ceux qui soutenaient la doctrine des deux natures. Flavien s'y refusa, et fut plus que jamais accusé de nestorianisme. Les églises d'Isaurie et probablement de quelques autres contrées de l'Asie se séparèrent de sa communion. Un synode, tenu à Sidon en 510, condamna le concile de Chalcédoine et déposa ses défenseurs. Flavien espéra conjurer l'orage en renouvelant dans une lettre à l'empereur sa déclaration en faveur des trois premiers conciles, et sans parler du concile de Chalcédoine, ce qui ressemblait à une condamnation indirecte. En même temps des moines de la première Syrie s'assemblèrent tumultueusement à Antioche, et effrayèrent Flavien par leurs anathèmes contre le concile de Chalcédoine, Théodore de Mopsueste et les autres prélats dénoncés par Xénaïas. Les habitants, qui ne partageaient pas ce zèle antinestorien, se soulevèrent contre les moines syriens, et en tuèrent plusieurs. La confusion fut encore augmentée par l'arrivée d'une troupe de moines de Cœlé-Syrie, partisans de Flavien et accourus pour le défendre. Ces troubles fournirent à l'empereur une occasion de déposer Flavien en 511, et de mettre Sévère à sa place. Victor de Tunes place la déposition de Flavien dès 504, sous le consulat de Cethegus. Flavien fut exilé à Petra en Arabie, et y mourut. Vitalien, dans sa révolte en 513 et 514, demanda le rétablissement de Flavien. L'Église grecque honore Flavien comme un saint; l'Église romaine l'a aussi canonisé, après une longue opposition.

Évagre, *Hist. eccles.*, III, 23, 30-32. — Théophane, *Chronog.*, p. 220-247, édit de Bonn. — Marcellin, *Chron.* — Victor de Tunes, *Chron.* — Baronius, *Annal. eccles. ad ann.*, 496 et 512. — Pagi, *Critic. in Baron.* — Tillemont, *Mém.*, vol. XVI, p. 675.

FLAVIGNY (Valérien), hébraïsant français, né à Villers-en-Prayères, près de Laon, au commencement du dix-septième siècle, et mort en 1671. Reçu docteur en Sorbonne, en 1628, il se fit accorder un canonicat à Reims, et remplaça en 1630 P. Vignal comme professeur d'hébreu au Collège de France. Flavigny était sans contredit un profond hébraïsant, et il acquit une réputation méritée; il possédait, en outre, plusieurs langues orientales; mais il ne sut pas tirer grand parti de la variété de ses connaissances. Il s'occupa presque exclusivement de discussions philologiques relatives au texte hébreu de la Bible, et eut à ce sujet, avec le célèbre Abraham Echellensis et Gabriel Sionite, des querelles qui, d'abord purement scientifiques, devinrent ensuite amères et passionnées. La dispute prit même de vastes proportions, car beaucoup d'autres savants distingués finirent par y prendre part, tels que Grandin, Morin et Le Capelain, docteurs en Sorbonne, qui sur plusieurs points se déclarèrent contre Flavigny. La fameuse Bible polyglotte de Le Jay avait déchaîné toutes ces tempêtes qui troublèrent pour toujours le repos de Flavigny comme celui d'Echellensis, mais excitèrent souvent en revanche un rire presque inextinguible parmi les indifférents et les sceptiques, surtout lorsque la discussion vint à rouler sur ce texte de saint Matthieu : *Quid vides festucam in oculo fratris tui et trabem in oculo tuo non vides?* L'imprimeur de Flavigny avait eu en effet l'imprudence de faire tomber le premier *o* d'*oculo*, et Echellensis de crier au scandale, à l'impiété, et presque au blasphème, tandis que le docteur en Sorbonne s'évertuait à prouver son innocence et que ses graves confrères en exigeaient la preuve morale en le faisant jurer sur les Livres Saints. Flavigny eut avec ces savants des discussions d'une autre sorte. Dans son *Expostulatio adversus*, etc., il entreprit de faire condamner comme attentatoire à l'autorité royale, hostile aux droits du royaume, tendant au rétablissement de l'inquisition, etc., une thèse où l'on signalait le système de Kopernic comme entaché d'hérésie et contraire aux canons de l'Église, etc. Les écrits de Flavigny au sujet de la polyglotte portent les titres suivants : *Epistolæ IV de ingenti Bibliorum opere septemlingui* (1636); — *Epistolæ duæ in quibus de ingenti Bibliorum opere quod nuper Lutetia Parisiorum prodit ac ei præfixa præfatione* (1646); — *Epistola III<sup>a</sup> in qua de libello Ruth Syriaco, quem Abr. Echellensis insertum esse voluit ingenti Bibliorum operi...* (1647); — *Epistola adversus Abr. Echellensem de libello Ruth, simulque sacrosancta veritas hebraica strenue disputataque propugnatur* (1648): c'est

lettre que se trouve le fameux passage de saint Matthieu dont nous avons parlé; *Disquisitio theologica, an, ut habet Capellanus* (Le Capellain), *nonnulla sanctæ Scripturæ testimonia alio modo proferantur a rabbinis quam nunc leguntur in voluminibus hebraicis.....* (1666). Flavigny publia aussi une dissertation contre les propositions de Louis de Clèves au sujet de l'épiscopat et de la prêtrise. On a de lui, enfin, une édition des *Œuvres de Guillaume de Saint-Amour*, docteur du treizième siècle; Paris, 1632. Alex. BONNEAU.

Dupin, *Bibl. des Auteurs ecclésiastiques*.

**FLAVIGNY** (*Gratien-Jean-Baptiste-Louis*, vicomte DE), écrivain et traducteur français, né à Craonne, le 11 octobre 1741, mort vers la fin du dix-huitième siècle. On a de lui : *Réflexions sur la Désertion et sur la peine des déserteurs en France*; 1768, in-8°; — *Examen de la Poudre*, traduit de l'italien d'Antoni; Paris, 1773, in-8°; — *Principes fondamentaux de la construction des places, avec un nouveau système de fortifications*, traduit du même; Paris, 1775, in-8°; — *Introduction à l'histoire naturelle et à la géographie de l'Espagne*, traduit de l'anglais de Bowles; Paris, 1776, in-8°; — *Correspondance de Fernand Cortez avec l'empereur Charles-Quint sur la conquête du Mexique*; Paris, 1778, in-12.

Désessarts, *Siècles littér.* — Quérard, *La France litt.*

**FLAVIO** (*Biondo*), ou mieux **BIONDO** (*Flavio*), en latin **FLAVIUS BLONDUS**, historien et archéologue italien, né à Forlì, en 1388, mort à Rome, le 4 juillet 1463. Il étudia la grammaire et les belles-lettres à l'école de Jean Ballistario de Crémone. On lui doit la première connaissance et peut-être la conservation du *Brutus* de Cicéron. « Dans ma jeunesse, dit-il, j'allai à Milan, pour y traiter des affaires publiques de ma patrie; là, le premier de tous, je transcrivis *Brutus*, de *claris oratoribus*, avec une ardeur et une célérité merveilles. Je l'envoyai à Guarini à Vérone, puis à Léonard Justiniani à Venise, et il s'en répandit bientôt un grand nombre d'exemplaires dans toute l'Italie. » Après avoir rendu ce service aux lettres anciennes, Flavio Biondo devint chancelier de Francisco Barbaro, gouverneur de Bergame, et ensuite secrétaire du pape Eugène IV. Sauf une courte disgrâce de 1450 à 1453, il remplit les mêmes fonctions auprès des trois successeurs de ce pontife, Nicolas V, Calixte III et Pie II. Il eût été sans doute élevé aux plus hautes dignités ecclésiastiques s'il n'avait pas été marié. Il composa sur les antiquités de Rome et de l'Italie des ouvrages aujourd'hui encore consultés avec fruit, mais surtout remarquables pour le temps. Des savants, Sigonius entre autres, ont fait mieux depuis, mais c'est en profitant de ses recherches. Les œuvres de Flavio Biondo furent recueillies à Bâle, 1559, in-fol. Voici la liste des ouvrages contenus dans ce recueil : *Roma triumphantis Libri X.*

NOUV. BIOGR. GÉNÉR. — T. XVII.

Le 1<sup>er</sup> et le 2<sup>e</sup> traitent de la religion des anciens Romains; le 3<sup>e</sup>, le 4<sup>e</sup> et le 5<sup>e</sup>, du gouvernement; le 6<sup>e</sup> et le 7<sup>e</sup>, de la guerre; le 8<sup>e</sup>, le 9<sup>e</sup> et le 10<sup>e</sup>, des triomphes, des mœurs et des institutions; d'après Maittaire, cet ouvrage fut publié pour la première fois à Brescia; 1482, in-fol.; — *Romæ instauratæ Libri III*, publiés pour la première fois, d'après Maittaire, à Vérone, 1482, in-fol.; — *De Origine ac Gestis Venetorum Liber*, publié pour la première fois à Vérone, 1481, in-fol.; — *Italia lustrata sive illustrata per regiones seu provincias XVIII*; publié pour la première fois à Rome, 1474, in-fol., par les soins de Gaspard Biondo, fils de Flavio Biondo; — *Historiarum ab inclinato romano imperio, et Roma per Alaricum, Gothorum regem, anno Christi 410 capta, usque ad annum 1440, Decades tres, libri XXXI*; la première édition est de Venise, 1483, in-fol.; à la suite de la seconde édition, Venise, 1484, on trouve un abrégé des deux premières décades par le pape Pie II (*Æneas Sylvius*). Cet abrégé a été aussi inséré dans les œuvres de ce pontife. D'après le *Diarium Erudit. Italix*, Flavio Biondo laissa plusieurs ouvrages en manuscrit, savoir : *Liber de Locutione Romana, ad Leonhardum Aretinum*; — *Historia Foroliviensis*: l'*Historia Foroliviensis* a été publiée par Muratori, dans les *Scriptores Rerum Italic.*, vol. XXI, p. 226; — *Consultatio an bellum vel pax cum Turcis magis expediat Reipublicæ Venetæ*. Enfin, on trouve dans la bibliothèque Balliol, à Oxford, un manuscrit intitulé : *Blundius, De Cosmographia Italix*. Ce Blundius paraît être le même que Flavio Biondo.

Vossius, *De Historicis Latinis*. — Fabricius, *Bibliotheca Latinæ mediæ et infimæ ætatis*. — Tiraboschi, *Storia della Letteratura Italiana*, t. VI, p. II.

**FLAVITAS** ou **FRAVITA**, patriarche de Constantinople, mort en 490 de l'ère chrétienne. Il succéda au patriarche Acace, en 489, et employa la ruse pour se faire élire. L'empereur Zénon avait, dit-on, fait mettre sur l'autel de la grande église de Constantinople un papier blanc et cacheté, comptant que Dieu ferait écrire par un ange le nom du prêtre qu'il convenait d'élever à la chaire patriarcale; Flavitas corrompit l'eunuque qui avait la garde de l'église, et traça son nom sur le papier. Cette fourberie, peut-être apocryphe, fit de Flavitas un patriarche; elle fut découverte peu de temps après, et l'imposteur allait être sévèrement châtié lorsqu'il mourut.

Tillemont, *Mém. pour servir à l'hist. ecclésiast.*

**FLAVIUS** (*Maison des*), GENS FLAVIA, maison plébéienne. Les membres de la gens *Flavia* ne sont mentionnés que dans les trois derniers siècles avant l'ère chrétienne. Ils étaient probablement Sabins d'origine, et devaient être liés avec les *Flavius* de Réate, auxquels appartenait l'empereur Vespasien. Mais le nom de Flavius se trouve aussi dans d'autres contrées d'Italie, en Étrurie et en Lucanie. Durant la dernière période

de l'Empire Romain, le nom de Flavius passa d'un empereur à l'autre. Constance, père de Constantin, fut le premier de la série. Les surnoms de cette maison sont *Fimbria*, *Gallus*, *Lucanus* et *Pusio*.

Les principaux membres sont :

\* **FLAVIUS**, chef lucanien, vivait vers 220 avant J.-C. Pendant la seconde guerre punique, il était d'abord à la tête du parti romain en Lucanie; mais en 213 il changea brusquement de parti. Non content de passer lui-même à l'ennemi et de pousser ses compatriotes à suivre son exemple, il résolut de livrer aux Carthaginois le général romain, auquel il était uni par les liens de l'hospitalité. Il eut donc une entrevue avec Magon, commandant des forces carthagoises dans le Bruttium, et promit de lui livrer le consul Tib. Sempronius Gracchus, à condition que les Lucaniens seraient libres et garderaient leur propre constitution. On convint d'un endroit où Magon devait se tenir en embuscade avec la force armée et où Flavius promit de conduire le proconsul. Flavius alla donc trouver Gracchus, et en se faisant fort de le réconcilier avec les Lucaniens, qui avaient récemment déserté la cause des Romains, il le décida à l'accompagner jusqu'à l'endroit convenu avec Magon. A leur arrivée, Magon sortit brusquement de l'embuscade, et Flavius passa aussitôt aux Carthaginois. Il s'ensuivit une rencontre très-vive, près d'une ville appelée *Campi Veteres*. Tib. Sempr. Gracchus fut tué.

Tite-Live, XXV, 16. — Appien, *Annib.*, 38. — Valère Maxime, V, 1.

\* **FLAVIUS** (*Lucius*), homme politique romain, vivait vers le milieu du premier siècle avant J.-C. Tribun du peuple en 60, il proposa, à la suggestion de Pompée, une loi agraire qui devait tourner surtout au profit des vétérans de ce général. Grâce à la protection de Pompée, Flavius fut, en 59, élu préteur pour l'année suivante. Cette liaison avec Pompée fut probablement l'origine de son amitié avec Cicéron. Celui-ci le recommanda très-vivement à son frère Quintus, alors préteur en Asie, où Flavius avait reçu certains legs. Pompée lui avait confié le jeune Tigrane d'Arménie; P. Clodius s'empara de ce prince, et Flavius tenta vainement de le reprendre. D'après Cicéron, Flavius était aussi l'ami de César, et c'est probablement à lui que ce dernier confia une légion et la province de Sicile.

Cicéron, *Ad Att.*, I, 18, 19; II, 1; X, 1; *Ad Q. fratrem*, I, 2. — Asconius, in *Cic. Milon.*, p. 47, éd. d'Orelli. — Dion Cassius, XXXVII, 80; XXXVIII, 30.

**FLAVIUS** (*Caius*), jurisconsulte romain, vivait au troisième siècle avant J.-C. Il était fils d'un affranchi, appelé Cneius par Tite-Live, et Annus par Aulu-Gelle et Pline. Devenu secrétaire d'Appius Claudius Cæcus, il sut s'élever, malgré l'obstacle que lui opposait son extraction, aux plus hautes fonctions. Il se fit d'abord connaître par un acte inoui, la publication de certai-

nes formules de procédure, dont jusque alors les patriciens et les pontifes avaient eu le secret et le monopole. Il serait assez difficile de déterminer d'une manière bien exacte la part respective des deux castes dans l'application et l'interprétation des premières lois de Rome. On sait seulement que parmi celles dont la connaissance était réservée à un petit nombre d'initiés se trouvaient les *actus legitimi* et les *actiones legis*. Les définitions techniques de la loi étaient comprises dans les *actus legitimi*, tandis que les *legis actiones* en constituaient l'application par la voie de la procédure. A cette catégorie de formules mystérieuses se rapportaient les jours *fastes* du calendrier et la plus grande partie des *formulae*. Les jours désignés au calendrier comme *fastes* rendaient licite la pratique de certains actes, interdite par cela même les autres jours. Quant aux *formulae*, elles avaient trait à la manière d'ester en justice, c'est-à-dire à cette partie de la procédure qui est relative à l'introduction d'une instance et aux moyens qu'on y oppose. Naturellement ces formules étaient moins connues du peuple que certains actes extrajudiciaires, tels que la *mancipatio*, la *sponsio*, l'*adoptio*. Or, ce fut précisément ces formules moins connues que Flavius découvrit aux Romains. Comment s'y prit-il pour se mettre en possession de ce secret, si jalousement gardé par ceux qui en faisaient leur profit? C'est ce que l'on ne sait pas précisément. Peut-être déroba-t-il le registre qui le renfermait, et dont Appius Claudius avait fait opérer le classement; peut-être aussi, ainsi que le suppose Pline, se contenta-t-il de suivre avec attention les consultations données sur cette matière par ceux qui en avaient la mission, de manière à en si bien pénétrer le sens et l'enchaînement qu'il se trouvât à même d'en formuler en quelque sorte le code. Pline ajoute qu'Appius en aurait donné lui-même le conseil à Flavius. Ainsi serait-il parvenu, comme le dit Cicéron, à traduire en une rédaction méthodique la vieille expérience des jurisconsultes (*ab ipsis cautis jurisconsultis eorum sapientiam compilavit*). Flavius ne se borna point, ainsi que le font croire certains écrivains, à divulguer les mystères du calendrier des patriciens et des pontifes, il publia aussi des *formulae* de plaidoirie qui se rattachaient aux *legis actiones*. De ces diverses publications est sorti ce qu'on a appelé le *jus Flavianum*, qui fait, avec le *jus Papirianum*, le plus ancien corps de droit privé des Romains. L'irritation des patriciens fut grande quand ils virent produire ainsi au jour des actes et formules qui leur donnaient une fructueuse influence. Pour conjurer ce résultat, ils imaginèrent de nouvelles *legis actiones* (actions de la loi), sous le titre de *Nota*. Mais celles-là aussi furent publiées dans le siècle suivant (200 avant J.-C.), par Sex. Elius Catus, d'où le *jus Elianum*, auquel ce divulgateur donna son nom. Quant à Fla-



vius, il ne se contenta pas de faire connaître le secret des patriciens, mais il exposa sur un tableau blanc les *fastes* dans le Forum : *Pastor circa Forum in albo proposuit*, dit Tite-Live. Ce dernier acte de Flavius suivit sans doute sa nomination à l'édilité. Plus tard sa popularité lui valut d'être nommé *tribun nocturne* et *tribun coloniarum deducendæ*. Pour se montrer à la hauteur de ces fonctions diverses, Flavius renonça à son ancienne profession de scribe ou greffier. Il monta plus haut encore, et fut nommé sénateur, grâce aux efforts d'Appius Claudius. En 303 avant J.-C., il devint édile curule. Son introduction dans le sénat indisposa les membres de cette assemblée à un tel point, qu'ils quittèrent en le voyant entrer leurs anneaux et leurs colliers. Flavius ne fut pas en reste de hauteur avec eux. Il dédia un temple à la Concorde sur l'emplacement de celui de Vulcain, et le grand-pontife Cornelius Barbatulus fut obligé, par une décision unanime du peuple, de dicter les formules sacrées, tout en affirmant que jamais temple n'avait été dédié que par un général ou un consul. Dans une autre occasion, Flavius eut encore le dessus. Un jour qu'il était allé voir son collègue malade, les jeunes nobles, assis à son arrivée, affectèrent de ne se point lever; Flavius fit chercher alors sa chaise curule, du haut de laquelle il put dominer ses orgueilleux ennemis.

V. ROSENWALD.

*Dig.*, I, III, II. — Tite-Live, IX, 46. — Valère Maxime, IX, 3. — Aulu-Gelle, VI, 9. — Pline, *Hist. nat.*, XXXIII. — Cicéron, *Pro Mur.*; *De Fin.*, IV, 27. — Niebuhr, *Röm. Gesch.*

\* **FLAVIUS**, chef de Chérusques, frère d'Arminius, vivait au commencement du premier siècle de l'ère chrétienne. Dans l'été de l'an 16, les Romains et les Chérusques se rencontrèrent sur les rives opposées du Weser (*Visurgis*). Arminius, prince des Chérusques, s'avança, avec une troupe d'autres chefs, jusqu'au bord du fleuve, et demanda qu'on lui permit de conférer avec son frère Flavius, officier distingué dans l'armée romaine. L'entrevue fut accordée, et Flavius s'avança. Il avait, quelques années auparavant, perdu un oeil au service des Romains. En apprenant la cause de cette cicatrice, Arminius demanda quelle en avait été la récompense. Flavius répondit : Une augmentation de solde, un collier, une couronne et d'autres dons militaires. Arminius se moqua de ce vil salaire de l'esclavage. L'entretien des deux frères dégénéra bientôt en violente querelle; et, malgré le fleuve qui les séparait, ils allaient passer des injures aux coups, si des deux côtés on ne les eût éloignés. Un fils de Flavius, nommé Italicos, devint en 47 chef des Chérusques.

Tacite, *Annal.*, II, 9; XI, 16.

**FLAVIUS** (*Dexter*), administrateur romain, fils de Pacien, né en Espagne, vivait dans le quatrième siècle de l'ère chrétienne. Préfet du prétoire, il se montra le défenseur dévoué du christianisme. Il était contemporain de saint

Jérôme, qui lui dédia son livre *De Viris illustribus*. Au rapport de saint Jérôme, il passait pour avoir écrit un ouvrage intitulé *Omnimoda historia*; mais le saint déclare n'avoir pas vu cette composition. Pendant très-longtemps, en effet, on la regarda comme perdue; vers la fin du seizième siècle, le bruit se répandit qu'elle venait d'être découverte, et un livre, sous le titre de *Omnimoda historia*, parut pour la première fois, à Saragosse, en 1619. Souvent réimprimé depuis, il est aujourd'hui généralement reconnu pour apocryphe.

Saint Jérôme, *De Viris Illust.*, *Præf.* — Fabricius, *Bibliotheca eccles.* — Cave, *Hist. littér.*

**FLAVIUS AVIANUS**. Voy. AVIANUS.

**FLAVIUS CAPER**. Voy. CAPER.

**FLAVIUS CLEMENS**. Voy. CLEMENS.

**FLAVIUS JOSÈPHE**. Voy. JOSÈPHE.

\* **FLAVUS** (*C. Alfius*), homme politique romain, vivait vers 60 avant J.-C. Pendant le consulat de Cicéron, Flavius assista celui-ci dans toutes les mesures prises contre Catilina. Devenu tribun en 59, il se montra le zélé défenseur de tous les actes et de toutes les lois de César. Cette conduite semble l'avoir empêché d'être élu édile. Il fut cependant nommé préteur en 54, après avoir échoué au moins une fois dans sa candidature. Flavius figura ensuite comme questeur ou comme commissaire spécial dans le jugement de A. Gabinius et dans celui de Cn. Plancius. Cicéron parle de Flavius comme d'un honnête homme qui se trompait malgré de bonnes intentions.

Cicéron, *Pro Plancio*, 7, 42; *Pro Sest.*, 53; Schol. Bob. in *Sertian.*, p. 304; in *Valentin.*, p. 324, éd. Orelli; *Ad Quintum fratrem*, III, 4.

\* **FLAVUS** (*Alfius*), rhéteur romain, vivait au commencement du premier siècle de l'ère chrétienne. Il professa l'éloquence sous Auguste et sous Tibère. Sa réputation attira à son école Sénèque l'ancien, récemment arrivé de Cordoue. Élève de Cestius, Flavius le surpassa. Il fit des cours publics avant d'avoir pris la robe virile; aussi passait-il pour un prodige. Cestius prédit que les talents de Flavius étaient trop précoces pour être durables. Suivant Sénèque il devait sa réputation à son éloquence. Sa jeunesse excita d'abord l'admiration; plus tard son aisance, sa facilité attirèrent ou retinrent autour de sa chaire de nombreux auditeurs. Outre la rhétorique, Flavius cultivait aussi la poésie et l'histoire.

Pline, *Hist. nat.*, IX, 8; *Elench.*, IX, XII, XIV, XV. — Sénèque, *Controv.*, I, VII, X, XIV. — Schott, *De clar. ap. Senec. Rhet.*, I, p. 274.

\* **FLAVUS** (*L. Cæstius*), homme politique romain, vivait vers 50 avant J.-C. Tribun du peuple en 44, il fut déposé par C. Julius César, pour avoir, de concert avec C. Epidius Marullus, un de ses collègues dans le tribunat, enlevé des couronnes placées sur les statues du dictateur et emprisonné une personne qui avait salué César du titre de roi. César fit



plus : il l'expulsa du sénat, et pressa même le père de Flavius de le déshériter. Le vieux Cælius répondit qu'il aimerait mieux perdre ses trois enfants que d'en noter un seul d'infamé. Aux prochains comices consulaires, Flavius, quo son opposition au dictateur avait rendu très-populaire à Rome, obtint beaucoup de suffrages.

Appien, *Bell. civ.*, II, 102, 122, IV, 26. — Suetone, *Cæsar*, 79, 80. — Dion Cassius, XLIV, 9, 10, XLVI, 48. — Plutarque, *Cæsar*, 81. — *Anton.*, 12. — Velleius Paterculus, II, 68. — Tite-Live, *Epist.*, CXVI. — Clodius, *Philipp.*, XIII, 12. — Valère Maxime, V, 7.

\* **FLAVUS** (*Sp. Lartius*), consul romain en 506 avant J.-C. Denys d'Halicarnasse dit qu'on ne sait rien de son consulat, et Tite-Live l'omet également. Niebuhr pense que le consulat de Lartius Flavius et de son collègue T. Herminius Aquillinus fut inséré dans les *Fastes consulaires* pour remplir une lacune d'un an. Lartius Flavius appartient à la période héroïque ou légendaire de l'histoire romaine. Son nom est généralement réuni à celui d'Herminius. Dans les chants nationaux de l'ancienne Rome, il est un des deux guerriers qui se lient à côté d'Horatius dans la défense du pont. Niebuhr, interprétant historiquement cette tradition, pense que l'un des guerriers représente la tribu des *Romulus* et l'autre celle des *Titienses*. Il est digne de remarque cependant que dans la bataille du lac de Régille, où tous les héros se rencontrent ensemble pour la dernière fois, Herminius y paraît, mais non pas Flavius Lartius. Celui-ci, élu consul pour la seconde fois en 490, fut un des cinq députés envoyés à Coriolan lorsqu'il assiégeait Rome à la tête des Volatques. Il fut aussi interroi pour la tenue des comices consulaires en 480, et il conseilla la guerre contre les Vénètes.

Denys d'Halicarnasse, V, 2, 22-24, 26, 78. VII, 60; VIII, 72, 80, 91. — Tite-Live, II, 10, 11, 19.

**FLAVUS** (*T. Lartius*), premier dictateur romain, frère du précédent, vivait vers 500 avant J.-C. Il fut consul pour la première fois en 501, et pour la seconde en 498. Dans son second consulat, il prit la ville de Fidènes. Denys d'Halicarnasse met sa déférence à l'égard du sénat en contraste avec l'arrogance des généraux des derniers temps de la république. En 498, dix ans après l'expulsion des Tarquins, les curies jugèrent nécessaire de créer une nouvelle magistrature, la dictature limitée à six mois, mais plus absolue dans cette période que la monarchie même, puisqu'on ne pouvait pas appeler de ses décisions. T. Lartius, revêtu le premier de cette magistrature suprême, choisit son collègue pour maître des cavaliers, fit le recensement des citoyens, régla les différends de Rome avec les Latins, et, après avoir tenu des comices consulaires il déposa ses pouvoirs longtemps avant qu'ils fussent expirés. Suivant certains récits, Lartius Flavius dédia le temple de Saturne ou le Capitole sur la colline Capitoine. Il fut un des députés que le sénat envoya au peuple retiré sur le mont

Sacré, et dans la même année il servit au siège de Corioles comme lieutenant du consul Potamius Cominius. Dans un tumulte populaire excité en 494 par la dureté des créanciers, Flavius Lartius recommanda des mesures de conciliation, mesures conformes au caractère doux et juste que lui prête Denys d'Halicarnasse.

Denys d'Halicarnasse, V, 26, 28, 68, 71, 76, 77; VI, 1, 21, 68. — Tite-Live, II, 31, 32. — Plutarque, *Coriolanus*, 2.

\* **FLAVUS** ou **FLAVIUS SUBRIUS**, conspirateur romain, mis à mort en 68. Tribun dans la garde prétorienne, il fut un des agents les plus actifs du complot tramé contre Néron en 68, et qui s'est appelé, du nom de son chef, conspiration de Pison. Flavius proposa de tuer Néron, soit pendant qu'il chantait sur le théâtre, soit au milieu de son palais en flammes. Il avait, dit-on, l'intention de se défaire aussi de Pison et d'offrir l'empire à Sénèque. Ce choix, pensait-il, pouvait seul justifier les conspirateurs; autrement, ce n'était pas la peine de risquer leur vie pour changer un musicien contre un acteur, car Pison avait aussi paru sur le théâtre. Le complot fut découvert. Flavius, dénoncé par un complice, essaya d'abord de se justifier, et n'y réussissant pas, il se glorifia de son action. Condamné à la peine capitale, il mourut avec courage. Dion Cassius l'appelle Σούβιος Φλάβιος, et dans quelques manuscrits son nom est écrit *Flavius*.

Tacite, *Annal.*, XV, 48, 50, 52, 57. — Dion Cassius, LXII, 21.

\* **FLAVUS VIRGINIUS**, rhéteur romain, vivait dans le premier siècle de l'ère chrétienne. Il n'est connu que pour avoir été un ami du poète satirique Persius.

Suetone, *Persii Vita*. — Burmann, *Præfat. ad C. Persii Monentium*, ed. Schütz, p. XIV.

**FLAVIUS SULPICIUS**, littérateur romain, vivait dans le premier siècle de l'ère chrétienne. Ami de Claude I<sup>er</sup>, il l'assista dans la composition de ses ouvrages historiques.

Suetone, *Claudius*, 4, 11.

**FLAVIUS TRICIPITINUS LOCRETIUS**, Voy. TRICIPITINUS.

\* **FLAVY** (*Guillaume de*), fameux capitaine français, né à Compiègne, vers 1398, mort en 1449. Il embrassa de bonne heure le métier des armes, et suivit la bannière de Charles VII. En 1426 il était capitaine de Beaumont-en-Artois, et défendit vaillamment ce pays contre les Bourguignons et les Anglais. Charles VII, revenant du sacre, fit son entrée à Compiègne le 18 août 1429. Pour récompenser les services que lui avait rendus Guillaume de Flavy, déjà écuyer de l'écurie du roi, ce prince le nomma capitaine et gouverneur de Compiègne. Il occupait ce poste lorsque la Pucelle fut prise devant la même place, le 23 mai 1430, et tomba ainsi au pouvoir de ses mortels ennemis. On sait que Jeanne, à la suite d'une sortie infructueuse et cherchant à rentrer dans Compiègne, trouva les portes fermées et devint prisonnière. — Bourguignons. Cette mesure fatale, qui o

retraite à l'héroïne, fut imputée à Guillaume de Flavy comme un acte de trahison. Dès la fin du quinzième siècle, le gouverneur de Compiègne passait pour avoir trahi et vendu la Pucelle. Cependant, lorsqu'on examine avec une impartiale critique les témoignages originaux relatifs à cette question, l'accusation dirigée contre Flavy paraît dénuée de preuves et dépourvue même de vraisemblance. Au mois d'août 1430, le connétable de Richemont distribua au nom du roi des gratifications en argent à divers chefs de guerre, et ne comprit point dans cette distribution le gouverneur de Compiègne. Flavy entra dès lors en lutte à l'égard du commandant supérieur de l'armée : il dirigea des courses militaires contre la garnison et les bourgeois de Reims. Ceux-ci furent réduits à une telle extrémité, qu'ils capitulèrent avec Flavy, moyennant une rançon ou *appâtis* de cent francs d'or par mois. Ce traité non-seulement demeura impuni, mais fut autorisé par la sanction royale (1). Vers le mois de décembre 1436, le connétable de Richemont fit arrêter le capitaine de Compiègne, qui fut enlevé de la ville et destitué de son gouvernement. Mais, au mois de mars 1437, Guillaume de Flavy, aidé de ses frères et de nombreux adhérents, envahit à main armée la place de Compiègne, mit à mort ou en fuite les lieutenants du connétable, et reprit ainsi possession de son commandement. Flavy toutefois dut payer au connétable une indemnité de quatre mille livres. A peu de temps de là, Pierre de Rieux, comte de Rochefort, maréchal de France, ami et subordonné du connétable, passait par Compiègne. Guillaume de Flavy le fit arrêter. Le maréchal fut traîné en diverses prisons et finalement au château de Nesle en Tardenois, appartenant à Guillaume de Flavy, où il mourut d'une épidémie, après neuf mois de captivité. Le redoutable capitaine obtint pour ces faits des lettres d'abolition ou de rémission, données par le roi à Laon en 1441, après Pâques. Guillaume de Flavy se maintint dans sa capitainerie de Compiègne, et gagna une fortune considérable. Il devint plus puissant encore par son mariage avec Blanche d'Awrebruche, vicomtesse d'Artsy, belle et jeune damoiselle, fille de Robert, l'un des seigneurs notables de la contrée, et d'Agnes de Francières. Guillaume, une fois marié, s'empara de la personne et des biens de son beau-père et de sa belle-mère. L'un et l'autre périrent dans les prisons de leur gendre. Blanche, dame de Flavy, ne fut point épargnée de son époux. « Guillaume, dit un chroniqueur contemporain (2), étoit moult hardy et vaillant homme de guerre, mais des pieurs (3) en villenies, en femmes et luxures, en robber (4), piller, faire

noyer, faire pendre et faire mourir gens. Estant marié, en la présence de sa femme, avoit souvent en son lit avec elle josnes garces, avecq lesquelles il prenoit compagnie charnelle; et quand sa femme en parloit quelque peu, il la menaçoit de la faire emurer et mourir » (1). Enfin, vers le mois de février 1449, Guillaume de Flavy trouva le terme de ses méfaits et de sa vie. Blanche, sa femme, en avait conspiré la mort, de concert avec son amant, Pierre de Louvain, capitaine de cent lances de l'ordonnance du roi. Un barbier, homme de confiance de Guillaume de Flavy, qui l'avait élevé, nommé le Bâtard d'Orbendas, était également du complot. Celui-ci, armé d'un rasoir, coupa la gorge de Guillaume pendant qu'il faisait sa sieste habituelle, après l'avoir étourdi d'un coup de bâton. Cependant la mort n'étant point survenue instantanément, Blanche saisit l'arme sanglante, et acheva le meurtre. Puis elle s'enfuit avec Pierre de Louvain, et obtint à son tour du roi Charles VII des lettres de rémission qui lui furent octroyées en juillet 1449.

A. V. DE V.

*Cabinet des titres, dossier Flavy. — Archives municipales de Reims. — Godefroy, Historiens de Charles VII, à la table. — J. Quicherat, Procès de la Pucelle, à la table; Aperçus nouveaux, etc., page 77. — Ausimac, Histoire des Marchands de France, etc.*

**FLAXMAN (Jean)**, célèbre statuaire anglais, né à York, le 6 juillet 1755, mort le 7 décembre 1826. Il fut conduit à Londres lorsqu'il n'avait encore que six ans. Son père, simple mouleur, tenait un magasin de figures de plâtre. Ce fut dans cette humble boutique de praticien que le futur sculpteur reçut ses premières impressions d'artiste. Pendant toute son enfance, sa constitution, naturellement faible, et la délicatesse de sa santé lui firent une nécessité et un plaisir d'une vie solitaire et sédentaire. Il vécut à la maison, ayant constamment sous les yeux les objets les plus propres à tourner toutes ses idées vers les arts plastiques. Assis derrière le comptoir, avec du papier et un crayon, ou avec des livres, dessinant et lisant à son gré, il étudia avec plus d'agrément et peut-être avec plus de profit et d'ardeur que s'il avait rempli une tâche imposée. Cette éducation libre fut un bonheur pour Flaxman : il lui dut en partie cette spontanéité facile, cette originalité sans effort qui caractérisent ses œuvres. Flaxman dut beaucoup aussi à la vie de famille, où il fut constamment entouré de tendresse. Il perdit sa mère à l'âge de dix ans, mais son père épousa une seconde femme qui eut pour l'enfant les mêmes soins que la première. Cette habitude précoce du bonheur domestique développa en lui la pureté morale et l'intimité affectueuse qui sont le charme de son talent.

Flaxman n'avait guère plus de dix ans lorsqu'il attira l'attention du révérend Mathew, qui le présenta à sa femme. Cette dame, très-instruite,

(1) Lettres du roi, tirées des archives de Reims; données à Glen, au mois d'août 1430, et à Châtelleraul, le 24 avril 1431. (Copies communiquées par M. Louis Paris.)

(2) Jacques Du Clercq.

(3) Piers.

(4) Voler.

(1) Mathieu de Courcy.

prit plaisir à faire connaître à l'enfant les beautés d'Homère et de Virgile. Flaxman, tout en l'écoulant, essayait de retracer, avec le pinceau ou le crayon, les descriptions et les récits qui produisaient le plus d'effet sur son imagination. Bientôt il voulut lire les chefs-d'œuvre de l'antiquité dans les langues originales. Là encore il n'eut guère d'autre maître que lui-même. Grâce à ce travail volontaire, qui fut presque un amusement, il se rendit capable de lire les principaux poètes anciens sinon en philologue, du moins assez facilement pour entrer dans leur esprit et pour saisir leurs conceptions, comme il le prouva plus tard par ses belles compositions d'après Homère et Eschyle.

Il n'avait pas à faire le choix d'une profession : elle lui était tout indiquée par la nature et les circonstances qui l'avaient pour ainsi dire prédestiné à la sculpture. Après s'être exercé à travailler en bosse et y avoir acquis une certaine habileté, il entra, à l'âge de quinze ans, à l'Académie royale. Il n'eut pas de maître particulier, mais il reçut les conseils de Banks, de Cumberland, de Sharp, de Blake, et surtout de Stothardt. En 1770 il exposa pour son premier sujet une figure de Neptune en cire. Ses études, quoique très-assidues, ne furent pas immédiatement couronnées de succès. Lorsque, après avoir remporté une médaille d'argent, il concourut pour la médaille d'or, il la vit décerner par Reynolds, alors président de l'Académie, à Engleheart, artiste aujourd'hui profondément oublié. Cet échec ne découragea pas Flaxman, qui retourna à ses études ; mais pour vivre il fut forcé de donner une partie considérable de son temps à des travaux rétribués. Il dessina et modela pour d'autres. Si modeste que fût la rémunération de ces ouvrages, elle suffit pour le mettre à l'aise, car il avait l'habitude de la frugalité et un grand dégoût de la dépense et des amusements. Même dans la seconde partie de sa vie, lorsqu'il possédait une fortune qu'il lui eût été facile d'accroître considérablement, lorsque sa renommée lui ouvrait les plus hautes sociétés, il continua à se distinguer par une parfaite simplicité dans ses habits et dans sa manière de vivre, également éloigné du luxe et de la parcimonie, et ne prodiguant pas plus l'argent qu'il ne cherchait à en amasser. L'année 1782 est une date importante dans la vie de Flaxman ; il se maria avec Anna Denman Reynolds le rencontrant peu après s'écria : « Ainsi, Flaxman, j'ai entendu dire que vous étiez marié ; s'il en est ainsi, vous êtes perdu pour l'art. » Jamais augure ne fut moins vrai, car Anna Denman ne fit pas seulement le bonheur de Flaxman, elle exerça sur ses études et ses travaux la plus salutaire influence. On put reconnaître bientôt combien la prédiction de Reynolds était trompeuse, en voyant le statuaire faire preuve d'une habileté toujours croissante, dans son *monument du poète Collins* (église de Chichester) et dans celui de *mistress Morley* (ca-

thédrale de Gloucester) ; ce dernier ouvrage surtout est rempli de cette simplicité poétique et pathétique qui distingue presque tout ce que Flaxman a fait en ce genre. En 1787, il partit avec sa femme pour l'Italie, où il passa sept années. Ce fut pendant son séjour à Rome qu'il donna de son talent le témoignage, sinon le plus complet, du moins le plus éclatant et le plus populaire. Il fit pour Hare Naylor des figures au trait représentant les principales scènes de l'*Illiade* et de l'*Odyssee*. Ces compositions, au nombre de trente-neuf pour l'*Illiade* et de trente-quatre pour l'*Odyssee*, ne lui furent payées que quinze shellings pièce. Cette incroyable modicité de prix prouve qu'il y attachait d'abord peu d'importance, et qu'il les exécuta comme en se jouant pour se délasser de travaux plus sérieux. Si ces belles et faciles productions ne rapportèrent pas beaucoup d'argent à Flaxman, elles lui valurent le surnom de sa réputation et lui valurent des protecteurs. La comtesse Spencer lui demanda des dessins d'après les tragédies d'Eschyle. Lord Bristol le chargea d'exécuter un groupe en marbre d'*Athamas* d'après les *Métamorphoses* d'Ovide. Ce beau travail, composé de quatre statues colossales, se voit aujourd'hui à Ickworth, dans le comté de Suffolk. Il ne fut payé à Flaxman que six cents livres ; c'était le prix convenu. L'artiste, qui fut forcé d'y mettre de son argent, était trop honnête pour revenir sur son engagement et trop fier pour s'en plaindre. Pendant son séjour à Rome, Flaxman exécuta, pour Thomas Hope, le petit groupe exquis en marbre de *Céphale et l'Aurore* ; il fit pour le même les trois admirables séries de compositions sur Dante, formant en tout cent-neuf sujets, savoir trente-huit pour *L'Enfer*, autant pour *Le Purgatoire*, et trente-trois pour *Le Paradis*. Dans cette tâche, n'ayant pas de précédents et abandonné aux seules ressources de son imagination, l'artiste anglais fit preuve de plus d'originalité encore et de vigueur que dans ses *illustrations* d'Homère et d'Eschyle. Un mérite commun à toutes ces compositions, et qui leur assure une place durable dans l'histoire de l'art, c'est la combinaison heureuse et imprevue des qualités propres à la peinture à la sculpture (1).

Après ce long séjour en Italie qui avait beaucoup profité à sa fortune et surtout à son talent, Flaxman, de retour à Londres, se signala par le noble *marabout* de lord Mansfield, qui représente un vieillard assis, ayant la Justice et la Charité à ses côtés, et la Mort derrière lui. L'Académie royale se hâta d'ouvrir ses portes à l'émis-

1. Voici les dates de la publication de ces œuvres : — *The Odyssey engraved by J. H. Flaxman*, Rome, 1788. — *The Iliad, engraved by Flaxman*, Londres, 1788. — *The Divine Comedy of Dante Alighieri*, 1791 et 1792. — *Commentaries from the tragedies of Æschylus, engraved by Flaxman*, 1791. Tous ces ouvrages ne tirèrent pas à être tirés en Allemagne par Stepenhagen, Schnorr, etc. ; en Angleterre, 1803, et en France par Nitot-Dufresne ; Paris, 20 XI.

ment artiste, et le reçut comme associé en 1797. Flaxman était infatigable. La liste seule de ses travaux remplirait plusieurs colonnes ; nous ne citerons que les plus importants. Il a exécuté plus de trente monuments funéraires, dont quatre à Westminster. De tous ces mausolées, le plus beau peut-être est celui de la famille Baring à Micheldever, dans le Hampshire. Les bas-reliefs, dont les sujets sont empruntés à l'*Oraison dominicale*, traduisent avec autant de simplicité que de grandeur les sentences suivantes : « Que ta volonté soit faite ; » « Que ton règne arrive ; » « Délivre-nous du mal. » Parmi les groupes les plus parfaits sortis du ciseau de Flaxman, on cite *L'Archange Michel combattant Satan*. Mais le plus étonnant de ses ouvrages par la richesse inépuisable des combinaisons, c'est le *Bouclier d'Achille*, d'après le XVIII<sup>e</sup> livre de l'*Illiade*. Cette immense composition, où s'agitent plus de deux mille figures, fut quatre fois exécutée en vermeil par les orfèvres Rundell et Bridge (pour le roi, le duc d'York, le comte de Lansdale et le duc de Northumberland). Chacun de ces boucliers avait neuf pieds anglais de circonférence avec un relief de six pouces. Malgré ses succès dans ces divers genres, c'est encore aux monuments funéraires consacrés aux particuliers qu'il faut demander les inspirations les plus neuves et les plus pures de son doux et pieux génie. Quand il fit de la sculpture historique et officielle, il ne s'éleva pas plus haut que beaucoup d'artistes de son temps. Le plus connu de ses ouvrages en ce genre, le *monument de Nelson*, est aussi froidement conçu qu'imparfaitement exécuté. Il est douteux qu'il eût mieux réussi dans la statue colossale qu'il proposait d'élever sur la colline de Greenwich. Cette statue, qui devait dépasser deux cents pieds, aurait représenté la Grande-Bretagne. Flaxman publia à ce sujet une lettre adressée au duc de Gloucester ; Londres, 1799.

En 1810 Flaxman fut appelé à la chaire de sculpture, nouvellement créée, à l'Académie royale. Ses leçons, sans avoir un grand mérite littéraire, sont pleines de remarques judicieuses et de bon sens ; elles ont été publiées avec une notice sur l'auteur, son portrait et des planches gravées ; Londres, 1829, in-8°. On a aussi de Flaxman quelques articles dans l'*Encyclopédie* de Rees et une *Caractéristique du peintre Romney* insérée dans la *Vie de Romney* par Hayley.

En 1821, Flaxman perdit sa femme. Cette mort fit dans sa vie un vide que rien ne put remplir, pas même le travail. Il continua cependant de produire, et quelques-uns de ses chefs-d'œuvre datent de cette époque. Quand les forces lui manquèrent pour tenir le ciseau, il esquissa et dessina sur le papier, restant jusqu'à son dernier jour fidèle à l'art qui avait eu ses premières pensées. Malgré cette pratique assidue, ce n'est pas dans la partie mécanique

de son art que Flaxman excelle. Ses ouvrages n'offrent pas ce fini et cette délicatesse d'exécution qui captivent l'œil et souvent trompent le jugement. Chez lui l'exécution laisse à désirer, le modelé est imparfait. Mais pour l'invention, la composition, le goût, il est admirable. Il contribua à tirer la sculpture du genre faux et maniéré du dix-huitième siècle, pour la ramener à la sévérité antique. Il la rendit à la fois plus poétique et plus touchante ; il lui fit exprimer les plus nobles et les plus affectueux sentiments du cœur humain. *L'Œuvre de Flaxman ; recueil de ses compositions, gravées au trait* par Réveil, a paru à Paris, 1832 et années suivantes, grand in-8°. Outre les compositions déjà mentionnées sur Homère, Eschyle et Dante, on y trouve *Œuvre des Jours, et Théogonie d'Hésiode*, 37 planches ; — *Statues et bas-reliefs*, 18 planches. Léo JOUBERT.

*Zeitgenossen*, 3<sup>e</sup> série, 1<sup>re</sup> livraison. — *Penny Cyclopædia*.

FLÉCHÈRE (DE LA). Voy. LA FLÉCHÈRE.

\* FLÉCHERUX (\*\*), astronome et mécanicien français, né en 1738, mort le 4 novembre 1793. Il n'est connu que par un *Planétaire* ou *Planisphère nouveau*. C'est une machine ingénieuse, qui exposait le mouvement des astres et en rendait l'étude facile. Une brochure (Paris, 1780, in-4°) accompagnait cette invention, et donnait l'explication de son usage ; — *Loxocosme, ou démonstrateur du mouvement annuel, tropique et diurne de la Terre autour du Soleil, et causes des phénomènes des saisons, de l'inégalité des jours, du lever et du coucher du soleil par toute la Terre, du cours de la Lune et des planètes, etc., avec des réflexions sur le système de Copernic* ; Paris, 1784, in-4°, avec figures.

Arnault, Jay, etc., *Biographie nouvelle des Contemporains*. — Querard, *La France littéraire*.

FLÉCHIER (Esprit), célèbre orateur et prélat français, né le 10 juin 1632, à Pernes, petite ville du diocèse de Carpentras, mort à Montpellier, le 16 février 1710. Il commença par enseigner la rhétorique à Narbonne, avant de venir se faire une réputation d'orateur. Appartenant à une famille pauvre, il avait été élevé à Avignon par son oncle Hercule Audifret, supérieur de la Doctrine chrétienne. Cette congrégation se consacrait spécialement à l'instruction de la jeunesse. La connaissance approfondie que Fléchier acquit rapidement des langues anciennes le mit en état de les enseigner lui-même de bonne heure avec succès. Il fit honneur à la congrégation par le savoir et l'élégance de langage qui brillaient dans ses leçons, et par des essais de poésie latine remplis de facilité et d'éclat. Il prononça devant les états de Languedoc, en 1659, l'oraison funèbre de Claude de Rebé, archevêque de Narbonne. La même année, quelques mois après la mort de son oncle, Fléchier quitta la congrégation, dont il avait à se plaindre, et vint à Paris.



Il était sans fortune et sans protecteur. Il comença par faire obscurément le catéchisme aux enfants dans une paroisse. Un petit poème latin, où il décrivait en vers ingénieux le fameux carrousel donné en 1662 par Louis XIV, fut admiré comme un tour de force; et c'en était un en effet, à cause de la difficulté de rendre en latin tous les détails de cette fête singulière. Bientôt après il entra comme précepteur chez le conseiller d'État de Caumartin. Grâce à cette position, qui le fit connaître à plusieurs personnes du grand monde, son mérite sortit de l'obscurité; son esprit, la grâce séduisante de son langage, la dignité polie de ses manières, la gravité douce de son caractère, le firent estimer et rechercher par des gens dont le commerce était aussi agréable que leur amitié pouvait être utile. Admis dans la société de l'hôtel de Rambouillet, Fléchier y obtint de grands succès comme bel esprit, comme poète latin, comme causeur spirituel et éloquent. Ce fut à cette époque qu'il embrassa la carrière de la prédication. Ses sermons furent estimés, mais ne produisirent aucune impression plus vive. Ses oraisons funèbres parurent des chefs-d'œuvre d'art et de goût, et lui firent une éclatante réputation, quoiqu'il ne fût pas le premier venu dans ce genre et qu'il eût eu Bossuet pour devancier. Tout le monde fut frappé du merveilleux talent avec lequel il sut soutenir l'intérêt dans un sujet peu étendu et peu varié, l'éloge de madame de Montausier, en 1672 : on y admira la délicatesse gracieuse avec laquelle il peignit les vertus de son modèle, et le pathétique doux et insinuant avec lequel il déplora la perte de cette femme accomplie. Mais l'oraison funèbre de Turenne, en 1676, donna de lui une bien plus haute idée, et le plaça, dans l'opinion de la plupart des contemporains, à côté de Bossuet lui-même. On sait que le même sujet avait été traité peu de temps auparavant par Mascaron, et si heureusement, que beaucoup de gens pensaient qu'il n'était pas possible de mieux faire. C'était le sentiment de madame de Sévigné. « M. de Tulle, dit-elle en écrivant à sa fille, a surpassé tout ce qu'on attendait de lui dans l'oraison de M. de Turenne : c'est une action pour l'immortalité; » et ailleurs : « Il me semble n'avoir jamais rien vu de si beau que cette pièce d'éloquence. On dit que l'abbé Fléchier veut la surpasser; mais je l'en défie. Il pourra parler d'un héros, mais ce ne sera pas M. de Turenne; et voilà ce que M. de Tulle a fait divinement à mon gré; la peinture de son cœur est un chef-d'œuvre. Je vous avoue que j'en suis charmée; et si les critiques ne l'estiment plus depuis qu'elle a été imprimée, je rends grâces aux dieux de n'être pas Romain. » Enfin, dans un autre endroit : « Je n'ai point vu l'oraison funèbre de M. Fléchier : est-il possible qu'il puisse contester à M. de Tulle? Je dirois là-dessus un vers du Tasse, si je m'en souvenois. » Cependant l'ouvrage de

Fléchier lui parvint, et aussitôt qu'elle en eut pris connaissance, elle changea d'avis, et revint sur sa première admiration avec une bonne foi et une impartialité qu'elle aurait dû mettre aussi dans son jugement sur Racine et Corneille. « En arrivant ici, dit-elle, madame de Lavardin me parla de l'oraison funèbre de Fléchier. Nous nous la fîmes lire, et je demande mille et mille pardons à M. de Tulle; mais il me parut que celle-ci étoit au-dessus de la sienne. Je la trouve plus également belle partout; je l'écoute avec étonnement, ne croyant pas qu'il fût possible de dire les mêmes choses d'une manière toute nouvelle. En un mot, j'en fus charmée. » Ce qui donnait en effet la supériorité à Fléchier, c'est que son oraison étoit plus également belle; mais, du reste, il y avait dans Mascaron des parties énergiques et des traits de génie que Fléchier n'avait pas égalés (1). L'Académie n'avait pas attendu cette nouvelle preuve du talent de Fléchier pour l'appeler dans son sein : elle l'avait nommé trois ans auparavant, en 1673, à la place de Godeau, et l'avait reçu le même jour que Racine. Le discours de réception de Fléchier avait été fort applaudi, et, chose singulière, tous les honneurs de la séance avaient été pour lui, tandis qu'on avait à peine fait attention à Racine. Soit qu'il fût intimidé par le succès de son collègue, soit qu'il ne fût pas content du remerciement qu'il avait composé lui-même, l'auteur d'*Andromaque* et de *Britannicus* lut son discours avec précipitation, d'une voix si basse et si confuse, que « M. Colbert, dit Racine le fils, qui étoit venu pour l'entendre, n'en entendit rien, et que ses voisins même en saisirent à peine quelques mots ». Nous ne pouvons aujourd'hui juger si le discours de Racine méritoit en effet de passer inaperçu à côté de celui de Fléchier, car il ne se retrouva pas dans ses manuscrits, et l'Académie ne prit pas la peine de l'insérer dans ses recueils. Après l'oraison funèbre de Turenne, Fléchier fut regardé comme un des hommes qui honoraient le plus l'Église et les lettres : dès lors il ne pouvait manquer d'avoir part aux bienfaits de Louis XIV. Ce prince le nomma successivement abbé de Saint-Severin, aumônier de la dauphine, évêque de Lavaur, dans le Languedoc. Le roi lui dit, en annonçant cette dernière nomination, ces gracieuses paroles : « Je vous ai fait un peu attendre une place que vous méritiez depuis longtemps; mais je ne voulais pas me priver si tôt du plaisir de vous entendre. » Peu de temps après, une autre faveur fit mieux éclater encore la haute estime que ressentait pour lui le monarque. Du siège de Lavaur, Fléchier fut transféré à celui de Nîmes, en 1687. Ce qui prouve

(1) Les autres oraisons funèbres de Fléchier sont celles de la duchesse d'Alguillon (1675), du premier président de Lamoignon (1679), de la reine Marie-Thérèse (1689), du chancelier Le Tellier (1696), de la dauphine Marie-Christine de Bavière, et du duc de Montausier (1699).



qu'il n'était point ambitieux, c'est qu'il s'opposait autant qu'il put à ce changement. L'évêché de Nîmes était infiniment supérieur à l'autre, par l'importance et par les revenus; mais à Lavaur Fléchier s'était attiré en peu de temps la confiance et l'amour de tous, il s'était fortement attaché à son troupeau et s'était promis de lui vouer tous ses soins : il ne céda qu'après une longue résistance et parce qu'il n'y avait pas moyen de se soustraire aux ordres du monarque. A Nîmes, comme à Lavaur, il fit bénir son ministère; dans cette nouvelle résidence, le gouvernement ecclésiastique était plus difficile, à cause de la résistance qu'opposaient les protestants au système de conversion forcée adopté contre eux. Fléchier, tout en cherchant avec zèle à détruire l'hérésie, selon l'ordre du roi, dans la province qui lui était confiée, s'attacha à prévenir les rigueurs de la persécution. Il s'adressait aux esprits et aux cœurs, et repoussait l'emploi de la force. Ses raisonnements et sa charité déterminèrent un grand nombre de conversions : ceux qu'il ne pouvait persuader étaient sûrs de trouver en lui un protecteur contre les violences d'un zèle fanatique. Enfin, il gagna tout le monde par une tolérance qui n'était rien chez lui à l'ardeur et à la sévérité de la foi, et sa mémoire est restée également chère aux catholiques et aux protestants dans son diocèse. Ses loisirs étaient employés à composer des ouvrages de littérature et d'histoire ou à diriger les travaux de l'académie qu'il avait fondée à Nîmes. Il vécut entouré des témoignages de l'estime et de la reconnaissance publiques jusqu'en l'année 1710. Quelque temps avant de mourir, il eut un songe qui fut pour lui un pressentiment de sa fin prochaine. Il ordonna sur-le-champ à un sculpteur de faire un dessin très-modeste pour son tombeau, craignant que sa famille ne mit dans le monument qui devait renfermer ses restes un faste dont toute sa vie il s'était soigneusement préservé. Quelque temps après avoir pris ce soin, il mourut, avec une pieuse et édifiante résignation. Les protestants s'associèrent au deuil causé par sa mort dans la province. Lorsque Fénelon reçut la nouvelle de cette perte, il s'écria : « Nous avons perdu notre maître ! » Ces paroles étaient sincères, et si le jugement qu'elles renferment ne nous paraît point exact, du moins elles sont dans la bouche d'un tel homme un magnifique éloge, et le plus bel hommage peut-être qu'ait reçu la mémoire de Fléchier.

Ainsi que nous l'avons dit, Fléchier comme orateur fut presque mis au même rang que Bossuet par un grand nombre de ses contemporains. Beaucoup de gens alors trouvaient Bossuet sublime, mais trop négligé, et préféraient le grand art du panegyriste de Turenne. Cette opinion fut abandonnée dans l'époque suivante, et l'on reconnut quel immense intervalle séparait ces deux hommes. Aujourd'hui Fléchier est apprécié à sa juste valeur, et la place qui lui a été défi-

nitivement assignée, bien que plus modeste, est encore assez belle. Nous ne sommes pas de ceux qui, réservant à Bossuet la gloire de grand orateur, ne veulent voir en Fléchier qu'un habile rhéteur. Nous ne caractériserons point ce dernier par ce mot injurieux. « Esprit droit et sincère, âme honnête et convaincue, la vérité était pour lui un besoin, et l'éloquence n'avait pas à ses yeux d'autre mission que de traduire et de répandre la vérité. » Ce n'était donc point un rhéteur. Il serait plus juste de dire qu'il fut, tout en s'attachant à des idées sérieuses et sincères, un artiste consommé de style. Ce fut à la fois un prêtre vertueux et fervent, un littérateur élégant, un écrivain habile. C'était un prédicateur zélé et vénérable, qui avait commencé par enseigner la rhétorique, par composer des poèmes latins et par être bel esprit à l'hôtel de Rambouillet. Il était jaloux de recueillir les suffrages qu'on accorde à l'esprit, au talent, à la grâce et à l'harmonie du beau langage; cependant, il ne l'était pas assez pour se préoccuper uniquement des moyens de flatter les esprits et de se faire admirer. Tout en travaillant son style, il ne perdait pas de vue la gravité et l'élévation de son ministère, et son amour pour la forme ne lui faisait point oublier le but sérieux de la parole. De là le caractère de ses ouvrages, où l'on trouve à la fois une piété douce et profonde, un sentiment élevé de la perfection morale, une noblesse de pensées qui tient à l'amour du vrai, une élégance étudiée et séduisante, une pompe travaillée et majestueuse, une délicatesse de nuances et d'oppositions spirituellement élaborée, enfin, tout l'art d'un homme qui fait jouer l'idiome français sous sa main, comme un instrument compliqué que sa patience ingénieuse a rendu docile.

Parmi les reproches que la critique adresse à Fléchier, quand elle insiste sur l'abus qu'il a fait des artifices de style, le plus grave est d'avoir prodigué l'antithèse outre mesure. Ce reproche est juste; mais, du reste, il faut remarquer que l'antithèse se réduit rarement chez lui à de simples oppositions de mots. L'antithèse est toujours, ou du moins presque toujours, chez lui dans la pensée. Ce qui fait qu'elle devient blâmable dans ses discours, c'est qu'elle se représente trop souvent, c'est que tant de phrases soigneusement divisées en deux compartiments qui font contraste finissent par rendre la marche de l'orateur monotone et par fatiguer l'attention.

Fléchier a su se garder, en général, de ce défaut dans son *Oraison funèbre de Turenne*. Ce discours, par l'heureuse disposition des parties, par l'élévation simple et forte des pensées, par la grandeur touchante du pathétique, par la beauté harmonieuse du style, est réellement son chef-d'œuvre, et un des chefs-d'œuvre de l'éloquence française. Mais, toutefois, pour l'admirer sans restriction, il ne faut pas trop se souvenir de Bossuet, et de l'*Oraison funèbre de Condé*.

Ce qui fait le plus de tort à Fléchier, quand ce souvenir, se présentant à notre esprit, amène une inévitable comparaison, c'est la nécessité qu'il s'est malheureusement imposée de rappeler, en retraçant la vie de son héros, un très-grand nombre des événements qui avaient illustré à la guerre son habileté ou sa valeur. Ne pouvant faire entrer dans son discours tous les noms de lieux ou d'hommes qui se rattachaient à ces événements, forcé d'ailleurs d'être très-bref, il se borne à des allusions rapides, à des indications vagues, faites en termes généraux, et par conséquent banales, qui refroidissent singulièrement l'intérêt. L'orateur a beau donner du mouvement à sa phrase et dire, par exemple : « Ici il forçait des retranchements et secourait une place assiégée, là il surprenait les ennemis ou les battait en pleine campagne : ces villes où vous voyez les lis arborés ont été ou défendues par sa vigilance, ou conquises par sa fermeté et par son courage, etc. : » ces allusions, dont une note nous avertit, en nous apprenant qu'il s'agit en cet endroit du secours donné à Arras, de la défense de Condé, de la prise de Landrecies, etc., n'ont rien de frappant, n'offrent rien à l'esprit, et ne sont qu'une peinture insignifiante et commune. Sans la note placée au bas de la page, pourrait-on se douter qu'il y a là quelque chose qui appartient en propre à la vie de Turenne, qui est particulier à son histoire ? Ne sont-ce pas là de ces phrases comme il peut s'en trouver dans l'éloge d'un capitaine quelconque ? Ce genre de reproche s'appliquerait malheureusement à plus d'une partie de l'*Oraison funèbre de Turenne*. Bossuet avait à parler d'une vie aussi remplie de faits militaires de tous genres ; mais il a sagement choisi deux ou trois événements principaux : tels que la bataille de Rocroy, celle de Lens, la célèbre campagne contre Mercy, et les a mis sous les yeux de ses auditeurs par des narrations ou des tableaux aussi pittoresques qu'éloquents, et empreints d'une couleur particulière et locale, sans se croire obligé d'entrer dans d'autres détails et de dire et d'indiquer tout ce qu'a fait son héros. Ici Bossuet est supérieur, même pour l'art, à Fléchier. La partie de l'*Oraison funèbre de Turenne* qui soutient le mieux la comparaison avec Bossuet est l'exorde, qui a été loué et cité si souvent. Le cardinal Maury rapporte, au sujet de cet exorde, une anecdote assez curieuse. Mascaron, ainsi que nous l'avons dit, fit l'éloge de Turenne un peu avant Fléchier. Celui-ci fondait avec raison de si grandes espérances sur l'heureux choix de son texte, relatif à la vie et à la mort de Judas Machabée, qu'en assistant à l'*Oraison funèbre de Turenne* prononcée par Mascaron il fut hors de lui et saisi de frayeur, jusqu'au moment où il entendit l'orateur débiter par le texte insignifiant : *Proba me, Deus, et scito cor meum*. Soulage alors du poids de la crainte dont il était suffoqué, il dit en plaisan-

tant à ses voisins, qui avaient remarqué son agitation : « Me voilà tranquille : je ne redoutais que son texte ; j'avais peur qu'il n'eût pris le mien : il peut dire à présent tout ce qu'il voudra, j'applaudirai de bon cœur. »

Outre les *Oraisons funèbres*, très-souvent réimprimées, on a de Fléchier 3 vol. de *Panegyriques des Saints*, et 3 vol. de *Sermons*, qui n'ont ni mérité ni obtenu le même succès. Il composa, pour l'instruction du dauphin, la *Vie de Théodose le Grand* (1679, in-4°), qui a eu plusieurs éditions, et qu'on lit avec intérêt, tout en reconnaissant que, chargé de proposer au prince cet empereur pour modèle, Fléchier a trop voilé les fautes du règne de Théodose. On estime beaucoup moins l'*Histoire du Cardinal Ximènes*, qui parut en 1693 (in-4° et 2 vol. in-12) : Fléchier n'y montre guère que le savant archevêque de Tolède, et oublie trop le ministre et l'homme d'État. Quant à l'*Histoire du Cardinal Commendon* (1671), ce n'est qu'une traduction du latin de Gratiani. Fléchier n'a pas pris rang parmi les historiens. Ses poésies latines ont été réunies en un vol. in-12, imprimé à Bâle, 1782. Ses *Lettres choisies sur divers sujets* (1715, 2 vol. in-12) sont écrites dans un style travaillé ; on n'y trouve ni familiarité ni abandon, mais l'auteur y montre souvent dans l'évêque le citoyen.

Les *Œuvres complètes de Fléchier* ont été imprimées à Nîmes (1782, 10 vol. in-8°). Là sont ses discours, ses harangues, ses mandements, ses lettres pastorales, des mémoires, une *Relation des troubles des Cévennes*, des poésies, dont quatre dialogues sur le *quétisme*, etc. Elles ont été réimprimées en 1825, 10 vol. in-8°. M. Gonod a publié un ouvrage inédit de Fléchier, sous le titre de *Mémoires sur les Grands-Jours tenus à Clermont-Ferrand en 1665-1666* ; Paris, 1844, in-8°. « Les Grands-Jours, disent MM. Louandre et Bourquelot, étaient des espèces de cours prévôtales. Fléchier assista à ceux de Clermont en qualité de précepteur du fils de M. Lefèvre de Caumartin, conseiller du roi, maître des requêtes, qui fut chargé des sceaux pendant les assises. Les *Mémoires* de Fléchier offrent, outre de curieux détails sur ces assises, un tableau très-piquant de la vie de province au dix-septième siècle, et montrent l'auteur lui-même sous un jour tout nouveau. » On trouve dans la *Revue retrospective*, t. I<sup>er</sup>, p. 244, une *Correspondance galante de Fléchier avec Mlle de Larigne*.

D'Alembert, *Histoire des Membres de l'Académie*, t. I et II. — Fabre de Narbonne, *Discours sur la vie et les ouvrages de Fléchier*, en tête de l'édition de 1825. — Ch. Labitte, *La jeunesse de Fléchier*, dans la *Revue des Deux-Mondes*, 15 mai 1848. — Le Ras. *Diction. encyc. de la France*.

FLECK (Conrad), minnesinger du treizième siècle, né en Suisse ou en Souabe, si l'on en juge par le dialecte dans lequel il a écrit. Il vivait vers 1250, comme l'atteste un passage de Rodolphe d'Embs, qui le cite avec éloge dans

son poème d'Alexandre et lui donne le titre de *Herr*, réservé alors aux chevaliers (*Her Fleck, der quote Huonrat*). Il nous apprend en même temps que Conrad Fleck avait composé un poème sur *Clies, fils d'Alexandre empereur de Grèce, et neveu d'Arthur de Bretagne*. Ce *Clies* est évidemment le même personnage que le *Cligès* de Chrétien de Troyes. Mais le véritable titre de notre minnesinger au souvenir de la postérité, c'est d'avoir traité avec quelque agrément un sujet fort populaire au moyen âge et qui a inspiré successivement un grand nombre de poètes français, anglais, suédois, danois, italiens, et en particulier l'illustre Boccace (*Filocolopo*).

Les héros du poème, *Flore et Blanscheflur*, sont nés le même jour et à la même heure, dans le palais du roi de Hongrie; mais l'un est le propre fils du souverain, tandis que l'autre est la fille d'une étrangère attachée au service de la reine. Les deux enfants sont élevés ensemble, et peu à peu naît et grandit avec eux une innocente amitié qui chaque jour ressemble davantage à de l'amour. Le roi voit le danger, et pour le conjurer bannit de ses États la belle Blanscheflur. Il était déjà trop tard; le jeune prince ne peut vivre sans la compagne de son enfance, et il part, résolu de la rejoindre ou de mourir. Après de longues pérégrinations, il arrive à Babylone, et là il apprend que son amie est enfermée dans une haute tour où l'émir la fait garder soigneusement, en attendant qu'elle soit admise à partager son lit. Flore séduit le geôlier, et pénètre dans la tour, caché dans un panier de fleurs. Mais les deux amants ne jouissent pas longtemps de leur bonheur; ils sont découverts et condamnés à périr: ils jettent avec dédain un anneau magique qui ne peut les sauver tous deux, et se décident à mourir ensemble. Heureusement l'émir, touché de tant d'amour et de dévouement, leur fait grâce et leur rend la liberté. Flore et Blanscheflur vont régner sur l'Espagne, où ils meurent tous deux le même jour, après avoir vécu plus de cent ans et donné naissance à Berthe, l'illustre mère du roi Charles.

Le récit de Conrad Fleck est empreint d'une certaine simplicité qui ne manque pas de grâce et qui n'exclut pas l'imagination; et nous souscrivons volontiers au jugement des critiques allemands (C. Goecke, E. Sommer) qui le déclarent supérieur au poème composé sur le même sujet par un trouvère français, et conservé à la Bibliothèque impériale sous le n° 6987. Mais nous croyons qu'ils se trompent en regardant ce dernier ouvrage comme le modèle que le minnesinger avait sous les yeux. A en juger par le style et la versification et par certains procédés de composition parmi lesquels nous signalerons de fréquentes allégories, le roman

« Du roi Flore l'enfant  
Et le Blanscheflur le vaillant »

ne saurait guère être antérieur à l'an 1230; il

est probable que Conrad Fleck s'est servi d'une rédaction plus ancienne de la même légende romanesque et à laquelle il doit plusieurs détails qui manquent dans le poème français que nous avons et qui se retrouvent dans le *Flore et Blanscheflur* composé au commencement du treizième siècle par le Flamand Dietric van Assenede. Nous ne pouvons donc reconnaître dans le manuscrit anonyme de la Bibliothèque impériale l'ouvrage du trouvère, d'ailleurs inconnu, Robert d'Orbent (Orléans?), que le minnesinger cite en commençant :

« Ez hat Ruypprecht von Orbent,  
Getihtet in welchen  
Mit rimem ungevelchen  
Ipa ich in Buschop willen hap. »

Il existe de *Flore et Blanscheflur* deux manuscrits du quinzième siècle, l'un à Berlin, l'autre à Heidelberg. E. Sommer en a donné une excellente édition; Quedlinburg, 1846, in-8°.

Alexandre PEY.

Koberstein, *Geschichte der Geschichte der deutschen National-Litteratur*, § 87, 93, 141 — Hagen, *Museum für altdeutsche Litteratur und Kunst*, I vol.; — Karl Goecke, *Minnesinger*; Hanovre, 1844. — Documents inédits. — Brachet Gruber, *Allg. Enc.*

**FLECNOC (Richard)**, poète anglais, vivait dans la seconde moitié du dix-septième. On a peu de détails sur sa vie; quoiqu'il ait écrit pour le théâtre, peut-être serait-il oublié sans la satire dirigée contre lui par Dryden, sous ce titre: *Mac Flecnoc*, une des plus remarquables productions de ce grand poète. On n'est pas non plus bien fixé sur les causes de cette animosité de Dryden. Parmi les ouvrages de Flecnoc, on cite: *Damoiselles à la mode* (sic), comédie; 1667; — *Ermina, or the chaste lady*, comédie; — *Love's Dominion*; 1654, et 1664 sous cet autre titre: *Love's Kingdom*; — *Epigrams and enigmatic Characters*; 1670, in-8°. On les trouve aussi avec *Love's Dominion*; — *Miscellanea*; 1653, in-12; — *Diarium*; Londres, 1656, in-12. Southey, dans l'*Omnia*, fait l'éloge des poésies de Flecnoc.

Cibber, *Lives*. — Malone, *Life of Dryden*. — Ellis, *Specimens*.

**FLEETWOOD (Guillaume)**, jurisconsulte anglais, mort le 28 février 1594. Après avoir étudié quelque temps à Oxford, il entra dans la carrière du barreau, où il se fit bientôt remarquer par sa grande connaissance des lois. En 1569, il fut nommé recorder de Londres. Il déploya dans ces fonctions un zèle souvent excessif contre les papistes. En 1580 on lui conféra le titre de sergent ès lois, et en 1592 il devint un des sergents de la reine. Il n'était pas moins estimé comme orateur que comme jurisconsulte. On a de lui: *Annalium tam regum Edwardi V, Richardi III et Henrici VII, quam Henrici VIII, titulorum ordine alphabetica multo jam melius quam antea digestorum Elenchus*; 1579 et 1597; — *The Office of a*

*Justice of Peace*; 1658, in-8° (posthume).

Wood, *Ath. Oxon.* — Lodge, *Illustrat.*

**FLEETWOOD** (Guillaume), théologien et antiquaire anglais, né dans la tour de Londres, le 21 janvier 1656, mort à Tottenham, le 4 août 1723. Il étudia à Eton, puis à l'université de Cambridge. A l'époque de la révolution de 1688, il entra dans les ordres, et se fit tout d'abord connaître par son talent comme prédicateur. Il devint ensuite chapelain de la reine Marie et du roi Guillaume; puis il fut vice-prévôt d'Eton, recteur de Saint-Austin à Londres, enfin lecteur à Saint-Dunstan. Nommé chanoine de Windsor, en 1702, il devint prédicateur à la cour de la reine Anne. Tous ces emplois et bénéfices il les abandonna un jour pour aller vivre dans la retraite, à Wexham, où il se contenta, comme ministre, d'un modeste revenu de 80 liv. st. Cependant, en 1707, il fut ramené à la cour par sa nomination à l'évêché de Saint-Asaph. Il prêcha alors souvent en présence de la reine. Il assista aussi avec assiduité aux séances de la chambre haute, et se prononça énergiquement contre l'intolérance religieuse qui dominait alors; il s'éleva surtout contre le parti tory. En 1714, à l'avènement de la maison de Hanovre, Fleetwood fut nommé évêque d'Ély. Ses principaux ouvrages sont : *Inscriptionum Antiquarum Sylloge*; 1691, in-8°; — *Essay upon the Miracles*; 1701, in-8°; — *Sixteen practical Discourses upon the relative Duties of Parents and Children, Husbands and Wives, Masters and Servants, with three sermons upon the case of self murder*; 1705, 2 vol. in-8°; — *Chronicon preciosum, or an account of the English money, the price of corn and other commodities for the last 600 years*; 1726; — *Sermon on the Death of Queen Mary*; 1694; — *Sermon on the Death of King William*; 1701; — *Sermon on the queen's accession to the throne*; 1702.

William Powell, *Life of Fleetwood*, en tête des Œuvres de ce prêtre. — *Biographia Britannica*. — *Mat. brit. fabric.* — Chaulépié, *Nouv. Dict. Hist.* — *Monroes. Mem.*, VIII.

**FLEETWOOD** (Charles), homme politique anglais, mort après 1660. Sa famille, originaire du comté de Lancastre, compte parmi ses membres des personnages qui occupèrent de hautes fonctions publiques. Un de ses aïeux, Thomas Fleetwood de Vache, fut maître des monnaies; son grand-père, William, remplit l'emploi de *receiver of the court of wards* (receveur de la cour des pupilles), et lui-même occupa à son tour cette position en 1644. Dès le commencement de la guerre civile, il avait pris parti pour le parlement. L'année suivante (mai 1645) il fut nommé colonel de la cavalerie, et au mois d'octobre gouverneur de Bristol. En juillet 1647 il fut un des commissaires chargés de traiter, au nom de l'armée, avec les membres du parlement. Cependant, il ne fut pas compromis personnellement

dans la mort de Charles I<sup>er</sup>. Lors de l'établissement de la république, il obtint le titre de lieutenant général, et au mois de février 1650 il devint membre du conseil d'État. Il contribua par sa valeur au gain de la bataille de Worcester contre Charles II. Après la mort d'Ireton, il épousa la veuve de ce général, fille aînée de Cromwell, qui avait recherché cette alliance à cause de l'influence que possédait alors Fleetwood sur l'armée. Cromwell lui conféra aussitôt (1652) le commandement en chef des troupes envoyées en Irlande, et fit de lui l'un des commissaires chargés de l'administration intérieure de ce pays. Fleetwood y rétablit le calme, et lorsque Cromwell fut nommé protecteur, son gendre devint lord-député d'Irlande. Mais l'opposition qu'il manifesta au moment où Cromwell songea à se faire proclamer roi amena son remplacement par Henri Cromwell, le plus jeune des fils du protecteur. D'abord favorable en apparence à Richard Cromwell, Fleetwood se posa en adversaire du nouveau protecteur, du moment qu'il se vit déçu dans sa propre ambition, qui ne tendait à rien de moins qu'à être élevé lui-même au rang suprême. Aussi contribua-t-il, en se liant avec les officiers mécontents, à la chute du faible Richard; après lui avoir conseillé de dissoudre le parlement. En mai 1659 il fut appelé à faire partie du conseil d'État, et au mois de juin il devint lieutenant général et fut chargé, en cette qualité, de commander l'armée. Il garda ce poste jusqu'au commencement d'octobre, et fut nommé alors l'un des commissaires chargés de diriger toutes les forces. Le commandement en chef de l'armée lui fut de nouveau confié, par le conseil d'État, le 17 du même mois. Au mois de décembre, Whitelock lui conseilla de députer un homme de confiance vers Charles II, à Breda, pour offrir à ce prince la couronne et prévenir ainsi les dissensions de Monk. Pendant que Fleetwood, qui sentait diminuer son empire sur l'armée, s'attachait dans l'irrésolution, suivant sa coutume, le pays, agité et tirailé en tous sens par les partis, prit les devants, et la restauration fut consommée. Excepté de l'amnistie générale proclamée à l'avènement de Charles II, Fleetwood échappa à grand-peine aux suites extrêmes de cette exception, et vécut dans l'obscurité à Stoke-Newington jusqu'à sa mort. C'était un homme d'un caractère assez faible, entreprenant parfois, et qui n'eut d'influence sur Cromwell que par son fanatisme d'accord avec les desseins secrets du fameux Protecteur.

V. R.

Hobbes, *Memoirs of the Cromwells*. — Birch, *Lives*. — Lingard, *Hist. of Engl.* — Godeau, *Hist. de la Bre. d'Angl.* — Le même, *Richard Cromwell, hist. du second protectorat*.

**FLEISCHER** (Jean), théologien allemand, né à Breslau, le 29 mars 1539, mort le 4 mai 1603. Il étudia à Wittenberg, y devint maître des arts, et visita ensuite la haute Allemagne. En 1567 il professa au gymnase de Goldberg, et revint à Wittenberg par suite de la peste qui avait éclaté



dans la localité où il professait. En 1572 il fut nommé prédicateur à Sainte-Élisabeth et professeur du gymnase du même nom à Breslau; en 1583 il fut appelé aux fonctions pastorales à Sainte-Marie-Madeleine, et en 1589 on lui confia l'inspection des églises et écoles de la même ville. Une chute grave entraîna sa mort. Il a laissé : *Tractat von dem Regenbogen* (Traité de l'arc-en-ciel).

Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexikon*.

**FLEISCHER** (Jean), fils aîné du précédent, botaniste allemand, né à Breslau, en 1582, mort à Bâle, en 1606. Reçu docteur en médecine dans cette dernière ville, il fit ensuite le voyage de Virginie, pour y étudier les productions botaniques de ces parages.

Jöcher, *Allg. Gel.-Lex.*

**FLEISCHER** (Joachim), autre fils de Jean Fleischer, théologien allemand, né à Breslau, le 11 janvier 1587, mort le 29 mai 1645. Il fut reçu maître ès arts en 1606, puis il se rendit à Wittemberg, où on l'admit au nombre des adjoints de la faculté de philosophie. En 1611 il devint diacre de l'église de Marie-Madeleine à Breslau; en 1618 il fut nommé prédicateur et assesseur du consistoire évangélique de Breslau; enfin, en 1637 on l'appela à inspecter les temples évangéliques et les écoles de la même ville. On a de lui : *Bericht von den Mitteln zur Beständigkeit bey der wahren Religion* (Exposé des moyens de nature à consolider la vraie religion).

Jöcher, *Allg. Gel.-Lex.*

**FLEISCHER** (Jean-Laurent), jurisconsulte allemand, né à Bareuth, le 16 mars 1691, mort le 13 mai 1749. Il étudia, devint docteur, professeur agrégé, puis professeur titulaire de droit à Halle. En 1733 il fut appelé à faire le cours de Pandectes à Francfort-sur-l'Oder, et plus tard à professer le code à l'Académie. Enfin, il devint directeur de la faculté de droit. Ses principaux ouvrages sont : *Institutiones Juris Gentium et Naturæ*; — *Einleitung zum geistlichen Rechte* (Introduction au droit ecclésiastique); — *Institutiones Juris Feudalis*; Halle, 1724 et 1730, in-8°; — *Disputatio de vera origine, natura, progressu et interitu judiciorum Westphalicorum*; 1711, in-4°; — *Dissertatio de juribus et judice competente legatorum*; Halle, 1724, et 1745, in-4°.

Möller, *Cimbria litt.* — Hirschling, *Hist. literar. Handbuch*.

**FLEISCHER** (Henri Lebrecht ou Orthojus), orientaliste allemand, né à Schandau sur l'Elbe, le 21 février 1801. Il étudia à Leipzig la théologie, la philosophie et les langues orientales. En 1824 il se rendit à Paris, pour y suivre les cours de Silvestre de Sacy et copier des manuscrits orientaux de la Bibliothèque impériale. Il fut chargé de faire, sous la direction de M. Caussin de Perceval, un cours d'arabe vulgaire, à l'usage des commençants. Les relations qu'il entretenait

avec les jeunes Égyptiens élevés à Paris aux frais de Méhémet-Ali le mirent à même de parler l'arabe. Retourné en Allemagne en 1828, il obtint une place de professeur à Dresde. En 1835, après la mort de Rosenmüller, il fut nommé professeur de langues orientales à l'université de Leipzig. On a de lui : *Catalogus codicum manuscriptorum orientalium bibliothecæ regię Dresdensis*; Leipzig, 1831, in-8°; — *Ismaelis Abulfedæ Historia anteislamica*, texte arabe, traduction latine, notes et index; Leipzig, 1831, in-4°; — *Samachschari's goldene Halsbänder* (Colliers d'or de Zamakhshari), traduction et notes; Leipzig, 1835, in-8°. La critique qu'il fit de l'édition et de la traduction du même ouvrage données par M. de Hammer souleva entre ces deux savants une longue polémique; — *De glossis Habichtianis in quatuor tomos MI noctium Dissertatio critica*; Leipzig, 1836, in-8°; — *Tausend und eine Nacht* (Mille et une nuits), édition de Habicht, continuée par Fleischer, t. IX à XII; Breslau, 1842-1843, in-12; — *Ali's Hundert Sprüche* (les Cent Proverbes d'Ali) *arabisch und persisch paraphrasirt von Raschid eddin Watwat*, texte, traduction, remarques; Leipzig, 1837, in-4°; — avec Fr. Delitzsch, *Codices orientalium linguarum*, dans *Catalogus librorum manuscriptorum qui in bibliotheca senatoria civitatis Lipsiensis asservantur*; éd. par Nauman, Grimma, 1838, in-4°; — *Beidhawi Commentarius in Coranum*, édition accompagnée d'index, en cours de publication à Leipzig depuis 1844, in-4°; — *Grammatik der lebenden persischen Sprache* (Grammaire de la Langue Persane actuellement parlée), traduite de l'anglais de Mirza Mohammed Ibrahim et refondue en partie; Leipzig, 1847, in-8°. La moitié du volume est remplie par des dialogues dans le dialecte de Schiraz, fort bien composés, et qui font bien connaître les usages des Persans; — des articles dans *Die Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft* (Journal de la Société Orientale d'Allemagne), et dans le *Journal Asiatique* de Paris.

E. BEAUVois.

*Conversation's Lexicon*. — Zenker, *Bibl. Orient.* — De Sacy, art. dans le *Journ. des Sav.*, 1832, 1836.

\* **FLÉMALLE** (Barthélemy, dit Bertholet), peintre belge, né à Liège, en 1614, mort dans la même ville, en 1675. Fils de Renier Flémalle, peintre sur verre, il étudia lui-même la peinture sous Henri Trippey et Gérard Douffet. Il quitta Liège à l'âge de vingt-quatre ans, visita l'Italie, et se rendit ensuite à Paris, où il peignit plusieurs tableaux, entre autres *Le Prophète Élie enlevé au ciel sur un char de feu*, à la coupole de l'église des Carmes déchaussés; — une *Adoration des rois* pour le couvent des Grands-Augustins; — un *Plafond* aux Tuileries. Il revint à Liège en 1647, habita quelque temps Bruxelles, puis retourna à Paris en 1670, et y fut nommé membre de l'Académie de Peinture. Il ne tarda pas à rentrer dans



*Justice of Peace*; 1658, in-8° (posthume).

Wood, *Ath. Oxon.* — Lodge, *Illustrat.*

**FLEETWOOD (Guillaume)**, théologien et antiquaire anglais, né dans la tour de Londres, le 21 janvier 1656, mort à Tottenham, le 4 août 1723. Il étudia à Eton, puis à l'université de Cambridge. A l'époque de la révolution de 1688, il entra dans les ordres, et se fit tout d'abord connaître par son talent comme prédicateur. Il devint ensuite chapelain de la reine Marie et du roi Guillaume; puis il fut vice-prévôt d'Eton, recteur de Saint-Austin à Londres, enfin lecteur à Saint-Dunstan. Nommé chanoine de Windsor, en 1702, il devint prédicateur à la cour de la reine Anne. Tous ces emplois et bénéfices il les abandonna un jour pour aller vivre dans la retraite, à Wexham, où il se contenta, comme ministre, d'un modeste revenu de 80 liv. st. Cependant, en 1707, il fut ramené à la cour par sa nomination à l'évêché de Saint-Asaph. Il prêcha alors souvent en présence de la reine. Il assista aussi avec assiduité aux séances de la chambre haute, et se prononça énergiquement contre l'intolérance religieuse qui dominait alors; il s'éleva surtout contre le parti tory. En 1714, à l'avènement de la maison de Hanovre, Fleetwood fut nommé évêque d'Ély. Ses principaux ouvrages sont : *Inscriptionum Antiquarum Sylloge*; 1691, in-8°; — *Essay upon the Miracles*; 1701, in-8°; — *Sixteen practical Discourses upon the relative Duties of Parents and Children, Husbands and Wives, Masters and Servants, with three sermons upon the case of self murder*; 1705, 2 vol. in-8°; — *Chronicon preciosum, or an account of the English money, the price of corn and other commodities for the last 600 years*; 1726; — *Sermon on the Death of Queen Mary*; 1694; — *Sermon on the Death of King William*; 1701; — *Sermon on the queen's accession to the throne*; 1702.

William Powell, *Life of Fleetwood*, en tête des Œuvres de ce prélat. — *Biographia Britannica*. — *Hist. bibl. fabric.* — Chaullepié, *Nouv. Dict. Hist.* — Nicéron, *Mem.*, XIII.

**FLEETWOOD (Charles)**, homme politique anglais, mort après 1660. Sa famille, originaire du comté de Lancastre, compta parmi ses membres des personnages qui occupèrent de hautes fonctions publiques. Un de ses aïeux, Thomas Fleetwood de Vache, fut maître des monnaies; son grand-père, William, remplit l'emploi de *receiver of the court of wards* (receveur de la cour des pupilles), et lui-même occupa à son tour cette position en 1644. Dès le commencement de la guerre civile, il avait pris parti pour le parlement. L'année suivante (mai 1645) il fut nommé colonel de la cavalerie, et au mois d'octobre gouverneur de Bristol. En juillet 1647 il fut un des commissaires chargés de traiter, au nom de l'armée, avec les membres du parlement. Cependant, il ne fut pas compromis personnellement

dans la mort de Charles I<sup>er</sup>. Lors de l'établissement de la république, il obtint le titre de lieutenant général, et au mois de février 1650 il devint membre du conseil d'État. Il contribua par sa valeur au gain de la bataille de Worcester contre Charles II. Après la mort d'Ireton, il épousa la veuve de ce général, fille aînée de Cromwell, qui avait recherché cette alliance à cause de l'influence que possédait alors Fleetwood sur l'armée. Cromwell lui conféra aussitôt (1652) le commandement en chef des troupes envoyées en Irlande, et fit de lui l'un des commissaires chargés de l'administration intérieure de ce pays. Fleetwood y rétablit le calme, et lorsque Cromwell fut nommé protecteur, son gendre devint lord-député d'Irlande. Mais l'opposition qu'il manifesta au moment où Cromwell songea à se faire proclamer roi amena son remplacement par Henri Cromwell, le plus jeune des fils du protecteur. D'abord favorable en apparence à Richard Cromwell, Fleetwood se posa en adversaire du nouveau protecteur, du moment qu'il se vit déçu dans sa propre ambition, qui ne tendait à rien de moins qu'à être élevé lui-même au rang suprême. Aussi contribua-t-il, en se liguant avec les officiers mécontents, à la chute du faible Richard, après lui avoir conseillé de dissoudre le parlement. En mai 1659 il fut appelé à faire partie du conseil d'État, et au mois de juin il devint lieutenant général et fut chargé, en cette qualité, de commander l'armée. Il garda ce poste jusqu'au commencement d'octobre, et fut nommé alors l'un des commissaires chargés de diriger toutes les forces. Le commandement en chef de l'armée lui fut de nouveau confié, par le conseil d'État, le 17 du même mois. Au mois de décembre, Whitelock lui conseilla de députer un homme de confiance vers Charles II, à Breda, pour offrir à ce prince la couronne et prévenir ainsi les desseins de Monk. Pendant que Fleetwood, qui sentait diminuer son empire sur l'armée, flottait dans l'irrésolution, suivant sa coutume, le pays, agité et tiraillé en tous sens par les partis, prit les devants, et la restauration fut consommée. Excepté de l'amnistie générale proclamée à l'avènement de Charles II, Fleetwood échappa à grand'peine aux suites extrêmes de cette exception, et vécut dans l'obscurité à Stoke-Newington jusqu'à sa mort. C'était un homme d'un caractère assez faible, entreprenant parfois, et qui n'eut d'influence sur Cromwell que par son fanatisme d'accord avec les desseins secrets du fameux Protecteur.

V. R.

Hobbe, *Memoirs of the Cromwells*. — Birch, *Lives*. — Lingard, *Hist. of Engl.* — Guizot, *Hist. de la Rev. d'Angl.* — Le même, *Richard Cromwell, hist. du second protectorat*.

**FLEISCHER (Jean)**, théologien allemand, né à Breslau, le 29 mars 1539, mort le 4 mai 1593. Il étudia à Wittemberg, y devint maître ès arts, et visita ensuite la haute Allemagne. En 1567 il professa au gymnase de Goldberg, et revint à Wittemberg par suite de la peste qui avait éclaté

dans la localité où il professait. En 1572 il fut nommé prédicateur à Sainte-Élisabeth et professeur du gymnase du même nom à Breslau; en 1583 il fut appelé aux fonctions pastorales à Sainte-Marie-Madeleine, et en 1589 on lui confia l'inspection des églises et écoles de la même ville. Une chute grave entraîna sa mort. Il a laissé : *Tractat von dem Regenbogen* (Traité de l'arc-en-ciel).

Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexikon*.

**FLEISCHER (Jean)**, fils aîné du précédent, botaniste allemand, né à Breslau, en 1582, mort à Bâle, en 1606. Reçu docteur en médecine dans cette dernière ville, il fit ensuite le voyage de Virginie, pour y étudier les productions botaniques de ces parages.

Jöcher, *Allg. Gel.-Lex.*

**FLEISCHER (Joachim)**, autre fils de Jean Fleischer, théologien allemand, né à Breslau, le 11 janvier 1587, mort le 29 mai 1645. Il fut reçu maître ès arts en 1606, puis il se rendit à Wittemberg, où on l'admit au nombre des adjoints de la faculté de philosophie. En 1611 il devint diacre de l'église de Marie-Madeleine à Breslau; en 1618 il fut nommé prédicateur et assesseur du consistoire évangélique de Breslau; enfin, en 1637 on l'appela à inspecter les temples évangéliques et les écoles de la même ville. On a de lui : *Bericht von den Mitteln zur Beständigkeit bey der wahren Religion* (Exposé des moyens de nature à consolider la vraie religion).

Jöcher, *Allg. Gel.-Lex.*

**FLEISCHER (Jean-Laurent)**, jurisconsulte allemand, né à Bareuth, le 16 mars 1691, mort le 13 mai 1749. Il étudia, devint docteur, professeur agrégé, puis professeur titulaire de droit à Halle. En 1733 il fut appelé à faire le cours de Pandectes à Francfort-sur-l'Oder, et plus tard à professer le code à l'Académie. Enfin, il devint directeur de la faculté de droit. Ses principaux ouvrages sont : *Institutiones Juris Gentium et Naturæ*; — *Einleitung zum geistlichen Rechte* (Introduction au droit ecclésiastique); — *Institutiones Juris Feudalis*; Halle, 1724 et 1730, in-8°; — *Disputatio de vera origine, natura, progressu et interitu judiciorum Westphalicorum*; 1711, in-4°; — *Dissertatio de juribus et judice competente legatorum*; Halle, 1724, et 1745, in-4°.

Möller, *Cimbria litt.* — Hirschling, *Hist. literar. Handbuch*.

**FLEISCHER (Henri Lebrecht ou Orthodius)**, orientaliste allemand, né à Schandau sur l'Elbe, le 21 février 1801. Il étudia à Leipzig la théologie, la philosophie et les langues orientales. En 1824 il se rendit à Paris, pour y suivre les cours de Silvestre de Sacy et copier des manuscrits orientaux de la Bibliothèque impériale. Il fut chargé de faire, sous la direction de M. Caussin de Perceval, un cours d'arabe vulgaire, à l'usage des commençants. Les relations qu'il entretenait

avec les jeunes Égyptiens élevés à Paris aux frais de Méhémet-Ali le mirent à même de parler l'arabe. Retourné en Allemagne en 1828, il obtint une place de professeur à Dresde. En 1835, après la mort de Rosenmüller, il fut nommé professeur de langues orientales à l'université de Leipzig. On a de lui : *Catalogus codicum manuscriptorum orientalium bibliothecæ regię Dresdensis*; Leipzig, 1831, in-8°; — *Ismaelis Abulfedæ Historia anteislamica*, texte arabe, traduction latine, notes et index; Leipzig, 1831, in-4°; — *Samachschari's goldene Halsbänder* (Colliers d'or de Zamakhshari), traduction et notes; Leipzig, 1835, in-8°. La critique qu'il fit de l'édition et de la traduction du même ouvrage données par M. de Hammer souleva entre ces deux savants une longue polémique; — *De glossis Habichtianis in quatuor tomos MI noctium Dissertatio critica*; Leipzig, 1836, in-8°; — *Tausend und eine Nacht* (Mille et une nuits), édition de Habicht, continuée par Fleischer, t. IX à XII; Breslau, 1842-1843, in-12; — *Ali's Hundert Sprüche* (les Cent Proverbes d'Ali) *arabisch und persisch paraphrasirt von Raschid eddin Watwat*, texte, traduction, remarques; Leipzig, 1837, in-4°; — avec Fr. Delitzsch, *Codices orientalium linguarum*, dans *Catalogus librorum manuscriptorum qui in bibliotheca senatoria civitatis Lipsiensis asservantur*; éd. par Nauman, Grimma, 1838, in-4°; — *Beidhawi Commentarius in Coranum*, édition accompagnée d'index, en cours de publication à Leipzig depuis 1844, in-4°; — *Grammatik der lebenden persischen Sprache* (Grammaire de la Langue Persane actuellement parlée), traduite de l'anglais de Mirza Mohammed Ibrahim et refondue en partie; Leipzig, 1847, in-8°. La moitié du volume est remplie par des dialogues dans le dialecte de Schiraz, fort bien composés, et qui font bien connaître les usages des Persans; — des articles dans *Die Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft* (Journal de la Société Orientale d'Allemagne), et dans le *Journal Asiatique* de Paris.

E. BEAUVONS.

*Conversation's Lexicon*. — Zenker, *Bibl. Orient.* — De Sacy, art. dans le *Journ. des Sav.*, 1832, 1836.

\* **FLÉMALLE (Barthélemy, dit Bertholet)**, peintre belge, né à Liège, en 1614, mort dans la même ville, en 1675. Fils de Renier Flémalle, peintre sur verre, il étudia lui-même la peinture sous Henri Trippey et Gérard Douffet. Il quitta Liège à l'âge de vingt-quatre ans, visita l'Italie, et se rendit ensuite à Paris, où il peignit plusieurs tableaux, entre autres *Le Prophète Élie enlevé au ciel sur un char de feu*, à la coupole de l'église des Carmes déchaussés; — une *Adoration des rois* pour le couvent des Grands-Augustins; — un *Plafond* aux Tuileries. Il revint à Liège en 1647, habita quelque temps Bruxelles, puis retourna à Paris en 1670, et y fut nommé membre de l'Académie de Peinture. Il ne tarda pas à rentrer dans

sa ville natale, et obtint une prébende dans l'église collégiale de Saint-Paul.

Les trois frères de Flémalle, *Henri, Guillaume et Renier*, cultivèrent aussi les arts; le premier fut orfèvre, le deuxième peintre sur verre, le troisième peintre à l'huile.

Beedellèvre-Hamal, *Biographie Liégeoise*, t. II.

**FLEMING (Abraham)**, érudit et traducteur anglais, né à Londres, vivait dans le seizième siècle. Sa vie est inconnue, mais ses ouvrages méritent d'être cités, puisqu'ils contribuèrent à la connaissance des lettres anciennes en Angleterre. En 1575, Fleming publia une traduction des *Bucoliques* de Virgile avec des notes, et en 1589 une nouvelle traduction des *Bucoliques* et des *Géorgiques*, dédiée à Whitgift, archevêque de Cantorbéry. Il surveilla, corrigea et compléta la *Chronique* d'Holinshed en 1585. On a encore de lui : une traduction des *Variae Historiae* d'Élien, sous le titre d'*Ælian's Register of Histories*; 1576, in-4°; — *Certaine select Epistles of Cicero into english*; Londres, 1576, in-4°; — *Panegyric of Baldness*, traduit du grec de Synesius; Londres, 1579, in-12; — *A Memorial of the charitable Almes Deedes of William Lambe, gentleman of the chapel under Henri VIII, and citizen of London*; Londres, 1580, in-8°; — *The Battle between the Virtues and Vices*; Londres, 1582, in-8°; — *The Diamond of Devotion, in six parts*; Londres, 1586, in-12; et divers autres ouvrages peu importants.

Son frère Samuel l'aïda à confectionner l'index de la *Chronique* d'Holinshed, et écrivit en latin une *Vie* de la reine Marie.

Warton, *History of Poetry*. — Chalmers, *General biographical Dictionary*.

**FLEMING (Patrick ou Christophe)**, théologien, né dans le comté de Louth, le 17 avril 1599, massacré près de Prague, le 7 novembre 1631. Ses parents, qui le destinaient à l'état ecclésiastique, l'envoyèrent en Flandre à l'âge de treize ans, et le confièrent aux soins de son oncle maternel, Christophe Cusack, directeur des collèges de Douay, Tournay, et d'autres établissements fondés dans cette province pour l'éducation des jeunes catholiques irlandais. Après avoir étudié quelque temps à Douay, il passa au collège de Saint-Antoine à Louvain, où il entra dans l'ordre des Franciscains, et changea son nom de baptême *Christophe* contre celui de *Patrick*. En 1623, ayant complété ses études philosophiques et théologiques, il partit pour Rome. Sur son chemin il rencontra à Paris Hugh Ward, et l'engagea à écrire les vies des saints irlandais. Arrivé à Rome, il lui envoya à ce sujet de nombreux matériaux manuscrits. Dans cette ville il continua ses études au collège irlandais de Saint-Isidore. Il devint ensuite professeur de philosophie au collège de Saint-Isidore, puis à Louvain. De Louvain il se rendit à Prague comme directeur du couvent de l'Immaculée-Conception et

professeur de théologie. Il y resta jusqu'au siège de Prague par l'électeur de Saxe. Il tenta alors de s'enfuir avec un de ses confrères nommé Matthieu Hoar; mais tous deux tombèrent entre les mains de paysans armés, qui les massacrèrent. On a de Fleming : *Collectanea sacra, seu sancti Columbani, Hiberni abbatis.... nec non aliorum aliquot, e vetere ibidem Scotia seu Hibernia antiquorum sanctorum acta et opuscula, nunquam antehac edita....*; Louvain, 1667, in-fol. — *Vita rev. patris Hugonis Cavelli* (Mac-Caghwell); 1626; — *Chronicon consecrati Petri Ratisbonæ*. Un confrère de Fleming, Francis Magenis, publia, en tête des *Collectanea sacra* un récit de la mort de ce théologien, sous le titre de : *Historia martyrii venerabilis fratris Patricii Flemingi*.

Ware, *Ireland* (édit. de Harris). — Wadding, *Scriptores Ordinis Minorum*. — Morel, *Grand Dictionnaire historique*.

**FLEMING (Robert)**, théologien écossais, né à Bathens (comté de Tweeddale), en 1630, mort en 1694. Il fut élevé à l'université d'Édimbourg et à celle de Saint-André, où il étudia la théologie sous le célèbre Samuel Rutherford. Il obtint une place de professeur à Cambuslang, dans le Clydesdale, et il la perdit en 1662, lorsque le gouvernement essaya d'établir l'épiscopat en Écosse. En 1673, il fut emprisonné comme non conformiste, mais il recouvra bientôt sa liberté, et se rendit en Hollande, où il officia comme ministre de la congrégation écossaise à Rotterdam. On a de lui divers livres de controverse; le plus connu, intitulé *The Fulfilling of the Scriptures*, parut d'abord en trois parties séparées, qui furent réunies en 1726, in-fol. Cet ouvrage, qui est précédé de la vie de l'auteur, est très-populaire parmi les dissidents calvinistes.

Chalmers, *General biographical Dictionary*.

**FLEMING (Caleb)**, ministre anglais, né à Nottingham, en 1698, mort en 1779. Il fit ses études dans sa ville natale et à Warrington. Après avoir refusé une place dans l'Église anglicane, il fut choisi pour prédicateur d'une congrégation de dissidents dans Bartholomew-Close à Londres. En 1752 il devint assistant du docteur James Foster à Pinnerhall, et fut plus tard le seul pasteur de cette congrégation. Il composa un grand nombre de pamphlets religieux, qui firent peu de bruit en leur temps et qui sont tout à fait oubliés aujourd'hui. D'après Kippis, son style, original et vigoureux, manque souvent de clarté et toujours d'élégance. Suivant le même auteur, Fleming était un socinien très-zélé, ennemi déclaré de la tyrannie civile et ecclésiastique.

Kippis, *Life of Lardner*. — Chalmers, *General biographical Dictionary*.

**FLEMING (Charles)**, philologue et littérateur anglais, né en 1806, à Perth (Écosse). Il fit ses premières études à l'école communale de sa ville natale, et ses humanités à l'ancienne école supérieure d'Édimbourg. Il était à l'uni-

université de Glasgow quand il fut appelé à professer à l'école communale de Perth. En 1826 il vint en France, où il s'occupa exclusivement de l'étude du français. De 1829 à 1831 il professa l'anglais au collège Louis-le-Grand, et de 1844 à 1848 à l'École Polytechnique. M. Fleming s'est fait connaître comme grammairien et comme critique. Outre des ouvrages didactiques ou élémentaires publiés de 1837 à 1843, on a de lui : *Grand Dictionnaire Anglais-Français et Français-Anglais*, en collaboration avec Tibbins; Paris, Didot, 1839-1840, 2 vol. in-4°; c'est le plus complet en ce genre; — un travail raisonné sur les *Difficultés de la Langue Anglaise*; — et une édition classique du *Coriolan* de Shakspeare avec traduction et annotations critiques et littéraires.

W. DE SUCKAU.

*Documents particuliers.*

**FLEMMING** ou **FLEMMYNGE** (*Richard*), prélat anglais, né à Crofton, dans le comté de York, vers 1360, mort en 1431. Élevé à Oxford, il obtint en 1406 la prébende de South-Newbold dans l'église d'York, et l'année d'après il devint proviseur à l'université d'Oxford. Il commença par être un sectateur zélé de Wickliff, et il convertit plusieurs personnes aux doctrines de cet hérésiarque; mais il ne tarda pas à professer des opinions tout à fait contraires. Il fut nommé, en 1415, prébendaire de Langford dans la cathédrale d'York, et élevé en 1420 au siège épiscopal de Lincoln. Il assista, en 1424, au concile de Sienna, assemblé pour continuer contre les hussites l'œuvre du concile de Constance. Il se distingua assez pour devenir le favori de Martin V, qui l'aurait élevé à l'archevêché d'York si le roi et le chapitre ne s'y fussent opposés. En 1428, Flemming exécuta le décret du concile de Constance qui ordonnait de déterrer et de jeter aux flammes les os de Wickliff. Ce prélat fonda le collège Lincoln à Oxford.

*Biographia Britannica.* — Chalmers, *Hist. of Oxford.* — Wood, *Colleges and Halls*

**FLEMMING** (*Robert*), philologue anglais, neveu du précédent, né vers 1415, mort en 1483. Il fut élevé à Oxford, probablement au collège de Lincoln, qui venait d'être fondé par son oncle, et devint doyen de Lincoln en 1451. Il voyagea ensuite en Italie, et visita les principales universités. Parmi les hommes éminents dont il suivit les leçons, on cite surtout Baptiste Guarini, professeur de grec et de latin à Ferrare. De là Flemming se rendit à Rome, où il se lia avec Barth. Platina, bibliothécaire du Vatican. Il se fit aussi connaître du pape Sixte IV, et pendant son séjour d'été à Tibur ou Tivoli, il composa à la louange de ce pontife un poème latin en deux livres. Le pape en fut si satisfait qu'il choisit l'auteur pour protonotaire. Nous n'avons de ce poème, intitulé *Lucubrationes Tiburtinae*, qu'un petit nombre de vers que cite Leland, et dont l'on ne peut juger l'élégance. Flemming rapporta d'Italie plusieurs livres curieusement enluminés; il les

légua à la bibliothèque du collège de Lincoln avec quelques ouvrages de sa propre composition, parmi lesquels Leland, Bale et Pits mentionnent : *Dictionarium Græco-Latinum*; — *Carmina diversi generis*; — *Epistolarum ad diversos Liber unus*.

*Biographia Britannica.* — Chalmers, *Universal biographical Dictionary*.

**FLEMMING** (*Claude*), homme d'État suédois, natif de la Finlande, mort le 13 mai 1597. Nommé chevalier par Éric XIV, il devint presque en même temps conseiller d'État. Il assista au siège de Bohus, au mois de février 1563, et après le combat naval livré entre Gottland et Eland, le 30 mai 1564, il remplaça l'amiral Bagge, fait prisonnier, et ramena à Elfsnabben les débris de la flotte. En juillet 1570, Flemming livra aux Danois, sur la côte de Scanie, une bataille dont le résultat fut la prise du vaisseau *Bioern*. Un calme survenu ensuite empêcha les autres bâtiments ennemis d'avoir le même sort. Néanmoins, les Suédois restèrent maîtres de la Baltique pendant la saison d'été. Flemming ne contribua pas d'une manière moins décisive à l'affaire de Narva (1581). Son dévouement à la couronne lui valut le titre de maréchal d'État et bientôt après le commandement de l'Esthonie, si vivement attaquée alors par les Russes. Au mois d'août 1591, il se mit en campagne, entra brusquement dans le Pleskow, et engagea une action qui tourna à l'avantage des troupes suédoises et fut suivie d'une nouvelle et complète victoire, qui coûta la vie à 6,000 Russes. Les hostilités furent interrompues par la mort du roi Jean, survenue le 17 novembre 1591, et par la mauvaise saison. On négocia pour la paix. Des troubles éclatèrent ensuite à l'intérieur entre le régent Charles, duc de Sudermanie, et le jeune roi Sigismond : Flemming se prononça pour ce dernier. On a conservé une lettre qu'il écrivit à cette époque à son ami Olof Elfkärly : « J'ai affaire, y dit-il, à trop de gouvernants, mais j'entends n'obéir qu'à un seul, le roi Sigismond. Qu'on vienne m'en imposer un autre, et je donnerai sur la tête à ceux qui se présenteront dans ce but. » Il tint parole, résista aux suggestions, aux menaces, et procura à Sigismond une flotte avec laquelle ce prince aborda dans la capitale de la Suède. Malheureusement pour Sigismond, les Suédois lui étaient peu favorables : on lui supposait le dessein de faire dominer le catholicisme dans le royaume. Flemming était moins populaire encore : on lui imputait tous les abus reprochés au dernier règne; par exemple, l'état fâcheux où se trouvaient les finances. Mais Flemming n'eut pas de peine à se justifier : il prouva même que l'oncle du roi était pour beaucoup dans ce désordre. Quant au roi, loin de retirer sa faveur à Flemming, il lui confirma ses dignités et en augmenta le nombre. Il combla même les parents et alliés de ce personnage. La paix, conclue enfin avec la Russie, au mois de mai 1595, lui permit



de songer à se rendre indépendant du duc de Sudermanie. Il comptait avec quelque raison sur la Finlande, dont la population était attachée à ses rois légitimes. En vain le duc essayait-il de négocier avec Flemming ; on ne demandait à ce dernier que de quitter la Finlande et de venir en Suède. Flemming n'eut garde d'obéir : il lui fallait, répondit-il, un ordre exprès du roi. Celui-ci, menacé lui-même par l'ambition de son oncle, intima au contraire à Flemming l'ordre de se tenir dans sa province. C'est alors que le duc de Sudermanie publia une lettre, en date du 2 décembre 1595, dans laquelle Flemming déclarait que la Finlande était indépendante du royaume. Une guerre civile était imminente. Les paysans prirent parti contre Flemming. Il s'avança alors pour les combattre, le 23 décembre 1596, et n'eut pas de peine à dissiper après quelques rencontres des hordes étrangères à l'art de la guerre. Dans une de ces actions, les paysans perdirent cinq mille des leurs ; dans une autre affaire, ils firent une perte supérieure encore, quoique soutenus par le duc de Sudermanie, qui leur avait envoyé pour les diriger un guerrier éprouvé. Des avantages si chèrement acquis affligèrent Sigismond, qui exprima ses regrets dans une lettre adressée à Flemming. Celui-ci ne survécut pas longtemps à ces sanglantes victoires ; le poison, dit-on, causa subitement sa mort. La fortune de Sigismond disparut en même temps. Vaincu à Linköping par le duc son oncle, il dut abandonner au vainqueur sa couronne.

Ersch et Gruber, *Allg. Enc.* — Geyer, *Hist. de Suède*.

**FLEMMING** (*Paul*), poète allemand, naquit le 17 octobre 1609, à Hartenstein, dans le district de Schöenburg (Saxe), où son père était pasteur, et mourut à Hambourg, le 2 avril 1640. Après avoir reçu dans la maison paternelle une excellente instruction élémentaire, il entra à l'école normale de Misnie, et alla ensuite étudier la médecine à l'université de Leipzig. Les troubles excités par la guerre de Trente Ans le décidèrent à se rendre, en 1633, dans le Holstein, où le duc Frédéric était sur le point d'envoyer une ambassade à son beau-frère le tsar de Russie Michel Fédorovitch. Avidé de s'instruire, le jeune Flemming sollicita la faveur d'accompagner l'ambassadeur : il l'obtint, partit, et revint dans le Holstein en 1635. Bientôt après, il reçut la permission de se joindre à une nouvelle ambassade, plus brillante encore, que le duc envoyait en Perse, afin de procurer à ses États des avantages commerciaux. La première partie du voyage (*voy. OLEARIUS*) se fit par mer ; on mit à la voile le 27 octobre 1635, et l'on arriva le 3 août 1637 à Ispahan, où l'on resta plus de cinq mois. On revint par Moscou. Après un séjour de trois mois environ dans cette dernière ville, Flemming en repartit, au mois de mars, passa par Revel, où il se fiança avec la fille d'un riche négociant, et revint enfin

sa patrie, qu'il avait quittée depuis quatre ans. Comme il avait l'intention de s'établir à Hambourg et d'y exercer la médecine, il se remit en route dès l'année suivante (1640), pour aller prendre ses degrés à Leyde. Mais, à peine de retour à Hambourg, il mourut.

Flemming, doué d'une vive imagination et plein d'admiration pour Opitz, le chef de l'école silesienne, avait la passion des vers : il en fit en latin et en allemand. Ses chansons et ses sonnets n'ont paru qu'après sa mort, sous ce titre : *Poëmes religieux et mondains* (Iéna, 1642). Plein d'esprit et d'indépendance, le poète unit à une sensibilité exquise le plus aimable enthousiasme. Lorsqu'il décrit ses aventures, on admire autant l'élévation que l'énergie de la pensée et de l'expression ; s'il peint d'autres événements ou les phénomènes de la nature, ses tableaux respirent la grâce et offrent un charme qui n'appartient qu'à lui. Toutes ses productions portent l'empreinte du génie. C'est à lui qu'on doit aussi le beau cantique allemand : *Dans toutes mes actions*, etc. M. Schwab a publié à Stuttgart, en 1820, un choix des poésies de Flemming, qui ont aussi été comprises par Guillaume Müller dans sa *Bibliothèque des Poètes allemands du dix-septième siècle* (Leipzig, 1822, t. III, petit in-8°) [*Enc. des G. du M.*]

*Conversat.-Lex.* — Wolff, *Encyclop. der Deut. Nat. Lit.*

**FLEMMING** (*Hans Heinrich*, comte DE), général poméranien, né le 9 mai 1632, mort le 28 février 1706. Il fréquenta d'abord plusieurs universités, voyagea en France, et servit sous l'amiral Ruyter et sous Steinberg, capitaine de la garde hollandaise. En 1657, il se rendit à l'armée de Brandebourg, qu'il suivit en Pologne. Après la guerre, il devint adjudant général dans les troupes impériales. Rappelé ensuite par l'electeur Frédéric-Guillaume I<sup>er</sup>, il repassa par divers grades jusqu'à celui de colonel. C'est en cette qualité qu'il commanda les Brandebourgeois auxiliaires de l'armée de Pologne conduite par le prince Michel contre les Turcs. Il assista ensuite avec les armées alliées au siège de Narden et à d'autres affaires. Il se fit remarquer ainsi du prince d'Orange, qui voulut se l'attacher ; mais Flemming préféra marcher à la tête des Brandebourgeois contre les Français en Alsace. Plus tard, il fut commandant de la place de Dantzic. En 1680 il passa au service de Brunswick-Lunebourg, avec le titre de général major, et en 1681 il devint lieutenant-feld-marshal dans l'armée de la Saxe électorale, et fut promu à la levée du siège de Vienne. Il fut nommé feld-marshal en 1687. Rappelé à la cour de l'electeur Frédéric III en 1690, il y devint conseiller de guerre et d'État, feld-marshal et gouverneur de Berlin et de Cassel. Il mourut, jusqu'à la paix de Ryswick, sur le Rhin, et se retira en 1698.

Mirsching, *Hist. liter. Handb.*

**FLEMMING** (*Jacques-Henri*), le



fat suédois au service de Saxe, mort à Vienne, le 30 avril 1728. Après avoir suivi les cours universitaires, il visita l'Angleterre en 1689, entra ensuite au service de l'électeur de Brandebourg, prit part aux sièges de Kaiserslautern et de Bonn, et se distingua tellement à la bataille de Fleurus, en 1690, qu'il fut nommé adjudant du généralissime. Il fit ensuite, sous le maréchal Schomberg, la campagne d'Italie, et se trouva à la bataille de la Marsaille, en 1693. Bientôt après il servit sous l'électeur de Saxe, Jean-Georges, en qualité de colonel et d'adjudant général, et conserva ce dernier grade sous Frédéric-Auguste, qui le députa vers l'empereur Léopold, au sujet de l'élection de Pologne. Il représenta ce prince le jour même de cette élection (1697), et contribua au succès de Frédéric-Auguste. Le nouveau roi de Pologne se montra reconnaissant : Flemming fut nommé général major, conseiller secret de guerre et maître général des postes en Saxe. A Varsovie, où il accompagna le roi, il fut élevé à la dignité de grand connétable de Lithuanie. Lors de la guerre de Suède, Flemming fit capituler la ville de Marienbourg, et s'empara de la place, qu'il appela depuis Augustenbourg. Il fit payer cher à Charles XII la victoire de Clissow et d'autres succès, que le manque d'hommes ne lui permit pas d'empêcher. Le roi de Suède ayant demandé, lors de la conclusion de la paix, l'extradition de Flemming, qu'il réclamait comme sujet suédois, ce personnage, voulant éviter des embarras au roi de Pologne, se retira à Brandebourg. Cet exil ne fut pas de longue durée. En 1707, Auguste II le nomma général de cavalerie, gouverneur de Sonnenstein, Kœnigstein, etc. En 1710, après la bataille de Pultawa, le roi de Pologne, rentré dans Varsovie, conféra à Flemming le commandement général de sa garde. Lorsque la guerre avec la Suède se ralluma, il fut nommé feld-maréchal général, président du conseil de guerre et ministre d'État dirigeant. En 1712 il commanda l'armée saxonne; étant entré ensuite dans la Poméranie avec les troupes danoises et brandebourgeoises, il y remporta de tels succès que le général Steinbock se rendit avec son armée, que le roi Charles XII battit en retraite (1715), et qu'enfin Stralsund et Wismar tombèrent au pouvoir des armées alliées. Les troubles qui éclatèrent quelque temps après en Pologne déterminèrent le roi Auguste à envoyer Flemming dans ce pays avec une armée. Ce général fut encore victorieux : il battit près de Sandomir les révoltés, dits les *confédérés*, qui s'étaient déjà emparés de plusieurs places, et reprit Zamosk (1715). Il dirigea alors à Rava les négociations ouvertes en vue de la paix; mais l'issue en fut si contraire à son attente, que, se trouvant éloigné de l'armée campée à Varsovie, il dut se retirer en toute hâte vers le roi, qu'il accompagna aussitôt après à Dantzic, où se trouvait alors Pierre le Grand. Les deux souverains décidèrent

qu'on reprendrait les négociations avec les *confédérés*, et qu'il serait ouvert un congrès d'abord à Lublin, ensuite à Varsovie. L'activité, les lumières de Flemming contribuèrent à amener une convention qui rétablit le calme en Pologne et resserra les liens de sympathie entre ce pays et le roi Auguste : ce résultat lui valut de nouveaux honneurs. Il reçut le commandement général des troupes allemandes en Pologne, celui de la garde polonaise de la couronne et d'un régiment de dragons. Ces faveurs, quoique justement méritées, soulevèrent un tel mécontentement au sein de la diète, que Flemming y renonça, en 1721.

Ersch et Gruber, *Mag. Enc.*

**FLERS** (*Charles de*), général français, né en 1756, guillotiné le 4 thermidor an II (22 juillet 1794). Il était officier dans un régiment de cavalerie lorsque éclata la révolution. Il embrassa le parti des réformes, et fut en, 1791, promu au grade de maréchal de camp. En 1792, sous les ordres de Dumouriez, il se distingua dans un combat livré devant le camp de Maulde, et fut grièvement blessé. Il commanda ensuite une division de l'armée française qui envahit la Belgique et la Hollande, et, en février 1793, il défendit courageusement Breda contre les forces supérieures des coalisés. Forcé de capituler le 2 mars, il sortit de la place avec les honneurs de la guerre, et s'enferma dans Tournay. Appelé, en juillet suivant, à remplacer Servan dans le commandement en chef de l'armée des Pyrénées, et n'ayant que dix mille combattants à opposer aux trente mille de don Ricardos Carillo, il obtint d'abord quelques succès; mais la fortune l'abandonna bientôt : battu à Merden et dans trois autres affaires, il vit les Espagnols s'emparer de Bellegarde et de Villefranche. Ces revers lui furent imputés à crime, et, malgré un avantage remporté devant Perpignan, le 17 juillet, il fut accusé de trahison, arrêté par ordre des représentants du peuple présents à l'armée, dirigé sur Paris, et enfermé au Luxembourg. Traduit devant le tribunal révolutionnaire comme complice de la prétendue *conspiration des prisons*, il fut condamné à mort et exécuté dans la même journée.

H. LESUEUR.

*Biog. moderne*, édit. de 1806. — Arnault, Jay, et *Biog. nouv. des Contemporains*.

**FLERS** (*Camille*), peintre paysagiste français, né à Paris, le 16 janvier 1802, élève de Paris, fut un des premiers à rompre, vers 1830, avec les traditions du paysage historique. Cherchant avant tout la réalité, il voulut peindre la nature dans sa simplicité. Ses tableaux joignent à des qualités de coloris incontestables une certaine poésie naturelle, une teinte de mélancolie douce qui porte à la rêverie; mais sa peinture a peu d'effet en général, et sa couleur, quoique harmonieuse, abuse souvent des tons jaunes. M. Louis Cabat, qui fut pendant quelque temps l'élève de Flers, a à son tour réagi sur son

maître, mais sans lui faire perdre sa manière et son originalité. Depuis le salon de 1831, où M. Flers envoya le *Village de Pissevache*, on a remarqué de lui aux expositions : *Moulin à eau sur la Marne* (1833); — *Vue prise à La Meilleraye* (1834); — *Animaux dans un pâturage*; *Route en Normandie*; *Environs de Dunkerque* (1835); — *Ruines du château d'Arques* (1836); — *Le Moulin de Brisepot*; *Environs de Compiègne* (1837); — *Le Moulin de la Louque*; *L'île de Samois* (1838); — *Vue prise au Bas-Meudon* (1839); — *Environs de Touques*; *Le Moulin de Chelles* (1840); — *Souvenirs du marché de Touques* (1841); — *Vues des environs des Prés Saint-Gervais* (1844); — *Environs de Dôle*; *Environs de Beauvais* (1845); — *Bords de la Marne*; *Bords de la Seine*; *Ile Saint-Ouen* (1847); — *Cabanes de Pêcheurs*; *Le Moulin de Cailloux* (1848); — *Inondation à Charenton*; *Entrée de bois à Montfermeil*; *Vue prise à Saint-Maur*; *Parc aux huîtres à Dieppe* (1849); — *Vue prise à Saint-Denis* (automne); — *Moulin à eau aux environs d'Aumale* (1850); — *Moulin du Cardonotz*; *Une Cour à Gonesse* (1853). A l'exposition universelle de 1855, il y avait de M. Flers *Les Quatre Saisons*, représentées par quatre paysages et caractérisées par les arbres en fleurs, les moissons, les feuillages jaunissants et la neige.

M. Flers ne s'en est pas tenu à la peinture à l'huile; il a fait aussi de bons paysages au pastel, qui sous sa main acquiert des qualités solides. Il a révélé, en 1846, dans un article du journal *L'Artiste* les moyens employés par lui pour appliquer le pastel au paysage. Dans ce genre, on cite de M. Flers : *Environs de Saint-Maur*; *Marais aux environs d'Aumale* (1843); — *La Butte de Chelles*; *Environs de Charenton*, effets de brouillard (1844); — *Village de Saint-Pierre dans le bas Valais*; *La Côte des deux Amants*; *Environs de Dunkerque* (1845); — *Vue prise à Garches*; *Vue prise à Trouville* (1846); — *Bords de la Seine, près des Andelys*; *Camp de Saint-Maur* (1849); — *Vue prise à Quillebeuf* (1850).

M. Flers a obtenu une médaille de troisième classe en 1840; une médaille de deuxième classe en 1847, et la croix de la Légion d'Honneur en 1849.

L. LOUVET.

P. Mantz, *Dict. de la Contr.*, suppl. à la 1<sup>re</sup> édition.

**FLESSÈLE ou FLESSELLES** (*Philippe de*), médecin français, né vers 1500, mort à Paris, le 20 mars 1561. Il fit ses études médicales dans la faculté de Paris, fut reçu licencié en 1526 ou 1527, et docteur à la fin de 1528. Il devint médecin ordinaire du roi de France François 1<sup>er</sup>, et fut maintenu dans cette charge sous Henri II, François II et Charles IX. Flessèle a laissé une réputation peu honorable; s'il posséda quelque talent, sa basse jalousie et ses intrigues contre ses rivaux, prin-

ciipalement contre Fernel, en ternirent l'éclat; il mourut riche, et fut enterré dans la chapelle de la Madeleine de l'église Saint-Gervais. Il avait épousé Guillemette de Machault, qui lui survécut jusqu'au 5 novembre 1586, et fut inhumée près de lui. On a de Flessèle : *Introduction pour parvenir à la vraie connoissance de la chirurgie*, avec une *Épître dédicatoire* (en latin) adressée à Odet de Coligny, cardinal de Chatillon; Paris, 1547, in-8°; suivant van der Linden et quelques autres, il a été fait une traduction latine de cet opuscule, sous le titre de *De Chirurgia*, Paris, 1553, in-12; il en existe une autre édition, intitulée : *Introduction pour servir à la vraie connoissance de la chirurgie pratique*, avec une *Apologie pour les chirurgiens* et plusieurs *Paradoxes*, en forme d'aphorismes, très-utiles pour la pratique de la chirurgie; aussi un *Traité pour la Pratique de la Chirurgie*; Paris, 1635, in-12. « Cette production, dit Éloy, déjà terminée par le fond, est d'autant moins lue aujourd'hui que l'auteur y a fait passer le galénisme qui dominait alors dans les écoles. »

Van der Linden, *De Script. medicis*. — Éloy, *Dictionnaire historique de la Médecine*. — Lachapelle et Londe, dans la *Biog. médicale*.

**FLESSELLES** (*Jacques de*), magistrat français, de la famille du précédent (1), né en 1721, massacré le 14 juillet 1789. Il fut le dernier prévôt des marchands (2) de la ville de Paris et l'une des premières victimes des vengeances populaires lors de la révolution française. Nommé très-jeune maître des requêtes, il était en 1765 intendant de la province de Bretagne, et partageant l'animosité du duc d'Aiguillon et du comte de Saint-Florentin, il se signala par son acharnement contre le procureur général La Chalotais (voy. ce nom). Récompensé par la cour pour sa conduite dans cette occasion, il fut appelé à l'intendance de Lyon en 1767. Il s'y fit aimer par des mœurs douces, faciles, ainsi que par le zèle qu'il déploya pour les intérêts de cette ville. Il y créa plusieurs établissements utiles, et y institua en 1777, pour le perfectionnement de la teinture des soies en noir, un prix de 300 livres (3). En 1784 Flesselles fut nommé conseiller d'État, et devint en 1788 prévôt des marchands de Paris, en remplacement de Louis Le Pelletier de Morfontaine. Selon tous les historiens, il n'avait ni l'énergie ni les talents nécessaires pour occuper une place semblable dans un moment aussi difficile. Homme de plaisir, d'un caractère léger, incertain, il se trouva bien au-dessous des circonstances, et fut écrasé en essayant de rester en équilibre entre les deux partis qui étaient en présence. Le ren-

(1) Il était petit-neveu de Léonor de Flesselles, marquis de Bregy (voy. BREGY).

(2) C'était le nom que l'on donnait sous l'ancienne monarchie au premier magistrat de la ville de Paris. Les fonctions de cette charge étaient à peu près ce que sont aujourd'hui celles du préfet de la Seine.

(3) Ce prix fut accordé la même année à Jacques Lafond.

voï de Necker venait de provoquer des démonstrations inquiétantes, et tout annonçait une prochaine collision. Lié par une communauté d'opinion avec le nouveau ministère, Flesselles servait les intrigues de la cour, et en même temps, dans les réunions publiques, il affectait le langage d'un démocrate. Comme beaucoup d'autres, il s'obstinait à ne voir dans l'effervescence générale qu'un désordre populaire facile à châtier. Selon sa pensée, quelques régiments suisses ou allemands devaient aisément combattre et arrêter l'insurrection. Son espoir était dans les troupes dont le baron de Bezenval disposait aux environs de Paris, et toute sa politique se bornait à gagner du temps. Il avait d'abord cru que l'ancien conseil des échevins pourrait subsister à côté de la nouvelle assemblée toute-puissante des électeurs de Paris réunis à l'hôtel de ville. Le 12 juillet il sentit enfin qu'il fallait s'absorber dans l'élément révolutionnaire. Un comité central se forma, composé d'électeurs et d'échevins ; la présidence en fut déferée au prévôt des marchands. Mais les soupçons les plus violents ne tardèrent pas à s'amasser sur la tête de ce magistrat. Dans les journées des 12 et 13 juillet, les citoyens, voulant se former en garde civique, réclamaient avec instance des armes et des munitions. Flesselles, fidèle à son plan de temporisation, leur délivrait des ordres pour aller tantôt aux Chartreux chercher des fusils, tantôt à l'Arsenal prendre des cartouches qu'il savait ne pas exister, tandis que lui-même « gardait les clefs des magasins de la ville où étaient les armes et les canons (1) appartenant à la cité ». Aux accusations formulées contre lui par les députés des rassemblements du Palais-Royal et ceux des districts des Blancs-Manteaux, de Saint-André-des-Arts et des Mathurins, il répondait avec embarras : « Je me suis trompé, » ou « On m'a trompé. » L'orage éclata le 14 ; le peuple, conduit par les gardes françaises, s'empara de la Bastille, après une lutte qui n'aboutit qu'à exaspérer les esprits, déjà trop exaltés. Les vainqueurs, enivrés par le combat, vinrent à l'hôtel de ville annoncer leur succès. Il était cinq heures et demie. Les accusations se renouvelèrent avec une énergie formidable contre de Flesselles. On avait, rapporte le *Moniteur*, saisi sur de Launay, l'infortuné gouverneur de la Bastille, une lettre dans laquelle Flesselles écrivait : « J'amuse les Parisiens avec des cocardes (2) et des promesses ; tenez bon jusqu'à ce soir, et vous aurez du renfort. » A la vue de cette lettre, les électeurs Francotay, de La Poeze et Garra-Coulon adressèrent de vifs reproches au prévôt, qui pâlit, balbutia, et, descendant enfin de son estrade, fit entendre ces mots : « Messieurs, puisque je vous suis suspect, je me retire. » Quelques personnes voulurent se saisir de lui et le

garder comme otage, d'autres l'écrouer au Châtelet ; mais la majorité s'écria qu'il fallait le conduire au Palais-Royal pour y être jugé (1). Flesselles répondit : « Eh bien, messieurs, allons au Palais-Royal. » « Messieurs, ajouta-t-il dans l'escalier, vous verrez chez moi quelles ont été mes raisons ; quand vous serez à la maison, je vous expliquerai tout cela ! » Quelque pressé par la multitude, il descendit sur la place sans être l'objet d'aucune violence. Mais, à peine arrivé au coin du quai Pelletier, un jeune homme, demeuré inconnu, s'élança vers lui, s'écriant : « Traître, tu n'iras pas plus loin », et l'abattit d'un coup de pistolet dans la tête. La foule se précipita alors sur son cadavre, dont on sépara la tête fracassée. Ce triste objet fut promené sur une pique au Palais-Royal et dans les principales rues. Le corps fut traîné dans la fange par d'autres furieux. Flesselles avait alors soixante-huit ans.

H. LESURV.

*Moniteur universel*, ann. 1788, n° 20, 26 ; an. II, 172. — Duault, *Mémoires*, p. 203 et suiv. — De Bezenval, *Mémoires*, II, p. 203. — J.-A. Dubour, *Esquisses historiques de la Révolution française*, II, 197-181. — Arnault, Jay, etc., *Biographie nouvelle des Contemporains*. — A. Thiers, *Histoire de la Révolution française*, liv. II. — Le Bas, *Dict. encycl. de la France*.

FLESSELLES (Léonard). Voy. BAGEY (marquis de).

FLETCHER (Richard), prélat anglais, mort le 15 juin 1596. Il était originaire du comté de Kent, et fut reçu maître es arts en 1572. Au mois de septembre de la même année, il obtint la prébende d'Islington, à l'église Saint-Paul de Londres ; en 1581 il devint chapelain de la reine Élisabeth, et en 1585 il eut la prébende de Sutton-Longa dans la paroisse de Lincoln. Ce fut Richard Fletcher qui reçut la mission d'assister à l'exécution de la reine Marie d'Écosse à Fotheringay. Il fit alors, dit-on, des efforts assez malencontreux pour convertir au protestantisme la victime d'Élisabeth.

En 1589, la reine d'Angleterre, qui le tenait en grande estime, l'appela à l'évêché de Bristol. et en même temps elle le choisit pour son aumônier. En 1592 il passa à l'évêché de Worcester, et deux ans plus tard il obtint celui de Londres. Sa faveur à la cour reçut un grave échec par suite de son mariage en secondes noces, avec la veuve de sir John Baker. On sait qu'Élisabeth voyait avec déplaisir le mariage des prêtres. Elle reprochait particulièrement à Fletcher de n'avoir pas su s'en tenir à une première union. En conséquence, elle le fit suspendre de ses fonctions épiscopales. Quelque temps après, l'irritation de la reine se calma, et Fletcher recouvra sa haute position dans l'Église. Il mourut subitement, à Londres. Selon Camden, l'usage immodéré du tabac fut l'une des causes de ce trépas imprévu. On peut reprocher à Fletcher de s'être fait le ministre trop complaisant des rigueurs d'Éli-

(1) Procès verbal des électeurs, I, I, p. 261 262.

(2) En effet, ce magistrat venait d'ordonner que la cocarde verte serait reconnue comme signe d'opposition contre la cour.

(3) Dans ces moments de trouble, les rassemblements du Palais Royal s'élevaient en autorité publique.

beth. Il a peu écrit. On trouve dans l'*Ecclesiastical History* de Collier quelques règlements de lui à l'usage de son diocèse. V. R.

Wood, *Ath. Oxon.* — *Biog. Brit.* — Mignet *Hist. de Marie Stuart.*

**FLETCHER (Giles)**, frère du précédent, diplomate anglais, mort en 1610. Il étudia à Eton et à Cambridge, où il prit ses degrés. Les talents qu'il annonça de bonne heure lui méritèrent l'estime de la reine Élisabeth, qui l'employa à diverses négociations, en Écosse, en Allemagne et dans les Pays-Bas. En 1588 il alla en Russie, dans le double but de conclure une alliance entre ce pays et l'Angleterre et de rétablir la prospérité décroissante de la compagnie anglaise en Moscovie. Il réussit dans cette mission, quoique entravé par les Hollandais, qui représentaient l'Angleterre comme vaincue par l'Espagne, et prétendaient que l'*Armada* avait porté le dernier coup à la puissance maritime anglaise. A son retour à Londres, Fletcher fut nommé secrétaire de la cité, maître de la cour des requêtes, et en juin 1597 trésorier de Saint-Paul. On a de lui : *Of the Russe commonwealth : or, manner of government by the Russe emperor, commonly called the emperor of Moskovia, with the manners and fashions of the people of that country*; 1590, in-8°, 1643, in-12, et réimprimé dans le recueil d'Hakluyt; — *A Discourse concerning the Tartars*, inséré dans les *Mémoires* de Whiston, qui suppose, comme l'auteur, que les Tartares sont identiques avec les dix tribus israélites, transplantées en Médie par Salmanazar.

Chalmers, *Gen. biog. Dict.* — Hakluyt, *Navigat.* — Whiston, *Mémoires.*

**FLETCHER (Giles)**, fils aîné du précédent, théologien anglais, né vers 1588, mort en 1623. Il fut élevé à Cambridge, entra dans les ordres, et obtint le bénéfice d'Alderton, qu'il conserva jusqu'à sa mort. On a de lui : *Christ's Victory and Triumph in Heaven and Earth over and after death*; Cambridge, 1610, in-4°, et 1632, poème en stances de huit vers chacune.

Chalmers, *Gen. biograph. Dict.*

**FLETCHER (Phinéas)**, frère du précédent, poète et polygraphe anglais, né vers 1584, mort vers 1650. Il étudia à Eton et à Cambridge, où il devint maître ès arts en 1608. Il entra ensuite dans les ordres, et obtint le bénéfice de Hilgay, dans le comté de Norfolk. Il remplit pendant vingt-neuf ans ces modestes fonctions. Outre des poésies diverses, on a de lui : *Sicelides*, drame, 1631. On en conserve une copie manuscrite dans le *British Museum*; — *De Literatis antiquæ Britannix, præsertim qui doctrina claruerunt, quique collegia Cantabrigiæ fundarunt*; Cambridge, 1632; — *Purple Island, or the Isle of Man*, poème; 1632, 1640; — *Piscatory Eclogues*; 1633; Edimbourg, 1771. Cette dernière édition est la plus correcte; — *Miscellanies*; Cambridge, 1633, in-4°. Ces trois

derniers ouvrages ont été réunis et publiés ensemble; *ibid.*, 1633.

*Biog. Brit.* — Johnson et Chalmers, *English Poets*; 1810.

**FLETCHER (Jean)**, poète et auteur dramatique anglais, né dans le Northamptonshire, en 1576, mort à Londres, de la peste, le 28 août 1625. Fils de Richard Fletcher, évêque de Londres, il fit ses études à l'université de Cambridge, où il rencontra François Beaumont, qui devint bientôt son ami et son fidèle collaborateur. Ils composèrent ensemble un grand nombre de pièces, tragédies et comédies qui eurent beaucoup de vogue. « Fletcher, dit un critique anglais de cette époque, a été un des trois principaux poètes dramatiques du siècle passé (Shakspeare et Johnson étaient les deux autres), entre lesquels on peut dire qu'il y avait une symétrie de perfection, chacun ayant son talent où il excellait : Ben Johnson pour travailler d'une manière finie et pour la connaissance qu'il avait des auteurs; Shakspeare pour la beauté de son génie et son élévation poétique naturelle; Fletcher par une élégance polie et une aimable familiarité de style; il avait d'ailleurs le génie si abondant pour l'invention, que son fidèle compagnon François Beaumont fut souvent obligé de retrancher ce qu'il y avait de superflu dans ses compositions. » Ce fut avec ce fidèle compagnon que lui arriva cette aventure qui a été souvent rapportée et attribuée à d'autres : ils étaient dans un cabaret discutant le plan d'une tragédie et se partageant le travail : « Moi, dit Fletcher, je me charge de tuer le roi. » L'aubergiste, qui entendit ces mots, crut à une conspiration, se hâta d'aller la dénoncer à la police, et Fletcher fut arrêté comme prévenu du crime de lèse-majesté. Heureusement il était facile d'expliquer la méprise, et tout se passa fort gaiement. Après la mort de François Beaumont, Fletcher, qui était habitué à la collaboration, travailla avec Ben Johnson, Philippe Massinger, Thomas Middleton et Jacques Shirley. Ses pièces les plus importantes sont *Valentinien*; *The Lovers's Progress* (Le Voyage des Amants); *The Chances* (Les Hasards); *The Coxcomb* (Le Fat); *The Woman-Hater* (L'Ennemi des Femmes). Tous ces ouvrages se font remarquer par une grande vivacité de dialogue et d'esprit et surtout par une spirituelle peinture des mœurs du temps dans lequel ils furent composés; plusieurs ont été traduits en français, *L'École des Épouseurs*, *Les Événements imprévus*, etc. Ses œuvres complètes ont choisies ont eu plusieurs éditions; Londres, 1679, in-fol.; 1711, 7 vol. in-8°; 1812, 14 vol. in-8°, avec notes et préfaces par N. Weber, etc.

Hector MALOT.

Langbaine, *Account of the English dramatic Poets*, Oxford, 1691. — Phillips, *Modern Poets*; Lond., 1678. — Georges Colman, dans l'édition des œuvres de Fletcher de 1778. — *Biog. Brit.*

**FLETCHER DE SALTOWN (André)**, publiciste écossais, né en 1653, mort à Londres, en 1716. A la mort de son père, qu'il perdit de



bonne heure, il fut confié aux soins du docteur Burnet, à l'enseignement duquel il dut sans doute les principes politiques qui dirigèrent ensuite sa conduite. Après avoir voyagé quelque temps à l'étranger, il vint siéger au parlement d'Écosse, et s'y prononça tellement contre les mesures arbitraires de la cour, qu'il jugea nécessaire à sa sûreté de fuir en Hollande. On le déclara hors la loi, et ses biens furent confisqués. Il se montra de nouveau en Angleterre en 1683, pour s'y concerter avec les amis de la liberté du pays, et en 1685 il alla prendre part à l'expédition du duc de Monmouth. Mais ayant tué, à la suite d'une altercation, un de ceux qui en faisaient partie avec lui, il dut aussitôt quitter l'armée. Il se rendit alors en Espagne, puis en Hongrie, d'où il alla guerroyer contre les Turcs. Reuni plus tard aux Écossais réfugiés en Hollande, il rentra dans sa patrie lors de la révolution qui précipita pour toujours du trône la maison des Stuarts, puis il fit partie de la convention chargée de réorganiser le gouvernement écossais. Fletcher se montra toujours ami des libertés de son pays, sans acception de partis; il composa de nombreux écrits politiques, parmi lesquels : *A Discourse of government with relation to Militias*; 1698; — *Two Discourses concerning the affairs of Scotland*.

Laing, *Hist. of Scotland*.

**FLETCHER (Jacques)**, historien anglais, né vers 1800, mort en 1832. Il débuta par l'enseignement, que le succès de ses travaux historiques lui fit abandonner. Étant tombé ensuite dans des embarras d'argent inattendus, il perdit la raison, et se suicida. On a de lui une histoire estimée de Pologne (*History of Poland*), et un recueil de *Poesies*.

Maunder, *The blog. Treasury*.

**FLEURANCE (DE)**. Voy. RIVAUT.

**FLEURANGES (Robert III de La Marck)**, seigneur de..., historien français, né en 1491, à Sedan, mort à Lonjumeau, en décembre 1537. M. Petitot, dans la notice qu'il lui a consacrée, le fait naître en 1492 ou 1493; mais il ne cite aucune indication valable pour contredire l'âge que Fleuranges se donne lui-même dans ses *Mémoires*, en parlant de sa venue à la cour de Louis XII, à l'âge de neuf ou dix ans. A dix-neuf ans, il épousa la nièce du cardinal d'Amboise; au bout d'environ trois mois de mariage, il partit pour les guerres du Milanais, se jeta dans Vérone avec quelques troupes, et en sortit bientôt pour lever en Flandre 10,000 hommes, que conduisit son frère. De retour en Italie, il reçut à la bataille d'Asti quarante-six blessures; son frère, le seigneur de La Mark, l'arracha seul à une mort presque certaine, et le ramena à Lyon. De nouveau sous les armes en 1515, il commanda l'arrière-garde à Marignan, eut un cheval tué sous lui, et fut fait chevalier de la main du roi. Puis il prit Crémone, et abandonna un instant les combats pour une mission diplo-

matique. Fleuranges, favori de François I<sup>er</sup>, comme il l'avait été de Louis XII, fut chargé par lui d'aller en Allemagne disputer la couronne impériale à Charles V en faveur du roi de France; il échoua dans ce mandat, difficile autant que délicat, et lutta plus heureusement contre l'empereur élu dans les nouvelles guerres qui ne tardèrent pas à éclater en Italie. Vers la même époque, tenté d'ailleurs et vainement sollicité par les offres de Charles V, il se vit déshériter par son père comme fils ingrat et rebelle, jusqu'au jour où le seigneur de La Mark se lassa de servir l'Espagne et quitta le parti des Impériaux. Il le rappela alors à lui, pour lui faire défendre et perdre presque aussitôt tous ses biens. Malgré ces désastres, Fleuranges et son père se montrèrent encore en Italie, à la tête de bonnes levées flamandes. Fleuranges fut élevé au grade de capitaine des gardes; peu après, se trouvant à la bataille de Pavie aux côtés de François I<sup>er</sup>, il fut fait prisonnier presque en même temps que lui. Il ne fut toutefois pas, comme semblent le préciser plusieurs notices, son compagnon de captivité à Madrid. Charles V, mécontent de la défection de Robert II de La Mark, fit souffrir le fils de la rancune qu'il gardait au père, et le retint dans le fort de l'Écluse, en Flandre, soumis à une prison sévère. C'est là que « afin de passer son temps légèrement si n'est oisieux », il écrivit sous le titre de : *Histoire des choses mémorables advenues de 1499 à 1521*, tout ce qui s'était passé de remarquable dans cet intervalle. Depuis sa captivité, pendant laquelle il fut créé maréchal de France, Fleuranges n'assista plus qu'à la défense de Péronne, en 1536. L'année suivante, étant à Amboise, il apprit la mort de son père, et partit aussitôt pour la seigneurie de La Mark; il fut pris de la fièvre à Lonjumeau, où il mourut au bout de quelques jours. Ses *Mémoires*, peu volumineux, sont classés parmi les plus curieux de cette époque, surtout pour ce qui touche aux coutumes et aux détails intimes ou peu connus de cette période. Ainsi les particularités abondent sur le *Champ du Drap d'or*, et c'est chez lui sans doute qu'on a retrouvé au complet cette curiosité d'une verrine ou palais de verre, qui a excité quelques discussions archéologiques et littéraires en 1855, à propos des premiers palais de cristal. Il y reparait constamment sous le nom de *L'Aventurier*, qui était vraisemblablement son nom familial. On lui a quelquefois reproché, chez les étrangers surtout, sa partialité pour la France : ce dévouement naïf n'est que l'histoire de sa vie tout entière.

Ed. RENAUDIN.

*Dictionnaire universel Historique*; Paris, 1830. — Collection Petitot, *Mémoires de Fleuranges*.

**FLEURANT (Claude)**, médecin français, né à Lyon, vivait au dix-huitième siècle. Il était chirurgien major de l'Hôtel-Dieu de Lyon. On a de lui : *Splanchnologie*; Lyon, 2 vol. in-12. On dit qu'un de ses ancêtres, apothicaire à Lyon, donna



à Molière l'idée du personnage de ce nom qui figure dans le *Malade imaginaire*.

Molière, édition d'Auger, t. IX, p. 284.

**FLEUREAU** (Dom Basile), historien français, né vers 1620, mort vers 1680. Il entra dans l'ordre des Barnabites de la congrégation de Saint-Paul, et consacra presque sa vie entière à recueillir les matériaux d'une histoire à laquelle il ne put mettre la dernière main, et qui fut publiée par un autre barnabite, dom Remi de Montmerlier, sous ce titre : *Les Antiquités de la ville et du duché d'Étampes* ; Paris, 1683, in-4°.

Lenglet-Dufresnoy, *Méthode historique*, t. IV, p. 210.  
— Le P. Lelong, *Bibliothèque historique de la France*.

\* **FLEURI** (Grafroi de), argentier de Louis X, le premier des officiers de nos rois qui ait porté ce titre, né dans la seconde moitié du treizième siècle. Il entra en charge en 1316 ; mais ses lettres de nomination ne sont que du mois de janvier 1317. L'argentier était chargé de tout ce qui concernait l'habillement des princes du sang royal et l'ameublement de leurs palais : on voit apparaître cette fonction dès l'an 1285 ; mais elle ne fut l'objet d'une ordonnance qu'en 1323 (1). M. Douet d'Arcq a publié, d'après un manuscrit original de la Bibliothèque impériale (IX<sup>e</sup> vol. des *Mélanges de Clérambault*), un compte de cet argentier, portant ce titre : *C'est le compte de moy Gieffroy de Flouri du XII<sup>e</sup> jour de juillet l'an MCCC et XVI jusqu'au premier jour de jennier ensuivant*. Louis LACOUR.

Arch. de l'emp., registre côte J. 57. — Id., vol. in-4° intitulé : *Comptes de l'argenterie*, côte K 8. — Douet d'Arcq, *Comptes de l'argenterie des rois de France* (1851, in-8°), passim.

**FLEURIAU** (Louis-Gaston), prélat français, né à Paris, en 1662, mort le 11 janvier 1733. Il se distingua par son savoir théologique. Après avoir été successivement chanoine de Chartres, abbé de Moreilles, trésorier de la Sainte-Chapelle, il fut nommé, en 1698, évêque d'Aire, et transféré en 1706 sur le siège épiscopal d'Orléans. À son entrée dans cette ville, il délivra 854 prisonniers pour dettes. Ce prélat montra beaucoup de zèle pour la discipline ecclésiastique. On a publié : *Ordonnances, règlements et avis synodaux tenus par l'évêque d'Orléans depuis 1707 jusqu'à sa mort* ; Orléans, 1736, in-4°. L'entrée de Fleuriau à Orléans donna lieu aux deux opuscules suivants : *Histoire de l'entrée de Louis-Gaspard Fleuriau d'Armenonville* ; Paris, 1707, in-4° ; — *Discours académique sur l'entrée solennelle de ce même prélat* ; Orléans, 1707, in-4°.

Le P. Lelong, *Bibliothèque historique de la France*.  
— Feller, *Biographie universelle*, édit. Weiss.

**FLEURIAU** (Thomas-Charles), historien

1) Cette charge disparut à la révolution ; le dernier personnage qui en fut revêtu porta le titre de *trésorier de l'argenterie du roi*. Les argentiers tenaient note exacte de leurs dépenses ; leurs registres contiennent de précieux renseignements sur le commerce, l'industrie et les mœurs du temps.

français, vivait au commencement du dix-huitième siècle. Il appartenait à la Compagnie de Jésus, et était chargé de correspondre avec les missionnaires jésuites du Levant ; il reçut un grand nombre de lettres et de mémoires, qu'il rédigea et publia sous le titre de : *Nouveaux Mémoires de la mission de la Compagnie de Jésus dans le Levant* ; Paris, 1712 à 1717 ; 7 vol. in-12 ; — *État présent de l'Arménie* ; Paris, 1694, in-12 ; — *État des missions de la Grèce* ; Paris, 1695, in-12. E. B.

*Journal des Savants*, 1748, p. 448.

**FLEURIAU** (Bertrand-Gabriel), littérateur français, né en 1693, mort vers 1765. Il entra dans l'ordre des Jésuites, et composa quelques ouvrages destinés surtout aux collèges de son ordre. On a de lui : *Relation des conquêtes faites dans les Indes par D. P.-M. d'Almeida, marquis de Castel-Nuovo, comte d'Assamar, traduite de l'italien* ; Paris, 1749, in-12 ; — *Principes de la Langue Latine, mis dans un ordre plus clair, plus précis et plus exact* ; Paris, 1750, in-8° ; — *Vie du P. Claver* ; Paris, 1751, in-12 ; — *Dictionnaire alphabétique de tous les noms propres qui se trouvent dans Horace* ; cet ouvrage forme le troisième volume d'une édition de la traduction d'Horace du père Sanadon, publiée par Fleuriau ; Paris, 1756, 3 vol. in-12. On doit aussi à Fleuriau une édition du *Théâtre des Grecs* du P. Brumoy, publiée à Paris, 1763, 6 vol. in-12.

Feller, *Biographie universelle* (édit. Weiss). — Quérard, *France littéraire*. — Barbier, *Examen critique des Dictionnaires historiques*.

**FLEURIAU**. Voy. FLEURIOT.

**FLEURIAU**. Voy. MORVILLE.

**FLEURIEU** (Charles-Pierre CLARET, comte de), marin, savant et homme d'État français, né à Lyon, le 22 janvier 1738, mort à Paris, le 18 août 1810. Dès l'âge de quatorze ans, il entra dans la marine. Après la guerre de Sept Ans, à laquelle il participa activement, il se livra à l'étude théorique des sciences nautiques avec un zèle et un succès dont les premières preuves sont consignées dans un *Mémoire sur la construction des navires*. Ce *Mémoire*, qui lui mérita son admission à l'Académie de Lyon, présente les règles de l'équilibre des corps flottants, des calculs sur l'impulsion du vent, le sillage, la mâture, la forme de la carène, le mécanisme et l'action du gouvernail, etc.

Le problème des longitudes occupait alors les savants français et étrangers. Fleurieu pouvait d'autant moins rester indifférent au mouvement général des esprits qu'il intéressait au plus haut degré la profession à laquelle il s'était voué. Porté par ses goûts vers la mécanique plutôt que vers l'analyse et le calcul, il avait conçu l'idée d'une montre marine, presque invariable, qui devait, pendant une longue traversée, indiquer exactement l'heure constatée au moment du départ, ce qui est la grande moitié du problème,

puisque'il n'y a plus alors qu'à déterminer l'heure du vaisseau, toujours obtenue par l'astronomie avec la plus grande facilité et une exactitude suffisante. Mandé à Paris par M. de Choiseul, qui avait eu connaissance de son projet, il travailla avec Berthoud, qui l'initia aux pratiques de son art. Promptement formé par les leçons de cet habile maître, il fit lui-même toutes les pièces d'une pendule à secondes, qui pendant quarante ans n'avait rien perdu de sa régularité, et dont il suivit la marche jusqu'à ses derniers moments. De la communauté d'idées et de travaux qui s'était établie entre Fleurieu et Berthoud résulta pour le premier la conviction que les procédés du second devaient obtenir la préférence sur ceux de ses devanciers. Cette conviction, il l'exprima dans un mémoire qu'il publia sous le titre d'*Examen critique d'un mémoire publié par M. Leroy, horloger du roi, sur l'épreuve des horloges propres à déterminer les longitudes en mer, et sur les principes de leur construction*; Londres et Paris, in-4°. Ce mémoire était une réfutation de celui de Leroy, intitulé : *Exposé succinct des travaux de Harrison et de Leroy dans la recherche des longitudes en mer, et des épreuves faites de leurs ouvrages*; Paris, 1767, in-4°. Fleurieu comprit promptement qu'une expérience des procédés de Berthoud en démontrerait bien mieux la supériorité. Berthoud désirait aussi une épreuve de ses horloges. Elle eut lieu pendant la campagne de la frégate *L'Isis*, dont le commandement fut confié à Fleurieu, quoiqu'il ne fût encore qu'en-seigne.

Après avoir passé près de trois mois à faire des épreuves à Rochefort et à l'île d'Aix, *L'Isis* partit au commencement de février 1769, relâcha à Cadix, aux Canaries, à Gorée, aux îles du Cap-Vert, aux Antilles, à Saint-Domingue, au banc de Terre-Neuve, fit le tour de l'océan Atlantique, et, après avoir de nouveau relâché aux Canaries, à Madère et à Cadix, elle était de retour en France le 11 octobre 1769, ayant ainsi voyagé sous des latitudes diverses, ce qui rendit les expériences concluantes. Le succès dépassa les espérances de Fleurieu. Il ne s'était pas borné à s'assurer de la bonté intrinsèque des instruments; il les avait fait servir à déterminer ou à rectifier un grand nombre de points, omis ou mal indiqués sur les cartes, de parages très-fréquentés, tels que la côte d'Afrique, les Canaries, le Cap-Vert, les Antilles, l'océan Atlantique, etc. Ce fut alors qu'il publia l'ensemble de ces travaux sous le titre de : *Voyage fait par ordre du roi, en 1768 et 1769, à différentes parties du monde, pour éprouver en mer les horloges marines inventées par M. Ferdinand Berthoud*, etc.; Paris, imp. roy., 1773, 2 vol. in-4°, avec pl.

Fleurieu avait rassemblé une riche collection de cartes; il se disposa à faire une histoire critique et raisonnée de la navigation. Il préluda à

ce travail en révisant la traduction que Demoumier publia en 1775 du *Voyage de Phipps au pôle boréal*. Il était parvenu au grade de capitaine de vaisseau; pour se livrer complètement à ses travaux, il offrit sa démission; mais le roi créa en faveur du savant marin (1776) la place de directeur général des ports et arsenaux. Dès son entrée en fonctions, il eut à s'occuper de la rédaction de l'ordonnance du 27 septembre 1776, ordonnance qui eut entre autres inconvénients celui de convertir les officiers de vaisseau en ingénieurs, au détriment de leurs fonctions naturelles. Il prouva bientôt qu'il était meilleur stratège qu'administrateur. Tous les plans des opérations navales, de 1778 à 1783, furent tracés par lui, et à en juger par les seules instructions, en entier de sa main, qu'il adressa au lieutenant général d'Orvilliers, et qui existent dans les archives du port de Brest, on peut dire, sans exagération, qu'il guida les commandants de nos escadres, et que si ses instructions, où toutes les éventualités étaient prévues, avaient été plus scrupuleusement suivies, le succès aurait été plus complètement obtenu. La sagacité, la clarté, la précision qui forment le caractère de ces instructions se retrouvent dans celles qu'il rédigea ensuite pour les expéditions de La Pérouse et de D'Entrecasteaux. Louis XVI a bien pu, comme on l'a dit, indiquer le plan général de ces deux entreprises; mais il y a loin de cette donnée vague à l'itinéraire précis tracé par Fleurieu, itinéraire qu'il compléta, d'abord par ses *Notes géographiques et historiques* imprimées en tête du voyage de La Pérouse, après le *Mémoire d'instruction*, ensuite par les indications tirées de sa carte du grand Océan Atlantique, publiée en 1776. Les *Notes*, qui n'embrasent pas moins de 93 pages in-4°, résument avec une parfaite lucidité les explorations faites ou à faire dans l'Océan Méridional, le grand Océan Austral, le grand Océan Équatorial et le grand Océan Boréal.

Depuis la paix, Fleurieu avait repris ses travaux historiques, et il les avait assez avancés pour avoir pu présenter à l'Académie des Sciences, le 24 avril 1790, le prospectus de son ouvrage intitulé : *Découvertes des Français en 1768 et 1769 dans le sud-est de la Nouvelle-Guinée, et reconnaissance postérieure des mêmes terres par des navigateurs anglais qui leur ont imposé de nouveaux noms; précédées de l'abrégé historique des navigations et des découvertes des Espagnols dans les mêmes parages*; Paris, imp. roy., 1790, in-4°, avec 12 cartes. Le but principal de cet ouvrage était d'assurer les droits de Bougainville et de Surville contre les prétentions ou les usurpations de quelques navigateurs anglais. Un chef d'œuvre de discussion est le chapitre où Fleurieu démontre que les îles Salomon, découvertes en 1567 par Mendana, sont absolument les mêmes que celles découvertes par Carteret en 1767, par Bougainville en 1768, et par Shortland en 1788.

à Molière l'idée du personnage de ce nom qui figure dans le *Malade imaginaire*.

Molière, édition d'Auger, t. IX, p. 285.

**FLEUREAU** (Dom *Basile*), historien français, né vers 1620, mort vers 1680. Il entra dans l'ordre des Barnabites de la congrégation de Saint-Paul, et consacra presque sa vie entière à recueillir les matériaux d'une histoire à laquelle il ne put mettre la dernière main, et qui fut publiée par un autre barnabite, dom Remi de Montmerlier, sous ce titre : *Les Antiquités de la ville et du duché d'Étampes* ; Paris, 1683, in-4°.

Lenglet-Imfresnoy, *Méthode historique*, t. IV, p. 210.  
— Le P. Lelong, *Bibliothèque historique de la France*.

\* **FLEURI** (*Geoffroi de*), argentier de Louis X, le premier des officiers de nos rois qui ait porté ce titre, né dans la seconde moitié du treizième siècle. Il entra en charge en 1316 ; mais ses lettres de nomination ne sont que du mois de janvier 1317. L'argentier était chargé de tout ce qui concernait l'habillement des princes du sang royal et l'ameublement de leurs palais : on voit apparaître cette fonction dès l'an 1285 ; mais elle ne fut l'objet d'une ordonnance qu'en 1323 (1). M. Douet d'Arcq a publié, d'après un manuscrit original de la Bibliothèque impériale (IX<sup>e</sup> vol. des *Mélanges de Clerambault*), un compte de cet argentier, portant ce titre : *C'est le compte de moy Gieffroy de Flouri du XII<sup>e</sup> jour de juillet l'an MCCC et XVI jusqu'au premier jour de jennier ensuivant*. Louis LACOUR.

Arch. de l'emp., registre côte J. 57. — Id., vol. in-4° intitulé : *Comptes de l'argenterie*, côte K 8. — Douet d'Arcq, *Comptes de l'argenterie des rois de France* (1851, in-8°), passim.

**FLEURIAU** (*Louis-Gaston*), prélat français, né à Paris, en 1662, mort le 11 janvier 1733. Il se distingua par son savoir théologique. Après avoir été successivement chanoine de Chartres, abbé de Moreilles, trésorier de la Sainte-Chapelle, il fut nommé, en 1698, évêque d'Aire, et transféré en 1706 sur le siège épiscopal d'Orléans. À son entrée dans cette ville, il délivra 854 prisonniers pour dettes. Ce prélat montra beaucoup de zèle pour la discipline ecclésiastique. On a publié : *Ordonnances, règlements et avis synodaux tenus par l'évêque d'Orléans depuis 1707 jusqu'à sa mort* ; Orléans, 1736, in-4°. L'entrée de Fleuriau à Orléans donna lieu aux deux opuscules suivants : *Histoire de l'entrée de Louis-Gaspard Fleuriau d'Armenonville* ; Paris, 1707, in-4° ; — *Discours académique sur l'entrée solennelle de ce même prélat* ; Orléans, 1707, in-4°.

Le P. Lelong, *Bibliothèque historique de la France*.  
— Feller, *Biographie universelle* (édit. Weiss).

**FLEURIAU** (*Thomas-Charles*), historien

(1) Cette charge disparut à la révolution ; le dernier personnage qui en fut revêtu porta le titre de *trésorier de l'argenterie du roi*. Les argentiers tenaient note exacte de leurs dépenses ; leurs registres contiennent de précieux renseignements sur le commerce, l'industrie et les mœurs du temps.

français, vivait au commencement du dix-huitième siècle. Il appartenait à la Compagnie de Jésus, et était chargé de correspondre avec les missionnaires jésuites du Levant ; il reçut un grand nombre de lettres et de mémoires, qu'il rédigea et publia sous le titre de : *Nouveaux Mémoires de la mission de la Compagnie de Jésus dans le Levant* ; Paris, 1712 à 1717 ; 7 vol. in-12 ; — *État présent de l'Arménie* ; Paris, 1694, in-12 ; — *État des missions de la Grèce* ; Paris, 1695, in-12. E. B.

*Journal des Savants*, 1748, p. 448.

**FLEURIAU** (*Bertrand-Gabriel*), littérateur français, né en 1693, mort vers 1765. Il entra dans l'ordre des Jésuites, et composa quelques ouvrages destinés surtout aux collèges de son ordre. On a de lui : *Relation des conquêtes faites dans les Indes par D. P.-M. d'Almeida, marquis de Castel-Nuovo, comte d'Assamar, traduite de l'italien* ; Paris, 1749, in-12 ; — *Principes de la Langue Latine, mis dans un ordre plus clair, plus précis et plus exact* ; Paris, 1750, in-8° ; — *Vie du P. Claver* ; Paris, 1751, in-12 ; — *Dictionnaire alphabétique de tous les noms propres qui se trouvent dans Horace* ; cet ouvrage forme le troisième volume d'une édition de la traduction d'Horace du père Sanadon, publiée par Fleuriau ; Paris, 1756, 3 vol. in-12. On doit aussi à Fleuriau une édition du *Théâtre des Grecs* du P. Brumoy, publiée à Paris, 1763, 6 vol. in-12.

Feller, *Biographie universelle* (édit. Weiss). — Quérard, *France littéraire*. — Barbier, *Breuve critique des Dictionnaires historiques*.

**FLEURIAU**. Voy. FLEURIOT.

**FLEURIAU**. Voy. MORVILLE.

**FLEURIEU** (*Charles-Pierre CLARET, comte de*), marin, savant et homme d'État français, né à Lyon, le 22 janvier 1738, mort à Paris, le 18 août 1810. Dès l'âge de quatorze ans, il entra dans la marine. Après la guerre de Sept Ans, à laquelle il participa activement, il se livra à l'étude théorique des sciences nautiques avec un zèle et un succès dont les premières preuves sont consignées dans un *Mémoire sur la construction des navires*. Ce *Mémoire*, qui lui mérita son admission à l'Académie de Lyon, présente les règles de l'équilibre des corps flottants, des calculs sur l'impulsion du vent, le sillage, la mâture, la forme de la carène, le mécanisme et l'action du gouvernail, etc.

Le problème des longitudes occupait alors les savants français et étrangers. Fleurieu pouvait d'autant moins rester indifférent au mouvement général des esprits qu'il intéressait au plus haut degré la profession à laquelle il s'était voué. Porté par ses goûts vers la mécanique plutôt que vers l'analyse et le calcul, il avait conçu l'idée d'une montre marine, presque invariable, qui devait, pendant une longue traversée, indiquer exactement l'heure constatée au moment du départ, ce qui est la grande moitié du problème,

puisque'il n'y a plus alors qu'à déterminer l'heure du vaisseau, toujours obtenue par l'astronomie avec la plus grande facilité et une exactitude suffisante. Mandé à Paris par M. de Choiseul, qui avait eu connaissance de son projet, il travailla avec Berthoud, qui l'initia aux pratiques de son art. Promptement formé par les leçons de cet habile maître, il fit lui-même toutes les pièces d'une pendule à secondes, qui pendant quarante ans n'avait rien perdu de sa régularité, et dont il suivit la marche jusqu'à ses derniers moments. De la communauté d'idées et de travaux qui s'était établie entre Fleurieu et Berthoud résulta pour le premier la conviction que les procédés du second devaient obtenir la préférence sur ceux de ses devanciers. Cette conviction, il l'exprima dans un mémoire qu'il publia sous le titre d'*Examen critique d'un mémoire publié par M. Leroy, horloger du roi, sur l'épreuve des horloges propres à déterminer les longitudes en mer, et sur les principes de leur construction*; Londres et Paris, in-4°. Ce mémoire était une réfutation de celui de Leroy, intitulé : *Exposé succinct des travaux de Harrison et de Leroy dans la recherche des longitudes en mer, et des épreuves faites de leurs ouvrages*; Paris, 1767, in-4°. Fleurieu comprit promptement qu'une expérience des procédés de Berthoud en démontrerait bien mieux la supériorité. Berthoud désirait aussi une épreuve de ses horloges. Elle eut lieu pendant la campagne de la frégate *L'Isis*, dont le commandement fut confié à Fleurieu, quoiqu'il ne fût encore qu'enseigne.

Après avoir passé près de trois mois à faire des épreuves à Rochefort et à l'île d'Aix, *L'Isis* partit au commencement de février 1769, relâcha à Cadix, aux Canaries, à Gorée, aux îles du Cap-Vert, aux Antilles, à Saint-Domingue, au banc de Terre-Neuve, fit le tour de l'Océan Atlantique, et, après avoir de nouveau relâché aux Canaries, à Madère et à Cadix, elle était de retour en France le 11 octobre 1769, ayant ainsi voyagé sous des latitudes diverses, ce qui rendit les expériences concluantes. Le succès dépassa les espérances de Fleurieu. Il ne s'était pas borné à s'assurer de la bonté intrinsèque des instruments; il les avait fait servir à déterminer ou à rectifier un grand nombre de points, omis ou mal indiqués sur les cartes, de parages très-frequentés, tels que la côte d'Afrique, les Canaries, le Cap-Vert, les Antilles, l'Océan Atlantique, etc. Ce fut alors qu'il publia l'ensemble de ces travaux sous le titre de : *Voyage fait par ordre du roi, en 1768 et 1769, à différentes parties du monde, pour éprouver en mer les horloges marines inventées par M. Ferdinand Berthoud*, etc.; Paris, imp. roy., 1773, 2 vol. in-4°, avec pl.

Fleurieu avait rassemblé une riche collection de cartes; il se disposa à faire une histoire critique et raisonnée de la navigation. Il préluda à

ce travail en révisant la traduction que Demennier publia en 1775 du *Voyage de Phipps au pôle boréal*. Il était parvenu au grade de capitaine de vaisseau; pour se livrer complètement à ses travaux, il offrit sa démission; mais le roi créa en faveur du savant marin (1776) la place de directeur général des ports et arsenaux. Dès son entrée en fonctions, il eut à s'occuper de la rédaction de l'ordonnance du 27 septembre 1776, ordonnance qui eut entre autres inconvénients celui de convertir les officiers de vaisseau en ingénieurs, au détriment de leurs fonctions naturelles. Il prouva bientôt qu'il était meilleur stratège qu'administrateur. Tous les plans des opérations navales, de 1778 à 1783, furent tracés par lui, et à en juger par les seules instructions, en entier de sa main, qu'il adressa au lieutenant général d'Orvilliers, et qui existent dans les archives du port de Brest, on peut dire, sans exagération, qu'il guida les commandants de nos escadres, et que si ses instructions, où toutes les éventualités étaient prévues, avaient été plus scrupuleusement suivies, le succès aurait été plus complètement obtenu. La sagacité, la clarté, la précision qui forment le caractère de ces instructions se retrouvent dans celles qu'il rédigea ensuite pour les expéditions de La Pérouse et de D'Entrecasteaux. Louis XVI a bien pu, comme on l'a dit, indiquer le plan général de ces deux entreprises; mais il y a loin de cette donnée vague à l'itinéraire précis tracé par Fleurieu, itinéraire qu'il compléta, d'abord par ses *Notes géographiques et historiques* imprimées en tête du voyage de La Pérouse, après le *Mémoire d'instruction*, ensuite par les indications tirées de sa carte du grand Océan Atlantique, publiée en 1776. Les *Notes*, qui n'embrassent pas moins de 93 pages in-4°, résument avec une parfaite lucidité les explorations faites ou à faire dans l'Océan Méridional, le grand Océan Austral, le grand Océan Équatorial et le grand Océan Boréal.

Depuis la paix, Fleurieu avait repris ses travaux historiques, et il les avait assez avancés pour avoir pu présenter à l'Académie des Sciences, le 24 avril 1790, le prospectus de son ouvrage intitulé : *Découvertes des Français en 1768 et 1769 dans le sud-est de la Nouvelle-Guinée, et reconnaissance postérieure des mêmes terres par des navigateurs anglais qui leur ont imposé de nouveaux noms; précédées de l'abrégé historique des navigations et des découvertes des Espagnols dans les mêmes parages*; Paris, imp. roy., 1790, in-4°, avec 12 cartes. Le but principal de cet ouvrage était d'assurer les droits de Bougainville et de Surville contre les prétentions ou les usurpations de quelques navigateurs anglais. Un chef d'œuvre de discussion est le chapitre où Fleurieu démontre que les îles Salomon, découvertes en 1567 par Mendana, sont absolument les mêmes que celles découvertes par Carteret en 1767, par Bougainville en 1768, et par Shortland en 1788.



L'exactitude de ses assertions a été démontrée lorsque D'Entrecasteaux, dans son voyage à la recherche de La Pérouse, a constaté que la *Carte systématique* dressée par Fleurieu à l'appui de sa discussion était conforme pour les points principaux à la situation des lieux. Le succès de l'ouvrage fut grand et légitime, non-seulement en France, mais encore en Angleterre, où l'auteur trouva un traducteur impartial.

Fleurieu fut appelé au ministère de la marine le 27 octobre 1790. Les sept mois qu'il y passa furent pour lui une pénible épreuve. L'esprit d'insurrection qui s'était propagé dans les équipages et dans les colonies, la désorganisation des divers corps de la marine, lui faisaient une position d'autant plus difficile, à lui, homme honnête, mais timide, que l'Assemblée Constituante ne le soutenait pas, ou, plus souvent, prenait parti contre lui. Une circonstance fâcheuse le détermina à se démettre (17 mai 1791). Un des commis de son ministère le dénonça comme ayant ordonné, pour le premier trimestre de 1791, le paiement des appointements des directeurs généraux et intendants supprimés à compter du 1<sup>er</sup> janvier de cette année. Fleurieu avait signé de confiance. Signalé comme volontairement coupable d'infraction aux décrets de l'Assemblée, qui ordonna la restitution des sommes payées, il démontra sa loyauté dans l'écrit qu'il publia sous le titre de : *Précis de l'affaire relative à la dénonciation de Fleurieu, ministre de la marine, par un commis de la marine*; Paris, 1791, in-8°. « S'il ne s'agissait que de « sacrifices de ma part, » dit-il dans une lettre qu'il écrivit au roi en se retirant, « mon dévouement pour la personne de votre majesté, « mon amour du bien public me les rendraient « faciles. Mais quand on a bien mesuré ses « moyens, et qu'on les trouve insuffisants, on « doit imposer silence à son zèle et se rendre « justice. » Louis XVI savait que cette assurance de dévouement n'était point une formule banale. Aussi, quand il eut à faire choix du gouverneur du dauphin, jeta-t-il les yeux sur son ancien ministre, et écrivit-il à l'Assemblée, le 18 avril 1792, que son choix s'était porté sur Fleurieu, « en raison de sa probité, de ses lumières et de son dévouement à la constitution ». Les événements qui survinrent ne lui permirent de remplir ses fonctions que pendant quelques mois. Sous la terreur, Fleurieu fut emprisonné quatorze mois aux Madelonnettes, où M<sup>me</sup> de Fleurieu partagea volontairement sa captivité jusqu'au 9 thermidor. Rendu à la liberté, et appelé à faire partie de l'Institut et du Bureau des Longitudes, Fleurieu put reprendre ses travaux de prédilection, dont il ne fut détourné que par sa courte apparition au Conseil des Anciens, où les électeurs de Paris l'envoyèrent sous le nom de Claret-Fleurieu, en 1797. Il en fut élu secrétaire, et fut exclu au 18 fructidor. Dégagé de toute charge, il se livra exclusivement à

la rédaction de l'ouvrage intitulé : *Voyage autour du monde par Étienne Marchand, précédé d'une introduction historique; auquel on a joint des recherches sur les terres australes de Drake, et un examen critique du voyage de Roggeween, avec cartes et figures, par C.-P. Claret de Fleurieu*; Paris, imp. de la rép., ans vi-viii, 4 vol. in-4°, ou 6 vol. in-8°. Le capitaine Marchand, habile navigateur du commerce, était mort à l'île de France, le 15 mai 1793, et Fleurieu, n'ayant pu se procurer son journal, avait recouru à celui du capitaine Chantal, lieutenant de Marchand, et personnellement chargé de toutes les reconnaissances durant le voyage. Par la forme et les développements que Fleurieu a donnés à son travail, il en a fait un ouvrage capital. Le premier volume est précédé d'une introduction dans laquelle il résume l'histoire de la découverte progressive de la côte du nord-ouest de l'Amérique, depuis 1537, année où Cortez découvrit par mer la Californie, jusqu'en 1791, époque où Marchand aborda à cette côte par le 53° parallèle. Cette introduction est complétée, à la fin du volume, par les additions qu'avaient suggérées à Fleurieu les voyages de Vancouver et de Robert, exécutés après celui de Marchand. Elle rapproche, éclaircit, confirme ou réfute, les unes par les autres, les diverses relations des voyageurs jusqu'au moment de la publication de l'ouvrage. L'histoire du voyage elle-même est entremêlée de discussions semblables, dont les plus importantes sont l'exposé des raisons qui ont conduit Fleurieu à établir sa carte du détroit de Biliton ou de Gaspard, ses recherches sur les terres de Drake, et son examen des découvertes de Roggeween. Dans toutes ces questions on retrouve la saine critique et l'impartialité qu'on avait applaudies dans les *Découvertes des Français*, etc. Le quatrième volume, qui a fait l'objet d'un tirage à part, forme un ouvrage spécial sous le titre de : *Observations sur la division hydrographique du globe, et changements proposés dans la nomenclature générale et particulière de l'hydrographie, avec cartes; — Application du système métrique décimal à l'hydrographie et aux calculs de la navigation; moyens pour en faciliter l'établissement et tables à cet usage*. La division hydrographique et l'application du système métrique obtinrent l'assentiment de deux commissions de l'Institut, dont les rapports se trouvent en tête de ce volume, renfermant quinze cartes qui composent l'atlas de l'ouvrage.

Le dernier service rendu par Fleurieu à la navigation, c'est son *Neptune du Caltégal et de la Baltique*, composé de 65 feuilles in-fol. (grand-aigle), et publié en 1809. Le texte explicatif en avait paru en l'an II sous le titre de *Fondements des cartes du Caltégal et de la Baltique*, etc.; Paris, imp. nat., an II, in-4°. avec pl. Ce grand et magnifique ouvrage, aux lacunes



duquel le dépôt général de la marine a suppléé depuis, occupa pendant près de vingt-cinq ans son auteur, qui n'épargna ni soins ni dépenses pour le mener à perfection. Rédigé par Buache, dessiné par Beautemps-Beaupré, ce *Neptune* est extrêmement rare, puisqu'il n'en a été imprimé que trente exemplaires. Napoléon avait voulu le faire acheter au dépôt de la marine ; mais, sur la représentation que cet ouvrage n'était pas au niveau des connaissances acquises à cette époque, il décida, après la mort de Fleurieu, que les 200,000 francs dépensés par ce dernier seraient remboursés à sa veuve. Après le tirage des trente exemplaires, il lui fit rendre les cuivres, qui furent détruits, excepté celui du plan de Saint-Petersbourg, qui est une réduction de celui en neuf feuilles publié en 1753 par Trescott. Ce *Neptune* n'était pas le seul dont Fleurieu se fût occupé. C'est sous sa direction que Bonne avait publié, de 1778 à 1780, son *Neptune américo-septentrional*, en dix-huit cartes, le meilleur des travaux de cet hydrographe.

Fleurieu rentra dans les fonctions publiques à l'établissement du consulat. Nommé successivement conseiller d'État, grand-officier de la Légion d'Honneur, intendant général de la maison de l'empereur, sénateur en 1805, gouverneur du palais des Tuileries, comte, il était assujéti à des devoirs officiels qui le détournaient de ses travaux. Il se berçait néanmoins de l'espoir de terminer son *Histoire générale des Navigations*, dont la première partie, comprenant les navigations des anciens, était seule avancée, lorsqu'une mort subite l'enleva. Soigneux et méthodique en tout, il avait dressé de sa propre bibliothèque un catalogue, dont deux copies autographes existent à la bibliothèque du Dépôt général de la Marine, l'une, datée de 1782, en 2 volumes petit in-fol., l'autre, sans date, en un vol. in-4°. Plus tard, quand des revers de fortune, occasionnés par la révolution, l'obligèrent à vendre ses livres et ses collections géographiques, on en publia le catalogue ; Paris, an VII, in-8°.

Fleurieu avait épousé, en 1792, M<sup>lle</sup> Aglaé Deslacs d'Arcambals, mariée en secondes nocces à Eusèbe Salverte, et morte en 1826. Cette dame est auteur du roman intitulé : *Stella, histoire anglaise* ; Paris, 1800, 4 vol. in-12.

P. LEVOT.

Delambre, *Notice sur la Vie et les Ouvrages de M. le comte de Fleurieu*. — *Voyage de Fleurieu pour l'épreuve des horloges marines*. — *Ses Découvertes des Français*, etc. — *Voyage de Marchand*. — *Fastes de la Légion d'Honneur*. — *Archives de la marine*.

**FLEURIOT — LESCOT** (Jean - Baptiste - Edouard), homme politique français, né à Bruxelles, en 1761, guillotiné le 10 thermidor an II (28 juillet 1794). Il prit part aux troubles qui agiterent le Brabant à l'occasion des réformes de l'empereur Joseph II, et se réfugia à Paris, où il exerça la profession d'architecte. Ses rapports continuels avec les ouvriers lui facilitèrent la pro-

pagation des idées d'égalité politique, et il fut un des agents les plus actifs des mouvements populaires qui aboutirent à la révolution. Depuis 1788 on le vit figurer dans tous les tumultes, dans toutes les journées sanglantes. « Il s'y distingua plus encore, dit un contemporain, par la vigueur de son bras que par la force de son raisonnement. » Devenu commissaire aux travaux publics, il se fit admettre dans la Société des Jacobins, et se lia intimement avec Robespierre, qui le fit nommer substitut de Fouquier-Tinville, accusateur public au tribunal révolutionnaire. Après la chute de Chaumette (voy. ce nom) et l'épuration de la commune de Paris (germinal an II), Fleuriot fut choisi pour maire de Paris en remplacement de Pache. Le 9 thermidor suivant (27 juillet 1794), lorsqu'il apprit que Robespierre venait d'être arrêté, il courut à l'hôtel de ville, rassembla les officiers municipaux et les membres de la commune, leur adressa un discours énergique, et, montrant autant de sang-froid que d'activité, fit fermer les barrières, sonner le tocsin et placer du canon sur les abords de l'hôtel. Mandé avec l'agent national Payan à la barre de la Convention pour y répondre de la tranquillité publique, il refusa de s'y rendre, et répondit à l'huissier Courvol, qui lui demandait un reçu de son message : « Un jour comme aujourd'hui on ne donne pas de reçu. Retourne à la Convention, et dis à Robespierre que nous saurons le maintenir ; qu'il n'ait pas peur, car nous sommes ici, et le peuple est derrière nous ! » Sur ces entrefaites, Coffinhal délivrait Robespierre de la prison du Luxembourg et l'amenait à la commune. Fleuriot fit placer son ami au fauteuil de la présidence, le proclama *le sauveur de la patrie*, et fit prêter aux assistants le serment de vivre ou mourir pour sa défense. Les récalcitrants furent immédiatement arrêtés ainsi que les commissaires de la section des Arcis, qui publiaient la proclamation émanée de la Convention nationale. Il venait d'envoyer des agents dans toutes les sections de Paris, afin de propager l'insurrection et de la centraliser sous les ordres de la commune ; mais quelque rapides que fussent ses mesures, il fut devancé par la Convention, qui le mit hors la loi. Arrêté avec Robespierre, Fleuriot-Lescot partagea le sort de ce dernier, et monta à l'échafaud avec beaucoup de courage.

H. LESOURN.

*Moniteur universel*, an I, n° 76, 122 ; an II, 122, 208, 312 et 398. — *Biographie moderne*, édit. de 1808. — *Galerie historique des Contemporains*. — Le Bas, *Dict. encycl. de la France*. — A. de Lamartine, *Histoire des Girondins*, liv. LXI. — A. Thiers, *Histoire de la Révolution française*, liv. XXIII.

**FLEURY** (Jean), dit *Floridus*, poète français, vivait au quinzième siècle. Il n'est connu que par l'ouvrage suivant : *Traité très-plaisant et récréatif de l'amour parfait de Guisgardus et Sigismonde, fille de Tancredus*. Cet ouvrage est la traduction en vers de la première nouvelle de la quatrième journée du *Décameron*

de Bocace. Il a eu plusieurs éditions, recherchées des amateurs ; on cite particulièrement celles de Paris (Ant. Vérard), 1493, in-fol. ; Paris (Le Caron), 1493, in-4°.

La Croix du Maine et Du Verdier, *Bibliothèques françaises* (édit. de Rigoley de Juvigny), t. 1<sup>er</sup>.

**FLEURY** (L'abbé *Claude*), célèbre écrivain religieux, né à Paris, le 6 décembre 1640, mort le 14 juillet 1723. Fils d'un avocat au conseil, qui était originaire de Normandie, il fit ses études chez les jésuites au collège de Clermont ; puis il étudia le droit, et fut reçu avocat avant dix-huit ans accomplis (1658). Il fut présenté par un de ses maîtres, le P. Cossart, à M. de Gaumont, conseiller au parlement, qui le prit en affection et dirigea ses études de jurisprudence. Il fut l'un des habitués du salon de M. de Montmor, savant magistrat, qui aimait à s'entourer d'hommes de lettres ; il se vit également accueilli par Guillaume de Lamoignon, premier président du parlement, qui recevait chez lui les Bourdaloue, les Bossuet, les Boileau, les Pellisson, les Rapin ; et c'est pour l'*Académie de M. de Lamoignon*, comme on disait alors, qu'il composa, en 1670, un *Discours sur Platon*, où il montre les rapports de la philosophie de Socrate avec la morale de l'Évangile ; opinion qu'il justifia par la traduction de quelques passages des *Dialogues* et de la *République*. Il suivit neuf ans la carrière du barreau ; mais la meilleure partie de son temps était consacrée à des études d'histoire, de littérature, d'antiquités. Il étudia néanmoins avec soin la jurisprudence et surtout le droit canon, comme le prouvent deux ouvrages qu'il écrivit à cette époque, l'*Histoire du Droit français* et l'*Institution au Droit ecclésiastique*.

Le jeune avocat menait une vie paisible et laborieuse ; peu à peu les sentiments religieux dont il avait été nourri dès l'enfance, et peut-être le commerce habituel de Bourdaloue et de Bossuet, éveillèrent en lui une vocation qui avait sommeillé jusque là. Fleury résolut d'embrasser la carrière ecclésiastique. A quelle époque prit-il les ordres ? On l'ignore ; on sait seulement que en 1672 il était prêtre et sous-précepteur des princes de Conti, élevés avec le grand dauphin, par ordre de Louis XIV : le maître du dauphin, Bossuet, l'avait désigné pour cette place. Publiant alors ses ouvrages de jurisprudence, Fleury donnait sans nom d'auteur l'*Histoire du Droit français* (1674, in-12), et laissait paraître sous un nom supposé l'*Institution au Droit ecclésiastique* (1677, in-12 ; réimprimée avec le nom de l'auteur et des développements nouveaux en 1687, in-12).

La reconnaissance, se joignant à l'admiration, fit de l'abbé Fleury le disciple fidèle de Bossuet ; souvent il se promenait avec lui, Cordemoy, La Bruyère et quelques autres dans une allée du parc de Versailles, qu'on appela depuis l'*Allée des Philosophes* ; et il prenait assidu-

ment sur ces entretiens avec un homme de génie des notes, dont quelques-unes nous sont restées. C'est sous les yeux de Bossuet que Fleury traduisit en latin (1678, in-12) un des derniers ouvrages de l'illustre évêque, l'*Exposition de la foi catholique*. En 1680, lorsque l'éducation des princes de Conti fut terminée, Bossuet fit nommer l'abbé Fleury précepteur du comte de Vermandois, fils légitimé de M<sup>lle</sup> de La Vallière, qui avait alors treize ans, et qui mourut trois ans après amiral de France, au retour d'une première campagne. Fleury avait composé pour ses élèves des livres excellents, qui sont encore consacrés en France à l'instruction de la jeunesse : *Les Mœurs des Israélites* (1681, in-12) ; — *Les Mœurs des Chrétiens* (1682, in-12) ; — un *Grand Catéchisme historique* (1683, in-12). Les deux premiers offrent un tableau des actes édifiants répandus dans la Bible, l'Évangile et l'histoire des premiers chrétiens ; le troisième présente la suite de la religion depuis la création jusqu'à Constantin. Lui-même nous apprend que dans ces trois ouvrages il a mis en application le système d'enseignement religieux et moral exposé dans son *Traité du choix et de la méthode des Études* ; ce traité, composé dès 1675, « par l'ordre d'une personne à qui il devait obéir », sans doute de Bossuet, fut publié seulement en 1686, in-12. C'est la clef des ouvrages élémentaires de Fleury ; c'est de plus un livre où l'on trouve des détails utiles sur l'enseignement au dix-septième siècle, dont l'auteur fait une critique assez vive, et auquel il propose de substituer un nouveau plan d'études. On doit encore aux travaux du préceptorat de Fleury un ouvrage intéressant pour ceux qui veulent connaître les relations sociales à cette époque, le traité des *Devoirs des maîtres et des domestiques*, écrit chez les princes de Conti, publié plus tard (1688, in-12).

Peu après la mort de son dernier élève, Fleury fut pourvu (1684) de l'abbaye de Lon-Dien, dans le diocèse de Rhodéz, où il écrivit la *Vie de Marguerite d'Arbouze, abbesse et réformatrice de l'abbaye du Val-de-Grâce* (1685), in-8°, livre dont Bossuet faisait grand cas pour l'instruction des religieuses. Vers cette époque il suivit (1684), en compagnie du jeune abbé de Fénelon, l'évêque de Meaux dans son diocèse, concourut à l'établissement de quelques missions, aux prédications du Carême, à la direction des catéchismes, et seconda le prélat dans les divers actes de son administration.

Après la révocation de l'édit de Nantes (1685), Fleury consentit à se joindre à Fénelon, qui venait d'être chargé de diriger les missions de la Saintonge et du Poitou, et dont l'âme charitable et vraiment chrétienne devait adoucir pour les habitants de ces provinces les rigueurs de mesures tyranniques : les deux prêtres furent assez heureux pour obtenir des conversions sans le

secours des dragonnades, et il s'établit entre eux une amitié solide, fondée sur une mutuelle estime et une certaine conformité de caractère. Aussi lorsque, la mission terminée, Fénelon fut récompensé par la charge de précepteur des enfants de France, il s'empressa de s'associer encore l'abbé Fleury, et le fit nommer (1689) sous-précepteur des petits-fils du roi (les ducs de Bourgogne, d'Anjou et de Berry). Pendant les seize années que Fleury passa à la cour en cette qualité, il y mena une vie aussi modeste et retirée que dans son abbaye de Loc-Dieu, s'occupant uniquement de former l'esprit et le cœur de ses élèves, et d'élever en silence un monument de vaste et judicieuse érudition, l'*Histoire ecclésiastique*, ouvrage dont le premier volume parut en 1691. Fleury remplaça, en 1696, La Bruyère à l'Académie Française. Il aurait pu, la même année, selon une lettre de l'abbé Ledieu, secrétaire de Bossuet, être nommé évêque de Montpellier; mais on ne put le décider à faire la moindre démarche. La querelle du quiétisme vint bientôt le rendre impossible; non qu'il ait partagé les erreurs de M<sup>me</sup> Guyon, mais son intimité avec l'archevêque de Cambrai faillit l'entraîner dans la disgrâce commune à tous les amis de Fénelon; pour l'en sauver, il ne fallut rien moins que l'intervention de Bossuet, qui répondit de lui (1698).

En 1706, lorsque l'éducation des princes fut terminée, Fleury reçut du roi le prieuré de Notre-Dame d'Argenteuil; mais, trop désintéressé pour cumuler les bénéfices, il résigna aussitôt son abbaye. Quelques années après (1716), le régent ayant voulu choisir pour confesseur du jeune Louis XV un prêtre qui ne fût ni moliniste, ni janséniste, ni ultramontain, Fleury fut rappelé à la cour et chargé de cette fonction, dont il se démit en 1722, à cause de son grand âge. Il mourut l'année suivante, à quatre-vingt-trois ans. Les trente dernières années de sa vie avaient été consacrées à son *Histoire ecclésiastique*. C'est l'œuvre capitale de Fleury; « C'est la meilleure histoire de l'Église qu'on ait jamais faite », a dit Voltaire, qui recommande surtout les *Discours préliminaires*. Malgré cet éloge un peu hyperbolique, plusieurs critiques (l'abbé Lenglet, Longuerue, La Harpe) ont reproché à l'auteur d'avoir fait moins une histoire qu'un recueil de matériaux excellents pour une histoire; du moins on s'accorde à rendre justice à l'exactitude et à l'impartialité de l'abbé Fleury. Quant à son style, il est, au jugement de La Harpe, « simple, clair et naturel; il a un caractère de candeur qui va, s'il est permis de le dire, jusqu'à une sorte de bonhomie affectueuse, qui ne rabaisse point l'écrivain, et qui fait estimer l'homme ». La plupart des ouvrages de Fleury ont été souvent réimprimés. Les éditions de ses ouvrages élémentaires sont trop nombreuses et trop répandues pour nécessiter une mention spéciale. L'*Histoire ecclé-*

*siastique*, publiée du vivant de Fleury, a 20 vol. in-4°; elle a été rééditée en 1740, par Rondet, qui a donné séparément une *Table générale* in-4°, ou 2 vol. in-12; et en 1840, chez Didier, 6 vol. gr. in-8°. — Les *Discours* ont été plusieurs fois imprimés à part, notamment en 1752, 2 vol. in-12. — Aux ouvrages signalés plus haut, il faut ajouter : *Discours sur les Libertés de l'Église gallicane*, écrit en 1690, dont il existe plusieurs éditions publiées après la mort de l'auteur et assez différentes les unes des autres (1724, 1763, etc.); la meilleure est celle qui a été donnée, d'après un manuscrit autographe, par l'abbé Emery (*Nouv. Opuscules de Fleury*; 1807, in-12); — *Discours sur la prédication*; 1733, in-12; — *Discours sur la poésie des Hébreux*; publié en 1718, dans le *Commentaire sur les Psaumes de dom Calmet*; — *Traité du Droit public en France*; 1709, 4 vol. in-12, dont le dernier contient des *Extraits de Platon et des Réflexions sur Machiavel*; — *Le Soldat chrétien*; 1772, in-12. Ces divers écrits et quelques autres, tels que *Lettres*, *Discours académiques*, *vers latins*, etc., ont été réunis sous le titre d'*Opuscules de l'abbé Fleury*, par Rondet, Nîmes, 1780, 5 vol. in-8°, et sous celui d'*Œuvres de l'abbé Fleury*, par A. Martin, 1837, gr. in-8°. On attribue encore à Fleury un *Traité des Études convenables aux missionnaires*, dans les *Lettres édifiantes*, t. XXV, in-12.

A. CHASSANG.

*Lettres de Gui Patin; de Bossuet. — Mémoires de Saint-Simon. — Discours de réception à l'Académie Française d'Adam, successeur de l'abbé Fleury (1723). — Nicéron, Mémoires pour servir à l'hist. des h. ill., t. VIII. — Dupin, Bibl. des Aut. ecclés. du dix-septième siècle. — Voltaire, Catal. des Écriv. du siècle de Louis XIV. — La Harpe, Lycée. — Notice sur l'abbé Fleury, par Rondet, en tête de son édition des Opuscules. — Essai sur la Vie et les Œuvres de Fleury, par A. Martin, en tête de son édition des Œuvres de Fleury.*

FLEURY (André-Hercule de), cardinal et homme d'État français, né à Lodève, le 22 juin 1653, mort à Paris, le 29 janvier 1743. Il était fils d'un receveur des décimes. Jeune encore, il vint à Paris, et fut mis au collège de Clermont, que dirigeaient les jésuites, et qu'il quitta plus tard pour entrer à celui d'Harcourt, où il fit sa rhétorique et sa philosophie. Saint-Simon, dans le portrait qu'il nous a tracé de ce prélat, laisse peut-être percer un peu de cette aigreur que donne la jalousie excitée par une haute fortune. « Après des études telles quelles, dit-il, faites à Paris, logé dans le galetas d'un petit collège à bon marché, il s'introduisit chez le cardinal de Bonzi, tout-puissant en Languedoc. L'éminence le goûta, et se fit une affaire de porter son protégé à une charge d'aumônier de la reine, ce qui surprit un peu; il se trouva discret, doux, liant, ce qu'on peut appeler, faute d'autre terme, un vrai patelin, de sorte que, la reine étant morte, il fut fait, par la même pro

fection, aumônier du roi : autre surprise ; mais on s'y accoutuma. Fleury, souple et respectueux, d'un esprit agréable, d'une figure qui l'était encore plus, gagna toujours du terrain. Il eut le bonheur ou l'entregent de parvenir à être souffert, puis admis dans les meilleures compagnies en hommes et en femmes, surtout chez les gens en place. Il était reçu chez M. de Seignelay, ne bougeait de chez MM. de Croissy, de Pomponne, de Torcy, où il était à la vérité sans conséquence, et suppléait aux sonnettes avant leur invention. Il menait ainsi une vie très-agréable. Mais Louis XIV n'estimait pas sa conduite ; il disait qu'il était trop dissipé. On tenta d'engager le roi à lui donner un évêché ; on n'y réussit pas. Fleury resta quatre ou cinq ans dans cette espèce d'excommunication. Quand l'évêché de Fréjus vint à vaquer, il en marqua son désir. L'archevêque de Paris, qui l'en vit touché jusqu'aux larmes, en prit généreusement pitié ; et, malgré l'expresse défense du roi, il hasarda encore une tentative. Elle fut reçue de manière à fermer la bouche à tout autre ; mais le prélat ne se rebuta pas. Il insista si fortement, que Louis XIV, d'impatience, lui mit la main sur l'épaule, et le serrant, et le secouant, lui dit : « Eh bien, monsieur, vous voulez donc que je fasse l'abbé de Fleury évêque de Fréjus. Vous insistez que c'est un diocèse au bout du royaume et en pays perdu. Il faut donc vous satisfaire ; mais souvenez-vous bien, je vous le prédis, vous vous en repentirez. »

Fleury était à Fréjus quand le duc de Savoie envahit cette province en 1707. Il reçut ce prince avec de grandes déférences, au grand déplaisir de Louis XIV. Plus tard il demanda d'abord à quitter son évêché, dont l'air était contraire à sa santé (1715) ; puis il accepta l'abbaye de Tournus, et signala les six derniers mois de son administration par des rigueurs inaccoutumées contre les jansénistes. Ses amis ne manquèrent pas de le faire valoir à la cour pour préparer sa nomination de précepteur. Tellier craignit, s'il ne le faisait pas agréer au roi, d'exciter contre lui tout le parti du duc et de la duchesse du Maine, favorables au candidat : Fleury fut donc nommé. La position d'un évêque à la cour du régent était difficile. Placé entre Philippe et le jeune roi, Fleury était doublement embarrassé. Sans compromettre en rien l'attachement qu'il avait inspiré à son élève, il sut ménager le chef intérimaire de l'État en se maintenant dans une honnête indépendance. Sa conduite sage et modérée lui valut l'estime du duc d'Orléans. On voulut lui donner l'archevêché de Reims ; mais il refusa cette position éminente, à laquelle était jointe la pairie, alors si haut placée dans l'opinion, et il déclara avec énergie que rien, dans l'âge où il était, ne devait le distraire des soins qu'il consacrait au jeune roi. Le régent lui fit accepter cependant l'abbaye de Saint-Étienne de Caen. En 1722, lors de la disgrâce de Villeroy, gouver-

neur de Louis XV, M. de Fréjus disparut un moment de la cour. Il avait promis au maréchal, qui avait été son protecteur, mais dont le joug commençait à lui devenir insupportable, qu'ils se maintiendraient ou tomberaient ensemble. Cette promesse faite, il eut soin de ne pas s'exiler au loin, et revint sans se faire presser.

Peu à peu le précepteur s'assura entièrement de la confiance de son élève, enfant triste et indolent. Après la mort du duc d'Orléans, en 1723, il aurait pu s'emparer du ministère ; mais il conseilla au jeune roi de donner le pouvoir au duc de Bourbon, se réservant de renverser quand il le voudrait un homme qui était décrié pour sa grossièreté et ses vices. L'évêque de Fréjus toutefois se fit donner la feuille des bénéfices. Bientôt le duc et sa maîtresse, la marquise de Prie, commencèrent à voir de mauvais œil l'influence du précepteur, et intriguèrent contre lui. L'évêque alors employa le moyen qui lui avait réussi après la disgrâce de Villeroy : il se réfugia au village d'Issy, dans la maison des sulpiciens. Le duc de Bourbon eut l'humiliation de rappeler lui-même son rival. Dès lors la chute du ministre était immanquable et prochaine. Le désordre croissait toujours, les courtisans assiégèrent l'évêque de Fréjus, en le conjurant de mettre un terme aux malheurs de l'État. Le roi exila le duc et la marquise, et écrivit à la reine, leur protectrice : « Je vous prie, Madame, et, s'il le faut, je vous l'ordonne, de faire tout ce que l'évêque de Fréjus vous dira de ma part, comme si c'était moi-même. » — Signé Louis.

Au mois de juin 1726, Fleury prit la direction des affaires, et bientôt après obtint le chapeau de cardinal. Mais il ne prit point le titre de premier ministre ; il n'en voulut d'autre que celui de ministre d'État et surintendant des postes. Ainsi il commença à gouverner le royaume à un âge où d'ordinaire on cherche le repos. Au lieu de se borner à instruire son élève dans l'art de régner, le cardinal ne s'occupait qu'à exercer, à posséder seul le pouvoir. « Il trahit son roi, en mettant ses soins à nourrir en lui une timidité fatale et à l'éloigner des affaires. On a dit même que, pour mieux atteindre son but, il avait eu recours au plus honteux moyen ; mais la raison se refuse à croire qu'il soit allé jusqu'à devenir secrètement le complice d'un Richelieu et d'autres courtisans, qui s'étudièrent à faire germer des vices dans l'âme de leur maître (1). » Si l'administration de Fleury fut économe, probe, laborieuse, elle fut aussi sans génie, sans grandeur, et sans aucune vue d'avenir. Ne s'attachant qu'à empêcher toute secousse, il se contenta de laisser le pays accroître ses richesses et ses lumières, pendant une période de léthargie et de médiocrité. Le calme intérieur ne fut troublé que par de misérables discussions sur la bulle *Unigenitus*. Fleury, partisan des Jésuites (2),

(1) Droc, *Histoire du Règne de Louis XV*, t. 1<sup>er</sup>, p. 2.

(2) En quittant son diocèse, Fleury publia un man-



laissa deux anciens agents de Dubois, Tencin et Lafitteau, renouveler la persécution contre les jansénistes. Le pouvoir royal, le parlement, tous les partis enfin, ne firent que du scandale; les petits coups d'État du ministre troublèrent la société, discréditèrent le gouvernement, et préparèrent le champ à l'incrédulité. A l'extérieur, le vieux cardinal suivit les mêmes errements. Privé de ce coup d'œil qui embrasse toutes les faces d'une affaire, de ce génie qui sait se décider pour le parti le plus avantageux à l'État, il borna son ambition politique à conserver au royaume le repos nécessaire pour réparer ses pertes. Ce fut l'alliance anglaise qu'il considérait comme le gage le plus assuré de la paix du monde, et il crut se l'assurer par une complaisance servile. Sous prétexte de ne pas alarmer l'Angleterre, dont le gouvernement était si habilement dirigé par Walpole, il laissa dépérir la marine, négligea l'armée, et sacrifia le commerce. Cependant il sut parfois tirer un parti avantageux de cette alliance; par exemple, en 1729, lorsque sa médiation rétablit la paix, sur le point d'être rompue par l'empereur, uni au roi d'Espagne, et en 1731, lorsque Charles VI consentit à ce que don Carlos recueillît en héritage les duchés de Parme et de Plaisance.

Stanislas, beau-père de Louis XV, avait été, en 1733, réélu roi de Pologne, tandis que quelques dissidents nommaient Auguste III; c'était pour la France une belle occasion d'embrasser une politique nouvelle. « On pouvait arrêter l'accroissement de la Russie par la régénération de la Pologne, et l'opinion publique semblait le deviner en se prononçant pour la guerre. Fleury ne comprit pas cette politique, pour laquelle il fallait, à dire vrai, une profonde intelligence de l'avenir; il ne voyait là qu'une expédition chevaleresque, qui allait renverser ses plans d'économie, la nécessité d'un armement qui pouvait troubler son alliance anglaise; mais il fut forcé de céder à l'ardeur de la noblesse. Cependant Stanislas avait été chassé de Varsovie..... Les Polonais attendaient une flotte et une armée; Fleury, qui craignait d'alarmer l'Angleterre, et dont l'économie dégénérait en lésinerie honteuse, envoya contre 50,000 Russes un vaisseau, trois millions, et 1,500 hommes. » La Pologne fut vaincue. Cependant le ministre sut mieux profiter de la guerre de 1734 et 1735 pour arracher quelques lambeaux aux ennemis de la France. Berwick, Noailles, d'Asfeld, sur le Rhin; Villars, Coigny et Broglie, en Italie, vengèrent

dément d'adieu fulminant contre les jansénistes. Mais ce mandement, fait uniquement pour les circonstances, eut, suivant Saint-Simon, des effets qu'on n'avait pas prévus. « Le fameux père Quesnel en ayant eu connaissance, piqué du ton de persécuteur que prenait le nouvel antagoniste, enchâssa cette espèce de tocsin dans un de ses ouvrages avec l'ironie la plus amère, la plus méprisante. Fleury, avec son air doux, riant et modeste, était l'homme le plus superbe et le plus vindicatif que j'aie jamais connu. Il ne le pardonna ni au père Quesnel ni à ses adhérents. »

bien des défaites. Le traité de Vienne assura le trône de Naples à un Bourbon, et à Stanislas les duchés de Lorraine et de Bar : ce fut là la plus belle époque du ministère de Fleury. Mais la prospérité et le calme ne furent pas de longue durée. Les dispositions pacifiques du cardinal ne purent empêcher la France de s'engager dans la guerre de la succession d'Autriche. Les sollicitations de l'électeur de Bavière, les intrigues des deux Belle-Isle, les cris de la noblesse, l'emportèrent sur ses répugnances. Pour la seconde fois, il fit manquer les chances de la guerre; alors il entama d'infructueuses et maladroittes négociations avec l'Autriche (1), et entrava par ses instructions les opérations des généraux français. On n'en continua pas moins à se battre; mais, au milieu de ces revers, Fleury mourut, âgé de quatre-vingt-neuf ans et six mois. On attribue à Maurepas l'épithaphe suivante :

Il-gît qui, loin du faste et de l'éclat,  
Se bornant au pouvoir suprême,  
N'ayant vécu que pour lui-même,  
Mourut pour le bien de l'État.

Telle était la probité sévère du ministre, qu'à sa mort on trouva sa succession à peine égale à celle d'un bourgeois médiocrement riche, et qu'elle n'aurait pas suffi à la moitié de la dépense du mausolée que Louis XV lui fit élever. On ne connaît de ce prélat aucun ouvrage, quoiqu'il ait été membre des trois Académies : de l'Académie Française depuis 1717, de celle des Sciences depuis 1721, et de celle des Inscriptions et Belles-Lettres depuis 1725. Il fut en outre proviseur de Sorbonne et supérieur de la maison de Navarre. Malgré la réunion de tant de dignités, peu d'hommes ont eu plus d'aménité dans les mœurs et plus de douceur dans le caractère. Ni les honneurs du pouvoir, ni le rang de cardinal n'avaient altéré ses habitudes de simplicité. Quoique ami de Walpole, Fleury fuyait le luxe et haïssait la corruption. Il était essentiellement homme de goût et d'esprit. « Sa conversation, dit un de ses biographes, était aisée, amusante et nourrie d'anecdotes curieuses. Il avait la répartie prompte et brillante; il plaisantait finement, et, ce qui est très-rare, il n'offensait personne. » Il possédait, comme ecclésiastique, des qualités précieuses. Les mandements qu'il fit pendant son épiscopat de Fréjus sont des modèles de cette simplicité qui fait le charme de l'éloquence pastorale. Il

(1) Dans une lettre écrite par lui au général autrichien Koenigseck, il s'excusait de la guerre entreprise; il avouait qu'on l'avait entraîné au delà de ses mesures : « Bien des gens, disait-il, savent combien j'ai été opposé aux résolutions que nous avons prises, et que j'ai été forcé, en quelque sorte, d'y consentir. » La reine de Hongrie, pour toute réponse, fit publier la lettre. Cette publication déconsidéra le ministère français, refroidit nos alliés, enhardit nos ennemis. Alors le cardinal écrivit une seconde lettre, dans laquelle il se plaignait au général autrichien d'un pareil procédé, ajoutant « qu'il ne lui écrira plus désormais ce qu'il pense. » Cette seconde lettre lui fit encore plus de tort que la première. Il les fit désavouer toutes les deux.



fection, aumônier du roi : autre surprise ; mais on s'y accoutuma. Fleury, souple et respectueux, d'un esprit agréable, d'une figure qui l'était encore plus, gagna toujours du terrain. Il eut le bonheur ou l'entregent de parvenir à être souffert, puis admis dans les meilleures compagnies en hommes et en femmes, surtout chez les gens en place. Il était reçu chez M. de Seignelay, ne bougeait de chez MM. de Croissy, de Pomponne, de Torcy, où il était à la vérité sans conséquence, et suppléait aux sonnettes avant leur invention. Il menait ainsi une vie très-agréable. Mais Louis XIV n'estimait pas sa conduite ; il disait qu'il était trop dissipé. On tenta d'engager le roi à lui donner un évêché ; on n'y réussit pas. Fleury resta quatre ou cinq ans dans cette espèce d'excommunication. Quand l'évêché de Fréjus vint à vaquer, il en marqua son désir. L'archevêque de Paris, qui l'en vit touché jusqu'aux larmes, en prit généreusement pitié ; et, malgré l'expresse défense du roi, il hasarda encore une tentative. Elle fut reçue de manière à fermer la bouche à tout autre ; mais le prélat ne se rebuta pas. Il insista si fortement, que Louis XIV, d'impatience, lui mit la main sur l'épaule, et le serrant, et le secouant, lui dit : « Eh bien, monsieur, vous voulez donc que je fasse l'abbé de Fleury évêque de Fréjus. Vous insistez que c'est un diocèse au bout du royaume et en pays perdu. Il faut donc vous satisfaire ; mais souvenez-vous bien, je vous le prédis, vous vous en repentirez. »

Fleury était à Fréjus quand le duc de Savoie envahit cette province en 1707. Il reçut ce prince avec de grandes déférences, au grand déplaisir de Louis XIV. Plus tard il demanda d'abord à quitter son évêché, dont l'air était contraire à sa santé (1715) ; puis il accepta l'abbaye de Tournus, et signala les six derniers mois de son administration par des rigueurs inaccoutumées contre les jansénistes. Ses amis ne manquèrent pas de le faire valoir à la cour pour préparer sa nomination de précepteur. Tellier craignit, s'il ne le faisait pas agréer au roi, d'exciter contre lui tout le parti du duc et de la duchesse du Maine, favorables au candidat : Fleury fut donc nommé. La position d'un évêque à la cour du régent était difficile. Placé entre Philippe et le jeune roi, Fleury était doublement embarrassé. Sans compromettre en rien l'attachement qu'il avait inspiré à son élève, il sut ménager le chef intérimaire de l'État en se maintenant dans une honnête indépendance. Sa conduite sage et modérée lui valut l'estime du duc d'Orléans. On voulut lui donner l'archevêché de Reims ; mais il refusa cette position éminente, à laquelle était jointe la pairie, alors si haut placée dans l'opinion, et il déclara avec énergie que rien, dans l'âge où il était, ne devait le distraire des soins qu'il consacrait au jeune roi. Le régent lui fit accepter cependant l'abbaye de Saint-Étienne de Caen. En 1722, lors de la disgrâce de Villeroy, gouver-

neur de Louis XV, M. de Fréjus disparut un moment de la cour. Il avait promis au maréchal, qui avait été son protecteur, mais dont le joug commençait à lui devenir insupportable, qu'ils se maintiendraient ou tomberaient ensemble. Cette promesse faite, il eut soin de ne pas s'exiler au loin, et revint sans se faire presser.

Peu à peu le précepteur s'assura entièrement de la confiance de son élève, enfant triste et indolent. Après la mort du duc d'Orléans, en 1723, il aurait pu s'emparer du ministère ; mais il conseilla au jeune roi de donner le pouvoir au duc de Bourbon, se réservant de renverser quand il le voudrait un homme qui était décrié pour sa grossièreté et ses vices. L'évêque de Fréjus toutefois se fit donner la feuille des bénéfices. Bientôt le duc et sa maîtresse, la marquise de Prie, commencèrent à voir de mauvais œil l'influence du précepteur, et intriguèrent contre lui. L'évêque alors employa le moyen qui lui avait réussi après la disgrâce de Villeroy : il se réfugia au village d'Issy, dans la maison des sulpiciens. Le duc de Bourbon eut l'humiliation de rappeler lui-même son rival. Dès lors la chute du ministre était immanquable et prochaine. Le désordre croissait toujours, les courtisans assiégèrent l'évêque de Fréjus, en le conjurant de mettre un terme aux malheurs de l'État. Le roi exila le duc et la marquise, et écrivit à la reine, leur protectrice : « Je vous prie, Madame, et, s'il le faut, je vous l'ordonne, de faire tout ce que l'évêque de Fréjus vous dira de ma part, comme si c'était moi-même. » — Signé Louis.

Au mois de juin 1726, Fleury prit la direction des affaires, et bientôt après obtint le chapeau de cardinal. Mais il ne prit point le titre de premier ministre : il n'en voulut d'autre que celui de ministre d'État et surintendant des postes. Ainsi il commença à gouverner le royaume à un âge où d'ordinaire on cherche le repos. Au lieu de se borner à instruire son élève dans l'art de régner, le cardinal ne s'occupait qu'à exercer, à posséder seul le pouvoir. « Il trahit son roi, en mettant ses soins à nourrir en lui une timidité fatale et à l'éloigner des affaires. On a dit même que, pour mieux atteindre son but, il avait eu recours au plus honteux moyen ; mais la raison se refuse à croire qu'il soit allé jusqu'à devenir secrètement le complice d'un Richelieu et d'autres courtisans, qui s'étudièrent à faire germer des vices dans l'âme de leur maître (1). » Si l'administration de Fleury fut économe, probe, laborieuse, elle fut aussi sans génie, sans grandeur, et sans aucune vue d'avenir. Ne s'attachant qu'à empêcher toute secousse, il se contenta de laisser le pays accroître ses richesses et ses lumières, pendant une période de léthargie et de médiocrité. Le calme intérieur ne fut troublé que par de misérables discussions sur la bulle *Unigenitus*. Fleury, partisan des Jésuites (2),

(1) Droz, *Histoire du Règne de Louis XV*, t. 1<sup>er</sup>, p. 2.

(2) En quittant son diocèse, Fleury publia un man-

laissa deux anciens agents de Dubois, Tencin et Lafitteau, renouveler la persécution contre les jansénistes. Le pouvoir royal, le parlement, tous les partis enfin, ne firent que du scandale; les petits coups d'État du ministre troublèrent la société, discréditèrent le gouvernement, et préparèrent le champ à l'incrédulité. A l'extérieur, le vieux cardinal suivit les mêmes errements. Privé de ce coup d'œil qui embrasse toutes les faces d'une affaire, de ce génie qui sait se décider pour le parti le plus avantageux à l'État, il borna son ambition politique à conserver au royaume le repos nécessaire pour réparer ses pertes. Ce fut l'alliance anglaise qu'il considérait comme le gage le plus assuré de la paix du monde, et il crut se l'assurer par une complaisance servile. Sous prétexte de ne pas alarmer l'Angleterre, dont le gouvernement était si habilement dirigé par Walpole, il laissa dépérir la marine, négligea l'armée, et sacrifia le commerce. Cependant il sut parfois tirer un parti avantageux de cette alliance; par exemple, en 1729, lorsque sa médiation rétablit la paix, sur le point d'être rompue par l'empereur, uni au roi d'Espagne, et en 1731, lorsque Charles VI consentit à ce que don Carlos recueillît en héritage les duchés de Parme et de Plaisance.

Stanislas, beau-père de Louis XV, avait été, en 1733, réélu roi de Pologne, tandis que quelques dissidents nommaient Auguste III; c'était pour la France une belle occasion d'embrasser une politique nouvelle. « On pouvait arrêter l'accroissement de la Russie par la régénération de la Pologne, et l'opinion publique semblait le deviner en se prononçant pour la guerre. Fleury ne comprit pas cette politique, pour laquelle il fallait, à dire vrai, une profonde intelligence de l'avenir; il ne voyait là qu'une expédition chevaleresque, qui allait renverser ses plans d'économie, la nécessité d'un armement qui pouvait troubler son alliance anglaise; mais il fut forcé de céder à l'ardeur de la noblesse. Cependant Stanislas avait été chassé de Varsovie.... Les Polonais attendaient une flotte et une armée; Fleury, qui craignait d'alarmer l'Angleterre, et dont l'économie dégénérait en lésinerie honteuse, envoya contre 50,000 Russes un vaisseau, trois millions, et 1,500 hommes. » La Pologne fut vaincue. Cependant le ministre sut mieux profiter de la guerre de 1734 et 1735 pour arracher quelques lambeaux aux ennemis de la France. Berwick, Noailles, d'Asfeld, sur le Rhin; Villars, Coigny et Broglie, en Italie, vengèrent

dement d'adieu fulminant contre les jansénistes. Mais ce mandement, fait uniquement pour les circonstances, eut, suivant Saint Simon, des effets qu'on n'avait pas prévus. « Le fameux père Quesnel en ayant eu connaissance, piqué du ton de persécuteur que prenait le nouvel antagoniste, enchâssa cette espèce de tocsin dans un de ses ouvrages avec l'ironie la plus amère, la plus méprisante. Fleury, avec son air doux, riant et modeste, était l'homme le plus superbe et le plus vindicatif que j'aie jamais connu. Il ne le pardonna ni au père Quesnel ni à ses adhérents. »

bien des défaites. Le traité de Vienne assura le trône de Naples à un Bourbon, et à Stanislas les duchés de Lorraine et de Bar : ce fut là la plus belle époque du ministère de Fleury. Mais la prospérité et le calme ne furent pas de longue durée. Les dispositions pacifiques du cardinal ne purent empêcher la France de s'engager dans la guerre de la succession d'Autriche. Les sollicitations de l'électeur de Bavière, les intrigues des deux Belle-Isle, les cris de la noblesse, l'emportèrent sur ses répugnances. Pour la seconde fois, il fit manquer les chances de la guerre; alors il entama d'infructueuses et maladroités négociations avec l'Autriche (1), et entrava par ses instructions les opérations des généraux français. On n'en continua pas moins à se battre; mais, au milieu de ces revers, Fleury mourut, âgé de quatre-vingt-neuf ans et six mois. On attribue à Maurepas l'épithaphe suivante :

Cl-gît qui, loin du faste et de l'éclat,  
Se bornant au pouvoir suprême,  
N'ayant vécu que pour lui-même,  
Mourut pour le bien de l'État.

Telle était la probité sévère du ministre, qu'à sa mort on trouva sa succession à peine égale à celle d'un bourgeois médiocrement riche, et qu'elle n'aurait pas suffi à la moitié de la dépense du mausolée que Louis XV lui fit élever. On ne connaît de ce prélat aucun ouvrage, quoiqu'il ait été membre des trois Académies : de l'Académie Française depuis 1717, de celle des Sciences depuis 1721, et de celle des Inscriptions et Belles-Lettres depuis 1725. Il fut en outre proviseur de Sorbonne et supérieur de la maison de Navarre. Malgré la réunion de tant de dignités, peu d'hommes ont eu plus d'aménité dans les mœurs et plus de douceur dans le caractère. Ni les honneurs du pouvoir, ni le rang de cardinal n'avaient altéré ses habitudes de simplicité. Quoique ami de Walpole, Fleury fuyait le luxe et haïssait la corruption. Il était essentiellement homme de goût et d'esprit. « Sa conversation, dit un de ses biographes, était aisée, amusante et nourrie d'anecdotes curieuses. Il avait la répartie prompte et brillante; il plaisantait finement, et, ce qui est très-rare, il n'offensait personne. » Il possédait, comme ecclésiastique, des qualités précieuses. Les mandements qu'il fit pendant son épiscopat de Fréjus sont des modèles de cette simplicité qui fait le charme de l'éloquence pastorale. Il

(1) Dans une lettre écrite par lui au général autrichien Kœnigseck, il s'excusait de la guerre entreprise; il avouait qu'on l'avait entraîné au delà de ses mesures : « Bien des gens, disait-il, savent combien j'ai été opposé aux résolutions que nous avons prises, et que j'ai été forcé, en quelque sorte, d'y consentir. » La reine de Hongrie, pour toute réponse, fit publier la lettre. Cette publication déconsidéra le ministère français, refroidit nos alliés, enhardit nos ennemis. Alors le cardinal écrivit une seconde lettre, dans laquelle il se plaignait au général autrichien d'un pareil procédé, ajoutant « qu'il ne lui écrivait plus désormais ce qu'il pense. » Cette seconde lettre lui fit encore plus de tort que la première. Il les fit désavouer toutes les deux.

tection, aumônier du roi : autre surprise ; mais on s'y accoutuma. Fleury, souple et respectueux, d'un esprit agréable, d'une figure qui l'était encore plus, gagna toujours du terrain. Il eut le bonheur ou l'*entregent* de parvenir à être souffert, puis admis dans les meilleures compagnies en hommes et en femmes, surtout chez les gens en place. Il était reçu chez M. de Seignelay, ne bougeait de chez MM. de Croissy, de Pomponne, de Torcy, où il était à la vérité sans conséquence, et suppléait aux sonnettes avant leur invention. Il menait ainsi une vie très-agréable. Mais Louis XIV n'estimait pas sa conduite ; il disait qu'il était trop dissipé. On tenta d'engager le roi à lui donner un évêché ; on n'y réussit pas. Fleury resta quatre ou cinq ans dans cette espèce d'excommunication. Quand l'évêché de Fréjus vint à vaquer, il en marqua son désir. L'archevêque de Paris, qui l'en vit touché jusqu'aux larmes, en prit généreusement pitié ; et, malgré l'expresse défense du roi, il hasarda encore une tentative. Elle fut reçue de manière à fermer la bouche à tout autre ; mais le prélat ne se rebuta pas. Il insista si fortement, que Louis XIV, d'impatience, lui mit la main sur l'épaule, et le serrant, et le secouant, lui dit : « Eh bien, monsieur, vous voulez donc que je fasse l'abbé de Fleury évêque de Fréjus. Vous insistez que c'est un diocèse au bout du royaume et en pays perdu. Il faut donc vous satisfaire ; mais souvenez-vous bien, je vous le prédis, vous vous en repentirez. »

Fleury était à Fréjus quand le duc de Savoie envahit cette province en 1707. Il reçut ce prince avec de grandes déférences, au grand déplaisir de Louis XIV. Plus tard il demanda d'abord à quitter son évêché, dont l'air était contraire à sa santé (1715) ; puis il accepta l'abbaye de Tournus, et signala les six derniers mois de son administration par des rigueurs inaccoutumées contre les jansénistes. Ses amis ne manquèrent pas de le faire valoir à la cour pour préparer sa nomination de précepteur. Tellier craignit, s'il ne le faisait pas agréer au roi, d'exciter contre lui tout le parti du duc et de la duchesse du Maine, favorables au candidat : Fleury fut donc nommé. La position d'un évêque à la cour du régent était difficile. Placé entre Philippe et le jeune roi, Fleury était doublement embarrassé. Sans compromettre en rien l'attachement qu'il avait inspiré à son élève, il sut ménager le chef intérimaire de l'État en se maintenant dans une honnête indépendance. Sa conduite sage et modérée lui valut l'estime du duc d'Orléans. On voulut lui donner l'archevêché de Reims ; mais il refusa cette position éminente, à laquelle était jointe la pairie, alors si haut placée dans l'opinion, et il déclara avec énergie que rien, dans l'âge où il était, ne devait le distraire des soins qu'il consacrait au jeune roi. Le régent lui fit accepter cependant l'abbaye de Saint-Étienne de Caen. En 1722, lors de la disgrâce de Villeroy, gouver-

neur de Louis XV, M. de Fréjus disparut un moment de la cour. Il avait promis au maréchal, qui avait été son protecteur, mais dont le joug commençait à lui devenir insupportable, qu'ils se maintiendraient ou tomberaient ensemble. Cette promesse faite, il eut soin de ne pas s'exiler au loin, et revint sans se faire presser.

Peu à peu le précepteur s'assura entièrement de la confiance de son élève, enfant triste et indolent. Après la mort du duc d'Orléans, en 1723, il aurait pu s'emparer du ministère ; mais il conseilla au jeune roi de donner le pouvoir au duc de Bourbon, se réservant de renverser quand il le voudrait un homme qui était décrié pour sa grossièreté et ses vices. L'évêque de Fréjus toutefois se fit donner la feuille des bénéfices. Bientôt le duc et sa maîtresse, la marquise de Prie, commencèrent à voir de mauvais œil l'influence du précepteur, et intriguèrent contre lui. L'évêque alors employa le moyen qui lui avait réussi après la disgrâce de Villeroy : il se réfugia au village d'Issy, dans la maison des sulpiciens. Le duc de Bourbon eut l'humiliation de rappeler lui-même son rival. Dès lors la chute du ministre était immanquable et prochaine. Le désordre croissait toujours, les courtisans assiégèrent l'évêque de Fréjus, en le conjurant de mettre un terme aux malheurs de l'État. Le roi exila le duc et la marquise, et écrivit à la reine, leur protectrice : « Je vous prie, Madame, et, s'il le faut, je vous l'ordonne, de faire tout ce que l'évêque de Fréjus vous dira de ma part, comme si c'était moi-même. » — Signé Louis.

Au mois de juin 1726, Fleury prit la direction des affaires, et bientôt après obtint le chapeau de cardinal. Mais il ne prit point le titre de premier ministre : il n'en voulut d'autre que celui de ministre d'État et surintendant des postes. Ainsi il commença à gouverner le royaume à un âge où d'ordinaire on cherche le repos. Au lieu de se borner à instruire son élève dans l'art de régner, le cardinal ne s'occupait qu'à exercer, à posséder seul le pouvoir. « Il trahit son roi, en mettant ses soins à nourrir en lui une timidité fatale et à l'éloigner des affaires. On a dit même que, pour mieux atteindre son but, il avait eu recours au plus honteux moyen ; mais la raison se refuse à croire qu'il soit allé jusqu'à devenir secrètement le complice d'un Richelieu et d'autres courtisans, qui s'étudièrent à faire germer des vices dans l'âme de leur maître (1). » Si l'administration de Fleury fut économe, probe, laborieuse, elle fut aussi sans génie, sans grandeur, et sans aucune vue d'avenir. Ne s'attachant qu'à empêcher toute secousse, il se contenta de laisser le pays accroître ses richesses et ses lumières, pendant une période de léthargie et de médiocrité. Le calme intérieur ne fut troublé que par de misérables discussions sur la bulle *Unigenitus*. Fleury, partisan des Jésuites (2),

(1) Droz, *Histoire du Règne de Louis XV*, t. I<sup>er</sup>, p. 2.

(2) En quittant son diocèse, Fleury publia un man-

laisa deux anciens agents de Dubois, Tendin et Laflotte, renouveler la persécution contre les jansénistes. Le pouvoir royal, le parlement, tous les partis enfin, se firent que du scandale; les petits coups d'État du ministre troublèrent la société, discréditèrent le gouvernement, et préparèrent le champ à l'incrédulité. A l'extérieur, le vieux cardinal suivit les mêmes errements. Privé de ce coup d'œil qui embrasse toutes les faces d'une affaire, de ce génie qui sait se décider pour le parti le plus avantageux à l'État, il borna son ambition politique à conserver au royaume le repos nécessaire pour réparer ses pertes. Ce fut l'alliance anglaise qu'il considéra comme le gage le plus assuré de la paix du monde, et il crut se l'assurer par une complaisance servile. Sous prétexte de ne pas alarmer l'Angleterre, dont le gouvernement était si habilement dirigé par Walpole, il laissa dépérir la marine, négligea l'armée, et sacrifia le commerce. Cependant il sut parfois tirer un parti avantageux de cette alliance; par exemple, en 1729, lorsque sa médiation rétablit la paix, sur le point d'être rompue par l'empereur, au roi d'Espagne, et en 1731, lorsque Charles VI consentit à ce que don Carlos recueillît en héritage les duchés de Parme et de Plaisance.

Stanislas, beau-père de Louis XV, avait été, en 1733, réélu roi de Pologne, tandis que quelques dissidents nommaient Auguste III; c'était pour la France une belle occasion d'embrasser une politique nouvelle. « On pouvait arrêter l'accroissement de la Russie par la régénération de la Pologne, et l'opinion publique semblait le deviner en se prononçant pour la guerre. Fleury ne comprit pas cette politique, pour laquelle il fallait, à dire vrai, une profonde intelligence de l'avenir; il ne voyait là qu'une expédition chevaleresque, qui allait renverser ses plans d'économie, la nécessité d'un armement qui pouvait troubler son alliance anglaise, mais il fut forcé de céder à l'ardeur de la noblesse. Cependant Stanislas avait été chassé de Varsovie.... Les Polonais attendaient une flotte et une armée; Fleury, qui craignait d'alarmer l'Angleterre, et dont l'économie dégénérait en lâcheté honteuse, envoya contre 50,000 Russes un vaisseau, trois millions, et 1,500 hommes. » La Pologne fut vaincue. Cependant le ministre sut mieux profiter de la guerre de 1734 et 1735 pour arracher quelques lambeaux aux ennemis de la France. Berwick, Noailles, d'Asfeld, sur le Rhin; Villars, Coigny et Brugie, en Italie, vengèrent

dement d'odieuses injures contre les jansénistes. Mais ce succès, obtenu uniquement par les circonstances, eut, suivant Saint-Simon, des effets qu'on n'avait pas prévus. « Le fameux père Querret en ayant eu connaissance, piqué du ton de présomption que prenait le nouveau antagoniste, enchaîna cette espèce de tocsin dans un de ses ouvrages avec l'ironie la plus amère, la plus méprisante. Fleury, avec son air doux, fin et modeste, était l'homme le plus superbe et le plus vindicatif que j'aie jamais connu. Il ne le pardonna ni au père Querret ni à ses adhérents. »

rien des dédains. Le traité de Vienne secourut le trône de Naples à un Bourbon, et à Stanislas les duchés de Lorraine et de Bar : ce fut là la plus belle époque du ministère de Fleury. Mais la prospérité et le calme ne furent pas de longue durée. Les dispositions pacifiques du cardinal ne purent empêcher la France de s'engager dans la guerre de la succession d'Autriche. Les sollicitations de l'électeur de Bavière, les intrigues des deux Belle-Isle, les cris de la noblesse, l'emportèrent sur ses répugnances. Pour la seconde fois, il fit manquer les chances de la guerre; alors il eut une d'instruction et maladroitement négociations avec l'Autriche (1), et entrava par ses instructions les opérations des généraux français. On n'en continua pas moins à se battre; mais, au milieu de ces revers, Fleury mourut, âgé de quatre-vingt-neuf ans et six mois. On attribue à Marmontes l'épigramme suivante :

Ci-gît cet, loin du faste et de l'orgueil,  
Du bonnet au pouvoir suprême,  
N'ayant rien que pour lui-même,  
Mourut pour le bien de l'État.

Telle était la probité sévère du ministre, qu'à sa mort on trouva sa succession à peine égale à celle d'un bourgeois médiocrement riche, et qu'elle n'aurait pas suffi à la moitié de la dépense du mausolée que Louis XV lui fit élever. On ne connaît de ce prélat aucun ouvrage, quoiqu'il ait été membre des trois Académies : de l'Académie Française depuis 1717, de celle des Sciences depuis 1721, et de celle des Inscriptions et Belles-Lettres depuis 1725. Il fut en outre proviseur de Sorbonne et supérieur de la maison de Navarre. Malgré la réunion de tant de dignités, peu d'hommes ont eu plus d'aménité dans les mœurs et plus de douceur dans le caractère. Ni les honneurs du pouvoir, ni le rang de cardinal n'avaient altéré ses habitudes de simplicité. Quoique ami de Walpole, Fleury fuyait le luxe et haïssait la corruption. Il était essentiellement homme de goût et d'esprit. « Sa conversation, dit un de ses biographes, était aisée, amusante et nourrie d'anecdotes curieuses. Il avait la répartie prompte et brillante; il plaisantait finement, et, ce qui est très-rare, il n'offensait personne. » Il possédait, comme ecclésiastique, des qualités précieuses. Les mandements qu'il fit pendant son épiscopat de Fréjus sont des modèles de cette simplicité qui fait le charme de l'éloquence pastorale. Il

(1) Dans une lettre écrite par lui au général autrichien Kerségues, il s'excusait de la guerre entreprise; il avouait qu'on l'avait entraîné au delà de ses mesures : « Bien des gens, disait-il, savent combien j'ai été opposé aux résolutions que nous avons prises, et que j'ai été forcé, en quelque sorte, d'y consentir. » La reine de Hongrie, pour toute réponse, fit publier la lettre. Cette publication déconcerta le ministère français, refusaient ses alliés, enhardit ses ennemis. Alors le cardinal écrivit une seconde lettre, dans laquelle il se plaignait au général autrichien d'un pareil procédé, ajoutant : « qu'il ne lui écrit plus désormais ce qu'il pense. » Cette seconde lettre lui fit encore plus de tort que la première. Il ne fit découvrir toutes les deux.



aimait les lettres et les sciences, et s'en montra protecteur éclairé. Par ses soins, la Bibliothèque du Roi fut achevée et agrandie, et il l'enrichit de plusieurs manuscrits précieux, qu'il fit acheter en Égypte, en Grèce, et jusqu'en Chine. Ce fut pendant son ministère qu'on envoya à grands frais, dans la Laponie et le Pérou, des académiciens chargés de mesurer un degré du méridien et de déterminer plus exactement la configuration du globe terrestre. [LE BAS, *Dict. enc. de la France, et Enc. des G. du M.*]

Saint-Simon, *Mémoires*. — Voltaire, *Siècles de Louis XIV et de Louis XV*. — Duclos, *Mémoires secrets*. — Lacretelle, *Histoire du dix-huitième siècle*. — Sismondi, *Histoire des Français*, t. XXVIII.

**FLEURY (Julien)**, philologue français, né vers 1650, mort à Paris, le 13 septembre 1725. Professeur d'éloquence au collège de Navarre, il fut chargé de travailler aux éditions *ad usum delphini*. Il donna pour sa part l'édition d'*Apulée*; Paris, 1688, 2 vol. in-4°, et celle de la *Concorde évangélique* grecque et latine, de Nicolas Toinard d'Orléans; Paris, 1707, in-fol. Il avait commencé aussi une édition d'*Ausone*, mais il interrompit ce travail, par scrupule religieux; l'abbé Souhay l'acheva, et le publia; Paris, 1730, in-4°. Julien Fleury était chanoine de Chartres.

D. Lion, *Bibliothèque Chartraine*.

**FLEURY (Jean-Baptiste)**, archéologue français, né à Besançon, en 1698, mort dans la même ville, en 1754. Il était chanoine du chapitre de Besançon. On a de lui : plusieurs *Dissertations sur des usages singuliers de l'église de Besançon*, publiées dans le *Mercur*, 1741, 1742, et réimprimées dans la *Revue franc-comtoise*, année 1845; — l'*Almanach historique de Besançon et de la Franche-Comté* des années 1752 et 1753.

Feller, *Biographie universelle* (édit. Weiss).

**FLEURY (\*\*\*)**, auteur lyrique français, né à Lyon, vers 1705, mort en 1746. Il n'est connu que par les deux pièces suivantes, qui eurent du succès : *Biblis*, tragédie-opéra, cinq actes, avec prologue, musique de Lacoste, représentée en 1732, imprimée dans le tome XV, p. 205-264, du *Recueil général des Opéras* de J.-B.-Christophe Ballard; Paris, 1739, in-12; — *Les Génies*, ballet en quatre entrées, avec prologue, musique de M<sup>lle</sup> Duval, représenté en 1736, et imprimé tome XVI, p. 371-428, du même recueil; Paris, 1745. Les entrées de ce ballet, fort remarquable par ses décors, formaient quatre petits épisodes séparés, sous les titres de *Les Nymphes, ou l'Amour indiscret*; *les Gnomes, ou l'Amour ambitieux*; *les Salamandres, ou l'Amour violent*; *les Sylphes, ou l'Amour léger*; la versification laisse beaucoup à désirer.

A. JARRY.

*Histoire de l'Académie royale de Musique*. — G. Audon et Delandine, *Dictionnaire historique*.

**FLEURY (Jacques)**, littérateur français, né à Paris, vers 1730, mort dans la même ville, en

1775. Il était avocat au parlement de Paris. Doué d'un esprit naturel et agréable, il se distingua plutôt comme littérateur que comme jurisconsulte. On a de lui : *Le Bouquet du Roi*, opéra-comique, avec Vadé et Lattaignant; Paris, 1752-1753, in-8°; — *Le Retour favorable*, prologue-opéra-comique, théâtre de la Foire Saint-Germain, 3 février 1752; Paris, 1758, in-8°; — *Le Littérateur impartial, ou précis des ouvrages périodiques*, avec La Marche-Courmont; La Haye et Paris, 1760, in-12; — *Folies*; Paris, 1760, in-12, et 1769, in-8° : c'est un recueil de *chansons, épigrammes et fables*, écrites avec beaucoup de facilité et de gaieté; — *Chansons maçonniques*; Paris, 1760, in-8°; — *Les Grands Objets de la Foi, ou mystères, odes chantantes*; Avranches, 1775, in-8°; — *Dictionnaire de l'Ordre de la Félicité*; *ibid.*, même année, in-8°; — *Le Miroir magique*, opéra-comique, avec Lesage et d'Orneval; — *La Mort du Gorel*, tragédie pour rire, en vers, avec vaudevilles; Paris, 1753, in-8°; — *Le Rossignol*, opéra-comique.

A. J.

*Nouveau Théâtre de la Foire*, III. — Quérard, *La France littéraire*.

**FLEURY (LIARD, dit)**, comédien français, né à Paris, vers 1708, vivait encore en 1793. Il était fils d'un cent-suisse du roi Louis XV. Ses parents tenaient une auberge au faubourg Saint-Honoré. Fleury débuta le 23 avril 1733, par le rôle d'Achille dans l'*Iphigénie* de Racine. Il fut reçu le 21 décembre suivant, mais quitta le théâtre le 12 novembre 1736, avec une pension de 500 livres. Fleury était d'un fort beau physique et disait convenablement. Quelques biographes du temps ont attribué à la passion qu'il sut inspirer à une très-grande dame le court séjour qu'il fit au théâtre.

A. J.

*Catalogue de la bibliothèque de M. de Solenne*. — *Mercur* de 1733, 1734.

**FLEURY (Aimée, née comtesse de Coigny, duchesse DE)**, femme de lettres française, née à Paris, vers 1776, morte le 17 janvier 1820. Son père était frère cadet du dernier maréchal duc de Coigny. Elle fut mariée très-jeune au duc de Fleury, petit-neveu du cardinal; son mari ayant émigré, elle divorça, et reprit le nom d'*Aimée de Coigny* et plus tard celui de *comtesse de Coigny*. Elle était déjà très-remarquée, grâce à son éducation littéraire, à son esprit et à sa beauté, lorsque, en 1794, elle fut emprisonnée à Saint-Lazare. Sa naissance et ses relations étaient ses seuls crimes. André Chénier (voyez ce nom) était alors détenu dans la même prison; il vit Aimée de Coigny, et fut vivement frappé de sa grâce touchante et de son naïf amour de la vie. Son cœur de poète s'émoussa devant cette infortune, et, oubliant sa propre destinée, il composa la belle ode devenue célèbre sous le titre de *La Jeune Captive*. Quoique M<sup>me</sup> de Coigny ne soit pas nommée dans ce dernier chant de Chénier, il est facile de reconnaître la muse qui inspira



l'infortuné poète. Le 9 thermidor sauva la jeune femme, qui plus tard épousa M. de Montrond. « Aînée de Coigny avait connu, disait Lemerrier, tout ce que l'élégance, la délicatesse, les grâces, donnaient de charme à la cour de Versailles. Depuis que sa séparation d'avec son mari lui avait fait reprendre le nom de son père, elle avait connu tout ce que la révolution avait fait naître de plus intéressant, de plus solide, de plus éclairé sur les affaires et les personnes qui les avaient dirigées. Ce mélange d'instruction mit en valeur les qualités naturelles et les avantages de son éducation, qui avait été extrêmement soignée. Également familière avec les belles-lettres françaises et latines, elle avait tout l'acquis d'un homme; mais le savoir en elle n'était jamais pédant : elle resta toujours femme, et l'une des plus aimables de toutes. Sa conversation éclatait en traits piquants, imprévus et originaux; elle résumait toute l'éloquence de M<sup>me</sup> de Stael en quelques mots perçants. » On connaît de M<sup>me</sup> de Fleury : *Alvar*; Paris, Firmin Didot, 1818, 2 vol. in-12. Ce roman ne fut tiré qu'à vingt-cinq exemplaires. Le style en est simple et pourtant passionné; l'intrigue ingénieuse et attachante; — *Mémoires sur nos temps*; — et *Collection de portraits sur nos contemporains*; ces deux ouvrages sont restés manuscrits.

A. JADIN.

Népomucène Lemerrier, *Le Censeur européen*, 29 janvier 1830. — *Dictionnaire des Contemporains*.

**FLEURY** (*Abraham-Joseph BÉNARD*, connu sous le nom de), célèbre comédien français, né à Chartres, en 1751, mort à Orléans, le 3 mars 1822. Ses parents étaient comédiens de campagne. Résolu, très-jeune encore, à tenter la fortune, il se rendit à Lyon, et offrit ses services au directeur du théâtre de cette ville, qui les accepta et le garda plusieurs années dans sa troupe. Le 7 mars 1774, Fleury débuta sur le Théâtre-Français, par le rôle d'Égisthe. Ce début ne réussit pas : il avait à lutter contre la réputation de Bellecour, de Molé et de Monvel, et, bien qu'on lui reconnût de l'intelligence, sa voix rauque et certain manque de tenue excitèrent des murmures. Il retourna alors en province, et ne se représenta sur le Théâtre-Français que le 20 mars 1778, dans les rôles de Sainville fils, de *La Gouvernante*, et de Dormilly des *Fausse Indélicates*. Cette seconde épreuve lui fut favorable, et le fit recevoir dans la même année; mais ce ne fut véritablement que dix ans plus tard qu'il se plaça sur la ligne des premiers sujets. Dans cet intervalle il avait considérablement travaillé, et lorsque Molé, déjà vieux, dut renoncer aux rôles de *petits-maitres*, Fleury se les approprias avec une habileté et une grâce qu'on était loin de soupçonner chez lui. Plus tard il voulut aborder les premiers rôles, tels que *Le Misanthrope*, *Tartufe*, *Le Philosophe marié*, *L'Homme du Jour*, et il les joua avec une grande supériorité; cependant, il est juste de dire

qu'il n'y remplaça pas tout à fait Molé. Sa diction, quelque peu saccadée et plus spirituelle que correcte, ne convenait pas complètement à l'accomplissement de ces rôles. Il avait paru pendant longtemps dans la tragédie, ainsi que l'exigeaient alors les règlements; mais il renonça à ce genre dès 1782, afin de se consacrer exclusivement à la comédie. Comme Molé était encore à cette époque en possession de tous les grands rôles, Fleury, tout en cherchant à s'en rapprocher, se garda bien de le copier servilement. Aussi chercha-t-il ailleurs, en dehors du répertoire, une occasion de se produire sous le jour le plus avantageux, sans porter ombrage à son chef d'emploi, et il fit remettre à la scène *L'École des Bourgeois* de D'Allainval. Le succès en fut prodigieux, et a été le moment le plus brillant de sa réputation. Le 6 mars 1789 avait lieu la première représentation des *Deux Pages*, et l'on sait combien fut complète l'illusion que produisit cet éminent comédien dans le personnage du grand Frédéric. L'imitation fut si parfaite, qu'elle arracha des larmes au prince Henri de Prusse, frère du monarque, qui le lendemain fit remettre à Fleury une tabatière fort riche, ornée du portrait du feu roi, et accompagnée d'une lettre autographe que Fleury aimait à montrer à ses intimes. Cet acteur fut moins heureux dans la reproduction d'Henri IV de *La Partie de Chasse*. A la révolution, Fleury fut incarcéré ainsi que la plupart de ses camarades, pour avoir représenté *Paméla*, pièce de François (de Neufchâteau). Il fut sauvé par la soustraction des pièces du procès, opérée par les soins de La Bussière, employé au comité de sûreté générale. Il comptait quarante-quatre ans de service lorsque, moins volontairement que forcé par des tracasseries intestines, il prit sa retraite, le 1<sup>er</sup> avril 1818, avec une pension de 9,000 francs, et vint habiter Orléans, où il passa les quatre dernières années de sa vie. Il a paru, de 1835 à 1837, un ouvrage intitulé : *Mémoires de Fleury de la Comédie-Française, rédigés sur des notes authentiques*, 6 vol. in-8°. Ces mémoires apocryphes, fort spirituellement composés d'ailleurs, sont dus à la plume de M. J.-B. Laflitte, qui a mis à contribution tous les mémoires du temps; car il résulte de témoignages authentiques que jamais Fleury n'a laissé de matériaux écrits.

Éd. DE MANKE.

*Mercur de France. — Almanach des Spectacles. — Éphémérides universelles. — Correspondance de Grimm. — Mémoires de L. Fustl.*

\* **FLEURY** (*Louis-Joseph*), médecin, né à Saint-Petersbourg, de parents français. Reçu docteur en médecine à Paris, en 1839, il a obtenu au concours la place de professeur agrégé. On a de lui : *Mémoire et observations sur les affections cutanées décrites par Willan sous les noms de Psoriasis et de Lepra vulgaris*; dans les *Archives médicales*, 1836; — *Mémoire sur*

aimait les lettres et les sciences, et s'en montra protecteur éclairé. Par ses soins, la Bibliothèque du Roi fut achevée et agrandie, et il l'enrichit de plusieurs manuscrits précieux, qu'il fit acheter en Égypte, en Grèce, et jusqu'en Chine. Ce fut pendant son ministère qu'on envoya à grands frais, dans la Laponie et le Pérou, des académiciens chargés de mesurer un degré du méridien et de déterminer plus exactement la configuration du globe terrestre. [LE BAS, *Dict. enc. de la France, et Enc. des G. du M.*]

Saint-Simon, *Mémoires*. — Voltaire, *Siècles de Louis XIV et de Louis XV*. — Duclos, *Mémoires secrets*. — Lacretelle, *Histoire du dix-huitième siècle*. — Sismondi, *Histoire des Français*, t. XXVIII.

**FLEURY (Julien)**, philologue français, né vers 1650, mort à Paris, le 13 septembre 1725. Professeur d'éloquence au collège de Navarre, il fut chargé de travailler aux éditions *ad usum delphini*. Il donna pour sa part l'édition d'*Apulée*; Paris, 1688, 2 vol. in-4°, et celle de la *Concorde évangélique* grecque et latine, de Nicolas Toinard d'Orléans; Paris, 1707, in-fol. Il avait commencé aussi une édition d'*Ausone*, mais il interrompit ce travail, par scrupule religieux; l'abbé Souhay l'acheva, et le publia; Paris, 1730, in-4°. Julien Fleury était chanoine de Chartres.

D. Liron, *Bibliothèque Chartraine*.

**FLEURY (Jean-Baptiste)**, archéologue français, né à Besançon, en 1698, mort dans la même ville, en 1754. Il était chanoine du chapitre de Besançon. On a de lui : plusieurs *Dissertations sur des usages singuliers de l'église de Besançon*, publiées dans le *Mercur*, 1741, 1742, et réimprimées dans la *Revue franc-comtoise*, année 1845; — l'*Almanach historique de Besançon et de la Franche-Comté* des années 1752 et 1753.

Feller, *Biographie universelle* (édit. Weiss).

**FLEURY (\*\*\*)**, auteur lyrique français, né à Lyon, vers 1705, mort en 1746. Il n'est connu que par les deux pièces suivantes, qui eurent du succès : *Biblis*, tragédie-opéra, cinq actes, avec prologue, musique de Lacoste, représentée en 1732, imprimée dans le tome XV, p. 205-264, du *Recueil général des Opéras* de J.-B.-Christophe Ballard; Paris, 1739, in-12; — *Les Génies*, ballet en quatre entrées, avec prologue, musique de M<sup>lle</sup> Duval, représenté en 1736, et imprimé tome XVI, p. 371-428, du même recueil; Paris, 1745. Les entrées de ce ballet, fort remarquable par ses décors, formaient quatre petits épisodes séparés, sous les titres de *Les Nymphes, ou l'Amour indiscret*; *les Gnomes, ou l'Amour ambitieux*; *les Salamandres, ou l'Amour violent*; *les Sylphes, ou l'Amour léger*; la versification laisse beaucoup à désirer.

A. JADIN.

*Histoire de l'Académie royale de Musique*. — Ciandon et Delandine, *Dictionnaire historique*.

**FLEURY (Jacques)**, littérateur français, né à Paris, vers 1730, mort dans la même ville, en

1775. Il était avocat au parlement de Paris. Doué d'un esprit naturel et agréable, il se distingua plutôt comme littérateur que comme jurisconsulte. On a de lui : *Le Bouquet du Roi*, opéra-comique, avec Vadé et Lattaignant; Paris, 1752-1753, in-8°; — *Le Retour favorable*, prologue-opéra-comique, théâtre de la Foire Saint-Germain, 3 février 1752; Paris, 1758, in-8°; — *Le Littérateur impartial, ou précis des ouvrages périodiques*, avec La Marche-Courmont; La Haye et Paris, 1760, in-12; — *Folies*; Paris, 1760, in-12, et 1769, in-8° : c'est un recueil de *chansons, épigrammes et fables*, écrites avec beaucoup de facilité et de gaieté; — *Chansons maçonniques*; Paris, 1760, in-8°; — *Les Grands Objets de la Foi, ou mystères, odes chantantes*; Avranches, 1775, in-8°; — *Dictionnaire de l'Ordre de la Félicité*; ibid., même année, in-8°; — *Le Miroir magique*, opéra-comique, avec Lesage et d'Orneval; — *La Mort du Goret*, tragédie pour rire, en vers, avec vaudevilles; Paris, 1753, in-8°; — *Le Rossignol*, opéra-comique.

A. J.

*Nouveau Théâtre de la Foire*, III. — Quérard, *La France littéraire*.

**FLEURY (LIARD, dit)**, comédien français, né à Paris, vers 1708, vivait encore en 1793. Il était fils d'un cent-suisse du roi Louis XV. Ses parents tenaient une auberge au faubourg Saint-Honoré. Fleury débuta le 23 avril 1733, par le rôle d'Achille dans l'*Iphigénie* de Racine. Il fut reçu le 21 décembre suivant, mais quitta le théâtre le 12 novembre 1736, avec une pension de 500 livres. Fleury était d'un fort beau physique et disait convenablement. Quelques biographes du temps ont attribué à la passion qu'il sut inspirer à une très-grande dame le court séjour qu'il fit au théâtre.

A. J.

*Catalogue de la bibliothèque de M. de Solenne*. — *Mercur* de 1733, 1734.

**FLEURY (Aimée, née comtesse de Coigny, duchesse de)**, femme de lettres française, née à Paris, vers 1776, morte le 17 janvier 1820. Son père était frère cadet du dernier maréchal duc de Coigny. Elle fut mariée très-jeune au duc de Fleury, petit-neveu du cardinal; son mari ayant émigré, elle divorça, et reprit le nom d'*Aimée de Coigny* et plus tard celui de *comtesse de Coigny*. Elle était déjà très-remarquée, grâce à son éducation littéraire, à son esprit et à sa beauté, lorsque, en 1794, elle fut emprisonnée à Saint-Lazare. Sa naissance et ses relations étalaient ses seuls crimes. André Chénier (voyez ce nom) était alors détenu dans la même prison; il vit Aimée de Coigny, et fut vivement frappé de sa grâce touchante et de son naïf amour de la vie. Son cœur de poète s'émut devant cette infortune, et, oubliant sa propre destinée, il composa la belle ode devenue célèbre sous le titre de *La Jeune Captive*. Quoique M<sup>me</sup> de Coigny ne soit pas nommée dans ce dernier chant de Chénier, il est facile de reconnaître la muse qui inspira

l'infortuné poète. Le 9 thermidor sauva la jeune femme, qui plus tard épousa M. de Montrond. « Aimée de Coigny avait connu, disait Lemerrier, tout ce que l'élégance, la délicatesse, les grâces, donnaient de charme à la cour de Versailles. Depuis que sa séparation d'avec son mari lui avait fait reprendre le nom de son père, elle avait connu tout ce que la révolution avait fait naître de plus intéressant, de plus solide, de plus éclairé sur les affaires et les personnes qui les avaient dirigées. Ce mélange d'instruction mit en valeur les qualités naturelles et les avantages de son éducation, qui avait été extrêmement soignée. Également familière avec les belles-lettres françaises et latines, elle avait tout l'acquis d'un homme; mais le savoir en elle n'était jamais pédant : elle resta toujours femme, et l'une des plus aimables de toutes. Sa conversation éclatait en traits piquants, imprévus et originaux; elle résumait toute l'éloquence de M<sup>me</sup> de Stael en quelques mots perçants. » On connaît de M<sup>me</sup> de Fleury : *Alvar*; Paris, Firmin Didot, 1818, 2 vol. in-12. Ce roman ne fut tiré qu'à vingt-cinq exemplaires. Le style en est simple et pourtant passionné; l'intrigue ingénieuse et attachante; — *Mémoires sur nos temps*; — et *Collection de portraits sur nos contemporains*; ces deux ouvrages sont restés manuscrits.

A. JADIN.

Népomucène Lemerrier, *Le Censeur européen*, 29 janvier 1830. — *Dictionnaire des Contemporains*.

**FLEURY** (Abraham-Joseph BÉNARD, connu sous le nom de), célèbre comédien français, né à Chartres, en 1751, mort à Orléans, le 3 mars 1822. Ses parents étaient comédiens de campagne. Résolu, très-jeune encore, à tenter la fortune, il se rendit à Lyon, et offrit ses services au directeur du théâtre de cette ville, qui les accepta et le garda plusieurs années dans sa troupe. Le 7 mars 1774, Fleury débuta sur le Théâtre-Français, par le rôle d'Égisthe. Ce début ne réussit pas : il avait à lutter contre la réputation de Bellecour, de Molé et de Monvel, et, bien qu'on lui reconnût de l'intelligence, sa voix rauque et certain manque de tenue excitèrent des murmures. Il retourna alors en province, et ne se représenta sur le Théâtre-Français que le 20 mars 1778, dans les rôles de Sainville fils, de *La Gouvernante*, et de Dormilly des *Fausse Indélicates*. Cette seconde épreuve lui fut favorable, et le fit recevoir dans la même année; mais ce ne fut véritablement que dix ans plus tard qu'il se plaça sur la ligne des premiers sujets. Dans cet intervalle il avait considérablement travaillé, et lorsque Molé, déjà vieux, dut renoncer aux rôles de *petits-maitres*, Fleury se les approprias avec une habileté et une grâce qu'on était loin de soupçonner chez lui. Plus tard il voulut aborder les premiers rôles, tels que *Le Misanthrope*, *Tartufe*, *Le Philosophe marié*, *L'Homme au Jour*, et il les joua avec une grande supériorité; cependant, il est juste de dire

qu'il n'y remplaça pas tout à fait Molé. Sa diction, quelque peu saccadée et plus spirituelle que correcte, ne convenait pas complètement à l'accomplissement de ces rôles. Il avait paru pendant longtemps dans la tragédie, ainsi que l'exigeaient alors les règlements; mais il renonça à ce genre dès 1782, afin de se consacrer exclusivement à la comédie. Comme Molé était encore à cette époque en possession de tous les grands rôles, Fleury, tout en cherchant à s'en rapprocher, se garda bien de le copier servilement. Aussi chercha-t-il ailleurs, en dehors du répertoire, une occasion de se produire sous le jour le plus avantageux, sans porter ombrage à son chef d'emploi, et il fit remettre à la scène *L'École des Bourgeois* de D'Allainval. Le succès en fut prodigieux, et a été le moment le plus brillant de sa réputation. Le 6 mars 1789 avait lieu la première représentation des *Deux Pages*, et l'on sait combien fut complète l'illusion que produisit cet éminent comédien dans le personnage du grand Frédéric. L'imitation fut si parfaite, qu'elle arracha des larmes au prince Henri de Prusse, frère du monarque, qui le lendemain fit remettre à Fleury une tabatière fort riche, ornée du portrait du feu roi, et accompagnée d'une lettre autographe que Fleury aimait à montrer à ses intimes. Cet acteur fut moins heureux dans la reproduction d'Henri IV de *La Partie de Chasse*. A la révolution, Fleury fut incarcéré ainsi que la plupart de ses camarades, pour avoir représenté *Paméla*, pièce de François (de Neufchâteau). Il fut sauvé par la soustraction des pièces du procès, opérée par les soins de La Bussière, employé au comité de sûreté générale. Il comptait quarante-quatre ans de service lorsque, moins volontairement que forcé par des tracasseries intestines, il prit sa retraite, le 1<sup>er</sup> avril 1818, avec une pension de 9,000 francs, et vint habiter Orléans, où il passa les quatre dernières années de sa vie. Il a paru, de 1835 à 1837, un ouvrage intitulé : *Mémoires de Fleury de la Comédie-Française, rédigés sur des notes authentiques*, 6 vol. in-8°. Ces mémoires apocryphes, fort spirituellement composés d'ailleurs, sont dus à la plume de M. J.-B. Laflitte, qui a mis à contribution tous les mémoires du temps; car il résulte de témoignages authentiques que jamais Fleury n'a laissé de matériaux écrits.

Éd. DE MANKE.

*Mercur de France*. — *Almanach des Spectacles*. — *Éphémérides universelles*. — *Correspondance de Grimm*. — *Mémoires de L. Fustl*.

\* **FLEURY** (Louis-Joseph), médecin, né à Saint-Petersbourg, de parents français. Reçu docteur en médecine à Paris, en 1839, il a obtenu au concours la place de professeur agrégé. On a de lui : *Mémoire et observations sur les affections cutanées décrites par Willan sous les noms de Psoriasis et de Lepros vulgaris*; dans les *Archives médicales*, 1836; — *Mémoire sur*

aimait les lettres et les sciences, et s'en montra protecteur éclairé. Par ses soins, la Bibliothèque du Roi fut achevée et agrandie, et il l'enrichit de plusieurs manuscrits précieux, qu'il fit acheter en Égypte, en Grèce, et jusqu'en Chine. Ce fut pendant son ministère qu'on envoya à grands frais, dans la Laponie et le Pérou, des académiciens chargés de mesurer un degré du méridien et de déterminer plus exactement la configuration du globe terrestre. [LE BAS, *Dict. enc. de la France, et Enc. des G. du M.*]

Saint-Simon, *Mémoires*. — Voltaire, *Siècles de Louis XIV et de Louis XV*. — Duclos, *Mémoires secrets*. — Lacretelle, *Histoire du dix-huitième siècle*. — Sismondi, *Histoire des Français*, t. XXVIII.

**FLEURY (Julien)**, philologue français, né vers 1650, mort à Paris, le 13 septembre 1725. Professeur d'éloquence au collège de Navarre, il fut chargé de travailler aux éditions *ad usum delphini*. Il donna pour sa part l'édition d'*Apulée*; Paris, 1688, 2 vol. in-4°, et celle de la *Concorde évangélique* grecque et latine, de Nicolas Toinard d'Orléans; Paris, 1707, in-fol. Il avait commencé aussi une édition d'*Ausone*, mais il interrompit ce travail, par scrupule religieux; l'abbé Souchay l'acheva, et le publia; Paris, 1730, in-4°. Julien Fleury était chanoine de Chartres.

D. Liron, *Bibliothèque Chartraine*.

**FLEURY (Jean-Baptiste)**, archéologue français, né à Besançon, en 1698, mort dans la même ville, en 1754. Il était chanoine du chapitre de Besançon. On a de lui : plusieurs *Dissertations sur des usages singuliers de l'église de Besançon*, publiées dans le *Mercur*, 1741, 1742, et réimprimées dans la *Revue franc-comtoise*, année 1845; — l'*Almanach historique de Besançon et de la Franche-Comté* des années 1752 et 1753.

Feller, *Biographie universelle* (édit. Weiss).

**FLEURY (\*\*\*)**, auteur lyrique français, né à Lyon, vers 1705, mort en 1746. Il n'est connu que par les deux pièces suivantes, qui eurent du succès : *Biblis*, tragédie-opéra, cinq actes, avec prologue, musique de Lacoste, représentée en 1732, imprimée dans le tome XV, p. 205-264, du *Recueil général des Opéras* de J.-B.-Christophe Ballard; Paris, 1739, in-12; — *Les Génies*, ballet en quatre entrées, avec prologue, musique de M<sup>lle</sup> Duval, représenté en 1736, et imprimé tome XVI, p. 371-428, du même recueil; Paris, 1745. Les entrées de ce ballet, fort remarquable par ses décors, formaient quatre petits épisodes séparés, sous les titres de *Les Nymphes, ou l'Amour indiscret*; *les Gnomes, ou l'Amour ambitieux*; *les Salamandres, ou l'Amour violent*; *les Sylphes, ou l'Amour léger*; la versification laisse beaucoup à désirer.

A. JADIN.

*Histoire de l'Académie royale de Musique*. — Cochenet et Delandine, *Dictionnaire historique*.

**FLEURY (Jacques)**, littérateur français, né à Paris, vers 1730, mort dans la même ville, en

1775. Il était avocat au parlement de Paris. Doué d'un esprit naturel et agréable, il se distingua plutôt comme littérateur que comme jurisconsulte. On a de lui : *Le Bouquet du Roi*, opéra-comique, avec Vadé et Lattaignant; Paris, 1752-1753, in-8°; — *Le Retour favorable*, prologue-opéra-comique, théâtre de la Foire Saint-Germain, 3 février 1752; Paris, 1758, in-8°; — *Le Littérateur impartial, ou précis des ouvrages périodiques*, avec La Marche-Courmont; La Haye et Paris, 1760, in-12; — *Folies*; Paris, 1760, in-12, et 1769, in-8° : c'est un recueil de *chansons, épigrammes et fables*, écrites avec beaucoup de facilité et de gaieté; — *Chansons maçonniques*; Paris, 1760, in-8°; — *Les Grands Objets de la Foi, ou mystères, odes chantantes*; Avranches, 1775, in-8°; — *Dictionnaire de l'Ordre de la Félicité*; ibid., même année, in-8°; — *Le Miroir magique*, opéra-comique, avec Lesage et d'Orneval; — *La Mort du Goret*, tragédie pour rire, en vers, avec vaudevilles; Paris, 1753, in-8°; — *Le Rossignol*, opéra-comique.

A. J.

*Nouveau Théâtre de la Foire*, III. — Quérard, *La France littéraire*.

**FLEURY (LIARD, dit)**, comédien français, né à Paris, vers 1708, vivait encore en 1793. Il était fils d'un cent-suisse du roi Louis XV. Ses parents tenaient une auberge au faubourg Saint-Honoré. Fleury débuta le 23 avril 1733, par le rôle d'Achille dans l'*Iphigénie* de Racine. Il fut reçu le 21 décembre suivant, mais quitta le théâtre le 12 novembre 1736, avec une pension de 500 livres. Fleury était d'un fort beau physique et disait convenablement. Quelques biographes du temps ont attribué à la passion qu'il sut inspirer à une très-grande dame le court séjour qu'il fit au théâtre.

A. J.

*Catalogue de la bibliothèque de M. de Solenne*. — *Mercur* de 1733, 1734.

**FLEURY (Aimée, née comtesse de Coigny, duchesse de)**, femme de lettres française, née à Paris, vers 1776, morte le 17 janvier 1820. Son père était frère cadet du dernier maréchal duc de Coigny. Elle fut mariée très-jeune au duc de Fleury, petit-neveu du cardinal; son mari ayant émigré, elle divorça, et reprit le nom d'*Aimée de Coigny* et plus tard celui de *comtesse de Coigny*. Elle était déjà très-remarquée, grâce à son éducation littéraire, à son esprit et à sa beauté, lorsque, en 1794, elle fut emprisonnée à Saint-Lazare. Sa naissance et ses relations étaient ses seuls crimes. André Chénier (voyez ce nom) était alors détenu dans la même prison; il vit Aimée de Coigny, et fut vivement frappé de sa grâce touchante et de son naïf amour de la vie. Son cœur de poète s'émut devant cette infortune, et, oubliant sa propre destinée, il composa la belle ode devenue célèbre sous le titre de *La Jeune Captive*. Quoique M<sup>me</sup> de Coigny ne soit pas nommée dans ce dernier chant de Chénier, il est facile de reconnaître la muse qui inspira

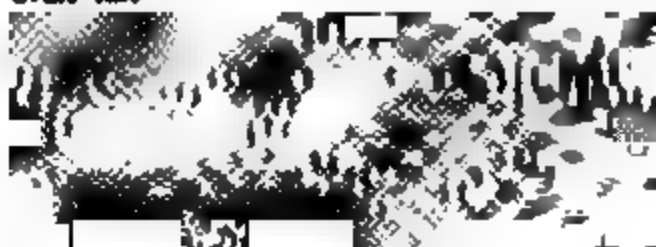
l'infortuné poète. Le 9 thermidor sauva la jeune femme, qui plus tard épousa M. de Montrond.

« Aimée de Coigny avait

l'élégan

grâce de char

saillies. Depuis que son mari lui avait fait reprendre le nom de son père, elle avait connu tout ce que la révolution avait fait



aimables de sa cour- en traits res

et originaux; elle résumait

M<sup>me</sup> de Staël en On connaît de M<sup>me</sup> var; Paris, Firmin Didot, 1818, 2 vol. in-12. Ce roman ne fut tiré qu'à vingt-cinq exemplaires. Le style en est in-

sur nos

sur nos

; ces deux ouvrages sont restés manuscrits.

A. JADIN.

Répomucène Lemerrier, Le 20<sup>th</sup> 1788. 18 Jan- des Contemporains.

**FLEURY** (Abraham-Joseph BÉNARD, connu sous le nom de), 20<sup>th</sup> 1788.

né à Chartres, en 1751,

mars 1822. Ses parents

campagne.

la fortune, et offrit ses services au

les accepta et le garda plusieurs années dans sa troupe. Le 7 mars 17

Théâtre-Français, par le

ne réussit pas :

de Bellecour, de

et certain mur-

mures. Il retourna alors en province, et ne se représenta sur le Théâtre-Français que le 20

mars 1778, dans les rôles de Sainville fils, de *La*

*Fausse In-*

seconde épreuve lui fut favorable,

et la même année; mais ce ne

se plaça sur la ligne des

Dans cet intervalle il avait travaillé,

eux, dut renon-

cer aux se les appropria

était loin de soupçonner chez lui. Plus tard il voulut aborder les premiers rôles, tels que *Le*

*Misanthrope*, *Tartufe*, *Le Philosophe marié*,

*L'Homme du Jour*, et il les joua avec une grande supériorité, cependant, il est juste de dire

qu'il n'y remplaça pas tout à fait Molé. Sa di-

que

à cette époque rôles, Fleury, cher, Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

à cette époque

rôles, Fleury,

cher,

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

à cette époque

rôles, Fleury,

cher,

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

à cette époque

rôles, Fleury,

cher,

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

à cette époque

rôles, Fleury,

cher,

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai

Autai



la suture intestinale; 1837, même recueil; — *De l'Hydrosudopathie, ou système thérapeutique*; ibid., octobre 1837; — *Observation de grossesse tubaire*; ibid., janvier 1838; — *Observations et réflexions sur l'opération de l'empyème*; ibid., juillet 1838; — *Compendium de Médecine pratique, etc.*; Paris 1836-1846; — *L'Homœopathie dévoilée*; Paris 1839, in-8°, 2<sup>e</sup> édit.; — *Essai sur l'infection purulente*; Paris, 1844, in-8°; — *Quelques Mots sur l'Organisation de la Médecine en France*; Paris, 1844.

Sachette, *Les Médecins de Paris*. — Lecomte et Bourquelot, *La Littérature contemporaine*.

**FLEURY DE CHABOUX** (Pierre-Alexandre-Édouard), administrateur français, né en 1779, mort le 28 septembre 1835. Dans la journée du 13 vendémiaire an iv (octobre 1795), il combattit, dit-on, avec la garde nationale parisienne insurgée contre les troupes de la Convention, commandées par le général Bonaparte. Peu de temps après, Fleury de Chaboulon embrassa la carrière administrative, et fut employé dans les finances. Appelé ensuite au conseil d'État comme auditeur, il fut attaché à la direction générale des domaines. Il passa bientôt à la sous-préfecture de Château-Salins, et s'y fit remarquer par son zèle. Lors de l'occupation de cette ville par les troupes de la coalition, Fleury de Chaboulon se rendit au quartier général de l'empereur, qui lui confia d'importantes missions et l'envoya reprendre ses fonctions administratives à Reims. Par ses proclamations et son exemple, il encouragea ses nouveaux administrés à la résistance. Mais les Russes parvinrent à s'emparer de la ville, et Fleury de Chaboulon dut se cacher. L'abdication de Napoléon le rendit à la vie privée; il en profita pour faire un voyage en Italie. Son retour en France coïncida avec celui de l'empereur, revenant de l'île d'Elbe. A Lyon, Napoléon le prit pour secrétaire intime. A Paris, l'empereur le chargea d'une mission pour Bâle; cette mission avait pour but de préparer l'ouverture de négociations avec l'Autriche.

Le désastre de Waterloo rendit ses démarches inutiles. Forcé de s'expatrier, Fleury de Chaboulon profita des loisirs que lui laissait le gouvernement de la Restauration pour publier des *Mémoires pour servir à l'histoire de sa vie privée, du retour et du règne de Napoléon en 1815* (Londres, 1819, 2 vol. in-8°). Ce livre, qui eut un grand succès de curiosité, a été réimprimé trois fois en 1820, à Leipzig, à Hambourg et à Bruxelles. Napoléon, qui avait promu Fleury de Chaboulon au grade d'officier de la Légion d'Honneur pendant les cent jours, dit de lui, dans ses *Mémoires*, qu'il était *plein de feu et de mérite*. Ney l'avait appelé *l'intrépide sous-préfet*. Revenu à Paris, il prit la direction d'une des premières compagnies d'assurance. La révolution de Juillet 1830 lui rouvrit les portes du

conseil d'État. En 1834, l'arrondissement de Château-Salins le nomma député; il prit la parole dans la discussion du budget pour appuyer un amendement relatif à la prorogation de la loterie L. Louvet.

Rabbe, Boisselin et Soliste-Frère, *Biogr. univ. et portr. des Contemp.* — Laurent (de l'Ardèche), dans le *Dict. de la France*, suppl. à la 1<sup>re</sup> édition. — Quérard, *La France littéraire*. — Lecomte et Bourquelot, *La Littér. franç. contemp.* — Discours de MM. de Boulay et A. de Laborde sur le décès de M. Fleury de Chaboulon, *Mon. du 6 oct. 1835*.

**FLEURY-TERNAL** (1) (Charles), historien et prédicateur français, né à Tain (Dauphiné) le 29 janvier 1692 (2), vivait encore en 1754. Il fit ses études au collège de Tournon, et entra, à l'âge de seize ans, dans l'ordre des Jésuites. De 1710 à 1716, il professa à Rodez, à Montpellier, à Auch. En 1719 il fut ordonné prêtre à Paris, où trois ans plus tard il débuta dans l'éloquence sacrée, et devint prédicateur de la cour. On a de lui : *Vie de saint Bernard, archevêque de Vienne*; Paris, 1722, in-12. Ce saint, qu'il faut se garder de confondre avec l'abbé de Clairvaux, et dont le véritable nom est Bernard, mourut à Romans, en 842. « Cette vie, extraite des différentes histoires de France, du bréviaire de l'église de Romans, de celui de l'ordre de Saint-Antoine, de celui de Grenoble, des manuscrits du père Chifflet, des Bollandistes, etc., dit M. l'abbé Nadal, dans sa récente *Histoire hagiologique du diocèse de Valence*, est assez bien écrite, mais l'imagination de l'auteur y embellit les faits outre mesure; » — *Histoire du cardinal de Tournon, ministre de France sous quatre de nos rois*; Paris, 1728, in-8° : ouvrage qui emprunte son principal intérêt aux documents tirés des archives du château de Tournon, antiques ou dispersées à l'époque de la révolution (3); — *Huit sermons* manuscrits conservés par des parents de Fleury, qui ont bien voulu nous les communiquer : ils sont écrits avec plus de correction et d'élégance que les ouvrages imprimés du même auteur. Dans un discours *Sur le pardon des injures*, nous rencontrons quelques traits heureux. Ainsi, après avoir énuméré différents

(1) Sur le titre de la *Vie de saint Bernard*, Fleury ajoute à son nom celui de *Ternal*, qui était celui de sa mère, sans doute afin de se distinguer de l'auteur de l'*Histoire ecclésiastique*, vivant encore à l'époque de la publication de ce livre.

(2) Le *Dictionnaire historique de Chaudon et Delandine*, Lyon, 1834, fait mention le père Fleury vers 1710. Delacroix, dans sa *Statistique du département de la Drôme*, s'arrête à cette source, comme à une date positive. L'est une erreur manifeste. En tête d'un des sermons autographes que nous avons sous les yeux, le père Fleury indique lui-même qu'il a été prêché à Paris en 1714. Enfin, un catalogue imprimé des membres du clergé de 1714, dont nous devons la communication à l'obligeance de M. P. Gault, de la Compagnie de Jésus, fait mention de notre auteur comme appartenant à la maison de Tournon.

(3) Les papiers qui échappèrent à la destruction furent recueillis par le savant moine de Saint-Silvestre (Charles-François de Fleury de Saint-Silvestre), ils se sont depuis

genres de haine, l'orateur ajoute : « Comme cette passion se replie de toutes les sortes, il est une haine modérée, qu'on appelle des gens d'honneur. On se hait avec une espèce de méthode, on se voit avec politesse, on se complimente avec effusion, on se détruit avec respect. Il est une haine d'un zèle apparent, d'autant plus dangereuse qu'elle est moins suspecte, haine sacrée, haine éternelle : les dévots ne pardonnent pas. Dites plutôt les hypocrites, car il n'est point de piété sans la charité. »

Anatole DE GALLIER.

*Documents inédits.*

**FLEURY.** Voyez JOLY DE FLEURY et ROSET (DE).

**FLEXIER DE REVAL**, pseudonyme (anagramme) de Xavier DE FELLER. Voy. FELLER.

**FLINCK** (*Govaert*), peintre hollandais, né à Clèves, en décembre 1616, mort à Amsterdam, le 2 décembre 1660. Son père, descendant d'une riche famille de commerçants, était trésorier de sa ville natale; il destina son fils à suivre la carrière qui avait enrichi ses ancêtres, et Govaert Flinck fut placé chez un marchand de soieries. Bientôt le patron de Flinck s'aperçut que son commis s'occupait plutôt de retracer des images que de tenir ses livres de commerce. Il renvoya le jeune barbouilleur à sa famille. « A cette époque, dit Descamps, on ne comprenait pas qu'un peintre pût presque être un honnête homme. » Flinck fut donc admonesté sévèrement et replacé chez un négociant d'Amsterdam. Là, entraîné par son goût favori, il fit connaissance d'un peintre sur verre qui lui prêtait des dessins, et passa ses nuits à les copier. Surpris dans cette occupation, son père le châtia rudement, et probablement la vocation du jeune artiste eût été arrêtée, si Lambert Jacobs de Lewarde, éloquent prédicateur et bon peintre, ne fût venu prêcher l'évangile à Clèves. Flinck père sentit ses préventions s'effacer, et confia son fils au ministre-artiste. Govaert Flinck devint rapidement assez habile pour s'attacher à Rembrandt, et imita la manière de ce grand maître au point que ses tableaux étaient et sont encore confondus avec les siens. Il peignait l'histoire et le portrait en grand. On voit beaucoup de ses toiles à Amsterdam; entre autres, dans la maison de ville : *Marcus Curtius refusant les trésors des Samnites*; — *Salomon demandant à Dieu le don de la sagesse*, et un grand nombre de portraits des principaux citoyens d'Amsterdam. Les magistrats de cette ville venaient de lui commander douze tableaux dont il avait achevé les esquisses, lorsqu'il succomba en cinq jours à des vomissements violents.

Descamps, *La Vie des Peintres hollandais*, etc.

**FLINDERS** (*Matthew*), navigateur anglais, né vers 1780, à Donington (Lincolnshire), mort le 19 juillet 1814. Il était fils d'un chirurgien assez distingué, entra fort jeune dans la marine marchande, et dès 1793 naviguait dans l'Atlantique. Lorsqu'en 1795 le capitaine Hunter (voy.

ce nom) fut nommé gouverneur de Botany-Bay, Flinders s'embarqua sur son bord en qualité de *midshipman* (aspirant). Durant la traversée, il se lia d'affection avec le chirurgien du vaisseau, Georges Bass, caractère hardi et aventureux, dominé aussi par le goût des découvertes. A leur arrivée au Port-Jackson, les jeunes amis firent construire un bateau d'à peine huit pieds de long, qu'ils appelèrent justement *Tom Thumb* (Tom Pouce), et ce fut sur cette frêle embarcation, sans autre compagnon qu'un mousse, qu'ils tentèrent l'exploration de *George's River* (rivière de Georges). Malgré des dangers de toutes espèces et capables d'effrayer les plus fermes esprits, ils réussirent dans leur entreprise, et rapportèrent des documents précieux sur l'intérieur du pays. Le succès de ce premier voyage décida Flinders et Bass à visiter ainsi toute l'Australie, et en septembre 1798 ils remirent à la voile sur une grande barque pontée, nommée *Norfolk*, manœuvrée par six matelots. Le but de leur expédition était de vérifier si, suivant la pensée de Bass, il existait un détroit entre la Terre de Van-Diemen et la Nouvelle-Hollande. Le détroit fut en effet découvert, et reçut le nom de *Bass*, situé entre 38° 40' à 41° de lat. sud et entre 141° et 147° de long. est; il s'étendait à environ cinquante lieues de l'est à l'ouest, sur un espace presque égal du nord au sud. Il était semé de nombreux groupes d'îles, la plupart stériles, ou de roches à fleur d'eau, qui rendaient la navigation très-dangereuse. Plusieurs fois les navigateurs anglais coururent les plus grands périls. Après une navigation de trois mois, employés à dresser les plans du canal découvert, ils regagnèrent Port-Jackson. L'année suivante (1799), Flinders fut nommé lieutenant dans la marine royale, et fut envoyé sur la même barque pour explorer les côtes situées au nord du Port-Jackson, qui n'étaient encore connues que par les données incomplètes de Cook. Flinders releva avec soin la terre jusqu'au 25°, et surtout les baies d'Harvey et Glass-House. Après avoir rendu compte de sa mission, il revint en Angleterre, où il reçut le grade de capitaine. Il proposa alors au conseil de l'amirauté de compléter la reconnaissance de l'Australie; son plan fut adopté, et il reçut le commandement du navire *The Investigator*, de 334 tonneaux, portant un équipage de quatre-vingt-huit hommes, y compris un astronome, un naturaliste, deux peintres, un botaniste et un minéralogiste. La France était alors en guerre avec l'Angleterre; mais le premier consul Bonaparte n'hésita pas à accorder à Flinders un laissez-passer, qui, au nom des droits sacrés de la science, devait le faire respecter des bâtiments de guerre français et bien accueillir dans les colonies de cette nation (1). Flinders mit

(1) Un an auparavant un pareil passe-port avait été accordé par le gouvernement britannique en faveur du capitaine Baudin, qui partait avec deux bâtiments pour un voyage de découvertes.

à la voile en juillet 1801, et en décembre suivant il était en vue du cap Leuwen, sur la côte sud-ouest de l'Australie. Il commença son exploration en longeant la terre à l'est du détroit de Bass. Dans la *Encounter-Bay* (baie de la Rencontre), il trouva le capitaine Baudin (voy. ce nom), qui lui-même venait d'achever la reconnaissance de la Terre de Van-Diemen et de la Nouvelle-Galles du Sud. Un certain sentiment de jalousie entrava les relations des deux navigateurs. Flinders gagna le Port-Jackson le 9 mai 1802. Il y fit radouber son navire, et reprit la mer le 22 juillet suivant; il remonta vers le nord la côte orientale, reconnut les îles Northumberland et Cumberland, et releva avec soin la chaîne de rochers de corail nommée *Barrière Reef*. Après quatorze jours d'une navigation sans guide, au milieu d'un labyrinthe d'écueils, il franchit le détroit de Torres, et visita attentivement le golfe de Carpentarie, sur lequel on manquait de documents certains (1). Il séjourna trois mois dans ces parages, et se rendit à l'île de Timor pour y rétablir son équipage, exténué par les fièvres. Déjà il avait perdu son botaniste et ses meilleurs matelots. L'*Investigator*, complètement avarié, ne flottait plus que par le jeu incessant des pompes. Flinders atteignit le cap Leuwen, et, suivant la côte sud, relâcha dans l'archipel de La Recherche. Il entra ensuite dans le golfe Saint-Vincent, et mouilla, par 35° 43' de lat. sud et 135° 38' de long., sur une assez grande île, qu'il nomma *île des Kangourous*. Ces animaux y étaient si nombreux et si peu farouches, que son équipage en tua, en une soirée, trente et un, pesant de soixante à cent vingt-cinq livres. Non moins nombreux, des phoques monstrueux se traînaient sur la plage jusque auprès des bandes de kangourous, et vivaient avec ces derniers en bonne intelligence. Des aigles d'une grande taille faisaient seuls la guerre à ces paisibles possesseurs d'un Eden de verdure, qui avait plus de soixante-dix lieues de circuit. L'espace compris entre cette île et l'archipel de Nuyts, c'est-à-dire entre les 130 à 135° de long., a conservé le nom de *Terre de Flinders*. Ce navigateur repassa le détroit de Bass, et, après mille dangers, rentra au Port-Jackson le 9 juin 1803, ayant ainsi accompli le tour de l'Australie. Infatigable, il voulut immédiatement continuer son exploration, et faute de bâtiment de l'État, il monta à bord d'un navire marchand, la *Purpoise*; se faisant suivre de deux autres bâtiments de commerce, le *Bridgewater*, capitaine Palmer, et le *Cato*, de Londres, il mit le cap sur le détroit de Torres. Dans la nuit du 17 août, la *Pur-*

*poise* échoua sur des rochers de corail (situés entre la Nouvelle-Calédonie et l'Australie); presque immédiatement le *Cato* éprouva le même sort. Le *Bridgewater* évita le danger; mais Palmer, sans s'inquiéter de la destinée de ses compagnons, poursuivit inhumainement sa route (1). Aussitôt que le jour parut, Flinders s'occupa du sauvetage de ses hommes, et réussit à atteindre un banc de sable. Grâce à son sang-froid intelligent, les naufragés s'organisèrent avec ordre et tirèrent de grandes ressources des navires échoués. Une chaloupe fut construite, et le 29 août Flinders s'embarqua sur cette frêle embarcation pour aller à sept cent cinquante milles chercher des secours. Il atteignit heureusement Port-Jackson le 6 septembre. Il fréta aussitôt le schooner le *Cumberland*, de 29 tonneaux, un autre schooner, et suivi d'un bâtiment qui allait en Chine, il vint, le 7 octobre, délivrer les naufragés, demeurés sur le *Banc du Naufrage*; les uns revinrent au Port-Jackson, tandis que les autres prirent passage pour la Chine. Quant à Flinders, resté avec un petit nombre de marins déterminés, il résolut de continuer sa mission et de regagner l'Angleterre sur le *Cumberland*; c'était s'exposer témérairement à de grands périls. Après avoir repassé le détroit de Torres, il relâcha à Timor, et s'élançant à travers l'Océan, il atteignit l'île de France, au moment où son schooner allait couler bas. Flinders se fiait au passe-port qui lui assurait protection dans les colonies françaises; mais les autorités de l'île crurent devoir le retenir comme prisonnier. Elles s'appuyèrent sur ce que son passe-port désignait la mer Pacifique ou le grand Océan comme le but de son expédition, et non les mers des Indes; que la sûreté qui lui avait été accordée devait cesser du moment où il changerait sa route; que d'ailleurs ce passe-port portait le signallement de l'*Investigator*, et non celui du *Cumberland*. C'étaient de pauvres prétextes; mais d'autres raisons militaient puissamment en faveur de la conduite du gouverneur français (2). On était au plus fort d'une guerre terrible, sans relations avec la mère patrie; l'île, abandonnée à ses seules forces, était chaque jour menacée par les flottes anglaises, dont les espions cherchaient, par tous les moyens, à connaître l'état des forces françaises et à nouer des intrigues avec les habitants. Une rigoureuse prudence l'emporta, et Flinders fut déclaré prisonnier de guerre; son bâtiment fut saisi et ses papiers mis sous le scelle; le secret en fut néanmoins loyalement respecté pendant les six ans que dura la captivité du navigateur anglais, et ils lui furent restitués lorsque, vers la fin de 1810, il fut rendu à sa patrie (3). A son arrivée, il s'en-

(1) C'est à tort que certains géographes ont attribué la découverte de la terre de Carpentarie à Pierre Carpentier, gouverneur général des Indes hollandaises et qu'ils fixent cet événement à l'année 1624; à cette époque Carpentier revint en Hollande, sans toucher à la terre australe. La côte orientale était connue dès 1616; elle fut ensuite explorée à plusieurs reprises, principalement par Tasman, en 1644.

(1) Par un hasard singulier, quelques jours plus tard Palmer et le *Bridgewater* et tout engloutis en pleine mer, corps et biens, tandis que Flinders sauva ses équipages sans perdre un seul homme.

(2) Le général Bearn.

(3) Ainsi tombe l'accusation portée contre Basile d'O-

pressa de mettre en ordre ses documents, de corriger ses cartes et de faire imprimer la relation de ses découvertes ; mais sa santé, épuisée, ne put résister à ce travail, et il mourut le jour même de la publication de son ouvrage, intitulé : *A Voyage to the Terra Australis, undertaken for the purpose of completing the discovery of that vast country, in the years 1801, 1802 and 1803, in H. M. ship Investigator, and subsequently in the armed vessel Porpoise and Cumberland schooner*, avec atlas ; Londres, 1814, 2 vol. in-4°. Ce travail est accompagné d'un appendice de Robert Brown sur la *Flore de l'Australie*. On a aussi de Flinders : *Mémoire sur l'usage du baromètre pour reconnaître la proximité des côtes*, inséré dans les *Philosophical Transactions*, ann. 1806, partie II° ; — *Lettre aux membres de la Société d'Émulation de l'Île de France, sur le Banc du Naufrage et le sort de La Pérouse* ; dans les *Annales des Voyages*, t. X, p. 88. Tous les navigateurs et les géographes sont d'accord sur l'importance des magnifiques travaux de Flinders, que l'Angleterre met justement au nombre de ses illustrations maritimes.

Alfred DE LACAZE.

Pinkerton, *General Collection of Voyages and Travels*, t. XI, p. 884-906. — *Monthly Review*, février 1818, vol. LXXVI. — *Monthly Magazine*. — *Quarterly Review*, vol. XII, p. 1 à 267. — *The Penny Cyclopædia*. — J. Gorton, *General biographical Dictionary*. — Rev. H. J. Rose, *A new general biographical Dictionary*. — Domény de Rienzy, *Océanie*, dans l'*Univers pittoresque*, III, p. 636 à 9.

**FLINS DES OLIVIER** (Claude-Marie-Louis-Emmanuel CARBON DE), écrivain et poète français, né à Reims, en 1757, mort à Vervins, en 1806. Son père était maître des eaux et forêts de Reims. Il montra de bonne heure des dispositions pour la poésie, et il terminait ses études dans sa ville natale, lorsque le sacre de Louis XVI, en 1775, lui inspira une ode qui le fit connaître. Ses parents l'envoyèrent alors à Paris, où il arriva peu de temps après la mort de Voltaire. Il composa sur cet événement un *Discours* qui concourut pour le prix proposé par l'Académie Française. Il fournit aussi des pièces de vers à l'*Almanach des Muses* et aux journaux littéraires, et acheta une charge de conseiller à la cour des monnaies de Paris, qu'il perdit à la révolution. « Flins, dit Chateaubriand, avait reçu une éducation négligée ; au demeurant, homme d'esprit et parfois de talent. On ne pouvait voir quelque chose de plus laid : court et bouffi, de gros yeux saillants, des cheveux hérissés, des dents sales, et malgré cela l'air pas trop ignoble. » Chaque jour il allait au Théâtre-

voir profiter des travaux du navigateur anglais. Flinders ne s'acquit d'ailleurs que d'avoir donné des noms nouveaux et français à beaucoup de points de la découverte, tels qu'une terre *Nippon*, une baie *Lallyrand*, des caps *Marengo*, *Ricoli*, etc. En l'absence de cartes même inexactes, il n'est pas étonnant que le navigateur français ait cru devoir nommer les lieux qu'il relevait. Flinders lui-même n'est pas exempt de ce reproche.

Français ; chaque année il allait passer quelques mois à Reims, vivant de crédit, auprès Chateaubriand, et toujours gai et bien reçu. Il répondit au *Petit Almanach des Grands Hommes* de Rivarol par une satire ; puis, au commencement de la révolution, il fit jouer *Le Réveil d'Épiménide*, pièce d'une donnée ingénieuse, où l'on applaudissait surtout ce couplet :

J'aime la vertu guerrière  
De nos braves défenseurs ;  
Mais d'un peuple sanguinaire  
Je déteste les fureurs.  
À l'Europe redoutables,  
Soyons libres à jamais ;  
Mais soyons toujours aimables,  
Et gardons l'esprit français.

Il fit jouer encore quelques autres pièces, et se retira, en 1797, près de Reims, dans un ancien presbytère qu'il avait acheté. Fontanes, son ami, avec lequel il avait rédigé *Le Modérateur*, lui obtint de Napoléon la place de commissaire impérial près le tribunal de Vervins, où il termina sa carrière. Ce poète, qui ne portait d'abord que le nom de Carbon, y ajouta successivement ceux de *Flins* et des *Oliviers*, ce qui lui valut cette épigramme de Lebrun :

Carbon de Flins des Oliviers  
A plus de noms que de lauriers.

On doit à Carbon de Flins : *Ode sur le Sacre de Louis XVI* ; 1775 ; — *Voltaire*, poème lu à la fête académique de la loge des Neuf Sœurs, 1779, in-8° ; 2<sup>e</sup> édition, Ferney et Paris, 1779, in-8° ; — *Les Amours*, élégies en trois livres, avec un *Essai sur la poésie érotique* ; Londres et Paris, 1780, in-8° ; — *Fragments d'un poème sur l'affranchissement des serfs*, lus à une séance publique de l'Académie Française ; 1781, in-8° ; — *Poèmes et Discours en vers lus et mentionnés aux séances publiques de l'Académie Française* ; Paris, 1782, in-8° ; — *Plan d'un cours de littérature, présenté à monseigneur le Dauphin* ; 1784, in-12 ; — *Dialogue entre l'auteur et le frondeur* ; sans date (1789), in-8° ; — *Le Réveil d'Épiménide à Paris, ou les étrennes de la liberté*, comédie en un acte et en vers ; Paris, Beaucaire et Toulouse, 1790, in-8° ; — *Le Mari directeur, ou le déménagement du couvent* : comédie assez lestée, en un acte et en vers, imitée du *Mari confesseur* de La Fontaine ; Paris, 1791, in-8° ; — *La Jeune Hôtesse*, comédie en trois actes et en vers, imitée de *La Locandiera* de Goldoni, et qui dut surtout son succès au jeu de M<sup>lle</sup> de Candille ; Paris, 1792 et 1802, in-8° ; — *La Papesse Jeanne*, comédie en un acte, mêlée de vaudevilles, jouée au théâtre Feydeau ; 1793. Barbier lui attribue *Les Voyages de l'opinion dans les quatre parties du monde*, par Louis-Emmanuel, Paris, 1789 ; journal très-piquant, dit le savant bibliographe, et dont il a paru cinq numéros. Éditeur des œuvres du chevalier Bardin (1785, 2 vol. in-18), Flins avait commencé un poème d'*Ismaël*, en cinq chants, dont on trouve



des fragments dans l'*Almanach des Muses*, dans la *Décade* et dans le *Mercur*. On a publié en 1810 un Choix de ses poésies, réunies à celles de Barthe et de Masson de Morvilliers.

L. LOUVET.

Cubières de Palmezeaux, *Notice historique et littéraire sur Carbon de Flins*. — Chaudon et Delandine, *Dict. univ., histor., crit. et bibliographique*. — Rabbe, Vieilh de Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr. univ. et portative des Contemporains*. — Quérard, *La France litt.*. — Le Bas, *Dict. encycl. de la France*. — Châteaubriand, *Mém. d'Outre-tombe*, 1<sup>er</sup> vol.

**FLIPART** (*Jean-Charles*), graveur français, né à Paris, en 1700, mort vers 1750. Il grava pour le recueil de Crozat deux tableaux de Raphaël, et on cite de lui une *Madeleine pénitente*, d'après Charles Le Brun.

Gandellini, *Notizie degli Intagliatori*, avec les additions de Luigi de Angellis.

**FLIPART** (*Jean-Jacques*), graveur français, fils aîné du précédent, né à Paris, en 1723, mort en 1789. Il se distingua surtout par la finesse et l'élégance du dessin. Il fut reçu à l'Académie royale en 1755. Voici la liste de ses principaux ouvrages : une *Sainte Famille*, d'après Jules Romain ; — *Adam et Ève après leur péché*, d'après Natoire ; — *Vénus et Énée*, d'après le même ; — deux *Sacrifice*, d'après Vien ; — une *Tempête*, d'après Vernet ; — une *Jeune Fille dévidant du fil*, d'après Greuze ; — *Le Paralytique environné et soulagé par ses enfants*, et *L'Accordée de village*, d'après le même ; — *Le Gâteau des Rois*, d'après le même ; — le *Combat des Centaures*, d'après Boulogne ; — deux *Chasse*, d'après Vanloo et Boucher.

Gandellini, *Notizie degli Intagliatori*, avec les additions de Luigi de Angellis.

**FLIPART** (*Charles-François*), graveur français, frère du précédent, mort en 1773. On connaît de lui quelques petites estampes d'après Fragonard et autres maîtres modernes de l'école française.

Basan, *Dictionnaire des Graveurs* (supplément).

**FLISCUS** (*Etienne*), grammairien italien du quinzième siècle, né à Soncino, petite ville du Crémonais. Sa vie est très-peu connue ; on sait seulement qu'il se fit recevoir docteur en droit civil et canonique, et qu'il était vers 1453 recteur du gymnase de Raguse. On a de lui : *Variationes, sive sententiarum synonyma* ; cet ouvrage a eu beaucoup d'éditions. La première, d'après Panzer, est de 1477, in-fol., sans indication de ville. On cite encore celle de Rome, 1479, in-4°, *Per Joann. Rulle de Bremis*, et celle de Turin, 1480, in-fol. ; — *Comment. in Decret. Innocentii IV* ; Venise, 1481, in-fol. ; — *De Componendis Epistolis* ; Venise, 1493 ; 1505, in-8° ; 1567, in-8°. Arisi, dans sa *Cremona literata*, mentionne aussi de Fliscus : *Regula Summatica*, et *Luctus Sonciniensis*.

Gesner, *Bibliotheca*. — Arisi, *Cremona literata*, t. I, p. 29. — Fabricius, *Bibliotheca Latina medii et infimæ ætatis*, t. I, p. 106. — Panzer, *Annales typographici*.

**FLITTNER** (*Jean*), poète latin allemand, natif de la Franconie, vivait dans la première

moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Manipulus epigrammatum* ; — *Promptuarium Christianæ Sapientiæ* ; — *Murneri Nebulo nebulonum, hoc est jocosaria nequitia censura*, traduit de l'allemand en latin, sous l'anagramme de *Flinter* ; Francfort, 1663, in-8°.

Jöcher, *Allg. Gel.-Lex.*

**FLOCCO**. Voy. FLOKE.

**FLOCCUS**. FIOCCO.

**FLODOARD** ou **FRODOARD**, historien et hagiographe français, né à Épernay, en 894, mort le 28 mars 966. Il fut élevé dans la célèbre école de Reims, et obtint successivement la protection de Hervé, de Seulfé et d'Artaud, archevêques de cette ville. Son mérite et son savoir lui donnèrent entrée dans le clergé de la cathédrale. On lui confia d'abord la garde des archives de cette église. Il fut ensuite élevé au sacerdoce et à la dignité de chanoine. On lui confia aussi la cure de Cormici, bourg à trois lieues de Reims. En 936, il fit le voyage de Rome, et reçut du pape Léon VII l'accueil le plus gracieux. Quelques années plus tard, l'archevêque Artaud l'envoya en mission à Aix-la-Chapelle auprès du roi Othon. Dans la longue lutte soutenue par cet archevêque contre un prélat intrus, Hugues, fils du comte de Vermandois, Flodoard, resté fidèle à Artaud, fut exposé à des persécutions de la part du comte de Vermandois et subit une captivité de plusieurs mois. Cette affaire, qui se prolongea pendant près de dix ans, l'obligea de plus à divers voyages. Tant d'agitations et de contrariétés le décidèrent à quitter le monde et à s'enfermer dans un cloître. Il devint plus tard abbé, on ignore dans quel monastère. En 951, après le décès de Rodolphe, évêque de Noyon et de Tournay, le clergé et le peuple de ces deux églises élurent Flodoard pour lui succéder. Cette élection resta sans effet, parce que Foucher, soutenu par Louis d'Outre-mer, se mit en possession de l'évêché vacant. Flodoard songea d'abord à soutenir son droit ; mais le légat du pape, Adalage, archevêque de Brême, l'en dissuada, en lui représentant qu'un moine pouvait faire son salut bien plus facilement qu'un évêque. En 962, Flodoard assista à l'élection d'Odalric pour le siège épiscopal de Reims, et l'année suivante il se démit de sa *prélature* (probablement sa dignité d'abbé) en faveur de son neveu. Ses trois dernières années furent uniquement consacrées à l'étude et aux exercices de piété. Il laissa en mourant une grande réputation de sainteté. D'après son épitaphe, il

Vequit caste cleric, bon moine, meilleur abbé.

Aucun auteur du dixième siècle n'a laissé des ouvrages aussi considérables que Flodoard. En voici la liste : une sorte de *Chronique sacrée*, écrite en vers latins et divisée en trois parties. Dans la première, en trois livres, l'auteur célèbre les triomphes de Jésus-Christ et des saints de Palestine ; la deuxième, en deux livres, est aussi consacrée aux triomphes de Jésus-Christ et aux



événements d'Antioche concernant la religion ; la troisième contient l'histoire abrégée de tous les papes depuis saint Pierre jusqu'à Léon VII, mort en 939, et des saints les plus illustres d'Italie, tant martyrs que confesseurs. Mabillon a donné des morceaux considérables de cette troisième partie, dans ses *Annales Ordinis Sancti Benedicti*, t. II et IV ; Muratori les a reproduits dans ses *Rerum Italicarum Scriptores*, t. III. Cet ouvrage témoigne d'immenses recherches ; mais il ne faut pas y chercher de critique. D'après l'*Histoire littéraire de la France*, « la versification de Flodoard n'a rien au-dessus de celle des autres poètes de son temps. C'est dans les uns et les autres même goût, même génie : des vers durs, forcés, malsonnants, obscurs, dans lesquels, au lieu des traits de bonne poésie, on ne découvre que rudesse, platitude, contrainte et autres défauts ordinaires en son siècle » ; — une *Histoire de l'église de Reims, ou gestes des archevêques de Reims*. Cet ouvrage, divisé en quatre livres, comprend toute l'histoire de l'église de Reims depuis sa fondation jusqu'à l'année 948. Il est écrit en prose latine correcte, et même élégante eu égard au temps. L'auteur l'a tiré des archives dont il était le gardien. Non content d'indiquer les pièces sur lesquelles il a travaillé, il en donne de longs extraits, ou même les reproduit en entier. « La manière dont il a exécuté son dessein, dit l'*Histoire littéraire*, montre un homme d'esprit, de jugement, de bonne foi, qui avait de grandes connaissances et de l'ardeur pour le travail. Il est exact à rapporter les choses, ou telles qu'il les a trouvées écrites, ou telles qu'il les a vues lui-même. S'il a quelquefois suivi de fausses pièces, et donné dans des traditions populaires, il faut l'attribuer aux défauts de son siècle plutôt qu'à ceux de son génie. Il paraît effectivement qu'il ne lui manquait que plus de bon goût et de critique pour en faire un excellent historien. » L'*Histoire de l'église de Reims* parut d'abord traduite en français par Nicolas Chesneau ; Reims, 1520, in-4°. Le P. Sirmond publia pour la première fois le texte latin, Paris, 1611, in-8°, sans notes, mais avec quelques opuscules concernant l'église de Reims. La meilleure édition est celle de Couvenier ou Colvener, Douai, 1617, in-8° ; elle a été reproduite dans la *Bibliotheca Patrum* de Lyon, 1677, t. XVII ; — *Chronicon Rerum inter Francos gestarum*. Cette chronique commence en 919 et finit en 966. L'auteur ne se contente pas, comme les autres annalistes de son temps, de rapporter deux ou trois faits pour chaque année ; il raconte tout ce qu'il a vu par lui-même et appris d'ailleurs, concernant les affaires civiles et militaires. « En un mot, suivant l'*Histoire littéraire*, on peut dire que la chronique de Flodoard est comme un flambeau lumineux, qui dissipe une grande partie des ténèbres de ce dixième siècle, par rapport à l'histoire. » La

*Chronique* de Flodoard parut pour la première fois dans les *Rerum Burgundicarum Chronicon*, Bâle, 1575, in-4° ; elle fut réimprimée dans le premier recueil de Pithou, Paris, 1588, et dans les *Historiæ Francorum Scriptores* de Duchesne.

*Histoire littéraire de la France*, t. VI.

FLOEGEL et non FLOGEL (Charles-Frédéric), polygraphe allemand, né à Jauer, le 3 décembre 1729, mort le 7 mars 1788. Il étudia dans les universités de Breslau et de Halle, puis il s'appliqua à la poésie et à la littérature romaine. Revenu dans sa ville natale, il s'y livra à la prédication. Beaucoup plus porté vers l'enseignement que vers l'état ecclésiastique, il accepta une place de professeur au gymnase de Breslau en 1762, et fut nommé professeur titulaire de philosophie à l'académie de Liegnitz en 1774. On a de lui : *Geschichte des menschlichen Verstandes* (Histoire de l'Intelligence humaine) ; 1776 ; — *Geschichte des Komischen Literatur* ; Leipzig, 1784-1786, 4 vol. Le tome I<sup>er</sup> de cet ouvrage important est consacré aux satiriques grecs ; les tomes II et III portent sur les satiriques romains, italiens, espagnols, anglais, français, néerlandais, russes, danois, suédois, etc. ; — *Geschichte des Grotesk-Komischen*, etc. (Histoire du Comique grotesque) ; Liegnitz, 1788 (posthume) ; — *Geschichte der Hofnarren* (Histoire des Fous de cour) ; Liegnitz, 1789 (posthume) ; — *Geschichte des Burlesken* (Histoire du Burlesque) ; Leipzig, 1794 (posthume), publiée par Schmill.

Mitsching, *Hist. liter. Handb.*

FLOERKE (Jean-Ernest), polygraphe allemand, né à Altenkalden, le 7 juillet 1767, mort le 6 mai 1830. D'excellentes études élémentaires faites sous des maîtres éprouvés, tels que Wagner, Karsten, Simonis et Walter, le préparèrent aux exercices académiques, qu'il commença à Rostock, où il s'appliqua à la théologie et à la philologie. En 1812 il fut appelé à la prévôté du cercle ecclésiastique de Buckow. On a de lui : *Aurora* ; 1795 ; — *Norddeutsches Unterhaltungsblatt fuer Gebildete aus allen Ständen* (Journal de la Conversation pour les personnes éclairées de toutes les classes) ; 1816, 2 vol. ; en collaboration avec Geisenhayner ; — *Lesefrüchten* (Anthologie) ; Hambourg, 1818.

Meusel, *Gel. Teutschl.*

FLOKE ou FLOCCO, navigateur norvégien, vivait vers le milieu du neuvième siècle. Au printemps de l'année 867, il s'embarqua avec son compagnon Flaxi, de Shetland, pour découvrir l'île sur laquelle des pirates normands lui avaient transmis quelques vagues renseignements. La boussole étant encore inconnue, les deux marins se dirigèrent d'après le vol de trois corbeaux qu'ils avaient avec eux : le premier qu'ils lâchèrent retourna au lieu de leur embarquement ; le second revint se percher sur le na-

vire, enfin le dernier s'envola vers une terre où ils abordèrent bientôt eux-mêmes : c'était l'*Islande*, ainsi nommée à cause des glaces qui encombraient la rade où ils jetèrent l'ancre. Cette rade s'appelle encore aujourd'hui Faxafljoerd, en souvenir de Faxi qui l'aperçut le premier. X.

Wilhelmi, *Island., Groenland, etc.*; Heidelberg, 1832. — H. Hermès, *Die Entd. von Amerika durch die Isländer*.

**FLONCEL** (*Albert-François*), bibliophile belge, né à Luxembourg, en 1697, mort le 15 septembre 1773. D'abord avocat au parlement de Paris, puis secrétaire d'État de la principauté de Monaco, il devint, en 1739, premier secrétaire des affaires étrangères. Particulièrement versé dans la littérature et membre des académies de Rome, de Florence, de Bologne, de Cortone, il forma une magnifique collection de livres italiens dont le *Catalogue* a été publié en 1774, 2 vol. in-8°. Il est rare et recherché. Floncel a traduit la *Lettre de M. Riccoboni à M. Muratori, sur la comédie de L'École des Maris* (par de La Chaussée); 1757, in-12. Sa femme, *Jeanne-Françoise FLONCEL DE LAVAU*, née en 1713, morte en 1764, a traduit en partie la comédie de *L'Avocat vénitien* de Goldoni; 1760, in-12.

Son fils, *Albert-Jérôme FLONCEL*, a donné un *Essai sur la Vie et les Découvertes de Galileo Galilei*, trad. de l'italien du P. Frisi; 1717, in-12.

Desessarts, *Stécles littéraires*.

**FLOOD** (*Henri*), homme politique irlandais, né en 1732, mort le 2 décembre 1791. Après avoir fait ses premières études à Dublin, il les continua à l'université d'Oxford. Il n'y porta qu'assez tard une certaine ardeur. Membre du parlement irlandais en 1759 et en 1761, il se fit remarquer tout d'abord par son éloquence et ses efforts pour faire adopter les mesures utiles à l'Irlande. C'est ainsi qu'il fit rapporter une loi qui datait du roi Henri VII, et en vertu de laquelle les actes du parlement irlandais devaient être sanctionnés par un conseil d'État anglais. Cependant son opposition n'avait rien de systématique. En 1783 il fut élu membre du parlement anglais, où il siégea aussi les années suivantes. En 1790 il proposa un plan de réforme parlementaire, qui eut l'assentiment de plusieurs hommes d'État, en particulier celui de Fox. Il fit, en faveur de l'Irlande, diverses fondations utiles, celle, entre autres, d'une chaire de langue persane. Comme orateur, Flood brillait surtout dans la réplique. On a de lui : une traduction de la *Première Pythique* de Pindare; — *Poem on the Death of Frederic prince of Wales*; — *Pindaric Ode to Fame*.

Rose, *New biog. Dict.*

**FLOQUET** (*Étienne-Joseph*), compositeur français, né à Aix, en Provence, le 25 novembre 1730, mort le 10 mai 1785. Il composa avec Lemonnier *L'Union de l'Amour et des Arts*, opéra qui fut joué le 7 septembre 1773, avec un grand succès, et eut quatre-vingts représentations.

L'opéra d'*Azolan*, que Floquet fit représenter l'année suivante, eut moins de succès. Il se rendit ensuite en Italie, où il eut pour maîtres Sala et Martini. De retour en France, Floquet donna, en 1778, *Hellé*; en 1779, *Le Seigneur bienfaisant*; en 1781, *La Nouvelle Omphale*.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

**FLOQUET** (*Pierre-Amable*), historien et littérateur français, né à Rouen, le 9 juillet 1797. Après avoir fait son droit à la faculté de Caen, il se fit recevoir en 1819 avocat au barreau de sa ville natale, puis en 1821 il fut admis à l'École des Chartes comme élève pensionnaire. Il occupait depuis 1828 à la cour royale de Rouen la place de greffier en chef, à laquelle il renonça en 1843. Ses travaux historiques lui valurent, en 1839, le titre de correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres. Il est en outre membre de l'Académie de Rouen et de la Société des Antiquaires de Normandie. Ses principaux ouvrages sont : *Éloge de Bossuet, évêque de Meaux*; Paris, 1827, in-8°; — *Histoire du Privilège de saint Romain, en vertu duquel le chapitre de la cathédrale de Rouen délivrait anciennement un meurtrier, tous les ans, le jour de l'Ascension*; Rouen, 1833, 2 vol. in-8°; — *Anecdotes normandes*; Rouen, 1838, in-8°; — *Histoire du Parlement de Normandie*; Rouen, et Paris, 1840-1843, 7 vol. in-8°. En 1842, l'Académie des Inscriptions a décerné à ce savant ouvrage, avant son entier achèvement, le grand prix Gobert. L'auteur en a extrait et publié séparément : *Histoire de l'Échiquier de Normandie*; Rouen et Paris, 1840, in-8°, tiré à 125 exemplaires. — *Études sur Bossuet*; Paris, 1855, 3 vol. in-8°. — *Diatribe ou journal du voyage du chancelier Seguier en Normandie, après la sédition des nu-pieds (1639-1640), et documents relatifs à ce voyage et à la sédition, etc.*; Rouen et Paris, 1842, in-8°. On trouve des notices de M. Floquet dans les *Mémoires de l'Académie de Rouen*, les *Mémoires de la Société d'Émulation de Rouen*, la *Revue de Rouen*, la *Bibliothèque de l'École des Chartes* et la *Revue retrospective*. Il a publié comme éditeur : *Œuvres inédites de Bossuet*; Paris, 1828, in-8°, contenant, outre un traité de logique, une instruction pour la première communion, un petit écrit sur l'existence de Dieu, et une table latine, le tout composé pour le Dauphin.

E. REGNARD.

*La Littérat. franç. contemp.* — Docum. part.

**FLOR** (*Roger DE*), célèbre aventurier allemand, né à Brindes, en 1280, mort en avril 1307. Son père, Richard de Flor, grand-sauconnier de l'empereur Frédéric II, fut tué au service de Conradin, fils de ce prince. Le jeune Roger, réduit à l'indigence, entra dans l'ordre du Temple. À l'âge de quinze ans, il avait déjà la réputation d'un très-habile marin, et à vingt ans il commandait une galère de l'ordre. Pendant

le siège d'Acre par Mélek-Achraf, sultan d'Égypte, il fut chargé de mettre à l'abri sur son vaisseau les richesses des maisons de son ordre. On croit que Roger se les appropriâ. Il est certain que le grand-maître du Temple le dénonça au pape comme un voleur et un apostat. Roger, instruit qu'on voulait le faire arrêter, s'enfuit à Gênes, forma un petit armement, et alla offrir ses services à Robert, duc de Calabre, qui se disposait à faire la guerre à Frédéric, roi de Sicile. Reçu dédaigneusement, il se tourna du côté de Frédéric, et lui rendit d'assez grands services pour en obtenir le titre de vice-amiral. A la paix, Roger, ne sachant comment faire subsister ses soldats, leur proposa de passer en Orient pour y combattre les Turcs qui désolaient l'empire grec. L'empereur Andronic accepta toutes les conditions que lui firent ces aventuriers. Roger sortit du port de Messine en 1303 avec vingt-six navires équipés en partie à ses frais. Le nombre des troupes embarquées sur cette flotte se montait à environ huit mille hommes de différentes nations : il s'y trouvait des Siciliens, des Catalans, des Aragonais et des Almogavars. Arrivé à Constantinople au mois de septembre 1303, Roger fut reçu avec de grandes réjouissances, et élevé à la dignité de grand-duc. Une sanglante querelle entre les Génois et les Catalans marqua les premiers temps du séjour de ces aventuriers à Constantinople. Andronic se hâta de les faire passer en Asie. Ils traversèrent, au printemps de 1304, la Propontide et battirent complètement les Turcs. Mais ils ne profitèrent pas de leur succès, et se fortifièrent dans Cyzique pour y passer la mauvaise saison. Au mois de mai 1305 Roger quitta Cyzique, prit Ancyre, et vainquit les Turcs à Philadelphie, dont il s'empara. Il échoua devant Magnésie. Après un siège long et inutile, il repassa en Europe en 1306, avec ses Catalans, qui laissèrent partout des traces de leurs dévastations et s'établirent à Gallipoli. Andronic, tremblant devant de pareils auxiliaires, ne chercha plus qu'à s'en débarrasser; il témoigna beaucoup de froideur à Roger, qui fut même obligé de céder son titre de grand-duc à un autre aventurier, nommé Berenger d'Entença. Le brusque départ de Berenger et les incursions des Turcs en Asie Mineure forcèrent Andronic de revenir à Roger, qui fut élevé à la dignité de César en 1307. Les Grecs virent avec peine cet honneur accordé à un étranger, et le fils d'Andronic, Michel, associé à l'empire, s'en montra surtout très-irrité. Roger, au moment de partir pour une nouvelle campagne en Asie, eut l'imprudence de rendre visite à Michel, qui le fit égorger. Cette mort fut vengée par les Catalans, qui battirent à plusieurs reprises les armées byzantines.

Zurita, *Annal. Arag.*, t. V, VI. — Pachymère, l. V. — Le Beau, *Histoire du Bas-Empire*, t. XIX.

**FLORE** : France. Voy. **VERENDT** (*Floris* DE).

• **FLORENCOURT** (*FRANZ*, CHASSOT DE), publiciste allemand, né à Brunswick, le 4 juillet 1803.

Son aïeul, attaché au service du duc Charles-Guillaume-Ferdinand de Brunswick, mort en 1806, descendait d'une ancienne famille normande. Après s'être occupé d'économie rurale, le jeune Florencourt se rendit à Marbourg pour y étudier le droit. Les circonstances le portèrent à s'occuper de politique. Enveloppé à Kiel, où il se trouvait alors, dans l'instruction de l'affaire de Francfort en 1834, instruction qui s'étendit à toutes les universités allemandes, il fut relâché quelque temps après; dès lors il se trouva porté vers la carrière du publiciste. En 1838, il entreprit à Hambourg la rédaction des *Literarischen und kritischen Blätter der Boersenhalle* (Feuilles littéraires et critiques de la Bourse). Établi à Naumbourg, il s'y montra zélé catholique et opposé à la propagande protestante. En 1847, il rédigea le *Nord-deutsche Correspondent*. En 1850 il se convertit publiquement au catholicisme, et écrivit à ce sujet une brochure justificative. En 1851 il devint correspondant de la *Deutsche Volkshalle* de Vienne. Outre de nombreux articles insérés dans les journaux et recueils périodiques, on a de lui : *Kirchliche, politische und literarische Zustände Deutschlands* (Événements ecclésiastiques, politiques et littéraires de l'Allemagne); Leipzig, 1840; — *Zeitbilder* (Esquisses du temps); Grima, 1847-48; — *Fliegende Blätter über Fragen der Gegenwart* (Feuilles volantes sur des questions d'actualité); Naumbourg, 1845; — *Zur preussischen Verfassungsfrage* (Sur la question de la constitution en Prusse); Hambourg, 1847; *Frankfurt und Preussen* (Francfort et la Prusse); Grima, 1849.

*Conversat. Lexik.*

• **FLORENCOURT** (*Guillaume* CHASSOT DE), frère aîné du précédent, antiquaire et numismate allemand. Professeur particulier à Trèves, il s'est fait connaître par sa science de la numismatique et des antiquités. Ses ouvrages sur cette matière sont estimés. On a de lui *Beiträge zur Kunde alter Goetterverehrung in Belg. Gallien* (Documents pour servir à la connaissance du culte des dieux dans la Gaule Belgique); Trèves, 1842; — *Erklärung der räthselhaften Umschriften der Consecrations-Muenzen des Romulus* (Explication des légendes énigmatiques des monnaies commémoratives de Romulus); Trèves, 1843.

*Conversat.-Lex.*

**FLORENT** (*François*), jurisconsulte français, né à Arnay-le-Duc (Bourgogne), vers la fin du seizième siècle, mort le 29 octobre 1650. D'abord avocat au parlement de Dijon, il devint ensuite antécenseur à Orléans. On a de lui : *Dissertationes selectae Juris canonici*; Paris, 1632, in-8°; — *Disputationes de nuptiis consobrinarum*; Paris, 1636, in-8°. Ces deux ouvrages ont été réimprimés en 1679, 2 vol in-4°.

Papillon *Bibliothèque des Auteurs de Bourgogne*.

**FLORENT CHERSTERN**. Voy. **CHERSTERN**.

\* **FLORENT** ou **FLORIS I<sup>er</sup>**, septième comte de Frise, tué le 18 juin 1061. Il était fils de Thierrî H et d'Othilde ou Withilde de Franconie. A la mort de son père (1039), il partagea l'héritage paternel avec son frère Thierrî III, et eut d'abord pour apanage la West-Frise (1) et le Kennemerland (2). A la mort de Thierrî III (1049), il fut proclamé comte de toute la Frise, non par droit héréditaire, car le droit de succession n'était pas encore établi dans ce pays, mais par la grâce de Conrad II, dit *le Salique*, empereur d'Allemagne. Quelques historiens, postérieurs au quatorzième siècle, rapportent que vers 1058 Florent I<sup>er</sup> eut à soutenir une guerre acharnée contre Bernald, évêque d'Utrecht, aidé par Annon, archevêque de Cologne, Théodwin de Bavière, prince évêque de Liège, Herman, comte de Cuyck, Lambert II, comte de Louvain et avoué de Gemblours, Otton I<sup>er</sup>, comte de Zutphen, Udon I<sup>er</sup>, comte de Stade et margrave de Brandebourg, le marquis d'Anvers, et Baudouin I<sup>er</sup> de Mons, comte de Hainaut. Malgré le nombre de ses ennemis, il remporta sur eux de grands avantages. Mais, selon toute vraisemblance, ces événements se rapportent au règne de Thierrî IV (voy. ce nom). Ce qui paraît certain, c'est qu'en 1058 les Frisons se révoltèrent contre leur comte, et que Henri IV, empereur d'Allemagne, réduisit les révoltés. Florent I<sup>er</sup> eut une nouvelle lutte avec Herman de Cuyck et Frédéric de Luxembourg, duc de la basse Lorraine (de Lothier et de Brabant), et fut encore victorieux. « Cependant, dit la chronique d'Egmont, il arriva qu'un jour, revenant d'une bataille qu'il avait gagnée, épuisé de fatigue, il laissa les siens errer dans la campagne, tandis que, pour se délasser, il reposait sous un saule dans un lieu nommé Hamenthe (Hemert en Thielervwaard). Il dormait à midi en pleine sécurité, lorsque inopinément survinrent les ennemis (les Brabançons), qui le massacrèrent avec ceux qui l'environnaient avant qu'ils eussent le temps de monter à cheval. » Il avait épousé Gertrude de Saxe, dont il eut Thierrî VI, qui lui succéda; Florent, mort en bas âge peu après son père; Berthe, qui épousa Philippe I<sup>er</sup>, roi de France, et une autre fille, demeurée inconnue. Gertrude de Saxe (morte en 1113) se remaria à Robert, dit *le Frison*, depuis comte de Flandre.

Adrien Kluit, *Historia critica Comitatus Hollandiae et Zelandiae*. — Dujardin, *Histoire chronologique de Bruxelles*. — Le P. Foulon, *Histoire de Liège*. — Cerisier, *Tableau de l'histoire générale des Provinces-Unies*. — Bulkens, *Trophées, tant sacrés que profanes, du duc de Brabant* (La Haye, 1724-1726, 4 vol. in-fol.), t. I, p. 81. — Dom Edmond Martenne, *Pietarum Scriptorum Collectio*, t. IV. — Beke, *Chronicon*. — *Batavia sacra*. — A.-J. van der Aa, *Biographisch Woordenboek der Nederlanden*.

\* **FLORENT II**, dit *le Gros* ou *le Gras*, neuvième comte de Hollande, né vers 1081, mort le 2 mars 1122. Il était fils de Thierrî ou Diède-

ric V et d'Othilde de Saxe. Il succéda à son père le 17 juin 1091, sous la tutelle de sa mère. Prince très-dévôt, son règne ne présente qu'un incident remarquable. Un seigneur, nommé Galama, s'étant permis de chasser dans une forêt réservée au comte, celui-ci fit tuer les chiens et maltraiter les gens du malencontreux chasseur. Galama épia le comte, l'assailit l'épée à la main, et lui demanda raison de cet affront; puis, sans écouter les explications pacifiques du comte, il le blessa au bras. Les serviteurs de Florent voulurent faire justice immédiate de l'assassin. Florent les arrêta et voulut prendre le duc de Brabant, Henri II, dit *le Guerroyeur*, pour juge dans cette querelle. Les West-Frisons, prenant pour faiblesse la longanimité du comte, se soulevèrent à l'instigation de Galama; mais Florent les combattit avec tant de vigueur qu'en une seule campagne il les réduisit à implorer sa miséricorde. Il acheva son règne paisiblement, et fut inhumé à l'abbaye d'Egmond. De sa femme Pétronille-Gertrude de Lorraine, morte en 1144, il laissa Thierrî VI, qui lui succéda; Florent dit *le Noir*, mort en 1133; Simon; et Hedwige, mariée avec Otton, comte de Bentheim.

Nicol Kolyu Klaas, *Chron*, p. 281. — Gérard Damber, *Analecta Belgica*, t. I. — Wagenaer, *Histoire de Hollande*. — Bulkens, *Trophées, tant sacrés que profanes, du duc de Brabant*. — Dujardin, *Histoire générale des Provinces-Unies*.

\* **FLORENT III**, onzième comte de Hollande, mort à Antioche, le 1<sup>er</sup> août 1190. Il était fils aîné de Thierrî VI et de Sophie de Rineck. Il succéda à son père le 5 août 1157, et assista comme prince de l'Empire à la fameuse diète de Roncaille (Lombardie), tenue en 1158 par l'empereur Frédéric I<sup>er</sup>. De septembre 1159 à juin 1160, il soutint Geoffroi de Rhenen, évêque d'Utrecht, contre les frères Supperoths, qui, aidés du duc Albert de Gueldre, revendiquaient la châtellenie de Groningue. Les hostilités cessèrent par la médiation du comte Renaud de Dassel, archevêque de Cologne, qui adjugea Groningue aux réclamants, moyennant une indemnité pécuniaire. Les West-Frisons de Dreghte étaient depuis 1130 en révolte contre la Hollande; Florent III les soumit enfin, en 1161. En 1165, ayant voulu établir un péage à Geervliet, sur la Bornisse, dans le pays de Putten, Philippe d'Alsace, comte de Flandre, s'y opposa, et, secouru par son frère Matthieu, comte de Boulogne, et par Godefroi IX, dit *le Courageux*, duc de Brabant, envahit la Hollande. Attaqué pendant qu'il faisait le siège d'Arnstein (1166), et après un combat de sept heures, dans lequel il perdit sept mille soldats, Florent III fut vaincu et fait prisonnier. Il demeura captif à Bruges jusqu'au 27 février 1168, et dut céder pour prix de sa liberté la partie de la Zélande comprise entre l'Escaut et Heerlensée. Vers la même époque les West-Frisons se soulevèrent de nouveau, et ravagèrent les environs d'Harlem et d'Alkmaar. Les troupes que Florent envoya contre les ré-

1. Frise ultérieure.

(2) Comitatus in Westfinga et circa oras Rhemi



voitës, s'étant avancées inconsiderément dans les marais, furent enveloppées et exterminées. Un désastre commun suspendit les hostilités. Dans l'été de 1170, une violente tempête ayant soulevé la mer, les flots rompirent les digues, et une grande partie de la Hollande fut submergée. En 1178, Florent et son frère Baudouin II, évêque d'Utrecht, se concertèrent pour subjuguier la Frise; ils furent repoussés, mais leurs ennemis, s'étant jetés sur le Kennemerland en 1182, furent à leur tour taillés en pièces, et Florent s'empara en 1184 des îles de Texel et de Wœringen. Les Frisons se décidèrent alors à acheter la paix moyennant quatre mille marcs d'argent (1). En 1189, le comte de Hollande suivit l'empereur Frédéric en Terre Sainte. Il donna de brillants témoignages de sa valeur au siège de Damiette, et mourut l'année suivante. Il fut enterré à Antioche. Il avait épousé, en 1160 ou 1162, Ada d'Écosse (morte après 1206). Il en eut Thierry VII, qui lui succéda; Béatrix; Elisabeth; Ada ou Aléide, qui épousa Otton I<sup>er</sup>, margrave de Brandebourg; et Marguerite, femme de Thierry IV, comte de Clèves.

Eginond, *Chron.*, p. 50 à 129. — Beka, *Chron.* — Melis Stoke, *Chron.* de 885 à 1305. — Lambert Watrelos, *Chron. Cambrac.* — Kluit, *Historia critica Comitatus Hollandiae et Zelandiae*, t. I, p. 119 à 264; t. II, p. 184.

\* FLORENT IV, quinzième comte de Hollande, né le 24 juin 1210, tué à Corbie ou à Nimègue, le 19 juillet 1234 ou 1235. Il était fils de Guillaume I<sup>er</sup> et d'Adélaïde de Gueldre, et succéda à son père, le 4 février 1223, sous la tutelle de son oncle maternel Gérard IV, comte de Gueldre. L'année suivante, Florent suivit son tuteur dans la guerre que celui-ci soutint contre Othon II de Lippe, évêque d'Utrecht, au sujet de la propriété de la Frise. Le 26 janvier 1225 intervint une sentence du légat impérial Conon, qui partagea le gouvernement et les revenus du pays disputé entre les parties belligérantes (2). L'année suivante, Florent IV secourut Othon II contre Rodulfe, châtelain de Coevorden; mais leurs troupes furent battues le 27 juillet 1226, et l'évêque, pris dans l'action, fut supplicié cruellement par ses vassaux révoltés. « Le 10 février 1230, rapporte Emo, abbé de Verum et auteur contemporain, il s'éleva une furieuse tempête, mêlée de vents, de tourbillons et de tonnerres, qui brûla et abattit une grande quantité de maisons; en même temps, il se fit en Frise un si grand débordement de la mer, qu'elle inonda une vaste étendue de pays, et une quantité prodigieuse de villages, qui n'ont jamais reparu, furent engloutis dans les flots avec leurs habitants. » Ce désastre a formé le grand golfe de Zuyderzée qui sépare la Frise occidentale de

la Frise orientale. Il avait déjà été commencé par l'inondation de 1170. En 1234, Florent prit les armes en faveur de l'archevêque de Brême contre les Stedings, qui refusaient de payer la dime. Le pape Grégoire IX ayant ordonné une croisade contre les révoltés, le comte de Hollande fut déclaré chef de l'expédition. Il investit Stade, et la força à se rendre, le 24 juin. Selon les chroniqueurs, le 19 juillet de la même année, ou de la suivante, étant à Corbie, d'autres écrivains à Nimègue, il fut assassiné à la suite d'un tournoi par Philippe dit *Hurepel* (Rude-Peau), comte de Boulogne, jaloux de la passion que la comtesse sa femme, Mahaut de Boulogne, manifestait hautement pour le jeune et vaillant comte de Hollande. La mort de celui-ci aurait été immédiatement vengée par Thierry V, comte de Clèves, et Mathilde de Brabant, femme de Florent IV, serait morte de douleur et d'effroi pendant ces scènes sanglantes. Rien de semblable ne se rencontre dans les historiens contemporains. Albert de Stade dit simplement que le comte de Hollande, revenant de soumettre les Stedings, fut tué dans un tournoi à Nimègue (1). D'un autre côté, la *Chronique* d'André attribue la mort de Philippe Hurepel au poison (2). La comtesse Mathilde changea en monastère de Cisterciennes son château de Losdunen, et y mourut, le 21 décembre 1267. Florent IV fut enterré à l'abbaye de Rynsburg. Il eut pour enfants : Guillaume II, dit *Williquins*, qui lui succéda; Florent, *drossart* (grand-prévôt), puis régent de Hollande; Alix ou Adélaïde, qui épousa Jean d'Avesnes; et Marguerite, comtesse de Henneberg, célèbre dans les chroniques (*voy. HENNEBERG*).

Anonyme, *De Rebus Ultraj.*, p. 21. — Oderico Rinaldi, *Annales ecclesiast.*, ann. 1235. — Albert de Stade, *Chronicon*. — Beka, *Chronicon*. — Emo, *Chronicon*. — Louis Gulchardiu, *Description des Pays-Bas*, trad. de Belleforest; Paris, 1612. — Kluit, *Historia critica Comitatus Hollandiae et Zelandiae*, t. II, p. 367.

\* FLORENT V, dix-septième comte de Hollande, né à Leyde, en 1254, assassiné près de Muyderberg, le 28 juin 1296. Il était fils de Guillaume II, dit *Williquins*, comte de Hollande et roi de Germanie, et d'Élisabeth de Brunswick. A peine âgé de deux ans, il succéda à son père dans le comté de Hollande (28 janvier 1256), sous la tutelle de son oncle Florent. Le premier soin de celui-ci fut de conclure la paix avec Marguerite, comtesse de Flandre, et Gui de Dampierre, son fils. Cette paix fut arrêtée à Péronne (24 septembre 1256), par la médiation et en présence de saint Louis, roi de France. Le tuteur n'avait pas oublié ses intérêts dans ce traité : on convint qu'il épouserait Béatrix de Dampierre, veuve de Hugues de Châtillon et fille aînée de Gui, et qu'il aurait pour dot la Zélande occi-

(1) 213,433 francs 30 centimes de notre monnaie.

(2) Cette sentence portait : *De comitatu Frisiae ita est ordinatum. Quod si episcopus vulnerit ire in Frisiam in comitatum, significabit hoc sex septimanis ante comiti Hollandiae; et si comes secum irerit, partientur aequè lucrum de comitatu; si vero comes non irerit, nec nuntium suum miserit, totum cedit episcopo.*

(1) Comes Hollandiae veniens in torneamento apud Yverniomagus est occisus.

(2) Nobilis comes, gloriolæ regis Philippi (Augusti) filius, qui, sicut creditur, potionatus obijt.



dentale. Par un autre article, il fut stipulé que la Zélande orientale demeurerait aux comtes de Hollande, mais à la charge par ceux-ci d'en faire hommage à la comtesse de Flandre, dont jamais les comtes de Hollande n'avaient relevé. C'est à cet hommage qu'il faut attribuer la plupart des guerres qui surgirent dans la suite entre les Flamands et les Hollandais, et, par suite, l'antipathie qui exista encore entre ces deux peuples. Le drossart Florent étant mort le 26 mars 1268, à Anvers, des blessures qu'il avait reçues dans un tournoi, il fut remplacé (*jure hereditario*) dans sa tutelle par sa sœur Alix ou Adélaïde, veuve depuis le 24 décembre 1257 de Jean d'Avesnes, et par Henri IV, dit le *Débonnaire*, duc de Brabant, que la noblesse l'obligea de s'associer. Henri IV étant mort le 28 février 1261, on lui substitua (10 juillet 1263) Henri III de Gueldre, évêque de Liège, et Othon IV, dit *Claude* ou le *Boileux*, comte de Gueldre. Alix défendit ses droits par les armes; mais, vaincue, elle dut céder le pouvoir aux princes de Gueldre. La majorite de Florent V, arrivée vers le 10 juillet 1266, mit fin au pouvoir de ces derniers, et le jeune comte concéda à sa tante dans le gouvernement de la Zélande (24 octobre 1268). En 1272, les indomptables West-Frisons reprirent les armes. Florent V leur livra, le 20 août suivant, près d'Alkmaer, une bataille où il fut grièvement blessé. Cependant, après dix-sept années d'une guerre presque sans trêve, et aidé par deux grandes inondations, il réduisit les révoltés (1). Le 21 janvier 1287, par un traité passé à Toorenbourg, ils le reconnurent pour leur seigneur; s'obligeant à payer les dîmes, à fournir les corvées, à servir dans ses armées, à souffrir la construction de grands chemins dans toute l'étendue de leur pays et l'édification des châteaux de Medenblick, Niewenbourg, Middelbourg et Eeningenbourg, tenus par des garnisons hollandaises et occupant les points les plus importants de la Frise. La marine de la Hollande était déjà prospère. Florent venait de passer 1285 avec Édouard I<sup>er</sup>, roi d'Angleterre, un traité par lequel ce monarque permettait aux Hollandais la pêche du hareng sur les côtes de son royaume et leur accordait le monopole de la traite des grains, du plomb, de l'étain et des laines d'Angleterre. En 1290, Florent V eut à combattre son beau-père, Gui de Dampierre, comte de Flandre. Le refus de l'hommage pour la Zélande occidentale fut la

(1) Dans une lettre écrite en 1292 à Édouard I<sup>er</sup> (IV), dit *aux longues jambes*, roi d'Angleterre, Florent V lui mande qu'il a gagné sur les Frisons, « mutins et féroces », qu'il appelle ses ennemis mortels : quatre batailles, enlevé leurs plus forts pas; « et ravons, ajoute-t-il, le corps de mon seigneur mon père, laquelle chose je destroie sur toutes riens ». (Rymer, *Acta*, t. I part. 2, p. 212.) Ce fut à Hoogtzwoude, où il s'était avancé en poursuivant les fuyards, qu'il fit la découverte dont il parle. Un vieillard auquel il promit la vie lui ayant montré l'endroit où les Frisons avaient caché les os du comte Guillaume Wilbiquins, Florent les fit enlever, et les transporta à Middelbourg, où, dans la suite, il les enferma dans un superbe mausolée (Beke, *Chron.*, p. 94).

principale cause de cette guerre. Un arrangement fut ménagé par Jean I<sup>er</sup>, dit le *Victorieux*, duc de Brabant, et Florent V se rendit avec lui, pour le ratifier, auprès de Gui de Dampierre, alors à Biervliet; mais à peine furent-ils arrivés, que Gui s'empara de son gendre. Jean I<sup>er</sup> se constitua généreusement prisonnier à la place de Florent, et ne recouvra sa liberté qu'au moyen d'une forte rançon. La guerre continua entre la Flandre et la Hollande jusqu'au 27 octobre 1295, jour où les Flamands furent complètement défaits.

Les prétentions des seigneurs faisaient ombre à Florent V. Il tourna ses affections vers les communes, dont il se plut à augmenter les privilèges, et créa ainsi de nombreux mécontents parmi la noblesse. Quelles que fussent ses qualités politiques, le comte se laissait aller sans retenue à ses passions; il osa violer la femme d'un gentilhomme, nommé Gérard de Velsen. Le mari outragé forma une conspiration, et Florent fut enlevé pendant une partie de chasse qu'il faisait dans la forêt de Muyden. Poursuivis et atteints près de Muyderberg, les conjurés percèrent le comte de vingt-deux coups d'épée (1). Florent V, après la mort de son oncle, avait épousé la fiancée de celui-ci, peut-être sa veuve, Béatrix de Dampierre (morte en mars 1296); il en eut neuf enfants, dont huit moururent avant leur père. L'aîné seul, Jean I<sup>er</sup>, lui survécut et lui succéda.

J.-F. Le Petit, *La Grande Chronique ancienne et moderne de Hollande, Zélande, etc.*; Dordrecht, 1601, 2 vol. in-fol. — Grotius, *Annales et Historie de Rebus Belgicis*. — Lévoit de Northol, *Chronicon Comitum de Marca et Altona*; Hanovre, 1613, in-fol. — Ralbert, *de Rebus Batav.* — Eginond, *Chron.* — Gérard, *Hist. Batav.* — Fr. Mieris, *Recueil des Chartes de Hollande (ou hollandais)*, etc.; Leyde, 1753, 1756, t. I, p. 247. — Le même, *Historia critica Comitatus Hollandiae et Zelandiae*, t. I, p. 323; t. II, p. 731-763. — Kruit, *Col. diplom. Holland.* n° 353, p. 936-966. — Dujardin, *Histoire générale des Provinces-Unies*, III, 206.

**FLORENT**, évêque d'Utrecht. Voy. **WAVELICHOVEN**.

\* **FLORENTINUS**, jurisconsulte romain, contemporain d'Ulpien et d'Alexandre Sévère. Il jouit longtemps d'une grande réputation, et les *Institutes* de Justinien reproduisent plusieurs fois les principes et les décisions de ce légiste; divers érudits allemands ont travaillé avec zèle à réunir et à discuter tout ce qu'on a pu découvrir à son égard.

G. B.

A.-F. Rivinus, *De Florentino, jurispr., Testam.*; Wiltemberg, 1783, in-8°. — C.-J. Walch, *Epist. de Flor.*, *Acta philos.*; Iéna, 1784, in-8°. — Chr.-G. Jaspis, *De Florentino jurispr. eleganti Doctrina*; Chemnitz, 1783, in-4°. — T. Schmalz, *Dissert. de Florent*; Regiom., 1801, in-8°. — J.-T. Matthews, *Diss. de Flor.*, *Acta*; Leyde, 1801, in-8°. — Zimmern, *Geschichte des Röm. Privatrechts*, p. 391.

\* **FLORENTINUS**, préfet prétorien de la Gaule sous le règne de Constance II (337-361 de l'ère chrétienne). Son administration tyrannique excita l'indignation de Julien, qui refusa de sanctionner

(1) La mort de Florent fut vengée par celle de Gérard de Velsen, qui, pris dans cette occasion, fut amené à Leyde. Il fut enfermé dans un tonneau plein de clous et roulé ainsi par toute la ville.

ses ordonnances. Lorsque les légions reçurent l'ordre embarrassant de revenir en Orient, Florentinus, pour échapper à la responsabilité de prendre un parti entre Julien et Constance, s'obstina à rester à Vienne, sous prétexte de remplir les devoirs de sa charge. Mais en apprenant la révolte ouverte des troupes et le choix qu'elles avaient fait de Julien pour *auguste*, il reparut immédiatement à la cour de Constance, pour montrer sa propre fidélité et pour faire ressortir d'autant le crime du prince rebelle. En récompense de son dévouement, il fut nommé consul pour l'année 361, et préfet prétorien de l'Illyrie à la place d'Anatolius, décédé récemment. Après la mort de Constance, Florentinus s'enfuit avec son collègue. Taurus pour éviter la colère de l'empereur, et pendant le règne de ce prince, se tint soigneusement caché. Il fut en son absence jugé et condamné à la peine capitale. Julien refusa, dit-on, généreusement de s'informer de l'endroit où se cachait son ancien ennemi.

Julien, *Epist.*, 15. — Ammien Marcellin, XVI, 12, 14; XVII, 3, 2; XX, 4, 8, 20; XXI; XXII, 2, 6, 7. — Zosime, III, 10.

\* **FLORENTINUS**, poète latin, vivait vers la fin du cinquième siècle de l'ère chrétienne. On a de lui un panégyrique en trente-neuf vers, consacré à la gloire de Thrasimond, roi des Vandales, et à la splendeur de Carthage sous son règne. Ces vers, écrits dans un langage barbare, n'offrent qu'un tissu de flatteries. Voy. FÉLIX FLAVIUS et LUXORIUS.

*Anthologia Latina*, VI, 85, édit. Burmann, ou n° 290 de l'édit. de Mayer.

\* **FLORENTINUS**, écrivain byzantin, d'une époque incertaine. On sait du moins qu'il ne fut pas postérieur au dixième siècle de l'ère chrétienne. On croit qu'il compila les *Géoponiques* (Γεωπονικά), généralement attribuées à Cassianus Bassus. Cet ouvrage, fait probablement par ordre de Constantin Porphyrogénète, est divisé en vingt livres, et se compose d'extraits de divers auteurs, dont voici les noms par ordre alphabétique : Africanus (Sextus Julius), Anatolicus de Beryte, Apulee, Aratus de Soles, Aristote le philosophe, Cassianus Bassus, Damogéron, Démocrite, Didyme d'Alexandrie, Dionysius Cassius d'Utique, Diophane de Nicée, Florentinus, Fronton, Hiérocles, gouverneur de la Bithynie sous Diocletien, Hippocrate de Cos, chirurgien vétérinaire du temps de Constantin le Grand, Leontinus ou Leontius, Nestor, poète du temps d'Alexandre Sévère, Pamphile d'Alexandrie, Paramus, Pelagonius, Ptolémée d'Alexandrie, les frères Quintilius (Gordianus et Maximus); Tarentinus, Theomnestus, Varron, Zoroastre. Pour donner une idée des divers sujets traités dans les *Géoponiques*, il suffira d'indiquer l'objet particulier de chaque livre. Le premier traite de l'atmosphère, du lever et du coucher des étoiles; le deuxième, des matières générales concernant l'agriculture, et des différentes espèces de blés; le troisième, des devoirs particu-

liers de l'agriculteur dans chaque mois; le quatrième et le cinquième, de la culture de la vigne; le sixième, le septième et le huitième, de la manière de préparer le vin; le neuvième, de la culture de l'olivier et de la manière de faire l'huile; le dixième, le onzième et le douzième, de l'horticulture; le treizième, des animaux et des insectes nuisibles aux plantes; le quatorzième, des pigeons et des autres oiseaux; le quinzième, des sympathies et des antipathies naturelles et de l'élève des abeilles; le seizième, des chevaux, des ânes et des chameaux; le dix-septième, de l'élève des bestiaux; le dix-huitième, de l'élève des bêtes à laine; le dix-neuvième, des chiens, des lièvres, des bêtes sauvages, des porcs, des salaisons; le vingtième, des poissons. La meilleure édition des *Géoponiques* est celle de Nicolas; Leipzig, 1781, 4 vol. in-8°. Pour les autres détails bibliographiques sur cet ouvrage, voy. CASSIANUS BASSUS.

Noedham, *Prolegomena ad Geoponias*; Cambridge, 1704, in-8°.

**FLORES** (Fra Louis), missionnaire flamand, né à Gand, le 14 janvier 1576, brûlé au Japon, le 29 août 1622. Il passa avec sa famille en Espagne, et de là à Mexico, où il entra dans l'ordre des Dominicains. Il fut envoyé prêcher l'Évangile dans les Philippines, et s'acquitta avec ferveur de cette mission, d'abord à Manille, puis à la Nueva-Segovia. De retour à Manille, il apprit que plusieurs de ses collègues étaient dans les fers au Japon; il sollicita et obtint de ses supérieurs l'autorisation d'aller partager leur sort. Dans la traversée, il fut pris par des pirates hollandais, qui le retinrent plus de deux ans prisonnier. Ils le livrèrent ensuite aux Japonais, qui le condamnèrent au feu. Flores a écrit *Relacion de los sucesos de la Christiandad del Japon hasta xxiv mayo del año MDCXXII*.

Antonio de Loone, *Bibliotheca Orientalis*. — Richard, *Scriptores Ordinis Prædicatorum*, t. II, p. 428. — Nicolas Antonio, *Bibliotheca (nova) Scriptorum Hispanæ*, t. II, p. 88.

\* **FLORES** (Juan de), écrivain espagnol, qui vivait vers le commencement du seizième siècle. Il composa un petit roman intitulé : *La Historia de Certzel y Mitrabella, con la disputa de Torrellas y Braçayda*; la première édition vit le jour à Séville, 1524; elle fut suivie d'une autre, Tolède, 1526: toutes deux sont très-rares. La *Disputa* est une ennuyeuse discussion sur la question de savoir lequel des deux sexes donne à l'autre le plus d'occasions de pécher; cette controverse étrange est jointe à une fiction de fort peu d'intérêt, mais qui a grandement attiré l'attention des critiques anglais, lesquels, sachant que cet ouvrage avait été promptement traduit et imprimé à Londres, ont cru découvrir que Shakspeare lui avait fait des emprunts, qu'il avait placés dans sa pièce *La Tempête*. Le livre de Flores eut d'ailleurs en Europe une immense vogue; dès 1536 un poète français, Maurice Scève, le traduisit, en l'intitulant *La Dé-*

*plorable Fin de Flamète*; cette traduction changea parfois de titre (*Le Jugement d'amour, auquel est racontée l'histoire d'Ysabel, fille du roid d'Écosse; et L'Histoire d'Aurelio et d'Isabelle*), et obtint douze à quinze éditions dans le cours du seizième siècle; il fut également traduit en italien, et l'on en connaît diverses éditions de Milan et de Venise.

G. B.

Malone, édition de Shakspeare. — Ticknor, *History of Spanish Literature*, t. III, p. 77. — *Bibliothèque des Romans*, avril 1778. — A. Diniaux, dans le *Bulletin du Bibliophile*; Paris, 1842, p. 16. — J.-Ch. Brunet, *Manuel du Libraire*, t. II, p. 296.

**FLORES (André)**, poète et théologien espagnol, né en Andalousie, vivait vers le milieu du seizième siècle. Il entra dans l'ordre de Saint-Dominique. On a de lui : *Suma de toda la Escritura Sagrada, en verso heroyco castellano*; il reconnaît lui-même que Pierre Ortis, curé dans le territoire de Madrid, a eu la plus grande part à cet ouvrage. On lui attribue aussi un catéchisme intitulé : *De la Doctrina Christiana*; Tolède, 1552, in-8°, auquel il avait, dit-on, travaillé par ordre de l'empereur Charles-Quint. Thomas Tamajo assure que ce catéchisme n'est point d'André Flores, mais d'un ermite hiéronymite, du même nom, né à Torrijos, dans le diocèse de Tolède.

Nicolas Antonio, *Bibliotheca Hispana nova*. — Quétif et Échard, *Scriptores Ordinis Prædicatorum*.

\* **FLORESTAN I<sup>er</sup>** (*Tancrède-Roger-Louis GRIMALDI*), prince de Monaco, né le 10 octobre 1785, mort à Paris, le 20 juin 1856. Il épousa le 27 novembre 1810 la princesse Marie-Louise-Caroline Gibert de Lamet, et succéda à son frère Honoré V, le 4 octobre 1841 (1). Lors des événements de 1848, Menton et Roquebrune se soulevèrent contre Florestan, et firent cause commune avec Charles-Albert. Après la défaite de Novare, ces deux villes demandèrent à être annexées au Piémont, et, malgré les réclamations du prince Florestan, la chambre elective sarde fit droit à leur vœu. Mais ce projet d'annexion n'a pas encore été complètement ratifié, et les choses restent dans l'ancien état. Le prince Florestan résidait habituellement à Paris, où il figurait, dans sa jeunesse, au théâtre de l'Ambigu-Comique.

En 1853, le prince Charles-Henri Grimaldi, duc de Valentinois, né en 1818, fils et successeur de Florestan I<sup>er</sup>, essaya de provoquer en sa faveur une démonstration publique à Menton; mais à peine fut-il reconnu que le peuple s'ameuta

(1) La principauté de Monaco se compose de trois petites villes, Monaco, Menton et Roquebrune, dont la population ne s'élève pas à plus de 7,000 âmes, et les revenus à 1,500,000 fr. environ. Réunie à la France en 1793, elle fut reconstituée en souveraineté indépendante lors des traités de 1815-1816, qui rétablirent le *status quo ante bellum*, et Honoré V, sur les réclamations de son secrétaire, Anglais de naissance, put remonter sur le trône de ses ancêtres. Seulement, à cause de l'insuffisance des revenus de l'État pour entretenir une forte armée capable de sauvegarder l'ordre public, le congrès de Vienne décida que la principauté de Monaco serait mise sous le protectorat de la Sardaigne, et que cette puissance y entretiendrait garnison.

contre lui, et il ne dut son salut qu'à l'intervention de la garde nationale et des carabiniers sardes, qui le conduisirent en prison. Transféré à Gènes, il fut immédiatement mis en liberté. Depuis la mort de son père il a pris le titre de prince de Monaco, sous le nom de *Charles III*; il a épousé, le 28 septembre 1846, la comtesse Antoinette de Mérode.

G. VITALI.

Brofferio, *Histoire du Piémont*. — La Farina, *Histoire d'Italie*. — *Documents inédits*.

**FLOREZ (Henri)**, archéologue et numismate espagnol, né à Valladolid, le 14 février 1701, mort en 1773. Il entra dans l'ordre de Saint-Augustin en 1715, et consacra sa vie à de grands travaux sur l'histoire civile et ecclésiastique de l'Espagne. On a de lui : *Cursus Theologicæ*; 1732-1738, 5 vol. in-4°; — *Clave istorical*; Madrid, 1743, in-4°. C'est un livre dans le genre de l'*Art de vérifier les dates*. Comme ce dernier ouvrage ne parut qu'en 1750, Florez a les honneurs de la priorité. — *La España sagrada, o theatro geographico-historico de la Iglesia de España*; Madrid, 1747-1836, 46 vol. in-4°. Cette histoire de l'Église a été continuée par les PP. Risco et Fernandès; elle est pour l'Espagne ce que la *Gallia christiana* est pour la France; — *España carpetana; medallas de las colonias, municipios y pueblos antiguos de España*; Madrid, 1757-1775, 3 vol. grand in-4°; — *Disertacion de la Cantabria*; Madrid, 1768, in-4°; — *Memorias de las Reynas Catolicas*; 1770, 2 vol. in-4°; — des éditions fort estimées de quelques ouvrages, entre autres la *Relacion del Viaje literario de Ambrosio Morales*; Madrid, 1765, in-fol. Florez était associé correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres.

Bouterweck, *Hist. de la Littérature espagnole*.

**FLORIAN (Jean-Pierre CLARIS DE)**, littérateur français, né le 6 mars 1755, au château de Florian, près de Sauve (aujourd'hui département du Gard), mort à l'orangerie de Sceaux, le 13 septembre 1794. « Sur les bords du Gardon, au pied des hautes Cévennes, entre la ville d'Anduze et le village de Massanne, est un vallon où la nature semble avoir rassemblé tous ses trésors : » c'est dans ces lieux poétiques que vint au monde Florian. Les premières années de sa vie restèrent profondément gravées dans sa mémoire; jusqu'à sa mort il se plut à les raconter à ses amis. Avant d'être enfermé au collège de Saint-Hippolyte, il vécut quelque temps chez son père, dans le château bâti à grands frais par son aïeul : car, dit-il, « c'était un gentilhomme qui dissipait son bien avec les femmes et les maçons ». Le jeune Florian eut beaucoup de maîtres. L'un d'entre eux le menait souvent chez une demoiselle de la rue des Prêtres, qui demeurait à un cinquième étage et peignait des éventails. « Je remarquai, racontait-il plus tard lui-même, qu'il avait toujours quelque chose à lui dire en particulier, ce qui les obligeait de passer dans la chambre d'à côté. Un jour j'eus la

iosité d'aller regarder par le trou de la serrure ; je les vis qui causaient, mais d'une manière qui me rendit rêveur plus de huit jours. » Le hasard lui mit dans les mains comme premier livre d'études une traduction de l'Illiade ; il le relut plusieurs fois, et aimait à se transporter dans ce monde de héros grecs. En juillet 1765, il obtint une faveur alors enviée de l'Europe entière : il fut présenté à Voltaire. La sœur de madame Denis (nièce de Voltaire) avait épousé un oncle de Florian : les deux nièces amenèrent l'enfant à l'hôte de Ferney. Grâce à ses reparties heureuses, il fut reçu avec une amabilité toute particulière ; on le surnomma *Floriannet*, et on écrivit pour lui de jolies chansons, qui nous ont été conservées. Trois années après, Florian fut nommé huitième page du duc de Penthièvre. Pour se faire bien venir auprès de ses camarades, il dépensa une partie de son argent en café et en liqueurs, et il en gagna « une maladie assez sérieuse ». A quelque chose malheur est bon ; depuis ce jour Florian devint sobre, et ne se rendit plus malade. C'est aussi quelque temps après qu'il improvisa pour son maître un *Sermon sur la mort*, dont on nous a conservé entre autres ce passage, digne d'un prédicateur : « Ce grand de la terre qui, fier de sa haute naissance, se croit pétri d'un limon plus noble que le mien, doit tout à la mort ; il tient d'elle seule tout ce qui fait sa fausse gloire. Qu'il ose produire les titres qui l'élèvent au-dessus de ses égaux ! chacun de ces titres est un bienfait de la mort. Sa noblesse ? elle est appuyée sur un monceau de cadavres ; plus le monceau grossit, plus elle devient illustre. Ses dignités, à qui les doit-il ? à la mort, qui a moissonné ceux qui les avaient méritées. »

Florian avait étudié Horace et Virgile ; il savait *La Henriade* par cœur ; il voulut aussi connaître les mystères de la science. On l'envoya donc à l'école de Bapaume : il y travaillait beaucoup et s'y amusait tout autant. « Oui, s'écrie-t-il, avant dix-sept ans j'étais assez heureux pour posséder une maîtresse, un coup d'épée et un ami. Mais quel ami ! un bretteur, qui le lance dans nombre d'affaires qui lui valent plusieurs mois de cachot. Le jeune homme mit dès lors en pratique ces mots, qu'il écrivit plus tard : « La joie ressemble au soleil d'hiver, qui se lève tard et se couche de bonne heure ; » il ne ressemblait donc guère au *timide et mélancolique Florian* de la plupart des biographes. Après avoir dépense gaiement sa jeunesse et son patrimoine, il revint auprès du bon duc de Penthièvre, qui lui fit obtenir une pension de la cour, et l'attacha à sa personne avec le titre de son gentilhomme. Des lors il se consacra tout entier au culte des lettres.

Les œuvres qui fondèrent la réputation de Florian sont : *Galatée*, puis *Estelle* : ces deux fictions, où le goût de l'époque est étudié de la façon la plus parfaite, réussirent avec cet éclat

dont la mode est toujours suivie ; on les lit aujourd'hui encore avec un certain intérêt, un doux plaisir, qui ne manque pas de charme. *Numa Pompilius* eut un moindre succès ; quoique d'un style correct, ce roman possède au plus haut degré le défaut capital de ses aînés, la prétention ; néanmoins, on y trouve çà et là de bonnes idées et d'éloquentes paroles. Sa traduction de *Don Quichotte*, très-bien écrite, eut un succès mérité, quoi qu'en aient dit des traducteurs plus récents, qui savaient peut-être moins bien l'espagnol que Florian. Son *Gonzalve de Cordoue* est précédé d'une introduction, chapitre d'une histoire d'Espagne que Florian avait dessein d'écrire. Mais ce qui mit le sceau à sa réputation, ce sont ses fables, qui ont quelque chose de la naïveté et de l'élégance que le maître du genre, La Fontaine, a mises dans les siennes. En 1788, l'Académie l'admit dans son sein, après avoir couronné deux de ses œuvres. L'une d'elles : *Voltaire et le serf du mont Jura*, discours en vers libres, faillit le faire enfermer à la Bastille. On commençait à craindre ces transfuges du parti noble par qui la cause du peuple était embrassée avec ardeur. La parole de Voltaire avait porté des fruits dans l'âme de son élève : la fable *des Singes et du Léopard* dut être conçue à Ferney. L'une des passions de Florian fut le théâtre : il a écrit plusieurs pièces, qui ont joui longtemps d'un succès mérité. Ses amis se rappelaient encore dans leur vieillesse la manière dont il jouait en société les rôles de cet Arlequin sentimental qu'il a pour ainsi dire inventé ; car personne avant lui n'avait pensé à faire éprouver à ce personnage balourd les tranquilles émotions de l'âme. La vie de Florian était celle d'un homme de bien, plein de franchise, ayant des tendances fort libérales : la révolution n'aurait pas songé à lui s'il n'avait pas à plaisir attiré ses regards. Une fois dans les serres du comité de salut public, en vain *Guillaume Tell* prouva son civisme, en vain ses lettres furent éloquentes ; il eut beau s'écrier : « Un fabuliste, un berger, le chantre de *Galatée* et d'*Estelle* peut-il commettre des crimes ? peut-il seulement en concevoir ? Si l'on me croit coupable, qu'on me juge ; mais si je suis innocent, que l'on me rende à la liberté, à mes ouvrages, à mes ouvriers d'imprimerie, que j'ai fait vivre depuis quinze ans, et que ma détention empêche de poursuivre une très-grande entreprise. » On ne l'écouta pas. Le 9 thermidor le rendit à la liberté ; mais le chagrin et l'effroi l'avaient frappé à mort, et il ne quitta les prisons que pour aller s'éteindre dans les bras de ses amis. Il fut inhumé à Sceaux. Ainsi ne purent être exaucés les vœux que jadis il formulait si poétiquement en ces termes : « Que ne puis-je être certain de reposer sous le grand alisier de mon village, où les bergères se rassemblent pour danser ! Je voudrais que leurs mains pieuses vinssent arracher le gazon qui couvrirait mon tombeau ; que les



enfants, après leurs jeux, y jetassent leurs bouquets effeuillés; je voudrais enfin que les bergers de la contrée y fussent quelquefois attendris, en y lisant cette inscription :

Dans cette demeure tranquille  
Repose notre bon ami,  
Il vécut toujours à la ville,  
Et son cœur fut toujours ici. »

Florian, quoique petit, était bien fait; sa physionomie franche portait l'empreinte d'une douce mélancolie : ses yeux surtout, grands et noirs, signes brillants de sa rare intelligence poétique, plaisaient d'abord et lui assuraient la sympathie de tous. Outre les ouvrages déjà cités, on a de lui : *Le Baiser*, comédie en trois actes; 1782, in-8°; — *Le Bon Ménage*, comédie en un acte; 1783, in-8°; — *Le Bon Père*; comédie en un acte; — *La Bonne Mère*, comédie en un acte; — *Jeannot et Colin*, comédie en trois actes (imitée plus tard par Étienne); — *Blanche et Vermeille*, pastorale en deux actes; — *Les Jumeaux de Bergame*, comédie en un acte; — *Éloge de Louis XII*; 1785; — *Ruth*, églogue couronnée par l'Académie; 1784; — *Jeunesse de Florian*, ou *mémoires d'un jeune Espagnol* : fort curieuse histoire des premières années de notre écrivain, retrouvée par Pujoux dans ses papiers et publiée en 1807, in-18; — *Eliezer et Nephtali*; — *Mélanges de Poésie et de Littérature*; 1787 et 1806; — *Six Nouvelles*; 1784, in-18; — *Nouvelles nouvelles*; 1792, in-12; — *Lettres à M. Boissy d'Anglas*; 1807 (posthume). — La meilleure édition de ses *Œuvres complètes* est celle donnée par Renouard, en 16 vol. in-18, 1820, à laquelle il faut joindre les *Œuvres inédites* publiées par Guilbert de Pixérécourt, en 4 vol., 1821. On attribue à Florian : *Henriette Stuart*, traduit de l'anglais; Lausanne, 1795, 2 vol. in-12. Ce roman n'a jamais été réimprimé. Le nom de *Florian* sert aussi de titre à une pièce de Bouilly et Piis, jouée au Vaudeville, le 27 frimaire an ix (décembre 1800). Louis LACOUR.

Roany, *Vie de Florian*; an v, in-18. — Lacretelle, *Éloge de Florian*; 1812. — Jaufré, *Éloge de Florian*; 1812. — *Fables*; éd. Jumei; id., éd. Ponthieu, id., éd. Froment. — Voltaire, *Correspondance*.

**FLORIAN DOCAMPO.** Voy. DOCAMPO.

\* **FLORIGERIO** ou **FLORIGORIO** (Sebastiano, dit *Bastianello*), peintre de l'école vénitienne, né à Udine, florissait vers 1533, et mourut âgé d'environ quarante ans. Élève de Pellegrino da San-Daniele, il semble s'être proposé le Giorgione pour modèle, surtout dans son meilleur ouvrage, peint pour le maître autel de l'église Saint-Georges à Udine : dans le haut on voit *la Vierge dans une gloire*, et dans le bas, au milieu d'un beau paysage, *saint Jean et saint Georges à cheval terrassant le dragon*. L'auteur s'est peint lui-même sous les traits de saint Georges. Dans ce bel ouvrage, le plus estimé des tableaux existant à Udine, et qui suffirait seul pour faire la réputation d'un peintre, Florigerio a joint une composition riche et abondante à une

vigueur de coloris qui, dans quelques autres de ses ouvrages, dégénère parfois en crudité. Florigerio excella dans la peinture de portraits. Il ne reste rien des fresques qu'il avait exécutées à Udine; mais on en voit encore quelques-unes à Padoue. E. B—N.

Renaldi, *Della Pittura Friulana*. — Ridolfi, *Della Pittura Veneziana*. — Vasari, *Vita*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Strct, *Dict. Hist. des Peintres*.

\* **FLORIANUS** (*M. Annius*), frère utérin de l'empereur Tacite, mourut en 276 de l'ère chrétienne. Après la mort de Tacite, il prit la pourpre impériale, comme s'il eût été son héritier légitime. Cette hardiesse réussit en partie. Son autorité, sans être formellement reconnue, fut tolérée par le sénat et par les armées d'Occident. Les légions de Syrie ne se soulevèrent pas, et donnèrent la pourpre à leur général Probus. Une guerre civile s'ensuivit; elle fut brusquement terminée par la mort de Florianus, qui tomba sous les coups de ses soldats, ou qui se tua de ses propres mains, après avoir joui pendant deux mois environ (juin et juillet 276) de la dignité impériale.

Zonaras, XII, 29. — Zosime, I, 65. — Aurelius Victor, *Césars*, 30, 37; *Epit.*, 28. — Eutrope, IX, 10. — Vopiscus, *Florianus*.

\* **FLORIANI** (*Francesco*), architecte et peintre de l'école vénitienne, né à Udine, florissait de 1565 à 1586. Il fut élève de Pellegrino di San-Daniele. Il passa la plus grande partie de sa vie à Vienne, au service de l'empereur Maximilien II, auquel il dédia un recueil de dessins à la plume renfermant une foule de projets de théâtres, palais, ponts, arcs de triomphe et autres fabriques. Floriani a laissé à Udine deux tableaux portant les dates de 1579 et 1586. Son chef-d'œuvre, un tableau à compartiments contenant chacun une figure de saint, tableau qu'il avait peint pour l'église de Reana près Udine, a été vendu, et doit se trouver dans quelque collection particulière. Floriani excella surtout dans la peinture de portraits, et quelques auteurs n'ont pas craint de le comparer au More. E. B—N.

Renaldi, *Della Pittura Friulana*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Tiruzzi, *Dizionario*. — Strct, *Dictionnaire historique des Peintres*.

**FLORIDA-BLANCA.** Voy. MOSINO.

**FLORIDE** (Marquis de LA). Voy. LA FLORIDA.

**FLORIDOR.** Voyez SOULAS DE PRINCEPES (*Josias*).

\* **FLORIDUS** (*François*), philologue italien, surnommé *Sabinus*, né à Donaden (Sabine), vers 1500, mort en 1547. Après avoir enseigné le grec et le latin à Bologne, il fut appelé en France par François I<sup>er</sup>. A la demande de ce prince, il commença une traduction de l'*Odyssée* en vers latins; mais une mort prématurée l'empêcha d'achever cet ouvrage. On a de lui : *Apologia in Plauti aliorumque poetarum linguarum latinarum calumnias; accessit*



de *legum commentatoribus*; Lyon, 1537, in-4°; — *Lectionum subcesivarum Libri tres*; Bologne, 1539, in-4°; — *Adversus Stephani Doleti calumnias Liber*; Rome, 1541, in-4°; — *De Julii Caesaris Præstantia Libri tres*; Bâle, 1540, in-fol.; — *Homeri Odysseæ Libri octo priores, latinis versibus redditi*; Paris, 1545, in-4°.

Baillet, *Jugements des Savants*, t. II, p. 183 et 289. — Moréri, *Grand Dictionnaire historique*.

FLORIDUS. Voy. FLEURY (Julien) et MACER.

FLORIEN (Marc-Antoine). Voyez FLORIANUS.

\* FLORIN (Jean), fameux marin français, vivait en 1521. Il se distingua par son courage et son expérience, et était l'un des meilleurs capitaines protestants de La Rochelle. Il commandait sous François 1<sup>er</sup> six navires rochelais, et faisait la course contre les Espagnols. Il rencontra en 1521, à 10 lieues du cap Vincent, trois caravelles parties de la Vera-Cruz et envoyées par Fernand Cortez à Charles-Quint. Ces navires portaient les *procuradores* de la Nueva-España, Alonso Davila et Antonio Quinones, et étaient chargés de tous les ouvrages précieux d'or et d'argent provenant du pillage de Mexico (13 août 1521). Jean Florin s'empara de deux des caravelles; la troisième put gagner l'île Sainte-Marie (l'une des Açores). Quinones fut tué dans l'action et Davila conduit à La Rochelle, où il demeura trois ans prisonnier. Le butin fut incalculable. François 1<sup>er</sup> s'empara de la plus grande partie en disant « que le roi très-chrétien était fils d'Adam aussi bien que le roi catholique ».

A. DE L.

Antonio de Herrera, *Historia general de los hechos de los Castellanos en las islas y tierra firme del mar Oceano*, dec. III, lib. IV cap. I et XX.

FLORINUS (Henri), théologien finlandais, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il dirigea une école à Tawastehus (Finlande), et obtint l'archidiaconat de Pemar. On a de lui : *Epitome Theologia*; 1667; — *Nomenclatura Latino-Suecico-Finnica*; 1678; — *Hyperaspistes, seu defensio veritatis adversus errores Joh. Heseri*; 1694.

Gerelius, *biogr. Lex.*

FLORIO (François), romancier italien, né à Florence, vivait au quinzième siècle. Sa vie est inconnue; on est même allé jusqu'à nier son existence. On a sous son nom un ouvrage intitulé : *De amore Camilli et Æmilie, Aretinorum, liber*. On lit à la fin : *Liber editus in domo domini Guillermi, archiepiscopi Turonensis, pridie kalendas januarii, anno Domini 1467*. On a conclu de ces lignes que Florio était secrétaire de l'archevêque de Tours, et que son livre fut imprimé en 1467. La première de ces assertions est assez probable, la seconde est controuvée. Le roman de Florio fut imprimé pour la première fois à Paris, par Pierre Cæsaris et Jean Stol, vers 1475, in-4°. Jean Maan cite encore de Florio une lettre restée manuscrite et

intitulée : *Epistola ad Jacobum Tarlatum de commendatione urbis Turonensis*.

Foncemagne, *Mémoires de l'Acad. des Inscriptions*, t. VII. — Jean Maan, *Hist. des Archevêques de Tours*.

FLORIO (Jean), surnommé le Résolu, philologue et traducteur anglais, né à Londres, vers 1540, mort en 1625. Il descendait de la famille Toscane des Florii. Son père et sa mère, qui étaient protestants, quittèrent la Valteline pour éviter la persécution, et se réfugièrent en Angleterre. L'avènement de Marie les força de chercher un autre asile. Ils revinrent en Angleterre sous le règne d'Élisabeth. D'abord professeur d'italien et de français à l'université d'Oxford, Florio fut ensuite chargé d'enseigner ces deux langues au prince Henri, fils de Jacques 1<sup>er</sup>. Il devint plus tard gentilhomme de la chambre et secrétaire de la reine. On a de lui : *First Fruits, wich yield familiar speech, merry proverbs, witty sentences, and golden sayings*; 1578, in-4°; 1591, in-8°; — *Perfect Introduction to the Italian and English Tongues*, imprimé avec l'ouvrage précédent; — *Second Fruits, to be gathered of twelve trees, of divers but delightful taste to the Tongues of Italian and English Men*; 1591, in-8°; — *Garden of Recreation, yielding six thousand Italian proverbs*; *Dictionary Italian and English*; 1597, in-fol.; réimprimé en 1611, in-fol., sous le titre de *Queen Anna's new World of words*. Florio traduisit en anglais les *Essais de Montaigne*; 1603, 1613, 1632. Il avait épousé la sœur du poète et historiographe Samuel Daniel.

Wood, *Athenæ Oxonienses*. — Chalmers, *General biographical Dictionary*.

FLORIO (Danielle, comte), poète italien, né à Udine, en 1710, mort dans la même ville, en 1789. Après avoir fait ses études à l'université de Padoue, il se fit connaître par des poésies qui ont été recueillies sous le titre de *Poesie varie*; Udine, 1777, in-4°.

Son frère aîné, François FLORIO, né à Udine, en 1705, mort dans la même ville, le 13 mars 1791, cultiva particulièrement l'archéologie sacrée et profane, et inséra plusieurs dissertations dans les *Mémoires de la Société Colomhaire*. Il publia aussi un *Éloge funèbre de Daniel Florio*; Udine, 1790, in-4°.

*Biografia universale* (édit. de Venise).

FLORIOT (Pierre), théologien français, né dans le diocèse de Langres, en 1604, mort à Paris, le 1<sup>er</sup> décembre 1691. Dans sa jeunesse il demeura au Jardin des Plantes, chez Bouvard, premier médecin du roi Louis XIII. Plus tard il dirigea une des petites écoles de Port-Royal. Il devint ensuite curé des Laïs, paroisse à quelques lieues de Paris, et finit par être confesseur des religieuses de Port-Royal-des-Champs. On a de lui : *La Morale du Pater*; Rouen, 1672, in-4°. Il a été fait beaucoup d'éditions de cet ouvrage; la plus complète a été publiée sous ce titre : *La Morale chrétienne, rapportée aux instructions que Jésus-Christ nous a données dans l'Oraison do-*

minicale; Rouen, 1741, 5 vol. in-12; — *Homélies morales sur les évangiles de tous les dimanches de l'année, et sur les principales fêtes de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de la sainte Vierge*; Paris, 1677, 2 vol. in-4°; — *Traité de la Messe de paroisse*; Paris, 1679, in-8°; — *Recueil de pièces concernant la morale chrétienne*, Rouen, 1745, in-12.

Morel, *Grand Dictionnaire historique*.

**FLORIS.** Voy. VRIENDT (DE).

**FLORIS** (*Peters-Williamson*), voyageur allemand, né à Dantzig, mort à Londres, en décembre 1615. Il passa en Hollande, s'y livra au commerce avec les pays asiatiques, fit en 1608 un voyage à Siam, et acquit une grande réputation d'expérience et d'habileté. La Compagnie anglaise des Indes orientales (fondée depuis 1599) lui offrit de brillantes conditions s'il consentait à naviguer pour ses intérêts. Floris accepta les propositions de cette société, et se rendit à Londres. Le 2 janvier 1610, il s'embarqua en qualité de facteur à bord du navire *Globe*, capitaine Hippon, et le 21 mai suivant il atterrit dans la baie de Saldanha, à l'extrémité sud de la côte occidentale de l'Afrique. Il s'occupa activement de la recherche du ginseng (*panax vera*), plante originaire du Japon et de la Chine, et à laquelle on attribuait alors des vertus merveilleuses. Floris n'en recueillit qu'une très-petite quantité, la saison n'étant pas encore favorable pour cette récolte. Le 1<sup>er</sup> août il doubla la pointe de Galles, extrémité méridionale du Dekkan, et, passant devant Négapatam, s'arrêta à Pulicate. Dès le lendemain de son arrivée, van Wersicke, président de l'établissement hollandais sur cette côte, lui déclara que ses compatriotes avaient obtenu du souverain du pays, résidant à Narsinga, un *kaul* ou privilège qui leur conférait le monopole du commerce. Floris et Hippon protestèrent, et s'adressèrent au shah Bandour, gouverneur du pays; celui-ci les renvoya à la princesse suzeraine Konda-Maa, qui éluda leur demande. Floris se rendit alors à Petapoli, où, mieux accueilli, il put créer un petit comptoir. Il eut le même succès à Masulipatam, le grand entrepôt des magnifiques étoffes fabriquées sur cette côte; mais une guerre civile, survenue à l'occasion du décès du prince régnant, l'obligea à quitter cette ville en janvier 1612, après un an de séjour. Floris et Hippon se dirigèrent alors sur Bantam, puis sur la presqu'île de Malacca, et le 20 juin descendirent à Patani. Pour en imposer aux naturels, les Anglais débarquèrent en grande pompe, enseignes déployées, musique en tête et faisant porter la lettre du roi d'Angleterre sur le dos d'un éléphant. La reine du pays les reçut gracieusement, et leur accorda la permission d'ériger une factorerie sur

son territoire. Le capitaine Hippon mourut à Patani : Floris prit alors le commandement de l'expédition, et envoya son navire à Siam. Quatre ans plus tôt, lors de son précédent voyage, Floris avait remarqué dans cette ville une demande si vive des marchandises européennes qu'il lui semblait, écrit-il, que le monde entier n'y aurait pu satisfaire; mais cette fois le marché était tellement encombré qu'on n'y put rien traiter. Les indigènes étaient d'ailleurs influencés par les marchands portugais et hollandais, et rejetèrent les avances des Anglais. Ceux-ci durent regagner Patani. Peu après leur retour, un incendie immense anéantit cette ville, et ce fut à grand'peine que Floris et ses marins purent sauver la reine. Le 20 octobre 1613, ils remirent à la voile, et débarquèrent à Masulipatam en décembre suivant. Le gouverneur de cette ville se montra fort disposé à traiter, et Floris se défit rapidement de toutes ses marchandises à des prix très-avantageux; mais lorsqu'il en demanda le paiement, il rencontra d'innombrables difficultés. Le gouverneur lui-même, en sa qualité d'émir ou descendant de Mahomet, prétendit que ses paroles devaient seules faire loi, et renia toutes les conventions d'achat. Floris, indigné, eut recours à un moyen extrême : un plein jour, il s'empara du fils du gouverneur, et le conduisit à son bord, déclarant qu'il ne le rendrait qu'après avoir été soldé. Cette énergie eut un plein succès, et bientôt Floris, complètement désintéressé, relâcha son prisonnier, et mit à la voile pour l'île de Java (7 décembre 1614). Le 3 janvier 1615 il revint à Bantam, y conclut des conventions favorables au commerce anglais, et le 20 février, avec des bénéfices énormes, il reprit la route de sa patrie. Il relâcha dans la baie Saldanha, puis à Sainte-Hélène (1<sup>er</sup> juin), et arriva à Londres vers la fin de septembre; mais deux mois après il succombait aux fatigues de la traversée. Il a laissé la relation de ses voyages écrite en hollandais; elle contient des détails curieux sur les pays qu'il a parcourus et est d'un précieux secours pour l'histoire des premiers établissements européens dans l'Inde. Cette relation a été traduite en anglais et insérée dans les *Pilgrimages de Purchas* (4<sup>e</sup> édit., 1626, in-fol.). En français, on la trouve dans Thévenot, *Relation de divers Voyages curieux*, etc. (Paris, 1663-1672), tome I<sup>er</sup>, sous le titre de *Journal de Pierre Will. Floris*; et dans l'abbé Prévot, *Histoire des Voyages* (1745-1770, tome II, p. 98, et IX, p. 56).

Alfred DE LACAZE.

Camus, *Mémoire sur la Collection des grands et des petits Voyages*. — Ersch et Gruber, *Allgem. Encyclop.* — X. Raymon, *Inde, dans l'Univers pittoresque*.

**NOUVELLE**  
**BIOGRAPHIE GÉNÉRALE**

**DEPUIS**

**LES TEMPS LES PLUS REÇULÉS**

**JUSQU'A NOS JOURS.**

---

**TOME DIX-HUITIÈME.**

---

**Florus. — Fryxell.**



# **NOUVELLE BIOGRAPHIE GÉNÉRALE**

**DEPUIS**

**LES TEMPS LES PLUS REÇULÉS  
JUSQU'À NOS JOURS,**

**AVEC LES RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES  
ET L'INDICATION DES SOURCES À CONSULTER ;**

**PUBLIÉE PAR**

**MM. FIRMIN DIDOT FRÈRES,**

**SOUS LA DIRECTION**

**DE M. LE D<sup>r</sup> HOEFER.**

---

**Tomè Dix-Huitième.**

---

**PARIS,**

**FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET C<sup>ie</sup>, ÉDITEURS,  
IMPRIMEURS-LIBRAIRES DE L'INSTITUT DE FRANCE,  
RUE JACOB, 56.**

---

**M DCCC LVIII.**

**Les Éditeurs se réservent le droit de traduction et de reproduction à l'étranger.**







des extraits des ouvrages satiriques d'Ennius, de Lucile et de Varron. C'est peut-être le même Florus que Sénèque mentionne comme l'élève de M. Porcius Latro, et dont il cite un passage appartenant à une déclamation intitulée Flaminius. Peut-être est-ce le même Julius Florus que Quintilien place dans un rang élevé parmi les orateurs de la Gaule. Enfin, il n'est pas impossible que ces trois Florus soient identiques avec un Julius Florus qui, dans la huitième année du règne de Tibère, se mit à la tête d'une insurrection des Trévires. Le complot fut facilement réprimé, et Florus se tua pour échapper aux soldats romains.

Horace, *Epist.*, I, 8; II, 2. — Sénèque, *Controv.*, IV, 25. — Quintilien, X, 2. — Tacite, *Ann.*, III, 40, 42. — Weichert, *Post lat. relig.*

\* **FLORUS** (*Julius-Secundus*), orateur romain, vivait vers 70 de l'ère chrétienne. Il était contemporain et ami intime de Quintilien. Julius Florus, cité plus haut comme célèbre par son éloquence en Gaule, était l'oncle paternel de Julius Florus Secundus.

Quintilien, X, 12. — Sénèque, *Controv.*, IV, 25.

**FLORUS** (*Annæus*), historien romain, vivait dans le deuxième siècle de l'ère chrétienne. Nous avons sous le nom d'Annæus Florus un *Epitome* de l'histoire romaine et quelques poésies. Rien ne prouve que ces compositions de genres si différents appartiennent au même écrivain. L'auteur des poésies était contemporain d'Adrien. L'auteur de l'*Epitome* semble avoir vécu à la même époque; mais à ce sujet les témoignages directs sont défaut, et l'opinion ne peut se fonder que sur de rares renseignements recueillis dans l'historien lui-même. Son ouvrage, divisé en quatre livres, s'étend depuis la fondation de Rome jusqu'à l'établissement définitif de l'empire, sous Auguste, en l'an 20 avant J.-C. Il est intitulé *Rerum Romanarum Libri IV*, ou *Epitome de Gestis Romanorum*. Le prologue, en le supposant authentique, nous apprend qu'il fut composé sous le règne de Trajan ou d'Adrien. Ce n'est pas un simple abrégé de Tite-Live, c'est une compilation faite d'après des autorités diverses et offrant dans des limites très-restreintes un résumé intéressant des événements accomplis pendant une période de huit siècles. Malgré quelques erreurs de chronologie et de géographie, les faits sont en général bien choisis, bien disposés et suffisamment exacts; l'ensemble, conçu dans un esprit philosophique, n'a que le tort de trop ressembler à un panégyrique du peuple romain. Le style est la partie defectueuse de l'œuvre. Brillant, mais d'un éclat emprunté à la poésie, il abonde en métaphores forcées et tourne trop souvent à l'emphase declamatoire. Si de l'ouvrage on passe à l'auteur, tout est doute et incertitude. Beaucoup de manuscrits l'appellent L. Annæus Florus, d'autres le nomment Lucius Julius Florus, d'autres L. Annæus Seneca; un seul, peut-être le plus ancien de tous,

lui donne simplement le nom de L. Annæus. Ces variétés de dénomination ont fait naître autant de conjectures. Certains critiques ont identifié l'auteur de l'*Epitome* avec J. Florus Secundus, dont l'éloquence est louée par Quintilien (*Inst. Orat.*, X, 13). Vossius et Saumaise le reconnaissent avec plus de vraisemblance dans le poète Florus, contemporain d'Adrien, tandis que, selon Vinet et Schott, il n'est autre que Sénèque, précepteur de Néron. Cette dernière opinion s'appuie principalement sur un passage de Lactance où il est dit que Sénèque divisait l'histoire romaine en quatre âges, correspondant à ceux de la vie humaine. Cette division se trouve en effet dans l'*Epitome* de l'histoire romaine, mais avec des différences assez sensibles. Sénèque étend l'adolescence de Rome jusqu'à la destruction de Carthage. Florus en marque le terme à la fin de la première guerre punique. Il nomme virilité de l'empire le règne d'Auguste, que Sénèque appelle commencement de sa vieillesse. Florus a pu prendre dans Sénèque l'idée de cette division, et son emprunt ne doit pas faire attribuer à l'un l'œuvre de l'autre. Il faut noter aussi que cette identification de Sénèque et de Florus est en contradiction avec la préface de l'*Epitome*. Un récent éditeur de Florus, M. Titze, a cru reconnaître dans l'Abrégé deux auteurs, différents. Il suppose que le premier est le Julius Florus auquel Horace a adressé deux de ses épîtres; l'autre serait un interpolateur inconnu, appartenant au déclin de la littérature latine. Le premier, suivant cette théorie, peut revendiquer tout ce qui dans ce livre est digne d'éloges, soit pour le fond, soit pour la forme, tandis qu'il faut rejeter sur le second toutes les erreurs de faits, toutes les fautes de goût. La supposition de M. Titze est purement gratuite, et on peut se dispenser de la réfuter. Ce serait aussi perdre son temps que de discuter sur le pays natal et l'histoire personnelle d'un auteur dont le nom même ne peut pas être indiqué avec certitude. C'est pourquoi nous nous abstenons d'examiner les arguments que les critiques ont employés pour démontrer que Florus était Italien, Gaulois, Espagnol. Nous rappellerons seulement les passages de l'Abrégé qui peuvent servir à fixer la date de cet ouvrage: il est fait mention (l. I, 16) des feux du Vésuve, dont la première éruption n'eut lieu que sous Titus, en 79 après J.-C. (l. III, 2) des forêts de la Calédonie, où les Romains ne pénétrèrent que sous le règne de Trajan. Florus dit (l. IV, 12) que la conquête de la Dacie fut remise à une autre époque, évidente à la conquête de ce pays par Trajan. Enfin, voici ce qu'on lit dans la préface de l'*Epitome*: « Depuis César Auguste jusqu'à nos jours, on ne compte pas moins de deux cents ans, pendant lesquels les empereurs des césars a fait vieillir et décroître l'empire; sous le règne de Trajan, il retrouve son ancienne étendue, et, contre toute espérance, il est resté intact ».

jeunesse

Comme  
comme  
cite, et  
des con  
peut les  
sans le  
ment co  
qui fut à  
1471, in  
la direct  
Annas  
tome. B  
tion de  
caractèr  
mains, d  
ples, pi  
encore  
seizième  
cien, An  
thus ou  
tions de  
nous ind  
tribué à  
romps d  
cipales s  
in-4°; B4  
historiqu  
1563, in-  
de Frein  
in-8°, d  
de nomb  
et les in  
172°, 1  
édition d  
et des co  
consulte  
Prague,  
1821, in

naeus Florus adressa à l'empereur Adrien les  
vers suivants (dimètres trochaïques) :

Ego nolo tunc esse,  
Ambulare per Britannos,  
Scythicas pati pruinas.

Adrien répondit sur le même ton

Ego nolo Florus esse,  
Ambulare per tabernas,  
Lutitare per popinas,  
Calices pati rotundos.

On ne peut douter que ce ne soit le même que  
le Florus Annaeus deux fois cité par Charisius  
comme autorité pour l'ablatif *poematis* (*An-  
naeus Florus ad divum Hadrianum, poematis  
defector*). On trouve dans plusieurs manuscrits  
sous le nom de Florus (le *Codex Thunneus*  
donne *Floridus*) huit courtes épigrammes en  
vers trochaïques trimètres catalectiques. Sam-  
maise en découvrit une neuvième, en cinq hexa-  
mètres, et attribua le tout à l'historien Florus.  
Wernsdorf vit même en lui l'auteur du *Pervig-  
ilium Veneris*, mais il retracted plus tard cette  
opinion, qui n'a en effet aucun fondement. Les  
poésies de Florus ont été recueillies dans l'An-

Vossius, *De Historicis Latinis*. — Smith, *Dictionary  
of Greek and Roman Biography* — Ritschl, dans le *Abol-  
mischen Museum* 1841. n. 202.

de lui : *Commentarius in omnes sancti Pauli Epistolas*. Cet ouvrage, extrait de saint Augustin, a été attribué à Bède, et se trouve parmi les œuvres de ce Père, Bâle, 1553; Cologne, 1612. Mabillon a restitué le *Commentarius* à Florus. La bibliothèque d'Avranches possède en manuscrit (in-folio, n° 2,428) (1) une *Histoire universelle* par Florus. Elle comprend sept livres, depuis la création du monde jusqu'à l'ère chrétienne. Avec cette dernière époque commence une nouvelle série de livres, et cette seconde partie est dédiée à la fameuse impératrice Judith, mère de Charles le Chauve. L'auteur est donc vraisemblablement le même personnage que le Florus qui fut adversaire d'Érigène Scot.

Le Bas, *Dict. encyc. de la France*. — *Histoire littéraire de la France*, t. V.

\* **FLOTTE** (Pierre), homme d'État français, chancelier de Philippe le Bel, mort en 1302. Il était fils d'un obscur gentilhomme d'Anvergne. Élevé à l'école des légistes, des *chevaliers es lois*, qui depuis Louis IX gouvernaient le pays et servaient l'autorité royale avec un zèle passionné, il joua un rôle fort important dans la lutte qui s'éleva entre la papauté et la France, à la fin du treizième siècle. Il fut envoyé à Rome en 1297, avec le duc de Bourgogne et le comte de Saint-Paul, pour la canonisation de saint Louis; il fallait au roi un mandataire habile auprès d'un adversaire tel que Boniface. Enfin, quand l'explosion eut lieu, après l'offense faite au roi par le légat évêque de Pamiers, Pierre Flotte, devenu chancelier, rédigea l'acte d'accusation contre ce prélat (voyez SAISSET [Bernard DE]), et dès lors fit tout ce qui était en son pouvoir pour soulever le royaume contre Boniface. Ce fut lui qui se chargea de porter au pape la réponse de Philippe à la bulle *Ausculta, fili*, réponse qui n'était qu'une insulte. L'altercation entre Boniface et « ce petit avocat borgne » (2) fut violente, et le chancelier sortit de Rome avec une haine mortelle contre les prêtres et la ferme résolution de prévenir leurs entreprises. De retour à Paris, il se hâta de relever les propositions choquantes noyées dans le doux verbiage de la cour pontificale, et déclara bien haut que ce serait une lâcheté aux Français de soumettre au servage du pape un royaume qui avait toujours été indépendant. De son côté, Boniface, au milieu d'un consistoire tenu le 26 juin 1302, prit la parole pour expliquer sa bulle, et s'exprima ainsi : « Un nouvel Achitophel, Pierre Flotte, homme aigre et plein de fiel, homme qu'on doit croire hérétique (car depuis qu'il conseille son roi, il l'a précipité, lui et le royaume, de mal en pis contre l'Église); cet homme nous a accusé, etc., etc. »

(1) Voy. *Rapports sur les bibl. de l'Ouest*, par M. Ravaisson (1841), p. 120.

(2) *Bellai ut Petrus Flote, semiridens corpore, mentisque totaliter excrucatus*, Bulle de Boniface aux prélats de France. Dupuy, *Hist. du Diff.*, preuves, 62.

C'était en effet un adversaire redoutable que le chancelier. Prenant pour prétexte la longueur de la bulle, il n'en communiqua pas tout le contenu aux trois ordres du royaume; il jugea plus convenable d'en présenter un résumé arrangé par lui de manière à faire exprimer plus brutalement, plus crûment au pape toutes ses prétentions. Ce sommaire perfide est connu dans l'histoire sous le nom de la *petite bulle*. Pour achever de faire prendre feu à la nation, Flotte répandit en même temps une fausse réponse du roi à la fausse bulle. Cette réponse commençait ainsi : « Philippe, par la grâce de Dieu, roi des Français, à Boniface, prétendu pape, peu ou point de salut. Que votre très-grande sagesse sache que nous ne sommes soumis à personne pour le temporel, etc. »

A l'assemblée des états, tenue dans l'église de Notre-Dame de Paris le 10 avril 1302, le chancelier porta encore la parole pour exposer la question aux trois ordres, et s'y prit d'une manière aussi habile que hardie. Pendant l'été, de graves événements survenus en Flandre firent diversion à cette querelle. Pierre Flotte suivit l'armée française qui marcha contre les Flamands, et périt à la désastreuse bataille de Courtray, en compagnie de toute la chevalerie de France.

Vitz Bonifacii, dans les *Scriptores Ital.*, t. III. — *Continuation Chronici Nang.* — *Chronique de Saint Denis*. — Sismondi, *Histoire des Français*, t. IX. — Le Bas, *Dict. encyc. de la France*.

\* **FLOTTE** (Étienne-Gaston, baron DE), littérateur français, est né en 1805, à Saint-Jean-du-Désert, près de Marseille. Neveu de Lantier, il fut élevé auprès de son oncle, puis, de 1815 à 1823, à l'école militaire de La Flèche. Émule de l'auteur des *Voyages d'Anténor*, il n'accepta pourtant pas son héritage philosophique, et resta toujours attaché aux principes religieux et monarchiques. Il débuta, en 1833, par un poème intitulé *Dante exilé*, suivi de *Souvenirs*, poésies; Marseille, in-8°. Il publia ensuite un *Essai sur l'état de la littérature à Marseille depuis le dix-septième siècle jusqu'à nos jours*; Marseille, 1836, in-8°. Cet ouvrage, qui commence à D'Urfé, finit à Méry et Barthélemy, en passant par d'Hozier, Ruffi, Mascaron, Bonaccorse, Pellegrin, Dumarsais, Barthe, l'abbé Barthélemy, Guys, Dorange, Lantier, Pastoret, Jauffret, Capefigue, Thiers, Gozlan, etc. En 1841, M. Gaston de Flotte fit paraître un poème religieux ayant pour titre *Jésus-Christ*, suivi de *Souvenirs*, poésies; Marseille, in-18. Enfin, il mit au jour un poème sur *La Vendée*; Paris, 1845; 2<sup>e</sup> édition, Paris, 1848. Il a écrit en outre un grand nombre d'articles dans la *Gazette du Midi*. Collaborateur de *La Mode*, de plusieurs revues et de différents recueils, on lui doit aussi une *Notice biographique et littéraire* mise en tête des *Œuvres complètes* de Lantier. Membre de l'Académie de Marseille, M. de Flotte a présidé ce corps savant en 1857. L. LOUVRE.



ci  
le  
ai  
de  
P  
J.  
u  
i  
ri  
di  
v  
L  
ti  
F  
m  
lu  
re  
M  
qi  
le  
a  
M  
F  
M  
er  
lu  
ri.  
an  
to  
op  
Me  
de  
E  
fu  
—  
F  
la  
Me  
qu  
qu  
l'o  
de  
l'e  
m-  
lus  
pe  
Me  
de  
Mi  
cy  
de  
tar  
Fr

reuse, vers la fin du règne de Théodose; et alors la paix était donnée à l'Église par les empereurs chrétiens. » On bâtit une chapelle à l'endroit où il fut enterré. Saint Odilon y fonda une abbaye, que Jean XXII érigea en évêché. Les reliques de saint Flour sont conservées dans la cathédrale de la ville qui a pris son nom. On célèbre sa fête le 5 novembre, et encore le 1<sup>er</sup> de juin, qui fut sans doute le jour de sa translation.

Baillet. *Vies des Saints*, III, 3 novembre.

\* **FLOURENS** (Marie-Jean-Pierre), célèbre physiologiste français, né en 1794, à Maureilhan, près de Béziers (Hérault). Il n'avait que dix-neuf ans lorsqu'en 1813 il fut reçu docteur en médecine à Montpellier; il vint à Paris l'année suivante. Il s'y lia avec ce que la science possédait alors de plus éminent: Chaptal, Georges et Frédéric Cuvier, Destutt de Tracy, Geoffroy Saint-Hilaire, etc., devinrent ses amis bienveillants. En 1819, M. Flourens fit paraître ses premiers écrits scientifiques; ils eurent un succès mérité; en 1821, il donna à l'Athénée de Paris une suite de leçons sur la théorie physiologique des sensations, et à la même époque il présenta à l'Académie des Sciences une série de mémoires qui attirèrent l'attention du monde savant sur ses belles recherches relatives à l'organisation de l'homme et des animaux. Il écrivait en outre dans la *Revue encyclopédique* et le *Dictionnaire classique d'Histoire naturelle*. En 1828, il fut élu membre de l'Académie des Sciences, dans la section d'économie rurale (en remplacement du naturaliste Bosc), et G. Cuvier le chargea du cours d'histoire naturelle au Collège de France. Deux ans plus tard, l'illustre professeur lui confia le cours d'anatomie comparée du Jardin du Roi. En 1832, M. Flourens fut nommé professeur titulaire au Muséum. En 1833, il remplaça Dulong comme secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, et en 1840 il fut élu membre de l'Académie Française (en remplacement de M. Michaud). Comme directeur de cette assemblée, il a fait, le 20 janvier 1843, le *Rapport sur les prix de vertu*. En 1838, il avait été élu député de l'Hérault. Nommé pair de France en 1846, il siégea jusqu'à la suppression de ce corps, en 1848. Depuis lors il a consacré tous ses instants à la science, et continue à remplir avec autant d'autorité que de talent la chaire de physiologie comparée du Muséum. On a de lui : *Notice sur la Vénus hottentote*; dans le *Journal complémentaire du Dictionnaire des Sciences médicales*; — *Analyse de la Philosophie anatomique*; dans la *Revue encyclopédique*; — Un grand travail expérimental, intitulé: *Détermination des propriétés du système nerveux, ou recherches physiques sur l'irritabilité et la sensibilité*. Ce travail fut l'objet d'un *Rapport* approfondi de G. Cuvier, adopté par l'Académie des Sciences, le 22 juillet 1822, dans lequel le savant rapporteur constatait l'importance des expériences faites par M. Flourens,

expériences qui tendaient à prouver que le siège des sensations, des perceptions et des volitions est dans les lobes cérébraux, que la coordination régulière des mouvements dépend du cervelet, et que le jeu de l'iris et l'action de la rétine tiennent aux tubercules appelés, dans les mammifères, quadrijumeaux, ou mieux tubercules optiques; — *Note sur la délimitation de l'effet croisé dans le système nerveux*; Paris, 1823, in-8°; — *Mémoire sur les fonctions spéciales des diverses parties qui composent la masse cérébrale*, lu à l'Académie en 1823; — *Recherches sur les propriétés et les fonctions du grand sympathique*; 1823; — *Recherches sur les effets de la coexistence de la réplétion de l'estomac avec les blessures de l'encéphale*; 1823; — *Recherches physiques touchant l'action déterminée ou spécifique de certaines substances sur certaines parties du cerveau*; 1823; — *Recherches sur les conditions fondamentales de l'audition et sur les diverses causes de surdité*; dans les *Mémoires de l'Académie*, 1824. L'auteur y fait connaître que la membrane du tympan peut être enlevée sans altérer l'ouïe; que l'enlèvement de l'étrier hors du cadre que lui fournit la fenêtre ovale affaiblit la sensation; que la destruction de la pulpe intérieure du vestibule l'anéantit; — *Recherches expérimentales sur les propriétés et les fonctions du système nerveux dans les animaux vertébrés*; Paris, 1824 et 1842, in-8°; traduites en allemand par le Dr G. W. Becker, sous le titre de *Versuche und Untersuchungen über die Eigenschaften und Verrichtungen des Nervensystems*, etc., avec préface; Leipzig, 1824, in-8°; — *Expériences sur le système nerveux*, faisant suite aux *Recherches expérimentales*; Paris, 1825, in-8°; trad. en allemand par Becker; Leipzig, 1827, in-8°; l'auteur, à l'aide d'une analyse expérimentale aussi neuve que rigoureuse, est parvenu à isoler les divers phénomènes de l'intelligence, des sensations et des mouvements, et à rapporter chacun de ces phénomènes à l'organe dont il dérive. Voici comment se résument ses vues: le nerf excite les contractions des muscles; la moelle épinière lie ces contractions en premiers mouvements d'ensemble; le cervelet coordonne ces mouvements en mouvements réglés et déterminés de locomotion; enfin, par les lobes cérébraux ou hémisphères, l'animal perçoit et veut; quant aux mouvements dits de conservation, l'auteur établit qu'il existe « dans la moelle allongée (c'est lui-même qui parle) un point très-circonscrit, lequel est tout à la fois et le point premier moteur du mécanisme respiratoire, et le point central et vital du système nerveux. J'ai déterminé, continue-t-il, les limites précises de ce point, et j'ai fait voir que dans les animaux de petite taille, dans le lapin, par exemple, il a trois lignes à peine d'étendue. Ainsi donc, c'est d'un point, d'un point unique,



L'époque de sa mort est inconnue. Dans ses controverses avec divers docteurs protestants, il prit les pseudonymes de *Daniel à Jesu*, *Hermannus Loemelius*, etc., et publia : *Answer to William Crashaw*; Saint-Omer, 1612, in-4°; — *A Treatise of Purgatory, in answer to sir Edward Hobby*; Saint-Omer, 1613; — *Synopsis apostasiae M. A. de Dominis*; Anvers, 1617, in-8°; — *Detectio hypocrisis M. A. de Dominis*; Anvers, 1619, in-8°.

Algerade, Bibliotheca script. Societ. Jan.

**FLOYER** (Jean), médecin anglais, né à Hinton (comté de Stafford), en 1649, mort à Litchfield, le 1<sup>er</sup> février 1734. Il fit ses études médicales à l'université d'Oxford, obtint le grade de docteur le 8 juillet 1680, et fut plus tard créé chevalier. On a de lui : *Φαρμακοποιον, or The touchstone of medicines, discovering the virtues of vegetables and animales, by their taste and smells*; Londres, 1687, in-8°; — *The Preternatural state of animal humours, described by their sensible qualities, which depend on different degrees of their fermentation : two appendices : 1<sup>o</sup> about the nature of fevers; 2<sup>o</sup> concerning the effervescence of the several cacochymies, especially in the gout and asthma*; Londres, 1696, in-8°; — *An Inquiry into the right use of baths*; Londres, 1697, in-8°. Partisan outré des bains froids, Floyer veut les appliquer au traitement de toutes les maladies; à côté de pareilles exagérations, le livre contient quelques bons conseils; — *A Treatise of the Asthma*; Londres, 1698, in-8°; — *The physicians pulse-watch, to explain the art of feeling the pulse and to improve it by the pulse-watch*; Londres, 1707, in-8°; — *The Sibylline Oracles, translated from the greek and compared with the sacred prophetias*; Londres, 1713, in-8°; — *Medicina gerocomica of preserving old mens health, with an appendix concerning the use of oil and unction, and a letter on the regimen of younger years*; Londres, 1725, in-8°; — *Commentaria on forty-two histories described by Hippocrates in the I and III books of the Epidemics*; Londres, 1726, in-8°.

Wood, *Athenae Oxonienses*, t. II. — Eloy, *Dictionnaire historique de la Médecine*. — Chambers, *General Biographical Dictionary*.

**FLUCTIBUS** (De). Voy. **FLUDD** (Robert).

**FLUDD** (Robert), en latin **DE FLUCTIBUS**, médecin et théosophe anglais, né à Milgate (comté de Kent), en 1574, mort à Londres, le 8 septembre 1637. Fils de Thomas Fludd, trésorier de guerre de la reine Élisabeth, il fit son éducation à Oxford, au collège Saint-Jean. Il consacra ensuite sept années à parcourir l'Europe. Ce fut probablement pendant ce voyage qu'il s'affilia à la secte des Roses-Croix, dont il adopta et développa les étranges doctrines. A son retour, il se fit recevoir docteur en médecine, s'établit à Londres, et devint membre du Collège des Médecins de cette ville. Fludd fut un des savants les

plus extraordinaires de son temps. Malgré son culte aveugle pour les chimères de la cabale, pour la sorcellerie, l'astrologie judiciaire, il fit preuve d'un rare esprit d'observation dans les sciences exactes. Nul ne montra des connaissances plus variées. Il fut tout à la fois philosophe, médecin, anatomiste, physicien, chimiste, mathématicien et mécanicien. Il construisait des machines qui firent l'admiration des contemporains; mais il dut surtout sa réputation à son grand système théosophique et cosmogonique. Amalgamant les opinions de Paracelse et de Cornélius Agrippa, les idées cabalistiques, les chimères de l'alchimie, les traditions hébraïques et néo-platoniciennes de Mercure Trismégiste, les complétant par son érudition et ses observations, il en forma un vaste système, étonnant mélange de vrai savoir et de charlatanisme, de hardiesse philosophique et de mystagogie extravagante. Ce système est un panthéisme matérialiste. Avec le secours de l'interprétation allégorique, Fludd le donne comme le sens véritable du christianisme. En voici une courte exposition. Dieu est le principe, la fin et la somme de toutes choses. Tous les êtres dont l'univers est peuplé et l'univers lui-même sont sortis de son sein, sont formés de sa substance, et retourneront en lui. Il faut considérer Dieu à la fois dans son absence absolue, et dans l'univers par lequel il s'est manifesté. Ce qu'on appelle création, c'est la séparation, au sein de l'unité divine, du principe actif (*voluntas divina*) représenté par la lumière, et du principe passif (*voluntas divina*) représenté par les ténèbres. De l'action simultanée et de la combinaison de ces deux principes sont nés tous les éléments, toutes les qualités dont l'univers se compose, c'est-à-dire le chaud, le froid, l'air invisible, l'éther, l'eau, la terre et le feu. L'univers se compose de quatre mondes étroitement liés et subordonnés l'un à l'autre : le monde archétypique, où Dieu se révèle à lui-même, le monde angélique, habité par les anges, agents immédiats de la volonté divine; le monde stellaire, formé par les étoiles, les planètes; le monde subinaire, c'est-à-dire la terre et les créatures qui l'habitent. Ces quatre mondes peuvent se réduire à trois, le monde archétype, le macrocosme et le microcosme, Dieu, le monde, l'homme. Le monde archétype est formé de dix manifestations de Dieu, qui sont les conditions générales de l'existence et de la pensée. Ces dix formes de la nature divine peuvent se ramener à trois : 1<sup>o</sup> Dieu existe en puissance dans l'unité ineffable : c'est la première personne de la Trinité ou Dieu le Père; 2<sup>o</sup> Il se manifeste à lui-même comme la pensée universelle : c'est la seconde personne de la Trinité ou le Fils; 3<sup>o</sup> sa pensée se réalise hors de lui : c'est la troisième personne de la Trinité ou l'Esprit. Dieu dans ces trois états offre, selon Fludd, qui se sert d'une expression employée dans Mercure Trismégiste, l'image d'un cercle dont





langues, en allemand, en anglais et en français); Leipzig, 1840, 3 vol.; - *Kleines Kaufmaennisches Handwoerterbuch in drei Sprachen* (Petit Dictionnaire manuel, en trois langues); Leipzig, 1840; — *Praktisches Handbuch der engl. Handelskorrespondenz* (Manuel pratique de Correspondance commerciale anglaise); Leipzig, 1827 et 1850, 5<sup>e</sup> édit.; — *Practical Dictionary of the English and German Language*; Leipzig, 1847-1852.

*Conversations-Lexikon.*

\* **FLUEGEL** (*Gustave*), orientaliste allemand, né à Bautzen, le 18 février 1802. Après avoir étudié la théologie, la philologie et les langues orientales à l'université de Leipzig, il se rendit, aux frais du roi de Saxe, d'abord à Vienne, en 1827, puis à Paris, où il eut pour maître Silvestre de Sacy. A son retour, en 1832, il obtint à l'école de Meissen une place de professeur, dont il se démit en 1850, à la suite d'une grave et longue maladie. On a de lui : *Der vertraute Gefährte in schlagfertigen Gegenreden* (Le Compagnon fidèle, ou Recueil de répliques et sentences), par *Abu Manssur Abdu'lmelik ben Mohammed ben Ismail Ettsealebi aus Nisabur*, texte abrégé et traduction allemande; Vienne, 1829, in-4°. Le texte était trop corrompu et la traduction offrait trop de difficultés pour que ce travail fût exempt d'erreurs; — *Geschichte der Araber* (Histoire des Arabes); Leipzig, 1832-1840, 3 fascicules; — *Lexicon bibliographicum et encyclopædicum a Mustafa ben Abdallah katib Jelebi dicto et nomine Haji Khalfa celebrato compositum*, texte et traduction latine, publiés aux frais du comité des traductions orientales de la Grande-Bretagne; Leipzig et Londres, 1835-1854, t. I à VI. Un septième volume contiendra un appendice et un index de tous les noms d'auteurs cités dans cette biographie arabe, persane, turque. A la fin du 6<sup>e</sup> volume on trouve un supplément à Hadji Khalfa par Ahmed Hanifzadeh; la liste des écrits de Soyouthi, et le catalogue des ouvrages usités dans le nord de l'Afrique; — *Corani textus arabicus*; Leipzig, 1834, in-4°; 2<sup>e</sup> édition, en cours de publication depuis 1842; — *Concordantiæ Corani arabica, ad litterarum ordinem et verborum radices diligenter disposita*; Leipzig, 1842, in-4°; — *Dissertatio de Arabicis Scriptorum Græcorum Interpretibus*; Meissen, 1841, in-4°; — *Definitiones viri meritissimi Sejjid scherif Dochordschani* (Djordan), texte arabe; Leipzig, 1845, in-8°; — *Geschichte der dreihundertjährigen Jubelfeier der Landschule Sancta-Afra zu Meissen* (Histoire de la troisième fête séculaire du gymnase de Sainte-Afra à Meissen); Meissen, 1844. — E. BLAUVOIS.

*Conversations-Lexikon.* — Zenker, *Bibl. Orient.* — De Sacy, art. dans le *Journal des Sav.*, 1830, p. 303; 1836, p. 335.

**FLURY** (*Louis-Noël*), économiste français,

né à Versailles, le 20 novembre 1771, mort dans la même ville, le 7 avril 1836. Nommé en 1803 consul en Moldavie, il fut appelé l'année suivante dans les bureaux du ministère des affaires étrangères comme sous-directeur. Il devint en 1814 directeur des consulats et du commerce, et conseiller d'État en 1816. Il profita de sa position pour rassembler une foule de renseignements sur le commerce et l'industrie, et publia le résultat de ses recherches sous ce titre : *De la Richesse ; sa définition et sa génération, ou notion primordiale de l'économie politique*; Versailles et Paris, 1833, in-8°. L'auteur attaque la doctrine d'Adam Smith sur le rôle que jouent les métaux précieux dans l'économie politique. Il définit la richesse : produits médiatement ou immédiatement consommables. Cet ouvrage a peu d'importance. L'auteur a d'ailleurs la modestie de ne réclamer « qu'une modique part dans l'honneur réservé aux fondateurs de l'économie politique ». « Il ne lui en revient en effet qu'une très-modique, » ajoute le *Dictionnaire de l'Économie politique*.

*Biographie de Seine-et-Oise.*

**FOA** (*Eugénie*), femme auteur française, née à Bordeaux, vers la fin du dix-huitième siècle, morte à Paris, en avril 1853. Son père se nommait Rodrigues Gradiis. Sa famille était juive et d'origine espagnole. Mariée fort jeune à un homme qui la délaisa ou qu'elle abandonna, réduite, après cette séparation, aux ressources pécuniaires qu'elle trouvait dans la sollicitude de son père, et dépensant d'ailleurs très-insouciantement les secours qu'elle recevait de lui, M<sup>me</sup> Foa prit la plume, non par vocation, mais par nécessité. Écrire ne fut d'abord pour elle qu'une profession, ou plutôt un métier, dont elle se fit un amusement lorsqu'il devint plus lucratif. Elle composa et publia beaucoup de charmants ouvrages historiques et moraux pour les enfants et les jeunes personnes. Dans presque tous les livres de M<sup>me</sup> Foa brillent une imagination vive, une gaieté entraînante qui ne lui fit jamais défaut dans les circonstances même les plus tristes de sa vie, et une sensibilité communicative dont cependant son caractère était dépourvu. La fondation successive du *Journal des Enfants*, du *Journal des Demoiselles*, du *Dimanche des Enfants*, publications périodiques auxquelles M<sup>me</sup> Foa a fourni un grand nombre d'articles, contribua à étendre sa réputation d'auteur. Elle s'essaya aussi dans le roman, et quelques journaux quotidiens ont inséré dans leurs feuillets des nouvelles qu'elle signait du pseudonyme de *Maria Fitz-Clarence*.

M<sup>me</sup> Foa avait une physionomie masculine, en rapport avec ses manières. Pendant les dernières années de sa vie, de cruelles souffrances physiques, qu'aggravait une cécité complète, n'eurent pas le pouvoir d'altérer sa joyeuse humeur. Parmi les nombreuses productions de

M<sup>me</sup> Eugénie  
oubliées; sav  
4 vol. in-12;  
*la Régence*;  
*Mémoires d'*  
— *Le Petit*  
in-18; — *Le*  
Paris, 1840,

*Sousignones*

FOCA ou I  
probablement  
J.-C. On a c  
hexamètres.  
formant ense  
une courte o  
à cet ouvrage  
a *Foca*, gra  
edita. Quelq  
titre avec cel  
*Romæ persp*  
conclure de  
un de ces  
sous les dern  
publics à Rou  
rait un Grec.  
git ici n'est p  
velle Rome, C  
sur Foca; on  
Priscien et C  
l'un et par l'a  
de Foca trois  
et deux trait  
et l'autre *Ars*  
préface en  
versifiées de  
*thologia Lat*  
Burmann, o  
traites en pro  
*matica Latin*  
p. 1722

Wernsdorf, *Pe*

\*FOCHERA  
ne), litterate  
zième siècle.  
louange d'Hen  
*trionphant*,  
*les du très-*  
*Henri*, par l  
*de Navarre*; c  
Cette Henriad  
ou lignes rimé  
pression, mai  
d'une extrême

*Mémoires de*  
in-8°, 1834, 2<sup>e</sup> p

FOCKENDE  
hollandais, m  
remarquer da  
valut le surm

il réunissait les matériaux d'un grand traité de médecine légale, science alors dans l'enfance et qu'il créa en quelque sorte. Lors de l'exil du roi d'Espagne Charles IV à Marseille, ce prince le choisit pour son médecin, et il fut chargé de soigner Ferdinand VII, malade, quand ce prince eut été transporté à Valençay. Après de longs travaux, tant comme professeur que comme médecin des hôpitaux de diverses villes, Fodéré concourut, vers 1812, à une chaire de médecine légale qui se trouvait vacante à la faculté de Strasbourg, et fut nommé à l'unanimité des suffrages. Il exerça ces fonctions jusqu'à la fin de sa vie, consacrant ses loisirs à des recherches et à des écrits nombreux, pour lesquels il prenait souvent sur son sommeil. Dans ses dernières années, devenu aveugle, il n'en continuait pas moins ses travaux, aidé par sa fille aînée; le jour même de sa mort, il lui dicta environ deux pages. Modeste, il n'alla point au-devant des récompenses, et il fut oublié; il mourut sans fortune, et ses filles furent obligées de chercher des ressources dans un travail manuel. Cependant ses concitoyens lui élevèrent à Saint-Jean-de-Maurienne une statue en bronze, exécutée par Rochet. Voici la liste de ses principaux ouvrages : *Traité du Gôtre et du Crétinisme, précédé d'un discours sur l'influence de l'air humide sur l'entendement humain*; Turin, 1789, in-8°, plusieurs fois réimprimé par le gouvernement sarde et traduit en allemand; — *Opuscules de Médecine philosophique et de Chimie*; Turin, 1789, in-8°; — *Mémoire sur une affection des gencives endémique à l'armée des Alpes*; Embrun, 1795, in-8°. — *Analyse des eaux du Plan-de-Saly, sous Montluçon*; Embrun, 1795, in-8°; — *Essai sur la phthisie pulmonaire quant à la préférence qu'il convient de donner à un régime tonique ou à un régime relâchant*; Marseille, 1796, in-8°; — *Les Lois éclairées par les Sciences physiques, ou traité de médecine légale et d'hygiène publique*; Paris, 1798, 3 vol. in-8°; Bourg, 1812, 3 vol. in-8°; 3<sup>e</sup> édit., Paris, 1815, 6 vol. in-8°, ne portant que la seconde partie du titre; — *Sur le climat et les maladies des montagnards et sur l'épidémie de Nice*; Paris, 1800, in-8°; — *Essai de Physiologie positive appliquée à la médecine pratique*; Avignon, 1806, in-8°; — *De Apoplexia, disquisitio theoorico-practica*; 1808, in-8°; — *Voyage aux Alpes maritimes, ou histoire naturelle du comté de Nice et lieux limitrophes*; Paris, 1812, 2 vol. in-8° : ouvrage estimé; — *De Infanticidio*; 1810, in-8°; — *Manuel des garde-malades*; Strasbourg, 1815, in-12, et Paris, 1827, in-8°; — *Traité du Délire, avec application à la médecine, à la morale et à la législation*; Paris, 1817, 2 vol. in-8°; — *Leçons sur les épidémies et sur l'hygiène publique, faites à la Faculté de Médecine de Strasbourg*; Stras-

bourg, 1822-24, 4 vol. in-8°; — *Essai historique et moral sur la pauvreté des nations, la population, la mendicité, les hôpitaux et les enfants trouvés*; Paris, 1827, in-8°; — *Mémoire sur la petite vérole, vraie ou fausse, et sur la vaccine*; Strasbourg, 1826, in-8°; — *Essai sur la Pneumatologie humaine, ou sur la nature, les causes et la formation de divers cas d'aberration et de perversion de la sensibilité, tels que l'extase, le somnambulisme, la magie-manie et autres vésanies, et sur les effets qui s'ensuivent*; Strasbourg, 1829, in-8°; — *Nouvel Examen des questions suivantes de police médicale : est-il des cas où, d'après l'expérience, l'accouchement prématuré artificiel est avantageux à la mère et à l'enfant?* etc.; Strasbourg, 1829, in-8°; — *Recherches historiques et critiques sur le choléra-morbus*; Strasbourg, 1831, in-8°; — *Essai médico-légal sur les diverses espèces de folie, vraie, simulée et raisonnée, sur leurs causes et les moyens de les distinguer, sur les effets excusants ou atténuants devant les tribunaux et sur leur association avec les penchants au crime, etc.*; Strasbourg, 1832, in-8°; — *Recherches toxicologiques sur la grande ciguë et expériences avec le produit immédiat de cette plante, appliquées à ce qu'on rapporte de la mort de Socrate*; insérées dans les *Mémoires de la Société royale académique de Savoie*, 1835. M. Fodéré a en outre donné des articles dans le *Dictionnaire des Sciences médicales*.

Guyot DE FÈRE.

Ducros (de Sixt), *Notice historique sur la Vie et les Travaux du Dr Fodéré*; Paris 1845.

FODHAIL, ben-Aiadh al-temimi al-fondini al-talacani (Abou-Ali), saint et ascète musulman, né soit à Abiwerd (Khorassan), soit à Samarkand, mort à La Mecque, en 187 de l'hégire (803 de J.-C.) Il commença par être voleur de grand chemin, puis il étudia les traditions à Coufa, et alla se fixer à La Mecque, qui fut son dernier séjour. On cite de lui un grand nombre de sentences et de reparties, dont quelques-unes méritent d'être rapportées : « Dieu, disait-il, augmente les afflictions de celui qu'il aime et la prospérité mondaine de celui qu'il déteste; — les actes de piété que l'on fait par ostentation sont des actes de païen; — il vaut mieux être affectueux avec ses semblables et essayer de leur être agréable, que de passer la nuit en prières et la journée en abstinences. » Fodhail avait un jour refusé des présents du khalife Haroun ar-Raschid; comme ses compagnons lui faisaient observer qu'il aurait dû recevoir ces dons pour les distribuer aux pauvres : « Si cet argent, répliqua-t-il, avait été légalement acquis, il aurait été légal de l'accepter. » Fodhail ne rit qu'une seule fois depuis sa conversion : c'est lorsqu'il apprit la mort de son fils; « car,

dit-il, ce qui plaît à Dieu me plaît aussi. » A propos de cette disposition chagrine, on fit ce brocard : La tristesse a quitté le monde en même temps que Fodhail.

E. BRAUVOIS.

Ibn-Khalikan, *Biogr. Dictionary*, trad. par M. Mac-Guckin de Slane, t. II, p. 478. — Aboulféda, *Annales*, édit. de Reiske, t. II, p. 87. — Djami, *Nefahat al-Djani*. — D'Herbelot, *Bibl. orient.* — De Hammer, *Literatur-Geschichte der Araber*, t. III, p. 148. — Weill, *Hist. du Khalifat*, t. II, p. 164-167, 171.

**FOË (Daniel de)**, publiciste et romancier anglais, né à Londres, vers l'an 1663, mort le 26 avril 1731. Il était fils d'un boucher, nommé James Foë; mais il prit le nom de *De Foë*, soit qu'il fût d'origine française, ou qu'il voulût le paraître. Sa famille appartenait à la religion des protestants dissidents; et, élevé lui-même dans ses principes, il s'en montra toute sa vie le zèle et puissant défenseur. En 1687, il publia un écrit où il signalait les mesures inconstitutionnelles de Jacques II; et, avec les amis de la liberté, il salua la révolution à laquelle il avait travaillé de son épée et de sa plume. A cette époque, Foë dirigeait une maison de mercerie; mais, négligeant les affaires de son commerce, il fréquentait des sociétés où ses saillies vives et piquantes le faisaient accueillir avec joie, et consacrait au plaisir des hanquets ou à la culture des lettres les heures qu'il lui aurait fallu employer aux calculs du comptoir. Une faillite en fut la conséquence; cependant ses principaux créanciers acceptèrent, sur sa signature, un arrangement dont il remplit honorablement les conditions. Son intégrité scrupuleuse alla plus loin encore; car lorsque son sort eut été amélioré par les bienfaits du roi Guillaume III, il satisfit pleinement ceux de ses créanciers qui étaient eux-mêmes tombés dans la détresse; et, en outre de l'exécution des engagements qu'il avait pris, il remboursa toutes ses dettes, de 17,000 livres sterling, à moins de 3,000, exemple de probité bien louable dans un homme chargé d'une nombreuse famille, et qui n'était soutenu que par son énergie, souvent paralysée par des malheurs indépendants de sa conduite.

En 1697, Foë publia un *Essay on Projects* (Essai sur les Projets), qui prouve une vaste étendue de connaissances et le désir d'être utile à son pays. En 1701 parut le *True born Englishman* (Le vrai Citoyen anglais), écrit dirigé contre les detracteurs de Guillaume, qui lui reprochaient surtout d'être étranger à la nation anglaise. « Nos ancêtres, répondait Foë, furent aussi des étrangers, Danois, Saxons, Normands : en valons-nous moins pour cela ? » Ce premier essai de la muse satirique de l'auteur eut un débit prodigieux, et lui procura quelques entrevues personnelles avec le roi, qui pourtant ne s'occupait guère de poésie. Quand le grand jury de Kent presenta, en mai 1701, une pétition par laquelle les membres de la chambre des communes étaient priés en termes peu cérémonieux de s'occuper davantage des affaires publiques

formé le plan dans sa prison, et qui ouvrit la voie de la popularité au *Tatler*, au *Spectator*, au *Guardian*; il abandonna pourtant bientôt cette entreprise pour écrire *A general History of Trade* (Histoire générale du Commerce). De Foë, qui vivait alors retiré à quelques milles de Londres, observant l'insolence du parti jacobite, ne put demeurer passif spectateur des événements, et publia divers écrits en faveur de la dynastie protestante.

Cependant, à l'avènement de Georges I<sup>er</sup>, il fut mis cruellement de côté par ceux même à qui ses efforts énergiques avaient le plus profité. Ce traitement injuste lui dicta son *Appeal to the honour and justice* (1715). Une attaque d'apoplexie, causée par le vif chagrin qu'il ressentit à cette occasion, faillit l'emporter; mais ce choc servit à le détacher de la politique et à tourner son esprit vers des compositions d'un autre genre, et ce fut à cette époque de sa vie qu'il écrivit (1719) l'œuvre qui devait l'immortaliser : *Life and surprising Adventures of Robinson Crusoe* (Les Aventures de Robinson Crusoe). Cet ouvrage eut immédiatement le succès extraordinaire qu'il méritait. Il y règne en effet un air de réalité qui n'appartient point d'ordinaire aux écrits de pure fiction : de là vient

que, tandis qu'il captive l'attention de l'enfance, il fixe aussi celle de l'âge mûr. C'est le livre de tous les pays, de tous les âges, de toutes les classes; il fait les délices des gens sans éducation, et amuse les personnes de l'esprit le plus cultivé. Il contient en outre sinon un traité, au moins une espèce de système pratique d'éducation naturelle mis en jeu avec des détails d'une vérité et d'une simplicité charmantes. Quant à la supposition absurde que l'auteur s'était approprié les papiers d'un marin écossais nommé Alexandre Selkirk, qui, à la suite d'un naufrage, avait vécu trois ou quatre ans dans l'île de Juan Fernandez (voy. ce nom), Chalmers, Wilson et depuis l'auteur de l'article publié dans les *Miscellaneous* de W. Scott, M. Bellantyne, en ont fait justice en prouvant que Selkirk n'avait point de papiers à perdre; et d'ailleurs, quand on admettrait que Foë eût puisé à cette source quelques idées, en quoi cette circonstance diminuerait-elle le mérite de son génie, qui sut donner la vie à ces ossements arides? De 1720 à 1728, Foë publia encore plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : *The Life and Piracies of captain Singleton*; — *A new Voyage round the World*; 1725; — *History of Duncan Campbell*; 1720; — *A Journal of the Plague*; 1722; — *A Plan of the English Commerce*; 1727. Enfin, après une vie laborieuse et agitée, Foë mourut, à l'âge de soixante-huit ans. C'était un homme d'un caractère bon et honnête, d'un génie plein de vigueur uni à un jugement clairvoyant, brillant dans la conversation, d'un esprit entreprenant, mais doué de peu de prudence. La fertilité de l'invention, la netteté des conceptions, la clarté du style et une simplicité inimitable caractérisent ses productions. Quoique le mérite de Foë, soit comme citoyen, soit comme écrivain, ait été du premier ordre, peu d'hommes ont été traités plus injustement par leurs contemporains. Ses écrits politiques sont une mine qui offre de riches trésors d'éloquence, de sagesse et de vérité; cependant, la renommée de cet auteur s'appuie principalement sur les ouvrages fruit de son imagination, et parmi tout ce qui a été publié dans ce genre, *Robinson Crusoe* occupera toujours le premier rang. [L. GALAIS, *Enc. des G. du M.*, avec add.]

Chalmers, *Gen. biog. Dict.* — *Biog. Brit.* — W. Scott, *Miscell.* — Charles, *Hist. du dix huitième siècle en Angleterre.*

**FÉDOR.** Voy. FÉDOR.

**FELIX** (*Jean-Jacques-Gaspard*), jurisconsulte français, né à Oberstein (ancien département de la Sarre), le 3 juin 1791, mort à Paris, le 26 mai 1853. Son père était conseiller à la cour royale de Cologne. Après avoir fait ses études à l'université de Trèves, Felix fit son droit à la faculté de Coblenz, où il fut reçu licencié en 1812. Il suivit ensuite le barreau, et devint avocat-avocat à Coblenz en 1814. Felix vit avec douleur son pays séparé de la France.

Il prit le parti de s'établir à Paris en 1826, se fit naturaliser Français en 1829, et fut admis en cette même année au tableau de l'ordre des avocats à la cour royale. Felix écrivit alors dans quelques journaux de jurisprudence, notamment dans la *Gazette des Tribunaux* et dans les *Annales de Législation*. Il publia aussi plusieurs ouvrages sur divers points de la législation française, parmi lesquels nous citerons *Le Code Forestier annoté*; Paris, 1827, in-8°; avec la collaboration de M. De Vaulx, aujourd'hui président de la cour impériale d'Alger, — un *Traité des Rentes foncières*; Paris, 1828, in-8°; en société avec M. Henrion, — un *Commentaire sur la loi du 17 avril 1832 relative à la contrainte par corps*; Paris, 1832, in-8°, etc. Dans le but de faire connaître à la France les principaux ouvrages de droit publiés à l'étranger et les documents législatifs les plus importants qui pourraient s'y produire, Felix conçut et réalisa, en 1834, le projet de sa *Revue étrangère de Législation et d'Économie politique*, qu'il publia jusqu'en 1850. Il fut secondé dans cette vaste entreprise par un grand nombre de jurisconsultes français et étrangers. En 1840, MM. Duvergier et Valette furent placés avec Felix à la tête de ce recueil périodique, dont le plan fut modifié et où une part plus considérable fut réservée à la législation française. Il prit alors le titre de *Revue étrangère et française de Législation, de Jurisprudence et d'Économie politique*. L'ouvrage qui a le plus contribué à faire connaître Felix est son *Traité du Droit international privé* (1 vol. in-8°), dont la première édition parut en 1843. Elle fut traduite en italien et promptement épuisée. L'auteur en publia une seconde en 1847, et M. Demangeat en donna une troisième; Paris, 1856, 2 vol. in-8°. Enfin, suivant en cela sa préférence pour l'étude du droit public et du droit des gens, Felix avait traduit et continué, au milieu des souffrances qui abreuvèrent les dernières années de sa vie, le *Résumé de l'Histoire des Traités de paix* de Martens. Cet ouvrage est resté inédit.

Felix a participé à la rédaction de plusieurs recueils périodiques étrangers, s'occupant de législation et d'économie politique, notamment à la *Kritische Zeitschrift*, de M. Mittermaier.

Felix avait reçu le diplôme de docteur en droit de la faculté de Fribourg en Brisgau (grand-duché de Bade) le 11 février 1838, et il fut nommé chevalier de la Légion d'Honneur en 1850.

A. TAILLANDIER.

*Gazette des Tribunaux* du 27 juin 1853 (art. de M. Taillandier). — M. Valette, *Notice sur Felix* en tête du *Catalogue de la bibl. de Felix*; Paris, 1853, in-8°. — *La Littérature française contemp.*

**FOERSTER** (*Charles*), poète et traducteur allemand, né à Naunbourg, sur la Saale, le 3 avril 1784, mort le 18 décembre 1811. Il fit ses études, d'abord à l'école cathédrale de sa ville natale, ensuite à Leipzig. A la mort de son





1528, mort en 1595. Issu d'une famille peu fortunée, qui était venue des environs de Trèves s'établir à Metz, il fit ses premières études dans cette dernière ville. Il fut envoyé à Paris à l'âge de douze ans, et suivit pendant huit années les cours de l'université. Après s'être fait dès le collège la réputation d'un bon helléniste, il se décida pour la médecine. Sa profonde connaissance des langues anciennes et son assiduité lui valurent l'estime des deux principaux professeurs de la Faculté, Houiller et Goupil. Ces deux médecins lui procurèrent des livres et des manuscrits. Ils obtinrent pour lui, par l'entremise de Fernel, la permission de copier trois très-anciens manuscrits d'Hippocrate, conservés à la bibliothèque de Fontainebleau. Ils lui procurèrent aussi une copie de celui du Vatican. La médiocrité de fortune de Foës ne lui permit pas de rester à Paris. Se contentant de prendre le grade de bachelier, il revint dans sa patrie en 1552, pour y pratiquer la médecine. Ses compatriotes le nommèrent médecin de la ville. Sa réputation s'étendit au loin. Des princes étrangers lui firent des offres brillantes pour l'attirer à leur cour; mais rien ne put vaincre son attachement à sa ville natale. Foës partageait son temps entre la pratique de la médecine et ses travaux sur les œuvres d'Hippocrate. C'est en grande partie à ses efforts que l'on doit la chute de ce qu'il appelle l'*arabisme*, c'est-à-dire les doctrines de Galien mêlées aux subtilités des médecins arabes. Il contribua au rétablissement de la méthode d'observation, et fit tout pour remettre en honneur les écrits d'Hippocrate. On a de lui : *Hippocratis Cei Liber secundus de morbis vulgaribus, difficillimus et pulcherrimus : olim a Galeno commentariis illustratus, qui temporis injuria interciderunt; nunc vero pene in integrum restitutus, commentariis sex et latinitate donatus*; Bâle, 1560, in-8°; — *Pharmacopœa medicamentorum quæ hodie ad publica medentium munia in officinis exstant, tractationem et usum ex antiquorum medicorum præscripto continens*; Bâle, 1561, in-8° : c'est une énumération des médicaments que les apothicaires de Metz devaient avoir dans leurs officines avec les formules pour les préparer; — *Œconomia Hippocratis, alphabeti serie distincta, in qua dictionum apud Hippocratem omnium, præsertim obscurarum, usus explicatur, et velut ex amplissimo penu acpromitur, ita ut texticon Hippocrateum merito dici possit*; Francfort, 1588, in-fol.; Genève, 1662, in-fol. « Cet ouvrage, dit la *Biographie médicale*, fonda solidement la gloire de son auteur. C'était une grande idée que celle de réunir tous les termes obscurs ou équivoques qu'on rencontre dans les écrits d'Hippocrate, et d'en éclairer le sens, non-seulement d'après les meilleurs manuscrits, mais encore avec le secours des ouvrages qui nous restent de tous les autres écrivains de l'ancienne

Grèce. Il fallait une aussi vaste érudition que la sienne pour ne pas échouer dans cette entreprise difficile. Le plus grand éloge qu'on puisse faire de son travail, c'est qu'encore aujourd'hui il est véritablement classique, et que celui qui veut lire Hippocrate dans la langue originale ne saurait se dispenser de le consulter à chaque instant; » — *Magni Hippocratis, medicorum omnium facile principis, Opera omnia quæ exstant, in octo sectiones ex Erotiani mente distributa; nunc recens latina interpretatione et annotationibus illustrata*; Francfort, 1595; 1603-1624; 1657, in-fol.; Genève, 1675, 2 vol. in-fol. L'édition de Genève contient en outre l'*Œconomia*, ainsi que les *Glossaires* d'Érotien, d'Hérodote et de Galien. Un texte pur, des variantes nombreuses et bien choisies, une critique profonde, des commentaires savants et étendus, tels sont les mérites qui recommandent ce grand travail, resté jusqu'à nos jours la meilleure édition d'Hippocrate. Elle n'a été surpassée que tout récemment, par l'excellente édition de M. Littré.

Teissier, *Éloges des hommes savants, tirés de l'histoire de M. De Thou*. — Huet, *De claris Interpretibus*, liv. II. — Dom Calmet, *Bibliothèque de Lorraine*. — Bégin, *Biographie de la Moselle*, t. II.

\* **FOGARASSY (Jean)**, jurisconsulte et philologue hongrois, né à Kásmárk, en 1801. Du collège réformé de Sarospatak il entra dans la carrière du barreau, devint avocat en 1829, et remplit ensuite diverses fonctions publiques. En 1848 il fut nommé membre du conseil des finances et de la Table supérieure de district de Pesth. D'importants travaux de jurisprudence et de lexicographie le firent élire membre de l'Académie hongroise de 1848. Ses principaux ouvrages sont : *A magyar nyelo' metafysicája* (Métaphysique de la langue hongroise); Pesth, 1831; — *Diákmagyar műszókönyv a magyarhoni törvény-es országtudományból* (Lexique hongrois-latin pour l'étude du droit et de l'économie politique); Pesth, 1835; — *Magyarhoni magános törvénytudomány elemei* (Principes du droit civil hongrois); Pesth, 1839; — *Poltek* (Supplément) à l'ouvrage précédent; 1841; — *Magyar kereskedési és váltójo* (Droit commercial et de change de la Hongrie); Pesth, 1840; — *A magyar nyelo' szelleme* (Esprit de la langue hongroise); Pesth, 1845.

*Conversations-Lexikon.*

**FOGEL (Martin)**, et non *Vogel*, comme quelques biographes l'écrivent par erreur, médecin allemand, né à Hambourg, en 1632, mort dans la même ville, le 21 octobre 1675. Destiné à l'état ecclésiastique, il commença par étudier la théologie; mais il l'abandonna pour la médecine, et alla se faire recevoir docteur à Padoue, en 1663. Il revint ensuite dans sa ville natale pratiquer la médecine. En 1672, il fut nommé professeur de logique et de métaphysique

au  
 l'ei  
 poi  
 ma  
 cap  
 bre  
 na  
 sul  
 ria  
 n°  
 sa)  
 de  
 pas  
 M  
 tor  
 I  
 jur  
 mi  
 ces  
 vin  
*Di.*  
 dit  
 all  
 ga  
 ten  
 livi  
 M  
 I  
 éru  
 dan  
 On  
 che  
 la v  
 —  
*fre*  
*be)*  
 qui  
 dai  
 Th  
 bu  
 ibe  
 T  
 I  
 scu  
 l'ze  
 per  
 got  
 tier  
 de  
 scu  
 For  
 sta  
 poi  
 der  
 et |  
 181  
 sion  
 séy  
 dix  
 ens  
 d'a  
 s'ir

cane. Son grand âge et ses infirmités le firent dispenser des charges de cette place, dont il n'eut que le titre et les émoluments. On a de Foggini : *De primis Florentinorum Apostolis Exercitatio singularis* ; Florence, 1740, in-4° ; — *De Romano D. Petri Episcopatu* ; Florence, 1741, in-4° ; — *P. Virgilii Maronis codex antiquissimus a Rufio Turcio Aproniano distinctus et emendatus, qui nunc Florentiæ in bibliotheca Mediceo-Laurentiana asservatur* ; 1741, in-4° : c'est un fac-simile du *codex Medicus* sur lequel Heinsius a écrit une savante dissertation insérée par Burmann dans son édition de Virgile. Le manuscrit original paraît être plus ancien que celui même du Vatican. Il semble avoir appartenu à Rodolphe Pius, cardinal du temps de Paul III. Rodolphe le légua à la Vaticane, d'où il passa, on ne sait comment, à la Laurentiane ; — *La Vera istoria di S. Romolo, vescovo e protettore di Fiesole, liberata dalle calunnie*, etc. ; Rome, 1742, in-4° ; — *S. Epiphani De XII gemmis rationalis summi sacerdotis Hebræorum, liber ad Diodorum, ex antiqua versione latina* ; Rome, 1743, in-4° ; — *S. Epiphani Salomonis, in Cypro episcopi, Commentarius in Canticum canticorum, ex antiqua versione latina* ; Rome, 1750, in-4° ; — *Appendix Historiæ Byzantinæ* ; Rome, 1777 ; — *Fastorum anni Romani a Verrio Flacco ordinati Reliquiæ ex marmorearum tubularum fragmentis Prænestæ effossis, una cum Verrii Flacci operum fragmentis omnibus, quæ exstant, ac fastis romanis singulorum mensium* ; Rome, 1779, in-fol.

*Elogio di P. F. Foggini* ; Florence, 1784, in-8°. — Sax, *Onomasticon liter.*, t. VII, p. 2.

**FOGLIANI (Louis)**, écrivain sur la musique italien, né à Modène, vers la fin du quinzième siècle, mort vers 1540. Il était très-versé dans les langues anciennes. On a de lui : *Musica theorica, docte simul ac dilucide pertractata, in qua quamplures de harmonicis intervallis non prius tentatæ continentur speculationes* ; Venise, 1529, in-fol. C'est un traité des proportions et des consonnances musicales, et de la division du monocorde. Les principes développés par Fogliani sont conformes à ceux de Ptolémée. Tiraboschi cite de lui un autre traité sur la musique resté inédit et intitulé : *Refugio di dubitanti*.

Tiraboschi, *Biblioteca Modenese*. — Felli, *Biographie universelle des Musiciens*.

**FOGLIANI (Louis)**, littérateur italien, né à Modène, en 1630, mort à Reggio, le 9 mars 1680. Il fut d'abord juge dans sa ville natale, puis il devint lieutenant à Reggio. On a de lui : *In obitum S. principis Almerici Estensis et card. Julii Mazarini Elegia* ; Reggio, 1661, in-4° ; — *Saggio delle glorie del S. Alfonso IV, duca di Modena, orazione* ; Reggio, 1663, in-4°.

Tiraboschi, *Biblioteca Modenese*.

**FOGLIETA (Uberto)**, historien italien, né à Gênes, en 1518, mort le 5 septembre 1581. Il était issu d'une famille noble et illustre. Il alla faire ses études à Rome et à Pérouse, et s'occupa particulièrement de jurisprudence. On a très-peu de détails sur sa vie. Quelques biographes ont prétendu qu'il était prêtre, mais ce fait paraît fort douteux. De retour dans sa patrie, il s'y fit connaître par des écrits presque tous consacrés à la gloire de Gênes. Il n'en fut pas moins banni. La cause et la date de son exil sont inconnues. Il retourna à Rome, et trouva dans le cardinal Hippolyte d'Este un protecteur zélé, qui le mit à l'abri du besoin pour le reste de sa vie. On a de lui un grand nombre d'opuscules historiques publiés d'abord séparément, puis réunis sous le titre de : *Uberti Folieta Opera subseciva, opuscula varia, de Linguae Latinae usu et præstantia; clarorum Ligurum Elogia* ; Rome, 1579, in-4°. On a encore de Foglieta : *De Causis Magnitudinis Turcarum Imperii, ad M.-Antonium Columnam cardinalem*, imprimé plusieurs fois en Italie et réimprimé par les soins de David Chytræus, avec des additions ; Rostock, 1594, in-8° ; — *De Philosophiæ et Juris civilis inter se Comparatione Libri tres* ; Rome, 1586, in-4° ; — *De sacro Fœdere in Selimum Libri quatuor, necnon variarum expeditiones in Africam cum Melitæ obsidione* ; Gênes, 1587, in-4° ; — *Conjuratio J.-L. Flisci; Tumultus Neapolitani; Cædes P.-L. Farnesi, Placentiæ ducis* ; Naples, 1571 ; — *Historia Genuensium Libri XII, ad Joannem-Andream Auriam, Melphæ principem* ; Gênes, 1585, in-fol. Cette histoire, écrite dans un latin simple et élégant, est le meilleur ouvrage de Foglieta. Elle a été traduite en italien par Serdonati ; Gênes, 1597, in-fol. Grævius l'a insérée dans son *Thesaurus Antiquit. et Histor. Ital.*, ainsi que tous les opuscules historiques de Foglieta.

Teissier, *Eloges des hommes savants, tirés de l'histoire de M. De Thou*. — Niceron, *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres*, t. XXI — Tiraboschi, *Storia della Letteratura Italiana*, t. VII, part. II, p. 348.

\* **FOGOLINO (Marcello)**, peintre et graveur de l'école vénitienne, né à Vicence, vivait en 1530. Quelques biographes lui donnent à tort les noms de Figolino et Fogalino et les prénoms de Gioranni-Battista ; une Vierge glorieuse du musée de Berlin est signée *Marcellus Fogolinus*, et deux de ses gravures existant au cabinet de Vienne portent les noms de *Marcello Fogolino*, ainsi que deux de ses tableaux à Vicence. Cet artiste déploya dans ses ouvrages un caractère très-original, beaucoup de variété dans ses costumes et ses physionomies ; il avait une grande intelligence des effets de lumière et de perspective ; ses détails sont exécutés avec un fini précieux. Il peignit avec un égal talent l'histoire, le paysage et l'ornement. On regarde comme son chef-d'œuvre son *Adoration des Mages*, grande composition, enrichie d'une splendide architecture et d'un très-beau paysage ; sur une frise

37  
du  
l'A  
P  
de  
J  
rie  
la  
e.

fr  
De  
pu  
éc  
T  
pr  
de  
Re  
nt  
le  
gt

qt  
M  
d'  
in  
it,

fr  
18  
en  
et  
ch  
de  
in  
in  
no  
to  
il  
de  
de  
se  
de  
L  
gt

d  
se  
de  
et  
pr  
p  
in  
et  
et

L  
D

fr  
t



oncle Pierre-Roger, comte de Carcassonne, la partie du Carcassez qui lui manquait (pays de Foix), et prit dès lors le titre de *comte de Foix*. Le premier il fixa sa résidence dans le château de Foix, autour duquel s'étendait la ville, soumise à la puissance de l'abbaye de Saint-Volusien. Le trône des califes d'Espagne commençait alors à chanceler; Roger profita de leurs revers pour consolider son pouvoir au pied de l'immense boulevard qui le protégeait contre eux, et où il se tenait comme la sentinelle avancée de l'Europe chrétienne. Il mourut en 1064, sans laisser d'enfants de sa femme Amyca.

Son frère *Pierre* lui succéda, et mourut en 1070.

*Roger II*, fils aîné de Pierre et de Ledgarde, posséda le comté de 1070 à 1125. Après de longs démêlés avec Ermengarde, sa cousine, épouse de Raimond-Bernard, vicomte d'Albi et de Nîmes, à laquelle il disputait le comté de Carcassonne, comme fief masculin, il renonça à ses prétentions en 1095, quand la voix de Pierre l'Ermite invita les chrétiens à tourner leurs armes contre les infidèles, et se bâta de rejoindre parmi les princes qui marchaient à la tête de la croisade. Un puissant motif stimulait sa piété : le légat puis le pape Pascal II l'avaient frappé d'excommunication, comme coupable d'avoir usurpé des biens ecclésiastiques. Il ne restitua une partie de sa proie qu'en 1108, et partit pour la guerre sainte sans avoir reçu l'absolution. A son retour, il fonda la ville de Pamiers, dont le nom était un souvenir de l'Orient, puisqu'il rappelait celui d'Apamé, capitale de la seconde Syrie. Roger mourut en 1125, après s'être, par de riches donations, réconcilié avec l'Eglise. Il laissa trois fils.

*Roger III*, fils aîné du précédent, mort en 1141. Il porta le titre de comte de Foix, et fit revivre les prétentions de sa maison sur la seigneurie de Carcassonne. Il posséda d'ailleurs l'héritage paternel par indivis avec ses frères.

*Roger-Bernard I<sup>er</sup>*, fils du précédent et de Ximène de Barcelone, succéda à son père, et mourut en 1188. En 1151 il reconnut la suzeraineté du comte de Barcelone, quoique ses États fussent originairement dans la mouvance des comtes de Toulouse. En 1167, Raymond V de Toulouse disposa en sa faveur de la ville de Carcassonne, du Carcassez, du Rasez, et de tous les biens de son vassal Roger, fils de Raymond-Trencavel, qu'il voulait punir de l'hommage qu'il avait rendu au roi d'Aragon. Recevant de toutes les mains, Roger-Bernard se laissa, en 1185,

ville de Foix remonte à l'époque mérovingienne : c'est un triens sur lequel on lit d'un côté, autour d'une croix, RANBERTO, et de l'autre, autour d'une tête tournée à droite, CASTRO FVXII. Il faut ensuite descendre jusqu'au douzième siècle pour trouver une pièce frappée à Foix : c'est un denier de Roger III, fabriqué à l'imitation de ceux de Toulouse. On y voit, d'un côté, un astre avec la légende R. COMES, et de l'autre une croix pommetée à chaque extrémité de trois besants, et dépassant le champ. Autour, on lit le nom de la ville : FVXII.

investir par Alphonse II, roi d'Aragon, du gouvernement du marquisat de Provence. Enfin, dès l'année 1168, il avait été appelé en paréage pour le haut domaine de la ville de Foix, par l'abbé de Saint-Volusien.

*Raymond-Roger*, fils unique du précédent et de Cécile de Carcassonne, leur succéda, et mourut en mars ou avril 1223. Entreprenant et brave comme ses aïeux, il passa pour l'un des plus habiles capitaines de son siècle. Il alla, en 1190, faire ses premières armes en Terre Sainte, à la suite de Philippe-Auguste. De retour en France, il guerroya sans succès contre les comtes de Comminges et d'Urgel; puis il se lia d'amitié avec Raymond VI, comte de Toulouse, son suzerain, et cette union intime lui fit jouer un des principaux rôles dans les sanglantes poursuites exercées sur les albigeois. En 1209, sur les accusations d'hérésie et d'impiété formulées par l'abbé de Saint-Antonin de Pamiers contre le comte de Foix, dont la mère et la sœur pratiquaient ouvertement les nouvelles doctrines, Simon de Montfort entra sur son territoire. Dans la première terreur qu'inspirait alors le massacre de Béziers, le comte Raymond-Roger n'osa pas tenir la campagne, et se retira dans la partie la plus inaccessible de ses États, tandis que le clergé catholique de ses principales villes s'empressait autour du chef des croisés. Celui-ci fut reçu sans combat dans Pamiers et dans Albi. Le château de Mirepoix lui fut aussi livré, et Montfort en investit Gui de Lévis, son maréchal, à la postérité duquel ce fief est demeuré, avec le titre de comté. Raymond-Roger demanda enfin à traiter; ses propositions furent d'abord agréées, mais Montfort, voyant arriver de nouveaux croisés, jeta bientôt le masque. Pendant qu'il recommençait les hostilités contre le comte de Toulouse, il déclara toute négociation rompue avec le comte de Foix, en l'accusant d'avoir assassiné l'abbé d'Eaulnes, qui avait été le négociateur du traité entre eux. C'était Simon lui-même qui avait commis ce crime.

En 1211, Raymond VI renouvela son alliance avec le comte de Foix, qui, ainsi que son fils, lui fut un utile auxiliaire, surtout pendant les sièges de Lavaur et de Toulouse. Pour faire oublier son échec devant cette dernière ville, Simon de Montfort porta encore ses ravages dans le pays de Foix, qu'il mit à feu et à sang. Pendant ce temps, le comte Raymond-Roger parut avec Raymond VI devant Castelnaudary, et y battit et dispersa à deux reprises les chevaliers croisés (1212). Montfort se vengea, comme l'année précédente, en recommençant à désoler les terres de ce redoutable ennemi. En 1214, Raymond-Roger assista avec son fils aîné, Roger-Bernard, au jugement que le conseil des seigneurs languedociens prononça contre Baudouin, frère de Raymond VI, comte de Toulouse. Baudouin, arrêté en flagrant délit de trahison par le sire d'Olme et convaincu de liaison avec les croisés,

fut o  
 le p  
 mêm  
 récom  
 les o  
 Rou  
 Pieri  
 de F  
 il se  
 la re  
 de la  
 prou  
 se re  
 cile,  
 Roge  
 le fil  
 main  
 de T  
 Roge  
 crois  
 poix,  
 les fi  
 expé  
 se re  
 dont

Re  
 précé  
 à son  
 conti  
 s'alla  
 chass  
 Carc  
 avec  
 vicor  
 sous  
 possi  
 Rayn  
 dabb  
 cont  
 veau  
 furen  
 cont  
 l'Égl  
 cessu  
 tourr  
 sur l  
 Foux  
 lui fa  
 faire  
 celle  
 Roge  
 12J7  
 gnati  
 lutoi  
 leur  
 l'abb  
 nasti

Re  
 moui  
 mon  
 en di  
 pour

de la vicomté de Lautrec (27 octobre 1337); enfin, en 1343, il alla secourir Alphonse XI, roi de Castille, qui assiégeait les Maures dans Algésiras. La mort le frappa à Séville, au milieu de ses glorieux exploits.

*Gaston III*, surnommé *Phébus* (à cause de sa beauté), fils du précédent, né en 1331, mort en août 1391. Il succéda à son père, sous la tutelle d'Éléonore de Comminges, sa mère. Il fit ses premières armes contre les Anglais pendant l'invasion de 1345, et le roi sembla dès lors attacher un grand prix à son amitié; car, après avoir congédié ses gens d'armes, il nomma Gaston et Bertrand de l'Île-Jourdain ses lieutenants spéciaux et généraux en Gascogne, Agenais, Bordelais, et autres parties de la Langue d'Oc (*lettres* du 31 décembre 1347). En 1349, il épousa Agnès, fille de Philippe III, roi de Navarre, qu'il abandonna dans la suite. Soupçonné de conspirer contre la France avec Charles le Mauvais, son beau-frère, il fut, en 1356, enfermé au Châtelet de Paris. Rendu à la liberté un mois après, il alla courir les aventures avec le capal de Buch à la croisade de l'ordre Teutonique, contre les Prussiens. De retour à Châlons en 1358, il délivra les princesses de la famille royale, assiégées dans le marché de Meaux par les *Jacques*; et il fut forcé de partir en toute hâte combattre le comte d'Armagnac, avec lequel les éternelles dissensions des deux familles étaient ravivées au sujet du comté de Bigorre. La journée de Launac (5 décembre 1372) décida entre les deux compétiteurs. Gaston remporta une victoire complète, et fit prisonnier son rival, qui dut lui payer une indemnité d'un million de livres.

En 1374, après s'être assez longtemps ménagé une prudente neutralité entre les Anglais et les Français, Gaston se décida à donner un gage de dévouement au sénéchal, duc d'Anjou; et ce gage fut un acte de perfide cruauté exercé sur Arnaud de Berne, son parent, gouverneur du château de Lourdes pour les Anglais. Charles V craignit cependant que l'antique haine des maisons de Foix et d'Armagnac ne fût par jeter la première dans le parti de l'Angleterre; il mit donc tous ses soins à les réconcilier, et il les engagea, en 1376, à prendre le duc d'Anjou pour arbitre. Le 12 novembre une trêve fut signée entre les deux comtes, le 25 janvier Gaston s'engagea à servir le roi contre les Anglais moyennant une somme de 100,000 francs, et le 3 février suivant la paix entre lui et Jean d'Armagnac fut publiée. Le fils du comte de Foix épousa la fille de Jean, Béatrix, dite *la gaie Armagnanaise*. Pour achever de pacifier les esprits, le roi nomma, en 1380, Gaston son lieutenant général dans le Languedoc, malgré les témoignages manifestes du mécontentement des princes du sang, accoutumés à exploiter à leur profit ce riche gouvernement. Mais Charles V étant mort le 16 septembre de la même année, un

des premiers actes de la régence du duc d'Anjou fut de remplacer Gaston par Jean, duc de Berry. En apprenant cet affront, l'impétueux Gaston prit sur ce qu'il avait à faire l'avis des notables convoqués à Toulouse: la majorité encouragea le comte à résister, et mit à sa disposition des troupes et de l'argent. Gaston Phébus marcha alors à la rencontre du duc Jean de Berry, et, l'ayant joint dans les plaines de Revel (15 ou 16 juillet 1381), le battit complètement. Un accord ménagé par le cardinal d'Amiens termina ces malheureuses hostilités, et Gaston consentit à se retirer dans ses montagnes. Il ne songea plus qu'à se reposer dans sa cour, dont les splendeurs ont été si bien décrites par Froissart. Ses instants s'écoulaient entre la chasse et la poésie, lorsqu'en 1382, égaré par les fausses dénonciations d'Yvain, un de ses bâtards, le comte de Foix fit arrêter son fils unique, Gaston, comme coupable d'avoir voulu l'empoisonner, à l'instigation de Charles le Mauvais, roi de Navarre. Le jeune prince, cruellement maltraité par son père, se laissa mourir de faim dans sa prison. Plus tard son innocence fut reconnue.

En 1390, Gaston reçut dans son château de Mazères Charles VI avec sa cour. Après plusieurs conférences secrètes, le comte et le roi signèrent un acte (5 janvier 1390) dont les articles ne devaient être mis au jour qu'après la mort de Gaston. Le roi s'engagea à lui donner la jouissance viagère du comté de Bigorre et à lui payer la somme de cent mille francs d'or; à ces conditions, le comte fit donation à Charles, après sa mort, du comté de Foix, des vicomtés de Bearn, Marsan, Gavardan et Lautrec, et de tous ses autres domaines. Un an ne s'était pas écoulé depuis ce traité, que Gaston mourut d'apoplexie, dans l'hôpital de Riom (près d'Orthez), au retour d'une chasse.

Cet exercice était la passion favorite de Gaston; ses équipages de chasse surpassaient en magnificence ceux des princes les plus riches; ses écuries ne nourrissaient pas moins de deux cents chevaux, la plupart destinés à cet usage et il avait de douze à seize cents chiens. Froissart lui amena d'Angleterre quatre lévriers, dont il nous a conservé les noms. Les oiseaux de fauconnerie étaient aussi élevés avec grand soin au château d'Orthez. Enfin, Gaston nous a laissé un monument intéressant de son profond savoir en vénerie: c'est un traité complet et méthodique, dans lequel le comte expose les préceptes de cet art. Cet ouvrage est connu sous le titre de: *Miroir de Phébus, des déduits de la chasse des bestes saurages et des oyseaux de proie*. On y lit « qu'elle (la chasse) sert à fuir les péchés mortels. Or, qui fuit les sept péchés mortels, selon notre foy, il doit estre saulve. Doncques bon veneur aura en ce monde joye, léasse et deduit, et apres aura paradis encore. » La Bibliothèque impériale de Paris en conserve un manu-

crit précieux  
d'autres qui  
un d'un forn  
et des dessin  
Cet ouvrage  
style emphat  
au proverbe

*Matthieu*  
mort en 13  
de Foix des  
France Char  
Gaston Phéb  
ce monarque  
qui gouverna  
datées de Ti  
nant une son  
vicomte de C  
ger 1<sup>er</sup>, com  
enfants.

*Isabelle,*  
*Archambault*  
chal de Guen  
héritière des  
chal de San  
que cette bel  
son qui s'éti  
France. Il si  
domaines de  
Archambault  
lement de Pai  
sa femme, et  
comme com  
s'attacher à la  
mourut en 14

*Jean de Gr*  
le 5 mai 1436.  
fut nommé ca  
et en Guienne  
au comte d'Ar  
plus d'empere  
Armagnac, ri  
de retourner  
sa première  
château de M  
1419, Charle  
les VII nomm  
le comte de L  
de Languedoc  
conduite equi  
duc de Bourg  
bientôt ce de  
(1420) Le con  
traite signé,  
France et d'A  
sur le trône,  
eut le comma  
de Bigorre (L  
en-Berry, 18  
fréquentes usu  
d'une fois cett

1 On lit dans  
Grailly, comte c

et le prince *François-Phébus*, fils de Madeleine, sœur de Louis XI, était mineur. Madeleine fit hommage au roi, le 26 février 1473, comme régente, des comtés de Foix et de Bigorre, au nom de son fils. D'un autre côté, le roi avait écrasé le pouvoir des d'Armagnac, que le mariage de Jean V avec une fille de Gaston avait rapprochés de la maison de Foix. Ainsi se trouvèrent ou détruites ou soumises les puissantes familles qui jusque alors avaient maintenu leur indépendance au pied des Pyrénées.

Éléonore, veuve de Gaston, mourut en 1479, l'année même de son avènement à ce trône de Navarre qu'elle et son mari avaient acheté par tant de crimes (*voyez* ÉLÉONORE et JEAN II). Elle avait choisi pour son successeur son petit-fils, François-Phébus, alors âgé de dix ans, qui fut couronné à Pampelune, en 1481, et mourut à Pau, le 30 janvier 1483.

*Annales de Saint-Denis.* — *Gallia christiana nova.* — Nangis, *Chron.* — Froissart, *Chron.*;  *Répertoire et inventaire du trésor et des secrets de Gaston de Foix*, 7 décembre 1445. — Mss. Doat, vol. 164, pièce 8; vol. 215, f° 120. — Mss. Dupuy, n° 389. — Bréquigny, n° 33. — *Registre du trésor des chartes*, t. I, 179, f° 28. — Daniel, *Histoire de France*, avec les *Observations* du P. Griffet, 1755, in-4°, tome VII, page 370. — Georges Chastelain, dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, t. IV, page 75. — Barante, *Ducs de Bourgogne*; à la table. — Du Chesne, *Recherches des Antiquités des villes de France.* — La Perrière, *Annales de Foix.* — Olhagaray, *Hist. de Foix.* — De Thou, *Historia*, t. XXXIX. — Le Bas, *Dict. de la France.* — Sismondi, *Histoire des Français*, t. VI, 299-318; VIII, 231-308; IX, 31-226; X, 226-399; XII, 390-604; XIII, 16-556; XIV, 19-613.

**FOIX** (*Catherine de*), reine de Navarre, née en 1470, morte en 1517. Elle était fille de Gaston de Foix, prince de Viane, et de Madeleine de France. En 1484, elle épousa le fils du comte Alain, Jean d'Albret, qui, à l'âge de cinquante ans, avait eu la prétention d'épouser la princesse Anne de Bretagne, laquelle entra à peine alors dans sa quinzième année.

La couronne de Navarre, que Catherine de Foix avait apportée en dot à Jean d'Albret, était passée de la maison de Bigorre, qui l'avait possédée pendant quatre cents ans, à la maison de Champagne, par le mariage de Thibaut V avec Blanche de Navarre, héritière de son frère Sanche le Fort. Jeanne de Navarre, fille unique de Henri, petit-fils de Thibaut, apporta cette couronne à la maison royale de France en épousant Philippe le Bel. Louis le Hutin, leur fils, eut pour fille Jeanne II, mariée au comte d'Évreux, et qui la fit porter dans cette maison. Blanche, héritière du dernier comte d'Évreux, la porta à son tour à Jean, roi d'Aragon, qui fut père d'Éléonore, aïeule de Catherine de Foix et sœur de Ferdinand le Catholique. De là vinrent les prétentions de ce prince à la possession du royaume de Navarre, dont il s'empara par ruse, en 1512. Ferdinand s'était d'abord borné à demander le passage pour les troupes avec lesquelles il voulait envahir la Provence. Catherine, femme d'un caractère

énergique, voulait que son mari résistât à cette demande; mais Jean, qui n'aimait que le repos et les plaisirs, céda, malgré les remontrances et les prières de la reine. Ce qu'elle prévoyait arriva. Ferdinand, aussitôt entré en Navarre, mit une garnison dans Pampelune et dans les places fortes, et y exerça tous les actes de la souveraineté. Les Français vinrent au secours du roi de Navarre; mais ils ne purent reconquérir Pampelune, sa capitale, et l'hiver les força de repasser les Pyrénées. Catherine, désolée d'avoir perdu un royaume qui lui appartenait en propre et qu'elle aurait eu le courage de disputer vigoureusement au roi d'Aragon, s'écria plus d'une fois d'un ton de douloureux reproche: « Don Juan, mon ami, si nous fussions nés, vous Catherine, et moi don Juan, nous serions encore « rois de Navarre ». Et probablement il en eût été ainsi. Catherine ne put se consoler de cette perte; elle mourut de chagrin cinq ans après, à Mont-de-Marsan. Elle était mère de Henri d'Albret, qui dans la suite recouvra une partie de ses États, et fut l'aïeul de Henri IV. Camille LEBLANC.

*Histoire chronologique du président Hénault.* — Moréri, *Grand Dict. historique.* — Anquetil, *Histoire de France.*

**FOIX** (*Germaine de*), reine d'Aragon et de Naples, née vers 1488, morte le 18 octobre 1538. Elle était fille de Jean de Foix, comte d'Estampes et vicomte de Narbonne, et de Marie d'Orléans, sœur de Louis XII. Ce monarque avait beaucoup d'affection pour sa nièce, qui était d'ailleurs cousine de la reine Anne; Marguerite de Foix, sœur du vicomte de Narbonne, ayant épousé le duc de Bretagne, François II, père d'Anne. En 1505, le vieux roi Ferdinand le Catholique (*voy.*), veuf d'Isabelle de Castille, ayant eu de graves différends avec son gendre Philippe d'Autriche, rechercha l'alliance de Louis XII. L'espoir d'avoir d'un second mariage avec une jeune princesse des enfants auxquels il laisserait son royaume d'Aragon, au préjudice de sa fille, Jeanne la Folle et des héritiers de celle-ci, déterminait Ferdinand à envoyer des ambassadeurs au roi de France pour négocier son mariage avec Germaine. Il ne demandait pour la dot de cette princesse que l'abandon en sa faveur des droits ou prétentions de Louis XII à la couronne de Naples. Le roi d'Aragon s'engageait d'ailleurs à assurer la succession de cette couronne aux enfants qui naîtraient de son union avec Germaine, et, à défaut d'enfants, à la jeune reine elle-même, avec reversion à la couronne de France. Cette proposition parut avantageuse à Louis; sa nièce en fut enchantée. La grande disproportion d'âge qui existait entre elle et Ferdinand, non plus que son caractère sombre et dissimulé, ne la rendirent pas un instant indécise. Le traité d'alliance entre les deux maisons de France et d'Aragon fut donc signé, à Blois, en 1505. Mais le pape se fit longtemps prier avant d'accorder les dispenses nécessaires à l'accomplissement du



ma  
d'A  
fut  
les  
sui  
ou  
de  
An  
de  
un  
esp  
ren  
ou  
coi  
J  
vai  
il  
et  
que  
ses  
leo  
Le  
por  
tra  
dar  
con  
Naj  
cur  
his  
que  
dir  
pou  
les  
Lot  
tra  
du  
sen  
que  
terc  
seu  
fille  
nul  
Cet  
rep  
deja  
La  
peu  
ses  
esp  
esp  
Lor  
Sav  
elle  
son  
de  
roi  
" 9  
" q  
" ex  
" ab

rabie. On délibérait au parlement de la conduite à tenir envers les luthériens : Henri II arrive tout à coup, et ordonne que la discussion continue sous ses yeux. Anne du Bourg et Paul de Foix firent appel à la tolérance. « Il faut, disait ce dernier, se montrer bien moins sévère pour ceux qui ont des doutes sur la forme des sacrements de l'Eglise que pour ceux qui en nient la réalité. » La séance terminée, le roi, pour toute réponse, fit mettre à la Bastille les membres qui avaient opiné pour l'indulgence. Chacun sait le triste sort du premier. Le second, jugé à deux reprises, fut une fois condamné, et l'autre fois absous. Il reentra dans les bonnes grâces de la cour, et fut de quelque poids dans les conseils de Catherine de Médicis (1). Sa première ambassade auprès de Marie Stuart n'offre rien de saillant. Envoyé ensuite en Angleterre, il y prépara avec Elisabeth le traité de Troyes (15 avril 1564), qui a conservé Calais à la France. A son arrivée à Paris, l'année suivante, il se démit de sa charge de conseiller au parlement, et obtint les fonctions de conseiller d'Etat et d'ambassadeur à Venise : c'est lui qui conclut avec la république cet emprunt de cent mille écus à l'aide duquel Charles IX. paya les retires et les contraignit à repasser la frontière.

En récompense des services rendus, de Foix fut nommé en 1570 conseiller d'honneur au parlement, et chargé de demander à Elisabeth sa main pour le duc d'Anjou ; cette entreprise échoua comme une autre de même genre tentée deux ans plus tard pour le duc d'Alençon. Il avait à proposer un jeune prince catholique de dix-huit ans à une reine protestante de trente-neuf ; outre la différence de religion, l'âge devait entrer pour quelque chose dans la balance. Elisabeth le fit observer ; de Foix tâcha de la vaincre par des exemples tirés de l'histoire, de la philosophie et de la médecine ; mais ce fut en vain. Après avoir, comme par miracle, échappé au massacre de la Saint-Barthélemy, de Foix dut quitter Paris et aller remercier tous les souverains d'Europe de leur empressement à reconnaître Henri d'Anjou pour roi de Pologne. En mai 1576, il fut député vers le roi de Navarre, pour l'engager à changer de religion, et reçut l'archevêché de Toulouse des mains du cardinal d'Armagnac, qui s'en démit en sa faveur. Enfin, reparti pour Rome en 1579, il y resta comme ambassadeur jusqu'à sa mort. Montaigne faisait un grand cas de Paul de Foix : après lui avoir dédié durant sa vie un petit poème de son ami La Boétie, dont il était l'éditeur, il écrivit les lignes suivantes dans ses *Fables* : « Ce sont, dit-il en parlant de l'archevêque de Toulouse et du conseiller du Faur de Pibrac, pertes importantes à notre couronne. Je ne sçay s'il reste à la France de quoi substituer une autre couple pareille à

ces deux garçons en sinesité et en suffisance pour le conseil de nos roys. C'estoient âmes diversément belles, selon le siècle, chacune en sa forme. Mais qui les avoit ligées en cost age si desconvenables et si disproportionnées à nostre corruption et à nos tempestes ? » En 1628, Auger de Mauléon a fait imprimer *Les Lettres de messire Paul de Foix, archevêque de Tolose et ambassadeur pour le roy auprès du pape Grégoire XIII, au roi Henry III* ; ce sont 37 missives, toutes diplomatiques, adressées au roi depuis le 20 mai 1581 jusqu'au 4 novembre de l'année suivante. On les a attribuées depuis, mais sans preuves, à l'éditeur et à d'Ossat, qui fut longtemps secrétaire du cardinal. LAMIS LACROIX.

SAINT-MARTIN, *Œuvres* ; Paris, 1622, in-4. — MORERI, *Grand Dict. hist.* — TELLIER, *Additions aux Éloges de M. De Thou*, p. 321. — VAI. MORI, *Œuvres* ; Vérone, 1781. — LÉON, *Bibliothèque historique de la France*, n° 20,204. — *Lettres de Paul de Foix*, ed. Manteau, Paris, 1828. — SCODRE, *Mémoires de l'Académie des Ins.*, t. XVII, p. 490. — MONTAIGNE, *Essais*, I, III, ch. 6.

FOIX (Louis de), architecte et ingénieur français, né à Paris, florissait vers la fin du seizième siècle. Il habita longtemps l'Espagne, et on prétend qu'il bâtit une partie du palais de l'Escorial, sur les dessins de Vignole. La France lui doit plusieurs travaux importants. En 1570 il combla l'ancien canal de l'Adour et en creusa un nouveau, aboutissant au port de Bayonne. Son chef-d'œuvre est la fameuse tour de Cordouan, qu'il construisit sur un rocher à l'embouchure de la Gironde, à 24 kil. de Bordeaux. Commencé en 1584, ce beau monument fut achevé en 1610 ; il est de forme circulaire, et n'a pas moins de 56 mètres de hauteur ; il est décoré de trois ordres, ionique, dorique et corinthien, il est percé de quatre surmontées de frontons, et se termine par une calotte. On regarde ce phare comme le plus magnifique qui ait été élevé dans les temps modernes. E. B—N.

FONTAL, *Dictionnaire des Artistes*. — QUÉROUX DE QUINCY, *Dictionnaire d'Architecture*.

FOIX. Voy. CAYNALL, CHATEAUBRIAND, LATREUIL, LESCUN, LEPARRE, NEMOURS (Gaston de Foix, duc de), RABAT, RANDAN ET SAINT-FORT.

POLARD (Chevalier Jean-Charles de), politicien français, né à Avignon, le 13 février 1669, mort dans la même ville, le 23 mars 1742. Il appartenait à une famille noble, mais nombreuse et pauvre. Il montra dès l'enfance un goût décidé pour les armes, et la lecture des Commentaires de César développa, dit-on, à tel point cette inclination précoce, qu'un beau jour de l'année suivante il s'échappa de la maison paternelle pour s'engager dans un régiment qui passait par Avignon. Arrêté sur la demande de son père, il s'évada deux ans après du carcer où il était enfermé, et s'enrôla comme cadet dans le régiment de Berry. Sa naissance et sa conduite lui valurent bientôt une sous-lieutenance. Lors de sa première campagne (en 1688), il fut employé dans un corps de partisans, et eut ainsi une excellente occasion d'étudier les principes

(1) Il démontre toute sa vie attaché à cette prière, car en 1575 nous le voyons encore la suivre dans ses voyages.

de son art, dont ce genre de guerre est en quelque sorte le résumé. Promu quelques années plus tard au grade de lieutenant, il se rendait à Naples avec son corps : pendant la marche, il s'aperçut que l'ennemi recevait ses vivres et ses munitions par mer, et imagina un moyen d'enlever le poste de la Mesola, qui protégeait le débarquement des convois. Il remit à cet effet un plan au marquis de Guébriant, son colonel, qui l'envoya à la cour. La cour l'approuva, mais le fit exécuter par un autre, et l'auteur en demeura ignoré. En 1702, le duc de Vendôme, instruit de cette injustice, fit donner à Folard le brevet de capitaine, le nomma son aide de camp, et ne le ceda qu'avec regret, en 1705, au grand-prieur, son frère, qui allait commander en Lombardie. Folard, dans cette expédition, se distingua à la prise des postes de Rovère, d'Ostiglia, et principalement à la défense de la cassine de La Bouldine. On récompensa ses services par la croix de Saint-Louis; mais son talent, sa franchise, et aussi son extrême amour-propre, lui firent tant d'ennemis dans l'état-major, qu'il fut contraint d'abandonner l'armée. Retournant alors auprès du duc de Vendôme, il l'aida beaucoup par sa présence d'esprit et ses conseils à la bataille de Cassano, où il reçut trois coups de feu. Ce fut à la suite de cette bataille, remarquable par l'incertitude des résultats, et au milieu des souffrances que ses blessures lui causaient, qu'il conçut son fameux système des colonnes et de l'ordre profond, système que dès lors il s'efforça de mettre en pratique, et dont ses écrits ne sont guère que le développement. Vendôme, sur ces entrefaites, fut envoyé en Flandre; Folard eût désiré l'y suivre, mais il resta en Italie, d'après le vœu du duc d'Orléans, qui vint prendre le commandement des troupes. L'estime que ce prince lui marquait, mais surtout les brusques boutades et la vanité de Folard, lui suscitèrent de nombreux ennemis. Leurs insinuations furent bientôt cause qu'on lui donna l'ordre de s'enfermer dans Modène, dont les Impériaux se préparaient à faire le siège, et où son honneur et sa vie coururent les plus grands risques. Grande fut sa joie, après la capitulation, de pouvoir rejoindre en Flandre son protecteur. Il passa par Versailles, et se présenta au roi, qui, outre un fort bon accueil, lui accorda une pension de quatre cents livres. En Flandre, le duc de Bourgogne, sous qui Vendôme commandait, agréa d'abord diverses entreprises que Folard lui proposa contre le bourg de Chaumont, l'île de Cadzand, la place de Lettingue, et qui réussirent à souhait; puis il refusa de tenir compte de ses conseils. Villars, Boufflers et Montesquiou, à qui dans la même campagne Folard soumit des plans d'opérations, les rejetèrent aussi; non qu'ils fussent mauvais, l'événement le prouva à diverses reprises; mais l'indiscrétion de son zèle et l'extrême importance qu'il attachait à la moind-

dre de ses idées rendaient ses avis inacceptables. A la bataille de Malplaquet, il fut blessé de nouveau et dangereusement. Envoyé quelques mois après à M. de Guébriant, qui était menacé d'un siège dans la place d'Aire, il fut pris en route par les Autrichiens; mais rien ne put le décider à trahir ses instructions ni à passer au service de l'empereur; au contraire, il abusa le prince Eugène sur les opérations de l'armée française. Échangé au bout de quelques semaines, il obtint le commandement de la place de Bourbourg, dont il conserva le titre et les honoraires jusqu'à sa mort.

Condamné au repos par la paix de 1713, il se mit à écrire ses *Commentaires*; mais à la première occasion il quitta la plume pour reprendre l'épée : ce fut en 1714, lors de la tentative des Turcs contre l'île de Malte. Folard alla offrir ses services au grand-maître de l'ordre, qui les accepta avec empressement; mais il s'abandonna comme de coutume à son caractère, entier et présomptueux. Jaloux de voir que son opinion ne prévalait pas exclusivement sur celle des autres officiers français, il quitta bientôt l'île. Demeurer inactif ne lui fut pas longtemps possible. Le bruit des exploits de Charles XII retentissait alors dans toute l'Europe : il désira d'en être le témoin, et se rendit à Stockholm. Le roi de Suède l'accueillit fort bien, l'écouta complaisamment exposer son système de tactique, et le chargea bientôt d'une mission délicate : c'était d'aller en France négocier le rétablissement de Jacques III. Lorsque ce projet eut échoué, Folard retourna à Stockholm, accompagna Charles XII dans son expédition de Norvège, et se trouva au siège de Frédérikshall, où ce roi fut tué. Il revint alors en France, fut nommé mestre de camp à la suite, et fit en cette qualité sa dernière campagne, dans la courte guerre de 1719 contre les Espagnols. La paix, qui devint générale, le força ensuite au repos. Il en profita pour se livrer à des travaux littéraires, et publia en 1724 son livre des *Nouvelles Découvertes sur la Guerre*. Cherchant ensuite un cadre où il pût réunir les résultats de ses longues observations et faire entrer un exposé de ses nouveaux systèmes, il donna une traduction de l'histoire de Polybe, et y plaça ses *Commentaires* soit en notes, soit à la suite de chaque chapitre. Cette œuvre de Folard contient, à côté des dissertations les plus dénuées d'intérêt, les plus curieux détails sur les divers événements dont il a été le témoin. Il en explique les causes et les effets avec sa franchise ordinaire, franchise dont l'histoire peut faire bon profit, mais qui, après l'avoir déjà empêché de parvenir aux premiers grades de l'armée, vint encore mettre obstacle à la publication de ses livres; on lui fit en effet défense, lorsqu'il fut parvenu au sixième volume de son Polybe, de se livrer aux mêmes discussions que dans les précédents.

On conçoit qu'un homme aussi ardemment

épris des inspirations de son propre génie dut facilement s'égarer, quand l'exaltation religieuse accrut, vers la fin de ses jours, sa bizarrerie naturelle. On le vit en effet, avec peine, affronter le ridicule en s'engageant dans la secte des convulsionnaires. Il mourut dans sa ville natale, avec le titre de commandant de la place de Bourbourg, modestie retraitte qu'on lui avait accordée quarante ans auparavant, pour payer de si nombreux et de si éclatants services. L'histoire de Polybe, avec commentaires, a paru à Paris, en 1727-1730, 6 vol. in-4°, et à Amsterdam, 1733, 7 vol. in-4° : cette dernière édition est la plus estimée ; elle contient la plupart des écrits de Folard. Les Commentaires sur Polybe ont été abrégés et publiés séparément par Chabot ; Paris, 1757, 3 vol. in-4°.

Quant à la valeur des idées que Folard a soutenues dans ses écrits sur l'art militaire, le grand Frédéric (quel meilleur juge choisir ?) les traite de visions dans plusieurs passages de sa Correspondance. Voici au reste un échantillon de son jugement : « Folard s'extase sur les moyens que les peuples de l'antiquité avaient pour l'attaque et la défense des places, et n'hésite pas à dire que s'il lui était possible d'attaquer avec les machines des anciens une place défendue par l'artillerie des modernes, il se ferait fort de la réduire à bref délai. Ses idées sur la stratégie ne sont pas moins singulières, et son système de colonnes et de l'ordre profond sera jugé, si l'on pense que dans les nombreuses guerres qui ont eu lieu depuis sa publication, pas un souverain, pas un général n'a daigné le mettre en usage. » Tout en estimant peu Folard, Frédéric fit cependant un extrait de ses ouvrages sous le titre de *Esprit du chevalier Folard* ; 1761, in-8°. Voici comment, dans sa préface, il s'exprime sur l'auteur qu'il abrège : « Folard, dit-il, avait enfoui des diamants au milieu du fumier ; nous les avons retirés. On a fait main basse sur le système des colonnes : on n'a conservé que les manœuvres de guerre, dont il donne une description juste, la critique sage qu'il emploie sur certains généraux français, certaines règles de tactique, des exemples de défenses singulières et ingénieuses, et quelques projets qui fournissent matière à des réflexions plus utiles que ces projets mêmes. »

*Mémoires pour servir à l'histoire de la vie du chevalier Folard* ; Balthazone (Paris), 1734, 10-12. — Le Ron, *Dict. encyc. de la France*.

FOLCKER (Jean), théologien suédois, natif de Calmar, mort en 1729. Il étudia à Upsal et à Giessem, devint maître ès arts en 1693, licencié en théologie en 1696, professeur de philosophie à Calmar en 1698, enfin professeur de théologie à Pernau en 1701. Ses sympathies pour les doctrines partistes l'engagèrent dans de violentes controverses, obligé de fuir à Stockholm lors de la prise de la Livonie par les Russes, il dut quitter cette ville, à cause de la repulsion

excitée par ses tendances religieuses. Il se retira alors sur un bien qu'il possédait dans la Scanie. En 1723 il revint à Stockholm, où il retrouva dans l'épiscopat la même opposition. On a de lui : *Disputatio de spiritu animali* ; Upsal, 1688 ; — *Disputatio de Q. Fabio Cunctatore* ; Giessem, 1693, in-4° ; — *Δουκισία veri hominis christiani*, etc. ; ibid, 1696, in-4° ; — *Streitschriften mit Broems, Geselius und Humble* (Écrits polémiques engagés avec Broems, Geselius et Humble).

Gedebusch, *Lit. Bibl.*

FOLCUIN (Saint), mort le 14 décembre 866. Il était fils de Jérôme, frère du roi Pepin. Il quitta les dignités dont il était comblé à la cour de Charlemagne, et vécut dans une pieuse retraite. Il en sortit en 817 pour occuper le siège épiscopal de Thérouanne. Les hagiographes vantent beaucoup la pureté de ses mœurs, sa charité, sa dévotion pour les reliques des saints, mais ils ne citent de lui aucun acte mémorable.

Belllet, *Vies des Saints*, t. III, 14 décembre.

FOLCUIN, chroniqueur français, mort vers 975. Il descendait, comme le précédent, de Jérôme, fils de Charles Martel. Son père, appelé Folcuin, et sa mère, nommée Thiédale, le consacraient à Dieu, en 948, dans le monastère de Saint-Bertin, dont Womar était abbé. Folcuin y fut élevé à l'ordre du diaconat. D'après la volonté d'Adalulf, abbé de Saint-Bertin, il rangea par ordre chronologique tous les diplômes et les chartes de son monastère, et il en forma une espèce de chronique contenant la suite des abbés de Saint-Bertin depuis la fondation de cette abbaye jusqu'en 961, avec des notices sur leur vie. Dom Mabillon a fait imprimer plusieurs fragments de cet ouvrage dans ses *Acta Benedict.*, t. V, p. 587, et dans sa *Diplomatique*, p. 605, 606. On attribue encore à Folcuin l'épître de saint Folcuin, évêque de Thérouanne, en six vers épiques, dans les *Actes* de ce saint.

Dom Rivet, *Histoire littéraire de France*, t. VI. — Dom Cellier, *Histoire des Auteurs ecclésiastiques*, t. XIX.

FOLCUIN, hagiographe français, né en Lorraine, mort en 990. Dès son enfance il fut placé dans le monastère de Saint-Bertin, et il y eut une instruction aussi complète qu'il s'en fit au dixième siècle. « A l'aide d'un vif et pénétrant, dit l'*Histoire littéraire*, il fit beaucoup de progrès dans les lettres humaines. Il acquit surtout une connaissance des temps, et un goût pour le poliment qu'on ne trouve pas au dixième siècle. On voit qu'il avait tous les principes de la bonne logique. » Aletran, abbé de Lobes d'Alsace, de Liège, étant mort en 987, Folcuin, jeune encore, fut élu à sa place le 24 jour de Noël de la même année. Il fut élu Rathier, ancien moine de Lobes, re

,

,

,

,

,

,

,

,

,

,

,

,

,

,

,

,

,

,

,

,

,

,

,

,

,

,

,

,

,

,

,

,

,

,

,

,

,

,

,

,

,

,

,

,

,

,

,

,

,

,

,

,

,

,

,

,

,

,

,

,

,

,

,

,

,

,

,

,



Marie dans la Marche Trévisane, et séjourna quelque temps au mont Cassin. Il publia sur *les Psaumes de David* et sur *les Épîtres canoniques* des *Commentaires* où les protestants signalèrent beaucoup de passages conformes aux opinions de Luther. Ces livres furent en conséquence mis à l'index et prohibés. Cependant l'auteur ne fut point inquiété sur sa foi. Paul IV, qui se montra si sévère à l'égard d'illustres prélats, ne mit pas en doute l'orthodoxie de Folengo, et l'envoya même en Espagne en qualité de visiteur. Les *Commentaires sur les Psaumes*, publiés pour la première fois à Bâle en 1557, furent réimprimés en 1585, par ordre de Grégoire XIII, après avoir été revus et purgés de tous les passages suspects de protestantisme.

Armellini, *Bibliotheca Bened. Casin.*, p. II, 21. — Dupin, *Bibliot. eccles.* (seizième siècle). — Richard Simon, *Critique de la Bibliot. de Dupin*, t. II. — Tiraboschi, *Storia della Letterat. Ital.*, t. VII, p. V, p. 353.

**FOLEY** (Sir Thomas), amiral anglais, né dans le Pembrokehire, en 1757, mort à Portsmouth, le 3 janvier 1833. Il descendait d'une très-ancienne famille, entra fort jeune au service, et devint lieutenant à bord du vaisseau *Prince-Georges*, de 98 canons. Il servit sous les ordres de Rodney, et prit part aux nombreux combats qui eurent lieu de 1780 à 1782 entre les flottes françaises et anglaises. Le 21 septembre 1782 Foley fut promu au grade de capitaine, et en 1793, lors de la reprise des hostilités entre l'Angleterre et la France, il obtint le commandement du *Saint-Georges*, portant le pavillon du contre-amiral Gell, appelé à diriger les opérations maritimes dans la Méditerranée. Dans la traversée, Foley captura le *Sant-Yago*, bâtiment espagnol portant deux millions de dollars. Passant ensuite sous les ordres du vice-amiral Hotham, il se distingua dans plusieurs rencontres avec la flotte sortie de Toulon. Le 14 février 1797, il commandait le *Britannia* à la bataille du cap Saint-Vincent, et contribua au dénouement de cette sanglante affaire. Peu après il passa au commandement du *Goliath* (de 74 canons), et l'année suivante il rejoignit l'escadre de Nelson. Lors du combat du Nil (1<sup>er</sup> août 1798), Foley forma la tête de la flotte anglaise; il commença l'attaque et accomplit le premier l'audacieuse manœuvre qui décida de la destruction de l'armée navale française. Après le départ de Nelson, Foley fut chargé de la surveillance des côtes de l'Égypte. Le 30 août suivant, il rallia son amiral, et fut employé au blocus de Malte. Vers la fin de 1799, il rentra dans sa patrie, mais il n'y prit qu'un court repos. Il reçut le commandement de *L'Elephant*, vaisseau de 74, employé à la croisière dans la Manche, et le 26 mars 1801 se rangea sous les ordres des amiraux Hyde Parker et Nelson, allant attaquer Copenhague. Dans le combat acharné qui eut lieu le 2 avril contre l'escadre danoise commandée par Olfart Fischer, Nelson mit son pavillon à bord de *L'Elephant*. Hyde Parker, voyant la ligne danoise forcée et

un grand nombre de vaisseaux anglais désarmés ou échoués, résolut d'arrêter le carnage et de tenter une démarche de conciliation. Il donna en conséquence le signal de cesser l'action. Foley fit part de cet ordre à Nelson, qui manifesta une vive colère. « Foley, s'écria-t-il, faites cesser le feu si vous voulez; quant à moi, qui n'ai plus qu'un œil, j'ai quelque droit d'être parfois aveugle. » Et, appliquant sa lorgnette sur son œil fermé, il ajouta: « En vérité, je ne vois pas ce signal. » Foley fut nommé successivement colonel des gardes marins royaux (octobre 1807); contre-amiral (28 avril 1808); commandant en chef des Dunes (printemps de 1811); vice-amiral (1812); chevalier (*knight companion*) de l'ordre du Bain (2 janvier 1815); grand-croix du même ordre (6 mai 1820); enfin gouverneur de Portsmouth (mai 1830). A. DE L.

Rose, *Biographical Dictionary*.

**FOLIANUS**. Voy. FOGLIANI.

**FOLIETA**. Voy. FOGLIETA.

**FOLIGNO** (La bienheureuse Angèle DE), religieuse italienne, née à Foligno (duché de Spolète), morte le 4 janvier 1309. Elle se fit remarquer dès sa jeunesse par une piété exaltée; néanmoins, elle se maria avec un gentilhomme de sa ville natale, mais n'en continua pas moins ses pratiques religieuses. Restée veuve à la fleur de l'âge, elle fit profession dans un couvent du tiers ordre de Saint-François, et se lia étroitement avec Ubertino de Casal, moine du même ordre et demeure célèbre par son mysticisme. Au rapport d'Ubertino, « ce fut la bienheureuse Angèle qui le guida dans la voie du salut, ranima ses forces, soutint sa constance et par l'exemple et par les conseils. » Elle l'aidera aussi dans la rédaction de l'*Arbor vitæ crucifixæ Jesu*, Venise, 1485, in-fol., livre aussi rare que singulier, dans lequel les deux auteurs avancent que Jésus lui-même fut le fondateur de leur ordre. Angèle se soumettait volontairement aux flagellations, aux macérations et aux épreuves les plus pénibles, répétant sans cesse que « la marque d'amour la plus sûre est de vouloir souffrir pour ce qu'on aime ». Elle a fait le récit des nombreuses tentations auxquelles elle a été en butte de la part de l'esprit malin et de ses propres passions, dans divers opuscules réunis sous le titre de *Theologia Crucis*; Paris, 1538 et 1601. Cet ouvrage a été traduit en français; Cologne, 1696, in-12.

Le P. J. Blancane, *La spirituelle d'Angèle de Foligno, gentille femme italienne*; Paris, 1604, in 12. — Les Hollandistes, *Acta Sanctorum*, 1 janvier. — Bonnet, *États d'Oraison*, liv. IX. — François de Sales, *Traité de l'Amour de Dieu*.

**FOLIUS** (DE). Voy. FOLLIS.

**FOLIUS** ou **FOLLIS**. Voy. FOLL.

**FOLKES** (Martin), archéologue et philosophe anglais, né à Londres, le 29 octobre 1696, mort à Londres, en 1754. Après avoir commencé ses études sous la direction du savant Cappel, ancien professeur d'hébreu à Saumur, il entra

en 1707 au c  
sité de Camb  
branches de  
en mathemat  
rapées, qu'à  
il devint men  
ensuite nom  
cela a Sloan  
pagnie. Il ju  
memoires qu  
sera dans le  
En 1733, il p  
Angleterre qu  
d'antiquités  
fira un grand  
giques. Il lui  
Londres une  
raleur des  
mémoire n'a  
fit part à la n  
un, les colon  
memoire insé  
logia, publiée  
mois d'avril d  
niqua encore  
gold coins, )  
when gold we  
present time  
trinsic value  
1743, avec de  
quaires en do  
titre de *Table*  
*new reprinte*  
1763, 2 vol i  
Paris, et fut ac  
offrit à cette  
comparaison  
France et d'  
nombreuse bi  
en belles méc  
monument da

Bowyer *Ancient  
Historical Dictionary*

\* POLLEN  
poete et poly  
le 21 janvier  
ville natale,  
et entra com  
de Low à Stein  
il fit avec les  
contre la Fran  
à Heidelberg.  
redaction de  
universelle., p  
pour sa part  
ques, il fut del  
passa alors en  
dans l'enseigne  
à Altkost, a Zu  
Il fut membre  
suite comme n  
nistes, il n'eut

à Modène, en 1615, mort vers 1660. Il fut élevé à Venise, chez son oncle maternel, qui était un des premiers médecins de cette ville. Après avoir fait ses études dans sa ville natale, il alla suivre les cours de médecine à Padoue, et s'y fit recevoir docteur. Il revint ensuite à Venise, et y exerça la médecine avec assez de succès pour que le sénat lui conférât la dignité de chevalier et le nommât professeur d'anatomie. On ignore la date de la mort de Folli; on sait seulement qu'il vivait encore en 1653. On a de lui : *Sanguinis a dextro in sinistram cordis ventriculum defluentis facilis reperta Via; cui non vulgaris in lacteas nuper patefactas venas animadversio præponitur*; Venise, 1639, in-4°; — *Novæ Auris internæ Delineatio*; Venise, 1645, in-4°. Cet opuscule, aujourd'hui fort rare, se compose de six planches bien exécutées, avec l'explication des figures. Folli y indique la langue apophyse du marteau, dont personne n'avait parlé avant lui. Les descriptions de Folli sont claires et concises. « C'est ainsi, dit Portal, que les esprits judicieux et clairvoyants savent décrire en peu de mots les objets les plus compliqués, et faire part des découvertes les plus intéressantes. Si l'on eût suivi la méthode de Folli, on eût eu moins de volumes, et non pas moins de connaissances positives »; — *Discorso anatomico nel quale si contiene una nuova opinione sopra la generazione e l'uso della pinguedine*; Venise, 1644, in-4°. C'est une hypothèse inadmissible sur l'origine de la graisse.

(Bey, *Dict. hist. de la Médecine*. — *Biogr. médicale*.)

FOLLI (François), médecin et agronome italien, né en Toscane, le 3 mai 1624, mort à Citeria, en 1685. Il pratiqua d'abord la médecine à Bibbiena, puis il devint, en 1665, médecin du grand-duc de Toscane. Il se dégoûta bientôt de la cour, et se retira dans la petite ville de Citeria, où il passa ses dernières années. Folli s'occupa beaucoup d'agriculture et de physique. Il rendit le thermomètre plus commode pour les observations météorologiques en y adaptant un hygromètre. On a de Folli : *Recreatio physica, in qua de sanguinis et omnium viventium universali analogia circulatione disseritur*; Florence, 1665, in-8°; — *Siadera medica, nella quale, oltre la medicina infusoria ed altre novità, si balanciano le ragioni favorevoli e le contrarie alla trasfusione del sangue*; Florence, 1680, in-8°; — *Dialogo intorno alla coltura della vite*; Florence, 1670, in-8°.

« *Biographie médicale*.

FOLLIE (Louis-Guillaume DE LA). Voy. LA FOLLIE.

FOLLIE (\*\*\*), voyageur français, né à Paris, en 1761, vivait en 1792. Il s'embarqua à Bordeaux, à bord du navire de commerce *Les Deux Amis*, et fit naufrage sur la côte d'Afrique, le 17 janvier 1781. Assez heureux pour gagner la terre, lui et ses compagnons furent pris par les

Maures et réduits en esclavage. Après plus d'un an de captivité et ayant éprouvé des souffrances de tous genres, Follie revint en patrie, et publia ses aventures, sous ce titre : *Mémoires d'un Français qui sort de l'esclavage*; Amsterdam et Paris, 1785, in-8°; plus tard il fit paraître : *Voyage dans le désert de Sahara*, Paris, 1792, in-8°; trad. en allemand par J.-Reinholt Forster, Berlin, 1795, in-8°.

*Relation des Voyages de Saugnier à la côte d'Afrique, à Moror, au Senegal, etc.*, publiée par Jean-Baptiste de La Borde, Paris, 1791 et 1796, in-8°.

FOLLIN (Herman), médecin hollandais, né dans la Frise, vivait au dix-septième siècle. Il exerça avec distinction son art à Bois-le-Duc. Il devint ensuite professeur de médecine à Cologne. Ses ouvrages ont très-peu d'importance; en voici les titres : *Amulethum Antonianum, seu lusa pestifera fuga; cui accessit utilis libellus de Caeteris, ad Thomam Flenum*; Anvers, 1618, in-8°; — *Orationes duæ : De natura febris pedicularis ejusque curatione; De studiis chymicis conjungendis cum Hippocraticis*; Cologne, 1622, in-8°; — *Speculum Naturæ humanæ, sive mores et temperamenta hominum usque ad intimos animorum secretus cognoscendi modus, methodo Aristotelis illustratus*; Cologne, 1649, in-12. Cet ouvrage avait été d'abord écrit en hollandais. Jean Follin, fils de l'auteur, le traduisait en latin.

Foppens, *Bibliotheca Belgica*. — Eloy, *Dictionnaire Historique de la Médecine*.

FOLLIN (Jean), médecin hollandais, fils du précédent, né à Bois-le-Duc, vivait au dix-septième siècle. On a de lui : *Synopsis tueræ et conservandæ bonæ valetudinis*; Bois-le-Duc, 1646, in-12; — *Tyrocinium Medicinæ practicæ, ex probatissimis auctoribus digestum*; Cologne, 1648, in-12.

*Biographie médicale*.

FOLLISIE. Voy. FOLLIE (Jacques).

FOLQUET ou FOULQUES DE MARSEILLE, en latin *FULCO*, en Italien *Folchetto*, troubadour provençal et prélat français, né à Marseille, vers 1160, mort en décembre 1231. Son père, nommé Amphoux ou Alphonse, natif de Gènes, mourut jeune, en lui laissant une fortune suffisante pour qu'il pût vivre dans l'aisance. Folquet fit ses débuts poétiques à la cour d'Alphonse 1<sup>er</sup>, comte de Provence. Il fut également bien accueilli par Barral des Baux, vicomte de Marseille. La femme de ce seigneur, Alxais ou Adélaïde de Roquemartine, était d'une rare beauté. Folquet, à qui elle inspira aussi une vive passion, fit beaucoup de vers pour elle. Mais la dame, qui était vertueuse et qui aimait sincèrement son mari, repoussa l'hommage du poète, et lui fit défendre sa présence. Folquet jura alors, dans son chagrin, qu'il ne ferait plus de vers. Il se rendit ensuite à la cour de Guillaume VIII, vicomte de Montpellier. Endoctriné par le comte, premier homme de ce seigneur, obtint facilement que Folquet renouvellât à son service de

plus rimer. Après son séjour à Montpellier, il alla visiter le roi Richard Cœur de Lion, Raimond V, comte de Toulouse, Alphonse II, roi d'Aragon, et Alphonse IX, roi de Castille. Son séjour auprès de ce prince fut marqué par un grand événement. Les Castillans perdirent contre les Maures la bataille d'Alarcos, le 18 juillet 1195. Folquet composa à ce sujet un énergique *sirvente*, dans lequel il reprochait aux princes, aux barons et aux peuples leur léthargie, et les sommait de venir au secours de la chrétienté. Ce *sirvente*, à la fois religieux et politique, forme la transition entre la vie mondaine de Folquet et sa vie apostolique. De retour à Marseille, vers 1196, il obligea sa femme à se faire religieuse dans l'ordre de Cîteaux; il y entra lui-même, et y consacra ses deux fils avec lui. Son avancement ecclésiastique fut rapide : dès 1197 il était abbé de Thoronet. Peu de temps après commencèrent les troubles religieux qui amenèrent la guerre des albigeois. Folquet, qui joignait une foi ardente à un caractère passionné, hantain, atrabilaire, parut propre à servir la cause de l'orthodoxie. Aussi, en 1205, les légats du pape déposèrent Raimond de Rabastens, évêque de Toulouse, et firent élire Folquet à sa place. Celui-ci se montra digne de cette confiance, et fit de l'extermination des hérétiques le but de toutes ses actions. Il commença par aller à Rome demander de nouveaux missionnaires; puis, tandis que l'armée des croisés saccageait le Languedoc, il établit une confrérie appelée *la Blanche*, à cause d'une croix blanche que les confrères portaient sur leurs vêtements. En 1211, le nombre des croisés étant diminué, Folquet alla solliciter en France des renforts. A son retour, il envoya cinq mille hommes de sa confrérie blanche dans le camp des croisés; il s'y rendit bientôt lui-même. En 1215 Toulouse fut prise par les croisés. Folquet voulait qu'on la réduisit en cendres, Montfort se contenta d'en détruire les fortifications. Les horribles cruautés commises par les bandes de Montfort, cruautés dont Folquet fut non-seulement le complice, mais encore l'instigateur, poussèrent les malheureux Toulousains à la révolte, et la guerre recommença avec plus de fureur que jamais. Le prélat repartit pour la France, et alla prêcher une nouvelle croisade. Montfort, pour récompenser tant de zèle, lui fit alors donation du château d'Urfel et de vingt villages qui en dépendaient. Depuis cette époque jusqu'à la paix définitive, en 1229, Folquet vécut dans les camps. Sa fortune était immense. Le roi Louis VIII étant venu à l'armée, l'évêque le défraya ainsi que toute sa suite. La paix de 1229 le ramena dans son évêché; mais pendant les deux années qu'il vécut encore il ne cessa pas d'être en hostilité avec le comte de Toulouse, Raymond VII. De tous les actes de l'épiscopat de Folquet, un des plus mémorables fut l'institution des *Frères Prêcheurs*, fondée à Toulouse, par saint Dominique (roy ce nom), en 1215, sous la

Dom Valaette, *Histoire générale du Languedoc*, t. III — Papon, *Histoire de la Provence*. — *Gallia christiana*, XIII. — Crescimbeni, *Dell' istoria della volgar Poesia*, t. II — Millot, *Histoire des Troubadours*, t. I<sup>re</sup>. — *Histoire littéraire de la France*, t. XVII.

\* FOLQUET DE LUNEL, troubadour, né vers 1244; on ignore la date de sa mort. Il reste, dans divers manuscrits, onze pièces de sa composition; on y remarque un *sirvente* de plus de 500 vers, dans lequel il critique les gens de tous les états, gens d'église, rois, ducs, etc., et six *Hymnes à la Vierge*, qui présentent une forme assez piquante. On croit qu'il s'agit d'une dame dont le poète a été bien traité; ce n'est qu'à la fin de sa pièce qu'il détrompe le lecteur. G. B.

Millot, *Hist. des Troubadours*, t. II, p. 133. — Raynouard, *Choix des Poésies*, t. IV. — *Hist. littéraire de la France*, t. XX, p. 154. — De Rochemonteix, *Parnasse Occidental*, p. 165. — Diez, *Leben der Troubadours*, p. 391.

\* FOLZ ou FOLA

(*Meistersänger*), du quinzième siècle. Il se fit connaître par sa session de barbier. Il composa ses contes carnavalesques (*Fastnachtslieder*).

Comme conteur, malins trouvères qu'on a mis à la

à Modène, en 1615, mort vers 1660. Il fut élevé à Venise, chez son oncle maternel, qui était un des premiers médecins de cette ville. Après avoir fait ses études dans sa ville natale, il alla suivre les cours de médecine à Padoue, et s'y fit recevoir docteur. Il revint ensuite à Venise, et y exerça la médecine avec assez de succès pour que le sénat lui conférât la dignité de chevalier et le nommât professeur d'anatomie. On ignore la date de la mort de Folli; on sait seulement qu'il vivait encore en 1653. On a de lui : *Sanguis a dextro in sinistram cordis ventriculū defluentis facilis reperta Via; cui non vulgaris in lacteis nuper patefactas venas animadversio præponitur*; Venise, 1639, in-4°; — *Nova Auris internæ Delinensio*; Venise, 1645, in-4°. Cet opuscule, aujourd'hui fort rare, se compose de six planches bien exécutées, avec l'explication des figures. Folli y indique la longue apophyse du marteau, dont personne n'avait parlé avant lui. Les descriptions de Folli sont claires et concises. « C'est ainsi, dit Portal, que les esprits judicieux et clairvoyants savent décrire en peu de mots les objets les plus compliqués, et faire part des découvertes les plus intéressantes. Si l'on eût suivi la méthode de Folli, on eût eu moins de volumes, et non pas moins de connaissances positives »; — *Discorso anatomico nel quale si contiene una nuova opinione sopra la generazione e l'uso della pinguedine*; Venise, 1644, in-4°. C'est une hypothèse inadmissible sur l'origine de la graisse.

Éloy, Dict. hist. de la Médecine. — Biogr. médicale.

FOLLI (François), médecin et agronome italien, né en Toscane, le 3 mai 1624, mort à Citerne, en 1685. Il pratiqua d'abord la médecine à Livorno, puis il devint, en 1665, médecin du grand-duc de Toscane. Il se dégoûta bientôt de la cour, et se retira dans la petite ville de Citerne, où il passa ses dernières années. Folli s'occupa beaucoup d'agriculture et de physique. Il rendit le thermomètre plus commode pour les observations météorologiques en y adaptant un hygromètre. On a de Folli : *Recreatio physica, in qua de sanguinis et omnium viventium universali analogia circulatione dissertitur*; Florence, 1665, in-8°; — *Stadera medica, nella quale, oltre la medicina infusoria ed altre novità, si balanciano le ragioni favoreroli e le contrarie alla trasfusione del sangue*; Florence, 1680, in-8°; — *Dialogo intorno alla cultura della vite*; Florence, 1670, in-4°.

« Biographie médicale.

FOLLIN (Louis-Guillaume DE LA). Voy. LA FOLLIE.

FOLLIE (\*\*\*), voyageur français, né à Paris, en 1761, vivait en 1792. Il s'embarqua à Bordeaux, à bord du navire de commerce *Les Deux Amis*, et fit naufrage sur la côte d'Afrique, le 17 janvier 1785. Assez heureux pour gagner la terre, lui et ses compagnons furent pris par les

Maures et réduits en esclavage. Après plus d'un an de captivité et ayant éprouvé des souffrances de tous genres, Follie revint sa patrie, et publia ses aventures, sous ce titre : *Mémoires d'un Français qui sort de l'esclavage*; Amsterdam et Paris, 1785, in-8°; plus tard il fit paraître : *Voyage dans le désert de Sahara*, Paris, 1792, in-8°; trad. en allemand par J.-Reinholt Forster, Berlin, 1795, in-8°.

Relation des Voyages de Saugier à la côte d'Afrique, à Moror, au Senegal, etc., publiée par Jean-Baptiste de La Borde; Paris, 1791 et 1792, in-8°.

FOLLIN (Herman), médecin hollandais, né dans la Frise, vivait au dix-septième siècle. Il exerça avec distinction son art à Bois-le-Duc. Il devint ensuite professeur de médecine à Cologne. Ses ouvrages ont très-pen d'importance, en voici les titres : *Amulethum Antonianum, seu luis pestifera fuga; cui accessit utilis libellus de Cantheris, ad Thomam Flennum*; Anvers, 1618, in-8°; — *Orationes duæ : De natura febris pedicularis ejusque curatione; De studiis chymicis conjungendis cum hippocraticis*; Cologne, 1622, in-8°; — *Speculum Naturæ humanæ, sive mores et temperamenta hominum usque ad intimos animorum recessus cognoscendi modus, methodo Aristotelis illustratus*; Cologne, 1649, in-12. Cet ouvrage avait été d'abord écrit en hollandais. Jean Follin, fils de l'auteur, le traduisait en latin.

Foppens, Bibliotheca Belgica. — Éloy, Dictionnaire historique de la Médecine.

FOLLIN (Jean), médecin hollandais, fils du précédent, né à Bois-le-Duc, vivait au dix-septième siècle. On a de lui : *Synopsis curandar et conservandar bonæ valetudinis*; Bois-le-Duc, 1646, in-12; — *Tyrocinium Medicinæ practicæ, ex probatissimis auctoribus digestum*; Cologne, 1648, in-12.

Biographie médicale.

FOLLISSE. Voy. FOLLIS (Jacques).

FOLQUET ou FOLQUETTES DE MARSEILLE, en latin FULCO, en italien Fulchetto, troubadour provençal et prélat français, né à Marseille, vers 1160, mort en décembre 1231. Son père, nommé Amphoux ou Alphonse, natif de Gènes, mourut jeune, en lui laissant une fortune suffisante pour qu'il pût vivre dans l'aïeance. Folquet fit ses débuts poétiques à la cour d'Alphonse I<sup>er</sup>, comte de Provence. Il fut également bien accueilli par Barral des Baux, vicomte de Marseille. La femme de ce seigneur, Alais ou Adélaïde de Roquemartine, était d'une rare beauté. Folquet, à qui elle inspira aussi une vive passion, fit beaucoup de vers pour elle. Mais la dame, qui était vertueuse et qui aimait sincèrement son mari, repoussa l'hommage du poète, et lui fit défendre sa présence. Folquet jura alors, dans son chagrin, qu'il ne ferait plus de vers. Il se rendit ensuite à la cour de Guillaume VIII, vicomte de Montpellier. Endoie Comnène, quatrième femme de ce seigneur, ot que Folquet recommençât à son service. —



plus rimer,  
visiter le roi  
comte de T  
et Alphonse  
près de ce  
naient. Les  
res la batail  
quet compo  
dans lequel  
rons et aux  
nait de venir au secours de la chrétienté. Ce  
surrente, à la fois religieux et politique, forme  
la transition entre la vie mondaine de Folquet  
et sa vie apostolique. De retour à Marseille, vers  
1196, il obligea sa femme à se faire religieuse  
dans l'ordre de Cîteaux; il y entra lui-même,  
et y consacra ses deux fils avec lui. Son avan-  
cement ecclésiastique fut rapide : dès 1197 il  
était abbé de Thoronet. Peu de temps après com-  
mencèrent les troubles religieux qui amenèrent  
la guerre des albigeois. Folquet, qui joignait une  
foi ardente à un caractère passionné, hautain,  
atrabilaire, parut propre à servir la cause de  
l'orthodoxie. Aussi, en 1205, les légats du pape  
déposèrent Raimond de Rabastens, évêque de  
Toulouse, et firent élire Folquet à sa place. Ce-  
lui-ci se montra digne de cette confiance, et fit  
de l'extermination des hérétiques le but de toutes  
ses actions. Il commença par aller à Rome de-  
mander de nouveaux missionnaires; puis, tandis  
que l'armée des croisés saccageait le Languedoc,  
il établit une confrérie appelée *la Blanche*, à  
cause d'une croix blanche que les confrères por-  
taient sur leurs vêtements. En 1211, le nombre  
des croisés étant diminué, Folquet alla solliciter  
en France des renforts. A son retour, il envoya  
cinq mille hommes de sa confrérie blanche dans  
le camp des croisés; il s'y rendit bientôt lui-  
même. En 1215 Toulouse fut prise par les croi-  
sés. Folquet voulait qu'on la réduisit en cendres,  
Montfort se contenta d'en détruire les fortifica-  
tions. Les horribles cruautés commises par les  
bandes de Montfort, cruautés dont Folquet fut  
non-seulement le complice, mais encore l'insti-  
gateur, poussèrent les malheureux Toulousains à  
la révolte, et la guerre recommença avec plus  
de fureur que jamais. Le prélat repartit pour la  
France, et alla prêcher une nouvelle croisade.  
Montfort, pour récompenser tant de zèle, lui fit  
alors donation du château d'Urfel et de vingt  
villages qui en dépendaient. Depuis cette époque  
jusqu'à la paix définitive, en 1229, Folquet vécut  
dans les camps. Sa fortune était immense. Le roi  
Louis VIII étant venu à l'armée, l'évêque le dé-  
fraya ainsi que toute sa suite. La paix de 1229  
le ramena dans son évêché, mais pendant les  
deux années qu'il vécut encore il ne cessa par  
d'être en hostilité avec le comte de Toulouse.  
Raymond VII De tous les actes de l'épiscopat de  
Folquet, un des plus mémorables fut l'institution  
des *Frères Prêcheurs*, fondée à Toulouse, par  
saint Dominique (voy. ce nom), en 1215, sous la

NOTES ET RÉFÉRENCES.

Dom Valaette, *Histoire générale du Languedoc*, t. III.  
— Papon, *Histoire de la Provence*. — *Gallia christiana*,  
XIII. — Crescimbeni, *Dell' istoria della volgar Poesia*,  
t. II. — Millot, *Histoire des Troubadours*, t. I<sup>er</sup>. — *His-*  
*toire littéraire de la France*, t. XVII.

\* FOLQUET DE LUNEL, troubadour, né vers  
1244; on ignore la date de sa mort. Il reste,  
dans divers manuscrits, onze pièces de sa com-  
position; on y remarque un *sirvente* de plus de  
500 vers, dans lequel il critique les gens de tous  
les états, gens d'église, rois, ducs, etc., et six  
*Hymnes à la Vierge*, qui présentent une forme  
assez piquante. On croit qu'il s'agit d'une dame  
dont le poète a été bien traité; ce n'est qu'à la fin  
de sa pièce qu'il détrompe le lecteur. G. B.

Millot, *Hist. des Troubadours*, t. II, p. 128. — Ray-  
nouard, *Choix des Poésies*, t. IV. — *Hist. littéraire de*  
*la France*, t. XX, p. 364. — De Rochemonteix, *Parnasse*  
*Occidentale*, p. 164. — Diez, *Leben der Troubadours*,  
p. 391.

\* FOLZ ou POLZE (Hans),  
(*Meistersänger*), vivait dans le  
du quinzième siècle. Né à Worms,  
il vint s'établir à Nuremberg, et  
se fit maître de barbier. Ce fut dans  
cette ville qu'il composa ses contes (*Schwänke*)  
carnaval (*Fastnachtspiele*), et  
ses chansons (*Meisterlieder*).

Comme conteur, il est de la  
même école que Boccace :  
ses contes ont mis si largement à

dont Legrand d'Aussy a publié les fabliaux, remaniés et traduits dans la langue du dix-huitième siècle. Autant et peut-être plus encore que nos compatriotes, le barbier de Nuremberg prodigue dans ses récits les détails graveleux et les expressions grivoises. Nous croyons cependant pouvoir donner ici le résumé d'un de ses contes, en l'expurgeant convenablement. Un chevalier est invité à la table du roi de France, qui, charmé de sa valeur, veut en faire son gendre. Mais, moins fait aux usages de la cour qu'aux exercices militaires, il commet pendant le repas mille gaucheries. Au dessert on lui offre une poire : il la prend, la coupe en deux, et, sans la peler, en met une moitié tout entière dans sa bouche. La princesse, indignée, lui lance un regard qui renverse toutes ses espérances, et le pauvre chevalier va conter sa disgrâce à son écuyer. Celui-ci lui donne alors le bizarre conseil de prendre un costume de fou et de pénétrer, ainsi déguisé, dans l'appartement de la fille du roi. « Feignez, dit-il à son maître, d'avoir perdu la parole en même temps que la raison, et jouez bien votre rôle de muet. » — Le prétendu fou était bien tourné; son infirmité répondait de sa discrétion, et la princesse, qui le trouvait de son goût, crut pouvoir sans danger satisfaire son caprice..... Le lendemain matin il était mis à la porte sans cérémonie, et quelques heures après, ayant repris son costume ordinaire, il se présentait au palais pour s'entendre signifier devant toute la cour la décision royale. « Ah ! s'écria la princesse en le voyant paraître, c'est ce rustre grossier qui avale une moitié de poire sans la peler ! » Pour toute réponse, le chevalier se mit à redire à haute voix les termes de tendresse qu'elle lui avait prodigués durant la nuit précédente, et la dédaigneuse fille, s'apercevant alors du tour qu'on lui avait joué, se vit obligée, pour ne pas être publiquement déshonorée, de presser elle-même son père de conclure le mariage. En terminant ce conte, qui est intitulé : *La Moitié de poire* (*Die halbe Birn*), l'auteur s'adresse aux femmes, et les engage à ne pas se montrer trop dédaigneuses ni trop promptes dans leurs jugements, de peur d'être obligées de changer d'opinion et d'accueillir avec empressement celui qu'elles avaient méprisé. « Gardez-vous, dit-il, d'un pareil travers, et que la fille du roi vous serve de leçon ; ainsi parle Hans Folz le barbier (*also spricht Hans Folz Barwirer* ; impr. 1486). »

Les pièces de carnaval de Hans Folz se composent d'une seule scène, dont la longueur varie de cent à deux cents vers : une discussion ou pour mieux dire une dispute sur quelque question féconde en grosses plaisanteries en fait généralement le sujet, et dix ou douze jeunes gens, déguisés en paysans, en diabolins, et le plus souvent en bouffons, en sont les acteurs ordinaires. Ce sont des mascarades, et non de véritables œuvres dramatiques. Nous citerons seule-

ment deux de ces petites pièces, imprimées toutes deux en 1483. Dans l'une c'est une bande de fous (*Narren*), qui sous la conduite d'une sorte de chorège (*der Hoffnarr*) pénètrent dans une taverne, et, après avoir salué les buveurs attablés et décliné leurs noms et qualités burlesques, se plaignent chacun à leur tour des mauvais procédés que les femmes ont à leur égard. Dans la seconde, des amoureux (*Puler*), au nombre de neuf, conduits par un crieur (*ein Schreyer*), parcourent la ville en voiture : ils s'arrêtent devant la porte d'un bourgeois de leur connaissance, et le crieur explique à l'auditoire improvisé pourquoi ses compagnons portent oreilles d'âne, marottes et bonnets à grelots ; c'est que l'amour les a rendus fous. Ils ne veulent pas en convenir, ajoute-t-il, et se flattent que dame Vénus (qui paraît sans doute en ce moment) va les absoudre et les déclarer sains d'esprit et de jugement. Chaque amoureux se met en effet à protester contre l'injurieuse qualification, et nous fait connaître les motifs qui la lui ont attirée. L'un s'est laissé tromper par une coquette qui a fini par se moquer de lui ; l'autre s'est laissé ruiner par une femme qui lui était infidèle, etc. Bref, tous ont été d'une façon ou d'une autre dupes de leur sottise et de leur vanité. Aussi dame Vénus les déclare-t-elle fous à lier, et se retire en faisant des vœux ironiques pour leur prospérité. Le crieur donne alors le signe du départ, et la voiture chargée de masques continue sa marche à travers les rues (*in den Gassen hin und her*). Par une singulière méprise (typographique ?) la première de ces pièces est intitulée *le Jugement de Vénus* (*Venus Urtheil*), et la seconde *les Amoureux fous* (*Die Weibernarren*).

Comme on le pense bien, les gros mots et les bouffonneries rabelaisiennes abondent dans les mascarades de Hans Folz, plus encore que dans ses contes. Mais il savait à l'occasion changer de ton, comme le prouvent ses poésies lyriques, qui sont en général pleines d'élévation, de grâce et de délicatesse. Nous signalerons en particulier le *lied* en l'honneur du mariage (*von dem Lob der Eh* : et une autre pièce intitulée : *Ein neu Lied in Prenbergers Ton*. Le joyeux barbier, qui rit de si bon cœur des maris trompés, parle avec un singulier respect de la femme vertueuse, couronne et sceptre de tout honneur ; il exalte le bonheur de la paternité, et termine ce morceau vraiment inspiré par une pieuse invocation : « O Seigneur et Créateur, quand deux êtres s'unissent par le mariage, sois présent à leur union et guide leurs pas, afin qu'ils marchent dans la justice et dans la paix : *also spricht Hans Folz Barwirer*. Une idée gracieuse, rendue plus gracieuse encore par les détails, fait le fond du *lied* composé par Hans Folz d'après une disposition métrique (*Ton*) inventée par le minnesänger Brennenberger. S'étant un jour endormi dans un vallon, au bord d'une claire fontaine, il rêva qu'il se trouvait dans une »



à Modène, en 1615, mort vers 1660. Il fut élevé à Venise, chez son oncle maternel, qui était un des premiers médecins de cette ville. Après avoir fait ses études dans sa ville natale, il alla suivre les cours de médecine à Padoue, et s'y fit recevoir docteur. Il revint ensuite à Venise, et y exerça la médecine avec assez de succès pour que le sénat lui conférât la dignité de chevalier et le nommât professeur d'anatomie. On ignore la date de la mort de Folli; on sait seulement qu'il vivait encore en 1653. On a de lui : *Sanguinis a dextro in sinistram cordis ventriculum defluentis facilis reperta Via; cui non vulgaris in lacteas nuper patefactas venas animadvertio præponitur*; Venise, 1639, in-4°; — *Novæ Auris internæ Delineatio*; Venise, 1645, in-4°. Cet opuscule, aujourd'hui fort rare, se compose de six planches bien exécutées, avec l'explication des figures. Folli y indique la longue apophyse du marteau, dont personne n'avait parlé avant lui. Les descriptions de Folli sont claires et concises. « C'est ainsi, dit Portal, que les esprits judicieux et clairvoyants savent décrire en peu de mots les objets les plus compliqués, et faire part des découvertes les plus intéressantes. Si l'on eût suivi la méthode de Folli, on eût en moins de volumes, et non pas moins de connaissances positives »; — *Discorso anatomico nel quale si contiene una nuova opinione sopra la generazione e l'uso della pinguedine*; Venise, 1644, in-4°. C'est une hypothèse inadmissible sur l'origine de la graisse.

*Eloy, Dict. hist. de la Médecine. — Biogr. médicale.*

**FOLLI** (François), médecin et agronome italien, né en Toscane, le 3 mai 1624, mort à Citerne, en 1681. Il pratiqua d'abord la médecine à Bibbiena, puis il devint, en 1665, médecin du grand-duc de Toscane. Il se dégoûta bientôt de la cour, et se retira dans la petite ville de Citerne, où il passa ses dernières années. Folli s'occupa beaucoup d'agriculture et de physique. Il rendit le thermomètre plus commode pour les observations météorologiques en y adaptant un hygromètre. On a de Folli : *Recreatio physica, in qua de sanguinis et omnium viventium universali analogia circulatione disseritur*; Florence, 1665, in-8°; — *Stadera medica, nella quale, oltre la medicina infusoria ed altre novità, si balanciano le ragioni sanctorum e le contrarie alla transfusione del sangue*; Florence, 1660, in-8°; — *Dialogo intorno alla coltura della vite*; Florence, 1670, in-8°.

*Biographie médicale.*

**FOLLIE** (Louis-Guillaume DE LA). Voy. LA FOLLIE.

**FOLLIE** (\*\*\*), voyageur français, né à Paris, en 1761, vivait en 1792. Il s'embarqua à Bordeaux, à bord du navire de commerce *Les Deux Amis*, et fit naufrage sur la côte d'Afrique, le 17 janvier 1781. Asses heureux pour gagner la terre, lui et ses compagnons furent pris par les

Maures et réduits en esclavage. Après plus d'un an de captivité et ayant éprouvé des souffrances de tous genres, Follie revint sa patrie, et publia ses aventures, sous ce titre : *Mémoires d'un Français qui sort de l'esclavage*; Amsterdam et Paris, 1785, in-8°; plus tard il fit paraître *Voyage dans le désert de Sahara*, Paris, 1792, in-8°; trad. en allemand par J.-Reinh. Forster, Berlin, 1795, in-8°.

*Relation des Pèlerins de Saoutar à la côte d'Afrique, à Moror, au Senegal, etc., publiée par Jean-Baptiste de La Borde*; Paris, 1791 et 1792, in-8°.

**FOLLIE** (Herman), médecin hollandais, dans la Frise, vivait au dix-septième siècle. exerça avec distinction son art à Bois-le-Duc. devint ensuite professeur de médecine à Cologne. Ses ouvrages ont très-peu d'importance; en voici les titres : *Amulethum Antonianum, seu h. pestifera fuga; cui accessit utilis libellus. Canterius, ad Thomam Fiennum*; Anvers, 1611, in-8°; — *Orationes duæ : De natura seu particularis ejusque curatione; De studiis chymicis conjungendis cum Hippocratis*; Cologne, 1622, in-8°; — *Speculum Naturæ humanæ, sive mores et temperamenta hominum usque ad intimos animarum secretos cognoscendi modus, methodo Aristotelis illustratus*; Cologne, 1649, in-12. Cet ouvrage avait été d'abord écrit en hollandais. Jean Follie, fils de l'auteur, le traduisait en latin.

*Foppens, Bibliotheca Belgica. — Eloy, Dictionnaire Historique de la Médecine.*

**FOLLIE** (Jean), médecin hollandais, fils du précédent, né à Bois-le-Duc, vivait au dix-septième siècle. On a de lui : *Synopsis curarum conservandarum bonæ valetudinis*; Bois-le-Duc, 1616, in-12; — *Tyrociniûm Medicinæ practicæ, ex probatissimis auctoribus digestum*; Cologne, 1648, in-12.

*Biographie médicale.*

**FOLLISTE**. Voy. FOLLIE (JACQUES).

**FOLQUET** ou **FOLQUETTES**

en latin **FULCO**, en italien **FUCONE**, seigneur provençal et prélat français, né vers 1160, mort en décembre 1231, nommé Amphoux ou Alphonse, mourut jeune, en lui laissant une réputation pour qu'il pût vivre dans la cour. Folquet fit ses débuts poétiques à la cour de l'empereur Frédéric II, comte de Provence. Il fut accueilli par Barral des Baux, vicomte de Marseille. La femme de ce seigneur, Almodis, laide de Roquemartine, était d'abord l'amante de Folquet, à qui elle inspira plusieurs poésies, et fit beaucoup de vers pour elle. Elle se rendit ensuite à la cour du comte de Montpelier. Endormie par une autre femme de ce seigneur, Folquet renoua avec elle son

plus rim  
 visiter le  
 conte d  
 et Alph  
 près de  
 nement.  
 res la bi  
 quet con  
 dans leq  
 rons et a  
 nait de  
*sa conte*  
 la transi  
 et sa vie  
 1196, il  
 dans l'or  
 et y cons  
 cement e  
 était abbe  
 mencèrer  
 la guerre  
 foi arden  
 atrablaire  
 l'orthodo  
 déposèrer  
 Toulouse  
 lui-ci se i  
 de l'exter  
 ses action  
 mander d  
 que l'arm  
 il établit  
 cause d'un  
 taient sor  
 des crois  
 en France  
 cinq mille  
 le camp  
 même. Et  
 sés. Folqu  
 Montfort  
 tions. Les  
 bandes de  
 non-seule  
 gateur, pe  
 la revolte  
 de forceur  
 France, e  
 Montfort,  
 alors don  
 villages q  
 jusqu'à la  
 dans les c  
 Louis VII  
 fraya ains  
 le ramena  
 deux ann  
 d'être en  
 Raymond  
 Folquet, e  
*des Frère*  
 saint Don



dont Legrand d'Aussy a publié les fabliaux, remaniés et traduits dans la langue du dix-huitième siècle. Autant et peut-être plus encore que nos compatriotes, le barbier de Nuremberg prodigue dans ses récits les détails graveleux et les expressions grivoises. Nous croyons cependant pouvoir donner ici le résumé d'un de ses contes, en l'expurgeant convenablement. Un chevalier est invité à la table du roi de France, qui, charmé de sa valeur, veut en faire son gendre. Mais, moins fait aux usages de la cour qu'aux exercices militaires, il commet pendant le repas mille gaucheries. Au dessert on lui offre une poire : il la prend, la coupe en deux, et, sans la peler, en met une moitié tout entière dans sa bouche. La princesse, indignée, lui lance un regard qui renverse toutes ses espérances, et le pauvre chevalier va conter sa disgrâce à son écuyer. Celui-ci lui donne alors le bizarre conseil de prendre un costume de fou et de pénétrer, ainsi déguisé, dans l'appartement de la fille du roi. « Feignez, dit-il à son maître, d'avoir perdu la parole en même temps que la raison, et jouez bien votre rôle de muet. » — Le prétendu fou était bien tourné ; son infirmité répondait de sa discrétion, et la princesse, qui le trouvait de son goût, crut pouvoir sans danger satisfaire son caprice..... Le lendemain matin il était mis à la porte sans cérémonie, et quelques heures après, ayant repris son costume ordinaire, il se présentait au palais pour s'entendre signifier devant toute la cour la décision royale. « Ah ! s'écria la princesse en le voyant paraître, c'est ce rustre grossier qui avale une moitié de poire sans la peler ! » Pour toute réponse, le chevalier se mit à redire à haute voix les termes de tendresse qu'elle lui avait prodigués durant la nuit précédente, et la dédaigneuse fille, s'apercevant alors du tour qu'on lui avait joué, se vit obligée, pour ne pas être publiquement déshonorée, de presser elle-même son père de conclure le mariage. En terminant ce conte, qui est intitulé : *La Moitié de poire* (*Die halbe Birn*), l'auteur s'adresse aux femmes, et les engage à ne pas se montrer trop dédaigneuses ni trop promptes dans leurs jugements, de peur d'être obligées de changer d'opinion et d'accueillir avec empressement celui qu'elles avaient méprisé. « Gardez-vous, dit-il, d'un pareil travers, et que la fille du roi vous serve de leçon ; ainsi parle Hans Folz le barbier (*also spricht Hans Folz Barbirer* ; impr. 1486). »

Les pièces de carnaval de Hans Folz se composent d'une seule scène, dont la longueur varie de cent à deux cents vers : une discussion ou pour mieux dire une dispute sur quelque question féconde en grosses plaisanteries en fait généralement le sujet, et dix ou douze jeunes gens, déguisés en paysans, en diabolins, et le plus souvent en bouffons, en sont les acteurs ordinaires. Ce sont des mascarades, et non de véritables œuvres dramatiques. Nous citerons seule-

ment deux de ces petites pièces, imprimées toutes deux en 1483. Dans l'une c'est une bande de fous (*Narren*), qui sous la conduite d'une sorte de chorège (*der Hoffnarr*) pénètrent dans une taverne, et, après avoir salué les buveurs attablés et décliné leurs noms et qualités burlesques, se plaignent chacun à leur tour des mauvais procédés que les femmes ont à leur égard. Dans la seconde, des amoureux (*Puler*), au nombre de neuf, conduits par un crieur (*ein Schreyer*), parcourent la ville en voiture : ils s'arrêtent devant la porte d'un bourgeois de leur connaissance, et le crieur explique à l'auditoire improvisé pourquoi ses compagnons portent oreilles d'âne, marottes et bonnets à grelots ; c'est que l'amour les a rendus fous. Ils ne veulent pas en convenir, ajoute-t-il, et se flattent que dame Vénus (qui paraît sans doute en ce moment) va les absoudre et les déclarer sains d'esprit et de jugement. Chaque amoureux se met en effet à protester contre l'injurieuse qualification, et nous fait connaître les motifs qui la lui ont attirée. L'un s'est laissé tromper par une coquette qui a fini par se moquer de lui ; l'autre s'est laissé ruiner par une femme qui lui était infidèle, etc. Bref, tous ont été d'une façon ou d'une autre dupes de leur sottise et de leur vanité. Aussi dame Vénus les déclare-t-elle fous à lier, et se retire en faisant des vœux ironiques pour leur prospérité. Le crieur donne alors le signe du départ, et la voiture chargée de masques continue sa marche à travers les rues (*in den Gassen hin und her*). Par une singulière méprise (typographique ?) la première de ces pièces est intitulée *le Jugement de Vénus* (*Venus Urtheil*), et la seconde *les Amoureux fous* (*Die Weibernarren*).

Comme on le pense bien, les gros mots et les bouffonneries rabelaisiennes abondent dans les mascarades de Hans Folz, plus encore que dans ses contes. Mais il savait à l'occasion changer de ton, comme le prouvent ses poésies lyriques, qui sont en général pleines d'élévation, de grâce et de délicatesse. Nous signalerons en particulier le *lied* en l'honneur du mariage (*von dem Lob der Eh*) et une autre pièce intitulée : *Ein neu Lied in Prenbergers Ton*. Le joyeux barbier, qui rit de si bon cœur des mariages trompés, parle avec un singulier respect de la femme vertueuse, couronne et sceptre de tout honneur ; il exalte le bonheur de la paternité, et termine ce morceau vraiment inspiré par une pieuse invocation : « O Seigneur et Créateur, quand deux êtres s'unissent par le mariage, sois présent à leur union et guide leurs pas, afin qu'ils marchent dans la justice et dans la paix : *also spricht Hans Folz Barbirer*. Une idée gracieuse, rendue plus gracieuse encore par les détails, fait le fond du *lied* composé par Hans Folz d'après une disposition métrique (*Ton*) inventée par le minnesänger Brennenberger. S'étant un jour endormi dans un vallon, au bord d'une claire fontaine, il rêva qu'il se trouvait dans une salle

vive douleur que lui causa la perte de sa femme. Il a publié les tomes XVI et XVII des travaux de l'Académie des Inscriptions, et fait l'historique de ces travaux pour les années 1741, 1742, 1743. Les *Mémoires* de cette académie (tomes VI, VIII et X) lui doivent des dissertations sur la première race des rois de France et sur la question de savoir si la couronne était alors élective ou héréditaire. Il pense qu'elle était réellement héréditaire, et il établit que c'est par un faux préjugé qu'on a cru que les filles de France étaient exclues de la succession au trône par une disposition expresse de la loi salique. De Foncemagne se distingua aussi dans une discussion littéraire qu'il eut avec Voltaire. Ce dernier avait prétendu, dans son livre intitulé : *Les Mensonges imprimés*, que l'ouvrage ayant pour titre *Testament politique du cardinal de Richelieu* n'était point ni ne pouvait être de ce ministre. De Foncemagne soutint au contraire l'authenticité de cet écrit, en répondant aux objections de son confrère dans une *Lettre sur le Testament politique du cardinal de Richelieu*, lettre qu'il publia en 1720. Voltaire, en reconnaissant « que la réponse était pleine de sagesse et de politesse » y répliqua dans ses *Doutes nouveaux*

Filippo Aicelli, tyran de Plaisance, contre Filippo-Maria Visconti, duc de Milan. Quoique ce duc comptât en outre parmi ses ennemis Pandolfo Malatesta, tyran de Brescia; Lottiere Rusca, de Côme; Coleoni, de Bergame; Beccaria de Pavie, et Tomaso de Campo-Fregoso, doge de Gênes, il triompha de ses adversaires par sa perfidie ou par la valeur de son général, le célèbre Francesco Carmagnola (voy. ce nom). Après s'être défendu avec quelque succès, Fondolo vit, en 1421, ses possessions envahies. Ses châteaux de Pizzighetto et de Soncino se rendirent aux Milanais dès les premières attaques. Fondolo offrit aux Vénitiens de leur céder Crémone et ce qui lui restait de son territoire, mais ses propositions furent rejetées; il fut donc obligé de traiter avec Visconti, et lui remit sa principauté moyennant trente-cinq mille florins, se réservant seulement le château de Castiglione, où il se retira avec ses trésors. En 1425, Visconti, qui redoutait toujours Fondolo, corrompit Oldrado, ami de ce condottiere, et par sa trahison s'empara du seigneur de Castiglione. Sous divers prétextes, il le condamna aussitôt à perdre la tête. Monté sur l'échafaud et exhorté par son confesseur à se repentir, Fondolo s'écria : « Je me repens en effet, et d'une faute irréparable : j'ai tenu l'empereur et le pape au haut de mon clocher de Crémone; je pouvais les précipiter tous deux en bas, j'en ai eu la pensée : j'accordais ainsi guelfes et gibelins et je rendais ma mémoire impérissable. Mon seul remords est d'avoir lâchement laissé échapper cette occasion. »

Andrea Billius, *Historia Mediolanensis et Lombardica*, liv. II, p. 23, et liv. III, p. 53. — Redusius de Quero, *Chron. Tarvin.*, p. 803. — Campl, *Cremona fedele*, l. III, p. 109. — Muratori, *Annali d'Italia*, t. XIX. — Sismondi, *Histoire des Républiques italiennes*, t. VIII, chap. LX, p. 124; LXI, 223; LXIII, 322.

**FONFRÈDE** (*Jean-Baptiste BOYER*), homme politique français, né à Bordeaux, en 1766, exécuté à Paris, le 31 octobre 1793. Issu d'une famille qui tenait un des premiers rangs dans le commerce de cette ville, Fonfrède, s'étant marié très-jeune, contre le gré de ses parents, se retira en Hollande, et y demeura plusieurs années. La révolution ayant éclaté, il revint à Bordeaux, et à la fin de 1792 il fit partie de cette célèbre députation de la Gironde dont l'influence, qui avait accéléré la marche du char révolutionnaire, devint impuissante pour l'arrêter. Plus jeune que tous ses collègues de Bordeaux, Fonfrède, par son talent, se plaça immédiatement après les trois grands orateurs Vergniaud, Guadet et Gensonné. Une grande exaltation de sentiments et d'idées, qui chez lui n'excluait pas la droiture des intentions, une brillante facilité d'élocution, donnaient à ses improvisations un caractère ardent et passionné dont l'effet était irrésistible. A la suite de la discussion qui précéda le jugement du roi, Fonfrède fit adopter la rédaction des trois questions relatives à la culpabilité, à l'appel au peuple et à la nature

de la peine, sur lesquelles devait voter l'assemblée. Son vote personnel fut pour la peine de mort. Aveuglé par un fanatisme de haine contre la royauté, il déclara que si cet arrêt faisait gémir en lui l'humanité, il laissait sa conscience tranquille; mais adversaire non moins prononcé de cette tyrannie réelle qui se couvrait du masque du patriotisme, il défendit la liberté de la presse contre les attaques du montagnard Duhem. Dans la séance du 8 mars 1793, cet aide de camp politique de Marat avait demandé que tous ceux des députés qui prenaient part à la rédaction des journaux fussent expulsés de la Convention, et même que tous les journalistes fussent, en masse, chassés du lieu des séances : Fonfrède fit repousser ces violentes et illibérales propositions. La conspiration du 10 mars, qui avait pour but de se défaire par l'assassinat des chefs du côté droit, ayant échoué, trois jours après, Fonfrède fit décréter l'arrestation et la mise en jugement des membres du comité insurrecteur. Dans les premiers jours d'avril, il dénonça le jeune duc de Chartres comme complice de Dumouriez, et demanda que tous les Bourbons qui se trouvaient encore en France fussent détenus comme otages et répondissent sur leur tête du salut des commissaires conventionnels livrés à l'ennemi par le général rebelle. Ces propositions furent adoptées et immédiatement mises à exécution. Il n'en avait pas été ainsi de la mesure relative aux conspirateurs anarchistes du 10 mars : impunis et libres, ils préparaient ouvertement une nouvelle insurrection. Leur audace était redoublée par le triomphe que Marat venait de remporter au tribunal révolutionnaire, où, sur la motion de Fonfrède, il avait été traduit le 12 avril par décret de la Convention nationale. Trois jours seulement après, la commune de Paris ayant demandé par l'organe du maire Pache que vingt-deux députés fussent exclus de la Convention, Fonfrède, en s'étonnant de l'omission de son nom sur cette liste honorable, soutint que, présentée par une faible fraction du peuple français, cette demande de proscription contre une partie de la représentation nationale signalait une tendance réelle au fédéralisme. Il proposa en même temps le renvoi de la pétition à la nation entière réunie en assemblées primaires. C'était placer la question sur son terrain véritable, et ce discours de Fonfrède, ainsi que celui que, cinq jours auparavant, il avait prononcé sur une question analogue, offrent les plus éloquents modèles de la logique parlementaire.

Nommé président de la Convention pour la première quinzaine de mai, dans la séance du 18 mai, Fonfrède fut le premier élu membre de la fameuse commission des douze, créée sur la proposition de Barrère pour rechercher les auteurs de la conspiration du 10 mars et déconcerter leurs nouvelles menées. Cette commission ayant fait arrêter Hébert et trois autres déma-

gogues, par une contradiction impossible. Fonfrède s'opposa à cette mesure, et incertain dans le conseil qu'il s'était monté à la tribune, le 28 mai il arracha à la Convention un décret qui remettait provisoirement ces détenus en liberté. Cette concession l'anarchie devint le gage de son triomphe malgré les efforts de Bourdon de l'Oise, elle fit à Fonfrède une exception personnelle dans le décret d'arrestation porté le 2 juin contre la mission des douze en masse et contre vingt autres membres de la Convention, dès le 1er juillet suivant, Billard-Varennes, infatigable voyeur de l'échafaud révolutionnaire, donna la mise en accusation de Boyer-Fonfrède. Celui-ci, qui pendant toute la durée du mois de mai n'avait cessé de presser le rapport qui devait être fait par le comité de salut public sur les députés incarcérés, voyant l'inutilité de ses efforts, s'était enfin voué au silence. Il ne se croit oublié, lorsque, le 3 octobre, il est ainsi que Ducos, demeuré libre comme lui, pris dans le décret d'accusation rendu par ces mêmes députés, sur le rapport d'Albitte. Fonfrède ayant demandé la parole, le général Albitte lui ferma la bouche par ces atroces : « Tu parleras au tribunal révolutionnaire ! » A ce tribunal de sang, le seul fait mis en accusation fut d'avoir, après le 31 mai, provoqué l'insurrection bordelaise contre les auteurs de cette journée. Cela suffit pour le comprendre dans l'arrêt qui, le 31 octobre, voya à l'échafaud vingt-un députés, l'élite de la Convention. Ducos et Fonfrède, les plus jeunes parmi ces illustres victimes, jouissaient l'un et l'autre d'une grande fortune. Fonfrède avait vingt-sept ans, sa carrière fut courte et honorable. La chaleur et la sincérité de ses opinions républicaines doivent couvrir d'un voile d'indulgence des erreurs si cruellement expiées. [VIEILLARD, dans l'Enc. des G. du M.]

Thiers, *Histoire de la Révolution française*. — Martine, *Histoire des Girondins*. — Rabbe, *Année*, etc. — *Biographie univ. des Contemporains*.

**FONFRÈDE (Henri)**, publiciste français du précédent, né à Bordeaux, le 21 février 1794, mort le 23 juillet 1841. Élevé à l'école centrale de Bordeaux, Henri Fonfrède se destina à la profession d'avocat. Il se rendit dans ce but à Paris et il y prit ses premiers grades ; mais sa santé, fortement altérée, ne lui permit pas de réaliser son projet, il fut contraint de regagner sa ville natale. Il entra alors dans une maison de commerce, dont il dirigea longtemps la correspondance, et plus tard, s'associant à son oncle Armand Ducos, frère du girondin, il forma la maison Fonfrède et A. Ducos. Ce ne fut qu'en 1820 que Henri Fonfrède aborda la carrière d'écrivain politique. A cette époque il créa à Bordeaux le journal *La Tribune*, dont la durée fut limitée aux cent jours de la liberté de la presse. On a prétendu que Fonfrède avait

d'esprit, de finesse et d'une grande fermeté d'argumentation. La politique conservatrice n'eut pas de défenseur plus décidé et plus loyal. Seul parmi les écrivains provinciaux de son temps, il parvint à attirer sur lui les regards de la presse parisienne et à commencer, à force de bon sens, de verve et d'originalité, la décentralisation du journalisme. Outre les nombreux articles insérés dans les journaux mentionnés plus haut, Henri Fonfrède publia : *Réponse à la brochure de M. de Châteaubriand, intitulée : De la nouvelle proposition relative au bannissement de Charles X et de sa famille*; Paris, 1831, in-8°; — *Du gouvernement du roi et des limites constitutionnelles de la prérogative parlementaire*; Paris, 1839, in-8°. Les Œuvres de Henri Fonfrède ont été recueillies par M. Ch.-Al. Campan; Bordeaux et Paris, 1844, 10 vol. in-8°. [F. SOLAR, dans l'*Encyc. des G. du M.*, avec additions.]

B. Ferbos, *Eloge de Henri Fonfrède*, couronné par l'Acad. de Bordeaux. — Eug. Robin, dans la *Revue nouvelle*, février 1846. — Louis Lurine, *Train de Bordeaux*.

**FONS** (Jacques DE LA), poète français. Voy. LA FONS.

\* **FONS** (Victor), jurisconsulte français, né vers la fin du dernier siècle. Après avoir été avocat à Toulouse, il devint juge au tribunal civil de Muret. Il a été aussi rédacteur en chef du *Mémorial de Jurisprudence des Cours royales du midi*. Ses principaux ouvrages sont : *Le Petit Code voiturin, ou précis des lois réputées encore en vigueur de 1789 à 1828 exclusivement*, etc.; Toulouse, 1828; — *Jurisprudence inédite de la Cour royale de Toulouse depuis 1800 jusqu'à 1820*, etc.; Toulouse, 1834, in-8°; — *Les Tarifs en matière civile annotés*, etc.; Paris, 1842, in-8°, en collaboration avec Niel; — *Aphorismes de droit classes suivant l'ordre des matières du Code Civil*, etc.; Paris, 1846, 2<sup>e</sup> éd.

Louandre et Bourquelot, *La Litt. fr. contemp.*

**FONSECA** (D. Juan-Rodriguez DE), prélat espagnol, né à Toro, en 1451, mort à Burgos, le 4 mars 1524. Il fut successivement doyen de Séville, évêque de Badajoz, de Cordoue, de Palencia, de Burgos, et archevêque de Rosana. Il remplit diverses missions diplomatiques, et fut employé longtemps aux affaires des Indes occidentales. Il était doyen de Séville lorsqu'il fut chargé d'ordonner l'armement destiné à la découverte du Nouveau Monde. Consulté précédemment sur le projet de Christophe Colomb, il avait traité le grand navigateur de visionnaire. Il ne lui pardonna jamais d'avoir réussi, et ne laissa passer aucune occasion de lui nuire. Ce fut surtout après la mort d'Isabelle que Fonseca, chargé de tout le maniement des affaires qui regardaient le Nouveau Monde, put poursuivre de sa haine la famille de Christophe Colomb. Il ne fut pas moins hostile à Fernand Cortès et à Las Casas (voy. ce nom), qui le re-

cusèrent et obtinrent, en 1520, la dissolution du conseil dont le prélat était le président. Depuis ce temps Fonseca montra plus de complaisance pour Las Casas, qui avait su se concilier la faveur d'Adrien d'Utrecht (voy. ce nom). Homme dur, fanatique et passionné, Fonseca fut grand ami de Torquemada.

V. MARTY.

Herrera, *Hist. de los hechos de los Castellanos en las islas y tierra firme del Oceano*, 1<sup>re</sup>, 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> decades. — Le P. Charlevoix, *Hist. de Saint-Domingue*, t. 1<sup>er</sup>. — Gil Gonzalez d'Avila, *Teat. ecl.*

**FONSECA SOARES** (Antonio DA), plus connu sous le nom d'ANTONIO DAS CHAGAS, théologien portugais célèbre, né à Vidigueira, le 25 juin 1631, mort le 20 octobre 1682. Son père appartenait à la meilleure noblesse du pays; sa mère était Irlandaise: elle s'était réfugiée en Portugal durant les guerres de religion. Il fit ses études à l'université d'Evora, et, après la mort de son père, s'engagea comme simple soldat. Il était poète, et plaisait par la vivacité de son esprit; mais il tua malheureusement un homme en duel, et il fut contraint de se réfugier au Brésil. Il mena à Bahia la vie licencieuse qu'il avait menée à Moura, le lieu de sa garnison; mais un traité de F. Luiz da Granada lui étant touché entre les mains, il rentra en lui-même, et résolut de se faire franciscain. Pour accomplir sa résolution, il repassa en Europe; néanmoins, les délices de Lisbonne lui firent oublier ses saintes résolutions. Une maladie violente les lui rappela; un coup de sabre qui le blessa légèrement dans une rixe à Setuval fut aussi, dit-on, un sérieux avertissement pour qu'il changeât de vie; il alla trouver le provincial des franciscains de Saint-Paul des Algarves, et quelque temps après, le 18 mai 1662, il se trouva affilié à l'ordre de Saint-François d'Evora. Après avoir donné des garanties du changement absolu qui s'était opéré en lui, il prononça solennellement ses vœux le 19 mai 1663. Ce fut alors seulement qu'il alla étudier la théologie à Coimbre. Bientôt la réputation de frey Antonio das Chagas (c'était son nom de religion) se répandit dans toute la Péninsule; il refusa l'évêché de Lamego, que le prince régent, D. Pedro, lui offrit en 1679. Il avait institué l'année précédente un séminaire à Torres-Vedras; ce fut là qu'il mourut, en odeur de sainteté. Les populations du voisinage se disputèrent ses cheveux, des parcelles de ses ongles, les plus minces fragments de sa robe, et il fut entermé dans la salle du chapitre. On a de lui les ouvrages posthumes suivants : *Faiscas de amor divino e lagrimas da alma*; Lisbonne, 1683, in-8°; — *Obras espirituas*, 1<sup>re</sup> parte; Lisbonne, Mig. Deslandes, 1684, in-8°; 2<sup>e</sup> parte, Lisbonne, 1687, in-8°; — *O Padre nosso commentado*; Lisbonne, 1688, in-4°; — *Espelho do Espirito em que deve verse e comporse a Alma, que quer chegar a união de Deus*; Lisbonne, 1683, in-8°; — *Escola da penitencia e flagello dos peccadores*; Lisbonne, 1687, in-4°; — *Sermões Genuinos, e practicas*



*espirituosa*;  
*espirituosa*,  
 Sylva; Lisbon  
 1687; — *Sen-  
 taçoens* *pias*  
 bonne; — *Ra-  
 as flores* *don*  
 bonne, 1722, il  
 d'autres ouv  
 Chagas restés  
 plusieurs fois  
 divers ouvrag  
 ses poésies d  
*renascida*; Li  
 poème de *Fil*  
 profanes, que  
 contée sans gr  
 on, jeûnait et  
 salut de tout  
 coque de ses o  
 opusculé poéti  
 publiât : *Des*  
*cardo em 14*  
*quezes, na ca*  
 est mis au moi

Le P. Manoel G  
 F. Fernando da  
 cia de Portugal  
 oração Portugal  
 l'arbora Machado

FONSECA ( )  
 né à Lisbonne,  
 Il avait acquis  
 oratique de son  
 Venise lui fit d  
 professer à Pie  
 nement de  
 passa à celle d  
 les aphorismes  
 d'une certaine  
 disait on, des  
 de bien des pa  
 en grande este  
 entéri, au mi  
 l'église de San  
 bibliographie,  
 d'autres ouvrag  
*qui in cibus*  
 Roma, 1586, 1  
*commentarii*  
*capitulum*, R  
*conumque cur*  
*culum quo ad*  
*capessendam*  
*februm methu*  
*juxta normam*  
*rata recitanda*  
*thodum in po*  
*passit, consuli*  
*monstratur* ( )  
*opertione et p*  
 Florence, 159

d'Abrantès, nommé ambassadeur extraordinaire près le saint-siège ; il s'y fit franciscain, et prit l'habit dans le couvent d'Ara-Coeli, le 8 décembre 1712. Il y professa bientôt la théologie et la philosophie, et parvint en peu de temps à toutes les dignités de l'ordre, dont il fut par la suite le réformateur. C'est à lui qu'appartient l'honneur d'avoir introduit dans le Vatican la statue de saint François en habit de l'observance, et pour cela il lui fallut vaincre plus d'un obstacle. Il ne se borna pas à ce genre de mérite, qui lui valut du reste tous les honneurs que l'ordre réformé pouvait accorder à l'un de ses membres ; il fonda dans le couvent où il avait professé une immense bibliothèque, l'une des plus belles que l'on ait admirées dans Rome ; il s'était réservé le droit d'en nommer le bibliothécaire et les divers employés. Non-seulement il avait été déclaré publiquement l'honneur de la religion séraphique, mais il n'y eut guère d'affaire religieuse ou même administrative à laquelle il ne participât, et Venise elle-même le nomma patrice. Après avoir refusé plusieurs évêchés, il se vit contraint d'accepter celui de Porto, auquel l'avait nommé João V. Il s'y fit aimer et estimer, et il y mourut. On a de lui : *Jura Romanæ provinciae et ordinis super ecclesiam Aracelitanae, schalam, conventum et clausuram, contra excellentissimum S. P. Q. R. discussa et vindicata* ; Rome, 1719, in-fol. ; — *Privilegia terræ sanctæ et facultas utendi pontificalibus atque sacrum chrisma in sacramento confirmationis* ; Roma, 1721 ; — *Libellus contra Fraticellorum sectam falso attribuitur B. Jacob de Marchia* ; Roma, 1724, in-fol. ; — P. Fr. Claudii Frassen *Philosophia et Theologia correctæ* ; Rome, 1626, 16 tom., in-4° ; — *Excellencias y virtudes del apostol de las Indias, san Francisco Salano* ; 1727, in-8° ; — *Arcadia festiva pell' inalzamento al trono del eminentissimo card. Corsini col nome di Clemente XII* ; Rome, 1730, in-4°.

F. DENIS.

Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana*.

FONSECA (Pedro da), théologien philosophe portugais, né à Cortizada, dans le prieuré de Crato, en 1528, mort le 4 novembre 1599. Il fut admis dans la Compagnie de Jésus en qualité de novice, le 17 mars 1548. Il résida d'abord à la maison de Coïmbre, dont les professeurs jouissaient d'une haute renommée. Le cardinal D. Henri venait de fonder en 1551 l'université d'Evora, où Clénard déployait tant de science et de zèle, lorsque Fonseca y fut appelé ; il y reçut les enseignements théologiques de Bartholomeu dos Martyres. Fonseca finit par professer avec éclat où il avait été un élève studieux, et il fut reçu docteur de l'université d'Evora en 1570, devant le jeune roi D. Sébastien, qu'assistaient son oncle D. Henrique et l'infant D. Duarte. En 1572, à l'époque où se réunit la congregation provinciale, il fut élu pour voter au chapitre général, où Everard

Mercuriano fut élu général de l'ordre. Il passa avec lui à Rome ; pendant sept ans il l'assista. Après la chute de Sébastien, Philippe II le choisit pour établir la réforme en Portugal ; il devint visiteur de la province. On lui dut l'établissement de la maison des catéchumènes à Lisbonne, et en outre celui de l'orphelinat qui fut établi dans l'ancienne forteresse de la capitale (O Castelo). La maison des Converties fut également l'une de ses fondations, ainsi que le collège des Irlandais et le couvent de Santa-Martha. Grégoire XIII s'en rapportait à lui pour l'administration des affaires les plus graves, pour celles même auxquelles l'Église tout entière était intéressée. Il mourut après cinquante-et-un ans de religion, et après avoir donné la preuve des sentiments les plus pieux. On a de lui : *Institutionum dialecticarum Libri VIII* ; Lisbonne, 1564, in-4° ; Cologne, 1567 ; Venise, 1575, in-8° ; ibid., 1582 ; Lyon, 1622, in-8° ; — *In Libros Metaphysicorum Aristotelis Stagiritæ*, tomus primus ; Rome, 1572 ; 1591, in-4° ; tomus secundus, Rome, 1589, 1590 ; tomus tertius, Cologne, 1604, in-4° ; Lyon, 1605, in-4° ; tomus quartus, Lyon, 1602 ; ibid., 1612. Tout l'ouvrage a été imprimé à Strasbourg, 1594, in-4°. Fonseca doit probablement à ce livre l'honneur d'avoir été appelé l'Aristote portugais. Il dispute à Molina l'avantage d'avoir inventé la science moyenne (*sciencia media*), et la priorité lui demeure. Cette méthode nouvelle de concilier le libre arbitre avec la prédestination s'offrit, dit-il, un jour à son esprit comme une lumière nouvelle.

F. D.

Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana*.

\* FONSECA (Le P. Francisco DUARTE), historien portugais, né à Evora, en 1668, mort à Rome, en 1738. Il entra dans l'ordre des Jésuites, et enseigna les humanités à l'île de Madère. De retour en Portugal, il accompagna en 1708, en qualité de confesseur, le comte de Villar-Maior, nommé ambassadeur extraordinaire pour assister aux noces de l'archiduchesse d'Autriche avec le roi Jean V. On a de lui : *Evora gloriosa, embaixada do conde de Villar-Maior, Fernando Telles da Sylva de Lisboa a corte de Vienna, e viagem da rainha dona Anna de Austria a corte de Lisboa, com uma sommaria noticia dos lugares e provincias por onde se fez a jornada em Vienna* ; Rome, 1717, in-4°.

F. D.

Pinto de Souza, *Biblioth. historica*.

\* FONSECA (1) (Pedro-José da), philologue portugais, mort le 8 juin 1816. Il était membre de l'Académie des Sciences de Lisbonne, et il conçut, dès l'année 1780, le plan du grand dictionnaire de la langue portugaise que devait élaborer

(1) Il ne faut pas confondre ce lexicographe avec Sebastião de Fonseca, le premier président de l'Académie des Singulares de Lisbonne, qui fut fondée au mois d'octobre 1663, et finit complètement ses travaux en 1683. La vanité puérile de ce personnage n'est égale que par la modestie de son homonyme.

ce corps savant. On  
membres, Agostinho  
et Barth. Ignacio Gor

Ce travail a pour ti  
*gua Portuguesa, p*  
*das Sciencias de Lis*  
na officina da mesm  
On y trouve : *Catal*  
*que se lerão e de q*  
*ridades para a con*  
*da Lingua Portugua*  
*das abreviaturas d*  
*mesmos autores, e*  
*anonymas. Cette sai*  
peut édifier les nation  
vrai mérite littéraire  
font autorité dans le  
à Fonseca un Diction  
Portugais-Latin, réimpr  
par les établissements  
royaume; — un Diction  
plusieurs ouvrages élé

*Historia e Memorias d*  
*cas de Lisboa; Lib., 180*  
1818. Balbi, *Essai statisti*  
*cal*

FONSECA (Éléonore), née à Naples, en appartenant à une des fi  
royaume. Dès l'enfance  
sérieuses, et eut pour  
lanzani. Son mariage  
seca fut suivi de sa  
Ferdinand IV et de  
s'éloigna bientôt de  
avec laquelle elle ne p  
dant la courte et dés  
lazzaroni de Naples, a  
net s'avancait sur cette  
de Fonseca, qui avai  
pour ouvrir les portes  
la foule irritée à la têt  
nobles, ses compagnes  
tude fière à la multitu  
Saint-Elme, d'où elle  
sement de la Républiq  
que dura cette forme  
son de la marquise d  
vous des patriotes n  
libéralisme. Cette dam  
sacra sa fortune et son  
révolution : elle fonda  
pour en défendre et p  
cipes, elle travailla  
qui ne devait pas surv  
thénopéenne. La discol  
et la destitution de Ch  
vacuation de Naples e  
dinand IV. En deuit d  
capitulation, Eleonore  
charnait la haine de N  
des propos tenus sur s

nous fournissent quelques renseignements sur sa vie :

Vien voir le monde où y a tant de maux,  
Vien voir ton pere en procès et en peine :  
Vien voir ta mère en douleurs et travaux  
Plus grands que quand elle estoit de toy pleine :  
Vien voir ta mère a qui n'as laissé veine  
En bon repos : vien voir ton pere aussi,  
Qui a passé sa jeunesse soudaine  
Et a trente ans est en peine et souci.

Ce grand souci était un procès qui appela Fontaine à Paris en 1547 : on lui contestait quelques sommes d'argent, dont il avait grand besoin :

..... Ne puis, par faulte de monnoye,  
Livres avoir, soit en prose ou en vers !

Après avoir dépensé son patrimoine à faire des voyages, il se repentit de n'avoir pas voulu apprendre le droit tandis que son oncle du Gué mettait ses livres à sa disposition et lui disait :

... mieux vaut gaing que de philosopher  
A gens qui ont leur menage à conduire.

Fontaine était d'un caractère généreux et aimant à faire le bien, et il se plaisait à dire :

J'ay bien deux ou trois cens amis,  
Mais vous bien deux ou trois mille.

Citons, parmi les plus célèbres, Cl. Marot, l'un de ses fréquents convives, Ronsard, du Bellay, des Autels, Saint-Romat, J. Pierre de Mesme, Jacques Pelletier, B. Aneau, Fumée, Baif, Amyot, Dorat, Gryphius, Fernel, Fournier, etc. Ce que l'on est autorisé à reprocher à Charles Fontaine, c'est un certain orgueil, que ne justifie pas à beaucoup près son talent poétique : il n'est pas de page où il ne retourne de cent façons cette phrase audacieuse :

Je devanceray la carrière  
Sur ceux qui vont courant plus vite.

A part trois ou quatre passages comme celui que nous allons citer, ne demandez à Fontaine qu'un témoignage très-ordinaire sur les hommes et les choses de son temps :

Petit enfant, peux-tu le bien venu  
Estre sur terre, où tu n'apportes rien,  
Mais où tu viens comme un petit ver nu ?  
Tu n'as ne drap, ne linge qui soit tien,  
Or ny argent, n'aucun bien terrien :  
A pere et mere apportes seulement  
Peine et souci : et voila tout ton bien.  
Petit enfant, tu viens bien povrement

Quoi qu'il en soit, Fontaine n'a pas vécu sans gloire : il eut l'honneur de lire un ou deux dizains devant François I<sup>er</sup> et d'en présenter d'autres aux princes de sa cour, par lesquels il était fort bien vu. Voici la liste de ses ouvrages, par ordre chronologique : *Estrenes à certains seigneurs et dames de Lyon* ; Lyon, 1536 ; — *La Contr'amyé de Court* ; Lyon, 1547, in-8° c'est un des *Opuscules d'amour par Heroet*, *La Borderie et autres divins poëtes* ; — *Le Quintil Horatien* ; 1551, in-18 critique de deux ouvrages de Du Bellay, où Fontaine se montre homme de goût, et qui a été réimprimée plusieurs fois de son vivant, entre autres dans l'*Art poétique* de Sibllet, 1576, in-16 ; — *S'ensuyvent les ruis-*

*seaux de Fontaine, œuvre contenant Épistres, Élegies, Chants divers, Epigrammes, Odes et Estrenes pour cette présente année 1555, par Charles Fontaine, Parisien. Plus y a un traité du pasetemps des amis, avec un translat d'un livre d'Ovide et de 28 énigmes de Symposius traduits par le dict Fontaine* ; a Lyon, 1555, 1 v. petit in-8° ; — *Les XXI épistres d'Ovide* ; Lyon, 1556, 2 vol. in-16. (Cette traduction, où se trouvent quelques remarques sur la poétique française, qui ne manquent pas de justesse, a été faite en collaboration avec Saint-Romat et Saint-Gelais ; à la fin se trouve *Le Muscu des amours de Léandre et de Héro*, par Cl. Marot.) ; — *Les Dicts des sept Sages, ensemble plusieurs autres sentences latines extraites de divers bons et anciens auteurs, avec leur exposition française* ; Lyon, 1557, in-8° ; — *Odes, énigmes et épigrammes* ; 1557, in-8°. — Fontaine dit en outre dans les *Ruisseaux* qu'il avait écrit en prose un ouvrage intitulé *Le Livre de medales*. Louis LACOUR.

Du Verdier, *Bibliothèque franç.* — Moréri, *Dictionnaire*. — Les œuvres mêmes de Fontaine, qui abondent en renseignements sur sa vie.

**FONTAINE (Jean de La)**. Voyez LA FONTAINE.

**FONTAINE (Jacques)**, médecin français, né à Aix (Provence), dans la seconde moitié du seizième siècle, mort en 1621. Il était conseiller-médecin de Louis XIII, et premier régent de la faculté de médecine à l'université d'Aix. On a de lui : *Traité de la Thériaque* ; Avignon, 1601, in-12 ; — *Discours problematique de la nature, usage et action du diaphragme* ; Aix, 1611, in-12 ; — *Deux paradoxes appartenant à la chirurgie : le premier contient la façon de tirer les enfants de leur mère par la violence extraordinaire ; l'autre est de l'usage des ventricules du cerveau, contre l'opinion la plus commune* ; Paris, 1611, in-12 ; — *Discours contenant la rénovation des bains de Gréoux, etc.* ; Aix, 1619, in-12.

*Histoire des hommes illustres de la Provence*. — Boy, *Dictionnaire historique de la Médecine*.

**FONTAINE (Gabriel)**, médecin français, fils du précédent, vivait au dix-septième siècle. Il se distingua par son attachement aux doctrines d'Hippocrate et par ses attaques contre les partisans de Paracelse et de Van-Helmont. On a de lui : *De Veritate Medicinæ Hippocraticæ, firmissimis ratione et experimentorum momentis stabilita, seu medicina anti-hermetica* ; Lyon, 1657, in-4° ; — *Epitome tractatus de Febris. Tetras gravissimorum capitis adfectuum, vertiginis, epilepsix, convulsionis et apoplexiæ* ; Lyon, 1657, in-40.

*Dictionnaire des hommes illustres de la Provence*. — *Biographie médicale*.

**FONTAINE (Nicolas)**, hagiographe, historien et traducteur français, né à Paris, en 1625, mort à Melun, le 28 janvier 1709. Confié à l'âge de vingt ans aux solitaires de Port-Royal, il par-

ses travaux  
 , écoles qu'  
 loisirs à tra  
 s'il pût rac  
 non de capt  
 ntaine en so  
 iveau de  
 , Fontaine,  
 yal, fut exp  
 sreté sou  
 ms la plus g  
 ux, mais pe  
 A sous des n  
 as a l'attent  
 it, a l'âge de  
 nortuaire di  
 plusieurs ou  
 ie, mais plu  
 te de vie s.  
 ses *Mémoi*  
*Royal*; Co  
 contient d  
 ur les célèb  
 ouve trop d  
 languissant  
 ivete et une  
 s sont . *Ab*  
 sur le No  
 -8'; — *Hist*  
*stament*, r  
*rplications*  
 723, in-fol  
 eur de cet  
 le Royaume  
 il partagea  
 et probabl  
 a qui le li  
*Lies des*  
 Paris, 1679  
 nts pour la  
 679, 3 vol  
 s de saint  
 saint Paul  
 m accusa l'  
 nisme, le j  
 èque de Par  
 artons a cet  
 , et elle ne t  
 saint Clem  
 , avec les op  
 696, in 8°  
*Grand Dictio*  
 'AINE. DE L  
 de français,  
 688, mort a  
 les ordres,  
 e de Tours  
 le lui avant  
 en 1798 les  
 à Paris. Il  
 art aux bon  
 nnes sous



donne; il était même insensible aux honneurs littéraires. La seule chose qui parut le flatter fut son entrée à l'Académie des Sciences (1733); peut-être parce que cet événement ayant précédé ses plus belles recherches, il était alors moins sûr de ce qu'il valait. » Fontaine était d'un esprit caustique, un peu égoïste et envieux; il ne s'en cachait pas. Il disait de Condorcet : « J'ai cru un moment qu'il valait mieux que moi; j'en étais jaloux, mais il m'a rassuré depuis. » En 1764 Fontaine vendit ses livres, et se retira à Cuisaux, petite ville de Bourgogne, où il avait acheté une terre. Ses dernières années furent troublées par une cruelle maladie, qu'il supporta avec courage. Les mémoires insérés par Fontaine dans le recueil de l'Académie des Sciences sont : *Solutions de divers problèmes* (1732); — *Sur les courbes tautochrones* (1734); — *Problème de géométrie : Une courbe étant donnée, trouver celle qui serait décrite par le sommet d'un angle dont les côtés toucheraient continuellement la courbe donnée; et réciproquement la courbe qui doit être décrite par le sommet de l'angle, étant donnée, trouver celle qui sera touchée par les côtés* (id.); — *Réponse aux remarques de M. Clairaut sur la solution du problème ci-dessus* (id.); — *Sur la résolution des équations* (1747); — *Mémoire sur le mouvement des apsides de la Lune* (1767); — *Addition à la méthode pour la solution des problèmes de maximis et minimis* (1767); — *Addition au mémoire imprimé en 1734 Sur les courbes tautochrones* (1768). Une partie des mémoires de Fontaine avait paru sous le titre de *Mémoires de mathématiques, recueillis et publiés avec quelques pièces inédites*; Paris, 1764, in-4°.

Condorcet, *Éloge de Fontaine*. — Quérard, *France littéraire*.

**FONTAINE** (Jean-Claude), philosophe savoyard, né à Talloires, en 1715, mort en 1807. Il était professeur de philosophie au collège d'Annecy, et chanoine de la collégiale de la même ville. On a de lui : *Dissertation latine sur l'existence de Dieu, prouvée par le consentement unanime des peuples*, couronnée par l'Académie de Leyde; 1775; — *Réfutation de la nécessité et du fatalisme*; Annecy, 1783, 2 vol. in-8°; — *Méthode facile et simple pour calculer les intérêts*; Paris, 17.., in-8°; — *Le Véritable Système sur le mécanisme de l'univers, ou démonstration de l'existence du premier moteur*; Annecy, 1785, 2 vol. in-8°; — *Discours sur l'amour de Dieu*; Annecy, 1791.

Rabbe, Boissjollo, etc., *Biographie universelle et portative des Contemporains*.

**FONTAINE** (Pierre - François - Léonard), architecte français, né à Pontoise, le 20 septembre 1762, mort à Paris, le 10 octobre 1853. Il étudia de bonne heure chez Peyre, où il se lia avec Percier, dont il devint l'ami et ensuite le collaborateur. La catastrophe de la rue Saint-Nicolas (24 dé-

cembre 1800) fut favorable à Fontaine : en recherchant les conspirateurs, quelques soupçons furent élevés contre Lecomte, architecte des Tuileries; Bonaparte désigna aussitôt Fontaine pour remplir ces fonctions, qui allaient devenir importantes. Il parait que ce dernier chercha généreusement à justifier son confrère; mais ce fut en vain, et il lui fallut se borner à demander que Percier restât son associé. Plus tard il fut chargé également des travaux de réparation aux palais de Saint-Cloud, de Fontainebleau et des Tuileries, et d'y construire une chapelle. En 1802, Napoléon s'occupa du projet de réunion du Louvre et des Tuileries, que Fontaine et Percier rédigèrent. Leur idée de percer une rue qui aboutirait à ces deux palais fut d'abord exécutée : la rue de Rivoli, qui s'étendait parallèlement au jardin jusqu'à la rue de l'Échelle, fut ouverte avec des bâtiments à arcades et façades uniformes sur les dessins des deux architectes. Vers cette époque, Fontaine manqua d'être frappé d'une disgrâce; Napoléon trouva très-exagérées les dépenses des bâtiments, surtout celles relatives à la restauration de la maison de l'Assomption, destinée à servir d'hospice pour les gens de service du palais. Vainement Fontaine chercha-t-il à se justifier; Napoléon demanda à Chaptal, alors ministre de l'intérieur, qu'il lui choisît un architecte qui fût à la fois le plus honnête et le plus habile. « Général, répondit le ministre, je suis alors forcé de vous proposer Fontaine et Percier. » Duroc appuya ce témoignage, et Napoléon rendit sa confiance à ces deux architectes. L'empereur examina avec une grande attention les plans de l'achèvement du Louvre. Il décida d'abord que rien ne serait changé aux grosses constructions; mais Fontaine ne se conforma pas exactement à cet ordre: il fit disparaître les traces de la création de Pierre Lescot, dans les parties des deux façades nord et sud de la cour du Louvre, qui avaient été construites avant Claude Perrault, et les rattacha avec le système adopté par le célèbre auteur de la colonnade pour la façade orientale et pour les parties attenantes des façades nord et sud. Ce travail était en pleine exécution, lorsque Napoléon, de retour à Paris, après la victoire d'Austerlitz, vint visiter le palais. Il examina les travaux avec une attention silencieuse; l'architecte, peu rassuré, s'appretait à justifier l'infraction aux ordres qu'il avait reçus. Mais l'empereur ne prit la parole que pour parler d'autres projets. Il adopta l'idée de débayer l'espace entre le Louvre et les Tuileries. « On pourra, dit l'empereur, élever, à chaque extrémité de l'espace du milieu, deux arcs de triomphe, l'un à la Paix, l'autre à la Gloire. » Bientôt, en effet, il dicta une note prescrivant la démolition des maisons qui obstruaient la place, l'erection d'un arc de triomphe entre les deux palais, le percement d'une rue devant la colonnade, avec une place circulaire pour le-

quelle l'église  
 démolie. F  
 bref délai l  
 Ils furent s  
 tous ordin  
 bâtiments,  
 d'un arc de  
 grande arc  
 cet arc de  
 choisi le lie  
 « Ne faut-il  
 « beau, ou  
 pératrice ap  
 Ce monum  
 1807. L'em  
 nêtre des  
 large : « C  
 « plutôt qu  
 « préférable  
 Cet arc de  
 n'est guère  
 Sévère; m  
 Fontaine fu  
 décennaux  
 Il est vrai  
 ture monur  
 dix années  
 remplacer l  
 leries, la s  
 séances. L  
 pour cette s  
 1808; mais  
 naugura pa  
 s'aperçut, a  
 chitecte av  
 chauffage;  
 valurent des  
 de faire ele  
 changement  
 les palais d  
 cette époque  
 du Louvre  
 tunte d'une  
 Tuileries, s  
 l'architecte  
 hauteur d'a  
 couverte en  
 décida l'emp  
 blique des di  
 avaient aus  
 séance, qui  
 ries, ou l'on  
 de Naples et  
 son idee de  
 termina la s  
 « est beau,  
 « l'ager en  
 « avantage  
 Par vaincre

n. et le j

18

n n

il s'adonna en même temps au journalisme, et écrivit successivement dans *Le Globe*, *L'Europe monarchique*, *La France*, *L'Union*, et il est aujourd'hui l'un des principaux rédacteurs de ce dernier journal. A la fin du règne de Louis-Philippe, il fut un des collaborateurs les plus assidus des *Nouvelles à la main*, petites brochures mensuelles dans le genre des *Guêpes* de M. Alphonse Karr. On a en outre de M. E. Fontaine : *Sara la Juive*, drame, trois actes, avec prologue et épilogue (1838), avec H. Deschamps ; — *Un Neveu du faubourg*, comédie-vaudeville, un acte (1840) ; — *Rifolard*, épisode d'une vie agitée, trois actes mêlés de chant (1840), avec Marc Michel ; — *Qui se ressemble se gêne* (1842), comédie-vaudeville, un acte, avec le même et A. Peupin ; — *Le Nourrisson*, vaudeville, un acte (1842), avec Marc Michel ; — *La Chasse du Roi*, comédie-vaudeville, un acte (1843) ; — *Abd-el-Kader à Paris*, vaudeville épisodique, un acte (1843), avec Dumersan ; — *L'Épicier de Chantilly*, vaudeville, deux actes (1844). — Il a aussi fait jouer au Théâtre-Français *Les Spectateurs*, drame en cinq actes, qui n'a pas été imprimé. M. CH.

*Documents particuliers.* — *Biographie des Journalistes*, par Edmond Texier. — *La Littérature française contemporaine*, par Louandre et Bourquelot, t. III.

**FONTAINE (DE LA).** Voy. LA FONTAINE.

**FONTAINE-MALHERBE (Jean)**, littérateur français, né près de Coutances, vers 1740, mort en 1780. Il fut pendant quelques années inspecteur de la librairie et censeur royal. Ses pièces dramatiques sont dénuées d'intérêt, mais ses poésies ne manquent pas d'un certain mérite. On a de lui : *Calypso à Télémaque*, héroïde ; 1761, in-8° ; — *Éloge historique de Carle Vanloo* ; dans le *Necrologe des hommes célèbres* de 1766, et Paris, 1767, in-12 ; — *Éloge de M. Deshayes* ; Paris, 1767, in-12, et dans le *Necrologe* de la même année ; — *La Rapidité de la vie*, poème couronné par l'Académie Française ; 1766, in-8° ; — *Discours (en vers) sur la philosophie* ; ibid. ; — *Épître aux pauvres* ; couronnée par l'Académie Française en 1768 ; Paris, même année, in-8° ; — *Fables et Contes moraux* ; Londres et Paris, 1769, in-12 ; — *Argillan, ou le fanatisme des croisades*, tragédie en cinq actes en vers ; Paris, 1769, in-8°, avec fig. ; — *Les Noces d'un Fils de Roi, ou le gouverneur*, drame, trois actes ; Amsterdam, Paris, 1770, in-8° ; — *Le Cadet de famille, ou l'heureux retour*, comédie en un acte ; — *L'École des Pères*, id. ; — *Les Mariages assortis*, comédie italienne mêlée d'ariettes. Fontaine-Malherbe a aussi publié un grand nombre de poésies dans divers recueils littéraires, principalement dans l'*Almanach des Muses*. Il a en outre coopéré à la traduction des *Œuvres de Shakspeare* avec le comte de Catinat et Lefebvre ; Paris, 1776-1783, 20 vol. in-8°. On estime cette traduction ; cependant

elle ne fait connaître qu'imparfaitement le de l'illustre auteur anglais ; il y est plus souvent imité que traduit.

A. JABEX.

Brsch, *La France littéraire*.

**FONTAINE DE RESBECK (Adolphe-Charles-Théodore)**, polygraphe français, né à Lille, le 3 avril 1813. Les principaux de ses nombreux ouvrages sont : *Conseils à une femme chrétienne sur les devoirs de son état* ; Paris, 1836, in-8° ; — *L'Enfant religieux, suivi de l'Histoire de l'Église racontée aux enfants* ; ibid., 1836, in-12 ; — *Ernest et Louis* ; ibid., 1836, in-18 ; — *Adalbert, ou l'Anacharsis chrétien au treizième siècle* ; ibid., 1836, 2 vol. ; — *La Mer, nouvelle histoire des naufrages* ; ibid., 1836, 2 vol. in-18 ; — *Vies des saints racontés aux enfants* ; ibid., 1837, 2 vol. in-12 ; — *Histoire de la Religion avant et après Notre-Seigneur Jésus-Christ, racontée aux enfants* ; ibid., 1837, in-18 ; — *L'Anacharsis des Ateliers, ou lettres à Célestin sur le choix d'un état* ; ibid., 1838, in-18 ; — *Vie de Jean-Baptiste de Lasalle* ; ibid., 1838, in-18 ; — *Le Fénelon des écoles primaires, etc.* ; ibid., 1837 ; — *Les Contes en voyage, ou une histoire par relais* ; ibid., 1838, in-32 ; — *Les Mémoires du Petit-Poucet* ; ibid., 1838, in-32 ; — *Les Aventures de Polichinelle* ; ibid., 1838, in-32 ; — *Les Souvenirs d'un Pantin* ; ibid., 1840 ; — *Les Sotirés du jeune Navigateur* ; ibid., 1844, in-12.

Louandre et Bourquelot, *La Litt. franç. contemp.*

**FONTAINES (Pierre DE)**, magistrat et jurisconsulte français, était originaire du comté de Vermandois, et vivait dans le treizième siècle. Après avoir été bailli de Vermandois en 1253, il devint maître (conseiller) en parlement. Saint Louis, quand il rendait la justice à ses sujets, le tenait toujours près de sa personne, comme l'un de ses principaux conseillers. Suivant Joinville, ce prince commandait souvent à Pierre de Fontaines et à Geoffroy de Vilette de délivrer les parties, c'est-à-dire de juger leurs différends. Pierre de Fontaines est mentionné en deux jugements de l'an 1260, cités par Du Cange, et il est nommé deux fois dans le 1<sup>er</sup> volume des *Olim*, années 1258 et 1266. Enfin, d'après la *Chronique de Reims* et les *Archives administratives de la ville de Reims*, Pierre de Fontaines fut un des conseillers ou maîtres de la cour du roi, en 1259, dans le procès relatif à la garde de Saint-Remy de Reims, entre le roi, l'abbé et le couvent de Saint-Remy, d'une part, et Thomas de Beaumets, archevêque de Reims, d'autre part. Dans le but de faire connaître à un jeune gentilhomme l'ordre judiciaire établi en France, il composa sous ce titre : *Le Conseil que Pierre de Fontaines donna à son ami*, un livre dans lequel, mêlant les coutumes françaises aux lois romaines, mais faisant un choix parmi ces dernières, il indique celles qui lui paraissent applicables, et expose en quoi l'usage du temps y est conforme ou en diffère. Il fut le premier,

comme il  
d'écrire si  
M. Laferrière  
tâchant d'élucider  
les usages  
par Pierre  
son *Conseil*  
civiles, et  
de la féodalité  
du Cange  
tanes, à la  
par Joinville  
manuscrit  
nant perdu  
nouvelle et  
d'après un  
partout à la  
partie de ce

du Cange  
*Journal*. — Les  
collette,  
soudois, l'  
kumrath, *Mé-*  
*français*.  
Amiens, 1861  
du *Conseil*.

#### FONTAINE

Fontaine de  
française, l'  
quis de Gai  
Elle se fit re  
eut pour a  
poque com  
lui doit plu  
tes sans p  
vers suivre

Que  
Quel dieu  
La fo  
La si  
Que f

Sapho, qu'  
Mais vous  
Ah, pour  
vous

Cependant  
Henault, l'  
d'être aussi  
et son cœur  
dont Chape  
même, au  
vieillesse  
du rang qu'

1. Suivant  
vry ayant fa  
vide d' M. L.  
pension conc  
à cette circon  
adresse les v

Adieu  
Puisse  
Me lire  
Et l'air

(1) C'est par  
l'indigne, dans le  
écrit.

— *Jeanne la Folle, ou la Bretagne historique au treizième siècle*, drame historique, en cinq actes et en vers, avec une préface contenant *Le Mouton enragé*; — *Jeanne de Flandre*, drame en quatre actes; — *Le Moine*, drame en cinq actes et huit tableaux; — *Le Procès d'un maréchal de France*, avec M. Dupeuty; — *Le Comte de Saint-Germain*, drame en cinq actes; — *Le Maréchal Brune*, drame en cinq actes, etc., etc. H. MALOT.

*Journaux français d'octobre 1839* et notamment *Journal des Débats* du 14 octobre. — Rabbe Boisjolin, etc., *Biographie des Contemporains*; supplément. — Quérard, *La France littéraire*. — Louandre et Bourquelot, *Littérature contemporaine*.

\* FONTANA (*Prospero*), peintre de l'école bolonaise, né à Bologne, en 1512, mort en 1597, dans cette ville, où il fut inhumé, dans l'église des Servites. Il fut élève d'Innocenzio d'Imola, qui avant sa mort le choisit pour terminer un de ses tableaux. Après avoir perdu son maître, il s'attacha à Vasari et à Pierino del Vaga, qu'il aida dans leurs travaux. Fontana fut appelé en France par le Primatice, qui l'employa à Fontainebleau, mais étant tombé malade, il retourna bientôt dans sa patrie. Malheureusement Vasari lui apprit plutôt à faire vite qu'à bien faire, et plus tard le besoin d'alimenter un luxe dont il prit l'habitude et qui devint pour lui une nécessité, le poussa encore dans cette voie funeste, en lui faisant accepter d'innombrables commandes, qu'il était forcé d'exécuter avec plus de rapidité que de soin. Il avait une fécondité d'idées, une culture d'esprit, une hardiesse de main qui le rendaient propre aux grandes compositions; mais, ayant renoncé à la manière finie de son premier maître pour s'attacher aux doctrines de Vasari, il peignit, à l'exemple de celui-ci, d'immenses murailles en peu de temps et presque dans le même goût. Son dessin est plus négligé que celui de Vasari, ses mouvements ont plus de feu, ses couleurs sont de même crues et jaunâtres, mais elles ont plus de délicatesse. Lorsqu'il voulut travailler avec plus de soin et de conscience, Fontana s'éleva parfois à de hautes qualités, et quelques-uns de ses tableaux, par l'éclat de la composition, la richesse des costumes, le grandiose de l'ensemble, rappellent le style du Véronèse; c'est alors seulement qu'il peut mériter l'éloge pompeux d'Orlandi, qui le nomme *fonte d'ogni virtù* (source de toutes qualités). On peut s'étonner qu'avec la fougue de son imagination, Fontana ait pu se plier à peindre des portraits; cependant, il excella dans ce genre, et c'est à ce titre que Michel-Ange le présenta au pape Jules III, qui le pensionna et l'admit au nombre des peintres du palais, position qu'il conserva sous les trois successeurs de ce pontife. Le plus beau titre de Fontana à l'estime et à la reconnaissance de la postérité est d'avoir été le maître de sa fille Lavinia, de Denis Calvart, auquel nous devons le Guide, et surtout de Louis et d'Augustin Carrache. Ce fut

ainsi qu'il devint le lien traditionnel de l'école bolonaise entre son fondateur, le Francia, et ses réformateurs, les Carrache. Malheureusement pour lui, dans sa vieillesse ces illustres élèves firent un peu oublier le maître, et Fontana, après avoir mené un train de grand seigneur, après avoir vu son salon le joyeux rendez-vous de tous les artistes de son temps, serait mort dans un état voisin de la gêne, s'il n'eût été soutenu par sa fille.

• Parmi les nombreux ouvrages de ce maître, nous signalerons à Bologne : église de San-Salvatore, l'*Adoration des Mages*; — à la Madonna-del-Baracano, la *Dispute de sainte Catherine*; — à Santo-Giacomo-Maggiore, un *Saint Alexis faisant l'aumône et Baptême de Jésus-Christ* signé : *Prosper Fontana faciebat MDLXVI*; — au musée, *Un Enfant jouant avec un lion*, fresque transportée sur toile. Il avait peint à fresque la chapelle du palais public; cette salle servant aujourd'hui de dépôt pour les archives, les peintures de Fontana sont cachées par des armoires. Il ne reste plus rien de ses fresques à Saint-Étienne. — Au musée de Milan, on a de lui : une *Annonciation avec le Père éternel* dans le haut; — à Berlin : une *Adoration des Mages*; — à Dresde : *La Vierge allaitant l'Enfant-Jésus*, en présence de sainte Catherine, sainte Cécile et saint Joseph.

E. B—N.

Borghini, *Il Riposo*. — Oretti, *Memoria*. — Malvasia, *Felsina pittrice*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Vasari, *Vita*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Viardot, *Musées de l'Europe*. — M. A. Guazandi, *Tre Giorni in Bologna*.

\* FONTANA (*Lavinia*), fille de Prospero, peintre de l'école bolonaise, née à Bologne, en 1552, morte à Rome, en 1614, selon Oretti, Lanzi, Ticozzi et Campori, en 1602 si l'on en croit Orlandi, Malvasia et Winckelmann, dont l'opinion paraît moins probable. Lavinia épousa Gian-Paolo Zappi, d'une riche et noble famille d'Imola, peintre amateur, qui l'aidera souvent dans les accessoires de ses tableaux; c'est à raison de ce mariage qu'on trouve quelquefois cette artiste désignée sous le nom de Lavinia Zappi; elle-même a signé plusieurs de ses ouvrages : *Lavinia Fontana de Zappi*.

Élève de son père, Lavinia l'imita pour le coloris, mais ne put l'égaliser pour le dessin et la composition; sentant elle-même son infériorité, elle s'adonna plus spécialement à la peinture de portraits, art dans lequel elle finit par égaler et quelquefois surpasser son père. Elle étudiait ses modèles avec une patience qui semble être plus particulière aux femmes, et elle réussissait à rendre avec fidélité jusqu'aux moindres linéaments des visages, jusqu'aux moindres détails des habillements, tels que les lui présentait la nature. Elle parvint à acquérir une telle suavité, une telle finesse de pinceau, surtout quand elle eut étudié les ouvrages du Carrache, que plusieurs de ses portraits ont pu être attribués au Guide. Dans tout



l'éclat de son tal  
pelait la protecti  
et surtout celle d  
goire XIII, qui l  
mes romaines se  
d'elle leurs port  
eile à comprend  
flatter ses modèl  
blance et de fait  
l'élégance des aj  
après sa mort, e  
poètes et les ora  
il est peu de se  
nommée.

Lavinia a laiss  
nous indiquerons  
à San-Giacomo-  
Côme et Saint ,  
racano, *La Made*  
*Joachim*; à San  
*Vierge*; aux *Mer*  
*Pains*; — à *Sain*  
*Christ sur la C*  
*François de Pa*  
*chesse Louise d*  
Rome : à *Sainte*  
*Saint Dominiqu*  
*della-Pace*, des *Si*  
du chœur; la *L*  
l'un des plus gra  
dans l'incendie d  
15 juillet 1823; -  
*portrait de Lav*  
*trait de Fra Pa*  
milanais; *Le Ch*  
*leine*, sous la *J*  
Pitti, un *portrai*  
musée, *La Sama*  
lerie ducale, un  
sur le dossier du  
*Zappis fec. mbi*  
de Brera, sept *pa*  
curial, une *Sain*  
musée, *Venus e*  
*Musee*, une *Sain*  
vre ne possède a  
Lavinia a peint pl  
soit à part, soit d  
pant de tous est  
dans le palais Za

Orlandi, *Abbedate*  
— Ticozzi, *Historia*  
kelmann, *Neues M*  
*negli Stati Estensi*. -  
Malvasia, *Pittura d*  
*Gloria in Bologna*,  
noli di Belle-arts.  
*Vite de Pittori dal*  
*l'Europe* (italie  
*Rome, Italogne, M*  
*Berlin* — *Wagtsin*

FONTANA (G)  
à Mili, sur le l  
Rome, en 1611. l

— *Jeanne la Folle, ou la Bretagne historique au treizième siècle*, drame historique, en cinq actes et en vers, avec une préface contenant *Le Mouton enragé*; — *Jeanne de Flandre*, drame en quatre actes; — *Le Moine*, drame en cinq actes et huit tableaux; — *Le Procès d'un maréchal de France*, avec M. Dupeuty; — *Le Comte de Saint-Germain*, drame en cinq actes; — *Le Maréchal Brune*, drame en cinq actes, etc., etc. H. MALOT.

*Journaux français d'octobre 1839* et notamment *Journal des Débats* du 14 octobre. — Rabbe Bolsjolin, etc., *Biographies des Contemporains*; supplément. — Quérard, *La France littéraire*. — Louandre et Bourquelot, *Littérature contemporaine*.

\* FONTANA (Prospero), peintre de l'école bolonaise, né à Bologne, en 1512, mort en 1597, dans cette ville, où il fut inhumé, dans l'église des Servites. Il fut élève d'Innocenzio d'Imola, qui avant sa mort le choisit pour terminer un de ses tableaux. Après avoir perdu son maître, il s'attacha à Vasari et à Pierino del Vaga, qu'il aida dans leurs travaux. Fontana fut appelé en France par le Primatice, qui l'employa à Fontainebleau, mais étant tombé malade, il retourna bientôt dans sa patrie. Malheureusement Vasari lui apprit plutôt à faire vite qu'à bien faire, et plus tard le besoin d'alimenter un luxe dont il prit l'habitude et qui devint pour lui une nécessité, le poussa encore dans cette voie funeste, en lui faisant accepter d'innombrables commandes, qu'il était forcé d'exécuter avec plus de rapidité que de soin. Il avait une fécondité d'idées, une culture d'esprit, une hardiesse de main qui le rendaient propre aux grandes compositions; mais, ayant renoncé à la manière finie de son premier maître pour s'attacher aux doctrines de Vasari, il peignit, à l'exemple de celui-ci, d'immenses murailles en peu de temps et presque dans le même goût. Son dessin est plus négligé que celui de Vasari, ses mouvements ont plus de feu, ses couleurs sont de même crues et jaunâtres, mais elles ont plus de délicatesse. Lorsqu'il voulut travailler avec plus de soin et de conscience, Fontana s'éleva parfois à de hautes qualités, et quelques-uns de ses tableaux, par l'éclat de la composition, la richesse des costumes, le grandiose de l'ensemble, rappellent le style du Véronèse; c'est alors seulement qu'il peut mériter l'éloge pompeux d'Orlandi, qui le nomme *fonte d'ogni virtù* (source de toutes qualités). On peut s'étonner qu'avec la fougue de son imagination, Fontana ait pu se plier à peindre des portraits; cependant, il excella dans ce genre, et c'est à ce titre que Michel-Ange le présenta au pape Jules III, qui le pensionna et l'admit au nombre des peintres du palais, position qu'il conserva sous les trois successeurs de ce pontife. Le plus beau titre de Fontana à l'estime et à la reconnaissance de la postérité est d'avoir été le maître de sa fille Lavinia, de Denis Calvart, auquel nous devons le Guide, et surtout de Louis et d'Augustin Carrache. Ce fut

ainsi qu'il devint le lien traditionnel de l'école bolonaise entre son fondateur, le Francia, et ses réformateurs, les Carrache. Malheureusement pour lui, dans sa vieillesse ces illustres élèves firent un peu oublier le maître, et Fontana, après avoir mené un train de grand seigneur, après avoir vu son salon le joyeux rendez-vous de tous les artistes de son temps, serait mort dans un état voisin de la gêne, s'il n'eût été soutenu par sa fille.

• Parmi les nombreux ouvrages de ce maître, nous signalerons à Bologne : église de San-Salvatore, l'*Adoration des Mages*; — à la Madonna-del-Baracano, la *Dispute de sainte Catherine*; — à Santo-Giacomo-Maggiore, un *Saint Alexis faisant l'aumône et Baptême de Jésus-Christ* signé : *Prosper Fontana faciebat MDLXVI*; — au musée, *Un Enfant jouant avec un lion*, fresque transportée sur toile. Il avait peint à fresque la chapelle du palais public; cette salle servant aujourd'hui de dépôt pour les archives, les peintures de Fontana sont cachées par des armoires. Il ne reste plus rien de ses fresques à Saint-Étienne. — Au musée de Milan, on a de lui : une *Annonciation avec le Père éternel* dans le haut; — à Berlin : une *Adoration des Mages*; — à Dresde : *La Vierge allaitant l'Enfant-Jésus*, en présence de sainte Catherine, sainte Cécile et saint Joseph.

E. B—N.

Borghini, *Il Riposo*. — Oretti, *Memorie*. — Malvasia, *Felsina pittrice*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Vasari, *Vita*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Viardot, *Musées de l'Europe*. — M. A. Gallandi, *Tre Giorni in Bologna*.

\* FONTANA (Lavinia), fille de Prospero, peintre de l'école bolonaise, née à Bologne, en 1552, morte à Rome, en 1614, selon Oretti, Lanzi, Ticozzi et Campori, en 1602 si l'on en croit Orlandi, Malvasia et Winckelmann, dont l'opinion paraît moins probable. Lavinia épousa Gian-Paolo Zappi, d'une riche et noble famille d'Imola, peintre amateur, qui l'aida souvent dans les accessoires de ses tableaux; c'est à raison de ce mariage qu'on trouve quelquefois cette artiste désignée sous le nom de Lavinia Zappi; elle-même a signé plusieurs de ses ouvrages : *Lavinia Fontana de Zappi*.

Élève de son père, Lavinia l'imita pour le coloris, mais ne put l'égaliser pour le dessin et la composition; sentant elle-même son infériorité, elle s'adonna plus spécialement à la peinture de portraits, art dans lequel elle finit par égaler et quelquefois surpasser son père. Elle étudiait ses modèles avec une patience qui semble être plus particulière aux femmes, et elle réussissait à rendre avec fidélité jusqu'aux moindres linéaments des visages, jusqu'aux moindres détails des habillements, tels que les lui présentait la nature. Elle parvint à acquérir une telle suavité, une telle finesse de pinceau, surtout quand elle eut étudié les ouvrages du Carrache, que plusieurs de ses portraits ont pu être attribués au Guide. Dans tout

l'éclat de son talent, elle alla à Rome, où l'appelaient la protection de la famille Buoncompagni et surtout celle de son illustre chef, le pape Grégoire XIII, qui la nomma son peintre. Les dames romaines se disputèrent l'honneur d'obtenir d'elle leurs portraits, succès d'autant plus facile à comprendre que Lavinia avait l'art de flatter ses modèles sans s'éloigner de la ressemblance et de faire ressortir leurs avantages par l'élégance des ajustements. De son vivant comme après sa mort, elle fut célébrée à l'envi par les poètes et les orateurs, et dans l'école italienne il est peu de femmes qui aient égalé sa renommée.

Lavinia a laissé de nombreux ouvrages, dont nous indiquerons ici les principaux : à Bologne : à San-Giacomo-Maggiore, *La Vierge, Saint Côme et Saint Damien* ; à la Madonna-del-Baracano, *La Madone entre saint Joseph et saint Joachim* ; à Santa-Trinità, la *Nativité de la Vierge* ; aux Mendicanti, la *Multiplication des Pains* ; — à Sainte-Lucie, dans la sacristie, *Le Christ sur la Croix* ; enfin, au musée, *Saint François de Paule bénissant le fils de la duchesse Louise de Savoie (François I<sup>er</sup>)* ; — à Rome : à Sainte-Sabine-du-Mont-Aventin, un *Saint Dominique*, fort admiré ; à Santa-Maria-della-Pace, des *Saintes* peintes sur les pilastres du chœur ; la *Lapidation de saint Étienne*, l'un des plus grands tableaux de Lavinia, a péri dans l'incendie de Saint-Paul-hors-les-murs, le 15 juillet 1823 ; — à Florence, Galerie publique, *portrait de Lavinia* peint par elle-même ; *portrait de Fra Panigarola*, célèbre prédicateur milanais, *Le Christ apparaissant à la Madeleine, sous la figure d'un jardinier* ; galerie Pitti, un *portrait de femme* ; — à Naples, au musée, *La Samaritaine* ; — à Modène, à la galerie ducale, un *Religieux assis*, demi-figure ; sur le dossier du siège on lit : *Lavinia Font. de Zappis fec. MDLXXI* ; — à Milan, au musée de Brera, sept *portraits* ; — en Espagne, à l'Escurial, une *Sainte Famille* ; — à Berlin, au musée, *Venus et l'Amour* ; — à Dresde, au Musée, une *Sainte Famille*. Le musée du Louvre ne possède aucun ouvrage de cette artiste. Lavinia a peint plusieurs fois son propre portrait, soit à part, soit dans ses tableaux ; le plus frappant de tous est celui que l'on conserve à Imola, dans le palais Zappi.

E. B—N.

Orlandi, *Abbecedario*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Ticcozzi, *Dizionario*. — Baldimucci, *Notizie*. — Winkelmann, *Neues Mahter-Lexikon*. — Camponi, *Artisti negli Stati Estensi*. — Pistolesi, *Descrizione di Roma*. — Malvasia, *Pittura di Bologna*. — M. A. Gualandi, *Tre giorni in Bologna*. — M. A. Gualandi, *Memorie originali di Belle-Arti*. — Oretti, *Memorie*. — Baglione, *Vite de Pittori dal 1573 al 1642*. — Viardot, *Musées de l'Europe*. — Catalogues des Musées de Florence, Rome, Bologne, Milan, Naples, Modène, Dresde et Berlin. — *Magasin pittoresque*, t. XVI, 1848.

**FONTANA** (Giovanni), architecte italien, né à Mili, sur le lac de Côme, en 1540, mort à Rome, en 1611. Il vint jeune à Rome, dans cette

pêcha que les travaux ne fussent interrompus, en les faisant terminer à ses frais et en y consacrant le fruit de ses épargnes. Quand Montalto parvint au trône pontifical, il nomma sur-le-champ Fontana son premier architecte, et lui fit achever la coupole de la basilique de Saint-Pierre. Près de la vieille sacristie de cette basilique se trouvait caché, au milieu des décombres, un monument qui avait été transporté à Rome sous le règne de Caligula. Ce monument n'était autre qu'un obélisque long de 111 palmes et demi et large à sa base de douze palmes (le palme romain fait un peu plus de 8 pouces 3 lignes, ou environ 24 centimètres). Tous les prédécesseurs de Sixte-Quint avaient formé le projet de l'ériger sur la place de Saint-Pierre; mais la difficulté du transport, la diversité des moyens proposés en avaient toujours retardé l'exécution. Le nouveau pape, voulant éterniser la mémoire de son pontificat, résolut d'accomplir cette œuvre gigantesque : il s'adressa aux architectes, aux ingénieurs et aux mathématiciens les plus habiles d'Europe. Plus de 500 mémoires, dessins ou modèles arrivèrent à Rome; mais les opinions qui y étaient renfermées étaient si opposées les unes aux autres que Sixte-Quint se trouva forcé de s'en rapporter à Fontana pour avoir la solution de cet important problème. Fontana examina tous ces avis avec soin, et en soumit un au pape qui se trouvait en contradiction avec ceux-là. Il soutenait que l'obélisque devait être transporté couché jusque sur la place, et que là il fallait le relever au moyen de machines et de cabestans. Sixte-Quint lui fit faire cette expérience sur un petit obélisque du mausolée d'Auguste, couché dans une rue voisine : elle fut heureuse, et aussitôt ce projet fut accepté. Mais comme on conservait quelques doutes sur les moyens d'exécution, on lui adjoignit Giacomo della Porta et Bartholomeo Ammanati. Fontana, affligé du peu de confiance qu'on lui accordait, fit tant d'instances auprès de son bienfaiteur qu'on le laissa seul diriger cette entreprise. Alors il se mit à l'œuvre, fit creuser le terrain de la place de 60 palmes en carré sur 33 de profondeur, et renferma l'obélisque dans une charpente prodigieuse soutenue par huit pieux de bois. Pour qu'il n'arrivât aucun accident, la foule était tenue de se taire, afin qu'on entendît les sons des trompettes qui réglaient les mouvements et ceux des cymbales qui marquaient les repos. Enfin, après plusieurs essais tentés avec succès, le 10 septembre 1586, jour de l'entrée du duc de Piney-Luxembourg, ambassadeur de Henri III, à Rome, l'obélisque s'éleva majestueusement vers le ciel, et se placa sur son piedestal, à la grande joie de la multitude. Les ouvriers, glorieux des talents d'un tel maître, le portèrent en triomphe sur leurs épaules, et le promenèrent par la ville aux sons des instruments et des acclamations du peuple. Sixte V récompensa dignement son architecte :

il fit frapper des médailles en mémoire de cette journée, ennoblit Fontana, le créa chevalier de l'Éperon d'Or, lui donna en récompense 5,000 écus d'argent, et lui fit une pension annuelle de 2,000 écus d'or réversible sur ses héritiers. Mais il ne s'en tint pas là : il lui fit en outre don de la charpente et de tous les matériaux qui avaient servi à l'érection de cet obélisque, « ce qui fut estimé, dit un auteur contemporain, à plus de 20,000 écus ». La réputation de Fontana parcourut le monde, et chaque souverain désirait l'avoir dans son royaume; mais il resta à Rome, et, d'après les ordres de Sixte-Quint, il embellit cette antique cité. Il ouvrit des rues, éleva des obélisques sur les places, continua un grand nombre d'édifices remarquables, entre autres la bibliothèque du Vatican, acheva, sur le mont Quirinal, le palais pontifical dit de *Monte-Cavallo*, fit transporter des Thermes de Dioclétien sur la place voisine les deux groupes attribués à Phidias et à Praxitèle, représentant des dieux domptant des coursiers, et enfin répara les colonnes Antonine et Trajane. Fontana, comme tous les hommes qui atteignent à l'apogée de la gloire, eut des envieux, des accusateurs : on prétendit qu'il avait détourné à son profit des sommes considérables. Le pape eut la faiblesse de le croire, et son protégé tomba en discrédit. Alors Fontana accepta le titre d'architecte et de premier ingénieur que lui offrit le vice-roi de Sicile. Il se rendit à Naples en 1592, et s'y maria. Ses constructions dans cette ville sont : un palais pour le roi, où il mêla, sans beaucoup de succès, l'ordre dorique et ionique avec le composite, et plusieurs canaux. Il allait commencer le pont que construisit plus tard, sur les plans de Fontana, François Richetti, lorsque la mort vint le surprendre. Il fut inhumé en grande pompe dans l'église de Sainte-Anne. Son fils, Giulio-Cesare, lui fit ériger un superbe mausolée.

Fontana n'a laissé qu'un seul ouvrage sur l'architecture; il a pour titre : *Del modo tenuto nel trasportare l'obelisco Vaticano, e della fabbrica fatta da nostro signore Sisto V*; Rome, 1589, in-folio. On y trouve de curieux détails sur les procédés qu'il employa pour transporter et ériger l'obélisque du Vatican. Il fut réimprimé en 1604, en deux volumes in-folio. « Cet artiste, dit l'abbé de Fontenai, eut beaucoup de talent pour les mécaniques, mais son style en architecture n'est pas correct; il n'a point conservé aux différents ordres le caractère qui leur convient, et a donné dans le sec et dans le maigre. Malgré cela, le chevalier Dominique Fontana mérite un rang distingué parmi les architectes. » [E. BARRIS, dans l'*Encycl. des G. du M.*]

G. TIEZZI, *Dizionario*. — Quatremère de Quincy *Dictionnaire d'Architecture*.

**FONTANA** (Giulio-Cesare), fils du précédent, architecte italien, né à Rome, vivait au commencement du dix-septième siècle.





Orlandi, *Abbecedario*. — Romagnoli, *Cenni storico-artistici di Siena*. — Pistolesi, *Descrizione di Roma*. — Fontenai, *Dictionnaire des Artistes*. — Quatremère de Quincy, *Dictionnaire d'Architecture*. — Valery, *Voyages historiques et littéraires en Italie*. — *Magasin pittoresque*; 1839.

**FONTANA** (Agostino), comte SCAGNELLI, jurisconsulte italien, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il fut successivement juge à Plaisance, sénateur à Mantoue, enfin auditeur de rote à Bologne. On a de lui : *De Successione monasterii bonorum capacis*; Bologne, 1685, in-fol.; — *Amphitheatrum legale, seu bibliotheca legalis amplissima*; Parme, 1688, 5 vol. in-fol. Cet ouvrage est une sorte de répertoire dont les deux premiers volumes sont distribués par ordre alphabétique d'auteurs, tandis que les trois autres, rédigés par ordre de matières, renvoient aux premiers pour la bibliographie; — *Anomalogia, seu tractatus de omni genere expensarum*; — *Astrea criminalis, overo breve metodo di ben procedere nelle criminali*; vers 1688; — des Poésies dans le *Salmista toscano*; Bologne, 1688.

*Biografia univ.* (éd. de Venise).

**FONTANA** (Gaétan), astronome italien, né à Modène, en 1645, mort dans la même ville, le 25 juin 1719. Il se fit théatin, et professa dans les maisons de son ordre à Rome, à Padoue, à Vérone et à Modène. Il cultiva avec succès l'astronomie, la géographie et la physique. Dominique Cassini était en correspondance avec lui. Ce célèbre astronome dit, dans une de ses lettres, que de toutes les observations qu'il recevait, celles de Fontana étaient les plus exactes et les mieux faites. On a de Fontana : *Institutio physico-astronomica; adjecta in fine appendice geographica*; Modène, 1695, in-4°. On remarque dans cet ouvrage l'opinion de Fontana sur la cause du mouvement des corps célestes. Il ne pense pas qu'ils soient emportés par un fluide ambiant, et croit qu'ils se meuvent en vertu d'une force motrice qui leur est propre; — *Animadversiones in historiam sacro-politicam, præsertim chronologiam spectantes*; Modène, 1718, in-4°. On trouve dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences de Paris* (1701, 1704, 1706) des observations de Fontana sur des éclipses de soleil et de lune.

Wiedler, *Historia Astronomiæ*, ch. XV, 172. — Tiraboschi, *Storia della Letterat. Italiana*, t. VIII, p. 200.

**FONTANA** (Abbé Felice), naturaliste italien, né le 13 avril 1730, à Pomarole, petite bourgade du Tyrol, mort à Florence, le 9 mars 1803. Après avoir fait de bonnes études à Verone, à Parme, à Bologne, à Padoue, il fut nommé professeur de philosophie rationnelle à l'université de Pise. Pendant son professorat, l'abbé Fontana publia plusieurs traités de physiologie. Nous citerons ses *Expériences sur les parties irritables et sensibles*, dans le 3<sup>e</sup> volume des *Mémoires de Haller* (1757); son traité *Dei Moti dell'Iride* (Des Mouvements de l'Iris), publié à Lucques en

1767; ainsi que ses *Ricerche filosofiche sopra il veleno della vipera*. Cet ouvrage fut refondu et réimprimé à Florence, sous le titre de *Traité sur le Venin de la Vipère, sur les poisons américains, sur le laurier cerise et sur quelques autres poisons*; Florence, 2 vol. in-4°, avec figures. Nommé directeur du Muséum de Physique et d'Histoire naturelle de Florence par le grand-duc Pierre-Léopold, l'abbé Fontana fit à cette occasion plusieurs voyages scientifiques en France et en Angleterre, avec Jean Fabroni. Il consacra trente ans de son existence à enrichir le muséum de pièces nouvelles, et le rendit un des mieux assortis de toute l'Europe. On lui doit plus de 1,500 pièces anatomiques, parfaitement exécutées en cire. L'empereur Joseph II, lors de son voyage à Florence, le nomma chevalier du Saint-Empire, et lui commanda 150 pièces nouvelles, ainsi que le double de toutes celles qui existaient à Florence, pour le muséum de Vienne. Fontana publia successivement : *Descrizioni ed usi di alcuni strumenti per misurare la salubrità dell'aria*; Florence, 1775, in-8°; — *Sur la Physique animale*; Florence, 1776, in-4°; — *Recherches sur la nature de l'air déphlogistiqué et de l'air nitreux*; Paris, 1776, in-8°. Des expériences que Fontana avait faites sur ce sujet, et qui furent maladroitement répétées par un physicien jaloux, lui valurent quelques désagréments. Sa sympathie pour les idées révolutionnaires de la France l'exposa à des persécutions. Il fut emprisonné. Traité avec égards par l'armée française d'occupation en 1799, Fontana ne recouvra ni sa gaieté naturelle ni même son ancienne habileté. Il dut fournir à la France un double de ses pièces anatomiques; plus tard, il échoua dans la fabrication d'une statue anatomique colossale, qu'il avait entreprise. Réintégré dans ses fonctions par le roi d'Étrurie, Fontana fit encore paraître un livre intitulé : *Principes raisonnés sur la Génération*, et mourut bientôt après, des suites d'une chute. Ses restes furent déposés dans les caveaux de l'église de Santa-Croce. Il avait esquissé un travail sur la résurrection des animaux microscopiques, rotifères et anguilles, qu'il avait cru découvrir dans le seigle ergoté. On possède encore de lui une série d'articles scientifiques réunis en volume et traduits par Gibelin, d'Aix; Paris, 1781, in-8°.

G. VITALI.

*Enciclopedia popolare*; Turin, 1834. — Rabbe, Vielh et Sainte-Preuve, *Biographie universelle et portative*. — Mangli, *Elogio di Felice Fontana*; Milan, 1812.

**FONTANA** (Grégoire), mathématicien et physicien italien, frère du précédent, né à Rogarola, près de Roveredo, dans le Tyrol, le 7 décembre 1735, mort à Milan, le 24 août 1803. Après ses études, il entra dans la congrégation des *Écoles pies*, et fut envoyé à Sinigaglia comme professeur. Bientôt il prit du goût pour les mathématiques, qu'il étudia avec ardeur et avec un

tel succès qu'en 1767 le scowich dans les transcendantes, à commanda l'armée gnage de son estime bres de la Consult de sa vie, Fontana travaux, par suite santé. On a de lui sujets de physique, et à Pavie, de 1767 serés dans ceux d dans la collection *tiques et de Phys des Sciences*; 5 du de Turin; 4 dans rin. Entre autres dont l'*Hydrodyna* l'abbé Bossut.

Rabbe, etc., *Biogr.*

**FONTANA** (*Ma* rigine italienne, né mort le 8 novemb seize ans dans l'on grés dans toutes le siques et mathémati à la chaire de philos cie à Bologne. Il pa a Florence. Le com hardie, et lui donn ques, d'abord à Ma Fontana fut nommé Pavie, où il enseign que, la géométrie e retraite, et alla fin de Saint-Barnabé à seulement un sava excellent bibliophil des œuvres d'art. C mica; Paris, 1790, divers mémoires de l'*Institut nationa* le plus important de *servazioni storiche*. *Francesco Mauroli* François Maurolico caractères et les sc

Bazzarini, *Dizionario* *Itano* - Rabbe Bois portature des t ontemp

**FONTANA** (*Fra* cédent, prélat italie sal-Maggiore (duch le 19 mars 1822. l des Barnabites, il 1767. Dès qu'il eut gie, il accompagna l s'était alors fait i giste, et qui fut cha Marie Thérèse, d'al gre. A son retour e frère la direction de

beau. Enfin, il commença une édition in-4° des œuvres considérables du cardinal Gerbil, dont il fit paraître 15 vol.  
A. R.

*L'Ami de la Religion.*

**FONTANA** (*Gabriel*). Voyez **PAVERUS**.

**FONTANELLA** (*Francesco*), philologue italien, né à Venise, le 28 juin 1768, mort dans la même ville, le 22 mars 1827. Il étudia pour être prêtre, et acquit de bonne heure des connaissances étendues dans les langues orientales. Une dissertation sur la véritable orthographe du mot *Johannes*, et quelques autres travaux du même genre lui valurent une chaire de grammaire à Venise. Nommé professeur d'éloquence latine au lycée d'Udine lors de la réunion de Venise au royaume d'Italie, il fut destitué après 1814. Il se fit alors correcteur d'imprimerie. Le gouvernement autrichien vint au secours de Fontanella en le chargeant de dresser, avec G. Petretini, le catalogue de la bibliothèque *Zeniana*. Le patriarche Milesi le nomma professeur d'hébreu et de grec au séminaire de Venise; mais cette chaire ayant été supprimée, Fontanella revint à ses corrections d'épreuves, et ce fut jusqu'à sa mort sa principale ressource. On a de lui : *La Ortografia del nome Johannes*; Venise, 1790, in-8°; — *Prosodia che serve d'appendice alle regole generali della sintassi latina*; ibid., 1812, in-8°; — *Osservazioni sopra la seconda edizione dell' Iliade d'Omero, pubblicata da Vincenzo Monti*; ibid., 1814, in-8°; — *Lo Stampare non è per tutti farsa*; ibid., 1814, in-8°; — *Addenda ad Græcam Grammaticam*; Milan, 1819, in-8°; — *La Paleortoepeia della lettera græca H*; Venise, in-8°. L'auteur soutient que la lettre η doit se prononcer comme E; mais plus tard il revint sur cette opinion, et admit que la meilleure prononciation était I; — *Limen Grammaticum, sive prima græcæ linguæ rudimenta*; ibid., 1819, in-8°; — *Secunda Pars, sive syntaxis græcæ grammaticæ*; ibid., 1821, in-8°; — *Vocabolario Greco-Italiano et Italiano-Greco*; ibid., 1821, in-8°; — *Erudimenti della Lingua Greca*; ibid., 1822, in-8°; — *Memoria sopra la grammatica greca elementare ad uso delle classi III e IV del corso ginnasiale*; ibid., 1822, in-12; — *Vocabolario Ebraico-Italiano ed Italiano-Ebraico*; ibid., 1824, in-8°; — *Vita di Francesco Fontanella, prete Veneziano, scritta da lui medesimo*; ibid., 1825, in-8°; — *Quesito intorno all' opera : Ortografia enciclopedica universale della Lingua Italiana*; ibid., 1826, in-8°; — *Nuovissima Grammatica Italiana, per apprendere la lingua ebraica*; ibid., 1826, in-8°; — *Corso di Mitologia*; ibid., 1826, 2 vol. in-8°; — *Lettera alla Nazione Ebraica per eccitarla allo studio*; ibid., 1827, in-8°.

*Tratado, Biografia degli Italiani illustri.*

**FONTANELLE**. Voy. **DUBOIS**.

**FONTANELLI** (*Alphonse*), diplomate italien, né en 1757, à Reggio (Lombardie), mort

le 11 février 1821. Il fut introduit dès sa jeunesse à la cour d'Alphonse d'Este, qui le nomma un de ses chambellans et lui confia diverses missions auprès du gouvernement de Venise. Fontanelli devint plus tard ambassadeur à Rome, puis en Espagne. Sa piété, qui était très-vive, le décida à quitter le monde. Il entra dans les ordres, et consacra le reste de sa vie à des pratiques religieuses. On a de lui : *Oratio in ecclesia D. Prosperi habita in ejus die festo 7 cal. jul.* 1570; Reggio, in-8°.

Fontanelli, *Descrizione d'alcuni Discendenti di Giacomo seniore da Font. di Reg. in Lomb.*

**FONTANELLI** (*Alphonse-Vincent*, marquis DE), homme politique et littérateur italien, né à Reggio, en 1706, mort à Modène, le 3 décembre 1777. Il se fit connaître par ses voyages dans toute l'Europe, par ses liaisons et ses correspondances avec les premiers littérateurs de son temps, par son amour des lettres et par les emplois éminents qu'il occupa successivement. Colonel du régiment de La Mirandole, gouverneur du duché de Massa-Carrara, et membre de la junte chargée de gouverner le duché de Modène en l'absence du duc, Fontanelli se montra administrateur habile, et contribua beaucoup à l'embellissement de Modène. Outre un grand nombre de pièces de vers insérées dans divers recueils, Fontanelli composa des traductions restées manuscrites de diverses tragédies de Voltaire, de Racine, de Corneille.

Un autre membre de la même famille, *Alphonse-François FONTANELLI*, né à Bologne, le 20 décembre 1721, mort à Reggio, le 15 juin 1782, composa une histoire des membres de la famille Fontanelli, sous le titre de : *Descrizione d'alcuni Discendenti di Giacomo o Giacobino seniore da Fontanella di Reggio, in Lombardia*; Reggio, 1773, in-4°.

*Dizionario storico.*

**FONTANES** (*Louis*, marquis DE), poète et célèbre homme politique français, né à Niort (Poitou), le 6 mars 1757, mort à Paris, le 17 mars 1821. Issu d'une famille de protestants originaire d'Alais (Languedoc), le père de Fontanes professait la religion catholique. Ne jouissant d'aucune fortune, il exerça les fonctions d'inspecteur de manufactures, successivement à Saint-Gaudens, à Niort et aux Andelys. Ce fut dans cette dernière ville qu'après avoir fait ses études au collège de Niort, tenu par les pères de l'Oratoire, le jeune Louis de Fontanes vit éclore en lui les premières étincelles du feu poétique. Il perdit en 1774 son père, qui mourut à Nantes; c'était un homme instruit, et dont plusieurs bons écrits sur l'économie agricole et commerciale avaient été remarqués de Turgot. Aussi, lorsqu'à l'époque même de cette mort, celui-ci fut devenu contrôleur général des finances, il fit profiter le jeune poète de l'estime que lui avaient inspiré les talents de son père, et lui accorda une pension de 800 fr. Fontanes en jouit jusqu'en

1777, année où, Necker étant arrivé à la direction générale des finances, cette pension se supprimée par mesure d'économie. Fon qui perdit par là son unique revenu, se à Paris pour solliciter la révocation de la loi qui le dépouillait : il ne put l'obtenir, et pendant de longues années il se vit réduit à une situation voisine de l'indigence.

Comme tant d'autres poètes illustres, ne dut au sentiment de malheur ses premières inspirations. On n'en saurait méconnaître l'expression dans la pièce de vers intitulée *de mon cœur*, qu'il composa à seize ans, qui ne fut publiée qu'en 1778. Son penchant à la mélancolie fut encore augmenté par la mort de son frère aîné, Marcellin de Fontanes, vingt-et-un ans. Cette douleur ne contribua peu à donner au talent poétique de Fontanes un caractère de simplicité solennelle et religieuse qui en fait peut-être le plus grand charme. Aucun de ses ouvrages n'offre l'emphase d'un plus haut degré que le poème intitulé *Jour des Morts dans une campagne*. Les pièces déjà mentionnées, Fontanes fit paraître dans l'*Almanach des Muses*, de 1778 à 1781, *Forêt de Navarre*, *La Chartreuse de* divers fragments d'un poème sur *les Montagnes* et de l'*Essai sur l'Astronomie*, composé de peu d'étendue, mais remarquables par le rapport de la philosophie de la pensée et la poésie de l'expression. La traduction de l'*Essai sur l'Homme* de Pope, publiée en 1783, ne produisit que peu de sensation, l'élégance du style et la fidélité avec laquelle le traducteur avait rendu le sens du texte. L'essai de discours préliminaire, rempli d'aperçus ingénieux et profonds, éleva très-haut, dès ce début, la réputation de Fontanes comme prosateur. Le poème en un chant intitulé *Le Verger* parut en 1788. Plusieurs passages très-remarquables dans le genre descriptif en firent le succès; l'auteur a depuis étendu ce poème jusqu'à trois chants. L'*Essai sur l'Astronomie*, publié en 1789, et l'*Épître sur l'édit en faveur des non-catholiques*, couronnée la même année par l'Académie Française, assignèrent dès lors à Fontanes une place notable parmi les poètes contemporains. La Harpe dit tout haut qu'on lui devrait la ruine de l'école de Dorat, et il le couvrit avec ardeur de son patronage, auquel se joignit celui de Marmontel. À ce protectorat, qui ne fut pas sans utilité pour sa vogue et pour sa fortune, s'ajouta pour Fontanes l'honorable et solide amitié de MM. de Marnesia, de Boisjolin, Joubert et de Langrat, amitié qui fit le charme de toute sa vie.

Dans la première période de la révolution, un poème *seculaire sur la fédération de 1790* prouva que l'âme de Fontanes était ouverte aux sentiments les plus élevés du patriotisme, mais que chez lui l'amour de l'ordre et le respect des lois étaient indissolublement unis à l'amour de

littérature, au mois de novembre 1795, il en fit partie comme membre de la classe de Littérature et Beaux-Arts. Il en sortit au 18 fructidor, par une proscription que lui valut la part qu'il avait prise, avec La Harpe et l'abbé de Vauxcelles, à la rédaction du *Mémorial*, journal opposé au Directoire. Cailhava d'Estantieux (voy. ce mot) fut appelé à le remplacer à l'Institut. Échappé à la déportation, ce fut en Angleterre que Fontanes alla attendre la chute d'un pouvoir oppressant, dont la violence même décelait la faiblesse. A la même époque, le vicomte de Châteaubriand, que la terreur avait forcé de s'exiler, vint chercher un asile à Londres, et

cel  
am  
le  
en  
qu  
de  
vo  
le  
fin  
poi  
de  
du

l'intérieur, l'attacha à son administration, où il occupa pendant une année environ un emploi supérieur.

Il faut placer à cette même époque l'origine de la protection, osons même dire de la faveur, que Fontanes trouva auprès de M<sup>me</sup> Bacciochi, Élisabeth Bonaparte, l'aînée des sœurs du premier consul. Ce fut peut-être à ce puissant patronage qu'il dut sa promotion au corps législatif en février 1802, et d'être compris au nombre des premiers membres de la Légion d'Honneur, lors de la formation de cet ordre. Lors de la réorganisation de l'Institut, en février 1803, il y fut rappelé, et prit place dans la classe de la Langue et de la Littérature françaises, qui représentait l'Académie Française et en reprit le nom en 1816. Le 1<sup>er</sup> prairial an ix (22 mai 1801), Fontanes fit connaître par la voie de la presse que désormais il devenait étranger à la rédaction du *Mercure de France*. La date de cette déclaration marque dans sa vie le passage des habitudes de la littérature à celles de la politique. La même année, d'accord avec sa protectrice Élisabeth, Fontanes avait mis sous les yeux du premier consul un rapport tendant au rétablissement de l'empire de Charlemagne, et indiquant comme premier moyen la conclusion d'un concordat avec le pape. Le concordat fut promulgué au commencement de l'année suivante; au mois de janvier 1804, Fontanes fut nommé président du corps législatif, et la fin de la même année vit couronner Napoléon comme successeur de Charlemagne et empereur des Français. On sait que le mutisme imposé au corps législatif par les constitutions impériales n'admettait d'exception qu'à l'époque de l'ouverture et de la clôture des sessions et dans quelques autres occasions solennelles, où le président, parlant au nom de tous ses collègues, était admis à haranguer l'empereur. Du commencement de 1804 à la fin de 1808, Fontanes, constamment investi des fonctions de la présidence, s'acquitta de sa tâche comme orateur officiel de manière à justifier pleinement le témoignage que l'équitable amitié d'un grand écrivain lui rendit après sa mort. « Il maintint, dit Chateaubriand, la dignité de la parole sous un maître qui commandait un silence servile. »

Le 1<sup>er</sup> février 1804 Fontanes avait dit au premier consul : « Vous suivrez tranquillement le « cours de vos destinées, qui semblent entraîner « celles de l'univers. La nouvelle époque du « monde que vous devez fixer aura le temps de « recevoir de vous son éclat, son influence et sa « grandeur. » Le 5 janvier 1805, jour où fut inauguré dans la salle des séances du corps législatif le buste en marbre de l'empereur, Fontanes, qui présidait, dit à cette occasion : « La « première place était vacante, le plus digne a « dû la remplir : en y montant, il n'a détrôné « que l'anarchie qui régnait seule dans l'absence « de tous les pouvoirs légitimes. » Voilà par quelles paroles Fontanes saluait l'avènement d'un pouvoir

réparateur. Nous allons voir comment il savait mêler la leçon à la louange lorsque ce pouvoir déviait de la route d'équité qu'il avait d'abord suivie. A l'époque du procès de Georges Cadoudal, Pichegru et Moreau, une manifestation comminatoire ayant été provoquée par le gouvernement auprès du corps législatif, Fontanes la repoussa en disant : « Les lois seules ont le droit de con- « damner et d'absoudre, et le corps qui les sanc- « tionne doit attendre en silence leur jugement. » Le 24 mars, quatre jours seulement après le meurtre juridique du duc d'Enghien, Bonaparte fit clore la session législative; elle avait été marquée par l'achèvement du Code Civil. Fontanes, portant la parole au nom de l'assemblée, dit au premier consul : « La sagesse uniforme de vos « lois dans un empire immense en va réunir de « plus en plus tous les habitants. » Au mot *lois* Bonaparte fit substituer à l'impression le mot *mesures*, apologie indirecte d'un crime qui avait soulevé contre lui l'opinion. Fontanes réclama avec tant de force contre ce changement que l'expression textuelle de *lois* fut rétablie dans le *Moniteur*. Dans le même discours, l'orateur avait rappelé que c'est par des titres du même genre « que se recommande encore la mémoire de Justinien, quoiqu'il ait mérité de graves reproches. Les travaux des jurisconsultes qu'il rassembla autour de lui, avait-il ajouté, ont plus fait pour sa gloire que les triomphes de Bélisaire et de Narsès ».

C'est la hardiesse de quelques-unes de ses observations qui explique pourquoi la police impériale n'a jamais voulu autoriser l'impression du recueil de ses discours. En effet, l'éditeur fut toujours repoussé avec cette réponse : « C'est bien assez qu'on ait entendu ces discours une seule fois. » L'humeur qui avait dicté cette décision a laissé encore une trace dans le fait suivant : en 1806, un homme d'État, qui commençait alors sa carrière politique, ayant publié un ouvrage où il faisait l'éloge du pouvoir absolu, Fontanes fit insérer dans le *Mercur* une apologie de ce livre. On prétend que l'empereur lui dit à cette occasion : « Pour Dieu ! monsieur de Fontanes, laissez-nous au moins la république des lettres ». En supposant exact ce propos, rapporté par Montgaillard, nous laissons à juger si l'on doit en faire honneur à la franchise du grand capitaine.

Si la parole de Fontanes blessait parfois Napoléon, il n'en rendait pas moins justice à sa haute capacité; aussi ne balança-t-il pas à le mettre, sous le titre de *grand-maître*, à la tête de l'université, lorsqu'il la rétablit, en septembre 1808. Personne ne pouvait mieux mériter ce choix que l'homme qui à l'époque du sacre, faisant allusion à la loi du concordat, avait dit au pape : « La France, abjurant de trop longues « erreurs, donna les plus utiles leçons au genre « humain; elle sembla reconnaître devant lui « que toutes les pensées irréligieuses sont des



« pei  
 « le  
 « cie  
 unit  
 fut a  
 gran  
 born  
 vouli  
 gea i  
 tude  
 a la  
 mon  
 possit  
 gret  
 1814  
 le gr  
 « ni  
 « co  
 « sta  
 « qu  
 « ce  
 « qu  
 « for  
 « qu  
 « n'a  
 « tio  
 « eta  
 « sai

Le  
 juin  
 chau  
 siege  
 reste  
 en d  
 Ceux  
 leur  
 nemi  
 egale  
 le p  
 nous  
 nemi  
 son t  
 livre  
 victo  
 nean  
 le n  
*Diet*

L  
 hée a  
 matt  
 en re  
 neur  
 Jour  
 colle  
 vres  
 mem  
 ochi

(1)  
 deche  
 ture c  
 avait  
 provi  
 des lo

cadémie s'empessa de sanctionner ce vœu testamentaire, et le 21 juin 1821 M. Villemain vint occuper le fauteuil de Fontanes. La manière dont il loua son prédécesseur prouva que personne plus que lui n'était digne d'entrer en possession de son héritage.

Après la mort de Fontanes, tous ses manuscrits étaient devenus la propriété de sa fille unique, M<sup>me</sup> la comtesse Christine, chanoinesse du chapitre royal de Sainte-Anne de Bavière. Retirée depuis plusieurs années à Genève, elle ne paraissait plus songer à en faire jouir le public, lorsque M. Sainte-Beuve (voy. ce nom), que des intérêts littéraires avaient, en 1837, conduit en Suisse, reçut de sa confiance ce précieux dépôt. Par ses soins, et pour la première fois, les *Œuvres de Fontanes* ont été publiées, Paris, 1839, 2 vol. in-8°. Outre les divers ouvrages déjà mentionnés, ce recueil comprend : les 1<sup>er</sup>, 2<sup>e</sup> et 8<sup>e</sup> chants de *La Grèce délivrée*, seuls fragments qui restent de cette épopée; *La Maison rustique*; *Essai sur l'Astronomie*, en son entier; *Épître à mon ami Boisjolin sur l'emploi du temps*; *Les Livres saints*, poème; *Stances à M. de Châteaubriand sur Les Martyrs*, déjà imprimées à la suite de ce poème; *Les Tombeaux de Saint-Denis*, ode lue à l'Institut le 2 mai 1817, et plusieurs autres odes inédites. Un choix des morceaux de critique littéraire et des discours d'apparat, qui ont mérité à Fontanes la réputation de l'un de nos premiers prosateurs, complète cette collection, à laquelle viennent s'ajouter quelques pages de Châteaubriand, un travail critique et biographique par M. Sainte-Beuve, et un autre de Roger.

Au résumé, Fontanes fut un homme très-distingué, qui n'offre aucun des traits du grand homme. Comme poète, il réunit tout ce que peuvent donner l'étude, le travail et l'art, tout ce qui, en un mot, constitue le talent, en l'absence du génie. En effet, le souffle brûlant et spontané de l'inspiration anime trop rarement cette riche et brillante poésie, qui satisfait toujours, qu'on admire souvent, mais qui ne transporte jamais. Aussi Napoléon, appréciant à sa manière les productions de cet écrivain, disait-il en se frappant la poitrine : « Tout cela est bien, mais il n'y a pas de ça. » Comme prosateur, le talent de Fontanes est peut-être plus remarquable. Dans son style, l'harmonie la plus parfaite règne entre la pensée et l'expression, l'une et l'autre constamment justes, lucides et élevées : les tours sont simples avec noblesse, la phrase correcte avec élégance et variété ; jamais de termes ambitieux ou bizarres, jamais d'enluminures ni de faux brillants, mais aussi point de mouvements inattendus ni d'effets saisissants. La véhémence seule manque à cette prose, comme le seul enthousiasme manque à cette poésie. Le mérite incontestable de Fontanes lui valut de brillants succès ; sa conduite, toujours habile sans cesser

d'être honorable, lui ouvrit la route des honneurs. Dès lors il devait avoir des envieux et par conséquent des détracteurs : en revanche, ses qualités morales lui firent de nombreux et sincères amis. [P. A. VIEILLARD, dans *l'Encycl. des G. du M.*]

Montgaillard, *Hist. de la Révolution française*. — Villemain, *Éloge de Fontanes* ; dans le *Recueil de l'Académie*, 28 juin 1821. — Sainte-Beuve, *Œuvres des Deux Mondes*, 4<sup>e</sup> série, t. XVI, et dans les *Portraits littéraires*, t. II, édit. in-12. — Châteaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*.

**FONTANEY** (Jean de), missionnaire français, vivait en 1720. Il appartenait à la Société des Jésuites, professait les mathématiques dans le collège de cette compagnie à Paris, et était, comme astronome, membre correspondant de l'Académie des Sciences, lorsqu'il fut désigné pour faire partie d'une mission à la fois religieuse et scientifique. Cette mission, composée des PP. Tachard, Gerbillon, Leconte, Visdelou et Bouvet, était envoyée dans les mers de la Chine, sous la protection du gouvernement français. Durant le voyage, le P. Fontaney fit de nombreuses observations météorologiques, qu'il communiquait successivement à son ami Cassini. En septembre 1685, Fontaney arriva sur les côtes de l'Annam ; il y continua ses travaux astronomiques, et s'embarqua en juillet 1686 pour Macao ; mais les vents contraires, les tempêtes et l'ignorance de son équipage le forcèrent de rentrer à Siam. Le 19 juin 1687, il reprit la mer sur une jonque chinoise, et atterrit heureusement le 23 juillet suivant à Ning-Fo (province de Tche-Kiang). Trois mois plus tard, l'empereur Ching-Tsou-Jin-Hiang-Ti l'autorisa à venir jusqu'à Pé-King ; mais il ne le retint pas longtemps dans sa capitale, et le P. Fontaney dut se rendre à Kiang-Nan (Nan-King), où il arriva en mai 1688. Durant plus de deux ans, il y propagea le catholicisme ; mais, chose remarquable, il trouva dans les Portugais des ennemis acharnés. Bien que pratiquant le même dogme, ceux-ci lui suscitèrent toutes sortes d'entraves, et interceptèrent ses communications avec l'Europe. Le P. Fontaney fit deux voyages à Kouang-Toung (Anou) pour obtenir justice de cette violation des droits internationaux ; mais il trouva les mandarins chinois peu disposés à le satisfaire. Il s'adressa alors à l'empereur, qui le manda à Pé-King. Avant été assez heureux pour guérir Ching-Tsou d'une maladie grave, ce monarque lui accorda un logement dans la première enceinte de son palais. En 1699, Fontaney revint en Europe. Après un court séjour, il s'embarqua de nouveau pour la Chine, où il arriva vers juillet 1701, et se fixa à Thang-Tcheou (province de Fou-Kian). Il resta dans ce port jusqu'au 1<sup>er</sup> mars 1703, prit passage sur un bâtiment anglais, et descendit à Londres. Il demeura dans cette ville une année environ, s'entendit avec les supérieurs de son ordre, et retourna courageusement dans l'Asie centrale.

En octobre  
depuis lors  
conservé de  
*lettres inscrites*  
*édifiées*  
dont beaucoup  
l'ont été au  
des premiers  
Il a édité, l'  
*celle du*

Abbé de Ch.  
p. 19. Le  
*Tartarie et*  
Du Halde, Du

\* **FONTA**  
çais, mort  
qui furent  
teurs de la  
surtout la g  
desquelles i  
de Molière ;  
loin d'éprou  
Ouvre de m  
*Deux Mon*  
de lord Fee  
taney : *Bali*  
Paris, 1829,  
*lane et and*

*Rev. des De*  
quelot, *La fa*

**FONTA**  
ne), favorite  
ROUSSELLE.

\* **FONTA**  
geur français  
étudia d'abo  
l'École Nor  
des natural  
par M. le  
Orient aux  
sulat, il de  
par interim.  
sans autoris  
En 1846 il r  
à Singapore  
Il obtint ver  
pendant de  
Lettres. On  
pris par or  
l'année 182  
in-8°, avec u  
traite de la l  
des événements  
*Voyage en*  
1831-32, *Pr*  
*l'Inde et de*  
*et la mer l*  
et des article

*Diction de*  
Bourquetot, *Le*  
*males des Voy*

**FONTANA**

ment XI mourut sur ces entrefaites, et son successeur, Innocent XIII, disgracia le trop ardent avocat des droits temporels du saint-siège. Plus tard le successeur d'Innocent XIII, Benoît XIII, combla Fontanini de faveurs, le nomma archevêque titulaire d'Ancyre, et lui confia le soin de donner une nouvelle édition des *Décrets de Gratien*. Dans sa vieillesse, Fontanini, qui avait conservé le goût de la polémique, écrivit contre la prétention des évêques d'Arezzo à porter le pallium. Cette polémique assez futile excita la colère de Laurent Corsini (Clément XII), qui à son avènement au trône pontifical disgracia complètement Fontanini. Celui-ci se consola par le travail, et s'occupa avec beaucoup d'ardeur d'une *Histoire littéraire du Frioul*. Il ne put achever que la partie relative à Aquilée; elle fut publiée par son neveu Dominique Fontanini. Ses principaux ouvrages sont : *Della Masnade ed altri servi secondo l'uso de' Longobardi*; Venise, 1698, in-4°; — *Oratio de usu et præstantia bonarum litterarum*; Rome, 1704, in-4°; — *Vindiciæ antiquorum diplomatum contra Bartholomæum Germanium, libri II*; Rome, 1705, in-4°; — *Ragionamento della Eloquenza italiana, in lettera al marchese Giuseppe Orsi*; Rome, 1706, in-4°. Fontanini donna une édition très-modifiée et surtout très-augmentée de cet important ouvrage; Rome, 1736, in-4°. Sous cette forme, il fut l'objet d'une excellente critique de la part d'Apostolo Zeno. Le livre de Fontanini et les notes de Zeno ont été réimprimés ensemble; Venise, 1755, 2 vol. in-4°; — *De Antiquitatibus Hortæ*; Rome, 1708, in-4°; — *Il Dominio temporale della S. Sede apostolica sopra la città di Comacchio*; Rome, 1709, in-fol.; — *Seconda Difesa del medesimo dominio*; Rome, 1711, in-fol.; — *Risposta a varie scritture contra la S. Sede in proposito di Comacchio*; Rome, 1720, in-fol.; — *Bibliothecæ cardinalis Imperialis Catalogus*; Rome, 1711, in-fol.; — *Dissertatio de Corona ferrea Longobardorum*; Rome, 1717, in-4°; — *Della storia del dominio temporale della Sede Apostolica nel ducato di Parma e Piacenza*; Rome, 1720, in-fol.; — *Gratiani Decretorum Libri V, secundum Gregorianos Decretalium libros titulosque distincti, præfatione, scholiis et indicibus illustrati*; Rome, 1726, 2 t. in-fol.; — *Discus votivus argenteus commentario illustratus*; Rome, 1727, in-4°; — *Achates Isiacus annularis, commentariolo illustratus*; Pavie, 1728, in-4°; — *Codex constitutionum, quas summi pontifices ediderunt in solemni canonisatione sanctorum, a Joanne XXIII ad Benedictum XIII*; Rome, 1729, in-fol.; — *I Morali di S. Gregorio, ec., ridotti a facile lezione ed intelligenza*; Rome, 1714-1730, 4 tom. in-4°; — *Historiæ litterariæ Aquilejensis Libri V*; Rome, 1742, in-4°. C'est un ouvrage posthume, ainsi que les deux suivants : *Collationes, ovvero discorsi accade-*

*mici di storia ecclesiastica ed altro*; Venise, 1758, in-4°; — *Vita arcana di fra Paolo Sarpi*; Venise, 1803, in-8° : c'est une diatribe violente et souvent calomnieuse contre la mémoire de Paolo Sarpi.

Dominique Fontanini, *Vita del Fontanini*; Venet. 1758. — Liruti, *Notizie dei Letterati del Friuli*. — Fabroni, *Vita Italorum doctrina excellentium*, t. XIII, p. 202. — Tirpaldo, *Biografia degli Italiani illustri*, t. VII.

**FONTANON (Denys)**, médecin français, né à Montpellier, dans la seconde partie du quinzième siècle, mort en 1544. Il professa avec distinction la médecine à Montpellier. Ses leçons furent recueillies et publiées par Jean Reinier, sous ce titre : *Practica medica, seu de morborum internorum curatione, libri IV*; Lyon, 1550, in-8°. Luisini a tiré de cet ouvrage le chapitre intitulé : *Cephalalgia a gallico morbo Curatione*, et l'a inséré dans le premier tome de sa compilation.

Éloy, *Dict. hist. de la Médecine*. — *Biog. médical*.

**FONTANON (Antoine)**, jurisconsulte français, né en Auvergne, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Il étudia le droit à Bourges, et devint avocat au parlement de Paris. C'était un savant distingué, que Covarruvias appelait *vir maximæ apud Francos auctoritatis*. Ses principaux ouvrages ont pour titres : *Azonis ad singulas leges XII librorum codicis Justiniani Commentarius, ex bibliotheca Ant. Contii : accesserunt summaria copiosissima Ant. Fontanoni, in singulos titulos atque leges ejusdem commentarii*; Paris, 1577, in-fol.; — *La Pratique de Masuer, traduite de latin en françois, par Ant. Fontanon, et par lui illustrée d'annotations sur chacun titre*; Paris, 1577, in-4°, 6<sup>e</sup> édit., augmentée et illustrée de trois brefs traités : l'un, des successions; l'autre, des testaments; et le troisieme, de la quarte légitime, Falcidie, et Trebellianique; Lyon, 1594, in-4°; — *Les Édits et ordonnances des Roys de France, depuis saint Loys jusques à présent, etc.*; Paris, 1580, 4 vol. in-fol.; nouv. édit., revue et augmentée par Gabriel Michel (de La Roche-maillet); Paris, 1611, 3 vol. in-fol. Étienne Pasquier (*Lettres*, liv. IX) écrit au président Brisson que Fontanon a le premier, après Rebuffe, mais avec plus de succès, travaillé à mettre en ordre les ordonnances des rois de France. Les actes contenus dans ce recueil y sont placés, non suivant l'ordre chronologique, mais suivant l'ordre des matières. Ils ont été depuis insérés dans la collection ordonnée par Louis XIV, et publiée après sa mort, par de Laurière et ses continuateurs, sous le titre d'*Ordonnances des Rois de France de la troisième race, recueillies par ordre chronologique*; Paris, 1737-1849, 21 vol. in-fol.

E. REGNARD.

Denis Simon, *Ann. Bibl. des Auteurs de Droit*. — Taland, *Des plus célèbres Jurisc.* — La Croix du Maine et Du Verdier, *Bibl. franç.* — Morel, *Grand Dic-*

**ANUS**, poète latin, vi  
• l'ère chrétienne. D  
amours des nymphes  
leurs tout à fait inco  
• *Ponto*, IV, 14, 21.

**US** (*Nicolas*). *Voy.*  
**MODERATA**. *Voy.* P  
• *Voy.* **FUENTES**.

**MA** (*Jean-Alphonse*  
à Daimiel, vers 1560,  
la médecine à Alcalá  
chevalier de l'ordre d  
lui : *Medicorum inc*  
*u medicinæ christi*  
Henarez, 1598, in-4  
*ara mugeres penad*  
*medica*; Alcalá-de-I

ntonio, *Bibliotheca Hisp*  
**ICUS** (Maison des),  
ius étaient originaire  
plébéiens, et portai  
, de *Bulbus* et de *C*  
ibre de cette maison  
consulaires est C. F  
nsuls suppléants, en  
paux Fonteius sont :

**S** (*Titus*), lieuten  
en Espagne, en  
e et la mort de  
: Fonteius, alors  
ena comme commar  
s. Les soldats, ne le  
e cette tâche difficile,  
ficier d'un grade in  
s. Cependant, si ce  
it parle Frontin, c'éta  
un habile général.  
, XXX, 32, 33, 34, XXXI, 1  
7, 5.

**US** (*Cneius*), lieuten  
as Cepion, vivait vers  
avec son préteur, en  
ulaire à Asculum, da  
ce fut le signal de l

*pro Font*, 14, 17 — *Tit*  
*erculus*, II, 15. — *Appien*.

**S** (*Marcus*), ad  
ou précédent, vivait  
et l'ère chrétienne. C  
tre suivant les charg  
us, car le prenoi  
rontous fut fruct  
égalité à distribu  
colonne ou à adm  
recevoir entre les ann  
en 83, avec le titre  
égat en Macédoine, o  
des tribus thraces.



particulièrement d'érudition religieuse. Il travailla en ce genre à divers ouvrages qui ne portent point son nom, et fournit de nombreux extraits au *Journal de Trévoux*. Après la mort du père Longueval, il fut rappelé à Paris, et chargé de continuer l'*Histoire de l'Église gallicane*, dont ce père avait publié huit volumes in-4°; Fontenai donna le neuvième, le dixième, et le onzième presque entier. Il avait aussi rassemblé des matériaux pour une histoire des papes.

Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

**FONTENAY** (J.-B. BLAIN DE), peintre français, né à Caen, en 1654, mort à Paris, en 1715. Son grand-père, Jehan de Fontenay, travaillait à Fontainebleau avec les Dubois et les Fréminet. Son père, Claude de Fontenay, peintre du roi, mort le 12 octobre 1694, à l'âge de soixante-quinze ans, était protestant. Le jeune Fontenay, élevé dans la même croyance, fut placé chez Baptiste Monnoyer, célèbre peintre de fleurs. En 1685, Fontenay abjura le calvinisme et épousa la fille de Monnoyer. Initié par ce peintre à tous les secrets de l'art, il l'égala bientôt, et tous deux n'eurent pas de rival jusqu'à Van Huysum. Louis XIV employa Fontenay à Versailles, à Marly, à Compiègne, à Fontainebleau. Les buffets des salles à manger et les dessus de porte peints par cet habile artiste attestent une touche vraie et délicate, un pinceau léger et brillant.

D'Argenville, *Vies des Peintres français*.

**FONTENAY** (Louis-Abel DE BONAFONS, abbé DE), compilateur et journaliste français, né en 1737, à Castelnau-de-Brassac, près de Castres, mort à Paris, le 28 mars 1806. Il entra dans la Société de Jésus, et professa au collège de Tournon. Après la suppression de son ordre, il se rendit à Paris, et y publia, sous le nom d'abbé de Fontenay, quelques compilations utiles. Il prit une part active à la rédaction des *Affiches de Province* et du *Journal général de France*, et se montra un des plus ardents défenseurs des idées réactionnaires. Le 10 août le força de se réfugier à l'étranger. Rentré en France après le 18 brumaire, il renonça à la politique pour reprendre ses anciens travaux littéraires. On a de lui : *Antilogies et Fragments philosophiques*; Paris, 1774, 4 vol. in-12; — *Dictionnaire des Artistes*; Paris, 1777, 2 vol. in-8°; — *Abregé de la Vie des Peintres*; Paris, 1786, in-fol.; — *L'Ame des Bourbons, ou tableau historique des princes de l'auguste maison des Bourbons*; Paris, 1783-1790, 4 vol. in-12. L'abbé Fontenay publia aussi les *Tables de l'Histoire universelle* traduites de l'anglais, formant le XLVI<sup>e</sup> vol. in-4°; — la plus grande partie du texte de la *Galerie du Palais-Royal*; 1786-1808, 39 livraisons in-fol.; — des éditions augmentées du *Dictionnaire de l'Elocution française*, par Demandre; Paris, 1802, 2 vol. in-8°; — du *Dictionnaire géographique de Vosgien*; Paris, 1803, in-8°; — de la *Géographie moderne de l'acroix*; Paris, 1805, 2 vol. in-12.

Arnault, Jouy, Jay, *Biographie nouvelle des Contemporains*. — Quérard, *La France littéraire*.

**FONTENAY**. Voy. BASTARD et LA CREMAU-  
NIÈRE.

**FONTENAY-MARRUIL**. Voyez VAL (DE).

**FONTENAY**. Voy. COLDORÉ.

**FONTENELLE** (DE LA). Voy. LA FONTENELLE.

**FONTENELLE** (Bernard LE BOUYER ou LE BOVIER DE), célèbre écrivain français, qui s'essaya dans les genres les plus divers, fils d'un avocat au parlement de Rouen, et de Marthe Corneille, sœur de l'auteur du *Cid*, naquit à Rouen, le 11 février 1657, et mourut à Paris, le 9 janvier 1757. Ainsi, par sa vie, qui embrasse un siècle, il participe aux deux grandes époques de la littérature française; et l'on peut dire qu'il y a deux hommes en lui, le bel esprit du dix-septième siècle, et le philosophe du dix-huitième; le neveu du grand Corneille, et le contemporain de Voltaire; l'ingénieux écrivain d'une école un peu maniérée, et le dernier des cartésiens. Il forme l'anneau intermédiaire entre les deux âges. Témoin de toutes les révolutions de l'esprit humain accomplies dans cet intervalle de temps, il y a pris lui-même une part active, et si sa nature s'a détourné d'un rôle agressif, il a toujours le mérite incontesté d'avoir le premier rendu la philosophie et la science populaires en France.

Il avait fait d'assez brillantes études au collège des jésuites de sa ville natale; mais il n'eut pas le même succès dans la logique, hérissée alors de termes barbares. Il dit lui-même : « Je pris mon parti de ne rien entendre à la logique. Cependant, continuant de m'y appliquer, j'y entendis quelque chose; je vis bientôt que ce n'était pas la peine d'y rien entendre, que ce n'était que des mots. » Son père le destinant au barreau; il se fit recevoir avocat, et plaida même une cause, qu'il perdit. Promptement dégoûté de cette carrière, il se décida à suivre son penchant pour la littérature, et se rendit à Paris, auprès de son oncle Thomas Corneille, qui dirigeait alors le *Mercur galant* avec de Visé. La gloire du grand Corneille fut d'abord pour lui une amorce trompeuse; il débuta par des tragédies, et une épigramme de Racine nous apprend quel fut le sort de son *Aspar*, représenté en 1680.

Dès les premiers temps de son séjour à Paris, il s'était lié avec son compatriote l'abbé de Saint-Pierre, ce rêveur homme de bien, l'historien abbé de Vertot, et le mathématicien Varignon. Le premier les recevait dans une petite maison de la rue Saint-Jacques. « Nous nous rassemblions, dit Fontenelle, avec un extrême plaisir, jeunes, pleins de la première ardeur de savoir, fort unis, et, ce que nous ne comptons peut-être pas pour un assez grand bien, peu connus. »

Vers ce temps-là, s'était engagée la querelle des anciens et des modernes, dans laquelle Fontenelle prit parti avec Perrault et Lamotte-Montdard pour la supériorité des modernes, contre Boileau et Racine, qui soutenaient avec M<sup>me</sup> De-

cier la  
de di  
sont p  
par et  
avait  
ne sa  
leque  
enpoi  
Quan  
l'intri  
ses p  
cule,  
faire  
lesqu  
confi  
phane  
de *fi*  
pieces  
notre  
trême  
chauc  
Grèce  
d'Ari  
Theot  
sante  
nages  
vrais  
ses  
sur le

Il e  
poesi  
en 161  
nature  
de *B*  
*Andy*  
ville,  
vraye  
qu'il f  
d'alle  
en 16  
*l'île d*  
clarie  
de Di  
le tal  
la por  
encor  
quint  
même  
pont-é  
leurs  
mond  
en lan  
liberte  
dans l  
pense  
et : «  
sans  
prou  
prie,  
fois, il  
( *U* »  
A »

qui doit répondre de la sincérité de mes paroles, c'est que je ne suis ni théologien, ni philosophe de profession, ni homme d'aucun nom, en quelque espèce que ce soit; que, par conséquent, je ne suis nullement engagé à avoir raison, et que je puis avec honneur avouer que je me trompais, toutes les fois qu'on me le fera voir. » Ce petit écrit se termine par une réflexion dont le tour piquant relève encore la justesse : « La vérité n'a ni jeunesse ni vieillesse; les agréments de l'une ne la doivent pas faire aimer davantage, et les rides de l'autre ne lui doivent pas attirer plus de respect. »

Cartésien décidé, il resta toute sa vie fidèle à cette doctrine, mais sans aucun fanatisme. Aussi dit-il quelque part : « Il faut admirer toujours Descartes, et le suivre quelquefois. » — « Ce grand homme, écrit-il ailleurs, poussé par son génie et par la supériorité qu'il se sentait, quitta les anciens pour ne suivre que cette même raison que les anciens avaient suivie; et cette heureuse hardiesse, qui fut traitée de révolte, nous valut une infinité de vues nouvelles et utiles sur la physique et sur la géométrie. Alors on ouvrit les yeux, et l'on s'avisa de penser. »

De tous les titres de gloire de Fontenelle, ses *Éloges des Académiciens* (1) sont sans contredit le plus réel et le plus durable. En 1697, il avait été nommé secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences. Ce fut pour s'acquitter de ces fonctions qu'il écrivit l'histoire de cette académie depuis l'année 1666 jusqu'en 1699, et que pendant plus de quarante années il prononça les éloges des savants qui avaient appartenu à cette académie. Le recueil de ces Éloges forme assurément un des meilleurs livres de notre langue. On n'y retrouve plus l'afféterie qui dépare quelquefois les écrits de sa jeunesse : là sa manière est beaucoup plus simple; il sème toujours les aperçus spirituels, mais jamais aux dépens de la

vérité, et l'expression dont il la revêt emprunte une grâce particulière à son tour d'esprit, fin et délicat. Il fallait une grande variété de connaissances pour apprécier convenablement plusieurs générations de savants, astronomes, mathématiciens, chimistes, physiciens, naturalistes, médecins, philosophes. Fontenelle donna le premier exemple de cet esprit encyclopédique, de cette universalité, que Voltaire, après lui, devait reproduire avec tant d'éclat. Il possède en outre l'art d'intéresser à la vie studieuse de ces hommes dévoués à la science; il rend leurs découvertes accessibles aux gens du monde; tour à tour Vauban, Cassini, Tournefort, Malebranche, Leibnitz, Newton, en un mot tous les plus grands génies de l'Europe, passent devant nous avec leurs travaux et leurs systèmes, en nous communiquant une instruction aussi agréable que variée.

Ce qui caractérise essentiellement l'esprit de Fontenelle, c'est la justesse unie à la finesse. Il se rendit célèbre par le charme singulier qui s'attachait à sa conversation autant qu'à ses écrits. Il avait été reçu à l'Académie Française le 5 mai 1691. Doyen des trois académies, on l'appela le *Nestor de la littérature*, et il resta jusqu'à la fin de sa vie l'ornement de ces salons du dix-huitième siècle, qui méritent d'occuper une place dans l'histoire, car ils étaient le siège d'une puissance nouvelle, l'opinion publique. Tout, jusqu'aux agréments de son style, qui n'est pas irréprochable au jugement d'un goût sévère, a contribué à propager les lumières et à répandre le goût de la raison.

Cet esprit philosophique, que nous avons indiqué comme le véritable mérite de Fontenelle, il serait facile de le faire ressortir dans ses principaux ouvrages; il suffirait d'en extraire un certain nombre de maximes, d'observations justes, de réflexions à la fois fines et profondes, qui formeraient, pour ainsi dire, le code du bon sens, les règles de la méthode pratique, une sorte de métaphysique populaire, mise à la portée des gens du monde. On aurait ainsi le résumé et comme la quintessence de sa philosophie.

Dans sa réponse à l'évêque de Luçon (Bussy Rabutin), qui remplaçait Lamotte à l'Académie Française (6 mars 1732), il disait : « Il s'est répandu depuis un temps un esprit philosophique presque tout nouveau, une lumière qui n'avait guère éclairé nos ancêtres. » Cet esprit nouveau, qui devait faire la gloire et la puissance du dix-huitième siècle, se révèle de deux manières : en premier lieu par la méthode expérimentale, fondée sur l'observation des faits : « Comme on s'est avisé de consulter sur les choses naturelles la nature elle-même plutôt que les anciens, elle se laisse aisément découvrir; et assez souvent, pressée par de nouvelles expériences que l'on fait pour la sonder, elle accorde quelques-uns de ses secrets. » (*Histoire de l'Académie des Sciences*,

(1) Les éloges contenus dans cet ouvrage sont ceux de Cl. Bourdelin, Dan. Tauvry, Adr. Tullier, Vinc. Viviani, le marquis de L'Hôpital, Jacques Bernoulli, Guillaume Amontons, J.-B. Du Hamel, P. Sylv. Regis, le maréchal de Vauban, l'abbé J. Gallois, Den. Dodart, Jos. Pitton de Tournefort, Enl.-W. de Tschirnhaus, Fr. Poupard, J. Math. de Chazelles, Dom. Guglielmini, L. Carre, Cl. Berger, J.-Dom. Cassini, P. Blondin, Mart. Poll, L. Morin, Nic. Lemery, Guill. Humbert, le P. Nic. Malebranche, Jos. Sauveur, Ant. Parent, God. Guill. Leibnitz, Jacq. Ozanam, Th. de La Hire, de La Faye, Gay, Cresc. de Fagon, l'abbé de Louvois, P. Rem. de Montfort, Mich. Rolle, Bern. Renau d'Ellegaray, le marquis Dangeau, Gilles Fillean des Billecres, le marquis d'Argenson, Cl.-Ant. Couplet, J. Méry, P. Varrignon, le czar Pierre I<sup>er</sup>, Alex. Lître, H. Hartsoecker, Guill. Delisle, Nic. de Malezieu, Is. Newton, le P. Ch. Keyneau, le maréchal de Tallard, le P. Seb. Truchet, Fr. Bianchini, Jacq.-Th. Maraldi, J.-B.-H. du Trouquet de Valincourt, Guich.-Jos. Deverney, le comte Maraldi, Et.-Fr. Geoffroy, Fr. Ruysch, le pres. de Maisons, P. Chirac, le chev. de Louville, Th. de Fantet de Lagny, J.-B. Deschamps de Ressons, Jos. Saurin, Eust. Heru Boerhaave, Eust. Manfred, Ch.-Fr. de Cisternay du Fay. La première édition des *Éloges*, la moins complète, parut en 1706, une seconde édition fut publiée en 1719; Paris, 3 vol. in-12, une nouvelle édition, continue jusqu'en 1749, porte les dates de 1732 et 1736, 2 vol. in-49.

préface.) En second lieu, par les progrès de l'esprit géométrique : « Les mathématiques servent à donner à notre raison l'habitude et le premier pli du vrai. Elles nous apprennent à opérer sur les vérités, à en prendre le fil, souvent très-délié, et presque imperceptible... A mesure que ces sciences ont acquis plus d'étendue, les méthodes sont devenues plus simples et plus faciles. Enfin, les mathématiques n'ont pas seulement donné une infinité de vérités de l'espèce qui leur appartient, elles ont encore produit assez généralement dans les esprits une justesse plus précieuse que toutes ces vérités. »

Son sens droit avait deviné l'éclectisme : « Tout le monde ne sait pas voir : on prend pour l'objet entier la première face que le hasard nous en a présentée... Il n'est pas étonnant que l'on fasse quelques faux pas dans des routes nouvelles que l'on s'ouvre soi-même. L'esprit original, qui est ardent, vif et hardi, peut n'être pas toujours assez mesuré ni assez circonspect. » De cette manière d'envisager les connaissances humaines résulte comme conséquence naturelle la nécessité de la tolérance philosophique : « On voulut surtout qu'aucun système ne dominât dans l'Académie, à l'exclusion des autres, et qu'on laissât toujours toutes les portes ouvertes à la vérité. »

Et ailleurs : « Il y a un ordre qui règle nos progrès. Chaque connaissance ne se développe qu'après qu'un certain nombre de connaissances précédentes se sont développées, et quand son tour pour éclore est venu.... Quand une science ne fait que de naître, on ne peut guère attraper que des vérités dispersées qui ne se tiennent pas, et on les prouve chacune à part, comme l'on peut, et presque toujours avec beaucoup d'embarras. Mais quand un certain nombre de ces vérités désunies ont été trouvées, on voit en quoi elles s'accordent, et les principes généraux commencent à se montrer, non pas encore les plus généraux ou les premiers : il faut encore un plus grand nombre de vérités pour les forcer à paraître. Plusieurs petites branches que l'on tient d'abord séparément mènent à la grosse branche qui les produit, et plusieurs grosses branches mènent au tronc. — Un avantage d'avoir saisi les premiers principes serait que l'ordre se mettrait partout de lui-même, cet ordre qui embellit tout, qui fortifie les vérités par leur liaison. »

N'a-t-il pas parfaitement caractérisé Leibnitz, lorsqu'il l'appelle « un esprit universel, non pas seulement parce qu'il allait à tout, mais encore parce qu'il saisissait dans tout les principes les plus élevés et les plus généraux, ce qui est le caractère de la métaphysique » ?

Fontenelle, dans un de ses Éloges (celui de Duhamel), parle de raisonnements philosophiques qui ont dépouillé leur sécheresse naturelle, ou du moins ordinaire, en passant au travers d'une imagination fleurie et ornée, et qui n'y ont pris cependant que la juste dose d'agré-

ment qui leur convient. Ces paroles s'appliquent très-bien à lui-même, et il se trouve avoir donné ainsi l'idée la plus fidèle de son propre talent.

Tout ce que l'on raconte de son caractère le montre tout à fait assorti à la nature de son esprit. Ce qu'il prisait par-dessus tout, c'était la tranquillité. Ainsi s'explique ce mot bien connu : « Si j'avais la main pleine de vérités, je me garderais bien de l'ouvrir. » On lui demandait un jour comment il avait su se faire tant d'amis, et pas un ennemi : « Par deux axiomes, répondit-il, *Tout est possible, et Tout le monde a raison.* » Il craignait les émotions vives, il évitait celles qui troublent, et l'on a dit de lui qu'il n'avait jamais ni ri ni pleuré. On comprend par là comment il ne trouva jamais le pathétique dans ses tragédies, ni la verve dans aucune de ses pièces de théâtre. C'est de lui-même qu'il a dit : « Il me manqua d'aimer. » (*Églogue II.*) — « Ce n'est pas un cœur que vous avez là, lui disait un jour M<sup>me</sup> de Tencin en montrant sa poitrine, c'est de la cervelle, comme dans la tête. » — Cependant le sentiment de l'honnête ne lui a pas manqué, et lorsque l'abbé de Saint-Pierre fut exclu de l'Académie Française pour une censure que nous trouverions aujourd'hui fort modérée, une seule boule protesta dans l'urne contre cet excès de rigueur : ce fut celle de Fontenelle.

ARTAUD.

Tablet. *Mémoires sur la vie et les ouvrages de Fontenelle.* — Fouchy, *Éloge de Fontenelle*; dans les *Mém. de l'Acad. des Sciences* (1757) — Le Beau, *Éloge de Font.*; dans les *Mém. de l'Acad. des Ins. et Bell.-Lett.*, t. XXVII. — Garat, *Éloge de Font.* — Grimm, *Correspondance littér.* — Charma, *Biographie de Fontenelle* (1846). — Flourrens, *Fontenelle, Histoire de ses travaux et de sa vie.* — Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, t. III.

**FONTENETTES** (Louis de), médecin et poète burlesque français, né au Blanc (Berry), en 1612, mort à Poitiers, en octobre 1661. Il étudia la médecine à Paris et à Montpellier, où il fut reçu docteur, puis il alla s'établir successivement au Blanc, sa ville natale, et à Poitiers. On a de lui : *Anatomie des fautes contenues en la réponse au discours des maladies populaires de 1652*; Poitiers, 1653, in-8°; — *L'Hippocrate dépaïsé, ou la version paraphrasée de ses aphorismes en vers françois*; Paris, 1654, in-8°. Ce dernier ouvrage, dont la versification est plate et manque de sel, est dédié à Guy Patin, que l'auteur appelle son meilleur et plus fidèle ami.

H. B.

Eloil. *Dict. hist. de la Médecine.*

**FONTENU** (Louis-François de), archéologue français, né au château de Lilledon (Gâtinais), le 16 octobre 1667, mort le 4 septembre 1759. Élevé à Paris, au collège des Grassins, il embrassa la carrière ecclésiastique, où il se distingua par sa piété et son savoir. Ayant accompagné en 1700 le cardinal de Janson au conclave, il prit pendant son séjour à Rome le goût des antiquités. Il y étudia aussi la botanique sous Triumfetti. De retour à Paris, il se lia avec les savants qui composaient la société de M<sup>me</sup> de Lamoignon.

bert. Il fut reçu à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres en 1714. Il composa pour cette académie plus de vingt *Mémoires*, qui ont été imprimés, soit en entier, soit par extraits, dans le Recueil de l'Académie des Inscriptions. Ces *Mémoires*, écrits avec une élégante simplicité, contiennent de curieuses recherches sur plusieurs lieux de la France connus sous le nom de *Camp de César*; sur la source du Loiret; sur diverses médailles; sur quelques sujets de mythologie. Quoique d'une santé si délicate que jusqu'à trente ans on le crut poitrinaire, Fontenu dépassa l'âge de quatre-vingt-douze ans. Sa vie fut remplie d'actes de charité et de traits de bienfaisance, que sa mort seule révéla. On attribue à l'abbé Fontenu la traduction de *Theugène et Chariclée*, publiée à Paris, 1727, 2 vol. in-12.

Le Beau, *Histoire de l'Académie des Inscriptions*, t. XXIX, p. 349.

**FONTENY** (*Jacques DE*), poète et auteur dramatique français, vivait à la fin du seizième siècle. Il faisait partie de la Société des Confrères de la Passion. On a de lui : *Le Bocage d'amour*; Paris, 1578, 1615, in-12; — *Les Esbats poétiques*; Paris, 1587, in-12; — *Les Ressentiments de Jacques de Fonteny pour sa Célèste*; Paris, 1587, in-12; — *Anagrammes et Sonnets*, dédiés à la reine Marguerite; Paris, 1606, in-4°. On trouve dans le premier de ces recueils la *Pastorelle de la chaste Bergère*; dans le deuxième, la *Pastorelle du beau Pasteur*, et dans le troisième la *Galatée divinement délivrée*. Fonteny a aussi traduit en prose, de l'italien d'Andreini de Pistoja, les *Bravacheries du capitaine Spavante*; Paris, 1608, in-12. Le père Lelong cite sous le nom de Jacques de Fonteny les deux ouvrages historiques suivants : *Antiquités, fondations et singularités des villes et châteaux du royaume de France*; Paris, 1611, in-12; — *Sommaire Description de tous les chanceliers et gardes des sceaux, depuis le règne de Mérovée jusqu'au règne de Louis XIII, avec un discours de leur vie; revu et augmenté par Laurent Bouchel*; dans le 1<sup>er</sup> vol. de la *Bibliothèque du Droit français* de Laurent Bouchel; Paris, 1667, in-fol. On ignore s'il y a identité entre l'auteur de ces ouvrages historiques et le poète dont nous avons mentionné plus haut les pastorales, car nous n'avons aucun détail sur la vie ni de l'un ni de l'autre.

Chaudon et Delandine, *Dict. univ.* — Lelong, *Bibl. histor. de la France*.

**FONTETTE**. Voy. FEVRET.

**FONTEYN** (*Nicolas*), souvent désigné sous le nom latinisé de **FONTANUS**, médecin hollandais, né à Amsterdam, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il enseignait publiquement la médecine dans sa ville natale. On ignore les détails de sa vie, mais on connaît encore et on consulte avec fruit quelques-uns de ses nombreux ouvrages. En voici la liste : *Institutio-*

*nes pharmaceuticæ*; Amsterdam, 1633, in-12; — *Aphorismi Hippocratis methodice expositi, quibus accedit tractatus De Extractione Fatus mortui per unicum*; Amsterdam, 1633, in-12; — *Florilegium medicum*; Amsterdam, 1637, in-12; — *Responsionum et curationum medicinalium Liber unus*; Amsterdam, 1639, in-12; — *Auctuarium annotationum in praxim artis medicæ Remberti Dodonæi*; Amsterdam, 1640, in-8°; — *Observationum rariorum Analecta*; Amsterdam, 1641, in-4°; — *Annotationes ad Epitomen Anatomiz Andree Vesalii*; Amsterdam, 1642, in-fol.; — *Commentarius in Sebastianum Austriam de Puorum Morbis*; Amsterdam, 1642, in-12; — *Synagma medicum de Morbis Mulierum*; Amsterdam, 1644, in-12; — *Fons sive Origo FEBrium earumque remedia*; Amsterdam, 1644, in-12.

Floy, *Dict. hist. de la Médecine*. — Blog. médical.

**FONTEYRAUD** (*Alcide*), économiste français, né à l'île Maurice, le 15 octobre 1822, mort à Paris, le 12 août 1849. Amené tout jeune en France, il fut élève, puis professeur à l'École du Commerce, où il enseigna successivement l'histoire, la géographie, la littérature et enfin l'économie politique. Partisan déclaré de la liberté des échanges, il visita l'Angleterre en 1845, et assista aux grandes réunions de la ligne de libre échange ou des *free-traders*. A son retour à Paris, il fut un des fondateurs de l'association destinée à propager en France les idées des *libres échangistes*. Une attaque de choléra l'enleva, jeune encore, à la science qu'il était fait pour honorer. Fonteyraud a donné des articles dans divers recueils d'économie politique; les principaux sont : *La Ligue anglaise*; dans la *Revue britannique* de janvier 1846; — *La Vérité sur l'économie politique*; dans le *Journal des Économistes* (août et octobre 1848); — *Principes d'économie politique*; dans les *Cent Traités pour les connaissances les plus indispensables*; Paris, 1849, 2 vol. gr. in-8°. Ce petit traité a été composé en collaboration avec M. Wolowski, qui a mis à la première page la note suivante : « La rédaction appartient en majeure partie à mon ami et collaborateur A. Fonteyraud. Celui-ci a su donner une forme à la fois concise et claire aux idées qui nous sont communes. Si quelque erreur de doctrine était signalée, la responsabilité m'en appartient; mais si ce modeste opuscule a quelque valeur, le mérite en revient au jeune économiste, qui a bien voulu me prêter le concours de sa plume facile et de son esprit judicieux et pénétrant. » Fonteyraud a publié, dans la *Collection des principaux Économistes* (Paris, 1847), la traduction de divers ouvrages de Ricardo et de Malthus; il y a aussi inséré une *Notice sur la vie et les écrits de Ricardo*.

Blanqui, *Notice sur Fonteyraud*; dans le *Journal des Économistes*, t. XXIV, p. 149. — *Dict. de l'Économie politique*.



P0  
 pholo  
 ciple  
 à l'ri  
 et de  
 suite  
 Matll  
 avait  
 littér  
 ges I  
 sima  
 m-12  
 mais  
 de F  
 in-fol  
 1482  
 Anno  
 une  
 loris  
 Fab  
 Cre  
 P0  
 P0  
 vait ,  
 a de  
 nusc  
 n° V  
 roma  
 et de  
 Hssa  
 la m  
 ont p  
 Cat  
 P0  
 DE. M  
 franç  
 septiè  
 rôle i  
 le nu  
 une i  
 gasco  
 bileté  
 son l  
 or-bre  
 dévou  
 se joi  
 chete  
 plarsa  
 milés  
 plus C  
 d'abo  
 extrê  
 vicon  
 cié au  
 voyer  
 Mars  
 conch  
 Quanc  
 cèren  
 Mors  
 a Sed.

Lyonnais à accepter la nouvelle constitution décrétée par la Convention. Cependant, lorsqu'il vit les forces républicaines se disposer à bloquer la ville, Fonvielle quitta Lyon précipitamment; il traversa la Suisse, l'Italie et rentra à Marseille, par Gênes. Toulon était alors au pouvoir des étrangers, Fonvielle s'y rendit, et recommença ses publications royalistes; mais les républicains remportant chaque jour de nouveaux avantages, il crut prudent de s'embarquer. Il erra en Espagne, en Italie, alla trouver à Vérone Louis XVIII (24 septembre 1794), et se fit admettre au nombre des agents secrets de ce prince. La révolution du 9 thermidor venait d'avoir lieu, et lui permit de rentrer bientôt à Lyon; celledu 13 vendémiaire le força de fuir encore. Il essaya alors de renouer des intrigues à Marseille, mais il fut expulsé de nouveau. Vers le 18 fructidor (1797) il se trouvait à Paris; s'y croyant en danger, il partit pour l'Espagne. Il revint à Cette (15 août 1798), puis à Paris, écrivit quelques brochures dans l'intérêt du gouvernement consulaire, et reçut de Napoléon, devenu empereur, une place de chef de bureau au ministère de la guerre. Plus tard il entra à la Banque de France, et exploita des carrières de plâtre. Congédié lors de la rentrée des Bourbons (avril 1814), il fut, malgré ses pressantes sollicitations, repoussé de tout emploi public, et termina cette vie agitée dans la gêne la plus complète. Il se donnait les titres de chevalier de l'Éperon d'Or, de secrétaire fondateur de l'Académie des Ignorants, de fondateur sociétaire de celle des Bonnes Lettres, etc., etc. (1). On a de lui : *Momus régisseur de théâtre*, prologue en vers; Nîmes et Montpellier, 1788; — *Collot d'Herbois dans Lyon*, tragédie en cinq actes, en vers, an iii (1795), in-8°; — *Fonvielle à J.-M. Chénier, membre de l'Institut national de France, législateur, philosophe, orateur, poète avec privilège*; Paris, 1796, in-8°. Cet écrit attira l'attention de Chénier, et dans une de ses satires il plaça ce vers caractéristique :

Fonvielle en son patois osera nous louer !

— *Essai sur l'état actuel de la France au 1<sup>er</sup> mai 1796*; Paris, 1796, in-8°; — *Les Mœurs d'hier*, satire avec cette épigraphe : *Facit indignatio versum*; Paris, 1799, in-8°; — *Résultats possibles de la journée du 10 brumaire an viii, ou continuation des Essais sur l'état actuel de la France*; Paris, 1799, in-8°; — *Essais de Poésies*; Paris, 1800, in-8°, ou 2 vol. in-12 et in-18; — *Situation de la France et de l'Angleterre à la fin du dix-huitième siècle, ou conseils au gouvernement de la France, et réfutation de l'Essai sur les finances de la Grande-Bretagne* (de F. Gentz); Paris, 1800, 2 vol. in-8°; — *Essais historiques,*

*critiques, apologétiques et économique-politiques sur l'état de la France au 14 juillet 1804*; Paris, 1804, in-8°; — *Ali, ou les Karegites*, tragédie en cinq actes, 1811, in-8°; — *Considérations sur la situation commerciale de la France au dénoûment de la Révolution, sur les conséquences de la commotion qu'elle a éprouvée pendant vingt-cinq ans; sur les effets du rétablissement de la contrainte par corps pour dettes, et sur la nécessité urgente d'en suspendre l'action dans les circonstances actuelles*; Paris, 1814, in-8°; — *La Théorie des factieux dévoilée et jugée par ses résultats, ou essai sur l'état actuel de la France*; Paris, 1815, in-8°; — *Ode à Louis XVI, martyr*, présentée au roi à Vérone, en 1795; Paris, 1816, in-8°; — *Coup d'œil sur le budget; sur nos besoins; sur le projet d'emprunt; sur la théorie moderne du grand livre; sur nos ressources; sur nos vacillations politiques; et projet d'un emprunt pour acquitter notre contribution de guerre*; Paris, 1817, in-8°; — *Ode à la patrie*; Paris, 1817, in-8°; — *Condé mourant*, hommage à la mémoire du prince de Condé, stances; Paris, Didot, 1818, in-8°; — *Recueil de Fables*, dédié au roi; Paris, 1818, in-8°, avec augmentations successives, 1825, 1827, 1828, et dans les *Mémoires de l'Académie des Ignorants*; — *Examen critique et impartial du tableau de M. Girodet (Pygmalion et Galatée), ou lettre d'un amateur à un journaliste*; Paris, 1819, in-8°; — *Louis XVI, ou l'école des peuples*, tragédie en cinq actes et en vers, dédiée en 1794 à Islou (anagramme de Louis, alors régent de France à Vérone); Paris, 1820, in-8°, et dans les *Mémoires de l'Académie des Ignorants*, année 1823; — *Sur la congrégation des sœurs Saint-André*; Paris, 1820, in-8°, et dans le *Mercure royal*; — *Diomedon, ou le pouvoir des lois*, tragédie en cinq actes et en vers; Paris, 1820, in-8°; — *Annibal*, tragédie en cinq actes et en vers; Paris, 1821, in-8°; — *Arthur*, tragédie en cinq actes et en vers; Paris, 1821, in-8°; — *Sapho, ou le saut de Leucade*, tragédie en trois actes et en vers; Paris, 1821, in-8°; — *Théodebert, ou la régence de Brunehaut*, tragédie en cinq actes et en vers; Paris, 1821, in-8°; — *Hélène*, tragédie lyrique, trois actes; Paris, 1821, in-8°; — *Le Mauvais Joueur*, comédie en trois actes et en vers; Paris, 1822, in-8°; — *Voyage en Espagne en 1798*; Paris, 1822, in-8°. L'auteur prétend que son manuscrit lui avait été volé par les cosaques, lors du pillage de sa maison de Pantin, et qu'il lui fut renvoyé de Suisse en 1822 par un honnête inconnu; quoi qu'il en soit, c'est un ouvrage de circonstance, qui n'offre aucun intérêt; — *La Guerre d'Espagne*, poème; Paris, 1823, in-8°; — *Loi sur la réduction des rentes*, croquis d'un projet de rapport à faire à la chambre des pairs, au nom de la commission chargée de l'examen de la loi de réduction

(1) On a prétendu que Picard, le spirituel auteur du *Cal Blas de la Révolution*, avait puisé le type de son principal personnage, le perruquier gascon Giffard de Quinsac, dans les aventures du chevalier de Fonvielle.

des  
 his  
 4 v  
 qui  
 dar  
*Les*  
*et i*  
 du  
 dar  
 roi  
*tin*  
 in-l  
 pen  
 sa  
 ses  
 bon  
 de  
 prè  
 rec  
 acc  
 ent  
*fai*  
*l'eq*  
*vili*  
 per  
 que  
 que  
 de  
 dai  
 de  
 Trè  
 hon  
 put  
 con  
 por  
 Par  
 du  
 l'Ac  
 182  
 de .  
 teui  
 Ses  
 ble  
*lot*  
 con  
 gies  
 riel  
 troi  
 M  
 ble  
 par  
 to  
 por  
 F  
 drai  
 qu'l  
 tobi  
 à O  
 d'at  
 mer  
 de  
 thé

de son drame. Il fut, aussitôt après, poursuivi par une accusation d'une nature infamante, portée par un domestique que Foote avait renvoyé, et qui avait été, selon quelques rapports, excité par la vengeance d'une femme. Quoiqu'il fût acquitté par les suffrages unanimes des juges, ce procès l'affecta au point que sa santé déclina, et quelques mois après il fut atteint, sur le théâtre, d'une attaque de paralysie qui l'obligea de se retirer et de passer l'été à Brighton; de là il se rendit à Douvres, où il mourut.

On peut se faire une idée du caractère de Foote d'après la simple esquisse qui précède. Il était totalement dépourvu de délicatesse et de sensibilité; mais sa gaieté était irrésistible, ce qui le fit constamment admettre comme un agréable convive à la table des grands et des personnes d'humeur enjouée. Inépuisable en bons mots, il en faisait sur le théâtre comme en société, et son esprit caustique n'épargnait personne. Court et trapu, il avait la figure d'un gros réjou; ses yeux étaient d'une vivacité extrême, et, malgré sa jambe de bois, il était d'une étonnante mobilité. Comme auteur dramatique, il possédait au suprême degré la *vis comica* (verve comique), et il y a une force et un naturel dans certaines de ses esquisses de personnages qui ne seraient pas indignes même de Molière. A l'exception du *Maire de Garrat*, aucune de ses pièces, qui sont au nombre de vingt, n'est plus aujourd'hui représentée. Ses œuvres ont été publiées en 4 vol. in-8°; Londres, 1778; et en deux vol., Londres, 1797. Cooke a publié les *Mémoires of Samuel Foote*, Londres, 1805, ouvrage rempli d'anecdotes piquantes et comiques. [*Enc. des G. du M.*]

Baker, *Biog. dr.* — Boswell, *Life of Johnson*. — Chalmers, *Gen. Biog. Dict.* — *Revue brit.*, mai 1836.

FOOTE (Marie). Voy. HARRINGTON et STANHOPE (Charles).

\* FOPPA (Vincenzo), le jeune, peintre, né à Brescia, vers 1420, mort en 1492. Par sa naissance, ce maître appartient à l'école vénitienne; mais on doit plutôt le classer parmi les peintres milanais, car il fonda pendant son séjour à Milan, sous les règnes de Philippe Visconti et de François Sforce, une école florissante de peinture, qui précéda celle de Léonard de Vinci. Vasari dit, dans la vie du Scarpaccia, que vers le milieu du quinzième siècle on considérait Vincenzo comme un très-bon peintre; il écrit aussi, dans la vie de Michelozzo et de Filarete, que quelques-unes des constructions élevées par ces architectes sous François Sforce, c'est-à-dire de 1450 à 1466, sont ornées de peintures de Vincenzo Foppa de Lombardie, un des plus habiles maîtres qu'on eût pu trouver. A Bergame, à l'école Carrara, un petit tableau du *Christ entre les deux larrons* porte ces mots : *Vincentius Brixienensis fecit anno MCCCCLVI, mens. April.* Il n'est donc pas permis d'admettre avec Lomazzo que cet artiste ait pu être Milanais il

n'est pas supposable non plus que le peintre qui, suivant Rossi et Ridolfi, vivait en 1407 soit le même qui était dans toute la force de son talent en 1456, le même surtout que celui qui fut enterré en 1492, dans le premier cloître de San-Barnaba de Brescia, où l'on voit encore l'épithaphe *Excellentis ac eximii pictoris Vincentii de Foppis Ct. Br.* Force est donc d'admettre l'existence de deux artistes du même nom, tout en avouant que nous n'avons sur eux que des données fort incertaines.

On trouve dans les ouvrages du Foppa beaucoup de soin, un bon dessin, des raccourcis savants, un coloris vrai quoique un peu sec, des têtes et des costumes variés, mais peu de mouvement et des expressions parfois insignifiantes et communes. Foppa excella dans la perspective, mais il n'en fut pas l'inventeur, comme l'a prétendu Lomazzo; il ne fit qu'appliquer et peut-être perfectionner un art dont les premiers principes étaient dus à Pietro della Francesca.

Au musée de Milan est une fresque de Foppa apportée de l'église Santa-Maria di Brera; le style en est ancien et manqué de noblesse; elle représente *Saint Sébastien et trois archers*. Les ouvrages de ce maître sont nombreux à Brescia; on y voit au palais de la Loggia un tableau du *Rédempteur portant la croix*, et *Saint Faustin et Saint Jovite* peints sur mur; — à San-Barnaba, une *Cène* dans la sacristie; — A San-Pietro-in-Oliveto, un *Christ marchant au supplice*, l'un de ses meilleurs tableaux, et quelques fresques dans un corridor du séminaire attenant à cette église. Rossi dit que Foppa écrivit un ouvrage sur la peinture; mais cet ouvrage paraît être perdu. E. B—x.

Vasari, *Vite*. — Baldinucci, *Notizie, giunta di G. Pivcenza*. — Rossi, *Memorie delle Belle Arti*. — Ridolfi, *Vite de' Pittori Veneti*. — Lomazzo, *Idea del Tempio della Pittura*. — Zamboni, *Memorie intorno alle pubbliche Fabbriche più insigni della città di Brescia*. — Fed. Morici, *Guida di Brescia*. — Provano, *Guida di Milano*. — *Catalogo del Museo di Brera*. — Lazz, *Storia della Pittura*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Ticozzi, *Dizionario*.

FOPPENS (Jean-François), historien et bibliographe belge, né à Bruxelles, le 17 novembre 1689, mort à Malines, le 16 juillet 1761. Il était petit-fils, fils et frère d'imprimeurs à Bruxelles. Il commença chez les jésuites de cette ville ses études, qu'il termina à Louvain, au collège du Lys, où il donna, en 1713, des leçons de philosophie, qui attirèrent un grand nombre d'auditeurs. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il fut nommé chanoine de l'église collégiale de Saint-Martin à Alost. Devenu chanoine de la cathédrale de Bruges en 1721, il fut en même temps professeur de théologie au séminaire de cette ville. En 1729, il obtint un canonicat de l'église métropolitaine de Malines, en 1732 il fut créé archiprêtre, en 1737 pénitencier, et enfin en 1740 archidiacre et censeur des livres. La douceur de son caractère et son savoir lui avaient obtenu l'amitié du cardinal d'Alsace, archevêque





professeur de théologie et d'histoire ecclésiastique au Collège du Roi. Il prouva par ses ouvrages qu'il était parfaitement digne de remplir cette place. Il souscrivit aux articles du synode de Perth, et se montra très-favorable à l'introduction de l'épiscopat en Écosse. Il refusa en conséquence de signer la ligue nationale du Covenant dirigée précisément contre cette mesure, et fut exclu de sa chaire en 1640. En 1642 il passa en Hollande, et il y resta quelques années. De retour en Écosse, il vécut retiré dans ses domaines de Corse. Son principal ouvrage est intitulé : *Institutiones historico-theologicæ* ; Amsterdam, 1645, in-fol. C'est un vaste recueil, où, en traitant de la doctrine chrétienne, Forbes signale les différentes circonstances qui y ont successivement amené des changements, les diverses erreurs qui sont nées dans chaque siècle, les disputes et controverses qui y ont été agitées depuis les temps apostoliques jusqu'au dix-septième siècle. Il a rassemblé avec grand soin les passages des anciens auteurs ecclésiastiques relatifs aux sujets qu'il traite. Il parle rarement en son nom, mais il fait preuve dans ses citations de beaucoup de jugement et d'une immense érudition. Les *Œuvres* de J. Forbes ont été recueillies par Gutler, professeur de théologie à Deventer ; Amsterdam, 1703, 2 vol. in-fol.

Garden, *Vita Forbesii*, en tête de ses *Œuvres*. — Nicéron, *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres*, vol. XLII. — Chalmers, *Gen. biog. Dictionary*.

**FORBES (Guillaume)**, prélat écossais, premier évêque d'Édimbourg, de la famille des précédents, né vers 1585, à Aberdeen, mort à Édimbourg, le 1<sup>er</sup> avril 1634. Il fit rapidement ses études dans sa ville natale, et à l'âge de seize ans il se trouva en état de professer la logique au collège que Georges Marshal venait de fonder à Aberdeen. Il voyagea ensuite en Allemagne, et s'arrêta particulièrement dans les universités d'Helmstædt, d'Heidelberg et de Leyde. En revenant dans sa patrie, il passa par Londres, où on lui offrit la chaire de professeur d'hébreu à l'université d'Oxford ; il refusa, à cause de la faiblesse de sa santé. De retour en Écosse après une absence de cinq ans, il ne tarda pas à être nommé principal du collège de Marshal. Il quitta cette place pour celle de ministre à Édimbourg. Mais son penchant pour l'épiscopat et sa modération lui aliénèrent les presbytériens ardents, et il quitta cette ville pour revenir à Aberdeen. En 1633, Charles 1<sup>er</sup>, ayant érige Edimbourg en évêché, donna ce siège à Forbes ; mais celui-ci n'en jouit pas longtemps, car il mourut trois mois après son installation.

Guillaume Forbes, dit Nicéron, était très-bon dialecticien, et possédait très-bien les controverses, à quoi il avait d'abord eu lieu de s'appliquer et de s'exercer en Prusse, en Pologne et en Allemagne, où se trouvaient tant de partis divisés de sentiments au sujet de la religion. Il s'était flatté de concilier tous les différents

partis qui divisent la religion chrétienne ; mais, étant mort à quarante-neuf ans, il n'eut pas le temps d'avancer l'exécution d'un si grand projet ; il n'avait pas d'ailleurs assez de netteté ni dans les pensées ni dans le style. » Il laissa en manuscrit un ouvrage publié sous le titre de : *Considerationes modestæ controversiarum* ; Londres, 1658, in-8° ; Helmstædt, 1704 ; Francfort, 1717, in-8°.

Bayle, *Dictionnaire historique et critique*. — Nicéron, *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres*, vol. XLII.

**FORBES (Duncan)**, jurisconsulte écossais, né à Culloden, en 1685, mort en 1747. Il étudia dans les universités d'Édimbourg, d'Utrecht, de Leyde et de Paris, et peu après son retour en Écosse, en 1707, il exerça la profession d'avocat. Il devint successivement solliciteur général pour l'Écosse en 1717, député du comté d'Inverness au parlement en 1722, lord avocat en 1725, et lord président de la cour de la session en 1737. Pendant la révolte de 1745, il s'opposa énergiquement au prétendant ; la cour n'en refusa pas moins de le dédommager des sacrifices qu'il avait faits pour la cause royale. Il ressentit si vivement cette injustice qu'il en mourut de chagrin. Forbes était un érudit distingué, particulièrement versé dans l'hébreu. Il avait lu, dit-on, huit fois l'Ancien Testament dans l'original. On a de lui : *Thoughts on religion, a letter to a bishop on Hutchinson's writings ; reflections on incredulity* ; 1750, 2 vol. in-12. Ces trois ouvrages ont été traduits en français par Houbigant, 1768, 1775, in-8°. La correspondance de Forbes relative aux insurrections de 1713 et de 1745 a été publiée à Londres, 1815, in-4°.

Rose, *New general biographical Dictionary*.

**FORBES (Alexandre, lord de Pislugo)**, connu par son dévouement à la famille des Stuarts, né en Écosse, vers la fin du dix-septième siècle, mort en 1762. C'est, dit-on, le prototype du baron de Bradwardine dans le *Waverley* de Walter Scott. Il se déclara pour le prétendant, et commanda une troupe de cavalerie dans la révolte de 1745. Après la bataille de Culloden, il s'enfuit en France, et fut privé de ses biens et de ses titres. Il revint en Écosse en 1749, ne put pas obtenir que la sentence portée contre lui fût cassée, et mourut obscurément à Auchinries, dans le comté d'Aberdeen. Il avait publié, en 1734, des *Moral and philosophical Essays*.

Rose, *Biographical Dictionary*.

**FORBES (Guillaume, baronnet de Pislugo)**, biographe écossais, né en 1739, mort en 1807. Héritier d'une grande fortune, il contribua beaucoup au développement de la prospérité commerciale de son pays. Il fonda avec sir James Hunter Blair une des premières maisons de banque établies à Édimbourg. Dans ses relations d'affaires Forbes était très-libéral, et ses occupations financières ne l'empêchèrent pas de cal-

liver les lettres. Il fut un des premiers membres du célèbre club littéraire où figuraient Johnson, Burke, Reynolds, Garrick, et d'autres noms illustres. Il consacra les loisirs de ses dernières années à écrire la vie de son intime ami Beattie. Cet ouvrage est intitulé : *Memoirs of the life and writings of Dr James Beattie* ; 1806, 3 vol. in-4°.

*Athias. Africanum.* — Garton, *General Magographical Dictionary*.

\* **FORBES (John)**, botaniste et voyageur anglais, né en 1799, mort en Afrique, en 1834. Il était élève de Shepherd, directeur du jardin de botanique de Liverpool, se fit recevoir docteur en médecine, et fut chargé par la Société Horticole de Londres de recueillir des plantes rares ou nouvelles sur les côtes de l'Afrique orientale. A cet effet il partit en février 1822 à bord de l'escadre commandée par le capitaine William Owen, destinée à tenir une croisière contre la traite. Forbes avait déjà recueilli et expédié plusieurs collections remarquables, lorsqu'il entreprit de remonter le fleuve Zambesi ou Cuama, grand cours d'eau de l'Afrique centrale, qui se jette dans le canal Mozambique par 18° de lat. sud. L'intention de Forbes était de remonter le Zambesi jusqu'à l'établissement portugais de Zumbo, situé sur une île du fleuve, à trois cents lieues de son embouchure, ensuite, se dirigeant vers le sud, d'atteindre le cap de Bonne-Espérance ; mais il succomba sous la fatigue et la chaleur avant d'être arrivé à la moitié de sa course. On a de lui : *Observations on the climate of Penzance*, etc ; Londres, 1821, in-8°. Cet ouvrage est écrit dans le but de prouver que Penzance et le comté de Cornouailles (Cornwall) présentent tous les avantages que les poitrinaires vont chercher en Italie et dans le sud de la France. Le climat y est doux ; on y respire un air pur, moins humide que dans les autres parties de l'Angleterre.

A. DE L.

*Encyclopédie Britannica* — *Encyclopædia*, t. VII, p. 3°.

\* **FORBICINI (Eliodoro)**, peintre de l'école vénitienne, né à Verone, dans les premières années du seizième siècle, vivait en 1568. Il excella dans les arabesques, et fut employé par les plus habiles artistes de son temps, surtout par Bernardino Inghis et Felice Bruciasorci.

E. B—N.

*Orlando. Abberedario* — Ticozzi, *Dizionario*. — *Vocabolario*. — *Fonti*. — *Fonti*. — *Fonti della Pubblica*. — *Benvenuto*. — *Fonti della Pubblica*.

**FORBIN**, famille ancienne de Provence, dont les principaux membres sont :

**FORBIN (Polinaude de)**, seigneur de Souza, président de la chambre des comptes, et premier ministre du roi René l'Anglais, mort à Aix, en 1508. Il employa son crédit à soutenir les intérêts de Louis XI, qui avait eu soin de le gagner par des présents. Charles d'Angoulême, successeur de René, s'abandonna entièrement à la domination de Forbin, et se laissa persuader par lui de nommer

par son testament le roi de France son héritier universel. Après la mort du prince (1481), le premier ministre prit possession de la Provence au nom de Louis XI, réduisant à l'obéissance les partisans de René II, duc de Lorraine, assembla les états, par lesquels il fit reconnaître la validité du testament de Charles et l'autorité du roi, et accomplit enfin la réunion de cette belle province à la France, dont elle était séparée depuis les temps des premiers Carlovingiens. Louis donna en récompense de Forbin un pouvoir presque absolu sur ce nouveau domaine, en lui disant : « Tu m'as fait comte (de Provence), je te fais roi ; » paroles dont la maison de Forbin a fait sa devise.

Un de ses descendants, Gaspard de Forbin, seigneur de Solles et de Saint-Gaudet, député par la noblesse de Provence à l'assemblée des notables de Rouen, a laissé des mémoires, restés manuscrits, et intitulés : *Mémoire sur les troubles de Provence de 1575 à 1588*, in-4° ; — *Mémoire pour servir à l'histoire de Provence.... depuis le mois de mai 1588 jusqu'en 16 novembre 1597* ; ouvrage qui a beaucoup servi à César Nostradamus pour la rédaction de son *Histoire de Provence*.

*César Nostradamus, Histoire de Provence*. — *Bouche, Histoire de la Provence*. — *Histoire des hommes illustres de la Provence*. — *Le Bon, Dict. anap. de la France*.

**FORBIN (Claude de)**, célèbre marin français, né le 6 août 1656, au village de Gardanne, près d'Aix (Provence), mort à Marseille, le 4 mars 1733. Les premières années de sa vie furent marquées par une violence de caractère qui effraya ses parents, mais qui n'était chez lui que l'indice de la bravoure qu'il devait montrer plus tard. Quelques actes de sévérité, quelques exercices avec justice, aigrirent le jeune homme à un tel point qu'il s'enfuit un jour de la maison paternelle. Il se réfugia chez le commandeur de Forbin, son oncle, qui le reçut comme cadet à bord de la galère qu'il commandait, et il entra dans la marine sous le nom de chevalier de Forbin. Doué d'un esprit fin et naturellement porté à l'ironie, d'une figure charmante, d'une taille haute et d'une force physique extraordinaire, il abusa souvent de ces avantages, et des duels fréquents en résultèrent. Forbin déplora lui-même, dans les *Mémoires* qu'il a laissés sur sa vie, ces désordres de sa jeunesse, et il en attribue la cause à l'oisiveté dans laquelle vivaient alors les jeunes gardes de la marine.

Il fit sa première campagne en 1675 sur l'une des galères de l'armée navale aux ordres du maréchal de Vivonne, et il assista au combat de Messine, ainsi qu'au siège d'Agosta. Lors du retour de cette armée à Toulon, la compagnie des gardes de l'étendard, dont Forbin faisait partie, ayant été réformée, il entra dans la compagnie des mousquetaires que commandait le bailli de Forbin, son oncle, lieutenant général. En 1676, il prit parti avec ce corps aux sièges de Bouchain, d'Aire et de Comté, que dirigeait

Louis XIV en personne. Toutefois, entraîné par un goût invincible pour le service de mer, il y rentra l'année suivante, avec le grade d'enseigne de vaisseau. Après avoir été employé pendant deux ans à Brest à exercer les troupes de la marine, il passa à Rochefort, où il fut embarqué sur l'un des vaisseaux de l'armée commandée par le comte d'Estrées (*voy. ce nom*), avec laquelle il fit la campagne d'Amérique et de la Nouvelle-Espagne. Il prit part ensuite aux deux bombardements successifs qu'essuya Alger pendant le cours de l'année 1683 (*voy. Duquesne*). Les preuves multipliées de courage et d'intrépidité qu'il donna dans ces campagnes lui méritèrent le grade de lieutenant de vaisseau. En 1685 le chevalier de Forbin fut nommé major de l'ambassade envoyée auprès du roi de Siam. Les jésuites avaient persuadé à Louis XIV que ce prince était dans l'intention de se convertir au christianisme si on lui en facilitait les moyens. Le chevalier de Chaumont fut désigné comme ambassadeur, et l'abbé de Choisy lui fut adjoint, ainsi qu'un certain nombre de missionnaires. La navigation fut heureuse, et six mois après son départ de Brest l'ambassade débarquait à Siam. Elle y resta au moins trois mois. Le roi ne se fit point chrétien; mais, au départ de Chaumont, il fit proposer à Forbin de rester auprès de lui avec le titre d'amiral et de généralissime des troupes de l'empire. Forbin y consentit, quoique avec répugnance. Il fut assez bien traité tant que ses services furent nécessaires aux vues du négociant grec qui s'était élevé au rang de premier ministre; mais les intrigues, la fourberie et enfin la haine de cet homme faillirent être funestes au chevalier, et ce ne fut qu'après avoir éprouvé pendant deux ans toutes sortes d'avanies qu'il parvint, à force de résolution et de présence d'esprit, à se tirer de cette position difficile. Forbin revint la France en 1688. A son arrivée à Versailles, il apprit que, par suite de l'emploi qu'il avait accepté auprès du roi de Siam sans y avoir été autorisé, il avait été rayé des listes de la marine. Toutefois, sa disgrâce ne fut pas de longue durée: Louis XIV voulut voir le chevalier de Forbin; il l'interrogea sur les circonstances de son voyage, sur le royaume de Siam, et il fut si satisfait de ses réponses, qu'il ordonna au ministre de la marine, Seignelay, de le rétablir sur ses états et de lui faire payer ses appointements pour toute la durée de son absence.

La révolution qui précipita Jacques II du trône d'Angleterre alluma, en 1689, une guerre qui offrit au chevalier de Forbin plusieurs occasions de se signaler. Il alla prendre à Dunkerque le commandement d'une frégate de 16 canons, avec laquelle il fit une croisière dans la Manche. Rentré dans ce port, il en sortit quelques mois après avec Jean Bart (*voy. ce nom*), qui commandait une frégate de 24 canons, escortant un convoi destiné pour le port de Brest. Ils reçurent

ensuite l'ordre de se rendre au Havre, pour prendre un autre convoi qui avait la même destination. Arrivés par le travers de l'île de Wight, ils eurent connaissance de deux vaisseaux anglais de 50 canons qui leur donnèrent la chasse. Après s'être concertés sur les moyens de sauver leur convoi, ils n'en virent pas d'autre que d'aborder ces deux vaisseaux et de tâcher de s'en rendre maîtres. Le combat fut long et sanglant; mais enfin, obligées de céder à la supériorité de l'ennemi, les frégates françaises amenèrent leur pavillon. Le chevalier de Forbin avait reçu six blessures, et la moitié de son équipage avait été mis hors de combat. Jean Bart avait été blessé à la tête. Tous deux furent conduits à Plymouth. Entrepreneurs comme ils l'étaient, leur captivité ne pouvait être de longue durée: aussi à peine la nouvelle de leur affaire était-elle parvenue à la cour que Forbin y arrivait. Le ministre de la marine, en le voyant, ne put s'empêcher de lui témoigner son étonnement. « Eh! d'où venez-vous donc? lui dit Seignelay. — D'Angleterre. — Mais par où diable avez-vous passé? — Par la fenêtre, monseigneur. » En effet, Jean Bart et lui s'étaient sauvés de leur prison en sciant les barreaux d'une des fenêtres et au moyen de leurs draps.

Forbin brûlait du désir de prendre sa revanche sur les Anglais, et il pria le roi de lui confier le commandement d'un vaisseau. Quelques jours après il fut nommé capitaine de vaisseau, et le roi lui accorda une gratification de 400 écus pour l'indemniser de ses pertes. Lorsque le ministre informa Forbin de ces grâces, le généreux marin lui témoigna son étonnement de ce que Jean Bart n'eût point participé à ses récompenses, et demanda à Seignelay la permission de faire à ce sujet des représentations au roi. Le ministre, charmé de ces sentiments, lui procura une audience. Louis XIV se tourna vers le marquis de Louvois et M. de Seignelay, qui étaient à ses côtés, et leur dit: « Le chevalier de Forbin vient de faire une action bien généreuse, et qui n'a guère d'exemple à ma cour. » Jean Bart fut fait capitaine de vaisseau, et reçut en gratification la même somme que Forbin.

En 1690, Forbin commandait un vaisseau dans l'armée navale aux ordres du comte de Tourville, et il participa au combat qui eut lieu, le 30 juillet, à la hauteur de l'île de Wight, contre l'armée combinée anglaise et hollandaise. Il se rendit ensuite à Dunkerque pour y prendre le commandement de *La Perle*, frégate de 32 canons, qui faisait partie d'une division de six frégates commandée par Jean Bart. Quelques blocques par une forte escadre anglaise, ils parvinrent à sortir du port, et ils allèrent établir une croisière dans les mers du Nord, où ils firent un grand nombre de prises sur les Anglais et les Hollandais.

Au retour de cette campagne, Forbin se ren-

dit à Versailles, et Jean Bart l'y suivit. La tour était un pays tout neuf pour ce dernier : Forbin se chargea de l'y présenter. Et comme les manières brusques de l'illustre marin contrastaient avec les formes élégantes des courtisans, celui-ci disait souvent : « Allons voir le chevalier de Forbin qui mène l'ours ! »

Au combat de La Hogue (29 mai 1692), Forbin commandait un des vaisseaux de l'armée du comte de Tourville (voy. ce nom); placé au corps de bataille, il eut à soutenir le feu de plusieurs vaisseaux anglais, et il reçut une blessure très-grave. Son vaisseau fut du nombre de ceux qui échappèrent au désastre de l'armée française. A la journée de Lagos (27 juin 1693), où le maréchal de Tourville prit sa revanche sur les Anglais, Forbin, qui commandait un des vaisseaux de l'avant-garde, contribua puissamment à la déroute du convoi, en s'emparant de quatre bâtiments, dont trois furent brûlés à la côte. En 1696, Forbin accompagna le comte d'Estrées au siège et à la prise de Barcelone. En 1700 il fut nommé chevalier de Saint-Louis.

Dans la guerre de la succession d'Espagne, on lui confia le commandement d'une division de bâtiments légers, avec lesquels il fut chargé de croiser dans l'Adriatique pour intercepter les secours en vivres que les villes situées sur le golfe, et principalement Venise, pourraient faire passer à l'armée du prince Eugène en Italie. La mission était difficile et d'autant plus dangereuse dans son exécution que la république étant en paix avec la France, il fallait la ménager tout en l'empêchant de favoriser l'empereur. Forbin s'en tira en homme habile : il détruisit tous les bâtiments de commerce autrichiens qu'il rencontra dans le golfe, intercepta un grand nombre de navires vénitiens qu'il savait être chargés pour le compte de l'Autriche, et menaça même de brûler et de détruire tous ceux qui ne seraient pas munis de patentes spéciales indiquant leur destination. Ces mesures étaient si préjudiciables à l'empereur qu'il ordonna à son ambassadeur à Venise d'armer, le plus secrètement possible, un bâtiment en état de combattre la division française et de la détruire, si cela se pouvait. L'ambassadeur, pour remplir sa mission, fit choix d'un vaisseau anglais de 50 canons qui se trouvait dans le port, lequel devait être secondé par une frégate de 26, qui sortirait de Trieste. Forbin, instruit de cet armement, se dirige sur Venise et manœuvre de manière à n'y arriver que la nuit. Parvenu à l'entrée du port de Malamocco, il quitte son bâtiment avec cinquante hommes, qu'il embarque dans ses chaloupes, et se rend à l'endroit où était amarré le vaisseau objet de son expédition; il y arrive, l'aborde, tue tout ce qui résiste, fait prisonnier le capitaine ainsi que quelques-uns de ses officiers, et se retire après avoir mis le feu à ce bâtiment, qui, sautant au milieu du port avec un fracas épouvantable, y

causa les plus grands désastres. Ce trait d'audace intimida tellement les Vénitiens que leur alliance avec l'Angleterre et l'Autriche en fut troublée. Le bombardement de Trieste et l'incendie de Loucano, qui eurent lieu quelque temps après, rendirent Forbin si redoutable dans l'Adriatique que le souhait ordinaire que se faisaient entre eux les capitaines allant à la mer, après s'être réconfortés à saint Marc, était : *Iddio ci guardi dalla Dolina* (1) *e del cavaliere di Forbin*.

Au commencement de l'année 1706, le chevalier de Forbin reçut l'ordre de se rendre à la cour, où le ministre lui annonça que le roi lui confiait le commandement d'une escadre de huit bâtiments, dont l'armement devait avoir lieu à Dunkerque. Forbin, qui avait eu l'occasion de reconnaître combien était vicieux le système adopté dans les bureaux du ministère, de donner aux commandants d'escadre des instructions qui leur prescrivaient de point en point la route qu'ils avaient à tenir et les opérations qu'ils devaient exécuter, demanda au ministre de Pontchartrain qu'en lui indiquant seulement le but de son expédition il lui laissât le choix des moyens propres à le remplir. Le ministre consulta le roi, qui répondit : « Le chevalier de Forbin a raison; il faut se fier à lui et le laisser faire. » « Vous êtes bien heureux, lui dit le ministre; il n'y a en France que M. de Turenne et vous qui ayez eu carte blanche. » Forbin justifia complètement la confiance du monarque; car pendant les deux campagnes de 1706 et 1707 il désola le commerce des Anglais et des Hollandais dans les mers du Nord, poursuivit leurs vaisseaux jusque sur les côtes du Danemark et de la Russie, et prit, coula bas ou brûla plus de 180 bâtiments. En récompense de ces services, le roi l'éleva au grade de chef d'escadre et lui conféra le titre de comte.

En 1708, Louis XIV, ayant résolu de faire une tentative sur l'Écosse en faveur du prétendant, qu'on appelait alors Jacques III, ordonna l'armement à Dunkerque d'une flotte destinée à y transporter 6,000 hommes, commandés par le comte de Gacé, depuis maréchal de Matignon. Forbin fut choisi pour diriger et commander cette expédition. Aussi habile politique que marin intrépide, Forbin, qui avait calculé toutes les chances de la mission qui lui était confiée, osa représenter au roi les nombreuses difficultés qui s'opposaient au succès d'une descente en Écosse; mais Louis XIV, esclave de la promesse qu'il avait faite au prétendant, voulut être obéi. Trente bâtiments légers escortés par cinq vaisseaux de guerre, et sur lesquels étaient embarquées les troupes, sortirent du port de Dunkerque au mois de mars 1708, et se dirigèrent sur les côtes d'Écosse. Forbin se trouvait à en-

(1) *Dolina* est une espèce de météore que les marins de l'Adriatique regardent comme le présage d'une tempête prochaine.

Louis XIV en personne. Toutefois, entraîné par un goût invincible pour le service de mer, il y rentra l'année suivante, avec le grade d'enseigne de vaisseau. Après avoir été employé pendant deux ans à Brest à exercer les troupes de la marine, il passa à Rochefort, où il fut embarqué sur l'un des vaisseaux de l'armée commandée par le comte d'Estrées (*voy. ce nom*), avec laquelle il fit la campagne d'Amérique et de la Nouvelle-Espagne. Il prit part ensuite aux deux bombardements successifs qu'essuya Alger pendant le cours de l'année 1683 (*voy. DUQUESNE*). Les preuves multipliées de courage et d'intrépidité qu'il donna dans ces campagnes lui méritèrent le grade de lieutenant de vaisseau. En 1685 le chevalier de Forbin fut nommé major de l'ambassade envoyée auprès du roi de Siam. Les jésuites avaient persuadé à Louis XIV que ce prince était dans l'intention de se convertir au christianisme si on lui en facilitait les moyens. Le chevalier de Chaumont fut désigné comme ambassadeur, et l'abbé de Choisy lui fut adjoint, ainsi qu'un certain nombre de missionnaires. La navigation fut heureuse, et six mois après son départ de Brest l'ambassade débarquait à Siam. Elle y resta au moins trois mois. Le roi ne se fit point chrétien ; mais, au départ de Chaumont, il fit proposer à Forbin de rester auprès de lui avec le titre d'amiral et de généralissime des troupes de l'empire. Forbin y consentit, quoique avec répugnance. Il fut assez bien traité tant que ses services furent nécessaires aux vues du négociant grec qui s'était élevé au rang de premier ministre ; mais les intrigues, la fourberie et enfin la haine de cet homme faillirent être funestes au chevalier, et ce ne fut qu'après avoir éprouvé pendant deux ans toutes sortes d'avanies qu'il parvint, à force de résolution et de présence d'esprit, à se tirer de cette position difficile. Forbin revint la France en 1688. A son arrivée à Versailles, il apprit que, par suite de l'emploi qu'il avait accepté auprès du roi de Siam sans y avoir été autorisé, il avait été rayé des listes de la marine. Toutefois, sa disgrâce ne fut pas de longue durée : Louis XIV voulut voir le chevalier de Forbin ; il l'interrogea sur les circonstances de son voyage, sur le royaume de Siam, et il fut si satisfait de ses réponses, qu'il ordonna au ministre de la marine, Seignelay, de le rétablir sur ses états et de lui faire payer ses appointements pour toute la durée de son absence.

La révolution qui précipita Jacques II du trône d'Angleterre alluma, en 1689, une guerre qui offrit au chevalier de Forbin plusieurs occasions de se signaler. Il alla prendre à Dunkerque le commandement d'une frégate de 16 canons, avec laquelle il fit une croisière dans la Manche. Rentré dans ce port, il en sortit quelques mois après avec Jean Bart (*voy. ce nom*), qui commandait une frégate de 24 canons, escortant un convoi destiné pour le port de Brest. Ils reçurent

ensuite l'ordre de se rendre au Havre, pour prendre un autre convoi qui avait la même destination. Arrivés par le travers de l'île de Wight, ils eurent connaissance de deux vaisseaux anglais de 50 canons qui leur donnèrent la chasse. Après s'être concertés sur les moyens de sauver leur convoi, ils n'en virent pas d'autre que d'aborder ces deux vaisseaux et de tâcher de s'en rendre maîtres. Le combat fut long et sanglant ; mais enfin, obligées de céder à la supériorité de l'ennemi, les frégates françaises amenèrent leur pavillon. Le chevalier de Forbin avait reçu six blessures, et la moitié de son équipage avait été mis hors de combat. Jean Bart avait été blessé à la tête. Tous deux furent conduits à Plymouth. Entrepreneurs comme ils l'étaient, leur captivité ne pouvait être de longue durée : aussi à peine la nouvelle de leur affaire était-elle parvenue à la cour que Forbin y arrivait. Le ministre de la marine, en le voyant, ne put s'empêcher de lui témoigner son étonnement. « Eh ! d'où venez-vous donc ? lui dit Seignelay. — D'Angleterre. — Mais par où diable avez-vous passé ? — Par la fenêtre, monseigneur. » En effet, Jean Bart et lui s'étaient sauvés de leur prison en sciant les barreaux d'une des fenêtres et au moyen de leurs draps.

Forbin brûlait du désir de prendre sa revanche sur les Anglais, et il pria le roi de lui confier le commandement d'un vaisseau. Quelques jours après il fut nommé capitaine de vaisseau, et le roi lui accorda une gratification de 400 écus pour l'indemniser de ses pertes. Lorsque le ministre informa Forbin de ces grâces, le généreux marin lui témoigna son étonnement de ce que Jean Bart n'eût point participé à ses récompenses, et demanda à Seignelay la permission de faire à ce sujet des représentations au roi. Le ministre, charmé de ces sentiments, lui procura une audience. Louis XIV se tourna vers le marquis de Louvois et M. de Seignelay, qui étaient à ses côtés, et leur dit : « Le chevalier de Forbin vient de faire une action bien généreuse, et qui n'a guère d'exemple à ma cour. » Jean Bart fut fait capitaine de vaisseau, et reçut en gratification la même somme que Forbin.

En 1690, Forbin commandait un vaisseau dans l'armée navale aux ordres du comte de Tourville, et il participa au combat qui eut lieu, le 30 juillet, à la hauteur de l'île de Wight, contre l'armée combinée anglaise et hollandaise. Il se rendit ensuite à Dunkerque pour y prendre le commandement de *La Perle*, frégate de 32 canons, qui faisait partie d'une division de six frégates commandée par Jean Bart. Quelques blocques par une forte escadre anglaise, ils parvinrent à sortir du port, et ils allèrent établir une croisière dans les mers du Nord, où ils firent un grand nombre de prises sur les Anglais et les Hollandais.

Au retour de cette campagne, Forbin se ren-



dit à Versailles, et Jean Bart l'y suivit. La tour était un pays tout neuf pour ce dernier : Forbin se chargea de l'y présenter. Et comme les manières brusques de l'illustre marin contrastaient avec les formes élégantes des courtisans, ceux-ci disaient souvent : « Allons voir le chevalier de Forbin qui mène l'ours ! »

Au combat de La Hogue (29 mai 1692), Forbin commandait un des vaisseaux de l'armée du comte de Tourville (voy. ce nom); placé au corps de bataille, il eut à soutenir le feu de plusieurs vaisseaux anglais, et il reçut une blessure très-grave. Son vaisseau fut du nombre de ceux qui échappèrent au désastre de l'armée française. A la journée de Lagos (27 juin 1693), où le maréchal de Tourville prit sa revanche sur les Anglais, Forbin, qui commandait un des vaisseaux de l'avant-garde, contribua puissamment à la déroute du convoi, en s'emparant de quatre bâtiments, dont trois furent brûlés à la côte. En 1696, Forbin accompagna le comte d'Estrées au siège et à la prise de Barcelone. En 1700 il fut nommé chevalier de Saint-Louis.

Dans la guerre de la succession d'Espagne, on lui confia le commandement d'une division de bâtiments légers, avec lesquels il fut chargé de croiser dans l'Adriatique pour intercepter les secours en vivres que les villes situées sur le golfe, et principalement Venise, pourraient faire passer à l'armée du prince Eugène en Italie. La mission était difficile et d'autant plus dangereuse dans son exécution que la république étant en paix avec la France, il fallait la ménager tout en l'empêchant de favoriser l'empereur. Forbin s'en tira en homme habile : il détruisit tous les bâtiments de commerce autrichiens qu'il rencontra dans le golfe, intercepta un grand nombre de navires vénitiens qu'il savait être chargés pour le compte de l'Autriche, et menaça même de brûler et de détruire tous ceux qui ne seraient pas munis de patentes spéciales indiquant leur destination. Ces mesures étaient si préjudiciables à l'empereur qu'il ordonna à son ambassadeur à Venise d'armer, le plus secrètement possible, un bâtiment en état de combattre la division française et de la détruire, si cela se pouvait. L'ambassadeur, pour remplir sa mission, fit choix d'un vaisseau anglais de 50 canons qui se trouvait dans le port, lequel devait être secondé par une frégate de 26, qui sortirait de Trieste. Forbin, instruit de cet armement, se dirige sur Venise et manœuvre de manière à n'y arriver que la nuit. Parvenu à l'entrée du port de Malamocco, il quitte son bâtiment avec cinquante hommes, qu'il embarque dans ses chaloupes, et se rend à l'endroit où était amarré le vaisseau objet de son expédition; il y arrive, l'aborde, tue tout ce qui résiste, fait prisonnier le capitaine ainsi que quelques-uns de ses officiers, et se retire après avoir mis le feu à ce bâtiment, qui, sautant au milieu du port avec un fracas épouvantable, y

causa les plus grands désastres. Ce trait d'audace intimida tellement les Vénitiens que leur alliance avec l'Angleterre et l'Autriche en fut troublée. Le bombardement de Trieste et l'incendie de Locarno, qui eurent lieu quelque temps après, rendirent Forbin si redoutable dans l'Adriatique que le souhait ordinaire que se faisaient entre eux les capitaines allant à la mer, après s'être réconfortés à saint Marc, était : *l'odio ei guardi della Dolina* (1) *è del cavaliere di Forbino*.

Au commencement de l'année 1706, le chevalier de Forbin reçut l'ordre de se rendre à la cour, où le ministre lui annonça que le roi lui confiait le commandement d'une escadre de huit bâtiments, dont l'armement devait avoir lieu à Dunkerque. Forbin, qui avait eu l'occasion de reconnaître combien était vicieux le système adopté dans les bureaux du ministère, de donner aux commandants d'escadre des instructions qui leur prescrivaient de point en point la route qu'ils avaient à tenir et les opérations qu'ils devaient exécuter, demanda au ministre de Pontchartrain qu'en lui indiquant seulement le but de son expédition il lui laissât le choix des moyens propres à le remplir. Le ministre consulta le roi, qui répondit : « Le chevalier de Forbin a raison; il faut se fier à lui et le laisser faire. » « Vous êtes bien heureux, lui dit le ministre; il n'y a en France que M. de Turenne et vous qui ayez eu carte blanche. » Forbin justifia complètement la confiance du monarque; car pendant les deux campagnes de 1706 et 1707 il désola le commerce des Anglais et des Hollandais dans les mers du Nord, poursuivit leurs vaisseaux jusque sur les côtes du Danemark et de la Russie, et prit, coula bas ou brûla plus de 180 bâtiments. En récompense de ces services, le roi l'éleva au grade de chef d'escadre et lui conféra le titre de comte.

En 1708, Louis XIV, ayant résolu de faire une tentative sur l'Écosse en faveur du prétendant, qu'on appelait alors Jacques III, ordonna l'armement à Dunkerque d'une flotte destinée à y transporter 6,000 hommes, commandés par le comte de Gacé, depuis maréchal de Matignon. Forbin fut choisi pour diriger et commander cette expédition. Aussi habile politique que marin intrépide, Forbin, qui avait calculé toutes les chances de la mission qui lui était confiée, osa représenter au roi les nombreuses difficultés qui s'opposaient au succès d'une descente en Écosse; mais Louis XIV, esclave de la promesse qu'il avait faite au prétendant, voulut être obéi. Trente bâtiments légers escortés par cinq vaisseaux de guerre, et sur lesquels étaient embarquées les troupes, sortirent du port de Dunkerque au mois de mars 1708, et se dirigèrent sur les côtes d'Écosse. Forbin se trouvait à en-

(1) *Dolina* est une espèce de météore que les marins de l'Adriatique regardent comme le présage d'une tempête prochain.

viron trois lieues de l'entrée de la rivière d'Édimbourg, lorsqu'on signala une armée anglaise forte de 38 vaisseaux. La flotte française prit chasse, et les manœuvres du comte de Forbin furent si habiles qu'il parvint à regagner Dunkerque, trois semaines après en être sorti, n'ayant perdu qu'un seul de ses vaisseaux tombé au pouvoir des Anglais. Lorsque Forbin reparut à la cour, à la suite de cette expédition, il y trouva les esprits aigris et animés contre lui; et comme son caractère franc ne pouvait supporter les cabales, les sourdes menées, il se décida à se retirer. Le vieux roi, mal conseillé, ne sut pas conserver à son service un homme qui était à cette époque l'un des plus fermes soutiens de sa gloire. Il consentit à la retraite de Forbin, qui passa le reste de sa vie dans une maison de campagne près de Marseille. [HENNEQUIN, dans l'*Encyc. des G. du M.*]

Reboulet et le P. Le Comte, *Mémoires de Claude, comte de Forbin* (redigés sur les notes de Forbin lui-même); Amsterdam, 1780, 2 vol. in-12. — Richer, *Vie de Forbin*.

**FORBIN** (*Gaspard-François-Anne DE*), mathématicien français, de la même famille que le précédent, né à Aix (Provence), le 8 juillet 1718, mort vers 1780. Il embrassa d'abord la carrière militaire, et devint chevalier de Malte. Il se livra ensuite à l'étude des sciences mathématiques et physiques. Il publia sous le voile de l'anonyme des ouvrages scientifiques plus remarquables par les paradoxes que par le savoir; en voici les titres : *Accord de la foi avec la raison dans la manière de présenter le système physique du monde et d'expliquer les différents mystères de la religion*; Cologne et Paris, 1757, 2 vol. in-12; — *Exposition géométrique des principales erreurs de Newton sur la génération du cercle et de l'ellipse*; Paris, 1761, in-12; — *Éléments des forces centrales*; Paris, 1774, in-8°.

Barbier, *Examen critique des Diction. historiques*.

**FORBIN** (*Louis-Nicolas-Philippe-Auguste*, comte DE), peintre et archéologue français, né au château de La Roque d'Anthéron, sur les bords de la Durance (Bouches-du-Rhône), le 19 août 1777, mort à Paris, le 23 février 1841. Cadet de l'ancienne famille de Forbin, il fut en naissant décoré de la croix de l'ordre de Malte. Le soin de son enfance fut, dit-on, confié à une paysanne. Avant d'apprendre à lire et à écrire, il essayait déjà de dessiner. Un peintre de paysage, nommé Constantin, qui habitait la ville d'Aix, fut son premier maître dans l'étude régulière du dessin. C'est dans son école que Forbin connut Granet, et dès lors se forma entre eux cette amitié qui devait durer toute leur vie. La révolution fit partir sa famille pour Lyon. Il s'y trouvait avec ses parents lors de l'insurrection de cette ville contre la Convention. Il combattit à côté de son gouverneur, qui y perdit un bras. Son extrême jeunesse sauva Forbin; mais son père perit victime des vengeances révolutionnaires. La

marquise de Forbin, sans ressources, se retira avec ses enfants, à Vienne en Dauphiné, et y vécut dans l'obscurité.

Le goût du jeune Auguste de Forbin pour le dessin se développa de plus en plus. Il avait reçu à Lyon des leçons de Boissieu : il se mit à reproduire les sites du Viennois, du Beaujolais et du Lyonnais dans des dessins au lavis à la manière de son maître, qu'il imitait parfaitement. Après deux années passées ainsi, madame de Forbin put ramener ses enfants en Provence et y recueillir les débris de sa fortune. Le jeune Forbin avait retrouvé son ami Granet, et chaque jour ils faisaient ensemble des excursions artistiques dans le pays. Cependant le Directoire ayant succédé à la Convention, Auguste de Forbin vint à Paris. « La nature l'avait favorisé de toutes les façons, disait en 1841 le vicomte Siméon, son collègue à l'Académie. Une taille élevée, une tournure élégante et noble, de beaux yeux, des traits réguliers et qui rappelaient les belles têtes du siècle de Louis XIV, en faisaient ce qu'on eût appelé dans l'ancienne cour un gentilhomme accompli. Le prestige d'un beau nom, qui, lorsqu'il se joint à des qualités plus solides, ne cesse pas d'exercer une influence favorable à celui qui le porte, un esprit vif et enjoué, beaucoup d'imagination, une mémoire bien meublée et le désir de plaire, placèrent bientôt M. de Forbin au nombre des jeunes gens les plus aimables et les plus recherchés. »

A Paris, Forbin ne négligea pas la peinture. Ses succès dans le monde ne lui firent pas oublier son art. Il avait puisé dans les leçons de Boissieu une grande admiration pour l'école hollandaise; il rechercha donc parmi les peintres alors vivants celui dont la manière se rapprochait le plus des maîtres de cette école; cet artiste se nommait Demarne. Forbin se fit recevoir dans son atelier. Bientôt il appela Granet près de lui, prenant noblement sur ses plaisirs et même sur son nécessaire de quoi satisfaire son amitié. Granet vint à Paris, près de Forbin; mais le genre de Demarne n'étant pas le sien, il n'alla d'abord étudier qu'au Louvre. Enfin, les deux jeunes artistes sollicitèrent et obtinrent la faveur, si recherchée, d'entrer dans l'atelier de David. S'ils n'y apprirent point la peinture historique, ils y puisèrent du moins le goût du grand et du beau.

La conscription appela Forbin sous les drapeaux. Il entra dans un régiment de cavalerie en garnison à Paris. Bientôt ses amis songèrent à le marier. M<sup>lle</sup> de Dortan, riche et belle héritière, vivait auprès de sa mère dans le château d'Andour, en Bourgogne. On leur présenta Forbin, et le mariage se conclut en 1799. Néanmoins la peinture ne cessait pas de l'occuper. Ses premiers ouvrages, qui avaient paru au Louvre en 1796, en 1799 et en 1800, avaient été assez bien accueillis, et Gerard ne dédaigna pas de faire les figures d'un tableau que Forbin ex-

pour  
 cong  
 où c  
 van  
 Forl  
 Bar  
 réur  
 rect  
 au  
 s'isc  
 rect  
 inde  
 tude  
 qui  
 cup  
 fais  
 vrai  
 touc  
 des  
 tiat  
 et l'  
 un |  
 R  
 le c  
 les  
 taie  
 Il re  
 l'en  
 cou  
 qui  
 mai  
 For  
 cess  
 bria  
 la h  
 dit-  
 ne t  
 ses  
 du c  
 au  
 néa  
 Le  
 réve  
 tiste  
 en p  
 L  
 et l  
 le v  
 l'éte  
 bin  
 cess  
 et c  
 qui  
 l'arn  
 ficie  
 dui  
 neur  
 trich  
 mar  
 brun  
 Italia  
 poét

viron trois lieues de l'entrée de la rivière d'Édimbourg, lorsqu'on signala une armée anglaise forte de 38 vaisseaux. La flotte française prit chasse, et les manœuvres du comte de Forbin furent si habiles qu'il parvint à regagner Dunkerque, trois semaines après en être sorti, n'ayant perdu qu'un seul de ses vaisseaux tombé au pouvoir des Anglais. Lorsque Forbin reparut à la cour, à la suite de cette expédition, il y trouva les esprits aigris et animés contre lui; et comme son caractère franc ne pouvait supporter les cabales, les sourdes menées, il se décida à se retirer. Le vieux roi, mal conseillé, ne sut pas conserver à son service un homme qui était à cette époque l'un des plus fermes soutiens de sa gloire. Il consentit à la retraite de Forbin, qui passa le reste de sa vie dans une maison de campagne près de Marseille. [HENNEQUIN, dans l'*Encyc. des G. du M.*]

Reboullet et le P. Le Comte, *Mémoires de Claude, comte de Forbin* (redigés sur les notes de Forbin lui-même); Amsterdam, 1780, 2 vol. in-12. — Richer, *Vie de Forbin*.

**FORBIN** (*Gaspard-François-Anne DE*), mathématicien français, de la même famille que le précédent, né à Aix (Provence), le 8 juillet 1718, mort vers 1780. Il embrassa d'abord la carrière militaire, et devint chevalier de Malte. Il se livra ensuite à l'étude des sciences mathématiques et physiques. Il publia sous le voile de l'anonyme des ouvrages scientifiques plus remarquables par les paradoxes que par le savoir; en voici les titres : *Accord de la foi avec la raison dans la manière de présenter le système physique du monde et d'expliquer les différents mystères de la religion*; Cologne et Paris, 1757, 2 vol. in-12; — *Exposition géométrique des principales erreurs de Newton sur la génération du cercle et de l'ellipse*; Paris, 1761, in-12; — *Éléments des forces centrales*; Paris, 1774, in-8°.

Barbier, *Examen critique des Diction. historiques*.

**FORBIN** (*Louis-Nicolas-Philippe-Auguste*, comte DE), peintre et archéologue français, né au château de La Roque d'Anthéron, sur les bords de la Durance (Bouches-du-Rhône), le 19 août 1777, mort à Paris, le 23 février 1841. Cadet de l'ancienne famille de Forbin, il fut en naissant décoré de la croix de l'ordre de Malte. Le soin de son enfance fut, dit-on, confié à une paysanne. Avant d'apprendre à lire et à écrire, il essayait déjà de dessiner. Un peintre de paysage, nommé Constantin, qui habitait la ville d'Aix, fut son premier maître dans l'étude régulière du dessin. C'est dans son école que Forbin connut Granet, et dès lors se forma entre eux cette amitié qui devait durer toute leur vie. La révolution fit partir sa famille pour Lyon. Il s'y trouvait avec ses parents lors de l'insurrection de cette ville contre la Convention. Il combattit à côté de son gouverneur, qui y perdit un bras. Son extrême jeunesse sauva Forbin; mais son père perit victime des vengeances révolutionnaires. La

marquise de Forbin, sans ressources, se retira avec ses enfants, à Vienne en Dauphiné, et y vécut dans l'obscurité.

Le goût du jeune Auguste de Forbin pour le dessin se développa de plus en plus. Il avait reçu à Lyon des leçons de Boissieu : il se mit à reproduire les sites du Viennois, du Beaujolais et du Lyonnais dans des dessins au lavis à la manière de son maître, qu'il imitait parfaitement. Après deux années passées ainsi, madame de Forbin put ramener ses enfants en Provence et y recueillir les débris de sa fortune. Le jeune Forbin avait retrouvé son ami Granet, et chaque jour ils faisaient ensemble des excursions artistiques dans le pays. Cependant le Directoire ayant succédé à la Convention, Auguste de Forbin vint à Paris. « La nature l'avait favorisé de toutes les façons, disait en 1841 le vicomte Siméon, son collègue à l'Académie. Une taille élevée, une tournure élégante et noble, de beaux yeux, des traits réguliers et qui rappelaient les belles têtes du siècle de Louis XIV, en faisaient ce qu'on eût appelé dans l'ancienne cour un gentilhomme accompli. Le prestige d'un beau nom, qui, lorsqu'il se joint à des qualités plus solides, ne cesse pas d'exercer une influence favorable à celui qui le porte, un esprit vif et enjoué, beaucoup d'imagination, une mémoire bien meublée et le désir de plaire, placèrent bientôt M. de Forbin au nombre des jeunes gens les plus aimables et les plus recherchés. »

A Paris, Forbin ne négligea pas la peinture. Ses succès dans le monde ne lui firent pas oublier son art. Il avait puisé dans les leçons de Boissieu une grande admiration pour l'école hollandaise; il rechercha donc parmi les peintres alors vivants celui dont la manière se rapprochait le plus des maîtres de cette école; cet artiste se nommait Demarne. Forbin se fit recevoir dans son atelier. Bientôt il appela Granet près de lui, prenant noblement sur ses plaisirs et même sur son nécessaire de quoi satisfaire son amitié. Granet vint à Paris, près de Forbin; mais le genre de Demarne n'étant pas le sien, il n'alla d'abord étudier qu'au Louvre. Enfin, les deux jeunes artistes sollicitèrent et obtinrent la faveur, si recherchée, d'entrer dans l'atelier de David. S'ils n'y apprirent point la peinture historique, ils y puisèrent du moins le goût du grand et du beau.

La conscription appela Forbin sous les drapeaux. Il entra dans un régiment de cavalerie en garnison à Paris. Bientôt ses amis songèrent à le marier. M<sup>lle</sup> de Dortan, riche et belle héritière, vivait auprès de sa mère dans le château d'Audour, en Bourgogne. On leur présenta Forbin, et le mariage se conclut en 1799. Néanmoins la peinture ne cessait pas de l'occuper. Ses premiers ouvrages, qui avaient paru au Louvre en 1796, en 1799 et en 1800, avaient été assez bien accueillis, et Gérard ne dédaigna pas de faire les figures d'un tableau que Forbin ex-

posa en 1801. L'année suivante il obtint un congé, et partit avec son ami Granet pour Rome, où ce dernier se fixa. Le recueillement, les travaux solitaires n'étaient pas le fait du comte de Forbin. « Quels dons heureux, a dit M. Fr. Barrière, n'eût pas reçus celui qui aurait réuni un grand talent aux mille qualités que recherchait en lui le monde; celui qui, même au sein des plaisirs, des affaires, aurait pu s'isoler assez pour rendre son dessin plus correct, sa couleur plus vraie, son trait moins indécis, plus pur? Doué de la plus rare aptitude, M. de Forbin prit d'un art si difficile ce qui s'accordait avec des études légères, des occupations graves ou des amusements dont il se faisait une occupation. Il fut plus ingénieux que vrai, plus adroit qu'habile, plus théâtral que touchant, plus varié que réfléchi. Mais, par un des bonheurs qu'il méritait, sa réputation d'artiste gagnait à ses succès d'homme à la mode, et l'on savait gré au gentilhomme d'aimer avec un goût délicat et fin tous les arts. »

Recherché par la plus haute société de Rome, le comte de Forbin fut reçu avec amitié par les membres de la famille Bonaparte qui habitaient cette capitale. Par suite de ces relations il revint à Paris à l'époque du couronnement de l'empereur. Napoléon, voulant reconstituer une cour, cherchait à rallier auprès de lui tout ce qui restait de l'ancienne noblesse. Il formait des maisons à ses frères et à ses sœurs. Le comte de Forbin fut créé en 1804 chambellan de la princesse Borghèse, Pauline Bonaparte. Châteaubriand le montre vers ce temps à Genève « dans la béatitude; il promenait dans ses regards, dit-il, le bonheur intérieur qui l'inondait; il ne touchait pas terre. Porté par ses talents et ses félicités, il descendait de la montagne comme du ciel, veste de peintre en justaucorps, palette au pouce, pinceaux en carquois. Bonhomme néanmoins, quoique excessivement heureux... Le noble gentilhomme, peintre par le droit de la révolution, commençait cette génération d'artistes qui s'arrangent eux-mêmes en croquis, en grotesques, en caricatures. »

La princesse Borghèse, à la fois la plus belle et la plus jolie femme de son temps, « avait, dit le vicomte Siméon, une cour où régnaient le luxe, l'élégance et le plaisir. Il ne manquait à M. de Forbin rien de ce qui devait l'y faire réussir. La princesse ne fut pas, dit-on, la dernière à le distinguer, et cette faveur excita des jalousies et des intrigues qui le décidèrent à demander de se rendre à l'armée. » Il partit pour le Portugal comme officier d'ordonnance du général Junot, s'y conduisit avec distinction, et reçut la croix d'Honneur pour un fait d'armes. Ensuite il fit en Autriche la campagne de 1809, sous les ordres du maréchal Bessières. Après la paix de Schönbrunn il quitta le service militaire, et retourna en Italie. Il parcourut plusieurs fois cette riche et poétique contrée, et visita aussi la Sicile. C'est

de ce temps que date son *Inès de Castro*, ainsi qu'un tableau de *La Prise de Grenade*, qu'il fit pour la reine de Naples. Il a reproduit depuis ces deux sujets. A la même époque son roman de *Barimore* prouvait qu'il pouvait tenir avec le même bonheur la plume, le pinceau ou l'épée.

La restauration arriva. Le comte de Forbin fut parfaitement accueilli par Louis XVIII. Denon ayant résigné ses fonctions de directeur des musées devenus royaux, après la perte de ces chefs-d'œuvre acquis par tant de victoires; le duc de Richelieu demanda cette place pour le comte de Forbin. La tâche était difficile. Comment remplir de tels vides? Par bonheur il y avait encore de belles choses dans l'ancien cabinet du roi, et les magasins du Louvre étaient remplis de bonnes toiles, qu'on avait roulées pour faire place aux tableaux conquis. On y joignit la galerie de Rubens et celle de Lesueur, qui se trouvaient au Luxembourg, ainsi que les Ports de France de Joseph Vernet et les plus beaux tableaux de l'école française qui avaient été rassemblés à Versailles. D'un autre côté, le musée des Petits-Augustins, qu'on détruisit pour rendre aux églises ce qui leur avait appartenu, fournit quelques beaux morceaux de sculpture de la renaissance. La galerie Borghèse fut achetée par l'État, et bientôt le musée du Louvre resplendit d'un nouvel éclat.

Vers la même époque l'Institut était reconstitué. Une classe de membres libres était ajoutée à l'Académie des Beaux-Arts. Le 6 avril 1816 le comte de Forbin obtint une de ces places par ordonnance royale. Il avait aussi reçu du roi la permission d'entreprendre un voyage dans le Levant, où il devait recueillir tout ce qui pourrait enrichir les musées. La frégate *La Cléopâtre* fut mise à sa disposition. Il partit en 1817, accompagné de son cousin l'abbé de Forbin-Janson, devenu depuis évêque de Nancy, de l'architecte Huyot, de Prévost, célèbre par ses panoramas, et du jeune peintre Cochereau, qui succomba dans la traversée de Toulon à Athènes. Le comte de Forbin visita la Grèce, Constantinople, l'Archipel, la Syrie et l'Égypte. Il suivit à peu près la même route que Châteaubriand, et publia aussi la relation de son voyage; les vues qu'il avait dessinées, et qui ont été reproduites sur pierre, ont donné un certain prix, à cet ouvrage, qui n'était au dire de l'auteur que le *livre de croquis d'un voyageur*.

Dans son voyage, qui dura jusqu'en 1818, le comte de Forbin avait fait l'acquisition de divers morceaux d'antiquité. Peu de temps après, le Louvre s'enrichit de la Vénus de Milo, et, luttant contre l'esprit de parti, le directeur des musées fit acheter par Louis XVIII les tableaux de David : *L'Enlèvement des Sabines* et *Les Thermopyles* devinrent l'ornement de la galerie de peinture. C'est également à lui que l'on doit l'acquisition du *Naufrage de la Méduse* de Géricault (roy. ce nom). Les sculptures



modernes depuis la renaissance furent réunies dans le musée dit d'Angoulême ; les salles où le conseil d'État avait autrefois siégé s'ouvrirent ornées de plafonds et de tableaux de nos meilleurs maîtres. Enfin, le musée Charles X, consacré aux antiquités étrusques et égyptiennes, s'acheva en 1827. En même temps une collection de plâtres, reproduction fidèle des morceaux les plus précieux des musées étrangers, était réunie dans une galerie inférieure sous la colonnade. Cette collection doit bientôt aller augmenter les trésors de l'École des Beaux-Arts. Le musée du Luxembourg fut aussi une création du comte de Forbin. Ces galeries reçurent les produits de l'art contemporain acquis par le gouvernement comme dignes de passer un jour dans le musée du Louvre.

A la fin de 1828, le comte de Forbin éprouva une première atteinte de la maladie qui, après des alternatives de calme et de longues souffrances, devait le conduire au tombeau. Ses facultés intellectuelles baissèrent, et sa mémoire se perdit. Un voyage en Italie améliora son état ; mais le coup était porté. Il se confina alors dans une retraite studieuse ; loin de quitter ses pinceaux, il ne semblait que plus tourmenté du besoin de produire. Sa touche devint lourde et incertaine ; et, à défaut de nouveaux sujets, que sa tête ne lui fournissait plus qu'avec peine, il barbouillait, retouchait, gâtait des tableaux qu'il avait autrefois achevés. Le roi Louis-Philippe, à son avènement au trône, lui avait conservé le titre de directeur général des musées royaux avec les avantages qui y étaient attachés ; mais M. de Cailleux, qui lui était adjoint depuis plusieurs années, était véritablement chargé du travail.

Cependant, la santé du comte de Forbin paraissait se rétablir, lorsque, après avoir passé toute une matinée à peindre, une attaque de paralysie le frappa, dans la soirée du 12 février 1841. Ses deux filles, madame Pinelli et madame de Marcellus, accoururent près de lui, et lui prodiguèrent inutilement leurs soins. Il expira après onze jours de douleurs.

Lieutenant-colonel de cavalerie, le comte de Forbin avait été promu aux grades d'officier et de commandeur de la Légion d'Honneur sous la Restauration, puis nommé gentilhomme honoraire de la chambre du roi. En 1819, Louis XVIII lui donna le cordon de Saint-Michel. « Depuis longtemps, dit le vicomte Siméon, cet ordre ne se donnait qu'aux artistes et aux savants ; un homme de qualité ne l'eût pas accepté avant la révolution. On le fit observer à M. de Forbin. Je suis avant tout, répondit-il, l'enfant de mes œuvres, et je m'honore d'une distinction qui me place à côté de tant d'hommes de mérite. »

Comme peintre, Forbin se fait surtout remarquer par l'entente du coloris. Il disait que les peintres ont trop souvent peur de leur palette,

et il donnait à sa couleur tout l'effet cherchant les effets les plus brillants, les plus riches, les contrastes les plus vifs. L'harmonie qu'il parvenait à en tirer dans ses tableaux quelque chose d'original. Dans toutes ses peintures, quelquefois accidentée, introduit une grande variété. Paysagiste habile, il a concouru à l'obtention d'un grand prix de paysage historique de l'Académie des Beaux-Arts.

Parmi les tableaux composés et exposés par le comte de Forbin, nous citerons : *Paysage* ; — *Intérieur de chapelle* (1800) ; — *Intérieur d'un ancien monument* (figures de Gérard) ; — *Intérieur d'un cloître* (1801) ; — *La funéraille d'Ossian* ; — *Procession des pénitents noirs* (1806) ; — *L'Eruption du Vésuve, ou la mort de Pliny* ; — *La Religion au tribunal de l'Inquisition* (1817) ; — *Inès de Castro couronnée après sa mort* (1819) ; — *Gonsalves de Cordoue s'emparant de l'Alhambra de Grenade* ; — *Mort du roi André de Hongrie* ; — *Un Arabe mourant de la peste au lazaret de Saint-Jean d'Acre* ; — *Un Maure de Tanger interrogé dans un souterrain de l'Inquisition* ; — *Conversion d'un corsaire albanais* (1822) ; — *Ruines de la haute Égypte* ; — *Ruines de Palmyre* ; — *Une Chartreuse d'Italie* ; — *Paysage de Sicile* ; — *Ruines d'une chapelle* ; — *Intérieur d'un cloître* (1824) ; — *Site de Provence, près de la mer, au soleil levant* ; — *Site d'Italie, près de la Riccia, après un orage* ; — *Vue prise aux environs de Lyon* ; — *Vue de Jérusalem, près de la vallée de Josaphat* (1826, à la galerie Lebrun) ; — *Scène du tribunal de l'Inquisition* ; — *Vue du Campo Santo de Pise* ; — *Le pape Innocent II poursuivi par des assassins* ; — *Vue intérieure du cloître de Santa-Maria-Novella à Florence* (1827) ; — *Intérieur d'un bazar souterrain au Caire : un religieux achète la dépouille mortelle d'une jeune esclave grecque qui s'est donnée la mort* (1833) ; — *Épisode de la peste de Marseille en 1720 : M. de Belzunce visite l'église souterraine de Saint-Victor* ; — *Vue de Cazzafanti, dans l'île de Chypre* ; — *Vue de l'ancienne Via Appia, près de Terracina* (1834) ; — *Chapelle dans le Colisée, à Rome* (les figures sont de Granet, 1835) ; — *Via Appia, soleil levant après une nuit orageuse* ; — *Réunion de corsaires, au soleil couchant, dans une île déserte de l'archipel grec* ; — *Ruines en Sicile, à l'aube du jour* ; — *Un Écureuil dans l'Océan Atlantique après une tempête* ; — *Prière du matin à la Vierge dans une vallée des Abruzzes* (1839) ; — *Oratorio dans les ruines d'un colisée à Paula, près de Spalatro, en Dalmatie, sur les bords de la mer Adriatique, effet de soleil levant* ; — *Vue des environs de Messine* ; — *Environs du lac Maggiore* (1840). Le musée du Louvre possède du comte de Forbin un *Intérieur du péristyle d'un*

monastère, sur le bord de la Méditerranée, près de Carrare; des moines donnent des secours à des naufragés, cadeau fait par l'auteur au roi Charles X, en 1830, et la *Chapelle dans le Colisée de Rome*, avec les figures de Granet, dont nous avons parlé plus haut, acheté par Louis-Philippe 3,000 fr.

Le comte de Forbin a publié : *Charles Barimore*, roman sentimental; Paris, 1810, in-8°; 2<sup>e</sup> édition, Paris, 1817, in-8°; 4<sup>e</sup> édit., Paris, 1823, 2 vol. in-12, fig. : les trois premières éditions sont anonymes; — *Voyage dans le Levant en 1817 et 1818*; Paris, 1819, un vol. in-fol., orné de 80 planches lithographiées pour la plupart : tiré à 325 exemplaires; le même ouvrage, Paris, Impr. royale, 1819, in-8°, avec une planche; — *Souvenirs de la Sicile*; Paris, 1823, in-8°; avec une fig.; — *Un Mois à Venise, ou recueil de vues pittoresques* dessinées par M. le comte Forbin et M. Dejuinne, peintre d'histoire, avec texte; Paris, 1824-1825; in-fol. M. Quérard lui attribue en outre *Sterne, ou le voyageur sentimental*, comédie (1800). Depuis la mort du comte de Forbin, on a fait paraître : *Charles Barimore*, suivi des œuvres inédites; Paris, 1842, in-8°; et *Le Portefeuille de M. le comte de Forbin*, contenant 45 dessins, un portrait de M. de Forbin, et 60 pages de texte in-4° (1843). Ce texte est dû à M. de Marcellus, gendre de M. de Forbin.

L. LOUVET.

*Notice historique sur M. le comte de Forbin, lue à l'Académie des Beaux-Arts le 27 mars 1841 par M. le vicomte Simon, Moniteur du 4 avril 1841. — Note sur la mort du comte de Forbin, par M. Benedict Revoll, J. des Débats du 14 mars 1841. — Necrologie, par M. F. Fayot, dans L'Artiste du 21 mars 1841. — Notice des tableaux exposés dans les galeries du musée impérial du Louvre, par M. Fred. Villot, 3<sup>e</sup> partie, École française.*

Mémoires, dans l'*Encycl. des Gens du Monde*. — M. Le Bas, *Dict. encycl. de la France*. — Rabbe, Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr. univ. et port. des Contemp.* — Quérard, *La France littéraire*. — Louandre et Bourquelot, *La Littérature française contemporaine*. — Châteaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, 4<sup>e</sup> volume.

**FORBIN DES ISSARTS** (*Charles-Joseph-Louis-Henri*, marquis DE), général et homme politique français, né à Avignon, en 1770, mort à son château des Issarts (Gard), en 1851. Quand la révolution éclata, il appartenait depuis une année à la marine française. Il émigra aussitôt, prit du service en Espagne, combattit contre la France en plusieurs occasions, et se distingua notamment au siège de Toulon. Rentré dans son pays en 1803, il vécut dans la retraite jusqu'en 1814. Le 31 mars de cette année, il fut un des premiers à crier *Vive le Roi!* dans les rues de Paris, ce qui lui attira les mauvais traitements de la multitude; Louis XVIII le nomma peu de temps après lieutenant des gardes du corps et chevalier de Saint-Louis. Au 20 mars 1815, il accompagna les princes aux frontières, chercha vainement à rejoindre le duc d'Angoulême dans le midi, et se rendit à Gand. Après la seconde restauration, il fut nommé président du collège électoral de Vaucluse, où il fut élu député à la

chambre de 1815. Il s'y fit remarquer par son exaltation ultra-royaliste, au point que le président Lainé dut le rappeler à l'ordre. Il ne fut pas réélu en 1816; mais il revint en 1820 à la chambre, où, siégeant à l'extrême droite, il ne cessa d'appuyer le ministère. Une lettre de lui, insérée dans *La Quotidienne* du 22 juin 1822, en réponse à une lettre de B. Constant insérée dans *Le Courrier français* et *Le Constitutionnel*, amena un duel entre les deux députés. B. Constant étant souffrant, les deux adversaires se placèrent sur des chaises à dix pas de distance, et échangèrent deux coups de pistolet à un signal donné, mais sans se toucher. Forbin des Issarts était alors colonel. Le 17 août 1822, il fut élevé au grade de maréchal de camp. L'année suivante, il fut nommé conseiller d'État et attaché au comité de la guerre. Il fit partie de la commission chargée d'examiner la proposition tendant à exclure Manuel de la chambre. Réélu après cette session, il défendit encore avec ardeur les projets du ministère. Ce dévouement lui valut les honneurs de la pairie dans la grande séance du 5 novembre 1827. Après la révolution de Juillet, les nominations de pairs faites par Charles X ayant été annulées, le général Forbin se retira dans son château des Issarts, d'où il vit encore tomber cette monarchie tempérée qui lui avait enlevé son siège au Luxembourg.

L. LOUVET.

Rabbe, Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr. univ. et port. des Contemp.* — *Encycl. des Gens du Monde*. — *Dictionn. de la Conversation*.

\* **FORBIN-JANSON** (*Charles-Auguste-Marie-Joseph*, comte DE), missionnaire apostolique, et prélat français, né à Paris, le 3 novembre 1785, mort le 12 juillet 1844, près de Marseille. Il connut de bonne heure l'exil; son père, le marquis de Forbin-Janson, et sa mère, issue des princes de Galéan, dont le dévouement à la famille royale était notoire, émigrèrent en Allemagne dès l'année 1790. Revenu en France à la suite du rétablissement des autels, le jeune Forbin fut nommé auditeur au conseil d'État en 1805. Mais cette carrière n'était point celle où le portaient ses inclinations religieuses. Quelques années après, il entra au séminaire de Saint-Sulpice, qui était alors placé sous l'habile direction de l'abbé Émery. En 1811 il fut consacré prêtre par l'évêque de Gap et nommé immédiatement grand-vicaire du diocèse de Chambéry; il remplit aussi, peu de temps il est vrai, les fonctions de supérieur du séminaire. Dévoré du besoin de raviver la foi dans des esprits plutôt égarés que pervers, il s'occupa de concert avec M. de Rauzan, de l'établissement des missions. C'était là sa véritable vocation. Il prêcha d'abord en France, puis il se dirigea vers l'Orient. Revenu à Paris, il fit du mont Valérien un autre Golgotha, reproduisant, dans les mêmes proportions et les mêmes formes, les stations diverses qu'il avait visitées dans les lieux saints. Sacré, en 1824, évêque de Nancy et de Toul, avec le titre de primat de Lorraine,

M. de Janson ne reçut pas dans sa ville épiscopale un accueil très-encourageant. Il avait été missionnaire, et à cette époque les semeurs de la parole évangélique étaient fort mal vus; on les croyait tous jésuites. Des mandements où il combattit le libéralisme lui aliénèrent en outre beaucoup d'esprits. Ses instructions épiscopales furent presque toutes reproduites dans les journaux de l'époque et attaquées par les feuilles libérales. Telle fut la passion politique du temps que plusieurs journaux ne craignirent pas de l'accuser d'avoir pillé la caisse de son séminaire, lui dont le désintéressement fut proclamé par ceux qui l'ont connu, et que les pauvres trouverent toujours disposé à soulager leurs misères. Dans les journées de la révolution de Juillet, des attroupements se formèrent autour de l'évêché, et on parla de pendre M. de Forbin-Janson. Ce prélat ne trouva de sécurité que dans la fuite. Voyant que tous ses efforts pour le bien de son diocèse seraient paralysés par l'hostilité de ceux qui s'étaient déchaînés contre lui, il se fit nommer un coadjuteur, et partit pour l'Amérique. Les succès qu'il obtint parmi les tribus nomades, et principalement dans le Canada, eurent quelque chose de prodigieux. Des peuplades entières le suivaient, dit-on, à travers les montagnes, à d'énormes distances. Depuis longtemps il songeait à une grande œuvre de charité, et il en préparait la réalisation au moment où la mort le surprit. La coutume barbare des Chinois qui les fait immoler leurs enfants avait inspiré à M. de Forbin-Janson la généreuse pensée de racheter la vie de ces innocentes créatures. Déjà d'augustes personnages, le roi et la reine des Belges, s'étaient associés à son projet, mais le temps lui manqua pour accomplir ce nouveau bienfait. A. R.

*Biographie du Clergé contemporain.* — *L'Ami de la Religion.* — L'abbé Lacordaire, *Éloge funèbre de monseigneur Forbin-Janson.*

**FORBISHER.** Voy. FROBISHER.

**FORBONNAIS.** Voy. VÉRON.

**FORCADEL** (Étienne), en latin **FORCATULUS**, jurisconsulte français, né à Béziers, en 1534, mort en 1573. Il étudia le droit, obtint le grade de docteur, et devint en 1554, à la suite d'un concours, professeur à l'université de Toulouse. On a souvent écrit que dans cette circonstance Forcadel l'avait emporté sur Cujas; mais M. Poitevin-Peitavi (*Bulletin de la Société des Sciences, Lettres et Arts de Montpellier*, n° 74) a établi que Cujas avait quitté Toulouse avant la fin du concours, et que ce fut seulement après son départ que Forcadel fut jugé le plus habile. Ses ouvrages de jurisprudence ont été recueillis; Paris, 1595, gr. in-4°. Voici les titres, quelquefois bizarres, de ces écrits : *Necyomantia, sive de occulta jurisprudentia dialogi*; — *Sphæra legalis*; — *Penus Juris civilis, sive de alimentis tractatus*; — *Aviarius Juris civilis*; — *Commentarius in titulum Digestorum de justitia et jure*; — *Tractatio dilucida rei*

*criminalis, in quatuor digesta partes*; — *In feudorum jura nobilis Commentarius*. Il est auteur de livres d'histoire, tels que : *De Gallorum Imperio et Philosophia Libri VII*; Paris, 1569, in-4°; Lyon, 1595, in-8°; — *Montmorency gaulois; opuscule dédié à monsieur d'Anville, mareschal de France, visroy en plusieurs provinces; sur l'excellence de son origine, et autres gestes des François*; Lyon, Jean de Tournes, 1571, in-8°, rare. Enfin, on a de lui : *Epigrammata*; Lyon, 1554, in-8°; — *Le Chant des Seraines (sirènes), avec plusieurs compositions nouvelles, par E. F.*; Lyon, 1548, in-8°; Paris, même année, in-16. Une nouvelle édition, sous le titre de *Poésie d'Estienne Forcadel*, a été donnée à Lyon, par Jean de Tournes, 1551, petit in-8°. Après la mort de Forcadel, son fils fit paraître les *Œuvres poétiques de Estienne Forcadel, dernière édition, revue, corrigée et augmentée par l'auteur*; Paris, G. Chaudière, 1579, in-8°, volume rare (dédié à Charles de Bourbon, fils de Louis de Bourbon, prince de Condé), et dont la bibliothèque de l'Arsenal possède un exemplaire. Les divers ouvrages de Forcadel sont pour la plupart assez médiocres.

E. REGNARD.

Talsand, *Œuvres des plus célèbres Jurisc.* — Baillet, *Jugements des Savants sur les princip. ouv. des auteurs.* — Gonjet, *Bibl. franç.* — *Bibliothèque historique de la France*, édit. de Fevret de Fontette. — *Les Poètes français depuis le douzième siècle jusqu'à Malherbe.*

**FORCADEL** (Pierre), mathématicien français, frère du précédent, né à Béziers, dans la première moitié du seizième siècle, mort vers 1573. Il avait visité l'Italie et séjourné dans plusieurs villes de cette contrée, notamment à Rome, lorsqu'il vint habiter Paris, où Ramus le fit nommer, en 1560, professeur de mathématiques au Collège Royal, en remplacement de Jean Pena. Depuis 1556 jusque dans les dernières années de sa vie, il consacra tous ses moments aux leçons qu'il donnait et à la composition de divers ouvrages, dont les principaux ont pour titres : *Les Six premiers livres des Éléments ou principes de Géométrie d'Euclide, traduits en françois*; Paris, 1564, in-4°; — *Deux livres de Proclus, Du Mouvement, traduits et commentés*; Paris, 1565, in-4°; — *Le Premier livre d'Archimède, Des choses également pesantes, traduit et commenté*; Paris, 1565, in-4°; — *Le Livre d'Archimède, Des Poids, qui est dict aussi des choses tombantes en l'humide, traduit et commenté, ensemble ce qui se trouve du livre d'Euclide, Du léger et du pesant*; Paris, 1565, in-4°; — *Le Livre de la Musique d'Euclide, traduit*; Paris, 1566, petit in-8°; — *La Description d'un anneau solaire convexe descrite et démontrée de l'invention de P. Forcadel*; Paris, 1569, in-4°; — *Traduction de la Pratique de la Géométrie d'Oronce Finé, Dauphinois, en laquelle est compris l'usage du quarre géomé-*

*trique et  
serrants  
de bien  
quantités  
monstrat  
livres d'A  
Du Lever  
ensemble  
traduits ;*

Goujet, A  
France. — I  
françaises.

**FORCE**

**FORCE**

**FORCE**

phe italie  
cienne Ma  
le 4 avril  
naire de F  
devait occ  
Après av  
Facciolati,  
et qui s'éta  
alors le re  
et son coll  
dres sacré  
premiers f  
se dévoua  
la révision  
une nouve  
et souven  
d'Ambrois  
Calepin. M  
Robert Est  
tence par  
recueil, q  
complet de  
nât toutes  
plus vaste  
vant un le  
âges de cel  
Crusca po  
même des  
locution, l  
tions les p  
cissement  
tienne, m  
divers édit  
hommes h  
la publicat  
inédits, et  
vations d'u  
monument.

C'est ve  
abbé Force  
ses études  
de Patoue  
rigé d'abor  
lire, la ph  
littérature  
tous les re  
latine: Ch.

NOT V

rendit publique dès 1756, proclama qu'il n'était pour rien dans la composition du lexique, dont plusieurs lettres avaient été rédigées sans qu'il y coopérât même de ses conseils, et que Forcellini en était le premier auteur, le seul auteur : *Princeps hujus operis conditor atque adeo unus Forcellinus est*. M. Vedova, le plus récent biographe des écrivains padouans, arrivé à Facciolati, ne dit pas un mot du lexique; il est vrai qu'il n'accorde même pas un article à Forcellini.

La première édition, qui portait dès lors ce titre : *Totius Latinitatis Lexicon*, fut dédiée à l'évêque de Padoue, le cardinal Prioli, dont la protection rendit enfin possible l'impression de ce grand ouvrage, terminé depuis dix ans. L'édition sortit, en 4 vol. in-fol., des presses du séminaire. Toute l'Europe savante accueillit d'une approbation unanime ce nouveau présent de l'Italie. L'éditeur de l'ouvrage, Gaétan Cognolato, chanoine de l'église de Monselice, qui l'avait fait précéder d'une préface instructive, à sa mort, en 1802, laissa des suppléments, dont une partie seulement fut employée dans la seconde édition, très-peu supérieure à la première, et qui fut publiée en 1803 par les mêmes presses, dans le même format. Là aussi furent imprimés, en 1816, les suppléments d'abord négligés, et que M. l'abbé Furlanetto joignit aux siens dans un Appendice, annoncé alors comme renfermant 1,060 mots de plus et 2,770 corrections.

Depuis longtemps M. Joseph Furlanetto, disciple et maître, comme tous les précédents, de l'école épiscopale de Padoue, recueillait patiemment les matériaux d'une troisième édition, plus soignée, plus digne des mémorables travaux du premier auteur, enrichie des suppléments de l'Appendice, mais dégagée des fausses inscriptions d'Emmanuel Campolongo qui s'y étaient glissées, lorsqu'il fut prévenu, en 1826, par un éditeur anglais, qui reproduisit en 2 gros vol. in-4°, très-bien imprimés, à Londres, le dictionnaire de Forcellini, où chaque mot fut traduit en anglais au lieu de l'être en italien, où l'on mit les suppléments à leur place, et où l'on repantâ ça et là, tantôt quelques mots de plus, tantôt des observations nouvelles. On y joignit même, en 1828, un *Auctarium*, composé du traité *de Particulis* du jésuite Tursellin, du *Siglarium Romanum* de J. Gerrard (Londres, 1792), de l'*Index etymologicus* de J.-Math. Gesner, mais qui reçoit beaucoup plus de prix d'un nouveau recueil fait par Jac. Bailey, soit de mots puisés dans les auteurs les moins lus, dans les glossateurs et les scolastes, soit principalement de noms historiques et géographiques omis à dessein par Forcellini, dans la crainte de trop agrandir le champ, déjà si vaste, qui s'ouvrait devant lui.

Cette édition anglaise dut exciter l'émulation de M. Furlanetto, qui se détermina enfin, après plus de dix ans de recherches persévérantes, à com-

muniquer aux savants, dans une troisième édition italienne, les nombreux suppléments qu'il avait rassemblés. Le 5 octobre 1827, en parcourant la célèbre imprimerie du séminaire de Padoue, nous avons vu tirer les premières feuilles, grand in-4°, du premier volume; le quatrième et dernier est de 1831. Le mérite de ce nouveau travail est incontestable; et si, après tant d'additions dues au savant éditeur, le lexique ne remplit pas encore tout son but, au moins peut-on dire qu'il y est plus fidèle aujourd'hui qu'il n'était jamais. On assure en Italie qu'il s'est accru de 5,000 mots et de 10,000 corrections nouvelles.

A peine cette troisième édition de Padoue fut-elle connue, qu'elle devint la proie de la contrefaçon. Un imprimeur de Schneeberg (Saxe), Charles Schumann, secondé par sa famille et ses associés de Zwickau, annonça dès 1828 et termina en 1835 une réimpression en 4 vol. in-fol. de l'ouvrage et de tous ses suppléments; on en a seulement banni, à l'exception de quelques phrases allemandes, toute traduction en langue vulgaire. C'est maintenant l'édition la plus répandue.

Les correcteurs employés par l'imprimeur Schumann ont eu le tort, surtout dans le premier volume, de transcrire plusieurs des précieuses additions de M. Furlanetto sans les marquer de son nom, peut-être parce qu'ils avaient commencé par lui reprocher amèrement de comprendre fort peu de chose à la doctrine des particules et de ne leur être bon à rien : *ut res integrum esse facile intelligeremus*. Qu'ont-ils ajouté eux-mêmes au travail du docte Italien? Des étymologies fort incertaines, d'obscures définitions, des discussions grammaticales à peu près inintelligibles, des exemples tirés d'inscriptions fausses, un inutile amas de variantes, une singulière confusion, qu'ils appellent l'ordre logique, et, il faut bien le dire, une innombrable multitude de fautes d'impression, de barbarismes, de lacunes, d'où l'on ne peut quelquefois tirer un sens qu'avec l'aide des anciennes éditions. Cette réimpression saxonne pourrait cependant être recommandée aux personnes capables de s'en servir avec discernement, comme étant aujourd'hui la plus complète, et comme résumant assez bien, si on lui pardonne les lignes passées, tous les travaux faits en Italie et en Angleterre, depuis le commencement du siècle dernier, sur la lexicographie latine. Seulement, les auteurs de cette entreprise de librairie n'auraient pas dû oublier deux choses : d'abord, qu'il est odieux d'insulter ceux que l'on copie; ensuite, qu'il est toujours difficile pour une main étrangère de perfectionner à la hâte des travaux qui ont coûté plus d'un siècle d'études à une succession de savants illustres, qu'il n'est permis de toucher qu'avec une extrême réserve à de tels travaux, et qu'on s'honore en les respectant. [Victor Leclerc, dans l'*Enc. des G. du M.*]

Ferrari, *Vie de Forcellini*; Padoue, 1792, in-4°.

FORCELLINI (Marco), littérateur italien,



frère du  
Trevisa  
l'étudia  
et exerça  
ensuite  
et finit  
les fons  
poète. Il  
avec su  
d'amor  
gliari,  
— une  
Venise,  
*Opere*  
3 vol.

*Italian*

Tipaldi

\* FOI

vivant  
de lui  
Allema  
conté p  
*Histori*  
sans de

Kehrei

\* FOI

quaire  
1803. Il  
Kiel, et  
Venu à  
en mên  
en Itali  
était co  
suffit p  
classiq  
qui les  
Grèce, c  
le lieu  
Il put a  
en 1839  
le nord  
prêta u  
heutena  
parfaite  
grand u  
la regu  
rendit a  
ou il av  
il succ  
des ant  
l'idée, p  
tituer  
Les ou  
lement  
*Topogr*  
vir à l  
1833; -  
*Athene*  
erate; ;  
*Delj hi*  
1840, -  
de Mine

après. On a de lui : *A Design for bringing a river from Rickmansworth in Hertfordshire to St.-Giles's in the Fields, near London, the benefits of it declared, and the objections against it answered* ; Londres, 1641, in-4° ; — *Experimental Proposals how the king may have money to pay and maintain his fleets, with ease to the people ; London may be rebuilt, and all proprietors satisfied ; money may be lent at six per cent. in pawns ; and the fishing trade set up, and all without straining or thwarting any of ours laws or customs* ; Londres, 1646, in-4°.

Wood, *Athenæ Oxonienses*. — Chalmers, *General biographical Dictionary*.

**FORDUN** (*Jean DE*), le plus ancien des historiens écossais, né à Fordun, village du comté de Mearns, dans la première partie du quatorzième siècle, mort vers 1386. Sa vie est inconnue ; on croit qu'il fut chanoine à Aberdeen. Son histoire est en cinq livres, et s'étend jusqu'à la fin du règne de David 1<sup>er</sup>, en 1153. L'auteur commence à la création, et son premier chapitre est intitulé : *De Mundo sensibili, Terra scilicet et suis quatuor punctis principalibus, orientali, occidentali, australi et boreali* ; et ce qui suit immédiatement est plutôt un traité de cosmogonie qu'une chronique ou une histoire. Outre ces cinq livres, Fordun laissa des matériaux pour continuer l'histoire d'Écosse jusqu'en 1385. Ces matériaux furent mis en ordre par Walter Bower, abbé d'Inchcolm, qui conduisit le récit jusqu'à la mort de Jacques 1<sup>er</sup>, en 1437. L'ouvrage ainsi complété forme seize livres. Fordun nous apprend qu'il avait consacré beaucoup de temps à recueillir des matériaux pour son histoire, et qu'il n'y avait épargné ni recherches ni voyages. Il semble avoir fait un bon usage des sources d'information auxquelles il a pu puiser. Il nous a conservé un grand nombre de faits qui sans lui auraient été perdus. Quoiqu'il ne soit pas exempt de la crédulité qui caractérise cette époque, Fordun peut être regardé relativement à ses contemporains comme un historien judicieux et éclairé. Les cinq premiers livres de sa chronique furent imprimés pour la première fois sous le titre de : *Joannis Fordun, Scoti, (1) Chronicon, sive Scotorum historia*, dans les *Historia Britannica, Saxonica, etc., Scriptores XV*, de Gale ; Oxford, 1691, in-fol., p. 363-701. La première édition complète de cette histoire parut par les soins de Hearne, sous le titre de *Joannis de Fordun, Scoti, Chronicon* ; Oxford, 1722, 5 vol. in-8°. Walter Goodall en donna une édition plus complète et plus soignée, intitulée : *Joannis Fordun, Scoti-chronicon, cum supplementis et continuatione Walteri Boweri* ; Edimb., 1759, 2 vol. in-f.

Mackenzie, *Scotch Writers*. — Pinkerton, *Introd. to Inquiry into Hist. of Scotland*. — *Penny Cyclopædia*.

(1) Dans tous les manuscrits de Fordun Scoti est joint à l'*Chronicon*. Gale a eu tort de l'en séparer pour en faire une épithète de Fordun.

**FORDYCE** (*David*), moraliste écossais, né à Aberdeen, en 1711, mort en 1750. Élevé au collège Marshal, il fut quelque temps chapelain de John Hopkins, mais il ne devint jamais pasteur d'aucune congrégation. En 1742, il fut nommé professeur de philosophie morale au collège Marshal. Il publia, sous le voile de l'anonyme, en 1745, un volume de *Dialogues concerning education*, qui fut suivi d'un second volume, en 1748. Il écrivit aussi *Sur la Philosophie morale* un traité, qui parut d'abord dans *Le Précepteur* de Dodsley, et fut plusieurs fois réimprimé séparément. En 1750 il fit un voyage en France, en Italie, et dans diverses autres contrées de l'Europe, pour visiter les antiquités de ces pays. En revenant en Angleterre, il perdit la vie dans un naufrage sur les côtes de Hollande. Il laissa manuscrit : *Theodorus, a Dialogue on the Art of preaching*, publié en 1552, in-12.

Chalmers, *General biographical Dictionary*.

**FORDYCE** (*Jacques*), prédicateur et moraliste écossais, frère du précédent, né en 1720, mort à Bath, le 1<sup>er</sup> octobre 1796. Il fut, comme son frère, un théologien presbytérien, et se rendit célèbre par son éloquence. Après avoir fait ses études au collège Marshal, il obtint le droit de prêcher, et devint second ministre de l'église collégiale de Brechin. Il publia divers sermons, dont l'un : *On the folly, infamy, and misery of unlawful pleasure*, imprimé en 1760, eut un grand succès, et lui fit conférer le grade de docteur à l'université de Glasgow. Vers 1762 il accepta la place de coadjuteur du D<sup>r</sup> Lawrence, ministre de l'Église écossaise à Londres, et il lui succéda quelques mois après. Pendant plusieurs années il fut un des prédicateurs dissidents les plus populaires de la capitale ; mais sa dispute avec son coadjuteur Toller partagea la congrégation, et nuisit à la popularité de Fordyce. En 1782 il résigna ses fonctions pastorales, et se retira dans le Hampshire. Il résidait auprès du comte de Bute, dont il était l'ami et qui lui avait ouvert sa bibliothèque. Outre les sermons déjà mentionnés, on a de Fordyce ; *Sermons to young Women* ; 1765, 2 vol. in-12 ; — *Addresses to young Men* ; 1777, 2 vol. in-12 ; — *Addresses to the Deity* ; 1785, in-12 ; — *Poems* ; 1786.

Alkins, *General Biography*.

**FORDYCE** (*Guillaume*), médecin écossais, frère des deux précédents, né à Aberdeen, en 1724, mort le 4 décembre 1792. Il fit ses études au collège Marshal, et s'adonna de bonne heure à la médecine et à la chirurgie. Il servit quelque temps comme volontaire dans les armées britanniques, et ne tarda pas à y obtenir un emploi de chirurgien militaire. Il vint ensuite exercer sa profession à Londres, et s'acquit une grande célébrité. Il fut créé chevalier en 1787. Fordyce pensait que tous les phénomènes de la nature se rattachent à une même série de lois, et il

essaya d'établir t  
meux qu'exact, t  
l'irritabilité, qu'il  
tion vitale. On a c  
*Cerebral Disease*,  
1768, in-8°; — *A*  
*ses, symptoms a*  
*Inflammatory Fever*  
*and malignant*;  
in-8°; — *A Letter*  
*the antiseptical*  
Londres, 1790, in  
*tance and proper*  
*curing Rhubarb*  
*use*; Londres, 1791

Chalmers, *General*  
*medicale*.

**FORDYCE** (Ge  
de Daniel Fordyce  
bre 1736, mort le  
heureuses disposit  
torze ans le grade  
ans il fut placé ci  
chirurgien et phar  
comte de Rutland  
bourg, où il mérita  
professeur Cullen.  
suivre pendant un  
de Leyde. Il s'établ  
des cours publics,  
breux auditeurs. I  
pital Saint-Thomas  
cité Royale en 177  
Médecins en 1787  
tution et sujet à c  
fonda surtout sa r  
*medicale*, ce fut  
observations, faite  
des animaux en g  
de l'homme en  
constatèrent la fac  
jouissent de se ma  
à peu près constan  
*sertatio de Catar*  
— *Elements of A*  
Edimbourg, 1765,  
*Practice of Physi*  
*A Treatise on the*  
1791, in 8°; —  
Londres, 1793, in-  
*les Philosophical*  
*Medico-Chirurgic*

Chalmers, *General*  
*medicale*.

**FOREST** (Pier  
de FORESTUS, né  
en 1572, mort dat  
commença ses étu  
continua à Harlém  
cours de médecine  
suite en Italie, et  
logne. Il suivit le

*cognita in vitam Ulyssis*; *ibid.*, 1707, in-8°.

Adelung, Supplém. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lex.*

**FORERIUS**, théologien portugais. *Voy. FOREIRO.*

**FORERUS** (*Laurent*), controversiste suisse, né à Lucerne, en 1580, mort à Ratisbonne, le 7 janvier 1659. Entré dans la Société de Jésus, il fut successivement professeur de théologie et de philosophie dans les collèges de son ordre, chancelier de l'université de Dillingen, recteur du collège de Lucerne, et enfin confesseur de l'évêque d'Augsbourg. Sothwel mentionne de lui quarante-quatre ouvrages en latin ou en allemand, la plupart relatifs à des sujets de controverse; nous ne citerons que les plus importants, savoir : *Symbolum catholicum, lutheranum, calvinianum cum apostolico collatum*; Dillingen, 1622, in-4°; — *Lutherus thaumaturgus*; *ibid.*, 1626, in-4°; — *Grammaticus Proteus, arcanorum Societatis Jesu Dedalus dedolatus, et genuino suo vultu repræsentatus*; Ingolstadt, 1636, in-8°.

Sothwel, *Bibliotheca Scriptorum Societatis Jesu.* — Dupin, *Table des Auteurs eccles. du XVII<sup>e</sup> siècle.*

\* **FOREST** (*Jacques*), trouvère du treizième siècle; tout ce que l'on sait sur son compte, c'est qu'il écrivit un assez long poème, dont un manuscrit se trouve à la Bibliothèque impériale, et qu'il a intitulé : *Jules César*. C'est une traduction de *La Pharsale* de Lucain, continuée jusqu'à la dictature de César. Un style diffus et lâche, une foule de vers oiseux donnent une triste idée du mérite de cette œuvre, qui ne sera sans doute jamais imprimée. G. B.

*Hist. litt. de la France*, XIX, 681.

**FOREST DU CHESNE** (*Nicolas*), mathématicien et théologien français, né à Chesne-le-Populeux, près Vouziers, en 1595, mort vers 1650. Il entra chez les Jésuites en 1612, et professa d'abord les mathématiques à Pont-a-Mousson, et ensuite la théologie à Reims. Se trouvant à Rome en 1638, il fut autorisé par le P. Mutio Vitellesci, son général, à entrer dans l'ordre de Cîteaux. Peu de temps après il devint abbé d'Écurey, dans le duché de Bar; on ignore le lieu de sa mort. On a de lui : *Horoscopus Delphini*; Paris, 1638, in-4°; — *Les Fleurs des pratiques du Compas de proportion*; Paris, 1639, in-8°; — *Cardinali Richelio Carmen solericum*; Paris, 1639, in-4°; — *Cardinalis Richeli Soteria, triumphus, mors, immortalitas*; Paris, 1643, in-4°; — *Selecta Dissertationes physico-mathematicæ*; Paris, 1647, 2 vol. in-4°; — *Poesis varia*; Paris, 1649, in-8°; — *Præcautiones Tridentina adversus novitates in fide*; Paris, 1649, in-8°; — *Florilegium universale liberalium artium*; Paris, 1650, 2 vol. in-4°; — *Lettres d'un Théologien à un sien ami malade, contenant l'abrégé de Jansénius*; Paris, 1650, in-4°; — *Selecti Sermones theologici*; Rouen, 1656, in-4°; — *Mars vere Gallicus, adversus Jansen Martem falso Gallicum*;

Rouen, 1660, in-fol. C'est une réfutation de *Mars Gallicus*, publié par Jansénius contre l'alliance des Français avec les protestants.

Alegambe, *Bibliotheca Societatis Jesu.* — Sothwel, *Scriptores Societatis Jesu.* — Boulliot, *Biog. Ardennais.* — Aug. et Alois de Backer, *Bibliothèque des Écrivains de la Compagnie de Jésus*, 1<sup>re</sup> série.

**FOREST** (*Pierre de La*). *Voy. LA FOREST.*

**FOREST** (*Antoine de La*). *Voy. LUCIER de LA FOREST.*

\* **FORESTEL** (*Jean de*). *Voy. WAUREN (DE).*

**FORESTI** (*Jacques-Philippe*), historien italien, plus connu sous le nom de *Jacques Philippe de Bergame*, né près de cette ville, en 1434, mort le 15 juin 1520. Après avoir fait avec beaucoup de succès ses études dans sa ville natale, il entra dans l'ordre des Ermites de Saint-Augustin à l'âge de dix-sept ans. Depuis cette époque les devoirs de son état et l'étude se partagèrent son temps. Malgré son aversion pour les dignités, il ne put se dispenser d'accepter successivement les charges de prieur d'Imola, de Forlì et de Bergame; mais ses fonctions ne l'empêchèrent pas de se livrer à son goût pour les sciences et les lettres. Il inspira le même goût à ses religieux, et il forma des bibliothèques dans les couvents qu'il fut appelé à diriger. On a de lui : *Supplementum Chronicorum Orbis, ab initio Mundi ad annum 1485*; Brescia, 1485, in-fol. Cet ouvrage, quoique fort imparfait, eut plusieurs éditions; la plus complète est celle de Venise, 1506, in-fol.; — *De Claris Mulieribus christianis Commentarius*; Ferrare, 1497, in-fol.; réimprimé par Jean-Ravisius Textor, dans le recueil intitulé : *De Memorabilibus et Claris Mulieribus aliquot diversorum Scriptorum Opera*; Paris, 1521, in-fol. Cet ouvrage, plein de faits imaginaires et où l'on trouve entre autres fables celle de la papesse Jeanne, ne donne pas une idée avantageuse du jugement de l'auteur; — *Confessionale, seu interrogatorium aliorum novissimum*; Venise, 1487, in-4°, et 1500, in-8°.

Gesner, *Bibliotheca.* — Ant. Gandolfi, *Dissertatio de Augustinianis Scriptoribus.* — Ph. Elmsl., *Encomiasticon Augustinianum*. — Vossius, *De Historicis Latinis.* — Saceron, *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres*, t. XVII.

**FORESTI** (*Antoine*), historien et théologien italien, vivait au dix-septième siècle. On n'a pas de détails sur sa vie; on sait seulement qu'il était jésuite. Il est connu par un ouvrage intitulé : *Mappamondo istorico, ovvero descrizione di tutti imperi del mundo, delle rite de' pontefici e i fatti più illustri dell' antica e moderna storia*; Parme, 1690, 6 vol. in-4°. Si imparfait que soit cet ouvrage, on doit savoir gré à l'auteur d'avoir osé le premier entreprendre une histoire universelle. Il n'en fit paraître que six volumes. Les quatre suivants, qui contiennent l'histoire des rois d'Angleterre, d'Écosse, de Suède, de Danemark, des ducs d'Holstein et des comtes de Gœldre, sont l'œuvre du célèbre Apostolo Zeno. Le onzième, qui traite des califes,

est du marquis  
qui concerne la  
chez. L'ouvrag  
1715, 11 vol. é  
mand par Geor  
1718, 6 vol. in  
*Conforti celesti  
della Sacra leg  
della Sapienza*  
Parme, 1689; -  
*trato a' cleric  
dozio*; Modène

*Dizionario isto*

#### FORESTIER

poète latin mod  
La Croix du M  
noie pense au  
qu'en 1520. Sel  
écrivit plusieurs  
Croix du Maine  
Monnoie ajoute  
inées. Tous les  
sur Forestier se  
de La Croix du  
donnée par Geor  
*aliquot, videli  
lignoque Cruci  
Lauro*; De Nob  
dovici XII in  
*laborum et car  
logi aliquot e  
m-1°*. On conn  
intitulé . *Carm  
qui victoria L  
Lenclos*, sans  
d'impression.

La Croix du Mai  
*L'abbathec.*

#### FORESTIER

graphe français  
1614, mort le  
les ordres, et  
d'Avalon. Sa vi  
à l'étude, n'offr  
On a de lui : 1  
*aux Ursulines*  
m-12 -- *Expi  
des dimanches  
reme*; Paris, 1  
*divergences et c*  
cet ouvrage, es  
écrits de Forest  
*trons, martyrs*  
1713, m-12. E  
l'un sur les Li  
sur la fonda  
talum. Le coi  
souvent ce der  
de la famille

Moret, *rand*  
et *olran*. M<sup>o</sup> 6-4

#### \* FORESTI



contre le premier consul, Forestier se trouva compromis : la commission militaire de Nantes le condamna à mort par contumace ; il avait pu fuir en Espagne, et de là en Angleterre, où il mourut.

Henri LESUEUR.

*Biographie moderne*, édit. de 1806. — Arnault, Jay, etc., *Biog. nouv. des Contemp.* — Th. Muret, *Histoire de la Vendée*.

\* **FORESTIER** (*Henri-Joseph*), peintre français, né à Saint-Domingue, vers 1790. Élève de Landon et de Vincent, il exposa, en 1812, *Ulysse et Télémaque massacrant les poursuivants de Pénélope*, et l'année suivante (1813) *La Mort de Jacob* lui valut le premier prix au concours. Il acheva ses études à Rome ; il exposa, après son retour d'Italie, plusieurs autres tableaux, parmi lesquels on remarque : *Les Funérailles de Guillaume le Conquérant* et *Jésus-Christ guérissant un possédé*. « Les qualités saillantes du talent de M. Forestier sont, dit M. Delécluze, la sévérité des lignes de la composition et une manière énergique de modeler les chairs et de les peindre : quant aux défauts, c'est un peu d'affectation dans les mouvements et les expressions des personnages. » Après la révolution de 1848, M. Forestier fut élu colonel de la 6<sup>e</sup> légion de la garde nationale, et figura dans la démonstration révolutionnaire du 13 juin 1849. Arrêté au Conservatoire des Arts et Métiers, il fut renvoyé avec ses complices devant la haute cour de Versailles, qui prononça son acquittement, le 14 novembre 1849.

CHAMPAGNAC.

M. Delécluze, feuilleton du *Journal des Débats* du 27 octobre 1855.

**FORESTIER.** Voy. LE FORESTIER.

**FORESTUS.** Voy. FOREEST (*Pierre VAN*).

**FORFAIT** (*Pierre-Alexandre-Laurent*), ingénieur maritime et homme d'État français, né à Rouen, en 1752, mort dans la même ville, le 8 novembre 1807. Il était fils d'un négociant en toiles, et fit ses études chez les jésuites de sa ville natale. Il y obtint successivement les prix de mathématiques et d'hydrographie proposés par l'Académie de Rouen, qui l'inscrivit dès l'âge de vingt-et-un ans au nombre de ses membres. Protégé par le duc de Penthièvre, il obtint, le 19 avril 1773, une commission d'élève ingénieur constructeur. Il servait à ce titre lorsqu'il obtint le prix de l'Académie de Mantoue accordé au meilleur mémoire (en latin) sur le curage des cours d'eau et les canaux navigables (1). Le 8 novembre 1781 il fut nommé membre de l'Académie royale de Marine. En 1783 Forfait, embarqué comme sous-ingénieur sur le vaisseau

*Le Terrible*, faisant partie de la flotte franco-espagnole commandée devant Cadix par le comte d'Estaing (voy. ce nom), sut tenir les bâtiments français en bon état. La paix le rappela à Brest. Il s'occupa alors de travaux scientifiques, et fit des rapports *Sur un moulin à vent* (avec Parmentier); — *Sur les vers marins*; — *Sur une machine propre à curer et à creuser les canaux, rivières et ports*, inventée par les frères Eckhard. Vers la même époque, Forfait fut chargé de la construction de paquebots transatlantiques destinés à établir une navigation régulière entre la France, les colonies, et les États-Unis. Il réussit dans ses essais, et construisit des navires de 800 tonneaux, dont l'élégance, la marche et l'arrimage ne laissaient rien à désirer. Il inventa surtout un nouveau système de cabestan, réunissant à la fois la force et la facilité de manœuvre. En octobre 1789, il reçut l'ordre d'aller en Angleterre rejoindre L'Escallier et d'y étudier les progrès maritimes de la nation anglaise. Revenu au Havre en janvier 1790, il rendit compte de sa mission dans un manuscrit, aujourd'hui au dépôt général de la marine, n° 2916, sous le titre de *Observations sur la Marine d'Angleterre*.

Nommé en juin 1791 député de la Seine-inférieure à l'Assemblée législative, il y fit partie du comité de marine, et contribua à donner une grande impulsion aux chantiers de construction. Sur ses plans furent exécutés et lancés au Havre *La Seine*, *Le Spartiate*, *Le Révolutionnaire*, *La Pensée* et *L'Indienne*. A l'expiration de son mandat, il ne fut point réélu, et son peu de sympathie pour le gouvernement révolutionnaire le fit dénoncer au comité de salut public, qui après une courte détention le rendit à la liberté. Le 21 vendémiaire an III, il fut nommé inspecteur général des forêts et chargé de la construction de bateaux qui, dans le but d'approvisionner constamment Paris, devaient en tout temps descendre et remonter la Seine. Il atteignit complètement le but proposé, et publia vers cette époque sur ce sujet plusieurs mémoires intéressants. En janvier 1797, le Directoire le chargea avec le vice-amiral Rosily et le commissaire de marine David de rechercher par tous les moyens le développement de la marine française dans les pays nouvellement réunis à la France au nord et à l'est. Les travaux de cette commission amenèrent la création du port militaire d'Anvers, port qui devint si important que les Anglais en exigèrent l'anéantissement en 1814. Forfait reçut quelque temps après l'ordre d'aller à Venise prendre possession de la flotte et des arsenaux de cette ville. Paris lui dut l'envoi des quatre chevaux dits *de Saint-Marc*, que l'on vit jusqu'en 1814 figurer sur l'arc de triomphe du Carrousel. Forfait fut nommé, dans les derniers jours de nivôse an VI (janvier 1798), président d'une commission chargée de préparer les moyens d'opérer une descente en Angleterre.

(1) *Solutio problematis ab regia Scientiarum et Litterarum Academia Mantuana propositi, ad annum MDCCCLXXVI: Eum modum determinare quo, minimo labore et minima impensa, navigabiles alvei excedantur ex arenæ et terræ acervis qui horum fundum altius exelant; a Petro-Alexandro Forfait, Rhotomagensi, navium gallicarum regis pro-architecto, exhibita, ab eademque Academia probata.* (Pl. Mantuæ, Hæres Alberti Pazzoni, 1777, in-4°).

Ses

gen

F

le 2

obli

mir

taqu

For

miel

moi

fure

vica

pré

du

et

rige

cha

Fle

de

moi

pie

que

le 2

cett

son

ces

fréq

pro

tinu

que

mili

par

qua

car

exig

culé

For

apr

d'A

fert

une

con

tulle

con

ritu

dan

gue

sest

sa

le

le

(1)

nité

sur l

pou

sur

obje

d'ari

mar

mon

qui

près

et d

Soc]

l'auteur revit son œuvre, et huit ans après sa mort, en 1646, il en fut donné à Paris une édition qualifiée de quatrième. G. R.

Viollet-Leduc, *Bibliothèque poétique*, 1843, t. I, p. 453.

**FORGET (Jean)**, médecin lorrain, né à Essey, vivait dans la première partie du dix-septième siècle. Il était premier médecin du duc de Lorraine Charles IV, suivit ce prince dans tous ses voyages et dans toutes ses expéditions militaires, et fut anobli le 24 août 1630. On a de Forget : *Artis signatæ designata Fallacia* ; Nanci, 1633, in-8°. C'est une réfutation du système ridicule de J.-B. Porta, qui prétendait que le caractère extérieur des plantes suffisait pour faire connaître leurs vertus au premier aspect, et que ces vertus étaient déterminées par la ressemblance des plantes avec certaines parties du corps de l'homme, ou des animaux, ou même avec les astres. Forget fit preuve d'un esprit judicieux en repoussant ces chimères. Forget avait aussi composé des mémoires, restés manuscrits. D. Calmet s'en est beaucoup servi pour son histoire de Lorraine.

D. Calmet, *Bibliothèque Lorraine; Histoire de Lorraine*, t. III, p. 240, 283, 396. — Chifflet, *Commentarius Lothariensis*.

**FORGEOT (Nicolas-Julien)**, auteur dramatique français, né à Paris, en juillet 1758, mort dans la même ville, le 4 avril 1798. Il se fit recevoir avocat, mais n'exerça pas cette profession : il préféra entrer dans l'administration des postes, où il devint inspecteur. Sa vie fut courte : cependant, il acquit une certaine célébrité comme auteur dramatique, et plusieurs de ses nombreux ouvrages sont restés longtemps l'objet de la faveur publique. Nous citerons entre autres : *Les Deux Oncles*, comédie en un acte et en vers ; Paris, 1780, in-8° ; — *Lucette et Lucas*, comédie, un acte ; Paris, 1781, et Amsterdam, 1781, in-8° ; — *L'Amour conjugal, ou l'heureuse crédulité*, comédie en un acte ; Paris, 1781, in-8° ; — *Les Rivaux amis*, comédie en un acte et en vers ; Paris, 1782, in-8° ; — *Les Épreuves*, comédie en un acte et en vers ; Paris, 1785, 1786, in-8° ; — *Les Dittes*, comédie en deux actes, mêlée d'ariettes ; Paris, 1787, in-8° : c'est la meilleure pièce de Forgeot ; — *Le Rival confident*, opéra-comique en deux actes, mêlé d'ariettes ; Paris, 1788, in-8° ; — *Les Pommiers et le Moulin*, comédie lyrique, en un acte et en vers libres ; Paris et Amsterdam, 1791, in-8° ; — *Le Double Divorce, ou le bienfait de la loi*, comédie en un acte et en vers ; Paris, an III (1795), in-8° ; — *Le Mensonge officieux*, comédie en un acte ; Paris, an V (1796), in-8° ; — *La Ressemblance*, comédie en trois actes et en vers libres ; Paris, 1796, in-8°.

Quérard, *La France littéraire*.

**FORGUES (Emile-Dauran)**, connu sous le pseudonyme d'*Old Nick*, littérateur français, né au commencement du siècle. Il débuta dans les lettres vers 1830. Après avoir publié des feuille-

tons dans *La Charte de 1830*, il écrivit dans le journal *Le Commerce* des articles de critique signés *Old Nick*, pseudonyme qu'il garda depuis. Plus tard il devint rédacteur de la *Revue de Paris*, de la *Revue des Deux Mondes*, de *L'Illustration*, enfin du *National*. M. Forgues, qui est très-versé dans la littérature anglaise, concourut depuis longtemps à la rédaction de la *Revue Britannique*. Il a publié en outre plusieurs ouvrages, remarquables par un esprit d'observation fin et profond. On cite de lui : *Les Petites Misères de la vie humaine* ; Paris, 1841, avec vignettes par Grandville ; — *La Chine ouverte : Aventures de Fan Kouei dans le pays de Tsu* ; Paris, 1844, avec illustrations ; — une traduction de l'*Histoire générale des Voyages*, par Daborough Cooley, en collaboration avec Adolphe Joanne. M. Forgues publie actuellement une édition des *Œuvres* de M. de La Mennais (1854).

*Rev. des Deux Mondes*. — Louandre et Bourquet, *La Litt. fr. contemp.* — E. Texier, *Not. des Journalistes*.

**FORKEL (Jean-Nicolas)**, compositeur allemand et écrivain sur la musique, né le 22 février 1749, à Meeder, près Cobourg, et mort le 1818, à Göttingue. Il se livra de bonne heure à l'étude des langues, du droit et de la musique. Après avoir obtenu le grade de docteur en philosophie à l'université de Göttingue, il fut nommé organiste et ensuite directeur de musique. Satisfait de sa modeste position, Forkel partagea son temps entre l'exercice de ses fonctions et les savantes recherches qui furent l'objet constant de ses travaux. Habile organiste et compositeur distingué, c'est principalement par ses écrits qu'il s'est acquis une réputation justement méritée. Il n'est pas de partie de la littérature musicale qu'il n'ait explorée avec le soin le plus minutieux, notamment l'histoire et la bibliographie. Son *Histoire générale de la Musique* est le plus important de ses ouvrages, et témoigne de la vaste érudition de son auteur ; on y trouve une exactitude de faits qui laisse peu à désirer. Deux volumes seulement de cette histoire ont paru : le premier volume est consacré à la musique des Grecs et des Romains ; le second embrasse une période qui s'étend depuis les premiers temps de l'Eglise jusque vers le milieu du seizième siècle. Forkel s'occupait de mettre en œuvre les matériaux qu'il avait réunis pour la suite de son travail, lorsque la mort vint le frapper avant qu'il ait pu terminer la partie qui se rapporte à l'époque si intéressante de la création de l'art moderne. On a de lui : *Ueber die Theorie der Musik, insofern sie Liebhabern und Kennern derselben nothwendig und nützlich ist* (De la Théorie de la Musique en tant qu'elle est utile ou nécessaire aux amateurs) ; Göttingue, 1774, in-4° ; — *Musikalterskritische Bibliothek* (Bibliothèque critique de Musique) ; 3 vol. in-8°, Göttingue, 1778, 1779 ; — *Ueber die beste Einrichtung öffentlicher Concerte* (De la meilleure Organisation des

lies);  
*Bestir*  
 (Defin  
 ertling  
 er *Al*  
 1782,  
 cal de  
 84 et  
 schick  
 que);  
 été pu  
 l; —  
*Ante*  
*ucher*  
 ; Lei  
 3 de l'  
 ec des  
 r *Joh*  
 id *Ku*  
 s de J  
 ompo  
 anson  
 lavec  
 clave  
 e et un  
 trumet  
 r le cl  
 ; Gœt  
 nano-f  
 violon  
 nanusc  
 'Harm  
 les Be  
 — div  
 arcons  
 chant  
 es, et

graphie univ. des Musiciens.

**BLAZE** (Joseph-Nicolas-Blasse), occi-  
 tain, né à Piermo, petite ville de la Ba-  
 12 mai 1769, mort le 2 juillet 1833. Après  
 ses études à Naples, il voyagea en Si-  
 cile et dans les îles de la Grèce. Il vint  
 Paris suivre les cours de Louis et de  
 puis il alla passer deux ans en Angle-  
 hôpital Saint-Georges, dirigé par le cé-  
 n Hunter. Il visita aussi, dans un but  
 on médicale, quelques villes de la Hol-  
 le l'Allemagne. De retour en France,  
 a spécialement des maladies des yeux,  
 par ses travaux le nom de créateur de  
 gie oculaire. Il fut nommé successive-  
 urgien oculiste de l'hôtel Dieu, des  
 , et de tous les hôpitaux de France  
 de tous les établissements de bienfai-  
 a de Florence. *Considerations sur*  
*on de la pupille artificielle, suivies*  
*urs observations relatives à quelques*  
*graves de l'œil*, Paris, 1805, in-4°.  
 de Jolla, Savate-Preuve, *Biographie univér-*  
*ntemporains*

**3** (Anserino de ), peintre italien, né à

Trabeschi, *Storia della Letteratura Italiana*, t. X,  
 p. 331. — Fantuzzi, *Notizie degli Scrittori Bolognesi*,  
 t. III, p. 337. — Pancirolli, *De claris Legum Interpreti-*  
*bus*, II, 49.

#### FORMAI

voyageur v  
 à Mantoue,  
 études dans  
 embrasser  
 avec une fe  
 et sur les b  
 quelque ten  
 et y fit jouer  
 cts. Il se li  
 phie, où il r  
 vif et emp  
 ments, qui  
 Il se retira  
 prisonné p  
 vénitien les  
 vénitienne,  
 où il fut au  
 ignore, et d  
 Mantoue, o  
 remarquabl  
 trouve une

L'auteur cependant fait quelquefois une part trop large à l'esprit d'hypothèse. Voici les titres de ses principaux ouvrages : *Descrizione topografica e storica del Dogado di Venezia*; in-8°, avec carte, 1777; — une traduction de l'Abrégé des Voyages de La Harpe, avec des cartes, des notes et une continuation, en 42 vol. in-8°; l'auteur y a joint une dissertation intitulée : *Illustrazione di due carte antiche della biblioteca di San-Marco che dimostrano l'Isole Antillie cognosciute prima della scoperta di Cristoforo Colombo*. Formaleoni cherche à y démontrer que l'archipel des Antilles ne diffère point de l'Antillia, si fameuse au moyen âge, mais qui n'en est pas moins fabuleuse, bien qu'elle ait donné son nom aux Antilles que nous connaissons. Ses preuves sont basées sur deux cartes vénitiennes, dont la principale est celle d'Andrea Bianco, qui remonte à l'année 1436. L'Antillia se retrouve également sur la carte de Weimar, plus ancienne de douze ans; mais dans ces vieux monuments géographiques elle n'est placée qu'à deux cents et quelques lieues marines des côtes du Portugal, d'où il résulte bien clairement qu'elle n'avait aucun rapport avec les îles de la mer des Caraïbes; — *Storia curiosa delle Avventure di Caterino Zeno in Persia*; 1783; — *Saggio sulla Nautica antica del Veneziani*, in-8°; cet ouvrage important a été en grande partie inséré dans le *Dictionnaire de Marine* de l'*Encyclopédie méthodique*, et l'on n'a pas cité une seule fois le nom de Formaleoni, qui, en 1784, s'éleva contre ce plagiat dans son *Apologia del Saggio sulla Nautica*, etc.; — *Storia filosofica e politica della Navigazione.... nel mare Nero*; 1783, 2 vol. in-12, traduite en français par le chevalier d'Hénin; Venise, 1789, 2 vol. in-12, et suivie de notes très-étendues et fort érudites, mais souvent empreintes de l'esprit de système dont nous avons parlé, surtout en ce qui a rapport aux origines de Venise. On y trouve deux cartes de la mer Noire, dont l'une, fort curieuse, a été levée par les Vénitiens au treizième siècle. Cette histoire est le premier et, on peut dire, le seul ouvrage où la question de la navigation de la mer Noire soit traitée dans son ensemble. L'auteur part de l'expédition des Argonautes et ne s'arrête qu'au dix-huitième siècle; mais l'espace occupé souvent par des réflexions prolixes aurait été consacré plus utilement à un grand nombre de faits importants, qui y sont omis. Il est vrai qu'il a laissé en manuscrit une continuation de ce livre. Formaleoni avait travaillé pendant longtemps à un ouvrage sur les *Origines Vénitiennes*, qu'il n'a pas publié. Il faut citer aussi parmi ses manuscrits : *Dizionario topografico, storico, civile ed economico dello Stato Veneto*. Alexandre BONNEAU.

Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri*.

FORMAN (Simon), astrologue anglais, né à Quidham, près de Wilton (Wiltshire), en 1552, mort sur la Tamise, le 12 septembre 1611. Il fut

envoyé à l'école libre de Salisbury, où il passa deux ans. A l'âge de quatorze ans, il entra comme apprenti chez un épicier droguiste de Salisbury, apprit à connaître un certain nombre de plants et de préparations pharmaceutiques, et essaya d'augmenter ses connaissances par la lecture. A dix-huit ans il se fit maître d'école dans le prieuré de Saint-Giles. Avec le peu d'argent qu'il recueillit dans cette profession, il put aller pendant deux ans au collège de La Madeleine à Oxford. Il y étudia la médecine et l'astrologie. Il voyagea en Hollande, avec l'intention de se perfectionner dans ces deux sciences, et il vint ensuite les pratiquer à Londres, à Philpot-Lane. Quatre fois condamné à l'amende et emprisonné pour avoir exercé illégalement la médecine, il alla se faire recevoir docteur à Cambridge, et s'établissant à Lambeth, près de Londres, il exerça publiquement la médecine et l'alchimie. Il était consulté par les personnes du rang le plus élevé. Il mourut subitement, sur un bateau, en traversant la Tamise. Wood a donné un catalogue de ses écrits d'après l'Ashmolean Museum, où ils sont presque tous déposés. Quelques-uns de ses manuscrits se trouvent aussi au British Museum.

Wood, *Athens Oxonienses*. — Rose, *New general biographical Dictionary*.

\* FORMÉ (Nicolas), musicien français, né à Paris, y mourut, en 1638. Il fut maître de musique de Louis XIII, chanoine de la Sainte-Chapelle, et abbé de Notre-Dame de Reclus. Il passe pour l'inventeur des mottets à deux chœurs. Sauval le donne comme un musicien fantasque, passionné pour son art au point de se trouver mal quand il faisait chanter ses compositions. Après la mort de Formé, Louis XIII enferma, dit Sauval, « les œuvres de ce musicien dans une armoire qu'il fit faire exprès, dont il avait toujours la clef, et en prenait plus de soin que des plus riches meubles de la couronne. » Ce musicien est enterré à Saint-Germain-l'Auxerrois.

Ch.-L. LÉVET.

Sauval, *Hist. et Antiquités de la ville de Paris*, liv. II, p. 126-127. — Kircher, *Musurgia universalis*, sive de magna consoni et dissoni; Rome, 1630, 2 vol. in-fol. — Lobineau, *Preuves de l'Hist. de Paris de deux Follies*, tom. III, 78-79.

FORMEY (Jean-Henri-Samuel), littérateur prussien, d'origine française, né à Berlin, le 31 mai 1711, mort dans la même ville, le 8 mars 1797. Son père, Jean Formey, avait quitté la France après la révocation de l'édit de Nantes. Formey fit ses études avec distinction, et avant l'âge de vingt ans il devint ministre de l'église française de Brandebourg. En 1736, il succéda à Forneret comme pasteur de l'église de L'année suivante il fut choisi pour professeur de philosophie au collège français de la même ville. En 1739 il remplaça La Croze dans la chaire de philosophie. Nommé membre de l'Académie de Berlin lorsqu'elle fut organisée, en 1744, il devint secrétaire perpétuel en 1748. E



le fauleuil  
 lue. Formey  
 ec une activ  
 le temps d'  
 es, « dans  
 volmès, une  
 droit et fe  
 e franchise,  
 s ouvrages,  
 un style très  
 ie bien pei  
*la Belle W*  
*thie wolffen*  
 n-8° Admir  
 orney empl  
 mais il écri  
 ur devenir p  
 dit M. Bart  
 citoyenne di  
 lui, en se pi  
 dans les p  
 correctemen  
 zique et de  
 le lecteur  
 i fin elle se  
 nd ennui! »  
*toires pou*  
*ncienne et*  
 s, in-12; -  
*nces de Ber*  
*sophie chr*  
 recueil des s  
 la conciliatio  
 ophe, de la  
 philosophiq  
 - *Eloges de*  
*ivers autr*  
 vol in-12 • c  
 -six; ferme  
 nelle, qu'il  
*de l'histoire*  
 1760, in-8°;  
*le l'histoire*  
 761, 4 vol 1  
 artholomes, 1  
 , et l'on retr  
 el. Dans ses  
 variété, de  
 mergiques, 1  
 à preconiser  
 'oyen; Berli  
 es de l'Acad  
 core un gr  
 s, de dissen  
 qu'en 1793  
 dont il fut  
 r, Formey  
 ie et a l'Enc  
*es littéraires*

tième siècle, d'une famille protestante, et mort dans cette ville, le 5 juillet 1679. Après avoir fait de bonnes études à Montpellier, il exerça la médecine avec un grand succès dans sa ville natale. Quand Gustave-Adolphe visita le midi de la France, en 1631, il le prit pour médecin, et se fit accompagner par lui aux bains de La Maussion. On prétend même que, voulant conserver auprès de sa personne un homme dont il avait apprécié le mérite, il lui proposa de l'emmener en Suède, mais que Formi ne put se décider à quitter sa patrie. On a de lui : *De l'Adianton, ou cheveu de Vénus, contenant la description, les utilités et les diverses préparations galéniques et spagyriques de cette plante*; Montpellier, 1644, in-8° : ce traité, joint à celui *De l'Origine des Macreuses* d'André Graindorge, a été réimprimé par les soins de Buchoz, sous ce titre : *Traité très-rare concernant l'histoire naturelle*; Paris, 1780, in-12; — *Idée de la fièvre épidémique qui depuis le commencement de cette année a paru et continue à paraître à Nîmes et aux lieux circonvoisins*; Nîmes, 1666, in-8°. Les recettes bizarres qu'il donne dans ce livre pour se préserver de la peste montrent combien on se faisait à cette époque de fausses notions des propriétés des corps; — *Vita Samuelis Petiti, professoris theologi in Academia Nemausensi*; Grenoble, 1673, in-8°; dédié à l'université d'Oxford; — *Florilegium heliconium, sive Musæ latinæ et gallicæ*, Arausione, 1674, in-12; en l'honneur de Gustave Adolphe. Il laissa inédits : *L'Art de bien former les discours, enrichi d'une courte et claire suite d'exemples et d'une Histoire de l'homme et de ses divers états, naturel, moral et surnaturel, dans laquelle on fait voir l'anatomie de son corps et de toutes les parties qui le composent, avec la description de son âme, de ses facultés, de ses actions et de son innocence première, des malheurs du péché et de la félicité de la grâce*. Il devait dédier cette histoire, en la publiant, aux magistrats de Berne et de Zurich, en témoignage de reconnaissance pour la bienveillante hospitalité que ces cantons avaient accordée à ses ancêtres pendant les troubles religieux du seizième siècle.

Formi avait épousé la fille de Samuel Petit. De ce mariage il eut deux fils. L'un, *Pierre Formi*, prit le parti des armes. Il eut le bras droit emporté à la bataille de Lutzen. La croix de Saint-Louis fut la récompense de ses services. Il termina ses jours dans sa ville natale, où il s'était retiré. L'autre, *Jacques Formi*, fut médecin comme son père. Il fut membre de l'Académie de Nîmes. On dit qu'il était versé dans la connaissance des langues orientales et qu'il publia la traduction de divers opuscules de Maimonides avec des notes explicatives. Nous n'avons trouvé aucune indication précise de ces publications. A la révocation de l'édit de Nantes, il fit profession publique de catholicisme;

mais en 1687 il passa à l'étranger. Les frères moururent sans laisser de postérité.

Michel NICOLA

MM. Haag, *La France protestante*. — Menard de Nîmes. — Michel Nicolas, *Hist. littéraire de* t. I.

**FORMONT** (*Jean-Baptiste-Nicolas*), correspondant et ami de Voltaire, né à Roissy la fin du dix-septième siècle, mort en 1758. Riche, spirituel et paresseux. Fon qui aurait pu prétendre à la gloire contenta d'être un homme du monde, un bon juge des ouvrages des autres. Il fut de ses plus illustres contemporains, et il dans l'intimité de M<sup>me</sup> du Deffand et de Voltaire. On a de lui quelques poésies légères recueillies dans les *Œuvres* de Voltaire.

Voltaire, *Correspondance*.

**FORMOSE**, pape, mort le 4 avril 896. Il fut évêque de Porto, lorsque le pape Jean VIII déposséda de ce siège, et l'exila, en lui permettant de revenir soit à Porto, soit à Rome, lui faisant promettre de se contenter de la communion laïque. Le pape Marin II releva Formose de ses serments, et le rétablit sur son siège. Les papes Adrien III et Étienne VI le trahirent honorablement. Il fut élu pape le 21 septembre 891. C'était la première fois qu'un évêque transféré d'un autre siège à celui de Rome, Formose, déjà évêque, ne reçut point de nouvelle imposition des mains; il fut seulement intronisé. Il eut d'abord à s'occuper de Photius et de ses adhérents. Il permit aux évêques ordonnés par ce patriarche de garder leurs sièges, à la condition qu'ils reconnaîtraient leur faute par une abjuration et en demanderaient pardon. Après la mort de Guido, le saint-père appela secrètement à Rome le roi de la Germanie Arnoul, et le couronna empereur en 895. Dans le serment que les évêques prêtèrent à Arnoul, le pape fit insérer cette clause : « Sauf la foi due à Formose ». Il s'entremît dans les affaires de la France et commanda à Eudes de ne pas attaquer le duc de Bourgogne le Simple. Il mourut après avoir occupé pendant cinq ans le siège pontifical. Sa mémoire, accusée par le pape Étienne VII (voy. ce pape), fut solennellement réhabilitée par Jean IX.

Baronius, *Annales ecclesiastiques*. — Platina, *Pontificum*. — Artaud de Montor, *Hist. des saints Pontifes*, t. II.

**FORMY** (*Samuel*), chirurgien français, né à Montpellier, vivait dans la première partie du dix-septième siècle. Il servit en qualité de chirurgien dans l'armée de Henri IV contre les Espagnols, et assista au siège de Paris en 1590. Après la paix, il retourna dans sa patrie. On a de lui un traité qui, selon la *Biographie médicale*, contient beaucoup de remarques critiques sur l'état de la chirurgie à l'époque où il vivait, dans lequel on trouve encore des choses nouvelles, malgré les progrès que l'art a faits depuis. Cet ouvrage est intitulé : *Traité chirurgical*.

*bundes,*  
ges ; Mon  
kloy, Dic  
medicals

# FORNA

Reggio ( 1871 )  
zième siè  
Fornari, a  
Ce travail  
commenç  
le titre de  
Florence,  
de Fornari  
l'édition t  
Toppl. 21

# \* FORN

italien, né  
dans la se  
les sculptu  
rees, on r  
Saint-Jea  
tuettes de  
buste d'  
l'église de  
Bertoluzzi

# FORNA

lienne d'un  
morte le 1  
gelo Strati  
çons et de  
religieuse.  
titua l'ord  
avait une  
lernagne, c  
ballees de  
C'est de c  
de Celest

P-4. Au  
Gènes, 1860  
Full Form

# \* FORN

Rome, le  
Ne d'une  
reçut les  
de la théo  
Gregoire  
matique, c  
le nomma  
études, et  
l'instruction  
dans le roi  
ne fut pro  
1850. For  
du pape a  
L'Univer

# \* FORN

phael a m  
plastique  
est d'alle  
vait au co  
était fille  
du Tibre  
dans la tr

padouan. Les parties traitées par Farnasiero sont très-supérieures à celles exécutées par son prédécesseur.

E. B—N.

Paolo Facio, *Nuovo Guida di Padova*. — *La Basilica di S. Antonio di Padova*; 1852. — Ticozzi, *Dizionario*. — Cicognara, *Storia della Scultura*.

**FORNER** (*Juan-Pablo*), littérateur espagnol, né dans l'Estramadure, en 1756, mort en 1797, à Séville, où il remplissait des fonctions de magistrat. Homme de goût et critique judicieux, il combattit avec vigueur l'affectation et la monotonie où était tombée la poésie castillane, et il s'efforça dans ses vers de ramener ses contemporains à l'étude des modèles. Le temps lui manqua pour justifier toutes les espérances qu'il avait fait naître. Un écrit qu'il mit au jour à Madrid en 1786 (*Oracion apologetica por la España y su merito literario*) fit sensation. Il eut recours à divers pseudonymes, tels que *Tomé Cecial*, *Varas*, *Bartolo*, pour déguiser les traits qu'il lançait contre de méchants auteurs. Ses vers sont épars en partie dans la *Biblioteca selecta* publiée à Bordeaux en 1819 par Mendibil y Silvela et dans le 4<sup>e</sup> tome des *Poesias selectas* de Quintana. On a essayé de réunir ses œuvres complètes, mais le 1<sup>er</sup> volume seul a paru à Madrid, en 1843.

G. B.

Ticknor, *History of Spanish Literature*, t. III, p. 294.

**FORNERET** (*Philippe*), prédicateur français, né à Beaune, le 29 janvier 1666, mort à Berlin, le 26 février 1736. Élevé dans le protestantisme et sorti de France en 1686, pour se soustraire à la persécution religieuse, Forneret fit ses études à Francfort-sur-l'Oder et à Lausanne. Après avoir été quelque temps pasteur de Copenick (Prusse), il fut nommé, en 1711, pasteur de l'église française de Berlin. Forneret était un bon prédicateur, bien que son manque de mémoire l'exposât quelquefois à rester court. Formey publia de lui dix-huit *Sermons*; Berlin, 1738, in-8°.

Eug. et Em. Haag, *France protestante*.

**FORNIER** ou **FOURNIER** (*Jehan*), littérateur français, né à Montauban, vivait en 1558. Il fit ses études à Toulouse, et se consacra à la culture des belles-lettres. On a de lui : *Epigrammes érotiques* (au nombre de deux cent-une); Toulouse, in-8°; — *Chansons lyriques* (au nombre de dix-neuf); Toulouse, in-16; — *L'Uranie*, au très-chrétien roi de France Henri II, contenant dix-huit sonnets, auxquels est décrit l'horoscope de la nativité de ce grand roi, avec la figure d'icelle, qui fut l'an 1529, le dernier de mars, à six heures quinze minutes du matin, et autres figures servant à cette matière, plus *L'Uranomachie du Thoreau et du Capricorne*, auquel combat céleste le Thoreau et le Capricorne sont pris pour significateurs de deux graves princes, comme étant les signes ascendants, en leurs naissances; desquels le Thoreau est maison de Venus et exaltation de la Lune: et le Capricorne est maison de Saturne et exal-

tation de Mars; et par le naturel mouvement des cieux se suivent en la forme que l'auteur décrit leurs figures colloquées au zodiaque; avec brièves *Annotations* sur les phénomènes d'icelle *Uranomachie*; Paris, 1555, in-8°; — les quinze premiers chants de *Roland furieux*, composés en tuscan par Loys Arioste, Ferrarois, traduits en stances françoises; Paris, Christophe Plantin, 1555, in-4°. Le curieux passage suivant, tiré du cinquième livre du *Roland furieux*, pourra donner une idée du talent de Fornier :

Tous animaux lesquels sont en la terre  
Vivent en paix, et tranquille est leur fait;  
Ou bien, s'ils ont débat et se font guerre,  
A la femelle onc le masle n'en fait;  
L'ourse avec l'ourse seure, par les bois erre;  
Près du lion la lionne se plaît,  
Avec le loup la louve est sans contrainte,  
Et du taureau la vache n'a point crainte.  
Quelle furie et peste tant infame  
Vient à troubler les hommes vicieux,  
Qu'on oyt tousiours le mary et la femme  
S'entrepincer de mots pernicieux?  
S'égratigner d'outrage qui diffame,  
Baigner de plaints seulement, mais bien pire,  
Souvent de sang les baigne leur folle ire, etc.

*Les Affections de divers Amants*, livre contenant trente-six chapitres, traduit du grec de Partenius de Nicée, ancien auteur, en prose françoise: plus les *Narrations d'amour*, écrites par Plutarque, Paris et Lyon, 1555, in-8°; Paris, 1743, même format et précédé d'un *Mémoire* de Mercier de Saint-Léger dans la *Bibliothèque des Romans grecs*, Paris, 1797; — *Histoire des Guerres faites en plusieurs lieux de la France*, tant en la Guienne et Languedoc, contre les hérétiques, qu'ailleurs contre certains ennemis de la couronne; et de la conquête de la Terre Sainte; et de tout ce qui est advenu en France digne de mémoire, depuis l'an 1200 jusqu'à l'an 1311, auquel tous les temples furent détruits; Toulouse, 1568, in-4°; — *Histoire de l'affliction de la ville de Montauban lorsqu'elle fut assaillie par plusieurs fois et longtemps assiégée des chevaliers et grands de France*, l'an 1562, poème en trois livres, in-4°, resté manuscrit.

La Croix du Maine et Du Verdier, *Bibliothèques françaises*, t. I, p. 497; IV, 416. — Lelong, *Bibliothèque historique de la France*, IV, n° 1700.

**FORNIER, FORNERIUS. Voy. FOURNIER.**

**FORNIER-FÉNEROLS** (*Jacques-Marguerite-Étienne*), général français, né à Escoussent (Languedoc), le 28 décembre 1761, tué au combat de Golynin (Pologne), le 26 décembre 1806). Fils d'un capitaine au régiment de Navarre-infanterie, le jeune Fornier, sortant du collège de Sorèze, entra (1779) au régiment de Conde, qui devint plus tard 2<sup>e</sup> régiment de dragons. Le courage qu'il montra dans plusieurs circonstances et l'instruction qu'il avait reçue facilitant son avancement, il arriva le 19 juillet 1795 au grade de chef de bataillon et enfin à celui de général de brigade.

1803. Les services importants qu'il rendit, tant à Hohenlinden, où il mit en déroute une colonne autrichienne qui menaçait de s'emparer d'un parc d'artillerie, qu'à Zurich, où il sauva le 2<sup>e</sup> régiment de chasseurs, lui méritèrent le grade d'officier de la Légion d'Honneur. Se trouvant à Golymin (Pologne) au moment où une lutte des plus sanglantes venait de s'engager entre l'armée ennemie et la division française commandée par le général Lassalle, Fournier tomba mortellement blessé d'un éclat d'obus, après avoir assuré la victoire aux Français. Le nom de ce général est gravé sur les tables de bronze du palais de Versailles.

A. SAUZAY.

*Archives de la guerre.*

\* **FORNOVO** (*Giovanni-Battista*), habile architecte parmesan, du seizième siècle. Il donna les dessins d'une belle église de Parme, l'*Annunziata*, dont la première pierre fut posée par le duc Ottavio Farnèse, le 4 juin 1566. E. B—N.

Bertoluzzi, *Nuovissimo Guida di Parma*.

**FORREST** (*Thomas*), navigateur anglais, mort vers 1802. Il entra fort jeune au service de la Compagnie des Indes, et par ses talents devint rapidement capitaine de vaisseau. Il coopéra beaucoup en 1772 à la création d'un comptoir anglais à Balambangan, île située au nord de Bornéo, par 7° 15' de lat. nord et 114° 43' de long. est. La fertilité du sol, les belles forêts qui l'ombrageaient, ses côtes faciles et poissonneuses en faisaient pour les Anglais un entrepôt heureusement choisi pour centraliser les relations avec les îles de la Sonde, les Moluques, les Philippines et la Nouvelle-Guinée; mais les populations malaises environnantes étaient alors, comme aujourd'hui, hostiles à tout établissement européen. Forrest essaya de vaincre ces répugnances. Une ambassade du sultan de Mindanao venait d'arriver à Balambangan (1771): dans son personnel se trouvait un nommé Ismael-Toan-Hadii, musulman intelligent, connaissant parfaitement, dans une grande étendue, les parages si dangereux de la Polynésie et parlant les divers dialectes des indigènes. Forrest s'attacha cet homme, et entreprit avec lui un voyage à la Nouvelle-Guinée. Il arma à cet effet un petit bâtiment, *Tartar*, de 10 tonneaux, manœuvrant à rames et à voiles. L'équipage fut composé de vingt-deux hommes, presque tous lascars, et le 9 novembre 1774 on mit à la voile en se dirigeant au sud-est. Chemin faisant, Forrest noua des relations avec divers souverains insulaires, entre autres avec le sultan de Batchian, île des Moluques, célèbre par ses mines d'or (1). Une tradition malaise plaçait dans cette île le berceau des princes moluques, issus d'un œuf de dragon. Quelques jours plus tard, Forrest toucha sur les rochers de corail qui entourent la petite île de Tomoghy. Il fut assez heureux pour pou-

voir réparer ses avaries, gagna Véguion, où il acheta deux *korokoros* (1), et visita les havres de Fofahak, Rawak et Piapis, tous offrant de bons mouillages et où il se procura du poisson, du sagou et des tortues. Il signala le fait, vérifié depuis par Dumont d'Urville, qu'un isthme étroit sépare le port de Fofahak d'une grande baie méridionale. Forrest faillit périr sur cette terre: « s'étant seul, rapporte Marsden, un peu trop écarté du rivage, il vit s'avancer vers lui une dizaine de sauvages armés, dont les dispositions hostiles n'étaient pas douteuses. La résistance eût été vaine: Forrest le comprit, et, tirant avec sang-froid une flûte qu'il avait dans sa poche, il l'ajusta, et se mit à jouer un air de gigue. Les sauvages, étonnés d'abord, puis charmés, jetèrent leurs armes et se mirent à danser; reculant alors en continuant de jouer, il regagna le lieu où l'attendaient ses marins. » Après avoir relevé Véguion, Boni et Kabaréi, il prolongea sa route au nord-est. A vingt milles de Véguion, il découvrit le groupe Aïou (0° 19' et 0° 41' lat. nord, 128° 21' et 129° 45' long. est), formé de petites îles et environné d'un rocher de corail de cinquante milles de circuit. Aïou-Baba, la plus importante et la plus méridionale de ces îles, a six kilomètres de circuit et cent soixante mètres d'élévation. Forrest y trouva plusieurs femmes enlevées aux Hollandais: il en témoigna sa surprise au *mondo* (2); ce chef lui répondit « qu'il s'inquiétait peu des Hollandais, parce qu'ils étaient bien loin, et que d'ailleurs quand les Européens demandaient comme satisfaction la tête d'un chef papou, on leur expédiait celle d'un esclave qu'on décapitait à cet effet ». Le 13 janvier 1775 Forrest aperçut la partie orientale de la Nouvelle-Guinée. Le 25 un choc sous-marin brisa l'un de ses navires; cependant le 27 il entra dans le havre de Doréi. Il y prit un certain nombre de plants de muscadier, dans l'intention de les repiquer dans les colonies anglaises. Il s'avança au sud jusqu'à Mysol; virant alors de cap, il se dirigea sur Mindanao, où il atterrit le 5 mai. Il y apprit qu'en son absence les Soudous avaient attaqué Balambangan et en avaient expulsé les Anglais, dont les débris s'étaient réfugiés à Bornéo. Il obtint alors du sultan de Mindanao la cession de l'île Bunwot dans la baie d'Illano (lat. nord 7° 10', long. est 122° 10'). Ce fut dans ces parages qu'il se sépara d'Ismael Toan-Hadii. Lui-même fit route pour Bornéo (8 janvier 1776), et arriva dans cette île le 10 février suivant. Il remit à la voile le 27, se rendit à Achem (13 mai), et essaya de gagner Calcutta; mais son navire percé par les vers et faisant eau, il fut obligé d'échouer sur la côte occidentale de Sumatra et de gagner Bencoulen par la voie de terre. Après un court séjour dans cette ville, il

(1) Espèce de pirogue particulière aux habitants des Moluques.

(2) Le *mondo* est, avec le *sinagui* et le *kimalaya*, l'un des trois principaux chefs de cet archipel.

(1) Batchian fut longtemps possédée par les Espagnols, qui y avaient bâti plusieurs forts. En 1610, ils en furent chassés par les Hollandais.



se rembarqua pour Calcutta, et de là pour l'Angleterre. En 1789, la Compagnie des Indes chargea Forrest d'explorer l'archipel Mergui, situé dans la partie orientale du golfe du Bengale (entre 7° et 14° de lat. nord et 94° à 96° de long. est). Il partit de Calcutta, et accomplit sa tâche avec un soin minutieux : il releva successivement les Muscos, Tavaï, Tenasserim, King-Island, les Torres, Mel, Susannah, Saint-Matthieu, les Seyer et Djonkseylon. Malgré l'étendue qu'occupe cet archipel et la fertilité de ses terres, les habitants, nommés *Tchalomés*, sont peu nombreux (400 environ); ils sont bouddhistes. Le détroit qui sépare les îles Mergui de la côte de l'Indo-Chine reçut le nom de *Forrest*. Ce navigateur constata dans ces parages l'existence d'une espèce particulière de loches de mer voisine du genre *onchidium*, et non dénommée jusque alors par les ichthyologues. De retour en Angleterre, il continua son service actif, et s'occupa de la publication de ses voyages. Il y consigna une foule d'observations nouvelles, et les enrichit de cartes et de figures dessinées par lui-même avec beaucoup de talent : la première relation fut publiée en 1779, à Londres, in-4°, et à Dublin, in-8°. Elle fut traduite assez inexactement en français par Demeunier, sous le titre de *Voyage de Balambangan à la Nouvelle-Guinée et aux Moluques, fait en 1774, 1775 et 1776*, et suivi d'un *Vocabulaire de la Langue de Mangindano*, Paris, 1780, in-4°, cartes et figures; un extrait en a été publié en allemand, Hambourg, 1782, in-8°. Forrest publia ensuite : *Voyage de Calcutta à l'archipel Mergui, etc.*, suivi d'une *Notice des îles de Djonkseylon, de Poulo-Pinang, du port de Kedah*, et d'une *Relation de Célèbes*; Londres, 1792, in-4°, fig. et cartes; — *Traité des Moussons*; Londres, 1784, in-4°; Paris, Imp. royale, 1786, in-4°. Ce traité est le meilleur que l'on ait encore sur ce sujet, si controversé par les marins et les géographes.

C'est à tort que l'on a quelquefois confondu Thomas Forrest avec le capitaine *Autin Forrest*, qui fit naufrage le 1<sup>er</sup> mai 1806, sur le récif Sydney, situé au sud des îles de l'Amirauté, par 3° 20 de lat. sud et 144° 30 de long. est.

Alfred DE LACAZE.

Alexander Dalrymple, *Historical Collection of Voyages*. — Marsden, *History of Sumatra*. — Dumont d'Urville, *Voyage pittoresque*. — Freycinet et Duperrey, *Voyage autour du monde*. — Dumeny de Ruani, *Océanie, ou l'Univers pittoresque*, III, p. 316, 325 et 32.

**FORSSELL** (Charles AF), statisticien suédois, né à Skottorp, le 18 mars 1783, mort le 25 octobre 1818. En 1809 il entra dans la célèbre conjuration de cette époque; il fut employé ensuite par Adlersparre à diverses négociations en particulier auprès du prince Chrétien-Auguste, dont il devint aussi l'aide de camp, quand ce prince fut désigné comme héritier du trône. Sur le désir exprimé par Chrétien-Auguste de voir dresser enfin une carte générale de la Suède, Forsell

leva la carte de la Scandinavie sur l'échelle de  $\frac{1:100,000}{1:100,000}$ , et l'acheva en 1817. Major dans le corps des ingénieurs en 1810, il devint, à l'avènement de Bernadotte à la couronne, adjudant du nouveau roi, puis professeur de mathématiques et de géographie du prince Oscar, aujourd'hui roi. Chargé en 1813 de porter d'importantes dépêches de Gothenbourg à Londres, il assista aussi aux batailles de Grossbeeren, Dennewitz et Leipzig, ainsi qu'aux autres opérations de l'armée suédoise. A partir de 1817 il siégea dans toutes les diètes du royaume. En 1819 il dressa le plan de jonction de la navigation à vapeur entre Stockholm et Gothenbourg, et entre la première de ces deux villes et la Wetteravie (*Westerås*). En 1824 Forsell fut nommé directeur général du cadastre du royaume. Les travaux de Forsell sur la statistique le firent aussi connaître à l'étranger. Ses principaux ouvrages sont : *Statistiska Tabeller* (Tablettes statistiques); Stockholm, 1830; — *Statistik öfver Sverige* (Statistique de la Suède); Stockholm, 1834; — *Sockenstatistik öfver Sverige*; Stockholm, 1834; — *Anteckningar af en resa till England* (Guide du Voyageur en Angleterre); Stockholm, 1835; — *Anteckningar och statistiska upplysningar öfver Sveringa* (Indications pour une statistique générale de la Suède); Stockholm, 1839.

Conrers.-Lex.

**FORSIUS** (Siegfried-Aronsen), astronome et mathématicien suédois, natif de la province du Nyland, mort en 1637. En 1603 il professa à Upsal, puis il devint successivement prédicateur à Stockholm et à Ekenäs. Des prédictions astrologiques qu'il fit en 1619 amenèrent sa destitution. Ses principaux ouvrages sont : un *Calendrier*, continué pendant neuf ans, en langue suédoise; — *Minerographia, seu de metallis et fossilibus*, également en suédois.

Scheller, *Succ. lit.* — Gezelius, *Biog. Lex.*

**FORSKAL** (1) (*Pehr*), naturaliste et voyageur suédois, né à Kalmar, dans le Småland (Suède), en 1736, mort à Djerim, le 11 juillet 1763. Il fit ses études à Göttingue, et il se couronna par une thèse publiée sous ce titre : *Dubia de principis philosophiæ recentioris*, qui fut accueillie avec faveur. Un petit écrit, publié peu de temps après son retour en Suède, *Pensées sur la liberté civile* (1759), lui attira les bonnes dispositions de son gouvernement. Ce fut alors, et pour se consoler de cette disgrâce, qu'il se livra avec une nouvelle ardeur à l'étude des sciences naturelles que Linné lui avait fait aimer. Il y fit des progrès rapides, et mérita l'affection du maître, habile à reconnaître le mérite partout où il se montrait. Une expédition scientifique, ayant pour mission de visiter l'Asie Mineure, l'Égypte et l'Yémen, avait été

1 Les auteurs varient d'une manière singulière sur l'orthographe du nom de ce botaniste, écrit tour à tour Forskal, Forskael et Forskahl; la manière suédoise est la seule admissible.

résolue  
 Lander  
 quatre  
 compag  
 orientali  
 Brauren  
 les mat  
 survivre  
 janvier  
 Elias, le  
 mes le  
 prêts di  
 est l'un  
 nommé  
 envoyé  
 mark. S  
 en atte  
 santes. I  
 naissant  
 ferieur  
 naturell  
 peditio  
 avoir d  
 recueilli  
 visiter  
 Ayant r  
 gagna l  
 Constan  
 débarqu  
 trajet F  
 vivent d  
 des plan  
 cette île  
 de salut  
 leur ph  
 etc. exp  
 l'Arabie  
 dangers  
 dont Fe  
 lion ge  
 belles p  
 un plus  
 Sahlér,  
 de jours  
 avoir qu  
 avait sul  
 pantes,  
 avec les  
 Nebuhr  
 de son c  
 il publi  
*cription*  
*pascuum*  
*oriental*  
 1775, in  
*descript*  
*inferior*  
*lusti*  
*loris et*  
*Arabi*  
 hay.

pelé par le duc Eric de Brunswick aux fonctions d'administrateur supérieur à Minden, dans le pays de Hanovre. En 1569 il fut chargé par le landgrave Guillaume de Hesse de professer le droit à Marbourg. En 1580 il devint premier professeur de droit à Heidelberg, où ses cours eurent le plus grand succès. Des dissentiments religieux avec le gouvernement lui firent abandonner cette position, en 1583; il vint alors à Worms, où il donna des répétitions, puis à Helmstädt, où il fut professeur de droit jusqu'à sa mort. Ses principaux ouvrages sont : *Historia Juris civilis Romani*, etc., Bâle, 1565; Cologne, 1594, in-fol.; Mayence, 1607. Cet ouvrage, longtemps estimé, fit cependant accuser Forster de plagiat par plusieurs jurisconsultes, notamment par Thomasius; — *De Jurisdictione Romana, a primordio urbis*; Lyon, 1586, in-fol. (posthume); — un recueil de *Traité*s sur diverses questions de droit; Bâle, in-fol., et Francfort, 1565. Quelques-uns de ces traités avaient été publiés séparément. Les principaux sont : *De Pignoribus et Hypothecis*; 1580, in-4°; — *De Jurejurando*; Heidelberg, 1581, in-4°.

Henri Döring, dans Ersch et Gruber, *Allg. Enc.*

**FORSTER** (Valentin-Guillaume), fils du précédent, jurisconsulte allemand, né à Marbourg, le 28 août 1574, mort le 23 octobre 1620. Il professa le droit à Wittemberg, et fut assesseur à l'échevinat de cette ville. On a de lui : *Tractatio Justiniana*; — *Paratitla in Pandectas*; — *De Jure canonico*, etc.; — *De Juris Interpretatione Libri II*; — *De Nuptiis*; — *De Donationibus*; — *De Substitutionibus*; — *Solonis Leges latine, cum notis*.

Wille, *Diar. biog.*

**FORSTER** (Froben), philosophe et philanthrope allemand, né à Königsfeld, le 30 avril 1709, mort le 11 octobre 1791. Il fit ses premières études à Freisingue et à Ingolstadt; à dix-huit ans il se rendit à Ratisbonne, où il entra en 1728 dans l'ordre de Saint-Benoît. On lui donna alors le nom de *Froben*. Il se fit consacrer prêtre en 1733, et la même année il fut chargé de professer la philosophie dans le monastère de Saint-Emmeran. Le succès de ses leçons fut tel qu'on lui confia la chaire de philosophie à Salzbourg. Il y fit des cours qui soulevèrent maintes controverses; on l'accusa même d'innovation, tandis qu'il était animé d'un ardent amour de la vérité. Rappelé dans son chapitre, il continua de traiter les matières philosophiques avec une telle distinction qu'il s'acquit l'amitié de plusieurs personnages importants, parmi lesquels le cardinal Quirini. Il s'éleva aussi dans la hiérarchie. A dater de 1750 il devint successivement prieur, bibliothécaire, enfin abbé de Saint-Emmeran, dont il fit un foyer de lumières et de bienfaisance, car il était aussi charitable qu'éclairé. On a de lui : *Quid est veritas?* etc.; Salzbourg, 1745, in-4°; — *Methodus inveniendi veritatem per meditationem, breviter exposita*; ibid., 1746, in-4°;

— *Meditatio philosophica de mundo mechanico et optimo secundum systema Leibnitio-Wolfianum*; ibid., 1747, in-4°; — *De Scripturæ Sacræ vulgata editione*; 1748, in-4°; — *Systema primorum Principiorum, breviter expositum*; 1749, in-4°; — *Beati Flacci Albin, seu Alcuini, abbatis Caroli Magni, regis ac imperatoris magistri, Operum, post primam editionem a viro clar. D. Andrea Quercetano curatam, de novo collecta, etc.*; Ratisbonne, 1777, in-fol.

Ersch et Gruber, *Allg. Enc.*

**FORSTER** (Nathaniel), théologien et philologue anglais, né le 3 février 1717, à Stacombe (comté de Devon), mort le 20 octobre 1757. Forster suivit la carrière ecclésiastique, et mérita d'être admis, deux ans avant sa mort, dans la Société royale de Londres. Il était profondément versé dans les lettres grecques et latines, et n'était pas moins fort en hébreu. Il joignait à une vaste érudition un esprit de critique très-remarquable. Il a laissé les travaux suivants : *Reflections on the natural antiquity of government art and sciences in Egypt*; Oxford, 1743, ouvrage très-bon pour l'époque où il fut composé, mais qui a beaucoup moins d'importance depuis les études modernes, qui ont si puissamment contribué à nous faire connaître l'antique pays des Pharaons; — *Platonis Dialogi quinque, recensiti et notis illustrati*; Oxford, 1745. Les cinq dialogues compris dans ce recueil sont *Les Amoureux* d'Eutyphron, *l'Apologie de Socrate*, *le Criton*, *le Phédon*. Ce travail se recommande à la fois par la pureté du texte grec et par les observations lumineuses de l'auteur; — *Appendix Liviana continens; : 1° selectas codicum manuscript. et editionum antiquarum lectiones, præcipuas variorum emendationes et supplementa lacunarum in iis Tituli Livii qui supersunt libris*; — *Freinsheimii Supplementorum Libros X, in locum decadis secundæ Livianæ deperditæ*; Oxford, 1746. Forster composa cet ouvrage avec la collaboration d'un de ses savants collègues au collège du Christ; — *Papery destructive of the evidence of Christianity, sermon*; Oxford, 1746; — *A Dissertation upon the account supposed to have been given of Jesus-Christ by Josephus*; Oxford, 1749. On a regardé cette dissertation, qui tend à démontrer que ce passage peut être considéré comme authentique, comme un des meilleurs morceaux de critique du dix-huitième siècle; — *Biblia hebraica sine punctis*; Oxford, 1750, 2 vol. in-4°. Alex. B.

*Biog. Brit.* — Chalmers, *Gen. Biog. Dict.*

**FORSTER** (Jean-Reinhold), naturaliste et voyageur allemand, né à Dirschau, le 22 octobre 1729, mort le 12 janvier 1794. Il fit ses premières études à Marienwerder, d'où il passa au gymnase Joachim de Berlin. En 1751 il se rendit à l'université de Halle, avec

1  
 2  
 3  
 4  
 5  
 6  
 7  
 8  
 9  
 10  
 11  
 12  
 13  
 14  
 15  
 16  
 17  
 18  
 19  
 20  
 21  
 22  
 23  
 24  
 25  
 26  
 27  
 28  
 29  
 30  
 31  
 32  
 33  
 34  
 35  
 36  
 37  
 38  
 39  
 40  
 41  
 42  
 43  
 44  
 45  
 46  
 47  
 48  
 49  
 50  
 51  
 52  
 53  
 54  
 55  
 56  
 57  
 58  
 59  
 60  
 61  
 62  
 63  
 64  
 65  
 66  
 67  
 68  
 69  
 70  
 71  
 72  
 73  
 74  
 75  
 76  
 77  
 78  
 79  
 80  
 81  
 82  
 83  
 84  
 85  
 86  
 87  
 88  
 89  
 90  
 91  
 92  
 93  
 94  
 95  
 96  
 97  
 98  
 99  
 100  
 101  
 102  
 103  
 104  
 105  
 106  
 107  
 108  
 109  
 110  
 111  
 112  
 113  
 114  
 115  
 116  
 117  
 118  
 119  
 120  
 121  
 122  
 123  
 124  
 125  
 126  
 127  
 128  
 129  
 130  
 131  
 132  
 133  
 134  
 135  
 136  
 137  
 138  
 139  
 140  
 141  
 142  
 143  
 144  
 145  
 146  
 147  
 148  
 149  
 150  
 151  
 152  
 153  
 154  
 155  
 156  
 157  
 158  
 159  
 160  
 161  
 162  
 163  
 164  
 165  
 166  
 167  
 168  
 169  
 170  
 171  
 172  
 173  
 174  
 175  
 176  
 177  
 178  
 179  
 180  
 181  
 182  
 183  
 184  
 185  
 186  
 187  
 188  
 189  
 190  
 191  
 192  
 193  
 194  
 195  
 196  
 197  
 198  
 199  
 200  
 201  
 202  
 203  
 204  
 205  
 206  
 207  
 208  
 209  
 210  
 211  
 212  
 213  
 214  
 215  
 216  
 217  
 218  
 219  
 220  
 221  
 222  
 223  
 224  
 225  
 226  
 227  
 228  
 229  
 230  
 231  
 232  
 233  
 234  
 235  
 236  
 237  
 238  
 239  
 240  
 241  
 242  
 243  
 244  
 245  
 246  
 247  
 248  
 249  
 250  
 251  
 252  
 253  
 254  
 255  
 256  
 257  
 258  
 259  
 260  
 261  
 262  
 263  
 264  
 265  
 266  
 267  
 268  
 269  
 270  
 271  
 272  
 273  
 274  
 275  
 276  
 277  
 278  
 279  
 280  
 281  
 282  
 283  
 284  
 285  
 286  
 287  
 288  
 289  
 290  
 291  
 292  
 293  
 294  
 295  
 296  
 297  
 298  
 299  
 300  
 301  
 302  
 303  
 304  
 305  
 306  
 307  
 308  
 309  
 310  
 311  
 312  
 313  
 314  
 315  
 316  
 317  
 318  
 319  
 320  
 321  
 322  
 323  
 324  
 325  
 326  
 327  
 328  
 329  
 330  
 331  
 332  
 333  
 334  
 335  
 336  
 337  
 338  
 339  
 340  
 341  
 342  
 343  
 344  
 345  
 346  
 347  
 348  
 349  
 350  
 351  
 352  
 353  
 354  
 355  
 356  
 357  
 358  
 359  
 360  
 361  
 362  
 363  
 364  
 365  
 366  
 367  
 368  
 369  
 370  
 371  
 372  
 373  
 374  
 375  
 376  
 377  
 378  
 379  
 380  
 381  
 382  
 383  
 384  
 385  
 386  
 387  
 388  
 389  
 390  
 391  
 392  
 393  
 394  
 395  
 396  
 397  
 398  
 399  
 400  
 401  
 402  
 403  
 404  
 405  
 406  
 407  
 408  
 409  
 410  
 411  
 412  
 413  
 414  
 415  
 416  
 417  
 418  
 419  
 420  
 421  
 422  
 423  
 424  
 425  
 426  
 427  
 428  
 429  
 430  
 431  
 432  
 433  
 434  
 435  
 436  
 437  
 438  
 439  
 440  
 441  
 442  
 443  
 444  
 445  
 446  
 447  
 448  
 449  
 450  
 451  
 452  
 453  
 454  
 455  
 456  
 457  
 458  
 459  
 460  
 461  
 462  
 463  
 464  
 465  
 466  
 467  
 468  
 469  
 470  
 471  
 472  
 473  
 474  
 475  
 476  
 477  
 478  
 479  
 480  
 481  
 482  
 483  
 484  
 485  
 486  
 487  
 488  
 489  
 490  
 491  
 492  
 493  
 494  
 495  
 496  
 497  
 498  
 499  
 500  
 501  
 502  
 503  
 504  
 505  
 506  
 507  
 508  
 509  
 510  
 511  
 512  
 513  
 514  
 515  
 516  
 517  
 518  
 519  
 520  
 521  
 522  
 523  
 524  
 525

*Wahrheiten*, etc. (Observations et vérités sur la théorie de la terre); Berlin, 1798. Forster collabora aussi à plusieurs ouvrages destinés à l'instruction de la jeunesse, entre autres : *Geschichte der Entdeckungen und Schiffsfahrten im Norden* (Histoire des Découvertes et des entreprises maritimes dans le Nord); Frankfurt, 1784.

V. R.

Georges Forster, *A Voyage round the world in His Britannic Majesty's sloop Resolution, commanded by capt. James Cook*; Londres, 1777. — Ersch et Gruber, *Allg. Enc.*

**FORSTER** (Jean-Georges-Adam), fils aîné du précédent, voyageur et naturaliste allemand, né à Vassenhof, le 27 novembre 1754, mort à Paris, le 12 février 1794. Il commença ses études sous la direction de son père, et les continua quelque temps à l'école Saint-Pierre de Saint-Pétersbourg. Neuf mois plus tard il suivit son père en Angleterre, où il le seconda dans les traductions qu'il faisait pour vivre, et donna des leçons de français dans quelques maisons d'éducation. Venu ensuite à Londres, il traduisit en anglais les voyages de Bougainville. Au mois de juillet 1772, il mit à la voile avec son père, qui venait d'accepter la proposition d'accompagner Cook, en route pour les régions polaires du Sud. Tout jeune encore, il fut cependant soumis à mainte épreuve, son père, dont le caractère était irascible, se trouvant souvent aux prises avec le chef de l'expédition. Revenu en Angleterre, le jeune Forster éluda la disposition en vertu de laquelle il était interdit à Jean-Reinhold Forster de publier la relation du voyage. Cette interdiction ne pouvait l'atteindre. En conséquence, il fit paraître sous son nom l'ouvrage intitulé : *A Voyage round the world in His Britannic Majesty's sloop Resolution, commanded by capt. James Cook; during the years 1772, 1773, 1774 and 1775*; Londres, 1777, 2 vol. in-4°. Il publia ensuite une traduction allemande de cette relation, avec additions, d'après le journal de Cook; Berlin, 1779, in-8°. Cette publication, dans laquelle l'auteur développait des pensées et des sentiments supérieurs à son âge, n'apporta qu'un allègement momentané aux souffrances de la famille. Georges Forster songea alors à chercher ailleurs qu'en Angleterre des ressources suffisantes. Au mois d'octobre 1777, il se rendit en France, où il connut Buffon et Franklin; mais ses relations dans ce pays ne paraissent pas s'être étendues plus loin. Ayant appris alors que son père venait d'être emprisonné pour dettes, il passa par la Hollande en Allemagne, où il espérait, avec raison, trouver des secours. Il fut bien accueilli par le landgrave de Hesse, par le duc Ferdinand de Brunswick, enfin par le prince de Dessau, et accepta une place de professeur au gymnase Carolin de Cassel. Son père et sa famille se trouvaient alors dans une telle pénurie que pour leur venir en aide il dut continuer de faire des traductions. C'est de cette époque que date la

continuation de sa traduction de l'*Histoire naturelle* de Buffon entreprise par Martini. Il trouvait d'ailleurs soutenu par de précieuses amitiés, celles de Dohm, de Jean de Müller, de Soemmering, de Tiedemann, enfin de Jacobi. Malheureusement ses travaux furent troublés pendant quelque temps par une certaine exaltation philosophique ou religieuse. Cette situation ne dura pas; Forster était un trop bon esprit pour compromettre ainsi son avenir. Il accepta donc les fonctions de professeur d'histoire naturelle à l'université de Wilna, qui lui offraient le roi de Pologne et le prince Michel Poniatowski. Avant de se rendre à sa destination, il visita plusieurs villes importantes, entre autres Prague, Vienne et Varsovie. L'empereur Joseph II, qui le reçut en audience particulière, sembla vouloir le détourner de se rendre à Wilna. « Si vous tenez à travailler, dit-il à Forster, ce n'est pas en Pologne que vous en trouverez les moyens. Les Polonais sont un peuple vaniteux et borné. En entrant dans ce pays, il est bon d'aviser à la manière d'en sortir. — Sire, répondit Forster, je ne désire qu'une chose : travailler à mon aise. — Alors, répliqua l'empereur, vous vous en retournerez bientôt. » La prévision de Joseph II se réalisa en partie. Forster, qui tenait tant à se livrer à ses occupations studieuses, rencontra de nombreuses difficultés. Cependant il se fit recevoir docteur en médecine à la faculté de Halle, puis il épousa Thérèse, fille de son ami Heyne. Au mois d'août 1787, il quitta la Pologne pour aller prendre part, sous les conditions les plus avantageuses, à un voyage de découvertes ordonné par l'impératrice de Russie. Mais la guerre de Turquie qui survint alors fit avorter ce projet et en même temps les espérances de Forster. Il vint alors à Mayence, où, grâce à Jean de Müller, il obtint un modeste emploi de bibliothécaire; en même temps il s'occupa de divers travaux, et particulièrement de traductions. Un voyage de trois mois, qu'il fit ensuite avec Alexandre de Humboldt, lui fournit l'occasion de composer un ouvrage qui lui assure un rang honorable parmi les bons écrivains allemands. A son retour à Mayence, au mois de juillet 1790, il reprit ses traductions, tout en s'occupant de la publication de l'œuvre que lui avaient inspirée ses voyages. Dès lors aussi il s'occupa de matières politiques. A l'époque où Custine fit son entrée dans Mayence à la tête de l'armée française, Forster fut l'objet de la confiance du général républicain : il avait compris l'impossibilité de demeurer fidèle à une cause qui s'était abandonnée elle-même, celle de l'électeur, qui « avait fui, dit-il, avec la caisse des orphelins; celle de la noblesse, qui, ayant mis en sûreté tout ce qu'elle possédait, demandait à la bourgeoisie de se retirer; enfin, celle du clergé, qui s'était retiré à la population. » Ce langage lui attira la haine des classes privilégiées, qui mirent sa



prix.  
 à la  
 mulé  
 natio  
 être  
 de C  
 jouer  
 Paris  
 voya  
*Repl*  
*of ce*  
 in-4°  
*Broc*  
 à Pa  
 1784  
*plan*  
*lis*; l  
*aust*  
 in-8°  
 ges,  
 ties;  
 ber,  
 rom  
*Holl*  
*Apri*  
 Rhin  
 giete  
 juin l  
 en fra  
 in-8°  
 glaise  
 Bossi  
 duit c  
 lesqu  
 la d  
 nstri  
 du t  
 1788  
 breu  
 Era  
 — Jea  
 de Ja  
 Krut  
 Pu  
 à All.  
 comp  
 1782  
 l'Inde  
 dou  
 mune  
 il ave  
 crit,  
 Exdu  
 ces a  
 man,  
 il eut  
 riva c  
 la Ri  
 un ou  
 Indou  
 paral  
 a liti  
 éditio

à Oxford en 1813. A son retour au collège, il composa une ode grecque commençant par ces mots : « Τί μὴ νῦν φεύγεις Μάρτα. » C'est en 1814, pendant un voyage dans la principauté de Galles, qu'en franchissant les collines du pays, Forster se livra à ses premières expériences relatives à l'effet de l'air raréfié sur les oreilles.

Dans un voyage à Londres, Forster étudia, avec Spurzheim, qu'il y connut, l'anatomie et la physiologie du cerveau. Il suivit à Édimbourg le célèbre phrénologiste, qu'il seconda dans la propagation de la nouvelle doctrine. Ainsi que cela lui arrivait habituellement en étudiant une science, il composa à son tour sur ce sujet un écrit, lu en mars 1816, et ayant pour titre *Mémoire sur l'anatomie comparée du cerveau*. Une excursion dans les Highlands d'Écosse lui inspira des observations météorologiques qu'il publia dans le *Philosophical Magazine*, et qui furent suivies d'ouvrages divers sur l'influence de l'air dans les maladies périodiques et d'une édition annotée de Catulle.

Le 3 juillet 1819, à onze heures du soir, il découvrit dans la région du nord une comète, aperçue dans la même nuit à l'Observatoire de Greenwich. Dans la même année, il visita la Flandre, la Belgique, la Suisse et Paris; puis il consigna dans le *Philosophical Magazine* ses observations sur la variété dans le pouvoir dispersif de l'atmosphère et sur les couleurs des étoiles. Presque en même temps il publia un calendrier perpétuel de tous les phénomènes de l'année. Élu membre de la Société des Astronomes de Londres, Forster se retira sur son domaine à Hartwell, où il revint à la botanique, tout en continuant ses travaux astronomiques, et publia de nouveaux ouvrages, particulièrement sur cette dernière science. En 1827, il se rendit à Aix-la-Chapelle et à Spa, où il signala des traces de tremblements de terre. En 1833 il vint à Bruxelles, et en 1834 il voyagea en Italie et dans le midi de l'Europe. Une brochure intitulée *Ontophilos*, dans laquelle il prétend que les animaux ont une âme immortelle, lui attira d'assez violentes attaques de la part du clergé, qui l'accusa en particulier d'avoir voulu introduire les doctrines indiennes dans une université chrétienne. Forster répliqua par une nouvelle brochure en s'autorisant de l'opinion de quelques Pères de l'Église ou prélats, tels que Tertullien, Origène, Bellarmin. Parmi ces travaux Forster trouvait le temps de faire de la poésie; une pastorale fut le résultat de ses loisirs poétiques. Retiré plus tard en Flandre, il se livra avec une ardeur nouvelle à la culture de la botanique. Forster fut nommé membre de la Faculté de Médecine de Cambridge, membre de la Société de Linné à Londres, enfin correspondant de l'Académie des Sciences naturelles à Philadelphie. Les principaux ouvrages d'Ignace-Thomas Forster sont : *Researches about atmospheric Phenomena*; Londres, 1812; — *Reflections on spirituous liquors*; Londres,

1812, in-8°; — *Catulli Carmina, cum notis*; 1816, in-12; — *Observations on the casual and periodical Influence of the Atmosphere in Diseases*; Londres, 1817, in-8°; — *Perennial Calendar*; Londres, 1824, in-8°; — *Poetical Encyclopædia for shepherds, mariners and husbandmen*; Londres, 1826; — *Circle of Seasons and Key to the Almanack and Calendar*; Londres, 1828; — *Somatopsychology, or body, life and mind*; in-8°; — *Original Letters of Locke, Shaftesbury and Algernon Sidney, with a metaphysical Preface*; Londres, 1830; — *Essay on the atmospheric Origin of epidemic Diseases*; 1830; — *Aerial and Alpine Voyages*; — *Medictna simplex, or the pilgrims Waybook, being a popular guide to a healthy life and happy old age*; 1830; — *Beobachtungen ueber den Einfluss des Luftdruckes auf das Gehoer, etc.* (Observations sur l'influence de l'air sur l'ouïe); Francfort, 1835; — *Cambridge, Nugæ*; 1836; — *Observations sur l'influence des comètes, en réponse à M. Arago*; 1836; — *Philozoa, or reflections on the condition of the animal kingdom*; 1839; — *Pan, a pastoral*; 1840; — *Philosophia Musarum*; Bruges, 1842; — *Harmonia Musarum*; 1844; — *Biographical Sketches of Dr Forster*. — *Sonate*, 1851.

*Conversat. Lex.*

\* FORSTER (François), graveur en taille-douce, naturalisé Français, né au Locle, principauté de Neuchâtel, en Suisse, le 22 août 1790. Il vint à Paris vers la fin de l'année 1805, fit ses études de graveur dans l'atelier de P.-J. Langlois, et suivit en même temps les cours de l'École des Beaux-Arts, où il obtint d'abord une seconde médaille, puis une première. En 1809, au concours des grands prix de gravure, il reçut le deuxième prix; enfin, en 1814, il remporta le premier grand prix. Le roi de Prusse étant à Paris et apprenant que le jeune Forster était né dans un pays dont il avait été et redevenait souverain, lui adressa une médaille d'or et le gratifia d'une pension annuelle de 1500 francs pour deux années. Ce graveur a donné les œuvres suivantes : un grand nombre de planches pour d'importantes collections, notamment pour le Musée Napoléon, de Robillard-Péronville; — pour le Musée Royal; — pour la Galerie de Florence; — pour l'Iconographie grecque et romaine, etc.; les sujets ci-après : *Aurore et Cephale*, d'après Guérin; — *Enée et Didon*, d'après le même; — *François I<sup>er</sup> et Charles-Quint*, d'après Gros; — *Sainte Cécile*, d'après Delaroche; — *La Vierge au bas-relief*, d'après Leonard de Vinci; — *La Vierge de la maison d'Orléans*, d'après Raphael; — *Les trois Grâces*, d'après le même; — *La Vierge de la Légende*, d'après le même; — *Le Christ sur la croix*, d'après Sébastien del Piombo, de même grandeur que le tableau original; — les portraits du roi de Bavière, d'après Streier; —

1  
1

1  
1

1  
1  
1

1

1

1

1

1

maines, fatigués d'un gouvernement qui les accablait de contributions et ne savait pas les défendre, s'étant insurgés, le saint-père dut fuir, et Forte-Braccio entra dans Rome. Forcé de guerroyer sans cesse contre les papalins et les sforzeschi, il finit par être blessé mortellement à la bataille de Capo-di-Monte. Son parent, le fameux Nicola Piccinino, hérita de sa puissance.

A. DE L.

Macchiavelli, *Istor. Fiorent.*, t. IV, p. 28-29. — Andrea Billi, *Hist. Mediolanens.*, l. VII, p. 117. — Gino Capponi, *Commentari di Neri*, p. 1168. — Pietro Russi, *Hist. Fragm. Senensis*, p. 27. — Leonardo Aretino, *Comment.*, p. 934. — Poggio Bracciolini, *Hist. Fiorent.*, l. VI, p. 351. — Sismondi, *Histoire des Républiques italiennes*, chap. LXV, p. 398.

\* **FORTE-GUERRA** (La signora), héroïne italienne, vivait au milieu du seizième siècle. En 1554, lorsque le duc de Florence vint assiéger Siennese, les dames de cette ville, résolues d'en défendre la liberté, prirent les armes, et se partagèrent en trois bandes. La première était conduite par la signora Forte-Guerra, la seconde par la signora Piccolomini, et la troisième par la signora Livia-Fausta. Ces trois bataillons composaient un corps de trois mille soit dames, soit bourgeoises, qui s'employèrent à réparer les fortifications de la ville aussi énergiquement qu'auraient pu faire les hommes, qui pendant toute cette guerre furent encouragés par l'exemple que leur donnèrent ces femmes, à ce point que les ecclésiastiques s'empressaient de travailler comme elles aux fortifications, même le dimanche et ayant l'archevêque à leur tête.

Lenglet Dufrenoy, *Hist. de Jeanne d'Arc*, trois parties, p. 229.

**FORTEGUERRI** ou **FORTIGUERRA** (Scipion), célèbre erudit italien, plus connu sous le nom de *Carteromaco*, né à Pistoie, le 4 février 1466, mort le 16 octobre 1515. Un de ses grands-oncles, le cardinal Nicolas Forteguerri, résigna en sa faveur le bénéfice de Saint-Lazare à Spazzavento. Ce revenu servit à lui faire donner une excellente éducation. Il s'appliqua particulièrement à l'étude du grec, et eut pour maître Ange Politien. Aide Manuce, qui rassemblait de tous côtés des philologues pour les employer à la correction de ses classiques grecs, fit venir Forteguerri à Venise. Celui-ci entra dans l'Académie Aldine, et y prit le nom de *Carteromacus*. Son travail, comme celui de ses confrères, consistait à préparer les manuscrits pour l'impression, soit en les corrigeant, soit en les transcrivant plus correctement, à joindre aux éditions des avertissements et des préfaces, à traduire les auteurs grecs en latin. Forteguerri fut aussi chargé de professer publiquement le grec. L'imprimerie des Aide ayant été fermée en 1506, par suite de la guerre, Forteguerri se retira à Rome, où il eut successivement pour patrons les cardinaux Calisto Franciotti de la Rovere et François Vindos. La fin prématurée du premier, en 1508, la mort tragique du second, tué par le duc d'Urbain,

en 1511, décidèrent Forteguerri à retourner dans sa ville natale. Il y resta peu de temps, et vint s'établir à Rome, chez Ange Comacini, évêque de Nocera. Ce prélat le recommanda au cardinal Jean de Médicis, qui devenu pape sous le nom de Léon X, le chargea de l'éducation de son parent Jules de Médicis, futur pape, évêque de Florence. Forteguerri resta à Rome, et fut nommé par le cardinal Jules à Florence, et il y mourut. — *Forteguerri : Oratio de laudibus et gratiarum*; Venise, 1504, in-4°; Rome, 1543, in-4°, avec les *Oratio de laudibus cardinali Bessarion*. Henri Estienne, tête de son *Thesaurus Linguae Graecae*; — *Artis Oratio de laudibus urbis Romae, eadem in latinum versa*; Venise, 1519, in-8°; — *Écrivains de l'Histoire Auguste*; — *Ptolemaei De Geographia Libri VIII*; 1507, in-fol. Forteguerri avait rédigé les règlements de l'Académie Aldine. Un document a été publié pour la première fois par Ciampi, dans ses *Memorie di Scipione Forteguerri*; Pise, 1811, in-8°. On trouve dans ses *Mémoires* huit épigrammes adressées à Forteguerri et une dissertation de sa main sur un passage de l'*Histoire d'Aristote*, relatif à la raga.

Zaccaria, *Biblioteca Pistoiese*. — Nicotri, *Mémoires des hommes illustres*, t. XXII. — Trabucchi, *Storia della Letteratura Italiana*, t. VI, part. II, p. 12.

**FORTEGUERRI** (Nicolas), poète italien, surnommé le jeune, d'un ancien membre de sa famille. — Nicolas Forteguerri, né à Pistoie, le 17 février 1674, mort le 17 février 1755. — Il eut une bonne heure beaucoup de disposition pour la poésie. Ses parents tinrent à ce qu'il fût un homme de bien, et lui firent étudier le droit. Après avoir été reçu docteur, il se rendit à Rome, s'y distinguant par ses talents, et suivit en Espagne le légat pontifical. De retour à Rome, il devint chancelier de Clément XI, chanoine de Saint-Pierre, et référendaire des deux chanceries. Il fut vers la même époque admis à l'Académie Arcades, sous le nom de *Nidamo*. En 1715, passant l'automne à la campagne, il se lia avec une société de quelques jeunes gens, et fut chargé, à la suite d'une conversation, de la difficulté de la poésie narrative, à laquelle il composa un poème dans le genre du *Berni*, du *Lucrèce* et de l'*Arioste*. Ce fut l'origine du *Ricordo*, poème qui continue le *Roland Furieux*, et sans avoir l'admirable poésie de l'*Arioste*, a l'agrément, la grâce piquante, la nouveauté quelquefois jusqu'à la licence. L'induction légère, que Forteguerri laissa sous le pseudonyme de *Carteromaco*, a fait sa réputation, mais nuisit à son avenir ecclésiastique. Il espéra longtemps de l'obtenir, et mourut, dit-on, de douleur de ne l'avoir pas obtenu. On a de lui : *Oratio in Funerem*; centum XII; Rome, 1700, in-4°; — On

1 *Traslati  
Magni,  
nobilitatis  
dell' Al  
cadi, t.  
torno la  
pastora  
Carro, e  
les Rim  
Gobbi,  
tradott  
l'rhin,  
Venise(  
in-4°; -  
(Floren  
en vers  
publiées  
Pour les  
roy. De*

Tipaldo

**PORT**

sulte au  
de sa m  
ses étud  
du collé  
signe Or  
dia à Li  
connaiss  
verneur  
année di  
tard il e  
1430 il f  
obtint le  
l'année s  
chef jus  
quer per  
severe a  
serment  
fut inter  
a Henri  
fut decl  
premier  
l'acte la  
leur fils  
places. E  
Fortescu  
Luo-mét  
*De l'anc*  
Flandre,  
rairie, o  
Dans l'i  
de l'oc.  
Édouard  
1170, H  
prohla d  
patne, i  
qui ont  
couronne  
n'être pa  
quand e  
pouvoir.  
quatre-v



Venise. Il s'acquit rapidement une grande réputation. Le sénat le nomma successivement médecin d'Udine et professeur de médecine à l'université de Padoue. Ses infirmités l'obligèrent de quitter cette chaire en 1675. L'année suivante il fut appelé à Vienne, pour soigner l'empereur Léopold, qui le récompensa par le titre de conseiller-médecin de la cour impériale, et à son retour il fut créé chevalier de Saint-Marc. Forti était un médecin habile, mais on lui reproche un engouement excessif pour le galénisme. On a de lui : *Consilia de Febris et Morbis Mulierum facile cognoscendis et curandis*; 1668, in-8°; — *Consultationum et responsionum medicinalium Centuriæ quatuor*; Padoue, 1669, in-fol.; avec l'ouvrage précédent, Genève, 1677-1678, 2 vol. in-fol.

Éloy, *Dictionnaire historique de la Médecine. — Biographie médicale.*

**FORTI.** Voy. FORTE.

**FORTIA**, ancienne famille française, originaire du royaume d'Aragon; elle se divise en quatre grandes branches, de *Fortia-Chailly*, d'*Urban*, de *Montréal* et de *Piles*, qui ont formé en Languedoc, en Touraine, à Avignon, à Paris, dans le comtat Venaissin, en Provence, etc., diverses branches secondaires, presque toutes éteintes aujourd'hui. Le nom de Fortia est connu depuis la fin du dixième siècle; dans le douzième, les membres de cette famille sont nommés *très-hauts seigneurs*; en 1113, lorsque Raimond-Bérenger vint prendre possession de la Provence et du Gévaudan, l'histoire nous apprend que deux frères, seigneurs de Fortia, accompagnaient ce prince. Sous le règne du roi d'Aragon Jacques I<sup>er</sup>, surnommé *le Conquérant*, vers 1230, *Pierre DE FORTIA* fut celui de tous les seigneurs catalans qui se signala le plus durant les guerres du belliqueux monarque. *Philippe DE FORTIA*, commandant en Provence les troupes du même prince, illustra son nom par ses exploits. L'un de ses descendants, *Bernard*, dit *le chevalier DE FORTIA*, commandait les armées de don Pèdre IV lorsqu'il chassa le reste des infidèles qui infestaient l'Espagne. *Sibylle DE FORTIA*, fille du chevalier Bernard, devint l'épouse de ce même roi, en 1381; *Isabelle et Éléonore* épousèrent, l'une don Jacques II d'Aragon, prince de la maison royale et dernier comte d'Urgel, l'autre Jean I<sup>er</sup>, roi de Castille.

Bonche, *Essai sur l'histoire de Provence*, t. II, p. 300. — Exilly, *Dictionnaire géographique*, au mot *Peyruis*.

**FORTIA D'URBAN** (*Jean-François*), chef de la branche des Fortia d'Urban, né à Montpellier, en 1477, mort à Avignon, en 1555. Il était seigneur d'Orthez (Languedoc), et épousa, en 1505, Françoise de Vitali, noble Romaine, qui valut à son mari l'admission à toutes les charges et dignités de la ville d'Avignon, alors soumise au pape. Fortia d'Urban fut nommé trésorier général du comtat Venaissin. Il se distingua dans les guerres que le roi Louis XII eut en Italie pour le Mila-

nais, et mourut laissant quatre

**FORTIA D'URBAN** (*Marc*).

dent, né en 1507, à Montp. le 10 septembre 1582. Il devint coseigneur de Caderousse, petite ville du comtat Venaissin, et viguier d'Avignon; ainsi que ses frères, il fut naturalisé par lettres patentes du roi Henri II, enregistrées le 15 juillet 1550 au parlement de Provence. Il s'était fixé à Carpentras, où il remplissait la charge de président de la chambre apostolique. Veuf de Juana Henriquez, il avait épousé, en 1559, Françoise de La Plane, et mourut laissant une riche succession et beaucoup d'enfants.

**FORTIA** (*Gilles DE*), fils aîné du précédent, né le 10 septembre 1552, mort en 1617. Il fut quatre fois élu viguier d'Avignon, en 1585, 1603, 1610 et 1617. Henri IV, roi de France, le nomma capitaine de galère, chevalier de Saint-Michel et gentilhomme de sa chambre. Gilles de Fortia acheta de Truphémond de Raymond, de Modène, le 17 mars 1584, le fief de territoire foncier d'Urban.

**FORTIA** (*Louis DE*), fils aîné du précédent, né en 1597, mort en 1696. Il fut seigneur d'Urban, de Caderousse, etc. En 1621 il fit hommage de la terre d'Urban à la chambre apostolique; il devint viguier d'Avignon, et laissa dix-sept enfants.

**FORTIA** (*François DE*), sieur de *Salettes*, né en 1631, à Avignon, mort en 1700. Il était capitaine dans le régiment de la Marine, et se distingua au service du roi, dans le combat du faubourg Saint-Antoine de Paris, le 2 juillet 1652; aux sièges d'Étampes, Montinédy, de Dunkerque, de Gravelines, à la bataille des Dunes, etc. Élevé au commandement du régiment Dauphin (infanterie), il prit une part active aux guerres de Catalogne, et se distingua surtout au siège de Puycerda. Lors de la conquête de la Catalogne, Louis XIV lui inféoda les bourgs de Fortia et de Forthianet, situés sur le golfe de Roses, et qui avaient appartenu à ses ancêtres. Le roi le nomma en même temps major de brigade. Après la paix de 1679, il fut créé gouverneur de Mont-Louis, au traitement de 12,000 livres. C'est de lui dont il est question dans l'ode de Saint-Geniès intitulée : *Ad Petronium Mascaronem in obitum Franc. Fortia Balmæi*.

**FORTIA** (*Paul DE*), marquis d'Urban, fils cadet du précédent, mort en 1734. Il épousa, le 4 mai 1681, Marie-Esprit de Vissée de La Tuile de Ganges, et par cette union la famille de Fortia se trouva alliée à celle de saint Louis; en effet, la marquise de Fortia, dont il est ici question, descendait du saint roi par Diane de Jouis de Château-Blanc, femme de Charles de Vissée, marquis de Ganges. Le marquis de Fortia d'Urban fut élu de la noblesse, premier conseil et viguier d'Avignon; il laissa huit enfants.

**FORTIA** (*François DE*), marquis d'Urban, fils aîné du précédent, né le 10 janvier 1734.

Il fut page du roi et

( *Hercule-Paul-Casimir* , né en 1718, décédant, en mai 1790. Il avait eu deux enfants en 1753 et morte et e; et *Agricole* ou *I* qui fait l'objet de l'au ( *Agricole-Joseph-J* *pril-Simon-Paul-A* . d'UNAN ), né le ris, le 4 août 1843.

prénoms à cette circo  
ains tous les magistrat  
on père en ayant ét  
écédente. Amené for  
premières études à  
collège de La Flèche  
en 1771, à l'École N  
28 avril 1773 il ent  
utenant en second, au  
, alors en garnison  
mai 1777), par un  
tribunal de la Rote  
779, et passa deux  
monde chrétien, pe  
lui laissaient ses affi  
-arts, celle des anti  
es.

voir gagné son procès  
l'alcormier, dans le Co  
a Paris, ou il fit conna  
le retour à Avignon,  
mil des d'infanterie  
rta épousa, en 178  
les Achards, et fit de  
de Rome. En fevrie  
ppele à faire partie de  
constitutionnelle d'A  
ffrages de ses concito  
ut le parti révolution  
it à Paris. Quoique  
onte de Fortia n'ém  
, mais il recut caché  
ra à Paris qu'après h  
cessa des lors de se t

Occupe a de nombr  
ux sciences et aux le  
mandent son nom à  
ix qui les cultivent.  
issée vacante a l'Acad  
Belles-Lettres par la  
ien chancelier de Fra  
de plusieurs autre  
l'Italie et d'Allemagne  
uvèrent en lui un gen  
acra sa fortune a la  
mbre d'ouvrages, che  
upart sous liscerner  
es qu'il prodiguait da  
fi, disait avec raison

suivie de la traduction de son ouvrage *Sur les Distances du Soleil et de la Lune*; Paris, 1810 et 1823, in-8°; — *Tableau historique et géographique du Monde depuis son origine jusqu'au siècle d'Alexandre*; Paris, 1810 et 1814, 4 vol. in-12; — *Histoire de la marquise de Ganges*; Paris, 1810, in-12; — *Principes des Sciences mathématiques*, contenant des éléments d'arithmétique, d'algèbre, de géométrie et de mécanique, suivis d'une *Notice historique* sur quinze mathématiciens célèbres; Paris, 1811, in-12, avec 3 pl.; — *Projet d'une nouvelle Histoire Romaine*, etc.; 1813, in-12, 6 pl.; — *Tableau historique et généalogique de la Maison de Bourbon, depuis son origine jusqu'à nos jours*, suivi de l'*État actuel des diverses branches de cette illustre Maison*; Avignon, 1816, in-8°. Cet ouvrage a été refait entièrement et imprimé en tête du 1<sup>er</sup> vol. de l'*Histoire généalogique du chevalier de Courcelles*; 9 vol. in-4°; — *Hipparque, ou de l'amour du gain*, dialogue trad. de Platon; Paris, 1819, in-8°; — *Système général de Bibliographie alphabétique, appliqué au tableau encyclopédique des connaissances humaines, et en particulier à la philologie*; Paris, 1819, in-12; réimprimé sous le titre de *Nouveau Système de Bibliographie alphabétique*, et précédé de *Considérations sur l'orthographe française*, divisées en trois parties; Paris, 1822, in-12, avec 2 port.; — *Dissertation sur le passage du Rhône et des Alpes par Annibal l'an 218 avant notre ère*; dans les *Antiquités et Monuments du Vaucluse*, et Paris, 1821, in-8°, avec cartes; — *Mémoires pour servir à l'histoire romaine pendant les cent vingt-six ans qui ont précédé l'ère chrétienne*, extraits du V<sup>e</sup> vol. de l'*Art de vérifier les dates*; Paris, 1821, in-8°; — *Direction pour la conscience d'un roi*; Paris, 1821, in-12; — *Mémoire sur une question proposée par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, suivi d'un *Opuscule de Héron de Byzance, Sur les mesures, et de quelques Observations sur les mesures itinéraires des anciens*; Paris, F. Didot, 1823, in-8°; — *Supplément au Tite-Live*, inséré dans la *Collection des auteurs classiques de Lemaire*; Paris, 1823, in-8°; — *La Journée de Guinegate*, poème (1825); — *Vie de Louis de Balbes de Berton de Crillon*, surnommé le brave Crillon (par l'abbé de Crillon), suivie de *Notes historiques et critiques*; Paris, F. Didot, 1826, 3 vol. in-8°. On trouve dans cet ouvrage une histoire des duels, depuis la plus haute antiquité, jusqu'au règne de Charles IX inclusivement; — *Histoire du Hainaut*, trad. du père Jacques de Guyse, avec le texte latin en regard et des *Notes*; Paris et Bruxelles, 1826-1839, 2 vol. in-8°, ouvrage qu'on n'avait connu jusque là que par une mauvaise traduction (le texte n'ayant jamais été imprimé), et qui donne non-seulement l'histoire de la Belgique en remontant jusqu'au siège

de Troie, mais aussi les annales sacrées du monde entier; — *Extraits des Mémoires du Comte de Modène*; Paris, 1827, in-8°; — *Tableau chronologique des événements rapportés par Tacite, depuis l'avènement de l'empereur Auguste*; Paris, 1827, in-8°; — *Chronologie de Jésus-Christ, faisant suite au précédent tableau*; Paris, 1827, in-8°, et 1830, in-8°; — *Histoire générale du Portugal, depuis les Lusitaniens, jusqu'à la régence de Marie II (avec Mielle)*; Paris, 1828-1830, 10 vol. in-8°, avec cartes et portraits; — *Vie de madame Deldir, sultane indienne*; — *Note sur le Génie du Christianisme*, concernant l'auteur de l'*Imitation de J.-C.*; Paris, 1830, in-8°; — *Sur la véritable histoire de l'île de Calypso*; Paris, 1830, in-12; — *Notice du pont sur le Rhône à Orange*; Paris, 1830, in-8°; — *Essai sur l'origine de l'écriture, sur son introduction en Grèce, et son usage jusqu'à l'époque chrétienne*; Paris, 1832, in-8°. L'auteur, en avançant cette opinion, que les caractères n'ont point été inspirés par l'histoire, mais par l'imitation des monuments historiques. De Fortia, auquel on reproche, comme dans plusieurs autres ouvrages, de ne pas avoir tout dit, sa plume, on peut reprocher à l'auteur un peu trop causeuse, et de ne pas être de l'école théologique. Il parle de l'origine puis de celui des signes, et de l'usage des temps d'Homère l'écriture en caractères étaient connus en Égypte des premiers siècles. Dugas-Montbel avait tenu le contraire; — *Histoire de la France*; Paris, 1832, in-8°; — *Examen critique attribué à Louis le Bègue, roi de France*, suivi d'un *Traité sur saint Étienne, évêque de Paris*; Paris, 1833, in-12; — *Sur les trois Systèmes d'Écriture*; Paris, 1833, in-12; c'est une explication du passage des Syriens à l'usage de l'écriture, d'Alexandrie concernant ces caractères; — *Essai sur l'immortalité de l'âme*; Paris, 1835, in-12; — *(seize) prononces au Cercle de la Société*; Paris, 1835-1836, in-12; — *Discours prononcés par Fortia*, parmi ces discours sur le mal; la Providence; la morale universelle; la tolérance morale chrétienne; — *Mémoires sur l'histoire de l'introduction du christianisme dans les Gaules*; Paris, 1838, in-8°; — *Notice anté-diluvienne de la Chine, ou l'histoire de la Chine dans les temps antérieurs à l'an 2298 avant notre ère*; Paris, 2 vol. in-8°; — *Description de la Chine et des coutumes de l'empereur*; Paris, 1839, 3 vol. in-12, avec carte, par Fortia.

*toire et*  
*Toul, et*  
*l'histoir*  
*Paris,*  
*sorte de*  
*— La*  
*la décl*  
*d'Angle*  
*1840-18*  
*shingto*  
*l'emper*  
*tires de*  
*12, —*  
*Platon*  
*Itinera*  
*d'Anton*  
*Périple*  
*colonel*

Le m  
 l'Histon  
 de l'His  
 Il a en o  
 d'Euwr  
 in-8° ; 1  
 de l'exj  
 cyclopé  
 noles d  
 tionnat  
 clopedi  
 Monde,  
 rochque  
 publicat  
 nuation  
 ouvrage  
 une bibli  
 La pren  
 terneure  
 fait enc  
 preceder  
 raire, il  
 sieme po  
 timée j  
 Fortiaut  
 teaubria  
 On trou  
 Pougeu  
 Saint-Le  
 tres du  
 à son su

Ripert-  
 Fortia d  
 1831, p. 36  
 poses ou t  
 Paris, 1837

**FORT**  
*seph. An*  
*Marseille*  
*18 levre*  
*poursu*  
*guer de*  
*mais il*  
*Il servit*  
*du roi*

suivie de la traduction de son ouvrage *Sur les Distances du Soleil et de la Lune*; Paris, 1810 et 1823, in-8°; — *Tableau historique et géographique du Monde depuis son origine jusqu'au siècle d'Alexandre*; Paris, 1810 et 1814, 4 vol. in-12; — *Histoire de la marquise de Ganges*; Paris, 1810, in-12; — *Principes des Sciences mathématiques*, contenant des éléments d'arithmétique, d'algèbre, de géométrie et de mécanique, suivis d'une *Notice historique* sur quinze mathématiciens célèbres; Paris, 1811, in-12, avec 3 pl.; — *Projet d'une nouvelle Histoire Romaine*, etc.; 1813, in-12, 6 pl.; — *Tableau historique et généalogique de la Maison de Bourbon, depuis son origine jusqu'à nos jours*, suivi de l'*État actuel des diverses branches de cette illustre Maison*; Avignon, 1816, in-8°. Cet ouvrage a été refait entièrement et imprimé en tête du 1<sup>er</sup> vol. de l'*Histoire généalogique du chevalier de Courcelles*; 9 vol. in-4°; — *Hipparque, ou de l'amour du gain*, dialogue trad. de Platon; Paris, 1819, in-8°; — *Système général de Bibliographie alphabétique, appliqué au tableau encyclopédique des connaissances humaines, et en particulier à la philologie*; Paris, 1819, in-12; réimprimé sous le titre de *Nouveau Système de Bibliographie alphabétique*, et précédé de *Considérations sur l'orthographe française*, divisées en trois parties; Paris, 1822, in-12, avec 2 port.; — *Dissertation sur le passage du Rhône et des Alpes par Annibal l'an 218 avant notre ère*; dans les *Antiquités et Monuments du Vaucluse*, et Paris, 1821, in-8°, avec cartes; — *Mémoires pour servir à l'histoire romaine pendant les cent vingt-six ans qui ont précédé l'ère chrétienne*, extraits du V<sup>e</sup> vol. de l'*Art de vérifier les dates*; Paris, 1821, in-8°; — *Direction pour la conscience d'un roi*; Paris, 1821, in-12; — *Mémoire sur une question proposée par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, suivi d'un *Opuscule de Hérone de Byzance, Sur les mesures, et de quelques Observations sur les mesures itinéraires des anciens*; Paris, F. Didot, 1823, in-8°; — *Supplément au Tite-Live*, inséré dans la *Collection des auteurs classiques de Lemaire*; Paris, 1823, in-8°; — *La Journée de Guinegate*, poème (1825); — *Vie de Louis de Balbes de Berton de Crillon*, surnommé le brave Crillon (par l'abbé de Crillon), suivie de *Notes historiques et critiques*; Paris, F. Didot, 1826, 3 vol. in-8°. On trouve dans cet ouvrage une histoire des duels, depuis la plus haute antiquité, jusqu'au règne de Charles IX inclusivement; — *Histoire du Hamant*, trad. du père Jacques de Guyse, avec le texte latin en regard et des *Notes*; Paris et Bruxelles, 1826-1839, 2 vol. in-8°, ouvrage qu'on n'avait connu jusque là que par une mauvaise traduction (le texte n'ayant jamais été imprimé), et qui donne non-seulement l'histoire de la Belgique en remontant jusqu'au siège

de Troie, mais aussi les annales sacrées et profanes du monde entier; — *Extrait des Mémoires du Comte de Modène*; Paris, 1826, in-8°; — *Tableau chronologique des événements rapportés par Tacite, et antérieurs à l'avènement de l'empereur Tibère*; Paris, 1827, in-8°; — *Chronologie de la vie de Jésus-Christ*, faisant suite au précédent *Tableau*; Paris, 1827, in-8°, et 1830, in-12; — *Histoire générale du Portugal, depuis l'origine des Lusitaniens, jusqu'à la régence de don Miguel* (avec Mielle); Paris, 1828-1830, 10 vol. in-8°, avec cartes et portraits; — *Méditation de madame Deldir, sultane indienne*; 1828; — *Note sur le Génie du Christianisme*, concernant l'auteur de l'*Imitation de J.-C.*; Paris, 1830, in-8°; — *Sur la véritable situation de l'île de Calypso*; Paris, 1830, in-12; — *Histoire du pont sur le Rhône à Avignon*, extraite d'une *Note sur les œuvres de Châteaubriand*; Paris, 1830, in-8°; — *Essai sur l'origine de l'écriture, sur son introduction dans la Grèce, et son usage jusqu'au temps d'Homère*, c'est-à-dire jusqu'à l'an 1000 avant notre ère; Paris, 1832, in-8°. L'auteur se montre plein de respect pour les monuments chrétiens, tout en avançant cette opinion que les écrivains sacrés n'ont point été inspirés par des faits purement historiques. De Fortia, auquel, dans cet ouvrage comme dans presque tout ce qui est sorti de sa plume, on peut reprocher parfois une érudition un peu trop causeuse, rejette la croyance de l'école théologique. Il parle du langage d'action, puis de celui des signes, et enfin démontre qu'au temps d'Homère l'écriture et l'usage du papier étaient connus en Égypte depuis plusieurs siècles. Dugas-Montbel avait tout récemment soutenu le contraire; — *Homère et ses écrits*; Paris, 1832, in-8°; — *Examen d'un diplôme attribué à Louis le Bègue, roi de France*, suivi d'un *Traité sur saint Denis, premier évêque de Paris*; Paris, 1833, 2 vol. in-8°; — *Sur les trois Systèmes d'Écriture des Égyptiens*; Paris, 1833, in-12: c'est une nouvelle explication du passage des *Stromates* de Clément d'Alexandrie concernant ces écritures; — *Essai sur l'immortalité de l'âme et sur la résurrection*; Paris, 1835, in-12; — *Discours (seize) prononcés au Cercle de Morale universelle*; Paris, 1835-1839, in-12: on distingue parmi ces discours ceux sur l'existence du mal; la Providence; les mystères; la morale universelle; la tolérance religieuse; la morale chrétienne; — *Mémoires pour servir à l'histoire de l'introduction du christianisme dans les Gaules*; Paris, 1838, in-8°; — *Histoire anté-diluvienne de la Chine, ou Histoire de la Chine dans les temps antérieurs à l'an 2298 avant notre ère*; Paris, 2 vol. in-12; — *Description de la Chine et des États tributaires de l'empereur*; Paris, 1839-1840, 3 vol. in-12, avec carte, par Dufour; — *His-*



toire et ouvrages de *Hugues Metel* (né à Toul, en 1080), ou *mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique du douzième siècle*; Paris, 1839, in-8° : cette publication est une sorte de complément à l'*Histoire du Hainaut*; — *La Chine et l'Angleterre, ou histoire de la déclaration de guerre faite par la reine d'Angleterre à l'empereur de Chine*; Paris, 1840-1842, 3 vol. in-12; — *Maximes de Washington*; Paris, 1840, in-12; — *Discours sur l'empereur Kieng-Long, suivis d'Extraits tirés des ouvrages précédents*; Paris, 1841, in-12; — *Abregé chronologique de la vie de Platon*; Paris, 1843, in-12; — *Recueil des Itinéraires anciens, comprenant l'Itinéraire d'Antonin, la Table de Peutinger, un choix des Périples grecs, avec 10 cartes dressées par le colonel Lapie*; Paris, 1845, in-4°.

Le marquis de Fortia est encore auteur de l'*Histoire de l'Optique* dans la nouvelle édition de l'*Histoire des Mathématiques* de Montucla. Il a en outre travaillé aux traductions des *Chefs-d'Œuvre des Pères de l'Église*; Paris, 15 vol. in-8°; à l'*Histoire scientifique et militaire de l'expédition d'Égypte*; Paris, 1844; à l'*Encyclopédie du dix-neuvième siècle*; aux *Annales de la Philosophie chrétienne*; au *Dictionnaire chronologique*; au *Magasin encyclopédique*; à l'*Encyclopédie des Gens du Monde*, à diverses autres revues et recueils périodiques. Il a pris une part importante à la publication d'une nouvelle édition et à la continuation de l'*Art de vérifier les dates*, ce savant ouvrage des Benedictins qui forme à lui seul une bibliothèque historique des plus complètes. La première partie, embrassant les périodes antérieures à la naissance de Jésus-Christ, n'existait encore qu'en manuscrit : de Fortia la fit précéder d'un discours préliminaire, et il fit paraître, de concert avec plusieurs savants, la troisième partie, commençant à l'année 1770 et continuée jusqu'à nos jours. On doit aussi à de Fortia une édition des *Œuvres complètes* de Châteaubriand, augmentées de *Notes* (1829 à 1831). On trouve à la suite des *Mémoires* du chevalier Pougeus, publiés par M<sup>me</sup> Louise Brayer de Saint-Leon, Paris, 1834, in-8°, plusieurs *Lettres* du marquis de Fortia à son ami, ou écrites à son sujet.

Ripert-Montclar, *Essai sur la Vie et les Ouvrages de Fortia d'Urban*. — *Journal des Savants*, septembre 1851, p. 506 et suiv. — *Bibliographie des ouvrages composés ou traduits par le marquis de Fortia d'Urban*; Paris, Garnot, 1860, in-8°.

**FORTIA DE PILES** (Alphonse-Toussaint-Joseph-André-Marcel-Marseille, comte DE), né à Marseille, le 15 août 1758, mort à Sisteron, le 18 février 1826. Des l'âge de neuf ans il fut pourvu de la charge de capitaine gouverneur-viguière de Marseille en survivance de son père; mais il ne fut reçu en cette qualité qu'en 1779. Il servit successivement dans les cheveau-légers du roi (1<sup>er</sup> octobre 1773) et dans le régiment

d'infanterie du Roi, et était lieutenant et chevalier de Saint-Louis lorsque son régiment fut licencié, en 1790, après les affaires de Nancy. Quoiqu'il appartint à l'ordre de Malte, il avait épousé en 1786 Mlle de Cabre, fille d'un président au parlement d'Aix. Entraîné par ses relations, il émigra, mais ne porta pas les armes contre la France, et passa le temps de son exil volontaire à parcourir l'Europe en compagnie du chevalier de Boisselin de Kerdu (voy. BOISCELIN). Après la chute de Robespierre, il s'empressa de rentrer en France. En 1801 il hérita, du moins légalement, du titre de duc accordé à son grand-père et à ses descendants par une bulle du pape Pie VI, en 1776. Sous la Restauration il défendit avec beaucoup de vivacité les opinions royalistes. Son zèle ne fut récompensé ni par le public ni par la cour, et Fortia, découragé, se retira à Sisteron, où il mourut. En lui s'éteignit la branche des Fortia de Piles. Parmi ses nombreuses productions en tous genres, nous citerons : *Correspondance philosophique de Caillot-Duval*, Nancy et Paris, 1785, in-8°; avec de Boisselin : ouvrage devenu rare (1); — *Correspondance de M. M<sup>\*\*\*</sup> (Mesmer) sur les nouvelles découvertes du baquet octogone, de l'homme baquet et du baquet moral*; avec Journiac de Saint-Méard et L. de Boisselin; Libourne et Paris, 1785, in-12; — *Voyage de deux Français en Allemagne, Danemark, Suède, Russie et Pologne, fait en 1790, 1791 et 1792*; Paris, 1796, 5 vol. in-8°. Cet ouvrage se distingue par beaucoup d'exactitude, mérite rare chez les voyageurs modernes; — *Six lettres à S.-L. Mercier, de l'Institut national de France, sur les six tomes de son Nouveau Paris, par un Français*; avec cette épigraphe.

Quid Romæ faciam? Mentiri nescio : librum.  
Si malus est, nequeo laudare.

(JUVÉNAL, Sat., III.)

Paris, an ix (1801), in-12; — *Examen de trois ouvrages sur la Russie, savoir : Le Voyage de Chantreau; La Révolution de 1762, par Rulhière; et Les Mémoires secrets, par Masson*; Paris, 1802; — *Quelques mots à M. Masson, auteur des Mémoires secrets sur la Russie*; Paris, an xi (1803), in-8°; — *Quelques erreurs de la Géographie universelle de M. Guthrie et du Cours de Cosmographie de M. Mentelle*; Paris et Marseille, 1804, in-8°; — *Coup d'œil rapide sur l'état présent des puissances européennes considérées dans leurs rapports entre elles*; précédé d'*Observations critiques sur deux ouvrages politiques publiés en l'an V* (2) par un Français; Paris,

(1) Cette correspondance est un recueil de mystifications renfermant des lettres adressées sous ce pseudonyme par Fortia de Piles à des gens d'esprit simple ou d'une vanité démesurée, et les réponses, où leur crédulité amusait le public à leurs dépens.

(2) Le premier avait pour titre : *Vues générales sur l'Italie, etc.*, par S.-R.-J. de Pommerai, Paris, in-8°; l'autre était de Glaguené.

in-8°. Cet ouvrage fut imprimé en 1805, mais il ne put être mis en circulation qu'après 1814; — *Omniana, ou extrait des archives de la Société universelle des Gobe-Mouches*, avec Guys de Saint-Charles et publié sous le pseudonyme de C.-A. Moucheron; Paris, 1808, in-12; — *Quelques Réflexions d'un homme du monde sur les Spectacles, la Musique, le Jeu et le Duel*; Paris, 1812, in-8°; — *A bas les masques! ou réplique amicale à quelques journalistes, déguisés en lettres de l'alphabet*; Paris, 1813, in-8°: cette brochure fait suite aux *Réflexions d'un homme du monde*; — *Souvenirs de deux anciens Militaires, ou recueil d'anecdotes inédites et peu connues*, avec Guys de Saint-Charles; Paris, 1813, 1817, in-12; — *Nouveau Recueil d'Anecdotes inédites, ou suite des Souvenirs de deux anciens Militaires*, avec le même; Paris, 1813, in-12; — *Le Curieux puni*, comédie en un acte, avec le même; publié sous le pseudonyme d'André et Austin; Paris, 1813, in-8°; — *L'Hermite du Faubourg Saint-Honoré à l'Hermite de la Chaussée-d'Antin*; Paris, 1814, in-8°; — *Quatre Conversations entre le Gobe-Mouche Tant-Pis et le Gobe-Mouche Tant-Mieux*; Paris, 1814-1816, 4 parties in-8°; — *Nouveau Dictionnaire Français*; Paris, 1818, in-8°; — *Un mot sur la Charte et le gouvernement représentatif*; 1820, in-8°; — *Un mot sur les armées étrangères et sur les troupes suisses*; 1820, in-8°; — *Un mot sur les Mœurs publiques*; 1820, in-8°; — *Un mot sur quatre Maux*; 1820, in-8°; — *Un mot sur la Noblesse et sur les Pairs*; Paris, 1820, in-8°; — *Préservatif contre la Biographie nouvelle des Contemporains*; Paris, 1822-1825, 5 vol. in-8°, en six parties. Les écrits politiques du duc de Fortia ont été inspirés par un royalisme fervent.

Fortia de Piles était musicien, et avait étudié la composition sous Liger. Dans sa jeunesse il se livra avec passion à l'étude de la musique, et on lui doit dans cet art : *La Fée Uryèle*; *Venus et Adonis*; *Le Pouvoir de l'Amour*; *L'Officier français à l'Armée*, opéras représentés à Nancy de 1784 à 1786. On connaît encore de lui neuf œuvres de musique instrumentale, gravées à Paris, et qui se composent de sonates pour le piano; sonates pour le violoncelle; trios pour violons, alto et basse; quatuors pour clarinettes, haut-bois et basson; quintette pour flûte, haut-bois, violon, alto et violoncelle; symphonie à grand orchestre, etc.

A. JADIN.

*Le Biographe*, n° 12. — Arnault, Jay, etc., *Biographie nouvelle des Contemporains*. — Quérard, *La France littéraire*. — *Documents particuliers*.

**FORTIS** (Le P. François), écrivain théreuticographe, surnommé *le Solitaire inventif*, né à Tours, vers la fin du seizième siècle, mort le 21 juillet 1661. Il entra dans l'ordre de Grand-

avait toujours montré pour les études ornithologiques, et lui permirent de vivre à la campagne, où il rassembla une belle collection d'oiseaux. Les observations qu'il fit par lui-même et celles qu'il trouva dans les ouvrages des anciens sur la chasse et la pêche lui fournirent le sujet d'un livre qu'il publia sous ce titre : *Les Rues innocentes, dans lesquelles on voit comment on prend les oiseaux passagers et non passagers, et plusieurs sortes de bêtes à quatre pieds, avec les plus beaux secrets de la pêche*; Paris, 1660, 1680, 1688 et 1700, in-4°; Amsterdam, 1695, in-8°.

Rich. Lallemand, *Biblioth. Théreuticographe*. — Marolles, *Dénombrement de ceux qui m'ont donné des livres*.

\* **FORTIN** (Augustin-Félix), sculpteur français, né vers 1760, mort en 1832. Il remporta le grand prix de sculpture en 1783. Ses principaux ouvrages sont : *Le Monument de Desaix*, à la place Dauphine; — *Le Fronton du Louvre*, en face le pont des Arts; — *La Victoire*, bas-relief de l'arc de triomphe du Carrousel; — les bas-reliefs d'*Apollon* et de *Minerve*, dans le grand escalier du Louvre; — plusieurs bas-reliefs de la colonne de la place Vendôme; — les figures de lion de la fontaine du boulevard Saint-Martin; — les sculptures de la fontaine de la place des Trois-Maries, une statue d'*Harpocrate*, etc. On a aussi de lui quelques tableaux qui furent exposés dans divers salons.

GUYOT DE FÈRE.

Guyot de Fère, *Annuaire des Artistes français*, 1832-1834.

**FORTIN** (Jean). Voy. FROTIN.

**FORTIN**. Voy. HOGNETTE.

**FORTIO** (Angelo). Voy. FORTÉ.

**FORTIS** (L'abbé Jean-Baptiste, dit Albert), naturaliste et voyageur italien, né à Padoue, en août 1741, mort à Bologne, le 21 octobre 1803. Élevé au séminaire de Padoue, il entra à l'âge de seize ans dans l'ordre de Saint-Augustin; la vivacité de son esprit, l'ardeur de son caractère, la sûreté de son jugement et de sa mémoire le signalèrent à l'attention de ses supérieurs, et le père Giorgi, préfet de la bibliothèque Angélique, l'appela à Rome. Malgré les ressources qu'il y trouvait pour son instruction, Fortis s'ennuya bientôt de la vie monastique, et demanda la permission de voyager. Il visita d'abord l'île de Cherso-ed-Osero, et ensuite, de 1771 à 1774, la Dalmatie, où il recueillit les matériaux de son excellent ouvrage sur ce pays. Il ne donna pas moins d'attention à l'histoire naturelle qu'à l'archéologie. Son voyage eut un brillant succès, qui l'engagea à composer d'autres ouvrages du même genre; mais il était peu propre aux œuvres de longue haleine. Tour à tour naturaliste, poète, journaliste, bibliographe, érudit, il passait rapidement d'un sujet à l'autre. Il était très-aimable en société; mais ses idées, un peu hardies pour son temps et son pays, lui avaient fait des ennemis. Il quitta l'Italie

pendant les troubles qu'y fit naître la révolution française, et il n'y retourna qu'après la bataille de Marengo. Il fut nommé membre de l'Institut national d'Italie, et préfet de la riche bibliothèque de Bologne. On a de lui : *Saggio d'osservazioni sopra l'isola di Cherso-ed-Osero* ; Venise, 1771, in-4° ; — *Viaggio in Dalmazia* ; Venise, 1774, 2 vol. in-4°. L'exactitude de cette relation de voyage fut attaquée dans une dissertation de Lovrich, intitulée : *Osservazioni sopra diversi pezzi del Viaggio in Dalmazia* ; 1776, in-4°. Fortis répondit à cette critique, dans une lettre qui avait pour titre : *Sermone parenetico di Pietro Sclamer Chersino al sig. Giovanni Lovrich, nativo di Sign. Morlacchia* ; Modène, 1776, in-4° ; — *Della Valle vulcanico-marina di Ronca* ; Venise, 1778, in-4° ; — *Versi d'amore e d'amicizia* ; Vicence, 1783, in-8° ; — *Il Principe Cloro, o la rosa senza spine, novella morale* ; Vicence, 1784, in-8° ; — *Lettere geografico-fisiche sulla Calabria e sulla Puglia* ; Naples, 1784, in-8° ; — *Delle Ossa di Elefanti ed altre curiosità naturali de' monti di Romagnano, nel Veronese* ; Vicence, 1786, in-8° ; — *Del Nitro minerale* ; 1787, in-8° ; — *Tre Lettere al sig. conte Niccolò da Rio..... intorno alle produzioni fossili dei monti Euganei* ; Cesana, 1791, in-8° ; — *Della Torba que trovasi appiè de' colli Euganei* ; Venise, 1795, in-8° ; — *Mémoires pour servir à l'histoire naturelle, et principalement à l'oryctographie de l'Italie et des pays adjacents* ; Paris, 1802, 2 vol. in-8°. L'abbé Fortis a aussi donné un assez grand nombre de mémoires et d'articles dans divers recueils scientifiques italiens et français.

Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri*, vol. II.

FORTIS. Voy. FORTI.

\* FORTOUL ( Hippolyte-Nicolas - Honoré ), littérateur français, né à Digne ( Basses-Alpes ), le 13 août 1811, mort à Ems, le 7 juillet 1856. Il termina au collège de Lyon ses études, commencées dans sa ville natale. Il se rendit à Paris à la fin de l'année 1829, et lut à la Société des Bonnes Études un travail sur les chants populaires des basses Alpes. De 1830 à 1839, sa vie tout entière fut consacrée à la littérature. Les nombreux articles qu'il publia dans divers recueils périodiques, tels que l'*Encyclopédie nouvelle*, la *Revue de Paris*, la *Revue des Deux Mondes*, ne l'empêchèrent pas de s'occuper particulièrement des arts. Les voyages le familiarisèrent avec les chefs-d'œuvre artistiques des pays étrangers. Deux thèses de doctorat, l'une *Sur le Génie de Virgile*, l'autre *Sur les Rapports entre la métaphysique et la logique d'Aristote*, lui ouvrirent les portes du haut enseignement universitaire. Nommé professeur de littérature française à la faculté des lettres de Toulouse, il développa avec beaucoup de succès pendant cinq ans l'histoire des lettres françaises depuis la renaissance. M. de Salvandy l'appela,

en 1846 à diriger comme doyen la faculté des lettres que le gouvernement venait de fonder à Aix. En 1849, ses compatriotes des Basses-Alpes l'envoyèrent à l'Assemblée constituante. Dès son entrée à la chambre, il se rangea parmi les plus dévoués défenseurs de la politique du président. Réélu à la législative, il continua à soutenir le pouvoir, et entra le 28 octobre 1851, comme ministre de la marine, dans le cabinet qui précéda le coup d'État du 2 décembre. Le 3 décembre il fut nommé ministre de l'instruction publique. Il s'empessa de mettre la grande administration qui lui était confiée en harmonie avec la constitution que le président venait de donner à la France. Le décret du 9 mars 1852 rendit au pouvoir supérieur la nomination des hauts fonctionnaires de l'instruction publique. L'enseignement secondaire surtout fut l'objet de nombreuses réformes. La philosophie, dont les hardies spéculations inquiétaient quelques esprits, fut ramenée aux justes proportions d'une classe de logique. Le système connu sous le nom de bifurcation permit aux élèves destinés aux carrières scientifiques de ne pas acquérir des connaissances philologiques et littéraires qui leur étaient inutiles ; le même système dispensa des études scientifiques les jeunes gens dont le but était de devenir avocats, magistrats, hommes de lettres, etc. L'expérience n'a pas encore prononcé sur cette grande innovation. Dans les parties de son administration qui ne concernent pas spécialement l'instruction publique, les actes de M. Fortoul n'ont pas été moins importants, mais ils sont trop nombreux pour être mentionnés ici ; citons seulement celui qui, le 13 juillet 1855, a donné à l'Institut impérial une législation plus conforme aux institutions de l'empire. Il avait été élevé en 1853 à la dignité de sénateur. En février 1854, l'Institut ( Acad. des Inscrit. et Belles-Lettres ) lui ouvrit ses portes, et le 1<sup>er</sup> janvier 1855 il reçut la croix de grand-officier de la Légion d'Honneur. Non content de continuer les entreprises littéraires ou scientifiques des ministres ses prédécesseurs, M. Fortoul proposa et fit décréter des publications nouvelles qui honoreront sa mémoire, le *Recueil des Inscriptions de la Gaule et de l'Algérie*, les *Chants populaires de la France*, la *Collection des vieux Poètes français*, le *Catalogue de la Bibliothèque impériale*. Il a déjà paru trois volumes de cette dernière publication, qui en aura plus de soixante-dix ( Paris, Didot, à partir de 1855 ). Ces travaux si divers et si multipliés ne suffisaient pas encore à l'activité de M. Fortoul ; il méditait pour la restauration complète de l'université et pour l'illustration du règne de Napoléon III de grands projets, qu'une mort prématurée et subite ne lui a pas permis d'exécuter. Il a été frappé d'apoplexie aux bains d'Ems, où il était allé chercher le repos et la santé. Ses travaux littéraires sont : *Grandeur de la vie privée* ;

Paris, 1838, 2 vol. in-8°; — *Histoire du sixième siècle*; Paris, 1838, in-18, dans la *Bibliothèque du Magasin pittoresque*; — *Étude sur la Maison des Stuart*; Paris, 1839, in-8°; extrait de l'*Encyclopédie nouvelle*; — *Du Génie de Virgile*; Lyon, 1840, in-8°; — *La Danse des Morts*, dessinée par Hans Holbein, gravée sur pierre par Joseph Schlotthauer, professeur à l'Académie de Munich, expliquée par Hippolyte Portoul; Paris, 1842, 1 vol. in-18; — *De l'Art en Allemagne*; Paris, 1841, 2 vol. in-8°; — *De la Littérature antique au moyen âge*; Paris, 1842, in-8°; — *Les Fêtes de Versailles, depuis son origine jusqu'à nos jours*; Paris, 1844, grand in-8°; — *Essai sur la théorie et sur l'histoire de la peinture chez les anciens et chez les modernes*; Paris, 1845, in-8°, extrait de l'*Encyclopédie nouvelle*; — *Samiane et Steven*, 2 vol. in-8°; — *Études d'Archéologie et d'Histoire*; Paris, 1854, Paris, Didot, 2 vol. in-8°.

*Biographie des hommes remarquables des Basses-Alpes.* — *Réforme de l'Enseignement*, ou recueil des décrets, arrêtés, circulaires, instructions et notes ministérielles depuis le 2 décembre 1861 jusqu'au 31 décembre 1866 — Louandre et Bourquelot. *La Littérature française contemporaine. Époques fondées par le maréchal Vaillant, M. Dumas et M. Bayle-Latour*, dans le *Moniteur*, 19 juillet 1866.

**FORTUNAT** (Saint), hagiographe Italien, né à Verceil, au commencement du sixième siècle, mort à Chelles près Paris, vers 589. On l'a quelquefois confondu avec Venantius Fortunat. Il mérita par son savoir le surnom de *Philosophe des Lombards*, et fut élevé à l'épiscopat; on ignore dans quel diocèse. Des motifs qui nous sont inconnus l'obligèrent à quitter son église. Il se retira en France, et se lia d'amitié avec saint Germain, évêque de Paris. Sa fête est indiquée au 5 mai et au 18 juin. On lui doit une *Vie de saint Marcel*, insérée dans le recueil de Surin. On lui attribue aussi une *Vie de saint Hilaire*, qui paraît appartenir à Venantius Fortunat.

*Histoire littéraire de France*, t. III.

**FORTUNAT** (Saint) (*Venantius Honorius Clementianus Fortunatus*), évêque de Puytiers et dernier représentant de la poésie latine en Gaule, naquit en 530, près de Ceneda, dans les environs de Trévise, d'une famille considérable, s'il faut l'en croire, par son ancienneté, et mourut à Poitiers, dans les premières années du septième siècle. Il étudia la grammaire, la rhétorique et la poétique à Ravenne, où se conservaient encore au sixième siècle quelques restes des traditions littéraires que Théodoric avait essayé d'y ranimer. Il prit aussi dans cette ville quelque teinture de jurisprudence. La science s'être bornée toute sa culture littéraire, car il avoue modestement son ignorance en philosophie; « à peine, dit-il, « il connaît de nom Platon, Aristote, Chrysippe et Pittacus ». Les écrits des Pères lui furent également étrangers, au moins

jusqu'à son voyage en Gaule, et rien ne pouvait même qu'il ait entrepris plus tard un commentaire intime avec ces génies sévères, dont il eût peu fait pour goûter les enseignements.

Vers l'année 565, soit qu'on vint l'appeler au tombeau de saint Martin, soit que le spectacle de sa patrie déchirée par la guerre lui fit souhaiter une retraite plus sûre et plus tranquille, Fortunat quitta l'Italie, passa les Alpes, remonta le Danube, puis traversa le Rhin et pénétra en Austrasie. Il trouva à la cour du roi Sigebert une complaisante hospitalité. Rien n'est plus étrange que le contraste des mœurs grossières et sanglantes de cette cour avec la délicatesse molle et douce des vœux dont Fortunat amusait les loisirs du prince. A l'occasion du mariage de Sigebert et de Brunehaut, Fortunat marqua sa reconnaissance en composant pour son Métroné un épithalame. Il faut lire cette pièce pour voir jusqu'où peut aller le flux gonflé d'un bel esprit courtois. Capécien et Vauvion s'entretenaient de l'humanité, de la douceur et de la bonté de l'époux, de la candeur et de la grâce de l'épouse, des *lis mêlés de rose de son sein* (1). Sigebert est un autre Achille, Brunehaut une seconde Vénus. « Vives longtemps unis de corps et d'âme », s'écrie le poète, époux égaux en mérites et en vertus. « Dans une autre pièce sur le roi Sigebert et la reine Brunehaut, Fortunat époussa pour eux les fumées de la plus banale flatterie.

C'est d'un tout autre style que Fortunat a dédié au pape Grégoire, pape du Nord, de leurs chers gracieux scènes bruyantes d'ivresse. Il se fatigua-t-il à la fin de la bruyante de son « qui, comme il le dit, se font entre le cri de l'oiseau la c... après un an ou deux on dit adieu à Sigebert, et se voyant voyageant à petites journées, il en quittant l'Italie, et visitant les évêques, les comtes et les plus considérables du pays, choyé, fêté. Il se rendit à Tours, (un peu tardives) au tombeau de puis continua son pèlerinage à travers recueillant partout des témoignages on de sympathie, liant amitié et avait de plus lettré dans la haute ou gaulo-romaine, occupant et »

(1) Nous ne pouvons nous empêcher de citer ce passage du portrait du fantasme de Brunehaut :

Altera nota Venus, regno delicta decoro,  
Nullaque Reverentia de purpure tolli debent  
Clerici est fœderis talis, non ulla Regem  
Pulchrior. . . . .  
Lactes cui lactes lactes rubore decorant,  
Lilla melle rosa, aurum et intertextum cubito  
Decorata tui nunquam se vestibus eguant,  
Espheros, alba odamas, crystallo, smaragdino  
Ordant aurum : necnon gemmæ Hispani  
Fortunat, l. VI, vers. . . .



respondre avec ses anciens hôtes, composant çà et là de petits vers ou de longues pièces sur mille sujets, décrivant les sites et les pays qu'il traversait, faisant l'éloge des évêques et des seigneurs, vivant chez les uns et chez les autres, au jour le jour, sans se fixer nulle part, et promenant en tous lieux son aimable indolence et ses complaisantes flatteries. Après le belliqueux Sigebert, il chantait le pacifique Caribert; après Caribert, Chilpéric; il louait tour à tour Brunehaut, Frédégonde, Galswinthe, traitant les barbares et les vives tragédies qui se jouaient parmi eux de stériles lieux communs de rhétorique. Rien ne fatigue autant que cette poésie froide et sans accent, où les jeux d'esprit et la puérilité de mille détails laborieusement cherchés remplacent les idées et les sentiments. Rien n'est plus artificiel; rien n'est plus loin de la nature et de la vérité; aucun trait ne part du cœur. C'est une musique monotone où le plaisir de la difficulté vaincue remplace toute inspiration. On sent que l'âme du poète est absente de ces vers, et que véritablement la langue de Lucrèce et de Virgile est pour lui une langue morte. Si, dans le poème de Galswinthe, Fortunat a rencontré quelques situations pathétiques, on ne peut nier qu'il n'en ait singulièrement affaibli l'effet par les longueurs, la subtilité et l'affectation du style dont il les a couvertes.

Dans ses pérégrinations à travers la Gaule, notre poète voyageur visita à Poitiers sainte Radegonde, qui depuis 550 vivait retirée dans le monastère de Sainte-Croix, qu'elle avait fondé dans cette ville. La règle du couvent n'était pas d'une extrême sévérité. Dans cette maison, qui était comme un refuge contre l'ignorance et la barbarie des mœurs plutôt qu'un asile consacré à la prière et à la pénitence, les femmes mêlaient aux exercices religieux la culture des lettres, s'occupaient même à transcrire des livres, profanes peut-être, et se permettaient quelquefois l'innocent plaisir de jouer de petites scènes dramatiques. Les portes de l'abbaye étaient ouvertes aux visiteurs, et l'abbesse Agnès leur faisait avec grâce les honneurs d'une table délicate. L'accueil que Fortunat reçut dans ce monastère le séduisit au point qu'il n'eut pas la force de se remettre en route, et qu'il accepta la charge de chapelain et d'aumônier du couvent. Il faut lire dans les *Recits mérovingiens* les pages charmantes que M. Augustin Thierry a employées à nous retracer cette période de la vie de Fortunat, admiré, exalté, choyé par deux femmes dont il était l'oracle, et qui, connaissant le faible de leur poète, se plaisaient à caresser sa vanité par leurs éloges et à flatter sa gourmandise par mille petites surprises féminines. Il était au dehors : le conseiller, l'agent de confiance, l'ambassadeur, l'intendant, le secrétaire de la reine et de l'abbesse... ; au dedans, l'arbitre des petites querelles, le modérateur des passions rivales.... Les adoucissements à

la règle, les grâces, les congés, les repas d'exception s'obtenaient par son entremise et à sa demande (1). » Rien de plus curieux en ce siècle de mœurs brutales que ce commerce de galanterie toute spirituelle et de tendresse langoureuse, que cet échange de douceurs sentimentales entre le chapelain bel-esprit et ces deux religieuses. Il les appelle « ma mère et ma sœur bien aimées.. ma vie, ma lumière, mes délices »; il leur adresse mille doux propos dans un latin précieux. Il est à croire que l'intimité de ces relations fit chuchoter autour du couvent, car Fortunat, dans une pièce de vers, prend le Christ à témoin qu'il n'a pour Agnès que l'affection d'un frère. Les œuvres de Fortunat contiennent un grand nombre de petites pièces qui nous initient aux futilités de cette vie oisive dans laquelle les petites fêtes, les bons repas, les anniversaires de naissance, les jours de jeûne sont les grands événements. Il est à remarquer que la muse de Fortunat est particulièrement sensible à la bonne chère, car il n'est pas de sujet qui revienne plus fréquemment dans ses vers et qui soit traité plus éloquentement ou plus vivement.

Fortunat était en rapport avec ce que la société d'alors avait de plus éclairé. Il comptait au nombre de ses amis et de ses admirateurs presque tous les évêques ses contemporains, saint Euphrone, Grégoire de Tours, saint Syagrius d'Autun, saint Félix de Nantes, saint Germain de Paris, saint Avitus de Clermont, saint Léon de Bordeaux. Il leur écrivait et allait les voir fréquemment. En 580, à l'occasion du concile de Braine, il envoya aux évêques rassemblés un panégyrique de Chilpéric. Ce n'était pas, comme on eût pu s'y attendre, l'apologie de Grégoire de Tours, son bienfaiteur, alors accusé d'avoir calomnié Frédégonde, mais un lieu commun de flatteries banales à l'usage de tous les souverains. Fortunat demeura dans sa retraite de Poitiers jusqu'à la mort de sainte Radegonde, en 587. Il était parvenu à un âge très-avancé lorsqu'il fut nommé évêque de Poitiers. Il succédait à Platon, qui avait été ordonné évêque en 592. Il occupa peu de temps le siège de Poitiers, et mourut au commencement du septième siècle, avec la réputation de premier poète de son siècle.

Le plus considérable des ouvrages de Fortunat est un recueil de vers (élégiaques pour la plupart) divisé en onze livres. Les sujets les plus divers y sont traités. Ce sont des descriptions, des éloges, des épithalames, des épitaphes, des lettres, des hymnes, le *Pange* et le *Vexilla regis* entre autres adoptés par l'Eglise. Deux ouvrages en prose, l'explication du *Credo* et l'explication du *Pater*, surprennent le lecteur, par la netteté et la simplicité du style. Il est douteux

(1) Augustin-Thierry, *Recits des temps mérovingiens*, tom. II, VI<sup>e</sup> récit.



que ces deux pièces soient de Fortunat, dont la prose est aussi embarrassée, aussi guidée et aussi tourmentée que sa poésie. Deux pièces de vers placées à la fin du onzième livre ont une couleur et sont empreintes d'une émotion qui fait contraste avec la froideur et l'insipide banalité des autres morceaux. L'une a pour titre *De Excidio Thuringiarum ex persona Radegondis*. Elle est adressée à Amalfred, cousin de Radegonde, qui vivait en exil à Constantinople. L'autre est adressée à Artachis, fils d'Amalfred. Ces deux pièces de vers, écrites sous l'évidente inspiration de Radegonde, dernière descendante des rois de Thuringe, portent l'expression d'un certain patriotisme, que rappelle plus d'un passage d'Ossian.

Il faut citer, après ces onze livres de poésie, quatre livres de la *Vie de saint Martin de Tours*. Fortunat n'a fait que mettre en vers hexamètres la prose incomparablement meilleure de Sulpice Sévère; en outre, la *Vie de sainte Radegonde*, la *Vie de saint Germain de Paris*, de saint Aubin d'Angers, de saint Paternus d'Arranches, de saint Médard de Noyon, de saint Hilaire de Poitiers.

Paul Diacre d'Aquilée assure que Fortunat avait composé des hymnes pour toutes les fêtes de l'année, et Hincmar lui attribue un résumé de la vie de saint Remi; mais ces derniers ouvrages ne sont pas parvenus jusqu'à nous.

Certaines pièces font connaître et la fertilité d'esprit de Fortunat et la décadence littéraire de son temps: c'est la figure d'un croix dessinée en vers d'inégale longueur, et enclavée dans un rectangle de trente-cinq vers hexamètres dont chacun a trente-cinq lettres; c'est un carré de trente-trois vers hexamètres de trente-trois lettres chaque: les quatre diagonales sont figurées par quatre vers hexamètres de trente-trois lettres également; c'est un losange en acrostiches avec la manière de le lire. Ces puérils alignements de vers, « ces toiles d'araignée », qui ravissaient d'admiration les contemporains de Fortunat, prouvent encore plus la patience et la débilité de sa muse que la force de génie et le feu que les auteurs de l'*Histoire littéraire* lui accordent trop complaisamment. Il a paru diverses éditions des œuvres de Fortunat. La première à Cagliari, en 1573, la deuxième dans la même ville, en 1574. Elle fut réimprimée quatre ans plus tard à Venise, puis en 1584 à Cagliari, et en 1660 à Cologne. Trois autres éditions parurent ensuite, deux à Mayence, in-4°, 1603-1610, l'autre à Cologne, 1617. B. Aul.

*Maxima Bibliotheca veterum Patrum*, tom. V, Lyon, 1724; et *Recueil des Pères*, Paris, 1834. — Gregoire de Tours, *Hist. France*, liv. V. — Paul Diacre, *Hist. Lombard.*, liv. II. — Hilduin, *Epist. ad Ludov. Pomm.* — Hincmar, *Vie de saint Remi*. — Joannes Trithemius, *De scriptoribus ecclesiasticis*. — Amalric monachus, *livre III, Hist. franc.* chap. XIII. — Petrus Crinitus, *De poetis latinis*, liv. V. — *Hist. litt. des Benedict.* de saint Mair, tom. V. — Augustin Thierry, *Actes mé-*

*rovingiens*, tom. II, recte 1<sup>re</sup> et 2<sup>de</sup>. — Ampère, *Hist. Littéraire de la France avant le douzième siècle*, t. II. — Schœt, *Hist. de la Litt. en France*, tom. II, après 1<sup>re</sup>.

\* FORTUNATIUS (Attilius), grammairien latin, vivait dans le quatrième ou le cinquième siècle de l'ère chrétienne. On a de lui un traité sur le prosodie et les mètres d'Horace. Cet ouvrage, qui est inséré dans la collection de Putsch, nous est arrivé dans un désordre extrême. Fortunatius ne vivait pas postérieurement au cinquième siècle, puisqu'il est cité par Cassiodore. Sa diction, comme on peut le voir par une épique dédicatoire adressée à un jeune éditeur, est pure et fleurie.

Putsch, *Gram. Latine Auctoris antiqui*, p. III.

FORTUNATIUS (Curius ou Célius), rhéteur romain, vivait vers 450 après J.-C., peu de temps avant Cassiodore, qui le mentionne. On a de lui un *Abrégé de Rhétorique* par demandes et par réponses, sous le titre de: *Curius Fortunatianus Consultat Artis Rhetoricæ scholasticæ Libri tres*. Cet ouvrage, très-répandu dans les écoles du moyen âge, fut imprimé pour la première fois in-4°, sans indication de lieu ni de date, vers 1490, dans un recueil contenant, outre les trois livres de l'*Art Rhetorique*, un *Compendium Fortunatianum*, une *Dialectica Celsi Consultat Fortunatianum*, une lettre de Franciscus Petrusianus à Jacobus Antiquarius, et trois opuscules de Denys d'Halicarnasse traduits par Théodore Gaza. Les autres éditions de l'*Art Rhetoricæ* sont celles de Venise, 1523, in-fol., dans un volume contenant *Rufinianus* et d'autres rhéteurs; de Louvain (par les soins de P. Ramus), 1546, in-8°; de Strasbourg (par Keythrusus), 1606, in-8°. L'*Art Rhet.* a été aussi inséré dans le *Rhetoræ Latini antiqui* de Pithou, Paris, 1596, in-4°, p. 38-76, et dans l'édition du même recueil donnée par Capperonier, Strasbourg, 1704, in-4°, 53-101.

Il ne faut confondre ce rhéteur ni avec un Curius Fortunatianus qui avait composé une histoire de Maxime et de Balbina (*Capitula, Max. et Balb.*), ni avec un Fortunatianus d'origine africaine et évêque d'Aquilée, mentionné par saint Jérôme (*De Vir. illus.*, 87).

Vossius, *De Hist. Lat.*, t. II, c. 112. — Fabricius, *Biblioth. Lat.*, t. III, p. 480-486. — Schœt, *Hist. de la Litt. rom.*, III, 197. — Pannetier, *Annuaire typographique*, II, p. 25.

\* FORTUNATIS, évêque d'Aquilée. Il était Africain d'origine, et prit une part active aux troubles qui agitaient l'Eglise, au quatrième siècle; il signa la condamnation de saint Athanasius dans le concile de Milan en 355; après l'an 357, il n'est plus question de lui. Il composa des commentaires sur les évangiles. Saint Jérôme dit qu'ils étaient écrits d'un style peu correct, mais qu'ils sont utiles. G. B.

Ceillier, *Histoire des Auteurs ecclésiastiques*, t. VI, p. 11. — Fontenai, *Histoire littéraire d'Aquitaine*, t. III.

FORTUNATINO (Fornasini). Voy. STURANI, peintre Berrutin.

FORTUNATUS. Voy. ABALAIN.

**PORTI**

italien, v  
gine, à p  
Italie, où  
salle. Il  
d'Ancône  
beaucoup  
mort, pr  
sans qu'e  
d'un suie  
*Le Regol*  
Ancône,

Apostolo  
*Storia dell*

**PORTI**

biographu  
à Florence  
lentes éti  
vent des  
ses vœux  
*lensium*  
Cette his  
manque e  
Fortunio  
*Apologia*  
*Historia*  
1592, in-  
*chetta d*  
Florence,  
Florence  
Mutarelli

**FORZA**

lien, né à  
du seiziè  
1585, in-1  
tois pado  
*rello*; Pa  
*Recinda*  
édition es  
*fictionar*

**FOSCA**

theologiet  
1512, mo  
tre fort je  
il professi  
devint en  
vent de E  
plus tard  
changea e  
austère de  
dans sa f  
pour subs  
fonder un  
bellir soi  
ses vertus  
Paul IV  
Saint-Ang  
déclara l'  
revint à M  
de Trepte  
le chargea  
nard Mar

que ces deux pièces soient de Fortunat, dont la prose est aussi embarrassée, aussi guindée et aussi tourmentée que sa poésie. Deux pièces de vers placées à la fin du onzième livre ont une couleur et sont empreintes d'une émotion qui fait contraste avec la froideur et l'insipide banalité des autres morceaux. L'une a pour titre *De Excidio Thuringiae ex persona Radegondis*. Elle est adressée à Amalfred, cousin de Radegonde, qui vivait en exilé à Constantinople. L'autre est adressée à Artachia, fille d'Amalfred. Ces deux pièces de vers, écrites sous l'évidente inspiration de Radegonde, dernière descendante des rois de Thuringe, portent l'expression d'un certain patriotisme, qui rappelle plus d'un passage d'Ossian.

Il faut citer, après ces onze livres de poésie, quatre livres de la *Vie de saint Martin de Tours*. Fortunat n'a fait que mettre en vers hexamètres la prose incomparablement meilleure de Salpice Sévère; en outre, la *Vie de sainte Radegonde*, la *Vie de saint Germain de Paris*, de saint Aubin d'Angers, de saint Paternus d'Arranches, de saint Médard de Noyon, de saint Hilaire de Poitiers.

Paul Diacre d'Aquilée assure que Fortunat avait composé des hymnes pour toutes les fêtes de l'année, et Hincmar lui attribue un résumé de la vie de saint Remi; mais ces derniers ouvrages ne sont pas parvenus jusqu'à nous.

Certaines pièces font connaître et la sottise d'esprit de Fortunat et la décadence littéraire de son temps: c'est la figure d'une croix dessinée en vers d'inégale longueur, et enclavée dans un rectangle de trente-cinq vers hexamètres dont chacun a trente-cinq lettres; c'est un carré de trente-trois vers hexamètres de trente-trois lettres chaque; les quatre diagonales sont figurées par quatre vers hexamètres de trente-trois lettres également; c'est un losange en acrostiches avec la manière de le lire. Ces puérils alignements de vers, « ces toiles d'araignée », qui ravissaient d'admiration les contemporains de Fortunat, prouvent encore plus la patience et la stérilité de sa muse que la force de génie et la ferveur que les auteurs de l'*Histoire littéraire* lui accordent trop complaisamment. Il a paru diverses éditions des œuvres de Fortunat. La première à Cagliari, en 1573, la deuxième dans la même ville, en 1574. Elle fut réimprimée quatre ans plus tard à Venise, puis en 1584 à Cagliari, et en 1660 à Cologne. Trois autres éditions parurent ensuite, deux à Mayence, en 1640, 1646, l'autre à Cologne, 1617. B. ARNÉ.

*Maxima Bibliotheca veterum Patrum*, tom. V, Lyon, 1674; et *Recursus Patrum*, Paris, 1684. — Grégoire de Tours, *Hist. Francor.*, liv. V. — Paul Diacre, *Hist. Lombard.*, liv. II. — Hincmar, *Epist. ad Ludov. Pium*. — Hincmar, *Vie de saint Remi*. — Joannes Trithemius, *De scriptoribus ecclesiasticis*. — Amalricus monachus, *lives III. Hist. franc.*, chap. XLII. — Petrus Crinitus, *De partibus latinis*, liv. V. — *Hist. lit. des Bénédictins de saint Neuf*, tom. V. — Augustin Thierry, *Recueil*

*romains*, tom. II, notes 3<sup>re</sup> et 4<sup>re</sup>. — Amalric, *Hist. littéraire de la France avant la domination arabe*, t. II. — Gaisot, *Hist. de la Civil. en France*, tom. II, page 57.

\* FORTUNATIANUS (Aflilius), grammairien latin, vivait dans le quatrième ou le cinquième siècle de l'ère chrétienne. On a de lui un traité sur la prosodie et les mètres d'Eurécus. Cet ouvrage, qui est inséré dans la collection de Putsch, nous est arrivé dans un désordre extrême. Fortunatianus ne vivait pas postérieurement au cinquième siècle, puisqu'il est cité par Cassiodore. Sa diction, comme on peut le voir par une épître dédicatoire adressée à un jeune étudiant, est pure et fleurie.

Putsch, *Gram. Latine Aulica antiqua*, p. III.

FORTUNATIANUS (Curius ou Chérus), rhéteur romain, vivait vers 450 après J.-C., peu de temps avant Cassiodore, qui le mentionne. On a de lui un *Abrégé de Rhétorique* par demandes et par réponses, sous le titre de : *Curii Fortunatiani Consulti Artis Rhetoricae scholastica Libri tres*. Cet ouvrage, très-répandu dans les écoles du moyen âge, fut imprimé pour la première fois in-4°, sans indication de lieu ni de date, vers 1490, dans un recueil contenant, outre les trois livres de l'*Ars Rhetorica*, un *Compendium Fortunatiani*, une *Dialectica Chérus Compendium Fortunatiani*, une lettre de Franciscus Petrolanus à Jacobus Antiquarius, et trois opuscules de Denys d'Halicarnasse traduits par Théodore Gaza. Les autres éditions de l'*Ars Rhetorica* sont celles de Venise, 1523, in-fol., dans un volume contenant Rufinianus et d'autres rhéteurs; de Louvain (par les soins de P. Ramus), 1544, in-8°; de Strasbourg (par Erythron), 1548, in-8°. L'*Ars Rhet.* a été aussi insérée dans le *Rhetores Latini antiqui* de Pithou, Paris, 1604, in-4°, p. 38-78, et dans l'édition du même recueil donnée par Capperonier, Strasbourg, 1734, in-4°, 53-101.

Il ne faut confondre ce rhéteur ni avec un Curius Fortunatianus qui avait composé une histoire de Maxime et de Balbine (Cassiod., *Max. et Balb.*), ni avec un Fortunatianus d'origine africaine et évêque d'Aquilée, mentionné par saint Jérôme (*De Vir. illis.*, 87).

Vossius, *De Hist. Lat.*, l. II, c. 112. — Fabricius, *Biblioth. Lat.*, t. III, p. 400-406. — Schell, *Hist. de la Litt. rom.*, III, 17. — Ponsier, *Annuaire typographique*, II, p. 6.

\* FORTUNATIEN, évêque d'Aquilée. Il était Africain d'origine, et prit une part active aux troubles qui agitérent l'Église, au quatrième siècle; il signe la condamnation de saint Athanasius dans le concile de Milan en 355; après l'an 357, il n'est plus question de lui. Il composa des commentaires sur les évangiles. Saint Jérôme dit qu'ils étaient écrits d'un style peu correct, mais qu'ils sont utiles. G. H.

Cassiod., *Histoire des auteurs ecclésiastiques*, t. VI, p. 11. — Fortunat, *Histoire littéraire d'Aquilée*, t. III.

FORTUNATINO (Tommaso). Voy. BRUFANI, peintre Barentin.

FORTUNATVS. Voy. ABALAMA.

**FORTUNIO** (*Jean-François*), grammairien italien, vivait au seizième siècle. Slavon d'origine, il passa la plus grande partie de sa vie en Italie, où il exerçait la profession de juriconsulte. Il eut une fin funeste. Il était podestat d'Ancône, et s'acquittait de ces fonctions avec beaucoup d'honneur. Un jour on le vit tomber mort, précipité d'une des fenêtres du prétoire, sans qu'on pût dire si cet acte était le résultat d'un suicide ou d'un crime. On a de Fortunio : *Le Regole gramaticali della Volgar Lingua*; Ancône, 1516.

Apostolo Zeno, *Note al Fontanini*. — Tiraboschi, *Storia della Letteratura Italiana*, t. VII, p. III, p. 300.

**FORTUNIO** (*Augustin*), chroniqueur et biographe italien, né à Fiesole, vers 1550, mort à Florence, vers 1595. Après avoir fait d'excellentes études au collège de Pise, il entra au couvent des Saints-Anges à Florence, et y prononça ses vœux. On a de lui : *Historia Camaldulensium*; Florence, 1575-1579, 2 vol. in-4°. Cette histoire, où l'érudition abonde, mais qui manque de critique, fut attaquée par le P. Luc. Fortunio se défendit dans un ouvrage intitulé : *Apologia Augusti Florentini pro libris suis Historiarum Camaldulensium*; Florence, 1592, in-12. On a encore de Fortunio : *Chronichetta del monte San-Savino di Toscana*; Florence, 1583, in-4°; — *Liber Carminum*; Florence, 1591, in-8°.

Mittarelli et Costadoni, *Annales Camaldulenses*.

**FORZATE** ou **FORZATI** (*Claude*), poète italien, né à Padoue, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. On a de lui : *Rime*; Padoue, 1585, in-12; — un volume de vers dans le patois padouan, sous le titre de *Scareggio tandarello*; Padoue, 1583, in-4°; — une tragédie de *Recinda*, plusieurs fois imprimée; la meilleure édition est celle de Venise, 1609, in-12.

*Dizionario istorico* (édit. de Bassano).

**FOSCARARI** (*Gilles*), en latin *Foscherarius*, théologien italien, né à Bologne, le 27 janvier 1512, mort à Rome, le 23 décembre 1564. Entre fort jeune dans l'ordre de Saint-Dominique, il professa dans diverses maisons de son ordre, devint en 1544 inquisiteur et prieur du couvent de Bologne, et fut nommé quelques années plus tard évêque de Modène. Cette dignité ne changea en rien la manière de vivre simple et austère de Foscari. Ce prélat charitable trouva dans sa frugalité et sa modestie assez d'argent pour subvenir aux nécessités des pauvres, pour fonder une maison de filles repenties et pour embellir son église et le palais épiscopal. Malgré ses vertus, il fut accusé d'hérésie. Le pape Paul IV le fit arrêter et conduire au château Saint-Ange; mais Pie IV, successeur de Paul, déclara l'accusation calomnieuse, et Foscari revint à Modène. Il retourna en 1561 au concile de Trente, où Jules III l'avait déjà envoyé. On le chargea avec deux autres dominicains, Léonard Marini et Foreiro, de dresser un caté-

chisme et de réformer le bréviaire et le missel de Rome. Foscari était encore occupé de ce travail lorsqu'il mourut.

Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

**FOSCARI** (*Francesco*), doge de Venise, né vers 1372. Issu d'une famille patricienne, il était arrivé aux premiers rangs de l'État, et faisait partie du grand conseil, lorsqu'en 1412 il fut nommé l'un des tuteurs du jeune marquis de Mantoue, Francesco di Gonzaga. Il sut dans son administration mériter la reconnaissance de son pupille et celle du peuple mantouan. Procureur de Saint-Marc en 1421, il proposa de prendre parti pour les Florentins contre Filippo-Maria, duc de Milan. Le doge Tomaso Mocenigo s'opposa à cette guerre; il fit plus : il recommanda en mourant (15 avril 1423) de ne pas nommer Francesco Foscari pour doge : « Dieu vous préserve d'un pareil choix ! dit-il ; si vous le faites, vous élirez la guerre ; et qu'est-ce donc que les conquêtes, lorsque la dépense en absorbe les revenus ? De maîtres que vous êtes vous vous trouverez sujets ; et de qui ? Des gens de guerre, d'une soldatesque que vous soudoyez. » Malgré cette opposition, après six jours de scrutins balancés et à l'aide des menées d'Albino Baduero, Foscari, doyen des électeurs, réunit la majorité des suffrages, et fut élu souverain de Venise. « Mais il faut savoir, dit Marino Sanuto, que ce seigneur avait employé les fonds de sa procuratie à se faire des partisans, et en donnant des secours à un grand nombre de patriciens pauvres et en dotant leurs filles. On l'accusait d'avoir ainsi dépensé plus de trente mille ducats ; aussi avait-il beaucoup de créatures. » Pour la proclamation du nouveau doge, « on adopta, rapporte Sismondi, une formule nouvelle, qui acheva d'effacer, jusqu'au souvenir, le droit que le peuple avait eu jusqu'alors de prendre part aux élections. » Foscari donna un asile à Carmagnola (voy. ce nom) fuyant l'ingratitude de Filippo-Maria, et, à l'instigation de cet illustre proscrit, il déclara la guerre au duc de Milan (27 janvier 1426). La victoire suivit d'abord les drapeaux des Vénitiens ; Carmagnola força Filippo-Maria à acheter la paix (18 avril 1427), au prix du Bergamasque, du Crémonais et du Bressan. La guerre s'étant rallumée en 1431, les Milanais furent vainqueurs à leur tour sur terre et sur le Pô ; les Vénitiens s'en prirent à leur général Carmagnola, et après l'avoir indignement torturé, le mirent à mort (5 mai 1432). Cet acte cruel ne ramena pas la fortune du côté de la république. Giovanni-Francesco de Gonzaga, prince de Mantoue, successeur de Carmagnola, ne fit rien d'important dans la Valteline : le provvediteur Giorgio Cornaro se laissa envelopper et prendre avec tout un corps d'armée, et sur mer Pietro Loredani, blessé à l'attaque du château de Sestri, dut ramener sa flotte après avoir commis d'inutiles ravages. Foscari consentit à traiter, et, mieux servi par ses diplo-

mates que par ses généraux, il obtint que les frontières vénitiennes seraient désormais fixées par le cours de l'Adda. Malgré cette paix inespérée, Foscari voulut se décharger de la responsabilité des événements (1), et le 27 juin 1433 il proposa son abdication; elle ne fut point acceptée. Le doge reprit sans peine le pouvoir, et, fidèle à ses instincts guerriers, il profita d'une insulte faite par le peuple de Bologne au résident vénitien pour attaquer cette ville; en même temps, il renouvela son alliance avec Cosme de Médicis, qui lui prêta quinze mille ducats et déclara qu'il appuierait les efforts des Génois pour leur indépendance. Visconti cette fois fut le premier à frapper, et lançant son habile général Niccolò Piccinino sur les possessions de la seigneurie, il reprit le Bergamasque, le Bressan, le Véronais et le Vicentin, malgré les savantes manœuvres de Giovanni de Nani Gatta-Melata, général vénitien, et la belle défense de Francesco Barbaro, podestat de Brescia. La flotte vénitienne elle-même, commandée par Dario Malipieri et Bernardo Navigieri, fut anéantie dans un combat près de Pavie. Foscari, trahi par le marquis de Mantoue, mit à la tête de son armée Francesco Sforza, marquis d'Ancône (février 1439). Craignant que Nicolà d'Este, marquis de Ferrare, ne tournât aussi contre Venise, il lui rendit Rovigo et toute la Polésine, que la république occupait depuis trente-quatre ans comme nantissement d'une créance de 60,000 ducats. En même temps il contracta une alliance avec le pape Eugène IV, qui lui fournit un secours assez important. Visconti reçut, d'un autre côté, des troupes napolitaines, aragonaises et angevines. Malgré son infériorité, Sforza battit les Milanais dans les défilés de Ten (9 novembre 1409), débloqua Brescia, et conclut la paix avec Visconti (le 23 novembre 1441). Par ce traité, dit de Cavriano, Venise acquit Lonato, Velaggio et Peschiera, que le marquis de Mantoue fut obligé de lui céder. Quelques mois plus tard, Foscari vint au secours de Francesco Sforza, attaqué dans sa Marche d'Ancône par le duc de Milan, le pape et le roi de Naples Alfonso d'Aragon, et soutint les Bolonais dans leur révolte contre Visconti. La même année Foscari s'empara de Ravenne par des moyens plus adroits qu'honorables. Ortasio de Polenta regnait alors sur cette ville. Il avait été placé par son père sous la tutelle du gouvernement vénitien, qui devait en hériter dans le cas d'une mort prématurée ou par défaut de successeurs directs. Ortasio fut accusé d'avoir favorisé le duc de Milan dans la dernière guerre, et Foscari se crut en droit de punir l'imprudent pupille. Il eût d'ailleurs été long d'en attendre l'héritage, car Ortasio venait d'avoir un fils. Des troubles furent excités dans Ravenne, et le 24 février les habitants déposèrent leur prince,

comme incapable. Le doge feignit alors de craindre l'intervention de quelque voisin, et envoya des troupes qui prirent possession de la ville. Ortasio se réfugia à Venise, trompé par les offres du sénat; aussitôt après son arrivée, il fut embarqué pour l'île de Candie avec sa femme et son enfant. Ils y trouvèrent une mort rapide (1).

Tandis que les Vénitiens s'occupaient d'étendre leur territoire italique, ils souffraient cruellement dans leur commerce; des pirates ravageaient impunément leurs côtes, et le soudan d'Égypte, profitant de leurs troubles, les chassa des ports d'Alexandrie, de Tripoli, de Damas et de Béryte, et confisqua tout ce qu'ils y possédaient (environ 235,000 ducats). Foscari, dont tous les moyens étaient absorbés dans la guerre continentale, ne put tirer vengeance de cette avanie. Il manifesta de nouveau l'intention d'abdiquer sa dignité; mais le conseil s'y refusa encore, et exigea de lui le serment de ne plus quitter le dogat.

Le 24 septembre 1443, Foscari forma une ligue avec le duc de Milan, le comte Sforza, les républiques de Gênes, de Florence et de Bologne, dans le but de s'opposer à l'accroissement de la puissance d'Alfonso d'Aragon, roi de Naples. Le saint-père prit parti pour ce monarque, et excommunia les Vénitiens; mais deux victoires de Sforza amenèrent rapidement la paix et le retrait du foudre papal. En janvier 1445, Foscari eut à souffrir un cruel chagrin. Déjà trois de ses fils étaient morts au service de la république; le dernier, Jacopo, fut dénoncé au conseil des Dix comme ayant reçu des présents de plusieurs princes étrangers. Après des aveux arrachés par la torture, le 20 février, il fut condamné au hannissement perpétuel et relégué à Napoli de Romanie, puis à Trieste; l'infortuné doge dut prononcer le jugement de son fils. Par une de ces fréquentes variations qui caractérisent la politique italienne, le duc de Milan prit, en 1445, les armes contre son gendre Sforza, et s'unit au pape et au roi de Naples. Foscari soutint Sforza, et, le 28 septembre 1446, les Vénitiens, commandés par Michele Attendolo dit Cotignola, remportèrent à Casal-Maggiore une victoire éclatante sur leurs ennemis. Filippo-Maria Visconti étant mort (13 août 1447), Sforza revendiqua la souveraineté de Milan; mais, gagné par les présents du pape Nicolas V, il abandonna le parti des républiques. Il montra autant d'acharnement contre les Vénitiens qu'il avait mis de talent à leur service, et détruisit successivement leur flotte à Casal et leur armée, le 14 septembre 1448, devant Caravaggio. Foscari sut encore faire une heureuse paix (19 octobre 1448); il reconnut Sforza comme duc de Milan, mais obtint la cession du Bergamasque, du Bressan et du Crémonais.

(1) La guerre de Lombardie venait de coûter à Venise sept millions de ducats.

1 Jean Sumopela dit « *Murus in insulam Cretam; intra paucos dies, cum unico filio, extinctus est.* »



l  
 sar  
 ave  
 d'A  
 les  
 de  
 der  
 Me  
 lier  
 obl  
 ce  
 ren  
 Mi  
 pal  
 for  
 tic  
 de  
 der  
 cor  
 ple  
 fer  
 à  
 die  
 qui  
 Lei  
 rav  
 au  
 que  
 for  
 fer  
 pro  
 Du  
 ttaa  
 la  
 la  
 hor  
 noq  
 pir  
 la  
 pos  
 ful  
 des  
 se  
 pot  
 obé  
 res  
 la  
 il e  
 cro  
 Loi  
 am  
 qu'  
 d'a  
 Loi  
 que  
 con  
 une  
 sur  
 inv  
 qua  
 der  
 lui

biographes, vivait au commencement du dix-septième siècle. Il entra dans l'ordre des Carmes, et professa la philosophie à Naples et à Messine. Il fut un des premiers à se déclarer en faveur du système de Kopernic, expliqué et défendu par Galilée, et il s'efforça de démontrer que le texte de la *Bible* n'est pas contraire à cette opinion. Il publia à ce sujet un opuscule remarquable intitulé : *Lettera sopra l'opinione de' Pittagorici e del Copernico, della mobilità della Terra e stabilità del Sole, e il nuovo Pittagorico Sistema del Mondo*; Naples, 1615, in-4°. On a encore de Foscarini quelques opuscules théologiques écrits en latin. Ils ont été réunis en un volume; Cosenza, 1611, in-8°.

Le P. Jacob, *Bibliotheca Carmelitana*.

**FOSCARINI (Michel)**, historien vénitien, né en 1632, mort le 31 mai 1692. Après avoir rempli diverses charges importantes, il fut nommé, le 7 septembre 1664, gouverneur de Corfou, avec le titre de provvediteur et de capitaine. Cinq ans plus tard on l'élut *sage de terre ferme*; et quelques années après il fut élevé à la dignité de *sage du conseil*. En 1678, il succéda à Nani dans la charge d'historiographe de Venise. Il s'occupa activement de rédiger cette histoire, qu'il continua jusqu'en 1690. La mort l'empêcha de mettre la dernière main à cet ouvrage, qui fut publié par son frère Sébastien Foscarini, sous le titre de *Istoria della Repubblica Veneta*; Venise, 1696, in-4°, réimprimé à Venise, 1699, in-4°; l'*Histoire de Venise* a été insérée dans le recueil des *Historiens de Venise*, 1722, in-4°. On a encore de Foscarini deux *Nouvelles*, imprimées dans les *Novelle amoroze degli Accademici incogniti*; Venise, 1651, in-4°; 3<sup>e</sup> partie. Foscarini annota le *Museum illustrium Poetarum* de Caramella, placé à la suite de la *Sacra Purpura* du même auteur; Venise, 1653, in-12.

A. Zeno, *Memorie de' Scrittori Veneti patriti*. — Nicéron, *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres*, t. XII.

**FOSCARINI (Marc)**, homme d'Etat et littérateur vénitien, né le 30 janvier 1696, mort le 31 mars 1763. L'illustration de sa famille et son propre mérite lui donnèrent accès aux plus hautes dignités de la république. Il devint chevalier et procureur de Saint-Marc. Le sénat le nomma historiographe de Venise. Mais diverses missions dont il fut chargé auprès de plusieurs cours de l'Europe l'éloignèrent des archives secrètes, où se trouvaient les documents à consulter, et l'empêchèrent d'écrire l'histoire de Venise. Il dirigea alors ses recherches sur un sujet plus accessible, et résolut de composer l'histoire littéraire de sa patrie. Cette histoire devait être divisée par genres, et l'auteur, réservant pour une seconde partie tous les genres simplement agréables, se proposait de traiter dans la première des genres d'écrire les plus utiles à l'Etat, c'est-à-dire du droit civil et du

droit canonique, de l'histoire nationale et étrangère, de l'astronomie et de la navigation, de la géographie, de l'architecture nautique et militaire, de l'hydraulique, et enfin de l'éloquence politique et judiciaire. Une moitié seulement de cette première partie a paru, et fait vivement regretter que les fonctions politiques aient empêché Foscarini d'achever son excellent ouvrage. Foscarini succéda en 1762 à François Loredan dans la place de doge. Il n'occupa le trône de cal que dix mois. Son gouvernement fut marqué par une réforme qui, à une autre époque, aurait eu peut-être une heureuse influence sur l'avenir de la république : le grand conseil adopta quelques réglemens tendant à augmenter l'influence du doge sur l'administration. On a de Foscarini : *Della Letteratura Veneziana, libri otto*; Padoue, 1752, in-fol. Ce volume, quel qu'en dise le titre, ne contient réellement que quatre livres.

Daru, *Histoire de Venise*, t. V, p. 302 (édit. de 1823). — Tirpado, *Biografia degli Italiani illustri*, t. I.

**FOSCHI (Ferdinando)**, peintre de l'école bolonaise, vivait à Bologne dans le dix-huitième siècle. Le Musée du Louvre possède un bon *Effet de neige*, paysage dû au pinceau de cet artiste.

On connaît deux autres peintres de ce nom, Sigismondo, qui en 1527 peignit *Une Vierge et quatre Saints*, tableaux conservés au musée de Milan, et le Fra Salvator, qui fut élève de Vasari et l'aïda dans ses travaux à Rome. E. B.

Vasari, *Vite*. — Catalogue du Musée de Brera. — Villot, Musée du Louvre. — Siret, *Dictionnaire historique des Peintres*.

**FOSCHINI (Antonio)**, habile architecte ferrarais, florissait à la fin du siècle dernier. Parmi les nombreux travaux exécutés à Ferrare sous sa direction, les plus importants sont le bel escalier de l'université et le grand théâtre, l'un des plus élégants et des mieux construits de l'Italie. E. B.—P.

N.-L. Cittadella, *Guida di Ferrara*.

**FOSCO (Placide)**, en latin **FUSCUS**, médecin italien, né en 1509, à Montefiori, dans les environs de Rimini, mort à Rome, le 18 mars 1574. Après avoir exercé l'art de guérir en Sicile et à Malte, il devint le médecin du pape Pie V. Il composa un ouvrage *De usu et abusu astrologiae in arte medica*, dont l'existence ne nous est connue que par le témoignage de Manget.

Son frère *Lactance Fosco*, sa sœur *Isidore* fut chanoine de Rimini, et mourut à Rome.

Manget, *Bibliothèque des Auteurs de la Bibliothèque de Rome*, t. VI.

**FOSCO (PALLADIO)**, Voy. N.

**FOSCOLO (Ugo)**, poète et

né à l'île de Zante, vers 1778, mort à Green, près de Londres, le 10 mars 1827. Ayant perdu de bonne heure son père, sa mère sa première éducation. Il vint alors sa domination sur les îles ioniques, comme elle n'y avait établi ni collèges.

nases, ni universités, les parents étaient forcés d'envoyer leurs enfants soit dans la métropole, soit sur la terre ferme, pour leur faire achever leurs études. C'est ainsi que Foscolo, après avoir passé quelque temps dans les écoles de Venise, alla ensuite à l'université de Padoue, où il suivit les cours de Cesarotti sur la littérature classique. Ardent admirateur d'Alfieri, imbu comme lui des souvenirs mythologiques, Foscolo composa une tragédie intitulée *Tieste*, représentée le 4 janvier 1797, sur le théâtre de Saint-Ange à Venise. La pièce eut du succès. Voyant ensuite sa patrie déchue de sa grandeur et au pouvoir des armées étrangères, il se rendit en Toscane, et bientôt après à Milan, devenue la capitale de la République Cisalpine. Il y fut bientôt nommé officier dans la légion dite *lombarde*. Puis, après la chute de la République Cisalpine, il se retira avec les Français à Gênes, lors du siège de cette ville en 1800. Les horribles souffrances qu'il devait y endurer ne l'empêchèrent cependant pas d'écrire l'éloge à Louise Pallavicini, *Caduta da Cavallo*, en tête duquel il plaça le *Sollicitæ Oblivis Vitæ* d'Horace, pour se rappeler l'état malheureux dans lequel il se trouvait lorsqu'il composa cet ouvrage. Gênes s'étant enfin rendue, il fut transporté avec la garnison à Antibes, sur des vaisseaux anglais. Là il apprit que Bonaparte avait déjà passé le Saint-Bernard, se disposant à reconquérir la Lombardie.

Le premier consul convoqua un congrès de députés à Lyon, afin de donner une nouvelle forme à la République Cisalpine, gouvernée par un triumvirat. Bonaparte, mécontent des triumvirs, chargea Foscolo de critiquer vivement l'administration triumvirale. C'est alors que celui-ci écrivit son fameux *Discours à Bonaparte* pour le congrès de Lyon. En 1802 il publia ses *Ultime Lettere di Jacopo Ortis*, ouvrage que lui avait inspiré le *Werther* de Goethe. Bonaparte, méditant une expedition contre l'Angleterre, appela l'armée d'Italie sur les bords de l'Océan. Foscolo avait le grade de capitaine attaché à l'état-major du général Teulière. Le contingent italien s'établit à Saint-Omer et à Calais, où Foscolo se livra à l'étude de la langue anglaise. L'entreprise de Napoléon n'ayant pu être mise à exécution, Foscolo revint à Milan, où il partagea son temps entre les livres et les plaisirs, souvent les plus vulgaires. C'est à cette époque qu'il donna la splendide édition de Montecuccoli, d'après un manuscrit appartenant au marquis Jean-Jacques Trivulce. Il la dédia au général Caffarelli, ministre de la guerre. Foscolo s'était retiré sur une petite colline près de Brescia, afin de se livrer entièrement à l'étude des lettres. En 1808 il fut appelé à la chaire d'éloquence de l'université de Padoue, laissée vacante par la mort de Cerretti. Le prince Eugène, vice-roi d'Italie, voulut ainsi occuper un homme dont le caractère indocile et querelleur était peu propre à

la milice; le prince disait parfois que les trois poètes qu'il avait dans son armée, c'est-à-dire Foscolo, Gasparinetti et Ceroni, lui donnaient plus à faire que l'armée tout entière. Les leçons de Foscolo sur l'origine et le développement de la littérature furent accueillies avec enthousiasme par les étudiants. Mais comme il attaquait indirectement les actes et le système de Napoléon, il dut bientôt renoncer au professorat. Il se retira alors sur les bords du Lario. Il n'y vécut pas longtemps tranquille. La représentation de sa tragédie d'*Ajace*, qui a pour sujet la querelle soulevée entre Ajax et Ulysse relativement aux armes d'Achille, fut cause que Foscolo dut abandonner la Lombardie, car ses ennemis, non contents de le dénigrer dans une épigramme injurieuse (1), répandirent le bruit que l'auteur de cette tragédie avait voulu personnifier Napoléon dans le personnage d'Agamemnon, et le général Moreau dans celui d'Ajace, qui n'obtenait pas les armes d'Achille. Pour échapper à ces persécutions, Foscolo vint se fixer entre Florence et Pistoja, où il composa plusieurs ouvrages. Lors de la chute de Napoléon, Foscolo reprit l'habit militaire, et en 1814 il fut nommé chef d'escadron par la régence de Milan. Mais il disparut à l'improviste, et se réfugia à Zurich, où il publia, avec la fausse date de Pise, ses *Didymi Cherici Hypercalypseos*. C'est une satire écrite en prose latine, dans le style biblique; il y attaque Paradisi ainsi que beaucoup d'autres personnages qui avaient rempli de hautes fonctions dans le royaume d'Italie. En dernier lieu, Foscolo se retira en Angleterre. Il y publia bientôt ses *Essais sur Pétrarque*, écrits en anglais. Cet ouvrage lui acquit assez de célébrité pour qu'il vît se presser autour de lui, lorsqu'il ouvrit des cours d'italien à Londres, en 1823, un nombreux auditoire, dont l'assiduité ne lui rapporta pas moins de mille livres sterling. Mais les prodigalités auxquelles il s'abandonna ensuite lui attirèrent les plus fâcheux désagréments. Obligé de fuir les poursuites de ses créanciers, il dut, tout en se cachant, chercher des ressources dans la rédaction de quelques articles de journaux et de préfaces pour les classiques italiens. En même temps sa santé s'altéra, il devint hydropique. Il se retira alors dans une petite maison de Turnham-Green, où il mourut. Dans la matinée même du jour fatal, il reçut la visite du comte Capo-d'Istria, qui partait pour la Grèce afin d'y remplir les fonctions de président. L'état dans lequel il se trouvait ne lui permit même pas de voir son illustre compatriote. Sa dépouille mortelle fut déposée dans le cimetière de Chiswick, où une pierre placée par Hudson Gurney rappelle en latin le nom et l'âge de l'illustre défunt. De ce qui précède on peut facile-

(1) Per porre in scena il furibondo Ajace,  
Il fiero Atride, e l'Itaco fallace,  
Gran fatica Ugo Foscolo non fé:  
Copiò se stesso, e si divise in tre.

ment se faire une idée du véritable caractère de Foscolo. Inquiet, turbulent, impétueux, foulant aux pieds ces convenances qu'il faut pourtant respecter si on veut vivre en société, il ne trouva ni paix ni trêve en aucun lieu et sous aucun gouvernement. Mordant jusqu'au cynisme et ne pouvant écouter aucun conseil, aucune remontrance, il n'eut pour amis que ceux qui, doués d'une nature calme et placide, pouvaient lui pardonner à cause de son grand talent les extravagances de son caractère et de sa conduite. Sa propre physionomie, ses manières, son accent, ne prévenaient en aucune façon, et cela se trouve confirmé par un de ses sonnets (c'est le septième), *Solcata ho la fronte, occhi incavati intenti*, etc.

Les principaux ouvrages d'Ugo Foscolo ont pour titres : *Ultime Lettere di Jacopo Ortis*; Milan, 1795. C'est un roman écrit avec enthousiasme, qui tend à inspirer la haine contre la société, le dégoût de la vie, le désespoir et le suicide; — *Orazione a Bonaparte pel congresso di Lione*. Ce discours abonde en phrases de rhéteur et de pédant, par exemple à l'endroit où, voulant flatter Napoléon, l'auteur le met au-dessus de Thésée, de Romulus, de Brutus, et le compare à Tibère, à Marc-Aurèle, à Léon X, et enfin à Jupiter. Le style est pompeux, quelquefois boursoufflé, et ses périodes sont longues, trainantes, et souvent fastidieuses; — *Discorso dell' Origine e dell' Ufficio della Letteratura*. Dans cet ouvrage on trouve çà et là des passages éloquentes, mais l'ensemble est un peu obscur et manque de liaison; — Une *Traduction du Voyage sentimental de Sterne*, écrite d'un style clair, pur et très-élegant; — *Discorso preliminare sul testo di Dante*; Londres, 1826 : cet ouvrage est loin d'avoir la correction du précédent; il s'y rencontre une affectation de mystère qui fatigue le lecteur; — *Les Sepolcri*; Brescia et Milan, 1808. C'est le chef-d'œuvre de Foscolo, le fruit de sa propre imagination et de son caractère mélancolique. Dans cette composition, il exalte la mémoire des grands hommes et de ceux qui brillèrent par leurs vertus; aussi insiste-t-il sur la nécessité de leur ériger des monuments qui entretiennent dans les cœurs des idées de charité et d'humanité. Il ne veut pas qu'on mêle leurs sépultures avec celles des méchants, dont la mémoire est inutile aux vivants. — Aux tragédies de Foscolo que nous avons citées, il faut joindre *Ricciarda*, qu'il dedia à lord John Russell. — Parmi ses traductions, on doit mentionner la *Chioma di Berenice*, Milan, 1803, dont les vers sont graves et harmonieux. Les poésies de Ugo Foscolo ont été réunies en un volume; Milan, 1812-1822, in-16. B. BELMIN.

Maffei, *Storia della Letteratura Italiana secolo XVI*. — *Vita di Ugo Foscolo*, scritta da Giuseppe Pecchia; Lugano, 1836. — *Conto sulla vita, la persona, il carattere e le opere di Ugo Foscolo*, par Giuseppe Galeffi, en tête de ses Œuvres choisies; Fiesole, 1838.

\* FOSS (*Henri-Hermann*), poète et homme d'État norvégien, né à Bergen, le 17 septembre 1790. Il se fit d'abord commerçant, selon le vœu de ses parents, puis il entra dans la carrière militaire, en 1808. Lieutenant en 1810, il combattit vaillamment contre les Anglais dans l'île Langenland. A son retour dans sa patrie, en 1813, il professa à Bergen, puis il visita l'Angleterre, la France et les Pays-Bas. Il publia ensuite, avec Jonas Rein et Magnus Falsen, une feuille périodique intitulée *Le Spectateur du Nord*. En 1827 et en 1830 il fut élu député au storting, et s'y fit particulièrement remarquer. Chef de bataillon à Christiania, il représenta cette ville en 1833 et les années suivantes. Son caractère libéral lui gagna promptement la confiance du peuple. En 1845 il fut nommé ministre de la marine par le roi Oscar; mais en 1849 le mauvais état de sa santé lui fit résigner ses fonctions. Il vit aujourd'hui retiré à Christiania. On a de lui : *Frithjof*, traduit de Tegner; *Tidnornerne* (les Signes du temps).

*Conversat.-Lex.*

\* FOSSA, poète italien, né à Crémone, vers la fin du quinzième siècle. Il célébra un des héros de la cour du roi Arthur dans une épopée chevaleresque intitulée : *Libro novo de lo innamoramento de Galvano*; Milan, vers 1500, in-4°; une édition moins ancienne, Venise, 1667, in-8°, atteste que plus d'un siècle après sa publication ce poème trouvait encore des lecteurs. G. E.

Melli, *Bibliografia del Romanzi e del Poemi romanzeschi d'Italia*.

FOSSANO. Voy. BORCOGNONE.

FOSSATI (*Jean-François*), historien italien, né à Milan, vers la fin du seizième siècle, mort en 1653. Il entra dans la congrégation bénédictine du Mont-Olivet, et devint évêque de Tortone. Il faisait partie de l'académie des *Animati*, sous le nom d'*Assicurato*. On a de lui : *Orazione funebre nella morte del ser. Cosimo II Medici, gran-duca di Toscana*; Sienna, 1638, in-4°; — *Discorso nella morte della signora D. Francesca da Cordova, moglie del duca di Feria*; Milan, 1623, in-4°; — *Memorie storiche delle Guerre d'Italia del secolo presente d'all'anno 1600*; Milan, 1640, in-4°.

Argenti, *Bibliotheca Mediolanensis*, t. I, part. II, pag. 643.

FOSSATI ou FOSSATO (*Daide-Antonio*), peintre et graveur de l'école vénitienne, né en Suisse, à Morco, canton du Tessin, en 1720, mort à Venise, vers 1780. A l'âge de douze ans il se rendit auprès de son oncle, riche marchand établi à Venise, qui, reconnaissant ses dispositions pour la peinture, le confia au P. Vincenzo Mariotti, habile dessinateur d'architecture et de perspective. Fossato fit à son école d'assez grands progrès pour que bientôt Daniel Gran, peintre allemand, l'un des meilleurs élèves de Solimène, charge de décorer de fresques une salle de la

villa Cornaro, l'employât à y peindre les architectures et les ornements. Ce travail achevé, Gran emmena à Vienne le jeune Fossati, qui y peignit sous sa direction la voûte de la bibliothèque impériale, et fit quelques autres ouvrages dont le succès l'engagea à se livrer également à la peinture à l'huile. De retour à Venise, il exécuta plusieurs fresques au palais Contarini. Désireux de connaître les chefs-d'œuvre des diverses écoles italiennes, il entreprit de parcourir l'Italie; il s'arrêta d'abord à Bologne, pour étudier les ouvrages des Carrache et du Guide. C'est probablement pendant son séjour dans cette ville que l'électeur de Saxe le chargea de dessiner *Le Christ à la monnaie* du Titien, *La Nuit* du Corrège et plusieurs autres des principaux tableaux qui composaient alors la galerie de Modène. Il s'appretait à continuer son voyage, quand il fut rappelé à Venise par la mort de son oncle, qui lui laissait une succession embarrassée, dont l'administration ne lui permit plus d'entreprendre d'ouvrages de longue haleine. Il employa le peu d'instant de loisir que lui laissaient ses affaires à graver des eaux-fortes, dont les plus connues sont : vingt-quatre paysages représentant des *Vues de Venise et des environs*; *La Famille de Darius aux pieds d'Alexandre*, d'après le magnifique tableau de Paul Véronèse conservé au palais Pisani; *Jupiter et les Vices*, et *La Vocation de saint Pierre à l'apostolat*, également d'après Paul Véronèse. E. B—N.

TICOLZI, *Dizionario*. — CAMPORTI, *Gli Artisti negli Stati Estensi*. — QUADRI, *Otto Giorni in Venezia*. — SIREY, *Dictionnaire historique des Peintres*.

FOSSATI (Jean-Antoine-Laurent), médecin italien, né le 30 avril 1786, à Novarre, en Lombardie. Après y avoir reçu sa première éducation, il embrassa la carrière médicale, et alla étudier à l'université de Pavie, où Scarpa lui délivra, en 1807, le diplôme de docteur en chirurgie. Il s'établit d'abord à Milan, où il devint l'aide et bientôt le remplaçant de Sacco, directeur général de la vaccine, qui le fit admettre plus tard comme son assistant dans le service médical de l'hôpital civil. Peu de temps après, il fut attaché comme aide de clinique au professeur Rasori, dont il devint aussi l'ami. Il l'aida dans ses études sur l'action des médicaments et à établir les nouvelles lois physiologiques et thérapeutiques que ce professeur avait méditées. Lors de l'épidémie de typhus pétechiial qui désola la Lombardie en 1817, il dirigea avec zèle divers hôpitaux ouverts pour le traitement de cette maladie. Malgré ses services, le gouvernement, qui repoussait ses idées d'indépendance et de liberté, lui était peu favorable; M. Fossati se trouvait compromis par ses liaisons et ses antécédents : cette position le décida à quitter son pays et à venir à Paris, où il arriva en 1820. Il y fit connaître la doctrine de Rasori, qui fut employée, d'après ses indications, par Larrey, à l'hôpital Necker, et par Kapeller, à l'hôpital

Saint-Antoine, en donnant l'émétique comme contre-stimulant dans les maladies inflammatoires, la digitale, l'aconit, la gomme-gutte à fortes doses dans les cas déterminés, etc. Après un voyage qu'il fit à Londres pour y enseigner ce système, de retour à Paris, il devint l'ami et le disciple de Gall, qui le mit bientôt à même de faire des cours sur sa doctrine phrénologique. Le premier eut lieu chez Gall lui-même, de 1823 à 1824. Appelé ensuite en Italie par un de ses oncles, très-malade, M. Fossati en profita pour porter dans les universités principales du pays la connaissance des découvertes de Gall. Pendant son séjour à Bologne, il publia, dans les *Opuscules scientifiques*, un mémoire sur l'épilepsie d'après quelques idées nouvelles. Il revint à Paris en 1825, et, décidé à s'y fixer définitivement, il demanda et obtint l'autorisation de s'y livrer à la pratique de la médecine, et même d'ouvrir des cours de phrénologie. Lors de la dernière maladie de Gall, en 1828, il fut chargé de terminer à l'Athénée le cours sur la physiologie du cerveau, que ce savant ne pouvait plus continuer. Il fut un des principaux fondateurs de la Société Phrénologique de Paris, dont il a dirigé les travaux jusqu'en 1852.

Lorsque la révolution de Juillet éclata, Fossati réunit chez lui les Italiens qui se trouvaient à Paris, et forma une association qui demanda l'appui de la France pour qu'elle s'opposât à l'intervention de l'Autriche dans les États au dehors de la Lombardie et de Venise. Après la révolution de 1848, il fut appelé à présider une réunion d'Italiens qui eut lieu à Paris. Il tâcha d'opposer sa modération à l'exaltation des partis; mais il ne put ni les contenir ni les diriger, et depuis, renonçant à toute politique active, il consacra son temps à l'étude de la science. Cependant, après s'être marié, en 1851, s'étant rendu à Rome avec sa femme, le gouvernement du saint-siège le fit arrêter et mettre au secret pendant cinq jours, puis on l'obligea à sortir de l'État dans les quarante-huit heures. Voici la liste de ses ouvrages : *Dell' Epilepsia*; inséré dans la nouvelle collection des *Opuscules scientifiques* de Bologne, ann. 1826; — *De la nécessité d'étudier une nouvelle doctrine avant de la juger; application de ce principe à la physiologie intellectuelle*; Paris, 1827, in-8°; — *De l'influence de la physiologie intellectuelle sur les sciences, la littérature et les arts*; suivi d'un *Rapport sur la phrénologie en Italie*, fait à la Société Phrénologique d'Édimbourg; Paris, 1828, in-8°; — *De la Mission du Philosophe au dix-neuvième siècle et du caractère qui lui est nécessaire*; suivi d'un *Discours prononcé par l'auteur aux funérailles du docteur Gall*; Paris, 1835, in-8°; — *Nouveau Manuel de Phrénologie par Georges Combe, ex-président de la Société Phrénologique d'Édimbourg*, trad. de l'anglais et augmenté d'additions nombreuses et de



notes; Paris, 1835, in-12; — *Manuel pratique de Phrénologie, ou physiologie du cerveau d'après les doctrines de Gall, de Spurzheim, de Combe et des autres phrénologistes*; Paris, 1845, in-12, avec portraits; — dans la *Revue encyclopédique*, un grand nombre d'articles, particulièrement sur les ouvrages scientifiques de l'Italie; — dans l'*Encyclopédie* de MM. Didot, divers articles, entre autres ceux : *Encéphale, Folie, Organologie*; — dans le *Dictionnaire de la Conversation*, plusieurs articles de médecine et surtout de phrénologie. — En 1841, à l'occasion de l'inauguration de la statue de Broussais au Val-de-Grâce, il prononça un discours qui a été imprimé. En 1842 il donna la biographie du comte Caccia, de Novarre, dans la *Biographie des hommes utiles*. En 1844, il inséra dans le *Bulletin des Sciences*, de Bologne, un *Mémoire sur l'anévrisme de l'artère basilaire*; en même temps, il envoyait à la Société Médico-Chirurgicale de cette ville, dont il est membre honoraire, la pièce pathologique de cette maladie, extrêmement rare et presque unique. M. Fossati a toujours pris une grande part aux travaux de la Société Phrénologique de Paris. Indépendamment des mémoires qu'il a fournis à l'ancien journal de cette société, il a publié dans le journal anglais *Zoist* deux mémoires, l'un *Sur l'Éducation et l'Instruction*, et l'autre *Sur l'Art de faire des fous à volonté*; l'auteur démontre dans ce mémoire que les fanatiques de toutes sortes sont réellement des fous artificiellement formés. Dans la *Revista frenologica*, qui se publie à Barcelone, le docteur Fossati a inséré deux autres mémoires qu'il avait lus à la Société phrénologique de Paris; l'un traite *De la Direction à donner aux études phrénologiques*; l'autre, *Du Choix d'un Législateur, ou des conditions physiologiques pour faire un bon législateur*, etc. M. Fossati s'occupe de réunir ses divers opuscules phrénologiques, pour les publier dans un recueil intitulé : *Questions sociales, philosophiques et politiques, traitées d'après les principes de la physiologie du cerveau*. GUYOT DE FÈRE.

*Documents particuliers.*

FOSSÉ. Voyez LA FOSSE et LA HAYE.

\* FOSSÉ (Charles-Louis-François), ingénieur militaire français, né à Écouen, le 25 août 1734, mort à Paris, le 19 juin 1812. Il s'engagea à l'âge de dix-sept ans, fit toutes les campagnes de 1752 à 1780, et se distingua particulièrement dans la guerre de Sept Ans. Sa belle conduite, son habileté dans l'art de lever les plans, l'élevèrent de grade en grade jusqu'à celui de lieutenant-colonel, commandant Huningue. On a de lui : *Idées d'un militaire pour la disposition des troupes confiées aux jeunes officiers pour la défense et l'attaque des postes*; Paris, Didot, 1783, in-4°; ouvrage encore estimé, réimprimé sous le titre de *Questions expliquées pour les jeunes officiers sur la fortifi-*

*cation de campagne et l'attaque et la défense des* Paris, 1830, in-18; — *Chemins à laquelle on a adapté la méthode Franklin*; Paris, 1786, in-8°; — *Précis sur la défense relative au service de l'usage de l'officier d'infanterie*; in-12; — *Cours pratique militaire, ou de la science de l'officier*; in-8°, avec 1 pl.; — *Éléments d'Arithmétique et de l'usage du régiment d'infanterie* in-8°, avec 7 pl.; — quelques opuscules et des manuscrits intéressants.

Rabbe, Vieilh de Boisjolin, etc., *Biographie universelle et portative des Contemporains*. — Quérard, *La France littéraire*. — Louandre et Bourquelot, *La Littérature contemporaine*.

FOSSÉ (Pierre-Thomas du). Voy. TUNIS. FOSSÈUSE (La belle). Voyez MORMON et SAINT-MARS.

\* FOSSOMBRUNO (Angelus de), physicien italien, vivait dans la seconde moitié du quatorzième siècle. Il publia deux ouvrages : *De libris localis*, Venise; 1494, in-4°, et *Tractatus de Velocitate Motus*, sans lieu ni date, in-fol. L'un et l'autre sont oubliés. On manque de renseignements biographiques sur leur auteur. G. L.

Hain, *Reportorium bibliographicum*, éd. 2. t. 17, p. 11, p. 411.

FOSTER (Samuel), mathématicien anglais, natif du Northamptonshire, mort en juillet 1682. Il fit ses études au collège Emmanuel de Cambridge, devint maître ès arts en 1623, et s'appliqua surtout aux mathématiques. Le 2 février 1636, il fut nommé professeur d'astronomie au collège Gresham; mais il ne garda ces fonctions que jusqu'au mois de novembre de la même année. La démission de son successeur Henry les lui rendit le 22 mai 1641. Versé dans les sciences mathématiques, il cultivait en même temps les langues anciennes. Foster fit de curieuses observations astronomiques sur les éclipses, le Soleil et la Lune. On a de lui : *The Description and use of a small portable Quadrant for the more easy finding of the hour of azimuth*; 1624, in-4°; — *The Art of Dialling*; 1638, in-4°; — *Posthuma Fosteri, containing the description of a Ruler upon which are inscribed divers scales*; 1642, in-4°; — *Four Treatises of Dialling*; 1664, in-4°; — *The Sector altered and other scales added with the description and use thereof, invented and written by M<sup>r</sup> Foster, and now published by William Leybourne*; 1664, in-4°; — *Miscellanies, or mathematical excursions of M<sup>r</sup> Samuel Foster, etc.*, publié par John Twysden.

Biog. Brit. — Hutton, *Math. Dict.*

FOSTER (Michael), légiste anglais, né à Moultonborough, le 16 décembre 1689, mort le 7 novembre 1763. Il était d'une famille illustre, et fit ses études à Oxford. Il entra dans la carrière du barreau, et y

bord peu de succès, ce qui le détermina à revenir dans sa ville natale, où il se lia avec Algernon, comte d'Hertford, depuis duc de Somerset. Venu ensuite à Bristol, quelques années plus tard il y exerça sa profession avec la plus grande distinction. Au mois d'août 1736, il fut nommé recorder de cette ville; il remplit ces fonctions pendant plusieurs années, puis il devint sergent de loi. En avril 1745, il succéda à William Chapple, un des juges du Banc du Roi, et remplit ces fonctions jusqu'au 7 novembre 1763. Cette magistrature fut signalée par des décisions importantes sur diverses questions de jurisprudence qui fournirent à Foster l'occasion de faire preuve de ses connaissances comme légiste. On a de lui : *A Letter of Advice to protestant dissenters*; 1720; — *An Examination of the Scheme of Church Power laid down in the Codex Juris ecclesiastici Anglicani*, etc.; 1736; — *Report of the proceedings on the commission for the trial of the rebels in 1746 and other crown cases*; 1763, in-fol.; 1776, in-8°.

Biog. Brit. — Bridgman, *Lepid. Biol.*

**FOSTER (Mark)**, mathématicien anglais, vivait au dix-septième siècle. Il est connu par un traité de trigonométrie (*Treatise of Trigonometry*).

Hutton, *Math. Dict.* — Ward, *Gresham Professors*.

**FOSTER (William)**, mathématicien anglais, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il étudia à Londres, où il eut Oughtred pour professeur. On a de lui : *On the Circles of proportion and the horizontal instrument*; 1633, in-4°.

Hutton, *Math. Dict.* — Ward, *Gresham Professors*.

**FOSTER (James)**, théologien anglais, né à Fuster, en 1697, mort le 5 novembre 1753. Il étudia à l'école des dissidents de sa ville natale, et commença de prêcher en 1718. Mais les controverses qui éclataient dans l'ouest de l'Angleterre eurent un tel caractère de violence, que Foster dut se retirer à Melbourne, dans le Somersetshire, et bientôt après à Ashwick. En 1720 il écrivit un ouvrage de théologie, dont le débit n'améliora guère sa position. Il se décida alors à apprendre la profession de gantier chez un M. Norman, dans la maison duquel il alla habiter. Quelque temps après, il entra comme chapelain dans la famille de Robert Houlton, et en 1724 il succéda au docteur Gale à Barbican. En même temps, convaincu par les doctrines de son prédécesseur sur le baptême des adultes, il se fit administrer de nouveau ce sacrement. En 1728, il fit tous les dimanches une lecture du soir, qu'il continua jusqu'à sa mort avec un succès sans exemple. Il eut des auditeurs de toutes les classes et de toutes les opinions. Foster termina sa carrière pastorale chez les Indépendants de Pinner's-Hall. On a de lui : *Essay on fundamentals, and his Sermon on the Resurrection of the Christ*; 1720; — *Defence of the Usefulness Truth, etc., of Christian Revela-*

*tion against Tindal*; 1731; — *Tracts on Mercy*; — *Sermons*; 4 vol. in-8°; — *Dissertations on natural Religion and social Virtues*; in-4°. Pope, *Satires* (Préface).

**FOSTER (John)**, littérateur anglais, né à Wincleur, en 1731, mort en septembre 1772. Il fut élevé à Eton, où il eut Plumtree et Burton pour maîtres. Ils lui enseignèrent les langues grecque et hébraïque. En 1748 il entra au King's-College de Cambridge, puis il succéda à Bernard dans la direction du collège d'Eton. Mais, n'ayant pas les qualités physiques et la connaissance du monde nécessaires à ces fonctions, il dut les résigner en 1765. Un canonicat à Wincleur vint le dédommager de cette perte, en 1772. Malheureusement de précoces infirmités ne lui permirent pas de jouir longtemps de sa nouvelle position. On a de lui : *Essay on the different nature of accents and quantity, with their use and application in the pronunciation of english, latin and greek tongues, with the defence of the greek accentual marks against Is. Vossius, Scarpentius, D. Gally*; 1762, in-8°. A cet essai se trouve joint le poème grec de Musurus, adressé à Léon X avec une élégante traduction latine; — *Enarratio et comparatio doctrinarum moralium Epicuri et stoicorum*; Cambridge, 1764. C'est une appréciation des écrivains dont il est question dans l'ouvrage précédent.

Berwood, *Alumni Etonenses*.

**FOSTER (Henri)**, navigateur anglais, né à Woodplumpton (Lancashire), en 1797, noyé dans le Chagres, le 5 février 1831. Il entra fort jeune dans la marine royale, et prit une part active à plusieurs importantes affaires. En 1818 il obtint de faire partie de l'expédition dirigée vers les mers arctiques sous les ordres du capitaine Ross dans le but de découvrir un passage au nord-ouest entre l'océan Atlantique et la mer Pacifique. Foster servit comme officier à bord de l'*Alexander*, commandé par le lieutenant W.-E. Parry (voy. ce nom). Ils pénétrèrent par la passe de Lancaster jusqu'au méridien de la rivière Mines-de-Cuivre (découverte par Hearne), atteignirent le 110° de longitude occidentale, et conséquemment parvinrent de 30 degrés plus à l'ouest qu'on n'avait encore pu le faire (1). Le mérite dont fit preuve Foster dans ce pénible voyage lui mérita une médaille d'honneur de la Société Royale anglaise. Cette compagnie scientifique confia au jeune navigateur la direction d'une autre expédition, dont le but était de constater la forme exacte du globe terrestre et la direction des grands courants océaniques. Ces résultats devaient être obtenus par une suite d'observations faites dans les deux hémisphères. La corvette *Chamécier* fut mise à la disposition de Foster. Elle fut munie de tout ce qui pouvait être nécessaire pour un voyage dans les

(1) Les détails de cette expédition se trouvent aux articles PARRY et Ross.

climats les plus opposés et dont la durée était illimitée. Un équipage résolu et des savants distingués, entre autres le chirurgien W.-H.-B. Webster, furent placés à bord. Foster mit à la voile le 27 avril 1828, et visita successivement Madère, Ténériffe et quelques autres îles du Cap-Vert, puis San-Fernando de Noronha, Rio-Janeiro, Sainte-Catherine, Montevideo, et entra dans le détroit de Le Maire. Ayant dépassé le cap Horn, il continua de porter au sud, et le 2 janvier 1829 il rencontra par 60° de latitude S. les premières glaces flottantes. Le 5 il entra dans le détroit de Bransfield, et reconnut l'archipel du New-Shetland ou Shetland-South (1). Après avoir relevé la position des îles Levings-ton, Cornwallis, King-George, Robert et Déception, toutes environnées de rochers et formées de substances volcaniques, le 7 Foster relâcha sur la terre de la Trinidad, dont il prit possession malgré la découverte antérieure de cette île par des navigateurs portugais et espagnols (2). Le 2 mars il regagna le cap Horn, et doubla l'Amérique méridionale pour se rendre dans les Antilles. Après avoir fait diverses expériences dans cet archipel, il se dirigea sur Panama, où il atterrit le 5 février 1831. Il s'embarqua aussitôt sur une pirogue pour descendre le Rio-Chagres; mais dans la traversée il tomba dans le fleuve, et s'y noya. Son navire revint en Angleterre le 17 mai suivant. La relation du voyage de l'infortuné Foster fut publiée par Webster; Londres, 1834, 2 vol. in-8°, avec cartes et fig.

Alfred DE LACAZE.

Rose, *New Biographical Dictionary*. — *Recue encyclopédique*, t. XI.

**FOTHERBY (Robert)**, navigateur anglais, vivait en 1616. Il fit partie de la première expédition (1614) commandée par William Baffin et Robert Bylot. Ce voyage n'eut pas grand succès, car les navigateurs se bornèrent à examiner la côte du détroit de Davis jusqu'à l'île de la Résolution. Ils furent effrayés en voyant une montagne de glace qui avait deux cent quarante pieds de hauteur; d'après leur estimation, cette masse devait avoir deux mille quatre cents pieds de son extrémité inférieure à son sommet. Fotherby accompagna encore Baffin dans son second voyage, en 1615-1616, l'un des plus importants faits jusque alors; ils dépassèrent le 80° degré de lat. boréale, et découvrirent les îles *Carey*, la baie *Jones* et celle de *Launceston* (3); mais, arrêté encore une fois par les glaces, Fotherby dut renoncer à tout espoir de découvrir un passage au nord pour arriver à la terre d'*Yedzo* (le Japon). Le reste de la vie de ce navigateur est inconnu.

A. DE LACAZE.

(1) Découvert en 1819 par William Smith; il se compose de douze îles principales, et est situé entre 61° et 63° de lat. sud et entre 35° et 65° de long. ouest.

(2) C'est une terre basse, déserte, boisée, située par 63° 26' de latitude sud. On y trouve des phoques en grande quantité.

(3) Pour les détails de cette expédition. voy. Baffin.

Frédéric Lacroix, *Aspiens circumpolaires* etc.

**FOTHERGILL (Georges)**.

né en 1705, dans le Westmo

Il était principal du co

Oxford. On a de lui deux

in-8°.

in-8°.

Chalmers, *General biographical*

**FOTHERGILL (J.)**.

glais, né à Carr-End,

8 mars 1712, mort le

avoir étudié la pharmacie

Bartlett à Bradford, il alla suivre

les leçons de Monro, d'Alston, de

de Sinclair et de Plummer, et

Boerhaave, et se fit recevoir

parcourut ensuite, pour perfec

truction médicale, la Hollande,

l'Allemagne. De retour en Angleter

à Londres, et donna particulièrement

aux pauvres de cette capitale.

mique, qu'il combattit avec succès

tifs, les boissons vineuses, les a

et les amers, contribua beaucoup

réputation. Il fut agrégé au Collège

de Londres, président de la So

cine de cette ville. membre de

delphie, associé

Médecine de Paris.

des sciences naturelles,

vaste propriété. Il la transfo

magnifique, qu'il remplit de

recueillies à ses frais dans tout

monde. Il possédait aussi un

zoologique et minéralogique.

rant toute sa fortune aux pauvres.

portion qu'il laissa à sa sœur.

tombe cette simple épitaphe : « Car

Fothergill, qui dépensa deux

pour le soulagement des malheureux.

gill était membre de la secte des

fut, dit la *Biographie médicale*

thrope dans la plus belle ac

mérite une place des plus honor

bienfaiteurs de l'humanité. Je donne

mortel Franklin, qu'il

digne que Fothergill de

ration universelles.

nombre de mémoires dans

philosophiques et dans divers autres

Il n'a publié à part qu'une dis

gine épidémique de 1746, *An*

*putride sore-throat*; Londres, 1746.

Letson a donné le catalogue des

din de Fothergill, sous le titre de *Novus*

*niensis*, et recueilli tous les mémoires

thergill; Londres, 1783-1784. 3 vol.

Il avait déjà publié les p

1781, in-8°. Ils ont tous été

mand; Altenbourg, 1785, 2 vol.

Fothergill a été écrite par G. Hird

par G. Thompson, par Letson, par Simmons. Linne fils a donné le nom de *fotherpilla* à un arbuste odorant de la Caroline de la famille des hamamelidées. D'après l'opinion de M. F. Hough, cet arbuste pourrait s'acclimater en France.

Vicq d'Azy, *Éloges des Membres de la Société royale de Médecine* — *General Biographical Dictionary*. — *Biographie médicale*.

\* **FO-THO-YE-HO**, missionnaire bouddhique, né en Hindoustan, vers la fin du quatrième siècle. Il vint en Chine peu après Po-Thou-Tchhing (voy. ce nom), dont il était disciple, et contribua non moins que lui à répandre le culte qu'il professait et à ouvrir à ses compatriotes le chemin du Cieliste Empire. Sous ce rapport on peut le classer au nombre des premiers voyageurs qui ont exploré avec profit ces régions encore aujourd'hui si peu connues.

Louis LACOUR.

Bénnat, *Fou-tou-ki, ou relation des Religions bouddhiques*, p. 20. — Chertan, *Hist. de l'Empire*, t. II.

**FOURST** (Jean), traducteur français, né à Saint-Benoît-sur-Loire, en 1540, mort le 19 avril 1619. Il entra chez les bénédictins de sa ville natale, et se fit remarquer par sa piété et son savoir. On a de lui : *Histoire des Lombards*, traduite de Paul Diacre; Paris, 1603, in-8°.

Le long, *Bibl. Hist.*

279

\* **FOUCAUD** ou **FOULQUES**, seigneur de MERLE, maréchal de France. On ignore les dates de la naissance et de la mort de ce personnage. Pourvu de la charge de maréchal de France en 1302, après la mort de Guy de Clermont, dit de Nesle, il prit (1303) le commandement de la ville de Tournay, défist quelques troupes de Flamands sorties de la ville de Lille, et fit plusieurs prisonniers. Après avoir été envoyé par Philippe le Bel dans le Lyonnais en 1310, et à Vienne l'année suivante, il se trouva à l'armée de Flandre en 1316.

A. S.

Anselme, *Hist. générale et chron. des Grands-Officiers*. — Picard *Chron. milit.*, t. II, p. 128.

**FOUCAUD** (Jean), fabuliste français, né à Limoges, le 5 avril 1757, mort dans la même ville, le 14 janvier 1818. Après avoir fait ses études chez les jésuites et les jacobins de cette ville, il entra dans les ordres, et se distingua dans la prêtrise. Après 1789, il embrassa avec ardeur les idées nouvelles, et célébra sur la place Tourny de Limoges la messe de la première fédération. La Société des Amis de la Constitution l'eut successivement son fondateur, son secrétaire, son président et son orateur en vogue. Il s'allia avec Pélou le *Journal du département de la Haute-Vienne*. Payeur des armoies, juge de paix, professeur, chef d'institution, il parcourut toutes ces carrières, et mena joyeuse vie aux cabes, où il s'illustra au billard par un coup connu sous le nom de *coup de Foucaud*. Ce fut sur les dernières années de sa vie que Foucaud écrivit ses belles fables patoises, œuvre originaire plutôt qu'une traduction de La Fontaine.

Ces fables furent d'abord à l'avocat Fausley, qui aimait assez à plaisanter : « Les Limousins sont tellement bêtes que Foucaud a été obligé de leur traduire en patois les fables de La Fontaine pour les leur faire comprendre, et encore ne les comprennent-ils pas. » Sa fin fut tout un événement à Limoges. Comme il refusait de se confesser, l'évêque Dubourg se transporta dans la demeure du malade. Foucaud lui montra le petit doigt, en disant : « Voilà mon directeur. » L'évêque ayant répondu que l'entrée de l'église lui serait interdite : « Je vous interdis ma porte, » répliqua le moribond. M. Massingruat, grand-vicaire, s'étant présenté à son tour, obtint ce que l'évêque n'avait pu obtenir. Foucaud se confessa, et le viatique lui fut donné. On a de Foucaud : *Discours sur l'organisation civile du clergé*, prononcé dans la séance publique des Amis de la Constitution, à Limoges, le 13 janvier, en l'honneur de la liberté. Ce discours a été réfuté par M. de Montbrion, professeur de théologie civile du clergé; — *Statuts de la Confédération*; Limoges, 1791, in-12; — *Chansons et pièces fugitives, en patois limousin*. L'une de ces chansons, qui exalte la gloire de l'ère impériale, est aussi célèbre dans les montagnes du Limousin que les chants d'Ossian en Écosse; — *Les Fables de La Fontaine*, imitées et traduites en vers patois, avec le texte français à côté; Limoges, 1809, 2 vol. in-12; idem, 1835, 1 vol. in-8°; 1849, Limoges, 1 vol. in-12.

Martial AUCOUR.

*Documents particuliers*. — Notice sur Foucaud, en tête de la dernière édition de ses poésies. — Othon Péconnet, *Foucaud, sa poésie et ses Fables*; Limoges, 1864, in-8°. — Auguste De Boys et l'abbé Arbellot, *Diag. des hom. illust. de l'anc. prov. du Limousin*.

**FOUCAULD** (Louis), marquis de LARDIMALIE, homme politique français, né au château de Lardimalie, en Périgord, en 1755, écrasé dans le même château, le 2 mai 1805. Il fut reçu chevalier de l'ordre de Malte dès l'âge de neuf ans, et entra de bonne heure au service. Il était capitaine dans les chasseurs du Hainaut lorsqu'il fut élu député de la noblesse du Périgord aux états généraux de 1789. D'un caractère droit et énergique, il accepta dans la révolution tout ce qui ne portait pas atteinte à sa foi religieuse et monarchique. Il vota contre l'abus des pensions militaires, contre les traitements accordés aux gens de cour, et appuya l'abolition de tous les droits de main-morte sans rachat. Il se prononça pour la justice gratuite. Il refusa de voter l'emprunt proposé par Necker, mais il offrit de s'engager pour ses commettants jusqu'à concurrence de 600,000 livres, montant de toute sa fortune personnelle. Il demanda que palaiqu'on fondait le cens sur le revenu, les femmes fussent admises à voter par procureur. Il réclama pour les jésuites un traitement égal à celui qui était accordé aux autres religieux. Il fit adopter un projet de banque territoriale. Les violences populaires et les empié-

climats les plus opposés et dont la durée était illimitée. Un équipage résolu et des savants distingués, entre autres le chirurgien W.-H.-B. Webster, furent placés à la voile le 27 avril 1828, ment Madère, Ténériffe et du Cap-Vert, Rio-Janeiro, entra dans le le cap Horn, il continua de 2 janvier 1829 il rencon-

chipel  
Après

sur  
slor  
par  
Le 2 mars  
l'Amérique  
A  
di

et  
17 mai  
fortuné  
1834, 2 vol. in-8°, avec cartes et fig.

Rose, *New Biographical Dictionary*. — *Recueil encyclopédique*, t. XI.

FOTHERBY (Robert), navigateur anglais, vivait en 1616. Il fit partie de la première expédition (1614) commandée par William Baffin

solution.  
tagne de

leur  
devait avoir deux mille  
son extrémité inférieure à son  
accompagna encore Baffin  
voyage, en 1615-1616, l'un  
faits jusque alors;  
lat boréale,  
Jones  
encore  
renoncer à tout espoir de découvrir un passage  
au nord pour arriver à la terre d'Yedzo (le  
Japon). Le reste de la vie de ce navigateur est  
inconnu.

(1) Découvert en 1619 par  
pave  
de la  
(2)  
quantité.

(3) Pour les détails de cette expédition, voy. Baffin.

Frédéric Lacroix, *Aspéctus circumpolaris*, 1827

(Georges),  
né en 1705, dans le Westmore  
Il était principal du coll  
Oxford. On a de lui deux  
imprimés séparément, et ré

Chalmers, *General Biographical*

FOTHERGILL (Jean),  
glais, né à Carr-End, dans  
8 mars 1712, mort le 26 décembre  
avoir étudié

Bartlett à Bradford, il alla suivre à  
les leçons de Monro, d'Aiston, de  
de Sinclair et de Plummer, tom  
Boerhaave, et se fit recevoir do

aux pauvres  
miqu

réputation. Il fut agrégé au Collège de  
de Londres, président de la  
cine de cette ville, membre de  
delphie, associé étranger de la  
Médecine de Paris. Pass  
des sciences naturelles,

monde. Il  
zoologique

aux pauvres.

fut, dit la *Biographie*  
thrope dans la plus belle accep  
mérite

digne que Fothergill de l'estime et de  
ration universelles. Fothe

niensis,  
thergill;

liot  
1781,  
mand

Fothergill a été écrite par G. Hirt et



par G. Thompson, par Letson, par Simmons. Linne fils a donné le nom de *fothergilla* à un arbuste odorant de la Caroline de la famille des hamamelidées. D'après l'opinion de M. F. Hecker, cet arbuste pourrait s'acclimater en France.

Vicu L'Azur, *Éloges des Membres de la Société royale de Médecine*. — *General Biographical Dictionary*. — *Biographie médicale*.

\* **FO-THO-VE-SO**, missionnaire bouddhique, né en Hindoustan, vers la fin du quatorzième siècle. Il vint en Chine peu après Fo-Tsou-Tehhing (voy. ce nom), dont il était disciple, et contribua non moins que lui à répandre la culte qu'il professait et à ouvrir à ses compatriotes le chemin du Céleste Empire. Sous ce rapport on peut le classer au nombre des premiers voyageurs qui ont exploré avec profit ces régions encore aujourd'hui si peu connues.

Louis LACOUR.

Remusat, *Fou-tsou-tsi*, ou relation des Japonais bouddhiques, p. 36. — Charon, *Mét. de l'Empire*, t. II.

**FOUBERT** (Jean), traducteur français, né à Saint-Benoît-sur-Loire, en 1540, mort le 19 avril 1619. Il entra chez les bénédictins de sa ville natale, et se fit remarquer par sa piété et son savoir. On a de lui : *Histoire des Lombards*, traduite de Paul Diacre; Paris, 1603, in-8°.

Lelong, *Bibl. Mss.*

125

\* **FOUCAUD** ou **FOULQUES**, seigneur de Merval, maréchal de France. On ignore les dates de la naissance et de la mort de ce personnage. Pourvu de la charge de maréchal de France en 1302, après la mort de Guy de Clermont, dit de Nesle, il prit (1303) le commandement de la ville de Tournay, défit quelques troupes de Flamands sorties de la ville de Lille, et fit plusieurs prisonniers. Après avoir été envoyé par Philippe le Bel dans le Lyonnais en 1310, et à Vienne l'année suivante, il se trouva à l'armée de Flandre en 1314.

A. S.

Amelot, *Hist. générale et chron. des Grands-Officiers*. — *Pinet Chron. milit.*, t. II, p. 113.

**FOUCAULD** (Jean), fabuliste français, né à Limoges, le 5 avril 1747, mort dans la même ville, le 11 janvier 1818. Après avoir fait ses études chez les jésuites et les jacobins de cette ville, il entra dans les ordres, et se distingua dans la prêtrise. Après 1789, il embrassa avec ardeur les idées nouvelles, et célébra sur la place Tourny de Limoges la messe de la première fédération. La Société des Amis de la Constitution l'élit successivement son fondateur, son secrétaire, son président et son orateur en vogue. Il rédigea avec Pélou le *Journal du département de la Haute-Vienne*. Payeur des armées, juge de paix, professeur, chef d'institution, il parcourut toutes ces carrières, et mena joyeuse vie aux cales, ou il s'illustra au billard par un coup connu sous le nom de *coup de Foucauld*. Ce fut sur les dernières années de sa vie que Foucauld écrivit ses belles fables patoises, œuvre originale plutôt qu'une traduction de La Fontaine.

Ces fables firent dire à l'avocat Fustibay, qui aimait assez à plaisanter : « Les Limousins sont tellement bêtes que Foucauld a été obligé de leur traduire en patois les fables de La Fontaine pour les leur faire comprendre, et encore ne les comprennent-ils pas. » Sa fin fut tout un événement à Limoges. Comme il refusait de se confesser, l'évêque Dubourg se transporta dans la demeure du malade. Foucauld lui montra le petit doigt, en disant : « Voilà mon directeur. » L'évêque ayant répondu que l'entrée de l'église lui serait interdite : « Je vous interdis ma porte, » répliqua le moribond. M. Massinguirol, grand-vicaire, s'étant présenté à son tour, obtint ce que l'évêque n'avait pu obtenir. Foucauld se confessa, et la viatique lui fut donné. On a de Foucauld : *Discours sur l'organisation civile du clergé*, prononcé dans la séance publique des Amis de la Constitution, à Limoges, le 13 janvier, an II de la liberté. Ce discours a été réfuté par M. de Montbrial, professeur de théologie civile du clergé; — *Statuts de la Confédération*; Limoges, 1791, in-12; — *Chansons et pièces fugitives*, en patois limousin. L'une de ces chansons, qui exalte la gloire de l'ère impériale, est aussi célèbre dans les montagnes du Limousin que les chants d'Ossian en Écosse; — *Les Fables de La Fontaine*, imitées et traduites en vers patois, avec le texte français à côté; Limoges, 1809, 2 vol. in-12; idem, 1836, 1 vol. in-8°; 1849, Limoges, 1 vol. in-12.

Martial ARBEUTH.

*Documents particuliers*. — Notice sur Foucauld, en tête de la dernière édition de ses poésies. — Othon Pécourt, *Foucauld, sa politique et ses Fables*; Limoges, 1804, in-8°. — Auguste De Boys et l'abbé Arbellot, *Stat. des hom. illust. de l'anc. prov. de Limousin*.

**FOUCAULD** (Louis), marquis de LARDIMAILLÉ, homme politique français, né au château de Lardimaille, en Périgord, en 1765, écrasé dans le même château, le 2 mai 1805. Il fut reçu chevalier de l'ordre de Malte dès l'âge de neuf ans, et entra de bonne heure au service. Il était capitaine dans les chasseurs du Hainaut lorsqu'il fut élu député de la noblesse du Périgord aux états généraux de 1789. D'un caractère droit et énergique, il accepta dans la révolution tout ce qui ne portait pas atteinte à sa foi religieuse et monarchique. Il vota contre l'abus des pensions militaires, contre les traitements accordés aux gens de cour, et appuya l'abolition de tous les droits de main-morte sans rachat. Il se prononça pour la justice gratuite. Il refusa de voter l'emprunt proposé par Necker, mais il offrit de s'engager pour ses commitments jusqu'à concurrence de 800,000 livres, montant de toute sa fortune personnelle. Il demanda que lorsque l'on fondait le cens sur le revenu, les femmes fussent admises à voter par procureur. Il réclama pour les jésuites un traitement égal à celui qui était accordé aux autres religieux. Il fit adopter un projet de banque territoriale. Les violences populaires et les empié-

tements de l'assemblée sur la prérogative royale trouvèrent dans Foucauld un adversaire courageux, qu'aucun murmure ne déconcertait, qu'aucune menace n'effrayait. Il défendit et fit amnistier son collègue Faucigny, qu'un acte irréfléchi allait conduire à l'abbaye (voy. FAUCIGNY). Accusé par Robespierre d'avoir donné asile chez lui à des proscrits, il répondit avec un superbe dédain : « Je ne me serais jamais attendu à me justifier devant vous d'une bonne action ; je ne m'accuse pas, je me vante d'avoir fait ce que mon amitié pour M. Pérotin me prescrivait, ce que la religion et l'humanité exigeaient de moi à l'égard de M. Savardin, qui m'était inconnu. » Il prêta l'appui de son énergique rudesse au talent oratoire de l'abbé Maury, et cet appui n'était pas inutile, puisque Mirabeau dit un jour : « Je redoute plus le gros bon sens de ce sanglier du Périgord que l'esprit et l'éloquence de l'abbé Maury. » Foucauld émigra après la session de l'Assemblée constituante. Il servit en 1792 à l'armée des princes, et en 1793 à celle de Condé. Après avoir fait toutes les campagnes de l'émigration, il profita de l'amnistie de l'an x pour rentrer en France. Il faisait réparer en 1805 une vieille tour de son château ; elle s'écroula, et il fut enseveli sous les décombres.

L. T.

*Moniteur* de 89, 90, 91. — Rabbe et Bolsjollin, *Biog. univer. et portat. des Contemporains*. — Arnault, Jouy, etc., *Biographie nouvelle des Contemporains*.

**FOUCAULT (Louis de)**, comte DUCNON, maréchal de France, né vers 1616, mort à Paris, le 10 octobre 1659. Élevé comme page dans la maison du cardinal de Richelieu, il s'attacha ensuite au duc de Brézé, par le crédit duquel il obtint la charge de vice-amiral. Après avoir fait en cette qualité les campagnes de 1640 à 1642 dans la Méditerranée, et avoir vaincu les Espagnols, tant devant Cadix que sur les côtes de Catalogne, il fut nommé, sur la démission du duc de Brézé, lieutenant général au gouvernement du Brouage, d'Oléron et des îles adjacentes (1643), et fit partie l'année suivante de l'armée navale qui commença le blocus de Tarragone, que le maréchal du Plessis-Praslin avait investie par terre. Nommé lieutenant général au gouvernement d'Aunis et de La Rochelle après la démission du comte de Jonzac, il servit en 1645 sur l'escadre qui bloqua la ville de Roses (Catalogne), et se trouva en 1646 au combat naval d'Orbitello, où le duc de Brézé eut la tête emportée par un boulet de canon. Ayant embrassé, pendant les troubles de la Fronde, le parti du prince de Condé, Foucault, qui s'était retranché dans son gouvernement du Brouage, fut destitué de toutes ses charges. Ses amis ayant ménagé sa réconciliation avec le roi (1653), Foucault fut réintégré dans sa lieutenance générale du pays d'Aunis, et fut élevé à la dignité de maréchal de France (20 mars 1653). Il se démit alors de sa lieutenance, et ne servit plus.

A. SAUZAY.

Pinard, *Chronol. milit.*, t. II, p. 604. — Anselme, *Hist. des Grands Off. de la Couronne*. — Quétier, *Hist. milit.*

**FOUCAULT (Nicolas-Joseph)**, administrateur et archéologue français, né à Paris, le 8 janvier 1643, mort dans la même ville, le 7 février 1721. Il était fils d'un secrétaire au conseil d'État. Doué d'un esprit vif et brillant, il débuta avec éclat au barreau. Son mérite joint à sa naissance l'éleva successivement aux charges de procureur général aux requêtes de l'hôtel, d'avocat général au grand conseil, de maître des requêtes, et enfin de chef du conseil de Madame. Il fut appelé à l'intendance de Montauban, puis à celle de Pau, à celle du Poitou, et enfin à celle de Caen. Dans toutes ces fonctions, et à une époque où la révocation de l'édit de Nantes créait de nombreuses difficultés aux intendants, Foucault se montra administrateur ferme et habile. Non content de maintenir ou de rétablir la tranquillité dans les provinces qu'il administrait, il contribua activement au bien-être de ses administrés en faisant exécuter un grand nombre de travaux d'utilité publique, tels que des ponts, des ports, des routes, des canaux, des hôpitaux. Aux qualités d'un excellent intendant, Foucault joignait le goût des lettres et des arts. Sa bibliothèque, son cabinet de médailles et d'antiques étaient ouverts à tous ceux qui pouvaient en faire usage. Il obtint du roi en 1706 la formation d'une Académie des Belles-Lettres à Caen. En 1704 il avait découvert l'ancienne ville des Viducassiens, à deux lieues de Caen. Quelque temps auparavant il avait trouvé le curieux ouvrage *De Mortibus Persecutorum*, attribué à Lactance, et connu seulement par une citation de saint Jérôme. Ce fut sur ce manuscrit découvert dans l'abbaye de Moissac que Baluze fit son édition. On doit aussi à Foucault la publication du traité des *Origines de la Langue Française* de Caseneuve, imprimé à la suite du *Dictionnaire étymologique de Ménage*.

De Boze, *Histoire de l'Académie royale des Inscriptions*, t. II.

**FOUCAULT (Léon)**, physicien français, auteur de travaux du premier ordre sur l'optique et la mécanique, naquit à Paris, le 18 septembre 1819. Son père, libraire éditeur, est connu par la publication de l'importante collection des *Mémoires relatifs à l'Histoire de France*. La plus grande partie des études du jeune Léon Foucault fut faite dans la maison paternelle, et quoiqu'il n'ayant pas le puissant stimulant de l'émulation, ces études furent solides et complètes. Léon Foucault, obligé de choisir une carrière, opta pour la médecine, qui lui permettait de suivre en partie son goût inné pour les sciences d'observation. Quoique n'ayant point poursuivi ces études jusqu'à obtenir le titre qui les couronne, on peut assurer que M. Léon Foucault y acquit sur la physiologie de précieuses connaissances, qui trouvent toujours leur emploi même dans les théories relatives à la nature inorganique. C'est le degré-



réotype q  
vraie voc  
parition d  
tre physie  
diquant m  
bien une  
On peut d  
se familiar  
ries de la  
que M. De  
et physici  
collaborat  
croscopie  
ans. M. La  
qu'entraîn  
rapport à  
souvent d  
situer à la  
qui ne ma  
temps. Ex  
un apparei  
entre les c  
fils comm  
Volta remp  
à toute he  
pénences  
adopté un  
sique et p  
appliquée.  
on pourra  
magnétiqu  
pareil et n  
une distan  
pile elle m  
au dehors.  
l'appareil f  
important  
ateliers et  
convert, d  
rompre de  
photograph  
M. Leon  
grand iné  
naissance  
ques qui c  
riation de  
produisit u  
bles par les  
théoriques  
travaux an  
rago, de Y  
mettaient  
tants. Nous  
commun .  
lumière de  
soleil, au i  
les rayons  
être enviro  
soleil; 2<sup>e</sup> I  
au moyen  
d'une quan  
lumière rer

tantes déductions. La rotation de la Terre est ici manifestée sans prendre pour point de mire des objets étrangers, comme les corps célestes ou les rayons du soleil qui tracent l'heure sur un cadran. C'était une observation à domicile, et ce fut même dans une cave que l'appareil pendulaire de M. Léon Foucault, si ingénieux et si simple, fonctionna pour la première fois. On sait que cette belle expérience est devenue célèbre dans le monde entier, et qu'il n'est point de corps ou d'association s'occupant de science qui ne se soit empressée de la répéter. Les publications mathématiques auxquelles elle a donné naissance se comptent par centaines, en sorte que cette découverte marque un progrès dans la mécanique rationnelle comme dans la physique mécanique.

Un autre appareil d'une nature toute différente en principe, le *gyroscope*, fut déduit par M. Léon Foucault de la connaissance approfondie des lois de la rotation des corps, et surprit les mathématiciens les plus avancés dans cette belle théorie par la nouveauté de ses résultats. Ici un corps mis en mouvement rotatoire est tout à fait isolé et librement suspendu dans l'espace. Il va sans dire que, comme le pendule, le gyroscope donne de nouvelles indications qui rendent sensible et mesurent la rotation de la Terre. Mais, par une particularité bien inattendue, le gyroscope exécute des évolutions qui permettent de trouver l'orientation astronomique dans un lieu quelconque *sans aucune inspection du ciel et des astres*, résultat dont l'annonce eût paru fabuleuse avant la réalisation du fait. Qui eût pu croire d'avance que la détermination du méridien eût été possible même au fond d'une mine? Rien n'est plus vrai cependant, et même on peut atteindre une certaine précision dans cette opération paradoxale.

Pour caractériser les recherches de M. Léon Foucault en ce qu'elles ont d'original, nous dirons qu'il a introduit la physique dans le domaine de l'astronomie. Dans plusieurs cas il a su mettre l'expérience au service d'une science qui ne procédait que par l'observation de phénomènes dont il fallait jusqu'à ce jour épier l'apparition.

Les divers travaux (1) de notre excellent phy-

sicien sur l'optique et sur la mécanique lui ont valu la médaille de Copley, que la Société royale de Londres décerne aux travaux qui ont marqué un progrès dans la science. A cette occasion il serait injuste de ne pas mentionner les encouragements que M. Léon Foucault a reçus de la munificence impériale pour son expérience du pendule. Peu de temps après, l'invention du gyroscope vint prouver que l'auguste faveur s'était montrée parfaitement éclairée en s'adressant à M. Léon Foucault. Ces découvertes lui ont valu de plus la position qu'il occupe comme physicien à l'Observatoire impérial de Paris.

La dernière expérience de M. Léon Foucault se rapporte à la fois au magnétisme et à la théorie mécanique de la chaleur. Un corps métallique mis en rotation rapide entre les deux pôles d'un aimant s'échauffe considérablement, comme par l'effet d'un frottement énergique, quoiqu'en réalité il ne soit en contact avec aucun corps matériel et qu'il se meuve librement dans un vide apparent. On en tire une nouvelle confirmation des doctrines qui établissent une corrélation entre le mouvement et la chaleur.

Dans la dernière élection académique de la section de physique, M. Léon Foucault a balancé les suffrages avec le candidat élu, et ce n'est qu'au scrutin de ballottage qu'il a échoué définitivement.

Depuis 1845, M. Léon Foucault est chargé au *Journal des Débats* de la rédaction des articles de science. Sans sacrifier la rigueur mathématique, il a su rendre intelligible à ses lecteurs les résultats les plus élevés des recherches modernes. On peut le mettre au rang des popularisateurs les plus consciencieux et les plus utiles. C'est un des savants qui sont en possession du rare avantage d'être connus du public hors de la sphère restreinte du domaine scientifique.

BABINET (de l'Institut).

*Documents particuliers.*

**FOUCHÉ (Joseph)**, duc d'OTRANTE, homme d'Etat français, né dans une petite commune près de Nantes, le 29 mai 1763, mort à Trieste, le 25 décembre 1820. Son père, capitaine de navire, armateur, le destinait à la marine marchande, et son enfance fut vouée à l'étude des mathématiques. Mais la débilité de sa constitu-

(1) Voici les titres des mémoires ou ces travaux sont exposés : *Recherches sur l'intensité de la lumière émise par le charbon dans l'expérience de Davy*; dans les *Annales de Chimie et de Physique*, 3<sup>e</sup> série, tome XI, p. 370; — *Microscope photo-électrique*; dans le *Bulletin de la Société d'Encouragement*, septembre et décembre 1845; — *Appareil photo-électrique à régulateur électromagnétique*; dans les *Comptes rendus des Séances de l'Académie des Sciences*, tome XXVIII, page 48; — *Mémoire sur le phénomène des interférences entre deux rayons de lumière dans le cas de grandes différences de marche*; dans les *Annales de Chimie et de Physique*, 3<sup>e</sup> série, tome XXVI, page 159; — *Mémoire sur la polarisation chromatique produite par les lames cristallines*; dans les *Annales de Chimie et de Physique*, 3<sup>e</sup> série, tome XXX, page 136; — *Recherches sur les interférences des rayons calorifiques*; dans les *Comptes rendus des Séances de l'Académie des Sciences*, tome XXV, page

447; — *Sur les vitesses relatives de la lumière dans l'air et dans l'eau*; dans les *Comptes rendus des Séances de l'Académie*, tome XXX, page 331; dans les *Annales de Chimie et de Physique*, 3<sup>e</sup> série, tome XLI, page 119; — *Démonstration physique du mouvement de rotation de la Terre au moyen du pendule*; dans les *Comptes rendus des Séances de l'Académie*, tome XXXII, page 135; — *Sur une nouvelle démonstration expérimentale du mouvement de la Terre, fondée sur la flexion du plan de rotation*; dans les *Comptes rendus des Séances de l'Académie*, tome XXXV, page 421; — *Sur les phénomènes d'orientation des corps tournants entraînés par un axe fixe à la surface de la Terre; nouveaux signes sensibles du mouvement diurne*; dans les *Comptes rendus des Séances de l'Académie*, tome XXXV, page 426; — *De la chaleur produite par l'influence de l'aimant sur les corps en mouvement*; dans les *Comptes rendus des Séances de l'Académie*, tome XLI, page 420.

tion et la légèreté apparente de sa  
 firent renoncer à ce projet. Entré,  
 neuf ans, au collège des Oratoriens  
 toute son aptitude parut tournée vers  
 morales et la littérature. Il témoigna  
 le désir de se vouer à la carri-  
 seignement, et, ayant obtenu l'aveu  
 se rendit à Paris, à l'institution de  
 dirigée par Mérault de Bissy, qui  
 protecteur. Il fit de rapides progrès  
 études, où il eut pour condisciple  
 hommes distingués, entre autres Ca-  
 lequel il conserva toujours des re-  
 bienveillance. Il professa successiv-  
 collèges de Juilly, d'Arras, de Va-  
 révolution le trouva préfet des études.  
 Comme il n'était point engagé dans  
 il quitta l'habit ecclésiastique pour  
 rier, et devint bientôt l'un des chefs  
 la société populaire. L'exaltation de la  
 révolutionnaire le mit en un tel crédit  
 de septembre 1792 le département de  
 Inférieure le choisit pour l'un de ses  
 la Convention nationale. Fouché y re-  
 bespierre, qu'il avait connu lors de sa  
 Arras, et auquel même il avait prêté  
 argent pour se rendre aux états généraux.  
 circonstance parut d'abord les rapprocher.  
 entré au comité d'instruction publique  
 se lia plus étroitement avec Condorcet  
 Vergniaud. Le procès du roi lui fournit  
 une triste occasion de mettre au jour ses  
 sions sanguinaires. Sur la question  
 au peuple, il s'exprima ainsi : « Je ne  
 daïs pas à enoncer à cette tribune d'ac-  
 mon contre le tyran que son arrêt a  
 semble que nous soyons effrayés de  
 avec lequel nous avons aboli la royauté.  
 chancelons devant l'ombre d'un roi.  
 Le 11 mars 1793 il fit rendre un décret  
 tionnaire sur la recherche des biens de  
 Quelques jours après il partit pour Nîmes  
 son collègue Villers, muni de pouvoirs  
 pour arrêter l'insurrection des départements  
 l'ouest. Envoyé au mois de mai dans  
 tement de l'Aube pour presser la levée  
 destinés à se rendre aux frontières,  
 avec succès cette mission, dans le cours  
 quelle il fit parvenir à la Convention  
 son formelle aux événements du 31 mai.  
 ensuite de mettre à exécution dans  
 ment de la Nièvre la loi des suspects  
 dans une proclamation, en date du 10  
 « Prendre pour base de son opinion que  
 cations vagues provoquées par des pas-  
 ce serait favoriser un arbitraire qu'  
 autant à mon cœur qu'à l'équité. Il n'y  
 que le glaive de la loi se promène au-  
 loi commande de sévères punitions,  
 proscriptions, aussi immorales que les  
 Malheureusement ce fut à ces vaines  
 que se borna toute la part philanthro-



treize rebelles sous la foudre. » La fête dite de *l'Égalité* ayant eu lieu, à Lyon, le 20 ventôse an II (10 mars 1794), Fouché adressa à la Convention une lettre, signée aussi de Méaulle et de Laporte, où on lit ces incroyables paroles : « Dans la fête qui a eu lieu hier, nous avons observé tous les mouvements : nous avons vu le peuple applaudir à tout ce qui pouvait réveiller des idées fortes, terribles ou touchantes. Le tableau qu'offrait la commission révolutionnaire, suivie de deux exécuteurs de la justice nationale, tenant en main la hache de la mort, a surtout excité sa sensibilité et sa reconnaissance. »

Pendant sa mission à Lyon, dénoncé par Hébert à la tribune des Jacobins, Fouché avait applaudi à la chute de son adversaire, et successivement à celle de Danton et de Chaumette, quoiqu'il eût eu jadis avec ces deux derniers d'étroites liaisons. Après une absence de près de huit mois, il revint à Paris, le 10 germinal an II (8 avril 1794). Robespierre était alors à l'apogée de sa puissance. Ce fut aux Jacobins que Fouché s'empressa de rendre compte des opérations de son proconsulat, et il termina ainsi cette apologie : « Le sang du crime fertilise le sol de la liberté et établit le pouvoir sur d'inébranlables fondements. » Élu président du fameux club, le 4 juin (15 prairial), ce fut cinq jours seulement après qu'il eut, à la *fête de l'Être suprême*, l'imprudence, difficile à comprendre, de poursuivre de ses invectives dérisoires Robespierre, le véritable dieu à l'ordre du jour. C'était jouer sa tête avec la presque certitude de la perdre. Aussi, trois jours plus tard, Robespierre l'apostropha, aux Jacobins, de la manière la plus violente, à l'occasion d'une adresse présentée par les patriotes de Nevers. Fouché était doué de trop de pénétration pour ne pas lire son arrêt futur dans cette attaque; il comprit Robespierre, et devint dès lors l'un des agents les plus actifs de sa chute. Robespierre, à son tour, comprit Fouché. Celui-ci fut sommé de comparaître devant la Société des Jacobins, pour y répondre aux reproches dont il était l'objet : le 26 messidor (14 juillet), il écrivit qu'il devait avant tout attendre que le rapport du comité de salut public eût mis sa conduite en lumière. Alors Robespierre s'écria : « Je regarde Fouché comme le chef de la conspiration que les Jacobins ont à déjouer. Il est étonnant que celui qui brigait l'approbation de la Société la néglige lorsqu'il est dénoncé, et qu'il semble implorer pour ainsi dire les secours de la Convention contre les Jacobins. Craint-il les yeux et les oreilles du peuple? Craint-il que sa triste figure ne présente visiblement le crime? que six mille regards fixés sur lui ne découvrent dans ses yeux son âme tout entière, et qu'en dépit de la nature, qui les a cachées, on y lise ses pensées? Fouché est un imposteur, vil et méprisable; ses mains sont pleines de rapines, etc., etc. » A la suite de cette sortie, Fouché fut exclu des Jacobins;

mais le 10 thermidor vint l'y réintégrer, en faisant tomber sur l'échafaud la tête de Robespierre.

On sait qu'après sa mort celui-ci devint le bouc émissaire de tous les crimes commis par ses plus dignes émules. Aussi dès le 7 fructidor Fouché, à la tribune de la Convention, parla de « la douleur profonde dont il était pénétré à la vue des scènes d'horreur et du féroce brigandage qui depuis trois mois régnaient à Lyon, au nom de Maximilien I<sup>er</sup> ». Le 13 vendémiaire (4 octobre 1794) il proposa de restituer à la ville de Lyon son nom, qui avait été changé en celui de *Commune affranchie*, et de déclarer qu'elle avait cessé d'être en état de rébellion. D'un autre côté, la marche rapide de la réaction ouverte au 9 thermidor excita bientôt les alarmes de Fouché. Signalé par le conventionnel Guffroy, dans le pamphlet intitulé : *La Queue de Robespierre*, comme l'un des principaux auteurs de la tyrannie décevante, il dénonça cet écrit aux Jacobins, le 13 fructidor (1<sup>er</sup> septembre 1794), se plaignant que « l'on jetât les couleurs sanglantes d'une féroce injustice sur son caractère vertueux et sensible, » signala « le système de sensibilité fausse et hypocrite qui se développait depuis quelque temps, » et finit par déclarer que « toute pensée d'indulgence et de modérantisme était une pensée contre-révolutionnaire ». Dès lors, pressé entre les souvenirs d'un passé accusateur et de nouvelles tendances, que ces souvenirs contrariaient sans cesse, Fouché pendant une année eut à soutenir la lutte la plus pénible au sein de la Convention. Désavoué par les thermidoriens, il se rejeta d'abord du côté des anarchistes, et passa du drapeau de Tallien sous celui de Babeuf. Dénoncé cependant et par les habitants de Gannat, qui l'accusaient d'avoir fait égorger sans jugement, à Lyon, trente-deux citoyens notables de Moulins, et par les corps constitués de la Nièvre, qui signalaient sa proclamation aux administrateurs du département, où il leur disait : *Que la foudre éclate par humanité! Ayons le courage de marcher sur des cadavres pour arriver à la liberté!* Fouché chercha des appuis contre l'orage qui de tous côtés s'accumulait sur lui, et il réussit à se rapprocher de Tallien, de Fréron et de Legendre. Dans la séance du 9 août 1795, un rapport sur les dénonciations portées contre lui ayant été présenté à la Convention, ces députés invoquèrent en sa faveur, avec énergie, les souvenirs du 9 thermidor; mais Boissy d'Anglas s'écria : « Fouché n'a point eu de part au 9 thermidor! Cette journée est trop belle pour avoir été déshonorée par son secours. » Il fut ensuite, par décret, mis en arrestation. L'annistie qui, le 26 octobre suivant, consacra la mise en activité de la constitution de l'an III vint le rendre à la liberté.

Rentré au sein de la vie privée, et installé avec sa famille dans la vallée de..., il sortit un instant que pour... tières d'Espagne une courte mission, et

point reste de trace. Réduit à l'isolement fâcheux souvenirs qui pesaient sur sa reprise ses relations avec Babeuf et ses initiés dans tous les secrets de cette machinerie magogique, il les révéla au directeur l'en 1796 le supplice de Babeuf anéantit nières chances de succès du parti vainqueur. Le prix que Fouché obtint vice et de cette apostasie fut d'abord considérable dans les fournitures de puis sa nomination aux fonctions d'ambassadeur auprès de la République Cisalpine. Il y en septembre 1798 par l'influence de auquel les événements du 18 fructidor fait de plus en plus apprécier toute la d'intrigue qui constituait le génie de Fo

A peine rendu à son nouveau poste s'empessa de défaire tout l'ouvrage de son prédécesseur. De concert avec Brune général en chef de l'armée d'Italie, Fox à Milan une sorte de parodie du 18 contre la majorité du Directoire et des de cette république, organisée à l'instar vernement français. Les directeurs et le mis hors de fonctions protestèrent, mais de Fouché lui-même. Le Directoire siégeant au Luxembourg, accueillit les réclamations, rappela Brune, improuva les de Fouché, et, sur son refus de revenir en Italie les choses sur le pied où il les avait vues, lui ordonna d'en sortir, en envoyant pour le remplacer. Fort de l'appui du général Joubert, successeur de Brune, continua ses intrigues à Milan, se rit des efforts de Rivaud, qui voulait le faire arrêter, et à l'ordre de rappel du Directoire que lorsqu'il eut acquis la certitude du prochain triomphe de Barras sur Rewbell, Réveillière, Merlin de Douai et Treillard. Il revint enfin à Paris, dans les premiers jours de 1799.

Le mouvement parlementaire qui expulsa le parti Rewbell du Directoire et y fit entrer Sieyès s'opéra au mois de mai (30 prairial an VII); en même temps Joubert fut appelé au commandement de Paris, et par son crédit Fouché obtint l'ambassade de Hollande. Il n'y fit pour ainsi dire qu'une apparition. Les embarras que les jacobins, tant de fois vaincus, recommençaient à susciter au gouvernement firent sentir la nécessité d'opposer à leurs intrigues l'habileté d'un homme qui eût le secret de tous leurs moyens. Fouché était cet homme, et le 20 juillet 1799 il fut nommé ministre de la police générale, en remplacement de l'insignifiant Bourguignon.

A peine installé au ministère, il publia une proclamation dans laquelle il prenait l'engagement de « veiller pour tous et sur tous, afin de « rétablir la tranquillité intérieure et de mettre « un terme aux massacres ». Joignant les actes aux paroles, le 6 août Fouché fit fermer le club anarchique qui venait d'être transféré de la salle du Manege à l'église des Jacobins de la rue du Bac.

pour assurer le succès et pour en profiter. Les mesures de Fouché étaient en effet si bien réglées que lorsque après le succès de l'affaire, les députés fugitifs ils en trouvèrent le agents de la police. personne plus que la marche des affaires que cette influence

Maintenu au ministère provisoire, malgré l'obligation de le remplacer par tous ses soins à se faire prêter haineux, qu'il vaincu des mesures prises exclus des conseils : Fouché prit exécution cet arrêté un autre acte constitutionnel cinquante et un démontra dans un de cette violence, veillance remplacée conduite, Fouché proclamation du 20 « ment directorial » parce qu'il fut f

« s'impose le devoir d'être fort, pour remplir  
« celui d'être juste. Il appelle pour le seconder  
« tous les amis de la république et de la liberté,  
« tous les vrais Français. Bientôt les bannières  
« de tous les partis seront détruites, etc. » On  
le voit, le nom de la république continuait à être  
le mot d'ordre d'un état de choses où le système  
républicain allait faire place au pouvoir absolu.  
L'action immédiate de la police sur la presse  
et sur les théâtres signala bientôt cette ten-  
dence.

Dès le 19 brumaire Fouché avait obtenu des  
consuls la clôture de la liste des émigrés. Il  
organisa la révision de cette liste, et accorda  
les radiations d'après un système de large tolé-  
rance. Il en étendit le bénéfice aux prêtres non  
assermentés, qu'une loi encore en vigueur con-  
damnait à la déportation. Il flétrissait en même  
temps d'un blâme énergique les rigueurs exer-  
cées par les autorités du Nord et de la Somme  
envers les émigrés naufragés à Calais. « Aucune  
des mesures que la sûreté publique exige,  
leur écrivait-il, ne commande l'inhumanité. »  
Bientôt après il obtenait la libération de ces  
victimes, qui jusque là avaient semblé résér-  
vées à la mort. Le 25 décembre 1799 vit la mise  
en action de la constitution de l'an VIII et  
l'installation du gouvernement consulaire. On  
sait combien d'espérances s'attachèrent à cet  
ordre de choses, qui à son origine n'eut que  
les anarchistes pour ennemis déclarés. Impa-  
tients du joug d'un maître que la force appuyée  
de la ruse leur avait imposé, ils ne l'acceptèrent  
jamais ; mais la surveillance à la fois ferme et  
modérée de Fouché déconcerta longtemps leurs  
desseins hostiles. Indulgent envers eux, autant  
par politique que par souvenir, il fut ouverte-  
ment bienveillant pour les royalistes. Enfin, il sut  
protéger et contenir à la fois les deux partis. Il  
chercha des appuis réels au gouvernement dans  
les écrivains à qui leur talent assurait le plus  
d'influence sur l'esprit public. Leurs services  
furent largement rétribués. Fouché ne s'oublia  
pas lui-même dans la répartition des récom-  
penses. La ferme des jeux, dont il eut soin de  
donner le privilège à ses familiers, lui ouvrit  
une source intarissable de bénéfices ; il y puisait  
sans cesse, non-seulement pour accroître son  
immense fortune, mais encore pour satisfaire  
aux habitudes dispendieuses de l'épouse du pre-  
mier consul et à l'avidité du secrétaire intime  
Bourrienne (1). Se défiant peut-être des inten-  
tions réelles de Fouché, Napoléon, consul ou  
empereur, eut toujours à sa disposition plu-  
sieurs polices secrètes dont l'organisation avait  
pour but de contrôler les opérations de la police  
ministérielle. On juge combien l'action du mi-  
nistre devait être contrariée et risquait d'être

compromise par de pareilles complications.  
Pour s'en affranchir, les confidences de Joso-  
phine et les révélations de Bourrienne étaient à  
Fouché d'un grand secours ; aussi échappa-t-il  
constamment au danger d'être pris en défaut.  
L'adresse avec laquelle il sut déjouer une in-  
trigue dont le but était de l'engager à replacer  
les Bourbons sur le trône le mit plus avant  
que jamais dans la confiance du premier con-  
sul. Cette intrigue, ourdie à Londres par le  
comte d'Artois, avait pour agent à Paris la de-  
chesse de Guiche : elle obtint plusieurs rendez-  
vous de Joséphine ; celle-ci en instruisit Fouché,  
qui fit un rapport foudroyant, et s'arrangea ce-  
pendant de manière à ce que M<sup>me</sup> de Guiche pût  
retourner à Londres en toute sûreté.

Toutefois, cette première tentative offrait la  
preuve que les royalistes avaient toujours l'œil  
fixé sur le but auquel ils voulaient parvenir ;  
d'un autre côté, les jacobins renouaient active-  
ment leurs trames. La surveillance de Fouché  
fit avorter en son germe un complot dans lequel  
étaient compromis Rossignol et Laignelot, et il  
en borna la répression à quelques arrestations. A  
cette échauffourée succéda bientôt celle de Cera-  
chi et Arena (voy. ces noms), qui eut des suites  
plus funestes pour ses auteurs, puisqu'ils la payè-  
rent de leur tête. Ces deux conspirations anarchi-  
ques furent suivies d'un premier essai de machine  
infernale, fabriquée par un artilleur nommé  
Chevallier. Fouché prévint l'effet de ce troisième  
complot en faisant arrêter Chevallier, ainsi que  
ses complices. Il suivait depuis plusieurs mois  
la trace des nombreux affidés de Georges Ca-  
doudal, parmi lesquels se trouvait Saint-Réant.  
Aussi, lors de la catastrophe du 3 nivôse, ne  
se méprit-il pas sur le caractère de ce nouvel  
attentat. Il n'en fut pas de même du premier  
consul. Lorsqu'au retour de l'Opéra Fouché  
parut aux Tuileries : « Eh bien ! lui dit Bon-  
parte en l'apostrophant avec violence, direz-  
vous encore que ce sont les royalistes ? » —  
« Oui, sans doute, répondit Fouché, je le dirai,  
et, qui plus est, je le prouverai. » Il ne tarda  
pas à le prouver en effet (1). L'habile ministre,  
cédant à la nécessité ou profitant de l'occasion,  
exploita en faveur de son crédit les préventions  
d'un maître irrité. Sous forme de concession à  
l'intérêt de l'Etat et au salut de son chef, il  
dressa une liste de cent-trente individus signalés  
comme l'élite du jacobinisme, dont il proposa la  
déportation, qui cependant ne fut effectuée qu'à  
l'égard de quelques-uns seulement. « Ces hom-  
mes affreux, disait-il dans son rapport, sont  
en petit nombre, mais leurs attentats sont in-  
nombrables... Ils ne sont pas les ennemis de tel

(1) Fouché, dit-on, recevait par jour 150 000 francs de la  
ferme des jeux, il en donnait un tiers à Joséphine, la  
part de Bourrienne et à lui-même à 25 000 francs par mois.  
Ceci se passait sous la république consulaire.

(1) Nous devons dire cependant que l'exactitude de  
cette version est contestée, entre autres par Bour-  
rienne, et qu'on en a produit sur cette entrevue plusieurs,  
qui diffèrent entre elles. C'est donc un détail historique  
qui reste à éclaircir. On peut consulter sur ce point les  
*Mémoires de l'ex-directeur Gohier*.

gouvernement, mais de toute espèce de gouvernement. Tout ce qu'ils ont tenté au début n'avait pour but que des actes de guerre atroce, qui ne peut être que par une mesure de haute police d'ordre. Il ne s'agit pas seulement passé, mais de garantir l'ordre et la condamnation capitale et l'exécution Ceracchi, Demerville et Topino-Lévy l'affaire de l'Opéra; le supplice de Clément de quatre complices, pour la première infamie; et celui enfin de Carbon et ses compagnons, pour l'attentat du 3 nivôse, commis dans les premiers mois de 1801, les mesures de rigueur.

On a prétendu que ces attentats étaient le résultat des provocations de la police d'après les ordres de Bonaparte. Il est du moins qu'instruit d'abord par le militaire du complot d'Arena, au lieu de dans sa naissance, il fit lui-même et conjurés les moyens d'exécution qu'il ensuite à les convaincre. Tout gouvernement saisit d'ordinaire l'occasion qu'il a conjuré pour acquiescer plus de plus de force sur l'opinion : telle est la manière de voir de Bonaparte, en qu'il essayait le pouvoir; mais ce pouvoir s'est affermi, sa politique au contraire a été jusqu'à la pensée que l'on pût l'attaquer. Aussi disait-il alors : « L'on ne sait qu'on ne conspire pas contre. » Quant à Fouché, il avait le tact de croire que, réelle ou supposée, une union ne pût jamais être bonne à quelque chose, il le démontrait en disant : « L'exécution gouvernement date toujours dans l'acte la dernière conspiration découverte qu'une découverte de ce genre renaît sans cesse en problème et que l'on s'affermi. » C'était donc à empêcher les conspirations de naître, en leur ôtant tout espoir. Fouché appliquait surtout son plan mais c'était là une rude tâche. Les ennemis voyaient clairement que Bonaparte voulait venir, et ils étaient furieux; les royalistes enfin de renoncer à l'espoir qu'il place en lui pour le rétablissement du Bourbon, n'étaient pas des ennemis dangereux que les jacobins eux-mêmes patience qu'éprouvait Napoléon de couronne sur sa tête, impatience de l'abolition personnelle de ses frères, encouragements de quelques-uns de ses intimes, rendait la situation encore difficile. Fouché, convaincu que l'opinion n'est ni pour la résurrection des monarchies, avait beaucoup à faire pour tant le danger, pour combattre tant les ennemis. L'esprit d'opposition que les ennemis rencontraient en lui était prêt Joseph et Lucien comme un symptôme

bientôt à charge. Son immense crédit sur l'opinion était pour Bonaparte un continuel sujet d'ombrage; il disait avec hauteur à son ministre: *Je ne me repose pas sur la police, je fais la police moi-même.* Accueilli par la population parisienne avec un silence glacial lorsqu'il alla, le 21 août, présider pour la première fois le sénat; outré de ce que le soir du même jour on avait placardé sur les murs des Tuileries et dans les carrefours une affiche, avec ce vers si connu :

Le silence du peuple est la leçon des rois, le premier consul s'en prit au ministre de la froideur avec laquelle il avait été reçu, et termina une altercation assez vive par ces mots : « Il y a de la bizarrerie et du caprice dans ce qu'on appelle l'opinion publique; je saurai bien la rendre meilleure. » Fouché vit dans cette phrase l'annonce de sa disgrâce, et il ne se méprit pas. Elle fut arrêtée à Morfontaine chez Joseph Bonaparte; mais il fut convenu en même temps qu'on l'entourerait de tout ce qui devait en déguiser l'amertume. La suppression nominale du portefeuille de la police (15 septembre), dont les attributions se trouvaient réunies à celles du ministre de la justice, à la tête duquel on plaçait un grand-juge; la dévolution de ces hautes fonctions au conseiller d'État Regnier, trop faible pour un pareil fardeau; l'entrée de Fouché au sénat, et sa promotion à la sénatorerie d'Aix, telles furent les conditions stipulées par le premier consul. Les émoluments de Fouché comme sénateur étaient de 36,000 fr.; le revenu de sa sénatorerie lui en donnait 30,000; il laissait sur les fonds de la police une réserve de 2,400,000 fr., qu'en partant il remit à Bonaparte, et dont celui-ci lui abandonna la moitié : on voit qu'après avoir trouvé une mine d'or dans le ministère, il en sortit par un pont d'or. En outre, aucun témoignage d'estime et de satisfaction ne fut refusé à l'ex-ministre. Son renvoi fut mis sur le compte des circonstances, devenues, grâce à lui, tout à fait rassurantes. Le consul écrivit au sénat que « si d'autres circonstances redemandaient un ministre de la police, le gouvernement n'en trouverait pas qui fût plus digne de sa confiance ». On va voir que ces circonstances ne tardèrent pas à se présenter. En attendant, Fouché, à la fin de 1802, alla jouir de son indépendance et de sa fortune dans sa belle terre de Pont-Carré. Ses loisirs s'y prolongèrent pendant vingt-et-un mois.

L'année 1803 avait vu la rupture d'une paix mal cimentée entre la France et l'Angleterre. La renaissance des complots contre le gouvernement de Bonaparte suivit de près cette rupture. Le commencement de 1804 vit éclater la formidable conspiration de Georges Cadoudal (voyez); le meurtre juridique du duc d'Enghien vint encore compliquer de la manière la plus déplorable cette série de périls et d'attentats. L'homme devenu gênant quand on jouissait de la sécurité redevint

nécessaire au moment du danger. A la nouvelle de l'arrestation du dernier des Condé, Fouché courut à la Malmaison, et, soit que pour dissuader Bonaparte d'attenter à la vie de ce prince il ait dit ce mot devenu historique : *C'est plus qu'un crime, c'est une faute*; soit qu'il ait combattu de toute autre manière une sanginaire résolution, il est certain qu'il s'y montra fortement opposé : on sait que ce fut en vain. Il remporta un succès plus heureux en faisant valoir les motifs qui devaient soustraire Moreau à la peine capitale, et grâce à lui une sentence dictée par la politique obtint les honneurs dus à la générosité.

Après avoir scellé du sang d'un Bourbon les engagements qui lui étaient prescrits par les révolutionnaires ralliés à sa cause, délivré par l'estacisme de la seule rivalité de gloire qui pût faire obstacle à son ambition, le moment était venu pour Bonaparte de monter au trône. Fouché lui-même en reconnut l'opportunité, et en même temps que le premier consul se faisait empereur, le sénateur Fouché rentrait au ministère de la police. Ce fut le 10 juillet 1804 que cette réintégration eut lieu.

Ce second ministère, d'une durée double du premier, fut pour l'homme d'État une ère de succès dont il est difficile de trouver d'équivalent dans la destinée d'aucun autre grand ministre. Toutes les questions capitales de la révolution semblaient alors résolues sans retour, et l'établissement du régime impérial paraissait en avoir donné le mot. Fouché était de fait après Napoléon la plus grande existence politique de l'empire. Pendant les fréquentes et longues absences de Napoléon, auxquelles l'obligeait la guerre rallumée contre lui dans toute l'Europe, c'était au ministre de la police générale à maintenir la paix au sein de l'État. Chaque coalition formée contre le grand empereur ne fit, en définitive, qu'ajouter à l'agrandissement de l'empire. Fouché avait à craindre qu'il ne se formât aussi des coalitions dans l'intérieur : guidé par l'esprit de conciliation le plus soutenu, il réussit à convaincre les hommes d'élite de tous les partis que désormais leur intérêt le mieux entendu était de se rallier sans arrière-pensée au pouvoir monarchique né de la révolution. Grâce à un système de fusion mis en pratique avec autant de constance que d'habileté, il réunit dans l'exercice des mêmes fonctions et fit vivre en bonne intelligence ceux que jusque là les opinions et les intérêts les plus opposés semblaient séparer sans retour. A dater de 1804, il ne fut plus question de complots; toutes les anciennes haines semblèrent même disparaître devant l'admiration qu'excitaient les éclatants succès du dehors et la confiance qui au dedans s'attachait à la sagesse de l'administration. Celle de Fouché avait captivé l'estime de l'Europe, subjuguée par l'ascendant du génie de Napoléon. Les témoignages contemporains



sont unanime  
 d'Austerlitz,  
 tunc et de sa  
 et les distincti  
 volution. Fou  
 dispensation d  
 d'Otrante, a  
 venus du roy  
 veur reporta l  
 dont l'impress  
 poleon : « Sire  
 1805, Austerlitz  
 le faubourg Sa

Cependant,  
 accueilli les tr  
 sait à mesure  
 des exigences  
 valoir. Instruit  
 public, conform  
 personnelle, F  
 à l'empereur d  
 jours assez m  
 germe de disse  
 outre, étant tra  
 chait à se faire  
 due à son prop  
 tème d'adminis  
 dans toute la F  
 tranquillité de  
 ministre s'en p  
 de discrétion.

A ces cause  
 croissant se jo  
 contre-polices.  
 deux fois Fou  
 propositions ter  
 bons. Quoiqu'il  
 tions à cet éga  
 d'avoir laissé é  
 républicaine qu  
 le nom de ph  
 tudes; Bernad  
 les chefs de ce  
 et de Bernadol  
 lustre général,  
 de gloire dans l  
 née, et revint  
 dans l'automne  
 de débarquer d  
 d'où ils menaç  
 de la France,  
 n'avait que de  
 cette invasion.  
 par intérim du  
 à la tête de d  
 alors une gran  
 affaires, en l'a  
 faire accepter  
 de cette armée  
 obtint un succ  
 forces de se r  
 de ce succes

bientôt à charge. Son immense crédit sur l'opinion était pour Bonaparte un continuel sujet d'ombrage; il disait avec hauteur à son ministre: *Je ne me repose pas sur la police, je fais la police moi-même.* Accueilli par la population parisienne avec un silence glacial lorsqu'il alla, le 21 août, présider pour la première fois le sénat; outré de ce que le soir du même jour on avait placardé sur les murs des Tuileries et dans les carrefours une affiche, avec ce vers si connu :

Le silence du peuple est la leçon des rois, le premier consul s'en prit au ministre de la froideur avec laquelle il avait été reçu, et termina une altercation assez vive par ces mots : « Il y a de la bizarrerie et du caprice dans ce qu'on appelle l'opinion publique; je saurai bien la rendre meilleure. » Fouché vit dans cette phrase l'annonce de sa disgrâce, et il ne se méprit pas. Elle fut arrêtée à Morfontaine chez Joseph Bonaparte; mais il fut convenu en même temps qu'on l'entourerait de tout ce qui devait en déguiser l'amertume. La suppression nominale du portefeuille de la police (15 septembre), dont les attributions se trouvaient réunies à celles du ministre de la justice, à la tête duquel on plaçait un grand-juge; la dévolution de ces hautes fonctions au conseiller d'État Regnier, trop faible pour un pareil fardeau; l'entrée de Fouché au sénat, et sa promotion à la sénatorerie d'Aix, telles furent les conditions stipulées par le premier consul. Les émoluments de Fouché comme sénateur étaient de 36,000 fr.; le revenu de sa sénatorerie lui en donnait 30,000; il laissait sur les fonds de la police une réserve de 2,400,000 fr., qu'en partant il remit à Bonaparte, et dont celui-ci lui abandonna la moitié : on voit qu'après avoir trouvé une mine d'or dans le ministère, il en sortit par un pont d'or. En outre, aucun témoignage d'estime et de satisfaction ne fut refusé à l'ex-ministre. Son renvoi fut mis sur le compte des circonstances, devenues, grâce à lui, tout à fait rassurantes. Le consul écrivit au sénat que « si d'autres circonstances redemandaient un ministre de la police, le gouvernement n'en trouverait pas qui fût plus digne de sa confiance ». On va voir que ces circonstances ne tardèrent pas à se présenter. En attendant, Fouché, à la fin de 1802, alla jouir de son indépendance et de sa fortune dans sa belle terre de Pont-Carré. Ses loisirs s'y prolongèrent pendant vingt-et-un mois.

L'année 1803 avait vu la rupture d'une paix mal cimentée entre la France et l'Angleterre. La renaissance des complots contre le gouvernement de Bonaparte suivit de près cette rupture. Le commencement de 1804 vit éclater la formidable conspiration de Georges Cadoudal (voyez); le meurtre juridique du duc d'Enghien vint encore compliquer de la manière la plus déplorable cette série de périls et d'attentats. L'homme devenu gênant quand on jouissait de la sécurité redevint

nécessaire au moment du danger. A la nouvelle de l'arrestation du dernier des Condé, Fouché courut à la Malmaison, et, soit que pour dissuader Bonaparte d'attenter à la vie de ce prince il ait dit ce mot devenu historique : *C'est plus qu'un crime, c'est une faute*; soit qu'il ait combattu de toute autre manière une sanguinaire résolution, il est certain qu'il s'y montra fortement opposé : on sait que ce fut en vain. Il remporta un succès plus heureux en faisant valoir les motifs qui devaient soustraire Moreau à la peine capitale, et grâce à lui une sentence dictée par la politique obtint les honneurs dus à la générosité.

Après avoir scellé du sang d'un Bourbon les engagements qui lui étaient prescrits par les révolutionnaires ralliés à sa cause, délivré par l'ostracisme de la seule rivalité de gloire qui pût faire obstacle à son ambition, le moment était venu pour Bonaparte de monter au trône. Fouché lui-même en reconnut l'opportunité, et en même temps que le premier consul se faisait empereur, le sénateur Fouché rentrait au ministère de la police. Ce fut le 10 juillet 1804 que cette réintégration eut lieu.

Ce second ministère, d'une durée double du premier, fut pour l'homme d'État une ère de succès dont il est difficile de trouver d'équivalent dans la destinée d'aucun autre grand ministre. Toutes les questions capitales de la révolution semblaient alors résolues sans retour, et l'établissement du régime impérial paraissait en avoir donné le mot. Fouché était de fait après Napoléon la plus grande existence politique de l'empire. Pendant les fréquentes et longues absences de Napoléon, auxquelles l'obligeait la guerre rallumée contre lui dans toute l'Europe, c'était au ministre de la police générale à maintenir la paix au sein de l'État. Chaque coalition formée contre le grand empereur ne fit, en définitive, qu'ajouter à l'agrandissement de l'empire. Fouché avait à craindre qu'il ne se formât aussi des coalitions dans l'intérieur : guidé par l'esprit de conciliation le plus soutenu, il réussit à convaincre les hommes d'élite de tous les partis que désormais leur intérêt le mieux entendu était de se rallier sans arrière-pensée au pouvoir monarchique né de la révolution. Grâce à un système de fusion mis en pratique avec autant de constance que d'habileté, il réunit dans l'exercice des mêmes fonctions et fit vivre en bonne intelligence ceux que jusque là les opinions et les intérêts les plus opposés semblaient séparer sans retour. A dater de 1804, il ne fut plus question de complots; toutes les anciennes haines semblèrent même disparaître devant l'admiration qu'excitaient les éclatants succès du dehors et la confiance qui au dedans s'attachait à la sagesse de l'administration. Celle de Fouché avait captivé l'estime de l'Europe, subjuguée par l'ascendant du génie de Napoléon. Les témoignages contemporains



la surveiller. Aussi Fouché rejetait-il sur cette institution toutes les rigueurs dont on venait se plaindre à lui. « L'empereur, disait-il, ne me consulte plus; il a sa gendarmerie, qui fait la police. Je n'ai plus rien à faire qu'à prendre garde à moi-même. » Le coup qui vint le frapper ne dut donc pas le surprendre. D'ailleurs, encore cette fois on donna une apparence dorée à sa disgrâce. Le ministre renvoyé devint titulaire du gouvernement de Rome. Sa promotion à cette dignité lui fut annoncée par une lettre conçue dans les termes les plus flatteurs. Il y répondit avec une soumission résignée, mais à travers laquelle perçait un vif sentiment de sa disgrâce. On aura peine à croire que le soin de l'éducation ministérielle de son successeur lui fut confié, et que pendant trois semaines celui-ci reçut ses instructions avec une confiante docilité, qui mériterait un tout autre nom. Fouché alla ensuite dans son château de Ferrière attendre son ordre de départ pour Rome. Il y fit avec ostentation les préparatifs d'un voyage qu'il prévoyait bien ne pas devoir se réaliser.

A peine Fouché était-il installé dans ce magnifique domaine (1), qu'il y reçut la visite du grand-veneur, le maréchal Berthier, et des conseillers d'État Dubois et Réal, chargés par l'empereur de lui redemander les lettres autographes de Napoléon et les autres papiers qui ne se trouvaient plus au ministère. Fouché, au lieu de satisfaire à cette demande, ne livra que des papiers insignifiants; il prétendit que les autres n'existaient plus. A cette réponse, la fureur de Napoléon n'eut pas de bornes, et pour s'y soustraire il ne resta à l'ex-ministre d'autre ressource que la fuite.

Parti en hâte pour l'Italie, avec son fils aîné, il se rendit à Florence; il reçut de Paris des nouvelles tellement alarmantes qu'il s'embarqua à Livourne, dans l'intention de passer aux États-Unis. Le mal de mer le prit avec tant de violence qu'il fut sur-le-champ obligé de se faire mettre à terre. Enfin, grâce à l'entremise bienveillante de la princesse Elisa, grande-duchesse de Toscane, il lui fut permis de revenir en France, sous la condition de livrer le dépôt de papiers déjà réclamé. On lui délivra en échange un titre qui l'affranchissait de toute responsabilité à cet égard. Autorisé à faire résidence dans sa senatorerie, l'accueil qu'il reçut à Aix dut lui faire oublier les épreuves auxquelles il venait d'être soumis. Il y fut entouré de soins et d'hommages empressés par toutes les classes de la société. Enfin, au mois de juin 1811, il eut permission de revenir habiter sa terre de Pont-Carré.

L'année suivante fut marquée par l'expédition de Russie. Le duc d'Otrante, mis dans le secret de cette entreprise, tenta vainement d'en dis-

suader l'empereur. On assure que, seil privé on ne furent admis que Beauharnais et Duroc, Napoléon parla de faire Fouché et Talleyrand, dont il redoutait les intrigues pendant son absence. De retour après le désastre de Moscou, il soupçonna Fouché d'avoir été l'un des motifs de la récente conspiration des anciens ministres Mallet, Guidal et Laborie. Une enquête détruisit cette conjecture. Au contraire, le ministre donna à Napoléon plusieurs avis utiles sur les démarches du prétendant auprès du pape. L'année 1813 fut féconde en événements pour la fortune de Napoléon. Le duc d'Otrante, dont la présence à Paris ne cessait d'inquiéter son maître, reçut l'ordre de se rendre au quartier général à Dresde; de là il fut bien vite envoyé à Laybach, en qualité de gouverneur des provinces illyriennes. A peine installé dans ce nouveau poste, qu'il apprit l'approche de l'armée autrichienne. Napoléon, que la victoire venait de trahir à Leipzig, donna à Fouché l'ordre de se rendre à Rome, et fallut encore qu'il se transportât à Naples, pour y surveiller les mouvements très-suspicieux de Murat. En effet, celui-ci se préparait à lever les troupes françaises en Italie. Il ne put point avec Fouché, qui, à la suite de sa chute d'un caractère assez équivoque, le quitta et recommença surtout d'avoir une bonne opinion de lui. Rentré à Rome le 18 janvier 1814, le duc d'Otrante écrivit à Napoléon pour l'engager à embrasser enfin un système de modération qui pût le reconcilier avec l'Europe. Ces conseils, déjà tant de fois repoussés, ne furent pas accueillis cette fois-ci. Bientôt l'État romain et la Toscane furent envahis par Murat. Le duc eut ordre de revenir en France. Jugant la situation avec son ordinaire sagacité, en passant à Lyon, à Avignon, il annonça hautement la chute du gouvernement impérial. Arrivé à Paris le 10 avril, deux jours avant le comte d'Artois, il proposa dans le sénat d'envoyer à ce prince une députation, dont, par un sentiment de vengeance, il refusa de faire partie. Le 15 mai, il adressa à Napoléon une nouvelle lettre, où il disait, par les motifs les plus pressants, qu'il décidait à se rendre aux États-Unis d'Amérique en quittant l'île d'Elbe.

En relation avec le duc d'Havre, en correspondance réglée avec Malouet, devenu ministre de la Marine, et qui transmettait ses lettres à Louis XVIII, Fouché conseillait au roi l'adoption des mesures propres à tout concilier : le maintien des couleurs nationales, la garantie des garanties pour la liberté individuelle et la liberté de la presse, la création d'un fonds d'indemnité pour les émigrés. Les préoccupations de l'esprit de parti et les circonstances ne permirent pas de s'arrêter à ce plan. Des lors, retiré à

(1) Ferrière et Pont-Carré réunis formaient un des plus beaux domaines de l'empire. L'ensemble en était de quatre lieues au moins; il était à environ trente lieues de Paris.

ne parut plus  
« mécontents  
l'a préparer  
« par un billet  
« touché écrit  
« travail point  
« faire qui ne  
« nation. » Le  
lui à la nouve  
ir. Reçu aux  
il-on, l'autor  
le la cause n  
vrait de Napol  
« incense de Va  
revue, avec M  
feuille de la p  
« disant : « Il  
« reste mainte  
« assure qu'a  
« du duc d'Aut  
« nverai la mon  
« Napoléon fit  
« secrets qui lu  
« ordre de l'arr  
« la tête de la  
« mit à l'air  
« entre son hô  
« ais. Le lenden  
« et quelques h  
« troisième m  
« la puissance  
« plus que la m  
« convert à N  
« glotte milita  
« de, mais les  
« core trop rece  
« pour le porte  
« l'oblation l  
« vation du p  
« le Bonapart  
« as le titre de  
« isant touché p  
« lever tout pr  
« rangées. Ces  
« il fit insérer  
« du conseil d'  
« us le peuple  
« Mais tous les  
« tez l'empereu  
« march, un r  
« rior : je di  
« « noper il pre  
« declaration de  
« « laisse l'allen  
« olution de po  
« t, la chute de  
« ministre ne sou  
« re à ne pas é  
« lone dans tou  
« ve, qu'il se g  
« en flattant le  
« tes. Il fit par



Napoléon à partir sous la conduite du général Becker. On sait trop quel étrange patronage ce souverain déchu alla chercher sur les mers. Après son départ, il restait encore à vaincre les résistances que le parti des indépendants opposait au rétablissement des Bourbons. Vouloir défendre Paris contre les alliés, c'était compromettre l'existence de cette grande cité. Sur l'avis même de Davout, ministre de la guerre, il fut décidé que la ville serait rendue. Aux termes de cette capitulation, conclue le 3 juillet 1815, sous le nom, moins humiliant, de *convention*, les troupes confédérées ne devaient pénétrer dans Paris que trois jours après la signature. Fouché, par qui tout se faisait, employa ces trois jours à négocier de tous les côtés; il parvint à assurer le départ et la retraite derrière la Loire de ce qui restait encore à Paris de troupes réglées; il sut en faire sortir sans désordre les fédérés, qui d'abord avaient paru vouloir mettre tout à feu et à sang. Au moyen de négociations entamées avec de Vitrolles et suivies avec Talleyrand, le duc d'Otrante fut le 6 juillet admis auprès du roi à Arnouville. Il sortit de cette conférence investi, pour la quatrième fois, des fonctions du ministère de la police, et le surlendemain, 8 juillet, Louis XVIII entra dans Paris, précédé de plus de 10,000 hommes de la garde nationale, qui étaient allés le recevoir à Saint-Denis.

Fouché fit une faute en rentrant au ministère; c'en fut une aussi de la part de Louis XVIII que de l'y rappeler. Influencé par Talleyrand, le roi céda ou crut céder à la nécessité. « On criait de toutes parts que sans Fouché il n'y avait ni sûreté pour le roi ni salut pour la France; que lui seul avait empêché une grande bataille; que lui seul avait déjà sauvé Paris, etc. » (Châteaubriand, *Mélanges politiques*.) L'erreur de Fouché s'explique plus aisément encore que celle du roi. L'habitude du pouvoir, qui en rend la perte si amère à ceux auxquels il est près d'échapper; l'enivrante fascination d'un succès qui surpassait tout ce qu'on pouvait attendre; de si hautes séductions durent empêcher le duc d'Otrante de s'apercevoir que, vainqueur des bonapartistes et des révolutionnaires pour le compte des royalistes, son triomphe devait le mettre bientôt au nombre des vaincus. Il dut perdre son illusion en voyant repousser ses premières propositions. Par elles, il insistait encore plus fortement qu'en 1814 sur le maintien de la cocarde et du drapeau aux trois couleurs, sur le licenciement de la maison militaire du roi, etc., etc. De pareils changements ne pouvaient être obtenus en présence des haionnettes étrangères. Le seul rôle que les exigences, chaque jour croissantes, du parti vainqueur permirent à Fouché de conserver, fut celui de modérateur. Il se plaça donc, autant qu'il put, entre les demandes et les mesures de proscription. On provoquait, dit-on, ces dernières contre plus de

trois mille personnes : par ses soins, l'ordre du 24 juillet la réduisit à cinquante-sept noms. Ces noms pour la plupart étaient ceux d'hommes qui l'avaient vu constamment dans leurs camps. Cette concession aux plus impérieuses exigences, toute faible qu'elle était, fut regardée par les pros crits comme une trahison, tandis que les royalistes en dénonçaient hautement l'insuffisance comme un signe de complicité avec les vaincus. Ainsi, désavoué par ceux qu'il avait voulu défendre, attaqué sans relâche par ceux qu'il avait facilité le succès, Fouché ne tarda pas à reconnaître que la place n'était plus tenable.

Il aima mieux du moins aller au-devant de sa disgrâce que de la subir en silence.

*Rapports adressés au roi en 1815.* — Dans des Notes transmises aux puissances alliées sur la situation de la France et des Bourbons, il osa signaler la fausse direction et le danger imminent de la marche imprimée aux affaires. La date de ces écrits, espèce de testament politique où se révélaient toutes les menaces de l'avenir, fut le commencement de septembre 1815. Ils ne firent pas tous les esprits, exaltèrent toutes les passions. Un cri de réprobation répondit à l'aveu d'alarme. La chambre de 1815, dite *introuvable*, allait se réunir. Fouché y avait été porté par la triple élection des départements de la Seine, de la Seine-et-Marne et de la Corrèze; mais le mouvement d'opinion excité contre lui ne lui permit pas de donner sa démission avant l'ouverture de la session, et le 19 septembre il rentra au ministère de la police. Un mois avant cette disgrâce, le roi avait signé son contrat de mariage avec M<sup>lle</sup> de Castellane, d'une des principales maisons de Provence. Nommé à l'ambassade de Dresde le jour même où il quitta le ministère, Fouché s'y rendit sur-le-champ, mais il ne resta que trois mois en fonctions. La loi du 11 mai 1816 vint le dépoûiller du caractère d'ambassadeur et le frapper en même temps de banissement comme régicide relaps. De Dresde, Fouché se retira à Prague, où il vécut pendant deux ans presque exclusivement occupé de la composition de divers écrits politiques et littéraires, répandus avec profusion dans l'Europe. Naturalisé sujet autrichien en 1817, il obtint la permission de se rendre à Liège, de là à Trieste, où, affaibli par le travail et épuisé par les accidents de la vie, il tomba dans un état de déperissement qui le conduisit au tombeau, le 25 décembre 1820. « Maintenant, dit-il à sa femme, vous pouvez retourner en France. » Ce furent là ses dernières paroles. Il mourut à cinquante-sept ans et laissait à deux fils, issus de son premier mariage, une fortune évaluée à près de 1 million.

Fouché est un des hommes dont l'apparence offre le plus de difficultés, parce qu'il fut l'homme des contrastes, parce que son caractère fut en quelque sorte multiple. Or, c'est

« s'appliquant à tout, cette existence  
et à tant d'intérêts  
sans toute leur force,  
de la postérité n'est  
aucune partie de sa vie  
venablement apprécié  
le fut odieuse. Que l'in-  
strument aient été les n-  
volutionnaire, elle n'e-  
st pas. Sa carrière admini-  
strative d'une tout autre  
sorte portée au plus haut  
niveau inflexible dans  
la mesure soutenue dans l'exéc-  
ration caractériser la pa-  
thétique de Fouché.  
« et de faire accroire  
à quatre personnes  
son service des yeux et  
des sens qui lui réussirent  
sa loyauté dans ses enga-  
gements jamais ceux à qui  
quant à sa foi politi-  
que, qui ont été pour  
l'homme de parjure et  
ce, nous oserons di-  
re même plusieurs fois  
de là qu'il ait trahi.  
Il est établi au con-  
traire à Napoléon les co-  
nnaître sa perte; il agit  
pour la restauration. Nous cro-  
yons que son personnel fut toujours  
loyal, mais nous ne v-  
olons abandonner des causes  
pour de lui, il ait jamais  
perdu l'intérêt de l'É-  
tat. » *par l'abbé de Mon-*  
*teulx de Fouché*, ont  
le de se comparer au  
à ses prétentions nous en-  
tend s'il se fut comparé  
il aurait d'autant moins  
qu'il pouvait moins  
avoir, dit-on, ainsi à leur  
«alleyrand des clubs,  
des salons. » Il paraît  
mme, mais par tant d'  
les Cent Jours liés  
assurance mutuelle,  
garantissant au duc d'  
sa situation auprès de  
avait la même garantie  
cette clause fut observée  
son associé entra en  
ministère; on sait, au-  
tôt ils en sortirent ense-  
mble.  
« l'homme privé, Fou-  
ché, il eut surtout le  
devoir de famille. Ajou-

au siège d'Antioche exhorte les autres par ses paroles et ses exemples, escalade les murs, égorge les sentinelles, et entre victorieux dans la ville.

. . . . . Fulcherius ille,  
Natus Carnoti, proceres præcedere mille  
Non timet, invictæ properans ad mœnia villæ, etc.

On a deux éditions de l'histoire de Foucher. La première a été publiée par Bongars, dans son *Recueil des Historiens de la Croisade*; la seconde, plus ample et plus correcte, par Duchesne, dans le 4<sup>e</sup> volume des *Historiens de France*. Une troisième édition, revue sur les manuscrits, a paru dans la collection des *Historiens des Croisades*, publiée par l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres.

Le Bas, *Dict. encycl. de la France*. - *Hist. litt. de la France*, t. XI.

\* **FOUCHER** (Jean), missionnaire français, mort à Mexico, en 1572. Probablement originaire de Paris, il entra ensuite dans un couvent de dominicains, et il fut envoyé dès l'origine au Mexique. Il y vint pour ainsi dire avec les conquérants que conduisait Cortez : ses vastes connaissances en théologie et en droit le rendirent d'une telle utilité aux premiers Européens qui s'établirent à Mexico, qu'après sa mort nul ne se trouva en état de le remplacer. Il avait appris en peu de temps la langue aztèque, et il avait même composé un *Arte de la Lengua Mexicana*, qui a été perdu; il prêchait dans cette langue, et mourut après avoir résidé près de quarante ans dans le Nouveau Monde. Il avait écrit en latin nombre d'ouvrages, qui ont disparu avec le temps, mais qui pourraient être retrouvés dans quelques bibliothèques du Mexique. Tels sont les traités suivants : *De Electionibus per scrutinium celebrandis conformiter ad concilium Tridentinum*; — *Expositiones diversorum Diplomatum pro fratribus Indiarum in Evangelici Ministerii favorem*; — *Antidotus Infirmorum, hoc est quomodo absolvendi infirmi loquela privati*; — *De Judice ecclesiastico*; — *Manuale Prælatorum*; — *De Cognitionis spiritualis tertie specie*; — *De Justa Delinquentium Punitioe*; — *De Immunitate Ecclesiarum Itinerarium catholicum*.  
Ferd. Denis.

Torquemada, *Monarquia Indiana*, t. III, p. 511.

**FOUCHER** (Simon), philosophe français, né à Dijon, le 1<sup>er</sup> mars 1644, mort à Paris, le 27 avril 1696. Il entra dans les ordres, et devint chanoine honoraire de la Sainte-Chapelle de Dijon. Il garda cette place à peine deux ou trois ans. L'amour de l'étude le conduisit à Paris, où il ne tarda pas à acquérir l'estime et l'amitié d'un grand nombre de savants. Il se fit recevoir bachelier à la faculté de théologie. Une trop grande ardeur au travail abrégea ses jours. Partisan zélé de la philosophie des académiciens, la regardant comme la plus conforme à la raison et à la foi, il avait entrepris de la faire revivre.

Baillet l'appelle « le restaurateur de philosophie académicienne ». Le même jour que Foucher, à la prière de Robaut, chargé de l'oraison funèbre de Descartes, nage faisait le plus grand éloge de l'én Foucher; il le regardait, lui et Huet, les plus versés qu'il y eût dans différentes sectes des philosophes ». Il était en correspondance avec Leibnitz. On lui : *Poème sur la mort d'Anne d'Autriche*, Paris, 1666, in-4°; — *Nouvelle gromètres*; Paris, 1672, in-12; — *sur la recherche de la vérité, philosophie des académiciens, où les préjugés des dogmatistes, tant anciens que nouveaux; avec un examen par les sentiments de Descartes*; Paris, (probablement en 1673), in-12; — *Critique de la Recherche de la Vérité, où l'on en même temps une partie des M. Descartes. Lettre par un anonyme*; Paris, 1675, in-12; — *pour la Critique à la préface du second volume de la Recherche de la Vérité*; Paris, in-12; — *De la Sagesse des anciens, ou qui fait voir que les principales lois de leur morale ne sont pas contraires au christianisme*; Paris, 1682, in-12; — *Critique de la Critique de la Recherche de la Vérité sur la philosophie des académiciens*; Paris, 1686, in-12; — *Traité des Hygènes ou machines pour mesurer la sécheresse ou l'humidité de l'air*; Paris, 1688, in-12; — *Dissertation sur la Recherche de la Vérité, où l'on fait voir que leur manière de philosopher est plus utile pour la religion conforme au bon sens*; Paris, 1688, in-12; — *Lettre sur la Morale de Confucius*; Paris, 1688, in-12; — *Dissertation sur la Recherche de la Vérité, contenant l'histoire de ces philosophes*; Paris, 1690, in-12; — *Lettre à M. de Lamoignon sur la question si Carneade a été corrompu par Epicure*; dans le *Journal des Savants* de 1691; — *Dissertation sur la Philosophie des académiciens, livre III*; Paris, 1691, in-12; — *Extrait d'une lettre à M. de Lamoignon sur la philosophie des académiciens*; dans le *Journal des Savants*, 1693; — *Dissertation sur la Recherche de la Vérité, contenant l'histoire et les principes de la philosophie des académiciens*; Paris, 1693, in-12; — *Réponse de Simon Foucher à M. de Lamoignon*; dans le *Journal des Savants* de 1695; — *Dialogue entre Empiriciste et Philalèthe*, sans date et sans nom de lieu.

Papillon, *Bibl. des Auteurs de Bourgogne*.

**FOUCHER** (Paul), érudit français, né à Tours, en 1704, et mort à Paris, en 1778. Père, marchand de soieries, lui fit faire ses études chez les jésuites de Tours. Foucher

n alor  
 b cho  
 k un  
 s pris  
 s les  
 s logi  
 l à l'a  
 t fait  
 b foni  
 ' Cha  
 ' fair  
 ' Tre  
 dén  
 il fa  
 ' ses  
 Tra  
 for  
 mes  
 son  
 duc  
 Lor  
 moi  
 pub  
 que  
 leur  
 lanc  
 sis,  
 sup  
 ses  
 haut  
 trail  
 onci  
 con  
 dan  
 nat  
 inst  
 'ar  
 met  
 XV  
 l' te  
 ouy  
 L'au  
 faux  
 tous  
 dan  
 div  
 fond

à la religion des Égyptiens et à celles des Phé-  
 niciens, des Indiens, des Celtes, des indigènes  
 de l'Amérique. On a aussi de Foucher une *Géo-  
 metrie metaphysique, ou essai d'analyse sur  
 les elements de l'étendue bornée*, 1758, in-8°.   
 Cet ouvrage donna lieu à des discussions assez  
 vives, parce que l'auteur y combat un certain  
 nombre de propositions adoptées par tous les  
 géomètres, mais il parlait en géométrie, comme  
 en mythologie, d'un faux principe, car il admet-  
 tait que le calcul infinitésimal suppose necessari-  
 rement l'existence d'éléments physiques infini-  
 ment petits. Il finit d'ailleurs par reconnaître  
 lui-même son erreur. Il a aussi laissé en manus-  
 crit plusieurs ouvrages de peu de valeur, si l'on

ques sur les mœurs de divers animaux, avec des Observations relatives aux principes et usages de plusieurs peuples, ou extraits des voyages de M. D. en Asie; Paris, 1783, in-8° et in-12. Cet ouvrage fut publié à la sollicitation de Buffon. L'auteur y traite de particularités inconnues jusque alors : il nomme et décrit les animaux dont les divers peuples orientaux font leur nourriture. Il donne de curieux renseignements sur les crocodiles, les caméléons, les serpents, les sauterelles, etc.; il raconte les nombreuses manières de chasser les animaux féroces; explique les causes de la vénération des Indous pour certaines bêtes, etc.; — *Supplément au Voyage de M. Sonnerat*, par un ancien marin; Amsterdam et Paris, 1785, in-8°; — *Lettre d'un Voyageur à M. le baron de L\*\*\* sur la guerre des Turcs*; Paris, 1788, in-8°; — *Le Bagavadam, ou doctrine divine (des Indiens) sur l'Être suprême, les dieux, les géants et les hommes*; Paris, 1788, in-8°. C'est la traduction d'un des Védas, livres sacrés que les Indous croient avoir été tracés par Vyâsa, fils de Brahma et fondateur de l'école Védanta. Le système de cette école consiste à faire dériver toutes choses de Dieu. L'une de ses branches va même jusqu'à nier la matérialité; — *Le Français philanthrope, ou considérations patriotiques relatives à une ancienne et nouvelle aristocratie*; Paris, 1789, in-8°; — *Éveil du Patriotisme sur la Révolution*, par un citoyen de Paris; 1791, in-8°.

Alfred DE LACAZE.

Arnault, Jay, etc., *Biographie nouvelle des Contemp.* — Quérard, *La France littéraire*. — Rabbe, etc., *Biographie universelle des Contemporains*.

**FOUCHER DE CAREIL** (Louis-François, comte DE), général français, né à Guérande, le 11 décembre 1762, mort le 22 août 1835. Il était fils de Louis-François de Foucher, conseiller au parlement de Bretagne. Nommé aspirant dans l'arme de l'artillerie le 1<sup>er</sup> septembre 1781, il fut envoyé à l'armée du Rhin. Capitaine, il sauva l'armée de Custine par la défense du pont de la Nidda près Francfort. Nommé chef d'escadron pour cette action d'éclat, après le siège de Mayence, il servit à l'armée de Sambre et Meuse, prit part sous Hoche au passage du Rhin, où il enleva les batteries de l'ennemi. A Hohenlinden, il fut remarqué du général en chef, ce qui lui valut les épaulettes de général de brigade. Le 8 mars 1807 il fut nommé général de division. Envoyé en Portugal, où il servit sous Junot, il en fut rappelé en 1809 pour faire le siège de Saragosse. Il y tint la rive gauche de l'Èbre, et, secondé par le colonel du génie Dode de La Brunerie, il y put élever dix batteries, et faire avec ses cinquante bouches à feu quatre brèches dans les murs du faubourg de l'Arabal. En 1810, le siège et la prise d'Astorga, qu'il conduisit seul et presque sans ressources, lui valut de Junot ces paroles insérées dans son rapport à Berthier : « L'artillerie, dirigée

par le général de division de Foucher, avec beaucoup de distinction, et, malgré de moyens qu'avait cet officier général, tenu des résultats qu'on avait peine à es- Je prie votre altesse de mettre sous les sa majesté la conduite du général de Foucher. Rappelé à la grande armée du nord en 1806, prit le commandement de l'artillerie de la division du général Ney. A la Moskowa, où il eut deux fois tués sous lui, l'empereur lui confia de nouvelles pièces à pointer contre l'ennemi. Cita dans le bulletin de cette victoire. Pourvu par décret impérial (17 mars 1809) du majorat en Westphalie, avec le titre de baron de l'empire. Son nom figure sur l'arc de triomphe de l'Étoile.

A. F. DE

*Bulletins de la grande armée.* — Baron Fain, *crit de 1812.* — *Victoires et Conquêtes.* — Mathias, *Journal des Sièges dans la Péninsule.* — Saint-Sauveur, *Archives de l'Honneur.* — Le Du Mirat, *Oraison funèbre.* — *Renseignements culiers.*

\* **FOUCHER (Victor-Adrien)**, magistrat français, né à Paris, le 1<sup>er</sup> juin 1803, d'une famille de l'Anjou. Après avoir étudié dans sa ville natale, il entra en 1823 à la magistrature comme substitut du procureur général à Alençon, et fut successivement procureur du roi à Argentan, avocat général à la cour royale de Rennes, maître des requêtes en conseil d'État, directeur général des affaires civiles en Algérie. Nommé en 1847 conseiller à la cour royale de Paris, il devint en 1848 procureur de la république près le tribunal de la Seine, et l'année suivante conseiller à la cour de cassation. Il est en outre conseiller à la cour de justice, membre du conseil de la Légion d'Honneur, du conseil municipal de Paris, et commandeur de la Légion d'Honneur de 21 février 1850.

Voici en quels termes le maréchal Bugeaux parle de M. Foucher, dans un rapport sur la situation de l'Algérie en 1847. « Je tiens que M. Foucher est un homme essentiellement l'Afrique; il a une ardeur, une activité, une énergie que l'on trouve bien rarement dans les fonctionnaires civils; il sait se dépouiller des ornements de robe pour suivre ce qui est utile et efficace. Voici également le jugement qu'en porte le maréchal de Saint-Arnaud, dans ses spirituelles lettres (t. II, p. 140). « Je rentre à Oran, pour y recevoir le directeur général M. Victor Foucher, le second personnage d'Algérie, et qui comprend très-bien l'Afrique ».

Les services rendus par ce magistrat à la cause de l'ordre pendant les mauvais jours de la révolution ont été souvent signalés par ses journaux de l'époque. Désigné pour la cour de Paris (le 26 février 1848), pour l'instruction contre les incroyables qui se livraient aux châteaux royaux et aux châteaux de fer, il se porta de sa personne sur le théâtre de ces épouvantables sinistres, et



soivent à  
coupables :

Après les  
dent de la ci  
dit successi  
Cherbourg,  
sur des por  
heureux da  
décrire, po  
difficultés d  
cette que pé  
sous-secré  
charge de li  
neurs de ce  
services se  
de chef du  
qu'il rempli  
seil municip  
par ordre «  
travaux de  
questions s  
teront comm  
sultier.

On doit à  
parmi lesqu  
tion de la  
Angleterre  
parlement  
modifiant «  
les statuts  
texte officiel  
accordé au.  
du compte  
1830, in-8°  
d'interpréti  
1834, in-8°;

mentaire des lois, des 25 mai et 11 avril 1838,  
relatives aux justices de paix et aux tribu-  
naux de première instance; Paris, 1839,  
in-8°. M. Foucher est le directeur de la Collec-  
tion des Lois civiles et criminelles des États  
modernes, dont dix volumes ont paru, savoir :  
*Code Penal général de l'empire d'Autriche*;  
Paris, 1833, in-8°; — *Code Criminel de l'em-  
pire du Brésil*; Paris, 1834, in-8°; — *Lois de  
la Procédure criminelle et Lois Pénales du  
royaume des Deux-Siciles*; Paris, 1836, in-8°;  
— *Code Civil de l'empire d'Autriche*; Paris,  
1837, in-8°; — *Code de Procédure civile du  
canton de Genève*; Paris, 1837, in-8°; — *Code  
de Commerce et de Procédure commerciale  
du royaume d'Espagne*; Paris, 1838, in-8°, —  
*Code de Commerce du royaume de Hollande*;  
Paris, 1839, in-8°; — *Code Civil de l'empire  
de Russie*; Paris, 1841, in-8°; — *Code Civil du  
royaume de Sardaigne*; Paris, 1844, 2 vol. in-8°. M. Foucher a mis au jour comme éditeur les  
*Assises du royaume de Jerusalem, textes  
français et italien, comparées entre elles ainsi  
qu'avec les lois des Francs, les Établisse-  
ments de saint Louis et le droit romain, etc.*;  
Paris, 1839 et ann. suiv., 3 livraisons in-8°; II

pilaine, il se signala à l'armée d'Espagne en 1810

temps le commandement de la 3<sup>e</sup> division militaire (Metz). Après la révolution de Février, il obtint successivement le commandement des 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> divisions (Paris et Lille). En 1850 il cessa d'être employé activement, fut admis à la retraite l'année suivante et placé dans le cadre de réserve. Un décret de l'empereur du 31 décembre 1852 lui conféra la dignité de sénateur. Le général Foucher est grand-officier de la Légion d'Honneur depuis le 2 décembre 1851.

SICARD.

*Annuaire militaires. — Documents particuliers.*

**FOUCHIER** (*Bertrand*), peintre hollandais, né à Berg-op-Zoom, le 10 février 1609, mort dans la même ville, en 1674. Placé par son père chez Antoine Van Dyck, il devint en peu de temps très-habile portraitiste. Il alla ensuite se perfectionner à Rome, et s'attacha de préférence aux ouvrages du Tintoret. De retour dans sa patrie, s'apercevant que la manière de ce peintre ne plaisait pas aux amateurs, il l'abandonna pour celle de Brauwer. Il exécuta en ce genre des tableaux encore estimés aujourd'hui.

Descamps. *Vies des Peintres hollandais*, t. 1<sup>er</sup>.

**FOUCHY** (*Grand-Jean DE*). Voyez GRAND-JEAN (*Jean-Paul*).

\* **FOUCQUÉ** (*Michel*), poète français, né à Sainte-Cécile-sur-Loir, dans les premières années du seizième siècle, mort sous le règne de Charles IX. La Croix du Maine lui donne le nom de *Fouque*, et Du Verdier ceux de *Phoque* et de *Fourque*. Il était vicaire perpétuel de Saint-Martin de Tours. On a de lui : *La Vie, Faits, Passion, Mort, Résurrection et Ascension de Notre-Seigneur Jésus-Christ*; Paris, 1574, in-8°. C'est un poème en vers de dix syllabes sur le texte des Évangiles. Plusieurs paraphrases de saint Jean Chrysostome, de Lactance, etc., etc., publiées à Tours en 1550, suivant Du Verdier, sont l'ouvrage de Michel Fouqué. La Croix du Maine lui attribue encore d'autres traductions poétiques du même genre. Elles sont restées inédites, et pour la plupart elles ont disparu. Nous pouvons cependant désigner parmi les manuscrits de La Vallière que possède aujourd'hui la Bibliothèque impériale, sous le numéro 159 : *Les Cantiques de Salomon translatez, en rime françoise, par Michel Phoque, martino-politain, poème dédié à Catherine, duchesse de Bretagne*.

B. HAURÉAU.

La Croix du Maine et Du Verdier, *Bibliothèques*. — B. Hauréau, *Hist. littér. du Maine*, t. III.

**FOUCQUET**. Voyez FOUCQUET (*Nicolas*).

**FOUGERET DE MONBRON**. Voy. MONBRON.

**FOUGEROLLES** (*François DE*), médecin français, né dans le Bourbonnais, vers 1560, mort vers 1620. Il étudia la médecine à Montpellier, et s'y fit recevoir médecin. Après avoir parcouru l'Allemagne et l'Italie, il s'établit à Lyon, puis à Grenoble, où il exerça son art jusqu'à la fin de sa vie. On a de lui une traduction du *Théâtre de la Nature* de Jean Bodin; Lyon, 1597, in-8°; — une traduction des *Vies des*

*Philosophes* de Diogène Laërce; L. in-8°; — *De Senum Affectibus praximum nonnullisque curandis Enarratio*; L. in-4°; — *Methodus in septem Aphorismorum libros ab Hippocrate observata, omnia sæculis inaudita*; Paris, 1612, in-4°.

*Biographie médicale.*

**FOUGEROUX DE BONDAROV** (*Auguste Denis*), physiologiste archéologue français, né à Paris, le 10 octobre 1732, mort le 23 décembre 1789. Neveu du célèbre Duhamel, il fut sous la direction de son oncle le goût des études scientifiques. Il parcourut l'Anjou et la Bretagne pour y examiner les carrières d'ardoise; et passa ensuite dans le royaume de Naples, où il fit de curieuses observations sur la solfatare et le jaune de Naples. A son retour il perdit son oncle, et devint par cette mort propriétaire d'un domaine étendu où Duhamel perfectionnait par la pratique ses nouvelles méthodes d'agriculture. Fougereux fut membre de l'Académie des Sciences. On a de lui : *Art de tirer des carrières la pierre d'ardoise, de la fendre et de la tailler*; Paris, 1762, in-fol.; — *Art de travailler les cuirs dorés ou argentés*; Paris, 1762, in-fol.; — *Art du Tonnelier*; Paris, 1763, in-fol.; — *Art du Coutelier en ouvrages communs*; Paris, 1772, in-fol. Ces quatre volumes font partie des *Descriptions des Arts et Métiers, faits ou approuvés par messieurs de l'Académie royale des Sciences*. Les autres ouvrages de Fougereux sont : *Mémoires sur la formation des os*; Paris, 1763, in-8°; — *Recherches sur les ruines d'Herculanum et sur les lumières qui peuvent en résulter, relativement à l'état présent des sciences et des arts, avec un traité sur la fabrication des mosaïques*; Paris, 1769, in-12; — *Observations faites sur les côtes de Normandie, avec Tillet*; Paris, 1773, in-4°; — un grand nombre de mémoires insérés dans le *Recueil de l'Académie des Sciences* de 1759 à 1788; — de nombreux articles dans l'*Encyclopédie* et dans les *Mémoires de la Société d'Agriculture*.

Chaudon et Delandine, *Dictionnaire universel*. — Quérard, *France littéraire*.

**FOU-HI**, empereur de Chine. L'empereur Fohi, ou Fohi, est le fondateur de l'ordre souverain de la Chine, environ 3,300 ans avant J.-C. C'est à lui qu'est attribuée l'institution du gouvernement, l'invention du feu, de la médecine et des arts les plus utiles à la société, tels que la culture des céréales, la construction des maisons, la cuisson des aliments, l'extraction du sel, le tissage, la chasse, etc. De son règne, la civilisation chinoise n'avait pas encore commencé. Le premier empereur de la dynastie de Fohi, ou Fohi, est le fondateur de la civilisation chinoise, et il est représenté par un diagramme, ou un tableau, qui est le symbole de la civilisation chinoise. Ce diagramme est composé de huit lignes, ou de huit traits, qui sont les bases de la civilisation chinoise.

leles, les r  
 sait rien c  
 chait aux  
 mais elles  
 qu'à nos  
 qui ont pu  
 la nature  
 toutes les  
 live le su  
 vince de  
 croit qu'il  
 successen  
 culture et

*Document*

# **FOU**

çais, né à  
 21 septem  
 il fut un j  
 fense de  
 aujourd'h  
 première  
*Créature*  
*mussemier*  
*Hexaples*  
*Cas de C*  
 plusieurs  
 on trouve

*Storcel*

# **FOU**

Bon et  
 château d  
 du Louvre  
 appelle e  
 le 5 août  
 le plus co  
 sur la ch  
*La Vene*  
*anser, se*  
*Paul*  
*et ches*  
*les et*

*thor, p*  
 res, 156  
 hime est  
 paction de  
 rent de m  
 l'ouvrage  
 seurs de  
 167) et l  
 dernière

*Jacques*  
*notes his*  
*graphique*  
 1811 gra  
 allemand  
 petit in fo  
 traduction

*Jacques*  
*du conte*  
 1811 par  
 1811

divisé en trois parties. La première comprend un seul livre, contenant les *Épîtres*, les *Épithaphes* et autres pièces de peu d'étendue. L'auteur donna à ce livre le titre modeste d'*Utrum*. La seconde partie (en deux livres) est intitulée *Neutrum*. Ce sont des vies de saints. Foulcoie s'y met en frais d'imagination : il prête gratuitement à ses personnages une foule de miracles. Dans la troisième partie (en sept livres), intitulée : *Utrumque de nuptiis Ecclesiae*, Foulcoie se propose de célébrer l'union de Jésus-Christ avec l'Eglise. Dans un sujet aussi grave, et qui se prêtait peu à la poésie, Foulcoie n'a su éviter ni l'exagération dans les idées ni la sécheresse dans le langage; sa versification est d'ailleurs barbare. Cependant, relativement à l'époque où il écrivait, Foulcoie peut être considéré comme un poète de talent. Sa réputation fut grande parmi ses contemporains, et s'étendit jusqu'en Italie. Divers fragments de cet ouvrage ont été imprimés dans les *Annales Benedict.* de Mabillon, dans l'*Histoire de l'Eglise de Meur* de dom Toussaint Duplessis, dans la *Bibliotheca Latina mediæ et infimæ ætatis* de Fabricius.

L'abbé Lebeuf, *Dissertations sur l'histoire de la ville de Paris*, t. II. — *Histoire littéraire de la France*, t. VIII, p. 113. — Dom Ceillier, *Histoire des Aut. sacr. et ecclési.*, t. XX, p. 595.

\* **FOULD (Achille)**, ministre d'État, né à Paris, le 17 novembre 1800. Fils d'un banquier israélite, il fut de bonne heure élevé dans la pratique des affaires commerciales et financières. Associé à son frère Benoit, il dirigea avec lui la maison de banque connue sous la raison Fould-Oppenheim. M. Achille Fould était déjà depuis plusieurs années membre et secrétaire du conseil général du département des Hautes-Pyrénées, lorsqu'en 1842 il fut élu député par le deuxième collège électoral de ce département. Il prit part à diverses discussions relatives aux budgets de l'État. Réélu en 1846, par les électeurs de l'arrondissement de Tarbes, il fut presque en même temps nommé président du conseil général des Hautes-Pyrénées. Ses fonctions législatives cessèrent à la révolution de Février. Le 17 septembre 1848 il fut élu représentant à l'Assemblée constituante, y siégea sur les bancs du parti de l'ordre, prit place dans le comité des finances, et fit partie du comité de la rue de Poitiers. En juillet 1849, à l'époque des élections partielles, M. Fould fut présenté comme candidat par l'Union électorale et admis à faire partie de l'Assemblée législative. Le 31 octobre suivant, il reçut des mains du président de la république le portefeuille des finances, en remplacement de M. Passy, démissionnaire. Il le conserva jusqu'au 24 janvier 1851, où un ministère transitoire vint remplacer celui du 9 janvier, qui se retira devant le vote de défiance de l'Assemblée. Le ministère de M. Fould fut marqué par le retrait du projet d'impôt sur le revenu, par le maintien de l'impôt des boissons, en même temps que

par la demande d'une enquête ; le mode de répartition de cet impôt ; les projets se rattachaient à la proposition de 1851, que le ministre présenta, en équilibre, moyennant la vente de 50 millions en forêts, et de 6 millions de domaines appartenant en grande partie à la famille des léans, et remplaçant les 60 millions que l'État espérait tirer de l'impôt sur le revenu. À l'administration de M. Fould le ministère du service des impôts, le crédit et une amélioration dans toutes les branches des services financiers qui firent monter la rente presque au pair. Rentré aux affaires le 10 avril 1851, il en sortit de nouveau le 26 octobre suivant pour reprendre le même portefeuille le 3 décembre. Démissionnaire le 23 janvier 1852, il fut élevé à la dignité de sénateur par décret du 26 du même mois, et nommé ministre d'État de la maison de l'empereur dans le mois de juillet suivant. *Sénat.*

*Biograp. des Membres du Sénat.* — *Galerie hist. et biographique des Membres du Sénat.*

**FOULERESSE (DE LA).** Voy. LA FOULERESSE.

**FOULIS (Robert et André)**, imprimeurs écossais, natifs de Glasgow, morts le premier en 1776, l'autre en 1774. On a peu de détails sur les commencements de ces industriels célèbres; on sait seulement que Robert commença à imprimer en 1740 et qu'un de ses premiers essais typographiques fut un *Démétrius de Phalère*, in-4°. Quatre ans plus tard il fit paraître son édition d'*Horace*, dont il exposa les épreuves dans le collège de Glasgow, en invitant les connaisseurs à signaler les incorrections et promettant une récompense à ceux qui rendraient à l'imprimeur ce service. Depuis, l'*Horace* de Robert Foulis fut souvent réimprimé à Glasgow. Les deux frères s'associèrent ensuite pour la publication de nombreux ouvrages classiques, que l'on remarque pour la beauté de l'exécution comme pour la correction des textes. Malgré ces importants travaux, qui leur valurent d'être comparés aux Aldes, les deux Foulis ne réussirent point dans leurs affaires, peut-être parce qu'ils n'épargnèrent aucun soin, aucune dépense pour rendre parfaites leurs œuvres. Parmi les éditions sorties de leurs presses, on peut citer : *Homère*; 4 vol. in-fol.; — *Hérodote*; 9 vol. in-12; — *Thucydide*; 8 vol. in-12; — *Xénophon*; 8 vol. in-12; — *Épictète*; in-12; — *Longin*; in-12; — *Cicéronis Opera*; 20 vol. in-12; — *Horace*; in-12 et in-4°; — *Virgile*; in-12; — *Tibulle et Propertius*; in-12; — *Cornélius Nepos*; 3 vol. in-12; — *Tacite*; 4 vol. in-12; — *Juvénal et Perse*; in-12; — *Lucrèce*; in-12, etc.

*Nichols, Biograp.* — *Lemoine, Hist. of Pri.*

**FOULLON ou FOULON (Abel)**, ecclésiastique, né à Loué (Maine), vers 1515, à Orléans, en 1563. Il était valet de Henri II. Falconnet assure qu'il fut en 1563

la charge de maître  
Paris, et sa mort  
vant La Croix du  
sonné par quelque  
ouvrage à pour le  
*de l'Holomètre*.  
langues; nous nou  
duction latine de l  
*Fabrica et usu,*  
*Abels Fullonio*  
in-fol. On lui doit  
en vers français;  
Goujet a marqué  
Foulon. Sur ses  
La Croix du Main  
ont existé.

La Croix du Maine,  
rean, *Hist litt. du A*

**FOULON** (Josep  
français, connu par  
en 1715, massacré  
remplit successive  
général des armées  
et de Broglie penda  
d'intendant de la  
le maréchal de B  
finances en 1771. Il  
renvoi de Necker le  
immédiatement ad  
sous les ordres de  
agir contre Paris.  
donnèrent par le  
M<sup>me</sup> Campan rapp  
deux mémoires po  
l'un conseillant la  
duc d'Orléans; l'a  
révolutionnaire en  
formes et les accor  
roi avant qu'elles h  
semble. Ses opinio  
désignaient aux fu  
brait ce mot odieu  
peuple. « Eh bien  
pain, elle mangera  
naissait son impopu  
nouvelle de la prise  
Viry, dans la propri  
Des paysans le reco  
dusirent le 22 juille  
Comme souvenir et  
qu'on lui attribuait,  
tonnière un bouqu  
botte de foin. Les é  
par les envoyes du  
dure secrètement a  
arrestation s'étant  
couverte d'une mu  
entendre des cris d  
inutilement de calin  
pulaire s'ébranla,  
salle des électeurs. L  
nationale, arriva au



raison : la sagesse, l'éloquence et les lettres con-  
 aux rois et aux gouvernants ;  
 plus on doit briller par l'éclat  
 la science. » C'était d'ailleurs  
 comme pour toute la France  
 et de repos. Les Normands,  
 en bride les Bretons, et  
 avaient mis ainsi à des ravages incessants.  
 ce qui était bon et beau (1),  
 l'industrie, l'agriculture,  
 le ravagé par des guerres

l'abondance succéda  
 y accourut

de la Saint-  
 Martin d'Iuver, Foulques, au sortir de la table  
 de communion, se trouva mal, et expira entre  
 les bras des clercs. Il fut enterré auprès de Foul-  
 dans

, alors appelée  
 Bourdigne et Huret ont confon-  
 a sous le nom  
 saint Odon,  
 qui, citée dès le treizième  
 siècle, est néanmoins supposée  
 les  
 Bénédictins.

Rart. Roger, p. 109-112. — Rodin, *Recherches hist. sur*  
*l'Anjou*. — Martenne,  
 Mabillon, *Act. Bened.*, t. VII, p. 161.  
 t. VI, p. 262-264. — *Gesta Consulum*

\* FOULQUES III, dit Nerra,  
 à Metz, le 22 mai 1040. C'est le  
 teur de la maison d'Anjou, qui  
 Ses

et en fait un des personnages remar-  
 quables du moyen âge. quinze  
 ans à la mort de Geoffroy Grisegonelle, son père  
 (987). L'Anjou, tel qu'il le recevait, morcelé  
 et en grande partie enclavé dans les posses-  
 sions des comtes de Blois et de Touraine, de Poi-  
 tiers, de Rennes, de Nantes, semblait un héri-  
 tage de difficile défense. Dès l'an 990 Foulques  
 fut aux  
 ressaisit  
 se porta

, cette ville,  
 vassal rebelle, fut soumis dans  
 Ambuse, et sa forteresse rasée. Une convocation  
 royale appela les principaux seigneurs à  
 Orléans. Foulques s'y rendit des premiers; il  
 se trouvait, ne pensant à mal, dans une cham-  
 bre secrète, quand, à travers une simple  
 cloison, il entendit le puissant duc de Bretagne.

(1) Totius bonitatis amor. *Gesta Consulum Ande-*  
*gavorum*

Conan I<sup>er</sup>, dire à son  
 Angers est à nous ;  
 sont partis. » Foulques,  
 prétexte un voyage à  
 suivi de  
 Bretons sont aux portes,  
 trouvent pour les recevoir.  
 fils de Conan tombant p  
 les

soldat  
 Franco  
 de pai  
 un pri

que son père.  
 cheval dans la mêl  
 tablit la victoire. C  
 Violent de son  
 le comte d'Anjou  
 raine, semant les cat  
 lita

châsses

puis,  
 les guer  
 (1003).  
 Il sautait avec ses  
 des bords  
 amollie pa

la vraie c  
 d'or aux infidèles. Pour don  
 sors, il fonda, sous l'invocation  
 nité et

L'archev  
 ; mais

qu'il avait en l'occ  
 lem, de dé  
 légat, qui  
 dale des évêques  
 nements de l'évêque de  
 mourut le frère de Foulq

lui do  
 historiens, même des  
 fort parmi ses prédéces  
 guerre à peine interr  
 illois. Assisté d'Herber  
 Mans, il entra en Touraine,  
 Candès, Chimon, Azai et

(1) Raoul Glaber.

## les moissons

Averti de tous  
 lats, il n'en  
 victoire de Po  
 au courage c  
 comte du Ma  
 lui laissa le  
 alternatives,  
 campait aux  
 de saumur (l  
 sant les moine  
 le château, g  
 le feu mis pa  
 le prince dév  
 testait par le  
 naire, de se  
 « Saint Floren  
 Angers un loq  
 La paix fut  
 abandonna de  
 velle conquêt  
 Après une  
 contre le com  
 tons, qui cette  
 laisse le gouv  
 son fils, et s'i  
 ville sainte, o  
 En passant pa  
 de Normandie  
 Tous deux s'  
 ou l'empereur  
 pagner jusqu'  
 lies par des  
 continuer leur  
 ques revint la  
 redout à recou  
 gouvernemen  
 dessaisir Ma  
 d'ailleurs sa  
 gorses de sa co  
 le chemin de  
 au cœur fier  
 travers les ru  
 au rou, foue  
 criant à chaq  
 traître, du pa  
 par Constanti  
 Metz, il y mo  
 ques jours Sa  
 un des cruetiè  
 suivant ses de  
 l'hum dans l'ég

Le nom de  
 Angou Quelqu  
 tache à sa leg  
 Cel autre Ces  
 niqu'ors, à la  
 les campagnes  
 C'est le grand  
 pou on des m

prisonnier. Foulques resta seul maître de l'Anjou (1068) et des quatre forteresses d'Angers, de Loches, de Tours et de Loudun, ces fleurons, comme il le dit lui-même, de la couronne des comtes (1); mais il perdit la Saintonge, que reconquit, grâce aux divisions fraternelles, Guillaume VIII, duc d'Aquitaine; en même temps il fut réduit à faire hommage du comté de Tours au comte de Blois et à céder le Gâtinais au roi de France. Libre au moins de ce côté, il se trouva assez fort pour tenir tête par deux fois au duc de Normandie, Guillaume, qui venait de conquérir l'Angleterre et qu'il obligea à faire la paix et à rendre La Flèche, dont il avait surpris le château. Actif dans sa jeunesse, Foulques, en atteignant l'âge viril, se livra aux débauches de la table, à la paresse, à l'amour des femmes; « aussi, dit le moine de Marmoutier, ni lui ni personne en son nom ne s'occupait plus de la justice; tout au contraire, en Anjou comme en Touraine, nombre de larrons s'élevèrent pour troubler par des rapines les voyages des marchands. »

Foulques, du vivant même de sa première femme, avait épousé Ermengarde, fille d'Archambault le Fort, seigneur de Bourbon (1070). Après quinze ans de mariage, il la répudia, sous prétexte de parenté, en réalité dans l'accès d'une passion nouvelle. Il venait de voir la fille de Simon de Montfort et d'Agnès d'Évreux, Bertrade, la plus belle fille de France, et, grâce à l'intervention de Robert de Normandie, il fut agréé comme époux. Il y avait à peine quatre ans que cette nouvelle union était accomplie, quand elle se rompit brusquement (1092). Bertrade quitta le comte d'Anjou pour l'amour adultère du roi de France. Une autre douleur de la vieillesse du Réchin fut la mort de son fils aîné Geoffroy Martel II, tué trahisonnellement au siège de Candé. Le fils que Foulques avait eu de Bertrade devint ainsi son héritier. Peut-être est-ce la cause qui ramena cette femme en Anjou. Elle y revint avec Philippe I<sup>er</sup>, son nouvel époux, et y fut traitée en reine (1096). Foulques retrouva tout son amour : il se tenait assis à ses pieds, sur un escabeau, avec tout le respect, dit Suger, d'un mortel pour une déesse. Il mourut quelque temps après, et fut enterré à Lévière, dans un faubourg d'Angers. Un incendie consuma vingt-trois ans plus tard et l'église et son tombeau.

Le règne de Foulques fut témoin d'événements qui marquent dans l'histoire. Urbain II prêcha la croisade, et, à son passage à Angers, consacra l'église de Saint-Nicolas (1096) : Foulques l'accompagna à Tours, et reçoit de ses mains la rose d'or, honneur réservé aux souverains. Robert d'Arbrissel parcourt l'Anjou, entraînant la foule sur ses pas et peuplant les déserts de tri-

bus pieuses; Béranger proteste sur le tertre d'Angers au nom de la raison humaine contre les mystères aveugles de la foi.

Foulques, qui a droit à une place dans l'histoire politique, en tient une aussi dans l'histoire littéraire. C'est un fait qui n'est pas commun chez un prince du onzième siècle que celui d'écrire et surtout d'écrire l'histoire. Foulques entreprit de raconter celle des comtes d'Anjou, et surtout le récit de sa propre vie. Malheureusement cette dernière partie, la plus précieuse, est perdue. Le fragment qui nous reste de ce travail n'est à proprement parler que le préambule de l'ouvrage. Foulques indique au début qu'il le commença vingt-huit ans après son avènement au comté d'Anjou, c'est-à-dire en 1096. Il laisse de côté l'histoire des quatre premiers comtes, dont le souvenir est déjà si loin de lui, qu'il ignore même le lieu de leur sépulture, et emprunte un récit rapide et sommaire à Geoffroy Grisegonnelle. Le fragment conservé est net, clair, précis, respirant la bonne foi et la vérité. Le texte, publié pour la première fois par d'Achery, t. X de son *Spicilege*, vient d'être réédité pour la Société de l'Histoire de France, dans la collection des *Chroniques d'Anjou*, par MM. Marchegay et Salmon.

Roger. — Rangcard. — *Chroniques d'Anjou*, par MM. Marchegay et Salmon. — *Ordre Vital*, t. III. — Martenne, *Ampliss. Coll.*, t. V, p. 1004. — Labbe, *Bibl. nova*, t. I, p. 276. — *Histoire littéraire*, t. IX, p. 201. — Dom Bouquet, t. XI-XII.

\* FOULQUES V, dit le jeune, comte d'Anjou, du Maine, de Touraine et roi de Jérusalem, fils de Foulques Réchin et de Bertrade, né en 1080, mort le 13 novembre 1142. En allant du vivant de son père recevoir l'investiture à la cour de France, il fut retenu en route par le comte de Poitiers, Guillaume, auprès duquel il remplissait alors la charge de grand-bouteiller. Il fallut que le roi intervint pour sa délivrance, et céder quelques places qu'enviait le comte depuis longtemps. Dès le début de son règne, Foulques fut forcé d'entrer en composition avec les bourgeois d'Angers : on ne sait d'ailleurs rien de plus sur cet événement (1109). En 1110 il battit contre son vassal de Doué, et hérita de son beau-père Helye, comte du Mans. En 1118, sollicité par Louis le Gros de fournir son contingent féodal contre les invasions anglaises, Foulques fit ses conditions, et demanda que la charge héréditaire de grand-sénéchal, concédée à Geoffroy Grisegonnelle, délaissée depuis par ses successeurs, lui fût solennellement confirmée. Il s'agissait de porter la bannière de France dans la bataille, de commander l'avant-garde au départ, l'arrière-garde au retour, d'administrer le palais, la justice royale, la signature des actes publics. Hugues de Cleers fut chargé de revendiquer ces droits, et le roi s'empressa de les reconnaître, à Marchenoir (Beauce). Guillaume de Garlande, alors grand-sénéchal, dut faire hommage de cette dignité à Foulques, et le roi, heureux d'avoir satisfait un tel vassal, ne put s'empêcher

(1) Quæ sunt capita honoris comitum Andegavorum (Fragmentum Regini).

de dire (1) : « Enfin, donc bien avec la cour rassemblant alors ses férier Alençon, et quel nant sur ses pas, battit ville l'armée anglaise et Le roi d'Angleterre, Hiance, lui envoya des une union plus intime. tier du trône d'Angleter du comte d'Anjou (11 bientôt cacher son veur huit ans plus tard, G de Foulques, en épous même Henri 1<sup>er</sup>, allait comte la couronne roy ainsi la maison d'Anjou rées (1127).

En 1119 le pape Callixte II vint à Foulques, d'Anjou, de la mort de la comtesse pour la Terre Sainte. L'évêque de Martigné, qui s'était en route avant l'embarquement, alla à guerroyer contre une troupe de cent chevaliers français, et l'assistance de sa part, il assigna sur ses terres de 30 livres pesant d'argent de Palestine un grand et prudent homme. A peine écrivit-il que deux chevaliers français de la part de Baudouin, roi de Jérusalem, et Mélisente, avec promptitude. Il se démit en faveur de son neveu dont il venait de célébrer les noces d'Anjou, duquel il repartit pour Jérusalem au printemps de 1120, où il vit débarquer au port de Jaffa le seigneur Frédéric. Il arriva suivi d'une grande suite et dans un appareil magnifique des rois. « Qu'on lui donne son armée », dit-il à son arrivée, Baudouin donna de dot les deux villes de Ptolemais, que Foulques avait eues, sans changer son nom étant mort le 21 mai 1120, couronne solennellement par l'église du Sepulchre, par le pape. Il lui fallut tout d'un coup les chrétiens et contre les musulmans de Bohemond à la tête. Pour les défendre il fit venir Raymond de Poitiers, comte de France, comme il l'avait fait couronner lointainement. Le roi oubliant l'ordre dans son pays.

1. Produktivität (kg/ha)  
 2. Ertragskoeffizient (kg/ha/ha)

Spolète. Ce prince fut proclamé roi à Langres ; mais, ne se voyant pas soutenu, il retourna en Italie. Foulques recourut alors à Arnolphe, roi de Germanie, et lui offrit la couronne de France ; mais sur ces entrefaites Eudes s'en saisit. Arnolphe reconnut le nouveau roi, et l'archevêque de Reims consentit à le sacrer le jour de Noël 888. Le peu de succès que Eudes obtint dans ses guerres contre les Normands détacha de lui ses partisans, et rendit la confiance à ses adversaires. Pendant une expédition que Eudes fit au delà de la Loire, ses ennemis profitèrent de son absence pour le détrôner. Foulques les rassembla à Reims, et avec leur assentiment il donna l'onction royale à Charles le Simple, le 28 janvier 893. Il s'ensuivit une guerre civile, peu meurtrière, car les prétendants n'avaient avec eux qu'un petit nombre de partisans, toujours prêts à les quitter, et ils cherchaient plutôt à s'éviter qu'à combattre. Après plusieurs campagnes, terminées presque sans effusion de sang, Charles le Simple dut abandonner la lutte en 896, et Foulques promit encore une fois obéissance à Eudes. Mais celui-ci étant mort le 1<sup>er</sup> janvier 898, les grands neustriens s'accordèrent à rendre le trône à Charles le Simple, qui fut pour la seconde fois couronné à Reims. Ce prince, en reconnaissance des services que Foulques lui avait rendus, le nomma chancelier de son royaume et lui donna l'abbaye de Saint-Vaast d'Arras. Baudouin, qui avait des prétentions à cette abbaye et qui depuis longtemps détestait Foulques, en fut très-irrité. L'archevêque de Reims crut se mettre à l'abri de son ressentiment en échangeant avec le comte Altmar l'abbaye de Saint-Vaast contre celle de Saint-Médard. Plus exaspéré que jamais, Baudouin fit assassiner Foulques par un de ses vassaux, nommé Winemar. Flodoard a conservé plusieurs extraits des lettres écrites par Foulques aux papes, aux évêques, aux abbés et aux princes. On y trouve des faits intéressants pour l'histoire du neuvième siècle.

*Annales F'edastini.* — Flodoard, *Hist. eccl. Remens.*, l. IV. — Baronius, *Annal. eccl.*, ad ann. 882, 888 et seq. — Dupin, *Biblioth. eccl.*, dixième siècle. — Dom Cellier, *Hist. des Auteurs sacr. et eccl.*, t. XIX, p. 403. — *Histoire littéraire de la France*, t. V.

**FOULQUES**, surnommé *le Grand*, historien religieux français, né dans la première partie du onzième siècle, mort en 1095. Il fut le trente-unième abbé de Corbie. Il assista en cette qualité au concile de Reims en 1049 et aux états généraux de Corbie en 1065. Il dut son surnom à des actions qui parurent grandes aux moines de Corbie, mais que la postérité a complètement oubliées. La plus memorable de ces grandes actions fut sa longue lutte pour les privilèges de son église contre deux évêques d'Amiens. Il présenta à ce sujet au pape Alexandre un mémoire, publié en partie par Mabillon, dans les *Annales Ordin. Bened.*, l. LXI. Il composa aussi un écrit pour revendiquer la vicomté de Corbie, qu'En-

guerrand, comte de Bovines, a l'abbaye. Cet ouvrage n'a pas été imprimé. — *Histoire littéraire de la France*, t. VIII, p.

**FOULQUES DE NEUILLY**, orateur français, né dans la seconde partie du dixième siècle et mort en 1201. Il est célèbre par la prédication de la quatrième croisade. « *Sarl Villebardouin, que mil et cent et quatre dis uit ans après l'incarnation Jhesu-Cristus Innocent l'apostole de Rome, Phelip de France, et Richart, roi d'Engleterre, saint homme en France qui ot nom Fou Nulli. Cis Nulli siet entre Laigni sur Paris. Il estoit prestre et tenoit la paroisse de Neuilly. Cis Foulques commença à parler de Seigneur par Franco et par les autres pais de France, et de nostre Sires fist maint espert miracle par son sermo. La renommée de cil saint homme ala tant que vint à l'apostole Innocent, et l'apostole li donna l'abbaye de Neuilly, et li donna qu'il sermonast de la croix par son autorité. Puis l'année 1196, Foulques exerça sa prédication ou au moins par l'impétuosité de ses prédications, un prodigieux empire sur les hommes. On racontait des conversions obtenues par son zèle dans ces classes. Il eut tout temps l'opinion publique repoussée, et surtout attaché à convertir les femmes et les filles de joie, et, après leur avoir abandonné leur métier, il mettait sa tâche à les réhabiliter aux yeux du monde. Il avait sollicité et obtenu d'Innocent III l'indulgence plénière en faveur de ceux qui seraient des courtisanes. Plusieurs d'entre elles mirent sous sa direction pour prêcher à Paris, puis dans les provinces soumises aux rois de France et d'Angleterre. En 1195, Foulques parla devant Richard Cœur de Lion. Il l'exhorta à se débarrasser au plus tôt de ses méchantes filles : « Superbe, Cupidité et Luxure, qui sont les prélatz de mes églises. » Mais le moment venu où Foulques devait abandonner ses fonctions morales pour se borner au texte de la Croisade de la Terre Sainte. La mort de son frère, l'avènement d'un jeune pape plein de génie, la nouvelle de la mort de Henri de Champagne, roi de Jérusalem, et du danger de la croisade enfermés dans Acre, ranimèrent la croisade. Ses nouvelles exhortations engagèrent un grand nombre de seigneurs à prendre la croix : mais le roi de France ne vit pas le résultat de la croisade. Déjà affaibli par l'âge, il revint à Neuilly, et y mourut, et l'église de son village a possédé son corps jusqu'à la fin du dernier siècle.*

— Villebardouin, *Histoire de la Conquête de Constantinople*, ch. 1. — Raynald, *Annal. eccl.*, t. XI, 1196. — Rigord, *Chronique de Saint-Denis*. —



*Histoire du D*  
*encyc de la P*

## FOULQUE

## FOUNG-T

mort en 960.  
dignités de l'  
quatre dynast  
930 à 960. Il  
la permission  
neuf *king* à l'  
riale. Cette éd  
l'empereur Ta  
planches de b  
C'est le plus  
primerie chin  
Duhaid, *Deaci*  
dans le *Journal*

## FOUNTAIN

né à Narford, c  
1753. Il fut ék  
et s'occupa p  
Il succéda à S  
de la monnaie  
lection de tabl  
*Numismata d*  
dans le *Thesa*

Nichols. *Liter*  
*graphical Dictio*

## FOURÉ (E

## MOTHE-FOURÉ

## FOURÉRE

benédicte de l  
à Châteauroux  
vembre 1709.  
et prononça se  
Augustin de  
qu'il eut termin  
supérieurs au n  
ri e pour v ense  
ulation d'un  
le grec, dont il  
de Constantino  
pour refuter l'oq  
que l'Eglise gr  
sur les points  
surtout en ce  
Cet ouvrage fu  
Fouquere, qui p  
le titre de *L*  
*ropolitani sup*  
*reale imprim*  
traduction paru  
Actes du concil  
année que parn  
et pour la mém  
traduction fut s  
*pr senta unq*  
Paris, 1676. m  
n'étaient pas les  
du douzième  
Antoine Arnaud  
refit. Il en re su  
une seconde édit

prompte fuite, à la colère de ce terrible souverain, qui ne permettait guère qu'on le trompât impunément. De pareils moyens étaient acceptés dans la politique de l'époque, et les serviteurs du prince ne croyaient nullement se déshonorer en les employant. Le zèle de Fouquet fut récompensé par le collier de Saint-Michel, la charge de contrôleur général des postes et celle de lieutenant général du roi en Anjou. On assure qu'il travailla à la paix de Vervins. En 1603, il contribua par son influence au rétablissement des Jésuites, et obtint pour eux l'institution, aux frais du roi, d'un collège à La Flèche, sa ville natale, dont il était gouverneur. Fouquet eut trois enfants : Guillaume Fouquet, évêque d'Angers, mort à trente-cinq ans, avec la réputation d'un prélat pieux et appliqué aux affaires de son diocèse; René, marquis de La Varrenne; et Catherine, mariée au comte de Vertus, dont la fille, renommée pour sa beauté, épousa Hercule de Rohan, duc de Montbazou. A. G.

Le Duchat, *Notes sur la Confession de Sancy*. — Palma Cayet, *Chronologie normande*. — Mézeray, *Abregé chronologique de l'histoire de France*. — L'Étoile, *Journal de Henri IV*. — Sully, *Économies royales*. — Moréri, *Grand Dict. hist.* — P. Anselme, *Histoire généalogique des Grands-Officiers de la Couronne*.

**FOUQUET** ou **FOUCQUET** (François), vicomte de Vaux, magistrat français, était né en 1587, et mourut le 22 avril 1640. Suivant d'Auvigny, il descendait d'une ancienne famille de chevaliers qui avaient suivi le métier des armes jusqu'au règne de Henri III. Ce prince engagea l'aïeul de François Fouquet à entrer dans le parlement de Paris, en même temps qu'il plaçait son frère dans celui de Rennes. M. Sainte-Beuve (1) dit que le père du surintendant Nicolas Fouquet était un riche armateur breton, que Richelieu avait fait entrer dans le conseil de la marine et du commerce. L'épithète de François Fouquet, rapportée par Piganiol de La Force, l'appelle « messire François Fouquet, chevalier, conseiller du roi ordinaire dans tous ses conseils, fils de messire François Fouquet, conseiller au parlement de Paris, » et ajoute qu'après avoir passé par les charges de conseiller audit parlement et de maître des requêtes ordinaire de son hôtel, il fut nommé pour ambassadeur du roi vers les Suisses, et puis retenu pour être employé aux plus secrètes et plus importantes affaires de l'État. Moréri nous apprend que pour sa rare probité et grande capacité, il était très-estimé du roi Louis XIII et du cardinal de Richelieu. Il avait épousé Marie, fille de Gilles de Maupeou, seigneur d'Ablèges, conseiller d'État, intendant et contrôleur général des finances, née en 1590, morte en 1681, dont il eut douze enfants, entre autres le célèbre surintendant des finances Nicolas Fouquet. « Elle ne s'étoit point élevée de la fortune de son fils, dit l'abbé de Choisy, toujours occupée de la

prière et du soin des pauvres. » Quand La Force, valet de chambre du surintendant, lui eut annoncé l'arrestation de son fils à Nantes, se prosterna à ses genoux, et dit : « Je vous remercie.

Je vous ai toujours demandé son chemin. » D'une piété exempte de vanité et d'une charité extrême, elle distribuait aux pauvres l'argent et des remèdes qu'elle composait même. On lui doit un *Recueil de Remèdes faciles et domestiques*, 2 vol. in-12, 1665, réimprimé sous le même titre, et plusieurs fois depuis, avec des additions.

L. LOCVER.

D'Auvigny, *Les Vies des hommes illustres de France*. — Abbé de Cholsy, *Mémoires pour servir à l'histoire de Louis XIV*. — Piganiol de La Force, *Description de Paris*.

**FOUQUET** ou **FOUCQUET** (Nicolas), vicomte de MELUN et de VAUX, marquis de BRULISLE, célèbre surintendant des finances, fils du précédent, naquit en 1615, à Paris, et mourut, à ce qu'on croit, dans la forteresse de Pignerol, le 23 mars 1680. Il donna des marques de son esprit et de son habileté dès sa première jeunesse, selon Moréri. Fait maître des requêtes à l'âge de vingt ans, il acheta, en 1650, la charge de procureur général au parlement de Paris, et dans cette place importante il rendit de grands services à la reine mère et au cardinal Mazarin. Celui-ci l'en récompensa en le faisant nommer avec Servien surintendant des finances, en 1653. « Tous deux, dit d'Auvigny, jouissoient pour cette partie d'un pouvoir égal; mais la charge de procureur général que M. Fouquet conservait lui donnoit plus de crédit, et son caractère généreux le lui faisant employer en toute occasion, tantôt pour l'État en général, souvent pour le cardinal Mazarin en particulier, à qui il rendoit personnellement les services les plus essentiels; comme on le voit par plusieurs lettres de la main de ce ministre, il jouissoit de sa confiance, excitée par le besoin, de sorte qu'avec un collègue d'un grand mérite il étoit regardé comme seul surintendant des finances. »

Cette place, selon le même biographe, étoit alors plus pénible qu'honorable. Non-seulement il ne restait rien dans l'épargne; mais l'État étoit considérablement endetté. Pour répondre à la multitude des besoins de l'État et à ceux du cardinal, Fouquet emprunta des sommes immenses sur son crédit, vendit une partie de son bien et celui de sa femme, et se trouva par ces moyens ruineux mis à même de fournir aux frais de la cour et des armées. Selon d'autres, Fouquet s'enrichissait par des pots-de-vin et en acceptant des traitants, en payement d'une partie de leurs marchés, des papiers décriés; papiers publics presque sans valeur, et qu'il recevait au pair pour le compte de l'État.

Aux habitudes du grand monde, Fouquet joignait une certaine facilité de travail. Ses vices étoient étendus, et l'on assure qu'il eut l'idée

(1) *Causeries du lundi*, 12 janvier 1832 : le surintendant Fouquet.

des encouragements  
l'industrie et  
ont fait la  
du génie,  
ndeur d'amour  
rtoit cette di-  
dire que s'il  
as ami de o-  
heureux. »  
soin extrême  
irent à la p-  
ant avança à  
rouver l'ar-  
après le m-  
ouilla avec le  
ur que le ci-  
'il lui devait  
l'éclat ne po-  
euple contri-  
ial était ab-  
du surintend-  
se serait dès  
'eût été prot-  
'néral au par-  
rience avec  
enait la défe-  
occasion fi-  
les prérogati-  
e Mazarin n-  
extremité, l-  
onduite pou-  
al s'il tentait  
uve dans se-  
, servit de ha-  
ant, le sur-  
, partisans,  
Depuis 1655  
et après la 1-  
1659, alors s-  
aine de Maz-  
des amis et  
sans le nom-  
t Mazar n s'e-  
; Fouquet a  
place de s-  
une flotte su-  
Croqui, gen-  
vait pour ge-  
es dans l'arr-  
né par d'etre-  
ramont, le  
t et la com-  
intérêts, ain-  
r de la rein-  
avait achet-  
cesse, et il t-  
l s'étant atta-  
s par ses ge-  
don l'expres-  
Versailles.  
uis XIV, Le-  
r peintre,

bien que ses manières soumises firent presque oublier à Fouquet les démêlés qu'ils avaient eus ensemble du temps du cardinal. « Dans le même temps, dit Choisy, le roi ne parloit que de M. le surintendant, l'envoioit chercher à tous momens, decidoit une infinité de petites choses par son avis, sans consulter ses autres ministres, lui accordoit toutes les grâces qu'il demandoit, et venoit de recevoir, avec des distinctions particulières, l'évêque d'Agde, son frère, pour maître de l'Oratoire. » Colbert faisait valoir tout cela, et Fouquet lui ayant dit qu'il donnerait sa vie pour le roi, Colbert lui rappela qu'il n'y avait rien à l'épargne, c'est-à-dire au trésor, et lui suggéra l'idée de faire au prince qu'il servait le cadeau du prix d'une charge qu'il ne pouvait guère remplir. Le roi devait lui savoir gré d'un tel sacrifice, et ne manquait pas de l'en récompenser. Fouquet, se croyant assuré de l'esprit du prince, dit bientôt à Colbert qu'il avait envie de vendre sa charge pour en donner le prix au roi. « Ce fut alors, dit Choisy, que Colbert se jeta dans des acclamations; et Fouquet, enivré de la belle action qu'il croioit faire, alla sur-le-champ le dire au roi, qui le remercia, et accepta l'offre sans balancer, en lui cachant le véritable sujet de sa joie. Le roi, dès le même soir, ne manqua pas de dire à Colbert : Tout va bien, il s'enferme de lui-même; il est venu dire qu'il porteroit à l'épargne tout l'argent de sa charge. »

Cette négociation dura jusqu'au mois d'août, et dès que Fouquet eut vendu sa charge à M. de Harlai, et qu'il eut fait porter un million à Vincennes, où le roi le voulut avoir pour des dépenses secrètes, les rôles changèrent. Le roi redoubla ses caresses; mais Colbert, qui s'était contraint pendant quelque temps, ne le ménagait plus, et ne garda plus de mesures avec un homme qu'il voulait et qu'il croyait pouvoir pousser à bout. Louis XIV n'osa pas faire arrêter Fouquet à Paris. On lui supposait un parti puissant. Il l'engagea à lui donner une fête dans sa belle maison de Vaux, « résolu, dit Choisy, de le faire arrêter au milieu des hautbois et des violons, dans un lieu qui se pouvoit dire une preuve parlante de la dissipation des finances ». Mais, avant de préparer l'exécution de ce projet, Louis XIV n'avait pu s'empêcher d'en faire confidence à la reine mère, qui lui avait dit tant de raisons pour l'en empêcher qu'il avait consenti à remettre la partie à une autre occasion. La reine mère avait quelque peine à abandonner Fouquet, soit qu'elle connût mieux que personne qu'il n'était pas seul coupable, soit, comme le pense Choisy, qu'elle fût persuadée que Colbert, plus rustique, lui laisserait encore moins de crédit. D'après d'Auigny, on fit agir sur elle les supérieures de deux couvents où elle alloit souvent; selon Choisy, la vieille duchesse de Chevreuse la gagna dans une fête qu'elle donna exprès. En tout cas ce fut

d'accord avec la reine mère que Fouquet fut plus tard arrêté.

Quoique l'arrestation du surintendant fût remise à une autre époque, « le roi ne put pas s'empêcher, dit Choisy, d'aller à la fête; tout étoit prêt pour le recevoir. On dressa, pour la première fois, *Les Fêtes de Molière*, avec des ballets et des récits tragiques dans les intermèdes. Le théâtre étoit dressé dans le jardin, et la décoration étoit de fontaines véritables et de véritables jets d'eau; et il y eut ensuite un feu d'artifice, où l'on dansa jusqu'à trois heures. Les courtisans, qui prennent garde à tout, remarquèrent que dans tous les plafonds, dans tous les ornemens d'architecture on voyoit le portrait de M. le surintendant. C'étoit un jeu de mots sur ses armes) qui montoit sur un arc, et sur ces paroles : *Quo non ascendam?* (Où irai-je point? Mais ils n'ont remarqué depuis sa disgrâce qu'on y voyoit aussi des serpents et des couleuvres qui sifflaient l'écarquill. » La couleuvre étoit l'emblème du duc de Colbert. Selon Voltaire, le palais de Vaux avoit coûté dix-huit millions à Fouquet. « Il avoit, dit cet historien, fait bâtir deux fois, et acheté trois hameaux; le terrain fut enfermé dans ces jardins inplantés en partie par Le Nôtre, et regardés comme les plus beaux de l'Europe. Il étoit si grand qu'il s'en fallait beaucoup que Saint-Germain, Fontainebleau, les seules maisons de plaisance habitées par le roi, approchassent de lui. Louis XIV le sentit, et en fut effrayé. L'ambition de la devise de Fouquet ne s'arrêta pas à l'apaiser.

De tous côtés cependant Fouquet recevoit de sa défaveur. Un billet de madame du Bellierre l'avait informé qu'on devoit l'arrêter au milieu des fêtes de Vaux, mais que la reine s'y étoit opposée. Gourville, son ami, lui dit que le roi, piqué de la débauche de Vaux, n'avait pu s'empêcher de dire à la reine mère : « Ah, madame! est-ce que nous ne ferons pas rendre gorge à tous ces gens? » Enfin, dans un conseil, il vit le roi proposer de révoquer les ordonnances de comptant que les intendants donnaient sous prétexte de dépenses secrètes, ce qui lui fit échapper cette réflexion : Je ne suis donc plus rien? Il se sentit humilié. Le moment, ajoute Choisy, qu'il venoit de commettre une sottise, et tâcha de la réparer en disant qu'il falloit donc trouver d'autres momens de dépenses secrètes de l'Etat, et le roi ne pouvoit rien. » Cette scène se passait à Fontainebleau. Le roi partit pour Nantes quelques jours après, donnant pour prétexte à ce voyage la nécessité de surveiller les états de Bretagne. Fouquet croyoit s'être mis à couvert en montrant son cœur au roi et lui parlant avec franchise. Mais il étoit trop tard. Le roi étoit ordinaire, et lui fit plus de caresses.

Arrivé à Nantes le 1<sup>er</sup> septembre, Louvois le fit loger au château. Fouquet fit marquer à l'autre bout de la ville. « On a son château à Choisy, qu'il y avait dans cette maison quelque chose sous terre qui se rendoit à la mer, qu'il songeoit à se sauver à Belle-Isle qu'on vint pour l'arrêter. » Il était à Fontainebleau avec la fièvre; la fatigue du voyage en redoubla les accès. Le 5 au matin, le roi avait ses mousquetaires sous prétexte d'aller à la messe. Ses gardes étaient partis pour se faire l'exercice. Le conseil se tint à l'ordinaire, quel qu'il fût, au point de croire que ces mesures étaient prises contre Colb. Colb lui demanda encore quatre-vingt-dix mille pour distribuer aux officiers de la marine. Tellier sortit du conseil le premier, et la main de Boucherat l'ordre d'aller chercher les sceaux chez le surintendant. Fouquet se tourna vers d'Artagnan, capitaine lieutenant de mousquetaires, aposté pour l'arrêter, le regarda d'un air de défi, mais il courut après lui, et le rattrapa à la place de l'église. « Monsieur, je vous y va par ordre du roi, » lui dit-il. Fouquet, étonné, et lui répondit seulement : « monsieur d'Artagnan, est-ce bien à moi qu'il s'agit ? — Oui, monsieur, reprit d'Artagnan. » Et sans plus de discours le fit monter dans un carrosse entouré de cent mousquetaires, et le conduisit au château d'Angers.

Fouquet accepta sa disgrâce avec beaucoup de fermeté, il ne proféra aucune plainte, aperçu un de ses domestiques, il lui dit : « Adieu, au roi dans Belle-Isle. » Fouquet était déjà sur cette place avec les cent gardes. Il n'y eut aucune résistance. Le commandant y fut mis au nom du roi. Il écrivit aussitôt à sa mère les détails de sa captivité.

Dans ses *Mémoires et instructions*, Louis XIV, revenant sur l'arrestation de Fouquet, s'exprime ainsi : « La vue de son état et les insolentes acquisitions qu'il avoit faites, me firent voir que cet homme avoit un esprit de dérèglement de son ambition, et la calomnie générale de tous mes peuples, et que sans cesse justice contre lui. Mais le rendoit plus coupable envers moi. Je ne pouvois pas lui pardonner la honte que je lui avois faite en le retenant dans mes prisons, et que j'avois prise une nouvelle espérance de le voir devenir plus sage, et plus adroit. Mais que s'il pouvoit pratiquer, je ne pouvois pas sans reconnaître sa mauvaise conduite, et ne pouvois pas lui pardonner de continuer ses pensées excessives, de fortifier des palais, de former des cabanets, de mettre sous le nom de ses amis de nombreux, qu'il leur achetoit à mes



bien que ses manières soumises firent presque oublier à Fouquet les démêlés qu'ils avaient eus ensemble du temps du cardinal. « Dans le même temps, dit Choisy, le roi ne parloit que de M. le surintendant, l'envoïoit chercher à tous momens, décidait une infinité de petites choses par son avis, sans consulter ses autres ministres, lui accordoit toutes les grâces qu'il demandoit, et venoit de recevoir, avec des distinctions particulières, l'évêque d'Agde, son frère, pour maître de l'Oratoire. » Colbert faisait valoir tout cela, et Fouquet lui ayant dit qu'il donnerait sa vie pour le roi, Colbert lui rappela qu'il n'y avait rien à l'épargne, c'est-à-dire au trésor, et lui suggéra l'idée de faire au prince qu'il servait le cadeau du prix d'une charge qu'il ne pouvait guère remplir. Le roi devait lui savoir gré d'un tel sacrifice, et ne manquerait pas de l'en récompenser. Fouquet, se croyant assuré de l'esprit du prince, dit bientôt à Colbert qu'il avait envie de vendre sa charge pour en donner le prix au roi. « Ce fut alors, dit Choisy, que Colbert se jeta dans des acclamations; et Fouquet, enivré de la belle action qu'il croioit faire, alla sur-le-champ le dire au roi, qui le remercia, et accepta l'offre sans balancer, en lui cachant le véritable sujet de sa joie. Le roi, dès le même soir, ne manqua pas de dire à Colbert : Tout va bien, il s'enferme de lui-même; il est venu dire qu'il porteroit à l'épargne tout l'argent de sa charge. »

Cette négociation dura jusqu'au mois d'août, et dès que Fouquet eut vendu sa charge à M. de Harlai, et qu'il eut fait porter un million à Vincennes, où le roi le voulut avoir pour des dépenses secrètes, les rôles changèrent. Le roi redoubla ses caresses; mais Colbert, qui s'était contraint pendant quelque temps, ne le ménagea plus, et ne garda plus de mesures avec un homme qu'il vouloit et qu'il croyait pouvoir pousser à bout. Louis XIV n'osa pas faire arrêter Fouquet à Paris. On lui supposait un parti puissant. Il l'engagea à lui donner une fête dans sa belle maison de Vaux, « résolu, dit Choisy, de le faire arrêter au milieu des hautbois et des violons, dans un lieu qui se pouvoit dire une preuve parlante de la dissipation des finances ». Mais, avant de préparer l'exécution de ce projet, Louis XIV n'avait pu s'empêcher d'en faire confidence à la reine mère, qui lui avait dit tant de raisons pour l'en empêcher qu'il avait consenti à remettre la partie à une autre occasion. La reine mère avait quelque peine à abandonner Fouquet, soit qu'elle connût mieux que personne qu'il n'était pas seul coupable, soit, comme le pense Choisy, qu'elle fût persuadée que Colbert, plus rustique, lui laisserait encore moins de crédit. D'après d'Auigny, on fit agir sur elle les supérieures de deux couvents où elle alloit souvent; selon Choisy, la vieille duchesse de Chevreuse la gagna dans une fête qu'elle donna exprès. En tout cas ce fut

d'accord avec la reine mère que Fouquet fut plus tard arrêté.

Quoique l'arrestation du surintendant fût remise à une autre époque, « le roi ne put pas s'empêcher, dit Choisy, d'aller à Vaux tout étoit prêt pour le recevoir. On y senta, pour la première fois, *Les Fâcheux* de Molière, avec des ballets et des récits de ballet dans les intermèdes. Le théâtre étoit dressé dans le jardin, et la décoration étoit de fontaines véritables et de véritables gers; et il y eut ensuite un feu d'artifice et un bal, où l'on dansa jusqu'à trois heures du soir. Les courtisans, qui prennent garde à tout, remarquèrent que dans tous les plafonds et dans tous les ornemens d'architecture on voyoit la devise de M. le surintendant. C'étoit un écu sur lequel étoient ses armes) qui montoit sur un arbre et disoit ces paroles : *Quo non ascendam?* On me dira : *Je monterai point.* Mais ils n'ont remarqué que depuis sa disgrâce qu'on y voyoit aussi parler des serpents et des couleuvres qui suffisoient à l'écureuil. » La couleuvre étoit l'emblème de Colbert. Selon Voltaire, le palais de Vaux avoit coûté dix-huit millions à Fouquet. « Il avoit, dit cet historien, bâti deux fois, et acheté trois hameaux, et le terrain fut enfermé dans ces jardins immenses plantés en partie par Le Nôtre, et regardés comme les plus beaux de l'Europe. Il est évident qu'il s'en fallait beaucoup que Saint-Germain, Fontainebleau, les seules maisons de plaisance habitées par le roi, approchassent de la beauté de Vaux. Louis XIV le sentit, et en fut irrité. L'ambition de la devise de Fouquet ne servit qu'à l'apaiser. »

De tous côtés cependant Fouquet recevoit de sa défaveur. Un billet de madame du Plessis Bellierre l'avait informé qu'on devoit l'arrêter au milieu des fêtes de Vaux, mais que la reine mère s'y étoit opposée. Gourville, son ami, lui dit que le roi, piqué de la beauté de Vaux, n'avoit pu s'empêcher de dire à la reine mère : « Ah, madame! est-ce que nous ne ferons pas rendre gorge à tous ces gens-là? » Enfin, dans un conseil, il vit le roi proposer de abolir les ordonnances de comptant que les intendants donnaient sous prétexte de dépenses secrètes, ce qui lui fit échapper cette exclamation : *Je ne suis donc plus rien?* Il sentit le moment, ajoute Choisy, qu'il venoit de commettre une sottise, et tâcha de la réparer en disant qu'il falloit donc trouver d'autres moyens de couvrir les dépenses secrètes de l'Etat, et le roi dit qu'il y pourvoiroit. » Cette scène se passoit à Fontainebleau. Le roi partit pour Nantes quatre jours après, donnant pour prétexte à ce voyage la nécessité de surveiller les états de Bretagne. Fouquet croyoit s'être mis à couvert en montrant son cœur au roi et lui parlant avec franchise. Mais il étoit trop tard. Le roi dissimula son ressentiment, et lui fit plus de caresses qu'il

Arrivé à Nantes le 1<sup>er</sup> septembre, Louis XIV alla loger au château. Fouquet fit marquer son logis à l'autre bout de la ville. « On a sçu depuis, dit Choisy, qu'il y avoit dans cette maison un aqueduc sous terre qui se rendoit à la rivière, et qu'il songeoit à se sauver à Belle-Isle, en cas qu'on vint pour l'arrêter. » Il était parti de Fontainebleau avec la fièvre; la fatigue du voyage en redoubla les accès. Cependant, Louis XIV lui fit donner l'ordre de se trouver au conseil le 5 au matin. Le roi avait rassemblé les mousquetaires sous prétexte d'aller à la chasse. Ses gardes étaient partis pour se rendre à l'exercice. Le conseil se tint à l'ordinaire. Fouquet s'aveuglait au point de croire que toutes ces mesures étaient prises contre Colbert. Le roi lui demanda encore quatre-vingt-dix mille livres pour distribuer aux officiers de la marine. Le Tellier sortit du conseil le premier, et mit dans la main de Boucherat l'ordre d'aller poser les scelles chez le surintendant. Fouquet sortit à son tour : d'Artagnan, capitaine lieutenant des mousquetaires, aposté pour l'arrêter, le manqua d'abord; mais il courut après lui, et le rattrapa sur la place de l'église. « Monsieur, je vous arrête par ordre du roi, » lui dit-il. Fouquet ne parut point étonné, et lui répondit seulement : « Mais, monsieur d'Artagnan, est-ce bien à moi que vous en voulez ? — Oui, monsieur, reprit d'Artagnan. » Et sans plus de discours le fit monter dans un carrosse entouré de cent mousquetaires, et le conduisit au château d'Angers.

Fouquet accepta sa disgrâce avec beaucoup de fermeté; il ne proféra aucune plainte, et, ayant aperçu un de ses domestiques, il lui dit : « Qu'on obéisse au roi dans Belle-Isle. » Fourille marchait déjà sur cette place avec les compagnies des gardes. Il n'y eut aucune résistance, et un commandant y fut mis au nom du roi. Louis XIV écrivit aussitôt à sa mère les détails de l'affaire.

Dans ses *Memoires et instructions pour le Dauphin*, Louis XIV, revenant sur l'arrestation de Fouquet, s'exprime ainsi : « La vue des vastes établissemens que cet homme avoit projetés et les insolentes acquisitions qu'il avoit faites ne pouvoient manquer qu'elles ne convainquissent mon esprit du dérèglement de son ambition, et la calamité générale de tous mes peuples sollicitoit sans cesse justice contre lui. Mais ce qui le rendoit plus coupable envers moi étoit que, bien loin de profiter de la bonté que je lui avois témoignée en le retenant dans mes conseils, il en avoit pris une nouvelle espérance de me tromper, et bien loin d'en devenir plus sage, tâchoit seulement d'en devenir plus adroit. Mais, quelque artifice qu'il pût pratiquer, je ne fus pas longtemps sans reconnaître sa mauvaise foi; car il ne pouvoit s'empêcher de continuer ses dépenses excessives, de fortifier des places, d'orner des palais, de former des cabales, et de mettre sous le nom de ses amis des charges importantes qu'il leur achetoit à mes dépens,

dans l'espoir de se rendre bientôt l'arbitre souverain de l'État. »

Mais ce n'était pas là seulement ce que Louis XIV avoit à reprocher au surintendant. « Il avoit encore le défaut, dit Choisy, d'être insolent, et, si je l'ose dire, insatiable sur le chapitre des dames. Il attaquoit hardiment tout ce qui lui paroissoit aimable, persuadé que le mérite soutenu de l'argent vient à bout de tout. Il osa lever les yeux jusqu'à M<sup>lle</sup> de La Vallière (voyez ce nom); mais il s'aperçut que la place étoit prise, et voulant se justifier auprès d'elle et de son amant secret, il se donna la mission de confident; et, l'ayant mise à un coin dans l'antichambre de Madame, il lui vouloit dire que le roi étoit le plus grand prince du monde, le mieux fait, et autres mêmes propos; mais la demoiselle, fière du secret de son cœur, coupa court, et dès le soir s'en plaignit au prince, qui n'en fit pas semblant et ne l'oublia pas. Madame du Plessis-Bellierre, amie de Fouquet, l'avoit aussi attaquée en lui disant que M. le surintendant avoit vingt mille pistoles à son service; et sans se fâcher elle lui avoit répondu que vingt millions ne lui feroient pas faire un faux pas; ce qui avoit fort étonné la bonne confidente, peu accoutumée à de pareilles reponses. »

Par ordre du roi, Vouldi, gentilhomme ordinaire, était parti en poste pour aller mettre les scellés dans les maisons de Fouquet à Paris, à Saint-Mandé et à Vaux. Il n'arriva que douze heures après un valet de chambre du surintendant qui tenait les relais de son maître et qui apporta la nouvelle de son arrestation à Paris. L'abbé Fouquet était d'avis de mettre le feu à la maison de Saint-Mandé et d'anéantir par là tous les papiers qui pouvaient faire tort à son frère. Madame du Plessis-Bellierre s'y opposa, et dit que ce serait le perdre absolument, qu'on ne le condamnerait pas sans l'entendre; qu'on n'avait rien à lui reprocher depuis que le roi gouvernait par lui-même, et que pour le temps précédent il n'avait rien fait que par l'ordre du cardinal. Pendant que l'abbé Fouquet disputait avec madame Duplessis Bellierre, sans rien résoudre, Vouldi arriva, et des officiers de justice mirent les scellés partout chez le surintendant. Des commissaires furent nommés pour dresser inventaire de ses papiers, que le roi voulut examiner lui-même. Une cassette trouvée à Saint-Mandé contenait des lettres de presque toutes les femmes de la cour; car, « peu de personnes de la cour, selon madame de Motteville, furent exemptes d'avoir été sacrifier à ce veau d'or ». Le roi ne voulut pas que ces tendres correspondances figurassent dans l'inventaire des papiers du surintendant. Suivant un fragment des mémoires manuscrits de Bussy-Rabutin, cité par M. de Monmerqué, Le Tellier avait vu seul avec le roi les lettres qui étaient dans la cassette. Madame de Motteville dit que « le roi et la reine sa mère, les ayant toutes lues, y virent des choses qui firent tort à beaucoup de

personnes. » Le surintendant nia pourtant plus tard, avec une énergique et noble indignation, avoir rien reçu ni rien écrit de semblable à certaines lettres qu'on lui attribuait. Cependant, les copies de ces lettres, vraies ou supposées, se multiplièrent beaucoup. « Par ces lettres, dit madame de Motteville, on vit qu'il y avoit des femmes et des filles qui passaient pour sages et honnêtes qui ne l'étoient pas. Il y en eut même de celles-là qui souffrirent pour lui, et qui firent voir que ce ne sont pas toujours les plus aimables, les plus jeunes ni les plus galants qui ont les meilleures fortunes, et que c'est avec raison que les poètes ont feint la fable de Danaé et de la pluie d'or. » Parmi ces lettres de la fameuse cassette, il y en avoit de madame de Sévigné (*voyez ce nom*); mais celles-ci n'étaient du moins que d'une amie. Les papiers de Fouquet révélèrent sans doute à Louis XIV des secrets plus importants que des intrigues amoureuses; c'est l'opinion de l'auteur des *Mémoires touchant la vie et les écrits de madame de Sévigné*. « Le procès de Fouquet exerça la plus haute influence sur tout le règne de Louis XIV, dit le baron Walckenaër. Les papiers saisis chez le surintendant furent portés directement au roi, qui les examina lui-même, connut ainsi les ennemis cachés de son gouvernement, les secrets des plus puissantes familles et les intrigues ourdies à l'entour du trône. L'arrestation de Fouquet ne fut donc pas seulement une disgrâce personnelle, mais un acte qui eut tout l'éclat, tout le retentissement d'une affaire générale et d'un coup d'État. Elle inspira la terreur aux concussionnaires, et répandit parmi les grands et les courtisans une crainte qui les rendit plus souples et plus obéissants. »

Du château d'Angers, Fouquet fut transféré à Amboise, où il resta jusqu'à la fin de décembre 1662, et de là à Vincennes, à Moret, et enfin à la Bastille, où il fut amené le 18 juin 1663. Pélisson (*voyez ce nom*), qui avait été son premier commis, fut arrêté en même temps par ordre du roi et enfermé aussi à la Bastille. La femme et les enfants du surintendant avaient été conduits à Limoges aussitôt après son arrestation. Le reste de sa famille avait été éloigné de la capitale; personne ne put obtenir la permission de communiquer avec le prisonnier, même par écrit. Madame du Plessis-Bellier fut exilée à Montbrison, et les demoiselles de Menneville et de Montalais, filles d'honneur de la reine, furent reléguées dans un couvent. Par malheur, on avait trouvé dans les papiers de Fouquet, écrit de sa propre main, ce mémoire qu'il avait rédigé autrefois et dans lequel il énumérait les moyens de résister au cardinal Mazarin, dans le cas où celui-ci chercherait à l'opprimer. Il y indiquait à sa mère, à sa femme, à son gendre, à ses frères, ce qu'ils auraient à faire pour sa délivrance. Sa femme devait se rendre dans un couvent, et confier ses affaires

à diverses personnes qu'il nommait. Son père devait s'enfermer à Belle-Isle, ses frères devaient tenter de soulever le clergé. On devait outre demander l'appui du parlement. Dans ses interrogatoires, Fouquet se plaignait de ce qu'on lui dérobait chaque jour les pièces qui pouvaient le plus servir à sa défense, pendant que l'on substituait de fausses, capables de le perdre et dans lesquelles il s'en trouva, disait-il, de 1662, quoique les scellés eussent été apposés en 1661. « Quant au mémoire incriminé, il soutint qu'il ne regardait que le cardinal. Connaissant, disait-il, le mauvais vouloir du cardinal à son égard, et sachant qu'il n'entreprendrait rien contre lui que quand il croirait pouvoir l'opprimer complètement, il avait dû s'occuper des moyens d'échapper à sa vengeance, en ordonnant des mesures de précaution; mais ce projet de soulèvement ne devait s'exécuter qu'en cas d'oppression seulement. Du reste, il croyait avoir brulé ce projet depuis longtemps, et niait qu'on eût pu le trouver sur une table en évidence, comme le dit le procès-verbal de saisie. Quant à l'établissement de Belle-Isle, il prétendait qu'il avait pu acheter cette propriété comme toute autre personne, et que ce droit de propriété lui avait donné celui de faire travailler à l'accroissement des fortifications, à y réunir des canons et à y amasser des munitions.

« Fouquet, pour avoir dissipé les finances de l'État, et pour en avoir usé comme des siennes propres, dit Voltaire, n'en avait pas moins de grandeur dans l'âme. Ses déprédations n'avaient été que des licences et des libéralités... La chute de ce ministre, à qui on avait bien moins de reproches à faire qu'au cardinal Mazarin, il voit qu'il n'appartient pas à tout le monde de faire les mêmes fautes. » Colbert, qui avait tendu les pièges dans lesquels était tombé le surintendant, continuait de diriger cette vaste procédure, et soufflait sa haine dans l'esprit des juges. Le roi, informé que madame Fouquet la mère récitait les rapports de l'affaire de son fils, alla jusqu'à ordonner au premier président de le maintenir dans cet emploi.

Le procès dura trois ans, avec un appareil menaçant de rigueurs judiciaires. Les amis de Fouquet luttèrent pendant ce temps de dévouement et de courage. La Fontaine implora la grâce du surintendant dans une élégie touchante. Madame de Sévigné, dans une suite de lettres à Pompadour, rend compte du procès de ce *cher et malheureux ami*, avec la plus grande sollicitude. Pélisson le défendit avec éloquence. Saint-Evremond, M<sup>lle</sup> de Scudéry se prononcèrent aussi pour lui; Hesnaut fit un sonnet sanglant contre le persécuteur de Fouquet. Loret fit l'éloge du surintendant, et se vit enlever sa pension. Le médecin Pecquet regretta toujours d'avoir séparé de Fouquet. Brébeuf, le digne laide de chagrin. Les épi-grammes juries pleuraient sur C

parcouraient les provinces afin d'échauffer la pitié en faveur de l'accusé. Gourville distribuait plus de 100,000 écus pour sauver le surintendant; enfin, la Bastille renfermait des gazetiers, des imprimeurs, des colporteurs, des marchands, qui avaient voulu servir la cause de l'opprimé, et qui passaient des cachots aux galères.

Fouquet prétendait, comme procureur général, ne pouvoir être jugé que par le parlement; mais il ne put obtenir d'autres juges que ceux que le roi avait nommés d'abord; on regarda même comme nul tout ce qu'il put alléguer contre Talon, procureur général, et contre le chancelier Seguier, son ennemi déclaré, qui voulut présider à son jugement, malgré les instances du surintendant et les murmures de toute la France. Ce fut donc en vain qu'il renouvela ses protestations; il se vit forcé de répondre devant les commissaires qui avaient été tirés par ordre du roi de tous les parlements du royaume.

L'avocat général Talon avait requis que l'ancien surintendant Fouquet, accusé de péculat et de rébellion, fût condamné à être pendu et étranglé tant que mort s'ensuive, en une potence qui pour cet effet serait dressée en la place de la cour du Palais. De vingt-deux juges, neuf votèrent la mort, et les treize autres opinèrent pour le bannissement perpétuel et la confiscation de ses biens, comme « atteint et convaincu d'abus et malversations par lui commises au fait des finances dans les fonctions de surintendant. » Le roi, Colbert, Le Tellier et les grands ennemis de Fouquet s'indignèrent de n'avoir pas été mieux servis. « On s'attendoit à la cour, écrit Guy Patin (lettre du 23 décembre 1664), que par le crédit de M. Colbert, sa partie, M. Fouquet seroit condamné à mort, ce qui auroit été infailliblement exécuté, sans espérance d'aucune grâce. » Anne d'Autriche avait répondu à madame Fouquet, mère du surintendant, quatre jours avant le jugement : « Priez Dieu et vos juges tant que vous pourrez en faveur de M. Fouquet, car du côté du roi il n'y a rien à espérer. » Racine assure, dans ses *Fragments historiques*, que le roi dit chez M<sup>lle</sup> de La Vallière : « S'il avoit été condamné à mort, je l'aurois laissé mourir. » Du moins il aggrava la peine prononcée par la chambre de justice. Jugeant « qu'il pouvoit y avoir grand péril à laisser sortir ledit Fouquet hors du royaume, vu la connoissance particulière qu'il avoit des affaires les plus importantes de l'État, » il commua la peine du bannissement en celle de la prison perpétuelle.

L'arrêt avait été rendu le 20 décembre 1664. Trois jours après, Fouquet partit pour le château de Pignerol, où Saint-Mars (royez ce nom), qui fut plus tard le geôlier de Lauzun et de l'homme au masque de fer, devait le garder prisonnier. On retint à la Bastille le médecin et le valet de chambre de Fouquet, de peur qu'étant en liberté, ils ne donnassent avis de sa part à ses parents

et à ses amis pour sa délivrance. Dès que Fouquet fut arrivé à Pignerol, le 10 janvier 1665, et enfermé dans le donjon, les inquiétudes du roi et les précautions de surveillance s'accrurent successivement. Louvois, qui eut la prison de Fouquet dans ses attributions de secrétaire d'État de la guerre, enjoignit à Saint-Mars d'envoyer des nouvelles toutes les semaines, quand bien même il n'aurait rien à mander. Le roi signa l'instruction qui fut remise à Saint-Mars : elle défend que Fouquet ait communication avec qui que ce soit, de vive voix ni par écrit, et qu'il soit visité de personne, ni qu'il sorte de son appartement pour quelque cause ou sous quelque prétexte que ce puisse être, pas même pour se promener; elle refuse des plumes, de l'encre et du papier au prisonnier, mais elle permet que Saint-Mars lui fasse fournir des livres s'il en désire, observant néanmoins de ne lui en donner qu'un à la fois et de prendre soigneusement garde, en retirant ceux qu'il aura eus à sa disposition, s'il n'y a rien d'écrit ou de marqué dedans; elle charge Saint-Mars d'acheter les habits et le linge dont Fouquet aura besoin, et de lui choisir un valet qui sera pareillement privé de toute communication, et n'aura non plus de liberté de sortir que ledit Fouquet; elle autorise Saint-Mars à lui faire tenir un confesseur, en observant encore de n'avertir ledit confesseur qu'un moment avant qu'il doive entendre ledit Fouquet et de ne lui pas donner toujours la même personne pour le confesser.

Cependant, plus Saint-Mars était actif à empêcher Fouquet d'écrire, plus celui-ci s'ingéniait à le faire. Il fabriquait des plumes avec des os de chapon, et de l'encre avec de la suie délayée dans du vin; il inventait des encres qui ne paraissaient qu'en les chauffant; il écrivait sur ses rubans, sur la doublure de ses habits, sur ses mouchoirs, sur ses serviettes, sur ses livres, sur son linge; et continuellement Saint-Mars, qui le fouillait lui-même, découvrait des écritures dans le dossier de sa chaise et dans son lit. Plusieurs soldats de la compagnie franche de Saint-Mars passèrent devant un conseil de guerre pour avoir parlé à Fouquet; quelques-uns furent pendus, d'autres envoyés aux galères. On ne veut à aucun prix qu'il ait communication avec le dehors : ses fenêtres sont garnies de claies, de sorte qu'il ne voit plus que le ciel; il donne une pistole pour un couvent, on la garde; le médecin Pecquet formule un emplâtre, on en donne une copie au prisonnier, et on brûle l'original après le lui avoir montré. Le roi désire qu'il ne se confesse qu'aux quatre bonnes fêtes de l'année. Un jésuite se présente à la porte de la prison; on lui en interdit l'entrée.

Des craintes et des soupçons s'étaient élevés dans l'esprit des amis de Fouquet. « Notre cher ami est par les chemins, disait M<sup>me</sup> de Sévigné en janvier 1665. Le bruit a couru qu'il était bien malade; tout le monde disait : Quoi! déjà? »



Cependant, la catastrophe qu'on redoutait n'eut pas lieu, et même la vie du prisonnier fut protégée miraculeusement lorsque, en juin 1665, la foudre tomba en plein midi sur le donjon de Pignerol, mit le feu aux poudrières, et fit sauter une partie de la prison avec bien des victimes, écrasées sous les ruines. Fouquet, presque lui seul sain et sauf, conservé dans la niche d'une fenêtre, fournit à ses amis l'occasion de répéter que souvent ceux qui paraissent criminels devant les hommes ne le sont pas devant Dieu. A la suite de cet accident, il fut transféré au fort de Pérouse, d'où il revint à Pignerol. Guy Patin dit, au mois de septembre 1670 : « Il est certain que le roi d'Angleterre a écrit au roi en faveur de M. Fouquet ; mais il n'y a pas d'apparence que M. Colbert consente à cette liberté, contre laquelle il a fait tant de machines. » Ailleurs, il dit que les jésuites, à qui Fouquet, leur *grand patron* du temps de ses richesses, avait donné tant de marques de munificence (plus de 600,000 fr.), s'employèrent aussi, mais en vain, par reconnaissance à secourir leur bienfaiteur.

Quant au prisonnier, renonçant au bout de deux ans à lutter de ruse avec Saint-Mars, il se contenta, suivant le rédacteur du *Procès de Fouquet*, d'exercer ses beaux talents à la contemplation des choses spirituelles, et composa de mémoire plusieurs traités de morale dignes de l'approbation de tout le monde, pour imiter le ver à soie dans sa coque, dont il avait fait son emblème avec cette devise : *Inclusum labor illustrat*.

A la fin de 1672 quelques adoucissements furent apportés à sa captivité. On lui remit une lettre de sa femme, avec permission d'y répondre en présence de Saint-Mars ; depuis, d'autres lettres de M<sup>me</sup> Fouquet lui parvinrent encore par l'entremise de Louvois. Il obtint successivement d'écrire au roi et à Louvois ; d'être instruit des succès du roi dans ses guerres, de recevoir par écrit des consultations de son médecin Pecquet et de plusieurs praticiens de Paris ; de prendre l'air de deux jours l'un pendant deux heures chaque jour, sous la menace de retourner dans sa chambre pour toujours s'il essayait de lier des intelligences avec quelqu'un ; de communiquer avec le comte de Lauzun (roy. ce nom), prisonnier d'État comme lui à Pignerol ; de lire le *Mercurie galant*, d'adresser des mémoires cachetés au roi, de jouer et converser avec les officiers de Saint-Mars à tous les jeux honnêtes qu'il pouvait désirer, de se promener dans l'étendue de la citadelle accompagné de quelques soldats ; de dîner avec M<sup>me</sup> de Saint-Mars, quand même il y aurait des étrangers, de passer des matinées et des après-dîners enfermé dans son appartement, en compagnie des officiers de la garnison du château ; enfin, au mois de mai 1679, il put embrasser sa femme et ses enfants. Sa femme s'établit même à Pignerol, et enfin on devait permettre à sa

filie d'aller habiter au donjon une dessus de la sienne, lorsqu'on apprit Fouquet.

On fixe en général la date de cet événement à 1680. Gourville dit, dans ses *Mémoires*, que Fouquet sortit de prison quelque temps avant sa mort. « La comtesse de Vaux, sa belle-fille, Voltaire dans le *Siècle de Louis XIV*, n'ont déjà confirmé ce fait ; cependant on croit l'erreur dans sa famille. Ainsi on ne sait pas si est mort cet infortuné, dont les moindres actions avaient tant d'éclat quand il était puissant.

La correspondance de Louvois avec Saint-Mars fait mention cependant de la mort de Fouquet, que lui aurait annoncée un officier, écrite le 23 mars 1680. Ses amis, alors qu'il allait obtenir sa grâce. « vous savez, je crois, écrit Bussy, la mort d'apoplexie de M. Fouquet dans le temps qu'on lui avait permis d'aller aux eaux de Bourbon ? Cette permission est venue trop tard : la mauvaise fortune a avancé ses jours. » Cette lettre singulière datée de Paris le 25 mars 1680, deux jours seulement après la mort de Fouquet à Pignerol. Le 3 avril, M<sup>me</sup> de Sévigné apprend la nouvelle à sa fille, M<sup>me</sup> de Grignan : « Ma chère enfant, le pauvre Fouquet est mort, j'en suis chée : je n'ai jamais vu perdre tant d'amis ; donne de la tristesse.... M<sup>lle</sup> de Scudéry très-affligée de la mort de M. Fouquet. Voilà cette vie qui a tant donné de peine à server. Il y auroit beaucoup à dire là-dessus : la maladie a été des convulsions sans pouvoir mourir. » Le surlendemain, elle écrit encore à sa fille : « Si j'étois du conseil de la famille de M. Fouquet, je me garderois bien de faire lever son pauvre corps, comme on dit qu'ils ont fait : je le ferois enterrer là ; il seroit à Pignerol, et, après dix-neuf ans, ce ne seroit pas cette manière que je voudrois le faire voyager. Puis elle écrit encore à M. de Guiscard : « Si la famille de ce pauvre homme me croyoit, elle le feroit point sortir de prison à demi ; puis son âme est allée de Pignerol dans le ciel, laisserois son corps après dix-neuf ans : il n'est de là tout aussi aisément dans la vallée de Josaphat que d'une sépulture au milieu de ses terres ; et comme la Providence l'a comblé d'une manière extraordinaire, son tombeau ne sera pas aussi. » Cependant, le 9 avril, Louvois écrit à Saint-Mars : « Le roi me commande de vous faire savoir que sa majesté trouve bon que vous fassiez remettre aux gens de Pignerol le corps de feu son mari, pour le faire enterrer où bon lui semblera. » Ce n'est pas avant un an plus tard que le corps, transporté à Paris, fut inhumé, dit-on, le 28 mars 1681, en l'église du couvent des Filles de la Visitation ; mais aucun acte, aucune inscription ne le constate, et son cercueil n'a pas été relevé des fouilles pratiquées à cette époque. L'aut-il supposer qu'on craignait...



325  
roi  
tom  
tom  
n'av  
M. l  
sub  
des  
si  
nen  
cial  
em  
che  
du  
mih  
été  
l'egl  
port  
et j  
com  
prés  
ranc  
lon  
cult  
l'ho  
quel  
imp  
la h  
mer  
que  
parc  
caul  
hou  
tron  
Mar  
pou  
leur  
don  
ne l  
D  
la j  
des  
*Rin*  
des  
aux  
den  
*me'*  
lat  
sat  
que  
s es  
ben  
*des*  
Hol  
lun  
gand  
can  
fure  
lisse  
secc  
*CEn*  
Fou  
de

Cependant, la catastrophe qu'on redoutait n'eut pas lieu, et même la vie du prisonnier fut protégée miraculeusement lorsque, en juin 1665, la foudre tomba en plein midi sur le donjon de Pignerol, mit le feu aux poudrières, et fit sauter une partie de la prison avec bien des victimes, écrasées sous les ruines. Fouquet, presque lui seul sain et sauf, conservé dans la niche d'une fenêtre, fournit à ses amis l'occasion de répéter que souvent ceux qui paraissent criminels devant les hommes ne le sont pas devant Dieu. A la suite de cet accident, il fut transféré au fort de Pérouse, d'où il revint à Pignerol. Guy Patin dit, au mois de septembre 1670 : « Il est certain que le roi d'Angleterre a écrit au roi en faveur de M. Fouquet ; mais il n'y a pas d'apparence que M. Colbert consente à cette liberté, contre laquelle il a fait tant de machines. » Ailleurs, il dit que les jésuites, à qui Fouquet, leur *grand patron* du temps de ses richesses, avait donné tant de marques de munificence (plus de 600,000 fr.), s'employèrent aussi, mais en vain, par reconnaissance à secourir leur bienfaiteur.

Quant au prisonnier, renonçant au bout de deux ans à lutter de ruse avec Saint-Mars, il se contenta, suivant le rédacteur du *Procès de Fouquet*, d'exercer ses beaux talents à la contemplation des choses spirituelles, et composa de mémoire plusieurs traités de morale dignes de l'approbation de tout le monde, pour imiter le ver à soie dans sa coque, dont il avait fait son emblème avec cette devise : *Inclusum labor illustrat*.

A la fin de 1672 quelques adoucissements furent apportés à sa captivité. On lui remit une lettre de sa femme, avec permission d'y répondre en présence de Saint-Mars ; depuis, d'autres lettres de M<sup>me</sup> Fouquet lui parvinrent encore par l'entremise de Louvois. Il obtint successivement d'écrire au roi et à Louvois ; d'être instruit des succès du roi dans ses guerres, de recevoir par écrit des consultations de son médecin Pecquet et de plusieurs praticiens de Paris ; de prendre l'air de deux jours l'un pendant deux heures chaque jour, sous la menace de retourner dans sa chambre pour toujours s'il essayait de lier des intelligences avec quelqu'un ; de communiquer avec le comte de Lauzun (voy. ce nom), prisonnier d'État comme lui à Pignerol ; de lire le *Mercurie galant*, d'adresser des mémoires cachetés au roi, de jouer et converser avec les officiers de Saint-Mars à tous les jeux honnêtes qu'il pouvait désirer, de se promener dans l'étendue de la citadelle accompagné de quelques soldats ; de dîner avec M<sup>me</sup> de Saint-Mars, quand même il y aurait des étrangers, de passer des matinées et des après-dîners enfermé dans son appartement, en compagnie des officiers de la garnison du château ; enfin, au mois de mai 1679, il put embrasser sa femme et ses enfants. Sa femme s'établit même à Pignerol, et enfin on devait permettre à sa

fille d'aller habiter au donjon une dessus de la sienne, lorsqu'on apprit Fouquet.

On fixe en général la date de cet événement à 1680. Gourville dit, dans ses *Mémoires*, que Fouquet sortit de prison quelque temps avant sa mort. « La comtesse de Vaux, sa belle-sœur, dit Voltaire dans le *Siècle de Louis XIV*, a déjà confirmé ce fait ; cependant on croit qu'il n'est pas mort dans sa famille. Ainsi on ne peut pas dire qu'il est mort cet infortuné, dont les amis avaient tant d'éclat quand il était en prison. »

La correspondance de Louvois avec Saint-Mars fait mention cependant de la mort de Fouquet, que lui aurait annoncée une lettre d'un officier, écrite le 23 mars 1680. Ses amis croient alors qu'il allait obtenir sa grâce. « Vous savez, je crois, écrit Bussy, la mort de M. Fouquet dans le temps qu'on lui avait permis d'aller aux eaux de Bourbon ? Cette permission est venue trop tard : la mauvaise fortune a avancé ses jours. » Cette lettre singulière datée de Paris le 25 mars 1680, deux jours seulement après la mort de Fouquet à Pignerol. Le 3 avril, M<sup>me</sup> de Sévigné apprend la nouvelle à sa fille, M<sup>me</sup> de Grignan : « C'est un enfant, le pauvre Fouquet est mort, j'en suis touchée : je n'ai jamais vu perdre tant d'amis, donne de la tristesse.... M<sup>lle</sup> de Scudéry, très-affligée de la mort de M. Fouquet, voilà cette vie qui a tant donné de peine à server. Il y auroit beaucoup à dire la maladie a été des convulsions sans pouvoir mourir. » Le surlendemain, elle écrit encore à sa fille : « Si j'étois du conseil de la part de M. Fouquet, je me garderois bien de faire lever son pauvre corps, comme on dit qu'il faut faire : je le ferois enterrer là ; il servirait de royaume, et, après dix-neuf ans, ce ne servirait que de la même manière que je voudrais le faire voir. » Puis elle écrit encore à M. de Guiscard : « La famille de ce pauvre homme me croyoit, elle le feroit point sortir de prison à demi ; puis son âme est allée de Pignerol dans le ciel, laisserois son corps après dix-neuf ans : il n'est de là tout aussi aisément dans la vallée de Japhat que d'une sépulture au milieu de ses terres ; et comme la Providence l'a conduit d'une manière extraordinaire, son tombeau le sera aussi. » Cependant, le 9 avril, Louvois écrit à Saint-Mars : « Le roi me commande de vous faire savoir que sa majesté trouve bon que vous fassiez remettre aux gens de Pignerol le corps de feu son mari, pour le faire enterrer où bon lui semblera. » Ce n'est qu'un an plus tard que le corps, transporté à Paris, fut inhumé, dit-on, le 28 mars 1681, au couvent des Filles de la Visitation, mais aucun acte, aucune inscription n'a été relevée, et son cercueil n'a été retrouvé que par des fouilles pratiquées à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Faut-il supposer qu'on eût voulu

roi en faisant le moindre bruit autour de cette tombe, et en écrivant seulement, même sur un tombeau, le nom de ce malheureux à qui le roi n'avait pas pardonné; ou bien, comme l'imagine M. le bibliophile Jacob, la famille, craignant une substitution de cadavre, aurait-elle reculé devant des hommages rendus à un mort étranger?

M. Paroletti, qui, au commencement du dix-neuvième siècle, a fait des recherches spéciales à Pignerol, n'y a trouvé aucun acte concernant la mort de Fouquet. D'après ses recherches, il suppose que la mort de Fouquet a dû avoir lieu à la citadelle de Pignerol, vers le milieu du mois de mars 1680; que son corps a été probablement déposé dans les caveaux de l'église Sainte-Claire, jusqu'à ce qu'il fût transporté à Paris; mais il n'apporte aucune preuve, et pense que la dispersion des papiers de ce convent est la cause du manque d'indications précises. Comment expliquer cependant l'ignorance de la famille? C'est néanmoins aller trop loin, nous le craignons, que d'inférer de ces difficultés, comme le fait M. Paul Lacroix, que l'homme au masque de fer n'est autre que Fouquet, parce que le roi voulait se débarrasser des importunités de sa famille et ne pas le rendre à la liberté; parce que sa mort n'est pas clairement constatée et que c'est à partir de cette époque qu'on voit poindre le prisonnier masqué; parce que c'est le même geôlier, les mêmes précautions, la même vengeance, etc. Mais d'abord Fouquet aurait encore vécu dans ce cas vingt-trois ans; il aurait eu à la mort du prétendu Marchialy quatre vingt-huit ans. C'est beaucoup pour un homme qui aurait tant souffert! D'ailleurs, les amis de Fouquet ne nous semblent pas douter précisément de sa mort: les détails seuls ne leur en sont pas bien connus.

Dans sa prison, Fouquet apprenait le latin et la pharmacie à ses domestiques; il composait des vers pieux à l'aide du *Dictionnaire des Rimes*; il imaginait des onguents et des remèdes pour différents maux. Louvois ayant eu mal aux yeux, en 1678, ne craignit pas de lui faire demander par Saint-Mars de l'eau de casse-lune et un mémoire sur la manière dont elle se fait. Le 8 avril 1680, le même Louvois écrit à Saint-Mars: « Vous avez eu tort de souffrir que M. de Vaux ait emporté les papiers et les vers de M. son père, et vous deviez faire enfermer cela dans son appartement. » Le *Recueil des Défenses de M. Fouquet* fut imprimé en Hollande par les Elzevier, 1665-1667, 15 volumes in-12, malgré les négociations menaçantes de Colbert avec les Etats-Généraux. Il contient tout le procès de Fouquet. Les défenses furent sans doute écrites ou corrigées par lui. Pellisson et Levayer de Boutigny y coopérèrent. Une seconde édition, en 16 volumes, porte ce titre: *Ouvrages de M. Fouquet*, 1696. On attribue à Fouquet les *Conseils de la Sagesse, ou recueil de maximes de Salomon*, publié par le père

Boutauld (voy. ce nom), à Paris, en 1677. Ce ne fut qu'en juin 1683 que le père Boutauld put obtenir la permission d'imprimer la *Suite des Conseils de la Sagesse*. En 1682, le comte de Vaux publia une nouvelle édition des *Conseils de la Sagesse*, avec cette mention: *Revue et augmentée par l'auteur*. On peut encore attribuer à Fouquet: *Méthode pour converser avec Dieu*, 1684, in-16, sorte d'extrait des *Conseils de la Sagesse*, qui fut supprimé malgré l'approbation de la Compagnie de Jésus; et *Le Théologien dans les conversations avec les sages et les grands du monde*, 1683, in-4°, que le père Boutauld recueillit dans ses papiers et dédia au roi. Le père d'Avrigny nie, il est vrai, que Fouquet ait composé cet ouvrage, qu'il revendique, comme les précédents, pour le père Boutauld. « Mais il suffira, dit M. Paul Lacroix, de comparer entre eux les différents livres publiés par le père Boutauld depuis 1680, pour s'assurer qu'ils partent tous de la même main, et qu'ils ont été écrits sous la même inspiration: on y retrouve à chaque page Fouquet et le prisonnier de Pignerol. » Bien des passages en effet rappellent une certaine grandeur et une chute profonde. Les *Conseils de la Sagesse*, contrefaits en Hollande avec les caractères d'Elzevier, à La Haye, ont eu depuis quatre ou cinq éditions.

Fouquet avait été marié deux fois; sa première femme s'appelait Marie Fourché, dame de Quéhillac, riche héritière de Bretagne; la seconde se nommait Marie-Madeleine de Castille-Villemareuil, fille unique de François de Castille, maître des requêtes, puis président aux requêtes du Palais, née en 1633, morte en 1710. Choisy l'accuse de fierté et d'insolence; mais il dit qu'elle changea beaucoup après la chute de son mari. Depuis la condamnation de Fouquet, elle assiégea le roi de placets et de sollicitations pour obtenir que la prison du surintendant fût changée en exil (1). Il n'eut du premier lit que Marie Fouquet, mariée, en 1657, à Armand de Béthune, duc de Charost, pair de France, gouverneur de Calais et pays reconquis, lieutenant général en Picardie et au pays de Hainault, chevalier des Ordres du Roi. Du second lit il laissa Louis-Nicolas Fouquet, comte de Vaux, vicomte de Melun, qui épousa Jeanne Guyon, et mourut en 1705; Charles-Armand, prêtre de l'Oratoire; Louis, marquis de Belle-Isle; et Marie-Madeleine, qui épousa Emmanuel de Crussol d'Usez, marquis de Montsalez.

(1) On trouve un de ces placets présenté au roi le jour de sa fête dans le 1<sup>er</sup> volume des *Mémoires Historiques et authentiques sur la Bastille*; une harangue de M<sup>me</sup> Fouquet au roi parut dans un petit livre intitulé: *Formulaire des inscriptions et souscriptions des lettres dont le roi de France est traité par tous les potentats de l'Europe et dont il les traite réciproquement*. Les exemplaires de ce petit in-16 eurent beaucoup de peine à s'introduire en France, dit le bibliophile Jacob, quoique le sujet adulateur de l'ouvrage eût été imaginé sans doute pour servir de recommandation à la harangue.

Le surintendant avait cinq frères et six sœurs. L'aîné, *François*, mourut archevêque de Narbonne, en 1673; le second, *Basile*, abbé de Barbeaux, de Rigny, fut chancelier des Ordres du Roi; le troisième, *Yves*, mourut jeune, conseiller au parlement de Paris, sans avoir été marié; les deux derniers furent *Louis*, évêque et comte d'Agde, et *Gilles*, premier écuyer de la grande écurie, mort en 1694, marié à Anne d'Aumont, fille du marquis d'Aumont, gouverneur de Touraine. Ses sœurs avaient toutes été religieuses, cinq de l'ordre de Sainte-Marie, et une abbesse du Parc aux Dames. L. LOUVET.

Abbé de Choisy, *Mémoires pour servir à l'histoire du règne de Louis XIV.* — D'Auvigny, *Les Vies des hommes illustres de la France*, t. V. — Voltaire, *Siècle de Louis XIV.* — M<sup>me</sup> de Sévigné, *Lettres*. — Guy Patin, *Lettres*. — M<sup>me</sup> de Motteville, *Mémoires pour servir à l'histoire de la reine Anne d'Autriche*. — Mlle de Montpensier, *Mémoires*. — Marquis de Montglat, *Mémoires*. — Gourville, *Mémoires*. — M<sup>me</sup> de La Fayette, *Histoire de Mme Henriette d'Angleterre*. — Paul L. Jacob, bibliophile, *Hist. de l'homme au masque de fer*. — Delort, *Hist. de la détentation des philosophes*. — Modeste Paroletti, *Sur la mort du surintendant Fouquet; notices recueillies à Pignerol*. — Dufey (de l'Yonne), notice dans le *Dict. de la Conversation*. — Sainte-Beuve, le surintendant Fouquet, dans les *Causeries du lundi*. — P. Clement, article Fouquet, dans l'*Histoire de Colbert*. — Walekenaër, *Mémoires touchant la vie et les écrits de Mme de Sévigné*.

\* FOUQUET ou FOUQUËT (*Louis*), prélat français, frère du surintendant, mort en 1703, évêque et comte d'Agde, maître de l'Oratoire du roi, joua un certain rôle dans les troubles de la Fronde. On lui attribue l'invention du signe de ralliement du papier, qui fut alors opposé à celui de la paille. Il devint un moment le médiateur de la paix entre la cour et les princes. Le cardinal de Retz prétend, dans ses *Mémoires*, que l'abbé Fouquet proposa à la reine de le faire assassiner. Il chercha toujours à perdre le coadjuteur à la cour, et se montra en tout temps le promoteur et l'exécuteur le plus ardent des résolutions prises contre ce chef de la Fronde. Attaché à Mazarin, l'abbé Fouquet servit d'intermédiaire entre son frère et le ministre exilé. Les deux frères ne restèrent pas toujours d'accord, si l'on en croit Choisy, qui raconte une querelle qu'ils auraient eue dans l'anti-chambre du cardinal Mazarin, deux mois avant sa mort. L'abbé aurait reproché au surintendant des dépenses excessives; le surintendant se serait moqué des dépenses inutiles de l'abbé pour faire l'agréable à M<sup>me</sup> de Châtillon. En tous cas, les deux frères ne restèrent sans doute pas ennemis. Après la disgrâce du surintendant, l'abbé Fouquet reçut l'ordre de se retirer dans ses abbayes. Vers la fin de sa vie, âgé et infirme, il dut confier la direction de son diocèse à son neveu, l'abbé Charles-Armand Fouquet, qui la garda jusqu'à la mort de son oncle. L. LOUVET.

Mlle de Montpensier, *Mémoires*. — Cardinal de Retz, *Mémoires*. — Guy Joly, *Mémoires*. — Marquis de Montglat, *Mémoires*. — Gourville, *Mémoires*. — Choisy, *Mémoires pour servir à l'histoire de Louis XIV.* — Tallement des Reaux, *Historiettes*.

\* FOUQUET ou FOUQUËT (*Charles-Armand*), abbé, fils du surintendant Fouquet, le 9 août 1657, mort à Paris, le 18 septembre 1734, entra dans la congrégation de l'Oratoire vers 1680. En 1701 il alla à Agde, pour gouverner le diocèse de son oncle, et l'administra pendant dix-huit mois. Il fut ensuite supérieur séminaire de Saint-Magloire à Paris de 1699 à 1701. En 1711 il devint assistant du général de l'Oratoire jusqu'en 1717. « C'étoit, dit Moréri, un homme d'une grande sagesse, très-instruit de matières ecclésiastiques et non moins respectable par ses vertus que digne de louanges par son esprit, sa rare prudence et ses talents. » Li particulièrement avec Arnauld et Nicole, il fut un des légataires universels de ce dernier. Les abbés Bignon, Boileau, Couet et Duguet furent aussi ses amis. Le cardinal de Noailles lui accorda également sa confiance. L. LOUVET.

Moréri, *Grand Dictionnaire historique*.

\* FOUQUET ou FOUQUËT (*Louis*), marquis DE BELLE-ISLE, baron de VILLARS, seigneur DE POMAI, fils du surintendant, et frère du précédent, né en 1660, mort à Paris, le 26 août 1738, fut d'abord chevalier de Saint-Jean de Jérusalem; mais n'étant point profès, il quitta la croix, et épousa Catherine-Agnès de Lévis. Il s'était présenté à tout, au dire de Saint-Simon; mais le roi n'avait voulu de lui pour rien. Il eut de son mariage : le maréchal de Belle-Isle, qui suit; Louis-Charles-Armand, chevalier de Belle-Isle; Marie-Anne-Madeleine, morte en 1743, mariée à Marc-Antoine Valon, baron de Montmarin; et Marie-Madeleine, morte en 1749, veuve de Louis, marquis de la Vieuville. L. LOUVET.

Moréri, *Grand Dictionnaire historique*.

FOUQUET (*Charles-Louis-Auguste* m), comte, puis duc DE BELLE-ISLE, maréchal de France et ministre, né à Villefranche de Rouguez, le 22 septembre 1684, mort à Paris, le 26 janvier 1761. Petit-fils du surintendant des finances, il entra à seize ans dans les mousquetaires, fut nommé capitaine dans le régiment de royal-cavalerie en 1702, et fit en cette qualité les campagnes d'Allemagne et du Rhin, dans lesquelles sa bouillante valeur lui fit recevoir plusieurs blessures. Il assista aux deux batailles d'Hochstett, à celle de Dennewitz, à la prise d'Augbourg; il passa ensuite à l'armée d'Italie en qualité de mestre de camp d'un régiment de dragons qui portait son nom, se distingua sous Vendôme, revint ensuite aux armées du Rhin et de Flandre, et défendit Lille avec Boufflers. Il fut un des otages livrés après la reddition de la place. Nommé brigadier de dragons, il fit encore les campagnes d'Allemagne et du Rhin, sous les maréchaux d'Harcourt et Berwick; servit dans la guerre de 1719, contre l'Espagne, en qualité de maréchal de camp, grade qu'il avait obtenu en 1718, commanda en 1727 le camp de la Moselle, fortifia Metz, et fut créé lieutenant général en 1734. Il sur-

vit sous Berwick  
 bientôt le gouvi  
 Après la mort de  
 magne, il fut en  
 lité d'ambassade  
 tentiaire, et ne c  
 empereur l'électe  
 couronnement, et  
 éclipsait même re  
 On l'a accusé av  
 à cette guerre de  
 à la France; mal  
 et des décorations  
 1741, quelques j  
 Francfort, et duc  
 reçut de l'empere  
 prince de l'Empir  
 ration de la Tois  
 de Bohême, et re  
 mais le roi de Pr  
 de Hongrie, affaib  
 l'armée française  
 Fouquet, ayant re  
 de sauver l'armée  
 dinaire dans la rel  
 hostile et par ui  
 ne purent pas ent  
 Après avoir comm  
 roi, conjointeme  
 Maillebois, il fut c  
 avec les rois alliés  
 gne Arrêté à s  
 Hanovre, sous j  
 passe-ports, il fu  
 resta detenu pend  
 au mois d'août 17  
 dement de l'armé  
 Philippe, força le  
 les battit à Vintir  
 plus de dix mille  
 en octobre 1748.  
 chial de Belle-Ile  
 l'Académie l'admi  
 pour ses proclam  
 car un opuscule  
 même de lui. Le  
 nistre d'État, et s  
 de la guerre en m  
 dans son départe  
 aux petites chose  
 quelquefois des p  
 des fautes, disait  
 quel ridicule de  
 a aussi reproche  
 il était d'une gra  
 Ile prit une gran  
 l'Europe dans la j  
 siècle, et s'il n'agi  
 intérêts de la Fra  
 discernement et  
 de l'honneur et l'  
 une habileté cons



l'étude de la médecine; mais son père le fit entrer dans le commerce. Cette carrière lui déplut; il la quitta promptement, s'attacha, comme secrétaire intime, à un homme qui occupait une place élevée dans la diplomatie, et le suivit à Paris. Il devint ensuite secrétaire général de l'intendance du Roussillon, et revint enfin dans sa ville natale. Quoique âgé de trente-deux ans, il résolut de commencer ses études de la médecine; il y porta la sagacité d'un esprit déjà formé, dans la capitale, par la fréquentation assidue des cours au Jardin du Roi et des bibliothèques publiques. Il fut reçu bachelier en 1759, et soutint à cette occasion une thèse, *De Fibræ Natura, viribus et morbis in corpore animali*; Montpellier, 1759, in-4°. Après avoir exercé la médecine avec succès à Marseille pendant quelques années, il se fixa, en 1766, à Montpellier, et dès l'année suivante il publia son *Essai sur le pouls, considéré par rapport aux affections des principaux organes*; Montpellier, 1768, in-8°. Peu de temps après, il fut nommé médecin de l'hôpital militaire de la citadelle. Partageant son temps entre la pratique et l'étude, il se fit connaître dans le monde savant par d'importants ouvrages. Il avait déjà fourni à l'*Encyclopédie* les articles *Sensibilité* et *Vesicatoire*, qui, suivant Desgenettes, « lui avaient fait beaucoup d'honneur, » mais que Fouquet lui-même jugea plus tard avec une extrême sévérité. Il publia en 1780 une traduction des *Mémoires de Lind sur les fièvres et la contagion*, et une autre de l'ouvrage de Dimsdale, *sur l'inoculation de la petite vérole*; il ajouta à celle-ci un mémoire qui, sous le titre de *Traitement de la Petite Vérole des Enfants* (Amsterdam, 1772, in-12), contribua beaucoup à répandre la pratique de ce préservatif. Il remplaça en 1782, à l'école de médecine, Imbert et Barthéz, retenus à Paris par d'autres fonctions, et pendant trois ans il enseigna la physiologie; il remplit ensuite avec succès la chaire vacante par la mort de Sabatier.

Lorsque les écoles de médecine furent réorganisées, il professa dans celle de Montpellier la médecine clinique, et le mode d'enseignement qu'il adopta fut aussitôt suivi dans les universités étrangères. Peu après, il rendit compte de cette méthode dans son *Discours sur la Clinique*, Montpellier, 1803, in-4°; et il y joignit, à l'exemple de Sydenham, le *Tableau des Observations recueillies dans ses leçons*. Fouquet était médecin des salles militaires à l'hospice civil de Montpellier, et on le regardait comme l'oracle de l'école de cette ville. « Il réunissait, dit Desgenettes, tout ce qui peut donner l'idée d'un philosophe et d'un médecin. Aux dons de l'esprit, dont la nature l'avait comblé, elle avait ajouté une taille élevée et imposante, une figure décente, noble, calme. Son urbanité vraiment attique tenait à des mœurs douces... La littérature grecque ne lui était point étrangère, et il faisait ses délices de

la lecture de Lucrèce, d'Horace, de Virgile. Parmi les médecins qu'il prisait le plus étaient Hippocrate, et loin après lui Galien et parmi les anciens; Baillou, Sydenham et parmi les modernes. Il ne cessait d'être l'objet de l'admiration que les é

amis l'admiration que les é lui avaient parfois arrachées. » — déjà cités, on a de Fouquet : *De Cury Hippocratis, seu de textu mucoso* ; ibid., 1774, in-4°; — *Prælectiones medicæ decem in Ludovico Monspeliensi*; ibid., 1777, in-12; — *De nonnullis morbis convulsis œsophagii*; ibid., 1778, in-4°; — *Dissertatio medica de diabeta*; ibid., 1783, in-8°; — *Observations sur la constitution des six premiers mois de l'an v*; 1798, in-4°.

Dumas, *Éloge de Fouquet*; Montpellier, 1807. — Desgenettes, *Éloge de Fouquet*; ibid., 1808. — Desgenettes, article FOUQUET, dans la *Biographie médicale*.

FOUQUET (Jean-François), missionnaire français, vivait en 1729. Il entra dans la Société de Jésus, et fut choisi pour aller faire de la propagande catholique dans l'Asie centrale. Il apprit rapidement la langue chinoise et les divers idiomes du pays. Il s'instruisait alors dans la théogonie du céleste empire, et fut frappé d'y reconnaître de grandes ressemblances non-seulement avec le dogme chrétien, mais encore avec les prophéties contenues dans les Écritures Saintes. Selon lui, le *Chou-King* (livre sacré de Confucius) n'est qu'une paraphrase de la Genèse, et les glorifications adressées à Wen-Wang et à Tcheou-Koung, dans le *Chi-King* ne sont que des hymnes en l'honneur du Messie. On comprend combien cette interprétation consciencieuse ou habile dut aider au prosélytisme parmi les Chinois, qui se trouvaient ainsi n'avoir à changer que les noms de leurs dieux pour devenir les aînés des chrétiens dans la religion révélée. D'austères théologiens s'élevèrent contre les rapprochements du P. Fouquet, et blâmèrent ses moyens de conversion. Néanmoins, de retour à Rome, en 1720, le pape Clément XI lui conféra le titre d'évêque d'Eleuthéropolis. Il ne parut pas que Fouquet, soit retourné en Chine. Lorsque Fourmont composa sa *grammaire chinoise*, l'Académie des Inscriptions lui conseilla de la soumettre au P. Fouquet, comme seul capable d'apprécier ce travail. On a de lui : *Tabula chronologica historiarum Sinicarum*, 1729, en trois feuilles, dans lesquelles le nom des monarques chinois et la relation des principaux événements de leur règne se trouvent retracés. L'auteur y donne une série complète des *Vien-hao*, ou noms d'années. Matth. Seutter a publié une réimpression de cette feuille, Augsbourg, 1766, in-fol., avec table chronologique en 2 feuilles in-fol.; — une *Lettre* adressée au duc de La Force, et insérée dans les *Lettres édifiantes*, t. V. Cette missive donne des détails curieux sur l'armée chinoise et sur les bouzes.

A. DE L.

Abel de Rémusat, *Mémoires*.

## POI

çais ,  
 1776 ,  
 decine  
 quelqu  
 rurgien  
 mais  
 comme  
 un pre  
 sorte d  
 succès  
 d'une  
 1807 à  
 pital d  
 cours c  
 leçons  
 comme  
 fesseur  
 core pr  
 tique, c  
 logique  
 été cha  
 de dete  
 febrifug  
 sable, c  
 Faculté  
 cius, pr  
 tement  
 étaient  
 sant da  
 nient c  
 tion de  
 typhus  
 charges  
 consacr  
 mort d  
 nient c  
 depuis  
 gausat  
 se retr  
 des me  
 la fort  
 Philipp  
 cius co  
 eut été  
 d'aller  
 d'une c  
 locale,  
 nomma  
 après l  
 geon d  
 suivant  
 cur de  
 lions q  
 des me  
 interve  
 F. S. l  
 decine  
 avec F  
 les Me  
 Faculté  
 bons et

Marat, mis en accusation par l'Assemblée nationale. Il contribua à l'acquittement; mais il méprisait l'accusé, dans lequel il ne voyait qu'une « bête féroce ». Il dénonça à la Convention Montané, juge à son tribunal, comme coupable d'indulgence. « Montané a laissé voir, disait-il, des sentiments girondins dans le procès de Charlotte Corday. » Ce fut lui qui plus tard accusa et fit condamner à mort Hébert et toute la commune de Paris; ce fut lui qui requit la mort contre Danton et ses amis; cependant, par instants, dans cette dernière affaire, il parut fort embarrassé, et prit les avis de Saint Just. Lorsque, le 22 prairial an II, on réorganisa le tribunal révolutionnaire, Fouquier-Tinville fut maintenu dans ses fonctions, ainsi que Dumas, Coffinhal, Herman, etc. Le 9 thermidor il resta chez lui. Le 10 il eut à constater l'identité de Robespierre, celle de la plupart de ses chefs, de ses collègues, mis hors la loi et traînés à la barre. Aux observations de quelques jurés qui s'interrogeaient sur ce qu'ils avaient à faire, il répondit : « Tout cela ne nous regarde pas, nous autres hommes de justice : c'est de la politique, la justice doit avoir son cours. »

Le 12 thermidor, Barrère, dans un rapport sur la nécessité de continuer les pouvoirs du comité de salut public, proposa de maintenir Fouquier-Tinville dans ses sanglantes fonctions; mais des murmures universels éclatèrent aussitôt : Fréron, qui avait lui-même une odieuse célébrité, s'écria : « On demande que Fouquier-Tinville aille cuver dans les enfers le sang dont il s'est enivré ». Et l'assemblée décréta le 14 qu'il serait jugé. Il demanda à comparaître à la barre de la Convention : il s'y présenta le 21, et rejeta tous ses actes sur Robespierre. Cependant, l'instruction traîna en longueur; on espérait tirer de Fouquier des révélations sur les hommes et le gouvernement de la terreur. Il publia en effet un *Mémoire* où il rapporte des détails horribles sur la justice révolutionnaire; mais il ne parvint pas à se disculper des atrocités dont il fut l'ignoble instrument. Le tribunal se constitua en permanence; le procès dura quarante-un jours, et occupa une dizaine de séances; 200<sup>e</sup> témoins à charge et autant de témoins à décharge furent entendus. Fouquier fut convaincu « d'avoir fait périr une foule d'individus de l'un et de l'autre sexe et de tout âge sous le prétexte de conspiration, d'avoir fait juger en trois ou quatre heures jusqu'à soixante ou quatre-vingts personnes, sans que les formes légales fussent respectées ni épuisées, d'avoir fait encombrer des charrettes, préparées le matin, de victimes qui n'étaient pas désignées et contre lesquelles les jugements, signés en blanc, ne contenaient aucune disposition; d'avoir requis et ordonné l'exécution de plusieurs femmes qui s'étaient déclarées enceintes. » Ce misérable essaya de se défendre, et termina son plaidoyer par ces paroles : « La Convention a mis la terreur à l'ordre du jour : elle a proclamé l'extermi-

nation des rebelles : les  
pour que je remplisse les  
Je n'ai fait qu'obéir à vos oracles,  
sentants, et vous m'accusez ! Lequel de vous n'a fait entendre une parole de réprimande ? Le sang dé coulait de la bouche de tous vos orateurs, et vos décrets surpassaient encore vos tribunaux. Si je suis coupable, vous l'êtes tous, et j'accuse l'Assemblée entière. Je n'ai été que la hache de la Convention : punit-on une hache ? » (1).

Condamné avec quinze autres agents de la justice révolutionnaire, il demanda à être promptement exécuté. Le lendemain il fut conduit à l'échafaud. Quelques hommes du peuple portaient la charrette de leurs huées, et lui criaient : « Tu n'a plus la parole aujourd'hui » ; par allusion à ce qu'il disait aux malheureuses victimes qui voulaient se justifier devant son tribunal). A qui il répliquait avait cynisme : « Et toi, canaille, imbécile, va chercher tes trois onces de pain à la section ; moi du moins je meurs le ventre plein. »

Fouquier-Tinville avait la tête ronde, les cheveux noirs et unis, le front étroit et plissé, les yeux petits, le visage plein et grêlé, le regard sombre et pénétrant, la taille moyenne et la jambe forte. Son organe était bref et court, sa parole laconique. Il aimait la vie aisée, élégante, et la rechercha comme un but.

« En 1829, dit M. Fayot (auquel sont empruntés les principaux passages de cette notice), une femme mourait dans une mansarde de la rue Chabannais. Nul ne se présenta pour recueillir l'héritage, pas même sa fille, pauvre demoiselle de comptoir à Château-Thierry. Le gouvernement hérita donc et fit vendre le mobilier, qui rapporta 253 francs. Il y avait quelques vieux meubles, quelques papiers, deux ou trois livres de piété, un Christ, une relique, un portrait gravé et une médaille de cuivre. Le portrait était celui de Fouquier. A la médaille pendait un papier sur lequel on lisait : « Il la portait au cou lorsqu'il fit condamner la veuve Capet. » La pauvre femme qui laissait cet héritage au fisc royal était la veuve Fouquier-Tinville. A. de L.

Frédéric Fayot, dans le *Dictionnaire de la Convention*. — A. de La Martine. *Histoire des Girondins*. — A. Thiers. *Histoire de la Révolution française*. — Le Bas, *Dictionnaire encycl. de la France*.

**FOUQUIER D'HEROUEL** (Antoine - Elie-Jean-Baptiste), agronome français, né à Forest (Nord), le 30 mars 1793, mort le 17 juin 1852. Il appartenait à la famille de Fouquier-Tinville. Après avoir servi quelque temps en qualité d'officier supérieur dans la maison du roi, il

(1) Les débats de son procès révélèrent des détails odieux; entre autres le suivant, rapporté par M. Fayot. Pour suffire à ces atroces exécutions il offrit au comité du salut public de faire arranger la salle du tribunal, pour qu'on pût y condamner et exécuter en même temps. Un modèle même de la machine y fut placé; mais son ami Collot d'Herbois survint, et la fit enlever, s'exprimant avec énergie : « Mais, malheureux, la veuve doit mourir le supplice ! »

dour  
et a  
l'Ais  
pren  
nem  
il fu  
dépa  
acco  
line.  
fin,  
du o  
mato  
men  
prés  
nom  
adlié  
et fu  
sulta  
bliq  
nem  
1852

Les  
coup  
de Ca  
plique  
fiers.

PC  
né à  
Élève  
four  
même  
en 1  
diffé  
vaier  
pour  
de n  
et br  
rapie  
gram  
corat  
dans  
ment  
lier c  
airs  
au co  
perd  
ture  
aller  
toml  
putal  
encor

Pen  
Penté

PC  
FD  
tholo  
tame  
le 4 a  
fut et  
cinpa  
tion,  
logiq

Marat, mis en accusation par l'Assemblée nationale. Il contribua à l'acquiescement; mais il méprisait l'accusé, dans lequel il ne voyait qu'une « bête féroce ». Il dénonça à la Convention Montané, juge à son tribunal, comme coupable d'indulgence. « Montané a laissé voir, disait-il, des sentiments girondins dans le procès de Charlotte Corday. » Ce fut lui qui plus tard accusa et fit condamner à mort Hébert et toute la commune de Paris; ce fut lui qui requit la mort contre Danton et ses amis; cependant, par instants, dans cette dernière affaire, il parut fort embarrassé, et prit les avis de Saint Just. Lorsque, le 22 prairial an II, on réorganisa le tribunal révolutionnaire, Fouquier-Tinville fut maintenu dans ses fonctions, ainsi que Dumas, Coffinhal, Herman, etc. Le 9 thermidor il resta chez lui. Le 10 il eut à constater l'identité de Robespierre, celle de la plupart de ses chefs, de ses collègues, mis hors la loi et traînés à la barre. Aux observations de quelques jurés qui s'interrogeaient sur ce qu'ils avaient à faire, il répondit : « Tout cela ne nous regarde pas, nous autres hommes de justice : c'est de la politique, la justice doit avoir son cours. »

Le 12 thermidor, Barrère, dans un rapport sur la nécessité de continuer les pouvoirs du comité de salut public, proposa de maintenir Fouquier-Tinville dans ses sanglantes fonctions; mais des murmures universels éclatèrent aussitôt : Fréron, qui avait lui-même une odieuse célébrité, s'écria : « On demande que Fouquier-Tinville aille cuver dans les enfers le sang dont il s'est enivré ». Et l'assemblée décréta le 14 qu'il serait jugé. Il demanda à comparaître à la barre de la Convention : il s'y présenta le 21, et rejeta tous ses actes sur Robespierre. Cependant, l'instruction traîna en longueur; on espérait tirer de Fouquier des révélations sur les hommes et le gouvernement de la terreur. Il publia en effet un *Mémoire* où il rapporte des détails horribles sur la justice révolutionnaire; mais il ne parvint pas à se disculper des atrocités dont il fut l'ignoble instrument. Le tribunal se constitua en permanence; le procès dura quarante-un jours, et occupa une dizaine de séances; 200 témoins à charge et autant de témoins à décharge furent entendus. Fouquier fut convaincu « d'avoir fait périr une foule d'individus de l'un et de l'autre sexe et de tout âge sous le prétexte de conspiration, d'avoir fait juger en trois ou quatre heures jusqu'à soixante ou quatre-vingts personnes, sans que les formes légales fussent respectées ni épuisées, d'avoir fait encombrer des charrettes, préparées le matin, de victimes qui n'étaient pas désignées et contre lesquelles les jugements, signés en blanc, ne contenaient aucune disposition; d'avoir requis et ordonné l'exécution de plusieurs femmes qui s'étaient déclarées enceintes. » Ce misérable essaya de se défendre, et termina son plaidoyer par ces paroles : « La Convention a mis la terreur à l'ordre du jour : elle a proclamé l'extermi-

nation des rebelles : les comités me les envoyaient pour que je remplisse les formalités du jugement. Je n'ai fait qu'obéir à vos ordres, citoyens représentants, et vous m'accusez ! Lequel de vous m'a fait entendre une parole de réprimande ? Le sang dé coulait de la bouche de tous vos orateurs, et vos décrets surpassaient encore vos tribunaux. Si je suis coupable, vous l'êtes tous, et j'accuse l'Assemblée entière. Je n'ai été que la hache de la Convention : punit-on une hache ? » (1).

Condamné avec quinze autres agents de la justice révolutionnaire, il demanda à être promptement exécuté. Le lendemain il fut conduit à l'échafaud. Quelques hommes du peuple poursuivaient la charrette de leurs huées, et lui criaient : « Tu n'a plus la parole aujourd'hui » ; par allusion à ce qu'il disait aux malheureuses victimes qui voulaient se justifier devant son tribunal). A quoi il répliquait avec cynisme : « Et toi, canaille, imbécile, va chercher tes trois onces de pain à la section ; moi du moins je meurs le ventre plein. »

Fouquier-Tinville avait la tête ronde, les cheveux noirs et unis, le front étroit et plissé, les yeux petits, le visage plein et grêlé, le regard sombre et pénétrant, la taille moyenne et la jambe forte. Son organe était bref et sourd, sa parole laconique. Il aimait la vie aisée, élégante, et la rechercha comme un but.

« En 1829, dit M. Fayot (auquel sont empruntés les principaux passages de cette notice), une femme mourait dans une mansarde de la rue Chabannais. Nul ne se présenta pour recueillir l'héritage, pas même sa fille, pauvre demoiselle de comptoir à Château-Thierry. Le gouvernement hérita donc et fit vendre le mobilier, qui rapporta 253 francs. Il y avait quelques vieux meubles, quelques papiers, deux ou trois livres de piété, un Christ, une relique, un portrait gravé et une médaille de cuivre. Le portrait était celui de Fouquier. A la médaille pendait un papier sur lequel on lisait : « Il la portait au cou lorsqu'il fit condamner la veuve Capet. » La pauvre femme qui laissait cet héritage au fisc royal était la veuve Fouquier-Tinville. A. de L.

Frédéric Fayot, dans le *Dictionnaire de la Conversation*. — A. de La Martine, *Histoire des Girondins*. — A. Thiers, *Histoire de la Révolution française*. — Le Bas, *Dictionnaire encycl. de la France*.

**FOUQUIER D'HEROUEL** (Antoine - Eloy-Jean-Baptiste), agronome français, né à Forest (Nord), le 30 mars 1793, mort le 17 juin 1852. Il appartenait à la famille de Fouquier-Tinville. Après avoir servi quelque temps en qualité d'officier supérieur dans la maison du roi, il

(1) Les débats de son procès révélèrent des détails odieux; entre autres le suivant, rapporté par M. Fayot. Pour suffire à ces atroces exécutions il offrit au comité du salut public de faire agrandir la salle du tribunal, pour qu'on pût y condamner et exécuter en même temps. Un modèle même de la machine y fut placé, mais son ami Collot d'Herbois survint, et la fit enlever, s'écitant avec énergie : « Non, malheureux, tu veux donc démocratiser le supplice ! »



donna sa  
et à l'ind  
l'Aisne u  
premiers  
membre  
il fut ch  
departem  
accordée  
line. Prés  
tin, men  
du comm  
mation c  
ments du  
président  
nommé  
adhéra l'i  
et fut l'u  
sultative  
blique. Il  
membres  
1852 ).

Les Gra  
complète d  
du Corps  
phique des  
lucrs.

**FOUQUÉ**  
né à Anv  
Élève du  
lours, il  
même ge  
en 1621,  
différente  
vaient ori  
pour enco  
de nobles  
et brillan  
rapideme  
grands de  
coration c  
dans sa c  
ment le l  
fier de se  
airs d'un  
au côté -  
perdit pat  
forte ne p  
aller plus  
tomba da  
putation  
encore es

Felicien,  
Fouquet. -

**FOUR.**  
**FOUR**  
thologiste  
taine-Far  
le 3 août  
fut envoi  
empailler  
tion, et p  
logique si

caires ayant obtenu la suppression générale de ces sortes de charges, il perdit le peu de fortune qu'il avait, et la première jeunesse de Fourcroy fut atteinte par les malheurs que le monopole des privilèges faisait éprouver à sa famille. Il en conserva un souvenir d'autant plus vif, qu'un tempérament délicat lui avait donné dès l'enfance une extrême sensibilité. Il brilla peu dans ses premières études, et quitta le collège d'Harcourt à quatorze ans, guère plus instruit qu'il n'y était entré; il se passionna ensuite pour la musique et pour la poésie, se mit à composer des pièces de théâtre, et eut un moment la fantaisie de se faire comédien. Toutes ses mesures étaient prises; mais heureusement le mauvais succès d'un de ses amis qui l'entraînait dans cette périlleuse carrière, et qui voulait le faire débiter après lui, l'en dégoûta et le guérit pour jamais de la folle passion qui l'avait séduit quelques instants.

Ses vues se tournèrent alors vers le commerce. Il prit des leçons d'écriture, étudia les changes, et accepta un emploi dans le bureau d'un commis du sceau, ami de sa famille. Il se fit bientôt du produit de ses honoraires et des leçons d'écriture qu'il donnait en ville un revenu de 9 fr. par jour. Mais au bout de deux ans, outré d'une injustice qu'on lui avait faite en le privant, en faveur d'un nouveau-venu, d'un avancement auquel il avait des droits incontestables, il sortit du bureau pour n'y plus reparaitre; et il retourna, pour la troisième fois, dans l'incertitude et les perplexités d'un jeune homme sans fortune et sans état.

Par bonheur pour lui, Vicq-d'Azyr s'était mis en pension chez son père. Cet homme illustre avait depuis longtemps reconnu la trempe d'esprit de Fourcroy. Ses conseils, son exemple, la juste célébrité qu'il s'était faite de bonne heure, les facilités et les secours qu'il offrait à son jeune protégé, achevèrent de le déterminer à embrasser la carrière de la médecine. Fourcroy se mit à étudier avec ardeur l'anatomie de l'homme et des animaux, la chimie, la botanique et l'histoire naturelle. Deux ans après, il publia une traduction d'un ouvrage de Ramazzini sur les *Maladies des Artisans*, qu'il enrichit de notes et d'éclaircissements puisés dans les lumières d'une chimie toute nouvelle.

Ce premier essai parut sous les auspices de la Société royale de Médecine, instituée en 1776, sur la demande et d'après le plan présenté par Vicq-d'Azyr, qui en fut créé secrétaire perpétuel. Cette Société était une sorte d'académie et comme un ministère de la médecine. La nature de ses fonctions lui donnait presque l'importance et l'autorité d'un corps politique. L'ancienne Faculté crut voir dans cette institution une atteinte portée à ses privilèges; ceux de ses membres qui siégeaient à la Société furent traités par elle de rebelles et d'herétiques. Bientôt le schisme devint général, et ce ferment de discorde alla

jusqu'à troubler le repos et corrompre de ce corps, si respectable d'ailleurs.

Ce fut dans ces circonstances que se donna le concours dont voici le sujet et l'objet. L'ancien membre de la Faculté, le professeur avait institué un legs pour la réception d'un jeune médecin tous les deux ans. Le premier d'un de ces concours étant arrivé en 1778, Fourcroy se présenta, et réunit tous les suffrages; mais la Faculté ne vit en lui qu'un protégé de Vicq-d'Azyr: elle se plut à humilier dans une personne toute la Société, et il fut rejeté d'une voix unanime. Bucquet se récria contre cette injustice; il tenta de faire rougir ses confrères d'une semblable partialité, et leur proposa de faire les fonds pour la réception de Fourcroy (1); la Faculté consentit seulement à le recevoir *in specie ad meliorem fortunam*: c'était la forme usitée. Mais Fourcroy refusa à son tour, et il trouva dans la générosité de ses amis plus qu'il ne fallait pour suffire à tant de dépenses: il fut enfin reçu en 1780.

Il n'était pas seulement médecin; il était aussi devenu un chimiste de premier ordre. Élève de Roux, de Maquer et surtout de Bucquet, il avait ouvert des cours particuliers de chimie, et il y attirait une foule prodigieuse. En 1784, la mort de Maquer laissa vacante la chaire de chimie du Jardin du Roi: c'était Buffon qui devait succéder à cette place; Fourcroy se mit sur les rangs, et quoiqu'il eût Berthollet pour concurrent, il fut choisi. Il entra l'année suivante à l'Académie des Sciences, où on le plaça dans la section d'anatomie, pour le faire passer ensuite dans celle de chimie, à laquelle il appartenait plus naturellement.

La chimie cependant allait prendre une face nouvelle, par le changement qu'on faisait subir à sa nomenclature. La première idée de ces innovations était due à Bergmann, qui entretenait souvent G. de Morveau sur cette matière. Lavoisier recevait alors chez lui les hommes les plus éclairés, Condorcet, Monge, Berthollet, Vicq-d'Azyr, Baume, Vandermonde, Poulletier de la Salle, etc. De ces excellents esprits il avait composé une sorte d'académie, à laquelle il soumettait, depuis 1778, ses belles expériences sur l'acide nitrique, l'acide sulfurique, l'acide carbonique, l'air atmosphérique et l'eau. En 1783 Fourcroy fut admis à ces conférences; de 1786 à 1787 on y jeta les fondements de la nouvelle nomenclature, et dans le courant de l'année 1787 Fourcroy publia le résultat de ce beau travail.

Deux ans après commença pour lui une nouvelle carrière. Appelé, en 1789, à faire partie du comité des électeurs de Paris, il fut élu, en 1792, député suppléant de Paris à la Convention nationale. Après avoir travaillé jour et nuit, pendant dix-huit mois, à l'extraction et à la purification

(1) Le diplôme de docteur coûtait alors plus de 6,000 livres.

cation du  
 poudre, de  
 la fois, fait  
 il fut appa  
 sembler, et  
 plus actifs  
 à lui que l  
 Plantes, li  
 pour sauv  
 vrages d'a  
 racher de  
 tel-Dieu ;  
 censation d  
 Montpellier  
 cation du  
 et eut le  
 rien pour  
 tard un cri  
 la mort de  
 cette odiet  
 reste de a  
 Lavoisier,  
 chimiste ;  
 travaux, et  
 derne, se  
 peut le voi  
 ou depuis  
 doux, noi  
 de tous se  
 defendu,  
 l'one publi  
 Elle est ti  
 fait quelq  
 naissent d  
 touche dat  
 r ille hie,  
 repaissent  
 jaloux de  
 que j'ai a  
 l'ai trop in  
 peme de  
 connaître  
 avances,  
 doute me  
 l'en fait l  
 des mech  
 et les cont  
 qui porte  
 l'a comme le  
 et n, l'u  
 que nous  
 le soit elo  
 trouva la r  
 ete, avec  
 outrant l  
 Au 9<sup>e</sup> fle  
 le salut p  
 a toute in  
 que pour  
 servent s  
 l'organisa  
 que l'evol

trations tout le prestige et j'oserais presque dire toute la passion d'une scène dramatique. Il savait distinguer sur les bancs les plus éloignés de son amphithéâtre l'esprit difficile qui doutait encore, celui qui ne comprenait pas; alors, il variait ses expressions, la langue semblait multiplier pour lui ses richesses, et il ne quittait une matière que lorsqu'il voyait tout son nombreux auditoire également satisfait. Aussi, quelque lieu qu'il choisisse pour ses cours, ce lieu n'était jamais assez vaste pour l'affluence de ses auditeurs. » — Fourcroy laissa deux enfants : le comte de Fourcroy, officier d'artillerie, tué à la bataille de Lutzen; et une fille, madame Floucaud, qui épousa un ancien receveur général.

On a de Fourcroy : *Traité des Maladies des Artisans*, traduit du latin de Ramazzini; Paris, 1777, in-12; — *Leçons d'Histoire naturelle et de Chimie*; Paris, 1781, 2 vol. in-8°; *ibid.*, 1789, 4 vol. in-8°; *ibid.*, 1791, 5 vol. in-8°; *ibid.*, sous le titre nouveau de *Système des Connaissances chimiques, et de leur application aux phénomènes de la nature et de l'art*; 1801, 6 vol. in-4° ou 11 vol. in-8°; — *Collection de Mémoires de Chimie*; Paris, 1784, in-8°; — *L'Art de reconnaître et d'employer les médicaments dans les maladies qui attaquent le corps humain*; Paris, 1785, 2 vol. in-8°; — *Entomologia Parisiensis, sive catalogus insectorum quæ in agro Parisiensi reperiuntur, secundum methodum Geoffrxanam, in sectiones, genera et species distributus*; 1785, 2 vol. in-12 : Fourcroy a ajouté plus de trois cents espèces d'insectes à celles que Geoffroy avait décrites dans son *Histoire des Insectes*; — *Analyse de l'Eau sulfureuse d'Enghien*; Paris, 1788, in-8°; — *Essai sur le Phlogistique et les Acides*; 1788, in-8°; — *La Médecine éclairée par les Sciences physiques*; 1791, 4 vol. in-8°; — *La Philosophie chimique*; 1792, in-8°; *ibid.*, 1795; *ibid.*, 1806; — *Procédé pour extraire la soude du sel marin*; 1795, in-4°; — *Tableaux synoptiques de Chimie*; 1805, atlas in-folio. Enfin, Fourcroy a travaillé avec Lavoisier, Gnyton-Morveau et Berthollet, à la *Méthode de Nomenclature chimique*; Paris, 1787, in-8°. Il a enrichi de plusieurs de ses travaux les *Mémoires de l'Académie des Sciences* et d'autres recueils.

Palissot de Beauvois, *Éloge historique de Fourcroy*; Paris, 1810, in-4°. — Cuvier, *Éloges des Membres de l'Acad. des Sciences*, t. II. — Pariset, *Éloge de Fourcroy*. — Rabbe, Boisjolin, etc., *Biographie univ. et port. des Contemporains*.

**FOURCROY DE BAMECOURT** (Charles-René), ingénieur français, né à Paris, le 19 janvier 1715, mort le 12 janvier 1791. Fils d'un avocat au parlement de Paris, il avait été élevé pour le barreau. Après avoir suivi cette carrière jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans, il l'abandonna pour la profession militaire, et entra dans le corps du génie en 1736. Il fit avec succès toutes

les campagnes de la guerre de 1740, et de maréchal de camp, directeur général du corps royal du génie, et associé libre de l'Académie des Sciences. A la paix, il se livra à son goût pour l'étude. La plupart de ses observations, et ses recherches sur plusieurs parties de l'histoire naturelle et de la physique, sont dispersées dans les ouvrages des savants ses amis. Les *Observations microscopiques*, insérées dans le *Traité du Cœur* de Sénac, sont presque en entier de lui. Il a aussi fourni un grand nombre de Remarques et de descriptions au *Traité des Péchés* de Duhamel. Il a enrichi d'un grand nombre de faits et de réflexions l'ouvrage de Lalande sur les *Marées*, et a composé pour l'Académie des Sciences l'*Art du Tuilier-Briquetier*, et l'*Art du Chauffournier*. On a encore de lui plusieurs mémoires dans le *Recueil de l'Académie des Sciences* (1780-1784); — un *Plan de communication entre l'Escaut, la Sambre, l'Oise, la Meuse, la Moselle et le Rhin, pour retenir toutes les parties intérieures de la France*; — Des *Mémoires sur la fortification perpendiculaire, par plusieurs officiers du génie*; Paris, 1786, in-4°.

Condorcet, *Éloge de Fourcroy*.

**FOURCROY DE GUILLERVILLE** (Jean-Louis DE), écrivain pédagogique, frère du précédent, né à Paris, en 1717, mort à Clermont (Oise), en 1799. Il servit d'abord dans la compagnie des cadets gentilshommes à Rochefort, devint officier dans l'artillerie des colonies, passa à Saint-Domingue, et y resta environ vingt ans. De retour en France, il se retira à Clermont, et y acheta une charge de conseiller du roi au bailliage. Pendant la révolution, il fut nommé juge à Clermont. On a de lui : *Lettres sur l'éducation physique des enfants du premier âge*; Paris, 1770, in-8°; — *Les Enfants élevés dans l'ordre de la nature, ou abrégé de l'histoire naturelle des enfants du premier âge, à l'usage des pères et mères de famille*; Paris, 1774, in-12.

Chaudon et Delandine, *Dictionnaire universel* — Quérard, *France littéraire*.

**FOURIER** (Le bienheureux Pierre), dit de *Mataincourt*, réformateur religieux, né à Mataincourt (Lorraine), le 30 novembre 1565, mort à Gray, le 9 décembre 1640. Il étudia la rhétorique à Pont-à-Mousson, sous le père Bauni, et la philosophie sous le père Sirmond. Il se livrait dès lors aux exercices de la plus vive piété, et entra à l'âge de vingt ans dans l'abbaye des chanoines réguliers de Pont-à-Mousson. Plus tard il fut pourvu de la cure de Mataincourt. Il réforma les chanoines réguliers de la congrégation de Notre-Sauveur de Lorraine, et institua les religieuses de la congrégation de Notre-Dame, qui travaillaient à l'instruction des filles et dont l'institut fut approuvé par les bulles du pape Paul V, datées du 1<sup>er</sup> février 1615 et du 6 octobre 1616. Le père Fourier, s'étant retiré à Gray pendant les guerres

aine, y mourut en odeur de sainteté. Il fut béatifié à Rome le 29 janvier 1730. La *Vie* a été écrite par J. Bedel; Paris, 1645, et par le P. Friant; Nancy, 1746, in-12.

almet. *Bibliothèque de Lorraine*. — Richard et *Bibliothèque sacrée*.

**FOURIER** (*Jean-Baptiste-Joseph*, baron), français, né à Auxerre, le 21 mars 1768, Paris, le 16 mai 1830. Il était petit-neveu de Fourier, réformateur et général des Prémontrés. Son père était tailleur. À huit ans, Fourier fut placé à l'école d'Auxerre. Une profonde intelligence s'éleva chez lui de très-bonne heure; il se livra surtout avec ardeur à l'étude des mathématiques; et après avoir deux ans porté la robe de Saint-Benoît-sur-Loire, résolution prise que parce qu'on lui avait formé, d'artillerie, la carrière du génie et de l'artillerie, se vit appelé comme professeur de mathématiques à l'école où il avait été élevé. Lorsqu'il fut à Paris l'École Normale, Fourier fut envoyé par son département, et il ne tarda pas à prendre rang parmi les plus hautes capacités.

À l'ouverture de l'École centrale des sciences publiques, depuis École Polytechnique, Monge et Monge le désignèrent pour être attaché à cet établissement, que l'Europe a tant admiré en France. Ses connaissances variées et ses talents lui valurent, autant que la protection de Monge, la faveur d'être mis au nombre des savants qui devaient accompagner Bonaparte en Égypte. Pendant cette expédition, tout scientifique et militaire, son rôle ne fut pas à être trois ans secrétaire perpétuel de l'Institut d'Égypte; des soins politiques se mêlèrent à ces travaux. Fourier, beaucoup de réserve et de finesse, et surtout, outre son savoir, le talent de parler et de persuader, fut chargé des fonctions délicates de commissaire auprès d'un divan formé de principaux oulémas du Caire et des propagandistes. Pendant l'absence du général en chef, rien ne se trouva même, à peu de chose près, à gouverner d'une moitié de l'Égypte, et il ne devait pas surprendre à une époque où l'adroite politique du conquérant inscrivait sa tête de ses proclamations et de ses ordres.

« Membre de l'Institut et général en chef de l'armée française en Orient. » Plus tard, l'administration de la justice en Égypte fut confiée à Fourier. Les savants français, lors de leurs excursions en haute Égypte, s'étant divisés en deux sections, il fut désigné pour être l'un de ces bataillons, et si son zèle fut grand, ce ne fut pas par celui de l'infanterie. Lorsque Mourâd offrit de traiter avec lui, par l'entremise de la belle Sitty, ce fut lui qui conclut avec cette femme une alliance. Dans ces grandes scènes de diplomatie qui survinrent ensuite, l'armée d'Égypte ne fut pas encore sa voix pour exprimer ses re-

lance.

En France, l'École Polytechnique commença à recevoir ces lettres ces quelques mois.

Les tentatives à l'introduction de la condition ouvrière.

Après quelques



des équations différentielles qui expriment la distribution de la chaleur dans les liquides en mouvement, lorsque toutes les molécules sont déplacées par des forces quelconques, combinées avec des changements de température, il fit paraître en 1822 son grand ouvrage intitulé *Théorie analytique de la chaleur*, qu'il avait commencé dès l'année 1806, et qui a fait époque dans l'histoire des mathématiques et de la physique. Le but que le savant s'était proposé dans ce livre remarquable, c'est d'exposer les lois mathématiques que suit la chaleur. Il annonce que pour y parvenir il a été d'abord nécessaire de distinguer et de définir, avec la précision que pouvaient permettre les observations les plus justes possibles et les instruments les mieux confectionnés que l'on connaît, les propriétés élémentaires qui déterminent l'action de la chaleur. Il reconnaît ensuite que tous les phénomènes qui dépendent de cette action se résolvent en un très-petit nombre de faits généraux, simples, et par là toute question physique de ce genre est ramenée à une recherche d'analyse mathématique. Fourier conclut que pour déterminer en nombres les mouvements les plus variés de la chaleur, il suffit de soumettre chaque substance à trois observations fondamentales; car les différents corps ne possèdent pas au même degré la faculté de contenir la chaleur, de la recevoir ou de la transmettre à travers leur superficie et de la conduire dans l'intérieur de la masse.

Déjà il est reconnu que la chaleur rayonnante qui s'échappe de la superficie de tous les corps et traverse les milieux élastiques ou les espaces vides d'air, a des lois spéciales, et qu'elle concourt aux phénomènes les plus variés; on connaissait en outre l'explication physique de plusieurs de ces faits; mais la théorie mathématique que Fourier a établie en donne la mesure exacte: elle consiste en quelque sorte dans une seconde catoptrique, qui a ses théorèmes propres et sert à déterminer par le calcul tous les effets de la chaleur directe ou réfléchie. Les équations du mouvement de la chaleur, comme celles qui expriment les vibrations des corps sonores ou les dernières oscillations des liquides, appartiennent à une branche de la science du calcul très-récemment découverte quand Fourier fit ses expériences. Après avoir établi les équations différentielles, il fallait en obtenir les intégrales, ce qui consiste à passer d'une expression commune à une solution propre, assujettie à toutes les conditions données. Cette recherche difficile exigea une analyse spéciale, fondée sur des théorèmes nouveaux. La méthode qui en dérive ne laisse rien de vague et d'indéterminé dans les solutions; elle conduit jusqu'aux dernières applications numériques, condition nécessaire de toute recherche, et sans laquelle on n'arriverait qu'à des transformations inutiles.

M. Cousin a dit de la *Théorie de la Chaleur*

« que la grand plus contestée que ment de l'Europe savante, analyse sur laquelle ils reposent est perfection. M. Fourier se présente d'un signe évident du vrai génie: il est in. Supposez l'histoire la plus abrégée de physiques et mathématiques où il n'y a place que pour les plus grandes découvertes. la théorie mathématique de la chaleur seul le nom de M. Fourier parmi le petit nombre de noms illustres qui surnageraient dans cette histoire. »

Outre les ouvrages mentionnés, on doit à Fourier de nombreux mémoires, insérés dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, t. IV-VIII, et dans les *Annales de Chimie et de Physique*. Différents rapports, entre autres celui sur les établissements appelés *fontaines*: Paris, 1821, in-4°; *Sur les progrès des sciences mathématiques*, etc.; des *Éloges* de savants illustres, comme *Delambre*, *William Herschel* (Paris, 1824, in-4°), *Bréguet* (Paris, 1827, in-8°). On attribue à Fourier les mémoires qui accompagnent les volumes des *Recherches statistiques de la ville de Paris*, par le comte de Chabrol, ainsi que les calculs faits d'après les principes qui y sont posés. Fourier a écrit le *Discours préliminaire* servant de préface historique à la *Description de l'Égypte*, discours qui est un chef-d'œuvre de style. Enfin, il a fourni même ouvrage des *Recherches sur les sciences et le gouvernement de l'Égypte* (t. III de l'édit. de l'Égypte, in-8°; t. IX de l'édit. de Panckoucke). Après la mort de Fourier, M. Navier publia un ouvrage de la jeunesse de ce savant intitulé: *Analyse des équations déterminées*; Paris, 1831, in-4°.

V. Cousin, *Éloge de Fourier*. — *Notes biographiques pour faire suite à l'éloge*; Paris, 1831, in-4°. — *Journal des Savants* (mai 1830). — Arago, *Éloge de Fourier* (prononcé à l'Acad. des Sciences, 18 novembre 1830). — Champollion Figeac, *Fourier et Napoléon, l'Égypte et les Cent Jours*. — Pontécoulant, dans *l'Égypte du Gens du Monde*. — Le Bas, *Dict. encycl. de la France*.

**FOURIER** (François-Marie-Claude) de doctrine sociale, né à Besançon le 7 mars 1772, mort à Paris, le 8 octobre 1830. Il était marchand qui mourut en 1781 en laissant une fortune évaluée à 80,000 livres, il se consacra pour le commerce. Après avoir reçu une éducation littéraire ordinaire, il fut employé comme commis dans plusieurs villes de France, notamment à Lyon et à Rouen. Il voyagea en Allemagne et en Hollande. En 1799, il réalisa sa fortune patrimoniale, la consacra à l'achat de denrées coloniales, et fonda un grand magasin d'épicerie à Lyon. Le magasin était mal choisi. L'insuccès de l'entreprise à Lyon portèrent bientôt un coup à son établissement. Il perdit sa fortune, et se consacra à peine à sauver sa vie. Après avoir échappé à des exécutions qui suivirent la prise de Lyon, il fut incorporé le 22 prairial an 10 dans le 5<sup>e</sup> régiment.



une idée du bonheur dont jouira le globe à cette époque d'*harmonie*. A la place d'armées guerrières dévastant les États, Fourier nous montre des armées industrielles, canalisant les fleuves, replantant les déserts, et finissant par porter la culture jusqu'au pôle boréal, dont les glaces se fondent à la chaleur d'une couronne rayonnante, qui doit être le résultat naturel de la « restauration des climatures » par le reboisement. Puis Fourier nous le promet à nous-mêmes cet âge d'or, en nous dévoilant le dogme de la transmutation des âmes humaines par périodes alternatives d'existence intramondaine et extramondaine, formant comme les jours et les nuits d'une vie immortelle. Le système de Fourier embrasse, comme l'on voit, toute une cosmogonie. La critique, qui ne saurait le suivre sur ce terrain, doit la séparer, comme il l'a fait lui-même, de son plan de réforme sociale.

Ce plan, ébauché dans la *Théorie des quatre Mouvements*, est exposé complètement dans le *Traité de l'Association industrielle et agricole*. Cet ouvrage a été réimprimé par l'école phalantérienne, sous le titre, plus ambitieux, de *Théorie de l'unité universelle*; Paris, 1841, 4 vol. in-8°. « La lecture, dit spirituellement M. de Loménie, en est à la fois intéressante et pénible; intéressante, par le ton brusque et original d'un style à la diable, qui n'appartient qu'à Fourier, par ce mélange unique de bon sens et d'extravagance, de subtilité et de candeur qui caractérise son esprit. Mais elle est pénible, à cause de la confusion inextricable qui règne dans l'ordonnance des parties..... Fourier impose au lecteur la nécessité de le suivre à travers toutes les digressions où l'entraîne sa passion de l'analogie et le sautilllement perpétuel de sa pensée : digressions qu'il décore des titres les plus baroques. Ainsi entre chaque chapitre on trouve soit une *antienne*, soit une *postienne*, ou bien un *cis-lude*, un *trans-lude*, un *post-lude*, une *épi-section*, une *citra-pause*, une *ultra-pause*, un *citer-logue*, un *ulter-logue*, un *post-logue*, etc., etc.; un résumé s'appelle un *post-alable*. » En laissant de côté cette étrange phraséologie, et d'autres détails, non moins singuliers, voici en résumé quel est le système de Fourier :

La profession commerciale, qu'il connaissait mieux que tout autre, Fourier la définissait « l'art d'acheter trois francs ce qui en vaut six, et de vendre six francs ce qui en vaut trois ». Dans tous ses ouvrages, il poursuit le commerce des plus sanglants reproches. Il ne le dépeint qu'accompagné du triste cortège de l'accaparement, de l'agiotage, de la falsification, de la contrebande, de la banqueroute; enfin, il le dénonce comme tendant à imposer à l'Europe le joug d'une féodalité industrielle, par la concentration du sol et des capitaux dans les mains d'égoïstes spéculateurs. Il faut sans doute faire la part de l'exagération dans la peinture qu'il fait de notre civilisation,

qui n'est à ses yeux « qu'un cercle vicieux d'abus » dans toutes ses parties » ; mais il faut convenir qu'on trouve dans ses écrits des pages qui forment un réquisitoire éloquent et fondé contre les vices et les travers de la société. C'est, du reste, un homme profondément convaincu que Fourier. Point de doute dans son esprit, point de lacune dans son système. Il embrasse tout, il a tout prévu. Il vient, au moyen « du procédé d'association attrayante, présenter au sauvage et au barbare comme au civilisé la double amorce de triple produit et de charme irrésistible ». Il nous promet pour résultat « d'opérer l'affranchissement des nègres et des esclaves de plein gré avec les maîtres, l'accession générale des sauvages à l'agriculture et des barbares aux mœurs policées, l'établissement universel des unités de relation en langue, monnaie, mesures; enfin, l'avènement du genre humain à l'unité sociétaire qui est sa destinée ».

Impatient de la solution immédiate du grand problème social, Fourier rompt avec les réalités du présent. Sa bouillante imagination s'accommode mal de la pénible marche du progrès des siècles. C'est d'un seul bond qu'il veut faire arriver la race humaine à la félicité dont sa nature lui semble susceptible. Il part de ce principe que les mystères de l'ordre moral s'expliquent par les mêmes lois que les phénomènes de l'ordre physique; puis il arrive à cette maxime, déjà énoncée par Helvétius, que le plaisir et la douleur sont les signes de la vérité et de l'erreur; enfin, il prend l'essor des passions pour base du système qui doit conduire l'homme à la perfection. « Il ne s'agit, du reste, nous dit-il, que d'appliquer au monde social la théorie de Newton sur le monde matériel. »

Dans le nouvel ordre social que veut établir Fourier, il ne réclame l'abolition d'aucune institution, la renonciation à aucune jouissance. Il ne détruit point les cultes : sa théogonie compose avec eux; il ne demande pas un nivellement général : selon lui, l'égalité est un poison politique; il ne touche point au droit de propriété : il ne prêche pas la communauté, mais bien l'association; il respecte l'hérédité : seulement, il en rend les droits moins exclusifs. Mais, sous prétexte d'étendre le cadre de la famille, il en brise les liens. Il admet trois buts d'attraction : le désir du luxe, le besoin de se grouper, la tendance à l'unité. La propriété d'attraction industrielle dont jouit, selon lui, l'ordre sociétaire qu'il réalise en imagination repose sur un mode de composition qui lui est particulier : l'organisation en « séries passionnelles ou séries contrastées, rivales, engrenées ». En effet, pour composer son plan, il emploie les passions, et les combine comme l'ingénieur les rouages d'une machine. Dans ce mécanisme social, les individus se réunissent volontairement en groupes d'après l'analogie des penchants. De la réunion de plusieurs groupes gradués naissent les séries, dont

se compose enfin la phalange, c'est-à-dire la commune sociétaire. Dix-huit cents individus s'y livrent avec passion aux diverses industries, qui sont pour eux rendues attrayantes et faciles par la liberté du choix, le travail en commun, la division parcellaire du travail, l'alternance des fonctions. Le produit se divise en trois parts : la première forme l'intérêt du capital ; la seconde, le salaire du travail matériel ; la troisième, le prix du talent. Enfin, chaque spécialité est rémunérée non en raison directe de son utilité, mais en raison inverse de l'attrait naturel qu'elle présente au travailleur. On le voit, ce système est conçu en dehors de toutes les idées morales. Fourier ne s'adresse qu'aux passions sensuelles ; c'est sur elles seules qu'il compte pour donner l'impulsion à l'activité humaine. Malheureusement, dans sa nomenclature des vices qu'il donne pour base à l'édifice de sa nouvelle société, il a oublié le plus attrayant et la mère de tous les autres, l'oisiveté. La satisfaction facile des appétits physiques, bien loin d'être un stimulant au travail, n'est qu'un excitant à la paresse. En vain, pour y arracher l'homme, Fourier lui propose-t-il comme but d'hyperboliques jouissances ; ce n'est pas l'attrait du plaisir qui peut attacher l'homme au travail, et l'attraction passionnelle de Fourier n'est qu'une inutile glorification des penchants prompts à dégénérer en vices. Son système, qui a trouvé d'assez nombreux partisans, n'en sera pas moins une des pages les plus curieuses de l'histoire des rêveries humaines.

J. Lechevalier, *Études sur la Science sociale*. — Victor Cousin, *Exposition abrégée du Système de Fourier*. — Ferrar, dans la *Revue des Deux Mondes*, 1<sup>re</sup> août 1845. — Louis Reybaud, *Études sur les Réformateurs*. — L. de Loménie, *Galerie des Contemporains illustres*, t. X. — Aug. Ott, *Traité de l'Économie sociale*, Paris, 1841. — M. Lecomte, *Fourier et son école*, dans les *Feuilles européennes*, 1840.

**FOURMENT DE ROYE** (François Lucien, baron de, administrateur français, né à Roye (Somme), le 18 janvier 1788. Il étudia le droit, et fut reçu avocat en 1810. L'année suivante il devint auditeur au conseil d'État, et remplit en 1812 les fonctions de directeur des domaines, puis celles d'intendant à Saint-Sébastien et à Benavente. En 1814, M. Relet de la Luzère, alors commissaire extraordinaire dans le département de l'Hérault, se l'adjoignit pour le seconder dans ces fonctions difficiles. M. de Fourment, qui était sous-préfet à Soissons lors du débarquement de l'empereur à Cannes (1815), passa successivement pendant les Cent Jours aux sous-préfectures de Château Thierry et d'Évreux. Devenu sous-préfet à Reims, au commencement de la seconde restauration, il développa dans ces graves circonstances de l'énergie et du courage, il résista aux exigences des généraux étrangers, et fit restituer deux cents chevaux enlevés aux habitants. Il abandonna la carrière administrative en 1822, pour se livrer à l'industrie, et fonda dans le département du Pas-de-Calais deux immenses manufac-

défenses de leurs supérieurs, tous les classiques grecs et latins, et surtout les poètes. Ces lectures interdites les firent renvoyer l'un et l'autre

persista dans ses études, et composa en 1705, n'ayant encore que vingt-deux ans, sa *Nouvelle Critique sacrée*, qu'il divisa en quatre parties, qui sont : l'Ancien Testament, le Nouveau Testament, les deux révélations, et la lecture des ouvrages critiques. Ce travail important attira sur lui l'attention des professeurs de la Sorbonne : Berthe, Bence, Vitasse, Salmon se lièrent d'amitié avec lui ; Salmon le chargea de lui composer une bibliothèque de livres savants, surtout de théologie, et lui permit, sur sa demande, de lire le premier avec Sévin tous ceux qu'il achèterait. Ces professeurs allèrent même jusqu'à se faire ses élèves, car, dans des réunions tenues chez Salmon, il expliqua aux uns les Pères grecs et enseigna aux autres l'hébreu et le syriaque.

Il quitta alors la chambre d'Érasme, qui était malsaine, pour aller demeurer au collège de Navarre. Il y poursuivit ses études particulières, et vécut du produit de ses leçons de grec, d'hébreu et de syriaque. L'abbé Capperonnier, professeur de littérature grecque au Collège de France, le mit en relation avec Colleson, professeur de droit, et bientôt après, par l'entremise de ce dernier, il fut chargé par Louvancy, proviseur du collège d'Harcourt, de l'enseignement des boursiers dans ce collège, et par le duc d'Antin de l'éducation de ses fils, dont l'un devint plus tard évêque de Langres et fut un de ses plus solides et plus constants protecteurs. Il témoigna sa reconnaissance à Colleson en lui dédiant une assez médiocre pièce de vers français et hébreux, et en se faisant recevoir avocat ; mais, sur le conseil de Colleson lui-même, il ne tarda pas à renoncer à la jurisprudence ainsi qu'à la médecine, dont il se serait aussi occupé, si l'on en croit Fréret, et se consacra tout entier aux travaux d'érudition. Bientôt après, l'abbé Bignon, ayant formé le projet de publier une espèce de Bibliothèque universelle dans le genre de celle de Photius, mais plus étendue et plus exacte, associa Fourmont à cette entreprise. Ce travail, qui lui nécessita de grandes recherches dans les manuscrits orientaux de la Bibliothèque du Roi, absorba la plus grande partie de son temps et lui fit refuser, cette même année 1705, d'entrer comme élève à l'Académie des Inscriptions et Médailles, plus tard Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

Vers 1709, Fourmont écrivit deux *Lettres critiques* relativement au *Commentaire sur la Genèse* de dom Calmet. Après avoir examiné plusieurs endroits de cet ouvrage, il plaida la cause des interprètes juifs, et posa en principe qu'on ne devait pas envelopper dans un même discredit tous les rabbins parce que quelques-uns d'entre eux s'étaient livrés à de chimeriques rêveries. Plusieurs passages de ces deux lettres firent suspecter l'orthodoxie de Fourmont, et le jeune savant dut se justifier auprès du cardinal de Noailles. Ces difficultés valurent à Fourmont un nou-

veau protecteur ; le comte de Tolède, ambassadeur d'Espagne, voulut apprendre sous sa direction le grec, le latin et les éléments des langues orientales. Fourmont composa à son intention un *Etymologicon Linguae Latinae*. Il refusa de le suivre en Espagne, malgré les offres les plus brillantes.

La polémique contre le P. Calmet, l'*Etymologicon*, une *Grammaire Hébraïque*, la traduction du *Commentaire sur l'Ecclesiaste*, le *Second Voyage de Paul Lucas en Grèce*, qu'il édita en 1712, avaient fait à Fourmont une certaine réputation : en 1713 il entra à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, comme élève de Baudouin de Dairval, associé, et en fut dès lors un des membres les plus assidus. Le 17 avril 1714, il y lut sa *Dissertation sur l'art poétique et sur les vers des anciens Hébreux*, qui se trouve imprimée au tome IV des *Mémoires de l'Académie*. Conformément à l'opinion adoptée de son temps, il y établissait que la poésie hébraïque était composée de vers rimés et mesurés en strophes par le nombre des syllabes, comme en arabe et en français. La même année s'éleva la fameuse querelle au sujet d'Homère. Fourmont, que le chancelier de Pontchartrain avait tout récemment nommé examinateur pour les livres, descendit dans la lice, et prit à partie un des adversaires d'Homère, Terrasson, dans un écrit intitulé : *La véritable Connaissance d'Homère* ; il citait une multitude de passages que, selon lui, personne n'avait compris, et donnait à peu près tort à tout le monde. On n'y fit guère attention, la dispute continua. Fourmont voulut de nouveau se poser en médiateur, et publia un *Examen pacifique de la querelle de M. Bochart et de M. Lamoignon*, qui ne pacifia rien. La mort de l'abbé Galland, le traducteur des *Mille et une Nuits*, avait laissé vacante en 1716 la chaire d'arabe au Collège de France. Fourmont avait suivi ses leçons ainsi que celles de Pétis de La Croix, et un mois lui avait suffi, au moyen d'un recueil des racines arabes qu'il avait composé, pour se trouver en état d'expliquer facilement l'*Histoire de Timour* par Arabeschah, l'un des ouvrages les plus difficiles de cette langue, à cause de son style élégant et figuré. Sur la recommandation de l'abbé Bignon, il fut nommé professeur en langue arabe, et sur le conseil de l'abbé Bignon, il composa immédiatement pour ses auditeurs une *Grammaire Arabe*.

Fourmont succéda aussi à Galland dans la place d'associé à l'Académie des Inscriptions. Vers la même époque il soutint contre Maclaurin la nécessité des points-voyelles (ou signes massoretiques) dans l'écriture hébraïque. Bientôt après il publia ses *Racines Hébraïques*, sur le modèle de ses *Racines Latines et Arabes*, et commença son fameux *Commentaire sur les Psalms* ; mais une étude d'un nouveau genre, dans laquelle il fut engagé par l'abbé Bignon, vint lui faire interrompre momentanément ces travaux.



De Lionne, évêque  
en France en 1711  
jeune lettré chinois  
nommé Arcadio  
Europe que de sa  
noise, aucune gr  
Bignon, voulant co  
Hoangh à Louis  
tinction, l'attach  
d'interprète pour  
pension pour fair  
Lionnaires : main

de la grammaire; on lui adjoignit donc pour le  
diriger dans ses travaux d'abord Fréret, puis  
Fourmont. Hoangh se mit à l'œuvre, et au bout  
de quatre ans (1715), au moyen de ses notes,  
qu'il avait mises en ordre, Fourmont fit un essai  
de grammaire chinoise qu'il présenta au mi-  
nistre Pontchartrain. En 1716 Hoangh mourut,  
et Fourmont fut chargé de continuer le travail  
commencé : il s'adjoignit son frère l'abbé Four-  
mont comme collaborateur.

La tâche était difficile; pour en donner une  
idée, il faudrait expliquer quelle est la nature  
du chinois, langue absolument différente des  
langues européennes. Cette digression, qui ne  
saurait trouver place ici, pourrait seule faire  
comprendre les immenses travaux de Fourmont.  
Ces travaux tiennent du prodige.

Fourmont procéda d'abord à l'examen des  
papiers d'Arcadio Hoangh (1), contenant une  
traduction inachevée d'un dictionnaire chinois,  
un petit vocabulaire français-chinois, le chinois  
figuré en lettres latines, un vocabulaire de plus  
de 2000 mots ou phrases de la langue parlée,  
plusieurs essais de grammaire, des observations  
sur les principes de la langue écrite, quatre ou  
cinq petits dialogues, trois ou quatre modèles  
de lettres, le Pater, l'Ave, le Credo, et un com-  
mencement de traduction d'un petit roman chi-  
nois.

Fourmont joignit bientôt à ce premier fonds  
tout ce qu'il put ramasser dans les écrivains  
européens à qui la Chine avait été connue, les  
mots que les voyageurs lui fournirent, la tra-  
duction du monument de Sigan-Fu que venait  
de publier le P. Kircher, quelques ouvrages de  
Müller, un catalogue des empereurs chinois,  
donné par un savant allemand, où il recueillit  
une certaine quantité de caractères. Un dernier  
ouvrage lui fut d'un grand secours; ce fut le  
manuscrit original de la *Scientia Sinica* du  
P. Couplet que de Boze avait recouvré en Hol-  
lande et dont il avait fait présent à la Bibliothèque  
du Roi; il comprenait le texte des ouvrages de  
Confucius en caractères chinois avec une version  
nederlandaise et de longues dissertations du P. In-  
fortetta sur l'analyse d'un certain nombre de ca-

à lui seul aurait formé 14 volumes in-folio ma-  
nuscris et au moins 6 imprimés. Le duc d'Or-  
léans fit l'accueil le plus bienveillant à Fourmont,  
lui annonça que le roi allait faire graver tous les  
caractères nécessaires à l'impression de ses ou-  
vrages, et lui confia sur-le-champ la surveillance

(1) Ces papiers se trouvent aujourd'hui pour la plupart  
à la Bibliothèque impériale, avec les manuscrits de Four-  
mont.

son commentaire sur les Psaumes et sur les vers des anciens Hébreux, auquel il travaillait depuis plusieurs années. Cet ouvrage, l'ouvrage de prédilection de Fourmont, est écrit en latin, et atteste un travail immense. Chaque psaume renferme la cause de son titre, les opinions diverses des critiques, les motifs, les preuves de ces opinions, expliqués ou réfutés, la circonstance historique et l'époque où il a été composé, le texte hébreu, la version de la Vulgate, une version nouvelle, des notes sur le sens, sur les vers, les strophes, la diction poétique et les variantes. La même année, toujours sur la demande de l'abbé Bignon, Fourmont reçut ordre du roi de faire graver à cet effet des poinçons hébreux et d'inspecter tout ce qui restait de caractères orientaux à l'Imprimerie royale. La faveur du duc d'Orléans ne s'arrêta pas là : deux ans après (1722), il proposa à Fourmont la première pension qui vaquerait à l'Académie. Mais celui-ci refusa : il s'en vante peu modestement dans le catalogue de ses ouvrages. Il continuait toujours ses travaux sur la langue chinoise ; mais bientôt commencèrent les dégoûts : comme on ignorait les matériaux dont il se servait, on l'accusa, sinon d'imposture, du moins de présomption. On prétendit que cette étude présentait des difficultés insurmontables, que les langues ne se devinaient point, et qu'on ne pouvait les bien comprendre qu'en allant dans les pays où on les parlait. Fourmont sollicita un examen, une enquête ; personne ne se reconnut compétent, et tout le monde continua à regarder son travail avec défaveur ; découragé, il le suspendit quelque temps. Une occasion propre à montrer sa sagacité, sinon sa science infailible, s'offrit bientôt pour le distraire. Le czar de Russie, Pierre le Grand, charmé du bon accueil qui lui avait été fait en France par l'Académie des Inscriptions, avait entretenu des relations avec cette Académie, et lui avait envoyé en 1722 les dessins de plusieurs figures de divinités, d'hommes et d'animaux trouvées en septembre 1721 par son armée aux environs d'Astracan. La même année, un détachement de cette même armée ayant pénétré plus avant dans le pays des Kalmouks, ses soldats avaient trouvé dans les souterrains d'un vieux château des livres extrêmement longs et très-peu larges, dont les feuillets étaient d'une espèce de coton ou d'écorces d'arbres enduites d'un double vernis de deux couleurs. L'écriture était blanche sur un fond noir, et les habitants du lieu n'en connaissaient pas les caractères. Les soldats les détruisirent ; quelques feuillets seulement, sauvés par des officiers, furent envoyés comme curiosité au czar, qui regretta la perte des autres. Les erudits de la Russie et des universités du Nord renoncèrent à les déchiffrer ; le czar s'adressa, en désespoir de cause, à l'abbé Bignon, qui était alors président de l'Académie des Inscriptions, et accompagna la lettre d'un des feuil-

lets (1). Fourmont et Fréret crurent reconnaître l'écriture et la langue du Thibet : un missionnaire italien, revenu du Thibet depuis plusieurs années, avait donné à Fréret un dictionnaire de la langue de ce pays, et Fréret, lié d'amitié avec Fourmont, le lui avait communiqué. Celui-ci se fit fort de le lire, et se mit au travail avec l'abbé Fourmont, son frère, que l'abbé Bignon voulait faire entrer à l'Académie. Ils déclarèrent que c'était un fragment de sermon de quelque lama ou moine thibétain, une sorte de discours funèbre, dans le goût des Tartares, caractérisé par des figures hardies, avec des répétitions semblables à des litanies, comme on en voit dans les prédications musulmanes ; on y prouvait, selon eux, l'immortalité de l'âme, en comparant les différentes circonstances qui distinguent la fin de l'homme de celle des animaux. Le travail fut présenté au roi au mois de novembre, puis envoyé traduit en langue russe au czar, qui le fit imprimer à Saint-Pétersbourg par Bayer, dans la préface de son *Museum Sinicum*, et se proposait de ne rien épargner pour recouvrer les débris de cette bibliothèque curieuse, lorsque la mort le surprit, en 1723. Des savants allemands ont gravement incriminé l'exactitude de la traduction des Fourmont ; d'autres ont parlé du sujet sans en rien connaître, comme le P. Giorgi, religieux augustin, qui ne connaissait même pas l'alphabet thibétain. Langlès a essayé de les justifier ; Klaproth, plus indulgent, excuse les Fourmont sur l'insuffisance des ressources dont ils disposaient.

En 1722, Fourmont lut à l'Académie sa dissertation sur la littérature chinoise, dans laquelle il réfutait un livre de l'abbé Renaudot, examinait les travaux de Müller, de Mentzel, de Masson, de Martinius, de Semedo et de quelques autres savants, donnait une idée de la langue, et annonçait ses différents dictionnaires. Quoiqu'il se vante qu'elle ait été généralement applaudie, il paraîtrait, au dire du P. Sonciet, qu'on en fut presque généralement mécontent. L'Académie n'en fit imprimer qu'un extrait composé par Fréret. Fourmont approuva l'extrait ; mais il en garda rancune à Fréret. D'autres travaux sur la littérature chinoise et sur la littérature hébraïque, imprimés pour la plupart dans le recueil des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, suivirent cette fameuse dissertation.

En 1723, il fit paraître, sous le pseudonyme du rabbin *Ismael Ben Abraham*, une *Lettre* (in-12) à l'abbé d'Houteville, critique de l'ouvrage que cet abbé avait publié sous ce titre : *La Religion chrétienne prouvée par les faits*. La

(1) On voit, dans la *Description de la Sibirie* de l'Allemand Strahlenberg qu'on a trouvé un peu plus tard, plusieurs feuillets absolument pareils, qui semblaient autant de feuillets d'un même livre ; elles étaient imprimées avec des planches en formes de bois, gravées à la chinoise ; on avait même retrouvé quelques-uns de ces planches.

même année

*Monnakah*,

c'était la ré

gence des Si

parues en 1

à une interpi

criture, risq

voulant. Sui

*fer poétique*

*inscr.*, t. III

les Grecs av

et une autre

paraît les Ju

crivains de

*Observation*

*du Livre d*

*d'Asfeld*; —

*trait du liv*

anonyme au

Fourmont

ardeur à ses

en même ter

intéressa les

l'époque : au

tantôt le doc

teur, qui lui

la Hollande e

livres, tantô

a qui il mo

sins, ses gra

naires, le co

cardinal de l

chmoise fut l

pression, lor

on ignorait

avait puisé se

n'avait pas a

tions de la la

par ses pro

l'auteur four

la traduction

refusait, il l

sa grammair

à Rome, au j

tut depuis evi

aucun missi

lement la lan

Ces object

mont refusa

et s'occupa

ouvrages; il

qu'il avait fa

de Sanchoni

*gelyque* d'Et

rapprocha le

des généalog

confer la cl

rentes chron

ses *Reflexio*

*toire et la su*

*deens*, *lebre*

*jusqu'au ter*

son commentaire sur les Psaumes et sur les vers des anciens Hébreux, auquel il travaillait depuis plusieurs années. Cet ouvrage, l'ouvrage de prédilection de Fourmont, est écrit en latin, et atteste un travail immense. Chaque psaume renferme la cause de son titre, les opinions diverses des critiques, les motifs, les preuves de ces opinions, expliqués ou réfutés, la circonstance historique et l'époque où il a été composé, le texte hébreu, la version de la Vulgate, une version nouvelle, des notes sur le sens, sur les vers, les strophes, la diction poétique et les variantes. La même année, toujours sur la demande de l'abbé Bignon, Fourmont reçut ordre du roi de faire graver à cet effet des poinçons hébreux et d'inspecter tout ce qui restait de caractères orientaux à l'Imprimerie royale. La faveur du duc d'Orléans ne s'arrêta pas là : deux ans après (1722), il proposa à Fourmont la première pension qui vaquerait à l'Académie. Mais celui-ci refusa : il s'en vante peu modestement dans le catalogue de ses ouvrages. Il continuait toujours ses travaux sur la langue chinoise ; mais bientôt commencèrent les dégoûts : comme on ignorait les matériaux dont il se servait, on l'accusa, sinon d'imposture, du moins de présomption. On prétendit que cette étude présentait des difficultés insurmontables, que les langues ne se devinaient point, et qu'on ne pouvait les bien comprendre qu'en allant dans les pays où on les parlait. Fourmont sollicita un examen, une enquête ; personne ne se reconnut compétent, et tout le monde continua à regarder son travail avec défaveur ; découragé, il le suspendit quelque temps. Une occasion propre à montrer sa sagacité, sinon sa science infailible, s'offrit bientôt pour le distraire. Le czar de Russie, Pierre le Grand, charmé du bon accueil qui lui avait été fait en France par l'Académie des Inscriptions, avait entretenu des relations avec cette Académie, et lui avait envoyé en 1722 les dessins de plusieurs figures de divinités, d'hommes et d'animaux trouvées en septembre 1721 par son armée aux environs d'Astracan. La même année, un détachement de cette même armée ayant pénétré plus avant dans le pays des Kalinouks, ses soldats avaient trouvé dans les souterrains d'un vieux château des livres extrêmement longs et très-peu larges, dont les feuillets étaient d'une espèce de coton ou d'écorces d'arbres enduites d'un double vernis de deux couleurs. L'écriture était blanche sur un fond noir, et les habitants du lieu n'en connaissaient pas les caractères. Les soldats les détruisirent ; quelques feuillets seulement, sauvés par des officiers, furent envoyés comme curiosité au czar, qui regretta la perte des autres. Les erudits de la Russie et des universités du Nord renoncèrent à les déchiffrer ; le czar s'adressa, en désespoir de cause, à l'abbé Bignon, qui était alors président de l'Académie des Inscriptions, et accompagna la lettre d'un des feuil-

lets (1). Fourmont et Fréret crurent reconnaître l'écriture et la langue du Thibet : un missionnaire italien, revenu du Thibet depuis plusieurs années, avait donné à Fréret un dictionnaire de la langue de ce pays, et Fréret, lié d'amitié avec Fourmont, le lui avait communiqué. Celui-ci se fit fort de le lire, et se mit au travail avec l'abbé Fourmont, son frère, que l'abbé Bignon voulait faire entrer à l'Académie. Ils déclarèrent que c'était un fragment de sermon de quelque lama ou moine thibétain, une sorte de discours funèbre, dans le goût des Tartares, caractérisé par des figures hardies, avec des répétitions semblables à des litanies, comme on en voit dans les prédications musulmanes ; on y trouvait, selon eux, l'immortalité de l'âme, en comparant les différentes circonstances qui distinguent la fin de l'homme de celle des animaux. Le travail fut présenté au roi au mois de novembre, puis envoyé traduit en langue russe au czar, qui le fit imprimer à Saint-Pétersbourg par Bayer, dans la préface de son *Museum Sinicum*, et se proposait de ne rien épargner pour recouvrer les débris de cette bibliothèque curieuse, lorsque la mort le surprit, en 1723. Des savants allemands ont gravement incriminé l'exactitude de la traduction des Fourmont ; d'autres ont parlé du sujet sans en rien connaître, comme le P. Giorgi, religieux augustin, qui ne connaissait même pas l'alphabet thibétain. Langlès a essayé de les justifier ; Klaproth, plus indulgent, excuse les Fourmont sur l'insuffisance des ressources dont ils disposaient.

En 1722, Fourmont lut à l'Académie sa dissertation sur la littérature chinoise, dans laquelle il réfutait un livre de l'abbé Renaudot, examinait les travaux de Müller, de Mentzel, de Masson, de Martinius, de Semedo et de quelques autres savants, donnait une idée de la langue, et annonçait ses différents dictionnaires. Quoiqu'il se vante qu'elle ait été généralement applaudie, il paraîtrait, au dire du P. Soncier, qu'on en fut presque généralement mécontent. L'Académie n'en fit imprimer qu'un extrait composé par Fréret. Fourmont approuva l'extrait ; mais il en garda rancune à Fréret. D'autres travaux sur la littérature chinoise et sur la littérature hébraïque, imprimés pour la plupart dans le recueil des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, suivirent cette fameuse dissertation.

En 1723, il fit paraître, sous le pseudonyme du rabbin *Ismael Ben Abraham*, une *Lettre* (in-12) à l'abbé d'Houteville, critique de l'ouvrage que cet abbé avait publié sous ce titre : *La Religion chrétienne prouvée par les faits*. La

(1) On voit, dans la *Description de la Sibirie* de l'Allemand Strahlenberg qu'on a trouvé un peu plus tard, plusieurs feuillets absolument pareilles, qui semblaient autant de feuillets d'un même livre ; elles étaient imprimées avec des planches en formes de bois, gravées à la chinoise ; on avait même retrouvé quelques-unes de ces planches.

même année  
*Monakah*,  
 c'était la ré-  
 gence des Si-  
 parues en 1  
 à une interpi-  
 criure, risqu-  
 voulait. Sur  
*fer poétique*  
*inscr.*, t. III  
 les Grecs av-  
 et une autre  
 parait les Ju-  
 ecrivains des  
*Observation*  
*du Livre de*  
*d'Asfeld*; —  
*trait du livr*  
 anonyme au

Fourmont  
 ardeur a ses  
 en même ten-  
 interessa les  
 l'époque : au-  
 tantôt le duc-  
 teur, qui lui  
 la Hollande e-  
 livres, tantôt  
 a qui il mo-  
 sins, ses gra-  
 naires, le co-  
 cardinal de F-  
 chinoise fut t-  
 pression, lors-  
 On ignorait  
 avait puisé se-  
 n'avait pas ar-  
 tions de la la-  
 par ses proj-  
 l'auteur four-  
 la traduction  
 refusant, il b-  
 sa grammair-  
 a Rome, au p-  
 fut depuis évé-  
 ancien missi-  
 tement la lan-

Ces objecti-  
 mont refusa-  
 et s'occupa-  
 ouvrages; il  
 qu'il avait fai-  
 de Sanchoni-  
*gelique* d'Eu-  
 rapprocha les  
 des genealogi-  
 corder la ch-  
 rentes chron-  
 ses *Reflexio*  
*tove et la su*  
*déens*, *hebre*  
 jusqu'au ter-



*l'histoire des premiers temps même de la Grèce*; il y soutenait une thèse fautive, s'appuyant sur deux exemples : l'un, tiré de la mythologie grecque, la légende de Persée, fable toute grecque, qu'il prétendait expliquer par les langues orientales; l'autre, tiré des antiquités assyriennes, l'inscription du tombeau de Sardanapale, qu'il était obligé de mutiler pour l'adapter à son système. L'année suivante (1731), il donnait encore une dissertation sur quelques médailles phéniciennes et sur l'étymologie phénicienne de Malte, prouvée par les médailles puniques (*Hist. de l'Ac.*, t. IX). C'est cette même année que parut à Amsterdam (in-8°) ce *Catalogue des ouvrages de M. Fourmont l'ainé*, que nous avons déjà cité plusieurs fois. On y trouve une liste de 122 ouvrages, dont une partie est hypothétique, car Fourmont y comprenait complaisamment comme faits une multitude de travaux qui n'étaient que projetés. Ce catalogue ne brille pas par la modestie de l'auteur; il est précédé de trois lettres, écrites par lui-même et signées d'initiales facultatives, dans lesquelles il s'adresse les compliments les plus louangeurs.

Son catalogue publié, l'infatigable Fourmont se remit à l'œuvre sur ses dictionnaires chinois, ce qui ne l'empêcha pas de donner en 1733 sa dissertation sur la signification du mot *tyxos* (*Hist. de l'Ac. des Insc.*, t. VII), et de faire imprimer en 1735 ses *Réflexions critiques sur l'origine des anciens peuples*, dont nous avons déjà parlé, et dont la meilleure partie est une liste des empereurs chinois, écrite en caractères chinois. Une seconde édition de cet ouvrage, qui parut deux ans après sa mort (1747), est précédée de sa vie, faite par deux de ses clercs, de Guignes et Leroux Des Hautes-Rayes, et d'un nouveau catalogue de ses ouvrages, qui ne concorde pas toujours avec celui de 1731. En 1737 il détacha de sa grammaire chinoise la partie préliminaire, qui traitait de la lecture et donnait l'explication de tout le mécanisme de la langue, et la publia en latin, sous le titre de *Meditationes Sinicæ, complectentes artem legendi linguæ sinicæ characteres*; c'est un gros ouvrage in-folio, dont le style est obscur et confus, mais qui est utile à consulter pour la connaissance de la littérature chinoise : un chapitre tout entier y est consacré à l'indication des matériaux dont il s'est servi. L'année suivante, sa grammaire fut examinée, à la sollicitation du duc d'Antin, par le P. Guigue, missionnaire qui revenait de Chine. Le révérend père en commença la lecture dans des dispositions peu favorables; mais il y trouva bientôt un certain mérite, et dans son examen, resté manuscrit, il professa pour l'auteur une grande admiration et lui signala des incorrections, que celui-ci se hâta de faire disparaître. Fourmont accabla encore l'Académie de dissertations : en 1740, dissertation où l'on établit que les Septante n'ont traduit que sur un texte ponctué (*Hist.*, t. XIV); — *Mémoire histo-*

*rique sur le sabéisme* (*Mém. de l'Ac.*, t. XII). — *Dissertation critique sur l'époque de la ponctuation hébraïque de la Massore* (*Mém.*, t. XIII); — *Dissertation sur les annales chinoises*, où il examine leur époque et la croyance qu'elles méritent (*Mém.*, t. XIII); — *Dissertation sur l'ouvrage d'Échémère*, *Ἰερά ἀρχαία* — *Sur la Panchaïe et sur la relation qu'il en avait faite* (*Mém.*, t. XV); — en 1743, *Dissertation sur les manuscrits hébreux ponctués sur les anciennes éditions de la Bible*. (*Mém.*, t. XIX). — Enfin, en 1742 parut le fruit de vingt ans de travaux, de luttres et de péripéties : *Lingux Sinarum Mandarinicæ hieroglyphicæ Grammatica duplex, latine et cum characteribus Sinenſium*, in-folio; à la suite se trouvait imprimé en caractères chinois le *Catalogue des livres chinois de la Bibliothèque du Roi*, déjà publié, mais en caractères français, dans le 1<sup>er</sup> volume de *Catalogus cod. mss. reg.*, travail estimable, mais imparfait, qui mentionne environ 200 volumes indiens et près de 4,000 chinois, dus aux relations entretenues par Fourmont avec les missionnaires de l'Inde et de la Chine. Fourmont succomba trois ans plus tard, à une attaque de paralysie. Il était depuis 1735 membre pensionnaire de l'Académie des Inscriptions. Il avait été agrégé en 1738 à la Société royale de Londres et admis en 1742 à l'Académie de Berlin. Il s'était marié deux fois, sans avoir d'enfants.

Suivant Fréret, Fourmont était d'un caractère doux et d'une certaine gaieté d'esprit; mais détourné par ses travaux du commerce des hommes, il les connaissait peu, et tirait de sa science une vanité qui les blessait.

Outre les 17 dissertations lues à l'Académie (Des Hautes-Rayes n'en cite que 16, et Quérard 14 dans sa *France littéraire*) et imprimées, comme nous l'avons indiqué, soit dans les *Mémoires*, soit dans l'*Histoire de l'Académie des Inscriptions*, Des Hautes-Rayes en cite 27 autres, lues également dans les séances de l'Académie, mais restées manuscrites; outre 18 ouvrages imprimés, il mentionne 21 ouvrages sur les langues, 30 ouvrages de critique et de philologie sacrée et profane et 7 ouvrages sur la langue chinoise; ce qui fait un total de 120 ouvrages. Fourmont en cite 122 dans son catalogue de 1731; mais on sait qu'une grande partie n'était qu'en projet. Ces ouvrages, comme nous l'avons dit, n'ont pas tous été publiés : beaucoup n'ont été qu'ébauchés. Cependant, parmi les manuscrits de Fourmont, il en est beaucoup de curieux, et nous regrettons que les limites de cette notice ne nous permettent pas d'en donner la liste.

Des travaux si nombreux et si variés attestent chez Fourmont une prodigieuse activité. Si leur valeur n'est plus aussi grande aujourd'hui qu'elle l'était au dix-huitième siècle, si le temps n'a pas consacré cette réputation européenne et asiatique dont il a joui de son vivant, on ne peut néanmoins contester à leur auteur une immense érudition

fondée sur la connaissance des langues orientales et de l'Europe. Près de vingt langues étaient familières, si l'on s'en rapporte à ses papiers, qui prouvent qu'il étudia non-seulement le chinois, l'arabe, l'hébreu, le syriaque, le grec, le samaritain, le rabbinique, l'éthiopien, le turc, le persan, le tibétain, l'arménien, le latin et le grec, mais l'anglais, l'allemand, l'italien et l'espagnol. Il étudia comme pour enseigner les langues, montait à leur métaphysique, s'expliquait sur et l'analogie des règles, et s'en fit un mnémonique, dressant la table des racines, et mettant ainsi en vers, à l'imitation des racines grecques de Royal, les racines latines, hébraïques, syriaques, et même les clefs chinoises. Il a dû lire de livres de toutes sortes et de toutes langues, il parle souvent de son goût pour l'écriture et a même laissé quelques pièces de vers, mais peu nombreuses, qui sont à toutes des traductions de l'hébreu. Et de peu d'imagination, manquant de l'esprit, il se montre à nos yeux dans sa vie comme un savant grondeur, dogmatique et dur ; mais il faut être indulgent à l'égard des grands travailleurs qui ont tant fait pour la route de la science. E. Bataillon

De Guignes et Des Hautes-Rives, *Vie d'Étienne Fourmont et Catalogue de ses ouvrages*, en tête de l'édition des *Reflexions sur l'origine des anciens* Paris, 1747 — *Éloge de Fourmont* l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres. et *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres* (passim), t. I & XII — *Catalogue de la Bibliothèque de M. Fourmont*, Amsterdam, 1781. — *Œuvres littéraires* — L'abbé Cl. F. Goussier *historique et littéraire sur le Collège royal de France*, 1748, 4 vol. in 12. — *Collection des papiers de Fourmont* Latin, appartenant à la Bibliothèque

**FOURMONT (Michel)**, connu sous le nom d'abbé Fourmont, frère du précédent, l'un des orientalistes français, né à Herbelay, le 10 septembre 1690, mort le 5 février 1746. Jeune encore de son père et de sa mère, trouvant aucun appui dans sa famille, à l'âge de vingt-cinq ans sans posséder les éléments du latin. A cette époque, il fut en possession d'une partie de l'héritage paternel et vint étudier à Paris sous la direction de son frère. Au bout de trois ans, il fut chargé d'enseigner le latin, le grec, l'hébreu et le syriaque. Les élèves lui vinrent en assez grand nombre. Il entra dans les ordres, alla au collège d'Harcourt, et ne tarda pas à se faire une réputation presque aussi grande que celle de son frère, dont il avait emprunté la méthode. Le roi de Sardaigne Victor-Amédée II lui fit une chaire d'hébreu à Turin, avec un traitement annuel de 7000 livres, l'abbé Bignon l'en empêcha en lui faisant donner au Collège la place de professeur de syriaque. Il se consacra alors par son zèle ; aux leçons ordinaires

*l'histoire des premiers temps même de la Grèce*; il y soutenait une thèse fautive, s'appuyant sur deux exemples : l'un, tiré de la mythologie grecque, la légende de Persée, fable toute grecque, qu'il prétendait expliquer par les langues orientales; l'autre, tiré des antiquités assyriennes, l'inscription du tombeau de Sardanapale, qu'il était obligé de mutiler pour l'adapter à son système. L'année suivante (1731), il donnait encore une dissertation sur quelques médailles phéniciennes et sur l'étymologie phénicienne de Malte, prouvée par les médailles puniques (*Hist. de l'Ac.*, t. IX). C'est cette même année que parut à Amsterdam (in-8°) ce *Catalogue des ouvrages de M. Fourmont l'aîné*, que nous avons déjà cité plusieurs fois. On y trouve une liste de 122 ouvrages, dont une partie est hypothétique, car Fourmont y comprenait complaisamment comme faits une multitude de travaux qui n'étaient que projetés. Ce catalogue ne brille pas par la modestie de l'auteur; il est précédé de trois lettres, écrites par lui-même et signées d'initiales facultatives, dans lesquelles il s'adresse les compliments les plus louangeurs.

Son catalogue publié, l'infatigable Fourmont se remit à l'œuvre sur ses dictionnaires chinois, ce qui ne l'empêcha pas de donner en 1733 sa dissertation sur la signification du mot *tyxos* (*Hist. de l'Ac. des Insc.*, t. VII), et de faire imprimer en 1735 ses *Réflexions critiques sur l'origine des anciens peuples*, dont nous avons déjà parlé, et dont la meilleure partie est une liste des empereurs chinois, écrite en caractères chinois. Une seconde édition de cet ouvrage, qui parut deux ans après sa mort (1747), est précédée de sa vie, faite par deux de ses clercs, de Guignes et Leroux Des Hautes-Rayes, et d'un nouveau catalogue de ses ouvrages, qui ne concorde pas toujours avec celui de 1731. En 1737 il détacha de sa grammaire chinoise la partie préliminaire, qui traitait de la lecture et donnait l'explication de tout le mécanisme de la langue, et la publia en latin, sous le titre de *Meditationes Sinicae, complectentes artem legendi lingua sinicae characteres*; c'est un gros ouvrage in-folio, dont le style est obscur et confus, mais qui est utile à consulter pour la connaissance de la littérature chinoise : un chapitre tout entier y est consacré à l'indication des matériaux dont il s'est servi. L'année suivante, sa grammaire fut examinée, à la sollicitation du duc d'Antin, par le P. Guigue, missionnaire qui revenait de Chine. Le révérend père en commença la lecture dans des dispositions peu favorables; mais il y trouva bientôt un certain mérite, et dans son examen, resté manuscrit, il professa pour l'auteur une grande admiration et lui signala des incorrections, que celui-ci se hâta de faire disparaître. Fourmont accabla encore l'Académie de dissertations : en 1740, dissertation sur l'on établit que les Septante n'ont traduit que sur un texte ponctué (*Hist.*, t. XIV); — *Mémoire histo-*

*rique sur le sabéisme* (*Mém. de l'Ac.*, t. XII). — *Dissertation critique sur l'époque de la ponctuation hébraïque de la Massore* (*Mém.*, t. XIII); — *Dissertation sur les annales chinoises*, où il examine leur époque et la croyance qu'elles méritent (*Mém.*, t. XIII); — *Dissertation sur l'ouvrage d'Érhémère*, *Ἰερά δυνάμει*. — *Sur la Panchaïe et sur la relation qu'il en avait faite* (*Mém.*, t. XV); — en 1743, *Dissertation sur les manuscrits hébreux ponctués et sur les anciennes éditions de la Bible*. (*Mém.*, t. XIX). — Enfin, en 1742 parut le fruit de vingt ans de travaux, de luttres et de péripéties : *Linguae Sinarum Mandarinnicae hieroglyphicae Grammatica duplex, latine et cum characteribus Sinesium*, in-folio; à la suite se trouvait imprimé en caractères chinois le *Catalogue des livres chinois de la Bibliothèque du Roi*, déjà publié, mais en caractères français, dans le 1<sup>er</sup> volume de *Catalogus cod. mss. reg.*, travail estimable, mais imparfait, qui mentionne environ 200 volumes indiens et près de 4,000 chinois, dus aux relations entretenues par Fourmont avec les missionnaires de l'Inde et de la Chine. Fourmont succomba trois ans plus tard, à une attaque de paralysie. Il était depuis 1735 membre pensionnaire de l'Académie des Inscriptions. Il avait été agrégé en 1738 à la Société royale de Londres et admis en 1742 à l'Académie de Berlin. Il s'était marié deux fois, sans avoir d'enfants.

Suivant Fréret, Fourmont était d'un caractère doux et d'une certaine gaieté d'esprit; mais détourné par ses travaux du commerce des hommes, il les connaissait peu, et tirait de sa science une vanité qui les blessait.

Outre les 17 dissertations lues à l'Académie (Des Hautes-Rayes n'en cite que 16, et Quérard 11 dans sa *France littéraire*) et imprimées, comme nous l'avons indiqué, soit dans les *Mémoires*, soit dans l'*Histoire de l'Académie des Inscriptions*, Des Hautes-Rayes en cite 27 autres, lues également dans les séances de l'Académie, mais restées manuscrites; outre 18 ouvrages imprimés, il mentionne 21 ouvrages sur les langues, 30 ouvrages de critique et de philologie sacrée et profane et 7 ouvrages sur la langue chinoise; ce qui fait un total de 120 ouvrages. Fourmont en cite 122 dans son catalogue de 1731; mais on sait qu'une grande partie n'était qu'en projet. Ces ouvrages, comme nous l'avons dit, n'ont pas tous été publiés; beaucoup n'ont été qu'ébauchés. Cependant, parmi les manuscrits de Fourmont, il en est beaucoup de curieux, et nous regrettons que les limites de cette notice ne nous permettent pas d'en donner la liste.

Des travaux si nombreux et si variés attestent chez Fourmont une prodigieuse activité. Si leur valeur n'est plus aussi grande aujourd'hui qu'elle l'était au dix-huitième siècle, si le temps n'a pas consacré cette réputation européenne et asiatique dont il a joui de son vivant, on ne peut néanmoins contester à leur auteur une immense érudition

fondée sur la connaissance des langues orientales et de l'Europe. Près de vingt langues étaient familières, si l'on s'en rapporte à ses papiers, qui prouvent qu'il étudia non-seulement le chinois, l'arabe, l'hébreu, le syriaque, le grec, le samaritain, le rabbinique, le copte, l'ethiopien, le turc, le persan, le tibétain, l'arménien, le latin et le grec, mais l'anglais, l'allemand, l'italien et l'espagnol. Il étudia comme pour enseigner les langues, montait à leur métaphysique, s'expliquait son et l'analogie des règles, et s'en fit une mnémonique, dressant la table des racines de chaque langue, et mettant ainsi en vers, à l'imitation des racines grecques de Royat, les racines latines, hébraïques, syriaques, et même les clefs chinoises. Ce qu'il a dû lire de livres de toutes sortes est incalculable, il parle souvent de son goût pour la lecture et a même laissé quelques pièces de vers, très-peu nombreuses, qui sont à peu près toutes des traductions de l'hébreu. Espri- tuel et de peu d'imagination, manquant de sens de l'esprit, il se montre à nos yeux dans sa vie comme un savant grondeur, dogmatique et dur, mais il faut être indulgent à l'égard de ces grands travailleurs qui ont tant fait pour la route de la science. E. BRÉHAU.

De Guignes et Des Hautes-Royes, *Vie d'Etienne Fourmont et Catalogue de ses ouvrages*, en tête de la 2<sup>e</sup> édition des *Reflexions sur l'origine des anciens caractères*, Paris, 1767. — Fréret, *Éloge de Fourmont à l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres* — et *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres*, passim, t. I, XII, — *Catalogue des ouvrages de M. Fourmont*, Amsterdam, 1731. — *Quelques France littéraire*. — L'abbé G. P. Gouget, *Journal historique et littéraire sur le Collège royal de Paris*, 1738, 8 vol. in 12. — Collection des papiers de Fourmont l'aîné, appartenant à la Bibliothèque impériale.

FOURMONT (Michel), connu sous le nom d'abbé Fourmont, frère du précédent, et lui-même orientaliste français, né à Herbelay, le 15 septembre 1690, mort le 5 février 1746. Privé encore de son père et de sa mère, trouvant aucun appui dans sa famille, il a l'âge de vingt-cinq ans sans posséder même les éléments du latin. A cette époque, il se fit le possesseur d'une partie de l'héritage paternel et vint étudier à Paris sous la direction de son frère. Au bout de trois ans, il fut chargé d'enseigner le latin, le grec, l'hébreu et le syriaque. Les élèves lui vinrent en assez grand nombre. Il entra dans les ordres, alla se faire recevoir au collège d'Harcourt, et ne tarda pas à se faire une réputation presque aussi grande que celle de son frère, dont il avait emprunté la méthode. Le roi de Sardaigne Victor-Amédée II lui fit offrir une chaire d'hébreu à Turin, avec un traitement annuel de 1,000 livres, mais l'abbé Fourmont refusa, pour rester en France. L'année même (1730), l'abbé Bignon l'en pensa en lui faisant donner au Collège Royal la place de professeur de syriaque. Il se distinguait alors par son zèle; aux leçons ordinaires

Constantinople et de visiter les bibliothèques des monastères dans les diverses provinces de la Turquie. Ils partirent avec le marquis de Villeneuve, ambassadeur français à la Porte; un neveu de Fourmont, dont il avait fait lui-même l'éducation, Claude Fourmont, leur avait été adjoint pour dessiner les vues et copier les inscriptions. Sévin, dont la santé était faible, était resté à Constantinople, et les deux Fourmont commencèrent seuls leur exploration par les îles de l'Archipel.

Leurs premières découvertes furent de peu d'importance; les îles renfermaient des bibliothèques, mais peu de manuscrits anciens, la plupart d'écrivains ecclésiastiques, que les *caloyers* ou moines grecs ne voulurent pas vendre, et dont Fourmont dut se contenter d'envoyer à Constantinople des notices aussi exactes que le temps permettait de les prendre. Pour donner le change à ces esprits soupçonneux et gagner leur confiance, il déclara à ces moines qu'il n'avait d'autre mission que de découvrir et de copier des inscriptions, et il en trouva en effet de nouvelles qui avaient échappé aux nombreux voyageurs de toutes nations qui l'avaient précédé; une, entre autres, fut copiée à Paros par Claude Fourmont, qui contenait un traité d'alliance entre différents peuples et dont les caractères étaient assez anciens.

Après avoir visité les principales îles, ils abordèrent à Athènes; l'Attique leur offrit peu de manuscrits; en dédommagement, ils y découvrirent une multitude d'inscriptions que n'avaient vues ni Spon ni Wheler, ou qui n'avaient été déterrées que depuis leur passage. Fourmont, en homme habile, éloigna les méfiances qu'inspiraient d'ordinaire les ecclésiastiques latins en respectant continuellement les coutumes et les préjugés des Turcs et des Grecs, et parvint ainsi à lever tous les obstacles et à pénétrer dans les mosquées pour s'y procurer les inscriptions. Il en copia plus de 500 dans Athènes et dans son territoire; il y trouva, entre autres pièces curieuses, des listes de toutes les tribus dans leur ordre de séance, des listes de prytanes et d'archontes et l'énumération des bourgades de l'Attique; une ordonnance des archontes contenant plusieurs règlements administratifs sur le prix des denrées, la qualité des étoffes, le rapport des différentes mesures, et un décret des amphictyons daté de 355, le premier qu'on a découvert ne concernant pas une matière religieuse, rendu dans une assemblée des Grecs et statuant, comme clause d'un traité de paix générale, que les villes grecques qui en avaient d'autres sous leur protection retireraient les garnisons qu'elles y tenaient.

Ils trouvèrent encore 150 inscriptions dans les autres villes de l'Attique; quelques-unes étaient en caractères anciens. L'une d'elles même était en caractères boustrophédons, c'est-à-dire disposés alternativement en allant de gauche à droite, comme les écritures occidentales, et de droite à gauche, comme les écritures orienta-

les. Fourmont continua si bien à ménager les Turcs, qu'il obtint à Eleusis une faveur distinguée. Les Turcs et les Grecs brisaient beaucoup de marbres pour en faire de la chaux: un architecte turc qui faisait bâtir consentit à suspendre le travail de ses ouvriers pour lui permettre de copier une vingtaine d'inscriptions, dont une en boustrophédon. Après en avoir recueilli 16 dans l'île de Salamine et 30 sur les ruines de Mégare, les deux Fourmont traversèrent l'isthme, et entrèrent dans le Péloponnèse, où n'avaient pénétré ni Spon ni Wheler, mais dont les Vénitiens avaient, par les deux fois qu'ils s'étaient emparés du pays, enlevé tous les manuscrits, en faisant servir les marbres trouvés sur les ruines d'Argos et de Mycènes à bâtir le château de la Palamède. Ils ne trouvèrent que 47 inscriptions sur l'emplacement de ces deux villes, visitèrent Corinthe, Napoli de Romanie, Gortys ou Garithena, retrouvèrent Pallantium, Trapzus et Stymphalos, où ils trouvèrent non pas les Stymphalides, mais les ruines du tombeau de Tércence, et les ruines d'Épidaure et de Trézène, et Hermioné, où ils copièrent encore 47 inscriptions. L'abbé Fourmont tenait un journal de voyage, examinait la direction des routes, marquait exactement les heures de marche, observait la nature et les sites des pays traversés, et dressait des cartes itinéraires pendant que son neveu, tout en l'aidant dans ces travaux, copiait les monuments et les bas-reliefs, dont un des plus curieux ayant rapport aux sacrifices humains des Lycaia fut trouvé en Arcadie. En quittant Hermioné, ils revinrent à Napoli, puis visitèrent Cléone, Némée, Sicyone et l'Achaïe; ils n'y firent aucune découverte: les marbres avaient servi à reconstruire Corinthe. Ils arrivèrent ensuite à Patras, où ils copièrent 98 inscriptions, pour la plupart hébraïques, visitèrent le mont Cyssenius, Tritæa, Nonacris, Phlius, revinrent à Napoli, traversèrent le mont Parthenos, la plaine de Tégée, les ruines de Mantinée, descendirent dans la Laconie en suivant la vallée de l'Eurotas, et trouvèrent à Sparte et à Amyclès un assez grand nombre d'inscriptions, dont quelques-unes étaient fort anciennes: on signale surtout un long fragment d'un nécrologe des prêtresses d'Amyclès, des listes des magistrats de Sparte, des bas-reliefs représentant des boucliers sur lesquels étaient écrits les noms des différents rois de Sparte et de leurs ancêtres; un bas-relief représentant la cérémonie de la flagellation des jeunes Spartiates devant l'autel de Diane et en présence des prêtresses; les inscriptions sépulcrales d'Agésilas et de Lysandre, une table des lois du roi Agis, des cippes contenant des dédicaces aux dieux; plus de 350 inscriptions recueillies dans la Laconie et dans la Messénie, dont quelques-unes très-curieuses et très-anciennes, entre autres celle de Calames, gravée profondément dans le roc en lettres d'un demi-pied de hauteur, au-dessus de plusieurs grottes



taillees dan  
tes, seduste  
inviterent n  
le mentioni  
dans une de  
Il allait pa  
ponnèse, i  
et de l'Élud  
plaine d'O  
geant ce pi  
par des ore  
motif? C'es  
maniere pr  
tion pèse  
lettres adri  
nous le m  
phes, com  
fanatique v  
éclairée, u  
de l'art an  
cret silenc  
prononça  
1746. Ce  
obligé malp

De retou  
recueil des  
mais il fall  
rees; la f  
qui l'aidant  
d'hébreu et  
On lui tém  
son plan, c  
tions il vo  
auraient fo  
puis se dép  
dant plus

Après a  
qui se trou  
de l'Acade  
tres, il en  
sabeen de  
d'Adam; t  
reurs il et  
temps que  
travaux su  
et ne rele  
ses conten  
les uns un  
c'mit, les a  
pters. Les  
ont essayé  
d'ailles es  
— une dis  
que, — de  
montrer q  
langue gre  
nient du c  
les colonne  
inscriptio.  
cardinal de  
— *Analys*  
*nés inscr*

Il a réussi, quant aux qualités, mais en élevant les prix; cela seul n'a pas permis que les produits de sa nouvelle industrie devinssent populaire ». — C.

M. Charles Dupin, *Rapport du jury central sur les produits de l'industrie française en 1836*, t. 1<sup>er</sup>, p. 200 (introduction historique).

**FOURNEL (Jean-François)**, juriste français, né à Paris, en 1745, mort dans la même ville, le 21 juillet 1820. Il étudia le droit et devint, en 1771, avocat au parlement de Paris, où son talent pour la plaidoirie lui acquit en peu de temps un rang honorable. Jeune encore, il rédigea, dans l'affaire de la fille Salmon, condamnée à être brûlée vive, comme coupable de l'empoisonnement de l'un de ses maîtres, un mémoire qui contribua à faire reconnaître l'innocence de l'accusée. Ce mémoire parvint à la cour de Rome, et valut à Fournel l'honneur d'être créé par le pape chevalier de l'Éperon d'Or. Partisan sincère de l'ancien régime, Fournel n'occupa aucun emploi pendant le cours de la révolution, et se livra alors à des recherches historiques, dont il publia plus tard le résultat. Il devint en 1816 bâtonnier de l'ordre des avocats, dont à l'époque de sa mort il était le doyen. Parmi ses ouvrages on distingue : *Traité de l'Adultere, considéré dans l'ordre judiciaire*; Paris, 1778, in-12; *ibid.*, 1783, in-12; — *Traité de la Seduction, considérée dans l'ordre judiciaire*; Paris, 1778, in-12; *ibid.*, 1783, in-12; — *Traité de la Contrainte par corps*; Paris, 1799, in-8°. — *Traité du Voisinage*; Paris, 1799, in-12; 4<sup>e</sup> édit. revue et augmentée par Tardif, Paris, 1834, 2 vol. in-8°; — *Etat de la Gaule au cinquième siècle, à l'époque de la conquête des Francs; extrait des Mémoires d'Urbain, ouvrage inédit, et contenant des détails sur l'entrée des Francs dans les Gaules*; Paris, 1805, 1 vol. in-12 (anonyme); — *Histoire des Avocats au Parlement de Paris, depuis saint Louis jusqu'au 15 octobre 1790*; Paris, 1813, 2 vol. in-8°; — *Histoire du Barreau de Paris dans le cours de la Révolution*; Paris, 1816 in-8°; — *Les Loix rurales de la France, rangées dans leur ordre naturel*; Paris, 1819 2 vol. in-8°; 7<sup>e</sup> édit., *ibid.*, 1833, 2 vol. in-12 (on lui doit comme éditeur : *Traité des Injure dans l'ordre judiciaire*; par Darven, avec des observations par Fournel; Paris, 1783 2 vol. in-12).

E. REGNARD.

*Biographie des hommes célèbres*, Rabier, Rouen, etc., etc., *Biogr univers. et port des contemporains*. — F. de Clugny, *Éloge de M. Fournel*, Paris, sans date, in-8°. — Camus, *Recl. choisie des loix de droit*.

\* **FOURNEL (D.-H.-L.)**, naturaliste français, né à Metz, mort dans la même ville, en 1848. Il y professa la botanique, et fut un des membres fondateurs de la Société d'Histoire naturelle de la Moselle. On a de lui : *Faune de la Moselle*, 2 vol. en 3 tomes, in-12, 1836, 1840, 1846; — *Catalogue des Roches du département de la Moselle*, suivi de *Quatre Dialogues sur les*

*Formations du pays messin, pour*.

*réduction à la géologie par*; quelques extraits de cet opus; avaient paru dans les annuaires du pays; — la

collaboration avec le docteur Haro :

*Champignons observés dans les*; les, précédé de quelques considérations sur la nature, leur emploi domestique, les usages qu'ils produisent dans certains cas, et les moyens de les prévenir ou d'y remédier, etc.

— *Cours d'Histoire naturelle*; Metz, 1847, ouvrage accueilli très-favorablement par l'Instruction publique, mais dont le succès fut compromis par la mort prématurée de l'auteur ayant empêché l'impression des volumes suivants.

Émile BÉGIN.

*Documents particuliers.*

\* **FOURNEYRON (Benoit)**, ingénieur français, né à Saint-Étienne (Loire), le 1<sup>er</sup> novembre 1802. Admis, en 1817, à l'École des Mines de sa ville natale, avec dispense d'âge, et avant d'avoir terminé son temps d'étude, il fut appelé à suppléer le professeur de mathématiques. À sa sortie de l'école, en 1819, il fut attaché aux mines de Creuzot. Parmi ses travaux les plus remarquables, nous devons citer ses études sur l'établissement des forges d'Alais; son avant-projet du chemin de fer de Saint-Étienne à la Loire; la construction d'importants établissements métallurgiques, de divers moteurs hydrauliques; ses turbines, auxquelles il a donné son nom; ses expériences sur l'emploi de la vapeur d'eau pour éteindre les incendies, etc. — La turbine, machine hydraulique dont l'idée première et capitale appartient à M. Bardin, dit M. Charles Dupin (1), peut, comme on sait, de la propriété de tourner sur l'eau par l'effet d'une chute de ce fluide, et déterminer, comme son nom l'indique (2), d'une vitesse circulaire extrêmement considérable un arbre vertical qui transmet en tournant la force primitivement rectiligne. En partant de cette donnée, M. Fourneyron a su procurer aux turbines les perfectionnements les plus remarquables pour en faciliter le jeu, pour en accroître l'effet utile, pour en rendre les parties d'une conservation plus grande. La première machine très-importante de ce genre qu'il ait exécutée, le fut en 1834, à Trival, près Givors, dans la manufacture de MM. J.-A. Davillier et compagnie. Les résultats d'un rare avantage qu'elle présente sont consignés dans le *Compte-rendu des Séances de l'Académie des Sciences* (1836) : on y voit que l'effet utile de la machine peut aller sur l'arbre de la turbine jusqu'aux quatre-vingt centièmes, et sur le premier arbre de couche jusqu'aux cinquante-quatorze centièmes de la force hydraulique primitivement employée; résultat supérieur à celui de tout autre genre de roues hydrauliques. Dans la même année on eut

(1) *Rapport du Jury central de l'exposition des produits de l'industrie en 1836*, tome II, p. 68.

(2) De turbo, tournant, tourbillon, cabot, tourbillon.

habile mécanicien avait mis en jeu sa machine de Gisors, il en a construit une autre de cinquante-six chevaux à Saint-Blaise, dans la Forêt Noire; plus tard, il en a fait une nouvelle de soixante chevaux dans la même localité; enfin, il en a construit un grand nombre en divers lieux de la France, et partout avec un succès complet. »

L'idée d'employer comme moteur mécanique la réaction de l'eau n'est pas tout à fait nouvelle. Daniel Bernoulli ayant remarqué que l'eau au sortir d'un vase repousse ce vase avec une certaine force, avait calculé l'effet de cette réaction. Segner, professeur à Göttingue, reproduisant une machine connue de toute antiquité, avait, au commencement du siècle dernier, proposé une roue horizontale tournant par la réaction de l'eau sortant de petits tubes courbes placés à la circonférence de la roue. Euler modifia la forme de cette machine. Il lui donna d'abord la figure d'un cône tronqué, puis il la composa de deux parties, l'une fixe, l'autre mobile, plaçant l'une sur l'autre; celle-ci tournait au moyen de petits tubes recourbés horizontalement à leur extrémité. En 1813, l'Académie des Sciences approuva une roue nommée *Dardaide*, proposée par M. Manoury-Dectot, formée d'une espèce de cuve fixée à un arbre vertical et divisée par des diaphragmes que l'eau dirigée en nappes frappe tangentiellement à sa partie supérieure, pour s'engager ensuite dans les cases formées par les diaphragmes et sortir par un orifice circulaire situé au fond inférieur de la cuve. Le volant hydraulique est aussi une machine à réaction. Son axe est creux; l'eau coule dans un entonnoir placé à l'extrémité de cet axe, se repand dans les rayons creux du volant qui communiquent avec l'axe et sort de ces rayons par les ouvertures latérales. La réaction de l'eau sur les parois des rayons opposées aux orifices latéraux fait tourner les jantes et les rais qui composent le volant, mouvement qui se transmet à l'axe. Malheureusement, dans la pratique toutes ces machines perdent une trop grande partie de la force employée. M. Burdin, ingénieur des mines, ayant présenté à l'Académie des Sciences un *Mémoire sur des turbines hydrauliques, ou machines rotatoires à grande vitesse*, le rapport fait sur ce mémoire en 1824 signala les avantages du nouvel appareil et en 1826 la Société d'Encouragement pour l'industrie nationale proposa un prix pour l'application en grand des turbines hydrauliques dans les usines et manufactures. M. Burdin répondit à cet appel, et reçut un encouragement en 1829. Néanmoins, la question fut ajournée au concours, et un prix de 6,000 fr. fut accordé en 1836 à M. Fourneyron, qui reçut aussi une médaille d'or du jury de l'exposition des produits de l'industrie en 1839. Sa turbine se composait d'une espèce de cuve contenant un tambour fixe divisé en compartiments, dans lesquels l'eau se précipite et s'écoule

1a. En conserve (1)

projet dans sa *Lettre sur les fortifications*, mais il n'a pas été mis à l'essai.

Délégué par la ville de Saint-Étienne pour combattre, vers la fin du règne de Louis-Philippe, les efforts de la compagnie des mines de la Loire, dont le but semblait être la constitution en monopole des exploitations des mines de houille du bassin de Saint-Étienne et de Rivede-Gier, M. Fourneyron soutint sa cause avec talent et vigueur dans différents mémoires. Chef de bataillon de la 2<sup>e</sup> légion de la garde nationale de Paris en 1847, il fut un des douze candidats de l'opposition désignés au roi pour les fonctions de maire du deuxième arrondissement quelque temps avant la révolution de Février, candidats parmi lesquels le gouvernement dut choisir M. Berger. Élu représentant à l'Assemblée constituante par le département de la Loire en 1848, M. Fourneyron ne fut pas renvoyé à l'Assemblée législative. En 1855 il obtint à l'exposition universelle une médaille d'honneur pour l'invention et les applications nombreuses de la turbine qui porte son nom.

On doit à M. Fourneyron un mémoire sur sa machine, publié dans le *Bulletin de la Société d'Encouragement*, année 1834; — *Mémoire sur les Turbines hydrauliques et sur leur application en grand dans les usines et manufactures*; Liège, 1841, in-8°; — *Table pour faciliter les calculs des formules relatives au mouvement des eaux dans les tuyaux de conduite, et principalement destinée à abréger les calculs et à éviter les tâtonnements*, etc.; Paris, 1844, in-8°. L. LOUVET.

*Biographie des neuf cents Représentants à l'Assemblée nationale constituante de 1848*. — Louandre et Bourquelot, *La Littérature française contemporaine*.

**FOURNIER**, ou mieux **FORNIER**, en latin **FORNERIUS** (Guillaume), né au commencement du seizième siècle, à Paris, mort dans la même ville, en 1584. Pierre Fournier, son père, était procureur du roi au Châtelet. Lui-même fut conseiller au bailliage et siège présidial d'Orléans, et docteur régent en l'université de cette ville. Il embrassa le protestantisme vers l'époque où Orléans était le principal foyer de la réforme (1562). Sa nouvelle religion lui suscita des désagréments de la part de ses auditeurs. En 1571, Fournier eut pour élèves René Roulier, neveu de l'évêque de Senlis; Christophe-Auguste de Thou, fils de l'avocat général; et Jacques-Auguste de Thou, son cousin germain, historien si illustre. Il fut, avec Jean Robert, qui avait aussi embrassé la réforme, commissaire rédacteur de la nouvelle coutume d'Orléans, et il figura à côté de lui comme représentant l'université à la séance du 14 avril 1583, en la salle de la Court-le-Roy, où cette coutume fut adoptée. Il était lié d'amitié avec de L'Hospital et Étienne Pasquier, qui a fait son épitaphe en vers latins. Ce jurisconsulte a laissé : un excellent commentaire sur le titre 15, liv. 50, du Digeste, *De verborum significatione*, imprimé en 1584. Cujas, après l'avoir lu, ne voulait plus, dit-on,

faire imprimer le sien; — trois livres sous le titre de *Selectionum*; ce sont ses leçons imprimées en 3 volumes; elles devaient en avoir 10; — *Notes sur Cassiodore*. ROULLIER.

Terrasson, *Histoire de la Jurisprudence romaine*.

**FOURNIER** ou **FORNIER** (Raoul), surnom RONDEAU, jurisconsulte français, fils aîné du précédent, né à Orléans, le 14 septembre 1562, mort dans cette ville, le 20 septembre 1627. En 1586, il obtint une chaire de docteur « ex droit » en l'université d'Orléans dans un concours où il lutta avec talent contre Jérôme L'Hallier. Comme la plupart de leurs devanciers, ces deux professeurs commentaient le droit romain avec une extrême liberté, et faisaient leurs leçons en français. Cette substitution du langage vulgaire à la langue latine dans les chaires de l'université d'Orléans avait été énergiquement improuvée par les docteurs des universités de Paris et de Bourges (1). Comme son père, R. Fournier a persisté dans cette innovation.

Habitué à enseigner le droit romain et le droit canon en français, R. Fournier maniait bien cette langue et l'écrivait avec une pureté de style très-remarquable. Il était entré jeune dans l'académie qui s'était formée à Orléans à la fin du seizième siècle. C'est à tort qu'on lui en a attribué la fondation. R. Fournier ne s'est pas borné à cultiver la langue maternelle; il savait aussi parfaitement le grec et le latin. On a de lui : *Rerum quotidianarum Libri tres, in quibus plerique tum juris utriusque, tum veterum auctorum loci vel illustrantur, vel emendantur; multa etiam ad antiquitatis studium pertinentia tractantur*; Paris, 1602, 1605; — *Méditations chrétiennes*; Paris, 1613; — *De la Consolation et des remèdes contre l'adversité*; — *Discours académique de l'origine de l'âme*; Paris, 1619, in-12. A. de Gazil et Joh. Al. Bernard, docteurs en théologie de la faculté de Paris, jugent cet ouvrage « très-docte et très-exact ». Il résume savamment les idées de Platon, Cicéron, Tertullien, saint Augustin, saint Bernard et saint Thomas; il est en forme de dialogue. La Mettrie a prétendu que ces discours étaient empreints de matérialisme, tandis qu'ils sont graves, sévères comme le protestantisme, dans lequel R. Fournier était né; — *La Philosophie chrétienne*, II livres; Paris, 1620; — *Le Prédicateur*; ibid., 1622; — *Cento. Christianus*, poème latin, publié après la mort de l'auteur; Paris, 1644. ROULLIER.

*Coutume d'Orléans*, éd. 1740, tom. II, *Disc. historig.*, pag. 26. — *Les Hommes illust. de l'Orléannois*, tom. II, p. 76 (1832). — Eimbenet, *Hist. de l'université d'Orléans*; 1833, p. 369. — Terrasson, *Hist. de la Jurisprudence rom.*, pag. 459.

**FOURNIER** ou **FORNIER** (Henri), surnom RONDEAU, frère du précédent, né à Orléans en 1563, mort en 1617. Il fut avocat à Orléans.

1. J. Faber, *Comment. in Institut.*, tit. De J. Jurisdict. — François Duaren, Ep. à André de Ratione decendi descendique Juris.

parlement de Paris, et conseiller au présidial d'Orléans. Magistrat laborieux, ami de la retraite, partagé entre ses fonctions et l'étude assidue du droit coutumier, il s'attacha à approfondir la nouvelle coutume d'Orléans et à en pénétrer l'esprit. Il la conféra soigneusement avec celle de Paris, et surtout avec l'ancienne coutume d'Orléans rédigée à Lorris, l'an 1509, qu'il regardait avec raison comme le commentaire le plus juste et le plus fécond de la nouvelle. Ses notes, rédigées avec précision, sont le fruit d'une méditation profonde et de l'intelligence la plus parfaite des textes. Elles parurent à Orléans, en 1609, 1 volume in-12. Elles ont été réimprimées à Orléans, 1711, 1 volume in-12 avec sommaires; 1740, 2 volumes in-12. A la fin du 1<sup>er</sup> volume est une charte de Philippe-Auguste de 1183, concernant l'exemption des tailles et amendes pour les crimes et un règlement pour les procédures des décrets et ventes sur affiches, donné au bailliage d'Orléans le 14 février 1685. Le second contient un discours historique remarquable sur l'origine de la coutume d'Orléans et sur ses commentateurs. On a encore de lui : *Les Coutumes anciennes de Lorris, des bailliages et prévôtés de Montargis, Saint-Fargeau, pays de la Puisaye, Châtillon-sur-Loing et autres lieux*; — *Coutumes générales du pays et comté de Blois, ensemble les coutumes locales des baronnies et chastellenies subiectes du ressort dudit bailliage, avec la conférence de la coutume de Paris et notes de M<sup>re</sup> Charles Du Moulin sur icelle*; Orléans, 1609, in-12, très-rare. Jacques et Michel Cottereau, imprimeurs à Blois, ont reproduit ce volume, en y ajoutant les notes de Denis du Pont, avec les jugements et arrêts rendus sur l'interprétation de chaque article; Blois, 1679, in-12. ROULLIER.

Dupin, *Bibliothèque choisie des Livres de Droit*.

**FOURNIER** (Georges), géographe et mathématicien français, né à Caen, en 1595, mort à La Flèche, le 13 avril 1652. Il entra dans la Société de Jésus à l'âge de vingt-quatre ans. Il enseigna successivement les belles-lettres et les mathématiques. Nommé aumônier d'un vaisseau de ligne, il acquit dans ses voyages de long cours des connaissances étendues en géographie et en hydrographie. On a de lui : *Commentaires géographiques*; Paris, 1642, in-12; — *L'Hydrographie contenant la théorie et la pratique de toutes les parties de la navigation*; Paris, 1643, in-fol.; — *Euclidis sex priores Elementorum geometricorum Libri demonstrati*; Paris, 1644, in-12; — *Geographica orbis Notitia, per littora maris et ripas fluviorum*; Paris, 1648, in-16; — *Prières pour dire pendant la messe*; Dieppe, 1649, in-12; — *Traité des fortifications, ou architecture militaire*; Paris, 1649, in-12; — *Asia nova Descriptio, in qua præter provinciarum situs et populorum mores, mira deleguntur et hactenus inedita*; Paris, 1656, in-fol.



mier qui ait fait exécuter ce qu'on appelle un *livre*, mais par un procédé connu et pratiqué avant lui. Quoique graveur et fondeur, Fournier s'est souvent mépris en déclarant gravés sur planches de bois des ouvrages qui ont été exécutés en caractères mobiles ; tels sont, entre autres, le poëme intitulé *Tewrdancks*, ce chef-d'œuvre typographique de Schœnsperger, et le *Speculum humanæ Salvationis*, dont la première édition n'offre que quelques parties exécutées xylographiquement. Si Strasbourg a été le berceau de l'imprimerie, et si c'est dans ses murs que Gutenberg en a conçu l'idée et exécuté les premiers essais, c'est à proprement parler la ville de Mayence qui lui a donné l'être, par l'invention du véritable art typographique en caractères de fonte tel qu'on l'exerce aujourd'hui. — C'est aussi ce qu'il soutient dans les *Observations* sur l'ouvrage [(de Schœpflin) intitulé : *Vindiciæ Typographicæ* ; Paris, 1760, in-8°, ouvrage dans lequel Schœpflin avait revendiqué pour Strasbourg la gloire de l'invention de l'imprimerie ; -- *Remarques sur l'ouvrage intitulé : Lettre sur l'Origine de l'Imprimerie* (de Fr.-Ch. Baër) ; Paris, 1761, in-8° ; — *Lettre à Fréron* ; Paris, 1763, in-8° ; — *Manuel typographique* ; Paris, 1764-1766, 2 vol. in-8°. C'est le principal ouvrage de Fournier. Le premier volume traite de la gravure et de la fonderie des caractères d'imprimerie, le second contient les épreuves des différentes sortes de caractères. Ces deux volumes devaient être suivis de deux autres, dont l'un aurait traité de l'art de l'imprimerie, et l'autre de l'histoire des typographes célèbres. La mort empêcha Fournier de donner cette suite. — *Traité historique et critique sur l'origine et les progrès des caractères de fonte pour l'impression de la musique, avec des épreuves de nouveaux caractères de musique* ; Paris, 1765, in-4°. A. F.-D.

Des arts. *Siècles littéraires*. — Dibdin. *Bibliomania*. — Brunet, *Manuel du Libraire*. — Quérard, *France littéraire*.

**FOURNIER DES ORMES** (Charles), poëte et peintre français, petit-fils de Pierre-Simon, né à Paris, le 6 mars 1778, mort dans la même ville, le 18 janvier 1853. Il montra de bonne heure un goût décidé pour les arts et les lettres. L'amitié de Delille et du peintre Hubert Robert contribua beaucoup à développer ce penchant. Sous les leçons de Robert, il devint bon paysagiste, et se fit remarquer par une touche fraîche et gracieuse, une exécution calme. Depuis 1818 ses tableaux ont toujours figuré avec honneur dans les diverses expositions. Les plus remarquables sont : *Belisaire, soleil couchant* (1820) ; — *Ermitage au bord d'un torrent* ; — *Vue de Gergavia, terre entre le Puy-de-Dôme et le mont Dore* (1822) ; -- *Fuite de Charles II déguisé en paysan* ; — *Vue de Chartres* ; — *Vue de la maison du grand Frédéric à Spa* ; — *Site d'Auvergne* ; — *Traité de la vie de*

*L'Espagnole* ; — *Bienfaisance du prince Brunswick* (1824) ; — *Combat pastoral de Virgile* ; — *Cénobites dans le desert* ; *des sources de l'Eure* (1827) ; — *Val Saint-Prest* (1827) ; — *Une Chaumière le Perche* ; — *Incendie de la cathédrale de Chartres* (4 juin 1836), acheté par le musée des Cultes : — le Musée de Chartres possède plusieurs tableaux de cet artiste représentant principaux sites des environs. — Dans ces genres, Fournier des Ormes a exécuté des gravures pour les *Fables* de La Fontaine ; — en architecture : *Vues pittoresques de Spa* ; — *Les actions des personnages célèbres* ; — *Le champ de bataille de Waterloo* (très-rare).

En littérature, on a de lui : *Histoire Rommaine* imitée d'Eutrope et augmentée d'après Tacite et autres historiens, etc. ; Paris, Firmin Didot, in-12 ; — *Épître à Hubert Robert*, membre de l'Académie de Peinture, avec des notes historiques et critiques ; Paris, 1822, in-4° ; — *La Peinture*, poëme, précédé d'une *Dissertation sur le poëme didactique* par Charpentier (Saint-Prest) ; Paris, 1837, in-8°, avec des gravures ; — *Lucrèce : De la Nature des Choses*, traduit en vers français ; Paris, 1848, in-4°, première livraison à seule paru. ROGEE.

Quérard, *La France littéraire*. — Guyot de Merville, *Annuaire des Artistes français*, 1832. — Louis Bourquelot, *La Littérature contemporaine*. — Le neur et Le Journal de Chartres, du 26 janvier 1837.

**FOURNIER (Claude)**, surnommé *l'incendiaire*, révolutionnaire français, né en Auvergne en 1745, mort en 1823. Parti pour Saint-Domingue vers 1772, il y devint, grâce à son industrie et à son activité, propriétaire de plusieurs fabriques de tafia, dont il fut dépossédé par la suite d'événements restés obscurs. A son retour en France, en 1785, il éleva contre les autorités coloniales des réclamations qui ne furent pas accueillies. La colère qu'il ressentait à ce déni de justice le précipita dans les idées révolutionnaires. Il figura comme acteur secondaire mais remarquable par sa violence, dans les principales scènes de la révolution, à Paris, à Versailles, au Champ-de-Mars, à la Fête de la Raison, le 10 août 1792. Lorsque la commune de Paris décida la translation des prisonniers de la Bastille à Versailles (roy. DANTON), Fournier fut chargé du commandement de la troupe qui devait les accompagner. Dans un récit publié plus tard, il prétend « qu'il ne consentit à accompagner les malheureuses victimes que pour en apparence pleines de loyauté. Provoqué par les autorités les mesures prises pour garantir leur sûreté, et il contribua à provoquer les massacres qui eurent lieu aux portes de Versailles, qu'au moment où les assassins venaient leur projet, il fut lui-même renversé de cheval, et eût été tué si on ne fût accouru à son secours. » Ses récits sont fort contestables. L'opinion la plus répandue à l'égard de Fournier ces horribles massacres.

etablie q  
sèrent p  
incarcen  
midor. /  
an ix, de  
compris  
jetes sur  
gnons y  
Guadelou  
qui y es  
sur les ex  
nier s'y  
et obtint  
il revint  
sous la /  
1815, pa  
encore d  
ce mome  
seralde e  
de la mi  
*Etats Ge  
rife et d  
Claude  
Domingo  
moire co  
de M. F  
district  
let 1789,  
sacre de  
dit l'An  
Grosbois  
bles Me  
pour la j*

le Nat  
chin etc.,

**FOUR**  
archéolo  
le 20 sep  
au colleg  
nesse l'e  
vent. Il  
regiment  
l'artillerie  
qui a l'ap  
devant de  
la revolur  
En 1792,  
l'on le vi  
Vendeens  
Et on Ra  
de la ville  
mies con  
sa bebe c  
des 132  
voyait a  
le les fu  
ses comp  
le chef d  
Dancan  
petes dan  
rent, les 2  
le 9 ther

**FOURNIER** (*Marc-Jean-Louis*), journaliste et auteur dramatique suisse, né à Genève, vers 1820, d'une famille française protestante réfugiée. Après avoir fait de bonnes études dans sa ville natale, il vint, en 1838, à la suite de l'échauffourée sardo-polonaise, à Paris, et se fit journaliste. *Le National*, *Le Capitole*, *Le Commerce*, *Le Globe*, le *Figaro*, le comptèrent successivement au nombre de leurs rédacteurs habituels. Il fut aussi l'un des écrivains les plus assidus de *L'Artiste*, où il se fit remarquer dans la critique littéraire. Vers le même temps il publia en feuilletons un grand nombre de nouvelles et de romans, qui eurent de la vogue. Attaché à *La Presse* en 1847, il entra, après la révolution de 1848, à *La Liberté*; puis délaissa le journalisme pour le théâtre, où il avait déjà obtenu quelques succès. Depuis 1851, il dirige la scène de la Porte-Saint-Martin. On a de lui : *Russie, Allemagne et France : révélations sur la politique russe d'après les notes d'un vieux diplomate*; in-8°, 1844; — *Madame de Tencin*, roman (avec Eugène de Mirecourt); 2 vol. in-8°, 1847; — et sous le même titre une comédie en cinq actes, tirée du roman, représentée aux Français; — *La Danse des écus*, vaudeville, un acte (avec Henri de Kock); 1849; — *Les Libertins de Genève*, drame, cinq actes; 1848; — *Le Pardon de Bretagne*, drame, cinq actes; 1849; — *Les Chercheurs d'Or du Sacramento* (avec Paul Duplessis), drame, cinq actes; 1850; — *Paillassé*, drame, cinq actes (avec Dennery); 1850. Cette pièce eut un grand succès populaire, grâce au jeu de Frédérick Lemaître; — *Manon Lescaut*, drame, cinq actes (avec Théodore Barrière); 1851; — *La Bête du bon Dieu*, drame, cinq actes (avec A. Decourcelle); 1854; — *Les Nuits de la Seine*, drame, cinq actes; 1855. M. Ch.

*Doc. part. — Journal de la Librairie.*

**FOURNIER DE PESLAY** (*François*), médecin et littérateur français, né à Bordeaux, le 7 septembre 1771, mort à Pau, vers 1833. Il descendait d'une famille de couleur, originaire de Saint-Domingue. Il fit ses premières études à Paris, apprit la médecine à Bordeaux, et entra au service le 10 mars 1792, comme aide-major. En 1794 il était chirurgien-adjoint-en-chef de l'armée du Nord, puis, en 1796, de celle de Sambre et Meuse. Après la guerre, il se fixa à Bruxelles, où il se livra à la pratique et à la littérature médicales. Il fut l'un des fondateurs de la Société de Médecine de Bruxelles, dont il devint secrétaire, et professa la pathologie interne à l'école secondaire de médecine de cette ville. Il fonda aussi un recueil littéraire et scientifique : *Le Nouvel Esprit des Journaux*. En 1806, nommé chirurgien major des gendarmes d'ordonnance, il vint à Paris, et ne tarda pas à être envoyé à Valençay auprès du prince des Asturies (depuis Ferdinand VII), qui dans la suite lui accorda une pension. En janvier 1813, il fut

choisi pour secrétaire général du conseil de santé des armées. En 1816 Louis XVIII lui conféra l'ordre de la Légion d'Honneur. En 1823 il partit pour Haïti, devint directeur du Lycée de cette île et inspecteur général du service de santé. Il revint en 1828, sans avoir pu assurer certains projets politiques qui faisaient le principal motif de son voyage. Dès lors il se fixa à Pau, où il mourut. On a de lui : *Essai historique et pratique sur l'inoculation de la vaccine*; Bruxelles, 1801, in-8°; réédité plusieurs fois; — *Du Tétanos traumatique*; Bruxelles, 1803, in-8°. Dans ce mémoire, couronné en 1802 par la Société de Médecine de Paris, Fournier établit que le tétanos dépend toujours d'une irritation nerveuse, laquelle peut être produite par une multitude de causes, soit externes, soit internes, et qu'il faut reconnaître et combattre, afin de guérir l'affection; — *Propositions médicales sur les scrofules*, suivies de : *Observations sur les bons effets du muriate de baryte dans les affections scrofuleuses*; Strasbourg, 1803, in-4°; Fournier est l'un des premiers qui ont répété en France (1795) les essais de Crawford sur les effets du muriate de baryte. — *Encore un mot sur Conaxa, ou les deux gendres, ou lettre d'un habitant de Versailles*; Paris, 1811, in-8°; — *Le Vieux Troubadour, ou les amours*, poème en cinq chants de Hugues de Xentralès, traduit de la langue romane sur un manuscrit du onzième siècle, trouvé dans la bibliothèque des bénédictins d'Avignon; Paris, 1812, in-12; — *Les Étranges, ou entretiens des morts sur les nouveautés littéraires, sur l'Académie Française, etc.*; Paris, 1813, in-12; — *Nouveau Projet de réorganisation de la médecine, de la chirurgie et de la pharmacie en France*; Paris, 1817, in-8°; — *Traité des principales Maladies des Yeux*, trad. (avec Bégin) d'Antonio Scarpa, et accompagné de *Notes et additions*; Paris, 1821, 2 vol., in-8°; — *Lettre adressée à Son Excellence le maréchal duc de Raguse*; Paris, 1821, in-8°; — *Notice biographique sur François de Peslay, cultivateur de Saint-Domingue*; Paris, 1822, in-8°. Ce mémoire fut couronné en 1820 par la Société royale d'Agriculture; — *Prophète de Merlin l'enchanteur*, écrivain du cinquième siècle, recueillie par l'historien Turpin, moine de Saint-Denis, mort vers 800, etc., sans date; — *Mémoires de Médecine, de Chirurgie et de Pharmacie militaires* (avec Biron); Paris, 1821-1822, 12 vol. in-8°; — *Dissertations sur le grasseyement, sur la musique, etc.*, dans les *Mémoires de l'Institut*. Fournier a publié en outre de nombreux articles dans le *Dictionnaire des Sciences médicales*, les *Annales des Faits et Sciences militaires* et autres recueils scientifiques.

Son fils, mort dans la fleur de l'âge, le 8 février 1818, a laissé un *Éloge de saint Jérôme*; Paris, 1817, in-12°.

Arnault, Jay, etc., *Biographie nouvelle des Contes*

poèmes. — Quérard, *La France littéraire*. — Églin, dans la *Biographie médicale*.

**FOURNIVAL, FURNIVAL ou FURNIVAL (Richard)**, écrivain français, né à Amiens, vers 1200, mort vers 1250. Son père, Roger, fut médecin et son frère, Arnoul, fut évêque d'Amiens. Richard lui-même, après avoir donné une partie de sa jeunesse aux dissipations mondaines et surtout à la poésie, se consacra entièrement aux devoirs de la carrière ecclésiastique, et devint chancelier de l'église d'Amiens. L'époque de sa mort est inconnue, mais des documents authentiques prouvent qu'elle arriva après 1248 et avant 1260. On a de lui plusieurs ouvrages restés manuscrits; on lui en a attribué quelques-uns, qui ne sont pas de lui. Nous mentionnerons les uns et les autres, ce sont : *Bibliotheca*, catalogue raisonné d'une bibliothèque publique qui existait à Amiens vers le milieu du treizième siècle, et qui semble avoir été fondée par Fournival. Celui-ci a donné à son traité bibliographique une forme allégorique. Un bourgeois d'Amiens, dit-il, exercé dans les sciences mathématiques, découvrit que le jour de sa naissance répondait précisément, quant à la situation des astres, au jour de la fondation d'Amiens. Ce rapport astronomique ajoutant encore au désir qu'il avait de contribuer à l'embellissement de sa patrie, il résolut de planter dans ses murs un jardin où ses concitoyens pussent trouver de nombreuses espèces de fruits, dont la saveur les conduisit jusqu'au sanctuaire de la philosophie. La bibliothèque contenait deux cent et quelques volumes. On y trouvait des écrits d'Aristote et d'Hippocrate, traduits d'après les docteurs arabes; des versions latines d'Euchyle, de Galien, d'Avicenne, Cicéron, Quintilien, Sénèque, Plaute et Térence, Vitruve, Palladius; les poésies de Virgile, d'Horace, d'Ovide, de Tibulle, de Propertius. Parmi les commentateurs et les glossateurs, on remarque Donat, Priscien, Servius, des traductions de Themistius et de Porphyre. Les traités de philosophie sont surtout nombreux dans cette bibliothèque. — *Abladane*, roman sur l'histoire d'Amiens, dont le premier nom, selon le romancier, était Abladane. C'est à tort qu'on a attribué cet ouvrage à Richard Fournival. Le préambule prouve qu'il appartient à un autre auteur, probablement à un clerc de l'église d'Amiens; — sept chansons sur des sujets d'amour; — *La Pousanche d'amours* (La Puissance d'amour); c'est une dissertation en prose, une sorte de dialogue dont le titre indique le sujet; — *Les Consueux ou Conseils d'amour*: c'est encore une dissertation sur l'art d'aimer; elle est adressée à une jeune fille; — *Restiure d'amour*: cet ouvrage, qui paraît avoir été très-populaire à la fin du treizième siècle et au quatorzième, est une comparaison des amoureux avec les animaux. Cette singulière thèse fournit à l'auteur une occasion de déployer toutes ses connaissances zoologiques; c'est un curieux échantil-

lon de l'histoire naturelle telle que l'entendait le moyen âge; — *La Penthière*, poème imité du *Roman de la Rose* et composé au milieu du quatorzième siècle. Un manuscrit l'attribue à « maître Richard de Fournival, chanoine à Soissons ». On ne croit pas que l'auteur de la *Bibliotheca* ait été chanoine de Soissons; et on Richard de Fournival, s'il n'est pas une invention du copiste, doit appartenir à la même famille, mais n'est pas le même que le précédent. Tels sont les ouvrages composés par Fournival ou qui lui ont été attribués, avec plus ou moins de fondement. « La parole de son élocution, dit l'*Histoire littéraire de la France*, l'agrément et la variété des opuscules que la gravité de ses fonctions ecclésiastiques n'avait pu le détourner d'écrire, le recommandent à l'attention de quiconque voudrait étudier de préférence la langue, le goût et le style de ceux de nos trouvères qui s'étaient proposé de suivre les traces d'Ovide. »

Foucher, *Antiquités*. — Le Coz ou Maize, *Bibliothèque française*. — *Histoire littéraire de France*, t. XXIII.

**FOURNIVAL (Simon)**, historien français, vivait au dix-septième siècle. Il était connu au secrétariat des trésoriers de France. On a de lui : *Recueil des titres concernant les fonctions et privilèges des trésoriers de France*; Paris, 1656, in-fol. L'ouvrage de Jean du Bourgouf sur la même matière, Orléans, 1745, 2 vol. in-4°, complète ce travail.

Lefebvre, *Bibliographie historique de la France*, III, 24, 40.

**FOURQUET D'HACHETTE (Jean-Pierre)**, historien français, né à Nîmes, en 1790. Il s'est annoncé comme un des descendants de Jeanne Hachette, l'héroïne qui défendit Beauvais en 1472. On a de lui : *Histoire de France, siège de Beauvais* (1472); *Jeanne Fourquet, surnommée Hachette, particularités intéressantes sur ce siège mémorable*, 1833, in-8°, 2<sup>e</sup> édit. — *Coup d'œil rapide sur les révolutions françaises de 1789 à 1830*; 1830, in-8°; — *Constitution des États-Unis d'Amérique*; 1830, in-8°; — *L'Angleterre et son gouvernement depuis son origine jusqu'en 1830; suivi d'un résumé de sa constitution*; 1830, in-8°; — *Guerre d'Afrique; Constantine; expédition française*, 1830-37, etc.; 1851, in-8°.

Geoy de Pins.

*Bibliographie des Œuvres de Lettres.*

**FOURQUEVAUX. Voy. PAVIN.**

**FOVILLE (Achille-Louis)**, médecin français, né à Pontolac, en 1799. Reçu docteur en 1824 et disciple d'Esquirol, il fut d'abord médecin des aliénés de Rouen. Plus tard il accompagna le prince de Joinville dans son voyage à Rio-Janeiro; enfin, il fut nommé médecin de la Maison royale de Charenton. Ce praticien a fait surtout une étude approfondie des maladies cérébrales et nerveuses. Il a développé une partie de ses théories dans un *Traité com-*

plet de l'anatomie, de la physiologie et de la pathologie du système nerveux cérébro-spinal; 1843, t. I<sup>er</sup>, Anatomie, in-8°, avec atlas. En 1821, un *Mémoire sur les fonctions spécialement dévolues aux deux substances du cerveau*, qu'il fit en collaboration avec le docteur Parchappe, fut couronné au concours ouvert par Esquirol à la Salpêtrière. Il a publié aussi des mémoires : *Sur les Fonctions spéciales de quelques parties de l'encéphale* (avec M. Pinel-Grandchamp); 1832, in-8°; — *Sur le Choléra-morbus* (avec le même); 1832, in-8°; — *Sur la réformation du cerveau résultant de la méthode de couvrir la tête des enfants*; 1834, in-8°, avec fig.; — *Sur l'Anatomie du cerveau*; dans le t. IX des *Mémoires de l'Acad. de Médecine*. Il a fourni au *Dictionn. de Médecine et de Chirurgie pratiques* les articles *Aliénation mentale, Encéphale, Épilepsie, Hystérie, Manie, Monomanie*. GUYOT DE FÈRE. Sachalle, *Les Médecins de Paris*.

**FOWLER** (Jean), imprimeur anglais, né à Bristol, vers 1530, mort à Neumark (Allemagne), le 13 février 1579. Il fut élevé à l'école de Winchester, et passa en 1555 à l'université d'Oxford en qualité de professeur. Quatre ans plus tard, il abandonna cette place, et alla s'établir imprimeur tour à tour à Anvers et à Louvain, et publia plusieurs ouvrages de controverse, dont quelques-uns avaient été composés par lui-même.

Wood, *Athenæ Oxonienses*. — Fuller, *Worthies*. — Dodd, *Church History*.

**FOWLER** (Christophe), controversiste anglais, né à Marlborough, en 1611, mort en 1676. Il fut élevé à Oxford, et entra dans les ordres. En 1641 il se déclara presbytérien, et se signala par la violence de ses prédications. Son zèle fut récompensé par le vicariat de Sainte-Marie de Reading, qu'il perdit à la Restauration. On a de lui plusieurs ouvrages de controverse; le principal est intitulé : *Dæmonium meridianum, or Satan at noon; being a sincere and impartial relation of the proceedings of the commissioners of the county of Berks*; Londres, 1655, in-4°.

Wood, *Athenæ Oxonienses*; — Chalmers, *General Biographical Dictionary*.

**FOWLER** (Édouard), théologien anglais, né en 1632, à Westerleigh, dans le comté de Gloucester, mort à Chelsea, en 1714. Après avoir fait ses études dans les universités d'Oxford et de Cambridge, il devint, vers 1656, chapelain de la comtesse douairière de Kent, qui lui donna le rectorat de Northill dans le comté de Bedford. Élevé parmi les puritains, il se décida avec peine à entrer dans le sein de l'Église anglicane, dont il fut plus tard un des membres les plus éminents. Sous le règne de Jacques II, il se montra très-zélé protestant, et fut un des premiers prêtres qui refusèrent de lire la déclaration pour la liberté de conscience. Après la révolution, il fut élevé au siège épiscopal de Gloucester. On a de lui des sermons et divers ouvrages de théo-

logie et de controverse; les principaux sont. *The Principles and practices of certain moderate divines of the Church of England, abusively called Latitudinarians*; 1670, in-8°. — *The Design of Christianity*; 1671, in-8°. — *Libertas evangelica, or a Discourse of Christian Liberty*; 1680, in-8°.

*Biographia Britannica*.

**FOWLER** (Thomas), médecin anglais, né à York, le 22 janvier 1736, mort le 22 juillet 1801. Il commença par être pharmacien dans sa ville natale, de 1760 à 1774. Il se rendit ensuite à York, se fit recevoir docteur, et alla exercer la médecine à Stafford. Il revint à York en 1791, et fut nommé médecin de l'hôpital des fous. Il dirigea cet établissement jusqu'à sa mort. Son principal titre à la célébrité consiste à avoir remis l'arsenic en usage dans la médecine. Ce dangereux médicament était depuis longtemps tombé dans l'oubli, et en le réintégrant dans le *Codex*, Fowler n'a pas rendu un grand service à l'humanité. On a de lui : *Medical Reports on the Effects of Tobacco, principally with regard to its diuretic qualities in the cure of dropsies and dysuries*; Londres, 1785, in-8°; — *Medical Reports on the Effects of Arsenic in the cures of agues, remittent fevers, and periodic headach*; Londres, 1786, in-8°; — *Medical Reports of the Effects of Blood-letting, sudorifics and blistering in the cure of the acute and chronic rheumatism*; Londres, 1795, in-8°. Fowler a fourni aussi plusieurs articles aux *Medical Commentaries* et aux *Annals of Medicine* publiés par Duncan à Édimbourg.

Rees, *Cyclopædia*. — Chalmers, *General Biographical Dictionary*.

**FOX** (Richard), prélat et homme d'État anglais, né vers 1466, à Ropesley, dans le comté de Lincoln, mort le 14 décembre 1538. Il appartenait à une famille obscure. Après avoir fait ses études à Oxford et à Cambridge, il alla suivre les cours de théologie à Paris. Il y connut Morton, évêque d'Ely, qui le recommanda à Henri, comte de Richmond. Ce prince, qui se préparait à revendiquer par les armes le trône d'Angleterre, admit Fox dans ses conseils. Après son triomphe, il le nomma évêque d'Exeter, garda du sceau privé, et principal secrétaire d'État. Il l'employa dans diverses ambassades, et l'éleva successivement aux sièges épiscopaux de Durham et de Winchester. Fox fut un généreux protecteur des lettres et des sciences. Il fonda diverses écoles libres et le collège du Corpus Christi à Oxford.

Chalmers, *History of Oxford*; *General Biographical Dictionary*. — Wood, *Athenæ Oxonienses*. — *Biographia Britannica*.

**FOX** (Édouard), prélat et homme d'État anglais, né à Dursley, dans le comté de Gloucester, dans la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, mort à Londres, en 1538. Il étudia au collège de Cambridge, et il devint prévôt de ce collège.



en l  
 qui  
 goci  
 gon.  
 en l  
 au  
 gran  
 pas  
 rite.  
 vive  
 angl  
 regi  
 ipsa  
 1534  
 lord  
 Su  
 trou  
 et  
 dans  
 elev  
 ensui  
 une  
 et pu  
 tirés  
 sacra  
 gran  
 l'Egl  
 l'hé  
 haria  
 tout  
 cres,  
 l'acq  
 vie, e  
 la det  
 un as  
 de W  
 ensui  
 de Ri  
 puisse  
 pour  
 l'Angl  
 en ce  
*Opus*  
 rotun  
 Norfo  
 son  
 pose  
 parfait  
 l'eccl  
 fiques  
*devo*  
 des ob  
 ouvrage  
*Martin*  
 vent le  
 cause  
 fres, la  
 désign  
*dorée*  
 de con  
 connue  
 Bâle, 1

nant en considération l'état de souffrance de son équipage et la rigueur progressive du froid, Fox se détermina au retour, et mouilla sur les Dunes le 21 octobre. Quelque fatigante qu'eût été sa traversée, il n'avait pas perdu un seul homme. Il publia la relation de son voyage sous ce titre : *The North-Ouest Fox's* ; Londres, 1635, in-4°, avec carte. Cet ouvrage est remarquable par la précision avec laquelle la géographie y est exposée ; les divers phénomènes physiques y sont également décrits et discutés avec une lucidité et une intelligence qui prouvent que Fox, comme savant et comme marin, n'était pas un homme ordinaire. Après avoir relaté ses observations géologiques et hydrauliques, il donne sur ses devanciers d'intéressants détails, et termine en déclarant que, malgré son insuccès, il persiste à croire à l'existence d'un passage au nord-ouest.

Alfred DE LACAZE.

Purchas, *His Pilgrimages*, etc. — Frédéric Lacroix, *Régions circumpolaires*, dans l'*Univers pittoresque*.

**FOX (Georges)**, réformateur anglais, fondateur de la secte des quakers, né en juillet 1624, à Drayton (comté de Leicester), mort à Londres, le 13 janvier 1691. Son père, presbytérien zélé, exerçait la profession de tisserand. Après lui avoir appris à lire et à écrire et lui avoir inspiré des sentiments de piété et de vertu, ses parents placèrent d'abord le jeune Fox chez un marchand de bétail pour garder les troupeaux ; puis ils le mirent en apprentissage chez un cordonnier de Nottingham. Fox n'avait pas encore vingt ans lorsque tout à coup, se croyant inspiré de Dieu, il se mit à prêcher. Déjà ses mœurs irréprochables l'avaient fait surnommer *l'homme sans passions* ; toujours sérieux et paraissant constamment absorbé dans une profonde méditation, il recherchait la solitude, ne parlait jamais, si ce n'est en pleurant et avec des gestes lamentables. Livré tout entier à la vie contemplative, il consacrait tout le temps dont il pouvait disposer à la lecture de l'Écriture Sainte, qu'il parvint bientôt à savoir par cœur. Enfin, doué d'une mémoire heureuse, mais d'une imagination plus ardente encore, Fox crut entendre les habitants du ciel qui lui criaient de fuir les hommes et lui ordonnaient de consacrer sa vie aux devoirs de la religion. Il quitta donc son maître et rompit toute relation avec sa famille ; on le vit, entièrement vêtu de cuir, courir de village en village et ensuite de ville en ville, déclamant partout contre la corruption générale et ne restant jamais longtemps dans le même lieu, de peur, disait-il, d'y contracter des liaisons mondaines. En 1648, il prêcha pour la première fois à Manchester. Son ignorance dans les lettres humaines ne l'embarrassa point : il fit une profonde sensation, et dès lors il se mit à prêcher partout sa doctrine. Dans les places publiques, dans les tavernes, dans les maisons particulières, dans les temples même, il se récriait contre la guerre, le clergé, les dîmes, etc... Il pleurait et gemissait avec un saint transport

sur l'aveuglement des hommes ; il émut, il toucha, il persuada, et se fit promptement de nombreux disciples, qui, se croyant, comme leur maître, soudainement éclairés par le Saint-Esprit, dont ils se disaient les temples, répandaient dans tous les comtés de l'Angleterre la doctrine du fougueux réformateur. Quoique souvent outré pour sa doctrine, emprisonné, fouetté même, Fox ne relâcha rien de son zèle et n'en fit que plus de disciples ; traîné devant un juge, il garda son bonnet de cuir sur sa tête, parce que le Seigneur, disait-il, lui avait défendu d'ôter son chapeau à qui que ce fût et ordonné de tutoyer tout le monde, de ne plier le genou devant aucune puissance de la terre. Quand il prêcha contre l'ivrognerie, la populace voulait l'assommer : Fox n'y fit pas attention, et continua de prêcher ; et lorsque, sur son refus de prêter serment, il fut envoyé à l'hôpital des fous pour y être fouetté, il loua le Seigneur, remercia les bourreaux, et se mit à les prêcher avec une émotion qui les toucha. Cette patience, cette résignation vraiment évangélique lui gagnait sans cesse de nouveaux prosélytes, et dès 1649 on compta à sa suite des personnes de haut rang, des savants et surtout beaucoup de gens du peuple. Il donna aux enthousiastes qui le suivaient le nom d'*enfants de lumière*. Ayant comparu à Derby devant les juges, il les prêcha avec tant de force sur la nécessité de trembler devant le Seigneur que le commissaire qui l'interrogeait s'écria qu'il avait affaire à un *quaker* (c'est-à-dire *trembleur* en anglais). Rencontre peu de temps après par un détachement de soldats, Fox fit des réponses si bizarres qu'on l'envoya prisonnier à Londres : Cromwell voulut le voir, et après un long entretien il le fit élargir. Enhardi par cet accueil, le réformateur se livra, au sein de la capitale de l'Angleterre, aux travaux de son ministère. Un jour, il écrivit au Protecteur pour l'engager à adoucir les maux de ses amis persécutés ; puis, lorsqu'il sut que Cromwell méditait de prendre le titre de roi, il alla se présenter à lui, et l'avertit que s'il agissait ainsi, il entraînerait la honte et la ruine de sa postérité. En 1658, le nombre des quakers s'était accru au point que leur chef convoqua à Bedford une assemblée générale, qui dura trois jours. En 1666, un corps de doctrine fut rédigé, des assemblées annuelles et mensuelles furent établies, et l'on y avisa aux mesures que nécessitaient les circonstances. Fox s'associa des femmes, mais il ne fut pas pour cela soupçonné d'incontinence ; ayant connu dans la prison de Lancaster la dame Fell, veuve d'un magistrat de cette province et qui avait été un de ses premiers disciples, il lui fit partager ses opinions, et l'épousa (1669). En 1672, ils partirent ensemble pour l'Amérique, où la prosélyte de Fox partagea les fonctions de son ministère. « L'Angleterre, dit Fox en partant, a été assez arrosée de mes sueurs, il faut en aller baigner le Nouveau Monde. »

y obtint les mi  
 l'ancien. Il étai  
 vique, l'Asie et  
 rangées sous se  
 ignoraient sa di  
 verains pour le  
 donné en Angl  
 que les protes  
 étrangers. Revi  
 mis en prison i  
 procès pour sa  
 dit Voltaire «  
 subir sa comp  
 peuple avec t  
 de grimaces, q  
 pas mieux la  
 centaine d'aod  
 et mil si bien  
 le tira en tum  
 chercher le cu  
 fait condamner  
 place... » En 1  
 ou ses partisan  
 pied un voyage  
 stein, et poussa  
 santé ne résist  
 dant, il ne cou  
 avant sa mort  
 notes, qui furent  
 titre de : *Journa  
 Life, travels &  
 Londres, 1691,  
 | E. PASCALLEY*

Neal, *History  
 Quakers*. — *Atkins  
 tour du monde  
 tenant l'histoire &  
 trembleurs*. — J  
 Londres, 1847, in-4

**FOX (Henry)**

**FOX (Charles)**  
 anglais, né à La  
 le 13 septembre  
 Henry Fox, de  
 21<sup>ème</sup> Carolina  
 second duc de B  
 cendre en lign  
 aïeul, fils natu  
 ses études à l'éco  
 et à neuf ans il  
 tra en même tem  
 sirs de son âge.  
 fit aimer pour  
 lité de son cara  
 grace à une so  
 laisser cette nat  
 son fils gouver  
 n'était gouverne  
 son maître de fr  
 père de Philip.  
*Lettres de Juno*  
 à commander,  
 assurance, mar

d'abord les principes politiques de son père, qui peu à peu s'était détaché du parti whig. C'est ainsi qu'il soutint le ministère Grafton. Son premier discours (15 avril 1769) fut dirigé contre le célèbre Wilkes, qui, emprisonné, demandait sa réintégration au parlement; et dès ce jour il sut se faire remarquer. « Charles Fox, avec une supériorité infinie de talent, n'a pas été inférieur à son frère en insolence. » C'est Horace Walpole qui le juge ainsi : aussi, lorsque, en février 1770, le duc de Grafton eut lord North pour successeur, comme premier ministre, ce dernier n'eut rien de plus pressé que de donner à Fox une place dans le cabinet, sous le titre de lord de l'amirauté. Mais le jeune ministre n'était pas d'un caractère à se soumettre aveuglément aux ordres d'un chef. Déjà s'annonçait chez lui un certain esprit d'opposition. Mécontent d'ailleurs de n'être pas apprécié à sa juste valeur par le principal ministre, il donna sa démission en 1772. Un an plus tard, il rentra dans l'administration, avec le titre de lord de la trésorerie. Cependant sa conduite privée était loin de devenir plus régulière. Il était un de ceux qui au club d'Almack's hasardaient à chaque partie au moins 50 livres sterling à une table où il y avait dix mille livres en espèces. En 1774 lord Holland paya pour son fils environ 140,000 liv. sterl. (3,500,000 fr.) de dettes.

Quant au talent de Charles Fox, il croissait en éclat; mais il manquait encore de mesure. Il aimait à marcher à l'écart, à s'imposer à ses collègues, témoin l'affaire de l'éditeur du *Public Advertiser*, Woodfall, prévenu d'avoir tenu sur le *speaker* de la chambre des communes un langage peu respectueux. Fox entraîna en quelque sorte le premier ministre à le suivre en cette circonstance. Un membre avait proposé de faire placer ce journaliste sous la garde du sergent d'armes; Fox alla plus loin, il voulut qu'on le fit enfermer à Newgate. Mais le vote de la chambre fut contraire à cette proposition, et le ministère se trouva en minorité. North se montra indigné.

Déjà le roi lui-même s'était plaint de Fox, dont il disait qu'il « avait complètement rejeté tout principe d'honneur et de modestie, et qu'il devait devenir aussi méprisable qu'il était odieux ». Quant à lord North, il procéda sans façon. A quelques jours de là Fox était assis au banc des ministres, quand il reçut de la main d'un huissier un billet ainsi conçu : « Monsieur, le roi a jugé convenable de former une administration de la trésorerie; mais je n'y vois pas figurer votre nom. » Signe NORTH. Fox qualifia de *idiot* l'acte et le message qui lui étaient adressés.

Malheureusement il n'opposa pas une conduite assez digne à un aussi indigne procédé; ses prodigalités continuaient. La fortune que lui avait laissée son père, mort en 1771, fut bientôt dissipée par un héritier qui entretenait 30 chevaux de race, courait lui-même et perdait au jeu jusqu'à 1,000 guinées.

Privé presque à la même époque de son père, de son frère et de sa mère, et moins influencé par les traditions de famille, Fox entra enfin décidément dans l'opposition, à laquelle il avait précédemment par des actes isolés. Dès lors il se lia avec Burke, avec lequel il avait voté d'accord dans une question de tolérance religieuse et dont le rapprochement semblait devoir être difficilement rompu. De ce jour aussi Fox s'abandonna sans contrainte à ses instincts généreux, source de sa véritable éloquence, et qui lui firent prendre en main presque en toute occasion la défense du droit et de la liberté. Les rapports tendus bientôt rompus entre l'Amérique et la métropole lui fournirent un premier sujet d'éclatante discussion. L'implacable ennemi des colonies, lord North, ayant proposé par le *Boston port bill* (23 mars 1774) de punir cette ville de son opposition à l'impôt du thé, en fermant son port, Fox soutint le droit revendiqué par les colonies de ne payer que les taxes qu'elles avaient elles-mêmes consenties. Il développa cette thèse avec autant d'éclat que de lumières, et couronna cette discussion par cette prophétie trop vérifiée depuis, que « Alexandre le Grand n'avait pas conquis autant de pays que lord North en avait perdu dans une seule campagne, » puisqu'en effet il venait de perdre tout un continent. Fox persévéra huit ans dans cet appui donné aux colonies, et il montra qu'il n'y avait de salut pour l'Angleterre que dans la paix et un vaste système de réconciliation. Cette franche et digne attitude ne fit pas seulement de lui le chef de l'opposition, elle le rendit surtout populaire. En même temps qu'il s'élevait ainsi dans l'opinion, il déterminait lui-même, dans ses lettres confidentielles, les limites de son ambition. « Je crois, écrivait-il à son ami Fitz-Patrick, alors en Amérique, pouvoir acquérir une grande situation et la garder; ou si je l'acquiers, la garder sans faire de sacrifices, que je ne ferai jamais » (3 février 1778). « Dès lors l'arrière-neveu de Charles I<sup>er</sup> devenait, dit M. de Remusat, le représentant du parti parlementaire contre le parti royal. »

Cependant, il faut bien le dire, sa conduite privée contrastait encore trop avec sa conduite publique et par conséquent diminuait sa légitime influence. Revenu à Paris en 1776, il y fit scandale. « Il a beaucoup d'esprit, j'en conviens, écrivait M<sup>me</sup> du Delfand à Horace Walpole; mais c'est un genre d'esprit dénué de toute espèce de bon sens... Il n'a pas un mauvais cœur, mais il n'a nulle espèce de principes... Il ne s'embarrasse pas du lendemain. La plus extrême pauvreté, l'impossibilité de payer ses dettes, tout cela ne lui fait rien... Il joint à beaucoup d'esprit de la bonté, de la vérité; mais cela n'empêche pas qu'il ne soit détestable. Je lui aurai paru une plate moraliste, et lui il m'a paru un sublime extravagant. » Le jugement de M<sup>me</sup> du Delfand

n'était vrai  
qu'à l'esprit  
époque de  
Walpole : «  
en tout lieu  
de jeu, de  
« passe vir  
dans ces tr  
à l'autre ».  
entendre se  
bon, qui le  
dit-il, aucu  
ment par d  
nité ou de f

Il convien  
carrière pa  
sante de soi  
chants frivo  
herbes quie  
il trouve au  
ridan, et u  
devait l'être  
Pitt

« Je m'ati  
vieux génér  
battre entr  
faire vos pè  
fut bientôt  
pouvoir, qu  
cessité évid  
prête au con  
gouverneme  
vance les v  
ardeur un j  
sente par l  
par l'opinio  
dissolution  
laissa au m  
succomba à

Le 20 m  
vote provo  
et qui se re  
pouvait red  
nouvelle au  
pour cheflo  
« retaire d  
cabinet ne  
aupres du  
avait placé  
« Un lord S  
s'entendre,  
exact, aller  
plusieurs, « l  
de M. de Ro  
vous positi  
but » Il es  
infatigable  
commun q  
nants, que t  
rent » En e  
les négocia  
donna des



rieur des Indes. Fox déploya dans cette discussion autant de sagacité que de profondeur ; néanmoins, le projet ministériel fut adopté.

Fox ne se prononça pas avec moins d'énergie dans une autre occasion, où il était encore question de l'Inde. Il s'agissait de l'affaire Hastings, ce gouverneur trop fameux, qui terrifia cette partie du monde par ses exactions. Burke, Sheridan et Fox luttèrent à qui ferait triompher en cette occurrence le bon droit et la justice. Burke proposa la mise en accusation d'Hastings ; Sheridan soutint la proposition de Burke, avec un éclat qui a longtemps retenti en Angleterre (7 octobre 1785). Le rôle de Fox fut moins brillant sans doute ; mais il eut le mérite de compter parmi ceux qui empêchèrent le ministère de couvrir de leur protection ce grand coupable.

C'est ainsi que tous les genres d'oppression trouvaient en Fox leur défenseur. Dès 1787 il proposa et depuis il ne cessa de demander l'abolition de la traite des noirs, ce noble but poursuivi par Wilberforce. Il démontra constamment que la cessation de ce trafic donnerait un essor nouveau à la propriété des colonies anglaises.

La maladie du roi vint détourner pendant quelque temps l'attention publique des préoccupations du dehors. En 1788, Georges III ressentit pour la première fois des atteintes d'aliénation mentale. En Angleterre, où tout se règle par les précédents, il s'agissait d'en trouver un dans cette occurrence. Revenu en hâte de l'Italie, où il se trouvait alors, Fox insista pour que les rênes du gouvernement fussent remises au prince de Galles ; sous lequel il espérait diriger les affaires. Mais Pitt, averti par le médecin du roi que la maladie ne durerait pas, fit renvoyer à quinze jours la discussion, puis il fit former un comité pour rechercher les précédents. Fox s'éleva contre cette mesure ; il fit observer qu'il y avait surtout un précédent que l'on ne trouverait pas, c'était celui d'une suspension de gouvernement alors qu'il existait un héritier présomptif, réunissant les conditions d'âge et d'aptitude. Du 12 au 16 janvier le débat continua. Pitt fit décréter une sorte de moyen terme qui déférait à l'héritier présomptif non une avance de royauté, mais une régence spéciale et déterminée. Fox s'était encore opposé à cette combinaison, et il basait cette opposition sur le droit naturel de l'héritier. A ses yeux « la régence ne devait pas être plus élective que la royauté ; elle ne pouvait pas non plus être plus limitée, ayant les mêmes devoirs et dès lors ayant besoin des mêmes forces pour les remplir ». Il fallait pour donner force de loi à la décision du parlement la sanction royale : autre difficulté, heureusement levée par le retour du roi à la santé. La justice et même les traditions historiques étaient du côté de Fox.

Il fut moins bon juge dans une autre occasion. Lorsque, voyant un danger dans la construction des fortifications élevées à Oczakoff par la Rus-

sie et pressant les desseins du cabinet de Pétersbourg au sujet de la Turquie, Pitt voulut faire la guerre à Catherine II. Fox résolut à l'en empêcher ; peut-être était-il de bonne foi, quoique l'on ait prétendu le contraire. Toujours est-il que l'impératrice de Russie le fit remercier chaleureusement, et lui demanda de poser pour un buste de lui qu'elle se proposait de placer entre Démosthène et Cicéron. C'était Catherine II qui rangeait ainsi Fox entre ces deux grands défenseurs de la liberté.

Les événements qui se précipitaient en France présentèrent bientôt cet homme d'État sous un jour moins suspect et de beaucoup plus glorieux. Tout d'abord il salua de ses vœux la révolution française : « Combien, écrivait-il, ceci est le plus grand événement qui soit jamais arrivé dans le monde et combien c'est le meilleur ! » « Dites, je vous prie, recommandait-il ensuite à son correspondant qui se rendait en France, que toutes mes préventions contre les liens de ce pays avec la France touchent à leur fin, et en effet la plus grande partie de mon système de politique européenne sera changée si elle réalise les conséquences que j'en attends. » (*Lettre à Fitz-Patrick*). « Jusque alors, dit fort bien M. de Rémusat, Fox n'avait vu dans la France qu'un adversaire, non pas seulement de la gloire de l'Angleterre, mais des principes de son gouvernement. Il la jugeait comme un homme d'État du temps de Guillaume III. Il avait pensé à lui chercher des contrepoids ou des oppositions dans les cours du Nord et jusque sur la terre classique du despotisme, la Russie ; mais tout changea en un jour. » C'est qu'en un jour la grande âme de Fox avait deviné ce que la révolution française était pour l'avenir de l'humanité. Désormais il ne varia plus dans ses sentiments à l'égard de la France, au prix même de ses amitiés les plus anciennes et les plus chères. Cette rupture éclata dès 1790, entre Fox et Burke, et fut marquée par une des plus solennelles discussions oratoires dont le monde politique ait gardé la mémoire. Ce fut à propos de la discussion du bill relatif à l'organisation politique de Québec dans le Canada. Pitt étant venu proposer un bill assez libéral en vue de régler la situation de cette colonie, Burke trouva moyen d'appeler en quelque sorte sur le terrain la révolution française elle-même ; il se réjouit de ne pas voir figurer dans le bill la *Déclaration des droits de l'homme*, qui se trouvait inscrite dans la constitution française. On comprend combien cette attaque dut retentir dans le cœur de Fox, au jugement duquel « la constitution nouvelle de la France était le plus glorieux monument de liberté que la raison humaine eût élevé dans aucun temps et dans aucun pays. » (*Villennave, Tableau de la Litt. fr. au dix-huit. siècle*.) Il se leva pour répondre à Burke : « Il semble, dit-il, que c'est un jour privilégié, où chacun peut se lever et insulter tel gouvernement qu'il lui

plait. Quoiqu'il en soit, les troubles de la mémoire de la reine ne me semblent pas ceux de la folie, mais ceux d'une simple lésion d'opportunité. Ensuite, une fois à Sheffield, à son véritable domicile, la reine de France, dit-il, n'est pas une personne morale, mais une personne physique, et, sur cette réclamation, je ne rétracte rien. Je pense que la plus glorieuse preuve de la possession des Titres, serait de le lui faire répéter. L'élémentaire est que je suis pour tuer l'orateur ? Si c'est vouloir l'analogie de l'orateur, c'est convenir de ment à l'objet. Puis, après avoir tourné en rond la base et de la cour, rappela à sa professe ces a-lin box, et nous sommes succès de donne des la c'est de moi la révolte d'un barbe et c'est qu'elle eût e

Cette vive Burke, il se travestit. « T d'affection que je croyais si qu'après une la moindre dans mes et dans les con avoir refuté il l'adjute d' quels il est e dence, mon de tu'ecrier séparez vou

C'est alors qu'il adressa aux électeurs de Westminster la lettre dans laquelle il fit ressortir les dangers que la coalition contre la France susciterait à la cause générale du progrès et de l'humanité. De 1792 à 1797, il plaida cette cause sans se lasser; voyant enfin qu'il ne parvenait pas à la faire triompher, il fut conduit à l'idée de la nécessité de cette réforme parlementaire qui ne fut introduite que trente ans plus tard. A la même époque il appela l'attention du gouvernement sur l'Irlande et les améliorations que réclamait la situation de ce pays.

Loin d'ébranler le ministère Pitt, ces attaques, ces tentatives d'un esprit généreux, mais qui avait l'opinion contre lui, ne firent que le raffermir. Fox prit alors le parti de se retirer pendant quelque temps de la scène politique. Ses amis lui avaient procuré par voie de souscription un revenu de 3,000 liv. sterling. Il accepta ce don noblement offert, mais dès lors il résolut d'en faire le meilleur usage. De 1797 à 1802, il passa dans sa maison de Saint-Anne's Hull les seules années de calme qu'il eût encore goûtées. Il y partageait son temps entre les occupations agricoles, la botanique, les exercices fortifiants, tels que la chasse, la natation et le commerce des lettres. « Le soir, après le thé, il lisait en famille les romans de l'époque; le jour était consacré à la promenade. Dans son cabinet, c'étaient les classiques anglais, notamment Spenser et Dryden, et plus encore les grands poètes de l'antiquité. Il avait aimé dans sa jeunesse la littérature méridionale, celle de l'Espagne et surtout celle de l'Italie. Il admirait Dante, alors peu lu, et se passionnait pour l'Arioste. Virgile parmi les latins, Racine parmi les Français, étaient ses auteurs de prédilection; mais Homère avant tout; puis après Homère, les tragiques, et après eux, Théocrite, Moschus, Apollonius de Rhodes le charmaient. » (De Rémusat, *Ch. Fox*.) On jugera de l'intérêt qu'il prenait aux questions littéraires par ce fait qu'une édition de Lucrèce, qui lui avait été dédiée, amena une correspondance de cinq ans entre lui et l'éditeur Gilbert Wakefield. Il aimait les poètes; mais il estimait médiocrement les publicistes. Encore moins pouvait-il souffrir les économistes. Peut-être eût-il négligé l'histoire, s'il n'avait lui-même médité une œuvre de ce genre, l'histoire de la chute des Stuarts, qu'il n'eut pas le temps de mener à fin, mais pour laquelle il résolut de rassembler tous les matériaux, même en France.

Cependant Pitt, ayant vu l'opinion publique se prononcer en faveur de la paix, avait profité de l'opposition du roi à l'émancipation des catholiques pour se retirer du ministère, où il avait été remplacé par Addington, depuis lord Sidmouth. « C'était un mauvais ministre, écrivait Fox en parlant de Pitt; il est dehors, je suis content. » Toutefois, il refusa d'entrer dans le cabinet. « Je ne suis pas, disait-il, à la hauteur des circonstances. » Ces derniers mots sont

en français dans sa lettre. Mais il inclinait plus que jamais pour la paix. « Moins elle est glorieuse, écrivait-il, plus on doit la pardonner au ministère, puisqu'il ne fait que recueillir les tristes fruits de l'administration précédente. Le triomphe de Bonaparte est complet en effet; mais puisqu'il ne doit pas y avoir de liberté politique dans le monde, je crois qu'il est l'homme le plus fait pour être le maître. » — Le 2 mars 1802, Fox partit son ami le duc de Bedford, qui avait comme lui des sentiments libéraux. L'oraison funèbre qu'il prononça à cette occasion fut le seul discours qu'il eût écrit. Après sa réélection au parlement par Westminster, le 20 juillet 1802, il profita de la paix d'Amiens pour faire en France un voyage avec M<sup>me</sup> Armistead, qu'il avait épousée en 1791 et qui dans ces dernières années avait partagé sa retraite. Populaire en France, il y fut partout bien accueilli. Dans un homme comme Fox tout intéresse; il ne sera donc pas inutile de rapporter qu'en route il se faisait lire le *Joupi Andrews* de Fielding ou les 8<sup>e</sup> et 9<sup>e</sup> livres de Virgile, ou enfin *Tom Jones*. Il aimait passionnément les romans, lorsqu'ils peignaient avec vérité la nature. Arrivé à Paris, il descendit à l'hôtel Richelieu. Le soir même il alla au Théâtre-Français, où l'on donnait *Andromaque*. Combien il aimait Racine, c'est ce que fait voir le passage d'une de ses lettres à son neveu : « Je n'ai pas lu, dit-il, la vie de Chaucer par Götwin, mais je l'ai regardée. Je remarque qu'il trouve l'occasion de montrer sa stupidité en n'admirant pas Racine. Cela me met dans une vraie colère. » Il ne reproche pas moins à Dryden de faire peu de cas de l'auteur d'*Andromaque* tout en respectant Molière et Corneille. « Si jamais, dit-il, je publie mon édition de ses œuvres, je lui en donnerai pour cela, vous pouvez compter. »

A une autre représentation, celle de tout le monde se leva en l'apercevant et les applaudissements éclatèrent. Fox vit pour la première fois le premier consul. Il transporta le musée du Louvre. Le *Saint Jérôme* du Dominiquin. A la mort du prince de Talleyrand, il fut nommé ministre. M. de Talleyrand lui montrait les merveilles de la France. « C'est un temps d'étonnement; j'entends dire que le *musée de Médicis* est en France; mais nous après cela? » Le lendemain, le premier consul avec le comte de Merry, le chargé d'affaires de son gouvernement. « Ah, monsieur Fox! lui dit Bonaparte, j'ai avec plaisir votre arrivée; je suis heureux de vous voir; il y a longtemps que j'attends l'orateur et l'ami de son pays, celui qui avait constamment la voix pour la paix, celui qui fait les plus vrais intérêts de sa patrie. L'Europe entière, ceux de la race humaine, les deux grandes nations de l'Europe, les Français et les Anglais, elles n'ont rien à redouter: elles doivent se respecter et s'estimer l'une l'autre. En

sieur Fox  
 le grand h  
 que la ga  
 l'Europe  
 le soulag  
 un peu t  
 peut-être  
 naturel.  
 de M<sup>me</sup> E  
 fleurs, q  
 déjéda  
 Moreau.  
 Rémusat  
 visiter l'  
 dans les  
 Fox s'y  
 a bon co  
*taches e*  
 les mont  
 jour il v  
 longtemp  
 Paris qu  
 rieuse, s  
 il y avai  
 globe ter  
 au prem  
 des pers  
 sul faisai  
 sur l'Ar  
 que l'Ar  
 sur la ca  
 avec six  
 que nais  
 qu'ils ve  
 etendant  
 leur ind  
 sont ce  
 puissance  
 réponse.

Admis  
 Bonapart  
 la paix, t  
 premier c  
 « Il n'y a  
 habit Lo  
 Allemand  
 est une p  
 Pitt et A  
 Fox defe  
 ru tère fr  
 des adve  
 etant alle  
 cette asso  
 de deux  
 rendre, p  
 pris omie  
 La Lavet  
 étranger  
 came l'el  
 La Lavett

De ref  
 disposé a

thène; il fut, en un mot, l'orateur le plus *démosthénique* qui se soit rencontré depuis l'antiquité. » Les discours de Fox ont été recueillis et publiés par lord Erskine, en 1815, en 6 vol., avec une introduction biographique et critique. On a fait paraître aussi en 1808 le *fragment* de son histoire inachevée de Jacques II, avec une préface de lord Holland. Enfin, un célèbre homme d'État, lord John Russel, a publié récemment la *Correspondance* de Ch. Fox.

Victor ROSENWALD.

*Memorials and Correspondence of Charles James Fox*, edited by lord John Russell; Londres, 1833. — Le Remusat, *Charles Fox*; dans la *Revue des Deux Mondes*, 1<sup>er</sup> décembre, 1856; 1<sup>er</sup> janvier, 1856. — Villemain, *Tableau de la Litt. fr. au dix-huitième siècle*. — Trotter, *Memoirs of the latter years of the right hon. Charl. Jam. Fox*; Londres, 1811. — Walpole, *Recollections of the Life of Charl. Jam. Fox*; Londres, 1806. — Lodge, *Portraits of illustrious Personages*. — Penny Cyc. — Thiers, *Hist. du Consulat*.

FOX-MORZILLO. Voy. MORZILLO.

FOY (Maximilien-Sebastien), général et orateur français, né à Ham, le 3 février 1775, mort à Paris, le 28 novembre 1825. Son père, après avoir servi et combattu à Fontenoy, était devenu directeur de la poste et maire de la ville qu'il habitait. Le jeune Foy reçut au collège de Soissons une éducation dont l'heureuse vivacité de son intelligence faisait prévoir d'avance les brillants résultats. Cependant, malgré les triomphes qu'il obtint chez les oratoriens de Soissons, l'amour de sa mère, Élisabeth Wisbeck, et celui du foyer domestique étaient si forts chez lui qu'il songea plusieurs fois à fuir les bancs de l'école; et lorsque, à quatorze ans, ayant fini ses classes, on l'envoya à Paris pour redoubler sa rhétorique au collège de Lisieux, il le quitta au bout de huit jours, dégoûté de succès que lui rendait trop faciles l'infériorité de ses nouveaux condisciples, et rejoignit sa famille, qui, après lui avoir facilement pardonné, résolut de l'envoyer à l'école d'artillerie de La Fère. Il devait trouver là, dans des études toutes positives, un aliment nécessaire à l'exubérante activité de son esprit, et aussi l'entrée de la carrière des armes, à laquelle il se sentait appelé par une vocation qui ne s'est point démentie. Dix-huit mois d'études lui suffirent pour le mettre en état de passer, à Châlons-sur-Marne, un examen à la suite duquel il fut classé le troisième parmi plus de deux cents candidats. Quelque temps après, au commencement de 1791, il partit pour la frontière du nord, menacée par les puissances étrangères, avec le grade de lieutenant en second au 3<sup>me</sup> régiment d'artillerie. A peine était-il âgé de seize ans. Jemmapes fut sa première bataille. Après le désastre de Neerwinde et l'évacuation de la Belgique, Foy passa, comme lieutenant en premier, dans le deuxième régiment d'artillerie légère, qui venait d'être formé. Il ne tarda pas à y devenir capitaine, et combattit successivement sous les ordres de Dampierre, Jourdan, Pichegru et Houchard. Enthousiaste

de la révolution de 1789 et dévoué de l'âme à la cause de l'indépendance nationale, n'hésita pas entre la Gironde et la Montagne. Aussi fut-il arrêté à Cambray, par les ordres de Joseph Lebon, pour s'être exprimé avec une chaleureuse indignation contre l'attentat du 31 mai. Ce ne fut que deux mois après la journée du 9 thermidor qu'il dut aux ardentes sollicitations de ses deux frères sa liberté et sa réintégration dans son grade. Il servit dans l'armée de Moreau, à la tête de la cinquième batterie de son régiment, dans les campagnes de l'an IV et de l'an V (1796 et 1797.) Il se distingua aux passages du Rhin, à Waterwihr et à Diersheim; à celui du Lech et sur les bords de l'Isar, ainsi que dans beaucoup d'autres combats. Il se signala lors de l'attaque de nuit que les Autrichiens tentèrent sur Huningue le 30 novembre 1796, en la écrasant de ses obus. A Diersheim, il obtint, au prix d'une blessure dont il fut plus de six mois à guérir, le grade de chef d'escadron, qui lui fut accordé sur le champ de bataille.

La paix qui suivit la conquête de l'Italie vint donner au nouvel officier supérieur le repos dont il avait besoin pour sa convalescence. Ce fut à Strasbourg qu'il en jouit, et des études sérieuses, plus en rapport avec sa carrière future qu'avec ses occupations actuelles, succédèrent pour un moment aux travaux de la guerre. Il eut le professeur Koch, l'un des savants de l'Europe les plus versés dans la connaissance du droit public et de l'histoire des nations modernes. Ses leçons trouvèrent dans l'officier d'artillerie un élève préparé à les recevoir par les conversations de deux hommes d'un mérite supérieur, Dant et Abbatucci, qui tous deux avaient distingué Foy, l'avaient aimé, avaient nourri sa jeunesse de hautes pensées et de nobles sentiments. Dant recommanda Foy au général Bonaparte dans des termes tels que celui-ci le choisit pour aide de camp. Foy n'accepta pas cette distinction, qu'il eût conduit en Égypte à la suite du général, et passa dans l'armée qu'on rassemblait sur les côtes pour tenir l'Angleterre en échec par la menace d'une invasion. Envoyé peu après à l'armée d'Helvétie sous les ordres de Schauenbourg, il combattit à regret contre un peuple qui défendait sa liberté. Mais bientôt l'armée autrichienne arriva sur le théâtre de la guerre, et les Français, commandés par Masséna, se battirent pour la défense de leurs frontières.

A Zurich, à Schaffhouse, Foy eut à faire preuve d'une haute intelligence comme quelque temps auparavant, à avoir montré toute son humanité plusieurs centaines de paysans héroïquement morts inévitables à laquelle les ennemis opposèrent une résistance impossible. Le titre de général, le grade de chef de brigade et la croix de Masséna furent la récompense de ses nombreux faits d'armes. Dans la campagne il fut d'abord employé sous Lecourbe



l'armée de Moreau, avant de passer en Italie, où il fut blessé de nouveau. A la paix de 1801, après avoir visité en observateur tout le midi de cette terre classique, il rentra en France colonel du 5<sup>e</sup> régiment d'artillerie légère. Il supportait avec humeur et accueillait par de piquants sarcasmes tous ces actes successifs de concentration des pouvoirs par lesquels le premier consul jetait les fondements de son trône impérial. Aussi fut-il compromis dans l'affaire de Moreau ; mais Bonaparte ne fit pas donner suite au mandat d'arrêt lancé contre lui, et auquel, averti par un ami, il s'était soustrait en partant pour l'armée de Hollande. Là, loin d'expié par des démarches serviles les imprudences généreuses que son caractère et ses opinions avaient pu lui faire commettre, il refusa de signer une adresse au consul, où le commandant en chef, devançant les tribunaux, désignait comme conspirateurs des hommes qui n'étaient pas jugés ; et il vota contre l'empire, lorsque l'établissement monarchique de Napoléon fut accepté par la majorité des Français.

Foy ne fut l'objet d'aucune persécution. La seule disgrâce qu'il encourut, ce fut d'attendre neuf ans le grade de général.

Après les campagnes de 1805 et 1806, le colonel Foy obtint la main d'une belle-fille du général de division comte Baraguay d'Hilliers. En 1807 le colonel Foy fut envoyé au sultan Sélim comme officier d'artillerie. Douze cents canoniers devaient le suivre, mais reçurent contre-ordre. Il se distingua à la défense des Dardanelles contre la flotte anglaise (voyez SÉBASTIANI). Il passa de Constantinople en Portugal, à l'autre extrémité de l'Europe méridionale. Quoique blessé, il se distingua à la bataille malheureuse de Vimeiro, fut nommé général de brigade quelques jours après (le 3 septembre 1808), et rendit d'importants services à la tête d'une brigade d'infanterie du corps d'armée du maréchal Soult, tant à La Corogne que dans la campagne de Portugal, où il faillit périr assassiné à Oporto, qu'il était allé sommer de la part du maréchal. Après de nouveaux services et de nouvelles blessures, à Busaco et ailleurs, dans la seconde campagne de Portugal, le général Foy fut choisi par le prince d'Essling pour rendre compte à l'empereur de la situation du Portugal. Échappé presque nu et comme par miracle aux guerillas espagnoles, il arriva en France, et dans plusieurs conférences avec Napoléon il lui donna une si haute idée de son habileté et de son désintéressement que l'empereur ne le renvoya à l'armée qu'après lui avoir donné 20,000 francs pour réparer ses pertes, dont il n'avait pas dit un mot, et l'avoir nommé général de division.

Une position plus élevée mit dans tout leur jour les talents du général Foy. A Salamanque, il couvrit la retraite de l'armée ; en 1813, à la tête de deux divisions, il emporta d'assaut Casar-Urdiales ; dans toute la fin de cette campagne,

qui se termina par l'évacuation de l'Espagne et l'invasion de la France, à Bergara, à Tolosa, à Orthez, on le vit déployer un courage et des ressources qui ne pouvaient désormais servir qu'à prolonger une lutte devenue trop inégale. Enlevé du champ de bataille d'Orthez avec une blessure qu'on croyait mortelle, il échappa cependant, après une longue maladie. Dans l'intervalle l'empire s'était écroulé et les Bourbons étaient revenus. Le roi le mit au nombre des inspecteurs généraux d'infanterie, et il en exerçait à Nantes les fonctions lorsque le 20 mars arriva. L'indépendance nationale était menacée : le général Foy courut à la frontière. L'avant-veille du désastre de Waterloo, il obtint aux Quatre-Bras un avantage signalé à la tête de sa division d'infanterie, et enleva deux drapeaux et deux obusiers. Dans la terrible journée du 18 juin, après avoir lutté plusieurs heures contre les troupes anglaises, il eut l'épaule traversée d'une balle. Malgré cette blessure, il ne quitta le champ de bataille qu'au dernier moment.

La seconde restauration rendit le général Foy à la vie civile. Il s'occupait avec ardeur d'une histoire de la guerre d'Espagne lorsque les électeurs de l'Aisne l'envoyèrent, en 1819, siéger à la chambre des députés. Le général Foy était prêt dès 1814 pour cette nouvelle carrière : connaissance des faits historiques, étude des institutions et des ressources des peuples, habitude des hommes, de la rédaction, de la parole, intelligence complète de l'administration militaire (la plus compliquée comme la plus dispendieuse de toutes), notions statistiques sans lesquelles la grande guerre n'est pas possible, il possédait tout cela. Et il ne faut pas s'en étonner ; car l'école des camps est une grande école politique pour ceux qui savent s'y former. On espérait beaucoup de lui dans son département : il ne tint pas longtemps ses commettants en suspens, et le 30 décembre 1819 il monta pour la première fois à la tribune, à l'occasion d'une pétition dans laquelle un vieux soldat amputé réclamait contre la réduction de son traitement de légionnaire.)

Le nouvel orateur était un homme de moyenne taille, de quarante-cinq ans environ, assez maigre et déjà un peu chauve ; il avait les cheveux grisonnants, le front élevé, découvert, et sillonné de quelques rides, le regard animé et grave, les lèvres minces, le menton un peu avancé, la physionomie ouverte et sérieuse. Sa tournure était noble, sa tenue pleine d'assurance, sans fatuité. Sa voix était sonore, sa prononciation parfaite, son geste énergique, bien que mesuré. Une diction facile, ferme, correcte, exempte de toute hésitation, des expressions pittoresques, sans être jamais hasardées ou prétentieuses, quelque chose de simple, de fort, d'imposant, une argumentation qui ne faisait jamais appel qu'aux sentiments généreux et désintéressés des auditeurs, voilà ce qui valut à ce nouveau prince de la tribune d'abord une attention profonde, et

bientôt l'admiration et la sympathie de l'assemblée. Le succès fut grand, et se propagea au loin, car ce discours si beau à entendre était encore bien beau à lire, et depuis ses désastres la France, humiliée, n'avait pas retenti de pareils accents en l'honneur de sa gloire passée et de ses vétérans mutilés.

La fortune oratoire du général Foy était faite : sa fortune politique fut l'œuvre de sa loyauté et de sa sagesse. Accepter franchement la constitution et la dynastie, rompre en visière aux passions de l'émigration, voilà quelle fut sa marche. Les allures de conspirateur n'auraient point convenu au caractère le plus loyal qui ait jamais paru dans nos assemblées délibérantes. Les circonstances des six années de sa vie parlementaire furent excessivement difficiles : l'élection de Grégoire, l'attentat de Louvel, l'absurde conspiration de Berton (*voy.* ces noms), n'étaient pas de nature à relever les affaires du parti libéral ; la naissance du duc de Bordeaux, le succès de la guerre d'Espagne, la prospérité financière du ministère Villèle, exaltaient les espérances de la contre-révolution. Si le général Foy parvint à tenir une ligne si ferme et si mesurée au milieu de ces écueils, son habileté fut surtout dans sa franchise. Aussi, il n'inspira point de haine aux partisans désintéressés de la maison régnante : c'est qu'il était lui-même sans fiel et sans haine ; il n'en voulait qu'aux doctrines. Si le général Foy était passionné pour la liberté, sa ferme intelligence n'en comprenait pas moins toutes les nécessités du pouvoir. Casimir Périer, qui fut son ami dans la vie publique et dans la vie privée, prononça sur sa tombe des paroles qui le caractérisent à cet égard. « Avec quel courage, disait-il, il attaquait les abus de l'administration ! avec quelle sagesse il réclamait pour elle l'appui légitime que lui doivent les chambres ! Dans l'ardeur de son zèle contre le mal, il était l'opposition vivante et animée ; dans la prévoyance éclairée de son amour pour le bien, on sentait qu'il avait délibéré en ministre sur les questions qu'il devait traiter comme député ; chez lui l'homme d'État gouvernait l'orateur. »

Le général Foy siégea pendant sept sessions consécutives à la chambre des députés, de 1819 à 1825. Dans la première, il eut à combattre les lois suspensives de la liberté individuelle et de la liberté de la presse, qui furent présentées après l'assassinat du duc de Berry, ainsi que la loi électorale du 29 juin 1820. résultat de la même réaction : il le fit avec une force et une mesure admirables. Le budget des affaires étrangères et celui de la guerre lui fournirent aussi le texte de discours où l'abondance des données positives le dispute à la vigueur du raisonnement. En 1821, les événements de Naples, la discussion de l'adresse et celle des lois de finances lui valurent de nouveaux succès dans l'opinion. En décembre de la même année, le général Foy

appuya avec tout le côté gauche l'adresse de réclamation qui, en invoquant la dignité extérieure de la France, renversa le ministère Richelieu. Il lutta, comme toujours, avec ardeur pour la presse menacée, mais toujours aussi en lisant ses vérités. Le 24 février 1823 il prononça contre l'intervention en Espagne un discours admirable pour la forme comme pour la pensée, et qui finissait par ces mots : « Plût à Dieu que j'eusse le droit de me complaire dans un sort plus consolant ! Vieux soldat, je ne puis défendre de faire des vœux pour l'honneur de nos armes, alors même que l'emploi de nos armes est désavoué par le sentiment national. Citoyen, je pleurerai sur une guerre de parti, sur une guerre où sont forcés de mentir à leur destinée mes anciens compagnons d'armes, et une noble et jeune génération qui, nourrie dans l'amour de la liberté, était si digne de combattre un jour les véritables ennemis de la France ». L'exclusion de Manuel ramena encore, à la fin de cette session, le général Foy à la tribune. La dissolution de 1824 le remit en présence des électeurs. Le ministère remporta une complète victoire, et l'opposition fut réduite à quelques nombres. Dans le grand naufrage de l'opinion libérale, le nom de Foy ne pouvait manquer de survivre. Le général fut porté dans une foule de collèges et réélu dans trois : à Saint-Quentin, Vermeil Paris. Il reparut au milieu de l'opposition de quinze, dont l'ascendant sur l'opinion avait grandi en proportion de sa faiblesse numérique. La septennalité fut la première grande mesure qu'adopta la nouvelle chambre ; l'indemnité aux émigrés fut la seconde. Dans ces deux sessions de 1824 et 1825, le général Foy déploya, en combattant ces mesures, une énergie et une habileté qui se retrouvent dans son discours sur les marchés Ouvrard et dans la dernière harangue qu'il prononça (séance du 16 mai 1825) pour protester contre l'ordonnance qui voulait briser l'épée de cinquante-deux généraux de la vieille armée. A chacun de ces mémorables discours on se disait qu'il était le plus beau ; et en effet, comme il arrive à tous les talents élevés, celui du général croissait avec les obstacles et se fortifiait par les défaites. Mais si jamais sa puissance intellectuelle n'avait jamais non plus aux yeux de ses amis son existence physique n'était menacée. Un corps usé par vingt ans de guerre, sillonné tant de fois par la douleur, ne pouvait résister dans la lutte aux travaux, aux émotions, à la fatigue et dévouée, dans cette lutte avec la mort et qui durait depuis six ans. L'effort, déjà depuis quelque temps en train, mettait fin à une vie courte mais remplie ; après avoir trouvé aux eaux des Pyrénées un soulagement momentané, le général mourut à Paris. A cette nouvelle, la douleur publique fut sans bornes.

raillies du g  
et l'impress  
de la Fran  
pluvieuse j  
témoin de  
jeunes fils  
deux prom  
veux, et le  
et souvent  
discours p  
torches et  
citoyens, u  
général n'et  
que son noi  
adoptera, i  
tera, elle les  
une souscri  
de la famill  
prodigieux ;  
des député  
Casimir Pé  
lents et patr  
dides. Le d  
nifesté hau  
fiance, se fi  
Cette dema  
présence a  
ses aides d  
dans le pub  
joindre le t  
qu'an denie  
partements  
semaines ur  
bon de Juil  
de pairs eu  
nouvel artic  
qu'on insce  
cher a la F  
comte Fern  
de France

Les discor  
publies a l  
tesse Loy a  
*la Guerre*  
m-8. Ce li  
ptulation d  
resté trop i  
gloire de s  
d'un long t  
en œuvre,  
remarquabl  
l'une des t

P. F. Lissot  
en tête de ses  
*vie militaire*  
Paris 1821, 1.  
*engraver*  
*politique et*  
1817 - 1818  
à Paris

FOY  
français, n  
( Seine-et-M  
pharmacie d

même pour colorier les chairs. Aussitôt le jeune Foyatier offre au vitrier, assez embarrassé, de se charger du travail. On l'accepte, et voyant la statue en trop mauvais état, il en fait une nouvelle. Son Christ parut si beau, que plusieurs communes voisines lui en demandèrent de semblables. Ces travaux lui ayant procuré quelque argent, Foyatier se rendit à Lyon, dans le but de se perfectionner. Il suivit les cours de l'école des beaux-arts de cette ville, reçut des conseils de Lemot, et trouva même à exercer son talent naissant. Les églises avaient été dépouillées par la révolution : M. Foyatier leur fournit de nouveaux ornements; il fit des portraits, entre autres celui de la duchesse d'Angoulême, qu'il eut occasion de voir en 1814, et le buste se trouva si ressemblant qu'il put en placer un grand nombre d'exemplaires. Après avoir remporté un des premiers prix de l'école de Lyon, il vint à Paris en 1816, et entra à l'École royale des Beaux-Arts. Trois ans après parut son premier ouvrage important, un *Jeune Faune*, exposé au salon de 1819, et pour lequel il reçut une médaille avec la commande d'une statue en pierre de *saint Marc* pour la cathédrale d'Arras. Au salon suivant, il exposa un *Soldat laboureur* (aujourd'hui aux Tuileries), auquel succéda une étude de *Jeune Grec jetant des fleurs sur un tombeau des Thermopyles*. En 1822 il put se rendre à Rome, où il exécuta le buste du *Primatice* pour le musée du Louvre; D'Albano il envoya à l'exposition de 1824 une *Bacchante* et un *Amour*, ce dernier exécuté en marbre antique. C'est à Rome qu'il conçut l'idée de son *Spartacus*, statue qui fonda sa réputation. Il ne lui suffisait pas de montrer l'esclave brisant ses fers : il voulait qu'on vit surtout le héros embrasé de l'amour de la liberté, du désir de la vengeance, prêt à commencer une lutte terrible. Aussi, mécontent de son premier essai, il le brisa, et, mieux inspiré, il créa la statue telle qu'on l'admire dans le jardin des Tuileries. Le modèle en plâtre parut au salon de 1827; la statue en marbre fut exposée à celui de 1831. Revenu à Paris en 1827, Foyatier exécuta successivement les ouvrages suivants : *Saint Jacques*, statue pour l'église Saint-Jacques-du-Haut-Pas; elle parut au salon de 1827; — *Amaryllis* (même salon) : cette statue, achetée par le duc d'Orléans, a été reproduite en marbre pour M. Piscatore, banquier; — *Le Regent*, statue en marbre pour le Palais-Royal (1830); — *La Prudence*, statue en marbre pour la salle des séances de la Chambre des Députés; le modèle parut au salon de 1830; — *Jeune Fille jouant avec un chevreau*, groupe en marbre, exposé aussi en 1830, détruit dans les événements de 1848, mais dont il existe une reproduction au musée de Lyon; — *L'Atklète Astydamus sauvant Lucretia et son enfant de la destruction d'Herculanum*, groupe exposé au salon de 1833; — les quatre pendentifs de l'église de La Madeleine (1834); — *La*

*Siesta* (salon de 1834), figure de femme couchée, qui rappelle un peu *La Dormeuse de Lemot* et que Foyatier a reproduite avec une autre signification à l'exposition de 1855; — *Germanicus*, statue en marbre, placée dans le jardin des Tuileries; — *L'Abbé Suger*, statue en marbre, pour le musée de Versailles; — *Le Colonel Combes*, figure en bronze pour le monument funéraire érigé à Feurs à cet officier supérieur; — *Le Major Martin*, statue en bronze, pour la ville de Lyon; — *Martignac*, bronze pour la ville de Miremont; — *Simoni*, évêque de Soissons, statue en marbre; — *La Vierge au moment de l'Annonciation*; — *Étienne Parquier*, figure en marbre pour la bibliothèque de la Chambre des Pairs (1841); — *Sainte Cécile* (salon de 1843). Il a sculpté pour le musée de Lyon : une *Bacchante*, les bustes de *Louis Labbey* et de *Lemot*; et pour le musée de Versailles les bustes de l'abbé Suger et de *Chabanes*. Il a été chargé par le conseil municipal d'Orléans d'exécuter un monument élevé en l'honneur de *Jeanne d'Arc*, monument qui fut inauguré dans cette ville en 1883. L'héroïne est représentée à cheval; ses bas-reliefs ayant pour sujets les principaux épisodes de sa vie, mais non encore terminés, doivent décorer le piédestal et son socle. Enfin Foyatier travailla à une statue en pierre de *Sully*, destinée à l'une des terrasses du Louvre. En 1841, il a été nommé chevalier de la Légion d'Honneur. Une médaille de deuxième classe lui a été donnée à la suite de l'exposition universelle de 1855.

GUYOT DE FÉAL.

*Journal des Arts*, 1855. — Documents particuliers.

POZIO (Joseph), en latin *FORRIS*, théologien italien, né à Reggio, en 1606, mort à Rome, vers 1676. Il entra dans la Société de Jésus, et professa la rhétorique, la philosophie et la théologie dans le collège de son ordre à Rome. Il devint ensuite vice-recteur de la maison profane des jésuites dans la même ville. On a de lui : *Informatio pro ven. servo Dei Ignatio Arbedo et sociis in odium fidei interfectis et hæreticis*; Rome, 1662, in-4°. Il a traduit en italien l'*Histoire Sainte* du P. N. Talon; Bologne, 1649, in-12; la *Vie de saint François de Sales*, par Franciotti; Rome, 1662, in-8°; et divers autres ouvrages de piété.

Bothwel, *Bibliotheca Script. Societatis Jesu.*

\* FRA AVKOSDINOS (Frère Augustin), voyageur et écrivain arménien, né vers la fin du seizième siècle, à Abarauer, dans le district d'Erindchag, mort en 1665. Il étudiait la théologie dans un monastère, lorsque l'Arménie fut envahie par les Persans, en 1604. Fait prisonnier avec vingt-trois mille de ses compatriotes et transporté avec eux dans une contrée de la Perse, il y demeura jusqu'à ce que le schah fit reconduire dans leur patrie les habitants des districts de Nakhidchevan et d'Erindchag. Mais la vue du pays natal n'avait plus rien d'agréable

pour Av  
parti, et  
des ravi  
soul, et  
il resolu  
Dans ce  
d'Espagn  
Schah-A  
il retour  
Madrid e  
leuse en  
pienne,  
bourg,  
pas moin  
tion. Not  
rinage à  
Madrid,  
Rome (vi  
les domi  
fut envoy  
ner à la f  
Plus tar  
Nakhidel  
*travers* ,  
lois arm  
jeune La  
d'un opu  
*sion et la*  
crit de la

*Journal*  
*louis Con*  
*dine Fra*

FRA 8  
Baccio di  
FRA D  
*chuel* )

FRA P

FRA P

FRACA

\* FRA

ecole nup  
septieme  
eleve de  
pont a un  
plus beau  
Victor Ro  
un talent  
se laissa  
crimes, qu  
être pend  
pour sa p  
sa prison

Dom ntel  
*della Pitta*  
*nata huto*

FRACA

TIANUS.

1,000, moi  
decine a l  
de cette v  
gique. Il  
et revint



même pour colorier les chairs. Aussitôt le jeune Foyatier offre au vitrier, assez embarrassé, de se charger du travail. On l'accepte, et voyant la statue en trop mauvais état, il en fait une nouvelle. Son Christ parut si beau, que plusieurs communes voisines lui en demandèrent de semblables. Ces travaux lui ayant procuré quelque argent, Foyatier se rendit à Lyon, dans le but de se perfectionner. Il suivit les cours de l'école des beaux-arts de cette ville, reçut des conseils de Lemot, et trouva même à exercer son talent naissant. Les églises avaient été dépouillées par la révolution : M. Foyatier leur fournit de nouveaux ornements; il fit des portraits, entre autres celui de la duchesse d'Angoulême, qu'il eut occasion de voir en 1814, et le buste se trouva si ressemblant qu'il put en placer un grand nombre d'exemplaires. Après avoir remporté un des premiers prix de l'école de Lyon, il vint à Paris en 1816, et entra à l'École royale des Beaux-Arts. Trois ans après parut son premier ouvrage important, un *Jeune Faune*, exposé au salon de 1819, et pour lequel il reçut une médaille avec la commande d'une statue en pierre de *saint Marc* pour la cathédrale d'Arras. Au salon suivant, il exposa un *Soldat laboureur* (aujourd'hui aux Tuileries), auquel succéda une étude de *Jeune Grec jetant des fleurs sur un tombeau des Thermopyles*. En 1822 il put se rendre à Rome, où il exécuta le buste du *Primatice* pour le musée du Louvre; D'Albano il envoya à l'exposition de 1824 une *Bacchante* et un *Amour*, ce dernier exécuté en marbre antique. C'est à Rome qu'il conçut l'idée de son *Spartacus*, statue qui fonda sa réputation. Il ne lui suffisait pas de montrer l'esclave brisant ses fers : il voulait qu'on vit surtout le héros embrasé de l'amour de la liberté, du désir de la vengeance, prêt à commencer une lutte terrible. Aussi, mécontent de son premier essai, il le brisa, et, mieux inspiré, il créa la statue telle qu'on l'admire dans le jardin des Tuileries. Le modèle en plâtre parut au salon de 1827; la statue en marbre fut exposée à celui de 1831. Revenu à Paris en 1827, Foyatier exécuta successivement les ouvrages suivants : *Saint Jacques*, statue pour l'église Saint-Jacques-du-Haut-Pas; elle parut au salon de 1827; — *Amaryllis* (même salon) : cette statue, achetée par le duc d'Orléans, a été reproduite en marbre pour M. Piscatore, banquier; — *Le Regent*, statue en marbre pour le Palais-Royal (1830); — *La Prudence*, statue en marbre pour la salle des séances de la Chambre des Députés; le modèle parut au salon de 1830; — *Jeune Fille jouant avec un chevreau*, groupe en marbre, exposé aussi en 1830, détruit dans les événements de 1848, mais dont il existe une reproduction au musée de Lyon; — *L'Athlète Astydamus sauvant Lucretia et son enfant de la destruction d'Herculanum*, groupe exposé au salon de 1833; — les quatre pendentifs de l'église de La Madeleine (1834); — *La*

*Siesta* (salon de 1834), figure de femme couchée, qui rappelle un peu *La Dormeuse de Lemot* et que Foyatier a reproduite avec une autre signification à l'exposition de 1855; — *Germanicus*, statue en marbre, placée dans le jardin des Tuileries; — *L'Abbé Suger*, statue en marbre, pour le musée de Versailles; — *Le Colonel Combes*, figure en bronze pour le monument funéraire érigé à Feurs à cet officier supérieur; — *Le Major Martin*, statue en bronze, pour la ville de Lyon; — *Martignac*, bronze pour la ville de Miremont; — *Simoni*, évêque de Soissons, statue en marbre; — *La Vierge au moment de l'Annonciation*; — *Étienne Pasquier*, figure en marbre pour la bibliothèque de la Chambre des Pairs (1841); — *Sainte Cécile* (salon de 1843). Il a sculpté pour le musée de Lyon : une *Bacchante*, les bustes de *Louise Labbey* et de *Lemot*; et pour le musée de Versailles les bustes de l'abbé Suger et de Chabanes. Il a été chargé par le conseil municipal d'Orléans d'exécuter un monument élevé en l'honneur de *Jeanne d'Arc*, monument qui fut inauguré dans cette ville en 1883. L'héroïne est représentée à cheval; sous bas-reliefs ayant pour sujets les principaux épisodes de sa vie, mais non encore terminés. On veut décorer le piédestal et son socle. Enfin Foyatier travailla à une statue en pierre de *Sully*, destinée à l'une des terrasses du Louvre. En 1841, il a été nommé chevalier de la Légion d'Honneur. Une médaille de deuxième classe lui a été donnée à la suite de l'exposition universelle de 1855.

GUIOT DE FÉLIX.

*Journal des Arts*, 1855. — Documents particuliers.

POZIO (Joseph), en latin *FORRIS*, théologien italien, né à Reggio, en 1606, mort à Rome, vers 1676. Il entra dans la Société de Jésus, et professa la rhétorique, la philosophie et la théologie dans le collège de son ordre à Rome. Il devint ensuite vice-recteur de la maison profane des jésuites dans la même ville. On a de lui : *Informatio pro ven. servo Dei Ignatio Azbedo et sociis in odium fidei interfectis et hæreticis*; Rome, 1662, in-4°. Il a traduit en italien l'*Histoire Sainte* du P. N. Talon; Bologne, 1649, in-12; la *Vie de saint François de Sales*, par Franciotti; Rome, 1662, in-8°; et divers autres ouvrages de piété.

Sothwel, *Bibliotheca Script. Societatis Jesu*.

\* FRA AVKOSDINOS (Frère Augustin), voyageur et écrivain arménien, né vers la fin du seizième siècle, à Abarauer, dans le district d'Erindchag, mort en 1665. Il étudiait la théologie dans un monastère, lorsque l'Arménie fut envahie par les Persans, en 1604. Fait prisonnier avec vingt-trois mille de ses compatriotes et transporté avec eux dans une contrée de la Perse, il y demeura jusqu'à ce que le schah fit reconduire dans leur patrie les habitants des districts de Nakhidchevan et d'Erindchag. Mais la vue du pays natal n'avait plus rien d'agréable

pour Atkot  
parli, et la  
des ravage  
seul, et cra  
il resolut  
Dans ce de  
d'Espagne,  
Schah-Abba  
il retourna  
Madrid etai  
leuse entre  
pienne, As  
bourg, la  
pas moins  
lion. Notre  
rinage a Sa  
Madrid, G  
Rome (vers  
les dominie  
fut envoyé  
ner à la foi  
Plus tard i  
Nakhidchév  
*travers l'E*  
tois arméni  
jeune Le li  
d'un opuscu  
*sion et la Pi*  
crit de la B

*Journal As*  
*lanos, Concili*  
*dioli Prædica*  
FRA BAB  
BACCIO DELI  
FRA DIA  
*chaet* ).

FRA PAC  
FRA POI  
FRACANT  
\* FRACA  
colé napolit.  
septieme sié  
élève de L'I  
joint a un co  
plus beau til  
vitor Rosa,  
un talent rec  
s. laissa er  
crimes, qui l  
être pendu e  
pour sa prol  
sa prison.

Domanti, *J*  
*della Pittura.*  
*nave historiq*

FRACANT  
TIANUS, n  
1500, mort e  
decine a Pal  
de cette vill  
gique. Il obt  
et revint de

NOUV.

castor se retira à Vérone. La plus grande partie de sa fortune avait été dissipée dans les hasards de la guerre; mais ce qui lui en restait suffisait à ses goûts modestes. Il pratiqua la médecine avec beaucoup d'assiduité et de succès, mais sans vouloir en tirer aucun profit. Le pape Paul III lui conféra le titre honorifique de son premier médecin, et l'envoya au concile de Trente. Pour se conformer aux instructions du pontife, Fracastor persuada aux prélats du concile qu'ils étaient très-exposés à la peste en restant à Trente, et leur persuada de se transférer à Bologne. Cette mission à Trente fut le dernier événement notable de la vie de Fracastor. Quelques années avant sa mort, il abandonna la médecine pour cultiver plus librement les lettres, les mathématiques et la cosmographie. Il avait une certaine prédilection pour cette dernière science, et il se plaisait à tracer sur des globes de bois les nouveaux pays découverts par les navigateurs portugais et espagnols. Dans ses heures de loisir, il lisait les anciens, et particulièrement Plutarque et Polybe, qui étaient ses auteurs favoris. Il allait souvent étudier dans une campagne qu'il possédait à quinze milles de Verone; et c'est dans cette retraite qu'il mourut, d'apoplexie, à l'âge de soixante-et-onze ans. Fracastor était sérieux en public, et un peu taciturne, tandis que dans la vie privée, au milieu de sa nombreuse famille et de ses amis, il était enjoué. Il aimait et cultivait les arts d'agrément, et particulièrement la musique. Fracastor fut inhumé avec pompe dans l'église de Sainte-Euphémie. Scaliger le célébra ou plutôt le déifia, dans un poème intitulé *Arx Fracastoreæ*. J.-B. Ramusio, qui lui devait l'idée et en partie les matériaux de sa *Collection de Voyages maritimes*, fit placer son médaillon en bronze près de la porte Saint-Benoît. Peu après, la ville de Vérone lui éleva une statue en marbre. On a de lui : *Syphilidis, sive De Morbo Gallico Libri tres*; Vérone, 1530, in-4°. Ce poème a été réimprimé très-souvent; une des éditions les plus recherchées est celle de Bologne, 1739, in-4°. « Le sujet de cet admirable poème, dit Desgenettes dans la *Biographie médicale*, est le fléau redoutable et toujours subsistant, quoique bien affaibli, qui attaque l'espèce humaine dans les sources de la vie et de la reproduction. Fracastor ne pense pas que cette maladie vienne d'Amérique, et la regarde comme fort antérieure à la découverte du Nouveau Monde. Il la fait dépendre de conditions spéciales de l'atmosphère, comme on l'observe dans beaucoup d'autres maladies épidémiques, contagieuses ou non contagieuses, et il la peint repandue dans l'Italie par les armées françaises. Le mercure et le guaiac, dont la découverte est amenée avec art et célébrée avec toutes les grâces et toute la pompe de la plus belle versification, sont les deux antidotes qui rendent au héros du poème, à Syphilis, hideux et flétri tous ses premiers charmes. » Le poète

suppose qu'un jeune et beau berger, nommé Syphilis, fier de la possession de ses immenses troupeaux, osa offenser Apollon et qu'il en fut puni par la maladie qui fait le sujet du poème. Le *Syphilis* de Fracastor a été toujours regardé comme le plus achevé des poèmes latins modernes; le *De Partu Virginis* de Sannazar pourrait seul soutenir la comparaison; et encore on prétend que ce dernier poète se reconnut lui-même vaincu. Les autres ouvrages de Fracastor sont : *De Vini Temperatura*; Venise, 1531, in-4°; — *Homocentricorum, sive De stellis liber unus; de causis criticorum dierum Libellus*; cet ouvrage, à la fois astronomique et médical, renferme beaucoup d'erreurs; mais on y trouve aussi des vues ingénieuses. L'auteur y propose, près d'un siècle avant l'invention du télescope, de placer l'un sur l'autre deux verres et lunettes pour observer le ciel; — *De Sympathiæ et Antipathia rerum liber unus; De Contagiosis morbis, et contagiosis morbis et eorum curatione. Libri tres*; Venise, 1546, in-4°; — *Hieronymi Fracastorii, Veronensis, Opera omnia, in unum proxime post illius mortem collecta; accesserunt Andreae Naugerii patricii, Veneti, Orationes duæ carminaque nonnulla*; Venise, 1555, in-4°. Cette collection contient, outre les ouvrages indiqués plus haut, les opuscules suivants : *Naugerius, sive De Poetica dialogus*; dialogue destiné à prouver que la poésie n'est pas faite seulement pour plaire, qu'elle doit aussi instruire; — *Turrius, sive De Intellectione dialogus, libri II*; Jean-Baptiste della Torre, dans ce dialogue porte le nom, en est le principal interlocuteur. C'était un des intimes amis de Fracastor; — *Fracastorius, sive De Anima dialogus*. Ce dialogue est inachevé; — *Joseph, libri duo*, poème également inachevé; — *Carminum Liber unus*; — Enfin, un petit poème intitulé : *Alcon, sive De Cura Canum venaticorum*, n'a été réuni que postérieurement aux autres ouvrages de Fracastor. Il a paru dans l'édition de Lyon, 1591, 2 tomes en 1 vol. in-8°. Ce joli poème, qui pour l'élégance de la versification égale presque le *Syphilis*, a été inséré dans le *Carminum illustrium Poetarum Italorum* et dans les *Rei occipitrariae Scriptores* de Rigaud; Paris 1612, in-1°. Toutes les productions poétiques de Fracastor ont été réunies et publiées; Padoue, 1728, in-4°.

Ghilini, *Teatro d'Uomini letterati*, t. I, p. 178. — Imperiali, *Museum historicum*. — Tietze, *Éloges des Hommes illustres*, tirés de M. de Thou. — Nicéron, *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres*, t. XVII. — Baillet, *Jugements des Savants*, t. II. — Preller, Otto Mencken, *De Vita, moribus, scriptis, meritisque Hieronymi Fracastorii Commentatio*; Leipzig, 1781, in-4°. — *Biographie médicale*.

\* **FRACCAROLI** (*Innocent*), sculpteur italien, né à Castel-Rotto (Véronais), le 28 décembre 1805. Après avoir obtenu le grand prix à l'Ecole des Beaux-Arts de Milan sur le sujet de *Dedale attachant les ailes à Icare*, il fut envoyé à Rome, où il passa cinq ans. Il y modela, entre autres, un admirable *Achille*

cesse et une belle statue appartient aujourd'hui à Verone. De retour à cette son *Achille* en sur la commande de un groupe colossal, le qui se trouve actuelle à Vienne. Son *Ève* a une taille de première verselle de Paris : grâces, de poésie et de quelle ait été brisée d'ore du même artist statue appartenant au

*Charles-Emman* monument colossal, Albert, roi de Sardai *thésire mourante* moyenne, commandé : le *Monument du* exécuté par ordre d et place dans l'église gère, — *tyrarisce* cerf bon ame, com Sauterloff; — *David* honore de la médai Londres, — La statue qu'on a faite au P. Gère, à Milan; — , exposé à Paris. M. F sculpture à Florence, imperiales de Milan,

Le *Collection des 4th* M'co, — le *Memoire* q et ce pays de d'Inangora M'co. — *Documents par*

**FRACCHI** *Ambro*  
**FRACCHI NOVIDU**  
poète latin moderne,  
pape, vivait dans la 1  
siècle. Il vécut à Ro  
on ignore la date de  
poème dans le genre  
ouvrage, dédié au p  
*Sacerdotum Fastorum*  
*et antiquitatis pe*  
147, m. 12. Ce poème  
147, m. 1, et à Anve  
L'œuvre de *Storia del*  
111

**FRACHET** *Gerar*  
t, q' e français, ne à  
croisement du 1  
128, le 1 octobre 1  
1410. L. Saint Domi  
Sont Jacques. Nomm  
n. 128, 1233, il en re  
douze ans, et fit constr  
Ne pouvaient payer l'eti  
il prit la Vierge de l'  
Dorif, nomme Ander  
ch. aussi qu'aux aut

l'Espagne. On a de lui : *Dialogo del furor poetico*; Padoue, 1581, in-4°; — *Spozitione sopra una canzone di Guido Cavalcanti*; Venise, 1585, in-4°; — *Breve Spozitione di tutta l'Opera di Lucrezio, nella quale si disamina la dottrina di Epicuro e si mostra in che sia conforme col vero e con gli insegnamenti di Aristotele, e in che differente*; Venise, 1589, in-4°; — *Il Principe*; Venise, 1599, in-8°; — *L'Idée du libro di Governi di Stato e di Guerra*; Venise, 1613, in-fol.; — *Della Ragione di Stato*; Urbino, 1623, in-4°; traduit en allemand, Francfort, 1681, in-8°.

Ghillini, *Teatro d'Uomini letterati*. — Bayle, *Dictionnaire historique et critique*.

\* **FRADIN** (Frère Antoine), célèbre prédicateur français, né à Villefranche, vivait sous le règne de Louis XI. Il était cordelier, et excita, en 1478, un vif enthousiasme à Paris par ses sermons véhéments. Il parlait avec vigueur contre tous les vices du temps : aucune classe de la société n'obtenait merci à ses yeux ; il avait même plus de hardiesse contre les grands que contre les petits. Beaucoup de femmes changèrent leur vie mondaine ; quelques hommes aussi se réformèrent. Mais frère Fradin ne se bornait pas à attaquer les désordres des particuliers ; il signalait avec non moins d'énergie les abus publics, la conduite des princes ; il blâmait le roi même, et quel roi ! Dès que Louis XI eut avis de tout cela, il envoya au plus vite maître Olivier le Dain pour lui imposer silence. Mais la fermentation ne fit que s'en accroître. Les hommes conjuraient le cordelier de prêcher encore, jurant de le défendre contre toute offense ; les femmes s'attroupaient autour du couvent, avec des couteaux cachés sous leurs jupes ou des pierres dans leurs poches, pour faire un mauvais parti à quiconque voudrait l'empêcher de parler. Une proclamation fut faite à son de trompe, le 26 mai, pour défendre ces attroupements, sous peine de confiscation de corps et de biens, et recommander aux maris d'empêcher leurs femmes de s'y rendre. Mais ces ordonnances furent tournées en dérision par les admirateurs passionnés du moine. Alors Jean Le Boulanger, premier président du parlement, et Denis Hesselin, maître d'hôtel du roi, se transportèrent au couvent, déclarèrent à frère Fradin qu'il était pour toujours banni du royaume, et le firent partir sur-le-champ.

Jean de Troyes, *Chronique*, p. 399. — Barante, *Hist. des Ducs de Bourgogne*.

**FRÆHN** (Chrétien-Martin), numismate et orientaliste allemand, né à Rostock (grand-duché de Mecklenbourg-Schwerin), le 4 juin 1782, mort à Saint-Petersbourg, le 28 août 1851. De 1800 à 1804, il étudia les langues orientales à Rostock sous Tychsen, à Göttingue, enfin à Tubingue sous Schnurrer. En 1804, il se rendit en Suisse, où il obtint une place de professeur de latin à l'institut Pestalozzi. La chaire de langues orientales qui venait d'être fondée à l'université

de Kasan lui fut conférée en 1807 à la recommandation de Tychsen. Chargé en 1817 d'examiner et de mettre en ordre la riche collection de médailles de l'Académie des Sciences de Saint-Petersbourg, Fræhn s'acquitta de cette commission avec tant de zèle et y déploya tant de science, qu'il mérita d'être nommé membre de l'Académie pour les Antiquités Orientales, directeur du Musée Asiatique, et conseiller d'État. Il refusa d'autres places, qui lui furent offertes, afin de pouvoir se livrer sans distraction à l'étude des antiquités musulmanes. Son infatigable activité se déploya sur un grand nombre de sujets, mais particulièrement sur la numismatique. Il revisa plus de trois millions de médailles, publia plus de 150 ouvrages ou mémoires, et laissa 90 volumes d'écrits inédits. Il contribua beaucoup au progrès des études orientales en Russie, à acheter des manuscrits, prendre copie d'inscriptions antiques aux frais de l'État, et assister de ses conseils presque tous les orientalistes qui vivaient en Russie. Un grand nombre d'académies, de sociétés littéraires et d'ordres russes ou étrangers s'honorèrent de le compter parmi leurs membres ou associés. On a de lui : *Ægyptus, auctore Ibn-el-Yardî*, texte arabe et traduction latine; Halle, 1804, in-8°; — *Curæ exegetico-criticarum in Nahumum prophetam Specimen*; Rostock, 1806, in-4°; — *Description de quelques médailles inédites frappées par des princes samanides et bouïdes*; Casan, 1804, in-4°; ouvrage écrit en langue arabe, parce que l'auteur n'avait pas de caractères latins à sa disposition; traduit en latin par Erdmann; Göttingue, 1816; — *Numophylacium orientale Pototianum*; Casan et Riga, 1813, in-8°; — *Commentatio de titulorum et cognominum honorificorum quibus Chani Ordæ Aureæ sunt, origine, natura atque usu*; Casan, 1814, in-4°; — *Carmina arabica duo quæ Lamica dicuntur, alterum Schanfarii, alterum Tughrati*; Kasan, 1814, in-8°; — *Rede bei Gelegenheit der Feier der Einnahme von Paris* (Discours à l'occasion de la fête de la prise de Paris par les alliés); Casan, 1814, in-4°; — *De auctorum etiam Arabicorum Libris vulgatis crisi poscentibus emaculati, exemplo posito historiarum Saracenicarum Elmacini*; Casan, 1815, in-4°; — *Nonnulla de origine Vocabuli Russici Denghi*; Casan, 1815, in-4°; — *De Numorum Bulgharicorum Fosse antiquissimo*; Casan, 1816, in-4°; — *De Academiæ imp. Scient. Petropolitanz Museo numario muslemico Prolusio prior*; Saint-Petersbourg, 1818, in-4°; — *Beiträge zur Muhammedanischen Münzkunde aus Petersburg*; (Matériaux pour la numismatique musulmane à Saint-Petersbourg); Berlin, 1819, in-4°; — *Ueber die Russen und Chasaren* (Sur les Russes et les Khazares); Saint-Petersb., 1819, in-4°; — *Neuz Symbolr ad Rem Numariam Muhammedanorum*; Saint-Petersb. et Halle, 1819, in-4°; —



*Das M*  
*asulic*  
*der W*  
*lection*  
*Asiatiqu*  
*de Saint*  
*in-8" ; -*  
*Saint-Pe*  
*und an*  
*aelttere*  
*tres geo*  
*texte ar*  
*— De*  
*cuficus*  
*Abu'lgh*  
*lorum*  
*Recensi*  
*demur :*  
*in-4° ; -*  
*Dschul*  
*tribu de*  
*Il-Cha*  
*Comme*  
*chronol*  
*arabes,*  
*grande*  
*Saint-Pe*  
*de Indu*  
*— Sam*  
*Muham*  
*( Recueil*  
*tique m*  
*Orienta*  
*sums (*  
*dans A*  
*schaft,*  
*zionem*  
*de m :*  
*mentis*  
*par B. I*  
*Lachm*  
*monum*  
*t Acade*  
*bourg,*  
*VI ser*  
*Muns e*  
*-- dans*  
*Saint-Pe*  
*tifique (*  
*blu par*  
*Petersbu*  
*nal Asu*  
*e Jour*  
*et dans*  
*Uwarow*  
*Journ de*  
*chen mor*  
*et liste co*  
*en tête de*  
*dans le 3*  
*III — Cou*  
*de Paris, I*  
*FRAN*  
*çais, ne*

le fronton de la Chambre du Corps législatif; statue colossale de *Pichegru*; — la *fontaine de la place Maubert*, à Paris; etc. Ses principaux ouvrages de peinture sont : *François I<sup>er</sup> armé chevalier* (salon de 1819); — *Devouement des bourgeois de Calais*; — *Marie-Thérèse présentant son fils aux députés de la Hongrie* (salon de 1822); ce tableau fait partie de la galerie du Luxembourg; — *Entree de Jeanne d'Arc à Orléans*; — *Naissance du duc de Bordeaux* (salon de 1824); — *La reine Blanche délivrant des prisonniers* (id.); — *Le Connétable de Bourbon* (salon de 1827); — *François I<sup>er</sup> recevant les œuvres d'art apportées d'Italie par le Primatice*, et *François I<sup>er</sup> armé chevalier par Bayard*, plafonds du Musée du Louvre; — *Le Tusse lisant sa Jérusalem au duc de Ferrare* (salon de 1831); — *Jeanne d'Arc montant au bûcher* (id.); — *Charles de Blois au siège de Saint-Quentin* (salon de 1836); — *Funérailles de Mazaniello* (sal. de 1842); — *Femmes chrétiennes livrées aux bêtes féroces dans le cirque*. GUYOT DE FÈRE.

*Annuaire des Artistes, 1836. — Livrets du Salon, etc.*

**FRAGOSO** (Jean), médecin naturaliste portugais, natif de Lisbonne (1), vivait au seizième siècle. Il devint chirurgien en chef de la reine dona Catharina, qui occupa la régence pendant la minorité de D. Sébastien; et ce fut lui antérieurement qui accompagna l'impératrice Isabelle lorsque en 1526 elle alla épouser Charles-Quint. Il a écrit : *Erotemas chirurgicos em que se ensēa lo mas principal de la chirurgia con su glosso*; Madrid, 1570, in-4°; — *Discurso de las cosas aromaticas, arboles, frutas y medicinas simples de la India, que sirven aleanso de la medicina*; Madrid, 1572, in-8°; trad. en lat. par Israel Spach; Strassb., 1601, in-8°; — *De Succedaneis Medicamentis, cum animadversionibus in quamplura medicamenta composita quorum est usus in hispanis officinis*; Madrid, 1575-1585, in-8°; — *Chirurgia universalis*; Madrid, 1581 et 1601, in-fol. F. DENIS.

Barbosa Machado. *Bibliotheca Lusitana*. — Zacuto, *Præfat. Prognost. Hippocrat.*

**FRAGUIER** (Claude-François), érudit et moraliste français, né à Paris, en 1666, mort d'apoplexie, en 1726. Il fit ses premières études chez les jésuites au collège de Clermont, et prit auprès des PP. La Baune, Rapin, Jouveney, La Rue, Commire, le goût des belles-lettres et de la poésie latine. Il entra dans l'ordre des Jésuites en 1683. Après son noviciat, ses supérieurs l'envoyèrent professer à Caen, où il se lia d'amitié avec Huet et Segrais. Il consacrait ses loisirs à la lecture des auteurs grecs et latins. On dit qu'il lut Homère cinq fois en quatre ans. Rappelé à Paris pour y étudier la théologie, il se délassa de cette austère occupation par des

poésies latines, que ses supérieurs n'approuverent pas toujours. Vers la fin de son cours de théologie, se sentant peu de goût pour la prédication et le professorat, il quitta les Jésuites, et cultiva en liberté les belles-lettres. « Jusqu'alors, dit Nicéron, il avait manqué de secours pour acquérir la politesse de la langue française, et il sentait bien sa faiblesse sur ce point. Mais il profita beaucoup depuis des leçons de M<sup>me</sup> de La Fayette et de Ninon de Lenclos. Elles tenaient toutes deux le premier rang parmi les beaux esprits, et étaient regardées comme les juges souverains de l'urbanité française. Poli par le commerce de ces deux muses, il se donna un style élégant, châtié, nerveux, mais sans aucune affectation. » Nommé membre de l'Académie des Inscriptions en 1705, il entra au *Journal des Savants* en 1706, et en 1708 à l'Académie Française. Fraguier était très-propre à la rédaction du *Journal des Savants*. Versé dans la littérature ancienne et moderne, il écrivait avec une égale facilité le latin et le français, et joignait à la connaissance des deux langues classiques celle de l'italien, de l'espagnol et de l'anglais. Il se proposait de traduire en latin les œuvres de Platon. Ses infirmités précoces l'empêchèrent d'exécuter cette entreprise. Ayant eu l'imprudance de travailler pendant plusieurs nuits d'été avec sa fenêtre entrouverte, il fut pris d'un refroidissement qui lui paralysa les muscles du cou. Sa tête restait penchée sur son épaule et il ne pouvait la relever qu'avec les plus grands efforts. Malgré cette grave incommodité, il continua pendant le reste de sa vie à travailler pour le *Journal des Savants* et pour l'Académie des Inscriptions. On a de lui : *Discours de réception prononcé dans l'Académie Française, le 1<sup>er</sup> mars 1708*; Paris, 1708, in-4°; — *Éloge de Roger de Piles*, en tête de son *Abrégé de la Vie des Peintres*; Paris, 1715, in-12; — *Mopsus, sire Schola platonica de hominis perfectione*; Paris, 1721, in-12; c'est un charmant petit poème, dans lequel l'auteur a résumé la philosophie de Platon, sous une forme harmonieuse et pleine de grâces; — *Santolius Parnitens*: Fraguier composa cette pièce pendant son séjour à Caen; elle n'a pas été insérée parmi ses autres poésies; — *Carmina*; Paris, 1729, in-12; ces poésies, publiées par l'abbé d'Olivet avec celles de Huet, ont été réimprimées dans le recueil intitulé : *Poetarum ex Academia Gallica qui latine aut græce scripserunt, Carmina*; Paris, 1738, in-12; — *Claudi Francisci Fraguierii Diatribæ tres*; 1<sup>o</sup> *De Dæmonio Socratis*; 2<sup>o</sup> *De Ironia Socratis*; 3<sup>o</sup> *De Moribus Socratis*, imprimé à la fin des deux éditions des poésies en 1729 et en 1738; — *Sentiments de Platon sur la poésie*; l'*Histoire de l'Académie des Belles-Lettres*, tom. I, p. 168; — *Considérations sur l'Épique de Virgile*; ibid., 171; — *Explication médaille ou médaillon d'or d'Hercule*

(1) C'est par erreur que Nicolas Antonio l'a fait naître à Tolède.

*frappé pour le*  
*avec les Suisses*  
*terre de Pindar*  
 p. 31; — *Disse*  
*Xenophon; ibid*  
*l'usage que Pa*  
 p. 113; — *Disse*  
 p. 128; — *Disce*  
*gale a imité Hor*  
*passage de Cice*  
*beau d'Archimé*  
 p. 321; — *Examu*  
*la musique: c'est*  
*de l'Académie en*  
*dans l'Histoire,*  
*sur les dieux d'*  
 t. III, p. 1; —  
*Socrate, sur so*  
*et sur ses maris*  
 p. 360; — *Rech*  
*cous le comedien*  
*precautions des*  
*dans l'Histoire,*  
*d'un passage de*  
 ibid, p. 111; —  
*dans les Mémoir*  
*pour établir qu'*  
*en prose; dans le*  
*Memoire sur l'et*  
 p. 277; — *La Ga*

De Boze, *Eloges de*  
*Conte des Inac*  
 D'Alexis, *Eloge de F*  
 Neuron, *Mémoires*  
 autres, t. XVIII.

FRAICHOT (L)  
 Voy. FRESCHOT

FRAUS Jean  
 Le MORISSE, né  
 le 15 mars 1641, à  
 Chevin d'Angers  
 de conseiller au p  
 peu après de ver  
 tout entier à la l  
 vrages de morale  
 mais aussi faibles  
 voici les titres  
*tenue des enfa*  
*Conversations a*  
*la rectifications*  
 1701 Essais de  
 — *Essai sur l'e*  
 Paris, 1701, in-1  
 sion de Leclerc  
 de 1700, — *Trac*  
 in-12, — *Lettre*  
*sur le Fronte du*  
*Journal de Trev*  
*a la lettre de B.*  
*de Trevoux, juill*  
*reine de la poe*  
 goût, Paris, 17  
*Phantasmalog*

le recueil de Canisius, *Lectiones antiquæ*, t. VI, p. 320, de l'édition de 1609, et t. IV, p. 358, de l'édition de 1725. G. B.

Fabricius, *Bibliotheca Latina mediæ ævi*, t. VI, p. 363.

**FRAMERY** (*Nicolas-Étienne*), musicien et littérateur français, né à Rouen, le 25 mars 1745, mort le 26 novembre 1810. Il fut nommé fort jeune surintendant de la musique du comte d'Artois, et se montra très-habile à parodier des paroles françaises pour de la musique italienne. Il cultiva sans succès la poésie et l'art dramatique; mais il se distingua comme critique des œuvres musicales. Après la révolution il fonda une agence pour la perception des droits d'auteurs, et géra cet établissement jusqu'à sa mort. On a de lui : *La Sorcière*, opéra dont il fit les paroles et la musique. Parmi ses autres ouvrages relatifs à la littérature musicale, les principaux sont : *Discours sur cette question : Analyser les rapports qui existent entre la musique et la déclamation, et déterminer les moyens d'appliquer la déclamation à la musique sans nuire à la mélodie* (couronné par l'Institut); Paris, 1802, in-8°; — *Notice sur Joseph Haydn*; Paris, 1810, in-8°. — Framery rédigea pendant quelques années le *Journal de Musique* fondé par de Framicourt, en 1770.

Fétis, *Biographie univers. des Musiciens*. — Quérard, *France littéraire*.

**FRANC** (*Martin LE*), poète français. Voy. LE FRANC.

**FRANÇAIS** (*Le comte Antoine*), connu sous le nom de FRANÇAIS DE NANTES, littérateur et homme politique français, né le 17 janvier 1756, à Beaurepaire, à quatre lieues de Vienne (Dauphiné), mort à Paris, le 7 mars 1836. Son père était notaire, et signait François. D'abord directeur des douanes à Nantes, le jeune Français profita des événements propres à lui ouvrir une vaste carrière qui ne tardèrent pas à survenir. Au commencement de la révolution, plein des idées philosophiques du siècle, et pénétré de la nécessité d'une réforme des abus, il se fit remarquer par son patriotisme, et fut nommé membre de la municipalité nantaise. En septembre 1791, il fut élu à l'Assemblée législative par les électeurs de la Loire-Inférieure. Connaissant déjà les rouages de la machine financière, il provoqua la reddition de compte des fermiers généraux. Le 26 février suivant, la tribune retentit de ses accents énergiques contre le fanatisme. Au mois d'avril, la commission des douze l'ayant chargé du rapport sur les troubles intérieurs, il blâma le ministre Roland d'avoir cédé trop légèrement à la peur en venant déclarer la patrie en danger. Il s'éleva, le 5 mai, d'une manière vive et chaleureuse contre les troubles excités par le clergé, surtout dans les campagnes, où la superstition trouvait plus aisément accès, et montra le remède au mal dans son projet de loi soumis à l'assemblée.

De ce jour il prit une haute position dans l'esprit des réformateurs ardents, qui purent compter sur son appui; mais le zèle qui l'animait, renfermé dans de justes limites, lui fit dénoncer les massacres d'Avignon, dont Vergniaud s'efforçait de faire amnistier les auteurs. Il occupait le fauteuil, lorsqu'il prononça, le 18 juin, l'éloge de Priestley, en présentant son fils aux députés. Il ne fut pas réélu à la Convention. Après le 31 mai, il devint un instant membre du directoire du département de l'Isère. Bien qu'il se fût déclaré partisan de la montagne, dans une réunion de Dauphinois, et qu'il eût contribué à la chute du fédéralisme, il vit avec effroi se dérouler le drame sanglant de la terreur; et dans la réaction qui le suivit, voulut échapper aux poursuites que lui faisaient craindre ses opinions si hautement manifestées, il alla chercher sur les montagnes voisines de son pays une retraite temporaire et la sécurité.

En 1798, Français fut porté par le département de l'Isère à la représentation nationale. Membre du Conseil des Cinq Cents, il en devint un des secrétaires. Le 12 juin il prit la défense de la liberté de la presse. L'année suivante il figura dans la partie qui se prononça contre le Directoire et qui réussit à éloigner trois de ses membres. Ce fut alors que, sur sa proposition, le 30 plairial an VII (18 juin 1799), un décret fut rendu qui mettait hors la loi quiconque oserait attenter à la sûreté du corps législatif. Il demanda que les veuves et les enfants des patriotes sacrifiés à la fureur des royalistes du midi fussent assimilés aux veuves et enfants des défenseurs de l'État. Lors de la chute du Directoire, qu'il n'aimait pas, on le vit imprimer les actes du 18 brumaire. Bien que sa répugnance pour la constitution de l'an VIII fût connue, il accepta la préfecture de la Charente-Inférieure. Le premier consul, l'ayant bientôt après appelé au conseil d'État, lui confia, en 1804, les importantes fonctions de directeur général des droits réunis. Dans ce poste, il adoucit ce que le nouveau mode de fiscalité avait de sévère et d'inflexible par la bienveillance de ses manières et la douceur de ses procédés; et la fortune qu'il amassa dès lors servit entre ses mains à protéger les lettres et les arts et à faire du bien à ceux qui les cultivaient. Napoléon le récompensa de ses travaux en le nommant conseiller d'État à vie, comte de l'empire, grand-officier de la Légion-d'Honneur. Revoqué de sa place de directeur des droits réunis en 1814 et écarté du conseil d'État par la seconde restauration, il rentra dans la vie privée. En 1819 les électeurs de l'Isère le reportèrent à la chambre des députés, où il vota toujours avec le centre gauche. Son mandat expira en 1822; et comme il ne fut point réélu, il vécut depuis ce temps dans la retraite. La révolution de juillet 1830, à laquelle toutes ses sympathies étaient naturellement acquises, le ramena sur la scène : Louis-Philippe

no  
 ne  
 sie  
 de  
 eu  
 à  
 18  
 de  
 le  
 bli  
 gn  
 3 v  
 fl  
 de  
 de  
 ab  
 Pa  
 tie  
 de  
 de  
 au  
 tra  
 de.  
 l'A  
 A  
 tem  
 Na  
 I  
 I  
 I  
 vit  
 I  
 I  
 per  
 Seq  
 So.  
 pa  
 ne  
 van  
 lan  
 l'a  
 gra  
 tu  
 le  
 vil  
 de  
 lu  
 me  
 la  
 par  
 col  
 n  
 de  
 av.  
 me  
 per  
 sui  
 do  
 " "  
 dit  
 de  
 av.



français, qui lui confia des missions très-importantes et le fit général. Franceschetti épousa alors M<sup>lle</sup> Colonna Cecaldi, l'une des plus riches héritières de la Corse. Il suivit la fortune de son maître dans sa trahison contre la France (16 janvier 1814), puis dans sa folle prise d'armes contre les Autrichiens (31 mars 1815). Il combattit vaillamment les 2 et 3 mai à Tolentino. Après ces journées qui décidèrent de la chute de Murat, Franceschetti accompagna la reine Caroline Bonaparte jusqu'à Toulon, et regagna la Corse. Il y vivait, à Vescavato, éloigné des affaires publiques, lorsque Murat vint lui demander l'hospitalité. Le projet d'une descente sur le territoire napolitain fut résolu (28-29 septembre 1815). Franceschetti consentit à partager les dangers de l'entreprise. L'expédition, composée de cinq petits bâtiments, se dirigea sur Salerne; mais une tempête affreuse la dispersa, et rejeta la félonque montée par Murat, Franceschetti et trente-six autres officiers français ou italiens à l'entrée du golfe de Sainte-Euphémie. Le débarquement fut opéré près de Pizzo; on traversa cette ville rapidement, et l'on s'avança vers les hauteurs de Monte-Leone, capitale des Calabres. Mais, attaquée par derrière et à l'improviste par les bandes du colonel Trenta-Capelli, la petite troupe de Murat dut soutenir un combat terrible et sans espoir. Tandis que le prince traversait les rangs ennemis et regagnait le rivage, Franceschetti, blessé grièvement, se jeta dans les montagnes et parvint à se soustraire aux poursuites immédiates. Il erra quelque temps dans les Abruzzes; mais, brisé par la fatigue et la faim, traqué comme une bête fauve, il résolut de terminer une existence si douloureuse, et se livra lui-même aux autorités de Cosenza. Le 8 juillet 1816, le conseil extraordinaire de guerre, commandé par le marquis de Saint-Clair, présenta au roi Ferdinand un rapport tout en faveur du courage et de la conduite de Franceschetti. Les fureurs sanguinaires commençaient d'ailleurs à être assouplies. Murat était fusillé, son parti anéanti et l'accusé était sujet français. Ferdinand pensa que son meurtre serait inutile, et le fit conduire de prison en prison jusqu'à Draguignan. Le gouvernement français fit mettre Franceschetti en liberté, et le confirma même dans le grade de colonel. Plus tard, il obtint la permission de résider en Sicile. Il intenta alors une action contre la reine Caroline Murat, comtesse de Lipano, en réclamation d'une somme de quatre-vingt mille francs, qu'il affirmait avoir prêtée à Joachim pendant le séjour de ce prince à Vescavato. M<sup>me</sup> Murat se refusa au paiement de cette dette. Franceschetti mit alors opposition sur des fonds que cette princesse faisait passer en France. La cause fut portée devant le tribunal de première instance de Paris. Gilbert-Boucher plaida pour le général et Barthé pour la comtesse. « L'opinion publique, rapporte Rabbe, se prononça vivement contre le général.

On lui reprocha de vouloir se faire payer d'argent des services qu'un sentiment de dévouement aurait dû seul lui faire rendre à son bienfaiteur, son ami. On lui reprocha tout d'avoir voulu attaquer les mœurs et la morale, dont il avait été le champion. On lui reprocha qu'elle avait avec un général, un homme de guerre, des liaisons qu'il incriminait par ses écritures. » Le 27 juillet 1827 le tribunal rejeta la demande mal fondée, et le condamna à six mois de prison. On a de Franceschetti : *Mémoires sur les événements qui ont précédé la mort de Joachim I<sup>er</sup>, roi des Deux-Siciles*, suivis de sa *Correspondance privée de ce général avec la reine, comtesse de Lipano*; Paris, 1827, in-8°. — *Supplément aux Mémoires de la comtesse de Lipano*, par M. Napoléon-Louis Bonaparte. Paris, 1829, in-8°.

Arnault, Jay, etc., *Nouvelle Biographie des contemporains*; *Galerie historique des contemporains*; Quérard, *La France littéraire*. — Rabbe, *Vie de Murat*; Jollin et Sainte-Preuve, *Biographie portative et contemporaine*.

\* **FRANCESCHINI** (*Baldassarre*), dit le Volterrano, peintre de l'école florentine, Volterre, en 1611, mort en 1689. Il fut, avec Giovanni da San-Giovanni, le plus célèbre des peintres de son temps. Sa vocation le portait tout à la peinture monumentale. On lui attribue tout à la fois la composition et le dessin grandiose et correct, une exécution vigoureuse et harmonieuse, et une parfaite connaissance des secrets de la perspective. Il reçut quelques conseils de Pierre de Cortone, mais il se perfectionna surtout son style par l'étude des œuvres de Bologne et de Parme, pendant un séjour qu'il fit aux frais de ses protecteurs, les seigneurs Niccolini. Ce fut sans doute à Parme qu'il fit quelques peintures à Novesara, ville du duché de Modène. A son retour à Volterre, il aida pendant quelque temps Giovanni da San-Giovanni dans ses travaux de la galerie Pitti; mais celui-ci devint bientôt jaloux de son ancien camarade, et ils durent se séparer.

Le Volterrano était aussi laborieux qu'il était habile. Il exécuta aussi dans le cours de sa longue carrière une immense quantité de fresques et de tableaux. Parmi les premières, les plus remarquables sont, à Florence, un plafond du palais Giustiniani, représentant d'une manière aussi noble que poétique *L'aveuglement humain éclairé par la Vérité*; à la galerie Pitti, *L'Amour et l'Amour endormi*; — à Sainte-Marie-Maggiore, *Elie enlevé au ciel*, figure fautive par un raccourci d'une étonnante illusion; — à l'Annunziata, la voûte et les pendentifs de la nef, où il a représenté *l'Ascension* et *les Vertus théologiques*, et la grande coupole de la cathédrale, exécutée de 1680 à 1683, *La sainte Vierge recevant la Vierge dans le sein*, composition immense et très-bien réussie. Ses œuvres les plus remarquables et plus parfaites encore sont

chapelle Niccolini  
 zatement a la cor  
 tierge au milieu  
 grande beauté, e  
 Sibylles. Dans la  
 id-duc de Toscan  
 é plusieurs traits c  
 marque les por  
 ie de Medicis. A  
 ne fresque du plu  
 ou il la peignit  
 ans, c'est le p  
 aye de S. Salvi  
 par l'ange dans  
 st signee. *Balt.*  
 précédente il av  
 l'église de la m  
 v de la jeunesse d  
 ans sa patrie, c'  
 ous voyons une P  
 ), lorsqu'il revin  
 ui desolait Florer  
 poque le *Saint J*  
*ente de croix* et  
 de l'église Saint-  
 e ville quelques  
 errano lorsque  
 n developpement  
 l'église Saint-Aug  
*colaterranus pu*  
 alais Leonori une  
 d'après le celeb  
 e Daniel de Volte  
 nenne possède a l  
 du Volterrano, e  
*l'arches comm*  
 unziata de Pesc  
 ir le maître autel  
 deaux, *saint Br*  
*n de la chartre*  
 iple de l'Annun  
 sur ses dessins,  
 elle *Assomption*  
 ux tal eux exist  
 erie publique, *sa*  
*athos ou pleure*  
 trait du peintre p  
 ou, *L'Innocent*  
 mucci, un *Ec*  
 on *saint Jean*  
 n, *saint Lom*  
*rançois aux po*  
 e de *sainte Ce*  
*iste* A *le tir*

olterrano forma  
 , dont les pins  
 andu, Cosimo  
 t Beneditto Orsi  
 e, *Y tige* = *Orti*  
*lla Petron* = *Or*  
*ella di Loren* =  
 1011, *Genia* *corro*

rance et *La Charité*. Au-dessus de la grande porte est une vaste lunette représentant *Sainte Catherine baisant les pieds du Christ*. Dans la même église Franceschini a laissé plusieurs tableaux à la détrempe, genre de peinture dans lequel il est sans rival; on admire surtout : *Le Christ communiant les Apôtres*; *L'Annonciation*; *Mort de saint Joseph*, chef-d'œuvre mille fois reproduit par le pinceau, le crayon et le burin. Ces tableaux datent de 1694. A la Madonna di Galliera est un autre bel ouvrage également à la détrempe, *La Sainte Famille et plusieurs saints*.

Franceschini paraît avoir été au-dessous de lui-même dans la fresque colossale du cul-de-four de l'église Saint-Pétrone, représentant *Saint Petrone aux pieds de la Madone*; mais cet ouvrage paraît encore bien étonnant quand on songe que lorsqu'il l'exécuta, il était âgé de près de quatre-vingts ans. On voit encore à Bologne quelques fresques de Franceschini à la bibliothèque de la commune, et à la tribune de l'église de San-Bartolomeo-di-porta-Ravegnana, le *Martyre* et deux *miracles de saint Barthélemy*. En 1696, appelé à Modène par le duc Rinaldo, il peignit à fresque la voûte du grand salon du palais ducal avec l'aide de ses inséparables compagnons Quajni et Haffner; il y représenta le *Couronnement de Bradamante*, ou plutôt, comme le croit Olio, *La protection accordée par les dieux à la maison d'Este*. Cette fresque, endommagée par un incendie en 1815 et bien réparée par le peintre modenais Pietro Minghelli, est un des ouvrages les plus vastes et les plus grandioses de ce peintre, aussi ingénieux que fécond. Enchanté de ce beau travail, le duc de Modène lui fit les offres les plus brillantes pour le fixer à sa cour; mais l'artiste ne crut pas devoir les accepter, non plus que celles du roi d'Espagne, qui voulait l'attirer à Madrid et n'appela Luca Giordano qu'à son refus. En 1701 il peignit à Reggio une chapelle de l'église Saint-Prosper; il y représenta à fresque *saint Prosper*, *saint Vénère*, *sainte Joconde* et plusieurs autres figures à la petite coupole et aux pendentifs. On voit aussi de lui plusieurs fresques bien conservées à la cathédrale de Plaisance, *La Circoncision*, *L'Adoration des mages*, *Saint Joseph endormi*, *La Charité*, *La Vérité*, *La Pudeur* et *L'Humilité*. Ces peintures, quoique exécutées par Franceschini dans un âge avancé, ont de l'élégance et de la grâce.

Ses tableaux ne sont pas moins nombreux que ses fresques; les principaux sont *Saint Philippe Néri*, et *Saint Pierre avec saint Paul*, *saint Albert* et *sainte Lucrèce*, peints en 1678 pour Finale, petite ville du duché de Modène; — la *Procession de saint Charles Borromée pendant la peste de Milan*, grande composition à la détrempe, peinte derrière le maître autel de l'église Saint-Charles de Modène; — *Saint Georges tuant le dragon*, à la Stec-

cata de Parme; — *Saint Barthélemy et Sévère*, à Saint-Romuald de Ravenne; — *Thomas de Villeneuve*, aux Augustini; — à Bologne, à l'église des Serviti, *Vierge donnant l'habit aux fondateurs de l'ordre*; à celle des Célestins, *La Vierge saint Jean-Baptiste*, *saint Luc et Pierre-Célestin*; à Santa-Maria-della-Sainte-Élisabeth évanouie devant le crucifix, à la cathédrale, *La Vierge, saint et plusieurs saints*, peints en 1727, par Franceschini, presque octogénaire; au monastère de la Naissance d'Adonis et *Sainte Madeleine entourée de quelques femmes qui la consolent*; *Madeleine pénitente* au monastère de Vienne.

Peu d'artistes ont travaillé aussi longtemps avec autant d'ardeur que Franceschini; j'en ai vu chez un amateur distingué de Bologne, M. Landi, auquel on doit de précieuses recherches sur la peinture italienne, un registre dans lequel il résulte que Franceschini peignit pendant l'espace de soixante ans, et gagna la somme énorme pour le temps de 251,433 livres naises, plus de 270,000 francs. Le pape le fit chevalier de l'ordre du Christ. Franceschini vécut riche et honoré, et mourut plus qu'ancien, ayant conservé jusqu'au dernier jour l'usage de ses facultés; il fut enterré à la cathédrale de Saint-Blaise, aujourd'hui dans l'église Saint-Blaise, aujourd'hui. Il avait formé de nombreux élèves, dont le plus célèbre fut Jacopo Franceschini, dit le Jeune, et Perraccini de la Mirandole, Girolamo Garofalini, Francesco Meloni, A. Rossi et Luca Bistega.

E. B.  
Zanotti, *Storia dell' Accademia Clementina*. — Landi, *Abbozzario*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Ticozzi, *Dizionario*. — D'Argenville, *Les Peintres Italiens*. — Winckelmann, *Neues Mahlerbuch*. — Giraldi, *Cronaca di Bologna*. — Olio, *Proprietà di Modena*. — Campori, *Gli Artisti negli Stati*. — M. A. Gualandi, *Memorie originali di Belle Arti*. — Malvasia, *Felsina pittrice*. — Bertoluzzi, *Pittori di Parma*. — Valery, *Voyages en Italie*. — Strud, *Dictionnaire historique des Artistes*.

\* FRANCESCO (Dom), peintre de l'abbaye de Cîteaux, né vers 1400. En 1440 il ouvrit une école de peinture, et comptait parmi ses élèves le Pérugin. Pour cette conjecture, il faut croire qu'il ne mourut pas avant 1470, époque où le Pérugin n'avait encore que dix-sept ans. Francesco était moine de l'abbaye de Cassin; il fut un des meilleurs peintres de son époque.

Ticozzi, *Dizionario*.

FRANCESCO ou CECCE DI GIORGIO. MARTINI.

FRANCESE (Jacob), peintre de Mantoue, vers l'an 1650. On ne sait rien de sa vie. Il était âgé de mille et peut-être de naissance. On ne connaît qu'un petit nombre de pièces de vers.

et des décès de  
amis, mais il a  
recueil, en grand  
de tous genres,  
es, épitaphes, sat  
Il y en a en s  
; d'autres sont éc  
l'appartenait en l  
à Padoue, qui en  
sérée dans un j

r. t. I, p. 16.

**ESQUITO**, peint  
en 1681, mort es  
élevés de Luc J  
1700 Imitateur h  
ait de devenir or  
ort prématurée l'e  
*Dictionn. des Peintre*

**NEMOST DE FRA**  
Allein allemand, 1  
ier 1684 Il était  
patente. Il profess  
à l'université de F  
igneur de Némist  
de comte palatin  
pereurs Ferdinand  
en jure du royaume  
lui *Nexus galen*  
*hypochondriaca*;  
*omnia medica, tr*  
*culculo renum*  
Ces deux ouvr  
aux goût et sans cr  
*bonnaire historique*  
école.

**HEVILLER** ou  
a, sculpteur, pe  
in et anatomiste il  
1681, mort à Par  
souvent désigné se  
qu'il porta pendant  
en Italie. Issu d  
il y rencontra  
pour les arts. So  
des lettres, et e  
rlectionner dans  
de seize ans le  
permission de se re  
re, au lieu d'un r  
roesseur de desse  
quit sans doute le  
un bachelier nous le  
gne en compagnie  
d'atelier, puis pa  
aupres d'un balut  
seignat les premiers  
le école, Franche

un portrait grave p  
Franchet le état du  
il donc ne en 153  
des refix, os ce son  
d'en 156

rance et *La Charité*. Au-dessus de la grande porte est une vaste lunette représentant *Sainte Catherine baisant les pieds du Christ*. Dans la même église Franceschini a laissé plusieurs tableaux à la détrempe, genre de peinture dans lequel il est sans rival; on admire surtout : *Le Christ communiant les Apôtres*; *L'Annonciation*; *Mort de saint Joseph*, chef-d'œuvre mille fois reproduit par le pinceau, le crayon et le burin. Ces tableaux datent de 1694. A la Madonna di Galliera est un autre bel ouvrage également à la détrempe, *La Sainte Famille et plusieurs saints*.

Franceschini paraît avoir été au-dessous de lui-même dans la fresque colossale du cul-de-four de l'église Saint-Pétrone, représentant *Saint Petrone aux pieds de la Madone*; mais cet ouvrage paraît encore bien étonnant quand on songe que lorsqu'il l'exécuta, il était âgé de près de quatre-vingts ans. On voit encore à Bologne quelques fresques de Franceschini à la bibliothèque de la commune, et à la tribune de l'église de San-Bartolomeo-di-porta-Ravegnana, le *Martyre* et deux *miracles de saint Barthélemy*. En 1696, appelé à Modène par le duc Rinaldo, il peignit à fresque la voûte du grand salon du palais ducal avec l'aide de ses inséparables compagnons Quajni et Haffner; il y représenta le *Couronnement de Bradamante*, ou plutôt, comme le croit Olio, *La protection accordée par les dieux à la maison d'Este*. Cette fresque, endommagée par un incendie en 1815 et bien réparée par le peintre modenais Pietro Minghelli, est un des ouvrages les plus vastes et les plus grandioses de ce peintre, aussi ingénieux que fécond. Enchanté de ce beau travail, le duc de Modène lui fit les offres les plus brillantes pour le fixer à sa cour; mais l'artiste ne crut pas devoir les accepter, non plus que celles du roi d'Espagne, qui voulait l'attirer à Madrid et n'appela Luca Giordano qu'à son refus. En 1701 il peignit à Reggio une chapelle de l'église Saint-Prosper; il y représenta à fresque *saint Prosper, saint Vénère, sainte Joconde* et plusieurs autres figures à la petite coupole et aux pendentifs. On voit aussi de lui plusieurs fresques bien conservées à la cathédrale de Plaisance, *La Circoncision, L'Adoration des mages, Saint Joseph endormi, La Charité, La Vérité, La Pudeur et L'Humilité*. Ces peintures, quoique exécutées par Franceschini dans un âge avancé, ont de l'élégance et de la grâce.

Ses tableaux ne sont pas moins nombreux que ses fresques; les principaux sont *Saint Philippe Néri*, et *Saint Pierre avec saint Paul, saint Albert et sainte Lucrèce*, peints en 1678 pour Finale, petite ville du duché de Modène; — la *Procession de saint Charles Borromée pendant la peste de Milan*, grande composition à la détrempe, peinte derrière le maître autel de l'église Saint-Charles de Modène; — *Saint Georges tuant le dragon*, à la Stec-

cata de Parme; — *Saint Barthélemy et Sévère*, à Saint-Romuald de Ravenne; — *Thomas de Villeneuve*, aux Ammini; — à Bologne, à l'église de la Vierge donnant l'habit aux fondateurs de l'ordre; à celle des Célestins, *La Vierge saint Jean-Baptiste, saint Luc et Pierre-Célestin*; à Santa-Maria-della-Sainte-Élisabeth évanouie devant le cri enfin, à la cathédrale, *La Vierge, saint et plusieurs saints*, peints en 1727, par Franceschini, presque octogénaire; au musée de Dresde la *Naissance d'Adonis et Sainte Madeleine entourée de quelques femmes qui la consolent*; *Madeleine pénitente* au musée de Vienne.

Peu d'artistes ont travaillé aussi longtemps avec autant d'ardeur que Franceschini; chez un amateur distingué de Bologne, M. Landi, auquel on doit de précieuses recherches sur la peinture italienne, un registre duquel il résulte que Franceschini peignant l'espace de soixante ans, et gagnant une somme énorme pour le temps de 251,433 livres naises, plus de 270,000 francs. Le pape le fit chevalier de l'ordre du Christ. Franceschini vécut riche et honoré, et mourut paisible, ayant conservé jusqu'à son dernier jour l'usage de ses facultés; il fut enterré dans l'église Saint-Blaise, aujourd'hui détruite. Il avait formé de nombreux élèves, dont n'obtint une bien grande réputation que : Jacopo Franceschini, Giovanni Perraccini de la Mirandole, Girolamo Garofalini, Francesco Meloni. A Rossi et Luca Bistega.

Zanotti, *Storia dell' Accademia di Belle Arti di Bologna*. — Landi, *Storia della Pittura in Italia*. — Ticozzi, *Dizionario*. — D'Argenville, *Les Peintres italiens*. — Winckelmann, *Neue Geschichte der Kunst des Alterthums*. — Gualandi, *Cronaca di Bologna*. — Otto, *Reise nach Modena*. — Campori, *Gli Artisti negli Stati di Modena*. — M. A. Gualandi, *Memorie originali di Belli-Malvasia, Felsina pittrice*. — Bertoluzzi, *Parma*. — Valéry, *Voyages en Italie*. — Strubbe, *Notice historique des Artistes*.

\* **FRANCESCO** (Dom), peintre de l'école romaine, né vers 1400. En 1440 il ouvrit une école de peinture, et parmi ses élèves le Pérugin. Cette conjecture, il faut croire qu'elle est vraie, car au moins jusqu'en 1470, époque où le Pérugin n'avait encore que dix-sept ans. Francesco était moine de l'abbaye de Cassin; il fut un des meilleurs peintres de son époque.

Ticozzi, *Dizionario*.

**FRANCESCO** ou **CECCO DI GIORGIO MARTINI**.

**FRANCESE** (Jacob), peintre, né à Mantoue, vers l'an 1650. On ne sait rien de sa vie. Il est mort à Mantoue, et peut-être de naissance. On ne connaît qu'un petit nombre de pièces de vers de lui.



4 et des décès de  
u amis, mais il a  
recueil, en grand  
s de tous genres,  
es, épitaphes, sat  
1) Il y en a en s  
; d'autres sont éc  
t appartenait en t  
à Padoue, qui en  
série dans un j

r. t. 1, p. 16.

**ESQUITO**, peint  
, en 1681, mort es  
eèves de Luc Jo  
1700. Imitateur h  
ait de devenir un  
ort prématurée l'e  
*Dictionn. des Peintre*

**HEMOYT DE FRA**  
édoen allemand, (i  
ier 1684. Il était  
palente. Il profess  
a l'université de P  
eigneur de Némise  
de comte palatin  
opereurs Ferdinand  
en jure du royaume  
lu *Aerius galen*  
*hypochondriaca*;  
*omnia medica, tr*  
*culento renum*  
." Ces deux ouvr  
ans goût et sans cr  
*tennaire historique*  
*schule*.

**HEVILLE** ou  
H, sculpteur, pei  
n et anatomiste il  
1484, mort à Par  
souvent désigné se  
n'il porta pendant  
en Italie. Issu d  
, il y rencontra  
t pour les arts. So  
des lettres, et c  
rectionner dans  
de seize ans le  
ermission de se re  
re, ou bien d'un r  
rofesseur de dessu  
quit sans doute le  
n bientôt nous le  
gne en compagnie  
d'atelier, puis pa  
aupres d'un habile  
seigna les premie  
le école, Franche

x un portrait gravé p  
Franches lle et est. Ag  
it donc né en 1743  
ues arrivées de son  
d'en 1790.

avait vu et admiré cette statue ; ce roi lui donna aussitôt un logement au Louvre, le chargeant de nombreux travaux, que l'artiste exécuta avec l'aide de son élève Francesco Bordoni, qu'il avait amené de Florence et qui bientôt devint son gendre. L'un des plus remarquables de ces ouvrages est le beau groupe du *Temps enlevant la Vérité* ou de *Saturne enlevant Cybèle*, placé dans le jardin des Tuileries. Après la mort de Henri IV, Francheville conserva la faveur du prince royal, et eut le titre de sculpteur de Louis XIII. Ce fut alors qu'on lui confia la décoration du piédestal qui, érigé sur l'esplanade du Pont-Neuf, devait porter le fameux cheval de bronze de Jean de Bologne et la statue de *Henri IV* par Dupré. Aux angles du piédestal, il plaça quatre figures de guerriers vaincus et enchaînés, et sur les faces des bas-reliefs représentant les *batailles d'Arques et d'Ivry*, *l'entrée de Henri IV à Paris*, *la prise d'Amiens* et celle de *Montpelier* (1). Ce monument fut renversé en 1792 ; quelques débris en sont conservés au musée du Louvre. Francheville avait assisté à son inauguration en 1614 ; mais il est probable qu'il mourut peu de temps après.

On cite encore de lui ; à Pau, une statue pédestre de *Henri IV* ; — au Louvre, *Goliath* ; etc. Cet artiste avait quelquefois manié le pinceau pendant son séjour à Florence, et Baldinucci cite de lui deux *madones*, *Les quatre Elements*, et les *portraits de Henri IV, de Ferdinand I<sup>er</sup>, et de Jean de Bologne*. Il a laissé un traité d'anatomie intitulé *Le Microcosme* (2) et deux ouvrages de géométrie et de cosmographie. E. B—N.

Baldinucci, *Notizie*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Cicognara, *Storia della scultura*. — Ticcozzi, *Dizionario*. — Fontenay, *Dictionnaire des artistes*. — Morrona, *Pisa illustrata*. — Fantozzi, *Guida di Firenze*. — Valéry, *Voyages en Italie*. — Lenoir, *Musée des Monuments français* ; Paris, 1801. — Dutilleul, *Notice sur P. de Francqueville* ; 1821, in-8°. — Baert, *Mémoires sur les sculpteurs et architectes des Pays-Bas* ; dans le *Compte-rendu des séances de la commission d'histoire de Bruxelles*, t. XIV, n° 3.

**FRANCHEVILLE** (Joseph du FRESNE DE), littérateur français, né à Dourlens, en 1704, mort à Berlin, le 9 mai 1781. Frédéric II l'appela à Berlin, et le fit entrer dans l'académie de cette ville. On a de lui : *Lud. Lorel Tumulus* ; Amiens, 1719, in-4° ; — *Le Postillon français* ; Paris, 1739, in-12 ; — *Histoire générale et particulière des Finances* ; 1738-40, 3 vol. in-4°. Cet ouvrage devait avoir quarante volumes ; il n'en a paru que trois ; — *Les premières Expéditions de Charlemagne pendant sa jeunesse et avant son règne, composées par Angilbert, surnomme Homère, auteur contempo-*

*rain* ; Amsterdam (Paris, 1741, in-12) ; — un roman de la composition de Francheville — *Relations curieuses de différents pays récemment découverts* ; Paris, 1741. *L'Espion turc à Francfort pendant le gouvernement de l'empereur* ; 1741, in-8° ; — *Essais de conversation sur toutes sortes de matières* ; Amsterdam, 1741, in-12 ; — *La consolation philosophique duité du latin de Boèce* ; Berlin, 1741, in-12 ; — *Bombyx, ou le ver à soie*, six livres ; Berlin, 1755, in-8°. Voltaire, sous le nom de *Francherville*, a fait l'édition de son *Histoire du Siècle de Louis XIV*. Formey, *Eloge de Francherville*. — *Quartier littéraire*.

**FRANCHI** (Giuseppe), sculpteur Carrare, en 1730, mort à Milan, en 1801. Après avoir appris dans sa patrie les premiers principes de son art, il passa à Rome, où il perfectionna son style par l'étude de l'antique. En 1763, une nouvelle académie des beaux-arts fut ouverte à Milan, par la munificence de Thérèse, il y fut appelé en qualité de professeur de dessin et de sculpture, et remplit ces fonctions avec un zèle qui ne se démentit jamais jusqu'à la fin de sa longue carrière. C'est à lui qu'on se trouve ses principaux ouvrages. Lui-même ou fit exécuter par ses élèves nombreuses statues de divinités qui décoraient le bal du palais du vice-roi. Les deux statues dont il orna la belle fontaine de la place de la Vittoria sont au nombre des meilleures productions de la sculpture moderne ; on lui a chargé d'ériger dans l'église Saint-André le mausolée du comte Charles Firmian, un ami des lettres, des arts, des sciences et des lettres, qui pendant vingt-trois ans administra la Lombardie d'une manière si éclairée et si utile. A l'amour de son art Franchi joignait un caractère aimable et des goûts libéraux qui avaient valu l'affection de tout ce qu'il renfermait d'hommes distingués par leurs talents ; le poète Parini lui avait voué une amitié qui dura autant que sa vie.

Cicognara, *Storia della Scultura*. — Ticcozzi, *Dizionario*. — Piovano, *Guida di Milano*.

\* **FRANCHI** (Antonio), peintre de l'école romaine, né à Villa-Basilica (pays de Rome) le 14 juillet 1634, mort à Florence, le 10 mai 1709. Il étudia la peinture à Florence, sous le Volterrano, et fut, après sa mort, son meilleur élève ; il l'emporta sur lui-ci par le soin, l'exatitudo et la pureté. Il emprunta quelque chose à la manière de Pierre de Cortone, mais sans en faire un usage. On regarde comme ses meilleurs tableaux *Joseph Calasanzio* de l'église de Florence, et *Le Christ donnant la sainte Eucharistie à Saint Pierre*, qu'il peignit pour la cathédrale de Poggiano, village du territoire de Florence. Son portrait peint par lui-même se trouve dans la collection des peintres de la galerie de Florence.

(1) Cette décoration coûta 30,000 ecus.

(2) Ce livre est réputé introuvable. Nous connaissons sous ce titre un ouvrage assez rare, imprimé à Anvers (1589, J. Trogness) ; c'est un de ces recueils d'emblèmes qui furent si multipliés et si fort en vogue à la fin du dixième siècle. Les figures dont il est orné sont parfaites de dessin et de gravure ; mais rien n'en indique l'auteur. J.-P. F.

Florence, Franchi  
*La Teorica della*  
 Lucques qu'en 17  
 l'auteur, sans doi  
 Giuseppe et Mari  
 peintres, mais infi

Orlandi, *Abbecceda*  
 — Ticciati, *Dizionario*  
 Guislandi, *Memor*  
**FRANCHI, Voy**  
**FRANCHIÈRES**

**FRANCHINI (I**  
 derne, né en 14  
 tuore), mort à R  
 carrière militaire,  
 vant Alger. Au retc  
 dition, Franchini e  
 évêque de Massa  
 siège épiscopal de  
 fonctions ecclésias  
 composer en latin  
 quefois très-licent  
 avant sa mort; R  
 fut mis à l'index  
 1558, in-8°. Les  
 rhim ont été inser  
*trum Poetarum*  
 cano, et dans les  
 de Gruter.

— Spiriti, *Scrittori*

**FRANCHINI (I**  
 tique italien, né a  
 mort dans la mêu  
 dans l'ordre des M  
 historiographe et  
 logue de Françoi  
 cabrien, écrivain  
 son activité dans  
 rement et un st  
 pour un des meille  
 de sa patrie. — On  
*francescaux Min*  
 1689, in-4°; — *De*  
*contualibus adju*  
 in-4°, — *Bibliotheca*  
*scrittori Frances*  
*scrittori dopo l'an*  
 arabeschi, *Indice*

**FRANCHINI**  
 sennonse, né a Su  
 Il était fils du seul  
 beaucoup travaillé  
 que succès. Parmi  
*Saint François de*  
 Jean — *Saint* (1  
 Saint Augustin, —  
 Saint Georges,  
 la sacristie des Si  
 fresque à la voûte  
 Artistes, *La Châ*  
 frise, *Judith*, *De*  
 autres figures co

avait vu et admiré cette statue; ce roi lui donna aussitôt un logement au Louvre, le chargeant de nombreux travaux, que l'artiste exécuta avec l'aide de son élève Francesco Bordoni, qu'il avait amené de Florence et qui bientôt devint son gendre. L'un des plus remarquables de ces ouvrages est le beau groupe du *Temps enlevant la Vérité* ou de *Saturne enlevant Cybèle*, placé dans le jardin des Tuileries. Après la mort de Henri IV, Francheville conserva la faveur du prince royal, et eut le titre de sculpteur de Louis XIII. Ce fut alors qu'on lui confia la décoration du piédestal qui, érigé sur l'esplanade du Pont-Neuf, devait porter le fameux cheval de bronze de Jean de Bologne et la statue de *Henri IV* par Dupré. Aux angles du piédestal, il plaça quatre figures de guerriers vaincus et enchaînés, et sur les faces des bas-reliefs représentant les *batailles d'Arques et d'Ivry, l'entrée de Henri IV à Paris, la prise d'Amiens* et celle de *Montpelian* (1). Ce monument fut renversé en 1792; quelques débris en sont conservés au musée du Louvre. Francheville avait assisté à son inauguration en 1614; mais il est probable qu'il mourut peu de temps après.

On cite encore de lui; à Pau, une statue pédestre de *Henri IV*; — au Louvre, *Goliath*; etc. Cet artiste avait quelquefois manié le pinceau pendant son séjour à Florence, et Baldinucci cite de lui deux *madones, Les quatre Éléments*, et les *portraits de Henri IV, de Ferdinand I<sup>er</sup>, et de Jean de Bologne*. Il a laissé un traité d'anatomie intitulé *Le Microcosme* (2) et deux ouvrages de géométrie et de cosmographie. E. B—N.

Baldinucci, *Notizie*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Cicognara, *Storia della scultura*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Fontenay, *Dictionnaire des artistes*. — Morrona, *Pisa illustrata*. — Fantozzi, *Guida di Firenze*. — Valéry, *Voyages en Italie*. — Lenoir, *Musée des Monuments français*; Paris, 1801. — Dutilleul, *Notice sur P. de Francqueville*; 1821, in-8°. — Baert, *Mémoires sur les sculpteurs et architectes des Pays-Bas*; dans le *Compte-rendu des séances de la commission d'histoire de Bruxelles*, t. XIV, n° 3.

**FRANCHEVILLE** (Joseph du FRESNE DE), littérateur français, né à Dourlens, en 1704, mort à Berlin, le 9 mai 1781. Frédéric II l'appela à Berlin, et le fit entrer dans l'académie de cette ville. On a de lui : *Lud. Lorel Tumulus*; Amiens, 1719, in-4°; — *Le Postillon français*; Paris, 1739, in-12; — *Histoire générale et particulière des Finances*; 1738-40, 3 vol. in-4°. Cet ouvrage devait avoir quarante volumes; il n'en a paru que trois; — *Les premières Expéditions de Charlemagne pendant sa jeunesse et avant son règne, composées par Angilbert, surnomme Homère, auteur contempo-*

*rain*; Amsterdam (Paris, 1741, un roman de la composition de r — *Relations curieuses de différents récemment découverts*; Paris, 1741. *L'Espion turc à Francfort pendant et le gouvernement de l'empereur*: 1741, in-8°; — *Essais de conner toutes sortes de matières*; An in-12; — *La consolation philosophique duit du latin de Boèce*; Berlin, 174 in-12; — *Bombyx, ou le ver à soie*, six livres; Berlin, 1755, in-8°. Voltaire, sous le nom de *Francherville*, la édition de son *Histoire du Siècle de Louis Formey, Éloge de Francherville*. — *Quart littéraire*.

**FRANCHI** (Giuseppe), sculpteur Carrare, en 1730, mort à Milan, en 1807. avoir appris dans sa patrie les premiers de son art, il passa à Rome, où il perfectionna son style par l'étude de l'antique. En 1763, la nouvelle académie des beaux-arts ayant été ouverte à Milan, par la munificence de Thérèse, il y fut appelé en qualité de professeur de dessin et de sculpture, et remplit avec un zèle qui ne se démentit jamais la fin de sa longue carrière. C'est à lui qu'on se trouve ses principaux ouvrages ou lui-même ou fit exécuter par ses élèves. On voit de nombreuses statues de divinités qui decorrent le bal du palais du vice-roi. Les deux colonnes dont il orna la belle fontaine de la place de la fontana sont au nombre des meilleures productions de la sculpture moderne; enfin chargé d'ériger dans l'église Saint-Basile le mausolée du comte Charles Firmian, ami des lettres, des arts, des sciences et de l'humanité, qui pendant vingt-trois ans administra la Lombardie d'une manière si éclairée et si utile. A l'ainour de son art Franchi joignait un caractère aimable et des goûts libéraux, avaient valu l'affection de tout ce qu'il renfermait d'hommes distingués par leurs talents; le poète Parini lui avait voué une amitié qui dura autant que sa vie. I

Cicognara, *Storia della Scultura*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Pirovano, *Guida di Milano*.

**FRANCHI** (Antonio), peintre de l'école romaine, né à Villa-Basilica (pays de l'Umbrie) le 11 juillet 1634, mort à Florence, le 10 mai 1709. Il étudia la peinture à Florence, sous le Volterrano, et fut, après sa mort, son meilleur élève: il l'emporta sur lui-ci par le soin, l'exactitude et la pureté. Il emprunta quelque chose à la manière de Pierre de Cortone, mais sans en faire un usage. On regarde comme ses meilleurs tableaux *Joseph Calasanzio* de l'église de Florence, et *Le Christ donnant la sainte Eucharistie à Saint Pierre*, qu'il peignit pour l'église de S. Giovanni, village du territoire de Florence. Son portrait peint par lui-même se trouve dans la collection des peintres de la galerie

(1) Cette décoration coûta 30,000 ecus.

(2) Ce livre est réputé introuvable. Nous connaissons sous ce titre un ouvrage assez rare, imprimé à Anvers (1589, J. Trogness); c'est un de ces recueils d'emblèmes qui furent si multipliés et si fort en vogue à la fin du dixième siècle. Les figures dont il est orné sont parfaites de dessin et de gravure; mais rien n'en indique l'auteur. J.-P. F.

1. Franchi et  
rica della l  
qu'en 1729  
, sans doute  
e et Margh  
, mais infér

, *Abbecedario*  
1, *Dizionario*  
III, *Memorie*

CHI. Voy. I

CHÈRES.

CHINI (Fr

né en 1492

mort à Roi

militaire,

ger Aureton

trachum en

de Massa,

sculpt de P

, ecclésiasti

en latin d

très licence

mort, Roi

a l'index;

1-8°. Les m

t été insérée

*Poetarum*

dans les *Di*

er.

6. *scrittori C*

CHINI (J

non, né à M

us la même

dre des Min

graphie et et

e François

, écrivain e

été dans ses

et un style

des meilleu

rie — On a

*una Minor*

-4°, — *De l*

*ibus adjudi*

- *Bibliosop.*

- *Francesco*

*dopo l'anno*

*chi, bi toter*

CHINI,

e, né à Sien

ls du sculpt

p travail d

ès — Parmi

*rance et de*

- *Saint Cl*

gustin; —

orges, — *I*

tie des Scy

à la voûte

, *La Chute*

*idith, Debe*

emmes et l





poser leur gouverneur (14-15 mai 1811), et mirent à sa place une junte d'État, composée d'un président, de deux assesseurs et d'un secrétaire ayant voie délibérative. Ce dernier emploi fut confié au docteur Francia, qui avait été clandestinement l'un des plus actifs promoteurs du mouvement révolutionnaire. Ses collègues au pouvoir dépensaient leur temps en plaisirs ; il affecta, au contraire, une exactitude et une rapidité dans l'exécution des affaires qui lui valurent l'estime générale. Il fit alors passer un décret qui convoquait les collèges électoraux à l'effet de nommer un nouveau congrès chargé d'organiser définitivement le gouvernement (1813). Les représentants paraguayais choisirent le mode républicain, sous la direction de deux consuls ; l'un fut Francia, l'autre l'exprésident du cabildo, don Fulgencio Yegros, riche campagnard, qui ne savait guère que monter à cheval et manier le *lazzo*. Francia montra tout d'abord le rôle auquel il prétendait, et le sort qu'il réservait à son collègue. « On avait, rapporte M. Famin, préparé pour les consuls deux fauteuils qui portaient les noms de *César* et de *Pompée* : Francia s'empara du premier ; impatient de se voir seul au pouvoir, il obtint du congrès que l'exercice du consulat serait borné à une année, dans la durée de laquelle les deux consuls administreraient alternativement pendant quatre mois, en commençant par lui ; de la sorte il obtint huit mois pour sa part. Durant ce temps, Francia, consacra ses soins à former une armée et à s'attacher les soldats. Il devint ainsi sûr d'écraser facilement toute velléité d'indépendance. Bon politique, il fit plus : pour se rendre populaire aux yeux des indigènes, par un décret (mars 1814) il frappa les Espagnols de mort civile, et leur défendit, s'ils restaient dans le pays, d'épouser des femmes blanches. En 1815, lors du renouvellement des consuls, Francia demanda que le pouvoir fût accordé à un seul magistrat, imitant un célèbre exemple. Il obtint successivement la révocation de son collègue ; sa propre nomination de dictateur pour trois années, et enfin de dictateur à vie (1817). Le congrès lui attribua en outre le titre d'excellence, avec un traitement de 9,000 piastres, dont il ne voulut accepter que le tiers, disant « que l'État avait plus besoin d'argent que lui-même ». A peine parvenu au suprême pouvoir, il prit possession de l'ancien hôtel des gouverneurs espagnols, qu'il fit embellir et isoler en ordonnant la destruction des maisons environnantes. La, retiré avec quatre domestiques, deux hommes et deux femmes, il commença une nouvelle existence. Sa passion du jeu et son amour pour les femmes s'effacèrent tout à coup devant l'ambition. Il n'exista plus que pour assurer sa puissance, et, nouveau Louis XI, la violence, la torture, les exécutions devinrent ses moyens ordinaires de gouvernement. Craignant de voir pénétrer dans le Paraguay des idées contraires

à sa volonté, il rompit toutes relations avec le Brésil, avec Buend-Ayres et les autres provinces environnantes. Les étrangers furent expulsés violemment ou retenus prisonniers ; enfin, Francia organisa un véritable blocus autour du Paraguay, et l'isola positivement des autres nations. Une série de forts détachés fut établie sur toute la ligne des frontières ; et il fut défendu à tout naturel ou étranger de sortir du territoire sous peine de mort, à moins d'une permission spéciale. Les échanges ne purent s'effectuer que sur deux points : au sud, à Ytapua, sur la rive droite du Parapa ; au nord, sur le Paraguay, en face de Nova-Coimbra.

Assemblage bizarre de bonnes et de mauvaises qualités, Francia s'occupait sans cesse d'augmenter la prospérité du Paraguay ; mais pour arriver à ce but tous les moyens lui semblaient légitimes. Ses premiers soins se portèrent sur l'armée, qu'il réorganisa sur de nouvelles bases. Il se composa une garde de grenadiers d'élite, qui devinrent les agents dévoués des volontés du dictateur. Il abolit l'inquisition ; mais en revanche il créa une police redoutable, par laquelle il régna jusque dans l'intérieur des familles. Il commença par faire mettre aux fers ou déporter des individus qui avaient affiché des caricatures ou des épigrammes contre sa personne. Des dénonciations vraies ou fausses révélèrent bientôt les trames menaçant ses jours ; il en prit une telle crainte, qu'il ne sortit plus qu'escorté de hussards qui culbutaient ou frappaient les curieux. Bientôt nul citoyen n'osa paraître sur le passage du dictateur, chacun s'enfuyait ou fermait sa maison à son approche. Francia fit plus, il distribua des factionnaires autour de son palais, avec ordre de faire feu sur quiconque oserait seulement le regarder. La torture fut mise en usage. Par ce moyen il obtint l'aveu de complots imaginaires. Succombant aux souffrances, les fils dénonçaient leurs pères ; les liens les plus sacrés furent brisés ; les amis se fuyaient pour ne pas être soupçonnés de connaître les secrets les uns des autres. Dès lors la tyrannie de Francia ne connut plus de bornes : il déclara traître à la patrie quiconque discuterait ses actes. On ne vit plus qu'exécutions arbitraires : elles se faisaient sous ses fenêtres et en sa présence. Son ancien collègue, Fulgencio Yegros, fut un des premiers fusillés. Économe jusque dans sa cruauté, il délivrait lui-même les cartouches, ne commandait que trois hommes pour ménager les munitions, de sorte que souvent il fallait achever les victimes à coups de baïonnette. Ses parents et ses amis n'étaient pas à l'abri de sa sévérité. De légères fautes valurent à ses neveux plusieurs années de prison. Malheur à l'imprudent qui, soit par écrit, soit verbalement, aurait osé de le qualifier d'*excellentissime seigneur* ou de *dictateur perpétuel* : sa disgrâce eut été immédiate. On conçoit aisément qu'un homme tel que

Francia n'eut jamais de ministres. Ceux qu'il décorait de ce nom n'étaient réellement que des commis sans influence. Seul il gérait les affaires du Paraguay, qu'il regardait comme son propre domaine, bien qu'il affectât de nommer le pays soumis à son despotisme *la république du Paraguay*. Possesseur de la seule bibliothèque qui existât dans le pays, il donnait à l'étude tout le temps que ne lui prenaient pas ses affaires. Il parlait assez correctement le français et lisait l'anglais. L'histoire, les mathématiques et la géographie remplissaient ses loisirs. Les œuvres de Voltaire, de Rousseau, de Montesquieu, de Raynal, de Rollin et de Laplace étaient avec un *Dictionnaire des Arts et Métiers* ses lectures favorites. Chaque nuit ses sujets le voyaient, seul et jusqu'à une heure avancée, le front courbé sur des livres ou sillonner des cartes, des globes, avec des instruments de mathématiques, puis consulter dans le ciel les planètes et les constellations. Ils se figurèrent qu'il y avait de la magie dans ses pratiques, et lui attribuèrent un pouvoir surnaturel : Francia ne chercha pas à démentir une croyance qui cimentait sa force. Cependant, libre des préjugés qui obscurcissent l'esprit de ses compatriotes, il faisait bon marché de toute religion, et ne parlait qu'avec le plus profond mépris des moines et des jésuites. Le curé de Caraguay lui ayant envoyé une pauvre femme enchaînée et affublée d'une immense rosaire avec un procès-verbal dont il résultait qu'elle était sorcière, il la fit mettre en liberté, se moqua du curé, et s'écria : « Voyez à quoi servent les prêtres et leur religion, à faire plutôt croire au diable qu'à Dieu ! » Il répondit à un commandant qui lui demandait l'image d'un saint, afin de l'arborer comme protecteur d'un fort qu'on venait de construire. « Ah ! Paraguays, jusqu'à quand resterez-vous idiots ? Lorsque j'étais catholique, je pensais comme toi (Francia tutoyait tout le monde) ; maintenant je reconnais que les balles sont les meilleurs saints pour garder nos frontières ! » Il disait souvent aux rares étrangers qu'il tolérait dans ses États : « Professez la religion que vous voudrez, soyez chrétiens, juifs, musulmans ; mais ne vous mêlez pas de politique. »

Après l'organisation militaire, l'agriculture appela l'attention du dictateur. Il voulut avec raison secouer la honteuse apathie de ses compatriotes. Il s'arrogea, en conséquence, le droit de prescrire aux propriétaires le mode de culture qu'ils devaient adopter année par année. Ses prévisions à ce sujet furent couronnées d'un plein succès. D'abondantes récoltes, surtout en coton, vinrent apprendre aux Paraguays que jusque alors ils n'avaient suivi que de vieilles et onéreuses routines. L'art d'élever les bestiaux fit également de rapides progrès ; de riches troupeaux couvrirent bientôt des champs autrefois déserts. Les nouvelles productions donnèrent naissance à de nombreuses manufactures. Le

dictateur prodigua à la fois l'argent et la peine pour amener les ouvriers à la perfection qu'il désirait. C'est ainsi qu'un jour pour faire des travaux forcés un forgeron manqua son coup. Trois fois il fit dresser la potence pour un cordonnier qui n'avait pu tisser une corde de cuir sur un modèle donné. Il était si sûr qu'il mettait en réquisition les hommes de la ville que l'alternative d'être battu ou pendu les incitait à tout. Ils savaient, ou d'être pendus s'ils échouaient, ou de comprendre les résultats inouïs que Francia obtenait d'un pareil système d'évaluation. Ce système était d'ailleurs d'accord avec ses idées sur la manière de gouverner les peuples nouvellement émancipés : « La liberté, disait-il, est un bien précieux pour les hommes sages, mais si les nations les plus policées de l'antiquité n'ont pu en essayer qu'au détriment de leur prospérité, de leur repos et quelquefois de leur honneur, comment voulez-vous que les Américains, ignorants et pauvres, en fassent usage ? » Ce raisonnement spécieux justifiait aux yeux du dictateur le despotisme odieux qu'il faisait peser sur ses compatriotes. Ceux-ci, horrifiés de la main de fer qui les guidait, ne voyaient qu'une nouvelle carrière ; mais, subjugués par le prestige du génie, ils admiraient et obéissaient.

Napoléon était pour Francia le grand modèle par excellence ; il l'avait pris pour modèle à tout propos, et voulait même lui faire ressembler par les mœurs et le costume. Les notions qu'il avait pu se procurer sur son costume étaient si inexactes, que Francia s'était donné du costume le plus grotesque, qu'il avait emprunté à celui du vainqueur d'Austerlitz. Sa tenue était si dangereuse d'en contester l'authenticité. Sa tenue se composait d'un habit de velours noir, orné en or, sur lequel dansaient deux rangs d'épaulettes de brigadier espagnol ; d'un gilet, d'un pantalon, et de bas blancs ; de souliers à larges semelles d'or, enfin d'un immense chapeau à plumes. Un grand sabre et une paire de pistolets à coups achevaient le travestissement. Lorsque il donnait ses audiences ordinaires, il se contentait à la tenue pseudo-napoléonienne, se contentait d'une vaste robe de chambre de velours, sous laquelle il cachait un revolver (pistolet à plusieurs coups). Il n'y avait si petit prince qui n'ait ses flatteurs, et le voyageur, auquel nous empruntons ces détails, dit que les officiers de sa garde avaient adopté la tenue de chambre pour petite tenue, mais que

L'embellissement de sa capitale était un des soins du dictateur. Il entreprit de réparer les monuments, les rues, et se mit en tête de tracer lui-même des plans. Il voulait exécuter sous ses yeux par un maître d'œuvre décoré du titre d'ingénieur en chef. Son ignorance en cette matière était telle, qu'il fut complètement dans son entreprise. Alors, lorsqu'il avait reconnu qu'une maison manquait d'une rue, le prop



dessinateur et savant anatomiste. Connaissant à fond la perspective, il excellait dans les compositions d'architecture. Il fut un des plus habiles de son temps dans la pratique de la fresque : mais, avec toutes ces qualités acquises par le travail, il manqua toujours d'imagination et ne put jamais se défaire d'une certaine sécheresse que lui avaient transmise les maîtres du quinzième siècle.

Franciabigio fut appelé avec Andrea del Sarto à décorer de grisailles le cloître du Scalzo de Florence; mais comme l'un de ses principaux mérites consistait dans l'habile application des couleurs de la fresque, il s'y montra plus inférieur à son émule que plus tard dans les fresques en couleur de l'Annunziata. Outre une frise assez élégante, il a peint au Scalzo : *Saint Jean Baptiste quittant son père pour se retirer au désert* et *la Rencontre du saint avec Jésus enfant, la Vierge et saint Joseph*. Quoique ces peintures, dont l'expression n'est pas toujours heureuse, ne donnassent qu'imparfaitement la mesure de ce qu'on pouvait attendre de Franciabigio, il n'en fut pas moins chargé, en compagnie d'Andrea del Sarto et des meilleurs maîtres du temps, de décorer le cloître de l'Annunziata. Il n'y peignit qu'un seul sujet, le *Mariage de la Vierge*, composition dans laquelle on admire surtout le groupe des femmes qui accompagnent la Vierge. Les Servites ayant à l'occasion d'une fête découvert cette fresque avant qu'il y eût mis la dernière main, Franciabigio accourut furieux, et, saisissant une hachette de maçon, commença à la démolir; on accourut au bruit et on l'empêcha d'achever la destruction de son œuvre; mais déjà plusieurs figures étaient martelées. Aucune instance ne put le décider à réparer ces dégradations, personne n'osa le tenter, et la fresque est restée ainsi mutilée jusqu'à nos jours. Citons encore, parmi les fresques de ce maître, le *Retour de Cicéron à Rome*, allusion à la rentrée triomphale de Cosme de Médicis à Florence, composition qu'il exécuta dans le grand salon de la villa de Poggio-Cajano, *La Madone avec saint Jean Baptiste, saint Zanobi et saint Nicolas de Tolentino* à la porte San-Pier-Gattolino de Florence, et un *Saint Thomas d'Aquin* au couvent de Sainte-Marie-Nouvelle.

Les tableaux du Franciabigio ne sont pas moins nombreux à Florence; les principaux sont : à Santo-Spirito, deux *Petits Anges* accompagnant une statue de *Saint Nicolas de Tolentino*; dans le réfectoire du couvent supprimé de Saint-Jean-Baptiste, une belle *Cène*; au palais Capponi, un très-beau *Portrait*, avec la date de 1517; au palais Strozzi, une *Sainte Famille*; à la galerie Pitti, un *Portrait d'homme* et la *Calomnie d'Apelles*; enfin, à la galerie publique, *La Madone avec saint Jean et saint Job*, et un *Temple d'Hercule*, composition nombreuse, dont les excellentes draperies et les têtes ex-

pressives rappellent le style d'Andrea del Sarto. Au palais Penna de Pérouse on conserve une *Madone* de Franciabigio; au musée de Dresde, *David observant Bethsabé*; enfin, au musée de Berlin, un *Portrait d'homme* et un *Mariage de la Vierge*.

Quoique mort à l'âge de quarante-deux ans seulement, Franciabigio laissa un assez grand nombre d'élèves, parmi lesquels son frère Agnolo, qui avait peint dans le cloître de San-Braccio une fresque aujourd'hui détruite. E. E.-s.

Frigerio, *Vita di Mercantonio Franciabigio*. — Vassari, *Vite*. — Cinelli, *Bellezze della città di Firenze*. — Baldinucci, *Notizie*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Siret, *Dictionnaire Historique des Peintres*. — Fantozzi, *Guida di Firenze*. — Gamba, *Guida di Perugia*.

FRANCIÈRE (Marquis DE). Voy. CROISSANT (Claude DE).

FRANCIÈRES (Jean DE), FRANCIÈRES ou FRANQUIÈRES, écrivain cynégétique français, vivait au quinzième siècle. Il était chevalier de Rhodes, commandeur de Choisy et grand-prieur d'Aquitaine. On a de lui : *La Fauconnerie recueillie des livres des trois maîtres* (Malpin, Michelin et Aymé Cassian), ensemble le *déduit des chiens de chasse*; Paris, Pierre Sergent, in-4°; édition gothique, sans date, et qu'on croit de 1511; elle est extrêmement rare. Cet ouvrage a été réimprimé avec la *Fauconnerie* de Guillaume Tardif et la *Vollerie d'Artelouch d'Alagona*; Poitiers, 1567, in-4°, et à la suite de la *Vénérerie* de du Fouilloux; Paris, 1585, 1602, 1617, 1618, 1624 et 1628, in-4°.

Lallemand, *Bibliothèque des auteurs qui ont traité de la chasse*.

\* FRANCINE ou FRANCINI, dit *Franchini*, célèbre ingénieur italien, né à Florence, vers 1570, mort en France, dans la première moitié du dix-septième siècle (1). Il fut amené à Paris par Marie de Médicis, qui le présenta à Henri IV comme le plus habile ingénieur de son pays. On le chargea d'embellir Saint-Germain de ces effets d'eau si prodigieux que l'Italie admirait et que la France ne connaissait pas encore; plusieurs chefs-d'œuvre sortirent de ses mains : ce furent des grottes incrustées de coquillages et ornées de statues de marbre, où la science hydraulique prodigua ses combinaisons; un *Neptune* avec des nymphes; *Orphée et Persée*, etc. On créa pour lui une charge spéciale, dans laquelle Louis XIII et les rois ses successeurs conservèrent ses fils et petits-fils.

Louis LACOUR.

Le Roi, *Histoire anecdotique des Rois, etc., de Versailles*, 1<sup>er</sup> vol., p. 65.

\* FRANCINE (Jean-Nicolas DE), fils du précédent, né et mort dans le courant du dix-septième siècle. Il reçut le titre d'intendant de la

(1) Ce chef d'une famille illustre qui a doté la France d'une foule d'artifices curieux, dont un grand nombre font encore l'admiration de l'Europe, est aujourd'hui aussi inconnu que ses descendants; à peine si quelques érudits ont son nom : aucune biographie n'en a parlé.



1

2

3

4

5

6

7

8

9

magne, en Italie et en France. Au mois de juin 1773, quelque temps après son retour, il devint membre du conseil gouvernemental du Bengale. Il dut cet emploi, qui ne lui rapporta pas moins de 10,000 liv. sterling, à la recommandation de lord Barrington, dont l'inimitié, on ne sait trop pourquoi, s'était convertie en une chaude amitié. Francis quitta la Grande-Bretagne en 1774, et séjourna aux Indes orientales jusqu'en décembre 1780. Un autre et profond dissentiment, cette fois avec le gouverneur général Hastings, suivi d'un duel, où il fut grièvement blessé, puis la mort de deux de ses collègues, qui partageaient son opposition, le déterminèrent à revenir en Angleterre. En 1784, Francis fut élu membre du parlement pour l'île de Wight. Il s'y fit remarquer, moins par son éloquence que par la variété et l'étendue de ses connaissances. Dès le principe, il siégea avec les whigs, dont il ne cessa jamais de défendre les doctrines. Lorsque, en 1786, il s'agit de mettre Hastings en accusation, ceux qui tendaient à ce but eussent voulu donner à Francis un rôle dans cette affaire; mais toute l'éloquence de Burke, Fox et Windham échoua contre la répugnance de la chambre des communes à placer dans cette situation délicate l'homme qui avait eu à se plaindre personnellement de l'accusé. Seulement on eut recours à ses lumières et à sa connaissance des affaires de l'Inde. A l'époque de la rupture entre la France et l'Angleterre, Francis se rallia à la politique de Fox et de lord Grey, et il fut un des membres actifs de la société des *Amis du Peuple*. Il ne fut pas réélu membre du parlement lors des élections de 1796. Il y rentra comme représentant d'Appleby en 1802. Parmi les questions à la solution desquelles il prit part, il faut compter en première ligne celle de l'abolition de la traite des noirs. N'écouterait-on que l'intérêt de l'humanité, contraire en cette occasion à son propre intérêt, il se prononça énergiquement contre cet horrible trafic. En 1807 il se retira du parlement, et se contenta de publier sur les affaires du jour des brochures et des pamphlets. Quelques années plus tard, en 1816, un écrivain, John Taylor, attira plus particulièrement l'attention publique sur Francis en le désignant comme l'auteur des *Letters of Junius* (Lettres de Junius). Taylor appuyait son opinion sur les circonstances suivantes : 1° l'analogie de l'écriture et du style de Junius avec ceux des autres ouvrages de Francis; 2° la coïncidence du départ de Francis pour l'Inde et la cessation immédiate de ces lettres; 3° la connaissance intime des personnes et des choses dont Junius a fait preuve, et qui ne pouvait se rencontrer que chez un homme ayant, comme Francis, une position officielle dans l'administration. Il faut convenir que les deux premières raisons étaient plus concluantes que la dernière. Les critiques de la *Revue d'Edimbourg* et des personnages considérables, tels que lord Brougham et lord Grey, ont adopté le sentiment de

John Taylor. Quant à Francis lui-même, il n'a rien laissé entendre ou rien écrit depuis qui put autoriser à lui attribuer la paternité de ces *Lettres* célèbres, peut-être parce que depuis sa publication il s'était lié avec plusieurs des adversaires politiques attaqués par Junius.

On trouve dans l'*Annual Obituary* la liste des brochures signées par Francis. L'une des plus curieuses est intitulée : *Historical Questions*; d'abord publiée par articles, dans le *Morning Chronicle* du mois de janvier 1848, elle a été réimprimée in-8° dans la même année. Francis mourut après une longue et cruelle maladie. L'Angleterre compte peu de publicistes plus remarquables.

V. R.

*Annual obituary.* — *Penny Cyc.* — John Taylor, Junius identified with a distinguished living character. — *Edinburgh Review*, n° 87. — De Rémusat, *Études sur l'Angleterre*.

**FRANCIS.** Voyez **LEROY** (baron d'ALLANES).  
**FRANCISCI** (Jean), médecin danois, né à Ripen, dans le Jutland, en 1532, mort le 4 juillet 1584. Il joignait à un savoir médical assez étendu un vrai talent de versificateur latin. Il fut nommé en 1561 professeur de médecine à Copenhague. Outre des traductions latines de traités d'Hippocrate *Sur la nature de l'homme*, et de ceux de Galien *Sur la manière de traiter les maladies*, *Sur les os*, *Sur la nature de la médecine*, Francisci a publié un poème sur la structure des yeux, intitulé : *De Oculorum Fabrica et Coloribus Carmen*; Wittemberg, 1551, in-8°; — *Iter Francicum elegis descriptum, cum ejusdem epigrammatibus*; Tubingue, 1559. C'est un itinéraire en Franconie; il a été réimprimé dans l'*Hodæporicus, sive Itinera totius fere orbis*, de Nicol. Reusner.

Nyerup. *All. lex.*

**FRANCISCI** (Erasme), polygraphe allemand, né à Lübeck, le 19 novembre 1627, mort le 20 décembre 1694. Après avoir fait ses études dans plusieurs académies, il voyagea, d'abord avec le jeune de Wallenrod, ensuite seul; puis il vint à Nuremberg, où, après avoir perdu son patrimoine, il composa des ouvrages pour vivre. En 1688 il accepta un emploi de prédicateur à Hohenlohe, avec faculté de demeurer à Nuremberg. On a de lui : *Die herandrängende Türcken-Gefahr* (l'imminence du danger turc); — *Tischreden eines türkischen Bassa mit einem deutschen Connestabel* (Propos de table entre un pacha turc et un connétable allemand); — *Türkische Staats-und Regiments Beschreibungen* (Description de l'état et régime turcs); — *Beschreibung des Königreichs Ungarn* (Description du royaume de Hongrie); — *schicht-Kunst-und Sittenspiegel mehrerer Voelker* (Miroir historique, moral des peuples étrangers). — *Historico-tragica nova*; — *Bericht von pländer Wahrsager-Pancken* (Notice sur les devins de la plaine); — *Der Roemischen Kayser* (Notice sur l'empereur romain).

1  
1  
1

1  
1  
1  
1  
1  
1  
1  
1

**SECRET**

**A  
t  
d  
Il  
d  
d  
P  
d  
la  
D  
le**

4



46  
Il  
pr  
l'a  
à l  
co  
da  
pr  
l'a  
du  
de  
de  
pa  
de  
m  
a  
ne  
de  
fri  
vo  
no  
su  
l'a  
le  
d'  
dr  
au  
de  
pe  
H  
I  
col  
  
ne  
étu  
res  
et  
so  
Ve  
ga  
no  
Cl  
un  
Pa  
18  
pe  
ou  
Se  
vr  
ve  
et  
18  
M.  
de  
un  
joi  
me  
br  
tui  
de  
à c  
tul  
de



santé, il s'échappa dans le cours du voyage, et retourna au lieu de sa naissance, où il fut secouru par les magistrats. Il songea alors à aller chercher fortune à Leipzig, où il revint à la communion protestante, et parcourut ensuite plusieurs autres villes luthériennes de l'Allemagne et de la Suisse. A Altorf, où il concourut pour une chaire de philosophie, il se laissa aller à de telles invectives contre les personnages anciens et modernes les plus révéérés, que dès le troisième jour il se fit huer par l'auditoire. Nuremberg ne lui fut pas plus favorable qu'Altorf. Il prit alors le parti de retourner chez les jésuites de Vienne, avec lesquels il ne put pas non plus s'entendre. Il reprit alors sa vie vagabonde. Après avoir parcouru l'Allemagne, la Hongrie, la Pologne, Francke embrassa, en Transylvanie, les doctrines sociniennes. Recteur de l'école de Chmelnick en Pologne, il eut en 1584 une controverse publique avec Fauste Socin, et fut obligé de quitter Chmelnick, par suite de la témérité de certaines propositions contenues dans quelques-uns de ses ouvrages. Enfin, en 1590, il retourna au catholicisme, pour avoir du pain. Rien ne témoigne que depuis lors Francke se soit encore converti, et à dater de 1595 on perd sa trace. Ses principaux ouvrages sont : *Colloquium jesuiticum toti orbi christiano et urbi potissimum Cæsareæ Viennensi, ad recte cognoscendam, hactenus non satis perspectam, Jesuitarum religionem, utilissimum*, etc.; Leipzig, 1579 et 1580. La seconde édition de cet ouvrage est dédiée à Jésus-Christ, pour que le Sauveur prît lui-même cette édition sous sa garde, les Jésuites ayant, à en croire l'auteur, supprimé un grand nombre d'exemplaires de la première; — *Sex Paradoxa de bestialissima idololatria quam in adoratione panis et vini renouat Societas Jesu, sub divino cognomento latitans secunda bestia*, ouvrage faisant le pendant à celui qui précède; — *Epistola in qua deplorat suum a Societate Jesu et Ecclesia catholica discessum, ejusque fidem ac religionem a se temere oppugnatam*; Vienne, 1581, in-4° : cet opuscule donne la mesure du caractère versatile de Francke; — *Præcipuarum Enumeratio Causarum cur christiani cum in multis religionis doctrinis sint mobiles et varii, in Trinitatis tamen dogmate retinendo sunt constantissimi*; sans date ni désignation du lieu où il fut imprimé; — *Dolium Diogenianum strepitu suo collaborans dynastis christianis bellum in Turcos parantibus*; Prague, 1594, in-4°; — *Typus veritatis conscientiarum*; Prague, 1594, in-4°; — *Analysis rixæ christianæ quæ Imperium turbat et diminuit romanum*; Prague, 1595, in-4°.

V. R.

Lauterbach, *Pöhlischer Arianismus-Socinismus*.

FRANCKE (Salomon), poète et antiquaire allemand, né à Weimar, le 6 mars 1659, vivait encore en 1720. Il se fit surtout remarquer comme

poète. On a de lui :

*ueber das heil. Leben*

vertissement madrigalesque ou

de la passion de notre

1697, in-4°; — *Geist-*

(Poésies spirituelles et

in-4°; — *Teutschredens*

dre allemand); ibid., 1710.

*mophylacii Ernestino-W*

*Bracteati nummige*

mar, 1723, in-fol.

Adelung, Suppl. à Jöcher. *Allg. Gel.-Leit.*

FRANCKE (David), historien allemand, vers 1681, mort le 21 juillet 1756. En 1717 il fut pasteur à Sternberg, et garda cette fonction jusqu'à sa mort. On a de lui : *Alt und neu Mecklenburg* (L'Ancien et le nouveau Mecklenbourg); Guströw, 1753-1756, in-4°.

Adelung, Suppl. à Jöcher. *Allg. Gel.-Leit.*

FRANCKE (Jean-Christophe), juriste allemand, vivait à Halle dans la première moitié du dix-huitième siècle. On a de lui : *Vernichte Bibliothek* (Bibliothèque mêlée); Halle, 1718-1720, in-8°, avec la collaboration de Jean-Jacques Schmauss, Jean-Henri Schulz, et autres; — *Bibliotheca academica*; ibid., 1718, in-8°; — *Bibliotheca novissima Observationum et recensionum*; ibid., 1718-1721, in-4°, avec la collaboration de Heineccius, Scholze, Krenner. — *Vita tripartita Jurisconsultorum celeberrimorum a Bernh. Rutilio, Jo. Bertrando et Gul. Grotio conscripta*; ibid., 1718, in-4°.

Jugler, *Bibl. litt.*

FRANCKE (Henri-Théophile).

allemand, né à Teichwitz, le 10

le 14 septembre 1782. Il étudia à

devint avocat, docteur et profes

droit. A la mort de Jean-Frédér

appelé à la chaire de morale

Francke était avare; il laissa

ibliothèque estimée. Ses p

sont : *Epistola Gut Hyl*,

*terum Germanorum*, de ser

*Romanos usitatis*; 1717.

*Disputatio de Jurisp*

*manorum*; ibid., 1718.

*aliqua inter Ecclesiam*

*cedat differentia*; ibid., 1718.

*vaminibus nationis german*

*bus adversus curiam*

*vulgaribus liberatis*; 1718.

*Collectio celeberrimor*

*de Jatis, methodo, jure*

*publici*; ibid., 1739, in-4°.

— *Jo.*

*bel, de Jure Venandi*,

*rum fures et universi up*

*per reterum germanie leges*

*stædt*, 1740, in-4°.

— *Disputatio*

*derum inter Austriam et Polon*

1748, in-4°.

— *Disputatio de mex*

*gustam domum Austriaci*

*gnum*; 1762, in-4°.

*erualis*  
*a real*  
 id., 17  
*Ancton*  
 59, in-  
*halsch*  
 ire des  
 34, in-  
*hten d*  
 nts pou  
 ave); *A*  
*s publi*  
 , Suppl.  
**CKE** (*J*  
 um, le  
 eut uni  
 nce par  
 etudes  
 tout le  
 ne doct  
 ir univ  
 , d'abor  
 uelque  
 te de s  
*fenschi*  
 ecrits  
 professe  
 adagogi  
 r auliq  
 e philol  
 chargée  
 inces m  
 rec arti  
 ques ce  
 ir mod  
*linus*,  
*'egiaci*  
*Fra*  
 r, Alt  
*Horat*  
 sur la  
 gensteri  
*et Hor*  
*'ita D.*  
 d., 189  
*r Phil*  
 relives  
 de , de  
 la mort  
 adress  
*et fo*  
 unce, 1  
**CKE** 1  
**CKENB**  
 , ne a  
 is la m  
 ge dan  
 avec le  
 nom et  
 se rel  
 par le  
 i corre

seur de droit de la nature et des gens. En 1722 il devint conseiller de cour à Zerbst, et deux ans plus tard il se rendit à Leipzig, où il continua de se livrer à l'enseignement. En 1729 il obtint du roi Auguste une pension annuelle. Ses principaux ouvrages sont : *De Collatione Bonorum generali*; — *De Juribus Judæorum singularibus in Germania*; — *De Prærogativis Domus Austriacæ*; — *De Prosopolipsia in jure licita*; — *De Rigore Penarum militarium per æquitatem temperando*; — *Das historische Theatrum von Portugall, Engelland und der Schweitz* (Le Théâtre historique du Portugal, de l'Angleterre et de la Suisse); Halberstadt, 1723-25.

Jöcher, *Allg. Gel.-Lex.*

**FRANCKENSTEIN** (Michel-Adam **FRANCKE**), polygraphe bohémien, né à Prague, en 1675, mort dans la même ville, en 1728. Après avoir fait partie de la Compagnie de Jésus pendant treize ans, il se maria, et s'occupa d'antiquités, de poésie, d'histoire et de l'art d'écrire en latin. Il fit aussi des recherches sur l'histoire de son pays. On a de lui : *Syntagma genealogicum de Ortu et progressu Comitum et baronum Woraczickiorum de Pabienicz*; — *Sphinx in familiam baronis de Wunschwitz*.

Jöcher, *Allg. Gel.-Lex.*

**FRANCKENSTEIN** (DE). Voy. **FRANCKE**.

**FRANCKLIN** Voy. **FRANKLIN**.

**FRANCO** (*Battista*), dit le *Semolei*, peintre et graveur italien, né à Venise, vers 1498, mort en 1561. Aucun auteur ne nous apprend quel fut son premier maître; arrivé à Rome à l'âge de vingt ans, il se passionna pour le genre de Michel-Ange, et par une étude assidue de ses œuvres, tant à Rome qu'à Florence, il acquit un style entièrement différent de celui de l'école vénitienne, et qui ne permet pas de lui marquer sa place ailleurs que parmi les maîtres florentins. Faisant du dessin sa plus importante et continuelle étude, il ne cessa de reproduire par le crayon les peintures et les sculptures du Buonarroti; cet exercice si utile, et trop souvent négligé, eut cependant sur son talent une influence fâcheuse; à force de dessiner des statues, il acquit une sécheresse dont il ne put jamais se débarrasser; et, ne s'étant décidé à prendre le pinceau qu'à l'âge de trente-huit ans, il se forma trop tard à la pratique de la peinture pour arriver à la perfection qu'il eût peut-être pu atteindre s'il eût fait marcher de front l'étude du dessin et celle de la couleur. Le manque d'imagination l'empêcha sans doute aussi d'arriver à une célébrité à laquelle semblaient l'appeler ses talents réels de dessinateur et d'anatomiste.

Ce ne fut qu'en 1536, pour l'entrée de Charles-Quint à Rome, qu'il débuta en peignant sur la porte Capène *Romulus déposant une couronne et une tiare sur les épaules de l'empereur et du pape Paul III*, les *Triumphes*

*des deux Scipions*, la *tempête sous les murs de* accourant au secours de ses miers essais le firent appeler à Raphael de Montelupo pour les données pour l'arrivée de le mariage du duc Alexandre avec d'Autriche. Plus tard, sur la recommandation de Vasari, Franco fut attaché au grand-duc Cosme I<sup>er</sup>.

Il ne faut pas se laisser tromper par la médiocrité de ses premiers essais; dans ses compositions, il y a une belle composition, dans son coloris est terne et l'architecture. Le duc d'Urbino lui donna des sujets plus appropriés à son talent; de ses œuvres on peut citer un grand nombre de figures, qui jusqu'à présent ont été gravées par les estampes gravées par les plus grands maîtres. Les œuvres les plus remarquables du *Semolei* sont : *Montemurlo à la* et trois allégories, *La Agriculture*, *La* et *Les Fruits du Travail*. Dans la grande salle de l'ancienne académie de Florence. Les tableaux du *Semolei* dans les galeries du roi de Prusse. Le musée de Berlin possède seul une œuvre de *Giacomo Tatti*. En revanche, il y a une innombrable quantité de gravures qui vont de cinq à la plume au musée de Berlin présentant la *Prédication de saint Baptiste*, une *Assemblée de saints*, *Triomphateur sur son char*; entouré d'anges et des Vierges. Les trois premiers de ces ouvrages ont été gravés par le comte de Caylus.

Franco fut un des plus grands artistes de son temps, on croit qu'il fut le rival du fameux *Michel-Ange*; il eut un égal succès dans la sculpture; Vasari, renommé à son époque, dit qu'il fut le rival de ceux qui l'avaient précédé. Il fit de nombreux ouvrages; les principales pièces sont : *de Psyché* d'après les fresques de Raphaël au palais du T à Mantoue, plusieurs figures mythologiques des traits de l'Antique; *Nouveau Testament*, deux *légendes* et un *griffon* d'après l'œuvre de Michel-Ange faite à l'église de Santa Maria della Vittoria d'après Raphaël; une composition de figures; un *luge universel*.

Franco fut le premier à

4 po

mal, J  
muer  
nation  
Otto  
i Roi  
Nco  
n t 5  
com  
tre le  
antô  
ta de  
x da  
des  
mpos  
se, o  
lia  
it, l  
, qui  
leux  
t lei  
du  
des  
e, A  
Ce p  
à Fr  
vold  
t de  
lgar  
utta  
en  
Mor  
• Sign  
e. L  
t Fr  
ion t  
rure  
pen  
de  
ve é  
.7 ex  
itulé  
la  
, de  
kréti  
ua  
paru  
la p  
, des  
Tren  
blan  
ni s.  
men  
ui l'  
myst  
unsi  
a Fe  
1869  
t. an  
le Ti  
4de d  
A / J  
fran

rélin. Cette édition est intitulée : *Delle rime de M. Niccolò Franco contro Pietro Aretino e della Priapea del medesimo, terza edizione, colla giunta di molti sonetti nuovi, etc., con grazia e privilegio Pasquillico*; 1548, in-8°. Ces trois éditions sont très-rares. La *Priapea* a été réimprimée avec le *Vendemiatore* du Tansillo; Paris, 1790, in-8° (sous la fausse indication : *A Pe-King, regnante Kien-Long, nel XVIII secolo*); — *La Philena*, roman en douze livres, très-long et fort ennuyeux; — *Dialoghi maritimi del Bottazzo, ed alcune rime maritime de M. Niccolò Franco*; Mantoue, 1547, in-8°. Franco avait traduit l'*Illiade* d'Homère. Sa traduction, restée inédite, a été conservée en manuscrit dans la bibliothèque Albani à Rome.

Apostolo Zeno, *Note al Fontanini*, t. I, p. 219. — Tiraboschi, *Storia della Letteratura Italiana*, t. VII, p. III, p. 10. — G. Maffei, *Storia della Letteratura Ital.*, t. I, p. 386 de l'édit. de Florence, 1863. — *Année littéraire*, 1776, n° VII.

\* **FRANCO** ou **FRANCHI** (*Giuseppe*), peintre de l'école romaine, florissait en 1587, et mourut sous le pontificat d'Urbain VIII, vers 1630. Il fut surnommé *de' Monti*, sans doute à cause du quartier qu'il habitait à Rome, et aussi *delle Lodole* (des Alouettes), parce qu'il se plaisait à placer quelqu'un de ces oiseaux dans presque toutes ses compositions. Il fut employé par Sixte-Quint à la décoration du Vatican. Il travailla aussi à Milan pendant plusieurs années. E. B.—N.

Baglione, *Vite de' Pittori*, etc., del 1573 in Anno al 1642. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Ticozzi, *Dizionario*.

**FRANCO** (*Véronique*), femme poète italienne, née à Venise, en 1554, morte vers 1595. Elle mena d'abord une vie dissipée, et se fit une grande réputation par sa beauté, ses galanteries et ses poésies. Voici en quels termes il est parlé d'elle dans le journal de voyage de Montaigne : « Le lundy 6 de novembre, la signora Veronica Franca, janti fame venetiane, envoya vers lui pour lui présenter un petit livre de lettres qu'elle a composé : il fit donner deuz escus audict home. » Véronique Franco, jeune encore, renonça au monde, et fonda, sous le nom de Sainte-Marie-de-Secours, un hospice pour les jeunes filles abandonnées. Quadrio cite de Véronique Franco les trois recueils suivants, sans en indiquer la date : *Terze Rime*, in-4°; — *Lettere familiari a diversi*; — *Rime di diversi eccellentissimi sulla morte dell' illustr. signor Ettore Martinengo*.

Quadrio, *Della Storia e della Ragione d'ogni Poesia*, 7 tom. in-4°. — Tiraboschi, *Storia della Letteratura Italiana*, t. VII, part. III, pag. 54. — Agostini, *Scrittori veneziani*.

**FRANCO** (*Pierre*), chirurgien français, né à Turriers, près de Sisteron, en Provence, vivait au seizième siècle. Il quitta la France pour aller successivement pratiquer et enseigner la médecine à Berne, à Fribourg et à Lausanne. Il est connu pour avoir inventé ou du moins décrit le premier la taille sous-pubienne. On a de lui :

*Traité contenant une doctrine de la chirurgie, laquelle herniaires exercent*; L' *Traité des Hernies, et clarification de toutes leurs excellentes parties de la chirurgie, de la pierre, des cataractes des yeux, maladies, avec leurs causes, signes, et anatomie des parties affectées et leur guérison*; Lyon, 1561, in-8°.

Éloy, *Dict. hist. de la Médecine*. — Dup.

**FRANCO** (*François*), médecin natif de Xativa (royaume de Valence), vivait au seizième siècle. Il fut d'abord professeur à Alcalá, devint ensuite médecin royal de Jean III, et finit par occuper la chaire de médecine à l'université de Séville. On a de lui : *Libro de enfermedades contagiosas preservacion de ellas; de la muerte de ella*; Séville, 1569, in-4°.

Nicolas Antonio, *Bibliotheca* dans son

\* **FRANCO** (*Antonio-Fernando*), portugais, né dans les îles Açores au commencement du dix-septième siècle, à l'église de Alagon, et on lui donna le surnom de l'épouvantable phénomène qui faillit l'étrangler à son entrée dans le monde, le 2 septembre 1630. Il a été témoin oculaire : *Relação do lastimoso caso que aconteeceo na ilha de S. Miguel, em secunda feira de março de 1630*, in-fol.; feuille détachée. Cette anecdote a été recueillie pour l'histoire de la pêche sous-marine lancée sur l'île S. Miguel, et qui consistait à pêcher avec une corde d'une incroyable grosseur à laquelle on attachait des filets de

Cesar de Fignanière, *Bibliographia Historica*

**FRANCO BARRETO** (*Jodo*), poète portugais, né à Lisbonne, en 1609, après 1669. Il eut pour maître Francisco de Melo. En 1624 il s'embarqua pour le Brésil où il prit une part active dans la guerre contre les Hollandais; après s'être battu courageusement pour l'indépendance de Bahia, il revint en Portugal, se maria, et se trouvant encore au service pour s'asseoir sur les bancs de l'école, il fut nommé professeur de droit civil à Coimbra, durant quatre ans, le droit canonique. L'avènement de Jean IV à la tête de son pays; il fut choisi, avec Francisco de Melo, pour l'accompagner en qualité de secrétaire particulier, lorsqu'il dut se rendre à Paris afin d'être couronné solennellement à Louis XIII l'avait élevé au trône de la maison de Bragance. A cette époque Franco Barreto était déjà marié, mais comme qu'il revint à Lisbonne il se trouva veuf et sans enfants. Sa fille mourut jeune, et il se convertit en religieux, et il entra dans l'ordre des Capucins, décidé à se vouer exclusivement à des travaux littéraires. Tout en continuant à cultiver de nouveau, et il fallut lui consacrer qu'à l'amour de la langue maternelle.



4;  
ou  
pa  
so

ch  
V  
re  
so  
tie  
16  
ch  
l'o  
ph  
til  
fi  
de  
ra  
en  
a  
na  
ll  
nu  
nu  
vr  
de  
Re  
pi  
e t

de  
im  
ph  
m-  
sta  
es  
la  
ed  
an  
to.  
sa  
de  
an  
po  
hu  
De  
ele  
ve  
pa  
as  
le  
Li  
d'e  
no  
en  
à l  
pr  
lu  
th  
de  
da  
tir  
tr.

du roi. Après vingt ans de service comme musicien ordinaire, il acheta l'une des charges des *vingt-quatre violons du roi*, et fut nommé compositeur de la chambre. Francoeur s'était lié d'une étroite amitié avec Rebel, qu'il avait connu à l'orchestre de l'Opéra; cette intimité entre les deux artistes ne se démentit jamais pendant le cours de leur longue carrière; on les retrouve toujours ensemble dans leurs entreprises comme dans leurs travaux. En 1736 ils furent nommés inspecteurs de l'Académie royale de Musique, et en 1751 on leur confia la direction de ce théâtre, qu'ils abandonnèrent en 1767. A partir de cette époque, Francoeur, qui en 1760 avait succédé à Blamont dans les fonctions de surintendant de la musique du roi, résigna toutes ses places, et passa le reste de ses jours dans le repos. Il mourut âgé de quatre-vingt-neuf ans. Francoeur a donné à l'Opéra, en collaboration avec Rebel : *Pyrame et Thisbé* (1726); — *Tarsis et Zélie* (1728); — *Scanderbeg* (1735); — *Le Ballet de la Paix* (1738); — *Les Augustales*, prologue de Montcrif (1744); — *Zélindor* (1744); — *Ismène* (1747); — *Les Génies tutélaires* (1757); — *Le Prince de Noizy* (1760). — On connaît aussi de ce compositeur deux livres de *Sonates pour le violon*; ces sonates, qu'il publia dans sa jeunesse, sont les seules de ses productions auxquelles Rebel n'ait pas coopéré.

Dieudonné DENNE-BARON.

De La Borde, *Essai sur la Musique*. — Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

**FRANCOEUR** (*Louis-Joseph*), musicien compositeur français, neveu du précédent, né à Paris, le 8 octobre 1738, et mort dans cette ville, le 10 mars 1804. A l'âge de sept ans il perdit son père; son oncle, qui n'avait pas d'enfants, prit soin de son éducation. Admis aux pages de la musique du roi, Francoeur en sortit à quatorze ans, pour entrer comme violoniste à l'Opéra, et devint ensuite chef d'orchestre, en remplacement de Berton, lorsque celui-ci, en 1767, prit la direction du théâtre. En 1776 il obtint le titre de maître de musique de la chambre du roi; plus tard il en fut le surintendant. En 1792 il eut l'entreprise de l'Opéra, conjointement avec Cellerier, et fit avec son associé le *Règlement pour l'Académie royale de Musique*, qui demeura en vigueur jusqu'au nouveau règlement de 1800. Dénoncé comme suspect pendant la révolution, il fut mis en prison, et n'en sortit qu'après le 9 thermidor, pour reprendre bientôt la direction de l'Opéra, avec Deneale. Tous deux ne jouirent pas longtemps de leur privilège, qui fut accordé à Devisme et à Bonnet de Treiches. Dès lors Francoeur, retiré des affaires et libre de toute occupation, vécut auprès de son fils, géomètre distingué, qui lui fit obtenir, par le crédit de Jérôme Bonaparte, une pension comme ancien directeur de l'Opéra. On rapporte sur cet artiste l'anecdote suivante : Dans un âge déjà avancé, Francoeur rencontra un jour une jeune femme

qui descendait de vi re et dont s'accrochant, laissa v une jambe u remarquable; il n'en nas nles u flammer l'imagination i. jours après devint l ue compositeur a donné a i éra dor, un acte (1766), et a r une part musique de l'opéra d'*Ajax*, pour la rep cet ouvrage en 1770. Il a laissé en m plusieurs opéras et de la musique d' grande partie de ces manuscrits a ée par la bibliothèque du Conservatoire d On connaît en outre de Francoeur u d'instrumentation, publié en 1772, sous de : *Diapason général de tous les i à vent, avec des observations sur d'eux*. Ce traité est une des meilleures p tions de Francoeur. Dieudonné DENE-

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*. — *Mémoires inédits*.

**FRANCOEUR** (*Louis-Benjamin*), p français, fils du précédent, né à Paris, août 1773, mort dans la même ville, le cembre 1849. Il ne fut pas d'abord à la carrière de savant, et ses premières mathématiques furent assez ; 1795, déjà marié, et voulant se la réquisition, il se prépara à l'Éc unique, qui venait d'être fondée. Il fut adm les premiers rangs. Au sortir de l'École, il des leçons particulières. En 1798 il fut répétiteur à l'École Polytechnique. L cette place en 18 pour occuper celle d' nateur des i rai à l'École : en même il e res ues à l'école de de il-Au . L. A e suivant ap a r e di s, c est-a-dire se calcul grai, dans la même école, ue, Charlemagne. Enfin, en 1809. m out u comme professeur d'algèbre : ste création de la Faculté des Sci ion son cours d'algèbre des leçons et sur le calcul des proba Les de 1815 exercèrent une t une la carrière de Francoeur. lect i royalistes, et convaincu u Carnot, alors proscrit, il de minateur; les chaires de rieures furent supprimées, sorte qu'il resta seulement p bonne. Il prit une p active aux Société d'Enc Société d'Encour neus p nale. En même temps il bre d'excellents ouvrages ment des sciences, et uniss grande clarté dans l'exp i. / gnaler par aucune grande ouvetur, rendit aux sciences d' i rare talent à expliquer les courbes tres savants et par son i

entra à l'  
 membre  
 rope. On  
 mentaire  
 Flore po  
 complet  
 2 vol. in-  
 1810, in-  
 mentaire  
 Le Dessi  
 seigneme  
 Goniomé  
 des ang  
 et d'évai  
 déjà tra  
 cordes d  
 Notice s  
 ses eaux  
 Astronon  
 Élement  
 procédés  
 pour pré  
 l'usage  
 Abregé d  
 ou nouve  
 en collabo  
 louze, Pa  
 desie, ou  
 ris, 1835,  
 ses eaux  
 Mémoire  
 sur l'ar  
 in-4°; —  
 de tous le  
 futures;  
 rythméliq  
 merce, c  
 francœur  
 merce et  
 clopediqu  
 on des p  
 naire de  
 couragenu  
 une grand  
 letins de

Rabbe, Ba  
 temp. San  
 Jour. L. III  
 ouvrages de  
 France litté  
 franç. conti

FRANÇO  
 grand non  
 sés dans l  
 en tête, p  
 alphabétiq  
 FRANÇO  
 l'ordre des  
 commercé  
 Maricom,  
 prédiction  
 tion avec  
 une étable

nouvel ordre voulut aussi régénérer la société des femmes par les mêmes moyens. Dans ce but, il établit la religion des *Pauvres Dames*, désignées également sous le nom de *Pauvres Clarisses*, du nom de sainte Claire, la première supérieure de cet institut. On vit à cette époque des princesses abandonner le monde pour fonder des couvents de cet ordre, entre autres la sœur de saint Louis, Isabelle de France, qui fit élever un monastère dans le bois de Boulogne, à Longchamp. En 1219, François partit pour l'Orient, et par la réputation de sainteté dont il jouissait déjà il put rétablir la concorde dans le camp des croisés, où la division s'était introduite. Depuis ce temps les franciscains sont restés dans la Terre Sainte, et ils y gardent le tombeau du Seigneur. La prédication populaire, l'aumône, la prière, les saintes inspirations de la grâce, voilà par quels moyens s'est d'abord propagé l'ordre des Frères Mineurs. Alexandre de Halès, éminent docteur de l'université de Paris, y ajouta la science. Mais, il faut le dire, le levier le plus puissant des franciscains fut l'amour et tout ce qui est compris sous cette belle expression : *La folie de la croix*. Les dominicains, au contraire, eurent plus particulièrement en partage l'instrument de la science, qui, on le sait, ne resta point improductif entre leurs mains. Saint François, ayant scruté les plaies de la société temporelle et voulant la rendre meilleure, institua, en 1221 pour les hommes et les femmes mariés le *tiers ordre*, qui de prime abord reçut un prodigieux accroissement. Saint Louis, Raymond Lulle et beaucoup d'autres princes et savants s'empressèrent d'adopter cette règle, qui avait pour but la réformation des mœurs. La passion de Notre-Seigneur était souvent le sujet des méditations de François; il eut dans un couvent situé sur le mont Alvernia cette vision si connue et pendant laquelle son corps reçut l'empreinte des stigmates de Jésus crucifié. Après la mort de ce moine, survenue en 1226, on commença le procès de sa canonisation, et trois ans s'étaient à peine écoulés, qu'il fut proclamé saint. L'ordre qu'il a fondé ne tarda pas à recevoir diverses réformes : les récollets, les capucins sont des rameaux du grand arbre qu'il avait planté. Les œuvres complètes de ce saint ont été publiées plusieurs fois; l'édition la plus correcte paraît être celle du P. de La Haye; Paris, 1641, in-fol. Ces œuvres comprennent des poésies italiennes, des paraboles, des conférences monastiques, etc., etc. A. R.

Chalippe, recollet, *Vie de saint François*; in-4°, 1728.  
- Chaviv, *Vie de saint François*; 1801, in-8°.

**FRANÇOIS DE PAULE** (Saint), fondateur de l'ordre religieux des Minimes. Il naquit à Paule, ville de Calabre, en 1416, et mourut au Plessis-Tours, le 2 avril 1507. La vie de François de Paule fut écrite pour la première fois plusieurs années après la mort de ce cénobite, par un de ses disciples, qui ne devait pas l'avoir

connu jeune; aussi manque-t-elle de précision. Pour éclaircir les faits, il est nécessaire de consulter les historiens de cette époque. On apprend d'abord que François était de Martorello ou Martotillo, d'aujourd'hui Retortillo, et de Vienne de Mantoue. Sa sœur, sance ayant été regardée par ses parents comme récompense d'un vœu qu'ils avaient fait, François d'Assise, ils le mirent tout enfant dans un couvent de l'ordre des Mineurs, où il demeura environ un an. Il fit ensuite avec ses frères plusieurs pèlerinages, après quoi ils se retirèrent à Paule. Mais le jeune Martin avait manifesté plusieurs fois son inclination pour la vie d'anachorète, quitta sa ville à l'âge de douze ans, et se retira dans les montagnes voisines. Là il partageait son temps entre la prière et la contemplation, et ne mangeant jamais ni poisson, ni œufs, ni laitage. Des racines, des fruits suffisaient à sa nourriture. Quelques années plus tard, la ville d'Assise, un ermite ayant été fréquemment visitée par des visites de gens de tout état qui venaient à sa réputation d'homme pieux et austère, donna ses rochers, et, sans s'écarter de ce lieu de retraite, il alla se fixer sur la montagne voisine, dans un endroit absolument désert. C'est à Paule, dont François était natif le saint homme de Tours, dit Guichard de Villemore. *Mémoires*, est une œuvre inconnue, mais on voit par le bois d'un côté et de l'autre de la ville de Tours; c'est ce que dit Comines, qui rapporte le voyage de ce saint homme. François fut toujours frère Robert. De cette dénomination on peut conclure que Robert était le premier de Calabre, et qu'il ne porta ce nom de François, lequel on l'a canonisé, que vers l'an 1450. Frère Robert, disons-nous à l'occasion de la dénomination, avait donc de nouveau pris la solitude. S'il parvint à se débarrasser de la tentation que précédemment lui donnaient les esprits mondains, il ne put échapper à la tentation des âmes dévotes.

Son exemple engageait à se retirer dans un lieu des hommes qu'une vocation ou le désillusionnement de la vie mondaine avaient dégottés des plaisirs du monde. Bientôt, ces ermites construisirent une petite cellule, et ainsi commença à se former une congrégation qui, en 1474, fut reconnue par le pape en un ordre religieux, sous la dénomination d'*Ermîtes de saint François*. Celle de Frères Minimes lui fut donnée, à la demande du fondateur. Ce saint homme cita ce changement par un sens prophétique.

La renommée de sainteté de frère François se répandue au loin, le roi de France, Louis XII, en proie à de grandes souffrances physiques, plut à espérer que la présence du saint homme lui procurerait un soulagement.

1  
2  
3  
4  
5  
6  
7  
8  
9  
10  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25  
26  
27  
28  
29  
30  
31  
32  
33  
34  
35  
36  
37  
38  
39  
40  
41  
42  
43  
44  
45  
46  
47  
48  
49  
50  
51  
52  
53  
54  
55  
56  
57  
58  
59  
60  
61  
62  
63  
64  
65  
66  
67  
68  
69  
70  
71  
72  
73  
74  
75  
76  
77  
78  
79  
80  
81  
82  
83  
84  
85  
86  
87  
88  
89  
90  
91  
92  
93  
94  
95  
96  
97  
98  
99  
100  
101  
102  
103  
104  
105  
106  
107  
108  
109  
110  
111  
112  
113  
114  
115  
116  
117  
118  
119  
120  
121  
122  
123  
124  
125  
126  
127  
128  
129  
130  
131  
132  
133  
134  
135  
136  
137  
138  
139  
140  
141  
142  
143  
144  
145  
146  
147  
148  
149  
150  
151  
152  
153  
154  
155  
156  
157  
158  
159  
160  
161  
162  
163  
164  
165  
166  
167  
168  
169  
170  
171  
172  
173  
174  
175  
176  
177  
178  
179  
180  
181  
182  
183  
184  
185  
186  
187  
188  
189  
190  
191  
192  
193  
194  
195  
196  
197  
198  
199  
200  
201  
202  
203  
204  
205  
206  
207  
208  
209  
210  
211  
212  
213  
214  
215  
216  
217  
218  
219  
220  
221  
222  
223  
224  
225  
226  
227  
228  
229  
230  
231  
232  
233  
234  
235  
236  
237  
238  
239  
240  
241  
242  
243  
244  
245  
246  
247  
248  
249  
250  
251  
252  
253  
254  
255  
256  
257  
258  
259  
260  
261  
262  
263  
264  
265  
266  
267  
268  
269  
270  
271  
272  
273  
274  
275  
276  
277  
278  
279  
280  
281  
282  
283  
284  
285  
286  
287  
288  
289  
290  
291  
292  
293  
294  
295  
296  
297  
298  
299  
300  
301  
302  
303  
304  
305  
306  
307  
308  
309  
310  
311  
312  
313  
314  
315  
316  
317  
318  
319  
320  
321  
322  
323  
324  
325  
326  
327  
328  
329  
330  
331  
332  
333  
334  
335  
336  
337  
338  
339  
340  
341  
342  
343  
344  
345  
346  
347  
348  
349  
350  
351  
352  
353  
354  
355  
356  
357  
358  
359  
360  
361  
362  
363  
364  
365  
366  
367  
368  
369  
370  
371  
372  
373  
374  
375  
376  
377  
378  
379  
380  
381  
382  
383  
384  
385  
386  
387  
388  
389  
390  
391  
392  
393  
394  
395  
396  
397  
398  
399  
400  
401  
402  
403  
404  
405  
406  
407  
408  
409  
410  
411  
412  
413  
414  
415  
416  
417  
418  
419  
420  
421  
422  
423  
424  
425  
426  
427  
428  
429  
430  
431  
432  
433  
434  
435  
436  
437  
438  
439  
440  
441  
442  
443  
444  
445  
446  
447  
448  
449  
450  
451  
452  
453  
454  
455  
456  
457  
458  
459  
460  
461  
462  
463  
464  
465  
466  
467  
468  
469  
470  
471  
472  
473  
474  
475  
476  
477  
478  
479  
480  
481  
482  
483  
484  
485  
486  
487  
488  
489  
490  
491  
492  
493  
494  
495  
496  
497  
498  
499  
500  
501  
502  
503  
504  
505  
506  
507  
508  
509  
510  
511  
512  
513  
514  
515  
516  
517  
518  
519  
520  
521  
522  
523  
524  
525  
526  
527  
528  
529  
530  
531  
532  
533  
534  
535  
536  
537  
538  
539  
540  
541  
542  
543  
544  
545  
546  
547  
548  
549  
550  
551  
552  
553  
554  
555  
556  
557  
558  
559  
560  
561  
562  
563  
564  
565  
566  
567  
568  
569  
570  
571  
572  
573  
574  
575  
576  
577  
578  
579  
580  
581  
582  
583  
584  
585  
586  
587  
588  
589  
590  
591  
592  
593  
594  
595  
596  
597  
598  
599  
600  
601  
602  
603  
604  
605  
606  
607  
608  
609  
610  
611  
612  
613  
614  
615  
616  
617  
618  
619  
620  
621  
622  
623  
624  
625  
626  
627  
628  
629  
630  
631  
632  
633  
634  
635  
636  
637  
638  
639  
640  
641  
642  
643  
644  
645  
646  
647  
648  
649  
650  
651  
652  
653  
654  
655  
656  
657  
658  
659  
660  
661  
662  
663  
664  
665  
666  
667  
668  
669  
670  
671  
672  
673  
674  
675  
676  
677  
678  
679  
680  
681  
682  
683  
684  
685  
686  
687  
688  
689  
690  
691  
692  
693  
694  
695  
696  
697  
698  
699  
700  
701  
702  
703  
704  
705  
706  
707  
708  
709  
710  
711  
712  
713  
714  
715  
716  
717  
718  
719  
720  
721  
722  
723  
724  
725  
726  
727  
728  
729  
730  
731  
732  
733  
734  
735  
736  
737  
738  
739  
740  
741  
742  
743  
744  
745  
746  
747  
748  
749  
750  
751  
752  
753  
754  
755  
756  
757  
758  
759  
760  
761  
762  
763  
764  
765  
766  
767  
768  
769  
770  
771  
772  
773  
774  
775  
776  
777  
778  
779  
780  
781  
782  
783  
784  
785  
786  
787  
788  
789  
790  
791  
792  
793  
794  
795  
796  
797  
798  
799  
800  
801  
802  
803  
804  
805  
806  
807  
808  
809  
810  
811  
812  
813  
814  
815  
816  
817  
818  
819  
820  
821  
822  
823  
824  
825  
826  
827  
828  
829  
830  
831  
832  
833  
834  
835  
836  
837  
838  
839  
840  
84



l'érection du premier collège fondé en Espagne  
par les pères du

pour plus grande hu-  
milité des délices de l'oraison. Ar-  
rivé à et réso-  
lution et d'ac-

été  
ses  
de la connaissant  
tout rer son institut du  
concor  
réputation en Espagne, et

Péninsule les collèges et les  
propres à former une milice  
nombreuse et dévouée. Il  
au monastère de Yuste, et fut

la réunion des  
l'amitié dont

l'omnie s'at de saint François,  
qui ne qui trouva même  
dans veau motif de zèle  
pour les l'absence de  
Layens,

Quelques années après  
ses frères  
époque la

conjuger le  
dans un faisceau

toutes les forces de la  
il envoya des députés auprès

qui réussit  
mais dont

auprès de Cathe-  
corps

Rome  
eu ni  
l'initia  
cesseur, mais  
dait à un degré éminent les  
pour  
de lui  
et *Le Miroir*  
Le P. V.  
saint, d

humilité.  
une vie de ce  
A. R.

(Quint au monastère de Yuste. —  
re de la Compagnie de Jésus, 1<sup>re</sup> et

2<sup>e</sup> vol. — Sothwell, Script. Soc. Jesu.

FRANÇOIS RÉGIS (Saint). Voy. Régis.

FRANÇOIS DE SALES (Saint), évêque et  
prince de Genève, né au château de Sales, près  
d'Annecy, le 21 août 1567, mort à Lyon, le 28  
novembre 1622. Après avoir fait ses premières  
études au collège d'Annecy, il vint à Paris, et

entra au collège des  
déjà reçu

De retour  
quitter de

de l'école de  
d'étrangers.

céder à la volonté  
père, avocat au sénat de  
temps après on offrit la  
mais il la refusa;

Voyant que  
de l'œuvre, qu'il  
bientôt installé prévôt  
année (1593) il reçut les  
sacerdote. Le sacre de

des fanatiques vont  
des embûches pour s'en d  
fois il propose à ses adve-  
rences publiques, que ceux-  
accepter. Cependant, il ne  
ses qualités aimables lui o-  
thie de plusieurs protestan-  
savoir solide font des

rèrent au pape l'idée de  
sionnaire d'une com-  
beaucoup. De Bèze

espr  
red-  
parler  
vaient  
à ses  
rence  
en 1597; de Bèze l'a  
de lui faire d'  
billa p

bas duquel on

Hoc vultu, hoc habitu Cal-  
Genève letit  
Cujus scripta pñe tñe  
Malle licet ringe

Après avoir loué  
vers sortis de  
il exprima

Hoc vultu, hoc habitu Calvinum  
Genève domus amicit,  
Cujus scripta pñe tñe  
Malle licet ringentibus.

Cette franchise ne déplaît point à

brevue ou  
primitifs  
et l'homme  
persistes n  
conférenc  
on, fut  
s après, i  
au servi  
e Genève  
le cathol  
lans ce he  
ite estime  
e qu'il fit  
il opéra  
succéda à  
rir. Chas  
n 1604, il  
qui fut  
la Visita  
ntre des  
commun  
de quel  
es abbay  
fonda l'a  
donna poi  
e devise :  
suivante  
te, qui fi  
ise. On l  
es de l'E  
ivé à sa  
voir lu, i  
e. Ce moi  
ne d'un  
la mort d  
on aint . .  
« funeste  
François,  
ion de l'o  
epuis lon  
a famille  
se vint à .  
• de Cha  
, après z  
ossédait  
ya la vie  
ut termin  
rsonnes.  
Telle fu  
était app  
ceux qui  
t de div  
ridicule  
gieuses z  
is par ui  
te. » Ver  
très-épin  
les intérêt  
la grand  
hoses ten  
jeterre, a  
erment »

il songeait à résigner ses fonctions épiscopales et à se créer une douce retraite pour y passer le reste d'une vie si occupée, François de Sales reçut du duc de Savoie l'ordre de se rendre à Avignon. En revenant de cette ville, il s'arrêta à Lyon, où, après avoir revu M<sup>me</sup> de Chantal, il éprouva une grande faiblesse, qui fut suivie d'une attaque d'apoplexie. Le lendemain de cet accident il mourut, après avoir beaucoup souffert et sans que ses douleurs lui eussent arraché la moindre plainte.

Comme écrivain, saint François de Sales égale presque Montaigne par l'originalité du style et par le charme de la diction. Saint François avait souvent atteint à la vraie noblesse, que Balzac gâta par la pompe et l'enflure de ses périodes. Les *Œuvres complètes* de saint François ont été publiées plusieurs fois; l'édition la plus estimée est celle de Blaise; Paris, 1835, 16 vol. in-8°. Outre les deux ouvrages dont nous avons parlé, et qui sont le plus connus, on trouve dans ces *Œuvres* un grand nombre de lettres qui non-seulement éclairent certains événements du temps et donnent de curieux renseignements sur la vie de l'auteur, mais encore font goûter aux esprits délicats qui les lisent cette sorte de volupté littéraire que donne le commerce d'un écrivain remarquable par ses grâces naïves et sa fine bonhomie. Quelques *Lettres inédites* de saint François de Sales ont été trouvées au Mans, dans un vieux reliquaire. *L'Univers*, en donnant cette nouvelle dans un de ses numéros du mois de février 1856, a en même temps publié un extrait de l'une d'elles. On a aussi rassemblé des fragments de ses livres qu'on a fait paraître sous des titres divers.

A. R.

Charles-Auguste de Sales, de La Rivière, Jean Goulou, Philibert de Bonneville, de Longueterre, le P. Talon, la mère de Changy, de Maupas, et principalement Hamon, cure de Saint-Sulpice, *Vie de saint François de Sales*; Paris, 1884, 2 vol. in-8°. — Camus, évêque de Belley, *Esprit de saint François de Sales*.

**FRANÇOIS-XAVIER** (Saint), apôtre des Indes et du Japon, né d'un conseiller de Jean III, roi de Navarre, au château de Xavier, près Obanas, le 7 avril 1506, mort dans l'île de San-Chan, le 2 décembre 1552. Il vint à Paris, âgé de dix-huit ans, pour y suivre les cours de l'université. Reçu maître de philosophie en 1530, et admis à interpréter Aristote, il donna ses leçons au collège de Beauvais ou de Dormans, et avant d'avoir obtenu le titre, alors si envié, de docteur en Sorbonne, il quitta l'enseignement pour se faire le compagnon d'Ignace de Loyola. Après avoir prononcé la formule de leurs vœux dans l'église de Montmartre, le 15 août 1534, les sept associés d'Ignace, au nombre desquels se trouvait Xavier, partirent pour Rome; ils furent bien accueillis par le pape Paul III, et, en attendant l'approbation de leur institut, ils se répandirent dans plusieurs universités d'Italie, afin d'augmenter leur petite phalange. Bologne échut à Xavier, qui accomplit dans cette ville les devoirs de l'apostolat avec un zèle

admirable. Les hôpitaux, ses fréquentes visites et son préchant partout, surtout aux pauvres, le montèrent au-dessus de tout. Il choisit Xavier pour celui-ci partit de Rome le 15 août 1541, après avoir séjourné quelque temps sur un navire qui devait le conduire en Espagne, et mit à la voile le 7 avril 1541. La contagion, le scorbut des matelots, on même, se dévouer tout à soigner les ulcères, etc. Il donna le nom de saint Père, qu'à sa mort. Il s'arrêta d'abord à Mélinde, où il resta peu, puis il aborda à Socotora, où il ne put avoir ravivé la foi chez la plupart des habitants. Il entra dans Goa le 16 décembre. Cette capitale des Indes pour courir les rues de la ville, main, en répétant ces : « envoyez vos fils et vos filles, qu'ils entendent la doctrine sainte. » Les fruits de sa prédication furent abondants. Parmi eux figurent de nombreuses réconciliations d'ennemis, des conversions de biens illégitimement possédés, et le demanda chez les Pallavvares, sur l'île de Comorin, et là il fit d'innombrables conversions. Son arrivée dans l'île de Ceylan produisit pas d'aussi bons résultats, par les divisions qui existaient entre les capitaines portugais. Appelé à Macassar, dans l'île des Célèbes, il s'embarqua bientôt; mais, une tempête survenue, il s'arrêta à Meliapour, où se trouve le tombeau de saint Thomas, le premier des Indes, et qu'il prenait pour modèle. Il courut d'autres localités, et vint enfin à Malacca, et partout où il se trouvait, il répandait le vigne du Seigneur. Dans tous les lieux qu'il visitait, des disciples formés par lui continuaient son œuvre, toujours difficile au milieu des ténégas livrés à toutes sortes de déréglés. Mais les faits miraculeux accomplis par Xavier dans ses diverses missions, et confirmés par la bulle de canonisation de ce saint, furent un secours souverain. Plusieurs rois, ayant reçu la semence de la foi chrétienne, un certain nombre d'ouvriers apostoliques étant arrivés d'Europe pour le continuer son œuvre, Xavier partit pour le Japon le 15 août 1549. Les pèlerinages furent difficiles et la moisson fut peu abondante. Bien accueilli en général par les diverses provinces qu'il visita, il éprouva mille vexations de la part des seigneurs, malgré le triomphe du saint, les persécutions et firent tous leurs

ameut  
 naire,  
 bulatic  
 plus r  
 et qua  
 deux  
 pour l  
 putes  
 nombr  
 des né  
 reprit  
 pénétr  
 accom  
 il y re  
 Célest  
 au mo  
 entrep  
 Portug  
 surven  
 Xavier  
 fièvre,  
 P. Ign  
 cond g  
 de reve  
 vint da  
 plus l  
 infatig  
 d'infide  
 dans m  
 ville. l  
 pronon  
 nomse  
 saint l  
 publie  
 de son  
 de lui  
*chisme*  
 re P  
 Xavier  
 de sa T

1. FRA

FRA  
 peleur  
 Nancy,  
 fils ain  
 both-C  
 Vienne  
 « Silesie  
 1729 »,  
 et de l  
 mont r  
 après l  
 français  
 eu pou  
 la mort  
 dot qu  
 aupara  
 Le roi  
 à profit  
 molen  
 tre lui.

l'impératrice son épouse. Ces entreprises lui laissaient toutefois le temps de s'occuper, chose étonnante pour son siècle, d'alchimie, et de chercher la pierre philosophale. On doit dire cependant à sa louange qu'il était bon, bienfaisant, qu'il fit preuve d'une grande tolérance en matière de religion, et protégea constamment les lettres et les sciences. Vienne lui doit un riche cabinet d'histoire naturelle et de médailles. [L. DE NOURAI, dans l'*Encyclopédie des Gens du Monde*.]

Coxe, *Histoire de la Maison d'Autriche*, chap. XCI, CVI. — Frédéric II, *Histoire de mon temps*, ch. II, p. 117-128. — Flassan, *Diplomatie française*, t. V et VI. — Lacretelle, t. II, p. 333. — Voltaire, *Siècle de Louis XV*, c. XVII, p. 176. — Valori, *Mémoires*, t. I, p. 223-227. — D'Espagnac, *Histoire de Maurice de Saxe*, liv. XI. — *Conversations-Lexikon*.

**FRANÇOIS II (Joseph-Charles)**, plus connu sous le nom de *François I<sup>er</sup>*, empereur d'Autriche, fils de l'empereur des Romains Léopold II et de Marie-Louise, fille de Charles III, roi d'Espagne, né à Florence, le 12 février 1768, mort le 2 mars 1835. On sait quels transports sa naissance excita parmi le public de Vienne lorsque son aïeule, Marie-Thérèse, en ayant reçu la nouvelle au théâtre de la cour, l'annonça de sa loge, en oriant au public dans le patois viennois : *Der Leopold hat n' Bub!* (Léopold à un garçon). Après avoir été élevé sous les yeux de son père, à Florence, le jeune archiduc se rendit à la cour de Vienne, où l'empereur Joseph II le forma à l'art difficile de régner, et l'emmena, en 1788, dans la guerre contre les Turcs, dont il lui laissa, l'année suivante, la direction, mais non sans y associer en même temps le maréchal Laudon, dont la vieille expérience était pour lui un guide sûr dans cette carrière. La même année, l'empereur lui fit épouser Élisabeth de Wurtemberg; mais cette union fut de courte durée : l'archiduchesse mourut en 1790, et six mois après François épousa en seconde nocces sa parente Marie-Thérèse, princesse des Deux-Siciles. Lorsque son père eut succédé à Joseph II, l'archiduc François l'accompagna à Pillnitz, et fut témoin, le 25 août 1791, de la fameuse entrevue des souverains du Nord. Le 1<sup>er</sup> mars 1792, François succéda à Léopold II dans tous les États héréditaires d'Autriche. Le 6 juin il fut couronné roi de Hongrie, le 14 juillet empereur des Romains, et le 5 août de la même année roi de Bohême.

Aussitôt après son avènement commença la lutte de la monarchie autrichienne contre la république française. D'abord, de concert avec la Prusse, le nouvel empereur combattit contre la France, qui, le 20 avril 1792, lui avait déclaré la guerre en sa qualité de roi de Hongrie et de Bohême. En 1794, l'empereur prit lui-même le commandement de son armée des Pays-Bas, qui, le 26 avril, battit les Français auprès du Câteau et de Landrecies et, le 22 juin, remporta un nouveau succès à la sanglante affaire de Tournay.

Cependant, les états de la levée en masse de les subsides qu'il avait à Vienne, et bientôt la et l'irruption des Français en à conclure, le 17 octobre 1797. Formio, par laquelle l'Aut Belgique et à la Lomb du Salzbourg et d'une tiens. Dès 1795 François II, qui a devise : *Justitia regnorum* avait pris part à la dernière spoliation de la Pologne ou à son entière dissolution, et il entra en 1799 dans une nouvelle alliance avec l'Angleterre et la Russie, pour continuer la lutte contre la république française. Tous les efforts de l'empereur tendaient à maintenir l'état de choses existant en Europe; mais la fortune se déclara contre lui, les victoires de Marengo et de Hohenlinden contraignirent encore une fois les alliés à consentir à la paix, qui fut conclue à Lunéville le 9 février 1801.

Voyant la situation précaire de l'Autriche et la France prête à poser la main impériale sur la tête du jeune empereur, l'Autriche chainait la victoire à ses pieds et crut devoir à l'antique apothéose de lui assurer un titre qui lui donnât cours des événements en Allemagne. Par une patente du 11 août 1804, il fut proclamé empereur autrichien en empire héréditaire. Le 1<sup>er</sup> janvier suivant il se fit prêter le nouveau titre. Puis il entra dans une lutte avec l'Angleterre et la France, sans plus de succès; car la bataille de Austerlitz, le 2 décembre 1805, mit fin à cette guerre, en imposant à l'Autriche. Les électeurs de Bavière, de Wurtemberg et de Bade s'étaient déclarés pour la France. L'Allemagne avait obéi à son exemple. François II eut alors une entrevue avec Napoléon, les deux empereurs convinrent d'une suspension d'armes, et la paix fut signée à Presbourg le 26 novembre, qui enleva à l'Autriche des possessions en Italie et sur la mer Adriatique. L'empereur n'hésita pas à déclarer qu'il ne reconnaissait l'autorité impériale en Allemagne qu'en vertu de la constitution de l'Empire; le 1<sup>er</sup> janvier 1806, il forma la Confédération du Rhin, qui suivait l'empereur d'Autriche, le roi de Bavière et le gouverneur de la Hollande.

Dès lors il porta ses efforts contre la France, prévenant le roi de Prusse, qui tourna ses armes contre la Prusse, et embrassa la cause; il offrit seulement, le 3 avril 1807, sa médiation entre les parties belligérantes, et peu de jours après la mort lui enleva l'impératrice Marie-Louise. La paix de Tilsitt et l'union intime de l'Autriche avec Napoléon rappela



■ sous le  
 ■ maison  
 ■ système  
 ■ mon pu  
 ■ le 27 in  
 ■ mation  
 ■ dit ave  
 ■ dont ell  
 ■ guerre.  
 ■ à l'Aut  
 ■ tobre 1  
 ■ (Gallici  
 ■ 1795 et  
 ■ çois, fa  
 ■ triques,  
 ■ consent  
 ■ avec Na  
 ■ la Russ  
 ■ à Dres  
 ■ Moscou  
 ■ 1813 Fr  
 ■ choses  
 ■ et la P  
 ■ France  
 ■ person  
 ■ terminé  
 ■ que la f  
 ■ du trait  
 ■ entre l'  
 ■ il se ti  
 ■ qu'aucu  
 ■ séde de  
 ■ d'une lo  
 ■ soulever  
 ■ en 1821  
 ■ vingt-tr  
 ■ eux les  
 ■ dans la  
 ■ constant  
 ■ dre de  
 ■ de main  
 ■ touffer p  
 ■ Sous N  
 ■ guerre d  
 ■ union, e  
 ■ que hos  
 ■ veau ra  
 ■ puissant  
 ■ l'empere  
 ■ des qu'a  
 ■ traites c  
 ■ triche d  
 ■ Franc  
 ■ seconde  
 ■ Sicile, l  
 ■ rie-Lou  
 ■ Parme,  
 ■ pold Jo  
 ■ reur d'  
 ■ Leopold  
 ■ du Bres  
 ■ en 1798

Le 1<sup>er</sup> décembre 1848, au camp d'Olmütz, François-Joseph fut déclaré majeur. De son côté, le 2 décembre, l'empereur Ferdinand abdiqua, et son frère François-Charles ayant renoncé à lui succéder, ce fut François-Joseph qui prit les titres d'empereur, de roi de Bohême et de Hongrie.

La proclamation de François-Joseph contenait les plus belles promesses de justice et de liberté. « Nous voulons, y est-il dit, que tous les citoyens soient égaux devant la loi; qu'ils aient les mêmes droits au point de vue de la représentation et de la législation. Ainsi le pays recouvrera son ancienne grandeur. » Le premier acte de François-Joseph fut la dissolution de l'assemblée nationale de Kremsier; puis il supprima l'ancienne constitution de la Hongrie. Quant à la charte promise à toute la monarchie, elle fut promulguée, mais jamais mise à exécution, et au commencement de 1852 elle fut définitivement rapportée. Secondé par l'empereur de Russie, l'empereur d'Autriche comprima le soulèvement des Hongrois, pendant que Radetzki soumettait la Lombardie et le pays de Venise. Mais, il faut bien le dire, durant ces deux guerres François-Joseph n'écouta pas assez la voix de l'humanité. Au général Paskewitch, qui lui annonçait la pacification de la Hongrie et faisait appel aux sentiments généreux de l'empereur, celui-ci répondit d'une manière froide et évasive, qui ne laissait rien espérer. C'était signer d'une manière implicite l'exécution des généraux Hongrois, à laquelle l'impitoyable Haynau fit bientôt procéder. Voyant la paix et la sécurité rétablies dans l'empire, François-Joseph promulgua les édits de Schœnbrunn, datés du 26 septembre 1851, par lesquels il déclara « que les ministres ne seraient désormais responsables que vis-à-vis de l'autorité impériale, qu'ils auraient à jurer une fidélité sans condition et à prendre l'engagement d'exécuter toutes les ordonnances et volontés de l'empereur ». D'autres édits se succédèrent, et vinrent consacrer au lendemain d'une révolution cette prise de possession du pouvoir absolu par un prince à peine majeur. Quant à l'égalité des sujets devant la loi, promise en 1848, elle se traduisit en actes destinés à abaisser l'orgueil de l'aristocratie et à favoriser le bien-être des masses. En même temps que le gouvernement impérial centralisait à Vienne toutes les affaires, il introduisit, grâce aux conseils d'hommes nouveaux, tels que MM. de Bruck et le docteur Bach, des réformes financières et commerciales utiles surtout aux classes moyennes. Quant à l'ensemble de la marche gouvernementale, on y reconnaissait l'influence du prince de Schwarzenberg. A la mort de cet homme d'État, en 1852, l'empereur confia une partie de l'exercice du pouvoir au comte Buol.

A l'extérieur, François-Joseph suivit une politique assez habile, et imprévue. Il trompa

l'attente de la P

armée sur l'Elbe,

sie, qui ven

la Hongrie, pen

part, malgré l

Olmütz. en 18

Jos

quant

et de l'

conflit engagé entre

Les résultats de cette

Les puissances occidentales réunies

à Paris ont mis fin à la guerre

traité du 30 mars 1856, signé

triebe par le comte Buol et le baron

François-Joseph a é

princesse Elisabeth de

deux filles, l'une née

juillet 1856. Il a été l'ob

tentative d'assassinat,

semaines a mis ses

reur d'Autriche conc

de Rome un concordat

gées les réformes ecclési

1780 à 1790, par l'

Lesur, Ann. Mat. univ. — Conservat. — La

of the Time. — Ann. des Deux Mondes.

## II. FRANÇOIS ducs de Bretagne.

FRANÇOIS I<sup>er</sup>, duc de Bretagne.

nes, le 11 mai 1414, mort le 19

était l'aîné des enfants de Jean VI

France, fille de Charles VI. Son

le 28 août 1442, il se fit cour

le 8 décembre suivant, et s'oc

faire cesser la guerre qui ex

France et l'Angleterre. Son frè

envoya dans ce but auprès du

en reçut à plusieurs reprises

veillant que François en de

Soupçonnant que ( ) vouli

alliés des Anglais ( ) il a

le roi de France ( ) ses inté

n'avait point fait ( )

pour le duché, ni pour le d

il se rendit à Chinon, où ce

sa cour, et lui prêta un

premier fut simple, cor

et le second, lige, à titre de

fort. Le chancelier avait voulu

l'autre, fût lige; mais le roi a

refus qu'avait fait son neveu de se

cette exigence, dénuée de fondem

tent de lui adresser des parole

les avait scellées par une récon

entre les maisons de France

réconciliation consignée dans

bolition et de pardon pour

le duc son père, son oncle le

ses sujets, avaient pu prêter aux

politique, toutefois, eut autant de p

liens du sang à cette réconciliation. Le

1 soit que le duc s'all  
 2 et le duc, que le  
 3 prince Gilles dans  
 4 nerait suite aux pr

1 Comblé des mari  
 2 avait fait don de l'  
 3 vint en Bretagne (  
 4 contre son frère, il  
 5 moyens de l'assouv  
 6 indignés des cruas  
 7 Gilles, en prirent p  
 8 dans laquelle le du  
 9 avait été continuée  
 10 Devançant ce term  
 11 commencement de  
 12 rendre cette ville.  
 13 verneur de Norman  
 14 secondé cette entrep  
 15 hté sur Surienne, d  
 16 l'expédition avec un  
 17 dont l'Angleterre d  
 18 concours, mais qu  
 19 d'employer. Charle  
 20 gnt, prit en main  
 21 lequel il se hâta de  
 22 sive et défensive. F  
 23 talents et les succ  
 24 mont lui avaient a  
 25 manda avec haute  
 26 a son allié, et exi  
 27 millions, somme  
 28 tout accommodeme  
 29 gleterre répondit c  
 30 voua la prise de Fo  
 31 rendre

La guerre étant  
 recouvrer cette pla  
 cha sur Pont-de-l'A  
 Sur le refus du roi  
 en échange de Fou  
 en Normandie, où  
 par le duc, qui noi  
 nant général du d  
 gères avec des for  
 de son côté, avec s  
 par le maréchal de  
 vran et de Rouqui  
 quoque bien fortifi  
 breuse garnison, n  
 La et beaucoup d'  
 sort, après une fai

Après cette camp  
 glais le Cotentin,  
 renforcée de deux  
 de Fougères, qui se  
 et ne se termina, l  
 une capitulation ac  
 siens la permission  
 sauves. Les embai  
 pas empêché le duc  
 du projet qu'il co  
 riger en évêché l'a



menaçait la Bretagne, confisqua  
Loire, confisqua  
gnelais possédait  
confiscation plus  
du Chatel, qui av  
de la favorite. Un  
mais elle n'était  
faisait entrer ses  
paraît de Chantoc  
pérant d'être se  
Bourgogne, se 1  
1468) le traité d'

Ni le roi ni le d  
ce traité. François  
roi était d'annee  
Louis, de son côté  
toujours secrètement  
voulut l'en délaier  
d'un parjure en lu  
de Saint Michel, «  
chevaliers à servir  
et à renoncer à leur  
honneur, c'était p  
Quelques dangers  
çois, d'après les  
de Bourgogne, re  
de ce refus, mais  
prenant que le d  
secours, il se borna  
seigneurs bretons  
fidélité de leur ser  
celle garantie av  
cluant avec les enn  
et défensive, plus l  
Cet acte inspira à  
seule calmer la mo  
à la faveur de laq  
réduit maintenant  
troupes françaises  
sur les frontières.

Devenu maître de  
Machecoul, il im  
prolongea le deux  
traité de paix sign  
pres de Senlis, le 9  
bien de se dégager  
table suzerain; m  
entretenait dans ce  
fut interceptée par  
du comté de Vert  
Narbonne. François  
d'autre parti à pr  
qu'il lit par le trait  
servation sur la vi  
vaincu que celui qui  
mourait dans l'an  
corps de Notre Sei

Deux ans ne s  
convention si soler  
morte. François re  
Maximilien d'Autr  
des troupes et de



le duché à ses filles. Ayant représenté aux barons bretons que sa succession plongerait infailliblement leur pays dans une guerre intestine, si elle n'était réglée de son vivant, il en obtint une déclaration par laquelle, dérogeant au traité de Guérande ainsi qu'aux testaments de François I<sup>er</sup> et de Pierre II, ils reconnurent Anne et Isabelle, ses filles, comme héritières légitimes du duché, et s'obligèrent, par un serment solennel, à soutenir les droits qu'ils venaient de leur conférer. Le baron d'Avaugour lui-même, fils naturel de François II, et époux de Marguerite de Brosse, fille cadette du légitime héritier du Penthièvre, accéda à la résolution des états, après s'être disculpé du reproche de prétendre à la succession ducal. Mais d'autres compétiteurs, plus sérieux que d'Avaugour, faisaient pressentir que quand le moment serait venu ils feraient valoir les droits qu'ils disaient tenir de leur naissance. C'étaient le prince d'Orange, neveu de François II, par sa mère; le vieux sire d'Albret, veuf d'une arrière-petite fille de Jeanne la Boiteuse; Jean II, vicomte de Rohan, beau-frère de François II, qui non-seulement prétendait que la tante devait être préférée à la nièce, mais s'appuyait sur l'origine de sa maison, qu'il faisait remonter au fameux Conan-Mériadec, en se prévalant du procès-verbal de l'assise tenue en 1118, sous Alain Fergent, titre que la maison a de tout temps, et vainement, essayé de faire considérer comme authentique. A ces prétendants ajoutez le duc d'Orléans, qui désirait secrètement épouser la princesse Anne, et qui, enchaîné par son mariage avec la sœur de Charles VIII, ne pouvait qu'escompter l'avenir, et enfin, Maximilien d'Autriche, autre prétendant à la main d'Anne de Bretagne.

Le parti français exploitait habilement les dissensions qui résultaient de ces prétentions diverses, en s'efforçant de persuader aux Bretons que le principe de la loi salique formait en Bretagne la règle de la succession au trône ducal; et François II n'ayant que des filles, le duché, à défaut d'héritier mâle, devait revenir au roi de France, seigneur suzerain. Le débile François II s'affligeait de toutes ces intrigues, qu'il était impuissant à déjouer; et si des infirmités précoces déterminèrent la grave maladie qu'il fit à cette époque, on a tout lieu de croire que le chagrin n'y fut pas étranger. Résolu à s'assurer par tous les moyens possibles du dévouement de ses vassaux immédiats, il abolit dans ses domaines (8 octobre 1486) le droit de *mottage*, en vertu duquel il recueillait la succession des colons morts sans enfants. De son côté, M<sup>me</sup> de Beaujeu, à qui l'on avait représenté comme prochaine la mort du duc, se hâta de conduire le roi à Tours, et de faire marcher des troupes, qui devaient l'y rejoindre, pour qu'il fût prêt à envahir le duché. Le danger était imminent. Pour le détourner, François, Maximilien, d'Albret, d'Orange, etc., signèrent, le 13 décembre 1486, un

pacte auquel adhèrent bretons, dans le double but de favoriser française et de favoriser son projet de supplanter la princesse, brusquant l'armée sous les ordres de la France (mai 1487). Il ma le duc se sauva à Nantes. En même temps la avec une partie des seigneurs convention qui lui permettait de nombre de places de la province françaises, venues seulement, châtier le duc d'Orléans. L'habitait marcher de front ces négociations au moyen desquelles le roi d'Autriche renonçait à ses obstacles ainsi qu'à la personne jusqu'à la ville ne tarderait pas à s'abuser. La place, le duc d'Orléans et pendant près de deux mois les çais, qui furent enfin obligés. Quittant les bords de la Loire, il se dirigea vers le nord par Amboise, du-Cormier, dont il se que d'Albret, qui avait é tentative d'entrée en Bretagne mille hommes. Aussi d'une promesse que sa val, gouvernante d'Anne faite et qui lui aurait princesse. Mais, soit, que cette enfant éprouvât une vive aversion pour ce mariage. Le jeune, brave, haï par l'un des princes que François II pensait avec le roi des de soustraire la Bretagne il laissait entrevoir Pendant les négociations Trémouille faisait (mai 1487) rupture en Bretagne à la hommes, et par Fougères. Les troupes de Bretons, d'Anglais, de Français et d'Espagnols, se réunirent le 28 juillet 1488 les deux la bataille connue sous le nom de Saint-Aubin-du-Cormier (1).

(1) Le lieu réel de cette bataille est M. Marteville, la lende de la Rencontre, c'est-à-dire l'espace limité au sud par la commune de Gonné, à l'est par la commune de Saint-Aubin-du-Cormier, au nord par la route départementale, au sud par l'étang de la Roussière, la lende de la forêt de Haute-Seve. On peut lire, sur ce point de critique historique, la dissertation fondée et concluante que M. Marteville a insérée dans le tome II de sa réédition du Dictionnaire d'Orléans, sous le mot Saint-Aubin-du-Cormier.

Bretagne. Non-  
perdit six mille  
mille, son duc  
queur. Le pati  
pas éteint par  
terpretes dans l  
par La Trémou  
punition telle q  
ils lui rappeller  
leurs députés,  
sis-Halsson et  
et frère de l'hie  
à Crécy et à P  
Trémouille d'u  
provoquer. Mal  
gés de capituler  
la paix, qui lui  
traite du Verger  
jeu, laquelle it  
un meilleur pa  
l'annexion de la  
ment prononcée  
statuant point si  
tions, fourniss  
suffisants pour  
adversaire déso  
Le roi en effet  
tentions sur to  
défaut d'héritie  
sement Fougère  
mier, tandis qu  
les troupes étra  
d'autres pour fa  
à ne marier ses  
roi de France.

Cette dernière  
sant l'échafaudag  
duc, à qui elle p  
l'âge de cinquar  
avoir signé le t  
son de faire rat  
dans l'église des  
témoigne le dés  
guerre de Breta  
sa fille, y fit de  
chef-d'œuvre de  
cure de nos jour  
le uat de son  
d'aux qu'il des  
et Isabelle, mor

Enclin à la p  
çois. Il se trouv  
à être presque le  
les agressions d  
Naturellement s  
sort d'être oblig  
ne pas tomber e  
cauteleux fins de  
lui repoussant, et  
dans sa national  
faire un auxiliai  
homme et mercot

haute influence sur l'État. Il admettait encore moins le contrôle des parlements, des états généraux, du tiers-état. Louise de Savoie, qui avait pour son fils un amour idolâtre, et qui joignait à un caractère violent, absolu, des mœurs peu sévères, ne fit rien pour contenir ce que les instincts du jeune prince offraient d'excessif et de dangereux. Elle ne s'opposa à aucune de ses fantaisies, elle ne lui fit connaître aucune des sérieuses obligations du pouvoir suprême, et elle le laissa se livrer jeune à des plaisirs faciles, qui ne rappelaient guère les passions héroïques des romans de chevalerie. Mais en même temps elle s'occupait activement de sa future grandeur. Elle obtint pour lui le duché de Valois, et plus tard, malgré la vive opposition d'Anne de Bretagne, la main de Claude, fille de Louis XII. Les fiançailles furent célébrées le 22 mai 1506, et le mariage eut lieu le 18 mai 1514. Deux ans auparavant, le jeune duc de Valois avait fait ses premières armes à l'armée de Navarre. Il avait commandé sans succès, en 1513, l'armée de Picardie. Bien qu'il se flattât de remplacer Gaston de Foix, tué à Ravenne, rien n'annonçait en lui un grand capitaine. Le mariage de Louis XII avec Marie d'Angleterre eût pu enlever la couronne à François, si le roi de France, « fort débile et antique, dit Louise de Savoie », eût été d'âge d'avoir des enfants; mais il mourut après quelques mois de mariage, et François 1<sup>er</sup> se fit reconnaître comme roi le jour même de la mort de Louis XII, 1<sup>er</sup> janvier 1515. Son avènement excita d'immenses espérances parmi les Français, toujours avides de nouveautés et ennuyés d'ailleurs d'un roi vieux, avare, dont les vertus étaient sans éclat et dont les défauts avaient quelque chose de mesquin et de triste. La France sembla rajeunir avec son jeune et brillant successeur. Celui-ci, sans disgracier les ministres de Louis XII, fit des changements importants dans l'administration. Il donna l'épée de connétable au duc de Bourbon, nomma le comte de Vendôme gouverneur de l'Île de France, et Lautrec gouverneur de Guienne; il confia la surintendance de ses affaires à Boisy, son ancien gouverneur, nommé grand-maître, et à Florimont Robertet, premier secrétaire d'État. Deux de ses compagnons de jeunesse, Anne sire de Montmorency et Philippe Chabot, sire de Brion, eurent dès lors sur lui un crédit qui devait s'augmenter par la suite. Le 7 janvier 1515, il donna les sceaux à Antoine Duprat, « l'un des plus pernicioz hommes qui furent oncques », dit Reynier de La Planche. Le chancelier signala son élévation par diverses ordonnances, dont l'une (de mars 1516), qui punissait de mort les braconniers et accordait aux seigneurs et gentilshommes le privilège exclusif des chasses, rencontra dans le parlement une honorable opposition et ne fut enregistrée qu'un an après, sur lettres de jussion. Le roi et son ministre déclarèrent dès le début qu'ils ne souffriraient aucune résistance de

la part du parlement. François 1<sup>er</sup> comme il le dit plus tard, « hors de pages, » c'est-à-dire sans barrières qui protégeaient le pouvoir absolu. Les mesures, le peuple la cour était tout entière à son avènement. François 1<sup>er</sup> fut fait, dit Fleurange, à Saint-Denis, couronné, et fut son avènement triomphant; et après son entrée, qui fut merveilleuse, furent tous les princes de France, et beaucoup d'autres. Les joutes furent tenues à Saint-Paul. Les seigneurs; et les vassaux de M. de Bourbon, M. de Guise, et gros seigneurs; et fut le plus beaux du monde, tant à pied qu'à cheval. Après le tournoi, des banquets firent avec les dames et ce furent les plus beaux des fêtes. François 1<sup>er</sup> recouvra le Milanais, perdu par Louis XII, pour revendiquer le droit de Vaud. Il avait transmis ses titres à ses fils; ils faisaient une partie de son royaume; mais il ne voulait s'en regarder comme seigneur; cependant, pour donner par sa femme le royaume de Naples. En même temps il conclut une ligue qui avait chassé Louis XII d'Italie avec Charles d'Autriche (le Quint), souverain des Pays-Bas, qui ne fut pas exécuté le 3 avril, avec Henri VIII, le roi d'Angleterre. Louis XII. Il rassembla quarante mille hommes, ducs, chevaliers, et qui comptait pour de Bourbon, les maréchaux Trivulce, Lautrec, Bayard et autres. Il dirigea ses troupes sur les Alpes. Il rendit le 15 juillet une ordonnance de régence à Louise de Savoie. Il mourut vers le milieu d'août. Le duc de Bourbon, qui avait l'avantage de commander sur le marquis de Saluces, allié de France, eut beaucoup à souffrir de la guerre. Le maréchal de Trivulce et le marquis de Saluces eurent une part à cette opération, et les Français, dans les plaines du marquisat, eurent même jour une avant-garde française, par Chabannes et Bayard, enleva à Prosper Colonna, général des Suisses auxquels le duc de Milan a

la défense du pied des Al troubla les Suisses, qui se replon et prêtèrent même l'ions de François I<sup>er</sup>. On s'entendre, et les Suisses l'armée française occuper plus grande partie du duch vingt mille de leurs compatri Se croyant alors assez fo Français, ils rompirent les trèrent dans Milan. Ils en tembre pour se porter au-de campé à Marignan, à dix poussaient droit devant et flanqué d'un fossé de chaque sans manœuvre. Trois ou la nuit ils atteignirent les a et jetèrent dans un fossé landsknechts qui leur fut o à l'ennemi. Lui-même a ra dans une lettre à sa mère. « tendiez, écrit-il, que le com puis les trois heures après onze et douze heures, que Je vous assure que j'ai vu surer la pique aux Suiss gendarmes; et ne dira-t-on darmes sont lièvres armés, ont fait l'exécution; et ne p que, par cinq cents et par été fait trente belles charp taille fust gagnée. » Les Fri deployer sur l'étroite cha les Suisses, firent prendre deux corps de landsknechts arreter par un feu violent d'avancèrent toujours, jonch morts. L'obscurité interrom armées bayouaquèrent pres champ de bataille. Le roi, qu une rare intrepidité, prit un sur l'affût d'un canon, à bataillon suisse (1).

La bataille recommença point du jour; mais les Suiss tillerie, et celle des Français dans leurs carrés. L'arrivée vian avec l'avant-garde d decida les Suisses à la retra en bon ordre vers dix heu lan, et le lendemain ils reg lagnes, laissant aux França

(1) Fleurbaey dit dans ses *M* roi avant de boire un peu d'eau qu'on lui apporta était mêlée de ter que François écrivit à sa m « Toute la nuit demeurâmes à poling, l'armet sur la tête, et p près de nos ennemis, il m'a fall qu'ils ne n'as ont point surpris madame, que nous avons été vi sans boire ni manger. Depuis de été vu, une si fière et si cruelle l eons de Bayona, que ce ne fut

États, et s'engageaient à attaquer en commun les Turcs. Pour compléter la pacification, François renouvela l'alliance avec Venise, le 8 octobre 1517, et fit à Londres, le 14 octobre 1518, un traité par lequel Tournay fut rendu à la France.

Ces heureuses négociations, suivant l'éclatante victoire de Marignan, mirent le comble à la puissance et à la gloire de François I<sup>er</sup>. Une ère nouvelle s'ouvrait devant la royauté : la réunion de la plupart des grands fiefs avait porté un rude coup à la féodalité ; les parlements s'humiliaient devant la royauté ; toutes les forces rivales avaient été absorbées ; le roi de France semblait appelé au premier rôle parmi les princes de l'Europe. Mais François I<sup>er</sup>, malgré des qualités brillantes, n'était point à la hauteur de cette position. Il avait vingt-trois ans. « Tout frein, dit Sismondi, tout respect humain lui était ôté : sa mère, qui gouvernait le royaume, qui se mêlait de toutes les affaires, ne contrôlait jamais sa pensée, ou plutôt elle le poussait elle-même à la galanterie, et elle se montrait pleine d'indulgence pour des vices auxquels, de son côté, elle ne demeurait pas étrangère. Son ministre principal, le chancelier Duprat, croyait s'affermir dans sa place en flattant les passions du maître et en l'abandonnant aux voluptés. Les autres étaient pour la plupart des jeunes gens associés à ses débauches. »

Cependant, un rival se montrait déjà : c'était l'héritier de quatre dynasties, le fils de Philippe d'Autriche et de Jeanne la Folle, ce jeune Charles, que François n'avait jusque là rencontré que dans des négociations pacifiques. Déjà maître des Pays-Bas et de l'Espagne, il se présentait encore au suffrage des électeurs de l'Empire, vacant par la mort de son grand-père Maximilien, en 1519. François I<sup>er</sup> se porta aussi comme candidat ; sa puissance et sa gloire récente étaient sans doute d'assez beaux titres, mais ni les gages de la protection qu'il offrait à l'Allemagne ni les mulets chargés d'or qu'il y envoya à l'appui de ses titres chevaleresques ne balancèrent les raisons politiques de son compétiteur, dont les États héréditaires confinaient à la Turquie, et qui se présentait ainsi comme le défenseur naturel de l'Allemagne, que faisait trembler Soliman. Aigri par cet affront et par tant de dépenses perdues, François arma contre ce rival encore sans renommée et qui allait se trouver à la tête d'un empire presque égal en étendue à celui de Charlemagne. Tous deux s'étaient juré de rester en paix, quelle que fût l'issue de l'élection ; mais les prétextes ne manquèrent pas de part et d'autre pour vider par les armes cette querelle d'ambition. Charles avait promis de restituer la Navarre à Henri d'Albret ; il ne se hâtait point de remplir sa promesse ni de faire hommage, comme il était dû, pour les comtes de Flandre et d'Artois. François I<sup>er</sup>, regardant la lutte comme inévitable, chercha à s'assurer l'alliance de l'Angleterre. Il invita Henri VIII à une entrevue, qui eut lieu près de Calais, entre les

châteaux de Guines et d'Ardres. Les deux rois, avec leurs suites de seigneurs et de courtisans, se montrèrent de magnificence, et le lieu où ils se rencontrèrent, au mois de juin 1520, reçut le nom de *Camp du Drap d'Or*. Ils passèrent trois semaines en fêtes et en réjouissances, laissant à leurs ministres le soin des affaires sérieuses. « On ne clurent, dit du Bellay, qu'au milieu de ces fêtes, lices et échafauds où se délibéraient de passer leur temps, à se livrer à des choses de plaisir, laissant à leurs conseillers, lesquels leur faisoient rapport de ce qui arrivait, à se débattre. Par douze ou quinze jours, ces princes l'un contre l'autre, et se trouvant un grand nombre de bons hommes d'armes, que vous pouvez estimer, car il est à croire qu'ils n'amenèrent pas des soldats... Je ne réterai à dire les grandes choses qui se firent là, ni les fêtes, car il ne se peut estimer. » Ils y portèrent leurs montures, et se tenaient près sur leurs épaules. « Ils firent de bons procédés, François I<sup>er</sup> et Henri VIII se traitèrent avec Henri VIII une amitié si sincère qu'il se trompait. Henri VIII se laissa en politique par Wolsey, et Wolsey par Charles-Quint. Celui-ci avait promis à Henri VIII à Douvres, le 26 mai, une secrète entrevue. Henri VIII, de François, alla le 10 juillet à Calais pour visiter Charles. L'effet du Camp du Drap d'Or fut détruit ; le roi d'Angleterre ne voulait se montrer à ses rivaux et qu'il se prouvât. Cette déclaration retarda peu, mais elle ne les empêcha pas. François I<sup>er</sup> soutenait au midi le comte de Bologne contre le roi d'Espagne. au nord, l'hommage du duc de Bouillon. L'empereur de son côté, Léon X un traité pour la paix de l'Italie. La guerre s'alluma en l'automne de la même année. L'empereur repoussa les Impériaux commandés par de Nassau, les atteignit entre Valenciennes, et fut sur le point de leur infliger une sanglante défaite. Mais François I<sup>er</sup> et laissa échapper la victoire. » dit du Bellay, l'empereur de ce jour-là, honneur et chevance... Il étoit en tel désespoir, que la nuit il se coucha avec cent chevaux, laissant tout son armée. Ce jour-là Dieu nous avint ennemis entre les Français et les Anglais. L'armée française prit de Hesdin. Cet avantage fut nullé par la peur du roi de France, et se voyant attaqué par le pape et de l'empereur, évacua l'Artois.



tembre 1521, et se  
 mise. Tout semble  
 Adrien d'Utrecht,  
 Quant, fut élu pape  
 déclara la guerre  
 même année. En l  
 mal. Lautrec, ren  
 et de seize mille  
 avides, arrogants  
 dans le Milanais, e  
 Suisses le forcèrent  
 dans la position pi  
 coque, le 29 avril  
 dispositions, il éch  
 reprirent le chemin  
 trec se retira en Fi  
 la France, mais le  
 furent utilement  
 Anglais et les Imp  
 de leurs forces, se  
 qu'ils levèrent au t  
 la position de la F  
 Venise renonça à  
 une ligue générale l  
 elle comprenait le  
 glleterre, Ferdinand  
 cors Sforza, duc de  
 Venise, de Florence  
 Lucques. Au mom  
 besoin de rassembl  
 cette formidable e  
 lier le connétable  
 voie, qui détestait c  
 l'immense héritage  
 Suzanne de Bourb  
 persecution, Bourb  
 et Charles Quint  
 clôt le décembre  
 plot fut découvert  
 de l'empereur. Ce  
 combine des Angl  
 avancèrent jusqu'à  
 chèrent François I  
 il en avait l'intenti  
 vova à la conquê  
 armée, command  
 passa le Tesin le 1  
 mouvements mal  
 Colonna d'concert.  
 Les d'hiver entra  
 ne aucune partie  
 eux, que Pescara  
 elphée de Colon  
 recurent au contr  
 en sknechts, car  
 temps de 1524, Pe  
 cars, prièrent les  
 trer en France p  
 com. On fut l'arriv  
 30 avril 1524. Ma  
 rentrer en Fra  
 1525 Bourbon et

États, et s'engageaient à attaquer en commun les Turcs. Pour compléter la pacification, François renouvela l'alliance avec Venise, le 8 octobre 1517, et fit à Londres, le 14 octobre 1518, un traité par lequel Tournay fut rendu à la France.

Ces heureuses négociations, suivant l'éclatante victoire de Marignan, mirent le comble à la puissance et à la gloire de François I<sup>er</sup>. Une ère nouvelle s'ouvrait devant la royauté : la réunion de la plupart des grands fiefs avait porté un rude coup à la féodalité ; les parlements s'humiliaient devant la royauté ; toutes les forces rivales avaient été absorbées ; le roi de France semblait appelé au premier rôle parmi les princes de l'Europe. Mais François I<sup>er</sup>, malgré des qualités brillantes, n'était point à la hauteur de cette position. Il avait vingt-trois ans. « Tout frein, dit Sismondi, tout respect humain lui était ôté : sa mère, qui gouvernait le royaume, qui se mêlait de toutes les affaires, ne contrôlait jamais sa pensée, ou plutôt elle le poussait elle-même à la galanterie, et elle se montrait pleine d'indulgence pour des vices auxquels, de son côté, elle ne demeurait pas étrangère. Son ministre principal, le chancelier Duprat, croyait s'affermir dans sa place en flatter les passions du maître et en l'abandonnant aux voluptés. Les autres étaient pour la plupart des jeunes gens associés à ses débauches. »

Cependant, un rival se montrait déjà : c'était l'héritier de quatre dynasties, le fils de Philippe d'Autriche et de Jeanne la Folle, ce jeune Charles, que François n'avait jusque là rencontré que dans des négociations pacifiques. Déjà maître des Pays-Bas et de l'Espagne, il se présentait encore au suffrage des électeurs de l'Empire, vacant par la mort de son grand-père Maximilien, en 1519. François I<sup>er</sup> se porta aussi comme candidat ; sa puissance et sa gloire récente étaient sans doute d'assez beaux titres, mais ni les gages de la protection qu'il offrait à l'Allemagne ni les mulets chargés d'or qu'il y envoya à l'appui de ses titres chevaleresques ne balancèrent les raisons politiques de son compétiteur, dont les États héréditaires confinaient à la Turquie, et qui se présentait ainsi comme le défenseur naturel de l'Allemagne, que faisait trembler Soliman. Aigri par cet affront et par tant de dépenses perdues, François arma contre ce rival encore sans renommée et qui allait se trouver à la tête d'un empire presque égal en étendue à celui de Charlemagne. Tous deux s'étaient juré de rester en paix, quelle que fût l'issue de l'élection ; mais les prétextes ne manquèrent pas de part et d'autre pour vider par les armes cette querelle d'ambition. Charles avait promis de restituer la Navarre à Henri d'Albret ; il ne se hâtait point de remplir sa promesse ni de faire hommage, comme il était dû, pour les comtes de Flandre et d'Artois. François I<sup>er</sup>, regardant la lutte comme inévitable, chercha à s'assurer l'alliance de l'Angleterre. Il invita Henri VIII à une entrevue, qui eut lieu près de Calais, entre les

châteaux de Guines et d'Ardres. Les deux rois, avec leurs suites de seigneurs et de dames, firent de magnificence, et le lieu où ils se rencontrèrent, au mois de juin 1520, reçut le nom de *Camp du Drap d'Or*. Ils passèrent trois semaines en fêtes et en réjouissances, laissant à leurs ministres le soin des affaires sérieuses. « On déclara, dit du Bellay, qu'au dit lieu se firent de grandes lices et échafauds où se ferait un tournoi. On délibéra de passer leur temps en de telles choses de plaisir, laissant négocier leurs affaires à ceux de leur conseil, lesquels de jour en jour leur faisaient rapport de ce qui avait été fait. Par douze ou quinze jours coururent les tournois, où les princes l'un contre l'autre, et se trouva avec eux un grand nombre de bons hommes d'armes, que vous pouvez estimer, car il est à peu près certain qu'ils n'amènèrent pas des pires.... Je ne révélerai à dire les grands triomphes et les fêtes qui se firent là, ni la grande dépense superflue, car il ne se peut estimer ; tellement que plus de cent mille y portèrent leurs moulins, leurs forêts et leurs prés sur leurs épaules. » Par cet échange de bons procédés, François I<sup>er</sup> croyait avoir contracté avec Henri VIII une alliance indissoluble, mais il se trompait. Henri VIII se laissait gouverner en politique par Wolsey, et Wolsey était en secret par Charles-Quint. Celui-ci avait même écrit à Henri VIII à Douvres, le 26 mai, une lettre secrète d'entrevue. Henri VIII, en prenant congé de François, alla le 10 juillet à Gravelines rendre visite à Charles. L'effet du Camp du Drap fut détruit ; le roi d'Angleterre annonça qu'il voulait se maintenir impartial entre les rivaux et qu'il se prononcerait contre l'agresseur. Cette déclaration retarda peut-être les hostilités, mais elle ne les empêcha pas d'éclater. François I<sup>er</sup> soutenait au midi le roi de France contre le roi d'Espagne, au nord il avait promis l'hommage du duc de Bouillon, vassal de l'Empereur. L'empereur de son côté fit, le 8 mai 1521, avec Léon X un traité pour l'expulsion des Français de l'Italie. La guerre s'alluma brusquement l'automne de la même année. L'armée française repoussa les Impériaux commandés par le comte de Nassau, les atteignit entre Cambray et Valenciennes, et fut sur le point de leur faire essuyer une sanglante défaite. Mais François I<sup>er</sup> fut grièvement blessé et laissa échapper la victoire. « On déclara, dit du Bellay, l'empereur de ce jour-là, que l'honneur et chevance... Il étoit en si grand en tel désespoir, que la nuit il se coucha avec cent chevaux, laissant toute son armée. Ce jour-là Dieu nous avoit brouillés ennemis entre les mains, que nous ne voulions accepter, chose qui depuis nous a coûté chèrement. L'armée française dut honorer ses blessés par la prise de Hesdin. Cet avantage fut en partie nullé par la perte du Montreuil. Le duc de Bourgogne, ne recevant les secours promis, et se voyant attaqué par le roi de France et de l'empereur, évacua le pays. »

tembre 1521, et se  
 nise. Tout sembl  
 Adrien d'Utrecht,  
 Quint, fut élu pape  
 déclara la guerre  
 même année. En l  
 mal. Lautrec, ren  
 et de seize mille  
 avides, arrogants  
 dans le Milanais, e  
 Suisses le forcèrent  
 dans la position pi  
 coque, le 29 avril  
 dispositions, il éch  
 reprirent le chemin  
 trec se retira en Fi  
 la France, mais le  
 furent utilement  
 Anglais et les Imp  
 de leurs forces, se  
 qu'ils leverent au  
 la position de la Fi  
 Venise renonça à  
 une ligue générale f  
 elle comprenait le  
 gleterre, Ferdinand  
 quis Sforza, duc de  
 Venise, de Florence  
 Lucques. Au mom  
 besoin de rassem  
 cette formidable c  
 lier le connétab  
 vole, qui detestait  
 l'immense héritage  
 Suzanne de Bourb  
 persecution, Bour  
 et Charles Quint  
 était le denembre  
 plot fut decouvert  
 de l'empereur. Ce  
 comence des Angl  
 vancerent jusqu'à  
 charent François I  
 il en avait l'intenti  
 voya à la conquê  
 armer, command  
 pressa le Teuile  
 mouvements mal  
 Colonna d'concert  
 les d'élaver entre  
 occu l'auze partie  
 aux, que Pescara  
 la place de Colon  
 second au conti  
 Landsknechts, con  
 temps de 1524, Pe  
 çais, qui firent l'en  
 trer en France p  
 comme un but l'arrê  
 30 avril 1524. Mal  
 rentrent en l'ar  
 1<sup>er</sup> Bourbon et

pouvez faire un acquiesce, au lieu d'un prisonnier inutile, de rendre un roi à jamais votre esclave. » A sa mère il écrit : « Pour vous avertir comment se porte le ressort de mon infortune, de toutes choses n'est demeuré que l'honneur et la vie, qui est sauve; et parce que en notre adversité cette nouvelle vous fera quelque peu de reconfort... (1). »

Charles-Quint annonça qu'il tirerait parti de la bataille de Pavie avec modération; mais sous des formes assez douces il posa des conditions très-dures. Il demandait le duché de Bourgogne et la réintégration du connétable et de ses complices dans leurs biens, titres et honneurs. François ne rejeta pas cette dernière condition; quant à la première, il répondit que c'était impossible. Des témoignages de sympathie lui vinrent de toutes parts, même du sultan Soliman, qui lui offrit des troupes; il comptait de plus sur le temps pour ramener son adversaire à des conditions moins rigoureuses. Charles-Quint était devenu trop puissant pour ne pas exciter la jalousie de ceux qui jusque là l'avaient assisté contre François I<sup>er</sup>. Rome, Venise, Florence, Gênes, le roi d'Angleterre se détachèrent successivement de son alliance, et réclamèrent la délivrance du roi, qui avait été transporté en Espagne, au mois de juin 1525. Les négociations pour la mise en liberté de François I<sup>er</sup> n'en marchaient pas moins lentement. L'empereur persistait à demander, outre quelques concessions secondaires, la renonciation de la France à la suzeraineté de la Flandre et de l'Artois, la cession entière du duché de Bourgogne, de la vicomté d'Auxonne, du Charolais, du Milanais, de Gênes et du comté d'Asti, le rétablissement du connétable, etc., etc. Le roi, consterné de ces demandes, appela auprès de lui sa sœur Marguerite, duchesse d'Alençon, en qui il avait la plus grande confiance, dans l'espoir qu'elle interviendrait utilement auprès de l'empereur. Des conférences s'ouvrirent à Tolède, le 20 juillet, entre les agents des deux couronnes, et le roi, qui jusque là avait séjourné à Venysollo, de Valence fut transféré à Madrid. Très-fatigué de sa captivité, n'espérant plus rien de la générosité de l'empereur, il tomba malade à la fin d'août, et il était mourant lorsque Marguerite arriva, le 18 septembre. La présence de la duchesse d'Alençon imprima plus d'activité aux négociations; Charles-Quint, qui avait visité François I<sup>er</sup> le 19 septembre, se montra plein de prévenance pour Marguerite;

mais il maintint toutes ses prétentions. La duchesse d'Alençon repartit pour la fin de novembre, sans avoir obtenu rien. François I<sup>er</sup> eut alors l'idée d'aller voir le dauphin, et il confia au duc de Nemours à ce sujet des lettres, dans lesquelles il se réservait toutefois le nom et la place de roi si jamais il revenait en son royaume. Charles-Quint, instruit de cette démarche, ne la prit pas au sérieux, et exigea toujours les mêmes conditions. Alors le roi de France, ne voyant aucun moyen d'échapper à cette nécessité, enjoignit à ses ambassadeurs d'accepter le traité proposé par Charles-Quint et de le signer en son nom; et le 13 janvier 1526, la veille du jour où cette solennelle formalité devait s'accomplir, il réunit tous les cardinaux français, leur fit prêter le serment de ne révéler à personne, si ce n'est à la régente et à la duchesse Marguerite, ce qu'il allait leur dire; et il exposa les justes motifs qu'il avait de protester contre le traité qu'on le forçait de signer. Cette protestation fut authentiquée par Bayard, seigneur et secrétaire royal. Après la signature du traité de Madrid, suivie des fiançailles de François I<sup>er</sup> et de Léonore, reine douairière de Portugal, avec Charles-Quint, le roi de France put se diriger vers les frontières de son royaume; le 17 mars 1526 il fut rendu à la liberté, et passa la Bidassoa. Ses deux fils allèrent prendre sa place comme otages du traité de Madrid. Le premier acte de François I<sup>er</sup> fut de refuser de ratifier ce traité, et de déclarer qu'il voulait en référer aux États de Bourgogne. Tiré pour un moment d'embarras par ce prétexte, il songea beaucoup moins aux affaires qu'aux plaisirs. Parmi les dames d'honneur de sa mère, il remarqua Anne de Pisseville, jeune personne de dix-huit ans et d'une beauté éblouissante. Il lui sacrifia son ancienne favorite, madame de Châteaubriand, et la maria à Jean de Brosse, qu'il fit duc d'Étampes. Tavanous a peint avec une énergique concision cet abandon de François I<sup>er</sup> aux voluptés : « L'âge, dit-il, affaiblit le sang, les adversités l'esprit, les honneurs le courage, et le monarque désespéré n'aspire qu'aux voluptés. Tel était le roi François, hâlé par les dames au corps et en l'esprit. La petite bande de madame d'Étampes gouverna. Alexandre voit les femmes quand il n'a point d'affaires, François voit les affaires quand il n'a plus de femmes. »

Cependant, il fallut bien se rendre à Madrid. Lannoy vint en réclamer la ratification. François I<sup>er</sup> fit paraître le lendemain une assemblée composée des princes, des cardinaux et des évêques qui se trouvaient à Madrid. Cette assemblée déclara que le roi ne pouvait signer aucune partie de ce traité. Lannoy rapporta cette réponse et se contenta de dire : « Il lui a été impossible de le faire. » François I<sup>er</sup> n'y

(1) François I<sup>er</sup> a raconté cette défaite dans une longue suite de vers. En voici quelques-uns relatifs à sa prise.

De toutes parts, lors dépouillé je fus,  
Mays deffendre n'y servoit ne refus.  
Et la manche de moi, tant estimée,  
Par lourde main fut toute despecée.  
Las! quel regret en mon cuer fut bouter  
Quand sans deffence ainsi me fut osté  
L'heureux présent par lequel le promys  
Point ne souyr devant mes ennemis.  
Mais quoy! j'étais sous mon cheval, par terre.

et le 23 mai 1526 il signa d'alliance avec le pape Clément et François Sforza, d'Orléans, de cette ligue, qui s'appela : mettre en liberté les enfants de délivrer l'Italie de la domination. Mais François ne sut pas tirer. Il poussa ses alliés d'Italie promesses dont aucune ne donna ce malheureux pays. Allemands et des Espagnols prise de Rome par les bandes le 5 mai 1527, et la captivité peine de cette apathie. Il dit l'armée commandée par Lautour brillants succès, fut entée l'avait encore laissée manquer renforts. Par une faute semblerait, le Génois Andrea Doria qui passa à l'empereur avec

Pendant qu'il laissait périr le règne dans le royaume de Naples, une fantaisie, renouvelée de l'histoire, proposa un cartel à Charles, et François 1<sup>er</sup> mit à en régler les conditions. L'échange de défis et de défis l'année 1528. « On ne peut un reproche à Charles-Quint d'avoir laissé tomber une bataille n'auraient jamais dû se pointer, mais on peut s'étonner et ces dementis tous deux de vigueur dans leurs opérations. C'est que leur colère, quoiqu'elle n'avait plus les mêmes raisons. Ces guerres continuelles épuisèrent les deux Etats. Chacun 1<sup>er</sup>, épuisés d'hommes, furent réduits à faire la paix au bénéfice de l'empereur. Marguerite d'Autriche la négocia au mois de juillet 1529 : on dit que François, en acquiesçant, sembla renoncer définitivement sur l'Italie, en livrant sans Venise, Florence, au reste de l'Europe. Tels étaient son imprévoyance de souci de l'avenir. Il garantissait deux millions d'écus de ses enfants. Fort méconnaissant auxquelles il n'aurait jamais testé à Paris, le 29 novembre le traité de Cambray, comme contre les lois et usances, sous d'une rançon en argent, de Milan, du comte d'Aspre et de Gènes. Ce déplorable traité, l'usage de donner à la France la paix, qui lui permit de rester. François 1<sup>er</sup> n'était plus le roi de Navarre, il était encore l'a-



l'une ou l'autre de ces alliances, il accélérât ou ralentissait la persécution. On ne peut nier cependant qu'il n'obéît à des sentiments intimes. Il croyait sans doute par cet excès de zèle racheter les fautes de sa vie. Après des alternatives de sévérité et de ménagements, où l'on reconnaît les influences diverses de Louise de Savoie et de Marguerite de Navarre, François I<sup>er</sup> s'était décidé à poursuivre avec la dernière rigueur les adhérents du protestantisme. Berquin fut brûlé vif le 22 avril 1529, et les exécutions se multiplièrent dans plusieurs villes de France. La mort de Louise de Savoie, le 29 septembre 1531, n'apporta qu'un adoucissement passager dans la persécution; elle recommença avec une violence inouïe en 1535. Le 21 janvier de cette année eut lieu une procession solennelle, à laquelle assistèrent le roi, la cour, le clergé, le parlement, le corps diplomatique. La procession parcourut lentement tous les quartiers de la ville; et dans les six principales places un reposoir pour le saint-sacrement, une torche et un bûcher avaient été préparés à l'avance. Sur l'échafaud était une solive placée en balançoire, qui en s'abaissant plongeait le condamné dans la flamme du bûcher, mais qui se relevait aussitôt pour prolonger son supplice, jusqu'à ce que la flamme, consumant les cordes qui le liaient, il tombât au milieu du feu. On attendait pour faire jouer cette machine que le roi fût arrivé avec la procession. A chaque station, il remettait sa torche au cardinal de Lorraine, joignait les mains, et priait avec ferveur, jusqu'à ce que le supplicié eût péri. Après ce sinistre *acte de foi*, François I<sup>er</sup> ne se fit aucun scrupule de resserrer son alliance avec les Turcs, et pour calmer l'irritation des luthériens allemands, il rendit, le 16 juillet 1535, un édit de tolérance par lequel il ordonnait de cesser les poursuites contre les protestants et de mettre en liberté les détenus pour cause de religion. C'est aux événements politiques qu'il faut demander l'explication de ce brusque changement de conduite. La paix dont la France jouissait depuis six ans touchait à son terme. François I<sup>er</sup> n'avait jamais renoncé à ses prétentions sur l'Italie, et il espérait s'en rendre maître, non par la force, mais par des négociations et des alliances. Sûr des Turcs, qui, engagés dans une lutte perpétuelle contre l'Empire, ne demandaient pas mieux que d'avoir une puissance chrétienne avec eux; comptant sur les luthériens, dont la rupture avec l'empereur était imminente, ami de Henri VIII, avec qui il eut une nouvelle entrevue (20 octobre 1532), il s'efforça de gagner le pape Clément VII, et lui demanda, au mois de février 1533, la main de sa nièce, Catherine de Medicis, pour le second des fils de France. Cette offre charma le vieux pontife, toujours mal disposé pour l'empereur. Il laissa entrevoir que la dot de Catherine se composerait du duché d'Urbin, de Pise, Livourne, Parme, Plaisance, avec des droits sur Modène, Reggio et Rubbiera et enfin

le Milanais. Pour le roi de France, seille, au mois d'octobre 1533. Catherine de Médicis et du second fils du roi, Henri, d'Orléans, eut lieu le 28 octobre; la cérémonie consista en cent mille écus, si le pape ne s'engageait à payer, Philippe Strozzi, dit à ceux de la médiocrité de la dot, qui avait encore trois joyaux de Milan, et Naples.

François I<sup>er</sup> avait alors un motif ou un prétexte de guerre contre le duc de Milan, Sforza, qui avait fait juger et mettre à mort, le 7 juin 1533, un agent du roi de France, Maraviglia, accusé de meurtre; s'il ne s'en servit pas immédiatement pour envahir de nouveau l'Italie, c'est que la formation de son armée réclamait encore du temps. L'année 1534 y fut consacrée. Des ordonnances, l'une du 12 février, l'autre du 7 juillet, réglèrent l'organisation de la gendarmerie et de l'infanterie. Ce dernier corps forma six légions de six mille hommes chacune. « Ce fut, à Montluc, une très-belle invention que celle des légionnaires, si elle eût été bien suivie. Pour quelque temps nos ordonnances et nos lois furent gardées, mais après, tout s'abâtardit. » La mort de Clément VII, le 25 septembre 1534, et surtout l'expédition de Charles-Quint contre les pirates de Tunis suspendirent les préparatifs de François I<sup>er</sup>. Attaquer l'empereur lorsqu'il allait venger la chrétienté désolée par les brigandages des Barbaresques et délivrer des milliers de captifs, eût excité l'horreur de toute l'Europe. En attendant au contraire son retour pour lui déclarer la guerre, François pouvait le trouver battu par le climat et les tempêtes, avec un trésor épuisé, une armée ruinée et sa réputation compromise. Cet espoir fut déçu, et, au moins de septembre 1535, Charles-Quint revint triomphant de son expédition de Tunis, ramenant vingt mille captifs dont il avait brisé les fers. François I<sup>er</sup> n'avait plus aucun motif d'attendre; seulement, au lieu d'attaquer le Milanais, dont le souverain venait de mourir, il tourna ses armes contre la Savoie, sur laquelle il élevait des prétentions chimériques. Charles-Quint ne désirait pas la guerre, et il se hâta d'ouvrir des négociations avec François I<sup>er</sup> et même de donner l'inverse de ce qu'il avait fait à un de ses fils. Les négociations furent interrompues lorsque une armée française, commandée par Brion-Chabot, entra dans les États de Savoie et s'empara de Turin, le 6 novembre 1536. A cette nouvelle, Charles-Quint accourut à Milan, et là, devant le pape et le sacré collège, prononça un discours qui rejetait sur François I<sup>er</sup> toute la responsabilité de la nouvelle guerre. Il proposa trois partis, qu'il laissa à son rival : il offrait la paix avec le duc de Milan en faveur du second fils de France, ou un duel à outrance entre les deux u

pour épargner  
la guerre. Il  
solennelle  
tenir sur la  
son armée  
tune livra  
naux Chat  
morency, q  
recours, av  
affreux ay  
d'employer  
ter tout le  
Durance et  
tenait plus  
telles que  
Toulon, et  
On espérait  
en effet. L'  
partie d'Alb  
et à la cha  
maladie, e  
après deux  
nouveaux si  
le premier,  
mençant sa  
avait envah  
lever le siège  
Pays-Bas.  
L'avantage  
par la mort  
surcombe à  
eut qu'il a  
Charles-Qu  
pence, Mon  
savoua con  
decide à po  
sera son a  
que le suite

lui en facilitant la conquête. Cet odieux traité, qui aurait livré l'Europe aux Othomans, n'exécuta pas. Le roi de France eut des scrupules, et recula devant la reprobation universelle. L'avant-garde turque, qui débarqua dans la terre d'Otrante au mois de juillet 1537, ne fut pas soutenue par les Français, et Soliman, remettant à une autre époque la conquête de l'Italie, dirigea ses troupes sur la Hongrie. Le grand danger qui menaçait la chrétienté rendait la paix entre les deux rivaux plus désirable que jamais. Le pape Paul III s'en fit le négociateur infatigable; il obtint que tous deux se rendraient à Nice pour en conférer; il leur servit d'intermédiaire, et les amena à signer une trêve de dix ans, le 18 juin 1538. Le roi de France abandonna selon son usage ses alliés, le sultan et les princes protestants, Charles-Quint, ne fut pas plus scrupuleux : il livra à la France les États du duc de Savoie. Cette trêve fut suivie d'une conférence à Augues-Mortes, où les deux monarches se mirent d'accord pour rompre avec l'empereur et attaquer les protestants et les Turcs. Mais François I<sup>er</sup> mit peu d'activité dans cette nouvelle alliance, tout en prodiguant à l'em-

Quelques mois plus tard le plus grand partisan de l'alliance avec l'Empire, le connétable Anne de Montmorency, de nouveau de renouveau, fut nommé à la tête de la flotte de Frégate. Le Milanais par l'ordre du duc, lation du table. Le certer à la proche alliances, ciut, le 29 alliance of roi de Du mées, l'un nord sous Le duc d'bourg, et entier, à

sut pas tirer parti de ses succès, et licencia même son armée au mois de septembre. L'armée du midi envahit le Roussillon, et échoua devant Perpignan. Dans le Piémont on n'obtint que de faibles succès. Cette campagne si infructueuse avait beaucoup coûté. Pour subvenir aux dépenses toujours croissantes, le roi étendit l'impôt de la gabelle aux provinces qui en étaient exemptes. Cette mesure provoqua à La Rochelle un mouvement séditieux, qui fut facilement réprimé (décembre 1542). François I<sup>er</sup> s'honora lui-même en faisant grâce complète aux rebelles, en leur laissant tous leurs privilèges; mais il n'en maintint pas moins la nouvelle organisation de la gabelle.

La campagne de 1543 commença par une victoire du duc de Clèves, allié de la France. Ce fut le seul succès que les Français remportèrent de ce côté. Charles-Quint, accourant d'Espagne et rassemblant en Italie et en Allemagne une armée formidable, assiégea Dueren, s'en empara le 20 août, et força le duc de Clèves de se soumettre. Ce grave échec ne fut pas compensé par l'arrivée des Turcs auxiliaires, qui, sous les ordres de Barberousse, bombardèrent la ville de Nice le 22 août et ravagèrent les côtes d'Italie. Pour tenter une nouvelle campagne, il fallait de l'argent; François s'en procura par la création de charges de judicature. Les finances de l'empereur n'étaient pas moins épuisées que celles du roi; mais il était sûr d'obtenir de ses sujets des efforts désespérés, à cause de l'indignation causée par l'alliance du roi de France et des Turcs et du danger où cette alliance mettait l'Allemagne. La diète s'assembla à Spire, le 20 février 1544. Charles-Quint y produisit des lettres dans lesquelles François I<sup>er</sup> lui promettait, en 1540, son assistance contre les protestants; les ambassadeurs du duc de Savoie se présentèrent devant la diète pour accuser la barbarie avec laquelle François avait fait piller et brûler par des pirates musulmans la seule ville qui restât au duc; des envoyés du roi de Danemark vinrent à leur tour déclarer qu'il renonçait à l'alliance d'un prince qui s'était uni aux Turcs. La diète accorda une armée nombreuse à l'empereur, et défendit aux Allemands, sous des peines sévères, de prendre du service en France. Ces efforts combinés avec ceux qu'Henri VIII faisait de son côté semblaient devoir entraîner la perte de la France: Charles-Quint le pensait ainsi, mais ses prévisions furent déçues. Son armée d'Italie fut complètement vaincue à la bataille de Cerisoles, le 14 avril 1544. Cette défaite ne détourna ni Charles-Quint ni Henri VIII de leur projet de marcher sur Paris. L'armée anglaise assiégea les places de la Picardie, et Charles-Quint mit le 8 juillet le siège devant Saint-Dizier, qui n'ouvrit ses portes aux Impériaux que le 17 août. Cette valeureuse résistance sauva la France; elle donna à François le temps de rassembler ses forces, elle fatigua et découragea l'armée impé-

riale, et surtout elle  
sion entre Charles et  
qui dans un traité précé-  
France, jugeaient mainte-  
difficile et n'étaient pas élo-  
rément. Cependant, l'armée  
à marcher sur Paris; elle s'a-  
sons, et François I<sup>er</sup> n'eut d'autre  
réter qu'en signant le traité de Crépy. Le 18 sep-  
tembre 1544. Ce traité, conclu au  
France semblait à deux doigts de  
tait que la confirmation de la trêve  
Le roi de France renonçait à  
sur les royaumes d'Ar-  
de  
comtés de Flandre  
pereur renonçait au  
dépendances et aux vassaux de  
mettait de plus de donner sa  
léans avec l'héritage de la main-  
dans les Pays-Bas et la F-  
condition, François abandon-  
Milan et Asti. Ce  
Sismondi, que la France  
mencement du siècle,  
vive opposition auprès d-  
le dauphin protesta le 12 décembre  
pulations contraires, disait-il, à  
du royaume». La guerre avec l'A-  
encore deux ans, sans incidents  
et se termina par un traité conclu

Le traité de Crépy fut, o-  
suivi d'un redoublement de  
les hérétiques. Le 18 novembre  
ment de Provence avait rendu un ar-  
tait « que les villages de  
Aignes et autres lieux qui  
receptacle des hérétiques,  
maisons rasées jusqu'aux fons-  
Comme François I<sup>er</sup> avait alo-  
testants d'Allemagne, il expédia, le  
des lettres de grâce aux habitants d-  
à tous ceux qui étaient persécutés  
pour cause de religion. En 1544, a-  
avec ses ennemis extérieurs, il  
de ses sujets. Le 1<sup>er</sup> janvier 1545  
parlement de Provence de  
l'arrêt contre les Vaudois, lu-  
faire en sorte que le pays  
rement dépeuplé et nettoye  
Cet ordre fut impitoyable-  
d'Oppède, président du p-  
Garde, capitaine des gal-  
furent détruits, plus de  
égorgées, les plus robustes  
et le reste de la population cond-  
de faim dans les bois, car il  
peine de mort, de donner

Ces rigueurs atroces  
velle politique adoptée  
rattachait chaque jour  
avec l'empereur; mai-  
le 9 septembre 1545,

phie toute puissante, et  
côté de la guerre. Cependant  
pas entraîner. Il avait peu  
activité. La mort de son  
geait dans une mélancolie  
état de sa santé. L'abus  
causé des apostumes, et  
l'exposait à des douleurs  
s'augmenta encore au  
lorsqu'il apprit la mort de  
fièvre le prit, et il succomba  
Rambouillet, le dernier jour  
à l'âge de cinquante-trois  
que les ans lui causèrent  
Il eut quelques bonnes et  
mauvaises; il élevait les  
servait sans considération  
la guerre et la paix pour  
femmes faisaient tout, mais  
pitaines, d'où vint la variété  
sa vie, mêlée de genres  
de grandes entreprises, et  
tiraient au milieu d'icelles  
et les bâtiments. Trois ac-  
nèrent le nom de grand,  
la restauration des lettres  
fit seul à toute l'Europe.

François I<sup>er</sup> eut de nobles  
commencement du mois  
tions; mais il se montra  
influences de cour qui le  
luptes, vers le despotisme  
vers la duplicité.

François I<sup>er</sup>, pour sa gloire  
l'Etat, eût dû s'en tenir à  
de brave chevalier. Aigri  
envoyant l'astuce de Charles  
aussi qu'à ruser pour réu-  
emprunter de son rival son application infatigable,  
sa dextérité, ses grands desseins. Il tenait aux  
yeux du monde sa considération de chevalier, et  
ses combinaisons politiques ne l'en dédorman-  
gèrent point. Il joua plusieurs fois le sort de la  
France, qu'il eût perdue peut-être si la chute  
d'un tel pays pouvait dépendre des fautes d'un  
prince. Cependant, placé en face d'un ambitieux  
de genre comme Charles-Quint, François I<sup>er</sup> eut  
l'honneur de le contrebalancer. Heureusement  
que la France eut alors à opposer à l'Europe  
un roi brillant, hardi, passionné pour toutes les  
glories, pour la guerre comme pour les lettres  
et les beaux-arts, et décidé à ne pas subir la  
suprématie espagnole, dont Philippe II devait  
encore exagérer l'orgueil. Un roi plus circon-  
spect que François I<sup>er</sup>, d'une imagination moins  
héroïque, eût moins convenu à cette époque, qui  
avait besoin de mouvement, de bruit et de gloire.

Nous avons déjà parlé de la protection que  
François I<sup>er</sup> accorda aux lettres et des heu-  
reux résultats qu'elle produisit. Nous rappor-  
terons ici seulement les principaux faits qui  
signalèrent cette protection. François fut encou-

M. Champollion-Figeac a publié dans la Col-  
lection des Documents  
de France un grand no-  
la Captivité de François  
Cette publication éclair-  
qu'alors restés obscurs,  
ne modifie pas le jugement  
la conduite de François  
et après sa mise en liberté  
diplomatiques et de let-  
geac a inséré des poésies  
et de sa sœur Marguerite  
période de l'histoire de  
rédigées à la hâte, ont  
ments historiques, ma-  
raire elles sont fort ma-  
çois I<sup>er</sup> surtout paraissent  
Les rares pièces gracieuses  
ce fatras appartiennent  
à Marot, à Mellin de Saint-  
autre poète de la cour.  
dans ses derniers Poésies  
M. Clesinger a donné la  
çois I<sup>er</sup>.

Louise de Savoie, *Journal*. — Guicciardini, *Hist. d'Italie*. — Fleuranges, *Mémoires*. — Martin du Bellay, *Mém.* — De Montluc, *Mémoires*. — Tavaunes, *Mémoires*. — Brantôme, *Mémoires*. — Ferron, *De Gestis Gallorum Libri IX*. — Varillas, *Histoire de François Ier*. — Mézeray, *Histoire de France*. — Gaillard, *Hist. de François Ier*. — Rœderer, *Louis XII et François Ier*; 1825, 2 vol. in-8°. — Sismondi, *Hist. des Français*, t. XVI, XVII. — Capéfigue, *François Ier et la Renaissance*. — Henri Martin, *Histoire de France*. — Michelet, *Renaissance*.

FRANÇOIS II, roi de France, né à Fontainebleau, le samedi 19 janvier 1543, mort à Orléans, le jeudi 5 décembre 1560. Catherine de Médicis, mariée depuis dix ans à Henri II, n'avait point d'enfants, et le roi songeait à un divorce, lorsque, grâce aux conseils du célèbre Fernel, « elle commença, dit Brantôme, à produire le petit roy François deuxième ». Dès le berceau ce prince fut frappé du mal qui devait l'emporter, mal dont la science des médecins d'alors ne put parvenir à arrêter les progrès. Voici un fragment d'une lettre peu connue (1), écrite à d'Humières par Henri II, qui signale une des phases de cette douloureuse existence : « *Montreuil, 16 septembre 1549*. Mon cousin, j'ai reçu deux lettres de vous, les dernières du 11 de ce mois, par lesquelles j'ay veu comme mon filz le dauphin se trouvoit mal d'un flux de ventre, procédé, ainsy que dient les medecins, des humeurs cuittes et accumulées dedans son corps, pour ne se moucher point la pluspart du temps. A quoy, pour l'advenir, il faut bien que vous pourvoyiez, l'admonestant par douceur de se moucher, et luy mettant en avant ceste maladie qui par faute de ce luy est advenue; et là où pour cela il n'en feroit rien, vous l'y contraindrez, car il seroit bien difficile que autrement il feust jamais sain. »

L'éducation du jeune prince, confiée aux soins d'Amyot, fut dirigée vers l'étude des belles-lettres et des arts, et l'on se félicitait tous les jours de son aptitude et de son intelligence, lorsque la mort prématurée de son père l'appela au trône. Déjà depuis quelque temps il portait le titre de roi-dauphin : Henri II le lui avait donné le 24 avril 1558, en le mariant à la jeune reine d'Ecosse Marie-Stuart, nièce des Guise. François II succéda à Henri II, le 10 juillet 1559, à l'âge de seize ans; il fut sacré, à Reims, le 18 septembre, par l'archevêque Charles, cardinal de Lorraine. Grand nombre d'historiens sont tombés dans une grave erreur à cette occasion : ils prétendent, d'après Brulart, que la cérémonie se passa pour ainsi dire à huis clos et ne fut point accompagnée de fêtes, par cette raison que le roi était en deuil. La vérité est que le sacre du jeune monarque ne le ceda pas en magnificence à ceux de ses aïeux, et que de mesquines querelles de prestance furent les seuls incidents que l'on eut à regretter (2). Depuis

longtemps, à la mort du père, les Guise maîtres de l'esprit du fils; ils l'avaient maniéré à le façonner à leur mode : c'est donc point François II, mais le fils de la Lorraine que les hérauts en poussant le cri célèbre : « *Vive le roi !* » La reine mère avait été et dès lors fut obligée elle-même d'obéir qu'elle regardait avec raison comme les bornes de son pouvoir : elle vint cependant lui prêter une partie : ce fut là le secret de sa politique. On lui a fait un crime de son manque de franchise, pour n'avoir pas voulu qu'elle eût d'embûches à se faire vaincre. Ces deux lignes, qui ont écrit le doute un jour de luttres et de combats aussi vraies qu'éloquentes : « *Je m'a laissé en mon royaume tout ce qui n'ayent-beun seul à qui je me puisse duire* » qui n'aye quelque passion partyconlière. L'événement de François II offre plus que d'autres ces terribles enseignements qu'on tire des révolutions de cour. Écarter les princes du Bourbon, chasser honteusement les favoris du roi défunt et jusqu'aux officiers de sa cour, sacrifier à ses ressentiments le maréchal de Saint-Amand, la table de Montmorency, la duchesse de Nemours, tels furent les premiers actes de son règne. Le vieux chancelier Olivier, que l'on appela, était désormais incapable d'interposer son autorité : son nom servit toutefois à donner un change à la multitude. Le roi, contraint par ses oncles à leur céder le pouvoir, le fit d'un acte célèbre, qui fut l'objet des plus vives attaques, auxquelles du Tillet livre *De la Majorité des Rois*. Ce n'était plus d'espoir pour les huguenots, qui avaient instant espéré que le roi de Navarre de l'empire sur l'esprit du jeune monarque lui inspirerait la tolérance. Ce prince, arrivé à Paris, fut reçu d'une façon outrageante on le fit assister au martyre de plusieurs co-religionnaires, et chaque matin on lui apportait les nouvelles de leur persécution dans la France. Sur ces entrefaites, Antoine Mornay, conseiller au parlement de Paris, fut tué d'un coup de pistolet, pendant qu'il retournait du palais chez lui : les plus grandes recherches pour trouver l'assassin furent vaines. Les tortures infligées à l'Ecos-sais Stuart ne purent d'autre résultat que ce refrain, qui fut longtemps par le peuple aux oreilles du duc de Lorraine :

Garde toi, cardinal,  
Que tu ne sois traité  
À la Mirande  
D'une Stuarte!

(1) Cette lettre a paru pour la première fois en 1856, dans le numéro de mars du *Cabinet historique*, publié par M. Louis Paris.

(2) D'autres affirment, montrant la médaille comme-

morative du sacre, qu'il n'eut pas lieu le 18 septembre; ils oublient qu'elle avait été faite solennellement à la cérémonie, qu'une cause si importante ne pouvait retarder.



a) La persécution redou  
 b) Bourg en fut le signa  
 c) lorrains dicta cette  
 d) gouverneurs généra  
 e) tendre quelle est en  
 f) desirer rien plus qu  
 g) et en couper si bie  
 h) il n'en soyt nouve  
 i) songea à renverser  
 j) aucune chose contr  
 k) du sang, ny estat  
 l) vaste conspiration,  
 m) la noblesse français  
 n) du prince de Condé  
 o) 1560 on s'empara  
 p) la cour, à l'occasion  
 q) de la jeune reine  
 r) Guise et de son frè  
 s) devaient accompa  
 t) Condé avait confié  
 u) Mais le secret, si  
 v) constances, ne fut g  
 w) noncé à Paris par  
 x) haise, ou le siège  
 y) porte, par le capit  
 z) un guet-apens dress  
 aa) roi, qui laissèrent le  
 ab) hommes furent tu  
 ac) Renaudie, assassiné  
 ad) dans la forêt de Chu  
 ae) haise, ou son cada  
 af) balança longtemps  
 ag) avec cette inscripti  
 ah) *rebelles*. Des lon  
 ai) *convois de religion*  
 aj) plot d'Arhaise perit  
 ak) pour ou Villedomg  
 al) et ses mains, s'é  
 am) vout le sang de le  
 an) ver 211. Quelque  
 ao) paroles, comme da  
 ap) grand-maitre des b  
 aq) tion Olivier et le  
 ar) dans l'année, quan  
 as) tous ces crimes,  
 at) reuse. Dans le mo  
 au) troubles sérieux, q  
 av) Mangiron et le par  
 aw) vurent. Dans le m  
 ax) verre se fit tous l  
 ay) sans. L'histoire de  
 az) sence le parti des G  
 ba) tant plus hostiles  
 bb) dans leurs plus de  
 bc) sous le règne éphé  
 bd) et se passer le  
 be) l'abbé de Romorant  
 bf) Hénry, et la convoc  
 bg) seaux ayent été c  
 bh) et l'on voulut le c  
 bi) sement dans le roy  
 bj) qu'il ne repoi

après, le 4 et le 5 décembre 1561, on lui fit de magnifiques obsèques, auxquelles assista le parlement; mais les prières que l'on prononça sur sa tombe ne calmèrent pas l'irritation que son règne avait fait naître.

Telle fut la fin de ce monarque, d'un roi de France filleul d'un pape. Ses ennemis l'appelèrent le roi *sans vertus*, parce que ses partisans l'avaient surnommé le roi *sans vices*. De toutes ses ordonnances nous n'en connaissons qu'une qui lui fasse honneur et qui ait produit des fruits; ce fut celle qui régla les gages des courriers et chevaucheurs royaux, origine de nos postes. La loi pour la fermeture des tavernes, promulguée après la mort de Minard, ne fut pas exécutée: elle n'aurait pu qu'être utile au peuple. Celle qui enjoignit de présenter au choix du roi trois sujets lors de la vacance des places de magistrats tomba aussi dans l'oubli. Ajoutons que les Guise compromirent la tranquillité du royaume d'Écosse, qu'ils avaient voulu gouverner, et avilirent l'ordre de Saint-Michel par le grand nombre de chevaliers qu'ils créèrent, d'où vint le proverbe que l'ordre de France était un collier à toutes bêtes. On ne fabriqua aucune monnaie en France au nom du fils aîné de Henri II; mais l'image de François II se trouve sur les *testons* que son épouse Marie Stuart fit frapper en Écosse. Terminons par la mention d'un tout pacifique événement de ce règne, si court et pourtant si rempli: c'est en 1560 que Jean Nicot, ambassadeur de François II en Portugal, dota son pays de cette plante, source d'immenses revenus pour le trésor public, plante si célèbre sous le nom de tabac (*nicotiana tabaccum*).

Louis LACOUR.

Varillas, *Histoire de François II*. — Jean de Serres, *Histoire des choses mémorables advenues en France*; 1599, in-12, pages 66-125. — *Mémoires de Condé*, éd. de La Haye, 1743, t. I. — Gaspard de Tavanues, *Mémoires*, coll. Petitot, t. XXIII. — Vieilleville, *Mémoires*, coll. Petitot, t. XXVII. — Daniel, *Hist. de France*, éd. in-4° de 1729, t. VIII, p. 366. — Henault, *François II roi de France*; 1748, in-8°. — Louis Paris, *Négociations, lettres et pièces relatives au règne de François II* (Collection des Documents inédits publiés par le minist. de l'instr. publ.). — *Registres manuscrits de l'hôtel de ville de Paris* (Archives de l'empire). — *Lettres et mémoires du règne de François II*; manuscrit de la Bibl. imp. 8674, 9743, 9484, etc.

FRANÇOIS DE FRANCE, duc d'ALENÇON ou d'ANJOU. Voy. ALENÇON.

FRANÇOIS DE BOURBON. Voy. ENGHEN, BOURBON, MONTPENSIER et SAINT-POL.

#### IV. FRANÇOIS de Lorraine.

\* FRANÇOIS I<sup>er</sup>, duc de Lorraine, marquis de Pont-à-Mousson, né le 15 février 1517, mort à Remiremont, le 12 juin 1545. Élevé à la cour du roi de France François I<sup>er</sup>, son parrain, il succéda en 1544 au duc Antoine, dit *le Bon*, son père. La même année, tandis que Charles-Quint assiégeait Saint-Dizier, il alla trouver ce monarque et François I<sup>er</sup>, pour les engager à faire la paix. Il avançait dans sa négociation, lorsqu'il fut surpris

d'une attaque d'apoplexie, qui l'empêcha de transporter à Bar-le-Duc. Il mourut à Remiremont. Il fut inhumé aux Carmes de Nancy le 18 août 1545. Marié à Renée de France (veuve de Francesco-Sforza), qu'il avait épousée en 1541, il eut de ce mariage Renée, qui lui succéda, Renée, duchesse de Bavière, et Dorotee de Brunswick.

Dom Calmet, *Histoire de la Lorraine*.

#### FRANÇOIS II, duc de Lorraine.

demont, né à Nancy, le 17 octobre 1632. Il était fils de Charles III, duc de Lorraine, et de France. En 1606, les papes Paul V, ne pouvant leur liberté, confia leur concitoyens, sime. François accepta l'occasion de déployer sa valeur, fit un accommodement en 1607. Il se fit reconnaître comme duc (let 1624) après la mort de son frère, au détriment de Nicole et de son fils. Au bout de quelques années, son fils mourut, le 26 mai 1644, le peu de temps qu'il eut à traverser ses domaines qu'il avait héritées de son frère Henri. On trouve des manuscrits de la légende: *Benus*. François II laissa de Charles-Édouard, épousée, le 12 mars 1644, François, qui lui succéda. François épousa successivement le duc Carlo de Guasco, Cristoforo Grimaldi; et Marguerite Gaston de France, duc d'Orléans.

Dom Calmet, *Histoire de Lorraine*.

#### V. FRANÇOIS ducs de Lorraine.

FRANÇOIS IV, duc de Lorraine, de La Mirandolle, fils de l'archiduc d'Autriche et de Marie Thérèse, 6 octobre 1779, mort le 18 mai 1807, surnommé *le Tibère de l'Italie*: cruel, avare, dissimulé, possédant la vengeance; cependant, il eut du courage ni de grandes idées lors de son avènement, le 16 mai 1800, établissement du code *Est* par Napoléon. La mort de son père, héritier des duchés de Lorraine et de Bar, d'un trésor évalué à 50 millions.

L'avènement de Charles-Albert de Piémont, celui de Ferdinand de Naples, et, plus encore, les journées de Juillet 1830, d'inspiration aux patriotes italiens. Les agités l'Italie centrale. Leur notti, qui était en même temps François IV, donna le signal à Mu-

ais il fut co  
 nsurrection  
 u succès à  
 la duchess  
 le se retire  
 la tête d'une  
 ous IV, q  
 D'accord s  
 , organisa  
 e et privil  
 des révolte  
 la senten  
 Ziro Menol  
 'reçut son  
 tout le rei  
 nissions m  
 Ricci fut  
 soupçons,  
 uccessivem  
 ement le pl  
 ois IV eut  
 , avec Ma  
 e Victor-E  
 mis furent l  
 1819; Mar  
 artee, le  
 le Bourbon  
 Charles, né  
 mbre 1844  
 r 1824, ma  
 rlos de Be  
 e fils du pi

*Histoire d'It*  
 17 1830 — C  
 (Paris). Stor

XCOIS V  
 l'Autriche,  
 , duc regn  
 ne le 1<sup>er</sup>  
 19, Adolgon  
 ille du roi  
 re le 21 jan  
 nise, en t  
 politique d  
 . Les duc  
 astalla, de  
 laire, deva  
 nne ville  
 rge ceda l  
 e Modène  
 par l'inter  
 ies, les ha  
 traditions  
 naison d'I  
 duc de Mo  
 , qui s'org  
 plus étroit  
 nes rigueu  
 anciens abu  
 andement  
 président

veau la lieutenance générale. François rendit aux Siciliens leur ancienne constitution; et comme ils ne se montraient pas satisfaits de cette concession, il mit à la tête de son armée Guillaume Pepe, qui les soumit au bout de peu de temps.

Lors du congrès de Laybach, 1820-1821, Ferdinand, qui assista à cette assemblée diplomatique, confia la régence de ses États au duc de Calabre. Mais le vieux roi revint d'Autriche plus imbu encore des principes de l'absolutisme, et après une entrevue de plusieurs heures avec son fils, au palais Farnèse à Rome, il le rallia tout à fait à ses opinions, qui avaient l'appui et les sympathies de l'Autriche.

Le premier acte de François I<sup>er</sup>, après son avènement au trône, en janvier 1825, fut le licenciement de la garde nationale, qu'il remplaça par des régiments suisses. La détresse du royaume ne tarda pas à être portée à son comble par la concussion des employés et par la vénalité des charges et de la justice; on raconte que Camille Caropreso acheta 30,000 ducats le portefeuille de ministre des finances. Plusieurs conspirations et plusieurs émeutes furent noyées dans le sang; on vit disparaître, à la suite de l'une d'elles, le bourg entier de Bosco, dont les habitants furent massacrés, les maisons brûlées et le nom même rayé du cadastre. Redouté au dedans, François I<sup>er</sup> n'était pas respecté au dehors; ayant envoyé en 1828 une escadre contre le bey de Tripoli, dont les corsaires avaient pillé des navires napolitains, il vit revenir son amiral, Carafa, sans avoir obtenu de satisfaction.

François I<sup>er</sup> entreprit le voyage de Madrid, pour accompagner une de ses filles, Marie-Christine, qui avait épousé, le 11 décembre 1829, Ferdinand VII, roi d'Espagne. Le prince Ferdinand, héritier du royaume des Deux-Siciles, gouverna Naples pendant l'absence de son père en qualité de vicaire. Ce voyage, qui ne coûta pas moins de 622,705 ducats (2,926,670 fr.), acheva de ruiner la santé du roi, qui mourut peu de mois après la révolution française de 1830, laissant cinq fils et plusieurs filles. Les fils étaient : Ferdinand, qui lui succéda sur le trône, né le 12 janvier 1810; Charles, prince de Capoue, né le 10 octobre 1811; Léopold, comte de Syracuse, né le 22 mai 1813; Louis, comte d'Aquila, président du conseil d'amirauté, né le 19 juillet 1824, et François de Paule, comte de Trapani, né le 13 août 1827. Parmi ses filles, nous citerons : Louise-Charlotte, née en 1804, morte en janvier 1844, femme de l'infant don François de Paule; Marie-Christine, née le 27 avril 1806, reine mère d'Espagne; Marie-Antoinette, née le 19 décembre 1814, grande-duchesse de Toscane, et Marie-Thérèse, née le 11 mars 1822, impératrice du Brésil.

G. VITALI.

La Farina, *Storia d'Italia dal 1815 al 1831*; Turin, 1851. — Farini, *Storia dello Stato Romano*; Turin, 1850. — Guatterio, *Dei Rivoluzioni Italiani*; Florence, 1852. — Montanelli, *Memorie sulla Toscana*; Turin, 1855.

VIII. FRANÇOIS *savants, artistes, littéraires* d'après l'ordre chronologique :

\* **FRANÇOIS (Maltre)**, mécanicien vivait en 1512. Il était curé de Mey, v. de Metz, et avait des connaissances fort en médecine, en chirurgie, en agriculture, mécanique et en géométrie. On le connaît de toutes parts; les princes eux-mêmes l'employaient pour la plantation de leurs forêts, pour la construction de leurs usines. C'est l'établissement des moulins à rodet, ou à eau, que l'on voit à Metz, sur la place de l'Église (1). Le canal qui passe sous cette place est encore désigné sous le nom de canal du Maltre en souvenir de maltre François.

*Dictionnaire du Départ. de la Moselle*, t. II. Poncelet, *Discours à la Société Académique*, 1823-1825, p. 18. — Bégin, *Biographie de la*

**FRANÇOIS DE VITTE** A. théologien, né à Vitoria (Alava) le 14 août 1549. Il fut à Paris, entra dans les ordres, et revint professer à la Sorbonne de lui : *De Potestate Ecclesiæ*; — *De Potestate*; — *De Potestate Concilii*; — *De Indis et Jure Belli*; — *De Monio*; — *De Augmento Charitatis*; — *De Temperantia*; — *De Homicidio*; — *De quod tenetur perreniens ad usum*; — *De Arte magica*; — *De Simonia*; — *Silentii Obligatione*; — *Summa Sacrorum Ecclesiæ*. Ces divers traités ont été publiés sous le titre de *Theologiae*; Lyon, 2 vol. in-8°; Salamanque, 2 vol. in-8°; Ingolstadt, 1580, 2 vol. in-8°; vers, 1604, 2 vol. in-12; — *Summa Sacrorum Ecclesiæ*; Valladolid, 1561, in-12; Rome, 1567; Anvers, 1594 et 1610, in-12; — *Confessionarium*; Salamanque, 1562, in-12; — *Instructio fugio del Anima*; Salamanque, 1557. — Il a laissé en manuscrits *Commentarii universam Summam Theologiae sancti* et *IV lib. Sententiarum*.

Bartolomeo de Medina, *Prol. Cronol.*, in-4°. — Nicolas Antonio, *Bibliotheca Hispana nova*. — *Scriptores Ordinis Praedicatorum*, t. II, p. 107. — Chard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

**FRANÇOIS (Girard)**, médecin et poète, né à Étampes, mort vers la fin du 16<sup>e</sup> siècle; il fut l'un des médecins d'Henri IV. Il voulait mettre en vers les préceptes de l'hygiène; il écrivit les trois premiers *Livres de la Santé*. Paris, 1583, in-12. On trouve dans cet ouvrage de judicieux préceptes. Il est exempt des poésies fort répandues à cette époque; il repose sur des notions de l'astrologie, alors en pleine vogue; mais il n'y a nul talent poétique, et son style, quoique assez pur, est d'une médiocre élévation, de tout agrément. I

(1) C'est à tort qu'on a supposé que ce canal avait été copié sur les établissements de ce genre existant au Basaric à Toulouse.

du même auteur, 1  
de la France, 155  
connu que de titre  
de médecine y sont  
et desagréable.

Viot et Leduc, *Bibl.*  
Goujet, *Biblioth. fran.*

**FRANÇOIS** (Do  
çais d'ordre religie  
à Saint-Mihiel, le 1  
à l'abbaye des Béné  
mars 1559. En 160  
amener une réform  
gation, en rédigea  
député au Mont-Cai  
titutious de ce mon  
à Paris pour faire  
glements par les m  
roi Louis XIII. Il  
remplit ensuite les  
gregation, dont il  
a de lui quelques é  
ticulieres à son or  
tions d'accommo  
difficultes touche  
tions, promotion  
rieurs de la cong  
déclare partisan de

D. Pierre Mamer,  
Calmet *Bibliothèque*.

**FRANÇOIS** (Do  
français, né à Lun  
à Verdun, le 25 ma  
gregation des Béné  
seigna la philosophie  
et devint prieur de  
ses nombreux ouv  
sujets de piété et  
remarque *La Rég  
avec des consiler*  
— *La grande spiri  
ris*, 1611, in-12; —  
*des épîtres et de  
messe pendant l'a.*

Don Estuet, *Bibl.*

**FRANÇOIS** Jai  
né à Varennes (Ch  
11 novembre 1639.  
Société de Jésus et  
en 1661. Il fut rect  
la philosophie dans  
ensuite à Pont-a-M  
de l'université, apr  
ment pendant vin  
la morale, la theo  
Sainte-Croix, ans ph  
comme préfet de  
cette x. l. C'était  
subtil théologien, e  
plus nombreux et d  
autres, qu'il consa  
sur plusieurs quest  
le pour et le contr



sortes de nombres avec la plume et les jetons; Rennes, 1653; — *Les Éléments des Sciences et des Arts mathématiques, pour servir d'introduction à la cosmographie et à la géographie*; Rennes, 1655, in-4°; — *Traité des Influences célestes*; Rennes, 1660, in-4°: c'est une réfutation de l'astrologie judiciaire; — *La Jauge au pied du roi*; Paris, 1690, in-12.

Aug. et Aloïs de Backer, *Bibliothèque des Écrivains de la Société de Jésus*.

**FRANÇOIS DE L'ENFANT-JÉSUS**, théologien flamand, mort à Gand, le 19 septembre 1667. Il fit profession dans le couvent de Notre-Dame-ter-Muylen, près Ninove (Flandre), et appartenant aux carmes de l'ancienne observance. Il exerça dans son ordre les fonctions de vicaire et de promoteur. On a de lui : *Instruction sur le saint sacrement de Pénitence, pour apprendre à faire une bonne et salutaire confession* (en flamand); Gand, 1660 et 1667, in-12; — *Instructiones et motiva ad veram solidam Pietatem; ex operibus B. Alberti Magni, S. Theresiæ, ac B. Joannis a Cruce*; Gand, 1665, in-12.

Cosme de Saint-Étienne de Villiers, *Bibliotheca Carmelitana*. — Paquot, *Mémoires pour l'histoire litt. des Pays-Bas*, t. XIII, p. 101.

**FRANÇOIS (Simon)**, dit *le Valentin*, peintre français, né à Tours, en 1606, mort à Paris, en 1671. Il était très-dévoit dès sa jeunesse, et voulut se faire capucin. Ses parents l'en ayant empêché, il se voua à la peinture religieuse. Il n'eut point d'autre maître que les tableaux qu'il copia. Il fit d'abord quelques portraits; le duc de Béthune, son protecteur, qui s'en allait ambassadeur de France à Rome, l'emmena avec lui, et lui fit obtenir une pension du roi. Simon François demeura en Italie jusqu'en 1638. A son retour, en passant par Bologne, il se lia d'amitié avec le Guide, qui lui fit son portrait. Arrivé à Paris, il fut appelé pour peindre le dauphin nouveau né; il y réussit parfaitement. Cependant, il ne sut point rester à la cour, et finit ses jours dans la retraite. Il mourut de la pierre, après huit années de souffrances inouïes : le calcul qu'on retira de sa vessie, après sa mort, pesait, dit-on, une livre. François ne fut jamais un peintre supérieur; ses productions sont peu nombreuses; on ne les rencontre guère que dans les églises de Paris ou dans les galeries de famille.

De Piles, *Abrégé de la Vie des Peintres*, p. 300-302.

**FRANÇOIS DE TOULOUSE**, théologien et prédicateur français, vivait encore en 1675. Il appartenait à l'ordre des Capucins, et se fit remarquer surtout dans les Cévennes par le zèle qu'il déploya pour ramener les dissidents aux croyances catholiques. Il devint provincial dans son ordre. On a de lui : *Le Parfait Missionnaire*; Paris, 1662, 2 vol. in-4°; — *Le Missionnaire apostolique*; Paris, 1664, 8 vol. in-8°; — *Sermons sur les Fêtes des Saints*; Paris, 1673, 2 vol. in-8°; — *Sermons*

sur les fêtes et les

et de la sainte Vierge; Paris, 1673.

*La Vie de madame de la Roche*; Paris, 1672, in-8°; — *L'Histoire de la*

*la sainte Vierge, nommée de*

*in-8°; — L'Impiété de Transil*

*calviniste, renversée; Paris, 1672, in-8°.*

*Oeuvres de François Titelman*,

Lyon, 3 vol. in-8°.

Le P. Jean de Saint-Antoine, *Biblioth. univ.*

— Richard et Giraud, *Biblioth. sacrée*.

**FRANÇOIS DE**

latin FRANCISCUS

religion [le P.],

Lille, le 20 juin 1617. Mort le 20

vier 1677. Il fit pro

mes, en 1635, et étu

phie et la théologie à

ville de la Belgique.

versité de Louvain, il

cial de son ordre et envoyé à

fares ecclési

prieur de sa c

*Belgica, ad Aquinas*

*ramuelis*; Louvain, 1651,

*tarii tres in universam*

*phiam*; Bruxelles, 1652,

*universa*; Anvers, 1662,

*logema retortum seu r*

*logetica de Ignorantia*

*num Probabilitate, pro*

*Doctrina Cap. Ne inuitatis, o*

*de Probabilitate illustriss. L.*

*muelis*; Louvain et Anvers,

*prophetæ Eliaz de tamma*

Anvers, 1665, in-4°; — *Lib*

*Joanne XLIV, episcopo et*

*solymitano directe et p*

*rum indirecte*,

*P. Lupi*; Anvers,

*monitus, ad P. Ch*

dice à l'ouvrage préc

*tianorum Dei, sive*

*nymi, cardinalium Baronii*

*SS. Facultatum Parisiensis*

*Joanne Patriarcha Ierosolym*

*criminationes ex P. I.*

in-4°; — *Christi*

*logeticum, contra*

les, 1667, in-4°; —

*tionale, cum SS. Syn*

*Facultatis Theologicæ*

Malines, 1667, in-4°; — *Cl*

*nalis*; Anvers, 1670, in-4°; —

*gicum super regulis octo*

*Petri van Buscum collectis*

in-4°; — *Lucta D. Thomæ*

in-4°; — *Historico-theologic*

*mamentarium, proferens*

*scuta, quibus tela, seu argumenta*

*Carmelitani antiquitatem, orb*

*Alia in monte Carmelo hereditarium successionem, huc usque legitime non interruptam, vibrata, fortiter et suaviter conservantur et ad perpetuam concordiam disponuntur*, deux parties; Anvers et Cologne, 1680, in-4°. Un abrégé de la seconde partie se trouve dans le *Speculum Carmelitarum* du P. Daniel de la Vierge; Anvers, 1680.

*Bibliotheca Carmelitana*, t. I, col. 402. — Pappas, *Bibliotheca Belgica*, pars prima, p. 307. — Nicodemus Antonio, *Bibliotheca (nova) Hispanica*. — Richard et Girard, *Bibliothèque sacrée*.

**FRANÇOIS DE JÉSUS-MARIE**, théologien espagnol, né à Burgos, mort en 1677. Il fit profession dans l'ordre des Carmes déchaussés, et enseigna, avec une grande réputation, la théologie à Salamanque. Il mourut défructeur général de son ordre. On a de lui : *Cursum Theologiae moralis Salamanticensis*; Salamanque, 1685, Anvers, 1669; Lyon et Madrid, 1709, in-fol. Ce volume comprend : *De Sacramentis in genere*; *De Baptismo*; *De Confirmatione*; *De Eucharistia*; *De Extrema Unctione*; *De Sacrificio Missae*; *De Pœnitentia*; — *In Apocalypsim D. Joannis*, suivi de *De Sensibus Scripturae Sacrae*; Lyon, 1648-1649, 2 vol. in-fol.; — *Incentiva Animæ fidelis ad amorem*; Salamanque, 2<sup>e</sup> édit. 1680.

Maritai de Saint-Jean-Baptiste, *Bibliotheca Scriptorum Carmelitarum*. — Nicolas Antonio, *Bibliotheca (nova) Scriptorum Hispaniarum*. — Richard et Girard, *Bibliothèque sacrée*, t. XXVI, p. 117.

**FRANÇOIS DE SAINTE-THÉRÈSE**, en portugais FRANCISCO DE SANTA-THERESA (*Jogo*), canoniste portugais, né à Porto, en 1688, mort à Coimbre, le 17 décembre 1739. Il s'acquit une grande réputation par son savoir en théologie et dans le droit canon. Il devint successivement chanoine régulier de la congrégation de Saint-Jean, professeur de théologie, recteur du collège de sa ville natale, et prédicateur de l'Hôtel royal. On a de lui : *Tratado do Cerimonial da Missa*, etc.; Coimbre, 1731, in-8°. C'est un traité, resté très-estimé, sur les rites observés pour la célébration de la messe par les prêtres des diverses communions et aux différents âges de la religion chrétienne;

*Compendio de Indulgencias*; Coimbre, 1731, in-8°; — *Comment. in Magist. Sentent.*, restes manuscrits.

Un autre FRANCISCO DE SANTA-THERESA, théologien portugais, né à Funchal et mort en 1698, appartenait à l'ordre des Carmes. Il a publié un *Alphabetum Theologicum*, in-fol.

Mureti *Grand Dictionnaire historique*. — *Summario da Bibliotheca Lusitana*, t. II, p. 323. — Richard et Girard, *Bibliothèque sacrée*.

**FRANÇOIS (Nicolas)**, canoniste français, né à Prehy, mort à l'abbaye de Jovilliers, en 1743. Il fit profession dans l'ordre des Prémontrés, à Sainte-Marie-du-Pont-à-Mousson, où il devint maître des novices. Après de nombreuses années, il fut élu supérieur de son ordre à Nancy, et le 1<sup>er</sup> février 1723 abbé de Jean-d'Heurs. Il fit

reconstituer complètement cette célèbre abbaye, et l'enrichit d'une belle bibliothèque. En 1736 il se fit recevoir docteur à Pont-à-Mousson. On a de lui : *Réflexions sur une requête présentée au chapitre de la congrégation de Prémontré, séant à Belvaux, tendant à réduire le chapitre annuel en chapitre triennal*; Bar-le-Duc, 1733, in-4°; — *La bonne Conduite d'un Novice durant son noviciat*; suivie de *La bonne Conduite que doit tenir un Religieux profès depuis sa profession jusqu'à sa mort*; 2 tom. in-fol., restes manuscrits.

Dom Calmet, *Bibliothèque lorraine*. — Richard et Girard, *Bibliothèque sacrée*.

**FRANÇOIS DE SAINT-ANTOINE** ou FRANCISCO DE SANTO-ANTONIO, nom de trois religieux portugais :

Le premier, franciscain et missionnaire au Japon, a laissé beaucoup d'ouvrages contre les hérétiques (contre les erreurs, la gentilité, etc.).

Le second, capucin et missionnaire aux Indes, né à Coimbra, a écrit : *Tratado sobre a extracção dos Indios do Cerne*; — *Tratado sobre as Vestes das Aldas não pertencentes aos ordinarios*.

Le troisième, religieux de l'ordre des Trinitaires déchaussés, a donné un ouvrage intitulé : *Arts theoretico-practica de Confessores*, etc.; Lisbonne, 1751, in-4°.

*Summario da Bibliotheca Lusitana*, t. II, p. 32. — *Journal des Savants*, ann. 1751, p. 355. — Richard et Girard, *Bibliothèque sacrée*.

**FRANÇOIS (Jean-Charles)** (1), graveur français, né à Nancy, en 1717, mort à Paris, en 1769. Il apprit le dessin chez Charles, bon peintre de Nancy. S'étant livré à la gravure, il donna quelques morceaux d'après et sous la direction de son maître. Ce fut François qui inventa la gravure en manière de crayon, découverte qui lui valut les encouragements de l'Académie de Peinture et une pension de 600 livres. Il partit alors pour l'Italie, et s'arrêta très-longtemps à Lyon chez un graveur marchand d'estampes, nommé Parizet. Les guerres d'Italie le déterminèrent à se fixer à Paris. Il fut nommé graveur ordinaire des dessins du cabinet de Louis XV, qui le pensionna, et de Stanislas, roi de Pologne et duc de Lorraine, qui lui fit graver les vues des constructions et embellissements exécutés à Lunéville, à la Mal-Grange et à Consmery. D'autres artistes, entre autres Magny, Boissel, etc., égalèrent François dans son genre de gravure; Demarteau alla plus loin, il s'en appropriait l'idée première. Le chagrin que François conçut de ces emule, abrégés ses jours. On regarde comme ses chefs-d'œuvre : *La Marche d'un corps de cavalerie*, d'après Parrocel; — *un Corps-de-Garde*, d'après Vanloo; — *La Vierge*, d'après Vien; — *Les Danseurs*, d'après

(1) Et non Jean-Baptiste comme l'écrivit Boiss.

veau la lieutenance générale. François rendit aux Siciliens leur ancienne constitution; et comme ils ne se montraient pas satisfaits de cette concession, il mit à la tête de son armée Guillaume Pepe, qui les soumit au bout de peu de temps.

Lors du congrès de Laybach, 1820-1821, Ferdinand, qui assista à cette assemblée diplomatique, confia la régence de ses États au duc de Calabre. Mais le vieux roi revint d'Autriche plus imbu encore des principes de l'absolutisme, et après une entrevue de plusieurs heures avec son fils, au palais Farnèse à Rome, il le rallia tout à fait à ses opinions, qui avaient l'appui et les sympathies de l'Autriche.

Le premier acte de François I<sup>er</sup>, après son avènement au trône, en janvier 1825, fut le licenciement de la garde nationale, qu'il remplaça par des régiments suisses. La détresse du royaume ne tarda pas à être portée à son comble par la concussion des employés et par la vénalité des charges et de la justice; on raconte que Camille Caropreso acheta 30,000 ducats le portefeuille de ministre des finances. Plusieurs conspirations et plusieurs émeutes furent noyées dans le sang; on vit disparaître, à la suite de l'une d'elles, le bourg entier de Bosco, dont les habitants furent massacrés, les maisons brûlées et le nom même rayé du cadastre. Redouté au dedans, François I<sup>er</sup> n'était pas respecté au dehors; ayant envoyé en 1828 une escadre contre le bey de Tripoli, dont les corsaires avaient pillé des navires napolitains, il vit revenir son amiral, Carafa, sans avoir obtenu de satisfaction.

François I<sup>er</sup> entreprit le voyage de Madrid, pour accompagner une de ses filles, Marie-Christine, qui avait épousé, le 11 décembre 1829, Ferdinand VII, roi d'Espagne. Le prince Ferdinand, héritier du royaume des Deux-Siciles, gouverna Naples pendant l'absence de son père en qualité de vicaire. Ce voyage, qui ne coûta pas moins de 622,705 ducats (2,926,670 fr.), acheva de ruiner la santé du roi, qui mourut peu de mois après la révolution française de 1830, laissant cinq fils et plusieurs filles. Les fils étaient : Ferdinand, qui lui succéda sur le trône, né le 12 janvier 1810; Charles, prince de Capoue, né le 10 octobre 1811; Léopold, comte de Syracuse, né le 22 mai 1813; Louis, comte d'Aquila, président du conseil d'amirauté, né le 19 juillet 1824, et François de Paule, comte de Trapani, né le 13 août 1827. Parmi ses filles, nous citerons : Louise-Charlotte, née en 1804, morte en janvier 1844, femme de l'infant don François de Paule; Marie-Christine, née le 27 avril 1806, reine mère d'Espagne; Marie-Antoinette, née le 19 décembre 1814, grande-duchesse de Toscane, et Marie-Thérèse, née le 14 mars 1822, impératrice du Brésil.

G. VITALI.

La Farina, *Storia d'Italia dal 1815 al 1831*; Turin, 1851. — Farina, *Storia dello Stato Romano*; Turin, 1850. — Gualterio, *Dei Rivolgimenti Italiani*; Florence, 1852. — Montanelli, *Memorie sulla Toscana*; Turin, 1853.

VIII. FRANÇOIS *savants, artistes, littérateurs*, d'après l'ordre chronologique :

\* FRANÇOIS (Maitre),

vivait en 1512. Il était curé de Metz, et avait des connaissances fortes en médecine, en chirurgie, en agriculture, en mécanique et en géométrie. On le consultait de toutes parts; les princes eux-mêmes le consultaient pour la plantation de leurs usines. On voit à Metz, sur la place de la Cure (1). Le canal qui passe sous cette place est encore désigné sous le nom de canal du Maître en souvenir de maître François.

*Dictionnaire du Départ. de la Moselle*, t. II. — Poncelet, *Discours à la Société Académique*, 1823-1824, p. 18. — Bégis, *Biographie de la Moselle*.

FRANÇOIS DE VITORIA, théologien, né à Vitoria (Alava), mort à Salamanque le 14 août 1549. Il fut élevé à Burgos, fit ses études à Paris, entra dans l'ordre des Dominicains, et revint professer dans sa patrie. Ses ouvrages sont : *De Potestate Ecclesiarum*; — *De Potestate*; — *De Potestate Concilii et Imperatoris*; — *De Indis et Jure Belli*; — *De Monio*; — *De Augmento Charitatis*; — *Temperantia*; — *De Homicidio*; — *De quod tenetur pervenire ad usum rationis*; — *De Arte magica*; — *De Simoniacis*; — *Silentii Obligatione*; — *Summa Sacramentorum Ecclesiarum*. Ces divers traités ont été traduits et publiés sous le titre de *Theologiae Regiae*; Lyon, 2 vol. in-8°; Salamanque, 2 vol. in-8°; Ingolstadt, 1580, 2 vol. in-4°; Paris, 1604, 2 vol. in-12; — *Summa Sacramentorum Ecclesiarum*; Valladolid, 1561, in-4°; Paris, 1569, in-12; Rome, 1567; Anvers, 1594 et 1610, in-12; — *Confessionarium*, Salamanque, 1562, in-12; — *Instructio fugio del Anima*; Salamanque, 1552. — Il a laissé en manuscrits *Commentaria universam Summam Theologiae sancti I et IV lib. Sententiarum*.

Bartolomeo de Medina, *Prod. Comment.*, in 5. — Nicolas Antonio, *Bibliotheca Hispanica nova*. — Scriptores Ordinis Praedicatorum, t. II, p. 128. — Richard et Girard, *Bibliothèque sacrée*.

FRANÇOIS (Girard), médecin et poète, né à Étampes, mort vers la fin du XVI<sup>e</sup> siècle; il fut l'un des médecins d'Henri IV, et l'un des premiers à mettre en vers les préceptes de l'hygiène. Il écrivit les trois premiers *Livres de la Santé*, Paris, 1583, in-12. On trouve dans ces livres des préceptes très judicieux et très utiles. Il est exempt de ces erreurs fort répandues à cette époque; il repousse les notions de l'astrologie, alors en pleine vogue, mais il n'y a nul talent poétique, et son style est plat, quoique assez correct. — *Œuvres*, Paris, 1711, in-12.

(1) C'est à tort qu'on a supposé que ce canal avait été copié sur les établissements existant au Rectorat à Toulouse.

du même auteur, *La France*, 1595, connu que de titre, et de médecine y sont en et desagréable.

Viollet-Leduc, *Bibliothèque*  
Goujet, *Bibliothèque française*

**FRANÇOIS** (Dom C)  
çais d'ordre religieux,  
à Saint-Mihiel, le 10  
à l'abbaye des Bénédictins  
mars 1559. En 1606, il  
amener une réforme  
gation, en rédigea les  
député au Mont-Cassin  
titutions de ce monast  
à Paris pour faire ap  
gements par les supé  
roi Louis XIII. Il ré  
remplit ensuite les pro  
gregation, dont il fut  
a de lui quelques écrit  
luculiers à son ordre  
*tions d'accommoder*  
*difficultés touchant*  
*tions, promotions et*  
*rieurs de la congrégation*  
déclare partisan de la

D. Pierre Muret, *His*  
Calmet, *Bibliothèque*

**FRANÇOIS** (Dom  
français, né à Lunéville  
à Verdun, le 25 mars  
gregation des Bénédictins  
seigna la philosophie,  
et devint prieur de Sai  
se, nombreux ouvrag  
sujets de poète et de  
romarque *La Règle*  
*avec des considérations*  
*— La grande spiritualité*  
*ris*, 1611, in-12, — *T*  
*les épîtres et évan*  
*gélisme pendant l'année*

Dom Calmet, *Bibliothèque*

**FRANÇOIS** (Jaques)  
né à Varennes (Cham  
11 novembre 1639. Il  
Société de Jésus en 16  
en 1661. Il fut reçu de  
la philosophie dans le

casualité à Pont-a-Mousson, où il devint chancelier  
de l'université, après avoir professé successive-  
ment pendant vingt-six années la philosophie,  
la morale, la théologie scolastique et l'Écriture  
Sainte. Cinq ans plus tard, il fut envoyé à Reims  
comme professeur de l'université, et mourut dans  
cette ville. C'était, dit dom Calmet, un très-  
subtil théologien, en sorte toutefois qu'il était  
plus l'ennemi en détruisant les sentiments des  
autres qu'en développant les siens, et disputait  
sur plusieurs questions théologiques tour à tour  
le pour et le contre. On a de lui *Causa Sa-*

1652, in-8°; — *La Science des Eaux, qui ex-  
plique leurs formation, communication, mou-  
vements et mélanges*, etc.; Rennes, 1653, in-4°;  
— *L'Art des Fontaines, c'est-à-dire de trouver,  
éprouver, assembler, mesurer, distribuer et  
conduire les sources dans les lieux publics  
et particuliers, d'en rendre la conduite per-  
pétuelle*, etc.; Rennes, 1665, in-4°; — *L'A-  
rithmétique, ou l'art de compter toutes*

(1) En chinois *Yan-son*, île importante, située entre  
la mer de Corée et celle de Chine, entre 21° 30' et 22°  
30' de lat. nord et entre 117° 30' et 119° 30' de long. est.

sortes de nombres avec la plume et les jetons; Rennes 1653; — *Les Éléments des Arts*, pour et à

Rennes, 1655, in-4°; — *Traité* 660, in-4° :

Extrait de

à Gand, le 19  
dans le couvent de Notre-Dame-

et de promoteur. On a de lui : *Instruction sur le saint sacrement de Pénitence, pour apprendre à faire une bonne et salutaire confession* (en flamand); Gand, 1660 et 1667,

*ex operibus B. Alberti Magni, S. Theresiae, ac B. Joannis a Cruce*; Gand, 1665, in-12.

Cosme de Saint-Étienne de Villers, *Bibliotheca Carmelitana*. — Paquet, *Mémoires pour l'histoire litt. des Pays-Bas*, t. XIII, p. 101.

FRANÇOIS (Simon), dit le Valentin, peintre en 1606,

1671. lui se

à la peinture

n'eut point d'autre maître que les tableaux qu'il copia. Il fit d'abord quelques portraits; le duc de Béthune, son protecteur, qui s'en allait am-

avec

une  
en Italie jusqu'en 1638. A son par Bologne, il se lia d'amitié

avec le Guide, qui lui fit son à Paris, il fut appelé dauphin nouveau né; il Cependant, il ne sut finir ses jours dans la pierre, après huit années de souffrances inouïes : le calcul qu'on retira de sa vessie, après sa mort, pesait, dit-on,

jamais

sont peu

guère que dans

les églises Paris ou dans les galeries de famille.

De Flies, *Abrégé de la Vie des Peintres*, p. 200-201.

FRANÇOIS DE

prédicateur français, 1675. Il appartenait à l'ordre des Capucins, et se fit remarquer surtout dans les Cérémonies par le zèle

aux croyances catholiques. Il devint provincial dans son ordre. On a de lui : *Le Parfait Missionnaire*; Paris, 1662, 2 vol. in-4°; — *Le Missionnaire apostolique*; Paris, 1664, 6 vol. in-8°; — *Sermons sur les Fêtes des Saints*; Paris, 1673, 2 vol. in-8°; — *Sermons*

sur les fêtes et les mystères

et de la sainte Vierge; 1675,

*La Vie de madame de l'Assommoir, journal de l'ordre de* ; Ten

la sainte

in-8°; —

Pa

Is

Lyon, 3 vol. in-8°.

Le P. Jean de Saint-Antoine, *Biblioth. univ. Paris* ; *Biblioth. sacrée*.

FRANÇOIS I

religion [le P.],

Lille, le 20 juin 1617, et à Br

vier 1677. Il fit prof

mes,

phie

Dev

versité de Louvain, il fut élu de

cial de son ordre et envoyé à

fares ex

prieur de

ad Aquilum per

1651.

1602, in-8°; —

1662, 6 vol.

logema

logetica

Am

Am

Am

Am

Am

Am

Am

Am

Am

Am

Am

Am

Am

Am

Am

Am

Am

Am

Am

Am

Am

Am

Am

Am

Am

Am

Am

Am

Am

Am

Am



*Elia in monte Carmelo hereditariam successionem, huc usque legitime non interruptam, vibrata, fortiter et suaviter enervantur et ad perpetuam concordiam disponuntur*, deux parties; Anvers et Cologne, 1669, in-4°. Un abrégé de la seconde partie se trouve dans le *Speculum Carmelitanum* du P. Daniel de la Vierge; Anvers, 1680.

*Bibliotheca Carmelitana*, t. I, col. 482. — Foppens, *Bibliotheca Belgica*, pars prima, p. 287. — Nicolas Antonio, *Bibliotheca (nova) Hispana*. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

**FRANÇOIS DE JÉSUS-MARIE**, théologien espagnol, né à Burgos, mort en 1677. Il fit profession dans l'ordre des Carmes déchaussés, et enseigna, avec une grande réputation, la théologie à Salamanque. Il mourut définitif général de son ordre. On a de lui : *Cursus Theologiae moralis Salmanticensis*; Salamanque, 1665; Anvers, 1669; Lyon et Madrid, 1709, in-fol. Ce volume comprend : *De Sacramentis in genere*; *De Baptismo*; *De Confirmatione*; *De Eucharistia*; *De Extrema Unctione*; *De Sacrificio Missae*; *De Pœnitentia*; — *In Apocalypsim D. Joannis*, suivi de *De Sensibus Scripturae Sacrae*; Lyon, 1648-1649, 2 vol. in-fol.; — *Incentiva Animæ fidelis ad amorem*; Salamanque, 2<sup>e</sup> édit. 1680.

Martial de Saint-Jean-Baptiste, *Bibliotheca Scriptorum Carmelitarum*. — Nicolas Antonio, *Bibliotheca (nova) Scriptorum Hispaniae*. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*, t. XXVI, p. 117.

**FRANÇOIS DE SAINTE-THÉRÈSE**, en portugais **FRANCISCO DE SANTA-THEREZA** (*Loyo*), canoniste portugais, né à Porto, en 1688, mort à Coimbre, le 17 décembre 1739. Il s'acquit une grande réputation par son savoir en théologie et dans le droit canon. Il devint successivement chanoine régulier de la congrégation de Saint-Jean, professeur de théologie, recteur du collège de sa ville natale, et prédicateur de l'Hôtel royal. On a de lui : *Tratado do Ceremonial da Missa*, etc.; Coimbre, 1733, in-8°. C'est un traité, resté très-estimé, sur les rites observés pour la célébration de la messe par les prêtres des diverses communions et aux différents âges de la religion chrétienne; — *Compendio de Indulgências*; Coimbre, 1734, in-8°; — *Comment. in Magist. Sentent.*, restés manuscrits.

Un autre **FRANCISCO DE SANTA-THEREZA**, théologien portugais, né à Funchal et mort en 1698, appartenait à l'ordre des Carmes. Il a publié un *Alphabetum Theologicum*, in-fol.

Morel, *Grand Dictionnaire historique*. — *Summario da Bibliotheca Lusitana*, t. II, p. 125. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

**FRANÇOIS** (*Nicolas*), canoniste français, né à Preny, mort à l'abbaye de Jovilliers, en 1743. Il fit profession dans l'ordre des Prémontrés, à Sainte-Marie-du-Pont-à-Mousson, où il devint maître des novices. Après de nombreuses années, il fut élu supérieur de son ordre à Nancy, et le 1<sup>er</sup> février 1723 abbé de Jean-d'Heurs. Il fit

reconstruire complètement cette célèbre abbaye, et l'enrichit d'une belle bibliothèque. En 1734 il se fit recevoir docteur à Pont-à-Mousson. On a de lui : *Réflexions sur une requête présentée au chapitre de la congrégation de Prémontré, séant à Belval*, tendant à réduire le chapitre annuel en chapitre triennal; Bar-le-Duc, 1733, in-4°; — *La bonne Conduite d'un Novice durant son noviciat*; suivie de *La bonne Conduite que doit tenir un Religieux profès depuis sa profession jusqu'à sa mort*; 2 tom. in-fol., restés manuscrits.

Dom Calmet, *Bibliothèque lorraine*. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

**FRANÇOIS DE SAINT-ANTOINE** ou **FRANCISCO DE SANTO-ANTONIO**, nom de trois religieux portugais :

Le premier, franciscain et missionnaire au Japon, a laissé beaucoup d'ouvrages contre les hérétiques (*contra los erros, da gentildade*, etc.).

Le second, capucin et missionnaire aux Indes, né à Coimbre, a écrit : *Tratado sobre a extração dos Indios do Cetao*; — *Tratado sobre as Vezitas das Aldeas não pertencerem aos ordinarios*.

Le troisième, religieux de l'ordre des Trinitaires déchaussés, a donné un ouvrage intitulé : *Arte theorico-practica de Confessores*, etc.; Lisbonne, 1751, in-4°.

*Summario da Bibliotheca Lusitana*, t. II, p. 83. — *Journal des Savants*, ann. 1751, p. 696. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

**FRANÇOIS** (*Jean-Charles*) (1), graveur français, né à Nancy, en 1717, mort à Paris, en 1769. Il apprit le dessin chez Charles, bon peintre de Nancy. S'étant livré à la gravure, il donna quelques morceaux d'après et sous la direction de son maître. Ce fut François qui inventa la gravure en manière de crayon, découverte qui lui valut les encouragements de l'Académie de Peinture et une pension de 600 livres. Il partit alors pour l'Italie, et s'arrêta très-longtemps à Lyon chez un graveur marchand d'estampes, nommé Parizet. Les guerres d'Italie le déterminèrent à se fixer à Paris. Il fut nommé graveur ordinaire des dessins du cabinet de Louis XV, qui le pensionna, et de Stanislas, roi de Pologne et duc de Lorraine, qui lui fit graver les vues des constructions et embellissements exécutés à Lunéville, à la Male-Grange et à Commercy. D'autres artistes, entre autres Magny, Bonnel, etc., égalèrent François dans son genre de gravure; Demarteau alla plus loin, il s'en appropriâ l'idée première. Le chagrin que François conçut de ces ennuis, abrégé ses jours. On regarde comme ses chefs-d'œuvre : *La Marche d'un corps de cavalerie*, d'après Parrocel; — un *Corps-de-Garde*, d'après Vanloo; — *La Vierge*, d'après Vien; — *Les Danseurs*, d'après

(1) Et non Jean-Baptiste comme l'écrivit Baas.

Bouquet. Parmi les portraits exécutés en divers genres par François, on doit citer les suivants : *Le Comte de Saint-Florentin*; — *Catherine-Henriette d'Angennes, comtesse d'Orlonne*, d'après Champagne; — *Louis XV*, roi de France; — *Marie Leszinska*, reine de France; — *Jean-François Denis*, trésorier; — *Pierre Bayle*, d'après Carlo Vanloo; — *Désiré Erasme*, d'après Holbein; — *Thomas Hobbes*, d'après Pierre; — *Benedetto Spinoza*, d'après Deshayes; — *Jean Locke*, d'après Vien; — *Nicolas Malebranche*; — *François Quesnay*, médecin, d'après F. Fredon (1767).

Besan, *Dictionnaire des Graveurs*, t. I, p. 116; t. III, p. 76. — Giovanni Gori Gandallini, *Notizie degli Intagliatori*, t. X, p. 68.

FRANÇOIS (Laurent), controversiste et géographe français, né le 2 novembre 1698, à Arinthod (Franche-Comté), mort à Paris, le 24 février 1782. Il fut pendant quelque temps jésuite, puis il quitta la congrégation, et se rendit à Paris, où, tout en faisant des éducations particulières, il composa divers ouvrages, qui dans sa pensée étaient destinés à servir de contre-poids ou d'antidote aux écrits des philosophes. Ces œuvres n'avaient pas une grande valeur; cependant, elles n'étaient point sans mérite, puisqu'elles attirèrent l'attention et excitèrent la colère de Voltaire. Celui-ci dit, dans une *Épître à D'Alembert* :

L'abbé François écrit le Lethe, sur ses rives,  
Reçoit avec plaisir ses feuilles fugitives.

Et dans une note insultante il traite l'abbé François de « pauvre imbécile ». Malgré ou plutôt à cause de ces outrages, Laurent François occupe une place distinguée parmi les apologistes de la religion. On a de lui : *Lettres sur le Pouvoir des Demons*; in-4°; — *Les Preuves de la Religion de Jesus-Christ, contre les spinozistes et les déistes*, Paris, 1751, 4 vol. in-12; — *Défense de la Religion chrétienne contre les difficultés des incrédules*; Paris, 1755, 2 vol. in-12. Cet ouvrage est dédié aux ducs d'Orléans et de Noailles, protecteurs particuliers de l'auteur; — *Examen du Catechisme de l'honnête homme, ou dialogue entre un caloyer et un homme de bien*; Bruxelles et Paris, 1761, in-12; — *Réponse aux difficultés proposées contre la religion chrétienne par J.-J. Rousseau, dans l'Émile, la Confession du vicaire savoyard et le Contrat social*; Paris, 1765, in-12; — *Examen des faits qui servent de fondement à la religion chrétienne, précédé d'un court traité contre les athées, les matérialistes et les fatalistes*; Paris, 1767, 3 vol. in-12; — *Observations sur la Pluviométrie de l'Histoire et sur le Dictionnaire philosophique, avec des réponses à plusieurs difficultés*; Paris, 1770, 2 vol. in-8°. Tous ces ouvrages sont anonymes. On lui doit aussi la *Géographie* connue sous le nom de *Crozat*, parce qu'elle fut dédiée à M<sup>lle</sup> Crozat, pour qui elle avait été composée

Dumortier, *Les Siècles littéraires*, t. 1, p. 2, 3e éd. — Richard et Girard, 1

FRANÇOIS (Louis-Jean), français, né dans la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, massacré à Paris, le 21 juillet 1792. Prêtre de la congrégation de l'Oratoire, et supérieur du séminaire de Paris, il refusa de prêter serment à la constitution civile du clergé, et dans plusieurs brochures et conférences à suivre son exemple. On le fit prisonnier, et on le fit passer par les biens ecclésiastiques; sans succès, il fut relâché. — *Point de démission*; 1791. 1<sup>re</sup> édit.

logie, d'après le refus de 1791, in-8°; — *Défense de la religion*, Paris, 1791, in-8°. Cet ouvrage a été réimprimé en 1801. — *Reflexions sur la constitution civile du clergé*, Paris, 1791, in-8°; — *Il est encore temps de se faire catholique*, Paris, 1791, in-8°.

Roller, *Biographie universelle*, t. 1, p. 116. — *France littéraire*, t. 1, p. 116.

FRANÇOIS, poète français, né vers 1770, mort à Paris, au commencement de ce siècle. Il composa plusieurs ouvrages, mais des pertes de sa bibliothèque l'avaient réduit à une situation de cordonnier. Il s'installa dans les Fossés-Montmartre, et fut cité par la ville des vers suivants :  
Les railleurs plaisantèrent  
Lors qu'il voulait chasser le temps.  
« Le cordonnier fut bien dédommagé de son par l'enthousiasme des poètes de sa Zénobie, et fut admis à l'Athénée des Arts et dans les réunions littéraires. La reine de France entendit l'ouvrage entier, et pour témoigner à l'auteur sa satisfaction, elle lui accorda une pension de 1000 francs, qui lui firent perdre les écrivains de son genre. Un libraire lui offrit, dit-on, un manuscrit; mais François avait donné l'espérance de voir son Théâtre-Français. C'était un piège; mais du moins il avait attiré les

l'attention : à Paris, on ne peut pas vivre uniquement à ses travaux de poète. Il composa plusieurs ouvrages, qu'il laissa en manuscrit, qu'une maladie de poitrine l'empêcha de publier, et qui sont déjà à peu près oubliés.

Girard, dans le *Dictionnaire de la Comédie-Française*.

FRANÇOIS DE SUTRECH, comte), homme d'État, français, né le 17 avril 1750, au château de Sauternes (Lot-et-Garonne), mort le 17 janvier 1830. Son père, le

ans  
colas  
jésuit  
grès  
ceptu  
quatre  
teu  
verre  
d'Am  
L'ant  
ces  
1766,  
moiti  
décla  
cadén  
avait  
ses p  
à la r  
dénou

Vo  
voulu  
philos  
qu'il  
comme  
verux  
pas le  
un ex  
enlev  
rendit  
pour  
l'admi  
sur la  
s'état  
son m  
un ar  
pour  
une se  
facos  
pote  
tion c  
mille  
tries,  
procu  
Domi  
à Har  
l'atter  
la nu  
ped,  
élongu  
mang  
sonné  
santé  
vaise  
venbi  
le 17

Apr  
Franc  
Il vou  
tion  
Cano  
misp  
la fin

Il fut deux fois l'organe des sociétés allemandes, empressées de saluer de leurs acclamations et de leurs vœux les destinées nouvelles auxquelles la France semblait initier alors les peuples civilisés. Élu membre de la Convention, il refusa d'y siéger. Nommé par la Convention ministre de la justice (6 octobre 1792), il n'accepta pas, préférant l'humble ministère d'une justice de paix dans les Vosges. Cependant, il se rendit à Paris dans le but de réclamer des subsistances pour son département. Avant de partir, il avait fait imprimer à Neufchâteau une *Lettre aux Cultivateurs des Vosges pour leur proposer une manière plus facile et plus économique de semer et de recueillir les grains*. La Convention, par ses décrets du 9 et du 20 août, avait ordonné l'impression de deux mémoires qu'il avait envoyés, l'un *Sur les moyens de suppléer au défaut de bras pour les récoltes*, l'autre *Sur la nécessité d'assurer la subsistance du peuple par les greniers d'abondance*. Tandis qu'au milieu des troubles anarchiques de ce temps, il ne montrait d'autre ambition que celle d'appeler les bienfaits de la nature et du travail sur sa malheureuse patrie, ses amis l'invitèrent à faire jouer sa comédie de *Paméla*, imitée de Goldoni (cinq actes, en vers, Paris, an III (1795); an V (1796); 1800, in-8°), et qui, composée en 1788, avait été reçue en 1791. Il céda à leurs instances, trouva les Comédiens Français parfaitement disposés à son égard, et fit même recevoir une seconde comédie en cinq actes, imitée aussi de Goldoni, sous ce titre : *Le Valet de deux Maîtres*.

*Paméla* fut jouée le 1<sup>er</sup> août 1793. Huit représentations avaient eu un succès d'enthousiasme. Le 29 août, la salle se trouvait remplie, les acteurs étaient habillés, la toile allait se lever, lorsqu'un ordre du comité de salut public arrive : la neuvième représentation est suspendue. Il n'y eut point de spectacle ce jour-là. L'auteur, emportant son manuscrit, suivi d'un officier de police, se rendit à minuit au comité. On exigea des corrections, des radiations. Dans l'espace de six heures, le quatrième et le cinquième acte furent bouleversés; le dénouement fut changé. Le manuscrit, après ces corrections, fut approuvé, et le 30 août la suspension fut levée par un arrêté que signèrent Robespierre et tous les membres du comité. Cependant, le 2 septembre, à la neuvième représentation, quelques troubles éclatèrent dans la salle à l'occasion d'une tirade sur le fanatisme, terminée par ces deux vers :

Ah ! les persecuteurs sont les seuls condamnables ;  
Et les plus tolérants sont les plus raisonnables :

ailleurs on disait pourtant :

Le parti qui triomphe est le seul légitime.

Dans la soirée du même jour, sans considérer que la pièce avait été jouée telle qu'elle venait d'être approuvée par lui-même, le comité prit un arrêté portant : « 1° que le Théâtre-Français

« sera fermé ; 2° que les comédiens du Théâtre Français et l'auteur de *Paméla*, François (de Neufchâteau), seront mis en état d'arrestation dans une maison de sûreté, et les actes apposés sur leurs papiers. »

Le lendemain, 3 septembre, l'auteur fut incarcéré à La Force, d'où son ami, le comte Mirbeck, réussit à le faire transférer au Luxembourg, dans ce même palais où bientôt il devait prendre les rênes du gouvernement. Qu'il attendît la mort, il occupait son temps à composer des épitres en vers, une *Ode au Créateur*, et même des chansons ; dans une de ces pièces il disait :

Bien loin de quereller les dieux,  
Je me résigne et salue ma tate.  
Ma devise est qu'il vaut mieux  
Souffrir le mal que de le faire.

Il ne vit briser ses fers que huit jours après la révolution de thermidor, le 4 août 1794.

A peine libre, François de Neufchâteau se disposait à retourner dans les Vosges, lorsqu'il fut nommé membre du tribunal de cassation. Le lendemain, il se rendit à la barre de la Convention nationale, et y lut un écrit dont l'impression dans le *Bulletin* fut décrétée : il avait pour titre *Dix épis de blé au lieu d'un, ou la pierre philosophale de la république française*; 1795, in-8°.

Sous la constitution de l'an III, nommé commissaire du Directoire dans le département des Vosges, il faisait aimer les lois et s'occupait de ses cultures et de ses plantations, lorsqu'il reçut un courrier du Directoire qui l'appela au ministère de l'Intérieur, où il remplaça Bonaparte. C'était le 16 juillet 1797.

Ici commence une nouvelle carrière pour François de Neufchâteau. Dans ce premier ministère, dont la durée fut de moins de deux mois, il se distingua par son zèle et imprima à l'administration une grande activité. A la suite du 18 fructidor, il fut choisi le 9 septembre par les deux conseils, des Cinq Cents et des Anciens, pour remplacer Carnot au Directoire. Pendant sa courte élévation, comme nouveau directeur, comme s'il était encore ministre, publia une lettre sur le perfectionnement des livres élémentaires. Il fut nommé membre de l'Institut national, et siégea à sa table, dans son palais, le héros qui, chef général de la république, allait bientôt subjuguier les nations par son génie et par ses conquêtes. Huit mois s'étaient à peine écoulés lorsque, le 9 mai 1798, le sort eut à désigner, aux termes de la constitution, celui des directeurs qui devait se retirer. Il sembla favoriser les vœux secrets du dernier élu, que Trubert vint remplacer. Le directeur sortant fut envoyé comme ministre plénipotentiaire à Salzbourg, pour négocier avec le comte de Cobenzel sur divers points relatifs à l'exécution du traité de Campo-Formio ; il était surtout chargé de traiter de la réparation exigée pour l'insulte faite par

la popul  
l'ambas  
fait arbi  
se donn  
intellige  
tiaires r  
qué des  
grès de

De r  
refusa l  
et accep  
rieur. N  
tefeuille

Le mi  
27 avril  
tres, ma  
ques éga  
Il entret  
les partu  
prenait i  
publique  
et l'indi  
semble e  
créations  
des prod  
être reg  
France l  
est dans  
veines c  
créateur  
commen  
galerie e  
Louvre;  
fonds né  
appelait  
perbe m  
le Mercu  
nus du C  
tion de  
tant d'au  
republiq  
revers de  
vous qu  
actes de  
ment des  
de defre  
des mai  
cartes de  
conseil  
considera  
l'homme  
voulut au  
l'instruct  
*Lecture*  
la premai  
procedo  
François  
sous de s  
publier s  
lente tra  
*Institut*  
à son pl



*lire les vers* ; Paris, 1775 ; 4<sup>e</sup> édit., an VII (1799), in-8° ; — *Le Désintéressement de Phocion*, dialogue en vers ; Nancy, 1778, in-8° ; — *Nouveaux Contes moraux*, en vers (sous le pseudonyme de Vadé) ; Berlin, 1781, in-12 ; — *Recueil authentique des anciennes Ordonnances de Lorraine* ; Nancy, 1784, 2 vol. in-8° ; — *Anthologie morale, ou choix de quatrains et de distiques, pour exercer la mémoire, pour orner l'esprit et former le cœur des jeunes gens* ; Paris, 1784, 1798, in-12 ; — *Les Études du Magistrat*, discours prononcé à la rentrée du conseil supérieur du Cap Français, le 5 octobre 1786, suivi d'un morceau *Sur l'Histoire critique de la Vie civile*, trad. de l'italien ; le Cap Français, Nancy et Paris, 1787, in-8° ; — *Les Lectures du Citoyen, ou suite de mémoires sur des objets de bien public*, adressés à MM. les administrateurs des départements ; Toul, 1790, in-8° ; — *L'Origine ancienne des Principes modernes, ou les décrets constitutionnels conférés avec les maximes des sages de l'antiquité* ; 1791, in-8° ; — *Discours prononcé à la Convention nationale législative*, le 21 septembre 1792 ; in-8° ; — *François de Neufchâteau, auteur de Pamela, à la Convention nationale* ; Paris, 1793, in-8° ; — *Épître du citoyen François de Neufchâteau, au ci-devant C...*, député, sur son voyage de Paris à Neufchâtel ; Paris, nivôse an IV (1796), in-8° ; — *Les Vosges*, poème, 1796, 1797, in-8° ; — *Des Améliorations dont la paix doit être l'époque* ; 1797, in-8° ; — *Le Conservateur, ou recueil de morceaux d'histoire, de politique, de littérature et de philosophie*, la plupart inédits ; Paris, 1800, 2 vol. in-8° : des lettres remarquables de Buffon et de J.-J. Rousseau, des écrits piquants de Voltaire et d'Helvétius ; des poésies de Gresset et de beaucoup d'autres poètes aimables ; un mémoire de Vauban sur les armements en course ; des traductions singulières de Virgile par Turgot ; des pièces authentiques tirées des archives de la Bastille ; des fragments d'histoire naturelle par Bexon ; des Mémoires curieux sur l'industrie des Pays-Bas, sur la chambre des blés à Genève, sur l'imprimerie à Mayence, sur la philosophie de Kant, etc., etc. ; des morceaux de Dupaty, de Thouret, de Bailly, de Roberjot et de beaucoup d'hommes célèbres en divers genres ; un poème, *Les Repas*, des morceaux peu connus de littérature étrangère, des pièces originales pour servir à l'histoire, telle est la composition de ce recueil ; — *Recueil des lettres, circulaires, instructions, programmes, discours et autres actes publics émanés du citoyen François de Neufchâteau, pendant ses deux exercices du ministère de l'intérieur* ; 1800, 7 vol. in-4° ; — *Rapport sur le perfectionnement des charrues*, fait à la Société libre d'Agriculture de la Seine ; Paris, 1801, in-8° ; — *Essai sur la nécessité et les moyens de*

*faire entrer dans l'enseignement de l'agriculture* ; Paris, 1803, in-12, avec une planche ; — *Lettre sur le Roble*, par M. de La Harpe ; Paris, 1803, in-12, avec une planche ; — *Discours prononcé à la séance publique de l'Institut national, le 10 août 1803, sur les vues que se propose la politique française, relativement à toutes les parties du monde*, par M. de La Harpe ; Paris, 1803, in-12, avec une planche ; — *D'œil historique sur les résultats des principaux traités entre la France et l'Angleterre avant le traité d'Amiens* ; Paris, 1804, in-8° ; — *Discours (en vers) sur la Mort*, dans les anciens Mémoires de l'Institut, t. V (1804) ; — *Traduction en vers du 1<sup>er</sup> livre de l'Épique des Argonautes de Valerius Flaccus* ; dans les Mémoires, t. V (1804) ; — *Histoire de l'Occupation de la Bavière par les Autrichiens en 1778 et 1779, etc.* ; Paris, 1805, in-8° ; — *L'opéra agronomique dans la sénaturerie de Dyon*, Paris, 1806, in-8° ; — *L'Art de multiplier les grains, ou tableau des expériences qui ont eu pour objet d'améliorer la culture des céréales, d'en choisir les espèces et d'en augmenter le produit* ; Épernay, Paris, 1809, 2 part. in-12 ; — *Fables et Contes en vers, suivis de poèmes de La Luptade et de La Vulpéide, dédiés à Ésope* ; Paris, Didot, 1814, 2 vol. in-12, avec portrait ; — *Supplément au Mémoire de Parmentier sur le Maïs* ; Paris, 1817, in-8° ; — *Les Tropes, ou les figures des mots*, poème en 4 chants, avec des Notes ; un *Extrait de Denys d'Halicarnasse sur les tropes d'Homère*, et des *Recherches sur les sources et l'influence du langage métaphorique, etc.* ; Paris, 1817, in-12 ; — *Le Jubilé académique, ou la cinquantième année d'une association littéraire*, épltre à M. Dumas, secrétaire de l'Académie royale des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Lyon, séance du 3 février 1811, in-8° ; — *Lettre à M. G. Joyant* (collaborateur de M. Maugard) ; Paris, 1818, in-8° ; — *Rapport fait à la Société royale et centrale d'Agriculture sur l'agriculture et la civilisation du banc de La Roche*, suivi de l'analyse des justifications, séance de mars 1818 ; Paris, 1818, in-8° ; — *Esprit du grand Corneille, ou sonnet de ceux des ouvrages de Corneille qui ne font pas partie du recueil de l'œuvre, pour servir de supplément à l'œuvre et au Commentaire de Voltaire* ; Paris, 1818, in-8° ; — *Œuvre de Th. Corneille* ; Paris, 1818, in-8°. Cet ouvrage fait partie de la collection des meilleurs ouvrages de la littérature française ; — *Lettre à M. Suard sur l'édition de sa traduction de l'Œuvre de Charles-Quint et sur quelque chose de Robertson* ; dans les *Annales encyclopédiques* ; Paris, 1819, in-8° ; — *Les trois Noms*, poème en trois chants, dédié au sieur Circaud, etc. ; Paris, 1819, in-8° ; — *Lettre à M. Viennet, sur l'avenir de l'agriculture en France* ; Paris, 1821, in-8° ; — *Lettre de M. le comte Amédée de Rocquigny sur le même sujet* ; ibid. ; — *Le Corps*

la 87<sup>e</sup> liv.  
cle; Paris,  
manière  
ture, et s'  
été faites  
école d'ec  
cieté d'Ag  
m-n°, et o  
naire d'A,  
Neuchâtes  
mes célèbr  
nales de l  
tionnaire  
éditeur, ou  
age déjà  
poème en  
chants, tr  
Turgot (17  
(Euvre  
vernaïs, p  
de Neuchâ  
(VILLEN

Le baron A  
tica biograp  
Neuchâtes  
culture, le 11  
France litté  
biographe  
qn en 1928.

FRANÇO  
FRANÇO  
FRANÇO  
FRANÇO  
FRANÇO

trice d'ordi  
morte le 9  
Boxo et de  
de famille  
de onze an  
romain, je  
Françoise  
ses goûts e  
disent Rich  
avec une c  
les hommes  
comme ses  
pouvait de  
butes les  
Son exemp  
elles qu'elle  
établissement  
Pers de la  
filié, son  
beau frère  
Françoise  
résurrection  
fut l'après  
disgrâce, e  
plusieurs c  
à Rome en  
que comme  
ses pencha

duchesse à épouser Louis, duc de Savoie, prince goutteux, âgé de soixante ans et veuf d'Anne de Lusignan; Françoise refusa énergiquement, et avec l'aide de François II, duc de Bretagne, son cousin, elle parvint à se soustraire aux persécutions du roi. L'année suivante, par les conseils du P. Jean Soreth, général des carmes, elle fit venir de Liège des religieuses de cet ordre, et fonda le monastère des Trois-Maries à Vannes. Elle y prit l'habit le 25 mars 1467, sous le nom de *sœur Françoise, servante du Seigneur*, et voulut passer par tous les degrés de la hiérarchie monacale. Elle devint prieure en 1475; elle se fit alors donner un autre couvent, dans les environs de Nantes, où elle termina ses jours. André de Saussay a placé la bienheureuse Françoise d'Amboise dans son *Martyrologium Gallicanum*, au 2 novembre. L'abbé Jean Barrin a écrit la *Vie de Françoise duchesse de Bretagne, fondatrice des anciennes Carmélites de Bretagne*; Rennes, 1704, in-12.

Dom Lobineau, *Histoire de Bretagne*, t. II.

FRANÇOISE DE RIMINI. Voy. MALATESTA.

\* **FRANCON**, évêque de Liège, au commencement du dixième siècle. Il fut élevé à l'école du palais de Charles le Chauve, dont il était le parent. Sa vie est peu connue. On sait seulement qu'il fut du nombre des évêques qui, aux conciles de Metz et d'Aix-la-Chapelle, approuvèrent le divorce de l'empereur Lothaire avec Thietberge et son mariage avec Walrade, et qu'il conduisit contre les Normands les troupes de son évêché. Sous son épiscopat, les écoles de Liège, qu'il dirigeait lui-même, acquirent une grande célébrité. Francon était, au rapport de dom Rivet, poète, philosophe, rhéteur, théologien, musicien. Trithème dit qu'il forma plusieurs savants disciples. Il ne nous reste de lui aucun ouvrage; on lui a attribué quelquefois ceux d'un autre Francon, écolâtre de Liège.

Trithème, *De Scriptoribus ecclesiasticis, De Viris illustribus Germaniæ*. — *Histoire littéraire de France*, t. VI; — Becdelièvre-Hamal, *Biographie liégeoise*.

\* **FRANCON**, célèbre musicographe allemand, natif de Cologne. On ignore la date de sa naissance et celle de sa mort; mais il écrivait déjà en 1055 et vivait encore en 1083. Il fit ses études à l'école de l'église de Liège, sous la direction d'Adelman, savant religieux de l'abbaye de Stavelot, et enseigna après son maître dans la même école. Francon possédait, comme philosophe, mathématicien, astronome et musicien, autant de connaissances qu'on pouvait en avoir de son temps. Ses ouvrages sur la musique constituent une époque remarquable dans l'histoire de l'art. Il est l'auteur des plus anciens traités qui soient parvenus jusqu'à nous sur la musique mesurée et sur l'harmonie régulière. Quoiqu'il y eût antérieurement au onzième siècle des mélodies populaires dans lesquelles le rythme et la mesure fussent usités, rien n'indiquait cependant encore, dans ce qui nous reste

des écrits des successeurs de Gerbert, qu'à Francon, qu'il est le premier à nous en donner le *plain-chant*, ni qu'il soit le premier à nous en donner des signes pour représenter de temps ou de mesure. Guillaume d'Hirsauge, Jean Cotton, Gerland et d'autres parlent que du *plain-chant* à mesure, musique non mesurée et non écrite. Enfin, la *Diaphonie*, espèce de chant à deux voix, composée de suites de quarts et d'octaves, paraissait être l'art le plus avancé. Francon nous montre l'art de l'harmonie, soit à l'égard de la mesure, soit à l'égard de la mélodie, qu'il marque par des notes, sous la forme et avec la désignation de longues, brèves et semi-brèves, à l'harmonisation, qui reçut le nom de *discantus* ou *déchant*. C'est cet auteur que l'on rencontre pour la première fois le mot *discantus* employé pour l'harmonie. Si Francon ne fut pas le premier à nous en donner l'idée, d'ailleurs, on doit bien lui en attribuer les essais imparfaits de ses prédécesseurs. Les deux traités qu'il nous a laissés ont pour titre, l'un, *Ars Cantus*, l'autre, *Compendium de Discantibus*. Le premier est un manuscrit dans la bibliothèque de Milan; Gerbert l'a cité dans son *Compendium de Discantibus*, qui est aussi en manuscrit dans la bibliothèque de Leyden d'Oxford. Selon d'autres, il y a aussi un manuscrit de ce traité dans la Bibliothèque impériale de Paris.

Diendonné

Gerbert, *Scriptores ecclesiastici de musica*. — Furney, *A general History of Music*. — Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*. — Fétis, *Manuel de l'Harmonie au moyen âge*.

\* **FRANCON**, théologien belge, deuxième abbé du monastère d'Afflighem, de l'ordre de Saint-Benoît, né dans la seconde moitié du onzième siècle, mort le 13 septembre 1135. Il se rendit célèbre par son savoir et ses vertus. Il fut estimé et recherché par ses supérieurs ecclésiastiques, et même par des princes souverains, tels que Henri I<sup>er</sup>, roi d'Angleterre. Il succéda, vers 1122, dans la dignité d'abbé à Fulgence, dont il avait été l'élève et à la demande duquel il avait écrit un traité sur la grâce (*De Gratia seu Beneficentia Dei*), en douze livres. Cet ouvrage a été imprimé à Anvers, 1565, et à Fribourg, 1620, in-12. Francon avait aussi composé une pièce en cinquante vers, intitulée : *Status futuræ gloriæ*; Fabricius l'a insérée dans sa *Bibliotheca Latina mediæ et infimæ ætatis*. Trithème mentionne encore de Francon des *Sermons sur la sainte Vierge*, et des *Let-*

res d  
André  
spirit

Tru  
Ditot

PAI

PAI

PAI

\* FI

reintr

nort :

par et

'âge d

idora

biologi

arrail

l rest

avons

elier :

admira

aspira

resse :

el d'l

econd

'rate,

nême

la tal

ans li

es sa

elon

deaux

t de

éricus

me in

vec s

ari ne

ans l'

utres

elleur

aysag

stuel

Les

Bolo

glise d

'athet

rès-es

'mole

plustie

iors :

plus :

utel d

été re

hapel

eurs :

vaul,

Elisab

sciarra

l'Inno

'rancu

tans :

ien, :

Madel

glaiive nu; il enfonce, il brise les portes du conclave; furieux, il pénètre dans l'église, où, ayant éloigné ses gardes, il saisit le pape par la gorge, l'arrache violemment de son siège, l'accable de coups de pied et de coup de poing, le foule aux pieds sur le seuil de l'église, et le déchire à coups d'épée comme un vil animal. » Frangipani, après avoir fait subir au pape cet horrible traitement, le fit charger de chaînes et l'emmena prisonnier; mais le peuple, ayant à sa tête le fils de Pietro Leoni, se précipita en tumulte dans le palais habité par le ravisseur, et celui-ci fut non-seulement obligé de relâcher sa proie, mais encore de faire amende honorable. Cependant Henri V s'étant approché des murs de Rome, les Frangipani reprirent courage, et le pape se vit contraint à chercher un asile à Gaète. Cencio Frangipani fit alors nommer un anti-pape, et le choix de l'empereur tomba sur Maurice Burdino de Braga, qui prit le nom de Grégoire VIII. Henri V ayant été rappelé en Allemagne, Gélase osa se montrer dans Rome; mais pendant qu'il officiait publiquement, les Frangipani vinrent de nouveau l'assailir au pied des autels, et le chassèrent de Rome.

Peu d'années après cet événement, en 1130, une double élection eut lieu à Rome. La faction des Frangipani choisit le cardinal Grégoire, qui s'intitula Innocent II, tandis que le parti ennemi introduisait le fils de Pierre Leoni, sous le nom d'Anaclet II. Ce nouveau schisme ne finit qu'à la mort de l'anti-pape Anaclet.

Platina, *Vita Pontificum*. — Muratori, *Scriptores Rerum Italicarum*. — Artaud du Montor, *Vies des souverains Pontifes*.

FRANGIPANI (Jacques), seigneur d'Astura, vivait vers le milieu du treizième siècle. En 1268, Conradin, vaincu à la bataille de Tagliacozzo, et suivi de quelques gentilshommes allemands, déguisés en paysans, parvint à gagner Astura, petit bourg sur la côte de la campagne de Rome. Là, il fêta une barque pour passer en Sicile, et déjà il était en mer lorsque Jacques Frangipani, apprenant la victoire de Charles, mit en mer un brigantin, qui atteignit promptement les fugitifs et les ramena. Frangipani les livra lui-même au vainqueur. On sait quelles furent les suites de cette trahison (voy. CONRADIN). Le maître d'Astura en fut généreusement récompensé par le don de plusieurs fiefs considérables; il s'établit alors dans la ville de Naples, et devint le chef d'une nouvelle branche de la même famille.

Raumer, *Gesch. der Hohenstaufen*. — Saint-Priest, *Histoire de la Conquête de Naples*.

FRANGIPANI (Cornelio), jurisconsulte et traducteur italien, né à Castello (Frioul), au commencement du seizième siècle, mort en 1581. Il appartenait à une branche de l'illustre maison des Frangipani. Il exerça la profession d'avocat à Venise. En 1558, il alla plaider à Vienne devant l'empereur la cause de Mathias Flower, accusé d'homicide, et sauva la vie de son client.

On a de lui plusieurs discours, les *Diverse Orationi* de Sansovino, V in-4°, et dans la *Raccolta d'opere d'uomini illustri*, Padoue, 1680. Frangipani possédait, dans son palais à Taranto, une fontaine appelée *He* célébrée par beaucoup de poètes de vers composés sur ce sujet ont sous le titre de *Helice*, rimes composées *Prisiani sopra la Helice*; Venise, 1586, in-4°.

Liret, *Notizie del Letter. del Friul.*

FRANGIPANI (Claude-Cornel) précédent, jurisconsulte italien, né en 1533, mort en 1630. Il étudia à Padoue, visita les principales villes d'Allemagne, de France et des frontières et revint se livrer dans sa patrie droit. Devenu ensuite l'un des sénats, il s'acquitta avec habileté. On a de lui : *Allegazione over jure per la vittoria navale contra imp. e atto di Alessandro III*; Cirillo Michele (Paul Serpi) *principe della Repub. di Venetia sopra i contra alcune scritture de' Napoletani*, 1616, in-4°; — *Del Parlar* *ibid.*, 1619, in-4°; — *Stilographus palatini Venetiarum Joannis Cu De Numa Pompilio inscripto u ante portam decumanam palatini pioniis studio declaratio*; *ibid.*, 1619, in-4°.

Kruch et Gruber, *Alleg. Enc.*

FRANGIPANI (Niccolò), peintre vénitien, vivait dans la seconde seizième siècle. Il règne une grande sur le lieu de sa naissance, que les ont à Venise, à Padoue, à Udine et mini. On croit qu'il fut élève du Titien de ce maître à l'église des *Cav* Rinaldi une belle *Assomption* p Saint-Barthélemy de Padoue, avec la date de 1568; à Pesaro, un *saint Étienne*; enfin, à Rome, à la un *Christ portant la croix*, qui rapp ntre de Van Dyck. Quelque ces table remarquables par la dignité et l'expi sont cependant inférieurs aux peint lières et baroques du même on rencontre assez souvent dans les culières des États Vénitiens.

Milvau, *Pittura di Bologna*. — Tiscari, — Vernet, *Peintres de l'Europe*.

FRANGIPANI (François) on pirateur hongrois, né vers 11 1671. Il appartenait à une prétendait descendre des Mais cette prétention ne a Beau-frère du comte Zriny, à une conspiration dont le plan 1685 par le palatin Vessényi, c.



## FRANGIPANI

aut de répare  
om d'Autriche  
avoir éclaté.  
me le comte Z  
Neustadt.

Sa sœur, A  
esse de Zriny, l  
utée, à Gratz

G. Pray, *Histo*

FRANK (Je  
nand, né à B  
e 20 janvier 1  
rotestant) à  
le Calenberg, l  
tologie bibliqu  
ortient sur cet  
*Poetische Kii*  
ique des Enfa  
*Profusio Chr*  
*omnes anni a*  
*ale describi*  
*nundi ad nos*  
*ipe epactaru*  
*ubilaro biblio*  
*am sacram*  
Jettlingue, 17  
*Chronologiae*  
*id Solis et L*  
*ossunt*; *ibid.*  
les variantes,  
lent

Adelung, *Suppl.*  
- Besch et Grut  
*tabre*, 1750-1800,  
*Gratzen*.

FRANK (Je  
*frankistes*, né  
Il exerça dans  
lilateur d'eau-  
Crime et dans  
ou limitrophes  
nom de *Fran*  
Européens, et  
De retour en l  
putation d'un  
Podolie, ou il  
nombre d'adep  
sieurs rabbins  
Landskron, de  
de Kribtschn l  
lisans, et il prêt  
avait emprunt  
*Zeyv* et *Salatl*  
cipes dans un  
copies à l'usage  
comme inspiré  
rabbins de la T  
lui suscitèrent  
et, profitant d  
lonique, le dei  
du pays avec s  
restation *Franl*  
du clerge cath

où il avait beaucoup de partisans, et d'où il fit  
partir des émissaires chargés de propager les  
principes de la secte dans toutes les parties de  
l'Allemagne. L'enthousiasme qu'il avait inspiré  
était porté à un tel point qu'on voyait arriver  
plusieurs fois chaque année, dans les villes où  
il séjournait, des tonneaux remplis d'or, con-  
duits par une espèce de milice dont il disposait  
à son gré. Tous les jours, dans l'après-midi,  
lorsqu'il sortait pour aller prier en rase cam-  
pagne, il montait sur un char magnifique, escorté  
par dix ou douze cavaliers, vêtus de vert et de  
rouge, tout chamarrés d'or, et armés de lances  
surmontées d'aigles, de cerfs, de soleils et de  
lunes en or ou dorés. Un cavalier suivait le  
char sur un coursier richement enharnaché et  
couvert de clochettes d'or, portant une outre  
remplie d'eau et terminée par un arrosoir, et  
arrosait la terre après la prière.

Jacob Frank regrettait le séjour de Vienne :

il s'y rendit encore. Mais son faste le fit expulser pour la seconde fois. Il obtint alors du landgrave de Hesse l'autorisation de se fixer à Offenbach avec cinquante personnes de sa suite, et vint en 1788 s'établir dans le palais même du souverain. Frank se décora du titre de baron, et sa suite, d'abord modeste, suivant les conventions, s'éleva bientôt, y compris les femmes et les enfants, à mille personnes, qu'il entretenait richement. Il continuait de professer ostensiblement la foi chrétienne, et allait tous les jours à l'église. Sa conduite était irréprochable, du moins en apparence, et celle de ses gens ne donna jamais lieu à la moindre plainte. Ses disciples s'exerçaient tous les jours à l'escrime et faisaient des expériences chimiques dont on ignore les résultats. Ils regardaient, dit-on, leur maître comme immortel ; Frank n'en fut pas moins frappé d'apoplexie, le 10 décembre 1791, et on lui fit à Offenbach des funérailles magnifiques. Son tombeau est devenu le but d'un pèlerinage. Tel fut cet homme extraordinaire, contemporain de Cagliostro, qui ne fut ni plus mystérieux ni plus habile. Frank laissa deux fils, *Rochus* et *Joseph*, et une fille, nommée *Rachel* ou Ève depuis son baptême. La vie de ces trois personnages est à peu près inconnue. La secte existe encore, toujours enveloppée d'un voile qu'on n'a pu soulever jusque ici. Elle a son siège principal à Varsovie. Jacob Frank enseignait : « Que chaque parole de la Thorah (la Loi) renferme un sens élevé et un mystère sublime, dont le Zohar fournit la seule explication véritable ; qu'il n'y a qu'un seul Dieu, composé de trois personnes (*Parzouphim*) égales ou indivisibles ; car le Zohar dit : Il y en a deux et encore un, ce qui fait trois, et ces trois ne font qu'un ; que Dieu apparaît sur la terre revêtu de la forme humaine et accomplissant les différents actes propres à notre nature, mais sans jamais pécher ; que Jérusalem ne sera point rebâtie ; que le Messie temporel attendu par les juifs ne viendra pas, mais que Dieu lui-même s'incarnera pour racheter le genre humain. » La profession de foi des frankistes a été publiée à Lemberg, en hébreu rabbinique et en polonais.

Alexandre BONNEAU.

Czacki, *Dissertation sur les Juifs*. — Peter Beer, *Histoire des Juifs*. — Fort, *Histoire des Juifs*. — Franck, *La Cabale*. — Léon Hollaenderski, *Les Israélites de Pologne*. — Salomon Maimon, *Des Sectes religieuses des Juifs polonais*. — Carmoly, *État des Israélites en Pologne*.

FRANK (Jean-Pierre), médecin allemand, né à Rotthalben, le 19 mars 1745, mort le 24 avril 1821. Il fit ses premières études chez les Piaristes de Rastadt. Ses parents désiraient qu'il entrât dans les ordres ; mais, préférant la carrière médicale, il se rendit à l'université de Heidelberg, après avoir étudié la philosophie à Metz et à Pont-à-Mousson. En 1765 il alla suivre les cours de médecine et fréquenter les hôpitaux à Strashourg, d'où il revint à Heidelberg pour s'y faire recevoir docteur. Comme il projetait d'exer-

cer en Lorraine, il dut subir de nouvelles épreuves scientifiques à Pont-à-Mousson, d'où il alla à Bitche. Deux ans plus tard il s'établit à Rastadt, et en 1769 il fut nommé médecin en chef de la garnison et de l'arrondissement de cette dernière ville. En 1772 il devint premier médecin et conseiller du prince-évêque de Spire.

Durant un séjour de neuf années à Rastadt, Frank fit des cours d'anatomie et de physiologie et dirigea l'instruction des sages-femmes. Son enseignement fut sans doute profitable, car le nombre des cas de femmes mortes pendant la gestation diminua d'environ un tiers. En 1775 Frank vint à Göttingue en qualité de professeur de clinique, et fut nommé conseiller à la cour d'Angleterre. Mais obligé de quitter Göttingue dont il ne pouvait pas supporter le climat, il alla en 1786 remplacer Tissot à Pavia. Il y donna un nouveau plan d'études médicales, qui fut immédiatement approuvé. Vers la même époque, il fut nommé directeur général de l'état sanitaire de la Lombardie ; sa réputation s'accrut et il en tira beaucoup d'élèves. Avec le succès, qui est inséparable, des succès, il en vint à en devenir envieux. Appelé à Vienne, en 1794, par l'empereur d'Autriche, à l'effet de régler le service sanitaire des armées, il devint en même temps conseiller aulique et directeur général de l'administration civile de cette ville. En 1804 Frank se rendit à Wilna en qualité de professeur de clinique, pendant que son fils était chargé de la pathologie. Il obtint ensuite le titre de premier médecin à l'empereur de Russie et de professeur de médecine pratique à l'académie médico-chirurgicale de Saint-Petersbourg. En 1808 il quitta la Russie, dont le climat n'était pas favorable à sa santé, pour se rendre à Fribourg en Brisgau ; mais il fut retenu quelque temps à Vienne, où Napoléon le consulta sur l'état du maréchal Lannes. Au même temps, dit-on, l'empereur lui offrit de venir occuper en France une position brillante. Frank préféra la retraite ; il vint à Fribourg en 1809, passa à Vienne en 1811, et fut consulté en 1814 sur la santé de Marie-Louise et celle du roi de Rome. Frank mourut à Vienne, laissant la réputation d'un bon praticien et d'un professeur instruit. Ses ouvrages sont souvent cités comme une autorité. Les principaux sont : *Epistola invitatoria ad eruditos de communicandis quæ ad politiam medicam spectant principum ac legislatorum decretis* ; Mannheim, 1776, in-8° ; — *System einer vollständigen medicinischen Polizey* (Système d'une Police médicale complète) ; Mannheim, Tübingue et Vienne, 1779-1786-1817, 6 vol. in-8° ; — *Observationes medico-chirurgicæ de suppurari abscessu hepatico et de sectione apophysis ossium pubis in episcopo Spiritu peracta* ; 1783, in-4° ; — *Profusio de febre morborum biliosis* ; Göttingue, 1784, in-8° ; — *Dissertatio de magistratu medico friburgensi* ; Göttingue, même année, — *Delectus operum*

edicorum  
 icademiis  
 nmodum  
 Oratio aca  
 i morbosa  
 Oratio aca  
 orporis, s  
 Pavie, 17  
 o del diret  
 ilan, 1788  
 per la fa  
 ; Milan, 17  
 etc.; Vien  
 num, ad t  
 , 1790, in  
 im ordin  
 °; — Disc  
 ndis mor  
 ; — De Co  
 etc.; Manl  
 ouvrage Fr  
 : qu'on fait  
 imprimé à T  
 Interpret  
 lectarum,  
 thuma; Vi  
 ., fils de l'an  
 plément de  
 e des Dr J -  
 t — Erich e  
 ou FRA  
 , médecin a  
 urg (Munie  
 04 Il fit a  
 ., puis à L  
 heure la d  
 poète Il c  
 latin, en q  
 te de méc  
 Strasbourg  
 et la médecine  
 rg, à Will  
 as le nom  
 Curieux  
 1 1692, et  
 1. Ce méde  
 ait guère qu  
 t plus de r  
 t correct  
 dissertation  
 , insérées d  
 e la Natur  
 vants . In  
 ic Method  
 , 1672, in-  
 dium, in  
 e innotuit  
 ræcis, ge  
 temperam  
 specialis  
 tibusque a  
 harmacope

il s'y rendit encore. Mais son faste le fit expulser pour la seconde fois. Il obtint alors du landgrave de Hesse l'autorisation de se fixer à Offenbach avec cinquante personnes de sa suite, et vint en 1788 s'établir dans le palais même du souverain. Frank se décora du titre de baron, et sa suite, d'abord modeste, suivant les conventions, s'éleva bientôt, y compris les femmes et les enfants, à mille personnes, qu'il entretenait richement. Il continuait de professer ostensiblement la foi chrétienne, et allait tous les jours à l'église. Sa conduite était irréprochable, du moins en apparence, et celle de ses gens ne donna jamais lieu à la moindre plainte. Ses disciples s'exerçaient tous les jours à l'escrime et faisaient des expériences chimiques dont on ignore les résultats. Ils regardaient, dit-on, leur maître comme immortel ; Frank n'en fut pas moins frappé d'apoplexie, le 10 décembre 1791, et on lui fit à Offenbach des funérailles magnifiques. Son tombeau est devenu le but d'un pèlerinage. Tel fut cet homme extraordinaire, contemporain de Cagliostro, qui ne fut ni plus mystérieux ni plus habile. Frank laissa deux fils, *Rochus* et *Joseph*, et une fille, nommée *Rachel* ou Ève depuis son baptême. La vie de ces trois personnages est à peu près inconnue. La secte existe encore, toujours enveloppée d'un voile qu'on n'a pu soulever jusque ici. Elle a son siège principal à Varsovie. Jacob Frank enseignait : « Que chaque parole de la Thorah (la Loi) renferme un sens élevé et un mystère sublime, dont le Zohar fournit la seule explication véritable ; qu'il n'y a qu'un seul Dieu, composé de trois personnes (*Parzouphim*) égales ou indivisibles ; car le Zohar dit : Il y en a deux et encore un, ce qui fait trois, et ces trois ne font qu'un ; que Dieu apparaît sur la terre revêtu de la forme humaine et accomplissant les différents actes propres à notre nature, mais sans jamais pécher ; que Jérusalem ne sera point rebâtie ; que le Messie temporel attendu par les juifs ne viendra pas, mais que Dieu lui-même s'incarnera pour racheter le genre humain. » La profession de foi des frankistes a été publiée à Lemberg, en hébreu rabbinique et en polonais.

Alexandre BONNEAU.

Czacki, *Dissertation sur les Juifs*. — Peter Beer, *Histoire des Juifs*. — Fort, *Histoire des Juifs*. — Franck, *La Cabale*. — Léon Hollaenderski, *Les Israélites de Pologne*. — Salomon Maimon, *Des Sectes religieuses des Juifs polonais*. — Carmoly, *État des Israélites en Pologne*.

FRANK (Jean-Pierre), médecin allemand, né à Rotalben, le 19 mars 1745, mort le 24 avril 1821. Il fit ses premières études chez les Piaristes de Rastadt. Ses parents désiraient qu'il entrât dans les ordres ; mais, préférant la carrière médicale, il se rendit à l'université de Heidelberg, après avoir étudié la philosophie à Metz et à Pont-à-Mousson. En 1765 il alla suivre les cours de médecine et fréquenter les hôpitaux à Strasbourg, d'où il revint à Heidelberg pour s'y faire recevoir docteur. Comme il projetait d'exer-

cer en Lorraine, il dut subir de nouvelles épreuves scientifiques à Pont-à-Mousson, d'où il alla à Bitche. Deux ans plus tard il s'établit à Rastadt, et en 1769 il fut nommé médecin de la garnison et de l'arrondissement de cette dernière ville. En 1772 il devint premier médecin et conseiller du prince-évêque de Spire.

Durant un séjour de neuf années à Rastadt Frank fit des cours d'anatomie et de physique, et dirigea l'instruction des sages-femmes. Son enseignement fut sans doute profitable, car le nombre des cas de femmes mortes pendant la gestation diminua d'environ un tiers. En 1778 Frank vint à Göttingue en qualité de professeur de clinique, et fut nommé conseiller du roi d'Angleterre. Mais obligé de quitter Göttingue dont il ne pouvait pas supporter le climat, il alla en 1786 remplacer Tissot à Pavia. Il y adapta un nouveau plan d'études médicales, qui fut immédiatement approuvé. Vers la même époque, il fut nommé directeur général de l'école de médecine de Lombardie ; sa réputation s'accrut et il en tira de nombreux élèves. Avec le succès, et ce qui en est inséparable, des ennemis et des envieux. Appelé à Vienne, en 1794, par l'empereur d'Autriche, à l'effet de régler le service médical des armées, il devint en même temps conseiller aulique et directeur général de l'administration civile de cette ville. En 1804 Frank alla à Wilna en qualité de professeur de clinique, pendant que son fils était chargé de la police médicale. Il obtint ensuite le titre de premier médecin de l'empereur de Russie et de professeur de médecine pratique à l'académie médico-chirurgicale de Saint-Petersbourg. En 1808 il quitta la Russie, dont le climat n'était pas favorable à sa santé, pour se rendre à Fribourg en Brisgau ; mais il fut retenu quelque temps à Vienne, où Napier le consulta sur l'état du maréchal Lannes. Au même temps, dit-on, l'empereur lui offrit de venir occuper en France une position brillante. Frank préféra la retraite ; il vint à Fribourg en 1809, passa à Vienne en 1811, et fut consulté en 1814 sur la santé de Marie-Louise et celle du roi de Rome. Frank mourut à Vienne, laissant la réputation d'un bon praticien et d'un professeur instruit. Ses ouvrages sont souvent cités comme une autorité. Les principaux sont : *Epistola invitatoria ad eruditissimos de communicandis quæ ad politiam medicam spectant principum ac legislatorum decretis* ; Mannheim, 1776, in-8° ; — *System einer vollständigen medicinischen Polizey* (Système d'une Police médicale complète) ; Mannheim, Tübingen et Vienne, 1779-1786-1817, 6 vol. in-8° ; — *Observationes medico-chirurgicæ de singulari abscessu hepatico et de sectione apophysis ossium pubis in episcopo Spathi peracta* ; 1783, in-4° ; — *Profusio de hepaticis morborum biliosis* ; Göttingue, 1784, in-8° ; — *Dissertatio de magistratu medico-felicis* ; Göttingue, même année ; — *Delectus quorundam*

**edicorum** et  
**academils**  
**immodum** et  
**Oratio aca**  
**a morbosa**  
**Oratio aca**  
**corporis**, s.  
 ; Pavie, 17  
**to del diret**  
**Milan**, 1788  
**per la fa**  
 2; Milan, 17  
 , etc.; Vien  
**inum, ad t**  
 e, 1790, in  
**um ordin**  
 8°; — *Disc*  
*endis mor*  
 1°; — *De Cu*  
 , etc.; Mant  
 ouvrage Fr  
 e qu'on fait  
 nprimé à T  
*Interpret*  
*electarum*  
*sthuma*; Vi  
 k, fils de l'au  
 pplément de  
 ie des Dr J.-  
 id. — Krich e  
 . ou **FRA**  
 ), médecin  
 urg (Munie  
 704 Il fit  
 le, puis à l  
 heure la d  
 le poète. Il  
 latin, en  
 ite de mé  
 Strasbourg  
 nt la médi  
 erg, à Witt  
 us le nom  
 i Curieux  
 en 1892, et  
 au. Ce médi  
 tait guère q  
 nt plus de  
 st correct  
 e dissertatio  
 ., insérés d  
 de la Natu  
 ivants . *In*  
*ac Method*  
 g, 1672, in-  
 alium, in  
 te innotuit  
 græcis, q  
 temperam  
 et specialu  
 uibusque c  
 pharmacop



in-12; — *De strophe septimestri foetus, gallis dicta la culbute, falsa hactenus credita*; Copenhague, 1730, in-8°. On a encore de lui plusieurs observations dans les *Éphémérides des Curieux de la Nature*.

*Biographie médicale.*

FRANK. Voy. FRANCK et FRANCKE.

FRANKE (Jean), médecin allemand, né en 1648, mort à Ulm, en 1728. Il exerça longtemps la médecine avec succès dans cette ville. Il s'occupait particulièrement de pharmacologie, et la plupart de ses ouvrages roulent sur cette science; en voici les titres : *Polychresta herba veronica, ad botanices, philosophiæ et medicinæ cynosuram elaborata*; Ulm, 1690, in-12; — *Trifolii fibrini Historia, selectis observationibus et perspicuis exemplis illustrata*; Francfort, 1701, in-8°; — *Herba Alleluia botanice considerata, ex veterum ac recentiorum decretis*; Ulm, 1709, in-12; — *De vera antiquorum Acetosella, ejusdemque virtute contra febres malignas, petechiales et pestem ipsam*; Augsbourg, 1717, in-12; — *Spicilegium de Euphrasia herba, medicina polychresta, veroque oculorum solamine*; Francfort, 1717, in-8°; — *Von der Flachsseide* (Sur la Cuscute); Ulm, 1718, in-8°; — *Thappuach Jeruschalmi, seu momordicæ descriptio medico-chirurgico-pharmaceutica*; Ulm, 1720, in-8°; — *Tractatus singularis de Urtica urente, de qua Græci et Latini pauca, paucissima Arabes conscripserunt*; Dillingen, 1723, in-8°; — *Castorologia*; Augsbourg, 1725, in-8°; — *Untersuchung der Sonnenblume von Peru* (Dissertation sur le grand Héliotrope du Pérou); Ulm, 1725, in-8°. « Toutes ces monographies, dit la *Biographie médicale*, portent le même caractère. On y remarque un luxe prodigieux d'érudition, mais point de goût point de critique, point de jugement. L'empirisme le plus aveugle a seul été consulté au sujet des propriétés attribuées à chaque plante. »

*Van der Linden, de Script. medic.*

FRANKE (Auguste-Hermann), philanthrope allemand, né à Lubeck, le 23 mars 1663, mort le 8 juin 1727. Il était fils d'un magistrat de Lubeck, qu'il perdit à l'âge de six ans; sa mère le confia alors à un précepteur, qui le mit en état de se rendre à l'université d'Erfurt, puis à celle de Kiel, où il eut pour maîtres Morhoff et Kortholt. Il retourna à Gotha en 1682, passa par Hambourg, et y suivit pendant deux mois un cours d'hébreu sous Eadras Edzardi. Venu à Leipzig en 1684, il y fut reçu maître ès arts l'année suivante. C'est aussi à Leipzig qu'il fonda avec ses amis la société littéraire dite *Collegium Philobiblicum*. Il se rendit ensuite à Wittemberg, dont les savants l'accueillirent avec empressement, puis à Lunebourg, où il continua ses études théologiques. Revenu à Leipzig, il y fit sur l'Écriture Sainte des leçons qui attirèrent un grand nombre d'étudiants. Puis il devint

pasteur à Erfurt; mais, accusé de piété, il perdit son emploi en 1691, avec injonction de quitter la ville dans les vingt-quatre heures. Il gagna à ce traitement brutal une poitrine leure, et fut nommé dans l'année même professeur de grec et de langues orientales à l'université de Halle, enfin ministre à Göttinge, un faubourg de Halle. En 1698, il reprit ses fonctions professorales pour s'en tenir au ministère sacré. L'un des fondateurs de l'université de Halle, à laquelle il avait été attaché, qui depuis compta parmi les plus célèbres de l'Allemagne, il se fit un juste renom de philanthropie en faisant construire l'école-hospice (*phanotropeum*), spécialement destinée aux orphelins. Il sut si bien stimuler la charité des sensibles, que cet établissement, commencé en juillet 1698, put être achevé en 1699, et en peu d'années il devint l'un des plus considérables de l'Allemagne. En 1715 Franke passa au ministère de Glaucha à Saint-Ulrich de Halle. En 1717 il visita la Thuringe, la Hesse, la Saxe et la Souabe. L'histoire de la fondation de la maison des orphelins a été écrite par le docteur Josiah Woodward, sous le titre de *Pietas Hallensis*. On a d'Auguste-Hermann Franke : *Manuductio ad lectionem Scripturæ Sacræ*; Halle, 1693, in-12; — *Methodus Studii Theologiæ*; ibid., 1723, in-8°; — *Prælectiones hermeneuticæ*; Halle, 1712, in-12; — *Enchiridion pastoralia*; 1717, in-12; — *Introductio ad lectionem Prophetarum*; ibid., 1724, in-8°; — *Lectiones paræneticæ*, 1730-1736, 7 vol. in-8°; — *Introductio in Psalterium generale et speciale*; 1734, in-4°; — *Erklärung der Psalmen Davids* (Explication des Psaumes de David); Halle, 1730.

Hirschlog, *Hist. litér. Handb.* — Meuschen, *Itin.*, 17

FRANKE (Théophile-Auguste), fils du précédent, théologien allemand, né à Halle, le 3 mars 1696, mort le 2 septembre 1768. Après avoir étudié dans sa ville natale, il obtint un emploi de professeur à l'établissement pédagogique de cette localité. Plus tard il alla compléter ses études à Iéna. En 1720 il devint pasteur à la maison de travail et de correction à Halle; en 1723 il fut nommé adjoint à la chaire de théologie, et à la mort de son père, en 1727, il lui succéda dans l'inspection diocésaine et dans la direction de la maison des orphelins et de l'établissement pédagogique. Enfin, il devint archidiacre et conseiller consistorial du séminaire de Prusse. Outre de nombreux *Programmes* sur des sujets divers, on a de Franke des éditions de plusieurs ouvrages de son père, parmi lesquels : *Collegium pastorale*; Halle, 1741-1742, 2 vol.; — des éditions de Freylinghausen et d'Arndt; — des *Introductions* à la *Missionsgeschichte* (Histoire des Missions) de Niebuhr, et à la Bible de Canstein; — enfin, la publication de la *Continuation des Mémoires des Missionnaires danois dans les Indes orientales*.

1. *Lex. der vom J. 1700 in Schrifftstell.* — **MEYER** (Jean-Martin) né à Ebersbach de la garde de ville ensuite à la ville distinguée par une œuvre lui *Von der Natur und der Weltbeschreibung* (Description nécessaire du monde) (1748; — *Calculus*; Leipzig, 1751, œuvre fort utile aux langues. *Hist. littér. Haub. Halle*) **MEYER** (Gottfried) né le 27 janvier 1767, mort le 24 mai 1814. Il exerça la médecine. Outre de nombreuses publications dans les journaux *Acta Societatis Scientiarum* (lui) *Dissertationes de rebus medicis secundum recentiorum explicando*; Leipzig; Copenhague; — *Diæteticum de rebus medicis* (De l'alimentation) (De la nourriture) — des Poésies (1814), *Almstedt's Forh.*, 1814, Encyclopédie.

**MEYER** (DE) **MEYER** (Jean) né le 16 août 1645, mort le 16 août 1715, et devint professeur à l'étude de la physiologie et de la philosophie dans une suite de 1645. Suivant ses contemporains, ses contemporains, de la transmutation des plantes en animaux. *Signatur, Beschreibung* (Description d'une racine) (1648, m-4°). Il est de Paracelse, et dans les maladies cordiformes du cœur. Il a 4 signatures ou le *et ad id illa quod anima rationalis in eam quandam corpori infundit* (la valeur solis, *Upa Catoris corlest*; Upsal, 1676, m-4°). *De Siderum corporibus* (Influxus, et al.) — *De orbium* (1627, m-4°); — *De*



de l'un a  
 cible de l  
 plus d'id  
 sa famille  
 bury le c  
 chemin c  
 se porta  
 et il fit se  
 tester les  
 temps sa  
 révélation  
 ment écli  
 époque d  
 erreurs q  
 et qu'il i  
 fut un m  
 frère. Ce  
 eût paru  
 Franklin  
 n'y avait  
 père, qu  
 quelque t  
 se voir  
 quelques  
 du journa  
 accueillis  
 fit jusqu  
 des articl  
 traité ave  
 politiques  
 du gouve  
 fut mis c  
 continuer  
 cette inte  
 teur nom  
 lui en avi  
 forme, so  
 il fut con  
 gement,  
 continuer  
 terme pr  
 étant viol  
 Dans un  
 deux frèr  
 il s'autor  
 ment, s  
 contre lui

Au sor  
 put trou  
 tement d  
 defaveur  
 ques si p  
 native qu  
 Il s'emb  
 1723, sur  
 sans emp  
 Ne trou  
 il partit p  
 dans une  
 ou il sou  
 d'ou il c  
 habit d'o

de temps après, en 1728, il forma un établissement avec un associé nommé Meredith, qui fournissait les fonds nécessaires. L'association ne fut pas de longue durée. Meredith céda ses droits à Franklin moyennant un faible dédommagement, pour lui et le remboursement des sommes dépensées. Franklin s'engagea pour une somme de 240 livres (15,800 fr.), et resta seul à la tête de l'imprimerie. L'ordre, l'honnêteté, l'activité, ces vertus que Franklin portait au plus haut degré, firent prospérer rapidement cette entreprise. Il obtint l'impression du papier-monnaie de la Pensylvanie. Le gouvernement de New-Castle lui accorda bientôt aussi celle de ses billets, de ses votes et de ses lois. Encouragé par ces premiers succès, Franklin fonda de grandes entreprises, qui en l'enrichissant lui-même contribuèrent au bien-être matériel et à la culture intellectuelle de son pays. Les colonies n'avaient ni journaux, ni almanachs, ni papeteries à elles. Le sage et habile imprimeur de Philadelphie les dota de ces utiles instruments de civilisation. Il ne contribua pas seulement à fonder par souscription, à Philadelphie, la première bibliothèque commune, la première société académique, le premier hôpital, il apprit à ses compatriotes à se chauffer au logis par des poêles économiques, à paver leurs rues, à les balayer chaque matin, à les éclairer la nuit par des réverbères. Ce qu'il n'inventait pas lui-même il le perfectionnait. Il développait ses idées d'utilité publique dans sa *Gazette* et dans ses célèbres *Almanachs*, qu'il publia à partir de 1732, sous le nom de *Richard Saunders*, autrement dit *le Bonhomme Richard*. Ces dernières publications sont un des meilleurs cours de morale pratique qui existent. L'auteur s'entend admirablement à résumer ses leçons en maximes, en proverbes qui offrent le bon sens à sa plus haute expression et sous la forme la plus ingénieuse. Bien que ces proverbes soient très-connus, nous en citerons quelques-uns, parce qu'ils donnent l'idée la plus complète et la plus concise à la fois de l'esprit de Franklin :

« L'oisiveté ressemble à la rouille ; elle use beaucoup plus que le travail : la clef dont on se sert est toujours nette.

« Ne gaspillez pas le temps, car c'est l'étoffe dont la vie est faite.

« La paresse va si lentement, que la pauvreté l'atteint bientôt.

« Si vous êtes laborieux, vous ne mourrez jamais de faim ; car la faim peut bien regarder à la porte de l'homme qui travaille, mais elle n'ose y entrer.

« Le second vice est de mentir, le premier est de s'endetter. Le mensonge monte à cheval sur la dette.

« Le carême est bien court pour ceux qui doivent payer à Pâques.

« Il en coûte plus cher pour entretenir un vice que pour élever deux enfants.

« C'est une folie d'employer son argent à acheter un repentir.

« L'orgueil est un mendiant qui crie aussi haut que le besoin, et qui est bien plus méprisable.

« La pauvreté prive souvent de ressort et de toute vertu : il est vide de se tenir debout.

« Un labourer sur ses jambes est gentilhomme à genoux. »

Franklin, qui enseignait morale aux autres, la pratiquait avec une sévérité scrupuleuse. D'abord il avait corrigé les vices de son père, restitué à Vernon son honneur, joignant les intérêts de son honneur avec l'honneur de son père, donné au fils de celui-ci des caractères nouveaux. Mais de tout cela celle qui lui apporta le plus de bien ce fut d'épouser, en 1730, une jeune fille qui avait été son premier mariage avait été son premier mariage, heureux dans son ménage, heureux dans son ménage, aurait voulu enseigner aux autres le bonheur qui résulte de la vertu. Il proposait d'écrire, sous le titre de *Vertu*, un ouvrage où il aurait raconté ceux qui veulent être heureux dans le monde, sont intéressés à connaître ce qu'il leur ferait toujours devant eux, vers la fin de sa vie, que la morale est le seul moyen pour le bonheur particulier, et le garant du bonheur public. Si cela était-il, savaient tous les hommes, ils deviendraient honnêtes.

Il nous serait impossible de raconter tout ce qui marquait ses progrès en morale et en même temps en honneur et les honneurs publics. Son intégrité, son activité, son intelligence pour améliorer la situation des services municipaux, le respect pour tous, le gouverneur et le conseil le choisirent à toutes les occasions. Il fut élu membre de l'Assemblée de la Pensylvanie. Sentant le besoin de l'instruction au niveau des hommes, il entreprit d'apprendre, à l'âge de 40 ans, et il apprit seul le français, le latin. La vigueur de son esprit, de sa mémoire étaient telles, qu'il ne se souvenait rien de ce qu'il avait lu. Il était surtout doué, d'observation et de conclusion. Il réussissait à découvrir, conclure à quoi versait-il l'Océan, il faisait des observations sur la température de ses eaux, et à la même latitude, celle de son cou, élevée que celle de sa partie inférieure, nait par là aux marins un moyen de navigation s'ils se trouvaient sur le bord de cet obscur courant de la mer, ou d'en sortir, suivant qu'il leur



de leurs navires. Entendait-il des sons par des verres mis en vibration, il nota que ces sons différaient selon la masse et selon le rapport de celle-ci à sa capacité son évanescent et à son contenu. De ces remarques, il résultait un instrument que ; et Franklin inventait l'*harmonica*. Notait-il la perte de chaleur qui se faisait par les cheminées et l'accumulation de chaleur qu'en produisait un poêle fermé, il fit ce double examen, en combinant ces deux moyens de chauffage, une cheminée qui était économique comme un poêle, et un poêle qui était ouvert comme une cheminée en forme de cheminée fut généralement adopté, et Franklin refusa une patente pour le vendre exclusivement. « Comme nous, dit-il, de grands avantages des inventions autres, nous devons être charmé de l'occasion de leur être utiles par les notions nous devons le faire avec générosité. » La plus importante et la plus glorieuse découverte de Franklin fut celle de la nature de la lumière et des lois de l'électricité.

emprunterons encore l'exposé de cette découverte à l'excellente *Vie de Franklin* par M. Mignet. « Le fluide électrique le savant académicien, était appelé maintenant à être une de ses plus belles découvertes mais un de ses plus puissants moyens de rendre d'autres ; car, rendu maniable, il devenait un instrument incomparable de décomposition. On ne se doutait que la force attractive qui se trouvait dans l'ambre (*ἤλεκτρον* des anciens, d'où nous venons le nom d'*électricité*) et dans certains minéraux avait la même que cette force terrible qui descend du ciel avec fracas au milieu des orages, était avec soin depuis le commencement du siècle. Hawkshoe l'avait soumise vers 1709 à des expériences ; Gray et Welher, en 1728, démontrèrent que cette substance se comportait d'un corps à l'autre, sans même que les deux fussent en contact. Ils avaient remarqué qu'on pouvait tirer des étincelles d'une tige de fer suspendue en l'air par un lien en soie, et que dans l'obscurité cette tige était lumineuse à ses deux bouts. » L'intendant du Jardin du Roi de France, Lavoisier, avait remarqué en 1733 que le verre produisait par son frottement une autre électricité résineuse, et il avait distingué l'électricité vitreuse et l'électricité résineuse. Désaguliers, en 1742, avait donné le nom de *conducteurs* aux tiges métalliques à travers lesquelles la lumière passait avec une rapide facilité. Enfin, l'appareil électrique imaginé dans le précédent par Otto de Guericke, l'habile inventeur de la machine pneumatique, ayant, par ses perfectionnements successifs, reçu son application définitive, le professeur Bose à Götting, le professeur Winkler à Leipsick, l'abbé Guichon à Erfurt, le docteur Lu-

dolf à Berlin, avaient, par d'assez fortes décharges, tué de petits oiseaux et mis le feu à l'éther, à l'alcool et à plusieurs corps combustibles. La science en était arrivée là : elle produisait quelques curieux phénomènes dont elle ne donnait pas de satisfaisantes explications, lorsque Franklin s'en occupa par hasard, mais avec génie. Dans un voyage qu'il fit à Boston en 1746, l'année même où Muschenbroeck découvrit la fameuse bouteille de Leyde et ses phénomènes bizarres, il assista à des expériences électriques imparfaitement exécutées par le docteur Spence, qui venait d'Ecosse. Peu après son retour à Philadelphie, la bibliothèque qu'il avait fondée reçut du docteur Collinson, membre de la Société royale de Londres, un tube en verre, avec des instructions pour s'en servir. Franklin renouvela les expériences auxquelles il avait assisté, y en ajouta d'autres, et fabriqua lui-même avec plus de perfection les machines qui lui étaient nécessaires. Il y ajouta la charge par cascades, qui devint la première batterie électrique, dont les effets furent supérieurs à ceux obtenus jusque là. Avec sa sagacité pénétrante et inventive, il vit d'abord que les corps à pointe avaient le pouvoir d'attirer la matière électrique ; il pensa ensuite que cette matière était un fluide répandu dans tous les corps, mais à l'état latent ; qu'elle s'accumulait dans certains d'entre eux où elle était en *plus*, et abandonnait certains autres où elle était en *moins* ; que la décharge avec étincelle n'était autre chose que le rétablissement de l'équilibre entre l'électricité en *plus*, qu'il appela *positive*, et l'électricité en *moins*, qu'il appela *negative*. Cette belle conclusion le conduisit bientôt à une autre, plus importante encore. La couleur de l'étincelle électrique, son mouvement brisé lorsqu'elle s'élance vers un corps irrégulier, le bruit de sa décharge, les effets singuliers de son action, au moyen de laquelle il fondait une lame mince de métal entre deux plaques de verre, changeait les pôles de l'aiguille aimantée, enlevait toute la dorure d'un morceau de bois sans en altérer la surface, la douleur de sa sensation, qui pour de petits animaux allait jusqu'à la mort, lui suggérèrent la pensée hardie qu'elle provenait de la même matière dont l'accumulation formidable dans les nuages produisait la lumière brillante de l'éclair, la violente détonation du tonnerre, brisait tout ce qu'elle rencontrait sur son passage lorsqu'elle descendait du ciel pour se remettre en équilibre sur la terre. Il en conclut l'identité de l'électricité et de la foudre. Mais comment l'établir ? Sans démonstration, une vérité reste une hypothèse dans les sciences ; et les découvertes n'appartiennent pas à ceux qui affirment, mais à ceux qui prouvent.

« Franklin se proposa donc de vérifier l'exactitude de sa théorie en tirant l'éclair des nuages. Le premier moyen qu'il conçut fut d'élever jusqu'au milieu d'eux des verges de fer pointues



verités naturelles, de compter au nombre des libérateurs généreux des peuples. »

Franklin se montra toujours le défenseur ardent des droits des colonies anglo-américaines contre les empiétements de la métropole; et lorsqu'il fut décidé qu'elles tiendraient un congrès général à Albany pour convenir d'un plan commun de défense, il y fut nommé député. Sur sa route, il conçut un projet d'union qui embrassait le règlement de tous les grands intérêts politiques des colonies et de la métropole. L'*Albany-Plan*, ce fut ainsi qu'on l'appela, adopté par le congrès, proposait de confier le gouvernement de chaque province à un gouverneur nommé par la couronne et à un grand-conseil élu par les assemblées provinciales; ce conseil serait institué pour consentir et répartir les impôts qu'exigeaient les besoins de la communauté. Ce plan, quoique revêtu de la sanction unanime du congrès, fut rejeté par la chambre des communes, comme trop entaché de démocratie, et par les assemblées provinciales, comme trop favorable à la prerogative royale. En 1751 il fut nommé député à l'assemblée de Pensylvanie, et on lui conféra l'emploi lucratif de grand-maître des postes, la métropole cherchant à attirer dans ses intérêts un homme jouissant comme Franklin de l'estime générale. Quoiqu'il prévît l'issue malheureuse de l'expédition du général Braddock, il lui avança cependant sur ses propres fonds une somme considérable; il lui avait suggéré aussi quelques idées, dont ce général eut le tort de ne point profiter. Après la défaite de Braddock, Franklin fit passer un bill pour établir une milice volontaire; et ayant reçu une commission de commandant, il leva un corps de cinq cents hommes, et fit une campagne pénible. A l'âge de cinquante ans, dans les rigueurs du mois de janvier de l'année 1756, il bivouaqua au milieu des pluies et des neiges, fit le général et l'ingénieur, et protégea efficacement la colonie contre les invasions des tribus sauvages. A son retour il fut élu colonel. Mais le gouvernement britannique, toujours défiant à l'égard des colonies, cassa les bills qui y organisaient des forces permanentes, enleva les grades qui y avaient été conférés, pourvut à leur défense en envoyant des troupes, et demanda des taxes pour l'entretien de ces troupes. Les héritiers de Penn, les propriétaires, possédaient alors, outre l'exemption d'impôts pour leurs immenses propriétés, le droit de nommer les gouverneurs de la Pensylvanie. Lorsque, en 1757, l'Assemblée de cette province eut voté pour le service du roi une somme de 100,000 livres sterling, le gouverneur Denny en interdit la levée, parce qu'elle devait peser aussi sur les biens des propriétaires. Par suite des disputes auxquelles cet acte donna lieu, le colonel Franklin fut envoyé en 1757 à la métropole par l'Assemblée provinciale, en qualité d'agent de la province. Pour appuyer la cause de ses commettants, il publia, en 1759, un ouvrage

important intitulé *Revue historique*, qui réussit complètement. Les propriétaires consentirent à une transaction équitable. Sa réputation était alors si bien établie, non-seulement dans sa province, mais dans les autres colonies, qu'il fut nommé agent des provinces de Massachusetts, Maryland et Géorgie. Les universités d'Oxford et d'Écosse lui conférèrent le grade de docteur en droit. Pendant sa résidence en Angleterre, Franklin forma des liaisons particulières avec les personnages les plus distingués des îles britanniques et du continent; sa correspondance avec eux constate l'union la plus remarquable d'un esprit cultivé et d'une imagination vive et naturelle.

Au printemps de 1762, il revint en Amérique; mais de nouvelles difficultés s'étant élevées entre la province et les propriétaires, l'Assemblée résolut de demander l'établissement d'un gouvernement central, et Franklin fut de nouveau nommé agent, en 1764. On prévoyait déjà les plus graves dissentiments entre la métropole et les colonies. Aussi Franklin ne parut-il plus en Angleterre comme simple agent colonial, mais comme le représentant d'un grand peuple. Le cabinet britannique avait déjà annoncé la prétention de taxer les colonies. Franklin était porteur des représentations de l'Assemblée provinciale de la Pensylvanie contre ce projet. Il les remit à Grenville avant que l'acte du timbre fût passé, s'opposa à l'adoption de cette mesure, et depuis son admission, en 1765, jusqu'à sa révocation, en 1766, il fut infatigable dans ses efforts pour prouver à quel point cet acte était constitutionnel et impolitique. Pour le faire rapporter, on convint qu'il subirait un interrogatoire sur l'ensemble de la question devant la chambre des communes. Cet interrogatoire eut lieu le 3 février 1766, et la fermeté, la précision, la facilité de ses réponses aux questions qui lui furent adressées pour la plupart par ses amis, le ton simple, mais légèrement sarcastique, dont il parla, enfin les renseignements variés, étendus et lumineux qu'il donna sur le commerce, les finances, la politique et l'administration firent une telle impression, qu'il fut impossible d'en éluder les effets. Le rapport de l'acte en fut la conséquence inévitable. Lors de l'adoption des actes de recette, en 1767, Franklin devint de plus en plus hardi et véhément dans ses réclamations, et il annonça hautement en Angleterre que les suites infaillibles de ces mesures et d'autres semblables prises par le ministère seraient une résistance générale dans les colonies et leur séparation de la métropole. Il ne ménagea rien pour éclairer l'opinion publique en Angleterre, pour opposer une digue à l'entêtement du ministère, et imposer à l'Amérique elle-même la modération et la patience, aussi bien que la constance et l'union. Il s'attacha en même temps à garder toutes les convenances envers le gouvernement britannique, persuadé qu'à cette condi-

tion seulement il servirait utilement son pays, mais sans jamais cesser de proclamer les droits, de justifier les procédés et d'animer le courage de ses compatriotes. Il n'ignorait pas, pour nous servir de ses propres expressions, que cette façon d'agir le rendrait suspect en Angleterre d'être

trop délicatesse est à ses amis de Boston des

qu'on l'avec assez de mystère, et qui les mesures violentes adoptées par quelques de l'Amérique, notamment par le gouverneur de l'État de Massachusetts, le lieutenant gouverneur

effet en Amérique, et l'État de Massachusetts adressa au roi une requête pleine d'indignation. En Angleterre l'opinion s' alarma vivement de cette révélation compromettante. Franklin convint de la part qu'il avait prise à la lui avait livré ces papiers d'État; mais rien ne put le décider à divulguer les noms des personnes de qui il les tenait. La pétition de fut im-

en butte à la haine et aux anglaise Il soutint cette courage que d'esprit; il ont la preuve dans ses écrits pour titre : *l'Édit prussien, et la Règle pour faire d'un grand empire un petit*. Franklin était présent à la discussion de la pétition devant le 29 janvier 1774. Wendderburn, nommé depuis , solliciteur général, se permit à son égard les plus grossières invectives, traitant le vénérable philosophe, le représentant officiel de quatre provinces américaines, de voleur et de meurtrier, qui avait péc- égards des hommes et de la société Franklin essaya ce jures sans montrer se retira en silence. Le lendemain il fut destitué de sa place de grand-maître des établit une au dif-

sciences ne faisaient qu'augmenter, l'on essaya de corrompre l'homme qu'on n'avait pu intimider; et des récompenses qui seraient au-dessus de tout ce qu'il pourrait attendre : il resta inaccessible à la corruption, comme il avait été Ce fut à cette époque qu'il du premier congrès américain; il se trouvait à la barre de la le 1<sup>er</sup> février 1775, lorsque Chatham proposa son plan de réconciliation. Dans le cours des débats, ce grand ministre le caractérisa comme un homme pour lequel l'Europe avait une grande estime à raison de ses connaissances et de sa sagesse, un homme

qui faisait honneur non-seulement à la nation anglaise, mais encore à la nature pendant, ayant été ses ministres se disposaient à fomentant la s'embarqua Arrivé après

député au conseil des comités générale, il se gable dans les partie de la

autorité méconnue vêtir et nourrir ses soldats, réduits pour leurs finances à un qu'un secours tourna les yeux vers la

Nommé commissaire de la France avec Silas Franklin 1776, et cembre.

colonie secours

Passy, où, dans plus et dans et des il mais aussi succès de

toutes les avantage

leurs fort digne. Sur ces

Un de ces phil on vers

tous Ravi la

Franklin contre cette d'hommes braves et capables, et c'est leur pour moi et l'on m'y amène une petite part.

de quatre-vingt  
riva à Paris  
voulut voir  
de tant de  
souverain  
main en Eu  
ne fut pas  
reçut avec  
miration q  
d'abord en  
l'habitude d  
tion en fra  
rituelle : Je  
un momen  
sage de P  
petit-fils au  
de le bénir  
berté ) ! dit  
tête du jeun  
qui convien

Peu de te  
cure à la sc  
sciences, et  
Le public o  
glorieux vic  
crets de la  
tres, rendu  
maine, assa  
commencé  
eux-mêmes  
blée, ils s'en  
plaudisseme  
et renouveau  
le genre auj

L'œuvre c  
plétée par l'  
celle de la 1  
hile armée, e  
Russie, le 4  
ne s'obstina  
presque gén  
et de Fox, r  
ouvrit même  
cour de Verc  
Les négocia  
la part des  
condition de  
clure qu'en  
sautes améri  
communiqué  
genées, les  
arrêtes. De  
sincère, et  
klm, celui-c  
et ses rappo  
excellents.  
tembre 1793  
miser, soldat  
ans plus tar  
traités de  
Prusse.

Après plu



« Le pauvre ouvrier qui composait cette épitaphe, après être entré en fugitif dans Philadelphie et y avoir erré sans ouvrage, y devint le législateur et le chef de l'État. Indigent, il arriva par le travail à la richesse; ignorant, il s'éleva par l'étude à la science; inconnu, il obtint par ses découvertes comme par ses services, par la grandeur de ses idées et par l'étendue de ses bienfaits, l'admiration de l'Europe et la reconnaissance de l'Amérique.

« Franklin eut tout à la fois le génie et la vertu, le bonheur et la gloire. Sa vie, constamment heureuse, est la plus belle justification des lois de la Providence. »

Les *Œuvres* de Franklin parurent à Londres, 1806, 3 vol. in-8°. Ses mémoires et ses œuvres posthumes furent publiés par son petit-fils W.-J. Franklin, sous le titre de *Memoirs and Writings of Benjamin Franklin.... written by himself to a late period and continued to the time of his death*; 1817, 3 vol. in-4°, dernière édition in-8°. Une traduction française en a paru aussitôt sous ce titre : *Correspondance choisie et Mémoires sur la vie politique et privée du docteur Franklin*; Paris, 1817 et 1818, 3 vol. in-8°. La dernière et la seule édition complète des *Œuvres* de Franklin a été publiée par M. Jared Sparks; Boston, 1840, 10 vol. in-8°.

Condorcet, *Éloge de Franklin*; dans le 3<sup>e</sup> vol. des *Œuvres* de Condorcet; Paris, 1847. — Fauchet, *Éloge civique de Benjamin Franklin*. — Priestly, *History of Electricity*. — Morellet, *Mémoires*. — Cabanis, *Notice sur Franklin*; dans le t. V de ses *Œuvres*. — Bauer, *Franklin und Washington*, formant le huitième vol. de l'ouvrage intitulé : *Unterhaltende Anekdoten aus dem achtzehnten Jahrhundert*; Berlin, 1803-6. — C. Schmalz, *Leben Benj. Franklin's*; Leipzig, 1840, in-8°. — Ph. Chasles, *Benj. Franklin, sa vie et sa correspondance*; dans la *Revue des Deux Mondes*, 1<sup>er</sup> juin 1841, et dans le *Dix-huitième siècle en Angleterre*. — Mignet, *Vie de Franklin*. — Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, t. VII.

**FRANKLIN** (Sir John), navigateur anglais, né en 1786, à Spilshy (Lincolnshire); mort inconnue. Il montra dès sa jeunesse un penchant décidé pour la marine et les entreprises périlleuses. Un de ses frères était déjà au service militaire, et malgré l'opposition paternelle, il obtint de faire comme mousse un premier voyage à Lisbonne sur un bâtiment marchand. A son retour (il avait à peine quatorze ans), il s'engagea dans la marine royale, et y fut accepté comme midshipman à bord du vaisseau de ligne *Polyphemus*. Il prit part en cette qualité à la surprise de la flotte danoise et au bombardement de Copenhague en 1801. Son frère y fut tué, à ses côtés. Deux ans après (1803), il accompagna l'un de ses parents, le capitaine Flinders (voy. ce nom) lors de son voyage dans les mers australes, et partagea tous ses dangers, mais non sa captivité. Plus heureux que Flinders, quelques mois après son retour en Angleterre, Franklin s'embarquait de nouveau, et combattait dans les eaux de Malacca contre l'escadre française commandée par Linois. A Trafalgar il remplissait les fonctions d'officier

de manœuvres à bord du *Porpoise*, qui distingua dans ce combat. Il fut ensuite en qualité de lieutenant à bord du *Porpoise*, qui amena en Angleterre le premier courrier contre la France (1804). En 1815 il fut devant la Nouvelle-Orléans, canonnière américaine. En 1818 il commanda le *Trent*, joint au capitaine *Rothe*, devait s'avancer vers le pôle aussi loin que la glace le permettrait. Partis de la Tamise le 10 mai, les deux navires parcoururent les mers du Nord, et s'avancèrent jusqu'au Spitzberg. Après mille dangers, mille sollicitations répétées pour franchir la mer qui les étreignait de toutes parts, ils purent finalement atteindre la baie de Spitzberg (Spitzberg), et passèrent tout le mois de septembre à parer leurs nombreuses avaries. Le 10 octobre le *Trent* retourna en Angleterre, tandis que le *Porpoise* continuait sa mission de se rendre en Amérique par le pôle (2).

Le capitaine Ross (voy. ce nom) fit en même temps un passage au pôle. Il se borna à côtoyer la mer du Nord. Le conseil de l'amirauté refusa d'autoriser une double tentative. Le capitaine *Edward* (voy. ce nom) fut chargé d'explorer les régions australes par le détroit de Franklin, suivant les traces de *Rothe* (voy. ce nom) par la voie de l'Arctique, après avoir exploré l'espace compris entre la baie d'Hudson et l'embouchure du fleuve des Mines-de-Cuivre (*Copper-Mine river*), se dirigerait à l'est et explorerait les côtes jusqu'à la découverte du pôle. Deux officiers de marine, Hood et le docteur Richardson, se joignirent à *Rothe* pour opérer ce périlleux voyage. Ils partirent de Gravesend, le 23 mai 1819, à bord du *Prince of Wales*, bâtiment de la Compagnie de l'Hudson (*Hudson-Bay Company*), et partirent le 30 août au fort d'York (3). Le navire était fort avancé pour s'avancer directement vers le Nord. Cependant, Franklin voulait atteindre les dernières limites des découvertes européennes, afin de continuer son voyage aussitôt le bon temps. Prenant pour interprète le commis de la Compagnie *Wintzel*, le 9 septembre, il quitta le *Prince of Wales* et après avoir traversé le lac Oujé (*Grande-Ourse*), il atteignit *Cumberland*.

(1) Ce navire transporta plus tard Napoléon à l'île d'Elbe.

(2) Les détails de cette expédition se trouvent dans l'article *BUCHANAN* (*Darwin*), t. VII, p. 600.

(3) C'est une factorerie de la Compagnie de l'Hudson. Elle est située dans la Nouvelle-Galles du Nord, par 57° 0' 3" lat. nord et 94° 10' 15" long. sur une langue de terre formée par le Nelson et le *York* river.

le de ce  
oupe de  
les, flai  
assez b  
y a tran  
e. Quelq  
la race c  
lu Sask  
120 fan  
rrés. De  
milieu  
ta le 26  
tonan.

cinqua  
étaient  
illet ils  
e lac de  
i voyag  
te de sa  
s Esqu  
24 juil  
lises,  
la Prov  
) . Ce fut  
es chefs  
d'Akan  
ombreu  
se souv  
t 1771)  
ration.  
ont, la c  
rois cas  
s la riv  
des déc  
rivière  
ses ba  
vingt m  
eignit C  
apade  
ranklin  
s'y opp  
r sur le  
née par  
er ( lac  
i en boi  
*Entrep*  
9° au-c  
pénétr  
sur leu  
e, toule  
ibane de  
etenu,  
à 20° l  
chait à  
qu'il ne  
tion la l  
-quatre  
rent du

t est le de  
l situe au  
le longitu

vèrent dans un embarras extrême pour la traverser; cependant, ayant pu tuer dix élans, ils construisirent des canots avec la peau de ces animaux et franchirent cette difficulté. Ils se crurent sauvés; mais d'autres épreuves les attendaient. Ils ne trouvèrent plus pour nourriture que des rares herbes ou des débris d'animaux putréfiés, dont ils mangèrent jusqu'aux os, réduits en poudre. Les havresacs et les souliers, bouillis dans la neige fondue, fournirent aussi pendant quelques jours un aliment aux malheureux voyageurs; bientôt cette ressource leur manqua, et peut-être une nourriture plus horrible les mit-elle en état d'atteindre le fort de l'Entreprise. Franklin, quatre Canadiens et un Esquimau y arrivèrent le 10 octobre. Quelques-uns des voyageurs les rejoignirent les jours suivants; mais dans cette lutte terrible entre la faim et l'amour de la vie, le lieutenant Wood, neuf Canadiens et un Esquimau succombèrent. « Je remarquai, dit Franklin, que notre intelligence diminuait en même temps que nos forces, et cette sorte d'affaissement produisait en nous une mauvaise humeur dont nous ressentions mutuellement les effets. » Les survivants reçurent quelques secours des Indiens, et le 6 décembre se remirent en marche. Ils parvinrent le 11 au fort de la Providence, et le 17 décembre ils arrivèrent à l'île Moose-Deer, où la Compagnie de la Baie d'Hudson a un poste. Ils s'y installèrent complètement. Au mois de juin 1822, ils étaient sur les bords du lac de l'Esclave, et faillirent être massacrés par quelques indigènes, qui leur demandèrent compte de leurs compatriotes perdus dans l'expédition. Délivré de ce péril, Franklin atteignit Chipenwyan, de là Norway-House, enfin le 14 juillet la factorerie d'York, après un voyage de 5,550 milles. Il y retrouva le *Prince of Wales*, et le 15 octobre 1822 il mouilla dans la baie d'Yarmouth. On le voit, cette expédition fut plus intéressante qu'utile; l'humanité et la science y gagnèrent peu. Cependant, on avait rarement déployé plus de courage et de volonté; aussi de toutes parts des félicitations méritées accueillirent Franklin, et le grade de *captain* lui fut accordé par son gouvernement. Il publia aussitôt la relation de son voyage. Le rapport qu'il fit sur l'état de la mer Glaciale établissait qu'elle était libre à une certaine distance des côtes, et faisait espérer l'existence d'un passage. En conséquence Parry d'un côté et Franklin de l'autre reçurent mission de recommencer leurs tentatives. Le capitaine Beechey fut en même temps chargé de ravitailler les deux expéditions à des lieux et époques déterminés. Franklin eut encore pour compagnon le docteur Richardson, auxquels s'adjoignirent le lieutenant Back et MM. Kendall et Drummond. Il quitta l'Angleterre en mars 1825, et se rendit à New-York. De là prenant sa route à travers les États-Unis par les lacs Ontario, Huron et Supérieur, il atteignit le 15 juin Cumberland-House. Le 29 suivant il était sur les

rives de la Méthye (par le 58° 10' lat. nord et le 108° 50' de long. ouest). Cette rivière trouvant presque à sec, les Anglais durent attendre ou hâler leurs bateaux jusqu'au lac de l'Éclair, où ils se rallièrent au fort de la Résolution, le 11 au 26 juillet. Bien accueilli encore cette fois par les Indiens de Cuivre (Copper Indians), Franklin s'avança jusqu'au fort Norman. Il fut décidé que le docteur Richardson, Kendall et un certain nombre d'hommes seraient par terre dans le pays des Esquimaux, exploreraient les rivages du lac de la grande Ours, choisiraient un lieu d'hivernage rapproché de la rivière Mines-de-Cuivre. De son côté Franklin avec le reste de la caravane, sept Anglais, débarqua le 16 juillet, et descendit le fleuve Mackenzie; il toucha à la partie orientale de l'île Ellice, reconnut Whale's Island (Île des Baleines) par 69° 14' de lat. nord et 135° 47' de long. ouest et découvrit au nord-est une île, à laquelle donna le nom de *Parry*. Il donna les noms de *Kendall* et de *Pelly* à deux groupes d'îles situées au sud-est. Le 18 août 1827 il était parvenu à Beechey-Pointe, par 70° 24' de lat. septentrionale et à 149° 33' de long. ouest; mais, étant avant le retour de l'hiver d'atteindre le détroit de Kotzebue, soit le pied des Montagnes Rocheuses), voyant la plupart de ses matelots malades, ses bâts endommagés, et les brouillards augmentant d'intensité, il résolut de retourner sur ses pas. Le 6 septembre il revint hiverner dans les établissements européens. Dans ce voyage il eut failli être assassiné plusieurs fois par les Esquimaux, et montra encore plus de bravoure que dans ses précédentes excursions. Mais doute qu'il eût su n'être séparé du capitaine Beechey que par 160 milles, il n'eût rejoint cet habile navigateur, qui de son côté s'était avancé jusqu'au cap de Glace.

A son retour en Angleterre, Franklin publia le récit de cette nouvelle expédition; elle eut un succès mérité. L'auteur fut créé baronnet. Les sociétés savantes d'Angleterre, des États-Unis et de France lui adressèrent à l'envi des félicitations et des médailles. En 1830 il fut appelé au commandement d'un vaisseau de ligne, et en 1835 il fut nommé gouverneur des établissements anglais situés sur la terre de Van Diemen, poste qu'il quitta en mars 1843 pour prendre la direction d'une nouvelle expédition au pôle Nord.

Deux bâtiments,  *Erebus*  et  *Terror* , avec lesquels le capitaine Ross avait déjà effectué un voyage au pôle antarctique, furent appropriés pour une nouvelle expédition polaire. Franklin choisit pour les commander deux navigateurs expérimentés, Crozier et Fitz-James. L'expédition, composée de 136 hommes, mit à la voile le 19 mai 1845; le 4 juillet suivant elle jeta l'ancre à Whale's Island. Franklin fit ensuite route vers la baie Melville, où il fut rencontré le 20 par le navire

se, au  
n pour  
sgrs étu  
jeait un  
i par le  
sac 77°  
était d  
rs on  
igateur  
8, une  
le sort  
. furent  
lles de  
nombu  
rrie, &  
de femi  
t anglai  
eurs, e  
arrouu  
• Baffin  
dentale  
au cap  
ne l'on  
in en u  
n 1846  
ux ordi  
ns ces  
u, bloq  
vu ses  
ue terr  
mmene  
rais ell  
apatam  
ivre de  
de der  
ons de  
gnalern  
nemen  
igateur  
nant gé  
ateurs  
lus ont  
compte  
• recut  
mandan  
e de la  
Repuls  
teur, d  
la re  
avait  
X qui  
d'envir  
eu qu  
e celui  
iam & l  
atpani  
at ente  
les gla  
rchauer  
lébécle  
avaient  
inq dar

ses voyages, et qu'elle devança dans la tombe. Elle mourut quelque temps après le départ de son mari pour la seconde expédition dans le Nord. Lady Franklin laissa quelques œuvres poétiques, parmi lesquelles : *The Veils, or the triumph of Constancy*; — *Poetical Tribute on the Arctic Expedition*. Cette dernière composition lui fut inspirée par les voyages du brave marin dont elle devint la femme; — *Cœur de Lion*, poème épique : c'est le principal ouvrage de lady Franklin.

Maunder, *The biog. Treasury*.

FRANKON. Voy. FRANCON.

FRANQUAËRT (*Jacques*), peintre et architecte belge, né à Bruxelles, dans le seizième siècle. Il fit de bonnes études, et s'adonna dès sa jeunesse aux mathématiques, qu'il appliqua de lui-même à l'architecture. Il se rendit ensuite en Italie, et y étudia avec un égal succès la peinture, l'architecture et la poésie. Après quelques années de séjour à Rome, il revint dans sa patrie, où l'archiduc Albert l'attacha à sa personne. Franquaërt sut se faire particulièrement bien venir de l'archiduchesse-infante Isabelle-Eugénie d'Espagne, qui le combla de bienfaits. A la mort de l'archiduc, Franquaërt se trouva assez riche pour élever à la mémoire de son protecteur une chapelle ardente dans l'église de Sainte-Gudule. Franquaërt fut aussi fort estimé du prince de Barbançon, pour lequel il fit construire plusieurs édifices. Il fut le maître d'Anne-Françoise de Bruins, qui aida son maître dans plusieurs de ses travaux, entre autres dans les *Mystères du Rosaire*, dont l'archiduchesse Isabelle fit présent au pape. L'*Eglise des Jésuites* de Bruxelles est regardée comme le meilleur morceau de Franquaërt.

Houbraken, *Vies des Peintres flamands*. — Descamps, *La Vie des Peintres flamands*, etc., t. I, p. 244.

FRANQUE (*Lucile MESSAGEOT*), artiste française, né à Lons-le-Saulnier, en 1780, morte à Paris, en 1802. Douée d'une organisation délicate et d'une imagination vive, elle se distingua de bonne heure par son talent pour la peinture et la poésie. Elle épousa, à l'âge de dix-huit ans, Pierre Franque, peintre d'histoire. Mais sa sensibilité excessive dégénéra en maladie, et abrégé ses jours. Elle laissa en manuscrit un *Essai sur les harmonies de la mélancolie et des arts*, et un poème intitulé *Le Tombeau d'Éléonore*.

Ch. Nodder, *Essai d'un Jeune Barde*.

FRANQUELIN (*Jean-Auguste*), peintre français, né à Paris, en 1798, mort en janvier 1839. Élève de Regnault, il se distingua surtout dans des tableaux de genre, spirituellement composés, et qui eurent du succès. Il exposa en 1829 un tableau de la *Mort de Malvina*, qui est au palais de Fontainebleau; il traita ensuite quelques sujets pris dans la vie du Christ, entre autres : *Jésus ressuscitant la fille de Jaire*, tableau qui est dans l'église de Saint-Louis-en

l'Île, à Paris; — *Jésus sortant du tombeau* (cathédrale de Rouen); — *Baptême de Jésus* (église Saint-Philippe-du-Roule, à Paris). Il livra plus tard presque exclusivement à l'histoire de genre et au portrait. Plusieurs de ses tableaux ont été lithographiés. Il avait une médaille de deuxième classe à l'exposition de 1827.

GUYOT DE RIV.

*Journal des Beaux-Arts*, 1830. — *Annuaire des artistes*, 1836.

FRANQUEMONT. Voyez GILLET.

FRANQUEVILLE. Voy. FRANCHVILLE.

\* FRANQUIÈRES (*Jean de*). Voyez FRANCHIÈRES.

\* FRANSCHINI (*Étienne*), homme d'État, né en 1796, à Bodio (canton du Tessin). Il ses études aux séminaires de Pavia et de Milan, et remplit les modestes fonctions de maître de grammaire d'abord à Milan, puis à Bodio, enfin à Lugano. Il publia une brochure relative à l'organisation de l'instruction publique, alors fort négligée dans le Tessin. L'année suivante, il attaqua vigoureusement les abus de l'administration cantonale, et travailla à la révolution qui devait transformer le canton de Tessin et qui éclata en 1830, peu de mois après les journées de Juillet. M. Franchini, après avoir été nommé secrétaire d'État, occupa cette place pendant sept années. En 1837 il fut nommé conseiller d'État; l'année suivante il fut appelé à l'assemblée des états et au grand conseil fédéral, comme député du Tessin. Vers cette époque (1838-39) éclata dans ce canton une guerre civile. Pendant la durée de la lutte, qui fut à l'avantage des libéraux, et où il se montra combattre au premier rang, M. Franchini trouva le loisir de publier sa *Suisse italienne*. L'ouvrage de statistique le plus complet qu'il existe sur cette partie de l'Italie. L'importance de cette publication fut grande et méritée. M. Franchini fut appelé, en 1839, à faire partie du gouvernement provisoire et bientôt après du gouvernement définitif, qui eurent à organiser le canton du Tessin.

En mai 1848, M. Franchini reçut une mission pour le canton de Vaud, et peu de temps après il fut envoyé à Naples en qualité de commissaire fédéral. A son retour en Suisse, il fut, comme membre du conseil fédéral, investi de portefeuilles de l'intérieur et de l'instruction publique. A ce titre, il a fondé l'Institut Polytechnique de Saint-Louis et a consacré de nombreux efforts, jusqu'à présent inutiles, à l'organisation d'une université fédérale.

Outre ses travaux de statistique sur la Suisse, 2 vol., Lugano, 1848, on a de lui : un *Guide de la Composition* et un *Recueil de Lectures populaires*, imprimés à Lugano, dans sa jeunesse; une *Grammaire Italienne*, une traduction de l'*Histoire Suisse*, de Zschokke, et un troisième volume, publié en 1851, comme complément de la statistique suisse. Cet ouvrage



arme un rocom  
lvétique en 18  
nta précieux, t  
ltre de . Neue  
terne, 1848-18  
i de *Matériaux*  
e. L'Institut de  
il 1856, a nomi  
pour la section  
lique.

*ations-Lexikon.*

92 (*Pierre*),

tin moderne,

3, mort dans la

fit ses premièr

recteur de l'éco

ofesseur lui

et lui conseilla

Fransz passa

4 leçons de Gi

mné ses étud

l'Angleterre, p

Angers doctei

on. A Paris,

érudits frança

De France il

reçu du gran

savants de Re

ourut. A son

ut nommé par

chaire d'éloqu

elle de langue

s de l'Académ

r chez eux, pa

lemme, mais le

ignant de per

se l'attachèrent

ses appointem

sterdam, 168

s sujets. On y

et des epigram

stiment qu'il a

l dans ses ép

que la plupart

t excellentes

ilans ses hér

assez châte

ble s'être étudi

les polir. »

2, m-8°, *édité*

*magna parti*

-8°. Cette se

cinq discours, d

separément, co

u, Amsterdam

re de Marie, r

695, in fol., et

4, Amsterdam

urs, Fransz a

xpie textuellem

*non eloquent*

ses voyages, et qu'elle devança dans la tombe. Elle mourut quelque temps après le départ de son mari pour la seconde expédition dans le Nord. Lady Franklin laissa quelques œuvres poétiques, parmi lesquelles : *The Veils, or the triumph of Constancy*; — *Poetical Tribute on the Arctic Expedition*. Cette dernière composition lui fut inspirée par les voyages du brave marin dont elle devint la femme; — *Cœur de Lion*, poème épique : c'est le principal ouvrage de lady Franklin.

Maunder, *The biog. Treasury*.

FRANKON. Voy. FRANCON.

FRANQUAËRT (*Jacques*), peintre et architecte belge, né à Bruxelles, dans le seizième siècle. Il fit de bonnes études, et s'adonna dès sa jeunesse aux mathématiques, qu'il appliqua de lui-même à l'architecture. Il se rendit ensuite en Italie, et y étudia avec un égal succès la peinture, l'architecture et la poésie. Après quelques années de séjour à Rome, il revint dans sa patrie, où l'archiduc Albert l'attacha à sa personne. Franquaërt sut se faire particulièrement bien venir de l'archiduchesse-infante Isabelle-Eugénie d'Espagne, qui le combla de bienfaits. A la mort de l'archiduc, Franquaërt se trouva assez riche pour élever à la mémoire de son protecteur une chapelle ardente dans l'église de Sainte-Gudule. Franquaërt fut aussi fort estimé du prince de Barbançon, pour lequel il fit construire plusieurs édifices. Il fut le maître d'Anne-Françoise de Bruins, qui aida son maître dans plusieurs de ses travaux, entre autres dans les *Mystères du Rosaire*, dont l'archiduchesse Isabelle fit présent au pape. L'*Eglise des Jésuites* de Bruxelles est regardée comme le meilleur morceau de Franquaërt.

Houbraken, *Vies des Peintres Flamands*. — Descamps, *La Vie des Peintres Flamands*, etc., t. I, p. 244.

FRANQUE (*Lucile MESSAGEOT*), artiste française, né à Lons-le-Saulnier, en 1780, morte à Paris, en 1802. Douée d'une organisation délicate et d'une imagination vive, elle se distingua de bonne heure par son talent pour la peinture et la poésie. Elle épousa, à l'âge de dix-huit ans, Pierre Franque, peintre d'histoire. Mais sa sensibilité excessive dégénéra en maladie, et abrégé ses jours. Elle laissa en manuscrit un *Essai sur les harmonies de la mélancolie et des arts*, et un poème intitulé *Le Tombeau d'Éléonore*.

Ch. Nodder, *Essai d'un Jeune Barde*.

FRANQUELIN (*Jean-Auguste*), peintre français, né à Paris, en 1798, mort en janvier 1839. Élève de Regnault, il se distingua surtout dans des tableaux de genre, spirituellement composés, et qui eurent du succès. Il exposa en 1829 un tableau de la *Mort de Malvina*, qui est au palais de Fontainebleau; il traita ensuite quelques sujets pris dans la vie du Christ, entre autres : *Jésus ressuscitant la fille de Jaire*, tableau qui est dans l'église de Saint-Louis-en

l'Île, à Paris; — *Jésus* (cathédrale de Rouen); — (église Saint-Philippe-du-Roux, à Rouen), et livra plus tard presque exclusivement de genre et au portrait. Plusieurs de ses tableaux ont été lithographiés. Il avait obtenu la médaille de deuxième classe à l'exposition de 1827.

Journal des Beaux-Arts, 1830. — Artistes, 1836.

FRANQUEMONT. Voyez GILLET.

FRANQUEVILLE. Voy. FRANCOIS.

\* FRANQUIÈRES (*Jean de*). Voy. FRANCOIS.

\* FRANSCINI (*Étienne*), homme d'état, né en 1796, à Bodio (canton du Tessin). Ses études aux séminaires de Pavia et de Milan, et remplit les modestes fonctions de maître de grammaire d'abord à Bodio, enfin à Lugano. Il publia une brochure relative à l'organisation de l'instruction publique, alors fort négligée dans le Tessin. L'année suivante, il attaqua vigoureusement l'administration cantonale, et fut élu député à la révolution qui devait transformer le Tessin et qui éclata en 1830, peu de jours après les journées de Juillet. M. Franscini fut nommé secrétaire d'État, occupant ce poste pendant sept années. En 1837 il fut nommé conseiller d'État; l'année suivante il fut élu député à l'assemblée des états et au grand conseil, comme député du Tessin. Vers la fin de l'année (1838-39) éclata dans ce canton une révolte civile. Pendant la durée de la lutte, à l'avantage des libéraux, et où il ne combattit au premier rang, M. Franscini trouva le loisir de publier sa *Suisse*, ouvrage de statistique le plus complet qui existe sur cette partie de l'Italie. Cette publication fut grande et utile. M. Franscini fut appelé, en 1839, à la tête du gouvernement provisoire et bientôt du gouvernement définitif, qui eurent pour résultat de réunir le canton du Tessin.

En mai 1848, M. Franscini revint à la tête du canton de Vaud, et peu de jours après il fut envoyé à Naples en qualité de représentant fédéral. A son retour en Suisse, il fut élu membre du conseil fédéral, investi du portefeuille de l'intérieur et de l'instruction publique, il a fondé l'Institut Polytechnique et a consacré de nombreux efforts, jusqu'à présent inutiles, à l'organisation d'une administration fédérale.

Outre ses travaux de statistique sur le Tessin, 2 vol., Lugano, 1848, on a de lui : un *Recueil de compositions* et un *Recueil de poésies populaires*, imprimés à Lugano, dans la collection de la Bibliothèque cantonale; une *Grammaire italienne*, tirée de l'*Histoire Suisse*, de Zacher, troisième volume, publié en 1851, et un supplément de la statistique suisse.

arme un  
vétique  
nts préci  
ltre de :  
erne, 18  
i de *Mot*  
e. L'Inst  
it 1856, c  
pour la  
tique.

ations-La  
SZ (Pie  
tin mod  
5, mort  
fit ses  
recteur  
ofesseur  
et lui co  
Fransz  
3 leçons  
miné se  
l'Anglete  
Angers  
ion A P  
i érudits  
i. De Fr  
reçu de  
savants  
courut. /  
fut nomm  
i chaire d  
celle de  
s de l'A  
er chez e  
lettre, r  
ugnant d  
se l'atla  
ses appe  
msterdat  
s sujets  
et des ép  
stiment  
t dans s  
que la p  
t excelle  
dans se  
assez c  
ble s'étri  
à les poi  
12, in-8";  
' *magna*  
1-8" Ce  
-cinq disc  
séparém  
et; Ans  
bre de M  
695, in-f  
'4, Amst  
urs, Fra  
opie text  
men elo

**FRANTZE** ou **FRANTZIUS** (*Wolfgang*), théologien allemand, né à Plauen, en 1564, mort le 26 octobre 1628. Il étudia à Francfort-sur-l'Oder et à Wittemberg, où il fut appelé ensuite à professer l'histoire. Il eut aussi la surintendance (évêché protestant) de Kemberg; puis il professa la théologie à Wittemberg. Ses principaux ouvrages sont : *Syntagma controversiarum theologicarum*; — *Historia sacra Animalium*; — *Scholia Sacrificiorum patriarchalium*; — *Tractatus de Interpretatione Sacræ Scripturæ*; — *Dissertatio de Initiis et progressu Certaminum Nestorianorum et Eutychianorum in articulo de persona Christi*; — *De Propositionibus Lutheri Vitebergæ 1517 affixis*; — *De Jesuitarum cruentis Machinationibus contra principes alienos a papa*; — *De Sacrificiis Veteris Testamenti*.

Frcher. *Theat. erudit.*

**FRANZKE** (*Georges*), jurisconsulte et homme politique allemand, né à Lubschütz (Silésie), le 15 avril 1594, mort le 15 janvier 1670. Il fit ses premières études dans la maison de son père, qui était négociant, puis dans le gymnase de sa ville natale, d'où il passa à l'école de Neustadt dans la principauté d'Oppeln; enfin, il vint compléter ses études à l'université de Francfort-sur-l'Oder. De 1613 à 1619 il fréquenta l'université de Königsberg, et s'appliqua dès lors particulièrement au droit et à la jurisprudence. En 1622 il obtint à Iéna le grade de docteur en droit, et en 1628 il débuta comme avocat devant la cour judiciaire d'Iéna. A la mort de Charles Gunther, comte de Schwarzbouurg, dont il avait été conseiller, il fut retenu à son service, par la princesse d'Anhalt, veuve du comte du même nom. Après la mort de cette princesse, il fut appelé à la cour de Weimar, en qualité de conseiller. Il remplit dès lors jusqu'en 1637 diverses missions. En 1640 il devint chancelier du duc Ernest de Gotha. A sa mort il légua des sommes considérables à divers établissements publics et fondations. On a de lui : *Exercitationes juridicæ, in quibus CXL controversiæ ex principiis juris naturæ eruuntur et discutiuntur*; Iéna, 1623, in-4°; — *Resolutio legis famosissima*; Iéna, 1624; — *Tractatus de Laudemiiis*; Iéna, 1628, in-4°; — *Commentarius ad Pandectas*; Strasbourg, 1644, Leipzig, 1678, in-4°; — *Resolutio de liberis et posthumis hæredibus instituendis*; Iéna, 1644; — *Variæ Resolutiones*; Gotha, 1648; — *Nota in Wegneri Tractatum de Verborum et Rerum Significatione*; Gotha, 1656; — *Commentarius in IV libros Institutionum*; Strasbourg, 1658, in-4°; — *De Evictione et dupla stipulatione*.

Ersch et Gruber, *Allg. Enc.*

**FRANZ** (*Jean-Michel*), géographe allemand, né à Ehrlingen, le 14 septembre 1700, mort à Göttingue, le 11 septembre 1761. Son père, qui était chapelier, voulut lui faire embrasser une profession manuelle; mais il avait pour

l'étude un goût si naturel et si généreux, qu'il se livra à l'étude en 1721, au sortir de son école à Halle, où il eut pour maîtres les principes. Il étudia d'abord la jurisprudence à Halle, où il fut appelé par Homann, devenu héritier de la *Landkarten-Officin* de Homann, à venir diriger sa correspondance. On lui légua, en commun avec Jean-Gottfried Berger, le même établissement, ainsi qu'il s'attacha à publier le *Compte-rendu du grand A. Homann*; Nuremberg, 1741, in-4°; — *Homannischer Weltkugeln* (pour la construction des globes de grande dimension); 1776, in-4°; — *Cosmographische Sammlungen* (Documents cosmographiques); Vienne, 1750; — *De abbreviandis per seculum*; Göttingue, 1755, in-4°; — *Abhandlung von den Grenzen der bekannten Welt* (Dissertation au sujet des limites du monde connu et inconnu); Nuremberg, 1755, in-4°.

Will. Nuernb. *Geol.-Lex.*

**FRANZ** (*P. Joseph-Bonaventure*), jurisconsulte et bénédictin allemand, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. Il prit le droit à Salzbourg, les *Institutes* en 1684, les *Pandectes* en 1699, enfin le *Code* et le *droit public* en 1717. On a de lui : *Successio ab intestato*; Salzbourg, 1697, in-8°; — *Prodrum Justinianæ, seu prima elementa totius systematis scientiæ juxta ordinem lib. I Instit. Imper.*; ibid., 1699-1701, in-4°; — *Notæ ad Jus selectæ*; ibid., 1702, in-8°; — *Tractatus juridicus de Delictis in genere et specie*; ibid., 1707, in-4°; — *Jurisprudentia quintuplex, seu quæstiones selectæ ex universo jure*; ibid., 1709, in-fol.; — *Tractatus juridicus de Actionibus*; ibid., 1714, in-4°; — *Tractatus de Pignoribus et Hypothecis*; ibid., 1716, in-4°.

Hist. univ. Saltzb.

**FRANZ** (*Louis-Lothaire-Nicolas*), savant allemand, né en 1710 et mort en 1781. Il était également versé dans l'étude de l'hébreu. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, |

*Philologi  
de feris  
si n'est p  
e, éclairc  
nous deve  
de compa  
ier dans l  
; — Mele  
ctus, in 1  
stos, —  
s et pond  
ebris,  
sicommit*

*Dictionnai  
1800.*

**Z** (*Jean*  
d, né à L  
ille, le 14  
gie, qu'il a  
çu docteur  
e médecin  
l'instruit,  
de ses ou  
itio de Po  
illicita;  
o de Cœl  
1-4° : cet  
e de la m  
osophia

*minime  
De Lillo  
dis inser  
4°, — L  
eorum  
cipit, 17  
nand-An  
der scha  
elahrthe  
heologie)  
t Gottesg  
en, etc.,  
nfluss de  
ischen (l  
nte des ho  
r die Sci  
onvement  
-8° (anor  
um, etc.  
e, — L  
eller's*

*Leipzig,  
nsgeschi  
ommerce  
t, in-8°.  
ie ueber  
der Pro  
ysique de  
trzt der  
8); Lange  
schieden  
etres sur  
'75-1776,*



ductions de sa muse assez de naturel, une naïveté presque enfantine, et du sentiment sans recherche ni affectation ; le style non plus ne laisse rien à désirer pour la perfection et la grâce. Ses *Poésies* complètes ont été publiées en trois volumes à Cerebro. Il a fait paraître aussi, en 1831, un poème historique, intitulé *Colomb*. Franzen s'est montré historien érudit dans un discours de réception imprimé dans le tome XII des *Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres*, et qui contient des recherches historiques sur l'origine de l'empire de Russie.

*Conversat.-Lex.*

**FRANZINI (Jérôme)**, archéologue italien, vivait au seizième siècle. Il était libraire à Rome. On a de lui : *Antiquitates Romanæ Urbis* ; Rome, 1588, in-8° ; 1596, et 1599, in-12. Cet ouvrage a été traduit en espagnol, sous le titre de *Las Cosas maravillosas de la ciudad de Roma* ; Rome, 1589.

*Catalogue de la Bibliothèque impériale.*

\* **FRANZINI (Michiele)**, mathématicien italien, né à Venise, mort en 1810. Il fut appelé par la reine dona Maria I<sup>re</sup>, pour enseigner les mathématiques à l'infant D. Jozé, son fils aîné, qui mourut en 1788, et au prince qui eut un instant deux couronnes sous le nom de D. João VI. Franzini fut chargé de la réorganisation des études mathématiques à Lisbonne et à Coïmbre, puis il retourna à Venise, en 1793 ; mais il revint bientôt se fixer en Portugal, où il mourut, dans un âge fort avancé.

F. DENIS.

*Docum. partic.*

\* **FRANZINI (Marino-Miguel)**, géographe et général portugais, fils du précédent, né vers 1790. Officier distingué dans l'armée portugaise, puis député aux cortes, il a depuis 1821 le titre de secrétaire d'État honoraire, et est un des membres les plus éminents de l'Académie des Sciences de Lisbonne. Outre plusieurs travaux géographiques et hydrographiques, on lui doit une carte maritime des côtes du Portugal, qui parut d'abord à Londres, et qui a été imprimée ensuite à Paris, sous ce titre : *Route des côtes de Portugal, ou instructions nautiques pour servir à l'intelligence et à l'usage de la carte qu'on a faite et des plans particuliers des ports les plus remarquables de ce royaume*, trad. de la langue portugaise par G. d'Urban, 2<sup>e</sup> édit. ; Paris, de l'Imp. roy., 1836, in-8° ; — *Instrucções statisticas* ; Lisbonne, 1815 ; — *Reflexões sobre o actual Regulamento do Exercito de Portugal*.

F. DENIS.

*Renseignements particuliers.* — Ad. Balbi, *Essai statistique sur le Royaume de Portugal*.

\* **FRANZONI (Louis)**, prélat italien, né à Gènes, le 29 mars 1789, du marquis Dominique Franzoni et de Marie Bettina Carrega. Il étudia la théologie sous la direction de Zanobi Benucci, et reçut la prêtrise en 1814. D'abord membre de la congrégation des Missionnaires Urbains, il fut désigné par Victor-Emmanuel pour l'évêché de

Fossano. Mais cette

firmée que l'année suivante, le nouveau roi Charles-Félix, et le pape le 13 août 1821, M. Franzoni, des principaux membres de la cour pontificale, reçut du roi une médaille en diamants et l'ordre de la Sa

1831, il fut appelé à l'archevêché de Turin par Charles-Albert, successeur de Charles et peu de temps après il fut nommé en chef de l'armée sarde. Il s'est toujours le champion dévoué de l'ultramontanisme de toute réforme, il combattit les tentatives de Charles-Albert pour affranchir du joug autrichien. La loi Siccardi, à l'abolition des immunités ecclésiastiques, une rupture ouverte entre le roi et le pape. Le 5 août 1850, le comte Santa-Rosa, ministre de l'agriculture et du commerce, partisans et des défenseurs les plus éloignés de la loi Siccardi, rendit le dernier soupir voulu, sur son lit de mort, faire la

politique que lui demandait son conseil. Franzoni partit aussitôt pour sa ville natale de Piémont en ordonnant à son clergé de se présenter aux obsèques du ministre. Si l'on s'opposait à ces funérailles, il menaçait de tancer le général de La Marmora, ministre de la guerre, ni celles de M. Ponza di San Marignano, premier officier au ministère de l'intérieur, ni celles de l'opiniâtre prélat. Le pape se résolut alors de frapper un grand coup. M. Franzoni fut arrêté et renfermé, et, malgré les égards dus à son rang, dans la prison d'Fénelles. Cité devant la cour d'appel de Turin, il fut condamné à la séquestration perpétuelle et à l'expulsion du territoire comme coupable de rébellion, de désobéissance aux lois et d'excitation à la haine et au mépris des citoyens les uns contre les autres. Il se réfugia à Lyon, d'où il n'a cessé de protester contre les cours catholiques.

Le marquis Franzoni, père du précédent, a laissé trois autres fils : le marquis Étienne, cardinal Jacques-Philippe, et le marquis

G. Vitti.

Paul Collet, *Silhouettes contemporaines — Renseignements particuliers*.

**FRA-PAOLO.** Voy. SARPI.

**FRARI (Le).** Voy. BIANCHI-FERRARI (Giacinto).

\* **FRARY (Alexandre-Juste)**, architecte français, né à Paris, en 1779, mort à Paris, le 20 mars 1854. Il eut pour maître et directeur M. Barthélemy Vignon, et obtint le premier prix dans le concours qui fut ouvert pour le projet d'un *Temple de la Gloire* sur les hauteurs de Chaillot. Plus homme de pratique, Frary n'est connu comme architecte que par la construction des linteaux de la Mail et celle du théâtre de la Ville, qui fut terminé en 1834. Ses ouvrages archéologiques publiés

que : *Monumens d'Architecture, des usages, des mœurs, des arts, des sciences, des lettres, des lieux et des périodes* in-4°, avec 26 planches. Mention honorifique et Belles-lettres médaille d'or à Avignon, de la Société des p. 235.

*Annuaire de France, ann 18*

FRASSEN (prêtre de Péronne) vint 1711. Il fut et devint définitivement Saint-François du grand couvent de Péronne et ses vœux et de plus distinction dans tenu à Tolède en 1688. A l'époque où il a de lui : *Consonne qui ren* in-12, — *Cou* 2 vol. in-4°; 1672, 4 vol. in-4° avec des addit *Scolus Academ* *titus theolog* in-4°, — *Disq* 2 vol. in-4°. Il a beaucoup profité de Huet. On peut dire que ce prélat masqua ses la *traduites en* Paris, 1703, in-4° *Le long, Bibliothèque* *historique*

\*FRASSI (F) mone, né dans en 1728 Ayan giolo Massarot passa quelques ne quitta plus et consciencieu que délicat. On vray un *Miro* qu'il peignit pe tableau qui lui cadémie de Sa

Orlando abbate

\*FRATACCI Parme, né d première moitié les premières il passa bientôt

ductions de sa muse assez de naturel, une naïveté presque enfantine, et du sentiment sans recherche ni affectation ; le style non plus ne laisse rien à désirer pour la perfection et la grâce. Ses *Poésies* complètes ont été publiées en trois volumes à Cerebro. Il a fait paraître aussi, en 1831, un poème historique, intitulé *Colomb*. Franzen s'est montré historien érudit dans un discours de réception imprimé dans le tome XII des *Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres*, et qui contient des recherches historiques sur l'origine de l'empire de Russie.

*Conversat.-Lex.*

**FRANZINI (Jérôme)**, archéologue italien, vivait au seizième siècle. Il était libraire à Rome. On a de lui : *Antiquitates Romanæ Urbis* ; Rome, 1588, in-8° ; 1596, et 1599, in-12. Cet ouvrage a été traduit en espagnol, sous le titre de *Las Cosas maravillosas de la ciudad de Roma* ; Rome, 1589.

*Catalogue de la Bibliothèque impériale.*

\* **FRANZINI (Michiele)**, mathématicien italien, né à Venise, mort en 1810. Il fut appelé par la reine dona Maria I<sup>re</sup>, pour enseigner les mathématiques à l'infant D. Jozé, son fils aîné, qui mourut en 1788, et au prince qui eut un instant deux couronnes sous le nom de D. João VI. Franzini fut chargé de la réorganisation des études mathématiques à Lisbonne et à Coïmbre, puis il retourna à Venise, en 1793 ; mais il revint bientôt se fixer en Portugal, où il mourut, dans un âge fort avancé.

F. DENIS.

*Docum. partic.*

\* **FRANZINI (Marino-Miguel)**, géographe et général portugais, fils du précédent, né vers 1790. Officier distingué dans l'armée portugaise, puis député aux cortès, il a depuis 1821 le titre de secrétaire d'État honoraire, et est un des membres les plus éminents de l'Académie des Sciences de Lisbonne. Outre plusieurs travaux géographiques et hydrographiques, on lui doit une carte maritime des côtes du Portugal, qui parut d'abord à Londres, et qui a été imprimée ensuite à Paris, sous ce titre : *Route des côtes de Portugal, ou instructions nautiques pour servir à l'intelligence et à l'usage de la carte qu'on a faite et des plans particuliers des ports les plus remarquables de ce royaume*, trad. de la langue portugaise par G. d'Urban, 2<sup>e</sup> édit. ; Paris, de l'Imp. roy., 1836, in-8° ; — *Instrucções statisticas* ; Lisbonne, 1815 ; — *Reflexões sobre o actual Regulamento do Exercito de Portugal*.

F. DENIS.

*Renseignements particuliers.* — Ad. Balbi, *Essai statistique sur le Royaume de Portugal*.

\* **FRANZONI (Louis)**, prélat italien, né à Gênes, le 29 mars 1789, du marquis Dominique Franzoni et de Marie Bettina Carrega. Il étudia la théologie sous la direction de Zanobi Benucci, et reçut la prêtrise en 1814. D'abord membre de la congrégation des Missionnaires Urbains, il fut désigné par Victor-Emmanuel pour l'évêché de

Fossano. Mais ce firmée que l'année : nouveau roi Charles-Félix, pape le 13 août 1821, M. r des principaux membres de la justice, reçut du roi une magnifique diamants et l'ordre de la Sainte-Anne 1831, il fut appelé à l'archevêché par Charles-Albert, successeur de Char et peu de temps après il fut nommé en chef de l'armée sarde. Il s'est toujours le champion dévoué de l'ennemi de toute réforme, il combattait les tentatives de Charles-Albert pour affranchir du joug autrichien. La loi Siccardi à l'abolition des immunités ecclésiastiques fut une rupture ouverte entre le roi et le clergé. Le 5 août 1850, le comte S. ministre de l'agriculture et du commerce, partisan et des défenseurs les plus ardents de la loi Siccardi, rendit le dernier soupir, sur son lit de mort, politique que lui demandait son neveu. Franzoni partit aussitôt pour sa ville natale, en ordonnant à son clergé de se rassembler aux obsèques du ministre. Ni les instances du général de La Marmora, ministre de la guerre, ni celles de M. Ponza di San Marignano, premier officier au ministère de l'intérieur, purent fléchir l'opiniâtre prélat. Le gouvernement résolut alors de frapper un grand exemple. M. Franzoni fut arrêté et renfermé, malgré les égards dus à son rang, dans la prison de Fenestrelles. Cité devant la cour d'appel de Turin, il fut condamné à la séquestration perpétuelle et à l'expulsion du territoire comme coupable de rébellion, de désobéissance aux lois et d'excitation à la haine et à la violence des citoyens les uns contre les autres. Il fut relâché à Lyon, d'où il n'a cessé de professer les doctrines catholiques.

Le marquis Franzoni, père du précédent, avait laissé trois autres fils : le marquis Louis, cardinal Jacques-Philippe, et le marquis

G. VII

Paul Collet, *Silhouettes contemporaines. Renseignements particuliers.*

**FRA-PAOLO.** Voy. SARPI.

**FRARI (Le).** Voy. BIANCHI-FERRARIESCO).

\* **FRARY (Alexandre-Juste)**, architecte français, né à Paris, en 1779, mort dans la même ville, le 20 mars 1854. Il eut pour maître l'architecte et Barthélemy Vignon, et obtint le premier prix dans le concours qui fut ouvert pour le projet d'un Temple de la Gloire à élever sur les hauteurs de Chaillot. L'homme d'étude et de pratique, Frary n'est connu que par la construction de la gare de Mail et celle du théâtre de la Ville, qui fut terminée en 1834. Ses œuvres archéologiques publiées par

que : *Monum. Architecture, sin et des villi les lieux et styles et péri* in-4°, avec 26 p mention honor tions et Belles-médaille d'or ( Sarlaigne; — d'Avignon, de la Société des p. 235.

*Annuaire de France*, ann. 18

**FRASSEN** ( près de Péronn vrier 1711. Il e et devint delin Saint-François du grand couv savoir et ses v roi et de plusi distinction dan tenu a Tolède en 1688 A l'e vecut toujours a de lui : *Con sonne qui reu* in-12; — *Cou* 2 vol in-4°; 1672, 4 vol. in avec des addit *Scotus Acaden filis theologi* in-4°, — *Disq* 2 vol. in-4°. I beaucoup proli de Huet. On pille ce prelat masquer ses la *traduites en* Paris, 1703, it Lelong, *Bibliot honneur histori*

\* **FRASSI** (F mone, né dans en 1778 Ayan giolo Massarol passa quelques ne quitta plus. et consciencieu que deheat. On vrage un *Mira* qu'il peignit po tableau qui lui cademie de Sai Orlandi, *abbccc*

\* **FRATACCI** Parme, né de premiere moitiu les premières Il passa bientôt

et duc de Lorraine; il fut aussi peintre de l'électeur palatin et professeur à l'Académie de Peinture de Paris. Ses compositions sont simples, nobles et grandes, ses têtes ont le style antique. Tous ses tableaux portent l'empreinte d'un fini extrême, qui se fait un peu trop sentir dans les draperies. Il n'a peint qu'un petit nombre de grands tableaux, parmi lesquels on distingue, dans la galerie royale de Munich, *Cornélie*; — dans la galerie du baron de Dalberg, *Cora* et *La Vestale*; — dans la galerie du comte de Truchsess, *La Fuite en Égypte*; — son chef-d'œuvre est *Le Fils du Meunier*, tableau conservé par sa famille. Fratrel peignit beaucoup sur cire. Il a même publié sur ce genre de peinture un ouvrage intitulé : *La Cire alliée avec l'huile, ou la peinture à huile-cire*; 1770.

Claudon et Delandine, *Dictionnaire historique*. — Nagler, *Neues Allg. Künstl.-Lex.*

**FRATTA** (*Jean*), poète italien, né à Vérone, vivait au seizième siècle. On a de lui : *Nigelle pastorale*; 1582; — *Della Dedicatione dell'libri; dialoghi, con la correzione dell'abuso in questa materia introdotta*; Venise, 1590, in-4°; — *La Malteida*; Venise, 1596, in-4°.

Maffei, *Verona illustrata*. — Ginguené, *Histoire littéraire d'Italie*, t. V, p. 521.

\* **FRATTA** (*Domenico-Maria*), peintre de l'école bolonaise, né à Bologne, en 1696, mort en 1763. Après avoir étudié sous Giov. Viviani et Carlo Rambaldi, il se perfectionna sous Donato Creti, et devint un des plus habiles dessinateurs de son temps. Il abandonna la peinture pour se livrer exclusivement au dessin à la plume, art qu'il poussa à une telle perfection que ses ouvrages en ce genre se répandirent dans toute l'Europe, et sont encore fort recherchés.

Zanetti, *Storia dell' Accademia Clementina*. — Malvasia, *Felsina pittrice*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Campori, *Gli Artisti negli Stati Estensi*.

**FRAUENDIERFFER** (*Philippe*), médecin allemand, né à Kernigswiesen (haute Autriche), vers 1650, mort en 1702. Il exerça longtemps la médecine à Brunn, en Moravie. Il était membre de l'Académie des Curieux de la Nature, sous le nom d'*Herodicus*. On a de lui : *De Morbis Mulierum*; Nuremberg, 1696, in-12; — *Spolia Hippocratica, seu textus et sententia ex libris Aphorismorum, Praenotionum, Prædictionum, de Judicationibus, Coacis Praenotionibus, et Capitis Vulneribus Hippocratis, collecta*; Brunn, 1699, in-12; — *Tabula smaragdina medico-pharmaceutica*; Nuremberg, 1699, in-12; — *Oniscographia curiosa, seu tractatus de asellis, vulgo millipedibus*; Brunn, 1700, in-12.

Eloy, *Dict. hist. de la Médecine*. — *Biogr. médicale*.

**FRAUENLOB** (*Henri*), *meistersänger* allemand, vivait à la fin du treizième siècle et au commencement du quatorzième. S'appelait-il réellement *Frauenlob*, ou ce nom, qui signifie *pane-gyriste des dames*, n'est-il qu'un surnom? C'est

une question qu'il ne nous est guère résoudre. La plupart des biographes antiques qui se sont occupés de lui sont prononcés pour la seconde opinion fondant sur les expressions de Wurtzbourg et de la chronique de Wurtzbourg, où il est aussi désigné : « *rich von Misen genant Frouwenlop* », *ricus dictus Frauenlob*; mais ces assertions semblent contredites par le témoignage moins respectable, d'un contemporain, *der Damen*, qui, s'adressant à notre poète enfant, « *ein Kint, in Kindes idren* », l'appelle déjà *Frauenlob*, et l'engage à se marier. Ce qui paraît certain, c'est qu'il était originaire de Meissen même, qui possédait depuis longtemps une école annexée à la cathédrale (*Domschule*), où les jeunes gens venaient recevoir une éducation libérale *teris erudiebantur et eleemosynis rebus* (G. Fabricius Chemin., *Annal. A. Mus.*, t. I, p. 1206). Frauenlob, selon toute probabilité, condisciple, et partageant avec eux le pécule de l'aumône en même temps que les doctrines des chanoines. Les plaintes que lui attirait sa misère ne permettent guère de douter qu'il fût né dans un état voisin de l'indigence. Son caractère religieux et mystique de ses premières poésies prouve qu'il devait à l'Église la première partie de son développement. Mais il quitta bientôt le cloître et se livra à l'étude de la poésie. Il avait grandi; et, poussé par le besoin de courir le monde et à mener l'existence de ces troubadours et des minnesängers. Il se livra à ces poètes voyageurs dont les poésies avaient été aussi nombreuses et aussi variées. Elles ne furent les siennes : elles ne connurent d'autres limites que les bornes mêmes de l'Allemagne, la Baltique au nord et l'Adriatique au midi. Il éprouva successivement la faveur du roi de Danemark, Éric VIII, du margrave de Mecklenbourg, du margrave de Brandebourg, de Rugen Witzlav, de l'évêque de Brême, de Henri de Breslau, le sage prince, de Wenceslas de Bohême, dont, au témoignage de son biographe, il déplora éloquemment la mort de l'empereur Rodolphe, d'Othon, d'Henri de Meissen de Meinhard V, duc de Saxe, de qui il fut témoin de la mort de l'empereur. Il suivit Rodolphe de Habsbourg dans sa campagne contre Ottokar de Bohême et assista à la bataille du Marchfeld, où ce prince perdit la vie (1278). Il était à Prague quand le roi de Bohême (*der sechste Künig*) Wenceslas II, fut fait chevalier. Il donna des fêtes splendides, et nous apprend que cette soirée fut très agréable à tout le monde (*man dô zulte eil/ idr, unt drien*).



for ?  
 Mais  
 longt  
 s'est  
 temp  
 par a  
 touré  
 des v  
 tes,  
 Frau  
 fonda

Le  
 une c  
 térati  
 pasae  
 ger a  
 Quell  
 niers  
 delie  
 sions  
 entre  
 n° 2  
 1809  
 d'ind  
 que t  
 miers  
 mais  
 graph  
 en q  
 nouve

Le  
 faible  
 magn  
 de le  
 annu  
 et M.  
 Intell  
 corpe  
 rent  
 en m  
 sanc  
 liers  
 b. no  
 n'v  
 mery  
 les b  
 les p  
 len  
 leur  
 glis  
 la Le  
 ficat  
 vit s  
 o'v  
 enet  
 statu  
 ble  
 trait  
 comp  
 qu m  
 nouv  
 pval

Le sujet même de ces luttes serait pour nous une preuve suffisante, à défaut d'autres, que déjà sous Frauenlob la poésie allemande était entrée dans une voie nouvelle, et que la condition des poètes ainsi que du public auquel ils s'adressaient avait considérablement changé. Il fallait à ces discussions un tout autre auditoire qu'aux questions de métaphysique amoureuse que traitaient devant les grands seigneurs et les nobles dames les minnesængers comme les troubadours. On n'était plus au temps où l'un des plus beaux génies d'une cour brillante déclarait superbement ne savoir ni lire ni écrire : la science était nécessaire à ceux qui écoutaient, à plus forte raison à celui qui chantait; elle tenait lieu d'inspiration. Avons-nous besoin de dire après cela que, dans ses *Leiche* et ses *Lieder*, l'érudit Frauenlob nous semble bien inférieur à Wolfram d'Eschenbach (voy. ESCHENBACH), et surtout au véritable lyrique, à Walther von der Vogelweide? Mais il reprend son rang dans les *Sprüche*, les *Γυῶμαι* des Grecs.

lés de résignation. « Je recu  
« à la terre, dit-il, et moi  
« douleur. » « Tous pleureront  
crie-t-il ailleurs; et en effet :  
universel. Le 29 novembre  
bert de Strasbourg dans sa  
à Mayence, et fut enterré.  
Les dames portèrent son  
(*hospitium*) au lieu de sa  
et poussant des cris de  
*laudes infinitas, quas*  
*Famineo in dictaminibus*  
*ibi copia fuit vini fusa in*  
*quod circumfluebat per tu*  
*clesiam.*, (Alb. v. Strassb.,  
*manix hist. illustr.*, t. II, 1  
Notre meistersænger a  
vivant d'une grande réputation  
s'accroître après sa mort, et  
de recueillir dans les écrits  
siècle des preuves nombreuses  
qu'il a été. Son prince  
de ses contemporains et de ses

de Paris  
 berg. F  
 tion, so  
 Frauen  
 und Li

B. J. I  
 Wagon,  
 Minnesi  
 act. Fra  
 telalter,

FMAI

alleman  
 mort le  
 vitrier,  
 imparfa  
 quenter  
 l'occupa  
 de l'enf  
 1799, s  
 prentist  
 verres  
 aucune  
 livres,  
 à trava  
 habitait  
 à sa de  
 le 21 ju  
 raculeu  
 autres l  
 et l'on  
 river p  
 roi Max  
 s intere  
 grand c  
 apres q  
 vint a c  
 quoique  
 ro, apr  
 holer, l  
 lerent s  
 temps l  
 leur, le  
 tes de  
 complet  
 pour ra  
 dans se  
 tissage,  
 chene a  
 et ses c  
 jours q  
 chercha  
 apprend  
 Ce trav  
 hientot  
 tence A  
 plus que  
 sivement  
 fabriquer  
 elevee  
 seiller l  
 cet etab  
 interes

de lignes fixes et obscures. C'est par cette découverte qu'il rechercha avec le goniomètre le chemin de la lumière pour toutes les nuances de couleur. Il étudia particulièrement la diffraction de la lumière, et chercha à en établir les lois avec exactitude; par suite de ses expériences répétées, il découvrit beaucoup de phénomènes variés résultant de l'action réciproque des rayons réfractés, et produisit un spectre parfaitement homogène sans le secours d'aucun prisme. Ce spectre, avec lequel on pouvait mesurer, en suivant la trace de la lumière, les angles de la déviation, était le résultat de fils fins, égaux et parfaitement parallèles; il contenait ces mêmes lignes fixes et obscures qu'il avait trouvées dans le spectre produit par un prisme. Après s'être assuré qu'on ne peut expliquer la théorie des nouvelles modifications découvertes par lui que par le principe des interférences du docteur Th. Young, il développa, d'après ce principe, une formule analytique générale pour les lois de la lumière.

Au nombre des instruments inventés et perfectionnés par Fraunhofer, on doit citer particulièrement un *héliomètre*, un *micromètre filaire répétiteur* à lampe, un *microscope achromatique*, un *micromètre annulaire* perfectionné, et surtout le grand *télescope paralactique* de Dorpat, dont un astronome célèbre, M. Struve, a donné la description sous le nom de *retracteur géant*.

En 1823 Fraunhofer devint conservateur du cabinet de physique de l'académie de cette ville (1). Il était membre de plusieurs sociétés savantes. Il mourut après une longue maladie. Il repose à côté de Reichenbach, mort quelques jours avant lui, et son monument porte cette épitaphe : *Approximavit sidera.* [Enc. des G. du M.]

Utzschneider, *Umriss der Lebensgeschichte des Dr J. F. Fraunhofer* — Meusel, *Gel. Teutschl. — Conversat.-Lex.* — Ersch et Gruber, *Allg. Enc.*

**FRAXINIS** ou **DESFREXES** (Nicolas), connu aussi sous le nom de *Deleuze*, théologien belge, vivait au seizième siècle. Il était théologien de Louvain et chanoine de Saint-Pierre. Il fut chargé par les docteurs de Louvain de la révision de l'édition de la Bible par J. Le Fehvre d'Étaples. On a encore de lui : *La Pérégrination spirituelle sur la Terre Sainte, comme en Jérusalem, en Bethléem, etc., composée en langue thyoise, par Pascha, et traduite*; Louvain, 1566, in-4°; — *Les Heures de Notre-Dame réformées, corrigées, et, par le commandement de Pie pape cinquième du nom, publiées, etc.; le tout traduit du latin en français*; 1577, in-8°.

Adelung, Suppl. à Joher, *Allgem. Gelehrt.-Lexikon*.

**FRAYSSINOUS** (Denis-Luc), prélat français, naquit d'un père cultivateur, le 9 mai 1765, à Curières (diocèse de Rodez), et mourut à

Saint-Géniez, le 12 décembre 1816. Il était au collège de Rodez, et — us  
choix. En 1784 il vint à  
munauté de Laon dirigée  
Sulpice. Il suivit en même  
Louis-le-Grand les leçons de l'au-  
dacteur du *Journal de Monsieur*.  
reçu maître ès arts, il commença son cours  
théologie, et se préparait à la licence. On  
duisait aux honneurs ecclésiastiques  
révolution l'obligea de retourner  
gue. Il fut promu au sacerdoce  
la réaction thermidorienne et  
catholique un peu de liberté.  
les campagnes, l'abbé Fraya-  
zèle ses devoirs d'ecclé-  
de Saint-Sulpice s'étant  
maison de la rue du fau-  
il y professa la théologie et  
la même époque il fit dans l'  
des catéchismes raisonnés.  
des vérités de la religion  
un grand succès, il y  
discours, et telle fut  
rences célèbres qui fi-  
La jeunesse des écoles et  
sienne se pressaient dans  
Sulpice; on aimait à entendre  
persuasive qui savait charmer  
toucher les cœurs; et le *Génie du*  
qui avait séduit, par ses de-  
l'imagination de beaucoup de  
la prédication de l'abbé Fraya-  
cile et plus fructueuse. Ces co-  
faisait pendant les six premiers  
année, lui prenant beaucoup de  
sa chaire de théologie. Le succès  
tions chrétiennes allait toujours croissant.  
survinrent les démêlés de Pie VII et  
qui firent suspendre, en 1809, l'  
l'abbé Frayssinous, commencé à  
ténuer un peu l'effet de cette mesure, de Far-  
tanes, grand-maître de l'université, le nom-  
inspecteur de l'académie de Paris. Il était ain-  
simple chanoine honoraire de Notre-Dame.  
Le fameux concile de Paris de 1811 n'ayant pas  
satisfait les vœux de l'empereur, la congrégation  
de Saint-Sulpice fut dispersée. Alors l'abbé  
Frayssinous, tout en conservant son titre d'in-  
specteur d'académie, se retira dans son pays, et  
ne revint à Paris qu'avec les Bourbons. Au mois  
d'octobre 1814, il reprit ses conférences de Saint-  
Sulpice, qui furent publiées après sa mort sous  
le titre de *Conférences et discours inédits*:  
Paris, in-8°. Elles eurent pour sujet les causes,  
les effets et les suites de la révolution fran-  
çaise. L'orateur attaqua éloquemment les doc-  
trines anti-religieuses du dix-huitième siècle,  
puis il reprit le cours de ses instructions chré-  
tiennes. Pendant les Cent Jours sa voix ne se fit  
point entendre; mais il remonta dans sa chaire  
au mois de février 1816. Cette même année

(1) L'établissement optique de Benedictbeurn, qui doit sa renommée à Fraunhofer, fut transféré à Munich en 1819.

commission  
 instituée, l'  
 le ton dogn  
 et il se retir  
 Bordeaux,  
 l'automne  
 Sulpice Le  
 chapelle des  
 un discours  
 chrétienne.  
 chaque ann  
 été rétabli  
 aigné pour  
 torre. L'Ac  
 pour l'enten  
 1817 il préc  
 de Noël il fu  
 sieur l'abbé,  
 plus aussi a  
 de votre stu  
 provoqué de  
 nous, dans  
 en 1818 : *L*  
*licane sur*  
*pauté, les*  
*des évêque*  
*pels comme*  
 à Saint-Den  
 Conde, et le  
 ses confere  
 diteurs à la  
*l'indifferen*  
 temps après  
*Conservate*  
 « Un orateu  
 suscite par l  
 doute, etc. »  
 de l'absence d  
 l'occasion, c  
 torre Louve  
 quand l'abb  
 Saint-Sulpic  
 ments du du  
 chante. En  
 saint Vincen  
 Saint-Firmin  
 en septembre  
 L'Academ  
 Frayssinous  
 nes, qui ven  
 de titres litté  
 de sa plume  
 du *Journal*  
*français*, il  
 teurs de *L. A*  
 clina cette fo  
 dinal de Pér  
 donne des le  
 comme dern  
 torale. Il pro  
 l'Eglise, il v  
 nier de Lour



Paris en 1838. Sa santé devenant de jour en jour plus débile, il retourna dans le Rouergue, où il mourut. Le duc de Bordeaux fit élever un monument à la mémoire de son précepteur, auquel il avait voué une affection respectueuse.

A. R.

*Vie de Mgr Frayssinous*, par M. Henrlon. — *L'Ami de la Religion*, passim. — *Biographie du Clergé contemporain*.

**FRÉARD DU CASTEL** (*Raoul-Adrien*), géomètre français, né à Bayeux, vers le commencement du dix-huitième siècle, mort le 16 mars 1766. On a de lui : *Éléments d'Euclide réduits à l'essentiel de ses principes*; Paris 1740, in-12; — *École du Jardinier fleuriste*; Paris, 1764, in-12.

**Marc-Antoine FRÉARD**, frère du précédent, mort en 1771, fut un des meilleurs prédicateurs de son époque.

Desessarts, *Siècles littéraires*.

**FRÉART**. Voy. CHAMBRAI.

**FRÉCULFE**, historien français, né vers la fin du huitième siècle, mort vers 850. On croit qu'il fut moine de l'abbaye de Fulde, et l'on sait par lui-même qu'il eut pour maître Helisachar, depuis chancelier de l'empire. Il devint évêque de Lisieux en 823 ou 824. Il trouva son diocèse dans le plus triste état. L'ignorance surtout y était à son comble. La maison épiscopale ne contenait aucun livre, pas même l'Écriture Sainte. Dans ce pressant besoin, Fréculfe s'adressa à son ami Raban Maure, abbé de Fulde, qui lui envoya des commentaires sur les cinq livres de Moïse. A ces écrits Fréculfe ajouta un grand nombre d'autres ouvrages sur l'histoire sacrée et profane. En 824, il fut chargé d'une mission à Rome, et à son retour il assista au concile convoqué pour examiner la question des images. Dans le soulèvement général du clergé contre Louis le Débonnaire, il resta fidèle à ce prince, qui lui confia le soin de garder un des prélats rebelles, Ebbon, archevêque de Reims. Il assista encore à un concile provincial tenu en 849, et l'on croit qu'il mourut l'année suivante. On a de lui une *Chronique* en deux livres. Il l'entreprit à la sollicitation d'Helisachar, et il l'acheva sur la demande de l'impératrice Judith. Il essaya de composer d'après les auteurs anciens, tant sacrés que profanes, une histoire universelle depuis la création du monde jusqu'à la chute de l'empire romain : « Plan vaste et magnifique, dit l'*Histoire littéraire*, mais qui, outre des recherches presque infinies, une lecture prodigieuse et un travail immense, demandait encore et plus de goût et plus de critique qu'il n'y en avait au temps de Fréculfe. » La *Chronique* de Fréculfe n'est qu'une ébauche imparfaite, rédigée principalement d'après Josèphe, Eusèbe, saint Jérôme, et surtout saint Augustin. Cependant cet ouvrage, relativement au temps où il fut écrit, est remarquable, et annonce un esprit ferme et éclairé. La *Chronique* de Fréculfe (*Freculphi, episcopi Lexoviensis, Chronicorum Libri duo*) fut d'a-

bord imprimée à Cologne; 1538, in-41, réimprimée dans la même ville, en 1539. J. B. Comelin en donna une édition à Heidelberg, in-8°. On la trouve aussi dans la *Bibliothèque des Pères* (t. IX, édit. de Cologne; t. III édit. de Lyon.)

Fabricius, *Bibliotheca Lat. med. et infim. Ant. Histoire littéraire de la France*, t. V.

**FRÉDÉGAIRE**, surnommé *le Scaldin*, auteur présumé d'une chronique mérovingienne rédigée dans le septième siècle de l'indiction. Les bibliothèques possédèrent longes les manuscrits de cette chronique sans que les savants pussent dire quel en était l'auteur, et quel lieu et en quel temps il vivait. Mais aujourd'hui, que ces questions ont été soigneusement débattues, aucune d'elles n'a reçu de solution précise, et nous sommes encore réduits à leur égard à des conjectures qui, bien qu'généralement admises, ne sont cependant sans preuves. Joseph Scaliger et Marquard Frey appelèrent les premiers du nom de Frédégaire l'auteur de la chronique mérovingienne. Interrogèrent-ils ce nom, le trouvèrent-ils dans quelque manuscrit? Nous l'ignorons. Adrien de Valois, il est vrai, prétend l'avoir lu sur un manuscrit ancien; mais D. Ruinart l'a vainement cherché sur tous ceux qu'il a consultés. Toujours est-il que, faute d'autre, le nom de Frédégaire est resté au chroniqueur.

Selon Adrien de Valois, Frédégaire serait ginaire d'Avenches. Valois avait fait pour lui ce point d'immenses recherches, et cependant son opinion ne repose que sur de faibles fondements. Mais on a de fortes raisons pour penser que Frédégaire vécut dans le royaume de Bourgogne : on voit en effet, en lisant sa chronique, qu'il ne connaissait guère que l'histoire de Bourgogne; c'est de l'histoire de ce pays qu'il s'occupe surtout, ce n'est qu'en passant qu'il parle de l'Austrasie ou de la Neustrie; et, enfin, par les années du règne des rois de Bourgogne qu'il établit sa chronologie. Il nous paraît à peu près certain que Frédégaire écrivait vers le milieu du septième siècle : sa chronique va jusqu'à l'an 641; l'auteur y parle même d'événements appartenant aux années 656 et 658, et se représente lui-même comme contemporain des événements qu'il rapporte. Voilà à peu près tout ce qu'on peut dire sur la personne de Frédégaire, si Frédégaire est véritablement le nom du chroniqueur.

Cet auteur fit dans la composition de son œuvre ce qu'avait fait avant lui Grégoire de Tours. Il remonta jusqu'à la création, et puis des extraits de toutes les chroniques dont il put avoir connaissance, abrégés Grégoire de Tours lui-même, et forma ainsi une vaste introduction à sa chronique originale des événements de son temps; du moins les savants ont cru pouvoir attribuer à la même main les différents morceaux dont nous parlons. L'abrégé de Grégoire de

à la chronique origin  
 e l'intérêt pour nous  
 égé répond seuleme  
 el *Histoire des Fra*  
 : paraissent avoir ét  
 let abrégé s'écarte  
 t c'est là ce qui lui c  
 lique, le modifie,  
 peu d'importance,  
 es si l'on veut, ma  
 s tout à fait indigne  
 tique.

ronique qui dans  
 ve jointe à l'Histo  
 dont elle forme alo  
 eul monument où no  
 e contemporaine; si  
 nous manquait, un  
 e séparerait Grégoir  
 de Charlemagne (2  
 ue, nous entendon  
 ations qui en ont ét  
 et qui mènent le k  
 de Charlemagne au f  
 que sans la chro  
 eussent probablement  
 faut dire avec M. C  
 immense entre Gi  
 re, que de l'histor  
 rie a fait d'immense  
 de l'écrivain est froi  
 e lui échappe; aucun  
 uffrance publique n  
 ée Il est clair que l  
 , tout envahi, qu'ils  
 ombre d'évêches, et  
 désordre quelques  
 tuer les sciences s  
 ur de ce qui se pa  
 ronique de Frédég  
 e en forme d'appen  
 egoire de Tours, so  
 holastici *Chronicon*  
 rando comite, P.  
 ; Bâle, 1568, 1610, 1  
 ème livres ont été in  
 rum *Francicarum*  
 es *contanei* de Du  
 es *Historiens de F*  
 . plus récemment, d  
 eurs latins traduits  
 le *Collection des A*

ronique de Frédégaire  
 fois premières ne sont  
 s de Jules Africain. E  
 quatrième est un abrégé  
 ire de Grégoire de Tours  
 optination de cette hist  
 rivains anonymes ont f  
 Frédégaire, et l'ont conu  
 autres monuments de l'  
 ère que des copies d  
 eurs.

leur union conjugale, Chilpéric se trouva obligé de répudier Audovère.

Frédégonde ne recueillit pas d'abord le fruit de ses intrigues ; avant qu'elle eût eu le temps et l'adresse de décider Chilpéric à la faire passer de sa situation de concubine au rang de reine, ce prince céda aux conseils de son frère Sigebert, roi d'Austrasie, qui l'engageait à prendre, à son exemple, une épouse d'un sang royal. Galeswinthe, fille du roi des Visigoths, vint occuper la place d'Audovère. Comme la nouvelle reine était sœur de Brunehaut, femme de Sigebert, Frédégonde attribua cet événement aux suggestions de la reine d'Austrasie, et voua une haine mortelle aux deux princesses. Après le mariage du monarque franc avec Galeswinthe, Frédégonde, qui n'avait pas quitté la cour, sut conserver et même augmenter son ascendant sur Chilpéric. Selon toutes probabilités, et nonobstant le témoignage contraire des larmes hypocrites du prince, ce fut avec l'assentiment de ce prince que Frédégonde se débarrassa de sa seconde rivale, plus tragiquement que de la première. Un matin de l'année 565, Galeswinthe fut trouvée morte dans son lit. Les historiens qui rapportent ce fait présumant que Frédégonde avait étranglé de ses propres mains la princesse ; quelques-uns, cependant, admettent, comme possible, le renvoi de Galeswinthe dans sa famille ; mais cette hypothèse manque de fondement. Cet affront ou ce meurtre justifie l'inimitié que Brunehaut conçut à son tour pour Frédégonde, qui en cette même année devint l'épouse du roi de Neustrie. Ce troisième mariage de Chilpéric fut la source de calamités et de malheurs innombrables, dont ses sujets, ceux de ses frères, ses enfants du premier lit, toute sa famille enfin et lui-même furent successivement les victimes. L'ambition de Frédégonde, excitée plutôt que satisfaite par le succès, devint féroce. Tout ce qui y faisait obstacle devait être brisé. La guerre avec le roi d'Austrasie éclata d'abord ; les avantages remportés à plusieurs reprises par l'armée de Sigebert sur celle de Chilpéric occasionnèrent des trêves, que le roi de Neustrie violait chaque fois qu'il croyait le moment opportun pour s'emparer des États de son frère. Enfin celui-ci, irrité de ces hostilités perpétuelles, livra à Chilpéric, en 575, une bataille sanglante, et le poursuivit jusque sous les murs de Tournay, dans laquelle le monarque vaincu s'était réfugié. Sa perte n'en paraissait pas moins assurée ; mais Frédégonde, qui avait accompagné son mari dans sa fuite, le sauva par un fratricide. Elle détermina deux jeunes gens nés au pays de Térouanne, et qu'elle voyait sensibles au malheur de Chilpéric, à se rendre au domaine royal de Vitry pour y assassiner Sigebert : sous le prétexte de lui faire des propositions de paix, ils pénétrèrent dans sa tente, et le poignardèrent. Ce crime jeta l'effroi et mit le désordre dans l'armée austrasienne ;

Chilpéric

Sigebert son  
frère aîné Caribert.

cette ville, où elle

l'arrivée de son époux

sonnère par Chilpéric, elle se vengea  
clémence que Frédégonde ne pouva

ver, mais à laquelle toutefois une  
perstitieuse l'empêcha de s'occu

avait pris asile dans la c

elle n'était sortie que sur

beau-frère qu'on n'attendait pas

veuve de Sigebert fut envoyée à son

connut Mérovée, fils de Chilpéric et d

il devint amoureux d'elle, et l'épousa

consentement du roi. Frédégonde se

térieurement d'une imprudence gr

elle espérait pouvoir perdre à la fin

jets de sa haine ; car elle abhorrait la

première épouse de son mari à l'égal

de Galeswinthe. Elle alluma la colère

ric contre les deux amants, devenus se

époux. Elle prêta à Mérovée de grands

auxquels il ne songeait guère, ceux de

de détrôner son père et de régner sur

avec la femme à laquelle il venait de

roi, furieux, se rendit à Rouen ;

ayant encore reçu avec Mérovée.

lable asile d'une

deux, la reine sur

gneurs austrasiens, qui

veiller l'éducation de

être enfermé dans un m

ans après, s'étant évadé,

de ville en ville, et un jour

par Frédégonde, l'ayant surpris

une maison où il s'

d'armes Gailen, il com

pêcher de tomber aux

de lui donner la mort. G

venu en grande hâte pour

ne trouva qu'un cadavre.

Ce n'était pas tant e

nemie, la reine Bru

du trône de Neus

poursuivi de sa v

lement fils d'Audovère

les mêmes droits à la

l'heure de sa mort ne pou

Trois ans environ après l'a

une maladie épidémique

tance les uns des autres le

gonde et de Chilpéric ; l'aîné

quatorze ans. En cette

marbre de la reine se

leur maternelle. « V

« enfants, dit-elle à

« des pauvres, ce

« veuve et de l'orphelin

« moi : brûlons tous les

« avons rendus pour

« tous-nous des revenus

dits furent  
rte d'expia  
aineuses e  
si fournit  
e. Des con  
veraine ou  
par elle,  
, avec ses  
s enfants  
cusa Clov  
, jeunes p  
et la faib  
s fureur d  
omplices s  
s les touri  
lé au châte  
et l'on rej  
is fin à s  
dû à son  
exerça ens  
; elle les  
plir son fe  
cloître ou  
nt déshon  
le la reime  
s d'un ran  
a sa fai  
ôt après l  
is un couv  
s 581, qu'e  
Frédégond  
les, qu'av  
ise de Chi  
prince, se  
rt Ces de  
contre Cl  
ce monar  
tion gens  
s, dont un  
plaisance  
ment frapp  
e ou plut  
l' s'ital  
s emissur  
les par ce  
ux qui l'  
parce qu  
coupable  
soupon se  
ue le mal  
, ce princ  
était entr  
en ce mo  
retourner  
de, pers  
pondit a  
aroles tre  
e Landry  
ouler qu'e

la mort de  
teustrie.

poussa ces allégations en jurant et en faisant jurer par trois cents témoins nobles, dont trois évêques, quelques-uns disent cent témoins, plus trois prélats, que Clotaire était *né sous la couverture du mariage*. Ce serment dissipa tous les soupçons, sans cependant donner à la mère du jeune prince, ordinairement si audacieuse, la hardiesse d'assister au baptême de Clotaire. Le roi de Bourgogne mourut peu après cette cérémonie religieuse, dans laquelle il remplit le rôle de parrain de son neveu.

Ces derniers événements s'étaient passés vers 594 ; depuis la mort de Gontran, la guerre avec l'Austrasie occupa presque constamment Frédégonde. Son animosité contre Brunehaut ne devait s'éteindre qu'avec la vie de cette princesse ou avec la sienne propre. D'ailleurs, lors même que Frédégonde n'aurait pas été poussée par son ministre à faire la guerre au roi d'Austrasie, Childebert, celui-ci l'y eût forcée par ses agressions contre Clotaire, auquel il voulait enlever ses États. La mère du jeune roi de Neustrie rassembla des troupes, se mit en personne à leur tête, livra à Childebert, près de Droissy, une bataille qu'elle gagna, et rentra triomphante dans Soissons. Le roi d'Austrasie étant mort peu de temps après, les soupçons d'un empoisonnement se portèrent presque également sur sa mère et sur la veuve de Chilpéric. Le fait est que la vie de Frédégonde pourrait se résumer en une table chronologique d'assassinats par le fer ou par le poison. Souvent, en les commettant, elle joignait la dérision à la cruauté. Ainsi un jour, à Tournay, elle invita à un festin trois chefs militaires qui troublaient la ville par leurs dissensions et qu'elle prétendit vouloir concilier définitivement en sa présence. Quand ils furent assis à table les uns à côté des autres, trois hommes, ayant chacun une hache d'armes, se placèrent derrière eux, et d'un seul coup leur tranchèrent à tous la tête au même moment. Une autre fois, après avoir fait poignarder dans le chœur de son église, l'évêque de Rouen, Prétextat, auquel elle n'avait point pardonné d'avoir uni Brunehaut et Mérovée, comme ce prélat ne mourut pas immédiatement de ses blessures, elle alla le visiter accompagnée des ducs Ansowald et Beppolen : « Il est triste pour nous ainsi que pour le reste de ton peuple, dit-elle d'un ton hypocrite au prélat, qu'un pareil mal soit arrivé à la personne vénérable. Plût à Dieu qu'on nous indiquât celui qui a osé commettre cette horrible action, afin qu'il fût puni d'un supplice proportionné à son crime. » « Eh ! qui a frappé ce coup, répondit le vieillard, qui n'était pas dupe de cette comédie, si ce n'est la main qui a tué des rois, qui a si souvent répandu le sang innocent et fait tant de maux dans le royaume ? » (Aug. Thierry, *Récits mérovingiens*.)

Brunehaut ayant voulu continuer la guerre malgré la défaite et la mort de son fils, Frédégonde la força à la paix en remportant une nou-

velle victoire et en s'emparant de Paris. Quelques années après, elle mourut, de maladie.

Camille L.

Paul Diaire, *livre IV*. — Grégoire de Tours, *VI et VII*. — Mézeray, *Histoire de France*. — Thierry, *Récits mérovingiens*. — Michelet, *Hist. de France*. — Etudes hist. — Sismondi, *Hist. de France*. — Henri Martin, *Hist. de France*.

**FRÉDÉRIC, FREDERICUS**, nom commun à un grand nombre de rois de la plupart allemands, classés ci-dessous d'après l'ordre alphabétique des pays sur lesquels ils ont régné.

Les **FRÉDÉRIC** non souverains se trouvent dans la suite des autres, et les vivants à la fin.

#### 1. **FRÉDÉRIC empereurs d'Allemagne**

**FRÉDÉRIC I<sup>er</sup>**, dit *Barbe-Rousse* : empereur d'Allemagne, naquit en 1121, dans le comté de Veilsberg, près de Ravensbourg, ou, d'après les autres, à Wimpfen, sur le Rhin, à l'embouchée de la Rems, d'où serait venu le nom de *gibelins*, et mourut en 1190. Fils du duc Frédéric le Borgne, et petit-fils de l'empereur Henri IV, il succéda à son père dans la possession de ce duché en 1147, et en 1149 il épousa Adélaïde, fille de Théobald, margrave de Vohbourg. En 1153, il se fit divorcer, sans motif, de sa première femme. Bien élevé et plus habile que son père, il prit part dès sa jeunesse aux affaires politiques, fit en Bavière une heureuse campagne contre le comte de Welfarthausen, le renvoya ses prisonniers sans rançon, et força à la soumission le puissant duc de Zehringen. Aussi, après la mort de Conrad III, en 1152 (5 mars), obtint-il sans contestation la dignité impériale. Il se fit couronner à Aix-la-Chapelle par l'archevêque de Cologne. Il fut élu roi de ce choix pour la première fois en 1155, et fut élu empereur d'Allemagne. Frédéric réunissait en lui les deux qualités qui la divisaient : les qualités de la famille, et les qualités de la guelfe, par sa sagesse et sa douceur. Il épousa Henri le Noir et princesses de Bavière, et, en effet, bien que le règne de ce prince ait été marqué par une longue suite de guerres, les efforts de paix ont prouvé qu'il fut toujours disposé à la conciliation. Il fut un grand politique de la papauté au XII<sup>e</sup> siècle. Frédéric songea d'abord à se faire reconnaître par le pape. Il eut à cet effet à se faire une conférence avec Eugène III, dans laquelle il se mit de le protéger contre les efforts des mains que dirigeait Arnould de Saxe, et de son obéissance. A la fin de son règne, il essaya, mais en vain, de faire reconnaître le Lion et Albert l'Ours, comme héritiers de l'héritage de la maison de

(1) Les Italiens le surnommèrent *Barbe-Rousse*, à cause de la couleur de sa barbe, d'un roux-rouge que ses cheveux.



au. Il y jugea  
 Danemark S  
 son attenti  
 es, confirm  
 ; Wichman  
 quelques  
 Rome chéri  
 e IV, succ  
 ; Ratisbonne  
 il se fit cour  
 e expedition  
 à l'Empire.  
 projet. Mai  
 a terminer,  
 , méconten  
 vieil Henri,  
*Ja so mur* (  
 Les diètes  
 une et Spar  
 ri d'Autrich  
 le de Goslar  
 le duché ex  
 uille par l'e  
 tzbouurg et c  
 ce croissait  
 mme l'arbitr  
 it les député  
 et plusieurs  
 ce dernier aj  
 citoyens de  
 urs contre  
 affaires intér  
 res arrangé  
 our l'Italie  
 s, Milan n  
 Pavie et Cr  
 le chef de  
 le de souver  
 sage, à R  
 . Après la  
 nais, Freder  
 devant Tort  
 d'après leur  
 e Il se fit  
 ril, dans l'  
 i subitement  
 Arnould de I  
 e pape Adrie  
 nastase IV,  
 e recevoir  
 lieu, Freder  
 brûle vif, e  
 ssance, le c  
 Saint Pierre  
 nands, mult  
 ite continu  
 ensuite da  
 i Romans  
 , avec le se

e qu'il avait l'h  
 ion allemande  
 313

glia, la diète du royaume d'Italie. Il y reçut la soumission de toutes les villes, se fit payer des tributs, et institua pour juger les causes privées des podestats, magistrats nouveaux élus par lui, et qui devaient combattre la démocratie, représentée par les consuls. Avec l'assistance des quatre jurisconsultes les plus célèbres de toute l'Italie, il promulgua un code de lois sur la justice, les droits religieux, les fiefs et les guerres privées. L'empereur se trouvait alors au plus haut point de sa puissance; il mit son nom avant celui du pape, et donna au duc guelfe de Bavière l'investiture de la Toscane, du duché de Spolète et de la Sardaigne. Mais il méconnut les obligations du traité qu'il avait conclu avec les Milanais, et les força, ainsi que les habitants de Crème, à courir aux armes. Crème fut brûlée, Milan fut soumise; plus tard, en 1162, cette dernière ville fut détruite de fond en comble. Le pape, de son côté, éleva des contestations au sujet de l'investiture : la querelle s'envenima de nouveau, et le pontife allait recourir à l'excommunication, quand la mort l'enleva (1<sup>er</sup> septembre 1159). Après Adrien IV, il y eut deux papes, Victor IV et Alexandre III : le premier ayant été confirmé par l'empereur au concile de Pavie (4 février 1160), son compétiteur, déclaré schismatique, fut obligé de s'enfuir en France.

Après avoir châtié toutes les villes lombardes rebelles à son autorité, levé sur elles des rançons, apaisé tous les différends et mis ordre aux affaires ecclésiastiques, l'empereur retourna en Allemagne, où l'appelaient surtout les troubles qui affligeaient Mayence. En 1162, on le trouve à la diète de Besançon, conférant à Waldemar l'investiture des royaumes de Suède, de Danemark et de Norvège, prenant sous sa protection l'archevêque de Lyon, et donnant en fief au comte Raymond de Provence une partie du royaume d'Arles. L'année suivante, il assembla la diète à Mayence, et fit sévèrement expier à ses habitants l'assassinat de leur archevêque Arnold. Mais les commissaires impériaux se faisaient tellement détester en Italie que l'on commençait à craindre un soulèvement. Aussi, dans l'automne de 1163, Frédéric fut obligé d'y retourner. Lorsque Victor IV mourut (20 avril 1164), Frédéric hésitait à reconnaître Alexandre III ou à faire élire un nouveau pape; mais le parti gibelin, sans attendre sa décision, elut Gui de Crème, qui prit le nom de Pascal III. Frédéric se vit dans la nécessité de le confirmer. Inquiet et mécontent à la fois de la situation dans laquelle il avait trouvée la péninsule italique, il retourna en Allemagne, dans l'automne de l'année 1164, pour y lever une armée; car la ligue lombarde, qui venait de se constituer, gagnait tous les jours de nouveaux alliés. En Allemagne la présence de l'empereur n'était pas moins nécessaire, pour mettre fin aux guerres particulières. Il tint, en 1165, une diète à Wurtzbourg, à laquelle assistèrent les envoyés du roi d'An-

gleterre, et où il fit reconnaître le véritable pontife; puis le 29 même année il se rendit à Aix-la-Chapelle, où il fit canoniser Charles.

En 1167, il repartit de Wurtzbourg. Une ligue venait de se former entre Bergame, Brescia, Ferrare, et quelques autres villes; Frédéric entra dans Rome au milieu d'une épidémie générale, et s'y fit couronner. Il décima son armée, la força à marcher en Allemagne, où il arriva au commencement de l'année 1168. Après tant de succès, il ne fut pas possible de prendre le temps d'hésiter. Il apaisa les différends des évêques de Saxe, qui durent enfin se soumettre au duc Henri le Lion. En vertu de la loi impériale, il nomma Baudouin archevêque de Brême, et en même temps se mit en possession de l'héritage de son cousin Frédéric de Bourgogne. L'année suivante, il fit couronner Henri roi des Romains, et partagea entre ses fils : Frédéric et Conrad, Souabe et d'autres possessions reconquises, Othon la Bourgogne, Philippe les domaines de la couronne. En 1173, à Ratisbonne, l'empereur priva de son titre l'empereur de Bohême, pour avoir pris le pape Alexandre III, et força le roi de Hongrie à plus de dépendance et de fidélité. Pour cet exemple, il déposa aussi l'empereur de Hongrie, pour avoir embrassé le parti du pape. Ensuite se fit de nouveau prêter serment par Henri le Lion et par les états de Bavière.

Dans l'automne de l'année 1174, il eut sa quatrième expédition dans cette Italie qu'il avait vaincu, mais non soumise. Son fils Frédéric, archevêque de Mayence, fut forcé à lever le siège d'Ancône. Lui-même parvint à assiéger la forteresse d'Alexandrie, récemment construite, mais il fut obligé d'abandonner cette entreprise. Sur ces entrefaites la haine éclata entre lui et Henri le Lion. Celui-ci avait demandé Goslar quelques secours, qu'on ne voulut pas lui donner : il prit alors le parti de se retirer. Bien que l'armée impériale fût affaiblie par cette retraite, Frédéric ne se laissa pas moins les Milanais; mais il fut vaincu à Legnano, le 29 mai 1176. La caisse militaire, les objets de prix tombèrent au pouvoir des ennemis. Les galères impériales furent prises par les Vénitiens, Frédéric fut obligé de signer avec Alexandre III, le 23 juillet 1177, un traité qui reconnut pour pape légitime, et qui, en retour, lui donna la jouissance pendant dix ans de l'héritage de la comtesse Mathilde. Le pape Calixte III échangea la ville de Anagni contre l'abbaye de Clugny. Une trêve de six ans fut conclue entre les Lombards et de quinze ans entre eux et la Sicile. Ainsi les fruits de la victoire furent perdus. L'empereur,

» fit co  
» juillet  
ordre  
» Allen  
Henri  
e comp  
res d'a  
es dri  
se de  
le Fra  
sentati  
ieu. Ol  
luc Bel  
ert l'O  
nartie  
e voisi  
vait al  
conrut  
s ses É  
a ses e  
pour  
» pape,  
lu con  
la dur  
spirait  
l'on e  
omme  
n une  
Platau  
de la t  
, dont  
» droit  
ner lu  
le Apr  
nent et  
Mayen  
islorien  
croyal  
mer r  
our l'H  
uveau  
r 118  
es auc  
ta son  
re de S  
uromm  
» jany  
Le p  
meu  
que l  
al en  
empere  
aussit  
nere to  
que le  
s'empa  
vent il  
une c  
cedan  
ustias  
t posse  
se les

une des périodes les plus tristes et les plus stériles  
à la fois de l'histoire :  
la guerre l'état force  
brutale, la justice dans  
ment de Dieu. Rien en  
que le souvenir de ces siècles où les hommes,  
à peine délivrés du fléau des barbares, n'allaient  
au du sang,  
et à se

raîns contre les  
familles, de villes contre les barons

fer, quand ils n'avaient pas de  
trousser, champs,

cendier  
pauvre  
moins

villains, ceux qui, par le  
nourrissaient les guerriers, ne comptaient pour

de Spolète,  
juré fidélité  
représentait  
plupart  
rivalité  
beli

moi  
embrouillées

impératrice  
de la peine à conserver à  
son fils son royaume héréditaire. Des oncles du  
jeune prince  
le duc Philippe de Souabe,  
était-il tout absorbé dans ses démêlés avec son  
voisin, le d

Telle était que Henri VI  
laissa à son fils. La mort du  
tin III (8 janvier 1198) suivit de près celle de  
l'empereur. Le cardinal Lotbair, Italien de nais-  
sance, qui dans sa jeunesse avait été témoin de  
de Milan par le grand-  
châ par le conclave, et  
1. Au règne de ce pape  
liera désormais fatale-  
ment la destinée du petit-fils de Harbe-Rousse.

Innocent  
était résolu à leur  
Pour de

domaines de la couronne  
entre les mains de  
les  
par Bref. VI  
à ses  
aux portes de

toute domination étr  
dont la haute fo  
et enviée par tous.  
que leur chef n'était  
Tous ces éléments de  
cesses à se développer d

de  
lui le préfet impérial,  
fidélité prêtée à son maître,

ward, duc de Bave  
osa seul te  
de lutte, il  
Ce début heureux  
fort pour rentrer d

en invitant, par  
magne à se réunir  
le sort de l'  
à la maison  
autour de son frère,  
roi des Romains du  
voyant que ses  
que les assemblées  
comme celle de  
qu'à diviser les  
et cupides, il  
afin de se faire

entre les deux rivaux  
Lure et Ornon.)  
perdit pas  
ments  
que le moment propice pour  
son autorité. La déférence  
tance pour le saint-siège  
indécis sur le parti à prendre

la veuve de  
pour son fils  
Sicile, et en  
vir de tuteu  
condition q  
la Pouille, r  
reconnus co  
de fait, du  
jadis accord  
rois Guillau  
cédia, et pe  
acte (1), ell  
la garde de  
Le jeune or  
tèle du pay  
d'Aquila, et  
le console p  
de nouveau  
et une mère

Le mom  
saint-siège  
venu. Dans  
vier (201)  
séculiers, li  
main appar  
tolique, pa  
de la Grèce  
opère cette  
leure défens  
son élévati  
tion des mai  
qui le béat,  
Quant aux r  
faut, ajouta  
est admissi  
quant cette  
lui les pri  
ment de fid  
serait à la f  
clure de l'er  
car il serait  
rité, une fo  
au souverai

Laissons  
et Othon, ai  
de Cologne  
la vie du pu  
Philippe (e  
Sicile, fut le  
Les princes  
donnant lib  
Débarrassé  
sine, Othon

(1) On lit da  
Alis rex, ad le  
cesariabus no  
liquis homin  
fatorum mo  
de maxima vel  
redes vestros  
Huillard-Bre  
p. 11.

(2) *Hist. diplom. Fred. II*, t. I, part. I.

(3) *Geogr. de Cosmas, Cosm.*, p. III.



Beaucoup de princes et de seigneurs eurent à se louer de la bienveillance de Frédéric (1). Les donations, les concessions et confirmations qu'il accorda à tous les solliciteurs qui se présentaient à lui, pendant son voyage à travers l'Allemagne méridionale, sont innombrables. Nous avons aujourd'hui d'incontestables preuves, dans l'*Historia diplomatica Frederici Secundi*, bel et grand ouvrage que M. Huillard-Breholles a publié sous les auspices de M. le duc de Luynes.

De Bâle, Frédéric descendit le Rhin. A Brissach, Othon essaya de le surprendre; mais les bourgeois, soulevés, assommèrent ses soldats à coups de massue. La fortune souriait décidément au jeune prince, qui, par ses manières polies et obligeantes, acheva de gagner tous les cœurs: son affabilité, sa distinction dans le langage, son maintien modeste et noble à la fois, son esprit cultivé contrastaient singulièrement avec la rudesse, l'ignorance, et l'orgueil brutal de son antagoniste et de la plupart des princes allemands. Dans toutes les places où il passait, il fut salué comme souverain. Sur la frontière de la France, à Vaucouleurs (*Vallis-Colar* des chroniqueurs), il eut une entrevue avec Louis, fils du roi Philippe-Auguste: il y conclut une alliance avec ce roi contre Othon, « le ci-devant empereur », et contre le roi Jean d'Angleterre, oncle d'Othon. Frédéric entra ensuite à Mayence; il y tint une diète brillante, où beaucoup de princes lui renouvelèrent leur serment de fidélité. Il en tint une autre l'année suivante, en 1213, dans la même ville. Là parurent aussi le landgrave Hermann de Thuringe et le roi de Bohême. Ce fut pendant cette diète qu'arrivèrent les 20,000 marcs d'argent que le roi de France avait promis comme gage de la nouvelle alliance. Lorsque le chancelier demanda à Frédéric où il fallait déposer cet argent, « Distribuez-le aux princes de l'Empire, » répondit Frédéric. Le bruit de cet acte de royale munificence se propagea rapidement dans toute l'Allemagne. la défection devint grande dans le camp d'Othon IV, qui se retira dans ses domaines héréditaires, et ne survécut pas longtemps à la perte de la bataille de Bovines (*roy. PHILIPPE-AUGUSTE*).

Dans l'impuissance de vaincre son rival par les armes, Othon chercha de l'atteindre par d'autres moyens: il fit répandre le bruit que Frédéric n'était pas le fils d'Henri VI, mais un enfant supposé (2), et suggérait en même temps

qu'il serait honte sur l'antique trône cent étranger, frum la baine ni la c la fortune de Frédéric de toutes les continuant son voyage la soumission du d'Othon IV, du d'Juliars, et d'autre l'effet de ses l'ij il adressa au saint bulle d'or, avec *gratis et sedis a semper augustus* fait au pape, une tête la couronne le roi de Sicile, de fief du saint-siège dition en Terre fit son entrée à roi d'Allemagne de Mayence, au lennelle et en p princes, tant s'éc marqué par un prince; il remit de son tombes dans un magni et d'argent, qu dans la cathédri même occasion, féré au duc de de ses services, blit le service d dit depuis dix- fidèle à l'empere nements marcha Innocent III, et le suivit dans la la lutte séculaire ce moment la vi nouvelle phase.

Roi d'Allemagne tendant le diadème dait dans le pays d naines; si par sa ri par la culture de s prit, par son cara de l'Italie. C'étaient natures différentes, riaient pas, devaient de sa supériorité i tant d'en deçà qu'e

Innocent III eut g Le premier acte de

*seignaria credent* ad ann. 1220'.

(1) Les chroniqueurs s'aci qui molinard auf biach. *Fatic.*, n° 72m; *Fred. II*, t. I, p. II.

(2) Schmeier, *Pontes*,

(1) Entre autres donations, il confirma celle que son vassal (pincerna), Rudolphe de Fariola, avait faite d'une forêt située dans la Thuringe (*sifrutum proprium Thuringie*), aux frères de l'ordre Teutonique de Saint-Jean de Jérusalem. Les témoins de cet acte étaient l'archevêque de Magdebourg, le roi de Bohême, le margrave de Misnie, Günther, comte de Kvernburg, et Rudolphe d'Alsted, fondateur de Rudolstadt. (Extrait des archives de Dresde, n° 185, dans Huillard-Breholles, *Hist. diplom.*, trad. II t. I, p. I, p. 301.)

(2) Ce bruit était principalement fondé sur l'âge de sa mère, l'impératrice Constance qui passait pour avoir environ soixante ans à l'époque de la naissance de Frédéric :

sa promesse d'entreprendre une croisade : le moment était mal choisi : l'Allemagne encore en feu, le comte palatin tenait la ville de Brunswick, où était mort Henri V, refusait de lui livrer les joyaux de la couronne impériale. « Je reconnais volontiers, Frédéric (au commencement de 1219), que l'occasion d'une croisade : j'y ai travaillé et j'y ai encore ; que le saint-père daigne seulement soutenir dans la poursuite de l'œuvre : sous peine d'excommunication, à tous ceux qui n'ont pris la croix, princes et prélats, de partir en route avant le milieu de l'année ; et, pendant que moi-même je serai en route, je joins à chacun de prêcher obéissance et de prononcer l'excommunication contre le comte palatin Henri et la ville de Brunswick. » Ils ne me livrent pas les joyaux de la couronne.

Honorius expédia immédiatement les lettres mandées ; il accorda même à Frédéric un sursis de son départ jusqu'à la Saint-Martin d'indulgence embarrassa le prince : il ne put partir plus de trois mois avant d'en remercer le pape ; en même temps il s'élevait contre lui : on avait fait courir le bruit qu'il songeait à faire de son fils, Henri, roi des Romains, pour en faire la même tête la couronne d'Allemagne et de Sicile ; et il termina sa lettre en priant le saint-père de lui permettre d'aller en croisade jusqu'au printemps de l'année 1220. Le pape lui répondit, le 1<sup>er</sup> octobre, en très-amical : « Vois, mon fils bien-aimé, que les époques t'avaient été fixées, et toutes les fois que tu es en retard. Quel avantage a produit ce retard ? Les vaisseaux, les galères, équipés par ta main, ne partent pas. Cependant, nous voulons bien prendre en considération les empêchements que tu as eus pour ton excuse et t'accorder encore un délai de six semaines. » Ces bonnes dispositions encouragèrent Frédéric à solliciter du pape la jouissance viagère de la souveraineté de la Sicile et de la Calabre réunie à l'Empire et au royaume d'Allemagne. Sur la désapprobation d'Honorius III, il retira sa demande, mais pour en faire aussitôt une autre, qui consistait à lui reconnaître le royaume de la Sicile, au moins comme fief de l'Eglise, dans le cas où son fils Henri mourrait sans postérité. Flatté d'un langage si humble et soumis, le pape souscrivit à cette demande. Frédéric en affecta, en termes chaleureux, sa vive reconnaissance ; puis il ajouta, de *post-scriptum*, qu'il ne désespérait pas, dans une conférence verbale, d'obtenir du saint-père la souveraineté de la Sicile et de la Calabre réunies à l'Empire et au royaume d'Allemagne. Il essaya même de faire ressortir les avantages qui en résulteraient pour la chrétienté, l'Eglise.

Le troisième délai accordé pour la croisade allait expirer. Un mois avant ce terme, Frédéric, en février 1220, écrivit au pape, se plaignant de la négligence des princes

allemands à faire leurs préparatifs. « Nous les avons, disait-il, réunis dans une diète à Nuremberg pour recevoir leur engagement à partir pour la Terre Sainte ; mais ils n'y mettent aucun empressement, ils n'ont pas même encore songé au nécessaire. Quant à nous, nous sommes tout prêts à partir. Mais ne serait-il pas à craindre que, nous une fois parti, les autres ne restassent ? Nous avons donc résolu, sauf l'approbation du saint-siège, de faire d'abord aller en avant nos frères les croisés, et de les suivre après. C'est pourquoi il serait peut-être urgent de laisser passer encore quelques jours au delà du terme prescrit. Dieu nous est témoin que nous parlons avec sincérité et que nous travaillons en Allemagne pour l'honneur et les intérêts de l'Eglise. » Le pape ne put s'empêcher de louer ce zèle ; mais il ne se dissimulait pas son inquiétude. « Celui qui aime, répondit-il, craint également. Il n'est donc pas étonnant que le retard de l'expédition en Terre Sainte nous inspire de la crainte pour toi et pour nous-même : pour toi, parce qu'à force d'ajournements tu pourrais bien attirer sur toi la colère du Tout-Puissant, pour nous, parce que nous paraîtrions négliger la cause du premier de tous les pontifes, de celui qui s'est offert lui-même en holocauste à Dieu le Père, pour le salut du peuple, sur l'autel de la croix. » Tout en signifiant cet avertissement, il recula encore une fois le jour du départ, mais seulement de six semaines, au 1<sup>er</sup> mai 1220. « Ceins tes reins de l'épée, disait-il en terminant son appel ; ceins-toi, et sois puissant dans l'humilité ; ceins-toi, et ne t'endors point, afin qu'après l'expiration de ce troisième terme tu ne t'attires point la redoutable peine de l'excommunication (1). »

Aussitôt après la réception de cette lettre, Frédéric envoya à Rome l'abbé de Fulda, pour prévenir le pape qu'il se rendrait dans la Terre Sainte à travers l'Italie ; et pendant son passage dans ce pays il espérait se voir couronner empereur par les mains du saint-père. L'abbé de Fulda était aussi porteur d'une lettre du roi, adressée au sénat et au peuple. Dans cette lettre, après des protestations réitérées de soumission filiale à l'Eglise et au saint-siège, Frédéric annonçait sa prochaine arrivée à Rome : il s'enorgueillissait de son éducation, toute italienne, que n'avaient connue ni appréciée ses barbares prédécesseurs. Cette épitre royale, qui contrastait singulièrement avec les lettres de ses aïeux, produisit sur le peuple romain l'effet calculé : elle fut lue publiquement au capitole, et, au milieu d'un enthousiasme inexprimable, le peuple romain y répondit dans des termes les plus exagérés. Dans l'impossibilité de châtier un fils si désobéissant, mais si respectueux envers

(1) « *Festina, festina; noli diutius expectare: non dormis, ne in termino jam tertio laqueum, quod absit, excommunicationis incurras.* » (Dans Huillard-Bréholles, *Hist. diplom. Fred. II.*)



et qu'il ne re-  
chut les Alpes  
fugitif, mais  
et des princes  
tèrent sermen-  
tant pour les  
dans leurs pr-  
veaux. A l'aj-  
couronnement  
manda a Fred-  
ordonnances  
être « valable

Parmi ces  
vantes, comme  
l'esprit du te-  
deux sexes,  
mais flétris  
bons doivent  
être restitués  
d'herésie, et  
au moyen des  
traite par les  
mis au ban et  
doivent jurer  
for toutes leur  
leur juridiction  
gnales par l'  
elles seront d  
nuls et de nul  
par l'Eglise,  
resie, au hoc  
dois de se  
resteront en  
sion les heret-  
suzerain. En v  
aux heretiques  
favorisent, do  
et si quelqu'un  
l'excommuni-  
cations, il es-  
sible à aucune  
sembler, il es-  
de tester ou c  
ordonnances,  
temoignent a  
preoccupation  
des Abigeus  
Dominique, r  
l'extirpation d

Ce ne fut q  
ment ruterre  
publiques vala-  
ric reçut des  
imperiale, le  
Sainte-Cecile,  
fêtes les plus  
mandant a gr  
et et et leur s  
*ponem et en*  
pour regagner  
but encore du  
sable, et cet a

Le 18 mars 1227 mourut Honorius III. Il eut pour successeur le cardinal Ugolino, de la même famille qu'Innocent III. Ugolino, connu désormais sous le nom de Grégoire IX, avait plusieurs fois figuré comme légat dans les troubles de l'Allemagne, et s'était trouvé souvent en contact avec l'empereur. A la nouvelle de l'avènement du nouveau pape, Frédéric s'embarqua enfin pour la Terre Sainte, avec une multitude de croisés allemands, italiens, français et anglais. Mais après trois jours de navigation il revint, et fit manquer toute l'expédition. Il essaya d'abord d'apaiser Grégoire IX, en prétextant une maladie. Mais celui-ci fulmina contre l'empereur la terrible excommunication qu'Honorius n'avait pour ainsi dire montrée que de loin. Il ne s'en tint pas là : répétant l'anathème, il écrivit à toute la chrétienté pour signaler l'astuce avec laquelle ce monarque avait amusé et trompé jusque alors les souverains pontifes. Frédéric entra dans une grande colère, d'autant plus que les griefs articulés contre lui étaient fondés et qu'il voyait échouer les artifices qui lui avaient si bien réussi auprès d'Honorius III. Il se laissa emporter à une défense violente, adressée au pape, aux cardinaux, et la fit répandre dans tout l'Empire. Voici des passages de cette fameuse apologie : « Les pontifes et pharisiens ont tenu conseil contre le prince, l'empereur des Romains. Que ferons-nous, disent-ils, si cet homme triomphe ? Si nous le laissons faire, il finira par emporter tout notre avoir ; il louera la vigne du seigneur à d'autres cultivateurs, il nous jugera sans procès et nous exterminera. Veillons donc, et coupons le mal par la racine..... Ce Père des pères, qui se dit le serviteur des serviteurs de Dieu (*servus servorum Dei*), mettant de côté toute justice, s'est changé en un aspic, n'écoulant rien de ce que lui dit le prince des Romains : comme une pierre lancée par la fronde, il fulmine sa mauvaise parole (*verbum malum*), et, rejetant toute voie de la paix, il s'écrie : « Ce que j'ai écrit est écrit. » Mais toi, qui te dis le vicaire de Jésus-Christ et le successeur de Pierre, l'humble pêcheur, pourquoi donc, enflammé de fureur, repousses-tu cette paix pour laquelle le roi de nous tous a pris la forme d'un homme soumis ? Répète-moi, je te prie, la première parole du Seigneur, lorsque, ressuscité des morts, il apparut à ses disciples : ce Maître des maîtres ne leur disait pas : Prenez les armes et le bouclier, la flèche et le glaive ; il leur disait : *Que la paix soit avec vous*.... La paix et l'amour, voilà ce qu'il avait principalement recommandé à ceux qui devaient propager sa parole. Donc, si tu te vantes d'être le vicaire du Christ et le successeur de Pierre, commence d'abord par ne point t'écarter complètement du sentier de l'Apôtre (*ergo, si Christi vicarium et Petri te asseris successorem, a Christi prorsus et Petri tramite non discedas*). A la voix du Christ, Pierre quitta tout ce qu'il possédait, n'aspirant qu'au trésor de la céleste patrie. Mais

toi, qui possèdes déjà tant, tu cherches bien à dévorer et engloutir (*quarris semper qui devores et diglutas*) tout ce qui se présente. Tu ne seras tranquille que lorsque le maître t'y aura passé. Eh quoi ! comme pasteur de l'Eglise, tu prêches, sur l'ordre du Christ, la pauvreté, et tu cherches à accumuler des richesses d'or?... Pleure, Eglise, notre mère, plus le pasteur de ton troupeau est changé en loup. Va, tu n'as rien de commun avec celui qui dit à ses disciples : Heureux les pauvres d'esprit ! n'amasses sur la terre que des biens terrestres. ton royaume tout entier n'est que de ce monde. Les trésors de l'Eglise, tu les emploies tous ou jamais à l'usage des pauvres. Tu as fait construire à Anagni un palais somptueux, une résidence royale, oubliant que Pierre ne possédait qu'un filet de pêcheur.... Rentre dans ton arc et ne t'oppose plus au prince défendeur de la religion... L'Apôtre a dit : Tout pouvoir vient de Dieu, et quiconque résiste au pouvoir est en rébellion contre la volonté divine. Reçois donc dans le giron de l'Eglise ton fils, qui demande grâce sans être coupable ; sinon, comme un lion endormi, il réveillera fort et terrible ; par son seul royaume il chassera de la terre les tigreux gens, arborant le drapeau de la justice, il dirigera l'Eglise, arrachant les cornes à l'orgueil (1). »

Cette lettre contient peut-être ce qui a été dit de plus fort contre la cour de Rome au treizième siècle. Mais si Frédéric y malmenait le pape, il ne réussit point à se justifier lui-même. C'est qu'il avait sans doute parfaitement senti, lorsqu'il essaya de faire de sa cause celle de tous les rois en suscitant contre le saint-siège tout le pouvoir temporel. La question ainsi habilement déplacée devait amener une contagion universelle.

« L'Eglise romaine, écrivit-il au roi d'Angleterre, est dévorée de tous les feux de l'avarice ; sa cupidité est si manifeste que les biens ecclésiastiques ne suffisent plus à ses besoins : elle ne fera pas de difficulté de débiter les empereurs, les rois, les princes, et de lui rendre ses tributaires. Considère l'exemple de ton père, le roi Jean : l'Eglise romaine l'avait tenu sous l'excommunication jusqu'à ce qu'elle lui eût imposé tribut à lui et à ses Etats. Que tous, en général, prennent pour exemple le comte de Toulouse et beaucoup d'autres princes, dont on cherche à retenir sous l'interdit les terres et les personnes, jusqu'à ce qu'elle les réduise à une servitude semblable. Je passe sous silence les simonies, les exactions multipliées et illégitimes, que les Romains exercent sans relâche sur les gens d'Eglise, leurs usures, tant manifestes que secrètes dont l'énormité, jusque alors insupportable, infecte l'univers : ce sont d'insatiables engorgements, à la parole plus mielleuse que le miel et plus coulante que l'huile.... Ils envoient çà et là des

(1) Pierre des Vignes, *Epist.*, p. 87-88; Bâle, 1522.



avec pouvoir  
 , de punir; cha  
 de de Dieu et  
 quer de l'argent  
 ce qu'ils n'ont  
 a lettre adressée  
 par ce vers d'H  
*tua res agitur*, p  
 ie avait à son  
 rus arabes. C  
 s de l'excomm  
 bleir à un chef  
 redoutable  
 a marcher sur  
 u sanctuaire d  
 qu'il fit soulev  
 fut chassé de  
 rsuivi jusqu'à  
 tant, malgré le  
 e main, l'emp  
 lise était d'un p  
 force de ses a  
 esprit du siècle  
 1298, à partir  
 a Acre le jour d  
 du pays vinrent  
 t que l'empereur  
 nt pas commu  
 t le baiser, ni e  
 ngagèrent à de  
 trer dans le gir  
 e, s'adressant à  
 verain pontife  
 t. Puis il marc  
 gérations ave  
 x princes s'env  
 a s'estimer, et  
 Il en resulta  
 rir, Jérusalem  
 voir des chrétie  
 ns, pour lesq  
 sainte, pour  
 leur culte. Cét  
 et surtout les  
 rent à faire ass

ronique de Matthi  
 t  
 et comment ce d  
 3 ans 1298. Le  
 voir perçurent e  
 e que l'empereur  
 a le Christ avait e  
 ait y aller à pied  
 eu de monde et e  
 en bien les trace  
 t n'a été effacé e  
 es, et que lui, l  
 ndre de tuer l'em  
 qu'il est assés et ay  
 ait scellée d'un sce  
 te, l'écrite et la ti  
 nt des gens qui p  
 la croix. Il fit ven  
 denta conseillers,  
 moné, leur montra  
 it encore, et leur

ment rétablie. L'empereur n'avait pas renoncé à ses projets sur la Lombardie ; et pour réussir, il devait d'abord s'assurer le concours des princes allemands. Dans ce but, il convoqua une diète à Ravenne, le 1<sup>er</sup> novembre 1231. Cette diète réveilla toute la défiance des Lombards, qui ne se laissaient ni gagner par les caresses ni intimider par les menaces de l'empereur. Celui-ci retourna donc tout désappointé dans ses États, après avoir eu à Aquilée une entrevue avec son fils, Henri, roi d'Allemagne : ils ne s'étaient pas revus depuis douze ans, et se quittèrent assez mécontents l'un de l'autre, probablement parce que l'empereur n'avait pas trouvé dans le roi Henri la soumission qu'un père est en droit d'attendre d'un fils. Aussi dès ce moment songeait-il à le remplacer par Conrad, qu'il avait eu de Yolande, sa seconde femme. Henri, devinant les intentions de Frédéric, se prépara à la résistance, et noua même, dit-on, des intelligences avec les Lombards. Mais dans la lutte qu'il entreprit contre son père il fut abandonné de tous les princes d'Allemagne et même du pape.

Frédéric partit pour l'Allemagne, en mars 1235 : il déposa dans la diète de Worms son fils (voy. Henri VII), pour le remplacer par Conrad, enfant de neuf ans (voy. Conrad IV), et épousa la sœur de Henri III, roi d'Angleterre, Isabelle, qui avait débarqué à Anvers le 15 mai. Dans une diète convoquée la même année 1235, à Mayence, où il déploya beaucoup de pompe et de magnificence, il trancha les derniers débats entre la maison guelfe et gibeline par la création du duché de Brunswick et de Lunebourg, dont il investit la descendance masculine et féminine d'Othon IV. Dans une autre diète, tenue le 1<sup>er</sup> novembre suivant, il racheta, pour 10,000 marcs d'argent, au roi de Bohême, les droits que celui-ci avait acquis sur les biens des Hohenstaufen en Souabe, par son mariage avec une fille de Philippe, oncle de l'empereur. En 1236, il attaqua avec une forte armée le duc Frédéric d'Autriche, qui, faisant cause commune avec les bourgeois et les paysans, avait chassé de ses États les nobles et les évêques. Cette lutte se termina promptement par la soumission du duc : le vainqueur déclara Vienne, qui commençait dès lors à prendre de l'importance, ville impériale, détacha la Styrie de l'Autriche, et l'incorpora aux États de Conrad, roi d'Allemagne, qu'il fit reconnaître par les princes électeurs comme son successeur à l'empire.

Après l'accomplissement de ces actes, Frédéric II tourna, en 1237, toutes ses forces contre les Lombards, qui à la nouvelle de la déposition du roi Henri avaient rétabli leur ligue, et contre lesquels il avait vainement sollicité du pape l'excommunication. Il franchit les Alpes, surprit la ville de Vicence, qu'il détruisit, s'empara de Mantoue, et défit les Lombards à la journée de Corte-Nuova. Les Milanais perdirent dans cette

bataille leur arche

l'empereur l'envoya

au Capitole. Terrifiées,

part des villes de la Lombardie

1238, et la guerre

vainqueur avait ac-

de Brescia l'amnistie

mais il voulut qu'il

tion, et les poussa à se

Fort alarmé de l'évé-

qui a l'ouk

u

pare, qui l'une

tiens, et

l' d'eau

es avaient

pi es. ravagé les com-

que l' or me

pour les m

Francfort des m

C'est sans de

formulés contre Frédéric

plus tard le livre c

toribus, également :

des Vignes, à Alph

cace, à l'Arétin, à

let, etc. (1). Ce

lieu à cette fin c'est

clique papale ou Frédéric

de pestilence, pour avoir

tion d'un abbé attaché à sa

avait été séduit par trois

Jésus-Christ et Mahomet,

pour croire que Dieu, créateur

soit né (2).

Frédéric

tenu de parer pour

plume de son chano

publia

de Ro

rope. Il accusa le

voir inventé et répandu contr

nies qu'afin de le perdre de

des peuples : *Falsus*

suis vos dixisse... t

*dum esse deceptum : quod*

*tris processisse, cum*

*unicum Dei Filium Je*

Il porta en même

(1) Voy. Prosper Marchand, *Dictionnaire des* à l'article *Impostoribus* (*De tribus*).

(2) Voici les paroles textuelles de la bulle : *Sed minus bene ab aliquibus credit possit, quod et illaqueaverit oris, probationes in suis scriptis parat; quia ista princeps postulant, et toribus, ut ejus verbi utamur, ac Moyse, et Mahometo, totum sum; et duobus eorum in gloria sum indignum suspensum, mend super, dilucida voce affirmare, prae sumptis, quod omnes fatui, qui virgine Deum, qui creavit naturam et om (Epistola Gregori ad Principes et Pontifices; d. ni. 12 calend. jan. 1239.)*

(3) Pierre des Vignes, *Epist. XXXI, lib. I.*

100  
 101  
 102  
 103  
 104  
 105  
 106  
 107  
 108  
 109  
 110  
 111  
 112  
 113  
 114  
 115  
 116  
 117  
 118  
 119  
 120  
 121  
 122  
 123  
 124  
 125  
 126  
 127  
 128  
 129  
 130  
 131  
 132  
 133  
 134  
 135  
 136  
 137  
 138  
 139  
 140  
 141  
 142  
 143  
 144  
 145  
 146  
 147  
 148  
 149  
 150  
 151  
 152  
 153  
 154  
 155  
 156  
 157  
 158  
 159  
 160  
 161  
 162  
 163  
 164  
 165  
 166  
 167  
 168  
 169  
 170  
 171  
 172  
 173  
 174  
 175  
 176  
 177  
 178  
 179  
 180  
 181  
 182  
 183  
 184  
 185  
 186  
 187  
 188  
 189  
 190  
 191  
 192  
 193  
 194  
 195  
 196  
 197  
 198  
 199  
 200  
 201  
 202  
 203  
 204  
 205  
 206  
 207  
 208  
 209  
 210  
 211  
 212  
 213  
 214  
 215  
 216  
 217  
 218  
 219  
 220  
 221  
 222  
 223  
 224  
 225  
 226  
 227  
 228  
 229  
 230  
 231  
 232  
 233  
 234  
 235  
 236  
 237  
 238  
 239  
 240  
 241  
 242  
 243  
 244  
 245  
 246  
 247  
 248  
 249  
 250  
 251  
 252  
 253  
 254  
 255  
 256  
 257  
 258  
 259  
 260  
 261  
 262  
 263  
 264  
 265  
 266  
 267  
 268  
 269  
 270  
 271  
 272  
 273  
 274  
 275  
 276  
 277  
 278  
 279  
 280  
 281  
 282  
 283  
 284  
 285  
 286  
 287  
 288  
 289  
 290  
 291  
 292  
 293  
 294  
 295  
 296  
 297  
 298  
 299  
 300  
 301  
 302  
 303  
 304  
 305  
 306  
 307  
 308  
 309  
 310  
 311  
 312  
 313  
 314  
 315  
 316  
 317  
 318  
 319  
 320  
 321  
 322  
 323  
 324  
 325  
 326  
 327  
 328  
 329  
 330  
 331  
 332  
 333  
 334  
 335  
 336  
 337  
 338  
 339  
 340  
 341  
 342  
 343  
 344  
 345  
 346  
 347  
 348  
 349  
 350  
 351  
 352  
 353  
 354  
 355  
 356  
 357  
 358  
 359  
 360  
 361  
 362  
 363  
 364  
 365  
 366  
 367  
 368  
 369  
 370  
 371  
 372  
 373  
 374  
 375  
 376  
 377  
 378  
 379  
 380  
 381  
 382  
 383  
 384  
 385  
 386  
 387  
 388  
 389  
 390  
 391  
 392  
 393  
 394  
 395  
 396  
 397  
 398  
 399  
 400  
 401  
 402  
 403  
 404  
 405  
 406  
 407  
 408  
 409  
 410  
 411  
 412  
 413  
 414  
 415  
 416  
 417  
 418  
 419  
 420  
 421  
 422  
 423  
 424  
 425  
 426  
 427  
 428  
 429  
 430  
 431  
 432  
 433  
 434  
 435  
 436  
 437  
 438  
 439  
 440  
 441  
 442  
 443  
 444  
 445  
 446  
 447  
 448  
 449  
 450  
 451  
 452  
 453  
 454  
 455  
 456  
 457  
 458  
 459  
 460  
 461  
 462  
 463  
 464  
 465  
 466  
 467  
 468  
 469  
 470  
 471  
 472  
 473  
 474  
 475  
 476  
 477  
 478  
 479  
 480  
 481  
 482  
 483  
 484  
 485  
 486  
 487  
 488  
 489  
 490  
 491  
 492  
 493  
 494  
 495  
 496  
 497  
 498  
 499  
 500  
 501  
 502  
 503  
 504  
 505  
 506  
 507  
 508  
 509  
 510  
 511  
 512  
 513  
 514  
 515  
 516  
 517  
 518  
 519  
 520  
 521  
 522  
 523  
 524  
 525  
 526  
 527  
 528  
 529  
 530  
 531  
 532  
 533  
 534  
 535  
 536  
 537  
 538  
 539  
 540  
 541  
 542  
 543  
 544  
 545  
 546  
 547  
 548  
 549  
 550  
 551  
 552  
 553  
 554  
 555  
 556  
 557  
 558  
 559  
 560  
 561  
 562  
 563  
 564  
 565  
 566  
 567  
 568  
 569  
 570  
 571  
 572  
 573  
 574  
 575  
 576  
 577  
 578  
 579  
 580  
 581  
 582  
 583  
 584  
 585  
 586  
 587  
 588  
 589  
 590  
 591  
 592  
 593  
 594  
 595  
 596  
 597  
 598  
 599  
 600  
 601  
 602  
 603  
 604  
 605  
 606  
 607  
 608  
 609  
 610  
 611  
 612  
 613  
 614  
 615  
 616  
 617  
 618  
 619  
 620  
 621  
 622  
 623  
 624  
 625  
 626  
 627  
 628  
 629  
 630  
 631  
 632  
 633  
 634  
 635  
 636  
 637  
 638  
 639  
 640  
 641  
 642  
 643  
 644  
 645  
 646  
 647  
 648  
 649  
 650  
 651  
 652  
 653  
 654  
 655  
 656  
 657  
 658  
 659  
 660  
 661  
 662  
 663  
 664  
 665  
 666  
 667  
 668  
 669  
 670  
 671  
 672  
 673  
 674  
 675  
 676  
 677  
 678  
 679  
 680  
 681  
 682  
 683  
 684  
 685  
 686  
 687  
 688  
 689  
 690  
 691  
 692  
 693  
 694  
 695  
 696  
 697  
 698  
 699  
 700  
 701  
 702  
 703  
 704  
 705  
 706  
 707  
 708  
 709  
 710  
 711  
 712  
 713  
 714  
 715  
 716  
 717  
 718  
 719  
 720  
 721  
 722  
 723  
 724  
 725  
 726  
 727  
 728  
 729  
 730  
 731  
 732  
 733  
 734  
 735  
 736  
 737  
 738  
 739  
 740  
 741  
 742  
 743  
 744  
 745  
 746  
 747  
 748  
 749  
 750  
 751  
 752  
 753  
 754  
 755  
 756  
 757  
 758  
 759  
 760  
 761  
 762  
 763  
 764  
 765  
 766  
 767  
 768  
 769  
 770  
 771  
 772  
 773  
 774  
 775  
 776  
 777  
 778  
 779  
 780  
 781  
 782  
 783  
 784  
 785  
 786  
 787  
 788  
 789  
 790  
 791  
 792  
 793  
 794  
 795  
 796  
 797  
 798  
 799  
 800  
 801  
 802  
 803  
 804  
 805  
 806  
 807  
 808  
 809  
 810  
 811  
 812  
 813  
 814  
 815  
 816  
 817  
 818  
 819  
 820  
 821  
 822  
 823  
 824  
 825  
 826  
 827  
 828  
 829  
 830  
 831  
 832  
 833  
 834  
 835  
 836  
 837  
 838  
 839  
 840  
 841  
 842  
 843  
 844  
 845  
 846  
 847  
 848  
 849  
 850  
 851  
 852  
 853  
 854  
 855  
 856  
 857  
 858  
 859  
 860  
 861  
 862  
 863  
 864  
 865  
 866  
 867  
 868  
 869  
 870  
 871  
 872  
 873  
 874  
 875  
 876  
 877  
 878  
 879  
 880  
 881  
 882  
 883  
 884  
 885  
 886  
 887  
 888  
 889  
 890  
 891  
 892  
 893  
 894  
 895  
 896  
 897  
 898  
 899  
 900  
 901  
 902  
 903  
 904  
 905  
 906  
 907  
 908  
 909  
 910  
 911  
 912  
 913  
 914  
 915  
 916  
 917  
 918  
 919  
 920  
 921  
 922  
 923  
 924  
 925  
 926  
 927  
 928  
 929  
 930  
 931  
 932  
 933  
 934  
 935  
 936  
 937  
 938  
 939  
 940  
 941  
 942  
 943  
 944  
 945  
 946  
 947  
 948  
 949  
 950  
 951  
 952  
 953  
 954  
 955  
 956  
 957  
 958  
 959  
 960  
 961  
 962  
 963  
 964  
 965  
 966  
 967  
 968  
 969  
 970  
 971  
 972  
 973  
 974  
 975  
 976  
 977  
 978  
 979  
 980  
 981  
 982  
 983  
 984  
 985  
 986  
 987  
 988  
 989  
 990  
 991  
 992  
 993  
 994  
 995  
 996  
 997  
 998  
 999  
 1000

font tort à la république du Christ fussent apaisées; qu'ils se levassent avec allégresse pour arrêter les progrès de cette race qui est venue dernièrement se jeter sur nous, etc. (1) »

Grégoire IX eut pour successeur Célestin IV, qui ne vécut que peu de jours. Le saint-siège demeura alors vacant pendant dix-huit mois; le sacré collège se refusa de procéder à une nouvelle élection, parce que plusieurs de ses membres étaient encore retenus dans les prisons de l'empereur. Frédéric leur rendit à tous la liberté, par considération pour le roi de France. Enfin, tout le monde regardait l'élection du pape Innocent IV (en 1243) comme un gage certain du rétablissement de la paix, car le cardinal Fiesque (Innocent IV) passait pour un ami de Frédéric II. L'empereur seul ne s'y trompa point : il désespérait de sa réconciliation avec la cour de Rome, parcequ'il en connaissait à fond les maximes. Il renouvela néanmoins les propositions d'accommodement qu'il avait déjà faites à Grégoire IX. Mais le nouveau pape exigea comme conditions préliminaires de l'absolution demandée la restitution de toutes les conquêtes que Frédéric II avait faites sur les États de l'Église et une soumission complète au jugement qu'il prononcerait entre ce prince et les villes de la Lombardie. L'empereur rejeta ces conditions, et les hostilités recommencèrent avec fureur. Innocent IV s'enfuit secrètement de Rome, et se retira à Gênes; et comme le roi de France et le roi d'Aragon lui refusèrent l'asile qu'il leur demandait, il se rendit à Lyon, qui n'obéissait alors, depuis la décadence du royaume d'Arles, qu'à ses archevêques. Dans cette ville il proclama, en 1245, la déchéance de l'empereur, en renouvelant contre lui l'anathème, avec ordre de lire la bulle d'excommunication dans toutes les églises de l'Europe. Ce fut à cette occasion qu'un curé de Paris s'écria, un jour de fête, en s'adressant à ses paroissiens : « Écoutez, vous tous tant que vous êtes : j'ai reçu l'ordre de prononcer contre l'empereur Frédéric sentence solennelle d'excommunication, à la lueur des cierges et au son des cloches. Je n'ignore pas qu'il existe entre lui et le pape de graves dissensions et une haine implacable, sans que j'en connaisse les motifs. Ce que je sais fort bien, c'est que l'un est injuste envers l'autre. De quel côté sont les torts ? Voilà ce que je ne sais pas. Mais, aussi loin que s'étend mon pouvoir, j'excommunie et déclare excommunié l'un des deux, à savoir, celui qui est injuste envers l'autre, et j'absous celui qui souffre une injustice si funeste à la chrétienté tout entière (2). » — Ces paroles se répandirent de bouche en bouche, et parvinrent aux oreilles des deux antagonistes. L'empereur, se croyant *le juste* ainsi désigné, envoya au curé de magnifiques présents en le comblant d'éloges; le pape le fit sé-

vèrement réprimant : il fit tout le contraire de :

En 1245, Frédéric vint à Vérone, où il fit connaître aux évêques, aux cardinaux, aux princes de la chrétienté les conditions que le pape lui proposait pour la base de la paix. Ces conditions furent rejetées par toute l'assemblée, conduite, à la fois ferme et sage. Après ce vote solennel, Frédéric lui-même la couronne indiqua par là la nul noncée c e lui. De son voqua lui con né envoya son clerc de Strasbourg, re g tonique, et Thadée ue lèbre, pour y faire p s'avança jusqu'à Turlu, pour les délibérations du concile. geant alors en dénonciateur, Frédéric la série d'accusations députés de l'empereur y répo quence. Mais le pape, sans s' des défenseurs de Frédé même la majorité du appareil effrayant, les et d'excommunication, relev de Frédéric II de leur donnant aux électeurs d et se réservant de d' royaume même de St

D'accord avec les pape toute qualité pour Frédéric II protesta forme et le fond de sa quelle le pape avait été juge. Le roi de France, f de cette procédure et des valent en résulter pour joignit vainement ses d'Allemagne pour pereur. Les légats du des docteurs ecclésiasti Mayence, de Trèves et couronne impériale à de Thuringe, que Fr vicaire général en Al battit Conrad IV, qui tance, et parvint à s' là se bornèrent ses vement d' et d'Aix- fugia d prêt de la suites ue d'ric II fit, par renouveler ses prop pour toute com ire en faveur de prout d' er la guerre des inflexible. couru

(1) Matth. Paris, *Chronique*, ad an. 1241.

(2) Matth. Paris, ad an. 1245.

, au do  
au roi de  
que d'hu  
uillaume  
) se laiss  
rre Capu  
nar

d'X  
m 17 en  
er dans  
n même  
umette  
d'Arl  
ume, l  
deja le  
yon, de  
lorsque l  
reur, à l  
ses succ  
flux de  
somme pa  
tue, pa  
nversel

Louis r  
ibue a b  
cuandi  
tionibus  
ne Serie  
à des doc  
r des mai  
ré.

Fatos, C'Ar  
1346. P  
anique de  
200. 1. 1. 1.  
and, 162  
Laden, 1  
drich 11,  
1. Prider  
mandata  
leas et aut  
t suiv

RIC III,  
ereur d'  
i non co  
re, ne a fi  
e août 1  
Carinthi  
line et Le  
lus tard  
rs sur le  
t, avec s  
ement de  
s cousin  
ostione,  
et de le  
s; il s  
a notan

ques, soi  
té; et poi  
ut reclan  
y  
co. 1an  
Le pouv



Birs, vaincu les confédérés, tourna en partie ses armes contre l'Allemagne et l'Autriche. Les affaires de Hongrie lui causèrent encore plus d'embarras. La diète de Hongrie reconnut pour roi Ladislas le Posthume, encore enfant, et confia la régence à Huniade Corvin. Celui-ci demanda aussitôt à Frédéric la remise de Ladislas et de la couronne de Hongrie. Sur son refus, il ravagea la Styrie, la Carinthie et l'Autriche, et mit même le siège devant Vienne, en 1442. Une invasion des Turcs sur les frontières de la Hongrie délivra momentanément Frédéric de ce redoutable ennemi. Mais dix ans plus tard la Hongrie et l'Autriche redemandèrent Ladislas, et Frédéric céda. Il garda la Basse-Autriche; l'Autriche-Supérieure échut à Albert, une partie de la Carinthie à Sigismond de Tyrol; Vienne devait être possédée en commun. Pendant qu'il s'occupait à faire renouveler son titre d'archiduc pour assurer aux princes d'Autriche la préséance sur tous les princes allemands, il eut le déplaisir de voir que, malgré ses prétentions sur la Bohême et la Hongrie, on lui préféra, dans le premier de ces deux pays, Georges Podiebrad, dans le second, après la mort prématurée du jeune Ladislas, Matthias Corvin. Lorsque après la prise de Constantinople par les Turcs, le pape voulut faire prêcher contre eux une croisade générale, Frédéric indiqua pour l'année suivante une diète à Ratisbonne, mais se garda bien d'y paraître en personne : il s'y fit représenter par Eneas Sylvius. Les princes de l'Empire, voyant sa mollesse, parlèrent même un moment de se réunir pour le déposer. Quelque temps après, en 1462, son frère Albert fit révolter Vienne contre lui, et il ne dut alors son salut qu'à son adversaire Georges Podiebrad. Frédéric déclara qu'il s'ensevelirait sous les ruines de la ville plutôt que de céder à des sujets mécontents. On ne sait combien de temps auraient duré ces courageuses résolutions, si, en 1463, la mort de son frère Albert ne l'eût tiré d'embarras. En 1469, il laissa les Turcs s'avancer presque sans résistance jusqu'en Carniole, et en 1475 presque jusqu'à Salzbourg, et vit tranquillement les princes de Saxe se faire la guerre entre eux, sans se mêler de leurs débats. Les rois de Bohême et de Hongrie, qu'il excitait l'un contre l'autre, tournèrent leurs armes contre lui. Matthias le réduisit à une telle extrémité qu'il lui restait à peine une seule ville dans ses États héréditaires. Frédéric songea, mais en vain, à réunir contre son ennemi les forces de l'Empire; le duc Albert de Saxe, qu'il était parvenu à gagner, arriva même trop tard pour sauver la résidence de l'empereur, dont Matthias venait de s'emparer. Enfin, un arrangement fut conclu, le 22 novembre 1487. Plus heureux à une autre extrémité de l'Allemagne, il vit, en 1477, son fils Maximilien obtenir, avec la main de Marie, fille de Charles le Téméraire, la souveraineté des Pays-Bas. Il se remit en possession de l'Autriche; mais à la mort de Matthias Corvin (4 avril 1490) il dut

abandonner la Hongrie à Ladislas. Enfin, après tant de plans avortés, d'une indigestion de melon, à l'âge de dix-huit ans, après un règne de cinq ans laissant à son fils Maximilien le palais : *a, e, i, o, u*, qu'il traduisait *trist est imperare orbem exoritur*. Il dans l'église de Saint-Étienne à Vienne les diètes, il se borna à mener les guerres privées et à plus inutile pour l'Empire que battait une mauvaise le nom de *schinder* de Souabe à former une noblesse immédiate de veiller et maintenir la eut d'excellents résultats la création d'un tribunal que son fils établit en 1496.

*Conservateurs-Loriten. — De la Biographie du H. — C.-A. Monod, Die Geschichte von, Breslau, 1868, vol. VII et VIII. — Les d'Allemagne.*

## II. Frédéric-roi de Danemark

FRÉDÉRIC I<sup>er</sup>, roi de Danemark : vage, né en 1471, mort le 10 avril 1533 fils de Christian I<sup>er</sup>, frère du roi J et oncle de Christian II. 1 de Holsten (Segeberg), le à son frère Jean, il fut ap de Danemark par la noblesse proclamé la déchéance de hérita d'abord à accap les forces, encore en mais lorsque celui-ci pour aller solliciter le son Charles-Quint, il ci peu nombreuse une diète clergé et à la noblesse plus étendues que ceux accor tions (1) de ses prédécesseurs prélats de de Luther, sectateurs, et re ridiction locale étudiait la capitul lance des Lubeckois. légers commer fusés; et par Rantzau, il réussit à tian II dans les fies et opiniâtreté se soumit alors à lation particulière,

(1) Espèce de charte ou de loi les monarques danois en Danemark engageait le prince envers l'archevêque d'Altona/conservé rigide : justice qu

ecnon con  
ependant,  
gouverne  
me à vain  
ents organ  
d de Christ  
à quelque  
ordre de .  
secours à  
une prison  
cession de  
des Lubec  
24 entre C  
er, qui abu  
ne. Contra  
election,  
faisait de p  
cause des  
uclergé cat  
oi fut sec  
ager les bi  
en 1522-15  
. de Slesvig  
cret de to  
duit pour  
Mikkelsen  
imprimé à  
andu dans  
ns Tausen  
iberg, prop  
rine en Ju  
es. En Sc  
tensen To  
breux pro  
it changes  
tats génér  
holique, pri  
conserver  
oms, lais  
elle religie  
des deux  
igieux sur  
et même  
ète d'Aup  
es prélats  
ation des  
eux parti  
t voir le  
docteur  
s catholique  
tre, qu'on  
e d'obten  
ment les c  
éral. Que  
enlever tou  
le l'homme,  
, par des  
contre le  
rissante, e

Nordby, ce  
tra ensuite  
de Florenc

sette, il opéra une retraite qui le rendit encore plus célèbre que ses victoires. La Suède était épuisée; Éric XIV ayant été détrôné, son frère Jean demanda la paix, qui, après de longues négociations, fut conclue, à Stettin, en 1570. La Suède paya les frais de la guerre; la question de Livonie fut soumise à l'arbitrage de l'empereur d'Allemagne; les prétentions de la Suède sur la Norvège, la Scanie, etc., celles du Danemark sur la Suède furent mutuellement abandonnées, et de part et d'autre on continua de porter les trois couronnes dans l'écusson. Une circonstance qui contribua beaucoup à l'heureuse issue de la guerre fut le rappel du ministre des finances, Peder Oxe, exilé sous Christian III. Homme d'État habile et savant honorable, il apporta de l'étranger de nombreuses et utiles idées pour la culture et l'économie domestique. Le péage du Sund, perçu depuis le douzième siècle et payé quelquefois en denrées qui variaient de cours, fut élevé et perçu seulement en espèces. Les Lubeckois s'en plaignirent à l'empereur. Le roi de Danemark répondit à cette réclamation en frappant d'une contribution spéciale le pavillon de Lubeck. Le commerce danois était alors en pleine voie de prospérité, se développant au préjudice des villes anséatiques. Frédéric II en prit l'occasion de promulguer un nouveau code maritime (1561), et Hambourg, qui prétendait à un monopole commercial sur les bouches de l'Elbe, dut payer une contribution de 100,000 écus. Les duchés, source continue de discordes intestines, furent de nouveau partagés entre les deux oncles du roi et son frère puîné Hans. Toutefois, par le traité d'Odense, le Slesvig fut déclaré fief héréditaire de la couronne de Danemark. Frédéric II protégea constamment l'université et l'enseignement public. Sous son règne vivait le célèbre astronome Tycho-Brahé, qui eut une influence si heureuse sur la culture des sciences, l'industrie et les arts mécaniques en Danemark. Il fonda des teintureries, des imprimeries, des forges, des papeteries, et enseigna à de nombreux disciples les mathématiques, la navigation et les sciences naturelles. Le roi lui accorda une forte pension, et lui fit don, en 1576, de l'île de Hveen. Tycho y fit élever un château et un observatoire. Mais après la mort de Frédéric II, il se forma contre Tycho une sorte de conspiration des savants, et des nobles envieux le forcèrent par des vexations incessantes à chercher un asile près de l'empereur Rodolphe II (voy. TYCHO-BRAHÉ).

Sous Frédéric II le savant Anders Sorensen Vedel opposa une digue aux empiétements de la langue allemande, en traduisant en danois la Chronique latine de Saxo Grammaticus et en publiant les chants nationaux les plus populaires au moyen âge. Mais le protestantisme, imposé au pays par l'influence allemande, exerça une censure fâcheuse sur les lettres et les sciences. Les étrangers qui venaient s'établir en Dane-

mark durent subir un

serment sur vir

peine de mort et ue o

ne furent pas e

traire. La réput

Frédéric II le fit souvent

lemands comme médiateur dans les

religieuses; il brûla de ses n

*Formula Concord*

Andreae, théologien

en Danemark, et p

contre les imprimeurs.

sionnait ainsi pour des que

le peuple continuait à

blesse cupide et insolente.

P.-L. MÖLLER (de Copenh

P.-H. Resen, *Frederik II k*

Tegel, *Briefe XIV Historia*; St

pondence de Charles Dantzel,

cour de Danemark; dépê

Christianus Ciliclus (Henri

gesti 1559 vers *Descriptio*,

*Norges Skjæbne i den nyeste*

vège pendant la guerre de Fr

J.-A. Fibiger, *Daniel Bantzou*, 1838.

— P. Pedersen, *Tycho Brahe*

— C.-F. Wegener, *Om Anders Sørensen Vedel*

1846.

FRÉDÉRIC III, roi de Danemark

vège, fils de Christian IV, né en 1602,

1670. Ce ne fut que deux mois après la

son père (1648) que Fréd

états généraux. Ulfeldt

qui formaient le cou

on, favorisé un fils

Frédéric, par une

que celles de ses

partager le pouvoir roy

pouvait ni disposer des

tat, ni battre monnaie,

voyager hors du pays sans

sénat. Ulfeldt, qui avait ép

relle de Christian IV, exerça

années, à titre de *majord*

presque royal. Envoyé

une alliance entre le

obtint le privilège de

Sund par une somme an

coup d'améliorations à l'in

l'administration des pos

de Frédérica, fut le

grands privilèges

sa femme, d'un cap

tiré la jalousie de la reine

nommé Walter trama un

grand seigneur, qu'il fit accus

vie douteuse, nommée

le projet d'empois

de calomnie, fut

n'ayant été condamné qu'à

voir dans ce jugement

puissance; il quitta br

mille le Danemark, pou

de la Suède. Accueilli avec

reine Christine et son succe

agea celui-ci à faire la guerre au Danemark. Charles aimait mieux tourner ses armes contre la Pologne. Le sénat danois, comptant sur l'appui d'alliance du Brandebourg, de l'empereur, crut le moment venu d'attaquer la Suède. Malgré le manque de finances et de ses armées, en 1657 Charles X commença la guerre en s'emparant de Holstein-Gottorp, appartenant au roi de Suède. Charles X quitta la Pologne, arriva avec une armée à Copenhague, et fut en peu de temps maître de la capitale. Charnetzky, général polonais, envoyé au secours des Danois avec 10,000 hommes, se retira sans coup férir, ébloui par Charles X. Ulfeldt, qui accompagnait le roi comme conseiller intime, essaya vainement de persuader aux Jutlandais de reconnaître la souveraineté de Charles. La flotte suédoise fut battue par l'amiral danois Bjelke, et fut forcée d'attendre l'hiver; il put alors passer la glace avec toute son armée le passage du grand Belt (1); cet acte de témérité ne lui valut qu'un régiment d'infanterie et deux compagnies de cavaliers, qui furent engloutis. Ayant vu ses forces qui défendaient la Fionie, il se retira devant le grand Belt, et se trouva en 1658 devant Copenhague. Une panique s'empara des habitants, et croyant la résistance inutile, ils demandèrent la paix à tout prix. Les négociations danoises eurent l'humiliation d'être conduites avec leur compatriote Ulfeldt. Les négociations aboutirent à Roskild (26 février 1659) : le Danemark céda à la Suède les provinces de Scanie, Halland, Bleking, Drontheim, et plus de douze vaisseaux de ligne et mille hommes de cavalerie. Le duc de Gottorp fut reconnu indépendant, et les obligations féodales furent abolies. Après la signature du traité, Frédéric revint trois jours son ennemi au château de Kronborg, et le roi vainqueur, sûr de la victoire, s'y rendit avec une suite peu nombreuse. Cependant, cinq mois après, Charles X traita. Il débarqua près de Korsør, et déclara ouvertement le projet de conquérir le Danemark. Frédéric III, indigné, le provoqua, mais le roi de Suède refusa le cartel, en le refusant au champ de bataille. Il se porta alors devant Copenhague; en même temps le duc de Gottorp ouvrit les hostilités dans les duchés de Schleswig et de Holstein; le courage des Danois se réveilla; toute la ville de Copenhague travailla à réparer les fortifications; le roi jura de mourir ou de vaincre; il accorda aux bourgeois des privilèges égaux à ceux des nobles, et la ville les droits de port libre. Charles X mourut le 11 août sous les remparts de

Copenhague, y trouva une résistance inattendue : il dut se contenter de cerner la ville et de repousser des sorties énergiques. Le château fort de Kronborg tomba par surprise au pouvoir des Suédois; mais la république de Hollande, intéressée à ce que la Suède ne possédât pas les deux côtes du Sund, envoya une flotte, sous les ordres de l'amiral Opdam (voy. ce nom), au secours du Danemark. Opdam arriva dans le Sund le 29 octobre 1658, et força le passage, en repoussant l'amiral suédois, Wrangel, dans une terrible bataille, où six amiraux des deux nations furent tués ou blessés; il put faire entrer 2,000 hommes et une grande quantité de provisions dans Copenhague, où les vivres étaient devenus fort rares. En même temps les habitants de l'île de Bornholm se révoltèrent contre l'occupation suédoise, et chassèrent leur garnison; les Norvégiens de Drontheim firent de même, et une armée alliée de 30,000 Polonais, Brandebourgeois et Impériaux, ayant chassé les Suédois des duchés et du Jutland, la position de Charles X devint critique. Il se décida alors dans la nuit du 10 au 11 février 1659 à livrer assaut : il fit prendre à ses soldats des chemises blanches par-dessus leurs habits, pour cacher leur approche sur la neige; mais ce stratagème fut découvert, et les assaillants furent repoussés avec de grandes pertes. Le roi Frédéric, pendant tout le siège, déploya une admirable activité, et se montra toujours au plus fort du danger, donnant des ordres et animant ses soldats. La Scanie et les autres îles se soulevèrent, et l'amiral hollandais Ruyter ayant transporté des troupes en Fionie, les Danois remportèrent, le 14 novembre 1659, une victoire décisive, près de Nyborg. Charles X, découragé, retourna en Suède, où il mourut de chagrin. En Norvège les Suédois furent défaits par les habitants de Frederikshald; mais malgré ces avantages la nouvelle paix (conclue à Copenhague, le 27 mai 1660), négociée par la Hollande, l'Angleterre et la France, laissa à la Suède les provinces déjà cédées et formant la côte orientale du Sund.

Le Danemark se trouvait épuisé; le désordre était partout, le trésor ne pouvait payer l'armée, et l'ordre des nobles, jusque là souverain dans le royaume, refusant toujours de contribuer aux besoins publics, fut l'objet d'une animosité générale. A l'assemblée des états, que le roi, malgré l'opposition du sénat, parvint à convoquer, le 8 septembre, à Copenhague, la bourgeoisie, le clergé et les communes prirent une allure menaçante, qui fit craindre un conflit violent. En délibérant sur les moyens propres à réparer les malheurs de la patrie, on rédigea une nouvelle constitution : comme la monarchie absolue était établie dans d'autres pays de l'Europe, les chefs du parti de la réforme, l'évêque Svané, le président de Copenhague, Nansen, et le commandant de la garde nationale, Thuresen, proposèrent la succession héréditaire dans la famille

Le comte de Terlon, qui fut le plus souvent dans le même cas, a laissé dans ses Mémoires un récit de cette affaire, qui n'a jamais été depuis tentée.

minuë par le clergé et la bourgeoisie, cet acte fut repoussé par les nobles, et présenté sans leur signature au roi, qui promit sa médiation. Les portes de Copenhague furent fermées, pour empêcher les seigneurs de prendre la fuite; la garde nationale prit possession de la ville, et sous cette pression le sénat et les députés de la noblesse signèrent l'acte et prêtèrent avec les autres états solennellement serment et hommage au roi héréditaire, le 18 octobre 1660. Le coup d'État était accompli; mais il restait à déterminer le mode du gouvernement à venir. W. Lange, membre de l'université, proposa une constitution à la mode anglaise, qui stipulait les mêmes privilèges pour le clergé, la bourgeoisie et la noblesse; mais ce projet fut combattu par Svané et Nansen. Le roi de son côté ne resta pas inactif; il fit accepter un comité constitutif, composé de huit nobles et de douze députés des autres ordres, choisis parmi ses partisans. L'ancienne capitulation fut annulée, et, entraîné par Svané, le comité sollicita le roi de régler lui-même la forme du gouvernement.

Un nouveau serment fut prêté au roi le 14 novembre, et eut pour la première fois

les conditions de régularité de succession, de sagacité et clarté. Une constitution entière fut réalisée en 1665. En 1666 un différend avec Christian-Albert, sur l'interprétation de celui-ci; une guerre qui avaient attaqué des navires danois dans un port norvégien, se termina par la paix de Breda (1667). Frédéric II est généralement estimé pour sa sagesse. On lui a reproché la cruauté avec laquelle il accueillait un alchimiste et la dureté qu'il mit à punir son épouse Éléonore, qui fut vingt-deux ans en prison. La mort de son dant était la faute de la reine, à l'ascendant de laquelle elle avait succédé; elle fit de la cruauté où la langue du danois.

P. L. MÖLLER



énéas  
 le 12 d  
 onté au  
 a V (16  
 : duc de  
 re, le ro  
 et la Ha  
 ar Pier  
 le Polo  
 rig, lor  
 lle ang  
 XII à l  
 : la Sei  
 par ses  
 le 18 ao  
 i royale  
 e feoda  
 s lors l  
 organi  
 evelopp  
 s. A cet  
 uel etai  
 elande  
 il fit u  
 ice, qui  
 etour, e  
 t Polta  
 t renn  
 guerre  
 la Ri  
 lon dan  
 rles XI  
 anoise  
 Revent  
 en Sea  
 ; mais  
 e impro  
 qui ap  
 10), pre  
 eme co  
 gea la  
 expéd  
 succes  
 rent d  
 ède; m  
 e, dans l  
 embre  
 rps all  
 dant en  
 camp de  
 ins de  
 is de V  
 bit le ter  
 aru. S  
 rûla Al  
 un allié

e mesure  
 elle orga  
 hommes  
 pout, dor  
 rare dan  
 \* au Hain  
 \* Hattens

temps aimée, Anna-Sophie de Reventlow, fille du grand-chancelier. Cette mésalliance scandalisa la prudence de la cour, et lorsque le roi mourut, à Odensé, à la suite d'une hydropisie, la reine Anna-Sophie fut indignement persécutée et exilée au fond d'une province, sans égard pour ses excellentes qualités.

Frédéric IV s'était voué constamment aux améliorations intérieures : il apporta quelques soulagements dans le traitement des paysans, réforma l'administration de la justice, l'université, les finances; réorganisa les forces militaires, et protégea le commerce. Il fit élever des batteries pour la défense du port de Copenhague; il établit des académies pour les officiers de l'armée et de la marine. Selon l'usage du temps, il loua à la France et à l'Autriche des corps d'armée, qui se distinguèrent dans la guerre de la succession espagnole et contre les Turcs. Il établit un département spécial pour le commerce, une assurance maritime et une compagnie pour le commerce en Groenland; il favorisa les expéditions des deux Egede (voyez ce nom) dans ce pays pour propager le christianisme; il créa l'enseignement régulier de la jeunesse des campagnes, et établit à Copenhague un asile pour les orphelins. Malgré des constructions considérables et son goût pour les arts, malgré l'incendie qui en 1728 consuma les deux tiers de Copenhague (1), il laissa les finances dans un état si florissant, que l'actif du trésor dépassa de beaucoup les dépenses publiques.

P.-L. MÖLLER.

A. Holer, *König Frederik IV glorieusdiastes Leben*; Tondern, 1829. — Riegels, *Lidkast til Fjerde Frederiks Historie*; Copenhague, 1795-1799. — A. Bussæus, *Histor. Dagreister over kong Frederik 4*; Copenhague, 1770. — J. Möller, *Frederik IV Privat Historie* (Skand. Litteratur selskabs Skrifter, t. 23). — Lacombe de Vigny, *Relation d'un Voyage fait en Danemark en 1702*; Rotterdam, 1706. — *Nordatlantische Studien*, 2, 1845. — C.-P. Røtbe, *Tordenskjolds Lænet*; Copenhague, 1747-1750. — N. M. Petersen, *Hans Egedes Lænet*; Copenhague, 1839.

FRÉDÉRIC V, roi de Danemark et de Norvège, fils de Christian VI, né en 1722, mort le 14 janvier 1766. Ce roi, qui monta sur le trône en 1746, à la mort de son père, inaugura son règne par un profond changement dans les mœurs de la nation. A la rigide austerité, à la sombre bigoterie de son père, succéda la libre allure et l'esprit philosophique de l'époque. Le théâtre national de Holberg, fermé sous Christian VI, fut rouvert. Frédéric fut le premier roi danois qui combattit l'invasiion de l'élément germanique, en favorisant l'influence française dans les mœurs et dans les lettres. Sous ses auspices un mouvement considérable se déclara rapidement dans les arts, dans les sciences et dans l'industrie, et tout annonça un règne glorieux et paisible. Un traité fut conclu en 1750 avec la Suède, qui re-

nouvela sa relation à tout droit; plus tard ce mariage de Sophie avec le fils d'Adolphe-Frédéric, puis Gustave III. Entouré de conseillers tels que Schulin, J.-L. Holst, A.-G. Moltke, Frédéric sut gouverner avec impartialité pendant les guerres qui ravagèrent la moitié de l'Europe; la grande paix de 1763 Frédéric V était le commerce et l'industrie indigène. Des tentatives des États Barbaresques lui permirent de développer le commerce danois dans la Méditerranée jusqu'à alors inconnu. La Compagnie des Indes déploya une activité considérable, les privilèges des anciennes maîtrises furent abolis dans un esprit libéral, en même temps de larges subventions furent accordées à l'industrie indigène. Des talents remarquables se firent dans l'histoire, les sciences et les lettres; des sociétés savantes se formèrent au Danemark et en Norvège; le roi fonda une bibliothèque et un magnifique hôpital, et fonda l'école pratique de médecine, une académie des beaux-arts (1754) d'après le modèle de Paris; il abolit la censure pour tous les livres qui traitaient d'économie politique et fit venir de l'étranger des artistes et des savants distingués, tels que les naturalistes Linné et Ceder (l'auteur de la *Flora de Danemark*) et Berzelius (historien) et Berzelius (nom), le pédagogue Basedow, et le poète Adam Oehlenschläger, qui fut pensionnaire royal en Danemark sa *Messinde*. Sous son règne le premier conseiller d'État fut nommé, une expédition de savants fut envoyée en Égypte et en Arabie, pour y explorer les antiquités, la langue et la nature du pays. L'empereur eut d'appeler à grands frais des savants étrangers pour cultiver les sciences et les arts de la guerre, mais tourna à l'avantage du règne de Frédéric V, en faveur de la culture des pommes de terre, il fut mal accueilli et qui est resté un bienfait public. Le seul instant le progrès civilisateur de Frédéric V fut un différend avec la Prusse de l'impératrice Elisabeth, en 1756, Stein, Charles-Pierre-Urich, sous Frédéric, monté sur le trône des Prussiens de Pierre III, exigea du Danemark le Slesvig. A un refus pour la menace de détrôner le roi et de renvoyer toute la famille royale à Tübingen, de l'empire oriental. Une formidable armée prussienne se dirigea vers le Mecklembourg et s'approcha de Copenhague. Le Danemark fit des préparatifs, une flotte de trente-six vaisseaux de guerre, et l'armée fut portée à 15,000 hommes, l'avant-garde, commandée par le général Germain, général français, se préparait à

(1) La belle bibliothèque de l'université, qui contenait plus de 20,000 rares manuscrits, dont plusieurs uniques, fut entièrement détruite par le feu ainsi que les instruments de physique et d'astronomie de Tycho-Brahé.

suite de la hata  
 violente de Pie  
 coëda, expri  
 Les armées i  
 ta mains, et  
 767). La Russ  
 Slesvig, et ce  
 e des princip  
 rst, qui furen  
 le Holstein. L  
 à la maison  
 Lubeck, et  
 'un million de  
 de Hambou  
 de guerre av  
 e fut augmen  
 le luxe et de  
 2. Malgré de  
 réderic V la  
 200 de rixdal  
 V se fit gé  
 la bienveillan  
 pour les plâsi  
 n sans mesu  
 de quarante  
 re noce Loui  
 re, mère de  
 elle-ci, en 11  
 runsvick, qui  
 deric et grand  
 P. L. MOLLE

1. *Markkædning*  
*ring*. (Glosses nu  
 entages), 1820.  
 2. *Archiv. A. n. h.*  
 13. *Assburg*  
*of Lyseur. Hist*  
 1781-1797. — H  
*Beckstorf*, 1.

RIC VI, roi  
 unique de Ch  
 latbible ne a  
 mort le 30  
 e eurent lieu  
 rez Christian  
 crève des  
 , Struensee e  
 rince fut neg  
 itelligence na  
 caractère et  
 ommon. A pe  
 para habileme  
 mistere Guld  
 a la tête des  
 tant les réne  
 ante-cinq ans  
 nom de son p  
 de intervetter  
 n. Les nom  
 pendant les  
 e période fut  
 irent de cet  
 et plus prosp

guerre à tous les ennemis de la France. La bataille de Leipzig mit fin à la puissance de Napoléon en Allemagne, et l'empêcha de soutenir le Danemark. Le prince royal de Suède (Bernadotte) traversa l'Elbe à la tête d'une armée de Russes, d'Allemands et de Suédois, fort supérieure en nombre aux troupes danoises, qui, après une résistance opiniâtre dans le Holstein, notamment à la bataille de Sehestedt, furent forcées de se retirer. Frédéric dut souscrire à la paix que la coalition lui imposa, à Kiel, le 14 janvier 1814, et céda à la Suède le royaume de Norvège en échange de la partie suédoise de la Poméranie; l'Angleterre lui enleva en même temps l'île de Helgoland. Un peu plus tard la paix fut conclue avec la Russie à Hanovre et avec la Prusse à Berlin, sans pertes directes; mais aucune nation n'avait payé si cher sa fidélité à la France (1). La Sainte-Alliance, ayant inauguré son œuvre par le démembrement du Danemark, ouvrit le congrès de Vienne; Frédéric VI y assista, et n'obtint d'autre dédommagement que d'échanger la Poméranie suédoise contre le

narchie, ce qui eut lieu le 1<sup>er</sup> mars 1814. Les états n'avaient d'abord que des idées libérales, mais bientôt ils demandèrent la restauration de l'ancien mécanisme. Au même temps les idées libérales delà de l'Elbe pénétraient dans le Danemark. Le caractère national, et la confiance que par le respect qu'inspirent ses institutions, malgré ou peut-être à cause de sa faiblesse, Frédéric VI jouit jusqu'à sa mort d'une grande popularité.

P. L. MÖLLER (1814-1880)

*Documents particuliers.*

FRÉDÉRIC VII. roi de Danemark, né à Slesvig, de Hildesheim, le 4 mai 1842. Unique de Christian VIII et de Sophie, duchesse de Mecklenbourg-Schwerin, au château de Rosenborg, le 14 octobre 1863. Séparé de son épouse le 28 novembre 1863. Christian VIII). qui régna de son père Frédéric VII. le 15 novembre 1863.

son service particulier. En 1834 il explora toute la mer du Nord, toucha à l'Ecosse et visita l'Islande, où aucun de ses ancêtres n'avait paru. Il résida ensuite au centre du royaume, en qualité de commandant supérieur de la forteresse de Frédérica, qu'il quitta en décembre 1839, pour le gouvernement de Fionie, dans lequel il succéda à son père, appelé au trône. En 1841, son premier mariage ayant été dissous, il amena en Fionie sa nouvelle épouse, une princesse de Mecklenbourg-Strelitz. Dans cette paisible existence, le prince, également abordable pour toutes les classes du peuple, fit naître cette popularité sympathique qui depuis ne lui fit jamais défaut dans les circonstances les plus difficiles. C'est dès cette époque aussi qu'il se déclara franchement en faveur du système libéral et national, et qu'il recommanda de bonne heure, mais en vain, des mesures énergiques pour conjurer l'orage que le parti allemand, soutenu par les princes de la maison d'Augustenbourg et par l'ordre équestre du Holstein, préparait dans les duchés. C'est ainsi qu'en 1842 il s'opposa inutilement à la nomination du prince d'Augustenbourg (Noer) au gouvernement civil et militaire des deux duchés, déjà vivement agités. Ainsi déçu, le prince Frédéric dut se borner à l'étude du pays et du peuple et aux distractions de ses excursions maritimes, jusqu'au jour (20 janvier 1848), où la mort de son père l'appela au trône.

Christian VIII avait laissé un projet de charte constitutionnelle, qui à force d'impartialité devait peut-être également déplaire aux Danois et aux Allemands de la monarchie. Néanmoins, par pitié envers la mémoire de son père, Frédéric VII la fit promulguer dans la première huitaine de son avènement, et la presse en était encore à la discuter, quand arriva de Paris la nouvelle de la révolution de Février, dont le contre-coup ne se fit pas attendre à Vienne, à Berlin et ailleurs. Le parti allemand des duchés (dont il faut toutefois excepter le Lauenbourg, qui ne prit aucune part à l'insurrection avant qu'il y fût forcé par le gouvernement provisoire de Francfort), crut le moment venu pour détacher de la couronne de Danemark non-seulement le Holstein, mais l'antique province danoise de Slesvig. Le 18 mars une insurrection fut organisée à Rendsbourg, et les conjurés envoyèrent en même temps au roi une députation chargée de demander l'incorporation du Slesvig à l'Allemagne, en d'autres termes, la dissolution de la monarchie. Pour contrebalancer l'effet de cette députation, les citoyens de Copenhague se présentèrent en grand nombre au palais, pour solliciter un ministère plus national. Le roi avait été au-devant de leurs vœux; sur la proposition de ses nouveaux conseillers, présidés par le plus populaire des anciens ministres, A. W. Moltke, le roi, repoussant énergiquement toute idée de séparation des provinces de la monarchie, offrit aux dé-



reçu des efforts par mer, firent, le 6 juillet, une sortie victorieuse, qui eut pour effet la dispersion totale des insurgés, la prise de toute leur artillerie et de deux mille prisonniers. Peu de jours après, un armistice et des préliminaires de paix furent signés à Berlin. Un corps norvégien-suédois occupa la partie septentrionale du Slesvig, et une commission prusso-danoise fut installée pour administrer provisoirement ce duché. Enfin, après de longues négociations, la paix entre la Prusse et la Confédération Germanique d'une part, et le Danemark de l'autre, fut signée à Berlin, le 2 juillet 1850. Ce traité laissait au Danemark la liberté de combattre l'armée holsteinoise, qui, entièrement réorganisée et commandée par des officiers prussiens, refusait de reconnaître la paix. La troisième campagne s'ouvrit sur la plaine d'Idsted, entre Flensbourg et la ville de Slesvig, où se livra, les 24 et 25 juillet 1850, une bataille acharnée, qui se termina par la défaite complète des insurgés, commandés par le général prussien Willisen. Le 2 août les grandes puissances signèrent à Londres un protocole qui garantissait l'intégrité de la monarchie danoise. De Rendsbourg, où les débris de leur armée s'étaient réfugiés, les Holsteinois tentèrent encore deux attaques infructueuses contre les ailes de l'armée danoise; mais l'assaut désastreux de Frédéricksstadt, le 4 octobre, ayant achevé la démoralisation de ses soldats, le gouvernement insurrectionnel se soumit, le 11 janvier 1851, à un commissaire envoyé par la Confédération, et qui effectua le licenciement des troupes holsteinoises. Les Danois gardèrent la ligne de l'Eider, formant la frontière du Slesvig, et le Holstein, comme faisant partie de la Confédération Germanique, fut occupé par un corps composé d'Autrichiens et de Prussiens; mais plus tard, ces derniers ayant dû se retirer devant l'antipathie hautement exprimée de la population, les Autrichiens demeurèrent seuls.

Alors se présenta la difficulté de réorganiser les provinces dévastées par la guerre et de leur faire adopter pleinement la forme politique de tout le royaume. Cette difficulté fut encore aggravée par l'intervention diplomatique de l'Angleterre et de l'Autriche et par la divergence des opinions qui se manifestaient parmi les partis de l'intérieur. Ainsi, un parti nombreux, dit des *Scandinaves*, voulait, au lieu d'une fusion avec les provinces allemandes, sacrifier le Holstein pour former une union ou confédération avec la Suède et la Norvège. Après plusieurs changements partiels dans le conseil des ministres, le roi forma le ministère de janvier 1852, présidé par le ministre de l'extérieur, M. Bluhme (voyez ce nom), qui publia un projet de fusion totale pour les diverses parties de l'Etat. Le 18 février 1852 les Autrichiens évacuèrent le Holstein, qui fut rendu à l'autorité du roi. Le 8 mai les grandes puissances, complétant le protocole de l'année

précédente, signèrent à Londres un traité en cas de l'extinction d'héritiers mâles de la maison régnante, réglait la succession de manière à satisfaire le Holstein et le Lauenbourg soumis à la loi salique, dont les principes ne sont pas adoptés dans la loi de succession danoise (*Lex regia*). On désigna comme héritier à la monarchie, après le prince Frédéric, oncle du roi, le prince Christian de Glücksbourg, époux de la princesse Louise de Hesse, sœur du roi, à laquelle, après la renonciation de son frère, en vertu de l'ancienne loi, la couronne était dévolue. Cet arrangement, soumis le 10 octobre à la diète danoise sous forme de message royal, fut facilement adopté; mais l'abolition de l'ancienne *Lex regia*, proposée en même temps par le ministère, rencontra une opposition énergique, qui amena (13 janvier 1853) la dissolution de la deuxième chambre (le *folketing*). La première diète, sortie de nouvelles élections, ayant voté dans le sens de sa dissolution, la deuxième diète, sortie de nouvelles élections, ayant également dissoute (avril 1853). Deux semaines se retirèrent à la suite de cette dissolution, le cabinet se reconstitua (21 avril), sous la présidence de M. Cierstedt, le célèbre juriste. Alors le ministère s'allia au parti dit des *petits paysans*, fortement représenté dans la deuxième chambre, résultat d'une troisième élection. La diète ainsi composée forma la majorité suffisante pour adopter (24 juin) le message de la dissolution sans restriction. Restait encore le projet des modifications nécessaires à la constitution de juin 1849, pour que celle-ci pût s'appliquer à la monarchie dans sa totalité, notamment aux duchés de Holstein et de Lauenbourg. Mais le ministère rencontra une forte résistance à la même diète, convoquée en octobre 1853, qui soutint cette fois plus que jamais par l'opinion publique. Le roi, que l'on supposait personnellement sympathique aux vœux populaires, tant à congédier ses conseillers, difficilement remplacer, la diète, qu'on n'osait plus dissoudre, fut prorogée (juillet 1854), et le ministère mulqua une constitution générale, réduisant la représentation de la monarchie intégrale à un conseil d'Etat supérieur, dont vingt-neuf sur quatre-vingts devaient être nommés par le roi. La diète, qui se réunit le 20 octobre 1854, soutint la lutte contre le ministère, et menaça de mettre en accusation. En même temps, par un voyage que le roi fit en Holstein en compagnie de quelques-uns de ses ministres, le gouverneur de Pinnberg, M. de Scheele, se rendit à Brême. A son retour à Copenhague, tout le monde dit de janvier reçut sa démission (12 décembre 1854), et un nouveau cabinet, composé en partie de personnages plus populaires, se constitua provisoirement, sous la présidence de M. de Scheele, ensuite de Bang. Les citoyens de Copenhague en firent si contents qu'ils vinrent en procession solennelle devant le château, prêter leur satisfaction par une acclamation.



d'abord il chercha à mettre la paix entre Tileman Hezshusius et Guillaume Clebitz, divisés sur la question de la communion; et naturellement il n'y réussit point. Cédant alors aux conseils de théologiens éminents, tels que Mélanchthon, il interdit aux deux adversaires l'entrée de l'école supérieure de Heidelberg. Personnellement, Frédéric ne croyait pas à la présence réelle. En 1561 il assista, à Naumberg, à une conférence de théologiens évangéliques. Comme la plupart des assistants, quoiqu'il différât sur la question de la communion, il adhéra à la Confession d'Augsbourg. Il tenait surtout à ne point paraître partisan de Calvin et de Zwingle. En 1562 il assista à l'élection de Maximilien II à l'Empire. Voulant ensuite adopter un guide religieux, il confia à des théologiens de Heidelberg, tels que Boquinius, Tremellius, Ursinus et Olevianus, la rédaction d'un catéchisme tiré des Saintes Écritures et des

contre les auteurs de la S.  
cédemment, en 14  
des huguenots de -  
commandé par son  
de même ses core  
leur envoya des au  
autre fils Christoph  
de Moken, dans le pays d  
Frédéric renvoya de nou  
fils Jean-Casimir. Le sort  
laquelle il appartenait la  
mort. « J'ai fait pour l'  
dicateur, Daniel T  
possible de faire;  
bandonnera pas son  
mourir, il compren  
depuis sous ce : C

principis ac

)  
 Le grave Richar  
 es du gouver  
 En 1594, lors  
 ie reçut l'inv  
 adit dans le  
 la publique, ti  
 ion. Dans la  
 ents de la ville  
 exer un châl  
 ourg. Manhe  
 ace surtout à  
 ants fugitifs des  
 ville. Les États  
 hort de Jean-Ca  
 e Lautern et de  
 eu de temps a  
 n Souabe, entr  
 ui le plaça à sa  
 ite, celui de pr  
 Michaelis, *Gesch*  
 Hist. Bavar. Palat.

**FREDÉRIC V**  
 eur palatin, roi  
 mort le 29 nove  
 remière éducat  
 a princesse Lou  
 l fut envoyé, en  
 oncle, le duc F  
 s'absenta de Se  
 rint ensuite pou  
 il eut des maltri  
 Dohna pour la  
 théologie; il fut  
 Schoenberg, en l  
 lebre maréchal.  
 de Frédéric IV,  
 ainsi que son fr  
 telle de Jean II  
 plus tard remit  
 vernement, ne  
 la politique exté  
 1611. Frédéric e  
 L'année précéd  
 fille de Jacques  
 l'autre aimaient  
 devint à son tou  
 fondée par son p  
 gleterre, il réuss  
 mai 1613, dans  
 un traité d'a han  
 traité fut suivi d  
 Danemark et la  
 à la ligue catho  
 évangélique, il f  
 dont les villes de  
 étaient le théâtre  
 de Spire ayant é  
 pelé depuis Phi  
 pouvait entraver  
 à l'électeur et  
 Frédéric, secor  
 Durlach, surpr

Saxe; l'Union protestante elle-même se laisser les mains par le traité d'Ulm en date du 3 juillet 1620. Bientôt les troupes de la ligue impériale marchèrent contre la Bohême, et les Espagnols s'engagèrent dans le bas Palatinat. Dans l'intervalle, Frédéric s'était fait reconnaître en Moravie, et le 24 février à Breslau, par les états de Silésie. Puis il porta un édit en faveur des réformés de cette ville. A son retour en Bohême, il se trouva aux prises avec de nouvelles difficultés, soit à raison des réformes à introduire dans l'Eglise, soit à raison des impôts que réclamaient les circonstances. Les états assemblés à Prague votèrent pour quelque temps des charges nouvelles; puis ils déclarèrent le prince Henri-Frédéric apte à succéder à la couronne de Bohême; enfin, ils confirmèrent la confédération organisée à Presbourg le 15 janvier 1620, et dans laquelle entrèrent la Hongrie, la Transylvanie, la Bohême, la Moravie, la Silésie, la Lusace, la basse et la haute Autriche. En même temps la confédération invitait le roi à obtenir, s'il le pouvait, l'accession d'autres États, particulièrement des Pays-Bas. On négocia même avec la Turquie, au grand scandale des luthériens fervents; mais cette négociation n'aboutit point.

Les envoyés de l'empereur parvinrent aussi à enlever à Frédéric l'alliance de Bethlen-Gabor. Quant à l'empereur Ferdinand II, il déploya plus d'activité que Frédéric et ses alliés. Le 8 septembre 1620, Ferdinand et ceux qui s'étaient ligüés avec lui marchèrent sur Prague, et le 8 novembre suivant fut livrée une bataille qui eut pour résultat le renversement de la royauté éphémère du roi de Bohême. Le lendemain Frédéric fuyait de Prague à Breslau, avec sa femme, alors enceinte, et le reste de sa famille. Le 17 il arriva à Breslau, où le suivirent le prince Christian d'Anhalt, le duc Jean-Ernest de Saxe-Weimar, le comte Georges-Frédéric de Hohenlohe, le chancelier bohémien Guillaume de Ruppá, le conseiller Cameraarius et quelques autres personnages. Le roi fugitif convoqua et ouvrit le 2 décembre les états de Silésie, au sein desquels il exprima l'espoir de son prochain rétablissement sur le trône de Bohême. Les états lui promirent leur concours mais bientôt, abandonné par les Silésiens et les Moraves, il passa, le 3 janvier 1621, de Breslau dans la Marche, où l'avait précédé sa femme. Son beau-frère, Georges-Guillaume de Brandebourg, zélé protestant, fut venu à son secours si la population de ses États n'eût été violemment opposée au calvinisme.

De ce jour datent les nombreuses pérégrinations de Frédéric, qui durèrent jusqu'à sa mort. Son premier voyage ne fut pas heureux; à Segeberg il vit le roi Christian IV de Danemark, qui l'accueillit avec des reproches et ne lui promit du secours que s'il renonçait à la Bohême. L'électeur n'insista point; il continua ses excursions, et alla rejoindre en Hollande

l'électrice sa femme, l'ayant fait ses couches à l'un et l'autre dans la Frédéric se rendit aussi son séjour en Hollande, il chercha ses alliés, à s'en faire de forts! Il s'adressa à la Saxe, à la Prusse, à la Pologne, à la Hongrie, à la Bohême. Mais les succès en sa faveur furent peu et inefficaces. L'ennemi. A Paris, à la Haye, à la Rochelle, à la Franche-Comté, aux mains du comte de Spinola, qui dès le commencement des Pays-Bas en Allemagne. La province fut mise sous le joug de Cordoue. Le roi de France, quelque temps entre les mains de ses ennemis ou les chefs auxiliaires, Beers et les généraux de l'Union protestante se dispersèrent, puis qu'elle apprit que Frédéric était nouveau mis au ban de l'Europe.

En 1622 Frédéric se proposait d'obtenir le comté de Palatinat ayant échoué dans ce projet, il se réfugia en Lorraine en Allemagne. Il faillit l'arrêter. Ayant été obligé de boire à la santé de Ferdinand. Arrivé à Landau, le 15 septembre, il y trouva ce général ennemi, qui tentait de l'attaquer. La présence de Frédéric au devoir. Malheureusement ce dernier remporta encore les affaires de l'électeur-palatin Jacques I<sup>er</sup>, son beau-père. Ce concours plus efficace de son frère.

Ce roi fit de nombreuses tentatives, mais sans succès. Il se voyait les effets de la guerre sur les victoires de Gustave-Adolphe, qu'il accompagna dans ses États. La bataille de Lützen. Gustave-Adolphe trouva la mort. Il ne put réaliser ses desirs. Frédéric mourut pour toujours les espérances évanouies. Le trépas suivit de près.

Ce prince laissa, à la mort de son père, le comté de Palatinat; Robert ou Robert d'Angleterre; Édouard, d'Angleterre; Anne de Glandeuf, et Sophie, électrice de Hanovre, et la princesse Élisabeth, qui se livra aux sciences avec succès. (Voyez



Erach et Gr  
 ges. — Lipo  
 fals and Ro

## IV.

frankens

comme

souverain de

mort le 25 6

seul semblait

le grand-élec

pendant la

prince Frédé

son père, qu

res de l'éle

faire modifier

déric fut dési

sa dignité ée

vaient recevo

ne faisaient

stôt après la

Frédéric, sûr

son testamen

tous les pay

lorite, et de

emplois et de

tête des affi

voya 6,000

Guillaume d'i

son expéditi

20,000 de se

pérale en 16

le Palatinat,

il entra dans

l'Espagne, l'

France, et en

mes, dont Ge

prit le contr

suite l'empere

en lui fournis

indépendance

qui se disting

de Salinkene

par le Rysv

tions des trad

main relative

nees. En 169

triche le ce

renoncer aux

quatre princip

remboursa 2,

depenses dan

indépendance,

l'a

du 1 seul de

ment réunis t

de Prusse. Le

Auguste 1<sup>er</sup>

en 1697, Fréd

détaché de vol

la prévôté de

tesberg, pres

contraternelle

Hochingen e

laume I<sup>er</sup>. Ayant épousé en troisièmes nocces une princesse de Mecklembourg, qui tomba en démence, Frédéric se vit forcé de divorcer avec elle. Frédéric I<sup>er</sup> fut le fondateur de l'université de Halle, en 1694, et de l'Académie des beaux-arts de Berlin en 1699. Il agrandit Berlin de toute la Friedrichsstadt, bâtit Charlottenbourg, en l'honneur de sa seconde femme, et établit, en 1705, le tribunal d'appel suprême. Frédéric le Grand l'a blâmé de son amour excessif pour le faste et de sa prodigalité sans bornes envers ses favoris. Il lui a reproché aussi d'avoir acheté la dignité royale à des conditions humiliantes. Mais si l'on est en droit de l'accuser de plusieurs fautes et de nombreuses faiblesses, on ne peut au moins lui refuser un cœur excellent, non plus que le mérite d'avoir fait jouir ses sujets des bienfaits de la paix au milieu des circonstances les plus difficiles. [*Encyclop. des G. d. M.*]

Frédéric II, *Histoire de la Maison de Brandebourg*. — Stenzel, *Geschichte des Preussischen Staats*.

**FRÉDÉRIC-GUILLAUME I<sup>er</sup>**, roi de Prusse, fils du précédent, né en 1688, mort le 31 mars 1740. Il fut élevé sous la surveillance d'une mère éclairée, la princesse Sophie-Charlotte de Hanovre, et par une Française, la spirituelle M<sup>me</sup> de Rocoules, qui se fit connaître plus tard sous le nom de Marthe Duval, mais qui ne réussit jamais à prendre quelque ascendant sur lui. Son caractère se forma à l'école de son grand-père, l'électeur de Hanovre Ernest-Auguste, homme froidement sévère et économe à l'excès; la simplicité de sa cour, d'où était bannie toute étiquette, convenait mieux au jeune prince que le cérémonial et le faste de celle de son père. A son retour à Berlin, il passa sous la direction du général de Dohna, qui lui communiqua quelques-unes des qualités dont il était lui-même doué : une remarquable activité, unie à un grand amour de l'ordre. De leur côté, le margrave Philippe et le prince d'Anhalt, généraux de Frédéric I<sup>er</sup>, développèrent dans le jeune prince son goût prédominant pour les exercices militaires et sa passion pour les grenadiers à formes athlétiques, sans parvenir cependant à en faire un capitaine.

En 1706, Frédéric-Guillaume épousa la princesse de Hanovre Sophie-Dorothée, fille de Georges I<sup>er</sup>. Ce fut le 25 février 1713 qu'il monta sur le trône, et son premier soin fut de mettre des bornes au luxe qui avait régné à la cour de son père. Il diminua le nombre et les appointements des employés, congédia la garde suisse, et fit des économies plus minutieuses encore; c'est ainsi qu'il ne laissa qu'un trompette dans la musique de sa chapelle, supprima le spectacle de la cour, etc. Le roi ne fit preuve de magnificence que lors de la célébration des funérailles de son père. En revanche, il s'occupa de la réorganisation des finances, de l'amélioration du régime judiciaire,

enfin de la b  
est juste d'ajouter qu'il ne  
dépense quand il s'agit de  
du pays. C'est à lui que l'on  
considérables : de l'industrie, du commerce  
Pour repeupler les provinces  
vastées par la guerre et pour  
vrit un asile aux émigrants  
aux Polonais dissidents, h  
On lui dut aussi la fondation  
telles que La Charité, le  
chirurgicum, la maison des  
dam, la création d'écoles de  
son économie financière, il se  
dès 1713 de prêter au czar de  
somme de 400,000  
verain à même de payer  
la Suède. Bientôt  
l'État à 7,400.000  
pendant d'av

mes. On se verra une  
cessive avec laquelle Fré  
le manque d'ordre  
ce seul fait qu'il com  
médiatement exécuter  
impôts dans le pays de  
de 4,000 thalers dont en  
rendre compte. La  
affaire, demandait qu  
quatre années de prison;  
marge la peine capitale.  
connu qu'il n'y avait pas  
simple erreur de calcul.  
sévère pour les délits parti  
il statua que le serviteur  
maître plus de trois thalers  
la porte de ce dernier. Frédéric  
fit pas moins redouter dans son  
femme et ses enfants étaient  
ses accès de colère. A l'oc  
fille à coups de  
déric, son fils, se  
égard faillit atteindre au  
LE GRAND). Cepen  
grandeur future de  
avec une armée pa  
épargne de neuf

Frédéric-G  
théâtres de marionnettes  
prêt. On y buvait de la  
pelait cela son collège  
témoin Gundling, ne se  
leur délicatesse, et néan  
coup d'empire sur lui.  
était antipathique aux F  
Parfois, il eut des  
triques, celui par  
armée des hommes de  
payait fort cher.

A l'extérieur la p  
laume I<sup>er</sup> fut loin d'

nergie. Souverain de la Prusse, il ne sut pas se tenir vis-à-vis de l'Autriche et de l'Empire la même attitude digne de lui. Cependant, sous son règne les États prussiens acquirent un certain accroissement.

A la paix d'Utrecht, en 1713, la France et l'Espagne le reconnurent comme roi de Prusse et prince souverain de Neuchâtel et de Valengin; la possession de la Gueldre lui fut assurée par le même traité, en échange de la principauté de Nassau-Orange. Il réunit la même année à sa couronne le comté de Limbourg, dont l'expectative avait été assurée à son père par l'empereur. Les Russes et les Saxons ayant voulu, après la capitulation du général suédois Stenbock, à Torningue, s'emparer de la Poméranie suédoise, l'administrateur de Holstein-Gottorp et le comte de Welling, gouverneur général de la Poméranie suédoise, signèrent, au mois de juin 1713, un contrat de séquestre avec le roi de Prusse, qui occupa Stettin et Wismar pour les empêcher de tomber entre les mains de l'ennemi. Frédéric-Guillaume avait l'intention d'offrir sa médiation pour pacifier le Nord, lorsque Charles XII, arrivé de Turquie à Stralsund, refusa de ratifier la convention conclue par le comte de Welling et redemanda Stettin à la Prusse, en refusant de lui rembourser les 400,000 thalers payés aux Russes et aux Saxons pour frais de guerre. Le roi de Prusse se trouva de la sorte forcé de s'allier, en 1715, avec la Russie, la Saxe et le Danemark contre la Suède, et son général Léopold de Dessau s'empara de l'île de Rugen et de Stralsund. A la mort de Charles XII, la Prusse obtint, par le traité de paix de Stockholm (21 janvier 1720), toute la Poméranie citerieure jusqu'à la Peene, Stettin, et les îles d'Usedom et de Wollin, moyennant une indemnité de deux millions de thalers, qu'elle paya à la Suède.

Lors de l'avènement de Georges II au trône d'Angleterre, Frédéric-Guillaume était entré dans l'alliance formée à Hanovre par l'Angleterre et la Hollande; mais l'ambassadeur d'Autriche, le comte de Seckendorf, sut l'en détacher et l'amener à conclure avec l'empereur le traité de Wusterhausen, le 12 octobre 1726, traité par lequel il reconnaissait la pragmatique-sanction et s'engageait à envoyer un corps de 19,000 hommes au secours de l'Autriche en cas d'attaque.

Lorsque éclata la guerre de la succession de Pologne, en 1733, et que le roi Stanislas Leszczyński fut obligé de fuir devant son compétiteur, Auguste III, Frédéric-Guillaume le reçut avec distinction à Königsberg, ce qui excita le mécontentement des cours de Vienne et de Saint-Petersbourg, alliées des Saxons. Cependant, lorsque la France déclara la guerre à l'Autriche, il n'en fournit pas moins à cette dernière puissance un corps auxiliaire de 10,000 hommes, qui alla rejoindre les Impériaux sur le Rhin. Le roi lui-même et le prince royal restèrent quel-

matie lui était odieuse, et il détestait jusqu'à l'ombre de la chicane; sous le rapport de la religion, il était d'une orthodoxie rigoureuse,

soumises à la dure discipline d'une éducation qui avait pour objet unique de le préparer à l'état militaire. Son père voulait faire de lui un soldat. Frédéric commença par haïr une profession dont on lui enseignait les devoirs avec une minutieuse rigueur. Son inclination le portait plutôt vers l'étude des lettres : il en avait appris les premiers éléments de sa gouvernante, madame de Rocoules, réfugiée française. Un précepteur de la même nation, Du Han, développa en lui ce goût pour les œuvres de l'esprit et particulièrement pour la littérature française. Sophie-Dorothee favorisait cette culture intellectuelle du jeune prince. Frédéric-Guillaume n'y voyait au contraire qu'une dangereuse imitation des mœurs et des idées d'un autre peuple. Il disait de son fils : « Ce n'est qu'un petit-maitre, un bel esprit français, qui gâtera toute ma besogne. » Frédéric ne faisait rien pour diminuer cette aversion. Il ne cachait pas sa préférence pour sa mère ; il répugnait à porter l'uniforme militaire ; il suivait les modes françaises, et s'habillait avec une recherche dont plus tard il se corrigea trop. Des raisons politiques s'ajoutèrent à ces motifs de brouille entre le père et le fils. Sophie-Dorothee avait en tête de marier son fils aîné et sa fille aux enfants de Georges II et de faire une alliance étroite avec l'Angleterre. Frédéric-Guillaume et Georges II se détestaient réciproquement, et les agents autrichiens n'eurent pas de peine à soulever contre cette intrigue l'humeur irritable de Guillaume. Un favori du roi, M. de Grumkow, et le comte de Seckendorf, ministre de l'empereur à Berlin, mirent leur politique à perdre le prince royal et à le faire deshériter. Guillaume avait porté ses préférences sur son second fils ; il voulut contraindre l'aîné d'abdiquer ses droits à la couronne, mais il rencontra dans ce petit-maitre, qu'il méprisait, une résistance inflexible : « Déclarez-moi publiquement bâtard, lui dit un jour son fils, et je cède le trône à mon frère. » Les emportements de Guillaume allèrent jusqu'aux derniers outrages, comme on le voit par cette lettre du prince royal à sa mère : « Je suis dans le dernier désespoir ; le roi a entièrement oublié que je suis son fils, et m'a traité comme le dernier de tous les hommes. J'entrois ce matin dans sa chambre, comme à mon ordinaire ; dès qu'il m'a vu, il m'a sauté au collet en me frappant avec sa canne de la façon du monde la plus cruelle ; je tachais en vain de me défendre ; il étoit dans un si terrible emportement qu'il ne se possédoit plus, et ce n'a été qu'à force de lassitude qu'il a fini. » Une autre fois son père voulut l'étrangler avec les cordons de ses rideaux. Ces atroces traitements décidèrent le jeune Frédéric à s'enfuir et à chercher un refuge auprès de son oncle maternel Georges II. Il ne mit dans le secret de cette entreprise que sa sœur Frederica et deux de ses amis, les lieutenants Katt et Keith. Il fut convenu qu'il s'enfuirait de Wesel, ou il devait accompagner son

père. Des indiscretions de son projet, et au moment où il fut arrêté. Il avait alors conduit d'abord à Dusseldorf, puis à la citadelle de Cologne, retenu dans la prison sévère de la citadelle, avec ses complices, Keith, et son frère, qui, en fuite, erra dans toute la Prusse qu'après l'arrestation lui témoigna pas moins de respect. Frédéric-Guillaume le fit venir au supplice. Le prince royal fut un terrible spectacle avec ses cheveux noirs et quelques-uns de l'insensé prince royal : il l'avait on le disait décidé à ordonner son arrêt. Le comte de Seckendorf, pereur, intervint au nom de son que la diète seule pouvait l'Empire. Frédéric-Guillaume Le prince royal obtint des conditions humiliantes, et on lui donna la liberté. Il continua de résider à la cour, et le plus jeune ne put en tirer l'avantage de se marier à son choix. Il ne lui fut permis de quitter le pays qu'à l'occasion du mariage de son fils avec le prince héritier de Prusse. En 1733 il suivit le comte de Seckendorf, pour rejoindre, sous les murs de la citadelle impériale commandée par le comte de Seckendorf, suivant Guibert, « cette citadelle ». Eugène ne lui fit voir ni la citadelle de grand, ne le réconcilia avec les armes ». Le moment étoit venu où il pouvait se livrer en toute liberté à ses études littéraires.

La même année il fut contraint de se rendre à la cour de l'empereur, Elisabeth ; mais s'il accepta le mariage, il ne se dépeignit pas les devoirs, par une lettre expliquant et dont il ne se dépeignit pas le soir de son mariage avec la jeune princesse, il en fut content, et ne la revit qu'à distance, bornant leur commerce à une correspondance épistolaire, sans confiance, de respect. Frédéric-Guillaume donna à son fils le palais de Sanssouci. Frédéric reçut en 1734 le commandement du château de Rheinsberg, et presque uniquement occupé de la chasse et de musique. Il rassembla autour de lui des hommes d'esprit et de savoir, tels que Chuzot, Suhm, Fouqué, Knoll, Stitte, Jordan, deux comtes, Graun et Benda, et le

« Je t'écrit, écrivant à  
 cette société, M.  
 « Vie qu'il men  
 « Nous sommes,  
 « Ici, qui goûto  
 « Plaisirs du rep  
 « Aux sortes, le  
 « Prompt au rang d  
 « Vie, de l'histoir  
 « Ont la musique  
 « Je nous représe  
 « Aux que nous  
 « Euses ont cep  
 « Passer devant  
 « Je nous ne faiso  
 « Laisirs. » Sous  
 « Uhm, le plus et  
 « Mis, il s'initia à  
 « Ouva dans l'éto  
 « Rait un exercici  
 « Voyait plutôt  
 « Istique utile et  
 « Cience positive.  
 « Rées sôres et ar

« Il me semble,  
 « Vembre 1736, q  
 « Non feu, que  
 « Agréablement sur  
 « Prenons pas trop  
 « Prennent un air  
 « Muche Wolf dit  
 « Bonnes choses, r  
 « Autre, et dès qu  
 « Principes, il ne  
 « Ignorance Nous  
 « Port habiles; de p  
 « Capacité pour app  
 « Eurs il y a des o  
 « Eur ait recules à  
 « Connaître que fai  
 « Haut la philosopi  
 « Bérle préferait la  
 « Tant le plus brill  
 « Entre le prince d  
 « Vèrent en 1736.  
 « D'après le M<sup>me</sup> d  
 « Une lettre de es  
 « Dufot « une vérita  
 « Dans un langage  
 « Correct, le jeune  
 « Tout sans mesure  
 « Plus grand homin  
 « Ad honneur à la  
 « Voiture rendit et  
 « A l'entendee, Fre  
 « Uille du temps de  
 « Fédemagne c'est  
 « Ses flatteries out  
 « Le répondre : «  
 « Une espece ni ur



cette espèce. » Tout en se piquant d'être philosophe, il se souciait peu du rôle d'un roi débonnaire. Sa première pensée fut « qu'un prince doit faire respecter sa personne, surtout sa nation; que la modération est une vertu que les hommes d'État ne doivent pas toujours pratiquer à la rigueur, à cause de la corruption du siècle, et que dans un changement de règne il est plus convenable de donner des marques de fermeté que de douceur ». Il comprit aussi qu'il avait beaucoup à faire pour placer la Prusse au rang qu'elle pouvait occuper en Europe : « Frédéric I<sup>er</sup>, dit-il, en érigeant la Prusse en royaume, avait par cette vaine grandeur mis un germe d'ambition dans sa postérité, qui devait fructifier tôt ou tard. La monarchie qu'il avait laissée à ses descendants était, s'il est permis de s'exprimer ainsi, une espèce d'hermaphrodite, qui tenait plus de l'électorat que du royaume. Il y avait de la gloire à décider cet être, et ce sentiment fut sûrement un de ceux qui fortifièrent le roi dans les grandes entreprises où tant de maîtres l'engageaient. »

en décembre 1740; ses  
gagnaient du terrain d  
protestants. Il tint bloqué  
forteresses qu'il n'a  
campagne dès la  
neuf mille hommes d'  
chevaux. Il ne  
tion vers le  
seins du roi  
les Prussiens le  
s'avança de la Mo  
chant à couper l'enn  
déric le prévint, le re  
le 10 avril 1741. et  
bru appa  
n'en  
de pru  
gna à  
trois bat  
l'ennemi,  
plus heu  
chiens à  
Le d

705

et de  
qui a  
rain  
fi cro  
de V  
sur le  
vues  
il so  
cier  
avec  
pour  
taient  
qui d  
trich  
Saxon  
l'acco  
en pr  
la M  
Vien  
conce  
Bobé  
trent  
lau, l  
siens  
Autri  
Marie  
nou  
tiere.  
ranli  
gez à  
au co  
avait

Le  
mais  
trich  
terre  
enlev  
Bavi  
penn  
à son  
gard  
une c  
cepta  
de la  
autri  
allian  
et un  
1744  
après  
l'inde

(1) C  
Freder  
ou le  
le roi  
Fran  
Belie  
le b.  
mysté  
leux,  
être p  
leur  
(2)  
pèreu  
palat



ont reconnu aujourd'hui que Louis fit en soutenant des objections à cette alliance, et que s'il eût, ce fut par complaisance pour l'empereur de Hongrie, à laquelle il devait tout et dont il fut en cette occasion le docile instrument. Ainsi, on ne fut point une rosière de Frédéric qui assista sur la Prusse la guerre de sept ans; il fut en chercher la cause dans des motifs plus élevés. Le honneur, possession continentale de roi d'Angleterre, était exposé à l'invasion française. Pour le mettre à l'abri, Georges II fit des traités avec le landgrave de Hesse-Cassel et le roi de Prusse. Ce dernier, sur la promesse de secours des alliés considérables, et persuadé d'ailleurs de mauvais vouloir de la part de Versailles, rompit brusquement ses alliances avec le Prusse. Cette rupture hâta les négociations entre le roi de France et Marie-Thérèse. On prit les bases d'une alliance offensive et défensive spécialement dirigée contre le Prusse. Le Saxe et le Ruver y accédèrent. Le secret de cette coalition fut, dit-on, livré au roi de Prusse par un employé de la chancellerie saxonne. Les puissances alliées étaient d'ailleurs forcées de faire des préparatifs qui trahissaient leurs intentions. Frédéric prit rapidement son parti. Il était prêt, son ennemi ne l'était pas. Il rêvait de frapper sur la haxe et l'Autriche des coups terribles, qui dissoudraient peut-être la coalition avant qu'elle fût entièrement formée. Son armée, dont l'effectif était de cent soixante mille hommes, comptait environ cent vingt mille soldats sous les armes, bien disciplinés, très-mobiles, endurcis à la fatigue. Il employa vingt mille hommes en divers corps d'observation sur la Valtale, en Poméranie et sur le bas Rhin. Il réunit à Wachtel, sous le maréchal Schwerin, une armée de trente-cinq mille hommes, et de Francfort-sur-l'Oder, de Magdebourg et de Wittenberg, il lança sur la Saxe trois corps d'armée formant soixante-quatre mille hommes. Le mouvement commença le 30 août 1756. Dresde fut pris sans coup férir, et les dix-huit mille hommes qui composaient l'armée saxonne se réfugièrent dans le camp de Pirna. Frédéric au lieu d'enlever immédiatement cette position la fit investir par une partie de son armée, et avec l'autre il pénétra en Bohême, où une armée autrichienne se rassemblait sous les ordres du maréchal Brown. Une rencontre eut lieu le 1<sup>er</sup> octobre à Lowowitz. La bataille fut indécise. Les Prussiens perdirent un peu plus de monde que les Autrichiens, mais ils les forcèrent à rompre au profit de accourir l'armée saxonne, qui capitula et fut incorporée dans l'armée prussienne. Elle-ci prit ses quartiers d'hiver en Saxe et en Silésie. Frédéric, quoique vainqueur, n'avait pas obtenu le résultat désiré. Loin de dissoudre la coalition, l'invasion de la Saxe l'avait renforcée. Le conseil aulique déclara le roi de Prusse perturbateur de la paix publique, et ordonna à tous les princes et membres de l'Empire de quitter son service. Le duc de Bavière

arrivés au camp de la Bataille. Le roi prussien se trouvait dans une position désavantageuse ; mais ses deux armées, bien que le Russe, très-pau d'artillerie dans leurs préparatifs, et elles ne pouvaient pas le battre de la guerre que dans la seconde partie de la campagne de 1757. Frédéric n'eut d'autre allié qu'un Autrichien. Il resta en Prusse en mai d'avril, et le 6 mai il battit complètement, sous les murs de Prague, l'armée ennemie commandée par Charles de Lorraine, et après avoir vaincu les Russes, et le premier de novembre, il marcha sur Prague, laissant derrière lui son camp de la Bataille de Kollin, où il prit une forte position. On reproche à Frédéric d'avoir commis une grande faute en ne se contentant pas de s'enfermer avec une partie de ses forces le prince Charles dans Prague, tandis que lui-même aurait marché avec le reste vers le maréchal Daun. Mais le roi de Prusse avait pensé au moins d'être mille hommes à la bataille de Prague, et il aurait pu employer cette place, si on fit le siège; mais après six semaines, sans succès, il dut courir en toute hâte avec une trentaine de mille hommes au-devant de Daun, qui devenait dangereux pour les alliés. Le 18 juin il essaya de le déloger de la forte position de Kollin, échoua après plusieurs attaques acharnées, et se retira avec une perte de quinze mille hommes et de presque toute son artillerie. Le 19, il leva le siège de Prague, et retourna paisiblement au camp. Les généraux autrichiens le poursuivirent avec beaucoup de lenteur. Frédéric n'ayant pu dans les deux camps qui suivirent les pousser à une bataille, et voyant sa situation devenir plus mauvaise, il se rendit à la fin de l'année au camp de la Bataille, et le 24 août il se mit en marche avec un détachement de seize bataillons et de trente escadrons pour se porter sur la Bataille. Sa position semblait presque désespérée. Les quatre-vingt mille Français de l'armée de Hanovre, débarrassés des Anglais par la victoire d'Hastings (26 juillet), menaçaient Mayence; le prince de Saxe manœuvrait sur la Saale avec vingt-deux mille Français et vingt-cinq mille hommes des contingents de l'Empire; soixante mille Russes, sous le maréchal Apraxine, franchissaient les frontières de Pologne, et quatre-vingt mille Autrichiens agissaient en Silésie. Ces diverses armées, se convergent les unes avec les autres, devaient infailliblement envelopper et écraser Frédéric. Ce prince se sentit perdu; il songea au suicide, comme à une suprême ressource contre l'humiliation de la défaite; mais ses gens et surtout les chefs de son armée le sauvèrent. Le ma-

de ce côté, le roi de Prusse courut en Silésie, où de graves événements rendaient sa présence indispensable. Le prince Charles ayant marché sur Breslau, le duc de Bevern voulut couvrir cette place, et fut complètement battu le 22 novembre. Les Autrichiens s'emparèrent de Breslau et de douze mille Prussiens. Les débris de l'armée prussienne, commandés par Ziethen (Bevern avait été fait prisonnier), firent leur jonction avec le corps d'armée de Frédéric, le 3 décembre. Ces forces réunies ne faisaient pas quarante mille hommes, et l'armée autrichienne en comptait au moins soixante-dix mille. Frédéric avait absolument besoin d'une victoire; il l'obtint par une admirable manœuvre, restée célèbre dans les fastes de la guerre, et qui allait donner naissance à tout un système militaire. L'armée autrichienne était campée à Leuthen, sur la rive droite de la Schweidnitz. Les Prussiens, protégés dans leur mouvement par des brouillards et des collines, filèrent devant le front de l'ennemi en lui dérobant leur marche, et se portèrent à son extrême gauche qu'ils enfoncèrent. Cette d

contre les Russes, qui assiégèrent cette nouvelle Fermor, Apraxin, leva le siège et avec 54,000 hommes. Le 2 tête de 25,000 hommes, e par une manœuvre sem then. Elle lui réus de grands dangers; la prussienne, commandée par la fanterie russe. La d'autre; celle des perdirent de plus mor rentra en Russie; Saxe le 2 septembre. veillé la retraite des pagne en rejetant le retour en Silésie, Frédéric battit la bataille de Hobenk 10,000 hommes, plus lesquels le maréchal profiter de sa victoire tenté de en Ruh







ne n'avait pas d'ailleurs renoncé à l'aider encore. Il suivait d'un œil inquiet et jaloux le progrès de la tsarine Catherine, qui avait fait de la Pologne une puissance vassale. Frédéric avait pu empêcher cette usurpation ; il aimait en profiter. Le prince Henri de Prusse, en séjour qu'il fit à Saint-Pétersbourg, mit au projet de détacher de la Pologne une partie de la Prusse les provinces dites Prusse occidentale. La tsarine s'y montra disposée, et le rapporta à son frère cette alliance. Cette union pouvait causer une guerre générale. Catherine et Frédéric se cherchèrent des excuses ; ils en trouvèrent une dans l'Autriche. Thérèse se fit beaucoup prier ; soit qu'elle eût des scrupules ; soit qu'elle voulût en tirer une part plus forte. Après un an de négociations secrètes, les trois puissances se mirent d'accord. Le 18 septembre 1772, elles publièrent une déclaration annonçant qu'elles étaient décidées à prendre les mesures les plus efficaces et les plus efficaces pour rétablir en Pologne l'ordre et la tranquillité et assurer sur ses bases les plus solides la constitution et les libertés de la nation. Ces moyens consistaient à partager d'une partie du territoire polonais. Frédéric II s'appropriait la Prusse occidentale, Dantzig et Thorn, et une portion de la Grande-Pologne jusqu'au Netetz, en tout cent trente milles carrés et 416,000 habitants. La Russie et l'Autriche eurent des parts bien considérables encore. Par l'acte de partage, les trois puissances renonçaient formellement à l'avenir à toutes prétentions passées ou futures sur la Pologne. On sait comment cette promesse a été tenue depuis.

En 1778, la mort du duc de Bavière, qui ne laissait pas d'enfants, fut sur le point de rallumer la guerre en Allemagne. L'empereur Joseph avait des prétentions à cet héritage ; le duc de Bavière en avait de plus fondées, et Frédéric tint. Voyant que ses remontrances ne produisaient aucun effet sur la cour de Vienne, il se coalisa avec la Saxe, et entra en Bohême avec cent mille hommes. Joseph défendit cette province avec des forces à peu près égales, commandées par Laudon et Lasey. Cette guerre, qui dura tout entière en manœuvres, fut terminée le 30 mai 1779, par le traité de Teschen, qui assura la Bavière au duc de Deux-Ponts et les principautés de Franconie à l'empereur Joseph, devenu maître des États autrichiens par la mort de sa mère, Marie-Thérèse, et obtint par des négociations ce qu'il n'aurait pu saisir par les armes. Il proposa à l'empereur de Bavière de céder ses États à l'Autriche en échange des Pays-Bas avec le roi de France. Cette proposition alarma Frédéric. Il fit des remontrances les plus vives et se jetait auprès des cabinets de Saint-Péters-

bourg et de Versailles, il organisa une confédération (*Fürstentbund*) des princes germaniques, formée par le roi de Prusse, les électeurs de Saxe et de Brunswick-Lunebourg, les ducs de Saxe-Weimar et Gotha, ceux de Deux-Ponts et de Mecklembourg, la maison de Hesse, l'évêque d'Osabrück, les princes d'Anhalt, le margrave de Bade et l'archevêque de Mayence. Cette confédération, dont la durée fut éphémère, mais qui eut pour résultat de forcer Joseph à renoncer à ses projets, parut le chef-d'œuvre de la politique de Frédéric ; elle en fut le dernier acte. Il mourut l'année suivante, dans sa résidence favorite de Sans-Souci, à l'âge de soixante-quinze ans, et dans la quarante-septième année de son règne, laissant à son neveu Frédéric-Guillaume II un royaume agrandi de plus d'un tiers, avec un trésor de 250 millions de francs et une armée de deux cent mille hommes.

Frédéric fut le plus grand capitaine de son siècle, et il est resté une des figures les plus remarquables et les plus originales de l'histoire. Il n'eut point les qualités éclatantes qui signalent le génie, mais il y suppléa à force d'intelligence et de volonté. Il pensait « qu'un bon esprit est susceptible de toutes sortes de formes ; qu'il apporte des dispositions à tout ce qu'il veut entreprendre. Il est tel qu'un Protée, qui change sans peine de formes, et qui paraît réellement l'objet qu'il représente ». Comprenant parfaitement ses devoirs de souverain, il les remplissait sans faste, sans ostentation, avec une activité calme et continue. Il voulut être un grand roi, un grand capitaine, et il fut l'un et l'autre. Si dans ses transactions diplomatiques, il ne fit pas toujours passer la bonne foi avant l'intérêt, s'il se montra en politique plutôt l'élève que le contradicteur de Machiavel, il faut reconnaître qu'il n'eut d'autre mobile dans sa conduite que la grandeur de son pays. Il porta dans le gouvernement les habitudes inflexibles de la vie militaire ; il s'y montra despotique, mais il n'y fut ni injuste ni cruel. Comme homme, il eut à côté de défauts choquants des qualités aimables ; la simplicité, l'absence de morgue, l'affabilité même. Ses lettres prouvent qu'il fut sensible à l'amitié, bien qu'il ait écrit ces lignes : « Nous autres princes, nous avons tous l'âme intéressée, et nous ne faisons jamais de connaissances que nous n'ayons quelques vues particulières et qui regardent notre profit. » On a reproché avec raison à Frédéric de s'être montré en philosophie le disciple trop fidèle de Voltaire, d'avoir répété avec complaisance ses sarcasmes irréligieux, d'avoir affiché pour le christianisme un mépris grossier, indigne d'un homme de sens et surtout d'un roi. En rivalisant d'impiété avec les encyclopédistes français, Frédéric obéissait plutôt peut-être à un entraînement littéraire qu'à une conviction intime ; et un pasteur protestant, M. Henry de Berlin, a pu dire sans trop de paradoxe : « Frédéric voulait la loi et la religion ».

avec toute la puissance de son génie : c'était à la surface de son âme seulement qu'il plaisantait sur des sujets qui ne lui paraissaient pas tenir au fond des choses, et dans la pensée que ces plaisanteries n'arriveraient jamais à la connaissance du public. Il s'abandonnait à un mauvais ton de société ; le fond de son âme était sérieux, il aimait la solitude et la méditation. » Ce jugement, un peu trop flatteur, n'est point faux, et Frédéric valait mieux que la réputation qu'il s'est faite par ses railleries impitoyables et quelquefois cyniques. Enfin, il est un dernier mérite, qu'on ne peut lui contester, c'est la sincérité. Dans le récit de sa vie, il n'a point exalté ses exploits, rabaissé ceux des autres ; il n'a point gardé pour lui l'honneur des victoires et laissé à ses lieutenants la honte des défaites ; il n'a pas cherché à faire illusion à la postérité par un grand étalage de plans, de projets, de combinaisons, etc. : il raconte tout simplement les faits. Lui sont-ils favorables, il ne s'attribue que la moindre part du succès, rendant à ses soldats ce qui appartient à ses soldats, et au hasard ce qui appartient au hasard. Lui sont-ils défavorables, il constate ses fautes avec une froide impartialité. En tout il ne s'est pas plus épargné qu'il n'a épargné les autres, et la postérité peut accepter le jugement qu'il a porté sur lui-même.

Frédéric ne fut pas seulement un roi, il fut aussi un littérateur. Nous avons déjà dit qu'en vers il n'arriva jamais qu'à être un poète médiocre ; mais en prose, surtout dans sa correspondance et son histoire, il atteignit à une véritable supériorité, et ne parut pas très-inférieur à Voltaire. M. Sainte-Beuve l'a défini « un écrivain du plus grand caractère, dont la trempe n'est qu'à lui, mais qui par l'habitude et le tour de la pensée tient à la fois de Polybe, de Lucrèce et de Bayle ». Les ouvrages de Frédéric sont très-nombreux. Quelques-uns parurent du vivant de l'auteur, soit à part, soit dans le recueil intitulé : *Œuvres diverses du Philosophe de Sans-Souci* ; Berlin, 1750, 1752, 2 vol. in-18 (tirés à très-peu d'exemplaires, et destinés seulement aux amis du roi) ; réimprimés à Paris, 1762, 2 vol. in-18 ; et à Potsdam, 1770-1771, 3 vol. in-4°, à petit nombre. Après la mort de Frédéric il a été publié plusieurs collections de ses *Œuvres*. La première, publiée à Berlin, 1788, contient 19 vol. in-8°, auxquels on ajouta 6 vol. de suppléments ; Cologne, 1789. On en donna une édition plus complète ; Berlin, Potsdam, 1805, 24 vol., et avec les suppléments, 30 vol. Le gouvernement prussien a commencé en 1846 une édition monumentale des œuvres de Frédéric, qui n'aura pas moins de 30 volumes in-4°. A côté de cette édition il s'en publie une, plus accessible et d'un usage plus commode : Berlin, in-8° ; elle est arrivée au 28° vol. A. M. R.

Guibert, *Éloge du Roi de Prusse*. — Le prince de Ligne, *Mémoires sur le roi de Prusse Frédéric le*

Grand. — Grimoard, *Tableaux historiques et de la vie et du règne de Frédéric le Grand*. — Beau, *De la Monarchie Prussienne sous Frédéric le Grand*. — Laveaux, *Vie de Frédéric II, roi de Prusse*. — Formey, *Souvenirs d'un Citoyen*. — Diderot, *Souvenirs de vingt ans de séjour à Berlin, en Prusse*. — le Grand, *sa famille, sa cour, son gouvernement, ses académies, ses écoles et ses amis*. — Napoléon, *Précis de la Guerre de Sept Ans* dans ses *Mémoires*, t. V. — Jomini, *Mémoires militaires des Guerres de Frédéric II*. — Fagel, *Le portrait de Frédéric le Grand*. — Baughey, *Le portrait de Frédéric le Grand*. — Halle, 1784, 2 vol. in-8°. — Frouss, *Friedrich der Grosse* ; Berlin, 1834, 2 vol. in-8°. — Lord Dover, *Life of Frederick the Great* ; Londres, 1840, 2 vol. in-8°. — Thomas Campbell, *Frederick the Great and his times* ; Londres, 1844, 2 vol. in-8°. — Archenholz, *Guerre de Sept Ans*.

**FRÉDÉRIC-GUILLAUME II**, roi de Prusse, neveu de Frédéric le Grand, auquel il succéda, naquit le 25 septembre 1744, et mourut le 16 décembre 1797. Son père, Auguste-Guillaume, second fils de Frédéric-Guillaume I<sup>er</sup>, avait commandé avec peu de bonheur, en 1757, un corps d'armée prussien en Bohême et en Lorraine, et était mort en 1758. Bientôt après, Frédéric-Guillaume avait été déclaré prince par Frédéric II ; mais, entraîné par un goût excessif du plaisir, il n'avait pas tardé à se livrer à un genre de vie qui avait dépeint à son père et avait jeté de la froideur entre eux pendant longues années. Toutefois, Frédéric II trouva sa satisfaction de la conduite de son neveu pendant la guerre de la succession de Bavière, en 1778, où il avait donné des preuves de valeur à Neustadt, en Silésie. Aussi, dès la première entrevue avec le prince, Frédéric l'embrassa-t-il en lui disant : « Vous n'êtes plus un simple mon neveu, mais mon fils. » La première femme de Frédéric-Guillaume avait été une princesse Brunswick, Elisabeth-Christine-Ulrique : il se divorça d'avec elle, en 1769, pour épouser la princesse Louise de Hesse-Darmstadt, qui lui survécut, et mourut en 1806.

Le règne de Frédéric-Guillaume II commença sous d'heureux auspices. Le pays était libre au dehors ; au dedans, l'administration avait de la vigueur. L'armée était pleine d'ardeur, et les coffres de l'État étaient loin d'être vides. Mais ce que Frédéric le Grand n'avait pu transmettre à son successeur, c'était son génie. La Prusse n'était en guerre avec aucune puissance étrangère, et la politique de Frédéric II en avait presque fait dans les dernières années de sa vie de ce prince, relativement à l'Europe qu'elle exerçait, l'arbitre dans les affaires de l'Europe. Mais les fautes politiques du nouveau roi lui firent bientôt perdre tout crédit auprès des cabinets étrangers ; le trésor annulé par son prédécesseur fut dissipé en folles prodigalités ou dans des guerres inutiles, en sorte qu'à la mort de ce roi la Prusse avait une dette de dix-huit millions.

Les patriotes hollandais ou le parti anti-anglaise ne voulant pas reconnaître de souverain héréditaire, et ayant insulté l'épouse du roi,

ir de Frédéric-Guillaume II, qu'ils arrêtèrent firent ramener à Nimègue (30 juin 1787), d'un voyage dirigé vers La Haye, ce souve-  
 fit entrer en Hollande, en 1787, une armée  
 les ordres du duc Charles-Guillaume-Fern-  
 ad de Brunswick, le même qui publia plus  
 le fameux manifeste contre la France. C'était  
 première fois, depuis son avènement au trône,  
 le roi se mêlait des affaires de l'étranger.

Prussiens s'avancèrent sans opposition  
 à Amsterdam, et rétablirent l'ancienne  
 de gouvernement. Le 15 avril 1788 fut  
 cue à La Haye une alliance offensive et dé-  
 sive entre la Prusse, l'Angleterre et la Hol-  
 de.

Dans la guerre entre la Suède et la Russie, en  
 18, Frédéric-Guillaume II, de concert avec  
 ngleterre, empêcha le Danemark de pousser  
 is loin ses agressions contre la Suède. Jaloux  
 s progrès de la Russie et de l'Autriche dans la  
 erre de Turquie, il conclut avec la Porte, en  
 90, un traité par lequel il lui garantit l'inté-  
 té de ses possessions. Cette démarche irrita  
 utriche, qui rassembla une armée en Bohême,  
 idis que Frédéric-Guillaume, de son côté,  
 acentrait ses troupes en Silésie. Léopold II  
 endant recula devant une guerre avec la  
 asse, et promit, par la convention conclue à  
 ichenbach, le 27 juillet 1790, sous la média-  
 n de l'Angleterre et de la Hollande, de rendre  
 a Turquie toutes ses conquêtes, à l'exception  
 cercle d'Aluta. Ces stipulations servirent de  
 e à la paix de Szigetow entre l'Autriche et la  
 rte. Quelques difficultés soulevées par cette con-  
 tion furent aplanies par Léopold II et Fré-  
 ic-Guillaume dans leur entrevue de Pillnitz,  
 mois d'août 1791. C'étaient les événements  
 i se passaient en France qui avaient donné  
 à cette entrevue, dont le but était de res-  
 rer l'alliance des deux puissances.

Ici commence le triste rôle que Frédéric-Guil-  
 me II joua vis-à-vis de la Pologne. Une partie  
 la noblesse polonaise, ayant à sa tête le roi  
 anislas Poniatowski, méditait des changements  
 ns la constitution et se proposait de rendre le  
 one héréditaire dans la maison de Saxe. Pour  
 assurer un appui à l'étranger, ce parti conclut  
 ec la Prusse un traité par lequel cette dernière  
 issance reconnaissait l'indivisibilité du royaume

Pologne et lui promettait une armée auxiliaire  
 10,000 fantassins et de 4,000 chevaux, dans  
 cas où quelque souverain voudrait s'immiscer  
 ns ses affaires intérieures. Mais Catherine II,  
 rès avoir fait la paix avec la Porte, profita du  
 oment où l'Autriche et la Prusse étaient en-  
 gees dans la guerre contre la France, à laquelle  
 le n'avait pris aucune part, pour mettre Fré-  
 ric-Guillaume dans l'alternative ou de défendre  
 Pologne contre la Russie, comme il s'y était  
 agagé, ou de s'unir à elle pour s'en partager  
 seconde fois les débris. Aussitôt le roi chan-  
 a de langage. En guerre avec la France et effrayé

des principes que l'on proclamait dans ce pays,  
 il désavoua sa participation à la constitution po-  
 lonaise du 3 mai 1791. La Prusse fit entrer, au  
 mois de janvier 1793, dans la Grande-Pologne,  
 un corps de troupes sous les ordres de Moellen-  
 dorf, qui occupa un territoire de 1,100 milles car-  
 rés avec 1,200,000 habitants, y compris Dantzic  
 et Thorn. Ce pays fut réuni à la Prusse, sous le  
 nom de Prusse méridionale, et la constitution  
 prussienne y fut introduite. La diète de Grodno  
 dut légitimer ces nouvelles usurpations des deux  
 puissances voisines; mais au mois d'avril 1794  
 le peuple polonais, prenant enfin des résolutions  
 énergiques pour reconquérir son indépendance,  
 se souleva. Kosciuszko et Madalinski le comman-  
 daient. Le foyer de l'insurrection était à Cra-  
 covie; Varsovie y prit part, et expulsa ses op-  
 presseurs. Les Russes et les Prussiens furent  
 battus à plusieurs reprises. Cependant Kosciuszko  
 finit par être pris par le général russe Fersen,  
 le 10 octobre, et Praga fut détruite par Souva-  
 rof, le 4 novembre 1794. Ce qui restait du  
 royaume de Pologne disparut de la carte par  
 suite d'un troisième partage entre la Russie,  
 l'Autriche et la Prusse, en 1795; partage inique,  
 mais qui ajouta un territoire considérable à la  
 monarchie prussienne.

La convention de Pillnitz avait eu pour résul-  
 tat le traité de Berlin, signé le 7 février 1792,  
 entre la Prusse et l'Autriche : ces deux puis-  
 sances s'engagèrent à maintenir intacte la cons-  
 titution de l'Empire, à combattre la révo-  
 lution française et à établir une constitution  
 libre en Pologne. On vient de voir comment  
 Frédéric-Guillaume remplit cette dernière clause,  
 mais il eut affaire à un ennemi plus énergique  
 dans la guerre qu'il commença contre la France.  
 Dans ce pays, on était encore dans le doute  
 si la Prusse prendrait une part active à la guerre  
 résolue à Pillnitz, lorsque ce fut elle qui la com-  
 mença. Dès le mois de juin 1792, Frédéric-Guil-  
 laume fit marcher sur le Rhin une armée de  
 50,000 hommes. Il ne tarda pas à l'aller re-  
 joindre avec le prince royal. Après deux années  
 d'opérations militaires, auxquelles les troupes  
 prussiennes prirent peu de part, la Prusse signa, le  
 5 avril 1795, avec la république française le traité  
 de Bâle, par lequel elle abandonna à cette dernière  
 toutes ses possessions sur la rive gauche du  
 Rhin. L'Allemagne du nord fut déclarée neutre,  
 et l'on convint d'une ligne de démarcation.

Frédéric-Guillaume réunit à sa couronne les  
 deux principautés d'Anspach et de Baireuth,  
 qui furent cédées à la branche électorale de la  
 maison de Hohenzollern, le 2 décembre 1791,  
 par le margrave Christian-Frédéric-Charles-  
 Alexandre, dernier rejeton de la branche de  
 Franconie, moyennant une rente annuelle de  
 500,000 florins. Ce fut à cette occasion que le  
 roi rétablit l'ordre de l'Aigle-Rouge. La Prusse  
 doit à Frédéric-Guillaume II un code intitulé :  
*Allgemeines Preussisches Landrecht* (Droit





concentrer des troupes en Silésie prussienne; mais la marche inattendue franco-bavaroise à travers le territoire d'Anspach et la présence de l'ennemi à Berlin changèrent les dispositions, qui entra dans la coalition; le 805, sous certaines conditions, et relier une armée vers la Franconie, et sa médiation aux parties belligères fut conclue entre la France et Prusse la bataille d'Austerlitz. Quel-

le 15 décembre 1805, le tsar avait signé à Vienne les préliminaires de paix entre la France et la Prusse. Les puissances se garantirent réciproquement de leur territoire; la Prusse céda la Bavière, Clèves et Neuchâtel à la France en échange tout l'électorat de Hanovre en prit possession le 1<sup>er</sup> avril 1806. Cette acquisition donna lieu, le 18 juin, à la déclaration de l'Angleterre, qui ne fut suivie d'une déclaration de guerre à la Suède, qui s'étaient engagés à la guerre de Lauenbourg pour prix des territoires qu'ils recevaient de la même puissance, aussi mêlés dans la lutte. Cependant d'août suivant, une espèce de trêve s'opéra entre elle et la Prusse.

Les puissances relatives à la paix s'étant réunies à la France, l'Angleterre et la Russie crut menacée, surtout dans sa possession du Hanovre, et ses craintes, l'établissement de la Confédération allemande firent jour dans des notes diplomatiques le gouvernement impérial leur donna un accueil. Frédéric-Guillaume III l'idée de former dans le nord de l'Allemagne une confédération semblable à celle que Napoléon avait fondée dans le midi, embrassé tous les États non men-

l'acte constitutif de la Confédération. Il exigea du cabinet des Tuileries qu'il osât pas à l'exécution de ce plan, et de retirer ses troupes de l'Allemagne. Elles occupaient encore différentes positions. Afin de donner plus de poids à sa demande, il fit en même temps, avec la Saxe, son alliée forcée, tous les préparatifs nécessaires pour entrer en campagne française, de son côté, se préparant à l'attaque contre l'Allemagne, et les troupes prussiennes se retirèrent sur la Saale le 9 octobre 1806. L'avant-garde prussienne fut repoussée sur Saalfeld, où le prince de Prusse fut tué, et le 14 les batailles d'Iéna et d'Auerstaedt décidèrent du sort de la Prusse ainsi que des pays situés entre la Saale et l'Elbe. Les fortifications les plus importantes ne s'opposèrent pas la moindre résistance. Dès le 27 Napoléon fit son entrée à Berlin. Le prestige qui jusque là était resté

attaché au nom prussien, que Frédéric II avait rendu si glorieux, abandonné de l'Autriche, affaibli encore par l'insurrection inévitable des provinces polonaises, Frédéric-Guillaume se retira à l'extrême frontière de son royaume, rallia son armée à Memel; et punit avec une juste sévérité ceux qui avaient lâchement oublié leurs devoirs envers la patrie. De concert avec l'empereur de Russie, qui en cette occasion se montra fidèle allié, il essaya de défendre la Prusse orientale contre l'invasion des ennemis; mais les batailles d'Eylau et de Friedland amenèrent forcément la paix de Tilsitt, qui fut signée le 9 juillet 1807. Le roi de Prusse se vit contraint d'abandonner des provinces qui depuis des siècles avaient fait partie du patrimoine de sa famille. La moitié de son royaume, bien plus, la moitié la mieux cultivée et la plus industrielle, fut perdue pour lui. Il ne lui resta que le Brandebourg et la Poméranie, la Prusse orientale et la Silésie. Un sujet de douleur encore plus amère, ce fut d'avoir à supporter longtemps l'occupation française, même dans la portion de ses États que le vainqueur avait daigné lui laisser. Berlin ne fut évacué qu'au mois de décembre 1808, et le roi ne retourna dans sa capitale qu'à la fin de 1809.

De ce moment Frédéric-Guillaume, secondé par la reine Louise, s'appliqua avec une ardeur infatigable à former les plaies que la guerre avait faites à son pays et à réorganiser ses États. L'armée, réduite à 42,000 hommes par la volonté du vainqueur, fut soumise à de nouveaux règlements. Une nouvelle constitution civile fut promulguée et la marche des affaires publiques déterminée d'une manière certaine. Le 9 octobre 1807 avait déjà paru l'édit mémorable qui abolissait la servitude héréditaire; le 19 novembre 1808 fut publiée, sous le nom de règlement municipal (*Stadtverordnung*), une ordonnance pour la représentation des villes par députés dans les affaires d'un intérêt général pour la commune. L'aliénation des domaines de la couronne, ordonnée le 6 novembre 1809, fut une mesure non moins importante et non moins féconde en bons résultats; en revanche, le 30 octobre 1810, les biens des couvents et les autres propriétés ecclésiastiques furent déclarés appartenir à l'État. L'instruction publique fut réorganisée sur des bases très-libérales, malgré les circonstances critiques; l'université de Berlin fut fondée en 1809; et celle de Francfort-sur-l'Oder fut transférée en 1810 à Breslau, où elle reçut de nouveaux règlements, plus conformes à l'esprit du siècle.

En décembre 1808, avant de retourner dans sa capitale, Frédéric-Guillaume s'était rendu avec la reine à Saint-Petersbourg, pour resserrer les liens d'amitié qui l'unissaient à l'empereur Alexandre. Après un séjour de quelques semaines dans la capitale de la Russie, il était retourné à Königsberg, et il n'avait fait son entrée à

Berlin que le 23 décembre 1809. Cependant, la joie qu'il éprouva de se retrouver au milieu de son peuple fut bientôt troublée de la manière la plus cruelle, par la mort inopinée de la reine, le 19 juillet 1810. Frédéric-Guillaume ne se laissa pas abattre par ce malheur; il continua ses efforts pour fermer les plaies qu'avait laissées la guerre et pour ramener le bien-être dans l'intérieur de ses États. Il apporta différentes modifications à l'administration civile, à l'administration judiciaire, au système monétaire et aux lois relatives à l'agriculture. Un édit du 30 octobre 1810 supprima le bailliage de Brandebourg, l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, la grande-maîtrise de l'ordre Teutonique et ses commanderies, dont tous les biens furent réunis au domaine public. Cette suppression fut ensuite confirmée par l'acte du 23 janvier 1811; le 23 mai 1812, le roi fonda, pour remplacer les anciens ordres de chevalerie, un ordre nouveau, sous la denomination d'*Ordre royal de Saint-Jean de Prusse*, dont il se déclara le protecteur.

Soumis par l'empereur des Français, à qui, après la bataille de Wagram, l'empereur d'Autriche avait donné sa fille en mariage, Frédéric-Guillaume III s'inclina devant le destin, et se résigna. Le 24 février 1812, il conclut à Paris avec la France une alliance offensive et défensive; et lorsque, au mois de juin suivant, la guerre éclata entre la Russie et la France, il envoya à Napoléon un corps auxiliaire de 30,000 hommes, qui forma, avec le dixième corps d'armée, l'aile gauche de la grande armée, sous les ordres du maréchal Macdonald, et fut chargé du siège de Riga. Lors de la funeste retraite de Russie, les Prussiens durent aussi se retirer devant les Russes; mais le général York, qui les commandait, sauva sa division en signant, le 30 décembre 1812, avec le général russe Diebitsch, une convention en vertu de laquelle le corps auxiliaire prussien fut déclaré neutre et se sépara de l'armée française. Frédéric-Guillaume fut obligé de blâmer d'abord la conduite de son général; mais quand il eut transporté sa résidence à Breslau, le 22 janvier 1813, il se hâta de lui témoigner toute sa satisfaction dans un ordre du jour, et mit un second corps de troupes sous ses ordres. L'heure de la délivrance avait sonné pour la Prusse, et l'espoir de relever enfin la patrie, abattue par le héros du siècle, exaltait le courage de ses enfants. Les proclamations royales des 3 et 9 février, et du 17 mars 1813, appelèrent le peuple aux armes. L'enthousiasme ne connut plus de bornes, et l'on vit accourir sous les drapeaux non-seulement des jeunes gens, mais des hommes sur le concours actif desquels on n'avait plus droit de compter. Toutes les classes de la société rivalisèrent de zèle; c'était à qui s'imposerait le plus de sacrifices. Cet élan national, joint aux préparatifs que le gouvernement avait faits en secret, permit de mettre

promptement sur pied une armée nationale aguerrie.

Les troupes françaises n'avaient même que dans la nuit du 3 au 4 mars, d'hiver y étaient entrés bientôt après. Le 15 mars l'empereur Alexandre passa par Brunn, et de Prusse était encore. Le 20 on signa la signature d'un traité conclu entre eux le 28 février; mais on en tint les secrets. Les deux monarques s'entendirent. Le 27 le général Kruschnitz au cabinet des Tuileries la déclaration de guerre de la Prusse. Deux armées prussiennes, formée en Silésie et commandée par le roi, l'autre sous les ordres d'York, qui alla à la jonction à Berlin avec le général von Gneisenau, entrèrent aussitôt en action. Frédéric-Guillaume III retourna le 24 à Berlin; il nomma des gouverneurs civils dans les provinces, abolit le système continental, et finit par cette guerre seulement, l'ordre de la Couronne.

Outre les armées régulières, on eut plus promptement possible le *landsturm*, qui rendirent d'importants services plus tard, lorsque les Français se retirèrent contre la Silésie et le Brandebourg. L'absence du roi, qui voulait partager les fatigues de son armée, vint doubler le courage des soldats, à l'héroïsme desquels on ne rendait justice. Lutzen, Bautzen, Eylau, Grossbeeren, Dennewitz, la Katzbach, les combats de Wartenburg, Leipzig, etc., les moins des exploits par lesquels la masse et surtout la jeunesse des Prussiens prirent leur revanche des sanglantes défaites d'Iéna et d'Auerstedt. Les Prussiens gagnèrent aussi au passage du Rhin, du 1<sup>er</sup> janvier 1814, à la bataille de Laon, le 9 mars, et à l'affaire de Montmirail, où ils firent des pertes considérables. Le traité de Silésie, dit Blücher à la fin de son traité de Paris, 4 avril 1814, après une campagne de sept mois et demi, pendant laquelle il livra six grandes batailles, huit actions, nombrables combats, a fait plus de 40,000 prisonniers et conquis 432 canons.

Dans la campagne de 1813 et 1814, Frédéric-Guillaume donna plusieurs preuves de courage personnel, comme à Kulm, le 31 août 1813, près de la Fère-Champenoise, le 25 septembre 1814; et il contribua puissamment par son sang-froid après les combats de Montmirail, le 14 février, et de Laon, le 18, à assurer le triomphe final des Prussiens. Ils avaient résolu de battre en retraite sur le Rhin, et il est à peu près certain que le mouvement se serait continué jusqu'à un défilé, et que la puissance de Napoléon se serait fermée, si Frédéric-Guillaume n'avait fait partager sa confiance aux généraux prussiens de reculer, les armées françaises

tarda pas à se  
Guillaume récor  
qui avaient m  
ndu ses droits.  
abile chancelie  
nps difficiles a  
; et l'intrepide  
des guerriers  
plus tard par c  
n, sur le Kreu

Guillaume resta  
: la paix, et se  
1814, à Lond  
e 7 août suivan  
Berlin, et j  
il demeura jus  
tés de Vienne  
ui rendirent à  
rdu à la paix.  
ra en France, a  
Guillaume se coal  
l'Angleterre,  
ussiennes asso  
lue sur le chan  
alors incertaine

Guillaume se rei  
9 octobre, et  
ile de l'avenir  
Benzollern, qui  
+ cents ans. E  
de s'occuper  
sperité de ses  
solicitude tou  
les écoles. En  
tendu à maint  
+ legal; mais i  
l'engagement q  
russe le systèr  
t des états pr  
égère modifica  
cerça, il est vi  
mais sans avo  
pour l'avenir, d  
ours senti le  
trop d'abando  
suprématie que  
lles et moins i  
nt fait prendr  
ures illibérales  
effrayée de l'e  
n revanche, il h  
r sa justice inf  
lé et sur ses s  
augmenta mêm  
t la Prusse sur  
n (association  
prépare à cet  
l'avenir semt  
de la révolution  
c-Guillaume II

aussi des leçons de philosophie, de droit et d'économie publique, par les professeurs les plus distingués de l'université de Berlin, entre autres Ancillon, Ritter et Savigny. Frédéric-Guillaume se distingua par une grande affabilité et par un amour éclairé des beaux-arts. Il encouragea plusieurs artistes distingués, et fit restaurer dans le goût du moyen âge le magnifique château de Marienbourg, ancien siège des grands-maîtres de l'ordre Teutonique, ainsi que le petit château de Stolzenfels, auprès du Rhin. D'autres entreprises relatives aux beaux-arts trouvèrent dans ce prince un appui éclairé : aussi son voyage sur le Rhin, en 1833, donna-t-il lieu à une foule d'hommages de la part des artistes. A la suite de ce voyage, le prince fit déposer dans un sarcophage au village de Castel, sur la Sarre, où une vieille chapelle fut mise à sa disposition, les restes de Jean de Bohême, tué à la bataille de Crécy au quatorzième siècle; ces dépouilles, enterrées autrefois à Luxembourg, avaient passé entre les mains d'un industriel.

Jeune encore, il accompagna son père dans les guerres de 1813, 1814 et 1815, et vint avec les alliés à Paris. On assure que la vue des objets d'art réunis dans cette capitale ainsi qu'un voyage en Italie contribuèrent beaucoup à développer en lui le goût du beau. En 1823, il épousa Elisabeth-Ludovique, fille de Maximilien I<sup>er</sup>, roi de Bavière, née le 13 novembre 1801. Ce mariage est resté sans enfants. Celui de sa sœur avec l'empereur Nicolas de Russie le conduisit plusieurs fois dans cet empire, où il contracta avec son beau-frère une étroite amitié. Depuis, appelé par son père au conseil de guerre ainsi qu'au conseil d'État, il fit preuve d'indépendance et de hautes lumières. On cite de lui beaucoup de mots heureux, qui témoignent de la vivacité de son esprit. A son avènement au trône, il débuta (7 juin 1840), comme tous les pouvoirs nouveaux, par des mesures d'indulgence et de modération, la publication d'une amnistie, le rétablissement du professeur Arndt (roy. ce nom) dans sa chaire, la rentrée d'Eichorn et Boyen au ministère d'où ils avaient été éloignés, le rappel des frères Grimm, la protection accordée aux célébrités littéraires et artistiques, Schelling, Tieck, Ruckert, Cornelius, Mendelssohn-Bartoldy et autres. Le nouveau roi se réconcilia avec la cour de Rome, laissa une certaine liberté à la presse, et donna une utile extension aux états provinciaux. La suite du règne ne répondit pas à ce début. Frédéric-Guillaume IV, d'un caractère à la fois enthousiaste et irrésolu, voulait que ses États ne fussent qu'à lui leur prospérité. De là l'ajournement prolongé de la constitution promise par son père en 1815; de là les attributions restreintes accordées aux états généraux de 1847. « Je ne veux pas, disait-il, lors de l'ouverture de cette assemblée, qu'il y ait un parchemin entre mon peuple et moi. » La révolution de 1848 le força à descendre dans la rue et à se découvrir devant les cadavres des in-

me : repa La  
1850, basée :  
jurée par Frédéric-  
elle a subi de profondes  
fit qui s'éleva entre la  
d'où sortit enfin la guerre  
nement de Frédéric-Guillaume  
efforts pour empêcher l'Autriche  
la politique de la  
cette conjon  
de son roi,  
me a : adi : par une détermination  
nles : à l : en man  
le tronc du : is,  
guerre mémorau

Frédéric-Guillaume IV a  
tentatives d'assassinat  
juillet 1847, de la  
Tschek; et la seconde  
part d'un soldat congé  
des G. du M., avec ann.

Lesur, Ann. hist. univ., 1840 et ann. 1841  
Les. — St.-Benoît Tallonier. Rev. du  
17 juillet 1844. — *Mon of the Times*

FRÉDÉRIC-AUGUSTE I<sup>er</sup> et II, roi  
Voy. AUGUSTE.

IV. FRÉDÉRIC I<sup>er</sup>  
FRÉDÉRIC I<sup>er</sup>,  
empereur d'Allemagne.  
FRÉDÉRIC II, de la  
en 1272, mort près de  
Il était le troisième  
d'Aragon, et de Con  
Mainfroy. Le 15  
Catane roi de  
frère Jayme ou Jacques.  
gon. Vainement ce  
droits sur la Sicile  
Naples (Charles I<sup>er</sup>),  
pour épouse Blanche,  
gea-t-il son frère à recon  
déric répondit qu'il  
avoir consulté les S.  
au pape Boniface VIII,  
couronner à Palerme,  
domination des Français  
odieuse dans l'île entière  
fut acclamé sans oppo  
forces nécessaires pour  
États de terre ferme. Il  
bravant l'anathème pontifica  
Montfort et ses Angevins de  
périale, s'empara de  
Cortone, San-Severio, au  
et d'autres villes impo  
amiraux, Roger de Loria,  
de Procida, remportaient  
sur mer. Jayme déclara la  
réunit ses forces à celles  
d'Anjou. Il rappela tous  
Jean de Procida et Roger

ses drapeaux, et lui-même fit une Sicile sur la fin d'août 1299. Il prit quelques autres places; mais il échoua, vaillamment défendue par Jean de Monte. Les Messinois s'emparèrent de ports aragonais et de leur commandeur Loria, neveu de Roger. Jayme fit une démarche personnelle auprès de son frère pour alerces et son amiral, promettant de mener le pied en Sicile; mais Frédéric fut et fit trancher la tête à Loria et à La Roche.


1299, Charles d'Anjou, ayant pour allié l'empereur d'Aragon et le pape, tenta une expédition. Les Siciliens vinrent à la rencontre ennemie, commandée par Robert, frère, et Philippe, prince de Tarente, de Naples; un combat terrible s'engagea à Orlando (4 juin). Les Siciliens perdirent deux galères et plus de six mille hommes. Loria vengea la mort de son neveu en massacrant les principaux prisonniers. Frédéric n'échappa au désastre qu'à ses vêtements. Cette défaite ne le découragea pas; que ses ennemis le croyaient anéanti, il faisait prisonnier le prince de Tarente. Dans cette affaire, Frédéric fut tué au visage et à la main. En 1300, la guerre continua activement; les Florentins envoyèrent à Charles un secours considérable, l'arrivée de Renier de Buon del Monte; eut aussi un renfort important que les Spinole, chefs gibelins de Gênes, vinrent en personne. Les Français tombèrent dans une embûche devant Galliano, et un nombre d'entre eux furent tués; leur amiral de Brienne, fut fait prisonnier. En 1301, les Siciliens éprouvèrent une défaite (14 juin 1301). Leur amiral, Conrad, dévastait les côtes de Naples avec ses galères; Roger de Loria se mit à sa tête avec quarante-huit bâtiments, le jour même de Ponza, écrasa sa flotte, le jour même ainsi que Jean Chiaramonte et un grand nombre d'autres nobles siciliens. La peste ravagea les deux partis, et amena une trêve. Sur ces entrefaites, quelques mécontents et siciliens tramèrent une conspiration contre la vie de Frédéric. Cette conspiration fut découverte par la sœur de lait de ce prince; Calagirono, chef des conjurés, fut seul tué. Le roi se contenta de bannir les conjurés. Loria fut accusé d'avoir été l'instigateur du complot. En avril 1302, Charles, comte de Provence français et gendre du roi de France, accompagné de ses beaux-frères, Robert, frère, et Raymond-Berenger, fit une descente en Sicile, et réduisit quelques villes; mais la guerre en longueur, évita les succès, multiplia les escarmouches; la gendarmerie française ayant perdu la plus grande partie de ses chevaux par la fatigue et l'épidémie,

Charles accepta la paix. Il fut convenu que Frédéric épouserait Éléonore, troisième fille de Charles d'Anjou, et conserverait sa vie durant le royaume de Sicile, à la condition qu'à sa mort ce royaume reviendrait à Charles ou à ses descendants, moyennant toutefois une indemnité de cent mille onces d'or payées aux héritiers de Frédéric. Ce dernier dut abandonner toutes les places qu'il possédait en terre ferme, et chaque parti rendit ses prisonniers. Boniface VIII ne voulut ratifier ce traité que sur l'engagement de Frédéric de payer au saint-siège un cens annuel de quinze mille florins d'or.

Frédéric prit alors le titre de roi de Trinacrie, et célébra ses noces avec Éléonore d'Anjou à Messine (mai 1302). Ne sachant que faire des auxiliaires, au nombre de dix-huit mille, qu'il avait pris à ses gages, il fit faire une expédition dans le Péloponnèse, et conquit, après plusieurs victoires sur les Grecs et les Turcs, les duchés de Patras et d'Athènes. En 1312, Frédéric, voulant se venger du roi de Naples, Robert, successeur de Charles II, conclut un traité avec l'empereur Henri VII, les Génois et les Pisans, et en août 1313 il s'empara de Reggio et de plusieurs autres places maritimes. En même temps il reprit le titre de roi de Sicile, et fit reconnaître son fils aîné, Pierre, pour son successeur. Robert, pris d'abord à l'improviste, rassembla bientôt une flotte et une armée considérables, et, en juillet 1314, vint ravager à son tour la Sicile. Une trêve fut conclue le 17 décembre; elle dura environ une année, puis la guerre recommença avec fureur des deux côtés. Le pape Jean XXII intervint alors, et exigea des deux rivaux une suspension d'armes de trois années. Frédéric refusa d'abord; puis, menacé d'excommunication, il céda (24 juin 1317), mais il n'attendit pas l'expiration de la trêve (25 décembre 1320) pour reprendre les armes, et manquant d'argent, il fit main-basse sur les revenus ecclésiastiques. Cette fois l'interdit fut prononcé contre la Sicile, et dura autant que la guerre, qui ne se termina qu'en 1338, après la mort de Frédéric. Durant ces dix-sept années ce ne fut qu'un échange de ravages mutuels, de places prises et reprises, sans aucune action d'éclat. Les Sarrasins en profitèrent pour enlever aux Siciliens l'île de Gerbes. Malgré son épuisement, Frédéric refusa constamment la paix. « C'était, dit Muratori, un prince très-courageux et d'un grand sens; fort aimé de ses sujets, il put avec de faibles ressources maintenir l'indépendance de la Sicile contre les papes, les Français et les Aragonais. » Il fut véritablement le fondateur de la nationalité sicilienne (1).


Frédéric II eut pour enfants 1° Pierre II, qui lui succéda; 2° Roger-Mainfroy; 3° Guillaume, mort le 22 août 1338; 4° Jean, qui de 1342 à avril 1348, époque à laquelle il mourut, de la peste,

(1) Frédéric est le créateur des armoiries que porte encore la Sicile : quatre pals de gueules, flanqués d'argent, à deux aigles de sable.

fut régent pendant la minorité du roi Louis, son neveu (fils de  qui épousa (1318) Henri II, et se remaria (1329) à Livon III, 6<sup>e</sup> Elisabeth, mariée (1328) à Étienne, second fils de l'empereur 7<sup>e</sup> Catherine, abbesse des claristes à Messine; 8<sup>e</sup>

Niccolo Spedalieri

Thomaso Fazelli, De

**FRÉDÉRIC III**, dit *le Simple*, roi de Sicile,  27 juillet 1377. Il était le cinquième de Catinthie, et succéda, le 16

ans, et durant reine de Naples

mutuellement, femmes, à des

Louis venait



seesperées, s'adressèrent à leur sœur Léonore, femme de don Pèdre IV, dit *le Cérémonieux*, roi d'Aragon, offrant de lui assurer la survi-

un secours de l'Aragon. Pèdre IV s'en tint à de vaines promesses; les Siciliens alors firent un effort suprême: leur flotte, sous les

ragon, détruisit celle des ceux-ci, commandée par joli, fut alors forcée de barcelée dans sa retraite persée. Louis et Jeanne royaume, menacé par soutint encore la guerre Chiaromonte (1357) et la plupart des familles

Sicile la paix ne fut réellement conclue et ratifiée par le pape

Grégoire XI le 31 mars 1373 seulement. Les principaux articles étaient: Frédéric devait aller à Rome faire hommage au pape; il reconnaissait tenir son royaume en fief de la reine Jeanne, qui se réservait le titre de reine de Sicile, tandis qu'il prendrait celui de *roi de Trinacrie*; il s'engageait en outre à payer à Jeanne quinze mille florins d'or, à titre de cens annuel.

sonne, Grégoire XI leva les censures pontificales, et se contenta de recevoir

(1) Selon Villani, ce ne fut qu'en novembre que Louis mourut; t. VII, c. 72.

l'hommage-lige entre les mains Sariat, délégué à Messine à cet jour, 17 janvier 1374. Frédéric secondes noces,

François de Baux, et d'Andria, et de Marie Tarente. Antoinette ne fit que trône: quelques jours après son mariage, seau qui la ramenait à époux fut messinois

frayée de cette attaque imprevu la mer pour se sauver. Elle fut couronné cet 1374. Frédéric suivante, fut sacré par l'évêque de la pensait à se remarier, pour la troisième. Ce prince n'était proprement roi

chassa le

roi. La blessure telle, parce que Cet attentat resta

dit d'après son oncle: Il laissa de sa

Elizabeth, femme de

Muratori,

V. Frédéric roi de Sicile.

**FRÉDÉRIC I<sup>er</sup>**, roi de Sicile,

1676, mort en 1751. Fils du

Cassel,

dans la guerre de la

1715, il épousa Ulrique

les XII,

sur le trône mari, qui fut d'ériger,

le traité du 20 novembre

Brême et de Verden

de Hanovre moy

21 janvier 1720,

Guillaume, roi de Prusse.

terresse de Stettin

ranie. Il ne restait

Russie. Les terribles



Ôtes de l  
 traité de  
 e perdit  
 e Livoni  
 • la Finla  
 l années  
 de répa  
 ies guerr  
 -imparfa  
 ipaux fo  
 l'argent  
 a ainsi d  
 des chaj  
 l'étrange  
 ent vendi  
 ice, et la  
 omnes q  
 à l'autre  
 français  
 une vic  
 de Hort  
 déclarer  
 comme  
 furent b  
 e 1741 ;  
 cerner l  
 e Malgré  
 ques fort  
 l'impéra  
 ose, à co  
 Frédéric  
 1743, fut  
 Frédéric  
 olm une  
 président  
 igne est  
 en vigue  
*Histoire de*  
 Bas, succ

FERNAND  
 ÉMIL, dit  
 , surnomi  
 s d'Alber  
 icrite, fil  
 1256, et  
 374. Cett  
 iraine pa  
 rg, avait  
 crètement  
 fute. C'  
 ils que l  
 leur, aura  
 et cette n  
 nna lieu  
 auteurs  
 ix de la p  
 rône et .  
 Apitz, c  
 rg. Alors  
 t la caus.  
 t 1281, u  
 nbé au p  
 CV. B1 1-4





mença les hostilités, surprit Frédéric dans une embuscade, et le fit prisonnier. Frédéric ne recouvra sa liberté que moyennant une rançon considérable. En 1372 il secourut le landgrave contre le même Albert. En 1376, à la suite du partage des domaines héréditaires entre lui et ses frères, il eut dans son lot la Misnie, Balthasar obtint la Thuringe, et Guillaume l'Osterland.

*Art de vérifier les dates*

**FRÉDÉRIC IV, le Pacifique**, landgrave de Thuringe, fils de Balthasar, mort en 1439. En 1415 il assista au concile de Constance, où il se fit remarquer par son attirail somptueux. Le surnom qu'on lui donna prouve qu'il prit peu de part aux agitations de son époque. Après sa mort la Thuringe passa, à défaut d'héritier direct, à Frédéric II, électeur de Saxe, son proche parent.

*Art de vérifier les dates.*

#### VII. **FRÉDÉRIC roi de Wurtemberg.**

**FRÉDÉRIC II ou I<sup>er</sup> (Charles-Guillaume)**, roi de Wurtemberg, fils du duc Frédéric-Eugène, né à Treptow, le 6 novembre 1754, mort le 30 octobre 1816. Il dut sa première éducation

à la Conscience. Il prit le titre de roi de Wurtemberg, possession d'un royaume, pouvoir s'occuper de l'entendait, des réformes, prima la constitution, avait doté le vieux royaume. Il conclut divers traités et Bade, au sujet de questions qui venaient de la Confédération du Rhin, qualité, un corps de troupes, placées sous le commandement de Weimar, il se fit contresigner, avec la cour de Vienne, par le mariage de son frère de Naples, furt, au mois de septembre, prendre qu'il y fit l'éclat de la puissance, profita de la circonstance de nouveaux événements.



Trausnitz. En y entrant il dit en jouant sur le mot *Trausnitz* : « *Traue nicht* (Ne vous y fiez pas). Je ne serais pas ici, si je ne m'étais trop fié à mes forces ». Sa femme Elisabeth fut si sensible au triste sort de son mari, qu'elle perdit les yeux, tant elle versa de larmes. Cependant Louis se rendit enfin à Trausnitz, pour offrir à Frédéric la liberté aux conditions suivantes : de faire consentir ses frères à rendre toutes les terres relevant de l'Empire et de se reconstituer prisonnier dans le cas où ils s'y refuseraient; quant à lui personnellement, il devait renoncer à toutes prétentions à la couronne impériale et livrer les titres sur lesquels elles pouvaient être fondées. Frédéric promit trop en ce qui concernait ses frères; car l'un d'eux, le plus belliqueux, Léopold, se montra indigné en apprenant le traité conclu avec Louis, et résolut de défendre par les armes, comme il le fit bientôt, ce qu'il croyait être son

Auprès du duc de Bavière, insinua que c'était de ce triche, que suivant le duc relever le Tyrol; en même au duc de le secondar à l'en effet l'ob à se princes, et ne sent uer Munich; plus décisifs, l'evêque ue l'énagèrent entre la armistice le à l'rouer en uen sur Henri de causes de son pondit l'a d'autres a are vu coûta la vie; car les firent empoisonner. l'a



Du vivant de son beau-père, Robert, Romains, Frédéric occupa une assez haute position dans l'Empire. Mais les choses changèrent avec l'avènement de Sigismond. Tout d'abord les deux princes éprouvèrent l'un pour l'autre un grand éloignement. Frédéric était jaloux de la puissance de Sigismond, qu'irritait l'importance du premier. Cette irritation ne fit que croître, lorsque, le 15 octobre 1414, Frédéric fut nommé capitaine général des romains par Jean XXIII, qui se rendait au Tyrol au concile de Constance, et en remercia le pape de le protéger contre les décisions du concile si elles lui étaient hostiles. Frédéric avançait vers Constance, quand il fut invité par le roi des Romains à se présenter devant lui dans la ville pour y recevoir l'investiture féodale. Il s'y refusa, attendu, disait-il, que c'était le privilège des ducs d'Autriche de ne pas que dans leur pays cette formalité. Sigismond dénonça ce refus aux membres du concile. Alors, arrivé à Constance, Frédéric alla offrir au roi des Romains l'hommage voulu (1415). Sigismond, informé ensuite que le duc d'Autriche voulait favoriser la fuite du pape, fit sévèrement avertir qu'il devait s'en abstenir. A quoi Frédéric répondit qu'il ne se souciait ni de Balthasar Cossa ni de son argent. Il était vrai cependant qu'il concertait avec Jean de Lüpfen la fuite de ce pontife. Au jour fixé, pour lever les soupçons, Frédéric annonça un tournoi. Le 20 mars 1415, tout Constance courait au spectacle, pendant que le pape, déguisé en courrier de grand seigneur, galopait vers Schaffhouse, que Frédéric avait eu soin de tenir à sa disposition.

Tout d'abord le duc d'Autriche dut assurer sa propre sûreté. Le tournoi durait encore, il chercha un asile dans la maison d'un juif, mais il fut prévenu de sa retraite son oncle, Jean de Lüpfen. Celui-ci, qui se doutait que l'entreprise était une aventure, lui envoya dire qu'il avait fait sans lui quelque mauvais coup, mais qu'il pouvait aussi bien sans lui le mener à bout. Des serviteurs de Frédéric, Jean de Dieffen, après lui avoir adressé des reproches, le monter à cheval, et, suivi d'un seul domestique, il chevaucha avec lui à la poursuite du pape. Cette démarche compromit d'autant plus encore le duc, malgré la déclaration faite dans une lettre écrite de Schaffhouse au pape, le 21 mars, que Frédéric avait prétendu ignorer sa fuite. Ce jour-là même Sigismond dénonça au concile la conduite de Frédéric, qui fut mandé devant cette assemblée. Frédéric y présenta tout. Alors le roi des Romains déclara le duc d'Autriche déchu du serment de fidélité envers les sujets du duc. De son côté le concile excommunia Frédéric. Ces mesures furent suivies d'effet. C'était parmi les princes, seigneurs, dépendants ou alliés de Frédéric

versité de Marbourg, et qui alors l'accompagna à cette université et à celle de Leipzig. Lors des troubles domestiques survenus par suite de la liaison de l'électeur avec la comtesse de Reichenbach, Frédéric-Guillaume se retira avec l'électrice sa mère, d'abord à Bonn, ensuite à Fulda. Il était de retour à Cassel lorsque éclata le soulèvement du mois de septembre 1830. Populaire par l'oppression sous laquelle l'avait tenu son père, il se présenta, le 15 septembre, aux bourgeois révoltés, et ses promesses contribuèrent beaucoup à éviter une collision. Peu de temps après, il fut envoyé par l'électeur à Hanau, où le mécontentement provoqué par la loi des douanes avait excité de graves désordres. Le prince électoral promit au peuple assemblé que cette loi odieuse serait rapportée et qu'une constitution lui serait octroyée. Ces assurances disposèrent tellement les esprits en sa faveur que la tranquillité ne tarda pas à se rétablir. Blessé des manifestations dont il était l'objet, l'électeur se décida à quitter Cassel bientôt après la promulgation de la nouvelle constitution, et alla s'établir à Hanau, au mois d'avril 1831. En vain la bourgeoisie et les états le prièrent-ils de revenir dans sa résidence : il se montra inflexible, et le 30 septembre 1831 il déclara à l'assemblée des états qu'il avait nommé co-régent le prince électoral. Le prince fit son entrée à Cassel le 7 du mois d'octobre ; il fut suivi par sa femme, divorcée d'avec son premier mari, le lieutenant Lehmann, et devenue comtesse de Schaumbourg. A peine en possession de l'autorité, Frédéric-Guillaume diminua le nombre de ses serviteurs et sembla rechercher d'abord la faveur populaire ; mais bientôt toute sa sollicitude se dirigea sur l'armée. Les espérances qu'on avait mises en lui s'évanouirent, et dès lors son gouvernement fut constamment en désaccord avec les états, qui défendaient la constitution contre son ministre favori, Hassenpflug. Bientôt, en 1850, il eut recours aux actes les plus arbitraires. Son peuple lui opposa d'abord une résistance légale ; Frédéric passa alors la frontière, et alla solliciter l'intervention de la diète germanique. Son appel fut entendu ; des garnisaires autrichiens et bavares furent envoyés dans la Hesse. Chaque famille dut recevoir plusieurs de ces hôtes étrangers. Des magistrats furent arrachés de leur siège pour être jetés dans les cachots. A la mort de son père (20 novembre 1847) Frédéric-Guillaume tenta encore de s'affranchir de la constitution ; mais il n'y réussit pas, et les événements de 1848 le portèrent à suivre une marche nouvelle. Il promit de réaliser les vœux du peuple, et nomma le ministre Everard, choisi parmi les principaux membres de l'opposition. Le 22 février 1850, le danger étant passé, l'électeur renvoya ce cabinet, et rappela le ministre Hassenpflug. Le 22 août de la même année l'électeur demanda aux états de voter l'impôt sans présentation préalable de budget. L'assemblée accorda les impôts indirects ; mais

elle refusa les

rectes. Les

de l'impôt de

Le 7 septembre

siège ; néanmoins, le pays

du même mois, l'électeur et

tèrent Cassel pour rendre a

où ils établirent le

choses restèrent en

Toutes ces mesures a

la diète, il s'en suivit (g

de Schwarzenberg, opposé

la Prusse) l'envoi de trou

bavaroises pour faire exé

Le pays en souffrit beaucoup.

la constitution de 1831 fut rappor

par une charte octroyée. [ Enc.

avec addit. ]

*Leur, Ann. Hist. univ., 1830 et années suiv. — Con-  
stat.-Les. — Mon of the Times. — Saint-Simon Tal-  
dier, l'Allemagne et le Congrès de Paris, in. 2  
Deux Mondes, juillet, 1830.*

\* **FRÉDÉRIC (Guillaume-Charles)**, prince  
des Pays-Bas, fils aîné du roi

de la reine Wilhelmine.

Frédéric-Guillaume III.

Il partagea avec son f

et les destinées de

gallo-batave et pen

français. Instruit sous ses yeux

déric perfectionna ses études

rien Niebuhr fut son maître. La

français ayant rouvert les fr

landé à l'héritier de l'ancien

Provinces-Unies, et le congrès

déclaré roi des Pays-Bas, Frédéric

de prince des Pays-Bas, et son père

peu à peu une part dans les

nement. Il se maria en 1825,

Louise de Prusse. Nommé adm

ral du département de la guerre

preuve de talent, de zèle et d'a

aimer pour sa douceur et son

prince devint le favori de l'armée,

donnait l'exemple d'une ponctualité rigoureuse

dans l'accomplissement de ses devoirs, et q

anima d'un esprit tout nouveau.

à aborder, il se concilia la faveur

consacra aux arts et aux se

loisirs que lui laissaient les

dans des sociétés savantes, sou

manda les littérateurs et les a

surtout à répandre les

vinces les moins éclairées.

du pays comme président

nationale, qui, sous le pat

royale, exerça une influen

truction du peuple. La di

suisses, en 1828, est attribuée

au prince Frédéric et au gé

demande, le roi fit ce sacrifice

tional des Hollandais. P

en septembre 1830, il



(18 avril), « par l'avis des états », suivant l'expression d'un historien, et non en 908, comme on l'a dit. Sa dot fut constituée par une charte signée au palais d'Attigny-sur-Aisne, en Champagne, publiée par le P. Labbe, et qui donne de curieux détails sur ce qu'était la dot d'une reine de France au dixième siècle. Elle fonda la chapelle de Saint-Clément dans l'église de Saint-Corneille à Compiègne. C'est à tort qu'on lui donne pour fille Gisèle, l'ordre des temps s'y oppose; car pour que cette filiation fût possible, il faudrait que Frédérune eût été mariée à l'âge de quatre ans. C'est également à tort qu'on fait naître pendant son mariage (915) Louis d'Outre-mer. Ce prince naquit en 920, et eut pour mère la troisième femme de Charles le Simple, Ogive.

Frédérune fut ensevelie à Saint-Remy de Reims, « sous le grand chandelier », dans une tombe dont il ne reste aucune trace. Elle avait régné dix ans. Son portrait et son caractère sont également inconnus. Elle n'eut que des filles, au nombre de quatre : Ermentrude, Frédérune, Hildegarde et Rotrude. Le sort de toutes ces princesses est demeuré obscur, comme la vie de leur mère.

A. DE MARTONNE.

L. Legendre, *Histoire de France*, tome III, p. 100. — Dutillet, *Histoire de France*. — *Annales de Saint-Benoît*, tome III, p. 383. — P. Labbe, *Mélanges curieux*, p. 497.

\* **FRÉDOL** (*Bérenger DE*), dit *l'Ancien*, prélat français, né au château de la Vêrune (1), vers 1250, mort le 13 juin 1323, à Avignon. Il fut successivement chanoine et sous-chantre de l'église de Béziers, abbé de Saint-Aphrodisie dans la même ville, chanoine et archidiacre de Corbières dans l'église de Narbonne, chanoine d'Aix, clerc-domestique du pape Célestin V et enfin évêque de Béziers, sacré par le pape lui-même, le 28 octobre 1294. Versé dans l'étude du droit canonique, ce prélat fut chargé par Boniface VIII de la compilation du texte des Décrétales, et eut pour collaborateurs Guillaume de Mandagos, archevêque d'Embrun, et un autre docteur, appelé Richard de Sienna. Le roi Philippe le Bel lui confia plusieurs missions importantes. Il fut un des trois évêques députés par le clergé de France au pape Boniface pour lui représenter de vive voix la désolation et les désordres que ses prétentions occasionnaient dans le royaume, la nécessité d'y mettre fin, l'assurance même que le clergé ne se séparerait jamais des intérêts de son roi et qu'il se conformerait toujours aux libertés de l'Eglise gallicane. Bertrand de Goth, archevêque de Bordeaux, ayant été élu pape, le 5 juin 1305, sous le nom de Clément V, comprit Bérenger de Fredol dans la première promotion de cardinaux qu'il fit, à Lyon, le 15 décembre suivant, et lui donna le titre des saints Nérée et Achillée. Le souverain pontife l'employa dans les affaires importantes qui signalèrent son règne, notamment pour informer contre les tem-

pliers, et ce fut  
décida P  
de cette proc  
ecclésiastique.  
nomina à l'évêché  
grand-  
a laissé un  
autres un  
de droit du  
traité sur l'excu  
*Juris canonici*;  
cialis, abrégé de l'  
marquables de son  
rand, évêque de Mendoc,  
qui du temps de Baluze  
bibliothèque de Colbert.

H. FISQUET (de Montpellier.

*Galla christiana*, tome VI. — Ughell, *Italia* — Trithem, *De Script. eccles.*

**FRÉGEVILLE** (*Charles-Louis DE*), général français, né à Fréville, près Castres, le 1<sup>er</sup> no-  
Paris, en avril 1841. Il n'a  
qu'il rejoignit, sur les  
giment des dragons-Comte,  
nommé sous-lieutenant le 11  
il acheta une compagnie,  
voyager en Prusse et en  
France, il se mit à la  
de Montpellier pour répr  
mes et de Beaucaire. Le  
nommé lieutenant-colon  
boran (2<sup>e</sup> hussards), e  
Fayette. Son colonel, Lau  
nemi, avec une partie du  
fut chargé de le remplaç  
Chamboran. Il en fit un des  
cavalerie des armées fran  
à Grand-Pré, à Valmy, à  
à Bruxelles, à Tirlemont,  
riez abandonna la cause ré  
Frégeville dans sa cor  
ments se précipité  
celui-ci n'eut pas  
dres qu'il avait reçus de  
tenta d'anéantir les preu  
trahison. Dénoncé pour ce  
il dut à la protection de  
Pierre d'être renvoyé à  
de salut public. Le 15  
général de brigade com  
l'armée des Pyrénées o  
porté quelques avai  
se laissa envelopper  
et se rendit avec son  
Il resta deux ans prison  
pellier, il parvint à calmer  
laire (septembre 1), et  
le nomma (mars 1)  
Conseil des Cinq C  
(9 novembre 1799),  
actif en faveur de Bona

(1. C'est à tort que l'abbé Feller indique Renne, au diocèse d'Avignon, comme le lieu de naissance de Frédol.

bres choi  
re rédige  
corps légi  
sement co  
: 28 mars  
i, la missi  
ans les en  
ent réun  
Frégevil  
du Taglia  
ommand  
unt en ch  
eph et go  
ans la pr  
de la Légi  
lilatt (18  
eur, et re  
ourbons,  
s ( 8 juil  
d'Honne  
es Cent J  
u 2<sup>e</sup> corp  
A la se  
t lui fut  
ussitôt l'i  
e. Frége  
duc d'A  
or, le duc  
, et Frége  
lmis défi  
scrit sur

juils de  
s-vive à  
uninée i  
rance,  
e modern  
ographie  
origine de  
les et ciebr  
VILLE (1  
il, nom  
béiennes  
e, et fut  
ec la fan  
marquab  
ous les pi  
Les pri  
O-CAMP  
fit appar  
sa lami  
avait ut  
il er  
dre le de  
s ducal,  
qu'il emp  
t sa plac

endait oin  
former u  
anie. Il a  
uans pari

autres et  
Gual.

adversaires s'unirent à Bernabo Visconti, seigneur de Venise, et à Pierre II, roi de Chypre. Le début de la campagne ne fut pas heureux pour les Génois ; le marquis de Caretto leur enleva Noli, Castel-Franco et Albenga, et leur flotte fut repoussée devant Ténédos. Le peuple, excité par des ambitieux, s'en prit à son prince, et, oubliant un gouvernement de huit années de bonheur et de sagesse, l'attaqua dans son palais, le déposa et le jeta dans un cachot (1378). Sa famille fut bannie à perpétuité, et Antoniotto Adorno fut élu à sa place ; mais après quelques heures de pouvoir, il dut céder la place à Nicolo Guarco. A. DE L.

Daniele Chinazzo, *Guerra di Chiozza*, 711. — Giorgio Stella, *Annales Genuenses*, 1106. — And. Gattaro, *Ist. Padovan.* — Foglietta, *Historia Genuensis*, liv. VIII, p. 459. — Muratori, *Script. Ital.*, XVII, 244. — Le chevalier de Mailly, *Histoire de Gênes*, t. I, l. V, p. 330-342. — *Anecdotes des Républiques*, 1<sup>re</sup> part., p. 95. — Émile Vincens, *Histoire de Gênes*, t. II, chap. VI, p. 3-11.

**FREGOSO (Pietro)**, doge de Gênes, frère du précédent, vivait en 1393. Il se distingua comme habile capitaine et bon négociateur. Gênes lui dut la prompte conquête de Chypre (1373) et l'avantageux traité qui la suivit. Durant plus d'une année que Fregoso domina sur l'île, sa modération et sa probité le firent aimer des vaincus ; et lorsqu'il revint à Gênes, en mai 1375, il fut reçu en triomphe par les grands ordres de l'État, qui lui décernèrent les titres de *l'engeur de la patrie et de l'honneur du nom génois*. On lui accorda, ainsi qu'à son fils Orlando, une exemption à vie de tous les impôts et de plus une récompense de dix mille florins d'or. On institua aussi des fêtes pour perpétuer la mémoire d'une expédition si glorieuse pour la république. En octobre 1376, lorsque le pape Grégoire XI s'arrêta à Gênes, il voulut loger chez le pacificateur de Chypre. Cependant, deux années plus tard, lorsque le peuple se révolta contre Domenico Fregoso, Pietro partagea le sort de son frère, et comme lui fut jeté dans un obscur cachot. Il parvint à s'échapper, et quitta le territoire génois ; il fut rappelé quelques années après. En 1391 il se désista de ses chances au dogat en faveur de son neveu Jacopo. Cependant, le 15 juillet 1393, il fut élu au suprême pouvoir ; mais deux heures après les partisans de Clemente Promontorio le déposèrent. Pietro brilla autant par ses qualités publiques que par son éloquence et son amour des lettres. Il laissa cinq fils (*Orlando, Tomaso, Spinetta, Abramo, et Gianbatista*), qui jouèrent des rôles importants dans les affaires publiques. A. DE L.

Daniele Chinazzo, *Guerra di Chiozza*, 711. — Giorgio Stella, *Annales Genuenses*, 1106. — And. Gattaro, *Ist. Padovan.* — Foglietta, *Historia Genuensis*, liv. VIII, p. 459. — Muratori, *Script. Ital.*, XVII, 244. — Le chevalier de Mailly, *Histoire de Gênes*, t. I, liv. V, p. 339-342. — *Anecdotes des Républiques*, 1<sup>re</sup> part., p. 95. — Émile Vincens, *Histoire de Gênes*, t. II, chap. VI.

**FREGOSO (Jacopo)**, doge de Gênes, fils de Domenico et neveu de Pietro, vivait en 1392. Le 3 août 1390, Antoniotto Adorno ayant abandonné le dogat, Jacopo Fregoso fut élevé à cette

dignité. C'était un homme tranquille, studieux, et propre au rôle qu'on avait prévu son neveu qui le pied dans Gênes il n'y eut pas de place. Ce que le v L'année suivante, dans la ville en qualité de Quelques jours après (6 août) huit cents hommes, il se dressa et fit signifier à Jacopo de obéir aussitôt, et remercia de Final et les chefs des tr lui offrir leurs services. A derniers meubles, qu'Ado s'il n'eût jamais quitté le pouvoir. Fregoso à dîner, et lui dit en son qui avez fait préparer ce vous en prenez votre part. perez chez vous : vous vi heure pour avoir le En effet, après le blement dans son phiquement le reste et l'étude.

Sanovino, *Delle Famiglie Genuense*. — Foglietta, *Historia Genuensis*. — *Anecdotes des Républiques*, 1<sup>re</sup> part., p. 95. — Le chevalier de Mailly, *Histoire de Gênes*, t. I, l. V, p. 339-342. — Émile Vincens, *Histoire de Gênes*, t. II, chap. VI. — Émile Vincens, *Histoire des Républiques*.

**FREGOSO (Orlando)**, sacré en 1412. Il passa ne rentra dans sa patrie qu soumise à Teodoro II, Il feignit de reprendre le n'alla pas plus loin que bla secrètement environ Il marcha sans br nuitamment, et s'e chel, et au matin ses partisans n'eurent à son appel, et par Comardo de pour Teodoro. combat. Il fut d diatement de la ville. une galère, qui, battue dans le port de Savone. pour le nouveau souverain les Fregosi, et massacra Orlando.

Vincens, *Histoire de Gênes*, tom. I, p. 114.

**FREGOSO (Tomaso)**, du précédent et deuxième vers 1450. Quoiqu'il eût un frère Orlando, il jouissait d'une considération et de crédit. Dès Adorno (27 mars 1413), il eut ment sa candidature, s'il n'avait promis sa popularité. Il parvint à la nomination de son rival, et de défendre Adorno en du 9 décembre 1414 au



omme pacificate  
niano a la t  t  
, et lorsque Ra  
n ( 29 mars 1  
même la confia  
risconsulte, qu  
es de réduire  
u d'accomplir  
Fregoso s'enten  
i, et le 29 juin  
  rent le palai  
e, Guano fut     
voix unanime  
voir. « Quoiqu  
e ou injuste d  
presque toujou  
ghetta, ce hasa  
i et merita l'al  
ablier, par l'usa  
isquelles il   t  
l'intérieur, il r  
on, il paya     
l'important re  
s plus utiles tra  
pour servir de  
reprit son ac  
rent la Mediterr  
usque dans les  
so Fregoso fou  
ulaient enlever  
s, mal secondé  
xpedition. Pou  
me guerre mar  
de laquelle F  
livres sterling  
ndres. Cette son  
ue les corsaires  
Britannique. S  
on redoutable s  
les nau p  s de  
er nt protecteur  
artement aux  
ies, les Adorni,  
to Adorno fut j  
vinca sur G  n    
et intelligence  
nti Gavi, Vout  
to s'adjugea     
no, un   p  s de  
urs ch  aux,     
uin de la Pietra  
e qu'elle posse  
so,    tout de  
rne aux Flore  
a,000 francs ).  
« la Corse   o  
V, del *Le Sage*,  
e de Vincentel  
sous le comr  
, Abramo Freg  
s qui l'accomp    
rale; mais il

Peu après il confia même à Gianbatista le commandement d'une flotte envoyée au secours de René d'Anjou, qui revendiquait le royaume de Naples. Cette guerre fut glorieuse, mais sans résultat. Les Fregosi étaient alors munis de tous les commandements, et quoique Niccolo Fregoso, neveu du doge, se fût distingué particulièrement à la prise du Castel-novo de Naples, les Gênois imputèrent au doge et à sa famille l'insuccès de la campagne. Gianbatista Fregoso étant mort sur ces entrefaites, son frère crut devoir lui faire des funérailles d'une magnificence souveraine; le peuple y vit une insulte à la misère publique, et soulevé par Gianluigi Fieschi, demanda au doge de se démettre. Tomaso refusa énergiquement; mais bientôt assiégé et fait prisonnier dans son palais (nuit du 15 décembre 1442), il fut exilé dans sa seigneurie de Sarane. En 1450, les Gênois ayant déposé Luigi Fregoso, pressèrent Tomaso de remonter encore sur le trône ducal; il refusa : « Ma course, dit-il, est finie »; mais il conseilla « à ses bien aimés concitoyens » de choisir à sa place son neveu Pietro Fregoso : l'avis du vieux doge fut suivi. Les historiens ne sont pas d'accord sur l'esprit qui guida ce conseil. « Ainsi finit la carrière politique de ce grand personnage, dont l'ambition, dit avec justice M. Émile Vincens, n'avait été ni sans noblesse ni sans vertu. » A. DE L.

Jacobi Bracelli, *De Hispano Bello*, l. IV, t. 3. — Pietro Bizarro, *Senatus Populique Genuensis Historia*, XI, 283. — Bart. Facto, *De Vita, Rebusque gestis Alphonsi V, regis*, etc., lib. IV, p. 65. — Uberto Foglietta, *Genuensis Historia*, l. X, p. 588. — Nic. Macchiavelli, *Ist. Fior.*, t. V, p. 99. — Giov. Stella, *Annal. Genuens.* — Le chevalier de Mailly, *Histoire de Gênes*, t. I, liv. V, p. 339-342. — *Anecdotes des Républiques*, 1<sup>re</sup> part., p. 122-123. — Sismondi, *Histoire des Républiques italiennes*, t. VIII, IX et X. — Émile Vincens, *Histoire de Gênes*, t. II, p. 184-233.

**FREGOSO (Janus)**, doge de Gênes, neveu du précédent et fils aîné de Gianbatista, mort à la fin de 1448. Par l'exclusion des familles patriciennes du pouvoir souverain, la lutte pour le dogat se trouvait restreinte entre les principales familles plébéiennes ou plutôt entre deux seulement, les Fregosi et les Adorni. Barnabo Adorno venait de forcer son parent Rafaelo Adorno à abdiquer (14 janvier 1447), lorsque, quelques jours après son installation (30 janvier), une galère entra de nuit dans le port de Gênes. Janus et Luigi Fregoso en descendirent avec quatre-vingt-cinq hommes déterminés. Ils marchèrent au palais, et après un rapide combat, mais acharné, où presque tous les assaillants furent atteints, Adorno fut chassé, et Janus Fregoso prit sa place. Il n'eut pas d'autres électeurs que ses compagnons couverts de sang. Il mourut après deux ans d'un règne, remarquable seulement par une guerre contre Galeotto Caretto, marquis de Final. A. DE L.

Uberto Foglietta, *Hist. Genuens.*, liv. X, p. 601. — P. Bizarro, *Hist. Genuens.* — Agost. Giustiniani, *Annali di Genova*, l. V, fol. 205. — Enguerrand de Monstrelet, *Chroniques*, t. III, p. 3. — Sismondi, *Histoire des Repu-*

*bliques italiennes*, t. X, ch. LXXVI, p. 84. — Vincens, *Histoire de Gênes*, t. II, ch. VII.

**FREGOSO (Luigi)**,  
précédent et second

1480. Il succéda à : . . . . .  
reusement la guerre comme le . . . . .  
Cependant sa faiblesse mécom . . . . .  
le déposa après un règne de moins de . . . . .  
Luigi se prétendit alors créan . . . . .  
blique d'une somme de . . . . .  
penses publiques faites . . . . .  
suivit rigoureusement le payement . . . . .  
créance; il contribua ainsi à la . . . . .  
frère Pietro. Le 8 juillet 1461, . . . . .  
dernier frère, l'archev . . . . .  
Fregoso, et tous deux caus . . . . .  
les Français; d'un comm . . . . .  
clamer doge Spinetta F . . . . .  
six jours plus tard Lu . . . . .  
contestation. Il gouver . . . . .  
le 14 mai 1462, Paolo . . . . .  
se proclama doge. A . . . . .  
chacun manifesta pour . . . . .  
le repos public et les . . . . .  
l'heure de la tyrannie . . . . .  
née; et avant qu'un . . . . .  
mit volontairement du pouvoir, . . . . .  
quatre recteurs de la république . . . . .  
classe des artisans. Cette invasion . . . . .  
inférieure dans le gouvernement . . . . .  
castes de citoyens, qui le 8 juin . . . . .  
Luigi dans le palais ducal. Six mois . . . . .  
secondé par une bande de sicaires . . . . .  
enleva Luigi, le fit co . . . . .  
letto. Il y fit élever une . . . . .  
allait faire pendre le d . . . . .  
étaient ouvertes. Lu . . . . .  
capituler pour sauve . . . . .  
sur la scène politique que . . . . .  
où les Fregosi ayant encore . . . . .  
Adorni, Luigi fut non . . . . .  
de Gênes. Selon qu . . . . .  
un homme doux et ju . . . . .  
toujours à rétablir le . . . . .  
dans sa patrie; selon . . . . .  
cupide et sans talent.

Uberto Foglietta, *Hist. Genuens.*, liv. X, p. 601. — P. Bizarro, *Hist. Genuens.* — Agost. Giustiniani, *Annali di Genova*, l. V, fol. 205. — Enguerrand de Monstrelet, *Chroniques*, t. III, p. 3. — Sismondi, *Histoire des Républiques italiennes*, t. X, ch. LX. — Vincens, *Histoire de Gênes*, t. II, ch. VII.

**FREGOSO (Pietro)**, d

précédents, et tro . . . . .  
14 septembre 1456. . . . .  
par son audace et ses . . . . .  
bord d'instrument au duc . . . . .  
la seigneurie de Gavi. De . . . . .  
sions, désola les campag . . . . .  
toriens du temps, fut, . . . . .  
voleur de grand chemin. C . . . . .  
*dolce far niente* des plus . . . . .  
l'époque; c'était mé . . . . .  
tenir les bandits qu . . . . .

ique prince ami  
rvice. Pietro  
rs convois des  
s. Des réclama  
attendre, la  
es déprédations  
ara *ladro*, en  
nieusement. Lo  
rpris le pouvoir  
immandant de  
secret du mou  
igi, et peut-être  
renger de l'ingr  
le vieux dog  
lui le pouvoir  
is cent soixant  
dogat (8 déce  
s protestèrent.  
silence : on ti  
que le patricien  
pendu sans for  
être attachée au  
rs. » Il a dit ce  
rare que la vio  
à l'intérieur et à  
ouvements insur  
l'extérieur. Il  
opposition l'uni  
re moderne, la  
r les Ottomans  
rte frappait la  
particulièrement  
alors sa belle  
a capitale grec  
x empereurs d'  
( voy. GUSTISI  
Désespérant c  
is génoises de  
que de Saint-Ge  
autres comptoir  
même compa  
Alfonse, roi d'  
résistance aux  
Final. Toujours  
rieurs, il réso  
; il feignit de s  
ra furtivement,  
de nombreux p  
écontents ne r  
s Adorni et les  
endirent dans l  
palais ducal. I  
nis, encouragé  
issent découvrir  
palais, il fit ui  
c et par derniè  
, chassa hors  
is, et fit mettre  
iers. Ce trion  
qui jura l'exter  
, pendant plus  
e guerre sans p

*Histoire de Gènes*, t. II. — *Anecdotes des Républiques*, 1<sup>re</sup> partie, p. 188. — Vincens, *Hist. de Gènes*, t. II, chap. I a IV. — Sismondi, *Histoire des Républiques Italiennes*, t. IX.

**FREGOSO** (*Gianbatista II*), doge de Gènes, fils de Pietro et neveu du précédent, vivait en 1509. Il passa sa jeunesse à Novi, et eut pour précepteur Raimondo de Soncino. Il hérita du caractère turbulent de son père, sans pourtant en avoir l'énergie. En 1478, excité par le duc de Milan, il prit les armes, s'empara des forteresses du Castelletto et de Lucoli, que les garnisons milanaïses lui livrèrent sans coup férir, et essaya d'entrer dans l'intérieur de Gènes. Repoussé par les Adorni, éternels ennemis de sa famille, il ne se découragea pas, et par l'intermédiaire de Giovanni Doria, gagna Ibletto Fiesco, chef d'une des grandes familles patriciennes. Celui-ci, moyennant six mille ducats et la cession de Lucoli, introduisit les Fregosi dans Gènes (26 novembre); Gianbatista fut proclamé doge. Le premier acte de sa puissance fut d'envoyer des ambassadeurs au pape Sixte IV et de lui jurer obéissance, démarche qui mécontenta vivement le roi

auparavant. Plus tard renonça alors aux projets de conquête et se voua tout entier aux lettres. Entre autres ouvrages traités, on a de lui : *De Republica*, Milan, 1496, in-4°, ouvrage traduit en français par Thomas de Vio, sous le titre de *livres du Contr'Amme*. On a aussi de lui *Fregose; ou Dialogues contre les folles amours*. Le Platière dont il est l'auteur est le *Piateiro*. Il était gentilhomme de la chambre de Louis XII. Battista, qui de Lyon lui adressa une lettre, *Recueils de Dits et de Devis*, de l'italien en latin par lui-même, titre : *De Dictis Factis*, Milan, 1509, in-fol. (1509). Gianbatista Fregoso a été marié à Pietro; il y fait en l'année 1509 une ture affreuse de sa vie, qui n'est point de vieillesse, mais impute, et ce qui est y l'humanité, c'est que

marcqs,  
d, *Tout*  
*Tout de*  
- Le t  
VIII, p  
stulsen  
mes, 1  
( *Tout*  
en 148:  
partie c  
t battu  
refugier  
ut ave  
sur app  
r rentr  
le son  
res de  
ier par  
Lonell  
regusi  
e des  
citoyen  
ur rep  
ominat  
c: elle  
rici L  
lard Fr  
do Gri  
contr  
rs de b  
par la  
orse,  
La b  
ar des  
reprit  
la fuit  
ues et c  
t, ena,  
*Janus*  
Il ava  
par le  
enu pa  
en l' d  
du roi  
ms la f  
avancé  
vant le  
Une s  
Une l  
octurn  
lèles à  
nbarqu  
ue de '  
ls du  
unts d  
à Cha  
a les t  
e, le l  
furen  
magist  
abl, le  
chando  
nterne  
vrirent

Peu après il confia même à Gianbattista le commandement d'une flotte envoyée au secours de René d'Anjou, qui revendiquait le royaume de Naples. Cette guerre fut glorieuse, mais sans résultat. Les Fregoso étaient alors unis de tous les commandements, et quoique Niccolò Fregoso, neveu du doge, se fut distingué particulièrement à la prise du Castel-novo de Naples, les Gênois imputèrent au doge et à sa famille l'insuccès de la campagne. Gianbattista Fregoso étant mort sur ces entrefaites, son frère crut devoir lui faire des funérailles d'une magnificence souveraine; le peuple y vit une insulte à la misère publique, et soulevé par Gianluigi Fieschi, demanda au doge de se démettre. Tomaso refusa énergiquement; mais bientôt assiégé et fait prisonnier dans son palais (nuit du 15 décembre 1442), il fut exilé dans sa seigneurie de Sarrauc. En 1450, les Gênois ayant déposé Luigi Fregoso, pressèrent Tomaso de remonter encore sur le trône ducal; il refusa: « Ma course, dit-il, est finie »; mais il conseilla « à ses bien aimés concitoyens » de choisir à sa place son neveu Pietro Fregoso: l'avis du vieux doge fut suivi. Les historiens ne sont pas d'accord sur l'esprit qui guida ce conseil. « Ainsi finit la carrière politique de ce grand personnage, dont l'ambition, dit avec justice M. Émile Vincens, n'avait été ni sans noblesse ni sans vertu. » A. DE L.

Jacobi Braccii, *De Hispano Bello*, l. IV, t. 2. — Pietro Bizarro, *Scritture Popolaresi Genovesi Historie*, XI, 208. — Bart. Fazio, *De Vita, Rebusque gestis Alphonsi*, 2<sup>e</sup> édit., etc., lib. IV, p. 98. — Uberto Foglietta, *Genovesi Historie*, l. X, p. 208. — Nic. Machiavelli, *ist. Fior.*, l. V, p. 98. — Giov. Stalla, *Annali Genovesi*. — La Chetardier de Malilly, *Histoire de Gênes*, t. I, liv. V, p. 200-210. — *Anecdotes des Républiques*, 1<sup>re</sup> part., p. 120-121. — Muratori, *Histoire des Républiques Italiques*, l. VIII, l. X et X. — Émile Vincens, *Histoire de Gênes*, l. II, p. 121-122.

**FREGOSO (Janus)**, doge de Gênes, neveu du précédent et fils aîné de Gianbattista, mort à la fin de 1448. Par l'exclusion des familles patriciennes du pouvoir souverain, la lutte pour le dogat se trouvait restreinte entre les principales familles plébéiennes ou plutôt entre deux seulement, les Fregoso et les Adorni. Barnabo Adorni venait de forcer son parent Rinaldo Adorno à abdiquer (14 janvier 1447), lorsque, quelques jours après son installation (30 janvier), un galère entra de nuit dans le port de Gênes. Janus et Luigi Fregoso en descendirent avec quatre-vingt-cinq hommes déterminés. Ils marchèrent au palais, et après un rapide combat, mal acharné, ou presque tous les assaillants furent atteints, Adorno fut chassé, et Janus Fregoso prit sa place. Il n'eut pas d'autres électeurs que ses compagnons couverts de sang. Il mourut après deux ans d'un règne, remarquable seulement par une guerre contre Galeotto Caretto marquis de Final. A. DE L.

Uberto Foglietta, *Hist. Genovesi*, liv. X, p. 208. — P. Bizarro, *Hist. Genovesi*. — Agost. Giustiniani, *Annales de Gênes*, l. V, fol. 201. — Enguerrand de Monstrelet, *Chroniques*, l. III, p. 6. — Muratori, *Histoire des Républiques*, l. VIII, p. 121.

Miquel Mallesman, l. X, ch. I<sup>re</sup>, p. 208. Vincens, *Histoire de Gênes*, l. II, ch. IV, p. 121.

**FREGOSO (Luigi)**, d'abord premier, puis second fils du précédent et second fils de Janus, mort le 14 mai 1462. Il succéda à son frère. Cependant sa faiblesse même le déposa après un règne de six mois. Luigi se prétendit alors créancier d'une somme de 30,000 livres pour les dépenses publiques faites de son père. Il contribua à la chute de son frère Pietro. Le 3 juillet 1461, dernier frère, l'archevêque de Gênes, et tous deux chassés par les Français; d'un commun accord ils élurent doge Spinaccio Fregoso. Il mourut six jours plus tard, sans avoir pu terminer sa contestation. Il gouverna pendant six mois.

Le 14 mai 1462, Pietro Fregoso fut proclamé doge.

Chacun manifesta pour lui une grande sympathie et les lois de la république furent maintenues.

Luigi dans le p. 208. Il fut secondé par son frère. Il mourut le 14 mai 1462.

Luigi dans le p. 208. Il fut secondé par son frère.

Luigi dans le p. 208. Il fut secondé par son frère.

Luigi dans le p. 208. Il fut secondé par son frère.

Luigi dans le p. 208. Il fut secondé par son frère.

Luigi dans le p. 208. Il fut secondé par son frère.

Luigi dans le p. 208. Il fut secondé par son frère.

Luigi dans le p. 208. Il fut secondé par son frère.

Luigi dans le p. 208. Il fut secondé par son frère.

Luigi dans le p. 208. Il fut secondé par son frère.

Luigi dans le p. 208. Il fut secondé par son frère.

Luigi dans le p. 208. Il fut secondé par son frère.

Luigi dans le p. 208. Il fut secondé par son frère.

Luigi dans le p. 208. Il fut secondé par son frère.

Luigi dans le p. 208. Il fut secondé par son frère.

Luigi dans le p. 208. Il fut secondé par son frère.

Luigi dans le p. 208. Il fut secondé par son frère.

Luigi dans le p. 208. Il fut secondé par son frère.



'alors que quel  
 'pas leurs ser  
 'pilla plusieurs  
 'ment français.  
 se tirent pas  
 tint compte de  
 mais le décl  
 bannit ignomin  
 Janus, eut sur  
 et nommé cor  
 fut-il l'auteur  
 son frère Luig  
 que pour se ve  
 citoyens que  
 résigna pour lu  
 est-il que troi  
 l'élevèrent au  
 ques électeurs  
 leur imposer si  
 la place publiq  
 de sa toge et p  
 inscription brè  
 portait ces mot  
 dire. » Il est r  
 force Orléans à  
 primer des mot  
 fut faible à l  
 presque sans  
 faits de l'histoi  
 tantinople par  
 ment cette per  
 mais Gênes pi  
 blique perdit a  
 faubourg de la  
 redoutable aux  
 le même sort (   
 MANOUE II ).  
 les possessions  
 céda à la banqu  
 duse ) et les au  
 Il céda à la n  
 attaquée par A  
 qu'une faible r  
 pèrent Asti et l  
 ennemis intern  
 d'un seul coup;  
 mais il y rentra  
 citadelle avec d  
 1455 Les mé  
 s'insurger; les  
 d'Aragon descen  
 tèrent vers le  
 tous ses ennem  
 sistance, se fus  
 assiégeaient le  
 les prit en flanc  
 rible massacre,  
 bris des vaincus  
 paux prisonnie  
 roi d'Aragon, qu  
 gosi . en effet,  
 aux Gênois une

rière lui. La poterne fut reprise, et bientôt il se trouva avec trois cavaliers fidèles, courant dans les rues de Gênes, comme un lion rugissant renfermé dans une bergerie. Il pressait son cheval de l'éperon, et, cherchant une issue, frappait de l'épée, à droite et à gauche. Mais partout où il se présentait il trouvait les portes fermées; une grêle de pierres et de traits lui furent lancés de toutes parts; Giovanni de Cozza, son ennemi particulier, s'était acharné à sa poursuite, et dans cette fuite désespérée, l'atteignit deux fois sur la tête avec une *mazza* (massue, bâton ferré). Pietro tomba enfin, devant le prétoire, et fut percé de nombreux coups. Relevé par quelques Français, il mourut au bout de peu d'heures, sans avoir pu proférer une parole. « Telle fut, dit Foglietta, la fin tragique et méritée de ce citoyen, intrépide, factieux, audacieux à l'excès, digne d'éloge à plusieurs égards, aussi brave défenseur que dangereux ennemi de sa patrie, pour laquelle il combattait moins que pour lui-même. »

Alfred DE LACAZE.

Uberto Foglietta, *Hist. Genuens*, lib. X et XI. — Pietro Bizarro, *Hist. Genuensis*, liv. XII et XIII. — Agostino Giustiniani, *Annali di Genova*, fol. 203, 213. — Enguerrand de Monstrelet, *Chron.*, vol. III. — Raynal, *Ann. ecclési.*, t. XVIII, § 36, p. 444. — Le chevalier de Mailly, *Histoire de Gênes*, t. II. — *Anecdotes des Républiques*, 1<sup>re</sup> partie, p. 135. — Vincens, *Hist. de Gênes*, t. II, chap. I à IV. — Sismondi, *Histoire des Républiques Italiennes*, t. IX.

**FREGOSO** (*Gianbatista II*), doge de Gênes, fils de Pietro et neveu du précédent, vivait en 1509. Il passa sa jeunesse à Novi, et eut pour précepteur Raimondo de Soncino. Il hérita du caractère turbulent de son père, sans pourtant en avoir l'énergie. En 1478, excité par le duc de Milan, il prit les armes, s'empara des forteresses du Castelletto et de Lucoli, que les garnisons milanaises lui livrèrent sans coup férir, et essaya d'entrer dans l'intérieur de Gênes. Repoussé par les Adorni, éternels ennemis de sa famille, il ne se découragea pas, et par l'intermédiaire de Giovanni Doria, gagna Ibletto Fiesco, chef d'une des grandes familles patriciennes. Celui-ci, moyennant six mille ducats et la cession de Lucoli, introduisit les Fregosi dans Gênes (26 novembre); Gianbatista fut proclamé doge. Le premier acte de sa puissance fut d'envoyer des ambassadeurs au pape Sixte IV et de lui jurer obéissance, démarche qui mécontenta vivement le roi de France Louis XI. Le nouveau doge trouva un adversaire redoutable dans son oncle, le cardinal-archevêque Paolo Fregoso; ce prélat répandit le bruit que son neveu était en négociation avec l'empereur Frédéric III, afin de lui livrer sa patrie et la gouverner ensuite à titre de fief. Gianbatista était peu aimé. Son orgueil, sa sévérité avaient indisposé beaucoup de monde contre lui : les accusations de Paolo trouvèrent donc des crédules. Le cardinal, un matin, fit prier son neveu de venir voir au palais archiepiscopal les principaux membres des factions Fregosi et Doria. Lazaro Doria lui signifia qu'il cédât sur-le-champ

sa place à son oncle; ce la remise du Castelletto en un de guerre. Battista, se voyant mis, signa tout ce qu'on voulait; mais Paolo craignait encore la mort, et il le fit déporter incontinent. Battista conspira pour sa propre parenté, mais sans succès, trahit par Ibletto et Gianluigi, pas à s'allier avec les Français, de la perfidie de Paolo, et se voyant acharnés à sa chute. Il mourut par ses propres mains si Paolo n'eût été présent à Battista, n'eût été de se jeter dans le Castelletto.

Battista se flattait alors de sa gloire dont il avait été violemment jaloux. Il gardait encore comme sa conquête compté sans ses nouvelles entreprises. Une conférence nocturne chez lui fut saisie par les partisans de Ibletto Fieschi. On lui exposa la nécessité d'exiger son éloignement. Ce jour il fut remis entre les mains de Grimaldi, un ami commun, d'abord à Monaco, puis à Anvers, auparavant. Plus tard, il renonça alors aux projets de voyager tout entier aux belles-lettres.

Entre autres ouvrages qui

traite, on a de lui : *Annali*.

Milan, 1496, in-4°.

français par Thomas

*livres du Contr'ain*.

*Fregose; ou Dialogues*.

*contre les folles*.

Le Platière dont il est l'auteur.

Piateiro. Il était gentilhomme.

Battista, qui de Lyon

*Recueils de Dits et Contes*.

de l'italien en latin par

titre : *De Dictis Factisque*.

Milan, 1509, in-fol. (6)

Battista Fregoso a dédié son

Pietro; il y fait en plusieurs

ture affreuse de son oncle.

n'est point de vice, point de

impute, et ce qu'il y a de

l'humanité, c'est que

dénué de vérité. Cet

succès; il fut réimprimé à

1515, in-fol., et dans le Si

1536, in-fol.; à Paris,

notes de Juste Gaillard, au

enfin, à Cologne, 1604, in-8°.

le titre *De Faminis quibusdam*

en a été aussi inséré par

son *De claris Mulieribus*;

*tino V, summo pontifice*, et dans

si ces dernières œuvres ont

Anton. Gaill. *De Rebus Genuens*, lib. XI, p. 688. — Uberto Foglietta, lib. XI, p. 688. — P.

106. - Bar  
3. dit -  
Justiniani.  
Grecis lat  
Grecis, t. I  
des Repub  
Grecis, Hist

PRECE  
dents, vi  
sa patrie  
Biguglia  
et reduit  
Galeas le  
ainsi avo  
1478 Tor  
ment au d  
tous les r  
se fit ren  
insulté pa  
pression  
plus la m  
special de  
de *batte*  
par le pa  
parti vigo  
fit cerone  
goso et se  
coupable.  
brement  
par des ser  
tus en bl  
Il s'enfuit  
soulèveme  
command  
ce secour  
encore pri

Anecdote,  
Vincens, Hi

PRELO  
vait en l  
magne Ex  
Doric, et,  
tiens, il es  
la donna  
se remue  
la Spezia  
se retireret  
flotte franç  
plus heure  
une desce  
concitoien  
temps de  
viano, de l  
goso, seco  
digne en le  
s'avança j  
ment, et se  
remettre l  
herant ils  
vention de  
Achete me  
Rochechou  
e fort de l  
le la sorte

plus qu'à trois milles de l'embouchure du Tésin, et à la même distance de Pavie, le bateau que montaient Fregoso et Rincon fut accosté par deux barques chargées de gens armés : les deux envoyés furent assassinés et leurs bateliers enfermés dans les cachots du château de Pavie. L'autre bateau, qui portait les hommes de leur suite, eut le temps de venir s'échouer sur la rive, et les passagers s'échappèrent dans les bois. Le lâche assassinat de Fregoso et de Rincon était l'œuvre de don Alonso d'Avalos, marquis del Guasto, gouverneur espagnol du Milanais, qui, formellement accusé par du Bellay, essaya vainement de s'en défendre. Mais les assassins ne profitèrent pas de leur crime; à la sollicitation de Langey, les diplomates français n'avaient conservé aucun papier; peut-être même n'en existait-il pas. Cependant Charles-Quint, pour ne pas perdre le fruit de cet odieux attentat au droit des gens, fit publier que des pêcheurs avaient trouvé dans le Pô les hardes et les cassettes des ambassadeurs assassinés par des voleurs. Dans ces cassettes il prétendit avoir trouvé des instructions secrètes dont il fit répandre des copies dans toute l'Europe comme ayant été collationnées sur les originaux, que ne pouvaient pas montrer les diplomates allemands ou espagnols (1). François I<sup>er</sup>, pour venger la mort de ses deux agents, fit arrêter à Lyon l'archevêque de Valence, Georges d'Autriche, fils naturel de Charles-Quint, et déclara qu'il le garderait comme otage jusqu'à ce que les assassins de Fregoso fussent châtiés. Charles répondit que si la mission de Fregoso eût été avouable, il eût traversé la Lombardie publiquement, et en se plaçant sous le caractère sacré d'ambassadeur, et non de nuit et furtivement. Une guerre terrible suivit ce meurtre, qui ne fut qu'un prétexte, le roi et l'empereur désirant également d'en venir aux mains.

A. DE L.

Du Bellay, *Mémoires*, t. XX, liv VIII et IX, p. 309. — Varillas, *Hist. Franc.*, t. I, p. 443-444. — Muratori, *Annali d'Italia*, t. XIV, 377. — Paolo Gravio, *Historia*, t. XI, p. 377. — Bayle, *Dictionnaire Historique et critique*, art. François I<sup>er</sup>. — Ferreras, *Hist. gen. d'Espagne*, t. IX, p. 336. — Sismondi, *Histoire des Français*, XVII, p. 99-101. — Émile Vincent, *Histoire de Gènes*, t. II, p. 334.

**FREGOSO** (Agostino), gouverneur de Gènes, fils de Luigi, vivait en 1488. En 1480 il s'empara par surprise de Sarzauc, ville que son père avait cédée à la république florentine plusieurs années auparavant et que les Génois considéraient comme le boulevard de leur pays. Une guerre suivit cet acte de mauvaise foi. Agostino se trouvant trop faible pour défendre sa conquête, la céda à la banque de Saint-Georges. En 1488 il fut, selon M. E. Vincens, gouverneur de Gènes pour Ludovico Sforza, duc de Milan; mais son pouvoir dut être de courte durée, car la plupart

des historiens ont écrit que de Paou... avait épousé... Guidobaldo, duc de Urbino.

Scipione Ammirato, *Isola*. — Sismondi, *Hist.*, p. 133-134. — Nic. Machiavelli, *Isola*, t. VII, 431. — J.-M. Bruts, *Florentine Historie*, t. I, p. 108. — Sismondi, *Histoire des Républiques de l'Italie*, t. XI, p. 317. — Émile Vincent, *Histoire de Gènes*, p. 334-378.

**FREGOSO** (Ottaviano), fils de précédent (1), mort en 1522. Du côté maternel de Francesco, duc d'Urbino, neveu du pape, était le candidat préféré du sénat. Son alliance avec les Rovere lui fit du célèbre Andrea Doria (voir trois fois) tuteur du duc d'Urbino, mais inutile. Ottaviano, génois en sa faveur, jouées. En 1511, son... lonna et une flotte vint à ceux de Jean pour... Après plusieurs... courtoisie du grand... triomphe des Fregosi, doge sans coup férir. Les Adorni, réunis aux... traite de ces derniers, se... Ottaviano, prit la... 1513. Le... payer quatre... Naples et à ses... avait reçu d'armes... le fort de la Lanterna... de capitulation (26 août 1513), deux mille écus, dus... française. Ottaviano... ce fort, constamment... nois. Il chassa... ainsi cesser les... mais sans cesse. Le... petits États de l'Italie... des grandes puissances... pour champ de... l'étant formée... nom) entre l'em... le duc de Milan... à se joindre à ces princes... e duc de Milan, il préféra... e roi de France, et lui rendit... Gènes, stipulant... qu'il... m nom du roi; qu'il... places de l'État; que... une garde de cent hon... mit le collier de l'ordre... une pension de six... le quatre mille à son... évêque de Salerne.

(1) Dans les instructions supposées de Fregoso, François I<sup>er</sup> proposait au sénat de Venise le partage du duché de Milan.

(1) Quelques historiens le font frère du duc de Milan de l'ancien duc Thomas. D'autre part, son père Agostino Fregoso, qu'on dit sous le nom de la plus probable.



en trente *capitoli*, rimés en tercets; il a pour sujets : les ridicules, les passions, les folies, les vices et les crimes des hommes, qui y sont traités tour à tour avec enjouement et tristesse : Michel d'Amboise en a fait une traduction en vers français; Paris, 1547; — *Contenzione di Pluto ed Iro*; Milan, 1507, poëme moral, en 41 octaves, et dédié au même. Il n'a pas été réimprimé, et est aujourd'hui fort rare; — *Cerva bianca* (la Biche blanche); publié par Domenico della Piazza, secrétaire de l'auteur; Milan, 1510, in-4°, et 1512, in-8°; Ancône, 1516, in-4°; Venise, 1516 et 1521, in-8°; souvent réimprimé. C'est un poëme moral et amoureux, en sept chants et en octaves. La fiction en est assez ingénieuse, mais l'exécution est faible et médiocre. — *Selve*; Milan, 1525, in-4°, et Venise, in-8°; c'est un recueil de sept petits poëmes sur divers sujets; les uns sont en *terza rima*, les autres en octaves.

Angelo Caloghera, *Raccolta di Opuscoli scientifici e filologici*, t. XVIII — Tirabouchi, *Storia della Letteratura Italiana*, t. II, part. II, p. 173. — Crescimbeni, *Istoria della Poesia Volgare Italiana*. — Guignone, *Histoire lit-*

teraire de la France, t. III, p. 173. — position, sur le revers de la le 17 juillet, les Génois pl combattre, et les Français s' mières collines retranchées la chaleur et le poids de deu çaient plus que difficilement carcé, défendu par des enu gère et constamment rasraie Paolo fit répandre le bruit ( lui arrivait de Milan avec rable; il fit paraître sur les nombre de paysans qui sex ner les Français, tandis que dans la mêlée avec les meilles milansais tenus en réserve ju reprirent courage, et assailli leurs ennemis. Le combat f les Français, craignant d'être d'abord en bon ordre, puis Poursuivis jusqu'au rivage, gagner la flotte provençale à de sa palère voyait le route les ennemis et au ruer



furent vaines : Paolo se jeta dans une barque avec son frère Pandolfo, et, déguisés tous deux, ils entrèrent dans la ville. Ils rallièrent aussitôt leurs partisans, et soutenus par les Doria engagèrent un combat contre les Adorni. Ces derniers furent vaincus, et le doge échappa difficilement avec un petit nombre des siens. Paolo fit aussitôt élire Spinetto Fregoso, son cousin ; mais l'ancien doge Luigi Fregoso (voir l'article colom. 760), auquel La Vallée avait remis le Castelletto, revendiqua ses droits. Une longue lutte s'engagea entre les deux frères ; tour à tour Luigi et Paolo prirent et quittèrent le pouvoir. Enfin, vers le commencement de l'année 1463, Paolo prit le dessus, et obtint du pape Pie II la consécration de son usurpation. Le saint-père le relevait en même temps des censures prononcées contre lui, et l'exemptait de l'observation des lois ecclésiastiques qui défendaient aux ministres de Dieu de se mêler des affaires temporelles. La bulle papale est un curieux document, dans lequel l'esprit de l'Église se retrouve en entier. Pie II y fait justement remarquer, dit M. Émile Vincent, que les Génois réclament le gouvernement de leur pasteur par confiance pour la théocratie, et que le digne archevêque se sacrifie pour le progrès de la juridiction sacerdotale. Cependant, on y trouve de bons enseignements : « Voyez bien ce que vous faites, dit le saint-père ; de grands devoirs vous sont imposés. Si vous n'empêchez toute violence, si vous ne veillez à la paix et à la sécurité, si vous ne vous contenez vous-même et vos adhérents avec le sentiment du juste et de l'honnête, vous serez chassé avec honte pour vous et prejudice pour la dignité ecclésiastique. Pensez que le gouvernement d'un prêtre et celui d'un laïque n'ont pas les mêmes lois. La puissance sacerdotale doit être paternelle et clémente, sans ombre de tyrannie. Les hommes supportent dans un prince séculier ce qui dans l'ecclésiastique est odieux. Les fautes légères et sans conséquence de l'un sont dans l'autre des péchés irremissibles et des crimes énormes ; car le pasteur, dont la vie est destinée à servir de modèle à ceux au dessus desquels il est élevé, ne doit pas seulement s'abstenir de mauvaises actions, mais de la moindre apparence du mal. Si donc vous acceptez le rang de doge dans l'intérêt du bien public, et non pour satisfaire vos passions, nous vous octroyons notre bénédiction. » Ces sages conseils ne firent nulle impression sur Paolo, qui, croyant n'avoir plus rien à craindre, commença à se montrer à découvert, « se livrant sans honte aux plus affreux excès, foulant aux pieds les mœurs, les lois divines et humaines ». L'autorité des magistrats fut suspendue ; l'archevêque-doge, toujours accompagné d'une foule de brigands et de meurtriers, courait nuit et jour les rues de Gènes, violant, pillant, massacrant et assouvissant impunément sa fureur et sa vengeance. Ses courtisans commettaient à son exemple mille atrocités. Un grand nombre de

Génois s'expatrièrent, pour préserver leurs femmes, leur vie et leur fortune. On eût dit que la ville avait été prise d'assaut. Paolo s'était associé un homme non moins violent que lui ; c'était Ibiello Fiesco (voyez ce nom). Les villes entre les deux Rivières, lassées de cette tyrannie, arborèrent les étendards de Sforza, duc de Milan. Ce prince s'aboucha avec Prospero Adorno, Spinetta Fregoso, Jacobo Fiesco, Paolo Doria, Geronimo Spinola, et gagna Ibiello lui-même ; il envoya alors Jacopo de Vinercato à la tête d'une armée qui, grossie de tous les mécontents génois, vint se présenter devant Gènes. L'archevêque, abandonné de la plupart de ses satellites, craignit de tomber entre les mains de ses ennemis ; il jeta cinq cents hommes dévoués dans le Castelletto ; dont il confia la garde à Pandolfo, son frère, et à Bartolomea, veuve de son autre frère Pietro ; puis, s'emparant de quatre navires (13 avril 1464), il se mit à faire la course sur tous les vaisseaux génois et à ravager les côtes de sa patrie. On arma pour le combattre ; après diverses rencontres meurtrières, il dut se retirer sur les côtes de Sicile. Francesco Spinola l'y poursuivit. Paolo descendit dans ses embarcations, gagna la terre, et échappa ainsi au gibet. Ses bâtiments, abandonnés, furent ramenés à Gènes. Durant ce temps Bartolomea Fregoso, gagnée par une somme de quatorze mille écus d'or et la restitution de Novi, livra le Castelletto (23 mai) au duc de Milan, qui fut reconnu unanimement pour souverain. Paolo se retira à Rome, d'où il ne cessa de surveiller l'occasion de reprendre le dogat ; il crut l'avoir trouvée en 1477, après l'assassinat du duc Galeas-Marie Sforza, et fit accepter ses services par ses compatriotes pour défendre les environs de Gènes contre les Milanais. Malgré le talent et le courage qu'il déploya en cette occasion, il ne put résister aux efforts combinés de Prospero Adorno et de la faction milanaise. Il regagna Rome, d'où il continua ses intrigues. En mars 1480, le pape Sixte IV le fit prêtre-cardinal du titre de Sainte-Anastase, et l'année suivante il lui confia le commandement d'une flotte de vingt-quatre galères, destinée à agir contre les Turcs, déjà maîtres d'une partie de l'Italie méridionale. La mort de Mahomet II arriva à propos, et au bout de quelques mois les Turcs restituèrent Otrante, Tarente et quelques autres villes du littoral napolitain. Le cardinal-archevêque prit alors le chemin de son diocèse, et vint étaler sa pourpre et sa gloire devant ses compatriotes. Son neveu Gianbatista Fregoso gouvernait alors ; mais il était peu aimé : Paolo ne fit pas beaucoup de façons pour s'en débarrasser. Le 25 novembre 1483, le doge étant venu le visiter, il le fit arrêter dans le palais archiépiscopal, le contraignit à signer une abdication, la remise des forteresses, et le fit déporter à Fréjus. Doge pour la troisième fois, Paolo ne fut ni plus sage ni plus modéré que dans ses précédentes adminis-

vention du roi Charles VIII ; mais tandis que celui-ci préparait un secours efficace, Ludovic Sforza entra sur le territoire de la république, et ayant réuni les chefs des divers partis, obtint que les Génois reconnaîtraient pour seigneur son neveu Giovanni Galeas, qu'Agostino Adorno serait gouverneur pour le duc, que le cardinal Paolo abdiquerait le dogat, remettrait ses places fortes aux Milanais, et qu'il ne se mêlerait plus que des affaires spirituelles de son archevêché, moyennant une pension annuelle de six mille écus d'or. Paolo aima mieux s'exiler de sa patrie, et s'embarqua pour Rome. Une violente tempête engloutit une de ses galères, et ce ne fut qu'après mille dangers qu'il arriva à Civita-Vecchia. Il vécut quelque temps dans l'intimité du pape Borgia (Alexandre VI), son digne émule ; en 1494, il se réconcilia avec Ibletto Fiesco, et ces deux turbulents vieillards vinrent jeter l'ancre dans le golfe de la Spezia, à la tête d'une puissante flotte aragonaise et napolitaine ; mais ils furent repoussés par les partisans de Gianluigi Fiesco et deux mille Suisses envoyés par le

de Hohenberg, et ses propositions auprès du roi de Portugal, de Mayence et de Cologne, de Spire et de Worms. Ces divers châteaux point Freber de t du Palatinat, qu'il avait l'électeur, et de composer annoncent une grande érudition, « Freber était un homme d'un esprit subtil, quoique son corps semblât ne rien promettre d'une grande modeste, et il éprouva de vifs sentiments quand il fit ses ouvrages :

*Sum memor ipse mei, atque*

Il aimait la peinture, et y réussit bien. Il s'était fait un cabinet de médailles, et d'autres choses semblables, et savait reconnaître le mérite et la valeur de chaque ouvrage. Il cite de lui quarante-neuf ouvrages n'est pas complète. Les plus remarquables sont : *Juris Græco-*



le titre de *Bescheidenheit* (Discretion ou Modestie), et dans lequel, au milieu de beaucoup de proverbes, de sentences morales, de récits, on trouve de sages conseils adressés aux quatre ordres dont s'occupe l'auteur, c'est-à-dire le clergé, la noblesse, la bourgeoisie et les paysans. Le tout comprend 4,838 petits vers, iambes de quatre pieds, et passe avec raison comme un précieux monument de l'ancien idiome germanique. Imprimé à Strasbourg en 1508, cet ouvrage reparut à Augsbourg en 1513, à Francfort en 1567; une rédaction un peu différente avait été mise au jour à Worms en 1538; un érudit distingué, W. Grimm, a remis en lumière à Göttingue, en 1834, ce vieux texte un peu oublié. Vers la fin du quatorzième siècle, Walter von Engen l'avait fait passer en vers latins, en l'abrégeant; un autre extrait parut sous le titre de *Proverbia eloquentis Freydunkii*.

Jördens, *Lexicon deutscher Dichter und Prosaisten*, t. I, p. 848-872. — Hayen, *Museum*, t. I, et *Altdonische Gedichte*, t. I. — Eschemburg, *Denkmaler*, p. 89-110. — G. Duplessis, *Bibliographie paremiologique*, p. 320.

**FRIESLEBEN** (*Christian-Henri*), juriconsulte allemand, né à Glaucha, le 6 juin 1696, mort le 23 juin 1741. Il étudia le droit à Leipzig, et vint s'établir en 1716, à Altenbourg, où il devint, en 1721, avocat de la principauté. Plus tard, il fit des cours de droit et de philosophie à Leipzig, tout en se livrant à la pratique de la jurisprudence. En 1730 il fut appelé à remplir une chaire de droit à Altorf. En 1738 il fut nommé conseiller à Brandenburg-Culmbach, et en 1741 assesseur du tribunal de la principauté d'Onolzbach. Ses principaux ouvrages sont : *Dissertatio philologica de emendatione eruditionis et prudentia circa eam*; Leipzig, 1722, in-4°; — *Dissertatio juridica de difficultate Jurisprudentiæ hodiernæ*, etc.; Erfurt, 1722, in-4°; — *De Jurisprudentia axiomatice vera et falsa*; Leipzig, 1723, in-4°; — *Einleitung zur bürgerlichen deutschen Rechtsgelahrtheit* (Introduction à l'Étude du Droit civil allemand); Leipzig, 1726, in-4°; — *Dissertatio de Jure jisci Lundsassiorum*; Leipzig, 1726, in-4°; — *Volumen Decisionum et Responsorum*; Nuremberg, 1734, in-4°; — *Dissertatio de interpretatione statutorum ex jure communi*; Altorf, 1735, in-4°.

Will, *Nurn. G. L. Lex.*

**FRIESLEBEN** (*Godefroi-Christian*), polygraphe saxon, né à Altenbourg, en 1716, mort le 24 juin 1774. Il fut conseiller et bibliothécaire du duché de Saxe-Gotha. Ses principaux ouvrages sont : *Falschheit der neuen Propheten* (Fausseté des nouveaux Prophètes); Altenbourg, 1751-1758; — Une traduction du *Micromégas* de Voltaire; Dresde 1751; — *Maximes de Morale, tirées des poésies d'Horace*; Gotha, 1759;

*Nachlese zu Gottscheds Vorrath zur Geschichte der deutschen dramatischen Dichtkunst* (Docum. relatifs à l'histoire de la poésie

dramatique en Allemagne); Leipzig, 1760, Meusel, *Ger. Deutschl.*

**FRIESLEBEN** (*Christophe*), nommé *Ferromontanus*, in mort en 1733. Il fut doc de Saxe-Gotha à Altenb. Ses ouvrages sont : *Dissertatio jurisprudentiæ hodiernæ*; — *monarchico doctrinæ quæ publicæ aristocratico-erant, oriunda*; — *De* rum; — *De Ludis*; — *De tribonianæ in Institutis*; — *demicum*.

Jöcher, *Alty. Ger.-Lexik.*

**FREIGER** (*Jean*), mand, natif de F janvier 1583. mus, il se trouva nuis de toutes natu donner l'étude, manuelle, et se recteur d'imprimerie; comme ailleurs, il ne tions. On a de lui : *logica, ethica, physica, litica*; 1579, in-8°; — *Syn Synopsis Pandectarum*; — *Africano*; — *Tabula in gica Jurisconsultorum*; — *Ciceronis Orationes*; — *nianæ*; — *Vita Petri Ram Grammatica Græca*; 1581, Adam, *U. Erudit.*

**FREILAS** (*Alonso*), né à Jaen, vivait en 16 nées à Tolède, où il p certaine réputation. On curacion y preservacion tado del arte de descontag seda, telas de oro y plata, cosas; — *Si los melancolico lo que está por venir con ginacion*; ces trois op publiés à Jaen, 1606, in-.

Nicolas Antonio, *Bibliotheca* (norm)

**FREILE** (*Juan-Diaz*), vivait en 1556. Il habita lo espagnole : il a publié une hi ce titre : *Sumario competas de plata y oro que en son necesarias á los mercaderes*; in-4°.

Nicolas Antonio, *Bibliotheca* (norm) p. 683.

**FREILIGRATH** (*Ferdinand*), mand, né à Detmold, le 17 juin 1816, était instituteur; privé de sept ans, il se forma même. Son père s'étant grath fut envoyé à dix ville natale, où il an commerce, par

par un oncle maternel, établi à Edimbourg, de l'adopter, il commença en 1825 son apprentissage commercial à Soest, en Westphalie, où il séjourna jusqu'en 1831, consacrant tous ses loisirs à la poésie. Il avait perdu son père en 1829, et bientôt après il avait appris que son oncle d'Edimbourg n'était plus en état de réaliser les bonnes intentions qu'il avait annoncées à son sujet. Il se rendit alors à Amsterdam, où il entra et demeura pendant six ans chez un changeur. Le séjour de la Hollande eut une influence marquée sur le talent du jeune poète; tout en se livrant aux opérations commerciales, il trouvait le temps de décrire en beaux vers les scènes maritimes qu'il avait sous les yeux. Deux autres poètes, Gustave Schwab et Chamisso, l'introduisirent dans le monde littéraire, de telle sorte que, revenu en Allemagne, il s'y trouva déjà renommé pour ses productions. De 1837 à 1839, il fut occupé dans une maison de commerce à Barmen. Marié en 1841, il passa une année à Darmstadt et deux autres années à Saint-Goar. C'est alors que, sur la demande d'Alexandre de Humboldt et du chancelier de Müller, il obtint du roi de Prusse une pension. Deux ans plus tard il renonça à cette faveur, parce que ses sentiments politiques ne se trouvaient plus d'accord avec la marche du gouvernement, ainsi qu'il l'explique lui-même dans un recueil politique qu'il fit paraître alors, et dont la publication l'obligea de quitter l'Allemagne en 1844. Il se retira d'abord en Belgique, ensuite en Suisse. En 1846 il vint à Londres, et y entra dans une maison de commerce. Il se disposait à s'embarquer pour l'Amérique, où l'appelait un autre poète, Longfellow, quand survinrent les événements de mars 1848, qui le décidèrent à retourner en Allemagne. Venu à Dusseldorf, il s'y mit à la tête du parti démocratique. Traduit en justice pour son poème intitulé : *Die Todten an die Lebenden* (Les Morts aux Vivants), il fut, après deux mois de prévention, acquitté par le jury, convoqué pour la première fois en Prusse. Il se rendit ensuite à Cologne, pour y prendre la direction de la *Neue rheinische Zeitung* (Nouvelle Gazette rhénane); mais poursuivi de nouveau, il retourna en 1849 à Londres, qu'il n'a plus quitté depuis. Comme poète, Freiligrath a de l'éclat, de l'imagination. Il a un vif sentiment de la nature; peut-être manque-t-il d'étendue et de profondeur. Comme traducteur, il a de l'exactitude, et se montre pénétré des beautés de son original. On a de lui : *Gedichte* (Poésies); 1838; — *Rheinisches Odeon* (l'Odeon rhénan); Coblenz, 1839, en collaboration avec Hub et Schnezler; — *Rheinisches Jahrbuch* (Annuaire rhénan); Cologne, 1840 et 1841, avec Simrock et Mazerath; — *Das romantische Westfalen* (La Westphalie romantique); 1842, avec Duller; — *Gedicht zum besten des Kölner Doms* (Poème au profit de la cathédrale de Cologne); Darmstadt, 1842; — *Karl Immer-*

mann, *Blätter der Erinnerung an ihm* (Charles Immermann, pages de souvenir à son adresse); Stuttgart, 1842; — *Glaubensbekenntniss* (Profession de foi); Mayence, 1844, publiée à la suite d'une controverse littéraire avec Herwegh : cet ouvrage prélude à ses poésies politiques; — *Ca ira! Sechs Gedichte* (Ca ira! six poèmes); Herisan, 1846; — *Neuere politische und sociale Gedichte* (Nouvelles Poésies politiques et sociales); Cologne, 1849. Les principales traductions de Freiligrath sont : *Oden*; 1836, traduites de V. Hugo; — *Dämmerungs Gesänge* (Chants du Crépuscule); Stuttgart, 1836, traduits du même. V. R.

Conversat.-Larikon. — *Men of the Time*.

**FREIND** (Jean), célèbre médecin anglais, naquit en 1675, à Croton, petite ville du comté de Northampton, où son père était ministre de la religion anglicane, et mourut le 26 juillet 1728. Ses études, commencées à Westminster et terminées à Oxford, furent marquées par de brillants succès littéraires. Néanmoins, Freind embrassa la carrière médicale, pour laquelle il avait toujours manifesté une vocation prononcée. A peine revêtu du simple grade de bachelier en médecine, il se faisait déjà connaître par un traité sur la menstruation et les maladies qui s'y rattachent : ouvrage qui, bien qu'entaché des hypothèses alors en vogue, promettait à la littérature médicale un écrivain distingué. C'était en 1703 : Freind avait alors vingt-huit ans. Un an plus tard, l'université d'Oxford lui fournissait l'occasion de montrer du talent, sous un nouveau jour, en l'appelant à professer la chimie, dont il avait fait une étude approfondie. En 1705 le comte de Péterborough le décidait à le suivre en Espagne en qualité de médecin des armées. A l'issue d'une double campagne, Freind voulut, avant de retourner en Angleterre, visiter Rome, où deux illustres praticiens, Bagliyi et Lancisi lui firent le plus brillant accueil. En 1712 la Société royale de Londres, alors présidée par le grand Newton, l'appela dans son sein. La variété et l'étendue de ses connaissances, non-seulement en médecine, mais dans la plupart des sciences et dans les langues anciennes, devait en faire un des membres les plus actifs de cette illustre compagnie. Dans la même année nous le trouvons avec l'armée anglaise en Flandre, où il ne demeura que peu de mois. Revenu à Londres depuis la conclusion de la paix, il s'y livra exclusivement à l'étude et à la pratique de la médecine. Mais enlevé quelques années plus tard par la politique à ses utiles travaux, et envoyé en 1723 à la chambre des communes par le suffrage de ses concitoyens, il s'y fit remarquer par une opposition très-vive. Accusé d'avoir pris part aux menées d'Atterbury en faveur du prétendant, il fut enfermé en même temps que l'évêque de Rochester dans la Tour de Londres. Freind conserva dans ces circonstances critiques toute la

sérénité de son esprit, et il mit à profit les loisirs forcés de sa captivité pour jeter le plan de son histoire de la médecine, le meilleur de ses ouvrages. C'est alors qu'un homme qu'il avait toujours rencontré sur un terrain opposé au sien, en politique comme en médecine, Mead, que cette conduite honore, obtint, grâce à de pressantes démarches, son élargissement, puis son acquittement définitif; noble exemple en ces temps d'intolérance politique et religieuse. Georges II, qui, monté sur le trône en 1727, avait eu précédemment recours à Freind dans les maladies de ses enfants, ne fut pas moins généreux ou, si l'on veut, moins habile; ne se souvenant que des talents du praticien, il nomma premier médecin de la reine l'homme que des travaux justement estimés et une pratique aussi heureuse qu'étendue désignaient à sa confiance. Mais l'illustre archiâtre ne devait pas jouir longtemps de cette haute position. Épuisé de fatigues et de travaux, il succomba en quelques jours à une fièvre ardente, à l'âge de cinquante-trois ans. Sa mort fut un deuil public; il jouissait en Angleterre d'une autorité égale à celle des anciens. L'aménité de ses mœurs, un talent de parole rare dans sa profession, la réserve pleine de dignité dont il avait toujours fait preuve, même au milieu de la polémique suscitée par quelques-uns de ses ouvrages, lui avaient concilié l'estime et l'affection générales. Bien que Freind ne fût pas sans fortune, car il laissait, entre autres dispositions testamentaires inspirées par l'amour de la science, une somme de 1,000 livres sterling pour la fondation d'une chaire d'anatomie à Oxford, le roi, par un sentiment de gratitude non moins honorable pour lui-même que pour celui qui en était l'objet, voulut se réserver le soin d'assurer l'avenir de sa veuve et de son fils.

A l'époque où écrivait Freind, les progrès des sciences mathématiques, de la mécanique et de la physique expérimentale avaient fait croire à la possibilité de ramener les phénomènes de l'économie à des formules algébriques. Cette illusion, partagée par les meilleurs esprits, avait donné naissance à l'école iatro-mécanique. Freind, qu'une connaissance approfondie des mathématiques devait naturellement y faire incliner, embrassa avec ardeur un système qui peut compter avec orgueil parmi ses adeptes les Borelli, les Baglivi, les Senac, les Boërhaave, les Boissier de Sauvages, et il en fit une première application dans l'*Emménologie*. Sa théorie de la menstruation est entièrement mécanique; la statique et l'hydraulique lui en fournissent les bases. La position verticale, la prétendue dilatation de l'aorte chez les femmes, et la pléthore locale lui en expliquent les causes. Il admet même, au moins dans certains cas, la déchirure des capillaires de l'utérus. Quant à la contractilité organique, il n'en tient aucun compte. La résistance des vaisseaux et la lenteur du sang lui expliquent la diminution de cette évacuation; le

relâchement de ces mêmes vaisseaux et la suspension de ce liquide occasionnent, selon lui, l'excès. Les indications thérapeutiques déduites de ces vues hypothétiques, qui tiennent même lieu dans ce traité la place de l'observation, et conduisent l'auteur à méconnaître l'utilité de la saignée dans quelques aménorrhées et ménorrhagies. Cependant, abstraction faite de la multiplicité des remèdes encore en usage dans ce temps, sa pratique vaut mieux que sa théorie. Freind relate à la fin de ce traité les expériences auxquelles il s'était livré sur des chiens, pour connaître l'action que les éménagogues ont sur le sang en circulation sorti des vaisseaux. Bien qu'il n'y ait aucune conclusion rigoureuse à tirer de la plupart de ces applications cliniques, ces expériences, qui ont eu récemment des imitateurs, mais à un autre point de vue, prouvent que le rôle du sang dans les maladies ainsi que l'action des substances médicinales sur ce fluide n'avaient pas échappé à ce perspicace observateur, nonobstant ses idées solidistes et son éloignement pour l'hémémiatrie. — Le seul ouvrage de Freind que l'on consulte encore aujourd'hui avec fruit, est son *Histoire de la Médecine*, ouvrage qui suit à celui de Daniel Leclerc, et qui, comparé à ce dernier sous le rapport du style et de la mise en œuvre, ne lui est pas sensiblement inférieur pour l'érudition : ce qui est déjà un bel éloge. Les derniers médecins grecs y sont surtout traités avec soin. Sans doute l'appareil arabe a été depuis cette époque mieux étudié et apprécié; le moyen âge n'y est qu'effleuré; et quant au plan général de l'ouvrage, on y regrette l'absence d'aperçus généraux et de vues philosophiques qu'on exigerait aujourd'hui d'un ouvrage de ce genre. C'est moins un tableau des évolutions de la science et des lois auxquelles elles se rattachent, qu'une galerie où vous voyez passer devant vos yeux une suite de noms plus ou moins célèbres. Mais il faut reporter à l'époque où Freind écrivait, et ne pas oublier qu'il avait eu spécialement pour but, ainsi que le titre même de son livre le dit, les choses qui ont principalement servi à la pratique et ce qui appartient à chaque auteur dans l'histoire et le traitement des maladies.

Les principaux ouvrages de Freind sont : *Menologia, in qua fluxus menstribus mensura phænomena, periodi, vitia, cum medicandi methodo, ad rationes mechanicas eriguntur*; Oxford, 1703, in-8°, plusieurs éditions; trad. en français par J. Devaux, Paris, 1730, in-12; — *Prælectiones Chymicæ, in quibus omnes fere quæ rationes chymicæ ad vera principia et quæ naturæ leges rediguntur*; Oxford, 1708, in-4°, plusieurs éditions. Dans cet ouvrage, dit Newton, l'auteur cherche à ramener tous les phénomènes chimiques aux lois de l'attraction. Il s'étend longuement sur les modifications que les corps éprouvent par l'action du feu. C'est



ce de ses leçons, révisée par lui, à l'université d'Oxford; — *Hippocratis De Morbis ribus liber primus et tertius; his accedunt novem de febribus commentarios*; 1717, in-4°; travail où, à l'exemple de Boerhaave, Freind veut tout voir dans l'auteur, même ce qui n'y est pas, et quel on trouve, à côté d'aperçus judicieux, beaucoup d'hypothèses subtiles en harmonie avec les idées de l'auteur. L'opinion qu'il y a en s'appuyant sur l'autorité de Rhazès,

des purgatifs dans la fièvre secondaire, des voies confluentes, suscita une polémique vive entre ses amis et ses adversaires;

*History of Physic, from the time of Hippocrates to the beginning of the sixteenth century chiefly with regard to practice* (L'histoire de la Médecine depuis le temps de Galien jusqu'au commencement du seizième siècle, principalement en ce qui concerne la pratique).

L'histoire est divisée en trois parties : la première traite des médecins grecs depuis Galien jusqu'à la deuxième des Arabes, la troisième des médecins latins dans les temps modernes;

1725; tome II, 1726, in-8°; traduit en latin par Wigan, Londres, 1734, 2 vol. en français par Coulet, Leyde, 1727, in-12. Une autre traduction française, par Coulet, a été publiée et augmentée d'une préface par Freind; Paris, 1728, in-4°.

Cet ouvrage a donné lieu à une polémique très-vive, en raison des critiques que Freind, qui commençait son point où D. Leclerc avait fini le sien, a fait au plan laissé par son prédécesseur.

Il a continué la continuation de son livre, et aux erreurs de nomenclature qu'il y relevait. — Les œuvres de Freind ont été publiées en latin par Wigan sous le titre de : *J. Freind Opera omnia*; Naples, 1730, in-4°; elles ont eu plusieurs éditions, dont quelques-unes contiennent la vie de l'auteur par Wigan.

Il eut un frère, nommé *Robert*, né en 1751, qui entra dans les ordres et composa diverses poésies latines et anglaises, dans la collection de Nichols.

D<sup>r</sup> C. SAUCEROTTE.

*phica Britannica*. — Chalmers, *General Biographical Dictionary*.

**FREINSHEIM**, en latin FREINSHEMIUS (*Jean*), juriste allemand, né à Ulm, en décembre 1568, mort à Heidelberg, le 31 août 1660.

Il appartenait à une excellente famille; rien n'est négligé pour son éducation. D'abord il fut envoyé à Marbourg, d'où il passa à Gieslabourg, il gagna l'affection de Matthieu Weyer, professeur d'histoire, célèbre à cette époque.

Freinsheim était fort spirituel, et l'on trouve souvent ses réparties : cela lui valut le surnom de *Apophthegmaticus* (le Sentencieux) même aux vives répliques). Un jour, Berlioz lui mit entre les mains un Florus, en le

priant d'y faire des notes : peu d'heures après, l'étudiant le lui rendit enrichi de corrections auxquelles personne n'avait songé. Outre les langues anciennes, Freinsheim s'était approprié la plupart des langues vivantes : il fit un voyage en France, et demeura trois ans à Paris avec le célèbre Michel Marescot. A la recommandation de cet ami puissant, il fut reçu secrétaire royal des archives à Metz. En 1637 il revint à Strasbourg, où il épousa la fille de Bernegger; ces deux savants entreprirent alors d'immenses travaux philologiques. La reine Christine appela Freinsheim à l'université d'Upsal, où il professa la politique et l'histoire. Après y être resté de 1642 à 1647, il vint à Stockholm en qualité d'historiographe et de bibliothécaire. Logé au palais de Christine, il y vivait dans la société de Descartes, de Grotius, de Saumaise, de Bochart, de Vossius, etc. La reine étudiait le grec avec lui. Cependant, le climat de la Suède ne convenait pas à la santé de Freinsheim : l'électeur palatin l'appela à Heidelberg, en le nommant professeur honoraire et conseiller électoral. Il jouit peu de temps de cette position, et mourut à l'âge de cinquante-et-un ans.

Avant de parler de ses travaux historiques, qui lui ont acquis une gloire impérissable, nous rappellerons qu'il avait composé un poème allemand sur le duc Bernard de Weimar; cette production est tout à fait oubliée. Ses *Suppléments* de Tite-Live et de Quinte-Curce sont une œuvre de patience, de conscience et de talent. On sait que ce fut de sa part un essai de combler les lacunes produites dans les manuscrits de ces auteurs par les ravages du temps. Il commença par ceux de Quinte-Curce; ceux de Tite-Live l'ont élevé encore plus haut : il en donna le commencement à Stockholm, en 1649, avec une épître dédicatoire à la reine Christine. L'édition de Strasbourg de 1654 contient soixante livres. Doujat en acheta trente-cinq, qui étaient entre les mains des héritiers. Freinsheim imite avec assez de bonheur le style de Tite-Live. Suivant Rollin il avait réussi à consoler le public de la perte du grand historien, autant que cela était possible. Freinsheim a publié une édition de Florus, des remarques sur Tacite, les fables de Phèdre et quelques dissertations recueillies sous le titre de : *Orationes cum quibusdam declamationibus*; Strasbourg, 1662, in-12. [P. DE GOLBERY, *Encyc. des G. d. M.*]

Jöcher, avec suppl. d'Adelung. — Sax, *Onomast.*

**FREIRE** ou **FREYRE DE ANDRADE** (*Gomez*), général portugais, né à Lisbonne, le 19 décembre 1636, mort le 3 janvier 1702. Il était neveu du fameux historien Jacintho Freire de Andrade, et servit dans l'artillerie. Nommé capitaine général du Maranhao et du Pará, il occupa ce poste important depuis mai 1685 jusqu'en juin 1687. Il est pour le nord du Brésil ce que fut son homonyme et son parent pour le sud.

Sa biographie, qui a acquis les dimensions d'un

sa biographie, qui a acquis les dimensions d'un

le titre de *Bescheidenheit* (Discrétion ou Modestie), et dans lequel, au milieu de beaucoup de proverbes, de sentences morales, de récits, on trouve de sages conseils adressés aux quatre ordres dont s'occupe l'auteur, c'est-à-dire le clergé, la noblesse, la bourgeoisie et les paysans. Le tout comprend 4,838 petits vers, iambes de quatre pieds, et passe avec raison comme un précieux monument de l'ancien idiome germanique. Imprimé à Strasbourg en 1508, cet ouvrage reparut à Augsbourg en 1513, à Francfort en 1567; une rédaction un peu différente avait été mise au jour à Worms en 1538; un érudit distingué, W. Grimm, a remis en lumière à Göttingue, en 1834, ce vieux texte un peu oublié. Vers la fin du quatorzième siècle, Walter von Engen l'avait fait passer en vers latins, en l'abrégeant; un autre extrait parut sous le titre de *Proverbia eloquentis Freydunkii*.

Jördens, *Lexicon deutscher Dichter und Prosaisten*, t. I, p. 565-572. — Haven, *Museum*, t. I, et *Altdenksche Gedichte*, t. I. — Eschemburg, *Denkmaler*, p. 82-118. — G. Duplessis, *Bibliographie paremiologique*, p. 320.

**FRIESLEBEN (Christian-Henri)**, juriconsulte allemand, né à Glaucha, le 6 juin 1696, mort le 23 juin 1741. Il étudia le droit à Leipzig, et vint s'établir en 1716, à Altenbourg, où il devint, en 1721, avocat de la principauté. Plus tard, il fit des cours de droit et de philosophie à Leipzig, tout en se livrant à la pratique de la jurisprudence. En 1730 il fut appelé à remplir une chaire de droit à Altorf. En 1738 il fut nommé conseiller à Brandebourg-Culmbach, et en 1741 assesseur du tribunal de la principauté d'Onolzbach. Ses principaux ouvrages sont : *Dissertatio philologica de emendatione eruditionis et prudentia circa eam*; Leipzig, 1722, in-4°; — *Dissertatio juridica de difficultate Jurisprudentiæ hodiernæ*, etc.; Erfurt, 1722, in-4°; — *De Jurisprudentia axiomatice vera et falsa*; Leipzig, 1723, in-4°; — *Einleitung zur bürgerlichen deutschen Rechtsgelahrtheit* (Introduction à l'Étude du Droit civil allemand); Leipzig, 1726, in-4°; — *Dissertatio de Jure fisci Lundsassiorum*; Leipzig, 1726, in-4°; — *Volumen Decisionum et Responsorum*; Nuremberg, 1734, in-4°; — *Dissertatio de interpretatione statutorum ex jure communi*; Altorf, 1735, in-4°.

Will, *Nürn. Gel. Lex.*

**FRIESLEBEN (Godefroi-Christian)**, polygraphe saxon, né à Altenbourg, en 1716, mort le 24 juin 1774. Il fut conseiller et bibliothécaire du duché de Saxe-Gotha. Ses principaux ouvrages sont : *Falscheit der neuen Propheten* (Fausseté des nouveaux Prophètes); Altenbourg, 1751-1758; — Une traduction du *Micromégas* de Voltaire; Dresde 1751; — *Maximes de Morale, tirées des poésies d'Horace*; Gotha, 1759; — *Nachlese zu Gottscheds Vorrath zur Geschichte der deutschen dramatischen Dichtkunst* (Docum. relatifs à l'histoire de la poésie

dramatique en Allemagne); Leipzig, 1760, h. Meusel, *Gel. Deutschl.*

**FRIESLEBEN (Christophe)**, juriste, nommé *Ferromontanus*, juriste, mort en 1733. Il fut docteur en de Saxe-Gotha à Altenbourg. Ses ouvrages sont : *Dissertatio de jurisprudentiæ hodiernæ*; *monarchico doctrinis*; *publicæ aristocræ*; *erant, oriunda*; — *rum*; — *De Lu*; — *tribonianæ in ins*; — *demicum*.

Jöcher, *Allg. Gel.-Lexik.*

**FRIEKE (Jean-Thomas)**, juriste, natif de Fribourg en Brisgau, mort le 1 janvier 1583. Partisan de la philosophie de mus, il se trouva exposé à des nuis de toutes natures. Il donna l'étude, pour embrasser la carrière manuelle, et se rendit à la faculté de droit, où il fut recteur d'imprimerie; dans ce poste, comme ailleurs, il ne réussit pas. On a de lui : *Quæstiones logicæ, ethicæ, physicæ, æstheticæ*; 1579, in-8°; — *Synopsis Pandectarum*; — *Africano*; — *Tabula in*; — *gica Jurisconsultorum*; — *Ciceronis Orationes*; — *nianæ*; — *Vita Petri*; — *Grammatica Græca*; 1601, Adam, *Phil. Stud.*

**FREILAS (Alonso de)**, né à Jaca, vivait en 1600. Il fut professeur à Tolède, où il eut une certaine réputation. On a de lui : *Curacion y preservacion de las sedas, seda, telas de oro y plata, cosas*; — *Si los lancolicos lo que es de*; — *ginacion*; publiés à Jaca, 1600, in-4°.

Nicolas Antonio, *Bibliotheca* (novæ)

**FREILK (Juan-Diaz)**, hispanique, vivait en 1556. Il habita longtemps en Espagne : il a publié une histoire du commerce de soie sous ce titre : *Sumario compendioso de las cosas de seda y oro que en los mercados son necesarias á los mercaderes*; in-4°.

Nicolas Antonio, *Bibliotheca* (novæ) p. 683.

**FREILIGRATH (Ferdinand)**, mand, né à Detmold, le 17 juin 1810, était instituteur; privé de sa charge à sept ans, il se forma en même temps. Son père n'étant pas riche, Freiligrath fut envoyé à la ville natale, où il fit un rapide apprentissage au commerce, par

par un oncle maternel, établi à Édimbourg, de l'adopter, il commença en 1825 son apprentissage commercial à Sorst, en Westphalie, où il séjourna jusqu'en 1831, consacrant tous ses loisirs à la poésie. Il avait perdu son père en 1829, et bientôt après il avait appris que son oncle d'Édimbourg n'était plus en état de réaliser les bonnes intentions qu'il avait annoncées à son sujet. Il se rendit alors à Amsterdam, où il entra et demeura pendant six ans chez un changeur. Le séjour de la Hollande eut une influence marquée sur le talent du jeune poète; tout en se livrant aux opérations commerciales, il trouvait le temps de décrire en beaux vers les scènes maritimes qu'il avait sous les yeux. Deux autres poètes, Gustave Schwab et Chamisso, l'introduisirent dans le monde littéraire, de telle sorte que, revenu en Allemagne, il s'y trouva déjà renommé pour ses productions. De 1837 à 1839, il fut occupé dans une maison de commerce à Barmen. Marié en 1841, il passa une année à Darmstadt et deux autres années à Saint-Goar. C'est alors que, sur la demande d'Alexandre de Humboldt et du chancelier de Müller, il obtint du roi de Prusse une pension. Deux ans plus tard il renonça à cette faveur, parce que ses sentiments politiques ne se trouvaient plus d'accord avec la marche du gouvernement, ainsi qu'il l'explique lui-même dans un recueil politique qu'il fit paraître alors, et dont la publication l'obligea de quitter l'Allemagne en 1844. Il se retira d'abord en Belgique, ensuite en Suisse. En 1846 il vint à Londres, et y entra dans une maison de commerce. Il se disposait à s'embarquer pour l'Amérique, où l'appelait un autre poète, Longfellow, quand survinrent les événements de mars 1848, qui le décidèrent à retourner en Allemagne. Venu à Dusseldorf, il s'y mit à la tête du parti démocratique. Traduit en justice pour son poème intitulé : *Die Todten an die Lebenden* (Les Morts aux Vivants), il fut, après deux mois de prévention, acquitté par le jury, convoqué pour la première fois en Prusse. Il se rendit ensuite à Cologne, pour y prendre la direction de la *Neue rheinische Zeitung* (Nouvelle Gazette rhénane); mais poursuivi de nouveau, il retourna en 1849 à Londres, qu'il n'a plus quitté depuis. Comme poète, Freiligrath a de l'éclat, de l'imagination. Il a un vif sentiment de la nature; peut-être manque-t-il d'étendue et de profondeur. Comme traducteur, il a de l'exactitude, et se montre pénétré des beautés de son original. On a de lui : *Gedichte* (Poésies), 1838; — *Rheinisches Odeon* (l'Odeon rhénan), Coblenz, 1839, en collaboration avec Huber et Schmeidler; — *Rheinisches Jahrbuch* (Annuaire rhénan; Cologne, 1840 et 1841, avec Smorck et Mazerath; — *Das romantische Westfalen* (La Westphalie romantique); 1842, avec Duder; — *Gedicht zum besten des Kölner Doms* (Poème au profit de la cathédrale de Cologne); Darmstadt, 1842; — *Karl Immer-*

*mann, Blätter der Erinnerung an ihm* (Charles Immermann, pages de souvenir à son adresse); Stuttgart, 1842; — *Glaubensbekenntniss* (Profession de foi); Mayence, 1844, publiée à la suite d'une controverse littéraire avec Herwegh : cet ouvrage préluda à ses poésies politiques; — *Ça ira! Sechs Gedichte* (Ça ira! six poèmes); Herisan, 1846; — *Neuere politische und sociale Gedichte* (Nouvelles Poésies politiques et sociales); Cologne, 1849. Les principales traductions de Freiligrath sont : *Oden*; 1836, traduites de V. Hugo; — *Dämmerungs Gesänge* (Chants du Crépuscule); Stuttgart, 1836, traduits du même. V. R.

*Conversat.-Lexikon. — Men of the Time.*

**FREIND** (Jean), célèbre médecin anglais, naquit en 1675, à Croton, petite ville du comté de Northampton, où son père était ministre de la religion anglicane, et mourut le 26 juillet 1728. Ses études, commencées à Westminster et terminées à Oxford, furent marquées par de brillants succès littéraires. Néanmoins, Freind embrassa la carrière médicale, pour laquelle il avait toujours manifesté une vocation prononcée. A peine revêtu du simple grade de bachelier en médecine, il se faisait déjà connaître par un traité sur la menstruation et les maladies qui s'y rattachent : ouvrage qui, bien qu'entaché des hypothèses alors en vogue, promettait à la littérature médicale un écrivain distingué. C'était en 1703 : Freind avait alors vingt-huit ans. Un an plus tard, l'université d'Oxford lui fournissait l'occasion de montrer du talent, sous un nouveau jour, en l'appelant à professer la chimie, dont il avait fait une étude approfondie. En 1705 le comte de Péterborough le décidait à le suivre en Espagne en qualité de médecin des armées. A l'issue d'une double campagne, Freind voulut, avant de retourner en Angleterre, visiter Rome, où deux illustres praticiens, Baglivi et Lancisi lui firent le plus brillant accueil. En 1712 la Société royale de Londres, alors présidée par le grand Newton, l'appela dans son sein. La variété et l'étendue de ses connaissances, non-seulement en médecine, mais dans la plupart des sciences et dans les langues anciennes, devait en faire un des membres les plus actifs de cette illustre compagnie. Dans la même année nous le trouvons avec l'armée anglaise en Flandre, où il ne demeura que peu de mois. Revenu à Londres depuis la conclusion de la paix, il s'y livra exclusivement à l'étude et à la pratique de la médecine. Mais enlevé quelques années plus tard par la politique à ses utiles travaux, et envoyé en 1723 à la chambre des communes par le suffrage de ses concitoyens, il s'y fit remarquer par une opposition très-vive. Accusé d'avoir pris part aux menées d'Atterbury en faveur du prétendant, il fut enfermé en même temps que l'évêque de Rochester dans la Tour de Londres. Freind conserva dans ces circonstances critiques toute la

sérénité de son esprit, et il mit à profit les loisirs forcés de sa captivité pour jeter le plan de son histoire de la médecine, le meilleur de ses ouvrages. C'est alors qu'un homme qu'il avait toujours rencontré sur un terrain opposé au sien, en politique comme en médecine, Mead, que cette conduite honore, obtint, grâce à de pressantes démarches, son élargissement, puis son acquittement définitif; noble exemple en ces temps d'intolérance politique et religieuse. Georges II, qui, monté sur le trône en 1727, avait eu précédemment recours à Freind dans les maladies de ses enfants, ne fut pas moins généreux ou, si l'on veut, moins habile; ne se souvenant que des talents du praticien, il nomma premier médecin de la reine l'homme que des travaux justement estimés et une pratique aussi heureuse qu'étendue désignaient à sa confiance. Mais l'illustre archiâtre ne devait pas jouir longtemps de cette haute position. Épuisé de fatigues et de travaux, il succomba en quelques jours à une fièvre ardente, à l'âge de cinquante-trois ans. Sa mort fut un deuil public; il jouissait en Angleterre d'une autorité égale à celle des anciens. L'aménité de ses mœurs, un talent de parole rare dans sa profession, la réserve pleine de dignité dont il avait toujours fait preuve, même au milieu de la polémique suscitée par quelques-uns de ses ouvrages, lui avaient concilié l'estime et l'affection générales. Bien que Freind ne fût pas sans fortune, car il laissait, entre autres dispositions testamentaires inspirées par l'amour de la science, une somme de 1,000 livres sterling pour la fondation d'une chaire d'anatomie à Oxford, le roi, par un sentiment de gratitude non moins honorable pour lui-même que pour celui qui en était l'objet, voulut se réserver le soin d'assurer l'avenir de sa veuve et de son fils.

A l'époque où écrivait Freind, les progrès des sciences mathématiques, de la mécanique et de la physique expérimentale avaient fait croire à la possibilité de ramener les phénomènes de l'économie à des formules algébriques. Cette illusion, partagée par les meilleurs esprits, avait donné naissance à l'école iatro-mécanique. Freind, qu'une connaissance approfondie des mathématiques devait naturellement y faire incliner, embrassa avec ardeur un système qui peut compter avec orgueil parmi ses adeptes les Borelli, les Baglivi, les Senac, les Boërhaave, les Boissier de Sauvages, et il en fit une première application dans l'*Emménologie*. Sa théorie de la menstruation est entièrement mécanique; la statique et l'hydraulique lui en fournissent les bases. La position verticale, la prétendue dilatation de l'aorte chez les femmes, et la pléthore locale lui en expliquent les causes. Il admet même, au moins dans certains cas, la déchirure des capillaires de l'utérus. Quant à la contractilité organique, il n'en tient aucun compte. La résistance des vaisseaux et la lenteur du sang lui expliquent la diminution de cette évacuation; le

relâchement de ces n  
faction de ce liquide  
excès. Les indications thérapeutiques  
de ces hypothétiques, qui tiennent  
dans ce traité la place de l'

la multiplicité des causes  
dans ce temps, sa pratique varie  
sa théorie. Freind relate à la fin de  
les expériences auxquelles il s'était  
des chiens, pour connaître l'action que  
ménagées ont sur le sang en circu  
sorti des vaisseaux. Bien qu'il n'y ait  
conclusion rigoureuse à tirer de là en  
applications cliniques.

eu récemment des  
point de  
les  
ries solidaires son  
miatrie. — Le seul ouv  
consulte encore  
son *Histoire de la*  
suite à celui de Danica  
à ce dernier sous le rapport du style  
mise en œuvre, ne lui est  
férieur pour l'érudition : ce  
bel éloge. Les derniers

surtout traités avec so  
arabique a été depuis  
diée et appréciée; le  
ché; et quant au  
y regrette  
vues philos  
d'un ouv  
des év  
quelles  
vous voyez passer  
noms plus ou  
reporter à l'  
ne pas oublier qu'il avait  
but, ainsi que le  
dique, les choses  
à la pratique et  
teur dans l'histoire

Les principaux ouv  
*menologia, in qua*  
*phenomena, pericula, vitia,*  
*thodo, ad rationes*  
ford, 1703, in-8°,  
par J. Devaux, 1713,  
*tionis Chymica, in qua*  
*rationes chymicae ad vera*  
*naturæ leges redig*  
plusieurs éditions.  
Newton, l'auteur  
phénomènes chim  
Il s'étend longu  
les corps épre

de ses leçons, révisés par lui, à l'université d'Oxford; — *Hippocratis De Morbis popularibus liber primus et tertius; his accommodavit novem de febris commentarios*; Londres, 1717, in-4°; travail où, à l'exemple de ses émules, Freind veut tout voir dans l'auteur qu'il commente, même ce qui n'y est pas, et dans lequel on trouve, à côté d'aperçus judicieux, beaucoup d'hypothèses subtiles en harmonie avec les idées de l'auteur. L'opinion qu'il y émet, en s'appuyant sur l'autorité de Rhazès, de l'utilité des purgatifs dans la fièvre secondaire, des varioles confluentes, suscita une polémique assez longue entre ses amis et ses adversaires; — *The History of Physic, from the time of Galen to the beginning of the sixteenth century, chiefly with regard to practice* (L'histoire de la Médecine depuis le temps de Galien jusqu'au commencement du seizième siècle, principalement en ce qui concerne la pratique). Cette histoire est divisée en trois parties : la première traite des médecins grecs depuis Galien, la deuxième des Arabes, la troisième des auteurs latins dans les temps modernes; Londres, tome I, 1725; tome II, 1726, in-8°; trad. en latin par Wigan, Londres, 1734, 2 vol. in-12; en français par Coulet, Leyde, 1727, 3 vol. in-12. Une autre traduction française, par B\*\*\*, a été publiée et augmentée d'une préface par Senac; Paris, 1728, in-4°. Cet ouvrage donna lieu à une polémique très-vive, en raison des critiques que Freind, qui commençait son livre au point où D. Leclerc avait fini le sien, adressait au plan laissé par son prédécesseur pour la continuation de son livre, et aux erreurs de chronologie qu'il y relevait. — Les œuvres médicales de Freind ont été publiées en latin par Wigan, sous le titre de : *J. Freind Opera omnia Medica*; Naples, 1730, in-4°; elles ont eu plusieurs éditions, dont quelques-unes contiennent la vie de l'auteur par Wigan.

Freind eut un frère, nommé *Robert*, né en 1667, mort en 1751, qui entra dans les ordres et composa diverses poésies latines et anglaises, insérées dans la collection de Nichols.

D<sup>r</sup> C. SAUCEROTTE.

*Biographia Britannica*. — Chalmers, *General Biographical Dictionary*.

**FREINSHEIM**, en latin *Freinsheimius* (*Jean*), philologue allemand, né à Ulm, en décembre 1608, mort à Heidelberg, le 31 août 1660. Il appartenait à une excellente famille; rien ne fut négligé pour son éducation. D'abord il étudia le droit à Marbourg, d'où il passa à Gießen, se livrant aussi à l'étude de la philosophie. A Strasbourg, il gagna l'affection de Matthieu Bernegger, professeur d'histoire, célèbre à cette époque. Freinsheim était fort spirituel, et l'on citait souvent ses reparties : cela lui valut le surnom de *Apophthegmaticus* (le Sentencieux ou l'homme aux vives répliques). Un jour, Bernegger lui mit entre les mains un Florus, en le

priant d'y faire des notes : peu d'heures après, l'étudiant le lui rendit enrichi de corrections auxquelles personne n'avait songé. Outre les langues anciennes, Freinsheim s'était approprié la plupart des langues vivantes : il fit un voyage en France, et demeura trois ans à Paris avec le célèbre Michel Marescot. A la recommandation de cet ami puissant, il fut reçu secrétaire royal des archives à Metz. En 1637 il revint à Strasbourg, où il épousa la fille de Bernegger; ces deux savants entreprirent alors d'immenses travaux philologiques. La reine Christine appela Freinsheim à l'université d'Upsal, où il professa la politique et l'histoire. Après y être resté de 1642 à 1647, il vint à Stockholm en qualité d'historiographe et de bibliothécaire. Logé au palais de Christine, il y vivait dans la société de Descartes, de Grotius, de Saumaise, de Bochart, de Vossius, etc. La reine étudiait le grec avec lui. Cependant, le climat de la Suède ne convenait pas à la santé de Freinsheim : l'électeur palatin l'appela à Heidelberg, en le nommant professeur honoraire et conseiller électoral. Il jouit peu de temps de cette position, et mourut à l'âge de cinquante-et-un ans.

Avant de parler de ses travaux historiques, qui lui ont acquis une gloire impérissable, nous rappellerons qu'il avait composé un poëme allemand sur le duc Bernard de Weimar; cette production est tout à fait oubliée. Ses *Suppléments de Tite-Live* et de Quinte-Curce sont une œuvre de patience, de conscience et de talent. On sait que ce fut de sa part un essai de combler les lacunes produites dans les manuscrits de ces auteurs par les ravages du temps. Il commença par ceux de Quinte-Curce; ceux de Tite-Live l'ont élevé encore plus haut : il en donna le commencement à Stockholm, en 1649, avec une épître dédicatoire à la reine Christine. L'édition de Strasbourg de 1654 contient soixante livres. Doujat en acheta trente-cinq, qui étaient entre les mains des héritiers. Freinsheim imite avec assez de bonheur le style de Tite-Live. Suivant Rollin il avait réussi à consoler le public de la perte du grand historien, autant que cela était possible. Freinsheim a publié une édition de Florus, des remarques sur Tacite, les fables de Phèdre et quelques dissertations recueillies sous le titre de : *Orationes cum quibusdam declamationibus*; Strasbourg, 1662, in-12. [P. DE GOLDBERG, *Encyc. des G. d. M.*]

Jöcher, avec suppl. d'Adelung. — Sax, *Onomast.*

**FREIRE** ou **FREYRE DE ANDRADE** (*Gomes*), général portugais, né à Lisbonne, le 19 décembre 1636, mort le 3 janvier 1702. Il était neveu du fameux historien Jacintho Freire de Andrade, et servit dans l'artillerie. Nommé capitaine général du Maranhao et du Pará, il occupa ce poste important depuis mai 1685 jusqu'en juin 1687. Il est pour le nord du Brésil ce que fut son homonyme et son parent pour le sud. Sa biographie, qui a acquis les dimensions d'un



sérénité de son esprit, et il mit à profit les loisirs forcés de sa captivité pour jeter le plan de son histoire de la médecine, le meilleur de ses ouvrages. C'est alors qu'un homme qu'il avait toujours rencontré sur un terrain opposé au sien, en politique comme en médecine, Mead, que cette conduite honore, obtint, grâce à de pressantes démarches, son élargissement, puis son acquittement définitif; noble exemple en ces temps d'intolérance politique et religieuse. Georges II, qui, monté sur le trône en 1727, avait eu précédemment recours à Freind dans les maladies de ses enfants, ne fut pas moins généreux ou, si l'on veut, moins habile; ne se souvenant que des talents du praticien, il nomma premier médecin de la reine l'homme que des travaux justement estimés et une pratique aussi heureuse qu'étendue désignaient à sa confiance. Mais l'illustre archiâtre ne devait pas jouir longtemps de cette haute position. Épuisé de fatigues et de travaux, il succomba en quelques jours à une fièvre ardente, à l'âge de cinquante-trois ans. Sa mort fut un deuil public; il jouissait en Angleterre d'une autorité égale à celle des anciens. L'aménité de ses mœurs, un talent de parole rare dans sa profession, la réserve pleine de dignité dont il avait toujours fait preuve, même au milieu de la polémique suscitée par quelques-uns de ses ouvrages, lui avaient concilié l'estime et l'affection générales. Bien que Freind ne fût pas sans fortune, car il laissait, entre autres dispositions testamentaires inspirées par l'amour de la science, une somme de 1,000 livres sterling pour la fondation d'une chaire d'anatomie à Oxford, le roi, par un sentiment de gratitude non moins honorable pour lui-même que pour celui qui en était l'objet, voulut se réserver le soin d'assurer l'avenir de sa veuve et de son fils.

A l'époque où écrivait Freind, les progrès des sciences mathématiques, de la mécanique et de la physique expérimentale avaient fait croire à la possibilité de ramener les phénomènes de l'économie à des formules algébriques. Cette illusion, partagée par les meilleurs esprits, avait donné naissance à l'école iatro-mécanique. Freind, qu'une connaissance approfondie des mathématiques devait naturellement y faire incliner, embrassa avec ardeur un système qui peut compter avec orgueil parmi ses adeptes les Borelli, les Baglivi, les Senac, les Boërhaave, les Boissier de Sauvages, et il en fit une première application dans l'*Emménologie*. Sa théorie de la menstruation est entièrement mécanique; la statique et l'hydraulique lui en fournissent les bases. La position verticale, la prétendue dilatation de l'aorte chez les femmes, et la pléthore locale lui en expliquent les causes. Il admet même, au moins dans certains cas, la déchirure des capillaires de l'utérus. Quant à la contractilité organique, il n'en tient aucun compte. La résistance des vaisseaux et la lenteur du sang lui expliquent la diminution de cette évacuation; le

relâchement de ces mêmes vaisseaux et la suspension de ce liquide occasionnent, selon lui, l'excès. Les indications thérapeutiques déduites de ces vues hypothétiques, qui tiennent si faiblement dans ce traité la place de l'observation, et conduisent l'auteur à méconnaître l'utilité de la saignée dans quelques anémies et ménorrhagies. Cependant, abstraction faite de la multiplicité des remèdes encore en usage dans ce temps, sa pratique vaut mieux que sa théorie. Freind relate à la fin de ce traité les expériences auxquelles il s'était livré sur des chiens, pour connaître l'action que les ménagogues ont sur le sang en circulation sorti des vaisseaux. Bien qu'il n'y ait aucune conclusion rigoureuse à tirer de là quant à ses applications cliniques, ces expériences, qui ont récemment des imitateurs, mais à un autre point de vue, prouvent que le rôle du sang dans les maladies ainsi que l'action des substances médicinales sur ce fluide n'avaient pas échappé à ce perspicace observateur, nonobstant ses idées solidistes et son éloignement pour la chimie. — Le seul ouvrage de Freind que l'on consulte encore aujourd'hui avec fruit, est son *Histoire de la Médecine*, ouvrage qui suit à celui de Daniel Leclerc, et qui, après à ce dernier sous le rapport du style et de la mise en œuvre, ne lui est pas sensiblement inférieur pour l'érudition : ce qui est déjà un bel éloge. Les derniers médecins grecs y ont surtout traités avec soin. Sans doute l'épigraphique a été depuis cette époque mieux étudiée et appréciée; le moyen âge n'y est qu'ébauché; et quant au plan général de l'ouvrage, on y regrette l'absence d'aperçus généraux et de vues philosophiques qu'on exigerait aujourd'hui d'un ouvrage de ce genre. C'est moins un tableau des évolutions de la science et des lois auxquelles elles se rattachent, qu'une galerie où vous voyez passer devant vos yeux une suite de noms plus ou moins célèbres. Mais il faut reporter à l'époque où Freind écrivait, et ne pas oublier qu'il avait eu spécialement pour but, ainsi que le titre même de son ouvrage le dit, les choses qui ont principalement trait à la pratique et ce qui appartient à chaque auteur dans l'histoire et le traitement des maladies.

Les principaux ouvrages de Freind sont : *De menologia, in qua fluxus menstruus mensis phenomena, periodi, vitia, cum mechanice methodo, ad rationes mechanicas reducantur*; Oxford, 1703, in-8°, plusieurs éditions; trad. en français par J. Devaux, Paris, 1730, in-12; — *Prælectiones Chymicæ, in quibus omnes fere quæ rationes chymicæ ad vera principia et ipsarum naturæ leges rediguntur*; Oxford, 1709, in-8°, plusieurs éditions. Dans cet ouvrage, d'après Newton, l'auteur cherche à ramener tous les phénomènes chimiques aux lois de l'attraction. Il s'étend longuement sur les modifications que les corps éprouvent par l'action du feu. C'est



le ses leçons, révisée par lui, à l'université d'Oxford; — *Hippocratis De Morbis popularibus liber primus et tertius; his accomodavit novem de febris commentarios*; res, 1717, in-4°; travail où, à l'exemple de ses modèles, Freind veut tout voir dans l'auteur qu'il commente, même ce qui n'y est pas, et dans lequel on trouve, à côté d'aperçus judicieux, beaucoup d'hypothèses subtiles en harmonie avec les idées de l'auteur. L'opinion qu'il y a, en s'appuyant sur l'autorité de Rhazès, sur l'utilité des purgatifs dans la fièvre secondaire, les varioles confluentes, suscita une polémique assez longue entre ses amis et ses adversaires; — *The History of Physic, from the time of Galen to the beginning of the sixteenth century, chiefly with regard to practice* (L'histoire de la Médecine depuis le temps de Galien jusqu'au commencement du seizième siècle, principalement en ce qui concerne la pratique). Cette histoire est divisée en trois parties : la première traite des médecins grecs depuis Galien, la deuxième des Arabes, la troisième des auteurs latins dans les temps modernes; Londres, tome I, 1725; tome II, 1726, in-8°; trad. en latin par Wigan, Londres, 1734, 2 vol. in-12; en français par Coulet, Leyde, 1727, 3 vol. in-12. Une autre traduction française, par B\*\*\*, a été publiée et augmentée d'une préface par Senac; Paris, 1728, in-4°. Cet ouvrage donna lieu à une polémique très-vive, en raison des critiques que Freind, qui commençait son livre au point où D. Leclerc avait fini le sien, adressait au plan laissé par son prédécesseur pour la continuation de son livre, et aux erreurs de chronologie qu'il y relevait. — Les œuvres médicales de Freind ont été publiées en latin par Wigan, sous le titre de : *J. Freind Opera omnia Medica*; Naples, 1730, in-4°; elles ont eu plusieurs éditions, dont quelques-unes contiennent la vie de l'auteur par Wigan.

Freind eut un frère, nommé *Robert*, né en 1667, mort en 1751, qui entra dans les ordres et composa diverses poésies latines et anglaises, insérées dans la collection de Nichols.

D<sup>r</sup> C. SAUCEROTTE.

*Biographia Britannica*. — Chalmers, *General Biographical Dictionary*.

**FREINSHEIM**, en latin **FREINSHEMIUS** (*Jean*), philologue allemand, né à Ulm, en décembre 1608, mort à Heidelberg, le 31 août 1660. Il appartenait à une excellente famille; rien ne fut négligé pour son éducation. D'abord il étudia le droit à Marbourg, d'où il passa à Gießen, se livrant aussi à l'étude de la philosophie. A Strasbourg, il gagna l'affection de Matthieu Bernegger, professeur d'histoire, célèbre à cette époque. Freinsheim était fort spirituel, et l'on citait souvent ses reparties : cela lui valut le surnom de *Apophthegmaticus* (le Sentencieux ou l'homme aux vives répliques). Un jour, Bernegger lui mit entre les mains un Florus, en le

priant d'y faire des notes : peu d'heures après, l'étudiant le lui rendit enrichi de corrections auxquelles personne n'avait songé. Outre les langues anciennes, Freinsheim s'était approprié la plupart des langues vivantes : il fit un voyage en France, et demeura trois ans à Paris avec le célèbre Michel Marescot. A la recommandation de cet ami puissant, il fut reçu secrétaire royal des archives à Metz. En 1637 il revint à Strasbourg, où il épousa la fille de Bernegger; ces deux savants entreprirent alors d'immenses travaux philologiques. La reine Christine appela Freinsheim à l'université d'Upsal, où il professa la politique et l'histoire. Après y être resté de 1642 à 1647, il vint à Stockholm en qualité d'historiographe et de bibliothécaire. Logé au palais de Christine, il y vivait dans la société de Descartes, de Grotius, de Saumaise, de Bochart, de Vossius, etc. La reine étudiait le grec avec lui. Cependant, le climat de la Suède ne convenait pas à la santé de Freinsheim : l'électeur palatin l'appela à Heidelberg, en le nommant professeur honoraire et conseiller électoral. Il jouit peu de temps de cette position, et mourut à l'âge de cinquante-et-un ans.

Avant de parler de ses travaux historiques, qui lui ont acquis une gloire impérissable, nous rappellerons qu'il avait composé un poème allemand sur le duc Bernard de Weimar; cette production est tout à fait oubliée. Ses *Suppléments de Tite-Live et de Quinte-Curce* sont une œuvre de patience, de conscience et de talent. On sait que ce fut de sa part un essai de combler les lacunes produites dans les manuscrits de ces auteurs par les ravages du temps. Il commença par ceux de Quinte-Curce; ceux de Tite-Live l'ont élevé encore plus haut : il en donna le commencement à Stockholm, en 1649, avec une épître dédicatoire à la reine Christine. L'édition de Strasbourg de 1654 contient soixante livres. Doujat en acheta trente-cinq, qui étaient entre les mains des héritiers. Freinsheim imite avec assez de bonheur le style de Tite-Live. Suivant Rollin il avait réussi à consoler le public de la perte du grand historien, autant que cela était possible. Freinsheim a publié une édition de Florus, des remarques sur Tacite, les fables de Phèdre et quelques dissertations recueillies sous le titre de : *Orationes cum quibusdam declamationibus*; Strasbourg, 1662, in-12. [P. DE GOLBERY, *Encyc. des G. d. M.*]

Jöcher, avec suppl. d'Adelung. — Sax, *Onomast.*

**FREIRE** ou **FREYRE DE ANDRADE** (*Gomez*), général portugais, né à Lisbonne, le 19 décembre 1636, mort le 3 janvier 1702. Il était neveu du fameux historien Jacintho Freire de Andrade, et servit dans l'artillerie. Nommé capitaine général du Maranhao et du Pará, il occupa ce poste important depuis mai 1685 jusqu'en juin 1687. Il est pour le nord du Brésil ce que fut son homonyme et son parent pour le sud. Sa biographie, qui a acquis les dimensions d'un

livre d'histoire, a paru sous ce titre : *Vida de Gomes Freyre de Andrada, general de Artellaria do reyno do Algarve, governador e capitão general de Maranhão, Pará e Rio das Amazonas, no Estado do Brazil, composta por Fr. Domingos Teixeira, eremita de Santo-Agostinho, offerecida as memorias de Jacintho Freyre de Andrada*; 1<sup>a</sup> parte; Lisbonne, 1724, pet. in-8°. La seconde partie, publiée après la mort de l'auteur, en 1727, par L. da Silva de Aguiar, est également en un petit volume pet. in-8°. Cet ouvrage fournit de précieux renseignements touchant le soulèvement de Beckman, que l'on peut considérer comme la première tentative des Brésiliens pour constituer leur indépendance; il renferme aussi des documents sur les premiers différends qui ont eu lieu entre la France et le Portugal relativement aux terres du cap du Nord.

F. D.

Bernardo Pereira de Berredo, *Annaes Historicas do Estado do Maranhão*, 1<sup>re</sup> édit., in-fol; 2<sup>e</sup> édit., Maranhão, 1819, in-8°. — Warden, *Art de vérifier les dates*.

**FREIRE DE ANDRADE** (Gomez), général et homme d'État portugais, né vers 1685, mort le 1<sup>er</sup> janvier 1763. Il fit ses études à Coïmbre, entra au service, et donna des preuves éclatantes de courage en 1707, lors des guerres avec l'Espagne. En 1712, malgré sa jeunesse, il fut investi d'un commandement supérieur, et lors de la cessation des hostilités, employé à des négociations difficiles. Le 8 mai 1733, il fut élevé au poste de gouverneur de Rio-de-Janeiro, et chargé en 1735 d'administrer la riche province intérieure connue sous le nom de Minas Geraes. L'un de ses premiers actes fut de faire construire un édifice pour sa résidence et celle de ses successeurs, et le palais impérial fut terminé par ses ordres, en 1743. D'autres édifices utiles vinrent embellir Rio-Janeiro; tels furent le bel aqueduc de la Carioca et la fontaine de la place des Carmes. Ce fut également sous son administration, en 1744, que les richesses du district diamantin de Paracatu ayant été signalées au gouvernement par le guarda-mor J.-R. Froes, il en organisa l'exploitation. En 1748, la population des immenses districts de Goyaz, Cuyaba et Matto-Crosso ayant augmenté, Freire de Andrade fut chargé de l'administration des deux capitaineries que l'on venait d'y fonder, et l'on peut dire, sans exagération, qu'il commandait alors à un territoire plus vaste qu'aucun royaume de l'Europe. Gomez Freire était non-seulement un homme de guerre rempli de bravoure, un administrateur habile, mais aussi un ami des lettres. Ce fut à l'époque de son gouvernement que fut fondée la première académie du Brésil, le 13 janvier 1752, sous le titre d'*Academia dos Selectos*, société à laquelle on dut bientôt la première imprimerie connue dans le vaste territoire de l'Amérique portugaise.

L'énergique habileté de Gomez Freire était malheureusement destinée à se développer sur

un théâtre moins pacifique. Depuis de nouvelles discussions sur la ligne s'étaient élevées entre les cours de Lisbonne; on avait espéré y mettre fin par l'échange de la colonie du Sacramento contre certaines aldées indiennes du Paragay. des difficultés que l'on n'avait pas pu résoudre en Europe, et dans lesquelles se trouvait la Compagnie des Jésuites, rendirent ce projet inexécutable. Après d'innombrables pourparlers, Gomez Freire se mit à la tête des forces qu'il pouvait disposer, et marchait sur le territoire des Sept Missions. Dès la fin de 1754 il était à Rio-Grande; le 28 du mois, il passa le Rio Pardo, et les hostilités commencèrent immédiatement. Il borna d'abord à des escarmouches partielles, jusqu'à l'année 1755, époque où les Jésuites revêtirent d'une sorte de commandement nominal le corregidor indien de ce pays, Nicolao Languiru, connu sous le nom de Nicolas I<sup>er</sup>, simple automate au service duquel les religieux dominateurs des aldées indiennes prétendaient couvrir leur activité (1). Un talent incontestable pour une campagne décisive qui s'ouvrit en 1754, pendant laquelle Gomez Freire garda le commandement en personne; mais les ruines des Missions, qui couvrent aujourd'hui un territoire, que l'on n'a pas su reproduire, nous font toujours regretter l'éclatant succès qui tint alors. La véritable guerre des Indes ne dura en réalité que six mois, du 1<sup>er</sup> janvier 1756 jusqu'au milieu de la même année. Gomez Freire de Andrade fut récompensé de ses services par le titre de comte de Bobadella, accomplit encore de nombreuses expéditions, et fit surtout vers le sud plusieurs voyages fructueux pour le Brésil. Il était à Rio-de-Janeiro, lorsqu'il apprit la perte de la colonie du Sacramento (octobre 1762), que le comte de Ceballos venait d'enlever au Portugal. Il conçut un tel chagrin, qu'il mourut quelques mois après. Gomez Freire est le héros du célèbre drame de Basileo da Gama intitulé : *O Guarany*.

Ferdinand Denis

Southey, *History of Brazil*, chap. 22. — de S. Leopoldo : *Annaes do Rio-Grande*, t. I, p. 4, et suiv. — (1) (Hirsch, *Journal littéraire* sur un portrait du comte de Bobadella). — Adolph Hagen, *Epiros Brasileiros*; 1848, in-32. — Abras, *Synopsis ou deducção chronologica*; Paris 1848, in-8°.

**FREIRE** (Le P. Francisco-Jozé).

philologue portugais, né à Lisbonne, en 1773. Cet écrivain, plus connu sous le

(1) C'est à tort que Wilcocks, dans le livre *History of the Vice-Royalty of Buenos-Ayres*, 1807, affirme que ce roi Nicolas I<sup>er</sup> était un frère Nicolas de Lenç, jésuite jacobin d'une autorité dans ces régions. On aura à cet égard des renseignements dans l'ouvrage suivant : *Le comte Prumo, re del Paraguay, e imperato. Il luchi*; traduction dal Frances: S. Paulo nel vende a Venezia, da Francesco Pillati.

Le membre de l'Académie des Arcades, *Candido Lusitano*, fit des études excellentes, et devint l'homme du premier patriarche de l'église métropolitaine portugaise. Plus tard il se rattacha à la congrégation de Saint-Philippe de Neri. L'un des membres les plus célèbres et les plus influents de l'association littéraire qui, fondée en 1757, prenait le nom d'*Académie des Arcades*, il contribua puissamment, par la solidité de ses écrits, et en même temps par la pureté de son style, au rétablissement des lettres en Portugal. José Freire se croyait appelé à faire la révolution dans la poésie, comme il en avait opéré pour ainsi dire une dans la prose; cet honneur était réservé à d'autres qu'à lui, et qu'il eût traduit l'Art poétique d'Horace. Ses vers sont oubliés, mais ses autres ouvrages sont consultés avec fruit (1). Ses idées de réforme, si bien motivées par le goût détestable de l'époque où il vivait, lui inspirèrent son premier ouvrage, intitulé : *Maximas sobre a Arte Oratoria*; et il préluda à ses curieuses biographies par un traité qui parut peu de temps avant la fondation de l'Académie des Arcades : *Methodo breve e facil para estudar a historia portugueza, formado em dez taboas chronologicas dos reis, rainhas e principes de Portugal, filhos illegittimos, duques e duquezas de Bragança e seus filhos*; Lisbonne, 1748, in-4°. Mais son livre le plus populaire, celui qui aujourd'hui encore jouit d'une réputation incontestée, parut lorsqu'il était déjà connu comme critique. Contre l'usage du temps, il lui donna le titre le plus simple : *Vida do Infant D. Henrique, por Candido Lusitano*; Lisbonne, 1758, in-fol., portr. Ce titre a été amplifié par l'abbé de Courmand, lorsqu'il fit imprimer sa version anonyme : le changea pour celui de *Vie de l'infant Dom Henri de Portugal, auteur des premières découvertes qui ont ouvert aux Européens la route des Indes, ouvrage trad. du portugais sans nom d'auteur*; à Lisbonne, et se trouve à Paris, 1781, 2 vol. in-12. Le pseudonyme avait évidemment effrayé l'abbé; il ne nomma pas même Candido Lusitano, dans le discours préliminaire où il prétendait suppléer à certaines missions de l'auteur, « tout en rendant justice à ses talents et à la bonté de ses vues ». Le livre traduit par l'abbé de Courmand se répandit partout; mais le nom de Freire resta complètement inconnu en France, malgré son mérite incontestable, et peut-être même à cause des qualités qu'on met au premier rang dans cet ouvrage (la concision et la sobriété dans les détails). Il s'en faut bien cependant qu'il réponde aux besoins de notre époque. Lorsqu'il parut, Gomez Eannez de Azurara, qui avait guidé Barros, se trouvait

complètement effacé du souvenir des historiens, et c'était à lui seul que l'auteur d'une vie de l'infant Dom Henrique eût pu emprunter de justes notions sur l'homme éminent qu'il voulait mettre en relief. Enfin, la noble figure de l'infant don Pedro d'Almarroboira, celui qui était régent du royaume sous la minorité d'Alphonse V, et sans le concours duquel D. Henrique n'eût pu agir, se trouve complètement effacée dans cette biographie. On n'y a pas même donné les lettres que l'infant écrivit à son père, et que nous possédons à la Bibliothèque impériale de Paris. Il n'est pas jusqu'au portrait apocryphe, gravé sur les indications de l'éditeur, qui ne fasse éprouver le regret qu'on ait ignoré l'existence de cette effigie si caractéristique due à un disciple de Van Eyck, et que reproduit Azurara. L'œuvre de José Freire n'en est pas moins un livre estimable, qui vit aux yeux des Portugais par le style.

On a encore de cet écrivain : *Memorias das principaes providencias, que se derdo no terremoto que padecceu a corte de Lisboa no anno de 1755*; Lisbonne, 1758, in-fol. Ce gros volume parut trois ans après le fameux tremblement de terre, sous le pseudonyme d'*Amador Patriolo*, et il a été attribué par plusieurs écrivains au marquis de Pombal, qui en avait peut-être ordonné la publication, mais qui n'écrivit jamais avec cette élégance. José Freire a été du reste un auteur très-fécond, et l'on trouvera la liste complète de ses écrits dans le prologue dont M. Rivara, le savant archiviste d'Evora, a fait précéder les *Réflexions sur la Langue Portugaise*, ouvrage posthume de l'auteur de la vie de D. Henrique, publ. en 1842, par la Société de la Propagation des Connaissances utiles fondée à Lisbonne. Ferdinand Dena.

Pinto de Souza, *Bibliotheca historica*. — O Panorama, ann. 1840. — César de Figueira, *Bibliographia historica*, — Sylvestre Ribeiro, *Mescha de uma historia litteraria*.

**FREIRE D'ANDRADE (Gomez)**, général portugais, né à Vienne, en Autriche, le 27 janvier 1752 (1), fusillé le 18 octobre 1817. Son père était ambassadeur de Portugal en Autriche lorsqu'il naquit. Il embrassa de très-bonne heure la vie militaire, et il servit d'abord avec le grade de cadet dans le 13<sup>e</sup> régiment d'infanterie portugaise; de là il passa dans la marine avec le grade de lieutenant de vaisseau. Ce fut alors qu'il obtint de la reine dona Maria I<sup>re</sup> la permission de prendre du service dans l'armée russe. La guerre venait d'éclater entre Catherine II et la Turquie; Freire de Andrade se comporta avec une valeur peu commune au siège d'Oczakoff. Ce fut lui qui alla planter l'étendard russe sur les murs de cette ville; cet exploit et sa belle conduite au siège d'Ismail lui valurent les éloges publics de Souwarow. Après la campagne, Catherine II lui

(1) Particulièrement son *Diccionario poetico*, publ. sous le pseudonyme de *Candido Lusitano*, au moment des réformes tentées par les Arcades.

(1) Nous adoptons ici la date produite au-dessous du portrait gravé d'après D. A. de Sequeira; la *Biographie étrangère* le fait naître en 1762. Nous rectifions également la véritable orthographe du nom, d'après la signature autographe du général.

main duquel se trouvait alors le pouvoir militaire, le fit arrêter et juger. L'auteur de la vie de Jean VI contient sur la fin de ce général des détails qui prouvent avec quelle légèreté cruelle on procéda dans les accusations portées contre lui. « Une conspiration avait été découverte, dit-il, dont le but incertain était ou de rendre le Portugal indépendant de la cour de Rio-de-Janeiro, ou, ce que diverses circonstances rendent encore plus vraisemblable, d'affranchir le pays de la domination anglaise ; il en résulta l'arrestation d'un grand nombre de conjurés, parmi lesquels il n'y avait de distingués que le général G. Freire d'Andrade et le baron d'Eben, officier hanovrien qui du service d'Angleterre avait passé à celui de Portugal... Onze furent exécutés sur la place de Sainte-Anne. Après une procédure secrète, le général Freire fut fusillé sur le glacis du fort Saint-Julien et le baron d'Eben renvoyé du service du pays. » Trois ans après cette déplorable exécution, la mémoire de Freyre fut réhabilitée, et en 1820, après un mûr examen des pièces qui constituaient cette étrange procédure, il fut dé-

reté dans un village voisin dans cette ville. Blessé et réfugié dans une maison ; sédition, il tomba bientôt balles ; son aide de camp et autres officiers d'état-major. Sa veuve, dona Isabel, donna de la mémoire des victimes fut tenu à Viana-do-Algarve après une scrupuleuse enquête vembre suivant une sentence meurtriers.

José-Ant. de Carvalho e Costa, *Lições*, ann. 1899. — Chas. Santel, *Essai sur l'histoire de la monarchie portugaise* ; Paris, 1894, t. II. — L. des *Guerres de la Péninsule*.

**FREIRE DE CARVALHO**, écrivain portugais, né vers le 17<sup>e</sup> siècle. Il était chanoine archiépiscopal et métropolitain ; il occupa vers 1646 et de littérature classique

anciennement élaboré, est divisé en huit périodes. La première remonte aux âges antiques, arrive jusqu'à l'invasion des Goths; la dernière prend l'Essai littéraire à l'année 1720, fut fondée l'Académie d'Histoire, et va jusqu'à nos jours (1). M. Freire de Carvalho a rendu un autre service aux lettres, en publiant une excellente édition critique des *Lusiadas*; elle a paru sous ce titre : *Os Lusíadas de Luiz de Camoens, nova edição, feita de acordo com as vistas da mais accurada critica, em presença das duas edições primarias e das posteriores de maior credito reputação; seguida de anotações criticas historicas e mythologicas*; Lisbonne, 1843, petit in-12. Pour la correction du texte, le savant éditeur a su mettre à profit les remarques si judicieuses de Mablin. Il les a fondues habilement avec celles qu'une révision attentive du poëte lui avait suggérées.

F. DENIS.

*Documents particuliers.*

**FREIRE DE CARVALHO** (*Librato*), écrivain portugais contemporain, a publié il y a quelques années un ouvrage politique fort important et utile à consulter, sur les derniers événements du règne de dona Maria II : *Memorias com o titulo de Annaes para a historia do tempo que durou a usurpação de Dom Miguel*; Lisbonne, 1831-1843, 4 vol. in-8°. Cet ouvrage trouve son complément dans un autre volume du même auteur : *Ensaio politico sobre as causas que prepararam a usurpação do Infante D. Miguel*; 2<sup>e</sup> édit., Lisbonne, 1842, in-8°. Ferdinand DENIS.

*Documents particuliers.*

**FREIRE.** Voy. ANDRADA et FREYRE.

**FREITAG.** Voy. FREYTAG.

**FRÉJUS** (*Roland de*), voyageur français, né à Marseille, vivait en 1670. Il pratiquait le commerce sur une vaste échelle, et principalement avec l'Afrique. Il comprit l'importance d'établir des relations avec le Maroc et le Fezzan, et sollicita une mission du gouvernement français. Des lettres royales lui furent accordées à l'effet de traiter avec les princes de la partie nord-ouest de l'Afrique. Fréjus traversa l'Espagne, s'embarqua à Almeria, et atterrit peu après à l'île d'Albuzama. De là il envoya demander un sauf-conduit au chérif de Taflet, Mouley-Arxid, qui venait de conquérir les royaumes de Fez et de Maroc. Sa demande lui fut accordée. Fréjus, accompagné seulement de cinq personnes, se mit en marche et, après avoir traversé des déserts et des sables brûlants, après avoir couru de nombreux dangers, arriva à la cour de Mouley-Arxid, qui le reçut avec une grande distinction. Ce monarque était alors en guerre contre l'alcade Gailand, que soutenaient les Anglais. Dès sa seconde audience, Fréjus présenta à Mouley les

lettres de Louis XIV, et moyennant des promesses de secours obtint les assurances les plus positives en faveur du commerce français. De retour en France, il publia une relation de son voyage, et informa la cour du résultat de ses démarches. Sans le démentir ouvertement, le ministère ne crut pas devoir accorder les secours promis par son envoyé, et Fréjus, ayant exécuté un second voyage à Taflet, se vit traiter comme un imposteur, et reçut l'ordre de sortir des États de Mouley-Arxid. Mouette a induit Moréri en erreur au sujet de la réalité de la mission de Fréjus, et les biographes postérieurs, copiant Moréri à l'envi, ont tous qualifié Fréjus « de faux ambassadeur, de fourbe, etc. » Il eût suffi pour s'assurer du contraire de lire sa *Relation d'un voyage fait dans la Mauritanie, par ordre de Sa Majesté, en l'année 1666, vers le roi de Tafleta, Mouley-Arxid, pour l'établissement du commerce dans toute l'étendue du royaume de Fez et de toutes ses autres conquêtes*; Paris, Clousier, avec privilège du roi, 1670, in-12. Il est probable que les auteurs que nous relevons n'avaient pas connu cet ouvrage; car si Fréjus avait pris des titres faux auprès du chérif, serait-il venu en France publier sa fraude, et le gouvernement eût-il consenti à devenir son complice en le laissant impunément se vanter de son imposture?

Alfred DE LACAZE.

G. Mouette, *Histoire de Taflet*. — Moréri, *Grand Dictionnaire historique*. — *Histoire des hommes illustres de Provence*. — F. Hoefler, *Empire de Maroc*, dans l'*Univers pittoresque*, p. 226.

**FRELLON** (*Jean et François*), imprimeurs à Lyon, de 1530 à 1570. Ils se sont fait une haute réputation dans le monde savant pour la correction et la beauté de leurs éditions, qui ont été successivement revues par Louis Saurius et par Michel Servet. On regarde comme leur chef-d'œuvre le *Nouveau Testament* donné à Lyon, 1533, in-12.

Il y a eu un autre **FRELLON** (*Paul*), imprimeur à Lyon, et un **FRELLON** (*Jean*), imprimeur à Paris, qu'il ne faut pas confondre avec les précédents, dont ils étaient contemporains.

Fernetti, *Les Lyonnais dignes de mémoire*, t. I, p. 206. — Maittaire, *Annales typographiques*.

**FREMANGER** (\*\*\*), homme politique français, mort en 1807. Il était avant la révolution huissier à Senonches, et remplissait déjà des fonctions municipales lorsqu'il fut élu à Dreux, le 2 septembre 1792, député à la Convention. Il devint l'un des membres influents de la société des Jacobins. Il vota la mort de Louis XVI, sans appel au peuple et sans sursis. Chargé pendant quelque temps des approvisionnements de la ville de Paris, il s'acquitta avec zèle de cette mission. En 1794 il fut suspecté de modérantisme par les Jacobins. Il se justifia, mais ne fut maintenu qu'après un scrutin épuratoire. Le 2 prairial an iv (21 mai 1795), Fremanger fut arrêté par les sectionnaires du quartier Montreuil, insulté et frappé; mais, dégagé par quelques bons

(1) On a sur les mêmes matières, par le même auteur, un ouvrage moins considérable; ce sont les *Líções elementares de Poetica nacional*; seguidas de um breve ensaio sobre a critica literario; Lisbonne, in-8°.



citoyens, il fut reconduit sous escorte au Palais-National. Envoyé en mission au Havre (août 1795), il sut, avec l'aide du général Huet, maintenir l'ordre dans la ville, et déjoua plusieurs tentatives incendiaires des Anglais. Sa mission finit avec la Convention. Le 7 brumaire an IV (29 octobre 1795), il fut nommé messenger d'État au Conseil des Cinq Cents, et remplit les mêmes fonctions auprès du corps législatif jusqu'à sa mort.

R—R.

Laballe, *Liste des Électeurs du département d'Eure-et-Loir nommés en exécution de la loi du 29 mai 1791*, p. 5. Chartres, 1791, in-4°. — Reimpression du *Moniteur* t. XV, p. 173, 222, 253; t. XXIV, p. 526; t. XXVI, p. 7 et 350. — *Correspondance inédite du général Huet, commandant les départements de la Seine-inférieure et de l'Eure*. — *Biographie moderne*; Paris, 1806. — *Petite Biographie Conventionnelle*. — Arnault, A. Jay, etc., *Biographie nouvelle des Contemporains*. — *Documents particuliers*.

**FREMAU (Jean)**, trouvère français, né à Lille, vivait au treizième siècle. Le nom est diversement écrit Fremau, Frumau et Frumiau. Il fut couronné dans les *puys* de Lille pour une chanson d'amour, qui existe encore. On trouve aussi dans les manuscrits deux pièces du même genre qui portent son nom. Ces trois chansons ont été publiées par M. Arthur Dinaux, qui pense que Jean Fremau fut couronné roi des ménestrels, et que c'est lui qu'on nomme ailleurs *le roi de Lille*.

Arthur Dinaux, *Trouv. de la France et du Tourn.*, t. II, p. 279-286, 367-369. — *Histoire littéraire de France*, t. XXIII.

**FREMENTEL (Jacques de)**, juriconsulte français, né à Tours, le 22 mars 1698, mort dans la même ville, le 10 juillet 1777. Il était avocat au presidial de Tours. On a de lui : *Commentaire sur la Coutume de Tours*; 1786, 4 vol. in-4°. Cet ouvrage fut publié par son fils.

Desessarts, *Les siècles littéraires*.

**FREMENTEL (Jacques de)**, historiographe français, né à Tours, le 28 janvier 1728, mort vers la fin du dix-huitième siècle. Il était chanoine de Saint-Martin de Tours, et membre de la Société d'Agriculture de cette ville. On a de lui : *Almanach historique et géographique de la Touraine*; 1758 et années suivantes; — *Tableau général et historique de la Maison de Brossard*; 1765, in-4°.

*France littéraire de 1769*. — Desessarts, *Les siècles littéraires*.

**FRÉMIN DE MORAS (Jean-Christophe)**, panégyriste français, né à Metz, le 21 juillet 1666, mort le 20 mars 1748. Il était fils de Guillaume Frémin, président à mortier au parlement de la même ville. Il était chanoine régulier de l'ordre de Saint-Antoine, et passait pour un homme très-éloquent. On a de lui l'*Oraison funèbre de M. de Coislin, évêque de Metz*, prononcée le 27 février 1721, dans l'église cathédrale de cette ville; Metz, 1733, in-4°. F. RÉGIN.

Fou Baltus, *Annales de Metz*, in-4°, p. 29. — *Essai philologique sur la Tyrocr. à Metz*, p. 116.

**FRÉMIN (René)**, sculpteur français, né à Paris, en 1673, mort en 1744. Cet artiste passa en

Espagne une partie de sa vie; il y devint d'Espagne, et obtint le titre de sculpteur du roi d'Espagne, Philippe V. Il eut à Saint-Ildefonso des appartements à l'imitation de ceux de Philippe V, de la reine, de Louis I<sup>er</sup> et de son épouse, enfin un très-grand de statues et de groupes représentant mythologiques. L'élégance et la force marquent généralement dans les œuvres de cet artiste; mais ses figures ont une grâce et de simplicité. Parmi les œuvres exécutées à Paris, les plus connues sont la statue de *La Samaritaine* à la fontaine Neuf, un grand bas-relief représentant *la Modestie et la Tempérance*, dans la chapelle de Noailles à Notre-Dame, enfin la statue de *Sylvie*, mère de saint Grégoire le Grand, dans la chapelle de ce saint aux Invalides.

De Fontenai, *Dictionnaire des Artistes*. — *Les Curiosités de Paris*, p. 11, 308.

**FRÉMINET**, et non pas **FRÉMIN** (Martin de), peintre français, né à Fontainebleau, le 16 juin 1567, mort à Fontainebleau, le 16 juin 1635. Il fut d'abord élève de son père, artiste diacre, « que l'on n'occupait, rappelle qu'à faire des canevas pour des tapisseries, qui cependant, par ses conseils, et de bons peintres, entre autres De Fréminet étudia aussi sous Jean Le Moyne, quitta ce grand maître pour passer à l'étude des chefs-d'œuvre de Michel-Ange, sa principale occupation. Sous cette inspiration, il devint bon dessinateur, anatomiste, et mérita la réputation de l'un des habiles peintres de l'époque. Avant de partir pour Rome, il parcourut les principales villes de France. De retour en France, il fut nommé premier peintre de Louis XIII, et chargé de toutes les peintures de la cour, de décorer avec une main sûre la chapelle de la Madeleine. Il mit à l'œuvre en 1600, et ne revint qu'en 1615. Ils se composent principalement de trente-six tableaux à l'huile, et sur deux d'entre eux, et sur les principaux chefs-d'œuvre, et les autres offrent des traits de la vie de Louis XIII. Fréminet avait épousé Françoise de Jean de Hoë, peintre, et résida dans l'abbaye de Barbeaux, près de Paris, pour l'église de laquelle il fit plusieurs tableaux. Fréminet a été un des plus grands artistes français. Cet homme avait l'énergie de son pinceau, et l'habileté de son dessin, mais peut-être a-t-il abusé de son talent en donnant à ses personnages des traits trop saillants, ou le jeu saillant des muscles du spectateur et attriste son œil.

(1) Comme l'écrit de Pline.



ant la vigueur de ses expressions, on brise la vérité de ses poses. Un coloris dur, sec, vient encore éloigner des œuvres de mort.

A. DE LA  
e Guilbert, *Histoire de Fontainebleau*, t. I, p. 86.  
André Leblond, *Entretiens sur la Fie et les O-*  
*des plus excellents Peintres*, etc., t. III, p. 313. —  
es, *Théorie de la Fie des Peintres*. — Sanguin,  
armonies de Paris et de ses environs, p. 311. —  
court, *Guide du Voyageur à Fontainebleau*.

FRÉMINET (Edme de La Poix de), ju-  
sulle français, né à Verdun (Bourgogne),  
80, mort à Lyon, le 14 novembre 1773.  
lu lieutenant général au bailliage de Ver-  
il étudia le droit, et devint bailli des villes  
requisit de La Pallisse, et commissaire aux  
seigneuriaux. Il était surtout versé dans  
affaires féodales. Ses principaux ouvrages

*La Pratique universelle pour la réno-*  
*des teniers et des droits seigneu-*  
Paris, 1746-1748, 2 vol. in-4°; 2<sup>e</sup> édit.,  
1754-1757, 1 vol. in-4° (dédié au prince  
autin de Rohan); — *Dictionnaire ou*  
*de la Police générale des villes, bourgs,*  
*vies et seigneuries de la campagne*; Pa-  
ris, in-4°, — *Traité général du gou-*  
*ment des biens et affaires des commu-*  
*nautés d'habitants des villes, bourgs, villages,*  
*rousses du royaume*; Paris, 1760, in-4°,  
dume contient l'opuscule publié en 1687,

prince de Conti, sous ce titre : *Les De-*  
*des seigneurs dans leurs terres, sui-*  
*les ordonnances de France*; — *Traité*  
*que de l'origine et nature des dixmes,*  
*leurs possesseurs par les ecclésiastiques*  
*moine anachète, et de leurs charges*, par  
F. P. D. E., Paris, 1762, in-12; — *Les*  
*Principes des Fiefs, en forme de Diction-*  
Paris, 1769, 2 vol. in-4°. E. REGNARD.

1. *La Bibliothèque de la France de Droit*. —  
2. *La France littéraire*.

AMÉLOT ou FRÉMYOT (André), prélat  
s., né à Dijon, le 26 août 1573, mort à  
le 13 mai 1641. Fils d'un président au  
ment, il étudia la jurisprudence à Padoue,  
Ambrase, et fut reçu conseiller au parle-  
le Dijon. Il entra ensuite dans les ordres,  
fut abbé de Saint-Etienne en 1595, arche-  
de Bourges en 1604. Henri IV demanda,  
pour lui le chapeau de cardinal, sans pouvoir  
ur, et Louis XIII l'envoya ambassadeur à  
Avant résigné son archevêché, il se retira  
à Dijon mourut. Il fut inhumé dans le cou-  
sacré de l'église de la Visitation, dont sa meur,  
e Chénal, était la fondatrice. On a de lui :  
di une suite dans l'assemblée du clergé

8, Paris, in-8. — *Ordonnances eccle-*  
*siastiques et de l'Etat, qu'on a faites en 1604*,  
s., in-8. — *Discours des marques de*  
*de*, Paris, 1610, in-8. — *Discours de la*  
*ince à la reine régente*; Bourges, 1611,  
— *Lettre consolatoire à Louise de*  
*ne sur la mort de Paris de Guise*, son  
1615, in-8. — *Remontrances du Clergé*

de France, lorsqu'il fut aux états de 1614,  
dans le premier *Recueil général des Affaires*  
*du Clergé*; Paris, 1632, in-8°.

Peuplier, *Bibliothèque des Auteurs de Bourgogne*. —  
Richard et Girard, *Bibliothèque sacrée*.

FRÉMONT (Dom Charles), réformateur de  
l'ordre de Grammont, né à Tours, en 1610, mort  
à Thiers (Auvergne), en 1689. Il entra à l'âge  
de dix-huit ans dans l'ordre de Grammont, et  
conçut l'idée de ramener les moines de cet  
ordre à la rigueur de leur règle primitive. Son  
projet rencontra de grands obstacles du côté de  
ses supérieurs; mais il les surmonta, par la pro-  
tection du cardinal de Richelieu. Il réussit à  
rétablir l'ancienne discipline non-seulement dans  
la maison de Thiers en Auvergne, que les habi-  
tants de cette ville fondèrent pour lui en 1650,  
mais encore dans six ou sept autres maisons qui  
appartenaient auparavant à l'ordre et qui étaient  
presque entièrement ruinées. Le pieux réforma-  
teur mourut après avoir, pendant treize ans,  
gouverné le couvent de Thiers. On a de lui :  
*La Vie, la Mort et les Miracles de saint*  
*Etienne, confesseur, fondateur de l'ordre*  
*de Grammont, dit vulgairement des Bons*  
*Hommes*; Dijon, 1647, in-8°.

Le P. Uchot, *Hist. des Ordres monastiques*, t. VII,  
ch. 36.

FRÉMONT D'ABLANCOURT (Nicolas), his-  
torien français, né à Paris, vers 1625, mort à  
La Haye, vers 1694. Neveu de Perrot d'Ablan-  
court, il fut élevé par ce littérateur. Turenne,  
qui le protégeait, le fit nommer ambassadeur de  
Portugal en 1663, et plus tard, président à  
Strasbourg. Il revint ensuite à Paris, où, sui-  
vant Bayle, « il vécut tranquillement dans la  
lecture des bons livres et dans le commerce des  
gens d'esprit, jusqu'à ce que le dernier coup des  
persécuteurs l'obligea à chercher la liberté de  
conscience dans les pays étrangers ». Il alla s'é-  
tablir à Groningue, où il obtint la protection du  
prince et de la princesse d'Orange. Il fut même  
gratifié d'une pension, avec le titre d'historio-  
graphe. « C'était, dit Bayle, un homme de mé-  
rite, fort zélé pour la religion protestante. Il sa-  
vait une infinité de choses qui sont bonnes à dé-  
bitier dans une conversation, et il les débitait de  
fort bonne grâce. » On a de lui : *Nouveau Dic-*  
*tionnaire des Rimes* (anonyme); Paris, 1648,  
in-8°; — *Dialogues de la Santé* (anonyme);  
Amsterdam, 1684, in-12; — *M. Perrot d'A-*  
*blancourt vengé, ou Amélot de La Housaye*  
*convaincu de ne pas parler français et de*  
*mal expliquer le latin*; Amsterdam, 1686,  
in-12; — *Mémoires concernant l'histoire de*  
*Portugal depuis le traité des Pyrénées (1659)*  
*jusqu'en 1668, avec les révolutions arrivées*  
*pendant ce temps-là à la cour de Lisbonne*;  
Paris, 1701, in-12; — *Dialogue des lettres de*  
*l'alphabet, où l'usage et la grammaire*  
*parlent*; — *Supplément de l'histoire veri-*  
*table*. Ces deux opuscules ont été insérés à la

fin de la traduction de Lacion par Perrot d'Albancourt.

Kug. et Em. Haag, *La France protestante*.

\* FRÉMONT (*Jean-Charles*), voyageur et homme politique américain, né dans la Caroline du sud, en janvier 1813. Son père était un gentilhomme français, et sa mère originaire de la Virginie. Privé de son père à l'âge de quatre ans, il reçut cependant une assez bonne éducation; à dix-sept ans il prit ses degrés à l'université de Charleston. Dès lors il employa ses talents à venir en aide à sa mère et à ses frères. De l'étude des mathématiques, il passa dans le génie civil, et fut employé à la levée du plan du Mississippi. De là il se rendit à Washington pour y dresser la carte du pays. Nommé ensuite lieutenant du génie, il se proposa de pénétrer dans les Montagnes Rocheuses. Son plan fut approuvé par le ministre de la guerre, et en 1842 il explora avec une poignée d'hommes le passage méridional de ces montagnes. Non-seulement il fixa exactement la situation de ce passage ou défilé, par où l'on se rend maintenant en Californie, mais encore il en fit connaître la géographie, la géologie, la botanique et la météorologie. Son rapport sur ce voyage, ayant été imprimé par ordre du sénat, fut traduit dans plusieurs langues étrangères, et Fremont fut dès lors considéré comme un bienfaiteur du pays. Cependant, il ne s'en tint pas à ce premier résultat, et projeta une autre expédition vers l'Oregon; il s'avança par une nouvelle voie vers les Montagnes Rocheuses, gravit les sommets du versant méridional, descendit vers le Grand-Lac Salé, et étudia la contrée dans toute son étendue. Il combina ses recherches avec celles de Wilkes. Il avait découvert une route pour aller dans la Colombie, mais il voulut s'en frayer une autre. Dès le commencement de l'hiver, n'ayant que peu de vivres, et seulement vingt-cinq hommes, il se dirigea de nouveau vers les Montagnes Rocheuses. Ainsi commença cette expédition qui dura neuf mois, pendant lesquels il fit 417 milles dans les neiges, et dont le résultat fut une première connaissance exacte de la haute Californie, de la Sierra Nevada, et des plaines Saint-Joachim du Sacramento. Au mois d'août 1844, il retourna à Washington, où il s'occupa à publier la relation de son voyage, tout en projetant une nouvelle expédition, qu'il entreprit en effet presque aussitôt. Après la conquête de la Californie, à laquelle il prit part, il fut victime de la jalousie de deux officiers américains, qui lui firent retirer par une cour martiale sa commission de commandant. Le président des États-Unis lui offrit, il est vrai, de le réintégrer; mais Fremont ne demandait que justice, et point de faveur. Ainsi cessèrent ses relations avec le gouvernement, et il vécut dès lors dans la retraite.

De cette même Californie où il avait été en explorateur et en conquérant, il fut ramené prisonnier. C'est alors qu'il résolut de rétablir son

honneur comme, e vertes cel So dirigea trente-tro lets, il s' fique. Arr par le froi ses melet grand'peh saient Fr rations; i remonmé lui ou i enfin, apr bouche de Les Calif avait fait représent lité de sén aujourd'h dence des

*Mon et U Altenbourg*

\* FRÉ le 17 juill à la facul nommé p çaise à L' vrages q de ses fou ment en faculté de en 1848. ture des le d'un gran lesquels l nique, la Peuple, l il concou qui n'excl outre de 2 vol. in- in-8°; — 2 vol. in-8° 1838, in-4 1840; — de la pri riations siècle; l le sujet d se mont classiques — *Quid Re Austi in-8°; — Loup das l'Odéon,*

*Documen La Litté*

\* FRÉ février 18

père, ami de  
 professeur de  
 l'âge de quinze  
 grand nombre  
 chimiques. A  
 boratoire de l  
 il trouva d'au  
 éclairer et pu  
 M. Frémy pub  
 temps qu'il fu  
 de commerce  
 successiveme  
 Collège de Fi  
 seur à l'Écol  
 M. Gay-Lussa  
 il reçut en l  
 neur. Vers la  
 tron-Charlard  
 de Paris. M. l  
 de M. Pelou  
 de Gay-Lussa  
 On a de lui tr  
 collaboration  
 en plusieurs t  
*rale* ; 6 vol.;  
*élémentaire*,  
 publiés par l  
*Chimie*, de l  
*cherches su*  
*d'Inde* (acid  
*tion des ma*  
*la chaux*;  
*du Cerveau*  
*rique*; Su  
*cations que*  
*acides tartr*  
*la Fermenta*  
 — Sur la Pe  
*des fruits*; —  
*formes de so*  
*drogène*, no  
*zotes*, — Su  
*ferrique*; —  
*l'Acide antiz*  
 — Sur l'Os  
 Sur une noi  
*posables im*  
*de silicium*,  
*ium*); — St  
*cobalt dans*  
*par du cob*  
*de l'oxygène*  
*la Composi*  
*toute la ser*  
*tion générale*  
 — Sur la C  
*des différen*  
*Nouveaux tra*  
 (avec M. Dec.  
 (avec M. Cloe  
*des Fleurs* (  
*tes*, etc. M. l

**FRÉNICLE** (*Nicolas*), poète français, né à Paris, en 1600, mort en 1661. Il fut, le 28 juin 1627, reçu conseiller général à la cour des monnaies, dont il mourut le doyen; mais la principale occupation de sa vie fut la galanterie et la poésie: on jugera son mérite d'après ces vers, qu'il adressait en réponse à une épître de François Ogier (*voy.* ce nom).

J'ai regret d'avouer que tes vers sont flatteurs,  
En me plaçant au rang des plus fameux auteurs.  
De moi je sçai ma force, et quel est l'avantage  
Que te donne sur moi ton plus petit ouvrage.  
Mais comme pour les vers je te cède le prix,  
Dedans l'empire aussi de la belle Cypria,  
Ami, certes il faut que tu quittes la place.  
Sylvie à ton sujet paraît toute de glace,  
Et tu sais bien qu'il te brûle d'amour pour moi.

Frénicle était grand ami de Colletet et de Chapelain. Ce dernier disait: « Frénicle écrit purement, et par ses ouvrages en vers il a fait voir une veine aisée, mais sans fond et sans élévation. » Desforges Maillard a dit depuis: « On trouve de l'esprit et du feu dans les œuvres de Frénicle, des grâces et de la douceur dans ses églogues; mais il est diffus, inégal, et néglige souvent l'exactitude et la pureté de l'expression. » On a de Frénicle: *Premières Œuvres poétiques*; Paris, 1625, in-8°. Ce volume renferme trente-six élégies, des stances, des odes, des sonnets et des rondeaux; une seconde édition, augmentée, fut publiée en 1629; Paris, in-8°; — *Palémon*, fable bocagère et pastorale, en cinq actes et en vers, avec des chœurs; Paris, 1632, in-8°. C'est une imitation du *Pastor Fido* de Guarini; — *Niobé*, tragédie, en cinq actes et en vers; ibid. (non représentée); — *Les Entretiens des illustres Bergers*, suivis de *La Fidèle Bergère*, comédie pastorale en cinq actes, et du *Trépas de René-Michel de La Roche-Maillet*, pièce en vers; Paris, 1634, in-8°; — *Jésus-Christ crucifié*, poème; Paris, 1636, in-12; — *Hymne de la Vierge*; Paris, 1641, in-4°; — *Paraphrase des Psaumes de David*, en vers français; Paris, 1641, in-4°; — *Hymne de saint Bruno, fondateur de l'ordre des Chartreux*; sans date, in-4°: il travaillait assidûment à la composition d'un poème sur la conversion de Clovis lorsqu'il mourut.

Gouget, *Bibliothèque française*, t. XVII, p. 223. — Paul Desforges-Maillard, *Œuvres*. — Moréri, *Le Grand Dictionnaire universel*.

**FRÉNICLE DE BESSY** (*Bernard*), mathématicien français, frère du précédent, né à Paris, vers 1605, mort en 1675. Conseiller à la cour des monnaies, il consacra les loisirs que lui laissait sa charge à des recherches sur les nombres, et s'acquit la réputation de premier arithméticien de son époque. Il inventa ou retrouva une méthode en partie connue des anciens, mais oubliée ou dédaignée des savants du dix-septième siècle. Au moyen de cette méthode et d'une rare aptitude pour le calcul, Frénicle parvint à résoudre rapidement les problèmes numériques les plus compliqués. « J'avoue ingénument, écrivait Fermat à

ce sujet, que j'admire le génie de  
sans algèbre pousse  
sance des nombres; et  
excellent consiste dans  
tions. » Descartes, de son  
lettre au P. Mersenne: «  
être excellente, puisqu'elle  
où l'analyse a bien de la part  
arithmétique particulièrement  
cieuse à Fermat et à  
n'a pu être découvert dans  
parait avoir été un simple tâton-  
nieux et peu différent du crible.  
Elle consiste à reconnaître  
problème quels sont les  
auxquels ces coefficients  
quels sont les nombres  
avec elles. Il ne s'agit  
tous les nombres premiers  
et tous ceux qui n'ont pas  
laisse plus qu'une petite  
Frénicle trouva quelques propriétés  
qui diminuaient beaucoup la loi-  
ment, et dont les plus di-  
rigoureusement par Euler et  
aussi le moyen de déduire d'un  
toutes les solutions possibles.  
été nommée *Méthode des excrus*  
qu'au lieu de chercher dire-  
demandé parmi une infinité de  
tous ceux qui ne répondent pas au  
du problème. Les combinaisons numé-  
riques sous le nom de carrés  
attirèrent aussi l'attention de Fré-  
non-seulement de nouvelles  
résultats impairs; mais il en trouva  
pairs, et il enseigna à les varier  
tude de manières. Ainsi pour le carré  
dont la racine est 4, on n'a que  
arrangements différents; Fermat  
moyen de le disposer de 880  
même à la difficulté de ces car-  
qu'ils fussent tels qu'en les dé-  
sivement de leurs bandes  
tassent toujours magiques. On  
même des carrés de ce  
sons, dont le plus grand  
vaincue, peuvent sembler  
peut en dire autant des propriétés  
sur les nombres. Ce n'est pas  
cet, « plusieurs que l'analyse  
analyse des équations  
tions que les problèmes  
seuls enseigner à trouver. » On a  
*Méthode pour trouver la solu-  
tions par exclusions*; — *Traité  
rectangles en nombre*; — *Ab-  
réviation*; — *Traité des Carrés*  
ouvrages ont été recueillis par  
les *Mémoires de l'Académie*.  
Plusieurs des lettres de Frénicle  
mises avec celles de Descartes

quelques-unes  
*cum de questio-*  
*nibus* ; Oxford ,  
 composé en Ty  
 un *Traité des*  
 ouvrages n'ont ,

Hallier, *Flé de*  
*Dictionnaire hist-*  
*oire*, dans le t.  
 Desmarts, *Sidra*

FRENZEL (J)  
 queur allemand  
 septième siècle.  
*sition und ge-*  
*Kirche* (laque  
 de l'Eglise roma  
*Kirchen Hist*  
 maine, etc.) ; ib

Adlung, Suppl.

FRENZEL (J)  
 mand, né à An  
 24 avril 1674. I  
 noine à Zeitz, e  
 zig Il excellait  
 On raconte de l  
 une épigramme  
 qu'il se roulait

Neumeister, *De*

FRENZEL (J)  
 médecin allemand  
 Lusace , mort  
 fit ses études à  
 cine en 1632, a  
 gène, il accepta  
 ber, en 1647, il  
 et y séjourna de  
 en Hollande, il  
 docteur en med  
 les Pays-Bas, il  
 de Grave-sur-M  
 Ley le pour y r  
 d'anatomie, qu'  
 a de lui *Exercit-*  
*ium Mesenter-*

*Biographie med*

FRENZEL (J)  
 en 1633, mort à  
 witz dans la Ha  
 de la vulgarisat  
 in *Die Evang-*  
*n die wendish*  
 Évangélistes Ma  
 vende ; *Baut-*  
*catechismus* t  
 Le Catechisme  
 vende , ibid  
*und die Episte-*  
 Les Évangiles  
 vende , ibid ,  
*ament in der*  
*sprache ueber*

né à Paris, le 10 février 1683, mort dans la même ville, le 8 mars 1749. Il eut pour maîtres Rollin et le P. Desmolets. Dès l'enfance il donna tous ses moments à la lecture, et dirigea ses études sur tous les points des connaissances humaines. Il était déjà un érudit à l'âge où l'on est encore écolier. Jamais vocation ne fut plus précoce et plus irrésistible. Son père, procureur au parlement, le destinait au barreau. Fréret consentit à étudier la jurisprudence, et plaida même deux causes; mais il ne poussa pas plus loin la condescendance aux désirs de son père, et il quitta le barreau pour s'occuper exclusivement des grands travaux qui devaient absorber sa vie entière. Il n'avait pas encore vingt ans, et il s'était déjà familiarisé avec les mathématiques, la physique, l'astronomie, la jurisprudence, la philosophie, les langues de l'Orient et de l'Occident, l'histoire de tous les peuples et de tous les temps. Un soir, en 1703, il se trouva à la lecture d'un ouvrage de l'abbé de Vertot sur l'origine des Français, et fut frappé de la faiblesse de l'ouvrage. Il se mit à réfléchir, et le 26 du même mois, il écrivit à la famille de son père, lui exposant ses idées sur l'origine des Français, et lui proposant de le publier. Ce fameux ouvrage parut en 1704, sous le titre de *Recherches sur l'origine des Français*. Il fut accueilli avec faveur, et dans le courant de l'année, il fut imprimé. L'ouvrage fut réimprimé en 1705, et en 1706. Les recherches de Fréret sur l'origine des Français ont été souvent citées, et ont servi de base à beaucoup de travaux historiques.

ment de l'abbé de Vertot sur l'origine des Français, et fut frappé de la faiblesse de l'ouvrage. Il se mit à réfléchir, et le 26 du même mois, il écrivit à la famille de son père, lui exposant ses idées sur l'origine des Français, et lui proposant de le publier. Ce fameux ouvrage parut en 1704, sous le titre de *Recherches sur l'origine des Français*. Il fut accueilli avec faveur, et dans le courant de l'année, il fut imprimé. L'ouvrage fut réimprimé en 1705, et en 1706. Les recherches de Fréret sur l'origine des Français ont été souvent citées, et ont servi de base à beaucoup de travaux historiques.



ne veut point dire l'é-  
gère aux langues «  
elles ; on ne trouve  
les documents ori-  
ginière et sixième  
*franc, vrang*, selon  
maniques, répond  
tous les sens favo-  
intrépide, orgueille-  
lions, qui aujourd-  
riques, dit Auguste  
même coup et les  
berceau d'une nati-  
soit en Germanie,  
siècle, et celui qui  
interprétation de leur  
excellence et en li-  
blissement successi-  
vantes, les déplace-  
romaine, les traités  
de leurs rois avec  
guerres nationales  
confédérées, et de  
prises par de sim-  
obscurs ou délicats  
quatrième et au ex-  
première fois recon-  
si cet homme de  
rien, eût rencontré  
notre, la science de  
vieilles mœurs, de  
d'un siècle. » On  
« admirable mémoire  
pouvoir. Cependant  
par le chancelier  
cet égard. » On a  
chancelier, comme  
laine imprimer cla-  
son, un livre qu'il  
*de France* de Dan-  
le mémoire ou plu-  
refaites. Quant à  
graphies de frère  
prétendent que «  
chet articule un «  
« qu'il est attaché

La captivité de  
de longue durée.  
piers, tous les ma-  
demanda. Les pro-  
constatent qu'il ex-  
maire clunaise. Il  
« profita d'une sa-  
ne pouvant trouble  
principaux auteurs  
le prisonnier s'ex-  
captivité, car il est  
de la Bastille qu'il  
Il ne serait donc

<sup>21</sup> Delort, *Detentio*  
pollion-Figeac fixe a  
cet, mais il ne cite p



ne veut point dire l'é-  
gère aux langues  
elles, on ne trouve  
les documents ori-  
ginières et sixième  
franc, vrang, selon  
maniques, répond  
tous les sens favo-  
rité, orgueilleu-  
sions, qui aujourd'hui  
riques, dit Auguste  
même coup et les  
berceau d'une na-  
tion en Germanie,  
siècle, et celui qui  
interprétation de leur  
excellence et en lib-  
ralisme successe-  
rantes, les déplacés  
romaine, les traités  
de leurs rois avec  
guerres nationales  
confédérées, et de  
prises par de sim-  
ples obscurs ou délicats  
quatrième et au cin-  
quième fois recon-  
struit cet homme de  
rien, eût rencontré  
notre, la science de  
vieilles mœurs, de  
d'un siècle. » On  
admirable mémoire  
pouvoir. Cependant  
par le chancelier  
cet égard. » On  
chancelier, comme  
faire supprimer cla-  
sion, un livre qu'il  
*de France* de Dan-  
le n'enfonce ou plu-  
refutes. Quant à  
graphes de Fré-  
pretendent que c'  
chet articule un a  
« qu'il est attaché.

La captivité de  
de longue durée.  
piers, tous les ma-  
demanda. Les pro-  
constatent qu'il ex-  
maire chinoise. Il  
« profita d'une so-  
ne pouvait trouble  
principaux auteurs  
le prisonnier s'exa-  
captivité, car il es-  
de la Bastille qu'il  
Il ne serait donc

<sup>1</sup> Delort, *Detention*  
pollion-Figues fixe au  
ret, mais il ne cite pas

leva à ce sujet entre le grand astronome anglais et l'érudit français fut toute à l'avantage de ce dernier ; et la réputation de Fréret ne laissa rien subsister de l'édifice, plus ingénieux que solide, construit par Newton.

Les recherches de Fréret sur la géographie ancienne ne sont pas moins remarquables que ses travaux chronologiques. Voici comment elles ont été appréciées par un juge très-compétent. Walckenaër, parlant des *Observations sur la géographie ancienne* a dit : « Ce mémoire de Fréret, comme tous ceux qu'il a composés sur de grands sujets, est surtout remarquable par le plan d'ensemble et l'enchaînement des idées. Toujours une dialectique vigoureuse est mise par lui au service d'une immense érudition, qui se montre pourtant sobre et resserrée dans l'emploi de ses richesses ; toujours il est habile à discerner les points culminants du terrain où il se place ; il l'embrasse tout entier de son vaste regard, et il le parcourt rapidement jusqu'aux dernières limites de l'horizon. Mais les difficultés que présente la géographie ancienne ne peuvent être vaincues que par les progrès de la géographie moderne ; et du temps de Fréret ces progrès étaient encore très-imparfaits. Peu d'observations astronomiques avaient été faites ; aucun des grands États de l'Europe n'avait encore été levé topographiquement par les procédés certains de la géodésie ; les bases mathématiques manquaient à toutes les cartes que l'on publiait. » Pour suppléer aux secours qui lui faisaient défaut, Fréret multiplia les efforts. On trouva parmi ses papiers treize cent cinquante-sept cartes, toutes de sa main, concernant la Gaule, l'Italie, la Grèce, l'Arménie, la Perse, etc. Il ne cessa de prêter l'appui de sa vaste érudition à son ami l'habile géographe Guillaume Delisle.

Dans l'étude de la mythologie, Fréret fit preuve du savoir étendu, du sens profond, de la vigoureuse dialectique qui le caractérisent. Il repoussa nettement l'absurde système qui ramène toutes les fables religieuses à des faits historiques. Dans une excellente analyse des éléments divers dont se compose la mythologie, il assigna à l'élément historique la place secondaire qui lui appartient. Sans doute il eut le tort de croire que les Grecs avaient emprunté la plupart de leurs divinités aux Égyptiens et aux Phéniciens. Il est probable, au contraire, qu'à part quelques importations étrangères, le polythéisme grec fut une création originale, spontanée, du génie hellénique. Malgré cette opinion contestable, Fréret en se prononçant contre l'*exhemerisme* donnait un excellent exemple, qui s'il eût été suivi aurait épargné à l'érudition française bien des erreurs. Fréret ne borna pas ses investigations à la mythologie grecque, il les étendit aux religions des Celtes et des Germains et jusqu'à celles des peuples les plus éloignés, les Indiens et les Chinois. Malheureusement il n'eut à sa disposition que des documents peu nombreux et insuffisants. Tout

était encore à faire sur ces points. Fréret eut du moins le mérite et d'indiquer la véritable méthode et de commencer l'étude des langues, qui lui était d'un si grand secours pour ces recherches, fut pour lui un instrument qu'un objet spécial de destination pour le chinois, langue à laquelle il s'efforça de pénétrer et d'expliquer les nombreuses obscurités. Il avait été attiré à l'étude par le désir de faire concorder la chronologie chinoise avec les résultats de la chronologie des Grecs. Il proposait même, à l'usage de la France, de faire dans ce but un voyage en Chine. Il eut beaucoup de peine à y réussir, n'y aurait pas réussi si l'abbé de Cado-Hoang, que M. de Lyonne, ambassadeur de France, avait amené en France en 1728, exposé méthodiquement ses principes et amené Hoang à lui dévoiler un secret, qu'il découvrit enfin par sa sagacité, c'est que les quatre-vingt-six caractères de l'écriture chinoise sont des combinaisons diverses de quatre-vingt-six clefs ou racines seulement, fu, shi, ho, et de trois signes uniques et primitifs, la droite, la ligne courbe et le point. Là de l'étude du chinois lorsqu'il fut à la Bastille. Dès lors Hoang fut remis en liberté et avec lui toutes les ébauches de son dictionnaire de vocabulaire et de traduction. Fréret avait pris part. Cependant, dans une dissertation lue en 1728, eut exposé sa découverte, qui sans rien dire avait largement copié ses travaux, l'accusa de plagiat. L'Académie se prononça à ce sujet, donna le prix aux points à Fréret, et ordonna à l'avenir plus circonspect à l'avenir. Fréret fut regardé comme le créateur des études chinoises en France ; on pourrait le regarder comme l'un des créateurs de la philologie comparée ; il avait composé trente volumes de rapport sur tous les idiomes connus des langues mères. En général Fréret, sérieux, aimant avant tout ce qui est utile, nettement tranché et solidement, une tendance peut-être excessive à travers les diversités de détail un plan auquel il rattachait tout le reste. Il ramena à la grammaire générale les particularités des langues, comme à ramener toutes les connaissances à tous les systèmes des philosophes à la primitive sur la formation de la langue. Ces profondes et sages recherches s'enfonçaient pour y porter la lumière, pechaient pas de connaître la langue et la littérature moderne et le Russe, qui se croyait fort



nard de Malpeires; Paris, 1744, 2 vol. in-12.

GÉOGRAPHIE. — *Les Mesures longues des anciens* (Mém. de l'Ac., t. XXIV); — *Rapport des mesures grecques et des mesures romaines* (Mém. de l'Ac., t. XXIV); — *Comparaison des mesures itinéraires romaines avec celles qui ont été prises géométriquement par MM. de Cassini dans une partie de la France* (Hist. de l'Ac., t. XIV); — *De la Table itinéraire publiée par Velser sous le nom de Table de Peutinger* (Hist. de l'Ac., t. XIV); — *Supplément à la notice précédente* (Hist. de l'Ac., t. XVIII); — *Colonnes itinéraires de la France, où les distances sont marquées par le mot leugæ* (Hist. de l'Ac., t. VII); — *Observations générales sur la géographie ancienne* (Mém. de l'Ac., nouvelle série, t. XVI); — *Sur l'Antiquité des premières éruptions du Vésuve, prouvée, d'après Bianchini, par l'histoire-naturelle de ce volcan; Accroissement ou élévation du sol de l'Égypte* (Mém. de l'Acad., t. XVI); — *Situation du pays des Hyperboréens* (Hist. de l'Ac., t. XVIII); — *Les Cimmériens, et particulièrement la partie de cette nation qui habitait au nord du Danube et à l'occident du Pont-Euxin* (Mém. de l'Ac., t. XIX); — *Sur le peu d'accord des observations faites jusqu'à présent pour déterminer la latitude* (Hist. de l'Ac., t. XVIII); — *Observations sur quelques points de l'ancienne géographie* (man. de l'inst.). Ces observations sont une réfutation des attaques dirigées par de La Barre contre Guillaume Delisle au sujet de la route de Sardes à Suze et du cours de l'Halys, de l'Euphrate, de l'Araxes, du Phase. « Ce mémoire, dit Sainte-Croix, ne peut être réimprimé, parce que ce que Fréret a voulu prouver est aujourd'hui reconnu vrai, et ne souffre plus aucun doute »; — *Observations sur la Cyropédie de Xénophon* (Mém. de l'Ac., t. IV et VII); — *Observations sur la situation de quelques peuples de la Belgique, et sur la position de quelques places de ce pays lors de sa conquête par les Romains* (Mém. de l'Ac., t. XLVII); — *Lettres sur les ouvrages de Delisle, premier géographe du roi* (dans le Mercure de mars 1726).

RELIGIONS. — *Observations sur les fêtes religieuses de l'année persane, et en particulier sur celle de Mithra, tant chez les Persans que chez les Romains* (Mém. de l'Ac., t. XVI); — *Réflexions générales sur la nature de la religion des Grecs, et sur l'idée qu'on doit se former de leur mythologie* (Hist. de l'Ac., t. XXIII); — *Recherches sur le culte de Bacchus parmi les Grecs* (Mém. de l'Ac., t. XIII); — *La Nature du culte rendu en Grèce aux héros, et particulièrement à Esculape* (Hist. de l'Ac., t. XXI); — *Histoire des Cyclopes, des Dactyles, des Telchines, des Curètes et Corybantes, et des*

*Cabires* (Hist. de l'Ac., t. XI); — *Les Fondements histo-*  
*Bellérophon et la manivelle* (Hist. de l'Ac., t. VII; Mém., t. I); — *Observations sur les recueils de*  
*écrites qui portaient le nom de*  
*Bacis et de la Sibille* (Mém. de l'Ac., t. I); — *Observations sur les oracles*  
*âmes des morts* (t. XI); — *Observations sur la religion*  
*celle des Germains* (t. XI); — *Étymologie du mot*  
t. XVII); — *La Nature*  
connus de la religion  
l'Ac., t. XVIII); — *L'Usage*  
mains établi chez les  
particulièrement chez les  
l'Ac., t. XVIII); — *Rochers*  
*Hercule Endovellicus et sur*  
*antiquités ibériques* (Hist. de l'Ac., t. I); — *Les Assassins de Perse* (Mém., t. I);  
PHILOSOPHIE. — *Réflexions générales*  
*l'étendue de la philosophie antique*  
de l'Ac., t. XVIII); — *En quel temps*  
*philosophe Pythagore a vécu* (Mém. de l'Ac., t. XIV); — *Réflexions sur un ancien*  
*nomène céleste du temps d'Ogygès* (Mém. de l'Ac., t. X).

ARCHÉOLOGIE. — *De l'Antiquité*  
*origine de l'art de l'équitation*  
(Mém. de l'Ac., t. VII); — *Le mot*  
*le mot Barritus ou*  
*parlé dans Tacite* (Hist. de l'Ac., t. I); — *Remarques sur la bataille*  
*brée, contre les armées de C.*  
(Mém. de l'Ac., t. VI); *Le*  
(Recueil de l'Acad., t. V).

PHILOLOGIE. — *Principes généraux de l'écriture, et, en particulier, fondement de l'écriture chinoise* (Mém. de l'Ac., t. VI); — *Poésie des Chinois* (Hist. de l'Ac., t. I).

HISTOIRE. — *L'Expédition de T.*  
*les Indes, supposée par Eutrope et*  
*Rufus* (Hist. de l'Ac., t. XXI); — *Observations sur l'histoire des Amazones*  
l'Ac., t. XXI); — *L'Origine et l'histoire des premiers temps de la*  
de l'Ac., t. XXI); — *Les déluges ou inondations d'Ogygès*  
(Mém. de l'Ac., t. XXIII); — *Observations générales sur l'origine et sur l'histoire des premiers habitants de*  
(Mém. de l'Ac., t. XLVII); — *Observations sur les causes et sur quelques circonstances*  
*de la mort de Socrate* (Mém., t. I); — *L'Origine et l'ancienne histoire des différents peuples d'Italie* (Hist. de l'Ac., t. I); — *Extrait de l'histoire impériale*  
de Chorène (man. de l'inst.); — *Observations sur les Mérovingiens* (Mém. de l'Ac., t. I); — *Recherches historiques sur le gouvernement des Français*



de la monarchie : 1  
 et de leur établisse  
 dans les t. V et VI de l  
 ts généraux (man. de l  
 s et particuliers,  
 le la noblesse (man.  
 ue de Monstrelet (ma  
 : sur les Pairs de Fr  
 is à mortier (man. d  
 s HISTORIQUES sur L  
 ie : De Joseph Biron  
 Rec. de l'Ac., t. XVI )  
 id.); — De l'abbé Big  
 s (id.); — De l'ab  
 l); — De l'abbé Gédor  
 de Caumont (id.); .  
 .); — De l'abbé Mong  
 uchay (id.); — De B  
 'alois (id.); — De B  
 ncore de Fréret : Sa  
 aduite de l'italien de  
 au Théâtre italien; P.  
 pe, tragédie, traduit  
 laffei; Paris, 1728, in  
 ures de Fréret sur  
 e Septchènes, sous le  
 s, nouv. édit., consid  
 le plusieurs ouvrages  
 20 vol. pet. in-12. N  
 on, d'ailleurs très-inc  
 a moitié des ouvrages  
 ut de neuf que le *Mer*  
*Francs*. Enfin, l'édit  
 e plusieurs ouvrages  
 tribués à Fréret. B  
 dreprit une édition ve  
 s, *Ouvrages* de Fréret.  
 e de plusieurs memoir  
 s de notes et d'écla  
 temusat, de Chézy, Ch  
 ar. Le 1<sup>er</sup> volume seu  
 , 1821, in-8°. On ne  
 ie les encouragements c  
 blic aient manqué à c  
 te un monument éle  
 grand critique historiq  
 uscrits de Fréret, ap  
 uganville, Foncemagi  
 oix et Dacier, se trou  
 e partie à la bibliothè  
 parler de plusieurs ou  
 s le nom de Fréret, c  
 des apologistes de l  
 sans indication de lie  
 age, attribue plus tar  
 nt, à Levesque de Bur  
 t et à Nageon (1); —

bach et Nageon, qui av.  
 é, mais qui craignaient d  
 leurs declamations cont  
 idence sous les noms de  
 tables, tels que Fréret, Du

feuille fut supprimée en 1749, mais il la reprit sous le titre, peu différent, de *Lettres sur quelques écrits du temps*, journal qu'il continua jusqu'en 1754. Ces lettres, où Fréron montrait du bon sens non dénué de finesse, et ne prodiguait pas l'injure, comme il le fit plus tard, eurent beaucoup de succès. La reine de France, Marie Lecszinska, les estimait, et son père, le roi Stanislas, tout ami qu'il était de Voltaire et des philosophes, protégea ouvertement Fréron. Celui-ci, enhardi par ces hautes protections, fonda l'*Année littéraire* en 1754; et malgré les clameurs du parti philosophique, les tracasseries de la censure, et même quelques persécutions du pouvoir, il continua cette publication jusqu'à sa mort, c'est-à-dire pendant vingt-deux ans. Il lui fallut du courage pour fournir une aussi longue carrière à travers tant d'obstacles. Adversaire déclaré de tout ce qui, de près ou de loin, se rattachait aux doctrines encyclopédiques, il attaqua surtout chez Voltaire les sarcasmes irréligieux. Plus d'une fois il loua son talent poétique et son esprit; mais ces hommages sont rares, et les attaques reviennent presque à chaque numéro. Voltaire était très-sensible à la critique. « Un mot de ses adversaires, dit M<sup>me</sup> de Graffigny, le met ce qui s'appelle au désespoir. C'est la seule chose qui l'occupe et qui le noie dans l'amertume. » On comprend qu'avec ce caractère il fut mis hors de lui par la critique souvent déloyale de Fréron et poussé aux représailles les plus violentes. Il serait trop long de suivre dans tous ses détails cette querelle indéfiniment prolongée. Nous n'en signalerons que le premier éclat, en 1752, et, en 1760, le plus célèbre épisode, la représentation de *L'Écossaise*.

En 1752 Voltaire se trouvait à Berlin, lorsque Fréron traça dans ses *Lettres sur quelques écrits du temps* le portrait suivant d'un écrivain qu'il ne nommait pas, mais qu'il était facile de reconnaître au signalement. « S'il y avait parmi nous, disait-il, un auteur qui aimât passionnément la gloire, et qui se trompât souvent sur les moyens de l'acquérir; sublime dans quelques-uns de ses écrits, rampant dans toutes ses actions; quelquefois heureux à peindre les grandes passions, toujours occupé de petites, qui sans cesse recommandât l'union et l'égalité entre les gens de lettres, et qui, ambitionnant la souveraineté du Parnasse, ne souffrit pas plus que le Turc qu'aucun de ses frères partageât son trône; dont la plume ne respirât que la candeur et la probité, et qui sans cesse tendit des pièges à la bonne foi; qui changeât de dogmes suivant les temps et les lieux, indépendant à Londres, catholique à Paris, dévot en Austrasie, tolérant en Allemagne; si, dis-je, la patrie avait produit un écrivain de ce caractère, je suis persuadé qu'en faveur de ses talents on ferait grâce aux travers de son esprit et aux vices de son cœur. » Cet article fit scandale

parmi les amis de Voltaire, et obtint de M. de Maurepas, alors ministre, la suppression ou du moins la réduction de l'article de Fréron.

«  
Nymphes, par à la  
suivante :

La larve à Fortil, la nièce d'Arrest  
Se complaignait au surveillant libéral  
Que l'écrivain se ven du grand libéral  
Sur notre épique eût lever la loi.  
Souffrez-vous, disait-elle à l'évêque.  
Que chaque mois ce critique enragé  
Sur mon pauvre oncle à tout propos  
Le bel piquant dont son cœur est gorgé.  
— Mais, dit le chef de notre libéral.  
Notre Aristarque a peiné de lantour  
Ce monstre en l'air que vous trouvez.  
— Ce monstre en l'air? Votre erreur est  
Reprend la nièce, eh, monseigneur, lui  
Ce monstre-là, c'est mon oncle lui-même.

La lutte ainsi engagée ne cessa  
qui avait le mérite de n'être pas  
donna le tort de pousser sa vi  
pliques jusqu'aux de  
Non content d'accabler  
réprouvent à la fois le monstre  
résolue de le livrer en plein  
du public. Le gouvernement  
geance, renouvelée d'Arrest  
fut jouée le 26 juillet 1760. A  
gaire, de cette espèce de drame,  
rattaché au personnage envenimé et  
calomniant à prix d'argent, l'ami  
vendre, lui et sa feuille, au public  
plus et délateur. Ce personnage  
digue les noms de fripon,  
et bien d'autres encore, s'appelaient  
la pièce imprimée, *Wasp* (mot qui  
signifie guêpe) sur la scène, et l'on  
savait qu'il désignait Fréron. C  
bravement l'attaque. Il eut  
mières représentations de *L'Écossaise*.  
eut l'air de rire avec les autres  
fit plus, il rendit de la pièce un  
ironique, dans lequel il se  
mots et répondait aux injures  
prit. Ce compte-rendu de *L'Écossaise*  
contredit la meilleure page de Fréron  
critique n'était pas à bout d'accid  
qu'il inséra dans l'*Année littéraire*.  
chait à la misère des provinces  
désastreux de la guerre de Sept Ans, «  
fermer pour quelques jours au For-l'Évê  
injuste emprisonnement ne désarma pa  
taire, qui demanda si ce n'était pas  
qu'on avait conduit Fréron au For-l'Évê  
que sa place était naturellement marq  
cêtre. Fréron était désormais au  
reilles plaisanteries. La vaillante pou  
venait de soutenir contre Voltaire  
décidément un personnage considé  
lérature, et son ennemi c  
lance en renouvelant sans  
Fréron vit peu à peu se r



tés de la ville *Sans-Nom*. La Convention cependant ne sanctionna point cette odieuse extravagance, et Marseille conserva son nom et ses murailles. Bientôt Robespierre jeune, Ricord et Salicetti, adjoints à Barras et à Fréron, vinrent encore attiser leurs fureurs. Le 25 septembre, la trahison ayant livré Toulon aux Anglais, la vengeance de cet attentat fut confiée au zèle des cinq députés montagnards. L'histoire a enregistré les détails du siège de Toulon, berceau de la gloire militaire de Bonaparte et sanglant théâtre d'atrocités révolutionnaires. On peut juger de la part que Fréron y prit par les traits suivants de sa correspondance avec Moïse Bayle, député des Bouches-du-Rhône : « Il y a déjà huit cents Toulonnais de fusillés ;... les fusillades sont ici à l'ordre du jour ; la mortalité est parmi les amis de Louis XVII... Fusillades jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de trahisseurs ! » Destructeur par inclination, Fréron voulait que Toulon fût rasé jusque dans ses fondements ; mais heureusement le comité de salut public ne fut pas encore cette fois de son avis. Son retour à Marseille (18 décembre 1793) fut signalé par la chute de quatre cents têtes. C'est à de pareils titres que celui de *sauveur du midi* lui fut décerné par la société des Jacobins, en dépit de l'opposition d'Hébert, qui le traitait d'*aristocrate* et de *muscadin*.

Au mois de mars 1794, un ordre de rappel du comité de salut public mit fin à la mission de Fréron. Il faisait partie du club des Cordeliers, et était lié à la faction de Danton et de Camille Desmoulins, que Robespierre se disposait à abattre. Après la mort de ses amis, Fréron se trouva au nombre des députés mis en état de suspicion par le parti robespierriste, et sur la tête desquels le fer de la guillotine resta suspendu jusqu'au 9 thermidor. Aussi Barras et Fréron figurèrent-ils en première ligne dans cette mémorable journée. Ils dirigèrent la force armée contre l'hôtel de ville, devenu le quartier général de Robespierre et de ses partisans. De là le nom de *thermidoriens*, donné à ces deux députés, ainsi qu'à Tallien, Rovère, Bourdon de l'Oise et à quelques autres qui avaient le plus contribué à la chute des jacobins. Tous devinrent d'ardents provocateurs de la réaction qui alors s'opéra contre le système révolutionnaire, mais aucun d'eux ne s'y avança aussi loin que Fréron. Il débuta par proposer, mais en vain, la démolition de l'hôtel de ville, ce repaire de conjurés où il avait siégé le 10 août et qu'il avait emporté sans coup férir le 9 thermidor. Le 14 de ce même mois il demanda la mise en accusation de Fouquier-Tinville (voy. ce nom). « Tout Paris, s'écria-t-il, demande son supplice ; je demande contre lui le décret d'accusation, et que ce monstre aille cuver dans les enfers tout le sang dont il s'est enivré. » Plus tard, et immédiatement après le supplice de Fouquier et consorts (7 mai 1795), Fréron proposa l'abolition du gouvernement

révolutionnaire.  
*L'Orateur*  
temps à  
qui était  
journal  
Les jacobins  
à la pla-  
nage de  
ville qu'  
bins, au  
les mains  
de muscadins  
appelés

Les m  
et du 1<sup>er</sup>  
la résist  
le dépu  
semblan  
dont les  
Le lende  
le fauho  
son usag  
aux app  
deux l'e  
tion révo  
conventi  
l'ancien  
ral Bon  
nom poi  
que, Fré  
lution, i  
influenc  
replacem  
les cons  
il fut, se  
les dépu  
saire du  
terribles  
le cours  
de la M  
surtout,  
les fures  
urgent d  
missions  
l'ex-com  
laissé d  
relevant  
elle qu'e  
saires. U  
le faste  
brutale i  
les ancie  
membres  
monça to  
le 9 therm  
midi. Il s  
de brochu  
furent é

(1) Dans  
*Journal d*  
réaction  
presque la



vrages justifient pleinement les éloges qui lui furent donnés par ses contemporains. Il est cité par quelques auteurs comme le premier Italien qui ait joué des fugues sur l'orgue; cependant, les pièces d'orgue d'Andrea Gabrieli et de son neveu Giovanni Gabrieli, qui ont précédé Frescobaldi, contiennent des fugues à 3 et 4 parties, avec cette différence toutefois que les fugues d'Andrea Gabrieli sont écrites d'après la tonalité du plain-chant, qui prévalait à cette époque, tandis que la plupart des fugues de Frescobaldi sont basées sur le système de la tonalité moderne, et qu'il emploie les modulations auxquelles ce système avait donné naissance. C'est à cette cause qu'il faut attribuer l'harmonie gracieuse et piquante qui distingue les canzoni, les caprices et les toccates de ce musicien, genre de pièces où il a déployé toutes les ressources de sa féconde imagination. Frescobaldi sacrifiait ainsi au style instrumental; mais dans ses *Magnificat*, dans ses hymnes et dans ses antiennes, il s'est conformé à l'ancienne tonalité, si noble, si grave et si admirable dans la musique religieuse. — Voici les principales productions de ce musicien : *Primo libro di Madrigali a cinque voci*; Anvers, 1608, in-4°; — *Il primo libro, Fantasia a due, tre e quattro*; Milan, 1608, in-4°; — *Ricercari e Canzoni francesi, fatti sopra diversi obblighi in partitura*; Rome, 1615, in-fol.; — *Toccate e Partite d'intavolatura di cimbalo*; Rome, 1615, in-fol.; — *Il secondo libro di toccate, canzoni, verso d'inni, magnificat, gagliarde, correnti ed altre partite d'intavolatura di cembalo ed organo*; Rome, 1616, in-fol.; — *Capricci sopra diversi sogetti*; Rome, 1624, in-fol.; — *Il primo Libro delle Canzoni a 1, 2, 3, 4 voci, per sonare, o per cantare con ogni sorte di stromenti*; Rome, 1628, in-4°; — *In partitum, il secondo libro delle canzoni a 1, 2, 3, 4 voci*; — *Il primo libro, Arie musicali*; Florence, 1630; — *Fiori musicali di toccate, kyrie, canzoni, capricci et ricercari in partitura per sonatori con basso per organo*; Rome, 1635. — Frescobaldi a écrit en outre des motets pour une, deux, trois et quatre voix.

D. DENNE-BARON.

Hawkins, *History of the Science and Practice of Music*. — Gerber, *Historisch-biographisches Lexicon der Tonkünstler*. — Le même, *Neues historisch-biographisches Lexicon der Tonkünstler*. — Choron et Fayolle, *Dictionnaire des Musiciens*. — Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

\* FRESCOBALDI (Leonardo di Nicolò), voyageur florentin, vivait encore au commencement du quinzième siècle de l'ère chrétienne. Parti de Florence avec deux compagnons de voyage, le 10 août 1384, il alla s'embarquer à Venise, prit terre à l'île de Zante, à Modon, à Coron, et aborda à Alexandrie le 20 septembre. Après avoir visité le Caire, il se rendit au mont Sinai par le désert, puis à Jérusalem, d'où il fit diverses excursions à la mer Morte, à Bethléem, à Jericho. Il

continua son voyage par Naplès, Rhodes, Zareth, Safad, Damas, Tripoli et Béroute, et s'embarqua pour retourner à Venise, le 1385. Rentré dans sa patrie, Frescobaldi eut diverses fonctions honorables, et fut nommé comme ambassadeur à Rome, en 1400. Il se distingua au siège que Pie souleva contre la ville de 1405 à 1408. On a de lui l'histoire de son voyage, publiée par Guillaume Biondi, sous le titre de *Viaggio di Leonardo di Nicolò Frescobaldi, Fiorentino, in Egitto e in Terra Santa*, Rome, 1818, in-8°. On en trouve une traduction en tête du t. I de l'*Œuvre de Biondi*, publiée par MM. de Frémery et Sanguinetti, Paris, 1853, in-8°. Cet ouvrage, malgré un petit nombre d'erreurs historiques, géographiques, ethnographiques, renferme quelques détails intéressants sur les productions, le costume, les usages des habitants et l'état du pays qu'il voyageur a visités.

E. BARON.

Mauz, préf. de *Viaggio*. — *Bibliothèque de la ville de Paris*, t. XI, p. 1.

FRESENIUS (Jean-Philippe), théologien allemand, né à Niederwiesem, le 22 août 1705, mort le 4 juillet 1781. Fils d'un pasteur, il entra dans la même carrière. Il fit d'abord de pénibles études à Strasbourg, où il passa longtemps, réduit en quelque sorte à pain et à l'eau. En 1727, il succéda à son père dans les fonctions pastorales qu'il venait de remplir à Niederwiesem. Mais il dut chercher à Darmstadt un asile contre les persécutions des catholiques. Puis il fut nommé second prédicateur à Giessen. En 1735 il revint à Darmstadt, en qualité de diacre de curé. En 1742 il devint successivement professeur définitif et second prédicateur de la ville. Enfin, il fut appelé à remplir les fonctions pastorales à Francfort-sur-le-Main, où il devint senior (doyen) en 1748. Ses principales œuvres sont : *Disputatio de justificatione*; Francfort, 1725, in-4°; — *Nachricht von jüdischen Proselyten-Anstalt zu Darmstadt* (Mémoire sur l'établissement des prosélytes de Darmstadt); Darmstadt, 1738, in-8°; — *Bewachte Nachrichten von jüdischen Sachen* (Mémoires sur des affaires relatives aux Juifs); ibid., 1746-1754, 2 vol. in-8°.

\* FRESLON (Alexandre), avocat, ancien magistrat, ancien ministre, est né à Flèche (Sarthe), le 11 mai 1808. Il fit ses études à Paris, et alla, en 1829, exercer la profession d'avocat à Angers. Dès le 19 juillet de cette année, un procès lui fut intenté pour avoir pris part à une manifestation politique. Il défendit même sa cause, et obtint son acquittement. Suite de la révolution de 1830, il fut nommé premier substitut à Angers, quoiqu'il eût à peine vingt-deux ans; mais la marche du gouvernement le porta à donner sa démission en 1832. Il reprit sa place au barreau, et



position brillante. En 1839 il fonda *Le Cour de l'Ouest*, organe du parti radical.

Renoué, en 1846, un fait qui s'était passé au conseil municipal, il fut poursuivi et condamné à 100 francs d'amende après avoir

été tous les degrés de juridiction. A la révolution de février 1848, il devint procureur général à la cour d'appel d'Angers, et le département de Maine-et-Loire le choisit presque aussitôt pour représentant à l'Assemblée constituante.

À ses premières séances, il s'opposa au serment individuel à la république qu'un membre proposait, serment que l'acclamation générale rendait inutile selon lui. Quand M. Louis Blanc demanda un ministère du progrès et du travail, proposition qui fut suivie de celle d'une enquête sur le sort des travailleurs par M. Wolowski, L. Freslon, qui déclara être le fils d'un ouvrier, repoussa toutes ces motions en disant que l'assemblée manquerait à son devoir si elle ne s'occupait pas du sort des classes laborieuses, mais qu'elle ne devait rien faire en dehors de ce que la science avait rendu pratique. Il soutint ensuite que les maires devaient être pris parmi les membres élus des conseils municipaux, et demanda qu'on élevât à 4,000 francs par mois le traitement des ministres, priant l'assemblée de répartir convenablement les fonctionnaires, afin, disait-il, qu'il ne fût pas nécessaire d'être riche pour occuper les emplois publics. Le 13 octobre 1848, le chef du pouvoir exécutif le nomma ministre de l'instruction publique et des cultes, à la place de M. Achille de Vaulabelle. M. Freslon rappela aussitôt aux recteurs les rapports hebdomadaires qu'ils doivent faire au ministre; il interdit à tout membre de l'université d'assister aux banquets patriotiques; régla les lectures publiques et soumit aux archevêques et évêques à l'occasion de la promulgation de la constitution, la demande des crédits supplémentaires pour traitements et indemnités au clergé. Le 30 décembre il fut remplacé par M. de Falloux. Non élu à l'Assemblée législative en 1849, il fut nommé, le 21 août, avocat général à la cour de cassation, mais en 1851 il reprit ses fonctions d'avocat, et se fit inscrire au barreau de Paris.

L. LOUVET.

*Revue des neuf cents Représ. n. l. des constituants.*

FRESIA. Voy. OGLIASSICO.

FRESNAVE (Jean, l'aîné de La). Voy. FAUCHET.

\* FRESNE (SIMON DE), poète d'origine normande, né en Angleterre, vers la fin du douzième siècle, il fut chanoine d'Hereford, et il composa une assez grande quantité de vers latins, qui offrent aujourd'hui fort peu d'intérêt; ce qui est digne d'attention, c'est un petit poème français de 1600 vers environ, dans lequel il a imité le célèbre ouvrage de Boèce *De la Consolation*. Cette composition ne manque pas de mérite; l'auteur retrace avec intérêt toutes les vicissitudes de la fortune; il émet des principes

d'une pure morale d'une saine philosophie; il fait preuve quelquefois de connaissances assez peu communes. Son style, d'une grande clarté, offre des images poétiques.

G. B.

FRESNE. *Schösch. Lat. media ætate*, t. VI, p. 681. — *Bibl. Script. Britan.*, t. I, p. 288. — *Lagar. Historie Publice médi. ævi*, p. 708. — *Tessier, Biblioth. Brit. Mus.*, p. 32. — *De La Bea, Gardin, Jouglaux et Trévoux*, t. II, p. 329. — *Statute Historie de la France*, t. XVII, p. 681. — *Lafont, Littérature française du moyen âge*, p. 329.

FRESNE (Édouard de), économiste français, né à Langres, le 4 juin 1743, mort à Vesoul, le 16 juin 1815. Il visita divers pays de l'Europe, et particulièrement l'Angleterre, et recueillit dans ses voyages beaucoup d'observations relatives à l'économie politique. On a de lui : *Traité d'Agriculture, considéré tant en elle-même que dans ses rapports d'économie, avec les preuves tirées de la comparaison de l'agriculture, du commerce et de la navigation*; Vesoul, 1788, 3 vol. in-8°; — *Plan de restauration et de libération, fondé sur les principes de la législation et de l'économie politique, proposé aux États généraux*; Vesoul, 1789, in-8°.

*Diction. d'économie politique*. — *Dictionnaire, Statistique littéraires*.

FRESNE. Voy. DUBREUIL, THIERY et DU GANGE.

FRESNEL (Augustin-Jean), physicien français, né à Brégille (Eure), le 10 mai 1788, mort à Ville-d'Avray, près Paris, le 16 juillet 1827. Son père, qui était architecte, se retira pendant les années orageuses de la révolution dans une petite campagne auprès de Caen. Là, avec un homme, Augustin Mérimée, il s'occupa de l'éducation de ses quatre enfants. Augustin montra peu de dispositions pour les langues et en général pour toutes les études qui exigent de la mémoire. En revanche on remarqua chez lui beaucoup de goût et d'aptitude pour les recherches expérimentales. Ses frères, émerveillés de ses petites inventions, l'appelaient surnommé l'homme de génie, tandis que les étrangers le prenaient pour un enfant borné et de peu d'espérance. À treize ans Fresnel quitta la campagne pour aller continuer ses études à l'école centrale de Caen. Là, sous l'habile direction de Quonot, professeur de mathématiques, il fit des progrès assez rapides pour pouvoir entrer à l'École Polytechnique trois ans plus tard. Malgré la faiblesse de sa santé, il y occupa une place distinguée. En quittant l'École Polytechnique, il entra à l'École des Ponts et Chaussées, d'où il sortit avec le titre d'ingénieur. Il fut envoyé en cette qualité d'abord dans le département de la Vendée, puis dans celui de la Drôme, où il resta jusqu'au mois de mars 1815. À la nouvelle du débarquement de Napoléon, il alla offrir ses services au chef d'escadron de l'armée royaliste du midi. Cette preuve de dévouement à la cause des Bourbons lui valut pendant les Cent Jours d'être destitué et placé sous la surveillance de la haute police. Il

revint en Normandie, et consacra à de grandes recherches physico-mathématiques les loisirs que lui faisait sa destitution. Depuis quelque temps déjà, il s'occupait de la lumière ; mais la lettre suivante prouve combien sur ce point il était encore peu avancé. Il écrivait le 28 décembre 1814 : « Je ne sais ce qu'on entend par la polarisation de la lumière ; priez M. Mérimée, mon oncle, de m'envoyer les ouvrages dans lesquels je pourrai l'apprendre. » Moins d'un an plus tard, il avait fait faire à cette partie de la physique d'immenses progrès. A l'époque où Fresnel commença à s'en occuper, les savants admettaient généralement, d'après Newton, que la lumière est due à l'émission des molécules lumineuses du corps éclairant. Le jeune physicien rejeta cette hypothèse, comme contraire aux faits observés, et revint au système de Descartes. Il crut, avec ce philosophe, que la lumière se propage à la manière du son, par les vibrations d'un fluide extrêmement subtil répandu dans l'espace. Ce que Descartes avait avancé, Fresnel le démontra par une série d'expériences et de calculs qui le placèrent au premier rang des physiciens de son temps. Sa réintégration dans sa place d'ingénieur, et son envoi dans le département de l'Ille-et-Vilaine ne le détournèrent pas de ces recherches, grâce aux congés multipliés que lui accorda le comte Molé, directeur général des ponts et chaussées. Parmi les nombreux phénomènes que présente la lumière, il en est deux qui attirèrent particulièrement son attention, savoir la diffraction et les interférences. Grimaldi, Hook et plus récemment Thomas Young, s'étaient occupés avec succès de ce dernier point ; Fresnel, qui ne connaissait pas leurs découvertes, les renouvela de génie, et les dépassa. L'analyse patiente du phénomène des franges colorées que présente l'ombre des corps éclairés par un faisceau lumineux très-mince le conduisit à déterminer avec plus de précision qu'on ne l'avait fait jusque là les lois de la lumière. Les circonstances de la formation et de la disparition des franges intérieures de l'ombre lui démontrèrent le principe des interférences, ou de l'influence réciproque des ondes lumineuses. Ce dernier phénomène, inexplicable par l'hypothèse de l'émission, confirme au contraire la théorie des ondulations. Les admirables résultats des recherches de Fresnel furent exposés par lui dans un mémoire que l'Académie des Sciences couronna en 1819. Ses travaux le mirent en relations avec Arago, et bientôt une amitié intime unit les deux illustres savants. Ils s'occupèrent à déterminer quelle est l'action que les rayons polarisés exercent les uns sur les autres, et leurs découvertes, consignées dans un mémoire publié en commun, furent une nouvelle et éclatante confirmation de la théorie des ondulations. L'ensemble des travaux de Fresnel sur la lumière eut pour effet d'établir fortement cette théorie. Le jeune physicien s'en servit pour

expliquer les phénomènes de la lumière. Il fut élu membre de l'Académie des sciences, et fut nommé directeur général des ponts et chaussées. La théorie des ondulations de la lumière, que Fresnel développa, fut reconnue comme la plus belle découverte de son siècle. Il fut élu membre de l'Académie des sciences, et fut nommé directeur général des ponts et chaussées. La théorie des ondulations de la lumière, que Fresnel développa, fut reconnue comme la plus belle découverte de son siècle. Il fut élu membre de l'Académie des sciences, et fut nommé directeur général des ponts et chaussées.

Nous avons exposé les principes de la théorie de Fresnel, nous reste à indiquer les applications qu'elle a eues. On fit pour la construction des phares, qui avait succédé à l'ancien système, un directeur général des ponts et chaussées, sur ce point l'attention fut attirée, là on employait généralement des réflecteurs, mais les plus graves objections furent faites à l'usage du verre disposé de manière à dévier les rayons lumineux. Ce résultat ne fut obtenu qu'après de longues recherches, et on put ainsi obtenir des lentilles de même diamètre que les anciennes, mais de forme carrée et de 0<sup>m</sup>, 25 de diamètre. Ce système avait l'avantage de mettre les neuf dixièmes de la lumière à portée de l'œil, tandis que les anciens phares n'en mettaient que la moitié ; mais on ne put obtenir ces résultats qu'après de longues recherches, et on put ainsi obtenir des lentilles de même diamètre que les anciennes, mais de forme carrée et de 0<sup>m</sup>, 25 de diamètre. Ce système avait l'avantage de mettre les neuf dixièmes de la lumière à portée de l'œil, tandis que les anciens phares n'en mettaient que la moitié ; mais on ne put obtenir ces résultats qu'après de longues recherches, et on put ainsi obtenir des lentilles de même diamètre que les anciennes, mais de forme carrée et de 0<sup>m</sup>, 25 de diamètre.

■nel divers  
 ■la polarisat  
 ■nales de  
 ■1825, dans  
 ■tique, 182  
 ■des Scienc  
 ■nel Sur la  
 ■et un Mé  
 ■t. VII, 18  
 ■Duleau, N  
 ■t. XXXIX. —  
 ■port. des C  
 ■dans les M  
 ■les Œuvres  
 ■FRESNO  
 ■FRESNY  
 ■FRESN  
 ■Muscel-Al  
 ■ne à Perpi  
 ■Paris, au p  
 ■à la carrièr  
 ■gratuiteme  
 ■thence im  
 ■poux ouvr  
 ■Œuvres et  
 ■l'Académie  
 ■Elle fut im  
 ■poète et de  
 ■de lui. An  
 ■in-12; Pari  
 ■leur; 2 vol  
 ■pensée int  
 ■La France  
 ■in-12, Pari  
 ■ses Rois; 1  
 ■illustrée p  
 ■1817; — 7  
 ■2 vol in-1  
 ■française  
 ■nuel de la  
 ■2 vol in-1  
 ■Paris, 2<sup>e</sup>  
 ■de Littéra  
 ■de Lectura  
 ■Lectures n  
 ■completes  
 ■avec le té  
 ■biographie  
 ■notes, Pa  
 ■taire d'H  
 ■1855, et p  
 ■recueils ou  
 ■de la Co  
 ■rale, etc

Biographie  
 nuel de la lit

FRESNY  
 français, n  
 mort en  
 l'état milit  
 lemagne e  
 neral, il fi  
 de 1799 en

réimprimé clandestinement en France en 1820, sans date, in-8°. Il alla bientôt chercher en Amérique une existence plus heureuse; mais après un an de séjour à Buenos-Ayres, il vint à Rio-Janeiro, et y eut bientôt connaissance de l'ordonnance du roi qui le rappelait en France. Au lieu de la paix qu'il venait chercher dans sa patrie, il trouva des fers. Arrêté à Paris en 1820 (3 juin), « comme prévenu d'être suspect », il fut enfermé pendant six semaines à la Conciergerie. Une maladie de langueur l'enleva.

Le Bas, *Dict. encycl. de la France*. — Rabbe, *Boileau, Biographie auto. et port. des Contemporains*.

**FRÉTE** (Louis-Joseph), historien français, né en 1800, au bourg de Bretonnelles, près de Mortagne (Orne), mort le 4 novembre 1843. Il était curé de Champs (Orne), et membre de la Société des Antiquaires de Normandie et de celle d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe. De 1837 à 1842, il publia chaque année un almanach des départements du Perche, sous ce titre : *Le Diseur de Vérités*, de 1838 à 1840; — les *Antiquités et Chroniques percheronnes, ou recherches sur l'histoire civile, religieuse, monumentale, politique et littéraire de l'ancienne province du Perche et pays limitrophes*, 3 vol. in-8°; il en a donné une 2<sup>e</sup> édit., en 1842, 3 vol. in-8°. On a aussi de lui un *Dictionnaire des Légendes des Saints, ou table géographique des anciennes provinces, villes, bourgs, fleuves, montagnes et autres lieux qui se trouvent mentionnés dans les légendes, canons des conciles et martyrologes des provinces de France, en latin et en français, etc.*; 1839, in-8°; réimprimé en 1842, in-8°. Quoique Fret ait donné cet ouvrage sous son nom seul, il avoue, dans sa préface, qu'en visitant un jour la boutique d'un bouquiniste il avait découvert « un vieux petit livre sans nom d'auteur, et portant une date plus que séculaire, » qui lui a donné l'idée de son dictionnaire, en y « ajoutant le produit de ses recherches historiques. » Ce livre est la *Géographie des Légendes*, publiée en 1737, sans nom d'auteur, mais que le privilège indique avoir été composé par Charles Jouannaux. GUYOT DE FÉNE.

MM. de la Sicotière, Poulet et Malanin, *Description du départ de l'Orne*; 1848.

**FRÉTEAU DE SAINT-JUST** (Emmanuel-Marie-Michel-Philippe), magistrat français, né en 1745, mort le 14 juin 1794. Dès l'âge de vingt ans il succéda au parlement à M. de Barentin, et se déclara avec ses collègues contre le chancelier Maupeou. Dans l'affaire du collier, il se prononça en faveur du cardinal de Rohan, et en 1787 il seconda les résistances parlementaires. Lors de la séance royale destinée à l'enregistrement des édits présentés par Brienne, Fréteau, s'adressant directement au roi, formula son opinion en ces termes : « Sire, l'honneur de la nation pour la race auguste des rois, et notamment pour la personne de

« votre ma  
« s'uso, et  
« point à  
« il donc d  
« ressortis  
« qu'ils aie  
« antiques  
« chet fut la  
« montrance  
« la citadelle  
« Saint-Just  
« septembre  
« noblesse de  
« puté aux é  
« rité de la m  
« tiers état, e  
« de l'assembl  
« tions de tou  
« éminents c  
« pondance  
« quelques-un  
« culté de dé  
« grammes b  
« de l'honour  
« commère J  
« l'Assemblée  
« remplissait  
« du gouvern  
« de concilier  
« qu'il croyai  
« titutions, q  
« corps élect  
« ligue le nom  
« les à compo  
« tale. Le 10  
« monarchie  
« roi, donna  
« du premier  
« terre de Va  
« deux année  
« Melun vint  
« sous la prés  
« sionnaire d  
« Fréteau réf  
« versait le m  
« ministre : «  
« tir de la  
« m'expos  
« confirme  
« Christ, e  
« pour défe  
« effet, quelq  
« devant le t  
« première l  
« par mesu  
« nouveau si  
« condamné  
« fut immédia

*Mémoires  
« Benlis, etc.  
« — Thiers, H  
« toire des Fra  
« le conte de*

**LEBAU DE PÉRY** (, *ste*, baron), fils du pré le 9 juillet 1855. Ad la mort de son père récemment fondée sou es Travaux publics, il e sous-lieutenant à l'é 18. L'année suivante, li tion des armées le non 'général Cambis, com eur, sous le comman , auprès duquel il re de camp lors de l'insur re Condamné à mort l cette affaire, il se e ndamnation se trouve irement, au moins de fi stituit du commissaire aire, et se familiarisa aux devoirs; son zèle le l près la cour impériale, entrée les Bourbons le près la cour de cassati urant les Cent Jours, avoir le destituer en a t sa réintégration qua t 5, l'ins l'affaire du jou mis des conclusions co nstrielles, il fut encoi deux ans un nouveau e ses fonctions. Nomme e cassation et pair de t dix-huit années ces li *notabilités contemporaines re historique* 1880, 109. 1172)

**KELELLIS**, certain d e qu'on sait sur son il nous apprend lui-m *ellus*, il était archie la Syrie était au pou a, vers l'an 1125, un a connaissance de la

*Libri locorum sanc m*, il n'a été publié q le cet écrit.

115, *Bibliotheca Latina me Catalogus tot Latin Bibli - 521 ( Zur Kritik de r der Krenzinger, 1881, p.*

**ROY ( Louis )**, sieur ( es protestants qui jou dans les guerres de rel du dix-septième siècle vers 1570, mort à Léza 'une grande énergie de uable finesse d'esprit, x discussions politique mps, soit comme el négociateur. Il serait e plus agitée que la se successivement sous , le duc de Savoie, Son

— *Le Repas rustique*; — *L'Hospitalité suisse*.  
Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

**FREUNDWEILER (Henri)**, peintre suisse, né à Zurich, en 1755, mort en 1795. Il eut pour premier maître l'habile paysagiste Wuest, qui eût voulu lui inspirer le goût de sa spécialité; mais l'élève préférait la peinture de genre. Ses premiers essais furent un tableau comique à la manière d'Hogarth, et une *Jeune fille occupée à coudre*. Cependant, il peignit aussi quelques paysages et reproduisit des *Vues de la Suisse*. Ses compositions ont du naturel; mais le dessin n'en est pas toujours correct. Ses tableaux d'histoire, œuvres de sa maturité, suppléent au manque de dessin par l'habile ordonnance du sujet. On y remarque aussi un coloris vif et plein de goût. Parmi ses tableaux appartenant à ce genre on cite : *Les Femmes et les Filles de Zurich, en habits de guerriers, trompant ainsi le duc Albert d'Autriche*; — *L'Exécution de Waldmann à Zurich*; — *Les Suisses sous Jean d'Hallwyl, priant au moment de la bataille de Morat*. Son tableau : *La Sollicitude d'une Mère dans l'éternité* a été gravé par Eichler.

Nagler, *Neues Allg. Künstl.-Lexic.*  
\* **FREUND (Guillaume)**, philologue allemand, né à Kempen (province de Posen), en 1806. Il fit, à dater de 1825, ses études philosophiques et philologiques à Breslau et à Berlin. En 1828 il établit dans la première de ces deux villes une école israélite, et devint ensuite professeur au gymnase Elisabeth de Berlin. En 1848 il fut attaché en la même qualité au gymnase d'Hirschberg; mais comme dans ce pays sa religion ne lui permettait d'espérer qu'une position provisoire, il s'établit à Londres en 1851. On a de lui : *Gesamtwörterbuch der lateinischen Sprache* (Dictionnaire général de la Langue Latine); Leipzig, 1834-45, 4 vol.; Breslau, 1844. Cet important et savant ouvrage vient d'être édité en français par MM. Firmin Didot; — *Lat.-deutsch und deutsch-lat.-griech.-Schulwörterbuch* (Vocabulaire-Latin-Allemand et Allemand-Latin-Grec à l'usage des écoles); Berlin, 1848; — une édition de la harangue de Cicéron *pro Milone*; Breslau, 1838; — *Schul-Bibliothek des Griech. und Röm. Alterthums* (Bibliothèque scolaire des Antiquités grecques et romaines); Berlin, 1846, 2 vol.

Pierer, *Universal-Lexik.* (Suppl.); Altenbourg, 1833.  
**FREUX (André DES)**, en latin **FRUSIUS**, théologien et philologue français, né à Chartres, au commencement du seizième siècle, mort à Rome, le 25 octobre 1556. Il entra dans les ordres, et obtint la cure de Thiverval. Il se rendit à Rome pour entendre les prédications de saint Ignace, et entra dans l'ordre des Jésuites en 1541. Après avoir fait un nouveau cours de théologie à Padoue et avoir été quelque temps le secrétaire de saint Ignace, il contribua à la fondation de divers collèges de son ordre dans des villes de

l'Italie et de la Sicile. Il fut professeur de grec à Messine. A l'époque où il fut nommé recteur du collège de cette ville, il fit le plus pompeux serment de sa vie, et, au jugement de ses confrères, comparable à un ange. Il fut un des trois principaux lauréats de son ordre, et, breu, savait la médecine, la jurisprudence, la théologie, les mathématiques, était un musicien, un éminent orateur, un poète, etc. » On a de lui : *De vita sancti Ignatii*, Paris, 1556, in-12. Alegambe dit que la mort du traducteur, date de la publication; — *Verborum et Rerum Copes; Syntaxeos*; Rome, 1556, in-12. Ce petit traité en vers à l'usage des séminaristes; *sermiones theologici*; Rome, 1556; — *Epigrammata*; Rome, 1558, édition expurgée de Martial; — *in hereticos*; Cologne, 1582,

Alegambe, *Bibliotheca Scriptorum recentiorum*.  
\* **FREUX (André DES)**, parent d'un controversiste du seizième siècle. Du collège de Paris, il entra dans l'ordre des Jésuites et fit ses vœux dans le couvent de Nogent-le-Roi (Eure-et-Loire). Il fut un des premiers à combattre le calvinisme. On a de lui : *aux exécrationes articles de la messe écrits par un Jésuite*, Paris, 1561, in-8°; — *liés à la foire de Gascogne*, latin par René des Freux, français; Paris, 1561, in-8°; — *de René des Freux et de ses confrères*; — *Les Marques et Enseignes de la vraie Église de J.-C. d'avec les hérétiques se forgent, divines*, Paris, 1564, in-8°. DOUBLET DE

Dom Liron, *Bibl. gén. des Auteurs de France*; — Hérisson, *Biog. Chart.* (manusc.), t. I.

**FRÉVAL (Claude-François DE)**. Voy. LENEAU.

**FRÉVIER (Joseph L.)**, français, né à Paris, le 11 mai 1651. Entré jeune dans les ordres, il fut connu que par la dispute avec ses confrères les jésuites, d'un ouvrage pendant lequel il comptait sur la Trévoux, le P. Bellarmin et même le concile de Trente, en théologie, n'avait pas peur de fautes. Le P. Frévier fut déclaré hérétique, et il l'attaqua par son traité : *La Vulgate authentique dans tout son texte, plus que le texte hébreu, que le texte grec; Théologie de la Bible contre l'écrit*



article 85, juillet 1750 ;

littéraire supplément, année  
universelle, édit. de Weiss).

Jean-Cécile), en latin  
leum et philologue sois  
vers 1580, mort à Paris  
es avoir fait ses études d  
lit à Paris, et y obtint m  
philosophie du collège  
roit, il introduisit le prem  
e faire soutenir en grec  
ie Ses fonctions de profe  
t pas d'étudier la médecine  
ort pauvre, il sollicita et  
le prendre gratuitement  
ite le titre de médecin de  
Medicis, ce qui ne l'err  
l'hôpital. Tous les ouvrag  
is par Jean Balesdens dan  
ivants. *Jani Cæcili Fri*  
*potuerunt, in unum cor*  
*15, in-8°*. — *Jani Cæcili*  
*ria nunquam edita*; Par  
breux opuscules conte  
umes, les moins insignifi  
s *Galliarum compend*  
*28, in-12*; — *Via ad di*  
*linguarum notitiam,*  
*neos, nova et expedita*  
*16*. — *Philosophia Dru*  
*1625*); *Cribrum Pi*  
*tolelem superiore et ha*  
, composé en 1628. B  
n de recueillir dans un tro  
ies de Frey; mais il n'e  
Les pièces de vers, dit  
de méprisable, parce qu'i  
la bagatelle de cet art, co  
s, aux échos et autres cho  
appées avec raison *diff*  
e de ces bagatelles poeli  
c'est un poème macaron  
*veritabilis super terr*  
*rum de Ruellio*; sans

Grand Dictionnaire historique  
pour servir à l'histoire des A  
— Wedekind, *Diatride de Ju*  
*in fructum, ejusque vita et*  
50

(Jean-Louis), théologien  
né à Hâle, en 1682, mort à

Il montra dès son enfance  
naire, et à dix ans la lat  
déjà familière. Il s'adonna  
l'étude de la philosophi  
s, et après s'être perfection  
us la direction du savant  
pprit le chaldeen, le syria  
il fut reçu ministre de  
jouter encore à ses con  
ot l'Europe, se liant pa  
s les plus distingués. De

— *Le Repas rustique*; — *L'Hospitalité suisse*.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

**FREUNDWEILER (Henri)**, peintre suisse, né à Zurich, en 1755, mort en 1795. Il eut pour premier maître l'habile paysagiste Wuest, qui eût voulu lui inspirer le goût de sa spécialité; mais l'élève préférait la peinture de genre. Ses premiers essais furent un tableau comique à la manière d'Hogarth, et une *Jeune fille occupée à coudre*. Cependant, il peignit aussi quelques paysages et reproduisit des *Vues de la Suisse*. Ses compositions ont du naturel; mais le dessin n'en est pas toujours correct. Ses tableaux d'histoire, œuvres de sa maturité, suppléent au manque de dessin par l'habile ordonnance du sujet. On y remarque aussi un coloris vif et plein de goût. Parmi ses tableaux appartenant à ce genre on cite : *Les Femmes et les Filles de Zurich, en habits de guerriers, trompant ainsi le duc Albert d'Autriche*; — *L'Exécution de Waldmann à Zurich*; — *Les Suisses sous Jean d'Hallwyl, priant au moment de la bataille de Morat*. Son tableau : *La Sollicitude d'une Mère dans l'éternité* a été gravé par Eichler.

Nagler, *Neues Allg. Künstl.-Lexic.*

\* **FREUND (Guillaume)**, philologue allemand, né à Kempen (province de Posen), en 1806. Il fit, à dater de 1825, ses études philosophiques et philologiques à Breslau et à Berlin. En 1828 il établit dans la première de ces deux villes une école israélite, et devint ensuite professeur au gymnase Elisabeth de Berlin. En 1848 il fut attaché en la même qualité au gymnase d'Hirschberg; mais comme dans ce pays sa religion ne lui permettait d'espérer qu'une position provisoire, il s'établit à Londres en 1851. On a de lui : *Gesammtwörterbuch der lateinischen Sprache* (Dictionnaire général de la Langue Latine); Leipzig, 1834-45, 4 vol.; Breslau, 1844. Cet important et savant ouvrage vient d'être édité en français par MM. Firmin Didot; — *Lat.-deutsch und deutsch-lat.-griech.-Schulwörterbuch* (Vocabulaire-Latin-Allemand et Allemand-Latin-Grec à l'usage des écoles); Berlin, 1848; — une édition de la harangue de Cicéron *pro Milone*; Breslau, 1838; — *Schul-Bibliothek des Griech. und Röm. Alterthums* (Bibliothèque scolaire des Antiquités grecques et romaines); Berlin, 1846, 2 vol.

Pierer, *Universal-Lexik.* (Suppl.); Altenbourg, 1833.

**FREUX (André des)**, en latin **FRUSIUS**, théologien et philologue français, né à Chartres, au commencement du seizième siècle, mort à Rome, le 25 octobre 1556. Il entra dans les ordres, et obtint la cure de Thiverval. Il se rendit à Rome pour entendre les prédications de saint Ignace, et entra dans l'ordre des Jésuites en 1541. Après avoir fait un nouveau cours de théologie à Padoue et avoir été quelque temps le secrétaire de saint Ignace, il contribua à la fondation de divers collèges de son ordre dans des villes de

l'Italie et de la Sicile. I

grec à Messine. A l'époque où on le nomma recteur du collège fondé à Rome, il fit le plus pompeux usage de son pouvoir. Il, au jugement de ses contemporains, était comparable à un ange. Il cultivait trois principales langues, le grec, le latin et le breu, savait la médecine. La jurisprudence, la théologie, les sciences, etc., était un musicien, un poète, etc. » *Exercitium* *lia sancti Ignatii*, traduit en latin. Alegambe dit que l'ouvrage fut imprimé la mort du traducteur, en 1556. Date de la publication; — *Verborum et Rerum Copia; sive Syntaxeos*; Rome, 1556, in-12. Ce sont de petits traités en vers à l'usage des écoles *sectiones theologicæ*; Rome, 1554; — *Epigrammata*; Rome, 1558, in-8°. (Édition expurgée de Martial); — *Epigrammata in hæreticos*; Cologne, 1562, in-12.

Alegambe, *Bibliotheca Scriptorum Sacrorum*.

\* **FREUX (René des)**, controversiste du seizième siècle. Il fut professeur de théologie à Paris. Il fit ses études dans l'abbaye de Nogent-le-roi (Lorraine) contre le calvinisme. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages aux exécutions desquels il a écrit des sermons publiés à la foire de Gournay. *De la doctrine latine par René des Freux en français*; Paris, 1561. — *De René des Freux* — *Les Marques et la vraie Église de J.-C. des hérétiques se forment*; Paris, 1564, in-8°.

Dom Liron, *Bibl. gén. des Auteurs de France* — Hérisson, *Biog. Chart.* (manusc.), t. I.

**FRÉVAL (Claude-François des)**, F. LEREAU.

**FRÉVIER (C)**, français, né à Paris. Entré jeune dans les ordres, connu que par ses confrères les jésuites, d'un ouvrage pendant compte de ces ouvrages. Trévoux, P. I. Bellarmin et le concile de Trente, théologique, n'avait pas de fautes. Le P. Frévier, dangereuse, et il l'attaqua intitulé : *La Vulgate authentique dans tout son texte, le texte hébreu, que la Vulgate*.

Trévoux,  
12.

*France la*  
*Biographie*

FREY (Jus, med  
serstuhl,  
1631. Apr  
il se rend  
chaire de  
on l'en cr  
l'usage de  
philosophi  
péchèrent  
il était so  
mission d  
eut ensui  
Marie de  
mourir a l  
été reuni  
cueils sui  
*reperiri* ;  
Paris, 164  
*cula var*  
Des noml  
deux volu  
*miranda*  
Paris, 16  
*artisque*  
*tempora*  
1628, in-  
posé en  
*qui Arist*  
*gnarunt*  
l'ipotentior  
les poëse  
projet «  
rien que c  
che qu'a l  
grammes  
qu'on a  
l ne seul  
valeur ; c  
*Rectus*  
*paysano*

Moreti,  
*Memoires*  
LXXXIX  
*Philosophi*  
lingue, 176

FREY  
suisse, n  
en 1759  
extraord  
lui était  
ardeur à  
matuques  
breu, soi  
toif, il a  
En 1703  
pour aj  
parcouru  
hommes

deux frères continuèrent d'être embarqués ensemble successivement sur quatre vaisseaux différents, puis sur la goëlette *La Biche*, dont Henri eut le commandement, et sur laquelle ils soutinrent, au mois de mars 1800, un engagement contre un cutter anglais. Au mois de juillet suivant, ils s'embarquèrent, Louis sur *Le Naturaliste*, Henri sur *Le Géographe*, navires composant l'expédition chargée, sous le commandement du capitaine Baudin, de reconnaître la côte sud-ouest de la Nouvelle-Hollande. Partie du Havre le 19 octobre 1800, l'expédition reconnut, le 27 mai suivant, la terre de Leuwin, point où commencèrent les opérations hydrographiques, auxquelles Louis et Henri de Freycinet prirent une part active. Après avoir découvert la *Baie du Géographe* et décrit la *Baie des Chiens marins*, *Le Naturaliste*, qui s'était séparé du *Géographe*, le rejoignit à Timor, où les deux frères su-

golles qui s'enfoncent dans  
Louis ne devait employer  
cette intéressante explor  
Baudin, pour s'assurer  
ses ordres, ne lui av  
pour un is d'eau, apr  
si à l que fixée (21 j  
pas te à l'île Decrè  
*Le Géographe*  
u uet ses op  
Su tout l  
graphie u  
lui restait quelques  
dans le sud au port  
le terme assigné à  
avait trente lieues à faire  
graphe, et que sa pro  
épuisée, il chercha à g  
retardé par les canots et

étaient  
 sous gouvern  
 pour qu  
 à faire  
 ni il p  
*Casuarina*  
 poussée ven  
 six jours con  
 Georges, m  
 fallut l'éch  
 teilles d'em  
 jours après,  
*Geographe*.  
 navires, H  
 Bernier avi  
 graphiques  
 la terre No  
 avec Faure  
 port du Roi  
 pour lot sp  
*Princesse*, d  
 d'immenses  
 l'approche a  
 le tour des  
 havre un pla  
 termine, les  
 de Nuyts, de  
*Naturaliste*  
 bre de points  
 chapel étendi  
 la Nouvelle-I  
 le 24 avril 18  
 mines ~~le~~ rel  
*Casuarina* fi  
 pour malais,  
 tout érevent  
 ces des pout  
 fois, fut im  
 disposer étai  
 de l'île Carr  
 pour Tunor,  
 pang ou son  
 servations av  
 vers l'est, il t  
 Rothe et les l  
 veau sur les  
 deux navires  
 quatre jours  
 qui les porte  
 la situation  
 dysenterie, c  
 l'absence cor  
 de vivres, d  
 faire voile pe  
 vices arrivér  
 jours l'un de  
 mee, et Loui  
*Geographe*,  
 1804. Louis  
 que temps su  
 les ordres de  
 dait *Le Pha*

taine Bardin, il restait encore une lacune importante à remplir dans la partie orientale du havre Hamelin. Après que M. Duperrey eut complété ce travail, autant que le permit la violence des vents, *L'Uranie* se dirigea vers Timor, où elle arriva le 8 octobre. Les observations de toutes espèces que fit Freycinet, soit à Coupang, chef-lieu des établissements hollandais dans cette île, soit dans les autres établissements du littoral, lui procurèrent sur l'origine, les mœurs et la langue des peuplades du grand archipel d'Asie des documents qui, complétés par ceux qu'il se procura plus tard en France et en Angleterre, jetèrent un grand intérêt sur le récit de son expédition. Parti de Timor le 27 novembre, il visita successivement Waigiu, Rawack, Boni et Manouaran, appartenant au groupe des Papous. Les vingt jours que *L'Uranie* resta dans ces parages furent employés à des observations de géographie, de physique et d'histoire naturelle. Parvenu le 17 mars 1819 dans la baie d'Umata, de l'île de Gnam, la principale des Mariannes, l'expédition s'y livra pendant trois mois à des opérations dont le nombre et l'importance démontrent de quel zèle étaient animés les officiers et les naturalistes. Freycinet y recueillit une masse considérable de matériaux sur l'histoire ancienne et moderne des Mariannes, leur topographie, l'industrie, la langue et les mœurs de leurs habitants. Des travaux de même nature se firent au mois d'août suivant aux îles Sandwich. Entré le 7 octobre 1819 dans l'hémisphère sud, Freycinet détermina le 19 la position des îles du Danger, et deux jours après, étant à l'est des îles des Navigateurs, il découvrit un flot qu'il nomma *Rose*, du nom de sa femme (1). Plus tard, il rectifia la position de l'île Pylstaart et des îles Howe, qu'il vit à peu de distance les unes des autres, et il mouilla le 18 novembre sur la rade de Sidney. Une maison fut aussitôt louée au sommet de Bankers-hill, et l'on y installa un observatoire, où se firent des expériences sur la pesanteur et le magnétisme terrestre, pendant que MM. Quoy, Geo-

dichaud et Lagues-Bien toire naturel récolte d'histoire de Po de Terre cl aux observ premier pas informations ou inédits, ( gime pénites plète, où il vent d'être p gisateurs e comme accor fit mettre à l retourner en cap Horn et 7 février 182 les embarc pour satisfai quand un or L'Uranie et dant deux jo il restait à vations de australes, em on était déjà îles Malouine Freycinet. A Baie frança agréable qui la corvette, tout à coup sous marine On parvint l du choc y a (35 pouces), par l'équipag chir, et que, vaux de l'es échouer, ce nuit, sur une et les autres en sûreté. O vaux de physi d'anthropolo sur l'histoire de plantes 1 2,500 furent Un camp fut fournirent se qui travailler vette; mais recona qu'il remettre L'U naturellement chaloupe, et tant de 350 l mes détermin de recevoir matériel de

(1) Rose-Marie Pinon, née le 29 septembre 1794, à Saint-Julien-de-Sault (Yonne), morte à Paris, le 7 mai 1832. Elle s'était mariée le 6 juin 1814 au capitaine Louis de Freycinet. Quoique d'un caractère doux et timide, elle ne se laissa pas détourner par son mari de la résolution qu'elle avait prise de le suivre dans son voyage sur *L'Uranie*, où elle s'embarqua sous des habits d'homme. Ce ne fut qu'après la relâche de Sainte-Croix de Ténériffe (octobre 1817) qu'elle reprit les vêtements de son sexe. Elle se concilia l'estime et l'admiration non-seulement des officiers de *L'Uranie*, mais encore de tous les étrangers, qui à l'arrivée de la corvette dans une relâche organisaient des fêtes en l'honneur de la femme assez courageuse pour affronter les périls de la mer, par dévouement à son mari. Ces périls elle les supporta héroïquement lors du naufrage de *L'Uranie*. Lors du naufrage dans la Baie française, débarquer la dernière avec le commandant, elle lui prodigua, pendant huit jours qu'il fut dangereusement malade, des soins couronnés d'un plein succès. Moins heureuse en 1823, elle succomba à une atteinte du choléra, au chevet de son mari, qu'elle réussit à arracher au terrible fléau.





1 vol. de texte et un atlas de 22 cartes ou plans; — *Observations du pendule*, par le même; in-4°; — *Magnétisme terrestre et météorologie*, 2 vol. in-4° par le même, terminés par ses neveux, MM. Louis-René de Freycinet et Félix Lamothe; — *Botanique*, par Charles Gaudichaud; 1 vol. in-4°, et atlas de 120 pl.; — *Zoologie*, par Quoy et Gaimard; 1 vol. in-4° et atlas de 96 pl., la plupart coloriées; — *Voyage de découvertes aux Terres Australes, exécuté par ordre de S. M. l'empereur et roi, sur les corvettes Le Géographe, Le Naturaliste et la goélette La Casuarina, pendant les années 1800, 1801, 1802, 1803 et 1804, etc.; partie Historique*, rédigée en partie par F. Péron et continuée par Louis de Freycinet; Paris, Imp. impér. et roy., 1807, 1816, 2 vol. in-4° de texte et atlas petit in-fol., par Lesueur et Petit; — *Navigation et Géographie*, par Louis de Freycinet; Paris, Imp. roy., 1815, in-4° de texte, et *Atlas* de 32 cartes in-fol., publié en 1812; 2° édit., revue, corrigée et augmentée, Paris, 1824, 4 vol. in-8° et *Atlas* de 68 pl. in-fol., dont 27 coloriées, par Lesueur et Petit. De Freycinet a laissé en manuscrit des *Recherches sur les eaux d'Alz (en Provence)*, des *Mémoires*, soit dans les *Annales maritimes*, soit dans les recueils des diverses sociétés dont il était membre, et de nombreux rapports à l'Académie des Sciences, qui le chargea spécialement de rédiger les instructions concernant la navigation et l'hydrographie pour les *Voyages d'exploration de La Bonite, de L'Astrolabe et de La Zélée*, et pour la commission scientifique de l'Algérie. P. LEROY.

*Voyage aux Mers australes. — Voyage de L'Uranie et de La Physicienne. — Rapport de M. Arago (t. 1<sup>er</sup> de ce voyage). — Annales maritimes et coloniales. — Notices historiques sur MM. Henri et Louis de Freycinet*, par M. de La Roquette (*Bulletin de la Société de Géographie*, 2<sup>e</sup> série, t. 28, p. 301-309).

FREYDANK. Voy. FREIDANK.

FREYER (Jérôme), humaniste allemand, né à Gantkau, le 22 juillet 1675, mort le 24 septembre 1747. En 1697 il visita l'université de Halle, puis il fut appelé à professer à l'institut pédagogique, où il remplit bientôt les fonctions d'inspecteur. On a de lui : *Fasciculus Poematum Græcorum, ex optimis antiqui et recentioris ævi poetis collectus*; Halle, 1710, in-8°; — *Programmata Latino-Germanica, cum additamento Miscellaneorum variorum*; ibid., 1737, in-8°; — *Erster Abriss der Geographie* (Premier Abrégé de Géographie); ibid., 1741; — *Zweyter und dritter Abriss der Geographie* (Deuxième et troisième Abrégé de Géographie); ibid., 1747, in-8°; — *Colloquia Terentiana*; ibid., 1758, in-8°; — *Vorbereitung zur Universalhistorie* (Préparation à l'histoire universelle); Halle, 1763, in-8°, continuée jusqu'alors par Niemeyer; — *Nachere Einleitung zur Universalhistorie* (Introduction résumée à l'histoire universelle), continuée par Niemeyer; ibid., 1764, in-8°.

A cette  
Freyer  
logion  
bre 16.  
négoci  
diction  
instruc  
d'Einb  
l'applic  
Sainte.  
niver  
Halle,  
et théol  
la prédi  
per sa  
cette vi  
épous  
caire ju  
nommé  
Halle. C  
son utili  
Théolo  
du Com  
pendium  
dernier  
toute m  
les doc  
Freyler  
tiques, e  
La colle  
tiques  
Gestalt  
und m  
Kunst  
spiritus  
des ch  
de mèt  
A la  
chargé,  
de la n  
sophique  
Friedrich  
servée  
et qui  
tives m  
lui :  
des La  
sage m  
Halle,  
des No  
de la g  
Bussye  
1734;  
sur le  
David  
Koch et  
Freyer  
fils du  
1719,  
Halle,  
Halle de  
conjon

— *Memo*  
*Damasce*  
*Geschich*  
*ten in Os*  
 is évangé  
 1770; -  
*Jaschen G*  
 le quelqu  
 érique ).  
 , *let. Dou*  
*rmon* ( *J*  
 a, natif  
 : moitié d  
 a docteur  
 ivement ar  
 eriale et  
 s auprès d  
 g. On a :  
*scipus co*  
*um et ju*  
 rancfort;  
*Libri duo*  
*um juridi*  
 1-8°; — *É*  
*ure, tam*  
*l, nomm*  
 rt, 1574 ( *t*  
*trousque*  
 C'est le 1  
 , *Atq. Gel*  
*rNE* ( *Don*  
 , à Osuñ  
 mort ver  
 les l'enfar  
 e de caval  
 ar son aj  
 lieutenant  
 ds, avec l  
 guerre co  
 rvalle  
 i obtint s  
 jusqu'a c  
 egiment d  
 it de Mal  
 de la cat  
 chef de  
 i la lutte  
 ees de Na  
 le. La ave  
 our force  
 me attaqu  
 i Freyre c  
 hi son de  
 nem, et  
 , l'entr  
 re du cor  
 e fut pas  
 es fort d  
 novemb  
 rps reun  
 és ne ser  
 i victoire.

miers, sur la brèche d'une des redoutes, que prudemment il s'occupa tout d'abord à faire raser.

Ferdinand VII, rétabli sur le trône, trouva dans Freyre un sujet fidèle, mais résolu aussi à ne point sacrifier aux faveurs de cour les principes de toute sa vie.

Le portefeuille de la guerre lui fut offert après la démission de Ballesteros, il le refusa; peu de temps après, il refusa pareillement le commandement en chef de l'expédition destinée à replacer les colonies d'Amérique sous le joug de la métropole. Il se contenta du titre de commandant de la brigade des carabiniers, le plus beau corps de l'armée espagnole. En 1820 il fut appelé au commandement des forces que le gouvernement rassemblait en hâte pour réprimer l'insurrection de l'île de Léon. Freyre espérait ménager le sang espagnol dans cette lutte engagée entre les partis extrêmes. Si cet espoir ne se réalisa pas, il fit du moins preuve de sagesse et de générosité. Sans doute il y eut à l'égard des chefs de l'insurrection violation de la foi promise; mais cette trahison, œuvre de la camarilla, atteignait tout le premier le général Freyre lui-même, qui exposa sa propre tête en protégeant les parlementaires du parti insurrectionnel. Depuis ces événements jusqu'à sa mort, Manoel Freyre vécut dans la retraite. [P. DE CHAMROBERT, dans l'*Encycl. des G. du M.*]

Toreno, *Guerra, levantamiento y revolucion de España*. — Louis Jullian, *Précis historiques des principaux événements qui ont amené la révolution d'Espagne*; Paris, 1821, in-8°. — *Defension del general D. Manoel Freyre*; Madrid, 1820.

FREYRE. Voyez FREIRE.

FREYTAG (Arnold), médecin allemand, né à Emmerich (duché de Clèves), vers 1560, mort en 1614. D'après Valère André et Foppens, il fut professeur de médecine à l'université de Groningue; mais c'est une erreur, puisque la fondation de cette université est postérieure à la mort de Freytag. On ne sait guère rien de la vie de ce médecin, sinon qu'il devint en 1589 professeur à Helmstedt, et qu'il quitta bientôt cette place. On a de lui : *Mythologia ethica*; Anvers, 1579, in-4°; — *Balthasar's Pisanelli De Esculentorum Potulentorumque Facultatibus, Liber unus, ex italico in latinum conversus*; Herborn, 1593, in-12; — *Philippi Mornæi De Veritate Religionis christianæ Liber*; Herborn, 1602, in-12; — *Medicina Animæ, seu ars moriendi, ex idiomate etrusco in latinum conversa*; Brême, 1614, in-12.

Paquot, *Mémoires pour servir à l'histoire littéraire des Pays-Bas*, t. XV.

FREYTAG (Jean), médecin allemand, né à Nieder-Wesel (duché de Clèves), en 1581, mort à Groningue, le 8 février 1641. Ses parents, qui étaient protestants, furent forcés de se réfugier à Osnabruck. Il commença ses études dans cette ville, les continua à Cologne et à Wesel, et les acheva à Helmstedt. S'étant décidé

à embrasser la profession de médecin, il suivit les leçons de Henri Meibomius, dont il devint le fils. Il obtint en 1604 une chaire de médecine, et la remplit pendant quatre ans. À la fin de ce temps, il se fit recevoir docteur, et fut nommé à la cour du prince-évêque d'Osnabruck, où il nomma son premier médecin. Il demeura trois ans à la cour d'Osnabruck, et fut appelé en 1631, pour n'avoir pas voulu abjurer le protestantisme. Les comtes de Nassau et de Basse-Lotharinge lui procurèrent à l'université de Groningue la chaire de médecine, qu'il occupa avec distinction jusqu'à sa mort. Partisan outré de la médecine antique et de la philosophie d'Aristote, Freytag fit pas toujours un usage judicieux de son savoir; il combattit à outrance les doctrines de Descartes. Ses principaux ouvrages sont : *Metaphysica juvenilia*; Francfort, 1614, in-8°; — *Noctes Medicæ, sive de abusu medicamentorum tractatus*; Francfort, 1616, in-4°; — *Disputatio Calidi innati, essentialium juris veteris medicinx et philosophiæ decretis explicans, quæ sita neotericorum et novatorum parva Groningæ*, 1632, in-8°; — *Delectio et selectio refutatio novæ sectæ Sennarto-Paracelsi qua antiqua veritatis oracula et Aristotelicæ et Galenicæ doctrinæ fundamenta evellere moluntur*; Amsterdam, 1634, in-8°. — Paquot, *Mémoires pour servir à l'histoire littéraire des Pays-Bas*, t. XV. — Eloy, *Dict. hist. de la Médecine*. — *Biographie médicale*.

FREYTAG (Jean), médecin allemand, né à Perleberg, le 25 mars 1587, mort à Ratisbonne le 24 septembre 1654. Il étudia la médecine à Francfort, à Vienne et à Bâle. A son retour, il fit un voyage en Italie, où il fut reçu docteur, et revint avec succès la médecine à Ratisbonne. On a de lui : *Kurzer Bericht von der Melancholischen Hypochondriaca*, etc. (Court Traité de la Melancolie hypochondriaque, etc.); Augsbourg, 1678, in-12.

*Biographie médicale*.

FREYTAG (Frédéric-Gottlieb), médecin allemand, né à Burkhardtshof, le 18 novembre 1687, mort le 9 juillet 1761. De Méden, et commença ses études, il se rendit à Leipzig pour s'y adonner à la théologie. Plus tard il fut assesseur à la faculté de philosophie de cette ville. En 1722 il fut nommé professeur de philosophie à l'école de Pforta, ce qui lui permit de se livrer à ses travaux de prédilection. Le 1er novembre 1731 il succéda à Schreiber, en qualité de recteur du même établissement d'instruction. Il apportait dans ces fonctions une grande connaissance des langues classiques et des principales langues modernes. Il n'était pas moins versé dans l'histoire des lettres. Sa méthode d'enseignement était excellente, comme en témoigne l'un de ses élèves les plus renommés, Jean-Auguste Ernesti, dans son ouvrage intitulé *Narratio de Gesnero*. (Opusc. orat., p. 10, éd. de Leyde). Il a peu écrit. On a de lui : *De sudario S. Veronicæ in templo Portuensi* etc.

Naumbourg, 1726, in-4°; — *De diis  
couporporeis ex antiquitate grae  
Hymni Portenses*; Naumbourg, 1726,  
Gruber, *Allg. Enc.*

AG (Frédéric-Gottlieb), fils du  
à Pforta, en 1723, mort à Naumbourg  
en 1776. Il travailla d'abord sous le  
son père, puis il se rendit à Leipsig  
pour le droit. Après l'obtention du  
il devint bourgmestre de Naumbourg  
et renouilla pour ses connaissances  
liques. On a de lui : *Rhino-  
scriptorum monumentis descrip-*  
747, in-8°; — *Analecta literari-*  
rioribus; *ibid.*, 1751, in-8°; — *C-*  
*atorum et Rhetorum Graecorum*  
*ex honoris causa posita fuer-*  
76), in-8°; — *Nachrichten von*  
*d merkwuerdigen Buechern* (des  
des livres rares et remarquables)  
76, gr. in-8°; — De nombreuses  
s, dans plusieurs recueils acad.  
Des traductions d'ouvrages fran-  
non Lescaut de l'abbé Prévost.  
*Hist. liter. Handb.* — Ersch et Gr

AG (Jean-Henri), médecin allem.  
stett, le 21 juin 1751, mort le 4  
Il étudia la médecine à l'université  
l'issue de ses épreuves académiques  
e médecin de la ville à Chemnitz.  
ices et son habileté lui créèrent  
ni ne lui laissa guère le temps de  
ouvrages importants. On a de lui : *G-*  
*roider partim meliceridis spe-*  
*Exstirpatio*; Leipzig, 1778, in-8°.  
*cibung einer von ihm erfunde-*  
*, mit welcher noethigenfalls ein*  
*indarzt, alle selbst schwere un-*  
*errenkungen des Oberarms und*  
*, leichter fuer den Kranken, mi-*  
*aft und ueberhaupt zweckmass-*  
*einrichten kann* (Description de  
e l'invention de Freytag, au moyen  
n seul chirurgien peut, au besoin  
s plus graves et les plus invétérées  
du coude et de l'épaule, légèremen-  
s de douleur pour le malade et  
plus efficace), Chemnitz, 1810.

*et Teutschl.* — Ersch et Gruber, *Allg.*

AG (François-Xavier-Jacob, com-  
ançais, né à Marckolsheim, en  
22 septembre 1749, mort à S-  
1 février 1817. Il entra au service l  
ous-lieutenant dans le régiment  
, et fit les campagnes de Corse de-  
t celles des Indes orientales de 17-  
or au commencement de la révolu-  
rapidement jusqu'au grade de gé-  
n. Il fit en cette qualité les campa-  
t d'Allemagne. Il obtint en 180-  
l'établissement à Vandœuvre, et refusa

surnommé Iha-Arabachah; t. I, Bonn, 1832, texte arabe; t. II, 1852, in-4°, traduction; — *Chrestomathia Arabica, grammatica, historica*; Bonn, 1834, in-8°; — *Arabum Proverbia*, texte et traduction; Bonn, 1838-1842, 3 vol. in-8°.

E. BRAUVON.

Rabbe. *Stes. des Contemp.* — *Conversations-Lectures*. — De Saey, art. dans le *Journ. des Sav.*, 1840, 2: 804; 1860-61, 24 35. — *Journ. Asiat. de Paris*, 1867, I, 1868, II, 1869, II.

FRÉZIER (Amédée-François), ingénieur et navigateur savoyard, né à Chambéry, en 1682, mort à Brest, le 14 octobre 1773. Il appartenait à une famille d'Angleterre, nommée *Fraser* ou *Fraser*, que les troubles de ce pays obligèrent à s'en éloigner à la fin du seizième siècle. L'un des membres de cette famille vint en France, et s'y fit naturaliser sous le nom de Frézier; l'autre se réfugia en Savoie, en 1599. Accueilli avec distinction par Charles-Emmanuel I<sup>er</sup>, il fut élevé par ce prince à un poste supérieur dans la magistrature, et chargé de rédiger pour sa nouvelle patrie un ouvrage de législation dont le roi se montra satisfait et reconnaissant. C'est de lui que descendait Amédée François. Ce dernier se fit remarquer dès sa jeunesse par sa facilité à apprendre les langues, et alla achever son éducation à Paris, où pendant trois ans il suivit un cours de théologie, complètement obligé des hautes études du temps. A la même époque, il écoutait au Collège royal les leçons de Lahire, et au collège Mazarin celles de Varignon. Sous la direction de ces deux savants, il composa un petit *Traité de Navigation* et des *Éléments d'Astronomie*, qui le préparèrent à ses futurs travaux. Son éducation terminée, il fit un voyage en Italie, où il puisa cet amour et cette intelligence du beau attestés, dans la suite, par ses écrits sur les beaux-arts.

A son retour en France, en 1702, le duc de Choiseul lui offrit une lieutenance dans le régiment d'infanterie dont il était colonel. Frézier y servit jusqu'en 1707, qu'il obtint d'entrer dans le corps du génie. Cette mutation était justifiée par la publication qu'il avait faite, l'année précédente, de son *Traité des Feux d'Artifice*, ouvrage dont la pensée première lui avait été suggérée, dès l'âge de quinze ans, par un feu d'artifice qu'il avait vu, en 1697, à l'occasion de la paix de Ryswick. Depuis ce moment il n'avait eu qu'une idée fixe, celle de composer un ouvrage qui enseignât les moyens théoriques de confectionner les pièces d'artifice. Ses loisirs de garnison favorisèrent l'exécution de son projet. Il ne trouva sur cette matière que quelques indications éparpillées dans les traités de Wallius et Hanzelet sur les feux d'artifice pour la guerre, et dans les *Recréations mathématiques* de Henrion. *Le Grand Art de l'Artillerie* de Casimir Siemenowicz, malgré sa prolixité et ses inutiles digressions, lui offrit aussi d'utiles enseignements. C'est à l'aide de ces matériaux, si divers et si confus, mais plus encore au moyen de fréquents entretiens avec

les artificiers praticiens, qu'il Ruggieri n'a pas hésité, de lui les progrès de la pyrotechnie, vant. Dès que le *Traité* des parut, il fut adopté pour l'usage de La Fère, et son auteur à Malo, où s'exécutaient des grandissement de cette ville. C ordres duquel il fut placé, au de son sile et de son connaissance de Soucy le chargé, au Péron et au Chili prendre soin de ces colonies espagnoles à moyen de dédomme à y établir ver de toute invention. Partit d première fois, le 23 novembre Saint-Joséph, navire de 24 rier, après vingt-sept jours de ronne navigation, fut contre port, et ce ne fut que le 6 juin remettre à la voile. Il revint, soit 1714.

Élargissant le cercle de sa m dit très-fructueux pour la géo la position et la topographie de importants de la côte des Pail très-mal placés sur les cartes. bonne reconnaissance du détro de la Terre des États. Il des enseignements sur le mouillage sur celui de la baie du Bon-Son Horn, et, revenant vers la m partie occidentale de la Terre de lies Malouines jusqu'aux côtes et rectifia la position de l'île de Il alla ensuite mouiller à La Ce son voyage. Pendant son séj lors de son retour en France, nombre de recherches et d'ob tives à la géographie de l'Améri dont il a dressé la première hém tanique lui dut aussi quelques l'importation en France de ce De ce nombre fut le grand fraie nom de *frates du Chili*. Quel en retint à Bernard de Jussieu li et propagé par les soins de ce ne négligea ni la physique ni la variété, le glissement et l'expansi du Péron lui suggérèrent des le temps n'a pas démenti la ju antes digressions sur les caus des tremblements de terre dans diversité des unions dans les pti Cordillères, sur les animaux pro des détails, enfin, sur la forme de les mœurs et les usages du pay avec une description exacte de sur sa relation un grand intérêt. et immédiatement reproduite par qui lui accordèrent des éloges relation trouve en France un con







qui con  
Frezier, e  
ix précède  
1870, le  
arles II à  
itions de  
igènes du  
utation de  
triches de  
e de Bresl  
des d'arou

**PREZZA** (  
Caremond  
s 1730. Il  
old de W  
té à l'eau  
s les plu  
stampes,  
sima Ver  
u gara, os  
rége, —  
près le Gr  
andclint, A  
u de l'abbé

**PREZZI** (  
ieu du qu  
stance, e  
mincains  
mourut pe  
ce. Il con  
é : *Il Qua  
mana* Le  
celui de C  
troisième,  
or de Min  
orme à F  
rare et re  
an, 1488  
tion est e  
e les abou  
ni

néut et Feb  
7, p. 54.

**PREANT** (  
à Villers-  
ibre 1754,  
ulan, Seim  
en dans la  
int sous-  
ge en 17  
armes, il  
is les trou  
t major d  
armée de  
colontaire  
onnet. Il se  
s de Wiss  
rade de c  
urus, com  
et devint  
s sous le  
e de Maes  
rg, il reçu

l'empire. Il fit des prodiges de valeur à Eckmühl. Pendant trois jours, à la tête de 8,000 hommes, il eut à en combattre 30,000, et parvint à les vaincre. A Wagram, Friant emporta les retranchements de la fameuse tour carrée, et ses mouvements décidèrent la victoire. En 1811, l'empereur le nomma commandant des grenadiers à pied de la garde. Dans la campagne de Russie, à la tête d'une division du premier corps, il contribua à la prise de Smolensk, et s'empara du village de Seminskoï, dans la journée de la Moskowa. A cette bataille il reçut deux blessures, qui ne lui permirent de rejoindre l'armée que pendant l'armistice de Dresde. Il se trouvait au combat livré devant cette capitale, et il commandait la 4<sup>e</sup> division de la jeune garde à Hanau, le 30 octobre 1813. L'année suivante, il se fit remarquer à Champ-Aubert. Le 3 mars sa division poursuivit les Prussiens au nord de la Marne, que Napoléon venait de franchir. Elle combattit encore à Craonne, et prit part aux dernières opérations de cette belle et malheureuse campagne.

Ayant adhéré à la déchéance de l'empereur, Friant fut nommé chevalier de Saint-Louis le 2 juin 1814, et envoyé à Metz avec le commandement des grenadiers royaux. Le 2 juin 1815 il fut appelé par Napoléon à la chambre des pairs, qui siégea pendant les Cent Jours. Il reparut à Fleurus et à Waterloo, où il fut encore blessé en chargeant à la tête d'une division de la garde. Il fut mis à la retraite le 4 septembre 1815, après le second retour des Bourbons. Il se retira alors à Gaillonnet, où la mort vint le frapper quatorze ans plus tard.

L. LOUVET.

*Biogr. univ. et port. des Contemporains. — Encyc. des Gens du Monde. — Dictionnaire de la Conversation, suppl. à la 1<sup>re</sup> édition. — Le Bas, Dict. encycl. de la France. — Lardier, Histoire biographique de la Chambre des Pairs. — Thiers, Histoire du Consulat et de l'Empire.*

\* **FRIANT** (Jean-François, comte), officier supérieur français, fils du précédent, est né à Paris, le 12 juin 1790. Il fit les dernières campagnes de l'empire, et quitta l'armée sous la Restauration. En 1830, Louis-Philippe le nomma général de brigade de la garde nationale de la Seine, le choisit pour aide-de-camp, et le créa commandeur de la Légion d'Honneur en 1832. A la mort du comte de Lobau, il commanda en chef, par intérim, la garde nationale de Paris jusqu'au retour du général Jacqueminot. Après la révolution de Février, le comte Friant retourna auprès du roi exilé, et nous le trouvons portant le cercueil de Louis-Philippe à Claremont, en septembre 1850.

L. LOUVET.

*Dict. de la Conversat.*

**FRIAS** (Ducs de). Voyez VELASCO.

**FRIAZIN** (Jean), artiste et diplomate russe, d'origine vénitienne, vivait dans la seconde moitié du quinzième siècle. Venu à la cour du czar Iwan III, il fut chargé par ce prince, à qui le pape Paul II offrait de le marier avec la princesse

Sophie Paléologue (1469), d'union à Rome. En 1472 il reçut mission en Russie la cesser avec Iwan, qu'il avait mal son envoyé, Iwan. Il parait qu'il gardé des lettres et ues Venise l'avait chargé de rem Tartares pour l'engager à Turcs; et c'est cette infid Iwan, aurait valu à F souverain.

Karamzine, *Hist. de* etc.

\* **FRIBOIS** (1) ou niqueur français. né vers 1458. Noël de F is secrétaire du roi c cette qualité dans 1425 (2). Il fut en gnataires de la pri à Bourges en 1436 (3). A ainsi qu'à la personne du pri bois le suivit pendant tout le On retrouve le nom de F actes ou diplômes émi divers lieux et sous dive Fribois, vers 1458, co France. On lit dans commençant au 1<sup>er</sup> bre 1458 et dernier septembre 1458, ce Noël de Fribois, conseiller présenté et donné, au mois titulé et appelé *L'Abregé des France*, avecques autres choses dans contenues jusques au temps roy nostre dit seigneur, pour un sou 8 deniers tournois. de dédicace, d'après le même o vert de velours cramoisi, d'argent doré, aux armes de document cité par le P. Anacrine qu'en 1459, le même employé par le roi comme jouissait à ce titre d'une p sur les finances de Normandie de *L'Histoire généalogique de la France* semblent, en outre, av sance de la chronique m auteur. Ils mentionnent Marie de Luxembourg, de Charles le Bel, un prince né a soudun, en 1324, « qui mou »

(1) On trouve aussi Fribois, F et autres variantes.

(2) Collection manuscrite de Lagrange, volume 4 verso.

(3) *Ordonnances des rois de France*, tom. XIII à la table des noms d'hommes.

(4) Ibid.

(5) Charles VI, qui régna de 1380 à 1401.

(6) Registre n° 51, fol. 97, à la direction des Archives.

(7) Anacrine et Delbourny, *Histoire de la France*, grande édition, tome I.

son baptême, selon Noël Fribois ». On, Fontette et l'auteur du *Dictionnaire*, qui ont copié Montfaucon, signalent une chronique manuscrite de maître Noël. Cette chronique finit, disent-ils, en 1679 et se trouve dans la bibliothèque du Vatican, n° 808 (1). » A. V. DE V.

*Le raisonne des Manuscrits conservés dans la ville et république de Genève*, par J. Fontette, etc.; Genève, 1779, in-8°, pages 304 à 309. — *Journal général de l'instruction publique*, du 19 avril 1796, et 16 mai suivant, pages 330-340. — *Attaques*, 1836, pages 343, 364 et 365.

GER. Voy. GERLIG.

FR. Voy. FRICK.

E. Voy. DUFRESNE.

(Melchior), en latin FRICCIUS, médecin, vivait au dix-septième siècle. On ne sait rien de sa vie; comme médecin, il est surtout connu pour avoir particulièrement recommandé l'usage des poisons tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. On a de lui : *Historia et comedia pro podagrîco*; Ulm, 1684.

*Dissertatio medica de Peste, seu methodus cognoscendi et curandi pestem*, 1684, in-12; — *Icon Podagræ, rebus morbi podagrîci historiam, causam, cognosin et curationem*; Ulm, 1693.

*De Colica scorbutica*; Ulm, 1696.

*Paradoxa Medica, in quibus plurima contra communes medicorum sententias pertractantur*; Ulm, 1699, in-12; — *Ulmus medicus de Virtute Venenorum*; Ulm, 1693, in-8°.

*Dictionnaire historique de la Médecine*. — Van der Script. med.

Jean, théologien allemand, né le 10 décembre 1670, mort le 2 mars 1739. Il alla continuer à l'université de Leipzig, où il commença au gymnase de sa ville. Il s'appliqua surtout à la théologie, et négligeant point les lettres. C'est ainsi

qu'il nous a laissé aujourd'hui deux manuscrits de la chronique. Le premier, qui porte le n° 829 de la bibliothèque de la reine Christine à Rome, pourrait être que le manuscrit signalé par Montfaucon, mais il paraît être également identique à celui qui fut brûlé au roi en 1539. Il commence à la destruction de Jérusalem, et s'arrête à 1343. On y trouve en outre d'addenda à quelques choses notables et singulières de mémoire, etc. ». Ce sont des remarques ou politiques sur diverses particularités de l'histoire. Extrait d'une notice rédigée sur ce manuscrit, à Rome, vers 1850, et communiquée à M. de la Roche. Le second manuscrit est un in-folio qui se conserve à la bibliothèque de Genève, n° 13. Cet exemplaire est beaucoup plus beau et plus complet que le précédent. Il a été continué par une main jusqu'aux premières années de Charles IX, monta sur le trône en 1563. Ce manuscrit, fort belles miniatures, a été décrit par Senonius dans le catalogue de Genève. Le règne de Charles IX, après une notice récente qui nous est fournie par M. Gaullieur (de Genève), se réduit, dans ce manuscrit, à un abrégé de quelques lignes. La chronique n'est elle-même, dans son ensemble, qu'un résumé succinct des faits historiques, présentés en abrégé et des desseins politiques du roi de France, Charles VII.

A. V. DE V.

qu'il participa de bonne heure à la rédaction des *Acta Eruditorum*. En 1698 il fut nommé archidiacre d'Ilmenau, par le duc Guillaume-Ernest de Weimar. Le mauvais état de sa santé ne lui ayant pas permis d'exercer ses fonctions, il fut nommé plus tard, après sa guérison, pasteur à Pfuhl. En 1701 il passa à Munster en qualité de prédicateur; en 1712 il fut appelé à une chaire de théologie, et en 1728 il devint scolastique. Il était orateur distingué autant que théologien instruit. Ses principaux ouvrages sont : *Grund der Wahrheit von dem grossen Hauptunterschiede der evangelischen und roemisch-catholischen Religion* (Ce qu'il y a au fond de vrai dans la différence capitale entre les religions évangélique et catholique romaine); 1707; — *Britannia rectius de Lutheranis edocta, seu de fide Lutheranorum in romanam minime prona, et de orlo apud Britannos e libello Helmstadiensis scandalo epistolica diatribe scripta*; Ulm, 1709, in-4°; — *Inclementia Clementis examinata, hoc est Bulla Clementis papæ XI adversus P. Quesnelli Observationes, etc., protrusa cum fulmine, nunc gemina dissertatione discussa*; Ulm, 1714; — *Die bulla Unigenitus, oder Clementis XI Constitution wider die Anmerkungen des Pater Quesnel zum Neuen-Testament, mit vielen Stellen der heiligen Schrift und der alten Vaeter beleuchtet* (La bulle Unigenitus, ou la Constitution de Clément XI contre les Observations du père Quesnel sur le Nouveau Testament, éclairée par de nombreux passages de l'Écriture Sainte et des anciens Pères); 1714. Ouvrage qui se rattache au précédent, et auquel le père Bernard Désirant répondit par son *Augustinus vindicatus*; — *Dissertatio solemnîs de culpa schismatis protestantibus immerito imputata, in Jubilæo II evangelico habita*; Ulm, 1717, in-4°; — *Zozimus in Clemente XI redivivus*; Ulm, 1719, in-4°; — *Περὶ τοῦ Λόγου, sive de Verbo æterno Dei Filio, ad proœmium Evangelii Joannis*; Ulm, 1725, in-4°; — *De Cura Ecclesiæ veteris circa Canonem S. Scripturæ et ad conservandam codicum puritatem*; Ulm, 1728, in-4°.

Ersch et Græber, *Allg. Enc.*

FRICK (Jean-Georges), fils du précédent, érudit allemand, né le 7 octobre 1703, mort le 17 avril 1739. Il étudia à Ulm, sous la direction de son père, qui le destinait à l'état ecclésiastique. En 1722, il alla à Iéna, puis à Altorf, pour compléter dans ces deux villes ses connaissances. Il devint ensuite pasteur à Pfuhl en 1731, puis diacre en 1737. Ses ouvrages sont : *De initiis eruditionis apud Romanos*; Altenbourg, 1728, in-4°; — *De studii poetici cum philosophia conjunctione*; Ulm, 1731, in-4°; — *De Druidis occidentalium populorum philosophis*; ibid., 1731, in-4°.

Ersch et Græber, *Allg. Enc.*

**FRICK (Albert)**, frère de Jean-Georges, théologien allemand, né à Ulm, le 18 septembre 1714, mort le 30 mai 1776. Il étudia et devint maître ès arts à Leipzig, où il obtint ensuite le titre d'assesseur à la faculté de philosophie. Revenu plus tard à Ulm, il y fut nommé professeur de poésie au gymnase. En 1743 il devint ministre à Jungingen; en 1744 il retourna dans sa ville natale pour y remplir les fonctions de bibliothécaire. En même temps il fut appelé à une chaire de morale. En 1751 il passa à un emploi de prédicateur à Munster, et en 1768 il fut nommé proto-bibliothécaire. On l'estimait pour ses profondes connaissances en théologie et en philosophie. On a de lui : *Historia traditionum ex monumentis Ecclesiæ christianæ*; Ulm, 1740; — *Stromata nonnulla ad rem poeticam spectantia*; ibid., 1741, in-4°; — *Stromata poetica, decas altera, de eo quod in poemate pulchrum est*; ibid., 1747, in-4°; — *De Natura et constitutione Theologiæ catechetici*; ibid., 1761-64, in-4°.

Ersch et Gruber, *Allg. Enc.*

**FRICK (Élie)**, frère de Jean et oncle des précédents, théologien allemand, né à Ulm, le 2 novembre 1673, mort le 7 février 1751. Il fit ses premières études au gymnase de sa ville natale, et les continua à l'université de Leipzig, où il trouva en Carpzow un protecteur éclairé. C'est à Iéna qu'il compléta son éducation. Revenu à Ulm en 1704, il devint dans la même année pasteur à Bœhringen, et en 1708 à Bermaringen. En 1712 il fut nommé prédicateur à Ulm, et en 1729 professeur de théologie catéchétique au gymnase de la même ville. En 1739 il joignit aux titres qu'il avait déjà celui de proto-bibliothécaire. On a de lui : *De Studio pacis et benevolentia omnium erga omnes*; 1704; — *Diss. I et II de cura veterum circa hæreses*; Ulm, 1704 et 1736; suivi de son traité de *Catechisatione veteris et recentioris Ecclesiæ*; — *Helleuchtende Wahrheit der Lehre vom heiligen Abendmahl*, etc. (Claire Vérité de la doctrine de la sainte Communion, etc.); Ulm, 1725.

Schmiersahl, *Nachrichten von jüngst verstorbenen Gelehrten*. — Ersch et Gruber, *Allg. Enc.*

**FRIEDERICI (Valentin)**, philologue allemand, né à Smalkalde, le 28 avril 1630, mort le 23 avril 1702. Ses parents, assez peu fortunés, lui firent d'abord apprendre l'état de coutelier; plus tard il vint étudier à Leipzig. Après avoir été ensuite assesseur à la faculté de philosophie, il fut nommé, à soixante ans, professeur de langue hébraïque. Friederici légua les fonds nécessaires pour l'institution d'une caisse de secours en faveur des veuves de professeur de la faculté de philosophie à laquelle il appartenait. Ses principaux ouvrages sont : *De Pietate ex lumine naturæ cognoscibili*; — *Shaph achad, vel collectio phrasium e veteri Testamento descriptarum*; Leipzig, 1663, in-4°; — *Responsio Andreæ Goldbach de filia vocis*; ibid.,

1670, in-4°; — *Responsio seu causa exemplari*; ibid., 1673, in-4°; — *capillamentis, vulgo Perruicken* Götze, *Ellog. præcip. aliq. doctor.*

**FRIEDERICI (Jérémie)**, théologien né à Leipzig, en 1696, mort le 6 sept. 1771. Il étudia à Leipzig, y devint maître téniste et prédicateur. Ses principaux ouvrages sont : *Disputatio de Hosea prophetæ ejusque vaticinio*; Leipzig, 1715, in-4°; — *De Daniele ejusque vaticinio*; ibid., 1716, in-4°; — *De Zacharia ejusque vaticinio*; ibid., 1717, in-4°; — *Disp. I et II de Studiis speciatim Græcorum veterum tuenda religione*; ibid., 1719, in-4°; — *Ezechia propheta ejusque vaticinio*; ibid., 1719, in-4°; — *Index homileticus*; ibid., 1720, in-4°; — *De Bibliotheca compendioso-homiletica, Schediasma*; ibid., 1721, in-4°; — *Disp. de receptis hypothesis rationibus, seu Scripturæ interpretationibus*; ibid., 1729, in-4°; — *De Sennacherib Commentatio*; ibid., 1730, in-4°; — *Ammanii Parænesis de extinguendis linguarum studiis*, etc.; ibid., 1731, in-4°.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allg. Gel.-Lex.*

**FRIEDERICI. Voy. FRÉDÉRIC.**

**FRIEDERICH. Voy. FRIEDERICH.**

**FRIEDEL (Adrien-Christien)**, français, d'origine allemande, né à Paris, le 15 mars 1753, mort à Paris, le 8 décembre 1821. Ses ouvrages sont : *Le Page*, comédie d'Engel; 1781, in-8°; — *La Piété*, comédie traduite du même; Paris, 1782, in-8°; — *Nouveau Théâtre allemand, ou pièces qui ont paru avec succès sur les théâtres des capitales de l'Allemagne*; Paris, 1783, 12 vol. in-8°. Ce recueil a été publié par la librairie de Bonneville à partir du premier volume est précédé d'un abrégé du théâtre allemand; — *Facilité de l'étude de la langue allemande*; Paris, 1784, in-8°; — *Facilité de l'étude de la langue allemande*; Quérard, *La France littéraire*.

\* **FRIEDENREICH ou FRIEDERICH (Friedrich)**, jurisconsulte allemand, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il fut reçu docteur en droit à Bâle en 1650, conseiller du Palatinat de Neubourg. Ses ouvrages sont : *Liber Politicorum*; Strasbourg, 1650, in-4°; — *Synopsis controversiarum de tutela et administratione electorali Palatina*; Cologne, 1651, in-4°; — *Epigrammatum Libri II*; Cologne, 1656, in-12.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allg. Gel.-Lex.*

\* **FRIEDERICH (André)**, sculpteur français, né le 17 janvier 1798, à Ribeaupierre (Haut-Rhin). Son père était sculpteur sur bois et le jeune Friederich suivit la même profession. Il fit ses classes à Rouffach, et en 1816 il vint à Strasbourg pour travailler chez des sculpteurs. Son apprentissage étant terminé, il se rendit à Vienne en Autriche, pour se perfectionner dans l'art de la sculpture.



suivit le cours  
statuaire Fisch  
dans cette ville  
que quelques re-  
moyens nécessa-  
son art. Il passa  
tiser, qui donna  
et d'allégorie,  
coute; il prit en  
linéaire, d'opti-  
Vitzthum d'Ecl-  
démie de Dres-  
pria Friederich  
années d'étude  
voulut aller à li-  
stett le reconnu  
Schadow. Frie-  
sa direction ut  
nigsberg et un  
ment élevé à  
*Blankensee*, à  
faitement réus-  
rich au gouver-  
la guerre le ch-  
rer les statues  
formaient des p-  
de hauteur. Il  
même établies  
représentant L-  
et qui mesurai  
longueur. Deu-  
à Paris, et entr-  
toutefois y trav-  
fares de famill-  
son père s'étai-  
voyager encore  
des fabriques d-  
elles une tourn-  
Suisse et dans  
alors son engag-  
C'était en 1824.  
Vecchia fut de  
semaines. Le 1-  
vents, dut relâ-  
l'île d'Elbe. Fri-  
tion, et fut par-  
célèbre sculpt-  
avait déjà fait  
profit, autant q-  
mois qu'il fit à  
Naples, et rev-  
ment à Strasb-  
Friederich n'a  
souvent avec u-  
l'art auquel il  
obtenu de brul-

Voici la sen-  
travaux qu'il a  
Saint-Louis de  
bre représenta  
groupe en stuc-  
*filles de Dagobe*

ment, comme la somme affectée à ce voyage était insuffisante, ils séjournèrent une année à Bourges, y donnèrent des répétitions, puis ils se rendirent à Paris, où Fries demeura jusqu'en 1536. En même temps il s'y fit conférer le grade de maître. Venu ensuite à Bâle, il y donna des leçons de grec et de latin. Rappelé à Zurich, il entra dans les ordres, et fut nommé en 1537 professeur de langue latine à l'école de cette ville, où il obtint le droit de bourgeoisie. En 1545 il fit, avec deux élèves confiés à ses soins, le voyage d'Italie. Pendant son séjour à Venise, il y acquit de nombreux manuscrits hébreux. A son retour à Zurich, et rendu à ses fonctions dans l'enseignement, il s'appliqua à imprimer à l'étude des langues orientales une vigoureuse impulsion. Fries était aussi musicien et même compositeur. On lui doit des *chants d'église*, des *mélodies à 4 voix* pour les Odes d'Horace. Son amitié avec Conrad Gessner ne put être rompue que par la mort. L'ouvrage le plus important de Jean Fries est le *Dictionarium Latino-Germanicum*. 1541, qu'il publia à l'aide du

l'école de Saint-Holmman. ses productions dans ce genre furent gravées par la gravure. Fries fut élu sénat de Zurich.

Nagler, *Neues Allg. Kunstl.-Lexikon*.

**FRIES** (Jean-Gaspard), suisse, natif de Zurich, vivait à la fin du dix-huitième siècle. *Évolutions de Cavalerie*; 1798, in-8°; — *Idea Arithmetica*; 1703, in-8°; — *Traité d'Arithmétique*; 1703, in-8°, en allem.

Chandon et Delandine, *Nouv. Dictionnaire*.

**FRIES** (Jean), publiciste suisse, natif de Zurich, mort à Londres en 1728. Il fut secrétaire du prince de Galles. On a de lui : *Nicht mehr Klage, sondern Tracht unter den Elenden*; 1728, in-8°; — *Verschiedenheit der Meinungen* (Discours sur la diversité des opinions); 1728, in-8°; — *Discours sur le sujet de la plainte que les comités ont faite*; 1728, in-8°.

, éducal  
 , 1800  
 , des ex  
 , magne  
 , nomin  
 , théma  
 , en 18  
 , acor d  
 , cratiqu  
 , 1824 :  
 , dant,  
 , de plir  
 , jusqu'  
 La  
 d'abor  
 du sys  
 éterné  
 et l'in  
 suivan  
 de la  
 celles  
 cerne  
 de lui  
 de la  
 de la  
 certitu  
 peut c  
 lui-mé  
 idées :  
 de lui.  
 sance  
 en Fric  
 l'intuït  
 de l'et  
 des et  
 il pre  
 même:  
 phisc/  
 turen  
 Droit,  
 lena,  
 evuden  
 sophie  
 — Ne  
 Vernu  
 que de  
 System  
 abd ,  
 deutsche  
 ration  
 ce pay  
 fische  
 phie |  
 buch c  
 de l'Ar  
 Muthe  
 phie n  
 Julia  
 abd ,  
 tème  
 schich  
 losoph

**2 vol.**; — *Flora Hallandica*; Lund, 1817; — *Systema Mycologicum*; Greifswald, 1821-1829, et *Suppl.*, 1830; — *Systema orbis vegetabilis*; Lund, 1825; — *Elenchus Fungorum*; Greifswald, 1828, 2 vol.; — *Notitæ Floræ Sueciæ*; Lund, 1828, 2<sup>e</sup> éd. A cet ouvrage se rattache le suivant : *Mantissa*; Lund et Upsal, 1832-1848; — *Flora Scanica*; Upsal, 1835; — *Schedulæ criticæ*; Lund, 1824-1831, pour servir d'explication à ses *Lichenes exsiccati*, en 14 cahiers; — *Lichenographia Europæa reformata*; Lund et Greifswald, 1831; — *Epicrisis Systematis Mycologici*; Upsal et Lund, 1836; — *Herbarium normale*; Upsal, 1847; — *Summa Vegetabilium Scandinaviæ*; Upsal, 1846-1848.

**Conversat.-Lexik.**

**FRIESE (Tilemann)**, numismate allemand, natif de Nordheim, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. De 1582 à 1592, il fut bourgmestre de Göttingue. On a de lui : *Muenz-Spiegel, das ist ein new und wohl aufgefuehrter Bericht von der Muentz* (Le Miroir des Monnaies, c'est-à-dire compte-rendu complet et nouveau de la monnaie), etc.; Francfort, 1592, in-4°. Ouvrage devenu rare.

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allg. Gel.-Lex.*

**FRIESE** ou **FRISIUS** (*Christophe*), jurisconsulte allemand, né à Wernigerode, le 27 juin 1669, mort le 7 juin 1722. Il étudia à Erfurt, Iéna et Halle, fut avocat à Magdebourg en 1694, assesseur à l'échevinat en 1705, commissaire des monnaies en 1707, enfin directeur du tribunal de Pétersberg. Il laissa : *Jus domaniale, ex celeberrimorum jurisconsultorum præsertim Germanorum, tractatibus desumptum* ; Halle, 1705, 2 vol. in-fol.

Dreyhaupt, *Saalkreis*. — Adelung, suppl. à Jöcher, *Allg. Gel.-lex.*

**FRIESE ou FRIES (Martin)**, théologien jutlandais, né à Riepen, en 1688, mort le 15 août 1750. Il étudia la théologie à l'université de Copenhague, où il eut d'habiles maîtres, tels que Wandalin, Masius et Lintrup. Son professeur d'hébreu fut l'ex-rabbin Jean Steenbuch. En 1712 Friesse fut nommé maître en philosophie, et en 1717 il devint prédicateur de campagne et confesseur dans la maison du comte Danneskiöld Laurwig. En 1719 il fut appelé à la chaire de troisième professeur de théologie à Kiel. Il fit alors des leçons sur les Épîtres de saint Paul, et particulièrement sur l'Épître aux Romains. Il expliqua aussi les petits prophètes, tels que Osée, Joel et Amos. En même temps il ouvrit des conférences sous le titre de *Collegium thetico-polemicum, speciatim anti-socinianum*, et sous le titre de *Collegium dogmatico-polemicum*; enfin, il interpréta l'ouvrage de Rarobach intitulé *Hermeneutica sacra* et d'autres écrits théologiques. En 1723 il alla explorer les richesses bibliographiques de Nuremberg et de Wolfenbüttel. En 1725 il fut nommé second professeur titulaire de théologie, et presque en

même tenu  
remplit ces  
dément ver  
Friese aim  
n'y portait  
principaux  
de erroribi  
gram; Cop  
diasma de  
vioptr. ad  
in-4°; — A  
tionis Iren  
et reformu  
Kiel, 1722  
theticae, :  
corumque,  
tionibus 1  
1724; — De  
valde nota  
Novum ad  
interpretum  
in-4°; — D  
rum in p  
N. T. vocal  
Eruch et Q

**FRIGINI**  
mort le 7  
à Leipzig,  
supérieur,  
lui : *Dispu*  
*scientia ci*  
*de legal.* ;  
*de bonoru*  
*ibid.*, 1715,  
Adelung, 51  
**FRIGINI**  
né à Padoue  
le 1<sup>er</sup> avril  
à l'universi  
cette scienc  
Jules III l'a  
son premie  
tife, il revin  
garda jusqu  
publiés apr  
en voici les  
*methodus*  
1640, in-8°  
*parandis*  
*ex bibliot.*  
1659, in-8°  
*lucubratiu*  
*rum* ; dans  
*Gallico*.

Faiguen  
notre sa  
marche  
à l'univers  
On cite  
on Jérôme  
blies en l  
Éloy, Dict.  
Dictionnaire

**FRIIS** ou **FRIESS** (*Jean*), publiciste danois, le 20 février 1494, mort en 1570. Il étudia à l'université de Copenhague et à Cologne. A son retour dans sa patrie, il devint chancelier de l'université. A Wittemberg, où il se rendit ensuite, il connut Luther et Mélanchthon. On a de lui : *Disputatio ethica de Virtute heroica*; Cologne, 1514, in-4°.

Nyerup et Kraft, *Almindeligt Litteratur-Lex.*

**FRIIS** (*André*), théologien danois, natif de Fladstrup, mort en 1526. Il fut premier professeur, puis recteur à l'université de Copenhague. On a de lui : *Missale Havniense*; Copenhague, 1510, in-fol.; — *Diurnale Raskildense*; Paris, 1511, in-12.

Nyerup et Kraft, *Almindeligt Litteratur-Lex.*

**FRIIS** (*Georges-Pierre*), théologien et poète danois, né le 2 janvier 1684, mort en 1740. Il étudia au collège de Valkendorf, et remplit ensuite les fonctions pastorales en Sélande. On a de lui : *Theses philosophicae*; 1709 et 1711; — *De Quanti in infinitum Divisibilitate*; 1710; — *Vulgus superstitiosus*; 1713; — un recueil d'œuvres poétiques, publié par son fils, sous ce titre : *Poetiske Skrifter*; Copenhague, 1752.

Nyerup et Kraft, *Almindeligt Litteratur-Lex.*

**FRIIS** (*Christian-Lodberg*), médecin danois, le 3 août 1699, mort en 1773. En 1734 il fut nommé médecin de la maison des Orphelins de Copenhague, et médecin municipal (*Stadt-physicus*). En 1739 il devint professeur agrégé de médecine, et professeur titulaire en 1747. En 1773 Friis fut nommé conseiller d'État. Ses principaux ouvrages sont : *De Motu Sanguinis intestino*; 1719; — *De Morbis Infantum*; 1725; — *De Morbis Senum*; 1739; — *De Morbis Puerorum*; 1748; — *De Mercurii usu interno*; 1750; — *De Crisi Morborum Puerilium*; 1757 et 1759; — *De iis qui promortuis habitant, cum tamen postea vitæ redditi sunt*; 1764.

Nyerup et Kraft, *Almindeligt Litteratur-Lex.*

**FRIMONT** (*Jean-Philippe*, d'abord baron, puis comte de), prince d'Antrodocco, général autrichien, né en Belgique, en 1756, d'une famille française, mort à Vienne, le 26 décembre 1831. Il entra d'abord au service de la France, émigra en 1791, et combattit sous les ordres du prince de Condé. Après la dissolution du corps de ce prince, il entra, avec le régiment des chasseurs de Bussy, dont il était colonel, au service de l'Autriche. Successivement promu jusqu'au grade de feld-marechal-lieutenant, on lui donna à la fin de la campagne de 1812 le commandement en chef du corps auxiliaire d'Autrichiens envoyé en Pologne. Pendant les campagnes de 1813 et de 1814, contre la France, le baron de Frimont commanda le cinquième corps d'armée autrichien, et après le combat de Montereau (18 février), le général de Wrède lui confia le commandement de la cavalerie bavaro-autrichienne, avec laquelle il réussit à ro-

pousser les attaques françaises et à préserver l'armée alliée d'une déroute complète. En 1815, nommé commandant en chef des troupes autrichiennes dans la haute Italie, il prépara l'expédition contre Murat, que Bianchi, à qui fut confié, à la fin d'avril, le commandement de l'armée contre Naples, exécuta en six semaines, les Napolitains n'ayant tenu pied nulle part. Dans cet intervalle, le général Frimont, réunit entre Casal-Maggiore et Piadena une armée de 60,000 hommes, qu'il divisa en deux corps. Il envoya la division la plus forte, sous les ordres du général Radevojewicz, par le Simplon, dans le Valais, l'autre, sous le général Bubna, par le Mont-Cenis et la Savoie, sur le Rhône. Il s'empara de cette manière des défilés de Saint-Maurice avant que le maréchal Suchet eût eu le temps d'occuper Montmélian. Les Français furent forcés d'évacuer la Savoie; les Autrichiens prirent d'assaut le fort de l'Écluse, et passèrent le Rhône. Le 9 juin Grenoble se rendit; le 10 la tête de pont de Mâcon fut enlevée, et le 11 Frimont occupa Lyon, que le duc d'Albuféra, instruit des événements de Paris, n'osa défendre, quoiqu'il y eût un camp fortifié près de la ville (1). Dans l'intervalle, le général Osasca, qui commandait 12,000 Piémontais, sous les ordres de Frimont, avait conclu le 9 juillet, à Nice, un armistice avec le maréchal Brune. Frimont envoya alors une partie de son armée, par Châlons et Salins, à Besançon, pour renforcer l'armée du haut Rhin. Après la capitulation de Paris, l'armée autrichienne, commandée par Frimont, dont le quartier général était à Dijon, forma une partie de l'armée d'occupation, et resta en France jusqu'en 1818. En 1821, Frimont, chargé d'exécuter les décrets du congrès de Laybach, marcha, à la tête de 52,000 hommes, contre Naples, pour y étouffer l'insurrection libérale. Il fit passer à ses troupes le Pô le 6 et le 7 février, entra le 24 à Naples, pendant que le général Walmoden occupait la Sicile, et rétablit en peu de temps l'ancien ordre de choses. Le roi Ferdinand I<sup>er</sup>, reconnaissant, lui conféra le titre de prince d'Antrodocco et le gratifia d'une somme de 220,000 ducats italiens. Après la mort du comte

(1) Le 1<sup>er</sup> juillet 1815, Frimont adressa aux Français la proclamation suivante : « L'homme qui, foulant aux pieds les traités, s'était remis de l'autorité souveraine, vient encore une fois d'en abandonner les rênes. Il livre, au moment du danger, la France à l'Europe, qu'il a provoquée; mais l'Europe n'est point l'ennemie de la France. Elle ne veut, pour sa propre sûreté, qu'y voir établir un gouvernement dont les maximes soient de nature à garantir la foi des traités. Nous arrivons comme des protecteurs pour appuyer les vœux que la nation manifesterait. Je n'usurai de mes forces que là où je trouverai de la résistance. Vos armées ne doivent point en opposer. Elles ont eu trop de gloire pour le bonheur de la France et pour le repos de l'Europe; elles peuvent, sans y porter atteinte, céder aujourd'hui à la supériorité des forces que la politique a coalisées contre la France. Ne vous laissez pas entraîner à un sentiment généreux dans son principe, mais inutile, puisque l'indépendance de votre pays n'est pas menacée. L'Europe en a fait la déclaration : elle sera fidèle à ses promesses, etc. »

de Bubna, Frimont obtint le commandement général de la Lombardie, et résida à Milan; plus tard, il fut nommé président du conseil de guerre de la cour à Vienne, et y mourut, du choléra.

*Conversations-Lexikon. — Biographie étrangère. — Galerie historique des Contemporains.*

**FRIOUL (DUC DE).** Voyez DUROC.

**FRIRION (Joseph-Matthias, baron)**, général français, né à Vandières (Lorraine), le 24 février 1752, mort à Pont-à-Mousson, le 12 mai 1821. Il entra comme soldat au régiment d'Artois infanterie en 1768, et obtint une commission de capitaine en 1788. Dans les premières affaires qui eurent lieu sur les bords du Rhin, il se fit remarquer par sa bravoure, et fut nommé adjudant général en 1794. Après la retraite des lignes de Wissembourg, il remplit les fonctions de sous-chef à l'état-major général, et le ministre de la guerre l'appela près de lui à Paris, en 1799. Le zèle qu'il déploya dans ses nouvelles fonctions le firent nommer général de brigade et inspecteur aux revues. Après avoir été employé en cette qualité à l'armée du Rhin, dans la 3<sup>e</sup> division militaire, aux camps de Bruges et de Saint-Omer, il fut nommé intendant dans le pays de Munster, dans les royaumes de Wurtemberg, de Saxe et de Bavière. A son retour en France, il fut créé baron et nommé inspecteur en chef aux revues. Mis à la retraite en 1815, il se retira à Pont-à-Mousson. L. LOUVET.

*Biogr. univ. et port. des Contemporains.*

**FRIRION (François-Nicolas, baron)**, général français, neveu du précédent, né à Vandières (Lorraine), le 7 février 1766, mort à l'hôtel des Invalides de Paris, le 25 septembre 1840, avait à peine seize ans lorsqu'il s'engagea comme simple soldat. Il avait passé par tous les grades inférieurs lorsqu'il fut nommé chef de bataillon en 1794. La discipline qu'il sut maintenir parmi ses soldats dans la campagne de 1796, en Allemagne, lui valut le grade d'adjudant général. C'est en cette qualité qu'il servit à l'armée d'Helvétie, où il se distingua particulièrement à la prise de Sion (1798). Il fut ensuite envoyé en Italie sous les ordres du général Schérer. Rappelé à l'armée du Rhin en 1799, il remplit les fonctions de sous-chef de l'état-major général. Moreau le nomma général de brigade sur le champ de bataille de Hohenlinden. Pendant l'armistice qui suivit cette journée, Fririon eut le gouvernement de Salzbourg. A la paix de 1801, il reçut le commandement du département du Bas-Rhin. Lors de la création de la Légion d'Honneur, il obtint le grade de commandant de cet ordre. Quand les hostilités recommencèrent, en 1805, il dut se rendre à l'armée d'Italie sous les ordres du maréchal Masséna. La bataille d'Ansterlitz ayant ramené la paix, il fut appelé à commander la place de Venise. En 1806, à la tête d'une brigade de la division Bonnet, il se fit remarquer aux sièges de Colberg et de Stralsund, et surtout en s'emparant du fort de l'île de Danholm, qu'il

importait de posséder avant d'attaquer Rügen. Quelque temps après, il fut mis à la tête d'un corps d'Espagnols campé dans l'île de la lande. Lorsqu'on exigea de ces troupes un serment au nouveau roi d'Espagne, elles refusèrent, et vinrent attaquer le général Fririon au palais du roi à Roskilde. Plusieurs d'entre eux perdirent la vie, et le général s'échappa grâce à un costume d'officier suédois qu'il avait pris. Le roi de Danemark lui conféra alors la croix de son ordre de Dannebrog, et Fririon reprit le commandement de sa brigade et se rendit à la grande armée.

A la bataille d'Eylau, Fririon fut chargé de couvrir ce village. Il parvint à arrêter l'attaque ennemie et à la repousser. Ensuite il fut nommé chef de l'état-major général de l'armée commandée par Masséna. Dans ce service il se distingua au passage du Danube, à la bataille de Wagram, au combat de Balaia, et couronna tous ces faits militaires par un exploit d'éclat au pont de Znaïm, où avec deux régiments il arrêta une colonne autrichienne jusqu'à ce que Masséna vint le délivrer à la tête d'un régiment de cavalerie. Le 31 juillet 1809 il fut promu au grade de général de division, et créé baron le 31 janvier 1810. Il alla ensuite occuper comme chef d'état-major de l'armée de Masséna. Il suivit les opérations de cette armée jusqu'à Naval-Moral, où le duc de Angoulême avait succédé au prince d'Eckling, lui-même ayant obtenu un congé pour venir rétablir sa santé en France.

Nommé inspecteur général d'armes de la 1<sup>re</sup> division militaire, Fririon remplit encore ces fonctions à la première restauration. Louis XVIII le fit commandeur de l'ordre de Saint-Louis. Plus tard Fririon fut encore nommé inspecteur général d'infanterie, et prit part à plusieurs comités au ministère de la guerre. Le 1<sup>er</sup> mai 1821 il reçut la croix de commandeur de la Légion d'Honneur. Le 28 mai 1821 Louis-Philippe l'appela au commandement de l'hôtel des Invalides, poste qu'il occupa jusqu'à sa mort.

Le général Fririon a publié un *Essai sur les moyens de faciliter l'étude du grec latin, d'après un procédé nouveau*; 1826, in-8°, réimprimé la même année; *Journal historique de la campagne d'Espagne entreprise par les Français sous les ordres du maréchal Masséna, prince d'Eckling, du 15 septembre 1808 au 2 mai 1809*, Paris, 1841, in-8°, avec carte, extrait du *Spéculateur militaire*; et dans le tome IV du *Spéculateur militaire une Relation de la direction des troupes espagnoles détachées en l'île de Seeland en 1808*.

Son fils, Jules-Joseph, baron Fririon, vers 1800, entra dans l'armée en 1803, fut chef de bataillon en 1840, lieutenant-colonel en 1846, et commanda comme colonel l'armée dans les Hautes-Alpes en 1842. Il mourut



de, il fut envoyé en 1854 à l'armée d'Alger, où il commanda une brigade d'infanterie de ligne.

L. LOUVER.

*voir, et part des contemporains - Encyclop. du Monde - Le Bas Diction encycl. de la France, La France littéraire. - Docum.*

**FRIRION** (Joseph-François, baron), général, frère de François-Nicolas Fririon, de Mousson (Lorraine), le 12 septembre 1751 à Strasbourg, le 2 mai 1819. Il entra

en 1771, lieutenant l'année suivante, et se trouva

à l'armée d'Allemagne qui eurent lieu sur les bords du Rhin en 1793. élu capitaine en 1794, participa au siège de Kehl; il fit ensuite

campagne d'Italie à l'état-major

d'un bataillon par

sur le champ de bataille de Murskirch.

En 1803, colonel en 1807, il fit partie de

l'armée, et fut blessé d'un coup de

balle à la bataille de Friedland, où périt son

frère. Il obtint alors le titre de baron. En

1808, il partit pour l'Espagne. Il y battit Morillo

à Lugo, se rendant à Lugo, et prit part

au siège de San Muñoz, de Banovares, de

et d'Alba de Tormes. Son régiment

partit pour le Portugal en 1810, et se dis-

tingua à la prise de Ciudad-Rodrigo

et à la bataille de Busaco.

Après la rentrée en Espagne, Fririon se fit

connaître dans plusieurs affaires, et après la

bataille de Oporto (3 mai 1811),

il fut blessé au bras et où il perdit un jeune

lieutenant Fririon, il fut élevé au

grade de général de brigade. On le retrouve à

la bataille de Albuera, et à la bataille de Vi-

llavert avec succès la retraite de l'armée

française, il battit les Anglais à Torres-

Verdes. Général Cox ayant été blessé à la

bataille, Fririon prit le commandement

de son corps, et se maintint quelques heures

en position. Il combattit ensuite à Vieja-

de la bataille de

il retourna dans ses foyers, et reçut de

la croix de Saint Louis. Appelé en

1814, du Rhin, il trouva encore l'oc-

cas de distinguer devant Strasbourg, dans

la nuit du 28 juin. Mises à la retraite à la

restauration, il fut rappelé à l'activité en

1815, la révolution de Juillet, et commanda

les départements de l'Ailier, de

la Haute-Saône et du Bas-Rhin. Remis définitive-

ment à la retraite en 1813, il passa le reste de

sa vie à Strasbourg.

L. LOUVER.

*voir, et part des contemporains - Le Bas,*

*et de la France - Le Bas, Diction encycl. de la*

*France, La France littéraire. - Docum.*

**FRISCH** (Jean-François), théologien, natu-

raliste allemand, né à Schönbach, le

10 mai 1713. Il reçut sa

éducation sous les yeux d'un oncle,

et suivit son père, nommé ad-

En 1680, il vint étu-

Nuremberg, où il se fit une

pour le chant. C'est ainsi

qu'il put continuer ses études à Altorf en 1683,

et à Jena en 1686.

Il y donna des leçons

Deux ans plus tard il voulut faire un voyage en

France; mais la guerre le

fit revenir sur ses pas. Il arriva par la Suisse

et la Bavière à Nuremberg, où

il

commença pour

lui une vie d'aventures

fit faire de nombreuses

où il se rendit en 1691,

il fut appelé à remplacer, à Neusohl, le vieux

ministre

situation ne

De loin de

mener une ; Frisch

en engageant conduire.

On lui fit un crime de son rôle; il fut traité de

de se réfugier sur le terri-

toire ottoman. C'était l'époque où l'armée turque

s'avancait sur la rive droite du Danube à la ren-

contre de

terwardein, descendue de Pe-

9 août 1691. Frisch

s'était enrôlé dans un corps franc, et avait pris

l'uniforme de dragon. En 1693 il se rendit par

Vienne à Nuremberg, et s'arrêta sur le domaine

du baron de Wilke de Rodenhausen-Oberdach-

bach, dont il fut

Deux

ans plus tard baron d'ad-

ministre l'Eichsfeld.

En 1696 il Hartenfels,

et en 1697 Er-

bach. En 1698 il se

logea en Hollande,

mais pour vivre. Venu

à Berlin, il songea à s'y

donner des

leçons particulières. La

situation de Spener lui valut un emploi de sous-

directeur au gymnase de Berlin. En 1700 il

Sciences, sur

de Leibnitz, à qui il avait

appris le russe. En

et en 1726 recteur

ces

pas

dans la

titre pour les

quelques auteurs

de Prusse. Il s'occu-

méria qu'il planta

produisirent

ses ouvrages, ceux

aux sciences

sont : *Beschreibung von allerley Insecten in*

*Teutschland*, etc. (Description de toutes sortes d'Insectes en Allemagne, etc.), en cahiers parus de 1720 à 1738; — *Vorstellung der Voegel in Teutschland und beyläufig auch einiger fremden, mit ihren natuerlichen Farben etc.* (Peinture des Oiseaux de l'Allemagne et de quelques oiseaux étrangers avec leurs couleurs naturelles); 1733-1765, avec le concours de son fils Ferdinand-Helfreich, et continué par son autre fils Jodocus-Léopold. L'ouvrage est accompagné de 254 planches gravées sur cuivre et de 307 figures. Ses travaux de linguistique sont : *Nouveau Dictionnaire des Passagers, français-allemand et allemand-français*; Leipzig, 1712; — *Specimen Lexici Germanici*; 1723; — *Origo Characteris Slavonici vulgo dicti Cyrillici, paucis generatim monstrata, ortus vero et progressus characteris vulgo dicti Glagolitici, pluribus sigillatim descriptus*; 1727; — *Historia Linguae Slavonicae*; 1727; — *Historia Linguae Slavonicae Continuatio, continens historiam Dialecti Venedicae meridionalis*; 1729; — *Continuatio IV, sive caput quartum de Dialecto Bohemica*; 1734; — *Historia Linguae Slavonicae continuatio V, sive caput VI de Lingua Polonica*; 1738; — *De primis in Germania typis editis Lexicis Germanicis*; 1739; — *Teutsch-Lateinisches Woerterbuch* (Dictionnaire Latin-Allemand); 1741, 2 v. in-4°; — *Liber symbolicus Russorum*, etc.; Francfort et Leipzig, 1727, in-4°.

Jean-Jacques Wippel, *Das Leben des weltand berühmten Rectors an dem Gymnasio zum grauen Kloster in Berlin, Joh. Leonh. Frisch*. — Dietrich, *Berlinische Classer und Schul-Historie*. — Ersch et Gruber, *Allg. Enc.*

**FRISCH** (Jodocus-Léopold), théologien et naturaliste allemand, fils du précédent, né à Berlin, le 29 octobre 1714, mort à Gruneberg, en 1787. Comme son père, il aime les sciences naturelles, dont il mena de front l'étude avec celle de la théologie. Frisch fut pasteur à Cottwitz, à Schweidnitz, enfin à Gruneberg. Ses principaux ouvrages sont : *Gruendliche Untersuchungen und Erklärungen goettlicher Traume, so in der heiligen Schrift angezeigt, nebst der Untersuchung natuerlicher Traume* (Recherches exactes sur les songes divins, tels qu'ils sont indiqués dans l'Écriture Sainte, avec un examen des songes naturels); Sorau, 1745; — *Die Welt im Feuer* (Le Monde dans les flammes); ibid., 1746, in-4°; — *Musei Hoffmanniani Petrefacta et Lapides*; Halle, 1741, in-4°; — *Untersuchung natuerlicher Dinge* (Étude de choses naturelles); 1772; — *Das Natursystem der vierfuessigen Thiere in Tabellen* (L'Histoire naturelle des Quadrupèdes en tableaux), Glogau, 1774, in-4°; — *Von dem Nutzen und Schaden der vierfuessigen Thiere* (De l'Utilité et du Dommage que causent les Quadrupèdes); Bunzlau, 1776; — *Von den Ursachen der Vielerley Bildungen und Groessen der Hunde* (Des Causes de la diversité de ca-

ractère  
intitulé  
Ersch

FRISCH  
mand,  
11 févr  
baine d  
timée.  
der Ja  
Zullich  
(Princi  
avait p  
philoso  
outre p  
diques

Messe  
non ten

FRISCH  
théolog  
mandie  
avoir a  
gation  
la rhét  
l'appel  
des-Pré  
de gru  
l'Église  
sur les  
August  
œuvres  
Nicolas  
des œu  
Sancti  
Opera,  
édition  
monaci

gation  
2 vol. i  
mort,  
Grégoir  
Pompe

FRISCH  
alleman  
mort à l  
fait ses  
sivemen  
En 1571  
concom  
récita  
Rodolp  
et le fil  
prospér  
d'ennen  
et viol  
Warter  
à Layba  
Il s'y e  
Tubing  
l'accusa  
civité  
lement  
point d'

le pour échapper à une poursuite criminelle. Il se retira à Francfort, d'où il passa successivement à Wittemberg, à Brunswick, à Marbourg, à Spire et enfin à Mayence. Il espérait se fixer dans cette dernière ville, et y faire imprimer ses ouvrages; mais comme les fonds lui manquaient, il écrivit au duc de Wurtemberg pour lui demander des secours. Il éprouva un refus, et accusa certaines personnes, auxquelles il écrivit des lettres injurieuses. Cette imprudence fut la cause de sa perte. Il fut arrêté à Mayence sur la demande du duc, et conduit dans une prison de Wurtemberg, où il resta enfermé pendant quelque temps. On le transféra ensuite au château d'Urach, le 17 avril 1590. Il sollicita inutilement son élargissement. Voyant toutes ses demandes rejetées, il tenta de s'évader. Il coupa les draps et les couvertures de son lit par bandes, qu'il lia les unes aux autres, et attacha aux barreaux de sa cellule. Il se glissa ensuite le long de cette espèce de corde; mais le poids de son corps ayant fait rompre ces bandes, il tomba sur des rochers et s'y cassa le crâne. Il avait alors quarante-trois ans. Malgré cette mort prématurée et les continuelles agitations de sa vie, il composa un grand nombre d'ouvrages. Nicéron en a donné la liste; nous ne citerons que les principaux, savoir : *Quæstionum Grammaticarum Libri VIII*; Venise, 1584, in-8°; — *De Astronomiæ Artis, cum doctrina ælesti et naturali philosophia congruentia, libri V*; Francfort, 1586, in-8°; — *Operum Poeticorum Pars Scenica, in qua sunt comæliæ sex, Rebecca, Susanna, Hildegardis Maria, Julius redivivus, Priscianus vapulans, Melvetio-Germani; tragædiæ duæ, Venus, Dido*; Strasbourg, 1589, in-8°; — *Poematum Pars Epica*; Strasbourg, 1598, in-8°; — *Operum Poeticorum Pars Elegiaca*; Strasbourg, 1601, in-8°; — *Faciliæ selectiores*; Strasbourg, 1603, in-12; — *Orationes insigniores aliquot*; Strasbourg, 1605, in-8°.

FRISCHLIN (Jacques), frère du précédent, publia la Vie de celui-ci, sous le titre de *Nicodemus Frischlinus redivivus*; Strasbourg, 1599, in-8°.

G. Pflueger, *Vie de Frischlin*, en tête des *Orationes*. — Melchior Adam, *Vita Philosophorum*. — Freher, *Theatrum Virorum doctorum*, t. II. — Nicéron, *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres*, t. IX. — Lange, *Frischlinus, vita, fama, scriptis et exitu memorabilis*; Brunswick, 1727.

FRISCHMUTH (Jean), théologien et orientaliste, né en 1619, à Wertheim, mort à Iéna, en 1687. Il fut professeur d'hébreu dans cette ville. A la connaissance de cette langue il joignait celle de l'arabe, qu'il avait étudiée sous Hackspan. On a de lui soixante dissertations philologiques, bibliques et théologiques et quelques autres ouvrages. Les plus remarquables de ses dissertations sont : *De Pontificum Hebræorum Vestitu sacro*; — *De Sacrificiis*; — *De Decimis*; — *De Pontificatu Mosis, contra Nihusium*; — *De græca LXX Interpret. ver-*

sions; — *De Meditatione Mortis et Memoria clarissimorum quorundam in re sacra et literaria Virorum*. Al. B.

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

FRISI (Paul), mathématicien italien, né à Milan, en 1727, mort dans la même ville, en 1784. Il fit ses études chez les Barnabites, dont il prit l'habit, à l'âge de seize ans. Envoyé à Casal, dans le Montferrat, pour y professer la philosophie, il s'attira par son humeur difficile des tracasseries et des dégoûts qui le décidèrent à abandonner cet emploi. Il passa à Novarre en qualité de prédicateur, puis occupa la chaire de philosophie dans un collège de son ordre à Milan. En 1755 il devint professeur de morale et de métaphysique à l'université de Padoue; mais il se distingua surtout par son savoir en physique et en mathématiques. Après avoir professé ces deux sciences à l'université de Milan, il parcourut la France, l'Angleterre, la Hollande, et se lia avec les plus célèbres mathématiciens de ces pays. A son retour il résolut de vivre dans la retraite; mais les perpétuelles polémiques où l'engageait son caractère tranchant et opiniâtre lui laissèrent peu de tranquillité. Frisi était membre des principales académies de l'Europe; il reçut des bienfaits de Marie-Thérèse, de Catherine II et de Joseph II. Ses principaux ouvrages sont : *Disquisitio mathematica in causam physicam figuræ et magnitudinis Terræ*; Milan, 1751; — *Saggio della morale Filosofia*; Lugano, 1753; — *Nova Electricitatis Theoria*; Milan, 1755; — *Dissertatio de Motu diurno Terræ*; Pise, 1758; — un grand nombre de *Dissertations*, formant deux volumes, imprimés à Lucques, en 1759 et 1761, et parmi lesquelles on distingue celle qui est intitulée : *De Atmosphæra cælestium corporum*, qui obtint en 1758 le prix de l'Académie des Sciences de Paris, et la dissertation *De Inæqualitate Motus Planetarum omnium*, pour laquelle il eut en 1760 un accessit à la même académie; — *Piano dei lavori da farsi per liberare, e assicurare dalle acque le provincie di Bologna, di Ferrara, di Ravenna, con varie annotazioni e riflessioni*; Lucques, 1762; — *Del Modo di regolare i fiumi e i torrenti, principalmente del Bolognese e della Romagna, libri tre*; Lucca, 1762; Florence, 1770; — *Cosmographia physica et mathematica*; Milan, 1774, 2 vol. in-4°; — *Opuscoli filosofici*; Milan, 1781.

Paul Frisi avait quatre frères; Antoine Fami, médecin, botaniste et chimiste, mort sans laisser d'ouvrages; Antoine-François, auteur *Delle Antichità Monzezi*; Milan, 1794, 3 vol. in-4°; Louis, qui fut chanoine de Milan; et Philippe, podestat de Ravenne et auteur d'un ouvrage intitulé : *Dissertatio de imperio et jurisdictione J.-C. dom. Philippi Frisi ex regis judicentibus in dominio Mediolani*; Milan, 1777, in-8°.

Le comte Verri, *Memorie appartenenti alla vita*

*ed agit studj dei signor don Paolo Friel ; Milan, 1767, in-4°.*

**FRISIUS.** Voy. **FRIES**, **FRIESE** et **GEMMA**.

**FRISENER** (*André*), typographe allemand, vivait dans la seconde moitié du quinzième siècle. Il fit ses études et fut reçu maître ès arts à Leipzig. De 1474 à 1478, il travailla chez l'imprimeur Sensenhardt à Nuremberg, qu'il seconda dans la publication de plusieurs ouvrages, parmi lesquels l'*Historia Lombardica fratris Jacobi de Ioragine*; Nuremberg, 1478. Il établit à son tour une belle imprimerie en 1488, et la transféra ensuite à Leipzig, où il devint en même temps professeur de théologie, et plus tard recteur de l'université. De Leipzig il se rendit à Rome, où il fut attaché à la personne du pape Jules II, sous le titre de *papæ et sedis apostolicæ primarius ordinarius*. C'est à Rome qu'il fit son testament : il laissa aux Dominicains de Leipzig son imprimerie.

Will, Nuremb.-Gel. Lex.

**FRISON** (*André-Joseph*), homme politique français, né en 1766, mort près Charleroy, vers 1827. Il se fit remarquer par son exaltation révolutionnaire dès 1790, et reçut le surnom de *Marat de la Belgique*. En 1795, dit la *Biographie moderne* (Theoph. Korn, Paris, 1806), répétée par Michaud jeune dans la *Biographie universelle*, l'assemblée électorale des Deux-Nèthes était composée de cinquante membres; les élections de la majorité ayant déchu à sept d'entre eux, ils opérèrent une scission, et nommèrent Frison, à la pluralité de quatre voix sur trois. Le corps législatif valida en mai la nomination faite par la majorité; mais après la journée du 4 septembre, le Directoire la cassa, et appela Frison au Conseil des Cinq-Cents, et son collègue Beerembroek à celui des Anciens. Le 24 septembre 1798, il fut nommé secrétaire. Le 9 janvier 1799, il vota pour que les naufragés à Calais fussent envoyés devant une commission militaire et jugés comme émigrés. Lors de la crise du 30 prairial (19 juin 1799), il cita contre le Directoire des faits relatifs à la Belgique, pour établir la preuve des détentions arbitraires. Le 10 juillet, il dénonça le secrétaire Lagarde comme dilapidateur, au sujet de la propriété des journaux *Le Rédacteur* et *Le Défenseur de la Patrie*. Membre de la Société des Jacobins du Manège, il en fut nommé notateur; il vota ensuite pour déclarer la patrie en danger, et finit par dire qu'il craignait que quelques diplomates ne voulussent faire danser la *périgourdine* à la République. C'était une allusion aux menées de Talleyrand. Lors du 18 brumaire an viii (9 novembre 1799), il s'opposa de toutes ses forces au coup d'État de Bonaparte. Après le triomphe de celui-ci, il fut exclu du corps législatif et porté le 15 octobre suivant sur la liste des individus qui devaient être mis en détention dans le département de la Charente-Inférieure; mais cette mesure ne fut pas exécutée.

Des  
à Lod  
emplo  
Mon.  
m, 201  
\* Pa  
bongn  
septièr  
ab in  
— Or  
ibid., i  
princi  
vamin  
person  
de Vi  
de C  
ibid., i  
tense  
Strasb

2 sept  
lycée  
Polyte  
Claus  
cessive  
et au  
seille,  
et de l  
vaux d  
tanta  
employ  
tructio  
on le  
départ  
trava  
En 18  
port d  
à 1824  
études  
vigatio  
trava  
Fécamp  
il dirij  
Valéry  
cette d  
concert  
consaci  
dissem  
truis  
certs.  
fut pro  
classe.  
chemin  
chargé  
du dé  
nommé  
fer, en  
et Cha  
cousin,  
même

Il fut chargé par le ministre de la guerre d'une mission en Afrique. En 1851 le gouvernement l'envoya étudier l'Exposition de Londres. En 1854 il fut président de la commission des ports de refuge; et le 24 août de la même année il envoya au ministère un travail pour les ports anciens et modernes. Quelque temps après il mourut, du choléra. Frissard a laissé de nombreux ouvrages, dont les principaux sont : *Histoire du Havre*, accompagnée de nombreuses planches; — *Voyage en Algérie*; 1836; — *Événements de l'Histoire de France, précédés d'un Coup d'œil sur l'origine des rentes*; — *Histoire des Ports de la Manche*; — *Coup d'œil sur les Principaux Ports de France*; — *Compte rendu de quelques Ports anciens et modernes*; — *Histoire de Dieppe*, terminée peu de temps avant la mort de l'auteur.

E. B—N.

Ann. Biographie de P.-F. Frissard, *Journal de l'histoire*, 1855. — Lecadre, *Notice biographique sur Frissard*, Havre, 1855.

FRITIGERN, roi des Goths, vivait de 373 à 382; il disputa contre Athanaric les débris de la royauté d'Hermanaric (roy. ce nom), qui fut tué par les coups des Huns. Isidore d'Espagne dit que Fritigern fut défait par son rival, aidé de l'empereur Valens. Paul Diacre rapporte au contraire que Fritigern, converti à l'arianisme par son frère, obtint de Valens, son oncle, des secours à l'aide desquels il vainquit Athanaric. Ce dernier, fidèle au catholicisme, n'en serait pas moins resté assez puissant pour persécuter ceux des siens qui se convertissaient à l'arianisme. Affaibli par ses propres divisions et toujours pressé par les Huns, les Goths se séparèrent. Les Wisigoths, restés en Gaule, passèrent le Danube, et obtinrent de l'empereur grec la permission de s'établir dans la petite Mesie. Là Fritigern eut à lutter contre les atteintes de ses perfides hôtes, qui tentaient de détruire les sujets par la famine, et à la vie des chefs par des embûches. Les gouverneurs grecs ne leur fournissaient, au lieu de l'or, qu'une petite quantité de bœufs et de brebis qu'ils complétaient par de la chair humaine et d'autres animaux immondes, morts de maladie. Fritigern, de même qu'Alathéus et Athanaric, qui partageaient avec lui le commandement, renouvela ses réclamations. Lupicinus, préfet romain, feignant de l'écouter favorablement, invita le roi des Goths à un festin. Fritigern, sans défiance, alla au banquet avec une suite nombreuse. Mais, pendant qu'il était à table, il entendit tout à coup les cris de ses soldats, et vit que l'on égorgeait dans le prétoire. Il se leva, l'épée à la main, et mit en fuite les assassins. Il excita ensuite ses soldats à tourner leurs armes contre les Romains. Après le massacre de Lupicinus et de Maximus, les Visigoths s'étendirent

sur la partie nord du Danube et s'avancèrent jusqu'à Andrinople, où ils défirent l'empereur Valens. Ce prince périt à la suite de cette bataille (378), qui livra aux vainqueurs la Thrace et la Dacie. Contenus par Théodose, ils profitèrent de la maladie de cet empereur pour se jeter sur la Thessalie, l'Épire et l'Achaïe, tandis qu'Alathéus et Safrach, suivis du reste des Goths, se retiraient en Pannonie. Fritigern conclut avec l'empereur Gratien un traité de paix, qui fut maintenu par Théodose. Il mourut peu après, et fut remplacé par Athanaric. V. MARTY.

Isidore de Séville, *Chronicon Regum Gothorum*; diversarum gentium *Historia antiqua Scriptores tres*. — Paul Diacre, *Historia miscellanea*. — Jornandès, *De Rebus Geticis*, cap. XXVI. — Rodéric de Tolède, *Hispaniarum gestarum Chronicon*.

FRITH ou FRYTH (Jean), réformateur anglais, né à Sevenoaks (comté de Kent), dans la seconde moitié du quinzième siècle, brûlé en 1533. Il fit ses études aux universités de Cambridge et d'Oxford. Il se lia avec Tyndal, embrassa les principes de la réformation, et fut emprisonné. Mis en liberté en 1528, il fit quelques voyages. A son retour il redoubla de zèle pour la propagation de sa doctrine, et fut brûlé à Smithfield. Ce martyr de la foi protestante a laissé contre le papisme plusieurs traités recueillis avec ceux de Tyndal et de Barnes; Londres, 1573, in-fol.

Fox, *Acts and Monuments*. — Burnet, *Reformation*. — Clark, *Eccles. History*. — Fuller, *Abol redicibus*. — Tanner, *Bibliotheca*.

FRITSCH (Ahasverus), polygraphe allemand, né à Mœcheln, le 16 décembre 1629, mort le 9 septembre 1701. Ayant vu dévaster, par suite des malheurs de la guerre, la demeure paternelle, il quitta sa ville natale, et vint, en 1643, à Halle, où pendant six ans il vécut de répétitions et de copies de manuscrits. Puis, à l'aide de ses seules ressources, il se rendit à Iéna, pour y étudier la jurisprudence, et fut reçu docteur en 1651. Revenu à Halle, il y subsista par les écrits qu'il publia, c'est-à-dire assez péniblement. Ses affaires prirent une autre face quand, en 1657, il fut nommé lecteur du comte Albert-Antoine de Rudolstadt. Il devint archiviste de la principauté de Schwarzbourg en 1659, et conseiller de cour et de justice en 1661. En 1687 il fut appelé aux fonctions de chancelier, qu'il remplit jusqu'à sa mort. Il composa de nombreux ouvrages de droit et de piété, dont les principaux sont : *Opuscula Juris publici et privati*; Nuremberg, 1690, in-fol. Publié plus tard par Griebner, sous cet autre titre : *Opuscula varia ad Jus publicum, ecclesiasticum, civile, feudale, nec non historiam, politicam et morum doctrinam spectantia*; Leipzig, 1731-32, 2 vol., in-fol.; — *Catalogus Scriptorum suorum, tam sacrorum quam profanorum, latinorum*. Un recueil des petits écrits de Fritsch a été publié par Spiller de Mitterberg; Cobourg, 1792.

Baur, *Neues Hist.-Biogr. u. liter. Hand-Wörterbuch*.

**FRITSCH** (*Sigismond*), polygraphe allemand, né à Lengfeld, le 17 décembre 1710, mort le 30 mars 1778. Après avoir complété à l'université de Wittemberg ses études, commencées dans sa ville natale et à Meissen, il fit des cours de philosophie. De 1740 à 1770, il devint successivement diacre à Mitweyda, archi-diacre et premier pasteur. On a de lui : *Disputatio de antiquioribus litterarum Statoribus ac Mæcenatibus*; Wittemberg, 1736, in-4°; — *Disputatio de recentioribus litterarum Statoribus et Mæcenatibus*; ibid., 1736, in-4°; — *Disputatio de ecclesiæ ministro a patrono solo minime de officio removendo*, ibid., 1739, in-4°; — *Kurze historische Nachricht von dem vor hundert Jahren publicirten Westphaelischen Frieden* (Courte Relation historique de la Paix de Westphalie, proclamée il y a cent ans); ibid., 1748, in-8°; — *Schediasma de antiquo civili ut et gamico ἐνοχθιστῶν ritu*; ibid., 1751, in-4°.

Anleitung, suppl. à Jöcher, *Allg. Gei.-Lexik.*

**FRIEZE** (Le P. *Samuel*), missionnaire allemand, né en 1650, mort à Xeberos, en 1730 (1). Il était originaire de la Bohême, et fut choisi par le P. Lucero pour porter la foi chrétienne chez les Indiens Omaguas de l'Amérique méridionale. Il s'enfonça dans le désert, visita les tribus, et s'assura que non-seulement sept mille Indiens vivaient dans les îles du Marañon, mais qu'on en pouvait compter davantage encore sur le continent. Le P. Fritz travailla d'abord à les réunir en terre ferme et à les rassembler sur la rive principale du fleuve. A partir de l'embouchure du Napo, jusqu'à celle du Rio-Negro, c'est-à-dire dans un espace évalué à 250 lieues, il se porta sur tous les points où il jugeait sa présence nécessaire, et il se mit en mesure de réaliser ses projets. Pour la première fois on vit réunis aux Omaguas les nations des *Yurimaguas*, *Huros*, *Hanomas*, *Aistuaris* et *Ticunas*. L'esprit demeure confondu lorsqu'on voit qu'en moins de quelques mois ces six tribus formaient quarante missions, dans lesquelles on prêchait l'Évangile. Dès 1688 ces établissements improvisés offraient un chiffre de quarante mille Indiens formant une population active et paisible, qui se composait presque autant de néophytes que de catéchumènes; il y régnait un ordre admirable, et les quarante réductions se subdivisaient pour ainsi dire en six provinces, ayant chacune leur capitale.

Après de tels travaux, il n'était pas surprenant que le P. Fritz ressentit cruellement le résultat des fatigues de tous genres qu'il avait endurées. Au commencement de 1689 il tomba gravement malade, et craignant de succomber avant d'avoir eu le temps d'atteindre les hautes missions, il se rendit sur le territoire portugais, dans le but d'obtenir quelques secours au Pará :

(1) Ces deux dates recitent celles de la *Biographie universelle*, qui fait naître le P. Samuel Fritz en 1632 et le fait mourir en 1726.

l'occasion  
procure  
Naranha  
commen  
neur du  
à Helem.  
ses néop  
de Porta  
berté; la  
le gouver  
en liberté  
riche ori  
fidèle. Il  
une esco  
jusqu'au  
nullemen  
l'escorte  
Beuve a  
sur le bul  
il résolut  
directem  
pagne. Il  
menace  
pas à des  
montrait  
position  
point le  
ce qu'on  
la ruine

Le pér  
ses néopt  
bords du  
quitté la  
supérieur  
ment qu'  
A cette é  
divisiaient  
rurent et  
Pará pour  
zone. Qu  
mille Ind  
immense  
toutes din  
du Napo  
le P. J.-F  
voir à cet  
sonniers  
le missio  
de les sui  
aux horri  
néophytes  
et regagné

Accablé  
énergie au  
plaintes j  
demandes  
put voir  
fondation  
octogénair  
décider à  
village de  
mourut.



ère Sam  
rageur et  
entendait  
e passer  
raremen  
mentionné  
; carte de  
vé longie  
missionair  
nents aux  
xactitude  
t rare. (C  
ale de Pa  
ion ó An  
mãia de  
por el  
uo en es  
quondas  
culpebat  
Magesta  
orincia e  
y dedica  
del gra  
) patron  
il audie  
ande dim  
s *Lettres*  
de la 2<sup>e</sup>  
les trav  
don, de t  
ient qu'on  
ancien ma

n de Velasc  
1. in-4<sup>o</sup> —  
ordre du  
**ITZSCHE**  
lemand, 1  
Zurich,  
des orph  
Leipzig  
puis 1796  
ant) a D  
de théolo  
confia la  
dutre des  
onstance  
ueillis dan  
tica, Leij  
de ses l  
das *Ade*  
mion, etc  
; Halle,  
e *biblica*  
riat.-Les  
**ITZSCHE**  
é de Chr  
né à Ste  
6 décem  
on patern  
zig, ou i  
5. En 182  
esseur ul  
VOLY, nio

\* **FRITZLAR** (*Herbort von*), minnesainger, vivait à la cour de Hermann, landgrave de Thuringe, au commencement du treizième siècle. Sur l'invitation de ce prince, il composa un poème intitulé *Liet von Troje*, d'après Dictys de Crète et Darès le Phrygien, ou plutôt d'après le *Roman de Trojes* de Benoît de Sainte-More (manuscrit de la Bibliothèque impériale, n° 7535, Cangé). L'ouvrage d'Herbort de Fritzlar, écrit dans le dialecte de la basse Allemagne, a été publié, sur le manuscrit d'Heidelberg, n° 368, par G.-K. Frommann; Quedlinburg et Leipzig, 1837.

Alexandre Pey.

Ersch et Gruber, *Allg. Enc.*

**FRIXER** (*Alexandre-Marie-Antoine*), dit **FRIZIERI**, compositeur de musique italien, né à Vérone, le 16 janvier 1741, mort à Anvers, en 1823. Frappé de cécité à l'âge de 10 ans, il ne montra pas moins sa dextérité et

*magister*, Paris, 1679, in-8°. — *purpurata*; Paris, 1679, in-8°. — *toire des papes et des cardinaux*, dans une nouvelle édition, y ajouta l'histoire :

Lannet, *Histoire du Concile* — Moreri, *Grand Dictionnaire*

**FRIZON** (*Léonard*). Né à Périgueux, en 1628, mort le 17 mars 1700. Il entra dans l'ordre des jésuites, professa la rhétorique, composa un très-grand nombre de *trinea*, qui, après avoir été imprimées, furent recueillies sous le titre de *libri XXIV, cum orationibus*. Paris, 1675, 2 vol. in-8°. En 1689, 2 vol. in-12, est publié.

Baillet, *Jugements des Savants*, p. 317, et L. V, pag. 403. — AL. — *l'Arche des Écrivains de la Compagnie*

*Kamfainig, institutrice des religieuses du Refuge de Nancy; Avignon, 1725, in-8°.*

Dom Calmet, *Bibliothèque de Lorreine*.

**FRIZZI (Antonio)**, historien et poète italien, né à Ferrare, en 1736, mort dans la même ville, le 28 septembre 1800. Après avoir fait ses études chez les jésuites, il s'adonna particulièrement à la jurisprudence, et se fit recevoir notaire, en 1759. Il fut nommé secrétaire de l'administration municipale en 1781, et garda cette place jusqu'à l'occupation de Ferrare par les Français. On a de lui : *La Salamelle*; Venise, 1773; c'est un poème badin sur une préparation culinaire; — *Memorie storiche della nobilissima Famiglia Bevilacqua*; Parme, 1779, in-4°; — *Guida de' Forestieri per Ferrara*; 1787; — *Memorie per la storia di Ferrara*; 1791-1802, 5 vol. in-4°; c'est l'histoire du duché de Ferrare depuis son origine jusqu'à son incorporation au saint-siège.

Tipaldo, *Biografia degli Italiani Illustri*, t. IV.

\* **FRIULANO (Niccolò)**, peintre de l'école vénitienne, florissait au commencement du quatorzième siècle. Il avait peint à fresque toute la façade de la principale église de Gemonia, bourg du Frioul. On voit encore quelques restes de ces peintures, et au-dessous de l'une d'elles, représentant le martyre d'un saint, on lit : *MCCCXXX magister Nicolaus pictor me fecit*. On attribue aussi à cet ancien maître, mais sans preuve, une grande fresque de la cathédrale de Venzone, représentant la consécration de cette église.

E. B—N.

Ticozzi, *Dizionario*.

**FROBEN (Jean)**, célèbre imprimeur suisse, d'origine allemande, né à Hammelbourg (Franconie), en 1460, mort en octobre 1527. Il fit ses études à l'université de Bâle, et c'est à Bâle que ses compatriotes franconiens, Jean et Adam Petri, tous deux imprimeurs, lui firent connaître un autre typographe renommé, Jean Amerbach, chez lequel il entra en qualité de correcteur. En 1490 Froben obtint le droit de bourgeoisie à Bâle, et dès 1491 on voit sortir de ses presses une *Biblia integra, summata, distincta, superemendata*, 1491, en petits et beaux caractères gothiques; puis un ouvrage de Jean de Lapière, ce savant prieur de la Sorbonne à Paris, où il avait introduit l'imprimerie; cet ouvrage est intitulé : *Joannis de Lapide Resolutorium dubiorum circa celebrationem missa occurrentium*; 1492. Froben donna ensuite une édition du *Decretum Gratiani*; 1493, in-4°.

A dater de 1494 Froben imprima tantôt seul, tantôt en société avec Jean Petri. En 1500 il publia, en société avec Jean Amerbach, une nouvelle édition du *Decretum Gratiani*, in-4°, et en 1502 les trois imprimeurs se réunirent pour la publication de la *Biblia lat. cum postill. Nic. de Lyra*, 6 vol. in-fol. D'autres entreprises furent exécutées, soit par les trois imprimeurs réunis, soit par Froben et Jean Petri. En 1506 les *Œuvres de saint Augustin*, en 9 vol. in-fol.,

furent imprimées par Amerbach, Jean Petri et J. Froben.

Le dernier ouvrage portant les noms des trois associés est une réimpression du *Decretum Gratiani*; 1512, gr. in-fol.

Jean Froben introduisit le premier en Allemagne la lettre aldine ou italique; c'est dans ce caractère que furent imprimés les *Adagia* d'Érasme; 1513, in-fol. Des rapports commencèrent alors à s'établir entre l'imprimeur et le philosophe, qui vint à Bâle l'année suivante, attiré par la grande réputation dont jouissait Froben. Le savant Lachner, beau-père de Froben, alla au-devant d'Érasme, et lui offrit l'hospitalité. En 1516 parut chez Froben le *Nouveau Testament* d'Érasme, (in-fol.), imprimé pour la première fois dans la langue originale, avec la traduction latine et des commentaires d'Érasme. Cette belle édition est dédiée au pape Léon X; en tête est une préface de Froben, où il dit qu'il n'a rien épargné pour l'exécution de cet ouvrage, si utile aux chrétiens, et que c'est à sa prière que le savant et pieux théologien Écolampade, si versé dans les langues hébraïque, grecque et latine, a bien voulu consacrer tous ses soins à la correction des épreuves, secondé en cela par Érasme. Un privilège de quatre ans fut accordé par l'empereur Maximilien à Froben pour l'impression du Nouveau Testament en grec. — Sa grande édition des *Œuvres de saint Jérôme*, 9 vol. in-fol., mérita cet éloge d'Érasme : *Intra triginta annos nullum opus excusum typis pari fide, pari cura, pari impendio*. Érasme, après plusieurs voyages, se fixa, en 1521, à Bâle; il y demeura d'abord chez Froben, ensuite dans sa propre maison. C'est à dater de cette époque et de son intimité avec Érasme que Froben déploya la plus grande activité; depuis lors jusqu'à sa mort il publia plus de trois cents ouvrages, grands ou petits, qui occupèrent sept presses. Le papier qu'il employa est bon, les titres soignés, les caractères bien nets, et la correction parfaite; il corrigeait lui-même ou s'en remettait de ce soin à Lachner, à Wolfgang Musculus ou à Jean Écolampade. Ce dernier nous dit qu'il admirait comment Érasme, qui à lui seul occupait continuellement trois presses chez Froben, trouvait le temps de comparer les manuscrits grecs et latins, de consulter les écrits anciens et modernes et de corriger même les épreuves de ses propres ouvrages. Cet exemple fut, dit-il, un stimulant pour lui, qui le décida à persévérer dans la rude tâche de correcteur.

Les dessins des titres de Froben sont dus à Holbein, et les gravures à Ursus Gratt. Les dépenses de Froben ne furent pas toujours couvertes par la vente des produits, surtout après le succès des ouvrages de Luther, dont Érasme avait dissuadé son ami d'imprimer les écrits. Les publications de Froben furent souvent contrefaites, comme on le voit par certains passages des ouvrages d'Érasme. Cet illustre savant procura à Froben plusieurs privilèges impériaux,

qui ne le mirent pas toujours à l'abri des contrefaçons dans les pays voisins. Érasme rapporte que les pirates étaient à l'affût pour obtenir frauduleusement des épreuves des ouvrages qu'imprimait Froben, et qui, réimprimés aussitôt, se vendaient à vil prix, tandis que Froben en était pour ses frais de révision, de correction et d'acquisition de manuscrits originaux. Dans une lettre écrite de Fribourg à Jean Herwagen (9 août 1531), Érasme dit en parlant de Froben : *Ita factum est ut rem literariam magis auxerit quam familiarem, suisque hæredibus plus honestæ famæ reliquerit quam pecuniæ.* « Ses soins profitèrent plus aux lettres qu'à sa fortune, et il laissa à ses héritiers une belle et honorable renommée, mais peu d'argent. »

Froben mourut d'une chute qu'il fit du haut d'un escalier.

Les lettres d'Érasme témoignent de la douleur que lui fit éprouver la perte de son ami. Il fit en son honneur des épitaphes en grec et en latin, et reporta sur sa famille l'affection qu'il avait vouée à Froben. Le plus jeune fils de Froben fut son filleul. L'ami d'Érasme ne fut pas seulement un grand typographe; il fut vénéralisé pour ses vertus de famille. Sa veuve, Gertrude Lachner, se remaria avec l'imprimeur Herwagen; sa fille Justine épousa aussi un typographe.

Froben eut pour emblème un bâton surmonté d'une colombe; deux serpents enroulés autour du bâton dressent leur tête vers la colombe; à chacun des quatre côtés est une devise, en hébreu, en grec et en latin. Les deux en grec disent : Soyez prudents comme des serpents, et simples comme des colombes. Celle en latin : *Prudens simplicitas, amorque recti.*

Son fils Jérôme et son gendre *Episcopus* lui succédèrent; les ouvrages sortis de leurs presses ne sont point indignes de la célèbre imprimerie de Froben.

A. FRIEDEL-DIDOT.

Baecher, dans Ersch et Gruber, *Allg. Encycl.* — Sax, *Onomast. litter.*, III, 2, et *Analect.* — Pantaleon, *Protopographia.* — Maittaire, *Ann. Typog.*, I. — Baillet, *Jugum.*

FROBEN. Voy. FORSTER.

FROBERGER (Jean-Jacques), musicien allemand, né à Halle (Saxe), en 1637, mort à Mayence, en 1695. Il était fils d'un chantre. Ses dispositions musicales frappèrent l'ambassadeur de Suède, qui le conduisit à Vienne et le présenta à l'empereur Ferdinand III. Ce prince l'envoya à Rome étudier sous Frescobaldi. A son retour en Allemagne, il fut nommé organiste de la cour. Le désir d'étendre sa réputation lui fit entreprendre un voyage en Angleterre. Il eut le malheur d'être dépouillé par des brigands. S'étant échappé de leurs mains, il continua sa route; mais il fut pris en mer par des pirates. Il leur échappa aussi, et arriva à Londres dans l'état de dénuement le plus complet. Il fut forcé d'accepter pour vivre l'emploi de souffleur de l'organiste de la cour. Froberger, réduit à ces humbles

fonctions, son talent Charles II quelques trouva de jusqu'à l'demanda. il passa et recueillit on les fit rious et ra capricie.

— Diver mai pès 1 sont, ré Mayence, fut, comme talent de sévère, d au goût d et de qu celui de l'élégance

Fena, du FROM lemand, 1 11 septen dans sa v

philosoph thématique avec succ stadt en Devenn e phie des ment. No vrit ses le dentia p 1735, in illimité mort du Frobes d thématique tions de sique, et Meusel u

donat les Systema 1734; — analyse rum Del tiodepri logicam 1740, in memorie tiani W gica in tionibus bibliogr 1746, la ram at divini e

**Helmstædt,**  
*lenographa-*  
*men*, l-VI;  
*dogmatica*  
*datio*; **Helm**  
*dogmatica*  
**Helmstædt,**  
*graphia: m*  
*stædt*, 1751.  
*graphicus s.*

Strodtmann,  
*Geuber, Alp.*

# FROBISHER

leur anglais  
à Plymouth  
famille peu é  
rine, et se di  
par son auda  
on comment  
Certeil, Orle  
des Vénitiens  
au Nord-Oue  
Orient. Un i  
venu de Mer  
et ce récit a  
hommes d'u  
Richard Wil  
contribuèrent  
L'échec épr  
Etienne Bur  
route au nord  
les avaient to  
eut la gloire  
moteurs de l  
et de l'entrep  
nées, il prop  
lui procurer l  
Il trouva enfi  
de Warwick  
cet aide et c  
Frobisher ac  
les du port c  
dix tonneaux  
gation aussi  
ford, le 8 jui  
Shetland, il  
par 61° de la  
méridionale  
Friesland de  
les glaces, il  
28 en vue c  
tinent sans p  
cap au nord  
31 juillet, il  
Savage et de  
par 63° 8' lat.  
son nom (1).  
paraient alor  
avança l'espa

(1) Quelques  
*entrée de l'uni*  
long, sur à Neu

sa patrie vers la fin de septembre.

C'est à peine s'il resta quelques mois à Londres : ses pierres furent reconnues réellement aurifères ; mais les savants n'en déterminèrent pas d'une manière certaine le rendement. Les Anglais crurent avoir découvert un Pérou septentrional : Elisabeth, prompte, comme la plupart des femmes, à saisir le côté merveilleux des choses, résolut d'exploiter en grand l'Eldorado de Frobisher, auquel elle donna le nom de *Meta incognita*. Une flotte de quinze navires fut organisée ; elle emportait cent colons des deux sexes destinés à féconder l'île de Hall et les parages environnants. Frobisher eut cette fois pour second l'habile capitaine Edward Fenton (voy. ce nom) : ils appareillèrent d'Harwick le 31 mai 1578. Le 20 juin ils découvrirent une terre qu'ils crurent être le Frisland occidental ; ils en prirent possession, et la surnommèrent *Western-England*. Quand la flotte se présenta à l'entrée du détroit de Frobisher, elle le trouva encombré de glaces flottantes. Un bâtiment fut

n'étaient que des blocs le pavir les rues de Londres dès lors à encourager des entreprises ; néanmoins, elle son commandement dans la mer

En septembre 1585, des ayant armé une flotte de 7 destinée à traverser dans les îles pagnols, Frobisher fut choisi sous les ordres du capitaine. Après avoir visité les Antilles Virginales, certainement retourna juin 1586. Frobisher dans ce menta sa réputation et en commandait l'expédition, l'un des vaisseaux des flottes anglaises dans le combat livré (26 juin) à l'Armada espagnole. L'admiration de son courage, le crut chef. En 1600 Frobisher avec sous Walter Raleigh, une expédition dirigée sur les côtes d'Espagne



don) en  
cherchait  
partisans  
trompes à  
gré une b  
la place d  
cadre à  
envenimé  
les histoi  
violent, l  
et d'expé  
l'intérêt  
part; cop  
aux hard  
vérent a t  
Le jour  
été rédigé  
par Denis  
mas Ellis  
donnes pa  
bisher da  
le t. III de  
et dans le

Freigius,  
Hambourg  
Foester, Ht  
North, - 41  
646. - Hal  
Frederic  
nivers pille  
Inclination  
gation, p 1  
Aug Brill  
Voyages au  
pouchel, p

PROCLAM  
administr.  
leur Bon  
avocat a  
les etats  
vol royal  
comme, c  
de rédiger  
pour le ha  
partis, il  
franc parle  
pas à l'ap  
comte de l  
negociation  
les ignoran  
dupe de s  
jeune dep  
ses conseil  
apprecies  
testament.  
le comte d  
« Frochot  
« vous vo  
« le vôtre

Frochot  
Aussi le 21  
l'Assemblée  
de venalite  
tint que le

en 1797, il fut placé sous la direction de son frère aîné, pasteur à Eiba. En 1800 il entra au gymnase de Rudolstadt, et en 1805 il se rendit à l'université d'Iéna. Il mena de front alors la théologie et les lettres anciennes. Reçu docteur en philosophie en 1807, il aborda avec assez de succès la chaire, comme prédicateur. Il avait les qualités du genre : la force, la clarté et la facilité. Au mois d'octobre de cette même année il devint suppléant (*collaborator*) au gymnase de Rudolstadt, et plus tard professeur de troisième. Dès lors il s'occupa activement de ses travaux d'érudition, en particulier de son auteur favori, Salluste. Mais les exigences de sa position de professeur entravaient ses efforts. Il se démit alors de ses fonctions dans l'enseignement, et en 1815 il acquit à Rudolstadt une imprimerie gérée aujourd'hui avec distinction

et à la physique. Plus tard connaissances à l'université son père l'obligea à occuper secrétaire d'un gentilhomme professeur à l'institut d'été. Dès lors il se vena à l'essai modèle Pestalozzi, dont il suivre les traces que de 18 à Yverdon, dans l'établissement. Pour se perfectionner en ensuite successivement les tingué et de Berlin. Dans ce prit de l'emploi à l'institut d'après les principes de F. guerre de l'indépendance de et 1814, Fruebel s'entraîna dans avec lequel il fit les campagnes rétablissement de la paix il à

burg, pri  
 sument  
 : *Die*  
 [Homme]  
 aern  
 os enfan  
 en beau  
 Convers  
 Ambourg  
 : *Frucht*  
 hen du pr  
 icipales  
 1806. De  
 studienstad  
 d'educati  
 Dans la m  
 son ancie  
 ographiq  
 n Monich  
 des ouvra  
 Weimar,  
 sement g  
 Berlin, ou  
 boldt. En  
 professeur  
 l'histoire  
 rie. Dev  
 prit part  
 1839, poi  
 même ph  
 oppositi  
 suisse. E  
 l'enseigne  
 rection d  
 lui quelq  
 Comptoir  
 la mise en  
 crils dém  
 magne, o  
 En 1845,  
 saires de  
 prussien.  
 volution d  
 même ant  
 Blum Ar  
 ville par l  
 vant un c  
 Suisse, ou  
 et y fond  
 Mayence,  
 tion. Il n  
 rendre m  
 d'une soc  
 Pacifique  
 de Frube  
 Theile a  
 Alpen (V  
 du versat  
 Berlin, 1  
 (Système  
 Kaner (L  
 1848; —

gèrent ; — *Meletema Theologicum*, etc.; ibid., 1764, in-4°.

Moser, *Jesuites. Thes.* — Strodtmann, *Jesuites. Geschichte.*

**FROES** (Le P. Luis), missionnaire portugais, né à Beja (Alentejo), en 1528, mort à Nangazaki, le 8 juillet 1597. Il entra dans la congrégation de Jésus, fut destiné aux missions, et suivit le P. Barzeo, dans son voyage aux Indes, en 1648. Froes acquit bientôt, à Goa, une grande réputation par son zèle, son savoir et son intelligence. Après une mission d'une année à Malacca, il revint à Goa, et en 1563 fut envoyé au Japon : ses succès évangéliques l'y suivirent. En 1565 il avait déjà baptisé une soixantaine de bonzes (prêtres japonais) à Omura; mais ce fut surtout à Miaco qu'il fit le plus de prosélytes, quoiqu'il eût pour adversaire infatigable un bonze surnommé par les chrétiens *Nenlio Xanina* (l'Anté-

titre : *de Gloriosis Actis pro Christo in Japonia* 1597, sub Taiso Sama (1 in-4°; trad. en français p. 1604, in-4°; et en 1861 Spittin, Rome, 1599, 11 *do Japon*, restée en 11 de Bragança, archevêque lettres du P. Froes, qui a été imprimées dans le *Codex Jesuiticus de China* c. J. 3 vol. in-fol.; elles ont été Lyon, 1601, in-8°.

Bernard Vare, *Descriptio* III. 1, cap. IV. — Barboza, *Mission.* — Cœur de Fignière, *Le Souverain de Mikado* L. Alegambe, *Bibliotheca Scriptorum* — Sotweil, *Bibliotheca Scriptorum* de Becker, *Bibliotheca*

ordre des Hidronymies, est le véritable auteur de ce livre. Il est intitulé : *Theatro Heroico-historico, e catalogo dos melhores illustres em armas, lettras, acções heroicas e das liberdades*; Lisbonne 1736, 1<sup>re</sup> tom., in-fol.; 2<sup>e</sup> m. II, 1750, in-fol. Ce livre curieux présente les biographies par ordre alphabétique; il ne s'en tient pas aux seules portugaises, et il ramène même jusqu'au déluge pour celles de l'antiquité; on trouve à la fin une indication des sources. Ces deux volumes sont pour ainsi dire introuvables en France. F. D.

Pinto de Sousa, *Bibliotheca Historica*. — César de Frétille, *Bibliographia Historica*, 1848. — Barbou Maunio, *Bibliotheca Lusitana*.

**FRONCE** (François), voyageur et ingénieur français, né en 1676, vivait encore en 1715. Il obtint en 1691, malgré son jeune âge, d'être placé en qualité d'ingénieur de l'Etat sur l'escadre commandée par le capitaine de Gennez (1). Cette expédition, composée de six bâtiments, armés en guerre, devait côtoyer les côtes d'Afrique, gagner celles du Brésil et pénétrer dans la mer du Sud par le détroit de Magellan, son but était surtout de nuire aux Anglais. L'escadre mit à la voile de La Rochelle le 3 janvier 1695, et se dirigea vers les côtes de la Sénégambie; elle y prit et rasa le fort James (2). Se dirigeant ensuite à l'ouest, les Français vinrent mouiller à Rio-Janeiro. Le 8 février 1696, ils embouquèrent le détroit de Magellan, et jetèrent l'ancre dans la baie de *Boucault*, entre les deux Angosturas. Ils atterrirent ensuite dans une autre baie (à deux lieues nord-est du cap Howard), qui reçut le nom de *Base française*. Une rivière qui y verse ses eaux fut baptisée rivière de Gennez. L'escadre fut retenue dans le détroit par des vents contraires jusqu'au mois d'avril, elle eut à y souffrir d'un froid excessif. N'ayant pu s'avancer plus loin que le port Gallant et commençant à manquer de vivres, le commandant vira de bord le 5 avril, et entra le 11 dans l'océan Atlantique. Il côtoya l'Amérique, et fit des vivres à San-Salvador (Brésil), il tourna ensuite à Cayenne, à la Marlinique, et après avoir cruisé quelque temps dans les Antilles, où il fit beaucoup de tort au commerce anglais, il repagna son port de départ le 21 avril 1697. Frong se fit l'historiographie de l'expédition, et publia : *Relation d'un Voyage fait en 1695-1697 aux côtes d'Afrique, du détroit de Magellan, Brésil, Cayenne et des Antilles, par une escadre des vaisseaux de son commandement par M. de Gennez*; Paris, 1699 et 1700, Amsterdam, 1699, 1702, 1715, in-12 avec cartes et gravures. Cette relation, dont les cartes et gravures ont été exécutées d'après les dessins de l'auteur, est encore appréciée, à cause de son exactitude. A. DE LACAZE.

(1) On trouvera les détails de cette expédition à l'art. GENNEZ, 1<sup>re</sup>.

(2) Situé dans une petite île du même nom, à 25 lieues de l'embouchure de la Gambie.

Wolkstein, *Statistik des Papsttums*, t. III, p. 100-101. — Amédée Tardieu, *Sénégalisme*, dans l'*Ouvrier péloponnèse* (Afrigue), t. III, p. 117).

**FRONCE** (Louis-Joseph), homme politique français, né à Bréval (Maine), en 1762, mort à l'endôme, le 8 mars 1821. Il fut en 1792 député à la Convention nationale par le département de la Sarthe. Il vota la mort de Louis XVI sans appel et sursis. Plus tard il fut envoyé en mission dans les environs de Paris pour assurer la libre circulation des subsistances. Le 1<sup>er</sup> germinal an III (30 mars 1795), il fit un rapport détaillé sur les troubles qui agitaient Montdidier, et chercha à démontrer que la disette n'était qu'un prétexte exploité par les partis royalistes et terroristes pour entraver la marche de la république. Il ramena bientôt l'ordre par un fermeté et sa modération. Dans la séance du 7 thermidor an III (25 juillet 1795) il appuya la proposition de Saint-Martin (de l'Ardèche), et demanda que les directeurs fussent choisis par les assemblées électorales sur une liste de candidats présentée par le corps législatif. Le 22 fructidor suivant (8 septembre) il donna sa démission, mais elle ne fut point acceptée. Il fut élu membre du Conseil des Cinq-Cents, et le 21 prairial an IV (9 juin 1796) il se plaignit de ce que la police du Directoire avait lancé un mandat contre lui et violé son domicile. Sa plainte, appuyée par Dumolard, fut prise en considération. Le 21 messidor suivant (9 juillet), il demanda que la peine de mort fût prononcée contre les distributeurs clandestins de poudre. Le 30 pluviôse an V (18 février 1797), Frong donna sa démission, et depuis cette époque il vécut dans la retraite.

*Moniteur universel*, 26 III, n° 134, 135, 136, an IV, 297, 298; an V, 122. — *Petite Biographie Conventionnelle*, — *Biographie moderne* (coll. de 1804).

**FRODMONT** ou **FRODMONT** (Libert), en latin **FRONDMONTUS**, théologien légiste, né en 1587, à Haccourt, mort à Louvain, en 1653. Il enseigna la philosophie et la théologie à Louvain, et fut nommé en 1633 doyen du chapitre de Saint-Pierre dans cette ville. Frodmont joignait à un savoir philologique et théologique avec étude quelques connaissances scientifiques. Il obtint l'estime de Descartes; cependant, il eut le tort de défendre, contre le ministre protestant Philippe Lansberg, le système de Ptolémée sur l'immobilité de la Terre et du mouvement du Soleil. Frodmont était aussi lié d'amitié avec Jansenius, et il fut un des deux théologiens auxquels ce dernier confia en mourant le soin de revoir son fameux *Augustinus*. Le meilleur ouvrage de Frodmont est un *Commentaire des Actes des Apôtres*; Paris, 1670, 2 vol. in-fol. On cite encore de lui : *Anti-Aristarchus, sive de orbe Terra immobilis, adversus Philippum Lansbergium*; Anvers, 1631, in-4°; — *Feiti, sive Anti-Aristarchi index, contra Jacobum Lansbergium et copernicanos*; Anvers, 1633, in-4°; — *Brevia Anatomia Hominis*; Louvain, 1641, in-4°; — *Pinodius Louis Thortius, ed-*

faite aux Arabes, et remporta divers avantages. Les chroniqueurs parlent d'une grande victoire remportée sur les Maures, mais la date en est incertaine. L'émir Abd-el-Rahman résolut de mettre un terme aux ravages des chrétiens. En 766 ses troupes envahirent les Asturies, la Galice et la Biscaye, et forcèrent Froila à demander la paix. Les Espagnols en cessant de faire la guerre aux musulmans se la firent entre eux. Froila combattit les Galiciens et les Basques, qui refusaient de reconnaître son autorité. Il étendit même ses prétentions jusque sur Pampelune, que les chrétiens venaient de reprendre sur les Maures. Mais les vainqueurs de Pampelune refusèrent de se soumettre à Froila, et aimèrent mieux restituer cette ville à Abd-el-Rahman. Froila se fit détester par ses cruautés, et tua un de ses frères, nommé Bimaran; il fut tué à son tour par ses sujets soulevés. Il eut pour successeur Aurelio, le dernier des fils légitimes d'Alfonse le Catholique, et laissa un fils, Alfonse, qui devint roi des Asturies.

Mariana. *Historia de Rebus Hispanie.*

dateur ajouta à cet état bourses. La fondation Broissia existe encore intives.

Clerc. *Essai sur l'histoire*  
Ducot de Charuag. *Atta*

FROISSARD DE BASSONNAIRE français, né près de Péking, le 18 de la congrégation des Jésuites missions de la Chine, les stations catholiques King-to-Tching, à laquelle développement. Il prit vive querelle engagée dominicains : elle roula quelques mots chinois quel le peuple du Céles certaines cérémonies. Il par les mots *shian* et *ch* tendaient que *le ciel* se daient *le Seigneur des* faites par les Chinois ou



une des  
 aux do  
 ation ré  
 aucun s  
 mois et  
 s chréti  
 e conti  
 qu'ils se  
 : nom d  
 ie de lei  
 reuses s  
 , presq  
 nins ac  
 t les de  
 hang-Hi  
 e Gobie  
 officiers  
 s du m  
 ur fait  
 ompagn  
 à peu p  
 t dans l  
 us à nos  
 s pas as  
 s'ils en  
 efforts  
 mons p  
 o ne se  
 sse ici.  
 en paix  
 it nulle  
 lent pas  
 rtare do  
 es. Les  
 'lement  
 ie. La q  
 n Chine  
 jarins l  
 ments p  
 : ils ne  
 sionnait  
 peuples  
 pondaien  
 es, que  
 chez co  
 ros ne v  
 ne vit j  
 l mouru  
 : quelque  
 des prin

Intrecoll  
 in le Rec  
 e P. Cha  
 de la t A  
 ris, 1600,  
 Chine, 17  
 'Ame, du

**SART**  
 né à V

114.  
 i en 1833.  
 il payage

l'Angleterre, et alla l'offrir à la reine Philippe de Hainaut, femme d'Édouard III, laquelle « liement et doucement la reçut de lui, et lui en fit grand profit ». Un autre motif, si on l'en croit, amenait encore Froissart en Angleterre; c'était le désir de se soustraire par les voyages à des chagrins amoureux. Tout jeune il s'éprit d'une noble demoiselle. Cette passion dura dix ans dans toute sa force, et se ranima même à un âge avancé, « malgré sa tête chenue et ses cheveux blancs ». Comme Froissart n'a parlé de cet amour que dans ses poésies, on pourrait n'y voir qu'une fiction; mais sa passion est peinte avec tant de vivacité et parfois de naturel qu'on ne peut guère en contester la réalité. Le poète, qui se croyait payé de retour, apprit tout à coup que sa dame allait se marier. Il en conçut un tel désespoir qu'il en fut malade pendant plus de trois mois. Il prit enfin le parti de voyager pour se distraire et pour rétablir sa santé. Quoique très-bien reçu en Angleterre, il n'y resta pas longtemps. La reine Philippa de Hainaut, ayant connu de lui par un *estrelet* la cause de son mal, lui conseilla de retourner dans sa patrie, à condition qu'il reviendrait en Angleterre. Il revint en effet l'année suivante, en 1362, et fut nommé clerc de la chapelle de la reine, car au milieu de son intrigue amoureuse il était entré dans les ordres. Philippe de Hainaut le prit aussi pour son écrivain (ou secrétaire), et se plut à lui faire composer des poésies d'amour. Lui-même a peint avec sa vivacité ordinaire les obligations qu'il eut à sa noble protectrice, qui « le fit et créa », et aux dépens de laquelle, « je cherchoie, dit-il, la plus grande partie de la chrétienté, voir que à chercher fait ». C'est à bon droit que Froissart se vante d'avoir « cherché la plus grande partie de la chrétienté ». Vers 1364, il se rendit en Écosse, et passa plusieurs jours chez les Douglas. Il suivit le prince de Galles à Bordeaux en 1366, et y fut témoin de la naissance de Richard, fils de ce prince. Il voulait accompagner celui-ci dans son expédition d'Espagne contre Henri de Transtamare; mais il n'alla pas plus loin que Bay, où il reçut du prince l'ordre de retourner en Angleterre. En 1368, il passa en Italie à la suite de Lionel, duc de Clarence, et assista, avec Chaucer et Pétrarque, aux fêtes qui furent données à Milan, à l'occasion du mariage de ce prince avec la fille de Galeas Visconti. Il visita ensuite la Savoie, Bologne, Ferrare, Rome, et traversa l'Allemagne pour revenir en Flandre. Pendant son voyage, Philippe de Hainaut étant morte, en 1369, il renonça à retourner en Angleterre, et se fixa en Flandre, où il fut pourvu de la cure de Lestines. Mais la vie sédentaire d'un prêtre de campagne ne convenait pas à l'humeur aventureuse de Froissart, et il se remit à courir le monde, « tant pour sa plaisance accomplir et

voir  
enq  
il et  
qua  
autr  
de l  
fit  
rom  
joig  
pris  
titre  
d'or  
la fi  
serv  
sire  
prin  
com  
d'en  
dou  
ente  
Fro  
hist  
on  
pein  
cur  
le H  
pre  
moi  
que  
Pica  
poir  
que  
sers  
et y  
plai  
que  
sou  
clair  
je  
cips  
frir  
ner  
voir  
j'en  
moi  
des  
con  
Il  
recu  
que  
prix  
vri  
lani  
lier  
tout  
affa  
con  
pag  
ils  
che  
Chu  
lia

(1850). Voy. les *Bulletins de l'Académie royale de Belgique*, t. XIX, n° 4.

si bon que le bon chancelier en avoit point  
 « de sa vie ; » puis, « après heire, » sitôt que  
 chevalier était las de conter, notre chroni-  
 « escripsoie la substance de ses récits,  
 « ou en avoir mieux la mémoire au temps à ve-  
 nir, car il n'est si juste retentive que c'est d'es-  
 cripture.... » Et tant « travaillèrent, tant che-  
 rchèrent ainsi, que, par grâce de Dieu, sans  
 et sans dommage, ils vinrent au châtél  
 comte de Foix, à Ortaiz, en l'an de grâce  
 « . Le comte Gaston Phœbus, informé de  
 l'arrivée du voyageur, l'envoya chercher chez  
 le ses écuyers où il logeoit, et lui dit d'un  
 t qu'il le connaissait bien, quoiqu'il ne  
 eût jamais vu, mais qu'il avoit eul parler de  
 lui, et le retint de son hôtel, c'est-à-dire le dé-  
 fraya à ses depens pendant plus de trois mois.  
 Froissart quitta Orthez au mois de mars 1389,  
 avec Jeanne de Boulogne, nièce de Gaston, la-  
 quelle allait en Auvergne épouser le duc de  
 Berry. Il passa par Avignon, où on lui vola sa  
 bourse, et il composa sur cet accident le *Dict  
 du Florin*. Il assista à toutes les fêtes du ma-  
 riage, qui fut célébré dans la nuit de la Pen-  
 tecôte à Riou en Auvergne, et composa une  
 pastourelle pour le lendemain des noces. Il se  
 rendit ensuite à Paris avec les sires de La Rivière  
 et de La Tremouille, et alla passer quinze jours  
 au château de Crèvecœur, chez le baron de Couch.  
 Il fit aussi une excursion au château de Schoen-  
 hoven, en Hollande, pour visiter son patron le  
 comte de Blois, ce qui ne l'empêcha pas d'arriver  
 à Paris huit jours avant l'entrée d'Isabeau de  
 Bavière, le 22 août 1389. L'année suivante on le  
 voit successivement dans le Languedoc, puis  
 encore à Paris et à Valenciennes ; de là à Bru-  
 ges, à L'Escluse dans la Zelande, enfin à Chimay.  
 Tant de voyages avaient fourni d'amples docu-  
 ments à Froissart. Il les mit en œuvre, et reprit  
 la rédaction de sa *Chronique*. Lui-même a rendu  
 compte avec beaucoup de grâce et de vivacité  
 de la manière dont cette œuvre fut composée.  
 « Or, considérez, dit-il, entre vous qui me lisez  
 ou me lirez, ou m'avez lu, ou oïrez lire, com-  
 ment je puis avoir su ni rassemblé tant de faits  
 desquels je traite et propose en tant de parties.  
 Et pour vous informer de la vérité, je commen-  
 çai jeune, des l'âge de vingt ans ; et si suis venu  
 au monde avec les faits et les aventures ; et si  
 y ai toujours pris grand plaisir plus que à  
 toute autre chose ; et si m'a Dieu donné tant  
 de grâce que je ai eue bien de toutes les parties,  
 et des hôtels des rois, et par especial de l'hôtel  
 du roi Édouard d'Angleterre et de la noble reine  
 sa femme, madame Philippe de Hainaut, reine  
 d'Angleterre, dame d'Irlande et d'Aquitaine, à  
 laquelle en ma jeunesse je fus clerc, et la servois  
 de beaux dictz et traités amoureux : et pour  
 l'amour du service de la noble et vaillante dame  
 à qui j'étois, tous les autres seigneurs, rois, ducs,  
 comtes, barons et chevaliers, de quelque nation  
 qu'ils fussent, me aimoient, oyoient et voyoient

volontiers, et me faisoient grand profit. Ainsi,  
 au titre de la bonne dame et à ses coutages et  
 aux coutages des hauts seigneurs en mon temps,  
 je cherchois la plus grande partie de la chrétienté ;  
 et partout où je venois, je faisois enquête aux  
 anciens chevaliers et écuyers qui avoient été  
 en faits d'armes et qui proprement en savoient  
 parler, et aussi à aucuns héraults de crédençe,  
 pour vérifier et justifier toutes matières. Ainsi  
 ai-je rassemblé la haute et noble histoire et ma-  
 tière, et le gentil comte de Blois dessus nommé,  
 y a rendu grand'peine ; et tant comme je vivrai  
 par la grâce de Dieu je la continuerai ; car comme  
 plus y suis et plus y labourre, et plus me plaît ;  
 car ainsi comme le gentil chevalier et écuyer qui  
 aime les armes, et en persévérant et continuant  
 il s'y pourrit parfait, ainsi en labourant et ou-  
 vrant sur cette matière je m'habillite et délecte. »

Depuis quatre ans Froissart n'avait pas  
 quitté son pays natal : c'était un bien long repos  
 pour son humeur vagabonde. La conclusion des  
 trêves de Lulinghen, en 1394, lui fournit une  
 nouvelle occasion de voyager. L'envie lui prit de  
 revoir le pays où, « de son jeune temps, il avoit  
 été si bien de toutes parties auprès de sa bonne  
 reine, madame Philippe de Hainaut ». Il s'em-  
 barqua pour l'Angleterre dans les premiers jours  
 de juillet 1394, et alla offrir le recueil de ses  
 poésies à ce roi Richard qu'il avoit vu naître à  
 Bordeaux vingt-huit ans plus tôt. Voici en quels  
 termes il raconte lui-même l'accueil qu'il reçut  
 de ce prince : « . . . . Et voulut voir le roi le  
 livre que j'avois apporté. Si le vit en sa cham-  
 bre, car tout pourvu je l'avois, et lui mis sus son  
 lit. Il l'ouvrit et regarda dedans, et lui plut  
 grandement, et plaire lui devoit, car il étoit en-  
 luminé, écrit et historié, et couvert de vermeil  
 velours à dix cloux d'argent dorés d'or, et roses  
 d'or au milieu, et à deux grands fermaux dorés  
 et richement ouvrés au milieu de rosiers d'or.  
 Donc me demanda le roi de quoi il traitoit, et  
 je lui dis : *D'amours* ! De celle réponse fut-il  
 tout réjoui ; et regarda dedans le livre en plu-  
 sieurs lieux et y legy, car moult bien parloit et  
 lisoit françois.... et me fit très-bonne chère, pour  
 la cause de ce que de ma jeunesse j'avois été  
 clerc et familier au noble roi Édouard, son tayan,  
 et à madame Philippe de Hainaut, sa taye ; et  
 fus un quart d'an en son hôtel ; et quand je me  
 départis de lui, ce fut à Windsor. A prendre  
 congé, il me fit par un chevalier donner un go-  
 belet d'argent doré, pesant deux marcs large-  
 ment, et dedans cent nobles, dont je valus  
 mieux depuis tout mon vivant. Et suis moult  
 tenu à prier pour lui. »

Trois ans après, en 1397, mourut le comte  
 de Blois, « si endetté, dit le chroniqueur, et de  
 si petite ordonnance, que le sien, rentes et re-  
 venus, ne purent fournir ses dettes. Dieu en  
 ait l'âme de lui ! Ce fut mon seigneur et mon  
 maître, et un seigneur honorable et de grand'  
 recommandation. »



que Buchon et de 1835, cet coupé des variantes a l'histoire exemple, *Fi marescaus, rescal, sene et Bodel* ? C'est et ce changement latine ou se plus les chrétiens *Agnus, Ang entiers du dé à cette règle, au reste dans l'Europe latine* servi Froissart que l'autre jour en France parce que les au lieu d'ici, lectures se trouvent Hainaut, comme Froissart, de Francheville *keville de la* manuscrit autographe M. Dinaux o phrase, que *franke*. C'est *rouchi*, pour parlant une il écrit, par exemple la deux registres irresolution l nous le trouvons tantôt avec un bray, avec un coens Loys (notre chronique retrouve pas saura choisir, leçons qui semblent bien avoir Raynouard (Eugène Leroy) tique, on peut *Études sur les manuscrits*. — *Histoire et continuation* Paris, 1844, sur un manuscrit de la bibliothèque d'Am Nord, 1831.

La *Chronique* française par l'édigent et par d'au en avant in-8°) un abrégé en anglais par La chronique

les contrées de l'Europe, principalement parmi les membres de son ordre, et réussit à publier un grand nombre d'ouvrages en diverses langues, surtout en arabe. Il assista le 15 octobre 1736 au grand synode des Maronites tenu à Tripoli de Syrie, et y prononça un discours d'ouverture. Voici la liste de ses ouvrages : tous sont en arabe et presque tous des traductions ou du moins des imitations : *Explication de l'Evangile, c'est-à-dire de l'histoire et de la doctrine de N. S. J.-C.*; — *L'Aimable Jesus*, trad. du P. Jean-Eusèbe Nieremberg; — *De la Dévotion à la sainte Vierge*, trad. du même; Rome, 1765, in-12; — les *Histoires de l'Ancien et du Nouveau Testament*, traduction des figures de la Bible; — *Introduction à la vie dévote*, trad. de saint François de Sales, t. III, in-8°; — *Méditations du P. Louis de Ponce*; t. III, in-4°; — *Histoire du Schisme des Grecs et du Concile de Florence*; — *Les Marques de la vraie Religion*, trad. de Léonard Lessius; — *Abrégé des Controverses*, trad. du Manuale

Il fit de bonnes études dans  
tessa ensuite la philosophie  
1793; il fut reçu à l'école  
l'école d'Alfort, et y obti  
qu'il occupa pendant quat  
comme vétérinaire dans  
de la garde impériale; il  
lemagne, et se fit recevoir  
Leipzig. On a de lui : 7  
*physiologique de la*  
*l'homme et dans les an*  
Paris, 1801, in-8°; — *Des*  
*des animaux* (avec Phil  
1804, in-8°; — *Des Mo*  
*vétérinaire plus utile, ex*  
*ceux qui l'exercent, etc.*  
— *D'une Altération du L*  
*sous le nom de lait b*  
Paris, 1805, in-8°; — *De*  
*Commerce des Animaux*  
*tance de l'Amélioration*  
*cation des chevaux en*



*d'Agricultu*  
in-8°, avec :  
*brège de ce*  
journaux et

Quérard, *La*  
*graphie porta*

**FROMAGI**  
né vers 1646  
Il se fit rece  
cupa particu  
conscience q  
théologie. Il  
Les décision  
cueillies sou  
de conscien  
cipline de l

Richard et G

**FROMAGI**  
français, né  
le 14 août 17  
université de  
lations sur  
principal ou  
siastiques t  
jon, 1753, n

*Journal des*  
*littérat., Biblio*

**FROMENT**  
politique et  
juillet 1786,  
Il se fit rec  
clerge et des  
revolution L  
relations de  
tagoniste des  
rin en decen  
d'Artois ( de  
brevet de co  
Languedoc L  
veur des Bot  
membres  
requele pres  
les catholique  
voir absolu  
Ceux-ci, a l  
en armes, et  
adversaires,  
catholiques,  
des luns, F  
et gagna a gr  
Il rejoignit a  
deformuager  
ralitues hie  
nomma des  
Froment se r  
missions sec  
pagne En s  
pres de Loui  
triquer en Ali  
Il demeura c  
vivant d'une  
la cour brit

au grand synode des Maronites tenu à Tripoli de Syrie, et y prononça un discours d'ouverture. Voici la liste de ses ouvrages : tous sont en arabe et presque tous des traductions ou du moins des imitations : *Explication de l'Evangile, c'est-à-dire de l'histoire et de la doctrine de N. S. J.-C.*; — *L'Aimable Jésus*, trad. du P. Jean-Eusèbe Nieremberg; — *De la Dévotion à la sainte Vierge*, trad. du même; Rome, 1765, in-12; — les *Histoires de l'Ancien et du Nouveau Testament*, traduction des figures de la Bible; — *Introduction à la vie dévote*, trad. de saint François de Sales, t. III, in-8°; — *Méditations du P. Louis de Ponce*; t. III, in-4°; — *Histoire du Schisme des Grecs et du Concile de Florence*; — *Les Marques de la vraie Religion*, trad. de Léonard Lessius; — *Abrégé des Controverses*, trad. du *Munuale*

qu'il occupa pendant quatre ans, comme vétérinaire dans le corps de la garde impériale; il fut en Allemagne, et se fit recevoir à Leipzig. On a de lui : *Théorie physiologique de la vie de l'homme et dans les animaux*, Paris, 1801, in-8°; — *Des maladies des animaux* (avec Phillipe), 1804, in-8°; — *Des Moyens vétérinaires plus utiles, en médecine, à ceux qui l'exercent, etc.*; — *D'une Altération du Lait*, sous le nom de lait blanc, Paris, 1805, in-8°; — *De l'Importance du Commerce des Animaux dans l'Amélioration de l'Élevage des chevaux en*

**d'Agricultur**  
in-8°, avec 2  
bréve de co l  
journaux et 1

Quérard, *La*  
*graphie portati*

# FROMAGE

ne vers 1640,  
Il se lit recev  
cupa particul  
conscience qu  
theologie. Il  
Les décisions  
cueillies sous  
de conscience  
cipline de l'

Richard et Gh

# FROMAGE

français, né a  
le 14 août 171  
niversité de F  
tations sur d  
principal ouv  
statiques fu  
jon, 1753, in-

*Journal des J*  
*uraud, Biblioth*

# FROMENT

politique et p  
juillet 1756, n  
Il se fit rece  
clerge et des  
revolution La  
relations de f  
tagoniste des  
rim en decem  
d'Artois ( de  
brevet de coi  
Langnedoc. D  
veur des four  
menc lures  
espo le prese  
les catholique  
voir absolu  
C'eux-ci, a la  
en armes, et  
adversaires, n  
catholiques, s  
des leurs, fr  
et gagna a gra  
Il rejoignit au  
deformager,  
ratilles bien  
nomina des  
Froment se re  
missions seci  
pagne En a  
pres de Louis  
triquer en Alle  
Il demeura d  
vivant d'une  
la cour brita

1797, mort à Vazemmes, près de Lille, le 22 juin 1846. Partisan dévoué des princes de la maison d'Orange, il continua, après la révolution belge de 1830, à soutenir leur cause avec une extrême vivacité, ce qui le fit expulser de la Belgique. On a de lui un grand nombre d'articles dans *Le Messenger de Gand* et *L'Hermite*; — un recueil de *Poésies diverses*; Bruxelles, 1826, 2 vol. in-12; — *Études sur la Révolution belge*; Gand, 1835, in-8°. Jean Paul FABER.

*Messenger de Gand*, de 1825 à 1841; Bruxelles.

\*FROMENT-MEURICE (N...), orfèvre français, né à Paris, le 31 décembre 1802, mort dans cette ville, en février 1855. Fils d'un fabricant d'orfèvrerie, il fut destiné à la même profession; dès ses plus jeunes années, il montra une vive aptitude pour les travaux d'art; il apprit à modeler et à ciseler, et ses études portèrent particulièrement sur le dessin et la sculpture. Encore enfant lorsque son père mourut, l'établissement que celui-ci avait fondé passa dans les mains d'un orfèvre appelé Meurice, qui épousa plus tard sa mère. Lui ayant succédé vers 1832, il ajouta à son nom celui de son beau-père; et c'est sous ces deux noms, devenus inséparables, qu'il s'est fait connaître. Avant de passer maître, il travailla comme ouvrier, et fit preuve, dans toutes les branches de son art, d'une habileté peu commune. Aux Expositions de l'industrie, à Paris en 1839, 1844, 1849, à Londres en 1851, il se fit remarquer par des produits admirables de goût et de fini; plusieurs de ses pièces furent citées comme des chefs-d'œuvre dignes des maîtres les plus célèbres. Il obtint constamment dans ces grands concours les premières récompenses honorifiques. On lui doit d'avoir régénéré l'orfèvrerie moderne ainsi que la joaillerie et la bijouterie en atteignant dans leur fabrication les dernières limites du progrès et de la perfection, au point de vue de l'art comme de l'industrie. Il avait reçu la croix d'Honneur pour sa belle conduite pendant le choléra de 1832, et avait le titre d'orfèvre-joaillier de la ville de Paris. M. CH.

*Rapports officiels des Expositions de l'industrie*, années 1839, 1844, 1849. — *Rapport de l'Exposition universelle de Londres*, 1851. — Th. Gautier, *La Presse*, 17 juin 1844, 31 juillet 1849, 8 avril 1855. — Ferdinand de Lasteyrie, *Le Siècle*, 27 mars 1855. — J. Janin, *L'Artiste*, 2<sup>e</sup> série, t. III, 1839. — *Le Mois de mai 1851 à Londres*. — *Revue contemporaine*, 28 février 1855. — *Froment-Meurice*, broch. in-8°; Paris, 1855.

FROMENTEAU. Voy. FROMENTEAU.

FROMENTIÈRES (Jean-Louis DE), théologien français, né à Saint-Denis-de-Gastines (Maine), en 1632, mort à Aire (Gascogne), en décembre 1684. Il fit ses premières études chez les PP. de l'Oratoire du Mans, qui l'envoyèrent ensuite à Paris, au séminaire de Saint-Magloire, où il eut pour maître le P. Senault. Il avait une véritable vocation pour la chaire. Dès qu'il y parut, il se fit applaudir; on loua surtout ses oraisons funèbres. Pour récompenser cet éclatant mérite, le roi nomma l'abbé

de Fromentières évêque d'Auch, le 14 janvier 1673.

même année, le 1<sup>er</sup> oct. Harlay, archevêque de Paris, core plusieurs fois à Paris, née 1674, où il prêcha de Vallière prenant le collection complète de ses ouvrages, blée, suivant M. P. 1684, en mes in-12. Mais c'est

nous n'avons pu retrouver M. Peignot, et nous apprenons Fromentières, mourant en mandait qu'on mit au feu tous a de lui : *Œuvres mêlées*; Paris, — *Carême de mess. Jean-Louis de Fromentières*; Paris, 1696, trois vol. in-8°. B.

B. Haureau, *Hist. litt. du Maine*, t. III.

\*FROMMANN (Erhard-André) allemand, né à Wiesenfeld, le 8 nov. mort à Kloster-Bergen, le 1<sup>er</sup> oct. avoir étudié à Cobourg et à Altorf, avocat à Walbeuern et six ans plus stadt. En 1756 il fut appelé à professer grecque et orientales au gymnase de C dont il fut nommé directeur en 1761. il passa en la même qualité à Kloster-Bergen où il mourut. On a de lui : *Disputatio de Deorum*; Altorf, 1745, in-4°; — *Pharmata quædam R. Moses Maimonidis, centiorum quorundam sententiis*; ibid., 1745, in-4°; — *De Hermeneutis Ecclesiæ*; ibid., 1747, in-4°; — *Disputatio de Syntaxi Lingue et præcipue Ebraicæ*; ibid., 1747, in-4°; — *De opinata Sanctitate Ebraicæ, secunda errorum matre*; C. 1756, in-4°; — *De Sacris Judæorum Librorum imaginibus olim fædatis*; ibid., in-4°; — *De Ritu judæorum faciendorum veteres*; ibid., 1760, in-4°; — *De Christianæ Reformatione Judæis utilis*; ibid., 1761, in-4°; — *De Maximiliani I litterariam meritis*; ibid., 1761, in-4°; — *Fæminis quibusdam quæ Evangelii reformationis sacrorum scripserunt*; ibid., 1764, in-4°; — *Maximiliani Fasciculus I*; ibid., 1771, in-4°.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Algem. Gelehrten-Lexicon*.

FROMMENT ou FROMENT (Antoine) réformateurs de Genève, né à Val de Vevres, près de Grenoble, en 1510. mort vers 1585. Disciple de l'abbé de la Suisse, et contribua à produire quelques-unes des petites réformes actuellement aux cantons de Vaud. Quand, en 1532, Farel vint de Genève, il engagea vivement à aller continuer son œuvre dans la ville. C'était une tâche difficile pour un si jeune; Froment le comprit, et se rendit cependant, et il arriva

3 novembre. Il y  
 fort intimidés des  
 contre eux ; per-  
 vertement. Il eut  
 déjà avait ailleurs  
 comme maître d'e  
 une affiche ainsi  
 « homme en cet  
 « lire et écrire en  
 « ceux et celles  
 « grands, homme  
 « qui ne furent ja  
 « dit mois ne sav  
 « rien de sa peine.  
 « salle de Boitel,  
 « de la Croix d'Or  
 « ladies pour née  
 aussitôt une foule  
 tous les âges. Il p  
 seigner les princ  
 foule se porta à  
 vier 1533, l'afflu-  
 venir lui-même  
 porta, malgré sa  
 lard, et la, mont  
 une grande vivaci  
 glise catholique.  
 sur-le-champ de  
 et marcha sur l'as  
 entraîné par ses  
 quelques jours au  
 seil, fut enfin obli  
 Vaud. Il retourna  
 accompagné d'un  
 Alexandre Dumoi  
 ne put pas y rest  
 dans la cathédral  
 Furbity, qui défia  
 ses arguments en  
 substantiation, Fr  
 man qu'il voulait  
 à refuter le disc  
 resta muet de  
 donnèrent le sign  
 à se sauver  
 commencé aussi  
 et jeté en prison  
 furent chassés de  
 Ils se rendirent  
 Baudichon, bour  
 tête du parti prol  
 et obtenu l'interv  
 canton en faveur  
 Genève, accomp  
 lement par la se  
 la cause de la ré-  
 ques jours après  
 avaient la missie  
 soutenir l'arel et  
 ment la réforme  
 d'obstacle sérieux

En 1537 Fromm

**FROMOND** (*Jean-Claude*), physicien italien, né à Crémone, le 4 février 1703, mort à Pise, le 29 avril 1795. Il entra à l'âge de quinze ans dans un couvent de Camaldules à Ravenne, et prit alors le nom de Jean-Claude à la place de celui de *Jules-César* qu'il avait reçu à son baptême. Il montra beaucoup de goût pour les sciences et fort peu pour la philosophie d'Aristote, qui était encore à la mode dans quelques universités italiennes. Cette aversion pour le système péripatéticien choqua ses supérieurs, qui le reléguèrent au couvent de Fonte-Avellana, dans le diocèse de Gubbio. Fromond y passa trois ans. Ses dispositions pour les sciences furent remarquées, et on l'envoya à l'université de Pise. Là, sous la direction de Guido Grandi, il fit de si rapides progrès que son maître, nommé visitateur général de son ordre et forcé d'aller s'établir à Faenza, le chargea d'occuper provisoirement sa chaire. Il fut quelques années plus tard nommé professeur de logique et ensuite de philosophie. Pendant vingt ans il occupa ces deux chaires avec éclat. De bons ouvrages de lui, sur des points importants de physique et de physiologie, lui firent une grande réputation, et l'Académie des Sciences de Paris le nomma son associé en 1758. On a de lui : *Lettera al sig. Orazio S...., in cui si esamina il taglio della macchina di Viareggio*; Pise, 1739, in-8°; — *Due Lettere sopra l'ottica del P. Castel*. Ces deux lettres, destinées à défendre la théorie de Newton contre les attaques du P. Castel, furent insérées sans nom d'auteur par Lami dans les *Nouvelle letterarie di Firenze*, année 1741; — *Risposta apologetica ad una lettera filosofica sopra il commercio degli olii navigati procedenti da luoghi appestati*; Lucques, 1745, in-8°. Cet ouvrage, le plus important de ceux de Fromond, eut un grand succès et valut à l'auteur une lettre très-flatteuse de la part du pape Benoît XIV; — *Lettere di riconciliazione del P. D. Claudio Fromond, professore nell'università di Pisa, e del signor D. Giovanni Gentili, medico della sanità di Livorno*; Florence, 1746, in-8°; — *Nova et generalis introductio ad philosophiam*; Venise, 1748, in-8°; — *Della fluidità de' Corpi*; Livourne, 1754, in-4°; — *Examen in principia Mechanicæ Principia*; Pise, 1758; — *De Ratione philosophica qua instrumenta mechanica generatim conferunt potentiarum actionibus corroborandis vel enerrandis*; Pise, 1759.

Blanchi, *Elogio storico del P. D. Giovanni Claudio Fromond*; Crémone, 1781, in-8°. — Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri*, t. VI.

**FROMONT**. Voy. FROIDMOND.

**FRONDEVILLE** (*Thomas-Louis-César-Lambert*, marquis DE), homme politique et publiciste français, né à Lisieux, en 1756, mort à Paris, le 13 juin 1816. Par les secours d'un oncle maternel, il put faire de bonnes études et se faire recevoir avocat à Rouen. Devenu conseiller au

parlement de cette ville, il acheta une présidence à mortier (celle de M. de Bec). En 1789, il fut élu député aux États par la noblesse du bailliage de Rouen, et le zèle le plus ardent pour le maintien du ancien système. Le 11 novembre 1789, il prit avec chaleur la chambre des vacations de la souveraine dont il faisait partie. Cette chambre était accusée de résistance aux décrets de l'assemblée nationale. L'adresse et l'éloquence de Frondeville ne purent la faire innocenter, et aussi inutilement sa voix au parlement de Rouen et à celui de Rennes (9 janvier 1790), et frappés pour la même cause. Lors du 20 juin suivant, Alexandre de Lameth s'éleva contre la résistance des parlements aux principes de liberté, Frondeville demanda la suppression de toutes les chambres de vacations, afin d'éviter des persécutions qu'elles éprouvaient. Le 8 août, il parla en faveur de Bonaparte, arrêté comme conspirateur, et s'éleva contre la tyrannie du comité des recherches. Le même mois, il demanda la mise en liberté de l'abbé Perrotin de Barmond, arrêté, et déclaré illégalement au moment où il gagnait la liberté. « lorsque, ajouta-t-il, depuis dix mois les princes parcourent librement la ceinte de cette capitale; ils sont peut-être parmi nous! » Censuré aussitôt par l'assemblée, il fit paraître un écrit avec cette épigraphe : *veniam corvis, rexat censura columba*, lequel il déclarait s'honorer de la censure qui lui avait été infligée. Le 21, sur la proposition de Goupil, il fut condamné à huit jours d'arrestation, malgré l'énergique défense de Fauchon de Saint-Yon (p. 1006) une lettre sur les nouvelles élections avait déterminé l'assemblée à le condamner. Le 25 mai 1791, il s'opposa à la démission de la France, et fut un des signataires des protestations des 12 et 13 septembre de cette année. Voyant son opposition inutile, il se rendit en Angleterre, où il se maria. Après la mort de son père, il retourna en France, et vécut en retraite jusqu'au retour des Bourbons. Il fut alors la préfecture de l'Allier, et suivit Louis XVIII dans sa fuite en Belgique (mars 1815). Après la seconde restauration, de Frondeville fut nommé conseiller d'État honoraire et pair de France, mais il mourut quelques semaines après son nomination. On a de lui : *De la conspiration qui a obligé Louis XVIII de quitter son royaume*, et publication d'une pièce inédite de Louis XVIII en 1787, dans une loge de franc-maçonnerie; Venise; Paris, 1820, in-8°.

*Moniteur universel*, an 1789, n° 11, 20; an 1790, n° 232, 233, 234; an 1791, n° 165. — *Biographie universelle* (édit. de 1804). — Arnault, Jay, etc., *Biographie universelle des Contemporains*. — Quérard, *Le Parnasse*.

**FRONSAC** (Duc DE). Voy.

**FRONSBURG** (*Léonard DE*).

**FRONSBURGER** ou **FRONSBURGER**



Hemand,  
1526. Il  
militaire  
eur Maxu  
pagnes de  
l'assista  
Vom Ges  
a feu et c  
— Krieg  
und Or  
erk (Mai  
s impéria  
rtifice), 1  
II suppl. à  
IDSPERG  
TEAT (,  
français,  
1667 Ap  
sa ville  
guber dai  
quele a P  
r d'abord  
ye de Sai  
sfaction d  
office de  
es opinion  
aler dans  
sgrâce ne  
ele a Par  
da jusqu'à  
tean etait  
savait net  
de s s c  
" Il s'avan  
s p'chue  
s'matin  
des an  
s traits et  
as a trait  
nouvelle  
ies curieu  
ectures le  
Le P. Fr  
sque San  
foli is  
tis d'actr  
a kem  
e P. Fr  
tituer a l  
Benedictu  
d'un abbe  
Ce fut lo  
nême d'u  
omes regi  
e P. Qua  
ce sujet  
dans Nu  
mnta, P'u  
nca de vi  
la, fircu  
ses Augu  
- Kalend

*De Aquæductibus urbis Romæ Libri II*, un traité composé après 97, puisque l'auteur y parle de sa dignité d'intendant des eaux. Cet ouvrage, écrit du style simple qui convient à une œuvre didactique, est d'une grande utilité pour la connaissance de l'architecture ancienne.

Frontin nous apprend dans la préface de ses *Stratagematica* qu'il avait écrit un essai *De Scientia militari*, et Élien cite du même auteur des recherches *Sur la tactique du temps d'Homère*. Ces deux ouvrages sont perdus.

L'édition princeps des *Stratagematica* fut publiée par Euch. Silber; Rome, 1487, in-4°. Les meilleures éditions sont celle de F. Oudendorp, Leyde, 1731, in-8°, réimprimée avec des additions et des corrections par Con. Oudendorp, Leyde, 1799, in-8°; et celle de Schwebel, Leipzig, 1772, in-8°. Ce traité a été traduit en anglais, sous le titre de *Stratagems, Sleightes and Policies of warre, gathered together by S. Julius Frontinus, and translated into english by Rycharde Morysine*; Londres, 1539, in-8°, dédié à Henri VIII. Un anonyme en a donné une autre traduction, dans la même langue (Londres, 1686, in-12), en y ajoutant : *A new Collection of the most noted Stratagems and brave exploits of modern generals; with a short account of the weapons offensive and defensive, and engines commonly used in war*. En allemand on a les traductions de Schöffer, Mayence, 1582, in-fol.; de Motschidier, Wittenberg, 1540, in-8°; de Tacius, Ingolstadt, 1542, in-fol., avec Végèce, réimprimée à Francfort, 1578, in-fol.; et de Kind, Leipzig, 1750, in-8°, avec Polyem. Les *Stratagematica* ont été traduits en français par Remy Rousseau, vers 1514; par Volkir, Paris, 1536, avec Végèce; par Perrot d'Abancourt, Paris, 1664, in-4°; par un anonyme, Paris, 1772, in-8°; — en italien, par François Lucio Durantino, Venise, 1537, in-8°; par Com. de Trino, Venise, 1561, in-8°; par Alov. de Tortis, Venise, 1543, in-8°; par Ant. Gandino, Venise, 1574, in-4°; — en espagnol, par Didac. Guillen de Avila, Salamanque, 1516, in-4°. La plupart des traductions que nous venons de citer appartiennent au seizième siècle, et prouvent combien étaient recherchés alors les traités des anciens sur la tactique.

L'édition princeps du traité *De Aquæductibus*, in-fol., sans date, a été imprimée à Rome, par Herolt, vers 1490. La meilleure édition est celle de Polenus; Padoue, 1722, in-4°. On peut y ajouter pour l'intelligence du texte, le *Commentaire sur les Aqueducs de Rome*, par J. Rondelet; Paris, 1820, in-4°, avec atlas in-fol., et *Addition au Commentaire de S.-J. Frontin sur les Aqueducs de Rome*, par Rondelet, 1821, in-4°. Les deux ouvrages de Frontin ont été publiés avec les notes des anciens commentateurs par Keuchien; Amsterdam, 1661, in-8°. Les *Stratagematica* se trouvent dans les diverses collections des *Veterum de Re Militari Scripto-*

res, dom  
verius;  
ductibu  
quittatu

Dans  
Agraria  
attribué  
avec ai  
un tel é  
de faire  
ont com  
des mes  
triques;  
Qualite  
suivant.  
cipal m  
arceria  
De Ass  
antérie  
ressant  
champs  
prehen.  
Frontin  
ment pu  
courts  
au nom  
jourd'la  
commen  
bicus e  
méprise  
le seul  
écrits e  
des par  
Le méu  
mentos  
les écrit  
trovers  
publié  
parten  
qu'il y  
Commo  
cette in  
avec Pe  
le Fron  
différen  
d'auten  
de Lim  
un autr  
paraît à

(1) Les  
marer et  
devaient  
aussi de  
aux prop  
claire. Il  
et respec  
spectable

(2) On l  
d'Aggros  
genera e  
enarrate  
intellectu  
tenté sur  
et donne  
le titre de

Les traités que nous  
qui forment la partie  
*Agrimensores*, ne sont  
pour la connaissance  
encore un grand intérêt  
toire générale des pe  
nion de Niebuhr, qui a  
ce recueil et qui en a  
forme tronquée, mutilé  
des fragments qu'il con  
avait pour lui « cette  
tache, dit-il, à tout ce  
difficile ».

Les fragments de *F*  
*Agraria* ont été insérés  
dans de Sichert, *Bäl*  
ditions de Frontin par  
in-4°, et par R. Keim  
in-8°, et dans les rec  
*mensores : De Agror*  
*Turnebum* ; Paris, 1551 ;  
*nium regundorum*, cu  
Paris, 1614, in-4° ; —  
*cura With Gassii* ; A  
M. Giraud en a donné  
*Rei Agrariae Scripto*  
qui, Paris, 1843. Mais  
tablement complète et  
*sors* a été publiée so  
*veteres. Die Schrifter*  
*messer, herausgegeben*  
*F. Blume, K. Lachm*  
Berlin, 1848-1852, 2 vo

Tacite, *Hist*, IV, 28 ; *Ag*  
8, X, 6. — Martial, X, 6, 8.  
II, 2. — Niebuhr, *Histoire* I  
tion de M. de Gailbery —  
*Museum für Jurisprudenz*,  
p. 128-168. — Walter, *Class*,  
768 edit. de 1850. — Böcking  
231. — Rudorff, dans le *Ze*  
p. 31-327. — Zeiss, dans  
*Wissenschaft*, Darmstadt, 1  
*de Littérature romaine*, 1  
— Giraud *Recherches sur la*  
p. 57. — Bureau de la *M*  
*Romains*, vol. I, p. 66, 57  
*Greek and Roman Biograp*

**FRONTON (Jules)**,  
vers le milieu du prem  
tienne. Il était préfet de  
*Juni*, en 68, à l'avènement  
Titus. Il fut sans doute  
par Othon, et servit  
de tribun dans la camp  
néral de Vitellius. Son  
prefet du camp dans  
soldats d'Othon, soupço  
non, le jetèrent dans les  
singulière, son frère, p  
suiva un semblable trait  
dats de Cecina.

Tacite, *Hist*, I, 20, II, 28

**FRONTON (Calpurnius)**,  
la fin du premier siècle

Cette gloire, bien qu'on pût la regarder comme fort exagérée, échappait au contrôle de la postérité. Il ne restait de Fronton qu'un petit traité, intitulé *De Differentiis Verborum*, et trois courts fragments conservés par Aulu-Gelle et d'autres grammairiens latins; c'était trop peu pour asseoir un jugement. Mais en 1814 Angelo Mai, en examinant un palimpseste de la Bibliothèque Ambrosienne, lequel avait appartenu au célèbre monastère de Saint-Colomban à Bobbio, trouva que ce palimpseste, contenant une traduction d'une partie des actes du premier concile de Chalcédoine, se composait d'anciens manuscrits de Symmaque, d'un vieux commentateur sur Cicéron, de Pline le jeune et surtout de Fronton. S'attachant à ce dernier, il parvint à lire, sous l'écriture qui couvrait le palimpseste, une partie de l'ouvrage original. Ce déchiffrement lui fournit, outre des opuscules peu étendus, un grand nombre de lettres échangées entre Fronton et des correspondants dont les principaux sont : Antonin le Pieux, Marc-Aurèle, L. Verus; il publia le tout à Milan, 1815, 2 vol. in-8°. La découverte ne devait pas s'arrêter là. Mai, appelé à la bibliothèque du Vatican, y découvrit une autre partie des actes du même concile de Chalcédoine. C'était encore un palimpseste, finissant à peu près à l'endroit où commençait le manuscrit de la Bibliothèque Ambrosienne, écrit évidemment à la même époque et par la même main; il avait appartenu aussi au monastère de Saint-Colomban, et formait sans aucun doute la première partie du palimpseste dont on a parlé plus haut. Cette découverte fournit cent lettres nouvelles, un peu plus lisibles que les premières. Mai les ajouta à l'édition de Fronton qu'il donna à Rome en 1823. Les espérances qu'avait fait naître la découverte des ouvrages de Fronton furent complètement déçues. Il n'est peut-être pas d'œuvre de l'antiquité qui, dans un aussi grand nombre de pages, renferme aussi peu de passages instructifs ou agréables. La forme de ces lettres est tout à fait insignifiante, et ne déguise en rien la nullité du fond. Le nom de Marc-Aurèle donne seul quelque attrait à de courts billets roulant presque toujours sur de vulgaires incidents de la vie domestique. Tout ce qui nous reste de Fronton a été rassemblé par Mai dans son édition de 1823; en voici le contenu : *Epistolarum ad Marcum Casarem Libri I*. Ce recueil des lettres à Marc-Aurèle en contient cent vingt-deux : soixante-cinq de Marc-Aurèle à Fronton; cinquante-quatre de Fronton à Marc-Aurèle; deux en grec de Fronton à Domitia Calvilla, mère de Marc-Aurèle; un fragment de lettre en grec à un inconnu, et une petite composition en grec, qui est plutôt un essai à la manière de Lycias et de Piaton qu'une lettre proprement dite. Le cinquième livre consiste en cinquante-neuf billets, dont beaucoup n'ont pas plus de deux ou trois lignes; — *Epistolarum ad Antoninum imperatorem Libri II* : ces deux livres contiennent dix-huit lettres, huit de Marc-

Aurèle  
Fronton  
lettres  
adressées  
adopté  
nius V  
foram  
ras à  
Belle  
Aurèle  
en Asi  
Alisten  
d'Alsh  
deux  
omise  
rèle à  
ton y  
tude;  
sur la  
ment  
ous :  
c'est-à  
ad Ar  
tout n  
ton, q  
ton à  
Fronton  
tionne  
Libri  
écrites  
l'histo  
posse  
fragme  
parala  
— La  
gligen  
d'être  
— Fr  
sources  
Verbo  
Les  
guère  
pour  
Disco  
Pieux  
qui l'i  
contro  
tiens,  
De R  
L'éc  
textue  
duite  
comm  
dorf;  
trouve  
par A  
avec l  
feren  
fois de  
1516,  
Linge  
1595,

*Auctores an*  
1-4°.

s de Ang. Mal  
le toutes les  
— Eichagdt,  
ontractorum  
Roth, *Remeri*  
ra. *Fronton* m  
uremberg, 181

**TUN d'Émé**  
viva t dans  
ie. Il enseig  
plusieurs di  
severe. On  
deux epigra  
naire.

u mot φερεν  
II, p. 36  
VIII p. 181.

**TON DE DE**  
**IEP Just-**  
n allemand  
mort le 26  
les études pl  
niques, il  
e l'université  
chaire de l  
L'univers  
enseignement  
il devint su  
emple de Bu  
ins employ  
redicteur d  
retire Ses  
*late lingua*  
*s lucis* Sa  
767, in-4°;  
èque arabe

*Dissertati*  
*Kibler*, la  
dogischen  
s connaissa  
nt chacun s

*Discours*  
*ils de la re*  
fuit, 1773-4  
*lexicon der e*  
*hen Schriftsta*  
*sen Teutsche*  
IXI *Loma*  
luscane), 1  
dix-septuena  
*lla Nete* de  
on, de 1608  
un fils nomm  
ment évêqu

*Guida di Por*  
**ARD (Ben)**  
destant et  
e, ne a Vy  
rt a Monta  
ar femme s  
nne pastou

titre de colonel, il se battit contre les troupes républicaines, et parvint à gagner la Normandie. Plein de valeur et animé du désir de se faire un nom, il refusa, lors des conférences de la Mabilais (1<sup>er</sup> avril 1795), de souscrire au traité que voulait conclure Cormatin. Revenu en Normandie pour y rallumer le feu de l'insurrection, il établit une correspondance avec Jersey par les îles Marcou, et chercha à combiner ses opérations avec les partisans de la même cause dans le Maine. La troupe qu'il commandait était peu nombreuse alors, et n'était pas encore habituée à la guerre. Toutefois, actif et résolu, il remporta plusieurs avantages sur les républicains. Il vit s'accroître le nombre de ses partisans, et put continuer de correspondre avec l'Angleterre, d'où plusieurs émigrés vinrent se placer sous ses ordres. Les hostilités entre les royalistes et les républicains ayant recommencé, en juillet 1795, il s'avança dans le Maine, où il prit Mayenne. Après avoir ramené Picot en Normandie, il cherchait à se concerter avec les autres chefs, quand l'affaire de Quiberon vint tout arrêter. Attaqué le 15 novembre par la garnison de Mortain, qu'il fit reculer, il livra aux flammes le poste de Tilleul, d'où, après avoir forcé les républicains à se retirer, il s'avança dans la basse Normandie; ayant opéré aux environs de Mayenne en jonction avec Scépeaux et Rochecotte, il marcha avec eux contre les républicains, qu'il battit d'abord, mais qui, revenus à la charge, eurent l'avantage sur les royalistes. Les trois chefs se séparèrent ensuite. Avec les subsides qu'il reçut d'Angleterre, Frotté organisa la compagnie dite des *gentilshommes de la couronne*, et continua de harceler les républicains. C'est alors que de son quartier général, établi dans la forêt d'Halouze, il marcha avec 1,500 hommes contre la ville de Tinchebray, qu'il attaqua bravement, mais sans succès. Le sang-froid, l'intrépidité dont il fit preuve, lui gagna de nouveaux partisans. Ailleurs, en Vendée, en Bretagne et dans le Maine, la cause royale était loin d'avoir le même succès. Hoche réduisant tout; bientôt il menaça la Bretagne et la Normandie. Forcé de céder le terrain au général victorieux, mais ne voulant pas entendre parler de soumission, Frotté retourna en Angleterre. Il revint en Normandie au mois de septembre 1799, attaqua Vire, s'empara de plusieurs localités, qu'il perdit bientôt après, et réussit à délivrer plusieurs royalistes prisonniers, parmi lesquels sa mère. L'expédition qu'il fit ensuite dans le département de la Manche ne fut heureuse qu'au début : il était alors à la tête de forces assez considérables, 11,000 hommes environ. Le 18 brumaire changea la face des choses, les ouvertures de paix étaient écoulées par les autres chefs. Frotté critiqua vivement dans une de ses proclamations le coup d'État de Bonaparte. Aux conférences de Montfaucon il se prononça pour la continuation de la guerre; puis il s'avança sur la route d'A-

lenç  
du M  
Chas  
se p  
parti  
ordr  
nono  
en m  
amis  
quell  
hors  
une  
fut c  
avec  
Mo  
Morel  
F  
Tuan  
F  
nyra  
tant  
publi  
titre  
un r  
Heur  
avec  
tous  
gion.  
naud  
dans  
tribu  
avec  
savol  
leque  
leur  
en 1  
cette  
exac  
et d'  
nous  
occu  
est d  
titre  
donn  
tienn  
ces :  
cons  
men  
les  
les  
subs  
reco  
1581  
ville  
deni  
tant  
et g  
seu  
depi  
Hen  
dée  
troi



et de Pologne, les  
pour et afin qu'il plu  
et considérer qu'il  
grand désordre, e  
manement et dis  
selon qu'il sera  
par cedit estat. L  
ns cette période de  
ltes se seraient élevé  
0,000 de livres, et li  
s dépassé 926,206,0  
un excédant d'un pe  
cependant, dit-il, les  
uisées ». — *Le secon*  
*ances de France*, p  
stat de tous les don  
ies, diocèses, senes  
lections, prevostes  
rute et basse Norm  
in, de l'Isle de Fra  
Picardie, Champagn  
, Anjou, Touraine,  
Bretagne, Berry, P  
mosin, Périgord,  
Lyonnois, Masconno  
nonstre le nombre d  
, parrouisses, mais  
ts, le roolle des ecc  
turiers, soldats fr  
isacrez et occis dur  
re des femmes et e  
ges et maisons brus  
Semblablement il  
ers qui ont été livr  
s XII, ensemble le  
e les ecclesiastiques  
ème livre du Secret  
presentant par le  
deniers tirez des a  
ssez, baillages, é  
astellenies de Guye  
Languedoc, Dauph  
rovinces circonvoisi  
[comme au 2<sup>e</sup> livre  
me les titres l'indique  
res de la France. L'a  
hommes ont péri en  
le religion, jusqu'en  
ni filles ont été violées  
des diocèses n'ayant  
56 maisons ont été br  
at final, s'écrite l'autel  
lle sont étendus et mo  
nts hommes que ne q  
cesseurs (de Henri II  
ux il pouvait conqu  
oje. Sur cette litte  
est renversée. Mai  
t triste et déplorable  
et contempler de tro  
nes, tous appauvris,  
ux auxquels on a fait j

Haller, *Bibliothek der Schweiz. Geschichte*, t. IV, p. 162.

**FRUGONI** (*Carlo-Innocente*), poète italien, né à Gênes, le 21 novembre 1692, mort à Parme, le 20 décembre 1768. Voici ce que ce poète italien a écrit lui-même sur son compte à l'abbé Frabroni : « Né d'une des meilleures familles de Gênes, mis dans un collège à dix ans, je fus affublé à quinze ans d'un capuchon de moine, sans être appelé le moins du monde à cette vocation par celui qui choisit les siens et les soutient dans la voie qu'il leur a fait prendre. A seize ans je prononçai, à contre-cœur, des vœux redoutables, et fis la joie de mes frères par une renonciation forcée et mal comprise aux biens de ce monde. Je fus mauvais religieux, parce que je l'étais malgré moi-même. Je serais mort de tristesse et de rage dans un état aussi contraire à mes goûts, si la sérénissime maison Farnèse ne m'eût abrité à l'ombre de ses ailes. Le cardinal Bentivoglio eut pitié de ma misère, exposa au pape (Clément XII) mes angoisses : ce pontife adorable me fit séculier, et allégea en grande partie le poids de mon malheur. Néanmoins, je n'ai pu tirer des griffes d'un mien neveu ma part dans la succession de mon père, qui se monte à 30,000 livr. de Gênes, et le coquin me verrait pendre qu'il ne me donnerait pas un sou. » Nous n'ajouterons que quelques dates et quelques faits à cette piquante autobiographie. Frugoni, que l'on avait mis dans les ordres pour que sa part de la fortune paternelle revînt à ses deux frères, fit son noviciat dans le collège somasque de Gênes, et prononça ses vœux dans celui de Novi. Il professa successivement, de 1716 à 1724, les belles-lettres à Brescia, à Rome, à Gênes, à Bologne, à Modène; partout il se fit remarquer par la brillante facilité de son esprit. Le cardinal Bentivoglio, qui pour sa traduction de Stace profita des conseils et peut-être du talent de Frugoni, l'introduisit à la petite cour de Parme. Frugoni y vécut fort heureux, jusqu'à la mort du duc Antoine, le dernier des Farnèse, en 1731. L'arrivée d'un nouveau duc de Parme, d'abord peu favorable à Frugoni, puis de longues guerres qui firent passer Parme sous des dominations différentes, troublèrent l'existence du poète. Il aurait même beaucoup souffert de la gêne s'il n'avait trouvé de généreux patrons dans le comte San-Vitali, le comte Algarotti, et l'ambassadeur d'Angleterre Holderness. Enfin, la paix d'Aix-la-Chapelle, en 1748, amena pour Frugoni de meilleurs jours. L'infant Philippe, qui prit l'année suivante possession du duché de Parme, appela auprès de lui le poète, qui vécut dès lors dans une heureuse tranquillité. Il parvint même à recouvrer une partie de l'héritage paternel. Les juges génois auxquels il adressa des suppliques en vers ne résistèrent pas à son éloquence, et lui adjugèrent une somme de mille sequins. Ce procès fut le dernier événement notable de la vie de Frugoni. Sa vieillesse fut consacrée à des

compositions poétiques, pour son esprit facile. Sa lui promettre une très-lo endurcissement d'artères. soixante-seize ans, sa mort parut Frugoni, on le voit, était un de qui, comme on l'a de soutane ne ten plaisir (1), poète cour des Farnèse, puis de à Parme, il s'est néanmoins modeste, dans la même en se contentant du titre de Frugoni fut un des restaurateurs de la au dix-huitième siècle. Du reste, genres dans lesquels il ne se soit zoni, sonnets, odes, poèmes, dra trouve de tout dans le recueil de imprimé à Parme en 1779, en 9 les soins du comte Gaston Rezzonico qui a mis en tête une notice sur la vrages de l'auteur. Les œuvres de Frugoni ont paru à Brescia, 1782, à

Ceratti, *Elogio de C.-I. Frugoni*, dans *Mani*; Venise, 1782, t. III. — *Frabroni. Italiani*; Pise, 1786, in-8°, t. I. — *Cornuti. Letter. Ital.* — *Tipaldo. Biografia degli I.* t. VII.

**FRUITIERS** (*Philippe*). Voy.

**FRUMENCE** ou **FRUMENTIUS** du christianisme dans l'Abyssinie, trième siècle. Il naquit à Tyr, et Meropius, son parent, qui, dit-on, même temps à la philosophie et Frumence était jeune encore le son frère ou son parent Ed voyage dans la mer des Indes, son de Meropius. Le vaisseau relâcha d'Abyssinie pour y faire le commerce à la suite d'une tempête. Il fut massacré, à l'exception des deux qui furent conduits au roi, dont vint le ministre d'État et Ed Ce prince étant mort, au nom de son fils, Frumence profita de l' pour favoriser les march sitaient les côtes d'Éthiopie, et torisation de célébrer les cérémon ligion. Il s'occupa en même temps semences de la foi chrét p sans, qui en avaient déjà que vant la chronique d'A deux jeunes Tyriens vire les Éthiopiens croyaient en Je raient la sainte Trinité, et que taient une croix sur leur tête, h gile ne leur eût été prêché par Mais cette vague connais dont on attribue, à tort ou a

(1) Il avoue lui-même qu'il était au vices (viziotti), l'amour et le jeu.

à l'Éthiopien baptisé  
 n'avait qu'un rôle à  
 puisque les Abyssins  
 Frumence, voyant  
 paré, obtint l'autorité  
 dans sa patrie, et  
 tale, d'où il partit  
 dans cette grande c  
 Athanase des suc  
 Éthiopie, et l'engagea  
 cette contrée. Un  
 but, lui conféra à  
 mentius retourna à  
 de conversions. Il fit  
 des prêtres et des d  
 la cause du Christ  
 gouvernaient conjoin  
 zèle et l'exemple en  
 de la nation, comme  
 éthiopienne imprim  
 veau Testament éthi  
 d'un poète abyssin  
 sujet de l'œuvre col  
 et de Frumence : « *S*  
*Abraham et Atzbeh*  
 trône et vécurent de  
 bouche annonça l'É  
 anciens hommes qu  
 des préceptes mosai  
 tirent des temples. »  
 nommés *Abru* et *Azl*  
 de saint Athanase :  
 l'empereur Constant  
 cer à la religion or  
 rianisme, et dans c  
*Atizana* et *Saizana*  
 ceux des deux Aby  
 toires sur les Bedja  
 grecque d'Axoum, c  
 la date se rapporte  
 les deux princes et  
 que l'un d'eux y f  
 rois, fils de Mars, l  
 nique d'Axoum fix  
 conversion. Cette in  
 veau sur l'histoire  
 l'époque à laquelle  
 pose que ce fut vers  
 L'abbé, *Historia Et*  
*recherche des sources*  
*jointe* — A. Noël Desver  
*pittoresque*. — *La Va*  
**FRUNDSBERG** (C  
 mand, né à Mindelh  
 mort dans la même  
 D'une famille ou  
 Frundsberg entra d'è  
 dirigée contre le duc  
 quer par ses talen  
 guerres de Maximili  
 1504 on le voit ren  
 avait déployée dans  
 1525, lors de la jou

ses airs de têtes sont gracieux, ses draperies amples et remplies de bon goût. Il fut très-estimé par Rubens, et peignit ce grand maître et toute sa famille. Ce tableau est regardé par Weyermans comme un chef-d'œuvre. »

Descamps, *Vie des Peintres flamands*, t. II, p. 196. —  
Crispo Weyermans, *Vie des Peintres hollandais*. —  
Pilkington, *Dictionary of Painters*.

**FRYDANK.** Voy. FREYDANK.

**FAYE (Thomas)**, peintre irlandais, né en 1710, mort à Londres, le 2 avril 1762. Il vint de bonne heure à Londres, et s'y distingua comme peintre de portraits à l'huile, au crayon et en miniature. Il ne se borna pas à la peinture, et introduisit le premier en Angleterre la fabrication de la porcelaine, dont il dirigea pendant quinze ans une manufacture à Bow. La chaleur des fourneaux ayant gravement altéré sa santé, il se retira dans le pays de Galles, où il se rétablit. Il revint ensuite à Londres, et reprit son ancienne profession en y joignant la gravure à l'eau-forte. Il reste de lui un grand nombre de portraits, parmi lesquels on remarque ceux de *Frédéric, prince de Galles*, et du célèbre chanteur *Le-veridge*.

Edwards, *Painters*. — Strutt, *Dictionary*. — *Gentleman's Magazine*, vol. XXXIV.

**FRYGEDANK.** Voy. FREYDANK.

**FETTE.** Voy. FRITH.

**FRYXELL (Anders)**, historien suédois, né en 1795, dans la province d'Upland. Son père,

philosophe. D'abord professeur en 1823 recteur à l'école de la ville, et l'année suivante proviseur de la même. Il fut appelé en 1826 à faire de surveillance de l'instruction. En 1834 il fit un voyage en Allemagne dans le but de chercher les documents à l'histoire de la Suède que l'évêque l'emportés en Pologne, sous Gustave I<sup>er</sup> reussent les archives les plus précieuses Pologne avaient été depuis lors portées en Russie, et il ne put procurer ces documents. M. Fryxell fut nommé à la cure de Sonne, dans le diocèse de Copenhague divers autres postes, telles qu'une collation de plomatiques expédiées par les envoyés suédois et de l'empereur à Stockholm. A Stockholm, M. Fryxell en fit l'objet d'un ouvrage en 4 vol. in-4°. Ses *Essais sur l'histoire de la Suède*, Stockholm, 10 vol., 1823-1844, ont une réputation populaire. Il a publié plusieurs ouvrages pour l'enseignement. Il fut nommé à la cure de Sonne, dans le diocèse de Vermeland. Il est membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de Stockholm, depuis 1834. GUYOT DE F.

*Renseignements particuliers.*



